



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE

OU

HISTOIRE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DE LA VIE POLITIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

NOUVELLE ÉDITION,

Publiée sous la direction de M. Michaud;

Revue, corrigée, continuée jusqu'à nos jours, et considérablement augmentée d'articles omis ou nouveaux;

OUVRAGE RÉDIGÉ ET SIGNÉ PAR PLUS DE TROIS CENTS COLLABORATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET ENTRE AUTRES PAR

MM. Arago, Artaud, Auger, Balzac, Barante (de), Barthélemy Saint-Hilaire, Benjamin Constant, Beuchot, Biot, Boissonade, Bonald (de), Bouillet, Brongniart, Buchon, Campenon, Capefigue, Chaix-d'Est-Ange, Chateaubriand, Chaumeton, Chaussier, Clavier, Cousin, Cuvier, Dacier, Dassance, Daunou, Delambre, Depping, Desplaces (Ern.), Demersay (Alf.), Despres, Dezos de la Roquette, Dubois, Dupetit-Thouars, Dupin (Ch.), Durivier (Amar), Durozoir, Dussault, Duval, Emeric-David, Esmenard, Esquirol, Eyriès, Faustin-Hélie, Feillet, Feuillet de Conches, Fétis, Fiévée, Fortia (de), Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire, Gérando (de), Géruzez, Ginguené, Guigniaut, Guizot, Halevy, Humboldt (de), Janin (J.), Joly, Klaproth, Lacretelle, Lacroix, Lafage (J.-A. de), Lally-Tollendal, Laplace (de), Lasteyrie, Laurillard, Leclerc (J.-V.), Lefebvre, Leroy (O.), Lesseps (Ch.), Letronne, Liouville, Malte-Brun, Mathieu, Mérimée, Michaud, Michaud (Junior), Michelet, Millin, Monmerqué (de), Moquin-Tandon, Naudet, Nisard, Nodier (Ch.), Ozanam, Parisot, Patin, Pereira da Silva, Péricaud, Pichot (Amédée), Pillet, Piorry, Pongerville (de), Portalis, Prony (de), Quatrefages, Raoul-Rochette, Rémusat, Richerand, Salvandy, Sacy (Silv. de), Sacy (de), Simonde-Sismondi, Staël (madame de), Suard, Taillandier (A.-H.), Tissot, Thierry, Villemain, Villenave, Visconti, Walckenaër, Weiss, etc., etc.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA 2e ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52.

Et chez M. MICHAUD, rue de la Plaine, 12, aux Ternes.

1854

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XLIV.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE
(MICHAUD)
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

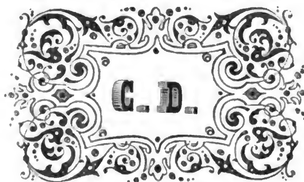
REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME QUARANTE-QUATRIÈME.



PARIS,
CHEZ MADAME C. DESPLACES,
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,
RUE NEUVE DES MATHURINS, 38,
ET
LEIPZIG
LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

V

VLACQ (Adrien), mathématicien hollandais du 17e siècle, connu par ses travaux sur les logarithmes. On possède peu de détails sur sa vie; il était imprimeur et il dirigea lui-même avec beaucoup de soin la publication des ouvrages qu'il mit au jour. Les logarithmes venaient d'être inventés par l'Ecossais Neper, l'usage en était devenu familier dans la Grande-Bretagne, grâce aux travaux de Briggs, de Gunther et de leurs émules, mais le reste de l'Europe les connaissait à peine. Vlacq voulut remplir cette lacune. En 1628, il fit paraître à Gouda une édition de l'*Arithmetica logarithmica* de Briggs; elle contenait les logarithmes des nombres de 1 à 20,000 et de 90,000 à 100,000, calculés à quatorze décimales. Il s'exerça ensuite sur les 70,000 nombres intermédiaires, et il mit au jour un volume écrit en français : l'*Arithmétique logarithmique*, où tous les logarithmes de 20,000 à 90,000 sont calculés à raison de dix décimales. Peu de temps avant sa mort, Briggs (*voy.* ce nom), avait achevé sa grande table des sinus et des tangentes pour chaque centième de degré avec quatorze décimales; son ami Gellifrand y joignit une préface et un exposé de l'application des logarithmes aux problèmes de la trigonométrie plane et sphérique. Vlacq s'entendit avec le savant anglais, et il fit paraître ce grand travail à Gouda, en 1626, sous le titre de *Trigonometria Britannica*, in-fol. La même année il mit au jour un autre volume dont il était l'auteur: *Trigonometria artificialis, sive magnus canon triangulorum logarithmiticus ac dena scrupula secunda*, etc. On y trouve les sinus et les tangentes logarithmiques jusqu'à dix décimales, la table de Briggs pour les 20,000 premiers nombres et diverses explications utiles. Voulant populariser de plus en plus l'usage des calculs auxquels il dévouait son existence, Vlacq fit paraître, en 1636, un volume d'un usage plus facile et d'un prix moins élevé que ses in-folio : c'était un abrégé de la *Trigonometria artificialis*; il l'intitula *Tabula sinuum, tangentium, et secantium et logarithmorum sinuum tangentium et numerorum ab 1 ad 10,000*. L'utilité de ce livre fut constatée par diverses réimpressions et par des traductions en français et en allemand. On a même, en 1794, donné à Leipsick une édition nouvelle sous le titre de *Thesaurus logarithmiticus*. Z.

VLADIMIR LE GRAND, le premier czar qui ait embrassé le christianisme, est honoré par les Russes comme l'apôtre de leur nation, et l'un de ses plus glorieux souverains. Ce prince, que son père Swientoslaw avait eu d'une concubine, eut, du vivant de ce monarque, Novogorod pour apanage. Son frère, Oleg, ayant été mis à mort par Jaropolk, qui avait succédé au père, Vladimir se réfugia près des Varègues, peuples septentrionaux, connus aussi sous le nom de Norvégiens ou Normands. Ses ancêtres, Rurik, Sinéous et Trouwor étaient des aventuriers normands. Ayant pris part, pendant deux ans, aux entreprises de ces peuples guerriers, dont le nom portait la terreur dans toute l'Europe, il en réunit une troupe sous ses drapeaux, chassa les lieutenants de Jaropolk, et leur dit : « Allez avertir mon frère « que je marche contre lui et qu'il se prépare à « combattre. » La province de Polotzk avait pour gouverneur un guerrier varègue, appelé Rogwolod, dont la fille, Rognéda, était fiancée à Jaropolk. Vladimir la demanda en mariage; ayant essuyé un refus, il s'avança contre Polotzk, s'empara de cette ville, fit mettre à mort Rogwolod, avec ses deux fils, et épousa Rognéda. Après cet exploit il marcha sur Kiow, où Jaropolk s'enferma, n'osant tenter le sort d'une bataille. Le siége pouvait traîner en longueur; Vladimir eut recours à la perfidie. Un traître qu'il gagna persuada à Jaropolk que les habitants allaient le livrer; et ce prince se retira à Rodnia, petite place située à l'embouchure de la Rozs, dans le Dniéper. La capitale de l'empire se rendit à Vladimir, qui, par le même courtisan, fit engager son frère à venir le trouver. Un officier, dont les annales russes ont conservé le nom, Variajko, employa tous les moyens pour dissuader son prince; au mépris de ses instances, celui-ci se rendit à Kiow. Vladimir l'attendait dans le palais de leur père, où il le fit lâchement assassiner (980). Les Varègues, qui l'avaient aidé à commettre ce fratricide, devenaient trop puissants; ils auraient donné des lois à Vladimir; mais ce prince avait su intéresser à sa cause les Slavo-Novogorodiens, les Tchoudes et les Krivitches.

Les fiers Normands, dont on repoussait les prétentions, ne se croyant point les plus forts, demandèrent la permission d'aller offrir leurs services à l'empereur d'Orient, ce que Vladimir se hâta d'accorder, en instruisant sous main l'empereur, et en le priant de ne point permettre à ces hôtes dangereux de rentrer en Russie. La grande-duchesse Olga, aïeule de Vladimir (*voy.* OLGA), avait reçu le baptême à Constantinople (955); mais le petit-fils de cette princesse et Swientoslaw, son père, étaient restés attachés aux superstitions nationales, pour lesquelles Vladimir montra un zèle encore plus ardent lorsqu'il se fut emparé de l'empire. La déesse Péroune avait le premier rang parmi les divinités des peuples slaves; il lui fit ériger une riche statue, qu'il plaça près de son palais. Outre la princesse Rognéda, ce monarque avait trois autres épouses; il eut d'elles les princes Isiaslaw, Mstislaw, Yaroslaw, Mstislaw jeune, Boris et Gleb. Ces quatre femmes demeuraient avec lui à Kiow. et dans trois autres résidences il entretenait, selon l'usage des princes de l'Orient, huit cents concubines. Cet amour effréné des plaisirs n'éteignit point dans son cœur l'ardeur guerrière qu'il avait héritée de son père Swientoslaw. En 981, il se jeta sur les provinces de la Gallicie, dont les Polonais s'étaient emparés sous le règne de son père et de son frère. En 982 et l'année suivante, il soumit les Wiatyczans ou Wiatitches, qui s'étaient révoltés, et il réduisit les Jadzwingowiens, peuples sauvages, qui habitaient les forêts situées entre la Lithuanie et la Pologne. Plus tard, il étendit ses conquêtes au nord-ouest, jusque vers la mer Baltique. La Livonie lui appartenait, ainsi que la Courlande et une partie de la Finlande. Étant revenu à Kiow, et voulant célébrer ses triomphes par des sacrifices solennels, il fit tirer au sort les jeunes gens des deux sexes, dont le sang devait être versé sur l'autel de ses dieux. Le sort était tombé sur un jeune Varègue appelé Jean; son père, Théodore, qui était chrétien ainsi que lui, le tenait serré dans ses bras, en exhortant le peuple à abandonner ses dieux sanguinaires; il fut immolé avec son fils. Tous deux sont honorés comme les derniers qui aient souffert le martyre en Russie. Les Radimitches, qui habitaient les bords du Bug et de la San, jusqu'alors tributaires de Kiow, s'étaient déclarés indépendants. Vladimir marcha contre eux. Un de ses généraux, surnommé *Queue-de-Loup*, tomba sur eux, et ils se soumirent. « Depuis cette époque, dit Nestor, écrivain presque contemporain, nous sommes fiers du proverbe qui dit : « *Les Radimitches craignent les Queues-de-Loup.* » Une autre conquête appelait l'ambition de Vladimir vers l'Orient. Dans le cours du 7e siècle, les Bulgares orientaux avaient quitté les rives du Don, afin de se soustraire au joug que le khan des Kozars voulait leur imposer. S'étant établis sur les bords du Volga et de la Kama, et s'étant livrés au commerce, ils entretenaient des relations avec tous les peuples de l'Orient. Leurs richesses tentèrent le grand prince; il descendit le Volga avec l'infanterie, tandis que la cavalerie des Torques ou Turcomans (1) s'avança vers la rive droite du fleuve. Les Bulgares furent vaincus, mais un des généraux russes examinant la chaussure des prisonniers, et voyant qu'ils portaient des bottes, dit à Vladimir : « Ces gens-là sont trop aisés, jamais ils ne voudront être nos tributaires; allons plutôt chercher des peuples qui portent des *lapti* (chaussure faite avec l'écorce de tilleul, et que portent les paysans russes). Vladimir goûta cette observation; ayant accepté de riches présents, il fit la paix avec les Bulgares, qui prêtèrent un serment remarquable par sa simplicité. « Nous jurons, dirent-ils, de garder « notre parole jusqu'à ce que la pierre surnage « et que le houblon descende au fond de la mer. » Vladimir avait éloigné Rognéda, sa première épouse. Cette princesse, dans les transports de sa fureur jalouse, tenta, disent les annales du temps, d'ôter la vie à son époux, qui, l'ayant prévenue, lui ordonna de se placer sur un lit somptueux, avec ses habits de noces, et d'y attendre la mort. Son fils Isiaslaw l'arrêta, comme il s'avançait pour frapper la mère du jeune prince. Touché par ce dévouement, Vladimir donna, dans le gouvernement de Vitepsk, un domaine à Rognéda et à son fils, qui y bâtirent la ville d'Isiaslaw. Nous sommes enfin arrivé à l'époque qui a le plus contribué à l'illustration de Vladimir. Soit par persuasion, soit par politique, il avait pris la résolution d'embrasser le christianisme. Les ambassadeurs qu'il envoya à Constantinople à ce sujet lui vantèrent la magnificence des temples, le recueillement du clergé, la richesse des vêtements sacerdotaux, le chant des chœurs, le silence du peuple, enfin la majesté sainte et mystérieuse des cérémonies : tous ces récits achevèrent de le convaincre; et quoique les peuples voisins, les Hongrois, les Suédois, les Norvégiens et les Slavo-Polonais, Moraviens et Bohémiens, eussent, à cette époque, embrassé le rite latin, il résolut de s'attacher à la communion grecque. Mais, mêlant ses projets d'ambition terrestre à cette grande affaire, il forma le dessein de conquérir, pour ainsi dire, la religion de Jésus-Christ, et de ne recevoir ses dogmes sacrés que comme prix de la victoire. Ayant rassemblé, en 988, une armée nombreuse, il arriva, par mer, sous les murs de Cherson, ville grecque, dont on voit encore les ruines près de Sébastopol en Tauride (2). Cette ville était la capitale d'une petite république qui, sous la protection des empereurs grecs, se régis-

(1) C'est la première fois que les Annales russes font mention des Turcs ou Turcomans.

(2) Il ne faut pas confondre cette ancienne ville avec Cherson ou Kherson, ville qui n'a été fondée qu'en 1778, sur la rive droite du Dniéper, à vingt-cinq lieues de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire; elle donne son nom au gouvernement dont elle est la capitale.

sait par ses lois. S'étant relevée avec éclat, après la chute des Tartares, elle jouissait paisiblement de l'opulence que lui procurait son commerce dans tous les ports de la mer Noire. Les habitants paraissaient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais ils avaient parmi eux un traître, appelé Anastase, qui lança dans le camp russe une flèche avec ces mots : « Cherchez « derrière vous, vers l'orient; vous y trouverez « les canaux qui fournissent l'eau à la ville. » Cet avertissement n'arriva que trop bien à son adresse; et peu après, les habitants, épuisés de soif, se soumirent à Vladimir. Ayant fait son entrée dans Cherson, il envoya déclarer aux empereurs grecs, Basile et Constantin, qu'il *voulait avoir* pour épouse la jeune princesse Anne, leur sœur, et qu'en cas de refus il marcherait sur Constantinople. Les deux empereurs, effrayés, répondirent que s'il se faisait chrétien, il pourrait devenir leur beau-frère. Vladimir répliqua qu'il avait pris de lui-même la résolution d'embrasser le christianisme, mais que, ne prétendant pas en faire une condition de son mariage, *il demandait* qu'avant tout on lui envoyât la princesse. Anne fut frappée de frayeur en se voyant forcée de donner sa main à un prince que l'on disait sauvage et féroce; mais la politique exigeait d'elle un grand sacrifice. Elle s'embarqua avec des ecclésiastiques grecs, une suite nombreuse, et fut reçue à Cherson avec les démonstrations de la joie la plus vive. Les habitants la regardèrent comme un ange descendu du ciel pour les protéger. Si l'on en croit les chroniques du temps, à son arrivée, le fier Vladimir avait une maladie qui s'était jetée sur ses yeux avec tant de violence, qu'il ne pouvait plus distinguer les objets. D'après les exhortations de la princesse, il se fit baptiser, et recouvra la vue au même instant. Les cérémonies de son baptême furent achevées; et son mariage fut célébré dans l'église de St-Basile, bâtie sur la grande place de Cherson, entre le palais qu'occupait Vladimir et celui où Anne était descendue. Il prit le nom de Basile ou Vassili. La solennité de ce jour s'augmenta encore des cérémonies du baptême que reçurent dans la même église les boyards et les premiers officiers de l'armée. Vladimir, reconnaissant, envoya à Constantinople des troupes, par le moyen desquelles Basile vainquit le rebelle Phocas, et rétablit le calme dans l'empire. Le prince russe fit plus : ayant donné ordre de construire une église à Cherson, et renonçant à ses droits de conquête, il rendit la ville à la protection des empereurs grecs. Étant revenu à Kiow, accompagné des ecclésiastiques qu'Anne avait amenés avec elle de Constantinople, il fit briser et brûler les idoles. La statue de Péroune, attachée à la queue d'un cheval et battue de verges, fut jetée dans le Dniéper. Le lendemain, on publia que tous les habitants, quels que fussent leur âge et leur condition, devaient se faire baptiser. Au jour indiqué, le peuple se porta en foule sur les bords du Dniéper; et tous étant entrés dans le fleuve reçurent le baptême par aspersion. Vladimir, ayant construit une église en bois sur le lieu où était auparavant la statue de Péroune, manda des architectes grecs pour en ériger une autre en pierre sur l'endroit même où, six ans auparavant, Théodore et son fils avaient reçu la couronne du martyre. Des prêtres grecs se répandirent dans les provinces pour y prêcher l'Evangile. Un grand nombre d'habitants se firent baptiser. D'autres restèrent attachés au paganisme, qui jusqu'au 12[e] siècle a régné dans quelques parties de la Russie. Ne voulant pas pousser trop loin la violence envers ses sujets, Vladimir prit des mesures pour les éclairer. Les livres saints, qui, dans le 9[e] siècle, avaient été traduits en langue slavonne, par St-Cyrille et Méthode (1), étaient certainement connus des chrétiens établis à Kiow. Mais ces fidèles étaient en petit nombre, et le peuple païen restait étranger à toute instruction. Vladimir fonda, pour les jeunes gens, des écoles publiques, où l'on devait apprendre la langue sacrée ou liturgique. Ce bienfait parut alors une nouveauté si effrayante, que l'on fut souvent obligé d'employer la force pour conduire les enfants à ces écoles. On vit des mères, même dans les rangs élevés, pleurer sur le malheur de leurs enfants, considérant l'écriture comme un art dangereux, inventé par les sorciers. Vladimir, ayant partagé son empire en gouvernements, nomma son fils Yaroslaw son lieutenant à Novogorod, Ysiaslaw à Polotzk, Boris à Rostow, Gleb à Mourom, Swientoslaw dans le pays des Drzewliens, Vsewolod à Vladimir en Wolhynie, Mstislaw à Tmoutocokan, et Swientopelk, son neveu adoptif, à Tourow, aujourd'hui dans le gouvernement de Minsk. Ce partage, qui nous fait connaître l'étendue de l'empire agrandi par les conquêtes de Vladimir, entraîna, après la mort de ce prince, les suites les plus funestes. En envoyant ses fils dans leurs apanages, il leur donna, il est vrai, de sages conseillers. Cependant, dès son vivant même, il eut la douleur de combattre contre l'un d'eux. Résolu de protéger la Russie méridionale contre les incursions des Pieczyngowiens (2), il fonda sur la Desna, l'Oster, le Troubége, la Soula et la Strou-

(1) Depuis Vladimir les Russes ont deux langues : l'une est le russe vulgaire, l'autre est la langue savante, ecclésiastique ou liturgique. C'est dans la première que parurent, ou du temps de Vladimir ou peu après lui, le code qui porte son nom, le poëme héroïque sur les exploits d'Igor, et les romans de la chevalerie russe. La langue savante, créée par les deux missionnaires slaves, est le dialecte de Thessalonique, mêlé avec l'illyrien et le slavo-servien. C'est dans cette langue que la Bible a été apportée en Russie et que sont écrits leurs livres liturgiques. Afin d'en faciliter l'étude, Pierre le Grand fit publier, par Théodore Polycarpe, directeur de l'imprimerie impériale, un dictionnaire, dans lequel elle est expliquée en grec et en latin, Moscou, 1704, in-4°. On a imprimé à Moscou, en 1794, un autre dictionnaire, où la langue liturgique est expliquée en russe vulgaire. C'est dans la langue liturgique que Nestor, le père de l'histoire russe, a écrit sa chronique.

(2) C'est ainsi que s'écrit en slavo russe le nom de ces anciens peuples, qui sont les Cosaques d'aujourd'hui. Le mot Petchénègue, usité chez les auteurs byzantins et adopté dans la traduction de Karamsin, n'est point exact.

ghna, des villes qu'il peupla de Slavo-Novogorodiens, de Krivitches, de Tchoudes et de Viatitches. Il entoura de murs Biélogorod, dont il fit une de ses résidences favorites. Il eut, en 993, avec les Crovates ou Chrobates, qui habitaient les frontières de la Transilvanie et de la Gallicie, une guerre dont on ne connaît point les circonstances. Pendant qu'il était occupé dans cette partie de ses frontières, il apprit que les Pieczyngowiens, ayant passé la Soula, s'étaient jetés sur la principauté de Kiow. Il accourut, et les rencontra sur les bords du Troubége. Un nouveau Goliath, qui, d'après le rapport des chroniques russes, venait tous les jours insulter le camp de Vladimir, fut terrassé par un jeune Russe, de petite stature, qui avait fait preuve de force et de bravoure, en saisissant des bufles furieux, comme David avait autrefois terrassé des lions. En mémoire de cet événement, Vladimir fit bâtir, sur les bords du Troubége, en l'endroit où le combat avait eu lieu, une ville qu'il appela Péréyaslaw ou *Ville de la victoire*. Le jeune vainqueur et son père, qui l'avait amené à Vladimir, furent élevés au rang de boyards. Vers l'an 996, le temple que les architectes grecs élevaient à Kiow étant achevé, le prince donna à la nouvelle basilique les ornements et les vases qu'il avait emportés de Cherson, comme les seuls trophées de sa victoire. Pour l'entretien du temple, qui s'appelle encore aujourd'hui l'*église de la Dîme*, il affecta la dixième partie de ses domaines, et ses successeurs, à leur avénement, devaient s'engager par serment à accomplir cette fondation, dont la charte est déposée dans les archives de l'église. Il en célébra la dédicace par un festin auquel il invita les pauvres de Kiow. Dans une nouvelle guerre qu'il eut à soutenir contre les Pieczyngowiens, il échappa comme par miracle à un grand danger. Afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait en cette circonstance, il bâtit à Vasilew, sur la Stougna, une église en l'honneur de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Il en célébra la dédicace par une fête dont les annales russes relèvent la magnificence en observant que l'on y but trois cents tonneaux d'hydromel, et que les convives passèrent avec lui huit jours assis à table. Les pauvres y furent traités d'une manière splendide. Etant rentré à Kiow, Vladimir donna un nouveau repas également somptueux; depuis cette époque, les tables du palais étaient, même en son absence, richement servies et ouvertes à toutes les personnes distinguées qui se trouvaient dans la capitale. Un jour, raconte Nestor, les convives, qui avaient bu largement, se plaignaient entre eux de ce qu'à la table d'un si grand prince ils étaient obligés de se servir de cuillers et de fourchettes de bois. Vladimir, lorsqu'il l'apprit, se hâta d'en faire faire d'argent : « Ce « n'est pas avec de l'or et de l'argent, dit-il, que « j'aurai des officiers et des généraux fidèles; « mais j'ai besoin de leur affection pour me procurer de l'or et de l'argent. » Il était le père des pauvres; l'entrée du palais leur était toujours ouverte : « Mais, disait-il, les malades ne peuvent pas venir me voir. » Ainsi il envoyait dans la ville des voitures chargées de pain, de viande, de poisson, de fruits, de miel, etc., et les distributions se faisaient dans les maisons. Ses serviteurs allaient de rue en rue, criant en son nom : « Où sont les pauvres et les malades ? » C'est ainsi que l'Evangile avait changé le cœur de ce prince, auparavant si dur, si féroce et si voluptueux. Ces paroles de Jésus-Christ : « Bienheu« reux les miséricordieux, car ils obtiendront « miséricorde, » avaient fait sur ce prince une si forte impression, que sa bonté devenait nuisible aux intérêts de l'Etat. Il avait aboli la peine de mort, et il ne punissait plus l'homicide que par une amende. Le nombre des malfaiteurs s'étant accru d'une manière effrayante, on lui fit de fortes représentations : « Je crains la colère de « Dieu, » dit-il. Cependant, sur de nouvelles instances, il rétablit la peine capitale. En 997, il s'était rendu à Novogorod; les Pieczyngowiens, profitant de son éloignement, s'avancèrent jusque sous les murs de Biélogorod, dont ils levèrent le siége, en apprenant que Vladimir approchait. Pendant son règne, ce prince prit toujours part aux événements politiques de la Norvége, d'où étaient sortis les princes Varègues ses ancêtres. Olaüs se réfugia en Russie. Etant retourné en Norvége, et ayant chassé Eric, celui-ci s'en vengea en attaquant les côtes septentrionales de la Russie, qu'il fut bientôt obligé d'abandonner devant des forces imposantes. En 1011 Vladimir perdit son épouse, la princesse Anne, dont le ciel s'était servi pour le gagner à l'Evangile. En 1014, il apprit qu'Yaroslaw, celui de ses fils qu'il avait établi son lieutenant à Novogorod, révolté contre son père, avait appelé les Varègues à son secours. Ayant envoyé contre ce fils dénaturé son fils Boris, qu'il affectionnait particulièrement, il mourut à Bérezow, sans avoir pris aucune mesure pour régler sa succession (1015). Les courtisans voulurent cacher la mort de Vladimir, afin de donner à Boris le temps d'arriver, mais la triste nouvelle se répandit promptement, et la douleur éclata dans toute la ville. Le corps du monarque fut déposé près de celui de la princesse Anne, pendant que l'armée, le peuple, et surtout les pauvres faisaient retentir dans le temple les cris de leur douleur. Vladimir avait usurpé le trône par un fratricide; mais il expia, en quelque sorte, son crime par ses exploits, et plus encore par les vertus dont il donna l'exemple après sa conversion. Il avait reculé les frontières de l'empire russe, et protégé l'empire grec. Ce fut lui qui fonda les premières écoles en Russie. Il bâtit plusieurs villes, et donna à l'empire des institutions civiles et judiciaires. Un ancien code qui lui est attribué, mais qui paraît postérieur à son siècle, soustrait à la juridiction séculière les

ecclésiastiques, les religieux, les hôpitaux, et ceux qui soignaient les malades. Toute affaire ayant rapport à ces personnes et à ces établissements dépendait des évêques, qui, dans les villes de leur diocèse, connaissaient des poids et mesures, des procès relatifs aux mariages, aux sorcelleries, aux empoisonnements, à l'idolâtrie et autres excès commis dans l'ordre civil. A cette époque, le clergé russe ayant pour lui, comme dans le reste de l'Europe, une certaine supériorité d'instruction, il était assez naturel qu'il s'arrogeât les attributions qui supposent quelque science. La renommée s'est plu à relever la gloire de Vladimir et à répandre l'éclat de son règne. Les annales scandinaves, islandaises, byzantines et arabes parlent de ses exploits; en Russie les traditions populaires vantent la splendeur de ses festins et la force plus qu'humaine des héros qui eurent part à ses triomphes. Dans ces chants vulgaires, nous trouvons surtout Dobienia le Novogorodien (oncle de la malheureuse Rognéda); Alexandre *à la médaille d'or;* Ilia Mouronetz, Rakhday, qui seul attaquait 300 guerriers; Yan, le tanneur, qui était l'effroi des Pieczyngowiens, et autres preux chevaliers. Sans doute, on ne peut écrire l'histoire avec ces chants populaires; cependant en observant l'esprit de deux siècles qui se suivent de bien près, dans des contrées assez éloignées l'une de l'autre, il est facile de reconnaître une certaine analogie entre Charlemagne et Vladimir; par leurs exploits, par leur amour pour les sciences, par leurs travaux dans l'administration, ces deux princes ont mérité une belle place dans les romans de la chevalerie, dans les chants du peuple, et dans les fastes de l'histoire. G—Y.

VLADIMIR, fils aîné d'Yaroslaw, grand-duc de Kiow, n'était âgé que de seize ans lorsqu'il fut nommé par son père gouverneur de Novogorod et duc de la province qui porte ce nom (1038). Son père étant occupé à faire la guerre aux Lithuaniens, le jeune prince marcha contre les Finnois ou Finlandais, qu'il subjugua; mais dans ce pays stérile, les soldats ayant été obligés d'abandonner leurs chevaux, la peste se répandit parmi les habitants, et Vladimir se hâta de rentrer en Russie (1040). L'année suivante, une circonstance fortuite fournit à ce prince l'occasion de signaler son courage avec plus d'éclat. Depuis que Vladimir le Grand s'était uni à une princesse grecque, le commerce entre les deux empires était devenu très-actif, et la plus parfaite intelligence avait régné entre Constantinople et Kiow. Une querelle violente s'étant élevée entre des marchands des deux nations, et un Russe, distingué par sa naissance, ayant été tué, le grand-duc Yaroslaw demanda satisfaction; n'ayant pu l'obtenir, il fit marcher son fils Vladimir sur Constantinople, et lui donna pour premier lieutenant Wychata, général qui s'était acquis une grande réputation. La Grèce se souvenant de ce qu'elle avait déjà souffert, et sentant sa faiblesse, l'empereur Constantin Monomaque envoya au-devant de Vladimir des ambassadeurs pour l'assurer qu'il désirait la paix, et qu'il allait faire punir les auteurs des excès dont la Russie avait à se plaindre. Le jeune prince répondit avec arrogance et continua sa marche. Constantin, après avoir donné l'ordre d'arrêter les Russes qui se trouvaient sur le territoire de l'empire, sortit de sa capitale à la tête de sa flotte, pendant que la cavalerie côtoyait le rivage. Il fit de nouvelles propositions à Vladimir, qui consentit alors à la paix, à condition que l'on distribuerait trois livres d'or à chacun de ses soldats. Pour toute réponse, Constantin fit avancer trois de ses galères qui, ayant pénétré au milieu de la flotte russe, brûlèrent quelques vaisseaux par le moyen du feu grégeois. Les Russes levèrent l'ancre pour échapper à l'incendie, mais une tempête les surprit, et plusieurs de leurs bâtiments trop légers furent engloutis ou poussés contre la côte. Le vaisseau que montait Vladimir coula à fond; il aurait perdu la vie si un de ses officiers ne s'était exposé pour le faire entrer dans son canot. Le calme s'étant rétabli, 6,000 Russes campés sur le rivage, et qui se voyaient sans vaisseaux, sans vivres, prirent la résolution de retourner par terre en Russie. Wychata prévoyait les dangers dont ils étaient menacés, et voulut les partager avec eux; dès qu'il en eut obtenu la permission de Vladimir, il se mit à leur tête. Arrivé en Bulgarie, il fut attaqué par un corps d'armée grec, et fut complétement battu; 800 hommes qui avaient échappé au carnage furent avec Wychata conduits à Constantinople, où l'empereur leur fit crever les yeux. Vladimir, plus heureux, réunit les vaisseaux que la tempête avait épargnés, et tomba sur une flottille grecque qu'il entoura; on en vint à l'abordage, et après un combat désespéré, 24 galères grecques furent prises ou brûlées; l'amiral fut tué. Vladimir revint à Kiow avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers. Cette guerre est la dernière que les Russes aient entreprise contre la Grèce; depuis cette époque, Constantinople n'a plus vu leurs flottes dans le Bosphore. Vladimir était frère de la princesse Anne, qui épousa Henri Ier, roi de France. Il mourut vers l'an 1052, à Novogorod, et fut enterré dans l'église de Ste-Sophie, qu'il avait fait bâtir. G—Y.

VLADIMIR II, dit *Monomaque*, arrière-petit-fils de Vladimir le Grand, né en 1053, du grand-duc Vszéwolod Ier, est, parmi les grands-ducs de Russie, le premier qui ait pris le titre de czar ou d'empereur, et qui ait porté les insignes de la dignité impériale. Dès sa plus tendre jeunesse, ce prince se distingua par sa bravoure, sa sagesse et l'élévation de son âme. Il prit part à tout ce qui se fit de grand sous ses prédécesseurs, Iziaslas, son oncle, Vszéwolod, son père, et Swientopelk, son cousin. On le trouve partout où

il y avait des dangers à affronter et de la gloire à acquérir. Il fit ses premières armes sous Boleslas II, roi de Pologne. Il avait appris à connaître ce prince et ses vertus guerrières, pendant l'expédition de 1068 et 1069. Il combattit sous ses drapeaux dans la campagne que Boleslas fit en Silésie, contre le duc de Bohême (1076). En 1078, Vladimir, suivi de Swientopelk, son cousin, entra dans la principauté de Polotzk pour punir l'ambitieux Vzeslas. Etant de retour à Tschernigow, chargé de dépouilles, il donna un repas somptueux aux princes russes, et offrit à Vszéwolod, son père, un présent de cent cinquante livres pesant d'or. Il était à peine retourné à Smolensk, son apanage, qu'il apprit que les princes Oleg et Boris avaient chassé de Tschernigow son père Vszéwolod. Il accourut aussitôt et enleva les ouvrages extérieurs de la ville. Un combat sanglant s'engagea; et le grand-duc Iziaslas, qui avait joint ses troupes à celles de Vladimir, resta parmi les morts (1078). Vszéwolod, qui succéda à son frère aîné dans le grand-duché et l'autorité souveraine, donna à Vladimir, en apanage, les principautés de Tschernigow et de Smolensk, avec l'obligation honorable de protéger la Russie par ses armes et son courage. Les ennemis se montraient partout, au dedans et au dehors. Informé que Vzeslas venait de surprendre Smolensk, Vladimir y courut; mais il trouva la ville en feu. Pour s'en venger, il ravagea les domaines de Vzeslas, et se jeta sur Minsk, dont il emmena les habitants, après avoir pillé la ville. Les Viatitches, les Kumans et les Cosaques ravageaient les frontières; il tomba sur eux et leur enleva leur butin (1083). Plus tard, des aventuriers ayant chassé le prince Yaropolk de son apanage, Vladimir accourut à son secours et le rétablit. Mais ce prince ingrat s'étant déclaré contre son bienfaiteur, Vladimir le punit en s'emparant de sa ville capitale, et le réduisit à demander la paix. Cependant Vszéwolod, affaibli par l'âge et par les inquiétudes que lui donnaient les malheurs qui fondaient sur la Russie, sentant que ses derniers moments approchaient, fit en toute hâte appeler Vladimir. Il expira entre les bras de ce digne fils (1093). Il était facile à Vladimir de succéder à son père; il céda généreusement l'autorité souveraine à Swientopelk, en disant : « Son père Iziaslas a régné avant le mien; « le grand-duché lui appartient avant moi. » Ayant proclamé le nouveau grand-duc, il se retira à Tschernigow. La division régnait parmi les princes russes, pendant que les Kumans poussaient leurs ravages jusqu'aux portes de Kiow. Un petit-fils du grand Vladimir, le prince Oleg, s'était lâchement joint aux ennemis de sa patrie, pour la ravager; et la Russie méridionale était exposée à tous les désastres. « Nos villes sont désertes, raconte le vieux Nestor; on voit par- « tout les villages en feu : les églises, les maisons, « les granges ne sont plus que des monceaux de « cendres; les citoyens expirent sous le fer des « ennemis, ou attendent la mort avec effroi ; les « prisonniers, chargés de chaînes, sans habits, « sans chaussure, sont traînés par les barbares « dans des contrées lointaines : ils se disent les « uns aux autres, en pleurant : *Je suis d'une telle « ville russe; je suis d'un tel village!* On n'aper- « çoit plus dans nos prairies ni chevaux, ni bé- « tail : les champs sont couverts d'herbes; et « les bêtes féroces peuplent aujourd'hui les lieux « habités naguère par des chrétiens. » Tous ces malheurs venaient des dissensions qui régnaient parmi les princes. Sur les instances de Vladimir, ils se rassemblèrent (1097) à Lubetch, sur les bords du Dniéper. Là, ayant promis d'oublier tout ressentiment particulier, ils jurèrent qu'ils réuniraient leurs forces contre les Kumans. Cette réconciliation permit à Vladimir de faire des préparatifs de guerre. Se croyant en mesure, il décida les princes à attaquer l'ennemi commun. On tomba inopinément sur les Kumans, et l'on remporta une victoire complète. Leur chef et 19 khans restèrent sur le champ de bataille. Un d'entre eux, fait prisonnier, offrait à Vladimir une riche rançon; le prince, emporté par l'ardeur du combat, oublia sa grandeur naturelle, et fit sous ses yeux massacrer ce chef désarmé. On délivra un grand nombre de prisonniers russes, et l'on commença à rebâtir les villes qui avaient été détruites. En 1108, les Kumans s'étaient répandus dans les campagnes de Péréjaslaw et de Loubny; Vladimir, ses deux fils et les princes russes voisins réunirent leurs forces, se jetèrent dans la Soula, quoique ce fût le 12 janvier, et l'ayant passée à la nage, ils attaquèrent si vivement les barbares, que ceux-ci s'enfuirent en désordre jusqu'au Khorol. Vladimir savait faire des sacrifices politiques à la position malheureuse de la Russie. En 1095, il avait donné aux Kumans son fils Swientoslas en otage. Il le leur arracha depuis par un coup de main des plus hardis. Après la dernière victoire du 12 janvier, il demanda les filles des deux khans en mariage pour ses fils, espérant assurer par ces alliances la durée de la paix que l'on venait de conclure. Il se trompa et fut contraint de reprendre les armes pour aller punir ces peuples nomades. Le 26 février, étant arrivé sur les bords de la Vorskla, il réunit l'armée et lui fit jurer, sur le crucifix, que tous mourraient, s'il le fallait, sous les drapeaux du Christ. On arriva sur le Don en chantant des cantiques sacrés. Ossenew fut épargné, les habitants de cette ville étant venus au-devant de l'armée pour lui offrir du vin, de l'hydromel et du poisson; celle de Sougrow fut livrée aux flammes. Le 24 mars, Vladimir célébra la fête de l'Annonciation par une victoire éclatante remportée sur les barbares. Il rentra en Russie couvert de gloire, chargé de butin et emmenant une multitude de prisonniers. Ces exploits portèrent le nom de Vladimir dans toute l'Europe.

Le grand-duc Swientopelk étant mort (1113), une diète générale, rassemblée à Kiow, envoya des députés à Vladimir, pour lui offrir le grand-duché, comme *au plus digne* parmi les princes russes. Il refusa encore une fois, en offrant de soutenir un autre prince qui, selon lui, y avait plus de droit. Quand on apprit cette réponse à Kiow, la populace se souleva et s'abandonna à tous les excès. On fit à Vladimir de nouvelles instances auxquelles il ne put résister; il fut reçu dans cette capitale aux acclamations du peuple, et tout rentra dans l'ordre. Voulant donner à la Russie une fête à la fois nationale et religieuse, qui contribuât à consolider la paix intérieure, il fit annoncer que les reliques des saints Boris et Gleb seraient transférées dans une église nouvellement construite en leur honneur. On accourut des provinces les plus éloignées, et la foule était telle que, pour se faire un passage, Vladimir, qui ne voulait point s'entourer de sa garde, donna l'ordre de jeter au peuple des fourrures et des pièces d'argent afin de l'éloigner; pendant trois jours, il traita à ses dépens les pauvres et les étrangers. Lorsque la dernière sédition éclata, le peuple s'était jeté sur les juifs qui, profitant des malheurs publics, accablaient et pressuraient leurs débiteurs. Pour remédier à cette calamité, Vladimir rassembla des hommes sages, et d'après leurs avis il publia, contre l'usure, une loi qui fut ajoutée au code d'Yaroslaw, son aïeul. Résolu de se consacrer uniquement à l'administration intérieure, il confia à ses fils le commandement des armées; Mztislas marcha contre les Tchoudes ou Livoniens, et leur enleva la ville d'Odempé (tête d'ours). Vszéwolod, le plus jeune, entreprit contre les Finlandais une expédition qui fut extrêmement pénible, cette contrée glaciale ne lui ayant offert aucune ressource pour les chevaux ni pour les hommes. Le prince George ou Youri descendit le Volga et rentra dans la principauté, chargé de butin, après avoir châtié les Bulgares d'Orient. Yaropolk, le troisième parmi ces princes, eut des succès brillants sur le Don; il enleva aux Kumans trois de leurs villes, et revint avec un grand nombre de prisonniers. Les Pieczyngowiens, les Torques et les autres anciens peuples, que les Kumans avaient chassés des bords de la mer Noire et des rives du Don, erraient dans les provinces de la Russie méridionale; Vladimir les força de s'établir sur les rives du Dniéper, où ils sont connus sous le nom de *Klobouks noirs* ou *Circassiens*. En 1116, il envoya son fils Viatcheslas contre l'empire grec; les troubles intérieurs survenus en Orient donnèrent probablement lieu à cette expédition, dont les détails sont peu connus. Le prince Léon, fils de l'empereur Diogène et gendre de Vladimir, s'étant emparé des bords du Danube, l'empereur Alexis Comnène l'avait fait assassiner à Dorostol. Pour venger cette mort et pour conserver les droits que le jeune prince Basile, fils de Léon et petit-fils de Vladimir, pouvait avoir, celui-ci dirigea sur Andrinople une armée qui s'empara de la Thrace. Alexis, effrayé, s'empressa d'envoyer à Kiow des dons précieux, entre autres, un crucifix fait avec du bois de la vraie croix, la coupe de cornaline dont se servait l'empereur Auguste, la couronne, la chaîne d'or et le collier que portait Constantin Monomaque, aïeul de Vladimir. Le métropolitain d'Ephèse, chargé d'offrir ces dons, ayant décidé le grand prince à faire la paix, se rendit avec lui dans la cathédrale de Kiow, où il plaça sur sa tête la couronne impériale, en le proclamant *czar de la Russie*. On conserve encore à Moscou la couronne appelée *bonnet d'or de Monomaque*, la chaîne, le globe impérial, le sceptre et les anciens ornements, dont se revêtent les souverains de la Russie au jour de leur couronnement. D'après le traité de paix, la veuve de Léon revint près de son père Vladimir, et le prince Basile entra au service de la Russie, où il se distingua. Gleb, prince de Minsk, ayant réduit en cendres une ville voisine, Vladimir voulut arrêter ces commencements de guerre civile, marcha lui-même contre ce prince, le fit prisonnier et l'emmena à Kiow, où il mourut en prison. Les habitants de Novogorod-la-Grande s'étant soulevés, Vladimir les réduisit à l'obéissance, et exigea que les principaux d'entre eux se rendissent à Kiow pour demander pardon. Il leur ôta le droit, dont ils jouissaient, de choisir leur gouverneur. Après avoir régné treize ans à Kiow, Vladimir Monomaque, sentant approcher son dernier moment, se fit transporter près de l'église où reposaient les reliques de St-Boris, et là il expira, le 19 mai 1126. La douleur générale éclata lorsque son corps fut déposé dans l'église cathédrale de Ste-Sophie. Ce prince est célèbre par la bonté de son cœur, par sa libéralité et par la grandeur de son âme, beaucoup plus encore que par l'éclat de ses victoires. « Il désarmait « ses ennemis, disent les annalistes du temps, en « les comblant de bienfaits, et il trouvait du bon- « heur à les renvoyer chargés de ses dons. » Il écrivit de sa main ses derniers avis à ses enfants; et ce monument de l'histoire russe a été conservé. On pourrait le comparer aux leçons que cent quarante-quatre ans plus tard St-Louis donna à ses fils avant de mourir. Vladimir commence son testament en disant que son aïeul Yaroslaw lui avait donné le nom de Vladimir, et le nom chrétien de Basile ou Vassili; que son père et sa mère l'avaient surnommé *Monomaque*, comme *pouvant se battre seul contre plusieurs* : « Mes enfants, continue-t-il, louez Dieu et hono- « rez-le, surtout par votre bienfaisance. N'ou- « bliez point les pauvres; songez que les biens « vous viennent de Dieu, et qu'il ne nous les a « conférés que pour peu de temps. Servez de « pères aux orphelins. Jugez vous-mêmes la « cause des veuves, et veillez afin que les hom- « mes puissants n'oppriment point les faibles.

« En temps de guerre, soyez vigilants et servez « d'exemple à vos généraux. Ne vous livrez au « repos qu'après avoir vu si les gardes sont à « leur place; souvent on perd le soldat, parce « qu'on ne veille point pour lui. Quand vous vi- « siterez les provinces, ayez l'œil ouvert sur les « hommes de votre suite, afin qu'ils ne fassent « point tort aux habitants. Ne négligez aucune « occasion de vous instruire : mon père Vszéwo- « lod, sans être sorti de la Russie, parlait cinq « langues; les étrangers admirent en nous ce « genre d'instruction. Ne vous couchez point « sans vous être prosternés trois fois devant « Dieu, et le matin avant le lever du soleil, allez « à l'église lui rendre l'hommage de vos pre- « mières pensées. C'est ce que pratiquait votre « grand-père. Je m'étais habitué à faire moi- « même ce que j'aurais pu ordonner à mon ser- « viteur. A la chasse, à la guerre, le jour, la « nuit, on me trouvait toujours le premier prêt « à agir. J'ai fait quatre-vingts campagnes, sans « compter les expéditions moins importantes. « J'ai conclu dix-neuf traités de paix avec les « Polowitks; je leur ai rendu au moins cent de « leurs princes, qui étaient mes prisonniers; j'en « ai fait mettre à mort plus de deux cents « autres. Personne ne voyageait aussi rapide- « ment que moi. En partant le matin de Tscher- « nigow, j'étais à Kiow avant les vêpres. Allant « avec mon père à la chasse, dans les forêts les « plus épaisses, j'ai souvent saisi des chevaux « sauvages, que j'attachais ensemble de mes « mains. Combien de fois n'ai-je pas été renversé « par les buffles, frappé par le bois des cerfs, et « foulé sous les pieds des élans ! Un sanglier fu- « rieux m'arracha l'épée de ma ceinture; un « ours, ayant fait tomber mon cheval sous moi, « déchira ma selle. Mes fils, conduisez-vous en « braves; ne redoutez ni la mort, ni les bêtes « sauvages. La protection du ciel est pour les « hommes de cœur. » Vladimir fit construire un pont sur le Dniéper et un autre sur la Kliasma; il fonda la ville qu'il appela Vladimir-Zalewski; il agrandit les fortifications de Novogorod et de Ladoga. Il avait épousé en premières noces une princesse anglaise, fille du roi Harold, qui périt en combattant contre Guillaume le Conquérant. Sa troisième femme lui survécut, et il laissa en mourant cinq enfants, qui formèrent d'illustres alliances en Suède, en Norvége et à Constantinople. G—y.

VLADIMIR (Andreiowitz), cousin du czar Dmitri-Donskoï, fut proclamé sur le champ de bataille *Vladimir le Brave*, et mérita ce nom par sa loyauté, sa valeur, et par la part glorieuse qu'il prit à la délivrance de l'empire, alors envahi par les Tartares. Après la mort d'Iwan II, Vladimir, son neveu, aurait pu faire valoir ses droits à la souveraineté; mais, ne voyant que le bien de la patrie, il sentit que la Russie ne pouvait être sauvée qu'en établissant un ordre constant de succession, d'après lequel le fils aîné succéderait à son père, tandis que depuis les commencements de la monarchie c'était le plus âgé de la famille. Ainsi, obéissant aux nobles sentiments de son âme, s'oubliant lui-même, oubliant ses enfants, il fit, en 1364, avec Dmitri, son cousin, fils aîné d'Iwan II, un traité aussi remarquable par ses suites heureuses que par la brièveté simple de sa rédaction. « Nous « jurons, y disaient les deux princes, moi, Vla- « dimir, d'honorer en vous, Dmitri, le titre de « grand prince; j'aurai pour vous les sentiments « d'un fils, j'obéirai à votre pouvoir suprême, et « je vous ferai parvenir, comme à mon souve- « rain, le *tribut du khan de Tartarie*, autant qu'il « en est dû pour mon apanage. Moi, Dmitri, je « m'engage envers vous, Vladimir, je jure que « je ne vous ferai point de tort, et qu'en toute « circonstance je vous témoignerai l'attachement « d'un frère aîné. » La ville de Kiow ayant été pillée et brûlée par les Tartares, les grands-ducs de Russie avaient établi leur résidence à Moscou. Cette ville, qui n'était bâtie qu'en bois, fut détruite en 1366 par un incendie; alors Vladimir pressa le grand-duc de faire du Kremlin une citadelle, et de l'élever en pierres. Les Tartares et les Mongols ayant affaibli leur puissance par leurs dissensions intérieures, on commençait à les braver; on espérait pouvoir dans peu secouer entièrement leur joug sous lequel on gémissait depuis plus d'un siècle; mais en cas de revers, il importait d'avoir un lieu de sûreté où l'on pût sauver les restes de l'empire. Au printemps de 1367 on jeta les fondements du Kremlin, et les préparatifs ayant été faits secrètement, on se hâta d'en élever les murs. Les circonstances étaient pressantes; car la Russie avait alors un autre ennemi formidable, Olgierd, grand-duc de Lithuanie. Ce prince belliqueux, après avoir porté le ravage et la désolation depuis Wilna jusqu'à Moscou, vint jusqu'à trois fois insulter le Kremlin. La mort le surprit en 1372, et la Russie ayant moins à craindre de ses fils désunis entre eux, Vladimir et le grand-duc crurent que les circonstances étaient favorables pour refuser le tribut aux Tartares, et pour armer contre eux. Ils s'avancèrent, en 1378, jusque sur la Woja, et ayant rencontré les barbares, ils remportèrent sur eux une victoire signalée. Le féroce Mamaï rassembla ses hordes, et marcha vers le Don pour venger ce premier affront. Le fils aîné d'Olgierd, Vladislas Jagellon (*voy.* Jagellon), devenu depuis roi de Pologne, s'entendait avec les barbares, espérant qu'il partagerait avec eux la Russie. Les deux princes russes résolurent de tomber sur les Tartares, de leur livrer bataille, et de prévenir la jonction qu'ils se proposaient d'opérer avec les Lithuaniens. On se rencontra dans les champs de Koulikow, le 8 septembre 1380. Vladimir, qui commandait le corps de réserve, se mit en embuscade dans une forêt.

Étant tombé inopinément sur les Tartares, il répandit le désordre dans leurs rangs; Mamaï, qui observait le combat d'un lieu élevé, s'écria, disent les annalistes russes : « Que le Dieu des chrétiens est puissant! » On poursuivit les Tartares jusqu'à la Metcha, où se fit un nouveau carnage, la rivière n'étant guéable qu'en peu d'endroits. Après cette poursuite Vladimir revint sur le champ de bataille, et se plaça sous le *drapeau noir* du grand-duc. Dmitri ne paraissant point, il le fit chercher; on le trouva sous un arbre, abattu de fatigue et couvert de blessures honorables. Il reprit courage quand on lui eut dit que les Tartares étaient complétement battus. L'armée lui donna le nom de *Donskoï* ou *Vainqueur du Don*, et son cousin fut proclamé *Vladimir Andreiowitz le Brave*. Pour l'importance des résultats, les Russes ont comparé la victoire de Koulikow à celle de Pultawa. La nouvelle s'en répandit promptement dans tout l'empire, et y excita une joie qu'il serait difficile d'exprimer. On disait : « Enfin la grande horde est anéantie, elle ne pourra plus se relever; le sang des chrétiens répandu sur les bords du Don sera le dernier sacrifice; le courroux du ciel doit être apaisé, et l'indépendance de la Russie est assurée. » Jagellon, qui s'avançait pour placer les Russes entre deux feux, apprenant ce qui venait d'arriver sur le Don, se retira si précipitamment, que la cavalerie russe ne put atteindre son arrière-garde. Les princes russes commirent une faute qui tenait aux usages de ce temps. N'ayant point de troupes soldées, ils permirent à celles qu'ils avaient levées dans leurs apanages d'abandonner les drapeaux, et dix ans s'étaient à peine écoulés lorsque les Mongols, après avoir réparé leurs pertes, s'avancèrent sous la conduite de Toktamisch, ravageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Comme il paraissait difficile de tenir à Moscou, les deux princes prirent position afin d'inquiéter les derrières de l'ennemi. Après un siége de quatre jours, le 27 août 1382, Toktamisch entra dans Moscou, qu'il livra aux flammes et à la fureur du soldat. Vladimir, qui s'était jeté dans Wolock, tomba inopinément sur l'arrière-garde des Tartares, et il les mena si vivement, qu'ils évacuèrent en toute hâte Moscou, sans avoir pu s'emparer du Kremlin. Les deux princes rentrèrent ensemble dans la capitale, et furent frappés d'horreur en voyant l'état où elle était réduite. Les rues étaient jonchées de morts; les barbares, ayant égorgé plus de vingt mille habitants, n'avaient épargné que les jeunes gens des deux sexes, qu'ils chassaient devant eux comme un troupeau de bêtes fauves. Oleg, prince de la maison régnante, avait lâchement favorisé l'ennemi; Vladimir fut envoyé contre ce prince infidèle qui se soumit en 1385. Vladimir accompagna le grand-duc dans son expédition contre la ville de Novogorod, à laquelle on accorda la paix, mais à des conditions très-rigoureuses. Dmitri, sentant que ses forces s'affaiblissaient, fit secrètement insinuer à Vassili, l'aîné de ses six fils, de s'enfuir de la horde où il était en otage depuis trois ans (*voy.* VASSILI II); le jeune prince arriva heureusement à Moscou. Afin de prévenir les troubles et les discussions, le jour de l'Annonciation 1389, Vladimir, que des flatteurs avaient représenté comme se repentant des concessions faites depuis vingt-cinq ans, se rendit près de Dmitri et près du jeune Vassili, alors âgé de dix-sept ans, les embrassa tous les deux tendrement, en signe de concorde parfaite; et, en présence du haut clergé et des boyards, ils signèrent un traité où il est dit : « Moi, Vladimir, je jure que je vous honorerai, vous « Dmitri, comme *mon père;* vous, Vassili Dmitriewitz, je vous regarderai comme *mon frère* « *aîné;* vous, George Dmitriewitz (le second « fils), comme *mon égal*, et vous, les quatre « jeunes fils de Dmitri, vous serez *mes frères* « *cadets*. Si la Providence différait de nous dé- « livrer du joug des Tartares, je m'engage à par- « tager toutes les charges et à payer la douzième « partie du *tribut du Khan*. » D'après ce second traité si mémorable, l'ordre de la succession fut irrévocablement établi. Les six fils de Dmitri étaient appelés, chacun dans son ordre, à la succession de l'empire, et les neveux ne devaient plus, comme autrefois, céder l'héritage à leur oncle. Dmitri eut le bonheur de survivre quelques semaines à cet heureux événement. Le 18 mai, ayant pris par la main le jeune Vassili, il le présenta comme son successeur à Vladimir, à ses autres fils et aux boyards de l'empire, et il rendit le dernier soupir. Le jeune Vassili n'avait encore rien fait pour mériter la confiance de la nation, ayant passé les belles années de sa jeunesse au milieu des barbares et dans une abjection qui tenait de l'esclavage; Vladimir, au contraire, s'était acquis une si haute illustration, l'armée lui avait donné sur le champ de bataille un nom si glorieux, que l'on craignit de nouveaux troubles après la mort de Dmitri. Mais Vladimir embrassa franchement le parti de Vassili, comme il avait loyalement défendu le père. Tamerlan s'étant avancé contre Moscou en 1395, Vladimir resta dans la capitale, pour la défendre contre les barbares, qui se replièrent sur Azow, afin de piller cette ville, riche par le commerce qu'elle faisait avec l'Orient et l'Occident. Ils revinrent, en 1408, sous la conduite d'Edigée. Vladimir, chargé de défendre encore Moscou, en fit brûler les faubourgs; mais après avoir soutenu un siége de trois semaines, il consentit à donner trois mille roubles à Edigée, qui, ayant sans doute d'autres raisons pour se contenter d'une somme si modique, leva le siége, et se retira, chargé d'un butin immense, et emmenant un grand nombre d'esclaves. Vladimir, pénétré de douleur à la vue des calamités qui désolaient sa patrie, mourut en 1410. Tant que l'empire des Russes

subsistera, ils n'oublieront jamais que ce prince, si digne de régner, donna le premier l'exemple d'une générosité trop peu commune, et que, renonçant à un droit qui avait pour lui l'usage de plusieurs siècles, il voulut bien servir sous les ordres de ses neveux, auxquels il aurait pu commander. La couronne conserve avec respect, dans ses archives, son testament, ainsi que ses traités avec Dmitri et Vassili. G—Y.

VLADIMIR, palatin de Cracovie, montra, dans une époque de deuil et de désastres, un courage et un dévouement dignes des plus beaux siècles de Rome et de la Grèce. En 1241 les Tartares-Mougols, ayant pillé et brûlé Kiow, s'avancèrent sur la Pologne pour la dévaster, et de là porter la désolation dans le cœur de l'Europe. S'étant répandus depuis le Dniéper jusqu'au Bug, ils détruisirent les villes qui se trouvaient sur leur passage, à l'exception de Kamienice-Podolski, qu'ils conservèrent pour y réunir leur butin et y enfermer les esclaves. Bientôt ils se jetèrent sur la Gallicie, passèrent la Vistule, et s'approchèrent jusqu'à sept mille de Cracovie. Las de massacrer et de piller, ils revinrent sur leurs pas, pour diriger le butin et les prisonniers sur Kamienice. Les habitants, frappés de terreur, se sauvèrent dans les forêts. Boleslas, dit *le Chaste,* duc de Pologne, se tenait lâchement enfermé dans Cracovie. Son palatin, le brave Vladimir, ayant rassemblé avec peine une petite armée, lui inspira son dévouement et son courage; et il se jeta sur les Tartares, qu'il défit et mit en désordre; mais après un second combat les barbares, devenus plus furieux par cette résistance, reparurent avec de nouvelles hordes. Les habitants, animés par les exhortations de Vladimir, avaient repris courage; et le 18 mars 1241, au lever du soleil, le brave palatin tomba sur les barbares, qui, après avoir perdu plusieurs de leurs chefs, se retirèrent en désordre. Les Polonais chantaient victoire; mais assaillis par de nouvelles hordes, ils furent forcés de se retirer de nouveau dans leurs forêts, après avoir fait des prodiges de valeur. Le duc Boleslas, effrayé, s'enfuit en Hongrie (*voy.* BOLESLAS). A l'exemple de ce lâche souverain, la noblesse et les habitants se dispersèrent. Vladimir ne pouvant défendre Cracovie, les Tartares, qui trouvèrent la place déserte, y mirent le feu. Tout étant dévasté, ils marchèrent sur Breslau. Cette partie de la Silésie avait pour souverain Henri II, prince d'un grand courage, qui, de même que Vladimir, n'avait point désespéré du salut de la patrie. Le palatin de Cracovie, qui ne pouvait s'éloigner, lui envoya son fils Sulislaw avec les troupes dont lui-même pouvait se passer. Le 15 avril 1241, les deux chefs, Henri et Sulislaw, rangés en bataille près de Liegnitz, sur les bords de la Nissa, attendirent les barbares, qui s'avançaient en poussant des cris de fureur. Après un combat glorieux, Sulislaw tomba près de Henri, qui bientôt fut lui-même entouré et massacré par les barbares. Le carnage fut tel, qu'ils envoyèrent à Kamienice des sacs remplis d'oreilles de leurs ennemis. Ils se jetèrent ensuite sur la Moravie, et se réunirent aux hordes qui pillaient la Hongrie. Boleslas revint à Cracovie; et son palatin l'aida à réparer ses pertes. On ignore l'époque de la mort de celui-ci. G—Y.

VLADISLAS Ier, dit *Hermann*, roi de Pologne, succéda à Boleslas II, son frère, en 1081. Il était le second des fils de Casimir Ier, et de la reine Dobrogniewa, fille de Vladimir le Grand; on l'avait surnommé Hermann, en l'honneur de l'archevêque de Cologne, son grand-oncle, frère de la reine Rixa, sa grand-mère. Après la fuite de Boleslas, la Pologne était restée pendant une année sans chef et sans loi. Les grands du royaume, voulant mettre fin à cet état d'anarchie, prièrent Vladislas de monter sur le trône, qui lui appartenait de droit, et auquel jusque-là il n'avait point prétendu, parce que l'on ignorait ce qu'était devenu Boleslas. Après la mort violente de St-Stanislas, Grégoire VII avait excommunié Boleslas, le déclarant déchu de la couronne, et ses sujets déliés de leurs serments; il défendit aux princes de la maison régnante de prendre sans sa permission le titre de roi, et aux évêques de sacrer le monarque, si, avant d'avoir pris les ordres de la cour romaine, on osait donner un successeur à Boleslas. On méprisa des menaces qui ne pouvaient avoir d'autre effet que de prolonger les malheurs de la Pologne; l'empereur Henri IV ayant joint une invitation expresse aux prières des évêques et des grands du royaume, Vladislas fut couronné et sacré à Gnesne. Ses premiers soins se tournèrent vers la religion; après avoir fait quelques démarches à Rome pour obtenir que l'interdit jeté sur le royaume fût levé, sans attendre l'effet de sa demande, il fit ouvrir les églises, ordonnant que l'on y célébrât l'office divin. Il avait eu, d'une union illégitime, un fils appelé Zbigniew. Sur la proposition de sa sœur Swientochna, il épousa Judith, fille de Wratislas, roi de Bohême. Les noces se célébrèrent à Cracovie, avec une magnificence royale. Comme le jeune Zbigniew y faisait ses études, le père, craignant que sa présence ne fût désagréable à la reine, l'envoya dans un couvent en Saxe, où il le fit élever avec soin. La reine était stérile; elle et son époux envoyèrent un de leurs chapelains, avec de riches présents, au couvent des bénédictins, en Languedoc, où reposait le corps de St-Gilles. L'abbé de cette maison ordonna des prières pendant trois jours; et les parents crurent devoir à un bienfait particulier du ciel la naissance du prince qui leur naquit neuf mois après les vœux; ils l'appelèrent Boleslas, et il fut depuis surnommé *Krzywousty* ou le *Balafré* (1085). Cet heureux événement causa une grande joie en Pologne, et l'on y érigea, en l'honneur de St-Gilles, un

grand nombre d'églises. Le roi, reconnaissant, fonda, sous l'invocation de ce saint, une église collégiale à Cracovie. La reine, qui était adorée en Pologne, ne survécut que peu de temps à la naissance de son fils. D'après l'avis d'Othon, chapelain de la cour, le roi épousa en secondes noces la princesse Judith, sœur de l'empereur Henri IV, et veuve de Vladislas, roi de Hongrie. En quittant la Pologne, le roi Boleslas avait emmené avec lui Mieczyslas, son fils aîné. Le roi, son oncle, rappela le jeune prince en Pologne, lui donna une princesse russe en mariage, et peu de temps après, Mieczyslas mourut subitement, sur quoi se répandirent en Pologne des bruits très-défavorables à l'honneur de Vladislas. Les habitants de la Poméranie orientale étaient encore païens. Selon leur usage, ils s'étaient révoltés pour se soustraire au tribut que les rois de Pologne leur avaient imposé. Vladislas marcha contre eux, et après leur défaite (1091), il prit des précautions contre de nouvelles révoltes; cependant dès l'année suivante ils tombèrent sur lui tout à coup, espérant le surprendre. On se battit jusqu'à la nuit, et le champ de bataille lui resta. Cette campagne n'ayant point été décisive, le roi en fit une troisième, et les Poméraniens se soumirent. Les Bohémiens s'étant jetés sur la Silésie, il envoya contre eux une armée qui ravagea la Moravie (1094). Son fils Boleslas, qui n'avait que neuf ans, demanda avec instance la permission de faire cette campagne, ce qui ne lui fut accordé que l'année suivante. Ce jeune prince s'opposa alors à Sieciech, lieutenant du roi, qui voulait lever le siége de Méséritz, et la fortune favorisa son audace. Sieciech abusait de la confiance du roi; Zbigniew, instruit de la haine que ce favori s'était attirée, sortit de son couvent, et se jeta dans la ville de Breslau, où il attirait les Polonais mécontents. Le roi vint mettre le siége devant cette ville, qui capitula. Zbigniew, qui avait pris la fuite, se rendit sur les frontières de la Poméranie, et arma contre son père. Vladislas attaqua ce fils rebelle, le fit prisonnier, et livra au pillage et au feu Kruszwicz, où il s'était enfermé. Cette ville, l'une des premières du royaume, fut ruinée au point qu'aujourd'hui on en voit à peine quelques vestiges. Zbigniew fut mis en prison. Le roi étant venu à Gnesne pour assister à la consécration de l'église cathédrale (1097), les évêques le conjurèrent de rendre la liberté à son fils, et d'éloigner de ses conseils Sieciech, qui était odieux à tout le royaume. Le favori fut exilé, et les Poméraniens s'étant de nouveau révoltés, le roi envoya contre eux ses fils Zbigniew et Boleslas. Les princes, comme il était facile de le prévoir, ne purent s'entendre, et la campagne ne fut point heureuse. Alors le père eut la pensée désastreuse de donner en apanage à Zbigniew la Mazovie et d'autres riches domaines. Ce premier partage est l'époque fatale où commencèrent les démembrements et les malheurs qui ont accablé la Pologne pendant plus de deux siècles. Sieciech étant rentré en faveur auprès du roi, les deux fils s'unirent contre leur père, qui se vit obligé d'éloigner de nouveau son favori. Le jeune Boleslas, alors âgé de quatorze ans, s'était déjà acquis une haute réputation de bravoure et de sagesse. Le roi de Bohème l'invita à un tournoi et à une fête royale, où il le créa son chevalier. Le père, qui voyait approcher sa fin, fit venir le jeune prince à Plock, où il tenait sa cour, pour le faire aussi son chevalier. On était occupé des préparatifs de la fête, qui devait avoir lieu le jour de l'Assomption, lorsque l'on apprit que les Poméraniens étaient venus assiéger Santock. Le jeune Boleslas se jeta aux genoux de son père, le conjurant de lui permettre d'aller délivrer la ville. Le roi et les seigneurs s'y opposèrent d'abord; mais ils ne purent résister aux instances du jeune prince. Il rassembla des troupes, marcha en toute hâte contre l'ennemi, et le mit en fuite. Il revint à Plock, où le roi, au comble de sa joie, le créa chevalier (1100). Ce prince mourut le 5 juin 1102, dans la 59ᵉ année de son âge et la vingt et unième de son règne. G—Y.

VLADISLAS II, septième roi de Pologne, était fils de Boleslas III, dit Krzivousty, et d'une princesse russe, fille de Swientopelk. Etant l'aîné de la famille, il succéda, en 1139, à son père, qui avait donné à ses autres fils une partie de la Pologne en apanage. Vladislas avait épousé Agnès, petite-fille de l'empereur Conrad II, princesse ambitieuse et hautaine qui, pour le malheur de la Pologne, eut un grand ascendant sur son mari. En mourant, Boleslas avait donné à son fils aîné le titre de roi, avec autorité sur ses frères; mais ce n'était qu'une vaine prérogative, puisque ce fils ne possédait en propre que la quatrième partie du royaume. Dans une diète convoquée à Cracovie, il fut résolu que les frères du roi gouverneraient, sans aucune dépendance, les provinces qui leur étaient échues; que Vladislas aurait, avec le titre de roi, l'autorité suprême, le droit exclusif de déclarer la guerre, de commander les armées, et qu'en temps de guerre les princes seraient tenus de se trouver au lieu qu'il leur aurait assigné. Tous ces arrangements étaient plus que suffisants pour attirer sur la Pologne les maux qui accompagnent l'anarchie. Vladislas, excité par les discours de la reine, convoqua à Cracovie une seconde diète, où il représenta la nécessité de réunir les provinces que l'on venait de diviser, afin de donner au roi, avec une autorité réelle, les moyens de la soutenir. Il promettait de céder à ses frères ses domaines, dépendants de la couronne, avec lesquels ils pourraient vivre selon leur rang et leur dignité. La haute noblesse fit des représentations qui ne furent point écoutées. Vladislas, conduit par la reine, demanda un impôt général, dont ne furent point

exemptes les provinces de ses frères. Le mécontentement éclata bientôt à l'occasion d'une violence exercée par la reine. Vladislas étant à la chasse s'écarta de sa suite; la nuit étant survenue, il fut obligé de s'arrêter dans la forêt pour y passer la nuit, n'ayant à côté de lui que le comte Pierre, un des premiers seigneurs de la cour. Comme celui-ci, couché par terre, se plaignait d'avoir trouvé un si mauvais gîte : « Soyez « tranquille, lui dit le roi en riant, la comtesse « n'en est que mieux couchée dans les bras du « comte Skrzyn. » — « Et la reine, reprit vive« ment le comte, ne trouve pas non plus le temps « long avec son bon ami Dobiesz. » Le roi, piqué au vif, fit à son retour de sanglants reproches à la reine; elle se disculpa si facilement que le faible mari l'autorisa à se venger; et Dobiesz fut chargé d'exécuter cette vengeance. Il enleva lui-même le comte Pierre au milieu des fêtes que donnait ce seigneur, à Breslau, pour le mariage de sa fille, et l'ayant amené à la cour, il lui fit crever les yeux et arracher la langue par ordre de la reine. A la nouvelle de cet acte de cruauté, l'indignation fut générale en Pologne, et le palatinat de Sendomir donna l'exemple de la révolte. Cependant Vladislas avait réussi à dépouiller deux de ses frères. Les évêques du royaume écrivirent au pape Eugène III, le priant d'ordonner à Vladislas de rendre à ces princes leurs apanages. Le pape était alors occupé de la croisade qu'il faisait prêcher par St-Bernard, et il paraît qu'il ne donna point de réponse. L'empereur Conrad, partant pour la terre sainte, instruit de ce qui se passait en Pologne, recommanda vivement Vladislas, et surtout la reine Agnès, sa parente, au cardinal légat (1147). Les princes polonais s'étant réfugiés à Posen, Vladislas vint mettre le siége devant cette ville. Les évêques du royaume écrivirent de nouveau au pape, qui excommunia la reine, comme auteur des maux qui affligeaient la Pologne. L'archevêque de Gnesne sortit de la ville assiégée pour faire à Vladislas des représentations qui furent rejetées. Alors le prélat prononça contre lui, en présence de l'armée, la sentence d'excommunication, ce qui fit une vive impression sur les soldats. Les provinces se soulevèrent; Vladislas attaqué, battu dans son camp, se sauva à Cracovie. L'armée des princes l'y suivit; laissant dans la ville sa femme et ses enfants, il alla demander des secours en Bohême. Cracovie se rendit, et les princes, craignant que la reine Agnès ne fût immolée à la haine générale, se hâtèrent de la faire conduire en Allemagne avec ses enfants. Sur les instances de l'empereur Conrad, revenu de la terre sainte, le pape envoya en Pologne un légat qui se contenta de demander que les provinces échues à Vladislas lui fussent restituées, pour les posséder comme fief de la couronne, laquelle resterait à Boleslas, élu par la nation polonaise. Ces propositions ayant été rejetées, le légat excommunia les princes et leurs conseillers, ordonnant au clergé de fermer les églises. Les évêques du royaume déclarèrent qu'ils regardaient cette excommunication comme nulle, et qu'ils n'y auraient aucun égard (1149). L'empereur indiqua une diète à laquelle comparut Vladislas, avec son épouse; ce prince demandait qu'on le rétablît, s'engageant à reconnaître le chef de l'empire pour son seigneur suzerain. Deux députations que Conrad fit partir pour la Pologne ne purent rien obtenir, et le pape, à sa prière, envoya de nouveau son cardinal légat, qui réitéra la sentence d'excommunication et d'interdit, si l'on refusait de rétablir Vladislas (1150). Cette menace ayant été vaine, Conrad se mit en marche vers l'Oder, pour faire respecter ses décisions. Boleslas alla le trouver; il lui exposa combien son frère était haï, lui fit des présents, des promesses; et l'empereur rentra en Allemagne. Frédéric Barberousse, successeur de Conrad, tenant une diète à Wurtzbourg (1156), Vladislas vint l'y conjurer de le reconduire en Pologne. L'empereur, après quelques propositions, marcha sur l'Oder, qu'il traversa à la tête d'une armée nombreuse. Boleslas, n'étant point en mesure, se soumit à des conditions très-dures; on assure même qu'il alla nu-pieds et le glaive sur la tête demander pardon. Il donna de l'argent, remit Casimir son frère et d'autres seigneurs comme otages; mais Vladislas ne fut point rétabli, et ce malheureux prince mourut dans l'exil, en 1163. Son fils aîné s'étant distingué en Italie, l'empereur demanda pour lui et pour ses deux frères une portion des domaines que Vladislas leur père avait possédés. Boleslas, qui désirait la paix, céda la Silésie, qui, partagée entre les trois frères, resta, depuis cette époque séparée du royaume de Pologne. G—Y.

VLADISLAS III, surnommé *Laskonogi*, à cause de la longueur et de la maigreur de ses jambes, succéda à son père Mieczyslas, dit le *Vieux*, dans le duché de Posen, et fut élu, en 1203, duc de Cracovie et chef de la monarchie polonaise. Avant d'accepter, il consulta Leszko, qui lui paraissait avoir des droits à l'autorité souveraine, ayant été reconnu roi à la mort de son père Casimir. Leszko, qui n'avait que quinze ans, répondit fièrement qu'il s'était retiré pour le bien de la paix, et qu'il préférait l'union dans la famille régnante à tous ses avantages personnels. Romain, duc de Halicz, vassal de Leszko, instruit de ce qui se passait, se révolta contre son souverain et entra dans le duché de Sendomir. Une bataille sanglante fut livrée à Zawichost, le 19 juin 1205; les Russes furent battus; Romain resta sur la place, et le jeune Leszko se couvrit de gloire. Vladislas, son compétiteur, se livrant à la fougue de son caractère, avait par ses violences révolté la nation. Les grands du royaume se rassemblèrent à Cracovie, d'où ils envoyèrent à Vladislas pour lui annoncer qu'ils ne le reconnaissaient plus pour leur souverain; et, sur leurs

vives instances, Leszko fit son entrée à Cracovie, pour se mettre de nouveau à la tête du gouvernement (1207). Vladislas Laskonogi avait conservé la Grande-Pologne, qu'il tenait de son père, et là il mettait tout en désordre, violant les droits les plus sacrés, s'emparant des propriétés qui lui convenaient, et dirigeant particulièrement ses violences contre le clergé. Toutes les représentations étant inutiles, il fut excommunié par le pape. Le margrave de Misnie et de Lusace vint assiéger Lébus, qui appartenait à Vladislas; celui-ci accourut au secours de la place, et envoya défier le margrave à un combat singulier qui devait avoir lieu sur les bords de l'Oder. Sans attendre le jour indiqué, Vladislas tomba pendant la nuit sur le camp de son adversaire; il fut repoussé, et la place ayant été prise, le vainqueur fit massacrer la garnison (1209). Vladislas s'en vengea sur le clergé, à la prière duquel le pape envoya un légat qui l'excommunia de nouveau. Sous prétexte de gérer les biens du prince Vladislas Odonicz, son neveu, il s'en était emparé; Swientopelk, duc de Poméranie, prit la défense du malheureux pupille, et Vladislas, chassé de ses Etats, mourut dans l'exil, en 1233. G—Y.

VLADISLAS IV, dit *Lokietek* (1), roi de Pologne, fut, après la mort de Leszko *le Noir*, élu chef de la monarchie polonaise, et proclamé par le clergé et la noblesse du palatinat de Cracovie, contre le gré des habitants de la ville, qui avaient déjà élu Henri, duc de Breslau (1290). Celui-ci envoya des troupes à Cracovie, et Vladislas, surpris, fut obligé de prendre l'habit d'un religieux pour se sauver. Henri étant mort, on vit à la fois trois compétiteurs à la couronne : Vladislas Lokietek, Venceslas, roi de Bohême, et Przémyslas, duc de la Grande-Pologne. Le parti de celui-ci ayant prévalu, il fut sacré et couronné à Gnesne, en 1295. Après la mort violente de ce prince, Vladislas fut de nouveau choisi par la diète du royaume; mais il ne prit que le titre de souverain de Pologne : *dominus regni Poloniæ* (1296). Quatre ans s'étaient à peine écoulés, lorsque la noblesse polonaise, au mépris de ses serments, le déclara déchu de ses droits, et appela à la couronne Venceslas, roi de Bohême, qui fut sacré roi de Pologne en 1300. Vladislas, chassé même de ses apanages, se réfugia en Hongrie, et de là à Rome, où il fut accueilli par le pape Boniface VIII, qui trouvait très-mauvais que Venceslas eût osé prendre la couronne sans consulter le siége apostolique. Un légat fut envoyé en Pologne avec ordre de tout employer pour éloigner le roi de Bohême et rétablir Vladislas. Le pape écrivit à Venceslas : « Sans avoir été appelé par « le Seigneur, vous avez eu la présomption té« méraire d'aller de votre propre autorité en « Pologne, de vous y nommer roi, au mépris du « siége apostolique, à qui appartiennent, comme « on sait, les provinces de la Pologne. Nous « vous défendons, etc.... » Vladislas, revenu de Rome, entra dans le duché de Cracovie. Son parti se fortifia par la mort de Venceslas, qui périt à l'âge de trente-trois ans (1305). Son fils, qui prit aussi le titre de roi, fut assassiné, comme il marchait sur Cracovie (1306); et Vladislas fut de nouveau reconnu par tous les palatinats, à l'exception de la Grande-Pologne, qui choisit Henri, duc de Glogau. Celui-ci étant mort en 1309, la noblesse de ce palatinat élut Vladislas, qui fut ainsi reconnu seul souverain de la Pologne. Sous les faibles descendants de Swientopelk, la Poméranie orientale était de nouveau rentrée sous la domination polonaise; et Vladislas y avait été solennellement reconnu; mais les chevaliers teutoniques, profitant de la situation du royaume, avaient réussi, soit par ruse, soit par force, à s'emparer de Dantzig et des contrées situées à la gauche de la Vistule. Cette usurpation amena une guerre cruelle qui, après avoir désolé pendant cent cinquante-sept ans la Poméranie, la Prusse et les provinces septentrionales de la Pologne, fut enfin terminée par le traité de Thorn. Jean, roi de Bohême, formant aussi des prétentions sur la couronne de Pologne, Vladislas envoya des députés à Avignon, qui était la résidence des papes. Jean XXII était bien disposé en sa faveur, mais il craignait de mécontenter le roi de Bohême; il adressa aux évêques et à la noblesse de Pologne une bulle qu'il terminait ainsi : « Nous ne prononcerons point à pré« sent sur la promotion du duc Vladislas, que « vous nous avez demandée. Par là cependant « nous n'entendons porter préjudice ni à vos « droits ni à ceux des autres, vous laissant toute « liberté d'en user comme vous le trouverez « bon. » En conséquence, le jour du couronnement fut indiqué, et la cérémonie, qui sous les rois précédents s'était faite à Gnesne, eut lieu à Cracovie. Vladislas y fut sacré, ainsi que la reine Iadwige ou Hedwige, son épouse (1319). « Des « écrivains étrangers, dit Naruszewicz, ont « blâmé Vladislas de ce que, de concert avec les « évêques et la noblesse, il avait demandé au « pape la permission de se faire couronner; et « ils ont dit qu'en agissant ainsi, il avait impru« demment soumis le royaume à toutes les pré« tentions que pourraient élever les successeurs « de Grégoire VII; qu'il aurait dû, à l'exemple « de ses prédécesseurs, s'adresser aux empereurs « d'Allemagne. Pour bien juger ici, continue cet « historien, il faut faire attention aux circon« stances. Alors les princes qui aspiraient à la « couronne, n'étant pas assez puissants pour la « mettre eux-mêmes sur leur tête, s'adressaient « aux papes ou aux empereurs, selon le degré de « prépondérance qu'avaient dans le moment le « siége apostolique ou le trône des Césars. Or, à « l'époque où Vladislas se trouvait, la puissance « des papes paraissait prévaloir. Depuis Gré-

(1) Ce qui signifie *petit de taille*, *pas plus haut qu'une aune*, du mot polonais *lokiec*, aune.

« goire VII, ils avaient donné, à différentes « époques, les couronnes de Hongrie, de Con- « stantinople, de Portugal, d'Aragon, de Bulgarie, « de Halicz, de Lithuanie, de Servie, de Bohême « et de Norvége. Entouré d'ennemis, Vladislas « avait besoin d'appui. En s'adressant au pape, il « pouvait s'attendre à une protection que les « empereurs étaient hors d'état de lui donner. « En 1324, écrivant à Jean XXII, il se dit roi de « Pologne par la *providence de Dieu et du siége « apostolique*. Cependant il s'était fait sacrer et « couronner sans attendre la permission expresse « du pontife. » Vladislas donna sa fille Elisabeth en mariage à Charles Robert, roi de Hongrie (1320). Le prince Louis, né de ce mariage, succéda à Casimir le Grand; et à sa mort, la famille des Piasts étant éteinte, Vladislas Jagellon lui succéda et fut le chef d'une nouvelle dynastie (*voy.* JAGELLON). A la prière du roi de Pologne, le pape Jean XXII avait nommé une commission qui, chargée de juger entre l'ordre teutonique et lui, décida que les chevaliers restitueraient à la Pologne les districts de la Poméranie dont ils s'étaient emparés, et qu'ils payeraient au roi Vladislas trente mille marcs d'argent. Les chevaliers ayant refusé de se soumettre à cette décision, l'ordre entier fut frappé d'excommunication. De grands changements survenus en Russie et en Silésie augmentèrent les inquiétudes de Vladislas et les difficultés de son administration. Gedymin, roi de Lithuanie, s'était emparé du duché de Kiow, après une bataille dans laquelle avaient péri les descendants de Vladimir le Grand. Avec eux finit la dynastie de ce monarque, qui pendant près de cinq siècles avait régné à Kiow. Dans une lettre au pape Jean XXII (1324), Vladislas donna des regrets à la mort des princes russes, qui étaient, dit-il, pour la Pologne comme un bouclier contre les hordes des Tartares. La position de ce prince à l'égard de la Silésie devenait de jour en jour plus difficile. Les princes polonais, à qui cette province avait été donnée en apanage, oubliant leur origine, s'étaient soumis aux rois de Bohême, qui menaçaient de là Posen et Cracovie, les deux premières villes du royaume. Vladislas, qui s'était assuré du roi de Hongrie, en lui donnant sa fille en mariage, voulut aussi avoir pour allié Gedymin, duc de Lithuanie et de Russie; il envoya demander une de ses filles pour le prince Casimir, son fils unique, désirant qu'on donnât pour dot à la princesse les prisonniers que les Lithuaniens avaient faits en Pologne dans les dernières incursions. Cette proposition fut agréée. La princesse arriva à Cracovie, où elle fut baptisée, avant la célébration du mariage. Les prisonniers qui suivirent la princesse se mirent à relever les villages et les villes, avec d'autant plus de confiance, qu'ils n'avaient plus à craindre les incursions des Lithuaniens. Vladislas forma contre les chevaliers teutoniques, ennemis irréconciliables de la Pologne, une ligue dans laquelle entrèrent Gedymin, le roi de Hongrie et les princes de la Poméranie occidentale. S'étant mis à la tête de l'armée polonaise et des troupes alliées, il passa l'Oder et ravagea les terres du marquis de Brandebourg, pour le punir de ses liaisons avec les chevaliers (1326). L'empereur Louis, allié du marquis de Brandebourg, publia deux manifestes par lesquels il déclara qu'il donnait à son fils la Pologne, comme un royaume qui avait autrefois appartenu à l'empire. D'un autre côté, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, se disait aussi roi de Pologne. Etant allé, à la tête d'autres croisés, se joindre aux chevaliers teutoniques, il fit en leur faveur une cession de la Poméranie. Vladislas se jeta sur le palatinat de Culm, pendant que Gedymin menaçait la Livonie. Les chevaliers, effrayés, rendirent Bromberg, Dobrzyn et quelques autres contrées sur la Vistule; et l'on consentit à une trêve. Mais la situation du royaume était de plus en plus inquiétante. Les Tartares s'avançaient de nouveau vers la Russie et la Pologne. Le roi de Hongrie avait été complétement défait par les peuples barbares établis dans la Valachie; et les Turcs menaçaient Constantinople. Vladislas, âgé de soixante-dix ans, confia le gouvernement de la Grande-Pologne à son fils Casimir, afin de former sous ses yeux le jeune prince aux soins de la royauté. Vincent Szamotulski, qui pendant plusieurs années avait occupé cette place, mécontent de ce que le roi la lui enlevait pour la donner au prince royal, résolut de s'en venger. Etant allé trouver les chevaliers teutoniques, il les engagea à entrer dans la Grande-Pologne, qu'ils ravagèrent cruellement. Le roi s'avança contre eux; et ayant regagné Szamotulski, il marcha pendant toute une nuit, et se trouva au point du jour près du camp ennemi; il confia son fils Casimir à un de ses généraux, en lui disant : « Je suis vieux; qu'importe « ma mort? mais vous me répondez de mon fils : « il me vengera si je viens à périr. » On pénétra dans le camp à la première attaque; l'ennemi se défendit avec le courage du désespoir : mais enfin il fut défait, et se retira après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Le lendemain, le roi, parcourant le champ de bataille, s'arrêta près d'un chevalier polonais qui, ayant reçu trois coups de lance, était resté au milieu des ennemis morts ou blessés : « Vous souffrez beaucoup, dit « le monarque. — Oui certes, sire, je souffre, « mais beaucoup moins de mes blessures que de « ces mauvais voisins dont vous me voyez en- « touré. — Ayez patience, lui dit le roi; je vais « vous délivrer de ce voisinage. » Le roi le fit aussitôt transporter dans sa tente; et lorsqu'il fut guéri de ses blessures, il acheta pour lui le village de Plowce, où s'était donnée la bataille; et en mémoire de ses trois blessures, il ajouta trois lances aux armes de ses ancêtres. Ce brave gentilhomme devint le chef de la famille Saryusz,

de laquelle sont sortis les Zamoyski et les Gomolinski. Vladislas se jeta sur les terres des chevaliers, et les força de demander une trêve qui leur fut accordée. Ramenant son armée à Cracovie, il passa par la Silésie, qu'il ravagea, afin de punir les princes silésiens qui l'avaient abandonné. Après avoir donné ses derniers avis à son fils, Vladislas mourut à Cracovie, le 2 mars 1333, dans la 73e année de son âge. Il fut enterré dans l'église cathédrale, où l'on voit encore son tombeau. La nature lui avait refusé les avantages extérieurs; mais elle l'en avait bien dédommagé en lui accordant avec largesse des dons plus précieux. Ce prince était libéral, prudent, actif et courageux. Il oubliait facilement les injures; son abord était aisé : il était affable envers tous; et l'on ne résistait point à l'entraînement de sa douceur et de sa bonté. Dans les circonstances les moins prévues, il prenait aussitôt sa détermination; et sa présence d'esprit ne l'abandonnait pas dans les plus grands dangers. La fortune lui fut souvent infidèle; mais dans les situations les plus difficiles, il ne manqua jamais de prudence ni de courage (voy. *Du rétablissement de la Pologne, sous Vladislas Lokietek*, par Joach. Lelewel, Varsovie, 1826). G—Y.

VLADISLAS V (*Voyez* JAGELLON). Ce prince eut deux fils qui lui succédèrent l'un après l'autre, Vladislas VI et Casimir IV.

VLADISLAS VI naquit le 31 octobre 1424, de Vladislas Jagellon, alors âgé de soixante-dix ans, et de Sophie, princesse russe, quatrième épouse du roi. La naissance d'un héritier du trône, attendu depuis tant d'années, causa une joie universelle en Pologne. Le père envoya aussitôt à Rome prier le pape Martin V de vouloir bien être le parrain de l'enfant; ce qui fut agréé. Jagellon, profitant de l'heureuse disposition où il voyait la Pologne, proposa à la diète de reconnaître son fils pour son successeur. La diète y consentit, et le décret qu'elle rendit à cette occasion fut confié à Zbignée, évêque de Cracovie, avec ordre de ne le remettre au roi qu'après que celui-ci, de son côté, aurait solennellement confirmé d'anciens priviléges. Le monarque, qui ne paraissait point disposé à cette confirmation, chercha à gagner les membres influents du sénat, espérant obtenir ce qu'il désirait, sans consentir aux demandes de la nation. Le 25 avril 1426, la diète étant rassemblée, Jagellon la pria de lui remettre par écrit la nomination de son fils pour roi de Pologne. Zbignée, se levant, dit : « Voilà le décret signé « par les prélats, les grands et les barons du « royaume; je le rends à la diète, puisque le roi « ne tient point ce qu'il nous doit. » A ces mots, les nobles tirent le sabre, jettent de grands cris, arrachent le décret à Zbignée, et le déchirent. Jagellon se retira triste et abattu. Cependant il vint à bout de son dessein. Les grands se laissèrent gagner l'un après l'autre; l'enfant royal fut reconnu pour successeur de son père, et il n'en coûta à celui-ci que quelques largesses et des emplois accordés aux courtisans. Jagellon étant mort le 31 mai 1434, son fils aîné, Vladislas, fut reconnu et couronné roi, malgré les réclamations et les cris violents de trois gentilshommes, qui, dans cette circonstance, donnèrent un nouvel exemple des désordres si souvent funestes à la Pologne. En 1438, les Bohémiens étant divisés, les uns ayant élu pour roi Albert, duc d'Autriche, et les autres le prince Casimir de Pologne, qui n'était âgé que de treize ans, Vladislas entra en Silésie pour soutenir par la force des armes les droits de son frère cadet. Afin de terminer ces différends, les ambassadeurs d'Albert et de Vladislas se réunirent à Breslau, en 1439. Albert offrait sa fille aînée à Vladislas, et la cadette à Casimir, qui devait succéder à son beau-père dans le royaume de Bohême. La mort d'Albert prévint l'issue de cette négociation. A la place de ce prince, qui était aussi roi de Hongrie, les grands de ce royaume offrirent leur trône vacant à Vladislas, qui n'accepta qu'après avoir longtemps repoussé leurs instances; ayant quitté la Pologne pour ne plus y rentrer, il se rendit en Hongrie (*voy.* LADISLAS IV). G—Y.

VLADISLAS VII, roi de Pologne, naquit en 1595, de Sigismond III et d'Anne, archiduchesse d'Autriche. Après la mort de son père (30 avril 1632), il y eut un court interrègne, qui fut moins orageux qu'on ne l'avait craint. Déjà du vivant du père, Gustave-Adolphe, roi de Suède, excité par les dissidents, avait aspiré au trône de la Pologne. Un bruit prématuré ayant fait croire que Sigismond était mort, un agent de Gustave s'empressa d'écrire aux sénateurs et aux nobles pour leur recommander son maître, ce qui indigna tellement Sigismond et la nation polonaise, que ces lettres furent publiquement brûlées à Varsovie. Cette imprudence fit tomber le parti suédois. Christophe Radziwil, qui s'était d'abord mis à la tête de ce parti, vint franchement trouver Vladislas; ayant obtenu de lui l'assurance que sous son règne les dissidents jouiraient d'une certaine liberté, il lui promit sa voix et celle de ses amis. Le roi de Suède avait des partisans dans la Grande-Pologne; afin de leur ôter toute influence, on décida dans les diétines qu'aucun étranger ne serait élu roi. L'élection ayant été indiquée pour le 25 septembre 1632, le prince Radziwil, qui voulait arracher au nouveau monarque des concessions plus étendues, se présenta à Varsovie, à la tête de 5,000 hommes à cheval; mais le parti catholique en amena 15,000, et Vladislas fut unanimement proclamé, sur la simple promesse que, pendant son règne, il s'efforcerait de satisfaire les partis, et de ramener l'union dans le royaume. Il fut couronné le 6 février 1633, après avoir juré les *pactes convenus*. Les principaux points étaient qu'il conserverait religieusement les droits et les libertés de la nation; qu'il tiendrait l'armée sur un pied

respectable ; qu'il établirait des écoles ; qu'il se ferait rendre les pays usurpés par les voisins, et qu'il ne ferait ni la paix ni la guerre qu'après avoir consulté les états. La diète du couronnement ayant résolu la guerre contre les Russes qui assiégeaient Smolensk, le roi quitta aussitôt Varsovie pour se rendre à l'armée et faire lever le siége. Ce prince, élevé dans les camps, avait, dès l'âge de quatorze ans, accompagné son père devant cette même place de Smolensk. La réputation de sa valeur s'était répandue jusqu'à Moscou ; les Galitzin et quelques autres grands de la Russie lui firent secrètement offrir leur secours pour l'élever sur le trône des czars, lequel alors était occupé par Vassili V. Sigismond, qui désirait placer cette couronne sur sa tête, ne donna point de suite à ces premières ouvertures. Cependant ses généraux, profitant de la confusion qui régnait à Moscou, s'avancèrent jusque sous les murs de cette capitale. Vassili V fut détrôné le 27 juin 1610 ; mais les Russes, qui ne voulaient point de Sigismond, reconnurent Vladislas pour czar, à condition qu'il embrasserait la religion grecque, et que les troupes polonaises qu'il emmènerait avec lui se tiendraient à une certaine distance de la capitale. Ces conditions ayant été agréées, on prêta serment à Vladislas, et une députation lui fut envoyée au camp devant Smolensk. Sigismond la reçut avec hauteur, et il fit jeter dans les fers l'archevêque Philarèthe et le prince Vassili Galitzin, qui étaient à la tête des députés. Une conduite aussi impolitique fut en partie dirigée par de viles intrigues, et surtout par la seconde épouse de Sigismond, qui voulait écarter Vladislas, dans l'espoir de faire passer la couronne de Russie à ses enfants. Les négociations entamées avec le czar Michel Féodor étant rompues, le prince Vladislas marcha en 1617 contre Moscou, à la tête de l'armée polonaise. Dans toutes les villes qu'il soumettait à ses armes, il protégeait la religion grecque, ce qui lui gagna le cœur des habitants. Il s'avança ainsi jusqu'à la capitale, dont il se serait emparé, si son père l'avait appuyé comme il le devait. Cependant Michel Féodor sentit lui-même la nécessité de faire la paix, et elle fut signée le 15 janvier 1619. Les Russes cédèrent les duchés de Smolensk et de Czernikow, à condition que Michel Féodor serait reconnu czar. Après avoir conclu cette paix si avantageuse à la Pologne, Vladislas fut envoyé par son père à l'armée polonaise qui avait été complétement défaite par les Turcs et les Tartares. Le 7 octobre 1620, le jeune prince rassembla près de Choczim un corps de 35,000 hommes, auxquels se joignirent 30,000 hommes de troupes auxiliaires ; avec une si faible armée il fallait faire face à 400,000 Turcs et Tartares. L'ennemi ayant donné plusieurs assauts au camp des Polonais et ayant perdu beaucoup de monde, sans espoir de réussite, le grand vizir proposa des conférences, et le 7 octobre 1621 une paix assez avantageuse pour la Pologne fut signée, au moment où Vladislas n'avait plus qu'un tonneau de poudre dans son camp. La couronne placée sur la tête de ce prince donna un éclat à sa valeur. A peine les cérémonies qui, en 1633, suivirent son couronnement furent-elles achevées, qu'il courut au secours de Smolensk. Cette place importante assiégée depuis huit mois était près de se rendre, toutes ses provisions étant épuisées. Vladislas se fit précéder par Christophe Radziwil, qui, se fiant aux promesses de tolérance données par le nouveau roi, désirait faire preuve d'entier dévouement. En arrivant, Vladislas se trouva à la tête de 20,000 hommes de troupes aguerries. Les Russes n'osèrent l'attendre, et levèrent le siége. Ayant coupé un corps de 46,000 Russes, et par ses attaques les ayant réduits à 20,000, il les força, le 1er mars 1634, de se rendre à discrétion. Les officiers se mirent à genoux devant lui, et promirent, en leur nom et en celui de toute l'armée, de ne point servir contre la Pologne pendant quatre mois. Après cette victoire, Vladislas continua sa marche sur Moscou. Lorsqu'il se fut emparé de Kalouga et de Mojaysk, Michel Féodor demanda la paix, qui fut signée le 15 juin 1634 ; le czar céda de nouveau à la Pologne les duchés de Smolensk et de Czernikow, et il renonça aux prétentions que la Russie pouvait élever sur la Livonie, l'Estonie et la Courlande. Vladislas, de son côté, renonçant au titre de czar, s'engageait à remettre à Michel le diplôme de son élection qui lui avait été présenté par les grands de Russie, en 1610. Le prince, qui voulait franchement remplir cette condition, fit fouiller dans les archives de Varsovie et de Cracovie, espérant y trouver le diplôme ; toutes les recherches furent inutiles. Il paraît que le roi son père avait détruit cet acte si important, afin que son fils aîné ne pût pas en faire usage. Cette paix si honorable ne satisfit point tous les Polonais, plusieurs étant d'avis que le roi aurait dû s'emparer de Moscou, et faire revivre ses droits à la dignité de czar. Mais de hautes considérations déterminèrent Vladislas à mettre des bornes à ses prétentions ; la Pologne était alors menacée au nord par la Suède, et au midi par les Turcs et les Tartares. Quoi qu'il en soit, le czar Michel loua hautement la modération du vainqueur, lui témoigna sa reconnaissance en acquittant les frais de la guerre, et lui offrit de riches présents. Les Tartares avaient profité des circonstances pour tomber sur la Podolie. Les généraux de Vladislas firent bonne contenance jusqu'à ce que, la paix avec la Russie étant signée, il put lui-même marcher à leur secours. Alors le sultan se montra disposé à traiter, et la paix fut conclue. Les Tartares, ayant évacué Bialogorod, rentrèrent dans leurs limites ; la Valachie, la Moldavie et la Transilvanie, que le sultan voulait faire administrer par ses bachas, furent rétablies dans leurs droits et leurs libertés. La Pologne étant ainsi en paix

du côté du midi, Vladislas se vit en mesure de suivre la guerre contre la Suède. Ce royaume était alors gouverné par la reine Christine. Quoique les Suédois fussent occupés en Allemagne, ils avaient profité du mécontentement que les violences de Sigismond excitaient en Prusse, et ils avaient contraint l'électeur de Brandebourg à leur jurer obéissance; mais voyant Vladislas s'approcher, ils consentirent à un armistice de vingt-six ans, et ils évacuèrent la Prusse. De son côté Vladislas leur céda la Livonie, et la Dwina devint la limite des deux royaumes. La Pologne étant tout à fait en paix (1635), Vladislas pensa à se donner une épouse. Il jeta d'abord les yeux sur Elisabeth, sœur de Frédéric V, électeur du Rhin; mais cette princesse n'étant point catholique, le sénat s'opposa à cette union, et le roi, avec la permission de la diète, épousa Cécile René, archiduchesse d'Autriche. Ces alliances de Vladislas et de son père avec la maison d'Autriche étaient loin de plaire à la France. Le prince Jean-Casimir, frère du monarque polonais, se rendant en Espagne et ayant été obligé de relâcher à Marseille, les autorités françaises arrêtèrent la galère génoise qu'il montait, et il fut enfermé dans *la tour de Bouc*, d'où il ne sortit qu'en 1640. Cependant les relations amicales se rétablirent avec la France, et la reine Cécile étant morte en 1644, le roi demanda en mariage Louise-Marie de Gonzague Nevers, qui apporta une dot de sept cent mille écus. Les Vénitiens proposèrent alors à Vladislas de se joindre à eux contre les Turcs, et le prince employa la dot de son épouse à lever un corps de 14,000 hommes de troupes étrangères; il se préparait à faire encore une fois la guerre, mais la diète de 1646 s'y opposa avec force, et lui défendit toute levée de troupes étrangères, ne permettant pas qu'il eût sous les armes plus de 1,200 hommes pour la garde de sa personne. Le chagrin que ces contrariétés causèrent à Vladislas fut encore augmenté par la mort de son fils unique, qu'il perdit en 1647, à peine âgé de 7 ans. Lui-même bientôt après, s'étant refroidi à la chasse, mourut le 20 mai 1648. Dans sa jeunesse Vladislas VII avait trop aimé les plaisirs, et dans un âge plus avancé, il avait conservé quelque chose de ses premières dispositions; mais quand il fallait agir, quand il se trouvait en présence de l'ennemi, il ne connaissait aucune fatigue. Son père l'avait confié, dès l'âge de sept ans, à de très-bons maîtres; il parlait l'allemand, l'italien et le latin aussi facilement que le polonais. Dès l'âge de dix ans il avait gagné la bienveillance des Polonais, ayant adopté l'habillement national.* Il n'imitait point en cela son père, qui suivait de préférence les usages des nations voisines. En 1624, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie, cherchant partout à s'instruire dans l'art de la guerre et dans la science du gouvernement. Il s'arrêta assez longtemps à Bruxelles, où l'archiduchesse infante le reçut avec les marques de la plus haute distinction. De là il se rendit près du général Spinola qui assiégeait Bréda. Ayant pris part à cette opération, il eut un cheval tué sous lui. Les circonstances politiques l'empêchèrent de voir la France. Etant à Rome, le pape Urbain VIII lui fit l'honneur qui avait autrefois été rendu à Charles-Quint : il fut reçu chanoine de St-Pierre, et il se montra au peuple du haut d'un balcon, portant les insignes de sa nouvelle dignité. Le pape plaça à son côté un sabre de grand prix, et sur sa tête un bonnet qu'il avait béni. Vladislas était sans ordre ni prévoyance pour ses affaires domestiques. Dans ce voyage, il se trouva souvent fort embarrassé parce que, disent ses historiens, il n'écoutait aucun avis, attendant pour prendre ses mesures qu'il n'y eût plus *un sou au fond de sa bourse*. Malheureusement ce défaut d'économie intérieure le suivit sur le trône. Cependant sa mort fut un grand malheur pour le royaume, parce qu'elle arriva dans le moment où les Cosaques, mécontents de l'hetman qu'il leur avait donné, se soulevèrent contre la Pologne: comme ils avaient grande confiance en sa loyauté, il les aurait facilement apaisés, et il aurait prévenu les désordres qui éclatèrent parmi ces hordes guerrières. Au commencement de son règne, Vladislas avait conclu avec la cour de Rome, par le moyen du comte Ossolinski, son grand chancelier, un concordat très-avantageux. Ce fut lui qui établit l'usage de la poste dans son royaume en 1647. G—Y.

VLADISLAS, dit *le Blanc*, prince polonais, célèbre par la singularité de son caractère et par la variété de ses aventures, était neveu de Vladislas Lokietek, et par conséquent cousin germain de Casimir le Grand. Fier de sa naissance, qui l'avait placé si près du trône, et qui même pouvait l'y faire monter, en supposant, ce qui de jour en jour devenait plus probable, que le roi de Pologne mourrait sans enfants, Vladislas laissait percer en toute occasion des prétentions incompatibles soit avec la dignité de la couronne, soit avec l'orgueil personnel ou les vues du monarque. On sait que dès les premières années de son règne Casimir s'occupa d'établir dans son royaume une législation en harmonie avec les besoins et les goûts de son peuple. Le maintien des coutumes antiques devint le prétexte des réclamations, sinon factieuses, au moins peu mesurées de Vladislas, autour duquel se groupèrent bientôt tous ceux des nobles qui se croyaient lésés par les innovations du roi. Les représentations, les négociations ne firent qu'aigrir les esprits. Vladislas en vint au point de dire que le monarque lui en voulait, donnant à entendre par là que peut-être on voyait en lui un compétiteur, et que sa vie était en danger. Il refusa ensuite d'admettre les lois nouvelles dans les trois duchés qu'il possédait, et fit assassiner le grand juge de Cujavie, qui cherchait à le rap-

peler à la soumission. Malgré sa haute naissance, il fut cité devant les tribunaux, mais ne voulut pas comparaître, et poussa la bravade au point d'écrire au roi, qui peu de temps après son avénement lui avait fait présent du duché d'Inowroclaw, que, déterminé à ne rien lui devoir, il lui donnait en échange celui de Bydgosz. Cette fanfaronnade ne tarda pas à lui inspirer des regrets. Il prétendit ravoir son duché; mais Casimir avait pris au mot l'offre de son cousin, et s'était mis en possession du fief qu'il lui donnait. On juge bien que celui-ci ne consentit point à le lui rendre. Au dépit que causait à Vladislas l'idée de s'être joué lui-même d'une manière si désavantageuse et à ses intérêts et à sa vanité se joignirent d'autres causes de chagrin. Il perdit une épouse qu'il aimait tendrement; puis il vit Casimir, après avoir longuement délibéré sur le choix d'un successeur, se décider en faveur du jeune Louis de Hongrie, déjà fameux en Europe par ses victoires et ses vertus (1339). L'ambition déçue, la douleur, et surtout la mobilité d'un caractère à la fois inconstant et enthousiaste, lui firent croire qu'il avait une vocation religieuse; après avoir vendu toutes ses possessions, il alla en Palestine, et visita les lieux saints, comme simple pèlerin. Revenu en Europe, il ne s'arrêta quelque temps à Vienne que pour aller trouver les chevaliers teutoniques alors occupés à faire la guerre aux peuples encore demi-sauvages de la Lithuanie. Comme le paganisme régnait à cette époque dans cette contrée, Vladislas crut faire une œuvre méritoire en prenant la croix et en accompagnant les chevaliers dans leurs expéditions. Longtemps après, il se rendit à Avignon, auprès du pape Urbain V, et là, de plus en plus travaillé de son accès de dévotion, il se résolut à embrasser la vie monastique. Muni de l'approbation pontificale, il se dérobe à ses domestiques, arrive à Cîteaux, et fait profession parmi les moines qui suivent la règle de St-Bernard. Mais bientôt l'habitude lasse son inconstance, il quitte Cîteaux pour Dijon, et St-Bernard pour les bénédictins dont il prend l'habit, en 1366, au monastère de St-Bénigne. Elisabeth, sa sœur, deuxième femme de Louis de Hongrie, subvenait amplement à ses besoins dans sa nouvelle habitation, et Casimir, enfin tranquille sur son compte, joignait ses dons à ceux de la reine, à condition sans doute que le prince bénédictin ne reparaîtrait point en Pologne. Vladislas, en effet, sembla n'y point songer, tant que le fils de Lokietek resta sur le trône. Mais sa mort, arrivée en 1370, trente et un ans après l'élection de Louis de Hongrie, réveilla l'ambitieux au fond de son cloître, et lui fit regretter amèrement d'avoir prononcé trop légèrement des vœux. Croyant qu'il lui serait facile d'en être délié, il se rendit à Avignon pour demander dispense au pape. Grégoire XI repoussa nettement ses demandes, et lui enjoignit de retourner sur-le-champ dans son monastère. Vladislas partit effectivement; mais au lieu de prendre la route de Dijon, il suivit celle de Bude, et se présentant au roi de Pologne et de Hongrie, qui, comme on le sait, préférait le séjour de ses Etats héréditaires à son nouveau royaume, il le pria de lui rendre les trois duchés qu'il avait autrefois possédés en Pologne, et de solliciter lui-même à la cour d'Avignon les dispenses nécessaires pour sa sécularisation. Les instances d'Elisabeth déterminèrent Louis; mais Grégoire persista dans son refus (1373). Il y avait déjà longtemps que la noblesse polonaise, souffrant impatiemment le joug d'un prince étranger, qui d'ailleurs semblait mépriser ses sujets adoptifs et les faisait gouverner par des subdélégués, avait envoyé à Vladislas une députation; et même il paraît que tel avait été le motif principal de sa précipitation à quitter le couvent de Dijon. Une correspondance entre ses partisans et lui avait eu lieu depuis cette époque, et beaucoup de nobles attachés à la maison des Piast l'engageaient à déclarer ses prétentions. La nouvelle du refus obstiné de Grégoire l'y décida. Il partit de Bude, lui cinquième, et arriva inopinément à Gnesne, où bientôt il vit affluer autour de lui ses partisans, et d'où il souleva en un instant la Grande-Pologne. Trois forteresses tombèrent en son pouvoir le premier jour; et le gouverneur du pays, battu à diverses reprises, fut obligé d'implorer le secours des palatinats voisins; mais ici la fortune commença à changer. Aux prises avec des forces supérieures, Vladislas se vit bientôt réduit à errer de place en place, à la tête d'une faible armée; et malgré la bravoure et l'habileté qu'il déploya dans sa triste position, il se vit réduit bientôt à s'enfermer dans Zlotor. Hanko, un de ses lieutenants, se laissa corrompre par l'or des Hongrois, et promit de leur ouvrir les portes de la ville et de leur livrer son maître. Heureusement le prince fut averti à temps; et résolu à tirer vengeance du traître, avant de se remettre entre les mains de l'ennemi, il fit ouvrir une porte, ainsi que Hanko en était convenu, et laissa entrer les assiégeants au nombre de vingt ou trente. La herse fut ensuite baissée, et Hanko brûlé vif avec les ennemis qu'on venait d'attirer dans le piége. Peu après il rendit la place qui n'était plus tenable, et sortit à la tête des siens le sabre à la main. On lui eût sans doute accordé la liberté de se retirer où bon lui aurait semblé, si tout à coup il n'eût provoqué un des généraux qui avaient dirigé le siége; celui-ci le blessa grièvement, et le désarma. Emmené en Hongrie à la suite de ce combat, il reçut de son beau-frère une riche abbaye et l'ordre d'aller s'y fixer avec le titre d'abbé commendataire (1376), ce qu'il n'osa refuser, mais ce qu'il ne fit point sans se plaindre de la rigueur avec laquelle on le traitait, et sans demander à retourner au monastère de St-Bénigne. Fatigué de ses murmures,

Louis y consentit enfin, et pour lui ôter tout prétexte de mécontentement, il acheta les duchés qu'il avait vendus avant de s'expatrier, et lui en remit le prix (1380). Vladislas, revenu en Bourgogne, ne renonça point cependant à toute arrière-pensée, ou du moins on eut soin de l'entourer de nouvelles tentations. Pendant les débats auxquels donna lieu la mort de Louis de Hongrie, et la guerre de succession que se firent Sigismond, son gendre, et le duc de Mazovie, Ziemovicz (1382), l'antipape Clément VII crut trouver une occasion favorable d'amener à son obédience la Pologne qui avait reconnu son rival Urbain VI, et il vit dans Vladislas l'instrument le plus propre à l'accomplissement de ses desseins. Ce pontife lui expédia donc une bulle, l'invitant dans les termes les plus pressants à se rendre près de lui, même quand l'abbé du monastère lui en refuserait la permission. Le prince prêta l'oreille à ces ouvertures; mais il ne put se rendre à la cour d'Avignon, et se contenta d'exposer au pontife l'état des choses et des opinions en Pologne, lui demandant au surplus de le relever de ses vœux et de l'autoriser à faire revivre ses prétentions. Une seconde bulle (octobre 1383) lui accorda tout ce qu'il sollicitait; mais il ne paraît point qu'il en ait fait usage (1). Son âge avancé (il devait avoir plus de soixante ans) et l'amour des Polonais pour Jagellon qui, nouvellement élu sous le nom de Vladislas V, gouvernait avec sagesse et avait réuni la Lithuanie à la Pologne, contribuèrent sans doute à lui faire voir combien un aspirant au trône aurait peu de chances en sa faveur. Vladislas vécut encore quinze ans, et mourut au mois de mars 1398, dans son monastère. On lui érigea un monument dans l'église de St-Remy. Ainsi finit loin du trône et loin de sa patrie un prince que sa naissance et quelques brillantes qualités appelaient à régner. Une vaine jactance, une versatilité inconcevable l'empêchèrent de jamais s'attacher à rien. Approbateur des nouvelles lois de Casimir, il eût été probablement choisi par ce prince pour lui succéder; adroit et modeste parmi les chevaliers teutoniques, il fût devenu leur grand maître; et peut-être sous Louis de Hongrie fut-ce moins la fortune que ses défauts qui lui firent manquer la couronne. Mais la monotonie du trône l'aurait fatigué, et sans doute il eût été moins satisfait d'être roi, toujours roi, que de se voir tour à tour maître de trois duchés, pèlerin, courtisan, croisé, bernardin, bénédictin, chef de révolte, abbé commendataire, et redevenir bénédictin. P—OT.

VLADISLAS Ier, duc de Bohême, troisième fils de Wratislas II et de la reine Swientochna, était, en 1105, le compétiteur de Swientopelk, son cousin, lorsque celui-ci fut élu duc de Bohême; mais il lui céda ses droits, et pour le dédommager les grands du royaume s'engagèrent par serment à n'en pas choisir d'autre pour souverain, si Swientopelk venait à mourir. Ce prince ayant été assassiné en 1109, sous les murs de Glogau, l'armée élut pour duc de Bohême Othon, frère cadet du défunt, et cette élection fut confirmée par l'empereur Henri V; mais l'évêque de Prague, ayant rappelé aux états la promesse qu'ils avaient faite à Vladislas, les engagea à casser cette élection; et bientôt Othon lui-même reconnut les droits de son compétiteur. Vladislas, unanimement proclamé duc de Bohême, renvoya en Moravie Othon chargé de riches présents. Mais Borzivoy, son frère aîné, instruit de ces événements et dirigé par Wigbert, son beau-frère, lui envoya des députés pour se plaindre de ce que contre son droit d'aînesse il s'était emparé de l'autorité. Vladislas répondit que la nation en avait décidé ainsi, que du reste on pourrait consulter l'empereur qui avait convoqué une diète. Vladislas était en chemin pour se rendre à cette assemblée, quand il apprit que Borzivoy venait d'entrer à Prague. Le gouverneur, que l'on avait laissé sans garnison, avait pris la fuite en s'écriant : « Pauvre Bohême, que tu es digne de « pitié! tu nourris dans ton sein plus de vingt « princes qui ne pensent qu'à déchirer tes en- « trailles. » Vladislas, ayant rendu compte à l'empereur de ce qui se passait, se hâta de revenir à Prague, dont il trouva les portes fermées. Attaqué ensuite par Venceslas, fils de Wigbert, il le mit en fuite, avec le secours d'Othon, qui lui avait amené trois mille Moraviens. L'empereur fit annoncer à ces princes que bientôt il arriverait en Bohême pour terminer leurs différends. Borzivoy et Venceslas, fils de Wigbert, furent mis en prison; Othon, dont l'apanage fut augmenté, retourna en Moravie, et Vladislas, affermi dans son autorité, donna à l'empereur, qui allait entrer en Italie, un corps de cavalerie sous les ordres de son neveu. Ces troubles étaient à peine apaisés, que la paix fut de nouveau troublée. Le 8 octobre 1111 Vladislas célébrait à Prague la fête de St-Venceslas par un grand festin, auquel il avait invité les seigneurs de la Bohême, quand on vint lui annoncer que Sobieslas, son frère cadet, s'avançait avec un corps de troupes polonaises sous les ordres de Boleslas, duc de Pologne. Les convives se levèrent; on courut aux armes, et Sobieslas fut repoussé. Peu de temps après, la reine Swientochna réconcilia ses deux fils; et Sobieslas eut le comté d'Olmutz. Ce fut vers ce temps qu'Etienne II, roi de Hongrie, menacé d'une guerre contre les Polonais, fit proposer à Vladislas une entrevue qui eut lieu sur la frontière des deux royaumes. Après quelques entretiens, le monarque hongrois donna une de ses filles en mariage au prince Sobieslas (1116). Les troupes que Vladislas avait envoyées en Italie étant revenues couvertes de gloire, on célébra à Prague ces heureux événements par des festins et des tournois, dans les-

(1) Voyez les deux bulles dans le *Spicilegium Dacherii*, t. 7, p. 236, et dans Narnszewicz, t. 7, p. 360.

quels Sobieslas se distingua ; il eut plusieurs fois l'avantage de vaincre son frère, et il suspendit à son cou avec beaucoup d'ostentation un collier de pierres précieuses, prix remporté dans un des tournois du même genre. Les courtisans éveillèrent la jalousie du roi, et les choses en vinrent au point que Sobieslas s'échappa de nouveau pour aller trouver l'empereur. Ayant été mal reçu, il se réfugia en Pologne. Othon s'était aussi brouillé avec Vladislas, qui le tint pendant trois ans en prison. Dans le même temps, il s'était réconcilié avec son frère aîné Borzivoy ; il lui céda une partie de la Bohême, et ils gouvernèrent ensemble dans le plus parfait accord. Vladislas, qui mourut le 12 août 1125, laissa trois fils, Henri, Théobald et Vladislas, qui fut le second roi de Bohême. Ces trois princes accompagnèrent le corps de leur père jusqu'au monastère de Cladron, où il fut déposé. Othon s'empara provisoirement du château de Wissehrad ; mais Sobieslas, frère cadet du prince défunt, étant arrivé et les grands du royaume l'ayant préféré à son compétiteur, celui-ci, trompé encore une fois dans son attente, s'en retourna en Moravie, menaçant le nouveau prince de ses vengeances (*voy.* SWIENTOCHNA et WRATISLAS II). G—Y.

VLADISLAS II, roi de Bohême, était fils de Vladislas Ier. Son oncle Sobieslas, duc de Bohême, désirant l'avoir pour successeur, le conduisit vers l'empereur Conrad, qui approuva le choix du duc de Bohême, et donna sa sœur Gertrude en mariage à Vladislas. Les deux princes étant de retour à Prague, Sobieslas dit à son successeur, en lui présentant Adélaïde, son épouse (fille d'Étienne, roi de Hongrie), et ses trois fils Sobieslas, Udalrich et Venceslas : « Vous savez avec quelle « bienveillance je vous ai traité ; un père ne « pourrait montrer une plus grande affection en- « vers un fils unique ; je vous ai préféré à mes « fils et à d'autres princes de notre famille plus « âgés que vous. Conduisez-vous envers ma « femme et mes enfants comme je me suis con- « duit envers vous. » Après la mort de Sobieslas (1140), le nouveau duc convoqua les états de Bohême pour se faire reconnaître. Surpris de ne voir arriver qu'un petit nombre de seigneurs, il apprit que les princes de la famille régnante, mécontents et ayant à leur tête Conrad, marquis de Moravie, disaient hautement qu'il n'avait point été choisi par la nation, qu'il n'était reconnu qu'à la cour de l'empereur. Les princes s'étant avancés vers Prague, les Bohémiens, dit une chronique, virent avec douleur les *drapeaux de rose* s'avancer les uns contre les autres. Vladislas, vaincu, alla trouver l'empereur, qui le reconduisit jusqu'à Prague (1142). Pour se venger, Vladislas entra dans la Moravie et la ravagea. Les princes demandèrent pardon, et tout rentra dans l'ordre. Ce fut alors que Vladislas dirigea tous ses soins vers l'administration intérieure. Il rendait lui-même la justice, revoyait et examinait avec soin les causes qui avaient été injustement décidées par l'avarice et les passions des juges. En 1147, l'empereur et le roi de France ayant pris la croix par les exhortations de St-Bernard, Vladislas les accompagna à la terre sainte, d'où il revint l'année suivante. Ayant perdu, en 1151, son épouse Gertrude, il épousa en secondes noces Judith, sœur du landgrave de Thuringe, princesse d'une rare beauté. Ce fut en 1157, à la diète de Wurzbourg, que l'évêque de Prague et le gouverneur de Wissehrad convinrent, avec l'empereur Frédéric Barberousse, que leur prince qu'ils accompagnaient serait couronné roi. L'année suivante, dans une diète qui fut tenue à Ratisbonne, l'empereur posa lui-même le diadème sur sa tête (1). Vladislas, par reconnaissance, promit de l'accompagner dans sa campagne d'Italie, pour laquelle il faisait de grands préparatifs. Mais lorsqu'il donna connaissance de cette résolution aux états, elle y fut assez mal accueillie, et plusieurs témoignèrent leur mécontentement en sa présence. « On a couronné notre prince, disaient-ils, sans « nous consulter ; c'est la nation qui payera les « honneurs ; on devrait pendre l'évêque de Prague « qui a osé faire ces arrangements sans y être « autorisé. » Le roi répondit : « Tout s'est fait « d'après ma volonté et mes ordres. S'il faut de « l'argent, je le fournirai ; que ceux qui craignent « de me suivre restent à filer avec les femmes. » Il fit ensuite élever les *étendards de rose*, et de toute part on courut aux armes. Vladislas, s'étant réuni aux troupes impériales, commanda l'avant-garde de l'armée dans sa marche contre la Lombardie. Il arriva bientôt devant Milan, et se distingua dans toutes les occasions par sa valeur et sa générosité. A la prise d'un fort qui fut enlevé de vive force, il sauva toutes les femmes qui s'étaient réfugiées dans les églises, et paya de ses deniers une espèce de rançon pour les soustraire à la brutalité des soldats. Ce fut par sa médiation que l'empereur consentit à rétablir la paix dans cette malheureuse contrée, et ce fut lui qui régla la plupart des conditions de cette paix. Lorsque tout fut convenu, il fit son entrée triomphale dans Milan ; et le lendemain il se rendit dans l'église métropolitaine, ayant sur la tête un diadème magnifique, dont le roi d'Angleterre lui avait fait présent. Après l'office divin, les principaux de la ville ayant prêté serment, l'empereur prit son diadème, et le plaçant sur la tête du roi, il lui dit : « C'est à vous, Vladislas, « qu'appartient l'honneur de cette couronne ; c'est

(1) Voici le texte du décret impérial : « Voulant récompenser « les services que l'illustre duc de Bohême, Vladislas, son aïeul « et autres prédécesseurs ont rendus à l'empire, nous avons ac- « cordé à lui et à ses successeurs le droit de porter la couronne « aux jours où nous la portons nous-même, c'est-à-dire à la « Nativité de Notre-Seigneur, à Pâques, à la Pentecôte et aux « fêtes des saints Venceslas et Adalbert, patrons de la Bohême. « La couronne ne pourra lui être imposée que par l'évêque de « Prague, assisté par celui d'Olmutz, ou par l'un des deux en « l'absence de l'autre. »

« à vous que nous devons cette victoire. » Le clergé de l'église métropolitaine donna au roi de Bohême un chandelier d'airain qui, à ce que l'on prétendait, venait du temple de Salomon. Vladislas le fit porter à l'église de St-Vit, à Prague. Sa santé s'étant beaucoup affaiblie, il demanda à l'empereur la permission de retourner en Bohême. Ce prince vint lui-même le voir pour lui annoncer qu'il lui accordait ce qu'il demandait. Avant son départ, Vladislas fit distribuer des récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans son armée. L'empereur lui donna une partie des subsides acquittés par les Milanais, qui y ajoutèrent de riches présents. C'est à cette occasion que Vladislas fit substituer un lion à l'aigle qui jusqu'alors avait été sur ses drapeaux. Il emmena avec lui un architecte italien pour exécuter le projet qu'il méditait depuis longtemps de joindre les deux villes de Prague, en établissant un pont sur la Molda. Après cette expédition, il ne voulut plus retourner en Italie; mais les Milanais ayant manqué à leurs promesses, il envoya de nouvelles troupes auxiliaires à l'empereur, pour marcher contre eux, sous les ordres de son fils aîné Frédéric et de son frère Théobald. Ayant appris que Sobieslas, fils de son prédécesseur, s'était emparé d'Olmutz par surprise, il marcha lui-même contre ce prince, mit ses troupes en fuite et le fit enfermer dans une forteresse. L'année suivante, il fit alliance avec le roi de Hongrie, qui, en signe d'amitié, donna une princesse hongroise à Swientopelk, son second fils. Ce fut alors que l'empereur d'Orient, Manuel Comnène, mécontent de ce qui se passait en Hongrie, entra dans ce royaume, pour y interposer son autorité. Vladislas, qui était aussi venu à la tête de ses troupes, eut avec lui une entrevue dans laquelle il inspira une si grande vénération au prince grec, que celui-ci demanda la main d'une de ses petites-filles pour Pierre, son petit-fils. Lorsque cette union fut conclue, Vladislas se voyant de toutes parts triomphant et dans la plus profonde paix, confia l'administration de ses Etats à un seigneur de sa cour, appelé Vogislas. Swientopelk, son second fils, jaloux du crédit dont jouissait ce premier ministre, le poignarda sous les yeux du roi, et se sauva en Hongrie, pour se soustraire à la colère de son père. Vladislas, sentant ses forces s'affaiblir, se choisit un successeur dans la personne de son fils aîné Frédéric, qu'il plaça sur le trône. Selon les chroniques bohémiennes, ce trône n'était qu'une grosse pierre que l'on voit encore au milieu de la ville de Prague. Quand Udalrich, fils de Sobieslas, eut appris ce qui se passait à Prague, il représenta à l'empereur, près duquel il se trouvait, que, fils du dernier duc, il était obligé de passer sa vie dans l'exil, que son frère aîné Sobieslas languissait en prison depuis plus de treize ans, et que Vladislas agissait contre les droits de l'empereur en se choisissant un successeur sans le consulter; enfin, que Sobieslas, son frère et lui avaient droit au royaume de Bohême avant les autres princes de la famille régnante. L'empereur répondit qu'il devait trop à Vladislas pour prendre une résolution contraire à ses vœux; que cependant, ce prince ayant agi sans le consulter, il allait lui mander de venir à la cour avec son fils, et de mettre en liberté Sobieslas, afin qu'il pût venir aussi défendre ses droits. Après plusieurs injonctions, Frédéric se rendit à la cour impériale. La décision ne lui fut point favorable. L'empereur le priva de la souveraineté de la Bohême, sous prétexte qu'il n'avait été nommé ni par son consentement, ni par celui de la nation; et il la donna à Udalrich, qui la céda généreusement à son frère aîné, Sobieslas; mais celui-ci, se contentant aussi du titre de duc, prêta foi et hommage à l'empereur. Vladislas, ne se fiant point à un prince qu'il avait traité si durement, se fit transporter, quoique dangereusement malade, dans une terre que sa femme Judith possédait en Allemagne. Là, en présence de cette princesse et devant l'épouse de son fils Frédéric, il expira vers la fin de l'année 1173. Ses dépouilles mortelles furent transférées à Prague, et déposées au monastère de Strahof, qu'il avait fondé et où l'on voit encore son mausolée. G—Y.

VLADISLAS III, duc de Bohême, succéda, en 1193, au duc Henri, contre lequel il s'était révolté, et qui l'avait fait mettre en prison. Comme il n'était que le cadet, ayant pris possession du gouvernement, il écrivit à Przémyslas, qui se tenait caché à Ratisbonne, pour l'instruire de ce qu'il venait de faire et pour lui proposer une entrevue. Par une modération qui a peu d'exemples, Vladislas, après avoir gouverné pendant cinq mois, remit l'autorité souveraine entre les mains de son frère aîné, se contentant de la Moravie pour apanage. Il accompagna lui-même son frère Przémyslas, quand celui-ci fit son entrée solennelle à Prague; et les deux frères vécurent dans une union qui fut d'autant plus heureuse pour la Bohême, que jusque-là elle avait été honteusement déchirée par les dissensions de ses princes. Othon et Philippe se disputaient alors l'empire germanique. Vladislas et Przémyslas se déclarèrent d'abord pour ce dernier, qui, en 1198, proclama roi de Bohême Przémyslas; mais ensuite, mécontents de Philippe, ils se jetèrent dans le parti d'Othon (1201). Przémyslas l'aida si efficacement, que, selon Dubrawski, il en reçut le surnom d'Ottocare (1), et depuis ce temps il est appelé Przémyslas II, le *premier des Ottocares*. En 1205, les princes bohémiens se réconcilièrent avec Philippe, qui, en 1210, donna sa fille Cunégonde à Venceslas, fils de Przémyslas. Dans le

(1) Przémyslas, dit cet historien, sut tellement se concilier les bonnes grâces d'Othon que les Saxons, pour le louer, répétaient souvent *Otthisch Gar*, c'est-à-dire *entièrement dévoué à Othon*. Les Bohémiens, ne comprenant point ces paroles, crurent que l'on donnait un nouveau nom à leur prince, et depuis ils le surnommèrent Ottocare.

temps où la maison régnante de Bohême était agitée par la discorde, les princes s'étaient engagés à acquitter un tribut annuel aux empereurs. Le roi Przémyslas, fort de son union avec son frère, obtint, en 1212, de l'empereur Frédéric, deux priviléges qui déclaraient la Bohême et la Moravie libres de tout tribut, et indépendantes de toute juridiction étrangère, avec faculté de la part du roi de nommer les évêques du royaume et de leur conférer l'investiture. Le duc Vladislas mourut à Olmutz en 1222. Ce prince sage, pieux, est loué par les annalistes du temps, surtout à cause des présents dont il avait comblé les églises de la Moravie. La nouvelle de sa mort fit une profonde impression sur le roi son frère. L'évêque de Prague, lorsque le courrier arriva à la cour, s'écria, en présence du monarque : « Maintenant, c'est fait de l'Eglise et du clergé ; « nous avons perdu celui qui était notre appui. » Cette imprudente exclamation blessa vivement Przémyslas, et l'évêque fut obligé de se retirer à Rome. Vladislas laissait un fils du même nom, auquel le roi accorda la Moravie, et qui mourut deux ans après son père. Przémyslas, privé de l'appui qu'il trouvait dans les conseils et le dévouement de son frère, nomma Venceslas son successeur et roi de Bohême (*voy.* VENCESLAS III). G—Y.

VLADISLAS, fils aîné du grand Huniade, né en 1431, fut élevé dans les camps, sous les yeux de son père. Après la malheureuse bataille du 19 octobre 1448, Huniade étant tombé entre les mains de George, duc de Servie, son ennemi mortel, n'obtint la liberté qu'aux conditions les plus dures. Il fut obligé de laisser en otage son fils Vladislas, et de consentir au mariage de ce fils chéri avec la princesse Elisabeth, petite-fille de George et fille d'Ulric de Cilley, alors âgée de huit ans. George refusant de rendre le gage précieux qu'il tenait entre ses mains, Huniade, qui avait réparé ses pertes, s'avança à la tête de l'armée destinée contre les Turcs, et ravagea les terres de George ; alors le jeune Vladislas fut renvoyé avec de riches présents. En 1453, le roi de Hongrie, Vladislas V, ayant nommé le fils d'Huniade duc de Croatie et de Dalmatie, le chargea d'aller soumettre dans la haute Hongrie quelques magnats révoltés. Pendant qu'il remplissait avec gloire cette mission, la mort lui enleva sa future épouse, la princesse Elisabeth. Ce fut un malheur pour lui, pour les deux familles, et pour toute la Hongrie ; car le lien qui unissait depuis quelques années les familles Huniade et Cilley étant rompu, leurs anciennes haines éclatèrent de nouveau. Ulric, chef des Cilley (*voy.* ULRIC), et le fils du grand Huniade en furent les deux premières victimes. Voulant se faire un autre appui, Huniade avait donné à son fils Vladislas la fille de Gara, palatin du royaume (1455); le jeune prince était près de son père, lorsque ce héros mourut à Belgrade. Les Cilley se réjouirent de cette perte si funeste pour la chrétienté : « La mort de Hu« niade ne nous suffit pas, dit Ulric, nous exter« minerons toute cette race de chiens. » Afin d'exécuter plus facilement ce dessein, on fit une paix simulée, par laquelle le jeune Vladislas dut évacuer et livrer aux troupes du roi les places de la couronne, en commençant par Belgrade, cette ville importante que le père avait sauvée. Le roi voulut en prendre lui-même possession, et le jeune Vladislas, plein de soumission, prit les devants, afin de tout préparer pour recevoir le monarque. Szilagyi, oncle des jeunes Huniades, qui commandait dans la forteresse, avait mis la garnison, forte de 3,000 hommes, dans les tours et les casemates, de sorte qu'un agent d'Ulric, qui vint reconnaître la place, lui rapporta qu'il n'y avait presque pas de troupes. Transporté de joie, Ulric écrivit à un de ses amis : « Je vais « entrer dans Belgrade avec le roi ; et bientôt je « pourrai vous envoyer deux têtes (celles des deux « jeunes Huniades), avec lesquelles vous pourrez « *jouer à la balle.* » Cette horrible lettre ayant été interceptée, la famille des Huniades tint conseil, et la mort d'Ulric y fut unanimement résolue. Le chancelier Witez lui-même, qui avait présidé à l'éducation des deux jeunes princes, dit : « Je con« seillerai toujours la paix et la réconciliation, « jamais je n'opinerai pour une résolution vio« lente et cruelle ; mais comme il s'agit ici de « sauver mes chers élèves, et qu'on ne peut y « parvenir qu'en mettant à mort Ulric, quand « l'acte sera accompli, je ne sais si je pourrai le « blâmer. » Le roi fit son entrée dans Belgrade, accompagné d'Ulric, qu'il nommait son oncle. Vladislas, ayant laissé passer cent personnes de sa suite, fit fermer la porte aussitôt après. Cette petite troupe fut bientôt obligée de poser les armes, et l'armée se vit forcée de camper sous les murs de la place. Le lendemain, pendant que le roi assistait à la messe avec Ulric, Vladislas fit appeler celui-ci pour lui faire une communication importante, et il lui montra la lettre interceptée. Des paroles on en vint aux menaces : Vladislas et Ulric tirent leurs sabres ; le premier ayant été légèrement blessé, les gardes accourent, tombent sur Ulric et lui coupent la tête. Vladislas, couvert de sang, se rend auprès du roi qui sortait de la chapelle. « J'ai été attaqué par Ulric, lui dit-il, « je me suis défendu, il est mort sous mes coups, « lisez la lettre qu'il a écrite, et vous me par« donnerez. » Cependant l'armée, campée au dehors, menaçait de prendre la ville d'assaut ; le roi lui ordonna de s'arrêter, et conduit à Temeswar par Vladislas, il jura à la famille que jamais il ne vengerait la mort d'Ulric. Il parut si satisfait de l'accueil qu'on lui fit, qu'il donna à la veuve et à ses deux fils des robes de pourpre brodées en or, les invitant à s'en revêtir, et à quitter leurs habillements de deuil. Il retourna ensuite à Ofen, accompagné de Vladislas Huniade. Les magnats, qui tenaient au parti des Cilley, re-

présentaient à ce monarque qu'il n'était pas en sûreté, que la petite noblesse et le peuple étaient dévoués au jeune Huniade, comme ils l'avaient été à son père, et que la paix du royaume exigeait qu'il fût sacrifié. Enfin, on ne cessait de conjurer autour du monarque hongrois la perte des deux jeunes princes. Il y eut dans ce complot une circonstance affligeante, c'est que le palatin Gara, beau-père du jeune Huniade, y prit une part honteuse. Afin de détourner l'attention des Huniades, on ne parlait à la cour et au conseil que de préparatifs contre les Turcs. Plein de sécurité et de confiance, le jeune Vladislas, marchant sur les traces de son père, offrit de lever des troupes à ses frais, et d'observer les Turcs, en s'appuyant sur Belgrade, jusqu'à ce que l'armée hongroise fût rassemblée. Pendant qu'à la cour on paraissait recevoir ces offres avec reconnaissance, on répandait sourdement le bruit que le jeune Huniade ne pensait qu'à se mettre à la tête de ses troupes pour venir surprendre le roi et s'emparer de la couronne. Afin de dissiper ces bruits, on insinua à Vladislas que son honneur exigeait qu'il fît venir son frère cadet Mathias, pour le laisser entre les mains du roi, comme un gage de sa fidélité. Le jeune prince, ne soupçonnant rien de ce qui se tramait contre lui, se hâta d'envoyer à Temeswar pour faire venir son frère Mathias, à peine âgé de treize ans. La mère s'y refusa, disant que le père, dans ses derniers moments, lui avait surtout recommandé de ne jamais laisser ensemble ses deux fils à la cour, un seul malheur pouvant les lui enlever tous les deux à la fois. Vladislas écrivit de nouveau que la volonté du roi devait être faite; et la pauvre mère obéit. Le 14 mars 1447, Mathias étant arrivé à Ofen, et son frère le conduisant à cheval au château, ils furent tous les deux arrêtés par les magnats. Le lendemain Witez et leurs autres amis furent également arrêtés. On répandait en même temps le bruit que ces jeunes princes devaient égorger le roi dans trois jours et couronner Vladislas. Un tribunal, érigé pour la forme, condamna à mort ce malheureux sans l'avoir entendu, et le lendemain à la chute du jour il fut conduit derrière le château pour y être décapité. Le bourreau l'ayant frappé trois fois sans lui donner le coup mortel, il se relève plein de courage, en s'écriant avec force : « Selon nos lois et nos usages, je suis « libre; » et il se jette précipitamment dans la foule; mais ses jambes s'étant embarrassées dans sa longue robe, il fut renversé; les commissaires chargés de l'exécution commandèrent au bourreau de faire son devoir, et la tête du malheureux tomba sur l'échafaud. Alors un héraut d'armes fit entendre ces paroles menaçantes : « Voilà le sort des traîtres envers le roi. » Un sombre murmure ne lui permit pas d'en dire davantage. Déjà le peuple accourait de toutes parts : les ouvriers, revenant de leurs travaux, remplissaient la place de l'exécution, et ils proclamaient l'innocence de la victime; ils se répandirent dans les rues, et menacèrent le palais du roi; reprochant aux meurtriers de Huniade d'avoir choisi une heure indue, un endroit retiré; enfin s'écriant : « Nous aurions arraché de vos mains le fils du sauveur de la Hongrie, nous l'aurions délivré si vous aviez osé le faire conduire en plein jour sur la place ordinaire des exécutions. » Après quelques heures de désordre, le gouvernement réussit néanmoins par des proclamations qui furent affichées, et par le déploiement de la force armée, à dissiper les attroupements; mais on ne put apaiser l'indignation qui se répandit dans toute la Hongrie. Szilagyi et la princesse Elisabeth, sa sœur, veuve du grand Huniade, coururent aux armes, et s'étant emparés de la Transilvanie, ils envoyèrent des partis jusqu'aux portes d'Ofen. Le roi, épouvanté, prit le jeune Mathias Corvin avec lui, passa par Gran, mit Witez en liberté, et l'engagea à négocier avec Elisabeth une réconciliation qui fut conclue à Presbourg. Peu de temps après, ce monarque mourut subitement le 23 novembre 1458, le même jour et à la même heure où deux ans auparavant il avait juré, à Temeswar, de défendre la famille du grand Huniade (*voy.* VLADISLAS V). G—Y.

VLAMING (PIERRE), né à Amsterdam le 29 mars 1686, cultiva avec succès la littérature ancienne et la poésie hollandaise. L'idylle était son talent propre. Il publia en 1711, avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un recueil fort estimable, sous le titre de *Délassements poétiques*. Vlaming consacrait ses loisirs à donner des éditions soignées de bons ouvrages, tels que : 1° le *Miroir du cœur* et autres poésies morales de Spiegel (Henri, fils de Laurent; *voy.* ce nom). Il l'enrichit d'un bon commentaire, d'une biographie intéressante et d'une traduction de la table de Cèbès (1723). 2° La *Rhétorique* de David Van Hoogstraten (1725). Il donna encore, en 1730, une traduction de l'italien de l'*Arcadie* de Sannazar, avec la vie de ce poëte, dont il avait déjà publié : *Opera latine scripta,* conjointement avec d'autres poésies de l'école moderne d'Italie, Amsterdam, 1728, in-8°. Il fut l'éditeur de *Michaëlis Hospitalii carmina*, Amsterdam, 1732, in-8°. Vlaming s'était fort occupé d'une histoire et d'une description de la ville d'Amsterdam. Il avait recueilli pour cette entreprise des matériaux considérables; mais sa mort prématurée, en 1733, en a empêché la publication (*voy.* WAGENAER). M—ON.

VLASTA, amazone de la Bohême, a fourni, dans le 8e siècle, une des pages les plus extraordinaires de l'histoire. La princesse Libussa, qui mourut en 735, avait choisi des jeunes personnes distinguées par leur force, leur adresse dans les exercices militaires; et elle leur avait confié la garde de sa personne. Après sa mort, Vlasta, qui était à la tête de ces jeunes Bohémiennes, les ras-

sembla sur le mont Widowlé, et les excita à prendre les armes. Pour essayer leurs forces, elles tombèrent sur un domaine voisin, qu'elles choisirent pour y former un établissement militaire. Elles élevèrent sur le mont Widowlé un fort qui devait être le centre du nouvel empire. Przémyslas, duc de Bohême, ayant reçu la nouvelle de cette première tentative, envoya aux amazones un des seigneurs de sa suite. Elles lui coupèrent le nez, les lèvres, lui firent éprouver un traitement encore plus barbare, et le renvoyèrent dans cet état sans l'avoir entendu. Ces excès furent bientôt connus dans toute l'Europe; et partout on voyait les jeunes personnes quitter leurs parents, les épouses leurs maris, leurs enfants, pour venir se placer sous la conduite de Vlasta. Celle-ci fit élever vis-à-vis de Wissegrad un second fort, que l'on appela *Diewin*, ou *Château des jeunes filles*. De là les amazones se répandaient dans les campagnes pour y porter le fer et le feu. Tout ce qui n'appartenait pas à leur sexe était cruellement mutilé ou égorgé. Un corps de troupes envoyé contre elles par Przémyslas fut mis en fuite; et Vlasta rentra en triomphe dans Diewin, où elle distribua des récompenses à celles de ses compagnes qui s'étaient fait remarquer. Sept de celles-là reçurent chacune un collier d'or, récompense que Vlasta donnait de ses mains, quand elle accordait l'ordre *de la Vertu militaire*. Elle publia un code, dont les trois derniers articles statuaient qu'il était défendu aux hommes de porter les armes, sous peine de mort; qu'ils ne pourraient aller à cheval que les jambes jointes et pendantes sur le côté gauche du cheval; que celui qui oserait monter autrement serait puni de mort; que les hommes, à quelque classe qu'ils pussent appartenir, devaient conduire la charrue et faire tous les travaux, tandis que les femmes combattraient pour eux; que les jeunes personnes choisiraient elles-mêmes leurs maris, et que celui qui rejetterait leur choix serait puni de mort. Ces fureurs désolèrent la Bohême pendant huit ans. Enfin, après avoir inutilement tenté de ramener ces fanatiques à la raison, Przémyslas s'avança contre le fort de Widowlé, qu'il prit d'assaut. Les jeunes personnes qui le défendaient furent mises en pièces, aucune d'elles n'ayant voulu rendre les armes. Lorsqu'elle apprit cette nouvelle, Vlasta ordonna qu'il fût fait à Diewin un sacrifice aux dieux; et sur l'autel on égorgea vingt-quatre prisonniers, pour apaiser les mânes des amazones qui étaient tombées si glorieusement. Les amazones se jetèrent sur les malheureuses victimes, dont elles recevaient le sang dans des coupes enchantées. Elles sortirent ensuite de Diewin, poussant des cris de rage; et après avoir vendu chèrement leur vie, elles périrent toutes les armes à la main. Un troubadour bohémien, Dalémile, ayant recueilli, au commencement du 14e siècle, les traditions nationales sur Vlasta et sur ses compagnes, les a racontées en vers slaves, avec une simplicité et une décence que le poëte d'une autre contrée, Arioste, a trop oubliées quand il a parlé des amazones de la Grèce. *Voy.* l'article DALÉMILE, le *Voyage en Allemagne et en Pologne*, par l'auteur de cet article, Paris, 1816, et l'*Histoire de Bohême*, par le jésuite Pubitschka, Prague, 1770, in-4°, vol. 1, p. 243. G—Y.

VLERICK (PIERRE), peintre, naquit à Courtray, en 1539. Son père était procureur; mais ayant vu l'inclination que son fils avait pour la peinture, il ne voulut pas le contraindre, et le plaça chez Willem Gorellaert, peintre en détrempe, qu'il quitta bientôt pour entrer chez Charles d'Ypres, dont on vantait partout le dessin et la manière de peindre. Il sut profiter des leçons de ce maître, qui cependant, par ses mauvais traitements, le força bientôt à le quitter. Il revint chez son père, qui le reçut durement et l'obligea d'aller chercher fortune ailleurs. Il se rendit d'abord à Malines, où des peintres en détrempe l'employèrent à peindre des cartouches d'ornements; ce genre lui parut trop borné : il partit pour Anvers, où il entra chez Jacques Flore, après avoir copié à l'huile, pour faire voir de quoi il était capable, un tableau du *Serpent d'airain*. Il résolut bientôt d'aller en Italie, et choisit Venise pour but de son voyage. Le Tintoret le prit en amitié, et faisait un si grand cas de son talent qu'il voulut lui donner la main de sa fille; mais ne se croyant pas assez habile dans son art, Vlerick désirait voir Rome et les autres villes d'Italie; il refusa. A Rome, il se mit à étudier l'antique avec la plus grande assiduité; rien n'échappait à son intelligence; et il dessina à la plume toutes les vues du cours du Tibre, avec une liberté qui rappelait la manière de Henri de Clerf. Il peignit aussi dans cette ville plusieurs tableaux à l'huile et en détrempe, qui obtinrent beaucoup de succès, et c'est de lui que sont les figures qui ornent les paysages que Jérôme Maziono peignit à Tivoli pour le pape Pie IV. A Naples, il donna les plus belles vues de Puzzuoli et de ses environs. En quittant l'Italie, il vint enfin se fixer dans son pays, où il reçut de tous les artistes l'accueil que méritaient ses talents. Parmi les tableaux qu'il exécuta depuis son retour, on cite les *Quatre Evangélistes*, *Judith* coupant la tête à Holopherne, et un *Crucifix* entre la Vierge et St-Jean. Jusqu'à lui, les peintres avaient représenté le Christ étendu sur la croix, debout; il fut le premier à le représenter soutenu seulement par les clous dont ses mains sont percées, et pendant de tout le poids de son corps. On reconnaît dans tous ses ouvrages la manière du Tintoret, qu'il n'a jamais abandonnée. Il excellait aussi dans l'architecture et dans la perspective. Il eut pour élève Van Mander et Louis-Henri de Courtray. En 1569, il alla s'établir à Tournay. Mais loin d'y trouver le repos auquel il aspirait, il y fut fait prisonnier et

eut le malheur d'y perdre de la peste trois filles qu'il avait; lui-même succomba à ce fléau, en 1581, n'ayant pas encore 45 ans. P—s.

VLIERDEN (Lambert de), né à Herstalle, près de Liége, en 1564, fit ses études à Aix-la-Chapelle et à Cologne, et embrassa la profession des armes; mais plusieurs blessures et le malheur d'être fait deux fois prisonnier le dégoûtèrent d'un état qu'il avait pris sans réflexion. Revenu d'une campagne en Bohême, il chanta en vers latins les exploits de ses compagnons d'armes. On trouve dans le recueil de ses poésies un poëme plein de feu et d'énergie, sur la victoire de Prague, remportée par Ferdinand II, en 1620. Les vues de sa famille l'obligèrent de sacrifier son goût pour la poésie à l'étude des lois. Il y fit de rapides progrès, prit le grade de licencié à Louvain, en 1590, et eut des succès brillants au barreau, par une éloquence naturelle, une parfaite connaissance des lois et une probité à toute épreuve. Il se retira après avoir fourni au barreau une carrière de quarante-neuf ans, et mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont : 1° les *Panégyriques d'Ernest et de Ferdinand de Bavière*, successivement évêques de Liége; 2° *De l'élection et du couronnement de l'empereur Ferdinand*, avec quelques autres poëmes; 3° *Traité sur les trente-deux tribus des artisans de la ville de Liége;* 4° les *Fastes magistrales de la ville de Liége;* 5° *Histoire de la ville de Liége;* 6° *Edits et traités sur les monnaies qui ont été en usage dans le pays de Liége depuis 1477 jusqu'en 1623;* 7° l'*Hercule belgique, ou Histoire du comte de Bucquoy*. Tous ces ouvrages, écrits en latin, ont été imprimés à Liége. Deux fils de Vlierden suivirent aussi la carrière du barreau. L'aîné a donné, en vers élégiaques, l'éloge funèbre du comte de Bucquoy, que son père avait composé en prose. T—d.

VLIET (Guillaume Van), peintre, né à Delft en 1584, descendait de l'ancienne et noble famille de Vander Voort. Il cultiva d'abord le genre historique, et s'y distingua par une manière large et facile; mais l'amour du gain le détourna de cette carrière, pour lui faire suivre celle du portrait, dans laquelle il obtint beaucoup de succès. Il mourut en 1642. — *Henri* Van Vliet, son neveu et son élève, peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et la perspective. Les figures dont il ornait les tableaux de ce dernier genre sont dans le goût d'Emmanuel de Wit. Tous ceux de cette espèce qu'il a exécutés sont d'un ton vrai et d'un travail précieux : les amateurs en font cas; mais, à l'exemple de son oncle, il abandonna ce genre de peinture pour le portrait, dans lequel il se perfectionna sous Mirevelt. On estime particulièrement ses *clairs de lune*. Le musée du Louvre possédait de ce maître une *Tête de jeune homme vêtu de noir et portant un hausse-col*, peinte sur bois, et qui joignait à un bon goût de dessin une couleur pleine de vigueur et d'harmonie. Elle nous a été reprise en 1815. — *Jean-George* Van Vliet, graveur hollandais, a laissé de très-bonnes estampes, entre autres *St-Jérôme dans une caverne*, *Loth et ses filles*, d'après Rembrandt. P—s.

VLITIUS (Jean) ou VAN VLIET, philologue, dont on ne connaît positivement ni le lieu ni l'année de la naissance; seulement on estime qu'il était âgé de 56 ans quand il mourut à Bréda vers le mois d'avril 1666. Il avait passé ses premières années à la Haye, qui fut peut-être son endroit natal. D'après toutes les indications, il reçut une éducation très-lettrée, cultiva surtout avec un rare succès la littérature ancienne et la poésie latine, et fut lié, non-seulement dans sa patrie, mais encore en Angleterre et en France, avec les hommes les plus distingués. Adry lui a composé, au moyen du *Sylloge epistolarum* de P. Burmanle second (*Mag. encycl.*, déc. 1806), une notice biographique étendue et curieuse, mais que M. Hœufft, dans son *Parnassus latino-belgicus*, p. 173, juge remplie de bévues (*erroribus scatens*). Vlitius fit un voyage en Angleterre pendant l'hiver de 1641. Il s'y livra beaucoup au plaisir de la chasse, avec de jeunes seigneurs lettrés comme lui, et qui se délassaient en lisant les anciens auteurs qui traitent de cet exercice, tels que Xénophon, Oppien, et surtout Gratius. Ce fut alors qu'il forma le projet d'un travail sur ce dernier. D'Angleterre il passa en France, muni d'excellentes lettres de recommandation; et il vit souvent à Paris Dupuy, de Bouillaud, Petau, ainsi que le P. Mersenne, qui faisait un cours sur la théorie de la musique. De retour dans sa patrie, il s'occupa de son Gratius, que, d'après une lettre qu'il écrivait le 11 avril 1642, il se proposait de donner *cum comitibus suis*, c'est-à-dire avec Némésien et Calpurnius; et il publia, en 1645, *Jani Vlitii venatio novantiqua*, Leyde, chez Elzevier, in-18 de 491 pages. L'ouvrage était dédié au prince d'Orange. Il dédia à la reine Christine, en 1653, *Auctores rei venaticæ antiqui, cum commentariis Jani Vlitii*. « Ce n'est « point, dit M. Adry, une seconde édition, comme « on l'a cru, et comme Vlitius le faisait accroire « lui-même; il n'y a de changé que la date, les « pièces liminaires et le frontispice. » On a ajouté seulement à la fin quarante-huit pages de *secundæ curæ*. Vlitius crut devoir offrir un hommage littéraire à la reine Christine, qui, au mois de juin 1651, l'avait décoré d'un ordre de chevalerie; et il s'en acquitta ainsi à peu de frais. En 1647, il avait publié : *Quinquatruum Bredanarum descriptio, sive in augurationem Athenæi Arausiaci poema*. Ce poëme, inséré dans un petit volume in-4°, de 287 pages, parmi diverses pièces relatives à l'inauguration de ce collége, y occupe depuis la page 229 jusqu'à la page 264. Ce collége, fondé à Bréda, en 1646, par le prince d'Orange, Frédéric-Henri, fut fermé, faute d'auditeurs, vers la fin de 1668. En 1651, le prince d'Orange nomma Vlitius membre de la

magistrature de Bréda, avec le titre de greffier. Il paraît qu'il ne s'en rapportait pas à des subalternes pour la tenue des registres municipaux; car il existe encore aux archives de Bréda quatre forts volumes in-folio de délibérations et de résolutions, très-proprement écrits de la main de Vlitius. Au mois de décembre de la même année il eut la mission d'accompagner à Londres, en qualité de secrétaire, l'extraordinaire et infructueuse ambassade des Etats-généraux. Des chagrins domestiques multipliés traversèrent ensuite sa carrière. Il perdit successivement trois filles; et après avoir été fort épris de sa femme, il fit divorce avec elle. Nous ne voyons pas ce qu'est devenu un fils qu'il eut, et dont Charles II fut le parrain pendant la retraite de six mois que ce prince fit au château de Bréda (1660). Le divorce de Vlitius l'engagea dans des procès de famille, dont les suites furent très-désastreuses. Il eut la douleur de voir vendre par autorité de justice sa maison, son mobilier, sa bibliothèque; et il ne survécut que peu à tant d'adversités. A peine quelqu'un se présenta, dit Gronovius, pour l'accompagner à sa dernière demeure (*Syll. epist., ut supra*, t. 3, p. 254). L'érudition de Vlitius était étendue et variée. Il annonce, dans une lettre à Nicolas Heinsius (1646), qu'il est tout occupé de la lecture des Pères. Vers le même temps il eut une dispute très-vive avec Wallius, au sujet de l'encens, dont les catholiques font usage dans le service divin. Ses amis de classes, et Nicolas Heinsius en particulier, lui reprochèrent la belle passion dont il se prit pour la langue hollandaise et pour les rapports de cette langue avec les anciens idiomes du Nord. Heinsius lui écrit : *Vlitio antiquitatis utriusque, tam barbaræ quam eruditæ, peritissimo*. Il répond : *Heinsio, viro, uti latiæ græcæque antiquitatis indagatori studiosissimo, ita patrii avitique sermonis incurioso*. En 1651, il s'occupait d'un travail sur la jurisprudence ancienne. En 1654, Vlitius écrit qu'il travaille à une *Histoire de Bréda*. Il eut pour son Gratius une dispute très-vive avec Gaspard Barthius et avec un disciple de celui-ci, nommé Mathias Lagius. Outre les publications déjà citées, nous lui devons encore : 1° *Sylvæ Bredanæ*, au nombre de deux. M. Hœufft regrette de ne pas les avoir vues; et nous éprouvons le même regret. 2° Un ouvrage sur le droit de succession, d'après les coutumes de la ville et de la banlieue de Bréda (en hollandais); 3° un *Almanach de Bréda* pour l'année 1664, remarquable par des recherches de philologie hollandaise et par un recueil de *Proverbes frisons*, les mêmes que M. Hœufft a commentés en 1815; 4° l'*Oraison dominicale en vingt idiomes germaniques ou septentrionaux*, à la suite de son *Droit de succession*; 5° une nouvelle édition du *Glossaire gothique* de François Junius, à la suite de l'Evangile en langue gothique, Dordrecht, *typis et impensis Junianis*, 1665, 2 vol. in-4°. En tête du second volume, est un poëme latin assez étendu de Vlitius, adressé au ministre d'Etat suédois, le comte de la Gardie, et plein d'érudition septentrionale. 6° Des poésies latines estimées. Elles sont imprimées séparément, ou éparses dans divers ouvrages. Une ode saphique, inédite, a été recueillie dans les *Deliciæ* de Van Santen, fascic. 8, p. 181. Elle a 34 strophes, porte la date de 1658, et est adressée *Ad amicos Hagienses et Leidenses*. Vlitius a fait aussi des vers hollandais et italiens. 7° Il écrit à Heinsius, en juin 1653, que, touché de l'horrible boucherie qu'on venait de faire des Vaudois, il avait écrit en hollandais sur leur origine et sur la transmission non altérée de la doctrine évangélique dans leurs vallées. 8° Il avait fourni d'utiles communications à Nicolas Heinsius, pour son édition d'Ovide. P. Burman le second possédait un recueil manuscrit de Vlitius, sous le titre d'Ἐναντιὰ (en latin *Adversaria*), et il en produit un échantillon dans son Anthologie latine, t. 1, p. 544. Son recueil intitulé *Sylloge epistolarum* offre une correspondance composée de cinquante-cinq lettres entre Vlitius et Nicolas Heinsius. M-on.

VOCANSON. *Voyez* Vaucanson.

VOECHT ou VOECHTIUS (Gilles), historien, né vers la fin du 16e siècle, dans la Campine, petit pays dépendant de l'évêché de Liége, entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, et prononça ses vœux à l'abbaye d'Everbeur (*Averbodium*). Excité par l'exemple de Godefroi Wendelin (*voy.* ce nom), son compatriote, dont il reçut d'utiles conseils, il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays. L'estime dont il jouissait parmi ses confrères lui mérita la charge de proviseur, qu'il remplit pendant quarante-cinq ans. Il mourut le 13 juin 1653 à l'abbaye d'Everbeur, où l'on conservait ses ouvrages en manuscrit. Foppens (*Bibl. belgica*) cite les trois suivants : 1° *Historia episcopatuum totius mundi*; 2° *Commentarium de jure abbatum*; 3° *De comitatu Lossensi in Tungria et Taxandria*. L'abbé Ghesquière a inséré ce dernier ouvrage en partie dans les *Acta sanctorum Belgii*, t. 1, p. 299. W—s.

VOEL (Jean), né en 1541, à Vaux-le-Moncelot, bailliage de Gray, embrassa la règle de St-Ignace à l'âge de dix-huit ans, et professa les humanités dans différents colléges, notamment à Lyon et à Dole, où il remplit la place de recteur. En 1591, il fut envoyé par ses supérieurs à Tournon, joignit la chaire de langue grecque à celle de rhétorique, et mourut le 10 mars 1610, à l'âge de 69 ans, avec la réputation d'un habile professeur et d'un parfait religieux. On a de lui : 1° *De ratione conscribendi epistolas utilissimæ præceptiones*, Dole, 1586; Tournon, 1601; Lyon, 1619, in-12, réimprimé à la suite de l'ouvrage suivant; 2° *Artificium generale texendæ seu componendæ orationis*, Dole, 1589, in-8°; Brescia, 1623, in-8°, et sous le titre : *Exercitium syntetycum discursivi judicii*, etc., Fribourg en Brisgaw,

1603, in-8°; 3° *Explanationes artificiosæ aliquot epistolarum familiarium Ciceronis*, Tournon, 1606, in-8°; 4° *De horologiis sciothericis*, ibid., 1608, in-4°. C'est un précis de la gnomonique de Clavius, beaucoup plus intelligible (*voy.* Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 1, p. 730). 5° *Index in Breviarium romanum ad conciones formandas aptissimus*, ibid., 1609, in-16; Mayence, 1614, in-12; 6° *De oratore libri* 4 *ex Cicerone potissimum collecti*, Lyon, 1610, in-8°. C'est une sorte de commentaire du traité de l'orateur; l'abbé d'Olivet en a inséré plusieurs passages dans sa belle édition de Cicéron; il nous apprend (*Préf.*, p. 16) que le P. Voël avait laissé manuscrits plusieurs ouvrages sur Cicéron, entre autres l'analyse de ses *Oraisons*, dont on faisait beaucoup de cas. W—s.

VŒRŒSMARTHY. *Voyez* Vorosmarthy.

VOET (Gisbert), théologien hollandais, signalé par son savoir non moins que par son caractère intolérant et tracassier, naquit à Heusde, le 3 mars 1593, et fit d'excellentes études à l'université de Leyde. Il exerça le ministère sacré dans sa ville natale jusqu'en 1634, époque où l'illustre école d'Utrecht, qui ne fut convertie en académie que deux ans après, l'appela pour y enseigner la théologie et les langues orientales. Voet fut, spécialement contre les arminiens ou les remontrants, l'ardent défenseur de l'orthodoxie proclamée au synode de Dordrecht, et toute sa vie fut un combat contre ceux qui, parce qu'ils ne pensaient pas comme lui, lui semblaient des ennemis de la vérité. L'amertume de son zèle s'exhala surtout contre la personne et la philosophie de Descartes. Cet homme illustre, qui résidait alors à Utrecht, fut traité par Voet tantôt de jésuite déguisé (*Jesuistaser*), tantôt d'athée. Il porta même cette dernière accusation devant le magistrat, et l'on peut voir le détail de ses odieuses persécutions dans la *Vie de Descartes*, par Baillet. L'Eglise romaine avait aussi dans Voet un antagoniste furibond. Ses disputes avec Coccéius, professeur à Leyde, ont été pendant plus d'un siècle la cause de la division des théologiens hollandais en *coccéiens* et en *voetiens*, principalement partagés d'opinions sur l'origine et l'institution du sabat, sur le but allusif de l'ensemble et le sens typique de tous les détails de l'ancienne alliance ou de l'économie mosaïque, etc. Les autres points capitaux de morale ou de doctrine controversés par Voet concernent l'autorité des magistrats en matière de religion et de discipline ecclésiastique, l'usure, les spectacles, les jeux de hasard, les pronostics des comètes. Parmi ses adversaires on distingue encore Samuel Desmarets, Wolzoguen, Regius, Schoockius, Louis Dumoulin, Oosterga, etc. Cette vie si agitée n'empêcha point Voet de pousser sa carrière jusqu'à 87 ans, dont quarante-deux furent consacrés à ses fonctions académiques. Il avait assisté pendant six semaines au synode de Dordrecht, et l'on remarque qu'il survécut de plusieurs années à tous les autres membres de cette assemblée, qui ne fut pas, à beaucoup près, une école de charité ni de paix. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Selectæ disputationes theologicæ*, Utrecht et Amsterdam, 1648-1669, 5 vol. in-4°; 2° *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663-1676. 4 vol. in-4°. On peut voir la longue énumération des autres, presque tous du genre polémique, dans l'article curieux que Gaspar Burman a donné à Voet dans son *Trajectum eruditum*, p. 396-426. Voyez aussi Mosheim, *Histoire ecclésiastique*, t. 5, p. 431-438. M—on.

VOET (Paul), fils du précédent, né, comme son père, à Heusde, le 7 juin 1619, professa successivement à Utrecht la logique, la métaphysique, la langue grecque et le droit civil, et y mourut le 1er août 1677. On a de lui : 1° des notes savantes et fort érudites sur le poëme grec de Musée des amours de Héro et Léandre, sur Hérodien, sur Callimaque; 2° *De duellis licitis et illicitis*, Utrecht, 1646, in-12; 3° *Harmonia evangelica*, Amsterdam, 1654, in-4°; 4° *Theologia naturalis reformata*, Utrecht, 1655 et 1657, in-4°; 5° *De usu juris civilis et canonici in Belgio unito*, Utrecht, 1657, in-12; 6° *De statutis eorumque concursu*, Amsterdam, 1661, in-12; 7° *Disquisitio juridica de mobilibus et immobilibus*, Utrecht, 1666, in-8°; 8° *Jurisprudentia sacra*, Amsterdam, 1668, in-12; 9° *Commentarius ad institutiones juris*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°; 10° quelques écrits polémiques pour la défense de son père; 11° une *Histoire de l'origine et des progrès de la famille des comtes de Brederode*, écrite en hollandais et traduite en français. — Voet (Daniel), frère du précédent, né à Heusde, le 31 décembre 1629, professa la philosophie à l'académie d'Utrecht et publia des abrégés de physique, de pneumatique : *Meletemata philosophica* et *Physiologia, sive de rerum natura libri* 6, Amsterdam, 1661, et avec des notes de Gérard de Vries, Utrecht, 1688, in-8°. Il mourut le 26 juillet 1660. — Voet (Jean), fils de Paul, né à Utrecht, le 3 octobre 1647, professa successivement le droit à Herborn, puis à Utrecht et enfin à Leyde, où il mourut le 11 septembre 1714. On a de lui : 1° *De jure militari*, Utrecht, 1670, in-8°; 2° *De familia erciscunda*, ibid., 1673, in-8°; 3° *Compendium juris*, Leyde, 1683; 4° quelques harangues académiques et un écrit polémique en faveur de son grand-père; 5° *Commentarius in Pandectas*, Leyde, 1698, 2 vol. in-fol., fréquemment réimprimé. Ce commentaire l'a placé au premier rang parmi les jurisconsultes. — Voet (Jean-Eusèbe), poëte et médecin hollandais, s'est distingué dans le genre lyrique et sacré. Ses *Poésies édifiantes* parurent à Dordrecht, en 1768, in-8°, et elles y ont été réimprimées avec des posthumes, en 1780. On a encore de lui un traité du *goût spirituel*. Voet était inspecteur des octrois à la Haye, où il mourut en 1778. De Vries l'a

honorablement mentionné dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 2, p. 238-243 ; mais cet éminent critique préfère ses premières productions aux dernières, qui, à son avis, sentent un peu trop la lime et ont, en outre, un goût de mysticité. M—on.

VOGEL (Jean-Guillaume), minéralogiste, né le 14 mars 1657, à Ernstroda, dans le duché de Cobourg, fit ses études à Gotha et entra chez un receveur qui lui donna des leçons sur l'histoire naturelle. Ses lectures lui ayant inspiré le goût des voyages, il quitta sa famille en 1678, pour se rendre en Hollande. Engagé au service de la compagnie des Indes orientales, comme mineur et essayeur, il débarqua le 13 septembre 1679 à Sumatra. Employé dans les mines de Sillidase Tambaugh, il s'y distingua par son zèle et en fut nommé directeur en 1682. Cet emploi exigeait de l'intelligence et de la bravoure. Les mines étaient couvertes par des ouvrages que les habitants venaient souvent attaquer, et Vogel se trouvait partout où sa présence était nécessaire. Dans une heureuse position, il était cependant tourmenté par le désir de revoir sa patrie, et il fit pour cela des instances si pressantes qu'en 1687 on lui permit de s'embarquer pour retourner en Europe. En 1690, il était directeur des mines en Saxe, et depuis cette époque, il remplit constamment les fonctions les plus honorables dans ce département. Il mourut le 17 juillet 1723, laissant les ouvrages suivants : 1° *Journal de mes voyages en Hollande et dans les Indes orientales* (all.), Francfort et Leipsick, 1690; 2° édit., 1696, in-12. Une troisième édition qui parut en 1704 ayant été aussitôt épuisée, il en publia une quatrième à Altenbourg, 1716, in-8°. Elle est divisée en trois parties : dans la première, on lit le voyage de l'auteur en Hollande et dans les Indes orientales, avec la description des lieux qu'il eut occasion de visiter. Il décrit dans la seconde partie l'état des mines qu'il dirigeait dans ces contrées et leurs productions. Dans la troisième, il parle de son retour en Hollande et en Allemagne. 2° *Modèle pour tous les comptes qu'on peut avoir à dresser* (all.), Gotha, 1694; 3° les *Indes orientales anciennes et modernes*, Gotha, 1812, in-8°. Après la mort de l'auteur, on trouva en manuscrit : 1° trois in-folio qui traitent de la constitution des principautés de Saxe-Gotha, Saxe-Cobourg et Saxe-Meinungen. On y lit des détails précieux, qu'il avait puisés dans les archives de ces principautés; 2° deux in-folio sur les monnaies; ils ont été prêtés au ministre d'un prince de Saxe, que l'on ne nomme point et qui n'a pas jugé à propos de les rendre. — Vogel (Rodolphe-Augustin), professeur de médecine à l'université de Gœttingue, né le 1er mai 1724, à Erfurt, a embrassé dans ses études toutes les branches de l'histoire naturelle, de la médecine, et s'est livré plus spécialement à la chimie. Il publia un livre classique, qui a eu un grand nombre d'éditions, sous ce titre : 1° *Institutiones chemiæ, ad lectiones academicas accommodatæ*, Gœttingue, 1755, in-8°; 2° *Système minéral*, Leipsick, 1762 et 1776, qui n'a pas eu moins de succès; 3° sur la pathologie, il publia : *Prælectiones de cognoscendis et curandis corporis humani affectibus*, Gœttingue, 1772, in-8°; réimprimé en 1784, avec une préface par Tissot, et traduit en allemand, Leipsick, 1780, in-8°. La *Bibliothèque de médecine*, ouvrage périodique qu'il publia depuis 1751 jusqu'en 1771, fait connaître tout ce qui parut à cette époque sur la science médicale. G—y.

VOGEL (Samuel-Théophile), médecin allemand, naquit à Erfurt, le 12 mars 1750. Il exerça d'abord la profession médicale à Gœttingue, d'où il passa à la cour de Mecklenbourg-Strélitz en qualité de médecin grand-ducal. Il fut aussi médecin communal et provincial à Ratzebourg. Devenu conseiller médical en 1797, il voyagea en France et visita Paris. Vogel mourut au mois de janvier 1837. On a de lui : 1° *Essai sur quelques observations médicales pratiques*, Gœttingue, 1777, in-8°; 2° *Manuel de médecine pratique*, Strasbourg, 1781-1816, grand in-8°, en 6 parties, et 1816-1821, grand in-8°, 2° édit., en 6 parties; 3° le même ouvrage en latin : *Manuale praxeos medicæ... ex editione germanica secunda anni* 1789, *Argentorati*, 1790-1792, grand in-8°; 4° *Instructions à l'usage des parents et des maîtres, à l'effet de découvrir sûrement l'habitude de l'onanisme*, 1786, grand in-8°. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues. 5° *Courte introduction à l'étude de la médecine*, 1791, in-8°; 6° *Examen des maladies, ou Recherches médico-philosophiques en vue de découvrir les causes des maladies du corps humain*, Ulm, 1796, in-8°; 7° *Petits écrits de médecine populaire*, 1816-1817, 3 vol. in-8°; 8° *Diatribe medico-politica de causis quare tot submersi in vitam non revocentur*, Hambourg, 1790, in-8°; 9° *De l'usage et de l'utilité des bains de mer*, 1794, in-8°; 10° l'*Etude des maladies, ou Recherches philosophico-médicales relativement à l'étude des maladies qui affectent le corps humain*, Ulm, 1796, in-8°; 11° *Quelques expériences anthropologico-médicales*, Rostock, 1805, in-8°; 12° *Recherches médico-diagnostiques*, ouvrage faisant suite à l'*Etude des maladies*, 1824, in-8°; 13° *Mémoire pour servir à la théorie de la valeur de la médecine légale*, 1825, grand in-8°. Vogel a en outre fourni des articles et des mémoires à divers recueils, entre autres : les *Annales littéraires* de Hecker; — le *Journal de médecine* de Hufeland, etc. Z.

VOGEL (Christophe), compositeur de musique, naquit à Nuremberg, le 10 mai 1756. Après avoir étudié en Allemagne l'art musical sur les ouvrages de Hase et de Graunn, il vint à Paris vers 1776, époque où les chefs-d'œuvre de Gluck avaient opéré une révolution dans la musique dramatique et régénéré notre premier théâtre lyrique. Vogel sentit son génie s'échauffer

en écoutant les opéras de ce grand maître, dont il médita les savantes partitions, et il se promit de marcher sur les traces d'un tel guide. Mais, longtemps rebuté, ce ne fut que le 5 septembre 1786 qu'il parvint à faire jouer son opéra de la *Toison d'or*, dont les paroles étaient aussi le début d'un jeune auteur (Deriaux). Ce coup d'essai, qui eut neuf représentations, fit bien augurer des talents du compositeur. A la vérité, on trouva le rôle de Jason faible et monotone; mais ce reproche portait plus sur le poëte que sur le musicien. On rendit justice au mérite de plusieurs morceaux où Vogel, montrant un talent original, cessait de se traîner sur les pas de Gluck. Il dédia sa partition à ce grand homme, qui, dans sa réponse, s'exprimait ainsi : « C'est « le talent dramatique qui brille sur les autres « qualités, et c'est de celui-ci que je vous félicite « de tout mon cœur. C'est un talent d'autant « plus rare que vous le tenez, non pas de la pra- « tique, mais de la nature. » Les encouragements que Vogel avait reçus du public semblaient l'avoir fixé dans une carrière où il espérait recueillir de nouveaux applaudissements. Il prit encore pour compagnon de ses travaux le même poëte, et ils firent ensemble l'opéra de *Démophon*, dont l'ouverture, chef-d'œuvre musical, fut exécutée deux fois avec le plus grand succès au concert olympique et redoubla l'impatience qu'on avait d'entendre cette tragédie lyrique. Mais Vogel déshonorait son talent et ruinait sa santé par des excès d'intempérance souvent reprochés aux musiciens et surtout aux Allemands. Une fièvre maligne l'enleva le 26 juin 1788, à l'âge de 32 ans. Après sa mort, on remit au théâtre sa *Toison d'or*, avec des changements, sous le titre de *Médée à Colchos;* mais elle ne parut que trois fois. *Démophon*, joué le 22 septembre 1789, eut vingt-quatre représentations. Ce succès, dû aux progrès que Vogel avait faits dans le genre dramatique, donna lieu à de vifs regrets sur la perte de ce jeune compositeur que Gluck appelait son fils aîné. L'ouverture surtout entraîna tous les suffrages : elle fut répétée le premier jour, à la demande du public. La réussite de *Démophon* aurait été plus complète sans le peu d'intérêt qu'offre le poëme et sans la priorité qu'avait obtenue un opéra du même titre par Marmontel et Chérubini, lequel avait été donné sur le même théâtre le 5 décembre 1788. C'est en raison de cette concurrence que le *Mercure*, rédigé alors par Marmontel et ses amis, fut sobre d'éloges pour l'ouvrage de Vogel, et que Grimm, partisan de Marmontel et antigluckiste, traite assez mal, dans sa *Correspondance*, le jeune compositeur allemand et sa musique. Cependant l'opéra auquel il donnait la préférence, joué seulement huit fois dans sa nouveauté, n'a plus reparu sur la scène. Nous ne savons pas à laquelle des deux pièces s'applique le calembour qui courut dans le temps : Si *des mots font* un opéra, *Démophon* est un opéra. On doit rappeler l'effet que produisit au champ de Mars, en 1791, à la cérémonie funèbre des officiers tués à Nancy, la fameuse ouverture du *Démophon* de Vogel, exécutée par douze cents instruments à vent, accompagnés d'intervalle en intervalle par douze tamtams. Adaptée au ballet de *Psyché*, elle y ajoute à l'effet d'une des plus belles scènes de cette composition chorégraphique. La réputation méritée de ce chef-d'œuvre musical lui a longtemps valu l'honneur d'être exécuté sur tous les théâtres, entre deux pièces, les jours de grand spectacle, et dans les concerts les plus brillants. A—T.

VOGEL (Christian Leberecht), peintre allemand, né à Dresde en 1759, était le fils d'un sellier, et il fut, dans sa jeunesse, destiné à la profession de son père; mais un penchant très-vif le porta vers la peinture. Après avoir fait des études sérieuses à l'académie de sa ville natale, il fut, en 1780, invité à se rendre au château de Wildenfels pour faire les portraits des membres de la famille du comte de Solm, et il s'acquitta de ce travail d'une façon si satisfaisante que le comte voulut garder l'artiste auprès de lui. Ce séjour à Wildenfels dura vingt-quatre ans. En 1804 Vogel revint à Dresde et devint membre de l'académie; en 1814 il fut appelé à professer la peinture : il mourut le 6 avril 1816. Le premier grand tableau qu'il exécuta fut pour le maître-autel de l'église de Lichtenstein (*Laissez venir à moi les petits enfants*); trente ans plus tard, il traita le même sujet pour la chapelle du château de Wildenfels. Comme peintre de portraits, Vogel s'est placé à un rang distingué; il plaçait habilement son modèle, il reproduisait avec ressemblance des traits auxquels il savait donner une expression distinguée; il excellait surtout à peindre les enfants. Quelques tableaux mythologiques de petite dimension sortis de son pinceau ont reçu de grands éloges; on a surtout vanté l'*Amour et Psyché* et *Ganymède*. Z.

VOGEL (Guillaume), artiste dramatique allemand, naquit à Manheim, en 1773. Il commença par étudier la médecine, qu'un goût prononcé pour le théâtre lui fit abandonner. Mais il eut d'abord peu de succès. Accusant le mauvais goût du public, il entreprit de se faire impresario, et de 1798 à 1808 il voyagea avec une troupe placée sous sa direction. Venu à Carlsruhe en 1808, on lui offrit d'y jouer avec sa troupe; mais, ne voulant pas s'assujettir aux ordres de l'intendant des théâtres, il se mit à voyager encore et visita avec ses compagnons les bords du Rhin et la Suisse. Nommé secrétaire général des théâtres à Vienne, en 1814, il remplit ces fonctions jusqu'en 1824. Il se retira ensuite pendant quelques années et ne reparut au théâtre que pour y guider les premiers pas de Clara Hirschmann, une artiste qui donnait de grandes espérances. Mais elle mourut prématurément trois ans plus

tard. Vogel rentra alors dans sa retraite. Il se fit beaucoup plus remarquer comme écrivain que comme acteur. Il mourut dans un état voisin de la misère, en 1844. On a de lui : 1° *Ce qui se ressemble s'assemble;* 2° le *Traité successoral;* 3° le *Majorat;* — les *Quatre Etoiles;* 4° *Charles XII;* — *Christine de Suède;* 5° *Un autographe de Frédéric II.* Ces pièces eurent du succès et rivalisèrent même avec celles d'Iffland et de Kotzebue. Cependant leur mérite poétique ne s'élevait guère au-dessus du médiocre. Mais elles répondaient assez aux exigences quotidiennes de la scène, et c'est à quoi leur auteur visait surtout. Z.

VOGEL (Jean-Charles-Christophe), instituteur allemand, naquit le 19 juillet 1795, à Stadtilm, dans la province de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il était fils d'un médecin russe, qui l'envoya étudier à Arnstadt et à l'université d'Iéna. En 1816, il entra dans la carrière de l'instruction en remplissant les fonctions de professeur dans l'institut Lang, à Dresde. Il fit ensuite avec les élèves de cette maison, en grand renom alors, un voyage scientifique en divers pays : l'Angleterre, l'Ecosse, la France, la Belgique et la Hollande. Plus tard il eut la codirection de cet institut. En 1823, il devint directeur de l'école municipale de Crefelt. Enfin, en 1832, il fut appelé, sur un théâtre plus élevé encore, à la direction de l'école bourgeoise de Leipsick, où il remplaça Gedicke. Il imprima à la marche de cet établissement une vive et efficace impulsion. L'enseignement de Vogel tendait, de même que ses écrits, à la pratique. Il a publié de nombreux ouvrages: voici les principaux : 1° *Manuel de lecture pour famille et école*, Leipsick, 1853, 13° édit.; 2° *Livre de lecture anglaise*, Leipsick, 1839, 2° édit.; 3° *Vocabulaire classique de langue allemande*, Leipsick, 1841; 4° l'*Ecole bourgeoise de Leipsick*, 1842; 5° *Germania, livre de lecture pour les classes supérieures*, Leipsick, 1849; 6° *Atlas classique de l'étude de la terre*, 1852, 7° édit.; 7° *Manuel destiné à animer la science géographique*, en 3 parties, intitulées, la première, *Images de la nature;* — la deuxième, *Figures historiques:* la troisième, *Paysages ou sites*, 1852-1854; 8° *Tableaux d'histoire basés sur la géographie*, 1844. En 1852, Vogel rédigea avec Kœrner un journal d'éducation intitulé *l'Ecole bourgeoise supérieure*. Ce laborieux et utile écrivain mourut au mois de novembre 1862. Z.

VOGEL (Edouard), fils du précédent, voyageur allemand, célèbre par ses explorations dans l'Afrique centrale et par sa fin prématurée et mystérieuse, naquit à Crevelt, dans la province prussienne du Rhin, le 7 mars 1829. Son père ne négligea rien pour lui donner une éducation solide et brillante à la fois; mais on eut beaucoup de peine à triompher de la constitution délicate de l'enfant, qui, atteint plusieurs fois de graves maladies, ne dut la conservation de son existence qu'aux tendres soins d'une mère dévouée. Il fit ses premières études dans sa ville natale et s'y distingua par sa vive intelligence et son activité incessante. Il entra à l'université de Leipsick, où il prit le grade de docteur : les mathématiques, l'astronomie, les sciences naturelles (la botanique en particulier), étaient ses trois branches de prédilection. Il faisait souvent des excursions botaniques à de grandes distances de la ville; il consacrait la majeure partie de ses nuits à l'observation des astres. Ces dures fatigues fortifièrent son tempérament, au lieu de lui nuire. Sa noble passion pour la science, son désintéressement, sa loyauté, l'élévation de son âme, lui valurent l'affection de tous. Ses professeurs lui vouèrent un vif attachement : son maître d'astronomie, le docteur d'Arrest, voulut l'accompagner à Berlin et le recommanda à l'astronome Encke et au géographe Carl Ritter, qui l'initièrent à leurs savantes études. Le jeune docteur noua des relations avec les hommes les plus éminents de la Prusse, avec Alexandre de Humboldt, M. de Bunsen, etc., et partout il s'attira la bienveillance et l'admiration de ceux qui le connurent. Ses premières publications, dans les *Astronomische Jahrbüchern* de Schumacher, frappèrent le célèbre astronome anglais Hind, qui l'appela à Londres pour l'attacher à son observatoire. Vogel accepta avec joie cette offre honorable. Arrivé en Angleterre, il étonna par la variété et la solidité de ses connaissances, et fut immédiatement admis à la Société royale d'astronomie; il devint bientôt après membre de la Société royale géographique; là il se lia avec Petermann, avec Berthold Seeman et d'autres géographes ou voyageurs. Les grandes explorations dont les récits retentissaient autour de lui enflammèrent dans son esprit, plus vivement que jamais, la passion des voyages, qu'il avait eue dès l'enfance; il manifestait hautement son désir de participer à quelque expédition lointaine. — On venait précisément d'apprendre la nouvelle de la mort de James Richardson, chef de l'expédition entreprise en 1850, sous les auspices du gouvernement anglais, pour l'exploration du Soudan, et dont faisaient partie les docteurs allemands Barth et Overweg (*voy* Richardson et Overweg). La Société géographique, sollicitée par Barth d'envoyer un observateur instruit pour remplacer l'infortuné voyageur, fit agréer à lord John Russell notre jeune savant, qui était recommandé d'ailleurs avec instance par le ministre de Prusse, M. de Bunsen. Cependant il n'avait encore que vingt-trois ans! — Son départ fut résolu promptement; il en poussa les préparatifs avec activité, et il l'annonçait à son père par la lettre suivante : « ... Ma « résolution soudaine vous frappera; vous croi- « rez que j'ai volontairement caché ce projet. Il « n'en est rien; il y a quinze jours, je n'y pen- « sais pas moi-même. Maintenant j'ai donné ma « parole, et tout effort pour me retenir sera inu-

« tile. Je pars dans quelques jours pour rejoindre « Barth et Overweg sur les bords du Tsad.... Met- « tez votre confiance en Dieu, sous la protection « de qui je voyage. » — Il quitta Londres le 19 février 1853, accompagné de deux sapeurs du génie, Church et Sweney ; il s'embarqua à Southampton, au moment même où l'on apprenait une autre perte de l'expédition africaine, la mort d'Overweg. Vogel prit la route de Malte ; il toucha pour la première fois la terre d'Afrique à Tunis et se trouva le 7 mars à Tripoli, où il reçut du consul anglais, le colonel Hermann, l'accueil le plus sympathique. Il éprouva dans cette ville un retard de trois mois, attendant qu'on lui envoyât de Malte des caisses d'instruments, de provisions, de présents pour les indigènes, etc. ; mais il sut employer ce retard : il se familiarisa avec la langue arabe, l'équitation, le maniement des armes à feu, la taxidermie; il fit des observations météorologiques et magnétiques, visita les environs de Tripoli, entre autres les ruines de Lebida ; enfin il lia amitié avec un personnage qui pouvait lui être très-utile, Hadji-Achem (cousin du sultan de Bornou), homme instruit pour un Africain, qui avait voyagé avec Clapperton et qui revenait en ce moment du pèlerinage de la Mecque. Vogel lui proposa de l'admettre dans sa caravane. — A la veille du départ, notre jeune voyageur se fit, par une chute de cheval, une blessure qui le retint encore quelques jours. Pour surcroît de contrariété, le sapeur Sweney était malade ; il fut décidé qu'il retournerait en Angleterre, et le colonel Hermann écrivit à Malte pour demander un autre militaire de la même arme : on envoya le caporal Macguire, qui ne rejoignit l'expédition qu'au Fezzan. — La caravane partit le jour fixé, suivant la régularité britannique, et Frédéric Warrington, fils de l'ancien consul anglais de Tripoli, en prit le commandement provisoire. Elle s'arrêta d'abord dans la plaine d'Aïn-Sara, puis, au delà des monts Tarhona, dans la vallée de Beniolid, où son chef, rétabli, put enfin se mettre à sa tête. Elle comptait trente-trois chameaux, un cheval pour Vogel, deux domestiques attachés à son service particulier, un cuisinier, douze chameliers, deux hommes de peine et le sapeur Church, qui allait bientôt avoir pour compagnon un second sapeur, Macguire. Hadji-Achem et son domestique rejoignirent la troupe peu de temps après. On se trouvait à la fin de juin, au plus fort de l'été, et il y avait quelque témérité à s'aventurer ainsi pendant les plus ardentes chaleurs à travers le désert ; on voyageait la nuit autant que possible ; car, le jour, le sol brûlant endommageait les pieds des chameaux ; la température était, à l'ombre, de trente-cinq à trente-huit degrés centigrades ; au soleil, de cinquante degrés. On pénétra dans le Fezzan, pays qui relève du pacha de Tripoli ; on passa à Boudjem, à Sokna, ville assez importante ; on franchit le plateau désert de Hamada, aux limites duquel s'élèvent le Haroudj-el-Açouad (montagnes noires) et le Haroudj-el-Abiad (montagnes blanches) ; on entra, le 5 août, à Mourzouk, capitale du Fezzan. — Il fallut y rester jusqu'en octobre, parce que Hadji-Achem, sévère musulman, voulut passer dans cette ville les fêtes du grand Baïram ; Vogel en profita pour faire des explorations aux environs, particulièrement à Djerma, dans laquelle on croit reconnaître l'ancienne métropole des Garamantes ; à Sesan, près de laquelle on voit des châteaux rectangulaires, flanqués de tours, et d'une époque évidemment très-reculée ; enfin aux lacs de Natron, une des plus célèbres curiosités du pays. Ces lacs, au nombre de cinq, sont au nord-ouest de Mourzouk, au milieu d'un horrible désert, assemblage confus de vallées et de collines formées par des sables mouvants. Notre voyageur examina spécialement celui qu'on appelle Bahr-el-Doud à cause d'un très-petit crustacé rouge, le doud, qu'on y pêche en abondance et qui porte, dans les classifications zoologiques, le nom d'*Artemia Oudney*, mais, dans les relations de la plupart des voyageurs, celui de *ver du Fezzan*. — Vogel put, pendant son séjour au Fezzan, acquérir de précieuses notions sur la statistique et le commerce de ce royaume, et il les a transmises par des lettres qui ont été publiées. Il quitta Mourzouk vers le milieu d'octobre. Le gouverneur de cette capitale lui fit présent d'un très-beau cheval. La caravane se trouvait fort augmentée : elle n'avait pas moins de 70 chameaux et de 65 hommes bien armés. Elle était parfaitement approvisionnée d'eau et de dattes. Le désert se montre dès qu'on a dépassé la ville ; les voyageurs y furent assaillis par un violent tourbillon de sable et ne durent leur salut qu'à l'expérience de Hadji-Achem, qui leur enseigna un abri dans des ruines voisines de la route. Ils arrivent à Gatron ou Gherthroun, chef-lieu du plus grand district du Fezzan ; ils y rencontrent une caravane venant de Bornou et amenant quatre ou cinq cents esclaves, conduits par des Tibou. Ces infortunés étaient presque tous des jeunes filles et de très-jeunes garçons ; leurs souffrances et les mauvais traitements qu'ils enduraient émurent de pitié Vogel, et il en fait, dans une de ses lettres, un tableau déchirant. L'affreux aspect de la route est interrompu un instant par l'oasis où se trouve Tedjerry, la dernière ville du Fezzan vers le sud ; elle reprend sa triste nudité immédiatement après : ce ne sont que sables et rochers, parsemés de morceaux de bois pétrifiés, témoignant qu'à une époque reculée ces lieux, aujourd'hui si arides, ont dû être moins privés de verdure. Ce qui afflige le plus dans cette voie désolée, ce sont les nombreux ossements humains qui le jonchent à chaque pas : tristes débris des esclaves que la fatigue et les plus cruels traitements ont fait périr. — Les

oasis de Segghedim et d'Ikbar viennent enfin reposer la vue par la fraîche verdure de leurs palmiers doums, de leurs mimoses et de leurs pâturages. On entre désormais dans le territoire de Bilma, le centre de la puissance des Tibou, qu'on appelle aussi Tébou ou Téda, nation assez considérable, de couleur noire, mais à la physionomie toute caucasique et qu'il ne faut pas confondre avec les nègres. — Vogel arriva à Achénoumma, résidence habituelle du sultan de Bilma, mais d'ailleurs très-pauvre capitale, composée de cent vingt misérables huttes, y compris le palais du prince; le voyageur aborda le souverain sans cérémonie et lui tendit la main, au grand étonnement de la cour, qui ne pouvait croire qu'un étranger se présentât comme l'égal d'un si grand sultan. Toutefois il s'attira complétement l'amitié du monarque en lui faisant cadeau d'un burnous, d'un caftan rouge, d'une pièce de mousseline, d'un fez, de deux rasoirs et de quelques pièces de calicot gris; il en reçut à son tour un mouton gras et du riz, et, ce qui valait mieux encore, l'assurance de le protéger dans toute la traversée des Etats tibou et de faire parvenir toutes ses lettres à Mourzouk. — L'homme blanc était l'objet d'une vive curiosité dans le pays : les femmes surtout cherchaient avidement à voir une physionomie si nouvelle et si étrange pour elles. Un certain nombre se hasardèrent à entrer dans sa tente pour l'examiner de plus près, et il eut grand'peine à se débarrasser de leur importunité; néanmoins elles se retirèrent comblées de joie quand il eut fait à chacune le présent de quelques aiguilles à coudre. Il dépeint ces beautés tibou sous des couleurs peu séduisantes : leur teint noir, dit-il, est rehaussé par d'abondantes onctions d'huile, par un bouton de corail à leur narine, par des cheveux tressés en une multitude de petites nattes qui, toutes dégouttantes de graisse, pendent verticalement le long du visage. — L'expédition eut à craindre les attaques des Touareg, qui font de fréquentes incursions contre les Tibou et qui essayèrent de la surprendre. Mais, comme on faisait bonne garde, ils durent renoncer à l'entreprise. On parvint sans accident à la ville de Bilma, centre commercial plus important qu'Achénoumma. Les produits principaux qu'elle exporte sont le sel et le natron, très-abondants sur ce territoire, et qu'on expédie en grandes quantités au Soudan. — Le désert recommence après Bilma, et il est affreux comme auparavant, surtout dans la région de Tintoumma; on y rencontre cependant les puits d'Aghadem et de Belgahchéferri. C'est à ce dernier que finit le plateau du Sahara, dont Vogel avait trouvé l'altitude moyenne de 400 mètres; à partir de ce point, on descend vers le bassin du lac Tsad; le sol se montre plus fertile; mais, près du lac, il est marécageux et sujet à des inondations très-dangereuses. — Le Kanem est le premier pays du Soudan qui s'offre dans cette direction. On pénètre ensuite dans le Bornou, et, après avoir traversé la rivière nommée Koumadougou-Ouabi ou Yeou, Vogel entra, le 13 janvier 1854, à Kouka, capitale de cet empire, un des plus puissants des Etats nègres de l'Afrique centrale. Il se trouvait en bonne santé, malgré les prodigieuses fatigues qu'il avait éprouvées; mais tous ses compagnons étaient atteints de la fièvre, et un interprète amené de Malte mourut même en arrivant. On avait perdu trois chameaux dans ce long trajet. — Kouka venait d'être le théâtre d'une grande révolution politique. Le cheik Omar, sultan de Bornou, avait été renversé par son frère Abd-er-Rahman; néanmoins les lettres de recommandation que Vogel avait pour le premier lui servirent pour le second; il fut brillamment accueilli et considéré comme un ambassadeur de la reine d'Angleterre. — Barth n'était plus dans cette ville; il avait entrepris une grande excursion dans les régions de l'ouest. Mais Vogel voulut habiter la maison et même la chambre où son compatriote avait demeuré. Il dépeint d'une manière intéressante son séjour : l'aspect assez animé de Kouka, ses vivantes promenades du Dendal, son marché bien fourni, ses éclatantes solennités religieuses (mélangées d'islamisme et de coutumes païennes), mais aussi la saleté repoussante de ses rues, son atmosphère obscurcie par la poussière, sa campagne sans verdure et sans culture, ses innombrables et importuns insectes : fourmis blanches, fourmis noires, punaises, etc.; il décrit les habitants, bizarrement tatoués, et particulièrement les femmes, qui, fort laides, petites, trapues, sont cependant singulièrement coquettes. — Le sultan Abd-er-Rahman était fort défiant, et, quoiqu'il eût reçu Vogel avec une grande pompe et qu'il lui envoyât tous les jours des provisions, il lui défendit d'entreprendre de grands voyages. Le docteur se contenta donc, pour le moment, de faire de courtes excursions autour de Kouka : il visita la ville de N'gornou, détruite par les inondations du Tsad; il parcourut, sur la barque d'Overweg, qu'il fit réparer, une grande partie de ce lac; il en mesura l'altitude, qui est de 252 mètres, et le trouva généralement marécageux, avec des bords pleins de roseaux, peuplés d'éléphants, de rhinocéros, d'hippopotames, de buffles, d'antilopes, de crocodiles. L'eau, très-peu profonde, lui parut douce, mais tellement remplie de débris organiques qu'elle n'est pas potable. Vogel faisait des études continuelles sur la géographie physique et la végétation du pays. A la fin de février 1854, il fut atteint, à Kouka, de la fièvre jaune et se trouva bientôt réduit à toute extrémité : ses compagnons le croyaient perdu; il se guérit cependant par l'emploi de la rhubarbe et du calomel, et en s'enveloppant de draps trempés dans l'eau fraîche. — Le 27 mars, il était assez rétabli pour accompagner Abd-er-Rahman dans

une expédition chez les Mousgo et au pays de Toubori ; c'était une de ces expéditions destinées à enlever des esclaves et que les sultans de Bornou renouvellent de temps à autre dans les régions méridionales du Soudan, au milieu de populations sans défense et sans organisation politique. Vogel fut révolté des ignobles cruautés qui accompagnent ces razzias ; mais il trouva dans ce voyage l'occasion d'étudier des peuples nouveaux, tout à fait sauvages et païens, qui vont entièrement nus ; il observa des productions nouvelles aussi dans une contrée extrêmement fertile, et il vit le grand lac Toubori, qui paraît changer d'étendue suivant les époques de l'année. — Au retour de cette expédition, le sultan permit à Vogel de faire une exploration au pays de Mandara, situé aussi au sud du lac Tsad, mais moins loin que les Mousgo. Arrivé à Mora, capitale de ce pays, il se voit saisi violemment et jeté en prison ; car le perfide souverain de Bornou avait envoyé à celui de Mandara un message où il l'engageait à enlever à l'étranger son argent et même la vie. Cependant, grâce à la protection du vizir, qu'il avait guéri d'une ophthalmie, il réussit à sortir de captivité ; il chercha un asile chez le cheik d'Oudyé, au sud-est de Kouka. Là il apprit qu'une contre-révolution avait renversé Abd-er-Rahman et remis Omar sur le trône. Il retourna alors à Kouka, où il fut parfaitement accueilli par le souverain restauré. — Il entreprit, au commencement de décembre, un voyage à Zinder, vers les confins occidentaux de l'empire de Bornou. Une délicieuse surprise l'attendait dans ce voyage : il rencontra près de Boundi, dans une vaste forêt, le docteur Barth, qui revenait de son voyage de Tombouctou et que l'on croyait mort depuis deux ans. Ils passèrent deux heures ensemble. Cette intéressante entrevue est décrite longuement dans les *Travels in central Africa* de Barth (t. 5, p. 381) ; Vogel la mentionna à la hâte dans un billet confié à une caravane qui partait pour Tripoli. On apprit ainsi avec joie en Europe la nouvelle de l'existence du célèbre explorateur, dont on avait annoncé la perte. — Vogel continua sa course vers Zinder ; Barth, son retour vers Kouka. Les deux nouveaux amis se trouvèrent enfin réunis dans cette dernière ville le 29 décembre. Ils passèrent vingt-deux jours ensemble : ce furent certainement les plus agréables de leur séjour en Afrique. — Poussé par le désir de connaître, Vogel repartit de Kouka le 20 janvier 1855 ; il avait l'intention de visiter les grandes villes de Yakoba et de Zaria, dans le pays des Fellatah, cette nation puissante, intelligente et ambitieuse, au teint rougeâtre et nullement nègre, qui domine dans une grande partie du Soudan. Il était accompagné du caporal Macguire et de quatre serviteurs. Church n'était plus avec lui ; il l'avait renvoyé en Europe avec des lettres et des collections. — Vogel s'avança au sud-ouest et arriva à Gombé, capitale du pays de Boberou, sur la Gongola, affluent de la Bénoué, qui est elle-même tributaire du Niger. Il fut bien reçu par le sultan de cette ville ; quatre jours après, il parvenait à Yakoba, capitale du pays de Baoutchi ou Bolobolo. Là, un gouverneur soupçonneux le prend pour un espion et lui signifie l'ordre de s'éloigner ; Vogel va trouver le sultan lui-même, qui était occupé dans le voisinage à combattre des tribus rebelles. Il en est bien reçu ; il l'accompagne dans ses expéditions militaires ; le corps de troupes auquel il se trouve mêlé tombe dans une embuscade : une grêle de flèches empoisonnées siffle autour de lui ; ses compagnons de combat prennent la fuite ; il reste seul et court le plus grand danger ; mais, par bonheur, une balle lancée par lui étend mort un des ennemis : les autres s'enfuient, et il reste maître du champ de bataille ; en récompense de cet exploit, il reçut du souverain un mouton gras. — Le sultan ne voulait plus laisser s'éloigner un hôte si précieux : Vogel fut obligé de partir en secret, atteint d'une grande dyssenterie ; il trouva, à Yakoba, Macguire, très-malade aussi. On s'éloigna au plus vite de ce pays, qui est fort malsain, quoique très-élevé. Notre infatigable voyageur tente alors, malgré sa santé affaiblie, une tournée considérable vers le sud : il veut voir la grande rivière Bénoué ou Tchadda, et il arrive sur ses bords en avril 1855 ; il la traverse en un point que le steamer anglais *la Pleiad*, dans sa mémorable reconnaissance de 1854, avait atteint six mois auparavant. Il séjourna un mois à Tindang, auprès du sultan du pays d'Hamarroua ; il était là tout près du grand royaume d'Adamaoua, qu'il désirait visiter ; mais l'état d'hostilité des populations intermédiaires l'empêcha d'exécuter ce projet. Il revint à Gombé par le territoire des Yem-Yem et des Tangal, populations très-sauvages et cannibales, sur lesquelles les Soudaniens de l'ouest débitent les contes les plus fantastiques, comme ceux qui, dans le Soudan oriental, ont cours sur les Nyam-Nyam. Dans ce retour pénible, exécuté à l'époque des pluies, il perdit presque toutes ses bêtes de somme. Il n'en projette pas moins une lointaine excursion à l'ouest, jusqu'à Zaria. Il laisse ses bagages à Gombé, sous la garde de Macguire ; il revoit Yakoba, franchit le Yeou vers sa source, et, après d'énormes difficultés qu'opposent à sa marche les inondations, il arrive à Zaria, appelée aussi Salia, Sansan ou Zegzeg, la plus grande ville qu'il eût encore vue dans l'intérieur de l'Afrique. Il revint à Yakoba, alla de nouveau à Tindang, où l'appelait le sultan d'Hamarroua, qui lui fit l'accueil le plus gracieux et qui voulut lui offrir un présent de dix mille cauris, avec un magnifique vêtement. Il se rend encore une fois à Yakoba et veut gagner la Bénoué par une route plus occidentale, dans la direction de la grande cité d'Oukari ; mais d'immenses inonda-

tions l'empêchèrent d'aller jusqu'à cette ville. Il atteignit seulement la rivière et demeura quelque temps chez les Rôna, peuplade en quelque sorte amphibie, dont les cabanes de paille sont disséminées au milieu des marais de la Bénoué; il se plut à chasser avec eux l'ajouh, espèce de lamantin qu'il a le premier fait connaître et qu'on nomme désormais *Manatus Vogelii*. — Reprenant la route de Yakoba et de Gombé, il rentra enfin, le 1er décembre, à Kouka, où Macguire, par ses ordres, l'avait précédé de plusieurs mois. — A peine a-t-il mis en ordre ses collections et ses nombreux documents, fruit de sa longue et laborieuse excursion dans le Soudan occidental, qu'il se dispose à explorer aussi le Soudan oriental. Il fait part de ses nouveaux plans dans une lettre à lord Clarendon, datée du 4 décembre 1855 et la dernière qu'on ait reçue de lui. Il annonce qu'il va partir pour le Fittri et se rendre à Ouara, capitale du Ouadây. Il partit, en effet, pour ce nouveau voyage le 1er janvier 1856, laissant Macguire à Kouka. Mais dès ce moment l'incertitude a régné sur son sort. On apprit seulement d'une manière vague qu'il s'était rendu au Ouadây par le Fittri, Yao et la vallée du Bat-ha. Un long silence s'était fait sur lui, lorsqu'au commencement de 1857, le bruit se répandit à Bornou et, de là, en Europe, par une lettre de Macguire, que Vogel avait été tué par ordre du sultan du Ouadây, Mohammed-Chérif, en représailles de la confiscation opérée sur les marchandises venant de ses Etats par l'agent anglais de Tripoli. La fatale nouvelle fut aussi annoncée au Caire par Sidi-Mohammed-el-Chinguéti, envoyé du sultan de Darfour; mais on lui attribuait une autre cause : on disait qu'Abd-ul-Ouahad (nom arabe pris par Vogel), s'étant dirigé, dans une de ses excursions aux environs de Ouara, vers une montagne sacrée dont l'accès était interdit, aurait été, par ce fait, arrêté, conduit devant le prince et immédiatement mis à mort. Suivant des renseignements obtenus au Kordofan par M. Werner Munzinger, le vizir et favori du sultan, Djerma, homme avare et insatiable, aurait donné une hospitalité bienveillante en apparence à Vogel, dans l'intention perfide de s'emparer de son cheval et de ses bagages, et, suivi d'une troupe de soldats, il l'aurait surpris et massacré au milieu de la nuit, six ou sept jours après son arrivée à Béché, l'une des deux capitales du pays. — Cependant les plus authentiques détails paraissent être ceux que le consul général Hermann recueillit en 1863, à Tripoli, d'un nommé Mohammed-ben-Sliman, se disant un des quatre serviteurs qui accompagnaient Vogel quand il partit pour le Ouadây. Cet homme rapporte que son maître, arrivé à Ouara vers la fin de janvier, fut reçu par le sultan d'une façon très-amicale et logé dans la maison d'un haut fonctionnaire, l'hagid (caïd) Kheïghama (Djerma?). Mais bientôt le prince, excité par des insinuations malveillantes, regarda d'un mauvais œil le voyageur, qui, écrivant le jour et passant les nuits à observer les astres, lui semblait s'occuper de sortiléges, et qui lui était d'ailleurs suspect comme venant de Bornou, Etat ennemi. Mohammed-ben-Sliman affirme que Vogel n'était point monté sur la montagne regardée comme un lieu sacré; qu'il en demanda, il est vrai, l'autorisation, mais qu'il ne transgressa pas la défense qu'on lui fit d'y aller. Quinze jours après l'arrivée du docteur à Ouara, le sultan le manda subitement, ajoute le même informateur, et lui ordonna de quitter sur-le-champ le pays. Vogel rentrait pour faire ses préparatifs de départ, quand un serviteur du prince lui apporta l'ordre de ne pas, au contraire, sortir de sa maison. Il prit alors la résolution d'aller lui-même trouver le sultan et partit avec un revolver à sa ceinture. Mohammed essaya de l'en dissuader. Tous deux parurent donc devant le sultan, qui commanda de faire venir les trois autres serviteurs du voyageur et qui alors dit au vizir : « Il faut « tuer ces chrétiens. » Le ministre voulut résister à cette intimation, mais vainement. On leur lia à tous les cinq les mains derrière le dos. Le docteur, percé de coups de lance, tomba sur le sol en poussant un long soupir, et on lui coupa la tête. Trois de ses domestiques suivirent le même sort, et le quatrième, Mohammed, l'auteur de ce récit, n'y aurait pas échappé non plus, s'il ne se fût dégagé de ses liens et n'eût paré les coups de sabre avec son bras, et si l'un des fonctionnaires présents n'eût demandé grâce pour lui. Il fut vendu comme esclave, s'échappa, revint au Bornou et put gagner Tripoli avec une caravane, dans l'intention de faire connaître ce qu'il savait sur Vogel. — Tout ce récit porte le caractère de la vérité, et Mohammed dépeignit la physionomie, le costume et tout l'aspect de Vogel, de manière à le faire reconnaître parfaitement; il nota même, relativement au voyage du docteur à Yakoba et à d'autres villes où il l'avait accompagné, dit-il, différentes circonstances qui ne permettent pas de révoquer en doute sa sincérité. — Une autre information vient concorder avec celle-là : un nommé Edressi, parent du sultan de Ouadây, qui avait fui pour échapper à la coutume barbare d'après laquelle les proches du souverain régnant sont mis à mort ou condamnés à avoir les yeux crevés, a rapporté au consul général anglais que le seul coupable dans le meurtre de Vogel serait le sultan, tandis que son ministre en est tout à fait innocent, et il a ajouté que le prince, après le massacre, aurait voulu faire brûler tous les objets qui avaient appartenu au voyageur, mais que le ministre avait refusé de s'en charger. — Tout se réunit donc pour nous faire voir que Vogel a dû périr d'une mort violente en 1856, et il est probable que les papiers qu'il avait au Ouadây sont anéantis aussi. Ceux qu'il avait laissés à Mac-

guire sont également perdus ; car ce militaire, après avoir appris la fatale nouvelle du Ouadây, partit avec les notes si nombreuses et si précieuses de son chef, et fut assassiné dans le Sahara, sur la route du Fezzan, par des pillards, qui ont dû enlever ou détruire tout ce qu'il emportait. — Pour dévoiler la destinée de Vogel, de louables efforts ont été tentés : il s'est formé, dans ce but, à Gotha, un comité qui confia d'abord la direction de l'expédition au baron de Heuglin, puis à M. Werner Munzinger; cette expédition ne put s'avancer plus loin que le Kordofan, à cause du refus que fit le sultan de Darfour de laisser traverser ses Etats. D'un autre côté, M. de Beurmann, mû par le même désir, partit de Tripoli, gagna le Soudan, pénétra dans le Bornou, et il marchait dans la direction du Ouadây, quand il fut assassiné au commencement de 1863. Auparavant était mort au Caire M. Richard de Neimans, qui se préparait à aller à la recherche de son infortuné compatriote ou du moins de ses papiers ; c'est aussi principalement cette recherche qu'avait en vue le docteur Cuny dans son voyage au Darfour, où il a péri en 1858. — Vogel était d'une stature peu élevée; il avait une physionomie ouverte, les yeux bleus, les cheveux blonds. Doué d'un excellent esprit d'observation, il possédait au plus haut degré le talent de rendre accessibles, agréables même, à la masse du public les sujets scientifiques. Il avait une bonne humeur constante et une confiance imperturbable en son étoile, confiance qui allait jusqu'à la témérité et qui fut sans doute la cause de sa mort. On a remarqué qu'il aimait la parure et les broderies, comme la plupart des étudiants allemands. — Malgré le peu d'années qu'il a vécu, les services qu'il a rendus à la science, et particulièrement à la géographie de l'Afrique, sont nombreux et bien précieux, et cependant c'est par ses lettres seulement que nous connaissons le fruit de ses voyages. Que serait-ce si nous possédions son journal lui-même ! — On peut consulter sur ce remarquable voyageur les ouvrages suivants : *Voyages d'Ed. Vogel dans l'Afrique centrale*, par H. Wagner (en allemand) ; — *Remarques et lettres de Vogel et sur Vogel*, par Elise Polko (en allemand) ; — *Bulletin de la société de géographie*, plusieurs articles (particulièrement celui de Ch. Grad, août-septembre 1862) ; — *Nouvelles Annales des voyages*, de V.-A. Malte-Brun (particulièrement octobre 1858 et juin 1863) ; — *Journal de géographie*, des docteurs Neumann et Koner (en allemand) ; — *Communications géographiques*, du docteur A. Petermann (en allemand) ; — *Actes de la société royale géographique* (en anglais) ; — *Progrès de l'expédition de l'Afrique centrale*, par A. Petermann (en anglais). E. C—T—T.

VOGEL (CHARLES), médecin allemand, naquit à Dessau, le 21 avril 1798. Il fut chirurgien militaire en 1815 ; puis il alla étudier la médecine ordinaire à Halle. A l'issue de ses cours, il vint pratiquer à Liegnitz. En 1826, il fut attaché au service médical de la cour de Weimar, où il fut en grande faveur. Un biographe médical, Collisen, raconte que le grand-duc fit don à Vogel d'une magnifique tabatière d'or pour avoir guéri la grande-duchesse douairière. Vogel mourut en 1837. Il a laissé : 1° *Dissertatio inauguralis de pancreatis notologia generali*, Halle, 1819, grand in-8° ; 2° *Essai d'une nouvelle exposition de la médecine pratique*, Berlin, 1830, in-8° ; 3° *Principes de médecine pratique*, Iéna, 1832, in-8° ; 4° *Mémoire de médecine pratique*, Liegnitz, 1821-1826, et Berlin, 1828, avec supplément ; 5° la *Dernière maladie de Gœthe*, dans le *Journal de médecine* de Hufeland. Charles Vogel a écrit dans plusieurs autres recueils spéciaux, parmi lesquels le *Répertoire médical* de Ruft et de Casper, et la *Feuille médicale hebdomadaire* de ce dernier, etc. — VOGEL (Auguste-Frédéric), publiciste allemand, mort à Dresde le 20 juin 1850. Il fut docteur en philosophie et professeur à Plauen. On a de lui un ouvrage assez curieux sous ce titre : *Des préjugés funestes de la jeunesse studieuse*, 1843. Z.

VOGELWEIDE (WALTHER DE), l'un des six minnesingers qui, en 1206, prirent part au combat poétique livré dans le château de Wartbourg, en présence du landgrave de Thuringe et de sa famille, naquit à Vogelweide, château que ses ancêtres possédaient en Thurgovie (Suisse). Dans sa jeunesse, il se rendit près du margrave d'Autriche, et s'étant fait connaître par ses chants poétiques, il passa sa vie en allant d'une cour à l'autre. Mécontent de Philippe, roi des Romains, il s'attacha à son compétiteur Othon, margrave de Saxe. Il se trouvait à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, qui avait embrassé le parti d'Othon, lorsque ce prince fut défait par Philippe, près duquel Vogelweide intervint pour le réconcilier avec son bienfaiteur Frédéric II. Celui-ci étant parvenu à l'empire, Vogelweide fut en grande faveur auprès de lui. Cependant il revint trouver Léopold, margrave d'Autriche, qui, ainsi que le prince Frédéric son fils, le combla de bontés et de présents. La cour de Vienne était alors l'école de la politesse et le séjour des muses. Mais après la mort de Léopold, Frédéric, son successeur, s'étant abandonné à la fougue de ses passions, les poëtes abandonnèrent sa cour. Walther de Vogelweide alla trouver Ulrich, duc de Carinthie, qui se réjouit d'avoir près de lui un minnesinger d'une si haute réputation. De là Walther alla visiter Paris, Constantinople et la terre sainte. Si le poëme qu'il est réputé avoir composé en l'honneur de Dietrich, comte de Catzenelnbogen, est effectivement de lui, il aurait encore vécu en 1250, ce qui est difficile à supposer, puisqu'en 1206 il fut un des premiers tenants au combat poétique de Wartbourg. Il est certain qu'il revint mourir

dans son château de Vogelweide. Ami de Henri, landgrave de Meissen, il loua ce prince, qui se faisait gloire de s'associer aux minnesingers et qui composa plusieurs chants en l'honneur de Walther. Celui-ci avait connu à Vienne Videler (*voy.* ce nom) ou Reinmar l'aîné, avec lequel il fut très-lié et dont il pleura la mort dans une touchante complainte. Les poésies de Vogelweide ont une certaine élévation, qui annonce l'homme accoutumé à vivre près des grands. Les louanges, quand il leur en donne, sont distribuées avec mesure et délicatesse. Ses complaintes sont touchantes, et ses chants ramènent souvent la pensée à sa patrie, qu'il paraît avoir aimée sincèrement. Ses poésies, qui sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican, dans celles de Paris, d'Iéna et de Weingarten, ont été publiées par Manessen, dans son *Recueil* (Zurich, 1758), d'après le manuscrit de la bibliothèque de Paris, et par Muller, dans sa *Collection*, Berlin, 1784. Gleim a publié : *Poésies imitées d'après Walther de Vogelweide*, Berlin, 1779, in-8°, avec la vie de Walther. Il a paru, en 1822, à la librairie de Cotta (Stuttgard et Tubingen), une dissertation où L. Uhland examine, d'après les écrits de Vogelweide, les différentes circonstances de la vie de ce poëte et les rapports qu'il a eus avec les événements de son époque. Cette production intéressante lie la biographie de Vogelweide et la publication de ses chants poétiques avec l'histoire contemporaine de l'Europe. Les poésies de ce minnesinger figurent dans divers recueils; Lachmann en a donné deux éditions spéciales à Berlin, en 1827 et en 1843; Simrock les a traduites et publiées avec ses notes et celles de Wackernagel, Berlin, 1833, in-8°. G—Y.

VOGHT (GASPARD, baron DE), philanthrope hambourgeois, naquit le 17 novembre 1752 à Hambourg; son père était négociant et occupait un rang distingué. A dix-sept ans, le jeune Gaspard dut entrer au comptoir, mais ce travail lui plaisait peu; il voulait voir le monde, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint de son père la permission de voyager. Il parcourut l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie; rentré dans sa ville natale, il ressentit moins d'éloignement pour le commerce, et après la mort de son père, survenue en 1781, il dirigea la maison avec une prudente habileté. L'idée d'être utile dominait dans toute sa conduite. Il fonda en 1785, avec le concours d'autres personnes bienfaisantes, un établissement destiné à assister des indigents sans travail; des écoles industrielles, des distributions de soupes à la Rumfort, des écoles du dimanche lui durent aussi leur existence. Il entreprit en 1793, dans la Grande-Bretagne, un voyage qui dura deux ans; ils furent employés à étudier la situation de l'agriculture, de l'industrie et des établissements de charité. Après son retour, il écrivit un *Exposé des opérations des institutions charitables de Hambourg, de* 1788 *à* 1793, et il continua avec un nouveau zèle ses efforts pour combattre le paupérisme. L'empereur François II l'invita en 1801 à venir à Vienne, afin de surveiller l'organisation des établissements de charité; et ce fut alors que Voght fut créé baron de l'empire germanique. En 1807 il reçut également, du gouvernement français, la mission d'examiner les maisons de secours de Paris et de quelques autres grandes villes, et on lui demanda des projets pour l'amélioration de ces institutions. Il s'occupait aussi du sort des prisonniers, et il créa auprès de Hambourg une grande exploitation agricole à Flottbeck, misérable hameau qui devint bientôt une bourgade importante. La guerre dont l'Allemagne fut le théâtre en 1813 bouleversa ce qu'il avait organisé; mais, lorsque la paix fut revenue, il poursuivit son œuvre avec une nouvelle énergie, et il obtint d'importants succès. En 1831, la vieillesse le fit renoncer à la direction active de l'établissement de Flottbeck; il mourut le 20 mars 1839 dans un âge fort avancé. Parmi ses divers écrits, tous consacrés à des sujets utiles, nous citerons : *Recueil de mémoires sur l'agriculture*, t. 1er (et unique), Hambourg, 1825; *Exposé de l'agriculture raisonnée pratiquée à Flottbeck*, 1829; *Documents pour servir à l'histoire des établissements charitables de Hambourg*, 1838. Z.

VOGLER (VALENTIN-HENRI), fils d'un professeur de médecine à l'université d'Helmstaedt, naquit dans cette ville en 1622, fit ses premières études sous la direction de son père, pratiqua la médecine à Francfort-sur-le-Mein, à Oppenheim, et devint, en 1652, professeur dans sa ville natale, où il mourut en 1677. Ses ouvrages sont : 1° *Dissertatio de chyli generatione*, Helmstaedt, 1656, in-4°; 2° *Diæteticorum commentarius, cum disputatione de vi imaginationis in pestilentia producenda*, Helmstaedt, 1667, in-4°; 3° *De naturali in bonarum doctrinarum studio propensione, delectu, ingeniorum, studiorum hodiernorum, corruptelis, earumque causis, dissertationes quinque*, 1672, in-4°; 4° *Physiologia historiæ passionis Jesu Christi, nempe de angore, sudore, spinea corona, vino myrrha condito et aceto felleo, itemque de solis obscuratione, siti, hyssopo, aceto, clamore, repentina morte, terræ motu, humoribus ex latere fluentibus et conditura corporis*, Helmstaedt, 1673, in-4°. Vogler fait preuve, dans cet ouvrage, de plus de piété que de savoir, et il serait difficile d'y trouver aujourd'hui quelque chose d'utile pour la science. 5° *De valetudine hominis cognoscenda liber*, Helmstaedt, 1674, in-4°; 6° *De rebus naturalibus et medicis quarum in Scripturis sacris fit mentio, commentarius*, Helmstaedt, 1682, in-4°; 7° *Universalis introductio in notitiam cujusque generis bonorum scriptorum*. Cet ouvrage, laissé imparfait par l'auteur, fut publié en 1691 et 1700, Helmstaedt, in-4°, avec des remarques et des additions de Meibomius. — VOGLER (Jean-Philippe), né à Darmstadt en 1746, fut médecin du prince de Nassau, et pratiqua la médecine à Weilbourg,

où il mourut en 1802. On a de lui divers écrits, en latin et en allemand, sur la médecine et la botanique, qu'il fit imprimer à Wetzlar et à Marbourg. Z.

VOGLER (GEORGE-JOSEPH), compositeur allemand, né le 15 juin 1749, était fils d'un luthier de Wurzbourg; il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour la musique, et après avoir fait chez les jésuites ses études littéraires, il se rendit à Manheim, où il fut l'objet de la protection de l'électeur palatin; il obtint une pension pour aller en Italie étudier sous la direction des maîtres les plus habiles. A Rome, il reçut les ordres ecclésiastiques. De retour à Manheim, après une absence de trois ans, il fut nommé chapelain de la cour, et en 1779 il suivit à Munich l'électeur palatin qui venait d'obtenir, par droit d'héritage, la souveraineté de la Bavière; il fit jouer en 1781 un opéra. *Albert III*, qui n'eut point de succès; en 1783 il était à Paris et il donna à la comédie italienne un autre opéra, la *Kermesse*, dont la chute fut complète. Il fit ensuite un voyage dans le Levant. En 1786 il devint maître de chapelle du roi de Suède, mais quelque temps après on le trouve parcourant les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne, et faisant entendre l'*orchestrion*, orgue portatif qu'il avait inventé. On le voit ensuite mener, pendant bien des années, une vie errante, courant de Hambourg à Vienne, de Francfort à Prague, séjournant quelque temps à Berlin et à Munich; en 1807 il se fixa pendant plusieurs années à Darmstadt, avec le titre de maître de chapelle du grand-duc; il ouvrit une école de composition et il eut, entre autres élèves, Weber et Meyerbeer. Il mourut le 6 mai 1814. Ses ouvrages, dont on trouvera l'énumération dans la *Biographie des musiciens*, par M. Fétis, sont fort nombreux. On distingue d'abord quatorze productions pour le théâtre; aucune n'a obtenu un véritable succès, et il n'en a été publié que deux : *Hermann de Una*, représenté à Copenhague en 1800, et *Samori*, joué à Vienne en 1804. Vogler a écrit pour l'église une trentaine de morceaux, et il a composé aussi bien des sonates, des quatuor, des préludes. Il se fit surtout connaître par une nouvelle théorie de l'harmonie qui eut du succès en Allemagne, mais dont les défauts ont été vivement relevés. Il publia une quinzaine d'ouvrages destinés à exposer son système, à en montrer les applications, à le défendre contre ses critiques. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits aujourd'hui oubliés : *Science de la musique et de la composition*, Manhein, 1776, in-8°; — *Ecole de musique du Palatinat*, 1778; — *Manuel de la science de l'harmonie*, 1802, in-8°. Z.

VOGLI (JEAN-HYACINTHE), médecin, né à Bologne le 20 avril 1697, suivit les cours de médecine à l'université de cette ville, puis à Florence, où il fut attaché quelque temps à l'hôpital Ste-Marie. Il parcourut ensuite la Marche d'Ancône et l'Ombrie, pour y perfectionner ses connaissances, et revint se fixer dans sa patrie, où il se fit connaître par des recherches sur la génération, dont on s'occupait alors beaucoup en Italie, tant sur les animaux ovipares que sur les vivipares. Le résultat de ses expériences, ainsi que les idées qu'il s'était formées sur la manière dont s'exécute cette fonction, sont l'objet d'une dissertation intitulée *De anthropogenia dissertatio anatomico-physica*, Bologne, 1718, in-4°. Peu de temps après, Vogli en publia une autre sur le fluide nerveux : *Fluidi nervei historia*, Bologne, 1720. Il y prétend, à tort, que le principe d'action du système nerveux est un fluide de même nature que l'air, fourni par les membranes du cerveau, et que cet organe est étranger à sa production. A la fin de l'ouvrage on trouve quelques observations dont une seule appartient en propre à l'auteur : elle concerne un fœtus sans tête (*Voy.* Portal, *Histoire de l'anatomie*, t. 4, p. 528). Ces écrits acquirent à Vogli, à peine à la fleur de l'âge, une réputation étendue. On l'admit en qualité d'agrégé au nombre des professeurs d'anatomie de l'université de Bologne, et il fut chargé de donner une notice des membres de cette université, ainsi que de leurs travaux. Vogli s'acquitta avec distinction de ce travail, et il le publia en italien, sous le titre de *Tablettes chronologiques de l'histoire des hommes qui ont honoré l'université de Bologne par leurs talents ou par leurs emplois*, Bologne, 1726, in-4°. Cet ouvrage contient l'histoire de l'académie de Bologne pendant le 17e siècle et les vingt-cinq premières années du 18e. Il valut à Vogli sa réception à l'institut de Bologne. On sait qu'il avait composé un cours entier de médecine, qui devait former 3 volumes in-4°, et qu'il préparait un nouveau traité de la génération de l'homme et des animaux vivipares; mais ces deux ouvrages n'ont pas été publiés. Vogli mourut à Bologne le 23 juin 1762. N—HE.

VOGORIDÈS (STEFANAKI), homme politique, attaché à la Turquie, né à Constantinople vers 1775, appartenait à une influente famille fanariote établie dans cette ville. En 1810, il se rendit en Moldavie, et de 1812 à 1819, il fut préfet à Galatz sous le prince Callimaki, hospodar de Moldavie. Il marqua son administration par un acte honorable. C'était pendant les années de disette de 1816 et 1817. Il n'eut rien de plus pressé que d'expédier sur le Danube les blés de la Moldavie destinés à l'Europe méridionale, où le fléau sévissait surtout. En même temps Vogoridès obtenait cet autre résultat, qu'il ouvrait au commerce de Galatz un débouché considérable. En 1821, il remplaça le caïmacan, Michel Soutzo, que le gouvernement turc venait de déposer, mais il dut quitter ces fonctions dès 1822; il revint à Constantinople, et il sut se concilier la bienveillance du divan, quoique à cette époque les Grecs fussent très-mal vus du gouvernement

turc. Pendant la guerre de 1828 à 1829 il donna les conseils les plus sages. Il fut un des négociateurs de la paix d'Andrinople. Ayant marié sa fille à Michel Stourza, hospodar de Valachie, il représenta cette principauté. En 1835, il fut nommé gouverneur de Samos, devenue principauté indépendante. Il ne s'y rendit point, et il envoya pour le représenter des caïmacans ou délégués qui furent changés si souvent qu'on en compta jusqu'à quinze en autant d'années. La rapacité de ces agents subalternes souleva les plus vives inimitiés, et en 1849 un mouvement populaire éclata; le fondé de pouvoirs du prince fut expulsé, ainsi que ses satellites; la Porte prit son parti de cet incident; elle conféra au prince Callimaki la principauté de Samos, et pour donner à Vogoridès quelque dédommagement, elle lui accorda le titre honorifique de prince de Valachie. Ce n'était d'ailleurs qu'un titre vain accordé à une ambition sénile. Vogoridès mourut le 13 août 1859, plus qu'octogénaire; il était regardé comme dévoué à la politique britannique, et il avait joué dans les intrigues diplomatiques, dont l'écheveau si brouillé est à Constantinople, un rôle actif mais mystérieux, dont l'histoire ne sera peut-être jamais éclaircie. — Son fils, *Nicolas* VOGORIDÈS KANAKI, naquit en 1821 à Jassy. En 1846, il devint le gendre du grand logothète Kanaki, qui n'avait point de fils, et il joignit à son nom celui de son beau-père. A la fin de 1856, Théodore Balche fut nommé caïmacan de Moldavie, et Vogoridès fut chargé de l'administration des finances de la principauté. Trois mois après, il succéda au caïmacan enlevé par une maladie rapide. C'était au moment où de graves questions, qui préoccupaient les grandes puissances européennes, étaient en jeu au sujet de la destinée des deux principautés Moldo-Valaques. Il s'agissait de savoir si à leur séparation, à leur état de dépendance à l'égard de la Porte, on substituerait une fusion et une administration qui arrêteraient les abus de tout genre enracinés depuis des siècles. Vogoridès montra beaucoup de zèle contre l'union, il persécuta les partisans de la fusion, et il employa toutes les mesures violentes et arbitraires dont l'administration en Turquie a depuis longtemps l'habitude. La commission européenne, chargée de travailler à la réorganisation de la Moldo-Valachie, reçut de nombreuses réclamations contre la conduite du caïmacan; mais il servait la politique de l'Autriche et de l'Angleterre, désireuses de voir les deux provinces rester séparées, et l'influence de ces deux cours auprès de la Porte le maintint au pouvoir. Il donna même à l'Autriche des sujets de satisfaction assez vifs pour que cette puissance lui envoyât la grand'croix de l'ordre de la Couronne de fer. La réunion des deux principautés enleva le pouvoir à Nicolas Vogoridès; il retourna à Constantinople, et il s'y livrait sans doute à des manœuvres tendant à le faire reparaître sur la scène politique, lorsque la mort l'enleva en 1863 dans un âge encore peu avancé. Z et R—LD.

VOIGT (GODEFROI), théologien et physicien, né à Dolitsch (Delitium) dans la Misnie, au mois d'avril 1644, était fils d'un négociant qui ne négligea rien pour lui procurer les avantages d'une éducation solide. Ses études furent brillantes; il les termina par des thèses qu'il soutint avec succès à l'Académie d'Altenbourg. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsque, sur la recommandation de ses amis, il fut nommé par le duc de Mecklenbourg recteur de l'école de Gustrow, emploi qu'il remplit de la manière la plus distinguée. En 1778, il prit ses degrés dans la faculté de théologie; et peu de temps après il accepta la place de recteur du gymnase St-Jean de Hambourg. Des infirmités précoces, résultat d'une application trop soutenue, l'obligèrent bientôt de donner sa démission, et il mourut le 7 juillet 1682, à l'âge de 48 ans. Rodolphe Capelle prononça son oraison funèbre. Les ouvrages qu'il a laissés attestent une lecture immense et la variété de ses connaissances. On doit se borner à citer ici les principaux : 1° *Curiositates physicæ*, etc., Gustrow, 1668, in-8°; Leipsick, 1698, in-12. L'auteur y traite moins en physicien qu'en érudit de la palingénésie ou résurrection des animaux et des plantes; du chant du cygne; de la reproduction des vipères et de la nourriture du caméléon. Ces différents objets sont la matière d'autant de chapitres particuliers. 2° *Dissertatio physica contra nivis albedinem*, ibid., 1609, in-8°; 3° *Deliciæ physicæ*, etc., Rostock, 1671, in-8°; cet ouvrage peut être regardé comme la suite des *Curiosités physiques*. Dans le premier chapitre, Voigt cherche à donner une explication plausible d'un fait rapporté par divers historiens, savoir : qu'on a vu le cadavre d'un homme assassiné s'agiter, et les blessures jeter du sang, lorsqu'il était placé devant le meurtrier. Peut-être au lieu d'expliquer un fait de cette nature aurait-il mieux valu le nier; mais il paraît que Voigt avait un goût décidé pour les choses singulières. Dans les chapitres suivants, il traite des larmes du crocodile; des petits de l'ours; de l'attrait (*amor*) que la brebis est supposée ressentir pour le loup; des poissons volants pétrifiés; de la réunion des sorciers au sabbat. 4° *Vita Constantini Magni disputatione historica descripta*, ibid., 1675, in-4°; 5° *Antiquitates Græcorum nondum christianorum ecclesiasticæ ex scriptoribus vetustissimis erutæ*, ibid., 1678, in-4°; 6° *Latinitatis corruptæ atque incorruptæ indices*, Hambourg, 1686, in-8°, ouvrage posthume, réimprimé à Marbourg en 1694, et à Osnabruck, 1715, même format; 7° *Thyriasteriologia sive de altaribus veterum christianorum liber posthumus*, Hambourg, 1709, in-8°. Jean-Alb. Fabricius fut l'éditeur de cet ouvrage; il y joignit un spécimen du Trésor des antiquités hé-

braïques et ecclésiastiques, qu'il se proposait de publier, pour le joindre au *Trésor des antiquités grecques et romaines* de Grævius et de Gronovius (*voy.* ces noms). Le vœu de Fabricius n'a été rempli que plus de trente ans après par Blaise Ugolini (*voy.* ce nom). L'ouvrage de Voigt est précédé de sa vie et de la liste de ses ouvrages. Parmi ceux qui sont restés manuscrits, on distingue un *Lexique* des antiquités romaines; un traité de logique et des mélanges de philosophie et de physique. W—s.

VOIGT ou VOGT (JEAN), savant très-distingué en Allemagne, naquit à Beverstaedt le 5 août 1695, et mourut le 28 août 1765 à Brême, où il était ministre protestant. Parmi ses nombreux écrits on remarque : 1° *De patria Constantini Magni*, Wittemberg, 1716, in-4°; 2° *Historia litteraria Constantini Magni*, Hambourg, 1720, in-8°; 3° *Histoire de la réformation de l'Eglise de Hornebourg* (allemand), Stade, 1725, in-fol.; 4° *Bibliotheca hæresiologica*, Hambourg, 1723 et 1729, 2 vol. in-8°; 5° *Catalogus historico-criticus librorum rariorum*, Hambourg, 1732, in-8°. Cet ouvrage, qui est fort estimé, a eu jusqu'en 1793 cinq éditions. 6° *Monumenta inedita*, Brême, 1740 et 1752, 2 vol. in-8°. Cet écrit est relatif aux antiquités et à l'histoire de la ville de Brême. On trouve les titres des diverses productions de Voigt dans Hirsching et autres biographes allemands. G—Y.

VOIGT (JEAN-CHRÉTIEN), médecin allemand, né le 22 novembre 1725, fit ses études à Leipsick, et dut à sa taille élevée le malheur d'être placé, malgré lui, dans le régiment de la garde de l'électeur de Saxe. Il sut mettre à profit cette violence pour s'introduire à la pharmacie de la cour et à l'école militaire. Pendant les campagnes de 1742 à 1745, il se rendit très-utile dans les hôpitaux militaires; mais ayant été blessé à la bataille de Kesselsdorf, il obtint son congé, et se rendit, en 1746, à l'université d'Erlangen, pour terminer ses études en médecine. Il se fit ensuite connaître très-avantageusement dans toute l'Allemagne comme médecin et comme écrivain, et mourut à Culmbach le 28 juin 1810. Voici quelques-uns de ses ouvrages, presque tous en allemand : 1° *Guérison d'une goutte rentrée*, Thurnau, 1756, in-8°; 2° *Circulaire sur la matière de la petite vérole et sur son inoculation*, Kups, 1759, in-8°; 3° *Sur l'électricité et ses effets, expliqués d'après la matière lumineuse*, Kups, 1760, in-8°; 4° *Méthode certaine pour empêcher les difformités que peut produire la petite vérole*, Kups, 1765; 5° *Sur la fièvre épidémique qui, en 1770 et 1771, a ravagé l'Allemagne*, Schwarzach, 1771, in-8°; 6° *Sur les forces de la nature dans les animaux, au moment de la génération, surtout par rapport aux mouches à miel*, Schwarzach, 1778; 7° *Sur les mouches à miel et leurs maladies*, Culmbach, 1797, in-8°. G—Y.

VOIGT (CHRISTIAN-GOTTLOB VON), homme d'État allemand, né en 1743 à Allstaedt, étudia le droit, et après avoir exercé dans sa ville natale, il se rendit à Weimar, où le duc Charles-Auguste, appréciant sa capacité, lui confia des emplois importants, et lui conféra la noblesse. Voigt fut lié intimement avec les écrivains célèbres qui jetèrent tant d'éclat sur la petite cour de Weimar; il fut ami de Gœthe, de Schiller, de Wieland, d'Herder, de Musœus; il rendit d'importants services au développement des arts et des sciences. Il mourut en 1819. — Son fils, qui portait aussi les prénoms de *Cristian-Gottlob*, naquit en 1774, et à l'âge de quinze ans, il se rendit à l'université d'Iéna, où il suivit les cours de jurisprudence; en 1796, il fut nommé assesseur à la direction administrative du grand-duché; deux ans plus tard il fut élevé au rang de conseiller; en 1801, il devint conservateur des archives, et en 1806, conseiller intime. Diverses missions importantes lui furent d'ailleurs confiées; en 1798, le prince le chargea de diriger les études de son fils Charles-Auguste dans les sciences politiques; en 1801 et en 1804, il se rendit à St-Pétersbourg, et il dirigea les négociations relatives à une affaire aussi grave que délicate, le mariage du prince héréditaire avec la grande-duchesse Maria Paulowna. En 1813, il fut par ordre du maréchal Ney arrêté et conduit à la citadelle d'Erfurt, ce qui produisit sur lui une impression telle qu'il mourut le 19 mai de la même année. Z.

VOIGT (JEAN-CHARLES-GUILLAUME), frère et oncle des deux personnages précédents, né en 1752 à Alstaedt, se livra également à l'étude du droit, mais quelques années passées à l'université d'Iéna l'amenèrent à délaisser les Pandectes pour les sciences naturelles; la minéralogie avait surtout des attraits pour lui; il se rendit, en 1776, à l'école des mines de Freiberg, et il fit, avec l'appui du grand-duc de Weimar, des incursions dans diverses régions de l'Allemagne; il consigna les observations qu'il recueillit à cet égard dans deux volumes intitulés *Voyages minéralogiques*, 1781 et 1785. Le prince évêque de Fulde lui confia le soin d'explorer les richesses minérales du pays. Lorsque Werner fit connaître ses vues sur le basalte auquel il attribuait une origine neptunienne, Voigt prit part au débat qui s'éleva à cette occasion et qui mit en émoi tous les minéralogistes. En 1785, il fit paraître les *Trois lettres sur l'étude de la minéralogie*, il les refondit plus tard en leur donnant le titre de *Manuel de minéralogie pratique*, Weimar, 1792. Des tournées scientifiques qu'il exécuta en 1801 lui fournirent les matériaux de deux ouvrages : *Voyages minéralogiques dans les contrées houillères de la Hesse*, et *Histoire de la houille et de la tourbe*, 2 vol. (Weimar, 1802); l'académie de Gœttingue lui décerna un prix justement mérité. Le dernier écrit de Voigt fut l'*Histoire des mines d'Ilmenau*, dont il était l'un des administrateurs. Ce volume fut publié en

1820, et Voigt mourut le 1er janvier de l'année suivante. Z.

VOIGT (Bernard-Frédéric), libraire allemand distingué, était le fils du minéralogiste dont l'article précède; né à Weimar en 1787, il se livra au commerce dans diverses villes, et en 1822, il établit à Ilmenau une imprimerie et un atelier lithographique qui donnèrent quelque importance à cette localité jusqu'alors oubliée. En 1834, il transporta sa maison à Weimar; il la dirigea jusqu'à sa mort, survenue le 17 février 1859; elle subsiste encore. Comme éditeur, Voigt a déployé une activité infatigable; il n'est guère de genre de publication qu'il n'ait abordé, à l'exception de la philologie et de la philosophie; les livres d'un usage habituel, les ouvrages relatifs aux arts et métiers étaient ceux qui attiraient surtout son attention. Parmi les grandes entreprises qu'il aborda courageusement, on peut signaler le *Théâtre des arts et des métiers*, dont il fit paraître 240 volumes et le *Nouveau Nécrologe allemand*, qui fut publié durant trente années consécutives, de 1823 à 1853. Z.

VOIGT (Jean), historien allemand, naquit le 27 août 1786 à Bettenham (Saxe). Son père était médecin, et il désirait que son fils exerçât la même profession, mais celui-ci préféra l'étude de l'histoire et de la philosophie. Il suivit les cours de l'université d'Iéna et, jeune encore, il recherchait les occasions de fouiller dans les archives. A l'âge de vingt-trois ans, il était déjà assez instruit pour entrer dans le corps enseignant; il s'établit à Halle et prit ses grades universitaires en 1812. Trois ans plus tard, il livrait à la publicité un travail important: *Hildebrand, pape sous le nom de Grégoire VII, et son époque* (Berlin, 1815, in-8°), traduit en français par M. l'abbé Jäger avec une introduction et des notes, Paris, 1837, 2 vol. in-8°. Dans ce livre l'énergique pontife est représenté comme un des personnages qui ont le plus influé sur les destinées de l'Europe au moyen âge. En 1817, Voigt fut appelé à Kœnigsberg comme professeur des sciences historiques, et il passa de longues années dans ces paisibles fonctions. Infatigable au travail, il mit au jour des productions importantes qui se succédaient aussi rapidement que pouvaient le permettre l'étendue et la sûreté des recherches auxquelles il se livrait avec le zèle le plus persévérant. On vit paraître successivement l'*Histoire de la ligue lombarde*, 1818; — *De Lacertarum societate*. (La société des Lézards était un ordre de chevalerie qui, fondé dans la Prusse orientale, enleva cette province aux chevaliers teutoniques.) — *Annales ou Chronique de Jean Lindenblatt*, 1824. (Cette chronique, rédigée au 13e siècle et jusqu'alors inédite, jette de la clarté sur des événements peu connus.) — *Histoire de Marienberg*, 1824; — *Histoire de la Prusse depuis l'époque la plus reculée jusqu'à la chute de la domination de l'ordre teutonique*, 1827-1829, 9 vol. in-8°. (C'est le plus important des ouvrages de Voigt; résultat du dépouillement d'une multitude de documents jusqu'alors bien peu explorés, il porte la lumière sur des périodes obscures de l'histoire d'une importante portion de l'Allemagne.) — *Les tribunaux secrets de la Westphalie dans leurs rapports avec la Prusse*. (Cette juridiction mystérieuse à l'égard de laquelle on a fait tant de contes est là retracée telle qu'elle était réellement.) — *Codes diplomatiques prussiens*, 1836-1853, 4 vol. (recueil de documents importants); — *Correspondance des savants les plus célèbres de l'époque de la Réformation avec Albert, duc de Prusse*, 1849, in-8° (fort utile pour l'étude de l'état des esprits à cette époque agitée); — *Manuel de l'histoire de la Prusse jusqu'à l'époque de la Réforme*, 1842-1843, 5 vol. (résumé substantiel et plein de faits); — *Table des noms des fonctionnaires de l'ordre teutonique, des grands maîtres*, etc., 1853. (Cet ordre assez mal connu jusqu'alors, même en Allemagne, possède aujourd'hui, grâce à ce livre, ses annales bien déterminées.) — *Le Margrave Albert Alcibiade de Brandenbourg*, 1852, 2 vol. (biographie qui embrasse bien des points de l'histoire générale de l'Allemagne). Ces ouvrages nombreux montrent quelle était l'activité de Voigt et quelle direction persistante il donna à ses recherches; l'histoire de la Prusse jusqu'au 16e siècle fut le point sur lequel il concentra ses efforts; son exactitude est irréprochable, sa patience à recueillir des documents ne faiblit jamais, mais il ne prétend ni aux vues d'ensemble, ni à donner un vif intérêt à ses récits; il borne son ambition à rassembler des matériaux utiles, à exposer des faits bien constatés. Voigt préparait de nouvelles publications ayant toutes rapport à ses études de prédilection lorsque la mort vint le frapper en 1863. Z.

VOIGT (Jean-Henri), mathématicien allemand, naquit à Gotha en 1751. L'histoire de sa vie est presque tout entière celle de ses travaux. De 1774 à 1789 il professa les mathématiques au gymnase de Gotha, et à partir de 1802, à l'université de sa ville natale. Il mourut le 6 septembre 1823. On a de lui: 1° *Comment. math. exhibens tentamen ex notione distincta et completa lineæ rectæ veritatem axiomatis XI Euclidis demonstrandi*, Iéna, 1789, in-4°; 2° *Principes de mathématiques pures*, Iéna, 1791, in-8°; 3° *Essai d'une nouvelle théorie du feu*, ibid., 1793, in-8°; 4° *Principes fondamentaux des mathématiques appliquées*, ibid., 1794, in-8°; 5° *Manuel d'astronomie populaire*, Weimar, 1799, in-8°; 6° *Théorie générale de la température*, Rudolstadt, 1808; 7° *Développement au sujet de la nature physique des comètes*, ibid., 1808, in-8°; 8° *Introduction à l'histoire des calendriers*, Weimar, 1809; 9° *Développements cosmographiques des principales notions nécessaires à la connaissance du ciel et du globe terrestre*, ibid., 1810, in-8°. Tous ces ouvrages sont en allemand. Voigt a en outre travaillé au *Magasin des nou-*

velles recherches et découvertes en histoire et en physique, t. 4-12, édité par Lichtenberg, Gotha, 1786-1799; au *Magasin de l'état actuel des sciences naturelles*, Iéna, 1797-1806, à la partie astronomique de l'*Almanach de Gotha*, 1792-1794. Enfin Voigt a fait paraître des articles sur les *Comètes* dans le *Magasin des sciences et arts*, publié à Gotha. Z.

VOINESCO (Jean), homme politique et publiciste roumain, naquit à Bucharest vers 1810. Après avoir fait ses études dans une institution dirigée par un Français auquel il dut sans doute ses goûts littéraires, il entra dans la milice roumaine, où il s'éleva bientôt aux grades supérieurs. En 1840, il était major et aide de camp d'Alexandre Ghika. Mais déjà il s'était fait remarquer par des essais de critique publiés dans les journaux. Il fit ensuite paraître la traduction de certaines pièces de Molière. Lorsque le prince Ghika prit les rênes du pouvoir, ce fut Voïnesco qui fit le rapport de la commission chargée d'établir les empiétements de l'Autriche sur le territoire valaque. Il publia ensuite, encore sur l'invitation du prince, le *Tableau historique*, 1842, in-fol., œuvre considérable, traduite de l'allemand. Lorsque Ghika dut abandonner la souveraineté, son ancien aide de camp entra dans la magistrature. En 1843, il fut procureur du divan civil, et en 1846 procureur de la cour de révision. Il usa de son expérience pour présenter au prince Bibesco un projet de réforme judiciaire. En 1848, il fut ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire d'alors. Proscrit ensuite, il chercha un asile à Paris, et y publia, en 1852, un recueil de nouvelles : *les Arabesques*, et en 1855 des poésies intitulées *Doïnas*, traduites d'Alessandri. Voïnesco mourut exilé à la fin de 1855. Z.

VOIROL (Théophile, baron), général français, d'origine suisse, naquit à Tavane (canton de Berne) le 6 septembre 1781. Ce pays étant devenu français en 1795, Voirol, d'abord commis marchand à Bâle, fut enrôlé, quelque temps après, à la place de son frère aîné, dans le bataillon auxiliaire du Mont-Terrible. Sous-lieutenant en l'an 10, il était lieutenant et combattit en cette qualité à Austerlitz. Il fut décoré à Iéna, et fait capitaine sur le champ de bataille de Pultusk. Cette même conduite valeureuse à l'affaire d'Occagna en Espagne lui valut le grade de chef de bataillon. Blessé au combat d'Albiera et tombé au pouvoir des Anglais, il fut échangé par le maréchal Soult contre le lieutenant-colonel de Barbacena, puis nommé major en 1812 et appelé à faire en Russie la mémorable campagne d'alors. Devenu colonel en 1813, il fit en cette qualité la campagne de France. Chargé de la défense de Nogent-sur-Seine, menacé par les troupes alliées, et placé lui-même sous les ordres du général Bourmont, qui, blessé au genou, dut, dans la nuit du 11 février 1814, lui laisser le commandement, Voirol, ayant reçu du duc de Bellune l'ordre d'évacuer la ville, voulut couper à l'ennemi tout moyen de le poursuivre. En conséquence il fit sauter le pont, sous les débris duquel il ensevelit une compagnie russe qui s'y était engagée. Voirol se distingua de même à Bar-sur-Aube (27 février 1814). Présenté à Napoléon de retour à Chaumont, comme le véritable défenseur de Nogent, il fut nommé, à la suite de cette entrevue, général de brigade. Pendant les cent-jours, Voirol prit part à la belle défense de Strasbourg par le général Rapp; il se rendit maître de Mittelhausbergen, où il se maintint vaillamment. Sa nomination au grade de général de brigade par Napoléon n'ayant pas été confirmée, il devint néanmoins maréchal de camp en 1823, après avoir été commandant de la légion des Basses-Pyrénées. Cependant il resta en disponibilité jusqu'en 1828, époque à laquelle il fut appelé au commandement d'une brigade au camp de St-Omer, et le général Bourmont, devenu ministre, le nomma inspecteur général des troupes de la 9e division militaire. En 1831 et 1832, Voirol fit les campagnes de Belgique, et le 9 janvier 1833 il fut élevé au grade de lieutenant général et envoyé à Alger avec le titre de commandant des forces militaires et d'inspecteur général d'infanterie. Il signala son commandement par d'utiles et importantes innovations. Des routes furent pratiquées; on procéda au desséchement des marais de la Maison Carrée et de la Ferme-Modèle. Enfin, c'est sous son administration que furent fondés les premiers établissements militaires autour d'Alger. Remplacé par le général Drouet d'Erlon, Voirol fut appelé au commandement de la 5e division militaire (chef-lieu Strasbourg). Il exerçait ce commandement, lorsque le prince Louis-Napoléon tenta de s'emparer de cette ville. Il y eut peut-être quelque chose d'inexpliqué dans la conduite qu'il tint alors, car quoique fait prisonnier par le prince, et d'abord récompensé par le gouvernement du roi Louis-Philippe, qui lui donna des lettres de grande naturalisation et l'appela à la pairie (31 janvier 1839), il subit ensuite une sorte de disgrâce et fut rappelé de Strasbourg, bien que, témoin au procès de Louis-Napoléon, il eût déclaré « que le prince avait paru anéanti « de son refus de prendre part à l'insurrection ». Mais les faits avaient reçu un autre commentaire, et le préfet du Bas-Rhin avait rejeté sur le général la responsabilité de quelques-uns des événements dont le chef-lieu du département avait été le théâtre. Cependant les événements calmèrent, comme il arrive toujours, ces récriminations; le gouvernement revint sans doute sur l'appréciation des faits, car Voirol fut appelé au commandement de la 6e division militaire, dont Besançon est le chef-lieu. Il y était à la révolution de février; remplacé alors par le général Baraguey-d'Hilliers, il fut, quelques mois après (17 avril) admis à faire valoir ses droits à la re-

traite. Voirol mourut à Besançon, le 15 septembre 1853. R—LD.

VOIS (RENÉ DE), né à Poitiers en 1665, entra dans l'ordre des Carmes, où il prit le nom de Théodoric de St-René, sous lequel il est principalement connu. Après avoir rempli la charge de commissaire apostolique en Angleterre, et celle de commissaire général des carmes en France, il renonça aux dignités monastiques pour se livrer entièrement à l'étude et aux exercices de la vie religieuse jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1728. Nous avons de lui : 1° *Remarques historiques à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse de St-Jean en Grève*, Paris, 1725 et 1727, 2 vol. in-12. Un passage de l'*Histoire des Juifs* de Basnage, où ce savant se moque du miracle en question, fut l'occasion de cet ouvrage. On y trouve des discussions critiques et historiques sur les miracles en général. Les pièces justificatives qui accompagnent ce traité le rendent précieux. 2° *Justification de l'Eglise romaine sur la réordination des Anglais épiscopaux*, Paris, 1728, 2 vol. in-12. L'auteur y réfute la *Dissertation* du P. le Courayer sur les *Ordinations anglicanes*. Son ouvrage est solide et accompagné de pièces originales. T—D.

VOISENON (CLAUDE-HENRI FUSÉE DE) naquit au château de Voisenon, près de Melun, le 8 janvier 1708. Sa naissance et ses inclinations l'appelaient à devenir un brillant officier; mais la faiblesse de sa constitution et le peu de fortune qu'il avait à espérer, comme cadet de famille, engagèrent ses parents à le faire entrer dans les ordres, et il fut un mauvais prêtre. Son genre d'esprit semblait le destiner à exceller dans la littérature légère, mais la facilité précoce de ses succès fit avorter son talent; et il ne fut qu'un poëte médiocre pour avoir été trop tôt un homme à la mode. A l'âge de onze ans, une épître qu'il adressa à Voltaire lui valut cette réponse flatteuse : « Vous aimez les vers, je vous le prédis, « vous en ferez de charmants : soyez mon « élève, et venez me voir. » Dès lors commença entre eux une amitié qui ne se démentit jamais pendant plus d'un demi-siècle. Voisenon avait vingt ans lorsqu'une aventure de société lui inspira l'idée d'un petit acte en vers, intitulé l'*Heureuse ressemblance* (1), et qui fut représenté par les héros mêmes du sujet. Le succès de ce premier essai l'enhardit à briguer les suffrages du public; et il donna, le 14 octobre 1739, au Théâtre-Français, l'*Ecole du monde*, comédie allégorique en trois actes et en vers, qui parut froide et ennuyeuse, ainsi que l'auteur lui-même en convient avec une honorable franchise dans sa préface. Quant au prologue, intitulé l'*Ombre de Molière*, le public l'avait accueilli avec plus de faveur, et Voisenon n'hésita pas à donner, un mois après, sur le même théâtre, un nouvel acte épisodique en vers, intitulé *le Retour de l'ombre de Molière*, dans lequel il faisait ingénieusement la critique de son *Ecole du monde* et de plusieurs autres ouvrages dramatiques. Dans cette critique il se ménageait si peu, que des journalistes trompés entreprirent sa défense, ne sachant pas que c'était de lui-même qu'ils le vengeaient. Malgré le vœu de ses parents, il n'avait pas encore pris le petit collet, lorsqu'une aventure qui semblait devoir l'écarter de cette vocation hâta le moment de son entrée dans les ordres : il eut un duel avec un officier qu'il avait offensé par une plaisanterie, et blessa son adversaire; mais se reconnaissant l'agresseur, il se reprocha si vivement cette action, qu'il prit enfin la résolution de satisfaire sa famille. Une maladie grave dont il fut atteint le confirma dans ces dispositions. Il entra au séminaire, et laissa la lecture d'Horace et de Tibulle pour celle des saints Pères. Comme il ne fallait alors que de la naissance pour faire un chemin rapide dans l'Eglise, Voisenon, à peine ordonné prêtre, devint grand vicaire de M. Henriot, évêque de Boulogne, son parent, qui le chargea de faire ses mandements (1739). Le style épigrammatique du jeune abbé fut censuré avec tant d'amertume dans un écrit anonyme, qu'on en rechercha l'auteur : il fut découvert et mis en prison. Le grand vicaire, qui n'avait aucune part à la détention, lui fit rendre la liberté sur-le-champ. A la mort de son parent, en 1741, le siége lui fut offert, mais il supplia le cardinal de Fleury de faire un autre choix. « Eh ! comment, disait-il, veut-on que je « conduise un diocèse, lorsque j'ai tant de peine à « me conduire moi-même ? » Le cardinal, pour récompenser le désintéressement de Voisenon, lui donna l'abbaye du Jard, qui n'exigeait de lui ni résidence, ni devoirs au-dessus de ses forces. Dès ce moment il se livra sans contrainte à son goût pour le monde et pour les plaisirs. Voltaire l'introduisit dans la société de la marquise du Chastelet, qui conçut pour le jeune abbé un vif attachement. « Madame du Chastelet « n'avait rien de caché pour moi, dit Voisenon « dans ses *Anecdotes littéraires ;* je restais souvent « tête à tête avec elle jusqu'à cinq heures du ma- « tin; et il n'y avait que l'amitié la plus vraie qui « faisait les frais de nos veilles. Elle me disait « quelquefois qu'elle était entièrement détachée « de Voltaire. Je ne répondais rien ; je tirais un « des huit volumes (des Lettres que Voltaire lui « avait écrites), et je lisais quelques lettres ; je « remarquais des yeux humides de larmes ; je « refermais le livre promptement, en lui disant : « Vous n'êtes pas guérie. La dernière année de

(1) Madame de Turpin, éditeur des *Œuvres complètes de Voisenon*, se trompe lorsque, dans sa *Notice* sur cet auteur, elle lui attribue une autre comédie de société, composée dans le même temps, et qui était intitulée la *Tante supposée*. Cette pièce avait pour auteur du Chasel, père de la duchesse de Choiseul-Praslin, et comme Voisenon le dit lui-même dans ses lettres publiées en 1809, avec la Correspondance de Favart, il retoucha simplement cette comédie en 1761, pour être jouée le jour de la Saint-Louis, sur le théâtre de la duchesse de Praslin, qui était alors aux eaux de Cauterets.

« sa vie, je fis la même épreuve, elle les criti-« quait ; je fus convaincu que la cure était faite. « Elle me confia que St-Lambert avait été son mé-« decin » (*voy.* Saint-Lambert). Bientôt elle partit pour la Lorraine, accompagnée de Voltaire ; et ce dernier adressa de Lunéville à Voisenon plusieurs lettres qui donnent à penser que les conférences nocturnes de la marquise avec l'abbé n'avaient pas été tout à fait platoniques : l'une de ces épîtres commençait par ces mots : *Mon cher abbé greluchon* (4 septembre 1749). Loin de s'offenser de ce badinage, Voisenon se faisait un plaisir de communiquer les lettres qu'il recevait de Voltaire, et rien peut-être ne caractérise mieux la dépravation des mœurs à cette époque. Il était un des membres les plus assidus de cette réunion d'aimables épicuriens qui se rassemblaient tantôt chez le comte de Caylus, tantôt chez mademoiselle Quinault-Dufresne, célèbre actrice (*voy.* ce nom). Chacun y payait son écot par quelque ouvrage badin en prose ou en vers ; et le recueil de ces compositions faciles, dont la plupart n'offrent plus aujourd'hui qu'un jargon inintelligible et des allusions dont la trace est perdue, obtint dans le temps une grande vogue, et fut réimprimé même à l'étranger. Les *Bals des Bois* et les *Fêtes roulantes* qui figurent dans ce recueil appartiennent à l'abbé de Voisenon. C'était une critique des fêtes données par la ville de Paris, à l'occasion du premier mariage du Dauphin, fils de Louis XV, avec une infante d'Espagne. Cette production n'est qu'une débauche d'esprit ; l'auteur y emploie le langage des halles, mais il n'avait pas le naturel qui seul fait pardonner ce mauvais genre. Voisenon était aussi très-assidu auprès du duc de la Vallière, qui n'était jamais plus satisfait que lorsque l'aimable abbé faisait de longs séjours dans sa délicieuse résidence de Montrouge. C'est de là que Voltaire, dans son malicieux badinage, n'appelait plus Voisenon que *notre grand aumônier, monsieur l'évêque de Montrouge*. Les succès que Voisenon avait obtenus au théâtre, avant de recevoir la prêtrise, le sollicitaient de rentrer dans cette carrière ; mais l'ancien grand vicaire de Boulogne hésita pendant deux ans. A la fin, mademoiselle Quinault triompha de ses scrupules, et il donna aux Italiens, en 1744, les *Mariages assortis*, comédie en trois actes et en vers, qui eut du succès. Personne n'a plus sévèrement que l'auteur lui-même critiqué l'affectation de style qui règne dans cet ouvrage. Cependant on y remarque des tirades brillantes, et tout un rôle de l'*ancienne comédie où il était permis de rire quelquefois* (Dictionnaire dramatique). Mademoiselle Quinault fournit à Voisenon le sujet de la meilleure de ses pièces, la *Coquette fixée*, en trois actes et en vers, jouée aux Italiens en 1746, et qui eut vingt-trois représentations de suite. On trouve dans cet ouvrage ce qu'on chercherait vainement dans les autres productions dramatiques du même auteur : un plan, des caractères bien tracés, et quelques morceaux supérieurement écrits. On peut juger par là de ce que Voisenon aurait pu être, si son goût exclusif pour les plaisirs lui eût laissé le loisir de méditer ses ouvrages. On a de lui plusieurs autres comédies qui eurent assez de succès, entre autres le *Réveil de Thalie*, la *Jeune Grecque*. Il travailla aussi pour l'Académie royale de musique, et ses opéras de l'*Amour et Psyché*, d'*Hylas et Zélis*, de *Jupiter et Calisto*, mis en musique par Mondonville, furent très-applaudis, et souvent représentés. Il a composé en outre des *Oratorios* pour les concerts spirituels du carême. Les plus connus sont les *Fureurs de Saül* et les *Israélites sur la montagne d'Oreb*. Voltaire, dans une lettre au *très-aimable et très-volage évêque de Montrouge*, lui fait compliment *de ce mandement israélite*. Les oratorios de l'abbé de Voisenon eurent le mérite de reproduire en France le genre respectable des compositions tirées de l'Ecriture ; et sans s'élever à la simplicité majestueuse de son modèle, il eut du moins la sagesse d'éviter dans ces pièces religieuses l'affectation de style qui lui était ordinaire ; mais Favart pousse un peu trop loin la complaisance lorsqu'il proclame l'abbé de Voisenon le digne émule de Métastase (1). On a, dans le temps, attribué à l'auteur de la *Coquette fixée* une grande part dans presque tous les ouvrages de Favart, et l'on a aussi accusé cet abbé libertin d'avoir vécu avec madame Favart dans une intimité scandaleuse : c'est du moins ce qu'attestent les mémoires du temps, et particulièrement la *Correspondance* de Bachaumont, rédigée chez madame Doublet, marraine de Voisenon (*voy.* Doublet). A ce témoignage on peut joindre les lettres mêmes de Voisenon, publiées dans les *Mémoires et Correspondance* de Favart, déjà cités. Rien de plus inconvenant que le ton de ces épîtres adressées par un prêtre à une comédienne. Ce qui surprendra peut-être aujourd'hui, c'est que ces facéties indécentes étaient officiellement communiquées au *bureau* de madame Doublet, sur la recommandation de Voisenon lui-même ; puis, colportées dans les nouvelles à la main, elles faisaient l'entretien de la ville et de la cour. Au reste, la vie que l'abbé menait chez M. et madame Favart a été décrite de la manière la plus naïve dans une chanson qu'on croirait dictée par la méchanceté, si l'on ne savait que ce couple lui-même l'avait composée pour la fête de Voisenon, en 1755 :

Le soir, d'un conte libertin
Il écrit quelques pages ;
Il dit ses heures le matin
Et baise les images.
En attendant que le malin
Le rôtisse ou l'échaude,
Il a le bréviaire à la main,
Et ce Claude est bien Claude.

(1) *Voy.* la *Correspondance littéraire de Favart avec le comte Durazzo* (lettre du 11 mai 1761).

Ces couplets disent encore que Voisenon *rougissait de faire des vers;* mais qu'il en faisait pour vingt auteurs qui, usant de sa complaisance, s'en venaient *chez lui le matin à la maraude,* et de *son esprit faisaient leur butin.* On y voit aussi que, comme tous les abbés qui faisaient des vers, il était mal vu de Boyer, ancien évêque de Mirepoix, chargé de la feuille des bénéfices (*voy.* BERNIS); enfin, que, dupe d'un charlatan, il se ruinait pour acheter de l'eau soi-disant d'or potable. On aurait peine à le croire, si tous les mémoires du temps n'en faisaient foi, au milieu des dissipations d'une vie dissolue, Voisenon était tourmenté par les scrupules d'une dévotion dont on ne pouvait contester la sincérité. Dans une maladie grave, il fit une confession générale : « Ce n'était pas du menu dont j'étais convenu, « mais au contraire, » disait-il à ses amis, en leur rappelant cette circonstance de sa vie. Son confesseur lui refusa l'absolution; alors il s'adressa au pape, et le bon père devint plus traitable, comme Voisenon le raconte lui-même dans une pièce de vers imprimée avec les *Lettres de L.-B. Lauraguais à madame* *** :

Le bon père me dit qu'il était fort content,
Mais point du tout surpris de voir l'un des quarante
Se soumettre humblement au concile de Trente;
Et, professant enfin la foi du charbonnier,
A Dieu comme à César présenter son denier.

Enfin, il obtint l'absolution et des indulgences, à condition qu'il donnerait mille écus au saint-siége, six mille livres aux pauvres, et qu'il dirait tous les matins son bréviaire sans y manquer. L'exactitude du pénitent à remplir cette obligation, au milieu des désordres d'une vie publiquement dissolue, donna lieu aux anecdotes les plus bizarres. A travers la gaieté avec laquelle il affectait de parler de sa singulière dévotion, on démêlait cependant l'invincible effroi que lui inspiraient les peines de l'enfer. Là était toute sa religion. Trop faible pour avoir des passions, il eut plutôt des penchants que des goûts; et, dépourvu de caractère, il cherchait par d'éternelles plaisanteries à s'étourdir sur le scandale de sa conduite. La faiblesse de sa constitution, la frêle structure de toute sa personne, répondaient assez à l'idée qu'on peut se former de son caractère; et comme l'a dit un contemporain, *il a passé sa vie à mourir d'un asthme.* Il n'y avait pas plus de fond à faire sur ses maladies que sur toute autre chose de lui. Il était à la mort aujourd'hui et demain à l'Opéra. Un jour étant à la campagne, il se trouva surpris d'une de ses attaques habituelles. On le crut près de mourir, et l'on se hâta d'aller chercher le curé pour l'administrer; mais, tandis qu'on apportait le viatique, le malade sortit par une porte de derrière et courut à la chasse. Ce fut au mois de juillet 1762 que Voisenon se mit sur les rangs pour l'académie. Ses titres étaient assez minces, car on ne pouvait mettre de ce nombre que les *Mariages assortis* et la *Coquette fixée.* Ses contes libertins, *où l'ordure est mise en calembours* (1), selon l'expression de Laharpe, auraient dû être pour lui des motifs d'exclusion; mais l'Académie, qui avait assez récemment repoussé de son sein, à cause d'une ode trop célèbre, un grand poëte, d'ailleurs homme du monde (*voy.* PIRON), ferma les yeux sur les écrits licencieux d'un candidat homme d'Eglise. Piron était pauvre, sans protecteurs; ses épigrammes lui avaient fait beaucoup d'ennemis, son talent encore plus d'envieux. Voisenon, au contraire, était homme de condition, riche de trente mille livres de rente; il était chéri des ministres et des grands, qui trouvaient en lui un complaisant de bonne compagnie; il était en possession de chanter la favorite du monarque; et ses *Vers polissons* (2) étaient toujours bien accueillis. Jamais il n'avait fait de satires, et son talent ne pouvait exciter l'envie. En un mot, *toutes les puissances le voulaient* (3), sans même en excepter Voltaire, qui, bien qu'exilé à Ferney, avait encore de l'influence sur les choix de l'Académie. L'auteur de *Misapouf* fut donc appelé au fauteuil vacant de l'auteur de *Rhadamiste.* Malgré la concurrence de l'abbé de Radonvilliers, précepteur des enfants du Dauphin, il n'eut pas une seule fève noire contre lui; et ce fut le 22 janvier 1763 qu'il prononça son discours de réception. Des traits brillants, mais affectés, un style plus poétique qu'oratoire, un éloge du traité de Versailles, que l'opinion publique condamnait même alors; une description du temple de la *Fausse gloire des armes*, opposée à la description du temple de la *Vraie gloire*, fruit heureux de la paix : voilà ce qu'on remarque dans cette harangue. Toutefois elle fut très-applaudie; et l'allégorie des deux temples plut tellement à l'autorité, qu'aux fêtes données pour la paix, cette conception, *digne d'un architecte échappé du collége*, fut exécutée

(1) Ces contes furent imprimés et vendus sous le manteau, savoir : le *Sultan Misapouf*, Londres (Paris), 1746, réimprimé en 1760; *Zulmis et Zelmaïde* (1747), inséré en outre dans le *Cabinet des fées*, t. 37, p. 407; l'*Histoire de la Félicité*, *Thémidore*, Amsterdam, 1751. Le conte de *Thémidore* fait partie de la collection dite de *Cazin*. *Tant mieux pour elle*, conte plaisant, Liége, 1760. Dans la dernière édition de ses *Anonymes*, Barbier dit que cette pièce est attribuée à Voisenon. *Mais on assure*, ajoute-t-il, *que cet opuscule est la première production de Calonne*. Cette conjecture est d'autant moins probable, que Favart et madame de Turpin, éditeur de ses œuvres et légataire de ses manuscrits, donnent *Tant mieux pour elle* comme étant de lui seul. Favart, dans sa *Correspondance littéraire avec le comte Durazzo*, entre à ce sujet dans des details qui lèvent toute espèce de doute. « L'auteur (de *Tant mieux pour elle*), homme respectable par ses « mœurs autant que par son état, dit-il, fut obligé de faire cette « débauche d'esprit dans sa jeunesse par complaisance pour une « dame de la première condition, qui avait exigé de lui un ou- « vrage dans le goût de *Misapouf*, du *Sopha*, des *Bijoux indis- « crets*, etc. Il ne s'attendait pas que cette plaisanterie vît jamais « le jour : elle paraît; j'en suis la cause innocente. J'étais posses- « seur de son manuscrit. Un coquin de libraire me le vola il y a « six ans. » Plus loin, Favart ajoute que, d'après son conseil, Voisenon a écrit au duc de Choiseul pour faire supprimer l'édition.

(2) On trouve dans les *Mémoires de Bachaumont*, sous la date du 5 janvier 1762, des *vers polissons* de Voisenon, adressés à madame de Pompadour, au nom du prince de Soubise, qui avait fait cadeau à cette favorite d'un anneau enrichi de diamants. *Ces agréables ordures*, ajoute le rédacteur, *ont plu infiniment à la cour.*

(3) *Mémoires secrets*, même date.

en feux d'artifice ; ce qui donna lieu à des quolibets sur le genre d'esprit de Voisenon et sur son nom de famille, *Fusée*. Le nouvel académicien, malgré le petit nombre et la légèreté de ses titres, ne laissait pas d'avoir quelque importance littéraire. Il devait une réputation acquise à si peu de frais à la persuasion où l'on était dans le public qu'il n'avait voulu donner sous son nom que la plus faible moitié de son esprit et de son talent, pour en abandonner la plus grande partie à son ami Favart. Cette opinion s'accrédita d'autant plus facilement, que celui-ci, modeste et peu jaloux de renommée, communiquait volontiers ses productions à Voisenon. Madame Favart se mêlait aussi d'écrire sous le nom de son mari ; en sorte que, des ouvrages faits entre eux, ne sachant pas trop ce qui devait demeurer à chacun, le public faisait la meilleure part à l'abbé, qui s'en défendit toujours avec loyauté, quoi qu'en ait dit Labarpe ; mais on recevait ces dénégations comme dictées par la modestie et par le désintéressement de l'amitié. On paraissait d'autant plus fondé à le penser, que Voisenon n'attachait aucune prétention à ses propres écrits, et que sa plume était toujours au service des auteurs qui venaient le consulter. Il enrichissait souvent leurs ouvrages de tirades brillantes, qu'il appelait modestement des *paquets de vers*. Ainsi dans le temps on le regarda comme le principal auteur des meilleurs ouvrages de Favart, tels que la *Fée Urgèle* (1758) ; *Soliman, ou les Trois Sultanes* (1761) ; *Annette et Lubin* (1762) ; l'*Anglais à Bordeaux* (1763) ; les *Fêtes de la Paix* (même année) ; *Cythère assiégée* (1765) ; *Isabelle et Gertrude* (même année) ; *les Moissonneurs* (1768). Tous les mémoires du temps parlent de cette communauté de travail entre Favart et son ami. Ceux de Bachaumont attestent que si le premier faisait la *charpente* des pièces, c'était l'abbé qui *habillait la poupée* (1), c'est-à-dire qui composait la plus grande partie des vers. Voltaire partageait cette conviction ; et l'on connaît l'épître charmante qu'il adressait à celui-ci, au sujet d'*Isabelle et Gertrude* :

J'avais un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon, etc.

Voisenon eut beau répondre que ces *jolis vers à son adresse immortaliseraient Favart ;* il eut beau, à l'occasion de ce même opéra que lui avait dédié son ami, dire : *Tes succès sont à toi :*

Ton esprit en a tout l'honneur,
C'est mon cœur seul qui les partage,

Voltaire persista aussi bien que le public ; et dans sa *Correspondance*, en parlant d'une représentation d'*Annette et Lubin* sur son théâtre, à Ferney, il s'exprimait ainsi : « J'ai reconnu dans cette « pièce l'abbé de Voisenon ; c'est sa meilleure à « mon gré : il n'y a que lui qui puisse avoir cette « grâce. » Marmontel aussi, attribuant au même cet opéra tiré d'un de ses contes, et représenté sous le nom de madame Favart, fit contre eux des couplets dont la malice perçait jusque dans le titre : *Chanson nouvelle à l'endroit d'une femme auteur dont la pièce est celle d'un abbé* (1). Cependant, tant il faut peu se fier quelquefois aux opinions qui paraissent le mieux établies, il est certain que Voisenon n'eut aucune part à la composition d'*Annette et Lubin*, et que de toutes les pièces qu'on a citées plus haut, il n'entra en société avec Favart que pour quelques scènes des *Moissonneurs* et pour quelques vers de la *Fée Urgèle*, qu'il avait conseillé à son ami de changer après la première représentation ; puis, voyant que Favart négligeait par paresse d'y travailler, il les avait refaits lui-même. Voisenon n'avait eu d'abord aucune part aux *Fêtes de la paix*, divertissement composé par Favart à l'occasion du traité de Versailles. A la première représentation, elle éprouva une chute méritée. Le parterre s'indigna d'entendre des paysans demander s'il y avait eu guerre, et dire que la tranquillité et l'aisance dont ils n'avaient cessé de jouir dans leurs foyers les avaient empêchés de s'en apercevoir. L'abbé, voyant la mauvaise réception qu'on faisait à cette pièce, dit en sortant : « Au « moins on ne dira pas cette fois que c'est moi « qui l'ai faite : car c'est pour la première fois « que je la vois. » On le crut sur parole, car il était incapable d'un acte de déloyauté ; cependant il paraît qu'ensuite, prêtant à son ami sa plume complaisante, il fut pour quelque chose dans les changements heureux qui aux représentations suivantes relevèrent cet ouvrage. Ce fut alors qu'il obtint pour Favart une pension de mille livres, en récompense de la charmante comédie de l'*Anglais à Bordeaux*. Au reste, si l'on ne peut décider positivement aujourd'hui en voyant certains ouvrages de Favart et ce qui lui appartient, et ce qui peut être de Voisenon, il est du moins certain que tout ce qui indique un talent naturel et vrai doit être attribué au premier, et que l'on peut mettre sur le compte du second tout ce qui décèle la recherche et l'affectation, sans lui refuser toutefois une finesse d'ironie, une délicatesse de pinceau, et ces tournures ingénieuses qui rappellent le style des pastorales de Fontenelle. L'existence de Voisenon était alors aussi heureuse que peut l'être celle d'un homme du monde qui, sans s'inquiéter de la postérité, ne cultive les lettres que pour embellir sa vie. Ses saillies, ré-

(1) *Voy.* les *Mémoires secrets* (de Bachaumont) ; les *Lettres de Lauraguais* déjà citées, les *Lettres de madame du Deffand* et le recueil anecdotique intitulé *Paris, Versailles et les Provinces*.

(1) Après cela il est plaisant de lire une note insérée dans les *Mémoires et correspondance de Favart*, où l'abbé Cosson (*voy.* ce nom), qui vivait dans l'intimité de M. et madame Favart, s'exprime ainsi : « On reconnaît bien Favart dans *Annette et Lubin*, « dans *Soliman*, malgré l'assentiment d'un *tas de faquins* qui « ont la manie de se connaître en style, en disant que celui de ces « deux pièces appartient à M. l'abbé de Voisenon. »

pétées de bouche en bouche, lui avaient fait d'ailleurs un genre de célébrité dont il paraissait plus jaloux que de la gloire littéraire. A la représentation du *Cercle* de Poinsinet, comédie dont quelques scènes sont écrites du ton de la bonne compagnie d'alors, quoique cet auteur ne la fréquentât guère, Voisenon s'écria : « Ah! le fripon, « il a écouté aux portes. » Dans une maladie grave, son confesseur l'avait fait consentir à brûler ses manuscrits ; un de ses amis lui en faisait des reproches : « Ne vous fâchez pas, s'écria Voi« senon, Favart en a les copies. » Il fut toujours fort assidu aux séances de l'Académie, où il se faisait remarquer par la finesse de son goût et par sa gaieté vive ; aussi Voltaire l'appelait-il, lui et Favart, *les conservateurs de la gaieté française*. Voisenon fut chargé de faire les honneurs de l'Académie au prince héréditaire de Brunswick, en 1766, et deux ans après au roi de Danemarck. Ce fut en vers qu'il harangua les deux illustres voyageurs, et il le fit avec autant d'esprit que de convenance. Le 4 mars 1771, il reçut, comme directeur, M. l'évêque de Senlis, Roquelaure ; et sa harangue fut un persiflage continuel, dont chaque phrase fut interrompue par les rires et les applaudissements du public. Le nouvel académicien, dont le discours n'avait produit aucun effet, et dont la vie privée avait quelque rapport avec celle de Voisenon, lui dit en sortant : « Vous « vous êtes bien égayé sur mon compte, mon« sieur l'abbé, et vous avez bien amusé le pu« blic. — *Ah! monseigneur*, répondit Voisenon, « *je ne suis que Crispin rival de son maître*. » Quelques jours après (21 mars), à la réception du prince de Beauvau et de l'historien Gaillard, il déploya dans ses deux réponses même style, mêmes sarcasmes, même persiflage que la première fois. « Sa figure de singe, est-il dit dans « les *Mémoires secrets*, semblait donner encore « plus de malice à ses saillies, et il a soutenu à « merveille le rôle d'arlequin qu'il s'était imposé, « suivant ses propres expressions à ses confrères « qui lui reprochaient le peu de gravité de ses « discours. » Malgré ses ridicules, personne ne voulait de mal à l'abbé de Voisenon ; il était même généralement aimé, parce que jamais il n'avait usé de son crédit que pour servir les gens de lettres. Il avait fait donner une pension à de Belloy ; il encouragea dans ses débuts le poëte Desmahis ; il protégea d'abord Palissot, qui, d'après ses propres aveux, se donna des torts envers l'abbé de Voisenon. Lors du procès que le *Journal des savants*, soutenu par le duc de Choiseul, intenta aux auteurs de la *Gazette littéraire*, que favorisait le duc de Praslin, Voisenon, prévoyant combien cette mésintelligence pourrait faire de tort aux lettres, employa tout son crédit auprès des deux ministres pour opérer un rapprochement. On le vit, en 1765, intervenir avec le même zèle en faveur de l'opprimé dans un démêlé de Fréron avec mademoiselle Clairon. Le duc de Duras avait fait enfermer le critique au Fort-l'Evêque, pour venger la comédienne qui s'était crue attaquée dans l'*Année littéraire*. Voisenon écrivit à ce seigneur une lettre fort pressante, et sut même engager l'altière et vindicative Clairon à accorder la grâce de son ennemi. Lors de la disgrâce du duc de Choiseul, Voisenon perdit toutes ses pensions, mais comme, uniquement voué à l'amusement des grands seigneurs, il n'épousait aucun parti, il profita de son accès auprès du maréchal de Richelieu pour capter la bienveillance du duc d'Aiguillon, ennemi des Choiseul. Il était d'ailleurs aimé de l'abbé Terray, qui était son parrain. Aussi eut-il bientôt recouvré ce qu'il avait perdu. Le duc d'Aiguillon le fit nommer ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire. C'est à cette occasion que Duclos lui dit ce mot si juste : « Je vous félicite, « mon cher confrère, vous allez enfin avoir un « *caractère*. » Malheureusement Voisenon resta fidèle au sien, qui était de n'en point avoir ; il devint le poëte de madame du Barry, comme il avait été celui de madame de Pompadour. Ses rapports intimes avec le chancelier Maupeou, lors de la suppression des parlements, déplurent à beaucoup de monde ; on le soupçonna d'avoir prêté sa plume à ce ministre, pour défendre cette mesure. On citait même comme étant de lui le *quatrième supplément de la Gazette de France*, écrit sous l'influence du chancelier. Il serait assurément bien injuste de lui faire un crime d'avoir approuvé le coup d'Etat exécuté par ce ministre ; mais il manqua absolument de dignité dans une fête donnée chez la duchesse de Valentinois, le 26 novembre 1774, et à laquelle assistaient la comtesse du Barry, le chancelier et d'Aiguillon. On exécuta un divertissement dont on accusa Voisenon d'être l'auteur. La pièce se termina par des couplets injurieux aux parlements et flatteurs pour Maupeou. Il assistait à la fête et s'y conduisit avec une légèreté déplorable dans un vieillard ; il alla jusqu'à faire chorus avec les chanteurs ; puis il ajouta d'un ton ironique, et de manière à être entendu de toute la société, que ces couplets venaient de Chanteloup, lieu d'exil du duc de Choiseul, son ancien protecteur. Il est juste de dire qu'il a constamment nié ces imputations, mais on ne l'a pas cru. Quoi qu'il en soit, ses meilleurs amis s'éloignèrent de lui. Les Choiseul, du fond de leur exil, se plaignirent de son ingratitude ; l'esprit de parti, qui ne connaît point l'indulgence, ne manqua pas d'exagérer ses torts, et ce qu'on aurait à peine remarqué dans un autre fut condamné chez lui sans rémission. Le duc d'Orléans, qui l'avait toujours accueilli avec bonté, ne voulut point le voir lorsqu'il vint pour lui faire sa cour. Le prince de Conti lui tourna aussi le dos quand il se présenta chez lui. « Ah! mon prince, s'écria l'abbé, je « suis satisfait, je vois que vous ne me traitez « pas en ennemi. — Pourquoi? demanda Son

« Altesse. — C'est que vous ne lui avez jamais « tourné le dos. » Ce mot fit sourire le prince, mais Voisenon s'aperçut aisément qu'on ne le voyait plus du même œil. « Eh bien! disait-il à « ses amis, je ne verrai plus les princes : ils n'en « seront pas plus gais; je n'en serai pas plus « triste. » Il ne fut pas mieux accueilli de ses confrères à l'Académie. Voyant que personne ne lui adressait la parole, il voulut entrer en explication; et comme il lui arriva de dire qu'on lui prêtait beaucoup de sottises : « Tant pis, mon-« sieur l'abbé, interrompit vivement d'Alembert, « on ne prête qu'aux riches. » En sortant de l'Académie, il alla dans une maison où on lui demanda des nouvelles. « Je n'en sais aucune, ré-« pondit-il; j'ai été à l'Académie, on ne m'a rien « dit. » Ainsi lui-même plaisantait de ses disgrâces. Il vivait toujours publiquement avec madame Favart; la mort de cette actrice, après une cruelle maladie, vint le priver de ce qu'il avait de plus cher au monde. Voisenon obtint des gentilshommes de la chambre qu'on accorderait à son amie ses appointements à titre de pension; mais elle ne profita pas de cette faveur : elle mourut quelques jours après (avril 1772). Ce fut alors que Voltaire adressa à Voisenon sa pièce de vers intitulée *Jean qui pleure et Jean qui rit*. L'abbé y répondit par quelques vers médiocres, dans lesquels il déplorait l'affaiblissement de sa vue et la mort de madame Favart. L'indécence avec laquelle il affichait sa douleur impudique scandalisa les hommes religieux et révolta jusqu'aux indifférents. Bientôt une nouvelle occasion fit éclater la versatilité de son caractère. Le duc d'Aiguillon et la comtesse du Barry venaient de former contre le chancelier une espèce de ligue qui divisa la cour. Pour rallier leurs partisans. le ministre et la favorite se donnèrent réciproquement des fêtes. Dans un divertissement dont Voisenon passa pour être l'auteur, on crut reconnaître des allusions malignes contre Maupeou. désigné sous l'emblème d'un *serpent noir*. Le chancelier, furieux, fit d'amers reproches à l'abbé, qui, peu de mois auparavant, s'était compromis pour le flagorner. Voisenon mourut dans le château de ses pères le 22 novembre 1775. Il s'y était rendu quelques mois auparavant, afin, disait-il, *de se trouver de plain-pied avec la sépulture de ses aïeux*. Il voyait approcher le terme de sa vie avec calme, et celui qui avait ri de tout badina aussi avec la mort. Lorsqu'on lui apporta le cercueil de plomb qu'il avait commandé, il dit à un de ses domestiques : *Voilà une redingote que tu ne seras pas tenté de me voler*. Le cardinal de Luynes, son confrère à l'Académie, l'assista dans ses derniers moments. Voltaire, à la demande de la comtesse de Voisenon, belle-sœur de l'abbé, fit pour lui cette épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

On sut après sa mort que Voisenon consacrait à des charités secrètes une partie de sa fortune, qui était assez considérable. Il avait fait rebâtir à ses frais l'église de Voisenon; il avait consigné des fonds pour réparer les maisons de ses vassaux en cas d'incendie (1). Il eut pour successeur à l'Académie de Boisgelin, archevêque d'Aix. Outre les ouvrages dramatiques et les contes dont il a été parlé, on a de Voisenon : 1° des poésies fugitives remplies de grâce, mais trop négligées; et dans ce genre il est aussi inférieur à Chaulieu que Chaulieu l'est à Voltaire; 2° des *Anecdotes littéraires*, dont les personnages se trouvent classés par articles séparés. Ces articles fort courts renferment plus de traits d'esprit et d'épigrammes que d'anecdotes curieuses. 3° Quelques *Fragments historiques*, peu intéressants, quoique le duc de Choiseul eût ouvert à tout auteur le dépôt des affaires étrangères pour y puiser des matériaux (2). L'abbé de Voisenon avait fait légataire de tous ses manuscrits la comtesse de Turpin, qu'il appelait son secrétaire. Elle s'en fit l'éditeur et publia en 1781, avec une vie de l'auteur, qui n'est qu'un panégyrique, les *Œuvres complètes* de Voisenon, 5 vol. in-8°. Il y en a quatre de trop; et Laharpe, qui, avec raison, réduit à un petit *in-dix-huit* tout le bagage littéraire de Voisenon, dit que dans cette volumineuse édition l'esprit de ce poëte *ressemble à un papillon écrasé dans un in folio*. Moins équitable, Grimm prétend que l'abbé aurait dû se contenter d'être homme du monde, *sans jamais occuper les presses*. Sa *Coquette fixée*, ses *Mariages assortis*, un choix de ses *Anecdotes littéraires*, ses *Discours académiques*, enfin quelques-unes de ses *Lettres*, tirées des Mémoires de Favart, feraient un assez joli volume. « Voisenon portait dans la société, dit « Laharpe, cet extrême enjouement qui trouve « à rire et qui fait rire de tout; un ton de galan-« terie badine plus en vogue alors qu'aujour-« d'hui; beaucoup d'insouciance et de gaieté, « qui en était la suite, et le talent des quolibets « plutôt que celui des bons mots. Avec la figure « d'un singe, il semblait en avoir la légèreté et « la malice, et les femmes s'en amusaient comme « d'un homme sans conséquence. On n'exami-« nait pas si sa manière d'être dans la société « n'appartenait pas à la frivolité d'esprit et à la « faiblesse de caractère; il semble que dans le « monde on ait besoin d'agréments plus que « de vertus. » Laharpe va trop loin lorsqu'il

(1) *Voy.* l'*Eloge de Voisenon*, par Favart, et le *Discours* de M. de Roquelaure, évêque de Senlis.

(2) La partie la plus importante des extraits faits à cette époque par l'abbé de Voisenon était un abrégé des *Mémoires de Saint-Simon*. Cette partie de son travail lui fut volée, et ce ne fut qu'en 1788 qu'un fureteur de manuscrits, abrégeant les extraits de Voisenon, ou plutôt de Chevalier, son secrétaire, la vendit à un libraire qui fit paraître, en 3 volumes in-8°, cette informe compilation (voy. SAINT-SIMON).

ajoute que ceux de l'abbé de Voisenon lui tenaient lieu de tout. Sans doute il n'avait pas les mœurs de son état; mais l'ecclésiastique qui, pour ce motif même, eut la probité de se faire justice en refusant l'épiscopat, n'était pas un homme méprisable. Avec beaucoup d'esprit, il n'en fut pas moins, dans les relations de la vie privée, ce qu'on appelle un très-bon homme. Ses torts, comme le genre de ses succès, appartiennent au siècle où il a vécu. — Le comte de VOISENON, frère aîné de l'abbé, était lieutenant général des armées du roi. Il était très-riche, et il aurait pu vivre heureux par son caractère et par l'estime dont il jouissait, sans les travers de son épouse, qui se rendit fameuse par ses galanteries, par son esprit et ses caprices. Petite-fille de madame Doublet (*voy.* ce nom), de tous les savants qui fréquentaient la maison de son aïeule, elle n'affectionnait que les médecins. Elle conserva un goût si vif pour leur art, qu'elle se crut appelée à l'exercer; et, pour le malheur de ses vassaux, elle n'était occupée, lorsqu'ils étaient malades, qu'à leur administrer des remèdes souvent fort mal imaginés. On cite parmi les victimes de sa singulière manie l'abbé Laugier (*voy.* ce nom), qui passait pour avoir avec la comtesse une liaison des plus intimes. Les docteurs du collége de médecine de Paris, n'osant, contre une empirique de si bonne maison, recourir à l'autorité, se contentèrent de la mystifier. Réalisant la fameuse réception d'Argante, ils imaginèrent d'envoyer à la comtesse de Voisenon des diplômes de docteur, et de lui faire croire qu'ils l'avaient élue présidente de leur collége. Pour mieux la persuader, ils firent faire un carton à quelques exemplaires du *Journal des savants* (mars 1734, p. 573, in-12), et y insérèrent un procès-verbal en forme de cette prétendue réception. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que d'autres journalistes, à qui ces exemplaires cartonnés arrivèrent, rendirent compte de la nouvelle sans y entendre malice. L'abbé de Voisenon, qui était dans le secret, adressa à sa belle-sœur de très-jolis vers à cette occasion. D—R—R.

VOISIN (JOSEPH DE), savant hébraïsant, naquit à Bordeaux, vers 1610, d'une famille ancienne dans la magistrature. A l'âge de vingt ans, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville; mais les devoirs de sa place ne pouvant pas s'accorder avec son goût pour l'étude, il donna sa démission, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents pour la chaire l'ayant fait connaître, le prince de Conti le nomma son aumônier. En 1660, il fit paraître, avec l'approbation des vicaires généraux du diocèse de Paris, une traduction française du *Missel romain*. Le cardinal Mazarin, pour nuire au cardinal de Retz, fit insinuer au pape Alexandre VII que cette traduction avait été publiée pour préparer les esprits au changement de la liturgie, et qu'on ne tarderait pas à dire la messe en français. En conséquence, le nonce reçut l'ordre de dénoncer cette version à l'assemblée du clergé. Le 7 décembre 1660, elle fut condamnée par les évêques de France : le 12 janvier suivant, elle fut mise à l'*index* à Rome; et enfin un arrêt du conseil d'Etat, du 16 du même mois, en ordonna la suppression. Cependant le bref du pape ne fut point porté au parlement, et les lettres patentes ne furent point enregistrées. Bossuet observe qu'on n'eut en France aucun égard à ce bref, et que l'on fut obligé, pour l'instruction des nouveaux catholiques, de répandre des milliers d'exemplaires de la messe en français (*Lettre à son neveu*, 4 mai 1699). L'abbé de Voisin ne se laissa point intimider par le nombre de ses adversaires. Il publia divers écrits dans lesquels il démontra la pureté de ses vues, et finit par convaincre même ceux qui lui étaient le plus opposés. Après la mort de son protecteur, il vécut dans la retraite, partageant ses loisirs entre l'étude et les exercices de piété. Il mourut en 1685. On a de lui : 1° une traduction latine de la *Dispute cabalistique* du rabbin Israël Ben-Moïse *sur l'âme*, accompagnée de notes, Paris, 1636, in-8°; 2° *Theologia Judæorum*, ibid., 1647, in-4°; 3° *Disputatio theologica orthodoxa de sanctissima Trinitate adversus disceptationem hæretici antitrinitarii anonymi* (Guill.-Henri Worst), ibid., 1647, in-12; 4° *Liber de lege divina secundum statum omnium temporum ab Adamo ad Christum, et regnante Christo, ex Hebræorum sensu*, ibid., 1650, in-8°; 5° de savantes *Observations* sur le *Pugio fidei* du P. Raymond Martin, publié par Bosquet, évêque de Lodève, et par le conseiller de Maussac (*voy.* MAUSSAC et MOÏSE BEN NACH-MAN), Paris, 1651, in-fol. Elles ont été conservées dans l'édition de cet ouvrage donnée par Jean-Benoît Carpzov, Leipsick, 1687, in-fol. Tous ces ouvrages de Voisin sont cités avec éloge par la plupart des savants qui ont écrit sur ces matières (1); 6° *Liber de jubilæo secundum Hebræorum et christianorum doctrinam*, Paris, 1655, in-8°; 7° *Commentarius in Novum Testamentum*, ibid., 1659, 2 vol. in-8°. Ce commentaire, tiré de St-Augustin, ne s'étend que sur le premier chapitre de l'Evangile de *St-Matthieu*; 8° *Missel romain*, selon le règlement du concile de Trente, latin et français, Paris, 1660, 5 vol. in-12. Cette version a été réimprimée plusieurs fois. L'édition de 1752, 8 vol. in-12, est la meilleure. 9° La *Traduction et explication du Missel en langue vulgaire*, autorisée par l'Ecriture sainte, par les conciles, par les saints Pères et par les usages de l'Eglise gallicane (1661), in-4°; 10° *Observations sur une censure* publiée par la faculté de théologie de Paris contre la traduction du Missel, 1661, in-4°; 11° *la Semaine sainte traduite en français*, Paris,

(1) Selden, *Uxor hebraïca, et lib. de Synedriis*; Morin, *Exercitat. biblic. part.* 2; Abraham Ecchellensis, *Histor. arab.*; Hilarion de Coste, *Vie du P. Mersenne*; Colomiès, *Gallia orientalis*; Lelong, *Biblioth. sacra.*

1662, in-12. Voisin ne fit qu'obéir aux ordres de la reine en publiant sa traduction, et l'on ne voit pas que le clergé se soit mis en peine de faire exécuter ses anciennes ordonnances contre les versions des livres saints et de la liturgie en langue vulgaire. 12° *Défense du Traité de M. le prince de Conti touchant la comédie et les spectacles*, ou réfutation d'un livre intitulé *Dissertation sur la condamnation des théâtres* (par l'abbé d'Aubignac), Paris, 1671, in-4°. Voisin avait eu part au traité du prince de Conti (*voy.* ce nom); il était juste qu'il le défendît contre les attaques d'un adversaire qui avait attendu la mort de l'auteur pour se déclarer. La défense de Voisin est remplie d'érudition ecclésiastique et de recherches sur les jeux et les spectacles des anciens. L'auteur a mis en tête du volume un abrégé de la Vie du prince de Conti. Voy. les *Lettres sur les spectacles*, par Desprez de Boissy, 2° partie, et le *Dict.* de Moréri, édition de 1759, où l'abbé Goujet a inséré une notice assez étendue sur Voisin. Chr. Sax, dans son *Onomasticon* (t. 4, p. 511), le nomme par erreur Jacques, et lui donne mal à propos le titre de *senator burdigalensis* (conseiller au parlement de Bordeaux), puisqu'il ne l'avait plus depuis longtemps, en 1650, où il publia son traité *De lege divina*, seul ouvrage que Sax cite de cet écrivain. L—B—E et W—S.

VOISIN (CATHERINE DES HAYES, veuve MONVOISIN, connue seulement sous le nom de LA), devineresse fameuse par sa triste fin, était accoucheuse à Paris dans le 17° siècle. L'exercice de sa profession ne lui fournissant pas les moyens de satisfaire son goût pour la débauche, elle imagina, comme tant d'autres, de spéculer sur la crédulité publique, et se mit à faire les cartes et à tirer les horoscopes. Elle réconcilia les amants, fit retrouver les objets perdus, indiqua les trésors cachés, et vendit des secrets pour conserver les agréments de la jeunesse, pour se rendre invulnérable, pour gagner au jeu, etc. L'affluence des personnes, même des plus hautes classes, qui venaient la consulter, était telle, qu'elle quitta bientôt son chétif logement pour prendre une maison; elle eut un suisse, des laquais, et toutes les commodités que les progrès du luxe pouvaient déjà permettre à cette époque. Cette manie de briller fut ce qui la perdit. Les révélations faites par la marquise de Brinvilliers (*voy.* ce nom), au moment de son supplice, entretenaient dans Paris de sombres inquiétudes. Toutes les morts soudaines passaient pour l'effet du poison, et la police redoublait d'activité pour rassurer les esprits. La Voisin, naturellement suspecte, fut accusée de débiter en secret des poisons qu'on nommait alors *poudres de succession*. Elle fut arrêtée, en 1679, et enfermée à la Bastille, avec quarante de ses complices, parmi lesquels on cite la Vigoureux et son frère, et un prêtre nommé Etienne Guibourg Cœuvrit, dit Lesage. Interrogée sur les personnes qui fréquentaient le plus sa maison, elle nomma la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons et le maréchal de Luxembourg (*voy.* ces noms). Sans doute elle se flattait par là d'arrêter toutes les poursuites; mais elle ne fit que prolonger sa détention. Pendant qu'elle était à la Bastille, Thom. Corneille et Visé firent jouer avec le plus grand succès la *Devineresse* ou *Madame Jobin* (1). C'était une grave inconvenance que de produire sur le théâtre cette malheureuse avant qu'elle fût jugée: mais du moins les auteurs n'accueillirent point les bruits répandus contre elle; et dans leur pièce, qui est très-gaie, *Madame Jobin* ou la Voisin n'est qu'une intrigante qui cherche à faire des dupes. Cependant les soupçons d'empoisonnement prenaient de jour en jour plus de consistance. Le 11 janvier 1680, une chambre ardente fut établie à l'Arsenal pour juger la Voisin et ses complices. Tous furent condamnés à des peines plus ou moins graves (2). La Voisin seule, regardée comme la plus coupable, fut condamnée à mort. Laissons parler maintenant madame de Sévigné, témoin de tout ce qu'elle raconte. « La Voisin connut « son arrêt le lundi (19 février); chose fort ex« traordinaire! Le soir elle dit à ses gardes: « quoi, nous ne ferons pas *media noche!* Elle « mangea avec eux à minuit par fantaisie, car il « n'était point jour maigre; elle but beaucoup « de vin; elle chanta vingt chansons à boire. Le « mardi, elle eut la question ordinaire, extraor« dinaire; elle avait dîné, et dormi huit heures. « Elle fut confrontée sur le matelas à plusieurs « personnes. Elle soupa le soir et recommença, « toute brisée qu'elle était, à faire la débauche « avec scandale. On lui en fit honte, et on lui « dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu, « et de chanter un *Ave maris stella* ou un *Salve* « que toutes ces chansons : elle chanta l'un et « l'autre en ridicule, elle dormit ensuite. Le mer« credi se passa de même en confrontations, en « débauches et chansons. Enfin le jeudi (22 fé« vrier) on ne voulut lui donner qu'un bouillon : « elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force « de parler à ces messieurs. Elle vint en carrosse « de Vincennes à Paris; elle étouffa un peu et « fut embarrassée : on voulut la faire confesser; « point de nouvelles. A cinq heures on la lia; et « avec une torche à la main elle parut dans le « tombereau habillée de blanc. C'est une sorte « d'habit pour être brûlée; elle était fort rouge, « et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur « et le crucifix avec violence. A Notre-Dame elle « ne voulut jamais prononcer l'amende honora-

(1) Cette pièce fut représentée pour la première fois le 19 novembre 1679. Elle eut quarante-sept représentations jusqu'au 10 mars 1680. *Histoire* de notre théâtre, par les frères Parfait, t. 12, p. 155.

(2) « La Voisin, dit Voltaire, la Vigoureux et son frère, le « prêtre qui s'appelait aussi Vigoureux, furent brûlés avec Lesage « à la Grève », *Siècle de Louis XIV*, chap. 26. Mais Gayot de Pitaval dit que la Voisin seule fut brûlée, *Causes célèbres*, t. 1er, p. 430; et son récit est confirmé par le témoignage de madame de Sévigné.

« ble, et à la Grève elle se défendit autant qu'elle « put de sortir du tombereau : on l'en tira de « force; on la mit sur le bûcher, assise et liée « avec du fer, on la couvrit de paille; elle jura « beaucoup; elle repoussa la paille cinq ou six « fois; mais enfin le feu s'augmenta, on la perdit « de vue, et les cendres sont en l'air présente« ment. Voilà la mort de madame Voisin, célè« bre par ses crimes et par son impiété. » Dans une lettre du 6 mars, madame de Sévigné mande à sa fille : « On assure que le confesseur de la Voi« sin a dit qu'elle avait prononcé *Jesus, Maria* au « milieu du feu : c'est peut-être une sainte! » On rapporte que la Fontaine, qui s'était lié avec la Voisin, était absent de Paris pendant son procès. A son retour il se présenta au domicile de cette femme et demanda de ses nouvelles. Il apprit que ce jour-là même elle venait d'être brûlée à la Grève. Le portrait de la Voisin a été gravé par Coypel, in-fol., avec quatre vers au bas, et in-4° (1). W—s.

VOISIN (AUGUSTE), né à Tournay le 9 mars 1800, suivit d'abord la carrière de l'instruction publique; après avoir professé la rhétorique au collége de Courtray, il devint professeur de poésie à l'Athénée de Gand, et bibliothécaire de l'université de cette ville. L'Académie des beaux-arts le choisit pour son sécrétaire perpétuel; il était affilié à la plupart des sociétés savantes de la Belgique lorsqu'il mourut à Gand, au mois de février 1843, dans toute la force de l'âge. Travailleur infatigable, il a mis au jour un grand nombre d'ouvrages sur la philologie, les beaux-arts, l'histoire et la bibliographie. Nous ne prétendons pas en donner une liste complète, mais nous signalerons les *Annales de l'école flamande moderne, recueil de morceaux choisis parmi les ouvrages exposés aux salons de Bruxelles, Anvers, Gand et Liége, gravés, lithographiés et accompagnés de notices*, Gand, 1831 et années suivantes, in-8°; *Description des monuments gothiques de la Belgique, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre*, Gand, 1834, in-fol.; *Notice sur la bataille de Courtray ou des Eperons d'or*, Bruxelles, 1833, 2e édition. 1836; *Bibliotheca Gandavensis. Catalogue méthodique de la bibliothèque de l'université de Gand, précédé d'une histoire de cette bibliothèque* (des recherches sur les plus anciens typographes gantois donnent du prix à ce volume); *Bibliotheca Hulthemiana, ou Catalogue méthodique de la précieuse collection de livres et de manuscrits de M. Van Hulthem*, Gand, 1838, 6 vol. in-8° (nous avons déjà parlé de cette bibliothèque, à l'art. VAN HULTHEM); *Documents pour servir à l'histoire des bibliothèques de Belgique*, Gand, 1840, in-8°; *Examen critique des historiens de Jacques Van Artevelde, ou un grand homme réhabilité*, Gand, 1841, in-8°; *Notice* (rédigée avec M. Serrure) *sur le cabinet monétaire de S. A. le prince de Ligne*, Gand, 1847, in-12. Voisin a inséré dans le *Messager des sciences et des arts* de Gand, dans la *Revue de Bruxelles*, dans l'*Annuaire de l'Académie de Belgique*, et dans d'autres recueils un grand nombre de notices biographiques, de mémoires sur des questions d'histoire et de bibliographie; il a publié des lettres inédites du prince d'Orange (Guillaume le Taciturne), du comte d'Egmont et de divers personnages illustres du 16e siècle. Il se joignit à M. Serrure pour publier le livre de Baudoyun, comte de Flandre, Bruxelles, 1836, et il plaça une introduction littéraire et historique en tête de cette composition singulière (M. St-Marc Girardin en a fait ressortir la portée dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1864). Il mit également au jour la *Relation d'un voyage littéraire dans les Pays-Bas* écrite en 1776 par un bénédictin, Dom Berthod. Une *Notice sur Josse Lambert, tailleur de lettres*, qui vivait à Gand au milieu du 16e siècle, est le fruit de recherches approfondies. L'histoire de la Belgique aurait sans doute dû beaucoup encore au zèle de Voisin, s'il lui eût été donné de continuer ses travaux; sa perte occasionna de justes et légitimes regrets. Z—B.

VOISIN (le chancelier). *Voyez* VOYSIN.

VOITURE (VINCENT), bel esprit du 17e siècle, que ses contemporains. par courtoisie, nommaient *de Voiture*, naquit à Amiens en 1598. Son père était un riche marchand de vins, suivant la cour, jouant gros jeu, tenant bonne table; et, comme assez souvent ces deux avantages ont rapproché les conditions, il était admis dans la société des grands, et s'y trouvait fort à son aise. Il entendait parfaitement le piquet, et c'est de son nom qu'est dérivé le terme de *carré de Voiture*. Elevé à pareille école, le jeune Voiture se forma de bonne heure aux manières de la cour, et l'on ne peut douter que ce ne fût à ses succès et à ses agréments comme homme du monde qu'il dut en grande partie sa réputation littéraire. Il fut élevé à Paris, et fréquenta successivement les colléges de Calvi et de Boncours. On trouve dans les recueils imprimés du premier de ces colléges deux pièces du jeune Voiture, l'une en vers latins, l'autre en vers français, sur la mort de Henri IV, sous l'année 1612. La même année on publia une autre pièce latine de sa composition, intitulée *Hymnus virginis seu Astreæ*. Enfin, en 1614, des *Stances adressées à Monsieur* (Gaston), *frère du roi*, le firent connaître de ce prince, qui, par la suite, le combla de

(1) Il est à propos de consulter au sujet de la Voisin un article de M. Pierre Clément, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*: *la Chambre de l'Arsenal, d'après des documents inédits* (cahier du 16 janvier 1864). Un résumé des principaux incidents de cette affaire et des interrogatoires de l'accusée, écrit de la main du lieutenant criminel la Reynie, est à la bibliothèque de Paris. Des personnes du rang le plus élevé furent compromises dans des accusations effrayantes qui restèrent un mystère pour les contemporains; madame de Sévigné elle-même, si bien au courant des choses de la cour, ignora jusqu'où les soupçons d'empoisonnement s'étaient élevés. Les pièces officielles mises en lumière depuis peu montrent les plus grandes dames du royaume se disputant, au moyen de pactes impies, avec des sorcières du plus bas étage, l'amour, c'est-à-dire l'argent et les largesses de Louis XIV. B—N—T.

bienfaits. Ce furent là les seules pièces de Voiture publiées de son vivant. Dès sa jeunesse il fut fort bien venu auprès des dames de la cour; et, si certaine anecdote rapportée par Ménage n'est point apocryphe, sa santé ne s'en trouva pas aussi bien que sa fortune. Admis à l'hôtel de Rambouillet, où Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier, tenait, ainsi que sa mère, le sceptre du bel esprit ou plutôt du mauvais goût, Voiture devint le héros de cette société. Il possédait un talent extraordinaire pour amuser les grands, entendant à merveille la raillerie, et sachant égayer les entretiens les plus sérieux, sans tomber dans le *burlesque*, genre ignoble qui avait été fort en vogue sous le dernier règne. Il portait dans le grand monde une noble hardiesse tempérée de douceur et de civilité polie, qui semblait le mettre de pair avec les plus hauts personnages; aussi fut-il *chéri et honoré des grands au delà de sa condition*. Les plus illustres protecteurs semblèrent se disputer à qui pousserait sa fortune avec le plus de zèle. Le comte d'Avaux, le cardinal de la Valette, le comte de Guiche, le maréchal de Schomberg, Chavigny, le président de Maisons, etc., tels étaient les protecteurs ou plutôt les amis de Voiture. Il eut également part à la plus intime familiarité du jeune duc d'Enghien. Le comte d'Avaux, dont Voiture avait été le condisciple au collége de Boncours, et le cardinal de la Valette furent les premiers qui le produisirent à la cour. Il devint introducteur des ambassadeurs de Gaston, duc d'Orléans, dont le caractère politique fut si peu digne d'estime, mais qui, dans son intérieur, était un homme aimable, un excellent maître, jaloux de s'entourer de gens de lettres, d'artistes, et très-capable de les apprécier. Durant les démêlés de ce prince avec le roi son frère, Voiture suivit Gaston en Lorraine, à Bruxelles et dans le Languedoc. Ses lettres datées de Nancy attestent combien il trouvait la cour de Lorraine maussade, en comparaison de l'hôtel de Rambouillet. Du Languedoc, Voiture fut envoyé par Gaston en Espagne, pour obtenir du duc d'Olivarez des secours contre le roi de France. La facilité, l'élégance avec lesquelles il parlait la langue castillane avaient déterminé ce choix. Cette négociation ne paraît pas avoir eu de grands résultats; et dans une lettre datée de Madrid, 13 mars 1633, Voiture nous apprend que les irrésolutions de Monsieur en furent la principale cause. Quoi qu'il en soit, notre poëte réussit merveilleusement à s'insinuer dans l'esprit d'Olivarez, qui conçut pour lui une grande estime. Ce ministre prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et ce fut sous ses auspices que l'envoyé de Gaston fit un voyage de curiosité dans le midi de l'Espagne, et jusque sur les côtes de Barbarie (1633). Les lettres dans lesquelles Voiture décrit son séjour en Espagne et son excursion en Afrique sont assurément des meilleures qu'il ait écrites. Elles offrent des détails pleins d'intérêt, et sont d'un style naturel, mérite qu'on retrouve rarement dans le reste de sa correspondance. Ecrivant à mademoiselle Paulet des côtes de Barbarie, il termine, en signant *Voiture l'Africain*, une épître remplie d'allusions ingénieuses aux romans de chevalerie, dont la lecture occupait beaucoup les habitués de l'hôtel de Rambouillet. Sa lettre à Chaudebonne sur Grenade et l'Andalousie est un chef-d'œuvre. On peut en dire autant de celle qu'il écrivit de Madrid à Puylaurens, confident de Gaston, pour se plaindre de la prolongation forcée de son séjour en Espagne. Cette épître est un modèle de louange noble et délicate. Le moment vint enfin où, après avoir passé plus de quinze mois en Espagne, il triompha des obstacles politiques qui le retenaient, et reçut l'autorisation de partir. Son retour n'était pas exempt de danger: il ne pouvait passer par la France sans risquer d'être pendu, comme lui-même le dit dans ses lettres. Il s'embarqua donc à Lisbonne, au mois de décembre 1633, au risque de tomber entre les mains des corsaires qui infestaient toutes les mers. Arrivé sain et sauf à Douvres, il alla visiter Londres, et revint à Bruxelles, où il reprit ses fonctions auprès du duc d'Orléans, qui, à la recommandation de Madame, le récompensa par un brevet de trente mille livres (1). Ce prince s'étant réconcilié, en 1635, avec le roi son frère, Voiture, sans manquer à la reconnaissance envers son ancien maître, profita de la protection du cardinal de la Valette pour se faire bien venir de Richelieu. La lettre qu'il écrivit au sujet de la prise de Corbie sur les Espagnols le rendit surtout agréable à ce ministre, qui attachait beaucoup de prix au suffrage d'un des plus beaux esprits de son temps. Là, Voiture, s'élevant à de hautes considérations politiques, loue le cardinal avec autant de vérité que de noblesse. Le nom de celui à qui elle est adressée a été passé sous silence par le discret éditeur de la correspondance; mais on ne peut douter que ce ne soit un des serviteurs du duc d'Orléans, que l'auteur voulait engager à suivre son exemple: Il était en correspondance suivie avec le cardinal de la Valette; et cette partie de ses lettres ne laisse pas d'offrir quelques allusions aux événements militaires de l'époque. Mais ce qui intéresse surtout, c'est de voir l'intimité familière que le goût des lettres, toujours si honorable pour les grands seigneurs, avait établie entre le fils du marchand de vin de la cour et l'héritier de l'orgueilleux duc d'Epernon. Voiture fut envoyé à Florence, en 1638, pour notifier au grand-duc la naissance du fils de Louis XIII. Ce voyage ne fut pas sans danger; car le Piémont, qu'il lui fallait traverser, était à la fois infesté de brigands du pays et rempli de troupes espagnoles; mais le poëte s'exprimait en italien avec tant de facilité que, dans deux endroits où il y avait gar-

(1) La lettre que Voiture écrivit à cette princesse à cette occasion n'est qu'un tissu de compliments fades et quintessenciés.

nison espagnole, on le prit pour un gentilhomme savoyard. Voulant se préserver des attaques des bandits, il se mit sous leur garde. De Florence, où il reçut les plus grands honneurs, Voiture se rendit à Rome, où son principal soin paraît avoir été de solliciter un procès pour la maison de Rambouillet. Il fut accueilli avec une bonté particulière par le cardinal Barberini. De retour en France, il suivit le roi à Grenoble, où ce prince, accompagné de Richelieu, s'était rendu pour conférer avec la duchesse de Savoie. Cette même année Voiture perdit le cardinal de la Valette; mais la mort de son protecteur ne paraît point avoir nui à sa fortune. Il fut du voyage de la cour à Amiens, l'année suivante. Deux ans après, il accompagna le roi et son ministre à Lyon, à Avignon, à Narbonne, à Nîmes, et les lettres qu'il adressa de ces différentes villes à mademoiselle de Rambouillet offrent quelques allusions aux grands objets politiques de ce voyage. Dans la première, datée de Lyon, il parle de la peur que Richelieu eut de périr en descendant le Rhône. « Son Eminence ne veut pas se noyer, « dit-il, pour ce que cela nuiroit aux desseins « qu'il a sur le Roussillon. » C'est dans ce voyage qu'il écrivit à Chapelain une lettre devenue fameuse, comme monument de mauvais goût. « Certes, lui dit-il, quand il me vient en la pen« sée que c'est au plus judicieux homme de notre « siècle, à l'ouvrier de la couronne impériale, « au métamorphoseur de la Lionne, au père de « la Pucelle que j'écris, les cheveux me dressent « en la tête si fort, qu'il semble d'un hérisson. « Mais d'ailleurs, quand je pense que cette lettre « s'adresse au plus indulgent de tous les hommes, « à l'excuseur de toutes les fautes, au loueur de « tous les ouvrages, à une colombe, à un agneau, « à un mouton, mes cheveux s'aplatissent tout à « coup, plat comme une poule mouillée, et je « ne vous crains non plus que rien. » On voit au reste dans cette même lettre la preuve que Voiture exerçait auprès du cardinal une sorte de patronage en faveur des gens de lettres ses confrères, et que c'était par ses mains qu'ils faisaient passer les pièces de vers qu'ils adressaient à ce ministre. Richelieu et Louis XIII étant morts, Voiture retrouva un protecteur zélé dans le comte d'Avaux, et il eut part à la faveur du cardinal Mazarin. Au titre de maître d'hôtel du roi il joignit bientôt celui d'interprète des ambassadeurs chez la reine. Un jour il prêta à un ministre étranger de belles choses qui n'étaient point dans son discours. On en fit l'observation à Voiture, qui répliqua brusquement : *S'il ne le dit pas, il doit le dire.* Ce fut en qualité de maître d'hôtel du roi qu'il accompagna jusqu'à Péronne la reine de Pologne, Marie de Gonzague, qui l'honorait de sa bienveillance. Il obtint aussi plusieurs pensions. Enfin le comte d'Avaux, devenu contrôleur général des finances, lui donna le titre de son premier commis, avec les appointements, qui étaient de vingt mille livres, et dispense de toutes fonctions. Ainsi Voiture fut à lui seul comblé de plus de grâces que tous les grands génies du siècle de Louis XIV, pris collectivement; la raison en est facile à deviner. Les grands ne croient jamais pouvoir trop faire pour les beaux esprits qui les amusent; et Voiture possédait ce talent au suprême degré. Rien n'était comparable à la séduction de son entretien; les dames surtout en éprouvaient le charme; et plusieurs, d'une illustre naissance, crurent ne pas déroger en lui témoignant une vive passion. Il affectait le rôle d'homme à bonnes fortunes; et bien qu'on l'ait accusé de n'avoir jamais véritablement aimé, ce que sembleraient prouver ses *Lettres amoureuses*, où l'esprit parle seul, il se vantait d'en avoir conté à toutes sortes de personnes, depuis la plus haute condition jusqu'à la plus basse; et comme Sarrasin l'a dit de Voiture, *depuis le sceptre jusqu'à la houlette, et depuis la couronne jusqu'à la cale.* Il était fort aise qu'on le crût favorisé de toutes ses maîtresses. Cependant quelques biographes ont prétendu que son commerce avec les belles fut toujours innocent; assertion qui se concilie assez mal avec la naissance d'une fille naturelle que laissa Voiture. Cet homme si chéri des dames était cependant loin d'être beau, et lui-même a pris soin de faire son portrait dans sa lettre adressée à une maîtresse inconnue. « Ma « taille, dit-il, est deux ou trois doigts au-dessous « de la médiocre. J'ai la tête assez belle, avec « beaucoup de cheveux gris; les yeux doux, « mais un peu égarés, et le visage assez niais. » Cette physionomie si ingrate, quand la conversation et l'envie de plaire n'animaient pas ses traits, l'exposa un jour à une mésaventure fort plaisante, qui est racontée dans le *Menagiana*. Il assistait avec le prince de Condé à une thèse que l'on soutenait au collége de Navarre : deux suppôts l'entreprirent *sur son air bas et bourgeois*, et le déconcertèrent si complétement que Voiture, qui avait toujours la repartie prête, ne sut que leur répondre. Sarrasin, qui, dans *la Pompe funèbre de Voiture*, a retracé sous le voile de l'allégorie les moindres particularités de la vie de son héros, représente au milieu du cortége « trente petits *amours co« quets* qui ne ressentent jamais les passions qu'ils « témoignent ». Il les montre portant une partie des honneurs de la pompe : « l'un la bigotière, « l'autre le miroir, l'autre les pincettes, enfin les « autres les peignes d'écaille de tortue, les boîtes « de poudre, les pommades, les essences, les hui« les, les savonnettes, les pastilles et le reste des « armes qui avoient servi aux conquêtes du grand « Voiture..... » Il y en avait même un, ajoute Sarrasin, qui s'enfarinait de la poudre, et un autre qui se faisait des lunettes de la peinture « dont dans les derniers temps Voiture rajeunis« soit ses cheveux et sa barbe ». Personne ne savait mieux que lui prendre avec les dames de haut parage ce ton de liberté galante qui régnait

à la cour de la reine Anne d'Autriche. Cette princesse, étant à Ruel, aperçut Voiture se promenant d'un air rêveur dans les jardins : elle lui demanda à quoi il pensait, et bientôt après le poëte lui apporta quatre stances qui, pour être improvisées, sont peut-être les meilleurs vers qu'il ait faits. Elles sont en outre un monument de la familiarité hardie qu'Anne d'Autriche permettait à ceux qui avaient l'honneur de l'approcher quand ils savaient flatter délicatement sa coquetterie. *Je pensois*, lui dit le poëte,

Je pensois que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs :
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois (1).
Je pensois (nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment)
Ce que dans l'humeur où vous êtes
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez dans cette place
Venir le duc de *Buckinghan*,
Et lequel seroit en disgrâce
Du duc ou du *père Vincent*.

Par ce nom de *père Vincent*, Voiture se désignait lui-même, et non pas le confesseur de la reine, comme l'a prétendu Laharpe dans son *Cours de littérature*. Cette princesse, en effet, avait l'habitude d'appeler ainsi ce poëte par son prénom. Pinchesne, éditeur des œuvres de Voiture, n'osa pas publier cette pièce, sans doute par ménagement pour la mère de Louis XIV, qui, ainsi que ce monarque l'a dit lui-même avec esprit, *était au moins fils d'une grande reine*. Elle nous a été conservée dans les Mémoires de madame de Motteville. « La reine, dit cette dame, ne s'en offensa « pas, et trouva les vers si jolis, qu'elle les garda « longtemps dans son cabinet. » La manière dont Voiture s'était acquitté de ses diverses missions diplomatiques l'aurait élevé facilement aux plus hauts emplois, s'il eût voulu s'appliquer aux affaires; mais la passion du jeu et l'amour des plaisirs l'éloignaient constamment de toute occupation suivie, et l'empêchèrent, même comme littérateur, de développer son talent et de lui donner une direction plus élevée et plus utile. Ainsi l'homme qui par son esprit facile et ingénieux devait, avec Balzac, contribuer à perfectionner la langue, ne sut prodiguer son talent que pour de chétifs à-propos de société. Sans doute son existence sociale en fut plus douce et plus brillante; mais, comme tous les auteurs qui ne cherchent que la vogue du moment et les succès faciles, il ne devait obtenir qu'une gloire viagère; et après avoir été l'homme à la mode, l'oracle de son temps, il est tombé à peu près dans l'oubli. La passion du jeu le tyrannisait de telle sorte, qu'il faisait souvent des pertes infiniment au-dessus de sa condition. Un soir il perdit chez Monsieur, frère du roi, quatorze cents louis dans une seule séance. Le marquis de Pisani, qui l'honorait de son amitié, avait perdu au jeu tout son argent, et ses équipages (1643) au siége de Thionville. Voiture s'empressa de lui envoyer cent pistoles; mais pour ne pas blesser la délicatesse de ce seigneur, il se servit de cette tournure ingénieuse : « .... M'imaginant que comme « je jouai pour vous à Narbonne, vous avez peut-« être joué pour moi à Thionville, et que c'est « en mon nom que vous avez massé les mulets, « je vous envoie cent pistoles, sur et tant moins « de la perte que vous pouvez avoir faite pour « moi. » Ce langage d'une noble et confiante amitié se retrouve encore dans les lettres que Voiture adressait à la marquise de Sablé : « Je « me soucie moins que jamais d'avoir du bien, « dit-il, à cette heure que je suis assuré que « vous en aurez. » C'est par cette noblesse de conduite qu'il parvenait à établir une sorte d'égalité dans ses rapports avec les grands. Cependant il s'oubliait quelquefois avec eux; ou plutôt ceux-ci ne consentaient jamais à oublier avec lui la différence des rangs. Un soir qu'on jouait aux proverbes à l'hôtel de Rambouillet, Voiture, qui était en possession de primer dans les jeux d'esprit, proposa un proverbe qui ne plut pas à la compagnie : « Ceci ne vaut rien, percez-nous-« en d'un autre, » lui dit madame Desloges, en faisant une assez plate allusion au métier du père de Voiture. Ce bel esprit avait pour le vin une aversion invincible, soit par l'effet de sa constitution naturellement faible, soit que cette liqueur lui rappelât trop désagréablement les éternelles railleries des courtisans sur sa naissance; aussi le maréchal de Bassompierre disait-il : « Le vin qui fait revenir le cœur aux autres fait « pâmer Voiture. » Le père même de Voiture lui savait mauvais gré de son excessive tempérance : il avait coutume de dire qu'on l'avait changé en nourrice, et lui préférait son frère cadet, qui, à la fois bon convive et bon militaire, fut tué dans la guerre d'Allemagne, au service de Gustave-Adolphe. Si Voiture était sensible aux plaisanteries dont on l'accablait sur sa naissance, il n'avait pas du moins le tort de rougir de son père. A son retour d'Espagne, il écrivit à un de ses protecteurs auprès du duc d'Orléans : « Si d'aventure, « le soleil, la mer ou les pirates (j'ai tout cela à « craindre) accourcissent mon voyage et ma vie, « je vous prie très-humblement, Monsieur, d'avoir « soin de mon père, en lui faisant obtenir ma « survivance, etc. » Ce n'est pas qu'il manquât de vanité; loin de là, il la poussait jusqu'au ridicule, ainsi que le lui reprochait la marquise de Sablé, en lui disant *qu'il était femme pour la vanité*. « Si Voiture avait été de notre condition, disait « encore le prince de Condé, on n'aurait pu le « souffrir. » Boileau, si l'on en croit Montchesnay, auteur du *Bolæana*, citait ce bel esprit comme exemple de cette vérité, qu'il ne faut pas juger

(1) Voltaire, dans une lettre à la présidente de Bernières, fait à cette dame une application très-heureuse de ces quatre derniers vers.

du caractère des auteurs par leurs écrits. Selon lui, tandis que Balzac était d'une société *toute pleine de douceur et d'agréments*, bien qu'il *faisoit peur à pratiquer* par l'affectation pénible de son style; Voiture, dont les écrits *donnent une idée si riante de ses mœurs*, faisait *le petit souverain* avec ses égaux; accoutumé qu'il était *à fréquenter des altesses, il ne se contraignoit qu'avec les grands*. Dans la société de Rambouillet, la galanterie en paroles était permise, mais point l'amour. L'auteur de tant de lettres galantes, adressées à Julie d'Angennes, lui donnait un jour la main pour descendre un degré: il voulut s'émanciper jusqu'à lui baiser le bras; mais elle témoigna si sérieusement que cette hardiesse ne lui plaisait pas, qu'elle lui ôta l'envie de prendre une autre fois la même liberté. Alors se trouvait placé dans les mots tout l'intérêt de la littérature; les stances que rima Voiture, en réponse à la *Complainte des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-Germain*, par Patrix, poëte attaché comme lui à la maison de Gaston d'Orléans, n'eurent pas un succès moins brillant que sa fameuse lettre adressée à mademoiselle de Rambouillet sur le mot *car*, que l'on voulait bannir de la langue française. La plupart de ses lettres à son ami Costar roulent sur des acceptions de mots. On peut regarder Voiture comme un des hommes qui ont le plus contribué à perfectionner notre langue; et pour juger sainement de son mérite, pour se rendre compte de la haute importance littéraire qu'il a mérité d'obtenir, il faut se reporter au temps où il a vécu; il faut se rappeler que ses lettres ont été écrites dans les trente années qui précédèrent les *Provinciales*, le premier modèle qui ait paru en prose française, et avant lequel on ne peut rien trouver d'irréprochable. A ce titre de réformateur de la langue, Voiture mérita aussi bien que Balzac d'être membre de l'académie française, où il fut appelé en 1634. A sa mort, cette docte compagnie porta son deuil, honneur qui ne fut décerné depuis à aucun académicien. Voiture possédait le génie des langues. Ses vers latins ne sont inférieurs à ceux d'aucun de ses contemporains. Durant son séjour en Espagne, il eut la gloire de voir attribuer à Lopez de Véga des stances qu'il avait composées en langue espagnole. Il ne réussit pas moins dans la poésie italienne; et l'académie des Humoristes de Rome, admirant ses stances dans le style du Guarini, lui envoya, en 1638, des lettres d'associé (1). Tout à fait étranger à la langue grecque, il avait coutume d'excuser son ignorance par une plaisanterie qui paraît bien fade, mais que ses contemporains n'ont pas daigné de consigner dans leurs recueils comme un apophthegme. Il disait que *tout Français, de par Francus, descendait d'Hector, et qu'il avait toujours haï les Grecs, comme ennemis de ses pères.* Un mot de meilleur goût est l'application de la fameuse épigramme de Martial sur la lenteur d'un barbier, que Voiture fit à Vaugelas, son ami, qui mit trente ans à retoucher sa traduction de Quinte-Curce: « Jamais vous n'aurez achevé, « lui disait-il; et pendant que vous en polissez « une partie, notre langue, venant à changer, « vous obligera à refaire toutes les autres: *altera* « *lingua subit* (1). » On s'entretenait à l'hôtel de Rambouillet de taches nouvellement découvertes dans le disque du soleil. Voiture entra au même moment: « Eh bien! monsieur, quelles nou- « velles? » lui demanda la marquise. « Madame, « répondit-il, il court de mauvais bruits sur le « soleil. » Ce genre de pointes et d'équivoques, dans lequel il excellait, ne tarda pas à être banni de la haute société. Molière le premier en fit justice dans les *Précieuses ridicules*. C'est ce qui a fait dire à la Bruyère: « Voiture et Sarrasin « étaient nés pour leur siècle; et ils ont paru « dans un temps où il semble qu'ils étaient at- « tendus. » Les lettres et les poésies de Voiture ne furent pas imprimées de son vivant. Pinchesne publia, en 1649, les œuvres de son oncle, en un volume in-4°, en deux parties, la première contenant ses lettres à diverses personnes et ses lettres amoureuses, la seconde ses poésies; le tout précédé d'une préface ou plutôt d'un éloge de Voiture. Le succès de cette publication fut si rapide, qu'il s'en fit deux éditions en six mois. Quatre autres, tant in-4° qu'in-12, parurent de 1650 à 1656, toujours avec des augmentations. Enfin Pinchesne donna encore, sous le titre de *Nouvelles Œuvres* de Voiture, une trentaine de lettres inédites et l'histoire d'*Alcidalis et de Zélide*, roman de chevalerie, qui n'est pas achevé, une lettre de Costar sur cette production, et un fragment de l'éloge du comte d'Olivarez. La continuation d'Alcidalis, par Desbarres, parut à Paris en 1677. On trouve cette continuation, réunie pour la première fois avec toutes les œuvres de Voiture, dans l'édition imprimée à Paris, en 1713, 2 vol. in-12. Enfin dans l'édition de 1729 ont été ajoutées les pièces latines et françaises que Voiture avait faites dans sa jeunesse; mais on ne les retrouve plus dans celle de 1747, également en 2 volumes in-12. On ne saurait imaginer l'empressement avec lequel le public accueillit la collection de ses œuvres. Il était proclamé par tous les gens de lettres le premier génie de son siècle. On aurait dit que l'éclat des places et du crédit dont il avait joui de son vivant rejaillissait encore sur sa réputation littéraire. C'était à qui se ferait honneur de l'imiter. C'était le comble de la gloire pour les Sarrasin et les Benserade de lui être

(1) On voit dans une lettre de Voiture à Costar que ce ne fut pas pendant son séjour à Rome qu'il fut élu académicien *humoriste*, comme le prétend l'auteur du premier supplément de Moréri; s'il eût pris la peine de lire les lettres de celui dont il donnait la biographie, il eût évité cette faute, et surtout le tort d'accuser d'erreur Pélisson, Titon du Tillet et les autres biographes qui ne l'avaient pas commise.

(1) Il y a dans Martial *Altera barba subit*.

comparés. Rien de plus connu que la querelle des *uranistes* et des *jobelins :* c'est ainsi qu'on nommait à la cour deux cabales qui s'étaient formées à l'occasion du sonnet d'Uranie par Voiture et de celui de Job par Benserade. La duchesse de Longueville (*voy.* ce nom) était, avec les marquises de Montausier et de Sablé, à la tête des partisans de Voiture. Ceux-ci lançaient contre leurs adversaires les traits les plus mordants. Plus modérés, les jobelins adressèrent à cette princesse une épigramme, ou plutôt un madrigal, qui se terminait ainsi :

Le destin de Job est étrange,
D'être toujours persécuté
Tantôt par un démon, et tantôt par un ange.

La querelle néanmoins s'échauffait de plus en plus, lorsque le prince de Conti, chef des Jobelins, sut, en arbitre équitable, désarmer les combattants par ce jugement : *L'un* (le sonnet de Voiture), dit-il,

L'un est plus grand, plus élevé,
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Laharpe, sans trouver bon aucun des deux, critique surtout celui de Voiture, et lui applique ce jugement de Boileau contre ces rimeurs froidement amoureux *qui ne savent jamais qu'adorer leur prison*, etc. Il donne la préférence au sonnet de Benserade, où, malgré deux hémistiches faibles, on trouve du moins une pensée fine et spirituelle. A cette même époque il y eut guerre sur le Parnasse, au sujet du mérite général des œuvres de Voiture, que Thomas de Girac (*voy.* ce nom) avait critiquées dans une dissertation latine. Costar prit la défense de son ami, et l'on peut voir dans la Notice sur cet académicien la liste des différents écrits auxquels donna lieu cette querelle, qui dégénéra bientôt en dispute personnelle. Bayle entre à ce sujet dans de grands détails (1). Il rappelle, entre autres anecdotes curieuses, un trait qui prouve tout le fanatisme des partisans de Voiture. A Rome, dit-il, au temps du poëte Lucile, de jeunes citoyens parcouraient les rues en rouant de coups ceux qui ne goûtaient pas ses vers. Par l'effet d'une semblable intolérance, les critiques du bel esprit de l'hôtel de Rambouillet se virent menacés d'exécutions militaires. Cette anecdote pourrait paraître apocryphe, si elle n'avait eu pour garants que les adversaires de Voiture; mais c'est son plus zélé défenseur, c'est Costar lui-même qui allègue avec enthousiasme cette espèce de *dragonnade* littéraire. « Quelque prévenu qu'il fût en faveur de « son ami, il n'avait pu dans sa *Défense* s'empê« cher de convenir que l'éditeur des œuvres de « Voiture avait manqué de discernement dans le « choix de ses lettres. En effet, si leur auteur « les avait publiées lui-même, il est probable « qu'il en eût retranché quelque chose; » mais Pinchesne, ainsi que Costar le fait entendre plus loin, était tombé dans une faute assez ordinaire aux éditeurs, qui aiment mieux « se servir de « leur diligence pour ramasser toutes les pièces « de leur auteur, que de leur jugement pour les « bien choisir ». Pinchesne n'a observé aucun ordre dans la série des lettres de son oncle ; la plupart sont sans date; à quelques-unes même il en a mis de fausses, jusqu'à placer sous l'année 1636 les lettres que Voiture a écrites d'Italie à l'occasion de la naissance de Louis XIV, qui ne vint au monde qu'en 1638. Pinchesne fut en outre obligé de remplacer par d'énigmatiques étoiles le nom des personnes auxquelles étaient adressées plusieurs épîtres, ou dont il était fait mention dans leur contenu; quelquefois aussi il a retranché des passages entiers, et l'on sent que c'est pour les lettres les plus intéressantes que toutes ces précautions semblaient nécessaires. C'est dans cet état de dégradation que la correspondance de Voiture nous est parvenue; car aucun éditeur n'a pris la peine de réparer les fautes de Pinchesne. Aussi, à moins de se condamner à des recherches bien pénibles, la plupart des allusions anecdotiques qu'elle contient sont devenues inexplicables. Ce n'est même qu'après avoir fait ces recherches qu'il nous est impossible de souscrire à ce jugement de Voltaire sur les lettres de Voiture : « C'est un bala« dinage que deux tomes de lettres dans lesquels « il n'y en a pas une seule instructive, pas une « qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du « temps et les caractères des hommes. » Il faut excepter d'une sentence aussi rigoureuse au moins la moitié de ces lettres, entre autres celles que Voiture écrivit durant son séjour en Espagne et son voyage en Barbarie, sa fameuse épître sur la prise de Corbie, et presque toute sa correspondance avec Chaudebonne, Puylaurens et le cardinal de la Valette : voilà pour ce qui concerne la peinture des mœurs du temps et celle des caractères. Plusieurs de ses lettres à la marquise de Sablé, au marquis de Pisani, à M. de Chaudebonne, à Costar, attestent qu'il savait aussi bien exprimer que sentir la véritable amitié. Quant à la plupart de ses épîtres à mademoiselle de Rambouillet, à mademoiselle Paulet, elles n'offrent en effet pas un mot qui parte du cœur; et l'on peut en dire autant de toutes ses lettres dites *amoureuses*, qui ne sont que froidement galantes; mais on ne doit pas oublier que ces dernières pièces, qui nous paraissent aujourd'hui détestables, ont plus contribué à la réputation de l'auteur que celles de ses lettres que nous jugeons les seules dignes d'éloges; il faut songer qu'elles ont été admirées comme des chefs-d'œuvre par les contemporains de Voiture, et qu'au moins on y retrouve l'*expression de la société où il a vécu*. C'est tout ce qu'on peut demander à la littérature d'un siècle, surtout quand la langue n'est pas encore formée. Les

(1) *Dictionnaire historique et critique;* notes de l'article THOMAS, sieur de Girac.

plus mauvaises plaisanteries de Voiture ne roulent en effet que sur des à-propos qui occupaient des sociétés assez illustres, puisque sa fameuse lettre de la carpe et du brochet, tant vantée de son temps, louée même par Boileau, n'est rien moins que le résultat d'un jeu d'esprit dans lequel avait figuré le prince de Condé lui-même sous le nom du *Brochet*, et Voiture sous celui de la *Carpe*. « Il écrivait, dit l'auteur du *Cherræana*, « à des personnes dont il avait étudié l'inclina- « tion, l'humeur et le goût : il faisait valoir, « pour cette raison, jusqu'aux bagatelles, jus- « qu'aux équivoques et aux proverbes qui tom- « baient dans leur conversation ordinaire. » Ce sont même de pareils détails qui rendent encore aujourd'hui supportable la lecture de ses lettres aux dames qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet. On aurait un facile avantage sur les détracteurs de Voiture, si l'on voulait citer tout ce qu'elles présentent d'ingénieux pour la pensée, et même aussi de naturel, d'élégant et d'aisé pour le style; mais ce serait tomber dans un tort bien différent de celui que s'est donné Voltaire, qui s'est attaché à citer seulement les passages les plus défectueux. Une seule lettre a trouvé grâce devant lui, c'est celle que Voiture adressait au président de Maisons au sujet d'une affaire qu'il lui recommandait. « Elle n'a pas, dit « Voltaire, le mérite de celle qu'Horace écrit à « Tibère dans un cas à peu près semblable; mais « elle a ses grâces et son mérite. » Un autre préjugé répandu sur Voiture, et dont la source remonte à quelques paroles échappées à Boileau et recueillies dans le *Bolæana*, c'est que la plus courte de ses lettres coûtait à Voiture quinze jours de travail. Cela ne s'accorde guère avec la vie dissipée d'un bel esprit qui consumait ses nuits au jeu, et qui le jour « était, selon ma- « dame de Motteville, l'amusement des belles « ruelles des dames qui faisaient profession de « recevoir bonne compagnie ». Ceux qui ont répété ce conte n'ont pas fait attention que les lettres que Voiture a écrites pendant ses voyages, et dont l'éditeur n'a pas omis la date, se suivent souvent jour par jour; que souvent même deux ou trois furent écrites dans la même journée, et ce ne sont ni les plus courtes, ni les moins agréables; on peut dire même que ce sont les meilleures, car Voiture n'avait pas alors le loisir de se battre les flancs pour faire du faux bel esprit. A la suite de ses lettres se trouve un fragment d'éloge du comte duc d'Olivarez; l'auteur le composa à son retour d'Espagne; il n'avait pas encore fait sa paix avec Richelieu, et il est facile de voir, dans les louanges qu'il prodigue au ministre de Philippe III, la satire indirecte du ministre de Louis XIII. Sous le rapport littéraire, ce morceau est remarquable par la fermeté et la correction du style. Le roman d'*Alcidalis et de Zélide* n'est point dépourvu d'intérêt; on a dit que son plus grand défaut était de n'avoir point été achevé par l'auteur. Considéré comme poëte, Voiture n'a pas des titres bien imposants; ses vers sont trop souvent négligés, et le temps n'est plus où la critique disait de l'auteur du sonnet d'Uranie : « Il méprise les règles, mais en maî- « tre, comme un homme qui se croit au-dessus « d'elles, et qui ne daignerait pas se contraindre « pour les observer. » Le temps est encore bien plus loin de nous où le sévère Boileau osait prononcer :

> Qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
> On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Il est vrai que plus tard le législateur du Parnasse, commençant à s'affranchir des préjugés auxquels il avait cédé dans sa jeunesse, sut caractériser avec plus de justesse ce bel esprit dans les vers suivants adressés à l'*Equivoque* :

> Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
> De ton froid jeu de mots l'insipide figure;
> C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
> Et pour mille beaux traits vanté si justement,
> Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
> Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
> Et souvent du faux sens d'un proverbe affecté
> Faire de son discours la piquante beauté.

Mais il n'est pas exact de dire, comme l'a prétendu Voltaire, que Despréaux dans sa vieillesse fût entièrement revenu de son estime pour Voiture, et qu'il ait alors rétracté les éloges qu'il lui avait prodigués; on en voit la preuve dans la lettre que Boileau écrivait à Charles Perrault, en 1700, lorsqu'il était âgé de près de soixante-cinq ans. « Avec quels battements de mains, disait-il, n'y a-t-on point reçu les ouvrages de Voiture, de Sarrasin et de la Fontaine! » Plus loin, il parle de l'*agrément infini* des élégies de Voiture (1). Après Boileau, J.-B. Rousseau n'a pas craint de dire ;

> Apprends de moi, sourcilleux écolier,
> Que ce qu'on passe, encore qu'avec peine,
> Dans un Voiture, ou dans un la Fontaine,
> Ne peut passer, malgré ses beaux discours,
> Dans les essais d'un rimeur de deux jours.

Un littérateur dont l'autorité comme critique est plus imposante que celle de Rousseau, l'abbé d'Olivet, dans l'*Histoire de l'Académie*, n'a pas épargné les éloges au bel esprit de l'hôtel de Rambouillet; aussi Voltaire lui en fait-il des reproches dans sa correspondance. Au reste, deux pièces de Voiture ont trouvé grâce devant ce grand écrivain, qui, malgré sa supériorité, s'est complu à détruire tant de réputations; ce sont les stances adressées à la reine Anne d'Autriche et l'épître au grand Condé, à l'occasion d'une maladie dont il fut attaqué après la campagne de 1643. Plusieurs fois Voltaire les cite comme des

(1) C'est ici le lieu de rappeler cette remarque ingénieuse de Daunou, dans le *Discours préliminaire* de son édition de Boileau : « Despréaux, dit-il, *leur* a fait moins d'honneur par ses éloges « que de tort par ses exemples. » *Leur* se rapporte à la fois à « Voiture, à Racan et à Benserade.

modèles de goût, de délicatesse et d'agrément. Lui-même n'a pas dédaigné, dans une épître adressée au roi de Prusse, d'imiter dans celle de Voiture le contraste si bien marqué par le poëte entre la mort sur le champ de bataille et celle qui vient prendre un homme dans son lit : ces vers si connus de Voltaire :

Et qu'un plomb, dans un tube entassé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros,

sont avec vingt autres l'imitation de ce trait de Voiture :

Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde.

C'est surtout à propos de cette pièce, qui offre sur la mort un badinage si plein de convenance et de grâce, que Pélisson a dû louer dans Voiture « cette mélancolie douce qui cherche sans cesse « à s'égayer (1). » C'est encore à ce sujet que Palissot a dit : « On y remarque avec plaisir cette « familiarité décente et noble qu'un homme de « lettres qui a de l'usage peut prendre avec « un grand prince; depuis Voiture, personne n'a « mieux saisi ces convenances délicates que Vol- « taire. » Voiture rétablit l'usage des ballades, des triolets et des rondeaux, tombés en désuétude depuis que la poésie badine et folâtre de Marot et de Mellin de St-Gelais avait fait place au genre grave et sérieux de Malherbe et de ses imitateurs. Ses rondeaux sont des modèles du genre; là seulement il ne tombe jamais dans ces négligences qui déparent ses autres poésies. Celui dont le mot principal est *en bon français* offre une satire ingénieuse de ces frondeurs qui, dans leur amour prétendu pour la France, se faisaient Espagnols. Un autre rondeau, qui honore à la fois le cœur et l'esprit de Voiture, s'adresse au maréchal de Bassompierre alors à la Bastille. On y trouve cette pensée philosophique :

Vous connaissez et voyez sainement
Tout ce qui brille et qui n'est que de verre;
Vous possédez la paix durant la guerre :
C'est être heureux et libre *entièrement*
dans la prison.

Ce sonnet et plusieurs autres du même poëte valent au moins celui d'*Uranie*. Ses élégies offrent des tirades où l'on peut louer le *molle atque facetum* à côté de négligences et d'une affectation impardonnables. Ce fut Voiture qui introduisit en français les romances à la manière espagnole. Plusieurs de ses chansons, empreintes d'une gaieté douce, quelques-uns de ses vaudevilles, animés d'une malice sans amertume, ont bien le mérite du genre. On peut citer parmi les chansons celle qui commence par ce couplet :

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amans,
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.

(1) Préface des œuvres de Sarrasin.

On trouve dans la collection de ses œuvres un vaudeville charmant sur l'air des *lanturlu*, et qui fait allusion à quelque événement de la Fronde. On n'y a point inséré un vaudeville encore plus piquant, et que Boileau vantait comme un des plus parfaits qu'il eût jamais entendus; il a pour sujet la levée du siége de Lérida par le grand Condé. Après avoir fait dire au prince que *son dada demeura court à Lérida*, le poëte ajoute :

Ils sont revenus nos guerriers,
Le front peu chargé de lauriers :
La couronne en est trop chère,
Laire la, laire lanlère, laire la, à Lérida.
La victoire a demandé :
Est-ce le prince de Condé !
Je le prenais pour son père, etc. (1).

Il faut terminer ici des citations qui sortent de notre plan, mais que rendait nécessaires l'injuste oubli dans lequel sont tombés les ouvrages de Voiture, bien que son nom ait survécu, comme pour être en butte depuis Voltaire à des critiques outrées. On a trop facilement oublié les services réels que cet écrivain a rendus à la langue. Plus tard cependant Palissot et Sabatier se sont montrés plus équitables; mais Laharpe a renchéri sur la sévérité de Voltaire, et parmi les critiques de notre époque Dussaulx a encore été plus loin que Laharpe. Selon lui, les œuvres de Voiture « ne sont plus qu'un objet d'observation, « d'étude et de curiosité pour les gens de lettres ». Il est à croire que si ce littérateur, au lieu de prendre ce jugement tout fait dans Laharpe, eût lui-même fait une *étude* particulière de ce Voiture qui, suivant ses expressions, « mettait des dia- « mants sur sa robe de chambre », il eût trouvé dans le fumier d'Ennius plus de perles qu'il ne s'y serait attendu. Au reste, le bel esprit de l'hôtel de Rambouillet a rencontré des juges plus impartiaux et plus indulgents dans deux écrivains dont le suffrage littéraire a beaucoup de poids. Jay, dans l'*Histoire du ministère du cardinal de Richelieu* (t. 2, p. 256), présente cet aperçu judicieux sur Voiture, qu'il paraît avoir lu attentivement : « On ne saurait nier que Voi- « ture n'ait de l'esprit et même du talent; il « abonde en pensées fines, en remarques ingé- « nieuses; mais il s'arrête rarement dans les « limites fixées par le goût. Il manque souvent « de naturel, et ce défaut vient surtout de l'abon- « dance des images qui doivent être distribuées « avec une sage économie. Il faut avouer cepen- « dant que Voiture est le plus correct des prosa- « teurs de son temps. Il a moins de pompe et « d'élévation que Balzac; mais son esprit est plus « étendu et son jugement plus sûr. » Campenon, dans une notice composée pour la *Galerie française*, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop succincte, rend également une éclatante justice à l'un des pères de notre littérature. Les œuvres

(1) On sait que le père du prince de Condé fut un des princes les plus médiocres qui aient jamais existé. Il ne passait pas même pour brave.

de Voiture ont été traduites en italien, en espagnol, et même en anglais. On a fait souvent un choix de ses lettres et de ses poésies, soit pour lui séparément, soit dans des recueils généraux. Ses *Poésies choisies* se trouvent dans le tome 5 du *Recueil des poëtes français depuis Villon*, Paris, 1692, et dans la *Bibliothèque poétique* de Fort de la Morinière, t. 1, Paris, 1746. On voit un choix de ses lettres et de ses poésies dans un petit volume fort substantiel, intitulé *Œuvres choisies de Marot, Malherbe, Voiture et Segrais*, avec une notice sur chaque auteur, Paris, 1810, un vol. in-12. On avait publié à Paris, en 1779, les *Œuvres choisies de Voiture*, un vol. in-12. Le choix, bien qu'assez étendu, est judicieusement fait. Les *Lettres choisies de Voiture et de Balzac* ont été publiées, en 1807, avec une notice très-incomplète sur ces deux écrivains, et un discours préliminaire assez ridicule, dans lequel, abusant du privilége des éditeurs, l'auteur de cette collection met sans façon Voiture et Balzac au niveau de Pascal et de madame de Sévigné. Mademoiselle de Scudéry, dans le troisième volume de son roman de *Cyrus*, a représenté très-naïvement, si l'on en croit Pélisson, le génie et le caractère de Voiture en la personne de Callicrate. Son portrait, placé au-devant de ses œuvres, en 1649, passait pour fort ressemblant (1). D—R—R.

VOLANGE (. . . . .), artiste dramatique français. On ne sait exactement ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. On n'a de détails que sur le succès de son jeu au théâtre des *Variétés amusantes* de 1779 à 1788. Il y attirait la foule par sa manière de tenir son rôle dans deux pièces : *Jeannot* et les *Pointus*, et particulièrement dans une pièce dont le titre annonçait le piquant : *Les battus payent l'amende*. Ayant ensuite rompu avec la direction, Volange alla jouer aux Italiens, où il débuta dans les *Trois jumeaux vénitiens*, le 22 février 1780. Sa réputation attira à ce début tant de monde qu'il y eut un encombrement à étouffer et de plus une perte de force cannes, parapluies, etc. Mais, trouvant qu'il était traité à ce théâtre d'une façon quelque peu plébéienne, l'habile acteur revint aux *Variétés* avec double traitement. Ce théâtre étant venu s'établir au Palais-Royal, en 1787, et ayant pris en 1791 le titre de *Théâtre-Français de la rue de Richelieu*, Volange fit partie de la troupe qui y jouait, et y resta jusqu'en 1799, époque où les comédiens français vinrent l'occuper. Les événements ayant porté ailleurs la vogue et le succès, Volange mourut dans un grand état de gène.

(1) La faveur qui s'est attachée depuis quelques années aux productions littéraires du 17e siècle a amené deux éditions nouvelles des *Œuvres de Voiture*, l'une, publiée par M. Ubicini (Paris, 1855, 2 vol. gr. in-18), a été revue en partie sur le manuscrit de Conrart, corrigée et augmentée de lettres et pièces inédites, avec le *Commentaire* de Tallemant des Reaux, des éclaircissements et des notes de l'éditeur ; l'autre, publiée par M. Amédée Roux (Paris, 1858, in-8°), renferme aussi des pièces inédites, des notes et une *Vie de Voiture*. M. Roux a également mis au jour à Lyon, en 1868, les *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, *suivies de pièces inédites extraites des papiers de Conrart*. Z.

Comme beaucoup d'artistes, tout entier au présent, il s'était trop peu préoccupé de l'avenir. Z.

VOLATERRANUS (RAPHAEL) *Voyez* MAFFEI.

VOLCKAMMER (JEAN-GEORGE), médecin et botaniste, né à Nuremberg en 1616, et mort dans la même ville en 1693, consacra sa vie à la pratique de son art, à l'étude de la nature, et publia, sous le titre de *Flora noribergensis*, un catalogue des plantes qui croissent aux environs de sa ville natale, et de celles qui y sont cultivées dans le jardin des médecins. Cet ouvrage eut deux éditions dont la dernière, qui est fort augmentée, est de 1718, in-4°, avec des figures fort bien dessinées. On a encore de ce savant : 1° une *Lettre* dans laquelle il combat l'existence des levains de l'estomac; 2° un *Traité* sur le chocolat et un autre sur l'opobalsame. — VOLCKAMMER (Jean-Christophe), médecin et botaniste de la même ville, a publié sous le titre de *Noribergensium Hesperidum*, Nuremberg, 1708-1714, deux parties in-fol., un ouvrage fort estimé sur la culture des orangers et des citronniers, à la suite duquel se trouve un petit traité sur l'art d'orner les jardins, et d'y établir des cadrans solaires par la disposition des buis, etc. Z.

VOLCKMANN (JEAN-JACQUES), littérateur, né à Hambourg le 17 mars 1732, se livra avec succès à l'étude de l'histoire et de la géographie, et publia, en allemand : 1° *Nouvelles lettres historiques et critiques sur l'Italie*, Leipsick, 1770, 3 vol. in-8°; et 1777, seconde édition; 2° *Nouveau dictionnaire géographique*, Leipsick, 1778, in-8°; 3° *Voyage en Angleterre*, ibid., 1781, 4 vol. in-8°; 4° *Voyage en Ecosse et en Irlande*, ibid., 1785, in-8°; 5° *Voyage en France*, ibid., 1787, 3 vol. in-8°. Il a traduit en allemand les *Vies des plus célèbres peintres*, par Dargenville; la *Collection des voyages*, par Barrow; le *Voyage de Baltimore en Orient; Knud Leem sur les Lapons; Voyage de Deschamps dans les Pays-Bas; Révolutions d'Italie*, par Denina; *Voyage d'Young en Irlande; Lettres de Sestini sur la Sicile et la Turquie; Voyage de Bruce pour découvrir les sources du Nil; Voyage de Townsend en Espagne*. Par ses travaux littéraires, Volckmann se vit en état d'acquérir successivement les plus riches domaines de son voisinage ; et, très-avide d'argent, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 22 juillet 1803, à Tschortau, terre qu'il possédait près de Leipsick. G—Y.

VOLCYR. *Voyez* VOLKYR.

VOLDER (PIERRE-JEAN DE), compositeur belge, naquit à Anvers le 27 juin 1767. Après avoir suivi les leçons d'un artiste estimable, Redemi, premier violon de la cathédrale de cette ville, il fut, en 1783, malgré sa jeunesse, pourvu des fonctions de premier violon à l'église de St-Jacques. En 1794, il alla s'établir à Gand, où il fonda une fabrique d'orgues qui acquit de la réputation ; il introduisit des perfectionnements dans cet instrument ; on évalue à plus de cent

trente et un le nombre d'orgues qu'il fournit aux églises de la Belgique ou qu'il restaura entièrement. Ses principaux travaux en ce genre se trouvent à l'église St-Michel à Gand et à l'église St-Wandru à Mons. En 1831, il se transporta à Bruxelles, où il mourut dix ans plus tard. Il faisait partie de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs autres sociétés. Comme compositeur on lui doit des messes, des symphonies, des concerto, des quatuor, des nocturnes. Il écrivit la musique d'un opéra en trois actes, *la Jeunesse de Henri V;* on rencontre aussi dans ses œuvres deux productions à grand orchestre, la *Bataille d'Iéna* et la *Bataille de Waterloo.* Z.

VOLKELIUS (JEAN), théologien socinien du 17ᵉ siècle, né à Grimma, en Misnie, exerça le ministère de son culte dans plusieurs églises de son pays. Il eut avec divers savants un commerce épistolaire très-suivi et publia plusieurs écrits, dont le plus célèbre porte le titre : *De vera religione.* Il était d'abord en cinq livres. Crellius l'augmenta d'un traité sur l'existence et les attributs de Dieu. Complété ainsi au gré des connaisseurs, l'ouvrage parut en six livres, à Racovie, en 1630, après la mort de Volkelius. Les Blaeu le réimprimèrent in-4°, Amsterdam, 1642; mais le magistrat fit saisir l'édition : quatre cent cinquante exemplaires furent brûlés. Le libraire-éditeur se vit condamné à une amende de douze cents francs. De nouveaux échevins ne tardèrent pas à casser la sentence de leurs devanciers, et Blaeu ne paya point l'amende.. Une traduction hollandaise parut à Rotterdam, en 1649, et pour mieux la recommander, on ne manqua pas d'annoncer sur le titre que c'était le même ouvrage dont l'original avait été livré aux flammes. Celui-ci n'avait pas été réimprimé, quand Samuel Desmarets, professeur en théologie à Groningue, le fit reparaître textuellement dans son *Hydra socinianismi expugnata.* C'est un rare trait de bonne foi dans un réfutateur ; car on ne peut supposer d'autre motif à Desmarets. Le tome 2, intitulé *Anti-Volkelius,* est daté du 12 août 1654. Nous avons encore de Volkelius : 1° *Dissolutio nodi Gordii, a Martino Smiglecio, jesuista, nexi.* 2° L'auteur du *Nœud gordien* ayant répliqué, Volkelius publia à Racovie, en 1613, in-8°, *Responsio ad vanam refutationem Dissolutionis nodi Gordii a Smiglecio nexi;* 3° *Loci communes.* Conférez l'*Histoire du socinianisme* (par le P. Anastase, religieux de Picpus), Paris, 1723, in-4°, p. 405 et suiv., et Bayle. M—ON.

VOLKOFF (THÉODORE), poëte et comédien russe, né à Kostroma, en 1729, était fils d'un marchand de cette ville, à la mort duquel sa veuve se remaria avec un nommé Polouschkin, qui était propriétaire d'une mine de salpêtre et de soufre à Jaroslaw. Celui-ci, ayant trouvé au jeune Théodore de l'intelligence et un goût naturel très-prononcé pour la musique, l'envoya à Moscou en prendre des leçons et en même temps étudier la langue allemande. Volkoff ne tarda pas à concevoir le projet d'acquérir aussi des connaissances dans les sciences et dans les arts. A l'âge de quinze ans, il savait la géométrie, traduisait du français, de l'italien et de l'allemand en langue russe, et dessinait avec succès dans les genres les plus difficiles. On était frappé de l'activité de son esprit et de la facilité de sa conception. Il semblait pouvoir tout entreprendre avec la certitude de réussir. La cathédrale de Rezan possède encore une *Cène* peinte par lui, et il a laissé un assez grand nombre d'autres tableaux de sa composition. Mais c'est surtout en sa qualité d'acteur et d'auteur dramatique que nous devons le considérer. De retour dans sa famille et n'ayant pas de peine à se souvenir qu'il avait aimé vivement dès son enfance les jeux de la scène, pour lesquels il avait même alors exercé sa plume en secret, il forma une petite troupe de personnes de son âge et donna, devant un petit nombre de spectateurs, à Jaroslaw, plusieurs représentations des pièces composées par St-Démétri de Rostoff. En 1746, il se rendit à St-Pétersbourg, pour y veiller à quelques affaires de son beau-père. Tandis qu'il était occupé à les terminer, il fit connaissance avec des peintres, des musiciens et d'autres artistes de mérite, tous étrangers à la Russie, mais surtout avec les Italiens attachés au théâtre de la cour. Il ne laissait passer aucun jour sans aller au spectacle, prenant des instructions, des dessins, des modèles, enfin ne négligeant rien de ce qu'il jugeait nécessaire pour former une bonne troupe d'acteurs, établis dans un local agréable et commode. Etant retourné à Jaroslaw, il convoqua quelques amis et leur communiqua tout ce qu'il avait vu à St-Pétersbourg, ainsi que son projet de jouer la tragédie et la comédie avec eux. L'enthousiasme qu'il éprouvait étant bientôt partagé par ses jeunes compagnons, il commença par s'essayer dans sa chambre, entre acteurs seulement. Il avait choisi de préférence des pièces traduites en langue russe. Peu à peu Volkoff introduisit du monde chez lui. On prit plaisir à ses représentations, tantôt graves et tantôt burlesques. On le loua, on l'encouragea, comme étant l'âme, le modèle et l'unique moteur de cette troupe très-peu nombreuse. Bientôt la réputation des petites pièces jouées ainsi dans une province éloignée, chez un simple particulier, par des jeunes gens et presque des enfants, retentit jusqu'à St-Pétersbourg, où l'on commençait à s'occuper d'exercices semblables. Volkoff fit bâtir à Jaroslaw une salle de spectacle où mille personnes étaient assises à l'aise. C'est là qu'il fut architecte, machiniste, décorateur, poëte et acteur tout à la fois. Les premières pièces données furent : la *Clémence de Titus*, le *Couronnement d'Eudoxie* et autres, qui toutes étaient traduites. Les tragédies de Soumorokoff (*voy.* ce nom) parurent à cette

époque précisément et obtinrent bientôt à Jaroslaw un succès comparable à celui qu'elles avaient eu à la cour, dans les appartements mêmes de l'impératrice Elisabeth, où elles étaient représentées par des amateurs de la haute société. Cette princesse fit venir Volkoff auprès d'elle avec tous ses acteurs, dans les premiers mois de l'année 1752. Ils commencèrent par jouer devant Elisabeth le drame du *Pêcheur* et quelques pièces du poëte célèbre nommé tout à l'heure, entre autres, *Koreff, Sinaw et Truvor, Hamlet*, etc., au grand contentement de toute la cour et des personnes les plus distinguées de St-Pétersbourg. Cependant, pour perfectionner les comédiens dont il s'agit ici dans la langue et les belles-lettres, l'impératrice les fit entrer à l'école des cadets. Leur directeur, qui n'avait pas encore vingt-quatre ans, mettait son temps à profit le mieux qu'il lui était possible, se livrant à ses études favorites et menant de front l'utile et l'agréable. Il construisit un théâtre de marionnettes qui lui réussit parfaitement. En 1756, Elisabeth ayant appelé Soumorokoff à la direction du nouveau théâtre public russe, qu'elle venait d'instituer, Volkoff en fut nommé premier acteur. C'est alors seulement que l'on engagea des actrices; car jusque-là c'étaient des hommes qui faisaient les rôles de femmes. Ce fut à dater de cette époque que Volkoff se montra dans tout son lustre. Admiré par ses compatriotes, il fut aussi justement applaudi par les étrangers. Il reste de lui quelques jolies pièces de vers. Il ne put que commencer une ode à la gloire de Pierre le Grand, ayant à peine le temps d'écrire les choses indispensables, tant il était surchargé d'occupations. En 1759, l'impératrice l'envoya à Moscou pour y établir un théâtre national, et avant le terme d'une année, il y avait réussi. A l'avénement de Catherine II au trône, en 1762, il reçut de cette souveraine des lettres de noblesse et une terre avec des paysans, en récompense de son zèle et de sa bonne conduite. Cet anoblissement ne porta nulle atteinte au goût passionné qu'avait Volkoff pour le théâtre. Il joua encore à Moscou le rôle d'Oskolde dans la tragédie de *Zémire*. Il était dans cette ville, lorsqu'il reçut l'ordre de préparer pour le couronnement une fête qui devait consister en une grande et magnifique mascarade. Elle eut lieu le 2 février 1763. Il en avait fait le programme, commandé les costumes et désigné le lieu et la marche. Enfin il était le créateur et le premier mobile de ce spectacle vanté dans les gazettes de toute l'Europe et auquel il avait donné le nom de *Triomphe de Minerve*. Jamais, disent les récits du temps, on ne vit plus de luxe et d'éclat. L'or, les diamants et toutes les pierres précieuses que la cour et les grands de l'empire étalèrent pour cette fête étaient au-dessus de ce que l'on peut dire. Volkoff, ayant à cœur que tout se passât sans confusion, courait à cheval, vêtu en simple uniforme, inspectait le cortége et faisait exécuter les ordres qu'il avait donnés d'avance. Le froid le saisit; une fièvre catarrhale, bientôt déclarée, se tourna en fièvre putride, et le 4 avril, il mourut dans la 35e année de son âge, regretté généralement. Ses funérailles, dit Leclerc dans son *Histoire de la Russie*, eurent la pompe de celles que l'on fit à Garrick, seize ans après, dans la ville de Londres. Une grande partie de la noblesse y assista en habits de deuil, et accompagna jusqu'au monastère d'Andronéief le cercueil de ce nouveau Roscius, véritable fondateur du théâtre russe. Volkoff joignait un jugement profond à une extrême pénétration; il est rare de trouver autant de dons naturels et de qualités morales réunis dans un seul homme, puisqu'il était acteur plein de mérite, poëte agréable et facile, bon peintre, habile musicien, sculpteur intelligent, remarquable dans tous les genres d'étude auxquels il s'était livré. L—P—E.

VOLKONSKY (PIERRE-MIKHAÏLOVITCH), prince, feld-maréchal, né en 1776, mort en 1852, l'un des militaires et des hommes d'Etat éminents de l'empire de Russie. Avant de donner l'appréciation morale du caractère de l'homme, nous allons résumer sa longue et brillante carrière. Le prince Pierre Volkonsky, appartenant à une des familles les plus illustres de l'empire de Russie, entra en 1791, à l'âge de quinze ans, en qualité de maréchal des logis dans le régiment des gardes à cheval, et passa ensuite dans le régiment de Séménovsky, d'infanterie de la garde impériale, où il reçut, le 1er janvier 1793, le grade d'officier, et y remplit avec habileté les fonctions d'aide de camp du régiment. En 1797, promu au grade de capitaine, il fut nommé aide de camp du grand-duc Alexandre Pavlovitch, alors héritier présomptif du trône. C'est de ce moment que date son rapprochement du prince dont il fut, pendant près de trente ans, le compagnon inséparable et l'un des instruments les plus actifs. Alexandre Ier avait accordé non-seulement son amitié mais aussi sa confiance entière au prince Volkonsky, dont la brillante carrière fut surtout rapide depuis le couronnement de l'empereur, en 1801. Nommé alors aide de camp général, il remplit les fonctions de général de service (1) auprès du comte Buxhöfden, chef du corps d'armée qui fut réuni à l'armée de Koutouzov, en 1805, avant la bataille d'Austerlitz. Koutouzov nommé commandant en chef des armées russe et autrichienne, le prince Volkonsky remplit auprès de lui les fonctions de général de service. A Austerlitz, dans un moment critique

(1) Dans l'état-major général russe, le quartier-maître est chargé des ordres de mouvement; le général *de service* est chargé de l'inspection des troupes. Ces deux officiers généraux sont égaux par leur rang sous les ordres du ministre de la guerre aujourd'hui. Sous l'empereur Alexandre, lorsque le ministre de la guerre n'avait pas une aussi grande autorité, le chef de l'état-major général avait sous ses ordres le quartier maître et le général de service.

de la bataille, le prince Volkonsky se mit à la tête du régiment de Phanagorie (du prince Souvaroff), et, se saisissant du drapeau, fit une charge à la baïonnette pour dégager l'empereur Alexandre dont la personne fut un instant compromise. Ce fait d'armes valut au prince une éclatante récompense, la croix de St-Georges de 3ᵉ classe (c'est-à-dire la croix de commandeur). A l'entrevue de Tilsit, Alexandre Iᵉʳ présenta à Napoléon Iᵉʳ son jeune aide de camp général, qui assista à la conclusion de la paix, et reçut alors la commission importante de se rendre en France, pour y étudier tous les détails de l'organisation de l'état-major de l'armée française. En cette qualité le prince séjourna en France en 1808 et en 1809, et y réunit des renseignements si satisfaisants qu'à son retour l'empereur lui confia la direction de la partie du quartier-maîtrat qui était alors dans son enfance en Russie. On peut considérer, à juste titre, le prince Volkonsky comme le fondateur de l'état-major général russe, et c'est à lui que ce corps important est redevable de la supériorité qu'il montra dans les mémorables campagnes de 1812, 1813 et 1814. Le prince Volkonsky créa en 1810 comme une pépinière de l'état-major, en instituant une école de quarante guides de la garde dont il organisa les règlements et les études sévères, comprenant surtout les mathématiques et l'art de lever et de dresser des plans. Beaucoup de jeunes gens des meilleures familles de l'empire furent admis dans cette école, l'objet de la surveillance constante du prince Volkonsky; aussi la plupart de ces jeunes gens devinrent-ils des officiers instruits et brillants. Nous en nommerons seulement deux ici, le capitaine Diebitch, qui devint feld-maréchal, et le major Toll, qui fut un des généraux les plus instruits et les plus actifs d'Alexandre Iᵉʳ et de Nicolas Iᵉʳ. C'est à la sollicitude du prince Volkonsky que l'on doit la publication des règlements qui déterminèrent le cercle des occupations de l'état-major général russe, règlements qui sont encore en vigueur aujourd'hui. En 1812, pendant la retraite de la première armée sur le camp retranché de Drissa, lorsque Napoléon se dirigea de Gloubokoïé sur Polotsk, menaçant de couper cette armée des autres corps de l'armée russe, le prince Volkonsky rendit à sa patrie un service éminent en démontrant à l'empereur Alexandre, d'après le colonel du génie Michaud (piémontais), qui avait étudié le camp de Drissa proposé par le général Pfuhl, que cette position était complétement défectueuse et devait être abandonnée. C'est alors que la première armée reçut l'ordre de se réunir à celle du prince Bagration. Pendant le reste de la campagne de 1812, le prince Volkonsky prit part à tous les grands événements de la guerre. Le plan de l'empereur Alexandre était de laisser à Napoléon l'idée que la paix pouvait être signée, de lui faire pour cela prolonger son séjour à Moscou; et une fois qu'il l'aurait abandonné, de réunir en même temps sur la Bérésina les trois armées russes, qui devaient effectuer la poursuite de l'armée française. Aussi lorsque, dans ce but, le prince Volkonsky fut envoyé au général en chef Koutouzov, il apprit de lui, dans sa marche de la Krasnaïa Pakhra à Taroutino, qu'en barrant à Napoléon le chemin de Kalouga il mettait à exécution le plan d'Alexandre. Ce fut alors que le prince Volkonsky fut comme un intermédiaire pour les rapports que faisaient à l'empereur les généraux en chef. Après la mort du feld-maréchal Koutouzov, en 1813, le prince Volkonsky fut nommé chef d'état-major général de l'empereur. Dans ces fonctions, aussi importantes que délicates, le prince réussit à concilier toutes les opinions des généraux en chef des armées coalisées, et son opinion personnelle fit souvent pencher la balance vers le bon conseil. Il avait, un des premiers, calculé les avantages de la position stratégique de la Bohême et indiqué que Leipsick serait le point décisif. A Kulm, son activité et sa connaissance des localités furent d'une grande utilité; et à Leipsick, en expliquant à l'empereur Alexandre le danger d'accumuler entre l'Elster et la Pleiss les réserves, comme le voulait le prince Schwarzenberg, il contribua à la fermeté que l'empereur montra vis-à-vis de ce dernier dans cette occasion. En 1814, le prince Volkonsky déploya son activité et son esprit habile et conciliant. Il était difficile de coordonner les mouvements des nombreux corps de l'armée coalisée et de lutter quelquefois contre les répugnances des généraux en chef à se soumettre au généralissime autrichien; et de pourvoir aussi, dans l'absence de grands magasins, à l'approvisionnement de nombreuses armées en pays ennemi. C'est au milieu de ces difficultés et en présence des prodiges opérés par Napoléon que le prince Volkonsky exerça son infatigable activité, passant les nuits à préparer et envoyer les rapports, pour se trouver le matin, au premier coup de canon, à cheval à côté de l'empereur Alexandre. Aussi, de même qu'en 1812, à l'abandon de Drissa se rattache pour une grande part le nom du prince Volkonsky, de même, en 1814, il fut assez habile et assez heureux, lorsque les alliés eurent connaissance du mouvement stratégique de Napoléon sur St-Dizier, pour faire prévaloir l'opinion qu'il fallait en profiter pour marcher sur Paris, projet que le prince Schwarzenberg trouvait trop hardi. Dans la marche sur Paris, lorsque des troupes françaises apparurent du côté de Fère-Champenoise, le prince Volkonshy contribua essentiellement au succès de la rencontre, en donnant l'ordre au corps d'armée de Raievsky d'arriver sur les lieux. Cet ordre donné à propos est connu de peu de personnes. La bataille de Paris fut la dernière affaire à laquelle prit part le prince Volkonsky. Dans les neuf années écoulées depuis Austerlitz, pendant la gigantesque lutte contre Napoléon, il n'y

a pas eu un grand conseil de guerre où le prince n'ait eu l'occasion de démontrer qu'il était pénétré des grands et vrais principes de l'art militaire, et où il n'ait réussi à en donner des preuves. C'est un témoignage que les généraux ses contemporains lui ont tous rendu, de même qu'ils ont pu apprécier dans le combat ses dispositions et son calme imperturbable. Au retour de l'empereur Alexandre à Pétersbourg, le prince Volkonsky prouva combien il avait présents à la mémoire ses compagnons d'armes, exécuteurs de ses dispositions militaires. A une fête brillante donnée à cette occasion à Pavlovsk par l'impératrice Marie Feodorovna, il obtint de son souverain l'ordre de créer un état-major général de la garde dans lequel il fit admettre vingt officiers du quartier-maîtrat général. Le prince Volkonsky accompagna son maître à tous les congrès de souverains qui eurent lieu de 1818 à 1823. Il fut son ambassadeur extraordinaire au sacre de Charles X. La grande expérience des affaires que le prince avait acquise dans les réunions des souverains fit dire à l'empereur Nicolas Ier, lors de l'entrevue de Munchengrætz : « Le prince doit « m'accompagner, c'est lui qui a l'intelligence « de la marche des congrès. » Après avoir reçu les derniers soupirs de l'empereur Alexandre Ier à Taganrog, le prince Volkonsky vit commencer la dernière période de sa carrière auprès de l'empereur Nicolas Ier, qui le nomma à son couronnement, en 1826, ministre de sa maison et lui ouvrit ainsi une nouvelle sphère d'activité. Ce ministère, créé pour le prince, comprenait dans son administration la cour impériale, le ministre des apanages, le cabinet impérial, l'académie des beaux-arts et autres établissements où il fit sentir sa surveillance éclairée. Comblé par son souverain de toutes les marques de sa reconnaissance, il fut nommé altesse sérénissime et reçut, en souvenir de ses grands services de guerre en 1813 et 1814, la plus haute dignité militaire, le titre de feld-maréchal. Son activité incessante et son dévouement désintéressé lui avaient valu auprès de la famille impériale une confiance et une autorité que peu d'hommes d'Etat ont possédées au même degré. Son esprit, toujours le même, semblait présager une carrière plus longue; mais une douloureuse maladie, suite d'un accident, mit fin à ses jours au mois d'août 1852. Par ordre de l'empereur, sa dépouille mortelle a été déposée dans l'église de Séménovsky (à St-Pétersbourg), voisine des casernes du régiment de ce nom où sa carrière militaire avait commencé. Dans sa longue existence, le prince Volkonsky avait vu passer et s'agiter autour de ses souverains et de lui-même plusieurs générations d'hommes mus par leurs passions et leurs intérêts. Dans sa haute position, son esprit, naturellement calme et froid, avait acquis par une longue expérience la connaissance du cœur humain. Il savait quelle est la portée de cette fièvre d'impatience qui agite ceux que leur ambition pousse, et combien de choses tristes elle leur fait commettre pour arriver à leur but. Aussi, sachant apprécier la différence immense qu'il y a entre le *sentiment* qui est le fond de l'homme et l'*attitude* qui n'est souvent qu'un masque, il ne se hâtait point de juger. Sa confiance ne venait que lentement; mais une fois accordée à celui qu'il en jugeait digne, cette confiance était un fait acquis et ne lui était jamais retirée sans motif. Aucun homme d'Etat n'a jamais sans doute possédé plus que lui la précieuse faculté de savoir écouter. Accessible à tous, le plus mince fonctionnaire admis en sa présence pouvait se convaincre que dans les instants d'audience qui lui étaient accordés l'oreille attentive du ministre était toute à sa demande. La réponse venait, quelquefois *oui*, souvent *non*, mais toujours *oui* quand son esprit lucide lui avait fait juger que la demande était juste. Ce *non* que, de son vivant, tant de gens lui ont reproché (1), n'était d'ailleurs qu'une précaution chez le prince; il se couvrait quelquefois de cette négation comme d'un écran derrière lequel il se retranchait pour avoir le temps de réfléchir; et le non préalable de la veille était quelquefois le lendemain changé en un oui favorable qu'il faisait parvenir spontanément après information prise et réflexion faite. Sa régularité et sa promptitude dans l'expédition des affaires que sa sagacité lui avait fait reconnaître de prime abord comme utiles et applicables étaient merveilleuses. Avec lui point de temps perdu. C'est un témoignage que lui rendaient tous ceux qui, se présentant à lui sans autre but que l'utilité des choses dans l'Etat, pouvaient se convaincre que nul ministre ne fut jamais mieux disposé et jamais plus favorable aux choses utiles à l'Etat. Le prince Volkonsky avait deux fils, les princes Dmitri (mort récemment) et Grégoire, et une fille mariée à M. Paul Dournovo, le représentant d'une de ces anciennes familles de la noblesse russe où se perpétue la tradition du plus noble caractère. Madame Aline Dournovo, morte depuis peu, a laissé le souvenir d'un esprit brillant et cultivé, d'un cœur bon, d'une âme pieuse. C'était une de ces femmes d'élite qui marquent leur place dans la société; aussi sa mémoire est-elle fidèlement conservée par tous ceux qui l'ont connue. G—E.

VOLKYR ou VOLCYRE (NICOLE), seigneur de Serouville (2), surnommé le *polygraphe du parc d'honneur* (3), était né vers 1480, à Bar-le-Duc,

(1) Les courtisans l'avaient surnommé le *Prince Non*; mais pour ceux qui connaissent les cours, cette épithète est un éloge.

(2) Suivant Lacroix du Maine, Volkyr était de *Serouville* en Espagne, et il le nomme, en latin, *Cerisvicinus*. La Monnoie avoue qu'il n'entend ni le latin *Cerisvicinus*, ni le français *Serouville*. Le président Bouhier conjecture que Volkyr était de *Xérès* de la Frontera dans l'Andalousie, et que de *Xera*, nom latin de *Xerès*, il a fait *Serouville* à la française (*Remarq. sur la Bibl. de Lacroix du Maine*). C'était aller chercher bien loin une explication facile. Seronville (*Sororis villa*) est un village près de Bar, dont Volkyr acheta le fief après son anoblissement.

(3) C'est une allusion à la charge de secrétaire du bon duc Antoine, qu'il désigne par le parc d'honneur.

d'une famille distinguée de la bourgeoisie. Ayant achevé ses études à Paris, il y reçut le grade de docteur en théologie ; mais on ne dit pas qu'il ait embrassé l'état ecclésiastique. Il s'attacha surtout à se perfectionner dans la connaissance des langues anciennes, et il s'y rendit assez habile. Antoine, duc de Lorraine et de Bar, son souverain, le choisit pour secrétaire, et le 12 mai 1520 ou 1521, il lui fit expédier des lettres de noblesse, en récompense de ses bons et loyaux services. Volkyr suivit ce prince, en 1525, dans son expédition contre les luthériens d'Alsace, et il en écrivit l'histoire. Etant revenu à Paris pour y faire imprimer quelques ouvrages, il se chargea, sur la demande de Wechel, de traduire en français les écrivains de l'*Art militaire*. Il mourut au plus tard en 1542, puisque ses armes furent données, la même année, à Jean de Radon. Elles étaient d'azur au cygne d'argent, portant pour cimier une branche de chêne chargée de glands (*voy.* la *Bibliothèque de Lorraine*). On connaît de lui : 1° *Enchiridion musices de gregoriana et figurativa atque contrapunctu simplici percommode tractans*, sans date, in-4° goth., fig., ouvrage très-rare, inconnu aux meilleurs bibliographes ; 2° le *Petit Recueil du polygraphe, instructif et moral*, fait en latin et en français, sur les éléments des lettres, commandements de la loi, oraison dominicale et sermon des cendres (1), pour deux jeunes princes de renom, François, Dauphin de Viennois, et François de Lorraine, marquis de Pont-à-Mousson, 1523 ; 3° *Traité nouveau de la dégradation et exécution actuelle de Jehan Castellan, faite à Vye, en Austrasie, le 12e jour de janvier* (2), avec une oraison à la foi, achevé d'imprimer le 25 d'août (1525), in-4° goth. de 64 pages, très-rare. Suivant dom Calmet, cet opuscule a été réimprimé à Paris, 1534, in-8°, et 1539, in-4°. 4° *Histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduits et abusés luthériens mécréants du pays d'Aulsays* (Alsace) *et autres*, par Antoine, duc de Calabre, de Lorraine et de Bar, en 1525, Paris, 1526, in-fol. goth. L'auteur dédia cet ouvrage au savant Budé. On en conserve, à la bibliothèque de Paris, un exemplaire sur vélin, décoré de neuf miniatures (*voy.* le *Catal.* de Van-Praët, t. 5, p. 38). 5° *Epitome abrégé en vers huitains des empereurs, rois et ducs d'Austrasie*, Paris, 1530, in-4°. Quelques bibliographes en citent une autre édition, Paris, sans date, in-4° goth., dont le titre diffère un peu de celui qu'on vient de lire. A la suite de la chronique des ducs d'Austrasie, on trouve deux autres opuscules de Volkyr : l'un, intitulé *Quinternier*, est une sorte de roman ; l'autre, *Singularités du parc d'honneur*, contient, entre autres choses, de curieux détails sur l'art de fabriquer le verre. 6° *Flave Végèce*, du fait de guerre et fleur de chevalerie, quatre livres ; *Frontin*, des stratagèmes, espèces et subtilités de guerre, quatre livres ; *Ælian*, de l'ordre et instruction des batailles, un livre ; *Modeste*, des vocables de fait de guerre, un livre ; pareillement cent vingt histoires concernant le fait de guerre, jointes à Végèce, traduits fidèlement du latin en français par le Polygraphe, etc., Paris, Wechel, 1536, in-fol. de 320 pages, goth., fig. en bois. Ce volume est si rare que Bourdon de Sigrais ne put le trouver dans aucune bibliothèque de Paris (*voy.* la préface de sa traduction de Végèce). Volkyr a dédié cette version à François, Dauphin de France. Dans le prologue, il nous apprend que « depuis certains jours en çà il a « conduit jusqu'au bout la translation de Vitruve, « architecte, espérant la faire recevoir par gens « duits et experts en tel art, avant que la mettre « dehors et publier ». Elle n'a point paru. 7° *Commentaire de Paul Jovius des Gestes des Turcs*, origine de leur empire, les vies de tous leurs empereurs, ordre et discipline de la milice et chevalerie turcique, traduit du latin, Paris, 1540, in-4° ; 8° *Traité de la physionomie*, traduit en latin de maître Michel Lescot, ibid., 1540, in-16. M. A. Digot a publié à Nancy, in-8°, en 1849, une *Notice biographique et littéraire sur Volcyr*. W—s.

VOLLENHOVE (Jean), docteur en théologie et successivement pasteur de l'église réformée de Zwoll et de la Haye, florissait au 17e siècle. Il mérite d'être compté au nombre des bons poëtes hollandais. Vondel l'appelait *son fils*, comme s'il eût espéré d'être continué par lui. Il témoignait seulement du regret qu'il fût ecclésiastique, car il était étrangement prévenu contre les théologiens de l'Eglise réformée. Le plus beau titre de Vollenhove à l'immortalité est un poëme intitulé *le Triomphe de la croix*. Le talent descriptif y rivalise avec le mérite du style et l'élévation des idées. Nous en avons sous les yeux une édition in-4°, la Haye, 1750 ; mais ce n'est sûrement pas la première. D'autres poésies sacrées accompagnent ce chef-d'œuvre de leur auteur. Il a encore publié un recueil de *Poésies*, à Amsterdam, 1686, in-4°. On y distingue de belles traductions du latin et du grec. Des *Sermons* de Vollenhove *sur la gloire des justes* ont paru à Leyde, 1713, in-4°. Cet auteur est apprécié comme poëte par de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 1er, p. 252 et suivantes. M—on.

VOLLENHOVEN (Corneille), jurisconsulte et publiciste néerlandais, naquit à Amsterdam en 1778. Il fit de solides études, et, en 1797, il soutint, sur une question de droit des gens, une thèse intitulée *De vi et natura pactionis quæ dicitur capitulatio*. Venu ensuite à Leyde, il y continua et fortifia ses études, et soutint une nouvelle

(1) Ce sermon avait été prêché par Jean *Glapion*, cordelier, sur lequel on trouve une notice dans la *Bibliothèque de Lacroix du Maine*.

(2) Cette exécution eut lieu le 12 janvier 1524 (vieux style), c'est-à-dire 1525, comme l'on compte actuellement (voy. Jean le Chatellain).

thèse ayant pour titre : *De juribus atque officiis gentium in bello mediarum, circa navigationem et mercaturam ex jure gentium universali, et Belgarum ex jure pactitio*. Reçu ensuite avocat à Amsterdam, Vollenhoven plaida quelque temps ; puis il fut nommé procureur impérial près le tribunal de la même ville. Il dut bientôt abandonner ces fonctions, qui étaient dévolues presque exclusivement aux sujets belges. Il devint alors avocat au conseil d'Etat. En 1814, il fut attaché, en qualité de référendaire, au ministère de l'intérieur du nouveau royaume des Pays-Bas. Il mourut vers 1830. Outre les écrits cités, on a de lui : 1° un *Mémoire sur les enfants trouvés du royaume des Pays-Bas et sur l'état des pauvres dans ce royaume*, 1815 ; 2° une traduction du *Traité des avaries*, de l'italien, de Baldasseroni ; 3° une traduction du *Plan d'éducation des enfants pauvres, d'après les méthodes de Bell et Lancaster*, par de Laborde. Vollenhoven a pris part à la rédaction du *Magasin des pauvres*, commencé en 1817. Z.

VOLMAR (Jean) naquit à Venise le 16 août 1779. Ses premières études n'eurent rien de bien éclatant. Il eut d'abord un maître particulier ; il fit ensuite presque seul son éducation. Lorsque Venise passa sous la domination française, Volmar enseigna la langue italienne à quelques-uns de ceux qui gouvernaient le pays. Ayant en même temps une solide connaissance de la langue française, il composa un ouvrage intitulé le *Suicide*, qu'il prétendait avoir traduit de cette langue, tandis qu'il était presque entièrement son œuvre. Lorsque la domination autrichienne remplaça à Venise celle des Français, Volmar entra dans l'administration. Mais en même temps il continua de s'occuper des langues ; il composa aussi divers ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels : 1° *la Cecilia*, nouvelle ; 2° *Adam et Eve sur le seuil de l'Eden ;* 3° *la Nuit de la naissance ;* enfin 4° *la Passion*, homélie. On lui doit aussi une traduction du *Charlemagne*, poëme de Lucien Bonaparte. Il laissa manuscrits plusieurs autres ouvrages. Cependant il était plus prosateur que poëte, et il croyait à tort, selon quelques-uns de ses biographes (*voy*. Tipaldo, t. 3), que la métaphysique et la morale pouvaient aisément passer dans la langue poétique. Volmar était d'un caractère porté à la mélancolie. Il mourut en 1829, à l'âge de 50 ans. Z.

VOLMERANGES (Pelletier de), artiste et auteur dramatique, naquit à Orléans vers 1756 ou 1763. Il tint quelque temps la scène, devint professeur de déclamation et mourut le 24 février 1824. Il a publié les ouvrages suivants : 1° *le Mariage du capucin*, comédie en 3 actes et en prose, Paris, 1804, in-8° ; 2° *le Devoir et la nature*, drame en 5 actes et en prose, ibid., 1799 ; 3° *Paméla mariée, ou le Triomphe des épouses*, drame en 3 actes, en prose, ibid., 1804, in-8°, en collaboration avec Cubières-Palmézeaux ; 4° *Clémence et Waldémar, ou le Peintre par amour*, drame en 3 actes, en prose, 1807 ou 1803, in-8° ; 5° *les Deux francs-maçons, ou les Coups du hasard*, 1808 ; 6° les *Frères à l'épreuve*, drame en 3 actes et en prose, ibid., 1808 et 1823 ; 7° la *Servante de qualité*, drame en 3 actes et en prose, 1811, in-8°. Z.

VOLNAIS (mademoiselle), artiste dramatique française, d'origine américaine, naquit en 1787. D'une famille riche, mais bientôt éprouvée par des revers, elle étudia en même temps la peinture et l'art dramatique. Présentée ensuite au ministre de l'intérieur, Joseph Bonaparte, elle joua devant lui le rôle de Zaïre avec une telle distinction que le jour même elle obtint un ordre de début. Elle joua de nouveau ce rôle dans la petite salle de la reine, à Versailles, encore en présence du ministre. Six mois plus tard, le 4 mai, et à l'âge de quinze ans, elle débuta à Paris dans le rôle de Junie de *Britannicus* et dans Azéma de *Sémiramis ;* elle joua ensuite Andromaque et encore Zaïre. Elle eut dès lors une vogue dont il y avait peu d'exemples, et ses qualités physiques contribuèrent beaucoup à ses succès. Elle aborda ensuite la plupart des grands rôles du répertoire : Iphigénie, Chimène, Monime, Rodogune. Après s'être tenue pendant vingt ans à la hauteur d'une réputation méritée par un talent réel, mademoiselle Volnais se retira du théâtre, où elle eût pu, sans danger pour sa vogue, rester quelques années encore. Cette remarquable artiste eut des chagrins de famille ; elle éprouva les contrariétés qui manquent rarement d'entraver les personnes de sa profession, mais elle fut estimée de ceux qui la connaissaient de près. L'impératrice Joséphine et la princesse Joseph Bonaparte l'aimaient et la recherchaient. Ayant enfin obtenu sa retraite, en 1822, à la condition de ne reparaître sur aucun théâtre, elle vécut en effet loin de la scène et mourut à Paris en 1837. Z.

VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf, comte de), de l'Académie française, naquit le 3 février 1757 à Craon, en Anjou. Son père, avocat distingué dans cette province, ne voulut point lui laisser porter le nom de Chassebœuf, qui avait été pour lui-même une source de mille désagréments : il lui donna celui de Boisgirais, sous lequel le jeune Constantin-François fit ses études aux collèges d'Ancenis et d'Angers, et fut d'abord connu dans le monde ; plus tard, au moment de son départ pour l'Orient, Boisgirais quitta ce nom pour prendre celui de Volney, qu'il devait illustrer. Maître de ses actions à l'âge de dix-sept ans, et jouissant de onze cents livres de rente provenant de la succession de sa mère, il se rendit à Paris pour se livrer à l'étude des hautes sciences. Il se sentait de l'éloignement pour la profession d'avocat, que son père aurait désiré qu'il embrassât ; la médecine

convenait davantage à son esprit observateur; il parut d'abord s'y destiner, mais son génie spéculatif le portait à dédaigner la pratique. Il n'avait pas vingt ans qu'il se plaisait à pénétrer les secrets de la nature, et à découvrir les rapports qui peuvent exister entre le moral et le physique. Il s'adonnait en outre à l'étude de l'histoire et des langues anciennes. Une succession de six mille livres lui étant échue, il résolut d'aller visiter l'Egypte et la Syrie. Prévoyant les fatigues et les dangers d'un tel voyage, il s'y prépara pendant une année entière, en habituant son corps aux plus violents exercices et aux plus rudes privations. Il se mit enfin en route à pied, avec un havre-sac sur le dos, un fusil sur l'épaule et six mille livres en or cachées dans une ceinture. Lui-même, dans la préface de son *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique,* rend compte des impressions qu'il éprouvait. « Lorsqu'en 1783, dit-il, je partais de « Marseille, c'était de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui et en soi « qu'inspire la jeunesse. Je quittais gaiement un « pays d'abondance et de paix, pour aller vivre « dans un pays de barbarie et de misère, sans « autre motif que d'employer le temps d'une « jeunesse inquiète et active à me procurer des « connaissances d'un genre neuf, et à embellir « par elles le reste de ma vie d'une auréole de « considération et d'estime. » Arrivé en Egypte, il s'enferma pendant huit mois dans un couvent de cophtes pour y apprendre l'arabe. Dès qu'il fut en état de parler cette langue, commune à l'Egypte et à la Syrie, il parcourut ces deux contrées avec plus d'avantage que ne l'avait fait encore aucun voyageur. Après une absence de près de quatre années, il revint en France, et publia sa relation sous le titre de *Voyage en Egypte et en Syrie*. Cet ouvrage, qui dès son apparition fit tomber les lettres moins véridiques de Savary sur l'Egypte, passa dès lors pour le *chef-d'œuvre du genre*. Dans ses descriptions, dans ses récits, Volney s'éloigne des sentiers battus: « Il ne dit point par où il a passé, ce « qui lui est arrivé, quelles impressions il a « éprouvées. Il évite avec soin de se mettre en « scène; c'est un habitant des lieux, qui les a « longtemps et bien observés, qui vous décrit « l'état physique, politique et moral. L'illusion « serait complète, si on pouvait supposer dans « un vieil Arabe toutes les connaissances, toute « la philosophie des Européens qui se trouvent « réunies à la maturité dans un voyageur de « vingt-cinq ans (1). » Cette manière de voyager, et surtout de décrire ses voyages, était celle d'Hérodote, dont Volney avait si attentivement lu les ouvrages. Comme lui, il s'est attaché à joindre à la description des pays le récit des révolutions politiques qu'ils ont éprouvées. Quelques personnes cependant, faisant à Volney la même injure que des érudits superficiels faisaient alors à l'historien grec, doutèrent de la fidélité de ses tableaux; mais ce fut pour lui un bien beau triomphe lorsque, dix ans après, 40,000 Français vinrent visiter en conquérants « cette terre antique qu'il avait parcourue sans « compagnon, sans armes, sans appui ». Tous reconnurent dans Volney un observatenr exact, éclairé, un guide sûr et le *seul qui ne les ait jamais trompés* (1). Alors disparurent tous les doutes; et l'on put, sans être taxé de prévention, regarder Volney comme le continuateur d'Hérodote; on peut ajouter, son vengeur. En effet, il réhabilita la gloire de cet historien en rectifiant les faux jugements qu'on en avait portés. Avant d'avoir subi cette glorieuse épreuve, le *Voyage en Egypte et en Syrie* avait valu à son auteur le suffrage de l'impératrice Catherine II, qui lui envoya une médaille d'or en témoignage de sa satisfaction; c'était en 1787. L'année suivante, Volney fit paraître des *Considérations sur la guerre des Turcs* avec les Russes. Les connaissances positives qu'il avait acquises dans son voyage le servirent heureusement dans cet écrit politique: il y prouva que, s'il avait bien vu par lui-même l'empire ottoman, il avait eu de bons mémoires sur les ressources de la Russie. Les événements ont réalisé presque toutes ses prévisions sur les accroissements de cette puissance. Il parlait aussi de la réunion *des Etats de Venise à l'empire d'Autriche*. Il n'oubliait pas non plus les intérêts de la France dans cette grande querelle, et s'arrêtait surtout au projet de s'approprier l'Egypte pour contre-balancer l'agrandissement de la Russie et de l'Autriche; mais il y voyait de nombreux obstacles: « D'abord, dit-il, « il faudra soutenir *trois* guerres; la première, « de la part de la Turquie.... la seconde, de la « part des Anglais.... la troisième enfin, de la « part des naturels de l'Egypte, et celle-là, quoi- « que en apparence la moins redoutable, serait en « effet la plus dangereuse.... Si des Francs « osaient y débarquer, Turcs, Arabes, paysans « s'armeraient contre eux; le fanatisme tien- « drait lieu d'art et de courage. » C'était, dix ans d'avance, faire l'histoire de l'expédition d'Egypte. Aussi quand Volney fit réimprimer ses *Considérations*, en 1808, cet écrit obtint le même succès que dans sa nouveauté. On lui avait reproché vivement de n'avoir pas prévu le dangereux ascendant que l'expulsion des Turcs de l'Europe donnerait à la Russie. Ce fut là le principal argument que fit valoir contre lui le diplomate Peyssonnel dans son *Examen critique des Considérations sur la guerre des Turcs*. La diplomatie européenne savait fort mauvais gré à Volney de certaines révélations qui pouvaient passer alors pour indiscrètes; aussi parodia-t-on

(1) *Notice sur Volney*, par Daru.

(1) *Relation de l'expédition d'Egypte*, par le général Berthier.

le titre de sa brochure en l'appelant *Inconsidérations*. Depuis son retour en France, guidé par ce désir d'être utile qui fut le mobile de toute sa vie, Volney aperçut tout ce qu'on pouvait faire pour perfectionner l'agriculture dans l'île de Corse ; mais il savait que chez les peuples dominés par d'anciennes habitudes il n'y a d'autre démonstration, d'autre moyen de persuader que l'exemple. Il avait résolu d'acheter un domaine dans ce pays, et de s'y livrer à des expériences sur toutes les cultures qu'il croyait pouvoir y naturaliser, telles que la canne à sucre, l'indigo, le coton, le café, etc. L'utilité de ses vues engagea le gouvernement français à le nommer directeur de l'agriculture et du commerce de cette île ; mais d'autres fonctions le retinrent dans sa patrie. Lors de la convocation des états généraux en 1789, il fut élu député du tiers état de la sénéchaussée d'Anjou. Sur une observation que fit Goupil de Préfeln, il s'empressa de donner sa démission de la place qu'il tenait du gouvernement (29 janvier 1790), professant cette maxime qu'on ne peut être mandataire de la nation et dépendant par un salaire de ceux qui l'administrent. A la tribune de l'assemblée constituante, Volney se montra ce qu'il avait paru dans ses ouvrages, ce qu'il devait être dans toutes les circonstances de sa vie politique, sous l'anarchie populaire, sous l'empire, comme après la restauration : ami prononcé des libertés publiques, sectateur des idées nouvelles, ennemi de tous les cultes établis, mais ennemi des excès populaires. S'il maudit le despotisme « dans un seul, il ne lui « fait pas plus de grâce lorsqu'il le signale dans « plusieurs. En cent endroits, il manifeste son « aversion pour la licence et pour les excès des « révolutionnaires, dont il fut aussi la victime. « Nous le voyons livrer différents genres de « combats aux sanguinaires novateurs de 1793 : « ici, avec l'arme du sarcasme et de l'ironie, il « attaque ces insensés qui voulaient appliquer à « une population de trente millions d'hommes « les codes oligarchiques d'Athènes et de Lacé- « démone ; là, il se contente de lancer sur eux « ce trait original et pénétrant : *modernes Lycur- « gues, vous parlez de pain et de fer : le fer des « piques ne produit que du sang, on n'a de pain « que par le fer des charrues* (1). » Toutefois, il faut convenir qu'avant d'avoir vu les crimes de 1793, Volney se montra, dans l'assemblée constituante, l'adversaire, plus zélé que prévoyant, de ce qui tenait à l'ancien régime : comme tant d'autres, il ne sut pas s'arrêter dans la voie de l'opposition légale au gouvernement. Ce tort d'un esprit éminemment spéculatif n'a pas échappé aux spirituels auteurs de la *Galerie des états généraux* (*voy.* CHAMPCENETZ). « Il a les « formes brusques, l'âme franche, la physiono- « mie ouverte, le caractère décidé, le cœur sen- « sible, disent-ils. O nature, pourquoi t'es-tu « arrêtée en si beau chemin ? Pourquoi ne pas « joindre à tant de bienfaits un coup d'œil plus « sûr, un esprit plus juste ? » Ses premières paroles dans l'assemblée furent pour combattre l'opinion de Malouet, qui avait proposé de se former en comité secret, afin de ne point délibérer devant des *étrangers*. Volney releva cette expression d'*étrangers* comme injurieuse aux citoyens, aux *frères* qui les avaient nommés députés ; et en général il se prononça contre toute espèce de délibération secrète. Il fut un des premiers à provoquer l'organisation des gardes nationales et la division de la France en communes et en départements. Il fut nommé secrétaire le 23 novembre 1790. Dans les débats qui s'élevèrent lorsqu'on agita la proposition d'accorder au roi l'exercice du droit de paix et de guerre, Volney se déclara pour la négative et finit par proposer l'article suivant, qui fut adopté : « La « nation française s'interdit dès ce moment d'en- « treprendre aucune guerre tendant à accroître « son territoire. » Lors de la discussion sur la vente des domaines nationaux, Volney publia, dans le *Moniteur*, quelques réflexions, dans lesquelles, envisageant la question sous le point de vue politique, il établissait les avantages de la division des propriétés. Son intime liaison avec Cabanis lui procura des rapports fréquents avec Mirabeau, qui, dans une discussion relative au clergé, dut à Volney son mouvement oratoire si fameux *sur la fenêtre de Charles IX*. Vingt députés assiégeaient la tribune ; de ce nombre était Volney, tenant un discours à la main : « Mon- « trez-moi ce que vous avez à dire, dit Mira- « beau.... Cela est beau, sublime, ajouta-t-il « après avoir parcouru le manuscrit ; mais ce « n'est pas avec une voix faible et une physio- « nomie calme qu'on tire parti de ces choses-là ; « donnez-les-moi. » Volney y consentit, et Mirabeau fondit dans son éloquente improvisation le passage en question, qui produisit un si grand effet. On doit à Volney la justice de rappeler qu'il s'aperçut bientôt que l'effervescence de la majorité allait trop loin, et que même il s'efforça de la réprimer. A la fin d'une des séances les plus orageuses, il fit la motion de convoquer les assemblées électorales, afin qu'elles procédassent à une nouvelle nomination de députés. Il motiva cette proposition sur ce que les membres d'une autre assemblée, n'ayant point pris part aux premières discussions, seraient moins animés les uns contre les autres, et qu'il leur serait ainsi plus facile de ramener les Français à des sentiments d'union et de paix. Cette motion, d'abord accueillie avec enthousiasme, fut écartée par l'ordre du jour. Au milieu de ses travaux législatifs, Volney concourut, en 1790, pour un prix qu'avait proposé l'Académie des inscriptions sur la *Chronologie des douze siècles antérieurs au*

(1) Discours de Laya, cité ci-après.

passage de Xerxès en Grèce ; et, quoique aucun autre ouvrage n'eût été envoyé, il n'obtint pas le prix ; mais son Mémoire fut inséré par Naigeon dans le *Dictionnaire d'antiquités de l'encyclopédie méthodique*. Au mois de septembre 1791, Volney fit hommage à l'assemblée de son livre intitulé les *Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*. L'idée première de cet ouvrage avait été conçue dans le cabinet de Franklin. L'auteur se met en scène sur les ruines de Palmyre ; et là il se livre à de profondes méditations sur la destruction de tant d'empires à qui leur puissance colossale semblait promettre une éternelle durée, et qui n'en ont pas moins obéi à cette loi de la nature qui veut que tout périsse. Dans ce même ouvrage, Volney établit la nécessité de la tolérance religieuse, reconnue aujourd'hui par tous les esprits éclairés ; il ne défend pas avec moins d'éloquence les droits imprescriptibles des peuples et de l'humanité. Lorsque ensuite il parle de la diversité des opinions religieuses, si opposées en apparence, quoiqu'elles semblent, selon lui, toutes dérivées d'une même source, on s'aperçoit que le livre de l'*Origine des cultes*, par Dupuis, quoique encore inédit, était parfaitement connu de Volney ; car il abonde dans les idées hiéro-astronomiques de cet écrivain, qui n'a fait que renouveler, pour les ériger en système, des données qui se trouvent dans le livre des *Saturnales* de Macrobe. Enfin, l'on a reproché à l'auteur des *Ruines* d'avoir attribué aux différentes religions des caractères auxquels leurs sectateurs ne les reconnaîtraient pas toujours. Les *Ruines* n'en passent pas moins pour une des productions les plus remarquables de notre littérature moderne. Après la clôture de la session, Volney fit une démarche qui lui attira les éloges du parti dominant et les sarcasmes du parti contraire. L'impératrice Catherine s'étant déclarée l'ennemie de la France, il renvoya au baron de Grimm la médaille d'or qu'il avait reçue de cette princesse cinq ans auparavant. « Si je l'obtins « de son estime, je la lui rends pour la conser- « ver, » disait-il dans la lettre qui accompagnait le renvoi. Grimm lui adressa de Coblentz (1er janvier 1792) une réponse toute remplie de sarcasmes, d'injustes personnalités, et écrite d'un style tellement piquant qu'on a pu l'attribuer à Rivarol (1). En 1792, il accompagna Pozzo di Borgo en Corse, où il était appelé par des habitants qui y exerçaient une grande influence, et qui invoquaient le secours de ses lumières. Il espérait y réaliser, comme simple particulier, les projets d'amélioration agricole que quatre ans auparavant il s'était flatté d'y opérer comme administrateur. Il fit faire, à ses frais, des essais de culture dans le domaine de la Confina, qu'il avait acheté près d'Ajaccio ; et tout promettait à ses efforts les plus heureux résultats, lorsque les troubles que Pascal Paoli suscita dans cette île obligèrent Volney à s'éloigner. Son domaine, qu'il appelait ses *Petites-Indes*, fut mis à l'encan par ce même Paoli, qui lui avait donné naguère les assurances de son amitié. Pendant son séjour en Corse, Volney fit la connaissance de Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Il pressentit dès lors tout ce que pourrait devenir ce jeune ambitieux ; et, quelques années plus tard, ayant appris en Amérique que le commandement de l'armée d'Italie venait de lui être confié : « Pour peu que les circonstances le se- « condent, dit Volney en présence de plusieurs « réfugiés français, ce sera la tête de César sur « les épaules d'Alexandre. » A son retour à Paris, au mois de mars 1793, Volney eut à satisfaire aux questions du conseil exécutif et du comité de défense générale sur les moyens militaires et sur les dispositions politiques des habitants de la Corse. Il méditait une description complète de cette portion intéressante et trop peu connue de la France, et dès lors il publia dans le *Moniteur* (du 20 et du 31 mars) un *Précis de l'état de la Corse*. Tout en faisant connaître la situation morale et politique de cette île, il se plaignait, soit directement, soit par voie d'insinuation, de Paoli et de Salicetti, avec lesquels il ne s'était point trouvé d'accord pendant son séjour en Corse. Bien qu'il se défende dans cet écrit de tout sentiment d'humeur et d'ambition mécontente, cette humeur perce dans chaque phrase. Voici au reste comment il termine ce précis : « Quant à « l'admission au conseil du département, où l'in- « térêt national m'ordonnait d'arriver, l'on croira « difficilement en France que j'aie de l'humeur « d'avoir été repoussé d'un pays où les motifs « publics de ma défaveur ont été de passer pour « un *hérétique*, comme auteur des *Ruines*, et « pour observateur à titre de Français. » Mais Volney ne tarda pas à éprouver que, s'il était vainement venu chercher en Corse *la paix agricole*, il trouverait encore bien moins le calme nécessaire à l'homme de lettres dans la France alors livrée à tous les fléaux de l'anarchie. Cependant il publia la *Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français* (format in-16, 1793), un des meilleurs traités de morale qui aient été publiés dans aucune langue. Les idées en sont serrées, le style en est ferme et concis ; on y remarque ce choix sévère et cette propriété d'expressions dont les philosophes de l'école de Pascal et de Condillac ont donné l'exemple. Dans la collection des œuvres de Volney, le second titre de cet

(1) C'est un point de fait que n'ose décider le savant bibliographe Barbier, dans l'avis qui précède la réimpression qu'il fit, en 1823, de cette réponse qui était devenue d'une extrême rareté. Il s'était abstenu de l'insérer dans le supplément qu'il avait donné de la *Correspondance de Grimm*. « Il répugnait à ma délicatesse, « dit-il dans cet *Avis*, d'affliger un savant aussi recommandable « que M. de Volney. Aujourd'hui qu'il n'est plus, je crois pouvoir « compléter les opuscules de Grimm. M. de Volney laisse assez « de titres à l'estime publique pour le venger des sarcasmes d'un « ancien ami que les circonstances les plus extraordinaires avaient « métamorphosé en implacable ennemi. » Barbier a également réimprimé la lettre de Volney. Une autre réponse satirique à cette lettre fut faite dans le temps sous le nom de Petroskoi.

ouvrage important, malgré son peu d'étendue, a fait place à celui-ci : *Principes physiques de la morale*. En effet, l'auteur a su démontrer que la morale est une science, pour ainsi dire physique et matérielle, soumise aux règles et aux calculs des sciences exactes, et qu'elle n'a d'autre but que la conservation et le perfectionnement de l'espèce humaine. Un biographe a dit que ce fut pour prouver *qu'il n'était point digne de la qualification d'hérétique* que Volney, à son retour de Corse, publia ce petit ouvrage. Il est plus juste d'observer que cette production n'établit rien ni pour ni contre la catholicité de Volney ; mais elle prouve du moins qu'il n'était point *athée*, car le premier caractère qu'il reconnaît à la loi naturelle est d'être « l'ordre constant et régulier « par lequel Dieu régit l'univers ». Une inculpation bien autrement dangereuse ne tarda pas à l'atteindre. Tous les hommes honorables qui, dans l'assemblée constituante, avaient secondé de leurs vœux et de leurs efforts l'établissement d'un nouvel ordre de choses, avaient fini par ouvrir les yeux sur les conséquences d'une révolution aussi mal comprise d'abord par ses auteurs que par ses adversaires. Les uns avaient totalement changé de principes; d'autres, plus constants dans leurs opinions, se contentaient de désapprouver les funestes conséquences qu'on en avait tirées. Volney fut du nombre : invariablement attaché aux doctrines qu'il avait émises en 1789, il aimait le régime républicain, il blâmait seulement la licence et les crimes de 1793. Il osa se prononcer contre les événements du 31 mai. Incarcéré alors comme *royaliste*, lui que naguère on avait accusé d'être un *jacobin*, il resta dix mois en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. On était alors à cette époque consolante de notre révolution, où l'horreur qu'avaient inspirée de coupables excès ramenait tous les esprits, et jusqu'à la convention elle-même, à des pensées d'ordre; on s'efforçait de relever les ruines de l'état social, on demandait aux lettres des consolations et l'on s'occupa d'organiser l'instruction publique. Alors fut instituée cette école normale destinée à former des professeurs, à établir les meilleures méthodes et l'unité des doctrines (1794). Volney fut appelé à la chaire d'histoire ; et ses leçons, qui attiraient un immense concours d'auditeurs, sont devenues un des plus beaux titres de sa gloire littéraire. Ennemi de cet esprit de certitude qui, selon lui, est le plus grand obstacle aux progrès de toute science, il veut que l'esprit d'investigation le plus sévère préside aux recherches historiques; il présente à cet égard des idées neuves et tout à fait justes ; mais les conditions qu'il exige pour établir une vérité sont si multipliées qu'il faut en conclure qu'il existe en histoire bien peu de vérités irréprochables. Personne ne contestera la vérité de cette assertion ; mais Volney donne évidemment, selon nous, dans le paradoxe lorsque, cherchant à ébranler *le respect* pour l'histoire, il prétend qu'elle est une des sources les plus fécondes des préjugés et des erreurs des hommes. C'était, il faut en convenir, une thèse assez bizarre que s'imposait un professeur d'histoire, que de prétendre ainsi qu'il n'y avait pas d'histoire. Toutefois ses leçons, qui ont été imprimées plusieurs fois, offrent d'utiles sujets de méditation, et les idées du professeur, dépouillées de leur *absolutisme*, peuvent conduire à des résultats positifs. Forcé d'interrompre son cours par la suppression de l'école normale, Volney, trop jeune encore pour se condamner au repos (il avait à peine trente-huit ans), résolut d'aller visiter les Etats-Unis. Lui-même nous fait connaître dans quelle disposition d'esprit il entreprit ce grand voyage. Après avoir rappelé les sentiments de bonheur, d'espérance et de gloire qui l'animaient en 1783, lorsqu'il partit pour l'Orient, il continue ainsi : « Dans « l'an 3, au contraire (1795), lorsque je m'em- « barquais au Havre, c'était avec le dégoût et « l'indifférence que donnent le spectacle et l'ex- « périence de l'injustice et de la persécution. « Triste du passé, soucieux de l'avenir, j'allais « avec défiance chez un peuple libre, voir si un « ami sincère de cette liberté profanée trouverait « pour sa vieillesse un asile de paix dont l'Eu- « rope ne lui offrait plus l'espérance. » Ces tristes pressentiments ne se réalisèrent pas d'abord : celui qui avait été l'ami de Franklin ne pouvait être reçu avec indifférence par Washington, qui donna publiquement à Volney d'honorables marques de sa confiance et de son amitié. Il n'en fut pas de même de John Adams qui fut élu, en 1797, président des Etats-Unis. L'auteur des *Ruines* avait critiqué franchement le livre de la *Défense des constitutions des Etats-Unis*, que ce magistrat avait publié quelques mois avant sa promotion. « J'avais, dit Volney lui-même, adhéré « au jugement de l'un des meilleurs *reviseurs* « anglais, qui, traitant ce livre de compilation « sans méthode, sans exactitude de faits et d'idées, « ajoute qu'il la croirait même *sans but*, s'il n'en « *soupçonnait un secret, et relatif au pays apologisé,* « *que le temps seul pourra dévoiler*. Or, en inter- « prétant mon auteur, je prétendais que ce but « était de capter, par une *flatterie nationale*, la « faveur populaire et les suffrages des électeurs; « quand le fait eut vérifié la prophétie, le pro- « phète ne fut pas oublié. » En effet, le président du congrès ne se piqua point d'oublier les injures du publiciste américain ; et Volney, qui avait pris la résolution de se fixer aux Etats-Unis, se vit obligé de les quitter au printemps de 1798. *Une épidémie d'animosité s'était élevée contre les Français*, comme il le dit lui-même, et tout faisait prévoir une rupture ouverte entre les deux républiques. « L'on me supposa, ajoute « encore Volney, l'agent secret d'un gouverne- « ment dont *la hache n'avait cessé de frapper mes*

« *semblables*; l'on imagina une conspiration par « laquelle j'aurais (moi seul Français) tramé, en « Kentucky, de livrer la Louisiane au directoire « (qui naissait à peine), et cela quand des té- « moins nombreux et respectables.... pouvaient « attester que mon opinion.... était que l'inva- « sion de la Louisiane serait un faux calcul poli- « tique, etc. » Il est à remarquer qu'alors même que Volney se trouvait en butte aux persécutions du congrès relativement à l'occupation de cette contrée, il était exposé à l'animadversion des diplomates français, qui lui reprochaient de professer l'opinion que la Louisiane ne convenait sous aucun rapport à la France. Il avait eu également une querelle littéraire à son arrivée dans cette Amérique, où il n'avait été que pour chercher la paix. Le docteur Priestley (*voy.* ce nom), qui était alors dans ce pays, avait publié un pamphlet intitulé *Observations sur les progrès de l'infidélité, avec des remarques critiques sur les écrits de divers incrédules modernes, et particulièrement sur les* Ruines *de M. de Volney*. Il avait même adressé à celui qu'il attaquait ainsi sa brochure, accompagnée d'un billet d'envoi; procédé qui plaçait Volney dans la nécessité de répondre. Priestley avait traité son antagoniste d'*athée*, d'*ignorant*, de *Chinois* et d'*Hottentot*. Le savant français sut conserver dans sa défense tous les avantages que lui donnaient les torts du théologien anglais; il n'opposa aux grossièretés de celui-ci qu'une froide ironie, tempérée par l'urbanité française et soutenue par le langage de la raison. Il refusa d'ailleurs le *cartel théologique* que lui avait offert le docteur, « parce que, « disait-il, personne au monde n'a le droit de « me demander compte de mes opinions reli- « gieuses.... parce qu'en supposant que j'aie « l'opinion que vous m'attribuez, je ne veux « pas engager ma vanité à ne jamais s'en dédire, « ni m'ôter la ressource de me convertir un jour « sur un plus ample informé ». Cette lettre, datée de Philadelphie, 2 mars 1797, fut traduite en anglais sous les yeux de l'auteur et publiée dans cette ville la même année. A son retour en France, Volney se hâta de renoncer à la succession de son père, qui venait de mourir, en faveur de sa belle-mère, pour laquelle il avait toujours eu les sentiments d'un fils. En son absence, il avait été inscrit parmi les membres de l'Institut qui venait d'être formé; et, jusqu'au rétablissement de l'Académie française, il se trouva associé à la classe des sciences morales et politiques, section de l'analyse des sensations et des idées. Au 18 brumaire, il seconda de tous ses efforts les résultats de cette journée. On peut croire même qu'il fut du nombre des personnages qui préparèrent cette révolution; il était alors fort lié avec le général Bonaparte. C'était lui qui, au commencement de l'année 1794, avait détourné le futur empereur, alors privé de son grade, d'aller chercher du service soit en Turquie, soit en Russie. Bonaparte avait tout tenté pour être réintégré : rien n'avait réussi. Volney le fit trouver à déjeuner chez lui avec Laréveillère-Lépeaux : la conversation de Bonaparte frappa ce député, qui le présenta le lendemain au directeur Barras, par la protection duquel l'officier destitué recouvra son grade. Après le 18 brumaire, Bonaparte, qui ne se montra jamais ingrat, eut la pensée de se donner Volney pour collègue dans le consulat; mais ce dernier n'accepta point. Il refusa de même le ministère de l'intérieur, et se laissa seulement nommer sénateur. Partisan éprouvé d'une liberté sage, l'auteur des *Ruines* ne se sentait pas disposé à devenir le second, encore moins l'instrument du nouveau dominateur. La dissidence de leurs opinions éclata principalement à l'occasion du clergé, auquel le premier consul se préparait à rendre une partie de son influence. Quelque temps après, Volney, dans un conseil secret, ne se prononça pas moins fortement contre l'expédition de St-Domingue, dont il prévoyait tous les désastres. Il ne tarda point à s'apercevoir que son austère franchise déplaisait et qu'on ne l'accueillait plus aux Tuileries avec la même cordialité; mais il ne s'en inquiéta point. Enfin, lorsque Bonaparte voulut échanger la dignité consulaire contre la couronne impériale, l'austère sénateur se permit de lui dire que *mieux vaudrait ramener les Bourbons*. Il envoya même sa démission de membre du sénat; mais cette démission, qui fit tant de bruit en Europe, ne fut point acceptée. Cédant aux sollicitations affectueuses du nouveau souverain, obéissant d'ailleurs à un sénatus-consulte qui portait que le sénat ne recevrait la démission d'aucun de ses membres, Volney continua de siéger dans cette assemblée; mais il fit constamment partie, avec Lanjuinais, Cabanis, Destutt de Tracy, Collaud, Garat, etc., de cette faible minorité qui s'opposait vainement à ces sénatus-consultes oppresseurs, votés avec tant de servilité. Napoléon affectait de parler avec dédain des sénateurs dissidents, et les appelait *idéologues*, hommes *spéculatifs*, sans aucune connaissance des affaires. Volney se laissa aussi décorer du titre de comte et de commandeur de la Légion d'honneur; mais, peu touché de tous ces honneurs, en quelque sorte obligés, il se livra plus que jamais à ses études chéries. En 1803, il publia le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*. Là se trouve tracé de main de maître le plan topographique de cette vaste région; cette peinture est à la fois sévère et brillante; l'exposition du système des vents est admirable par la vérité originale des observations, comme sous le rapport du style. On peut en dire autant de la description du saut de Niagara. L'étude que l'auteur avait faite de la médecine lui donne l'avantage de pouvoir, en observateur profond, juger du climat, analyser les propriétés de l'air et tracer en quelque sorte la statistique médicale

de ce pays. Là, comme dans son *Voyage en Orient*, Volney n'entretient jamais le lecteur de ses aventures personnelles. Ce n'est pourtant qu'en bravant bien des dangers qu'il avait parcouru les sombres forêts de l'Amérique ; et les personnes qui ont vécu dans l'intimité de cet illustre voyageur lui ont entendu raconter à ce sujet des particularités qui n'eussent pas manqué d'ajouter à l'intérêt de ses relations. Ce n'est que dans quelques-unes de ses préfaces qu'il lui arrive parfois de parler de lui. Celle de son *Tableau des Etats-Unis* offre surtout des détails précieux sur la persécution qu'il avait éprouvée dans cette république. On peut dire que, dans ce petit nombre de pages écrites sous l'inspiration de la conscience, il s'est en quelque sorte révélé à ses lecteurs : on y retrouve toute la noblesse de son âme. Rappelant le succès éclatant de son *Voyage en Syrie*, il ajoute qu'il eût peut-être été *plus prudent, plus habile à son amour-propre d'écrivain, de ne plus écrire du tout;* « mais, « ajoute-t-il, il m'a semblé qu'avoir bien fait un « jour n'était pas une raison de ne rien faire le « reste de la vie; et comme j'ai dû la plupart « des consolations de l'adversité au travail et à « l'étude, comme je dois les avantages de ma « situation présente aux *lettres* et à la considéra- « tion des bons esprits, j'ai désiré de leur rendre « un dernier tribut de gratitude, un dernier « témoignage de zèle. » Il se tint le plus souvent étranger, sous l'empire, au mouvement des affaires publiques et ne paraissait au sénat que très-rarement. Il habitait, rue de la Rochefoucauld, une petite maison avec quelques toises de jardin; mais ce réduit modeste convenait à la noble simplicité de ses habitudes. C'est là que, loin du faste et du bruit du grand monde, Volney n'était plus qu'homme de lettres. Il passait ses journées livré à l'étude la plus opiniâtre. « L'examen et la justification de la *Chronologie* « d'Hérodote, de nombreuses et profondes re- « cherches sur l'histoire des peuples les plus « anciens, occupèrent alors ce savant, qui avait « observé leurs monuments et leurs traces dans « les pays qu'ils avaient habités (1). » Volney a développé ses idées en chronologie dans plusieurs écrits publiés à différentes époques. On a vu plus haut qu'il s'en était occupé en 1790 ; il donna une nouvelle forme à son ancien travail sous le titre de *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, Paris, 1808, mémoire où beaucoup de choses sont rassemblées en quatre-vingts pages. A l'aide des *Tables chronologiques* faites par Pingré, en faveur de l'Académie des inscriptions, pour dix siècles avant l'ère chrétienne, l'auteur fixe avec une précision rigoureuse à l'an 625 avant cette ère l'éclipse centrale de soleil qui, selon le récit d'Hérodote, fut autrefois prédite par Thalès (2). L'analyse et le rapprochement de quelques passages de l'historien grec suffisent au critique pour désigner avec une égale certitude l'an 557 comme date précise de la prise de Sardes et de la chute de la monarchie lydienne. De ces deux dates bien constatées découle aisément toute la chronologie des rois mèdes et des rois lydiens. La démonstration paraît sans réplique, à en juger par la réponse même qu'y a faite Larcher. Forcé de défendre Hérodote contre ce commentateur, c'est en y regardant de bien près que l'auteur du *Supplément* nous fait voir une extrême clarté dans cette même série chronologique, où Larcher n'avait aperçu que des ténèbres. Heureux Volney, s'il se fût abstenu d'inconvenantes personnalités contre cet académicien dont il avait à se plaindre! Il continua le même travail sur l'ouvrage entier d'Hérodote; et, l'année suivante (1809), il publia sur ce sujet une nouvelle dissertation ayant pour titre : *Chronologie d'Hérodote*. Ces deux ouvrages, réunis par l'auteur dans le second tome de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, furent réimprimés en 1814 (2 vol. in-8°), sans autre changement que la suppression de quelques personnalités contre le savant Larcher, envers lequel Volney ne se montra pas plus juste que Larcher lui-même ne l'avait été envers lui. Les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* se composent encore de l'examen des antiquités de la Perse, de la Judée, de la Babylonie, etc. Volney attaque ouvertement le témoignage des Livres saints, et les discute avec autant de liberté que les sources de l'histoire profane. On sent combien il est difficile de le suivre sur ce terrain, où il s'est trouvé en opposition avec les écrivains de toutes les communions chrétiennes. Cependant son zèle hasardeux pour le déplacement *absolu* des vénérables bases de l'histoire du monde lui a suggéré des idées originales, et qui pourraient devenir des moyens pour arriver à des modifications *relatives*. La même observation s'applique à ses immenses travaux sur la simplification des langues orientales, sujet important qui avait déjà occupé le génie de Leibniz. Partant de cette vérité, que les différents signes du langage doivent représenter les différents sons, Volney avait conçu le projet d'un alphabet unique. Le moyen consistait à ajouter un petit nombre de signes indispensables à l'alphabet romain et à lui assujettir les langues de l'Asie. Cette unité alphabétique était déjà, pour les étudier, une difficulté de moins. Volney voulait, en outre, appliquer aux idiomes orientaux une partie des notions grammaticales que nous avons acquises sur les langues européennes. En facilitant ainsi l'étude des langues asiatiques, il avait en vue de faciliter les rapports commerciaux. C'était déjà une grande vue politique; mais il cherchait en-

(1) *Notice sur Volney*, par Daru

(2) *Voy.* l'article sur ce philosophe, par de Fortia, dont les idées en chronologie ont plus d'une fois modifié celles de Volney, avec lequel le voisinage et la conformité d'études l'avaient mis en très-fréquente relation depuis 1803.

core dans l'étude analytique de ces langues un nouveau moyen pour remonter jusqu'à l'origine des peuples les plus anciens. Il prétendait, d'après les divers caractères de leurs idiomes, juger de leurs connaissances en morale, en législation, en littérature ; car les signes qu'un peuple admet dans son langage sont nécessairement ceux de ses idées. Il n'appartient qu'aux personnes versées dans les langues orientales d'apprécier sous le rapport technique la possibilité et les avantages de ce système. De graves objections ont été adressées par des orientalistes, tels que Langlès et Silvestre de Sacy, à Volney, qui leur a répondu par des critiques assez vives ; mais il a eu pour lui le suffrage peu équivoque de l'académie de Calcutta, qui, laissant à part les passions des gouvernements, l'inscrivit au nombre de ses membres, en 1798, au plus fort de la lutte entre la France et l'Angleterre. Volney a développé son système dans quatre ouvrages ; le premier, intitulé *Simplification des langues orientales, ou Méthode nouvelle et facile d'apprendre les langues arabe, persane et turque avec des caractères européens*, fut publié en 1795. L'épigraphe, tirée de la *Cité de Dieu* de St-Augustin, donne une idée suffisante de l'objet du livre : « La diversité des langues, » dit ce Père de « l'Eglise, est un mur de séparation entre les « hommes; et tel est l'effet de cette diversité, « qu'elle rend nulle la conformité parfaite d'or- « ganisation qu'ils tiennent de la nature. » Le discours préliminaire passe pour un modèle de style. Volney, dont l'esprit étendu envisageait toutes les questions sous les rapports les plus élevés, y prédisait dès lors la subversion totale du système colonial de l'Europe, l'affranchissement de toute l'Amérique et la formation de nouveaux Etats destinés à rivaliser avec les anciens sur l'océan Atlantique. Dix ans après, il fit paraître dans divers recueils un *Rapport fait à l'académie celtique sur l'ouvrage russe de M. le professeur Pallas :* Vocabulaires comparés des langues de toute la terre, Paris, 1805. Ce rapport a pour but de prouver que le *Vocabularia totius orbis*, composé par ce savant d'après l'ordre de l'impératrice Catherine, ne peut servir de vocabulaire universel, l'alphabet russe étant trop incomplet pour cet usage, et qu'un alphabet universel est encore à trouver. A ce rapport, Volney fit succéder, quatorze ans plus tard, un travail bien autrement important pour la simplification des langues : l'*Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques*, ouvrage élémentaire utile à tout voyageur en Asie (Paris, 1819). Dans son épître dédicatoire à l'académie de Calcutta, l'auteur entre dans des détails pleins d'intérêt sur les efforts qu'il lui a fallu faire et sur les obstacles qu'il a dû vaincre pour faire prévaloir son système. Enfin, il avait achevé de le développer dans un ouvrage qui parut en 1820, quelques mois après sa mort, mais dont il avait revu toutes les épreuves. Ce livre a pour titre l'*Hébreu simplifié*, un vol. in-8°. Pour compléter la liste des différents écrits de ce savant sur l'étude des langues, nous citerons encore : 1° *Vocabulaire de la langue des Miamis* (peuple sauvage de l'Amérique), qui fait suite au *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis ;* 2° *Discours sur l'étude philosophique des langues*, lu à l'Académie française dans une séance particulière (1819) ; 3° deux *Lettres à M. le comte Lanjuinais sur l'antiquité de l'alphabet phénicien* (1819) ; 4° *Vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales*, imprimées pour la première fois en 1826, dans le huitième volume des œuvres complètes de Volney. On voit par les dates de ces ouvrages que l'idée de rapprocher des nations séparées par des distances immenses et par des idiomes si divers n'avait pas cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans. Il a craint même que ses essais, dont il avait entrevu l'utilité, ne fussent interrompus après lui ; et, de la main glacée dont il corrigeait son dernier ouvrage, il a tracé le testament par lequel il fondait un prix annuel de douze cents francs pour la continuation de ses travaux. Etre utile aux hommes par les progrès de la science, telle fut la pensée de toute sa vie, qu'on a si bien caractérisée en disant qu'elle fut à la fois *nomade et encyclopédique*. En effet, la plupart de ses ouvrages offrent la réunion bien rare de l'utilité pratique et d'une conception originale. On doit encore mettre de ce nombre ses *Questions de statistique à l'usage des voyageurs*, dressées en 1795, sous les auspices du gouvernement français, pour guider dans leurs observations les agents diplomatiques ; elles ont été réimprimées en 1813. Volney avait adhéré, le 1er avril 1814, à la déchéance de l'empereur, dont il prévoyait depuis longtemps la chute ; il se trouva, le 4 juin suivant, appelé à la pairie par Louis XVIII. Il ne fut point au nombre des pairs nommés par Napoléon pendant les cent-jours ; aussi continua-t-il, après la seconde restauration, de siéger dans la chambre héréditaire. Il ne parut jamais à la tribune, la faiblesse de son organe ne le lui permettant pas ; mais, dans ses votes, il se montra fidèle aux principes qu'il avait professés toute sa vie. Au reste, la dignité dont il était revêtu ne laissa pas de donner une importance toute particulière à un ouvrage qu'il publia en 1819, lorsqu'il fut un moment question du sacre de Louis XVIII. Ce livre, à la fois d'érudition et de circonstance, avait pour titre : *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, suivie d'une série de *questions de droit public sur la cérémonie de l'onction royale*. L'auteur, discutant le *Livre de Samuel* avec la plus grande liberté, représente Samuel comme un imposteur, Saül comme l'aveugle instrument de l'ambition d'un prêtre et David comme un ambitieux. L'*Histoire de Samuel* produisit une grande sensation, et l'on prétend que le mo-

narque, à qui Volney avait voulu adresser une leçon indirecte, lut cet ouvrage avec plaisir. Intolérant seulement envers le catholicisme, que lui-même accusait d'intolérance, Volney ne portait plus d'ailleurs dans ses principes politiques aucune exagération. Depuis longtemps il avait reconnu le danger des opinions absolues ; sa conduite au 18 brumaire et la docilité avec laquelle il se soumit au sénatus-consulte qui rejeta sa démission l'avaient assez prouvé. Dans ses dernières années, un de ses amis le félicitait sur sa lettre à Catherine II : « Et moi je m'en suis « repenti, dit-il avec la sincérité d'un vrai philosophe. Si, au lieu d'irriter ceux des rois qui « avaient montré des dispositions favorables à la « philosophie, nous eussions maintenu ces dispo- « sitions par une politique plus sage et une con- « duite plus modérée, la liberté n'eût pas éprouvé « tant d'obstacles, ni coûté tant de sang. » Dix années avant sa mort, il avait épousé mademoiselle de Chassebœuf, sa cousine. Cette union entre eux avait été projetée dès leur jeunesse ; mais la vie errante de Volney y avait mis obstacle, et mademoiselle de Chassebœuf avait contracté un autre mariage. Quand elle devint veuve, Volney offrit à sa cousine sa fortune et sa main ; et cette union, qui avait été l'espérance de ses premières années, fut la consolation de ses derniers jours. Il avait à peine 63 ans lorsqu'il mourut, le 25 avril 1820 ; mais une maladie de vessie qu'il avait contractée en parcourant les sables de l'Orient et l'étude opiniâtre à laquelle il s'était livré toute sa vie l'avaient vieilli de bonne heure. Son caractère, naturellement grave et sérieux, avait pris, dans ses dernières années surtout, une teinte morose et misanthropique. Cependant il conserva jusqu'à la fin cette sensibilité d'âme qui paraît encore plus précieuse lorsqu'elle s'allie à des manières brusques et sévères. Accoutumé à ne rien dépenser pour lui-même, il devenait prodigue lorsqu'il s'agissait de secourir le mérite indigent et de contribuer, par des sacrifices pécuniaires, aux progrès de la science. Depuis son mariage, il avait dû renoncer à sa modeste habitation de la rue de la Rochefoucauld. Il fit l'acquisition d'un hôtel situé rue de Vaugirard, remarquable surtout par l'agrément d'un jardin fort étendu. Il dépensa des sommes considérables à l'embellissement de ce séjour, non que l'état de sa santé lui promît d'en jouir longtemps, mais, comme il le disait à ses amis, c'était pour lui un bonheur *de se donner des soins pour le plaisir d'une épouse destinée à lui survivre*. Ses obsèques, qui eurent lieu à St-Sulpice, furent honorées des cérémonies de cette religion dont il avait si souvent attaqué les dogmes et dont il ne réclama point les consolations : il fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise. Laya, directeur de l'Académie, prononça sur le cercueil les paroles d'un sage, le beau caractère du défunt y était parfaitement apprécié. Trois mois après (20 août 1820), l'éloge de Volney fut fait devant l'Académie par de Pastoret, son successeur. La réponse de Laya, directeur, se distingue encore par le talent et par la franchise avec lesquels il juge et la personne et les principaux ouvrages de l'auteur des *Ruines*. Daru, exécuteur testamentaire de Volney, avait prononcé son éloge le 20 juin précédent au sein de la chambre des pairs. Cet éloge a été inséré dans le *Moniteur*, dans la *Revue encyclopédique*, puis réimprimé en tête de l'édition in-18 des *Ruines*, et traduit en anglais et en espagnol (1). Enfin, une *Notice sur la vie et les écrits de C.-F. Volney*, par Adolphe Bossange, se trouve en tête de l'édition des *Œuvres complètes de Volney*, publiée chez Bossange, 8 vol. in-8°, Paris, 1820-1826 ; nouvelle édition, mais moins complète, Paris, 1837, grand in-8°. Nous avons indiqué tous les ouvrages de Volney, à l'exception de l'*Etat physique de la Corse*, publié pour la première fois dans l'édition de 1826, et qui est tout à fait indépendant du *Précis de l'état actuel de la Corse*. Volney était collaborateur de la *Revue encyclopédique*. Il avait inséré plusieurs articles dans le *Moniteur* pendant la révolution, entre autres le procès-verbal de la prétendue *Entrevue de Bonaparte et de plusieurs muphtis et imans dans l'intérieur de la grande pyramide*. Cette supposition, qui mystifia beaucoup le directoire, a induit en erreur plus d'un biographe de Napoléon (*Moniteur* du 7 frimaire an 7). En 1788, Volney avait publié à Rennes une feuille intitulée *la Sentinelle*. Volney a été l'objet d'une appréciation intéressante de la part de M. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. 7, p. 209-344). Il a été gravé plusieurs portraits ressemblants de Volney ; le meilleur est celui d'Alexandre Tardieu, d'après un très-beau buste par David. D—R—R.

VOLOGÈSE Ier, ou PELASCH, vingt-troisième roi des Parthes, succéda sans opposition, l'an de J.-C. 50 ou 51, à son père, Vonones II, quoiqu'il eût pour mère une concubine grecque. Voulant s'attacher ses frères Pacorus et Tiridate, et les récompenser de leur condescendance, il donna au premier le royaume de Médie, et l'Arménie au second. Mais celui-ci eut à lutter contre Rhadamiste, qui s'en était emparé après avoir fait périr son oncle Mithridate, et contre les Romains, vengeurs de ce dernier qu'ils avaient donné pour roi aux Arméniens (*voy.* PHARASMANE Ier et TIRIDATE Ier). Vologèse se trouva entraîné dans ces guerres. Vainqueur de Vardanes, l'un de ses fils, qui s'était révolté, il ne put défendre l'Arménie contre l'invasion des Romains. Il fut vaincu par

(1) M. J.-F. Bodin, qui regarde Volney comme l'homme le plus illustre qu'ait produit l'Anjou sous le rapport littéraire, donne sur lui une notice étendue et huit de ses lettres inédites (*Recherches sur Angers et le bas Anjou*, chap. 39 et 40) ; mais il ne rendait pas la même justice à son caractère, ce qui donna lieu à une polémique dans le *Journal des Débats*, entre madame de Volney et M. Bodin, qui s'est pour ainsi dire rétracté en s'engageant à *prendre de nouveaux renseignements* (septembre 1823).

Corbulon, et forcé, l'an 55, de renouveler l'alliance de ses prédécesseurs avec les éternels ennemis des Parthes, sous la dure condition d'envoyer à Rome plusieurs otages illustres. La révolte des peuples de l'Adiabène contre leur roi Isate, qui avait embrassé le judaïsme, donna lieu à Vologèse de marcher pour leur imposer un nouveau roi : mais bientôt il fut obligé d'aller secourir ses propres Etats, ravagés en son absence par les Dahes et les Saques. Après avoir chassé ces barbares et rétabli la tranquillité, il s'occupa de recouvrer l'Arménie, et de l'enlever à Tigrane VI, le protégé des Romains. Tandis que Tiridate, secondé par Moneses, général de la cavalerie des Parthes, et par Monobaze, fils du roi d'Adiabène, envahit l'Arménie, Vologèse en personne traverse l'Euphrate pour opérer une diversion en Syrie. Cependant, sur les plaintes de Corbulon, il envoie des ambassadeurs à Rome pour discuter ses droits sur l'Arménie, et consent à lever le siége de Tigranocerte. Il le reprend au retour des ambassadeurs, que Néron avait congédiés sans leur déclarer ses intentions. Corbulon le force de repasser l'Euphrate; mais plus heureux dans l'Arménie, ses généraux battent Cesennius Pætus, le serre de près dans Arsamosata, et le réduisent à signer une capitulation par laquelle il s'oblige à évacuer l'Arménie, et à rendre toutes les places qu'il a prises et le butin qu'il a enlevé. Malgré ces succès, Vologèse conclut avec Corbulon un autre traité qui, rendant l'Arménie aux Romains, établissait le cours de l'Euphrate pour limite des deux empires. Cependant il obtint pour son frère le titre de roi d'Arménie, à condition que ce prince irait à Rome en recevoir la couronne des mains de Néron, ce qui eut lieu l'an 66. Invité par cet empereur à venir mériter par une pareille soumission l'amitié des Romains, Vologèse répondit en termes insultants. Toutefois il vécut en paix avec Néron, et donna même des regrets à sa mémoire. Sans rompre la paix, il montra la même fierté envers les successeurs de cet empereur; mais ayant appris que Titus, fils de Vespasien, après la conquête de Jérusalem, s'avançait vers la Mésopotamie, il lui envoya une couronne d'or, et renouvela la trêve avec les Romains. L'an 72, les Alains, peuple scythe, s'étant jetés sur la Médie et l'Arménie, d'où ils chassèrent les frères de Vologèse, ce monarque fit demander à Vespasien un de ses fils pour commander ses armées et repousser les Barbares. L'empereur, que les hauteurs de Vologèse avaient choqué, demeura sourd à sa demande. Ce refus aurait pu rompre la bonne harmonie qui régnait, depuis plusieurs années, entre les deux empires; mais Vologèse mourut peu de temps après, vers l'an 81. Il avait régné environ trente ans avec autant de prudence que de fermeté. Il eut pour successeur Artaban IV, qui était probablement son fils. A-T.

VOLOGÈSE II, vingt-septième roi des Parthes, succéda sans opposition, l'an 121 de J.-C., à son père Khosrou ou Chosroès, sous le règne duquel les guerres civiles avaient ébranlé la puissance des Arsacides. Elle aurait pu recouvrer sa force et son éclat, si la prudence et les dispositions pacifiques de Vologèse eussent été le partage des derniers rois de sa race. Ce prince, l'an 123, renouvela l'alliance avec les Romains, et se rendit en Syrie, où il eut une entrevue avec l'empereur Hadrien, pour aplanir toutes difficultés, et ratifier le traité. L'inutilité de ses réclamations contre les entreprises de Pharasmane, roi d'Ibérie, la perte de son influence sur l'Arménie, que la mort de son cousin Parthamaspate avait laissée sans roi, le refus du trône d'or des Arsacides, dont la restitution avait été promise par Hadrien, ne purent déterminer Vologèse à rompre la paix. Il acheta la retraite des Alains, qui le menaçaient d'une nouvelle invasion, et mourut en 148, après un règne de vingt-huit ans. A—T.

VOLOGÈSE III, fils et successeur du précédent, avec lequel la plupart des auteurs l'ont confondu, monta sur le trône vers l'an 149. Les plaies que Trajan avait faites à l'empire des Parthes étaient presque cicatrisées, et si ces peuples, après trente ans de paix, se souvenaient encore des maux que la dernière guerre contre les Romains avait causés à l'Orient, ce n'était que par le désir de les venger. La tranquillité du règne d'Antonin le Pieux réveilla leur audace et leur ambition. Loin de suivre l'exemple de son père, Vologèse III renouvela ses prétentions sur l'Arménie. Les princes Arsacides qui la gouvernaient, quoique parents des rois parthes, étaient sous la protection et à la nomination des Romains. Vologèse envahit ce royaume l'an 161, chassa d'Artaxate le roi Sohemus, et y fit couronner Khosrou. De concert avec un prince qui lui était dévoué, il surprit et égorgea les garnisons romaines et tailla en pièces l'armée de Sévérien sur le champ de bataille où Trajan avait triomphé de Parthamaspate. Mais une longue suite de revers anéantit bientôt les espérances que ces avantages avaient données aux Parthes. Lucius Vérus, associé à l'empire par Marc-Aurèle, vint s'établir à Antioche : il rassemble toutes les légions de l'Orient, et en forme deux armées sous le commandement de Cassius et de Statius Priscus. Plusieurs victoires remportées sur les Parthes pendant le cours de quatre années, par ces deux généraux, vengent la gloire du nom romain : l'un force Vologèse de se retirer dans le cœur de son royaume, s'avance jusqu'à Séleucie et Ctésiphon, et brûle ces deux villes; le second reprend Artaxate et réduit l'Arménie et la Mésopotamie. Les surnoms de *Médique*, de *Parthique* et d'*Arménique*, que prirent les deux empereurs, solennisèrent leurs triomphes, à la honte de Vologèse. Suivant Tillemont, ce prince fut déposé en 165. Constantin Manassès avance qu'il fut tué vers le même temps. Deux médailles

produites par Vaillant donnent lieu de croire que Moneses fut substitué à Vologèse, qui, au bout d'un an, recouvra le trône, et le conserva jusqu'à la fin de ses jours. Longuerue se borne à dire que ce prince, après ses revers, vécut en paix le reste de son règne, dont il n'assigne pas le terme. Visconti a démontré que Vologèse III régna jusqu'en 190 et 191. Les médailles de ce prince lui donnent une barbe majestueuse, et une physionomie qui annonce un caractère hautain et féroce. Il eut pour successeur Vologèse IV. A—T.

VOLOGÈSE IV, successeur et probablement fils de Vologèse III, l'an 190 ou 191 de J.-C., se déclara, deux ans après, en faveur du gouverneur de Syrie, Pescennius Niger, qui avait pris la pourpre romaine, et disputait l'empire à Septime-Sévère. Vologèse ne fournit cependant aucun secours à cet ambitieux, mais il profita des troubles de l'empire romain pour envahir la Mésopotamie, qu'il subjugua entièrement, à l'exception de Nisibe. Les soldats de Niger, après la défaite et la mort de leur chef, se dérobèrent à la vengeance de Septime-Sévère, en se retirant chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'usage des armes romaines. Cet empereur, étant venu en Syrie, l'an 198, marcha contre les Parthes, en suivant le cours de l'Euphrate. Il avait dans son camp un frère de Vologèse, lequel avait été donné en otage; et il est probable que les intelligences qu'il pratiqua par le moyen de ce prince contribuèrent aux succès des armes romaines. Les rois de l'Arménie et de l'Osroène se soumirent. Vologèse avait fait évacuer Babylone et Séleucie, qui tombèrent au pouvoir des Romains. Ayant repassé le Tigre, il se renferma dans Ctésiphon, où il soutint un siége non moins rigoureux pour les assaillants que pour les habitants. Lorsqu'il vit qu'une plus longue résistance était inutile, il s'enfuit avec quelques cavaliers. Cette capitale fut prise et saccagée pour la troisième fois dans le même siècle. Vologèse régna jusqu'à l'an 207-208. Ce prince, auquel Hérodien donne improprement le nom d'Artaban, a été confondu par plusieurs historiens avec un autre Vologèse, aussi Arsacide, à qui Septime Sévère accorda une partie de l'Arménie. A—T.

VOLOGÈSE V, l'un des fils de Vologèse IV, disputa le trône à son frère Artaban V. L'empereur Caracalla voyait avec plaisir la discorde préparer la chute de la seule puissance qui eût arrêté l'essor des aigles romaines. La crainte d'une invasion étrangère mit enfin d'accord les deux frères, qui partagèrent l'empire, l'an 212. Artaban garda la Médie, l'Adiabène et les provinces du nord; et Vologèse posséda les débris des anciennes capitales sur le Tigre, la Suziane, la Perse et les autres contrées méridionales. Ce prince fut menacé d'une guerre avec les Romains, pour avoir donné asile à deux personnages que l'empereur réclamait comme transfuges, Antiochus de Cilicie et Tiridate d'Arménie. Le roi parthe les livra, et Caracalla dirigea ses attaques contre Artaban, dont il triompha par la plus noire perfidie. Le Persan Ardeschir Pabekan ou Artaxerce, fondateur de la célèbre dynastie des Sassanides, profitant des troubles et de la décadence de l'empire des Parthes, fit révolter la Perse, et porta ses premiers coups contre Vologèse, qui, après une guerre désastreuse, perdit la vie dans le Kerman, vers l'an 219 ou 220. Son frère Artaban succomba en 226, et fut le dernier des Arsacides qui ait régné sur les Parthes (*voy.* ARDECHYR). C'est au savant Visconti que l'on doit la connaissance de Vologèse V et les lumières qui ont éclairci la fin de l'histoire des Parthes. Voyez *Iconographie grecque*, t. 3, p. 127 à 134. A—T.

VOLPATO (JEAN), graveur, né à Bassano, en 1733, exerça d'abord avec sa mère le métier de brodeur, et à l'âge de vingt et un ans quitta l'aiguille pour le burin. Sans autre maître que son génie, il grava plusieurs sujets et les publia sous le nom déguisé de *Jean Renard*, qui indiquait à peu près le sien. Ses premiers essais étonnèrent les plus habiles professeurs, et le célèbre Bartolozzi, qui était employé alors dans les établissements de la famille Remondini à Venise, prit plaisir à l'initier dans tous les secrets de son art. Volpato fit alors un grand nombre de gravures d'après Piazetta, Maïotto, Amiconi, Zuccarelli, Ricci, etc.; puis il alla à Rome, où il eut encore plus d'occasions de perfectionner et de faire briller ses talents. Une société d'amateurs avait conçu le projet de faire graver de nouveau et avec magnificence les peintures de Raphaël, l'un des plus beaux ornements du palais du Vatican, et de tous les graveurs qui participèrent à cette entreprise, Volpato fut sans contredit celui qui se distingua le plus. Raphaël Morghen se trouvait au nombre de ses élèves : il reconnut ses talents, les apprécia, et loin d'en concevoir de la jalousie, il mit tout en œuvre pour leur donner de la célébrité. Rome est redevable à Volpato de la brillante école de gravure qu'elle possède aujourd'hui : non qu'elle manquât avant lui d'excellents artistes; mais les ouvrages intéressants qu'il publia mirent en quelque sorte cet art à la mode et excitèrent une louable émulation parmi ceux qui le cultivaient. Habile à transporter sur la planche le caractère du dessin, net et pur dans son burin, expert dans les préparations de l'eau-forte, intelligent dans la taille de la pointe sèche, Volpato obtint presque toujours pour ses estampes la force, la précision, l'effet et l'énergie. L'excellence de son goût ne se montrait pas seulement dans la gravure : il raisonnait de tous les arts du dessin avec une justesse et une clarté surprenantes (*voy.* Guatani, *Mém. sur les beaux-arts*, t. 2, p. 82). On a, sous son nom, un ouvrage intitulé *Principes du dessin, tirés des meilleures statues antiques*, Rome, 1786, in-fol., atlas,

36 planches. Il publia aussi des dessins en miniature, qui, au moyen des couleurs, donnent encore une idée plus parfaite des originaux, et il perfectionna les estampes peintes à l'aquarelle. Volpato mourut à Rome, le 21 août 1802. La célèbre Angelica Kauffmann l'a peint à l'âge de soixante-sept ans, et ce beau portrait a été gravé depuis d'une manière admirable par son gendre Raphaël Morghen. Antoine Canova, qui lui fut attaché par le double lien de l'amitié et de la reconnaissance, a exprimé ces sentiments dans un monument de marbre érigé en l'honneur de Volpato et placé dans la basilique des Saints-Apôtres, à Rome : il représente l'Amitié sous les traits d'une jeune fille affligée, assise devant le portrait de l'artiste célèbre dont elle déplore la perte, et qu'elle vient d'orner d'une guirlande de fleurs. — *Jean-Baptiste* VOLPATO, né à Bassano, en 1633, fut, si l'on en croit son panégyriste Chiappani, tout à la fois excellent peintre, philosophe, mathématicien et métoposcope. On pourrait même le qualifier d'anatomiste, puisqu'il se plaisait à disséquer des cadavres pour s'instruire par principes de l'origine et des fonctions des muscles. Au sortir de l'adolescence, il avait pris l'habit clérical ; mais il l'abandonna bientôt pour la peinture. Il habita Vicence, Padoue et Venise, et vint mourir dans sa ville natale en 1706. Volpato a encore mis au jour le *Courrier des amateurs en peinture*, Vicence, 1685, in-4°. Il a laissé en outre un grand nombre d'écrits élémentaires et raisonnés sur les arts du dessin, qui ont été d'un grand secours à Verci, et dont Algarotti lui-même, qui s'emparait assez facilement des idées d'autrui, n'a pas dédaigné de profiter. Mais, à le considérer comme peintre, les tableaux qu'il a peints dans l'église de l'Ange-Gardien, au Dôme et dans la villa Rezzonico, ne donnent pas une grande idée de son talent sous les rapports du dessin et de la couleur. Le nombre de ses compositions est considérable ; mais c'est en ce genre surtout qu'il est vrai de dire que le travail le plus opiniâtre ne saurait jamais suppléer à l'instinct de la nature. Volpato mourut en 1706. M—G—R.

VOLPI (JOSEPH), historien italien, naquit à Bitello, le 15 octobre 1680, d'une famille qui remontait à Guillaume Volpi, brave cavalier guelfe du 14e siècle. A seize ans, Joseph s'était rendu à Rome pour y entrer dans la carrière ecclésiastique ; mais des circonstances nouvelles décidèrent son père à lui faire prendre un autre parti. En effet, son oncle François de Nicolaï, appelé par le pape Clément XI à l'évêché de Capaccio, voulut l'avoir avec lui dans son diocèse. Joseph l'y suivit. Enseveli dans la solitude de cette petite ville, il en rechercha, pour utiliser ses loisirs, les antiquités et les souvenirs diocésains. De là son ouvrage intitulé *Chronologie des évêques de Capaccio*, 1720, in-4°, précédé néanmoins d'une étude sur sa propre famille, ayant pour titre : *Généalogie de la famille de Volpi*, publiée sous l'anagramme de Jules Puppese, 1718, in-4°. Mais son œuvre la plus considérable fut l'*Histoire des Visconti et des événements auxquels l'Italie s'est trouvée mêlée aux époques où ils vécurent*, Naples, 1737-1748, in-4°, qu'il entreprit à la prière de la mère de sa femme, qui était une Visconti. On sait, au surplus, le rôle considérable de cette famille dans l'histoire de la Péninsule. Volpi espérait jeter un nouveau jour sur les annales italiennes, quand la mort le surprit le 28 février 1756. Z.

VOLPI (JEAN-ANTOINE) est le plus distingué des membres de sa famille qui se sont fait une réputation dans les lettres et le commerce de la librairie. Né le 10 novembre 1686, à Padoue, où son père exerçait l'état de pharmacien, il y fit des études brillantes chez les jésuites. Il s'était déjà fait connaître par divers essais académiques lorsqu'il entreprit, en 1717, de concert avec son frère Gaetano (*voy.* l'article suivant), un grand établissement d'imprimerie et de librairie, auquel ils assurèrent une longue prospérité par la réunion de leurs travaux comme éditeurs. La maison qu'ils fondèrent est devenue célèbre sous le nom de *Libreria Cominiana* ou *Volpi-Cominiana*, du nom de l'habile imprimeur avec lequel les frères Volpi s'associèrent (1). Jean-Antoine s'occupa principalement des éditions d'ouvrages de littérature ancienne et moderne, tandis que son frère dirigeait celle des livres de morale et de piété. Il revit avec soin les textes de beaucoup de classiques et les accompagna de notes, de préfaces, etc. La plupart de ces éditions furent accueillies avec faveur dans le monde savant. On remarqua plusieurs de ses notices biographiques, jointes aux œuvres de Sannazar, de Navagero, d'Orsato, etc. Il se fit honneur par un discours académique en italien, qu'il composa en 1723, sur cette question proposée par Vallisnieri au sein de l'académie des Ricovrati : *Si l'on doit admettre les femmes à la culture des lettres et des arts*. Ayant composé un certain nombre de petits poëmes latins, pour diverses occasions, il en donna le recueil : *J.-Ant. Vulpii carminum libri tres*, Padoue, 1725, in-4°. Le reste du titre annonce divers suppléments qu'il joignit à ces poésies : ce sont d'abord des opuscules en prose de sa composition et des essais poétiques de plusieurs de ses amis, J. Checozzi de Vicence, Fr. Zanotti de Bologne, Matth. Bordegato de Padoue et Domin. Lazzarini de Macerata. Enfin la dernière partie de cette publication comprend des poésies latines composées, dans le 16e siècle, par deux frères Volpi, qui avaient appartenu à la famille de l'éditeur. — L'un, nommé *Jean-Antoine*, de même que son descendant, avait été évêque

(1) *Joseph* Comino, né à Cittadella, dans les environs de Padoue, consacra presque toute sa vie à l'entreprise des Volpi, et mourut vers 1762. Son fils, *Ange* Comino, a continué d'exploiter le fonds de librairie créé par cette association.

de Como, ami de St-Charles Borromée et l'un des Pères du concile de Trente. L'autre se nommait *Jérôme* et avait laissé des épigrammes latines assez élégantes. Voyez sur ce recueil le *Giornale de' letter. d'It.*, t. 36, p. 474, et le *Suppl. act. erud. Lips.*, sect. 9, t. 9, p. 365. L'université de Padoue donna, en 1727, à J.-Ant. Volpi la chaire de philosophie. Il publia plusieurs de ses discours d'ouverture annuels, en faveur de la philosophie d'Aristote; ensuite il traduisit du grec le *Dialogue de Zacharie le Scolastique*, philosophe chrétien et évêque de Mitylène, contre les péripatéticiens de son temps, qui attribuaient l'éternité au monde, 1735, in-4°. Ce dialogue est suivi de mélanges latins en prose et en vers. Il succéda, en 1735, au célèbre Lazzarini dans la chaire d'éloquence latine et donna, deux ans après, une édition de Catulle d'un texte très-soigné et enrichie d'excellents commentaires sur la versification, la mythologie et les antiquités. Ce travail fut reçu avec beaucoup d'éloges, et la ville de Vérone, patrie de Catulle, fit frapper à cette occasion une médaille d'or offrant d'un côté les armoiries municipales, de l'autre le buste du savant éditeur (*voy.* le *Mus. Mazzuchell.*). Dès 1710, il avait publié Catulle, Tibulle et Properce réunis avec de courtes annotations. En 1749 parut séparément son Tibulle et en 1754 son Properce, éditions non moins estimées que celle de Catulle. Les principaux auteurs auxquels il consacra de pareils soins, outre ceux que nous avons nommés, sont le Dante, Pétrarque, Politien, Alamanni, Ruccellaï, Lucrèce, etc. Il traita, dans diverses dissertations, des questions de critique littéraire, telles que celle de la nature et des caractères du génie poétique, de la tragédie, de la satire, etc.; de plus, une question d'archéologie dans un petit traité sur un *diptyque* d'ivoire (espèce de tablettes antiques), dont les savants étaient occupés à la même époque : *Divinatio in diptychum eburneum vaticanum*, etc., *ad rem uxoriam, ut videtur, pertinens*, 1750, in-8°. Un petit poëme à la louange de la retraite, qu'il publia l'année suivante, lui occasionna quelques démêlés à cause de plusieurs passages satiriques dans lesquels un professeur de mathématiques de l'université de Padoue crut avoir été désigné. Ce poëme en stances est intitulé *Polinnia ovvero i frutti della solitudine*, Padoue, 1751. L'auteur crut devoir à sa tranquillité de retirer de la circulation le plus grand nombre d'exemplaires qu'il lui fut possible et de les brûler. Cette circonstance a réduit à environ seize exemplaires l'édition originale et en a fait pour les bibliophiles un objet de recherches d'autant plus curieux que des contrefaçons en furent répandues en 1798 et 1799, outre la réimpression donnée en 1763 par l'héritier des Volpi. Jean-Antoine avait formé dans sa maison une réunion académique, où il s'appliquait à encourager les dispositions de ses jeunes disciples. Fabroni et Torelli s'honorèrent d'avoir fait partie de ces réunions, et Spolverini vint y soumettre au jugement de Volpi les principaux passages de son beau poëme sur la culture du riz. L'altération de sa santé lui fit obtenir du sénat de Venise le titre d'émérite, qui lui fut accordé dans les termes les plus honorables. Il devint aveugle dans ses dernières années, et, parvenu à l'âge de 80 ans, il mourut d'apoplexie le 23 octobre 1766. L'urbanité de ses mœurs répondait à ce goût passionné pour les lettres qui avait rempli sa laborieuse carrière et qu'il caractérisa lui-même dans cette épigramme :

Ussit me puerum doctarum forma sororum:
Idem ego, fata jubent, uror amore senex.
Sic poterunt juvenes ad nostrum dicere bustum :
Quam tibi vita fuit, tam tibi longus amor.

Il avait été membre de plusieurs académies, entre autres, de celles de la *Crusca* et de l'*Arcadie*. Fabroni lui a consacré un article dans ses recueils biographiques. V—G—R.

VOLPI (GAETANO), frère du précédent, naquit à Padoue, le 15 juin 1689, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique et à l'étude de la théologie. Il eut peut-être plus de part que son frère à la direction matérielle de leur établissement typographique et mit beaucoup de zèle soit à diriger les éditions d'ouvrages moraux et théologiques, soit à surveiller les tirages de quelques livres devenus assez rares aujourd'hui, tels que le Boëce de 1721 ; l'*Aminta* du Tasse, 1722 ; les vies de Dante et de Pétrarque, par Leonardo d'Arezzo, 1727 ; le Politien de 1749 et de 1751, et une églogue de Baldi, 1749. Pendant quarante ans, de 1717 à 1756, les deux frères ne cessèrent de travailler à l'établissement qu'ils avaient formé. En se retirant, Gaetano donna le catalogue suivant : *la Libreria de Volpi e la stamperia Cominiana illustrate con utili e curiose annotazioni*, 1756, in-8°, très-rare. On reconnaît dans cet ouvrage un habile et savant bibliographe. La partie de la *Libreria de' Volpi* qui concerne les publications cominiennes a été réimprimée plus complète et avec des observations sur chaque article par les soins de dom Fortuné Federici, bénédictin, sous ce titre : *Annali della tipografia Volpi-cominiana*, etc., Padoue, 1809, in-8°, avec un supplément. — *Jean-Baptiste* VOLPI, le plus jeune frère des précédents, enseigna l'anatomie à Padoue en même temps que le célèbre Morgagni, dont il avait été l'élève et qui témoignait beaucoup d'estime pour ses talents. Il mourut en 1757. V—G—R.

VOLPI (JOSEPH-ROCCO), littérateur italien, naquit à Padoue, le 16 août 1692. Après d'excellentes études classiques, il se rendit à Rome pour revêtir l'habit de St-Ignace. Ses supérieurs lui donnèrent ensuite le titre de préfet des études au collége grec de Rome, où il resta jusqu'à sa mort, survenue le 27 septembre 1746. Il fit beaucoup pour les progrès de l'établissement auquel il

était attaché. Volpi remplit diverses autres fonctions. Il fut censeur ordinaire des livres imprimés à Rome et membre du conseil de la congrégation des rites. Mais ce qu'il importe de constater, c'est le mérite des écrits que laissa ce savant professeur. Nous citons les principaux : 1° le *Latium*, en 11 volumes in-4°, dans lesquels il est question des races diverses qui peuplèrent cette partie si curieuse de l'ancien monde ; 2° *Tabula antiatina nuper e ruinis efossa, interpretatione et notis illustrata*, 1726, in-4° ; 3° *Lettre sur cent inscriptions antiques*, dans le tome 19 du recueil de Calogera, imprimé à Venise ; 4° deux autres dissertations intitulées *Epîtres de Tivoli*, dans les tomes 13 et 18 du même recueil ; 5° *Venetia sacra purpurata*, contenant les biographies de tous les cardinaux nés dans l'Etat vénitien, Venise, 1730 et 1734 ; 6° *Vie de Ste-Marguerite de Cortone*, 1728 ; 7° *Vie de St-Magnus, archevêque et martyr, protecteur de la cité d'Anagni*, 1732 ; 8° une *Vie de St-Ignace*, traduite du latin de P. Maffei. Volpi laissa aussi quelques essais poétiques. Z.

VOLPICELLA (Vincent), jurisconsulte italien, naquit à Molfetta, dans la Pouille, le 15 avril 1748, d'une noble famille napolitaine. Il fit de solides études sous la direction d'un oncle maternel, le cavalier Charles-Nicolas Boccapianola. Il s'appliqua surtout avec ardeur à la jurisprudence, où il devait d'autant plus réussir qu'il joignait à l'éloquence qu'il sut acquérir de nombreux avantages physiques. Il se fit en outre remarquer par la constance de ses principes lors des révolutions qui vinrent changer l'état des choses dans le royaume de Naples. Et ces principes se résumaient dans son éloignement pour la forme républicaine et la domination étrangère. Ceux qui le connaissaient ne furent donc pas surpris de son refus d'accepter les fonctions de président de la cour d'appel d'Altamura. Toutefois il ne refusa point le titre gratuit d'avocat au conseil d'Etat et de membre de la chambre de discipline des avocats, dont il fut élu président en 1817. Après la révolution de 1820, il fut appelé par le roi Ferdinand, qui l'estimait particulièrement, à faire partie de la junte d'instruction publique, ainsi que de la commission consultative temporaire. Nommé ensuite juge à la cour suprême de Naples, il s'acquitta de ces fonctions avec une intégrité qui lui valut l'estime de tous. Une attaque d'apoplexie mit fin, le 6 août 1833, à la vie de ce magistrat, aussi intègre qu'éclairé. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Commentaire sur la coutume de Naples au sujet de la succession des collatéraux*, Naples, 1780, in-4° ; 2° *Comme quoi les frères utérins ou consanguins, quoique non issus du côté duquel le fief est émané, sont néanmoins aptes à succéder, aux termes des lois du royaume et en vertu des priviléges de la baronnie, au fief de leur frère défunt*, Naples, 1789, in-4°. Volpicella fait preuve dans cet ouvrage de sa parfaite connaissance des lois féodales. 3° *Du tribunal compétent au sujet des successions laissées par des militaires*, Naples, 1793, in-4° ; 4° *Examen de la question de savoir si les lois I et II du titre du code des secondes noces (de secundis nuptiis) ont jamais été en vigueur en Europe*, Naples, 1798, in-4°. L'auteur se prononce pour la négative. 5° *Discours sur la nécessité économique de fixer les payements qui devront se faire en espèces sonnantes*, Naples, 1799, in-4° ; 6° *Du cas où l'on peut introduire l'instance dite inofficieuse soit contre la femme donataire, soit contre le mari*, Naples, 1821, in-4°. Z.

VOLPINI ou VOLPINUS (Jean-Baptiste), médecin d'Asti, dans le Montferrat, y pratiqua son art avec une assez grande réputation et mourut vers 1714, dans sa ville natale, âgé de plus de 70 ans. Partisan exalté, dit Sprengel, de la doctrine chymiatrique, mise en vogue par Sylvius et Van-Helmont, il érige les acides en cause générale des maladies et décide en conséquence qu'elles ne doivent être combattues qu'avec les alcalis. Il rejette absolument la saignée, même dans la pleurésie, où il se contente d'administrer l'opium ; enfin il blâme les idées des anciens sur la dérivation de la révulsion (*Histoire de la médecine*, trad. de Jourdan, t. 5, p. 88). On cite de Volpini : 1° *Hæmophobiæ triumphus sive Erasistratus vindicatus, ubi veterum phlebotomiæ scopi ad trutinam revocantur*, Lyon, 1697, in-12, rare. En s'appuyant du nom d'Erasistrate (*voy.* ce nom), il justifie sa pratique et attaque vivement celle de quelques-uns de ses confrères. 2° *Spasmologia sive clinica contracta*, etc., Asti, 1710, in-4°. Cet ouvrage est le résumé de la doctrine de Volpini. Quoiqu'on y trouve beaucoup d'erreurs, il ne laisse pas que de renfermer des choses utiles. Il y blâme l'abus des remèdes énergiques et y combat la superstition des jours critiques, ainsi qu'une croyance aveugle aux pronostics tirés de l'examen des urines et des déjections du malade. — Volpini (Joseph), médecin et frère du précédent, a publié le recueil de ses opuscules sous ce titre : *Opere medico-pratiche e filosofiche*, Parme, 1726, in-4°. Ce volume renferme six traités. Le premier, adressé à Vallisneri, est une théorie nouvelle des maladies occasionnées par les vers, ainsi que la réfutation du système d'Andry (*voy.* ce nom) sur leur génération. Dans le second, l'auteur indique tous les moyens qu'il croit les plus propres à les détruire ou à s'en préserver. Le troisième contient la réfutation du système des animaux spermatiques ; le quatrième, la défense des ovaristes ; le cinquième, l'exposition de la pratique de l'auteur et le résultat de ses observations ; enfin le sixième roule sur l'usage et l'abus des vésicatoires et des épispastiques en général. W—s.

VOLTA (Alexandre), physicien, devenu si universellement célèbre par la découverte de l'appareil électromoteur, naquit à Côme le 18 février

1745, de Philippe Volta et de Madeleine de Conti-Inzaghi. Il paraît que, de fort bonne heure, un goût naturel très-vif le porta vers l'étude des sciences physiques et chimiques, particulièrement de l'électricité, car, dans une dissertation latine qu'il adressa, en 1769, au P. Beccaria, et qui est intitulée : *De vi attractiva ignis electrici*, on voit que, six ans auparavant, par conséquent dès l'âge de dix-huit ans, il était déjà en correspondance avec Nollet sur ces matières. Et à dix-neuf ans, ce qui était au moins inattendu, il composa un poëme latin qui n'a pas été publié, mais dans lequel il décrivait les phénomènes découverts par les plus célèbres expérimentateurs du temps. Mais, pour revenir à sa première dissertation, il est curieux de remarquer que, parmi les hommes qui se sont rendus célèbres par quelque importante découverte expérimentale, un très-grand nombre, nous dirions volontiers presque tous, ont rencontré cette bonne fortune dans des sujets de recherche pour lesquels ils avaient constamment ressenti une longue et persévérante prédilection, et, comme le disait Newton, en y pensant toujours; résultat facile à concevoir, si l'on considère qu'en physique ce que l'on trouve vaut ordinairement mieux que ce que l'on cherche, la nature étudiée, et pour ainsi dire agitée par nos expériences, nous offrant toujours des merveilles fort supérieures à notre faible prévision. Au reste, ce premier essai de Volta ne renferme qu'une explication hypothétique très-imparfaite des phénomènes électriques, et il est à remarquer qu'en général Volta n'a jamais montré dans ses écrits ce caractère philosophique de l'esprit qui rend apte à établir des théories rigoureuses, quoique sa perspicacité le conduisît très-loin et très-sûrement dans les déductions des faits qu'il pouvait suivre expérimentalement. C'est ainsi que des expériences qu'il fit en 1775 sur la propriété isolante qu'acquièrent les bois imprégnés d'huile le menèrent à la construction de l'*électrophore* ou porteur d'électricité, parce qu'en effet cet appareil est comme un dépôt permanent et inépuisable d'où l'on peut tirer à chaque instant l'électricité dont on a besoin pour une infinité d'expériences. Des tentatives ingénieuses, et continuellement suivies, pour perfectionner cet instrument, le conduisirent, en 1782, à la découverte d'un autre appareil d'une bien plus grande importance, qu'il appela le *condensateur électrique*, et au moyen duquel les plus petites quantités d'électricité, lorsqu'elles émanent d'une source qui peut constamment les reproduire à mesure qu'on les enlève, vont se fixer et s'accumuler dans un plateau conducteur, en vertu de l'attraction momentanée d'une électricité de dénomination différente, à laquelle on les soustrait, lorsqu'on veut les rendre sensibles et les soumettre à l'observation, Or, ce qui est très-singulier, et ce qui ne doit pas être omis dans l'histoire des sciences, ces deux appareils, le condensateur et l'électrophore, avaient été, pour ainsi dire, prévus, et leur théorie donnée, plus de vingt ans auparavant, dans l'ouvrage d'Æpinus intitulé *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*; tandis que Volta, qui les découvrit assurément par lui-même, mais pour qui ils ne furent que des combinaisons d'expérience, Volta ne les rapporta jamais à leur théorie véritable. Il attribua leurs propriétés, et les attribua toute sa vie, à une extension réellement matérielle de l'électricité autour des corps, qu'il appelait *atmosphères électriques*, et dont les discussions les plus approfondies avec les physiciens géomètres, tels que Coulomb et Laplace, ne purent jamais le dissuader. Par un autre effet de cette tournure d'esprit qui le rendait insensible à la rigueur mathématique, il ne comprit jamais que son électroscope à pailles, qui était un instrument parfaitement propre à rendre sensibles la présence et la nature des électricités développées dans les corps, ne l'était point à mesurer leur intensité avec exactitude, et ne pouvait fournir, sous ce rapport, des indications comparables à cause de la composition excessive des attractions, d'où résultaient ses effets en apparence très-simples. Ce fut vainement que l'on voulut faire comprendre à Volta la supériorité, nous dirons même la nécessité mathématique, de la méthode que Coulomb avait suivie pour obtenir ces mesures, fondement de toute la science. D'après cela faut-il s'étonner si, dans ses écrits imprimés, il méconnut l'importance de cette méthode qu'il désigna comme moins directe que celle dont il s'était servi, quoique celle ci ne fût pourtant en réalité qu'une approximation très-imparfaite (1)? On peut surtout se former une très-juste idée de cette singulière alliance qui se trouvait en lui de la finesse la plus délicate dans la conduite des expériences, avec une absence totale de rigueur abstraite, en lisant sa dissertation sur les conducteurs électriques, insérée au tome 1[er] de ses Œuvres complètes; car il y parvient graduellement, par une suite d'expériences très-bien combinées, à reconnaître l'influence générale de la forme de ces conducteurs sur la conservation et la déperdition de l'électricité, ainsi que sur l'énergie de leurs décharges; et néanmoins le vague des idées qu'il s'était faites sur les prétendues atmosphères électriques l'éloigne de toute détermination précise; il ne fixe aucun des éléments rigoureux de cette question importante; tandis que le même sujet traité par Coulomb, aussi expérimentalement, mais avec un esprit mathématique, en fixe, et en fixe pour toujours, les lois exactes, assignant, par des mesures précises, la distribution de l'électricité en équilibre sur la surface des corps de différentes formes, soit parfaitement, soit imparfaitement conducteurs, d'où l'on peut déduire l'influence que cette forme

(1) *Meteorologia ellectrica, lettera seconda*, p. 71, t. 1, part. 2, de la *Collection des œuvres complètes de Volta*.

exerce dans la construction des appareils électriques, l'explication véritable du pouvoir des pointes pour accélérer la transmission de l'électricité, ainsi que les lois de sa déperdition par le contact de l'air, ou le long des supports imparfaitement isolants; toutes choses que Volta a cherchées, mais qu'il n'a fait qu'entrevoir; tandis que les expériences précises de Coulomb, analysées par le calcul mathématique, en donnent la connaissance la plus intime comme la plus complète. Ses recherches sur l'influence de l'électricité dans la météorologie furent également affectées par ce défaut de rigueur mathématique. Et même, dans ce sujet, peut-être encore aujourd'hui trop compliqué pour nous être accessible, il manqua la découverte principale, celle de la véritable cause qui détermine le développement ou le non-développement de l'électricité dans l'évaporation de l'eau, source universelle et la plus générale des phénomènes électriques de l'atmosphère. On se tromperait beaucoup si l'on pouvait croire qu'en exprimant ces opinions sur les travaux de Volta, nous ayons le moins du monde l'idée de déprécier son génie véritable; non sans doute, mais seulement de caractériser ce génie et de bien faire comprendre en quoi il consistait; car, lorsqu'on étudie philosophiquement l'histoire des sciences, on reconnaît bientôt l'erreur de cette illusion qui nous fait chercher dans un même homme une réunion idéale de qualités intellectuelles qu'il n'a point possédées, et dont l'assemblage incohérent aurait peut-être, s'il eût existé, nui, plutôt que servi, à ses découvertes. On doit chercher seulement à bien voir au fond ce qu'il a été, quelles qualités propres ont distingué son esprit et l'ont mis en état de produire les combinaisons ou les découvertes qui l'ont rendu célèbre. Notre sentiment du génie de Volta est si fort et si profond, que nous croyons devoir à peine parler de quelques instruments particuliers qu'il a imaginés, et dont l'usage est devenu général dans tous les cabinets de physique et dans les laboratoires de chimie, tels que l'eudiomètre électrique, ce précieux moyen d'analyse, et la lampe à air inflammable ou lampe perpétuelle à gaz hydrogène, qui ne pouvaient être imaginés que par un expérimentateur exercé et habile, mais qui ne sont au fond que des applications mécaniques fort simples de principes tout à fait connus d'ailleurs. Nous nous hâtons de passer à la grande découverte du développement de l'électricité par le contact mutuel des corps, principe absolument nouveau et imprévu que Volta reconnut avec une sagacité extrême, qu'il mit dans un jour complet par une série d'expériences aussi habilement que sagement conduites, et dont il déduisit une application si heureuse et si extraordinaire qu'elle est encore, s'il est possible, une plus grande découverte que le principe même dont elle dérivait. C'est là le vrai, le grand titre de Volta à l'immortalité; et son importance propre, ainsi que les immenses conséquences qui en ont résulté pour les sciences, exige que nous le fassions complétement connaître, tant par lui-même que par les circonstances qui en furent l'occasion. Ces circonstances ne naquirent point de Volta, mais de Galvani, alors professeur de physique à Bologne, comme Volta l'était depuis quinze ans à Pavie, car il avait été nommé à cette chaire en 1774, et l'époque dont nous parlons est celle de 1789. Galvani, faisant des recherches sur l'excitabilité des organes musculaires par l'électricité en mouvement, employait à cet effet des grenouilles récemment tuées et écorchées, dont il coupait la colonne dorsale pour isoler et mettre à nu les nerfs lombaires; après quoi il réunissait ces nerfs par un fil métallique recourbé en crochet pour suspendre le tout aux conducteurs de la machine électrique, dont il se servait pour les exciter. Il arriva par hasard qu'un jour il suspendit ainsi plusieurs cadavres de grenouilles par ces crochets de cuivre au balcon de fer d'une terrasse. A l'instant leurs pieds et leurs jambes dépouillées, qui posaient aussi en partie sur le fer, entrèrent en convulsion spontanée. Galvani avait sur l'électricité des idées théoriques très-imparfaites; et la nature même de l'application qu'il voulait en faire, ainsi que la direction de ses expériences, prouve avec la dernière évidence sa complète ignorance à cet égard. Mais il eut assez de génie d'observation pour saisir ce phénomène imprévu amené sous ses yeux par le hasard, et pour comprendre qu'il devait être important. Il chercha à déterminer les circonstances nécessaires pour le reproduire, ce qu'il fit avec autant d'ardeur que d'habileté; et, quoique son peu de connaissances des vraies lois de l'électricité le conduisît presque inévitablement à s'en former une idée fausse, qui était celle d'une sorte d'électricité nouvelle et propre aux corps vivants, qu'il appelle en conséquence *électricité animale*, il n'en prépara pas moins ainsi les caractères les plus saillants qui devaient la faire mieux interpréter. Ce ne fut cependant une chose ni facile ni commune que cette interprétation; car l'électricité animale, propagée par la merveille des nouveaux phénomènes, fut d'abord accueillie avec enthousiasme par toute l'Italie. Mais Volta, dès longtemps familiarisé avec la variété infinie des actions électriques, objet constant de ses études; muni d'ailleurs d'instruments délicats qui pouvaient en indiquer les moindres traces, et jusqu'à un certain point même en mesurer l'intensité, Volta n'eut pas plutôt répété les expériences de Galvani, qu'il y reconnut des indications toutes différentes; et l'on peut dire que le hasard même, en les faisant succéder aux effets des influences électriques, avait pris soin de mettre, en quelque sorte, sur la voie de leur cause véritable. Voyant que les convulsions ne s'obtenaient que très-rarement avec un arc composé d'un seul métal, et seulement

lorsque l'irritabilité était encore très-vive, tandis qu'on les reproduisait à coup sûr et beaucoup plus longtemps avec un arc composé de métaux hétérogènes, Volta en conclut habilement que le principe d'excitation résidait dans les métaux; et comme ce principe devait être nécessairement de nature électrique, puisque sa transmission était arrêtée par toutes les substances qui interceptent l'électricité, il en vint à penser que le seul contact des métaux hétérogènes devait développer une quantité d'électricité très-faible, qui, se transmettant à travers les organes de la grenouille, lorsque l'on complétait la chaîne, déterminait dans ces organes éminemment irritables les convulsions que Galvani avait observées. Volta démontra la vérité de cette induction par des expériences positives et directes, au moyen desquelles il rendit sensible cette faible électricité, en l'accumulant dans son condensateur. Il s'éleva ainsi jusqu'à reconnaître que ce mode de développement de l'électricité par le simple contact ne s'appliquait pas seulement aux métaux, mais à tous les corps hétérogènes, quoique avec des degrés d'intensité très-divers, selon leur nature; et, parvenu à découvrir ce principe général, duquel on n'avait eu aucun soupçon jusqu'alors, il le fit servir avec un génie infini à la construction d'un appareil nouveau, qui n'en était que l'application immédiate, mais qui en présentait les effets indéfiniment agrandis. Cet appareil, aujourd'hui universellement connu et employé dans toutes les parties des sciences physiques sous le nom de pile de Volta, colonne électrique, ou appareil électromoteur, est mieux caractérisé par cette dernière dénomination que par toute autre, parce qu'en effet son pouvoir consiste à exciter un courant électrique continu à travers les corps conducteurs que l'on interpose entre ses pôles. Un tel courant s'est trouvé être l'agent de décomposition et de composition le plus actif que la chimie ait jamais possédé; ce qui a conduit à conjecturer avec une extrême vraisemblance que le développement des actions électriques est une des conditions de ces phénomènes, si même il n'en est le principe. De là sont sorties une multitude de découvertes aussi importantes qu'inattendues, dont le premier honneur doit être reporté à Volta, puisqu'elles n'auraient jamais pu être faites sans l'admirable invention de son appareil. Les premières recherches de Volta sur le développement de l'électricité dans le contact des corps furent adressées par lui à la société royale de Londres, en 1792, un an après la publication de l'ouvrage de Galvani sur l'électricité animale. Ce fut aussi à la même société qu'il adressa, en 1800, la grande découverte de l'appareil électromoteur; il reçut, en 1794, la médaille d'or de Copley pour ses importantes communications. Pendant cette période de temps, la France, séparée de toutes les autres nations par la guerre extérieure, se trouvait, pour ainsi dire, hors du mouvement de la civilisation générale. Elle ne connut ces grandes découvertes qu'après la conquête de l'Italie par Bonaparte, en 1801. Volta fut alors appelé à Paris par le vainqueur; et il répéta ses expériences sur le développement de l'électricité par le contact, en présence d'une nombreuse commission de membres de la classe des sciences de l'Institut. Elles furent accueillies avec toute l'admiration qu'elles méritaient; et l'on en fit un rapport détaillé, qui fut inséré dans les Mémoires de la compagnie. Le premier consul, présent à la séance, proposa de décerner à Volta la médaille de l'Institut en or, pour le remercier de cette communication importante; et depuis lors il le combla de distinctions, l'ayant fait nommer député de l'université de Pavie à la consulta de Lyon, puis membre du collége des Dotti, sénateur, et enfin comte. Tant de faveurs montraient sans doute bien à tout le monde le grand intérêt que le consul portait aux sciences, et le haut prix qu'il mettait à entretenir entre les peuples ces communications intellectuelles qui propagent rapidement les lumières toujours croissantes d'une civilisation toujours active. Il parut néanmoins, un peu plus tard, que cette libéralité de sentiments n'était plus tout à fait aussi prononcée; car sous le gouvernement impérial les savants français furent de nouveau séquestrés de leurs confrères des autres pays, au point de ne pas pouvoir faire venir de Londres un simple journal de chimie et de physique, bien que la permission en eût été instamment sollicitée par Berthollet, qui était un des amis personnels de l'Empereur. Quoi qu'il en soit, Volta, sénateur et comte, membre de la Légion d'honneur, se reposa désormais dans un loisir que ses grandes découvertes lui avaient bien mérité, et qui lui fut heureusement conservé, avec tous ses avantages pécuniaires, lorsque la partie de l'Italie qu'il habitait rentra sous la domination autrichienne. La classe des sciences de l'Institut l'avait choisi, en 1802, pour l'un de ses associés étrangers. Tant d'honneurs n'éblouirent point ce grand physicien. Sa ville natale fut son séjour favori. En vain la Russie lui fit-elle les offres les plus brillantes, il préféra, — ce qui était bien naturel — le ciel du Milanais aux brumes de la Newa. On pourrait s'étonner qu'il n'eût rien produit depuis cette grande époque de sa renommée, mais on dit que vers la fin de sa vie sa tête affaiblie ne lui permit plus de s'occuper de travaux de science (1). Il s'éteignit le 5 mars 1826, à l'âge de 81 ans, laissant dans les sciences un nom que la découverte de l'appareil électromoteur rend impérissable. Volta avait une taille élevée, des

(1) On a prétendu aussi que l'illustre savant milanais aurait craint de se montrer au-dessous de lui-même dans des productions nouvelles. Mais un de ses confrères de l'Institut n'a admis aucune de ces suppositions; et il a rappelé que deux ingénieux mémoires, l'un *Sur le phénomène de la grêle*, l'autre *Sur la périodicité des orages et du froid qui les accompagne*, n'ont été publiés *que six et dix-sept années* après l'apparition de la pile. (Arago, *Œuvres complètes*, *Notices biographiques*, t. 1er.)

traits réguliers, un front large, sillonné par la méditation, enfin, un regard où se peignaient le calme de l'âme et la pénétration de l'esprit. Il avait épousé, en 1794, à l'âge de quarante-neuf ans, mademoiselle Thérèse Peregrini, dont il eut trois fils; deux lui survécurent, l'autre mourut à 18 ans. La collection complète de ses œuvres a été publiée à Florence en 1816, 5 vol. in-8°. Elle est précieuse par la fidélité avec laquelle on y trouve la succession de ses idées sur les objets les plus importants dont cet homme illustre s'est occupé dans sa longue carrière (1). B—T.

VOLTA (Léopold-Camille), littérateur italien, naquit à Mantoue, le 23 octobre 1751. Il fit ses études chez les jésuites; puis, pour se conformer à la volonté paternelle, il étudia le droit et la jurisprudence et se fit recevoir avocat. Il se rendit ensuite à Vienne pour s'y former à la science si difficile de la politique et du droit des gens. C'est dans cette capitale qu'il connut les hommes considérables de l'époque : le cardinal Garampi, Métastase et le ministre de Sperges, dont la recommandation lui valut d'être nommé, en 1778, par l'impératrice Marie-Thérèse, secrétaire des délégations et directeur de bibliothèque. De retour dans sa patrie, il continua de se livrer avec une ardeur remarquable à la culture des sciences et des lettres. Il mourut en quelque sorte à la peine, des suites des fatigues que lui avaient occasionnées ses travaux, le 25 avril 1823. On a de lui : 1° *Éloge de l'abbé Pellegrino Salandi*, dans l'*Europe littéraire*, Venise, 1771, t. 2, et Mantoue, 1783; 2° *Panégyrique en vers de Marie-Thérèse*, Mantoue, 1774; 3° *Mémoire sur la vie et les écrits de Boniface Vitalini, légiste mantouan du 15e siècle*, dans le *Nouveau recueil d'opuscules scientifiques et philologiques*, Venise, 1776, t. 29; 4° *Observations sur le style de Métastase*, dans le tome 11 des *Œuvres* de ce poëte, Nice, 1783; 5° *Essai historique sur la typographie mantouane du 15e siècle*, Venise, 1786; 6° *Journal de la littérature italienne*, Mantoue, 1793-95, 5 vol.; 7° *Journal de la littérature étrangère*, Mantoue, 1793, 2 vol.; 8° *Compendium chronologique et critique de l'histoire de Mantoue*, Mantoue, 1807. Z.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de) naquit à Châtenay, village près de Sceaux, le 20 février 1694 (2), de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, et trésorier de la chambre des comptes, et de Marguerite d'Aumart, d'une famille noble du Poitou. Il vint au monde si faible qu'on fut obligé de l'ondoyer : il ne fut baptisé que le 22 novembre de la même année, à la paroisse de St-André des Arts. On peut dire que l'irréligion l'accueillit au sortir du berceau. L'abbé de Châteauneuf, son parrain, celui qui avait répondu de sa croyance devant l'Eglise, fut son premier maître d'incrédulité. Ninon, dont cet abbé fut le dernier amant, lui demandant un jour des nouvelles de son filleul, « Ma chère amie, répon« dit-il, il a un double baptême, et il n'y a rien « qui n'y paraisse; car il n'a que trois ans, et il « sait toute la *Moïsade* par cœur. » C'était dans ce poëme impie, attribué à J.-B. Rousseau, que l'abbé lui avait fait apprendre à lire. Il fut mis au collége de Louis-le-Grand, que dirigeaient alors les jésuites. Au milieu des études et des jeux de l'enfance, son esprit vif et téméraire éclatait déjà en saillies, dont l'audace étonnait ses camarades et effrayait ses maîtres. Le P. le Jay, régent de rhétorique, lui prédit avec douleur qu'il serait l'*étendard du déisme en France*. Quelques jolis vers qu'il avait faits au collége s'étant répandus dans le monde, Ninon souhaita de le voir : l'abbé de Châteauneuf le conduisit chez elle; ses reparties spirituelles lui plurent, et elle lui laissa, par son testament, une somme de deux mille francs pour acheter des livres. Lorsqu'il fut hors du collége, son père, qui voulait faire de lui un magistrat, l'envoya aux écoles de droit : il fut promptement dégoûté de la jurisprudence ou plutôt de la manière dont on l'enseignait; et, dès ce moment, il résolut de se livrer entièrement aux lettres. Tandis que la dévotion du vieux roi forçait tous les visages à se couvrir d'un masque d'hypocrisie ou du moins de bienséance, quelques hommes, distingués par le rang ou par l'esprit, amis des vers et de la volupté, exempts de tout préjugé et libres de toute croyance, trouvaient piquant d'insulter en secret à tout ce qu'on semblait respecter autour d'eux, c'est-à-dire à la religion, au gouvernement et aux bonnes mœurs. Dans leurs élégantes orgies, ils faisaient la débauche avec délicatesse, frondaient avec gaieté, et proféraient le blasphème avec grâce. Nés tous pour être les soutiens de l'Etat et de l'Eglise, c'étaient des princes, des grands seigneurs, des prêtres; c'étaient le prince de Conti, le duc de Vendôme et le grand prieur son frère, le duc de Sully, le marquis de la Fare, l'abbé de Chaulieu, l'abbé Courtin, l'abbé Servien, l'abbé de Châteauneuf. Ce dernier, qui voulait absolument faire de son filleul ce qu'on appelait alors un honnête homme, l'avait introduit, dès le collége, dans cette société, véritable école de dépravation, de licence et de bon goût.

(1) On peut consulter sur Alexandre Volta la remarquable *Notice* que lui a consacrée son confrère Arago, t. 1er des *Œuvres complètes*, publiées par M. Barral, 1854.

(2) La tradition qui fait naître Voltaire à Châtenay, le 20 février 1694, est contredite par un document authentique, son acte de baptême, ainsi conçu : « *Le lundi 22e jour de novembre* 1694, « fut baptisé dans l'église de St-André des Arts, par M. Bouché, « prêtre vicaire de ladite église, soussigné, François-Marie, *né le « jour précédent*, fils de M. François Arouet, conseiller du roi, « ancien notaire au Châtelet de Paris, et de damoiselle Marie-« Marguerite Daumart, sa femme. Le parrain, messire François « de Castagnier, abbé commendetaire de Varenne; et la mer« raine, dame Marie Parent, épouse de M. de Symphorion Dau« mart, escuyer contrôleur de le gendarmerie du roi. Ont signé : « M. Parent, François de Chastagnier de Châteauneuf, Arouet, « L. Bouché. » Ainsi, le jour de la naissance de Voltaire est bien le dimanche 21 novembre 1694, et non le 20 février, et le lieu, la ville même de Paris, et non le village de Châtenay. *Voy.*, sur cette question, Berriat-Saint-Prix, édition de Boileau Despréaux, 1830, t. 1, p. xi et suiv., et t. 4, p. 492. G—Z.

C'est là qu'il se forma dans cet art ébauché par Voiture, et perfectionné par lui, dans l'art d'être, avec les grands, flatteur sans bassesse, familier sans insolence et libre sans effronterie. Un jour que le prince de Conti avait lu des vers de sa façon, Voltaire s'écria : *Sommes-nous ici tous princes ou tous poëtes ?* Une autre fois, en pareille occasion, il dit : *Monseigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi.* Ces liaisons si attrayantes ne l'enlevaient pas entièrement au travail : il s'occupait alors de sa tragédie d'*Œdipe*. Vers le même temps (1712), il concourait devant l'Académie française pour un prix de poésie, dont un particulier avait fourni le sujet et l'argent. Ce sujet était la décoration du chœur de Notre-Dame, en accomplissement du vœu de Louis XIII. Le prix fut accordé à une pièce remarquable seulement par la honteuse ignorance de l'auteur, qui opposait des pôles *brûlants* à des pôles glacés. Ainsi, Voltaire, pour son début, traitait un sujet religieux, et était vaincu par un poëte sans talent (*voy.* Du Jarry). Son père, comme il dit lui-même, le crut perdu en apprenant qu'il faisait des vers et qu'il voyait bonne compagnie. Afin de l'arracher à ces habitudes dangereuses, il le fit partir pour la Hollande (1713), en qualité de page du marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France auprès des Provinces-Unies. Il y avait alors à la Haie une dame du Noyer, qui s'y était réfugiée pour fuir son mari, et qui avait embrassé la religion protestante. Cette femme vivait d'intrigues et de libelles. Voltaire devint amoureux d'une de ses filles, et s'en fit aimer. La mère, croyant que le meilleur moyen de tirer parti de cette aventure était d'en faire grand bruit, porta ses plaintes à l'ambassadeur, et imprima la correspondance des deux amants. Voltaire, renvoyé à sa famille, voulut faire servir la morale et la religion même aux intérêts de son amour. Il persuada à des évêques, à des jésuites, qu'il fallait enlever et ramener en France mademoiselle du Noyer, pour la sauver de l'hérésie, et la séparer d'une mère qui ne pouvait que la corrompre : cet édifiant projet ne fut point exécuté. Voltaire eut beaucoup de peine à rentrer en grâce auprès de son père. Ce père, que désolaient le libertinage d'esprit et l'excessive dissipation de son plus jeune fils, n'était pas moins chagrin du jansénisme opiniâtre de son fils aîné : *J'ai*, disait-il, *pour fils deux fous, l'un en prose et l'autre en vers.* Voltaire, désespérant de le fléchir, voulut passer en Amérique, demandant pour toute grâce, qu'avant son départ il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels. Le père s'attendrit, pardonna, et fit entrer son fils chez un procureur de la rue Perdue, près la place Maubert. Quelle condition pour celui qu'on appelait naguère *le familier des princes!* Dans la même étude, se trouvait Thiriot, ami des vers, du spectacle et du plaisir. Voltaire se lia promptement avec lui d'une amitié dont il lui donna jusqu'à la fin les marques les plus utiles, mais que Thiriot est accusé d'avoir quelquefois servie trop froidement ou même trahie. La *pratique* avait peu de charmes pour un esprit que la jurisprudence avait rebuté. Voltaire sortit de chez Me Alain ; et son père était de plus en plus désolé de voir qu'il ne pouvait se fixer à rien de solide. M. de Caumartin, intendant des finances, ami de la famille, offrit de l'emmener pour quelque temps à sa terre de Saint-Ange, promettant qu'il ne reviendrait pas sans avoir fait choix d'un état. Le sort en avait autrement décidé. Dans le château, habitait M. de Caumartin le père, qui, dans sa jeunesse, avait fréquenté des seigneurs de la cour de Henri IV et des amis de Sully. Ce vieillard, parlant avec enthousiasme au jeune Voltaire du bon roi et de son digne ministre, lui inspira le sujet de la *Henriade*. Ce n'est pas tout : en lui racontant les intrigues de la vieille cour, dont il était parfaitement instruit, il lui donna l'idée et lui fournit les premiers matériaux du *Siècle de Louis XIV*. Ce monarque venait de mourir. Aux flatteries prodiguées pendant un long règne, succédèrent de lâches et indécentes satires. L'âge de Voltaire et sa réputation de malignité, déjà trop bien établie, le firent soupçonner d'être l'auteur d'une de ces pièces qui finissait ainsi :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

C'était une double injustice. Les vers n'étaient pas de lui, et n'étaient pas dignes d'en être (1). Il n'en fut pas moins mis à la Bastille, où il resta plus d'un an. Il y ébaucha sa *Henriade*, et y termina son *Œdipe*. Le régent, s'étant assuré de son innocence, lui rendit la liberté. Un des courtisans de ce prince, le marquis de Nocé, s'était chargé de le lui présenter au sortir de prison. Ils attendaient dans une antichambre que leur tour d'être introduits arrivât. Un orage épouvantable vint à éclater sur Paris. Voltaire, regardant au ciel, s'écria, devant une foule de personnes : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait « là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » M. de Nocé, en abordant le régent, lui dit : « Monseigneur, voici le jeune Arouet que vous « venez de tirer de la Bastille, et que vous allez « y renvoyer ; » et il se mit à lui raconter l'aventure. Le régent en rit aux éclats, et accorda une gratification au jeune poëte, qui lui dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle « veut bien se charger de ma nourriture ; mais « je la prie de ne plus se charger de mon loge« ment. » C'est alors qu'il changea son nom d'Arouet contre celui de Voltaire. « J'ai été, « disait-il, trop malheureux sous mon premier « nom ; je veux voir si celui-ci me réussira

(1) A ce moment Voltaire avait plus de vingt ans. Mais on n'y regarde pas de si près quand on veut nuire. Ce qu'il y a de plus grave dans cette imputation, c'est que les vers incriminés sont détestables. Le véritable auteur de cette pièce était un libelliste obscur du nom de le Brun. G—z.

« mieux. » La tragédie d'*Œdipe* fut jouée en 1718, et obtint le plus grand succès. Le père de Voltaire, témoin de son triomphe, lui permit enfin d'être poëte. A une représentation, dans une des scènes les plus tragiques de la pièce, Voltaire parut sur le théâtre, portant la queue du grand prêtre. La maréchale de Villars demanda quel était le jeune homme, ennemi de l'auteur sans doute, qui faisait cette méchante bouffonnerie. On lui apprit que c'était l'auteur lui-même Elle se le fit présenter dans sa loge, et l'invita à venir chez elle. Voltaire en devint éperdument amoureux. Cette passion fut doublement malheureuse : il n'obtint rien, et perdit un temps considérable, qu'il regretta toujours. Lié d'amitié avec les auteurs d'une intrigue politique qui venait d'être déjouée, il fut soupçonné d'y avoir pris part, et exilé de Paris. Il obtint d'y revenir, pour faire représenter sa tragédie d'*Artémire* (1720), qui fut outrageusement sifflée. Deux ans après, il accompagna en Hollande madame de Rupelmonde. A son passage à Bruxelles, il s'empressa d'aller voir Rousseau, dont alors il aimait le talent et plaignait l'infortune. Les deux poëtes se donnèrent d'abord mille témoignages d'affection. C'était un maître bienveillant qui accueillait un disciple respectueux. Rousseau lut à Voltaire son *Ode à la postérité :* « Mon ami, lui dit celui-ci, « voilà une lettre qui n'arrivera jamais à son « adresse (1). » Voltaire, à son tour, lut au vieux poëte son *Epître à Uranie;* et l'auteur de tant d'épigrammes impies lui reprocha vivement l'impiété de cet ouvrage. Ils se séparèrent ennemis irréconciliables. De retour en France, Voltaire alla passer quelque temps au château de Maisons, pour y achever sa *Henriade*. Il y courut deux fois risque de la vie. A peine guéri d'une petite vérole qui avait fait désespérer de ses jours, il se mettait en route pour Paris, lorsque le plancher de la chambre qu'il venait de quitter s'écroula, miné par un feu qui couvait depuis deux jours, et qui détruisit une partie du château. *Mariamne* fut représentée (1724); et l'échec d'*Artémire* ne fut point réparé. C'était la veille des Rois (1). Au moment où Mariamne porte à ses lèvres la coupe empoisonnée que le roi son mari lui a fait préparer, un plaisant du parterre s'écria : *La reine boit.* Ce quolibet empêcha que la pièce ne fût achevée, et força l'auteur à changer son dénoûment. Voltaire, désirant enfin publier la *Henriade,* rassembla chez le président de Maisons des amis d'un goût délicat et difficile pour en entendre la lecture chant par chant. Un jour la docilité de l'auteur ne put tenir contre la sévérité de ses juges. Il perdit patience, et jeta son manuscrit au feu. Il en coûta au président Hénault une belle paire de manchettes de dentelle pour le sauver des flammes. Tandis que Voltaire différait l'impression de son poëme pour le rendre plus digne du sujet, du public et de lui-même, l'abbé Desfontaines s'en procurait une copie, y insérait des vers satiriques de sa façon, et la faisait imprimer à son profit, en deux endroits, sous le titre de la *Ligue*. Voltaire fut justement courroucé; mais ce poëme, tout imparfait et défiguré qu'il était, lui valut tant d'éloges, qu'il pardonna aisément l'infidélité qui les lui procurait. Il s'entremit même, quelque temps après, pour faire sortir de Bicêtre l'abbé Desfontaines, accusé d'un vice infâme, qui n'était alors que trop répandu. Cet abbé devint dès lors l'ennemi de Voltaire, et commença bientôt à le poursuivre de ses critiques malveillantes. En même temps que les éditions subreptices de la *Henriade* portaient en tous lieux la gloire de l'auteur, elles éveillaient contre lui le zèle des courtisans et des prêtres. Les uns trouvaient séditieux qu'il eût fait de Coligny un grand homme; et les autres lui reprochaient d'avoir reproduit et embelli les erreurs du semi-pélagianisme. Peu s'en fallut qu'il n'essuyât l'affront d'une censure ecclésiastique. On refusa d'accorder le privilége pour l'impression de l'ouvrage; et le jeune roi n'en accepta point la dédicace (2). De ce temps (1725) date l'*Indiscret,* petite comédie peu comique, mais restée supérieure peut-être à tout ce que l'auteur fit depuis dans le même genre. Voltaire continuait de fréquenter les grands : leur brillant commerce flattait son amour-propre, et charmait son goût pour l'élégance de la vie, des manières et du langage (3). Un incident cruel lui apprit

(1) Les choses ne se passèrent pas ainsi. Voici l'ordre et la réalité des faits. En septembre 1722, Voltaire et sa compagne de voyage, la marquise de Rupelmonde, firent un premier séjour à Bruxelles et reçurent de Rousseau un accueil cordial. Après leur départ, celui-ci écrivait à M. Boutet, lettre du 20 septembre : « M. de Voltaire a passé ici onze jours, pendant lesquels nous ne « nous sommes guère quittés. J'ai été charmé de voir un jeune « homme plein de si grandes espérances. Il a eu la bonté de me « confier son poëme *la Henriade* pendant cinq ou six jours. Je « puis vous assurer qu'il fera grand honneur à l'auteur. Notre « nation avait besoin d'un poëme comme celui-là : l'économie en « est admirable et les vers parfaitement beaux. » Jusqu'ici il n'y a pas apparence de brouille. Malheureusement, quelques semaines après, Voltaire, revenant de Hollande, revit Rousseau à Bruxelles. Il lui récita pendant le cours d'une promenade l'*Epître à Uranie*, où sont balancés les motifs de croire et de ne pas croire, le *pour* et le *contre* sur le christianisme, Rousseau lui en fit des reproches, et toutefois il lui lut en retour le *Jugement de Minos* et la *Palinodie.* Voltaire ne lui en fit ni reproches ni compliment. Il n'y avait pas lieu, dans cette entrevue, de lire l'*Ode à la postérité*, composée seize ans plus tard. L'anecdote, telle qu'on la raconte, a été, comme on voit, arrangée après coup. Le germe de la réponse attribuée à Voltaire est dans une lettre du 2 janvier 1739, au marquis d'Argens : « Rousseau, dit Voltaire, a « fait une ode à la postérité, mais la postérité n'en saura rien. » Quoi qu'il en soit, après cette entrevue, la blessure était faite des deux côtés, elle s'aigrit et s'envenima par quelques propos railleurs de Voltaire charitablement rapportés à Rousseau. Quatre ans après, celui-ci s'avisa de rajeunir la *Mariamne* de Tristan pour l'opposer à celle de Voltaire. Dès lors la guerre fut déclarée, et ces deux anciens amis se déchirèrent à l'envi l'un de l'autre, publiquement et outrageusement. Au fond, le levain de la colère de Voltaire contre Rousseau, c'est que celui-ci, devenu dévot, était à ses yeux un transfuge de la philosophie. G—z.

(1) Cet incident n'eut pas lieu la veille du jour des Rois. La première représentation de *Mariamne* est du 6 mars 1724. L'à-propos n'était pas nécessaire pour égayer le parterre, il suffisait de l'allusion. Ainsi le fait est vrai, mais la date devait être rectifiée. G—z.

(2) L'épître dédicatoire, dont on ignorait l'existence, a paru dans un volume in-8°, intitulé *Pièces inédites de Voltaire*, et publié en 1820.

(3) L'incident que va raconter Auger et qui met Voltaire

bientôt qu'on ne se familiarise pas impunément avec eux, et que leur société a plus de dangers encore que d'agréments. Un jour, à dîner chez le duc de Sully, il combattit avec peu de ménagements une opinion du chevalier de Rohan-Chabot, homme fier et indigne à la fois de sa naissance, qu'il déshonorait par des actions lâches et des gains usuraires. *Quel est*, dit le chevalier, *ce jeune homme qui parle si haut? — C'est*, répondit Voltaire, *un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte* (1). Quelques jours après, Voltaire dînant encore chez le duc de Sully, on vint l'avertir que quelqu'un l'attendait à la porte de l'hôtel. Il y court. Du fond d'une voiture de place, un homme, sous prétexte qu'il a quelque chose d'important à lui communiquer, le prie de venir s'asseoir un instant à côté de lui. Tandis qu'il s'y dispose, l'inconnu le saisit par le devant de ses habits, et un autre homme le frappe par derrière de cinq ou six coups de baguette. Le chevalier de Rohan, posté à quelques pas de là dans sa voiture, s'écrie : *C'est assez* (2). Le cœur plein de rage, Voltaire retourne auprès du duc de Sully, lui raconte sa fatale aventure, et le conjure de l'aider à se venger d'un outrage qui semble retomber sur lui-même. Le duc s'y refuse. Voltaire, indigné, sort de l'hôtel en jurant de n'y jamais remettre les pieds. Ce ressentiment, assez juste, fut cause que le personnage de Sully disparut de la *Henriade*, pour faire place à celui de Mornay. Cependant Voltaire, dédaignant de demander vengeance aux tribunaux, ou désespérant de l'obtenir, résolut de se faire justice lui-même. Il s'enferma, et apprit à la fois l'escrime pour disputer sa vie, et l'anglais pour vivre hors de France, si le sort du combat le forçait à s'en éloigner. Quand il se crut en état de se mesurer avec son ennemi, il le défia dans les termes les plus méprisants.

aux prises avec le chevalier de Rohan se place au mois de juillet 1726, mais il n'est pas la première aventure où le poëte ait été en butte à des voies de fait. En effet, voici ce que raconte Matthieu Marais dans ses curieux mémoires, à la date de juillet 1722 : « Le poëte Arouet, à présent Voltaire, a été arrêté dans « sa chaise, au pont de Sèvres, par un officier qui l'a bien bâtonné « et l'a marqué au visage. Quelques jours auparavant, Arouet, « trouvant cet officier à Versailles, avait dit assez haut pour « qu'il l'entendît que c'était un malhonnête homme et un *espion*. « L'officier lui dit qu'il s'en repentirait et lui a tenu parole en se « payant à coups de bâton. On dit qu'Arouet, qui est hardi, au« rait dit à M. le Blanc, ministre de la guerre, chez qui il avait « vu cet officier à table : « Je savais bien qu'on payait les espions, « mais je ne savais pas encore que leur récompense était de « manger à la table du ministre. » Arouet dit que cet officier est « celui qui l'a dénoncé, il y a deux ou trois ans, et qui l'a fait « mettre à la Bastille. J'ai su que cet officier ayant dit son des« sein à M. le Blanc, lequel dessein allait même jusqu'à assom« mer le poëte, M. le Blanc lui dit : « Fais donc en sorte qu'on « n'en voie rien. » Voilà un ministre de la guerre et un officier bien assortis pour la loyauté et le courage! *Voy.* les *Mémoires* de Matthieu Marais et les articles de M. Sainte-Beuve, octobre 1861. G—z.

(1) D'autres ont rapporté de cette manière la réponse de Voltaire : *Je suis le premier de mon nom, et vous, le dernier du vôtre.*

(2) Le récit de Matthieu Marais ajoute une circonstance curieuse et caractéristique : « On dit que le chevalier de Rohan « était dans un fiacre lors de l'exécution, qu'il criait aux frap« peurs : « Ne lui donnez pas sur la tête », et que le peuple « d'alentour disait : « Ah! le bon seigneur! » — N'est-ce pas aussi le cas de dire : « Ah! le bon peuple! » G—z.

Le combat fut accepté pour le lendemain. Dans l'intervalle, la famille instruite fit contre Voltaire des démarches qui auraient peut-être été sans succès, si l'on n'eût montré à M. le Duc, alors premier ministre, un quatrain où le jeune poëte faisait à la fois une épigramme contre sa personne et une déclaration d'amour à sa maîtresse (1). Il fut arrêté et enfermé pour la seconde fois à la Bastille. Son séjour y fut de six mois. En recouvrant sa liberté, il reçut l'ordre de sortir du royaume, et il se rendit en Angleterre. Peu après son arrivée dans ce pays, il revint secrètement à Paris, pour essayer de rejoindre son adversaire. N'ayant pu y réussir et craignant d'être découvert, il repassa promptement le détroit. L'Angleterre, à cette époque, était travaillée d'une irréligion dogmatique qui s'appuyait sur une érudition erronée, une critique téméraire et une métaphysique insidieuse. C'était le temps des Wolston, des Toland, des Tindal, des Chubb, des Collins, des Bolingbroke. Jusque-là, disciple insouciant et moqueur des épicuriens du Temple et des roués de la cour du régent, Voltaire n'avait fait de l'impiété que par saillies : les dogmes et les mystères ne lui avaient encore inspiré que des bons mots. A l'école des philosophes anglais, il apprit à raisonner son incrédulité. C'est dans leurs entretiens, dans leurs écrits, qu'il puisa tous les faits et tous les arguments dont il se servit par la suite pour combattre le christianisme, sans renoncer toutefois à l'attaquer par la plaisanterie, genre de guerre qui convenait le mieux à son génie, et devait réussir le plus auprès de ses légers compatriotes. Enfermé deux fois sans sujet et sans jugement, puis banni de son pays par un intolérable excès d'autorité, il semblerait que la haine de l'arbitraire eût dû accompagner Voltaire chez les Anglais, et s'y fortifier par le spectacle d'un peuple justement fier de sa liberté civile; mais on ne voit pas qu'il en ait été ainsi. Le despotisme du pouvoir le révoltait moins que l'empire de la religion : écrire impunément contre elle était presque la seule liberté qu'il désirât. Aussi il étudia la philosophie des Anglais plus que leur constitution, et fréquenta plus volontiers les incrédules que les whigs. De même, la tragédie de *Brutus*, conçue en Angleterre, fut plutôt un souvenir de collége qu'une inspiration des lieux où l'avait jeté sa fortune. L'héritier, le descendant de Henri IV, avait repoussé la dédicace de la *Henriade*. Voltaire la fit accepter à une reine assise sur le trône qu'avait occupé Elisabeth. « Il est, « disait-il, dans ma destinée, comme dans celle « de mon héros, d'être protégé par une reine « d'Angleterre. » Cette édition de la *Henriade*, la première qu'il ait donnée lui-même, fut publiée

(1) La marquise de Prie. Le quatrain auquel Auger fait allusion n'a pas été recueilli dans les *Œuvres* de Voltaire, mais la dédicace de l'*Indiscret* et quelques couplets de la *Fête de Belebat* ne laissent aucun doute sur les sentiments du poëte pour la marquise. G—z.

par souscription. Le produit, qui fut considérable, est regardé comme le fondement de la grande fortune où on le vit arriver. Son séjour en Angleterre fut de trois ans. Il y acquit une profonde connaissance de la langue et de la littérature du pays; il y recueillit de la bouche d'un homme qui avait passé plusieurs années auprès de Charles XII, roi de Suède, les faits qui lui servirent à composer l'histoire de ce monarque aventureux; enfin, il y esquissa ces *Lettres philosophiques*, autrement appelées *Lettres anglaises*, dont le recueil, publié quelques années plus tard, lui attira une des plus violentes persécutions qu'il ait jamais essuyées. Le temps avait adouci l'amertume de son chagrin et calmé la violence de son ressentiment. Ses amis le rappelaient à Paris, et son penchant conspirait avec eux pour l'y ramener. Il y revint. Pendant quelque temps, logé dans un faubourg éloigné, il y mena une vie obscure et presque cachée, s'occupant alternativement de travaux littéraires et de spéculations de finances. Ayant mis des fonds dans une loterie que le contrôleur général Desforts avait établie pour la liquidation des dettes de la ville, il gagna beaucoup de lots et toucha de fortes sommes. Ensuite il s'intéressa dans le commerce de Cadix, et fit des achats de blé en Barbarie, opérations dans lesquelles il ne fut pas moins heureux. Enfin, Paris-Duverney lui donna dans les vivres de l'armée d'Italie un intérêt qui lui valut près de huit cent mille francs. Il se fit un revenu considérable en plaçant ses fonds en viager. Il est vrai que des grands seigneurs, à qui il avait prêté son argent, plusieurs ne payèrent pas, ou payèrent mal les arrérages, et que d'autres emportèrent le capital; mais il savait réparer ces brèches faites à sa fortune; et, après avoir beaucoup perdu, beaucoup donné, beaucoup dépensé, il fut, à la fin de sa vie, riche de cent soixante mille livres de rente, tant perpétuelles que viagères. La célèbre comédienne Lecouvreur mourut (1730), et la sépulture lui fut refusée. Voltaire fit à ce sujet une petite pièce de vers où respiraient toute la liberté, toute la hardiesse anglaise, et qui fut dénoncée au garde des sceaux. Craignant d'être envoyé une troisième fois à la Bastille, il feignit de retourner en Angleterre, et se réfugia à Rouen, sous le nom d'un seigneur anglais. Là, il s'occupa, dans le plus grand secret, de faire imprimer l'*Histoire de Charles XII*, dont on avait arrêté une première édition, après l'avoir autorisée, et les *Lettres philosophiques*, pour lesquelles l'auteur ne pouvait penser à demander un privilége. Rentré dans Paris quand l'orage fut dissipé, il fit jouer *Brutus* (1730), qui réussit peu. Deux années après, il donna *Ériphyle*, qui réussit moins encore, et *Zaïre*, dont le succès fut prodigieux. La même année, il composa pour Rameau l'opéra de *Samson*, dont on ne crut pas devoir permettre la représentation : on craignit de voir profaner, sur la scène majestueuse de l'Académie royale de musique, un sujet sacré, qu'au même moment les bouffons italiens parodiaient dans une farce indécente. L'apparition du *Temple du Goût* (1733) souleva contre Voltaire une violente tempête : ces jugements vifs, tranchants, hardis et nouveaux alors, sur les premiers écrivains de la France, parurent autant de blasphèmes; et l'intolérance littéraire alla, dans ses fureurs, jusqu'à solliciter du gouvernement la punition du coupable. *Adélaïde du Guesclin* fut jouée au milieu de ce déchaînement (1734), et le fut sans aucun succès. A cette question de Vendôme : *Es-tu content, Coucy?* un plaisant répondit, *coussi, coussa ;* et le public fut de l'avis de la réponse. C'est cette même tragédie qui, dix-huit ans après (1752), fut applaudie sous le titre d'*Amélie ou le duc de Foix*, bien que l'auteur n'eût guère fait que la gâter, et qui, treize ans plus tard (1765), reparaissant sous son premier titre et dans son ancien état, enleva tous les suffrages ; jugements contradictoires et inconséquents dont Voltaire prit la liberté de rire un peu. Les *Lettres philosophiques*, que Voltaire avait fait imprimer secrètement à Rouen, et dont il avait prudemment retardé la publication, se répandirent sous son nom par l'infidélité cupide d'un libraire. Celui-ci fut emprisonné ; l'auteur, menacé de l'exil, ne put s'y dérober que par la fuite; et l'ouvrage, condamné à sa place, fut brûlé par la main du bourreau. Vers ce même temps, l'*Épître à Uranie*, échappée d'un portefeuille, et multipliée par la presse, donna de nouveaux sujets de plainte au gouvernement. Voltaire désavoua l'écrit et l'attribua à l'abbé de Chaulieu, mort depuis plusieurs années : mensonge peut-être utile à sa sûreté, mais certainement nuisible à son honneur, et qui, d'ailleurs, ne pouvait tromper personne. Tout ouvrage de sa main était suspect; et ce préjugé conduisait aisément à le trouver coupable. *La Mort de César*, jouée depuis deux ans sur un théâtre de collége, venait d'être imprimée (1735); elle parut trop républicaine, et la publication en fut défendue. L'auteur, cette fois, ne tint aucun compte de la défense, et donna cours à l'édition. La pièce ne put être représentée que huit années après (1743), sur le théâtre de la Comédie française. Voltaire, pour donner à tous les nuages amoncelés sur sa tête le temps de se dissiper, jugea nécessaire de s'absenter de Paris pendant plusieurs années. Il eut même un moment envie de quitter pour jamais la France; mais il y fut retenu par la marquise du Chastelet, avec qui il avait formé une liaison qui dura jusqu'à la mort de cette femme célèbre. Madame du Chastelet avait reçu une éducation qui n'était pas celle de son sexe : elle savait parfaitement le latin, et elle avait étudié avec assez de succès la géométrie et la métaphysique, pour traduire Newton, analyser Leibniz, disputer avec Mairan, et manquer de quelques voix seulement un prix pro-

posé par l'Académie des sciences. Du reste, elle aimait avec fureur la parure, le jeu, le spectacle, la table et tous les autres plaisirs. C'était un étrange composé de femme et de savant. Voltaire la rencontra dans le monde, et ils s'attachèrent l'un à l'autre. Trop de faits ont révélé la nature de cet attachement pour qu'il n'y eût pas à la vouloir dissimuler aujourd'hui une délicatesse ridiculement inutile; la vérité de ce récit en souffrirait, et les bienséances publiques n'y gagneraient rien. Voltaire et madame du Chastelet furent amants. Ils étaient las des cercles frivoles où ils perdaient beaucoup de temps, des parties de cavagnole, où ils perdaient beaucoup d'argent, et des soupers, où ils gagnaient de fréquentes indigestions, lorsque les nouveaux orages qui menaçaient Voltaire de toutes parts leur inspirèrent la pensée de se retirer à Cirey, terre située sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. Dans cette solitude, leurs esprits, ayant ensemble un commerce plus intime, se pénétrèrent, pour ainsi dire, l'un l'autre, et firent entre eux échange de goûts et d'occupations. Passant sa vie avec un poëte qu'elle aimait, madame du Chastelet, malgré sa géométrie et peut-être même en dépit de son organisation, se mit à aimer la poésie : elle lut les premiers écrivains de l'Angleterre et de l'Italie, dont elle venait d'apprendre la langue avec une merveilleuse facilité. De son côté, Voltaire, pour mieux comprendre et pour admirer davantage la sublime Emilie, se jeta avec ardeur dans l'étude des sciences. Il y prit goût, et crut un moment qu'elles étaient sa véritable vocation. Les *Eléments de la philosophie de Newton* (1) furent un des premiers fruits de sa retraite (1738). L'habitude de se défier de ses ouvrages et de les repousser était tellement prise, qu'on lui refusa le privilége pour l'impression de ce livre. Il est vrai que le chancelier d'Aguesseau était cartésien, et qu'il eut la faiblesse d'employer son autorité à protéger ses préjugés d'école. L'Académie des sciences avait proposé pour sujet de prix la nature et la propagation du feu : Voltaire et son amie entrèrent dans le concours, furent vaincus par l'illustre Euler, et obtinrent, comme consolation d'une défaite qui certes n'avait rien d'humiliant, que leurs pièces fussent insérées dans le recueil des prix. Ils parurent encore devant l'Académie, non plus comme concurrents, mais comme adversaires, dans la dispute sur la mesure des forces vives : l'Académie approuva le Mémoire de Voltaire, qui défendait Newton contre Leibniz, défendu contre Newton par madame du Chastelet. La passion de Voltaire pour les sciences s'étant heureusement calmée, il revint aux lettres pour ne plus les abandonner. C'est à Cirey qu'il composa *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *Mérope* et l'*Enfant prodigue*, qu'il acheva les *Discours sur l'homme*, qu'il prépara le *Siècle de Louis XIV*, et qu'il rassembla les matériaux de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. C'est là aussi qu'il termina ce poëme trop fameux, que condamneront toujours la religion, la morale et le patriotisme, ce poëme qui ne pouvait accroître sa renommée, qui tourmenta sa vie, et qui déshonore sa mémoire (1). Il y avait peu de temps que Voltaire habitait Cirey, lorsqu'un jeune prince, destiné à faire briller un jour tous les talents sur le trône, l'héritier du royaume de Prusse, lui écrivit pour lui témoigner son admiration, et le prier d'être son maître dans l'art de penser et d'écrire (1736). De ce moment, il se forma entre le prince et l'homme de lettres une liaison qu'on ne peut appeler du nom d'amitié, mais qui eut, dans son cours, plusieurs des caractères d'une passion, les bouderies, les querelles, les ruptures et les raccommodements. Deux ans après (1738), Voltaire, las d'être harcelé sans cesse par l'abbé Desfontaines, publia contre lui le *Préservatif*, qu'était censé avoir écrit le chevalier de Mouhy, un de ces jeunes gens dont quelques écus, donnés de temps à autre, lui faisaient des créatures et des instruments. Aux coups dont il se sentait frappé, l'abbé n'hésita point à reconnaître le bras qui se cachait ; il répondit par la *Voltairomanie* (1738), autre

(1) Lalande, qui parle de cet ouvrage dans sa *Bibliographie astronomique*, se contente de dire que les éditions de 1741 et 1742 des *Eléments* sont fort différentes de la première, qui est de 1738. Voici quelques détails inconnus sur cet ouvrage de Voltaire. La publication du *Mondain* ayant forcé l'auteur de quitter la France à la fin de 1736, il se réfugia en Hollande, et, voulant donner à ce voyage un motif autre que le véritable, il imagina de faire imprimer à Amsterdam ses *Eléments*, dont il s'occupait depuis plusieurs années; l'impression en était au 23ᵉ chapitre lorsque Voltaire tomba malade. Il voulut ensuite gagner du temps et revint en France. Les libraires de Hollande, impatients de ne pas recevoir la fin de l'ouvrage, le firent achever par un mathématicien de leur pays, dont l'auteur de cette note n'a pu découvrir le nom. Ce mathématicien hollandais fit des corrections et additions au chapitre 23ᵉ (*Théorie de notre monde planétaire*), et ajouta les chapitres 24 (*De la lumière zodiacale, des comètes et des fixes*) et 25 (*Des secondes inégalités du mouvement des satellites et des phénomènes qui en dépendent*). Le tout fut publié sous le nom de Voltaire. Celui-ci éleva des réclamations. Lorsqu'il revit et refondit son livre, en 1741, Voltaire fit disparaître les chapitres du mathématicien hollandais et les remplaça par trois nouveaux qu'il avait composés (les 12, 13 et 14 de la 3ᵉ partie), et dans lesquels, entre autres choses, il achevait de donner la *Théorie du monde planétaire* (il y parle de la lune, de Mars, de Jupiter, de Saturne). Ces trois chapitres, très-importants cependant, n'existent que dans un petit nombre des éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire. Dans toutes les autres, non-seulement on ne les a pas admis, mais on a même rejeté les chapitres fabriqués par le mathématicien hollandais, qui, au moins, remplissaient une lacune. Parmi les éditions qui ont cette lacune, nous signalerons les éditions in-8° des Cramer, l'édition in-4°, les deux éditions encadrées, les deux éditions de Kehl et toutes les réimpressions faites jusqu'en 1822. A. B—T.

(1) On ne peut pas être trop sévère en parlant de la *Pucelle*, mais il faut bien avouer que Voltaire n'est pas le seul coupable. Comment se fait-il qu'un poëte, qu'un Français, ait osé prendre le ton badin de l'Arioste, en y mêlant le cynisme d'Apulée, à propos de la chaste héroïne dont l'intervention merveilleuse a sauvé la France ! Ni le libertinage de l'esprit, ni l'irréligion du siècle ne peuvent expliquer cet attentat, ces goûts dépravés auraient pu se satisfaire autrement. Il a fallu, par surcroît, que cette sainte mémoire eût été délaissée et que l'ingratitude nationale eût comme enseveli le miracle de notre affranchissement. La responsabilité est donc partagée. Que la France ait un long poëme obscène, c'est un malheur et une tache; mais que ce poëme travestisse et souille la plus belle page de nos annales, c'est le châtiment d'une coupable indifférence. Certes, si la France eût veillé religieusement, comme elle le devait, sur la mémoire de Jeanne d'Arc, la muse lascive de Voltaire eût passé outre, en baissant les yeux. G—z.

libelle, donné de même comme l'ouvrage d'un jeune avocat, et dans lequel la vie et le caractère du poëte étaient indignement diffamés. Aucune attaque ne trouva Voltaire aussi sensible. Sa fureur fut extrême, et sa santé même en fut altérée. Après six mois de résolutions violentes, qui heureusement se détruisaient les unes les autres, un désaveu obtenu de l'abbé Desfontaines par le lieutenant de police mit fin à cette déplorable affaire. Tandis que Voltaire compromettait sa dignité dans des querelles scandaleuses, et son repos par des productions imprudentes, madame du Chastelet veillait sur lui, tâchait de le préserver des autres et de lui-même, sans y réussir toujours, et s'appliquait à conjurer du moins les tempêtes qu'elle n'avait pu empêcher de se former. Il le faut dire à sa louange, moins dominée par son imagination que Voltaire, plus maîtresse de son esprit, plus habituée surtout à ces ménagements que la prudence exige, et à ces bienséances que l'usage du grand monde enseigne, elle sut jusqu'à un certain point le contenir dans des bornes qu'avant et après leur liaison il lui arriva trop souvent de franchir; elle le préserva de beaucoup de dangers, lui épargna beaucoup de fautes, et dirigea son esprit vers des travaux vraiment dignes de lui. Ce commerce où madame du Chastelet apportait tant de dévouement, et où Voltaire trouvait tant d'utilité, n'était pas, à beaucoup près, exempt d'orages; il était fréquemment troublé par des altercations violentes, dont les éclats retentissaient au loin, et allaient amuser la malignité. Il n'était pas sûr qu'ils trouvassent le bonheur dans cette vie si attaquée du dehors, si peu paisible au dedans; mais une sorte de nécessité les tenait comme enchaînés l'un à l'autre. Le séjour de plusieurs années que Voltaire fit à Cirey ne fut pas continu. Tantôt ses affaires l'appelaient à Paris; tantôt ses craintes le faisaient fuir à l'étranger. Il est difficile de retrouver la trace de tous ces voyages, dont quelques-uns furent clandestins. Une fois, le scandale causé par la publication du ***Mondain*** (1736) força Voltaire à passer en Hollande sous un nom supposé. Une autre fois il se rendit à Bruxelles (1740), où il eut le bonheur d'accommoder un procès qui durait depuis soixante ans entre la famille du Chastelet et celle de Honsbruck. Frédéric-Guillaume étant mort (1740), Frédéric II pressa Voltaire, qui était alors en Flandre, de venir le trouver. Un petit château du duché de Clèves fut le lieu de leur première entrevue. Le prince royal avait composé une réfutation de Machiavel, et chargé Voltaire de la faire imprimer; le premier désir du roi fut de suspendre la publication de cet ouvrage, dont il se préparait à démentir les principes par ses actions. Voltaire, n'ayant pu retirer le manuscrit des mains du libraire, en affaiblit au moins de nombreux passages, et *l'Anti-Machiavel* parut (*voy.* FRÉDÉRIC). Cette affaire terminée, Voltaire se rendit à Berlin. Frédéric partant pour la conquête de la Silésie, il revint à Bruxelles, et alla ensuite à Lille, où il fit représenter ***Mahomet*** (1741). Crébillon, choisi par lui-même pour censeur de la pièce, avait refusé de l'approuver. Après qu'elle eut été jouée à Lille, Voltaire obtint du cardinal de Fleury qu'elle le fût à Paris. Des hommes d'un zèle vrai ou faux ne craignirent pas de voir le doux et bienfaisant législateur des chrétiens dans le fondateur barbare de l'islamisme, ordonnant un parricide, et promettant à l'assassin un inceste pour récompense. Le cardinal, cédant à leurs clameurs, conseilla à Voltaire de retirer sa tragédie. Trois ans après (1745), Voltaire la fit imprimer, et en fit hommage au pape Benoît XIV; le pontife, moins prévenu ou plus adroit, lui donna des éloges, des médailles et sa bénédiction. Plus tard (1751), d'Alembert accorda l'approbation que Crébillon avait refusée; et ***Mahomet*** reparut sur le théâtre, où il reçut l'accueil le plus favorable. Le cardinal de Fleury mourut (1743). Voltaire, qui aspirait à le remplacer dans l'Académie française, donna ***Mérope***, dont le succès fut des plus éclatants. L'auteur fut demandé, espèce d'honneur dont c'était le premier exemple, et qu'on a tant prostitué depuis. Il fut amené de force dans une loge où étaient la maréchale de Villars et sa belle fille; on voulut que celle-ci l'embrassât, et l'ordre du parterre fut exécuté. Le public, l'Académie, le roi lui-même avaient désigné Voltaire comme celui qui devait succéder au cardinal; mais Boyer, l'ancien évêque de Mirepoix, ne le voulut point. Il se ligua avec le comte de Maurepas, depuis longtemps jaloux des succès que Voltaire obtenait dans le monde; et ils trouvèrent, non sans peine, un prélat (1) qui eut le courage de supplanter l'auteur de la ***Henriade***, de ***Zaïre*** et de ***Mérope***. C'était la seconde fois que Voltaire frappait sans succès aux portes de l'Académie. Cependant la France était menacée par l'Autriche et par l'Angleterre. Le ministère envoya secrètement Voltaire auprès de Frédéric, pour sonder ses dispositions et nous les rendre favorables. L'espèce de persécution qu'il éprouvait de la part de Boyer servit de prétexte à ce voyage. Pour mieux donner le change, et pour se venger d'autant, il allait partout répandant et attirant sur l'évêque de sanglantes railleries. Celui-ci en fut informé, et se plaignit au roi de ce que Voltaire le faisait passer pour un sot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit que « c'était une chose conve« nue, et qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde ». Voltaire, ayant réussi dans sa mission, revint en France pour en rendre compte; huit jours après, la maîtresse du roi fit chasser le ministre qui l'en avait chargé, et le service qu'il venait de rendre resta sans récompense. Il avait essayé un moment le métier de courtisan à l'époque du

(1) L'archevêque de Sens, depuis cardinal de Luynes.

mariage du roi; il le reprit à l'occasion de celui du Dauphin. A la demande du duc de Richelieu, il composa, pour les fêtes de Versailles, la *Princesse de Navarre*, comédie-ballet, où l'héroïque, le tendre et le bouffon ne sont pas heureusement mêlés (1745). La même année, il fit, pour célébrer les victoires du roi en Flandre, le *Poëme de Fontenoy*, dépourvu d'imagination, de poésie, et faiblement versifié; il fit encore le *Temple de la gloire*, opéra, son plus faible ouvrage dans un genre où il est toujours resté au-dessous non-seulement de lui-même, mais des autres. Après la représentation, il s'approcha de la loge du roi; et, avec cette ingénieuse liberté qui l'avait si bien servi en d'autres circonstances, il dit : *Trajan est-il content?* Le roi, moins flatté du parallèle que choqué de la familiarité, ne répondit rien. Dans ce temps, madame de Pompadour avait remplacé, comme maîtresse du roi, madame de Châteauroux. Voltaire l'avait connue lorsqu'elle ne faisait encore qu'ambitionner ce poste aussi envié qu'il est honteux; elle fut flattée de ses cajoleries spirituelles, et se montra disposée à le servir. C'est par elle qu'il obtint le prix de ses services de poëte suivant la cour, le brevet d'historiographe de France, et une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, charge qu'il eut la permission de vendre, et dont le titre et les priviléges lui furent conservés. Il fut jugé digne alors d'entrer à l'Académie française (1746), et il y remplaça le président Bouhier. Son discours de réception fit époque et révolution dans ce genre d'éloquence, presque toujours consacré avant lui à la fastidieuse répétition des mêmes éloges. Ces titres, ces faveurs, ces distinctions redoublèrent la rage de ses envieux, qui firent fondre sur lui un déluge de satires indécentes. Un violon de l'Opéra, nommé Travenol, était un des plus ardents distributeurs de ces libelles. Voltaire, qui ne savait pas assez mépriser les attaques les plus méprisables, eut la faiblesse de se plaindre, et le malheur d'obtenir que Travenol fût emprisonné. Les exécuteurs de l'ordre se trompèrent, et mirent en prison le père pour le fils. Voltaire, désespéré de la méprise, fit tout pour la réparer aussitôt; mais le vieillard, sans se laisser fléchir par ses excuses, lui intenta un procès en réparation et le gagna. Cette querelle lui fit beaucoup de peine; elle lui fit aussi beaucoup de tort dans le public. Cependant on ne voit pas que les dispositions de la cour fussent encore changées à son égard. Le ministre des affaires étrangères employa plus d'une fois sa plume; ce fut lui qui fut chargé d'écrire le manifeste du roi de France en faveur du prétendant. Sa fortune de cour fut aussi peu durable que les ouvrages qui la lui avaient procurée. On persuada à madame de Pompadour qu'elle ferait une chose glorieuse pour elle en protégeant le vieux Crébillon, qu'on lui peignait comme un homme de génie simple et modeste, injustement éclipsé par un bel esprit vain et indiscret. Crébillon fut appelé à la cour; on y fit représenter, avec des dépenses extraordinaires, son *Catilina*, dont le succès était arrangé d'avance; et l'on fit imprimer son Théâtre au Louvre, dans le moment même où l'on refusait cette distinction au poëme de la *Henriade*. Voltaire en conçut un violent dépit. Il quitta Versailles pour Sceaux, qui était une cour aussi, mais dont la souveraine (1) n'avait pas le travers de lui préférer un poëte barbare. Là, il conçut le projet d'une vengeance aussi noble qu'elle lui était facile; il entreprit de refaire et de surpasser les tragédies du rival qu'on lui opposait. Il commença par *Sémiramis* (1748), qui fut d'abord repoussée par une cabale violente. Par la suite, il refit *Electre* dans *Oreste*, *Catilina* dans *Rome sauvée*, et malheureusement *Atrée* dans les *Pélopides*, et le *Triumvirat* dans la pièce du même nom. Il ne laissa à Crébillon qu'*Idoménée*, *Xerxès* et *Pyrrhus*, qui ne méritaient guère de lui être pris, et *Rhadamiste*, qu'il était trop difficile de lui enlever. Après *Sémiramis*, il fit jouer *Nanine* (1749), qui ne fut alors que très-médiocrement goûtée. De Cirey, Voltaire et madame du Chastelet allaient de temps en temps faire leur cour au roi Stanislas. C'est dans un de ces séjours à Lunéville qu'ils firent connaissance de Saint-Lambert. Madame du Chastelet fit pour lui infidélité à Voltaire, qui n'eut pas la possibilité d'en douter, tant leurs amours furent imprudentes. Madame du Chastelet s'aperçut bientôt qu'elle était enceinte. A son âge et dans sa position, c'était un double malheur. Voltaire savait bien qu'il n'en était pas l'auteur, et M. du Chastelet ne pouvait pas l'être : on joua, pour le lui faire croire, une comédie dont les détails ne peuvent être rapportés ici (*voy.* les mémoire de Longchamps). Sur la fin de sa grossesse, madame du Chastelet fit, avec Voltaire, un nouveau voyage à Lunéville. Au bout de quelques semaines, elle accoucha, et six jours après elle n'était plus. Voltaire, quoique innocent de cette mort, n'en fut pas moins affligé, et il adressa les plus vifs reproches à celui qui en était coupable. Une bague à secret, où le portrait de Saint-Lambert avait remplacé le sien, qui avait remplacé celui du duc de Richelieu, lui aurait tout appris, s'il n'avait tout su déjà. M. du Chastelet était présent à cette découverte. *Monsieur le marquis*, lui dit Voltaire, *voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre*. Voltaire revint à Paris, et, pour se distraire de sa douleur, recourut au travail, moyen qui ne lui avait jamais manqué. Il eut chez lui un petit théâtre, où il essaya *Oreste* et *Rome*

(1) La duchesse du Maine. « Voltaire composa pour la petite « cour de Sceaux un assez grand nombre d'essais dramatiques, « qui n'étaient pour lui que des amusements et des complai- « sances. » C'est de ce répertoire oublié que nous est revenu récemment le *Comte de Boursoufle*, si fort applaudi à l'Odéon, et qui est, sinon une bonne comédie, du moins une très-amusante bouffonnerie, bien supérieure à *M. du Cap Vert*, qui a trouvé place dans le théâtre de Voltaire. G—z.

sauvée, avant de les donner aux comédiens. C'est à cette occasion que Lekain lui fut présenté. Le hasard avait rapproché deux hommes qu'une heureuse analogie de qualités semblait avoir faits l'un pour l'autre. Voltaire devint le poëte de Lekain, et Lekain l'acteur de Voltaire; chacun d'eux dut à l'autre une partie de sa gloire. *Oreste* fut représenté (1749). C'était la seconde lutte contre Crébillon; c'était aussi la plus difficile; la victoire parut d'abord incertaine; elle finit par se décider en faveur de Voltaire. *Rome sauvée*, jouée trois ans après (1752), en l'absence de l'auteur, n'eut point au théâtre le succès qu'elle mérite, et qu'elle obtient à la lecture; mais personne ne fit à cette pièce l'injure de lui préférer *Catilina*. Frédéric avait inutilement disputé Voltaire à madame du Chastelet. N'ayant plus de rivale, il renouvela ses instances et ses cajoleries; et Voltaire, redevenu libre, n'eut pas la force de repousser l'offre d'un nouvel esclavage. Cependant il balançait encore à quitter sa patrie et ses amis, pour se transplanter, à son âge, sous un ciel rigoureux, que redoutait sa complexion valétudinaire. Mais il lui tomba entre les mains des vers où Frédéric faisait du jeune Baculard d'Arnaud un génie *à son aurore*, qui allait consoler le monde de Voltaire *à son couchant*. *Il faut*, dit Voltaire, *que le roi de Prusse apprenne que je ne me couche pas encore;* et il part pour Berlin (1750). Frédéric lui donna à Potsdam un appartement au-dessous du sien, une table, des équipages, la clef de chambellan, la croix du mérite et vingt mille francs de pension. Ajoutez à tant de distinctions et d'avantages une entière liberté, nul autre devoir à remplir que de revoir et de corriger les écrits du roi, et, à la fin d'une journée employée au travail, de charmants soupers, où Frédéric, déposant le fardeau de la couronne, semblait ne plus être que le plus aimable des hommes. Voltaire crut, pendant quelque temps, avoir trouvé l'indépendance et la paix dans une cour, et un ami dans un roi. L'illusion ne fut pas longue. Les gens de lettres français qu'il avait trouvés établis à Berlin, et qui n'avaient jamais joui d'une faveur égale à la sienne, devinrent jaloux de lui. De tous ces beaux esprits, le géomètre Maupertuis, président de l'académie de Berlin, était le plus vain, le plus envieux, le plus blessé des préférences accordées à Voltaire, et il semblait n'attendre que l'occasion de lui prouver sa haine. D'un autre côté, Frédéric était roi, il était auteur; son orgueil de monarque et sa vanité de poëte le rendaient doublement susceptible, doublement irritable; railleur impitoyable, ses sarcasmes durs et amers n'épargnaient personne, et les représailles les plus timides rencontraient la sévérité d'un maître offensé. On commença par semer entre Frédéric et Voltaire des germes de défiance et de mécontentement, en portant de l'un à l'autre des propos qu'ils avaient tenus ou qu'on leur prêtait. Frédéric avait dit, en parlant de Voltaire, si plutôt on ne lui faisait dire : *Laissez faire : on presse l'orange, et on en jette l'écorce quand on en a sucé le jus;* et Voltaire, dans les accès d'impatience que lui causait la tâche fastidieuse et délicate de corriger les vers d'un roi, avait, disait-on, laissé échapper plus d'une parole mortifiante pour l'amour-propre du poëte couronné. Ces rapports, vrais ou faux, ne trouvèrent que trop de créance. Frédéric avait trop de fierté pour s'en plaindre, mais aussi trop de vanité pour les oublier. Voltaire eut avec un juif de Berlin un procès désagréable (1751), où il était accusé, entre autres choses, d'avoir substitué de petits chatons à de plus gros dans un dépôt de pierreries que ce juif lui avait donné en nantissement. Frédéric, feignant de vouloir laisser à la justice toute sa liberté, enjoignit à Voltaire de se tenir éloigné de sa cour, tant que le procès ne serait pas jugé. Il le fut à l'avantage de Voltaire, qui revint à Potsdam et sembla rentrer en faveur. Cependant la Beaumelle venait de paraître à Berlin, précédé d'un livre où il parlait de Voltaire avec une légèreté assez indécente, ce qui ne l'empêcha pas de l'aller voir et de lui demander son appui. On rit beaucoup, au souper du roi, et de ce livre bizarre et de cette conduite étourdie. Maupertuis rapporta ces plaisanteries à la Beaumelle, et il eut soin de les mettre toutes sur le compte de Voltaire, à qui il fit de ce jeune homme irascible et présomptueux un ennemi implacable. Maupertuis lui-même eut, dans ce temps (1752), une dispute avec le mathématicien Kœnig, sur une question de mécanique, celle de la *moindre action*. Voltaire, qui aimait Kœnig, prit parti pour lui contre Maupertuis, dont il avait à se plaindre; et Frédéric défendit le président de son académie, dont il trouvait bon de rire, mais ne voulait pas que les autres se moquassent. Voltaire, dans ses brochures, ne s'en faisait point faute. La *Diatribe du docteur Akakia* surtout devait couvrir Maupertuis d'un ridicule ineffaçable. Le roi, à qui Voltaire l'avait communiquée, en demanda le sacrifice et ne l'obtint pas. Voltaire, profitant d'un privilége accordé pour un autre ouvrage, livra la *Diatribe* à l'impression. Frédéric exigea que tous les exemplaires lui fussent remis, et il les brûla lui-même au feu de sa cheminée. Mais un exemplaire, probablement réservé par l'auteur, avait pris le chemin de la Hollande; et bientôt une nouvelle édition, répandue dans toute l'Allemagne, la fit rire aux dépens du président. Frédéric alors fit brûler l'ouvrage par la main du bourreau. Voltaire, irrité de ce procédé, qui lui parut plus digne du saint-office que d'un prince philosophe, rendit au roi sa clef, sa croix et sa pension. Frédéric les lui renvoya, et il s'ensuivit une réconciliation qui n'était sincère ni de part ni d'autre. Voltaire demandait à aller prendre les eaux de Plombières, avec la promesse formelle de revenir et la

ferme résolution de n'en rien faire. Frédéric, après des refus dérisoires et des délais de mauvais augure, accorda cette permission, en y mettant pour condition un retour sur lequel il ne comptait pas. Ils se séparèrent enfin pour ne plus se revoir (1753). Le séjour de Voltaire en Prusse avait été de trois ans. Il y avait publié (1752) le *Siècle de Louis XIV*. La Beaumelle, peu de temps après, en fit paraître une seconde édition, accompagnée de notes fort offensantes pour l'auteur, qui s'en vengea par un *Supplément* où il versait à pleines mains le mépris sur la Beaumelle. De Berlin, Voltaire se rendit à Leipsick, où il reçut de Maupertuis un cartel ridicule, auquel il répondit par des sarcasmes sanglants ; et de Leipsick, il alla faire sa cour à la duchesse de Saxe-Gotha, à la prière de laquelle il entreprit les *Annales de l'Empire*, triste fruit de la complaisance, et peut-être le seul de ses ouvrages qui ait ennuyé le lecteur. De Gotha, il partit pour Strasbourg, en passant par Francfort. C'est dans cette dernière ville que l'attendait une avanie, un traitement vexatoire et humiliant, qui laissa dans son âme un souvenir de honte et de rage que rien n'en put jamais effacer. Frédéric lui avait fait présent du recueil de ses poésies, imprimé secrètement à un très-petit nombre d'exemplaires, et distribué à quelques favoris des plus intimes. Les ennemis que Voltaire avait laissés en Prusse persuadèrent trop facilement au roi que, possesseur d'un volume où se trouvaient force traits satiriques contre des rois et des personnages puissants, il ne manquerait pas d'en faire usage pour se venger. Quelques satires contre Frédéric, qu'on avait eu soin d'attribuer à Voltaire, après son départ, avaient disposé le monarque à tout craindre de la malice du poëte. Au moment où Voltaire allait monter en voiture pour quitter Francfort, un nommé Freytag, résident du roi de Prusse dans cette ville, se présente à lui, escorté de deux ou trois hommes, et lui redemande l'*Œuvre de poésie* du roi son maître. Le précieux volume était resté à Leipsick avec d'autres effets. Voltaire fut obligé de souscrire l'engagement de rester pour otage à Francfort jusqu'à l'arrivée de la caisse où il était enfermé. Le volume ayant été remis à Freytag, Voltaire sortait de la ville pour continuer sa route, lorsque le résident, sous les plus misérables prétextes, le fit arrêter et constituer prisonnier dans une méchante auberge, ainsi que son secrétaire et sa nièce, madame Denis, qui était venue à sa rencontre. Tous les genres d'outrages leur furent prodigués : on les invectiva, on s'empara de leurs effets, on leur fit même vider leurs poches. Ils furent séparés et gardés à vue par des soldats ayant la baïonnette au bout du fusil. De nouveaux ordres étant venus de Berlin, on leur rendit la liberté. On leur restitua leurs effets, non sans en avoir distrait une partie, et Voltaire fut encore obligé de payer les frais de capture et d'emprisonnement. Échappé de Francfort, il alla passer trois semaines à Mayence, *pour sécher*, disait-il, *ses habits mouillés du naufrage*. Il se rendit ensuite à l'invitation de l'électeur palatin, qui le retint quinze jours au milieu des fêtes les plus brillantes. Enfin, après un mois et demi de séjour à Strasbourg, il vint habiter Colmar, ville qu'il prit en aversion, dès qu'il sut que, quatre ans auparavant, on y avait brûlé en place publique des exemplaires du Dictionnaire de Bayle, mais où se trouvaient des hommes instruits du droit public d'Allemagne, dont les secours lui étaient nécessaires pour achever ses *Annales de l'Empire*. Cette ville était d'ailleurs un point limitrophe de l'Allemagne et de la Suisse, où il pouvait attendre en sûreté le résultat des démarches que madame Denis faisait à Paris, pour s'assurer s'il y pouvait revenir sans trop déplaire au gouvernement. Il fit à Colmar un premier séjour d'environ dix mois. Pendant ce temps (1754), un libraire de Hollande, entre les mains de qui était tombé un manuscrit informe de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, l'avait publié sous le titre d'*Abrégé d'histoire universelle par M. de Voltaire ;* et des suppressions, faites à dessein, rendaient plusieurs passages de ce livre fort injurieux pour les rois et pour les prêtres. Voltaire fit venir de Paris le véritable manuscrit; et un procès-verbal de confrontation, dressé à sa demande par un notaire, mit en évidence la mauvaise foi et la maligne intention de l'éditeur hollandais. Cependant les nouvelles qu'il recevait de Paris n'étaient rien moins que satisfaisantes; et il fut informé que les jésuites, tout-puissants alors en Alsace, épiaient ses démarches pour les dénoncer. Dans cette conjoncture critique, il imagina de faire publiquement ses Pâques ; et l'on dit dans les soupers de Paris qu'il venait de faire sa première communion. Ce fut tout ce qu'il y gagna. Il quitta Colmar pour aller à Plombières; mais, ayant appris en route que Maupertuis y prenait les eaux, il craignit l'éclat ridicule que leur rencontre n'aurait pas manqué de produire; et il s'arrêta à l'abbaye de Senones, où il passa plus de trois semaines auprès de dom Calmet, qui essaya de le convertir, et crut même en être venu à bout. S'il n'était pas devenu dévot, il s'était du moins fait bénédictin, et il avait profité de la riche et savante bibliothèque de l'abbaye pour faire une abondante moisson d'extraits historiques. De Senones, il alla voir M. d'Argental à Plombières; puis, accompagné de madame Denis, qui l'y était venue rejoindre, il repartit pour Colmar, où il demeura encore trois ou quatre mois. Ayant acquis enfin la certitude que sa présence à Paris ne serait pas agréable au roi, il se décida à aller prendre les eaux d'Aix en Savoie. A son passage à Lyon, il revit avec joie son ancien ami le maréchal de Richelieu; et il fut très-froidement accueilli par le cardinal de Tencin. Ce n'était pas

l'écrivain irréligieux, c'était l'homme mal en cour, que le prélat craignait de recevoir à dîner chez lui. Les Lyonnais dédommagèrent amplement Voltaire des froideurs politiques de leur archevêque. Tronchin, qu'il avait consulté en passant par Genève, l'ayant détourné d'aller à Aix, il eut quelque envie de fixer sa résidence dans la ville de Calvin, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le rigorisme des réformés ne lui serait guère plus favorable que le zèle des catholiques. Il habita d'abord alternativement Monrion, sur le territoire de Lausanne, et les Délices, sur celui de Genève (1755-1757); mais, au bout de quelques années (1758), se trouvant trop près des tracasseries tant politiques que religieuses de la république genevoise, il fit acquisition de Tourney et de Ferney, deux terres du pays de Gex, entre lesquelles il se partageait. Il finit par se fixer à Ferney. Jusque-là il avait erré de lieu en lieu, n'ayant presque jamais de domicile fixe, et habitant presque toujours chez autrui. Ce genre d'existence convenait à la mobilité inquiète de son caractère, et surtout à l'état de crainte où le tenait continuellement la témérité de ses écrits. Ferney fut le terme de ses déplacements et de ses courses. C'est là qu'il passa ses vingt dernières années. Ses habitudes avaient toujours été celles d'un homme riche, ami des commodités et des jouissances que l'or procure. A Ferney, son existence fut celle d'un opulent et magnifique seigneur de château. Il fit dessécher des marais, et défricher des terrains stériles. A la place d'un misérable hameau, dont les chaumières en ruine abritaient à peine quelques laboureurs sans travail, s'éleva une petite ville, où de jolies maisons, bâties à ses frais, étaient habitées par d'habiles ouvriers, qui envoyaient au loin les produits de leur industrie. L'église était petite et délabrée : il la fit reconstruire de ses deniers, sur un plan plus étendu et dans un meilleur goût. Il soutint et termina lui-même tous les procès que le fisc ou l'église faisaient à ses vassaux; et il obtint pour eux les priviléges et les exemptions les plus avantageux. Son château, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, fut orné de jardins dont il se plaisait à diriger la culture. Une table abondante et bien servie, un nombreux domestique, des appartements d'une élégante simplicité et des équipages toujours prêts, en rendaient le séjour commode et agréable aux étrangers. Un théâtre, où il jouait quelquefois lui-même, et où, de temps en temps, venaient se montrer les premiers acteurs de la capitale, attirait en foule la bonne compagnie de Genève et des environs; et souvent un grand souper, suivi d'un bal brillant, retenait au château jusqu'au lendemain cette multitude de spectateurs. Voltaire se prêtait de bonne grâce à tous ces divertissements; mais il ne s'y livrait pas. Content d'en faire jouir les autres, et d'en avoir pris un moment sa part, comme pour en augmenter le prix, il se retirait dans son cabinet, et reprenait son travail. Pour les philosophes répandus en Europe, Ferney était devenue la ville sainte, comme la Mecque pour les musulmans. Il fallait, au moins une fois dans sa vie, en faire le pèlerinage. Des beaux-esprits et des grands seigneurs, des hommes de robe et d'Eglise, des femmes distinguées, des princes même se rendaient à Ferney de toutes parts, pour faire leur cour au *Patriarche*. Il échappait de son mieux à ces flatteuses importunités, mesurant la durée de ses apparitions et la grâce de son accueil sur le rang ou la renommée du personnage, quelquefois refusant de se montrer, ou ne se montrant que pour témoigner de l'humeur. Enfin, il était parvenu à vivre solitaire, tranquille et laborieux, au milieu de la foule, du bruit et de la dissipation. Il s'en fallait bien toutefois que cette vie fût sans troubles et sans alarmes : sa vivacité et son imprudence continuèrent à lui susciter de fâcheuses affaires. Il était fort rare qu'un seigneur de paroisse n'eût pas de procès avec son curé, ou même avec son évêque : Voltaire ne pouvait faire exception. La précipitation avec laquelle il fit démolir l'ancienne église ne permit pas que les formalités usitées en pareil cas fussent remplies; à la même époque, une grande croix de bois, placée devant le portail, fut renversée par ses ordres avec une promptitude peu décente qu'il avait encouragée, disait-on, par des paroles moins décentes encore; enfin, un jour, empiétant sur la prérogative curiale, il s'avisa de faire aux paroissiens assemblés dans l'église une espèce de sermon sur le vol. Toutes ces irrégularités prirent facilement une couleur d'impiété. Le curé se plaignait à son évêque, et celui-ci dénonçait Voltaire aux tribunaux, au gouvernement, au clergé. Dans un de ces moments de crise, il eut recours à un expédient qui lui avait déjà peu réussi; il communia dans l'église de Ferney, voulant, disait-il, remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du roi et de seigneur de paroisse. L'année suivante (1769), apprenant que l'évêque d'Annecy avait fait défense à tout prêtre de son diocèse de le confesser, de l'absoudre et de le communier, il se mit au lit, fit le malade et le moribond, soutint à son chirurgien qu'il avait la fièvre et le lui persuada, se fit donner l'absolution par un capucin qu'il avait frappé de terreur, demanda l'Eucharistie à titre de viatique, menaçant, en cas de refus, de se plaindre au parlement, communia dans sa chambre, et en fit sur-le-champ dresser procès-verbal par le notaire du lieu. Ces actes de religion furent regardés par les philosophes de Paris comme des actes de lâcheté; et les hommes pieux les virent avec horreur comme autant de farces sacriléges. Dans sa retraite de Ferney, Voltaire excitait plus que jamais l'animadversion du gouvernement et du clergé, en publiant sans cesse, et sous mille formes diver-

ses, des écrits contre la religion. Tant qu'il vécut à Paris, ou conserva l'espoir d'y retourner pour y finir ses jours, son impiété ne se manifesta que par intervalles; elle gardait quelques ménagements, et empruntait tantôt le voile d'un doute artificieux, tantôt le masque d'une gaieté folle et inconsidérée. Lorsqu'il se vit comme exilé pour toujours de la capitale, cette impiété devint systématique, affirmative, persévérante, acharnée et presque furibonde. Une habitation d'où il pouvait en peu d'instants aller se placer sous la protection étrangère; une fortune en grande partie mobilière, qui pouvait le suivre en quelque lieu qu'il portât ses pas; enfin, le nombre toujours croissant de ses adeptes, dont quelques-uns siégeaient dans le conseil même du roi, telles étaient les causes de sa sécurité. Il y faut ajouter sa vieillesse, pour laquelle il attendait des autres un respect qu'il n'avait pas lui-même, et sa confiance dans la douceur du gouvernement, dont il ne cessait de provoquer le courroux, sans parvenir à le faire éclater. Parlant beaucoup de ses infirmités qu'il exagérait, et de sa mort qu'il présentait toujours comme prochaine, il réussissait à détourner des résolutions rigoureuses que l'opinion, déjà toute puissante, aurait pu trouver à la fois cruelles et inutiles. Ses ouvrages irréligieux paraissaient toujours, il est vrai, sous des noms soit forgés, soit empruntés à des hommes qui ne vivaient plus ou vivaient en d'autres lieux; et, quand ils lui étaient attribués, il ne manquait jamais de les désavouer, même avec serment. Mais on ne pouvait le méconnaître, et lui-même eût peut-être été fâché qu'on se méprît. Les suppositions, les dénégations étaient seulement pour la forme. On eût dit qu'elles étaient convenues entre l'écrivain et l'autorité : celle-ci, qui ne demandait pas mieux que de ne pas sévir, aimait qu'on lui fournît le moyen de s'en croire dispensée. Ainsi, Voltaire marchait, presque à front découvert, au but qu'il avait annoncé lui-même, l'entière destruction de la religion chrétienne. Les plus sérieuses alarmes qu'il ait jamais eues, celles qui le poursuivirent dans la retraite comme dans le monde, lui furent causées par la *Pucelle*, moins parce que ce poëme attaquait violemment la religion et la décence, que parce que de puissants personnages y étaient insultés en passant. On peut dire que, s'il n'eut pas de remords de l'avoir fait, il en eut au moins de vifs et de fréquents repentirs. Il l'avait composé, disait-il, seulement pour s'amuser et amuser quelques amis. On peut l'en croire sur ce point : il semblait s'être prémuni lui-même contre la tentation de le faire jamais imprimer, en y portant le dévergondage de la licence et de l'impiété à un point qui en rendît la publication impossible dans tout pays policé. Mais ce n'était pas tout : dans cet ouvrage, né pour rester secret, il avait déposé à mesure les traits de sa vengeance contre quelques personnes qu'il n'osait frapper publiquement. Ainsi, Louis XV y était puni de la froideur qu'il lui avait toujours marquée, et madame de Pompadour des préférences qu'elle avait eues un moment pour Crébillon, son rival. Quelques seigneurs mêmes, avec qui il entretenait un commerce amical, y étaient stigmatisés comme vicieux ou ridicules. Il avait donné des copies partielles ou entières du poëme à un très-petit nombre d'amis intimes, en leur recommandant de ne jamais s'en dessaisir. Mais des communications indiscrètes, des infidélités, des larcins furent commis; et, de ce moment, plus de tranquillité pour lui. Sans cesse, et en quelque lieu qu'il résidât, des avis venus de Paris lui apprenaient que la *Pucelle* y courait manuscrite, et qu'elle allait être imprimée. Elle le fut enfin avec toutes ses impiétés, toutes ses gravelures, toutes ses obscénités, et ce qui l'effrayait bien plus, avec tous ses traits imprudemment satiriques. Il eut recours alors à ses armes ordinaires, aux désaveux, aux plaintes amères contre les falsificateurs. Pour le perdre, disait-il, on avait défiguré un innocent badinage, en y intercalant des blasphèmes contre la religion qu'il avait toujours respectée, et des injures contre les personnes qu'il honorait et chérissait le plus. Quelques vers de fort mauvais goût, tels qu'il en a fait quelquefois, mais comme il ne les faisait pas ordinairement, furent dénoncés à grand bruit par lui comme d'incontestables preuves de la falsification. Enfin, pour prévenir le retour de ces crises alarmantes, il prit le parti de donner lui-même une édition de son poëme (1762), purgée de ce qui outrageait le plus la religion, de ce qui offensait le plus la pudeur, et surtout de ce qui blessait les rois, leurs maîtresses et leurs courtisans. Après la guerre faite au christianisme, les querelles, les vengeances littéraires furent ce qui occupa, ce qui passionna le plus la vieillesse de Voltaire. Par un effet naturel des hommages et des flatteries dont il était sans cesse l'objet, son amour-propre, en tout temps fort susceptible, était devenu d'une irritabilité qui dégénérait facilement en une véritable fureur. Un demi-siècle de succès et de renommée avait lassé ses envieux : le nombre en était fort diminué; celui de ses admirateurs augmentait incessamment; et en général, les esprits s'étaient accoutumés à reconnaître la supériorité de ses talents. Mais cette fièvre continue d'impiété, dont chaque accès était marqué par quelque brochure scandaleuse, lui suscitait chaque jour des ennemis d'une autre espèce, plus nombreux encore et plus dangereux surtout. Ce n'était plus sa gloire qu'il avait à défendre de leurs attaques; c'était sa considération morale, son repos, sa sûreté même. Sa haine contre eux s'accroissait de toute celle qu'il portait à la cause dont ils étaient les champions. L'invective grossière, la bouffonnerie cynique, l'altération des

textes, la diffamation des personnes, la calomnie enfin, tout lui paraissait légitime contre de tels adversaires. Ses amis les plus indulgents se sont accordés à gémir des emportements honteux auxquels il se livrait contre tous ceux qui essayaient de venger la révélation ou la morale, outragées par lui dans vingt ouvrages. Il eut quelquefois le même tort envers ceux qui méritaient le plus son ressentiment par l'acharnement et la malignité de leurs critiques littéraires. Fréron, la Beaumelle et tant d'autres, envoyés aux galères dans le poëme de la *Pucelle*, et l'auteur de l'*Année littéraire*, traduit sur la scène, dans le drame de l'*Écossaise*, comme espion et délateur à gages, ce sont là sans doute des représailles telles que n'en autorise aucune offense faite à l'amour-propre. Il fit meilleure guerre à Lefranc de Pompignan. Celui-ci, dans son discours de réception à l'Académie française, parlant d'une secte d'écrivains ennemis du trône et de l'autel, avait trop clairement désigné Voltaire et les hommes de lettres qui le reconnaissaient pour chef. Cette attaque, dont au moins l'occasion et le lieu étaient mal choisis, puisque Voltaire et plusieurs de ces écrivains appartenaient à l'Académie, attira sur l'auteur un déluge de plaisanteries, dans lequel sa réputation fut comme submergée (1760). De toutes les querelles de Voltaire, la plus affligeante fut celle qu'il eut avec J.-J. Rousseau. Jamais il n'eut d'ennemi dont le génie et l'infortune méritassent plus d'égards, dont les torts envers lui fussent moindres ou plus excusables, et contre qui toutefois sa haine fût plus cruelle et plus acharnée. Plus jeune que Voltaire, Rousseau l'avait d'abord honoré comme un maître; et il en avait reçu des éloges flatteurs, auxquels se mêlaient quelques plaisanteries sans amertume. Voltaire, sentant tout ce qu'un tel homme pouvait valoir pour le parti philosophique, lui pardonnait alors tous les écarts de sa raison et de son goût; et il voyait, sans en être trop importuné, le vif éclat de sa célébrité naissante. Rousseau étant poursuivi pour l'*Emile*, Voltaire lui offrit un asile : son offre fut repoussée avec une dureté brutale. « Je ne vous « aime pas, lui écrivait Rousseau; vous avez « corrompu ma république en lui donnant des « spectacles. » Dès lors la *Profession de foi du vicaire savoyard* perdit tout son intérêt, tout son mérite aux yeux de Voltaire, qui ne vit plus dans l'auteur qu'un déclamateur sans bonne foi, un sophiste sans pudeur et un écrivain sans talent (1). Ayant inutilement essayé de calmer quelques dissensions mi-parties politiques et religieuses, qui s'étaient élevées dans la ville de Genève, il trouva plaisant de se moquer des deux partis; et, dans le poëme dont cette *guerre civile* lui fournissait le sujet et le titre (1768), il s'emporta jusqu'à vomir contre Rousseau, alors banni de Genève comme de Paris, les invectives les plus atroces, et à lui reprocher ses malheurs, sa pauvreté, ses infirmités mêmes. La haine l'avait mal conseillé; elle l'inspira plus mal encore : il n'avait jamais exprimé de plus odieux sentiments en vers plus détestables. Des soins, des travaux, des actions plus nobles employaient une partie de cette activité que la solitude et l'âge semblaient avoir doublée. Une jeune fille pauvre, du sang de Corneille, fut recommandée à sa générosité (1760). *C'était*, disait-il lui-même, *fournir à un vieux soldat l'occasion d'être utile à la fille de son général*. Mademoiselle Corneille, appelée à Ferney, y reçut une éducation décente et même chrétienne. Voltaire pouvait, par ses propres libéralités, assurer le sort de celle qu'il avait adoptée; mais il aima mieux qu'elle parût ne devoir son établissement qu'aux chefs-d'œuvre du grand homme dont elle portait le nom, et que ce fût en quelque sorte Corneille lui-même qui dotât sa petite-nièce. Le produit des *Commentaires sur Corneille* servit à la marier à un jeune gentilhomme des environs. Un vieillard calviniste, Calas, venait de subir à Toulouse l'affreux supplice de la roue, comme convaincu d'avoir donné la mort à son fils pour l'empêcher d'abjurer (1762). Voltaire refuse de croire à la possibilité physique et morale d'un tel crime, et il voit dans la condamnation une de ces erreurs cruelles que les préventions religieuses ont trop souvent commises. Il recueille la famille, l'excite à demander la révision du procès, emploie son crédit, ses amis et sa bourse, enflamme le zèle des avocats, et plaide lui-même, dans vingt écrits, au tribunal de l'opinion publique. La cause est renvoyée au conseil du roi; l'arrêt du parlement de Toulouse est cassé; la mémoire de Calas est réhabilitée; et sa veuve, ses enfants, qu'un odieux préjugé condamnait à l'infamie, après qu'une injuste confiscation les avait condamnés à la misère, furent honorés des marques de la bienfaisance royale. Depuis ce procès, on eût dit que Voltaire avait mission pour arracher à la mort, ou du moins pour racheter du déshonneur, toutes les victimes des erreurs de la justice. Au moment même où Calas montait sur l'échafaud, un autre protestant de la même province, Sirven, était condamné à la même peine pour le même crime. On avait enfermé sa fille dans un couvent pour la convertir. Elle s'en échappe, et se jette dans un puits. Le père, accusé de l'avoir noyée, se soustrait par la fuite à l'exécution de la sentence portée contre lui. Voltaire prend sa défense avec une ardeur que ne peuvent refroidir dix-huit années de résistance ou d'inaction de la part de l'autorité. Le temps et ses efforts amènent les choses au point que l'infortuné ne craint plus de se présenter

(1) La haine de Voltaire contre J.-J. Rousseau date de la *Lettre à d'Alembert* sur les spectacles. Cette déclaration de guerre du Génevois contre le théâtre menaçait Voltaire dans son domaine préféré. Le théâtre était sa tribune, c'était aussi le plus vif et le plus délicat de ses plaisirs. Dès ce moment, la sauvagerie de Rousseau n'est plus un simple travers, elle est un crime social, et Rousseau lui-même devient une espèce de bête fauve qu'il faut détruire à tout prix. G—z.

devant le même tribunal qui a frappé Calas, et qu'il en obtient son absolution. Un obscur citoyen de St-Omer, Montbailly, avait péri sur la roue comme coupable d'avoir étranglé sa mère, de complicité avec sa femme; et le supplice de celle-ci n'avait été différé que parce qu'elle s'était déclarée enceinte (1770). Voltaire, que sa haine contre le catholicisme ne pouvait animer en cette circonstance où rien de religieux n'était mêlé, mais dont le scepticisme honorable pour l'humanité repoussait toutes ces horribles accusations de parricide, obtint que le procès fût revu et la sentence réformée. L'innocence du mari et de la femme fut reconnue; mais on ne put rendre à l'un la vie qu'on lui avait arrachée, ni à l'autre l'époux dont on l'avait privée. Un lieutenant général qui avait servi dans l'Inde avec distinction, le comte de Lally, fut décapité avec des circonstances atroces, par arrêt du parlement de Paris (1766). La partialité monstrueuse de la procédure, l'iniquité du jugement et la barbarie de l'exécution soulevèrent l'âme de Voltaire, dont l'indignation s'exhala dans une foule d'écrits, sans pouvoir s'apaiser. Il ne lui fut pas donné de faire réparer ces atrocités judiciaires en ce qu'elles avaient de réparable; mais il eut du moins, en mourant, la consolation d'applaudir au triomphe d'un fils éloquent, qui méritait que cette victoire lui eût été réservée (1). Deux jeunes militaires, dans Abbeville, étaient accusés d'avoir insulté, par des actions et par des paroles, aux plus sacrés objets de la vénération publique. Ces excès coupables, dont la folie de leur âge, la licence de leur état et l'ivresse de la débauche atténuaient le crime, et dont une année de prison sévère eût sans doute été la punition suffisante, les firent condamner au supplice des parricides. L'un d'eux mourut dans les tourments; l'autre avait pris la fuite (1766) (2). Voltaire s'éleva contre tant de barbarie; mais, dans cette épouvantable affaire, sa voix ne put avoir la force et l'audace accoutumées. Il était comme impliqué lui-même dans le procès : un de ses ouvrages avait figuré parmi ceux qu'on accusait d'avoir corrompu l'esprit et le cœur de ces infortunés jeunes gens. Il se contenta de dénoncer au public la férocité des juges, et de procurer de l'avancement, dans l'armée prussienne, à la victime qui leur était échappée. Le redressement de plusieurs griefs moins révoltants, puisqu'ils attentaient, non plus à la vie et à l'honneur des hommes, mais seulement à leur liberté ou à leur fortune, fut encore dû au zèle infatigable de Voltaire. C'est ainsi qu'il fit restituer à de jeunes gentilshommes, du pays de Gex, leurs biens dont les jésuites s'étaient frauduleusement emparés; qu'il prépara le succès du procès étrange qu'eut à soutenir le comte de Morangiès contre un faux prêteur, aidé de faux témoins : et qu'ayant sollicité vainement sous Louis XV l'affranchissement des serfs du mont Jura, il eut du moins la gloire d'avoir provoqué l'édit de Louis XVI, qui abolit l'esclavage dans tous les domaines du roi. Combattre la religion sans relâche, faire la guerre à ceux qui la défendaient, défendre lui-même sa gloire contre ceux qui l'attaquaient, et secourir ou venger les innocentes victimes de la justice humaine, tant de travaux, tant de soins divers étaient loin d'absorber tous ses instants. Dans ses vingt-deux dernières années, passées au sein de la retraite, il produisit plus d'ouvrages purement littéraires, que beaucoup d'écrivains, même laborieux, n'en ont enfanté durant toute une longue vie. Il mit la dernière main à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations;* composa la *Philosophie de l'histoire* (1765), pour servir d'introduction à ce grand ouvrage; écrivit l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* (1759-1763), pour complaire aux impératrices Elisabeth et Catherine II, et l'*Histoire du parlement de Paris* (1769), pour se venger des alarmes que ce corps lui avait données. Plus tard (1771), ce même parlement fut dissous. Fidèle à la haine qu'il lui portait, Voltaire applaudit à sa destruction; mais par là il se fit accuser d'ingratitude envers son ancien bienfaiteur, le duc de Choiseul, qui, défenseur des anciennes cours de justice, venait de succomber avec elles dans sa lutte contre deux hommes détestés, le duc d'Aiguillon et le chancelier Maupeou. Ce fut une des crises les plus difficiles de la vie de Voltaire, et un de ses plus amers chagrins. Commencé à Colmar et achevé aux Délices, l'*Orphelin de la Chine* obtint un succès qui, incertain d'abord, fut bientôt assuré pour toujours (1755). Cinq années plus tard (1760), parut *Tancrède*. Après avoir brillé, dans cette pièce, d'un éclat qui rappelait les jours de *Zaïre*, et jeté encore quelques lueurs dans *Olympie* (1764), le génie tragique de Voltaire s'éteignit et disparut entièrement dans une trop longue suite d'ouvrages languissants et dégénérés. Le commentateur de Corneille avait oublié *Pertharite*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Suréna* (1). Il fit le *Triumvirat* (1764), les *Scythes* (1767), et *Sophonisbe* (1774), qui ne purent se soutenir sur la scène; les *Guèbres*, les *Lois de Minos*, *don Pèdre* et les *Pélopides*, qu'il n'osa présenter au théâtre, ou qu'il eut le chagrin d'en voir repousser; enfin, *Irène*, qu'il vit jouer en

(1) Quatre jours avant sa mort, le 26 mai 1778, Voltaire, en apprenant la réhabilitation du général Lally, se ranima un instant pour écrire à son fils le billet suivant : « Le mourant « ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse « tendrement M. de Lally, il voit que le roi est le défenseur de « la justice : il mourra content. »

(2) De ces deux jeunes gens, celui qui fut exécuté, s'appelait le chevalier de la Barre; d'Etalonde, qui s'échappa, entra comme officier, sous le patronage de Voltaire, au service de Frédéric II. G—z.

(1) Il n'y a pas lieu de comparer les plus faibles des tragédies de Corneille avec les dernières pièces de Voltaire. On retrouve dans *Othon*, dans *Attila*, dans *Surena* même quelques empreintes du génie de Corneille. La vieillesse de Voltaire n'a rien produit qui fasse souvenir d'*Alzire* et de *Mérope*. Il est vrai que Corneille s'arrêta à soixante-huit ans, et que Voltaire s'est acharné à la tragédie jusqu'à son dernier souffle. G—z.

mourant (1778), et *Agathocle*, qui fut représenté le jour anniversaire de sa mort (1779). De quatre comédies, ouvrages de sa vieillesse, deux parurent sur le théâtre de Paris, l'*Ecossaise* (1760), qui eut, comme satire révoltante, un grand succès dont elle a conservé une partie, comme drame attendrissant ; et le *Droit du seigneur* (1762), qui, ne rappelant *Nanine* que pour s'y montrer fort inférieur, reçut du public l'accueil le plus sévère : les deux autres comédies, *Charlot* (1) et le *Dépositaire*, ne furent offertes qu'au parterre complaisant ou peu difficile du théâtre de Ferney. Ces nombreuses productions, plus ou moins importantes, plus ou moins heureuses, laissaient encore à Voltaire des intervalles de loisir, que remplissaient mille compositions légères. Ces amusements de sa solitude et de son vieil âge sont la plupart de ses romans en prose, presque tous ses contes en vers, et cette foule d'épîtres et de satires qui, volant en tous lieux, circulant dans toutes les mains, occupaient sans cesse Paris d'un homme qui l'avait quitté depuis si longtemps, et en habitait à une si grande distance. Voltaire était âgé de quatre-vingt-quatre ans, et il y en avait vingt qu'il était fixé à Ferney, lorsque madame Denis, qui s'ennuyait fort dans ce séjour, mit tout en œuvre pour le décider à faire un voyage à Paris. Il partit pour cette ville le 6 février 1778, y arriva le 10, et descendit chez le marquis de Villette (*voy.* VILLETTE), sur le quai qui porte aujourd'hui son nom. Il eut la douleur d'apprendre que Lekain, son acteur chéri, avait été enterré la veille. La cour et le clergé surtout ne virent pas d'un œil favorable sa présence dans la capitale ; mais tous les philosophes et tous les gens de lettres, beaucoup de grands seigneurs et de femmes d'un haut rang s'empressèrent de venir lui rendre hommage. L'Académie, dont il était l'ornement, et la Comédie, dont il était le soutien, lui envoyèrent une députation. Tant de visites qu'il lui fallait recevoir, quelques-unes qu'il crut devoir rendre, une représentation continuelle, l'obligation, si facile qu'elle fût pour lui, d'être toujours aimable et d'avoir toujours de l'esprit, cette foule qui sans cesse remplissait son appartement, ce peuple qui suivait partout sa voiture en poussant des acclamations, enfin les répétitions de la tragédie d'*Irène*, toutes ces causes réunies de fatigue et d'émotion donnèrent un ébranlement fatal à une machine affaiblie par les infirmités et par les ans. Une violente hémorragie fit craindre pour sa vie. Dès son arrivée, plusieurs ecclésiastiques, ceux-ci par zèle, ceux-là par ambition, avaient conçu le désir de travailler à sa conversion. Un d'eux le lui avait même témoigné avec des instances si vives qu'elles avaient presque le caractère de la violence et de la folie. L'abbé Gauthier, chapelain des Incurables, qui venait de réconcilier avec l'Eglise le vieil abbé de Lattaignant, prêtre peu édifiant et chansonnier pour le moins voluptueux, lui avait offert en cas de besoin ses services spirituels. Lorsqu'il se crut en danger de mort, Voltaire s'écria : *Je ne veux pas qu'on jette mon corps à la voirie*, et il manda l'abbé Gauthier. L'abbé obtint de lui une déclaration portant qu'il voulait mourir dans la religion catholique, où il était né, et qu'il demandait pardon à Dieu et à l'Eglise des offenses qu'il pouvait leur avoir faites. Cependant le curé de St-Sulpice se plaignit de n'avoir pas été appelé. Voltaire lui écrivit une lettre pleine des plus grands égards pour sa naissance, son ministère et ses vertus ; et le pasteur lui répondit en prêtre à la fois rempli de politesse et de charité. L'hémorragie s'étant apaisée, Voltaire cessa de songer à l'Eglise et se retourna vers le théâtre. La tragédie d'*Irène* avait été représentée : on avait applaudi, non la pièce, mais l'auteur ; et un respectueux silence avait tenu lieu des marques de mécontentement qu'on eût fait éclater dans une autre circonstance. Il fut facile de persuader au vieillard qu'il venait d'obtenir un nouveau succès : il voulut en jouir en personne ; et, le jour de la sixième représentation, après avoir assisté à une séance de l'Académie, où des honneurs inusités lui avaient été rendus, il alla à la Comédie, où l'attendait un triomphe tel que n'en obtint jamais de plus éclatant le monarque idole de son peuple ou le guerrier sauveur de sa patrie. Entre les deux pièces, son buste, placé sur le théâtre, fut couronné par tous les acteurs. Porté sur les bras des spectateurs jusqu'à son carrosse, il fut reconduit jusqu'à sa demeure par une foule ivre d'enthousiasme, qui faisait retentir les airs de son nom et du titre de ses principaux ouvrages. Le cortége attendit toutefois, pour proclamer la *Pucelle*, qu'il fût arrivé dans la cour de l'hôtel. C'est là que Voltaire, se retournant vers le public, s'écria : *Vous voulez m'étouffer sous des roses !* Il disait trop vrai. Il avait vu son apothéose avant sa mort, et sa mort devait suivre de bien près. Il n'avait compté faire qu'un séjour de quelques mois à Paris ; mais madame Denis, effrayée de l'idée de retourner à Ferney, mit dans ses intérêts certaines personnes jalouses de faire à tout venant les honneurs de Voltaire, et, pour ainsi dire, d'exploiter sa gloire à leur profit. On employa l'adresse, la ruse, le mensonge même pour le retenir à Paris. Bientôt on n'en eut plus besoin. Le travail extraordinaire auquel il se livra pour remplir l'engagement qu'il avait contracté de refaire la lettre A du Dictionnaire, et l'usage immodéré qu'il fit du café pour s'entretenir dans un certain état d'excitation, firent revivre avec une nouvelle force une strangurie à laquelle il avait été sujet. Il eut recours alors à une prépa-

(1) C'est dans *Charlot*, pièce d'ailleurs insignifiante, que se trouve ce vers si souvent cité :

Et voilà justement comme on écrit l'histoire !
(Acte 2, sc. VII.) G—z.

ration d'opium pour calmer ses douleurs, et il en prit de trop fortes doses. De ce moment, son esprit parut l'abandonner ou ne se remontra que par intervalles fort courts. L'abbé Mignot, son neveu, alla chercher le curé de St-Sulpice et l'abbé Gauthier. Un nuage d'obscurités et de contradictions entoure les derniers moments de Voltaire. Tandis que la prudence des parents et des vrais amis s'efforçait d'en atténuer le scandale, le zèle de la religion et celui de l'incrédulité parurent agir de concert pour l'augmenter : au gré de l'une et de l'autre, Voltaire ne pouvait être mort avec assez d'impiété. Ce qui paraît constant, c'est que, sommé par le curé de St-Sulpice de déclarer s'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ, il dit, en se tournant de l'autre côté : *Laissez-moi mourir en paix.* Suivant d'autres, il dit : *Au nom de Dieu, ne me parlez plus de cet homme-là.* Cette antithèse sacrilége est peu vraisemblable, vu l'extrême affaiblissement de corps et d'esprit où il se trouvait alors. Quoi qu'il en soit, le curé, se tournant vers l'abbé Gauthier, dit avec une prudente modération : *Vous voyez bien qu'il n'a plus sa tête.* Voltaire expira le 30 mai 1778, à onze heures et un quart du soir, âgé de 84 ans. Le curé de Saint-Sulpice refusa de l'inhumer, mais permit qu'on le transférât dans un autre lieu. Le corps fut embaumé, placé tout habillé dans une voiture et transporté à l'abbaye de Scellières, dont l'abbé Mignot était commendataire. A peine était-il enseveli dans une des chapelles de l'église, que le prieur reçut de l'évêque de Troyes la défense de l'enterrer. Il n'était plus temps. Le prieur fut destitué ; et le corps de Voltaire garda sa dernière place, jusqu'au jour où on l'en tira pour le ramener triomphalement dans la même ville d'où on l'avait emporté en secret, douze années auparavant (1). — Le trait le plus marqué, le plus distinctif du génie de Voltaire est cette facilité, cette souplesse qui se pliait aux genres les plus opposés, qui passait sans effort de la prose à la poésie, du familier au sublime, du plaisant au sérieux, du simple récit des faits à l'invention épique, tragique ou romanesque, enfin des spéculations de la philosophie et des calculs même de l'algèbre aux saillies les plus vives de la gaieté et aux plus riants caprices de l'imagination. Ce don merveilleux, joint à l'insatiable ambition de succès dont il était dévoré et à l'infatigable activité d'un esprit dont les forces semblaient se réparer dans le travail même qui les épuise, permit à Voltaire de tenter toutes les routes de la célébrité littéraire, et lui acquit le surnom d'écrivain universel. Cette ambition ne fut pas toujours heureuse. Supérieur en plusieurs genres, Voltaire est médiocre en quelques autres, et il en est d'autres aussi où son extrême infériorité ne saurait être niée. Ici, tout est digne d'admiration, le sujet, la composition et le style ; là, c'est la forme seule que vous avez à reprendre ; là, c'est le fond même que vous devez condamner ; plus loin, la matière et l'exécution sont également blâmables. Quelquefois l'écrivain prête à la religion et à la morale l'appui de son intelligence supérieure et la parure de son séduisant langage ; plus souvent il les attaque et les offense. Dans un grand nombre de ses ouvrages, il procure à la raison et au goût les plus vives et les plus pures jouissances ; dans d'autres productions, il semble se plaire à les blesser, à les révolter l'une et l'autre. Quand plus d'un demi-siècle a passé sur les cendres de cet homme prodigieux, on croirait qu'il dût être également facile de porter et d'entendre un jugement impartial sur ses écrits et sur sa personne. Des causes dont l'explication ne saurait ici trouver sa place font craindre qu'il n'en soit autrement. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes, de contraire opinion, qui vous avertissent qu'aujourd'hui il n'est pas prudent de dire de Voltaire ou autant de bien ou autant de mal qu'on en peut penser. La vérité, l'intérêt public, l'honneur surtout qu'on voudrait mal à propos mêler dans cette question, ne s'accommodent pas de ces ménagements de circonstance. Nous allons donc dire franchement et pleinement notre avis tant sur l'écrivain que sur l'homme, sans nous inquiéter des fanatiques et des intolérants des deux bords, dont les uns bondissent de fureur dès qu'on ose remarquer que Voltaire ne fut exempt ni de fautes dans ses écrits ni de torts dans sa conduite, et les autres frémissent d'indignation quand on ne craint pas de reconnaître en lui un immense talent accompagné de quelques vertus. — A vingt ans, il entreprit de donner une épopée à la France. Il commença son poëme sous l'influence d'un préjugé funeste, celui que M. de Malezieu exprimait en ces mots : *Les Français n'ont pas la tête épique.* Il eut le

(1) C'est le 10 juillet 1791, et en vertu d'un décret de l'assemblée constituante, que les restes de Voltaire furent transférés de l'abbaye de Scellières à Paris et conduits en grande pompe de la barrière de Charenton à l'église de Ste-Geneviève, appelée depuis le Panthéon, où se trouve encore son tombeau. Le cortége était immense, et des députations de l'assemblée, de tous les tribunaux, des détachements des corps militaires, ainsi qu'un concours prodigieux de citoyens accompagnaient le char traîné par douze chevaux gris-blanc, attelés sur quatre de front, et conduits par des hommes revêtus de costumes antiques, dessinés par David. On remarqua même que deux des chevaux attelés au char avaient servi à ramener de Varennes la reine Marie-Antoinette (*Revue rétrospective*, juillet-septembre 1834). En rendant compte de ces honneurs décernés au grand écrivain, le *Moniteur* du 11 juillet constata que le cortége s'était arrêté devant l'hôtel Villette, parce que le cœur de Voltaire s'y trouvait. En effet, le lendemain de la mort de son illustre ami, le marquis de Villette avait fait procéder à l'extraction de son cœur, qui, transféré ensuite au château de Villette, y fut religieusement conservé jusque dans ces derniers temps. Mais récemment, les héritiers de Villette crurent devoir confier à l'État ce précieux dépôt. L'offre a été acceptée, et le 16 décembre 1864, se conformant aux ordres de l'empereur Napoléon III, le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, est allé recevoir à la bibliothèque de Paris, des mains du représentant des héritiers de Villette, M. Léon Duval, le cœur de Voltaire placé dans un récipient portant cette inscription : « Le cœur de Voltaire, mort à Paris le XXX may MDCCLXXVIII. » Le ministre a déclaré prendre possession de ce dépôt et a décidé qu'il serait conservé dans la pièce destinée à recevoir en même temps l'original de la statue de Voltaire, par Houdon, les médailles frappées en son nom, sa correspondance manuscrite, enfin ses œuvres imprimées. J. M—N.

malheur d'y croire, et il exécuta timidement une tentative hardie. La tendance philosophique du siècle qui commençait contribua sans doute aussi à refroidir son imagination. Le christianisme permet de croire que les anges et les démons, substances incorporelles, ont quelquefois revêtu des formes palpables et ont eu commerce avec les hommes, ceux-là pour les aider au bien, ceux-ci pour les pousser au mal. Dédaignant, ou craignant d'employer ce merveilleux fourni par la religion, Voltaire eut recours à la froide allégorie : il personnifia, il fit agir et parler la discorde, le fanatisme, la politique et la vérité, c'est-à-dire de pures abstractions (1). Ce n'est pas le seul défaut de la *Henriade*. Le plan manque d'unité; l'action de grandeur, d'intérêt, de mouvement. Les faits sont trop peu développés et les personnages trop peu agissants. Quelques machines empruntées aux poëmes de l'antiquité sont réduites à des proportions mesquines et ne produisent que de faibles résultats. L'épisode des amours de Henri et de Gabrielle, outre qu'il n'a aucune liaison avec ce qui précède et ce qui suit, est d'une volupté commune, privée de dignité et presque de décence. Le poëme entier, il faut bien le dire, est frappé de nous ne savons quelle froideur et quelle sécheresse qui peuvent bien quelquefois laisser place à l'admiration, mais qui éloignent presque toujours le plaisir plus vif des émotions et ne permettent pas au lecteur le plus persévérant de suivre le poëte, sans beaucoup d'interruptions, jusqu'au bout de sa courte carrière. On regrette de ne pas trouver dans la *Henriade* de ces tableaux variés de mœurs locales, ou de ces riantes descriptions de la nature champêtre, qui, dans Homère et dans Virgile, délassent le lecteur animé des passions ou ému des dangers de leurs personnages. *Il n'y a pas seulement*, disait l'abbé Delille, *d'herbe pour nourrir les chevaux, ni d'eau pour les désaltérer*. Cette saillie est une critique pleine de justesse. Voltaire, qui commença la *Henriade*, ainsi qu'il le dit lui-même, *sans savoir ce que c'était qu'un poëme épique*, travailla au sien toute sa vie ; mais il n'eut pas le courage ou le pouvoir de réformer son système et de refaire son plan. Il ne s'attacha qu'aux imperfections et aux beautés de détail, pour corriger les unes et ajouter aux autres, à peu près comme cet architecte qui, au lieu de reprendre les fondements peu solides d'un édifice et d'en changer la distribution vicieuse, croirait masquer ces défauts essentiels en multipliant les ornements. Un long et magnifique récit, de belles descriptions, d'heureux épisodes dans le genre terrible, touchant ou gracieux, d'éloquentes harangues, des portraits pleins de vigueur et de vérité, d'autant plus nécessaires que les modèles se font moins connaître par leurs actions et par leurs discours, d'admirables morceaux où sont retracés les profonds artifices de la politique italienne, le sage équilibre des pouvoirs qui forment la constitution anglaise, et jusqu'aux plus ineffables obscurités de nos plus redoutables mystères, voilà ce qui fera vivre éternellement la *Henriade*. La *Henriade* est encore l'épopée française ; elle sera toujours, quoi qu'il arrive, un chef-d'œuvre de versification noble, élégante et pure. — Voltaire, qui avait essayé de lutter contre Homère et le Tasse, eut l'ambition de rivaliser avec l'Arioste. La *Pucelle* fit les délices des imprudentes générations qui virent en riant la dépravation des mœurs, la destruction des plus salutaires doctrines et le honteux abaissement du pays, jusqu'à ce qu'une catastrophe terrible, universelle, vînt les tirer violemment de leur molle incurie. Mais aujourd'hui que la morale a repris son empire, que l'Evangile obtient les respects de ceux mêmes qui ont le malheur de ne pas croire les vérités qu'il enseigne, et que l'honneur de la patrie est devenu l'objet d'une des plus ardentes passions du Français, quelle voix parmi nous oserait s'élever pour la défense d'un poëme où la religion et la pudeur sont indignement outragées, où, sans respect pour le sexe, les services, la gloire et le malheur, l'héroïne qui délivra la France de la domination anglaise, et périt sur un bûcher dressé par ceux qu'elle avait vaincus, est souillée d'infamies si monstrueuses, que la plume qui s'apprête à les flétrir s'arrête devant l'impossibilité de les exprimer ? Qui put pousser Voltaire à ce coupable dessein ? Ce ne fut assurément pas cette fois l'amour de la gloire et le désir des applaudissements ; car son poëme, tel que d'abord il le conçut et l'exécuta, ne pouvait être produit au grand jour ; et, lorsque le besoin d'écarter le danger qu'attirait sur lui une édition subreptice le contraignit à en donner lui-même une qui la démentît, il en fit disparaître, bien à regret, précisément les mêmes choses qui l'avaient le plus charmé et dont il s'applaudissait le plus. C'était en effet pour se contenter lui-même qu'il rimait en riant les chants de la *Pucelle*. C'était pour satisfaire au moins en secret cette manie d'impiété cynique à laquelle la crainte des persécutions l'empêchait de s'abandonner dans ses écrits publics. Il se soulageait d'une contrainte nécessaire par cette liberté clandestine de déposer dans son poëme l'expression de son mépris pour les choses saintes, et de les livrer à la risée d'un petit nombre d'amis, complices de ses opinions. C'était pour lui, qu'on nous pardonne la comparaison, ce trou dans lequel

(1) Voltaire fut quelquefois de l'avis de ceux qui lui reprochent d'avoir préféré l'allégorie au merveilleux de la religion. Occupé de corriger son premier chant, il écrivait à Thiriot : « Vous savez « que lorsque Henri IV avait déclaré à Henri III qu'il ne voulait « pas aller en Angleterre, Henri III lui répliquait pour l'y engager. Tout ce dialogue faisait languir la narration. J'ai substitué « une image à cette fin de dialogue. J'ai fait apparaître à mon « héros son démon tutélaire que les chrétiens appellent ange « gardien. J'en ai fait le portrait le plus brillant et le plus majestueux que j'ai pu ; j'ai expliqué en peu de vers serrés et « concis la doctrine des anges que Dieu nous donne pour veiller « sur nous : cela est, à mon gré, bien plus épique. »

le barbier du roi Midas allait enterrer le secret dangereux qui lui pesait. La censure morale a presque tout à blâmer dans le poëme de la *Pucelle ;* la critique littéraire a, de son côté, beaucoup à y reprendre. Quand on songe à la brillante et féconde imagination du chantre de Ferrare, à cette composition d'un genre si neuf et si piquant, au moyen de laquelle plusieurs actions diverses, liées et subordonnées entre elles, alternativement suspendues et reprises, irritent et satisfont tour à tour la curiosité, et forment de mille aventures entrelacées un tissu merveilleux, où l'intérêt ne change à chaque instant d'objet que pour s'accroître incessamment, on est presque humilié de l'énorme distance où Voltaire, à cet égard, est resté de son modèle. L'action de son poëme est nulle : ce n'est qu'une suite, un entassement d'épisodes à peine attachés les uns aux autres, dont il a pu, à son gré, intervertir l'ordre, augmenter ou diminuer le nombre. La vraisemblance morale y est blessée à chaque page : les personnages, constamment dégradés et se raillant eux-mêmes sans cesse, parlent tous le même langage ironique qui leur est soufflé par un poëte moqueur ; et cette espèce de plaisanterie, trop fausse pour n'être pas froide, trop prolongée pour n'être pas fatigante, tombe quelquefois dans la plus ignoble bouffonnerie. Le costume, les mœurs locales n'y sont pas mieux observés ; et la chronologie (sans parler d'une considération d'un autre ordre et d'une gravité plus grande), la chronologie y est insultée jusque-là que, sous Charles VII, des écrivains connus du 18e siècle sont conduits aux galères, et délivrés par le roi, qu'ils volent en reconnaissance de ce bienfait. L'équité, dont aucun motif ne dispense, oblige à dire que ce poëme, à tant d'égards monstrueux, est semé de détails charmants, de beautés pittoresquement poétiques, de vers étincelants d'esprit et de gaieté, et que, nulle autre part peut-être, Voltaire n'a fait preuve d'une verve satirique aussi heureuse et aussi soutenue. Ajoutons qu'ayant emprunté à l'Arioste l'idée de commencer tous ses chants par une sorte de prologue qui en amène le sujet, il semble, à cet égard, reprendre sur lui l'avantage qu'il lui cède à plusieurs autres ; chacun de ses exordes est un modèle achevé de grâce ingénieuse et d'enjouement délicat. — L'ouvrage de Voltaire qui doit étonner le plus est sans contredit le poëme de la *Guerre civile de Genève ;* car il y a absence totale de talent et même d'esprit : de cinq chants assez longs, on n'a jamais pu citer qu'une douzaine de vers. Nous ne savons quelles querelles venaient d'agiter la ville près de laquelle il avait fixé sa résidence. Il eut le malheur d'y voir la matière d'un poëme. Ce triste sujet rabaissa le poëte à son niveau. En raillant la sotte importance de ces bourgeois qui croyaient voir l'univers attentif à leurs débats, Voltaire ne s'aperçut pas qu'il partageait leur ridicule, puisqu'il parut croire que le reste de l'Europe prendrait quelque intérêt à la peinture de ces misérables démêlés. Mais, il faut le dire, il trouvait là une occasion de satisfaire son animosité contre Jean-Jacques Rousseau ; il la saisit, et ce fut à lui seul qu'il fit tort : juste châtiment que reçoit souvent la haine et qui ne la corrige pas. — Jamais poëme ne mérita mieux que le *Poëme de Fontenoy* d'être appelé une *Gazette rimée.* Ce n'est pas autre chose, et il était difficile qu'il en fût autrement. Voltaire composa cet ouvrage à la hâte, d'après les premières relations qui annonçaient la victoire. A chaque nouveau courrier, il donnait une édition nouvelle, contenant les détails qui venaient de lui parvenir. Comme alors il s'était fait courtisan et qu'il cherchait à se faire des appuis pour arriver à la faveur, tous les hommes de quelque naissance qui avaient figuré dans la bataille venaient successivement figurer dans le poëme ; et l'auteur s'applaudissait moins peut-être d'avoir trouvé un beau vers, que d'avoir pu faire entrer un grand nom dans un vers médiocre. — Voltaire courtisa toutes les Muses ; mais on peut dire qu'il fut particulièrement voué au culte de Melpomène. Il commença sa carrière poétique par une tragédie, et il la termina de même. Au sortir du collége, il osa lutter contre un chef-d'œuvre de Sophocle, et, ce qui alors pouvait paraître encore plus hardi, tenter un sujet où Corneille n'avait point échoué : l'*OEdipe* de ce grand homme disparut du théâtre pour faire place à celui d'un enfant. Les tragédies de Voltaire sont au nombre de vingt-huit. Il serait impossible d'en donner ici une analyse, quelque peu détaillée qu'elle fût. Il doit nous suffire de caractériser le talent du poëte en ce genre, de montrer en quoi l'auteur de *Zaïre* se rapproche ou s'éloigne des autres maîtres de la scène tragique, et d'assigner le rang qu'il doit occuper parmi eux. *OEdipe*, comme le dit généreusement la Motte, promettait un digne successeur de Corneille et de Racine : mais cette promesse tarda quelque temps à se réaliser ; et c'est peut-être parce qu'il s'attacha trop d'abord à suivre les pas de ces deux grands poëtes que Voltaire recula le moment de se placer à leur côté. L'imitation de la manière de Racine se montra jusqu'à l'affectation dans trois de ses premières tragédies, *Artémire* (1), *Eriphyle* et *Mariamne.* Cette triple tentative obtint peu de succès. Il imita plus heureusement Corneille dans *Brutus* et dans la *Mort de César.* Voulant mettre les Romains sur la scène, quel meilleur modèle pouvait-il suivre ? Mais enfin il fit *Zaïre ;* et, de ce moment, il prit place parmi les poëtes vraiment originaux. Il

(1) Du *Naufrage d'Artémire* il n'est resté qu'un seul vers, mais il est beau, il qualifie les chefs macédoniens qui se partagèrent l'empire d'Alexandre :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.
(Act. I, v. 2.) G—z.

devint chef d'école lui-même, en créant une manière qui lui est propre, et dont tous ses ouvrages vont désormais porter l'empreinte. *Zaïre*, en effet, est peut-être le chef-d'œuvre, et certainement est le type de la tragédie qu'on peut appeler *voltairienne*. C'est là que brillent, au plus haut degré, ces mêmes qualités particulières du génie tragique de Voltaire, qu'on retrouve, avec plus ou moins d'éclat, dans ses autres sujets passionnés, et dont la trace même se laisse apercevoir dans les sujets plus sévères, nous voulons dire le pathétique, le mouvement, la véhémence, l'abandon, l'entraînement, en un mot tout ce qui, partant d'une âme ardente et d'une imagination mobile, se communique rapidement à l'imagination et à l'âme du spectateur. Ce ne sont ni les plans variés et fortement conçus de Corneille, ni ses traits sublimes et inattendus ; ce ne sont pas non plus les plans sages et irréprochables de Racine, ni l'élégance et la pureté continue de son style. Voltaire composait avec une vitesse que son ardeur et sa facilité de produire expliquent aisément. Vivement saisi d'un sujet tragique, il ne prenait pas le temps nécessaire pour en disposer régulièrement et solidement toutes les parties. Il en mettait moins encore à l'exécution de son ouvrage. De là, dans ses meilleures tragédies, l'invraisemblance de certains moyens, la fragilité de certains ressorts ; de là aussi ce prosaïsme, ces impropriétés fréquentes qui déparent ses plus beaux morceaux, et ce défaut de précision qui quelquefois affaiblit les plus énergiques. Mais par combien de beautés solides et brillantes ces imperfections ne sont-elles pas rachetées ou couvertes ! Cette même promptitude à concevoir et à écrire, cause de plusieurs espèces de fautes, est aussi une source d'agréments, de grâces et de séductions. On se sent entraîné du même mouvement qui emportait l'auteur ; on est agité des mêmes passions qu'il ressentait pour les peindre, et qu'il peignait avec une rapidité qui ne permettait ni à sa pensée ni à son expression de se refroidir. On est surtout charmé de cette éblouissante facilité qui, laissant derrière soi quelques négligences qu'elle n'a pris le soin ni d'éviter ni de corriger, court à son but en semant avec profusion toutes les richesses de l'imagination, du sentiment, de l'esprit et du langage. Une chose encore caractérise heureusement les belles tragédies de Voltaire, c'est l'attention qu'il a eue d'en attacher les sujets à des époques mémorables, à de grandes révolutions politiques ou religieuses. *Mahomet* nous retrace la fondation de l'islamisme, ce culte qui est devenu celui d'une grande partie de l'univers. *Alzire* nous fait en quelque sorte assister à la conquête du nouveau monde (1). *Zaïre* nous reporte à ces croisades qui précipitèrent l'Occident sur l'Orient pour la délivrance du saint tombeau. L'*Orphelin de la Chine* nous montre le plus ancien des États civilisés succombant sous les coups d'un farouche Tartare. *Brutus* nous fait voir le berceau sanglant de la république romaine, et la *Mort de César* celui de l'empire qui s'éleva sur ses ruines. Voltaire, en liant des intrigues privées à ces catastrophes publiques, ajoute à l'intérêt de chaque sujet, ouvre à la pensée un horizon plus vaste, développe un plus imposant appareil de représentation et trouve l'occasion d'étaler de ces tableaux instructifs où les mœurs des différentes nations et les coutumes des différents siècles passent sous les yeux du spectateur. On doit aussi louer Voltaire d'avoir, plus qu'aucun autre poëte, répandu dans ses tragédies de ces nobles et touchantes maximes d'humanité ou de morale universelle qui répondent à tous les esprits élevés et à tous les cœurs sensibles. Mais ici l'abus est bien près de l'usage, et le poëte ne l'a pas toujours évité. Ses personnages sont quelquefois trop sentencieux, et c'est lui souvent qui parle par leur bouche. — La comédie est un des genres où Voltaire eut le moins de succès. Il ne sut pas imaginer des caractères et des situations comiques. Il sut encore moins faire parler ses personnages et leur prêter de ces discours de bonne foi où leur passion, leur faiblesse se trahit à leur insu. Son esprit, essentiellement moqueur, ne voyait dans les ridicules qu'il essayait de mettre sur la scène que des sujets de railleries, des occasions de bons mots ; et ces bons mots, ces railleries, il les plaçait dans la bouche même de ceux qui les méritaient. Ce procédé lui a réussi dans quelques poëmes satiriques, où il ne tirait pas à conséquence, puisqu'il ne s'y agissait que d'exciter le rire aux dépens de ses ennemis. Mais la comédie a d'autres lois : elle aspire à produire de l'illusion ; et elle n'y saurait parvenir en violant une des premières conditions de notre nature morale, cette vanité qui nous aveugle sur nos propres défauts, ou du moins nous empêche de les avouer quand nous venons à les connaître. La gaieté malicieuse de Voltaire, qui était ordinairement de si bon goût, est presque toujours dans ses comédies fausse, grima-

(1) *Alzire* mérite mieux ici qu'une simple mention. Elle n'est pas sans doute la plus touchante des créations du poëte, puisqu'il a fait *Zaïre* et *Tancrède*, mais c'est la plus neuve et la plus brillante. L'action se lie à une grande scène historique, la conquête du nouveau monde ; elle met en contraste deux religions et, de plus, la civilisation et l'état de nature. Ces grands objets sont déjà une cause d'intérêt ; mais le drame qui se développe sur cette trame et dans ce cadre est par lui-même saisissant et pathétique. Les personnages chargés de représenter les passions et les idées qui sont en jeu intéressent par la diversité de caractères bien tracés. Alvarès Zamore, Gusman, Alzire surtout, ne sont pas des ébauches abstraites, mais des êtres réels, qui parlent et agissent selon des passions vraisemblables, attachantes, qui ne se démentent pas. La pensée philosophique, que le poëte veut faire prévaloir, et qu'il enseigne sous forme dramatique, ne le domine pas au point de déplacer ou de glacer l'intérêt. Il prêche la tolérance, sans doute, mais il en démontre les bienfaits par une action rapide qui tient la curiosité en éveil, qui touche le cœur et dont l'issue satisfait le sentiment moral. Il faut ajouter à ces qualités le mérite de l'invention, qui s'étend à toutes les parties du drame, et l'éclat soutenu d'un style que déparent seulement quelques négligences. Voltaire, n'eût-il fait qu'*Alzire*, aurait noblement gagné le nom de poëte dramatique et un rang élevé parmi les maîtres de la scène. G—z.

çante, burlesque et même grossière : ses personnages ridicules sont des caricatures, et leurs mots plaisants sont des bouffonneries. Il fallait qu'il sentît lui-même que le don du comique lui était refusé ; car il le remplaça souvent par la qualité la plus contraire au genre, mais en même temps la plus analogue à son génie, nous voulons dire par le pathétique. C'est au pathétique que *Nanine*, l'*Enfant prodigue* (1) et l'*Ecossaise* ont dû principalement leur succès. Ainsi, le poëte qui se moqua tant du comique larmoyant, infidèle à sa théorie dans sa pratique, ne fit guère verser que des pleurs sur la scène consacrée au rire. — Admirateur passionné plus qu'habile imitateur de Quinault, Voltaire a fait des opéras ; il a même fait des opéras comiques, comme s'il fallait qu'aucune des formes sous lesquelles peut se montrer le talent dramatique ne lui restât étrangère. Il y a dans *Pandore* et dans *Samson* plus d'invention et plus de style que dans beaucoup d'opéras plus heureux ; mais ce genre a une poétique particulière, à laquelle, il faut en convenir, le génie se plie assez difficilement. Du peu de succès des poëmes lyriques de Voltaire, il serait donc injuste de rien conclure contre son génie ; il ne serait pas même juste d'en rien induire contre le genre. Dans les arts de l'esprit, rien n'est méprisable que le mauvais, parce que le mauvais seul est facile. — Pourquoi faut-il que nous ayons à parler des odes de Voltaire? Il en a fait une vingtaine ; et il les a faites si mauvaises, que cela seulement suffirait pour expliquer sa haine contre J.-B. Rousseau, qui en faisait d'excellentes, si cette haine n'avait pas encore d'autres causes bien connues. Dans le drame, Voltaire, transformé pour ainsi dire en chacun de ses personnages par la puissance mobile de son imagination, s'élève aisément au sublime de la passion ou du sentiment. Dans l'ode, redevenu lui-même, il n'atteint que difficilement au sublime des pensées et des images, et il a plus de peine encore à s'y soutenir. Son vol est plus qu'inégal ; des hauteurs poétiques où semble quelquefois le porter un enthousiasme qu'il s'est commandé, il retombe aussitôt dans la région inférieure, où sa raison philosophique se complaît. Il juge quand il faudrait sentir ; il disserte où il faudrait peindre. Ses mouvements sont des caprices, et ses oppositions des disparates. Il n'est pas rare que d'une strophe noble et touchante il parte un trait de satire qui ressemble à un coup de sifflet au milieu d'une belle symphonie. Ajoutons que la facilité rapide de son exécution ne pouvait être qu'un écueil dans un genre de poëme qui a trop d'importance et trop peu d'étendue à la fois pour que la perfection n'y soit pas exigée, et qui, tirant une grande partie de son prix du soin avec lequel les mots sont choisis et placés, de l'harmonie même des sons qui les composent, de l'heureux entrelacement des mètres, et de la richesse nombreuse des rimes, ne peut être, pour les génies les plus favorisés, que le produit d'un travail lent et opiniâtre, secondé de toutes les qualités de l'imagination, du jugement, du goût et de l'oreille. — Hors du genre dramatique, le génie poétique de Voltaire était tempéré ; aussi a-t-il réussi dans ce qu'on appelle le poëme philosophique. Il n'a pas la profondeur, l'enchaînement rigoureux et l'énergique concision de Pope, avec qui il a voulu rivaliser, qu'il a imité souvent. et que deux fois il a réfuté ; il n'a pas non plus, comme lui, de ces systèmes hardis, enfantés par une longue méditation. Sa logique est peu serrée, et sa métaphysique superficielle. En tout, sa philosophie est vulgaire ; il a peu de vérités morales qu'on ne puisse appeler des lieux communs. Mais il répand sur ces matières de raisonnement une clarté qu'elles n'ont pas toujours, et un agrément dont elles sont encore plus souvent privées. Des traits de sentiment, d'heureuses descriptions des phénomènes de la nature, des procédés des arts et des découvertes des sciences, embellissent des ouvrages didactiques, dont le tissu est toujours faible et imparfait sans doute, mais où le mouvement des idées est libre et naturel, et dont le style a, dans sa marche, l'aisance et la souplesse la plus gracieuse. Quelques conséquences fausses ou pernicieuses, tirées de principes vrais et salutaires ; quelques souvenirs amers de ses querelles, bien déplacés dans des écrits qui devraient respirer tout le calme philosophique ; enfin, quelques disparates causées par le passage trop brusque du sérieux au plaisant, ou du noble au familier, voilà, avec un petit nombre de négligences inséparables d'une composition toujours trop rapide, les seuls défauts que laissent apercevoir à l'œil attentif du critique le *Poëme sur la loi naturelle* ; le *Poëme sur le désastre de Lisbonne*, et les sept *Discours sur l'homme*. — Voltaire a fait un assez grand nombre de contes et d'épîtres. Ses contes ne sont pas naïvement diffus et licencieux comme ceux de la Fontaine. Le fond en est généralement philosophique, bien que d'une morale peu sévère ; la forme en est élégante et ingénieuse. Les épîtres ont plus de variété, plus de mouvement que celles de Despréaux, et les idées en sont moins circonscrites ; mais il s'en faut qu'elles soient d'une composition aussi sage, d'une exécution aussi régulière, d'une versification aussi savante. Les épîtres de sa vieillesse ont un charme qui semble manquer aux autres ; pour la facilité un peu négligée, un peu prosaïque même, mais toujours vive, aimable et piquante, aucun ouvrage, dans ses formes, ne rappelle davantage la manière expéditive d'Horace, et ce qu'il entendait par ces mots : *sermoni propiora*. — Le

(1) C'est dans la préface de l'*Enfant prodigue*, t. 4, p. 289, édition Beuchot, que se trouve parmi la prose un vers devenu proverbe et qu'on cite bien souvent sans savoir d'où il est tiré :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. G—z.

plus satirique des poëtes ne pouvait guère manquer de faire des satires. Voltaire en a fait quelques-unes, ou, du moins, on a placé, sous ce titre, quelques pièces qui ne le portent pas, mais où il semble avoir eu plus particulièrement pour but de railler ou d'injurier ses ennemis. A peine, sous ce rapport, les pourrait-on distinguer d'une foule d'autres pièces qui appartiennent à d'autres genres; car, on le sait, en tout genre d'écrits, à propos de tout et à propos de rien quelquefois, Voltaire ne cessait de verser le ridicule ou l'opprobre sur ceux qui avaient eu le malheur d'exciter sa facile colère. Souvent il nous égaye à leurs dépens par cette malice ingénieuse, dont l'austère morale et l'exacte justice peuvent murmurer, mais que la bienséance et le bon goût ne sauraient condamner, parce que, épargnant l'honneur, elle attaque seulement l'amour-propre, et qu'elle n'est que l'exagération plaisante d'un ridicule innocent. Mais souvent aussi il nous afflige pour lui-même par cette fureur aveugle, qui lui fait passer toutes les bornes, le dépouille de toute bonne foi, de tout jugement, de toute pudeur, et pousse en lui la métamorphose jusqu'à le priver entièrement d'esprit. — Dans la poésie légère, Voltaire n'a point d'égal, et ceux qui ont le plus approché de lui en sont séparés par un intervalle immense. Ce genre, qu'on ne peut définir, dont les formes, les sujets et les tons sont variés à l'infini, qui le plus souvent naît de la circonstance et brille par l'à-propos, est tout ce qu'il pouvait y avoir de plus analogue à l'esprit vif, prompt, souple et facile de Voltaire. La plupart des poésies qu'on nomme *fugitives* ne s'adressent point au public. Leur destination, bornée à une seule société, quelquefois à une seule personne, leur permet une liberté, un abandon de pensée et de style, dont les bienséances générales ne s'accommoderaient pas toujours; mais il est des convenances particulières qu'elles doivent surtout observer, et dont le sentiment ne peut appartenir qu'aux écrivains doués d'un tact sûr et délicat : ce tact, Voltaire le possédait au suprême degré. Les allusions fines, les rapprochements inattendus, les contrastes piquants, l'art de parler plaisamment des choses sérieuses et sérieusement des choses plaisantes, l'art plus difficile de louer sans fadeur et de railler sans amertume; enfin, tout ce que l'esprit, la grâce, le bon goût naturel et le bon ton acquis par la fréquentation du grand monde peuvent donner de prix à des riens charmants, se trouve réuni dans les poésies fugitives de Voltaire. Il n'y a peut-être pas d'exagération à dire que Voltaire, ne fût-il connu que par ces ingénieuses bagatelles, serait encore un des plus étonnants phénomènes de notre littérature. — Terminons cette revue des poëmes de Voltaire par un coup d'œil rapide sur son style dans les genres élevé et sérieux. La clarté parfaite, l'exacte convenance entre les idées et les termes, l'élégance sans apprêt, et la noblesse sans emphase, telles en sont les qualités dominantes. Mais il est remarquable que cet écrivain, si audacieux du côté de la pensée, fut toujours un peu timide sous le rapport de la diction. Chez lui, la hardiesse des tours elliptiques, des expressions créées et des alliances de mots, est aussi rare qu'elle est fréquente dans Racine et dans Despréaux même. Cela vient sans contredit de ce qu'entraîné par son excessive facilité, il ne travaillait pas assez ses vers, et négligeait trop, en général, les artifices du langage. Peut-être aussi, tout poëte qu'il était et qu'il voulait être, ne put-il échapper entièrement à l'influence antipoétique qu'à l'époque de ses premiers travaux, les paradoxes de Fontenelle et de la Motte exerçaient impérieusement sur toute la littérature. Quoi qu'il en soit, son style a beaucoup d'éclat, de coloris et d'effet. Il a surtout beaucoup de charme; et il le doit principalement au mouvement rapide et vrai des idées, au jeu facile et gracieux des expressions. On y a blâmé l'excès de l'antithèse; cette figure, que provoque la forme balancée de notre grand vers, était, d'ailleurs, naturelle à un esprit fertile en heureux rapprochements; et peut-être l'a-t-il, en effet, un peu prodiguée. Voltaire, toujours trop ennemi du soin et de la contrainte, a mérité encore un autre reproche, et c'est le dernier, celui d'avoir porté trop impatiemment le joug de la rime, et de l'avoir rejeté en partie. Il eut tort sans doute : ce sont les difficultés qui font un art; on ne doit point écarter ni même rendre plus légères celles qui, donnant un mérite de plus à l'artiste, procurent un plaisir de plus au connaisseur. — En poésie, presque tous les genres furent traités par Voltaire; il est, de même, peu de genres en prose où il ne se soit exercé. Nous allons maintenant considérer en lui l'historien, le romancier, le philosophe et le critique. — Le roi soldat, à qui il fit trop d'honneur, en l'appelant l'*Alexandre du Nord*, trouva en lui un historien plus brillant encore, et surtout plus fidèle que Quinte-Curce. L'*Histoire de Charles XII* est écrite avec une rapidité qui semble égaler celle des exploits du héros. La vérité, dans ce récit, a quelquefois l'air de la fable, comme elle en a l'agrément. Des lecteurs y furent trompés, et ils traitèrent l'ouvrage de roman, parce qu'il les avait amusés en leur retraçant des aventures, en effet, romanesques. L'auteur obtint, en faveur de sa véracité, le témoignage le plus irrécusable de tous, celui du vertueux Stanislas, l'ami, le compagnon de Charles XII, élevé par ses victoires sur un trône d'où ses défaites le précipitèrent. — Voltaire, beaucoup plus tard, écrivit l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, ce monarque législateur et guerrier, qui, souvent battu par Charles XII, apprit à le battre à son tour, et lui rendit à Pultawa toutes les leçons qu'il avait

reçues de lui. Le règne du prince qui, sortant le premier de la barbarie pour en tirer ses sujets, et leur rapportant tous les arts utiles qu'il était allé chercher et pratiquer lui-même hors de son empire, fonda tout à la fois l'indépendance de son pouvoir et la grandeur de son peuple, offrait un sujet plus digne des pinceaux de l'histoire que les courses de l'aventurier couronné qui, abandonnant sa capitale à dix-huit ans, pour n'y plus rentrer, fit et défit des rois, au lieu de l'être lui-même, et mourut d'un coup de feu, sur un parapet, laissant l'Europe incertaine si sa mort était un hasard de la guerre ou un meurtre politique. Mais, quand Voltaire peignit le czar, sa main n'était plus aussi légère, ni aussi ferme, et son coloris n'avait plus la même vivacité. L'ouvrage, d'ailleurs, demandé et presque dicté par deux impératrices qui le payèrent en paroles flatteuses et en présents magnifiques, laisse souvent apercevoir les ménagements intéressés d'un courtisan, où l'on voudrait voir la courageuse indépendance d'un historien. Il suffira de dire que Voltaire, pour ne pas déplaire à une czarine plus que soupçonnée d'avoir fait mourir son époux, n'osa pas juger l'action d'un czar qui avait fait périr son fils. — *Les Annales de l'empire* furent le prix de la gracieuse hospitalité que la duchesse de Saxe-Gotha, sœur de Frédéric, avait accordée à Voltaire, à sa sortie de Prusse; prix demandé, et consenti avec une égale légèreté. Pour payer cette dette, Voltaire puisa d'abord dans les matériaux de son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* fit de grandes recherches pour le reste, et, sur le tout, consulta des hommes très-versés dans la connaissance de l'histoire et des constitutions de l'empire germanique. De tant de travaux et de soins, il ne résulta qu'une espèce d'Abrégé chronologique, ouvrage froid et décharné, exact et judicieux d'ailleurs, mais plus propre à être consulté qu'à être lu, et trop peu agréable pour être fort instructif. — L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* est l'ouvrage le plus considérable qui soit sorti de la plume de Voltaire. Il l'entreprit, à ce qu'il prétend, pour réconcilier avec l'histoire moderne madame du Chastelet, qui la trouvait empreinte, à chaque page, d'un excès de crédulité peu philosophique. Les leçons qu'il écrivit pour cette dame ne méritent pas, à beaucoup près, le même reproche. Il commence son récit à l'époque où Bossuet termine le sien, c'est-à-dire à l'établissement de l'empire de Charlemagne. Son continuateur pour les faits, il s'en faut bien qu'il le soit pour la manière de les envisager; ce sont deux systèmes entièrement opposés. Bossuet, nul n'en peut douter, voulait la gloire et l'affermissement de la religion : Voltaire, nul n'oserait le nier, en voulait l'avilissement et la destruction même. Dans un dessein si différent, ils durent suivre une marche toute contraire. Bossuet rapporte à l'établissement du christianisme, comme à leur unique fin, tous les événements qui se sont succédé depuis la création du monde. Voltaire attribue à son accroissement, comme à leur véritable cause, une grande partie des crimes et des maux qui ont désolé l'univers, depuis la fondation de l'empire d'Occident. Habituellement sceptique dans l'examen des affaires purement humaines, Voltaire cesse de l'être dès que le sacerdoce est mêlé dans quelque événement. Il devient alors trop ou trop peu crédule, suivant qu'il s'agit du mal ou du bien. Il hésite à croire les actions généreuses et les vertus désintéressées, quand c'est à des prêtres qu'elles sont attribuées; et il ne doute plus des plus énormes crimes, quand c'est à des prêtres qu'ils sont imputés. Les vices, les faiblesses du clergé sont pour lui un sujet de triomphe et de joie : il en étale le tableau avec complaisance et délectation. Cette partialité était l'inévitable effet de la préoccupation antireligieuse qui ne l'abandonna jamais, qui inspira un grand nombre de ses ouvrages, et dont presque tous les autres portent des traces plus ou moins sensibles. Celui dont nous parlons en ce moment est écrit toutefois avec une réserve et une décence d'expressions dont l'auteur ne s'affranchit que trop par la suite. Il appartient à cette époque de sa vie où, n'ayant pas perdu tout espoir de revenir se fixer à Paris, il en conservait le désir, et ne voulait pas s'en ôter la possibilité par des productions trop ouvertement contraires à la religion. Le ton général de l'écrivain est celui d'une malice hypocrite, qui affecte de respecter ce qu'elle outrage, feint de croire ce dont elle essaye de démontrer l'absurdité, offre sous la forme du doute ce dont elle veut qu'on soit le plus certain, et présente comme une hypothèse ce qu'elle entend bien donner pour un fait. L'ouvrage appartient à la critique historique, bien plus qu'à l'histoire proprement dite. Les événements y sont moins rapportés pour eux-mêmes, que pour les réflexions qu'ils amènent. Ils ne sont, à vrai dire, que le canevas sur lequel brode la philosophie de Voltaire. Fidèle à son titre, il s'attache principalement à faire connaître les *mœurs et l'esprit* des nations. Rien ne convenait mieux à son génie, si habile à saisir le ridicule des coutumes, des usages, des opinions et des préjugés. De ce fonds jaillissent en foule les rapprochements singuliers, les saillies ingénieuses et les traits épigrammatiques. Tout n'est cependant pas dans cet esprit et de ce style. Des faits mémorables sont retracés, des personnages célèbres sont peints avec noblesse et gravité. C'est de la main de Voltaire (qui le croirait?) qu'est sorti le plus bel éloge peut-être qui ait jamais été fait de Louis IX; et cette même Jeanne d'Arc, si indignement outragée par le poëte, reçoit de l'historien un légitime tribut d'admiration et de respect. L'*Essai sur les mœurs des nations* semble être le produit d'une immense

lecture. On s'étonne que Voltaire, d'un esprit si impatient et si délicat, ait pu dévorer tant de matériaux durs et rebutants, qu'à cette époque l'érudition et la critique n'avaient point encore tirés de leurs ténèbres, et placés sous la main des écrivains. Mais Voltaire lisait vite et lisait bien; c'est ce qui faisait dire à l'un de ses admirateurs qu'*il avait le don des langues et des in-folio*. Il s'est trompé sur des noms, des dates, ou des faits d'une médiocre importance. Ses adversaires en ont peut-être fait un trop grand bruit. En général, il est plus passionné qu'il n'est inexact; et il tombe moins souvent en faute, qu'il ne lui arrive de vouloir induire les autres en erreur. Un des meilleurs juges en cette matière, l'anglais Robertson, lui a rendu la justice que ses compatriotes lui refusaient. Il le blâme de *n'avoir pas respecté davantage la religion;* mais il le reconnaît pour un *historien savant et profond*. — Le *Siècle de Louis XIV*, continuation de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, est, de tous les ouvrages historiques de Voltaire, celui qui a reçu le plus d'éloges et essuyé le moins de critiques. C'est un beau tableau représentant un beau règne. L'auteur, pour le peindre, était au point de vue le plus favorable. Sa première jeunesse s'était écoulée pendant les dernières années de Louis XIV; et il avait fréquenté plusieurs des hommes qui avaient approché le monarque et siégé dans ses conseils. Mais il ne se pressa point de mettre en œuvre les matériaux qu'il avait amassés. C'est dans la maturité de l'âge, à une époque où l'enthousiasme causé par les brillantes prospérités de ce règne, et le dénigrement produit par les sombres calamités qui en affligèrent la fin, avaient également disparu, pour faire place à l'esprit de justice, que Voltaire entreprit de retracer un siècle où les armes, les lois, l'administration, le commerce, l'industrie, les lettres, les sciences et les arts semblaient avoir uni toutes leurs palmes, pour faire présent à la France d'un immortel faisceau de gloire. L'historien a toute l'impartialité qui peut s'accorder avec une juste admiration. S'il vante les belles qualités et les grandes actions du monarque, il ne dissimule ni ses fautes qu'il expia par un si noble aveu, ni ses malheurs qu'il soutint avec une si admirable constance, ni les misères de son peuple qu'il s'affligeait tant de ne pouvoir soulager. Dans cet ouvrage, Voltaire fait preuve d'un zèle patriotique, dont l'absence se fait trop remarquer dans quelques autres; il s'y montre véritablement Français; et, en le lisant, on se sent fier de l'être. On l'a blâmé d'avoir divisé son histoire en chapitres, au lieu d'avoir pris pour modèles ces larges compositions des historiens de l'antiquité où la suite des événements s'entrelace avec art et se déroule avec majesté, sans repos ni interruption. Il est facile de le justifier de ce reproche, qui lui fut adressé également au sujet de l'*Essai sur les mœurs*. Les anciens pouvaient peindre à grands traits et par grandes masses. Leurs affaires peu compliquées, ayant pour mobiles des passions plutôt que des intérêts, se décidaient vivement, et aux yeux de tous, sur la place publique ou sur le champ de bataille. Des résolutions dictées par le vœu populaire, des traités fort simples que le fer imposait et rompait tour à tour, et des guerres sanglantes que terminait la destruction ou la conquête d'une nation, c'était là toute leur politique au dedans et au dehors. Chez les modernes, au contraire, l'administration intérieure des Etats est une machine dont mille besoins nouveaux ont multiplié les ressorts; le commerce a établi une foule de rapports entre les peuples; et les relations des gouvernements entre eux forment une science mystérieuse et vraiment occulte, dont souvent le triomphe est de parler sans rien dire et d'agir sans rien faire. Lorsque, dans les sciences d'observation, les faits deviennent trop nombreux, on est obligé de créer des méthodes et des classifications. L'histoire moderne a subi la loi commune. La multiplicité des éléments dont elle se compose a forcé d'avoir recours aux divisions systématiques. — Le *Précis du siècle de Louis XV* continue le *Siècle de Louis XIV*, mais dans un degré inférieur d'intérêt et de mérite : c'est une ébauche imparfaite, à la suite d'une peinture achevée. Tous les chapitres ne sont pas du même temps, et l'on dirait qu'ils ne sont pas tous de la même main. Ceux qui renferment les aventures extraordinaires du prince Edouard furent composés en 1748, et ce sont les plus curieux, les plus brillants, sans contredit. Il est présumable que Voltaire, témoin de plusieurs des grands événements du règne, et lié avec plusieurs des personnages importants qu'on y avait vus figurer, en avait écrit à mesure le récit, et qu'après la mort de Louis XV, il tira de son portefeuille tous ces morceaux, et les réunit à la hâte. — Voltaire avait été souvent menacé de se voir poursuivi juridiquement pour la publication de ses écrits contre la religion. Voulant punir la magistrature des craintes qu'elle lui avait causées, il fit l'*Histoire du parlement de Paris*, qui fut pour lui une occasion de craintes nouvelles. Cet ouvrage, où il combattait les prétentions d'une cour de justice qui, à la faveur d'un abus de mots, voulait être un pouvoir politique, et où il déroulait la série de ses erreurs judiciaires, aussi bien que de ses entreprises contre l'autorité royale, pouvait devenir la cause secrète d'une persécution dont le prétexte n'eût pas manqué. Effrayé de son imprudence, il désavoua l'ouvrage de toutes ses forces; et il en dit beaucoup de mal pour faire croire qu'il n'était pas de lui. On crut tout le mal qu'il en disait, et on continua de le lui attribuer. — Il y a peu de lectures aussi attrayantes que celle des *Romans* de Voltaire. Moins étendus que les compositions qu'on nomme ainsi ordinairement, on les appellerait plus vo-

lontiers des *Contes :* plusieurs, pour le genre, ressemblent à ceux que l'Orient nous a transmis, et quelques-uns sont, en partie, des emprunts faits à la littérature anglaise. Presque tous ont un but philosophique. Ainsi, *Zadig* a pour objet de démontrer que la Providence nous conduit par des voies dont le secret lui appartient, et dont souvent s'indigne notre raison bornée et peu soumise. *Candide,* tableau épouvantablement gai des misères de la vie humaine, est une réfutation du système de l'optimisme, déjà combattu plus sérieusement par l'auteur dans son poëme du *Désastre de Lisbonne;* et *Memnon* tend à prouver que le projet d'être parfaitement raisonnable est un projet parfaitement fou : espèce d'erreur où, à vrai dire, les hommes tombent trop rarement pour qu'il soit bien nécessaire de les en préserver. Les *Voyages de Scarmentado*, la *Vision de Babouc*, *Micromégas*, etc., cachent également, sous des fictions de l'ordre naturel ou merveilleux, quelque principe de philosophie spéculative, ou quelque vérité de morale pratique. L'*Ingénu* n'a pas cette unité de but moral ou philosophique qui fait de tous les autres comme autant d'apologues ; c'est un tissu d'aventures vraisemblables, dont chacune, ainsi que tout événement de la vie, porte avec soi son instruction. La raison et l'esprit, le plaisant et le pathétique, y sont mêlés et fondus avec cet art facile et heureux qui constitue proprement la manière de Voltaire. Pour faire entrer dans un même cadre les mœurs contrastées de plusieurs peuples divers, genre de peinture où il excellait, Voltaire fait voyager au loin les héros de presque tous ses romans. Les objets, vus par un étranger, tels qu'ils sont dans la réalité, et non tels que l'accoutumance les fait paraître aux yeux des habitants du pays, sont présentés naturellement sous leur aspect le plus philosophique et le plus piquant : c'est l'artifice des *Lettres persanes ;* c'est aussi celui de *Candide*, de *Scarmentado*, de la *Princesse de Babylone*, de l'*Ingénu*, etc. On rencontre à regret, dans ces compositions charmantes, quelques allusions irréligieuses, quelques traits d'animosité personnelle, et quelques plaisanteries d'un cynisme de mauvais goût, trois espèces de taches dont on peut dire que n'est exempt presque aucun des ouvrages de la vieillesse de l'auteur. — Voltaire ne voulut ou plutôt ne put rester indifférent à rien de ce qui est du ressort de la pensée : l'activité de son esprit s'étendit à tout; les objets les plus étrangers à ses habitudes, à ses goûts littéraires, excitèrent sa curiosité ou tentèrent son ambition. C'est ainsi qu'il écrivit sur l'économie politique, la législation et la jurisprudence ; c'est ainsi qu'il traita de la physique générale et de l'histoire naturelle. Dans les sciences naturelles, comme dans les sciences politiques, il porta sa pénétration vive, et son jugement essentiellement droit. Mais, là même, ses passions obscurcirent et faussèrent trop souvent sa raison. Il voulait détruire les anciens préjugés des peuples, et il mettait les siens à la place. Sa haine contre les prêtres ne se cache pas toujours assez adroitement sous les apparences d'un ardent amour pour l'humanité ; et, dans sa passion contre la Genèse, il attaque quelquefois la saine physique, en croyant n'attaquer que les livres sacrés. Les géomètres ne le comptent pas parmi eux : mais ils sont fiers de l'hommage que son génie rendit à leur science ; et ils reconnaissent que ses *Eléments de la philosophie de Newton* contribuèrent à la chute du cartésianisme, en rendant populaires les vérités nouvelles qui en détruisaient le prestige. — Quand il s'agit de Voltaire, le mot *philosophie* prend une acception restreinte et particulière : il est alors le synonyme exact d'incrédulité en matière de religion. Un jour le lieutenant de police Hérault lui avait dit : « Quoi que vous écriviez, « vous ne viendrez pas à bout de détruire la re- « ligion chrétienne. — C'est ce que nous verrons, « répondit-il. — Je suis las, dit-il un autre jour, « de les entendre répéter que douze hommes ont « suffi pour établir le christianisme : j'ai envie de « leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le dé- « truire. » Il ne tint pas à lui que ce funeste dessein ne fût accompli. Il est peu de ses ouvrages où la religion ne reçoive quelque atteinte; et l'on pourrait presque dire de ceux où elle est épargnée que ce sont des distractions ou des armistices. Sa première attaque fut la plus mesurée, et elle était bien vive pour l'époque. Nous voulons parler des *Lettres philosophiques,* ouvrage où, non content de faire connaître à la France la philosophie et la littérature, la religion et le gouvernement de l'Angleterre, il discutait, avec une hardiesse digne des plus libres penseurs de Londres, les questions les plus délicates de la métaphysique, de la théologie même, et commençait ses agressions contre Pascal, ce génie incommode à tous les adversaires de la révélation. Mais c'est à partir de son établissement à Ferney qu'il garda le moins de ménagements et mit le plus de persévérance dans ses hostilités contre le christianisme, et contre le catholicisme en particulier. Ce fut une guerre de tous les jours, de tous les instants. Les traités et les pamphlets, les dissertations et les facéties, les écrits qu'il livrait à la presse et les lettres mêmes qu'il confiait à la poste, tout lui servait d'armes, tout était employé par lui, pour avilir et ruiner la religion, animer ses ennemis, et diffamer ses défenseurs. Dans ce débordement d'ouvrages antichrétiens, se distinguent, par la masse ainsi que par la violence, la *Philosophie de l'histoire,* la *Bible commentée*, l'*Examen important de milord Bolingbroke* et l'*Histoire de l'établissement du christianisme.* — Voltaire se présente à nous maintenant comme critique en matière de littérature. Nous ne comprenons point, dans ses travaux en ce genre, ses nombreuses diatribes

contre les auteurs qui lui faisaient ombrage, ou qui avaient attaqué ses écrits. Nous ne voulons parler ici que des jugements calmes et réfléchis qu'il porta sur les productions littéraires des différents pays et des différents siècles. Sa critique est peu approfondie, peu philosophique. Il remonte rarement jusqu'à ces premiers principes de notre organisation morale sur lesquels sont fondées les règles de tous les arts. Il manque souvent d'exactitude dans les faits, et quelquefois de justesse dans les conséquences qu'il en tire. Mais, en général, ces décisions, émanées d'un sentiment prompt et sûr, et éclairées des lumières d'une longue pratique, sont les arrêts mêmes de la raison et du goût, rendus dans un langage toujours clair, précis, élégant et ingénieux. Les *Commentaires sur Corneille*, son ouvrage de critique le plus considérable, est aussi celui qui a donné lieu aux reproches les plus vifs et les plus nombreux. Il en a mérité quelques-uns. N'ayant pas eu le soin de recourir aux meilleures éditions de Corneille, le commentateur relève souvent des fautes que l'auteur a corrigées. Souvent aussi, ne lui tenant pas compte de l'état de la langue à l'époque où il écrivait, il condamne comme incorrectes ou barbares des expressions qui ne l'étaient point alors. Quelquefois ses remarques, trop minutieuses ou trop sévères, sembleraient partir d'un homme qui méconnaît les priviléges du langage poétique. Enfin, il témoigne l'impatience et le dégoût que lui causent les derniers ouvrages de Corneille, en des termes que devrait lui interdire un juste respect pour le père de notre théâtre. Mais aussi quel écrivain rendit un plus éclatant hommage au génie qui enfanta la merveille du *Cid?* Qui exprima plus éloquemment une plus vive et plus franche admiration pour tant de beautés sublimes? Voltaire, a-t-on dit, était jaloux de Corneille. L'envie ne met pas tant de chaleur dans l'éloge, et elle met plus d'adresse dans le blâme. Pourquoi d'ailleurs aurait-il été jaloux de Corneille? Il ne l'était pas de Racine. — Il est une foule de petits écrits de Voltaire que toute la science bibliographique aurait peine à classer, tant les sujets en sont divers et les formes variées. La critique, par la même raison, doit renoncer à les diviser pour en faire l'examen; et elle ne peut les embrasser tous dans un même jugement. Le plus grand nombre de ces morceaux a été rangé par les éditeurs de Voltaire sous la forme d'un *Dictionnaire* qu'ils ont appelé *philosophique*. Ce recueil montre l'homme tout entier, avec toutes ses contradictions et toutes ses disparates, c'est-à-dire avec l'exactitude de son jugement et le libertinage de son esprit, l'étendue de son savoir et l'incertitude de ses principes, les grâces de son style et les erreurs de sa pensée. C'est Voltaire s'intéressant à tout, parlant de tout, non pas dogmatiquement, mais avec abandon et légèreté, et se livrant à l'impression instantanée que reçoit de chaque objet sa vive et mobile imagination. D'autres recueils, appelés *Mélanges historiques* ou *littéraires*, offrent, en grande partie, les représailles, souvent excessives et cruelles, qu'il exerça contre ses adversaires. Il fit quelquefois trop d'honneur aux uns; quelquefois il fit injure aux autres; et trop souvent il manqua d'égards pour lui-même, en prodiguant l'outrage grossier et l'invective calomnieuse. Il savait se moquer avec grâce d'une pensée, d'une expression, dont le ridicule avait choqué son esprit juste ou son goût délicat; mais il était rarement en son pouvoir de réfuter avec modération une critique qui avait blessé son amour-propre. Du reste, comme, dans le jugement de cet homme si divers, susceptible de tant d'impressions, et doué de tant de facultés, on ne peut rien rencontrer de bon ou de mauvais, que l'exemple du contraire ne vienne aussitôt s'offrir, il est impossible de méconnaître qu'il lui arriva quelquefois de punir, avec la gaieté la plus franche et du meilleur goût, les attaques indiscrètes ou les rivalités ridicules. Pompignan et Maupertuis sont d'éternels monuments de cette justice, exercée par un esprit supérieur envers la médiocrité imprudente ou jalouse. — Voltaire écrivit un nombre incalculable de lettres: il les écrivit sans soin, sans prétention, et certainement sans songer qu'elles dussent être un jour recueillies et imprimées. Mais, conservées par ceux qui s'honoraient de les avoir reçues, elles sont devenues une partie considérable de ses œuvres, on peut même dire de sa gloire. Cette correspondance, par sa masse, qui s'accroît encore chaque jour (1), excite d'abord un sentiment de surprise; on se demande comment l'homme qui incessamment occupait la scène et fatiguait la presse put, au milieu de tant de travaux, trouver le temps d'écrire un si prodigieux nombre de lettres, qu'il semble que tous les instants d'un autre homme y eussent à peine suffi. Rien n'atteste mieux l'inconcevable facilité dont Voltaire était doué. Ces lettres, en ajoutant, s'il se peut, à sa réputation d'esprit, ont porté de graves atteintes à sa considération morale. Nous aurons bientôt à examiner les reproches de plus d'un genre qu'elles ont attirés à sa mémoire. Nous ne les considérerons en ce moment que sous le rapport littéraire; et, à cet égard, nos éloges ne seront mêlés d'aucun blâme. Si l'on en excepte quelques billets, où Voltaire avait le bon esprit de ne pas demander à l'abbé Moussinot des écrans, des lunettes ou des pinces à épiler, autrement que ne les eût demandés un homme ordinaire, et surtout ces lettres si nombreuses et si longues à M. d'Argental, où il défend, avec une chaleur qu'il est impossible de partager, les plus mauvais passages de ses

(1) Depuis l'édition Beuchot, où la *Correspondance* compte trente volumes sur soixante et dix, MM. St-Marc Girardin et François ont publié deux volumes de lettres du plus grand intérêt. G—z.

plus mauvaises tragédies, et nous fatigue des éternelles formules de son *culte d'hyperdulie* pour les *divins anges*, il n'est pas de lecture plus variée, plus amusante que celle de sa correspondance. Les mêmes qualités de l'esprit qui, dans la poésie fugitive, le mettent au-dessus de toute comparaison, lui assurent une égale supériorité dans le genre épistolaire. On ne peut prodiguer, avec plus d'aisance et de grâce, plus de traits fins et piquants, plus de saillies malignes ou plaisantes; parler aux autres et d'eux et de soi-même avec une convenance plus délicate; enfin, faire un usage plus heureux des richesses du langage familier, c'est-à-dire de ces ellipses si favorables au commerce des intelligences vives et promptes, de ces gallicismes et de ces proverbes, dont les uns constatent le génie de notre langue, et les autres celui de notre nation. — Nous avons plus haut caractérisé le style poétique de Voltaire. Il nous reste à donner une idée générale de son style en prose : c'est lui-même qui nous en fournira le texte; nous ne ferons que le développer. Une femme d'esprit était allée le visiter à Ferney. Il lui demanda à qui l'on pensait pour une place qui était vacante à l'Académie. *On se propose*, dit-elle, *d'y nommer M. de Boisgelin. Ah! ah!* dit Voltaire, *c'est un homme qui fait bien la phrase;* et là-dessus, cette dame croit devoir lui faire un compliment sur le mérite des siennes. *Mes phrases! mes phrases!* s'écrie Voltaire d'une voix retentissante, *apprenez, madame, que je n'ai pas fait une phrase de ma vie, et je m'en vante.* Si, par phrase, on entend un assemblage de paroles choisies et distribuées avec un art qui sente le travail et la prétention, où l'écrivain semble s'être occupé moins des choses que des mots, où surtout, soit une fausse élévation, soit une fausse énergie, exagère et dénature la pensée, Voltaire se rendait justice : on ne trouverait pas une seule phrase dans ses innombrables écrits. Les qualités particulières de sa prose sont la clarté brillante, la facilité gracieuse, la simplicité élégante, la justesse des mouvements, la variété des tours, la parfaite convenance du ton avec le sujet et de l'expression avec l'idée. Il est, sans doute, d'autres caractères de style, d'un mérite différent, mais non pas inégal; et, sans les spécifier, il doit suffire de nommer quelques-uns des grands écrivains qui en ont offert des modèles. La Bruyère et Montesquieu, Pascal et Bossuet, Fénelon et Massillon, J.-J. Rousseau et Buffon ont une manière d'écrire, ou plus énergique, ou plus passionnée, ou plus majestueuse, ou plus savamment travaillée que celle de Voltaire; et ils n'ont pas fait de ces *phrases* dont il se défendait si fort. Voltaire, qui ne possédait pas naturellement ces diverses qualités, fit sagement de ne pas les affecter; et il est probable qu'il ne les enviait pas : son partage était assez beau pour qu'il s'en contentât. On pourrait souhaiter toutefois que, dans certains genres, dans certains sujets, sa diction eût un peu plus d'élévation ou de vigueur. Mais, de même que, dans ses vers, il semble quelquefois ne pas oser être assez poëte, on dirait que, dans sa prose, il craint de se montrer trop éloquent. Quoi qu'il en soit, Voltaire mérite la reconnaissance de tous ceux qui attachent quelque prix à ce que notre langue conserve sa pureté et reste fidèle à son génie. Non-seulement il respecta l'une et l'autre dans tous ses écrits, mais il combattit sans cesse le barbarisme et l'affectation qui essayaient d'y porter atteinte. — Nous avons fait d'abord un récit succinct, mais complet, de la vie de Voltaire; nous avons ensuite porté un jugement sommaire de ses nombreux ouvrages en vers et en prose; nous allons maintenant examiner le caractère de l'homme et ses opinions, et en montrer l'influence tant sur ses actions que sur ses écrits. De tous les torts de Voltaire, le plus grave sans doute, à ne le considérer que comme un délit envers la société, est cette impiété dont il fit une si ouverte et si constante profession. Mais ce tort est-il tellement le sien, que d'autres ne doivent pas avoir leur part du blâme, et que la sienne n'en soit pas un peu diminuée? Trouva-t-il la foi établie dans tous les cœurs, et forma-t-il de lui-même le projet de l'en bannir? ou bien, au contraire, trouva-t-il l'incrédulité en possession de beaucoup d'esprits, et ne fut-il coupable que de transmettre les doctrines pernicieuses qu'il avait reçues? Les faits répondent à ces questions. Sous les dernières années de Louis XIV, la contrainte religieuse, imposée par l'exemple du monarque, produisit son effet ordinaire : de beaucoup d'impies elle fit des hypocrites, et elle convertit beaucoup d'indifférents en indévots déterminés. La licencieuse régence fit évanouir les premiers; les autres se montrèrent au grand jour; la mode s'en mêla, et il fut du bon ton d'être sans religion, ainsi que sans mœurs. Ces opinions, ces exemples furent l'éducation de Voltaire. Elève de la société au milieu de laquelle brilla sa jeunesse, il se fit le précepteur de son siècle; et son siècle, trop bien disposé à l'entendre, but avec avidité le poison qu'il savait préparer avec tant d'art. Il ne fit donc que recevoir une impulsion, la suivre et la donner à son tour. Mais il eut ce déplorable avantage, qu'écrivant, pendant plus de soixante années, avec une fécondité qui allait toujours croissant, et un charme qui s'affaiblissait peu, il rendit l'incrédulité populaire, et la fit pénétrer profondément dans la masse de la nation. Le mal cependant pouvait être arrêté, sinon dans son principe, du moins dans son progrès. Voltaire était plus susceptible encore de séduction que de crainte. Si Louis XV avait pu vaincre l'espèce d'éloignement qu'il eut toujours pour lui, et sortir de ce fier silence sous lequel se cachait sa timidité, il n'y a pas de doute qu'avec quelques paroles aimables, quelques distinctions flatteuses,

il n'eût enfermé et retenu dans les bornes de la plus étroite circonspection un écrivain que toute sa philosophie n'empêchait pas d'être infiniment sensible aux moindres caresses du pouvoir. Mais, loin de l'attirer, on le repoussa, lorsqu'il se présentait de lui-même aux lieus dans lesquels il était si facile de l'arrêter. Ce n'était point assez d'imprudence : quand Voltaire quitta la Prusse, on lui ferma les portes de Paris et presque de la France. Au sein de la capitale, sous l'œil de l'autorité et sous la main même du parlement, le soin seul de sa sûreté et de son repos, dans un âge qui touchait à la vieillesse, l'eût certainement contraint, sinon à respecter la religion dans ses écrits, du moins à la ménager, et à couvrir ses attaques contre elle de ces voiles énigmatiques qui empêchent l'ignorance de les voir, et permettent à l'indulgence de ne les pas remarquer. Mais, banni de Paris, sa patrie, il se retrancha dans Ferney comme dans une forteresse élevée par un ennemi sur la frontière d'un pays qu'il veut désoler impunément ; et c'est de là que, pendant vingt années, loin du pouvoir dont il redoutait moins les atteintes, et de la société dont il perdait de vue les bienséances, il versa sur le royaume ces flots d'écrits scandaleux qui ont porté le mépris de la religion jusque dans les derniers rangs de la société. Ardent et dangereux adversaire du christianisme, Voltaire ne poussa cependant pas l'incrédulité jusqu'à nier l'existence d'un être suprême. Loin de là : il soutint ce dogme fondamental par tous les arguments que sa raison put lui fournir ; et, plus heureux que beaucoup de longs traités, deux de ses vers l'ont imprimé dans les esprits comme une vérité nécessaire et hors de doute. Il fit plus ; il combattit avec énergie la désolante et immorale doctrine de l'athéisme. On n'oserait pas affirmer que l'immatérialité de l'âme et son immortalité, conséquences presque rigoureuses du premier principe admis par lui, fussent également l'objet de sa conviction. Les variations et les contrariétés perpétuelles de son esprit à ce sujet laissent la question indécise. — Voltaire, qui fit une si longue et si rude guerre à la religion chrétienne, usa toujours d'une assez grande réserve à l'égard du gouvernement ; et il blâmait sévèrement les écrivains de son parti qui, non contents de combattre les abus de l'autorité royale, avaient l'imprudence d'en saper les fondements. Il eût été excusable cependant de haïr le pouvoir arbitraire ; car il en fut plus d'une fois l'innocente victime. Mais il entrait dans sa politique antireligieuse de ménager les rois, tandis qu'il attaquait les prêtres : il s'efforçait de démontrer aux premiers que les autres étaient les plus redoutables ennemis de leur puissance ; et, s'il n'espérait pas les avoir pour auxiliaires, il se flattait du moins de les engager à la neutralité. Au reste, il était trop essentiellement ami de l'ordre matériel de la société, pour n'être pas le partisan du pouvoir qui le maintient ; et son goût si vif pour toute espèce d'éclat et d'élégance le rendait très-favorable aux pompes et aux profusions d'une monarchie absolue. On a dit avec raison qu'il eût eu horreur de cette révolution que ses écrits semblaient avoir préparée, et que les mêmes hommes qui le divinisèrent après sa mort eussent fait tomber sa tête sur l'échafaud, sans respect des lauriers dont elle était chargée. Aujourd'hui les amis de la liberté, qui ne sont pas les ennemis de la religion, font peu de cas de sa philosophie : sous ce rapport, il est resté seulement l'idole de ceux qui croient chérir la liberté parce qu'ils détestent la religion. — Voltaire a été souvent accusé d'avarice : ce reproche ne paraît nullement fondé. N'ayant eu pour patrimoine qu'un peu plus de quatre mille livres de rente, il sentit de bonne heure que la richesse, en lui procurant les jouissances du luxe qu'il aimait, lui assurerait les avantages de l'indépendance qu'il aimait plus encore, et il résolut de se faire ce qu'on appelle une fortune. Nous avons déjà dit quel fut le fondement de la sienne, par quels moyens il l'accrut, et à quel point elle s'éleva. Dans sa jeunesse, le désir d'augmenter son bien ne l'empêchait pas d'en faire usage. Il dépensait beaucoup d'argent pour sa personne, en perdait quelquefois beaucoup au jeu, et en prêtait, dans l'occasion, à des amis qui ne le lui rendaient pas ; mais il savait en gagner plus qu'il n'en pouvait dépenser ; et cet excédant formait des économies qu'il avait l'art de grossir : on a lieu d'admirer la suite et l'habileté avec lesquelles il dirigeait l'emploi de ses fonds. Sa libéralité parut croître avec sa fortune. Ses nièces durent à ses bienfaits d'honorables établissements ; plusieurs jeunes écrivains nécessiteux recevaient de lui de petits secours qu'il modérait à dessein, pour ne point favoriser en eux la paresse ou le désordre, mais qui, répétés, satisfaisaient à leurs plus pressants besoins. C'est à Ferney surtout qu'il exerça sa générosité de la manière la plus utile aux autres et la plus glorieuse pour lui-même. Des sommes considérables, prêtées au plus modique intérêt et souvent abandonnées par le prêteur, firent d'un misérable hameau un bourg florissant, et procurèrent l'aisance aux habitants, en leur fournissant les moyens d'exercer leur industrie. Ce sont là des faits incontestés, et ils ne sont point d'un avare. Il est vrai que madame Denis, dans un démêlé d'intérêt, écrivait à son oncle ces propres paroles : *L'avarice vous poignarde ;* mais madame Denis, femme dépensière et avide, confondait sans doute, dans sa fureur, l'économie et l'ordre qui fondent, conservent et accroissent les fortunes, avec l'avarice qui les borne et les rend stériles. Du reste, elle était la dernière qui dût tenir un pareil langage : c'était, dans sa bouche, le comble de l'ingratitude. Nous ne voulons pas nier toutefois qu'au milieu de

tant de sommes données au luxe ou à la bienfaisance, il ne soit échappé à Voltaire quelques traits d'humeur parcimonieuse; mais ce sont des bizarreries, des caprices, et il en était rempli. On a dit longtemps qu'il avait rançonné ses libraires, et les avait ruinés en publiant sans cesse de nouvelles éditions de ses œuvres, qui anéantissaient dans leurs mains toute la valeur des éditions précédentes : c'est une vieille calomnie qui n'a plus cours. Il est prouvé, par sa correspondance, qu'il renonça d'assez bonne heure à tirer pour lui-même aucune rétribution de ses ouvrages. Quand il ne les donnait pas aux libraires, il faisait présent du produit à quelqu'un de ses amis ou de ses protégés. Il en était de même pour ses pièces de théâtre. — Voltaire était trop avide de gloire pour ne pas voir avec quelque dépit qu'on entrât avec lui en partage d'un bien qu'il aurait voulu posséder tout entier; mais il ne nous semble pas que la jalousie toute seule l'ait poussé aux excès d'injustice et de détraction qu'on attribue exclusivement à ce motif. Il fut moins jaloux du mérite de Crébillon, qu'il sentait fort inférieur au sien, qu'irrité de l'injustice d'une cabale obstinée à placer au-dessus de lui un poëte qui n'eut que de rares éclairs de génie, et ne sut jamais écrire. Trois écrivains du dernier siècle ont pu lui porter ombrage par un grand talent qu'entourait une grande renommée : nous voulons parler de Montesquieu, de Buffon et de J.-J. Rousseau. Mais tous trois eurent envers lui des torts, de premiers torts qui permettent de douter que la jalousie fût le principe de son inimitié ou de son éloignement pour eux. On peut croire seulement qu'ayant à se plaindre de leurs procédés, il n'en fut que plus importuné par l'éclat de leur réputation, et qu'il eût trouvé moins à redire dans leurs ouvrages, si le public les avait moins approuvés. Rousseau rompit avec lui, et mérita sa haine en répondant par des injures brutales à de généreuses offres de service. Quant à Buffon et à Montesquieu surtout, ils témoignaient assez ouvertement le peu de cas qu'ils faisaient de ses brillants écrits. Cet injuste dédain ne suffisait-il pas pour exciter l'animadversion de Voltaire, sans que l'envie y fût pour rien? et n'était-il pas causé lui-même par un peu de jalousie? — Voltaire fut le plus irascible des hommes. Assez docile aux avis de l'amitié, il était plus que récalcitrant aux conseils de la critique. Quelque écrivain osait-il relever les défauts de ses ouvrages, ou seulement n'en pas admirer assez les beautés, il en était profondément blessé, et son ressentiment n'avait ni mesure ni terme. On a dit, et nous répétons avec confiance, qu'il ne fut jamais ou du moins qu'il ne fut que très-rarement l'agresseur : il en dut être ainsi. Ses succès si précoces et si brillants suscitèrent de bonne heure contre lui une foule d'envieux obscurs, qui espéraient, en attaquant un homme sur qui le public avait les yeux fixés, détourner sur eux-mêmes quelques-uns de ses regards. Mais, au lieu de les dédaigner, comme le lui conseillaient son repos et sa gloire, il les poursuivit avec une rage aveugle, qui fit trop souvent retomber sur lui-même l'opprobre dont il les voulait couvrir. Il exerça les mêmes vengeances envers des hommes vraiment estimables, dont tout le crime était de défendre contre ses mépris une religion qui était l'objet de leurs respects. Il semblerait que des haines d'une telle violence n'eussent pas dû être de longue durée. Mais, parmi ses nombreux ennemis, on en compte plusieurs contre qui sa fureur ne fut pas épuisée par vingt années d'injures, et que le tombeau même ne mit point à l'abri de ses outrages. Toutefois il n'était pas impossible de le désarmer : en lui peignant soumis ou malheureux les hommes qu'il détestait le plus, on réussissait à lui surprendre quelques mouvements de générosité ou de compassion pour eux. — Ennemi terrible dans sa colère et persévérant dans sa haine, Voltaire fut aussi, quoi qu'on en ait pu dire, ami sincère et constant. En vingt endroits de ses ouvrages, il parle de l'amitié en homme qui en sent profondément tous les devoirs et toutes les douceurs. Ce serait peu des écrits, si l'on ne voyait les faits y répondre. L'amitié qui l'unissait au président de Maisons, à Cideville, à Formont, à Vauvenargues, à M. d'Argental, fut tendre et presque passionnée; celle qu'il eut pour Thiriot fut généreuse et indulgente : toutes furent à l'épreuve de l'absence, s'accrurent avec le temps, et ne finirent qu'avec la vie. Il semblait réserver pour ce sentiment toute l'ardeur d'une âme que les tendresses du sang et les transports mêmes de l'amour n'échauffaient que fort modérément. — L'amour de l'humanité parut être aussi une des passions de Voltaire : elle respire dans tous ses ouvrages, et rien n'autorise à douter qu'elle existât dans son cœur. Sans croire, avec quelques superstitieux admirateurs de cet ennemi de toute superstition, qu'à chaque jour anniversaire de la St-Barthélemy la fièvre allumât son sang, on ne peut nier qu'à la vue des scènes de barbarie, d'oppression ou d'injustice, dont le monde est trop souvent le théâtre, une généreuse indignation n'enflammât son esprit et son zèle. On a vu avec quelle ardeur, souvent suivie du succès, il poursuivit la réparation des sanglantes erreurs de la justice. On doit ajouter que ses longues et courageuses réclamations ne contribuèrent pas médiocrement à faire adoucir la cruauté de nos anciennes lois pénales. — Un de ses torts les plus inexcusables, celui dont sa correspondance fournit mille preuves affligeantes, c'est d'avoir manqué à la vraie dignité de l'homme, en trahissant sa conscience, en se parjurant, en désavouant ses ouvrages, en accablant de flatteries et de caresses, dans ses lettres, les mêmes hommes que, sous la même date, il cou-

vrait de ridicule, et, ce qui est pis encore, en déchirant, dans des écrits clandestins, quelques-unes des personnes à qui il prodiguait le plus de témoignages d'amitié ou de considération (*voy.* VILLARS). Espérerait-on le justifier d'avoir renié ses ouvrages, en disant qu'il ne pouvait les reconnaître sans danger? Ce serait l'apologie des malfaiteurs qui dénient leurs actions criminelles. Si Voltaire eût eu dans l'âme ce vif sentiment d'honneur qui s'indigne du mensonge comme d'une lâcheté, il n'eût rien écrit qui pût le forcer à mentir : nous aurions beaucoup de mauvais ouvrages de moins, beaucoup de bons ouvrages de plus, et la mémoire de l'écrivain serait plus respectée (1). Le marquis de Thibouville était un homme de mœurs infâmes ; mais Voltaire devait-il, dans le poëme de la *Pucelle*, le flétrir de la même main dont il lui écrivait chaque jour des lettres remplies de protestations affectueuses? Parce qu'il avait peut-être élevé trop haut le mérite de l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, devait-il le ravaler dans un libelle pseudonyme, et pousser le raffinement de la perfidie jusqu'à l'envoyer lui-même au président, en lui offrant de prendre sa défense? Il nous en coûte de rappeler de pareils traits; mais ils sont vrais, ils sont connus : les taire, serait trahir notre devoir en pure perte. Nous ne relèverons pas avec sévérité les jugements contradictoires qu'il porta sur les mêmes choses, à des distances plus ou moins grandes. Tout change autour de nous, et nous changeons nous-mêmes : ce qui d'abord semblait digne de notre estime devient digne de notre mépris ; et notre goût, notre raison même éprouvent des variations. La véritable inconséquence serait d'être toujours du même avis et de tenir toujours le même langage sur des choses qui ne sont plus ou ne nous paraissent plus les mêmes. Nous insisterons moins encore sur ces lettres si complimenteuses, qu'au même instant d'autres lettres, écrites à d'autres personnes, démentaient quelquefois si cruellement. Le commerce de la vie est malheureusement plein de ces faussetés. Nous croyons seulement que Voltaire, à la fois très-désireux de plaire et très-empressé de médire, pratiqua plus souvent et porta plus loin que personne cette sorte de duplicité. Il est vrai qu'en ce genre les torts des autres restent ordinairement secrets, tandis que ceux de Voltaire ont été tous révélés à la fois par une publication qui n'a fait grâce à rien de ce qu'elle avait pu recueillir. Nous doutons fort que l'homme le plus constant dans ses opinions et le plus sincère dans son langage consentît, si la chose était possible, à ce que les lettres, les billets de sa vie entière fussent tout à coup reproduits par l'impression. — L'organisation tout extraordinaire de Voltaire, l'extrême sensibilité qui le rendait susceptible à la fois de mille impressions diverses et même contraires, l'excessive mobilité qui le faisait passer, en un instant, de la gaieté à la tristesse, de l'attendrissement à la fureur, de l'audace à l'abattement, expliquent l'homme en même temps que l'écrivain, rendent raison des inconséquences de sa conduite et des disparates de son talent. Son esprit était certainement le plus droit, le plus sain dont un homme pût être doué; et son âme, nous aimons à le croire, était naturellement ouverte aux sentiments généreux : mais des passions dont la source était un amour de la célébrité, exalté jusqu'à ce point qui en fait une frénésie, ont trop souvent troublé et perverti l'usage de ces précieuses qualités. Il y avait en lui comme une lutte continuelle du bon et du mauvais principe. Suivant que l'un ou l'autre était vainqueur, il faisait des actions louables, ou s'abandonnait à des mouvements répréhensibles; il composait des ouvrages dignes d'admiration, ou laissait échapper des productions dignes de mépris. Pour le juger, il faut lui emprunter à lui-même une ingénieuse allégorie, celle de cette jolie statue, formée de tout ce qu'il y a de plus précieux et de ce qui l'est le moins, qui fut présentée par Babouc à l'ange Ituriel, pour lui faire comprendre ce qu'il fallait penser de Persépolis. Faisons comme le génie, blâmons les excès où Voltaire s'est laissé entraîner, déplorons les maux qu'il a faits; mais rendons justice à ce qu'il avait de bon, et jouissons des chefs-d'œuvre qu'il a créés : enfin ne brisons pas la statue d'un grand homme *parce que tout n'y est pas or et diamants*. — (1) On ferait une bibliothèque entière des ouvrages dont la personne et les écrits de Voltaire sont le sujet. Nous nous contenterons de désigner les plus importants et les plus connus. Parmi les travaux bibliographiques, on remarque l'*Histoire littéraire de Voltaire, notamment sa vie littéraire et privée, les anecdotes et les succès de chacun de ses ouvrages* (par le marquis de Luchet), écrite pour être placée en tête de l'édition de Kehl, Cassel (Paris), 1782; la *Vie de Voltaire*, par Condorcet, 1787, 1790, 1822; la *Vie littéraire, politique et morale de Voltaire*, par Lepeau, 1817, in-8°; seconde édition augmentée, 1819, in-12; 1838, in-18 (ce livre n'est pas sorti de la plume d'un admirateur de Voltaire); *Vie de Voltaire*, par M. Mazure, inspecteur général des études, 1821, in-8°; *Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire*, par Paillet de Warcy, Paris, 1823, 2 vol. in-8°. (Le pa-

(1) On ne peut rien dire de plus fort, à ce sujet, que ce que Voltaire a dit lui-même, dans un temps, il est vrai, où il n'avait point encore la manie de combattre la religion sans relâche et sans ménagement. Il écrivait à Thiriot, en 1738 : « Je trouve « qu'il est mal à de certaines gens de publier des ouvrages aux- « quels ils seraient fâchés de mettre leur nom au bas. *Je serais « honteux à l'excès toutes les fois qu'il faudrait nier un ouvrage « dont je serais auteur*; j'aimerais mille fois mieux l'avouer, tout « méchant qu'il est, que d'être exposé à mentir trente fois par « jour; et comme, en l'avouant, je me ferais beaucoup d'enne- « mis et m'acquerrais peu de gloire, j'aime mieux tout net le « supprimer. »

(1) Toute la suite de l'article, comprenant les indications bibliographiques relatives à Voltaire, a été revue et mise à jour avec de nombreuses augmentations par M. B—N—T.

triarche de Ferney est fort maltraité dans cet ouvrage). *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*, par Longchamp et Wagnière, ses secrétaires, Paris, 1825, 2 vol. in-8°; *Notice sur Voltaire*, par M. Philarète Chasles, insérée dans le *Plutarque français*. L'article que M. Pierre Leroux a consacré à Voltaire dans l'*Encyclopédie nouvelle* (1841, in-4°), mérite d'être lu. Lord Brougham a écrit une *Vie de Voltaire* qui, traduite en français, a été publiée en 1845 (*voir* la *Revue britannique*, mai 1845, p. 221). Signalons aussi *Mon séjour auprès de Voltaire*, par Collini, 1807, 1 vol. in-8°, et *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, ouvrage posthume de Chabanon, 1795, 1 vol. in-8°. En 1854, M. Nicolardot a publié, sous le titre de *Ménage et finances de Voltaire*, un livre qui, regardé comme fâcheux pour le caractère du poëte, a soulevé de vifs débats. Les éloges de Voltaire sont nombreux; il en est beaucoup qui ne méritent pas d'être sortis de l'obscurité qui est leur partage, mais on peut signaler celui composé par le roi de Prusse, Frédéric II, et lu à l'académie de Berlin le 26 novembre 1778; celui que prononça d'Alembert devant l'Académie française le 4 mai 1779, et celui que la Harpe publia en 1780. En 1844, un concours proposé par l'Académie française fit entrer en lice des rivaux empressés; M. Harel obtint le prix, et son travail a été imprimé (1). Les ouvrages de critique se sont singulièrement multipliés. Il doit suffire de citer : 1° les *Erreurs de Voltaire*, par Nonotte, 1762, 2 vol. in-12; 2° les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais, à M. de Voltaire*, par l'abbé Guénée, 1815, 4 vol. in-12; 3° les *Lettres de M. Clément à Voltaire, sur la littérature*, 1773-1776, 3 vol. in-8°; 4° l'*Examen raisonné des ouvrages de Voltaire*, par Linguet, ouvrage dont la seconde édition, publiée en 1817, 1 vol. in-8°, est accompagnée de notes fort judicieuses par M. Amar (*voy.* LINGUET); 5° le *Génie de Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages*, par Palissot, faisant partie de ses œuvres, 1809, 6 vol. in-8° (*voy.* PALISSOT). Nous avons indiqué, à leur place, les publications séparées des divers ouvrages de Voltaire; il ne nous reste plus qu'à faire connaître les différentes éditions de ses œuvres. La première est en 8 vol. in-8°, publiée avec une préface, par Darnaud, Dresde, 1749. Il en parut une autre ensuite, sous le titre d'*Œuvres complètes*, 30 vol. in-4°, fig., Genève, 1768. On y joint ordinairement la *Correspondance*, 15 vol. in-4° (même édition, en 45 volumes, avec le titre *Paris*, 1796); id., 40 vol. in-4°, fig., Kehl ou Bâle, 1773. Les épreuves en ont été corrigées par l'auteur. Id., 41 vol. in-8°, Genève, 1775, connue sous le nom d'*édition encadrée;* id., 70 vol. in-8°, Bâle; id., 70 vol. in-8°, Gotha; id. 100 vol. petit in-12, Deux-Ponts; id., 70 vol. in-8° et 92 vol. in-12, Kehl, 1785-1789, avec des notes de Condorcet, Decroix et Beaumarchais (*voy.* DECROIX). Chantreau a publié, en 1801, une table des matières pour cette double édition, 2 vol. in-8°. Id., 55 vol. in-8°, Paris, Poinsot, 1792-1800, avec des notes et observations critiques de Palissot; *Œuvres choisies*, 20 vol. in-8° et in-12, Didot aîné, Paris; id., 52 vol. in-18, édit. stér. de P. et F. Didot, Paris, 1809; id., 20 vol. in-8°, stéréot. d'Herhan. Plusieurs éditions des *Œuvres complètes* se succédèrent à partir de 1815. Les plus remarquables sont celles de Desoer, Paris, 1817-1819, 13 vol. grand in-8°; édition compacte, avec une table de matières, par Alex. Goujon. Id., de Lefèvre et Déterville, Paris, 1817-1820, 42 vol. in-8°, dirigée par P.-A. Miger, auteur de la table des matières qui la termine; id., de madame Perroneau, Paris, 1820 et ann. suiv., 56 vol. in-12, commencée avec des notes par Beuchot et continuée par M. L. Dubois; id., de Renouard, Paris, 1820-1825, 66 vol. in-8°, avec table, par P.-A. Miger; id., de Fortic, Paris, 1820-1826, 60 vol. in-18, imprimée à Toul, mais sous la rubrique de Paris; id., de Plancher, Paris, 1822-1825, 44 vol. in-12; id., de Lequien, Paris, 1822-1826, 70 vol. in-8°, avec table des matières; id., de Dupont, Paris, 1825-1827, 70 vol. in-8° et table des matières; id., de Touquet, Paris, 75 vol. in-12; id., de Didot aîné, Paris, 1826; annoncé en 70, puis en 80 livraisons, devant former un seul volume. Une édition des *Œuvres complètes* a paru à la librairie Delangle en 95 volumes in-8°, de 1824 à 1832, et à ces 95 volumes il faut joindre une table analytique en 2 volumes, rédigée par M. Miger. Le titre annonce des remarques scientifiques, historiques et littéraires, par MM. Auguis, Clogenson, Daunou, L. Dubois, Ch. Nodier, etc. Ces littérateurs se sont contentés de fournir des préfaces, des notices sur des ouvrages séparés; chacun a travaillé de son côté sans se préoccuper de l'ensemble. La *Correspondance* a été classée dans l'ordre chronologique, sans distinction de correspondances particulières, et des lettres nouvelles recueillies de côté et d'autre ont été ajoutées. Quelques écrits ont été également donnés comme étant de Voltaire, mais leur authenticité a été combattue. Remarquons que cette édition avait commencé à

(1) L'Académie distingua trois discours, tout en reconnaissant que nulle part le sujet n'avait été traité tout entier; mais elle jugea qu'il avait reçu sa forme la plus ingénieuse, son expression la plus piquante dans le travail de M. Harel. Les difficultés étaient grandes; l'auteur sut les vaincre sur quelques points, les éluder sur d'autres. « Il analyse plus qu'il ne juge, mais nulle part « le rôle de Voltaire dans le 18e siècle, sa tactique de succès et « de parti, sa politique de conquérant des esprits n'avaient été « si vivement décrits avec tant de nerf et de sagacité. » Le discours de M. Henri Baudrillart obtint une mention honorable; il était remarquable par des connaissances assez variées, une vive intelligence de quelques parties du sujet, une appréciation souvent heureuse. Une autre mention honorable fut accordée à un troisième discours, œuvre d'un homme de talent qui décrit avec énergie un côté du sujet, mais qui n'en saisit pas également toutes les parties, et dont la pensée forte, mais un peu tendue, n'avait pas assez de rapport avec cette pensée si prompte, si naturelle, si brillante dans sa justesse qu'il fallait partout suivre et juger (*voy.* le *Rapport de M. Villemain*, inséré dans le *Recueil des discours, rapports, etc., lus à l'Académie française*, 1840-1849, 2e partie, p. 1068 et suiv.).

voir le jour avec le nom du libraire Dalibon, et qu'il en a été tiré des exemplaires avec l'adresse de divers libraires. Elle a éprouvé aussi divers remaniements dans quelques-unes de ses parties. — L'édition la meilleure des œuvres de Voltaire est celle dirigée par M. Beuchot de 1829 à 1834; elle forme 70 volumes, auxquels s'ajoutent les deux volumes de la table analytique de M. Miger; il en existe dont l'exécution typographique est supérieure, il n'en est pas qui ait été l'objet de plus de soins. M. Beuchot s'était préparé à ce travail par de très-longues et très-patientes recherches; il s'est proposé de n'admettre que les meilleurs textes, de recueillir tous les écrits authentiques encore inédits, en écartant tous ceux qui étaient à tort attribués à Voltaire. Les pièces inédites, les préfaces et notes de l'éditeur forment la matière de quatre ou cinq volumes. Plus de cinq cents lettres sont venues s'ajouter à la correspondance, qui est rangée dans l'ordre chronologique, sans distinction des correspondances particulières avec d'Alembert, avec le roi de Prusse, etc. De bons juges ont regretté que le système suivi dans les éditions primitives pour la classification de la correspondance ait été modifié. L'édition de Beuchot a été tirée à deux mille cent exemplaires, mais le papier ordinaire est de qualité inférieure; la table n'a été tirée qu'à sept cent cinquante exemplaires. Dans l'édition publiée par le libraire Furne, 1835-1838, 13 vol. grand in-8° à deux colonnes, on a suivi la classification de l'édition de Kehl; mais les travaux accomplis depuis ont été utilisés; il n'y a pas de tables, et c'est une lacune regrettable. — Les éditions isolées des ouvrages de Voltaire ne doivent être ici l'objet que d'indications rapides. *La Ligue, ou Henri le Grand, poëme en neuf chants*, imprimé à Genève (Rouen), 1723, ne reproduit qu'un manuscrit incomplet; l'édition de Londres, 1728, dédiée à la reine d'Angleterre, est la première qui donne le texte entier et revu par l'auteur. L'édition de Kehl, 1789, in-4°, et celle imprimée par Didot pour l'éducation du Dauphin, 1790, in-4°, sont d'une belle exécution typographique. On peut en dire autant de trois éditions in-folio qui se succédèrent rapidement à Paris, 1819, avec de belles gravures d'après Gérard et des notes de Daunou; 1819, grand in-folio, à cent cinq exemplaires; 1822, avec les dessins lithographiés d'Horace Vernet et les portraits par Mauzaisse. Ces volumes de grand format sont aujourd'hui fort peu recherchés. L'édition originale de la *Pucelle* porte la rubrique de Louvain, 1755; celle de 1762 est la première qui soit complète; il en existe un grand nombre qui offrent des variantes. L'in-quarto imprimé à Kehl, 1789, et les deux volumes exécutés chez Didot l'aîné, 1797, avec figures de Monsiau et de Monnet, sont des livres de luxe. Il existe deux traductions anglaises de ce poëme; l'une, circonstance singulière, passe pour être l'ouvrage d'une dame, lady Charleville, Londres, 1796, 2 vol. in-8°; tirée à fort petit nombre et supprimée ensuite, elle est devenue très-rare. L'autre traduction, par W.-J. Ireland, Londres, 1822, 2 volumes, est également difficile à rencontrer. Il existe d'ailleurs des traductions en vers allemands; deux ou trois sont en style burlesque. Une édition des *Romans*, Bouillon, 1778, 3 vol. in-8°, est assez recherchée à cause des gravures qu'elle renferme. Plusieurs ouvrages ont été à tort attribués à Voltaire; en 1842 on a publié : l'*Arbre de science, roman posthume de Voltaire imprimé sur un manuscrit de madame du Châtelet*, opuscule qui avait d'abord paru dans la *Revue de Paris*. En 1838, une brochure de vingt-huit pages a fait connaître quatre *Lettres écrites à madame du Deffand au sujet du jeune de Rebecque, devenu depuis célèbre sous le nom de Benjamin Constant*. L'éditeur a fait son possible pour faire croire à l'authenticité de ces lettres, mais Beuchot ne s'y est pas trompé. — Ce qui concerne les écrits de Voltaire a d'ailleurs été l'objet d'un travail fort étendu de la part de M. Quérard; la *Bibliographie voltairienne* (Paris, Firmin Didot, 1842) est une reproduction, avec des augmentations, de l'article consacré à Voltaire dans la *France littéraire*, t. 10. L'auteur y a joint une notice remarquable de M. Aubert de Vitry, qui avait paru dans le *Moniteur* de 1837 : *De l'influence de Voltaire sur la société du 18e siècle*. M. Quérard énumère onze cent trente et un ouvrages ou éditions. La liste des productions du grand écrivain occupe la moitié à peu près de cette énumération; elle s'arrête au n° 573. Le catalogue des écrits relatifs aux ouvrages de Voltaire va du n° 574 au n° 955; celle des principaux ouvrages relatifs à sa personne s'arrête au n° 1128; des tables alphabétiques facilitent les recherches; imprimé en caractères très-fins, ce travail renferme une énorme quantité de détails, et nous croyons que, jusqu'à l'époque où il s'arrête, il n'omet rien d'important. Depuis sa publication, un supplément est devenu nécessaire. Une seule portion offre quelques lacunes : c'est celle des traductions étrangères, qu'il était cependant désirable de faire bien connaître. M. Quérard n'indique qu'une traduction espagnole des *Contes et nouvelles;* il existe une version anglaise : *Romances, Tales and Smaller pieces*, Londres, 1794, 2 vol. in-8°; et il y a aussi une traduction particulière de *Zadig*, Londres, 1794 et 1800. Nous connaissons deux versions allemandes des *Contes*. Une traduction anglaise du *Dictionnaire philosophique*, publiée à Londres en 1786, 4 vol. in-12, a reparu en 1824, 6 vol. in-12; en 1843, 2 vol. in-8°, et en 1862, 2 vol. in-8°. Le travail de M. Quérard avait été devancé par les *Recherches sur les ouvrages de Voltaire*, Dijon, 1817, in-8°, livre dont la partie bibliographique a été rédigée par Peignot, mais elle est fort incomplète. Il serait à désirer que,

revenant sur ce qu'il a déjà si bien fait, M. Quérard mit à jour son travail; car depuis 1842, les écrits pour, contre et sur Voltaire ont continué à s'accumuler, et tout annonce qu'il en paraîtra encore beaucoup d'autres. La cinquième édition du *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet renferme aussi des détails bibliographiques fort exacts et bien plus développés que ceux auxquels nous avons donné place ici. A—G—R.

VOLTERRE (DANIEL RICCIARELLI, plus connu sous le nom de DANIEL DE), peintre et sculpteur, naquit à Volterra, en 1509. Sa famille, qui subsiste encore, était une des plus distinguées de cette ville. Son père se plut à cultiver le goût que le jeune Daniel manifestait pour le dessin. Trois habiles maîtres enseignaient alors dans Sienne : c'étaient Jean Razzi, surnommé le Sodoma, Peruzzi et Beccafumi, dit le Meccherino. Daniel suivit leurs leçons. Luzzi pense que c'est sous ce dernier maître qu'il acquit ce grandiose qui le rapprochait de Michel-Ange. « Peruzzi, « dit-il, ne voyait que Raphaël; le Razzi n'aimait « que le style florentin; le seul Beccafumi s'ef« forçait de ne point abandonner les traces du « Buonarotti. C'est de lui qu'il dut apprendre à « fondre le bronze, art dans lequel il se distin« gua d'une manière si grande. C'est de lui qu'il « tient cette manière de mettre de fortes opposi« tions de teintes claires et sombres, que Daniel « a employée dans plusieurs de ses ouvrages. « Toutefois, comme l'histoire ne mentionne pas « particulièrement le Meccherino parmi les maî« tres qu'il eut, et que tout peintre fut toujours « libre d'adopter le style qui convenait le mieux « à son génie, il se pourrait que ses premiers « maîtres l'eussent poussé dans une route que le « genre de son talent ou quelque autre circon« stance lui auraient fait abandonner dans la « suite. » Quoi qu'il en soit, ses premiers essais ne faisaient pas pressentir la hauteur à laquelle il devait atteindre dans son art. On y voit l'effort d'un artiste qui se tourmente en vain pour produire quelque chose de satisfaisant. Le premier ouvrage qui présagea son mérite fut la façade de la maison de Maffei, qu'il peignit en clair-obscur. Après cette opération, il se rendit à Rome, où il peignit à l'huile une grande toile représentant un *Christ à la colonne*. Ce tableau charma tellement le cardinal Trivulzi que ce prélat non-seulement s'empressa de l'acheter, mais chargea son auteur de décorer une de ses *villa*, située hors de Rome et connue sous le nom de *Salone*. Daniel peignit plusieurs grotesques remarquables, particulièrement une *Chute de Phaëton*. Cette fresque frappa tellement Perino del Vaga que cet habile artiste, qui avait besoin d'un aide dans les travaux qui lui étaient ordonnés, crut ne pouvoir mieux faire que de se l'associer pour la peinture de l'église de Trente. Ricciarelli s'en tira d'une manière si distinguée que Perino le choisit également pour terminer la figure de St-Jean, qu'il avait laissée imparfaite dans la chapelle du Crucifix de St-Marcel. C'est alors qu'il profita de la circonstance pour exécuter, d'après sa propre invention, les deux figures d'évangélistes, *St-Matthieu* et *St-Marc*. Perino, satisfait de ces deux ouvrages, proposa Ricciarelli pour peindre la frise d'une des salles du palais des Massimi. C'est là qu'il représenta plusieurs sujets tirés de l'histoire de Fabius Maximus, qu'il orna de compartiments en stuc. La signora Hélène Orsini, charmée de ces divers morceaux, le chargea d'exécuter plusieurs sujets de la vie de Ste-Hélène, dans l'église de la Trinité. C'est pour elle qu'il peignit alors cette fameuse *Descente de croix* que le Poussin mettait au nombre des chefs-d'œuvre de la peinture, avec la *Transfiguration* de Raphaël et la *Communion de St-Jérôme* du Dominiquin. Outre les nombreuses fresques qu'il a peintes dans cette église, on y voit de sa main une foule de grotesques et d'ornements en stuc qui prouvent la fécondité de son talent. Pour exprimer la fatigue que lui avaient causée tant de travaux de différents genres, il a peint, au-dessus de *St-François de Paule*, un petit sujet allégorique représentant une *Troupe de satyres pesant dans une balance des pieds, des mains, des jambes et des têtes; et les membres qui n'ont pas leur juste proportion, ils les donnent à refaire à Michel-Ange et à Sébastien del Piombo*. A peine avait-il terminé ces divers travaux que le cardinal Alexandre Farnèse le chargea d'embellir de ses peintures le palais que venait de lui bâtir Antoine de San-Gallo. On ne saurait trop louer les tableaux représentant les hauts faits de Charles-Quint, dont il orna le cabinet de Marguerite d'Autriche, fille de ce monarque, dans le palais de Médicis à Navone. Il est difficile de voir rien de plus parfait. Lorsque Perino del Vaga mourut, le pape Paul III, à la recommandation de Michel-Ange, qui avait conçu pour Daniel la plus vive amitié, lui confia le soin de terminer la salle des rois dans le palais du Vatican. Il exécuta, au-dessus des huit parties qui se trouvent dans cette salle, des espèces de tabernacles en stuc, au centre desquels il voulait peindre les portraits des rois qui avaient défendu le plus efficacement l'Eglise; mais il ne put en terminer que deux, la mort du pape, son protecteur, l'ayant empêché d'achever ces travaux, auxquels Jules III, successeur de Paul III, ne songea pas à donner suite. Il peignit alors quelques fresques, mais elles n'obtinrent pas le même succès que les ouvrages précédents. Il fit pour Mgr Jean della Casa quelques beaux tableaux, entre autres *David tuant le géant Goliath*, peint sur les deux faces d'une grande armoire, que l'on voit aujourd'hui dans le musée du Louvre. Cependant Jules III étant mort, Paul IV, son successeur, fut sollicité par le cardinal de Carpi de charger Daniel de terminer la salle des Rois. Ce pontife répondit qu'il était plus urgent de fortifier Rome.

Alors, à la recommandation du prélat, l'artiste fut chargé de faire une des statues qui devaient décorer l'entrée du château St-Ange. A cette même époque, le cardinal de Montepulciano, ayant formé le dessein d'élever une chapelle à St-Pierre *in montorio*, confia à Daniel l'exécution du tableau de l'autel, des fresques et des statues. L'artiste se rendit en conséquence à Carrare pour y choisir tous les marbres nécessaires à ces divers travaux. En passant par Florence, où il séjourna pendant tout l'été, il y exécuta en plâtre toutes les admirables statues de Michel-Ange qui décorent la nouvelle sacristie de l'église St-Laurent. Il avait emmené avec lui un de ses élèves, très-jeune encore, nommé Horace Pianetti, qu'il aimait tendrement; il eut le malheur de le perdre, et à son retour de Carrare, pour laisser une marque éternelle de son amitié, il fit le buste en marbre de Pianetti, d'après une empreinte moulée sur le défunt, et le plaça, avec une épitaphe honorable, dans l'église de St-Michel. Il se rendit ensuite à Volterre, où il peignit un très-petit tableau du *Massacre des Innocents*, admirable par le talent qu'il y déploya, et qui, après avoir été placé dans l'église de St-Pierre, a depuis enrichi la galerie de Florence. De là il arriva enfin à Rome, avec les marbres qu'il était allé chercher, et commença la statue de St-Michel, destinée pour la porte du château, et celles que le cardinal l'avait chargé d'exécuter pour sa chapelle. Mais la lenteur excessive qu'il apportait dans tout ce qu'il faisait l'empêcha de mettre la dernière main à aucun de ces ouvrages. Paul IV avait résolu de faire jeter à terre le fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange, dont quelques parties lui paraissaient indécentes; Daniel se chargea de faire disparaître les nudités les plus choquantes, et c'est à lui que l'on doit la conservation d'une des plus belles conceptions du génie. Sans altérer aucune des beautés de l'original, il ôta au zèle le plus aveugle tout prétexte de détruire ce chef-d'œuvre. Tandis qu'il était occupé de ce travail, Robert Strozzi fut envoyé à Rome par la reine Catherine de Médicis, pour trouver un artiste capable d'exécuter le monument qu'elle voulait élever à la mémoire de Henri II, son époux. Strozzi jeta les yeux sur Michel-Ange; mais ce grand artiste, affaibli par l'âge, ne voulut pas se charger d'une entreprise aussi considérable et indiqua Ricciarelli comme celui qui saurait le mieux remplir les intentions de la reine. Daniel accepta cette offre et forma le dessein de faire en bronze la statue équestre du roi de France. Le cheval devait être fondu d'un seul jet, et il devait y placer la figure du monarque armé de toutes pièces. Il fit d'abord, sous la direction de Michel-Ange, le modèle en petit de sa statue; puis il se prépara à la fondre et réclama à cet effet les conseils des plus habiles fondeurs de cette époque. Tout était déjà disposé quand Pie IV, successeur de Paul IV, fit dire à l'artiste qu'il l'avait choisi pour terminer enfin la grande salle des Rois au Vatican. Daniel voulut s'excuser en alléguant l'entreprise dont il était chargé par la reine de France et dit au pape qu'il ferait les cartons, qu'il laisserait à ses meilleurs élèves le soin de les peindre et qu'il exécuterait de sa main tout ce qu'il pourrait. Le pontife, mécontent de cette réponse, résolut de confier ce travail à Salviati : ce choix éveilla la jalousie de Daniel, et par l'entremise du cardinal de Carpi et de Michel-Ange, il obtint qu'on lui conservât la moitié des peintures de cette salle. Toutefois il n'y fit absolument rien, et, occupé tout entier de sa statue, il commença les travaux de sa fonte. Elle ne réussit point, et il se détermina alors à tout recommencer. Il n'épargna ni peines ni fatigues; éclairé par l'expérience malheureuse qu'il venait de faire, il réussit enfin complétement dans la fonte de son cheval; mais les fatigues qu'il s'était données lui occasionnèrent une fluxion de poitrine, qui l'emporta en 1566, âgé seulement de 57 ans. Ses exécuteurs testamentaires le firent ensevelir dans l'église des chartreux et placèrent sur son tombeau cette statue de St-Michel qu'il avait faite pour le portail du château. La mort l'empêcha de faire la statue de Henri II. Le cheval ne fut transporté en France qu'en 1639, par ordre du cardinal de Richelieu, qui le fit venir pour porter la statue de Louis XIII, que l'on voyait au centre de la place Royale, à Paris, et qui fut détruite au commencement de la révolution. Il avait vingt palmes de haut sur quarante de longueur, et il était d'un sixième plus grand que celui de Marc-Aurèle. Daniel de Volterre laissa un grand nombre d'excellents élèves, parmi lesquels on cite Michel Alberti de Florence et Félicien de San-Vito, ses exécuteurs testamentaires, Jean-Paul Rosseti, Marc de Sienne, Jules Mazzoni, etc. Quant à sa manière, aucun peintre ne s'est approché plus que lui de celle de Michel-Ange, et c'est avec les conseils de ce grand maître qu'il exécuta son chef-d'œuvre de la *Descente de croix*. Tout dans cette sublime composition excite l'admiration. Le Christ est bien le corps d'un homme qui vient d'expirer, qui s'affaisse tandis qu'on le détache de la croix. Les apôtres qui s'occupent de ce pieux office, la mère de douleur et le disciple bien-aimé, qui contemplent cette scène de désolation en versant des larmes, tout est d'une expression admirable. Le coloris des chairs et la teinte générale sont tout à fait historiques et montrent plus de vigueur que de délicatesse. On y remarque un relief, un accord, une entente de l'art que Michel-Ange ne possédait pas à un degré plus éminent, et si ce grand peintre avait mis son nom à ce tableau, on le prendrait pour une de ses plus belles productions. C'est sans doute à quoi Daniel a voulu faire allusion en peignant au-dessous un portrait de Michel-Ange, avec un miroir à la main, comme pour indiquer qu'il se

revoyait dans cette peinture. Le gouvernement français voulut faire transporter ce tableau à Paris; mais les événements de 1814 étant survenus, il est resté à Rome. Le musée du Louvre ne possède de Daniel de Volterre que le *David qui tue Goliath*. Ce tableau fut longtemps attribué à Michel-Ange, dont il porte tout le caractère; mais il a depuis été restitué à son véritable auteur. P—s.

VOLTOLINA (Joseph-Milius), poëte latin, né dans le 16ᵉ siècle, à Salo, sur le lac de Garda, fut un des fondateurs de l'académie des Unanimes, établie dans cette ville en 1564. Lié de l'amitié la plus intime avec Bonfadio (*voy.* ce nom), écrivain distingué, c'est à lui que Voltolina s'adresse dans l'invocation de son poëme : *De hortorum cultura libri tres*, Brescia, 1574, très-rare. Le cardinal Querini a donné, dans le *Specimen Brixiens. litterat.*, t. 2, p. 259, l'analyse de ce poëme, dont il égale l'auteur aux premiers écrivains de cette époque. Si le P. Rapin, dit-il, eût connu l'ouvrage de Voltolina, il ne se serait pas vanté d'avoir osé le premier traiter en vers le sujet des jardins (*voy.* Walafrid-Strabon). A la suite de ce poëme, on trouve une églogue et un hendécasyllabe. Voltolina est encore l'auteur de l'*Hercules Benacensis*, Brescia, 1575, poëme aussi rare que le précédent. W—s.

VOLUMNIUS (Titus), chevalier romain, s'est immortalisé par son amitié pour M. Lucullus. Après la bataille de Philippes, ils revinrent tous deux à Rome, et Lucullus, proscrit avec le reste des partisans de Brutus et Cassius, fut égorgé par les sicaires de Marc-Antoine. Volumnius resta près du corps de son ami, poussant des cris de désespoir; traîné aux pieds du farouche triumvir : « Ordonne, lui dit Volumnius, que je sois « reconduit près du corps de Lucullus pour être « mis à mort; car je ne dois pas lui survivre, « moi la cause de sa perte, pour l'avoir engagé « dans cette guerre si malheureuse. » Volumnius obtint sans peine la grâce qu'il sollicitait. Il ramassa la tête sanglante de son ami, et les yeux fixés sur les siens, tendit le cou au glaive du bourreau (an de Rome 711, 41 ans avant J.-C.). W—s.

VOLUSIUS. *Voyez* Moecianus.

VONCK (François), né vers 1735, au village de Lombeck-Ste-Marie, près Bruxelles, de parents cultivateurs, étudia au collége des jésuites. Il suivit avec distinction les cours de philosophie et de droit à l'université de Louvain. Ses débuts au barreau de Bruxelles eurent de l'éclat, et son nom figurait parmi ceux des plus habiles jurisconsultes de cette ville, à l'époque où l'empereur Joseph II voulut faire dans ses provinces belgiques des innovations qui éprouvèrent une si vive opposition. Tous les projets du monarque autrichien étaient loin toutefois de déplaire également à Vonck; mais les formes despotiques et le mépris des priviléges de la nation le révoltèrent. Il fit connaître sa manière de voir dans une brochure flamande qui produisit une grande sensation, et il devint bientôt l'âme d'un comité d'opposition, dont Vander-Noot était l'agent avoué. Plus ambitieux, plus ardent et plus propre à remuer les masses, celui-ci, quoique moins instruit et moins habile, acquit plus d'influence. Il se rendit à Breda, vers 1789, pour y former, sous la protection de la Hollande, le noyau de l'armée *patriote*, qui parvint, en décembre de la même année, à s'emparer de Bruxelles. Devenu l'idole du peuple, il fit dans cette ville une entrée vraiment triomphale, et Vonck, bien que membre du congrès souverain, négligé par son collègue, son ancien ami, conçut dès lors un mécontentement qui s'accrut de jour en jour. Partisan des idées démocratiques, qui se fortifièrent encore en lui par l'exemple de ce qui se passait en France, il conçut le projet d'affaiblir le pouvoir de la noblesse et du clergé. Il parvint à faire adopter ses principes, non-seulement par le duc d'Ursel et le prince Auguste d'Aremberg, comte de la Marck, mais encore par le général en chef Vander-Mersch (*voy.* ce nom). Il croyait l'instant favorable pour rompre en visière à Vander-Noot; cependant celui-ci, qui connaissait les plans de ses adversaires, s'était mis en mesure de les déjouer. Il avait obligé Vander-Mersch à venir rendre compte de sa conduite à Bruxelles, et Vonck, contraint de chercher précipitamment un refuge à Lille, fut déclaré *traître à la patrie*. Un voyage qu'il fit alors à Paris lui valut un accueil flatteur de la part de quelques députés célèbres du côté gauche de l'assemblée constituante. C'est l'unique fruit qu'il en retira. De retour à Lille, il publia un mémoire apologétique, brochure in-8°. Ce livre, dont l'édition presque tout entière, envoyée à Bruxelles, y fut saisie par la police de Vander-Noot, est devenu fort rare. Il contient au reste plus de raisonnements et de dissertations que de faits. Le style en est diffus et peu correct. Quelques mois après le retour des Autrichiens à Bruxelles, Vonck obtint la permission d'y revenir (1791), et cet homme, qui venait de donner son nom à un parti (*les vonckistes*), y mourut l'année suivante, presque entièrement ignoré. D'un caractère noble et désintéressé, mais ennemi de toute contrainte et se pliant avec peine aux usages de la société, Vonck aimait à passer sa vie au milieu de ses livres et de quelques amis intimes. Il n'avait jamais voulu se soumettre aux liens du mariage. St-t.

VONDEL (Juste van den), poëte hollandais, né à Cologne, le 17 novembre 1587, mérite une mention d'autant plus distinguée qu'il est moins connu hors de sa patrie. Bien qu'à la renaissance des lettres la Hollande ne demeurât point plongée dans un honteux sommeil, bien que l'affranchissement du peuple batave dût éveiller les esprits dans son sein et aiguillonner le génie, bien que des hommes d'un mérite supérieur ne

tardassent pas à s'y occuper d'une littérature nationale, et qu'ils eussent déjà déployé de généreux efforts dans cette honorable carrière (*voy.* les articles Spiegel, Hoofft, Visscher, Cats, etc.), il manquait un point central pour diriger la commune tendance vers le but d'une noble émulation; il fallait un de ces hommes rares qui, secouant les entraves, savent s'élever au-dessus de la commune portée et devenir le coryphée du Parnasse hollandais : cet homme fut Vondel. Ses parents appartenaient à la communion des anabaptistes ou des téléiobaptistes (dénomination préférée aujourd'hui). Ils avaient fui les persécutions religieuses en s'établissant, dans le commerce de la chapellerie, d'abord à Utrecht et peu de temps après à Amsterdam. Il faut bien que, dès son adolescence, Vondel ait manifesté des dispositions privilégiées pour le commerce des Muses, puisque, dans une épître en vers, datée de Florence, 1600, quand il n'avait encore que treize ans, l'illustre Hoofft faisait déjà mention de lui comme d'un jeune adepte qui annonçait ce qu'il deviendrait un jour. Vondel se maria à l'âge de vingt-trois ans, et ce fut sa femme qui se chargea des soins de son commerce de bonneterie, dont lui-même s'occupait fort peu. N'ayant point reçu d'éducation lettrée, il déplorait ce vide, et à vingt-six ans, il se mit à apprendre le latin et ensuite le grec. Il s'était déjà familiarisé avec le français; mais il avait besoin des deux idiomes qui seuls pouvaient l'initier dans les anciens monuments de la science et du goût. En 1612, il publia sa tragi-comédie intitulée ***Pascha*, *ou la Délivrance d'Israël***, production informe, dans le genre de celles des rhétoriciens du temps, et qu'il condamna à l'oubli, bien qu'elle se trouve recueillie dans le premier volume de son théâtre. Sa tragédie du ***Sac de Jérusalem***, qui vit le jour en 1620, atteste de notables progrès. Mais il prit un tout autre essor dans son ***Palamède***, en cinq actes, publié cinq ans après. L'indignation l'avait inspiré. Sous le voile assez transparent d'événements arrivés à l'époque de la guerre de Troie, il y faisait allusion au meurtre judiciaire d'Oldenbarnevelt, cette ineffaçable tache dans le stathoudérat de Maurice. Il fallut toute la protection dont le magistrat d'Amsterdam couvrit un citoyen aussi distingué pour que Vondel ne fût puni de cette licence que par une amende de trois cents florins. Cette disgrâce ne le découragea point, et la cause de la liberté civile et religieuse, l'une et l'autre éminemment compromises dans les événements de 1619 et de 1620, ne lui en devint que plus chère. Le coup d'Etat stathoudérien, frappé dans le trop fameux synode de Dordrecht, alluma au plus haut point son courroux patriotique. Il se fit l'apologiste à outrance des arminiens ou des remontrants, condamnés au synode :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Le fiel de la satire coula abondamment de sa plume. Archiloque et Juvénal n'ont rien produit de plus acerbe que sa pièce intitulée *l'Etrille* et quelques autres du même genre. Vers 1630, il s'occupait d'un poëme épique en douze chants, dont le héros était Constantin le Grand. Des chagrins domestiques et la mort d'une épouse très-méritante le lui firent abandonner. En renonçant à ce projet, il détruisit tout son travail. En 1638, il composa sa tragédie de ***Messaline***. La pièce était en répétition quand des applications malicieuses la firent interdire. Vondel conjura les suites de l'affaire en livrant son ouvrage aux flammes. L'année suivante, sa tragédie des ***Vierges*** (Ste-Ursule et ses onze mille compagnes) offrit la preuve non équivoque de la propension de Vondel pour la doctrine de l'Eglise catholique, qu'au grand regret de ses amis il embrassa deux ans après. Sa ***Marie Stuart*** porte la même empreinte et lui coûta une nouvelle correction judiciaire de cent quatre-vingts florins, en réparation de son langage peu mesuré sur le compte de la reine Elisabeth. Mais nous voici à l'apogée du succès dramatique de Vondel. L'inauguration du nouveau théâtre d'Amsterdam, construit par l'architecte Van Kampen, le même à qui l'on doit le magnifique hôtel de ville de cette vaste cité, fut pompeusement célébrée en 1637 par la représentation d'une tragédie de Vondel, dédiée à Grotius et intitulée ***Gisbert d'Amstel*, *ou le Sac de la ville d'Amsterdam et l'exil de Gisbert***. Le sujet en était pris dans l'histoire de cette ville au 13e siècle, mais les détails en sont essentiellement fictifs. La scène se passe partie hors de la ville, partie dans l'intérieur, au jour de Noël. L'action commence à trois heures et se termine dans la matinée du lendemain. Elle est en cinq actes, mêlée de chœurs, et le spectacle, surtout au troisième acte, est d'une magnificence religieuse des plus imposantes. On est à la messe de minuit, dans la riche abbaye des dames de Ste-Claire. Nous ne croyons pas que, sur aucun théâtre, on puisse citer l'exemple d'un succès national aussi soutenu. Au milieu de la désolation du cinquième acte, le poëte porte ses regards dans l'avenir, et il prédit à la ville d'Amsterdam ses hautes destinées, qui se déroulaient déjà avec tant d'éclat, qui en présageaient de plus brillantes encore. Ce moyen, employé avec tant de succès par Virgile dans l'***Enéide***, on avait pu le remarquer aussi dans une pièce antérieure de Vondel, dans ses *Vierges*, où il fut inspiré par son attachement à sa ville natale de Cologne (*voy.* Ursule). Les tragédies de ce poëte, en grande partie puisées dans l'histoire sainte ou traduites du théâtre grec, ont été recueillies en deux volumes in-4°, Amsterdam, 1720; elles sont au nombre de trente-deux. C'est surtout le théâtre grec qu'il avait pris pour modèle (1). Il

(1) Un programme de la faculté des lettres d'Utrecht proposa, en 1820, pour sujet du prix académique, la comparaison du

n'y a guère que la moitié de ces pièces qui aient paru sur la scène. Des scrupules religieux, des considérations politiques en écartèrent les autres. Le *Palamède*, frappé d'abord d'une proscription si sévère, fut joué jusqu'à trois fois à Amsterdam, en 1665, et une fois à Rotterdam. Il fallait pour cela un changement absolu de système dans les affaires publiques. Les tracasseries d'une direction théâtrale empoisonnée de jalousie donnèrent aussi beaucoup de dégoûts à notre poëte. Avant de quitter ses tragédies, nous croyons devoir encore une mention spéciale à deux, au *Lucifer* (1654) et au *Jephté* (1659). La première, conception éminemment hardie et originale, a pour sujet la chute des mauvais anges, et le lieu de la scène est le ciel. Rien de plus sublime que le chœur des anges (une hymne à la divinité) à la fin du premier acte. Plusieurs passages de la pièce offrent un rapport remarquable avec le *Paradis perdu* de Milton, qui ne vit le jour que quelques années après. Les clameurs des théologiens firent écarter *Lucifer* du théâtre, après la seconde représentation. Vondel faisait un cas particulier de son *Jephté*, et la manière dont il établit, dans un avant-propos, que toutes les lois de la tragédie y ont été soigneusement observées prouve l'étude approfondie qu'il en avait faite. Au second acte, une scène entre Jephté et Iffis, sa fille, est de la plus grande beauté (1). Vondel fut à la fois un grand poëte tragique, lyrique et satirique, et nous ne doutons pas que, s'il n'eût abandonné son *Constantin*, il n'eût pu prendre un rang distingué dans l'épopée. Des dix volumes de l'édition in-4° de ses œuvres (2), les deux premiers offrent ses *Poésies mêlées*. Quelle époque plus que celle où vécut Vondel a été fertile en grands événements, féconde en grands hommes? La liberté naissante déployait des prodiges par terre et par mer. De belles institutions, d'utiles établissements se multipliaient de toutes parts. Vondel célèbre ces hommes, ces événements, ces institutions, et il est toujours au niveau de son sujet. Il a trois livres de poésies lyriques; mais est-il des odes plus sublimes que la plupart des chœurs de ses tragédies? On peut dire que ce genre est à lui. Le second volume, ainsi que le sixième, offrent ses virulentes satires. On peut appliquer aux événements ecclésiastiques qui se passaient sous ses yeux et qui ne furent rien moins qu'étrangers à son changement de religion le *difficile est satyram non scribere*. Ses poésies religieuses ne lui font pas moins d'honneur, surtout ses *Contemplations sur Dieu et sur la religion*, en cinq livres; ses *Mystères des autels* (le sacrifice de la messe), en trois livres; sa traduction des Psaumes. Il a un recueil d'*Héroïdes sacrées*, un poëme de *Jean-Baptiste*, en six livres. Les emblèmes étaient trop en vogue de son temps pour qu'il s'abstînt de ce genre. Il a traduit Horace en prose, les *Métamorphoses* d'Ovide en vers, Virgile tout entier en vers et en prose. Vondel a fait faire un pas immense à la langue et à la poésie hollandaises; on peut dire qu'il fut en Hollande le créateur de la langue poétique. Il publia à Amsterdam, en 1650, une *Manuduction à la poésie hollandaise*. Cette production est appréciée par M. Ypey, dans son *Histoire de la langue hollandaise*, p. 464-474. Au milieu de tant d'honorables travaux, Vondel n'eut qu'une existence assez ingrate. La perte d'une épouse éminemment utile à son ménage, la mort d'un fils qu'il chérissait, les désordres ruineux d'un autre fils abreuvèrent ses jours d'amertume. Il se vit menacé d'une vieillesse indigente et, pour y échapper, réduit à accepter une chétive place d'employé au mont-de-piété d'Amsterdam. Il en supporta les ennuis pendant dix ans, au bout desquels il obtint d'en être déchargé, mais avec conservation de ses honoraires de six cent cinquante florins. Ainsi, rendu aux muses encore pour quelques années, il atteignit, le 5 février 1679, à l'âge de 91 ans, le terme de sa glorieuse carrière. Son corps fut inhumé, trois jours après, dans le temple dit l'*Eglise-Neuve*. Quatorze poëtes ou amateurs de poésie le portèrent à sa dernière demeure et reçurent chacun pour souvenir une médaille d'argent ciselé, offrant d'un côté le buste de Vondel et de l'autre un cygne. On peut voir cette médaille et encore une autre frappée en l'honneur de ce grand poëte dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, t. 3, p. 264. Ce ne fut que trois ans plus tard que le bourgmestre Jean Six fit tailler sur la tombe de Vondel ce chronostique : *VIr phœbo et MVsIs gratVs VonDeLIVs hIC est*. En 1772, des admirateurs de Vondel ont placé sur sa tombe une urne en marbre noir, avec des ornements blancs, posée sur un socle, dans une niche, et ne portant pour toute inscription que le nom de ce grand poëte. Un beau portrait de lui, gravé par Corneille Visscher, se paye, quand il porte toutes les remarques recherchées par les amateurs, jusqu'à douze cents francs. Le premier cahier, nouvellement publié, de l'*Isographie des hommes célèbres* offre le *fac-simile* de son écriture. Vondel a laissé une mémoire vénérée, sous le rapport moral comme sous le rapport littéraire. Il était d'un commerce sûr, unissant la sobriété à l'amour du travail; peu expansif en société et ayant habituellement l'air concentré, il ne se targuait pas de son mérite et aimait à encourager, par une sorte d'adoption, le talent naissant. Tout, dans

Gisbert d'Amstel de Vondel avec les règles et les lois de la tragédie grecque. Deux excellents mémoires furent couronnés, l'un de M. Pierre-Josué-Louis Huet (*Commentatio de Græcæ tragœdiæ ratione et nobilissima Vondelii fabula* (Gysbrecht van Amstel) *ad eam exacta* (Utrecht, 1821, in-8°); l'autre mémoire était aussi d'un étudiant à Utrecht, ibid., 1821, in-8°.

(1) On trouve dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés à Paris, 1822-1823, en 25 volumes in-8°, une traduction de *Gisbert d'Amstel* et de *Lucifer*, due à M. Cohen.

(2) Il en a paru, en 1820, à Amsterdam, une édition in-12, soignée par Jérôme de Vries. Une autre édition, en 2 volumes in-8°, avec la vie du poëte et des observations, par M. J. van Lennep, a vu le jour dans la même ville, 1848, 2 vol. in-8°.

sa conduite subséquente, a fait juger que son accession à l'Eglise catholique fut de bonne foi, et les secours spirituels qu'il en a reçus ont adouci sa paisible agonie (1). M—on.

VONONÈS Ier, dix-septième roi des Parthes, était un des quatre fils que Phraates IV avait envoyés en otage à Rome. Les Parthes, après s'être défaits de leurs rois Phraates et Orodes II, députèrent à Rome afin de demander un de leurs princes pour souverain, et Vononès fut celui que l'empereur Auguste leur donna, vers l'an 14 de J.-C. Le jeune roi apporta chez des peuples durs et barbares des vertus douces, affables, pacifiques, des mœurs policées, un goût et une magnificence qu'ils regardèrent comme des vices et des ridicules. Ils s'indignèrent d'être gouvernés par un esclave (c'est ainsi qu'ils nommaient les otages), et offrirent la couronne à Artaban, prince du sang des Arsacides, qu'ils allèrent chercher jusque chez les Dahes, où il avait trouvé un asile contre la cruelle jalousie de Phraates IV (2). Vononès, qui avait encore un puissant parti, triompha de son compétiteur; mais, Artaban étant venu avec une armée plus puissante, Vononès vaincu fut obligé de se réfugier avec un petit nombre de soldats dans l'Arménie, dont le trône était vacant depuis les troubles qui avaient suivi la mort d'Ariobarzane et de son fils Artavasde. Il y fut placé par les Arméniens; mais, poursuivi par Artaban, il ne put s'y maintenir. Forcé d'abandonner presque aussitôt son nouveau royaume, il se retira à Antioche, auprès de Silanus, gouverneur de Syrie. Tibère, craignant d'irriter les Parthes, refusa de le secourir. Artaban, maître de l'empire des Arsacides, donna son frère Orodes pour roi aux Arméniens. Germanicus, neveu de Tibère, chasse Orodes; mais, au lieu de rétablir Vononès sur le trône, il place un prince étranger, Zénon, fils de Polémon, roi de Pont, lequel prend le nom d'Artaxias. Artaban ayant, dans une entrevue avec Germanicus, sur les bords de l'Euphrate, renouvelé l'alliance des Parthes avec les Romains, Vononès fut sacrifié à des intérêts politiques, ou peut-être à la bienveillance que lui témoignait Pison, nouveau proconsul de Syrie, ennemi de Germanicus. Transféré avec ses trésors à Pompeïopolis, ville maritime de la Cilicie, où on lui donna des gardes, il tenta de se soustraire à leur surveillance; mais il fut assassiné au passage du Pyramus, l'an 19 de J.-C., par un officier qui, feignant de se laisser corrompre, l'avait suivi dans sa fuite. La seule médaille de Vononès Ier que l'on connaisse prouve que ce prince s'éloignait des usages orientaux, même dans le type de ses monnaies. Sa tête porte le diadème et des boucles d'oreilles, mais non point la tiare médique des Arsacides. Sur le revers on voit la figure de la Victoire, avec cette légende, dans le style de plusieurs médailles romaines : *Le roi Vononès a vaincu Artaban*. — VONONÈS II, vingt-deuxième roi des Parthes, régnait depuis quelques années en Médie, lorsque la mort de son père Gouderz ou Gotarzès l'appela au trône des Arsacides, l'an 50 de J.-C.; mais il fut forcé bientôt de l'abandonner à Vologèse Ier qu'on lui donna pour successeur. A—T.

VOORST (JEAN VAN), théologien néerlandais, naquit en 1757. Il étudia à Leyde, y prêcha, et devint, en 1785, professeur de théologie à Franeker, puis revint en 1799 dans sa ville natale, où il eut la direction de la bibliothèque universitaire. Il mourut en 1833, et laissa un ouvrage estimé, le *Compendium theologiæ christianæ*, Leyde, 1827, 3e édition. Z.

VOPISCUS (FLAVIUS), l'un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, florissait dans les premières années du 4e siècle, sous les règnes de Dioclétien et de Constance-Chlore. Il était né à Syracuse, d'une famille distinguée. Son aïeul et son père avaient été liés d'une manière assez intime avec Dioclétien, avant son élévation à l'empire. Vopiscus, étant venu demeurer à Rome dans sa jeunesse, y cultiva les lettres par goût. On ignore s'il se mit jamais sur les rangs pour briguer quelques emplois; mais il est certain qu'il jouissait d'une considération méritée. Un jour qu'il avait assisté aux cérémonies de la fête de Cybèle, Junius Tiberianus, préfet de Rome, l'ayant aperçu dans la foule, le fit monter dans sa voiture pour le reconduire. Dans le trajet, la conversation s'engagea sur les vies des derniers empereurs. Tiberianus le pressa vivement d'écrire celle d'*Aurélien;* et Vopiscus ayant fini par y consentir, le préfet fit mettre à sa disposition le journal et l'histoire des guerres de ce prince, que l'on conservait écrits sur de la toile de lin à la bibliothèque ulpienne. Si, comme quelques auteurs le conjecturent, Vopiscus s'occupa sur-le-champ de cet ouvrage, il prit tout le temps nécessaire pour le revoir et le perfectionner, puisqu'il est certain qu'il ne le fit paraître que dans un âge avancé. Cette histoire eut beaucoup de succès; ce fut sans doute ce qui décida l'auteur à continuer son travail en écrivant les Vies de l'empereur *Tacite* et de *Florien*, son frère. Ayant, dans la vie de Florien, saisi l'occasion de dire un mot de Probus, il s'excuse d'anticiper sur les événements : « Je ne » le fais, ajoute-t-il, que pour qu'il ne soit pas » dit, si les destins terminaient mes jours, que » je suis mort sans avoir payé une sorte de tribut » à la mémoire de ce grand homme. » En commençant la Vie de Probus, Vopiscus déclare qu'il ne s'est point proposé d'imiter Salluste, Tite-Live, Tacite, etc., mais les historiens qui ne se sont pas tant piqués de bien écrire que d'écrire

(1) En fait de travaux modernes relatifs à ce grand poëte, nous signalerons la *Vie de Vondel*, par H. Zeeman, Amsterdam, 1831, in-12; *Vondel et Shakespeare envisagés comme auteurs tragiques*, par K. Sijbrandi, Haarlem, 1841, in-4° (ces deux ouvrages sont en langue hollandaise); la dissertation de P. Camper : *De J. Vondelio, quidque in re tragica a græcis latinisque poetis profecerit*, Lugduni Batavorum, 1819, in-4°.

(2) Quelques auteurs disent, mais sans preuves, qu'Artaban était déjà roi de Médie.

avec fidélité, tels que Suétone, Jules Capitolin, Ælius Lampridius, et quelques autres dont les ouvrages ne nous sont point parvenus. Il consulta pour la Vie de ce prince les registres du portique de porphyre, les actes du sénat et du peuple; et en outre il tira de grandes lumières des *Éphémérides* de Turdulus Gallicanus, « vieillard, dit-il, » respectable et de grande probité, qui m'honore » de son amitié ». Il dédia la Vie de Probus à son cher Celse, que la conformité du nom a fait confondre quelquefois par une grave erreur de chronologie avec l'Hippocrate latin. En la terminant il annonce qu'il se propose d'exposer en peu de mots ce qu'on sait des quatre tyrans, *Firmus*, *Saturnin*, *Proculus* et *Bonose;* puis il ajoute: « Si « nous vivons, nous parlerons de Carus et de ses « fils. » Cette idée d'une fin prochaine, qui poursuit sans cesse Vopiscus, doit faire conjecturer qu'il était alors malade ou fort âgé. La publication des Vies de *Carus*, de *Numérien* et de *Carin* fut le terme des travaux que Vopiscus s'était prescrits. Sa prudence ou sa modestie l'empêcha d'aller plus loin : « Pour l'histoire de Dioclétien, dit-il, « et des princes qui l'ont suivi, elle exige un « style plus relevé que le mien. » Vopiscus est généralement regardé comme le plus habile des écrivains de l'*Histoire Auguste*. Il a beaucoup d'érudition et encore plus d'exactitude, d'ordre et de méthode; mais il manque de critique et des autres qualités de l'historien. Il partage la crédulité de ses contemporains pour les oracles et les présages. Il est plein de vénération pour Apollonius de Tyane (*voir* ce nom); il en raconte divers prodiges, entre autres que l'ombre du philosophe apparut à Aurélien, occupé du siége de Tyane, et le détourna de ruiner cette ville, comme il en avait le dessein. « Vopiscus se pro- « posait de donner, sous les auspices de ce grand « homme, un *Abrégé de sa vie*, pour étendre « encore davantage la connaissance de toutes les « merveilles qu'il a opérées; » mais ce projet ne paraît pas avoir reçu son exécution. Les *Vies des empereurs* par Vopiscus sont imprimées dans les diverses éditions des *Historiæ Augustæ scriptores* (*voy.* SPARTIEN), à la suite de celles que l'on doit à Capitolin, dont elles forment la continuation. Dan.-Guill. Moller a publié *Dissert. de Flavio Vopisco*, Altdorf, 1687, in-4°. W—s.

VORAGINE ou VARAGINE (JACQUES DE), l'auteur ou compilateur de la *Légende dorée*, était né vers 1230, à Varaggio, bourg de la côte de Gênes, d'une ancienne famille. Ayant pris, en 1244, l'habit de saint Dominique, il se distingua par son attachement à ses devoirs et par son goût pour l'étude; il professa les saintes lettres, dans diverses maisons de son ordre, avec un grand succès, et s'acquit une réputation par son talent pour la chaire. Élu, l'an 1267, provincial de la Lombardie, il conserva cet emploi pendant dix-huit ans, et ne le quitta que pour celui de définiteur. L'estime des souverains pontifes et des membres du sacré collége fut le prix des services qu'il ne cessait de rendre à l'Église. Il profita de son crédit pour réconcilier ses compatriotes avec le saint-siége, et reçut, en 1288, la commission honorable de lever l'interdit lancé quelque temps auparavant contre les Génois. Nommé à l'archevêché de Gênes, en 1292, il y tint un synode dans lequel furent réglés plusieurs points importants de discipline. Il travailla sans relâche à réformer les moines de son clergé, et fit tous ses efforts pour maintenir la paix dans son diocèse. Ce digne prélat mourut le 14 juillet 1298, et fut inhumé, comme il l'avait demandé, dans l'église des dominicains. Fluv. Bimdo et d'après lui Philippe de Bergame rapportent que Jacques de Voragine s'étant présenté, le premier jour de carême, devant Boniface VIII, pour participer à la distribution des cendres, le pontife, qui le soupçonnait de favoriser la faction impériale, lui jeta des cendres dans les yeux, en disant : *Memento quia gibellinus es et cum gibellinis tuis in pulverem reverteris*. Ce fait est démenti par les meilleurs critiques; et tous conviennent que si Boniface a tenu la conduite qu'on lui prête, ce ne peut être qu'à l'égard de Porchet. Spinola, successeur de Voragine sur le siége de Gênes, fut celui qui encourut réellement la disgrâce de la cour de Rome. C'est principalement à sa compilation des Vies des saints que Voragine doit la célébrité dont il jouit encore. Elle est intitulée dans les manuscrits, ainsi que dans les premières éditions : *Historia Lombardica seu Legenda sanctorum;* mais le premier titre ne convient qu'au chapitre 176, qui fait suite à la Vie de saint Pélage. Dans leur enthousiasme pour ce recueil, aujourd'hui si dédaigné, les contemporains de Voragine ne le nommaient que *Legenda aurea*, que nous avons traduit par *Légende dorée* (1). Peu d'ouvrages ont joui d'autant de faveur; mais il n'en est point non plus qui soit tombé dans un tel discrédit. Il a été réimprimé plus de cinquante fois dans le 15e et le 16e siècle, et il a été traduit dans presque toutes les langues. La première édition avec date est celle de 1474, sans nom de ville ni d'imprimeur; mais on en connaît deux sans date, que l'on croit antérieures. Parmi les autres éditions du 15e siècle, on recherche surtout celles de Paris, *Ulrich Gering*, 1475; de Cologne, 1476, et de Nuremberg, 1481, toutes in-fol. (*voy.* le *Dictionn.* de Laserna Santander, t. 3, p. 470). Un laborieux bibliographe allemand, M. Craesse, a publié à Dresde, en 1846, une édition nouvelle de la *Legenda aurea*, grand in-8°. La *Légende dorée* fut traduite en français par J. de Vignay (2). Cette version, revue par le P. Battalier, dominicain, fut publiée à Lyon, en 1476, in-fol. (3), et depuis, réimprimée à Paris,

(1) C'était la *Légende d'or* qu'il aurait fallu dire, comme Ginguené le remarque dans son *Histoire d'Italie*.

(2) Il existe une autre traduction française de la *Légende dorée*, par maître Jean Belet; elle est restée manuscrite.

(3) Les curieux réunissent à ce volume : *Légende des saints*

par Vérard, en 1490, 1493 et 1496. Il existe de l'édition de 1493 des exemplaires sur vélin. La Bibliothèque de Paris en possède deux; l'un est celui qui fut offert à Charles VIII par Vérard; il est enrichi de belles miniatures (*voy. le Catal. des vélins*, par Van Praët, t. 5, p. 24). Plusieurs réimpressions virent le jour au 16ᵉ siècle, Poitiers, 1522; Paris, sans date, en 1554, etc. Après un long oubli, la *Légende dorée* a derechef été traduite par M. G. Brunet, et publiée avec un article biographique et bibliographique (Paris, 1843, 2 vol. gr. in-18.) De nombreux extraits du livre de Voragine ont également été insérés dans le *Dictionnaire des légendes* (1855, gr. in-8°), qui fait partie de l'*Encyclopédie théologique* publiée par M. l'abbé Migne. C'est à Nicol. de Manerbi que l'on doit la traduction italienne, imprimée, pour la première fois, à Venise, en 1475, in-fol.; on en connaît des exemplaires sur vélin. Parmi les raretés bibliographiques, on doit encore citer l'édition de la version anglaise, imprimée par le célèbre Wil. Caxton, Londres, 1483, in-fol. (1). On ne reproduira point ici les reproches que tous les critiques ont faits à Voragine (*voy.* la *Préface des Vies des saints*, par Baillet, et l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par Dupin). Sa crédulité, qui paraît aujourd'hui inconcevable, était partagée, presque sans aucune exception, par tous ses contemporains. Voragine n'est point l'inventeur des fables qu'il a publiées; il n'a fait que rassembler et mettre en ordre ce que d'autres avaient écrit avant lui : loin de l'en blâmer, il faut le louer d'avoir, par ce moyen, préservé d'une destruction inévitable une foule de pièces importantes pour l'histoire. On doit encore à Voragine des *Sermons* pour le *carême*, les *dimanches* et les *principales fêtes* de l'année; ils ont été traduits en latin, et imprimés, chaque partie séparément, dans les premières années du 16ᵉ siècle, et même dans le 17ᵉ. Il en existe un recueil en deux ou trois volumes in-folio, auquel on a réuni un autre ouvrage de Voragine, intitulé *Mariale*, qui contient la liste par ordre alphabétique des prérogatives et des perfections de la sainte Vierge. L'ouvrage de Voragine qui peut le plus mériter l'attention des curieux est son histoire de Gênes, *Chronicon genuense ab origine urbis usque ad ann.* 1297, publiée par Muratori dans les *Rerum italicar. scriptor.*, t. 9, p. 1-56. Le savant éditeur a retranché de la première partie tous les récits fabuleux empruntés par Voragine à ses devanciers; mais il a reproduit fidèlement toute la seconde partie, intéressante surtout en ce qui concerne l'histoire ecclésiastique de Gênes, l'auteur ayant eu à sa disposition tous les manuscrits dont il avait besoin. Sixte de Sienne (*Biblioth. sancta*, t. 4, p. 274) et, après lui, plusieurs auteurs attribuent à Voragine la *première version italienne de la Bible;* mais c'est une erreur, et l'on sait depuis longtemps que cette version est de Nicol. Manerbi, le traducteur de la *Légende dorée*. On trouvera des notices plus détaillées sur Voragine dans la *Biblioth. ord. prædicat.* des PP. Échard et Quetif, t. 1, p. 454, et dans l'*Histoire de l'ordre de St-Dominique*, par le P. Touron, t. 1, p. 583-603. W—s.

nouveaulx qui ont été prins et colligez en Vincent historial (Vincent de Beauvais), *et divers lieux, lesquels saints ne sont point dans la grande Légende*, Lyon, 1477, petit in-fol. Les traducteurs ou collecteurs de ce nouveau recueil sont le même J. Battalier ou Bathalier de l'ordre des Jacobins, et maître Juliant (Jul. Macho) de l'ordre de St-Augustin.

(1) Le P. Echard a donné dans sa *Bibliothèque* la liste de toutes les éditions qu'il a pu découvrir de la *Legende dorée* et des manuscrits, en indiquant les cabinets où ils existaient à cette époque.

VORHERR (JEAN-MICHEL-CHRISTIAN-GUSTAVE), architecte allemand, naquit le 19 octobre 1778 à Freudenbach, dans la principauté d'Ansbach; après avoir étudié à Erlangen et à Marbourg, il se consacra à l'architecture, et il parcourut la plus grande partie de l'Europe afin d'acquérir, par l'inspection personnelle des édifices, une instruction approfondie. Il passa plusieurs années au service de quelques petits princes allemands; de 1806 à 1809, il fut employé à Fulde par l'administration française; en 1809, il vint à Munich où il fut successivement nommé inspecteur divisionnaire des bâtiments, directeur des constructions et président de l'école d'architecture. Il déploya une activité remarquable, et il dirigea la construction d'un grand nombre d'églises, d'écoles, d'établissements de bienfaisance, de ponts. Il fournit les plans de plusieurs hôtels à Munich et de divers châteaux. Ses *Considérations sur l'organisation des travaux publics en Bavière* (1818, in-8°) renferment des vues judicieuses et philanthropiques. Préoccupé de l'amélioration des campagnes, il fit de grands efforts pour introduire dans les habitations rustiques des perfectionnements bien nécessaires, et il mit en avant une idée qui a fait son chemin en Prusse et dans divers pays de l'Allemagne, celle des sociétés travaillant en vue du but que nous venons d'indiquer. Vorherr fut un des fondateurs d'un journal mensuel publié à Munich : *Gazette de l'architecture et de l'embellissement du pays*. A partir de 1822 il en devint le directeur. La mort le frappa le 1ᵉʳ octobre 1847. Z.

VORONIKHIN (ANDRÉ-NICEPHOROVITCH), architecte russe, né en 1760, était fils d'un paysan établi sur les domaines du comte Stroganoff; il montra, dès sa première jeunesse, une vive intelligence et un goût prononcé pour les arts du dessin; le comte le remarqua, et l'envoya, en 1777 à Moscou, afin d'y faire des études suivies. Voronikhin suivit les leçons de Buzhenov et de Kazukov, architectes qui ne manquaient pas de mérite. Le fils du comte, Paul Stroganoff, ayant entrepris de longs voyages en Europe, le jeune architecte fut désigné pour l'accompagner; il parcourut ainsi le midi de la Russie, l'Allemagne, la Suisse, et il fit à Paris un assez long séjour qui lui offrit l'occasion d'étudier avec profit les

monuments de la capitale. En 1790, il arriva à St-Pétersbourg; sa capacité bien reconnue et la protection du comte lui firent obtenir des travaux considérables. Il était professeur à l'école des beaux-arts, lorsqu'en 1800 l'empereur Paul conçut l'idée d'élever dans le plus beau quartier de St-Pétersbourg une magnifique église dédiée à Notre-Dame de Kasan. Il choisit Voronikhin pour dresser les plans et diriger la construction de cette basilique. La catastrophe qui termina bientôt les jours et le règne de Paul n'arrêta point l'exécution de ce projet; l'empereur Alexandre posa, en 1801, la première pierre de l'édifice, qui fut achevé en dix ans. La consécration eut lieu au mois de septembre 1811. Des critiques nombreuses ont été dirigées contre ce monument; la principale façade se prolonge au moyen d'une colonnade semi-circulaire, ce qui a fait dire qu'il n'y avait là qu'une copie de St-Pierre de Rome; de fait il n'y a que ce point de ressemblance entre les deux édifices. Voronikhin dirigea beaucoup d'autres travaux, soit pour l'empereur, soit pour des personnages éminents; on signale notamment une colonnade dans les jardins de Peterhof, les jardins et les terrasses de Strelna, des maisons de campagne à Gatchima et à Paulowski. Une mort subite mit fin à sa vie le 21 février (5 mars) 1814. Z.

VORŒSMARTY (Michel), littérateur hongrois distingué, naquit à Nyer (comté de Fejervar) en 1800. Il perdit de bonne heure son père, qui était intendant d'un noble. A l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Pesth, pour étudier la jurisprudence, et il fut reçu avocat, mais ce fut à la littérature qu'il consacra ses efforts. En 1821 il fit paraître son premier ouvrage: *le Roi Salomon*, drame dont le sujet était emprunté à l'histoire d'un ancien roi de Hongrie; en 1822, il mit au jour un poëme: *le Triomphe de la fidélité*, et en 1826, il donna un nouveau drame: *le Roi Sigismond*. La même année, il acheva un poëme épique: *la Fuite de Zalan* (*Zalan Futása*), et en 1827, il livra au public la *Vallée enchantée* (*Tündervölgy*); ces deux épopées sont regardées comme tenant le premier rang parmi les productions de la poésie hongroise. Pendant quelques années, Vorœsmarty fut à la tête d'un journal mensuel, *le Dépôt de la science* (*Tudomanyos Gyujtemeny*), publication périodique qui dura un quart de siècle, qui réunit les travaux des Hongrois les plus distingués et qui contribua beaucoup à répandre dans le pays l'instruction et le goût des lettres. De concert avec deux autres écrivains de mérite, Schedel et Bajza, il prit une part active à la rédaction de l'*Athenæum*, autre journal littéraire qui obtint un succès véritable et qui en était digne. En 1830, l'académie hongroise fut établie à Pesth; Vorœsmarty en fut un des premiers membres; il en devint ensuite le secrétaire; il continua de travailler avec zèle, écrivant des poëmes et des tragédies, fournissant des morceaux remarquables à divers écrits périodiques, entre autres à l'*Aurore*. Il ne jouissait cependant de la réputation qu'il méritait que dans la société élevée; son talent était trop pur, trop classique pour avoir fait impression sur les masses, mais, en 1840, cédant aux inspirations qui commençaient à se répandre, et patriote fervent, il écrivit une cantate: l'*Appel* (*Szozät*), véritable cri d'indépendance jeté par la Hongrie. Le poëte rappelle l'ancienne gloire de son pays; il réclame pour lui la liberté; ce chant fut bientôt dans toutes les bouches; il enflamma les esprits, et on l'a comparé à la *Marseillaise*. L'académie hongroise témoigna ses sympathies en faisant compter au poëte un ducat pour chaque vers de l'*Appel*. Les agitations de 1848 survinrent, et Vorœsmarty avait sa place toute marquée parmi les défenseurs de l'indépendance. Envoyé à la diète, il ne répondit cependant pas à l'attente du parti exalté; il se rangea parmi la portion modérée de l'assemblée, et un autre poëte, le fougueux Petœfy, fut tellement indigné de ce qu'il regardait comme une conduite beaucoup trop tiède de la part de Vorœsmarty qu'il lui lança une pièce de vers annonçant une rupture complète. Malgré sa modération, lorsque le triomphe des Autrichiens eut été complet, grâce au secours de la Russie, Vorœsmarty fut arrêté, jugé comme ayant fait partie de divers comités révolutionnaires et condamné à la détention, mais peu de temps après la liberté lui fut rendue. Désespéré à l'aspect des malheurs qui frappaient sa patrie, il se confina dans une retraite absolue, et resta deux ou trois ans sans écrire. Ce ne fut qu'en 1854 que, cédant aux instances de ses amis, il reprit le cours de ses travaux. Il entreprit une traduction complète de Shakspeare, qui l'avait déjà préoccupé dans des jours plus heureux; cette œuvre était loin d'être achevée, lorsque Vorœsmarty mourut à Pesth le 19 novembre 1856. Une édition de ses œuvres en vers et en prose avait déjà paru en 1847 dans la *Bibliothèque nationale* (*Nemzety Kongvtar*), recueil des meilleures productions de la littérature hongroise. Elle forme un gros volume compacte à deux colonnes qui fournit la matière de huit ou dix volumes in-8°; on avait déjà imprimé ses *Œuvres mêlées* (Pesth, 1833, 3 vol.) et ses *Œuvres nouvelles* (Offen, 1844, 4 vol.). Comme poëte, Vorœsmarty se recommande par la correction et par le goût plutôt que par l'originalité de l'invention et la vigueur des idées. La pureté de son style a reçu de grands éloges de la part de ses compatriotes, mais une traduction ne saurait donner une idée de son mérite. Z—B.

VORST ou VORSTIUS (Ælius-Everhard), médecin, naquit en 1565, à Ruremonde, d'une famille patricienne. Forcés d'abandonner cette ville pendant les troubles qui désolaient la Hollande, ses parents l'emmenèrent à Dordrecht, où il commença ses études. Après avoir achevé ses

humanités à Leyde, il fit ses cours de philosophie et de médecine tant à Heidelberg qu'à Cologne, et en 1586 se rendit à Padoue, pour suivre les leçons de Mercurialis, de Capivacci et de Fabrizio d'Aquapendente. La douceur de son caractère et son application lui méritèrent l'affection de ses maîtres, auxquels, de son côté, il voua le plus tendre attachement. Mercurialis ayant passé de l'académie de Padoue à celle de Bologne, Vorst l'y suivit; et il profita de cette circonstance pour étendre ses connaissances en fréquentant les cours d'Aldrovande et de Tagliacozzi. Conduit à Ferrare par le désir d'entendre Cataneo, premier médecin du duc Alphonse, il en reçut les témoignages d'estime les plus flatteurs et obtint, sur sa recommandation, la place de médecin de l'évêque d'Anglona, dans la Basilicate. Après la mort de ce prélat, le marquis Pignatelli s'attacha Vorst et le retint un an à Naples, où celui-ci s'occupa d'histoire naturelle et de recherches d'antiquités. Il revit enfin sa famille, après une absence de dix années. Appelé presque aussitôt à Delft pour y pratiquer son art, il s'y lia d'une étroite amitié avec Gorlæus (*voy.* ce nom), antiquaire et possesseur d'un cabinet curieux. Peu de temps après, Jos. Scaliger lui fit obtenir une chaire de médecine, vacante à l'académie de Leyde. En 1609, il remplaça Ch. Lécluse (*voy.* ce nom) comme professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de l'académie. Il remplit ce double emploi avec un grand zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 22 octobre 1624. P. Cunæus prononça son oraison funèbre. Vorst avait beaucoup d'érudition; mais il n'a presque rien écrit. Il promettait une édition du Traité de Celse *De re medica;* un recueil de ses observations d'histoire naturelle et d'antiquités, faites pendant son séjour dans le royaume de Naples, et l'*Histoire des poissons de la Hollande*. Ces trois ouvrages n'ont point paru, quoique annoncés par plusieurs bibliographes; on ignore même s'ils existent en manuscrit. Outre une *Lettre à Gorlæus*, imprimée au-devant de la *Dactyliotheca*, on n'a de Vorst que les *Oraisons funèbres de Lécluse*, Leyde, 1609, in-8°; de *P. Pauw*, ibid., 1617, in-4°. On trouve des notices sur Vorst dans Freher, *Theatr. viror. illustr.*, p. 1337, avec son portrait; dans les *Mémoires* de Niceron, t. 22, p. 96, et dans l'*Athenæ-Batavæ* de Meursius, etc. W—s.

VORST (Adolphe), médecin, fils du précédent, naquit à Delft le 23 novembre 1597. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie à Leyde avec beaucoup de succès, il résolut de se consacrer au ministère évangélique; mais il se décida, d'après les conseils de son père, à suivre la carrière médicale. Il fréquenta, pendant sept ans, les cours de l'académie, et visita l'Angleterre, la France et l'Italie, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Etant à Padoue, il reçut le laurier doctoral (1622) des mains d'Ad. Spigelius. Il habita quelque temps Venise et revint en Hollande, dans la compagnie d'Ant. Mocenigo, ambassadeur de la république près des Etats-Généraux. A son arrivée, Moncenigo, dont il avait captivé la bienveillance durant le voyage, le recommanda d'une manière si pressante que le prince d'Orange le nomma son médecin. En 1624, il obtint à l'académie de Leyde la chaire des institutions médicales; mais son père étant mort, il lui succéda dans celle de botanique, ainsi que dans la direction du jardin des plantes. Il remplit trois fois la place de recteur de l'académie, et mourut de la goutte, le 8 octobre 1663, dans sa 66e année. Vander Linden prononça son éloge funèbre. Outre des thèses sur diverses questions médicales, et les *Oraisons funèbres* de Gilb. Jacchæus, de Pierre Cunæus et de Cl. Saumaise (cette dernière traduite en français par I. N. P., Leyde, 1663), on a de Vorst : 1° une édition des *Aphorismes* d'Hippocrate, grecque et latine, de la version de J. Obsopée, Leyde, Elzevir, 1628, in-16. Elle est rare et recherchée. 2° *Catalogus plantarum horti academici Lugduno-Batavi; accessit index plantarum indigenarum quæ prope Lugdunum in Batavis nascuntur*, ibid., 1636, 1642, 1643, 1649, in-24. On n'y trouve que le nom des plantes, sans la synonymie. Ce catalogue est devenu tout à fait inutile depuis que Boerhaave (*voy.* ce nom) en a donné un très-supérieur sous tous les rapports. 3° *Epistola de obitu J. Meursii*, insérée par Gronovius dans le *Thesaurus antiquitatum græcarum*, t. 10, p. 101 ; 4° on trouve quatre *Lettres* d'Adolphe Vorst à Nicol. Heinsius dans la *Sylloge* de Burmann, t. 2, p. 787-792. *Voy.* l'*Oraison funèbre* de Vorst et les *Mémoires* de Niceron, t. 22, p. 100-104. W—s.

VORST (Conrad Von-Dem), théologien protestant, né à Cologne en 1569, était fils d'un marchand de draps ou teinturier, qui avait eu l'occasion, dans les fréquents voyages qu'il faisait en France, d'assister aux conférences de quelques ministres. Séduit par leur doctrine, il éleva ses enfants dans la religion réformée, qu'il professait secrètement. Conrad annonça de bonne heure des dispositions brillantes pour les lettres. Le dérangement des affaires de sa famille l'ayant forcé d'interrompre ses études, il employa deux ans à travailler dans le bureau de son père, et il apprit en même temps le français et l'italien pour pouvoir se charger de la correspondance. Un retour de fortune l'ayant laissé maître de reprendre ses études, il fit son cours de théologie à Herborn et à Heidelberg, où il reçut, en 1594, le grade de docteur. Dès l'année suivante, il parcourut l'Allemagne, la Suisse et la France, pour se perfectionner par la fréquentation des savants, et partout ses talents lui méritèrent l'estime des hommes les plus distingués. Etant à Genève, il fit, à la prière de Th. de Bèze, quelques leçons de théologie; et ses auditeurs en furent tellement satisfaits, qu'on voulut lui donner le titre

de professeur. Le désir de se rapprocher de son pays l'empêcha d'accepter. En 1596, il fut pourvu de la chaire de théologie à l'école de Steinfurt; et la manière dont il s'acquitta de ses nouvelles fonctions étendit bientôt sa réputation dans toute l'Allemagne. Ce fut alors que des soupçons commencèrent à s'élever sur sa croyance. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir soutenu des propositions favorables au socinianisme ; et le comte de Bentheim, son protecteur, l'obligea d'aller à Heidelberg, pour se justifier devant le conseil académique. Les excuses qu'il présenta furent admises; mais on lui recommanda d'être plus circonspect à l'avenir. Peu de temps après, il fut invité par les sociniens de Pologne à se charger de la direction de leur collége à Lublowitz. A la même époque, Duplessis Mornay tenta de l'attirer à Saumur; et le landgrave de Hesse lui fit offrir une chaire à Marbourg, avec un traitement considérable. Quelque avantageuses que fussent ces propositions, Vorst n'hésita pas à les refuser par attachement pour son pays ; et le comte de Steinfurt, charmé d'une conduite si désintéressée, le dédommagea de ce sacrifice par quelques emplois. Après la mort d'Arminius (*voy.* ce nom), Vorst fut choisi pour lui succéder à l'académie de Leyde; mais il n'accepta cet honneur qu'avec une extrême répugnance. Tout en arrivant à Leyde, il eut à repousser les attaques des partisans de l'ancienne doctrine de Calvin, dont le chef était Gomar (*voy.* ce nom), devenu fameux par ses querelles contre Arminius, lesquelles divisaient la Hollande. Gomar, ayant fait ordonner par plusieurs académies la censure du traité *De Deo* que Vorst venait de publier, le cita devant les Etats-Généraux pour y rendre compte de sa doctrine. Vorst parut, le 27 avril 1611, devant les commissaires chargés de l'interroger, et, après avoir pris connaissance des griefs existants contre lui, obtint un délai pour y répondre. Les gomaristes, ne trouvant pas que la procédure s'instruisît aussi promptement qu'ils l'avaient espéré, imaginèrent d'intéresser le roi Jacques à la condamnation de Vorst. Ce prince, auquel ils adressèrent le traité *De Deo*, l'ayant examiné, le fit brûler par la main du bourreau à Londres, à Oxford et à Cambridge. Un tel exemple, donné par le roi d'Angleterre, ne pouvait avoir qu'une triste influence sur l'issue du procès de Vorst. La plupart des synodes et des écoles, qui jusqu'alors s'étaient abstenus de se prononcer, se réunirent contre le malheureux professeur; malgré tout ce qu'il put alléguer pour sa défense, il fut suspendu de ses fonctions par une décision du 15 novembre 1611, et on lui enjoignit de se retirer à Gouda jusqu'à ce qu'il eût été statué définitivement sur son sort. Cependant on lui laissa la faculté de répondre à ses adversaires, et Vorst ne manqua pas d'en profiter. La décision de l'affaire fut enfin renvoyée au synode de Dordrecht. Cette assemblée, qui n'avait agi que sous l'influence de l'ambassadeur d'Angleterre, par un décret du 4 mai 1619, déclara Vorst convaincu de toutes les erreurs que ses ennemis lui imputaient; en conséquence, il fut déposé de sa chaire et banni de la Hollande, avec ordre d'en sortir dans le délai de quinze jours, sous peine de punition corporelle. L'infortuné Vorst resta trois ans caché dans les environs d'Utrecht; ne pouvant plus supporter une situation si déplorable, il obtint du duc de Holstein la permission de se retirer à Friderickstadt; mais à son arrivée à Tonningen, il mourut le 22 septembre de chagrin et d'épuisement. Suivant Chr. Sand, Vorst au lit de mort avoua par une profession de foi les principes dont il avait cherché toute sa vie à se justifier (*voy.* la *Bibl. anti-trinitar.*, p. 38). Le duc de Holstein fit transporter le corps de ce théologien à Friderickstadt, où il fut inhumé dans un caveau particulier. Jean Grævius prononça son oraison funèbre en flamand, et Marc Gualther en latin. On a de Vorst un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, t. 3, p. 78-86, édition in-fol. Tous roulent sur des questions de controverse maintenant oubliées. Les plus connus sont : 1° *Tractatus theologicus de Deo sive de natura et attributis Dei decem disputationibus*, Steinfurt, 1610, in-4°; réimprimé, en 1616, à Hanau, même format. L'auteur de cet ouvrage, dit Sorbière, a l'esprit un peu épais (1); mais il montre partout un amour sincère de la vérité. Ses opinions sur quelques-uns des attributs de Dieu ne sont point conformes au dogme de l'Eglise catholique et ont été censurées par les théologiens des communions réformées. On l'accusa de les avoir empruntées de Socin, dont il se rapproche quelquefois, bien qu'il n'ait jamais osé déclarer publiquement ce qu'il pensait de sa doctrine (*Sorberiana*). 2° *Amica collatio cum Jo. Piscatore*, Gouda, 1613, in-4°. Dans le recueil publié par Phil. Limborch : *Præstant. ac eruditor. virorum epistolæ ecclesiasticæ*, on trouve plusieurs lettres de Vorst. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter encore le *Dictionnaire* de Bayle et les *Remarques* de l'abbé Jolly, etc. Le portrait de Vorst a été gravé avec des vers latins de Barée ; il fait partie de l'*Alma academ. Leydensis*, 1614. W—s.

VORST (Guillaume-Henri), fils du précédent, né à Steinfurt vers la fin du 16e siècle, accompagna son père en Hollande, et après l'avoir consolé dans ses disgrâces, partagea son exil. Les disputes des gomaristes et des arminiens s'étant calmées, il revint en Hollande, fut nommé pasteur de la secte des remontrants à Leyde, et exerça son ministère avec assez de tranquillité pour pouvoir employer ses loisirs à l'étude. Il s'occupa surtout de la lecture des rabbins, dont il traduisit plusieurs ouvrages en latin. Il mourut

(1) *Crassiculum habet ingenium.*

vers 1660. On a de lui : 1° *Constitutiones de fundamentis legis R. Mosis F. Maiiemon* (Maimonides), *lat. redditæ; addit. quibusd. notulis*, etc., Amsterdam, 1638, in-4°; Franeker, 1684, même format ; 2° *Disceptatio de verbo vel sermone Dei, cujus creberrima fit mentio apud paraphrastas chaldæos, Jonathan, Onkelos et thargum Hierosolymitanum. Irenopoli* (Amsterdam), 1643, in-4°. C'est une réfutation des notes de J.-Et. Rittangel sur le livre *Jetzirah*, ou de la création (*voy.* ABRAHAM et AKIBA). Rittangel, juif converti et professeur de langues orientales à Kœnisberg, avait avancé que les auteurs des paraphrases chaldaïques ont connu le Verbe divin. Vorst soutient que les paraphrastes, par le mot *Verbe*, entendent non pas le Verbe incréé et subsistant par lui-même, mais le Verbe créé et produit par lequel Dieu s'est fait connaître aux hommes. Rittangel répondit à Vorst par un livre intitulé *Libra veritatis;* et Vorst lui opposa : *Bilibra veritatis et rationis*. Ce dernier ouvrage, que l'auteur laissa manuscrit, fut publié par un socinien, Amsterdam, 1700, in-4°, plus de quarante ans après la mort des deux adversaires. 3° *Chronologia sacra profana a mundi conditu ad annum* 5362, *vel Christi* 1592; *autor. R. David Ganz*, etc., Leyde, 1644, in-4°. Vorst n'a traduit que la première partie de cette chronique, et s'est contenté de donner des extraits de la seconde. 4° *Capitula R. Eliezer, continentia imprimis succinctam historiæ sacræ recensionem circiter* 3400 *annorum, sive a creatione usque ad Mardochæi ætatem*, etc., ibid., 1644, in-4°. *Voy.* Paquot, *Hist. litter. des Pays-Bas*, édit. in-fol., t. 3, p. 86. W—s.

VORST ou VORSTIUS (JEAN), philologue, était petit-fils de Jean Vorst (1), l'un des ministres qui furent appelés à Anvers pour y propager les principes de Luther. Il naquit en 1623, à Wesselbourg, village du Dithmarsen (2), où son père remplissait les fonctions de pasteur. Avant achevé ses études, il reçut, en 1644, le grade de maître ès arts à l'académie de Wittemberg, et accompagna, comme gouverneur, le fils d'un sénateur de Hambourg, à l'université d'Helmstadt, puis à celle d'Iéna. Quelques dissertations sur différents points de critique sacrée l'ayant fait connaître avantageusement, le duc de Holstein-Gottorp lui donna la place d'inspecteur des élèves qu'il entretenait à l'école de Rostock. Vorst exerça cet emploi quatre ans, et en 1653 il obtint celui de recteur de l'illustre école de Flensbourg. Avant d'en prendre possession, il avait fait un voyage en Hollande, où il avait recueilli des témoignages d'estime des savants les plus distingués. Vorst ne partageait plus depuis longtemps le sentiment des luthériens sur le dogme de la Cène. Trop honnête homme pour enseigner ce qu'il ne croyait pas, il refusa la chaire de théologie d'Helmstadt; et, par le même motif de conscience, s'étant démis du rectorat de Flensbourg, il vint, en 1660, à Berlin. L'électeur de Brandebourg, informé de son mérite, s'empressa de le placer à la tête du collége de cette ville, et le fit son bibliothécaire. Vorst crut devoir alors déclarer ses véritables sentiments sur la Cène. Cette démarche l'entraîna dans des disputes violentes avec les principaux théologiens de la communion luthérienne. Fatigué de toutes ces querelles, il finit par abandonner le champ de bataille à ses adversaires, pour se consacrer uniquement à la culture des lettres. Il mourut à Berlin le 4 août 1676, à l'âge de 53 ans. Le nombre d'ouvrages qu'il a publiés répond suffisamment au reproche que lui fait Crenius de n'avoir pas su employer son temps. Le même Crenius et d'après lui quelques autres auteurs l'ont accusé de plagiat, parce qu'il ne cite pas toujours les sources où il a puisé; mais Crenius fut convaincu d'avoir copié Vorst sans le citer. Ses écrits de controverse ne méritent point d'être tirés de l'oubli. On lui doit des éditions de Cornélius Népos, de Sulpice Sévère de Valère Maxime, de Justin, etc., avec de savantes notes; mais elles ont été surpassées depuis. Outre une foule de dissertations sur divers points de critique sacrée, dont Crenius a recueilli les plus importantes dans les *Opuscula ad historiam et philologiam sacram spectantia*, t. 3, 4 et 5 (1), on a de Jean Vorst : 1° *Philologia sacra, seu de hebraismis Novi Testamenti liber*, Leyde, 1658; augmentée d'une seconde partie, Amsterdam, 1695; Francfort, 1705, in-4°; ouvrage savant et très-estimé, quoiqu'on reproche à l'auteur d'avoir pris pour des hébraïsmes des locutions et des termes qui sont purement grecs. J.-Fréd. Fischer en a donné une bonne édition, Leipsick, 1778, in-8°, augmentée des *Remarques critiques* d'Horace Vitringa (*voy.* ce nom) et de deux opuscules de Vorst : *Cogitata quædam de stylo Novi Testamenti; De adagiis N. T. diatriba.* 2° *De latinitate falso suspecta, deque latinæ linguæ cum germanica convenientia*, Berlin, 1665, in-8°. L'édition de Franeker, 1698, est la quatrième; et l'ouvrage a été réimprimé plusieurs fois depuis. Vincent Placcius y avait fait une centaine d'additions. Il les offrit à Vorst, qui mourut avant de les avoir reçues (*voy.* Crenius, *Commentat. philologic.*, t. 1, p. 72). 3° *De latinitate merito suspecta, deque vitiis sermonis latini, quæ vulgo fere non animadvertuntur*, Berlin, 1669, in-8°; 4° *De latinitate selecta et vulgo fere neglecta.* Cet ouvrage, resté manuscrit, fut publié par Bodenbourg, Berlin, 1718, in-8°. Il reparut dans la même ville, en 1738, avec une préface et de courtes notes de Jean-Matth. Gesner. On trouve dans les *Acta*

(1) Ce ministre luthérien a un article dans le *Dictionnaire* de Chaufepié.

(2) Pays qui fait partie du duché de Holstein.

(1) Plusieurs biographes attribuent à Vorst cette compilation de Crenius. On a de Vorst, disent-ils : *Fasciculus opusculorum historicorum et philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8°, ignorant la signification du mot *Fasciculus*, et ne faisant pas attention que Vorst, mort en 1676, ne pouvait pas être l'éditeur d'un recueil publié en 1693.

societ. latin. Jenensis, t. 1, p. 181 : *Lud.-G. Bathornii spicilegium ad J. Vorstii libellum de latinitate selecta*. 5° *Specimen observationum in linguam vernaculam*, ibid., 1669, in-12. Ce volume contient les origines de plusieurs mots allemands, tirés des manuscrits teutoniques de la bibliothèque de Berlin. 6° *Veterum poetarum græcorum poemata aut poematum* Αποσπασματια *selecta, cum notis perpetuis variorum*, ibid., 1674, in-8°; Francfort, 1692, même format; 7° *Veterum poetarum latinorum poemata selecta*, etc., Leipsick, 1675, in-8°. Vorst publia ces deux collections pour des élèves des écoles de Berlin. 8° *Conjectura de generatione animantium*, Berlin, 1667, in-12, sous le nom de Jean Orchamus. Vorst s'y propose de concilier avec l'opinion vulgaire le sentiment d'Harvey (*voy.* ce nom) sur la génération. On trouve une bonne notice sur ce philologue dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. On peut aussi consulter les auteurs cités dans l'*Onamasticon litterar.* de Christ. Sax, t. 5, p. 568-570. W—s.

VORTIGERN, roi breton au 5e siècle. L'empereur Honorius ayant rappelé de la Grande-Bretagne les légions romaines, cette province, réduite à ses seules forces et partagée entre une foule de petits princes indépendants les uns des autres, se trouva sans cesse exposée aux ravages des peuples du Nord. Pour faire cesser un tel état de misère et d'anarchie, les Bretons élurent un roi ou chef suprême, auquel tous les autres souverains seraient soumis. L'histoire n'a pas conservé les noms des princes qui régnèrent sur la Bretagne avant Vortigern, comte de Dumnonie, dont l'élection est de l'an 445. Il avait fait la guerre à tous ses prédécesseurs et contribué plus qu'aucun autre à leur ruine. Il avait employé la ruse et l'artifice pour se frayer le chemin du trône; et ce fut par les mêmes moyens qu'il se flatta de s'y maintenir. Comptant peu sur l'affection de ses sujets, il demanda des secours aux Saxons, pour l'aider à repousser les Ecossais et les Pictes. Les Saxons, qui pensaient à former un établissement dans la Bretagne, saisirent avec joie l'occasion qui se présentait de réaliser leur dessein. Hengist (*voy.* ce nom) et Horsa, son frère, furent chargés de la conduite de cette expédition. Vortigern, délivré de ses ennemis, se servit des soldats saxons pour opprimer ses sujets. Il récompensa Hengist de ses services par le don de la province de Kent. Peu de temps après, épris des charmes de Rowna, fille d'Hengist, suivant quelques auteurs, mais plus vraisemblablement sa nièce ou sa sœur, il répudia sa femme pour épouser la belle Saxonne. Hengist cachait adroitement ses projets ambitieux sous les dehors d'une amitié sincère et d'un dévouement absolu aux intérêts de Vortigern; mais quand il crut le moment favorable, il s'unit ouvertement aux Pictes pour envahir le territoire des Bretons. Vortigern remit le commandement de ses troupes à Vortimer, son fils, prince que ses qualités guerrières avaient rendu l'idole d'une nation brave. Vainqueur dans un premier combat, Vortimer fut ensuite défait complétement. Une partie des seigneurs bretons appellent pour réparer ce désastre Ambrosius Aurelianus (*voy.* ce nom), général d'origine romaine, mais né en Bretagne, et connu déjà par sa valeur. Au fléau de la guerre étrangère se joint celui de la guerre civile. Pendant sept à huit ans, la Bretagne est ravagée par les Saxons, par les Pictes et par ses propres habitants. Les deux partis sentent enfin la nécessité de se réunir contre l'ennemi commun. On convient que Vortigern et Ambrosius se partageront la souveraineté, et qu'ils uniront leurs armes pour chasser les Saxons. Instruits même par leurs revers, les Bretons reprennent l'avantage. Hengist est forcé de demander la paix; mais, profitant de l'abandon d'un festin qu'il avait offert aux principaux seigneurs bretons pour célébrer cet événement, il les fait tous égorger. Vortigern, retenu prisonnier, ne recouvre la liberté qu'en cédant de nouvelles provinces. Cependant, telle était l'idée que les Bretons avaient de la perfidie de Vortigern, qu'ils le crurent le complice d'Hengist et s'accordèrent à reconnaître Ambrosius pour leur seul souverain. Ambrosius n'eut pas de peine à leur prouver que la mort d'un prince exclu du trône était nécessaire au maintien de la paix. En conséquence, on assiége Vortigern dans son château de Cambri. Le feu y ayant été mis, ce prince y périt en 485, dans un âge avancé, laissant une mémoire odieuse. L'histoire le représente comme avare, cruel et livré à toutes sortes de débauches. W—s.

VOS (MARTIN DE), peintre, naquit à Anvers en 1519 (1) et fut élève de son père, nommé Pierre, qui n'était pas sans talent. Après en avoir reçu les premiers principes, il entra dans l'école franc-flamande, où l'habileté de ses condisciples ne fit qu'exciter son émulation et développer ses rares dispositions. Lorsqu'il eut atteint un certain point de perfection, il sentit naître en lui le besoin de voir l'Italie. Rome fut le premier lieu qui l'arrêta, et il y étudia avec assiduité les ouvrages des grands maîtres et les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Séduit enfin par le coloris de l'école vénitienne, il se rendit à Venise, où il fit connaissance avec le Tintoret, et sut bientôt gagner son amitié. Ce grand peintre, charmé de la facilité de Vos, l'employa aux paysages de ses tableaux, et se fit un plaisir de l'initier dans tous les secrets de la couleur. Sous un tel maître, Vos ne pouvait manquer de faire d'immenses progrès, et bientôt plusieurs portraits qu'il fit pour les Médicis étendirent sa réputation dans toute l'Italie; ses tableaux d'histoire y ajoutèrent encore. S'il eût voulu rester en Italie, il aurait pu y faire une fortune brillante et se placer au premier rang des

(1) D'autres biographes fixent la naissance de Martin de Vos en 1520 ou 1524. Van Mander la place en 1531.

artistes de son temps; mais l'amour de la patrie le rappelait à Anvers. Il y revint en 1559, et l'académie de peinture de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein. Dès ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1604, il ne cessa de produire, et ses nombreux ouvrages lui acquirent une fortune considérable. Anvers possède ses plus belles productions; on en compte quatorze dans la cathédrale; ce sont presque tous des tableaux d'autel. Parmi les plus remarquables, on cite les *Noces de Cana*, dans la chapelle des marchands de vin; *St-Thomas l'incrédule*, dans celle des pelletiers, etc. Le musée du Louvre possède de ce maître un tableau représentant *St-Paul dans l'île de Mitylène, piqué par une vipère*. Il a possédé en outre deux portraits de ce maître : l'un, d'un personnage inconnu; l'autre, le sien propre. Ils provenaient de la galerie de Vienne et ont été repris par l'Autriche en 1815. — Plusieurs peintres flamands ont également porté le nom de Vos : *Corneille* DE Vos, né à Hulst et contemporain de Rubens, peignait des portraits avec beaucoup de succès. Son neveu, Guillaume de Vos, n'était pas dépourvu de mérite. Paul de Vos réussissait dans les sujets de chasse. Simon de Vos acquit, dans le genre du portrait, une réputation qui le mit pour un moment à côté de Rubens et de Van Dyck. Mariette (*Abecedario*, t. 6, p. 96) le qualifie d'homme admirable pour la fraîcheur du coloris et la beauté du pinceau. « Il avait mérité l'es- « time de Rubens, qui, lorsqu'on venait lui de- « mander un portrait, renvoyait souvent les gens « à de Vos, en les assurant qu'ils seraient aussi « satisfaits de ce qu'il ferait pour eux qu'ils pou- « vaient se le promettre de lui-même. » P-s.

VOS (JEAN), poëte hollandais, florissait à Amsterdam, sa ville natale, vers le milieu du 17e siècle. Il fut un exemple de tous les écarts où peuvent conduire une imagination sans frein, une verve sans culture et sans goût. A la naissance du théâtre d'Amsterdam, il eut la prétention de rivaliser avec Vondel et Hoofft. Sa tragédie d'*Aron et Titus* fut jouée en 1641, et elle eut un succès honteux pour le parterre. Vos ne tarda pas à faire représenter une *Médée* plus monstrueuse encore. Il s'élève, dans l'avant-propos, contre les entraves qu'Horace s'avise d'imposer au génie tragique, qui, selon lui, semble ne devoir être caractérisé que par la licence. Il donna, quelque temps après, une farce (*Oene*), où les mœurs de la plus crapuleuse populace d'Amsterdam étaient peintes au naturel, et qu'il finit par condamner lui-même. Vos était vitrier et dénué de toute éducation littéraire. Il eut assez de vogue comme poëte dramatique pour que le magistrat d'Amsterdam le nommât un des six directeurs du théâtre. Il y signala sa jalousie contre ses émules, et en particulier contre Vondel, en les abreuvant de dégoûts, soit par ses intrigues pour éloigner de la scène leurs productions, infiniment supérieures aux siennes, soit par la manière dont il les faisait jouer. Il mourut au mois de juillet 1667. Vondel a imité la matière amphigourique de Vos dans l'épitaphe de quatre vers qu'il lui a faite. Les poésies de celui-ci forment 2 volumes in-4°, Amsterdam, 1726. Van Effen, dans son *Spectateur hollandais*, et de Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, sans méconnaître ses défauts, le jugent peut-être avec trop d'indulgence. M—ON.

VOS (GUILLAUME DE), pasteur anabaptiste à Amsterdam, mort dans cette ville le 8 janvier 1823, à l'âge de 84 ans, fut longtemps un des plus redoutables émules dans tous les concours hollandais sur des programmes académiques de philosophie morale et religieuse. La société des sciences de Harlem le couronna en 1767, pour un mémoire sur la question : « S'il est permis de « tirer parti de l'ignorance de nos semblables? « et, dans le cas de l'affirmative, quand et jus- « qu'à quel point? » La société teylerienne lui adjugea le prix en 1789, en 1791 et en 1793. Il s'agissait de la validité du principe protestant sur les droits de la raison en matières religieuses; des égards que Jésus-Christ et ses apôtres ont pu avoir pour les opinions populaires; des preuves internes et externes de la divinité du christianisme, et des rapports que ces preuves ont entre elles. — Le *Legatum Stolpianum* de Leyde le proclama vainqueur en 1797, sur la diversité des caractères nationaux, et sur leurs causes physiques et morales; la société de l'utilité générale (*Tot nut van't Algemeen*) sur le danger des opinions populaires concernant les horoscopes, l'influence des planètes, etc.; enfin, la société d'Utrecht, sur les moyens de prévenir les duels, etc. M—ON.

VOSS (JEAN-HENRI), poëte et critique allemand, né le 20 février 1751, à Sommersdorf, près de Wahren, fut élevé à Penzlin, petite ville du Mecklembourg. Encore enfant, il joignit à l'étude du latin, qu'un bon maître était chargé de lui apprendre, celle du grec et de l'hébreu, qu'il entreprit seul et sans secours. On l'envoya, à l'âge de quinze ans, continuer ses études à l'école de Neu-Brandenbourg. Là, il lui fallut pourvoir par lui-même à ses besoins; car son père, qui avait d'abord eu quelque aisance comme fermier et ensuite comme receveur d'une redevance féodale, se trouva dans une situation gênée à l'issue de la guerre de sept ans; il finit même par tomber dans la misère, et, réduit à tenir une école d'enfants, il dut principalement son existence aux secours de son fils. Le jeune Voss soutint avec courage toute la rigueur de sa nouvelle condition, et il n'est pas le seul homme célèbre qui soit sorti de cette classe intéressante et laborieuse des pauvres étudiants de l'Allemagne. A Neu-Brandenbourg, il était reçu gratuitement à la table de quelques habitants charitables et donnait quelques répétitions, soit en ville, soit au collége, dont il suivait lui-même les plus

hautes classes. N'y trouvant point l'enseignement du grec assez avancé, il forma pour la lecture des classiques en cette langue une société de douze écoliers comme lui, dont chacun remplissait à tour de rôle les fonctions de professeur. Des amendes imposées aux moins diligents servaient à acheter les ouvrages des poëtes nationaux, qui préparaient dès lors une époque glorieuse pour la langue et la littérature allemandes. Quelques essais de versification prosodique selon le rhythme des anciens, qu'il avait tentés, dès son plus jeune âge, dans sa langue maternelle, avaient été traités par ses maîtres de prétention extravagante, à la manière de Klopstock, dont le *Messie* venait de paraître. Cette circonstance n'avait fait qu'inspirer à Voss un plus vif désir de se procurer la lecture de ce grand poëte. Aux œuvres de Klopstock, la jeune société hellénique ayant joint celles de Ramler, de Hagedorn, d'Uz, de Haller, il conçut un sentiment plus élevé du génie de l'antiquité, et par différentes compositions lyriques, il s'exerça à le faire passer dans sa langue. Le désir d'aller étudier dans une université lui fit accepter pour quelque temps une place de percepteur. Sur le modique traitement qu'il recevait dans le vieux château où il était confiné, il épargnait à grand'peine de quoi secourir son père et pourvoir à ses projets pour lui-même. La musique et la poésie remplissaient tous ses moments de loisir. Un vieux ministre des environs lui inspira le premier, par ses encouragements, l'espoir de se distinguer. Il envoya, en 1770, quelques-uns de ses essais aux éditeurs de l'*Almanach des Muses* de Gœttingue. Le poëte Boie, l'un d'eux, conçut de l'intérêt pour lui, et lorsqu'il connut sa situation, il lui fit obtenir à Gœttingue une table gratuite pendant deux ans. Voss s'y rendit en 1772, donna des leçons, suivit gratuitement les cours de philosophie, d'histoire et de philologie. Le célèbre Heyne expliquait alors Homère et Pindare et dirigeait un établissement normal, dit *séminaire philologique*, destiné à fournir des maîtres pour les écoles publiques du Hanovre. Il y admit le jeune Voss, qui ne songea point assez à plaire à son supérieur. Dans des exercices où l'on discutait des difficultés d'interprétation et de critique sur Pindare, il osa peut-être manifester cette rudesse de contradiction qui lui attira depuis de nombreux reproches. Quoi qu'il en soit, cette époque fut le commencement d'une inimitié déplorable entre deux hommes faits pour s'estimer, inimitié qu'ils ont l'un et l'autre laissée trop fréquemment éclater dans leurs écrits et qui ne cessa qu'avec la vie de Heyne. Dans le même temps, il s'était formé à Gœttingue une société de jeunes gens pleins d'ardeur pour les lettres et la nouvelle poésie. Voss devint bientôt l'un des principaux membres de cette joyeuse et spirituelle réunion des *Amis de Gœttingue*, dont l'histoire littéraire de l'Allemagne a conservé le souvenir. On y remarquait les deux frères Stolberg, Hölty, Boie, Bürger, Miller, Cramer, Leisewitz, Hahn, etc. Klopstock lui-même, pendant un séjour de peu de durée à Gœttingue, devint membre de la société, et Voss conserva depuis avec orgueil le souvenir de la préférence qu'il sembla lui accorder sur son maître Heyne. Celui-ci continua de le traiter fort mal, et il finit même par le rayer de la liste du séminaire philologique. Il paraît que Heyne reprochait sévèrement aux jeunes *bardes* des parties de plaisir trop fréquentes et d'un mauvais exemple dans une ville académique, et il est resté heureusement en manuscrit quelques essais poétiques dans un genre fort peu moral et peu connu en Allemagne, qu'on dit être le résultat d'une folle gageure qui eut lieu vers cette époque entre Voss, Bürger et Fréd. de Stolberg. Mais nous sommes loin d'oser garantir l'exactitude de cette tradition : assez d'estime et de respect ont accompagné Voss jusqu'à la fin de sa carrière pour effacer cette erreur d'un moment ou pour la faire paraître douteuse. En 1775, il prit la rédaction de l'*Almanach des Muses*, ou, comme on l'appela ensuite *Anthologie* (Blumenlese) de Gœttingue, qui fut publié dès lors à Hambourg, et dont il augmenta le succès en y insérant chaque année, jusqu'en 1800, un certain nombre de pièces de sa composition. Ces recueils sont encore recherchés aujourd'hui et méritaient d'échapper à la destinée de ce genre d'ouvrages par le grand nombre d'excellentes pièces dont l'enrichirent successivement la plupart des bons poëtes de l'époque. Ce fut à Wandsbeck, au sein d'une agréable retraite près de Hambourg, et dans le voisinage de Claudius et d'autres amis distingués, que Voss se livra à ces occupations et à diverses études sur Homère et sur Pindare, en même temps qu'il s'y rétablissait d'une maladie de poitrine qui l'avait inquiété. Un journal savant, le *Deutsches Museum*, lui dut plusieurs morceaux de critique, qui le firent connaître comme philologue, et peu de temps après avoir épousé une sœur de Boie, il fut nommé, en 1778, recteur du collége d'Otterndorf, dans le Hanovre. Là il se livra avec ardeur à la traduction de l'*Odyssée*, qu'il devait accompagner d'un commentaire approfondi, principalement sur les notions géographiques et mythologiques d'Homère. La difficulté de publier ce travail par souscription l'empêcha de le faire paraître aussitôt qu'il l'avait annoncé, et il inséra d'abord (1780) dans le *D. Museum* et dans le *Magazin* de Gœttingue deux extraits de ses commentaires, l'un sur l'*Ile d'Ortygie*, l'autre sur l'*Océan des anciens*, avec des citations tirées de sa traduction. Heyne, qui dirigeait le journal de Gœttingue, fit de mauvaise grâce l'annonce de l'ouvrage important que Voss voulait publier, et provoqua une querelle assez frivole sur la manière dont celui-ci reproduisait l'orthographe des noms propres d'Homère, particulièrement la lettre *êta*, qu'il rendait par l'æ des Allemands.

Voss défendit d'abord son système, auquel il finit pourtant par renoncer en écrivant simplement *Demeter*, *Athene*, *Heracles*, comme le voulait son adversaire. Mais le débat ne dura pas moins d'une année. Lichtenberg, écrivain spirituel et mordant (*voy.* ce nom), intervint en faveur de Heyne, dans le *Magazin* de Gœttingue et dans ses piquants *Almanachs de poche*, où il égaya le public aux dépens de Voss, l'accusant dans les termes les plus amers d'ingratitude envers Heyne. Ces reproches furent repoussés avec colère comme provenant indirectement de ce dernier. Voss se crut obligé de lui envoyer les quatre frédérics d'or, rétribution de quatre cours auxquels Heyne l'avait admis gratuitement, et cette somme, refusée, comme on peut le croire, resta au profit d'une école de charité. Il joignit à cette démarche de vives réclamations dans le même journal (*D. Museum*, 1782-1783, *Vertheidigung*, etc., *Ehrenrettung*, etc.), des dénégations de faits et des provocations en justice qui ne purent terminer la querelle. Cependant l'*Odyssée* allemande, publiée en 1781, sans commentaire, avait d'abord obtenu plus d'estime que de vogue. Une traduction des *Mille et une nuits*, d'après Galland, (1781-1785, 6 vol.), servit à délasser et à indemniser l'habile interprète d'Homère; mais le succès qu'il finit par obtenir à ce titre l'engagea à revenir aux classiques de l'antiquité, avec le même système de traduction qu'un talent comme le sien et une langue comme l'allemande pouvaient seuls faire réussir. Dans les traductions de Voss, la forme métrique, les détails les plus minutieux de l'expression et des idées, les inversions à effet, les épithètes composées de plusieurs mots, enfin les moindres traits de l'auteur ancien, sans addition ni omission, se trouvent reproduits vers pour vers, comme dans le miroir le plus fidèle. Chacun peut éprouver, en lisant l'Homère et le Virgile allemands, avec quelle facilité ils réveillent le souvenir des vers grecs et latins, ou même les font présumer, quand il n'en est resté aucune trace dans la mémoire. Lorsqu'un endroit est équivoque ou obscur, c'est presque toujours l'interprétation la plus poétique et la plus judicieuse que Voss a su choisir avec un sentiment plein de rectitude et de netteté; et à cet égard, ses traductions nous semblent souvent plus utiles que bien des commentaires. Mais il importait aussi que ces traductions ne fussent point trop grecques ou trop latines en allemand, et qu'elles joignissent à tant d'exactitude l'harmonie, l'élégance et une richesse qui ne parût point factice. A tous ces égards, Voss a rendu de grands services à sa langue. Il l'avait étudiée, dès son enfance, dans le plus classique de ses monuments, la *Bible* de Luther; et il possédait mieux que personne le secret de ses formes naïves, souples, hardies et originales. Il est reconnu parmi ses compatriotes comme ayant donné à l'hexamètre le plus d'harmonie et de précision; et ce rhythme moins fatigant que notre alexandrin, moins pressé que l'hendécasyllabe, est pour la poésie narrative, pastorale et didactique des Allemands, une véritable richesse que toutes les autres langues doivent lui envier. Dispensé de la césure des anciens, et quelquefois chargé de monosyllabes longs ou brefs à volonté, il arrive souvent que le lecteur le plus exercé ne sent point à la première lecture la manière dont il doit être scandé. Voss paraît avoir mis un soin particulier à se préserver de ce reproche, auquel Gœthe n'a point échappé. Lorsque l'harmonie prend dans son texte un caractère imitatif, il sait le rendre avec succès; et l'on raconte que l'historien Gibbon voulut apprendre la langue allemande après qu'on lui eut expliqué un passage de Voss, remarquable par ce genre de mérite : c'est la description de Sisyphe roulant son rocher dans les enfers (*Odyss.*, liv. 11). Voss, après être passé d'Otterndorf à Eutin (duché d'Oldenbourg), avec les mêmes fonctions de recteur, entra en correspondance avec le célèbre Ruhnkenius, occupé alors à publier l'*Hymne à Cérès*, récemment découvert. Il proposa d'utiles corrections du texte, et se chargea de la version latine, que l'éditeur y joignit en 1782. Cette version fut aussi adoptée par Mitscherlich, en 1787. Son séjour de vingt-trois ans à Eutin n'offrant pas d'autres événements remarquables que ses nombreux travaux littéraires, nous indiquerons d'avance celui qu'il fit ensuite à Heidelberg jusqu'à la fin de sa vie. La munificence du grand-duc de Bade l'attira, en 1805, dans cette université, depuis peu rétablie, pour contribuer, par sa présence et ses avis, à lui rendre son ancien éclat, mais sans qu'aucune fonction spéciale lui fût imposée. Une pension du duc d'Oldenbourg, récompense de ses longs services à Eutin, ajoutait encore aux avantages de cette situation. La traduction des *Géorgiques* de Virgile suivit celle de l'*Odyssée*, et se plaça au même rang. Beaucoup de personnes la regardent même, avec celle des *Eglogues*, qui vint plus tard, comme le chef-d'œuvre de l'Allemagne en ce genre. Elle parut, en 1786, avec un grand succès, après avoir été annoncée par divers extraits, ainsi que les savants commentaires dont l'auteur l'accompagna; travail précieux par la profondeur et la solidité des recherches archéologiques et philologiques. Son infatigable activité lui permettait de s'occuper en même temps de plusieurs autres productions importantes et de publications telles que les poésies posthumes de Hensler (1782) et celles de son cher Hœlty (1783), jeune homme d'une grande espérance, mais trop tôt enlevé aux muses. Il joignit à ce dernier recueil, pour lequel il fut assisté par Fréd. de Stolberg, encore son ami à cette époque, une notice étendue, où il racontait la vie joyeuse, l'union franche et les fêtes poétiques des amis de Gœttingue, avec toute la vivacité des souvenirs de sa jeunesse et de son ressentiment contre Heyne. Celui-ci eut le tort de le

désigner d'une manière injurieuse et méprisante, dans plusieurs notes de son Virgile; et à son tour, Voss, qui avait espéré un rapprochement entre eux, se répandit en récriminations violentes, dans une brochure sur le style et l'interprétation des *Eglogues* et des *Géorgiques* (*Ueber Virgils Ton und Auslegung* 1791) (1). Il faut bien reconnaître que le langage passionné et souvent grossier de sa polémique lui a fait donner tort dans la plupart de ses querelles littéraires, même par ceux qui admettaient ses raisons sur le fond des choses. Sa prose, riche, comme ses vers, de toutes les ressources de la langue, foisonnait d'épigrammes sanglantes, mais trop souvent bouffonnes, qui, tout en attirant les lecteurs, ne tournaient pas toutes au profit de l'âpre écrivain. Au reste, nous n'insisterions pas autant sur cette partie de son histoire si elle n'avait eu qu'un intérêt purement personnel. Mais nous avons d'abord à parler de ses immenses travaux comme traducteur. Non moins habile que fécond, outre ses productions poétiques originales, Voss donna successivement des traductions complètes d'*Homère* (1793, 2ᵉ éd., corrigée, 1802); de *Virgile* (1799); d'*Horace* (1806, 2ᵉ éd., corr., 1820); d'*Hésiode* et du prétendu *Orphée l'Argonaute* (1806); de *Théocrite, Bion et Moschus* (1808); de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclaircissements (1810); d'*Aristophane* (1821); d'*Aratus*, avec le texte et un commentaire (1824); enfin une traduction de morceaux choisis des *Métamorphoses d'Ovide* (1798), et d'un tiers environ du *Théâtre de Shakspeare;* ce dernier ouvrage en société avec ses deux fils, Henri et Abraham Voss (1818-1826) (2). On conçoit combien de tels travaux durent familiariser avec le monde antique un traducteur aussi scrupuleux et accoutumé à pénétrer au fond des difficultés. On conçoit également quelle influence ces représentations fidèles du style et du génie des anciens ont pu exercer, conjointement avec les progrès de la critique d'érudition, sur les développements de l'esprit littéraire dans toute l'Allemagne; et quoi qu'il en soit des doctrines romantiques de cette nation, on ne peut nier qu'elle ne soit celle de l'Europe moderne, où l'antiquité classique est le plus généralement connue et le mieux appréciée. Les meilleures traductions de Voss sont, avec celles dont nous avons parlé, l'*Iliade*, l'*Hésiode*, le *Théocrite*, les *Métamorphoses*. En général, les parties descriptives étaient celles qui convenaient le mieux à son talent. Les formes naïves, le tissu peu serré du style grec dans l'épopée homérique et dans l'idylle, n'étaient pas moins bien appropriés à ses moyens poétiques et à ceux de sa langue. Mais le style rapide et chargé d'imitations de l'*Enéide* et surtout d'Horace, dans ses odes, la concision des satires et des épîtres de ce dernier, la vivacité pétulante d'Aristophane, se prêtaient moins aux allures de la traduction allemande, conçue dans un esprit d'exactitude aussi rigoureux. Quant à l'imitation du rhythme lyrique, on sait que depuis Klopstock la poésie allemande s'en accommode aussi bien que de l'hexamètre. Aussi retrouve-t-on la strophe alcaïque, saphique, etc., dans un grand nombre de poésies originales de Voss et de ses compatriotes, quoique l'emploi des formes rimées soit en général plus fréquent. Fréd.-Aug. Wolf faisait un cas particulier de la traduction des *Métamorphoses* choisies. Cet illustre critique avait été quelque temps brouillé avec Voss, par suite d'un débat qui d'abord s'était élevé entre lui et le fils de ce dernier, le professeur Henri Voss, sur une difficulté relative à la métrique. Pour la traduction d'*Aristophane*, ouvrage d'un âge avancé, elle ne paraît pas avoir été très-goûtée du public. Les *Nuées* et une partie des *Acharniens*, traduites par le même Wolf, offraient un terme de comparaison redoutable pour son concurrent. Enfin la partie de Shakspeare traduite par Voss et ses deux fils n'a pu, en aucune manière, soutenir le parallèle avec les traductions de Tieck et de Guill. Schlegel. Venons aux poésies originales qui n'ont pas moins contribué à la gloire de notre auteur que ses travaux sur les modèles antiques. La plus célèbre de ses compositions est le charmant poëme de *Louise*, en trois *chants*, ou *Idylles*, dont le sujet, borné à quelques scènes familières de la vie patriarcale d'un pasteur de village mariant sa fille, est traité dans le style naïf, gracieux et noble de l'Odyssée. Il parut en 1795. C'était l'époque où la critique d'Homère occupait le plus activement les premiers esprits de l'Allemagne : on sentait le besoin d'approprier du moins à quelques tableaux des mœurs modernes la candeur et la pompe de la manière des antiques rhapsodes. Le poëme de Voss suggéra à Gœthe la conception de son *Herrmann et Dorothée*, l'un de ses chefs-d'œuvre, dans le prologue duquel il souhaite que l'esprit de l'auteur de *Louise* l'accompagne. Nul hommage ne pouvait venir de plus haut; néanmoins l'épopée bourgeoise et champêtre de Gœthe, où dominent le même calme et la même simplicité homérique avec plus d'action, de caractère, et un intérêt plus élevé, tout en surpassant l'ouvrage de son devancier, n'a point diminué le succès d'affection qu'il n'a cessé d'obtenir par le charme religieux répandu dans les entretiens du bon *Pasteur de Grunau*, et surtout par la vérité des couleurs locales et des détails d'intérieur. Pour l'étranger, qui n'aurait pas observé le caractère national et les mœurs domestiques des contrées protestantes

(1) Voyez, pour la défense de la conduite et du caractère de Heyne, sa *Vie*, par M. de Heeren (Gœttingue, 1813), et l'article de la *Biographie universelle*.

(2) La traduction d'Homère, plusieurs fois retouchée et qui est regardée comme un modèle en son genre, a été réimprimée à plusieurs reprises, notamment à Tubingue en 1822, 4 vol. in-8°. Le Virgile a également obtenu des éditions nombreuses; c'est cette version qui figure dans le Virgile polyglotte publié par M. Montfalcon, Paris, 1836, gr. in-8°, et la traduction des *Géorgiques* a été reproduite dans l'édition en cinq langues de ce poëme mise au jour à Londres en 1827. N'oublions pas une circonstance remarquable, c'est que les 514 vers du premier livre du poëme latin sont rendus exactement en 514 vers par l'interprète allemand. B—N—T.

du Nord, la prolixité véritablement minutieuse de ces détails peut paraître fatigante, malgré l'élégance de versification et le talent descriptif qu'ils servent à faire briller. Et après tout, nous ne serions pas surpris de voir préférer à la *Louise* les *Idylles* proprement dites du même auteur, publiées au nombre de dix-huit, de 1774 à 1800, et dont le recueil a été souvent réimprimé : la plupart méritent d'être considérées comme des modèles. Elles n'offrent point un idéal arbitraire des mœurs de la campagne, comme les pastorales en prose de Gessner : une seule, *Philémon et Baucis*, est empruntée à Ovide, et au monde poétique des anciens; une autre, *la Fête du septuagénaire*, non moins admirée que la *Louise*, eût pu en être la continuation, si au lieu du vieux maître d'école l'auteur y eût conservé son vénérable pasteur de Grunau : mais il a sans doute craint de trop prolonger dans un même ouvrage les détails de ménage et même de cuisine auxquels il se livre avec tant de complaisance. Les autres idylles ont beaucoup d'originalité, et si l'on y reconnaît les inspirations que Théocrite avait pu fournir à son habile traducteur, c'est surtout à cette franchise d'expression, de sentiments et d'habitudes locales qu'il a su donner aux pâtres du Holstein, comme le poëte syracusain l'avait fait pour ceux de la Sicile. Deux de ces petits drames champêtres offrent un essai curieux dans l'ancienne langue de la basse Saxe, dont plusieurs dialectes populaires conservent une partie encore vivante. Au reste, cette innovation, plus savante que naturelle, n'est pas tout à fait justifiée par le *dorisme* sicilien qu'emploie Théocrite. Les sujets des idylles de Voss ont de la variété, de l'agrément, et quelquefois même un intérêt assez vif sans sortir des limites du genre, soit qu'il les emprunte aux traditions superstitieuses du pays, comme dans la *Colline du Géant*, les *Ames en peine*, et le *Diable enchanté;* soit qu'il représente la malheureuse condition des serfs à la glèbe, la joie et la prospérité de ceux qu'on affranchit, etc. Ces derniers tableaux étaient destinés à favoriser les progrès que plusieurs hommes d'Etat faisaient faire dans le nord de l'Allemagne à la cause de la civilisation et de l'humanité, en s'efforçant de hâter l'abolition du servage féodal. Peut-être l'auteur laisse-t-il trop paraître le sérieux philosophique de ses propres réflexions à travers le langage de ses paysans : mais la première des trois idylles qu'il a consacrées à ce sujet (*Die Leibeigenen*) est exempte de ce défaut, et nous paraît un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment. Les *Poésies diverses*, éparses pour la plupart dans ses Almanachs des Muses, se trouvent réunies dans des éditions que Voss en a données à plusieurs époques. La dernière (*Gedichte*, 1825, 4 vol.) porte le titre d'*Edition de la dernière main*. Celle de 1802, 6 vol., contient en supplément une théorie de la *quantité* prosodique des mots allemands (*Zeitmessung*), dans laquelle les valeurs des syllabes dans la mesure des vers sont marquées par des notes de musique exprimant non l'intonation, mais la durée des syllabes : travail très-utile et très-estimé. Des élégies, des odes pastorales, bachiques, philosophiques, religieuses; des fables, des chansons, des épigrammes imitées de l'antologie grecque, etc., composent le recueil : un grand nombre de morceaux lyriques sont remarquables par une vigueur franche et noble de sentiments et d'idées qui tenait au caractère personnel de l'auteur. Voss exprime d'une manière touchante les regrets de l'amitié en deuil, les hautes consolations d'une pieuse philosophie, et en particulier le zèle qui l'animait pour les progrès de la raison, de l'ordre moral et de la civilisation. Nous voici ramené à la partie la moins paisible de sa vie littéraire, aux disputes que son aversion pour toute espèce de mysticisme lui fit soutenir et provoquer. L'Allemagne savante a été de bonne heure appelée par l'étude des anciens poëtes, tels qu'Homère, Hésiode, et les tragiques grecs, à celle de leur mythologie dont les origines et les développements ont donné lieu à bien des systèmes, et les plus grandes questions sur l'histoire de l'esprit humain se sont trouvées de plus en plus engagées dans ce débat. Déterminer quels sont en général, et quels ont été pour les Grecs le principe et le sens des traditions religieuses, quelle est dans leurs histoires mythologiques la part de la réalité et celle du mensonge, de la forme et de la pensée, des faits historiques et de l'allégorie soit physique, soit morale; de l'imagination livrée à ses caprices, et des inspirations spontanées, par conséquent véridiques, de notre nature intellectuelle; déterminer dans quel ordre s'est formé ce vaste système de fables soit antérieures, soit postérieures à Homère; si le génie grec qui leur a donné une si belle forme en avait créé les éléments, ou bien à quelles contrées orientales il en est redevable, et enfin si ces éléments primitifs conçus dès l'origine des sociétés, comme par une sorte de révélation naturelle et nécessaire d'après les lois de l'esprit humain, ne doivent pas se retrouver constamment, quoique plus ou moins déguisés, au fond de toutes les mythologies; telles sont les questions qui depuis le commencement de ce siècle acquièrent chaque jour plus d'importance en Allemagne, par les nouvelles formes, toujours plus générales, dans lesquelles elles se produisent sous la triple influence des systèmes métaphysiques, de l'archéologie et de l'orientalisme. Le cours de cette discussion peut se partager en deux époques dans chacune desquelles Voss se porta avec ardeur à la défense des doctrines classiques et protestantes les plus contraires à l'esprit des nouvelles théories. La première de ces époques est celle de Heyne, et elle resta bien en arrière de la seconde, celle de Schelling, Goerres et Creuzer, pour l'étendue et la hardiesse des hypothèses. Heyne s'occupait depuis longtemps de renouveler la science de la

mythologie ancienne, lorsqu'en 1787 et 1790 parurent les deux premiers volumes du *Manuel mythologique*, rédigés en grande partie d'après ses leçons par un de ses élèves, Martin-Godefroi Hermann (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Godefroi Hermann, l'un des premiers philologues de nos jours). Soutenu des recommandations, et en quelque sorte de l'adoption du maître, l'ouvrage du disciple obtint un grand succès. Voss trouva que l'on y supposait faussement dans les fables ou mythes d'Homère une multitude d'intentions et de dogmes philosophiques qu'ils ne contenaient point, et que le mysticisme des néoplatoniciens leur avait seul attribués. Outre un assez grand nombre d'inexactitudes et de méprises de détail, il voulut combattre l'hypothèse avancée par Winckelmann et adoptée par Heyne, suivant laquelle toutes les divinités grecques étaient représentées, avant l'époque d'Homère, sous une forme moitié humaine et moitié animale (*halbthierische*), particulièrement avec des ailes. Tel est en général l'objet de ses *Lettres mythologiques* (Kœnigsberg, 1794, 2 vol. in-8°), dans lesquelles il fait tomber sur Heyne, plus que sur Martin Hermann, toute la violence et l'amertume de ses critiques. Ce ne sont point de simples erreurs qu'il relève dans son adversaire; ce sont, suivant lui, les bévues de la présomption, les mensonges du charlatanisme. Mais à travers ce débordement d'injures, qui ne sont pas toutes également spirituelles, on remarqua une foule d'observations solides et lumineuses, qui ont été utiles à la science, et qui ont conservé à cet ouvrage l'estime des connaisseurs. On a regretté que l'auteur ne l'ait point complété par un troisième volume qu'il annonçait. Nous ne suivrons pas dans leurs détails les causes qui augmentèrent de jour en jour les antipathies d'opinion dont Voss était animé : son esprit d'opposition se fortifia à mesure que la philosophie, la littérature et la critique religieuse chez ses compatriotes tendirent davantage vers l'enthousiasme mystique. Goerres et Creuzer vinrent enseigner à Heidelberg, sur les obscurs symboles des prêtres orientaux, des théories assez favorables à l'influence qu'ils ont exercée, dit-on, sur tout le monde ancien, et particulièrement sur la Grèce. On approfondit les mystères de l'Egypte, de l'Inde et de la Perse, dans leurs rapports avec les *mythes* de l'Occident; on vanta la sagesse cachée sous les voiles du sanctuaire; et Voss s'en indigna comme d'une apologie du régime théocratique qu'il avait en horreur à titre de zélé protestant et de grand partisan du *rationalisme*. Sur ces entrefaites, plusieurs conversions au catholicisme, qui eurent assez d'éclat, vinrent fortifier ses alarmes sur les dangers de la ligue qu'il croyait s'être formée entre les doctrines nouvelles et le prosélytisme romain. L'une de ces conversions fut celle de son ami de jeunesse, le comte Frédéric de Stolberg, contre lequel il se déchaîna dès lors avec un emportement que rien ne peut excuser. Il le signala comme l'un des chefs d'un prétendu complot, entre le sacerdoce et l'aristocratie, contre toute liberté religieuse et politique. On a plusieurs fois écrit que la mort de Stolberg fut hâtée par le chagrin que lui causa la violence des attaques que Voss avait dirigées contre sa personne, et par les derniers efforts qu'il fit pour y répondre. Les ennemis de Voss lui reprochèrent sa fougueuse intolérance. Sans insister sur les tristes détails de ce débat, nous indiquerons divers écrits qui s'y rapportent, l'un, intitulé *Voss et Stolberg*, Stuttgart, 1820, et deux autres de Voss lui-même, savoir : *Bestætigung der Stolbergischen Umtriebe* (*Confirmation des coupables menées de Stolberg*, 1820), et un article dans le *Sophronizon*, 1819, 3e cahier, intitulé *Wie ward Fritz Stolberg ein Unfreier* (*Comment Fréd. Stolberg est devenu un illibéral* (1) (*voy.* aussi l'*Hermès*, t. 6 et 9). A la même époque (1819), le savant Creuzer, attaché comme Voss à l'université de Heidelberg, publiait la seconde édition de sa *Symbolique des anciens peuples* (2). Ce fut le signal du dernier combat et du plus animé peut-être que Voss ait livré, quoiqu'il fût déjà septuagénaire. Voulant se porter au secours de la jeunesse séduite, disait-il, par les systèmes du mysticisme et du sacerdoce, il entreprit la critique du livre de Creuzer, dans sept numéros consécutifs de la *Gazette littéraire d'Iéna*, 1121, mai, p. 162-215. Le ton acerbe de cette critique indigna les amis de Creuzer, et ses élèves, réunis un soir sous ses fenêtres, lui donnèrent une sérénade dont les journaux firent quelque bruit. A leur tour, les amis de Voss résolurent de lui offrir un hommage public : au moyen d'une souscription qui se répandit de tous côtés, on lui fit présent, avec beaucoup d'appareil, d'une magnifique coupe en or. Creuzer répondit aux diatribes de Voss par un petit écrit intitulé *Vossiana*, où il refusait dédaigneusement d'entrer en discussion avec un adversaire aussi incapable, selon lui, d'entendre la matière traitée dans sa *Symbolique*, et de concevoir l'esprit de ses théories, dans lesquelles il reconnaît que le sentiment et l'esprit poétique doivent avoir autant de part que l'érudition et l'analyse. Voss revint à la charge par la publication de son *Anti-Symbolique*, Stuttgart, 1824, contenant, avec des additions nombreuses, ses articles précédents contre Creuzer, une dissertation sur la condition des âmes d'après les idées des anciens Grecs, insérée en 1819 dans le même journal, et une critique des explications jointes aux *Figures homériques* de Tischbein, par Heyne, Schorn et Creuzer, où il réfute avec force une opinion de ce dernier

• (1) Ce mot ne rend qu'imparfaitement le terme allemand dont l'acception en mauvaise part n'est point contestée et présente un sens plus étendu.

(2) Cet important ouvrage a été traduit et augmenté avec autant de talent que d'érudition, par M. Guigniaut, sous ce titre : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1825, t. I, en deux parties.

sur l'identité primitive des sirènes et des harpies (même journal 1823). A ces trois morceaux est jointe une *Conclusion* remplie des plus affligeantes personnalités contre son adversaire, et suivie d'une véhémente exhortation aux maîtres et aux pasteurs contre l'influence des associations mystiques que Voss ne cesse de présenter comme menaçant la liberté, la raison et les bonnes mœurs. Des insinuations sur les désordres que certains mystères de l'antiquité favorisaient donnent à cette partie de ses accusations personnelles la couleur la plus odieuse. De toutes parts on se récria contre une polémique aussi violente. Creuzer crut devoir garder le silence; mais on remarqua un pamphlet spirituel et mordant intitulé *Voss et la Symbolique*, par le docteur Wolfgang Menzel (Stuttgart, 1825), dans lequel l'emportement du censeur était vivement châtié. Le terme de sa laborieuse carrière approchait : plusieurs étourdissements qu'il éprouva dans le courant de mars 1826 l'obligèrent à garder le lit; et le 29 du même mois, comme il s'entretenait avec son ami le docteur Tiedemann, il fut interrompu par une attaque d'apoplexie, dont il mourut à l'instant même, âgé de 75 ans. Il fut déposé dans la tombe, enveloppé d'un lierre qu'il avait cultivé lui-même dans son jardin, pour qu'il servît à cet usage. Le docteur Paulus publia, bientôt après, un recueil d'éloges prononcés en cette occasion, et de souvenirs biographiques et littéraires que l'on peut consulter pour le détail des morceaux de critique insérés par Voss dans divers recueils (*Lebens und Todeskunden über J.-H. Voss*, Heidelberg, 1826). Les plus remarquables, avec ceux dont nous avons fait mention, sont 1° d'excellentes dissertations sur la géographie ancienne (*D. Museum*, 1790, *Gaz. litt. d'Iéna*, 1804, janvier et avril). Ces précieuses recherches ont été mises à profit dans la *Géographie des Grecs et des Romains*, par Ukert, 1816-1821, dont Voss rendit compte dans la *Gazette d'Iéna*, 1818; 2° un examen de l'édition de *l'Iliade* publiée par Heyne, en 8 volumes, travail qui remplit seize numéros de la *Gazette d'Iéna* (mai 1803), et qui fit beaucoup de sensation. Wolf et Eichstaedt y contribuèrent pour la critique du texte grec. 3° D'autres recensions des *Entretiens sur la grammaire*, par Klopstock; des *Orphica*, publiés par Hermann, et des sonnets de Bürger (ibid., 1804, 1805 et 1808), etc. Il faut ajouter à tous ces ouvrages de Voss des *Lettres critiques sur Gœtz et Ramler*, Manheim, 1809, et une édition du texte de *Tibulle* et de *Lygdamus*, d'après des manuscrits, 1811. On remarque de grandes variantes entre les différentes éditions de sa traduction d'Homère, à laquelle il ne cessa de travailler. Dans celle de 1793, on blâma les changements qu'il avait faits à son *Odyssée* de 1781. La cinquième édition, considérablement améliorée, est de 1821. La vieillesse de Voss avait été affligée, en 1822, par une perte douloureuse, celle de son fils aîné, Henri Voss professeur à Heidelberg, auteur d'une traduction d'*Eschyle*, et d'une partie de celle de *Shakspeare*, dont nous avons parlé (1). V—G—R.

VOSS (JULES DE), littérateur allemand, né le 28 août 1768 à Brandenburg, se consacra d'abord à la carrière militaire; il servit dans l'armée prussienne avec le grade de lieutenant, et il obtint l'ordre du Mérite; mais il renonça ensuite à la profession des armes et vécut à Berlin, occupé de travaux littéraires. Il succomba en 1832 à une attaque de choléra. Ses ouvrages sont nombreux; il écrivit beaucoup pour le théâtre, ainsi que le démontrent ses *Comédies* (1807-1813), *Nouvelles comédies* (2 volumes, 1823), *Vingt-cinq pièces de théâtre* (1822), *Tragédies* (1823). Tout cela est fort médiocre, et ses *Petits Romans* (11 vol., 1810 et années suivantes) ne valent guère mieux, mais ses écrits ont une certaine valeur historique parce qu'ils offrent une image fidèle des habitudes de dissipation et de frivolité qui, sous l'influence d'un gouvernement en décadence, dominaient à Berlin au commencement du siècle, avant que de grands désastres fussent venus retremper les âmes et réveiller le patriotisme. Z.

VOSSIUS (GÉRARD), théologien et littérateur, naquit vers le milieu du 16e siècle, dans le pays de Liége, soit à Hasselt, soit à Borchloen ou Lootz. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique et doyen de la collégiale de Tongres. Il était docteur en théologie, et d'ailleurs fort versé dans la littérature grecque et latine. Pendant un séjour qu'il fit à Rome, il obtint l'estime des cardinaux Sirlet et Caraffe et du pape Grégoire XIII, desquels néanmoins il ne reçut aucun bienfait, à ce que dit son panégyriste Vittorio Rossi. Mais ils lui avaient facilité l'accès des bibliothèques d'Italie : il y recueillit des copies et des extraits de plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise. Il mourut à Liége le 25 mars 1609, et non en 1625, comme le suppose Moréri. L'épitaphe inscrite sur sa tombe par son frère fixe expressément la date de son décès, et ne lui donne que le prénom de Gérard : c'est par erreur que Dupin y joint celui de Jean; ce qui a induit à le confondre quelquefois avec le Vossius, plus connu, auquel l'article suivant sera consacré. Celui dont nous parlons a publié, en 1571, à Louvain, un Manuel de rhétorique : *Rhetoricæ artis methodus per quæstiones*, in-8°. C'est à Rome qu'il a fait imprimer, dans le même format,

(1) Les œuvres poétiques de Voss ont été réimprimées plusieurs fois, Hambourg, 1796, 2 vol.; Kœnigsberg, 1802, 7 vol.; ibid., 1825, 4 vol.; Leipsick, 1850, 5 vol. Quelques compositions figurent dans l'*Allemagne poétique*, publiée, en 1840, par M. Alexandre Tardif. Une traduction médiocre de *Louise*, due à Griffet-Labaume, a été imprimée à Paris, an 9, in-12. On a publié, à Halberstadt, en 1829, 3 volumes de *Lettres* de Voss (2e édition, Leipsick, 1840). Divers écrits relatifs à cet auteur célèbre ont vu le jour, entre autres : Gœrres, *Voss, sa cérémonie funeraire*, Strasbourg, 1826; Dœring, *Voss, sa vie et ses œuvres*, Weimar, 1834 (Schlegel a jugé sévèrement cette production); *Vie et caractère de Voss*, par Schmidt (en tête de plusieurs éditions des poésies).

d'abord un *Commentaire* sur le songe de Scipion, en 1575; puis 3 volumes in-4° qui appartiennent à la littérature ecclésiastique, savoir: quelques discours de St-Chrysostome, en grec, avec une version latine, 1580; le sermon de Théodoret sur la charité, dans les deux langues, avec des notes et des variantes, 1585; *Gesta ac monumenta Gregorii papæ IX, cum scholiis*, en 1586, année où, selon Valère André, parut aussi à Rome un traité de physique du dominicain Silvestre de Ferrare, accompagné d'une préface de Gérard Vossius. Mais l'existence de ce livre n'a pas été très-bien vérifiée, au lieu qu'il est constant que notre savant Liégeois fut le premier éditeur des œuvres de St-Ephrem (*voy.* ce nom): il en a mis au jour trois volumes in-folio, avec interprétation et remarques. On n'a indiqué, à l'article Ephrem, que les éditions de Cologne et d'Anvers, in-8°, 1603 et 1619; celle de Rome, chez Torner, in-folio, est de 1589, 93 et 98; la bibliothèque de Ste-Geneviève en possède un exemplaire. Les cinq livres de la Considération de St-Bernard parurent en 1594, chez Facciotti, autre imprimeur romain, commentés et dédiés au pape Clément VIII, par Gérard Vossius; volume in-4°, réimprimé in-8°, à Cologne, en 1605. L'éditeur avait, selon toute apparence, quitté l'Italie, entre 1598 et 1604; car en cette dernière année il publiait à Mayence les écrits de St-Grégoire Thaumaturge, avec sa vie, des notes et quelques mélanges, in-4°. Il avait préparé, ainsi que le dit son épitaphe, une édition de St-Léon; mais il n'eut pas le temps d'achever ce travail, non plus que celui qu'il avait entrepris sur les actes et les lettres du pape Hilarius. Il mérite d'être compté parmi ceux qui ont mis en lumière les monuments de la littérature ecclésiastique. D-n-u.

VOSSIUS (Gérard-Jean), littérateur, naquit en 1577 dans le voisinage d'Heidelberg, où s'étaient établis son père, Jean Voss, et sa mère, Cornélie de Bie, nés, l'un et l'autre, à Ruremonde. Gérard-Jean avait à peine un an, lorsque son père, ministre d'une église réformée près d'Heidelberg, ayant refusé d'obéir à l'injonction faite par l'électeur de Bavière d'adopter la doctrine de Luther sur l'eucharistie, retourna dans les Pays-Bas, devint membre de l'académie de Leyde, et y prit le nom de *Joannes Alopecius Ruremondanus*, selon le goût qu'on avait en ce temps-là pour les noms grecs. De Leyde, Jean passa d'abord à Liemuden, en qualité de ministre de l'église, et n'y fit pas un long séjour. Il alla remplir la même fonction à Furnes, et n'en sortit qu'en 1583, au moment où les Espagnols s'emparaient de cette ville. Sa femme, qui le suivit à Dordrecht, y mourut en 1584: il épousa Anne de Witt, et survécut à peine trois mois à ce second mariage. Gérard-Jean, orphelin à sept ans, fit ses premières études à Dordrecht, où il eut pour condisciple Henri Van-Putte, dit *Erycius Puteanus* (*voy.* Dupuy); pour maîtres de latin, de grec, de philosophie, Rekenarius, Nansius et Adrien Marcel. On dit que Rekenarius lui inspira la résolution fort sage de renoncer au nom d'Alopecius qu'il avait porté jusqu'à l'âge de douze ans. A dix-huit, il alla étudier à Leyde la littérature grecque sous Bonav. Volcanius, les mathématiques sous Rodolphe Snell, père du célèbre géomètre de ce nom, et d'autres sciences sous Bertius et Pierre Dumoulin. A vingt ans, il publia son premier essai: c'était un panégyrique latin de Maurice de Nassau, qui venait de prendre neuf villes en trois mois. Vossius, après avoir obtenu les grades de maître ès arts et de docteur en philosophie, suivit les leçons de théologie et d'hébreu que donnaient à Leyde François Gomar et Luc Trelcatius. Mais il ne tarda point à devenir maître à son tour; il achevait à peine sa vingt-deuxième année, quand on lui confia la direction du collége de Dordrecht. Il épousa, en 1602, Elisabeth Corput, fille d'un ministre protestant, eut d'elle trois enfants, la perdit le 6 février 1607, et se maria, le 18 août de la même année, à Elisabeth du Jon, fille du théologien *Franciscus Junius*, natif de Bourges, et sœur de celui qui a un article dans cette Biographie universelle. De sa seconde femme, Vossius eut deux filles et cinq fils, outre les trois enfants nés de son premier mariage. Tous annonçaient des talents si distingués, que Grotius disait de leur père qu'il contribuait à l'ornement du siècle par sa race autant que par ses livres, et qu'on pouvait mettre en doute s'il était plus habile écrivain qu'heureux père: *scriberet ne accuratius an gigneret felicius*. Il eut la douleur de les voir tous mourir avant lui, à l'exception d'un seul, nommé Isaac, auquel nous consacrerons un article particulier: les travaux de quelques-uns des autres seront indiqués à la fin de celui-ci. Une chaire de philosophie à Steinfurt fut offerte à Vossius, en 1614: il préféra la direction du collége théologique qui s'établissait à Leyde, et occupa quatre ans ce poste que la violence des controverses religieuses ne laissait pas de rendre difficile ou périlleux; aussi l'abandonna-t-il, en 1618, en acceptant, dans la même ville, une fonction plus paisible et plus conforme à ses goûts, celle de professeur d'éloquence et de chronologie. Si l'on s'étonnait du rapprochement de ces deux branches d'instruction, il faudrait songer que les études étaient austères chez les Bataves de cet âge, et qu'ils n'auraient fait aucun cas d'une littérature frivole. Quoique Vossius évitât ordinairement de prendre part aux querelles théologiques, son histoire du pélagianisme, imprimée en 1618, lui suscita des contradicteurs ou plutôt des ennemis. Il avait osé y faire une sorte d'apologie des remontrants, disciples d'Harmensen ou Arminius: il soutenait que leur doctrine, qu'il s'abstenait d'ailleurs de professer expressément, différait de celles que l'Eglise avait jadis condamnées dans les pélagiens et les semi-pélagiens. Cette tolérance déplut fort

aux contre-remontrants ou gomaristes, dont il continuait néanmoins de fréquenter les assemblées religieuses. Ils le suspendirent de leur communion, en 1620, dans leur synode de Tergow ou Gouda. L'année suivante, un synode de Rotterdam voulut bien user envers lui de quelque indulgence; mais c'était à condition qu'il rétracterait son Histoire pélagienne, qu'il y reconnaîtrait des erreurs et qu'il garderait le silence sur la condamnation prononcée à Dordrecht contre les arminiens. Nous ne dirons rien ici sur le fond de cette controverse; il en a été parlé aux articles *Arminius*, *Gomar*, etc. Vossius ne se pressait pas de prendre les engagements qu'on lui dictait: pour l'y forcer, on lui interdit tout enseignement public ou privé; ce qui lui causait un dommage qu'il évalue, dans une de ses lettres, à six mille livres par an. Heureusement son *Historia pelagiana*, mieux accueillie en Angleterre, lui avait mérité l'estime du primat Guillaume Laud, la bienveillance de Charles Ier, et un canonicat de Cantorbéry, dont le revenu annuel était de cent livres sterling. Il en jouissait avec la permission expresse de ne pas résider et d'habiter les Pays-Bas. Cependant, chargé, comme on l'a vu, d'une famille nombreuse, il crut devoir recouvrer la faculté d'enseigner, en promettant de modifier ou d'expliquer ce qu'on avait trouvé de répréhensible dans son Histoire de l'hérésie pélagienne. C'est ce qu'il a fait en quelques endroits de son ouvrage sur les historiens latins, publié en 1627. Il y déclare qu'il n'a jamais eu l'intention d'attribuer à St-Augustin une doctrine contraire à celle des quatre premiers siècles de l'Eglise. Il a dit seulement que ce grand docteur exposait, avec plus d'étendue qu'on ne l'avait fait avant lui, les dogmes relatifs à la prédestination et à la grâce. Ces aveux étaient destinés à contenter ou calmer les gomaristes; car on voit trop par des lettres de Vossius, écrites dans ces mêmes temps, qu'il persévérait dans ses premières opinions. Du moins il n'essuya plus de tracasseries, et reçut de ses concitoyens de nouveaux témoignages d'estime. Amsterdam ayant voulu ériger dans ses murs une académie ou université, ce projet excita les réclamations de la ville de Leyde, à laquelle un établissement de ce genre avait été accordé, en considération du long siége soutenu par elle, en 1574, contre les Espagnols: mais Amsterdam l'emporta; et Vossius y alla prendre, en 1633, possession d'une chaire d'histoire. Cinq ans après, il perdit sa fille aînée, Cornélie, dont il loue les talents et raconte la mort dans une lettre à Meursius, datée de 1638. Elle savait le latin, le français, l'italien, l'espagnol: habile musicienne, elle s'était exercée aussi avec succès dans l'art de la peinture; tel était le soin qu'on prenait dès lors en Hollande de l'éducation des femmes. Cornélie, dans un voyage à Leyde, périt submergée, par l'imprudence d'un conducteur de traîneau. Vossius mit au jour, en 1641, son grand Traité de l'idolâtrie; en 1645, plusieurs écrits théologiques, et mourut le 19 mars 1649. Ceux qui le font vivre jusqu'en 1650 sont dans l'erreur; car on a, sous la date du 5 avril 1649, une lettre de consolation adressée à sa veuve par Samuel Desmarets; et, en la même année, plusieurs lettres de Gui Patin font mention de sa mort. L'exactitude avec laquelle il a rempli, pendant près d'un demi-siècle, les fonctions de recteur ou de professeur, le nombre et la variété de ses ouvrages, l'étendue de quelques-uns, les recherches qu'ils ont tous exigées, prouvent assez qu'il a mené une vie fort laborieuse. Avare de son temps, il mettait à profit les heures de ses repas, abrégeait autant qu'il pouvait celles de son sommeil, et n'accordait qu'un quart d'heure à ses amis, lorsqu'ils venaient le visiter. Paravicini raconte qu'un jour Christophe Schrader s'étant levé après le quart d'heure, Vossius le retint pendant quinze autres minutes, après lesquelles il lui dit, en lui montrant le sablier: « Voyez combien de temps je « vous ai donné. » — Toutes les œuvres de Gérard-Jean Vossius ont été recueillies en six volumes in-folio, à Amsterdam, chez Blaeu, en 1701. Le tome premier contient un dictionnaire étymologique, précédé d'un traité instructif sur les permutations de lettres. L'auteur n'avait pas mis la dernière main à ce dictionnaire: il ne l'a point publié lui-même. Son fils Isaac y a fait des additions nombreuses, mais succinctes. Les premières éditions étaient de 1662 et 1664, in-fol. Ménage dit que plusieurs articles sont empruntés du lexique de Martini (*voy.* ce nom); mais Vossius a soin de citer Martini quand il profite de son travail (1). Deux traités de grammaire remplissent le second tome. L'un, intitulé *Aristarchus, sive De arte grammatica*, a paru pour la première fois en 2 volumes in-4°, en 1630, à Amsterdam, et a été réimprimé en 1662. Il est divisé en sept livres, qui traitent de la grammaire en général, des lettres, de l'écriture, des diphthongues, des syllabes et de la prosodie, des noms, des verbes et des autres éléments du discours, enfin de la construction et de la syntaxe. Saumaise estimait ces livres; et ils sont aussi recommandés dans la préface de la méthode latine de Port-Royal, où il est dit toutefois que « Vossius a suivi Sanctius « et Scioppius presque en tout, et qu'il semble « souvent n'avoir quasi fait que les copier (2) ».

(1) Traduisons ici le jugement qu'un habile critique anglais porte sur cet *Etymologicon linguæ latinæ* (*Quarterly review*, octobre 1855, p. 455): « Rien ne démontre mieux l'infériorité du « niveau des études philologiques avant les découvertes modernes « que la haute réputation dont a longtemps joui cet ouvrage. Il « ne contient que fort peu de chose ayant quelque valeur. Vos- « sius ignorait les vrais principes de la science étymologique; il « se guidait sur des ressemblances, sur de prétendues analogies; « il ne doutait pas que la majeure partie de l'idiome latin ne « vînt directement du grec et le surplus de l'hébreu. Il a ramassé « toutes les conjectures de ses prédécesseurs en y joignant les « siennes. Quelquefois aussi il a eu des aperçus heureux. »

(2) L'attention de l'Allemagne savante s'est reportée sur l'*Aristarchus*, qu'elle a considéré comme un trésor de recherches; deux érudits, Fœrtsch et Eckstein, en ont donné, à Halle, en 1833, une

L'autre traité a pour titre : *De vitiis sermonis*, et comprend neuf livres, dont les quatre premiers ont été publiés, en 1645, à Amsterdam, in-4°; puis à Francfort, en 1666, dans le même format. Les cinq derniers ne sont que dans l'édition des Œuvres complètes. Tous consistent en des séries alphabétiques de barbarismes et de solécismes, de locutions et de constructions introduites, pendant le moyen âge, dans les langues anciennes, particulièrement dans la langue latine. Quelles que soient la justesse et l'utilité des observations que l'auteur y a jetées, du Cange y trouve plus de minuties grammaticales que d'érudition historique. Le troisième tome est, en grande partie, consacré à la rhétorique et à la poésie. On y trouve d'abord six livres d'institutions oratoires, où sont exposés, avec des développements convenables, les préceptes relatifs aux preuves, aux passions et aux mœurs, à la disposition, à l'élocution, aux figures, au style et à l'action. Ce traité parut à Leyde, en 1606, en même temps qu'une rhétorique abrégée, qui en était extraite, et qui a eu, ainsi que les institutions mêmes, plusieurs éditions. Il en faut distinguer un livre publié par Vossius, en 1622, et où se joignent, à des considérations générales sur l'éloquence, des observations judicieuses et savantes sur les anciens orateurs, rhéteurs et sophistes. Ces livres se recommandent par l'exactitude, par la méthode, par une littérature très-étendue. Gibert en convient ; mais il y trouve de la prolixité : d'autres pourraient n'y voir qu'une instruction sérieuse, souvent austère, et presque toujours profitable. On doit les mêmes éloges à un traité de la poésie en général, à trois livres d'institutions poétiques, qui s'étendent à chaque genre, et à un précis sur l'imitation en poésie et en éloquence, terminé par des observations sur la récitation chez les anciens. Ces trois ouvrages avaient été imprimés in-4°, en 1647, à Amsterdam. Les deux livres sur les poëtes grecs et latins n'ont vu le jour qu'en 1652. Cette matière était déjà traitée, et même plus au long, dans les dialogues de Giraldi; mais les notices de Vossius, quelquefois plus exactes, se lisent encore avec fruit, quoiqu'elles ne soient point exemptes d'erreurs. Bayle, dans son dictionnaire, en a relevé quelques-unes, par exemple, à l'article de Quintus Calaber. Sous le titre *De artium et scientiarum natura*, on a réuni cinq livres, dont le premier concerne la grammaire, la gymnastique, la musique et l'art graphique ou le dessin ; le deuxième, la philologie, qui embrasse la littérature didactique, la géographie, la chronologie et l'histoire; le troisième, les mathématiques pures et appliquées ; le quatrième, la logique, et le cinquième, la philosophie spéculative et pratique, y compris la morale, la politique, l'art militaire, la médecine et la théologie naturelle. La première édition des trois premiers livres est de 1650; et celle des deux derniers, de 1658, Amsterdam, in-4°. Ils rassemblent beaucoup de notions précises, tant littéraires qu'historiques. On peut distinguer le quatrième, qui renferme une fort bonne analyse des livres d'Aristote, relatifs à la logique et à l'idéologie. A la suite de ces cinq traités, les éditeurs de 1701 ont placé celui qui a pour objet les anciennes sectes de philosophes, et particulièrement celle des pythagoriciens. Bayle et d'autres critiques ont remarqué plusieurs inexactitudes dans ce traité, que l'auteur n'avait point livré au public, et dont la première édition n'est aussi que de 1658, in-4°. Le tome 4 des Œuvres complètes s'ouvre par un traité de la manière d'écrire l'histoire (*Ars historica*), sujet souvent traité avant et après Vossius, mais rarement avec plus de science et de méthode. Suivent quatre livres sur les historiens grecs, et trois sur les historiens latins ; estimable ouvrage, où cette partie des annales de la littérature ancienne était pour la première fois défrichée. On ne doit s'étonner ni des fautes ni des omissions qui restaient dans un travail si vaste et alors si difficile. Mallinkrot, Hallervord et Sand (*voy.* ces noms) y ont fait des suppléments et des corrections. Apostolo Zeno, dans ses *Dissertazioni vossiane*, a rectifié et complété les articles des historiens italiens qui ont écrit en latin. Ménage et Bayle en ont critiqué plusieurs autres. Mais toutes ces remarques, la plupart fort justes, ne portent que sur certains détails de l'ouvrage, dont le fond et le tissu demeurent excellents. L'auteur avait mis au jour son *Ars historica* en 1623, les trois livres sur les historiens grecs en 1624, les trois sur les latins en 1627, tous à Leyde, in-4°. On y a joint, en 1701, un abrégé chronologique d'histoire universelle, qui n'a pas une grande valeur, à côté des tables, bien plus amples et plus exactes, publiées, en l'année même 1627, par le P. Petau, comme treizième livre de son traité *De doctrina temporum*. Les livres de Vossius sur l'histoire sont suivis de neuf opuscules, entre lesquels on peut distinguer des corrections et des notes sur les fragments de Livius Andronicus, Ennius, Nævius, Pacuvius et Accius; une oraison funèbre d'Erpenius, en 1624; un discours sur l'utilité de l'histoire, en 1632, et des remarques sur les Épîtres de Pline et de Trajan relatives aux chrétiens. Le surplus du tome 4 est occupé par la correspondance active et passive de l'auteur avec environ cent trente-cinq personnages, parmi lesquels sont P. Bertius, Bolland, Boxhorn, Méric Casaubon, Cunæus, Farnabe, Freinsheim, J.-Fréd. Gronovius, Hug. Grotius, Gruter, Dan. Heinsius, Meursius, Sam. Petit, Erycius Puteanus, Rutgers, Cl. Saumaise, Selden, Usher, etc. Colomiès avait donné, en 1690 (in-fol.), une édition plus ample de cette intéressante correspondance. On a retranché, peut-être assez mal à propos, en 1701, les

édition nouvelle, où toutes les citations sont vérifiées, où sont réunis les indications, les éclaircissements épars dans les écrivains modernes.

lettres où il ne s'agissait que d'affaires domestiques ou privées. Les neuf livres d'un traité de l'idolâtrie ont suffi, avec leur table et une courte addition que nous indiquerons bientôt, pour remplir le tome 5 de la collection. L'auteur y veut tracer l'histoire de tous les genres de cultes païens : cultes des démons et des génies, des cieux et des éléments, des météores, des hommes, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des insectes ; des plantes, des fossiles, de l'univers et de la nature, des affections humaines, et enfin des symboles. Vossius avait extrait et rangé sous chacun de ces titres les textes, les faits, les documents quelconques qui pouvaient s'y rapporter. Il n'a publié que les quatre premiers livres de cet ouvrage, ou de ce recueil, Amsterdam, 1641, 2 tomes in-4° ; les autres sont beaucoup plus négligés. Les matériaux qu'il a employés sont assez peu choisis et si divers, qu'il avoue, dans sa préface, la tentation qu'il a eue de donner à ces livres le titre de Nuits d'Amsterdam, à l'instar des Nuits attiques d'Aulu-Gelle. Il ne résulte, en effet, de tant de détails, aucun système général de mythologie et de théologie antique, ce qui ne serait peut-être pas un très-grand défaut ; mais, à vrai dire, ce n'est guère là qu'un répertoire dont il reste à faire usage : du moins, il met sur la voie de presque toutes les recherches, et présente les résultats de quelques-unes. Des écrits théologiques rassemblés dans le tome sixième et dernier, le plus considérable, et à tous égards le plus important, est l'*Historia pelagiana* dont nous avons déjà parlé : cet examen des controverses que Pélage et ses successeurs ont excitées est divisé en sept livres ; il n'est peut-être pas très-impartial, mais il suppose une grande connaissance de la littérature ecclésiastique. Les autres parties de ce volume consistent en dissertations sur la chronologie sacrée, sur la généalogie de Jésus-Christ, sur l'histoire évangélique, sur le baptême, sur les trois symboles, savoir, ceux des apôtres, de St-Athanase et du concile de Constantinople, etc. On n'a point inséré dans cette collection des œuvres de Vossius son panégyrique de Maurice de Nassau, imprimé à Leyde, in-4°, en 1597, et déjà indiqué au commencement de cet article ; non plus que ses travaux sur la Syntaxe latine de Lithocome, qu'il a corrigée et refondue en 1618 (Leyde, in-8°), et sur la grammaire grecque de Clénard, dont il a donné, en 1642, in-8°, une édition mieux disposée que les précédentes. Tous ses livres sont écrits en latin avec une élégance fort remarquable dans un auteur si fécond ; on vient de voir à quel point le fond en est estimable. L'immortalité est promise à ses ouvrages dans l'épitaphe que Thysius a inscrite sur son tombeau :

Invida Mors ridet, ridet quoque Vossius illam
Dum calamo Mortem vincit et ingenio.

Le cardinal Bona, Gui Patin, Ménage lui-même, Baillet, Bayle, Morhof, ont loué son érudition, son goût, sa critique, en mêlant, il est vrai, quelques censures à ces éloges. On lit dans les *Nouvelles de la république des lettres* (mars 1702) que ses livres ne sont pas de ceux qui n'ont cours qu'un certain temps, qu'ils seront recherchés tant qu'il y aura des savants et des hommes de bon goût dans le monde ; que s'il lui arrive d'employer avec trop peu de scrupule tous les matériaux qu'il s'est donné la peine de recueillir, s'il prend quelquefois des apparences pour des réalités, des présomptions pour des raisons décisives, ces défauts sont bien plus fréquents, plus sensibles chez la plupart de ses pareils, et qu'il en dédommage par la riche instruction qu'il sait répandre. Ses contemporains n'ont eu d'ailleurs aucun reproche à faire à son caractère moral. Colomiès a tracé un tableau de sa vie à la tête de l'édition de ses lettres ; on peut consulter aussi Foppens, t. 1, p. 351-355 ; Niceron, t. 13, p. 113-127. — Cinq des fils de Gér.-J. Vossius, distingués par les prénoms de Denys, François, Gérard, Matthieu, Isaac, ont laissé des ouvrages. — *Denys*, né à Dordrecht au mois de mars 1606, mourut à Amsterdam le 25 octobre 1633 ; il venait d'être appelé à la chaire d'éloquence de Dorpat. On a de lui un panégyrique en vers et en prose du prince Frédéric-Henri d'Orange, Amsterdam, 1633, in-4°, et une traduction latine des annales écrites en flamand par Reidan, Leyde, 1633, in-folio ; il a aussi traduit en latin le livre de Moïse Maimonide sur l'idolâtrie. Cette version, accompagnée de notes et du texte hébreu, est imprimée à la fin du tome 5 des œuvres de Gérard-Jean, à la suite du traité *De Idololatria*. Des notes sur Jules César, préparées par le même Denys, ont paru dans l'édition de cet écrivain classique donnée en 1697, Amsterdam, in-8°. — *François*, né à Dordrecht, et mort en 1645, est auteur d'un poëme latin, publié en 1640, à Amsterdam, in-fol., et dans lequel est célébrée une victoire navale de l'amiral Tromp. — *Gérard* mourut en 1650, ayant revu et enrichi de notes le *Velleius Paterculus*, imprimé in-12, à Leyde, chez les Elzévir. — *Matthieu* était en 1638 sur le traîneau submergé près de Leyde ; il se précipita trois fois dans les eaux pour sauver les compagnons de son naufrage ; mais sa sœur Cornélie n'en sortit qu'ayant déjà perdu la vie. Ce dévouement est loué par Vossius père dans la lettre que nous avons citée. Valère André attribue à Matthieu cinq livres d'Annales de la Hollande, mis au jour à Amsterdam, en 1635, in-4°, augmentés depuis par Ant. Borremans, et traduits du latin en flamand par Nic. Borremans. Niceron semble dire que ces annales ne sont pas de Matthieu, mais de son fils Gérard, petit-fils de Gérard-Jean. Il y aurait là quelque erreur ; car Matthieu, âgé de trente-trois ans au plus, en 1635, ne pouvait avoir alors un fils qui eût déjà composé cinq livres d'Annales. D—N—U.

VOSSIUS (Isaac), littérateur, fils de Gérard-Jean Vossius et d'Elisabeth du Jon, naquit à Leyde en 1618. Elève de son père, il fit d'excellentes études et consacra aux lettres sa vie entière. Dès l'âge de vingt et un ans, il publia une édition du Périple de Scylax, dont le texte grec avait paru en 1610; il y joignit une version latine, des notes et un Périple anonyme, dont une copie manuscrite lui avait été envoyée par Saumaise, à qui cette édition (Amsterdam, 1639, in-4°) est dédiée; les observations qui l'accompagnent ont été recueillies par Jacques Gronovius et par les autres éditeurs de l'opuscule qui porte le nom de Scylax (*voy.* ce nom). Des notes du jeune Vossius enrichissent aussi l'édition de Justin donnée chez Elzévir, à Leyde, en 1640, in-12. On voit, par ses lettres à Nicolas Heinsius, qu'il a fait, en 1642, un voyage à Rome, dont ne parlent point les biographes; il se plaint des difficultés qu'il rencontre à visiter les bibliothèques de cette ville. Toutefois, à son retour d'Italie, il se trouva en état de préparer, d'après un manuscrit précieux de Florence, une édition des Epitres de St-Ignace et de St-Barnabé, Amsterdam, 1646, in-8°, reproduite à Londres en 1680; elle contenait, avec le texte grec, la traduction latine, attribuée à Robert de Lincoln, et des notes qui ont été insérées dans le recueil des *Patres apostolici*, Amsterdam, 1724, in-fol. On lui offrit, en 1649, la chaire que la mort de son père laissait vacante, et à laquelle on aurait attaché un traitement plus considérable; il la refusa, voulant rester maître de tout son temps et le réserver à des travaux solitaires. Il est étrange qu'étant si jaloux de sa liberté, il se soit mis au service de la reine de Suède, Christine, qui, après avoir entretenu une correspondance avec lui et l'avoir chargé de commissions littéraires, finit par l'attirer près d'elle; il devint son bibliothécaire et son maître de littérature grecque. Les lettres qu'il écrit à Nic. Heinsius, en 1649, 1650 et 1651, sont datées de Stockholm; il y est souvent question de Saumaise et de sa femme Anne Mercier, qui est désignée par le nom de *Mercera*, et quelquefois de Xanthippe. Saumaise et Vossius s'étaient brouillés « parce que, dit le Menagiana, « M. Vossius ayant prêté de l'argent au fils de « M. Saumaise, M. Saumaise ne voulut pas le lui « rendre, disant qu'il lui avait mandé de ne pas « lui en prêter; en effet, il ne le lui rendit pas. » Ce fait est raconté plus au long dans les lettres de Vossius, qui exposent d'ailleurs comment Saumaise trouva le moyen de s'acquitter : il accusa Vossius de préparer contre lui des écrits satiriques. Christine ajouta foi à ce rapport et à d'autres insinuations, si bien qu'au moment où Vossius, qui venait de faire un voyage en Hollande, rentrait en Suède, amenant Bochart et Huet, il reçut l'ordre de ne pas se présenter devant la princesse, de rebrousser chemin, et de demander pardon à Saumaise. Malgré cette disgrâce, dénoûment ordinaire des relations de cette nature, la reine recommença bientôt de correspondre avec Vossius, et le revit depuis dans les Pays-Bas. De son côté, il continua de parler d'elle avec égard et respect. Catteau-Calleville, auteur d'une très-estimable histoire de Christine, y raconte sommairement ces aventures et donne tout le tort au disgracié, qui, dit-il, avait profité, en achetant des livres pour la reine, de toutes les occasions de faire de grands profits pécuniaires et d'enrichir sa propre bibliothèque de plusieurs articles précieux. Aucun document n'est cité à l'appui d'une imputation si grave ; mais on ajoute que le savant Hollandais était d'un caractère inquiet et bizarre; et nous devons avouer que sur ce point il serait presque aussi difficile à disculper que l'épouse de Saumaise. Quoi qu'il en soit, nous ne voyons Isaac Vossius écrire contre Saumaise lui-même que cinq ans après la mort de celui-ci; il le critique en effet, en 1658, dans les notes qu'il joint au texte de Pomponius Méla, édition de la Haye, in-4°, renouvelée in-8°, en 1701, à Franeker; il y relève des erreurs géographiques échappées à Saumaise dans ses *Exercitationes plinianæ in Solinum*. Bientôt après, Vossius s'occupa de chronologie; il mit au jour une dissertation *De vera mundi ætate*, où il soutenait la supputation établie par la version grecque de l'Ancien Testament, dite des Septante. George Horn (*voy.* ce nom) prit la défense du texte hébreu qui ne place pas la création à une si haute distance de l'ère vulgaire. A l'instant, Vossius fit paraître des *Castigationes ad scriptum Hornii*, et dès que Horn eut répliqué, un *Auctarium castigationum*, auquel son adversaire opposa un *Auctarium defensionis*. Tous ces opuscules, dont le plus long n'excède pas 72 pages in-4°, sont de 1659; ceux de Vossius, à la Haye; ceux de Horn, à Leyde. Vossius revint sur cette question, en 1661; il composa des dissertations *De septuaginta interpretibus, eorumque chronologia*, vol. in-4°, augmenté d'un *Appendix*, en 1663, et réimprimé à Londres en 1665. Ces écrits ont aujourd'hui peu d'importance, et il serait plus difficile encore de recommander ceux qu'il publia en 1662 et 1663 sur de tout autres matières : *De lucis natura*, Amsterdam, in-4°; *Responsio ad objecta Joannis de Bruyn et Petri Petit de luce*, la Haye, in-4°; *De motu marium et ventorum*, même format. Il y enseigne que la lumière et le feu ne sont que des accidents, et non des substances; il attribue à l'action du soleil le flux et le reflux de la mer; il décrit un instrument qu'il appelle aéroscope ou baroscope, et au moyen duquel il assure que les navigateurs pourront toujours prévoir infailliblement les tempêtes. Alors se répandait le livre de Martin Schoockius (*voy.* ce nom) intitulé *Diluvium Noachi universale.... adversus virum quemdam celebrem;* Bayle croit que ces derniers mots désignent Isaac Vossius, qui serait ainsi l'auteur d'une dissertation anonyme imprimée à

Genève contre l'universalité du déluge; Morhof la lui attribue aussi. Cependant Vossius recevait en ce temps-là une gratification du roi de France, Louis XIV, annoncée par une lettre de Colbert ainsi conçue : « Quoique le roi ne soit pas votre « souverain, il veut néanmoins être votre bien- « faiteur et m'a commandé de vous envoyer la « lettre de change ci-jointe, comme une marque « de son estime et comme un gage de sa protec- « tion. Chacun sait que vous suivez dignement « l'exemple du fameux Vossius votre père, et « qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu il- « lustre par ses écrits, vous en conserverez la « gloire par les vôtres. » Les biographes belges ajoutent qu'Isaac Vossius fut associé à l'Académie royale des sciences de Paris; mais son nom ne se rencontre nulle part dans les registres de cette compagnie, ni sur les listes qui ont été publiées de ses premiers membres, associés ou correspondants depuis 1666 jusqu'en 1699. A la vérité, il se mêlait, comme on vient de le voir, de sciences physiques; son livre *De Nili et aliorum fluminum origine* parut à la Haye, in-4°, en 1666; il expliquait avec raison la crue du Nil par les pluies de l'Ethiopie, et non par l'action de ferments nitreux. Mais il avait principalement consacré ses talents et ses loisirs aux études philologiques; nous en avons une preuve immédiate dans sa correspondance avec Nic. Heinsius, laquelle s'ouvre en 1637 et se termine vers 1664. P. Burmann l'a insérée au tome 3 (p. 556-692) de sa *Sylloge epistolarum*. Cette correspondance se compose de cent neuf lettres, dont quatre-vingt-dix sont d'Isaac Vossius; elle mérite, à tous égards, d'être lue; elle peut fournir beaucoup de détails à l'histoire des lettres pendant ces trente-six années. Les deux amis s'entretiennent le plus ordinairement de livres manuscrits et imprimés, d'entreprises, de publications et autres nouvelles littéraires. En 1670, Vossius passa en Angleterre. Des épîtres, où il s'était efforcé de soutenir l'authenticité de celles de St-Ignace, contestée par Daillé, Saumaise et Blondel, furent publiées en 1672, à Cambridge, in-4°, à la suite des *Vindiciæ* de Jean Pearson. Un livre plus curieux parut à Oxford, en 1673, in-8°, ayant pour titre : *De poematum cantu et viribus rhythmi*. Il est d'Isaac Vossius, qui l'a dédié au comte d'Arlington, sans se nommer; c'est la plus originale de ses productions. Il y retrace l'antique alliance de la poésie et de la musique, et réprouve toute versification qui n'est pas fondée sur la prosodie. Morhof dit qu'il y a des paradoxes dans ce livre; mais il s'unit à Hennin, à Bayle, à d'autres bons juges, pour rendre hommage aux observations ingénieuses et savantes de l'auteur sur les vers et les chants des Grecs, des Latins et de quelques peuples modernes. Dès l'année même où fut publié cet ouvrage, le roi Charles II fit de Vossius un chanoine de Windsor. A la cour de ce prince et à Londres, le littérateur hollandais eut des relations avec plusieurs personnages distingués, entre lesquels on cite la duchesse de Mazarin (*voy.* MANCINI) et Saint-Evremond. La duchesse l'invitait souvent à sa table; elle se plaisait à converser avec lui et à le questionner sur toute espèce de matières. Il savait presque toutes les langues de l'Europe et n'en parlait bien aucune. Il connaissait les mœurs de tous les peuples et de tous les âges, excepté celles de son propre siècle. Il avait si peu contracté la décence et l'urbanité de ses contemporains, qu'au milieu des entretiens les plus polis, il lui arrivait de *braver l'honnêteté* en langue vulgaire, autant qu'il l'aurait pu faire en latin dans un commentaire sur Catulle ou sur Pétrone. Lui qui écrivait pour démontrer que la version des Septante est divinement inspirée; lui qui avait, dit Saint-Evremond, « une crédulité « imbécile pour tout ce qui était extraordinaire et « fabuleux »; il parlait, dans ses conversations familières, le langage des incrédules qui n'admettent aucune révélation. « Voilà, disait Charles II, « un étrange théologien; il croit tout hors la « Bible. » Nous ne garantissons pas ces détails, qui ont passé de la Vie de Saint-Evremond, par Desmaiseaux, dans les *Mémoires* du P. Niceron, et dans les dictionnaires historiques (1). On y lit aussi que François du Jon (*voy.* JUNIUS) étant tombé malade en 1678, à Windsor, chez son neveu, Isaac Vossius, celui-ci ne laissa point accomplir à l'égard du moribond les cérémonies du culte anglican, disant qu'elles étaient établies pour les pécheurs, et non pour un homme sans vices, tel que son oncle. Le neveu n'avait rien publié depuis 1673; il mit sous presse, en 1679, un traité latin (in-8°) sur les oracles des sibylles, qui fut réimprimé à Leyde en 1680, in-12; il ajoutait foi à ces prophéties ainsi qu'à d'autres oracles païens antérieurs à Jésus-Christ, et voulait qu'on y puisât des preuves de la vérité du christianisme. Ces opinions que Blondel et Casaubon avaient déjà combattues l'ont été depuis par Vandale et Fontenelle. Vossius s'occupa de nouveau, en 1680, de la version des Septante, et se flatta de la venger des dernières critiques qu'elle venait d'essuyer; c'est le but du livre qu'il intitula *Responsio ad objecta nuperæ criticæ sacræ*, Leyde, 1680, in-12. Il entreprenait surtout de réfuter ce que Richard Simon avait écrit sur cette matière dans l'*Histoire critique du Vieux Testament;* Simon répliqua, en 1684, à la suite de ses *Inquisitiones criticæ*. Le défenseur des Septante travaillait alors à une édition de Catulle : le texte du poëte latin y était accompagné d'un commentaire fort étendu, assez riche d'érudition pour n'avoir pas besoin de se recommander, bien moins honorablement, par des détails licencieux. Mais on accusa l'éditeur d'y insérer une partie du

(1) Niceron transcrit une autre anecdote : « Un Anglais ayant « demandé à Is. Vossius ce qu'était devenu un homme de lettres « qu'il avait vu autrefois chez lui, Vossius lui répondit brusque- « ment : *Est sacrificulus in pago, et rusticos decipit.* »

livre de Béverland *De prostibulis veterum;* on crut s'en apercevoir pendant l'impression qui s'exécutait en Hollande, et qui en conséquence fut suspendue; elle s'acheva à Londres, en 1684, in-4°. Bayle, qui a fait un grand éloge de cette édition de Catulle, dans ses *Nouvelles de la république des lettres* (juin 1684), dit ailleurs que Vossius avait composé vers ce même temps un traité *De republica Alexandrinorum*, qui n'a jamais vu le jour. Celui des sibylles et la réponse à Richard Simon, augmentée d'un supplément, reparurent à Londres en 1685, in-4°, avec un livre d'observations diverses, *Variarum observationum liber*. On y trouve une courte dissertation sur les trirèmes ou galères, que Grævius a insérée depuis dans le douzième tome de son *Trésor d'antiquités romaines*, et un opuscule sur l'étendue de l'ancienne ville de Rome, qui est compris dans le tome 4 du même recueil. A considérer dans son ensemble le volume in-quarto que Vossius donnait au public en 1685, on peut dire que c'est celui où il a laissé une plus libre carrière à son imagination capricieuse, à son goût pour les paradoxes et pour les récits merveilleux. Il prétend que Rome contenait quatorze millions d'habitants et que sa surface était vingt fois plus grande que celles des villes de Londres et de Paris réunies. Il a exagéré bien davantage encore la population de la Chine, sa civilisation, l'antiquité de son histoire et de ses livres sacrés. Il en jugeait, dit Renaudot (1), d'après les rapports du jésuite Martini, et n'aurait pu alléguer d'autres témoignages, n'ayant aucune connaissance de la langue et de la littérature des Chinois; mais plus enthousiaste que ce missionnaire, il se laissa emporter jusqu'à placer l'origine de cette nation fort au-dessus du plus haut terme que Moïse assigne à la création, même dans la version des Septante. Ayant toujours à cœur de faire prévaloir les calculs de cette version sur ceux du texte hébreu, il employa, en 1686, la seconde et la troisième partie d'un dernier volume in-quarto, imprimé à Londres, à réfuter ce que venaient d'écrire contre elle Humfroy Hody et Richard Simon sous le nom de Jérôme le Camus. Vossius se promettait de prolonger cette controverse en donnant une nouvelle édition de la traduction grecque qui en était l'objet; il n'eut pas le temps de se livrer à ce travail. Colomiès (*voy.* ce nom), qui s'était attaché à lui et l'avait suivi en Angleterre, mit à la fin du volume qui vient d'être indiqué une lettre à Justel contre Simon. La première partie de cet in-quarto traite d'une autre matière; elle a pour titre : *Observationum ad Pomponium Melam appendix*. Vossius y répond assez impoliment à Jacques Gronovius, qui, tout en profitant, comme nous l'avons dit, de ses travaux sur la géographie ancienne, l'avait traité avec aussi peu d'urbanité. Il faut dire que le célèbre géographe Guill. Delisle a déclaré qu'il y avait d'*excellentes recherches* dans les notes de Vossius sur Scylax et sur Pomponius Méla. Pour compléter la liste des écrits d'Isaac Vossius, qui n'ont jamais été réunis en un seul recueil, nous devons rappeler les additions qu'il a jointes à l'*Etymologicon* de son père. Isaac, attaqué d'une maladie grave en 1689, ne voulut pas, si nous en croyons Desmaiseaux et le P. Niceron, recevoir les consolations religieuses que lui offraient ses confrères, les chanoines Hascard et Wickart, en l'exhortant à se conformer aux usages, *au moins pour l'honneur du chapitre*. « Ce que je vous demande, leur répondit-il, c'est de m'apprendre « comment je pourrai obliger mes fermiers à me « payer ce qu'ils me doivent. » Ces étranges particularités, recueillies par Bayle, répétées dans toutes les notices, et que par cette raison il n'est plus possible d'omettre, auraient besoin d'être beaucoup mieux attestées. On sait du reste qu'il mourut à Windsor le 21 février de cette année; ceux qui indiquent le 10 février 1688 suivent le vieux style et ne font commencer 1689 qu'à Pâques. Il laissait une riche bibliothèque, que l'université de Leyde acheta trente-six mille florins, et qu'elle fit enlever aussitôt. « Si l'on n'eût « pas usé de cette diligence, écrit Bayle, si les « livres n'eussent pas été portés chez M. Citters, « ambassadeur de Hollande à la cour d'Angle- « terre, il serait venu des ordres pour en empê- « cher le déplacement, afin que les héritiers fus- « sent obligés de rompre le marché et d'en « conclure un autre avec l'université d'Oxford. » La cour de Rome avait mis plusieurs des ouvrages d'Isaac Vossius à l'index, spécialement ceux qui concernaient la version des Septante, les épîtres de St-Ignace, les oracles sibyllins et des questions de physique. Mabillon, consulté sur cette censure, se montra plus indulgent (1); mais son avis, quoi qu'en aient dit de Boze (2) et Goujet, ne fut pas suivi; car ces livres demeurent condamnés dans un index publié après le milieu du 18e siècle. Ils ont d'ailleurs essuyé, ainsi que les autres productions de l'auteur, beaucoup de censures purement littéraires. Tous ses écrits sont jugés fort sévèrement dans un long parallèle entre les deux Vossius, Gérard-Jean et Isaac, qui du *Journal de Trévoux* (janvier 1713) a passé aussi dans les dictionnaires biographiques. Ce qui nous paraît incontestable, c'est que les ouvrages du père sont beaucoup plus méthodiques et qu'ils offrent une instruction plus vaste, ordinairement plus sûre. On y peut trouver trop de citations; mais on serait encore mieux fondé à dire que le fils n'en fait point assez, qu'il s'en permet quelquefois d'inexactes et d'incomplètes, qu'il se

(1) A la fin des dissertations qui suivent les *Anciennes relations des Indes et de la Chine*.

(1) *Votum de quibusdam Isaaci Vossii opusculis*. C'est le troisième article du tome 2 des *Œuvres posthumes de Mabillon*.

(2) « La congrégation de l'*Indice* le consulta et s'en tint à son « avis sur le livre des Septante, où Vossius traite de l'universalité « du déluge. » Ces lignes de l'éloge de Mabillon, par de Boze, sont, à tous égards, fort inexactement rédigées.

dispense volontiers d'alléguer ou même d'indiquer les preuves de ses assertions tranchantes. Il n'entreprend guère de lectures et de recherches qu'avec l'intention d'en obtenir les résultats qu'il a fixés d'avance; il veut qu'elles servent à confirmer ses conjectures, quelque hardies qu'elles puissent être. Gérard-Jean a plus de circonspection et de conscience : c'est un homme plus sage, un écrivain moins turbulent, un ami plus religieux de la vérité; il aspire à s'éclairer et à instruire ses lecteurs, plutôt qu'à les éblouir par des nouveautés et des prestiges; mais on ne peut refuser à Isaac une imagination vive, un esprit pénétrant, des connaissances fort étendues, une érudition ingénieuse et souvent originale. D-N-U.

VOSTRE (SIMON), libraire d'heures, est le premier qui semble avoir publié en France des heures à gravures; les renseignements biographiques font à peu près défaut sur son compte; on sait seulement qu'il avait épousé Geneviève Puillevert, qu'il fit quelques fondations dans l'église Ste-Geneviève-des-Ardents et qu'il eut constamment sa boutique, rue Neuve Notre-Dame, à l'enseigne *St-Jehan l'Evangéliste;* dans l'espace de trente-six années, de 1484 à 1520, il n'est pas sorti moins de quatre-vingt-dix éditions d'heures de ses ateliers; en fut-il le compositeur et le graveur ou simplement l'éditeur, c'est ce qu'il est impossible de démêler. Jules Renouvier a publié, en 1862, une brochure, à laquelle nous renverrons le lecteur, des gravures sur bois dans les livres de Simon Vostre, libraire d'heures. B. DE L.

VOTIENUS (MONTANUS), né à Narbonne, sous le règne d'Auguste, fut un orateur éloquent et fécond, bon poëte et habile grammairien. Recommandable par les qualités du cœur et de l'esprit, il passait, au rapport de Tacite, pour un des plus grands génies du siècle d'Auguste. Martial en parle comme d'un savant : *Docti patria Narbo Votieni*. Accusé devant Tibère d'avoir parlé trop librement des dérèglements de ce prince, il fut exilé aux îles Baléares, où il mourut l'an 28 ou 29 de l'ère chrétienne. L—P—E.

VOUET (SIMON), peintre-graveur français, né à Paris, le 9 janvier 1590, était élève de son père, Laurent Vouet, dont il ne put recevoir que des leçons médiocres. Ses progrès néanmoins furent si rapides, qu'il fut, encore très-jeune, choisi pour aller peindre en Angleterre une Française de haut rang, qui s'y était momentanément réfugiée. Le jeune Simon travaillait avec une étonnante facilité; il recueillit à Londres des sommes assez considérables; et, lorsqu'il revint à Paris, la réputation qu'il y rapportait attira chez lui une foule de personnes opulentes. Peu de temps après, le baron de Harlay de Sancy, nommé à l'ambassade de la Porte, l'emmena avec lui à Constantinople, où il eut bientôt occasion de se signaler par un effort de talent dont le succès passa son espérance. Admis avec la légation à une audience solennelle d'Achmet Ier, dont la figure lui était inconnue, il examina si bien les traits de ce sultan, qu'il n'hésita pas un moment après à le peindre de mémoire, et qu'il en fit un portrait frappant de ressemblance. Instruits d'un fait si remarquable, les grands officiers de la Porte ottomane voulurent, à leur tour, être peints de la main du jeune Français; mais quelle que fût leur libéralité, il s'ennuya de son séjour en Turquie, et se rendit à Venise, où il passa la plus grande partie de son temps à faire des études d'après Paul Véronèse, dont il adopta d'abord la touche brillante et vigoureuse. De Venise il vint à Rome, où il exécuta plusieurs grands tableaux dans la manière du Caravage et de Valentin, puis imita celle de Guide. Le brillant début de Vouet dans la capitale des beaux-arts frappa d'étonnement le pape Urbain, qui s'empressa d'employer son pinceau à l'embellissement de St-Pierre et de San-Lorenzo. Informé de sa haute capacité, le roi de France lui accorda, à titre d'encouragement, une pension de quatre cents francs. Enfin un voyage qu'il fit à Gênes lui procura la protection des Doria, qui lui payèrent généreusement leurs nombreux portraits de famille, et, à peine de retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de St-Luc (1624). Ces glorieux succès firent naître dans l'esprit de Louis XIII, qui aimait la peinture, le désir de fixer près de lui un si habile artiste. Vouet en 1627 eut ordre de revenir à Paris, où il fut accueilli de toute la cour avec une extrême faveur. On le logea au Louvre; sa pension fut considérablement augmentée; et le roi, qui le nomma son premier peintre, voulut prendre de lui des leçons de pastel, qui ne furent pas infructueuses (1). Accablé de travaux auxquels il semblait ne pouvoir suffire, Vouet, trop avide peut-être de gain ou d'honneurs, crut devoir peu à peu renoncer à sa première manière, qui était forte et savante, pour se livrer à une pratique expéditive qui altéra sensiblement la beauté de son coloris. On cite cependant quelques beaux tableaux dont il orna dans ce temps les églises de St-Eustache, de St-Médéric, des Carmélites de la rue Chapon, des jésuites de la rue St-Antoine et de St-Nicolas-du-Chardonnet. Le *St-Paul* qu'il composa pour les minimes de la place Royale obtint surtout le suffrage des amateurs. Indépendamment des plafonds, des galeries et des appartements qu'il décora de ses peintures, tant au château de St-Germain en Laye qu'au Luxembourg, à l'hôtel Bretonvilliers, aux châteaux de Ruel, de Videville et de Chilly, à l'hôtel Seguier, aujourd'hui l'hôtel des Termes, rue du Bouloi, il peignit le plafond de la chapelle, l'*Adoration des mages* et au maître-autel un *Christ en croix*. A l'hôtel Bullion, il exécuta jusqu'à trente-quatre tableaux dont les sujets étaient

(1) Ce prince fit alors plusieurs portraits qui étaient ou qu'on trouva d'une parfaite ressemblance.

empruntés à la mythologie. Il fit aussi des dessins modèles pour les tapisseries royales, et nombre de peintures au pastel, genre d'ouvrages dans lequel il excellait. Forcé de se faire aider dans ces entreprises par une foule d'élèves, dont quelques-uns, comme Perrier, étaient déjà des peintres connus, il devint le chef d'une école dont il retira encore plus de gloire que de ses propres tableaux. Ce fut de son atelier que sortirent les Lebrun, les Lesueur, les Mignard, les Dufresnoy, et, à cet égard, Vouet fut à peu près pour son époque ce que Vien a été plus tard. L'un et l'autre, peintres d'histoire, d'un ordre très-élevé, ont rendu à l'art d'éminents services en le faisant rentrer dans la route du bon goût, et tous deux, sur beaucoup de points, ont été surpassés par leurs élèves. Vouet, vers la fin de sa carrière, eut un sujet de mécontentement qui le fit, dit-on, sortir des bornes de la modération, et lui suscita de fâcheuses inimitiés. Louis XIII, ayant ordonné au Poussin de revenir en France, dit en apprenant l'arrivée de ce peintre illustre : *Voilà Vouet bien attrapé!* En supposant que Vouet ne fût pas naturellement porté à l'envie, il faut avouer qu'un pareil mot était plus que suffisant pour le rendre jaloux. Il paraît donc trop certain que le premier peintre du roi ne pardonna pas au Poussin d'être le premier peintre de l'époque, et nous sommes loin d'excuser cette faiblesse; mais on s'en est trop autorisé, peut-être, pour rabaisser le talent d'un homme qui avait obtenu et mérité de brillants succès. Il est permis de croire d'ailleurs que le zèle outré de ses amis l'avait infiniment plus compromis qu'il ne s'était compromis lui-même. Vouet mourut à Paris, le 30 juin 1649, et fut inhumé dans l'église de St-Jean en Grève. Quelque altération qu'ait subie la réputation de Vouet, nous sommes persuadé que s'il eût toujours travaillé ses tableaux comme il l'avait fait en Italie et dans les premières années de son retour en France, il serait encore placé au rang des grands maîtres. On a de lui des *Vierges* que le Guide n'eût pas désavouées; le musée du Louvre possède plusieurs tableaux de Vouet : *le Christ au tombeau* (deux anges assistés de la Vierge, de St-Jean et de Madeleine, déposent le corps dans le tombeau); *la Charité romaine; la Présentation au temple; la Vierge, l'Enfant Jésus et St-Jean;* une *Réunion d'artistes* (on croit y reconnaître Vouet lui-même, l'architecte Mezereau et le poëte Pierre Corneille); *Portrait en pied de Louis XIII* (la France et la Navarre se mettent sous la protection du roi). Mais, quoiqu'il possédât la théorie de la couleur, et qu'il fût même dessinateur habile, il dégénéra sensiblement sous ces deux rapports dans ses dernières productions, où l'extrême facilité de son pinceau et la fraîcheur de ses teintes peuvent seules rendre excusable ce qu'il y manque de relief et de correction. On lui reprochera toujours et avec raison d'avoir négligé le clair-obscur et la perspective (1). Malgré tous ses défauts, on reconnaît toujours dans Vouet une fécondité d'invention, une sorte d'élégance et un effet pittoresque que peu d'artistes ont possédés. Ses productions les plus remarquables, après celles que nous venons de rappeler, sont le *Martyre de Ste-Catherine*, qui était autrefois dans la galerie de Dusseldorf, et la belle composition qui orne le maître-autel de St-Eustache. Vouet avait été marié deux fois. Sa première femme, *Virginia di Vezzo Velletrano*, s'était aussi distinguée dans la peinture. Elle mourut en octobre 1638. Sa sconde femme, qui lui survécut, s'appelait Radegonde Beranger. Les deux frères de Vouet, *Aubin* et *Claude*, furent ses élèves et l'aidèrent dans ses travaux; mais on ne connaît d'eux aucun ouvrage remarquable. L'un de ses gendres, Michel Dorigny, se fit quelque réputation, d'abord comme peintre d'histoire, ensuite comme graveur. La plupart de ses estampes sont d'après Vouet, notamment l'*Adoration des mages*, *Vénus à sa toilette*, *Vénus et l'Espoir arrachant des plumes aux ailes de l'Amour*, *Mercure et les Grâces*, *l'enlèvement d'Europe*, et *Iris coupant les cheveux de Didon*. Robert-Dumesnil a catalogué l'œuvre gravée de S. Vouet, dans son *Peintre-graveur français*, t. 5, p. 71-72. F. P—T.

VOULLAND (Henri), né à Uzès en 1750, suivait le barreau de Nîmes en 1789, et fut, à cette époque, député aux états généraux par le tiers état de sa province. On prétend qu'il dut surtout sa nomination à l'influence de Rabaut de St-Etienne, protestant comme lui, qui s'en servit à cette assemblée pour les dénonciations scandaleuses dont un reste de pudeur l'empêchait de se charger lui-même. Voulland fut un démagogue ardent, et les prêtres n'eurent pas de persécuteur plus déterminé. Ses premières attaques furent dirigées contre le clergé de Carpentras, qu'il peignit comme un foyer de contre-révolution; or ce mot *contre-révolution* était alors synonyme des plus grands crimes. Un pareil homme était très-utile aux vues de Rabaut, ennemi très-prononcé du culte catholique, et qui d'ailleurs, comme on peut le voir dans ses écrits, ne trouvait rien de tolérable dans la monarchie d'alors, et prétendait qu'il fallait tout détruire

(1) M. Charles Blanc, dans son *Histoire des peintres*, apprécie judicieusement le mérite de Vouet : « La célébrité dont ce « maître avait joui de son vivant a rendu plus sévère le jugement « de la postérité. En reconnaissant la hardiesse de son pinceau, « l'abondance de son talent facile et simple, on lui a reproché de « n'avoir eu que les éléments grossiers du clair-obscur, de n'avoir « pas bien senti la dégradation de la lumière et d'avoir trop peint « de pratique le sentiment; voilà ce qui fait défaut à Simon Vouet. « A ses Vierges mêmes il donnait des tournures guindées qu'on « prenait pour de la noblesse et des airs agréables dont on raffo- « lait. Jamais il n'eut ces traits d'inspiration sublime, jamais il « ne trouva ces expressions venant des profondeurs de l'âme, qui « ont fait de Lesueur, son élève, un véritable grand peintre. « N'eût-il, du reste, d'autre mérite que d'avoir dirigé l'école d'où « sortirent tant d'hommes illustres, Vouet doit occuper par cela « même un rang élevé parmi les maîtres dont s'honore notre « pays. Ce fut un grand talent, mais tout à la surface, et sa « peinture, si elle peut intéresser nos yeux, ne va pas jusqu'à « notre âme. »

pour tout constituer sur un nouveau plan. Il fit nommer son collègue Voulland membre de cet odieux comité des recherches qui, au nom de la liberté, ne cessa de tourmenter les meilleurs citoyens. Les troubles dont, à cette époque, Nîmes et toute cette partie du Languedoc furent le théâtre, eurent sans doute pour cause les manœuvres de ce comité. Voulland fit pendant la session de l'assemblée constituante une multitude de rapports au nom de son conciliabule; il dénonça le baron de Marguerite, maire de Nîmes, et son collègue à l'assemblée, qu'on a vu périr depuis sous la hache révolutionnaire. Il ne prit point part aux grandes questions politiques : de pareilles matières étaient au-dessus de sa portée. Au mois de mars 1791, il fut nommé membre du tribunal de cassation, et dans le mois de septembre 1792, député à la Convention nationale par le département du Gard, où Rabaut de St-Etienne fut aussi appelé par le même département. Mais déjà celui-ci exprimait d'amers regrets sur sa conduite passée : il était las, disait-il lui-même, de sa portion de tyrannie, et il voulait rentrer dans le chemin de l'ordre et de la justice. La fureur révolutionnaire de Voulland avait au contraire augmenté : il se jeta violemment dans les rangs des proscripteurs, et devint un des séides de Robespierre. Dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Sa conduite dans cette affaire et dans celle du 31 mai lui fit obtenir la présidence peu de temps après, et il fut, avant le 9 thermidor, membre du comité de sûreté générale, qui remplissait dans la convention à peu près les mêmes fonctions que le comité des recherches avait remplies à l'assemblée constituante. C'était particulièrement dans le comité de sûreté générale que Fouquier-Tainville allait chercher la liste de ses victimes. Voulland était d'une petite stature, et il s'agitait comme un forcené : dès qu'il éprouvait la plus légère contrariété, il bondissait comme un chevreau, et avait l'air d'un fou. Quand ses collègues lui parlaient des exécutions auxquelles il assistait, il répondait : *J'y vais rire de la mine que ces gueux-là font à la fenêtre.* Après la mort de Robespierre, ceux qui l'avaient immolé, plutôt à leur sûreté que pour le punir de ses crimes, sentirent qu'ils devaient prendre une marche différente. Ce fut alors qu'ils envoyèrent Voulland au Luxembourg, où était détenue madame la duchesse d'Orléans (*voy.* ORLÉANS). Bientôt, poursuivi par les thermidoriens, ce fougueux montagnard fut décrété d'arrestation (28 mai 1795), puis amnistié. Il vécut dès lors dans l'obscurité. Logé et nourri, pendant près de deux ans, par le libraire Maret, qui vivait lui-même des profits d'une petite échoppe au Palais-Royal, il n'avait pas de quoi payer cette généreuse hospitalité. Il mourut, en 1802, dans la plus profonde misère; et, ce qui est plus remarquable, dans de grands sentiments de piété, et fort repentant de sa conduite révolutionnaire. — Un autre Voulland, oncle du précédent, qui, de commandant de la garde nationale d'Uzès, était devenu général et commandant de la ville de Marseille sous le gouvernement de Robespierre, se montra un des hommes les plus sanguinaires de cette époque. Il perdit son emploi après la chute de Robespierre, et mourut dans l'obscurité. B—U.

VOULTÉ (JEAN), dit *Vulteius* ou *Vautier*, poëte latin et professeur à Toulouse, naquit, non, comme on l'a dit, à Vandy-sur-Aisne, dont il n'était qu'originaire, mais à Reims, vers le commencement du 16e siècle. Ce poëte, qui était vu avec plaisir à la cour de François Ier, fut en relation avec tous les savants de son temps. Denis Faucher, religieux de Lérins, son ami, parle de lui avec éloge; et c'est le même qui nous apprend que Voulté fut tué dans un âge peu avancé, le 30 décembre 1542, par un homme qui, ayant perdu un procès contre lui, le querella dans une rencontre, et lui porta un coup mortel dans la mamelle gauche. Faucher, ayant appris ce triste événement, courut promptement à son ami pour le secourir; mais ses soins furent inutiles; il eut la douleur de voir Voulté mourir une heure après. Faucher chercha du moins à se consoler en faisant des vers en l'honneur de son ami. On a de Voulté quatre livres d'épigrammes et un recueil d'étrennes en vers latins, imprimés à Lyon, en 1537 et 1538, et un volume d'hendécasyllabes, imprimé séparément. Ces dernières poésies ont été insérées dans le troisième tome des *Deliciæ poetarum gallorum*, p. 1131 et suiv. Voulté avait pris pour modèle Jean Second, son contemporain; mais il lui était fort inférieur. L—C—J.

VOYER (RENÉ DE), seigneur d'Argenson, naquit, en 1596, d'une des plus anciennes maisons de la Touraine. L'importance et la diversité des emplois qu'il a remplis sous le ministère de Richelieu et sous celui de Mazarin autorisent à le regarder comme un personnage vraiment historique. A l'exemple de ses pères, sa première destination fut celle des armes. Il partit pour la Hollande et combattit sous le prince d'Orange. Mais bientôt plusieurs de ses parents maternels, qui jouissaient d'un grand crédit auprès du roi, l'engagèrent à embrasser le parti de la robe. « Il « fut, dit Fontenelle, le premier magistrat de son « nom; mais presque sans quitter l'épée. » Successivement avocat et conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, il suivit la cour au siége de la Rochelle, en qualité d'intendant d'armée; et, après la reddition de la place, fut envoyé en Périgord (novembre 1629), pour y faire raser la citadelle de Bergerac, qui avait servi de place d'armes aux protestants. Après la maladie de Louis XIII, en octobre 1630, il fut fait intendant de justice à l'armée de Dauphiné, que commandait le maréchal de Schomberg. La

paix venait d'être signée avec le duc de Savoie, mais les discussions qu'entraîna l'exécution du traité de Cherasco durèrent jusqu'en 1631. René de Voyer rendit de grands services par le soin qu'il eut de pourvoir aux approvisionnements. Tout étant pacifié sur cette frontière, il fut rappelé à la cour. Il serait trop long d'énumérer toutes les fonctions dont on le chargea depuis cette époque. Elles sont rapportées dans les Mémoires de Monglat, de Marolles, etc. « Les besoins « de l'Etat, dit Fontenelle, le firent souvent chan-« ger de poste, mais l'envoyèrent toujours dans les « plus difficiles. » Nous pourrions nous borner à dire qu'en 1640, ayant été obligé, comme intendant de l'armée et commissaire général des vivres, d'aller à Pignerol pour chercher des instructions de sa cour, au sujet des entrevues qu'il avait eues, à plusieurs reprises, avec le prince de Savoie, il fut surpris et enlevé par un parti de cavaliers espagnols, qui le conduisirent prisonnier au château de Milan. Pendant les six mois de sa captivité, qui ne finit que parce qu'il paya de ses propres deniers une rançon de trois mille pistoles, qu'à la vérité le roi lui fit rendre plus tard, il occupa ses loisirs en entreprenant une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* et composa un *Traité de la sagesse chrétienne*, qui fut imprimé de son vivant, à Paris, en 1650. Cet ouvrage, traduit en italien par son fils, dont l'article suit, fut publié à Venise en mars 1655, du consentement du sénat. Il en parut aussi une traduction en espagnol. Nous ne suivrons pas René de Voyer en Catalogne, où il reçut, en 1641, ordre de se rendre, n'ayant en apparence que le titre d'intendant général, mais muni d'instructions secrètes pour la conclusion d'un traité à faire avec les Catalans. Cette mission fut hérissée de difficultés. Diverses récompenses devinrent le prix des avantages que l'Etat avait dus à son zèle et à sa capacité. Le 8 mars 1643, il fut fait conseiller ordinaire du roi, et il obtint la charge de grand bailli de Touraine, qu'avait possédée son père, et qui était vacante depuis la mort du grand écuyer Cinq-Mars d'Effiat. Mais étant distrait par des commissions plus pressées, il obtint que cette charge passerait à son troisième fils, qu'il destinait à la carrière militaire. C'est à dater de cette époque qu'il est constamment qualifié dans les lettres patentes de comte d'Argenson. Renvoyé en Catalogne après la mort de Louis XIII (1643), il fut rappelé, l'année suivante, pour occuper la charge d'intendant dans les provinces et îles situées entre Loire et Garonne. En 1646, Mazarin lui ordonna de partir pour Toulon, où se faisait un armement considérable, aux ordres du marquis de Brézé. René de Voyer devait conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec les princes italiens, en exécution de projets dans lesquels la France devait trouver son compte. Etant tombé malade en mer, et n'ayant pu se rétablir en Italie, il se fit donner la permission de revenir en France. Au commencement de 1657, il fut nommé un des commissaires du roi pour la tenue des états de Languedoc; et il y montra beaucoup de fermeté, accompagnée d'une adresse qui eut des résultats tels que l'on se sépara fort satisfait les uns des autres. Dans l'origine des troubles de la Fronde, ne voulant pas se trouver engagé dans l'une ou l'autre des factions qui se disputaient le gouvernement, il se retira dans ses terres de Touraine. Mais on le sollicita bientôt d'aller prévenir, par sa médiation, la guerre qui était près d'éclater entre d'Espernon, gouverneur de Guienne, et le parlement de Bordeaux. Il parvint, dans le mois de mai de cette année, à amener un accommodement qui empêcha l'effusion du sang, mais pour peu de temps seulement. Plus tard, il donna de sages conseils à d'Espernon, qui fit son entrée à Bordeaux le 6 juin. Enfin, au mois d'octobre, désespérant de désarmer la fureur des factieux et d'adoucir l'humeur altière du gouverneur, il demanda son congé, qui lui fut accordé, puis il revint à Paris. Las des affaires, las du monde, et veuf depuis plusieurs années, il embrassa l'état ecclésiastique et reçut l'ordre de la prêtrise en février 1651. Son fils aîné, âgé de vingt-six ans, venait d'être désigné pour l'ambassade de Venise, devenue très-difficile par la guerre dans laquelle la république était engagée avec l'empire turc. La France offrait sa médiation; on mit pour condition que ce jeune homme serait dirigé par son père, au moins dans les premiers temps, et que celui-ci conserverait jusqu'alors le titre d'ambassadeur. Il fallait un motif aussi puissant pour que René de Voyer consentît à quitter sa retraite. Il arriva à Venise vers la fin de juin. Ce voyage, entrepris dans les plus grandes chaleurs de l'été, et l'insalubrité du climat altérèrent bientôt sa santé. Il mourut après quatorze jours de maladie, en disant sa messe, et fut inhumé dans l'église de St-Job des dominicains. La république se chargea des frais de sa sépulture, et son fils lui fit ériger une tombe en marbre, que les Français conduits à Venise par les circonstances politiques de la fin du 18e siècle ont vue avec intérêt. L—P—E.

VOYER (René de), deuxième du nom, comte d'Argenson, fils aîné du précédent, naquit à Blois le 13 décembre 1623. Il acheta, en 1642, un office de conseiller au parlement de Normandie. Il n'était âgé que de vingt et un ans quand son père, surintendant du Poitou et des provinces voisines, lui subdélégua les élections de Saintes et de Cognac. Le même, partant pour l'armement de Toulon, confia à son fils, en son absence, l'intendance de la généralité tout entière. On répandit alors que le jeune René de Voyer, trop adonné au bel esprit et se livrant à la composition poétique (c'était principalement sur des sujets pieux), enfin, voyant de préférence à tout des gens de lettres, mettait de la négligence dans les soins de sa gestion administrative. Son père lui écrivit à

cette occasion : « Comme ces infâmes et igno-« rants traitants ont dit que vous faisiez trop de « vers, je vous conseille de tenir secret tout ce « que vous ferez à l'avenir pour votre divertis-« sement... Je ne vous convie pas d'abandonner « l'étude, pour plaire à ceux qui ne savent pas « ce qu'elle vaut ; mais, comme la prudence « exige que l'on se gouverne selon les temps, il « faut déférer quelquefois aux fous, pour montrer « que l'on est sage. » Dans le nombre des beaux esprits dont on lui reprochait de former uniquement sa société, était Balzac, qui, retiré dans ses terres d'Angoumois, entretenait avec MM. d'Argenson père et fils une correspondance dont plusieurs lettres sont imprimées (édition de l'abbé Cassaigne, 1665, 2 vol. in-fol.). Il est vrai que René de Voyer avait un goût passionné pour la poésie, dans laquelle ses contemporains trouvaient qu'il réussissait passablement. Pendant les diverses missions auxquelles son père fut appelé sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin, il fut constamment le compagnon de ses travaux. Il le suivit aux états de Languedoc, en 1647, et lui fut très-utile dans sa mission de Bordeaux. Au retour de ce voyage, le jeune René acheta une charge de maître des requêtes. Peu de temps après, il fut nommé conseiller d'Etat en service ordinaire. Il partit ensuite pour Venise, avec promesse de remplacer son père comme ambassadeur, lorsque l'année serait révolue. La mort de celui-ci le mit en pied auprès de la république, à l'âge de vingt-sept ans, et il garda ce poste jusqu'à la fin de l'année 1655. Il fut chargé alors de plusieurs négociations délicates, telles que l'accommodement de Mantoue et de Savoie, dont il se tira avec succès. Le sénat, croyant devoir lui donner des preuves authentiques de son estime et de sa reconnaissance, lui permit d'ajouter le lion de St-Marc, avec le cimier et la devise, aux armoiries de la maison Voyer-d'Argenson, pour être gravées sur le tombeau de René Ier, et il le convia d'en user ainsi à l'avenir pour lui et sa postérité. Le roi de France, par un brevet du 15 novembre 1656, autorisa l'ambassadeur à accepter cet honneur, transmissible à tous les siens. Venise fut marraine du fils aîné de René II, qui était venu au monde pendant la durée de l'ambassade. Mais s'il plaisait beaucoup aux républicains de ce pays, on n'était pas également satisfait de lui à la cour, dont il n'avait nullement l'esprit. Les gens du monde, et surtout les ministres, l'accusaient d'une dévotion excessive. Il se brouilla avec Mazarin et ensuite avec Colbert. On lui savait mauvais gré de déclamer sans cesse contre les vices des grands ; il déplut même au roi. Loin d'augmenter sa fortune, ses fonctions à Venise l'avaient dérangée. Il fut mis à la retraite. Se confinant alors dans ses terres, il n'eut plus d'autres vues que celles d'une autre vie. Du reste, grâce à son économie et à une loyauté sans égale, il parvint à réparer une partie du désordre de ses affaires. Outre les fondations pieuses qui lui étaient personnelles, en Touraine et dans l'Angoumois, il fut un des directeurs de l'hôpital général de Paris, institué en 1674. Occupé d'améliorer l'éducation et les mœurs de la campagne, il réunissait les paysans dans des conférences où il les instruisait lui-même et les excitait à la pratique de leurs devoirs. Ainsi se passèrent les trente dernières années de sa vie. Il ne fit aucune démarche pour rentrer au conseil, et mourut dans son château d'Argenson au mois de mai 1700. Il avait eu de Marguerite Houlier, son épouse, cinq enfants ; l'aîné fut Marc-René, dont l'article suit. René II avait fait imprimer un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, entre autres : l'*Explication du livre de Job ;* la *Paraphrase du prophète Jérémie ; la Bonne servante, ou la Vie de Barbe de Compiègne ; la Fille servante des pauvres, ou la Vie de mademoiselle Catherine d'Arezze, native de Ste-Maure en Touraine.* Le plus curieux de ses écrits, qui ne fut point imprimé, était intitulé *le Sage chrétien sur la vie de M. d'Argenson père, par son fils.* Nous citerons de ses ouvrages en vers : *l'Art d'aimer Dieu, ou les Entretiens de St-François de Sales et de son disciple Théotime ;* un grand nombre de cantiques spirituels, presque tous destinés aux pauvres de l'hôpital général de Paris ; *le Créateur,* poëme historique ; *la Fête du Père éternel.* C'est le récit de la fondation de l'église d'Argenson dédiée au Père Eternel, sans invocation d'aucun saint particulier, ce qui amena une discussion théologique. La construction de cette église avait duré cinq ans ; et le poëme, en conséquence, est en cinq chants. L—P—E.

VOYER-D'ARGENSON (Marc-René de), fils du précédent, naquit, le 4 novembre 1652, à Venise, où son père était ambassadeur. La république voulut être sa marraine, le fit chevalier de St-Marc et lui donna, au baptême, le nom de cet évangéliste. Il devint, en 1679, lieutenant général du bailliage d'Angoulême. M. de Caumartin (*voy.* ce nom), allié de Pontchartrain, contrôleur général des finances, et plus tard chancelier, le mit en rapport avec ce ministre. Le lieutenant général du bailliage d'Angoulême s'étant défait de sa charge, d'Argenson épousa la sœur de Caumartin ; et Pontchartrain approuva ce mariage, qui, avec le secours de quelques amis, mit le protégé du ministre en état d'acheter, en 1695, une charge de maître des requêtes, sans laquelle alors on ne pouvait parvenir à rien. Il dut au même personnage d'être nommé, en 1697, lieutenant général de police de Paris, à la place de la Reynie, qui le premier avait exercé d'aussi grandes fonctions ; mais d'Argenson fut le véritable instituteur de cette administration, si imparfaite avant lui, et dont le principal moyen de succès fut de se mouvoir aisément et sans bruit. Voltaire dit qu'un tel emploi était au-dessous de la naissance et du mérite de ce magistrat, et lui fit cependant un bien plus grand nom que le mi-

nistère général et passager qu'il obtint sur la fin de sa vie. En disant encore que c'était un homme capable de tout, et qui eût été bon général d'armée, Voltaire fait observer que la France est presque l'unique pays de l'Europe où l'ancienne noblesse ait pris souvent le parti de la robe. D'Argenson fut lieutenant de police pendant vingt et un ans. « Ayant une figure effrayante, « qui retraçait, dit Saint-Simon, celle des trois « juges des enfers, il s'égayait de tout avec su« périorité d'esprit, et avait mis un tel ordre « dans cette multitude innombrable de Paris, « qu'il n'y avait nul habitant dont, par jour, il « ne sût la conduite et les habitudes, avec un « discernement exquis pour appesantir ou allé« ger sa main à chaque affaire qui se présentait, « penchant toujours aux partis les plus doux, « avec l'art de faire trembler les plus innocents « devant lui; courageux, hardi, audacieux dans « les émeutes, et maître du peuple... Il s'é« tait livré, sous le feu roi (Louis XIV), aux jé« suites, mais en faisant le moins de mal qu'il « pût, sous un voile de persécution qu'il sentait « nécessaire pour persécuter moins en effet, et « même pour épargner les persécutés. » Ce fut à lui que Louis XIV s'en rapporta pour la suppression du couvent de Port-Royal-des-Champs, ce qui lui suscita un grand nombre de détracteurs. Il avait rendu des services au duc d'Orléans, comme à d'autres grands personnages, en cachant au roi et en accommodant par son autorité des aventures de jeunesse, en couvrant même ou réparant des erreurs de conduite graves. Le neveu du monarque, devenu régent, et probablement avec le concours du lieutenant de police, avait gardé le souvenir de tout ce que d'Argenson avait fait pour lui. Celui-ci ne craignait pas les parlements, qui étaient alors en opposition avec la cour, qu'il avait souvent lui-même attaqués, et qui, à ce titre, lui étaient très-opposés. Quant à lui, il voulait contenir, et au besoin réprimer ces compagnies; mais il ne pouvait les haïr personnellement, tenant à plusieurs familles de magistrature par les liens de la parenté et de l'affection. Du reste, il n'avait jamais dépassé sans nécessité les limites de ses attributions, que le président de Harlay lui avait définies si énergiquement en trois mots : *netteté, sûreté, clarté.* Dès l'origine des conseils (septembre 1715) établis par le régent, il fit partie de celui *du dedans du royaume*, qui était composé de cinq membres, sous la présidence du duc d'Antin. Bientôt les obstacles que le duc d'Orléans rencontrait de toutes parts à ses desseins l'engagèrent à appeler d'Argenson à son aide. Il le fit, en janvier 1718, président du conseil des finances, et en même temps garde des sceaux, afin qu'il eût plus d'autorité et fût intéressé à ne pas ménager le parlement, sur lequel il s'agissait d'avoir le dessus. Le lit de justice tenu aux Tuileries le 26 août 1718 fut un coup d'Etat hardi, que les circonstances avaient rendu nécessaire. D'Argenson, qui y montra beaucoup d'énergie et de fermeté, était alors âgé de soixante ans. Il fut nommé, en 1719, chancelier de l'ordre de St-Louis. Il travailla puissamment à réparer le désordre dans lequel les dernières années de Louis XIV avaient plongé la fortune publique. Fontenelle donne une juste idée de l'incroyable activité qu'il mettait à remplir ses fonctions diverses. Lorsque l'abus des ressources réelles que pouvait présenter le système de Law eut amené un discrédit que le garde des sceaux s'était efforcé inutilement de prévenir, il fut sacrifié au mécontentement public. Toutefois il donna volontairement, le 5 janvier 1720, sa démission de la présidence du conseil des finances. On le fit alors ministre d'Etat et on créa pour lui une place d'inspecteur général de la police du royaume. Il ne perdit nullement la confiance du régent et conserva encore les sceaux; mais il les rendit dans la même année. Ils furent mis alors, pour la deuxième fois, entre les mains du chancelier d'Aguesseau. D'Argenson se retira dans son hôtel, qui était fort voisin du couvent des filles de la Croix, rue de Charonne, à Paris. Ce fut là qu'il mourut, le 8 mai 1721. Les malheurs qui avaient accompagné la ruine du système de Law avaient exaspéré les esprits. Comme on en imputait une partie à d'Argenson, le peuple insulta à ses funérailles, et ses deux fils furent obligés d'abandonner le cortége. Ils se rendirent à pied dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sépulture de la famille. Cet illustre personnage était membre honoraire de l'Académie des sciences depuis 1716 et faisait partie de l'Académie française depuis 1718. Fontenelle a tracé de lui un éloge qui sera toujours cité comme un modèle de goût et d'élégance. Les traits n'en parurent point, dans le temps, être flattés. Voltaire, qui, dans sa jeunesse, avait eu à se plaindre du célèbre lieutenant de police, a consacré à sa louange une page du *Siècle de Louis XIV* et un petit poëme *Sur la police pendant le règne de ce monarque*. St-Simon, qui en a très-bien parlé à quelques égards, assure avoir contribué à le faire entrer au ministère, et prend de là occasion pour l'accuser d'avoir manqué à la reconnaissance. Mais les prétentions du duc étaient souvent exagérées. D'autres que lui ont quelquefois dépeint Marc-René de Voyer-d'Argenson tout autre qu'il n'était. Ils l'ont fait avide, quand il était désintéressé; cruel, lorsqu'il était humain et tolérant; ignorant, lorsqu'il était lettré et protégeait efficacement l'université; dissolu dans ses mœurs, quand il ne pouvait qu'à peine suffire à tous les devoirs qui remplissaient sa vie. A son entrée dans les charges, il était pauvre; il en sortit avec peu de biens. Les sceaux, qu'il tint pendant deux ans et demi, valaient, chaque année, trois cent mille francs. Chargé par Louis XIV de missions secrètes dont il ne rendait aucun compte, dépositaire de la fortune publique dans

un temps où il était si facile de s'enrichir, il laissa si peu en mourant, que le roi crut devoir faire une pension à ses trois enfants qui devaient lui succéder. Lors du renouvellement du bail des fermes, il ne reçut les cent mille écus de pot-de-vin qui lui revenaient, suivant un usage établi, que pour les faire employer par le trésor au payement des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Dans le temps du système, il mit de l'amour-propre à ne jamais posséder d'actions, à ne point spéculer sur leur hausse ni sur leur baisse, ce qui fut la première origine de sa brouillerie avec Law. Enfin nous croyons que l'on peut souscrire à presque tout ce que son fils, le marquis d'Argenson, a dit d'avantageux de lui dans ses Mémoires. L—P—E.

VOYER (René-Louis de), marquis d'Argenson, fils aîné du garde des sceaux, naquit le 18 octobre 1694, et fut élevé avec son frère chez les jésuites, au collége de Louis-le-Grand. Voltaire y fut leur condisciple, et ce grand homme ne cessa jamais, dans le cours de sa vie, d'être bien traité par eux. René-Louis d'Argenson ayant acheté, en 1716, une charge de conseiller au parlement de Paris, obtint la permission de siéger et d'opiner, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans. C'était au moment des grandes discussions entre la cour et le parlement. Le jeune magistrat prit avec feu les intérêts de sa compagnie, et encourut même, à ce sujet, les réprimandes de son père. Dès la même année 1718, il fut pourvu d'une charge de maître des requêtes, et partit pour Lille, où il devait se former à l'administration, sous M. Meihan, intendant de Flandre, dont il épousa la fille unique. D'Argenson fut nommé, en janvier 1720, conseiller d'Etat, sur la démission de son père, alors garde des sceaux et président du conseil des finances. Il devint, presque aussitôt, intendant du Hainault et du Cambrésis, et résida en cette qualité pendant quatre ans à Valenciennes et à Maubeuge. C'était le temps le plus orageux du *Système*. Il parvint à calmer plusieurs émeutes occasionnées, tant parmi le peuple que parmi la troupe, par la cherté des grains et par les opérations désastreuses du financier Law. Lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite, Law passa par Valenciennes. Le marquis d'Argenson crut qu'il était de son devoir d'arrêter l'ex-contrôleur général. Il s'y prit même assez adroitement, feignant de ne vouloir que l'inviter à dîner, mais lui refusant ensuite des chevaux de poste jusqu'au retour d'un courrier envoyé à la cour. Le surlendemain seulement l'intendant reçut l'ordre de laisser passer Law, avec désapprobation de l'avoir retenu. En 1721, il fut nommé grand-croix, chancelier et garde des sceaux de l'ordre de St-Louis, à la place de son père, qui venait de mourir. S'étant promptement démis de cette charge en faveur de son frère, il en conserva les honneurs. En décembre 1723, il eut, à Versailles, une conversation d'une heure avec le régent, qui, le lendemain, n'existait plus. Le regret d'avoir perdu le protecteur constant de sa famille, joint à quelques sujets de mécontentement contre le duc de Bourbon, nouveau ministre, le décida à résigner, l'année suivante, son intendance de Maubeuge. Il ne conserva d'autre place que celle de conseiller d'Etat. Cette charge l'obligeait d'assister au conseil des parties pour le jugement des affaires contentieuses. Il employait ses loisirs à travailler dans le silence, au milieu de la vaste bibliothèque qu'avait formée son père, à la composition d'un grand nombre d'écrits politiques et littéraires, dont une faible partie seulement a vu le jour après lui. L'évêque de Blois, Caumartin, son oncle maternel, étant mort en 1733, ce fut lui qui le remplaça comme membre honoraire à l'académie des inscriptions. Tant que le *club de l'Entre-sol* subsista (de 1724 à 1731), d'Argenson en fit partie. Ce nom venait d'un joli appartement loué, à la place Vendôme, dans l'hôtel du président Hénault, par l'abbé Alary, de l'Académie française, et précepteur du Dauphin, qui devint le fondateur et le président de cette société. Elle était composée de personnages du grand monde, tous fort instruits, entre autres de lord Bolingbroke : et en fait de gens de lettres, de l'abbé de St-Pierre, qui était le membre le plus utile, de Ramsay, etc., etc. On s'assemblait une fois par semaine en hiver; et l'été on se réunissait dans le jardin des Tuileries, pour y causer à l'écart. Là on s'occupait de recherches historiques, de droit public et des nouvelles politiques les plus intéressantes. Le cardinal de Fleury protégea d'abord, très-spécialement, cette petite académie, qui était un objet d'intérêt pour les salons de la capitale. Des choix furent faits dans son sein pour des emplois publics du premier ordre. Il en résulta des jalousies; il y eut aussi des indiscrétions à reprocher à plusieurs des habitués de l'*Entre-sol*, qui, par leur influence, semblaient vouloir jouer un trop grand rôle. On les accusa bientôt en masse d'être opposés à la cour; des plaintes de quelques étrangers de marque eurent lieu. Une correspondance s'établit à ce sujet entre l'abbé de St-Pierre et le cardinal de Fleury, qui signifia que dans les réunions il ne devait plus être question de politique. A Paris, les uns plaisantèrent de cette espèce de déconvenue ; les autres déchirèrent le ministère, disant qu'il se permettait une véritable inquisition. Bientôt on éluda ses défenses, et l'on s'assembla avec plus de secret : alors survint une défense positive, qui mit fin à cette société dont les avantages pouvaient surpasser de beaucoup les inconvénients. Le marquis d'Argenson en fut l'habitué le plus assidu. Il y conçut et exécuta en grande partie deux ouvrages importants : *Histoire du droit public ecclésiastique français*, et *Traité de l'admission de la démocratie dans un Etat monarchique*. C'est ce dernier qui est connu sous le

titre de *Considérations sur le gouvernement de la France*. A cette époque il était en communauté de travaux, de vues et de conseils avec le garde des sceaux Chauvelin, son ami, auquel le cardinal de Fleury avait dû l'éclat des premières années de son ministère. L'exil de Chauvelin empêcha le marquis d'Argenson de parvenir aux premiers honneurs de la magistrature, et même de partir pour l'ambassade de Portugal, pour laquelle il avait été désigné en 1737. Au mois de mai 1744, il fut nommé conseiller au conseil royal des finances, titre purement honorifique, mais accordé à l'ancienneté et qui procurait l'honneur de siéger une fois par semaine à côté du roi. M. Amelot, que la duchesse de Châteauroux avait pris en aversion, ayant été renvoyé du ministère des affaires étrangères, en 1744, le marquis d'Argenson y fut appelé, après six mois de vacance. L'année suivante fut marquée par la victoire de Fontenoy. Les deux ministres du nom d'Argenson se trouvèrent avec Louis XV à cette journée mémorable. Une réponse du marquis à Voltaire, écrite sur le champ de bataille, et qui est rapportée tout entière dans le *Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade*, contient une des relations les mieux faites et les plus authentiques des événements dont le ministre des affaires étrangères parlait comme témoin. C'est d'après cela que le *Poëme de Fontenoy* fut composé, en dix jours, et publié immédiatement. Le frère aîné du ministre de la guerre partagea quelque temps les travaux politiques du cadet, quoique dans un but différent. Celui-ci s'occupait à faire prolonger ou renouveler les occasions de succès militaires; celui-là au contraire n'avait d'autre ambition que de mettre un terme à la lutte qui désolait la France depuis cinq ans. Le comte avait plus de dextérité pour se tirer des intrigues de cour : le marquis possédait des notions de tout, et plus profondes et plus variées. L'un et l'autre favorisaient en plusieurs points l'esprit philosophique du siècle, et voulurent concilier les progrès des lumières avec les progrès, ou du moins avec l'affermissement de l'autorité royale, prétendant en agrandir la base. Louis XV, grâce à son insouciance habituelle, laissait à ses ministres un pouvoir absolu; et cependant il mettait beaucoup d'amour-propre à croire et à vouloir persuader que, depuis la mort du cardinal de Fleury, il régnait par lui-même, qu'il conduisait surtout les affaires étrangères. Après avoir investi le marquis d'Argenson d'une confiance sans bornes, et que ce dernier méritait non-seulement par son caractère, mais par ses lumières, par cette ardeur du travail dont nous avons donné l'idée, ce monarque désavoua plusieurs actes qu'il avait cependant plus qu'approuvés. De fortes cabales environnaient le ministre des affaires étrangères, depuis les derniers mois de l'année 1746 : il reçut sa démission le 10 janvier 1747. Entre autres négociations remarquables, c'était lui qui avait traité le mariage du Dauphin, devenu veuf, avec la fille d'Auguste III, roi de Pologne. Deux ans avant le congrès d'Aix-la-Chapelle, pour lequel il proposa vainement ses services, et qui amena la signature d'un traité (1748), il avait eu de fortes raisons d'espérer, par l'intermédiaire des Hollandais, des conditions de paix plus avantageuses. Ce fut le dernier des ministres français qui persista dans les vues de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV, pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Du reste, il ne parut aucunement sensible à son renvoi. Beaucoup moins brillant à la cour que son frère, il fut plus grand dans la retraite. Aucun nuage ne troubla jamais la pureté de l'amitié qui les unissait. Le marquis profita de sa liberté pendant les dix dernières années de sa vie pour se livrer au soin, presque minutieux, des affaires du comte, en même temps que des siennes propres. En retour, il avait pris celui-ci pour guide de toutes ses démarches publiques. Le moins âgé des deux frères semblait être devenu tuteur de l'aîné pour ce qui concernait la politique et la cour. Une fois sorti du ministère, le marquis d'Argenson s'abstint presque totalement de reparaître à Versailles. Il fut un instant question de le rappeler pour l'éducation du duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI; mais les principes qu'il mit en avant pour former un héritier du trône ne furent point goûtés par le Dauphin. Il vivait paisiblement, tantôt à Paris, et tantôt à la campagne, partageant ses loisirs entre ses amis et le commerce des gens de lettres, qui étaient toujours reçus chez lui avec de grandes marques de considération. Lui et son frère ont eu, par leur carrière publique, une grande influence sur la vie de Voltaire. Ce dernier, dans sa correspondance en vers et en prose avec le marquis, ne néglige aucune occasion de lui rappeler qu'il est *le plus ancien de ses amis*, et après avoir vu rentrer cet homme d'État dans la vie privée, il le déclara *le meilleur citoyen qui eût jamais tâté du ministère*. Une des occupations auxquelles d'Argenson se livra de préférence, sur la fin de ses jours, fut d'assister aux séances de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qu'il présida en 1749. Il y lut, en 1755, un Mémoire *sur les historiens français*, qui se trouve dans la collection des Mémoires de l'académie. Il concourut, en 1756, pour le fameux prix de l'académie de Dijon, *sur l'origine et l'égalité des conditions*. Son Mémoire, ainsi que celui de J.-J. Rousseau, fut rejeté. C'est à lui que l'on doit le plan de la place Louis XV, telle qu'elle existe aujourd'hui. Toujours plein de dévouement pour son pays et pour la vraie philanthropie, on pourrait se dispenser d'ajouter au portrait qu'il trace de lui-même. Voltaire y a donné le dernier coup de pinceau, en disant qu'il le croyait plus propre à être *secrétaire d'État dans la république de Platon* qu'au conseil d'un roi de

France. Ses traits offraient une ressemblance frappante avec ceux de son frère : tous deux étaient d'une taille avantageuse ; par cette raison on les confondait souvent l'un avec l'autre, lorsqu'ils devinrent ministres en même temps. Mais le frère aîné était loin de porter dans la société cette amabilité, ce désir de plaire, qui firent du comte d'Argenson un des hommes le plus recherchés à la cour et à la ville. Dans une notice qui précède les *Mémoires du marquis d'Argenson*, publiés en 1825, par son arrière-petit-neveu, on lit ce passage : « Plus froid, plus mesuré, ne se « livrant qu'à des amis intimes ; raisonnant « juste, mais sans la même grâce dans la façon « de s'exprimer, les habitants de Versailles, à « une époque où il était d'usage dans la société « de donner à tout le monde des sobriquets ri- « dicules, le désignèrent sous celui de d'*Argen-* « *son la bête*. » Duclos expliquait cela par l'air de bonhomie et le ton bourgeois de l'aîné des deux frères d'Argenson. « Je doute cependant, « ajoute-t-il, qu'il y ait eu beaucoup de minis- « tres aussi instruits et aussi éclairés. » On peut se former une idée juste de son genre d'esprit par ses ouvrages, qui, n'ayant point été écrits pour le public, se rapprochent du genre familier. La naïveté, le laisser-aller, le décousu même, en font le charme. Il pensait, au surplus, que sa conversation donnait parfois prise sur lui. Cependant on cite de lui des plaisanteries qui ne manquent pas de sel. On parlait un jour de la mort dans un cercle où il se trouvait, et l'on répétait tous les propos que ce triste sujet a coutume d'amener. D'Argenson aîné, ennuyé de ce que la conversation se prolongeait trop sur le même ton, la fit cesser par cette gaieté : « On est per- « suadé qu'il n'y a rien de si difficile que de « mourir. Moi, je vois que tout le monde s'en « tire. » Il mourut le 26 janvier 1757, laissant deux enfants, le marquis de Paulmy (dont l'article suit) et la comtesse de Maillebois. Son *Eloge* fut prononcé, à l'académie des inscriptions, par le Beau. On a de lui : 1° *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France*, in-8°, imprimées pour la première fois, en 1764, à Amsterdam. Il y avait plus de trente ans que cet ouvrage était composé. On en publia quatre éditions, toutes semblables, en Hollande. Le marquis de Paulmy, fils de l'auteur, en donna, en 1784, une nouvelle, corrigée ou plutôt refondue, qui ne se vendit pas publiquement ; puis une seconde, en 1787, sur la demande et aux frais de l'assemblée des notables. Il en existe une contrefaçon faite à Liége. Les idées du marquis d'Argenson paraissaient singulières à l'époque où il les rendit publiques. Elles heurtaient presque toutes celles qui étaient reçues en France ; mais il les présentait avec tant de franchise, de candeur, et dans des vues si louables, que les personnes mêmes dont il contrariait le plus les opinions ne pouvaient lui en savoir mauvais gré. Son but était de combattre les préventions établies chez nous depuis le cardinal de Richelieu, que la force et la gloire de l'autorité royale résident dans la dépendance servile des peuples, et de résoudre ce grand problème : « Quels sont les « moyens de concilier l'accroissement de l'auto- « rité souveraine, et d'augmenter le bonheur des « sujets ? » 2° *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, composés en 1736. Ce fut encore M. de Paulmy qui fit paraître cet ouvrage de son père, sous la rubrique d'Amsterdam, 1785. Une autre édition porte le titre de *Loisirs d'un ministre d'État*, Liége, 1787, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de portraits, de caractères et d'anecdotes relatives à divers personnages. Nous avons parlé d'un troisième ouvrage que l'on doit considérer, en grande partie du moins, comme appartenant à cet auteur : c'est l'*Histoire du droit public ecclésiastique français*, dont la première édition est de Londres, 1737, 2 vol. in-12. Ce livre a paru sous le nom de la Hode (le père de la Motte), jésuite défroqué, qui avait été régent de d'Argenson au collége Louis-le-Grand, et qui fut employé par lui à quelques recherches historiques relatives à ces lectures et aux conférences de l'*Entre-sol*. Le Mécène ne se plaignit point du plagiat ; et quant aux altérations nombreuses, il se contenta de réclamer contre l'interprétation forcée que l'on donnait à ses vues. Cette histoire, écrite vingt ans auparavant, ayant été imprimée au moment de l'imposition au vingtième des biens du clergé, établie par le contrôleur général Machault, fit beaucoup de sensation. On trouve dans le recueil du *Journal économique*, années 1750 et suivantes, des lettres du marquis d'Argenson, l'une en faveur de la liberté du commerce des grains, l'autre sur des allégements proposés à la taille arbitraire ; enfin une troisième sur le bien que les seigneurs pourraient faire dans leurs terres. Le marquis d'Argenson, arrière-petit-neveu de celui dont nous retraçons la vie, a publié, en 1825 : *Mémoires du marquis d'Argenson, ministre sous Louis XV*, Paris, 1 vol. in-8° ; réimprimés plus complets en 1858 et 1862. C'est une réimpression des *Loisirs d'un ministre*, augmentés de beaucoup de fragments inédits, d'une notice sur l'auteur, et de plusieurs lettres, non connues, de Voltaire, du président Hénault, de madame du Chastelet, etc. Nous y avons puisé des matériaux précieux sur le personnage dont nous nous sommes occupé ici, ainsi que sur son aïeul, son père et son frère (1). L—P—E.

(1) Voici quelques extraits de la préface de la dernière édition de ces *Mémoires* : « Il existe à la bibliothèque du Louvre de volumineux dossiers, renfermant les pensées et les notes que d'Argenson a, pendant une vingtaine d'années, jetées chaque jour sur le papier ; il semble avoir pris plaisir à y consigner ses moindres imaginations, les fluctuations de son esprit, les rêveries passagères de son âme. C'est une confession journalière, écrite avec toute franchise, parlant de ses pensées beaucoup plus que de ses actes, dont il est à peine fait mention. Ces masses d'écritures, ce fouillis, constituent des fragments plus ou moins suivis, souvent dépareillés, d'un journal où sont entassés des matériaux jetés au hasard, n'ayant de connexité entre eux que leur date et la suite

VOYER D'ARGENSON (ANTOINE-RENÉ DE, marquis DE PAULMY), ministre d'Etat, naquit à Valenciennes, le 22 novembre 1722, de René Louis de Voyer, marquis d'Argenson, alors intendant du Hainault. Sa famille le destinait à la magistrature, dans laquelle ses ancêtres s'étaient illustrés. Il y entra aussitôt après avoir fini ses études et il en parcourut rapidement tous les degrés. Successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller d'Etat, il se voyait, à l'âge de vingt ans, au terme où l'on ne parvient ordinairement qu'après avoir vieilli dans les fonctions judiciaires et administratives. Le jeune Voyer d'Argenson justifiait par ses talents, par son zèle et par son assiduité, les faveurs dont il était l'objet, lorsqu'une carrière nouvelle vint s'ouvrir devant lui. Son oncle, le comte d'Argenson, frère aîné du marquis, ayant été nommé ministre de la guerre, fit créer la charge de commissaire général des guerres pour M. de Paulmy. Celui-ci suivit, en cette qualité, les armées de Flandre et d'Italie, et contribua, par ses conseils, à plusieurs changements avantageux, tant sous les rapports militaires que sous les rapports de finance. Vers la même époque, le marquis d'Argenson fut appelé au ministère des affaires étrangères. Dès lors, Paulmy devint à la fois le coopérateur de son père et de son oncle. Il les secondait dans toutes leurs opérations; et quelquefois il était chargé par eux de certains travaux, de certaines commissions, que les premiers dépositaires de l'autorité ne confient qu'à des hommes qui ne peuvent avoir des intérêts différents des leurs. Le 4 avril 1748, Voyer d'Argenson, qui cultivait les lettres dans ses loisirs, comme il les protégeait par son crédit, fut reçu à l'Académie française, en même temps que Gresset. La paix d'Aix-la-Chapelle, qui date de cette même année, le fit juger moins utile au département de la guerre. Il se trouvait naturellement éloigné de celui des affaires étrangères par la retraite de son père. Le 4 décembre, il fut nommé ambassadeur en Suisse. Il renouvela les anciens traités conclus entre la France et le corps helvétique, ainsi que les capitulations particulières de plusieurs des Etats de ce pays. Enfin il resserra plus particulièrement les liens qui unissaient la nation suisse à la nation française, en faisant abolir des lois déjà anciennes, par lesquelles il était défendu à quelques-uns des cantons réformés de s'attacher au service de France. Il emporta l'estime générale et des regrets sincères lorsque, à la fin de 1751, il fut rappelé pour être associé à son oncle, qui avait obtenu qu'il fût adjoint à la charge de secrétaire général du département de la guerre, avec survivance. Voyer d'Argenson de Paulmy avait à peine passé quelques mois à la cour, qu'il partit pour visiter les places des provinces méridionales du royaume, examiner les fortifications, les arsenaux, les magasins, voir surtout les troupes; enfin connaître les abus, et y remédier. Il employa cinq ans à faire cette inspection générale, et à mettre en ordre les observations nombreuses qu'il avait recueillies. Les avantages qu'on aurait pu tirer de ce travail important devinrent nuls par la guerre qui se ralluma en 1756, et par l'exil du comte d'Argenson, qui eut lieu l'année suivante. A la vérité, Paulmy succéda, le 2 février 1757, à son oncle; mais il prévit bien qu'il ne resterait au ministère que le temps nécessaire pour que l'on pût se fixer sur un autre choix. Sa retraite, à la fois volontaire et forcée, qui eut lieu le 22 mars 1758, fut accompagnée de tout ce qui pouvait en adoucir l'amertume. Le roi exigea qu'il continuât d'assister au conseil, en qualité de ministre d'Etat. Il obéit à cet ordre; mais, en 1762, soit qu'il fût dégoûté de l'espèce de nullité d'un ministre hors de place, soit qu'il conservât l'espoir de ressaisir quelque jour le crédit et le pouvoir qui lui étaient échappés, il demanda et obtint l'ambassade de Pologne. Elle n'était pas sans embarras, en raison des troubles dont ce royaume électif était alors agité. L'ambassadeur s'acquitta de sa mission avec autant de discernement que de sagesse; et, si ses négociations relatives à l'élection ne réussirent pas comme on l'aurait désiré, il eut du moins à se rendre le témoignage qu'il avait annoncé les événements fâcheux qui se préparaient, et indiqué les moyens de les prévenir. Il fut nommé, en 1766, à l'ambassade de Venise, qu'il remplit jusqu'en 1770. Il aurait désiré celle de Rome: elle lui fut refusée; et dès lors, abandonnant toute vue d'ambition, il prit le parti de se consacrer uniquement à sa famille et à ses goûts favoris. Il avait toujours aimé et cultivé les belles-

des faits auxquels ils se rattachent. Ces écrits destinés à d'Argenson seul, pas même à ses amis, sont devenus la propriété de l'Etat, ayant été saisis pendant la terreur au nombre des papiers du duc de Luxembourg, émigré; l'administration de la bibliothèque a classé, relié, répertorié ces manuscrits.... Faire pour eux ce qu'on a fait si laborieusement pour Saint-Simon serait une tâche effrayante en raison de l'étendue de ces papiers et des lacunes qu'ils présentent. Peut-être aurait-on alors un autre Saint-Simon, fort différent du premier, mais non moins coloré et surtout non moins inégal, souvent aussi rude et aussi pénétrant, inférieur toutefois, non comme penseur, mais comme rôle joué, comme homme social vivant et agissant au milieu du monde qu'il raconte. Ces papiers ont été mis en œuvre pour l'édition des *Mémoires de d'Argenson*, publiés, en 1858, dans la *Bibliothèque elzévirienne* (Paris, Jannet, 5 vol. petit in-12). L'éditeur a pris pour point de départ les *Loisirs d'un ministre d'Etat*, livre écrit par de Paulmy fils, au nom de son père, et il y a mis beaucoup du sien quant à la forme. Cet éditeur a largement puisé dans le journal qui s'étend de 1728 ou 1730 jusqu'en 1757, à la mort de l'auteur, et qui s'applique surtout à la politique étrangère. Ecrites sans nulle retouche, à la fin ou au commencement de chaque journée, ces éphémérides ont, à défaut d'autre mérite, celui de l'immédiateté. Il ne faut y chercher que l'impression actuelle; du reste, ni révision, ni méthode. Négligé sans être jamais sec, diffus, mais jamais fade, véridique d'intention, naïf de pensée, rêveur et enthousiaste par accès, louangeur rarement et presque toujours dénigrant; il fourmille de faits racontés à la hâte, d'idées brusquées plutôt qu'exposées avec suite. Notre intention, en publiant ces extraits, est de donner une idée incomplète, sans cesser d'être vraie, de ce que peuvent être ces matériaux informes, de ce que ce journal renferme de qualités et de défauts. » En tête de l'édition de 1858 on a reproduit la notice publiée en 1825; elle occupe 97 pages. Quelques critiques ont été dirigées contre l'édition que nous venons de signaler, et M. Rathery en a entrepris une autre d'après les manuscrits originaux, 1862 et années suivantes, 6 vol. in-8°.

lettres; mais son goût dominant le portait à l'histoire et à la bibliographie. Les pays étrangers, comme la France, avaient contribué à former sa bibliothèque, la plus complète, la mieux choisie et la plus nombreuse qui ait peut-être jamais été en la possession d'un particulier; elle était riche, surtout en poëtes et en romanciers, à dater de ceux qui, dans le 11e siècle, ont écrit en langue romane. Libre de tous soins publics, il mit en ordre cette magnifique collection, et en dressa un catalogue exact. D'environ cent mille volumes, appartenant au marquis de Paulmy, il n'y en a qu'un petit nombre, et des moins intéressants, à la tête desquels on ne lise pas une notice instructive, écrite ou dictée par lui. Aussi tous les gens de lettres profitaient-ils sans cesse d'un tel trésor. Son amour pour les livres lui fit naître le désir d'en augmenter personnellement le nombre; et en peu d'années il produisit plus de volumes que n'en ont enfanté pendant leur vie entière des écrivains renommés par leur fécondité. M. Magnin, de Salins, son bibliothécaire, eut beaucoup de part à la rédaction de ses ouvrages. Ce fut au commencement de 1775 qu'il conçut et publia le plan de la *Bibliothèque universelle des romans;* et l'on vit paraître dans la même année plusieurs volumes de cet ouvrage. Il en donna environ quarante jusqu'à la fin de 1778, que des raisons particulières le déterminèrent à abandonner l'entreprise. Ses continuateurs ne firent pas oublier la partie qu'il avait dirigée, et dont tous les morceaux avaient été composés ou retouchés par lui. A peine eut-il renoncé à la *Bibliothèque des romans*, qu'il s'occupa des *Mélanges d'une grande bibliothèque*, ouvrage plus sérieux, plus important et plus utile (*voy.* CONTANT-D'ORVILLE). C'est, pour ainsi dire, l'*esprit* de l'immense bibliothèque de Paulmy, et le principal résultat des notes ou observations qu'il avait écrites sur tous ses livres. Les gens du monde y trouvent des notions ordinairement aussi amusantes qu'instructives, sur bien des objets qui sont du domaine de l'instruction littéraire ou scientifique; et les savants de profession y reconnaissent leurs premières études : en moins de huit années, ce recueil s'éleva à soixante-cinq volumes, et les matériaux furent réunis pour ceux qui devaient suivre. Voyant sans cesse les hommes de son temps qui avaient eu le plus de succès dans les genres légers de la littérature, il composa, soit en société avec quelques-uns d'entre eux, soit tout seul, des romans, des chansons de circonstance, et des opéras comiques en vaudevilles. Une fois que Voyer d'Argenson eut pris le parti de vivre dans la retraite, il se démit successivement de toutes les places qui pouvaient gêner sa liberté, et ne se réserva, outre le gouvernement de l'arsenal de Paris, que la charge de chancelier de la reine, qui, à sa mort, devait être perdue pour sa famille. Devenu homme privé, il garda toute sa maison, ne voulant pas que son changement d'état, qui n'avait point été un malheur pour lui, en fût un pour ceux qui s'étaient attachés à sa fortune. Dans ses dernières années, jouissant du vrai bonheur au milieu de tous les siens, de ses amis et de ses livres, il ne formait plus qu'un vœu : c'était que sa précieuse et très-considérable bibliothèque ne fût pas démembrée, quand il aurait cessé d'exister. Le comte d'Artois en acquit la propriété (1781), à condition que l'ancien possesseur continuerait d'en disposer toute sa vie. C'est la bibliothèque dite de l'*Arsenal*. Paulmy avait donné au public un ouvrage de son père, *Considérations sur le gouvernement de la France*. Il mit en ordre et fit paraître, en 1785, des *Essais dans le goût de ceux de Montaigne*, que le marquis d'Argenson avait aussi composés. Il était simple dans ses mœurs, dans ses manières, dans ses habits, et jusque dans ses livres. Probe jusqu'au scrupule, noble et désintéressé, il employait chaque année une somme considérable à soulager l'infortune. Il mourut, à la suite d'infirmités très-douloureuses, le 13 août 1787. De son second mariage avec mademoiselle Fyot de la Marche, il avait laissé une fille unique, la duchesse de Luxembourg. Son éloge, d'où a été tiré le fond de cet article, fut lu dans la séance publique de la St-Martin, 1788, à l'académie des inscriptions, par Dacier; il en était membre honoraire ainsi que de l'académie des sciences. L—P—E.

VOYER (MARC-PIERRE DE), comte d'Argenson, frère de René-Louis dont l'article est plus haut, et oncle du précédent, naquit à Paris le 16 août 1696. Avocat du roi au Châtelet en 1718, il fut, l'année suivante, conseiller d'État et maître des requêtes. Il n'avait pas atteint l'âge de majorité lorsque son père lui transmit, le 6 janvier 1720, la lieutenance de police de Paris. Le jeune d'Argenson n'avait rien, en arrivant à cette place, qui rappelât le sombre extérieur de celui auquel il succédait. On remarquait en lui, ainsi qu'en son frère aîné, un goût plus vif pour les beaux-arts et pour les belles-lettres. Les conseils qu'il osa présenter en opposition au système de Law furent d'abord bien reçus, mais décrédités ensuite par ceux qui avaient intérêt à ce qu'on ne les suivît pas; et la retraite du garde des sceaux entraîna celle de son fils. Le duc d'Orléans envoya bientôt ce dernier comme intendant à Tours, et il fut fait presque en même temps, sur la démission de son frère aîné, chancelier de l'ordre de St-Louis, charge qu'avait possédée leur père. Il ne resta qu'un an en Touraine, et se vit rappelé aux fonctions de lieutenant général de police; mais il les quitta, le 2 janvier 1724, et pour dédommagement fut nommé conseiller d'État. Le régent, peu de temps avant sa mort, l'avait institué son chancelier et le surintendant de son apanage. D'Argenson entra très-avant dans la confiance de ce prince, qui le jugeait propre aux commissions les plus délicates. Quand l'évêque

de Fréjus, Fleury, après l'exil de Villeroi, quitta subitement son royal élève, pour se retirer à Issy, fuite qui embarrassa prodigieusement la cour, le comte d'Argenson prit sur lui d'expédier, en son nom, un ordre formel et absolu au prélat de revenir, comme si son départ eût été ignoré du duc d'Orléans. Le précepteur fut intimidé, et revint sans se faire prier. Il était temps, car le jeune roi cassait les vitres de désespoir, et l'on ne sait ce qui serait arrivé si le public eût connu son impatience. La fermeté, qui n'excluait pas dans le lieutenant de police l'esprit de conciliation, ne fut pas moins utile dans les querelles du jansénisme, qu'il s'agissait de terminer. La mort de son illustre protecteur, arrivée en décembre 1723, arrêta ses espérances de fortune, qui ne devaient se réaliser que vingt ans après. Il demeura chancelier du duc d'Orléans, fils du régent, chef de son conseil, et mit tous ses soins à rétablir les finances de cette maison, qui étaient dans un grand désordre. Chargé par la duchesse douairière d'aller demander pour son fils une princesse de Baden-Baden, il ne réussit pas dans sa première tentative. Il fut, à son retour de Radstadt, reçu à Weissembourg par le roi Stanislas, qui y était réfugié, et conçut tout à coup l'idée de marier plutôt le jeune duc d'Orléans avec Marie Leczinska; mais les difficultés étant levées à la cour de Baden, l'union projetée d'abord eut lieu en 1724. Les éloges donnés par d'Argenson à la fille du roi de Pologne suggérèrent à madame de Prié, maîtresse de M. le duc, la première pensée d'élever cette princesse au trône, ce qui s'effectua l'année suivante. Le chancelier du duc d'Orléans suivit à Strasbourg son patron, chargé d'épouser par procuration la future reine. Tandis que ce prince, surnommé le *Pieux*, s'enfermait dans une retraite absolue à Ste-Geneviève, le comte d'Argenson, qui aimait les sciences, les arts et les plaisirs, faisait de sa maison de Neuilly (qui fut depuis celle du duc d'Orléans) le rendez-vous des gens du monde instruits et des savants ou littérateurs les plus aimables. La Fare, Chaulieu, le jeune Arouet y venaient faire des soupers et des vers. Il fut reçu en 1726 membre honoraire de l'académie des sciences. S'étant rendu la jurisprudence familière, il coopéra, comme conseiller d'Etat, à la rédaction des ordonnances qui ont illustré la mémoire du chancelier d'Aguesseau. Ce grand magistrat le choisit, en mars 1737, pour être directeur de la librairie. D'Argenson fit renouveler et exécuter les règlements, nomma des censeurs habiles, leur procura des récompenses, ranima leur zèle et leur exactitude. Il encouragea les auteurs et les libraires. Cette place, qui embrassait la surveillance des livres étrangers, et de ceux qui s'imprimaient ou se répandaient en France sans approbation de la censure, recevait une grande importance de la chaleur des querelles du jansénisme. D'Argenson la remplit de manière à obtenir le suffrage des gens de lettres qui se trouvèrent en relation avec lui. Il contraignit, en 1740, l'abbé Desfontaines à signer une rétractation de ses libelles. On a souvent cité sa réponse un peu dure à cet abbé, quand celui-ci cherchait à excuser la violence de ses satires, sur ce qu'il fallait bien qu'il vécût : — *Je n'en vois pas la nécessité*. Cette commission le mit en relation directe avec le cardinal de Fleury, qui le fit nommer, à la fin de 1738, président du grand conseil. Il s'acquitta de cette charge de confiance avec l'approbation de la compagnie, sur laquelle il conserva depuis une grande influence. Au mois d'août 1740, il fut appelé à l'intendance de la généralité de Paris, et ce fut bientôt après qu'il se démit, en faveur de son frère aîné, de la chancellerie du duc d'Orléans. Le 25 août 1742, il entra au conseil des ministres, comme adjoint du cardinal de Tencin, que Fleury paraissait avoir désigné pour son successeur. Il n'avait alors aucune attribution spéciale; mais au commencement de l'année 1743, il remplaça au ministère de la guerre le marquis de Breteuil, mort subitement et presque sous les yeux du cardinal, qui ne lui survécut que peu de jours. La surintendance des postes fut jointe aux fonctions principales du nouveau ministre. Frédéric II, dans ses mémoires, parle en ces termes du comte d'Argenson : « Qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, un robin « plein de Cujas et de Barthole, qui devient mi« nistre de la guerre au moment où l'Europe « était toute en feu, et un capitaine de dragons, « nommé Orry, à la tête des finances. » Mais le robin en vint à son honneur; et le roi de Prusse lui-même ne tarda pas à le reconnaître. On était au milieu de cette guerre de la succession d'Autriche, si follement engagée, si malheureuse par le concours de tous les fléaux. Belle-Isle, Broglie, Noailles, Maillebois, luttaient inutilement contre la mauvaise fortune; et, rejetant amèrement l'un sur l'autre la cause de leurs revers, ramenaient successivement à travers mille obstacles les faibles débris de ces armées qui avaient dû changer la face de l'Europe. Appauvrissement, désunion, découragement universel, prévoyance d'une invasion imminente, tels étaient les présents que le cardinal de Fleury léguait à son pays, pour prix d'une trop longue confiance dans la sagesse de sa politique. Mais les années 1744 et 1745 amenèrent des prodiges; l'armée française, épuisée par des conquêtes meurtrières, et que l'on croyait anéantie, reparut comme par enchantement. Louis XV sembla sortir de son apathie : il se rendit au camp, accompagné de son conseil et de la duchesse de Châteauroux, qui se montrait auprès de lui une nouvelle Agnès Sorel. Mais lors de la maladie du roi, à Metz, en août 1744, les princes du sang chargèrent le comte d'Argenson du renvoi de madame de Châteauroux et de sa sœur. Il s'en acquitta avec

une sévérité qu'elles ne lui pardonnèrent jamais. Le monarque, laissant à ses généraux les soins du commandement, fit plus par sa seule présence à l'armée que leurs plus savantes manœuvres. La victoire fut ramenée sous des drapeaux qu'elle avait trop longtemps abandonnés. Les deux frères d'Argenson furent regardés comme étant en partie les moteurs de ce grand réveil de la France. Le ministre de la guerre, qui avait pourvu l'armée de tout ce qui pouvait faciliter la guerre de campagne et de siége, accompagna son souverain à la prise de Menin, Ypres, Furnes et Fribourg. L'année 1745 fut marquée par un des plus brillants faits d'armes que la France compte dans ses annales. Nous avons dit, dans un des articles précédents, que les deux ministres du nom d'Argenson se trouvèrent avec Louis XV à la journée de Fontenoy. M. de Voyer, fils aîné du comte d'Argenson, chargeant la colonne anglaise, à la tête du régiment de Berry, fut pendant deux heures tenu pour mort par son père. Huit canons anglais, pris à cette bataille, furent donnés par le roi au ministre de la guerre, en récompense de ses services. Cette victoire en amena d'autres qui eurent pour résultat la soumission de toute la Belgique. Les savantes manœuvres de Maurice de Saxe et l'intrépidité de Lowendahl eurent sans doute la plus grande part à ces succès; mais d'Argenson s'associa par ses talents à la gloire des guerriers. Par sa fermeté et sa prudence il fit succéder la discipline au désordre, la confiance au découragement. Après la paix si peu avantageuse d'Aix-la-Chapelle (1748), il fallait pourvoir à la tranquillité de l'intérieur. Il y eut à Paris des émeutes, des cabales et des partis de toute espèce. Le comte d'Argenson soutenait le clergé contre le parlement, et il protégeait les philosophes. Il y avait du reste au conseil rivalité entre le garde des sceaux et lui, au sujet des discussions politiques et religieuses du moment; mais les avis du comte d'Argenson plaisaient davantage au roi. Il fut chargé de punir par l'exil la résistance de deux des chambres du parlement de Paris. Un des plus grands éloges à donner au comte d'Argenson est de s'être efforcé d'inspirer au monarque le goût des monuments utiles. Une école militaire fut fondée par un édit de janvier 1751. Il protégea spécialement l'établissement des Invalides dû à Louis XIV; et ce fut pour eux qu'il fit replanter vis-à-vis de leur hôtel la promenade à laquelle il donna le nom de *Champs-Elysées*. L'édit du 1er novembre même année par lequel il avait réglé l'institution d'une noblesse militaire acquise de droit à tous ceux qui parviendraient au grade d'officiers généraux, fut vivement applaudi. Le corps des *grenadiers de France*, un des plus beaux de l'armée, et qui contribua particulièrement à nos succès, dut son existence au même ministre. Ce furent sept régiments formés de nouvelles recrues, qui rivalisèrent dès leur origine avec les troupes les mieux aguerries. A dater de 1749, il réunit au département de la guerre celui de Paris, qui entraînait par toutes ses attributions la direction des académies. Il fut invité cette année à prendre place dans celle des inscriptions; et souvent il en encouragea les travaux par sa présence et par de sages règlements. Il avait encore la surveillance de l'imprimerie royale, des théâtres, de la bibliothèque du roi et des haras, dont avait été chargé M. de Maurepas. La capitale doit à son administration la première idée de la place Louis XV et des beaux édifices qui la décorent, ainsi que de la rue Royale. Le projet en fut conçu en souvenir de la bataille de Fontenoy. Les compagnies du *guet*, milice composée d'artisans et de bourgeois, qui étaient jusque-là méprisées, reçurent, sous la même direction, une tenue plus régulière. Aux lumières de son frère aîné, le comte d'Argenson joignait des formes qui le rendaient plus propre à se maintenir à la cour. Doué d'une figure agréable, d'un abord prévenant, d'un esprit orné; ayant une conception prompte, une conversation animée, enfin une facilité de caractère qui se pliait aux circonstances, mais ne se relâchant en rien de la ténacité de ses vues, il fut regardé comme un des hommes les plus aimables et les mieux organisés de son siècle. « Il savait, « dit Lacretelle, plaire sans s'avilir, et cacher « des pensées hautes sous des formes légères. » Ce fut de tous les ministres de Louis XV celui pour lequel il montra le plus de goût et d'amitié. Ce monarque eut le courage de le maintenir, en dépit des favorites, qui, toutes, le détestèrent à l'envi, surtout madame de Pompadour. Peut-être serait-il sorti vainqueur de la longue rivalité qu'il eut à soutenir avec cette maîtresse impérieuse; mais fier d'avoir aussi résisté très-longtemps au parlement, et comptant sur l'appui du Dauphin en cas de malheur, il montra pour ce prince, dans une circonstance critique (la tentative d'assassinat faite sur Louis XV, par Damien), un empressement que le roi eut de la peine à pardonner. D'Argenson se réunit alors à Machault pour conseiller à la marquise de quitter la cour. Mais son royal amant revint bientôt à elle, et les deux ministres furent sacrifiés. L'ordre d'exil fut signifié au ministre de la guerre par une lettre de cachet, rédigée d'une manière très-sèche et très-dure, en février 1757. Ainsi la France fut privée de deux véritables hommes d'Etat. Il laissa des souvenirs qui furent longtemps à s'effacer. Mais, au total, il ne fut point regretté comme il l'eût été quelques années plus tôt, avant que les querelles du parlement eussent indisposé contre lui l'opinion publique, dont, après la guerre de 1741, il avait été l'idole. Une administration de quinze années, quels que soient ses mérites, fatigue une nation avide de changement. La guerre était l'élément du comte d'Argenson; c'était là que ses talents paraissaient dans tout leur jour. Les fautes de ses successeurs furent la meilleure

justification de sa conduite. Sa disgrâce fut très-sensible aux gens de lettres, dont il s'était montré constamment l'appui. Le département des académies l'avait mis à portée de rendre à beaucoup d'entre eux des services essentiels. En 1751, Diderot et d'Alembert lui dédièrent l'Encyclopédie. Sept volumes seuls de cette vaste entreprise parurent sous ses auspices. Ce fut deux années après son exil qu'un arrêt du parlement condamna l'Encyclopédie à être brûlée par la main du bourreau. Plusieurs littérateurs des plus distingués lui prodiguèrent les témoignages d'attachement dans sa retraite (*voy.* MONCRIF). Le président Hénault, très-avancé en âge, venait fréquemment partager sa solitude. Voltaire y passa quelques jours, et Marmontel a laissé une relation circonstanciée de la visite qu'il y fit. Au reste, l'exil affectait profondément l'âme de l'ancien ministre. Le passage d'une vie des plus actives à la monotonie de l'existence d'un seigneur de paroisse le frappa d'un sentiment de tristesse, d'un accablement, dont il ne put se relever, et cela précisément à un âge où des infirmités habituelles lui donnaient plus que jamais à regretter les distractions et les délassements de la capitale. Ses yeux s'affaiblirent graduellement pendant ses dernières années, et finirent par lui refuser les consolations qu'il eût trouvées dans la lecture et dans l'étude. Les douleurs de la goutte s'unirent aux souffrances morales, et achevèrent de ruiner un tempérament déjà usé par les fatigues du ministère. Enfin, en 1764, la marquise de Pompadour ayant cessé de vivre, il obtint la permission de revenir à Paris. Le terme de sa carrière arriva le 22 août. Il était âgé de 68 ans. De son mariage avec mademoiselle Larcher, fille d'un conseiller au parlement de Paris, il eut deux fils, le marquis de Voyer, dont l'article suit, et un autre qui fut tué par le tonnerre dans la guerre d'Allemagne. Ce n'était pas un homme médiocre que celui qui sut mener de front la politique et les affaires de cour, le ministère et le monde, la littérature, les arts et les détails les plus sérieux de l'administration. On se forme une idée juste de son caractère d'après ce que dit de lui son frère dans les *Mémoires* que nous avons cités. Sous le rapport moral, madame du Deffand le fait également bien connaître. L'*Eloge* du comte d'Argenson fut lu par le Beau, à la rentrée de l'académie des inscriptions. On a souvent fait son portrait, qui a été gravé d'après Nattier par Demarcenay. L—P—E.

VOYER (MARC-RENÉ, marquis DE), fils du précédent, naquit le 20 septembre 1722. Il fit ses premières armes en Italie, et devint, en 1745, mestre de camp du régiment de Berry, cavalerie. C'est avec ce grade qu'il donna, sous les yeux de Louis XV, à Fontenoy, des preuves signalées de bravoure personnelle. Il fut compris, comme brigadier de cavalerie, dans la promotion qui suivit cette journée, et prit part à toutes les campagnes suivantes. Après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle, il eut, en récompense de ses services et de ceux de son père, toutes les grâces auxquelles il pouvait prétendre. Il fut fait maréchal de camp, inspecteur général de la cavalerie et des dragons. Pendant les années 1752 et suivantes, il accompagna son cousin, le marquis de Paulmy, dans plusieurs tournées des frontières. En 1753, il fut nommé lieutenant général de la haute Alsace, et, en 1754, gouverneur de Vincennes. Dès le commencement de 1752 il avait eu, par la démission de son père, la direction générale des haras. Ce fut lui qui introduisit alors en France les chevaux de race anglaise. Il abandonna cette place, en 1763. Dans la guerre de 1756, il figura en beaucoup d'occasions, fut blessé devant Creveldt, devint lieutenant général en 1759, et ne cessa de jouer un rôle actif, comme militaire, qu'à la paix de Vienne (1762). Ayant perdu son père en 1764, il se retira dans sa terre des Ormes, et commença dès lors à y jouir de l'indépendance à laquelle il avait toujours aspiré. Il s'en éloignait à regret pour les tournées d'inspection que son devoir lui imposait, et ne venait guère à Versailles que lorsqu'il y était appelé. Décidé à se fixer pour toujours dans ses terres, il échangea avec M. de Paulmy la lieutenance générale d'Alsace contre celle de Touraine et le gouvernement de Loches, auquel il joignait la charge de grand bailli de cette province, charge qui avait longtemps appartenu à sa famille. Il répara et embellit beaucoup le château de ses pères, où il recevait la société la plus brillante de Paris et de la cour. Aimant les lettres et les arts, il portait jusqu'à la passion le goût des inventions utiles. Une innovation qui fit beaucoup de bruit, c'est qu'il voulut tenir, par lui-même, la poste aux chevaux établie aux Ormes. Pendant l'exil du duc de Choiseul à Chanteloup (décembre 1770), il entretenait avec ce ministre disgracié les relations les plus intimes, ce qui contribua encore à donner à sa vie retirée une teinte d'opposition. Mais lorsque la guerre se ralluma contre l'Angleterre, il alla offrir le fruit de son expérience et de ses conseils au ministre de la guerre Montbarrey. Il fut rappelé, en 1775, au commandement de la Saintonge et du pays d'Aunis, et en même temps chargé de l'inspection des côtes de l'Océan, ainsi que des travaux entrepris pour leur défense. Au mois d'août 1782, parcourant les marais de Rochefort, où son amour du bien public lui avait fait concevoir de vastes projets d'assainissement, il fut atteint d'une fièvre causée par l'insalubrité du climat, et mourut peu de jours après son retour aux Ormes, le 18 septembre 1782. On trouve dans la *Correspondance* de Voltaire plusieurs lettres adressées au marquis de Voyer. L—P—E.

VOYER D'ARGENSON (MARC-RENÉ-MARIE), homme politique français, fils du précédent, naquit à Paris, le 19 septembre 1771. Il avait dix

ans à la mort de son père, et douze ans quand il perdit sa mère, née Constance de Mailly. Il fut élevé sous les yeux d'un oncle, le marquis de Paulmy-d'Argenson, gouverneur de l'arsenal de Paris et à qui la bibliothèque de ce nom dut presque toutes ses richesses. A la mort de ce parent, son neveu était déjà entré dans la carrière militaire, avec le grade de lieutenant au 18ᵉ régiment de dragons. Vers la même époque le jeune Voyer fit dans le Levant, avec le prince de Laval, un voyage d'instruction. Au retour, il suivit à l'université de Strasbourg les leçons de droit public d'un renommé juriste, Koch, dont les ouvrages de droit international font encore autorité. Préparé par ces fortes études, d'Argenson fut, lui aussi, un des premiers témoins de la révolution de 1789, dont il lui fut donné de suivre les luttes et les développements. Possesseur, à dix-huit ans, de plusieurs terres titrées et d'une fortune territoriale des plus vastes, gouverneur héréditaire de Vincennes, lieutenant général et grand bailli de Touraine, on pouvait s'attendre à ce qu'il combattît les principes sur lesquels allait se fonder une société nouvelle. Ce fut le contraire qui arriva. Membre du club breton, aide de camp de Wittgenstein, puis de Lafayette, lorsque l'ennemi menaça d'envahir la frontière, il était à Givet en mai 1792 pour y organiser la garde nationale mobile. Président, par le privilége de la naissance, de la noblesse de Touraine, son âge fut sans nul doute le seul obstacle à son élection à l'assemblée constituante qui vit siéger tant d'autres membres de cet ordre. Lorsque l'émigration de la noblesse commença, d'Argenson ne quitta la France que pendant quelques semaines, et seulement pour conduire en Angleterre une de ses sœurs. Cependant le moment vint où le titre d'aide de camp de Lafayette lui valut d'être dénoncé à la convention par André Dumont, comme ayant été trouvé possesseur des portraits de la famille royale qui illustraient une brochure en vente alors chez les libraires. Echappé néanmoins à la prison, il vint vivre en Touraine. C'est alors qu'il épousa la princesse de Broglie issue des Rosen de Suède, venus en France pendant la guerre de trente ans. Elle était veuve du prince Victor de Broglie, une des victimes des troubles révolutionnaires. Voyer d'Argenson se fit le père de ces enfants en bas âge et les sauva de la proscription, lui-même s'appliqua tout entier et exclusivement aux travaux agricoles et industriels. Il entreprit d'exploiter directement, et suivant l'expression d'un de ses biographes, pour ainsi dire manuellement, plusieurs de ses domaines en Poitou et en Alsace. Tous ses essais ne réussirent pas également, cependant on lui dut de meilleurs assolements, de nouveaux instruments aratoires, des prairies artificielles appliquées en grand, des avenues de pins, là où jadis ne se rencontraient que de vastes étendues de landes, et surtout — trésor nouveau pour la France — l'introduction de moutons mérinos, dont un des premiers il réunit un troupeau. Il ne fit pas moins pour l'industrie. Il imprima une vive impulsion aux travaux de ses forges qu'il voulut doter des procédés mécaniques en usage en Angleterre : de l'affinage à la houille, des laminoirs pour la fabrication de la tôle et du fer-blanc, etc. Plusieurs années s'écoulèrent dans ces sages et utiles loisirs auxquels son nom même devait l'arracher. Napoléon, qui tenait à fondre les grands souvenirs du passé dans la France nouvelle, n'eut garde de l'oublier. D'abord en sa qualité de président de canton, d'Argenson dut assister au sacre, et à deux reprises différentes (en 1803 et en 1808) il fut appelé à présider le collége électoral de la Vienne. Choisi lors d'une de ces solennités politiques pour aller complimenter l'empereur, il le fit (26 mars 1809) en des termes enthousiastes. « Sous le règne de Votre Majesté, « disait-il, chaque jour voit naître un nouveau « bienfait; les pères reconnaissent la sagesse des « institutions que vous avez destinées à l'instruction de leurs enfants; les propriétaires concourent avec confiance à vos vues pour la formation d'un cadastre; les villes dont les « manufactures font la richesse vous doivent de « puissants encouragements. » C'était résumer certains bienfaits du premier empire. Bientôt après (mai 1809), il fut appelé à la préfecture des Deux-Nethes. Son arrivée coïncida avec la guerre; c'était au moment de l'invasion des îles de Zud-Beveland et de Walcheren (1ᵉʳ août 1809) par les Anglais. Anvers semblait menacée : d'Argenson prit une part active aux travaux de défense de cette place, qui cependant ne fut pas attaquée, les Anglais, décimés par les fièvres de la Zélande, s'étant enfin décidés à se retirer, après la destruction de Flessingue pour tout résultat Quant au nouveau préfet, il débutait comme administrateur dans des circonstances difficiles. Napoléon, qui venait de sentir tout le prix de la situation d'Anvers comme place de guerre et comme poste maritime, ordonna (25 septembre 1809) d'immenses travaux d'agrandissement et de défense. Il en résulta d'utiles occupations pour les ouvriers, mais aussi des charges pour la bourgeoisie et le commerce qui murmuraient; puis on requérait violemment, pour le service militaire, les jeunes Anversois, enfin, on mandait à Paris, pour neutraliser leur influence, les particuliers riches et suspects de peu de dévouement pour la France. D'Argenson s'efforçait de tenir la balance entre les intérêts opposés. La tâche était difficile : les mesures mêmes qu'il proposa en deux occasions différentes devaient être repoussées. La fièvre emportait par centaines les Espagnols employés aux digues de l'Escaut; le préfet pensa que l'on pourrait employer à les vêtir les draps anglais saisis en contrebande. La proposition n'eut d'autre réponse que l'ordre immédiat de brûler

les étoffes quelle qu'en pût être la valeur. L'échec du premier administrateur des Deux-Nethes devait être plus prononcé dans une affaire plus grave, celle dite de l'octroi d'Anvers. Le maire de cette ville, Werbrouck, et avec lui quelques individus avaient été dénoncés comme dilapidateurs des fonds municipaux. Les faits remontaient à une date antérieure à l'administration des Deux-Nethes par d'Argenson. Napoléon, sous les yeux duquel, lors de son séjour à Anvers (septembre 1811), avait été mis un mémoire accusateur au sujet de cette affaire, écrivit au bas de cette pièce : *Renvoyé au grand juge pour faire exécuter les lois.* D'Argenson ne demandait sans doute pas mieux, ainsi qu'il s'en expliqua dans une audience qu'il eut de l'empereur (29 septembre même année). Mais on alla plus loin, et le duc de Gaëte voulut que, de son chef, il fît placer sous le séquestre les biens des prévenus. Il refusa de rendre l'arrêté nécessaire à cet effet. On le réprimanda, et, sur son refus persistant, sa conduite fut déférée au conseil d'Etat. Une commission, qui ne l'entendit point, proposa la suspension immédiate du préfet et la révision de la législation en ce sens que le ministère fût investi de droits sérieusement coercitifs vis-à-vis de ses subordonnés. Le conseil d'Etat, réuni en assemblée générale et à qui l'on proposait d'être plus sévère encore et de mettre sous le séquestre les biens personnels de Voyer d'Argenson, ajourna l'exécution de ces mesures violentes, et en référa à l'empereur, qui, par un décret daté de Moscou le 20 septembre 1812, renvoya l'affaire à l'examen d'une commission nouvelle composée des conseillers d'Etat Ganteaume, de Lavalette et de Ségur. Les rares travaux de cette commission n'eurent aucun résultat. Mais, dans l'intervalle, la démission de d'Argenson offerte pour la cinquième ou la sixième fois fut enfin acceptée (12 mars 1813). Il se retira alors dans ses forges du Haut-Rhin. Il ne considéra cependant point la chute de l'empire comme un motif d'acceptation des faveurs d'un pouvoir nouveau : en effet, le 13 mai 1814, il refusa formellement la préfecture des Bouches-du-Rhône à laquelle l'appelait le gouvernement provisoire. Il paraît, — ce qui est caractéristique — que parmi les motifs de sa résolution figurait l'appel à une *constitution libre et agréée par la nation.* C'est du mois de mai 1815 que date la carrière parlementaire de d'Argenson. Il fut élu représentant par le collége électoral de Béfort. Il fit partie, après Waterloo, de la commission qui, au nom des deux chambres, fut envoyée le 25 juin au quartier général des alliés pour leur faire des propositions d'arrangement qui, comme on le sait, ne furent couronnées d'aucun succès. Au retour des commissaires, la chambre des représentants discutait les termes d'une constitution. Voyer d'Argenson arriva à temps avec Lafayette pour voter l'abolition de la noblesse et se prononcer contre l'institution d'une pairie héréditaire. L'un et l'autre s'associèrent en outre, en prévision des arrangements médités par le gouvernement avec les alliés, à la déclaration du 5 juillet 1815 qui protestait contre toute atteinte aux droits immuables de la nation, sous un chef quel qu'il pût être. Si l'on suit ensuite tous les actes qui marquèrent la vie politique de d'Argenson, on peut constater qu'il demeura toujours fidèle à cette sorte de règle intérieure qui le guidait. En août 1815, lorsqu'il prêta devant le collége électoral de la Vienne le serment voulu, il eut soin de nouveau de réserver les droits de la nation. C'est dans la chambre dite *introuvable* qu'il s'annonça comme orateur. C'était au moment où l'on discutait une première loi d'exception, dite de sûreté, et pendant que, d'autre part, des scènes de fanatisme ensanglantaient une partie du pays. « Si, disait alors l'orateur (5 octobre « 1815), vous vous détermíniez à voter une loi « contre les hommes qui menacent la sûreté de « l'Etat, sans être entrés dans l'examen appro- « fondi de l'espèce de danger auquel leurs projets « ou leurs actions s'exposent, ne risqueriez-vous « pas de manquer le but que vous vous pro- « posez?..... Comment, en effet, la connaissance « que chacun de nous peut avoir de quelques « faits isolés pourrait-elle nous servir de guide « dans cette importante délibération? Les uns « ont eu l'oreille frappée de clameurs séditieuses, « les autres ont l'âme déchirée du massacre des « protestants dans le Midi.... » Un tumulte indicible interrompit d'Argenson et il fut rappelé à l'ordre. Toutefois, il conclut à l'ajournement du projet. Il s'éleva dans la même session contre le projet de loi relatif aux cours prévôtales, et il ne produisit pas une moindre sensation. Ce n'est pas qu'il eût une expression recherchée, un débit remarquablement oratoire ; mais il choisissait habilement l'heure de ses attaques contre ses adversaires. Cependant il soutint dans la chambre de 1817 la loi électorale du 5 février de la même année, qu'il considérait comme une saine application de la charte. En dehors des discussions parlementaires, il contribua à la fondation d'un journal libéral, le *Censeur européen*, qui alors acquit une grande influence, et du *club* dit de *la liberté de la presse*, dont firent partie d'autres personnages en vue, parmi lesquels le duc de Broglie, son beau-fils. D'Argenson fut toujours sur la brèche dans les sessions suivantes. Il parla avec cette même fermeté d'opinions et d'idées sur les donations au clergé (décembre 1816) ; sur la loi de recrutement (janvier 1818) ; sur la dotation du duc de Richelieu (janvier 1819) ; et aussi en faveur des pétitions qui demandaient le rappel des bannis politiques ; enfin, sur le budget des recettes de 1819. Le discours qu'il prononça dans la même année à l'appui de la pétition des protestants de Bordeaux, qui sollicitaient des mesures législatives propres à mettre en harmonie les

établissements d'instruction publique avec les droits garantis par la charte, ce discours produisit une sensation et une rumeur presque égales à celles qui avaient tant ému la chambre de 1815. D'Argenson exposa en effet avec éloquence, et en s'appuyant sur les faits, les griefs des pétitionnaires et même ceux des citoyens non catholiques d'un grand nombre d'autres localités. Ainsi qu'il arrive à toutes les époques de polémique et de luttes ardentes, d'Argenson, de retour parmi ses commettants, fut l'objet d'un enthousiasme et d'ovations, d'ailleurs mérités. L'assassinat du duc de Berry (13 février 1820) ayant donné lieu à une sorte de réaction législative, d'où sortirent plusieurs lois empreintes de cet esprit, d'Argenson demeura fidèle à lui-même. Il combattit la nouvelle loi électorale qui consacrait le double vote d'une classe d'électeurs (loi du 19 juin 1820), et il le fit en ces termes énergiques : « Cette loi, que je rejette avec indignation, « doit imposer désormais aux citoyens des devoirs « plus graves. » La part active que prenait d'Argenson à l'opposition de l'époque, quel qu'en fût le caractère, lui attira de la part des agents du pouvoir des tracasseries, parfois même des persécutions. C'est ce qui eut lieu surtout lors des conspirations du Haut-Rhin et de Maine-et-Loire, son nom se trouvant presque toujours porté sur les listes du gouvernement provisoire projetées par les membres des sociétés secrètes. L'expulsion de Manuel ne le trouva pas indifférent : il fut un de ceux qui protestèrent contre cet ostracisme prononcé par la majorité contre un membre de la minorité, et ce fut appuyé sur son bras que se retira le député exclu. Il y eut un moment où la cause libérale eut le dessous, et d'Argenson, comme beaucoup d'autres représentants de l'opposition, se vit fermer en 1824 l'entrée de la chambre élective. Il y rentra en 1828 lors du retour momentané aux idées libérales produit par l'avénement de M. de Martignac aux affaires, et que, pour son compte, il eût voulu plus prononcé. Cette circonstance, jointe à des contrariétés domestiques, parmi lesquelles la mort de sa femme, le décidèrent en juillet 1829, c'est-à-dire à peu de distance d'une révolution nouvelle, à renoncer à son mandat. Il était naturel qu'il accueillît avec satisfaction ce grand changement auquel sa voix n'avait pas été étrangère, mais il eût voulu que ses conséquences fussent toutes dans l'intérêt des classes laborieuses. Ainsi qu'il l'a écrit, il espérait « l'abolition immédiate des « taxes indirectes — sur le sel — sur les boissons, et la réduction du droit sur les tabacs ». D'Argenson reprit sa place à la chambre le 3 novembre 1830. Appelé à prêter le serment voulu, il ajouta cette réserve : « sauf les progrès de la « raison publique », réserve que M. le président Dupin refusa d'admettre. Une autre circonstance fit ressortir ce caractère d'indépendance, excessif aux yeux de certains esprits. Lorsque, comme beaucoup d'autres départements et arrondissements, une délégation de ses commettants lui demanda de la présenter au roi Louis-Philippe, d'Argenson s'y refusa. Aussi n'eut-il que deux voix lors de la réélection générale (28 juin 1831). C'étaient les électeurs de Châtellerault qui se retiraient ainsi de ce citoyen qui avait si bien mérité du pays. Il fut plus heureux à Strasbourg (2 octobre 1831). Tout d'une pièce pour ainsi dire, il s'associa bientôt à une opposition qui estimait que le régime nouveau ne réalisait pas les promesses qu'il avait faites. D'Argenson eût surtout voulu, ce que rêvaient beaucoup de publicistes, une équitable répartition de l'impôt suivant les conditions sociales : en conséquence, il demandait une taxe unique, proportionnée au revenu de chacun, quelque chose comme l'*Income tax* anglais. C'est dans ce sens qu'il s'exprima lors de la discussion des lois financières (18 janvier-12 avril 1831). Parmi les vues économiques qu'il exprimait ainsi, on doit remarquer surtout qu'il était loin d'être favorable aux lois prohibitives. Quoique propriétaire de forges, il combattait la prohibition des fers étrangers. Il n'y voyait qu'un moyen d'augmenter les revenus des propriétaires de bois, en haussant la valeur vénale d'un produit qui n'exige point de frais de culture. D'Argenson s'associa au compte rendu de l'opposition (28 mai 1832); il motiva cette adhésion dans une lettre au journal *la Tribune* (20 juin même année). On y retrouve sa préoccupation constante : « Ce n'est pas, y lit-on, une meilleure « assiette de certains impôts, un mode de recou- « vrement moins tracassier, que j'appellerais la « *dot* du peuple dans la révolution de juillet. C'est « de bien autre chose qu'il s'agit : c'est la condi- « tion tout entière des classes laborieuses qui « doit être changée, et puissamment améliorée. » Ce sentiment de l'amélioration du sort du plus grand nombre l'animait encore, lorsque, à l'occasion d'une enquête au sujet des questions de salaire et de durée des journées de travail, il demanda que l'on n'interrogeât pas seulement les maîtres, mais aussi les ouvriers (octobre 1834). Ces préoccupations philanthropiques se retrouvent dans diverses publications de la société des Droits de l'homme dont il était un des membres influents. Et cette sympathie ne se bornait point à l'expression d'opinions écrites; en effet, on vit d'Argenson retirer chez lui un babouviste, éclairé d'ailleurs et dévoué, le Toscan Buonarotti, devenu Français par adoption et resté pauvre. C'est chez d'Argenson qu'il mourut : quoiqu'il eût cessé de faire partie du comité de la société des Droits de l'homme, l'ami de Buonarotti fut traduit en justice, mais pour un écrit intitulé *Boutade d'un homme riche à sentiments populaires*, et dont il s'était déclaré l'auteur. Il comparut en personne devant le jury, et quoique défendu par Me Michel de Bourges, il prononça lui-même une sorte de plaidoirie dans laquelle il résumait la

pensée générale de son écrit « dans deux vérités « d'observation : l'une, que toute richesse vient « du travail; l'autre, que l'esprit d'appropriation « est insatiable de sa nature et que (abstraction « faite du lien moral qui malheureusement « exerce si peu d'empire sur les hommes en « général) il ne s'arrête aux bornes de la justice « que s'il rencontre une force contraire qui le « contienne ». Il établissait ensuite que si toute richesse venait du travail, il devait être représenté dans le mécanisme politique; et cependant, il n'en était rien. Le travail n'est en quelque sorte considéré que comme un domaine public dans lequel chacun puise à discrétion; non en raison de ce qu'il y apporte, mais en proportion de sa part de pouvoir ou de capitaux. D'où venait cet oubli, cette omission? D'Argenson trouvait la réponse à cette question dans cette autre proposition, « qu'il est dans la nature de l'homme « de s'approprier tout ce qu'il peut atteindre, et « de ne s'arrêter que devant une force égale à la « sienne ». Cette force égale, concluait-il, c'est le droit de suffrage. Le jury, ne voyant sans doute dans ces théories que des abstractions, acquitta l'écrivain. Citoyen consciencieusement militant, il défendit jusqu'à la fin ceux qu'il regardait comme des coopérateurs dans la même cause. Il fut donc un des membres les plus zélés du comité de défense des prévenus traduits devant la cour des pairs en 1835. Ici s'arrête la carrière politique de Voyer d'Argenson; il refusa jusqu'aux fonctions municipales qui auraient pu l'y ramener, et se retira dans un endroit « écarté », à la Grange, ferme située dans la forêt de la Guerche. Il s'y occupa d'agronomie, créa une grande exploitation rurale, parmi des landes qu'il fit défricher, des bois qu'il fit semer, enfin, des étables construites par ses ordres et pourvues de bestiaux qu'il avait lui-même élevés. Dans cette liberté de la vie privée, on admirait la richesse de sa conversation où le naturel seul dominait. Il revint à Paris en 1842, mais il ne fit qu'y languir. Il mourut le 1er août de la même année, et l'on remarqua, c'est l'auteur d'une sage notice publiée à son sujet (*Opinions et discours de d'Argenson*, 1846, 2 vol. in-8°) qui signale cette particularité, que lorsque le convoi se mit en marche (4 août) « il était presque « seul ». C'est que le peuple, qu'il avait toujours défendu, l'avait oublié, ainsi que cela se voit si souvent dans l'histoire. R—LD.

VOYS (ARY ou ADRIEN), peintre, né à Leyde en 1641, était fils d'un organiste célèbre, qui voulut d'abord lui faire suivre la même carrière, mais qui, voyant en lui peu de goût pour la musique et beaucoup de dispositions pour la peinture, l'envoya d'abord à Utrecht, chez Knupfer, qui tenait le premier rang dans cette ville. Le jeune Ary entra, bientôt après, chez Van Tempel, où il se fit une manière particulière, et qui n'appartenait qu'à lui seul. Son assiduité, la sagesse de sa conduite lui méritèrent l'estime générale, et il contracta un mariage extrêmement avantageux. Sa conduite changea totalement alors : il devint inappliqué, et dissipa dans les plaisirs la fortune que sa femme lui avait apportée. Pendant treize années que dura sa nouvelle manière de vivre, il ne fit qu'un seul tableau. Cependant voyant le besoin qui le menaçait, il se remit avec toute l'ardeur de sa jeunesse à ses premiers travaux; et, ce qui étonna les connaisseurs, ses nouveaux ouvrages ne se ressentirent nullement du long intervalle qu'il avait passé sans travailler. Chacun recherchait ses ouvrages. C'étaient de petits tableaux d'histoire ou de paysages, traités avec le plus grand soin, et ornés de figures qui animaient la composition. Cependant le fini y jette de la froideur; et ils sont loin de la verve qui anime ceux de Slingelandt, son contemporain et son ami. Il a quelquefois imité la manière de Poelembourg, quelquefois celle de Brower; mais quoiqu'il cherchât le plus souvent à imiter Téniers, il est bien loin de ce dernier maître. Son tableau de *Didon et Enée surpris à la chasse par l'orage* est cité comme une composition remarquable, sous le double rapport du dessin et de la couleur. On fait le même éloge de sa *Ste-Cécile jouant d'un instrument de musique;* et Houbraken parle d'un *Soldat* de petite dimension, peint par lui, qui, pour le fini, le coloris et le dessin, mérite d'être placé parmi les meilleures productions des peintres flamands. Le musée du Louvre possède de ce maître : 1° le *Portrait d'un négociant à son bureau:* 2° un *Peintre à son chevalet.* On croit que c'est Adam Pinacker, célèbre paysagiste. P—s.

VOYSIN (DANIEL-FRANÇOIS), chancelier de France, était né à Paris, en 1654, d'une famille dont plusieurs membres avaient honorablement appartenu à l'ordre judiciaire. Admis à vingt ans comme conseiller au parlement de Paris, il épousa, en 1683, mademoiselle Trudaine, fille d'un conseiller maître à la chambre des comptes, et obtint en faveur de ce mariage la place de maître des requêtes et l'intendance du Hainaut. Cette dernière promotion fut pour Voysin la source fortuite d'une élévation plus considérable encore. Madame de Maintenon, qui accompagnait Louis XIV à l'armée, ayant eu, en 1692 et en 1693, l'occasion de s'arrêter chez l'intendant, fut tellement charmée de la distinction d'esprit et de la délicatesse des manières de madame Voysin, qu'elle la prit en une véritable amitié. Grâce à cette puissante protection, Voysin fut appelé au conseil d'Etat, puis à l'intendance de St-Cyr, vacante par la démission de Chamillart. Enfin, en 1709, il succéda à ce dernier dans la charge de secrétaire d'Etat de la guerre, poste difficile dans l'état de pénurie à laquelle l'armée se trouvait réduite par l'effet de la rigueur exceptionnelle de cet hiver et du désordre général des finances. Voysin fit preuve de zèle et d'intégrité dans ces

conjonctures épineuses, où il eut plus d'une fois à lutter contre les volontés despotiques de Louis XIV, et tout porte à croire qu'il ne conserva ses fonctions que sur les encouragements de madame de Maintenon, qui lui fit entrevoir des jours meilleurs et des dispositions plus favorables de la part du roi. Ce changement de fortune ne tarda pas en effet à se réaliser par son élévation à la dignité de chancelier, en 1714, en remplacement de Pontchartrain. Ce magistrat résignait noblement son poste ministériel pour ne pas se prêter à l'enregistrement de l'édit qui appelait au trône les fils légitimés de Louis XIV et leurs successeurs, à défaut des princes du sang. Voysin se montra moins scrupuleux, et ce témoignage d'obéissance aux suggestions de sa protectrice fut le premier acte reprochable de sa vie, jusqu'alors pure et considérée. Malgré son inaptitude notoire pour la conduite des opérations militaires, Voysin fut autorisé à cumuler sa nouvelle dignité avec le poste de secrétaire d'Etat de la guerre. Les circonstances mirent bientôt en relief sous un autre point de vue la docilité de son zèle pour les volontés du roi et de la favorite dont ce prince, près du terme de sa glorieuse carrière, suivait étroitement les inspirations. Les querelles religieuses venaient de reprendre une nouvelle ardeur. C'était l'époque de l'apparition de la fameuse bulle *Unigenitus*, dont le parti ultramontain pressait avec instance l'enregistrement sans réserve, par l'entremise du P. le Tellier, confesseur du roi. Le chancelier Voysin avait dressé l'édit d'acceptation sous une forme modeste en apparence, mais qui n'abusait point le parlement sur la portée réelle de cet acte de condescendance. D'Aguesseau, alors procureur général, zélé gallican, était à la tête de l'opposition de la magistrature. Exaspéré par la résistance opiniâtre qu'il rencontrait, Voysin s'exprima amèrement sur son compte dans un entretien avec Portail, l'un des présidents de la Compagnie. « C'est le « procureur général, dit-il, qui forme toutes ces « difficultés ; *c'est un séditieux ;* dans quatre jours « le roi sera en santé (1), il tombera sur lui, « comme il le doit. Votre parlement suit les im- « pressions qu'on lui donne, mais nous lui ferons « bien voir qu'on peut se passer de lui. » Voysin ayant peu de jours après renouvelé ses rodomontades en s'adressant au premier président de Mesmes : « Quoi, monsieur, s'écria le magis- « trat, poussé à bout, croyez-vous être un chan- « celier Séguier, et avoir pour vous un roi de « trente-cinq ans ! » Cette vive réplique ne mit pas fin aux débats. Le chancelier proposa à d'Aguesseau de changer quelques termes au projet de déclaration, et, sur son refus, il le menaça de rendre compte au roi de sa résistance. « Vous le « pouvez, répondit d'Aguesseau, mais je vous « crois trop sage pour le faire en de telles cir- « constances. » Voysin ayant insinué qu'on pourrait décliner l'autorité du parlement pour recourir à celle du grand conseil, « le parlement, reprit « son interlocuteur, ne sera jamais affecté de « vous voir faire une faute, qu'il n'aura pas « voulu faire, mais il sera fâché de vous voir « commettre l'autorité du roi, et moi, comme « votre ami, j'en serai affligé. » Voysin fit entrevoir enfin que le roi ne reculerait pas devant l'extrémité d'un lit de justice pour emporter de haute lutte l'enregistrement pur et simple de la bulle : « Ce sera pour le parlement, répliqua avec « calme d'Aguesseau, un grand honneur d'y voir « Sa Majesté ; mais il ne faut pas l'y faire venir « pour mettre la consternation dans Paris et « affliger tout le royaume. » Ces représentations si fermes ne détournèrent point les *Unigénitaires* du coup d'Etat qu'ils méditaient. Le jour et les préparatifs étaient marqués pour cette grande entreprise, qui, si l'on en croit les mémoires du temps, devait être accompagnée des mesures les plus violentes et les plus arbitraires, lorsque la mort de Louis XIV (1er septembre 1715) fit évanouir ces dispositions menaçantes. Voysin s'était fait l'instrument actif des projets de madame de Maintenon en persuadant au roi de confirmer par une addition à son testament les intentions qu'il manifestait en faveur du duc du Maine ; lui-même avait écrit ce codicille sous la dictée du monarque, qui en pressentait d'ailleurs l'inutilité. « Madame, disait-il à la reine d'Angle- « terre, alors retirée à Chaillot, nous pouvons « tout ce que nous voulons tant que nous « sommes vivants ; mais après notre mort, nous « pouvons moins que les particuliers. » Il passa pour constant que Voysin découvrit le contenu de cet acte au duc d'Orléans, qui y était directement intéressé, et que ce fut au prix de cette infidélité qu'il conserva les sceaux lors de l'avénement de ce prince à la régence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il assista au lit de justice du 2 septembre 1715 où fut cassé ce même testament dont il avait été l'instigateur et l'écrivain. Quelques historiens ont prétendu que Voysin avait exigé quatre cent mille livres pour se démettre des fonctions de secrétaire d'État de la guerre. Ces traits de bassesse et de vénalité consommèrent le discrédit dont il était frappé et qu'il ne rachetait ni par la solidité du savoir ni par l'éclat du talent. On agita sérieusement la question de lui donner un successeur. Le procureur général d'Aguesseau, pressé de faire des démarches dans son intérêt, opposa à ces encouragements une réponse demeurée historique : « A « Dieu ne plaise, dit-il, que j'occupe jamais la « place d'un homme vivant ! » Parole d'autant plus noble que les procédés de Voysin, comme on l'a vu, avaient été loin d'être irréprochables à son égard. Tant de désintéressement était à la veille de recevoir son légitime prix. Le 1er février 1717, le chancelier ressentit à souper les

(1) Louis XIV était alors atteint de la maladie dont il mourut quelques jours après.

atteintes d'une colique dont les accidents s'aggravèrent rapidement. Il tomba comme mort sur madame de Lamoignon et expira bientôt après. Quelques heures plus tard, le régent satisfit à l'acclamation publique en lui donnant pour successeur le savant et vertueux magistrat qui avait refusé si généreusement de le remplacer durant sa vie. — Voysin était né avec des qualités estimables, mais il se perdit par l'excès de sa convoitise. Son nom doit grossir la liste de ces ambitieux de tous les régimes, qui dissipent dans la recherche d'une élévation supérieure à leur mérite le tribut de considération personnelle qu'ils avaient recueilli dans une position plus modeste, et dont la possession eût échappé aux traits de la censure contemporaine, comme aux jugements sévères de la postérité. A. B—ÉE.

VRATISLAS. *Voyez* WRATISLAS.

VRÉE ou VREDIUS (OLIVIER DE), historien flamand, naquit en 1578 à Bruges, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses études, il embrassa la règle de St Ignace; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé sur sa vocation, et, étant rentré dans le monde, il fut pourvu d'une charge de magistrature. Versé dans les langues anciennes et doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il employa ses loisirs aux recherches historiques, et contribua beaucoup à jeter plus de lumières sur l'histoire de la Flandre. Il mourut à Bruges le 21 mars 1652, et fut inhumé dans l'église Ste-Marie, où son fils et son gendre lui consacrèrent une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibl. belgica*, p. 934). Vrée était savant et profond; aucun historien flamand ne s'était montré jusqu'alors plus éloigné des fables. Il appuie tout ce qu'il avance sur des pièces authentiques ou sur des autorités respectables. On lui reproche seulement d'avoir répandu dans ses écrits une érudition trop vaste et presque toujours étrangère au sujet. Il avait établi dans sa maison une imprimerie, afin de pouvoir surveiller plus facilement la publication de ses ouvrages. Tous les exemplaires qu'il n'avait pas distribués furent vendus, après sa mort, aux épiciers; aussi sont-ils très-rares et se payent, dit Foppens, plus de florins qu'ils ne se sont vendus de sous. On a de Vrée : 1° *Historia comitum Flandriæ, pars prima; Flandria ethnica a primo consulatu C. Jul. Cæsaris usque ad Clodovæum primum Francorum regem christianum per* DLIV *annos*, Bruges, 1650, 2 part. in-fol. Ce volume contient deux dissertations dont l'auteur avait cru devoir faire précéder son histoire des comtes de Flandre. La première traite de l'*office* ou charge de comte chez les Romains, les Gaulois et les Français. Dans la seconde, qu'il a intitulée *Quid Flandria?* il recherche l'origine des Flamands, prétend que ces peuples sont les anciens Gaulois et que la Flandre est le véritable berceau de la monarchie française, opinion qu'il étaye d'un grand nombre de preuves. L'histoire des comtes de Flandre annoncée par le titre, et qui devait former le second volume de l'ouvrage, n'a point paru. 2° *Historia comitum Flandriæ, pars secunda, seu Flandria christiana a Clodovæo I ad annum* 767, ibid., 1652, in-fol. L'auteur mourut pendant l'impression de ce volume, qui finit avec la page 400. Tous les exemplaires en furent mis à la rame; mais les Jansson-Waesberg, libraires d'Amsterdam, en ayant racheté un certain nombre, les reproduisirent, en 1686, avec un frontispice qui ne porte point le nom de l'auteur, et sur lequel on lit : *Historia Flandriæ christianæ 267 annorum, diplomatibus et sigillis comitum Flandriæ astructa*. Ce volume est le plus rare de la collection des ouvrages de Vrée. 3° *Genealogia comitum Flandriæ a Balduino ferreo usque ad Philippum IV, Hispan. regem*, Bruges, 1642-1643, 2 vol. in-fol., fig.; 4° *Sigilla comitum Flandriæ et inscriptiones diplomatum ab iis editorum cum expositione historica*, ibid., 1639, in-fol. Plusieurs bibliographes indiquent une traduction française de ces deux derniers ouvrages, sous ce titre : *la Maison de Flandre, ou l'Histoire généalogique des comtes de Flandre, avec les preuves et les sceaux desdits comtes*, Bruges, 1641-1645, 3 vol. in-fol. Si cette traduction existe, elle est si rare que Voigt (*Catal. libr. rarior.*) et Freytag (*Analecta litteraria*) ne l'annoncent que d'après des catalogues. W—s.

VRIEMOET (EMON-LUCE), théologien et orientaliste, né en 1699 à Embden, était fils d'un employé de la compagnie d'Afrique et d'Amérique. Il termina ses études à Utrecht, fut reçu proposant en 1722, devint ministre de Loenen en 1724 et de Harlingue en 1727. Le 15 mars 1731, il prit possession de la chaire des langues orientales à l'université de Franeker, puis de celle des antiquités hébraïques, y fut nommé quatre fois recteur et mourut dans cette ville, en 1760 (1). Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'histoire et la philologie, parmi lesquels on remarque : 1° *Arabismus, exhibens grammaticam arabicam novam, et monumenta quædam arabica, cum miscellaneis et glossario arabico-latino*, Franeker, 1733, in-4°, destiné à la jeunesse et à ceux qui veulent apprendre l'arabe sans maître. Il nous suffira sans doute de dire que cet ouvrage a obtenu les éloges de de Sacy. 2° *Observationum miscellanearum, argumenti præcipue philosophici et theologici, liber*, Leuwarde, 1740, in-4°; 3° *Disputatio de psalmi* 87 *inscriptione, argumento, et dispositione prophetica*, Franeker, 1741, in-12; 4° *Tirocinium hebraismi, in quo continentur breve glossarium hebraicum: dicta theologiæ dogmaticæ Veteris Testamenti, hebraice et latine : item adnotationum ad canones grammaticos specimen*, Franeker, 1742, in-12. L'auteur y suit à peu près la même marche que dans sa grammaire arabe, et les savants en portent le même

(1) Et non en 1764, comme l'ont dit plusieurs biographes. L'*Oraison funèbre* de Vriemoet fut imprimée en 1760, in-fol.

jugement. 5° *Ad dicta classica theologiæ dogmaticæ Veteris Testamenti selectæ adnotationes philologico-theologicæ*, Franeker, 1743-1747-1757, 3 vol. in-12 ; 6° *Athenarum Frisiacarum libri duo, quorum alter, præter historiam academiæ, quæ est Franequeræ, elogia seren. et ampliss. ephororum; alter illustr. professorum... a natalibus ejus ad præsens ævum usque complectitur*, Leuwarde, 1758 et 1763, in-4°. Cet ouvrage est très-exact. On remarque cependant que l'auteur glisse trop rapidement sur l'histoire de l'université, et qu'il s'arrête trop sur les professeurs et sur des détails minutieux. Voyez Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. 2, p. 94. L'article de *Vriemoet* y est fait d'après lui-même dans ses *Athenæ Frisiacæ*, p. 824-826. L—B—E.

VRIES (JEAN FREDEMAN DE), peintre, naquit à Leuwarde en 1527. Son père, canonnier dans l'armée du général Schenck, lui permit de s'adonner à la peinture. Il fut pendant cinq ans l'élève de Renier Gueretsen, à Amsterdam. Ensuite il étudia sous un autre maître, qui le rendit habile dans la perspective et l'architecture. Devenu un artiste distingué, il se rendit à Anvers; et il fut employé, concurremment avec d'autres peintres, aux travaux des arcs de triomphe érigés dans cette ville pour l'entrée de l'empereur Charles-Quint. Il alla ensuite à Malines, où il termina plusieurs beaux morceaux de perspective. Il corrigea quelques ouvrages du même genre, qui avaient été commencés par Corneille de Viaenen, peintre assez habile, mais dont le dessin était lourd et le coloris froid. Le talent de Vries obtint alors l'assentiment général. Un des ouvrages les plus remarquables de ce maître fut celui qu'il peignit pour Gilles Hoffman, à Anvers. Il y représenta sur un mur, faisant face à l'entrée, une espèce de claire-voie, à travers laquelle on apercevait un jardin élégant, orné d'un riche parterre. L'imitation était si parfaite et la perspective si exacte, que plusieurs personnes prirent le tableau pour la réalité. L'illusion alla si loin que le prince d'Orange lui-même y fut trompé, et qu'il ne put croire que c'était une peinture que lorsqu'il se fut approché assez près pour se convaincre de la vérité. Vries excellait dans ce genre. Ses lumières et ses ombres sont distribuées avec beaucoup d'intelligence; et les différents objets qu'il introduit dans ses vues perspectives d'appartements, de galeries, de salons, sont représentés avec la vérité de la nature. Ses ouvrages sont répandus dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, et les amateurs payent fort cher ceux dont on peut constater l'authenticité. Ce qui y ajoute un grand prix, c'est que les meilleurs maîtres de son temps se plaisaient à peindre les figures qu'il y introduisait. On ne doit pas dissimuler toutefois que son style d'architecture est tout à fait allemand, lourd et sans élégance, et qu'il tient bien plus de l'imitation de ce qu'il avait sans cesse sous les yeux que du beau idéal ou du domaine de l'imagination. Une de ses plus belles compositions existe en Angleterre; elle représente l'intérieur d'une chambre, dans laquelle on a peint d'une manière pleine de délicatesse la *Salutation angélique*. Outre les tableaux nombreux qu'il a peints, il a composé une quantité considérable de dessins d'architecture, qui pour la plupart ont été gravés et qui forment vingt-six ouvrages différents. En 1570, une archiduchesse ayant passé par Anvers pour se rendre en Espagne, la ville lui éleva un arc de triomphe dont Vries termina tous les travaux en cinq jours. Il eut deux fils, Paul et Salomon, qui cultivèrent avec succès le même genre de peinture que leur père, et qui l'aidèrent beaucoup dans le grand livre d'architecture, en cinquante planches, qu'il publia en 1604, l'année de la mort de son fils Salomon, auquel on ne croit pas qu'il ait survécu longtemps. P—S.

VRIES (MARTIN GERRITZON DE), navigateur hollandais, contribua dans le 17e siècle aux progrès de la géographie. En 1643, le conseil des Indes, ayant entendu parler des mines d'or et d'argent du Ieso, terre voisine du Japon, dont on n'avait que des idées confuses, les uns supposant que c'était une île, d'autres qu'elle tenait à la Tartarie, résolut de faire reconnaître cette contrée. Van Diemen, alors gouverneur général des Indes hollandaises, confia le commandement de cette expédition à Vries, qui montait le *Kastricum*, dont le pilote était Pierre Willemszon Knechtjens; Vries avait sous ses ordres Henri Corneliszon Schaep, capitaine du *Breskens*. Un Tartare qui savait le japonais les accompagnait pour leur servir d'interprète. Les instructions portaient que l'on découvrirait les pays au nord du Japon et les côtes de Tartarie jusqu'au 56e degré de latitude, qu'on y chercherait la rivière de Polisange, dont Marco Polo et d'autres anciens auteurs avaient parlé, et dans le voisinage de laquelle on avait dit qu'étaient Brema, Jangio, Cambalu et Quinsea; enfin on devait dresser des cartes exactes de la navigation. Le 3 février 1643, les deux vaisseaux sortirent de Batavia et allèrent d'abord à Ternate; ils en partirent au commencement d'avril, en se donnant rendez-vous à la côte orientale du Japon, dans le cas de séparation. La nuit du 26 mai, un coup de vent, si fréquent dans ces parages, les assaillit près de la pointe sud-est de Niphon, à 56 lieues de Iedo. Jetés sur un banc de sable, près d'une île qu'ils nommèrent *die Ongelukkig* (la Malheureuse), ils ne purent éviter le naufrage qu'en perdant une partie de leurs ancres et de leurs câbles; mais, séparés par cet accident, ils ne purent se rejoindre. Vries, arrivé en longeant la côte orientale du Japon au cap Nambou, sous 39° 45′ de latitude, y attendit son compagnon jusqu'au 4 juin; alors le croyant perdu, il continua sa route au nord. Le 7, il aborda la terre d'Ieso au cap Eyroen (42°); il la trouva

fort relevée et couverte de neige; il vit à 43° plusieurs villages, puis une large baie qu'il nomma de Bonne-Espérance. Les brumes rendaient la reconnaissance de la côte difficile. Les Hollandais descendaient souvent à terre; les habitants d'Ieso leur parurent fort doux, mais pauvres. La grande quantité de baleines venant du nord que l'on vit dans une baie lui fit donner le nom de ce cétacée *Walfis boght*. Vries rencontra ensuite plusieurs petites îles; il nomma l'une *Barbara* et les autres *Gebroken* (entrecoupées). L'extrémité nord-est de Ieso est séparée à 44° 30′ d'une terre plus au nord. Celle-ci fut nommée *Staaten-Land* (Terre des Etats). Elle se dirige du sud-ouest au nord-est. Plusieurs montagnes très-hautes étaient couvertes de neige, quoique l'on fût au mois de juin; la côte est escarpée et tout à fait dénuée d'arbres. Parvenus à une ouverture entre les 45° et 46° degrés, les Hollandais s'y engagèrent et la nommèrent *détroit de Vries;* ils y éprouvèrent de violents courants portant surtout au sud, si ce n'est un seul qui va au nord. De ce côté, ils découvrirent la *Terre de la Compagnie,* dont les montagnes très-hautes avaient comme celles de la Terre des Etats une apparence brillante en plusieurs endroits, probablement à cause des plaques de mica. Le pays parut inhabité; il n'y a que des broussailles d'aunes et de bouleaux; on en prit possession en y plantant un poteau aux armes d'Amsterdam. La mer au nord étant très-houleuse et fort mauvaise, Vries alla au sud et acosta Ieso par 44° 50′; une montagne haute et pointue fut nommée *Pic Antoine*. Le pays parut de même nature que sur la côte méridionale: il est plus boisé et plus peuplé, les habitants sont plus policés et plus riches. En suivant les côtes, Vries trouva au delà du 46° degré un grand golfe, où l'on pêcha plus de dix quintaux de saumon. La côte offre un aspect agréable; les habitants vinrent à bord dans leurs canots; ils avaient des coutelas garnis d'argent et de grands anneaux d'argent à leurs oreilles: ils estimaient beaucoup le fer. Vries doubla ensuite le cap Aniwa (46°) et remonta jusque près du 49° degré, la violence des vents contraires l'ayant empêché d'avancer au nord. Il nomma la pointe de terre voisine *Cap Patience* ou *Keer veer* (du retour). On était à la fin de juillet, et cependant la neige couvrait les montagnes; les habitants apportèrent à bord des pelleteries et du saumon. Les vents violents du nord, quoique accompagnés de brumes épaisses et froides, facilitèrent le retour au détroit de Vries: on le franchit le 3 août; le 16, on mouilla dans la baie de Bonne-Espérance, où l'on fit du bois et de l'eau. Des Japonais de Matsmay, que Vries y rencontra, lui donnèrent des renseignements sur Ieso, qu'ils désignèrent comme une île. Le 2 septembre, le *Kastricum* se dirigea vers la côte orientale du Japon, à 37° 30′; il alla droit à l'est et parcourut 450 milles sans apercevoir aucune terre, bien que le temps fût serein. Après cette croisière, Vries atterit au cap Nambou; les Japonais lui montrèrent une carte où ils avaient représenté le pays au nord de leur île comme s'étendant à 160 milles au nord, sans qu'on vît le détroit par où les Hollandais avaient passé. Vries rencontra ensuite le *Breskens*, et les deux vaisseaux allèrent ensemble à Formose. Quelques-uns de ses gens, qui étaient descendus à terre au cap Nambou, furent arrêtés et menés prisonniers à Iedo. Ils y trouvèrent le capitaine Schaep et dix hommes de son équipage. Ceux-ci, après avoir éprouvé une seconde tempête, étaient revenus vers la fin de juillet au cap Nambou pour se ravitailler. Les Japonais les attirèrent par surprise dans l'intérieur, puis les conduisirent garrottés à Iedo. Les Hollandais, soupçonnés d'avoir débarqué des prêtres portugais, subirent de longs et fréquents interrogatoires. Ils se défendirent du fait dont on les accusait et parlèrent de leur expédition projetée en Tartarie, que les mauvais temps les avaient empêchés d'effectuer. Ils ne furent relâchés que lorsque leur compatriote Elserak, directeur du comptoir de Nangasaki, fut venu à Iedo confirmer la vérité de leur déclaration. Remis en liberté au mois de décembre, ils arrivèrent le 24 juillet à Nangasaki. Ce fut pour remercier l'empereur de sa générosité que les Hollandais lui envoyèrent l'année suivante une ambassade. La navigation du *Kastricum* est exposée très-succinctement, sous le titre de *Relation de la découverte de la terre de Ieso*, dans le recueil de Thévenot et dans le tome 4 du *Recueil des voyages au Nord*. Ces deux morceaux sont traduits de l'original hollandais, publié à Amsterdam en 1646. On la trouve plus détaillée dans le *Noord en oost Tartarye* de Witsen. C'est de là que Ph. Buache a tiré l'extrait qu'il a inséré dans ses *Considérations géographiques et physiques*. Buache donne aussi dans ce même ouvrage une carte de l'île de Ieso et de ses environs, dans laquelle cette terre est représentée suivant l'idée qu'on s'en faisait alors, et qui était celle de Vries. La carte, réduite d'après celle que les Hollandais avaient publiée, est suivie de *Vues des côtes de la terre ou de l'île de Ieso, de celle de la Compagnie et des Etats, dessinées sur les lieux par les Hollandais du vaisseau* le Kastricum, *en* 1643; ces vues sont tirées de l'ouvrage de Witsen. La carte des découvertes de Vries a été reproduite dans l'atlas du voyage de la Pérouse. Elle présente de graves erreurs, puisque Vries supposait que le pic Antoine, la baie des Saumons, le cap Aniwa et le cap Patience appartenaient à Ieso. La Pérouse, après avoir franchi le premier le détroit qui porte son nom, s'exprime ainsi: « Le lendemain nous nous trouvâmes au « nord du village d'Aqueis, ainsi nommé dans le « voyage du *Kastricum*. Nous venions de tra- « verser le détroit qui sépare le Jesso de l'Oku- « Jesso, et nous étions très-près de l'endroit où « les Hollandais avaient mouillé à Acqueis. Ce

« détroit leur avait sans doute été caché par les « brumes, et il est vraisemblable que des som« mets de montagnes qui sont sur l'une et l'autre « île leur avaient fait croire qu'ils étaient liés « entre eux par des terres basses. D'après cette « opinion, ils avaient tracé une continuation de « côte dans l'endroit même où nous avons passé. « A cette erreur près, les détails de leur naviga« tion sont assez exacts. » La Pérouse expose ensuite que les déterminations des divers points découverts par les Hollandais, depuis le cap Nambou jusqu'au cap Aniwa, diffèrent bien peu de la vérité; et il ajoute : « Précision étonnante « pour le temps où fut faite la campagne du « *Kastricum*. » La Pérouse s'imposa la loi de ne changer aucun des noms donnés par les Hollandais ; enfin, il nomma *cap Kastricum*, un cap très-escarpé qui terminait au nord-est la Terre de la Compagnie. Le voyageur français lui-même croyait que le canal du Pic séparait Ieso de la Terre des Etats ; mais les expéditions des Russes ont fait connaître que le pic Antoine, d'après lequel ce cap a été nommé, appartient à Kounachir, qui est au nord-est de Ieso. Les Russes ont rendu à la Terre des Etats le nom d'*Itouroup* et à la Terre de la Compagnie celui d'*Ouroup*, que leur donnent les indigènes de l'archipel des Kouriles. De Krusenstern, amiral russe, qui, en 1805, parcourait les parages où Vries avait le premier fait flotter un pavillon européen, a aussi rendu justice à l'habileté de ce navigateur, tout en reconnaissant qu'il avait commis des erreurs graves. Il nomma même une pointe, au sud du détroit de la Pérouse, *cap Schaep*, en mémoire de l'infortuné compagnon de Vries. C'est donc à ce dernier qu'est dû l'honneur d'avoir découvert une partie des côtes de Ieso et de celles de l'île ou presqu'île de Tchoka ou Tarakaï, si improprement nommée Saghalien, enfin les plus méridionales des Kouriles et deux des détroits qui les séparent. Sa relation offre beaucoup de détails curieux sur les mœurs des habitants et sur la nature des pays qu'il a vus. La Pérouse et Krusenstern en ont reconnu l'exactitude. Buache, qui ne savait pas le hollandais, appelle ce navigateur Martin Uries, parce qu'il ignorait que dans cette langue le V a la valeur du F. On doit prononcer ce nom comme s'il était écrit Fris. L'exemple de Buache a été suivi par la Pérouse et d'autres. Les instructions données à Vries se trouvent dans le tome 9 des *Philosophical transactions*. — *Adrien de* Vries, sculpteur, était de la même famille. Il était né à la Haye ; on possède bien peu de détails sur sa biographie. L'empereur d'Allemagne Rodolphe eut recours à ses talents. Il avait séjourné en Italie, où il eut pour maître Jean de Bologne. C'est à lui qu'on doit le modèle du beau groupe en bronze qui représente Mercure enlevant Pandore et qui est aujourd'hui au Louvre. Cette statue a successivement appartenu à la reine Christine, à Colbert, au marquis de Seignelay (fils du grand ministre), qui en fit hommage à Louis XIV. Elle orna tour à tour les jardins de Marly et de St-Cloud. Pendant longtemps elle a été attribuée à Jean de Bologne ; mais trois estampes, la représentant sous trois aspects différents et gravées par Jean Müller, en 1593, indiquent formellement Adrien de Vries comme l'auteur. On signale aussi de cet artiste les statues de bronze qui ornaient trois fontaines dans la ville d'Augsbourg. Son portrait a été gravé. Consultez d'ailleurs l'*Abecedario* de Mariette, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon, t. 2, p. 98. E—s.

VRIES (Jérôme de), né à Amsterdam le 9 avril 1776, homme de lettres hollandais, écrivain numismate, et, dans la spécialité des arts, d'une grande réputation pour le goût exquis qui présidait à ses travaux, était membre d'une famille honorable dont l'esprit religieux intime et éclairé était bien propre à le pénétrer bientôt des sentiments qui l'ont caractérisé durant toute sa vie : la charité et la tolérance. Du côté maternel, il représentait bien les traditions des de Bosch. Jérôme de Bosch, dont il portait le nom, lui inspira de bonne heure un amour ardent pour les belles-lettres et développa en lui le goût du beau. Il eut l'avantage de faire ses études préparatoires sous la conduite d'un homme éminent, le recteur van Ommeren, et des études philosophiques sous le professeur Wyttenbach. Jeune encore, il entra, en 1794, dans les bureaux de la municipalité d'Amsterdam comme premier commis de la secrétairerie et fut nommé, en 1814, greffier en chef du secrétariat de cette cité. Bien que les titres de ses emplois aient été divers, on peut dire que la nature de ses occupations a presque toujours été la même pendant les *cinquante-sept années* successives que de Vries resta attaché aux intérêts municipaux d'Amsterdam. Cette carrière le mettant en contact avec bien des intérêts publics et privés, il avait l'occasion d'acquérir un grand fonds de connaissance du cœur humain, d'exercer sa pénétration et de faire acte d'habileté et d'un dévouement qui lui assuraient la sympathie de ses concitoyens. Son début dans cette carrière ardue tombait à l'époque des révolutions ; et de Vries, quoique bien jeune encore, ne pouvait pas se soustraire complétement aux coups des événements. Connu pour la modération de ses principes, il fut menacé en 1798 de destitution. La menace n'eut pourtant pas de suite; son esprit reçut de l'injonction même plus de fermeté et une tendance puissante à une impartialité qui, sans cesser de respecter toutes les opinions, se manifestait dans une feuille hebdomadaire à laquelle il coopérait à cette époque. Ce journal avait pour titre *l'Arche de Noé*. Bien des jeunes gens, qui tous ont occupé un rang élevé dans la littérature, dans la magistrature ou dans la politique des Pays-Bas, s'y rencontraient pour réveiller l'esprit national fortement com-

primé sous l'influence étrangère, et pour épancher des inspirations pleines de verve et d'originalité. En 1803, de Vries fit un mariage heureux, et il eut trois fils et quatre filles. Le foyer domestique avait pour lui les plus grands charmes et sa maison réunissait un cercle d'élite, Reinwardt, van Cappelle, Arntzenius, Willet et autres littérateurs et savants. Ce bonheur du foyer, il le traduisait dans un poëme intitulé *le Bonheur de la famille*. Dans sa première jeunesse de Vries avait eu le bonheur d'avoir pour camarade un enfant au génie précoce, Pierre Nieuwland, élevé aussi sous les yeux de Jérôme de Bosch, qui avait remarqué dans les environs d'Amsterdam cet enfant de charpentier, qui a brillé avec un grand succès dans la poésie, les sciences exactes et la chimie, et est mort professeur de l'université de Leyde. Jérôme de Bosch avait pris cet enfant chez lui, et il guida ses études. Le jeune de Vries resta toujours intimement lié avec Nieuwland. En son frère unique, Abraham de Vries (le même qui a revendiqué pour la Hollande la gloire de l'invention de la typographie), il avait un autre soutien qui le stimulait dans la culture des sciences. Kemper (plus tard son beau-frère), Falck, Meyer, le professeur van Lennep et bien d'autres jeunes gens d'élite, ses émules à l'athénée d'Amsterdam, restèrent ses amis dévoués dans les diverses carrières où ils se sont distingués depuis. La grande tolérance de son esprit, l'affectuosité de son cœur lui disaient toujours où étaient ses amis, en quelques conditions qu'ils fussent, et quels que fussent le culte et la nation. L'israélite Mendes de Léon, le savant Belge Willems, les frères Geelhand d'Anvers, étaient parmi les hommes avec qui il cultivait des rapports d'amitié qui n'ont cessé qu'à leur mort, ou, pour mieux dire, qui leur ont survécu. De Vries restait fidèle à leur souvenir et traduisait ses sentiments dans des biographies pleines d'effusion. Disons tout de suite qu'il aimait la biographie, le portrait; et c'est dans mainte étude de ce genre, dans des articles nécrologiques rapides de la feuille municipale d'Amsterdam, que l'on voyait briller son talent de biographe; il frappait juste, il saisissait les traits caractéristiques, il appréciait les qualités et les tendances des hommes distingués, ses contemporains, ses concitoyens et pour la majeure partie ses amis de cœur. S'agissait-il de personnes avec lesquelles il n'avait point sympathisé, ce n'était pas pour lui une raison d'affaiblir le moins du monde leurs qualités: au contraire, sans renier ses principes, il aimait à payer à leur souvenir l'hommage qui leur était dû. Ces appréciations spontanées avaient bien leur cachet particulier, et on reconnaissait aussitôt l'écrivain qui avait vécu au milieu de ceux dont il esquissait la carrière et les mérites. Nous ne voulons pas donner une nomenclature sèche de tous les hommes de talent ou de génie avec lesquels il a été associé plus ou moins intimement. Ajoutons cependant aux noms que nous avons cités déjà M. le professeur van Assen, puis Loots et Helmers (qui contribuaient à l'*Arche de Noé*) et le typographe distingué M. Schinkel. Il estimait beaucoup, comme poëtes, Tollens et les frères Klyn; il jouissait de l'amitié particulière d'Athanase Coquerel, pasteur, d'abord à Amsterdam, puis à Paris. Membre de l'Institut, il avait des rapports assidus avec l'orateur des Amorie van der Hœven, l'improvisateur hollandais Guillaume de Clercq, puis Broes, Jacques van Lennep et da Costa. — Bien qu'il sût profondément sentir l'élévation du génie du dernier poëte, ses aspirations tendaient naturellement plutôt vers Tollens; cependant, de même qu'il appelait Vondel le prince des poëtes anciens de la Hollande, il assignait le premier rang parmi les modernes au maître de da Costa, Bilderdyk. De Vries était de ceux qui comprenaient assez ce génie pour passer sur ses excentricités et qui admiraient trop ses grandes qualités pour ne pas aimer à les faire ressortir dans tout leur jour; et cela au point que lorsque Bilderdyk, par les revirements politiques, dut quitter le sol natal, il suivit du cœur le savant proscrit sur la terre étrangère. C'est ainsi que, Bilderdyk se trouvant à Brunswick, de Vries se faisait un devoir d'annoncer ses *Mélanges poétiques* (en 4 volumes) et de plaider en même temps hautement les intérêts du poëte dans l'infortune: il le rappelait de tous ses vœux et aurait voulu qu'une université nationale le nommât professeur. De Vries avait gardé l'anonyme; Bilderdyk était si touché de ce souvenir généreux qu'il adressa une épître en vers « à son ami inconnu », et montra plus tard, lorsque de Vries se fût fait connaître, qu'il était capable d'une amitié profonde et durable, ainsi que d'une reconnaissance intime. — De Vries ne prononçait pas le nom de Vondel sans y joindre celui du grand poëte moderne, et il trouvait que, non-seulement leur génie, mais encore les vicissitudes qu'ils traversèrent avaient de l'analogie. De Vries, en ses recherches littéraires, avait trouvé que Vondel avait souffert dans la fleur de l'âge, en 1620, d'une forte mélancolie. Ce fait lui donna l'occasion de saisir les causes de cette maladie de l'esprit dont on voit presque toujours atteints les hommes hors ligne. C'était expliquer indirectement les singularités moroses de Bilderdyk, et il insistait sur cette défense habile dans son traité *Sur le jugement léger, inconsidéré et passionné dans la critique des œuvres de goût et des esprits d'élite*. Cependant il savait, lui aussi, quelle part donner à la saine critique, et il écrivit un autre traité qui pouvait être considéré comme le pendant du premier, *Sur le défaut de modération et de respect dû au public par l'écrivain et l'orateur*. Son intention était de parer les coups que ne cessait de porter Bilderdyk contre son ami Siegenbeek, professeur de littérature et d'histoire nationale à Leyde. — C'est aux inspirations de de Vries et de

son frère que Bilderdyk répondait en publiant, en 1829, le *Cyclope, pièce satirique*, qu'il avait écrite en peu de jours d'après Euripide, et que l'auteur avait vouée à l'oubli. Trois années après, à la mort du grand poëte, ce fut de Vries qui, en qualité de président de la vingt-cinquième assemblée générale de l'institut royal des Pays-Bas, esquissa toute l'étendue de cette perte. — Bien que les rapports suivis avec tout ce cercle d'élite eussent une influence incontestable sur de Vries, pour la trempe de l'esprit il relevait surtout, comme nous l'avons fait pressentir, de son oncle, poëte, savant pratique et homme d'un goût exquis. Jérôme de Vries littérateur reflète les hautes qualités de Jérôme de Bosch. Chez lui aussi il y a l'amour des classiques. C'est ce qu'attestent ses écrits, parmi lesquels nous signalerons ici les traités *Sur la mort de quelques philosophes de l'antiquité; sur les mots concis et pleins de sens de Plutarque; sur la valeur des anciens comme base de la littérature et de l'éloquence nationales*, et surtout celui *Sur la vie d'Anaxagore*. Il s'appliquait à la critique des anciens et contribuait à conserver les grandes traditions de la muse latine en Hollande. Sans être précisément philologue, il secondait les efforts des de Bosch, Hœufft, Hofman Peerlkamp, Marron (le dernier, ministre du culte protestant à Paris). — Ce sentiment inné pour les anciens ne lui faisait point négliger la littérature nationale; c'est là au contraire l'élément qui avait pour lui le plus grand attrait. Là encore l'influence de de Bosch sur son neveu était évidente : l'un comme l'autre aimaient moins à se former le goût d'après la sévérité des règles que d'après les grands modèles. C'est ainsi que de Vries cherchait à donner à la littérature une direction pratique, populaire. C'est à ce désir de vulgariser pour ainsi dire les modèles que l'on doit la publication sous ses auspices des *Poésies et discours de Nieuwland*, une nouvelle édition de l'*OEuvre poétique de Vondel*, des *frères van Haren*, de la traduction du 6e livre de l'*Iliade*, par Oosterdijk, de la *Biographie* et du *Florilège des poésies de Jérémie de Decker* (contemporain de Vondel), et des détails recueillis par lui concernant des poëtes hollandais plus ou moins oubliés, parmi lesquels il revendiquait avec chaleur les titres de Grotius et de Jean Six Chandelier. C'est grâce à la même tendance de son esprit que l'on doit à de Vries son principal ouvrage, l'*Essai d'une histoire de la poésie néerlandaise*. Cette œuvre avait été entreprise pour répondre à cette question mise au concours par la société de littérature hollandaise : « Quels sont les progrès et la décadence « de la poésie hollandaise durant le 18e siècle « comparativement aux périodes antérieures ? » De Vries remporta la médaille d'or ; dans sa réponse il s'est appliqué à atteindre le double but de donner une esquisse de l'histoire de la poésie de son pays et de publier une collection des meilleures œuvres. Van Kampen apprécie comme il suit cet ouvrage : « C'est avec l'esprit philoso- « phique, avec un sentiment artistique délicat et « dans un noble style que de Vries développait « les causes du grand essor de la poésie au « 17e siècle et de sa décadence au siècle sui- « vant. » On a été depuis un peu plus sobre en ces éloges ; c'est que l'on ne tenait pas assez compte de deux points, que l'on envisageait trop ce traité comme une histoire complète, et que l'on oubliait trop de l'apprécier en rapport avec la question mise au concours. Nul esprit impartial ne refusera de rendre justice à la valeur de ce travail, au bon goût qui y a présidé, au bien qu'il a produit au moment de sa publication et même encore longtemps après ; il en a paru une nouvelle édition, en petit format, en 1835, dédiée au professeur Siegenbeek, et l'on n'a pas oublié jusqu'à présent les avertissements salutaires que l'auteur a donnés dans cette œuvre, de rendre plus d'énergie au style et d'épurer l'idiome de Vondel et de Hooft de tout ce que l'esprit servile et mesquin, en s'appropriant mal les chefs-d'œuvre étrangers, y avait apporté de fade et de recherché. C'est particulièrement contre l'introduction des ornements futiles dans le style plein de nerf du 17e siècle que l'auteur a été bien inspiré. — De Vries consolidait sa belle réputation de prosateur et d'orateur à la touche délicate par son discours sur *la Simplicité*, prononcé en 1818 au sein de la société littéraire de Leyde, et c'est surtout sous le titre de ce discours qu'on aimait à le désigner. En 1827, il parut de lui un ouvrage sur Grotius et sa femme, Marie van Reigersbergen. De Vries y appréciait l'illustre savant et sa femme particulièrement sous le rapport de la vie religieuse et domestique et sous celui de la poésie hollandaise. Ce travail, en quatre discours, forme un ensemble que le ministre protestant Marron a jugé digne d'être célébré en vers latins, et le comte van Hogendorp, d'être relevé dans une lettre spéciale à de Vries. La vie de Grotius et de sa femme avait quelque chose de particulièrement attachant pour notre auteur, et il y revient plus tard dans mainte publication ; en 1844, il fit paraître l'œuvre de Grotius : *De veritate religionis christianæ*, non pas dans la langue des érudits, mais dans l'original hollandais, telle qu'elle avait été mise en vers pour les marins hollandais ; de Vries y a ajouté les autres poésies hollandaises du même savant. — Parmi d'autres travaux, signalons le *Magasin littéraire* que de Vries publiait en collaboration avec van Kampen, de 1831 à 1833, et dans lequel il écrivait des articles de critique empreints d'une justesse d'appréciation, tempérée néanmoins par la modération. Peu d'écrivains hollandais de quelque distinction ont, pendant une période de trente ans, publié quelque chose d'essentiel que l'esprit critique de de Vries n'ait scruté dans un travail plus ou moins développé. Il aimait à écrire l'éloge bien plus que le blâme ;

il se plaisait aussi à encourager les jeunes talents, les nouveaux venus dans la littérature et les arts, car dans les arts aussi il avait des titres pour se poser en critique. Ses dons naturels, ses inspirations capables de saisir les charmes du beau, avaient été bientôt remarqués par les de Bosch, ses oncles, qui lui avaient ouvert l'entrée d'un cercle choisi d'Amsterdam (*Arte et Amicitia*), où l'on étudiait les grands modèles de peinture, de gravure et de dessin ; ce cercle s'est maintenu jusqu'à nos jours; entre autres hommes d'un goût parfait s'y trouvaient les de Vos, dont l'un est encore vivant. Il s'agit ici de M. Jacques de Vos fils, qui, pour la protection des arts plastiques, a suivi les nobles traces de son grand-oncle et de son père, qui tous portaient le même nom et étaient tous membres du cercle artistique que nous venons d'indiquer. Dans cette société le cœur de de Vries s'épanouissait; son esprit artistique s'y cultivait avec bonheur; et il ne cessait de s'adonner à ces études qui formaient pour lui un délassement élevé. En 1820, alors que l'académie de dessin de la ville d'Amsterdam fut refondue en une académie royale des beaux-arts, il fut nommé membre, puis secrétaire du conseil administratif, et c'est en cette qualité qu'il faisait partie des jurys des expositions à une époque où les arts prenaient un nouvel essor dans les Pays-Bas: bien des fois à la distribution des prix il prononça des discours remarquables. Ce n'est qu'en 1852, et à cause de son grand âge, qu'il se démit de ses charges qui avaient eu si longtemps pour lui tant d'attraits. En 1825, il se vit élire, par la régence de Harlem, membre du jury lors de l'exposition de l'industrie nationale qui avait lieu dans cette ville; même honneur lui fut décerné plus tard lors des expositions des beaux-arts à Anvers et ailleurs. Il partageait, en outre, avec son ami C. Apostool la surveillance du musée public d'Amsterdam et de la galerie du pavillon de Harlem. — De Vries exposa ses idées sur la théorie des arts plastiques dans une suite de critiques sur les expositions d'Amsterdam et dans des discours qui avaient pour sujet *le cachet national dans la peinture et le dessin en Hollande; l'influence de la réformation sur l'art; la critique artistique*, etc. Plusieurs biographies ou notices d'artistes ou de collecteurs d'œuvres de l'art, que de Vries donna en tête des catalogues de leurs travaux ou cabinets, offrent aussi leur intérêt : ne signalons que les notices sur van Troostwyk et Hulswit. — Mais c'est surtout comme numismate qu'il s'est fait connaître plus universellement sous le rapport artistique. C'est à lui et à quelques-uns de ses amis, MM. Posthumus, Bynckershoek van Hoogstraten, J.-J. Becker, de Jonge, et autres, que l'on doit, en Hollande, le réveil des études numismatiques, et particulièrement du goût de faire des collections de ce genre, presque totalement éteint depuis la vente des cabinets de van Damme et de Smeth. La ciselure et l'art de confectionner des poinçons fortement liés à l'art numismatique, il les favorisait également avec ardeur. Il présidait à la confection de plusieurs médailles, et ce fut lui et le professeur van Lennep qui, du sein de l'institut royal, donnèrent l'élan pour continuer et compléter l'œuvre célèbre de van Loon, *Descriptions des médailles historiques des Pays-Bas*. De Vries, secondé par son ami J.-C. de Jonge (*voy.* ce nom) et par son fils J. de Vries, avait même une large part à la réalisation de cette idée. — Il puisait dans les belles-lettres et dans les arts, mais avant tout dans la religion, une humanité toute pratique ; il se consacrait à tous les devoirs dès qu'il croyait pouvoir se rendre utile à ses concitoyens et à ses coreligionnaires. Ainsi, pendant près d'un demi-siècle, il remplissait les fonctions de curateur des écoles municipales pour les pauvres; il était un des fondateurs et président des établissements professionnels attachés à ces écoles; il était un des promoteurs de la réforme de l'instruction primaire, en 1806. Il aimait à s'associer aux institutions philanthropiques, si nombreuses en Hollande, et c'était un vrai bonheur pour lui que d'aller chercher les pauvres dans leur demeure, de se rendre compte de leurs besoins, afin d'y pourvoir autant que possible. Professant une tolérance éclairée, il plaidait l'entrée des israélites dans la société d'utilité publique, ou l'affiliation d'une institution analogue parmi les israélites; voyant son espoir frustré, il se retira de cette société. Il n'en était pas moins fortement attaché à ses convictions religieuses, celles des mennonites, dans lesquelles il avait été élevé. Il prenait part à la rédaction d'un nouveau recueil d'hymnes destinés au service public et privé de ce culte. Syndic de sa communauté, curateur de son séminaire, il prêtait son concours à tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour raviver la mémoire des hommes remarquables qui s'étaient fait connaître parmi les mennonites. — Par ses tendances, par ses œuvres, de Vries jouissait d'une considération générale. En 1811, il avait été nommé docteur en droit *honoris causa*, honneur que lui décernait l'université de Harderwyk, et motivé surtout par ses connaissances profondes de l'antiquité. En 1808, lors de l'organisation de l'institut royal, il avait été nommé membre de cet établissement. En 1829, le roi lui conféra l'ordre de chevalier du Lion. Des sociétés savantes hollandaises ou étrangères s'associèrent cet esprit éminemment cultivé et dévoué au progrès des sciences et des arts. Sous d'autres égards et en des occasions diverses, son mérite fut dignement reconnu par des témoignages écrits. Lors du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination comme greffier de la capitale, il adressa une médaille à ses amis, et à son jubilé il en reçut une de ses enfants. De Vries a rempli ses fonctions municipales presque jusqu'à la fin de ses jours. Il est mort à Amsterdam le 1er juin 1853. — Vif

et pénétrant, homme d'esprit et de goût, ayant un grand fonds de connaissances variées et solides, affable, plein de dévouement en tout ce qu'il entreprenait, religieux par sentiment inné, ami de la modération dans le progrès, se plaisant à être utile en bien des parties, mais se trouvant surtout à son aise au sein de sa famille, voilà en résumé les traits caractéristiques de de Vries. Honoré de la confiance de ses concitoyens, de Vries était bien le patriarche municipal que l'on aimait à désigner sous le nom de « cinquième « bourgmestre ». Répétons-le, sa longue vie au milieu de tous les rangs, dans un commerce assidu avec les esprits d'élite de tendances diverses, et à travers toutes les vicissitudes de son pays depuis la fin du 18e siècle, lui avait fait acquérir une connaissance étonnante des hommes, sans qu'il en ressentît la plus légère aigreur; il avait cette douceur de la vraie charité, qui vous pénètre aussitôt, qui concilie à l'homme toutes les opinions, et qui, laissant l'individu étranger à tous les partis, lui fait juger le prochain avec calme et amour. Sa devise : *In medio tutissimus ibis*, résumait tous ses penchants. — Un écrivain et poëte, le professeur ter Haar, lui a consacré un hommage bien senti dans une *Esquisse biographique*, publiée dans les œuvres de la société littéraire de Leyde, l'année même de sa mort; c'est ce travail et quelques réminiscences particulières qui ont servi de base à cet article. B-F-E.

VRILLIÈRE (LOUIS PHELYPEAUX, marquis DE LA), comte de St-Florentin, etc., né en 1672, était fils de Balthazar Phelypeaux, secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires générales de la religion prétendue réformée. Il l'obtint, le 10 mai 1700, à la mort de son père, et fut pourvu, en 1715, du département de la maison du roi. Le duc d'Orléans, régent, avait renvoyé tous les autres ministres en prenant les rênes de l'administration; il conserva la Vrillière, qui exerça sous le titre de secrétaire de la régence. Ce fut peut-être celui qui signa le plus d'expéditions. La conduite des affaires de tout genre avait été confiée à différents conseils; mais tout ce qui devait être nécessairement signé en commandement passait par la plume de la Vrillière. Il se démit du département de la maison du roi en 1718, et mourut le 1er septembre 1725. Il avait épousé une demoiselle de Mailly. Son fils (*voy.* SAINT-FLORENTIN) lui succéda dans le ministère des affaires de la religion prétendue réformée. Le comte de Maurepas était son gendre. La rue de la Vrillière, à Paris, tire son nom d'un hôtel bâti, en 1620, par un membre de la famille Phelypeaux, grand-père du marquis de la Vrillière. Il a été habité par le vertueux et bienfaisant duc de Penthièvre. C'est aujourd'hui la Banque de France. L—P—E.

VROOM (HENRI-CORNEILLE), peintre de marines, naquit à Harlem en 1566. Il perdit de bonne heure son père, Henri Vroom, sculpteur habile et renommé pour la coupe des pierres. Sa mère se remaria à Corneille Henrickson, peintre sur faïence, qui enseigna son art au jeune Vroom; mais ce dernier, rebuté par les mauvais traitements dont l'accablait son beau-père, abandonna la maison paternelle, et vint à Rotterdam, où il espérait se faire connaître. Au bout de quelque temps, il se rendit en Espagne, et après être resté environ une année avec un peintre flamand peu connu, qui résidait à Séville, il le quitta pour visiter l'Italie. Arrivé à Rome, il eut le bonheur de plaire au cardinal de Médicis, qui l'employa pendant deux ans à peindre dans son palais. Il fit alors connaissance avec Paul Bril, dont les conseils lui furent extrêmement utiles. Il parcourut ensuite Venise, Milan, Gênes et les autres principales villes d'Italie, et revint à Harlem, où il fut accablé de demandes d'ouvrages. Voulant accompagner lui-même un convoi de quelques-uns de ses tableaux, qu'il avait peints pour l'Espagne, il s'embarqua, et fut assailli par une tempête violente. Echappé miraculeusement à un naufrage dans lequel le bâtiment qui le portait périt, il retraça avec son pinceau l'accident auquel il venait d'échapper; et le succès qu'obtint ce tableau le décida à peindre dorénavant des marines et des vaisseaux. Sa réputation en ce genre fut bientôt faite; et il peignit dans une suite de dix tableaux les modèles des tapisseries que Spierings fit pour Howard, amiral d'Angleterre, et qui représentaient, jour par jour, les différents accidents du combat naval livré, en 1588, entre les flottes espagnole et anglaise. Quoique ces peintures aient joui d'une grande réputation, on trouve que le dessin des vaisseaux est lourd et sans élégance, que la disposition n'en est pas heureuse. Il se rendit alors en Angleterre, où il reçut un accueil distingué, particulièrement de lord Howard, qui lui fit un riche présent. De retour en Hollande, il composa un tableau représentant le septième jour de la bataille entre les deux flottes d'Angleterre et d'Espagne, qui obtint le suffrage du comte Maurice de Nassau. Il peignit ensuite le départ de la flotte de Zélande et le combat naval qui eut lieu à la vue de Neuport. Il fit graver ces deux tableaux, et les présenta, ainsi que les estampes, aux Etats et aux principales villes de la république, qui le comblèrent de présents. P—s.

VSEVOLOJSKY ou VSEVOLOJISSKI (N.-P. chevalier), chirurgien, homme politique et publiciste russe, naquit en 1769. Il fut vice-président de l'académie de chirurgie de Moscou, et gouverneur civil de Tver. Il mourut le 3 mars 1857. On a de lui : 1° *Dictionnaire géographique historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays, les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées, villes, bourgs, leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, le climat, la population, les mœurs,*

coutumes et religion des habitants de cet empire, 1813, 1816, 2 vol. grand in-8°; 2° *Description géographique et topographique de la Russie d'Europe,* extraite en grande partie de l'ouvrage précédent, Paris, 1819, in-4°, avec 13 cartes; 3° *Introduction chronologique à l'histoire de Russie;* 4° *Aperçu de l'histoire de la Turquie depuis la paix de Passarovitz.* Z.

VSZEWOLOD Ier, grand-duc de Russie, né en 1029, eut, à la mort de son père, Yaroslaw (1054), pour son apanage, Péréjaslaw, Rostow, Sourzdal, Biélo-Ozéro et les rives du Volga. N'étant que le cadet, il resta franchement uni à son frère Iziaslas, à qui appartenait la souveraineté. On le vit toujours les armes à la main pour repousser les ennemis de l'empire. Il ne fut point heureux contre les Polowtzi ou Kumans, peuples nomades, qui, après avoir erré dans les environs de la mer Caspienne, avaient occupé, en 1055, les côtes de la mer Noire, d'où ils répandaient la terreur dans toutes les contrées voisines. Tandis que Vszewolod se fiait sur la paix qu'il avait conclue avec eux, ils tombèrent inopinément sur les provinces de son apanage, et se retirèrent ensuite vers le Don, chargés de butin. Vszewolod soutint encore son frère aîné contre les entreprises de Vzeslas; et ce fut lui qui, en 1069, se plaça entre les habitants de Kiow et leur prince; mais il ne prit point part aux vengeances qu'exerça son neveu Mzislas. Ce jeune prince, fils d'Iziaslas, commandant l'avant-garde de l'armée polonaise, était entré dans Kiow, après les promesses et les assurances pacifiques que Vszewolod avait données aux habitants. Au mépris de ces paroles solennelles, Mzislas traita Kiow comme une ville prise d'assaut. Cette conduite laissa de profondes impressions dans le cœur de Vszewolod, avec qui Swientoslas prit les armes, en 1073, contre Iziaslas. Ce prince malheureux se réfugia de nouveau près de Boleslas, qui, dit-on, après lui avoir enlevé ses trésors, *lui montra le chemin pour sortir de la Pologne.* Iziaslas se rendit près de l'empereur Henri IV, qui envoya à Kiow des députés pour donner ordre aux princes russes de rétablir Iziaslas. Celui-ci s'était aussi adressé au pape Grégoire VII, qui écrivit en sa faveur deux lettres impérieuses. Les événements furent plus favorables au prince exilé que ces interventions étrangères. Swientoslas, son principal ennemi, étant mort, il rentra en Russie, appuyé par un corps de troupes que Boleslas lui avait permis de lever en Pologne. Vszewolod alla au-devant de lui jusqu'en Wolhynie, pour lui offrir une réconciliation sincère. Iziaslas, étant rentré dans Kiow, ajouta deux provinces à l'apanage de Vszewolod. Iziaslas périt en 1078, dans une bataille qu'il livra aux deux princes Oleg et Boris. Selon le droit public de ce temps, Vszewolod succéda à son frère, dont les fils eurent quelques provinces en apanage. Il mourut en 1093, dans les bras de son fils aîné Vladimir Monomaque, qui lui succéda. Sous le règne de ce prince la Russie fut ravagée par la peste; ce fut en vain que le pape Urbain II, voulant retenir la Russie dans l'union de l'Eglise, lui envoya un nonce extraordinaire avec des présents. G—Y.

VSZEWOLOD II, petit-fils de Vladimir Monomaque, fut, en 1123, nommé duc de Novogorod. Ce gouvernement était important; les Novogorodiens, qui avaient sur la mer Baltique un commerce très-étendu, s'étant par là élevés à un degré de civilisation qui manquait aux autres provinces de la Russie. Vszewolod voulut signaler les commencements de son administration en portant la guerre en Finlande. Les éléments et la famine détruisirent une partie de son armée, et les Novogorodiens, mécontents, chassèrent leur gouverneur. Vladimir Monomaque punit leur révolte, et retint près de lui comme otage plusieurs de leurs boyards. Ce prince étant mort, l'ambitieux Vszewolod chassa de Tschernigow son oncle Yaroslas, s'empara de son duché, et fit mourir les boyards qui lui étaient restés fidèles. Ayant formé un corps de Torques ou Turcomans, il se jeta sur le duché de Minsk, et sur celui de Polotzk, dont le prince se réfugia, avec sa femme et ses enfants, à Constantinople (1129). Ainsi s'éteignit en Russie cette branche de la famille régnante. En 1110, Vszewolod tourna ses armes contre les habitants de la Livonie et de l'Estonie, qui avaient refusé d'acquitter leurs tributs; les villages furent livrés aux flammes, les hommes égorgés, les femmes et les enfants traînés en captivité. En 1132, Vszewolod fit une seconde expédition, afin de soumettre ces contrées maritimes qui détestaient les Russes et leur domination. Il prit d'assaut Dorpat, ville bâtie par Yaroslaw le Grand. Les troubles survenus à Novogorod le firent revenir sur ses pas. La révolte éclata en 1136, et Vszewolod, vaincu, fut pendant sept semaines gardé à vue avec sa famille. En 1139, après la mort du grand-duc Yaropolck, il entra à main armée dans Kiow, et s'empara de l'autorité souveraine. Alors la Russie était déchirée par ses divisions intestines, les princes de la maison régnante étant armés les uns contre les autres, pour s'arracher leurs apanages. Vszewolod employa la force, la ruse et les alliances pour ramener une apparence de tranquillité. Il mourut le 13 juillet 1147, ayant gouverné avec une modération et une sagesse que, d'après sa conduite antérieure, on n'aurait point osé attendre de lui. C'était, disent les historiens russes, un prince démesurément adonné aux plaisirs les plus sensuels; il négligea ses devoirs les plus sacrés et perdit ses moments les plus précieux dans une honteuse volupté. G—Y.

VSZEWOLOD III, né en 1149, fut proclamé grand-duc de Russie en 1176, et marcha aussitôt contre le duc de Rostow, qui avait refusé de le reconnaître. L'ayant défait, il rentra en triomphe

dans la ville de Vladimir, qui, après la ruine de Kiow, était devenue le siége du gouvernement. Les principaux seigneurs du pays conquis marchaient devant lui chargés de chaînes. Le duc de Rézan, qui avait aussi refusé obéissance, éprouva un traitement encore plus cruel; on lui creva les yeux, ainsi qu'à deux neveux de Vszewolod. Ces premiers actes de vengeance n'effrayèrent point l'ambition des princes apanagés qui s'étaient partagé la Russie, et pendant un règne de trente-sept ans, Vszewolod fut forcé d'avoir toujours les armes à la main pour étouffer les mécontentements et les séditions. Sa puissance s'affermit par la soumission des Novogorodiens, qui lui demandèrent un de ses fils pour gouverneur. Le grand-duc, ayant conquis la paix au dedans, voulut tourner ses armes contre la Bulgarie d'Orient; mais s'étant avancé jusque sous les murs de Cazan, il fut contraint de se retirer avec perte, un de ses neveux ayant perdu l'avant-garde de son armée par une imprudence. Vszewolod fut plus heureux contre les Polowskiens, ces peuplades féroces que nous appelons aujourd'hui Cosaques. Les ayant complétement défaits, il leur enleva un immense butin, et sept mille prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvait un *Bessserménien* ou *Turc de Khovarerezm*, qui, au dire de la chronique, *lançait du feu*. On le présenta au grand-duc avec ses armes, dont les Russes, à ce qu'il paraît, ne surent point faire usage. Peu après les Barbares se vengèrent d'une manière effrayante; les Russes, ayant été entourés, abandonnèrent avec un grand nombre de morts le prince Igor, frère du grand-duc, et plusieurs autres seigneurs qui tombèrent entre les mains du vainqueur (1184). Un prince russe, appelé Rurik, s'étant lié avec ces barbares, les amena jusque sous les murs de Kiow le 4 janvier 1201; cette ville malheureuse, prise d'assaut, fut pillée, saccagée, brûlée, et les habitants qui avaient échappé au fer furent emmenés en captivité. Vszewolod courut après les barbares, auxquels il enleva une partie de leur butin. Rurik, sa femme et sa famille, furent forcés d'embrasser la vie monastique. Vszewolod mourut en 1212. « Ce prince, dit Karamsin, est surnommé le Grand dans nos annales; il fut généralement regretté; et son règne fut signalé par une haute prudence et une justice rigoureuse. Il protégeait les pauvres, les faibles, et faisait trembler les grands. Elevé à la cour de Constantinople, il sut prendre ce qu'il y avait de bon dans la *finesse* des Grecs, mais il ne connaissait point leur ruse. Il eut de sa première épouse, Marie, princesse Yasse, huit fils. Quand ils avaient atteint l'âge de quatre ans, il leur faisait raser la tête, et on les mettait à cheval en présence du clergé et des grands. Dans ces solennités, qui étaient religieuses et civiles, Vszewolod donnait de magnifiques festins et faisait de riches présents. Son règne fut remarquable par de grands malheurs. Constantinople, cette ville avec laquelle la Russie avait des rapports si intimes et si utiles, fut prise par les Latins; et, comme on le remarqua douloureusement, presque dans le même temps et dans l'année où la ville de Kiow fut saccagée et détruite par les Polowskiens. Les patriarches grecs de Constantinople s'étant retirés à Nicée, on envoya dans cette ville les métropolitains russes, pour demander la consécration et l'institution. G—Y.

VUEZ (Arnould de), peintre, naquit à Oppenois, près St-Omer, en 1642. Son père, né à Vérone, était un des plus habiles tourneurs de métaux de son temps; mais, livré à la plus basse crapule, il se vit sans la moindre ressource, avec une famille de dix enfants, et fut contraint, pour les faire vivre, ainsi que lui, de s'engager comme soldat. Obligé de suivre le régiment avec toute sa famille, il fut trop heureux de pouvoir placer Arnould, son fils aîné, chez un juif de St-Omer, qui cultivait la peinture avec quelque succès. Le jeune Vuez montra de si grandes dispositions, que son maître lui conseilla d'aller à Paris, et lui donna une lettre de recommandation pour le faire entrer dans l'école du frère Luc, récollet alors en réputation. Au bout de trois ans il se montra capable de faire le voyage d'Italie. Au désir d'aller se perfectionner à Rome se joignait celui de connaître les parents qu'il avait dans ce pays, et qui par leur position étaient en état de l'aider dans ses études. Muni d'un certificat du frère Luc, il alla droit à Venise, où un de ses oncles, chanoine de St-Marc, le reçut fort bien. Il exécuta quelques tableaux qui eurent du succès, et son oncle lui donna l'argent nécessaire pour se rendre à Rome. Arrivé dans cette ville, il fut d'abord un peu étourdi de toutes les beautés qui s'offrirent à ses regards : bientôt il se mit à l'étude avec une infatigable assiduité, et remporta le premier prix de l'académie. Une copie de l'école d'Athènes, qu'il fit pour son oncle, et qu'il lui porta à Venise, lui valut de nouveaux bienfaits de la part de ce parent généreux. De retour à Rome, il recommença à étudier avec une nouvelle ardeur Raphaël et l'antique. Le prince Pamfili, gouverneur de Rome, le prit sous sa protection, et lui fit obtenir une foule d'ouvrages. Sa renommée toujours croissante éveilla l'envie; et plusieurs de ses rivaux formèrent le projet de l'assassiner, s'il ne cédait à leurs menaces en s'éloignant de Rome. Mais Vuez, aussi adroit que brave, sut toujours déjouer leurs complots. Dans une rencontre même, il eut le malheur de tuer un de ses adversaires, et fut contraint de se cacher. Comme on n'ignorait pas que ce n'avait été que pour se défendre qu'il avait tué cet homme, il ne fut point inquiété, mais il n'aurait pu reparaître en sûreté dans Rome, si à cette époque une invitation de Lebrun ne l'eût, en l'appelant en France, préservé des dangers qui le menaçaient. Ce grand peintre, qui connaissait les talents de Vuez, lui fit assurer une pension

par Louis XIV, et le reçut avec les plus grandes marques d'amitié à son arrivée à Paris. Il alla jusqu'à lui offrir la main d'une de ses parentes, que Vuez refusa en s'excusant sur sa jeunesse et son peu d'avancement. Un nouveau malheur l'attendait; insulté grièvement par un officier qui le força de se battre, il mit l'épée à la main, et devant vingt témoins qui attestèrent son innocence, il tua son agresseur. Forcé de fuir pour éviter les poursuites de la famille du mort, il partit pour Constantinople à la suite de l'ambassadeur de France. Il revint l'année suivante à Paris; le roi lui rendit sa pension, et il se remit à ses travaux. La duchesse de Bouillon le prit sous sa protection, lui fit épouser la fille d'un de ses officiers, et le chargea de plusieurs ouvrages qui eurent le plus grand succès. Il trouva aussi un protecteur dans Louvois, qui l'envoya à Lille peindre la *Présentation de la Vierge au temple*, dont ce ministre voulait faire présent à l'église de l'hôpital. Pendant son séjour dans cette ville, Vuez reçut de tous côtés des demandes d'ouvrages; on le sollicitait vivement d'y faire son séjour. Il en demanda la permission au ministre, qui la lui accorda d'une manière très-flatteuse. Vuez exécuta alors pour la plupart des églises de Lille ces nombreux tableaux qui ont fixé sa réputation, et qui l'ont placé au rang des meilleurs peintres de l'école flamande. Il n'aimait que la peinture historique, et rejetait avec une espèce de mépris celle du portrait. Piqué cependant d'entendre dire qu'il ne refusait d'en peindre que par incapacité, il en fit quelques-uns, et prouva que, s'il avait voulu cultiver ce genre, il n'y eût pas obtenu moins de succès. Ce qui caractérise particulièrement son talent, c'est une grande fécondité d'idées, beaucoup de vérité dans les figures, et un dessin ferme et correct. On voit dans toutes ses compositions une inspiration de Raphaël, qu'il avait constamment étudié; mais qui toutefois n'ôte rien à leur originalité. Il ne faisait rien sans consulter la nature, il dessinait toutes ses figures nues, et les drapait ensuite. Ses fonds d'architecture sont d'une grande richesse; ses groupes sont parfaitement distribués. Sa partie faible est la couleur; ses chairs sont ou rouge de brique ou gris de cendre; mais il rachète ce défaut par de rares qualités. Les bas-reliefs imitant le marbre qu'il a peints, et qui n'exigent pas de coloris, sont d'une vérité à tromper l'œil le plus exercé. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : 1° *les Vieillards prosternés devant l'agneau*, sujet tiré de l'Apocalypse; 2° *la Résurrection de Jésus-Christ;* 3° *le Martyre de St-André;* 4° *la Manne dans le désert;* 5° *la multiplication des pains;* 6° *l'Offrande de Melchisedech;* 7° *le Jugement de Salomon;* 8° *Daniel dans la fosse aux lions;* 9° une *Descente de croix;* 10° *le Frappement du rocher;* 11° *la Découverte de la terre promise;* 12° *la Vie de St-Bruno*, en huit grands tableaux, etc. Les habitants de Lille le nommèrent d'une voix unanime l'un des échevins de la ville, fonctions qu'il exerça trois ans. Il allait être continué dans cette charge; mais il remercia, donnant son grand âge pour excuse, et mourut quelque temps après, le 3 avril 1724. P—s.

VUILLEMIN ou WILLEMIN (1) (JEAN), poëte et médecin, oublié par nos anciens bibliothécaires Lacroix du Maine et Duverdier, était né, vers 1540, à Arbois, dans le comté de Bourgogne. Ayant achevé ses études médicales à Paris, il y reçut le doctorat et revint dans sa province, où, si l'on s'en rapporte aux auteurs contemporains, il exerça son art de la manière la plus brillante. Ed. Dumonin le nomme l'*Esculape bourguignon* (*voy.* le *Phœnix*, p. 64); et Pierre Matthieu, qu'il avait soigné dans une maladie grave, l'en remercia par une élégie latine (2), où il lui donne le titre d'*Hippocrate séquanais*. Vuillemin, dans ses loisirs, cultivait la littérature; c'est lui qui composa l'épitaphe en vers latins et français du capitaine Morel, pendu sur la muraille d'Arbois pour avoir pris sur lui de défendre cette ville contre l'armée de Biron (*voy.* MOREL). On ne connaît pas la date précise de la mort de Vuillemin; mais il est probable qu'il n'a pas poussé sa carrière au delà de 1605. On connaît de lui : 1° *Historia belli quod cum hæreticis rebellibus gessit, anno* 1567, *Claudia de Turaine, domina Turnoniæ*, etc., Paris, 1569, in-4°, rare. Cette histoire est écrite en vers; mais, suivant Lenglet-Dufresnoy, la poésie n'y préjudicie point à la vérité des faits (*voy.* l'*Histoire justifiée contre les romans*, p. 295). Elle a été traduite en vers français par Belleforest sous ce titre : *Discours de la brave résistance faite aux rebelles l'an* 1567, *par madame de Tournon, comtesse de Roussillon, nommée Cl. de Turaine;* ibid., 1569. 2° Deux sonnets, l'un au-devant de *Wasthi* et l'autre de *Clytemnestre;* deux tragédies de P. Matthieu et une ode à la louange de Louis Gollut, à la tête de ses *Mémoires historiques de la république séquanaise* (*voy.* GOLLUT); 3° *Discours sur le trépas de François de Vergy, chevalier de la Toison d'or et gouverneur du comté de Bourgogne*, Dôle, 1592, in-4° de 32 pages. W—s.

VUILLERMET (3) et non pas WILLERMET (CLAUDE-FRANÇOIS), jésuite, naquit à Champagnole, le 22 janvier 1728, d'une famille qui subsiste encore dans les montagnes du Jura. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il fut destiné à la carrière de l'enseignement; et, après avoir régenté dans différents colléges, devint professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand. Choisi, en 1761, pour prononcer l'oraison funèbre du duc de Bourgogne, il s'acquitta de cette tâche avec un succès éclatant. Son discours (*Ser.*

(1) Il est mal nommé *Villemain* par quelques auteurs, et plus mal encore *Vellemin*, dans la *Biblioth. de la France*, n° 5825.

(2) Imprimée à la fin de la tragédie d'*Esther*.

(3) C'est ainsi que ce nom est écrit dans les registres de Champagnole, et que les parents du P. Vuillermet continuent de l'écrire.

Ducis Burgundionum laudatio funebris) fut imprimé par Barbou, in-8° de 100 pages, accompagné d'une version française par le P. Querbeuf (*voy.* ce nom). Fréron l'ayant loué avec complaisance dans l'*Année littéraire* (1761, t. 5, p. 52-70), l'abbé Valart (*voy.* ce nom), antagoniste déclaré des jésuites, examina ce discours et se vanta d'y avoir découvert plus de cent fautes, *tant barbarismes que solécismes et extravagances*. La critique de Valart fut imprimée, mais il prit ensuite le parti de la supprimer; cependant il en circula quelques épreuves par l'indiscrétion des ouvriers (voy. *Notice sur Valart*, *Mag. encyclopéd.*, 1812, t. 4, p. 125). Après la suppression de la société, Vuillermet revint dans sa province; mais il ne tarda pas à obtenir l'autorisation de retourner à Paris, où il vécut dans la retraite, partageant son temps entre la culture des lettres et quelques éducations particulières; il y mourut vers 1789. Il avait composé des ouvrages dramatiques en latin; mais ils sont restés manuscrits, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus. W—s.

VUILLERMOZ. *Voyez* WILLERMOZ.

VUITASSE (1) (CHARLES), docteur et professeur de Sorbonne, né le 11 novembre 1660 à Chauny, près Noyon, fit ses études à Paris, et s'étant destiné à l'état ecclésiastique, cultiva à la fois la théologie, l'histoire ecclésiastique et les langues grecque et hébraïque. Il fut admis dans la société de Sorbonne en 1688 et élu prieur l'année suivante. Après avoir fait sa licence avec une grande distinction, il fut reçu docteur en 1690, et nommé, six ans plus tard, à une chaire de théologie, qu'il remplit pendant dix-huit ans. Le P. Daniel ayant publié une traduction du système d'un docteur espagnol, Louis de Léon, sur la dernière pâque du Sauveur, l'abbé Vuitasse donna son *Traité de la pâque, ou Lettre d'un docteur de Sorbonne touchant ce système*, 1695, in-12, et il répondit par trois lettres insérées successivement dans le *Journal des savants*, en 1696 et 1697, aux critiques qui parurent contre son traité. Le même journal le cite comme ayant eu beaucoup de part à l'ordonnance donnée le 15 juillet 1697, par M. le Tellier, archevêque de Reims, contre deux thèses de jésuites; voyez sur cette affaire les *Mémoires* de d'Avrigny. C'est à Vuitasse qu'on dut l'idée d'une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes. Un laïque s'était adressé à lui pour le consulter sur le désir qu'il avait de contribuer par ses largesses à quelques bonnes œuvres; il approuva le projet du docteur de créer un asile pour de vieux prêtres. Telle fut l'origine de la communauté des prêtres de St-François de Sales, qui fut autorisée par lettres patentes en 1700. Le refus que fit Vuitasse, en 1714, de se soumettre à la bulle *Unigenitus* lui attira un ordre qui l'exilait à Noyon; mais il se tint caché et fut seulement privé de sa chaire. La mort de Louis XIV lui permit de reparaître en 1715, et il fit des démarches pour recouvrer sa chaire. Ses amis en Sorbonne le secondèrent, et on allait l'instruire d'une résolution prise en sa faveur, lorsqu'on le trouva frappé d'apoplexie. Il mourut le 10 avril 1716. On fit paraître après sa mort les traités qu'il avait dictés en Sorbonne, savoir : ceux de Dieu et de ses attributs, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Pénitence, de l'Eucharistie et de l'Ordre. Le parlement l'avait nommé, le 20 décembre 1715, pour examiner avec cinq autres commissaires l'édition des *Conciles* du P. Hardouin. Le rapport de la commission ne fut fait que sept ans après; mais on dit que Vuitasse avait donné un avis particulier qui fut remis avant sa mort entre les mains des gens du roi. A la suite de la *Méthode pour étudier la théologie*, de Dupin, est une *Indication des principaux ouvrages qui traitent les différentes questions théologiques*. Cette *Indication* est attribuée à Vuitasse. P—C—T.

(1) Dans plusieurs anciens dictionnaires historiques ce nom est écrit *Witasse*, mais dans ses lettres et sur ses livres le docteur écrivait *Vuitasse*.

VUKASSOVICH (PHILIPPE, baron DE), feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, naquit en 1755 dans la Slavonie. Il était, en 1789, colonel d'un corps franc, à la tête duquel il rendit, pendant la guerre contre les Turcs, des services très-importants. Il se distingua aussi dans les guerres contre la France, surtout en Italie, où, devenu général, il eut un commandement sous Beaulieu et Wurmser, dans les campagnes de 1796 et de 1797. Le 30 mai 1796, à la bataille du Mincio, il se jeta, d'après les ordres du général Beaulieu, à la tête de 5,000 hommes, dans la place de Mantoue, dont il prit le commandement, et sous les murs de laquelle il livra des combats où les avantages furent variés. Wurmser s'étant enfermé lui-même dans cette forteresse, Vukassovich l'aida loyalement et de tous ses moyens, jusqu'à ce que le vieux général prit la résolution de capituler. Dans les campagnes suivantes, il continua à servir en Italie. Le 30 octobre 1805, il était à la bataille de Caldiero. En 1809, il eut encore plusieurs occasions de faire remarquer sa bravoure; mais, le 6 juillet, ayant été dangereusement blessé, il mourut à Vienne un mois après. Vukassovich était alors chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, de l'ordre russe de Ste-Anne et propriétaire d'un régiment d'infanterie. Il joignait aux qualités d'un excellent général des connaissances peu communes en mathématiques. Il dirigea les travaux pour exécuter les belles routes dont l'une va de Wratnick à Zeng et l'autre de Carlstadt à Fiume. G—Y.

VULCACE. *Voyez* GALLICANUS.

VULCANIUS (BONAVENTURE DE SMET (1), connu sous le nom de), philologue, naquit en 1538 à Bruges. Son père était pensionnaire de cette ville et avait mérité l'amitié d'Erasme, qui loue son

(1) C'est un mot flamand qui signifie *forgeron*.

éloquence et son érudition. Pierre Nannius (*voy.* ce nom), professeur de Louvain, lui fit faire de rapides progrès dans la littérature et les langues anciennes. Libre de choisir entre le barreau et la médecine, il restait indécis sur l'état qu'il devait embrasser, lorsque le cardinal Fr. de Mendoza, évêque de Burgos, le demanda pour son homme d'étude. Vulcanius partit pour l'Espagne, en 1559, charmé de trouver l'occasion de voir un pays dont il avait entendu raconter des merveilles. Le cardinal le fit son secrétaire, son bibliothécaire, et le chargea de traduire en latin les passages des Pères grecs qu'il se proposait d'employer dans un ouvrage auquel il travaillait. Après la mort de ce prélat (1566), Vulcanius remplit les mêmes fonctions près de son frère, Ferdinand de Mendoza, archidiacre de Tolède. Ferdinand mourut en 1570; et Vulcanius, informé que son père était gravement malade, se hâta de revenir à Bruges; mais il n'eut pas la consolation de recevoir ses derniers embrassements. Les troubles des Pays-Bas le décidèrent à se retirer à Cologne, où il espérait trouver cette tranquillité si nécessaire aux personnes studieuses. Craignant que cette ville ne devînt le théâtre de la guerre, il se rendit à Bâle, puis à Genève, d'où il revint encore à Bâle, s'occupant dans ses loisirs à traduire divers auteurs grecs. Ayant reçu la nouvelle de la mort de sa mère, il fut obligé de revenir à Bruges pour régler ses affaires; et ayant fixé sa résidence à Anvers, il fut nommé premier recteur de l'école de cette ville. En 1578, Vulcanius obtint le titre de professeur de langue grecque à l'académie de Leyde. Il ne prit possession de cette chaire qu'en 1580, et il la remplit trente-deux ans avec un zèle remarquable. Déclaré professeur émérite en 1612, il mourut à Leyde le 9 octobre 1614. Pierre Cunæus prononça son oraison funèbre. Il paraît que Vulcanius avait adopté le système d'indifférence religieuse. « Il « veut être des nôtres (c'est-à-dire protestant), « dit Jos. Scaliger, mais il ne sait ce que c'est de « religion (1); il est de celle des dés et des cartes. » (*Voy.* le *Scaligerana.*) Il possédait une belle bibliothèque; on le soupçonnait de ne s'être pas montré scrupuleux sur les moyens de la former et de s'être approprié beaucoup de livres. Il légua tous ses manuscrits à l'académie de Leyde (voy. *Catal. Bibl. Lugd. Batav.*, p. 343). On doit à Vulcanius des éditions des *Origines* d'Isidore de Séville; de F. Planciades, Fulgence et de Martianus Capella, Bâle, 1577, in-fol.; de l'opuscule *De mundo*, attribué à Aristote; des *Questions* de Théophylacte-Simmocata et de Cassius; de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Œuvres* d'Apulée; des *Poésies latines* des trois Grudius (*voy.* J. Second); de la *Defensio gloriæ Batavinæ* de Corn. Aurelius, etc. — Des versions latines, enrichies de notes : *De l'expédition d'Alexandre*, par Arrien, H. Estienne, 1575, in-fol.; des *Hymnes* de Callimaque et des *Idylles* de Bion et de Moschus, en vers, Chr. Plantin, 1584, in-16; du livre *De thematibus* de Constantin Porphyrogenète; de l'*Histoire* d'Agathias; de deux opuscules attribués à St-Nil, l'un *De la primauté du pape à Rome*, et l'autre *Du feu du purgatoire;* et enfin de quelques *Opuscules* de St-Cyrille d'Alexandrie. Sa version de l'ouvrage de Constantin a été conservée par Meursius dans son édition des œuvres de ce prince; et celle de l'*Histoire* d'Agathias, par les éditeurs de la *Collection byzantine*. On doit encore à Vulcanius comme éditeur : 1° *De litteris et lingua Getarum sive Gothorum; item de notis Lombardicis quibus accesserunt specimina variarum linguarum*, Leyde, 1597, in-8°, ouvrage rare et curieux, dont on ne connaît pas l'auteur. L'abbé Banier, dans sa continuation des *Mélanges* de Vigneul-Marville (Bonav. d'Argonne), l'attribue à Ant. Morillon, secrétaire du cardinal de Granvelle; mais Barbier regarde cette allégation comme douteuse, et il n'a pas cru devoir la reproduire dans la seconde édition du *Dictionnaire des anonymes*. 2° *Thesaurus utriusque linguæ; hoc est Philoxeni, aliorumque veterum glossaria latino-gr. et gr.-latina*, etc., *cum notis*, Leyde, 1600, in-fol. Cette édition, supérieure à celle de H. Estienne, a été surpassée à son tour par celle de Ch. Labbé (*voy.* ce nom). Quelques auteurs attribuent à Vulcanius une Histoire des troubles des Pays-Bas (*Historia tumultuum Belgicorum*); mais Voigt (*Catal. libr. rarior.*) et Freytag (*Analecta litteraria*) en révoquent l'existence. *Voy.* Meursius, *Athen. Batavor.;* le *Dictionnaire* de Bayle et Niceron. On a le portrait de Vulcanius dans la *Biblioth.* de Boissard. W-s.

VULPIAN (Alphonse), littérateur français, né en 1795, embrassa la profession d'avocat, mais il plaida rarement : le théâtre fut ce qui l'occupa le plus; il eut, selon l'usage, lorsqu'il s'agit de pièces destinées aux scènes d'un rang secondaire, un grand nombre de collaborateurs ; on cite dans le nombre MM. Gersain, Brazier, Ledoux, Lassagne, P. Duport, Ed. Monnais, Théaulon, de Courcy, Théodore Anne, et bien d'autres. Il dissimulait d'ailleurs son véritable nom sur l'affiche; il avait adopté le pseudonyme de Gustave. La plupart des pièces auxquelles il travailla eurent le succès éphémère qui doit former toute l'ambition des compositions de cette espèce. La liste en serait longue et peu intéressante ; nous citerons parmi celles de ces pièces qui ont eu les honneurs de l'impression : 1° *le Restaurant, ou le Quart d'heure de Rabelais*, 1822 ; 2° *les Français en Espagne*, 1823 ; 3° *les Maris anglais, ou la Conversation criminelle*, 1824; 4° *la Pièce de circonstance, ou le Théâtre dans la caserne*, 1824 ; 5° *la Rue du Carrousel, ou le Musée en boutique*, 1824; 6° *Dansera-t-on? ou les Deux Adjoints*, 1825 ; 7° *Eveline, ou la Mélancolie*, 1825 ; 8° *le Roman par lettres, ou le Chapitre XVIII*, 1826 ; 9° *les Dames à la mode*, 1826 ; 10° *la Noce et l'enterrement*, 1826. Un

(1) *Voy.* la lettre de Cunæus qui confirme les allégations de Scaliger dans le *Dictionnaire* de Bayle, note C.

certain nombre d'autres pièces ont été jouées, mais n'ont pas été imprimées. Le *Code des théâtres, ou Manuel à l'usage des directeurs, des auteurs, des artistes,* etc., Paris, 1829, in-18, montra que les questions de ce genre étaient très-familières à Vulpian. Il avait de nombreux amis qu'il devait à sa gaieté et à sa verve spirituelle ; une mort prématurée l'enleva à la fleur de l'âge le 14 octobre 1829. Z.

VULPIUS (CHRÉTIEN-AUGUSTE), fécond polygraphe allemand, né à Weimar le 23 janvier 1762, fit ses études à Iena et à Erlangen. Il débuta par traduire en langue allemande des histoires de chevalerie écrites en français et en italien, ce qui le conduisit à s'occuper de l'histoire et de la littérature allemande, au moyen âge; de 1791 à 1798, il publia les *Récits romantiques du temps passé,* qui forment douze volumes in-8°, et qui eurent du succès; aujourd'hui ils sont tombés dans l'oubli, ainsi que les *Anecdotes du temps passé,* 1797, 2 vol. Après avoir été quelques années commensal des comtes de Soden et d'Eglofstein, après avoir été précepteur à Wurzbourg et à Bamberg, après avoir séjourné à Leipsick, il finit par se rendre à Weimar, où la protection de Gœthe, dont il était le beau-frère, lui fit obtenir la place de secrétaire de la direction du théâtre. Les honoraires étaient médiocres, mais la vie n'était pas chère en Allemagne, et les gens de lettres savaient alors se contenter de peu. Ce fut en jouissant d'un emploi qui lui laissait des loisirs que Vulpius écrivit l'ouvrage qui a le plus illustré son nom : *Rinaldo Rinaldini*, Leipsick, 1799, 3 vol.; 6e édition, 1843; cette histoire de brigands fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, et elle servit de modèle à une foule de livres du même genre, dont personne ne se souvient aujourd'hui. Infatigable au travail et doué d'une extrême facilité, Vulpius continua de composer un grand nombre de romans, de drames et d'opéras. Ces productions qui se succédaient rapidement étaient sans doute médiocres, mais elles avaient une vogue éphémère et restreinte ; c'était tout ce que demandait l'auteur. Il avait d'ailleurs un goût prononcé pour les recherches de numismatique, sur le blason, sur l'histoire, et, secondé par un autre écrivain assez instruit, Bertuch, il entreprit sous le titre de *Curiosités relatives à l'histoire, à la littérature et aux arts de l'antiquité et du moyen âge,* un recueil qui, publié à Weimar, forme dix volumes in-8° mis au jour de 1811 à 1826. Le grand-duc de Weimar conféra successivement à Vulpius les fonctions de conservateur du cabinet des médailles, de premier bibliothécaire et de conseiller. Cet écrivain mourut à Weimar le 26 juin 1827. Z.

VULSON ou WLSON (MARC DE), sieur *de la Colombière*, le véritable créateur de la science du blason, naquit, vers la fin du 16e siècle, dans le Dauphiné, d'une famille protestante, originaire d'Ecosse. Il était fils de Marc Vulson, conseiller à la chambre de l'édit de Grenoble, auteur de quelques ouvrages de droit, et avec lequel on l'a souvent confondu. Vulson, dans sa jeunesse, dut embrasser la profession des armes, seule carrière ouverte à cette époque aux aînés des familles nobles. Ce qui est plus certain, c'est qu'il avait épousé une femme jolie et coquette. L'ayant surprise en adultère, il perça les deux amants de son épée et courut se jeter aux pieds du roi, dont il obtint sa grâce. Après un tel événement, le séjour de Grenoble lui devint insupportable. Il s'établit à Paris, où il se livra tout entier aux recherches historiques. Il acquit une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, fut créé chevalier de St-Michel et mourut en 1658. C'était un homme savant et laborieux. Chorier (*voy.* ce nom), son ami, le cite plusieurs fois avec éloge dans son *Etat du Dauphiné*. Il avait choisi pour sa devise cet hémistiche de Virgile : *Uno avulso, non deficit alter,* entourant deux arbres, dont l'un est déraciné. On a de lui : 1° *Recueil de plusieurs pièces et figures d'armoiries,* omises par les auteurs qui ont écrit jusqu'ici de cette science, Paris, 1639, in-fol., fig.; 2° la *Science héroïque*, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, de l'art du blason, symboles, timbres, etc., ibid., 1644 et 1669, in-fol. La première édition contient de plus que la suivante la généalogie de la maison de Rosmadec en Bretagne; mais la seconde est corrigée et augmentée. 3° *De l'office des rois d'armes, des héraults et poursuivants, de leurs antiquité et privilèges*, etc., ibid., 1645, in-4°; 4° le *Vrai théâtre d'honneur et de chevalerie, ou Mémoires historiques de la noblesse, contenant les combats, les triomphes, les tournois, les joutes, les carrousels, les courses de bague, les cartels, les duels, les dégradations de noblesse*, etc., ibid., 1648, 2 vol. in-fol. Ce livre, plein de recherches curieuses, est fort utile pour le cérémonial de l'ancienne chevalerie, ainsi que pour l'intelligence de nos vieux romans. 5° Les *Portraits des hommes illustres français qui sont dépeints dans la galerie du palais du cardinal de Richelieu, avec leurs principales actions; ensemble les abrégés historiques de leurs vies,* ibid., 1650, in-fol. et in-12. On trouve la description de cet ouvrage dans la *Bibl. historique de la France,* n° 31364. 6° Les *Oracles divertissants, où l'on trouve la décision des questions les plus curieuses, avec un Traité des couleurs des armoiries,* ibid., 1652, in-8°. Cet ouvrage, imité de l'italien, avait paru, avec quelques différences, en 1646, sous ce titre : *le Palais des curieux*, où l'algèbre et le sort donnent la décision des questions les plus douteuses. Il a été reproduit, en 1659, sous celui de *Questions plaisantes et récréatives,* et en 1671, sous celui de *Palais de la Fortune*, où les curieux trouvent la réponse agréable aux demandes les plus divertissantes. C'est toujours le même ouvrage, auquel chaque éditeur a fait des additions ou des re-

tranchements, pour lui donner un air de nouveauté. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, n'a signalé qu'en partie cette supercherie (*voy.* 2e éd., no 13723), et il nomme mal l'auteur *Hulson*. Le portrait de Vulson a été gravé par Nanteuil, par Chauveau, par Bosse, etc., format in-folio. W—s.

VUOERDEN (MICHEL-ANGE, baron DE) naquit à Chièvres, petite ville du Hainaut, en 1629, de Martin de Vuoerden, seigneur de Barieux, bailli-gouverneur de Chièvres, et d'Anne Vandercamère. Après avoir fait ses premières études à Mons, il alla suivre les cours de philosophie à l'université de Douai et y remporta le premier prix du grand concours. La duchesse d'Havré le choisit pour accompagner en Espagne son fils, le marquis de Renty, qui, bientôt dégoûté du monde, embrassa la vie religieuse chez les carmes de Valenciennes. Vuoerden, privé ainsi de son protecteur, prit du service dans l'armée espagnole et fit les campagnes des Pays-Bas en qualité de capitaine. Il s'attacha ensuite au fameux comte de Fuensaldagne, qui l'emmena à Milan, où ils demeurèrent jusqu'à la paix des Pyrénées. Il accompagna encore ce ministre dans son ambassade à Paris, et revint avec lui à Cambray, où Fuensaldagne mourut en 1662. Le marquis de la Fuente, qui remplaça le comte de Fuensaldagne, détermina Vuoerden à l'aider de ses connaissances diplomatiques et à le suivre à Paris. Après avoir été souvent employé et toujours leurré d'espérances vaines par les ministres espagnols, il se retira à Tournay, pour y exercer sa charge de grand bailli des états de cette ville. Lors de la conquête de Tournay, il devint suspect à Turenne, qui se défiait de ses connaissances, comme il le lui avoua dans la suite. On l'envoya en exil, mais on le rappela peu de temps après, à la prière de la reine. Ce fut alors que la cour le combla de faveurs. Nommé successivement chevalier d'honneur au parlement de Flandre, grand bailli des états de Lille, commissaire pour les conférences de Courtray, il s'acquit dans ces fonctions délicates l'estime et la reconnaissance du gouvernement français. Les places qu'il occupa et les brillantes qualités dont il était doué le mirent en relation avec les personnages les plus distingués de la cour de Louis XIV. Le baron de Vuoerden mourut à Lille le 3 août 1699. Il a laissé les ouvrages suivants, dont le premier seulement a été imprimé : 1° *Journal historique contenant les événements les plus mémorables de l'histoire sacrée et profane, et les faits principaux qui peuvent servir de mémoires pour l'histoire de Louis le Grand*, Lille, 1684, 2 vol. in-8°. Ce livre, dédié au roi, est un recueil d'éphémérides détaillées pour chaque jour de l'année. Tous les événements mémorables du siècle de Louis XIV y sont célébrés par des inscriptions latines, genre de littérature pour lequel Vuoerden avait un talent particulier. 2° *Mémoires de M. le baron de Vuoerden, depuis l'ouverture de la campagne de* 1653 *jusqu'au traité des Pyrénées en* 1659, 2 vol. in-fol.; 3° *Lettres, mémoires et affaires, depuis* 1669 *jusqu'en* 1698, 12 vol. in-fol.; 4° *Conférences de Courtray en* 1679, 1 vol. in-fol.; 5° *Mémoires de M. le comte de Fuensaldagne, touchant la guerre de Flandre et d'Italie en* 1648, 1 vol. in-fol.; 6° *Journal de l'ambassade extraordinaire du comte de Fuensaldagne en France*, 1 vol. in-fol.; 7° *Journal de M. de Vuoerden pendant son voyage de Flandre en Italie, commencé le* 20 *juin* 1656; *item, Méthode pour la conversation; quelques pièces de poésie et autres petits ouvrages*, 1 vol. in-fol.; 8° *Inscriptions, monuments, proses, ouvrages d'esprit, depuis* 1670 *jusqu'en* 1697, 1 vol. in-fol.; 9° *lettres, mémoires, affaires, galanteries de M. de Vuoerden, depuis* 1656 *jusqu'en* 1668, 4 vol. in-fol.; 10° *Lettres latines familières depuis* 1660 *jusqu'en* 1667, 1 vol. in-4°; 11° *Maladie et mort de M. le comte de Fuensaldagne, et son éloge*, 1 vol. in-4°. Tous ces manuscrits, de la main même de l'auteur, sont déposés à la bibliothèque de Cambray, où se trouvent aussi toutes les lettres autographes adressées au baron de Vuoerden par Louis XIV et divers personnages célèbres. Les mémoires mériteraient d'être consultés par quiconque veut étudier sous toutes ses faces l'histoire du 17e siècle. Ils sont rédigés d'une manière un peu diffuse, mais on y reconnaît un écrivain consciencieux et bien informé. Il est auteur de la plupart des inscriptions gravées, à l'occasion des conquêtes de Louis XIV, sur les monuments publics des Pays-Bas. Le baron de Vuoerden, marié deux fois, laissa beaucoup d'enfants, entre autres *Marie-Louise de* VUORDEN DE CAMPAGNE, qui a écrit la vie de son père, manuscrit, in-folio, déposé à la même bibliothèque. L. G.

VYASA, personnage hindou très-considérable, dont on ne connaît ni la date ni la vie, comme il arrive malheureusement pour les personnages les plus importants dans l'Inde. Vyâsa passe à la fois pour le compilateur des Védas, le compilateur de la grande épopée du Mahâbhârata et pour le fondateur de la philosophie Védânta. Il suffirait amplement d'un seul de ces titres pour l'illustrer; mais les trois réunis, quelque incertains qu'ils soient d'ailleurs, recommandent très-particulièrement sa mémoire. Vyâsa signifie en sanskrit compilateur, et le Mahâbhârata lui-même a pris soin de nous l'apprendre (Adiparva, çloka 2417). Vyâsa n'est donc qu'un surnom; et le nom véritable est Krishna Dvaipâyana. Ce dernier mot lui-même signifie né dans une île, insulaire, et il est assez probable que Vyâsa était né dans quelque île d'un des grands fleuves de l'Inde et non dans une île de la mer. Quoi qu'il en puisse être, Krishna Dvaipâyana, autrement dit Vyâsa, peut être considéré sous les trois aspects que lui donne la légende, et dans ce qu'il a fait pour les Védas, pour le Mahâbhârata et pour le Védânta. C'est lui, assure-t-on, qui a partagé le

Véda en quatre parties, le Ritch, le Sâman, l'Yadjour et l'Atharvan. Ce serait là une tâche très-délicate et très-utile qu'aurait entreprise Vyâsa ou qui lui aurait été confiée. En nous bornant au Rig-Véda, nous pouvons voir ce qu'elle a été. Le Rig-Véda, qui est le plus intéressant des quatre Védas et leur fondement, est partagé en dix mandalas ou chapitres, dont les neuf premiers contiennent les hymnes d'autant de poëtes ou de familles de poëtes séparés. Ces hymnes étaient la propriété des diverses familles; et cette attribution officielle et définitive, résultant d'un ordre canonique et régulier, a dû être excessivement difficile à faire. Les rivalités et les prétentions de tout genre ont dû être fort ardentes, et il a fallu une habileté rare et une autorité supérieure pour les concilier. Dans le dixième et dernier mandala, on a rejeté pêle-mêle les hymnes qui n'avaient pu trouver place dans les neuf autres; mais la seule admission dans le texte saint, même sous cette forme moins nette et moins glorieuse, a dû susciter aussi bien des compétitions. Voilà la division primitive du Rig-Véda, qu'on peut faire remonter selon toute apparence à Vyâsa, ou au personnage, quel qu'il soit, que la légende désigne sous ce nom. Mais il est une autre division du Rig-Véda qui le partage en huit chapitres seulement (ashtakas ou huitains). C'est celle qu'ont suivie Frédéric Rosen (*voy.* ce nom) dans son édition inachevée, et M. Langlois, dans sa traduction générale. Laquelle de ces deux divisions du Rig-Véda appartient à Vyâsa, c'est ce qu'il serait bien difficile de dire. Après le Rig-Véda, il est assez probable que la même main arrangea le Sâman, qui n'est qu'un centon de Ritch, et les deux autres Védas, qui en sont en partie tirés aussi. Il est même à croire que le compilateur dut pousser les choses plus loin, et que non-seulement il sépara les Védas entre eux, mais qu'en outre il sépara aussi les Brahmanas, les Oupanishads et les Soûtras. Mais il faut laisser dans l'ombre, du moins maintenant, tous ces détails sur lesquels il est impossible de porter aujourd'hui la lumière. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que cet arrangement de l'Écriture sainte des Brahmanes a dû être, pour l'époque où il a été fait, du plus puissant intérêt. — Quant au Mahâbhârata, il répète lui-même à satiété qu'il est l'ouvrage de Vyâsa, et il faut l'en croire. Vyâsa y est appelé indifféremment Krishna Dvaipâyana ou Krishna Vyâsa. La composition du Mahâbhârata est bien autre chose encore que l'arrangement des Védas. Cette épopée colossale n'a pas moins de 200,000 vers; et il est impossible de penser, malgré l'assertion du poëte, qu'elle a pu être composée par un seul homme dans l'espace de trois années. (Mahâbhârata, Adiparva, çloka, 2322.) Dans l'édition de Calcutta (1834-1839) le nombre des distiques est de 107,389, c'est-à-dire 214,178 vers; mais le Harivança, suite et complément du poëme, y est compris, et le Harivança, traduit aussi par M. Langlois, contient à lui seul 16,374 distiques. A ce compte, le Mahâbhârata n'aurait pas à lui seul les 200,000 vers qu'il s'attribue toujours. Mais peu importe, et à la fois pour la commodité des énonciations, et par fidélité à la tradition, on donne communément au Mahâbhârata 100,000 çlokas ou distiques, en d'autres termes, 200,000 vers. C'est à peu près huit ou neuf fois l'étendue de l'Iliade et de l'Odyssée réunies. Ce poëme démesuré est informe, et bien qu'il contienne une assez grande quantité de très-beaux morceaux et des renseignements curieux, la lecture en est très-fatigante, insupportable même, et généralement peu instructive. On le connaît en notre langue par des fragments qu'en ont traduits MM. Théodore Pavie, et Ph.-Ed. Foucaux. M. Hippolyte Fauche, après avoir traduit le Râmâyana (*voy.* Râma), a entrepris une traduction générale du Mahâbhârata. Deux volumes, sur seize, ont déjà paru, et c'est là un labeur des plus louables, que tous les amis des lettres indiennes doivent vivement encourager. Le Mahâbhârata se compose de 18 chants d'inégale longueur; et le sujet, trop souvent perdu au milieu des épisodes les plus obscurs et les plus extravagants, est la guerre que se font, pour l'empire de l'Inde, deux grandes familles royales, celle des Kourous et celle des Pândous. Les Kourous sont fils de Dhritarâshtra, frère de Pândou, dont les Pândous sont les fils. Vyâsa est le père de Dhritarâshtra et de Pândou, et il raconte par conséquent les combats fratricides de ses petits-enfants. Les fils de Pândou sont au nombre de cinq, qui n'ont qu'une seule et même femme, Draoupadî; ceux de Dhritarâshtra sont au nombre de plus de cent. C'est la forte race des Pândous qui demeure victorieuse; et le poëme se termine par leur apothéose. Il est clair que le Mahâbhârata n'a pas été composé d'un seul jet, sous la forme où il est aujourd'hui; on peut inférer de divers passages tirés du poëme lui-même qu'il a d'abord été de 8,000 distiques, portés ensuite à 24,000, et enfin à 100,000. Le Mahâbhârata est donc comme le dépôt général des légendes qui se sont successivement formées, et qui ont accru peu à peu le fonds commun des traditions hindoues. A quelles époques ces rédactions différentes ont-elles eu lieu ? De qui sont-elles ? C'est ce qu'on ne saura peut-être jamais; et bien certainement c'est ce qu'on ne sait pas aujourd'hui. Mais il ne se peut pas qu'elles appartiennent toutes à un auteur unique, Vyâsa ou tel autre. — Reste le troisième rôle que l'on attribue à Vyâsa et qui n'est guère moins sérieux que les deux premiers. Il serait l'auteur du système de philosophie, ou Darçana, connu sous le nom de Védânta. Le Védânta est sans doute de tous les systèmes hindous celui qui a été le plus cultivé et a suscité le plus de labeurs de tout genre. M. Fitz-Edward Hall,

dans son Catalogue (Calcutta, 1859), ne cite pas moins de 310 ouvrages relatifs au Védânta. La doctrine primitive est renfermée dans des aphorismes au nombre de 555, attribués à Véda-Vyâsa, appelé aussi Bâdarâyana. Le Védânta se nomme encore Sârîraka-Mîmânsâ, Outtara-Mîmânsâ et Brahma-Mîmânsâ. Il est la branche la plus récente de la Mîmânsâ, comme ces dénominations l'indiquent, et c'est peut-être le plus orthodoxe des six Darçanas. Son but avoué est de défendre la doctrine des Védas contre les innovations, soit de la philosophie, soit du bouddhisme. Malheureusement on ne connaît que très-imparfaitement les Brahma-Soûtras, aphorismes du Védânta. M. le docteur Ballantyne avait commencé à les publier à Bénarès en 1851; mais il n'a pu achever son livre, qui en est resté aux premières pages. Jusqu'à présent aucun indianiste n'a repris cette étude ardue, qui payerait très-amplement la peine qu'elle pourrait donner. La pensée fondamentale du Védânta est un panthéisme outré, où l'âme de l'homme périt tout aussi bien que la personnalité divine. — Ainsi le nom de Vyâsa doit se rattacher aux trois grands objets que nous venons de parcourir, sans qu'il soit bien sûr que Vyâsa ait touché réellement à aucun d'eux. Pour les Védas, les documents sont nombreux : et il faut citer en première ligne la magnifique édition du Rig-Véda par l'illustre M. Max-Müller d'Oxford, le Sâma-Véda de M. Th. Benfey, la Vâdjasaneyî-Samhitâ de M. Albrecht Weber, et l'Atharva-Véda de MM. Roth et Whitney. Pour le Mahâbhârata, il faut lire les *Fragments* de M. Th. Pavie, Paris, 1844, in-8°; les *Onze Episodes*, de M. Ph.-Ed. Foucaux, Paris, in-8°, 1862, et surtout les deux premiers volumes de la traduction générale de M. Hippolyte Fauche, grand in-8°, Paris, 1863 et 1864; le traducteur s'efforcera de terminer ce travail gigantesque en huit ans, et il promet deux volumes par an. Enfin pour le Védânta, il faut lire le Mémoire spécial de Colebrooke, *Miscellaneous Essays*, t. 1, p. 325-378, édition de 1837; et la leçon de M. Victor Cousin, *Histoire générale de la philosophie*, p. 68 et suivantes, édition de 1863. Si Vyâsa avait fait réellement toutes les œuvres qu'on lui prête, ce serait certainement le plus laborieux des hommes et une des plus puissantes intelligences que le ciel eût jamais formées : théologien, poëte et philosophe. Mais il ne peut nous paraître, en définitive, qu'un de ces noms sur lesquels la tradition, par des motifs ignorés, s'est plu à réunir les facultés les plus diverses. Vyâsa n'a pas plus existé que les héros de tant d'autres fables; le canon des Védas, la composition du Mahâbhârata, et l'enseignement du Védânta ne sont pas de la même époque, pas plus qu'il n'est possible qu'une seule existence ait suffi à ces labeurs herculéens. B. S. H.

VZESLAS Ier, grand-duc de Russie, arrière-petit-fils de Wladimir le Grand et de la célèbre Rognéda, eut, en 1044, le duché de Polocz ou Polotzk en apanage. D'après le droit public qui a régi la Russie jusqu'à la fin du 14e siècle, c'était le plus âgé dans la famille régnante qui succédait, quand même le souverain laissait après lui des enfants mâles. Ce fut ainsi que le trône échut aux enfants d'Yaroslaw, qui était fils cadet de Vladimir, tandis que Vzeslas, petit-fils de l'aîné, n'avait qu'un apanage. Ce prince, que l'historien Nestor appelle *méchant, sanguinaire, sorcier*, détestait la famille qu'il voyait élevée au-dessus de lui. S'étant jeté inopinément sur Novogorod, il s'empara de cette ville riche, puissante, qu'il livra au pillage; l'église de Ste-Sophie ne fut point épargnée. Les fils d'Yaroslaw s'en vengèrent en prenant Polotzk; les habitants en âge de porter les armes furent massacrés, et les femmes et les enfants livrés à la fureur du soldat. Vzeslas accourut; on se rencontra sur les bords du Niémen, et, le 3 mars 1067, les deux armées russes se livrèrent une bataille sanglante, qui fut favorable aux fils d'Yaroslaw; ils proposèrent un arrangement à Vzeslas qui, sur la foi d'un sauf-conduit et d'une parole qu'il croyait sacrée, passa, avec ses deux fils, le Dniéper sur un canot et se rendit à Smolensk. A son arrivée, il fut arrêté, chargé de chaînes et conduit à Kiow. A la vue de ce lâche traitement, les habitants de la capitale, indignés, se soulevèrent contre Iziaslas qui, comme l'aîné parmi les fils d'Yaroslaw, avait, avec le grand-duché de Kiow, la souveraine autorité. Après lui avoir adressé des reproches sanglants, le peuple pénétra dans la prison, délivra Vzeslas avec ses deux fils et le proclama grand-duc (1068). Iziaslas avait profité de la confusion pour s'enfuir; il se retira en Pologne près de Boleslas II, qui, étant, par sa mère, petit-fils de Vladimir le Grand, lui promit des secours. Les deux princes marchèrent sur Kiow. Vzeslas les attendait, couvert par la rivière Irpien. Se voyant trop faible, il confia son armée à ses deux fils et s'en alla à Polotzk pour y lever des troupes. Les habitants de Kiow se soumirent; ceux qui avaient délivré Vzeslas furent arrêtés, mis à mort ou eurent les yeux crevés. De Kiow, on marcha sur Polotzk, qui fut pris et pillé deux fois. Vzeslas s'en vengea en se jetant sur Smolensk, qu'il prit. Ne pouvant s'y maintenir, il y mit le feu (1079). Ce prince ambitieux mourut en 1101, laissant à ses fils la principauté de Polotzk, qu'il avait rendue indépendante. G-Y.

W

WAAJEN ou WAEYEN (Jean van der), théologien, appelé quelquefois l'*aîné*, pour le distinguer de son fils (*voy.* la fin de l'article), naquit à Amsterdam le 12 juillet 1639, et commença ses études à Utrecht. Ses parents l'envoyèrent ensuite à l'université d'Heidelberg, d'où il passa successivement à Genève et à Bâle. Revenu dans sa patrie avec le titre de docteur en théologie, il fut placé, en qualité de prédicateur du saint Evangile, à Sparendam, en 1662, et y resta trois ans. Au bout de ce temps, il fut appelé à Leuwarden (1665), et de là dans la ville de Middelbourg (1672). Waeyen était déjà renommé parmi les théologiens de son temps pour son érudition et son habileté dans les discussions. Les querelles qu'il eut à Middelbourg avec Guillaume Momma achevèrent de le recommander à l'attention des savants : mais elles lui attirèrent des ennemis; et les désagréments qui en furent la suite le forcèrent à quitter la ville en 1676. Il en fut dédommagé presque aussitôt (1677) par la chaire de théologie et de langue hébraïque de Franeker, qu'il remplit à la satisfaction générale, et à laquelle, trois ans après, il réunit la place de prédicateur de l'université, puis celle d'historiographe des Etats de la Frise. Il résida auprès du prince d'Orange en qualité de conseiller, et mourut le 4 novembre 1701, avec la réputation d'un des premiers controversistes de la Hollande. Il laissa un assez grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en hollandais. Parmi les premiers, on connaît surtout le recueil intitulé *Varia sacra*, où sont rassemblés : 1° une *Dissertation* curieuse *sur le bouc Hazazel;* 2° un *Commentaire sur l'Epître aux Galates ;* 3° *Homilia in locum Zach.*, IV, 10, et *in Zach.*, III, 9, *Dissertatio;* 4° divers discours, entre autres : *De numero septenario* et *De Ecclesiæ ex utroque Babele exitu et eorum inter se convenientia.* On remarque de plus parmi les écrits qu'il a composés en latin : 1° *Summa theologiæ christianæ*, Francfort, Gyselaar, 1684, in-4°, abrégé dans la suite sous le titre d'*Enchiridion theologiæ christianæ;* 2° *Apologia pro vera et genuina reformatorum sententia, præsertim in negotio de interpretatione sanctæ Scripturæ; adversus Lud. Wolzogenium* (Louis van Wolzogen); 3° *Epistola ad Philalethum Eliezerem apologetica, in qua articuli*, etc., Francfort, 1683. Cette lettre était dirigée contre Frédéric Spanheim le jeune, et avait pour but de défendre les articles 30 et 31 de la confession belgique et l'égalité de tous les ministres de l'Evangile contre les partisans de la hiérarchie ecclésiastique. Spanheim répondit et donna lieu par là à un autre écrit polémique de van der Waeyen : *Collocutio cum Democrito super Freder. Spanhemii jun. Epistolam contra Jo. V. D. Waeyen* (pseudonyme, et sous le nom de Gelasius Trismegistus). 4° *De Λόγῳ contra Clericum;* 5° *Tractatus de numero septenario*, développement d'une dissertation particulière du *Varia sacra;* 6° *Methodus concionandi;* 7° *De motibus a jurisconsultis nuper in academia Frisia temere excitatis ad Anslarium epistola*, avec *Notes* de Witz, Francfort, 1687, in-4°; 8° *Capita doctrinæ de testamento et fœdere*, ibid., 1693, in-4°. Parmi les ouvrages hollandais de van der Waeyen nous n'indiquerons que les suivants : *Souffrances de Jésus-Christ à Gethsemani; Lettre de Pontiaan de Hattem*, et *Réponse à la Dissertation de Hulsius sur le verset 24 du psaume 18* (Disputatie van Ant. Hulsius over Ps. 18, 24 beantwoord). A la liste déjà nombreuse des antagonistes de van der Waeyen (Momma, Leclerc, van Wolzogen, Spanheim le jeune et Hulsius), nous devons ajouter le nom de Phil. de Limborch, qu'il accusa d'avoir à tort appelé Burman le plagiaire de Spinosa, et qui publia une apologie sous le titre de *Defensio contra iniquam Jo. van der Waeyen criminationem*, Amsterdam, 1699. — *Jean* van der Waajen ou Waeyen, dit le *jeune*, fils du précédent, et comme lui docteur et professeur en théologie, naquit, le 20 octobre 1676, à Middelbourg et fit ses études à Franeker, où il prit ses degrés. Envoyé à Midlum (Frise) en qualité de ministre du saint Evangile, il n'y resta qu'un an et fut rappelé à Franeker, par la mort de son père, auquel il succéda dans les fonctions de prédicateur de l'université. Dès 1701, il avait été nommé professeur extraordinaire de théologie. Il mourut le 9 décembre 1716, n'ayant fait imprimer que sa thèse de réception : *Dissertatio de impotentia hominis animalis ad capienda ea quæ sunt spiritus Dei*, et le *Methodus concionandi* de son père. P—ot.

WACE (Robert), poëte anglo-normand, vivait au 12e siècle. Son nom se trouve très-diversement écrit dans les copies de ses *Œuvres* et dans les anciens livres qui font mention de lui : c'est tantôt Vace, Wace, Wacce, Waice, Waicce, Waze; tantôt, par le changement de l'initiale W en G, Gasse, Garce, Guace, Guaze, Guasco, Gazoe; quelquefois aussi Wistace, Huistace, Huace. On a cependant mis en question si ces trois derniers noms, qui ne sont que celui d'Eustache altéré, ne désignaient pas un autre personnage que Vace,

Wace ou Waice. Galland veut qu'on les distingue : selon lui (*Acad. des inscr.*, t. 2, p. 730), le roman du *Brut* et le roman du *Rou* sont de deux auteurs différents, dont le premier s'est nommé lui-même Huistace, et le second Wace. Mais de telles variantes n'étant pas du tout rares dans les nomenclatures du moyen âge, Brial, sans affirmer expressément, comme l'a fait Borel, l'identité de ces deux noms, croit au moins qu'il est fort permis de les confondre. C'est l'opinion qui a prévalu. Ni les livres de Wace, ni, à ce qu'il semble, ceux de ses contemporains, ne lui donnent aucun prénom. Ducange l'a baptisé Matthieu ; Huet, dans ses *Origines de Caen* (2e éd., p. 412), le nomme Robert Waice ; et c'est peut-être, ainsi que l'a observé Pluquet, la première fois qu'est appliqué à Wace ce prénom de Robert, qui néanmoins a été constamment répété depuis par tous ceux qui ont parlé des romans du *Brut* et du *Rou*. Wace était né dans l'île de Jersey ; c'est lui qui nous l'apprend :

Je dis et dirai que je sui
Waicce, de l'isle de Gersuy :
Elle est en mer vers occident,
Aux fins de Normandie appent.

Au lieu de Jersey ou Gersuy, quelques-uns, trompés par la consonnance des noms, dit Huet, ont fait naître ce poëte dans le Quercy. On ne sait point, entre les années 1112 et 1124, la date précise de sa naissance ; mais il dit qu'il a vu trois Henri, rois d'Angleterre et ducs de Normandie : ce sont Henri Ier, dont le règne finit en 1135 ; Henri II et son fils Henri au court mantel, qui mourut en 1183. Wace ayant été *clerc lisant* sous ces trois princes, c'est-à-dire clerc de leur chapelle, selon Huet, on en peut conclure qu'il devait avoir plus de dix ans en 1135. Dès l'enfance, ses parents l'avaient envoyé à Caen, où se tenaient de petites écoles (*Orig. de Caen*, p. 263). Il y fit ses premières études, les continua longtemps *en France*, revint à Caen et y composa ses livres :

A Caen fu petit portez,
Illèques fu à lettres mis,
Puis lu longues en *France* appris,
Quand jeu de France reparai,
A Caen longues conversai :
De romans faire m'entremis.

Lorsqu'il eut terminé et dédié à Henri II, en 1160, une partie de son roman du *Rou*, il obtint de la bienveillance de ce prince un canonicat de Bayeux :

Me fut donné (Diex li rende)
A Baex une provande.

Toutefois, il se plaint ailleurs de n'avoir point été assez bien récompensé. Il n'y a donc pas d'apparence qu'il ait eu cette prébende dès 1141, quoi qu'en dise J. Hermant, dans la *Bibliothèque générale du diocèse de Bayeux*. Si l'on s'en rapporte aux anciens cartulaires de cette église, Wace y fut chanoine depuis 1161 jusqu'en 1171. Il mourut en Angleterre, on ne sait pas bien en quelle année, mais vers 1180, et probablement avant 1184. On lui attribue cinq ouvrages : 1° le *Brut* d'Angleterre, ou Artus de Bretagne. Là, un Brutus, petit-fils d'Ascagne et arrière-petit-fils d'Énée, vient régner le premier sur la Grande-Bretagne ; et la chronologie de ses successeurs se continue jusqu'à Caduallastre, qui meurt à Rome en l'an 700 de l'ère vulgaire, époque où, suivant le roman, la Grande-Bretagne prit le nom d'Angleterre. Ces légendes, à peu près aussi véridiques que celles qui font descendre Clovis de Francus, avaient été d'abord composées en langue bretonne, puis traduites en latin et amplifiées par Geoffroy de Montmouth (*voy.* GALFRID), qu'on a quelquefois appelé Arthur, parce qu'il a écrit l'histoire romanesque de ce personnage (*voy.* ARTHUR). Wace ou Wistace mit cet ouvrage en rimes françaises :

Qui vieult oir et vieult savoir,
De roi en roi et d'oir en hoir,
Qui cil furent et dont vinrent
Qui Angleterre primes tinrent.....
Maistre Huistace l'a translaté.

Il avoue que tout n'est pas vrai, et prétend que tout n'est pas faux dans son livre : *Ne tot mançonge ne tot voir*. Rapin Thoyras, après avoir parlé des fables et des contradictions qui s'y rencontrent, pense aussi qu'en écartant ce qui sent trop le roman, il restera encore beaucoup de faits croyables, dignes d'un grand prince ; et dom Morice en porte le même jugement (*Histoire de Bretagne*, t. 1er, p. 877, n° 11). Si l'on demande quel motif entraînait les Anglais à imaginer tous ces contes d'Artus et des chevaliers de la Table ronde, Caylus répond que c'était l'émulation que leur inspiraient les romans de Charlemagne. « Jaloux et fâchés, dit-il (*Acad. des « inscript.*, t. 33, p. 339), de voir leur histoire « dénuée d'un si grand ornement, ils voulurent « se donner un roi comparable à ce grand souverain ; et, pour le former à leur gré, ils choisirent dans les temps ignorés un monarque qui « peut avoir eu de belles qualités, et auquel ils « étaient les maîtres d'en prêter autant qu'il leur « plairait : voilà ce qui nous a procuré les histoires du roi Artus. » Par la date qu'ils assignaient à son règne, les exploits de Charlemagne n'étaient plus qu'une copie des siens. En effet, la ressemblance entre les deux histoires est frappante : Artus et Charlemagne ont chacun pour neveu un héros ; ils font tous deux la guerre aux païens, tous deux aux Saxons. De part et d'autre des voyages, des conquêtes, des distributions de butin aux capitaines : l'un a douze chevaliers et l'autre douze pairs. Le poëme, ou plutôt la traduction de Wace s'est conservée dans plusieurs manuscrits ; la bibliothèque de Paris en possède trois du 13e siècle et deux du 15e. Il a été publié deux éditions in-4° de cet ouvrage, à Paris, en 1543 et en 1584, avec d'autres ro-

mans. Brial y compte quinze cent trente vers de huit syllabes, et Pluquet près de dix-huit cents. Les quatre derniers fixent à l'an 1155 la fin de ce travail du versificateur anglo-normand :

Puis (*depuis*) que Dieu incarnation
Prist pour notre rédemption,
Mil cent cinquante et cinq ans,
Fist maistre Wistace cest romans (1).

— 2° Roman de *Rou* (Rollon) et des ducs de Normandie. C'est en quelque sorte l'histoire du second âge de la monarchie anglaise. Cette chronique romanesque est divisée en plusieurs parties, dont l'une, en vers alexandrins, exprime aussi sa date, savoir, l'an 1160, et n'est consacrée qu'à Rollon. La seconde (qui se présente souvent comme non séparée de la première) concerne Guillaume Longue-Epée et Richard Sans-peur : elle est pareillement en vers de douze syllabes; et selon Brial, ce sont les plus anciens alexandrins que l'on connaisse dans notre langue. La partie qui suit reprend la mesure de huit syllabes, employée dans le roman du *Brut*, et contient la fin du règne de Richard, puis l'histoire de ses successeurs jusqu'à l'an 1106, quand Henri Ier, vainqueur de son frère, Robert Courte-Heuse, à la bataille de Tinchebrai, s'empare de la Normandie. Une autre partie, composée après les autres, mais qui les doit précéder si l'on ne considère que la matière, raconte, en vers de huit syllabes, les premières irruptions des Normands en France et ailleurs, avant Rollon. La totalité des vers de cet ouvrage est, selon Pluquet, de seize mille cinq cent quarante, non de vingt mille, comme l'ont dit quelques bibliographes. D'autres n'en ont compté que treize mille, ce qui provient de la différence des copies. Il subsiste plusieurs manuscrits du *Rou*, à la bibliothèque de Paris, à celle de l'Arsenal, et au Musée britannique de Londres : peu sont complets, et aucun ne paraît fort ancien, sinon l'un de ceux qui se conservent en Angleterre; mais il ne consiste qu'en une seule partie du poëme (2). Une sorte de version en prose française, composée au 13e siècle, a paru en 1487, à Rouen, chez Guill. le Talleur, in-fol., sous le titre de *Croniques de Normendie;* et, depuis, divers fragments du texte en vers ont été publiés, plus ou moins littéralement, par de la Roque, dans les *Preuves de la généalogie de la maison d'Harcourt;* par du Moulin, dans son *Histoire de la Normandie;* par Ducange, dans son Glossaire; par les bénédictins, au bas des pages 221-251 du tome 13 de leur *Recueil des historiens de France;* par Bréquigny, au tome 5 des *Notices des manuscrits*, pages 25-77 ; par de la Rue, au tome 12 de l'*Archæologia* (Londres, 1798, in-4°); par Brœndsted, dans tes *Pièces pour servir à l'histoire danoise* (Copenhague, 1817, 1818, 2 cahiers in-8°) : par Auguis, pages 85-92 du tome 3 de la Collection des poëtes français avant Malherbe ; par Pluquet, à la suite de sa notice sur Robert Wace (1824, gr. in-8°); par Depping, pages 335 et 336 du tome 2 de son excellente *Histoire des expéditions maritimes des Normands*. Une édition complète du roman du *Rou* annoncée par Pluquet, en 1824, et de nouveau, dans un prospectus publié en 1825, a paru à Rouen en 1827, 2 vol. in-8°. Pluquet avait été aidé dans ce travail par un savant fort versé dans la connaissance des choses de la Normandie, M. Le Prevost. Cette publication a provoqué de la part de Raynouard d'importantes *Observations philologiques et grammaticales sur le roman du Rou* (Rouen, 1829, in-8°, 140 pages). Jusqu'au règne de Richard, Wace a pour guide Dudon de St-Quentin (*voy.* DUDON), et emprunte de lui une multitude de contes puérils; ses narrations deviennent un peu plus historiques, quand il les puise dans Guillaume de Jumiéges, en ce qui concerne la fin du 12e siècle et tout le 11e. Il y ajoute même quelques détails curieux, dont le P. Montfaucon et Lancelot ont tiré parti pour expliquer la tapisserie de Bayeux, quoique Wace ne fasse point mention de ce monument, et que, selon de la Rue, il n'en ait pas eu connaissance. A l'égard de la poésie et du style, Bréquigny n'y voit qu'un amas de rimes accumulées sans art et sans règle, une battologie fastidieuse, une abondance stérile d'expressions sans chaleur et sans couleur, où l'on peut néanmoins prendre une idée de l'état de la langue vulgaire au 12e siècle, recueillir des témoignages sur des faits omis ou diversement racontés, apercevoir les traces de quelques usages du temps où l'auteur écrivait. Les bénédictins, qui avaient conçu le projet d'insérer le roman du *Rou* dans la collection des monuments originaux de notre histoire, ont fini par y renoncer; 3° *Chronique ascendante* des ducs de Normandie, en remontant de Henri II à Rollon; 314 vers alexandrins dont les manuscrits sont fort rares, mais que Pluquet a mis au jour dans le tome 1er des *Mémoires de la société des antiquaires de Caen*, 1825, in-8°. Cet opuscule n'a été rimé qu'après l'an 1173, puisqu'il fait mention d'un fait arrivé en cette année. Nous devons observer qu'il diffère assez sensiblement du *Brut* et du *Rou* par le langage et par l'orthographe. Les quatre premiers vers du *Rou* y sont reproduits; mais on lit ici : *Mil chent è seisante ans*, au lieu de *mil et cent et soixante; Caem* pour *Caen; du Rou è de s'estrace*, au lieu de *et de sa race*, etc. ; les formes devien-

(1) Le roman du *Brut* a été publié pour la première fois, avec un commentaire et des notes, par M. le Roux de Lincy (Rouen, Edouard Frère, 1836-1838, 2 vol. in-8°). Un érudit danois, M. Abraham, avait, en 1828, fait paraître, à Copenhague, une dissertation *De Roberti Wacii carmine quod inscribitur Brutus;* Raynouard consacra un article à ce travail dans le *Journal des savants* (mars 1830), et Depping en rendit compte dans la *Revue encyclopédique*. M. Abraham avait le projet, qu'il ne réalisa pas, de publier le poëme qu'il faisait connaître. B—N—T.

(2) M. Edgard Taylor a fait paraître à Londres, en 1837, une traduction du poëme de Wace ; elle est accompagnée de notes et ornée de nombreuses figures sur bois, d'après la tapisserie de Bayeux. B—N—T.

nent, à ce qu'il semble, plus picardes que normandes. 4° *C'est comment la conception Notre-Dame fut établie :* tel, est dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris, le titre d'un poëme de 1800 vers de huit syllabes. La même bibliothèque en possède deux autres copies qui offrent beaucoup de variantes. L'auteur s'y donne le nom de maistre Guace et raconte comment la fête de l'Immaculée Conception, souvent appelée *la feste as Normands,* fut instituée à l'occasion d'une vision miraculeuse qu'eut l'abbé Elsin ou Elfin sur un navire menacé d'un naufrage. Ducange et Brial en ont cité des fragments. « L'enthou« siasme de la nouveauté, dit le second de ces « écrivains, s'empara des beaux esprits du temps, « qui, à l'exemple du chanoine de Bayeux, s'exer« cèrent à qui célébrerait avec plus d'art et d'é« loquence les vertus de la Ste-Vierge (1). » C'est l'origine de l'académie des Palinods. 5° La *Vie de St-Nicolas* en vers de huit syllabes : Hickes en a publié des extraits dans le *Thesaurus litteraturæ septentrionalis.* Wace, rimeur infatigable, avait laissé bien d'autres poëmes; des lais et des servantois qu'on ne retrouve plus. En revanche, les copistes et les savants lui ont attribué certains ouvrages dont il n'est pas l'auteur : le *Chevalier aux lions*, qui est de Chrestiens de Troyes (*voy.* CHRESTIENS); le roman d'*Alexandre,* versifié par Lambert-li-cors et Alexandre de Bernay; une pièce de vers sur l'origine de la famille d'Harcourt, production du 14e siècle. De bonnes notices sur la vie et les écrits de Wace sont dues à Bréquigny (t. 5 des *Notices des manuscrits*), à Brial (*Histoire littér. de la France,* t. 13, p. 518-530); et à Pluquet, à la tête de ses *extraits* du roman du *Rou*. M. Ed. du Méril, que nous avons déjà nommé, a inséré une notice étendue sur *la Vie et les écrits de Wace* dans ses *Etudes sur quelques points d'archéologie et d'histoire littéraire* (Paris, 1862, p. 214-272). D—N—U.

WACH (CHARLES-GODEFROI-GUILLAUME), musicien allemand, naquit dans la Lusace le 16 septembre 1755. Il fit ses premières études dans l'école de sa ville natale; puis, après avoir appris à jouer de plusieurs instruments, il fit à Leipsick, ce qui n'avait guère trait à la musique, un cours de droit. Ce cours achevé, Wach revint à son étude de prédilection, la musique; il s'appliqua surtout au violoncelle et à la contrebasse. Il acquit une grande habileté sur ce dernier instrument et se fit entendre dans tous les lieux de grande réunion : églises, théâtres, concerts. Venu en 1804 en Hollande, il s'y vit offrir, mais n'accepta point, la place de première contre-basse de la société *Felix meritis*. Après s'être fait remarquer encore dans des concerts à Berlin, il revint à Leipsick, où il mourut le 28 janvier 1833. Il a laissé arrangés en quintettes six duos, etc.; des opéras, parmi lesquels la *Famille suisse*, de Weigl, le *Prisonnier de della Maria*, etc. Z.

WACH (WILHELM), peintre allemand, naquit à Berlin le 11 septembre 1787. Il y reçut une éducation des plus soignées. Il eut pour premier maître dans l'art de peindre le professeur Kretschmer, sous lequel il fit de si rapides progrès, que ses tableaux pouvaient être parfaitement opposés à ceux des académiciens. Les guerres de 1813 et de 1815, auxquelles il prit part comme officier dans la *landwehr*, interrompirent ses travaux, mais non son enthousiasme de l'art, et bien souvent on le voyait s'amuser à croquer la figure de ses camarades. Venu en France, il y étudia, en 1817, les œuvres des artistes français; il se rendit ensuite en Italie, où, dans la société de quelques-uns de ses compatriotes, connus depuis à divers titres, tels que Schadow, Cornelius, Overbeck, Begas, Vogel, etc., il s'appliqua avec une remarquable ardeur à la culture de l'art. Il revint en Allemagne en 1819, et bientôt il y devint membre de l'académie des beaux-arts de Berlin. Presque en même temps il fut chargé avec Hirt, Schinkel, Schlesinger et Waagen, d'édifier le nouveau musée, de présider à la restauration ou à l'achat des tableaux. Ses propres œuvres, empreintes d'une grande sûreté de pinceau, d'une remarquable correction de dessin, lui valurent une célébrité méritée. Dans le nombre de ses portraits on admira surtout la *Jeune Fille de Velletri*. Parmi ses œuvres de grande dimension, on remarqua en particulier les *Neuf Muses*, peintes au plafond du nouveau théâtre royal; son *Maître-autel* de l'église de Werder, de Berlin, ainsi que celui de St-Pierre et St-Paul de Moscou. Wach mourut le 25 novembre 1845. Z.

WACHLER (JEAN-FRÉDÉRIC-LOUIS), historien allemand, naquit à Gotha le 15 avril 1767. Après avoir fait de premières et bonnes études au gymnase de sa ville natale, où son père était conseiller de régence, il étudia la philosophie et la théologie, d'abord à Iéna, puis à Gœttingue. Devenu ensuite précepteur particulier chez le conseiller Heuser, à Rinteln, il obtint le titre de professeur agrégé à l'université de cette ville. Il devint recteur à Herford en 1790. Des désagréments survenus dans l'exercice de ces fonctions décidèrent Wachler à les résigner et à accepter le titre de troisième professeur de théologie à Rinteln, où il fut aussi appelé à la chaire d'histoire en 1797 et à la direction de la bibliothèque universitaire. En 1801, il devint professeur de philosophie à Marbourg, et en même temps il y fut chargé de l'enseignement de l'histoire. En 1805, Wachler fut nommé conseiller consistorial. Il passa au même titre à Breslau en 1815, et y fut chargé de l'enseignement de l'histoire. Ce laborieux professeur, qui était en même temps un fécond écrivain, mourut le 4 avril 1838. On a de

(1) Ce poëme a été mis au jour sous le titre suivant : *l'Etablissement de la fête de la Conception Notre-Dame, dite la fête aux Normands*, publié pour la première fois par G. Mancel et G.-S. Trébutien, Caen, 1842, in-8°. M. Ed. du Méril a rendu un compte fort détaillé de cette publication dans le *Journal des savants de Normandie*, 1842, p. 212-277.

lui : 1° *De pseudo Phocyde*, 1788; 2° *Essai d'histoire générale de la littérature*, Lemgo, 1793-1796, 3 vol.; 3° *Aphorismes au sujet des universités et de leurs rapports avec l'État*, Marbourg, 1802; 4° *Manuel de l'histoire générale de la culture littéraire*, Marbourg, 1804-1805, 2 vol., et Leipsick, 1833, 3e édition; 5° *Aperçus principaux des temps anciens, modernes et du moyen âge*, Marbourg, 1806; 6° *Manuel élémentaire d'histoire*, Breslau, 1817; et 1838, 6e édition; 7° *Lectures sur l'histoire de la littérature nationale de l'Allemagne*, Francfort, 1818-1819, 2 vol.; et 1834, 2e édit.; 8° *Philomathie*, 1819-1821; 9° *Histoire des investigations historiques et de l'art depuis la renaissance de la culture des lettres en Europe*, Gœttingue, 1812-1820, 2 vol.; 10° *Manuel d'histoire littéraire*, Leipsick, 1827; 11° *Nouvelles annales de théologie*. Ce recueil, commencé depuis longtemps, s'arrête en 1823. 12° *Mélanges*, Leipsick, 1835. Tous ces ouvrages sont en allemand. On y remarque une grande vigueur de méthode, et ce qui se rencontre presque toujours en Allemagne, le résultat d'immenses lectures uni à de sages appréciations historiques. L. R—L.

WACHSMUTH (HENRI), jurisconsulte allemand, naquit à Creuma le 12 mai 1760. Il fut collecteur des contributions en Saxe, avocat à Delitzsh, conseiller d'appel à Dresde de 1812 à 1815. Il mourut le 29 février 1836, après s'être fait connaître par des comédies dans le genre de l'*Ossian* de Macpherson, et surtout par un ouvrage relatif à une matière importante de droit civil et intitulé *la Constitution de la juridiction patrimoniale des domaines équestres* (en allemand). Z.

WACHTER (JEAN-GEORGE), philologue et archéologue allemand, né en 1673, fut d'abord employé au cabinet des antiques de Berlin. Il commença dès lors à se faire connaître par quelques opuscules dans lesquels il donnait à la fois des preuves d'érudition et de goût, et il devint membre de la société royale des sciences. Bientôt cependant le peu d'encouragement que le gouvernement prussien accordait aux sciences l'obligea de quitter Berlin pour Leipsick, où il fut nommé conservateur des médailles et de la bibliothèque du conseil. C'est dans cette ville qu'il mit le sceau à sa réputation par la composition et la publication de plusieurs ouvrages d'une haute importance sur la musique et sur la langue allemande. Il mourut en 1757. Parmi ses écrits imprimés, on remarque : 1° *De lingua codicis argentei commentatio* (inséré dans la première continuation des *Miscellanea Berolinensia*, Berlin, 1723, in-4°, première partie, p. 40-47); 2° *Tyrannus in veteri gemma monstroso et portentoso emblemate repræsentatus* (dans la seconde continuation des *Misc. Berol.*, 1727, in-4°, t. 3, part. 3, n° 11, p. 342 et suiv.); 3° *Glossarii germanici, continentis, etc., etc.... specimen ex ampliori farragine decerptum*, Leipsick, 1727, in-8° (échantillon du grand ouvrage qui suit). Les mots qui entrent dans cet essai y sont moins par un choix particulier de l'auteur que parce que le hasard les lui offrit les premiers. 4° *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates totius linguæ germanicæ et omnium ejus vocabulorum vigentium et desitorum*, etc., Leipsick, Gleditsch, 1736, 1737, 2 vol. in-fol. Ce dictionnaire, dont le titre seul annonce assez l'objet et l'usage, est très-estimé en Allemagne, où on le regarde comme un monument de linguistique générale. L'auteur s'y montre très-versé dans la connaissance des idiomes du Nord, ainsi que dans les langues orientales, et fait preuve d'une grande sagacité dans ses réflexions sur la part qu'il faut donner généralement à la raison et à l'usage dans la formation d'une langue; sur les rapports de l'allemand et du persan, sur l'origine des divers idiomes de l'Europe, sur les règles qui doivent présider à la recherche des étymologies. Il n'existe point en France de travail aussi savant et aussi achevé sur les étymologies de la langue française. 5° *Archæologia nummaria, continens præcognita nobilissimæ artis quæ nummos antiquos interpretatur*, Leipsick, 1740, in-4°, et dans les *Nova acta eruditorum Lips.*, novembre, p. 642-654. Wachter se propose ici d'éclaircir les principales difficultés relatives aux premières monnaies qui ont eu cours parmi les nations les plus connues. Le dernier chapitre est consacré à la correction de quelques passages de Pline relatifs aux monnaies. C'est la partie que l'auteur a travaillée avec le plus de soin; et là, il est bien supérieur au P. Hardouin, qui, dans sa volumineuse édition de Pline, ainsi que dans bien d'autres écrits, avait par trop donné carrière à son esprit paradoxal. On trouve dans le cours de l'ouvrage de Wachter plusieurs médailles gravées, dont quelques-unes étaient inédites; mais celles-là mêmes ne différaient de celles que l'on connaissait déjà que par des monogrammes. 6° *De alphabeto naturæ et litterarum non naturalium a naturalibus origine animadversiones* (dans les *Nov. act. erud. Lips.*, juillet 1744). 7° *Naturæ et scripturæ concordia, commentario de litteris ac numeris primævis illustrata et tabulis æneis depicta* (sans nom d'auteur), Leipsick et Copenhague, 1752, in-4°. Voy. *Nova acta erud.*, juin 1752; l'auteur de l'article semble avoir ignoré que l'ouvrage était de Wachter; mais les recherches des bibliographes allemands ont mis ce fait hors de doute. 8° *Ad dissertationem eruditam viri clarissimi Joann. Swentoni de lingua Etruriæ regalis vernacula Annotatiunculæ Io.* (*Joannis*) *G. Wachteri*. *Voy.* au surplus le *Journal des savants*. — Il ne faut pas confondre J.-G. WACHTER, auteur du *Glossarium germanicum*, avec un autre savant de même nom qui publia en Hollande, sur l'analogie des dogmes juifs et de la doctrine de Spinosa, un ouvrage très-curieux, intitulé *le Spinosisme dans le judaïsme, ou le Monde divinisé par la religion judaïque actuelle et par sa cabale* (en allemand), Ams-

terdam, 1699, in-8°. Ce théologien prit également la défense de la Kabale, qui, selon lui, était la doctrine des premiers chrétiens et des plus anciens Pères de l'Eglise. Brucker dit qu'il composa une *Histoire des esséniens*, restée inédite, et où il avançait que, dans l'origine, l'essénianisme et le christianisme se confondaient. — *George* WACHTER, surintendant à Memmingen, mort vers 1730, laissa des *Poésies diverses sur le jubilé*, publiées après sa mort, Memmingen, 1732, in 4°. P-OT.

WACHTER (FERDINAND), historien et poëte allemand, né le 19 juin 1754 à Renshendorf, dans la Saxe électorale, assassiné, dans la nuit du 19-20 juillet 1861, sur la grande route entre Burgan et Lobodes, près d'Iéna. Fils d'un propriétaire domanial, il fréquenta l'école de droit de Nuremberg, puis l'université d'Iéna, de 1816 à 1820. Après avoir abandonné le droit pour l'histoire, il s'établit dans la même université *privat-docent* pour cette dernière branche. Ce furent surtout les traditions théologiques et mythologiques du Nord, rapprochées de la littérature et de l'histoire germaniques, qui formèrent le centre de ses études. En même temps il s'essaya dans les divers genres de poésie, quoique ses travaux et productions soient pour la plupart trop bizarres pour se soutenir à la longue. De 1834 à 1854, il était professeur titulaire à Iéna; mais dans cette dernière année il donna la démission de ses fonctions, et se retira dans son domaine d'Urterlosa, près de Plauen, dans le Voigtland, où il se voua exclusivement à des travaux littéraires. Quelques années après, il quitta ce domaine et se retira au petit bourg de Lobéda, où, éloigné de toute société, il mena une vie de misanthrope. Cette circonstance, jointe à la possession d'importantes sommes qu'on connaissait à Wachter, détermina plusieurs voleurs à le surprendre dans une nuit sombre. Après l'avoir tué et caché sous les arches d'un canal, les assassins coururent vers la maison solitaire de Wachter, qu'ils ouvrirent à l'aide de la clef qu'ils lui avaient enlevée. Mais deux coffres-forts de fer leur opposèrent la plus grande résistance, et ils durent se retirer sans profiter de leur meurtre. Wachter a écrit : 1° Dissertation latine *Sur la légende de Siegfried*, Iéna, 1820, in-4° (c'est une sorte de réminiscence du poëme des Nibelungen); 2° *Histoire de la Thuringe et de la haute Saxe*, Leipsick, 1826-1830, 3 vol.; 3° *Forum de la critique dans le domaine de l'histoire et de ses sciences auxiliaires*, Altenbourg, 1827-1830. C'est une revue périodique dans laquelle Wachter a inséré entre autres une traduction allitérante des *Chants de Helgi*. 4° Traduction de l'*Heimskringla* de Snorri Sturleson, de l'islandais, Leipsick, 1835-1836, 2 vol. (incomplet); 5° *Poésies dramatiques*, 1845-1846, 2 vol.; 6° *le Langage supérieur de la poésie, surtout des bons mots et jeux de mots;* 1re partie : *les Six rivaux dans la kermesse de village*, Leipsick, 1854. R—L—N.

WACKENRODER (GUILLAUME-HENRI), poëte allemand distingué, naquit en 1772 à Berlin; son père jouissait d'une grande fortune et d'une considération générale; il fut bourgmestre de cette capitale. Dès sa première jeunesse, Henri se lia avec le célèbre Tieck; ils étudièrent ensemble dans une école de Berlin et à l'université de Halle. Après avoir suivi les cours de droit, Wackenroder fut attaché à un tribunal de Berlin. Ces fonctions n'étaient pas de son goût; il s'en dédommageait en cultivant la littérature. En 1797, il fit paraître un ouvrage qui fut remarqué : *Epanchements de cœur d'un moine ami des arts;* Tieck eut une grande part à cet écrit, qui excita une profonde sympathie parmi les artistes allemands établis à Rome; les œuvres des anciens maîtres, alors fort délaissés, les productions de ce qu'on a appelé depuis l'école pré-raphaélite, étaient vantées avec chaleur. Le public vit avec surprise et sympathie cette direction nouvelle donnée à la fiction, et on attendait avec quelque impatience une seconde production de la part du jeune auteur. Mais Wackenroder était d'une santé fort délicate; une imagination ardente tourmentant un corps débile, une sensibilité exaltée, achevèrent de l'épuiser; il expira à l'âge de vingt-six ans, le 15 février 1798. Tieck mit sans délai au jour deux ouvrages que son ami laissait manuscrits : les *Impressions de Franz Sternbald*, 1798, et les *Réflexions au sujet de l'art*, 1799; mais ces ouvrages répondirent peu à l'attente des connaisseurs, et on ne s'en occupa qu'un instant. Z.

WACKENRODER (HENRI-WILLIAM-FERDINAND), chimiste et botaniste allemand, naquit le 8 mars 1798. Il exerça d'abord la pharmacie à Celle, devint professeur particulier à l'université de Gœttingue (1828) et professa la philosophie, d'abord à titre d'agrégé, ensuite comme titulaire à l'université d'Iéna; enfin, il devint inspecteur des pharmacies du grand-duché de Weimar. Il mourut à Iéna le 4 septembre 1854. On a de lui : *Commentarium de anthelminticis regni vegetabilis præmio regio ornata*, Gœttingue, 1826; — *Tables chimiques pour servir à l'analyse des liaisons inorganiques*, Iéna, 1829, in-fol. (en allemand), et 4e édition, 1843; — *Petites tables analytico-chimiques*, ibid., 1847; — *Comment. de cerevisiæ vera mixtione et indole chemica*, ibid., 1850; — *Classification chimique des corps simples et composés*, ibid., 1851, in-8°. Il a édité avec Brandes : *Archives de la pharmacie*, t. 15-24, 1838-1840, puis avec Bley le même recueil, t. 25-32, 1841-1842. Wackenroder a en outre pris part à d'autres publications. Z.

WACKERBARTH (AUGUSTE-CHRISTOPHE, comte DE), feld-maréchal général du roi de Pologne et de l'électeur de Saxe, appartenait à une famille noble du duché de Brunswick, déjà connue dans l'histoire et dont il acheva de rendre le nom célèbre. Né dans le Mecklembourg, en 1662, il en-

tra en qualité de page au service de l'électrice palatine Guillelmine-Ernestine de Saxe, qui, devenue veuve, l'emmena ainsi que toute sa maison à Dresde. L'enfant s'y plut tellement, qu'il manifesta le désir de ne jamais quitter le service des princes de Saxe. Ces sentiments, joints aux dispositions naturelles qu'il avait pour les sciences et pour les exercices du corps, et à ses progrès dans les mathématiques, engagèrent l'électeur (Jean-George III) à le faire voyager à ses dépens lorsqu'il sortit des pages, puis à le placer dans l'artillerie. Le nouvel officier continua de se distinguer, et il avança rapidement jusqu'au grade de colonel. C'était au commencement du 18e siècle, et vers l'époque où la possession du trône d'Espagne, vacant par la mort de Charles II, fit prendre les armes à l'Europe contre Louis XIV et son petit-fils (1701). Wackerbarth fut nommé major général d'infanterie, en 1702, et prit part en cette qualité aux deux campagnes qui eurent lieu cette année et la suivante dans l'électoral et sur les bords du Rhin. Vers la fin de 1704, on lui confia le commandement d'Haguenau, qu'il s'occupa de fortifier, et où il soutint, en 1706, un siége contre les Français. Mais la supériorité des troupes ennemies l'empêcha de prolonger une résistance inutile, et il se vit obligé de rendre la place. Pendant ce temps, et malgré cet échec, de nouveaux honneurs s'étaient accumulés sur sa tête; non-seulement il avait été nommé par l'électeur grand maître de toute l'artillerie, intendant général des bâtiments civils et militaires, commissaire général des ports de la Baltique, mais il avait encore reçu de l'empereur Joseph Ier le titre de comte de l'Empire (26 août 1705). Il fut nommé par son souverain lieutenant général, puis envoyé extraordinaire à Vienne, pour faire hommage à l'Empereur de l'électorat de Saxe. De là Wackerbarth passa aux Pays-Bas, où la guerre se continuait avec la plus grande activité, et déploya beaucoup de talents et de bravoure devant Lille (1708) et au siége de Tournay, dont il contribua puissamment à accélérer la prise (1709). Ces services lui valurent de nouvelles faveurs; devenu membre du conseil privé, ministre-secrétaire et général d'infanterie, il fut derechef envoyé à Vienne pour y stipuler les intérêts de son souverain, ou du moins pour veiller à ce qu'il ne se passât rien de préjudiciable à la Saxe pendant les derniers moments de l'Empereur, et il ne partit de cette ville qu'après la mort de Joseph et l'élection de Charles IV, pour assister aux opérations militaires en Poméranie. Revenu, en 1712, à la cour de Dresde, il y resta deux ans entiers étranger à la guerre, qui d'ailleurs ne se poursuivait plus que mollement. Mais, en 1715, il fut renvoyé dans la Poméranie et conduisit, en qualité de commandant général, le siége de Stralsund, où il ajouta encore à sa réputation par les connaissances et l'activité qu'il déploya. Le succès couronna ses efforts, et le 23 novembre la ville fut forcée de capituler. Chargé, l'année suivante, de mettre en bon état les fortifications de Varsovie et autres places démantelées par les événements de la guerre, il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction générale. Wackerbarth ne réussit pas moins dans la négociation qu'il entama ensuite (1717) à Vienne, où il allait pour la troisième fois avec le titre d'ambassadeur, et il arrêta avec les ministres de la cour impériale les bases du mariage qui eut lieu depuis entre le prince électoral de Saxe et l'archiduchesse Marie-Josèphe, nièce de Charles VI. Enfin, l'électeur lui témoigna combien il était satisfait de ses services en lui donnant le gouvernement de la ville de Dresde et en le créant chevalier de l'ordre de l'Aigle blanc. Tant d'honneurs et de places avantageuses achevèrent de fixer le comte de Wackerbarth auprès d'un prince qui le chérissait. Il ne quitta plus Dresde que pour aller à Berlin prendre des arrangements relatifs aux transfuges; et plus tard, lorsque la guerre se ralluma en Europe, surtout au célèbre siége de Zeithayn, où il avait le commandement, il prouva que l'âge n'avait affaibli ni sa vigueur, ni son génie (1730). Trois ans après, le roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, étant mort, et une diète convoquée par les cours de Vienne et de St-Pétersbourg ayant offert le trône à l'électeur de Saxe, sous le nom de Frédéric-Auguste III, ce fut encore le vieux feld-maréchal qui conduisit en Pologne les troupes saxonnes. Parti de la capitale de la Saxe le 4 décembre 1733, il arriva heureusement à Cracovie et assista au couronnement du nouveau roi. Mais diverses circonstances le forcèrent à quitter la Pologne presque immédiatement après la cérémonie. Il mourut à Dresde cinq mois après son retour, le 14 août 1734, et fut enterré dans la terre de Zabeltitz, qui lui avait été donnée quelques années auparavant. Le comte de Wackerbarth avait épousé Catherine Balbieni, veuve du margrave de Brandebourg; il la perdit en 1719; mais, n'en ayant point eu d'enfants, il adopta le fils qu'elle avait eu de son premier mariage. — *Auguste-Joseph-Louis*, comte DE WACKERBARTH, petit-neveu de ce fils adoptif (lequel mourut en 1761), était né en 1770; il se distingua par sa philanthropie, à laquelle il mêla beaucoup d'originalité. Après avoir fait dans sa famille et dans diverses institutions élémentaires ses premières études, il alla les continuer aux universités de Wittenberg et de Gœttingue. Il fit de longs voyages, et il parcourut l'Amérique et les Indes, circonstance rare à cette époque. Il revint ensuite en Allemagne; il s'établit d'abord à Vienne, à Dresde; il visita ensuite l'Italie et la Turquie, passa quelques années à Hambourg et finit par s'établir dans une maison de campagne près de Dresde, à laquelle il donna le nom de *Repos de Wackerbarth*. Il y mourut octogénaire en 1850. Il attira sur lui l'attention publique grâce à des réclamations s'élevant à

des sommes énormes qu'il éleva contre le Hanovre et la Saxe, au sujet de propriétés qui auraient appartenu à ses ancêtres et dont ils auraient été dépouillés. La chancellerie de l'empire germanique repoussa ses demandes, il les renouvela avec persistance, mais sans succès, auprès de Napoléon, auprès du congrès de Vienne et auprès de la diète de Francfort. P—OT.

WADDING (PIERRE), jésuite irlandais, né en 1580 à Waterford, en Irlande, s'expatria de bonne heure et fut admis, en 1600, chez les jésuites de Tournay. Il y enseigna successivement les humanités (1600-1604) et la philosophie (1604-1610), alla ensuite remplir la chaire de théologie de Louvain, et enfin se rendit à Prague, où, après quelques années de professorat, il fut nommé chancelier de l'université. Il exerçait les mêmes fonctions à Gratz, en Styrie, et y joignait celles de professeur de droit canonique, lorsqu'il mourut le 13 septembre 1644, âgé de 64 ans. On a de lui : 1° *Vers et observations critiques sur les sciences humaines* (*Carmina varia*, etc.) ; 2° *Traité contre les hérétiques ;* 3° *Brevis refutatio calumniarum quas collegio societatis Jesu pragensi impegit scriptor famosi libelli, cui titulus Flagellum jesuiticum*, Neisse, 1634, in-4° ; 4° *Tractatus de Incarnatione*, Anvers, 1634, in-4° ; 5° *Tractatus de contractibus*, Gratz, 1644, in-4° ; 6° un *Discours* latin sur le couronnement de l'empereur Ferdinand III. P—OT.

WADDING ou WADING (le P. LUC DE), historien et biographe de l'ordre de St-François, naquit en 1588 à Waterford, d'une famille noble et peut-être la même que celle du précédent. Les troubles qui désolaient l'Irlande à cette époque ayant engagé ses parents à le conduire en Espagne, il y fit ses études, et montra tant d'aptitude pour les langues anciennes, et principalement pour la langue latine, qu'à treize ans il pouvait écrire en vers et en prose avec la même facilité. Matthieu Wadding, son frère, l'emmena ensuite au séminaire irlandais de Lisbonne, où il resta six mois (1603). L'année suivante, il embrassa la règle des frères mineurs ou cordeliers, n'ayant encore que seize ans, et ne tarda pas à se concilier l'estime de ses supérieurs par la précocité de ses talents et par son ardeur infatigable pour l'étude. Il professa la théologie pendant quelques années à Salamanque. La réputation qu'il s'acquit dans cet emploi engagea Ant. de Treio, ancien vicaire général de l'ordre, évêque de Carthagène et ambassadeur extraordinaire de Philippe III à la cour de Rome, relativement à l'affaire de l'immaculée conception, à se faire accompagner de Wadding dans les deux voyages qu'il fit en cette capitale du monde chrétien. Il y fut pourvu d'une chaire de théologie, et de plus y exerça quelque temps les fonctions de procureur de son ordre et de commissaire général des nations allemande et française. Plein de zèle pour les intérêts de ses confrères, il parvint à les mettre en possession du couvent de St-Isidore, et, avec la protection du cardinal Ludovico Ludovisi, neveu du pape Grégoire XV, le fit convertir en un collége (1628) pour les Irlandais. Il fut le premier supérieur de cet établissement, qui dut à ses soins une nombreuse bibliothèque, et ne négligea rien pour exciter l'émulation parmi ses confrères. En 1625 avait paru le premier volume de ses Annales de l'ordre de St-François. Les recherches auxquelles il se livrait pour continuer ce grand ouvrage ne l'empêchèrent pas de se charger de différentes missions, dont il s'acquitta toujours avec succès. Il fit successivement partie de diverses congrégations, et reçut, dans plusieurs circonstances, des témoignages d'estime des souverains pontifes et des membres les plus distingués du sacré collége. Le P. Wadding mourut à Rome le 18 novembre 1657, à l'âge de 69 ans, avec la réputation d'un bon religieux et d'un savant du premier ordre. On lui doit les éditions des *Opuscules* de St-François d'Assise, réduits en forme de *Manuel* (*in Enchiridii formam redacta*), Lyon, 1637, in-24 (*voy.* FRANÇOIS) ; des *Sermons* de St-Antoine de Padoue (*voy.* ce nom) ; des *OEuvres* de J. Scot (*voy.* DUNS) ; des *Commentaires* du P. Ange du Pas, sur les Evangiles de St-Marc et de St-Luc ; des *Concordances de la Bible* de St-Antonin ; des *Offices* particuliers de plusieurs saints, omis dans le bréviaire romain, entre autres ceux de l'église de Pouzzoles, Rome, 1649, in-4° ; de la *Jacobiade* (poëme héroïque latin), de J.-B. Petruccio, Lyon, 1641, in-8°, etc. Ses ouvrages sont : 1° *De hebraïcæ linguæ origine, præstantia et utilitate opusculum.* Il publia cette dissertation (1) sous le nom de Luc Guadinus, professeur à Salamanque, dans les préliminaires des *Concordances hébraïques* du P. Calasio (*voy.* ce nom). 2° Πρεσβεία *sive legatio Philippi III et IV, Hispaniar. regum, ad summos pontifices Paulum V, Gregorium XV et Urbanum VIII, pro definienda controversia immaculatæ conceptionis B. Mariæ Virginis*, Louvain, 1624, in-fol., rare ; 3° *Apologeticus de prætenso monachatu Augustiniano S. Francisci, in quo deteguntur et refelluntur varii errores ex hac una controversia exorti*, Madrid, 1625, in-4° ; réimprimé à la fin du premier volume des *Annales ordinis Minorum*, édition de 1628 ; et à Lyon, en 1641, in-8°, avec une *Réponse* au P. Th. Herrera, religieux augustin, l'un des contradicteurs de Wadding. Cet ouvrage a été traduit en espagnol par le P. Navarro, Madrid, 1625, in-4°. 4° *Annales ordinis Minorum*, Lyon et Rome, 1628-1654, 8 vol. in-fol. C'est l'histoire la plus détaillée et la plus exacte que l'on ait de l'ordre de St-François, depuis son institution, en 1208, jusqu'à l'an 1540. Le P. Fr. Harold, cordelier, ami de

(1) Le P. Wadding nous apprend lui-même qu'il est l'auteur de cette pièce dans sa *Biblioth.*, art. *Calasio*, p. 260 ; après avoir analysé les *Concordances hébraïques* de cet auteur, il parle des soins qu'il prit de l'édition : *Præmissis a me omnibus præliminaribus etiam iis quæ sub aliorum nominibus prælegunlur.*

Wadding et de Nicolas Antonio (*voy.* la préface de la *Bibl. Hispan. nova*), en a publié l'*Abrégé*, en latin, Rome, 1662, 2 vol. in-fol., et le P. Sylv. Castet, en français, Toulouse, 4 vol. in-4° (les deux premiers volumes, 1680 ; les deux autres, 1682-1683). Malgré tous les soins qu'il avait apportés dans ses recherches, Wadding avait laissé glisser quelques erreurs dans son ouvrage ; elles ont été rectifiées par le P. Ant. Melissan dans un *Supplément* aux Annales des frères mineurs, Turin, 1710, in-fol., et Salamanque, 1728, 2 vol. in-fol. Le P. Jos.-Mar. Fonseca (*voy.* ce nom) donna une seconde édition de l'ouvrage de Wadding, refondue, corrigée et augmentée, Rome, 1731-1745, 19 vol. in-fol.; cette édition est ornée du portrait de l'auteur et de sa *Vie* par le P. Harold. L'ouvrage a été continué de nos jours, mais il est loin encore d'être terminé, et il est douteux qu'il le soit jamais. Le P. Stanislas Melchiorri a publié à Ancône, en 1844, le tome 21, embrassant la période de 1575 à 1584, et à Naples, en 1847, le tome 22, qui va jusqu'à 1590. 5° *Vita B. Petri Thomæ Carmelitæ, patriarchæ constantinopolitani*, Lyon, 1637, in-8° ; 6° *Vita J. Duns Scoti*, ibid., 1644, in-8°; 7° *Scriptores ordinis Minorum ; quibus accedit Syllabus eorum qui ex eodem ordine pro fide Christi fortiter occubuerunt*, Rome, 1650, in-fol., très-rare. On a signalé de nombreuses inexactitudes et des omissions dans cet ouvrage ; mais il n'en est pas moins très-utile, et les diverses tables que l'auteur a mises à la suite en rendent l'usage commode. Le P. Jean de St-Antoine a publié un *Supplément* à la bibliothèque de Wadding, Salamanque, 1728, in-4°, et l'a refondue entièrement dans la *Bibliotheca universa franciscana*, Madrid, 1732, 3 vol. in-fol. (1). 8° *Immaculatæ conceptionis B. Mariæ Virginis non adversari ejus mortem corporalem, opusculum*, Rome, 1655, in-8°, ouvrage curieux et très-rare. Le P. Wadding promettait plusieurs autres ouvrages, dont on trouve les titres dans la *Bibl.* de l'ordre des frères Mineurs, p. 239-240. Suivant Chalmers, la seule tache à sa réputation, c'est d'avoir encouragé la rébellion et le massacre d'Irlande en 1641. W-s.

WADHAM (Nicolas), chevalier d'Edge et de Merrifield et fondateur du collége qui porte son nom à Oxford, était natif du comté de Sommerset, mais originaire du Devonshire, où sa famille avait tenu un rang distingué. On a peu de détails sur sa vie. Selon Wood, il fut élevé au collége du Christ à Oxford, où il entra vers 1548. Il hérita ensuite d'une fortune considérable (3,000 l. st. ou 75,000 francs de rente), et prit dès lors la résolution d'en consacrer la plus forte partie à un établissement d'utilité publique. Son premier dessein était de fonder à Venise un collége en faveur des jeunes Anglais attachés à la communion romaine : ce qui donne à penser qu'il avait été élevé dans les principes de la foi catholique. Mais il paraît qu'il changea d'opinion, puisqu'à la persuasion d'un de ses amis, nommé Grange, il substitua à son projet primitif celui d'établir dans Oxford un nouveau collége à l'instar de ceux qui y étaient déjà élevés, et où la religion anglicane, rétablie par la reine Elisabeth, était enseignée avec ce zèle qui caractérise les néophytes. Il rencontra beaucoup d'obstacles dans l'exécution de son entreprise, et eut le regret de sentir sa fin approcher avant de l'avoir terminée. Il mourut en 1609 ; mais la persévérance de sa femme, à laquelle il avait légué sa philanthropie ainsi que ses richesses, aplanit toutes les difficultés, et le nouveau collége, commencé en 1610, fut ouvert en 1612. Lady Wadham mourut six ans après, et fut enterrée à côté de son époux, dans le cimetière d'Ilminster (comté de Sommerset). *Voy.* sur l'érection du collége de Wadham, Wood, *Colleges and Halls;* Chalmers, *Histoire d'Oxford*, t. 2, etc. P—ot.

WADJIH-EDDYN MAS'OUD (Khodjah), second prince de la dynastie des Sarbedariens dans la Perse orientale, succéda, l'an 738 de l'hégire (1337 de J.-C.), à son frère, dont personne cependant ne lui imputa la mort funeste (*voy.* Abdel-Rezzak). Mas'oud fut un prince vaillant, habile, longtemps heureux dans toutes ses entreprises, et le plus célèbre, le plus puissant de sa dynastie. Quoiqu'il n'eût que 12,000 hommes de troupes réglées et 700 esclaves turcs, il vainquit Argoun Schah Djoun-Korbani, prince de Kelath, et s'empara de Djam et de Nischabour. Il osa attaquer avec ces faibles forces Toga-Timour-Kahn, prince de la race de Djenghyz-Khan, lequel, après avoir occupé le trône de Houlagou en Perse, se trouvait, par suite des révolutions qui désolaient cet empire, réduit à ne régner que dans le Djordjan et le Mazanderan. Toga-Timour avait cependant une armée de 70,000 hommes ; mais elle fut taillée en pièces par Wadjih-Eddyn. Ce dernier s'était attaché au cheikh Haçan-Djouzi, dont il était devenu le disciple. Il l'avait eu auprès de lui dans cette campagne, et il le conduisit encore dans une expédition qu'il entreprit contre Melik-Azzeddyn Houcein, prince des Molouk-Kurts, qui régnait à Herat et dans les parties les plus orientales de la Perse. Dans la bataille qui se livra le 13 safar 743 (18 juillet 1342), Wadjih-Eddyn remporta d'abord la victoire; mais la mort du cheikh Haçan, qu'un soldat sarbedar assassina par son ordre, devint fatale à sa réputation et à sa puissance. Melik-Azzedyn rallia ses troupes et força les Sarbedariens à prendre la fuite. Resté maître d'une grande partie du Khoraçan, Mas'oud envahit Rostemdar et Firouzcouh; mais au retour de cette campagne, il tomba dans une embuscade que le prince de Rostemdar lui avait dressée, et

(1) Le P. Liron a intitulé un chapitre de ses *Singularités historiques*, t. 3, p. 358 : *Additions à la Bibliothèque des frères mineurs* de Wadding; mais il ne contient qu'un bien petit nombre d'articles.

il y périt à la fin de rabi 1er 745 (août 1344), avec la plus grande partie de son armée, après un règne de sept ans; ses Etats s'étendaient depuis Djam jusqu'à Damegan, et depuis Khabouchan jusqu'à Terschiz. A sa mort, la principauté de Sebzwar fut livrée à l'anarchie. Son fils Louthf-Allah, à cause de sa jeunesse, fut exclu du trône qui, dans l'espace de seize ans, fut occupé par huit princes qui avaient été officiers de son père, et qui furent tous déposés ou assassinés. Deux seulement méritent d'être distingués. L'un, Kodjah Schems-Eddyn Aly, fut habile, savant, brave et libéral; il soutint la gloire des Sarbedariens et l'intégralité de leurs possessions par un traité de paix qu'il conclut avec Toga-Timour. Affable et bienfaisant envers le peuple, il poussait la sévérité jusqu'à la cruauté pour réprimer la débauche et le libertinage; car on prétend qu'il avait ordonné de jeter les filles publiques dans des fours allumés. Il fonda à Sebzwar une belle mosquée et de vastes greniers, où un chameau chargé pouvait monter jusqu'au toit. Après un règne de cinq ans, il fut tué par des officiers que ses paroles dures et grossières avaient soulevés. — Khodjah Yahia Kerabi, son successeur, augmenta les États des Sarbedariens par la conquête de Thous ou Meschehd, qu'il enleva aux Djoun-Korbani, et dont il fit rouvrir les canaux, pour y ramener l'abondance. Une armée envoyée par Cazan Khan, souverain de la Transoxane, s'étant avancée dans le Khoraçan, s'en retourna sans commettre aucune hostilité, sur la nouvelle que Kerabi se disposait à la recevoir. Ce prince était pieux et dévot, mais cruel, téméraire et sujet à des accès de folie et de fureur. Il fut assassiné par ses propres parents, après avoir régné quatre ans et demi. — Louthf-Allah, fils de Wadjih-Eddyn, placé enfin sur le trône, en 761 (1360), aux acclamations de tous les habitants de Sebzwar, en fut précipité au bout d'un an, par Pehlevan Haçan Damegani, son général, qui le relégua dans un château, où il le fit périr. — Khodjah Aly Mowaied ordonna la mort de l'usurpateur en 766 (1364-1365), et prit sa place. Malgré son élévation, il ne changea rien à la simplicité de ses habitudes domestiques, et, quoiqu'il ne perçût que deux ou trois pour cent d'impôts en nature sur ses sujets, il faisait de continuelles et abondantes aumônes aux malheureux, et sa table était ouverte à tout le monde. Aly Mowaied répara la perte de Thous par la conquête de Terschiz, du Kouhestan et de Tabas Khileki. Attaqué par l'émir Weli, souverain du Mazanderan, il implora le secours de Tamerlan, alla au-devant de lui jusqu'à Serakhs l'an 782 (1380), et gagna son amitié. Lorsque ce conquérant eut soumis le Khoraçan, Aly Mowaied en refusa la souveraineté : dégoûté des grandeurs, il ne songea qu'à s'attacher à la personne de ce monarque, et lui demeura constamment fidèle. Il mourut âgé de 73 ans, en 788 (1386), dans le Khouzistan, après en avoir régné dix-sept, et fut le dernier prince des Sarbedariens. A—T.

WADMORE (James), célèbre amateur et collectionneur anglais. naquit le 4 octobre 1782. Il fit ses premières études dans une école voisine de Greta-Bridge dans le Yorkshire. Il entra ensuite comme volontaire dans le corps dit de St-Pancrace levé en 1803, et à la fin de la guerre il se mit à collectionner les œuvres d'art. C'est ainsi qu'il acquit d'abord l'*Agar et Ismaël* de Westall. La mort d'un oncle qui lui laissa une fortune considérable le mit à même de donner un large cours à son goût pour les œuvres d'art. Il vivait en même temps avec les artistes en renom, William Allan, Burnet, Denning, Fox, Vincent, enfin, et surtout Wilkie, auquel il donna souvent d'excellents conseils. Il lui acheta en particulier son *Trompette*, ses *Gardes* vendus depuis, lors de la vente de sa collection, deux cent quatorze livres sterling. Toutefois Wadmore ne s'en tint pas aux maîtres de l'école moderne. Mis en rapport avec Bryan, l'auteur du *Dictionnaire des peintres et des graveurs*, il acquit, guidé par les conseils de cet artiste, *la Vierge à l'enfant* d'Annibal Carrache; le *Mars et Vénus* de P. Véronèse, le *St-Jean* de Léonard de Vinci, qui avaient fait partie des galeries du duc d'Orléans et du maréchal Ney. Il ne négligea rien pour augmenter ses collections, où l'on voyait des tableaux dus au pinceau des plus anciens artistes de l'Angleterre, tels que Turner, Stanfield, Robert, Cox, Cotley Fielding, Chambers, Wright, Denning, Hart, Nash. Il recherchait avec la même ardeur les manuscrits et livres rares, les incunables. Wadmore fit partie de plusieurs sociétés savantes : la société astronomique, la société de numismatique entre autres. Il écrivit aussi dans l'*Encyclopédie* de Rees. Il mourut le 24 décembre 1853. Comme il arrive presque toujours, toutes ces collections choisies et rassemblées avec tant de soin furent vendues et se dispersèrent au hasard d'une adjudication publique. Les articles mis en vente se montaient à cent quatre-vingt-six, parmi lesquels soixante-quinze étaient l'œuvre des maîtres anciens; les autres appartenant à l'école anglaise. Un recueil estimable, *le Gentleman's Magazine* (1854), se plaît à détailler les prix de vente de ces œuvres. Ne faut-il pas plutôt regretter qu'elles se soient ainsi dispersées ? L. R—L.

WADSTRŒM (Charles-Bernard), né à Stockholm en 1746, entra au service, en qualité d'ingénieur, dès qu'il eut fini ses études. Ses connaissances en mécanique et en minéralogie lui firent obtenir, en 1767 et 1768, la direction des ouvrages ordonnés pour rendre navigable la cataracte de Trolhetta; et, en 1769, il fut chargé de l'exploitation des mines de cuivre d'Œdvilaberg. Plus tard il obtint la place de contrôleur de l'or et de l'argent. En 1787, le désir d'augmenter le domaine de la géographie et la persuasion où il était de trouver un peuple chrétien

dans l'intérieur de l'Afrique, idée qu'il avait puisée dans les écrits de Swedenborg, lui firent entreprendre le voyage de cette partie du monde. Ayant persuadé au docteur Sparman et à Arrhénius, officier d'artillerie, de l'accompagner, tous trois s'embarquèrent au Havre au mois d'août 1787. Arrivés au Sénégal, ils firent quelques excursions dans les environs du fort St-Louis, et s'occupèrent de recueillir des renseignements sur les pays qu'ils avaient le dessein de parcourir; ils les jugèrent peu favorables à leur projet. Croyant trouver plus de facilités aux établissements anglais situés plus au sud, ils les visitèrent successivement jusqu'à Sierra-Leone ; là se termina leur voyage. Wadstrœm revint en Europe vers la fin de 1788, et aborda en Angleterre. A cette époque on commençait à s'occuper dans le parlement de la question relative à l'abolition de la traite des nègres. Wadstrœm fut appelé au conseil privé, et produisit à l'appui de ses déclarations le journal de ses opérations en Afrique. Les importantes observations qu'il avait faites parurent à la fois utiles et intéressantes: elles furent souvent citées dans les débats que la grande discussion sur l'abolition de la traite fit naître au sein du parlement. On dut même à la force de ses opinions philanthropiques les établissements agricoles de Sierra-Leone et de Boulama. Les démarches de Wadstrœm auprès du gouvernement anglais pour l'établissement d'une colonie sur la côte occidentale d'Afrique, qu'il n'avait point perdu de vue, furent vivement appuyées par des personnes de haute considération, et il obtint, en 1789, l'autorisation de partir pour une expédition secrète. On lui devait dès lors un petit traité extrait de son journal, sous le titre d'*Observations sur la traite des nègres, faites dans un voyage à la côte de Guinée*, publié en 1789, in-4°, en anglais. En 1794, il fit paraître un nouveau plan pour la côte occidentale d'Afrique, accompagné de réflexions franches et justes sur la culture et le commerce, et la description succincte des établissements qui étaient déjà formés ou commencés. Cet ouvrage est intitulé en anglais *An essay on colonisation* (*Essai sur la colonisation*), Londres, 1794. Il en existe une traduction en français (par C. Pougens), sous le titre de *Précis sur l'établissement des colonies de Sierra-Leone et de Boulama, à la côte occidentale de l'Afrique*, Paris, 1798, in-8°. Il contient une réunion de matériaux qui ont tous rapport à l'Afrique. Les observations pratiques et les spéculations théoriques d'une infinité d'auteurs s'y trouvent rassemblées, mais sans ordre et sans méthode. Le style de l'auteur est fatigant, sans liaison et plein de redites. Ses réflexions sont souvent originales, mais ses idées ne sont pas toujours claires et bien définies. On rapporte que le général Bonaparte, en partant pour l'Egypte, voulut avoir un exemplaire de cet ouvrage ; mais la difficulté des communications avec l'Angleterre ne lui permettant pas de s'en procurer un, l'auteur, qui était alors à Paris, lui offrit le seul qui lui restât. Wadstrœm était un des plus grands admirateurs de cette étonnante expédition, au succès de laquelle il était persuadé que la civilisation de l'Afrique et la liberté de l'Asie étaient attachées. Cet homme généreux mourut en 1799. Presque tous ses plans philanthropiques étaient romanesques et impraticables, mais on y reconnaissait les vues libérales d'un homme vertueux. On lit dans l'*Annual register* pour 1799 une notice sur sa vie, par Miss Helena William. J—B.

WÆCHTER (George-Frédéric-Everard de), célèbre peintre allemand, naquit à Ballingen dans le cercle de la Forêt-Noire, dans la seconde moitié du 18e siècle. Destiné d'abord par son père, conseiller intime d'Etat et président du consistoire central évangélique, à l'état ecclésiastique, il se rendit à cet effet au collége St-Charles à Stuttgard, où bientôt il se fit remarquer par ses connaissances philologiques. Mais venu à Paris en 1781, il y fut tellement frappé du style et des rares qualités des peintres français de cette époque, qu'il se sentit entraîné lui-même par un irrésistible penchant vers l'art de peindre. Il fut initié à ce grand art par le peintre des *Horaces*, David, en 1795; après quatorze années de séjour à Paris, il se rendit à Rome, pour s'y perfectionner. Il retourna ensuite en Allemagne et se fixa à Vienne, où il exécuta divers tableaux dont les sujets sont empruntés, comme il arrive presque toujours, à l'histoire ancienne, sainte ou profane. Tels sont les suivants : 1° *Job et ses amis*, gravé par Rahl en 1800; 2° *Mater dolorosa ;* 3° la *Sainte-Famille ;* ces trois tableaux ont également été gravés par Rahl; 4° la *Mort de Socrate ;* 5° *Cornélie et ses enfants ;* 6° *Bélisaire aveugle aux portes de Rome*, gravé encore par Rahl; 7° *Andromaque et Hécube au tombeau d'Hector*, 1806; gravé par le même; 8° *Les heures envisagées comme symbole de l'ordre moral*, gravure du même. On trouve dans l'*Album des Dames* pour 1813 quatre planches gravées d'après Wæchter par Autenrieth. Wæchter, devenu en dernier lieu conservateur du cabinet royal des dessins, et professeur à l'école des beaux-arts de Stuttgard, mourut dans cette ville au mois d'août 1852. L. R—L.

WÆCHTER (George-Philippe-Louis-Léonard), appelé aussi Veit-Weber, polygraphe allemand, naquit à Ulzen, le 25 novembre 1762. Il dut à son père, ministre à Hambourg, sa première instruction; puis il étudia la théologie à Gœttingue. Mais il s'y occupa tout autant de la littérature et des antiquités du pays. Revenu à Hambourg, il n'y obtint pas, peut-être à cause d'une certaine franchise de caractère, les honneurs du saint ministère : il se tourna donc du côté des publications littéraires. Il débuta par les *Légendes du temps passé*, Berlin, 1787-1798, 7 vol., et 1840 nouvelle édition. L'œuvre tout allemande dénote de l'originalité. En 1792 il entra dans l'armée hano-

vrienne et prit une vaillante part à la guerre d'alors contre les Français. Il fut même blessé à Mayence. En 1793 parut son ouvrage intitulé *Gravures sur bois*, et en 1794 il publia ses *Histoires*, dont la première partie a trait à la fondation de la liberté civile de la cité de Hambourg. Revenu en Allemagne, Wæchter fut appelé à professer l'histoire à l'institut d'éducation de Voigt à Hambourg, et il remplaça Voigt dans la direction de cette maison, lorsque ce pédagogue distingué alla s'établir à Riga. Wæchter figura en 1813 parmi les défenseurs de Hambourg. Parmi ses œuvres on cite encore une comédie ou drame intitulé *Guillaume Tell* qui parut en 1804, conséquemment avant le *Guillaume Tell* de Schiller. Deux autres productions dramatiques, le *Messager*, 1794, et *Ulrich van Hutten*, 1837, furent jouées avec quelque succès. Wæchter mourut le 11 février 1837. L. R—L.

WÆCHTLER (JACQUES), l'un des écrivains les plus habiles et les plus féconds du protestantisme, naquit à Grimme le 17 septembre 1638, et fut élevé à l'académie de Wittemberg, où, dès qu'il eut achevé son cours de philosophie, on le reçut bachelier, et ensuite (1660) maître ès arts. Cinq ans après, il fut nommé professeur adjoint à la faculté de philosophie, et, après avoir pendant un an rempli la chaire avec honneur, il quitta le chef-lieu de l'université pour aller occuper à Oschatz la place d'archidiacre (1666). Il passa ensuite avec le titre de surintendant à Gommern, puis à Beltzig, et mourut, dans cette dernière ville, le 4 novembre 1702. C'était un homme probe, actif, d'une assiduité et d'un zèle à toute épreuve. Il s'exprimait avec une grande facilité, et telle était son ardeur dans l'exercice du saint ministère que, selon les calculs de ses amis, pendant les dix dernières années de sa vie, il monta trois mille fois en chaire; et il composa dans le même temps un grand nombre d'ouvrages théologiques et polémiques, en latin et en allemand. Les principaux sont : 1° cinq opuscules contre Spener, intitulés : 1. *Chiliasticæ vanitatis demonstratio* (où il bat en ruine le système des millénaristes); 2. *De cathedra confessionali;* 3. *Arcana Chiliasmi moderni;* 4. *Pensées sur les versets* 1 *et* 2, etc., *du premier chapitre de l'Apocalypse, ainsi que sur l'abus chiliastique de cette source, contre l'espérance d'un temps meilleur, prêchée par Spener* (en allemand. Bedencken ueber Apoc., I, 1, sq. samt Chiliastichen, etc.); 5. *Réponse à cette question :* Pourquoi Spener ne veut-il pas répondre? (aussi en allemand). 2° Le *Véritable* Memento, disce, gaude mori *du christianisme luthérien, tiré des évangiles des dimanches et fêtes*, Leipsick, 1721, in-8° (en allemand); 3° *Harmonia sacra paracletica, ou Consolation spirituelle par excellence de la nécessité de mourir*, etc. (en allemand); 4° des *Sermons* et *Discours funèbres* (en allemand); 5° *Oratio de victoria Lipsiensi*; 6° *Collegium logicum repetitorum;* 7° *Præfatio ad concordiam lankischianam ;* 8° les *Trois pénitents chrétiens*, 9° *Monuments de Beltzig;* 10° une vingtaine de *Dissertations* latines, parmi lesquelles les plus importantes sont, en fait de politique : *De juramento principis, De jure vitæ et necis, De summa potestate circa fodinas metallicas, De jure creandi magistratus et de civitate subjecta reipublicæ ;* en histoire : *De Charidemo Darii Persarum regis consiliario*, et *De vita Romuli;* enfin, en philosophie : *De causa instrumentali, De eodem et diverso, De essentia et essentiali*. Au reste, on trouvera la nomenclature minutieuse de tous ces opuscules dans la *Biographie des savants* de Jœcher, vol. 4, p. 1765, édit. de Leipsick, 1751. Voy. aussi *Acta erudit. Lipsiensium*, année 1705, p. 171, et son éloge (*Memoria Jac. Wæchtleri renovata*), par Chr.-Ern. Mussigk, dans les *Memoriæ theologorum* de Pipping, dec. 9, p. 1458. P—OT.

WÆCHTLER (CHRISTFRIED), jurisconsulte allemand, naquit à Grimme, ainsi que le précédent, et probablement de la même famille, le 18 novembre 1652, quatorze ans seulement après le théologien dont on vient de lire la vie. On voit par là dans quelle erreur sont tombés ceux qui, abusés par la similitude des noms et prénoms, ont cru que Jacques Wæchtler le théologien était le même que Jacq. Wæchtler père de Christfried. Celui-ci n'a d'autre titre à la célébrité que l'honneur d'avoir donné à l'Allemagne un homme célèbre, et d'avoir préparé ses succès par une excellente éducation. En 1664, il plaça son fils, alors âgé de douze ans, à l'école du prince à Meissen, puis à l'université de Leipsick. Le jeune Christfried s'y livra simultanément et avec un zèle infatigable à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence; et tels furent ses progrès, que dans les diverses dissertations qu'il soutint en achevant ses cours, il donna la plus haute idée de ses talents. Il se détermina ensuite à suivre la carrière du droit, et, après avoir appris les principes de la jurisprudence dans les codes et commentaires, il se livra quelque temps à la pratique dans la ville de Dresde, puis il retourna, suivi de quelques élèves en droit, à l'académie de Leipsick, où dès lors il publia plusieurs traités et dissertations qui ajoutèrent encore à l'opinion que l'on avait conçue de son habileté. Ses débuts au barreau, en 1677, y mirent le comble, et l'éclat avec lequel il plaida le fit admettre comme secrétaire de service auprès du comte de Taube, membre du conseil privé de l'électeur de Saxe. Trois ans après, il reçut le bonnet de docteur en droit à Wittemberg, et il continua de plaider avec non moins de succès que de talent; enfin, il acquit autant de renom comme jurisconsulte érudit que comme avocat éloquent. Il s'appliquait en même temps à d'autres travaux, approfondissant pour se délasser la théologie et la littérature. C'est au milieu de ses occupations variées qu'il mourut le 5 septembre 1731, âgé de 79 ans. Parmi ses ouvrages, qui sont très-nombreux,

nous indiquerons : 1° *Liber ad Nicetam Epilium* (pseudonyme), *et G. G. L.* (Leibniz), *de veteri jure enucleando*. Une réfutation de ce livre parut peu après sous le titre d'*Animadversiones*, etc., etc., par Nicanor Autodidactos (nouveau pseudonyme), 1688. 2° *Amœnitates florentinæ in Lœlii Taurelli annotata digestorum Florentinorum ;* 3° *Commentarius ad singulas leges tituli Digestorum de evictionibus ;* 4° *Lectiones Grotianæ cum stricturis* (contre le traducteur de Grotius); 5° *Vindiciæ Ziegleri contra stricturas Henrici Hennings ad Grotium de jure belli et pacis* (en réponse au livre de Ziegler, intitulé *Not. ac observat. ad Hug. Grotii lib. de jure*, etc., Strasbourg, 1706, in-8°); 6° *Ad Ulpianum, de gradibus culpæ in contractibus* (thèse de réception à la faculté de droit de Wittemberg), Wittemberg, 1680, in-4° ; 7° *De iis quæ patres concilii Tridentini dixerunt pro veritate evangelica secundum historiam Sfortiæ Pallavicini ;* 8° *Epistola contra Spencerum theologum anglum de cancellariis veterum*, Dresde, 1705, in-4° ; 9° *Epistola ad Baronem a Miltitz de circumcisione*, Dresde, 1692, in-fol.; 10° *Observationes ad Laurent.-Theod. Gronovii historiæ ff. authenticæ cap.* 19 (inséré dans les *Acta eruditorum*, ann. 1713, p. 205); 11° *Cogitata de S. Hieronymi epist.* 85 *ad Evagrium* (dans les *Acta erudit.*, ann. 1717). On peut consulter, pour plus de détails, Jœcher, *Dict. univ. des sav.*, vol. 4, p. 1765, éd. de Leipsick, 1751 ; l'*Eloge funèbre de Wæchtler*, par D. Jean Alemannus, et les *Acta erudit.*, dont il fut longtemps un des principaux collaborateurs, 1733, p. 91. Christ.-Henri Trotz donna une collection de quelques-uns de ses ouvrages, sous le titre d'*Opuscula juridico-philologica rariora*, Utrecht, 1733, in-8°, avec une préface. — Plusieurs autres écrivains allemands ont porté le nom de Wæchtler. Les plus remarquables sont : — 1° *Jean-Conrad* WÆCHTLER ou WICHTLER, qui, vers l'an 1659, publia un volume in-folio sur la grandeur et la chute de l'homme, intitulé *Homo oriens et occidens, libris* 2, *quorum primus*, etc. (on peut deviner par ces seuls mots du titre que le théologien n'est point excellent latiniste, et la lecture de son livre fait voir que le latiniste est fort mauvais théologien) ; — 2° *Gaspard* WÆCHTLER, auteur d'un *Exposé des principes fondamentaux et des maximes politiques de la république de Hollande et de la Frise occidentale* (en allemand : *Anweisung der heilsamen politischen Gründe*, etc.); — 3° *André-George* WÆCHTLER, estimé pour ses *Antiquitates Hebræorum de israeliticæ gentis origine, fatis*, etc., Gœttingue, 1733, 2 vol. in-8°; — 4° *Jean-Christophe* WÆCHTLER, éditeur d'un *Recueil de poëmes latins et allemands*, sur la passion et la mort de Jésus-Christ, Zerbst, Gœking, 1736, in-8°. Il publia aussi *Manuel commode contenant la manière de se conduire galamment dans le monde*, un *Dictionnaire du bon ton*, etc., Leipsick, 1758, in-8°, français-allemand. P—OT.

WAEL (LUCAS DE), peintre, naquit à Anvers en 1591. Son père, Jean de Wael, peintre distingué, né en 1557, dans la même ville, élève de François Fanck, et mort jeune, lui donna les premiers éléments de son art ; mais il se perfectionna sous Breughel de Velours, dont il imita la manière avec succès. Il parcourut, pendant plusieurs années, la France et l'Italie, laissant dans ces deux contrées, et particulièrement à Gênes, des preuves de son talent dans de grands et beaux ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile. Il se plaisait à représenter dans ces paysages des rochers escarpés, des chutes d'eau, des orages. Ses tableaux, éclairés soit par la lumière du soleil couchant ou du soleil levant, soit par la lueur de la foudre et des éclairs, frappent par leur naturel et l'exactitude de l'imitation. Wael, au retour de ses différents voyages, se fixa dans sa ville natale, où il mourut en 1676. — *Corneille* de WAEL, frère du précédent, naquit à Anvers en 1594, et fut aussi l'élève de son père ; il se perfectionna successivement sous différents maîtres. Il ne tarda pas à acquérir la réputation d'un excellent paysagiste, et ses tableaux furent très-estimés par le choix des sites, l'entente de la perspective linéaire et aérienne et la perfection de l'exécution. Mais c'est surtout comme peintre de batailles qu'il se fit remarquer. Le duc d'Arschot l'appela près de lui, et le nomma son premier peintre. Il fit en Espagne, pour le même seigneur et pour le roi Philippe, plusieurs tableaux qui ajoutèrent encore à sa réputation. Peu d'artistes ont mieux peint les batailles ; il représentait avec un égal talent les siéges, les attaques, les déroutes ; sa composition est abondante, ses expressions sont vraies, ses groupes bien disposés, et sa couleur brillante et harmonieuse. Cependant on doit convenir qu'il n'a jamais su se préserver du goût flamand dans la forme et l'expression de ses figures, ni même dans les costumes. Le désir de se perfectionner l'engagea à suivre son frère dans le voyage que fit ce dernier en Italie ; et il eut occasion de donner dans ce pays des preuves fréquentes de son talent. Une de ses principales compositions représente l'attaque d'une forteresse, où l'on distingue entre autres objets un officier monté sur un cheval gris : cette composition, dont Honduker fait un éloge particulier, et qu'on acquit de son temps à Amsterdam, se trouve aujourd'hui en Angleterre. Corneille de Wael mourut à Anvers en 1662, âgé de 68 ans, quatorze ans avant son frère aîné Lucas. P—S.

WAEL DE VRONESTEIN (GUILLAUME), jésuite, né à Utrecht, en 1582, d'une famille distinguée, professa les quatre vœux de la société à Rome, et remplit longtemps, dans cette ville, les fonctions de prédicateur. Il revint ensuite dans sa patrie, et fut promu à plusieurs dignités importantes de son ordre. Recteur à Utrecht, puis à Louvain, et enfin à Bruxelles, il fut de plus nommé deux fois provincial, et assista, en cette qualité, à deux

assemblées générales de l'ordre à Rome, ainsi qu'à plusieurs autres réunions monastiques. Sa capacité pour les affaires et sa piété égalaient son éloquence et ses talents pour la prédication. Fabio Chigi, nonce en Allemagne et depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, avait conçu pour lui la plus haute estime; et quand par la suite le choix du conclave l'eut porté au siége d'Innocent X, il se plut à lui en donner des marques honorables. La Belgique dut à ce respectable religieux plusieurs réformes et institutions avantageuses, à la tête desquelles il faut placer un établissement de jeunes femmes, destiné à donner gratuitement des instructions chrétiennes aux jeunes filles dans les églises. Wael de Vronestein mourut à Bruxelles le 31 août 1659. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres : 1° *Corona sacratissimorum Christi vulnerum* 35 *considerationibus illustrata*, Anvers, 1649, in-8°, et Bruxelles, 1657, in-4° (2° édit. augm.). Cet ouvrage avait été, dans l'intervalle, traduit en flamand, et publié à Anvers, 1654, in-8°. 2° *Abrégé de l'histoire de la croix* (en flamand), Anvers, 1649; 3° *Lettre aux jeunes dames qui travaillent à instruire chrétiennement dans les églises*, etc., Bruxelles, 1656. Cette lettre eut une seconde et une troisième édition. — Il ne faut pas confondre l'auteur objet de cet article avec un autre jésuite belge nommé *Jean* WAEL ou WAELS. Ce dernier était d'Hazebrouck dans la Flandre française, et fit ses études à Douai, au collége des jésuites, dont il goûta tellement les instructions, qu'il résolut de devenir un des leurs. Effectivement il se rendit à Rome, malgré le vœu de ses parents, qui voulaient le détourner de ce qu'il regardait comme sa vocation (1588), entra dans la société, puis revint à Douai, où il occupa la chaire de philosophie, puis à Dunkerque, où il mourut le 8 janvier 1628. On n'a de lui qu'un recueil de *Litanies de St-Joseph*, en espagnol. P—OT.

WAEYEN. *Voyez* WAAJEN.

WAFER (LIONEL), né à Londres vers 1640, s'embarqua en 1677, comme chirurgien, sur un vaisseau qui faisait voile pour l'île de Bantam. Tout ce qu'il vit dans ce voyage lui inspira le désir d'en voir davantage. Il repartit, en 1679, pour l'Amérique, et exerça son état de chirurgien à la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il eût occasion de s'embarquer avec les corsaires Cook et Linch, qui en rencontrèrent d'autres le long de la côte de Carthagène, et notamment le célèbre Dampier. Il prit part à toutes les expéditions qui eurent lieu dans la mer des Antilles et dans le grand Océan. Il traversait l'isthme de Panama en 1681, lorsqu'une blessure qu'il reçut au genou, par de la poudre enflammée, le mit hors d'état de suivre ses compagnons. Il fut abandonné dans l'isthme de Darien, avec quatre autres Anglais, à la merci des Indiens sauvages; ceux-ci le guérirent. Wafer vécut quelque temps avec eux, allant tout nu, et ne se nourrissant que de chasse et de pêche, à leur manière. Il obtint enfin avec peine la permission de partir avec ses compagnons, sous la promesse d'amener d'Angleterre des chiens, et de venir épouser la sœur du chef. Un vaisseau de Dampier le recueillit en 1684. Il s'en sépara en 1685, et resta sous le capitaine Davis, avec qui il continua la piraterie dans la mer du Sud. Il quitta ce métier en 1688, et vint aborder à Philadelphie, dans l'intention de s'y établir; mais, deux ans plus tard, il changea d'avis, et retourna en Angleterre en 1690. Son *Voyage*, imprimé à Londres, en 1699, in-8°, fig., et publié de nouveau en 1704, avec le récit de l'expédition du capitaine Nath. Davis aux mines d'or, a été traduit en français par Montirat, Paris, 1706, in-12; en allemand, Halle, 1759, in-8°, et en suédois, par S. Oedmann, Upsal, 1789, in-8°. Ce livre contient la meilleure relation que l'on ait encore donnée de l'isthme de Darien, des Indiens qui l'habitent, et de ses productions naturelles. On y trouve beaucoup de particularités intéressantes, et d'excellentes observations sur la Nouvelle-Espagne. Ces dernières lui avaient été communiquées à Londres même par un capitaine espagnol qu'il avait connu autrefois au détroit de la Sonde. Z.

WAFFLARD (ALEXIS-JACQUES-MARIE), auteur dramatique, né à Versailles le 29 juin 1787, fit d'assez bonnes études, et sa famille le destinait au barreau, mais un penchant décidé l'amena à écrire pour le théâtre. Il commença très-jeune à affronter les épreuves de la représentation, et il fit des progrès sensibles; il sut calculer les effets dramatiques, et il mit un esprit de bon aloi dans les dialogues de ses personnages. Il se serait sans doute élevé au-dessus du niveau des théâtres secondaires s'il eût voulu se consacrer sérieusement au travail; malheureusement une mort prématurée mit fin à ses jours; une maladie de poitrine l'enleva le 12 janvier 1824. Voici la liste de ses principales productions, pour la plupart desquelles il eut, selon l'usage, divers collaborateurs : *Haydn, ou le Menuet de Bœuf*, 1812; — *le Voile d'Angleterre, ou la Revendeuse à la toilette*, 1814; — *les Caméléons*, 1816; — *une Promenade à Saint-Cloud*, 1817; — *un Moment d'imprudence*, 1819; — *un Jeu de Bourse, ou la Bascule*, 1821; — *le Voyage à Dieppe*, 1821 (comédie en trois actes, regardée comme ce que l'auteur a fait de mieux); — *les Deux Ménages*, 1822; — *le Célibataire et l'Homme marié*, 1823; — *l'Ecolier d'Oxford*, 1824; cette pièce ne fut jouée qu'après la mort de Wafflard. Ces différentes productions sont en prose. M. Fulgence (de Bury) avait été le principal collaborateur de leur spirituel auteur, mais l'absence de Wafflard montra que c'était bien à lui qu'il fallait rapporter l'honneur de ce qu'il y avait de mieux dans son théâtre. Z.

WAGA (THÉODORE), historien polonais, naquit,

en 1739, dans la province de Mazovie. Ayant fait ses études à Szczuczyn, dans le collége des piaristes, il embrassa leur ordre. Destiné à l'enseignement, il occupa avec distinction les chaires de littérature, d'histoire et de droit dans les colléges des écoles pies, où il fut envoyé. Son *Histoire des princes et rois de Pologne, avec des notions géographiques sur ce royaume* (en polonais), parut à son insu, en 1767, à Suprasl. L'auteur, ayant revu son ouvrage, le publia sous ce titre : *Histoire abrégée des princes et rois de Pologne, avec des observations sur ce que la nation a fait pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, par Théod. Waga, prêtre des écoles pies*, Varsovie, 1770, in-8°. De son vivant, Waga vit cet ouvrage se répandre dans toutes les écoles du royaume. Les éditions se succédaient rapidement. Comme elles étaient faites à l'imprimerie que les piaristes avaient à Varsovie, il les surveillait, et y faisait des changements utiles. Il a publié quelques autres écrits, parmi lesquels nous avons remarqué : 1° *Connaissances qui sont nécessaires à un chevalier de Malte, à l'usage des familles polonaises qui se proposent de faire entrer leurs enfants dans cet ordre*, Varsovie, 1775, in-8° ; 2° *Lois, statuts et constitutions de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie, qui se trouvent dans les six premiers tomes du* VOLUMEN LEGUM, *publié par Martin Ladowski, comprenant les lois, statuts et constitutions portés depuis l'an* 1550 *jusqu'en* 1683, *revus par And.-Jes. Zaluski, référendaire de la couronne, avec addition des lois et statuts jusqu'en* 1726 ; *revus de nouveau par Arn. Zeglicki, prêtre piariste ; revus pour la troisième fois, corrigés et augmentés, par Théod. Waga*, Varsovie, 1782, in-fol. ; 3° *Juridiction des tribunaux jugeant en dernière instance en Pologne et en Lithuanie*, Varsovie, 1785, in-8°. Waga traduisit aussi en polonais le *Traité des délits et des peines*, par Beccaria; il y joignit un *Traité sur la vertu et les récompenses*. Ce savant connaissait toutes les familles polonaises, et sa mémoire lui rappelait avec la plus grande facilité les circonstances et les anecdotes qui pouvaient les intéresser. La bibliothèque de l'université de Varsovie conserve avec respect un exemplaire des *Armoiries généalogiques*, par Niesiecki, qui a appartenu à Waga, et à la marge duquel cet historien a écrit des notes. On a encore de Waga des poésies polonaises et latines, qui sont très-répandues en Pologne. Mais il paraissait faire peu de cas de sa réputation littéraire. Plein de l'esprit d'après lequel son ordre a été institué, il ne pensait qu'à élever chrétiennement la jeunesse, à former son cœur à l'étude des lettres, à l'amour de la patrie et de la religion. Il mourut, en 1801, à Varsovie, après avoir occupé les premières places dans l'enseignement des écoles pies et dans l'administration de l'ordre. Après sa mort, son *Histoire de Pologne*, revue avec soin et augmentée, a été plusieurs fois publiée par Joachim Lelewel, professeur d'histoire à l'université de Wilna, et l'un des membres les plus distingués de l'académie des sciences et des lettres à Varsovie. G—Y.

WAGENAAR (LUC JANSEN), habile cartographe du 16e siècle, et l'un des premiers Hollandais qui aient écrit sur la navigation, était né à Enckuisen, vers l'an 1650, et servit dès son enfance dans la marine marchande. Il était devenu un des pilotes le plus habiles de son pays, lorsqu'il publia, en 1577, des cartes représentant le port et la rade d'Enckuisen. Il fit paraître successivement, de 1581 à 1585, d'autres cartes représentant des vues et des descriptions de différentes contrées qu'il avait parcourues. Enfin, il donna, en 1592, sous le titre de *Trésor du navigateur*, ou *Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives*, Leyde, in-4°, un ouvrage qui a été longtemps classique dans la marine hollandaise, et qui est encore estimé. Wagenaar mourut peu de temps après cette publication. Robertson le cite souvent dans son *Histoire d'Amérique*. Z.

WAGENAAR (JEAN), un des plus estimables historiens hollandais des temps modernes, né le 31 octobre 1709, à Amsterdam, entra d'abord dans le comptoir d'un négociant; mais se sentant plus de goût pour les lettres que pour les détails du commerce, il employait tous ses moments de loisir à apprendre différentes langues, étudiait à la fois le grec, l'hébreu, les mathématiques, la philosophie et l'histoire. Pour s'exercer dans les langues vivantes, il traduisit de l'anglais en hollandais et publia, en 1730, les *Sermons de Tillotson;* du français, l'*Histoire des Papes*, par Bruys, et enfin de l'anglais, les *Institutions philosophiques* de Martyn. Il se dévoua ensuite exclusivement à l'étude de la langue et de l'histoire des Pays-Bas. En 1739, il fit imprimer les cinq premiers volumes de l'*Etat actuel des Provinces-Unies*, auxquels il ajouta, en 1758, le premier volume de l'*Etat actuel de la province d'Utrecht*. En 1740, il prit part à une discussion théologique, et il déploya beaucoup d'érudition dans un traité qu'il publia sous ce titre : *Sur le baptême des petits enfants*. Il s'y montre partisan décidé du baptême des adultes. Les années 1747 et 1748 furent extrêmement orageuses en Hollande; Wagenaar ne s'y montra rien moins que stadhoudérien, dans deux brochures patriotiques qui firent quelque sensation, et depuis il ne cessa de professer les mêmes principes et de montrer le même zèle pour la cause de la liberté batave, dans tous ses écrits, et particulièrement dans son *Histoire de la patrie, comprenant les événements arrivés dans les Pays-Bas réunis, en particulier en Hollande, depuis les anciens temps jusqu'en* 1751. Les deux premiers volumes parurent à Amsterdam, en 1749, in-8° ; et le vingt-unième, en 1760. Cet ouvrage fut traduit en allemand, Leipsick, 1756 à 1765 ; en français,

1757 à 1772, 8 vol. in-4°. Cette dernière ne va que jusqu'à la paix de Munster en 1648. On en a publié des suppléments et une continuation sous le titre de *Suite de l'Histoire de la patrie*, Amsterdam, 1788 à 1791, in-8°. Les Hollandais regardent cet ouvrage comme leur meilleure histoire, et comme le plus bel ornement de leur littérature; ils vantent l'étendue, la profondeur des recherches, la pureté, la clarté du style, la bonne foi de l'historien, et la sagesse de ses principes. Les étrangers avouent que c'est une collection précieuse où l'on trouve des faits exposés assez fidèlement, tant qu'il n'est point question de la maison d'Orange; car alors la partialité de l'auteur est évidente. Du reste, il faut convenir qu'il est plus annaliste qu'historien. Wagenaar en donna une nouvelle édition dans le même nombre de volumes, mais avec quelques corrections importantes, de 1752 à 1759 (1). En 1752, il publia un cours d'instruction *sur la manière d'interpréter l'Ecriture sainte*. En 1756, les magistrats d'Amsterdam lui promirent la première place qui viendrait à vaquer, et en attendant, il fut chargé de rédiger le *Nederduitsche staats courant* ou *Journal officiel des Pays-Bas*. Il quitta ce travail en 1760. Pendant la guerre de sept ans, les Anglais pressèrent vivement la Hollande de leur fournir un secours de six mille hommes, prétendant qu'il leur était dû par les traités. Wagenaar publia, contre cette prétention, plusieurs brochures, soutenant que, d'après leurs véritables intérêts, les Hollandais devaient garder une parfaite neutralité, et ses avis prévalurent. En 1757, le célèbre pensionnaire Jean de Witt, attaqué par un nommé Leclercq, fut vengé dans une brochure intitulée *Le caractère de Jean de Witt, peint tel qu'il était*. Wagenaar, qui en était l'auteur, fut nommé historiographe en 1758, par le magistrat d'Amsterdam, et en 1760 l'un des secrétaires de la ville. Ces emplois lui ouvrirent toutes les archives, et il en profita pour publier la *Description historique d'Amsterdam*, 1760, 3 vol. in-fol. En 1768, il se trouva dans une position difficile, d'après les principes auxquels il s'était dévoué, et fut contraint, pour conserver sa place, de publier une brochure intitulée *Allégresse de la ville d'Amsterdam, à l'occasion de la visite faite par S. A. Guillaume, prince d'Orange, stadhouder, et par son épouse, Frédérique-Sophie Guillelmine, princesse de Prusse*, Amsterdam, 1768, in-8°. Peu de temps après il publia son *Histoire de l'Eglise dans le premier siècle, envisagée comme une preuve de la vérité du christianisme*. Cet historien mourut le 1er mars 1773; il était bon, pieux, charitable. En 1740 et 1741, les inondations ayant ravagé les Provinces-Unies, on ouvrit des souscriptions afin de secourir les malheureux, et Wagenaar, chargé de répartir les dons de la ville d'Amsterdam, se rendit sur les lieux, et fit, à son retour, imprimer le compte de son administration. Il se délassait quelquefois de ses travaux historiques par la composition de quelques pièces de vers, et son dernier tribut à la mémoire de Jean de Witt fut une satire ingénieuse qu'il fit paraître sous le nom supposé de Martin Van Rossem. On a publié, en 1776, à Amsterdam, une partie de sa *Correspondance*, et l'on y a joint une notice historique suivie d'*Opuscules historiques et politiques*, 2 vol. in-8°. Il restait encore des manuscrits, d'après lesquels on a fait paraître un *Mémoire sur la nature, l'excellence et les bornes de la dignité du stadhoudérat dans les Provinces-Unies*, Amsterdam, 1787, in-8°. G—Y.

(1) Dans la deuxième édition de son *Histoire*, Wagenaar n'invoque plus, pour les premiers temps, l'autorité de la Chronique rimée hollandaise ou flamande de Klaas Kolyn, dont Huidecoper avait le premier soupçonné l'imposture, établie ensuite par Wagenaar lui-même dans le recueil des *Mémoires de la société philologique hollandaise de Leyde*, t. 3, p. 203-216. Klaas Kolyn était donné pour appartenir au 12e siècle. M—ON.

WAGENHARE ou WAGHENARE (PIERRE DE), historien et poëte latin, né vers 1599 à Nieuport, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Prémontré, et prononça ses vœux, en 1617, à l'abbaye St-Nicolas de Furnes. L'abbé Druvé, son compatriote, ayant établi, la même année, un collége à Furnes (1), Wagenhare fut chargé d'y professer les humanités, et fut nommé préfet en 1637. Il remplit ensuite divers emplois, et mourut sous-prieur le 29 août 1662. On a de lui: 1° *S. Thomæ cantuariensis et Henrici II Anglorum regis monomachia de libertate ecclesiæ*, Cologne, 1626, in-8°. C'est une histoire du différend de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry, dans laquelle les faits sont présentés de la manière la plus favorable à l'archevêque (*voy.* TH. BECKET). 2° *Vita sancti Norberti dramatica;* id. *Epigrammatica aliaque poemata miscellanea*, Douai, 1650; 3° *S. Norberti canon. Præmonstr. patriarchæ vita lyrica*, Douai, 1637, in-12. Ce volume, qui est une suite de compositions lyriques sur la vie et les actions de S. Norbert, a été refondu dans l'ouvrage suivant; 4° *S. Norbertus in se et suis vario carmine et oratione soluta celebratus*, ibid., 1650 et 1651, 2 vol. in-12. C'est une sorte de bibliothèque de l'ordre de Prémontré en vers et en prose. *Voyez* Paquot, *Mém. pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 2, p. 386, édit. in-fol. W—S.

WAGENSEIL (JEAN-CHRISTOPHE), savant orientaliste, né à Nuremberg, le 23 novembre 1633, commença ses études à Stockholm, les continua à Greifswalde, à Rostock, à Lubeck, à Nuremberg, et les termina à l'université d'Altorf, où il demeura cinq ans. En 1654, il entra chez le comte Henri de Traun, en qualité de précepteur de ses enfants. Sept ans après, il accompagna dans ses voyages Ferdinand de Traun, neveu de Henri, et parcourut avec ce jeune gentilhomme, dans l'espace de six ans, l'Italie, la France,

(1) Ce collége fut remis, en 1713, aux Pères de l'Oratoire.

l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, quelques villes d'Afrique, et se fit aimer et estimer partout. Il fut reçu aux académies des *Inculti* de Turin, et des *Ricovrati* de Padoue, et obtint à Orléans le titre de docteur en droit. Pendant son séjour à Turin, il découvrit dans le cabinet du duc de Savoie la Table d'Isis, qui avait disparu de la bibliothèque du duc de Mantoue, en 1630, et dont on ignorait la destinée. Wagenseil eut part à la munificence de Louis XIV envers les savants étrangers. Il se trouve porté trois ou quatre fois pour une somme de quinze cents livres dans l'*état des gratifications* publié par la société des bibliophiles français, en 1826, et par Peignot, en 1827. On peut se faire une idée des motifs qui engagèrent Colbert à accorder une telle gratification par ce fragment d'une lettre de Chapelain, rapportée par Peignot : « J'ai considéré cela « comme un bonheur, d'avoir rencontré un sa- « vant homme, désintéressé et non suspect de « partialité, qui, d'office, voulut être, en des « pays où nous ne sommes pas aimés, la trom- « pette de la gloire de Sa Majesté et de vos si « justes louanges. Il parcourra toute l'Espagne, « et les y répandra avec courage et fidélité, et « au moins, à son retour, nous rendra compte du « succès qu'elles y auront eu. » Cette lettre est du 17 mai 1663. De retour dans sa patrie, en 1667, il fut nommé professeur d'histoire et de droit à Altorf. Il garda cette dernière chaire jusqu'à la fin de sa vie, et quitta celle d'histoire, au bout de six ans, pour enseigner les langues orientales, dans lesquelles il était fort instruit. On le chargea encore d'autres emplois, notamment d'une chaire de droit canon, et de la garde de la bibliothèque. En 1676, le comte palatin, Adolphe-Jean, lui avait confié l'éducation de ses deux fils, et l'avait nommé conseiller aulique. Il mourut à Altorf, le 9 octobre 1705, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés : 1° *Pera librorum juvenilium*, etc., Altorf, 1695, in-12. C'est un cours abrégé de grammaire, de rhétorique, de poésie, de géographie, de droit et de théologie. 2° *Del ibera civitate Nurembergensi commentatio*, Altorf, 1697, in-4°. Ce livre est plein de recherches. 3° *Sota, hoc est, liber Mischnicus de uxore adulterii suspecta*, Altorf, 1674, in-4°. Cet épais volume, puisqu'il est composé de 1234 pages, renferme des extraits de la Mischna et de la Ghemara, en hébreu et en latin, avec des notes très-étendues. Il est terminé par des corrections du livre de Lipmann, intitulé *Nizzachon*. 4° *Tela ignea Satanæ, hoc est, arcani et horribiles Judæorum adversus Christum Deum, et christianam religionem* ANEKΔOTOI, Altorf, 1681, 2 vol. in-4°. On trouve dans ce recueil les principaux ouvrages que les juifs ont écrits contre Jésus-Christ, avec une traduction latine en regard et des réfutations solides. Wolff et J.-Bern. de Rossi font un grand cas de ce recueil et le suivent ordinairement. 5° *Exercitationes sex varii argumenti*, Altorf, 1687, in-8°, et 1697, in-4°. Il y a bien des niaiseries dans cet ouvrage. On y trouve le moyen de composer du philtre pour se faire aimer, le secret de faire une chandelle qui brûle aussi longtemps qu'un homme est en vie et qui s'éteint quand il meurt. 6° *De loco classico Genesis* 49, *vers.* 10 : *Non deerit ad adventum usque Messiæ legislator, ex lumbis, seu femore, hoc est, seminæ Judæ, continue nascendus, dissertatio ;* dans le recueil de Crenius, intitulé *Fasciculi opusculorum quæ ad historiam ac philologiam sacram spectant*, fascicule 5, p. 205 ; 7° *De re monetali veterum*, Altorf, 1691, in-12 ; 8° une édition des *Psaumes de David, traduits en vers*, d'après le dialecte des juifs d'Allemagne, par le rabbin Moïse Stendel. Quoique Wagenseil se soit montré tolérant envers les Israélites et les ait même justifiés de quelques imputations, il a publié une *Dénonciation à tous les magistrats chrétiens pour les engager à empêcher les blasphèmes des juifs contre Jésus-Christ et la religion chrétienne*, en allemand, 1704, in-fol. On est également étonné qu'il se soit efforcé de défendre la réalité de la papesse Jeanne, dans une dissertation latine, insérée dans les *Amænit. litter.* de Schelhorn. Nous avons une *Vie* de Wagenseil, écrite en latin, et accompagnée d'une idée de ses ouvrages, Nuremberg, 1719, in-4°. L—B—E.

WAGER (CHARLES), amiral anglais, naquit en 1666. Ses parents prirent beaucoup de soin de son éducation, et dès sa jeunesse il possédait un grand nombre de connaissances, principalement en mathématiques et en physique. Il prit de bonne heure du service dans les armées navales, et quoique bien au-dessus de la plupart de ses camarades, par les talents et par la conduite, il passa par tous les postes inférieurs de la marine, et fit partie de bien des expéditions maritimes avant d'arriver au plus simple grade. La guerre qui divisait l'Angleterre et la France lui donna occasion d'obtenir un plus rapide avancement. Il se trouva à une foule d'affaires et de combats, et apprit à connaître également la Méditerranée et l'Atlantique. En 1697, vers la fin de la guerre, il commandait un vaisseau de guerre. Une paix de trois ans lui fournit les moyens d'étudier encore plus à fond l'architecture navale, et de se livrer en même temps aux méditations de la politique, où il acquit toute l'instruction d'un homme d'Etat. Cependant la dynastie autrichienne espagnole venait de finir dans la personne de Charles II, et l'Europe se coalisait pour arracher au petit-fils de Louis XIV le superbe héritage que lui léguait le monarque décédé. L'Angleterre fut une des premières à se déclarer ; et Wager reçut l'ordre de faire voile vers les Indes orientales, à la tête de quelques vaisseaux de guerre, et de guetter au passage les galions espagnols. Il eut le bonheur de faire plusieurs prises, et même, en 1708, de s'emparer des galions après un combat opiniâtre qui dura plusieurs heures, et dans le-

quel l'amiral espagnol finit par se faire sauter avec son vaisseau. Ce succès valut à Wager le titre de contre-amiral, et ce fut en cette qualité qu'il servit sur la Méditerranée jusqu'à la paix d'Utrecht, époque à laquelle il fut nommé par le ministère vice-amiral et contrôleur de l'amirauté, pendant que le peuple le portait à la chambre des communes. La guerre s'étant rallumée, en 1720, il sortit des ports anglais à la tête d'une flotte de vingt vaisseaux de guerre, et alla croiser dans la mer Baltique, pour veiller sur les flottes russes, et paralyser leurs entreprises. Cette expédition ne dura que quelques mois, et Wager revint en Angleterre vers la fin d'octobre. Six ans après il alla commander dans la Méditerranée, et y resta deux ans. Promu au grade d'amiral, en 1731, il eut l'honneur d'escorter l'infant d'Espagne don Carlos jusqu'à Livourne, passa, en 1731, au commandement d'une flotte, et réunit à cette place le titre de haut commissaire de l'amirauté. Dans les années 1735 et 1736, on lui donna le commandement des escadres sur lesquelles Georges II se rendit en Hollande. Mais la dernière traversée fut troublée par un danger imminent. Une tempête épouvantable battit l'escadre dix-huit heures durant; et il est présumable que, sans la présence d'esprit et l'activité de Wager, le roi de la Grande-Bretagne aurait péri au milieu des flots. En récompense de ce service, on le proclama un des régents du royaume pendant les deux nouvelles absences du roi, en 1739 et en 1741. De plus, il fut élu derechef membre de la chambre des communes par la ville de Westminster; mais l'opposition violente du parlement aux volontés du ministre Walpole ayant amené la dissolution de la chambre basse, Wager, qui était ami de lord Sundon, fut non-seulement privé du titre de représentant de la nation, mais encore dépouillé de sa place de haut commissaire. Cependant la cour rougit bientôt de son ressentiment, et le dédommagea en le nommant grand trésorier des affaires de la marine. Wager mourut à sa maison de Chelsea, le 4 juin 1743, et fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. P-OT.

WAGHORN (THOMAS), marin anglais, connu par les services qu'il a rendus pour la création de communications rapides avec l'Orient, naquit à Chatham en 1800. Dès son enfance, il entra dans la marine, et après avoir été *midshipman*, il était, à l'âge de dix-sept ans, parvenu au grade de lieutenant; une forte réduction ayant eu lieu dans l'effectif de la flotte par suite du rétablissement de la paix, Waghorn fut mis à la demi-solde. Il n'était pas d'humeur de se résigner à l'inaction; il passa dans la marine marchande, et prit le commandement d'un navire qui partait pour Calcutta. Après avoir passé quelques années à naviguer dans l'Inde, il fut employé dans la marine de Bombay, et lorsque la guerre éclata avec les Birmans, il se hâta d'offrir ses services. Il reçut le commandement d'une goëlette, et fut mis à la tête d'une division de chaloupes canonnières. Il montra beaucoup d'activité dans cette pénible campagne, reçut une blessure et fut atteint des fièvres épidémiques si meurtrières dans ces climats malsains, et qui firent tant de victimes; sa santé en souffrit longtemps de la façon la plus grave. De retour à Calcutta en 1827, il conçut le projet dont l'exécution occupa tout le reste de son existence. Il fallait alors trois mois et demi à quatre mois environ pour qu'un navire parti d'Europe arrivât dans les ports de l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance. Waghorn comprit qu'avec la navigation à vapeur, qui commençait à se développer, il y aurait moyen d'abréger grandement cette traversée. Il appela sur cette idée l'attention du gouvernement de l'Inde et celle du ministère anglais; il s'efforça de concilier à ses plans les sympathies des négociants de l'Inde, de Maurice et du commerce britannique; il multiplia les voyages et les articles de journaux. Ses vues furent d'abord traitées de chimériques; la direction générale des postes et la compagnie des Indes n'étaient pas sympathiques à ces nouveautés; enfin, en 1829, il fut chargé de porter des dépêches à Bombay en traversant l'Egypte; on voulut ainsi s'assurer de la possibilité de l'entreprise. Il se rendit à Alexandrie en passant par Trieste, et atteignit Suez; il devait y trouver un navire à vapeur qu'il ne rencontra pas; il n'hésita point à s'embarquer sur une chaloupe non pontée conduite par des Arabes; il suivit, en bravant les plus rudes fatigues, toute la mer Rouge, et arriva à Djeddah, où il put s'embarquer sur un navire marchand qui le porta à Bombay. Le gouvernement, cédant enfin à ses instances réitérées, se décida à organiser un service régulier de navigation à vapeur entre l'Inde et Suez, entre Alexandrie et Marseille, en touchant à Malte. Cette œuvre compliquée et difficile dans ses débuts fut confiée à Waghorn; il s'établit en Egypte pour être au centre du service, se transportant avec rapidité d'un lieu à l'autre afin que les arrivées et les départs s'effectuassent régulièrement. Il dirigea la création d'un service de relais à travers le désert entre Suez et le Caire; huit stations furent établies, et un service de bateaux à vapeur fut organisé sur le Nil afin de porter promptement les voyageurs à Alexandrie. Le service une fois établi, ses avantages se révélèrent d'une façon incontestable; le transport des passagers, des métaux précieux et de quelques marchandises de prix a toujours été en augmentant. Il y a aujourd'hui quatre départs et tout autant d'arrivées par mois par les paquebots anglais, et depuis 1862 un service par navires français fonctionne de la façon la plus satisfaisante. En 1846, le gouvernement britannique, dans la prévision de difficultés qui pourraient s'élever un jour avec la France, voulut rechercher les moyens d'organiser une route vers l'Egypte sans passer par Marseille; Wag-

horn fut chargé de procéder à ces études; il examina les moyens d'organiser les communications en passant par Trieste, et il montra que rien n'empêchait d'adopter cette voie. Il étudia aussi les routes passant par Ancône et par Gênes; on a continué cependant d'employer celle par Marseille; c'est la plus courte et la plus facile. Accablé de fatigues et vieilli avant l'âge, Waghorn mourut le 7 janvier 1850 près de Londres, où il était allé prendre quelque repos. Il est triste d'avoir à constater que les services si réels qu'il avait rendus n'obtinrent pas les récompenses qu'ils méritaient; il ne laissa point de fortune, et sa famille ne reçut qu'un faible secours fort disproportionné aux services rendus par un homme éminemment utile à son pays. B-n-t.

WAGNER (Godefroi), savant suisse, recteur de l'université de Fribourg, en 1545, mérite d'être placé dans une biographie destinée surtout à conserver le souvenir de ceux qui lui ont fourni les premiers matériaux, et à réparer les lacunes des écrivains qui l'ont précédée, par son ouvrage intitulé *Irenæi Carpentarii* (pseudonyme que d'ordinaire on traduit en français par les noms d'Irénée Charpentier, mais qui n'est autre que la traduction des mots allemands *Fried* pour *Gottfried* et *Wagner*) *eruditorum cœlibum centuria singularis; subjungitur Alberti Friderici Mellemanni Dissert. de matrimonio*, Wittemberg, 1714, in-8°. La meilleure édition est celle de 1717, sous le titre: *Schediasmata varia de eruditis cœlibibus cum scriptis variorum ejusdem argumenti*. On a encore du même un autre recueil pseudonyme, intitulé *Schurzfleischiana ex scholiis Conr. Sam. Schurzfleischii collecta et edita ab Irenæo Sincero*, Wittemberg, 1729, in-4°. Dans la suite le titre fut rafraîchi et rédigé de la manière suivante: *Conr. Sam. Schurzfleischii historia ecclesiastica in qua Ecclesiæ status, imperatores, pontifices, patres, veri docti, hæretici, schismatici, ritus, concilia et synodi exponuntur, ex Mss. edita opera ac stud. Godofr. Wagneri*, ibid., Schwartz, 1744, in-4°. C'est sous ce dernier titre qu'il est cité dans la *Biblioth. Bunaviana*. Godefroi Wagner appartenait à une des premières familles du canton de Fribourg, où l'un de ses ancêtres avait rempli pendant trente et un ans l'emploi d'avoyer. Ce même titre fut porté successivement par son fils, J.-God. Wagner, capitaine dans les gardes suisses, du temps de Henri IV; par Maurice Wagner, son petit-fils, et enfin par son arrière-petit-fils, Jean-George qui, ainsi que son père, était chevalier de l'Eperon d'or. Ces trois dignitaires se succédèrent immédiatement, de sorte que la charge d'avoyer semblait être devenue héréditaire dans la famille Wagner. P-ot.

WAGNER (Tobie), un des théologiens les plus habiles et les plus féconds du 17e siècle, naquit à Heydenheim, dans le Wurtemberg, le 21 février 1598, et fit ses études au couvent de Maulbrunn et à l'université de Tubingue, où il prit, en 1618, le grade de maître ès arts. Diacre en 1624, et huit ans après pasteur à Esslingen, il se rendit de plus en plus célèbre par son érudition et sa profondeur dans les matières théologiques. Son mérite, reconnu même de ses adversaires, le fit appeler à Tubingue, où il fut chargé des premières fonctions de la magistrature. Professeur ordinaire de théologie en 1653, vice-chancelier en 1656, il fut nommé chancelier en 1662, et il exerça cette charge conjointement avec celle d'examinateur des candidats en théologie jusqu'à sa mort, arrivée le 12 août 1680. Il avait alors 82 ans, et il y en avait cinquante-six qu'il était dans les ordres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: 1° *Compendiosum dialecticum*, Ulm, Kühn, 1650, in-12; 2° *Breviarium totius terrarum orbis geographicum*, Ulm, 1653, seconde édition, 1658, in-8°; 3° *Astrologia genethliaca destructa et sub Wagneri præsidio ad disputandum proposita*, Stuttgard, Rœslin, 1656, in-4°; 4° *Limina genealogica in præcipuas magnatum Europæ familias*, Ulm, 1659, in-8°; réimprimé sous le titre de *Descriptiones genealogicæ præcipuarum Europæ familiarum*, ibid, 1668, in-8°; 5° *Inquisitio in oracula sybillarum de Christo*, Tubingue, 1664, in-4°; 6° *Inquisitio theologica in acta henotica nostro potissimum tempore inter theologos augustanæ confessionis et reformatæ Ecclesiæ a reformatis resuscitatæ*, Tubingue, 1666, in-4°, ouvrage dirigé contre les opinions émises dix ans auparavant dans un livre de Hottinger sur la réunion des réformés et des luthériens. Celui-ci lui répondit, mais seulement en passant et dans une dispute synodale, où il établit que l'Eglise réformée n'est point schismatique. 7° *Institutionum historicarum libri 7*, Ulm, 1659, 1668, in-8°; 8° *Examen elenchicum atheismi speculativi; Manuductio polemica de SS. Scripturis; Judicium theologicum de scriptis Jo. Boemi, dicti Teutonici philosophi;* 9° enfin beaucoup de *Sermons*, de petits *Traités* et de *Dissertations*. — Parmi plusieurs théologiens du même nom, nous citerons les deux suivants: Wagner (Barthélemi), professeur de philosophie et archidiacre à Penick, dans le 16e siècle, abjura le protestantisme. Il est auteur des *Prédications apostoliques*, plusieurs fois réimprimées, notamment à Ingoldstadt, 1604. — Wagner (Conrad-Louis), théologien de Brunswick, a publié: 1° *Tractatio academica de jure liciti sed non honesti, ubi quid vere honestum, quid decorum sit secundum principia Scripturæ sacræ et doctrinæ christianæ traditur*, etc., 1703, in-8°. Dans un chapitre de ce traité, spécialement consacré à la guerre, l'auteur se plaint beaucoup des ravages que les troupes de France ont faits en Allemagne, et surtout dans le Palatinat 2° *Dissertatio juris ecclesiastici de jure sabathi*, in-4°. Cette dissertation est terminée par une déclamation contre les cérémonies de l'Eglise catholique. L'auteur voudrait même abolir toute espèce de cérémonies, pour n'adorer Dieu qu'en esprit. P-ot.

WAGNER (Paul), jurisconsulte, né à Leipsick

en 1617, y fit ses études. Promu au grade de docteur en 1648, il devint membre de la cour de justice souveraine, puis assesseur de la cour de droit, et enfin bourgmestre de Leipsick, où il mourut, en 1697, après avoir siégé quarante ans dans le conseil. On a de lui plusieurs dissertations latines (*Disputationes*), et un livre de prières divisé en huit parties, in-8°. Paul Wagner est connu surtout par ses deux fils, dont les articles suivent. — *Chrétien* WAGNER, né à Leipsick le 20 février 1663, fut élevé comme son père dans l'académie de cette ville, et s'y distingua tellement par la rapidité de ses progrès, qu'on le regardait comme destiné à devenir un des premiers érudits de l'Allemagne. Elevé au baccalauréat en 1677, et deux ans après maître ès arts, il était en 1685 assesseur de la faculté de philosophie et prédicateur. L'année suivante il se fit recevoir bachelier en théologie, puis obtint la place de pasteur à l'église de St-Jean. C'est alors surtout qu'il se livra avec ardeur à la composition de plusieurs ouvrages qui lui auraient assuré une des premières places parmi les savants, si, à peine âgé de trente ans, il n'eût été enlevé aux sciences et à sa famille par une mort prématurée, le 26 juillet 1693. On a de lui : 1° *Thesis de numero mundorum*, etc., remplie de détails et de considérations ingénieuses analogues à celles que présenta depuis Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes ;* 2° *Animadversiones in Th. Burneti Theoriam telluris sacram ;* cette réfutation partielle du *Système géologique* de Burnet est loin d'égaler celle du docteur Keill. Mais le but de Wagner n'était pas le même; et il est évident que l'on ne doit pas chercher dans de simples remarques, jetées en quelque sorte isolément et à la hâte sur le papier, la même suite, la même solidité que dans un examen *ex professo*. 3° Deux dissertations latines : l'une, *De divisione majestatis in realem et personalem, adversus Monarchomachos*, Leipsick, 1677, in-4° ; l'autre, *De Ur Chaldæorum, ad Genes.*, 11, 23, insérée dans le *Thesaurus dissertationum ad Vetus Testamentum*, 1701, p. 73. Chrétien Wagner avait de plus achevé le dernier livre de la seconde partie du fameux poëme de Lohenstein, intitulé *Arminius et Thusnelda*, Leipsick, 1689-1690, in-4° ; et lui seul en avait rédigé les tables. Les *Acta eruditorum* de Leipsick le comptaient au nombre des collaborateurs les plus actifs. Enfin il préparait une *Histoire métallique des Parthes*, déjà assez avancée lorsqu'il fut attaqué de la maladie à laquelle il succomba. — *Gottfried* WAGNER, frère aîné du précédent, né à Leipsick le 24 juillet 1652, voyagea quatre ans dans la France, la Hollande et l'Angleterre, devint, en 1686, membre du conseil de Leipsick, en 1701, maître des bâtiments, et mourut le 26 avril 1725, laissant plusieurs écrits polémiques sur l'origine des Américains, une traduction en vers allemands du *Ter tria* de Faithfull Teate, avec notes, Leipsick, 1698, et une traduction en prose de l'*Euphormion* de Barclay. Il se disposait à faire imprimer un commentaire sur cet ouvrage, qui est resté manuscrit à la bibliothèque de l'université de Leipsick. — *George-Frédéric* WAGNER, jurisconsulte, né à Esslingen en 1631, fut député de cette ville à la diète de Ratisbonne, et publia quelques ouvrages de jurisprudence estimés, entre autres deux thèses contre le système de Wolfgang-Adam Lauterbach. P—OT.

WAGNER (JEAN-JACQUES), naturaliste, naquit en 1641 dans un village près de Zurich. Ayant achevé ses études avec succès, il fut reçu docteur en médecine, et partagea son temps entre la pratique de son art et la culture de la botanique. Ses goûts studieux lui méritèrent la place de conservateur de la bibliothèque fondée, vers la fin du 16° siècle, par H. Stroband, à qui Zurich est également redevable de son second gymnase. Il fut admis à l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Pæon II*, et enrichit le recueil de cette société d'un grand nombre de mémoires intéressants (*voy.* Haller, *Bibl. botanic.*, t. 1, p. 606). Il était aussi membre du *Collegium philomusorum* de Zurich, et de plusieurs autres sociétés littéraires de la Suisse et de l'Allemagne. Wagner mourut le 14 décembre 1695, à l'âge de 51 ans. On lui doit : *Historia naturalis Helvetiæ curiosa*, Zurich, 1680, in-12 de 390 pag. (1). On y trouve, dit Haller fils, une description de la Suisse, de ses montagnes, de ses eaux, etc. Ce qu'il dit du mont Pilat, de la mine de Plurs, des eaux minérales et des dés de Baden, mérite surtout d'être lu. Quoique cet ouvrage ne soit pas exempt d'erreurs, il sera toujours consulté avec fruit. Ray en a tiré le Catalogue des plantes de la Suisse qu'il a inséré dans les *Stirpium europæar. extra Britannias nascent. sylloge*. Wagner préparait une édition de son ouvrage, augmentée d'un tiers (voy. *Acta Helvetica philos. mathemat.*, t. 7, p. 184). On cite encore de lui quelques dissertations en allemand dans les actes du *Collegium insulanum*, et dans les recueils de l'académie des Curieux de la nature. W—s.

WAGNER (GABRIEL) fut reçu maître ès-arts à Quedlimbourg, et parcourut ensuite la plupart des universités allemandes, sans pouvoir se fixer dans aucune, soit, comme il le disait lui-même, qu'il fût poursuivi par une espèce de fatalité, soit plutôt à cause de son humeur inconstante. Peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie à Vienne, pour s'être mêlé imprudemment dans une intrigue politique. Il n'échappa que par la fuite. Il se rendit à Hambourg (1696), où il remplit avec assez de talent la chaire de poésie, et y composa divers ouvrages, dont quelques-uns, ainsi que nous le verrons plus bas, par le seul énoncé de leurs titres, sont dirigés contre l'introduction de l'esprit et du goût littéraires des Français dans

(1) Suivant Haller fils, cette édition est la seule. Cependant Haller père, dans la *Bibl. botanica*, en cite trois autres, Zurich, 1684, 1685 et 1701, in-12, qu'il dit toutes trois augmentées.

les lettres allemandes. On présume que ce fut aussi à Hambourg qu'il mourut, vers les premières années du 18e siècle. On a de Gabriel Wagner plusieurs écrits polémiques, parmi lesquels on distingue la réfutation du livre de Gérard Meier, intitulé *Libellus artium liberalium ac scientiarum pedibus amplissimi senatus... advolutarum et propter injuriam sibi Hamburgi haud adeo pridem illatam in questus effusarum supplex.* On peut y joindre les ouvrages suivants, publiés sous le pseudonyme de *Realis de Vienna :* 1° *Discursus et dubia in Christ. Thomasii introductionem in philosophiam aulicam ;* 2° *Responsum ad Thomasii quæstionem de definitione substantiæ ;* 3° *De gravitatis et cohæsionis causa ;* 4° *Examen de l'Essai de Thomasius sur l'essence de l'esprit ;* 5° *Réfutation du Programme de Thomasius sur l'imitation des Français*, etc. Ces deux derniers ouvrages sont écrits en allemand. G. Wagner laissa manuscrit : *Examen de l'esprit français, d'après l'interrogatoire de la nature et une comparaison historique avec la littérature allemande* (*voy.* Reimann, *Introduction à l'histoire littéraire des Allemands*). P—OT.

WAGNER (LOUIS-FRÉDÉRIC), archéologue et jurisconsulte, né à Tubingue en 1700, fut pendant quelque temps médailliste à Bonn. Il s'attacha ensuite au service de l'archevêque de Cologne, qui le nomma conseiller aulique, et dont les bienfaits le mirent à même de satisfaire son goût pour la numismatique et la bibliographie, en fondant chez lui un musée magnifique de médailles antiques et modernes et de livres rares. Mais dans la suite, soit pour augmenter les richesses de cette collection, soit qu'il fût adonné à quelques vices secrets, il s'endetta ; et les poursuites de ses créanciers le forcèrent au sacrifice de son cabinet. Il passa le reste de ses jours à errer de ville en ville, travaillant à divers ouvrages, uniquement pour vivre. Il se trouvait en 1782 à Utrecht, où il ne resta que peu de temps. Il mourut sept ans après, dans une telle misère, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On a de lui un grand nombre d'articles insérés dans les journaux littéraires de Cologne, et un traité sur la prééminence des empereurs : *De insigni præeminentiâ principum imperii majorum præ principibus et statibus aliorum Europæ regnorum*, Tubingue, 1732, in-4°. Les curieux consultent encore son *Catalogus numorum et numismatum antiquorum*, *Græcorum et Latinorum*, *Romanorum*, *Germanorum et aliarum Europæ nationum ex ævo medio et recentiore in auro, argento et ære variæ magnitudinis et formæ* (Bonn, 1775, in-8°); catalogue du musée que ses créanciers l'obligèrent à vendre. *Voy.* Christ. Sax, *Onomasticon*, t. 7, p. 257-258, Appendice (édition d'Utrecht, 1790); et Hamberger, l'*Allemagne savante*, p. 1270 (3e édit.), ou p. 113, part. 4 (4e édit.). P—OT.

WAGNER (PIERRE-CHRÉTIEN), médecin et naturaliste, né à Hof le 10 août 1703, y fit ses études, et se rendit à l'université de Halle ; de là il passa à Leipsick, où il suivit les cours de médecine, en y continuant les mêmes études, puis revint à Halle pour se faire recevoir docteur en 1724. Après avoir quitté cette ville, il alla exercer à Bayreuth, puis à Erlangen, fut nommé médecin provincial à Pappenheim, et enfin fut appelé à Anspach par le margrave, qui lui donna le double titre de conseiller et de médecin ordinaire (1731). Ces deux places devinrent pour lui la source d'une fortune assez considérable, et qui s'augmenta encore lorsqu'il obtint la place de physicien à Erlangen, puis à Bayreuth (1743). Pierre Wagner mourut le 8 octobre 1764. On lui doit *Dissertatio de lapidibus judaicis*, Halle, 1724, in-4° ; *Epistola de acidulis Sichersreuthensibus*, Erlangen, 1753, in-4°, et un assez grand nombre de *Dissertations*, d'*Observations* et d'*Extraits* détachés, insérés dans les *Frænkische Sammlungen*, et le *Commercium litterarum* de Nuremberg. Il se proposait de mettre au jour les principales pièces du cabinet d'histoire naturelle de Bayreuth ; mais il n'eut le temps que d'en publier les deux premières livraisons sous le titre de *Abbildungen der seltensten und schœnsten Stücke des hochfürstlichen Naturalien-Kabinets in Bayreuth, mit Erklærungen*, Nuremberg, 1762, in-fol. — *Jean-Gérard* WAGNER, d'Helmstædt, étudia la médecine dans cette ville, et y fut reçu docteur en 1731 ; il alla ensuite exercer à Lubeck, où il acquit quelque réputation, et où il mourut le 9 avril 1759. On a de lui : 1° *Epistola qua, et revera sanitatis conservandæ doctrinam existere, et illam ad neminem propius quam medicos pertinere, ostenditur*, Helmstædt, 1729, in-8° ; 2° *Dissertatio de matheseos in medicina, et imprimis practica utilitate*, Helmstædt, 1731, in-4° ; 3° *Observationes clinicæ de febre quadam acuta in tractu Germaniæ mari Baltico vicino ac præsertim Lubecæ observato*, etc., Lubeck, 1737, in-4°. — *Charles-Chrétien* WAGNER, né dans la principauté de Brieg, à Lœven, le 19 décembre 1732, étudia successivement dans sa ville natale, et dans celles de Halle et de Leipsick, où il se fit recevoir docteur en médecine. Etant ensuite venu exercer à Brieg, les succès qu'il y obtint le firent nommer à la place de médecin provincial qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1796. On connaît de lui : *Dissert. inauguralis morbos è morbis exhibens*, Hall, 1775, in-4° ; plusieurs articles insérés dans les *Commentarii de rebus in scientia naturali et medicina gestis ;* une traduction allemande de la *Matière médicale* de Geoffroy, Leipsick, 1760-1766, un vol. in-8°, et une autre des *Opuscules de la Caze*, ibid., 1765, in-8°. P—OT.

WAGNER (ERNEST-ADOLPHE), né le 2 février 1769, était fils d'un ministre luthérien établi à Rossdorf. Grâce aux soins de son père et à son intelligence précoce, il acquit, malgré bien des obstacles, une instruction solide, et il put aller à l'université d'Iéna se livrer à l'étude de la juris-

prudence. Il revint ensuite dans sa ville natale. et le baron de Wechmar lui confia l'administration de ses propriétés. Il se fit auteur afin de créer des ressources à sa famille, et il eut le bonheur d'attirer sur lui les regards de Jean-Paul Richter, qui l recommanda au duc de Saxe-Meiningen. Wagner devint secrétaire de ce prince, qui fut bientôt enlevé par une mort prématurée ; mais sa veuve, fidèle à ses recommandations, maintint Wagner dans des fonctions qui lui laissaient tout le loisir d'écrire. Il fit paraître en 1805 un roman qui fut bien accueilli; les *Aperçus de Willibald sur la vie* (3ᵉ édition, 1821) offrirent des tableaux heureusement tracés, et l'œuvre fut regardée comme fort supérieure à celles que produisaient alors les romanciers allemands. Bientôt parurent le *Peintre en voyage* (1806, 2 vol.), les *Voyages d'un Allemand de retour dans sa patrie* (1808, 2 vol.), *Isidora* (1810, 3 vol.), l'*A B C historique et romanesque*, 1810, 2 vol., qui fait suite au *Peintre en voyage* et auquel Jean-Paul joignit une introduction. Ces écrits, dans lesquels se montrent une imagination féconde, une connaissance intime du cœur humain, appartiennent au genre *humouristique* que Jean-Paul avait mis à la mode; mais en dépit de l'influence de son maître, Wagner sait conserver son originalité personnelle. Son talent se serait certainement affermi et développé, malheureusement une mort prématurée l'enleva à la fleur de l'âge, le 28 février 1812. On a publié à Leipsick, en 1827-1829, le recueil de ses œuvres, en 12 volumes. Z.

WAGNER (Gottlob-Henri-Adolphe), littérateur allemand, naquit à Leipsick en 1774. A dix-huit ans il entra à l'université; il suivit d'abord les cours de théologie, mais ses goûts le portaient de préférence vers la philosophie et la littérature. La mort de son père lui procura de l'indépendance; il se consacra aux belles-lettres. Après avoir passé quelque temps à Iéna, où il suivit les leçons de divers écrivains illustres (Fichte, Schelling et les deux Schlegel), il revint s'établir dans sa ville natale. Lié d'amitié avec A. Apfel, il l'aida à terminer la publication de sa *Métrique*. Il fit paraître successivement : *Deux époques de la poésie moderne se présentant dans les œuvres de Dante, Pétrarque et Boccace, de Gœthe, Schiller et Wieland* (Leipsick, 1806); *Vies des réformateurs Zwingle, Wiclef, Erasme, Hutten, Jérôme de Prague et Œcolampade* (Leipsick, 1804-1808, 6 vol.); *le Théâtre et le public*, 1826. Ce fut surtout comme traducteur qu'il montra une rare activité; il fit connaître aux Allemands un grand nombre de bons ouvrages, parmi lesquels on distingue : l'*Histoire de la maison d'Autriche*, par Coxe, 1817, 4 vol.; l'*Histoire de la peinture en Italie*, par Lanzi, 1830-1833, 3 vol.; le livre de Murray sur les langues de l'Europe, 1825, 2 vol. Il fit passer avec succès le *Manfred* de lord Byron en vers allemands. Son *Cours de langue italienne*, Leipsick, 1819, sa révision de la douzième édition du *Dictionnaire anglais* de Fahren Krueger, 1822, son édition de l'*Orlando innamorato* de Boiardo (Leipsick, 1834), insérée dans le *Parnaso italiano*, attestent l'étendue de ses connaissances dans les langues modernes. On lui doit une bonne édition (Leipsick, 1832, 2 vol. in-8ᵒ) des ouvrages italiens de l'infortuné Giordano Bruno, devenus introuvables. Wagner est mort le 1ᵉʳ août 1833. — Sa femme cultivait aussi la littérature, et, sous le nom d'Adolphine, elle s'était acquis de la réputation comme romancière. Nous citerons parmi les ouvrages sortis de sa plume : *Feuilles de lotus, trois nouvelles* (Leipsick, 1835); *Idéal et réalité*, 1835; *Contes et récits pour les jeunes lectrices*, 1844; *Nouveaux Contes*, 1846. Z.

WAGNER (Jean-Jacques), philosophe allemand célèbre, naquit à Ulm en 1775. Contemporain et compatriote de Schelling et de Hégel, puisqu'il était de la Souabe comme eux, lié d'amitié, brouillé et raccommodé tour à tour avec Fichte et Schelling, Wagner avait trop d'originalité, de véritable force intellectuelle, trop de conscience de ses moyens pour n'être qu'un disciple fidèle de l'un quelconque de ces grands maîtres. Il se croyait appelé à servir la vérité d'une manière toute spéciale. S'il n'était pas exempt d'un certain orgueil, au moins ne s'engagea-t-il jamais dans ces disputes dont l'amour-propre fait tous les frais, sans que la science en retire le moindre profit. — Wagner était fils unique de l'économe de l'hôpital d'Ulm. Son père, qui avait reconnu les heureuses dispositions de son enfant, l'envoya au collége ou gymnase pour le préparer aux études plus fortes des universités. Le jeune Wagner y trouva un ami dans l'un de ses maîtres, A. Adam, qui ne le perdit jamais de vue. Il devait étudier la théologie pour avoir droit à une bourse. Mais, plein de cette confiance en lui-même qui ne le quitta jamais depuis, il abandonna ce dessein, se décida pour la jurisprudence et alla étudier le droit à Iéna. Déjà l'attention de Wagner avait été attirée par Adam sur les ouvrages et les doctrines de Kant; mais ses études en droit lui firent bientôt sentir la nécessité d'une forte base philosophique. Il s'appliqua donc en même temps à la philosophie et à la jurisprudence avec tout le zèle et toute l'énergie qui étaient dans sa nature. Comme beaucoup de jeunes gens doués de sensibilité et d'imagination, il eut de bonne heure un goût prononcé pour la poésie, et s'était persuadé qu'il devait y avoir un succès extraordinaire. Il médita pendant toute une année le plan d'un poëme épique. Ce fut à peu près vers la même époque qu'il composa le petit roman, dans le goût de Werther, connu sous le titre de *Chiaramonti, ou les Extravagances d'un jeune homme*. Cependant, comme il avait d'abord essayé de la philosophie avec assez de satisfaction, il y revint, et se persuada enfin que c'était là sa vocation. Il s'ensevelit donc dans une profonde solitude à Iéna d'abord, ensuite à

Gœttingue, et essaya les forces de son esprit aux problèmes les plus élevés de cette science. Le désir de connaître la vérité devint alors en lui comme une douleur cuisante. Dans ses lettres, il appelle cette ardeur une épine dans la chair; expression bien propre à peindre l'état d'un esprit qui soupire avec ardeur après la lumière. Il fit à cette époque la connaissance de J.-A. Kanne, avec lequel commença dès lors un long commerce épistolaire sur des matières philosophiques. L'amour vint aussi, pour la première fois, calmer cette grande inquiétude; il trouva dans J.-Ph. Vetter, d'Ulm, qu'il épousa en 1801, une compagne dont les idées et les sentiments étaient en parfaite harmonie avec les siens. Après ces pénibles combats, la lumière de la vérité brilla enfin à ses regards. Il annonça avec enthousiasme cette bonne nouvelle à son maître chéri dans une lettre qu'il lui adressa de Gœttingue, en 1796. Cette même année, sa liaison avec Fichte devint plus étroite. Celui-ci avait reconnu les dispositions extraordinaires du jeune homme et le pressait fort de s'adonner tout entier à la philosophie. Il s'établit entre eux une correspondance chaleureuse, dans laquelle Wagner ouvrait son cœur sans ménagement; leur liaison devint de l'amitié, et Fichte offrit à son jeune correspondant de venir vivre chez lui à titre d'ami et de précepteur de ses enfants. Ce plan ne réussit pas; mais Fichte put cependant être utile à Wagner; il réussit à l'attacher à la rédaction de deux journaux : celui du commerce, fondé par Leuchs à Nuremberg, et l'*Annonciateur*, journal technique qu'il avait lui-même créé. Cette position obligea Wagner à étudier la physique, la chimie, la technologie et le commerce; ce qu'il fit aussi à sa manière, c'est-à-dire par principes. Et quand on pense qu'il était destiné à embrasser plus tard dans un *organon* le champ tout entier des connaissances humaines, on est porté à regarder comme un événement très-heureux, qui devait le préparer à sa principale vocation, cette conversion forcée, mais toute de résignation, à des études qui lui étaient jusque-là restées étrangères. Il persévéra fidèlement dans cette nouvelle voie; son vocabulaire de la nomenclature platonique, sa polémique avec les rédacteurs de la bibliothèque universelle allemande en font foi. — Il passa ainsi trois ans à Nuremberg, occupé très-activement à une foule de choses. Voyant qu'il ne pouvait continuer plus longtemps ce genre de vie sans compromettre très-gravement sa santé, et sa passion pour les belles-lettres s'étant réveillée, il crut que l'influence fortifiante d'une belle nature lui était absolument nécessaire. Il jeta les yeux sur Salzbourg, où Vierthaler publiait alors son journal littéraire. Wagner en devint collaborateur. Là, au sein d'une nature magnifique, et qui réunit au plus haut degré la grandeur et la grâce, jouissant de nouveau d'une liberté qui lui était chère et de la douceur des affections domestiques, il composa en très-peu de temps ses traités : 1° *De la lumière et de la chaleur;* 2° *Philosophie de l'éducation;* 3° *Du principe de la vie*, et un peu plus tard celui 4° *De la nature des choses*, ouvrage plein de faits et d'aperçus profonds et écrit d'un style coulant, chaleureux et fort, qui témoigne de l'élévation de la pensée de l'auteur. — Le nom de Schelling faisait alors du bruit dans le monde, et les écrits précédents de Wagner se ressentaient de l'influence puissante de la nouvelle philosophie de la nature. Ce fut pour lui une bien grande satisfaction de recevoir, à l'occasion de sa *Nature des choses*, des témoignages d'une haute approbation de la part de Schelling (décembre 1802). Les écrits de Hégel l'occupaient également; il en fit même ressortir le côté original. Déjà ses premiers ouvrages contenaient le germe du système qu'il devait suivre désormais d'une manière de plus en plus décisive. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pourrait pas rester longtemps fidèle aux idées dominantes. C'était chez lui une idée fondamentale, et qu'il avait conçue en faisant ses études académiques à Gœttingue, que les mathématiques pourraient être affranchies de leur forme servile et devraient être mises au nombre des sciences à forme organique. Cette pensée se retrouve déjà formellement énoncée dans ses premiers ouvrages. En prenant cette voie nouvelle, il ne se dissimula pas qu'il allait provoquer des contradictions; mais loin de les redouter, il les désirait vivement, tant il avait conscience de ses forces. — A cette époque, il trouva deux occasions de se placer plus avantageusement. A Munich, et sûrement d'après l'avis de Schelling, on avait jeté les yeux sur lui pour Würtzbourg, en même temps que le ministre Kretschmaner l'appelait à la direction du gymnase de Cobourg. Quoique cette dernière offre fût beaucoup plus avantageuse que la première, sous le rapport du traitement, il se décida cependant pour Würtzbourg, continuant à tout sacrifier à ce qu'il regardait comme sa vocation. L'ouverture de ses leçons fut accueillie par les applaudissements les plus flatteurs. Mais ses rapports avec Schelling ne tardèrent pas à changer; Schelling eut l'air de regretter d'avoir écrit en faveur de Wagner, et Wagner, s'abandonnant à sa spontanéité et à ses fortes convictions, se déclara, dans sa chaire et dans la préface à sa philosophie idéale, complétement séparé du système de Schelling. Cet état de choses, il le proclame avec toute la franchise de son caractère dans son programme des leçons qu'il fit en 1804 sur l'essence de la philosophie. Il vit son activité scientifique enchaînée à Würtzbourg jusqu'en 1809. Plus il met d'ardeur à pénétrer de plus en plus avant dans la voie qu'il s'était ouverte, plus le but qu'il s'était proposé d'atteindre lui apparaît nettement; plus aussi ses leçons deviennent remarquables par la richesse du fond et la clarté de la forme. Un grand talent d'exposition ajoutait

encore à leur prix. Il a déposé dans plusieurs ouvrages pleins d'idées les résultats de cette période de sa vie laborieuse ; ce sont : 5° *Esquisse de la science sociale et de la politique ;* 6° *Journal des sciences et des arts ;* 7° *De la philosophie et de la médecine ;* 8° *Idées d'une mythologie universelle de l'antiquité ;* 9° *Théodicée.* — Cependant, Würtzbourg était échu, à titre d'indemnité, au ci-devant grand-duc de Toscane. Par suite de cet événement, Wagner et d'autres professeurs de classes supérieures furent renvoyés et pensionnés. Wagner se retira à Heidelberg. Il y continua ses leçons et y exécuta la pensée qu'il avait déjà exprimée pour la première fois dans sa *Philosophie mathématique*, en 1811, nous voulons dire l'idée de traiter les mathématiques philosophiquement. Il eut la satisfaction de voir son idée adoptée avec chaleur par des hommes de mérite, Ackermann, professeur d'anatomie et de physiologie, et le mathématicien Langsdorf, qui suivaient ses leçons. Et comme il voulut dans la suite faire connaître par un exemple frappant l'importance de sa théorie de la construction mathématique dans les connaissances humaines en général, il prit pour thème l'idée de l'Etat. C'est à cette circonstance qu'on doit l'ouvrage si distingué pour le fond et la forme intitulé 10° *l'Etat* (1815). Würtzbourg étant redevenu, à la suite du congrès de Vienne, une possession de la Bavière, Wagner y reprit son ancienne position à l'université, malgré la protestation de plusieurs professeurs. Il fit paraître alors : 11° *La religion, la science, l'art et l'Etat considérés dans leurs rapports réciproques* (1819) ; ensuite, 12° *le Système d'enseignement* (1821) ; enfin, en 1830, 13° *l'Organon de la connaissance humaine.* — Wagner avait reconnu ou cru reconnaître que l'être et le connaître sont soumis à un développement analogue, que la forme de ce développement est la loi cosmique, qui préside à l'organisme du monde, et que l'exposition de cette loi donne naissance à la science de la forme organique, condition fondamentale de toutes les branches particulières du savoir et par conséquent de la science entière. Faire connaître cette loi du monde, en trouver l'expression la plus propre, fut la tâche de notre philosophe. Que les mathématiques expriment dans le développement de leurs nombres et de leurs figures la loi du monde, et qu'il soit possible de trouver les idées qui en sont le fondement, telle est la pensée longtemps méditée que Wagner avait cherché à établir dans sa *Philosophie mathématique* ; il ne doutait pas qu'il n'eût trouvé en même temps l'expression la plus pure de la loi cosmique. Ce ne fut que plus tard cependant qu'il atteignit sur ce sujet le dernier degré de lumière, c'est-à-dire lorsqu'il eut reconnu qu'une expression encore plus pure, plus incorporelle, pour ainsi dire, des moments par lesquels passe tout développement, pour s'élever de l'unité primitive à la totalité par le moyen des contraires, n'est possible que par la parole vivante, et qu'il en résulte un *système de catégories* qui est encore supérieur à l'expression mathématique. Le développement complet de cette idée se trouve dans son *Organon*. Cette connaissance de l'esprit humain, qui dérobe pour ainsi dire à l'esprit cosmique la parole qui a fait être le monde et sa diversité, fait naître dans la science cette nécessité que nous admirons dans les choses. Cette idée sur l'histoire du développement de l'esprit humain met un terme à une longue investigation et donne à la connaissance cette certitude mathématique qui seule l'élève à la dignité de science. — Les ouvrages postérieurs à l'*Organon*, qui parut en 1830, ont pour but de le développer par de grands exemples. En 1836 parut dans cet esprit 14° son *Système d'économie privée*, et, en 1840, 15° son *Ecole poétique*, ouvrage plein de sens et d'attrait, et qui fut comme le chant du cygne. Une collection de ses opuscules fut publiée, en 1839, par Ph.-L. Adam. — Après avoir mené une vie très-laborieuse, il put jouir enfin de quelque repos. Retiré dans sa propriété, il habitait une modeste maison, qu'il avait fait arranger à sa convenance, cultivant lui-même son jardin, et vivait de la vie d'un sage. Mais à la fin, se voyant presque seul avec sa femme à Würtzbourg, par suite de la mort ou du déplacement de ses amis et de ses proches, il résolut, en 1839, de vendre sa propriété et d'en acquérir une autre à Neu-Ulm, aux portes de son pays. Très-sensible aux beautés de la nature, il trouva dans cette nouvelle acquisition de quoi satisfaire ses goûts. L'amour de la nature ne fut du reste jamais séparé chez lui de celui des hommes. Il écrivait encore dans ses derniers jours à un ami : « Si je me suis occupé jusqu'ici « des idées, qui sont la parole de Dieu, j'éprouve « maintenant beaucoup d'attrait vers l'amour, « qui en est le souffle ». Il était heureux de voir, du haut de la terrasse de son jardin, les effets majestueux du soleil à son lever et à son coucher. Malheureusement cette jouissance ne fut pas de longue durée ; la fin de sa vie approchait. Il mourut le 22 novembre 1842, avec le calme d'une conscience qui a connu et résolu le problème de sa vie. J. T—T.

WAGNER (Jean-Martin von), sculpteur allemand, né à Würtzbourg en 1777, était fils d'un sculpteur assez habile, Jean-Pierre-Alexandre Wagner, mort en 1809 ; il se livra de bonne heure à l'étude des beaux-arts, et, en 1802, il obtint à l'académie de Vienne le premier prix de dessin historique. Après avoir fait un court séjour à Paris, il se rendit, en 1806, à Rome ; il y passa quatre ans, et en 1810 il y revint pour y séjourner deux autres années. Ce fut alors que, s'occupant surtout de peinture, il exécuta deux tableaux que les connaisseurs apprécièrent : le *Conseil des chefs grecs devant Troie* et *Orphée aux enfers*. En 1810, le

prince Louis de Bavière lui confia le soin d'acheter des objets d'antiquité, et Wagner réussit à faire l'acquisition à Zante des célèbres marbres d'Egine, qu'après une foule de difficultés amenées par le blocus continental il parvint à mettre en sûreté à Munich. En 1812, il eut la bonne fortune d'obtenir la belle statue du Faune, qui avait appartenu à la famille Barberini. Il se consacra avec ardeur et succès à la statuaire, et le prince Louis, très-satisfait d'une frise dont le sujet était emprunté au poëme de Schiller, la *Fête d'Eleusis*, commanda à l'artiste un bas-relief pour l'école d'équitation de Munich; il s'agissait de représenter de grandeur demi-nature le combat des Centaures et des Lapithes. Wagner termina à Rome le modèle de cette œuvre, qui fut sur place exécutée en pierre. En 1822, il commença la frise, longue de 300 pieds, qui décore l'intérieur du vaste édifice élevé à Munich sous le nom de Walhalla; il y consacra plus de douze ans, et ce ne fut qu'en 1839 que cet important ouvrage fut mis où il devait l'être. L'achat et la restauration des vases de Vulci, qui forment la base de la riche collection de ce genre qu'on admire à Munich, fut aussi pour Wagner une occupation sérieuse. Depuis 1821, il était fixé à Rome et il habitait la *Villa di Malta*, appartenant au roi de Bavière. En 1841, la place de directeur des établissements artistiques à Munich lui fut offerte; il la refusa, ne voulant pas quitter une ville qui lui était devenue chère. Il exécuta de beaux travaux destinés à l'ornement de l'arc de triomphe élevé à Munich; il acheva dans ce but six médaillons; il retraça un combat de fantassins et de cavaliers, et il mit la dernière main aux six Victoires et à la statue de la Bavière dans un char que traînent quatre lions. Wagner mourut à Rome le 8 août 1858. Son talent dérivait complétement de l'art grec, qu'il avait étudié à fond et dont il possédait parfaitement l'histoire; ses manières étaient abruptes et franches, ses jugements tranchants et décidés. B-N-T.

WAGNER (RODOLPHE), naturaliste allemand, naquit à Bayreuth en 1805. Il y fit ses premières études, qu'il continua à Augsbourg, où son père était directeur du gymnase protestant. Venu ensuite à Erlangen pour y étudier la médecine, il rechercha surtout les occasions de cultiver les sciences naturelles. Il continua ses études à Würtzbourg, où il se rendit en 1824. Reçu docteur, il vint à Paris en 1826. Il fut assez heureux pour y connaître l'illustre Cuvier, dont les entretiens et les conseils lui inspirèrent le goût de l'anatomie comparée. C'est alors qu'il se mit à explorer les côtes de la Normandie et de la France méridionale pour y rechercher certains sujets d'histoire naturelle. Il se rendit, en 1828, à Cagliari, toujours dans le même but, et il y fit la découverte d'ossements bracciolaires. Après un court séjour à Munich, il se décida à venir à Augsbourg, pour s'y livrer à la pratique médicale. Mais il laissa encore cette ville pour accepter, à Erlangen, l'emploi de prosecteur d'anatomie. Il devint ensuite successivement professeur particulier, professeur agrégé, et, finalement, professeur de zoologie. En 1840, il crut devoir accepter l'offre qui lui était faite d'aller remplacer Blumenbach à Gœttingue. Le talent de Wagner répondait parfaitement à ce qu'on exige d'un professeur d'académie. Partant de l'individu qu'il étudiait avec soin, il arrivait aux conclusions générales qu'il savait trouver et indiquer avec une rare sagacité. Obligé par l'état de sa santé de séjourner en Italie pendant les hivers de 1845 et 1846, il mit à profit ces loisirs forcés pour étudier la raie électrique. Les recherches qu'il fit sur cette matière furent le point de départ de ses investigations sur la physiologie des nerfs et ses rapports avec la psychologie. Quant à sa pensée philosophique, elle peut être ramenée à ce point de vue qui se rapproche ou plutôt descend du système de Cuvier, à savoir, que les progrès des sciences naturelles confirment plutôt qu'ils ne mettent en doute les dogmes de la foi philosophique et théologique. Cette doctrine, émise dans la réunion des naturalistes allemands en 1854, souleva une ardente polémique entre les spiritualistes et les matérialistes (*voir*, à ce sujet, l'ouvrage intitulé à la manière germanique : *Pour servir au débat entre le corps et l'âme*, Hambourg, 1856, in-8°). Wagner mourut au mois de juin 1864. Il laissa de nombreux écrits, les uns purement didactiques, les autres sous forme de traité ou de dissertation et écrits, soit en latin, soit en allemand. Voici les principaux : 1° *Histoire du développement des maladies épidémiques et contagieuses*, 1826, gr. in-8° ; 2° *Pour servir à la physiologie comparée du sang*, Leipsick, 1833, suivi d'*appendices* ou *suite à la physiologie du sang*, Leipsick, 1838 ; 3° *Partium elementarium organorum quæ sunt in homine atque animalibus mentiones micrometricæ*, Leipsick, 1834, in-4°; 4° *Traité d'anatomie comparée*, ibid., 1834-1835 (2° partie), nouvelle édition sous le titre de *Traité de zootomie*, ibid., 1843-1847, 2 vol.; 5° *Prodromus historiæ generationis hominis atque animalium*, Leipsick, 1836, in-fol.; 5° *Etudes de physiologie comparée*, ibid., 1838; 6° *Icones physiologicæ*, Leipsick, 1839, in-4°; nouvelle édition par Ecker, ibid., 1852; 7° *Essai sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences médicales, au point de vue historique*, Erlangen, 1838; 8° *Traité de physiologie*, ibid., 1839; 4° édition, 1854-1855; 9° *Atlas portatif d'anatomie comparée*, Leipsick, 1841, in-fol.; 10° *Dictionnaire de physiologie*, Brunswick, 1845. Des savants de premier ordre ont collaboré à ce dictionnaire, qui est très-estimé. 11° *Recherches névrologiques*, Gœttingue, 1854, etc. L. R—L.

WAGNER (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), érudit allemand, naquit à Slava, près Glogau, le 16 août 1814. Il professa la philosophie à la faculté de Breslau, à dater de 1845. Il mourut le 10 juillet

1857. On a de lui : *De evenis poetis elegiacis eorumque carminibus*, 1838 ; — *Quæstionum de ranis Aristophanis specimen*, 1846 ; — *De Moschionis poetæ tragici vita ac fabularum reliquiis*, 1846 ; — *Poetarum tragicorum græcorum fragmenta ;* 1844-1852 ; — *Euripidis fragmenta iterum edidit ; perditorum tragicorum omnium nunc primum collegit*, 1846. Z.

WAGNERECK ou WANGNERECK (HENRI), jésuite, né à Munich en 1595, entra à seize ans dans la société, et y professa successivement avec beaucoup d'éclat les humanités, la théologie et le droit canon. Il se distingua également comme prédicateur et passa cinq ans à Lindau, en qualité de missionnaire. Revenu dans sa patrie, il continua d'y professer. Il avait soixante ans lorsqu'il fut nommé chancelier de l'académie de Dillingen, et il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 11 novembre 1664. Ses confrères et même les membres les plus distingués de tous les autres ordres religieux, avec lesquels ses prédications évangéliques l'avaient mis en relation, le regrettèrent vivement. La réputation de sa capacité et de sa sagesse était si grande, que plusieurs princes d'Allemagne avaient eu recours à ses conseils en diverses circonstances importantes. Parmi ses ouvrages, qui sont en assez grand nombre et dont on peut lire le détail dans le *Dictionnaire biographique des savants* de Jœcher, les plus remarquables sont : 1° *Thomæ a Kempis liber de Imitatione Christi in locos communes redactus* (anonyme), ouvrage dans lequel les développements, souvent isolés ou éloignés de l'auteur de l'*Imitation*, sont réunis dans les mêmes chapitres et sous des titres spéciaux ; 2° *Notæ in Confessiones sancti Augustini*, Dillingen, 1630 (réimprimé à Cologne, in-12). Ce sont plutôt des réflexions ascétiques à propos de St-Augustin, que des notes proprement dites. 3° *Theses de SS. angelorum prædestinatione ex meritis prædestinationi gratuitæ SS. hominum oppositæ, ex mente Augustini*, Dillingen, 1644 ; 4° *Antitheses catholicæ de fide et bonis operibus, articul.* 4, 6, 20 *confessionis Augustanæ oppositæ*, Dillingen, 1645. Wagnereck y pose tous les points de croyance essentiels relativement à la grâce, à la foi et aux bonnes œuvres, sur lesquels les catholiques diffèrent des luthériens, ou pour mieux dire des luthériens de la confession d'Augsbourg ; et chemin faisant, il explique quelques points obscurs de la doctrine catholique. L'intention marquée de ces divers passages a pu donner à notre grand Bossuet l'idée première de son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*. 5° *Vindiciæ politicæ adversus pseudo-politicos et Gasparem Scioppium in Pædia Politices ipsis suppetias ferentem*, Dillingen, 1636, in-8° ; 6° *Judicium theologicum super quæstione : An pax quemadmodum desiderant protestantes sit secundum de illicita*. Ce jugement est précédé d'une discussion, où l'auteur ne fait preuve ni d'impartialité ni de tolérance. 7° *Défense des motifs qui ont porté Christophe Berold à la foi catholique*, Augsbourg, 1643, in-8° (en allemand). Il avait écrit en latin sur un sujet analogue son *Anti-Dorschæum*, ou Réfutation de Dorsche, en réponse aux réflexions publiées par ce savant théologien sur la conversion de Jean Kirchner. *Voyez*, pour plus de détails, *Programm. funeb. Dorschæi* (dans le *Temple d'honneur* de Téoph. Spitzel), et Witte, *Diarium biographicum*. — *Simon* WAGNERECK, aussi de Munich, et probablement de la même famille que le précédent, n'avait que quinze ans lorsqu'il entra chez les jésuites, en qualité d'aide spirituel. Quelques années après, il remplit avec distinction la chaire d'éloquence de Munich, et se distingua par une connaissance profonde des littératures anciennes. Mais ce fut surtout à la numismatique qu'il consacra ses loisirs. Ses *Mémoires sur quelques médailles du musée de l'électeur de Bavière* le firent bientôt connaître avantageusement, et sur le bruit de sa réputation, l'empereur Ferdinand III l'appela à Vienne pour y mettre en ordre son cabinet de médailles antiques. Les biographes ajoutent que ce prince ne dédaignait point de le faire appeler souvent dans son palais et de s'entretenir familièrement avec lui. Simon Wagnereck mourut à Vienne le 16 mars 1657, dans la 52e année de son âge. On a de lui, outre les mémoires cités : 1° *Pietas Mariana Græcorum ex 12 tomis menæorum et 7 reliquis græcæ Ecclesiæ voluminibus deprompta ;* 2° une version latine du *Syntagma historicum*, publiée trois ans après sa mort, par Renauld Dehne, Vienne, 1660. P—OT.

WAGNIÈRE (J.-L.), né en Suisse, en 1739, avait à peine quatorze ans lorsqu'il s'attacha, en 1754, au service de Voltaire, alors retiré dans le pays de Vaud. Son maître ayant remarqué l'extrême envie qu'il avait de travailler, de s'instruire et de lui plaire, le prit en affection, l'encouragea, se chargea de son éducation et lui donna lui-même des leçons de latin. Vers la fin de 1756, Collini ayant été forcé, par suite de quelques tracasseries avec madame Denis, de se séparer de Voltaire, auprès duquel il remplissait depuis cinq ans les fonctions de secrétaire, Wagnière lui succéda dans cet emploi, qu'il remplit seul et sans interruption jusqu'à la mort du poëte, dont il eut toute la confiance, qui l'honora même du titre de son ami et qui ne l'appelait jamais que son bras droit, son fidèle Achate. Wagnière, de son côté, aimait Voltaire comme son père, et dans aucune circonstance de sa vie il ne se permit la moindre indiscrétion, ni la moindre démarche qui eût pu altérer la confiance de son bienfaiteur. Il se maria dans sa maison et y demeura toujours avec sa famille. Ses appointements, réunis aux gages de sa femme, ne s'élevaient guère qu'à la modique somme de cent écus. Il est vrai qu'en 1766 Voltaire avait placé sur la tête de son secrétaire une rente de trois cent soixante francs ; mais celui-ci n'en jouissait pas : son maître avait craint que, s'il lui eût fait de son vivant une

petite fortune, il ne l'eût quitté, ainsi que sa femme. Wagnière avait accompagné Voltaire à Paris en 1778; on voit, par les mémoires posthumes qu'il a laissés sur ce voyage, les soins qu'il se donna pour empêcher le patriarche de Ferney de se fixer dans la capitale et pour le soustraire aux obsessions de tout genre qui, altérant visiblement sa santé, lui faisaient désirer à lui-même de retourner dans ses montagnes. Mais la cabale de madame Denis triompha des résolutions de son oncle et réussit à éloigner le fidèle secrétaire, qui ne put refuser au vieillard de faire une course à Ferney pour ses affaires. Wagnière partit donc le 29 avril 1778, et lorsqu'il revint à Paris, le 1[er] juin, le cercueil de son maître était en route pour l'abbaye de Scellières, où il fut inhumé. Voltaire avait fait son testament en 1776 ; on lui a reproché de n'avoir pas eu pour Wagnière, dans ses dernières dispositions, l'égard que semblaient mériter son attachement et un travail assidu de plus de vingt-quatre ans. Mais il a pris lui-même soin de le justifier sur ce point : « M. de Voltaire, dit Wagnière dans ses mémoires, parlait souvent de « ses dispositions testamentaires; il me disait « qu'il voulait qu'à sa mort j'eusse vingt mille « écus de ses bienfaits, y compris les huit mille « livres portées sur son testament; qu'il me « compléterait la somme en billets à mon ordre : « il me les donna en effet; je les ai tenus ces « billets; mais par excès de délicatesse je ne « voulus pas les garder, et je le suppliai de les « reprendre. Alors, en m'envoyant à Ferney, il « m'ordonna de laisser chez son banquier à « Lyon cinquante-deux mille livres, qui seraient « un jour à ma disposition sur ses ordres. Mon « malheur a voulu que je n'aie pas pu être « auprès de lui à sa mort, malgré toutes ses « instances, et qu'on en ait également écarté « son notaire, qu'il ne cessait de demander; « c'est ce qui le mit dans l'impossibilité d'exécu- « ter ses bonnes intentions à mon égard. » Après avoir mis madame Denis, légataire universelle, au fait de toutes les affaires de son oncle, Wagnière retourna à Ferney, chargé de la procuration de cette dame comme gérant, avec la promesse de cinquante louis par an et d'un logement dans le château. Mais, trois mois plus tard, cette terre, qui semblait devoir toujours rester dans la famille de Voltaire, fut vendue à M. de Villette, qui depuis la revendit lui-même à un particulier. Wagnière se vit obligé alors de quitter cette retraite. Chargé de sa mère, d'une femme et de deux enfants, et sans autre ressource que le modique legs dont nous avons parlé, la munificence de l'impératrice de Russie vint heureusement le tirer d'embarras. Catherine II, ayant acheté de madame Denis la bibliothèque de Voltaire, manda auprès d'elle son ancien secrétaire, pour ranger cette bibliothèque de la même manière qu'au château de Ferney, dans celui qu'elle avait fait construire à St-Pétersbourg, sur le modèle de l'habitation du grand homme. Wagnière partit le 8 août 1779 pour la Russie, mit en ordre les livres et les papiers de Voltaire et revint à Ferney, comblé des bontés de l'impératrice, qui, outre l'argent qu'elle lui fit remettre, lui accorda une pension viagère de quinze cents livres. Ce don lui fut d'autant plus précieux que, deux jours après son retour, madame Denis, qui venait de se remarier, à l'âge de soixante-neuf ans, à M. Duvivier, lui fit dire qu'elle ne donnerait point les cinquante louis qu'elle lui avait promis en 1778. Wagnière accuse même cette dame de s'être approprié une somme de six mille francs que le libraire Panckoucke avait donnée pour lui comme complément d'une promesse faite en 1777, à l'occasion d'une édition des œuvres de Voltaire, pour laquelle il avait sollicité et obtenu en sa faveur une permission exclusive de l'auteur lui-même. Depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Wagnière. Seulement on voit par ses ouvrages posthumes qu'il était encore à Ferney en 1787. Ces ouvrages sont : 1° *Additions au Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la* Henriade. On y trouve quelques détails assez curieux sur le caractère et les habitudes de Voltaire et l'éclaircissement de plusieurs faits sur lesquels le *Commentaire* et la correspondance de l'auteur ne donnaient que des notions imparfaites. Nous citerons, entre autres pièces, une lettre fort longue et très-intéressante de M. Bourcet à Voltaire, datée de Pondichéry, le 1[er] février 1776, qui justifie le général Lally et son illustre défenseur, et qui contient des documents précieux sur l'Inde. 2° *Relation du voyage de M. de Voltaire à Paris en* 1778 *et de sa mort*. Elle offre des anecdotes piquantes sur les manœuvres qui le déterminèrent à faire ce voyage, sur son séjour forcé dans la capitale, sur les petites cabales qui s'y formèrent à son sujet, sur la conduite que tinrent à son égard ses prétendus amis, particulièrement d'Alembert, le marquis de Villette et madame Denis : le tout appuyé de pièces justificatives jusqu'alors inédites. 3° *Examen des Mémoires secrets de Bachaumont et autres en ce qui concerne M. de Voltaire*. L'auteur y rectifie un bon nombre de faits hasardés et réfute divers jugements sur la personne et les ouvrages de Voltaire. Ses remarques, classées selon l'ordre chronologique, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui désirent connaître dans son intérieur le patriarche de Ferney : elles ont, en général, cet air de franchise et de bonhomie qui plaît et qui persuade. 4° *Examen d'un ouvrage intitulé* Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire, *publiés sous la rubrique d'Amsterdam*, 1785, 2 vol. in-12. Ces mémoires sont de dom Chaudon, l'un des auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique :* ils contiennent une vie de J.-B. Rousseau, attribuée par l'auteur à Voltaire,

et que Wagnière prétend à tort n'être pas de lui. La vie dont il s'agit, composée en 1738, parut alors en un volume in-12 de 66 pages : elle fut insérée en 1748 dans les œuvres de Voltaire, qui depuis l'en exclut; dom Chaudon ne fit que la réimprimer en 1785, dans le premier tome de ses Mémoires. Cette production, qui ne se retrouve ni dans l'édition de Kehl ni dans aucune de celles qui l'ont suivie, a été restituée à son auteur dans le tome 35 des œuvres complètes de Voltaire, commencées par Dalibon et continuées par Delangle (*voy.* l'article VOLTAIRE). Les quatre ouvrages de Wagnière, dont nous venons de parler, ont été recueillis, ainsi que les Mémoires de S.-G. Longchamp, autre secrétaire de Voltaire avant Collini, et divers écrits inédits de la marquise du Châtelet, du président Hénault, de Piron, de d'Arnaud-Baculard, Thiriot et autres, sous le titre de *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Longchamp et Wagnière, ses secrétaires*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. C'est à MM. Beuchot et Decroix qu'on doit cette publication, dont la *Revue encyclopédique* a rendu compte, t. 28, p. 771. M—G—R.

WAGNITZ (HENRI-BALTHASAR), théologien et moraliste allemand, naquit à Halle, le 8 septembre 1755. Il fut pasteur à l'établissement pénitentiaire de cette ville, puis professeur agrégé de théologie et écrivit en particulier sur l'éducation. On cite parmi ses ouvrages : 1° la *Morale en exemples*, 6 vol.; 2° la *Religion enseignée par des exemples*, 2 vol.; 3° *Memorabilia*, 2 vol.; 4° *De l'amélioration des détenus au pénitencier;* 5° *Détails et observations sur les plus remarquables maisons de correction de l'Allemagne*, 2 vol. Wagnitz rédigea pendant plusieurs années le *Nouveau Journal des prédicateurs*. Il mourut le 27 février 1838. Z.

WAGSTAFFE (THOMAS), évêque anglais, du parti jacobite, né le 15 février 1645, dans le comté de Warwick, descendait de la famille des Knightcote, une des plus anciennes de cette contrée (*voy.* la généalogie des Knightcote, dressée par Thomas Wagstaffe, le fils de celui dont nous écrivons l'histoire, *Anecdotes littéraires du 18e siècle*, par Will. Bowyer et Nichols, t. 4, p. 186-187, éd. de Londres, 1812). Le jeune Wagstaffe étudia à l'école de la Chartreuse, où il eut pour maître Antoine Wood. Les leçons de cet habile professeur développèrent bientôt les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature et lui procurèrent l'avantage d'entrer élève gratuit au collége d'Oxford, en 1660. Il s'y livra à l'étude des langues, à la littérature et aux sciences, et se fit recevoir dans l'université de cette ville bachelier et maître ès arts. Il se décida ensuite à entrer dans l'Eglise et reçut le diaconat et la prêtrise. L'évêque de Péterborough, qui lui conférait les saints ordres, le pourvut le même jour de la cure de Martin's-Thorpe, dans le comté de Rustand. On ne sait quel motif l'engagea quelques mois après à quitter son rectorat pour aller vivre à Stow, dans le comté de Buckingham, au milieu de la famille du chevalier Temple, et en qualité de chapelain. Son esprit et son instruction lui concilièrent bientôt les bonnes grâces de ce seigneur, qui devint pour lui un protecteur aussi puissant que zélé. C'est sans doute à ses bons offices qu'il faut attribuer les faveurs dont il se vit l'objet les années suivantes. Dès 1676, il fut nommé curé de Stow, puis de St-Gabriel Fenchurch. En 1684, le docteur Compton, évêque de Londres, lui offrit le rectorat de l'église de Ste-Marguerite Pattens, ce qui le fixait dans la capitale, et il lui fut permis de cumuler les avantages de celle-ci avec les revenus de la cure de St-Gabriel. Enfin, en 1685, Charles II le présenta à la place de chancelier de la cathédrale de Lichtfield, et il fut installé dans ses fonctions par l'archevêque de Cantorbéry. Le roi lui donnait en même temps la prébende d'Alderwas. Tant de bienfaits inspirèrent à Wagstaffe une profonde reconnaissance et un attachement sincère pour la famille des Stuarts, et lorsqu'en 1688 Guillaume III mit sur sa tête la couronne d'Angleterre, le chancelier de Lichtfield refusa de prêter serment à la nouvelle dynastie et se vit privé de tous ses bénéfices. Il trouva alors dans ses connaissances en médecine une ressource à laquelle il n'avait point songé, et il exerça pendant plusieurs années avec un grand succès, sans néanmoins cesser de porter le costume ecclésiastique. Son extrême modération et la considération dont il jouissait auprès des hommes les plus distingués obtinrent grâce pour des opinions inoffensives, et en 1693, on lui rendit plus qu'on ne lui avait enlevé, en lui conférant l'évêché d'Ipswich. Il gouverna dix-neuf ans les affaires ecclésiastiques de son évêché avec beaucoup de sagesse et y mourut le 17 octobre 1712, emportant la réputation d'un des hommes les plus instruits de l'Angleterre. Il possédait une bibliothèque magnifique, riche surtout en livres latins, grecs et hébreux; le catalogue en fut imprimé à Londres, 1713. Il avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on est étonné de ne trouver que quatre sermons. Le plus connu de ses écrits, celui qui fonda sa réputation, mais aussi celui qui lui attira le plus d'ennemis, est sa fameuse *Apologie vengeresse du roi Charles le Martyr, où l'on prouve que Sa Majesté est l'auteur de l'*Εἴκων βασιλικὴ; *contre une note soi-disant de la main du comte d'Anglesey et contre les exceptions du docteur Walker et d'autres : à quoi l'on a joint une préface où sont examinées et réfutées les assertions hardies et insolentes de M. Bayle sur le fait en question* (A vindication of king Charles the Martyr, proving that, etc.), Londres, 1693, 1697, 1711, in-4° (3e édit. très-augmentée, avec les lettres autographes et jusque-là inédites de Charles Ier). On est fâché de

voir que, quelque bardies et quelque insolentes que puissent être les expressions de Bayle, celles de son antagoniste ne décèlent guère plus de modération et de politesse. Cependant on doit rendre justice à l'art avec lequel il écarte la plupart des objections; accumulant les circonstances favorables à son opinion, il groupe les témoignages des amis de Charles Ier, dévoile ses vues secrètes et les intrigues de ceux qui ont cherché à égarer la conscience publique sur la composition de l'ouvrage. Là surtout se trouvent des détails curieux sur l'effet produit à Londres et dans toute l'Angleterre par l'apparition de l'*Icon;* il cite un mot frappant et jusqu'alors peu remarqué de Milton, qui, dans un discours, s'écrie : « Il est des hommes qui semblent vouloir se « venger après la mort et accabler leurs juges « de leur souvenir. » Allusion à la commisération et aux remords tardifs que devait inspirer au peuple la lecture du livre si touchant et si sublime, composé par son roi sur la royauté. On ne peut guère douter, après avoir entendu Wagstaffe, que le fanatique républicain qui s'intitulait fastueusement l'*iconoclaste* n'ait craint l'influence de l'*Icon* et n'ait employé tous les moyens, même celui de la falsification et de l'interpolation, pour en atténuer les effets. De là l'insertion de cette ridicule prière que Charles adresse à l'Etre suprême et qui est copiée mot pour mot de celle de Paméla, dans l'*Arcadie* du chevalier Sidney. Mais la révélation ou l'aveu de ces craintes, de ces fraudes, ne suffit nullement pour attribuer au malheureux roi le volume redoutable. Qu'il ait été composé sous ses yeux, que quelques lignes, quelques pages, si l'on veut, lui appartiennent, qu'il l'ait écrit tout entier de sa main, qu'il ait voulu le faire imprimer et répandre à ses frais, il n'y a rien en tout cela que de naturel, rien que Bayle, Walker et d'autres n'avouent sans croire perdre du terrain. Au reste, cette contestation est de peu d'intérêt aujourd'hui, et il paraît que, parmi ceux qui se sont donné la peine d'y réfléchir, les meilleurs esprits se sont rangés du côté de Walker. Nous citerons parmi les autres ouvrages de l'évêque d'Ipswich : 1° *Défense de l'Apologie vengeresse*, etc., *en réponse à un pamphlet* (de Toland) *intitulé* Amyntor, Londres, 1699 ; 2° *Réponse à une brochure intitulée* Démonstration de l'obéissance et de la soumission dues au gouvernement actuel, tirée du livre de la convocation de l'évêque Overall, *avec une apostille en réponse au cas d'allégeance du docteur Sherlock*, Londres, 1690; 3° *Réponse à l'ouvrage du docteur Sherlock qui a pour titre :* Apologie du cas d'allégeance, etc., ibid., 1692 ; 4° *Réponse à une lettre écrite au docteur Sherlock, pour défendre le passage de Josèphe relatif aux hommages que Jaddus rend à Alexandre, des conséquences que lui attribue la réponse au livre dit* Démonstration de l'obéissance, etc., ibid., 1692 ; 5° l'*Etat actuel du jacobitisme en Angleterre*, ibid., 1702; 6° *Cas de la tolérance et de la communion occasionnelle exposée par voie de préservatif aux véritables fils de l'Eglise anglicane;* 7° *Relation de ce qui s'est passé dans la chambre des communes au sujet de la refonte des monnaies*, etc., et plusieurs autres brochures de médiocre importance. On peut voir pour plus de détails Wood, *Athen. Oxon.*, vol. 77, c. 1126, etc.; *Biographia Britannica*, Londres, 1766, p. 250; le *Dictionnaire* de Bayle, art. *Milton*, note N, et le *Dictionnaire* de Chauffepié, qui donne une excellente analyse de la *Vindication*, mais qui fait preuve dans cet article même de partialité et de défaut de critique. Comparez aussi les articles Charles Ier, Duppa, Gauden, Milton et Walker. — *Thomas* Wagstaffe, fils unique du précédent, naquit à Londres, en 1692, et passa la première partie de sa vie en Angleterre. Il entreprit ensuite des voyages dans les pays étrangers, sembla vouloir, en 1712, se fixer à Rome, où il fut chapelain protestant du chevalier de St-George, puis de son fils. Les fonctions qu'il exerçait près de ces deux princes ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude, et il devint un des hommes les plus habiles de l'Italie dans la connaissance des langues. Il en possédait sept, sans compter l'anglais, et l'on dit même qu'il parlait l'hébreu, le chaldéen et le syriaque avec autant de facilité que l'italien ou le français. Il était aussi très-habile littérateur et profond théologien, et, ce qui est plus rare, il donnait à Rome l'exemple de toutes les vertus, au point que le peuple de cette ville disait, en parlant de lui, que, s'il n'était pas hérétique, il eût fallu le canoniser. Il paraîtrait, par quelques mots d'une épitaphe composée pour lui, que, dans les dernières années de sa vie, il aurait fait un voyage en Angleterre et accepté un bénéfice du roi George. Mais cette hypothèse admise, il est certain qu'il le résigna ou qu'il en fut dépouillé fort peu de temps après, et qu'il mourut à Rome, le 3 décembre 1770. Il avait composé plusieurs ouvrages qui n'ont point été conservés. Les seuls morceaux qui nous restent de lui sont : 1° *Vino Eucharistico aqua necessario admiscenda : Responsio ad concionem habitam ad clerum in Templo B. Mariæ, Cantabrigiæ, a Samuel Drake, S. T. B.; auctore Thom. Wagstaffe, presb. angl.* (Drake répondit par une lettre dont voici le titre : *Ad Thom. Wagstaffium presb. angl., Samuelis Drake, S. T. B. Epistola in qua defenditur concio habita*, etc.); 2° la traduction des livres 6 et 7 de l'*Histoire de Charles XII*, dans le *Voltaire's life of Charles the Twelfth, king of Sweden*, etc., français-anglais, Londres, Bowyer, 1755, 8e édit. (les cinq premiers livres avaient été traduits par le docteur Jebb, les deux derniers et la préface par Locker John); 3° une *Lettre à Thom. Hearne*, insérée dans les *Letters written by eminent* Persons, Oxford, 1713, 3 vol. in-8°; 4° dix *vers ïambiques* manuscrits très-

piquants sur la vérité de l'*Histoire d'Angleterre* de Burney; 5° environ une douzaine d'épitaphes sur la mort de diverses personnes; ces pièces ont été recueillies par Nichols, dans ses *Anecdotes littéraires du 18e siècle*. On en remarque surtout deux extrêmement touchantes sur la mort de sa fille, qu'il eut le malheur de perdre très-jeune, en 1729. Nous ne pouvons finir cet article sans dire un mot de l'épitaphe que fit pour lui le docteur Delaune, et que Nichols a publiée pour la première fois. Le style en est élégant et léger, le ton badin et satirique; mais il est impossible de concevoir comment l'auteur a pu falsifier avec autant d'audace tout le caractère du chapelain des Stuarts. A l'entendre, c'était un mondain, un élégant, un docteur en cuisine, s'emparant volontiers de la femme d'autrui, très-prodigue, à qui du reste on ne pouvait rien apprendre, excepté la théologie. P—OT.

WAGSTAFFE (WILLIAM), médecin distingué, de la même famille que les précédents, naquit aussi dans le comté de Warwick, en 1685. Son père, qui était curé de Cublington, dans le comté de Buckingham, et qui n'avait point d'autre fils, présida à sa première éducation, et l'envoya aux écoles de Northampton, de là au collége de Lincoln, et à Oxford (1701), où William se fit bientôt remarquer par ses progrès et par ce tour d'esprit léger, original, gracieux et gai, que les Anglais expriment si heureusement par le mot *humour*. Sa conversation le rendit agréable aux premiers personnages de l'université, qui dès lors furent ses protecteurs. Après avoir reçu le baccalauréat en 1703, il songea à s'engager dans les ordres, uniquement parce qu'il pensait que cette détermination ferait plaisir à son père; mais ses idées se tournèrent ensuite vers d'autres points, et il quitta l'université en 1707, après avoir été admis au rang de maître ès arts. Thomas Wagstaffe, son parent, alors évêque d'Ipswich, avait été médecin à Londres, et y résidait la plus grande partie de l'année; William se rendit dans cette ville, et les relations qu'il y établit le portèrent à suivre la carrière qu'avait suivie longtemps le ministre de l'Eglise anglicane. Peu de temps après, celui-ci lui donna sa fille en mariage, et le jeune médecin trouva dans cette alliance un moyen d'arriver aux richesses et à la célébrité. Ce ne fut cependant qu'après la mort de sa femme, et même après s'être remarié à la fille de Charles Bernard, chirurgien ordinaire de la reine Anne, qu'il acheva de prendre ses degrés en médecine. Il fut ensuite admis dans le collége des médecins de Londres, devint membre de la société royale, et fut attaché à l'hôpital de St-Barthélemy, où il continua de se rendre fameux par ses connaissances médicales autant que par son humanité. Dans les derniers temps néanmoins on lui reprocha un peu de négligence. Mais la faiblesse de sa santé en fut la seule cause. Dans l'espoir de la rétablir, il se rendit à Bath, où il mourut le 5 mai 1724, avant d'avoir atteint sa 40e année. On a de lui plusieurs écrits dont le ton, moitié bienveillant, moitié railleur, unit toujours la finesse à la gaieté et l'esprit au bon sens. On y retrouve la manière de Swift, et plus encore celle du fameux William King de la chambre des communes. En voici la liste : 1° *Commentaire sur l'histoire de Tom Thumb*. (pour ridiculiser quelques articles d'Addison); 2° *Réfutation de Benjie* (Hoadly), *par Crépin le savetier*, lettre; 3° *Histoire du fantôme de St-A...n* (St-Alban); 4° *Témoignages des habitants de Ficklebo-rough sur la vie et le caractère de Robert Huith, communément appelé Bob;* 5° *Remontrances des loyaux sujets d'Albinie;* 6° *Caractère de Richard St...e* (Steele); 7° *Considérations sur l'Etat et les taxes publiques;* 8° *L'honnête homme*, journal qui parut pour la première fois le 12 avril 1712, et n'eut que seize numéros; 9° *Préface d'une histoire complète du traité d'Utrecht;* 10° *Lettre du facétieux docteur Andrew Tripe, à son frère*, etc. Tous ces opuscules, composés la plupart pendant la jeunesse de l'auteur, et en grande partie anonymes, mais imprimés plusieurs fois de son vivant, furent réunis après sa mort sous le titre d'*Œuvres mêlées*, Londres, in-8°, fig. et portrait de l'auteur. Il faut y joindre des *Notes* sur le *Causeur* (Tatler) et le *Spectateur*, notes qui, après avoir été longtemps gardées manuscrites, ont été employées et citées souvent dans l'édition du *Causeur*, Londres, 1786, 6 vol. in-8°. On trouve dans les *Literary anecdotes* de Nichols, t. 1, p. 323, des détails sur la vie et les écrits de Wagstaffe. — *Jean* WAGSTAFFE, savant, né à Londres, mourut en 1677, dans un accès de folie causé par l'abus des liqueurs fortes. On a de lui, en anglais : 1° *Remarques historiques sur l'évêque de Rome;* 2° *Questions sur la magie* (trad. en allemand, Halle, 1711); 3° *Traité des empoisonnements et des empoisonneurs*, Londres, 1669. Méric Casaubon, fils du célèbre Casaubon, répondit à ce livre par le suivant : *De credulitate et incredulitate circa res naturales et civiles* (Wood, *Athen. Oxon.*, lib. 2, p. 382). P—OT.

WAHL (JOACHIM-CHRÉTIEN, comte DE), un des généraux allemands qui se distinguèrent dans la guerre de trente ans, devait le jour à un gentilhomme thuringien des environs d'Altstædt, et fut d'abord élevé dans la religion protestante. Mais il fit abjuration de bonne heure, et prit du service dans les troupes de la ligue catholique, avant même que la guerre éclatât. Arrivé en Bohême à la suite du duc Maximilien de Bavière, il assista à la bataille de Prague, où il se signala par son courage, mais où il eut le malheur de perdre un bras (1620). Il s'éleva ensuite de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel du régiment commandé par Tilly, se trouva à la bataille de Lutter (1626), puis à celle de Leipsick, où sa belle conduite lui valut le brevet de major-général (1630). Quatre ans après, il fit la guerre

dans le haut Palatinat, qu'il soumit presque tout entier au duc de Bavière, et fut récompensé par le titre de commandant général de cette province. Peu après, il fut pris dans une rencontre par les troupes suédoises ; mais ses soldats le délivrèrent presque aussitôt, et il continua de combattre avec autant de persévérance et de talent que de bonheur. La prise de Bayreuth, celles d'Augsbourg, Culmbach, Nabbourg, Auerbach, Kemnath, Weyda, Alten, Werne et Durrep, lui valurent successivement les titres de lieutenant feld-maréchal, de gouverneur du haut Palatinat, de général grand maître de l'artillerie (1640), et de comte de l'empire. Il avait été envoyé l'année précédente à la cour du duc de Brunswick, et y avait posé les bases d'un accord entre les princes de ce nom et l'empereur. Il avait aussi, à diverses époques, obtenu de la munificence de l'électeur de Bavière les seigneuries de Lutzchkau, de Schœnnbrunn, de Lomstein, de Weyer, etc., et joignait à ces fiefs le titre de chambellan de l'électeur de Cologne. Peu après (1643), l'état de sa santé le força de renoncer au service militaire ; encore les soins qu'il prit pour prolonger son existence ne purent-ils éloigner sa fin que de quelques mois. Il mourut au mois d'août 1644, et fut remplacé dans le commandement de l'armée bavaroise par le général baron Mercy. — *Jean* Wahl, né le 11 novembre 1611, à Altembourg, où il fut successivement sous-corecteur, corecteur et recteur, mourut d'un catarrhe, le 29 octobre 1686, laissant plusieurs dissertations (*Programmata*) curieuses, entre autres *De majestate, De Magis*, etc. — *Zadoch* Wahl Ben Ascher, savant rabbin de la fin du 17e siècle, a publié des notes sur tout l'Ancien Testament, sur l'Arba Turim, sur diverses grammaires, et a donné une édition de l'*Office des cœurs* du rabbin Bechai Ben Ascher, avec un très-bon commentaire. Il avait aussi composé plusieurs ouvrages philosophiques en latin. P—ot.

WAHL (Christian-Albert), théologien allemand, naquit à Dresde le 1er novembre 1773 ; après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla les continuer à l'université de Leipsick et il embrassa la carrière ecclésiastique. En 1801, il fut attaché aux paroisses de Friessdorf et de Rommelburg, et il ne tarda pas à faire connaître l'étendue de ses connaissances à l'égard des livres saints : son *Introduction historique aux divers livres de la Bible envisagés comme préparation à l'instruction religieuse* (Lepsick, 1802) fut regardée comme ce qu'il y avait encore de plus substantiel à ce sujet. En 1805, il fit paraître un autre livre dont l'utilité fut aussitôt reconnue : *Quæstiones theologico-dogmaticæ candidatis theologiæ examini sese subjecturis propositæ*. En 1808, il fut appelé à Schneeberg comme ministre supérieur (*Oberpfarrer*), et en 1823, il devint surintendant à Oschatz. Il déploya dans ces diverses fonctions beaucoup de zèle pour moraliser et instruire les populations confiées à ses soins. En 1827 la faculté de théologie de Leipsick lui conféra le titre de docteur ; en 1835, il fut appelé au conseil des cultes et de l'instruction, et nommé conseiller de consistoire ; il mourut dans cette ville le 30 novembre 1853. Parmi ses principaux ouvrages consacrés à l'exégèse de la Bible, il faut distinguer la *Clavis Novi Testamenti philologica* (Leipsick, 1822, 2 vol. ; une troisième édition, publiée en 1843, atteste le mérite de ce travail) et la *Clavis librorum Veteris Testamenti apocryphorum* (Leipsick, 1853), où se montre une étude approfondie du style des livres qui ne nous sont parvenus qu'en grec et dont l'authenticité n'est pas admise dans les églises réformées. Wahl ne resta pas d'ailleurs toujours fidèle à la vieille méthode d'écrire en latin ; il employa sa langue maternelle pour son *Introduction historique et pratique aux livres de la Bible* (Leipsick, 1820). L'érudition et la conscience dans les recherches caractérisent ces écrits, qui restent d'ailleurs étrangers aux témérités hardies et paradoxales de l'école moderne. Z.

WAHLBOM (Jean-Guillaume-Charles), peintre suédois, naquit à Stockholm, le 16 octobre 1810. Il annonça d'abord plus de goût pour la sculpture que pour tout autre art. La peinture l'emporta ensuite. Admis en 1824 à l'académie militaire de Carlberg, il suivit plus tard les cours de l'académie des beaux-arts de Stockholm, où il eut pour maîtres Ling et Bystroem. Une pension que lui fit l'académie lui permit de visiter les musées d'Allemagne, de France et d'Italie. Revenu en Suède en 1849, il fut appelé à professer le dessin à l'académie où il avait été élevé. Sa santé exigea de nouveaux voyages. Il résida successivement à Aix en Savoie, à Rome, à Paris et à Londres, où il mourut en 1858. Il choisissait de préférence pour sujets de tableaux des scènes historiques tirées de l'histoire de Suède ou de l'Ancien Testament. Ses *portraits nationaux* (1520-1632) expliqués par Nicander (1830) ont été remarqués. Le tableau qu'il a peint en 1843 et qui représente l'*Épouse de Gustave-Adolphe abîmée de douleur à l'aspect du cadavre de ce héros*, lui a valu une juste admiration. Il en est de même de la scène historique qu'il a reproduite plus tard, représentant *Catherine Maænsdatter, femme d'Eric XIX* (1569) *envoyée en exil, et retrouvant ensuite ses enfants*. Wahlbom s'est fait connaître aussi par ses dessins, dont les lignes rappellent la sculpture. Dans le nombre on cite les dessins relatifs aux *Ases*, 1832, et son *Album lithographique*, 1836. Wahlbom travailla au *Musée scientifique et historique de Mellin*. L. R—l.

WAHLBERG (Jean-Auguste), voyageur-naturaliste suédois, frère du savant botaniste Pierre-Frédéric Wahlberg (secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Stockholm), naquit à Lagklarebæck, près de Gothembourg, en 1810, et s'adonna, comme son frère, aux sciences na-

turelles, mais en embrassant spécialement la zoologie. Il devint professeur d'histoire naturelle à l'école royale forestière de Stockholm. Il était aussi bon géomètre, et reçut le grade d'ingénieur du bureau du cadastre de la Suède. Il fut chargé, en 1837, par le gouvernement suédois, d'une mission scientifique dans l'Afrique australe, où il séjourna depuis février 1839 jusqu'en 1845. Le bruit répandu en Europe que les Cafres l'avaient massacré fut très-heureusement démenti par son retour dans sa patrie, où il rapporta une magnifique collection zoologique. Il repartit pour le sud de l'Afrique en 1854, et se vit à la tête d'une expédition scientifique encore plus importante que la première fois; plus de quatre cents personnes la composaient; trois zoologistes anglais distingués, MM. Green, Kooleman et Cathcart-Kastry, en faisaient partie. — On explora les bords du grand lac Nyami et de la rivière Tioghé, qui étaient connus depuis peu de temps par les voyages du docteur Livingstone et d'Oswell; on fit une ample moisson d'espèces nouvelles, dans ce pays dont la faune est si riche. Malheureusement la mort de Wahlberg vint interrompre l'exploration en 1856 : il périt victime de sa passion extraordinaire pour la chasse aux éléphants; il fut tué par un de ces animaux, qu'il poursuivait. Lui-même en avait tué un très-grand nombre; il était parvenu souvent à en abattre quatre en une seule heure. Il les chassait toujours à pied, parce que, selon lui, il n'y a pas de meilleur moyen de combattre un tel adversaire que de s'en rapprocher et de lui tirer à bout portant un coup de fusil dans la tête. Il avait acquis dans cet exercice une telle habileté que les indigènes le vénéraient comme un être surnaturel. « Cet étranger, disaient-ils, « est une merveille créée exprès par le dieu Mo- « remo; il est petit, mais son cœur est deux fois « plus grand que lui. » — Cependant le courageux chasseur avait le pressentiment du triste sort qui l'attendait : il avait recommandé à M. Cathcart-Kastry d'avoir soin, si un malheur lui arrivait, de faire parvenir ses collections à M. Letterstedt, consul général de Suède au Cap. Ses instructions furent suivies : on transporta ses collections à la baie de Walfish, sur la côte occidentale de l'Afrique, et, de là, par mer, à la ville du Cap, d'où on les fit passer en Europe. Réunies aux premières, elles forment une très-riche partie du muséum de zoologie annexé à l'académie royale des sciences de Stockholm. — Les compagnons de Wahlberg ont enseveli leur infortuné chef sur le point même où ils trouvèrent son cadavre, et ils ont élevé sur sa tombe une haute pyramide de pierres; ce triste monument se voit à l'est du lac Nyami. — Un autre Suédois, M. Andersson, explorait l'Afrique australe dans le même temps que Wahlberg, et, quand la mort d'un voyageur suédois fut apprise, on crut quelque temps et tous les journaux annoncèrent que c'était celle d'Andersson : on ne sut la vérité que quelques semaines plus tard, au milieu de mars 1857. — Wahlberg mourut à l'âge de 46 ans. L'académie royale des sciences de Stockholm l'avait nommé membre résident en janvier 1857, c'est-à-dire postérieurement à sa mort, arrivée en 1856, et dont la nouvelle n'était pas encore parvenue en Europe. E. C—T—T.

WAHLENBERG (GÖRAN ou GEORGE), savant botaniste suédois, naquit le 1er octobre 1780 aux forges de Skarphyttan, dans la province de Wermland, où son père, George-Alexandre, était employé; il fit preuve, pendant ses études à Upsal, de dispositions précoces pour les recherches sur l'histoire naturelle, et il fut attaché comme copiste au muséum. Secondé par le baron d'Hermelin et avec l'appui des sociétés des sciences de Stockholm et d'Upsal, il fit en Suède et en Norvége, au point de vue de la botanique et de la géologie, des voyages qu'il poussa jusqu'en Laponie. Il parcourut ensuite dans le même but, et aux frais de l'académie des sciences, la Bohême, la Hongrie et la Suisse; il explora les monts Carpathes et les Alpes, s'arrêta dans les principales universités de l'Allemagne et rentra à Upsal en 1814. Il y fut nommé aussitôt démonstrateur de botanique; plus tard, il eut le titre de professeur et fut reçu médecin. Enfin il fit, en 1817, un dernier voyage scientifique dans l'ouest et le sud de la Suède. Il mourut à Upsal au mois de février 1851. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De sedibus materiarum immediatarum in plantis*, Upsal, 1806 et 1807, 4 vol.; 2° *Flora Lapponica*, Berlin, 1812, 30 planches (on y joint un *Supplementum*, publié par Sommerfelt, Christiania, 1826, in-8°); 3° *Flora Carpathorum*, Gœttingue, 1814, in-8°; 4° *Flora Upsaliensis*, Upsal, 1820, in-8°; 5° *Flora Suecica*, Upsal, 1824, 2 vol.; 2e édition augmentée, 1831-1833; 5° *Observations sur la température des sources*, dans les *Annales de physique* de Gilbert, 1812, t. 41. Depuis 1825, il était l'éditeur d'un ouvrage de luxe, *Svensk Botanik*, entrepris par J.-V. Palmstruch et J.-C. Billberg, et dont il a paru 11 volumes, de 1815 à 1838; plus tard il renonça à ce travail, qu'un autre Wahlenberg, professeur à Stockholm, se chargea de continuer. Ennemi de systèmes nouveaux, qui lui paraissaient aboutir à multiplier à l'infini les espèces et les genres, il resta fidèle à la théorie de Linné. Ses écrits se recommandent par l'exactitude scrupuleuse et l'attention donnée aux recherches; il ne décrivait que les plantes qui avaient passé sous ses yeux. On fait un cas spécial du livre qu'il fit paraître à Zurich en 1813, et dans lequel il consigna les résultats de ses observations en Suisse : *De vegetatione et climate in Helvetia septentrionali observatis et cum summo septentrionale comparatis*. Comme géologue, il rendit de grands services en étudiant des terrains encore inexplorés dans la Laponie. De là son écrit

intitulé *Essai de description physique du sol de la Laponie*, dans les *Annales de physique* de Gilbert, 1812. Partisan zélé de l'homœopathie, il s'efforça de la propager en Suède. Z.

WAIBLINGER (GUILLAUME-FRÉDÉRIC), littérateur allemand, né à Reutlingen le 21 novembre 1804, fit ses études en partie dans la maison paternelle, en partie au dehors. Il était encore au gymnase de Stuttgard quand il écrivit en 1819 son *Phaéton*, roman qui parut plus tard (1823) en 2 volumes. De même étudiait-il la théologie à Tubingue, lorsqu'il entra à la *Gazette du soir*. Il publia ensuite *quatre récits* tirés de l'histoire de l'ancienne Grèce, Ludwigsbourg, 1821 ; puis, *Trois jours aux enfers*, Stuttgard, 1826. Cependant il y avait dans son allure une exaltation qui se fit jour dans les productions qui suivirent. Soutenu par l'éditeur Cotta, Waiblinger put faire le voyage d'Italie. Il n'en revint pas et mourut le 17 janvier 1830, au retour d'une excursion en Sicile. Il avait eu le temps de puiser dans ce voyage même d'intéressantes productions : dans le nombre, son *Dictionnaire de poche de l'Italie et de la Grèce*, Berlin, 1829 et 1830. Ses œuvres complètes ont été publiées par les soins de H. de Canitz, Hambourg, 1840-1841, 9 vol. L. R—L.

WAILLY (NOEL-FRANÇOIS DE), grammairien, naquit le 31 juillet 1724, à Amiens, où sa famille avait exercé pendant longtemps des fonctions municipales. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il fut placé chez l'abbé Valart (*Voy.* ce nom), qui lui apprit les langues anciennes, et lui inspira le goût des études grammaticales. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances le conduisit à Paris, où il entra dans la maison d'éducation de Philippe de Prétot, et partagea les leçons que cet habile instituteur donnait à son fils, qui devint par la suite censeur royal (*voy.* PHILIPPE DE PRÉTOT). Bientôt Wailly, en état d'en donner lui-même, fut souvent consulté par d'illustres étrangers qui venaient dans la capitale pour se former à une diction correcte et à une prononciation exacte. Possédant les principales langues de l'Europe, il pouvait mieux que personne répondre à leurs questions, et résoudre leurs doutes. Cet échange mutuel de locutions, cette comparaison des mêmes idées exprimées en différentes langues, contribuèrent beaucoup à lui faire reconnaître le génie de la nôtre. La publication de sa Grammaire le mit en relation avec des hommes de lettres distingués. Il compta Beauzée au nombre de ses amis ; et, quoique tous les deux suivissent la même carrière, jamais aucun sentiment de jalousie n'altéra leur intimité. Wailly se maria en 1766, et fut père de cinq enfants. Retiré au sein de sa famille, étranger aux factions qui plus tard déchirèrent la France, il traversa sans danger les orages de la révolution, et fut appelé à l'Institut dès l'époque de sa création ; il devint aussi membre de la société d'institution de Paris, et honoraire de l'académie d'Amiens. Sa modération dans les discussions, l'aménité de son caractère, l'avaient rendu cher à tous ses collègues. Il mourut à Paris le 7 avril 1801, dans sa 77e année. Domergue prononça sur sa tombe un discours funèbre : « Ses écrits, « dit-il, enseignent à bien parler, sa conduite « enseignait à bien vivre. » Wailly fut remplacé à l'Institut par l'abbé Sicard, qui y entra, après en avoir été exclu au 18 fructidor (4 septembre 1797). Quoique Wailly cultivât la littérature, c'est à sa Grammaire qu'il doit toute sa célébrité. Cet ouvrage, fruit de longues méditations sur la théorie du langage, et d'une lecture réfléchie des meilleurs écrits composés sur cette matière, parut sous le titre de *Principes généraux et particuliers de la langue française*, Paris, 1754, in-12, et devint, par les corrections et les nombreuses additions qu'y fit l'auteur, un des livres élémentaires les plus estimés. Il le dédia à l'université de Paris, qui en prescrivit l'usage dans ses colléges, et il obtint le même honneur à l'École militaire. Lorsque Wailly débuta dans la carrière grammaticale, Restaut y tenait le premier rang : sa Grammaire, imprimée depuis vingt-cinq ans, et supérieure à celles qui l'avaient précédée, soutint encore longtemps la concurrence avec celle de Wailly ; mais cette dernière, plus méthodique et mieux digérée, l'emporta. Il est vrai que les savantes remarques de Girard, de d'Olivet, de Duclos, qui n'avaient point encore paru à l'époque où Restaut publia son ouvrage (1730), furent d'un grand secours à son successeur. Quelques lacunes cependant, quelques règles peu développées, quelques erreurs même lui ont été reprochées : mais à quel écrivain n'a-t-on jamais adressé de reproches ? Sans se permettre de ces innovations gigantesques qui n'ont d'autres partisans que ceux qui les proposent, Wailly ne s'astreignit pas non plus à suivre servilement une routine aveugle : il garda entre les opinions diverses un sage tempérament. Nous n'entreprendrons pas de donner l'analyse de sa Grammaire ; nous nous bornerons à jeter un coup d'œil rapide sur les principaux changements qu'il a introduits dans l'enseignement de la langue française. Il sépara la syntaxe et la partie élémentaire que Restaut, ainsi que nous l'avons dit à son article, avait fondues ensemble. Il rejeta la méthode des déclinaisons que les anciens grammairiens avaient empruntée à la langue latine, mais que la terminaison uniforme des mots rend aussi fastidieuse qu'inutile dans la nôtre. En ne reconnaissant qu'un seul article, il supprima les dénominations d'article défini, indéfini, partitif ; et il fit rentrer les pronoms *me, te, se*, etc., appelés conjonctifs par quelques auteurs, dans la classe des pronoms personnels à laquelle ils appartiennent naturellement. Ces rectifications, indiquées ou approuvées par nos meilleurs grammairiens, obtinrent également les suffrages du public. Wailly ne réussit pas aussi bien dans

ce qui concerne le verbe. Il avait critiqué les définitions des verbes actifs et neutres données par Restaut; celles qu'il y substitua ne sont pas heureuses. En parlant des personnes peu familiarisées avec les termes de grammaire : « Est-il « facile de leur faire comprendre, dit-il, que « courir, danser, sauter, agir, etc., sont des « verbes qui ne sont point actifs; que ce sont « des verbes neutres? Elles entendent dire tous « les jours : *Cet enfant est continuellement en action*, *il court*, *il danse*, *il saute*, etc. » Cette objection est plus subtile que solide; car le mot *actif* est ici un terme technique, dépouillé de son acception ordinaire. Si Wailly trouvait en cela quelque imperfection, il pouvait la faire disparaître en employant un nouveau terme : il prit un moyen tout opposé. Basant sa définition des verbes actifs sur la signification rigoureuse du mot, il rangea dans cette classe une foule de verbes neutres qui, n'ayant ni passif, ni régime direct, faisaient un contraste avec les autres, et nécessitaient une subdivision plus embarrassante qu'avantageuse. Aussi, l'opinion de Wailly n'a-t-elle été adoptée par aucun lexicographe. Du reste, il s'accorde avec Restaut dans la conjugaison des verbes : nous remarquerons seulement qu'à l'exemple de Girard il réunit le participe présent au *gérondif*, tandis que les grammairiens modernes réunissent le gérondif au *participe présent*. Wailly fut un zélé partisan de la réforme orthographique déjà suivie par Dumarsais et par Duclos. Cette réforme n'allait pas jusqu'à introduire de nouveaux caractères ou à donner de nouvelles valeurs à ceux que nous avons : elle consistait simplement à retrancher les lettres qui sont inutiles à la prosodie; à faire un usage plus général des accents, en un mot à rapprocher, autant que les règles de la grammaire peuvent le permettre, l'orthographe de la prononciation, en écrivant, par exemple, *atencion*, *filozofie*, *frase*, *l'ome*, *la fame*, etc. Wailly avait fait imprimer, d'après cette méthode, l'*Abrégé de la versification française*, qui est à la fin de sa Grammaire; dans les éditions publiées par son fils, ce néographisme a disparu. On a profité et l'on profitera encore de ce système pour simplifier notre orthographe; mais, malgré la prédiction de Duclos (1), des motifs qu'il serait superflu de développer ici s'opposeront toujours à son entière adoption. Outre sa *Grammaire française*, dont il a fait lui-même un *Abrégé*, on a de Wailly : 1° *Lettre à M...., en réponse aux difficultés proposées contre la déclinabilité des participes français*, Paris, 1759, in-12; 2° *De l'orthographe, ou moyens simples et raisonnés de diminuer les imperfections de notre orthographe*, ibid., 1771, in-12; 3° *L'orthographe des dames, ou l'Orthographe fondée sur la bonne prononciation démontrée la seule raisonnable*, ibid., 1782, in-12. Cet ouvrage et le précédent sont consacrés à l'exposition et à la défense de la réforme orthographique dont nous avons parlé. 4° *Plusieurs remarques sur la grammaire*, insérées dans les Mémoires de l'Institut; 5° (avec son fils aîné), *Nouveau vocabulaire français, ou Abrégé du Dictionnaire de l'académie*, Paris, 1801, grand in-8°. Ce vocabulaire, à la perfection duquel MM. Bosquillon et Drevet ont concouru, jouit du plus grand succès; il a obtenu une quinzaine d'éditions; les dernières ont été revues par M. Alfred de Wailly, petit-fils de l'auteur. On doit encore à Wailly : 1° *Principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair*, Paris, 1768, in-12, sixième édition, retouchée avec soin; ibid., 1773, neuvième édition, refondue entièrement. Cet ouvrage, attribué au P. Fleuriau (*voy.* ce nom), est originairement du P. Sauger, jésuite (*voy.* le *Dict. des anonymes* de Barbier); 2° *Introduction à la syntaxe latine*, par J. Clarke, traduite de l'anglais, Paris, 1773, in-12; ibid., 1781, avec un vocabulaire latin et français. Ce sont des thèmes tout préparés; 3° *Dictionnaire portatif de la langue française*, extrait du grand Dictionnaire de Richelet, Lyon, 1774, 2 vol. in-8°, dont il y a plusieurs éditions; 4° *Dictionnaire des Rimes*, par Richelet, nouvelle édition, 1799, in-8° (*voy.* RICHELET); 5° *L'art de peindre à l'esprit*, par don Sensaric (*voy.* ce nom), Paris, 1771, 1783, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, revu par Wailly, est un choix des meilleurs morceaux des orateurs et des poëtes français. 6° *Histoires choisies du Nouveau Testament* (d'après le commentaire d'Érasme), traduites en français, avec le texte latin, Paris, 1774, in-12. Wailly a revu la traduction des *Commentaires de César*, par d'Ablancourt, 1767; celle des *Oraisons choisies de Cicéron*, par Villefore, 1772; celle d'*Eutrope*, par Lezeau, 1783. Ces ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois. Il a soigné la plupart des éditions classiques sorties des presses de Barbou, entre autres celle de *Quintilien*, avec la traduction de Gédoyn, 1770; et l'édition latine de *Salluste* donnée par Philippe de Prétot, 1774. Il est auteur de l'*Avertissement* qui est à la tête de la traduction de *Perse*, par Dreux du Radier. Enfin il a concouru à l'édition du *Dictionnaire de l'académie* publiée en 1798. Aug.-Sav. Leblond a donné, sur la vie et les ouvrages de Wailly, une *Notice* qui a été insérée dans le *Magazin encyclopéd.*, septième année, 1801, tome 6, p. 471. Une autre *Notice*, par l'abbé Sicard, se trouve dans les Mémoires de l'Institut, *Litt. et beaux-arts*, t. 5; voyez aussi la *Biographie des hommes célèbres de la Somme*, t. 2, p. 417 et suivants. P—RT.

WAILLY (ETIENNE-AUGUSTIN DE), fils du précédent, né à Paris le 1er novembre 1770, fut un des élèves les plus distingués de la communauté de Ste-Barbe. Doué, en naissant, d'une grande

(1) « Lorsque la réforme, dont la proposition paraît aujourd'hui chimérique, sera faite, *car elle se fera*, on ne croira pas « qu'elle ait pu éprouver de la contradiction. » Duclos, *Remarques sur le chapitre 5 de la Grammaire de Port-Royal.*

vivacité d'esprit, il ne se sentit d'abord entraîné par aucune vocation fixe. La réquisition militaire de 1793 le força d'abandonner une étude de notaire, dans laquelle l'espoir de s'ouvrir une carrière utile l'avait porté à ensevelir un nom honoré par de grands triomphes universitaires. Atteint par la persécution de la terreur, le jeune Wailly subit un emprisonnement de neuf mois, et ne dut la liberté et peut-être la vie qu'à la chute de Robespierre. Il avait su toutefois mettre à profit le temps de sa captivité, en se livrant avec une ardeur nouvelle à l'étude des mathématiques et de la grammaire générale. Après le 9 thermidor, il entra à l'école polytechnique, où il se concilia l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. A cette époque, on commençait à sentir que l'éducation est liée aux plus chers intérêts du corps politique, et qu'il est toujours important d'attacher les générations qui s'élèvent au joug des principes qui font le rempart de la société et la règle de tous les devoirs. Un enseignement régulier et conforme, sous beaucoup de rapports, à celui de l'ancienne université de Paris, vint donner une impulsion nouvelle aux vraies et solides études. Le succès qu'obtint un premier établissement d'éducation publique, créé sous le nom de prytanée, détermina le gouvernement d'alors à fonder quatre lycées dans la capitale. Wailly fut successivement préfet des études et censeur d'un de ces lycées. Enfin Fourcroy, directeur de l'instruction publique, qui était son parent, le nomma proviseur du lycée Napoléon, qui prit depuis le nom de collége royal de Henri IV. Sous la direction de Wailly, cette maison atteignit bientôt le plus haut point de prospérité. Pendant plus de quinze années que dura l'administration de son proviseur, le collége de Henri IV reçut dans son sein un nombre infini d'élèves parmi lesquels il savait entretenir cette émulation, premier et puissant ressort de l'éducation publique. Les noms de quelques-uns de ces jeunes gens, si nous voulions les citer, rappelleraient ceux des hommes qui ont le plus honoré l'administration, la magistrature, le barreau, les lettres et l'armée. Dans les dix dernières années de sa vie, Wailly eut le bonheur de voir ses propres fils se placer à la tête de cette jeunesse brillante, qui aimait à témoigner son respect et sa reconnaissance pour le père, en applaudissant aux triomphes des enfants. Le temps qu'il donnait à ses fonctions ne l'empêchait pas de consacrer encore de nombreux instants à la culture des lettres et au commerce des muses. Comme grammairien, il a donné plusieurs éditions de la *Grammaire* de son père, et du *Nouveau Vocabulaire français;* il a revu, en l'absence de l'auteur, le *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec*, par M. Morin, 1803, in-8°, et a publié, avec M. Drevet, un *Nouveau Dictionnaire des rimes*, Paris, 1812, in-8°. Comme littérateur, il a traduit en vers français une ode italienne du colonel Grobert intitulée *Napoleone al Danubio* (Napoléon au Danube), Paris, 1805, in-8°; il a donné une édition des *OEuvres choisies de J.-B. Rousseau*, enrichies de notes, à l'usage des colléges, ibid., 1805 et 1818, stéréotype, in-12; et une *Traduction en vers des deux premiers livres des odes d'Horace*, ibid., 1817, in-18, et 1818, avec le troisième livre. Cette traduction obtint le plus grand succès On trouva que le style de son auteur décelait un poëte formé à l'école du premier de nos lyriques, et confirmait ce qu'il exprimait lui-même en ces termes, dans la *Notice* préliminaire : « J'ai cherché, autant que mes moyens l'ont permis, à « imiter, en traduisant Horace, le style, l'harmonie, et même la richesse des rimes de J.-B. « Rousseau. » En effet, c'est là ce qui rend incontestable le mérite de la traduction de Wailly. Sa fidélité en est un autre qu'il faut mettre en ligne de compte, car les traducteurs en vers ne nous y ont point habitués. Peut-être l'auteur s'écarte-t-il trop rarement des formes lyriques de l'original. Jamais quatrain ou sixain français ne rendra l'imposante harmonie, la libre allure, et, pour ainsi dire, la *disinvoltura* de ces strophes alcaïques enjambant les unes sur les autres, et du glyconique alternant avec l'asclépiade. Mais après avoir ainsi fait la part de la critique, nous avouerons que dans les endroits même qui laissent quelque chose à désirer, et où l'on retrouve le moins Horace, on admire toujours des vers bien faits, de la correction, de l'élégance, de la rapidité et de l'harmonie; l'oreille est toujours satisfaite, et Wailly reste encore un bon écrivain quand il cesse d'être un heureux traducteur. Le délicieux dialogue d'Horace et de Lydie et sa prophétie de Nérée sont particulièrement remarqués. Wailly prit part à la rédaction du *Mercure de France*, depuis 1802 jusqu'en 1810. Il était encore dans la force de l'âge; l'académie française était disposée à lui ouvrir ses portes, et le roi venait de récompenser ses services par la croix de la Légion d'honneur, lorsque la mort le frappa, au mois de juin 1821. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie française*, t. 5, p. 319-323, une *Notice* sur Et.-Aug. de Wailly, par Laya, de l'Académie française. L—D.

WAILLY (Armand-François-Léon de), fils du précédent, naquit à Paris le 28 juillet 1804. Il se dévoua de bonne heure à la carrière littéraire et son activité intellectuelle le porta à embrasser divers genres de compositions; il travailla pour le théâtre; en 1825, de concert avec son cousin Gustave de Wailly, il donna une comédie en trois actes et en vers : *le Mort dans l'embarras*, qui fut jouée avec quelque succès; en 1826, on lui dut un opéra en trois actes, *Ivanhoe*, et en 1834, il eut pour collaborateur M. Auguste Barbier dans l'opéra de *Benvenuto Cellini*. Comme romancier, il mit au jour en 1838, deux volumes in-8° : *Angelica Kauffman*, qui obtinrent l'approbation

des connaisseurs, mais qui n'avaient pas assez de mérite pour échapper longtemps à l'oubli. La biographie de Swift, envisagée avec curiosité par Léon de Wailly, lui fournit le sujet d'un autre roman : *Stella et Vanessa*, 1846. Il avait fait de la littérature anglaise une étude spéciale, et il a donné des traductions estimables de plusieurs ouvrages en possession des sympathies du public. Nous citerons le *Moine* de Lewis, 1840, 2 vol. in-18; *Tom Jones*, 1841 : *Simple histoire*, par madame Tuchbald, 1842; *Evelina* de miss Burney, 1843; les six volumes de l'*Histoire d'Angleterre* de Lingard, 1843-1844; les *OEuvres* de Walter Scott, 1848-1849, 5 vol.; *Tristram Shandy*, de Sterne, 1848; *Henry Esmond*, de Thackeray, 1854; les *Mimester de Barry Lindon*, du même, 1856. En 1841, avait paru une traduction des *Poésies complètes* de Burns, travail qui était loin d'être exempt de difficultés. *Les opuscules humoristiques* de Swift, mis au jour en 1862, ont été la dernière production que Wailly ait fait passer dans notre langue. Il avait, comme presque tous les écrivains contemporains, pris une part active à la littérature périodique. Parmi les articles qu'il fournit à la *Revue des Deux-Mondes* de 1834 à 1840, on remarque ceux sur les *Sonnets de Shakespeare*, sur *la Tragédie avant Shakespeare*, sur *la Vie et les écrits de Burns*. En 1857, il fut chargé de la rédaction de la *Chronique littéraire* du journal l'*Illustration*. Le recueil connu sous le titre de *Bibliothèque de poche* lui doit les *Curiosités philologiques*, compilation bien faite et classée avec goût. Ce fécond polygraphe est mort en 1863. Z.

WAILLY (Charles de), peintre et architecte, de la même famille que les précédents, né à Paris le 9 novembre 1729, fut élevé par un de ses oncles. Le goût de l'architecture se montra chez lui de bonne heure; il fut exclusif. Cependant, il apprenait assez mal ce qu'on lui enseignait aux écoles; de là lui vint le surnom de *Dessouches*, que ses camarades lui avaient donné et qu'il garda longtemps. Mais il apprenait de lui-même, avec facilité, ce qui lui plaisait uniquement. Ennuyé du latin et de la grammaire, il employait le peu d'argent qu'il avait à acheter des gravures pour les copier. On eut la sagesse de suivre ces indications de la nature, et le bon esprit de le placer chez l'architecte Blondel; mais bientôt ce maître ne suffisant pas à ses progrès, il prit des leçons de Lejay, plus capable de développer ses heureuses dispositions. Wailly, nourri des principes de Lejay, atteignit les hauteurs de l'art, et s'ouvrit une plus vaste carrière; il travailla aussi chez Servandoni, et fut avec lui dessinateur, architecte, peintre et mécanicien. On sait qu'il remporta, en 1752, le grand prix d'architecture, dont le sujet était *Une orangerie*. Ce succès lui donnait le droit d'aller à Rome pendant trois ans, aux frais du gouvernement; mais il obtint de M. de Marigny, alors surintendant des bâtiments, la permission de partager ses trois années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix. Ce partage généreux fit le plus grand honneur à Wailly. Dans son séjour en Italie, il fut nommé membre de l'institut de Bologne. A son retour, il obtint la permission d'exposer dans les salles de l'Académie les dessins qu'il avait faits pendant son voyage. Souvent caché derrière le châssis auquel ses dessins étaient suspendus, il écoutait les critiques et prenait soin de corriger les fautes qu'on lui avait fait apercevoir. En 1767, il fut reçu membre de l'Académie d'architecture, de première classe, sans avoir passé, selon l'usage, par les classes inférieures. Destiné aux exceptions honorables, l'Académie de peinture l'admit, le 27 avril 1771, au nombre de ses membres, comme dessinateur, ce qui n'était arrivé à aucun autre architecte avant lui, si ce n'est à Clérisseau, qui y avait été reçu deux ans auparavant, mais pour des tableaux peints à la gouache. Wailly donna pour morceau de réception un dessin représentant la vue perspective du grand escalier projeté pour la nouvelle salle de comédie de Paris; c'était celle de l'Odéon. Son génie ardent s'est principalement tourné vers la décoration des édifices, et a surtout créé, pour la distribution et l'ornement des intérieurs, des plans aussi riches qu'élégants. On connaît de lui les intérieurs de l'hôtel d'Argenson à Paris, ceux du château des Ormes, du salon du palais Spinola à Gênes, et du théâtre français, connu sous le nom d'Odéon, qu'il construisit en société avec Peyre. On lui doit aussi le rétablissement du Port-Vendres. Le landgrave de Hesse-Cassel l'appela deux fois à sa cour, et les magnifiques plans qu'il fit pour l'embellissement de la capitale et des états de ce prince se conservent en deux volumes in-folio dans la bibliothèque de Cassel. Plusieurs de ses ouvrages sont gravés dans l'Encyclopédie et dans la Description de la France, par Laborde. Nous ne pouvons présenter ici l'aride nomenclature d'un grand nombre d'autres compositions, fruit d'une vie active et laborieuse, et qui toutes confirment la grande réputation que Wailly a laissée. Travailleur infatigable, ne respirant que pour son art, il tenait la plume et les crayons longtemps avant le jour, et ne les quittait que dans la nuit. Plusieurs de ses élèves ont dit qu'il venait lui-même, la lampe à la main, les arracher au repos, leur reprochant de donner trop d'heures au sommeil, et leur disant que la vie est trop courte pour les artistes. Le prince de Nassau et l'impératrice de Russie voulurent l'attirer près d'eux; Catherine II lui fit offrir la place de président de l'Académie d'architecture de Pétersbourg, et huit mille roubles d'honoraires; il refusa avec sa franchise ordinaire, qui était un peu brusque. « Si l'impé-« ratrice veut des plans, dit-il, je lui en ferai « tant qu'elle voudra, je n'ai pas besoin d'aller « à Pétersbourg pour cela. » Après la réunion de

la Belgique à la France et la conquête de la Hollande, il fut envoyé dans ces deux contrées en qualité de commissaire pour recueillir et rassembler les monuments des arts. Son voyage enrichit du moins pour quelques années notre muséum de tableaux bien choisis, de Rubens, de Téniers, de Wouwermans, de Paul Potter, et de colonnes du plus grand prix. Pour lui, il se conduisit avec un désintéressement digne d'un autre temps. Il fut mis au nombre des membres de l'Institut, lors de sa formation. Il était l'un des conservateurs du Muséum, et ses soins, ses avis, son activité ont rendu les plus grands services à ce bel établissement. Il fut aussi le principal fondateur de la société des *Amis des arts*. Son tempérament robuste, sa vie sobre et réglée semblaient lui promettre une longue carrière ; mais une maladie aiguë l'enleva en peu de jours, le 2 novembre 1798, dans le logement qu'on lui avait accordé au Louvre. Andrieux prononça son éloge à l'Institut, *Mém. de littérature et beaux-arts*, t. 3, p. 36-42. Jos. Lavallée a publié une *Notice historique sur Charles de Wailly*, an 7, in-8° de 48 pages. A—s.

WAINEWRIGTH (Jérémie), médecin anglais, né vers le milieu du 17e siècle, est connu par un ouvrage qui a obtenu quelque succès dans son temps, et qui est intitulé *Traité méchanique des choses non naturelles*, en anglais, Londres, 1707, 1718, 1737, in-8°; traduit en latin sous le nom de l'auteur, par Jean de St-Marc, Avignon, 1748, in-12. Il est bon de faire connaître qu'autrefois les médecins appelaient *non naturelles* les choses les plus naturelles du monde, puisque sans elles l'homme ne pourrait vivre. Ces choses sont, l'air et tous les corps qui nous environnent, les aliments et les boissons, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les excrétions diverses, et les affections de l'âme ; c'est ce qui constitue l'hygiène. En parlant de l'air atmosphérique, Wainewrigth apprécie les effets de sa pesanteur sur le corps humain, ce qui le conduit à donner un abrégé des constitutions épidémiques de Sydenham, depuis l'année 1661 jusqu'en 1675. Il s'étend assez longuement sur les bains, cherche à estimer le poids que supporte le corps humain plongé dans l'eau, recommande le bain froid dans l'hydropisie, condamne le bain chaud, à cause de l'excessive transpiration qu'il excite, et regarde le bain tiède comme relâchant et diminuant le poids du corps, en favorisant la sueur. Il désapprouve l'usage de la laine sur la peau, même chez les personnes attaquées de toux et de phthisie. En véritable Anglais, il est grand partisan des viandes solides, qu'il préfère à tout autre aliment, même dans les maladies, surtout lorsqu'il y a débilité. Il approuve l'usage de l'eau de fontaine, du thé, du café. L'exercice du corps dans un air froid lui paraît très-avantageux. En parlant des dérangements de l'estomac, il célèbre les bienfaits de l'émétique. Les asthmatiques doivent, suivant lui, respirer un air champêtre et pesant. Dans la phthisie pulmonaire, il rejette les substances balsamiques, comme douées de propriétés trop âcres et trop chaudes ; aux pectoraux ordinaires, il préfère l'émétique, l'air froid, le bain froid et les vésicatoires. Il ne connaît pas de meilleurs médicaments contre l'hydropisie que les préparations tartariques, etc. Le livre de Wainewrigth contient sans doute des vérités utiles, mais il renferme aussi de graves erreurs, tant en hygiène qu'en explications physiologiques et pathologiques. R—d—n.

WAINS-DESFONTAINES (Pierre-Jacques-Théodore), littérateur français, né à Falaise le 4 décembre 1804, suivit la carrière de l'instruction publique ; il fut successivement instituteur à Alençon, régent du collége de Villeneuve d'Agen et professeur de rhétorique au collége de Tulle. Il se montra avec succès dans un grand nombre de concours académiques. En huit ans, de 1834 à 1842, il obtint vingt-quatre médailles de la part des sociétés savantes de la province. Un *Dithyrambe sur la statue de Pierre Corneille* remporta, en 1834, le prix proposé par la société libre d'émulation de Rouen ; un autre dithyrambe, *Boïeldieu et les honneurs rendus à sa mémoire*, fut couronné par l'académie de Rouen en 1836 ; un poëme, *Elisa Mercœur*, fut jugé digne d'une médaille d'or par la société d'émulation en 1835 ; l'académie de Bordeaux décerna, en 1838, un prix à une pièce de vers : *le Dernier banquet des Girondins*. Nous ne prétendons pas d'ailleurs donner la longue nomenclature de ces triomphes; l'auteur a recueilli plusieurs de ces compositions dans un petit volume intitulé *Mes Éphémères*, imprimé à Moulins, 1840, in-8°. En 1836, il avait fait paraître à Alençon : *Ma Fronde, Romances, Vaudevilles, chansons*. Il a écrit bien des articles disséminés dans un grand nombre de journaux de diverses villes. Wains-Desfontaines appartenait à mainte société littéraire de la province; il est mort en 1844. Z.

WAITZ (Théodore), philosophe allemand, né à Gotha en 1821, suivit à l'université de Leipsick d'abord, ensuite à celle d'Iéna, les cours de philosophie et de mathématiques, lorsqu'il se sentit attiré par un penchant irrésistible vers l'examen des doctrines de Platon et d'Aristote, de Kant et d'Herbart. Il voulut débuter par un travail sérieux sur une des plus importantes productions de la philosophie antique, et il n'hésita pas à entreprendre un voyage en France et en Italie afin d'examiner les manuscrits de l'*Organon* d'Aristote; il en publia, en 1845-1846, une édition critique en 2 volumes, qui obtinrent les suffrages des savants. En 1844, il était entré comme instructeur (*docent*) à l'université de Marbourg, et il obtint, en 1848, le rang de professeur extraordinaire. Ses études se portèrent toujours sur la philosophie et sur la pédagogie. Parmi ses différents ouvrages écrits en langue

allemande, nous mentionnerons les *Principes de psychologie*, 1846; — *le Cours de psychologie envisagée comme science de la nature*, 1849; — et la *Pédagogique universelle*, 1852. Dans ces diverses productions, Waitz combat sur certains points les doctrines de Fichte, de Schelling et d'Hégel; il s'efforce de placer la psychologie sur des bases solides et de la rattacher aux idées de Kant. Il s'était d'abord montré partisan des systèmes d'Herbart, mais il ne tarda pas à s'en écarter sensiblement. Il serait d'ailleurs fort difficile d'exposer ici ces questions de philosophie transcendante qui ne sont intelligibles que pour les hommes qui ont fait du mouvement intellectuel de l'Allemagne moderne l'objet d'une étude approfondie. Waitz est mort, en 1864, trop jeune pour avoir pu tenir tout ce qu'il promettait en faveur des études philosophiques. Z.

WAKE (Isaac), politique anglais, né en 1575, à Billing, au comté de Northampton, dont son père était recteur, fut élu orateur public à l'université d'Oxford, en 1604, et prononça, en cette qualité, devant le roi et la cour, plusieurs discours dont on admira l'élégance et la pureté, plutôt que la force. C'est sans doute ce qui faisait dire au roi-rhéteur Jacques Ier que les discours de Wake l'endormaient, tandis que ceux d'Antoine Sleep (en angl. *sommeil*) le réveillaient en sursaut. Ces plaisanteries n'empêchèrent point que Wake, ayant déployé, tandis qu'il était secrétaire intime du ministre sir Dudley Carleton, beaucoup d'aptitude à s'acquitter de commissions diplomatiques, ne fût désigné, par le roi lui-même, comme ambassadeur à Venise, en Savoie et dans d'autres pays, et décoré, en 1619, de l'ordre de la Chevalerie. Elu, en 1625, député de son université au parlement, il y prononça des discours qui ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Charles Ier lui destinait la place de secrétaire d'Etat, lorsqu'il mourut à Paris en 1632. On a de lui, entre autres écrits: 1° *Rex platonicus, sive de potentiss. principis Jacobi regis ad academ. Oxon. adventu, anno* 1605, Oxford, 1607, in-4°, souvent réimprimé pour la cour. Cet ouvrage offre un passage d'où l'on présume que Shakspeare a pris le plan de sa tragédie de *Macbeth*. 2° *Traité sur les treize cantons de la ligue helvétique*, Londres, 1655, in-8°; imprimé avec deux autres traités sur l'Italie et la Suède, sous ce titre général: *Threefold help to political observations.* L.

WAKE (William), prélat anglican, naquit, en 1657, à Blandford en Dorsetshire, et vint en 1672 au collége du Christ, à Oxford, où il fit ses études et prit ses degrés en philosophie. Étant entré dans les ordres contre l'intention de son père, qui le destinait à la carrière du commerce, il accompagna en 1682, en qualité de chapelain, le lord vicomte Preston, envoyé extraordinaire à la cour de France. Pendant son séjour dans ce pays, il lui tomba dans les mains un exemplaire d'une première édition de l'*Exposition de la foi catholique*, par Bossuet, édition que l'auteur avait fait imprimer seulement à douze exemplaires, destinés à différents évêques, dont il sollicitait le jugement sur son livre. Il en fut généralement approuvé; et si quelques observations critiques furent faites, elles avaient peu d'importance. Cependant, Wake, ayant comparé cette édition avec celle qui vit le jour la même année (1671), et qui passe pour être la première, prétendit trouver entre elles des différences notables qu'il attribue à la censure de la Sorbonne (1), et il s'en expliqua dans la préface de son premier écrit, intitulé *Exposition de la doctrine de l'Église d'Angleterre*, publié en 1686. Bossuet, alors évêque de Condom, y répondit; et la controverse dura plusieurs années. Le théologien anglican écrivit ensuite, dans le cours de la discussion qui se soutint avec chaleur, touchant le papisme, vers la fin du règne de Jacques II, plusieurs traités, parmi lesquels on cite un *Traité historique sur la transsubstantiation*, 1687, in-4°; deux discours *Sur le purgatoire* et *Sur la prière pour les morts*, 1688, in-4°. Il s'était marié en 1688; mais à la veille de la révolution politique qui mit le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, il quitta son protecteur, lord Preston, seigneur fort attaché à Jacques II, et les témoignages de satisfaction qu'il donna lorsque ce grand événement fut consommé lui valurent les places de prédicateur ordinaire et de sous-secrétaire du cabinet (*deputy clerk of the closet*) du nouveau monarque, ainsi qu'un canonicat dans l'église de Christ-Church (1689). Il venait en même temps de se faire recevoir docteur en théologie. Jaloux de concourir à la défense de la doctrine et du gouvernement de l'Église d'Angleterre contre les adversaires de sa hiérarchie, il publia, en 1693, une version anglaise des épîtres authentiques des Pères apostoliques, avec un discours préliminaire concernant l'usage de ces Pères. Cette version reparut en 1710, fort améliorée, et, pour la quatrième fois, en 1737. Wake ne prit pas une part moins active à la mémorable controverse touchant la convocation dont il est parlé à l'article Atterbury. Il y soutint l'autorité des princes sur les assemblées ecclésiastiques; et c'est de lui que vint la réponse la plus décisive faite à cet homme célèbre: *L'état de l'Église et du clergé d'Angleterre, dans leurs conciles, synodes, convocations, conventions et autres assemblées publiques, observé depuis la conversion des Saxons jusqu'au temps présent*, 1703, in-fol. Il avait été nommé, en 1693, recteur de St-James, de Westminster. Il devint, en 1705, doyen d'Exeter, et fut promu, la même année, à l'évêché de Lincoln. Entré, à ce dernier titre, à

(1) La Sorbonne n'eut jamais l'intention de rien censurer dans l'ouvrage de Bossuet, et jamais on ne songea à demander son approbation. On peut lire à cet égard l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, t. I, p. 447, aux pièces justificatives, où les assertions du théologien anglais sont réfutées victorieusement.

la chambre des pairs, il y prononça un discours remarquable, pour appuyer la réunion des *dissenters* à l'Église anglicane; mais lorsqu'il fut transféré, en 1716, sur le siége métropolitain de Canterbury, il lui fut facile de se convaincre que plusieurs de ceux qui devaient profiter de cette réunion si ardemment désirée avaient abusé de l'indulgence du nouveau gouvernement. Dès lors il vota et parla dans le parlement, notamment en 1718, contre le rappel du bill de *schisme et conformité*. Ce fut dans le même esprit qu'il combattit le dessein formé par plusieurs personnages puissants d'annuler les actes de *corporation* et du *test*. Il s'en expliqua d'une manière indirecte, dans une lettre écrite en latin, adressée au surintendant de Zurich, et qui fut imprimée dans cette ville sous ce titre : *Oratio historica de beneficiis in ecclesiam Tigurinam collatis*. L'indignation que lui inspirait l'inconduite de quelques prélats s'y exhale avec plus d'amertume qu'on ne l'aurait attendu de son caractère. Cette lettre donna naissance à deux pamphlets ironiques; l'un, intitulé *Lettre au lord-archevêque de Canterbury, où l'on démontre que Sa Grâce ne peut être l'auteur de la lettre*, etc., Londres, 1719, in-8°, fut attribué à Th. Gordon, traducteur de Tacite. Au reste, ces deux écrits ne demeurèrent pas sans réponse. Le blâme s'est particulièrement attaché à une démarche que fit l'archevêque de Canterbury pour effectuer un rapprochement entre les Églises gallicane et anglicane. Des détails sur cette tentative se lisent dans l'appendix n° 3 de l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, traduite en anglais par Maclaine. W. Wake fut instruit, par sa correspondance avec le chapelain de l'ambassade anglaise à Paris, des dispositions où étaient, dit-on, plusieurs docteurs de Sorbonne de procurer l'union des deux Églises. Le célèbre Dupin, en lui adressant une lettre de politesse, félicitait l'Église d'Angleterre de posséder un prélat d'un aussi grand mérite, et déplorait la division qui existait entre les deux Églises. Le prélat, dans sa réponse, exhorta Dupin et ses confrères à déclarer leurs véritables sentiments à l'égard de la cour de Rome. Quelques-uns des docteurs manifestant cette intention, Dupin rédigea un essai de réunion, qui fut appelé *Commonitorium*, et qui devait être soumis à l'assentiment du cardinal de Noailles. Ce projet devint le sujet des conversations dans les sociétés de Paris, et semblait être assez généralement goûté. lorsqu'il fut écarté (*voy.* DUPIN). Dans cette transaction, l'archevêque de Canterbury n'avait sans doute en vue que d'amener l'Église de France à faire des concessions à celle de son pays, en méconnaissant l'autorité du pape. Cependant il fut attaqué avec violence à ce sujet, surtout par l'auteur du *Confessionnal*. Les deux théologiens furent accusés, chacun de son côté, d'avoir, en quelque sorte, trahi leur Église, pour la livrer à l'hérésie ou à l'idolâtrie; mais l'Anglais fut encore le moins outragé. Vers la fin de sa vie, les infirmités qui l'assaillirent obligèrent de confier, en partie, le soin de son église au docteur Gibson, évêque de Lincoln. Il mourut dans le palais de Lambeth, le 24 janvier 1737, et fut inhumé, sans pompe, à Croydon. Le savoir, la douceur, la tolérance, distinguaient éminemment ce prélat; mais on a jugé que sa prudence et sa sagacité n'égalèrent pas toujours chez lui la droiture des intentions. Il légua sa belle bibliothèque au collége du Christ, dans l'université d'Oxford. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : *Préparation à la mort; Moyens sûrs et honnêtes pour la conversion des hérétiques*, et trois volumes de *Sermons, Mandements* et autres écrits. L.

WAKÉDI. C'est sous ce nom que l'on connaît Abou-Abd-Allah Mohammed, fils d'Omar, fils de Waked; et c'est de Waked, son grand-père, qu'il a pris ou qu'on lui a donné le surnom de *Wakédi*. Il était né à Médine, au commencement de l'an 130 de l'hégire, et mourut à Bagdad, où il exerçait les fonctions de kadhi, vers la fin de l'année 207 ou 209 (822 ou 824 de J.-C.). La première de ces deux dates est celle qu'a adoptée Abou'lféda. Le khalife Mamroun faisait beaucoup de cas de Wakédi, et lui donna de grandes marques d'une faveur signalée. Ebn-Khilcan dit que Wakédi avait composé plusieurs ouvrages sur les premières conquêtes des musulmans; mais il ne fait mention d'une manière spéciale que d'un seul de ses ouvrages, où il racontait la défection des Arabes qui abandonnèrent l'islamisme après la mort de Mahomet, et les guerres faites par les compagnons du prophète aux divers imposteurs qui s'élevèrent dans l'Arabie à la même époque. On possède dans plusieurs bibliothèques de l'Europe, sous le nom de Wakédi, divers ouvrages historiques, qui contiennent l'histoire des conquêtes des musulmans en Egypte, en Syrie et en Afrique. Simon Ockley a puisé dans ces livres la plus grande partie du premier tome de son *Histoire des Sarrasins;* et Petis de la Croix avait fait une traduction française, qui n'a jamais été publiée, de l'*Histoire de la conquête de la Syrie*, par Wakédi. Reiske faisait peu de cas de cet historien. et s'étonnait que Simon Ockley et Petis de la Croix lui eussent accordé quelque confiance. M. Hamaker a publié à Leyde, en 1825, le texte arabe de la conquête de l'Égypte, sous ce titre : *Incerti auctoris liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgo adscriptus Abou Abdalla Mohammedi, Omari filio, Wakidæo, Medinensi ;* et s'il n'a pas joint au texte une version latine, il a du moins enrichi ce volume d'un grand nombre de notes de toute nature. On peut voir le compte qui en a été rendu dans le *Journal des savants*, cahier de mars 1827. Il suffit de dire ici que la lecture de cette histoire justifie pleinement le jugement défavorable que Reiske a porté de cet

écrivain, quel qu'il soit. M. Hamaker prouve que les divers ouvrages attribués à Wakédi ne lui appartiennent point, qu'ils ont été écrits longtemps après lui, et ont été mal à propos mis sous son nom. En 1827, un autre savant orientaliste, G.-H.-A. Ewald, a publié à Gœttingue, d'après un manuscrit de la bibliothèque de cette ville, *Libri Wakenii de Mezopotomiæ expugnata historia;* texte arabe suivi d'un commentaire, in-4°. S. D. S-Y.

WAKEFIELD (ROBERT), né dans le nord de l'Angleterre, fit ses études à l'université de Cambridge, et passa sur le continent, où il se rendit très-habile dans les langues savantes, qu'il enseigna en Allemagne, à Paris et à Louvain. A son retour en Angleterre, il devint chapelain du docteur Peace, doyen de St-Paul de Londres, qui le produisit auprès du roi Henri VIII. Lorsque l'affaire du divorce éclata, Wakefield se déclara en faveur de Catherine d'Aragon; mais s'étant laissé gagner par la cour, il composa divers écrits pour défendre la cause de Henri, ce qui lui valut une chaire d'hébreu à Oxford, et un canonicat au collége Cardinal. Dans le temps de la suppression des petits monastères, il recueillit un grand nombre de manuscrits grecs et hébreux, que ses soins préservèrent de la destruction. Il mourut en 1637. Ses ouvrages sont : 1° *Oratio de laudibus et utilitate trium linguarum, arabicæ, chaldaicæ et hebraicæ, cum idiomatibus quæ in utroque testamento inveniuntur*, in-4°; 2° *Paraphrasis in Ecclesiastem*, in-4°; 3° *Syntagma de hebræorum codicum correctione*, in-4°; 4° *Ketfer codicis, quo, præter Ecclesiæ decretum, probatur conjugium cum fratria carnaliter cognita illicitum omnino, inhibitum, interdictumque*, etc., Londres, 1528, in-4°; 5° divers traités, *De pace*, *De parcimonia*, *De fide et operibus*, *De optimo statu reipublicæ*, *De laudibus agriculturæ*; 6° *Epistola ad* Th. Bullen, ad Joan. Fisvher., *ad Richard. Pacum*, etc.; 7° plusieurs autres écrits sur divers sujets. T—D.

WAKEFIELD (GILBERT), critique anglais, né en 1756 à Nottingham, où son père était recteur de la paroisse St-Nicolas, montra une maturité précoce et un vif penchant pour l'étude. Après avoir passé par différentes écoles, il entra au collége de Jésus dans l'université de Cambridge, où il fit des progrès rapides, quoiqu'il éprouvât quelquefois, surtout au commencement du printemps, la plus grande difficulté d'appliquer son esprit, au point de ne pouvoir achever la lecture d'une seule page; son imagination l'emportait alors dans les forêts et sur le bord des rivières, jusqu'à ce que cette sorte de possession eût cessé. Il fit alterner les études mathématiques et philosophiques avec les études classiques, cultiva la poésie latine, et remporta plusieurs prix en ce genre. Le collége de Jésus se l'agrégea en 1776; et l'année suivante vit paraître un recueil de ses poëmes latins, et quelques autres écrits de sa composition. Etant entré dans les ordres, il obtint la cure de Stockport en Chestershire, puis une autre cure à Liverpool; mais ayant adopté, sur le culte, des opinions particulières, il ne tarda pas à prendre en aversion tout le clergé anglican. Un mariage qu'il contracta en 1779 l'obligea de renoncer à la place qu'il occupait dans son collége; et il accepta dans l'école de Warrington l'emploi d'instituteur (*classical tutor*), qu'il exerça jusqu'à la dissolution de cet établissement. Ce fut à cette époque de sa vie qu'il commença de se signaler par quelques écrits de controverse théologique, empreints de cette virulence qui lui suscita tant d'ennemis. Une traduction nouvelle de St-Matthieu, avec des notes critiques, philologiques et explicatives, donna une idée avantageuse de ses talents et de l'étendue de ses lectures. A la connaissance qu'il avait de plusieurs langues, il ajouta celle de quelques dialectes de l'Orient. Une édition des *Poésies de Th. Gray*, avec des notes de G. Wakefield, parut en 1786, in-8°. Le commentaire annonçait autant de sagacité que de savoir; mais le critique était trop passionné pour qu'on pût en attendre une appréciation impartiale. Autant le mérite du poëte y est exalté, autant les jugements du docteur Johnson y sont traités avec mépris. On y signale cependant les emprunts de pensées que Gray a faits à d'autres poëtes, tels que Pétrarque, Thomson, etc. A peine délivré d'une maladie douloureuse qui interrompit pendant deux années ses occupations littéraires, Wakefield se lança de nouveau dans l'arène de la controverse. En 1789, il commença un ouvrage intitulé *Sylva critica*, qui ajouta à sa réputation. En 1790, il vint à Hackn professer les belles-lettres dans une institution dirigée par des *dissenters;* mais les principes religieux qu'il s'était faits l'empêchèrent d'y rester. En se séparant de l'Eglise d'Angleterre, il ne s'était attaché à aucune secte dissidente. La forme du culte contrariant ses principes, il ne prenait point de part aux réunions religieuses : un pareil exemple avait un grave inconvénient de la part d'un homme auquel l'éducation de la jeunesse était confiée. Il quitta cette maison en 1791, regretté pour ses vertus et ses talents. Wakefield n'était pas capable de transiger avec ce que lui dictait sa conscience, bien ou mal éclairée. En publiant un opuscule sur le culte public, il se priva encore de la ressource que lui auraient offerte quelques éducations particulières. Son cabinet devint son unique refuge. Sa traduction du *Nouveau Testament*, publiée en 1791, fut accueillie avec faveur, et il en donna depuis une édition retouchée. Il mit au jour deux parties nouvelles de la *Sylva critica*. Il entreprit une édition des *Œuvres de Pope*, ignorant alors que le célèbre Warburton s'était imposé la même tâche. Le premier volume parut en 1798. On dut être surpris, vu sa présomption et l'irritabilité de son naturel, de la modestie et de la défiance avec lesquelles il parle de lui-même dans sa préface, ainsi que du respect qu'il témoigne pour le grand critique avec

lequel il se trouvait en concurrence. Là, Wakefield s'engage à ne donner, autant qu'il le pourra, que des remarques originales, ne voulant pas grossir son commentaire en profitant des peines d'autrui. On n'a guère reproché à ce commentaire des œuvres de Pope que de l'exagération dans l'éloge aussi bien que dans la critique. Ce volume et la traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont à peu près tout ce que Wakefield a publié des œuvres du poëte de Twickenham. On lui dut successivement des éditions d'Horace, de Virgile, Bion, Moschus, Lucrèce. Il fit ensuite, pour son malheur, quelques excursions dans le domaine de la politique, d'abord par l'*Esprit du christianisme comparé avec l'esprit du temps*, etc., 1794, in-8°; puis par des *Remarques sur les ordres généraux du duc d'York*, deux écrits où il condamne la coalition contre la France, en termes peu mesurés, et qui toutefois circulèrent avec impunité; mais ayant passé toutes les bornes dans une réplique à quelques parties de l'adresse de l'évêque de Landaff (*voy.* Rich. WATSON), il fut mis en jugement, et condamné à deux années de détention dans la prison de Dorchester. S'il s'était attiré des ennemis, il ne manquait pas non plus d'amis, et son infortune mit leur zèle à l'épreuve; une souscription qui produisit cinq mille livres le tranquillisa sur l'avenir d'une nombreuse famille. Les fruits de ses veilles, pendant sa détention, furent, entre autres ouvrages, une suite d'essais tirés de Dion Chrysostome, en un volume in-8°; une imitation en ïambes anglais de la première satire de Juvénal; *Noctes carcerariæ;* une suite de leçons classiques qu'il se proposait de prononcer à Londres, après avoir recouvré sa liberté; mais il fut attaqué du typhus à la fin d'août 1801, et mourut le 9 septembre, à l'âge de 46 ans. Les traits marqués du caractère de cet auteur sont la présomption et l'opiniâtreté; il était prévenu contre tout ce qui est établi, en quelque genre que ce soit. Sa fidélité à ses principes lui imposait des privations dont il se glorifiait. Il s'abstenait de vin, ainsi que des aliments tirés du règne animal. Parmi d'autres écrits de Gilbert Wakefield, que nous n'avons pas cités, se trouvent : un *Essai sur l'inspiration;* une traduction de la *Première épître de St-Paul aux Thessaloniciens;* un choix des *Tragiques grecs*, où le texte est accompagné de notes; *Examen de l'âge de la raison*, de Th. Payne, 1794, in-8°; un livre sur les *Preuves de la religion chrétienne;* des *Mémoires sur sa vie*, publiés en 1804, 2 vol. in-8°, dont une édition beaucoup moins ample avait paru en 1792. On lit dans un des cahiers du *Classical journal* une appréciation savante et impartiale du mérite de Wakefield comme critique. Sa *Correspondance avec Ch.-F. Fox, relative surtout à des sujets de littérature classique*, a été publiée en 1813, in-8°. L.

WAKEFIELD (DANIEL), légiste anglais, naquit en 1776. Il était fils d'un négociant, et sa mère, Priscilla Wakefield, publia des œuvres estimables, parmi lesquelles un projet de banque de crédit pour les pauvres. Daniel fit de solides études et de bonne heure il manifesta son goût pour les questions d'économie politique et sociale. En 1797 parut son premier ouvrage, intitulé *Observations sur les finances*, que suivirent ses lettres à Thomas Payne sur la *Décadence du système financier de l'Angleterre*. En 1798, Wakefield fit paraître un *Essai sur les dettes du royaume*. Il publia ensuite successivement des écrits sur d'autres questions, alors à l'ordre du jour : des *Observations sur la loi des pauvres*, ce sujet tant et si diversement débattu, et des *Lettres* signées : *un Landlord*, adressées au *Morning Chronicle* et au *Chelmsford Chronicle*. En 1803 parurent ses *Considérations adressées au peuple anglais, à propos de la menace d'invasion des Français*, et en 1805 ses *Pensées sur la question proposée par M. Macaulay à la société pour la suppression des vices* (une grande entreprise, comme on voit). C'est alors qu'on offrit à Wakefield d'entrer au parlement; mais ne se sentant pas trop de dispositions pour l'art oratoire, il déclina cette offre et accompagna en Irlande le lord lieutenant en qualité de secrétaire. En 1807, il débuta au barreau, à Lincolns-Inn, et bientôt s'y fit remarquer par une rare assiduité et surtout par une si profonde connaissance des lois, que les juges ne manquaient point de le consulter dans les cas difficiles; et il leur arrivait souvent d'aborder Wakefield en lui disant « Auriez-vous quelque bonne solution à nous donner ? » En 1833, il fut appelé au conseil de la royauté. Wakefield mourut le 19 juillet 1846.— WAKEFIELD (Edouard), frère du précédent, né en 1768, mort le 18 mai 1854, est auteur d'un ouvrage plein de recherches, destiné à éclairer la question de l'Irlande et intitulé *Compte rendu de la situation politique et statistique de l'Irlande*, Londres, 1812, 2 vol. in-4°. L. R—L.

WALA. *Voyez* VALA.

WALAFRID-STRABON. *Voyez* STRABUS.

WALBAUM (JEAN-JULES), médecin et naturaliste, né à Wolfenbuttel le 30 juin 1724, dut le jour à un brasseur de cette ville, qui dirigea lui-même sa première éducation et s'attacha surtout à développer en lui un goût très-vif pour la médecine, qu'il regardait comme la plus belle des sciences et la plus glorieuse des professions. Mais le jeune élève n'avait encore que treize ans lorsqu'il perdit son père; et des arrangements de famille exigèrent bientôt qu'il se mît à la tête de la brasserie. Heureusement les affaires de commerce n'occupaient qu'une partie de son temps, et dans ses heures de loisir il pouvait vaquer aux études qui flattaient le plus ses penchants. Il tomba sur des livres de botanique, et les lut avec tant de fruit que, s'étant mis en même temps à herboriser et à cultiver, il connut bientôt toutes les plantes du pays et rivalisa avec les plus habiles jardiniers pour la connaissance des végétaux. Ce

genre d'études, si intimement lié à l'art de guérir, ne tarda guère à réveiller en lui les idées que son père avait cherché à lui inspirer, et que d'ailleurs un de ses parents, chirurgien à Wolfenbuttel, entretenait en lui; et il demanda instamment à sa mère la permission d'étudier la médecine. Elle résista longtemps, ne voyant dans la vocation de son fils qu'une fantaisie de jeune homme; mais enfin elle céda. Walbaum passa quatre ans dans sa patrie pour approfondir les mathématiques et les sciences naturelles, qu'il regardait comme des connaissances préparatoires indispensables. Il alla ensuite à Helmstædt, où, se livrant à la chirurgie médicale et à l'anatomie, il assista aux leçons de deux célèbres professeurs, Heister et Croll. Le premier, l'ayant pris en amitié, le présenta au concours qui avait été ouvert pour travailler à plusieurs ouvrages faits par collaboration (1745); de là Walbaum se rendit à Gœttingue (1747), où, après avoir suivi les leçons de Haller et de Brandel pendant deux ans, il fut reçu docteur en médecine. Son désir le plus vif était de voyager dans les pays étrangers, soit pour y faire des observations relatives à la botanique, soit pour perfectionner ses connaissances médicales; mais la modicité de ses ressources pécuniaires lui défendant de voyager à ses frais, il ne pouvait espérer de partir qu'à la suite d'un patron, ou comme membre d'une société savante. Effectivement, on le berça de vaines promesses pendant huit mois; et il s'apprêtait successivement à voir l'Angleterre, la Suède, la Russie, lorsque, ennuyé de ces délais, il renonça à ses idées favorites et vint, le même jour que Trendelenbourg, s'établir à Lubeck, où il n'y avait alors que peu ou point de médecins, et où par conséquent il n'avait pas à craindre une concurrence aussi désavantageuse qu'à Helmstædt et à Gœttingue. L'accueil gracieux des habitants et surtout les encouragements que lui prodiguèrent le bourgmestre Stresow et le pasteur Scharbau le déterminèrent à y rester. En effet, ce fut à Lubeck qu'il composa tous ses ouvrages et qu'il jeta les fondements de sa réputation comme naturaliste et comme médecin, deux titres dont il se montrait également jaloux, et qu'il ne voulut jamais séparer. Médecin, ou pour mieux dire praticien tout le jour, il redevenait le soir botaniste et zoologiste, et popularisait par ses écrits toutes les branches de l'histoire naturelle. C'est principalement à l'ichthyologie qu'il se livra, et où il acquit la renommée d'un des hommes les plus habiles de l'Allemagne. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa plus spécialement de tous les travaux d'utilité publique, et fut un des fondateurs de la société des *Recherches*, établie à Lubeck. Ces divers services rendus aux sciences lui méritèrent l'honneur d'être agrégé à deux corps savants bien différents l'un de l'autre, la société des Curieux de la nature, à Berlin (1782), et l'académie libre économique de Pétersbourg (1792). Walbaum mourut d'apoplexie le 21 août 1799, ne laissant que des filles. Il avait été marié deux fois et avait eu de sa première femme un fils qui donnait les plus hautes espérances, mais qu'il eut la douleur de perdre lorsqu'il entrait dans l'adolescence; et peut-être dut-il s'accuser en secret d'avoir contribué à sa mort prématurée en développant le moral aux dépens du physique. On a de lui : 1° *Thèse de réception sur la saignée des anciens et des modernes* (en latin, *Dissertat. de venæ sectione vet. et rec.*), Gœttingue, 1749, in-4°; 2° *Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux* (c'est par erreur que dans la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*, t. 7, p. 457, on fixe la date de cet ouvrage à 1740; Walbaum n'avait alors que seize ans, et d'ailleurs, comme on a pu le voir ci-dessus, il n'alla qu'en 1747 à Gœttingue) (1); traduit du français de Lévret, Paris, 1747, en allemand; Lubeck, 1759, 1761, 2 vol. in-8°; 3° *Pensées sommaires sur la décadence de l'art chez les accoucheuses et sur ses améliorations possibles* (allemand), Lubeck, 1752, in-8°; 4° *La difficulté de l'art d'accoucher, mise au jour par des exemples*, Bulzaw, 1769, in-8°. L'ouvrage de Lévret est jugé depuis longtemps, et il est inutile de répéter les éloges donnés à cet illustre médecin dans l'article qui lui est consacré. Les deux petits traités de Walbaum sont peu remarquables en eux-mêmes; mais ils contiennent des idées justes et saines sur les accouchements. 5° *Description d'après nature de quatre sarcelles et de l'aigledon*, Lubeck, 1778, in-8°; 6° *Des variétés de l'ivraie en Suisse*, traduit de Gmelin, Lubeck, 1779, in-8°; 7° *Chélonographie, ou Description de quelques tortues, rédigée sur des dessins originaux et d'après nature*, Lubeck, 1789, in-4° (allemand). Cet ouvrage est sans contredit un de ceux où l'auteur a fait le mieux ses preuves de sagacité et d'exactitude. Ses descriptions sont intéressantes et quelquefois neuves. 8° Une édition de l'*Ichthyologie* d'Artedi, sous le titre d'*Artedii ichthyologiæ nova editio emendata et aucta a Jo.-Ju. Walbaum*, Lubeck et Greifswald, 4 vol. in-8°; le premier en 1788; le deuxième, 1789; le troisième, 1792; le quatrième, posthume et sans la participation de l'auteur. Cette édition d'un ouvrage capital pour la science ichthyologique est excellente. Pour avoir une idée de l'importance du travail publié par Walbaum, il suffira d'indiquer qu'au moins les deux tiers du troisième volume lui appartiennent entièrement, et que dans le premier, qui contient, sous le titre de *Bibliothèque ichthyologique*, la nomenclature des écrits relatifs à l'ichthyologie. il ajouta à la liste d'Artedi les nombreux ouvrages mis au jour par les ichthyologistes modernes, ouvrages qui aujourd'hui sont les seuls consultés et qui ont fait oublier entièrement les traités antérieurs à celui du savant suédois. 9° Une édition

(1) C'est aussi par erreur que le même *Dictionnaire* le nomme Jean Georges Walbaum.

de l'*Ichthyologie* de J.-T. Klein, aux cinq parties de laquelle il ajouta un sixième fascicule contenant la synonymie, sous le titre de *Kleinii ichthyologia historiam piscium naturalem synonym. recentissim. systemat. explicatura Joh.-Jul. Walbaum*, Leipsick, 1793, in-4°; 10° *Traité des foyers économiques dans les maisons*, Lubeck, 1796, in-8°. A ce catalogue il faut joindre beaucoup de mémoires dont quelques-uns relatifs à la médecine, et la plupart à l'histoire naturelle, notamment à l'ornithologie, aux chéloniens et à la blatte orientale (insérés dans le *Hannœverisches Magazin*, les *Lubeckische Anzeige* et les *Mém. de la soc. d'hist. naturelle* de Berlin), un *Appendice pour l'ichthyologie* d'Artedi, et beaucoup d'extraits, de notes, de descriptions et de rapports anatomiques sur l'ornithologie, qui se trouvèrent dans des manuscrits non publiés. On peut consulter sur J.-J. Walbaum la notice sur sa vie et ses ouvrages rédigée par son gendre, le docteur Brehmer, et insérée par Schlichtegroll dans son *Nécrologe*, année 1799. P—OT.

WALCH (JACOB), graveur allemand du 16e siècle, né à Nuremberg, fut un des plus anciens graveurs de la Germanie. On manque de renseignements sur sa biographie. Ses productions, devenues très-rares, sont d'un prix fort élevé, quoiqu'elles n'aient pas une haute valeur artistique; le dessin est d'un goût gothique; la main manque d'habileté. Les principales sont : *Jésus en croix entre les deux larrons;* la *Vierge portant l'Enfant Jésus qui tient une pomme; Deux anges tenant une étoile où est inscrit le nom de Jésus; Ste-Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus; un Navire en mer;* divers *intérieurs d'Eglise*. Walch était orfèvre, et il a gravé des dessins de calices, de tabernacles. Sa marque est un W accompagné d'une espèce de globe renversé. Z.

WALCH ou WALCHIUS (JEAN-GEORGE), chef d'une famille célèbre parmi les savants d'Allemagne, naquit à Meinungen, le 17 juin 1693. En faisant ses études, il apprenait les lettres grecques, les langues orientales, et il se distingua tellement qu'en 1717 on l'appela à Iéna pour lui confier une chaire. Les conservateurs de l'université avaient remarqué que les élèves ne s'appliquaient pas assez à l'étude des lettres grecques et latines. Afin d'éveiller leur émulation, on prit la résolution d'appeler un savant qui sût les intéresser par son enseignement; le choix tomba sur Walch, que l'on nomma professeur extraordinaire d'antiquités et de philologie, dans l'espoir que la nouveauté du titre exciterait l'attention des élèves. En 1724, il fut nommé professeur de théologie, et il occupa jusqu'à sa mort cette chaire, qui était plus analogue à la direction de ses études. Il mourut le 13 janvier 1775, laissant une riche bibliothèque et un grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous remarquons: 1° *Historia critica latinæ linguæ*, Leipsick, 1716, in-8°, réimprimé en 1729, et à Venise, en 1733, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage vraiment classique en son genre, l'auteur explique avec beaucoup d'exactitude l'origine et les variations qu'a éprouvées la langue latine chez les Romains, les moyens d'apprendre à parler et à écrire correctement cette langue. En parlant des modernes qui ont écrit le latin avec élégance, Walch ne compte qu'un petit nombre de Français, et il reproche à cette nation de n'estimer que les écrits de ses propres auteurs. Il y a dans son ouvrage beaucoup d'ordre et de méthode. 2° *Plan d'étude à l'usage des colléges académiques* (all.), Leipsick, 1718, in-8°; 3° *Parerga academica ex historiarum atque antiquitatum monumentis collecta*, Leipsick, 1721, in-8°. L'auteur a inséré dans ce recueil un grand nombre de pièces inédites appartenant à l'histoire. 4° *Pensées sur le système de la nature, comme introduction, pour les colléges de philosophie* (all.), Iéna, 1723, in-8°; 5° *Dictionnaire philosophique, où l'on a expliqué, d'après l'histoire, les différentes matières et les mots techniques qui se présentent dans l'étude de la philosophie, avec indication des disputes entre les philosophes anciens et les modernes*, etc. (all.), Leipsick, 1726, grand in-8°. Cette immense compilation, devenue classique, parce qu'elle est unique en son genre, a eu, jusqu'en 1775, quatre nouvelles éditions. On ne peut assez répéter qu'il n'existe point d'ouvrage analogue en français. 6° *Introduction à la philosophie* (all.), Leipsick, 1727, in-8°, plusieurs fois réimprimé et publié en latin, Lubeck, 1730, Leipsick, 1738, etc.; 7° *Introduction historique et théologique aux disputes sur la religion* (all.), Iéna, 1722, 1734 et 1736, 5 vol.; 8° *Primitiæ sacræ Ienenses*, Iéna, 1726, in-8°; 9° *Commentatio de concilio Lateranensi a Benedicto XIII celebrato*, Leipsick, 1727, in-8°; 10° *Observationes in novi fæderis libros, quorum prima pars continet loca quæ ex historia philosophica illustrantur*, Iéna, 1727; 11° *Introductio in libros Ecclesiæ lutheranæ symbolicos, observationibus historicis et theologicis illustrata*, Iéna, 1732, in-4°; 12° *Introduction aux sciences théologiques, ou Préparation pour l'étude du droit ecclésiastique, de la théologie dogmatique, de la polémique, de la morale et de l'histoire du Nouveau Testament* (all.), Iéna, 1737, in-4°, et 1754, in-8°; 13° *Méditations sur la vie de Jésus-Christ, avec une harmonie des quatre évangélistes* (all.), Iéna, 1746; 14° *Miscellanea sacra, sive Commentationum ad historiam ecclesiasticam sanctioresque disciplinas pertinentium collectio*, Amsterdam, 1744, in-4°; 15° *Historia ecclesiastica Novi Testamenti, variis observationibus illustrata*, Iéna, 1744, in-4°; 16° *Introduction à la morale chrétienne* (all.), Iéna, 1747, in-8°, plusieurs fois réimprimé; 17° *Réflexions théologiques sur la secte des anabaptistes et sur la conduite qu'un souverain doit tenir envers eux* (all.), Francfort, 1747, in-8°, réimprimé en 1749, et traduit en hollandais, Utrecht, 1749, in-8°; 18° *Introduction à la théologie dogmatique* (all.),

Iéna, 1749, réimprimé en 1757, avec des tableaux en latin; 19° *Historia controversiæ Græcorum Latinorumque de processione Spiritus Sancti*, Iéna, 1751, in-8°; 20° *Introduction à l'histoire catéchétique* (all.), Iéna, 1752, in-4°; 21° *Introduction à la théologie polémique* (all.), Iéna, 1752, réimprimé en 1760, avec des tableaux en latin; 22° *Bibliotheca theologica selecta, litterariis annotationibus instructa*, Iéna, 1757 à 1765, 4 vol. in-8°; 23° *Réfutation du système de Heumann, lequel soutient que la doctrine de l'Eglise réformée sur la sainte communion est la véritable* (all.), Iéna, 1765, in-8°; 24° *Bibliotheca patristica, litterariis annotationibus instructa*, Iéna, 1770, in-8°. Outre ces ouvrages, qui appartiennent en propre à Walch, ce savant a fait paraître les éditions suivantes d'autres auteurs : 1° *L. Cæcil. Lactantii Firmiani opera omnia quæ supersunt*, Leipsick, 1715, in 8°, et réimprimé en 1735. Cette édition est enrichie de notes, dont Bunemann et Dufresnoy ont profité dans celles qu'ils ont publiées, le premier à Leipsick, 1739, et celui-ci à Paris, 1748. 2° *Jo.-Andreæ Bosii introductio in notitiam scriptorum ecclesiasticorum, Joan.-Franc. Buddæi, Jo.-Gerh. Menschenii et Thomæ Crenii observationibus aucta et illustrata, ejusque opuscula historiæ et antiquitatum sacrarum collecta*, Iéna, 1723, 2 vol. in-8°. Dans le second volume, on remarque les dissertations suivantes : *De pontifice maximo Romæ veteris; De pontificatu maximo imperatorum romanorum, præcipue christianorum; De νεωτερικαῖς ἐπιθυμίαις ad 2 Tim.*, II, 22; *De ara ignoti Dei; De clinicis veteris Ecclesiæ;* et *De Flavii Josephi periocha de Christo.* 3° *Jo.-Fr. Buddæi historia theologiæ litteraria continuata*, Leipsick, 1730, in-4°; 4° *Œuvres complètes* de Martin Luther (all.), Halle, 1740 à 1750, 24 vol. in-4°. On trouve dans le 14° volume la Bible latine qui était devenue si rare et sur laquelle on a tant disputé (*voy.* LUTHER). L'éditeur a fait paraître ce volume à part, sous ce titre : *Martini Lutheri codicis sacri versio latina iterum edita cum præfatione Jo.-Georgii Walchii*, Halle, 1745, in-4°. On trouve dans ce recueil les écrits latins de Luther, et à la tête de chaque volume des notices littéraires et critiques sur les ouvrages qui y sont contenus et des notes biographiques fort étendues sur Luther. G—Y.

WALCH (JEAN-ERNEST-EMMANUEL), fils aîné du précédent, né à Iéna le 30 août 1725, fut professeur et directeur de la société latine dans cette ville, membre de l'académie des sciences à Francfort, de celles de Drontheim en Norvége, d'Erfurth, des Arcades, des antiquités à Cassel, d'histoire naturelle à Berlin et à Dantzig, etc. Ayant étudié à Iéna, sous la direction de son père, les lettres latines, grecques et les langues orientales, il ouvrit, en 1745, un cours public sur l'*Harmonie des évangélistes*, d'après un livre classique qu'il publia depuis. En 1747, il commença à voyager avec un de ses frères, dans le dessein d'observer tout ce qui tenait aux antiquités, aux belles-lettres et aux langues. Après avoir parcouru les villes d'Allemagne et de Hollande, il se rendit à Paris, où il ne vit que les bibliothèques publiques et les savants. De là il visita la Suisse et l'Italie. A Vérone, Maffei lui procura l'entrée dans le Museo Moscardi, faveur qui n'était accordée qu'à un petit nombre d'étrangers. A Rome, Assemani lui fit connaître les richesses de la bibliothèque du Vatican; et le cardinal Passionei l'accueillit dans ses réunions savantes. Revenu à Iéna, Walch se mit en correspondance avec les savants des contrées qu'il avait visitées. Après avoir occupé différentes chaires, il fut appelé, en 1759, à celle d'éloquence et de poésie, qui jusque-là avait été l'objet de ses vœux. En entrant en fonctions, il publia sur les richesses que l'on commençait à découvrir à Herculanum une dissertation latine qui fut réimprimée en Italie. Il la retoucha et y ajouta toutes les inscriptions que l'on avait découvertes dans ces ruines. Son attention se dirigea vers la société latine; il en rédigea les *Mémoires* et y inséra plusieurs dissertations sur différents objets d'antiquités. Comme il était très-religieux, il se réjouissait quand dans ses leçons il avait à expliquer quelques antiquités propres à éclairer ou l'Ecriture sainte ou l'histoire de l'Eglise. Dans la dernière partie de sa vie, ses études l'entraînèrent vers l'histoire naturelle, et il commença à donner moins de temps à l'étude des antiquités. Avec les richesses qu'il avait rapportées de ses voyages, et avec ce que ses amis lui envoyaient de toutes parts, il se forma un cabinet d'histoire naturelle si complet et si sagement ordonné qu'on le regardait comme un des premiers de l'Allemagne. Après sa mort, ce trésor passa dans les mains du duc de Saxe-Weimar, qui en fit l'acquisition afin d'empêcher qu'il ne fût morcelé. Les ouvrages de Walch sur l'histoire naturelle ont été traduits en français et en hollandais. Outre ses cours publics sur l'éloquence, la poésie et les antiquités, il en donnait de particuliers sur l'histoire naturelle, qu'il avait réduite à un système plus complet, assure-t-on, et plus simple que celui de Linné. Il le développa dans un ouvrage périodique qu'il commença sous le titre de *Naturaliste*, et dont il publia jusqu'à sa mort douze volumes. La continuité de ses travaux ne lui laissant prendre aucun repos, il éprouva avant l'âge les infirmités de la vieillesse. Après avoir langui pendant un an, il succomba le 1er décembre 1778, n'étant âgé que de 53 ans. Les services importants qu'il avait rendus à l'université d'Iéna y ont fait chérir sa mémoire. Voici les principaux de ses ouvrages : 1° *Commentatio qua antiquorum christianorum doctorum de jurejurando sententiæ percensentur et dijudicantur*, Iéna, 1744, in-4°; 2° *C. Cellarii compendium antiquitatum romanarum, annotationibus illustratum*, Halle, 1740, in-8°. Walch a enrichi cet ouvrage par ses observations et par ses dissertations *De*

nuptiis, susceptione, educatione liberorum atque adoptionibus; De ædificiis ac suppellectili veterum Romanorum. 3° *Introduction à l'Harmonie des évangélistes* (allemand), Iéna, 1749, in-8°; 4° *Marmor Hispaniæ antiquum, vexationis christianorum Neronianæ insigne documentum, illustratum*, Iéna, 1750, in-4°; réimprimé en 1753 et dans les *Supplementa ad Thesaurum Muratorii*, par Sébastien Donat, Lucques, 1765; 5° *Antiquitates Herculanenses litterariæ*, Iéna, 1751; réimprimé dans les *Symbolæ litterariæ* de Gori, Florence, 1751; 6° *Christianorum sub Diocletiano in Hispania persecutio, ex antiquis inscriptionibus illustrata*, Iéna, 1751, in-8°; 7° *Bern. Oricellarii de magistratibus romanis commentarius, ex libro manuscripto Florentino*, Leipsick, 1752, in-4°; 8° *Acta societatis latinæ Ienensis*, Iéna, 1752 à 1758, 5 vol. in 8°. Walch soigna l'édition, et les articles suivants sont de lui: *Cicero Herculanensis pocillator Phrygius; Notæ et observationes ad Isidori Glossas, ex Mss. Barthii Schurzfleischii et Daumii collectæ; Observationes ad marmora Strozziana; De pugillaribus veterum; De pugillaribus medii ævi.* 9° *Persecutionis christianorum in Hispania ex antiquis monumentis uberior explicatio*, Iéna, 1754, in-4°; 10° *Dissertationes in Acta apostolorum*, Iéna, 1756 à 1761, 3 vol. in-4°; 11° *De arte critica*, Iéna, 1757, réimprimé en 1771; 12° *Tertium Academiæ Ienensis sæculum a societate latina piis votis exceptum*, Iéna, 1778, in-8°; 13° *Le règne minéral disposé dans un ordre systématique* (all.), Halle, 1762 à 1764, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1769; 14° *Sigillum medici ocularii romani, nuper in agro Ienensi repertum et observationibus illustratum*, Iéna, 1763, in-8°; 15° *Introductio in linguam græcam*, Iéna, 1763, in-8°; 16° *Histoire naturelle des pétrifications, pour servir d'explication au Recueil des merveilles de la nature par Knorr* (all.), Nuremberg, 1768 à 1773, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage a paru en français sous ce titre: *Recueil de monuments des catastrophes que le globe de la terre a essuyées, contenant les pétrifications dessinées, gravées et enluminées, d'après les originaux, commencé par George Wolfgang Knorr, et continué par ses héritiers, avec l'histoire naturelle de ces corps, par J.-Em. Walch*, Nuremberg, 1768 à 1773. Le même ouvrage parut en hollandais, Amsterdam, 1773, in-fol. Voici les circonstances qui engagèrent Walch à publier ce grand ouvrage: le célèbre artiste de Nuremberg, Knorr, avait commencé, en 1755, à publier une suite de gravures sous ce titre: *Recueil des merveilles de la nature et des antiquités du globe terrestre, servant de preuve au déluge universel, d'après le règne minéral, et d'après les différentes propriétés des pierres.* Knorr étant mort après avoir publié son premier volume, ses héritiers prièrent Walch de vouloir bien continuer l'ouvrage, ce qu'il fit, mais d'après un ordre plus systématique et une disposition plus sage; 17° *Commentatio de deo Taranueno*, Iéna, 1767, in-8°; 18° *Antiquitates medicæ*, Iéna, 1772, in-8°; 19° *Antiquitates symbolicæ quibus symboli apostolici historia illustratur*, Iéna, 1772, in-8°; 20° le *Naturaliste* (all.), Halle, 1772 à 1778, 12 vol., le 13° parut après sa mort: 21° *Observationes in Matthæum*, Iéna, 1779, in-8°. Parmi les dissertations académiques de Walch, nous allons choisir les plus intéressantes: 1° *De ortu et progressu artis criticæ apud veteres Romanos*, Iéna, 1747; 2° *De arte critica veterum Romanorum*, Iéna, 1748 et 1749; 3° *De veterum diis patriis, quo Act apostol.*, 24, v. 14, *illustratur*, 1761; 4° *De deo Melitensium*, 1752; 5° *De architriclino*, 1753; 6° *De apostolorum sacris conventibus*, 1755; 7° *De claudo a Petro sanato*, 1755; 8° *De mysteriis philosophicis*, 1755; 9° *De parrhesia apostolorum idiotarum*, 1755; 10° *De sepultura Ananiæ et Saphiræ*, 1756; 11° *De jure naturæ veterum Romanorum*, 1756; 12° *De funere Stephani*, 1756; 13° *Antiquitates Damascenæ illustratæ*, 1757; 14° *De ethnarcha Judæorum Damascenorum Paulo insidiantium*, 1757; 15° *Vincula Petri ex antiquitatibus illustrata*, 1758; 16° *Spicilegium antiquitatum Lystrensium*, 1759; 17° *Antiquitates Corinthiacæ*, 1761; 18° *Antiquitates nauticæ ex itinere Pauli Romano*, 1767. Ces dissertations, auxquelles nous aurions pu en joindre d'autres, ont presque toutes pour objet les Actes des apôtres. G—y.

WALCH (Chrétien-Guillaume-François), frère du précédent, professeur de théologie à l'université de Gœttingue, membre de la société des sciences de cette ville, est un des plus célèbres historiens ecclésiastiques qu'aient eus les protestants. Il naquit à Iéna, le 25 décembre 1726. Accompagnant son frère Emmanuel dans ses voyages, il fut présenté avec lui au pape Benoît XIV, qui, les ayant reçus, d'après leur propre témoignage, avec la plus grande bienveillance, leur demanda s'ils étaient les fils du fameux hérétique J.-G. Walch. Peu après son retour à Iéna, Chrétien Walch, nommé professeur de philosophie, s'annonça par deux dissertations: *De præsenti litterarum in Gallia statu*, et *De eruditione laicorum medii ævi*. Il mourut subitement, le 10 mars 1784, pendant qu'il s'entretenait avec sa famille. Voici ses principaux ouvrages: 1° *Antiquitates pallii philosophici veterum christianorum*, Iéna, 1746, in-8°; 2° *Historia canonisationis Caroli Magni*, Iéna, 1750, in-8°; 3° *Historia patriarcharum judæorum, quorum in libris juris romani fit mentio*, Iéna, 1751, in-8°. Cet ouvrage savant tient à l'histoire et à la jurisprudence. Les lois que Walch y explique se trouvent dans le Code de Théodose et de Justinien, sous ce titre: *De Judæis, Cælicolis et Samaritanis;* 4° *De Clodovæo Magno ex rationibus politicis christiano*, Iéna, 1761, in-4°; 5° *De unctionibus veterum Hebræorum convivalibus*, Iéna, 1751, in-4°. Dans cette dissertation, Walch s'était proposé d'expliquer le Psaume XXII. Examinant la cou-

tume qu'avaient les Hébreux de parfumer leurs convives, il a rassemblé les différents passages de l'Ecriture qui ont rapport à cette pratique. Il compare aussi les coutumes des Perses, des Indiens, des Grecs et des Romains, qui avaient l'usage d'oindre les convives assis à leur table; 6° *Histoire de Catherine de Bora, épouse de Martin Luther* (all.), Halle, 1751, in-8°; trois fois réimprimée jusqu'en 1756; 7° *Histoire de l'empire germanique* (all.), Halle, 1753, in-8°; 8° *Histoire de la religion évangélique luthérienne, comme preuve qu'elle est la véritable* (all.), Iéna, 1753, in-8°; 9° *De Luthero disputatore*, Gœttingue, 1754, in-4°. Ce recueil comprend les différentes dissertations que Martin Luther avait publiées. 10° *Historia adoptianorum*, Gœttingue, 1755, in-8°; 11° *De obedientia Christi activa*, Gœttingue, 1755, in-4°; 12° *Plan d'une histoire complète des pontifes romains* (all.), Gœttingue, 1756, in-8°; réimprimé en 1758; 13° *Compendium historiæ ecclesiasticæ recentissimæ*, Gotha, 1758, in-8°; 14° *Monumenta medii ævi*, Gœttingue, 1757 à 1764, 2 vol. in-8°; 15° *Plan d'une histoire complète des hérésies, des schismes et des différends en matière de religion, jusqu'à l'époque de la réformation* (all.), Leipsick, 1762 à 1785, 11 vol. in-8°. Walch n'était arrivé qu'au 9° siècle lorsque la mort arrêta son travail. 16° *Principes pour l'histoire ecclésiastique du Nouveau Testament* (all.), Giessen, 1792, in-8°, 4° édition; 17° *Histoire moderne de la religion* (all.), Lemgo, 1771 à 1783, 9 vol. in-8°; 18° *Notions critiques sur les sources de l'histoire ecclésiastique* (all.), Gœttingue, 1773, in-8°, 2° édition; 19° *Historia protopaschitarum*, Gœttingue, 1780, in-4°. G—Y.

WALCH (Charles-Frédéric), frère cadet des deux précédents, naquit à Iéna le 22 septembre 1734. Ayant été nommé, en 1755, professeur de droit à Gœttingue, il fit pour son instruction un voyage en Hollande, en France et en Allemagne. De retour à Iéna, comme il faisait ses dispositions pour se rendre à Gœttingue, l'université d'Iéna lui donna une chaire de jurisprudence en y réunissant d'autres fonctions et avantages, en considération desquels il se décida à rester dans l'université, qui était la patrie de son père et de ses frères aînés. Il y mourut, le 20 juillet 1799, avec la réputation d'un des plus profonds jurisconsultes de son temps. Voici les plus remarquables de ses ouvrages : 1° *Selectiorum juris controversiarum sylloge* I *et* II, Iéna, 1761 et 1766, in-8°; 2° le *Retrait lignager, rédigé systématiquement* (all.), 1775, in-8°, 2° édition; 3° *Introductio in controversias juris civilis recentiores inter jurisconsultos agitatas*, Iéna, 1771, in-8°, et 1790, 3° édition; 4° *Recueil de pièces ayant rapport au droit germanique* (all.), Iéna, 1771 à 1793, 8 vol. in-8°; 5° *Comment on doit examiner les actes, faire un rapport sur leur contenu, et en tirer une conclusion* (all.), Iéna, 1773, in-8°; 6° *Histoire des droits civils observés en Allemagne* (all.), Iéna, 1780, in 8°; 7° *Opuscula, quibus plura juris germanici ac romani capita explicantur*, Halle, 1785 à 1787, 2 vol. in 4°; 8° *Glossarium germanicum interpretationi constitutionis criminalis carolinæ inserviens*, Iéna, 1790, in-8°; 9° *Jurisconsultus antecessor*, Iéna, 1752, in-8°; 10° *De testis reo paris præstantia in jure germanico liber singularis*, Iéna, 1756, in-8°. G-Y.

WALCH (George-Louis), érudit allemand, fils du précédent, naquit à Iéna le 8 mai 1785. Il fit ses études dans sa ville natale, à l'université de laquelle il fut attaché dès sa vingtième année. Il professa ensuite à Berlin de 1811 à 1825. En 1830, il fut nommé professeur pour les langues anciennes à Greifswald. Il mourut dans l'exercice de ces fonctions le 20 janvier 1838. On lui doit une édition estimée de l'*Agricola* de Tacite, Berlin, 1828, et de la *Germanie* de ce grand historien, Berlin, 1829. Z.

WALCH (Albert-George), recteur du collége de Schleusingen en Saxe, y naquit en 1736. Il a publié plusieurs ouvrages intéressants, dont les plus remarquables sont : 1° *Epistola ad D.-J.-G. Walchium, qua novam quorumdam Veteris Testamenti locorum interpretationem* (*Michaelis in epimetris Lowthii prælectionibus de poesi sacra Hebræorum adjectis*) *sub censuram vocat*, Schleusingen, 1762, in-4°; 2° *Commentatio critica qua regulæ styli poetici illustrantur*, Schleusingen, 1767, in-4°; 3° *De antipodibus comment.* I, *sectionem historicam; comment.* II, *sectionem physicam et mathematicam complexa*, Schleusingen, 1768 à 1771, in-4°; 4° *De cultu asinino, priscis quondam Judæis temere afficto, syntagma litterarium*, Schleusingen, 1769, in-4°; 5° les *Amazones*, opéra en 3 actes (all.), Schleusingen, 1768, in-8°; 6° *Écrits modernes sur les belles-lettres* (all.), Gotha, 1768, in-8°; 7° *Commentatio de unitate Dei philosopho vix demonstrabili*, Schleusingen, 1770, in-4°; 8° *De eo quod nimium est in imitatione Homeri virgiliana*, ibid., 1773; 9° *De longitudine maris*, ibid., 1766, in-4°; 10° *Sur quelques anciens ouvrages allemands qui se trouvent à la bibliothèque de Schleusingen* (all.), ibid., 1771 à 1774, in-4°; 11° *De limitibus rationis in probanda animorum immortalitate*, ibid., 1767, in-4°; 12° *Sur l'art militaire des anciens et des modernes* (all.), ibid., 1769, in-4°; 13° *De l'art théatral et de ses rapports avec les autres arts libéraux* (all.), Schleusingen, 1769, in-4°; 14° *De defectibus religionis naturalis*, ibid., 1771, in-4°; 15° *De metap. qua causa Dei agitur in permittendo malo*, ibid., 1772, in-4°; 16° *De dimensionibus nonnullis per antiquos factis*, ibid., 1774, in-4°; 17° *Pr. de speculis mulierum*, ibid., 1775, in-4°; 18° *De superstitione veterum circa defectus lunæ*, ibid., 1775, in-4°; 19° *Psychologiæ ciceronianæ specimen*, Schleusingen, 1776, in-4°; 20° *De theatro primis christianis exoso*, ibid., 1777, in-4°; 21° *De novis quibusdam latinæ linguæ discendæ rationibus*, 1769, in-4°; 22° *Le système de l'univers est-il*

opposé à la révélation? (all.), 1780, in-4°; 23° *Geographiæ mathematicæ primæ lineæ*, Schleusingen, 1783, in-4°; 24° *Géographie mathématique, livre classique*, Gœttingue, 1773, in-8°, 2° édition; 1794, in-8°, 3° édition; 25° *Manuel classique, généalogique, historique et géographique pour la connaissance des princes régnants de l'Europe et de leurs maisons*, etc., Schleusingen, 1787 à 1789, 2 vol. in-8°. G—y.

WALCH (Bernard-George), bibliothécaire et archiviste du duc de Saxe-Meinungen, naquit en 1746, à Meinungen, où il mourut le 12 mars 1805. Nous avons de lui : 1° *De expeditione in Massagetas*, Gœttingue, 1767, in-4°; 2° *Claudiani carmen de raptu Proserpinæ inscriptum*, Gœttingue, 1769, in-4°; 3° *Tableau de Paris par Mercier*, traduit en allemand, Leipsick, 1783 et 84, 8 vol. in-8°; 4° le *Droit féodal de la Souabe, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Meinungen* (all.), Leipsick, 1785 à 1786, 3 vol. in-8°; 5° *Extrait du journal des campagnes du duc Bernard de Weimar, depuis la bataille de Lutzen jusqu'à sa mort* (all.), Schleusingen, 1765, 2 vol.; 6° *Notes sur l'histoire de Laurent de Bibra, prince-évêque de Würtzbourg, avec pièces à l'appui, dans le journal de Franconie* (all.), 1791; 7° *Notes sur l'expédition de la Hesse à travers le pays de Meinungen*, 1794. G—y.

WALCH (Frédéric-Auguste), médecin allemand, naquit à Iéna le 20 décembre 1780. Il y fut professeur particulier, puis directeur de la maison d'accouchement, enfin professeur de médecine légale. Il mourut le 30 août 1837. On a de lui : 1° *Dissertatio de cognoscenda et medenda scarlatina*, Iéna, 1803; 2° *Dissertatio de dolorum partus causa ejusque origine*, Iéna, 1805; 3° *Exposé de l'origine de la connaissance de l'art de guérir la maladie vénérienne*, Iéna, 1811; 4° *De la connaissance des fièvres*, Leipsick, 1813, grand in-8°. Walch donna une 3° édition de l'ouvrage de Hecker : *Des maladies vénériennes*, Erfurt, 1815, in-8; et une édition du *Manuel d'accouchement* de Prorief, 7° édition, Weimar, 1821, in-8°. Z.

WALCHER (Joseph), conseiller de l'empereur d'Autriche, professeur de mécanique et d'hydraulique à l'académie de Marie-Thérèse, né le 6 janvier 1718, à Linz, entra, à l'âge de dix-neuf ans, dans la société de Jésus. Porté par inclination vers les mathématiques et la physique, il profitait de tous les moments dont il pouvait disposer pendant ses vacances pour suivre les travaux hydrauliques faits le long du Danube, et il observait en même temps la construction, la direction des grandes roues. Ayant ainsi affermi ses études par les connaissances pratiques, il commença, en 1750, ses cours publics de mathématiques à l'université de Vienne et au collége de Marie-Thérèse. Ses leçons attirèrent l'attention du gouvernement, qui lui proposa des fonctions en rapport avec les connaissances qu'il avait acquises. En 1773, il fut nommé directeur de la seconde division de navigation sur le Danube et, en 1784, assesseur à la direction supérieure des bâtiments, d'où il passa à la commission des bâtiments de la cour. Il prit une part très-active aux travaux hydrauliques qui, de son temps, furent entrepris dans le Tyrol, sur l'Adige et surtout le long du Danube. Malgré ses grandes occupations, il reprit, en 1797, ses leçons sur la mécanique et l'hydraulique au collége de Marie-Thérèse. Il y établit un cabinet, où l'on voit en petit tous les travaux hydrauliques qu'il a fait exécuter. C'est aussi à lui que l'université doit son cabinet de physique. Elle le nomma, en 1802, directeur des sciences mathématiques et physiques. Walcher mourut le 29 novembre 1803. Il a laissé sur ses travaux beaucoup de manuscrits. Voici ce qui en a été publié : 1° *Sur les montagnes de glace* (Eisbergen) *en Tyrol* (allemand), Vienne, 1773, in-8°; 2° *Précis des cours publics sur la mécanique, à l'usage des élèves*, Vienne, 1776, in-8°; 3° *Notice sur les travaux qui, depuis l'an 1778 jusqu'en 1791, ont été faits le long du Danube pour la sûreté de la navigation, avec un supplément sur les courants du Danube*, Vienne, 1791, in-fol., avec gravures.— Son neveu, M. *Jacques-François* Walcher, né à Paris, en 1793, s'est distingué comme artiste sculpteur. L'art lui doit plusieurs statues estimées et de plus un des bas-reliefs de l'arc de triomphe. G—y.

WALCKENAER. *Voyez* Valckenaer.

WALCKENAER (Charles-Athanase), savant polygraphe et un des plus célèbres géographes français du 19° siècle, naquit à Paris le 25 décembre 1771. Orphelin dès son bas âge, il trouva chez son oncle maternel, Duclos-Dufresnoy, les soins et la tendresse d'un père. Duclos-Dufresnoy, notaire du roi, financier et publiciste distingué, possédait une immense fortune; il n'avait pas d'enfants, et, en adoptant son neveu qui devait être son héritier, il le fit élever sous ses yeux en lui donnant la plus brillante éducation. Grâce aux leçons d'un précepteur habile, le jeune Walckenaer montra de bonne heure une sagacité aussi remarquable que précoce : à dix ans, il apprenait l'algèbre et la géométrie; à douze, il traduisait Virgile, Horace, et même Lucrèce; il parlait l'anglais et l'allemand; il avait déjà un fonds solide de connaissances en tout genre, et son goût dominant le portait dès lors vers la culture des sciences historiques et des sciences naturelles. A quinze ans, c'était un jeune homme presque formé, du physique le plus avantageux et de la plus noble physionomie, qui se distinguait, dans les salons de son oncle, par les grâces de son esprit et ses talents d'agrément, non moins que par son instruction, son jugement et sa prodigieuse intelligence. Mais l'amour de l'étude fut toujours chez lui plus puissant que l'amour du plaisir. Duclos-Dufresnoy, que sa réputation de capacité et de probité intègre avait placé à la tête

de la compagnie des notaires de Paris devait au crédit et à la considération dont il jouissait la haute position qu'il occupait dans l'aristocratie comme dans la bourgeoisie parisienne; il menait une existence princière et vivait au milieu d'une société d'élite. Les personnages les plus éminents de la robe, de la finance et de la politique, les femmes les plus aimables, les littérateurs, les artistes les plus fameux, étaient les commensaux ordinaires de son hôtel de la rue Vivienne et de ses châteaux de Toulteville et de Baillon. C.-A. Walckenaer ne se laissa point éblouir et fasciner par le luxe dont il se voyait entouré depuis son enfance; il se défendit lui-même, en se livrant au travail, des séductions dangereuses que lui offrait à chaque instant cette vie bruyante et oisive du grand monde. Mais il sut profiter toutefois des conversations tour à tour sérieuses et enjouées qu'il entendait chez son oncle, et c'est là qu'il apprit, avec les belles manières de la société polie, l'art de causer agréablement sur toutes sortes de sujets, en captivant à la fois l'attention et la sympathie de ses auditeurs. On peut dire que l'abbé Delille fut son maître dans cet art charmant, si apprécié à cette époque et si négligé aujourd'hui, dont le poëme de la *Conversation* nous a conservé le souvenir. Le jeune homme, avide de tout connaître, préférait souvent à des entretiens plus frivoles une causerie intime avec le peintre Greuze, qui lui parlait d'art et qui, dans un langage simple et naïf, lui révélait le génie d'un grand artiste. Il n'avait pas encore quinze ans lorsque Greuze fit de lui un portrait qu'on peut citer comme une des œuvres les plus ravissantes et les plus parfaites de ce peintre gracieux. C.-A. Walckenaer dessinait et peignait lui-même avec beaucoup d'adresse, et il aurait eu la passion des arts si l'érudition lui avait laissé le temps de s'en occuper. Ce fut pour compléter et perfectionner son éducation littéraire qu'il alla passer deux années en Angleterre, au moment où la France, agitée et désorganisée par les systèmes des philosophes et des économistes, commençait à sentir les symptômes d'une révolution prochaine. Duclos-Dufresnoy avait été élu député suppléant de la ville de Paris aux états généraux; mais, loin de céder aux instigations de ses amis, qui appartenaient les uns au parti de la cour, les autres à celui du tiers état, il s'abstint de prendre un rôle politique dans les événements qu'il voyait se succéder avec une terrible rapidité et qui devaient fatalement aboutir à la ruine de la monarchie. C.-A. Walckenaer, qui suivait alors les cours de l'université d'Oxford, partageait ces tristes prévisions, et malgré tout le charme qu'il éprouvait à vivre dans la société anglaise et à se trouver en relations journalières avec des savants de premier ordre, il aspirait à revenir en France auprès de son oncle. Il avait eu l'occasion de rencontrer souvent Banks et Solander, ces illustres compagnons de voyage du capitaine Cook; il s'était lié avec d'autres voyageurs intrépides et infatigables. « Ce fut là sans doute l'origine de son goût dominant pour la géographie; ce fut peut-être aussi la cause de sa prédilection toute particulière pour la science anglaise, qu'il parut toujours préférer à la science allemande (1). » Il avait eu l'idée d'entreprendre quelque long voyage en Afrique ou en Asie, et pour s'y préparer, il voulait d'abord visiter l'Espagne; mais son père adoptif était impatient de le revoir, comme s'il eût pressenti qu'il ne le verrait pas longtemps. Duclos-Dufresnoy venait d'ailleurs de perdre un de ses meilleurs amis, et il avait besoin de consolations. A la lettre pleine de tendresse et de découragement qu'il avait écrite à C.-A. Walckenaer, celui-ci répondit en s'embarquant aussitôt pour la France; il arriva en toute hâte à Paris, qu'il trouva en proie aux émeutes et aux clubs révolutionnaires. Il n'hésita pas à se faire inscrire spontanément sur les listes de la garde nationale, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa vingtième année, et, peu de jours après son retour, il avait endossé l'uniforme de cette milice urbaine, dans les rangs de laquelle il fit plus d'une fois preuve de zèle, de courage et de dévouement. Ses sympathies l'attachaient à la royauté et au gouvernement monarchique, mais, comme tout ce qu'il y avait d'esprits éclairés et généreux en France, il s'était bercé d'abord de l'espoir d'une heureuse régénération sociale, qui aurait réalisé toutes ses utopies; il ne tarda pas à désespérer même de l'avenir, en voyant les excès qui se commettaient au nom de la liberté. Quand il avait appris naguère les sanglantes suites de la prise de la Bastille, le massacre de Delaunay et de Flesselles, la pendaison de Foullon et de Berthier, ses yeux s'étaient ouverts tout à coup : il écrivit à son oncle, et il lui fit part des sinistres pressentiments que lui inspirait l'atrocité de ces assassinats. Il terminait sa lettre par la citation prophétique de ce vers de La Fontaine :

Quittez-nous cette hache, instrument de dommage.

Ainsi le futur éditeur des œuvres de La Fontaine avait adopté déjà son poëte. La session orageuse de l'assemblée constituante avait fini avec l'année 1791, et Duclos-Dufresnoy s'était éloigné des affaires publiques pour vivre en famille dans une habitation splendide et retirée qu'il possédait à l'extrémité du faubourg Poissonnière et à la porte de Paris. Il avait, à la prière de son fils adoptif, mis à la tête de sa maison sa sœur, madame Marcotte, qui, veuve d'un receveur des aides de Doullens, était venue se fixer auprès de lui avec huit enfants, dont les derniers étaient encore en bas âge. C.-A. Walckenaer eut dès lors une mère,

(1) *Notice biographique sur M. le baron Walckenaer*, par Cortambert (extrait du *Bulletin de la Société de géographie*), Paris, 1863, in-8° de 23 pages.

des frères et des sœurs. Ce fut parmi cette belle famille qu'il trouva aussi la femme qui devait faire le bonheur de sa vie : la seconde des filles de sa tante, mademoiselle Félicité Marcotte, lui avait inspiré une vive inclination ; mais ils étaient trop jeunes l'un et l'autre pour que leur union, à laquelle leurs parents avaient consenti, ne fût pas retardée. Ils s'aimaient mutuellement, on les fiança ; la jeune fille entra dans un couvent, suivant l'usage, pour y rester jusqu'à son mariage ; le jeune homme partit pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Duclos-Dufresnoy, craignant que la réquisition ne lui enlevât son fils pour en faire un soldat, avait eu encore assez de crédit pour lui faire obtenir un emploi supérieur dans les transports militaires de cette armée, qui s'organisait lentement et qui ne paraissait pas devoir prendre une part active à la guerre générale. La vie du jeune inspecteur général des transports militaires était donc en sûreté, du moins momentanément. C.-A. Walckenaer ne soupçonnait pas qu'il eût le talent d'administrateur ; son apprentissage fut pourtant très-rapide, et il remplit ses nouvelles fonctions avec autant d'ardeur que d'intelligence. « Il servit bien la république, qu'il n'aimait « guère ; il la servit surtout avec plus de dés- « intéressement que plusieurs de ses collègues « qui l'aimaient beaucoup (1). » Son patriotisme et le sentiment du devoir dirigeaient sa conduite sans changer ses opinions. Les nombreuses et délicates occupations dont il était surchargé ne l'empêchaient pas de trouver le temps de se livrer à ses études et à ses goûts favoris. Les déplacements continuels qu'exigeait l'inspection des convois de vivres et de munitions favorisaient aussi sa passion pour l'histoire naturelle et pour la géographie ; il ne traversait pas un pays sans prendre des notes sur la nature et les productions du sol, sur l'aspect physique, les monuments et les mœurs de chaque localité ; il recueillait des plantes et des insectes ; il étudiait simultanément la botanique et l'entomologie. La nuit, il lisait les grands écrivains français ou étrangers ; il lisait de préférence La Fontaine et madame de Sévigné, et il ne manquait pas de faire des extraits de ses lectures. Son amour pour la science faillit lui coûter cher. Dans une tournée qu'il fit en Poitou pour former à Saint-Maixent un dépôt de chevaux destinés aux transports, il eut l'idée d'aller voir la mer et de relever différents points de la côte. Il était sur le rivage, en face de l'île de Ré, une carte à la main, sa lorgnette braquée à l'horizon, quand des garde-côtes s'approchent et s'emparent de lui. On l'interroge ; ses réponses semblent suspectes ; on le fouille ; on trouve sur lui une lettre en anglais, des pistolets anglais, des instruments d'optique anglais. On le regarde comme un espion et on le conduit dans les prisons de la Rochelle. L'affaire prenait un tour alarmant, et il aurait pu appréhender la justice expéditive du tribunal révolutionnaire, si son cousin Marcotte d'Argenteuil, qui occupait auprès de lui un poste important dans les transports militaires, ne fût accouru pour le réclamer et pour lui faire recouvrer la liberté. Quelques jours de retard, C.-A. Walckenaer eût été massacré dans les prisons avec les autres détenus. Le danger qu'il avait couru ne le rendit pas plus prudent ni plus égoïste. Il avait introduit dans son service plusieurs jeunes gens de ses amis, qui n'étaient pas plus républicains que lui et qui n'avaient échappé à la proscription qu'en se cachant sous le titre de commis ou de conducteurs de charrois. Ces jeunes gens, pour mieux dissimuler leurs véritables opinions politiques, formèrent un simulacre de club, où ils se livraient à des déclamations furibondes qui ne trompèrent personne. Le club fut dénoncé au représentant Féraud comme un repaire de royalistes ; Féraud, ne cherchant point de victimes, ne trouva pas de criminels ; mais il fut remplacé tout à coup par le représentant Cavaignac, qui ne se piquait pas d'imiter le *modérantisme* de son prédécesseur. Les dénonciateurs prirent leur revanche. L'inspecteur général des transports de l'armée ayant été mandé à Bayonne : « Citoyen, lui dit Cavaignac, en le regardant d'un air défiant et « sévère, tu as des royalistes dans ton service. « Il faut réorganiser ton personnel. Tu m'apporteras demain ce travail. » Le lendemain, C.-A. Walckenaer remit l'état de son personnel au représentant Cavaignac. « Ce sont les mêmes noms ! « s'écria le fougueux conventionnel. Je t'avais de- « mandé une épuration ? — Je réponds de tous « mes subordonnés ! dit froidement l'inspecteur « général. Je n'ai pas de changement à faire dans « mon service, sous peine de le désorganiser. » Cavaignac insista et nomma différents employés qui lui avaient été signalés et qui n'étaient bons, dit-il, qu'à passer au tribunal révolutionnaire. C.-A. Walckenaer les défendit avec chaleur, et voyant qu'il ne viendrait pas à bout de convaincre le représentant, qui semblait le menacer lui-même, il s'approcha d'une table et il écrivit quelques mots sur un papier qu'il présenta tranquillement à Cavaignac en lui disant : « Voici « ma démission. Faites-moi donner un fusil. — « Nous verrons, répliqua le conventionnel ; il y a « huit dénonciations contre toi : ton affaire est « bonne. » En rentrant chez lui, fort inquiet et encore indécis, il trouva une lettre de sa fiancée qui lui annonçait une bien affreuse nouvelle : Duclos-Dufresnoy, traduit au tribunal révolutionnaire qui l'avait condamné à la peine de mort comme ayant des intelligences avec les émigrés, avait été guillotiné le 2 février 1794. C.-A. Walckenaer faillit devenir fou de désespoir ; il voulait partir sur-le-champ pour Paris, mais il n'avait point de passe-port et il eût été infaillible-

(1) *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron Walckenaer*, par Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1852, in-4° de 36 pages.

ment arrêté en route. Il apprit soudain qu'il devait l'être à Bayonne, d'un moment à l'autre. Il se décida donc à émigrer en Espagne, pour sauver sa tête. Il sortit de la ville, à cheval, de grand matin, et se dirigea vers la frontière. La rencontre qu'il fit du général Dugommier et de son état-major aux environs de St-Jean-Pied-de-Port l'empêcha de donner suite à son projet. Il raconta au général comment il avait remis sa démission au représentant du peuple Cavaignac, et il lui demanda un passe-port pour aller à Paris se justifier devant le comité de la guerre. Dugommier connaissait personnellement l'inspecteur général des transports de l'armée. Il ne soupçonna pas que ce jeune homme avait eu le dessein d'émigrer, car, malgré toute l'amitié qu'il lui portait, il l'aurait fait fusiller dans les vingt-quatre heures. Il lui accorda sans difficulté un passe-port. C.-A. Walckenaer s'en servit pour aller jusqu'à Bordeaux ; mais, arrivé dans cette ville, il ne put obtenir des chevaux pour continuer sa route, Tallien ayant mis en interdiction toutes les postes du Midi. Ecrire à Tallien, lui demander une audience, c'était perdre un temps précieux et risquer de ne pas réussir. On disait d'ailleurs que Cavaignac était attendu à Bordeaux. C.-A. Walckenaer ne balance pas : il escalade un mur et vient tomber en face de Tallien, qui se promenait dans un jardin. Tallien recula, croyant avoir affaire à un assassin; il fronça le sourcil quand il ne vit plus devant lui qu'un solliciteur. « Il y a péril pour le « train des équipages de l'armée si je ne pars pas « à l'instant même! lui dit C.-A. Walckenaer, « qui lui avait présenté le passe-port délivré par « le général Dugommier. Je suis chargé d'aller « exposer l'état des choses devant le comité de « la guerre, au nom du général! » La physionomie ouverte du jeune homme, son air d'assurance, son langage énergique, préviennent en sa faveur le représentant, qui lui accorde un permis pour avoir des chevaux. C.-A. Walckenaer était impatient d'arriver à Paris. Une nouvelle lettre de sa fiancée lui avait appris que les biens de leur oncle étaient mis sous le séquestre; madame Marcotte, dont les meubles avaient été saisis, restait sans ressources et sans appui, avec ses trois filles et les trois plus jeunes de ses fils; l'aîné, le soutien de sa mère, venait de partir pour l'armée du Nord, comme réquisitionnaire, et tous les jours, à cinq heures du matin, la vieille servante de la maison se rendait à la *queue du pain et du lait,* pour acheter à grand'peine avec des assignats ce qu'il fallait pour empêcher la famille de mourir de faim. L'ex-inspecteur général des transports militaires avait, par bonheur, une bourse bien garnie, et il eut la joie de pouvoir concourir, avec Marcotte d'Argenteuil qui envoyait à sa mère la presque totalité des émoluments de sa place dans l'intendance des équipages de l'armée des Pyrénées, à rendre un peu de bien-être à cette malheureuse famille, que la condamnation de son chef avait ruinée. C.-A. Walckenaer, de peur de compromettre sa tante, qui habitait toujours dans le faubourg Poissonnière la maison de Duclos-Dufresnoy, s'était retiré sous un faux nom dans le fond du faubourg St-Germain, et il y vécut caché jusqu'à la fin de la terreur, car les dénonciations de Bayonne et le ressentiment de Cavaignac l'auraient conduit à l'échafaud, s'il eût été découvert. Il respira enfin avec toute la France, après la délivrance du 9 thermidor, et il put se réunir à ses bons parents dans cette belle et paisible habitation que Duclos-Dufresnoy avait laissée à sa sœur, et qui était encore sous le séquestre avec toute la succession du défunt. C.-A. Walckenaer ne revit pas sa charmante fiancée sans souhaiter que leur union ne fût point ajournée davantage; il entrait à peine dans sa vingt-cinquième année; il n'avait pas d'état; la fortune qui devait lui revenir de l'héritage de son père adoptif était subordonnée à de longues formalités légales; il ne se montra pas moins empressé de contracter un mariage qui répondait aux besoins de son âme aimante et à ses goûts d'existence sédentaire. Il avait promis à sa belle-mère de se créer promptement une position honorable et lucrative ; il avait fait son choix et il se destinait à la carrière des ponts et chaussées, où il était entré en qualité d'élève, quand un décret de la Convention institua l'école polytechnique. Walckenaer, inscrit sur la liste des candidats, fut admis avec distinction ; il suivit assidument les cours de l'école; il s'y fit remarquer par ses progrès rapides dans les sciences physiques et mathématiques, et il eut l'honneur de faire partie de cette glorieuse promotion de l'an 3, qui donna tant d'hommes éminents au pays et qui se rattache à tant de noms illustres : Brochant de Villiers, Francœur, Malus, Chezy, de Wailly, Dutens, Chabrol de Volvic, Tupinier, Bernard, Saint-Aulaire, Poinsot, Biot et Jomard. En sortant un des premiers de l'école polytechnique, Walckenaer aurait pu choisir, dans les services publics de l'Etat, la carrière qui eût été le mieux en rapport avec ses talents et ses goûts, mais sa conscience ne lui permit pas d'accepter un emploi quelconque d'un gouvernement qui n'avait point ses sympathies, et il préféra conserver son indépendance. La part qu'il avait eue d'ailleurs dans la succession de son oncle lui assurait une honorable aisance ; il n'avait pas d'autre ambition que celle de vivre heureux et tranquille dans son intérieur domestique, au milieu de la nombreuse famille à laquelle son mariage l'avait attaché par de nouveaux liens. Il cherchait aussi le bonheur dans la culture des sciences et des lettres; il aimait le séjour de la campagne, pour y contempler et y étudier la nature; il trouvait un charme infini dans la lecture, et il commençait à rassembler sa splendide bibliothèque, qui lui procura de si douces jouissances. Sa vocation s'était prononcée : il ne voulait être qu'un savant. Il prouva

d'abord qu'il était aussi un écrivain. Son premier ouvrage fut un *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine* (Paris, 1798, in-8°). L'auteur y distingue six grandes périodes dans l'histoire des sociétés : les peuples chasseurs, les peuples pasteurs, les peuples agriculteurs ou la naissance des arts, les peuples civilisés qui possèdent des manufactures et qui connaissent la division des professions, les peuples qui éprouvent l'affaiblissement des qualités physiques ou morales, et enfin le déclin des arts, décadence inévitable tôt ou tard, mais dont les causes sont pourtant accidentelles. « Cette his« toire générale de l'homme et de la société, dit « M. Cortambert (1), est un ouvrage plein de « sève et de vigueur, une brillante synthèse, où « des vues larges, un style coloré, sont mêlés à « quelques erreurs, à un peu de vague et de « conjectural. Ce début annonçait l'écrivain élé« gant et facile qui ferait aimer la science par « des peintures animées. » Tous les journaux accordèrent des éloges unanimes à l'écrivain, au savant, au philosophe. A cette époque, Walckenaer songeait non pas à refaire, mais à continuer et à compléter l'*Esprit des lois*, de Montesquieu; ses amis le savaient et l'y encourageaient. Dans un article qui fut dès lors très-remarqué (*Magasin encyclopédique* de Millin, 3e année, 1797, t. 3, p. 540), il avait montré, en examinant une nouvelle édition des œuvres de Montesquieu, qu'il était digne d'être le continuateur de ce grand historien ; aussi, le rédacteur qui rendit compte de son *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, dans le même journal (2), annonça-t-il que le jeune auteur avait eu le projet, « si des circonstances « impérieuses ne l'eussent arrêté, de pénétrer « dans l'obscurité de l'histoire, pour dévoiler les « erreurs, les passions, l'ignorance des historiens « contemporains; de développer les causes de la « stabilité, de la prospérité et de la décadence des « nations, et de donner par là à la politique une « base posée sur les faits et sur l'expérience, qui « la placerait au rang des sciences exactes ». L'ouvrage considérable dont cette révélation nous indique au moins l'objet n'a jamais été achevé et ne s'est pas retrouvé dans les papiers de l'auteur. On pourrait cependant en reconnaître un fragment dans une savante *Dissertation sur l'or et l'argent considérés comme marchandise et comme monnaie*, qu'il avait communiquée au *Journal d'économie publique, de morale et de politique*, que publiait Rœderer, en l'an 6. C.-A. Walckenaer s'essayait alors dans les genres les plus divers et les plus opposés. Il fit paraître, la même année, un roman sentimental, dans lequel il avait, assure-t-on, retracé sous des noms supposés une aventure de sa vie de jeune homme : *l'Ile de Wigth, ou Charles et Angelina* (Paris, 1798, 2 vol. in-12, figures gravées par Bacquoy et Coiny). « Le roman qu'on va lire, dit-il dans sa « préface, faisait partie d'un *Voyage en Angleterre* « écrit il y a plusieurs années, et depuis livré aux « flammes. Il en est résulté, sur l'île qui a donné « son nom à cet ouvrage, des détails topogra« phiques que beaucoup de personnes trouvent « superflus, qui paraîtront peut-être déplacés à « d'autres, mais que plusieurs aussi ne seront « peut-être pas fâchés de rencontrer ici. » L'île de Wigth, qui était encore très-peu connue à cette époque, fournit en effet au romancier un prétexte tout naturel de faire une intéressante excursion dans le domaine de la géographie descriptive. L'auteur expose en ces termes le but qu'il s'est proposé d'atteindre dans la composition de ce roman : « Celui-là seul, de tous les écrits « de ce genre, peut se flatter d'être avoué par le « bon goût et approuvé par la saine critique, « qui offre une morale pure et une peinture fidèle « du cœur humain. » Il ne faut pas négliger de signaler une particularité curieuse : une des deux jolies estampes qui ornent ce livre fut gravée par Bacquoy, d'après un dessin où l'auteur s'était représenté lui-même. Ce roman, qui semble une imitation des romans célèbres de Goldsmith et de mistriss Inchbald, avait été très-bien accueilli par la haute société, qui se passionnait à la lecture de ces romans. On le traduisit d'abord en anglais, ensuite en allemand (Magdebourg, 1803, in-8°) ; on le réimprima quelques années plus tard, mais en supprimant le nom de l'auteur (Paris, 1813, 2 vol. in-12). Ce n'est pas le seul roman que C.-A. Walckenaer ait écrit; mais il n'a publié, depuis, que le suivant, qui est anonyme : *Histoire d'Eugénie, racontée par une religieuse du couvent de ***, à Paris* (Paris, 1803, in-12). Cette touchante nouvelle, de même que l'*Ile de Wigth*, se rattache aux souvenirs intimes que C.-A. Walckenaer avait conservés de son séjour en Angleterre. Pendant plusieurs années, l'auteur de l'*Ile de Wigth* et de l'*Histoire d'Eugénie*, habitant la campagne, au château de Toutteville, près Beaumont, puis à Sèvres et à Ville-d'Avray, ou résidant à Paris au milieu des magnifiques jardins qui dépendaient de la maison patrimoniale du faubourg Poissonnière, s'occupa presque exclusivement d'entomologie. Il avait lu, en 1801, à la Société philomatique, un mémoire sur un nouveau genre d'insecte ; l'année suivante, il mettait au jour sa *Faune parisienne, ou Histoire abrégée des insectes des environs de Paris, classés d'après le système de Fabricius* (Paris, 1802, 2 vol. in-8°, avec 7 planches). Cet ouvrage élémentaire est précédé d'un discours sur les insectes en général, qui forme une introduction complète à l'étude de l'entomologie et qui fut regardé avec raison comme un chef-d'œuvre d'analyse lumineuse et même éloquente. La critique se plut à constater les observations entièrement neuves que le savant entomologiste avait rassemblées sur les araignées et sur les insectes hyménoptères. C'était le prélude de son

(1) *Notice biographique sur le baron Walckenaer*, p. 6.
(2) *Magas. encyclop*, 4e année, t. 2, p. 469.

remarquable *Tableau des Aranéides, ou Caractères essentiels des tribus, genres, familles et races que renferme le genre* Aranea *de Linné* (Paris, 1805, in-8°, avec 9 planches). « C'est un travail « qui fait époque dans une branche considérable « de l'entomologie, a dit un savant illustre (1). « M. Walckenaer a été le premier à étudier « d'une manière comparative et approfondie les « caractères fournis par l'appareil buccal et par « le mode de groupement des yeux des araignées; « et le système de classification qu'il a ainsi établi « sert encore aujourd'hui de base pour la distri- « bution méthodique de ces animaux. » L'auteur, encouragé par le succès du *Tableau des Aranéides* et par les éloges des entomologistes français et étrangers, avait commencé immédiatement à rédiger l'*Histoire naturelle des Aranéides* (Paris, 1805, in-12 oblong, avec fig. color.); mais il n'en publia que cinq livraisons, et l'ouvrage ne fut jamais terminé. C.-A. Walckenaer, qu'on aurait pu croire changeant dans ses goûts et qui ne faisait que donner carrière alternativement à ses aptitudes, fut détourné de l'histoire naturelle par la géographie, qui était et qui fut toujours sa principale vocation. Mais il ne renonça pas toutefois à l'entomologie, et son ardeur pour cette science, qui lui doit plus d'une heureuse découverte, était entretenue encore par l'amitié qu'il portait à l'illustre Latreille. Tandis qu'il préparait plusieurs grands ouvrages géographiques, il eut la tentation de traiter cette question, que l'Institut avait mise au concours pour 1805 : « Quelles ont été les causes de la perfection « de la sculpture antique, et quels seraient les « moyens d'y atteindre ? » Le mémoire qu'il envoya au concours disputa le prix à celui d'Emeric-David et obtint une mention honorable ; mais C.-A. Walckenaer désira garder l'anonyme et ne publia point son ouvrage, qui est encore inédit et qui n'est pas inférieur cependant au mémoire couronné, lequel a paru sous le titre de *Recherches sur l'art statuaire*. C'est la seule fois que C.-A. Walckenaer ait abordé l'histoire et l'esthétique des beaux-arts. Il avait traduit la *Géographie moderne* de Pinkerton, avec l'aide et les conseils du géographe anglais, qui s'était fixé à Paris aussitôt après avoir publié à Londres cette savante compilation; mais C.-A. Walckenaer ne fit point imprimer sa traduction, sans avoir considérablement amélioré l'ouvrage original et sans en avoir refait différentes parties, entre autres la description historique, politique, civile et naturelle de la France (Paris, Dentu, 1804 et ann. suiv., 6 vol. in-8°). De plus, cette traduction, qu'on peut regarder comme un livre tout à fait neuf, est enrichie des travaux de plusieurs membres de l'Institut de France, d'articles sur les langues, par L. Langlès, d'une introduction à la *Géographie mathématique et critique*, par S.-F. Lacroix, d'un *Précis de géographie ancienne*, par J.-D. Barbié du Bocage, et d'un atlas dressé par P. Lapie. L'éloge le plus incontestable qu'on puisse faire de l'édition française de Pinkerton, c'est de citer le jugement de l'auteur anglais lui-même : « La traduc- « tion française de cet ouvrage, dit-il en tête de « la seconde édition anglaise, a contribué par son « grand succès à ouvrir de nouvelles sources « d'instruction, et je ne puis me dispenser de re- « connaître que l'écrivain auquel on la doit est « un homme qui s'élève au-dessus des traduc- « teurs ordinaires, et qu'il a enrichi le texte d'un « grand nombre de notes précieuses. » Dans cette seconde édition, Pinkerton ne trouva rien de mieux à faire, pour corriger son œuvre, que de traduire à son tour la traduction de Walckenaer. Le succès de la *Géographie moderne* fut en effet si général en France, que des concurrences plus ou moins déloyales donnèrent lieu aux justes réclamations du traducteur et de son libraire, et que ce dernier, malgré la rivalité de la *Géographie universelle* de Mentelle et de Malte-Brun, qu'il accusait de plagiat effronté, put néanmoins vendre à un grand nombre d'exemplaires deux abrégés de l'ouvrage de Pinkerton, l'un composé par J.-P. Buache (1806, in-8°) et l'autre par Pinkerton lui-même, avec le concours de son traducteur, auquel il faut attribuer la plus grande part dans l'*Abrégé de géographie moderne* (Paris, 1811, 2 vol. in-8°, avec 10 cartes). Cette dernière édition, conforme à la division politique de l'Europe sous l'empire, fut adoptée pour l'enseignement des écoles militaires en France. C.-A. Walckenaer traduisait avec une prodigieuse facilité toute espèce de livre écrit en anglais : on s'explique donc comment, après avoir revu la traduction, faite par L.-M.-J. de Grandpré, du *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, de John Barrow (Paris, 1801, 2 vol. in-8°), il traduisit en entier le *Nouveau Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique*, par le même voyageur (Paris, 1806, 2 vol. in-8°), en y ajoutant une bonne préface. Quant aux *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par Félix d'Azara, qui avait passé vingt ans au Paraguay, non-seulement il les traduisit de l'espagnol sur les manuscrits de l'auteur, mais encore il les enrichit de ses propres notes et de celles de G. Cuvier et de Sonnini (Paris, 1809, 4 vol. in-8°, avec atlas in-fol.). Si passionné que fût Walckenaer pour les progrès de la géographie moderne, il n'était pas indifférent à l'étude de la géographie ancienne, et dans le silence du cabinet, il s'était préparé de longue date à marcher sur les traces d'Adrien de Valois et de Bourguignon d'Anville. Les savants du 16e siècle avaient fait mention d'un géographe irlandais, nommé Dicuil, qui avait vécu au 8e siècle, et dont l'ouvrage encore inédit, *Liber de mensura orbis terræ*, est précieux par les fragments qu'il contient de tables théodosiennes, à l'aide desquelles on retrouve les divisions politiques de l'empire

(1) *Voy.* la *Notice historique sur le baron Walckenaer*, par Naudet, in-4°, p. 16, note.

romain au 4e siècle. C.-A. Walckenaer découvrit le texte de cet ouvrage et le publia, pour la première fois, avec une fidélité scrupuleuse, d'après deux manuscrits de la bibliothèque impériale (Paris, Didot, 1807, in-8°). Cette publication lui fit beaucoup d'honneur parmi les érudits et les philologues de l'Angleterre et de l'Allemagne. Son nom, déjà célèbre, se trouva naturellement parmi ceux des lettrés et des savants distingués que l'Université de France, qui venait d'être créée, aurait désiré inscrire sur la liste de ses professeurs. On lui offrit donc spontanément la chaire d'histoire à la faculté des lettres de Montpellier, mais il n'accepta point, en s'excusant sur la multiplicité de ses travaux personnels. Il avait acquis surtout une autorité prépondérante dans tout ce qui concernait la géographie, et il eut le courage de dire en face à l'abbé Delille, avec lequel il était resté en relation d'amitié, que toute la navigation d'Enée autour de la Sicile devait être traduite de nouveau dans une seconde édition de sa traduction en vers français de l'*Enéide,* attendu que la géographie, si exacte dans le poëte latin, avait été complétement embrouillée par le traducteur. L'abbé Delille remercia Walckenaer de sa critique un peu vive, et, après avoir corrigé, sur les indications de ce censeur éclairé, le passage qu'il reconnaissait défectueux, il pria instamment l'habile géographe de lui fournir des notes géographiques pour cette seconde édition, qui ne parut qu'après sa mort, en 1813. L'ensemble de ces notes, selon le biographe académique de C.-A. Walckenaer, est une des meilleures études de l'auteur en ce genre. Delille faisait un cas particulier de la conversation à la fois savante et spirituelle de son jeune ami, qu'il avait connu enfant dans le salon de Duclos-Dufresnoy. C.-A. Walckenaer nous apprend, dans une lettre à Boissonnade, que madame Delille désira qu'il usât de son crédit auprès de l'illustre poëte pour le décider à traduire les *Bucoliques,* afin de pouvoir, disait-elle, revendre un Virgile complet. « J'eus alors avec Delille, raconte son docte « annotateur, une de ces discussions auxquelles il « aimait tant à se livrer avec ceux qu'il savait « sincères amants de la poésie et de la belle lit- « térature. » Walckenaer avait eu d'abord l'espoir d'arriver à l'Académie des sciences, mais depuis plusieurs années il n'aspirait plus qu'à entrer à l'Institut, dans la classe d'histoire et de littérature ancienne. Cette classe avait proposé, en 1810, pour sujet de prix le programme suivant : « Rechercher quels ont été les peuples qui « ont habité les Gaules cisalpine et transalpine « aux différentes époques antérieures à l'année « 410 de J.-C.; déterminer l'emplacement des « villes capitales de ces peuples et l'étendue du « territoire qu'ils occupaient; tracer les change- « ments successifs qui ont eu lieu dans les divi- « sions des Gaules en provinces. » Walckenaer était tout préparé, en quelque sorte, par ses recherches sur les anciens itinéraires des Gaules, sur les premières éditions de Ptolémée et sur les autres géographes de l'antiquité, à traiter ce sujet immense, qui eût été capable d'exercer les méditations d'une vie entière. Il résolut de concourir. « Il divisa son mémoire en trois époques : « 1° l'âge antérieur à la conquête de la Gaule « transalpine par César, celui des irruptions di- « verses, des longues fluctuations, de l'établisse- « ment définitif des races ibérienne, celtique, « teutonique, dans les contrées qu'entourent « les Pyrénées, l'Océan, le Rhin, les Alpes, et « même, par delà les Alpes, le Pô et les Apen- « nins ; 2° ensuite, la frontière des Alpes, relevée « par les victoires de César et d'Auguste entre « l'Italie et la province gauloise, et la division « provinciale remplaçant les divisions des anciens « peuples ; 3° enfin, les innovations opérées suc- « cessivement dans la topographie des gouverne- « ments et des cités, et dans ce vaste réseau des « voies militaires impériales, depuis Auguste « jusqu'à l'extinction de l'empire. » (Naudet, *Notice historique sur la vie et les œuvres du baron Walckenaer,* in-4°, p. 17.) Cet admirable mémoire remplissait si bien toutes les conditions du programme, que les juges lui accordèrent le prix à l'unanimité. Mais le lauréat se montra envers lui-même plus sévère que ses juges, car, au lieu de publier immédiatement son ouvrage, qui avait obtenu les suffrages de l'Académie, il ne cessa de le revoir, de le corriger et de le compléter pendant près de trente ans, et il ne le fit imprimer qu'en 1839. C.-A. Walckenaer était devenu naturellement, depuis la présentation de son mémoire au concours de l'Institut, le candidat de la classe d'histoire et de littérature ancienne, qui lui avait décerné le prix. Ses amis eurent quelque peine néanmoins à lui faire accepter cette candidature ; il fut élu le 6 octobre 1813, en remplacement de l'académicien Champagne. Dès ce moment, il eut à cœur de consacrer ses travaux à la classe de l'Institut dont il était membre, et qui correspondait à l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres ; il employa plusieurs années à composer ces beaux mémoires de géographie ancienne qui furent insérés plus tard dans le Recueil de cette Académie. Si la monarchie des Bourbons n'eût pas été rétablie par la coalition des puissances étrangères, en 1814, il n'aurait jamais songé à se faire homme politique, mais le retour de la famille royale donnait satisfaction à ses principes comme à ses sentiments de royaliste ; il se rattacha donc aussitôt au gouvernement de la restauration, sans conserver la moindre haine contre le précédent gouvernement, qui avait eu des jours de grandeur et de gloire. Tel il était en 1814, tel il resta jusqu'à la fin de la restauration, serviteur actif et dévoué de la royauté, mais toujours impartial et modéré, ami du progrès et des lumières, ennemi du désordre et de la démagogie, bienveillant pour tous et

partisan de cette liberté constitutionnelle que Louis XVIII avait voulu donner aux Français en leur octroyant la charte. C.-A. Walckenaer avait été créé membre de la Légion d'honneur le 19 juillet 1814. Ce ne fut pas sans hésitation et sans résistance qu'il céda aux sollicitations et aux conseils de son ami Lainé, ministre de l'intérieur, qui lui ouvrit la carrière administrative en lui faisant accepter les fonctions de maire du cinquième arrondissement de Paris (27 mars 1816), et bientôt après celles de secrétaire général de la préfecture de la Seine. Il se trouva ainsi associé, jusqu'en 1826, à l'honnête et bienfaisante édilité du comte de Chabrol, son ancien camarade à l'école polytechnique, qui resta préfet jusqu'à la révolution de 1830. Les premières années de cette administration municipale furent difficiles et laborieuses : après deux invasions successives, les finances de la capitale étaient épuisées, ses hôpitaux ruinés, ses écoles primaires désertes, tous les services publics plus ou moins désorganisés. Le secrétaire général eut une large part dans les actes du préfet de la Seine, qu'il inspirait souvent et qu'il secondait toujours avec un zèle et une activité que fortifiaient l'amour du bien et le sentiment du devoir. Aussi, Louis XVIII lui accorda-t-il, en 1823, comme une récompense éclatante, le titre de baron, en l'autorisant à faire figurer dans ses armes le navire héraldique de la ville de Paris et à constituer un majorat transmissible à ses descendants. Le baron Walckenaer a laissé, dans les *Recherches statistiques de la ville de Paris* (1821, in-8°, et 1823, in-4°), un témoignage scientifique, pour ainsi dire, de sa présence au secrétariat général de la préfecture. C'est à lui qu'on doit l'idée, le plan et en partie l'exécution de ce bel ouvrage, pour lequel il avait réclamé la savante coopération du baron Fourrier, et qui fut offert à tous les gouvernements de l'Europe comme un excellent modèle à imiter dans l'administration des grandes cités. On aurait pu croire que les affaires publiques empêcheraient C.-A. Walckenaer de s'adonner désormais à l'étude des sciences et des lettres ; mais il savait trop bien régler l'emploi de son temps, pour ne pas se réserver des loisirs qu'il consacrait à ses travaux littéraires : il dormait peu, se couchant fort tard et se levant au point du jour ; il avait passé déjà cinq ou six heures dans sa bibliothèque, quand il arrivait à son cabinet de secrétaire général. Voilà comment il lui fut possible de mener de front, durant quatorze ans, ses occupations d'administrateur et celles d'académicien. Jamais il ne travailla plus, pour l'Institut, pour le public lettré, pour les libraires et pour lui-même, que pendant cette période de sa vie où il fut chargé des plus importantes fonctions politiques et administratives. Il n'était pas encore secrétaire général de la ville de Paris lorsqu'il publia sa *Cosmologie, ou Description générale de la terre considérée dans ses rapports astronomiques, physiques, historiques, politiques et civils* (Paris, 1815, in-8°). Dans ce livre si remarquable, qui n'est qu'une géographie élémentaire, mais liée intimement aux principales branches des connaissances humaines, l'auteur a envisagé son vaste sujet avec une hauteur de vues proportionnée à l'étendue de l'ensemble qu'il embrasse, et où il découvre des horizons nouveaux. L'ouvrage dans lequel on reconnaît le type original du *Cosmos* de Humboldt est écrit dans un style élégant, qui s'élève parfois en jets d'éloquence et de poésie. La *Cosmologie* fut pourtant impitoyablement critiquée dans le *Journal des Débats* par Hoffman et dans d'autres journaux par les amis de Malte-Brun, qui n'avaient pas oublié le procès que l'éditeur de Pinkerton avait fait aux plagiaires. Walckenaer reçut alors une lettre de l'illustre Humboldt, qui lui parlait de sa *Cosmologie* dans les termes les plus flatteurs : « Voici une page « qui me console de toutes les critiques ! » dit-il en montrant cette lettre à son fils. Walckenaer fit imprimer, en 1817, seulement pour ses amis, les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des abeilles solitaires qui composent le genre halicte* (Paris, impr. de F. Didot, 1817, in-8°). Ces *Mémoires*, écrits avec tout le charme d'une narration piquante, renferment en quelque sorte la biographie dramatique et pittoresque d'une petite tribu d'abeilles mineuses que le naturaliste avait minutieusement observées avant de révéler leur existence au monde savant. C'était une intéressante découverte, qui a créé le genre halicte dans la classification des abeilles. Mais Walckenaer avait laissé de côté momentanément l'histoire naturelle, pour achever et mettre au jour différents ouvrages géographiques, qu'il avait entrepris de longue date ; on ne s'expliquerait pas autrement la publication successive du *Monde maritime, ou Tableau géographique et historique de l'archipel d'Orient, de la Polynésie et de l'Australie* (Paris, 1818, 4 vol. in-8°, avec cartes et fig. ; seconde édition, 1819, 12 vol. in-18, avec cartes et fig.), et des *Recherches historiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1821, in-8°, avec carte). Le premier de ces deux ouvrages n'est qu'une compilation, il est vrai, traduite en partie des relations de voyageurs anglais, mais le second, dont l'idée avait été suggérée à l'auteur par un itinéraire de Tombouctou que Jomard adressa à l'Académie des inscriptions, en 1816, offre un résumé lumineux de tous les renseignements que la science possédait sur des régions encore presque inconnues, et aujourd'hui on peut dire que les découvertes postérieures ont justifié la plupart des conjectures que le clairvoyant géographe avait osé mettre en avant à l'égard de l'intérieur du continent africain. Walckenaer avait été un des plus ardents fondateurs de la société de géographie, en 1821 : il ne se bornait pas à en diriger les travaux et à exciter

sans cesse, par son exemple et par ses paroles, la noble passion de ses collègues pour une science qu'il chérissait tous les jours davantage : il aidait de sa bourse, avec autant de délicatesse que de générosité, les voyageurs qui partaient pour des pays lointains et ceux qui en revenaient, plus ou moins dénués de ressources ; il souscrivait à tous les grands ouvrages de géographie qui se publiaient en France et à l'étranger, et plus d'une fois il prit à sa charge une partie des dépenses de leur publication. Il faisait graver sous ses yeux, à grands frais, une suite de cartes de géographie ancienne, qu'il avait dressées lui-même et qu'il continua de revoir et de perfectionner sans relâche jusqu'à ses derniers jours. Celles de ces cartes qu'il publia les premières, sans toutefois les mettre en vente, sont les cartes de l'Egypte et du Delta, ainsi que la carte de l'ancienne Corse ; elles se rattachaient à deux grands itinéraires qui furent imprimés à un très-petit nombre d'exemplaires, et qu'il n'a jamais fait paraître : l'*Itinéraire de l'Egypte ancienne*, précédé de recherches sur le mille romain, volume in-4° de 500 pages, et l'*Itinéraire des Gaules transalpine et cisalpine*, volume in-4° de 600 pages. Ces immenses travaux géographiques, dont l'Académie des inscriptions suivait les progrès avec un vif et curieux intérêt, lui furent communiqués par fragments dans ses séances hebdomadaires et obtinrent constamment son approbation sympathique. D'autres mémoires, moins étendus, mais non moins dignes d'éloges, qu'il avait lus concurremment et qui éclaircissaient d'obscures questions de géographie, ont été imprimés dans le Recueil de l'Académie, savoir : *Mémoire sur l'étendue et les limites du territoire des* Gabali *et sur la position de leur capitale* Anderitum, avec 2 cartes (1821, t. 5) ; — *Mémoire sur la situation des* Raubii campi, *où Marius défit les Cimbres, et sur la route suivie par ces peuples pour se rendre en Italie* (1822, t. 6) ; — *Mémoire sur les changements qui se sont opérés dans le cours de la Loire entre Tours et Angers, et sur la position du lieu nommé* Murus *dans les Actes de la vie de St-Florent*, avec 2 cartes (ibid.) ; — *Mémoire sur une portion de la voie Appienne, pour déterminer le nom ancien de Polignano et ceux des lieux environnants*, avec une carte (1824, t. 7) ; — *Mémoire sur les dénominations des portes Caspiennes, Caucasiennes, Sarmatiennes et Albaniennes, appliquées aux défilés de la chaîne du Caucase, et sur le mont Caspius, des systèmes géographiques d'Eratosthène et d'Hipparque*, avec une carte (ibid.), etc. Plusieurs de ces mémoires ont été tirés à part, à cent exemplaires, et réunis sous ce titre : *Recherches sur la géographie ancienne et sur celle du moyen âge* (Paris, 1822-1823, in-4°). Ces mémoires remarquables *sur les Pyles Caspiennes, sur les Itinéraires d'Alexandre, sur l'Apulie peucétienne* et *sur Anderitum*, furent analysés et reproduits en partie dans le *Classical Journal* de Londres, t. 14, p. 45-71, par les soins du savant Ouseley, qui déclara hautement que les découvertes de Walckenaer sur la géographie ancienne de l'Orient étaient les plus importantes que la science eût faites en Europe. C.-A. Walckenaer avait éparpillé d'autres mémoires du même genre dans les principaux recueils périodiques, notamment dans les *Archives littéraires de l'Europe*, dans le *Mercure étranger*, dans les *Annales des voyages*, et surtout dans le *Magasin encyclopédique*, où furent analysées ses dissertations sur Polignano (1814, t. 4), sur un chemin romain découvert entre Sens et Coulommiers (ibid.), sur les anciens itinéraires de la Perse et de l'Inde (ibid.), et sur la longueur du mille romain (1815, t. 4). Le simple extrait d'un de ses mémoires, dans le *Journal des voyages*, rédigé par Verneur, eut beaucoup de retentissement dans la science. Ce mémoire devait embrasser l'histoire des découvertes géographiques faites dans le monde maritime, c'est-à-dire dans les îles situées au sud-est et à l'est de l'Asie, depuis les plus anciens temps jusqu'au voyage de Magellan. L'extrait qui en a paru fut tiré à part (Paris, 1822, in-8° de 20 pages). Ces travaux divers ne l'empêchaient pas de promettre aux éditeurs de la *Faune française, ou Histoire naturelle générale et particulière des animaux qui se trouvent en France* (Paris, 1821-1823, in-8°, avec pl.), une *Histoire naturelle des aranéides* ; mais, des trois fascicules qui devaient composer cette section du livre, rédigé collectivement par L.-P. Vieillot, A.-G. Desmarets, H.-M. de Blainville, etc., un seul a paru, la publication de la *Faune française* ayant été interrompue en 1823. C.-A. Walckenaer apportait volontiers l'aide de sa collaboration infatigable aux journaux d'histoire, de géographie et d'archéologie, qui la réclamaient, et il n'avait qu'à ouvrir ses portefeuilles pour y trouver de quoi répondre à toutes les demandes. Il n'était pas moins prodigue de sa plume pour les libraires. Depuis que la *Biographie universelle*, entreprise par Michaud jeune, avait commencé à paraître, en 1811, il ne cessait de l'enrichir d'une multitude de notices excellentes, non-seulement sur des géographes et des voyageurs anciens et modernes, mais encore sur des personnages célèbres de l'histoire de France et sur de grands écrivains français. Ainsi, son article de Montesquieu est la meilleure notice, la plus exacte et la plus substantielle qu'on ait écrite sur l'auteur de l'*Esprit des lois* ; et sa belle et patriotique notice de Jeanne d'Arc ne semble pas encore arriérée ni incomplète, après les grands travaux de Quicherat, de Henry Martin, de Vallet de Viriville, relatifs à cette héroïne. On ne conçoit pas que C.-A. Walckenaer, accablé de tant d'occupations absorbantes et surchargé d'un pareil labeur, ait consenti à rédiger une notice sur l'itinéraire de Jérusalem, pour l'*Histoire des croisades* de Michaud aîné, et à revoir une nouvelle édition de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président Hénault (Paris, 1821 et années suiv., 3 vol. in-8°), en y ajoutant des

notes supplémentaires et une notice sur l'auteur; mais il refusa, par des raisons de convenance, de donner à cet ouvrage une continuation, qui devait le porter à six volumes, et qui fut compilée par Auguis dans un esprit tout à fait contraire au sien. Depuis l'année 1818, malgré tant de publications presque simultanées, malgré tant de travaux entamés, poursuivis ou projetés dans toutes les branches de la science encyclopédique, C.-A. Walckenaer avait pris à cœur un autre travail historique et littéraire, qui était de nature à remplir toute la vie d'un écrivain, et qui fut en effet la préoccupation dominante de ses trente dernières années. Il pouvait dire, avec Ducis, en parlant de La Fontaine :

De ma rêveuse enfance il a fait les délices;

il pouvait ajouter que ce fabuliste, ce conteur, ce poëte, ce philosophe inimitable avait fait aussi le charme et l'admiration de son âge mûr. Il le savait par cœur, et il le lisait sans cesse; il en avait recueilli toutes les éditions originales, et il s'étonnait de voir que le texte eût été si déplorablement altéré dans les nombreuses réimpressions partielles faites depuis la mort de ce grand écrivain. Il eut d'abord l'idée de donner ses soins à une édition qui reproduirait le véritable texte de La Fontaine, et comme le libraire Lefèvre, qu'il estimait et qu'il honorait de ses conseils, avait publié avec beaucoup de succès la première édition des Œuvres complètes de La Fontaine (Paris, 1818, 6 vol. in-8°, édition plus correcte et mieux classée que les précédentes, qui étaient loin de répondre aux désirs des amateurs, il lui proposa de préparer à l'avance une nouvelle édition, revue sur les meilleurs textes et accompagnée d'un commentaire historique et philologique. Le libraire Lefèvre accepta cette offre avantageuse, et le futur éditeur de La Fontaine se mit à l'œuvre. L'étude minutieuse et approfondie que Walckenaer fit de son poëte bien-aimé, surtout en annotant les Œuvres diverses, lui avait permis de rassembler sur la vie de l'immortel Bonhomme une telle quantité de renseignements, qu'il composa un ouvrage considérable de biographie, au lieu de se borner à une courte notice qui eût figuré en tête de l'édition, laquelle était prète longtemps avant que le libraire fût en mesure de la mettre sous presse. Aussi, Walckenaer en détacha-t-il, avec l'agrément de Lefèvre, le travail entièrement neuf qu'il avait fait pour les Œuvres diverses, et qu'il intercala dans la jolie édition in-18 des Œuvres complètes de La Fontaine que publiait alors le libraire Nepveu, avec 147 gravures d'après les dessins de Desenne, Chaudet, Dugoure, etc. (1818-1820). Les quatre volumes qui comprenaient les Œuvres diverses corrigées, considérablement augmentées et pour ainsi dire expliquées par de savantes notes, étaient le premier essai de ce qu'on appela une édition *variorum* des grands écrivains français. Mais l'apparition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine* (Paris, 1820 in-8°, avec fig. et fac-simile) fut un événement littéraire que la critique s'empressa de signaler. L'auteur de l'histoire de La Fontaine avait créé un nouveau genre de littérature et présenté aux fins connaisseurs un modèle achevé de biographie anecdotique et critique. « En retraçant, dit-il « dans sa préface, la vie du plus populaire et du « plus original de nos poëtes, j'ai voulu aussi « mieux faire connaître son siècle et présenter « sous un nouveau point de vue l'époque la plus « brillante de nos fastes littéraires. » Il a peint, en effet, La Fontaine au milieu de ses contemporains, et il l'a fait revivre avec eux dans une narration agréablement écrite et toujours appuyée sur des documents authentiques. La Fontaine eût laissé des mémoires sur lui et sur son temps, qu'il n'aurait pas mieux réussi sans doute à se faire connaître et à se faire aimer. On sut gré à Walckenaer, pour nous servir de l'ingénieuse appréciation d'un de ses collègues, M. Naudet, de l'Académie des inscriptions, « on lui sut gré « d'avoir eu, en un tel sujet, le bon goût de la « simplicité et l'élégance du naturel ». Les recherches multiples et minutieuses auxquelles il s'était livré pour découvrir tout ce que l'histoire littéraire avait gardé de détails relatifs à La Fontaine ne peuvent être appréciées comme elles le méritent que dans les notes si abondantes et si variées qui remplissent la moitié du volume de la première édition. La seconde édition parut presque simultanément, et déjà revue et corrigée, mais sans notes, chez Nepveu, pour faire suite aux Œuvres complètes de La Fontaine, en 18 volumes in-18. Walckenaer n'attendit pas longtemps pour publier à son tour une nouvelle édition des Œuvres de La Fontaine, que les juges les plus compétents proclamèrent un chef-d'œuvre de critique et d'érudition (Paris, 1822-1823, 6 vol. in-8°). Il n'y renferma pas toutefois son *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, dont il préparait dès lors une troisième édition augmentée; il la remplaça en tête des œuvres par un savant Essai sur la fable et les fabulistes, qu'il avait fait pour servir d'introduction aux fables de La Fontaine. Une fois entré dans le siècle de Louis XIV et mis en rapport intime avec la société polie de cette grande époque, il y chercha un autre personnage célèbre qui pût lui fournir le sujet d'une vaste composition historique et biographique à la fois, dans le genre de son livre sur La Fontaine. Il hésita quelque temps entre madame de Maintenon et madame de Sévigné; ses sympathies et son admiration le portèrent de préférence vers cette dernière, dont il avait lu les lettres aussi souvent que les œuvres du *fablier*. Il se mit au travail sur-le-champ, et il acheva, sans désemparer, le premier volume des mémoires qu'il voulait écrire sur cette femme célèbre et sur le temps où elle avait vécu; mais il interrompit ce grand ouvrage, qu'il ne devait re-

prendre que quinze ans plus tard. Il fit alors imprimer deux volumes, qu'on peut considérer comme des suppléments à son édition des Œuvres de La Fontaine, qu'il avait déjà fait précéder d'un recueil intitulé *Nouvelles œuvres de J. de La Fontaine et poésies de F. Maucroix*, accompagnées d'une *Vie* de F. Maucroix, de notes et d'éclaircissements (Paris, 1820, in-8°): l'un de ces volumes, tiré seulement à 50 exemplaires, renferme la première édition exacte et complète du poëme d'*Adonis*, tel que le poëte l'avait présenté manuscrit à Fouquet, en 1658 (Paris, 1825, in-8°); l'autre réunit les Poésies diverses d'Ant. Rambouillet de la Sablière et de F. Maucroix, et les Hommages poétiques à La Fontaine, suivis de contes attribués à cet auteur, avec les vies de la Sablière et de Maucroix, des notes et des éclaircissements (Paris, 1825, in-8°). Walckenaer était depuis dix ans secrétaire général de la préfecture de la Seine, et il avait toujours rempli ces hautes fonctions avec autant d'habileté que de conscience et de zèle, quand il fut nommé préfet du département de la Nièvre. Il n'aurait pas accepté un avancement qui l'éloignait de Paris et du centre de ses relations littéraires, si le ministre ne lui eût représenté que le département dans lequel on l'envoyait avait besoin d'un administrateur expérimenté et dévoué, et que le gouvernement du roi comptait sur lui pour y réorganiser tous les services publics. On ne devait pas d'ailleurs, lui dit-on, le laisser longtemps dans cette espèce d'exil au milieu des populations incultes du Nivernais et du Morvan. On lui fit entendre que le comte de Chabrol, en se retirant d'un moment à l'autre, le désignerait lui-même pour son successeur à la préfecture de la Seine. Ce ne fut pourtant pas l'ambition, mais le sentiment du devoir qui le détermina enfin à partir; il se consola peut-être de quitter momentanément la capitale, en se disant qu'il trouverait en province plus de temps à donner aux lettres. Il avait entrepris, en effet, depuis quelques mois à peine, une œuvre gigantesque et magnifique, laquelle semblait au-dessus des forces d'un seul homme qui eût voulu y employer sa vie entière. Il se proposait non pas de refaire l'Abrégé de l'Histoire générale des voyages, que Laharpe et ses collaborateurs ont écrit assez convenablement d'après le volumineux ouvrage de l'abbé Prevost, mais bien de refaire de fond en comble ce dernier ouvrage, en le continuant jusqu'à nos jours et en le mettant d'un bout à l'autre au niveau des connaissances géographiques, ethnographiques et scientifiques. Cette immense publication, pour laquelle il s'était assuré l'aide de plusieurs savants distingués, tels que Letronne, Eyriès, Depping, etc., n'aurait pas eu moins de 80 à 100 volumes si elle avait été achevée d'après le plan tracé dans le prospectus. Le premier volume, entièrement rédigé par Walckenaer, vit le jour, cette année-là même, sous ce titre : *Histoire générale des voyages, ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours* (Paris, 1826, in-8°). L'introduction, qui forme la plus grande partie de ce volume, renferme une histoire savante et lumineuse des progrès de la science géographique jusqu'au 15ᵉ siècle; elle fut tirée séparément à cent exemplaires. L'ouvrage continua de paraître lentement, mais sans interruption, pendant quatre années consécutives, malgré l'inexplicable indifférence du public français, malgré le petit nombre des souscripteurs, malgré ce défaut d'encouragement qui rendait la publication très-onéreuse pour le libraire et l'auteur. Le dernier volume, imprimé en 1830, porte le millésime de 1831 ; c'est le vingt et unième de cette incomparable collection, qui fut alors suspendue et qui n'a pas été reprise depuis. Ces vingt et un volumes forment l'ensemble de documents authentiques le plus complet et le plus intéressant qu'on possède sur l'Afrique. Les quinze premiers sont sortis de la plume de Walckenaer, et l'on peut dire que le talent de l'écrivain s'y est élevé à la hauteur de sa critique et de son érudition. Ce ne fut pas là cependant à son gré un emploi suffisant des longues heures qu'il réservait aux travaux littéraires, qui n'étaient pour lui que des délassements de l'esprit ; il se reposait des uns en s'occupant des autres, et il abordait tour à tour, avec une merveilleuse facilité d'intelligence, les études les plus divergentes et même les plus antipathiques. Ainsi, tandis qu'il donnait tous ses soins à son *Histoire générale des voyages*, qui commençait à paraître, une dame de ses amies lui ayant demandé quelques détails sur l'origine des contes de fées, il trouva le temps d'approfondir la question et de la traiter de main de maître dans une suite de lettres familières, écrites avec une grâce, avec une délicatesse, avec un charme, que les grands écrivains du 17ᵉ siècle n'eussent pas désavoués; ce sont les *Lettres sur les Contes de fées attribués à Perrault, et sur l'origine de la féerie* (Paris, 1826, in-12), qu'on a réimprimées avec des suppressions et des additions, sous le titre de *Dissertation sur les contes de fées*, en tête d'une édition illustrée des contes de Perrault (Paris, 1836, in-8°). Le savant auteur a considéré la féerie comme se rattachant surtout à l'invasion des peuples germains et scandinaves, et il a introduit dans ces lettres, qui n'avaient pas été destinées au public, beaucoup de documents sur les prophétesses en Occident, sur les croyances populaires de la Bretagne, sur les romans du moyen âge, sur les oïgours devenus des ogres, ou même des loups-garous; sur les *mabinogions*, ou recueils de contes de nourrices, qui peuvent remonter à deux ou trois siècles. Le baron Walckenaer, quoique absent de Paris, n'avait pas des rapports moins fréquents ni moins utiles avec son Académie, à laquelle il adressait des mémoires à lire et des communications à discuter; avec la société de géographie, dont il suivait

la marche ascendante, non sans une sollicitude toute paternelle. Mais jamais les innombrables occupations du savant n'empiétèrent sur les devoirs de l'homme public : ce dernier avait fait exécuter le cadastre et approuver l'établissement des grandes voies de communication dans un pays à demi sauvage, qui allait leur devoir la vie sociale, pour ainsi dire ; son passage à la préfecture de la Nièvre devait donc laisser des traces durables, et le rapport fort étendu dans lequel il exposa les vues et les actes de son administration, durant deux années d'exercice, fut considéré alors comme un monument unique de capacité administrative. Le baron Walckenaer n'était pas toutefois rappelé à Paris pour y remplir de plus hautes fonctions, mais on lui avait accordé du moins un changement de résidence qui le rapprochait de la capitale. Il avait été nommé préfet de l'Aisne le 12 novembre 1828, et il se voyait ainsi, à sa grande satisfaction, comme il le disait lui-même à ses amis, dans le voisinage de son cher La Fontaine, qui était né à Château-Thierry et qui y avait passé la moitié de sa vie. A Laon, comme à Nevers, il se montra administrateur éclairé, intègre, vigilant, et il sut se concilier tous les partis, en respectant toutes les opinions, en procédant toujours par la douceur plutôt que par la violence, en ne s'écartant jamais des principes d'une sage tolérance politique. Quelle que fût la multiplicité de ses devoirs administratifs, il n'avait ni ralenti ni diminué le précieux concours qu'il prêtait depuis près de vingt ans, avec le désintéressement le plus généreux, à la *Biographie universelle*, qui atteignit enfin, en 1828, son cinquante-deuxième et dernier volume. Walckenaer avait fourni plus de cent trente articles en tout genre à ce vaste monument de la science historique ; il en choisit quatre-vingt-dix-huit qui lui paraissaient les plus dignes de représenter la part qu'il avait eue dans l'œuvre collective ; il les revit et les corrigea, puis il les fit imprimer à Laon, avec ce titre modeste : *Vies de plusieurs personnages célèbres des temps anciens et modernes*, par C.-A. W. (Laon, 1830, 2 vol. in-8°). Ces deux volumes étaient tirés à trois cents exemplaires, dont les deux tiers seulement furent mis dans le commerce. Quelques-uns des articles qui y figurent ont réellement, suivant l'expression d'un bon juge, M. Cortambert, « *tout l'attrait d'une vie de* « *Plutarque* ». Ces articles, qu'on peut citer parmi les meilleurs de la *Biographie universelle*, n'ont pas été trop loués dans les lignes suivantes : « L'auteur y revêt tous les mérites si divers de « son esprit et y montre sa merveilleuse aptitude « à embrasser tous les genres : tantôt ce sont des « remarques savantes destinées aux érudits ; tan- « tôt l'attention des lecteurs moins sérieux est « réveillée par les aventures romanesques de « certains personnages ; quelquefois se présente « dans une seule vie le tableau brillant et com- « plet d'époques historiques d'un intérêt général ; « souvent enfin c'est une juste appréciation des « chefs-d'œuvre de la littérature et l'exposé lu- « mineux des progrès que d'heureux génies ont « fait faire aux sciences. » On comprend néanmoins que les géographes et les voyageurs sont en majorité dans cette brillante galerie de personnages célèbres anciens et modernes. Il faut citer parmi ces excellents articles, tout à fait nouveaux la plupart, ceux de Dicéarque, de Denys le Périégète, d'Eudoxe de Cyzique, d'Etienne de Byzance, d'Edrisi, de Marco Polo, de Fra Mauro, de Livio Santo, de Guillaume Delisle et de Buache. Les deux années que le baron Walckenaer passa dans la préfecture de l'Aisne ne furent pas les moins profitables à ses études et à ses travaux encyclopédiques, quoique tous ses moments de liberté fussent donnés en apparence à son *Histoire générale des voyages*, dont il avait promis au moins six volumes par an. Il s'était remis à l'histoire naturelle, et il s'occupait d'entomologie avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse. Il se proposait de rédiger, à l'aide des documents qu'il avait recueillis lui-même et qu'on lui avait envoyés de toutes parts, une monographie des araignées, dans laquelle il pourrait refondre les matériaux rassemblés par Jean Hermann et par son fils Jean-Frédéric Hermann, dont il possédait les manuscrits. Il n'avait plus à s'occuper de La Fontaine, depuis la seconde édition qu'il avait donnée des Œuvres complètes de son poëte favori et qu'on devait regarder comme définitive (Paris, 1826-1827, 6 vol. in-8°), eu égard aux améliorations notables qu'il y avait introduites ; il ne cessait cependant de corriger et de perfectionner son *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, dont la troisième édition, corrigée et augmentée (Paris, 1824, in-8° de v et 638 pages, avec fig.), ne lui semblait pas encore satisfaisante, puisqu'il n'avait pas trouvé moyen d'y faire entrer les notes de la première édition. Mais il avait surtout à cœur de tenter de nouveaux essais dans le genre de biographie historique et critique, dont il était le créateur. Il ne faisait donc qu'analyser des documents et des notes pour continuer ses mémoires sur madame de Sévigné ; et, en même temps, il préparait un ouvrage analogue sur La Bruyère, afin de compléter le tableau de l'histoire littéraire de cette brillante époque. Ce fut aussi en relisant et en méditant Horace, dans les bois qui entourent Château-Thierry, où il allait souvent chercher les traces du Bonhomme, qu'il eut l'idée de faire pour le siècle d'Auguste ce qu'il avait fait pour le siècle de Louis XIV, et d'écrire la vie d'Horace comme il avait écrit celle de La Fontaine. Les événements politiques vinrent interrompre ces études et ajourner ces projets ; il s'attendait si peu à la promulgation des fatales ordonnances de Charles X, qui furent le prétexte et la cause de la révolution de juillet 1830, qu'il n'était pas à sa préfecture quand elles parurent au *Moniteur*. Une dépêche qu'il reçoit à la campagne

lui fait savoir que les ouvriers de St-Quentin ont quitté leurs ateliers, au cri de *Vive la Charte!* et qu'ils sont maîtres de la ville, où l'émeute menace de se porter aux plus graves excès. Le général du département offre au préfet, pour sa sûreté personnelle, un escadron de cavalerie et des canons qui arrivent de la Fère. Le baron Walckenaer refuse même une escorte et part seul avec le capitaine de la gendarmerie : il arrive à St-Quentin au milieu de l'insurrection, il se rend à l'hôtel de ville, il revêt son uniforme et il descend sur la place où s'agitent et vocifèrent 10,000 hommes armés. La foule s'écarte avec déférence et lui ouvre un passage, car il a su se faire aimer et respecter de tout le monde : il annonce qu'il veut parler. on apporte une table, il y monte, et le silence s'établit autour de lui. Il parle, il fait appel d'une voix éloquente aux sentiments de patriotisme et d'honneur, il invite les citoyens à la concorde et à la confiance, il les adjure de ne pas compromettre par des actes répréhensibles cette protestation solennelle et pacifique ; il leur déclare que les troupes et l'artillerie, qu'on attend de la Fère et des places fortes voisines, n'entreront pas dans St-Quentin, s'ils veulent lui promettre que l'ordre ne sera pas troublé dans la ville, qui restera sous leur garde. Mille acclamations lui répondent, et St-Quentin est sauvé. Deux jours après, la révolution était faite à Paris, et le préfet de l'Aisne quittait le département, avant que son successeur eût été nommé. Le baron Walckenaer avait été trop douloureusement affecté de la chute des Bourbons pour songer à continuer sa carrière politique sous un gouvernement qu'il n'acceptait que comme un fait accompli : sa santé s'était même ressentie de la secousse morale qu'il avait éprouvée en voyant s'écrouler en trois jours une monarchie qu'il croyait inébranlable ; la santé de sa femme avait reçu également le contre-coup de ses pénibles émotions. Il résolut de s'absenter de Paris, où tout était encore en fermentation, et il alla s'établir avec madame Walckenaer et ses deux filles à Bayonne, où il passa deux ans. Son fils aîné, qu'il avait fait entrer de bonne heure dans l'administration et qui commençait à s'y distinguer, avait donné sa démission de sous-préfet, à la suite des événements de juillet, et s'était retiré dans son beau domaine du Paraclet, dont il voulait diriger lui-même l'exploitation agricole. Le séjour du baron Walckenaer dans les Pyrénées lui procura l'occasion d'exercer son esprit observateur, en étudiant les mœurs, les traditions et la langue des Basques et en compulsant les vieilles archives du Béarn. Ce devait être le sujet de plusieurs livres qu'il se promettait d'écrire, et qui sont restés à l'état d'ébauches. Sa santé s'était rétablie et même fortifiée ; il se plaignait d'être éloigné de sa belle bibliothèque, et ses travaux souffraient de cet éloignement. Il revint à Paris, afin de pouvoir continuer à la fois les nombreux ouvrages d'érudition qu'il avait sur le chantier ; ce qui ne l'empêchait de se répandre à profusion, en quelque sorte, dans les recueils périodiques ou encyclopédiques qui réclamaient son inépuisable collaboration. Les *Nouvelles annales des voyages* s'enrichirent ainsi d'une foule de communications précieuses, qu'il n'a jamais réunies en corps d'ouvrage. On remarqua particulièrement une notice sur un nouveau type d'arachnide et un mémoire sur les insectes qui nuisent à la vigne (1), qu'il avait publiés en 1833 et 1837, dans les Annales de la société entomologique. Il fut un des rédacteurs les plus féconds et les plus assidus de l'*Encyclopédie des gens du monde*. Il avait aussi fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation* et des biographies au *Plutarque français*. Il n'eut qu'à ouvrir ses portefeuilles pour en tirer des pages instructives et charmantes qu'il éparpilla dans l'*Italie pittoresque*, et des recherches neuves et curieuses sur l'Amérique, qu'il vit paraître, sans y avoir mis son nom, dans la troisième partie de l'*Art de vérifier les dates*, que continuait M. Warden. Ce n'étaient là pour lui que des distractions variées et passagères. Il ne considérait pas même comme une grosse besogne l'achèvement et la mise en ordre d'une partie de l'histoire naturelle des insectes, qu'il s'était engagé à fournir au libraire Roret, pour la grande collection des *Suites à Buffon*, dont les savants français les plus renommés avaient tenu à honneur de se partager la rédaction. Cet ouvrage de Walckenaer était d'ailleurs à peu près achevé, et il put mettre au jour, dès 1836, deux volumes des aptères et des arachnides (in-8°, avec pl.) ; le troisième volume, consacré aux myriapodes, n'a paru qu'en 1844, et a été suivi plus tard d'un quatrième, auquel le docteur Gervais a mis la main. Il avait aussi commencé, à la demande du ministre de la marine, et de concert avec son collègue Dureau de Lamalle, un grand ouvrage historique et archéologique, dans lequel il devait examiner les essais de colonisation tentés en Afrique par les Romains ; son collaborateur ne le secondant pas comme il l'avait espéré, il renonça le premier à continuer un livre dont il avait déjà rassemblé tous les matériaux, et dont il ne fit imprimer qu'un demi-volume, sans aucun nom d'auteur, avec ce titre : *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, et sur l'administration et la colonisation de ce pays à l'époque de la domination romaine* (Paris, imp. roy., 1835, in-8°). C'est là tout ce qui a paru de ce livre

(1) « Ayant rencontré dans un passage de Plaute, dit M. Naudet, le nom d'un insecte, *involvulus*, que je ne connaissais pas, « et sur lequel les dictionnaires ne m'apprenaient rien, j'allai « consulter M. Walckenaer, toujours prêt à donner un bon avis « ou à résoudre une question difficile. Un nom seulement s'offrait « à son attention ; aussitôt la méditation alimentée par la science « ayant fécondé la matière, il répondit par un *Mémoire sur les « insectes qui nuisent à la vigne*, où l'érudition ne laissait rien « à désirer, et tel que pouvait seul le faire un profond entomologiste. » *Notice historique sur la vie et les ouvrages du baron Walckenaer*, in-4°, p. 26.

important, qui aurait eu au moins deux volumes, et même ce fascicule, tiré à petit nombre, n'a été distribué qu'à quelques personnes; il est donc à peu près inconnu, et les bibliographes n'en font pas mention. Mais la principale affaire du baron Walckenaer, de 1834 à 1840, ce fut la publication de sa Géographie des Gaules, ce fut surtout la composition de la Vie d'Horace. Le premier de ces deux importants ouvrages, promis depuis près de vingt années, et sans cesse remanié et perfectionné par l'auteur dans ce long intervalle de temps, était enfin en état d'être livré au monde savant qui l'attendait avec une si vive impatience. Cette attente ne fut pas trompée, et le mérite exceptionnel de l'œuvre justifia les retards d'une pareille publication. L'auteur s'était arrêté au titre suivant : *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine, suivie de l'analyse géographique des itinéraires anciens et accompagnée d'un atlas de neuf cartes* (Paris, 1839, 3 vol. in-8°, avec atlas). Cet ouvrage, chef-d'œuvre de savoir, de patience et de sagacité, est, sans contredit, le plus remarquable que la science géographique s'honore d'avoir produit en France. La carte des Gaules dont il est enrichi avait été dressée par l'auteur lui-même, qui y a rectifié soigneusement les erreurs de d'Anville; mais, comme le dit l'illustre Jomard en rendant compte de cette belle carte, « tout en faisant d'importantes additions au travail de ce grand maître, il a su se garder de compliquer le sien par « des résultats douteux ». Le savant M. Naudet a rendu aussi pleine justice à ce remarquable ouvrage de géographie comparée, dans lequel il se plaît à reconnaître « la rectitude de la méthode, « la solidité des principes, la sincérité de l'érudition ». Il ajoute : « Des découvertes de restes « de voies romaines, de bornes milliaires, d'inscriptions qui ont conservé le nom d'un municipe, ou d'une station militaire, ou d'une divinité locale; des recherches concentrées sur « une petite circonscription de territoire, pourront indiquer des rectifications à faire dans le « livre de M. Walckenaer, mais il n'en demeure « pas moins une autorité avec laquelle devront « compter, une source où viendront puiser tous « ceux qui désormais toucheront de près ou de « loin la géographie des Gaules. » L'*Histoire de la vie et des poésies d'Horace* (Paris, 1840, 2 vol. in-8°, avec portrait et carte), que l'auteur faisait imprimer concurremment avec la *Géographie des Gaules*, ne causa pas dans la littérature autant de sensation que l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, et cependant les bons juges, tels que Boissonnade, pensaient que, des deux ouvrages composés dans le même système, le premier était bien inférieur au second. En effet, Horace a été l'objet de tant de commentaires, de tant de dissertations, de tant d'études diverses, que Walckenaer, en analysant tous ces écrits, en les passant au crible de sa critique et en se les appropriant, a résumé dans une narration agréable, souvent exquise, tout ce que l'érudition a pu découvrir sur le poëte romain et sur ses contemporains. Cette histoire est, pour ainsi dire, une mosaïque d'archéologie, dans laquelle les poésies d'Horace sont incrustées comme des pierres précieuses. Cette multitude de travaux personnels, que le baron Walckenaer poursuivait à la fois avec une activité qui semblait redoubler à mesure qu'il avançait en âge, ne l'empêchait pas de prendre part aux travaux de l'Académie des inscriptions et d'y apporter le même zèle; on trouvera dans le Recueil de cette Académie les mémoires qu'il lui a présentés depuis 1822, et qui traitent généralement des points obscurs ou controversés de géographie ancienne. Il serait trop long d'énumérer ici tous ces mémoires, mais on ne saurait oublier ses *Rapports sur les recherches géographiques, historiques et archéologiques à entreprendre dans l'Afrique septentrionale* (Paris, 1838, in-4° de 83 pages). L'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui venait de perdre son secrétaire perpétuel, le savant Daunou, fut unanime pour nommer à sa place le baron Walckenaer. Celui-ci prit à tâche de remplir scrupuleusement les devoirs délicats et parfois pénibles de cette nouvelle position, qu'il n'avait pas acceptée sans consulter ses forces. Il avait une telle habitude des choses administratives, qu'il ne s'effrayait pas des rouages de la machine académique; il ne s'effrayait pas davantage, avec son esprit d'ordre et sa ponctualité ordinaires, du détail de la correspondance journalière; mais il eut besoin de toute la persévérance et de toutes les aptitudes de son esprit merveilleusement doué, pour ne pas laisser en arrière les éloges qu'il devait consacrer à ceux de ses collègues que la mort avait frappés. Quelques-uns de ces éloges étaient des ouvrages considérables de critique et d'histoire; ainsi, celui de Daunou, auquel Walckenaer avait succédé en qualité de secrétaire perpétuel, ne remplissait pas moins de 48 pages in-4°. L'auteur le lut dans la séance publique du 31 juillet 1841, et les applaudissements de l'auditoire lui prouvèrent qu'on y retrouvait les éminentes qualités littéraires de l'*Histoire de la vie de La Fontaine*. Walckenaer eut à prononcer successivement les éloges d'Emeric-David, de Pastoret, de Monge, de Raynouard, de Miot de Mélito, de Letronne, et du grand géographe anglais Rennell, associé étranger de l'Académie. Une partie de ces éloges seulement a été réunie par l'auteur dans un volume, tiré à part et distribué en présent, lequel porte ce titre : *Recueil de notices historiques sur la vie et les ouvrages des membres décédés de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, suivi de l'Examen critique des ouvrages de Freret*, par le secrétaire perpétuel (Paris, 1850, gr. in-8°). Le beau mémoire qui termine ce volume est le seul ouvrage de bibliographie raisonnée que Walckenaer ait publié. Il s'agissait d'examiner les manuscrits autographes

de Freret, que le hasard avait remis en la possession de l'Académie, et Walckenaer est parti de là pour dresser le catalogue des écrits de son illustre prédécesseur et pour démontrer que ce savant n'était pas l'auteur des livres irreligieux que la coterie athée de Mirabaud et du baron d'Holbach lui avait attribués. Lorsque le bien intentionné ministre de l'instruction publique, de Salvandy, avait essayé, en 1840, de modifier l'ancienne organisation de la bibliothèque royale de Paris, Walckenaer avait accepté dans l'administration nouvelle le titre de secrétaire trésorier de la bibliothèque, mais ce titre ne lui convenait pas plus que le service qui en dépendait, et il l'échangea bientôt contre celui de conservateur adjoint au département des cartes et plans. Ce département, de création récente, était placé sous la direction de l'honorable Jomard, et Walckenaer s'estima heureux d'être associé ainsi, par ses fonctions, à son camarade d'école et collègue d'Académie, qui ne décidait rien sans lui demander ses avis. Il conserva jusqu'à sa mort cette place modeste, qu'il ne jugeait pas indigne de lui, puisqu'elle se rapportait à ses goûts et à ses études. Mais il resta toujours étranger aux luttes intestines dont le conservatoire de la bibliothèque était le théâtre permanent, et qui eurent plus d'une fois un fâcheux éclat. Rien ne pouvait troubler le calme et la bienveillance de ce véritable ami de la science. Il s'était remis, avec une ardeur juvénile, à la composition de ses mémoires sur madame de Sévigné, et il en publia le premier volume, en 1842, avant d'avoir achevé d'écrire le second et sans savoir s'il donnerait suite à ce nouvel essai de biographie anecdotique combinée avec l'histoire de tout le siècle de Louis XIV. Ce premier volume n'était, en quelque sorte, qu'une introduction, car il renferme le tableau d'une époque antérieure à la correspondance de madame de Sévigné, qu'il met en scène depuis sa naissance jusqu'en 1654, c'est-à-dire pendant la régence d'Anne d'Autriche et la Fronde. L'immense succès qu'obtint ce volume, qui fut réimprimé peu de temps après sa publication, encouragea le baron Walckenaer à continuer ce charmant ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de terminer, et dont le cinquième volume n'a même paru que depuis sa mort. Ce n'est pas seulement la vie privée de madame de Sévigné que raconte, d'après ses lettres et celles de sa famille, son ingénieux et fidèle historien; c'est l'histoire intime de son temps et de tous les personnages qu'elle a connus ou dont elle a parlé dans sa vaste correspondance, qui reflète durant plus de quarante ans les événements, les impressions, les idées, les modes de chaque jour. Voilà ce que Walckenaer a reproduit, pour ainsi dire, « avec la fidélité d'un daguerréotype vivant, qui « aurait la vertu d'animer ses empreintes et de « les faire mouvoir ». M. Naudet, à qui nous empruntons cette image, qui caractérise bien le talent de Walckenaer, ajoute avec raison : « Pour « arriver à cette fidélité, combien de documents « recueillis, confrontés, corrigés les uns par les « autres! Qui pourrait énumérer seulement les « mines qu'il a fouillées : annales, mémoires, « correspondances, papiers d'Etat, journaux, « pamphlets, chansons, car la chanson compte « pour beaucoup dans notre histoire! » Puis, après avoir signalé « l'équité consciencieuse, ce « sentiment d'homme de bien qui éclaire et af- « fermit partout les jugements de l'auteur », M. Naudet se plaît à reconnaître que cet auteur était mieux qu'un savant écrivain : « C'était, « dit-il avec émotion, un noble esprit et un noble « cœur. » Le baron Walckenaer, pour la première fois de sa vie, avait douté de lui-même en face de l'énorme tâche qu'il avait entreprise : il se voyait arrêté, à chaque instant, dans son travail minutieux de commentateur, par l'absence absolue de renseignements, par une lacune à combler, par une énigme à expliquer; de là des hésitations et des lenteurs inévitables qui l'attristaient, car il avait dès lors la crainte de mourir avant l'achèvement de son ouvrage de prédilection. Cette crainte ne tarda pas à devenir un pressentiment. Pour ne pas créer des obstacles et des retards aux mémoires sur madame de Sévigné, dont il avait fait son œuvre favorite et presque exclusive, il renonçait à écrire dans la même forme l'histoire de la vie de La Bruyère, ou plutôt celle de son livre des *Caractères;* mais, pour ne pas perdre tout à fait les matériaux qu'il avait accumulés dans ses cartons, il en utilisa une partie dans une *Etude sur La Bruyère et sur son livre*, qu'il plaça en tête d'une nouvelle édition des *Caractères*, et dans les remarques et éclaircissements qu'il fit imprimer à la fin de cette édition, qui put être qualifiée, à juste titre, de *première édition complète* (Paris, 1845, in-8°, ou 2 vol. in-12). « Si nous possédons aujourd'hui le texte « pur et complet de ce chef-d'œuvre, toujours « plus ou moins défiguré par les éditeurs les plus « magnifiques; si nous pouvons pour la première « fois le suivre dans ses phases diverses de pre- « mière création, de perfectionnements succes- « sifs et dans les accidents de mutilations né- « cessitées par les circonstances et réparées « maintenant à force de recherches, c'est au sa- « vant et judicieux travail de M. Walckenaer que « nous le devons (1). » Pendant ses dernières années, l'auteur des *Mémoires sur madame de Sévigné* se concentra, autant qu'il pouvait le faire, dans ce travail qu'il avait hâte de finir, comme s'il eût prévu que la mort approchait; cependant il n'avait pas sacrifié à madame de Sévigné une rivale qu'il lui préférait naguère, la science géographique; il se promettait de publier dans un assez court délai les volumineux mémoires qu'il avait préparés de longue main sur les itinéraires

(1) *Notice historique sur la vie et les ouvrages du baron de Walckenaer*, par M. Naudet, in-4°, p. 34.

anciens de l'Egypte, de l'Italie et de la Perse; il revoyait donc, il complétait ces mémoires, et, en même temps, ce qui était pour lui une amusante distraction, il dressait des cartes de géographie ancienne et moderne, qu'il faisait graver, qu'il retouchait et qu'il augmentait sans cesse. Il avait ainsi publié en 1847 une carte générale de la France et une carte physique de ce pays, et comme il le dit alors à son ami, à son élève M. Cortambert, « il était heureux de pouvoir mettre son titre de « secrétaire perpétuel de l'Académie des inscrip- « tions sur des cartes presque élémentaires, afin « qu'on vît par là toute l'estime que l'Académie « portait à cette grande étude de la géographie, si « souvent dédaignée par un public superficiel. » Les cartes qu'il a ainsi composées et qui furent gravées sous sa direction n'ont pas été toutes mises dans le commerce; elles sont au nombre de douze ou quinze; nous mentionnerons seulement, comme les plus curieuses, celle de la Loire, entre Tours et Angers, celle du cours de la Loire et de la Vienne au 5e siècle, et celle de la voie Appienne, qui ont paru avec des mémoires de lui dans le Recueil de l'Académie des inscriptions. Le baron Walckenaer n'avait rien perdu de ses grandes facultés pour le travail; il pouvait encore, sans trop de fatigue, veiller une partie de la nuit et rester dix ou douze heures consécutives à lire ou à écrire; il n'entrait dans son cabinet que le soir, et souvent fort tard, pour n'en sortir souvent qu'aux premières lueurs du matin. Tous les jours il était à son poste, au département des cartes de la bibliothèque; il n'en sortait que pour assister aux séances de l'Institut, de la société de géographie, des comités historiques, etc. Mais, comme il le disait en soupirant, il ne travaillait bien qu'en été, à sa campagne de Villeneuve-St-Georges, où il avait transporté sa bibliothèque, qui comprenait encore vingt-cinq mille volumes de choix, en beaux exemplaires et en belles reliures, quoiqu'il se fût débarrassé de tous les livres inutiles, en les envoyant au libraire R. Merlin, qui en fit une belle vente en 1835 sous le nom imaginaire de Canazar. La révolution de février 1848, qui arriva au moment où il venait de publier le quatrième volume de ses *Mémoires sur madame de Sévigné*, fut un temps d'arrêt pour ses labeurs littéraires. S'il n'eut pas à souffrir de cette révolution dans ses intérêts de fortune, de position ou de famille, il en souffrit toutefois dans ses sentiments d'honnête homme et de bon citoyen. Il attendait avec anxiété, pour voir ce qui sortirait de l'abîme de la république; quelles que fussent ses affections pour la vieille royauté, il vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, qui représentait un principe d'ordre et de gouvernement; et comme un de ses amis s'étonnait de ce que son vote ne se fût pas porté plutôt sur le général Cavaignac : « Pouvais-je, en conscience, s'écria- « t-il, avoir foi dans le fils d'un homme qui a « failli m'envoyer à l'échafaud! » Puis, il raconta comment le conventionnel Cavaignac lui avait laissé un si triste souvenir. En 1849, madame Walckenaer, qui depuis plus de cinquante ans vivait auprès de lui comme son ange gardien, et qui lui avait épargné avec une pieuse sollicitude tous les embarras de la vie matérielle, pour que rien ne troublât les loisirs qu'il consacrait aux lettres; cette digne et noble compagne de sa jeunesse, de son âge mûr et de sa vieillesse, lui fut enlevée, après une longue et douloureuse maladie. Il demeura longtemps accablé sous le coup qui l'avait frappé. Ce fut le travail qui le sauva du découragement et de la douleur; il n'était plus seul au monde, puisqu'il se retrouvait au milieu de ses livres, de ses cartes de géographie, de ses notes et de ses manuscrits; il reprit la plume avec enthousiasme, pour achever son ouvrage relatif à madame de Sévigné. Il écrivit le cinquième volume, tandis qu'il préparait le sixième, qui était entièrement ébauché. « A quand « le sixième volume? » lui demanda l'auteur de cet article, en apprenant que le cinquième était tout imprimé et que le savant octogénaire venait d'en corriger les dernières épreuves. « Il faut « d'abord que le cinquième volume paraisse, ré- « pondit-il gaiement. Quant au sixième, ajouta-t-il « avec une douce mélancolie, il est tout entier « dans mes notes. C'est vous qui l'écrirez, mon « ami. » Le lendemain, il avait besoin de faire quelques recherches dans sa bibliothèque; il alla le matin à Villeneuve-St-Georges; il passa plusieurs heures à feuilleter ses livres dans une chambre froide; il revint à Paris sans avoir pu se réchauffer. Le soir, il donnait encore une leçon à ses petits-enfants et il mettait son bon à tirer sur la dernière feuille du cinquième volume des *Mémoires sur madame de Sévigné*. Le lendemain, il était atteint d'une fluxion de poitrine, dont les progrès rapides déjouèrent tous les efforts de la médecine; il mourut le 4 avril 1852, après avoir fait ses adieux à sa famille et à ses amis avec la sérénité d'un sage qui a toujours été préparé à la mort. « Ne pleurez pas, mes chers en- « fants, disait-il à ses filles en larmes à son chevet; « ne pleurez pas, puisque je vais retrouver votre « bonne mère! » Le baron Walckenaer a laissé, outre ses deux filles, un fils, ancien sous-préfet, qui s'est voué à l'agriculture et dont les descendants soutiendront dignement l'honneur du nom qu'ils portent. L'éloge de l'illustre savant fut prononcé à l'Académie des inscriptions par son collègue M. Naudet, qui lui avait succédé comme secrétaire perpétuel; à la société de géographie, par M. Cortambert; à la société royale géographique de Londres, dont Walckenaer était membre associé, par sir Roderik Murchison, président de cette société. On avait lieu d'espérer que la librairie française s'honorerait de publier, non pas les œuvres complètes de ce savant polygraphe, qui eussent fourni aisément la matière de cent

volumes in-8°, mais une bonne édition de ses œuvres choisies, qu'on aurait restreintes à vingt ou vingt-cinq volumes. Malheureusement on a hésité, on a attendu, sans penser que l'indifférence et l'oubli marchent encore plus vite que la mort; enfin, on s'est borné à l'impression de douze volumes in-12, sans cartes, sans portraits et sans figures (Paris, 1856-1862), qui contiennent les Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, marquise de Sévigné (5 volumes); l'Histoire de la vie et des poésies d'Horace (2 volumes); l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine (2 volumes); la Géographie ancienne historique et comparée des Gaules (2 volumes); les Œuvres choisies (1 volume), c'est-à-dire les Lettres sur les contes des fées, les Mémoires sur les abeilles solitaires et des Notices biographiques. Le texte de cette édition, soigneusement revu et corrigé par plusieurs savants, a été imprimé avec les corrections et les augmentations inédites de l'auteur. Quel que soit le nombre des ouvrages et des opuscules que nous ayons cités dans cet article, il y en a beaucoup qui ont échappé à nos recherches et qui sont enfouis dans les recueils et les journaux. Le baron Walckenaer en avait projeté, commencé et même achevé d'autres qui ne furent jamais publiés et qui doivent se trouver parmi ses manuscrits. Sa bibliothèque, qui était fort riche en éditions originales des classiques français, et dont le catalogue, rédigé avec soin par M. L. Potier, libraire, contient 6539 numéros, s'est vendue à Paris en 1853. Il existe plusieurs portraits de Walckenaer gravés et lithographiés; le plus beau et le plus ressemblant est le fac-simile d'un dessin au trait de M. Ingres. On doit regretter que le magnifique portrait, peint par Greuze, qui représente Walckenaer à l'âge de quinze ou seize ans et qui est resté dans la famille, n'ait jamais été gravé. P. L—x.

WALCKENDORF (Christophe de), ministre d'État danois, naquit vers l'an 1525, à Copenhague. Sa famille était depuis longtemps en possession des dignités les plus importantes, et il était encore jeune lorsqu'il fut nommé, sous Christian III, gouverneur de la province de Berghen. Son administration fut à la fois paternelle, vigilante et éclairée; il fit plusieurs réformes utiles, apaisa par sa fermeté une sédition qu'avaient causée les marchands. Frédéric II, à son avénement au trône (1558), le confirma dans son poste et lui prodigua de justes éloges. Plus tard, il l'appela dans sa capitale et le mit à la tête du trésor royal; mais bientôt il lui fit quitter cette charge pour celle de grand trésorier. Ainsi chargé du maniement universel des finances de Danemarck, Walckendorf établit dans son département tant d'ordre et d'économie que les trésors du prince allèrent toujours en augmentant et que jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts. Aussi lui donna-t-il plus tard la charge de grand maître de la cour et du royaume, place des plus éminentes en Danemarck. Après la mort de Frédéric, en 1588, Walckendorf fut un des quatre tuteurs, administrateurs du royaume pendant la minorité de Christian IV, et gouverna ainsi que ses collègues à la satisfaction générale. Il répandit beaucoup de bienfaits parmi le peuple, protégea les savants, soutint de toutes ses forces les écoles de pauvres, nourrit un grand nombre d'étudiants dans l'université de Copenhague et en entretint d'autres dans les académies étrangères. Cependant ses études avaient été extrêmement négligées, et il ignorait le latin; mais, dans l'âge mûr, il suppléa aux connaissances qui lui manquaient par la lecture suivie des ouvrages historiques les plus importants. Il mourut en 1601, universellement regretté et sans avoir été marié. — *Eric* Walckendorf, archevêque de Drontheim, avait été ambassadeur de Danemarck en Espagne, et en cette qualité avait conduit à Copenhague Isabelle, sœur de Charles-Quint, fiancée à Christian II (1515). Dans la suite, il encourut la disgrâce du roi par une passion illégitime et quitta la Norvége pour porter plainte devant le sénat danois; mais une tempête le jeta sur les côtes des Pays-Bas, d'où il se transporta à Rome. Il paraît que c'est là qu'il mourut. La Norvége lui doit le Missel de Drontheim, imprimé sous le titre de *Missale ecclesiæ Nidrosiensis ad usum totius Norwegiæ*. Voyez J. Svaning, *Histoire de Christiern II*. P—ot.

WALCOT (Jean). *Voyez* Wolcot.

WALCOURT (Étienne de), grammairien sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements vagues. On conjecture qu'il était né vers 1540, à Walcourt, petite ville du comté de Namur, dont il prit le nom, suivant un usage assez commun parmi les savants de ce siècle. Il avait une école à Anvers pour l'enseignement de la langue française. On a de lui deux opuscules : 1° *Nouvel A, B, C, contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse*, le tout en rime française, Anvers, 1576, petit in-8°; 2° *Recueil ou eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses*, colligées des plus excellents poëtes français, ibid., 1576, in-12 de 608 pages. Ces deux ouvrages sont très-rares (*voy.* Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas*) : le recueil porte le titre de livre premier, mais il ne paraît pas que la suite ait paru. W—s.

WALD (Samuel-Théophile), érudit et musicographe allemand, naquit à Breslau, le 17 octobre 1760. Il étudia à Halle et y devint professeur. Plus tard, il fut prédicateur à Leipsick, et en 1786, il alla professer la littérature grecque à Kœnigsberg. En 1791, il fut chargé de l'inspection du séminaire de la même ville, et en 1796, il devint conseiller consistorial à Thorn, où il mourut en 1828. Toutes ces pérégrinations n'em-

pêchèrent point Wald d'écrire plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels l'*Historiæ artis musicæ specimen primum*, Halle, 1781, in-8°, et 1783, 2° édit. Z.

WALDAU (George-Ernest), ministre et professeur à Nuremberg, y naquit le 25 mars 1745, et se fit connaître par divers écrits, au nombre desquels nous avons remarqué : 1° *Véritable grandeur de Gellert* (all.), Leipsick, 1770, in-8°; 2° *Usus versionis Alexandrinæ in Novi Testamenti interpretatione*, Altdorf, 1770, in-4°; 3° *Réflexions morales et critiques sur les écrits qui ont paru sur la mort de Gellert* (all.), Leipsick, 1771, in-8°; 4° *Sur la vie et les écrits de Th. Murner, servant à éclaircir l'histoire de la réformation* (all.), Nuremberg, 1775, in-8°; 5° *Recueil de cantiques religieux* (all.), Nuremberg, 1778 et 1779, 2 vol. in-8°; 6° *Diptycha ecclesiastica Norimbergensia continuata*, Nuremberg, 1779 à 1780, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient la biographie des ministres qui sont morts dans le district de Nuremberg depuis 1756. 7° *Recueil de sermons et de discours pour différentes circonstances* (all.), Nuremberg, 1779 à 1785, 12 vol. in-8°; 8° *Almanach pour ceux qui aiment à s'occuper de théologie et de l'histoire de la patrie, pour les années* 1780 à 1783 (all.), Nuremberg, in-8°; 9° *Histoire des protestants en Autriche* (all.), Nuremberg, 1784, 2 vol. in-8°; 10° *Journal chrétien ou méditations* sur les points principaux de la foi et de la morale chrétienne, pour chaque jour de l'année, avec des sermons (all.), Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8°; 11° *Vies des pontifes romains* (all.), Nuremberg, 1783, in-8°; 12° *Vie d'Antoine Coburger, un des premiers et des plus célèbres imprimeurs de Nuremberg, avec la liste des ouvrages qui sont sortis de ses presses* (all.), Dresde et Leipsick, 1786, in-8°; 13° *Histoire de la guerre des paysans en Franconie* (all.), Nuremberg, 1790, in-8°; 14° *Matériaux pour l'histoire de la guerre des paysans dans la Hesse, Thuringe*, etc. (all.), Chemnitz, 1791 à 1794, 3 vol. in-8°; 15° *Thesaurus biogr. et bibliographicus*, Chemnitz, 1792, in-8°; 16° *Nouveau Recueil de livres et d'écrits rares* (all.), Nuremberg, 1795 à 1797, in-8°; 17° *Premier almanach ecclésiastique de Th. Murner, avec des observations pour éclaircir l'histoire de la réformation* (all.), Nuremberg, 1804, in-8°. G—y.

WALDAU (Max). *Voyez* Spiller.

WALDBOURG (Frédéric-Louis, comte *Truchsess*), général et diplomate allemand, naquit le 25 octobre 1776. Il appartenait à la ligne prussienne de cette maison. Il dut sa première éducation à des maîtres particuliers. En 1793, il entra dans la carrière militaire, qu'il abandonna ensuite pendant quelque temps pour voyager. Ayant épousé en 1803 la fille du prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, il entra au service du Wurtemberg, et en 1805 il fut envoyé en mission à Vienne. Après la paix de Presbourg, ce fut encore comme représentant de sa cour qu'il se rendit à Paris. Lorsque plus tard il y eut un royaume de Westphalie, sa femme fut nommée grande maîtresse du palais de la reine, et lui-même fut nommé chevalier d'honneur de cette princesse. Mais il refusa la charge de grand écuyer et le titre de général de division qu'on lui offrit ensuite. Néanmoins il dut accepter l'office de grand chambellan et d'intendant général des spectacles de la cour de Westphalie. Malgré et peut-être à cause de ces faveurs multipliées (on prétendait que la comtesse de Waldbourg plaisait assez au roi de Westphalie pour inspirer au comte des inquiétudes que la conduite de la comtesse ne justifiait d'ailleurs pas), il partit avec sa femme pour l'Italie, en 1809. En 1812, il fut nommé député des états germaniques près de l'empereur, auquel ils demandaient une diminution de charges. Le comte de Waldbourg reprit, en qualité de colonel, du service en 1813 et, en 1814, il fut un des quatre commissaires des puissances chargés d'accompagner Napoléon à l'île d'Elbe. L'empereur ne lui fit pas trop bon accueil, s'il en faut croire ce qu'il dit dans l'écrit intitulé *Voyage de Fontainebleau à Fréjus*, qu'il publia en 1815 et dans lequel cependant Waldbourg fit preuve d'impartialité. « C'est ainsi qu'il « faut écrire l'histoire, » disait madame de Staël en parlant de cet écrit. En 1816, Waldbourg, qui s'était retiré de nouveau de la carrière militaire, se rendit en qualité d'ambassadeur de Prusse à la cour de Sardaigne, où il séjourna jusqu'en 1819. C'est alors qu'il se préoccupa vivement du sort des Vaudois du Piémont. Il appela sur eux la sollicitude du gouvernement prussien, et obtint pour ces malheureux des adoucissements et des mesures de tolérance (voir l'ouvrage de Dietrici : *les Vaudois eu égard à leurs rapports avec l'État prusso-brandebourgeois*). En 1827, Waldbourg alla représenter son gouvernement à la cour des Pays-Bas, et en 1832, il retourna à Turin. Il devint lieutenant général en 1837. Il mourut le 18 août 1844. L. R—l.

WALDECK (le prince George Frédéric de), né en 1620 de l'une des plus anciennes maisons de l'Allemagne (on fait remonter son origine à Witikind), entra au service de Hollande dès sa jeunesse et s'y distingua dans plusieurs occasions. Il passa ensuite au service de l'empereur et fit la guerre contre les Français, puis contre les Turcs en Hongrie, où il se trouva à la sanglante bataille de St-Gothard. Léopold Ier le créa feld-maréchal et prince de l'empire en 1682. Le prince de Waldeck commanda les troupes de Franconie au fameux siége de Vienne entrepris par les Turcs en 1683; et il eut beaucoup de part à la victoire. Rentré au service de Hollande, il fut nommé par les États-généraux maréchal-général de leurs armées, et obtint à Walcourt, vers la Sambre, en 1689, un avantage important sur le maréchal d'Humières; mais il

perdit l'année suivante la bataille de Fleurus contre le maréchal de Luxembourg. Il mourut en 1692 sans laisser de postérité masculine. En lui s'éteignait la ligne de Wildung. — Son petit-neveu fit d'abord la guerre contre les Turcs en 1739, dans les armées impériales. Il commandait les troupes hollandaises à la bataille de Fontenoy en 1745. Après la défaite des alliés, il conduisit sous Maëstricht les débris de leur armée, et fit de vains efforts pour empêcher la prise de Bruxelles. Il demanda alors à se démettre de sa charge de général en chef des troupes de la république, et, après avoir remis le commandement au prince de Schwartzenberg, il se retira dans sa principauté, où il mourut quelques années après. — George Frédéric eut pour successeur direct le prince Christian Louis de la ligne dite d'Eisenberg, auquel succéda en 1706 le prince Frédéric-Antoine Ulrich, qui mourut en 1718, et dont le frère Josias fonda la branche de Waldeck Bergheim. Il eut une grande réputation militaire : la république de Venise le mit à la tête de ses armées. Il eut deux fils, Christian Philippe, mort en 1728, et Charles-Auguste-Frédéric, mort en 1763. — Le prince de WALDECK (Louis), qui servait dans l'armée hollandaise en qualité de général-major, reçut dans le mois de juin 1795, à l'attaque de Werwich, une blessure dont il mourut quelques jours après. — WALDECK (le prince Chrétien-Auguste), né en 1744, embrassa dans sa jeunesse la carrière des armes, et entra au service d'Autriche ; il se distingua dans la guerre contre les Turcs, où il commandait une division de l'armée de Laudon. Employé en 1792 contre les Français, il eut un bras emporté par un boulet sous les murs de Thionville, et fit néanmoins, avec beaucoup de distinction, la campagne suivante, où il dirigea, le 13 septembre, le passage du Rhin que l'armée impériale exécuta vis-à-vis Selz, pour prendre à revers les lignes de Weissembourg, tandis que Wurmser les attaquait de front. Cette opération fut conduite avec autant d'habileté que de valeur. Le prince de Waldeck commanda plus tard l'aile gauche de l'armée, à la tête de laquelle il emporta le camp de Blenheim. Il repoussa quelques jours après l'armée française jusque sous les murs de Strasbourg, et s'empara du fort Louis. Dans la retraite que les troupes autrichiennes furent ensuite obligées de faire, le prince de Waldeck soutint avec beaucoup de courage les efforts des Français, et il reçut pour récompense la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Il remplaça l'année suivante le général Mack dans l'emploi de quartier-maître général de l'armée de Flandre, donna sa démission quelques mois après, et fut nommé l'un des membres du conseil aulique, puis commissaire général des milices de Bohême. En 1797, le prince régent de Portugal le demanda à l'empereur pour le mettre à la tête de ses troupes, et cette honorable proposition fut aussitôt acceptée. L'accueil qu'on lui fit à Lisbonne fut tel, que plusieurs grands seigneurs en conçurent de la jalousie. Après des efforts multipliés pour mettre sur un pied respectable l'armée portugaise, le prince de Waldeck mourut à Lisbonne en 1798, et fut remplacé dans le commandement par le général français Vioménil. — WALDECK (George-Henri), descendant de Josias de Waldeck, prit part à la coalition de 1814 contre la France. Il se fit remarquer lors de la diète de 1830, et il contribua en 1834 à l'émancipation partielle des paysans. En 1832 il entra dans l'union douanière. Ce prince libéral mourut en 1845. Il eut pour successeur son fils George Victor, né en 1831, et placé sous la tutelle de sa mère, la princesse Emma d'Anhalt Bernbourg Schaumbourg. M—D j.

WALDEGRAVE (JAMES, comte DE), né en 1715, descendait d'une famille catholique, alliée à la maison de Stuart. Son grand-père, qui avait épousé une fille naturelle de Jacques II, suivit en exil ce malheureux souverain, et mourut à Paris. Son père, étant rentré en Angleterre, embrassa la doctrine protestante, fut employé dans diverses ambassades, et créé comte en 1729. James devint, en 1743, un des gentilshommes de la chambre, en 1751 directeur des mines d'étain (*master of the stannaries*), et malgré son alliance avec la famille royale détrônée, jouit constamment de l'amitié et de l'intimité de George II. Ce monarque le choisit pour diriger, en qualité de gouverneur, l'éducation du jeune prince de Galles, héritier présomptif de la couronne. Pendant trois années, le comte fut traité avec égard par la princesse douairière ; mais en 1755, le roi étant parti pour le Hanovre, l'hôtel Leicester, qu'elle habitait, devint un foyer d'intrigues contre le gouvernement. Des négociations mystérieuses furent entamées entre les amis de la princesse de Galles et les membres mécontents du ministère ; le jeune prince, qu'on eût voulu soustraire à son gouverneur, fut excité à braver le souverain auquel il devait succéder un jour. La position du comte devint difficile : il crut devoir faire informer le roi, qui l'honorait de sa confiance, de ce qui se tramait sous ses yeux contre le repos de S. M., et il obtint la permission de quitter un poste où on l'abreuvait de dégoûts. Il fut récompensé de sa fidélité, quelques mois après, par la reversion d'un emploi à la trésorerie. Il entra au conseil privé, et fut décoré de l'ordre de la Jarretière. M. Pitt et ses amis ayant été renvoyés précipitamment du ministère, le roi chargea le comte Waldegrave du soin de former une nouvelle administration, mais les démarches qu'il fit dans ce but n'eurent aucun succès. Il mourut de la petite vérole, le 8 avril 1763, à l'âge de 48 ans. Des *Mémoires* qu'il avait rédigés (1754 à 1758) furent publiés à Londres, en 1821, un volume in-4° de 176 pages (1). On

(1) Le *Quarterly review*, t. 26, p. 392, a rendu un compte fort

y trouve des anecdotes sur les personnages avec lesquels sa position l'avait mis en contact. Le livre commence par une déclaration que pourraient adopter la plupart de ceux qui, comme lui, préparent des matériaux pour l'histoire : « Je n'avancerai, dit-il, aucun fait qui ne soit « exactement vrai, et je n'ai l'intention de peindre personne sous des couleurs fausses; mais « je ne fais pas profession d'impartialité, parce « que je regarde comme une chose reconnue « qu'il n'est pas en mon pouvoir d'être tout à fait « exempt de prévention. » Cet homme estimable vécut sur un théâtre où il put apprécier le vide de la grandeur. Voici la réflexion qui termine ses Mémoires : « Celui-là ne peut avoir une juste « idée de la manière dont de grands personnages « passent leurs heures de loisir, qui n'a pas été « gouverneur d'un prince ou favori d'un roi. » Les *Mémoires* du comte Waldegrave ont été traduits en français, 1825, in-8°. L.

WALDEMAR Ier, roi de Suède, fils aîné d'Ingeburge, sœur du roi Eric le Bègue, fut proclamé, en 1251, par les Suédois, malgré les intrigues secrètes de Birger Ier, son père, qui aurait voulu placer la couronne sur sa propre tête, au préjudice de son fils, et qui fut obligé de se contenter du titre de duc, et de l'influence qu'il avait nécessairement comme parent du souverain. Le règne heureux et tranquille de Waldemar n'offre que peu de faits mémorables. Cependant l'histoire ne peut passer sous silence les améliorations que ce prince fit aux codes qui, sous ses prédécesseurs, avaient régi les Suédois. C'est lui qui le premier donna aux femmes un tiers dans les héritages, corrigeant ainsi l'injustice de la loi qui jusqu'à ce jour les avait déclarées incapables de succéder. La Suède lui doit aussi la fondation de Stockholm, qu'il fit entourer de remparts. De plus, il vint à bout, par sa fermeté et sa sagesse, de ruiner presque complétement le pouvoir des Folckunger, adversaires constants de la famille royale, et crut par là avoir pour quelque temps garanti la Suède de tous les désordres qu'occasionne l'incertitude de la succession à la couronne. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Waldemar Ier étant mort en 1266, ses quatre fils, Waldemar II, Magnus, duc de Sudermanie, Eric, duc de Smalland, et Benoît, duc de Finlande, se disputèrent la royauté qui appartenait légitimement au premier. Celui-ci contribua puissamment à la réussite des projets tramés contre lui par l'imprudence qu'il eut d'aller en pèlerinage dans la terre sainte pour expier le crime qu'il avait commis en séduisant la sœur utérine de la princesse Sophie de Danemarck, sa femme. Le duc de Sudermanie profita habilement de son absence pour augmenter le nombre de ses partisans, et après quelques années de guerre il se fit couronner solennellement, en 1277, sous le nom de Magnus II. P—OT.

WALDEMAR, électeur de Brandebourg, de la branche ascanienne des seigneurs de ce nom, était fils de Conrad Ier, et succéda, en 1300, à Jean III, son frère. En 1305, il épousa la princesse Agnès, fille du duc Hermann, et petite-fille d'Albert, roi des Romains. Son beau-père étant mort, il prétendit que la tutelle de Jean, son neveu, lui appartenait de droit. La mère du jeune prince, pour le soustraire à cette prétention injuste, le fit secrètement transporter à Spandau ; mais Waldemar, furieux, mit le siége devant la place, la prit de force, et enleva le jeune prince son pupille. Waldemar était petit de stature, vain, aimant la représentation plus que ne le permettait sa puissance. Il attirait à sa cour les nobles étrangers, et il favorisait les établissements dans les villes et les campagnes. Il fut presque toujours en guerre avec ses voisins, entre autres avec les rois de Danemarck, de Pologne, et avec le duc de Saxe. Ayant fait prisonnier le margrave de Meissen, il ne lui rendit la liberté qu'après qu'il en eut obtenu la cession de son margraviat. Il fut ensuite vaincu par le duc Rodolphe de Saxe, et ne lui échappa qu'avec peine, grâce à la fidélité des habitants de Britzé. Ne respectant aucun principe de justice, Waldemar saisissait toutes les occasions de s'agrandir. En 1307, le gouverneur de Dantzig, mécontent du roi de Pologne, son souverain, proposa au margrave de Brandebourg d'entrer dans la Poméranie, lui promettant l'appui de ses partisans, qui étaient nombreux. Waldemar reçut avec joie ces ouvertures; il s'empara de Rügenwalde, de Schlawe, de Polnow, de Tuchel et Nowemberg, et s'avança jusque sous les murs de Dantzig, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Mais prévoyant que tôt ou tard il serait chassé de la Poméranie, et étant pressé par le besoin d'argent, il vendit ses droits sur Dantzig, aux chevaliers de l'ordre teutonique, pour dix mille marcs d'argent. En 1313, il profita de la situation pénible où se trouvait Wladislas Lokietek, roi de Pologne, pour se jeter sur cette contrée, qu'il ravagea jusqu'à la Dragé. Il s'empara même du district de Watez, qui est au delà de cette rivière. Le jeune prince Jean étant mort en 1317, Waldemar se trouva seul maître de tout l'électorat de Brandebourg. En 1319, il passa de nouveau l'Oder, pour entrer dans la Grande-Pologne ; mais ayant rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait point, il tomba percé de coups, et fut abandonné par les siens, qui le croyaient mort. Les habitants de la campagne se rassemblaient déjà pour l'enlever, et pour se venger sur lui des malheurs qu'il leur avait causés, lorsqu'un brave officier qui était resté seul près de lui le défendit jusqu'à ce que, des secours étant arrivés, on l'emporta. Il mourut quelque temps après sans laisser d'héritiers.

détaillé de ces *Mémoires;* l'introduction est un morceau remarquable, dont lord Holland est regardé comme l'auteur.

L'empereur Louis de Bavière donna l'électorat de Brandebourg à un de ses fils. G—Y.

WALDEMAR, roi de Danemarck. *Voyez* VALDEMAR.

WALDEMAR. *Voyez* REHBOCK.

WALDIS (BOURCKHARD), fabuliste allemand, né à Allendorf, dans la Hesse, vers le commencement du 16e siècle, mourut à Anterode, en 1554. Les circonstances de sa vie sont peu connues; on sait seulement qu'après avoir fait des voyages pénibles, et éprouvé beaucoup de malheurs, il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et fut ministre de la princesse Marguerite, landgrave de Hesse. On a de lui des fables qui se recommandent par leur légèreté, leur ton facile, et par toutes les qualités convenables à ce genre. Il a imité Esope et Phèdre avec une liberté si heureuse, que l'on s'aperçoit à peine qu'il n'est qu'imitateur. La première édition de ses *Fables* parut à Francfort, en 1548, et fut réimprimée en 1555, 1557, 1565, 1571, 1572 et 1584. Toutes ces éditions comprennent cent fables. L'auteur les dédia au premier magistrat de la ville de Riga. Son épître dédicatoire est datée du 12 février 1548. Eschenbourg a publié les *Fables choisies* de Waldis avec des notes, Brunswick, 1777, in-8°. On a encore de lui : 1° le *Psautier mis en cantiques* (allemand), Francfort, 1553, in-8°. En ce genre il a été le Marot des Allemands. 2° *Le Royaume des papes*, livre agréable à lire, 1555, in-4° (sans lieu d'impression); c'est une mauvaise diatribe contre la religion qu'il avait désertée. 3° Il publia, à Francfort, en 1553, une édition du poëme intitulé *Theuerdanck*, par Melchior Pfintzing (*voy.* ce nom). On lui reproche d'y avoir retranché, ajouté et fait des changements arbitraires, sous prétexte de le mettre à la portée de ses contemporains. Waldis est l'auteur d'une pièce, la *Parabole de l'enfant prodigue*, jouée à Riga, en 1527, et fort goûtée à cette époque. Elle a été réimprimée en 1851. Les Allemands font le plus grand cas des fables de Waldis, où ils trouvent beaucoup de grâce et de naïveté. Elles servent souvent de passe-port à des controverses religieuses, à des attaques contre Rome et contre les anabaptistes. Dans ces derniers temps, les fabulistes allemands ont cherché à imiter Waldis. Le plus heureux de ces imitateurs est Zacharie. G—Y.

WALDKIRCH (JEAN-RODOLPHE DE) naquit en 1678, à Bâle, d'une famille patricienne, et y mourut en 1757. Il étudia le droit à l'université de cette ville, et, après avoir voyagé pendant quelques années pour perfectionner ses connaissances, il obtint, en 1717, la chaire de jurisprudence à Berne, puis celle de droit public à Lausanne. On le rappela à Bâle, en 1722, pour y occuper cette même chaire. C'était un jurisconsulte très-célèbre, et dont l'Etat de Berne et d'autres se servirent dans les causes les plus épineuses. Il mourut à Bâle, en 1757. On a de lui : 1° un *Traité sur la torture*, 1710, réimprimé en 1773; 2° *Annotata in Pufendorfium*, *De officio hominis et civis*, 1711; 3° *Compendium historicum*, 1714. Son ouvrage principal est l'*Histoire de la Suisse*, en allemand, 2 vol., 1721, réimprimée en 1757. Cette histoire s'étend jusqu'à 1718, et se trouve accompagnée de beaucoup de pièces qui éclaircissent le droit public de ce pays. L'auteur s'y montre très-partial à l'égard des cantons catholiques; ses réflexions manquent souvent de justesse; mais l'ouvrage n'en est pas moins important à raison du grand nombre de traités et de documents historiques qu'il renferme en entier ou par extraits (voy. Haller, *Conseils pour former une bibliothèque de la Suisse*, p. 112). Tous les écrits de Waldkirch sont en allemand. — *Esther-Elisabeth* WALDKIRCH, de la même famille, aveugle de naissance, étudia sous la direction du célèbre Jacques Bernoulli, apprit à fond les mathématiques, et tint un rang parmi les femmes les plus savantes de l'Allemagne. U-I et W-S.

WALDMANN (JEAN), né vers l'an 1426, de parents pauvres, à Bliggenstorf, village du canton de Zug, apprit d'abord à Zurich le métier de tanneur, et se fit ensuite connaître par son courage, autant que par son esprit vif et enjoué, par sa belle figure et par son amour pour les plaisirs. Il servit quelque temps en France, puis il revint dans sa patrie, où il se livra au barreau, et acquit en peu de temps les bonnes grâces de ses compatriotes. Ayant acheté, en 1452, la bourgeoisie de Zurich, pour la modique somme de quatre florins, il fit un mariage avantageux, et entra dans la magistrature en 1454. Les guerres de Bourgogne lui valurent beaucoup de considération. Il fut un des chefs de l'armée helvétique à la bataille de Morat. Le duc de Lorraine, par lequel il avait été créé chevalier sur le champ de bataille, lui dut la victoire de Nancy. Nommé l'un des ambassadeurs qui furent envoyés par les Suisses à Louis XI, il revint avec une pension de ce prince, et fut envoyé plus tard au pape, comme ambassadeur des cantons. Iolande, duchesse de Savoie, le nomma ensuite son conseiller aulique, et Sforce, duc de Milan, lui donna aussi des témoignages d'estime. L'ambition de Waldmann, peu satisfaite de son crédit personnel, le porta à désirer la première magistrature. Il fallait des menées et des intrigues pour en chasser Goldlin, bourgmestre honoré et considéré par sa famille et pour de longs services; le projet réussit néanmoins. Waldmann devint bourgmestre en 1483, et, quoique l'année suivante Goldlin fût parvenu à se faire élire de nouveau, Waldmann sut, l'autre année, triompher encore de son rival. Elevé ainsi à la première dignité de l'Etat, il conçut le projet d'en devenir le réformateur, et se choisit un petit nombre d'amis éclairés et courageux, à l'aide desquels rien ne lui parut impossible. Soit que le plan de ses réformes fût conçu d'avance, soit que, ce qui

est plus probable, il en eût imaginé et exécuté successivement les diverses parties, il est évident que la plupart de ses conceptions furent dirigées vers la gloire et la prospérité de sa patrie, et que, souvent au-dessus des idées de son siècle, il suivit des principes d'administration et de politique fort sages. Il restreignit les priviléges et la licence du clergé, mit des bornes aux dotations en faveur des couvents, défendit les acquisitions de mainmorte, diminua les jours de jeûne, et fit reconnaître par Innocent VIII les divers droits du gouvernement à l'égard de l'Eglise. Il favorisa aussi l'admission de nouveaux bourgeois, leur accorda des avantages, même dans l'avancement militaire, et diminua l'influence des nobles. Protégeant l'agriculture par des règlements sur le partage des biens, sur les diverses cultures des champs, et par des ordonnances forestières, il en augmenta la puissance par des acquisitions utiles. Sa politique tendait à se rapprocher de l'Autriche, et par suite des négociations de 1487, il devint non-seulement le pensionnaire, mais encore le distributeur des grâces de l'empereur Maximilien en Suisse. Son influence aux diètes helvétiques prit autant d'accroissement que sa toute-puissance à Zurich; mais l'une et l'autre lui firent de nouveaux ennemis et irritèrent la haine que lui portaient ses anciens rivaux. Loin de ménager ceux-ci, le bourgmestre se crut assez puissant pour leur imposer silence par la terreur. Frisch-Henri Theilig, marchand de Lucerne, connu par son courage militaire, avait tenu des propos peu mesurés sur le compte de Waldmann, lorsque, passant par Zurich, il fut jeté en prison et condamné à mort pour ce prétendu crime; les députés de Lucerne, arrivés pour implorer la clémence des magistrats, furent insultés par Waldmann, et Theilig eut la tête tranchée. Après une aussi cruelle vengeance, les réformes du bourgmestre ne discontinuèrent point. On le vit augmenter les impôts et faire de nouveaux règlements de police. Les chiens, que les paysans entretenaient en grand nombre, furent proscrits, et des amis du bourgmestre parcouraient le canton pour les faire tuer. Les villages des bords du lac se soulevèrent, prirent les armes, se choisirent des chefs et jurèrent de renverser la tyrannie. La ville fit entrer dans ses murs une garnison d'élite; et l'on rejeta les demandes des insurgés; mais ceux-ci ne s'en effrayèrent point, et leur audace s'accrut avec leur nombre; la garnison de la ville s'étant réunie à eux, le magistrat se vit forcé d'appeler les députés des cantons confédérés. Ces médiateurs furent assez heureux pour arranger les affaires et pour obtenir le redressement des griefs. Le magistrat y avait consenti malgré Waldmann, qui eut l'imprudence de vouloir se venger de cet échec par des phrases insultantes et par des propos menaçants. Le peuple, aigri, s'arma de nouveau, et députa vers les cantons pour se plaindre de l'insolence du bourgmestre. Le soulèvement devint alors d'autant plus terrible qu'il était général; sept mille paysans en armes parurent devant la ville. Le bourgmestre, à qui ses amis conseillaient de s'éloigner pour quelque temps, s'obstina à rester; mais la sédition armait contre lui une partie même des habitants. Il vit assassiner sous ses yeux l'un de ses serviteurs les plus fidèles; vainement il courut d'une tribu à l'autre, essayant de calmer les esprits par son éloquence. Les cloches sonnaient le tocsin; le tumulte s'accrut, et fut extrême devant l'hôtel de ville, où le conseil avait été convoqué sans le consentement du bourgmestre, qui y accourut. Il s'agissait de nommer les médiateurs. Goldlin voulut se charger de cette mission, et il descendit parmi la foule pour l'aigrir contre son rival; il fit demander à grands cris l'extradition des traîtres. Le député de Lucerne (l'avoyer Seiler) parut à la fenêtre pour obtenir que le jugement des coupables fût remis aux députations des cantons; les cris en devinrent d'autant plus furieux. *Qui demandez-vous donc?* dit l'avoyer de Lucerne. — *Waldmann*, lui crie-t-on de toutes parts. La noble fierté du bourgmestre, en remettant ses armes sans faire aucune résistance, rappela à la mémoire des députés les services qu'il avait rendus à sa patrie, et contrasta singulièrement avec la honteuse faiblesse de ceux-ci. Ils consentirent à ce qu'il fût jeté dans la prison criminelle. Un nouveau conseil, composé de soixante membres choisis par Goldlin, fut établi; les calomnies les plus atroces et les plus ridicules furent produites; on accusa Waldmann d'avoir vendu son pays, d'avoir projeté des meurtres, enfin, d'avoir aspiré à la dictature. Chargé de fers et mis à la torture, son courage ne se laissa point ébranler. Dès le 6 avril, le tribunal, qui avait été assemblé en présence des députés, s'occupa de son procès. Mais ses lâches ennemis, n'osant se fier à leurs créatures, firent arriver en toute hâte un jeune homme, haletant, et en habit tout mouillé, annonçant qu'il avait traversé le Rhin à la nage, pour apporter la nouvelle que les Autrichiens venaient en force délivrer Waldmann, et que déjà ils avaient brûlé la ville d'Eglisau. L'imposture produisit son effet; l'infortuné bourgmestre fut condamné à avoir la tête tranchée, et subit son arrêt. Sa mort fut digne de lui; conduit sur la grande place, qu'on avait choisie pour l'exécution du fatal décret, il désira parler à la foule assemblée; mais il en fut détourné par les prêtres qui l'accompagnaient. Il fit alors des vœux pour le salut de sa patrie, et sa tête tomba en présence de plus de dix mille citoyens. Un moment après, les auteurs de sa mort désabusèrent le peuple alarmé sur la prétendue arrivée des Autrichiens, ce qui, au reste, ne nuisit nullement à leur triomphe. Les biens du supplicié furent tous confisqués; douze mille écus d'or prélevés sur ses dépouilles furent distribués entre les paysans

insurgés qui avaient opéré cette révolution ; une persécution réglée s'établit ensuite contre les amis du bourgmestre; l'anarchie fut complète sous un gouvernement inepte, et ce ne fut qu'après de nouvelles scènes sanglantes que l'ordre et la paix purent être rétablis (voy. *Vie de Waldmann*, par J.-Henri Fuessli, Zurich, 1780, in-8° (en allemand); *Histoire des Suisses*, par Jean de Muller, vol. 5, chap. 3, p. 365-416). U—I.

WALDPOTT DE PASSENHEIM (HENRI), premier grand maître des chevaliers de l'ordre Teutonique, appartenait à une des familles les plus nobles de l'Allemagne. Ses talents, sa haute naissance, les faits d'armes par lesquels il se distingua pendant la troisième croisade, notamment au siége de Ptolémaïs, le firent admettre au nombre de ceux qui reçurent le titre de chevalier teutonique. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur à l'époque où Frédéric de Souabe et le pape Célestin III instituèrent cet ordre à la fois religieux et militaire, comme ceux des templiers et des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, et voulurent donner un chef à la nouvelle confrérie. Henri Waldpott continua de se montrer, par son héroïsme, ses vertus et sa piété, digne du poste éminent qu'il occupait. Après avoir renouvelé la guerre contre les infidèles et les avoir battus dans plusieurs rencontres, il triompha des entraves que les templiers voulaient opposer au nouvel institut; il fit bâtir une église et un hôpital à Ptolémaïs, pour mieux veiller au soulagement des pauvres et à la guérison des malades, que ses chevaliers, ainsi que les hospitaliers de St-Jean, devaient secourir et soigner eux-mêmes. Il s'occupa également de compléter les statuts de l'ordre et les rédigea concurremment avec les plus sages de ses religieux. La plupart de ces lois étaient d'autant plus sévères qu'elles contrastaient avec celles que paraissaient suivre les chevaliers teutoniques pendant les dernières années de leur institut, et de même la pauvreté, la vertu et la simplicité du fondateur étaient en opposition avec l'opulence, les vices et le faste de ceux qui lui succédèrent. Henri de Waldpott mourut en 1200, après avoir gouverné l'ordre pendant dix ans, et fut enseveli à côté du duc Frédéric, dans l'église qu'il avait élevée. Il eut pour successeur Othon de Kerpen. Voyez *Eustochii Solli hist. teuton. equit.; Gesta Dei per Francos;* Venator, *De l'ordre des chevaliers teutons*, ch. 2, p. 10, etc. P—OT.

WALDRADE ou GAULDRADE, connue dans l'histoire par le scandale de sa conduite, était nièce (1) de Gonthier, archevêque de Cologne, et vivait à la cour de Lothaire, roi de Lorraine (*voy.* LOTHAIRE). Epris des charmes de Waldrade, ce prince renvoya Theutberge, sa femme (857), et se livra sans contrainte à sa nouvelle passion. Mais ce n'était pas assez pour Waldrade de régner sans partage sur le cœur de Lothaire; plus ambitieuse que tendre, elle aspirait à remplacer sa rivale sur le trône dont elle l'avait fait expulser. Un concile, dirigé par l'archevêque de Cologne et celui de Trèves, déclara nul le mariage de Theutberge et permit à l'amoureux Lothaire d'épouser Waldrade; mais le pape Nicolas Ier, informé de ce qui s'était passé dans le concile, prit la défense de Theutberge, indignement outragée, et prescrivit à Lothaire d'éloigner sa concubine. La crainte de l'excommunication, dont les suites étaient alors si terribles, le força de souscrire en apparence à la décision du saint-siége. Mais Waldrade, quoique éloignée de la cour, n'en conservait pas moins une autorité presque illimitée, ce qui détermina le pape à lui enjoindre de se rendre à Rome pour y réparer par une pénitence publique le scandale qu'elle avait causé. Obligée de suivre le légat, elle parvint à s'échapper et vint rejoindre Lothaire. Sa désobéissance aux ordres du saint-siége fut punie par l'excommunication, que le roi de Lorraine ne craignit pas de braver en continuant de la fréquenter. Pendant le voyage de ce monarque en Italie (869), elle habita l'abbaye de Luze, qu'il lui avait donnée et dont elle chassa les religieux; mais lorsqu'elle apprit la mort de ce prince, craignant que Theutberge ne voulût se venger des maux qu'elle lui avait faits, elle s'enferma dans l'abbaye de Remiremont, où elle mourut. Waldrade avait eu de Lothaire trois enfants : Hugues, comte d'Alsace; Gisèle, duchesse de Frise, et Berthe, comtesse d'Arles, puis marquise de Toscane, princesse célèbre par sa beauté, par son ambition et par ses galanteries (*voy.* BERTHE). Gudin a donné une tragédie intitulée *Lothaire et Waldrade, ou le Royaume mis en interdit.* W—S.

WALDRADE, sœur de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, fut mariée au comte Boniface, l'un des plus braves guerriers de son temps. Si l'on en croit Lefèvre de St-Marc (*Abrégé de l'histoire d'Italie*, t. 2, p. 657), c'est la seule femme dont Liutpand ou Luitprand n'a dit aucun mal. En effet, cet historien la qualifie de *honesta matrona* (*Hist.*, t. 2, p. 18); mais Lefèvre, trouvant cette expression trop simple, a cru pouvoir la rendre par dame honnête, belle et savante. Du mariage de Waldrade avec Boniface naquirent deux enfants, un fils et une fille, nommée Wille. Celle-ci devint l'épouse d'Hubert, marquis de Toscane, lequel, en 946, détacha de ses Etats les duchés de Spolette et de Camerino et les remit, pour en jouir à perpétuité, au comte Boniface, son beau-père, et à Théobald, son beau-frère. W—S.

WALDSCHMIDT (BERNARD), théologien, né le 16 novembre 1608, à Francfort-sur-le-Mein, où son père venait d'être placé en qualité de prédicateur, fit ses études dans sa ville natale et y soutint, en 1625, une thèse pour le baccalauréat. Ayant eu, neuf ans auparavant, le malheur

(1) Et non pas sa sœur. *Voy.* l'*Histoire de Lorraine*, par dom Calmet, t. 1, p. 698; l'*Art de vérifier les dates*, t. 3, p. 36.

de perdre son père, le sénat de Francfort l'envoya à ses frais à l'académie de Marbourg, où il fut reçu maître ès arts en 1628. La théologie y occupa tout son temps, et il en étudia les principes d'abord sous les professeurs Just. Feurborn, J. Steuler et Hanneken, puis à l'académie de Strasbourg (1630). La supériorité avec laquelle il y soutint deux thèses de théologie le fit connaître de plusieurs personnes puissantes, qui le firent recevoir en qualité de précepteur chez Kupfer, médecin distingué, dont il éleva le fils, jusqu'à ce que celui-ci partit pour se rendre en Italie. Après être entré ensuite chez un sénateur de Strasbourg (Henri Haase), il revint à Francfort, en 1637, prêcha environ un an avec succès, puis reçut définitivement les ordres et fut nommé pasteur du faubourg de Sachsenhausen, où il resta jusqu'à la fin de sa vie, malgré plusieurs propositions avantageuses qui lui furent faites. Il mourut le 8 septembre 1665, laissant de sa femme, qui était fille d'un sénateur de Francfort, onze enfants, dont six filles. On a de lui un très-grand nombre de sermons, la plupart relatifs à l'interprétation de l'Écriture, et plusieurs écrits polémiques contre le jésuite Kedd. Le plus connu de ceux-ci est *Kedd, jesuita vertiginosus*. P—OT.

WALDSCHMIDT (JEAN JACQUES), médecin allemand, naquit le 13 janvier 1644, à Rodheim, dans la Wétéravie, où son père était prédicateur. Après avoir étudié pendant dix ans les diverses branches de l'art de guérir, dans les principales universités d'Allemagne, il reçut, en 1667, le doctorat à Giessen et fixa sa résidence à Hanau. Les succès qu'il obtint dans l'exercice de son art étendirent sa réputation et le firent élire, en 1674, professeur à l'académie de Marbourg. Il joignit bientôt à cette chaire celle de physique et la place de premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. Passionné pour la philosophie de Descartes, Waldschmidt en fit la base de son enseignement médical. Dans la pratique, il prescrivait le plus ordinairement à ses malades les remèdes chauds et les absorbants. Il condamnait l'usage des eaux minérales, des purgatifs, et ne voulait qu'on recourût à la saignée que dans les cas extrêmes. Ce médecin mourut à Marbourg, le 12 avril 1689, à la suite d'un voyage à Mayence, où il avait suivi le prince de Hesse-Cassel à sa maison de campagne. L'académie des Curieux de la nature se l'était associé sous le nom de *Priam* (1). Comme il était fort laborieux, on a de lui un grand nombre de thèses sur l'hypocondrie, la chylification, la phthisie, l'usage du lait, l'épilepsie, la colique, l'ivrognerie et quelques-uns de ses effets singuliers, la catalepsie, les fièvres malignes, l'hygiène des hommes de lettres, la formation du chyle et du sang, l'hémorragie nasale, la cause des enfantements monstrueux, les engelures, l'opium, dont il proscrit l'emploi dans les maladies aiguës, à raison de ce qu'il provoque le vomissement, etc. Il avait inventé, avec son ami Jean Dolé, un préservatif contre la variole, sous le titre de *liquor antivariolosus*. Ses autres ouvrages sont : 1° *Fundamenta medicinæ*, Marbourg, 1682 ; Leyde, 1685, in-8° ; 2° *Medicus et chirurgus cartesianus detegens in medicina et chirurgia errores hactenus ex ignorantia philosophiæ communes*, ibid., 1687, 2 part. in-4° ; 3° *Institutiones medicinæ rationalis*, ibid., 1688, in-12 ; Leyde, 1691 ; Francfort, 1696, 1717, in-8° ; 4° *Praxis medicinæ rationalis succincte per casus tradita*, Francfort, 1690, in-4° ; Paris, 1691, in-12 ; 5° *Anchora salutis pro variolosis*, Francfort, 1689, in-4° ; trad. en allemand, ibid., 1690 ; 6° *Commercium epistolicum cum Jo. Dolæo*, Leyde, 1688, in-12 ; Francfort, 1699, in-4° ; 7° *Decas epistolarum de rebus philosophicis et medicis*, Francfort, 1689, in-4° ; 8° des notes sur la *Chirurgie* de Paul Barbette ; 9° une traduction allemande des *Experiments* de la vipère, par le rabbin Moïse Chara. Les œuvres de Waldschmidt ont été réunies sous ce titre : *Opera medico-practica*, Francfort, 1695, in-4° ; ibid., 1707, 2 vol. in-8° ; Naples, 1717 ; Lyon, 1736, 2 vol. in-4°, avec sa vie et un discours préliminaire de Dolé. W—s.

WALDSCHMIDT (GUILLAUME-ULRICH), fils du précédent, naquit en 1669, à Hanau, étudia, sous la direction de son père, les éléments de l'art de guérir, et après avoir suivi les cours des facultés de Giessen, de Heidelberg, de Tubingen et de Zurich, visita les universités de Hollande et d'Angleterre pour y acquérir de nouvelles connaissances. A son retour en Allemagne, il accepta l'emploi de médecin dans un régiment hessois ; mais la vie ambulante qu'il menait ne pouvant s'accorder avec ses goûts studieux, il donna sa démission, et en 1691 fut nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'académie de Kiel. A cette double chaire, il joignit, peu de temps après, celle de physique expérimentale et de médecine pratique, et les places de médecin et de conseiller aulique du duc de Holstein. Il remplit ces diverses fonctions avec un zèle infatigable et mourut recteur de l'académie le 12 janvier 1731. Il était membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Dioclès. Les Mémoires de cette société contiennent de lui plusieurs observations intéressantes. Appliqué tout entier à l'enseignement, il n'a pu donner aucun ouvrage d'une certaine étendue ; mais on a de lui la vie de Jean-Daniel Major, son beau-père (insérée dans les *Miscellanea des Curieux de la nature*) ; un *Traité de l'aloès et principalement de celui de l'Amérique*, Kiel, 1705, in-4° ; des thèses en grand nombre, parmi lesquelles on se contentera de citer celles qui présentent un intérêt général : *De usu et abusu theæ in genere*,

(1) Le recueil de cette académie contient plusieurs observations de Waldschmidt. Haller a indiqué les plus intéressantes dans la *Bibl. anatomica*, t. 1, p. 690.

præcipue vero in hydrope, Kiel, 1692; — *De ignorantia et nequitia empiricorum*, ibid., 1692; — *De chirurgorum ignorantia*, 1698; — *De miraculis circa corpus humanum in qua sententiæ evangelii medici a Bern. Connor concinnati, ad examen modestum revocantur*, 1699 (*voy.* CONNOR); — *An medicis impune occidere liceat*, 1704; — *De his qui diu vivunt sine alimento*, 1711; — *De superfœtatione falso prætensa*, Hambourg, 1725 (dont il ne fut que l'éditeur), etc. Guillaume-Ulrich défendit la pratique médicale de son père contre Tiling, dans un opuscule intitulé *Epistola de rebus medicis et philosophicis*, Kiel, 1693, in-8°. W—S.

WALDUNG (WOLFGANG), médecin, né à Nuremberg, en 1554, consacra sa vie à l'enseignement des sciences. Après avoir fait un cours de logique dans sa ville natale, il fut, en 1585, nommé régent au collége d'Altdorf, et plus tard, professeur de physique, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Dans ses loisirs, il avait fait une étude particulière des différentes branches de l'art de guérir, et, quoiqu'il n'eût aucun grade, il donnait ses soins aux malades qui les réclamaient. On ne voit cependant pas que les médecins d'Altdorf aient jamais songé à réprimer cette sorte d'empiétement sur leurs droits. Waldung mourut le 18 octobre 1621. Eloy dit qu'il a laissé plusieurs dissertations et discours sur la médecine (*Dict.*, t. 4, p. 562). Kœnig cite un seul de ses discours : *De hominis perfectione* (*Bibl. vet. et nova*, p. 861). Le plus connu des ouvrages de Waldung est : *Lagographia, seu de natura leporum quæ prisci auctores et recentiores prodidere, quidve utilitatis in re medica ab isto quadrupede percipiatur, liber singularis*, Amberg, 1619, in-4°. Il est curieux et rare, n'ayant point été réimprimé. W—S.

WALE (ANTOINE DE), en latin *Walæus*, théologien protestant, naquit en 1573, à Gand, d'une ancienne famille de magistrature. Cette ville ayant ouvert ses portes, en 1584, au duc de Parme, il fut conduit à Middelbourg par son père, que le retour des Espagnols privait de ses emplois et de sa fortune. Il ne put reprendre ses études qu'à seize ans. Il s'appliqua aux mathématiques et à l'art d'écrire sa langue, ne sachant pas encore quelle profession il embrasserait. Peu après il se détermina, et ayant annoncé sa résolution de se consacrer au ministère ecclésiastique, il entra à l'école de Middelbourg, où il eut pour professeurs le célèbre Gruter et Murdison, sous lesquels il fit de tels progrès qu'à la fin du cours scolaire il soutint des discussions publiques sur plusieurs sujets de philosophie, ce qui ne s'était point encore pratiqué à Middelbourg. Lorsqu'il eut ainsi passé six ans, il se rendit à l'académie de Leyde, où il se perfectionna dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la philosophie; mais, au lieu de s'en tenir aux disputes scolastiques ou au dire de ses maîtres, il lut tous les écrivains, depuis Aristote et Platon jusqu'à Proclus et Averroès, dans leurs langues maternelles. Il s'appliqua ensuite à la théologie, soutint trois thèses en public et prononça à huis clos quelques sermons. Alors il résolut de voyager pour achever de s'instruire. Paris, Genève, Lausanne, Berne, Bâle et les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande le virent tour à tour dans leur sein. A Bâle, il assista aux leçons du célèbre Buxtorf et aux cours des théologiens Polanus et Grynæus, qui souvent le laissaient présider à leur place. Après trois ans d'absence, il reparut à Leyde (1602), où on lui offrit aussitôt la place de prédicateur; mais il refusa par égard pour ses parents, qui désiraient le voir fixé près d'eux, et se contenta d'occuper le même poste à Koukerke, village situé dans les environs de Middelbourg. Pendant le siége de Sluys, il fut adjoint temporairement à Uitenbogaard, prédicateur aulique ordinaire du prince Maurice; la prise de cette ville le força de revenir à Koukerke, où il semblait décidé à passer la plus grande partie de ses jours, quand les sollicitations du conseil ecclésiastique et des habitants de Middelbourg l'obligèrent à s'établir dans cette ville comme huitième pasteur. Il ne tarda pas à s'y acquérir une réputation extraordinaire et par l'éloquence de ses prédications, et par les cours de langue grecque, de philosophie et de théologie qu'il ouvrit publiquement. Le rôle qu'il joua au milieu des dissensions religieuses qui divisaient, en Hollande, l'Eglise réformée y mit le comble. C'était le temps où Arminius et Gomar (*voy.* ces noms) remplissaient les écoles et la chaire évangélique du bruit de leurs disputes sur la prédestination et sur la grâce. Wale se mit à la tête du parti opposé aux remontrants. Il écrivit d'abord plusieurs lettres à Arminius lui-même, et ce coryphée des remontrants, après avoir répondu aux premières, finit par garder un silence que lui prescrivait la tournure alarmante de ces discussions théologiques. Wale s'attacha ensuite aux autres chefs de la secte, publia plusieurs écrits relatifs à leur doctrine et tint avec plusieurs d'entre eux des conférences. Parmi ceux-ci, il eut à combattre Uitenbogaard, son ancien collègue, qui, au reste, n'avait jamais été son ami. Enfin, il assista, en 1618, avec l'élite des ministres réformés de la Hollande, au synode de Dordrecht, qui le chargea de travailler à la version de la Bible en flamand. On sait qu'immédiatement après la tenue de cette assemblée, Barneveldt, Grotius et les autres chefs des remontrants furent condamnés au supplice; mais la peine fut commuée pour tous, excepté Barneveldt : Wale eut la triste mission de préparer ce grand homme à la mort. Il était loin cependant d'approuver la rigueur que l'on déployait contre les infortunés sectaires; toujours, au contraire, il avait réclamé la tolérance pour l'erreur des partis, et sa modération lui avait acquis l'estime

sincère des remontrants. Il pleura avec Barneveldt, se chargea de porter ses demandes au prince Maurice et lui offrit, de la part du tribunal, de s'entretenir avec sa femme et ses enfants avant de se rendre à l'échafaud. Il revint ensuite de la Haye, où cette triste scène avait eu lieu, à Dordrecht, puis à Middelbourg. En 1619, il fut appelé à Leyde pour y remplir une chaire de théologie, et fut admis, dès son arrivée, aux honneurs du doctorat, sans passer par les formalités d'un examen. Pendant les vingt années qu'il exerça ses fonctions, il s'occupa surtout, à la sollicitation des magistrats de Leyde, de battre en ruine la doctrine des remontrants, et ses leçons contribuèrent à diminuer le nombre des schismatiques. Enfin il fut nommé recteur de l'académie de Leyde et mourut le 9 juillet 1639. Outre la traduction flamande du Nouveau Testament et d'une partie des livres que les protestants ne regardent pas comme canoniques, on a de Wale des harangues, des dissertations sur divers sujets de théologie, etc. Ses principaux ouvrages sont : 1° l'*Office des ministres ; l'autorité et surintendance qu'un souverain magistrat chrétien doit avoir sur iceluy*, etc. (en flamand), Middelbourg, 1625, in-4°; traduit en français par J. Crucius, Harlem, 1628, même format. « Ce « traité, dit Paquot, fait honneur à la modéra- « tion et à l'esprit conciliant de l'auteur. » 2° *Compendium ethicæ Aristotelicæ ad normam veritatis christianæ revocatum*, Leyde, Elzevir, 1627, in-12, rare et recherché. Cet abrégé de la morale d'Aristote a été mis en vers ïambiques par Th. Schrevelius. 3° *Dissertatio de sabbatho, sive de vero sensu atque usu tertii præcepti*, ibid., Elzevir, 1628, in-8°. Ses *OEuvres théologiques* ont été imprimées à Leyde, en 1643 et 1647, 2 vol. in-fol., précédées de la vie de l'auteur, par un anonyme. Guil. Bates a recueilli la vie d'Ant. Wale, dans les *Vitæ selector. aliquot virorum*, p. 600-660, et Joch l'a insérée dans les *Vitæ theologorum*, etc., en l'attribuant par erreur à Bates. Meursius en a donné l'abrégé dans les *Athenæ Batavor.*, p. 325-330, précédé du portrait de Wale. Voyez aussi Paquot, *Histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 1er, p. 157, édition in-folio. P—ot et W—s.

WALE (Jean de), médecin, fils du précédent, était né, le 27 décembre 1604, à Koukerke, près de Middelbourg, où son père exerçait alors les fonctions du pastorat. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie, il s'appliqua tout entier à l'étude de la médecine, et reçut le doctorat, à Leyde, en 1631. Chargé par les curateurs de l'académie d'aller offrir à Saumaise (*voy.* ce nom) la place de professeur en chef que Jos. Scaliger y avait occupée, il s'acquitta de cette mission avec succès. Anatomiste habile, non moins que grand médecin, il se livra surtout aux recherches zootomiques, dans le but de répandre un nouveau jour sur les mystères de la digestion et de la distribution des humeurs. L'un des premiers il se déclara pour le système de la circulation du sang; mais on lui reproche d'avoir essayé de ravir à Harvey (*voy.* ce nom) l'honneur de cette découverte, en soutenant que la circulation n'a point été complétement inconnue aux anciens, et qu'on en trouve des traces dans leurs écrits. Le titre de professeur extraordinaire, dont il avait été revêtu presque au sortir de l'école, assurait à Wale la première chaire vacante qu'il attendit jusqu'en 1648; mais il mourut l'année suivante, à 45 ans, regretté de ses élèves et de ses confrères. On a de lui : 1° *Epistolæ duæ de motu chyli et sanguinis ad Thom. Bartholin*, Leyde, 1641, in-8°. Elles ont été recueillies dans les *Institutions anatomiques* de Gasp. Bartholin, et dans les *OEuvres* de Spigelius. 2° *Opera medica omnia* (*quæ hactenus inveniri potuere*) *ad chyli et sanguinis circulationem eleganter concinnata*, Londres, 1660, in-8°. Ce recueil, dont on doit la publication à C. Irvin, anatomiste d'Edimbourg, contient : *Institutiones compendiosæ medicinæ, libri tres ; Medica practica brevissime tradita, libri duo*, et les deux lettres *De motu chyli et sanguinis*. 3° *Methodus medendi brevissima ad circulationem sanguinis adornata*, Ulm, 1660, in-12; et, avec les observations de G.-J. Welschius, Augsbourg, 1679, in-12; 4° quelques *Lettres*, dans les *Epistolæ medicinales* de Th. Bartholin. W—s.

WALE (Charles), général anglais, naquit en 1763. Il était fils de Thomas Wale, gentilhomme de Shelford. Il n'avait que seize ans lorsqu'il entra dans l'armée; il se rendit alors en qualité d'enseigne à la Jamaïque. De retour en Angleterre l'année suivante, il dut partir pour l'île de Minorque. Après que cette île, si importante comme position, se fut rendue à l'ennemi, Charles Wale dut aller tenir garnison à Gibraltar, dont le siége mémorable attira l'attention de l'Europe entière, et dont l'issue tourna au profit des armes anglaises. Plus tard (1786), Wale fut envoyé en Irlande, et en 1797, après diverses vicissitudes de garnison, il alla servir en Hollande, sous le duc d'York. Il prit part alors avec son régiment aux engagements qui eurent lieu les 10 et 19 septembre et les 2 et 6 octobre de la même année. En Angleterre, où il revint ensuite, il fut successivement promu aux grades de major et de lieutenant-colonel. Il passa en cette qualité à la Jamaïque, et de là aux Indes orientales; mais sa santé ne lui permit pas d'y faire un long séjour. Il revint alors en Angleterre, y fut nommé colonel, puis brigadier général, avec destination pour les Indes occidentales. Chargé de l'attaque de la Guadeloupe en 1810, il amena, par la bravoure et les autres qualités militaires qu'il déploya alors, la reddition de cette île. En récompense, il en reçut le commandement, ainsi que des bâtiments stationnés en ces parages; et en 1812, il fut nommé gouverneur de la Martinique. Il garda cette posi-

tion jusqu'au moment où l'île fut rendue à la France, sous Louis XVIII. En 1821, Wale devint lieutenant général et général en 1838. Il était chevalier de l'ordre du Bain depuis 1815. Retiré ensuite à Shelford, il y mourut le 19 mars 1845. Z.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), auteur de vers français, naquit en Belgique, probablement à Liége, en 1652. Cette date est indiquée par l'avis qui précède un poëme intitulé *Combat des Echasses*, composé en 1669 : « Voici, « dit l'auteur, le premier coup d'essai de ma « muse ; je n'avais que dix-sept ans. » On apprend, en d'autres endroits de ses écrits, qu'il était dès lors amoureux et joueur ; sa mère lui avait mis,

Presque au berceau, les cartes à la main :

mais ces deux passions n'éteignaient point en lui le goût de l'étude et des vers ; il le conserva dans la profession des armes, qu'il embrassa de bonne heure. Il étudiait le grec, le latin, plusieurs langues vivantes, et savait tirer quelque profit de ses voyages dans la plupart des pays de l'Europe. Il ne négligeait surtout aucune occasion de faire connaissance avec les personnages les plus distingués de son siècle, militaires, hommes d'Etat, savants, artistes et littérateurs. Le marquis de Dangeau le mit en relation avec Boileau, à qui Walef adressa une épître rimée. Deux vers de cette pièce :

Ne nous suffit-il pas que le plus grand des rois
T'ait chargé du récit de ses rares exploits ?

prouvent qu'elle est postérieure au mois d'octobre 1677, époque où Despréaux avait été nommé historiographe ; mais elle doit avoir été composée peu de temps après, puisque l'auteur s'y dit jeune encore :

Il faut tout excuser dans un jeune écrivain.

Boileau répondit par une lettre en prose, où il déclare que les vers de Walef lui ont paru *merveilleux*, qu'il y trouve de *la force et de l'élégance*, qu'il « ne conçoit pas comment un homme nourri « dans le pays de Liége a pu deviner tous les « mystères de notre langue. » C'était, pour un satirique de profession, porter bien loin la politesse épistolaire. Depuis 1689 jusqu'en 1713, on rencontre des poëmes de Walef adressés à Louis XIV, au maréchal de Noailles, au marquis de Dangeau et à son épouse, à d'autres dames et seigneurs, au prince Eugène, à la reine Anne. Il était en 1714 au service de l'Angleterre, en qualité, dit-on, de lieutenant général ; et, peu après, colonel de dragons en Hollande. Il figure dans les Mémoires de madame de Staal (*voy.* ce nom), comme l'un des agents subalternes de la conspiration des princes légitimés et des Espagnols contre le régent, en 1717. Le P. Tournemine, dont il était connu et auquel il a depuis consacré une ode, l'avait envoyé à mademoiselle de Launay ; et la duchesse du Maine ayant accepté les services du versificateur liégeois, il se chargea d'une mission auprès du cardinal Albéroni, qui gouvernait l'Espagne. Walef déclara qu'il n'avait point assez d'argent pour entreprendre ce voyage, mais qu'il allait vendre ses bijoux et un cabinet de porcelaines : la princesse lui fit compter cent louis. Il partit, se rendit d'abord en Italie, puis à Madrid, et y présenta un mémoire au cardinal-ministre : c'était, dit-on, un tissu de choses bizarres, si confusément entassées qu'on n'y pouvait rien comprendre. La duchesse du Maine, lorsqu'elle lut cet écrit, se mit en colère et s'écria que ce négociateur était tombé en démence. Madame de Staal se reproche de n'avoir pas prévu un accident si ordinaire aux faiseurs de mauvais vers. Walef reçut l'ordre de revenir sans délai : il répondit qu'il manquait d'argent ; on sollicita pour lui du service dans les troupes espagnoles. Selon toute apparence, il n'en obtint pas, et ne pouvant non plus rien retirer d'une succession qu'il prétendait avoir à recueillir en Espagne, il passa en Allemagne, et fit quelque séjour à Vienne. S'il eût alors reparu en France, il y aurait été infailliblement arrêté, quoiqu'il n'eût servi que le plus mal possible les ennemis du régent. Bientôt il reprit ses habitudes littéraires ; et en 1725 il fit paraître à Liége deux volumes in-8°, contenant deux poëmes, les *Titans ou l'ambition punie*, et les *Jumeaux*. Une édition in-12 du premier de ces poëmes fut publiée à Paris, la même année, avec une préface, où cet ouvrage est donné pour une version française d'un manuscrit trouvé près de Belgrade, et intitulé les *Titans*, poëme composé en grec par Musée, et traduit en latin par Ovide Nason. Walef assure qu'il a eu longtemps ce manuscrit en sa possession, que des voleurs le lui ont enlevé dans un camp, mais que par bonheur il en avait fait, avec l'aide d'un jésuite, une traduction en prose française. Il est superflu de dire que ce conte ne mérite aucune attention ; on peut en dire autant de l'ouvrage. De 1725 à 1730, Walef continua d'adresser des vers à des personnes illustres ou puissantes : au prince Eugène, au duc du Maine, au cardinal de Fleury, à la marquise de Prie, à Louis XV, à l'empereur, etc. ; et enfin au P. Tournemine. Comme il dit à ce dernier :

De combien d'auteurs illustres
Ta plume depuis *six lustres*
Nous a présenté l'extrait !

cette pièce doit être de 1730 ou environ, puisque le journal de Trévoux a commencé en 1701. Pour donner plus de consistance à tant de productions diverses, Walef en fit imprimer le recueil en 1731, à Liége, chez Everard Kints, en cinq volumes in-8°. Le tome premier contient des odes héroïques et galantes, une description abrégée de la Hollande et d'autres poésies. Des réflexions sur Homère, écrites en prose, sauf

quelques pages de vers, remplissent, avec une tragédie d'*Electre*, les tomes 2 et 3. On a dans le quatrième le *Siècle de Louis le Grand*, poëme en huit chants; et *Thémire* ou l'actrice nouvelle sur le théâtre d'Athènes, poëme en douze chants. Le tome 5 renferme les *Rues de Madrid*, en six chants; des dialogues, des satires, des épîtres, des églogues; l'histoire de la porcelaine, en vers mêlés de prose; et, pour dernier article, les *Echasses*, poëme héroïque en quatre chants, par lequel l'auteur avait débuté en 1669. Si l'on pouvait être curieux d'avoir une collection complète de ses Œuvres, il faudrait joindre à ces cinq volumes non-seulement les *Titans* et les *Jumeaux*, mais aussi un in-8° intitulé *Catholicon de la basse Germanie*, recueil de pièces satiriques et morales, dont les deux plus considérables, chacune en deux chants, ont pour titre les *Nuées* et *Harpagon*. Walef a fait ainsi environ trente-trois mille vers français de tout genre et de toute mesure; c'est quatre fois plus que son ancien correspondant Boileau. Il a d'ailleurs fort peu suivi les leçons de ce grand poëte, dont il s'était qualifié le disciple, et s'est au contraire déclaré le partisan des doctrines littéraires de Charles Perrault; car les réflexions sur Homère ne sont qu'un prolixe et fastidieux développement des articles du parallèle des anciens et des modernes, où l'Iliade est vilipendée. Pascal, pour qui Despréaux avait conçu une si haute estime, est fort maltraité dans l'ode intitulée *les Jésuites;* il y dit que les *Lettres injurieuses*,

> Par qui Pascal s'est signalé,

doivent être imputées *à la mélancolie*

> D'un sang que la fièvre a brûlé;

et, ce qui est plus étrange, Walef trouve de la ressemblance entre l'auteur des *Provinciales* et celui de Gargantua :

> Tel, rebuté de nous instruire,
> Par la plus brillante satire,
> Rabelais s'est éternise.

Bruzen de la Martinière dit que Walef, lorsqu'il était colonel de dragons, avait assez d'imagination et de verve pour faire des madrigaux et de petites chansons; que, s'il s'était borné à ces bagatelles, il aurait pu trouver des lecteurs; mais qu'ayant essayé la poésie grave et la poésie burlesque, il n'a réussi ni dans l'une ni dans l'autre; qu'il n'était ni assez châtié dans ses vers, ni assez pur dans son style, ni assez délicat dans le choix des pensées, et qu'il a écrit deux volumes contre Homère, sans qu'on lui ai fait l'honneur de le compter parmi les détracteurs de cet illustre poëte. On prétend que sa meilleure pièce est une satire contre sa propre femme; mais nous n'y saurions voir qu'une violence extrême, sans esprit et même sans malice. Nous distinguerions plutôt certains morceaux de la tragédie d'Electre, par exemple la première scène du quatrième acte, ou la huitième du cinquième : on y remarque une plus heureuse facilité, et quelque germe d'un talent qui aurait pu être mieux cultivé. Walef s'est abandonné au cours des circonstances, a cherché de toutes parts des protecteurs parmi les hommes puissants ou renommés; il ne s'est imposé aucune méthode, ne s'est constamment attaché à aucun système, ni en littérature, ni en politique; et il s'en fallait qu'il eût assez de talent, en aucun genre, pour que cette mobilité lui tournât à bien. Il mourut à Liége en 1734, et il est, depuis ce temps, profondément oublié, même en Belgique, où les biographes Paquot, Sax, etc., n'ont fait aucune mention de lui. Cependant ses Œuvres choisies ont été publiées en 1779, à Liége, chez le Marié, en un volume in-16 de 213 pages : ses poésies en occupent à peine la moitié; l'éditeur, Villenfagne (*voy.* ce nom), a rempli tout le surplus tant de ses propres vers, que d'une dédicace à Linguet, à qui *les Athéniens auraient*, dit-il, *élevé des statues, et les Romains décerné le titre de père de la patrie;* d'une notice sur les artistes liégeois, et d'une vie de Walef, qui n'est pas très-instructive, soit qu'on manquât de renseignements sur ce versificateur, dans sa patrie même, et quarante-cinq ans après sa mort, soit qu'on n'ait point fait assez de recherches; négligence qui, à vrai dire, serait, à bien des égards, fort excusable. D—N—U.

WALES (GUILLAUME), astronome anglais, né vers 1734, d'une famille obscure, passa les premières années de sa jeunesse dans un état de gêne peu digne de son savoir et de ses travaux. Enfin sa persévérance l'en fit sortir, et il commença à se faire connaître par sa coopération au *Journal des Dames*, publication mensuelle très-utile et qui a contribué à former plusieurs mathématiciens. L'étendue de ses connaissances et la sagacité dont il y fit preuve attirèrent sur lui l'attention de plusieurs savants, à la recommandation desquels le gouvernement lui donna la mission d'aller à la baie d'Hudson examiner le passage de Vénus sur le soleil. La manière dont il s'en acquitta lui fit une réputation. A son retour en Angleterre (1770), il communiqua à la société royale un excellent journal d'observations recueillies à la baie, et qui fut imprimé dans les *Transactions philosophiques*. Deux ans après, il fut choisi pour accompagner le célèbre Cook dans son voyage autour du monde, 1772-1774, en qualité d'astronome de l'expédition; il suivit aussi ce navigateur dans les années 1776, 77, 78 et 79. La société royale le reçut au nombre de ses membres presque immédiatement après son retour; et à la mort de Daniel Harris, professeur de mathématiques à l'hôpital du Christ, il obtint avec cette chaire le titre de secrétaire du bureau des longitudes, et remplit ces deux places avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1798. Outre ses articles, la plupart pseudonymes, insérés dans

le *Journal des Dames*, et le fragment ci-dessus, Wales publia : 1° *Observations générales faites à la baie d'Hudson*, Londres, 1772, grand in-4° ; 2° *Observations sur le voyage du capitaine Cook*, Londres, 1777 ; 3° *Remarques sur la relation du dernier voyage de Cook autour du monde*, par Forster, Londres, 1778. Dans cet écrit, qui prouve un grand talent polémique, Wales vengea ses compagnons de voyage des imputations au moins légères que les deux Forster (Jean-Reinhold et Jean-George-Adam) s'étaient permises contre la plupart des hommes illustres qui avaient accompagné Cook sur le vaisseau *la Résolution*. Forster le jeune répondit la même année (*voy.* FORSTER). 4° *Observations astronomiq.* (*The original astronomical observ.*, etc.) *faites pendant le cours d'un voyage au pôle sud et autour du monde, de* 1772 *à* 1775 ; en société avec W. Bayly, Londres, 1777, grand in-4°, cartes et figures. Cet ouvrage est fort estimé pour l'exactitude des observations astronomiques, et l'introduction passe pour un chef-d'œuvre. On peut y joindre un opuscule assez curieux intitulé *Eclaircissements sur le cap de la Circoncision, pour servir de suite à ce qu'on en dit à la page* 24 *de l'introduction : preuves que le capitaine Cook a cherché le cap de la Circoncision sous son véritable méridien*, etc. Cet opuscule est dirigé contre Lemonnier, qui, dans les *Mémoires de l'académie royale des sciences de Paris*, avait inséré des observations dont le résultat aurait été que Cook, au lieu de chercher la terre de la Circoncision par les 9 degr. 1/2 ou 10 degrés de long. orient., aurait dû la chercher sous un méridien distant de 3 degrés ou 3 degr. 1/2 E. de celui de Greenwich. Cette querelle, peu importante en elle-même, prenait un caractère de gravité aux yeux de Wales, parce que Lemonnier avait profité de cette circonstance pour accuser de jalousie encore plus que d'erreur le célèbre marin anglais. 5° *Recherches sur la population de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1781 ; 6° *Traité des longitudes*, 1794 ; 7° une *Dissertation* sur le lever irrégulier des Pléiades, à la suite de l'édition du *Voyage de Néarque*, par le docteur Vincent. P—OT.

WALID Ier (ABOU'L ABBAS), sixième calife ommeyade d'Orient, fut proclamé à Damas, le jour même de la mort de son père Abd-el Melek, au mois de chawal 86 (octobre 705). Indolent et irrésolu, il ne montra sur le trône aucune des grandes qualités de ses prédécesseurs ; mais, comme il eut de bons généraux, son règne fut l'époque de la plus grande puissance des Arabes. Son frère Moslemah remporta des avantages signalés sur les Grecs, auxquels il enleva l'Arménie, la Cilicie, la Cappadoce, et s'avança jusqu'au Pont-Euxin et à la Galatie (707-708). L'émir Kotaïbah, fils de Mouslem, gouverneur du Khoraçan, franchit l'Oxus, soumit Bokhara, Samarkand, Nascheb, Ferganha, subjugua le Khowaresm, pénétra dans le Turkestan et se montra sur les confins de l'empire chinois (707) (*voy.* KOTAÏBAH et MOSLEMAH). Mohammed Ibn-Kacem al-Takefi, gouverneur du Sind, ajouta le Moultan aux provinces conquises. Mousa Ben-Nosaïr, gouverneur de la partie la plus occidentale de l'empire des califes, soumit la Corse, la Sardaigne, les îles Baléares, acheva la conquête de l'Afrique septentrionale, et celle de l'Espagne, que Tarik, son lieutenant, avait commencée (*voy.* MOUSA-BEN-NASER, RODERIC et TARIK). Alors l'empire fondé par Mahomet s'étendit des deux rives du détroit de Gibraltar jusqu'aux frontières des pays qui dépendaient de la Chine, et depuis le Caucase et la mer Noire jusqu'à l'océan Indien. Tandis que ses lieutenants portaient au loin les lois du Coran, Walid, profitant de la paix dont jouissaient ses Etats, signala son goût pour la magnificence et pour les bâtiments. Il fit agrandir le temple de Jérusalem, et en prescrivit le pèlerinage à ses sujets. Il ordonna la reconstruction du temple de Médine, où Mahomet et les trois premiers califes sont enterrés ; et pour le rendre plus grand et plus magnifique, il fit abattre les maisons qu'avaient habitées les femmes du prophète, ce qui choqua les habitants de Médine, qui regardaient comme le plus beau monument de la modestie de Mahomet la petitesse et la simplicité des logements de ses épouses. Walid fit aussi jeter les fondements de la fameuse mosquée de Damas, sur les ruines de l'église de St-Jean-Baptiste (1). Ce somptueux édifice occupa douze mille ouvriers pendant quinze ans, et coûta cinq millions six cent mille dinars (cinquante-six millions de francs). Le calife y employa les plus habiles architectes de ses Etats et de l'empire grec. Six cents lampes suspendues par des chaînes d'or y répandaient un éclat si vif, qu'elles causaient des distractions aux musulmans ; aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer. C'est sur cette mosquée que l'on éleva pour la première fois ces minarets, du haut desquels les muezzins ou crieurs appellent les musulmans à la prière. Walid ayant entrepris de faire placer dans ce nouveau temple la chaire et le bâton de Mahomet, les Médinois ne voulurent pas les lui livrer, et le menacèrent de la colère divine s'il persistait dans son dessein. Dans l'année 95 (714) mourut le fameux Hedjadj, dont la cruauté, non moins que les talents, avait maintenu la tranquillité dans les deux Iraks et dans les autres provinces orientales de l'empire dont les gouverneurs étaient ses lieutenants (*voy.* HEDJADJ). Walid lui survécut peu, et mourut le 13 djoumadi 2e 96 (23 février 715), dans la dixième année de son règne, et la 43e ou 48e de son âge, au milieu des préparatifs qu'il faisait

(1) C'est à tort qu'Adler, dans ses notes sur Abou'l-Feda, entreprend d'établir qu'il s'agit de l'église de St-Jean Damascène. Ce saint, qui probablement n'était pas encore reconnu pour tel, vivait alors à la cour du calife, auquel il survécut au moins quarante ans ; nous ne voyons pas d'ailleurs qu'on ait jamais élevé des églises chrétiennes en l'honneur d'un saint encore vivant.

pour aller assiéger Constantinople. Ce calife était très-ignorant, et, malgré tous les soins que son père s'était donnés, il n'avait jamais pu apprendre la grammaire. Aussi parlait-il peu et très-mal l'arabe. Abou'l Feda rapporte une conversation où la prononciation vicieuse de ce prince donna lieu à de singulières équivoques. Ce monarque passe pour avoir été colère, et quelquefois cruel. Il fut le premier calife qui fonda un kervanserai pour les voyageurs, et un hôpital pour les malades. Ce fut aussi lui qui abolit l'usage de la langue grecque dans les actes publics, et qui ordonna qu'ils fussent rédigés en arabe. Il laissa dix-huit fils, dont deux seulement, Yezid III et Ibrahim, parvinrent au califat. Il avait voulu assurer le trône après lui à l'un d'eux, Abd-el Aziz, au mépris du testament de son père; mais son frère Soléiman fit valoir les droits que lui donnait ce testament, et, malgré l'inimitié qui en résulta entre lui et Walid, il succéda à ce dernier. A—T.

WALID II (ABOU'L ABBAS), surnommé *al-Fassik* (l'impudique), onzième calife ommeyade d'Orient, était fils de Yezid II, qui ne l'avait appelé à gouverner l'empire musulman qu'après son frère Hescham. Disgracié par ce dernier, à cause de son ivrognerie et de ses débauches, il vivait dans un lieu nommé Asrak, où il manquait presque du nécessaire. A peine eut-il appris la mort de son oncle Hescham, qu'il se rendit à Damas, où il fut proclamé calife le 13 rabi 1er 125 (janvier 743). Il avait alors quarante ans; mais l'âge n'avait ni corrigé ses vices, ni mûri sa raison. Parvenu tout à coup à un état inespéré de grandeur et d'opulence, on le vit s'abandonner sans mesure à tous les plaisirs des sens, et dissiper en profusions les trésors que son prédécesseur avait amassés. Il fit distribuer des habits et des provisions à tous les impotents et aveugles de la capitale, des parfums et des bijoux à toutes les dames, et il augmenta d'un dixième la solde des troupes. Il ne refusait aucune des grâces qu'on lui demandait. Yahia, fils de Zeid et arrière-petit-fils de Houcein, loin d'être intimidé par le sort de son père, qui avait perdu la vie sous le règne précédent, en voulant faire valoir les droits de sa famille au califat (*voy.* ALI et HOCEIN), prit les armes pour venger sa mort; mais il fut vaincu et tué dans le Djordjan. Cette révolte et une invasion des musulmans sur les terres de l'empire grec sont les seuls événements militaires du court règne de Walid. Ce prince, le plus corrompu de tous les successeurs de Mahomet, était sans cesse environné de jeunes libertins avec lesquels il parcourait les rues, couronné de fleurs, et au bruit des instruments. Toutes les femmes qu'il rencontrait devenaient les victimes de sa lubricité. Foulant aux pieds toutes les lois de la nature et de la pudeur, il viola publiquement une jeune fille, épousa plusieurs des femmes et des concubines de son père, enfin il poussa ses débordements jusqu'à déshonorer sa propre fille. Il disait hautement que s'il entreprenait le pèlerinage de la Mecque, ce serait pour y boire du vin au milieu du temple de la Caabah. Il voulait y être enterré dans un sépulcre en fer dont il avait ordonné la construction. Un dévot musulman lui ayant montré dans le Coran la condamnation de sa conduite, il mit en pièces ce livre sacré et le foula aux pieds. Un jour, au milieu d'une orgie, il revêtit de ses propres habits une de ses esclaves qui, comme lui, était dans les fumées du vin, et l'autorisa à remplir en sa place les fonctions d'imam suprême dans la grande mosquée de Damas. On prétend aussi que Walid professait publiquement le zendikisme, secte ennemie de toute religion. Tant d'impiété, tant de dépravation indigna toutes les classes des musulmans contre cet abominable calife. Yezid, son cousin germain, se déclara le chef des mécontents, moins par zèle que par ambition; il prit les armes contre Walid, dont il exagérait peut-être les vices et les torts; et malgré son frère Abbas qui menaçait de le dénoncer, il se rendit à Damas, où les habitants le proclamèrent calife. Au bruit de cette révolution, Walid, qui se divertissait dans le territoire de Bohara, à quelques lieues de la capitale, rassembla des troupes à la hâte. Il aurait pu triompher de ses ennemis, si Yezid n'eût pas intercepté les secours que son frère Abbas amenait au calife. Après avoir soutenu avec intrépidité un combat fort inégal, Walid, forcé de céder au nombre, et abandonné par la plupart de ses gens, se renferma dans son palais, où il fut massacré par les soldats de son rival, le 28 djoumadi 2e 126 (avril 744), n'ayant régné que quinze mois. Sa tête et ses mains furent promenées dans les rues de Damas, et attachées à l'une des portes de la ville. Ses deux fils aînés Hakem et Othman, qu'il avait fait reconnaître pour ses successeurs, furent condamnés à la réclusion. Walid était beau et bien fait, éloquent et bon poëte; mais il ne s'exerçait que sur des sujets obscènes. Il portait la gourmandise jusqu'à goûter de tous les mets servis sur sa table, et dont le nombre, assure-t-on, s'élevait quelquefois à six mille. Il ne se baignait que dans des cuves remplies de vin et de lait, et ses musiciens lui chantaient alors les airs les plus licencieux. Malgré son mépris pour l'islamisme, il fit couper la langue à Pierre, métropolitain de Damas, pour avoir mal parlé de cette religion, et l'exila dans le Yemen. Abou'l Feda n'entre dans aucun détail sur les turpitudes de ce calife, qu'il représente seulement comme un prince prodigue et passionné pour la musique, le vin et les femmes. A—T.

WALINGFORD (RICHARD), mathématicien anglais du 14e siècle, était né dans la ville de Walingford, sur les bords de la Tamise, et avait pour père un maréchal ferrant, qui le plaça fort jeune au collége Merton à Oxford. L'aptitude

extraordinaire de l'enfant se manifesta bientôt, et il s'adonna simultanément à toutes les branches de connaissances cultivées à cette époque. Sa piété non moins remarquable que son savoir le décida de bonne heure à entrer dans le monastère des bénédictins de St-Albans, où il trouva toutes sortes d'encouragements de la part de l'abbé. Ce supérieur le dispensa même des occupations ordinaires des moines, afin qu'il pût en liberté vaquer à ses études. Walingford profita si bien du loisir qui lui fut ainsi laissé, qu'il acquit la réputation de premier astronome de son siècle. A ces talents si rares il joignait des vertus exemplaires et un zèle si vif pour la religion, qu'à la mort de l'abbé, dont la condescendance avait si bien secondé ses dispositions, il fut élu pour lui succéder. L'accroissement de pouvoir qu'il eut par cette élévation ne changea nullement son caractère. Seulement il s'en servit pour le progrès de sa science favorite, et pour établir des monuments durables de l'état où cette science était de son temps. C'est à cette pensée qu'on doit attribuer la belle horloge qu'il plaça au devant du monastère de St-Albans. Dans ce chef-d'œuvre de l'astronomie et de l'horlogerie antique, on voyait le soleil, la lune, les planètes et les étoiles se mouvoir avec une rapidité proportionnée à celle qu'elles semblent avoir dans les cieux. On a dit que l'abbé de St-Albans avait été ainsi le premier inventeur des horloges à roues; mais il est constant que cette ingénieuse machine fut connue dès le 8e siècle (*voy.* PACIFICUS). Il s'occupait de la composition de plusieurs ouvrages dont on conserve les manuscrits, savoir : 1° *Canoner* ou *Albion* (son ouvrage principal, et la récapitulation de tous les principes mathématiques ou astronomiques alors connus). Pits prétend qu'il attacha le nom d'*Albion* à son livre, soit par allusion au couvent de *St-Albans*, soit pour donner à entendre qu'un seul homme était auteur de tout l'ouvrage; c'est effectivement ce qui signifierait en anglais les trois mots *All by one*, homonyme d'*Albion*). 2° *Chronica de rebus anglicis, ab ann. Chr.* 449 *ad* 1035, insérée dans les *Histor. anglic. scriptor.*, 1691, de Thom. Gale; 3° *De judiciis astronomicis;* 4° *De rebus astronomicis;* 5° *De diametris;* 6° *De eclipsibus solis et lunæ;* 7° *De rectangulo;* 8° *Exafrenon;* 9° *De rebus arithmeticis;* 10° *De computo;* 11° *De chorda et arcu*. P—OT.

WALKER (CLÉMENT), historien anglais du temps de Charles Ier, né à Cliffe, dans le comté de Dorset, se retira de bonne heure à Charterhouse, près Wells, dans le comté de Sommerset, où il se fit une bonne réputation par son royalisme et sa haine contre les indépendants. Avant les guerres civiles qui désolèrent l'Angleterre, et conduisirent son roi sur l'échafaud, Walker avait été nommé *usher* de l'Échiquier, et même il fut pendant quelque temps pour les épiscopaux, ou partisans de l'Eglise anglicane; mais lorsque les puritains, dit Wood, eurent obtenu une grande influence, il s'arrangea avec eux, et fut nommé, en 1640, membre du parlement pour la ville de Wells. Il devint ensuite un *covenantaire* zélé, et prit une part active aux violences du temps, jusqu'à l'époque où les indépendants commencèrent à acquérir de la supériorité. Walker leur opposa une vigoureuse résistance, et son *Histoire de l'indépendance*, dans laquelle il remontait à l'origine et dévoilait les principes de cette secte, exerça une grande influence sur les esprits. Ce ne fut que lorsqu'il publia la seconde partie de cet ouvrage, en 1649, qu'on découvrit qu'il en était l'auteur; Cromwell le fit enfermer à la Tour, où il écrivit la troisième partie, et où il mourut au mois d'octobre 1651, emportant les regrets des presbytériens. Walker est encore auteur de plusieurs pamphlets sur les affaires du temps. Le plus remarquable est celui qui a pour titre *Anarchia anglicana* (sous le pseudonyme de *Theorus Verax*). Il a été, ainsi que ceux des autres qui ont quelque importance, fondu dans son *Histoire des indépendants* (*History of independency*), publiée en trois parties, de 1648 à 1651, in-4°, et à laquelle un anonyme désigné seulement sous les lettres initiales T. M. a ajouté une quatrième partie en 1660. Cette histoire, suivant Warburton, est écrite d'une manière décousue, avec l'esprit haineux et l'acrimonie du presbytérianisme; mais elle donne une idée vraie du caractère du temps, et fait bien connaître les partis et les individus. Le prix de cet ouvrage a beaucoup augmenté en Angleterre, soit à cause de sa rareté, soit parce qu'il a été mieux apprécié depuis. D—z—s.

WALKER (Sir EDOUARD), historien anglais, né dans la religion catholique à la fin du 16e siècle, fut d'abord attaché à la maison du comte d'Arundel, qui le fit nommer secrétaire de la guerre à l'époque de la guerre d'Ecosse, en 1639. La fidélité et le talent qu'il avait montrés dans l'exercice de cette charge déterminèrent Charles Ier à la lui conserver, et à lui donner en outre, au mois de juin 1644, celle de clerc extraordinaire du conseil privé. Walker fut constant dans sa fidélité envers son souverain. Après la bataille de Copredy Bridge, en 1644, on lui proposa de se rendre auprès de sir William Waller, l'un des généraux de l'armée du parlement, avec un message de grâce; mais il demanda prudemment qu'un trompette le précédât, parce que, disait-il : « la barbarie de ces gens « est notoire, et qu'ils ne respectent ni les lois « de la guerre ni celles des nations ». Sa précaution ne fut pas inutile, car le trompette fut renvoyé avec mépris, et la mission de Walker n'eut aucune suite. Pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le roi, l'université lui conféra, le 1er novembre 1644, les degrés de maître ès arts; le 2 février suivant il obtint les honneurs de la chevalerie. Pendant les conférences pour la paix, en 1648, il écrivit au parlement pour être assisté

par un plus grand nombre de personnes; mais la chambre s'y refusa. Après la mort de Charles Ier, Walker se rendit auprès de Charles II, qui tenait à Bruxelles une espèce de cour. Aussi fidèle à ce prince qu'il l'avait été à son malheureux père, il le suivit en Ecosse en 1651; mais les *covenantaires* lui refusèrent la permission de s'approcher de la personne de son souverain. Après la funeste issue de cette expédition, et la retraite de Charles II sur le continent, Walker se réunit de nouveau au monarque exilé, remplit auprès de lui le même emploi qu'il avait auprès du feu roi, et le servit avec autant de zèle que de fidélité. Il était si odieux aux républicains et au protecteur, qu'on ne lui donnait en Angleterre d'autre qualification que celle d'*homme pernicieux*. Ses talents et la place qu'il occupait avaient tellement excité la jalousie, qu'on l'avait environné d'espions, chargés de veiller sur sa conduite. C'est par les rapports de ces misérables qu'on sait qu'au mois de juin 1654 il se trouvait à Amsterdam, pour y remplir probablement quelque mission; qu'il était, en 1656, à Bergues, à environ six lieues de Calais, pour passer la revue de la petite armée du roi, qui ne s'élevait pas à plus de 700 hommes. Walker avait succédé à sir William Dugdale dans l'office de roi d'armes, et il fut le seul héraut de la petite cour de Charles II. A la restauration, sa loyauté fut récompensée, et, entre autres places, il obtint celle de l'un des clercs du conseil privé. Il mourut soudainement à Whitehall, le 19 février 1676, regretté comme un homme d'une intégrité éprouvée et distingué par ses talents. Il a publié : *Iter Carolinum, ou Récit succinct des marches forcées, des retraites et des souffrances de Sa Majesté le roi Charles Ier, depuis le 10 janvier 1641 jusqu'à l'époque de sa mort, en 1648, par un serviteur qui ne l'a pas quitté pendant tout ce temps.* Cet ouvrage peut être d'une grande utilité si on le compare avec le journal d'Oudart, dans le *Desiderata* de Peck, qui supplée aux omissions de sir Edouard Walker. Ses *Military discoveries* furent imprimées en 1705, in-fol. Walker aida beaucoup lord Clarendon dans la partie de l'histoire de la rébellion relative aux affaires militaires. On a imprimé à Londres en 1830 un écrit de Walker, resté jusqu'alors inédit, et relatif aux cérémonies qui accompagnèrent le couronnement de Charles II. D—z—s.

WALKER (Obadiah), né en 1616 à Worsbrough dans le Yorkshire, fit ses études à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître ès arts, et obtint une place d'associé, dont il fut destitué, en 1648, par les inspecteurs du parlement; ce qui l'obligea de se retirer à Rome. A la restauration, il fut rétabli dans sa place, et nommé recteur du collége. Lors de la découverte de la conspiration des poudres, on le traduisit devant le parlement, comme coupable d'instruire la jeunesse dans des principes contraires à la réformation, et d'avoir insinué les mêmes principes dans ses notes sur la vie du roi Alfred, qu'il venait de publier. Il fut en conséquence destitué. Le célèbre Gilbert Burnet le dénonça de nouveau, sous Jacques II, pour divers écrits anonymes qu'on lui attribuait. Cependant il retourna à son poste; mais les presbytériens ne l'y laissèrent pas en repos et l'accusèrent de chercher à faire des prosélytes parmi les élèves de l'université, de faire célébrer la messe dans ses appartements, d'y attirer beaucoup de monde, même du dehors, de faire imprimer, à la faveur de sa place, toute sorte d'écrits contraires à la religion du pays. Ces bruits ne produisirent pas un grand effet tant que Jacques II fut sur le trône; mais à l'arrivée du prince d'Orange, Walker se vit obligé de se réfugier à Londres, afin de se soustraire aux insultes de la populace d'Oxford. Comme il cherchait à s'embarquer pour la France, il fut découvert et arrêté par les soldats qui bordaient le rivage. Conduit à la tour de Londres, il fut traduit à la barre de la chambre des communes, où il subit un interrogatoire, auquel il répondit avec beaucoup d'adresse, ce qui ne l'empêcha pas d'être renvoyé au banc du roi, pour qu'on lui fît son procès, et d'être excepté de l'acte de pardon de 1691. Il obtint néanmoins sa liberté sous caution, et finit par être compris dans l'acte d'amnistie de Guillaume III et de la reine Marie, du 23 mai 1689. Walker jouissait d'une grande considération, tant pour l'étendue de ses connaissances, pour ses talents propres à la place qu'il occupait, que pour l'art avec lequel il savait exciter l'émulation de ses élèves, et pour sa prudence au milieu des traverses qui lui survinrent par suite de son attachement à la religion catholique. Il mourut le 21 janvier 1699. Ses écrits sont : 1° *De l'éducation*, Oxford, 1673, in-12. Ce livre eut deux éditions dans la même année et plusieurs autres depuis. 2° *Artis rationis ad mentem nominalium*, Oxford, 1673, in-8°; 3° *Paraphrases et Notes* sur les Epîtres de St-Paul aux Romains, aux Corinthiens et aux Hébreux, ibid., 1674, in-8°; 4° les *Bienfaits de Dieu envers le genre humain*, ibid., 1680, in-4°; 5° *Description du Groënland*, Oxford, 1680, in-fol. Cet ouvrage forme le premier volume de l'atlas anglais imprimé cette année-là à Oxford. Il comprend la description des îles du Nord et de la Russie. 6° *Instructions sur l'art oratoire*, à l'usage de la jeunesse, Oxford, 1682, in-8°, 2e édit; 7° *Relation de la vie et de la mort de Jésus-Christ*, ibid., 1685, in-4°. L'ouvrage fut saisi chez les libraires par ordre du chancelier de l'université, comme étant favorable au papisme. 8° *Remarques sur la réponse à deux discours de Henri Aldric touchant l'adoration du Sauveur dans l'Eucharistie.* Ces remarques furent imprimées à l'imprimerie particulière que Walker avait dans son collége. 9° *Instructions pour la grammaire latine*, Londres, 1691, in-8°; 10° *Histoire grecque et romaine*,

éclaircie par les monnaies et les médailles, Londres, 1692, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. 11° La *Vie du roi Alfred*, traduite en latin du manuscrit de Jean Spelman. Walker l'a enrichie de notes et de sept appendix relatifs à la vie de ce roi, Oxford, 1678, in-fol. T—D.

WALKER (GEORGE), ministre protestant, plus célèbre par sa bravoure que par sa piété, naquit de parents anglais, dans le comté de Tyrone en Irlande, et fut élevé à l'université de Glascow. Il devint ensuite recteur de Donoughmore. Lorsqu'en 1689 Jacques II eut quitté la France pour tenter de rétablir son pouvoir en envahissant l'Irlande, Walker leva un régiment à ses propres frais, pour défendre la cause de l'indépendance, qu'il avait embrassée avec toute l'ardeur d'un enthousiaste. Jacques II obtint d'abord des succès; il venait de s'emparer de Coleraine et de Kilmore, et il était près d'assiéger Londonderry, avec le comte de Tyrconnel, lorsque Walker, qui avait conçu de vives alarmes à ce sujet, se rendit auprès de Lundee, gouverneur de cette place, pour lui faire partager ses craintes, et le pria instamment d'attaquer l'ennemi avant que toutes ses forces fussent rassemblées. Le gouverneur parut d'abord vouloir faire une vigoureuse résistance, fit sortir ses troupes de la ville, et les posta près la rivière de Finn-Water pour arrêter les royalistes au passage. Mais au moment du danger il prit la fuite, et se réfugia à Londonderry, dont il ferma les portes à plusieurs de son parti qui étaient venus chercher le même asile. Les colonels de deux régiments anglais arrivés dans le port proposaient de débarquer leurs soldats; mais Lundee leur ordonna de se rendre dans la ville avec quelques officiers, pour y délibérer sur les mesures à prendre, attendu qu'il ne restait pas de provisions pour plus de dix jours. Le conseil de guerre décida que la place n'était pas tenable, et que les principaux officiers se retireraient, chacun de son côté, laissant les habitants libres de faire les conditions qu'il leur plairait avec l'armée catholique. Les magistrats, à qui ces résolutions furent communiquées, venaient de consentir à capituler avec le roi Jacques, et les régiments anglais opéraient déjà leur retraite, lorsque les habitants de Londonderry, excités par Walker, se soulevèrent et, courant aux murailles, pointèrent leurs canons contre Jacques II, qui, avec son avant-garde, s'approchait pour prendre possession de la ville. Walker et un major nommé Baker, choisis pour gouverneurs, partagèrent les soldats et les citoyens en état de porter les armes, formant en tout 7,360 hommes, en huit régiments, et les distribuèrent aux diverses portes. C'était avec une aussi faible garnison, composée d'individus dont la plupart n'avaient jamais fait la guerre, dans une ville ouverte, sans provisions, et au milieu d'un grand nombre de partisans secrets du roi légitime, qu'on résolut de soutenir un siége contre une armée de 20,000 hommes bien équipés et conduite par des officiers habiles. Le siége commença le 17 avril. Les habitants informèrent le roi Guillaume de leur triste position, et en même temps ils le prévinrent qu'ils étaient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le major Baker étant mort pendant le cours du siége, Walker resta seul chargé de la défense, et communiquant son enthousiasme aux habitants, il les détermina à continuer leur opiniâtre résistance, et à supporter sans murmures les plus grandes privations. Les vivres étant épuisés, ils se virent réduits à se nourrir de la chair des chevaux, des chiens, des rats, et même à dévorer du cuir qu'ils faisaient bouillir. Ils ne parlaient cependant pas de se rendre, et, comme Londonderry avait un bon port, ils espéraient recevoir, de leurs amis d'Angleterre, des secours qui forceraient les troupes catholiques à se retirer. Jacques II crut leur enlever cette ressource en barrant l'entrée du port, et il se détermina à resserrer étroitement le blocus de la place, espérant les prendre par famine. Peut-être eût-il mieux fait de donner un assaut bien dirigé; mais il ne le tenta pas, et se borna à quelques travaux qui inspirèrent aux habitants des craintes que Walker parvint à dissiper. Pendant ce temps une flotte anglaise s'introduisit dans le port et y porta des secours. Le siége fut levé le 21 juillet 1689. Résignant alors le commandement de son régiment, Walker se rendit à Londres, où il fut très-gracieusement accueilli par Guillaume et Marie, et au mois de novembre 1689, il reçut publiquement les remercîments de la chambre des communes. Il fut aussi créé docteur en théologie par l'université d'Oxford, et bientôt après nommé à l'un des meilleurs évêchés d'Irlande, celui de la ville qu'il avait si bien défendue. Etant retourné dans cette contrée à la suite du roi Guillaume, il fut tué le 1er juillet 1690, à la bataille de la Boyne, où il avait résolu de combattre avant de prendre possession de son évêché. Walker a publié l'*Histoire véridique du siége de Londonderry*, Londres, 1689, in-4°, et comme cet ouvrage fut critiqué, il en publia la défense, en même temps qu'un écrivain anonyme fit paraître une *Apologie, pour les erreurs reprochées à l'histoire du dernier siége de Derry*, même année, in-4°. Jean Mackenzie, chapelain de l'un des régiments qui se trouvaient à Derry pendant le siége, ayant donné une *Histoire du siége de Londonderry, pour rectifier les erreurs et suppléer aux omissions du récit de Walker*, Londres, 1690, in-4°, un ami de ce dernier publia en réponse un pamphlet intitulé *l'Histoire de M. Jean Mackenzie, libelle rempli de faussetés*, Londres, 1690, in-4°. D—z—s.

WALKER (ROBERT), habile peintre anglais, vivait au 17e siècle. On possède peu de renseignements sur son compte. Il se consacra au portrait, et à l'époque de la république, il jouissait

d'une grande vogue; il peignit plusieurs portraits de Cromwell, et il reproduisit les traits des principaux commandants des armées et des flottes britanniques. Un de ces portraits de Cromwell est à Florence, au palais Pitti. Le grand-duc qui régnait alors, et qui voulait se procurer un portrait du célèbre protecteur, envoya un émissaire à Londres; celui-ci trouva l'œuvre de Walker dans la possession d'une dame, qui, invitée à fixer un prix, demanda la somme, alors exorbitante, de cinq cents livres sterling, laquelle fut immédiatement payée. Le musée britannique possède un autre portrait de Cromwell dû à Walker : le général est couvert d'une armure, et il tient dans sa main le bâton de commandement. On en connaît aussi plusieurs autres conservés dans quelques collections particulières; celui que possède lord Mountford fut trouvé dans une auberge : le protecteur a une chaîne d'or, a laquelle est attachée une médaille où l'on a représenté trois couronnes et les armes de Suède; c'était un cadeau de la reine de Suède en échange d'un portrait peint par Cooper, qui lui avait été envoyé et qui est l'objet d'une épigramme de Milton. Une note du temps, conservée par Walpole dans ses *Anecdotes of painting*, nous apprend que le portrait jusqu'aux genoux de madame Thomas Knight, exécuté en trois séances, fut payé dix livres sterling à l'artiste, qui, en 1652, reçut le même prix pour deux figures de philosophes vues à mi-corps, pour lesquelles il prit pour modèles des mendiants, et qu'il fit une copie de la célèbre *Vénus* du Titien, qui fut achetée par l'ambassadeur d'Espagne et pour laquelle il avait été offert au roi deux mille cinq cents livres sterling. Walker mourut peu de temps avant la restauration. A la galerie d'Oxford, il y a son portrait peint par lui-même : il est représenté tenant un dessin dans une gravure de Lombart. Le collége de Waldham possède un portrait de Blake, le seul, dit-on, de ce célèbre marin dont l'existence soit connue. Walpole mentionne avec éloge un portrait de Monck, chez la comtesse de Montrath, et un de Keble, garde du grand sceau en 1650. Le portrait conservé à Florence est une œuvre d'un mérite remarquable; c'est par erreur que le catalogue l'attribue à sir Peter Lely. Z.

WALKER (John, le révérend), théologien anglais de la seconde moitié du 18e siècle. Il se fit connaître par un ouvrage important intitulé *Essai sur la quantité et l'étendue des souffrances endurées par le clergé de l'Eglise d'Angleterre*, etc., 1714, in-fol. Cet ouvrage, dédié aux archevêques, évêques, etc., est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur fait connaître les sources qu'il a consultées. Il se donne à lui-même le titre de recteur de Ste-Marie, à Exeter. Watt l'appelle vicaire de Ledbury, dans le comté de Hereford. Son ouvrage fut critiqué comme entaché d'exagération par les puritains et d'autres écrivains. Neal, en particulier, s'est appliqué à le réfuter dans son ouvrage intitulé *Histoire des puritains*. Il paraît néanmoins que l'œuvre de Walker lui valut des félicitations de la part de l'université d'Oxford. Il mourut à Exeter, en 1730. Z.

WALKER (Adam), physicien anglais qui s'est instruit sans maître, naquit sur les bords du lac Windermere, dans le comté de Westmoreland, en 1731. Son père, occupé dans une manufacture d'étoffes de laine, le retira de l'école avant qu'il sût lire. Mais un travail mécanique n'arrêta point l'essor de cet enfant, qui employait ses loisirs à imiter en plaine campagne, d'après les modèles qu'il avait sous les yeux, des moulins à blé, à papier, à foulon. Ayant emprunté des livres, afin de pouvoir lire sans être interrompu, il se choisit une retraite dans un buisson et s'y bâtit une petite habitation. On lui offrit la place de maître d'études dans l'école de Ledsham, en Yorkshire, et il accepta cet emploi d'autant plus pénible pour lui qu'il était souvent obligé d'apprendre pendant la nuit ce qu'il devait enseigner le lendemain. Trois ans après, il fut choisi maître d'écriture et de calcul à l'école gratuite de Macclesfield, et ce fut dans l'espace des quatre années où il conserva cette place qu'il se fortifia, par ses études solitaires, dans la connaissance des mathématiques. Un petit négoce qu'il entreprit ensuite ne lui réussit pas. Revenu à ses occupations favorites, il se mit à donner, d'abord à Manchester, puis dans les grandes villes des trois royaumes, des leçons publiques d'astronomie qui eurent du succès. Le docteur Priestley l'encouragea à les répéter à Londres, où il ouvrit chaque hiver des cours qui furent très-fréquentés. Le collége d'Eton, ceux de Westminster, de Winchester et d'autres grandes écoles s'empressèrent de profiter de son talent pour l'enseignement. Ses études, la préparation de ses leçons, la composition de quelques écrits et des inventions aussi ingénieuses qu'utiles remplirent la carrière laborieuse d'Adam Walker, qui mourut à Richmond, le 11 février 1821, âgé de 90 ans. On a de lui : 1° *Analyse de leçons sur la philosophie expérimentale*, in-8°; 2° *Appréciation philosophique des causes et des effets du mauvais air dans les grandes villes et des moyens de le combattre*, in-8°; 3° *Pourquoi certaines cheminées fument et moyen d'y remédier*; 4° *Idées suggérées dans une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8°; 5° *Remarques faites dans un voyage de Londres aux lacs de Westmoreland et de Cumberland, dans l'été de* 1791; suivies d'une esquisse de la police, de la religion, des arts et de l'agriculture de la France, faite dans une excursion à Paris, en 1785, 1792, in-8°; 6° *Système de philosophie familière*, en une suite de leçons, accompagnées de planches, 1799, in-4°; 7° *Traité sur la géographie et sur l'usage des globes*, in-12; 8° des morceaux insérés dans divers *magazines* (jour-

naux), dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young. On cite parmi les nombreuses inventions dues à son génie plusieurs machines propres à élever l'eau; trois méthodes de pomper facilement l'eau des vaisseaux en mer; des voitures mues par le vent et la vapeur; l'*eidouranion* ou orrery transparent; les phares à rotation de l'île de Scilly; une barque qui va contre le courant de l'eau; un bateau à curer les rivières au moyen du courant ou de la marée; un instrument qui marque à la fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air, etc. — Son fils, *William* WALKER, né à Kendal, en Westmoreland, en 1766, commença, n'étant encore âgé que de seize ans, à expliquer publiquement l'usage de l'*eidouranion* inventé par son père, et composa un *Epitome d'astronomie*, avec les nouvelles découvertes, 1798, in-8°. Il est mort le 14 mars 1816. Z.

WALKER (JOHN), auteur de plusieurs ouvrages estimables sur la langue anglaise, naquit en 1732, dans un hameau de la paroisse de Friern-Barnet. Il parut pendant plusieurs années sur le théâtre, mais sans éclat, et le quitta en 1768, pour diriger, conjointement avec James Usher (*voy.* USHER), une école à Kensington Gravel-Pits. Cette association fut rompue au bout de deux ans, et ce fut dès lors que J. Walker se livra presque exclusivement à des recherches sur la formation du langage et surtout à l'étude de la construction de la langue nationale, recherches dont le résultat lui a fait une grande réputation. Il s'attacha à démontrer les erreurs, les inconséquences et les affectations qui s'étaient introduites dans la prononciation, et qui avaient été propagées plutôt que corrigées par la plupart de ceux qui, jusqu'alors, avaient fait profession de l'enseigner, et, quoiqu'il fût l'ami de Samuel Johnson, il n'hésita pas à signaler quelques erreurs littéraires échappées à cet écrivain : au reste, sa critique est toujours accompagnée des égards et de la politesse qu'exigent ces sortes de discussions. Il publia, en 1774, en forme de prospectus, une brochure in-4°, intitulée *Idée générale d'un dictionnaire de la prononciation de la langue anglaise,* ouvrage qui manquait à la littérature britannique, quoique le docteur Kenrick eût essayé de remplir cette lacune dans son *Dictionnaire de rhétorique.* En attendant que l'accueil du public l'encourageât à exécuter cette grande entreprise, il compila un dictionnaire anglais sur un plan moins étendu, mais neuf encore, où les mots devaient être rangés suivant leur terminaison. Cet ouvrage vit le jour en 1775, in-8°, sous le titre de *Dictionnaire de la langue anglaise, répondant à la fois aux besoins de la rime, de l'orthographe et de la prononciation;* il a été reproduit depuis sous le titre de *Dictionnaire des rimes.* L'auteur fit, dans diverses villes des trois royaumes, des cours d'élocution qui furent très-fréquentés, et il fut surtout bien accueilli à Oxford, où les chefs d'institution l'engagèrent à donner des leçons particulières dans l'université. Plusieurs livres qu'il fit imprimer sur les objets de ses études furent adoptés pour l'usage des écoles et continuent de jouir d'une grande réputation. Le dernier parut en 1805. J. Walker mourut en juillet 1807. C'était un homme plein de probité, dont l'esprit s'était enrichi par la lecture et poli par la fréquentation du monde. Elevé dans la doctrine presbytérienne, il avait ensuite embrassé la communion romaine. dont il remplissait exactement les devoirs. Voici les titres de ses principaux ouvrages : 1° *Dictionnaire des rimes*, souvent réimprimé, notamment en 1819, 2 vol.; 1824, 1837, 1851; 2° *Exercices pour se perfectionner dans l'élocution,* 1777, in-8°; 3° *Eléments de l'élocution,* 1781, in-8°, et 1799, avec des changements et des additions, 1815, 1824, 1838. Ce livre était le premier traité pratique où les principes de l'art de parler fussent exposés, simplifiés et réduits en système. 4° *Grammaire-rhétorique, ou Cours de leçons d'élocution*, 1785, in-8°; 3° édit., 1801; 5° *Classiques anglais abrégés,* œuvres choisies d'Addison, Pope et Milton, 1786, in-8°; 6° la *Mélodie du langage,* Londres, 1791, in-4°; 2° édit., 1797; 6° édit., stéréotype, Londres, 1810, in-8°; 7° l'*Orateur académique, ou Choix de débats parlementaires, discours, odes, scènes des meilleurs écrivains,* 1788, in-8°; 4° édit., 1801, in-12; 8° *Dictionnaire critique de prononciation et interprète de la langue anglaise,* 1791, in-4°; réimprimé près de quarante fois. Plusieurs critiques anglais distingués en ont donné, en outre, des éditions revues, corrigées, remaniées, qui ont également obtenu des éditions nombreuses. 9° *Clef de la prononciation classique des noms propres grecs, latins et de la sainte Ecriture,* 1791, avec le portrait de l'auteur très-ressemblant; 10° *Manuel de l'instituteur pour la composition anglaise,* 1801, in-12; 11° *Eléments* (outlines) *de la grammaire anglaise,* 1805. L.

WALKER (GEORGE), mathématicien anglais, né vers 1734, à Newcastle, fut ministre d'une congrégation de dissidents et consacra une partie de sa vie à l'enseignement. Après avoir résidé à Durham, Yarmouth, Warrington et Nottingham, il fut directeur de l'académie des dissidents de Manchester et mourut à Londres, en 1807. Il était membre de la société royale et président de la société philosophique et littéraire de Manchester. On a de lui : 1° *Doctrine de la sphère,* 1777, 1 vol. in-4°. C'est un traité très-complet sur cette matière et un modèle de démonstration géométrique. 2° La première partie d'un *Traité sur les sections coniques;* 3° deux volumes de sermons estimés, publiés en 1790. in-8°; 4° un *Appel au peuple d'Angleterre,* sur les lois du *test,* 1790, opuscule dont Fox faisait, dit-on, un grand

cas. C'est Walker qui, pendant vingt-quatre ans de résidence à Nottingham, écrivit presque toutes les pétitions adressées de cette ville au roi et au parlement. Edmond Burke, après avoir lu une de ces pétitions, celle qui demandait qu'on reconnût l'indépendance de l'Amérique, dit qu'il eût mieux aimé avoir fait ce morceau que tous ses ouvrages. Z.

WALKER (GEORGE-TOWNSHEND), général anglais, naquit en 1765. Enseigne en 1782, lieutenant l'année suivante, il se rendit aux Indes orientales en 1785. Il y devint bientôt après quartier-maître général, et en février 1786, il prit part, sous le major général Cosby, à la campagne contre les Poligars révoltés dans le pays de Tinivalle. Revenu en Angleterre, il y fut aide de camp du général Bruce, qui commandait en Irlande. Nommé capitaine en 1789, il passa, en 1793, comme volontaire, en Flandre. Il assista, au mois de mai de cette année, à l'affaire de Tournay et fut employé par le duc d'York à des négociations importantes. Il passa ensuite, comme inspecteur des corps d'armée étrangers, en Suisse et dans la Forêt-Noire. Après avoir été chargé de négocier le passage de divers corps anglais en Italie, il revint en Angleterre, d'où, promu au grade de major en 1797, il fut envoyé en Portugal en qualité d'aide de camp du général Frazer. Il fut attaché en la même qualité au prince de Waldeck, commandant en chef des forces anglo-portugaises. Rentré en Angleterre par suite de sa mauvaise santé, il resta à Manchester jusqu'en 1799. Nommé lieutenant-colonel dès l'année 1798, il passa en Hollande avec le titre de commissaire militaire, chargé d'inspecter les forces russes. Il fut envoyé en Irlande en 1802 et se trouva à la révolte de Belfast, qui éclata à cette époque. Puis il fut envoyé devant Copenhague; de là il fit partie de l'expédition secrète qui avait pour but la jonction du général Spencer avec l'armée de sir Arthur Wellesley en Portugal. Walker fut nommé colonel en 1808. Il se distingua ensuite en diverses actions : à Vimiera, à Robia et ailleurs. Lors du rétablissement des communications avec l'Espagne, le colonel Walker fut chargé des dépêches de lord Castlereagh pour sir John Moore. Major général depuis 1811, il servit sous lord Wellington, qui le loua publiquement de sa conduite. Le parlement lui donna aussi des témoignages de satisfaction. Il assista au siége de Badajoz, à la bataille d'Orthes et fut blessé à la première de ces affaires. Il fut nommé ensuite colonel du régiment de Meuron et colonel commandant de brigade. En 1815, il reçut les insignes de chevalier du Bain. Appelé au gouvernement de Madras, il s'y rendit en juin 1832. Il fut créé baronnet en 1835 et nommé gouverneur de l'hôpital de Chelsea en mai 1837. George-Townshend Walker mourut le 15 novembre 1843. L. R—L.

WALKER (JOSEPH-COOPER), littérateur irlandais, né vers 1766, à Dublin, et élevé dans cette ville, occupa un emploi à la trésorerie d'Irlande, fut admis, en 1785, dans l'académie royale irlandaise, et se fit connaître de bonne heure par quelques productions littéraires, notamment une *Vie de Carolan* et des *Mémoires historiques sur les bardes irlandais, avec des observations sur la musique d'Irlande*, 1786, in-4°, où l'on trouve de l'érudition, un goût pur et un style harmonieux. L'auteur a su jeter de l'agrément sur une matière qui semble aride et porter la lumière dans les ténèbres qui obscurcissent les annales de son pays, en s'appuyant, autant qu'il l'a pu, sur les autorités les plus respectables. Il donna ensuite un *Essai historique sur le costume des Irlandais anciens et modernes, avec un Mémoire sur l'armure et les armes des Irlandais*, 1788, in-4°. Un de ses opuscules sur le théâtre irlandais est inséré dans les *Transactions de l'académie d'Irlande*, 1788, p. 75, où se trouve aussi (vol. 4, p. 3) un *Essai sur l'origine et les progrès de l'art des jardins en Irlande*. C. Walker s'était familiarisé avec les littératures française et italienne, non moins qu'avec celles de l'antiquité. Pendant un voyage que l'espoir d'améliorer sa santé le détermina à faire en Italie, il s'occupa particulièrement de la littérature dramatique. Le fruit de ses veilles parut en 1799, in-4° : *Mémoire historique sur la tragédie italienne, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, accompagné de fragments et d'analyses des tragédies les plus célèbres et entremêlé d'observations sur les théâtres italiens et de notices biographiques sur les principaux auteurs tragiques de l'Italie. On lit à la suite de ce titre que Walker était membre de l'académie romaine des Arcadiens. Il dirigea aussi son attention sur la vie et les écrits de Tassoni, l'auteur du *Seau enlevé*, et composa sur ce sujet un ouvrage qu'il n'eut pas le temps de mettre au jour, étant mort à St-Valery, le 12 avril 1810, à l'âge de 49 ans. Cet excellent morceau de biographie et de critique, qui fut publié par les soins de Samuel Walker, sous le titre de *Mémoires d'Alexandre Tassoni*, 1815, in-8°, a été apprécié à l'article TASSONI. L.

WALKER (GEORGE), romancier anglais, naquit le 24 décembre 1772. A quinze ans, il entra en qualité de commis chez un libraire; ce qui, sans doute, ne contribua pas peu à lui donner du goût pour les compositions littéraires. Deux ans plus tard, ne possédant que cinq schellings, il s'établit pour son propre compte, et il fit si bien qu'il parvint à fonder deux boutiques dans Portland-street à Londres. Puis il accrut sa fortune en se mariant avec la fille d'un négociant du voisinage. Après quoi il ne se contenta plus d'éditer les œuvres des autres, il composa des romans qui, en général, avaient une certaine teinte dramatique, dans le genre auquel mistress Radcliffe a attaché son nom. George Walker mourut le 8 février 1847. On a de lui : 1° le *Roman de la ca-*

verne, 1792, 2 vol. in-12; 2° le *Château hanté*, 1794, 2 vol.; 3° la *Maison de Tynian*, 1795, 4 vol.; 4° *Théodore Yphon, ou le Juif bienveillant;* 5° *Cynthelia*, 1797, 4 vol.; 6° *le Vagabond*, 1799, 2 vol.; 7° *les Trois Espagnols*, 1800, 3 vol.; 8° *Don Raphaël*, nouvelle, 1803. 3 vol.; 9° *Deux filles de dix-huit ans*, 1806, 2 vol.; 10° *les Voyages de Silvestre Tramper en Afrique*, 1813, 2 vol.; 11° *la Cloche de minuit*, 3 vol. — WALKER (Thomas), publiciste anglais, naquit à Manchester en 1784. Il rédigea dans les dernières années de sa vie *the Original*, publication périodique fort estimée de ses compatriotes. Walker mourut, à Bruxelles, le 20 janvier 1836. Z.

WALKER (WILLIAM), guerrier américain, naquit, vers 1820, dans l'Etat de Tennessee, d'une famille d'origine écossaise. Destiné au barreau, il voyagea en Europe; en Allemagne d'abord, où il apprit plusieurs langues étrangères, le français en particulier. Venu à Heidelberg, il changea de vocation, comme c'est assez le propre du caractère américain, et il étudia la médecine. Il se rendit ensuite à Paris pour y suivre les cours de la faculté de médecine et les expériences qui se font dans les hôpitaux. Cependant il revint en Amérique, et, en 1849, Walker, qui n'était devenu ni médecin ni avocat, se jeta dans le journalisme. À la Nouvelle-Orléans, où il se trouvait à la même époque, il acquit une part de propriété dans le journal *le Crescent*, dont il devint ensuite le rédacteur en chef, et dans lequel il prêcha l'envahissement de Cuba, ce point de mire de l'ambition des Etat-Unis. Walker se rendit en 1850 en Californie, où il pensait qu'il y aurait quelque entreprise à tenter, mais l'heure n'était pas venue, et il alla simplement plaider, non sans succès, à Marysville. Lorsque, en 1853, la Sonora se souleva contre le président Santa-Anna, il pensa que le moment était bien venu pour commencer sa carrière de conquérant; il entra donc avec quelques aventuriers comme lui dans le Mexique, d'où Santa-Anna n'eut pas de peine à le repousser. Il revient alors en Californie, y est arrêté sous la prévention de violation des lois de la neutralité. Mais alors l'avocat se réveille en lui, et il plaide si bien sa cause qu'il est acquitté, et bientôt après il est appelé à la convention californienne. La rédaction du *States journal de Sacramento*, qu'il prit ensuite en main, ne fut qu'un épisode; car bientôt il n'eut plus en vue que le Nicaragua, dont il entreprit à diverses reprises la conquête qui, dans sa pensée, devait jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Amérique centrale. Cette fois l'avocat fit place au général. Walker prit ce titre. Il débarque dans le pays avec peu d'hommes (65 seulement, dit-on), fait cause commune avec l'un des partis en lutte, le parti démocratique, lequel, à quelque temps de là, le repousse comme usurpateur; Walker se retire aussitôt dans le Honduras, qui devait marquer la fin de sa carrière, et où d'abord il réussit à s'établir. Puis, des alternatives de succès et de revers, qu'il serait difficile de suivre; la politique des Etats-Unis, soutenant et abandonnant au gré de ses desseins ambitieux un aventurier dont les entreprises n'avaient rien de bien précis, si ce n'est de fonder dans l'Amérique centrale un obstacle aux envahissements de l'Union tout aussi bien que de l'Angleterre. Peut-être ne réussit-il point parce qu'il dissipa ses forces dans des agressions sans portée, qui ne pouvaient que l'affaiblir sans rien ôter aux puissances dont il voulait ruiner l'influence. Une dernière tentative vit la fin de sa fortune et de sa vie. C'était en 1860. L'Angleterre et le Honduras venaient de signer un traité aux termes duquel les îles de la Baie devaient être annexées au Honduras. Mécontents de cet arrangement, les habitants de ces îles s'adressèrent à Walker. Peut-être aussi ce dernier ne fut-il pas fâché d'avoir cette occasion de rentrer dans l'Amérique centrale. Au mois de juin, il arrive dans ces parages avec une goëlette et une centaine d'hommes attachés à sa fortune. Seulement il s'est trop hâté; la cession des îles n'est pas réalisée, elles sont encore au pouvoir des Anglais. Walker, ne tenant pas compte de ce fait considérable, passe outre et va débarquer à Trujillo, petit port du Honduras; comme tous les conquérants, il fait sa proclamation, se dit appelé par le parti du général Cabañas, qui cette fois ne songeait pas à lui. « Nous ne voulons pas faire, ajoute-t-il, « la guerre au peuple du Honduras, mais au gou- « vernement, seul obstacle aux intérêts du pays « et de tous les Etats de l'Amérique centrale. » Il eût réussi peut-être, car déjà il se procurait des armes, des munitions, tout ce qu'il faut pour tenir une campagne; mais le président du Honduras, général Guardiola, ne le prit pas ainsi. A la nouvelle de cette invasion, il adopte toutes les mesures nécessaires pour la repousser : levée générale, emprunt et envoi de 500 hommes à Trujillo, sous les ordres du général Alvarez. Les autres gouvernements centro-américains s'émeuvent également et envoient des commissaires dans ces parages. Mais ce fut la puissance britannique qui précipita le dénoûment. Peu de jours après le débarquement de Walker, un bâtiment anglais, l'*Icarus*, venu de Belise, se présentait devant Trujillo et sommait Walker de lui livrer, dans les vingt-quatre heures, une somme importante destinée à des sujets anglais et se trouvant dans les caisses de la ville, où, en réalité, il n'y avait rien de pareil. Mais c'était un prétexte d'intervention imaginé par le capitaine. Que faire? Walker, placé entre les Anglais qui le poursuivent, les troupes honduriennes qui vont le poursuivre, et les habitants de Trujillo peu sympathiques à ses desseins, se met à longer la mer; il espère quelque secours des Etats-Unis. Bientôt il est réduit à l'extrémité : obligé de se défendre dans une cabane isolée, sur les bords

de la rivière *los Limones*, et ne s'échappant qu'à grand peine, ou bien arrivant péniblement avec peu d'hommes au *Rio Tinto*, ou rivière Noire. Pour comble de malheur, l'*Icarus* l'empêche de s'aboucher avec la goëlette des Etats-Unis, dernier espoir de Walker, et le général Alvarez survient avec son bâtiment portant 200 hommes. Il s'entend avec le capitaine de l'*Icarus*. Un officier anglais vient sommer Walker de se rendre. Aux mains de qui? demande-t-il. — Au capitaine de l'*Icarus*, lui est-il répondu. Aussitôt (3 septembre 1860) il se rend; mais on le livre aux autorités honduriennes qui le renvoient à Trujillo, où il est jugé sommairement et condamné à être passé par les armes. La sentence reçut son exécution le 12 septembre 1860. A ce moment suprême, Walker déploya, dit-on, un grand sang-froid. De la main droite il tenait son chapeau, de la gauche, un crucifix qu'il serrait avec dévotion. Assis sur le tabouret fatal, il pria le prêtre qui l'assistait de demander pardon pour lui à ceux qu'il avait pu offenser. Dix soldats s'avancèrent ensuite sur lui et firent feu. Il tomba mort sur le coup. Les soldats poussèrent trois hourras, et tout fut dit. Le corps du supplicié fut ensuite enterré après avoir été l'objet des cérémonies habituelles de l'Eglise. R—LD.

WALL (EDOUARD), d'une famille irlandaise, dont la noblesse remonte jusqu'au 12e siècle, et qui montra un grand attachement aux Stuarts et à la religion catholique, naquit en Irlande vers le commencement du 17e siècle et devint, en 1632, haut shérif du comté de Carlow. Huit ans après, il succéda à son père Ulric dans la charge de justicier de cette même province. Doué de beaucoup de talents militaires, il en avait donné des preuves dans plusieurs campagnes, lorsque la guerre civile, commencée au mois d'octobre 1641 par les catholiques d'Irlande, pour obtenir la liberté de conscience, lui fit reprendre les armes. Il fut un des principaux auteurs de ce mouvement, qui originairement avait été causé par des motifs religieux, mais qui servit ensuite de moyen de ralliement aux royalistes contre les indépendants en 1645. Les insurgés s'étant réconciliés avec Charles Ier et lui ayant promis un corps de 10,000 hommes pour l'aider à soumettre les parlementaires, Wall fut dépositaire des sommes levées pour l'expédition dans le comté de Carlow. Après la mort tragique du roi, il remplaça dans le gouvernement général le marquis d'Ormond, alors malade à la Haye, et que Charles II avait nommé vice-roi d'Irlande, puis il obtint le titre de gouverneur militaire de la province de Leinster. Mais, tandis qu'il organisait de son mieux les moyens de défense, Cromwell, qui n'avait plus d'ennemis à combattre en Angleterre, débarque à Dublin au mois d'août 1649, s'empare de presque toutes les villes, soumet le pays et ruine complétement le parti royaliste en Irlande. Wall, dépouillé de ses biens, ainsi que les autres chefs fidèles aux Stuarts, n'évita qu'en fuyant une condamnation capitale, et vint mourir en France, le 24 février 1651. Ses trois fils, qui l'avaient suivi dans son exil, prirent du service dans les armées de Louis XIV et moururent glorieusement sur divers champs de bataille : l'un à Crémone, en 1702; un autre au siége de Barcelone, en 1706, et un troisième devant Lérida en 1707. *Voy.*, pour la généalogie de cette famille, le *Dictionnaire* de Moréri. P—OT.

WALL (GUILLAUME), fameux apologiste du baptême des enfants, naquit en 1646 et mourut en 1728 à Shoreham, dans le comté de Kent, où il était vicaire, et dont il ne voulut jamais s'éloigner, malgré les offres avantageuses qu'on lui fit plusieurs fois de bénéfices d'un revenu bien plus considérable que le sien. Ses ouvrages principaux sont : 1° *Histoire du baptême des enfants*, 1707. Le docteur J. Gale lui répondit par des *Réflexions sur l'histoire*, etc.; et il s'ensuivit une discussion qui dura plusieurs années entre les deux savants ecclésiastiques. 2° *Défense de l'Histoire du baptême des enfants*, 1719. Les arguments de l'auteur parurent si lumineux et si décisifs à l'université d'Oxford qu'elle lui envoya le brevet de docteur en théologie, sans examen préalable. 3° *Notes critiques sur l'Ancien Testament, où l'on explique et où souvent l'on corrige d'après les anciennes versions, principalement d'après les Septante, le texte hébreu actuel*, etc., 1733, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, très-estimé, est précédé d'une préface où l'auteur soutient l'autorité de la Bible massorétique, et où il la défend contre les attaques de Whiston. P—OT.

WALL (le docteur), physicien anglais du 17e siècle. Son contemporain, Otto de Guericke, n'avait pas encore construit son globe de soufre, cette première machine électrique connue, lorsque Wall, remarquant pour la première fois l'étincelle tirée d'un gros morceau d'ambre, en conclut que cette étincelle avait de l'analogie avec l'éclair. Otto de Guericke n'avait obtenu qu'une faible lueur en frottant son globe de soufre; Wall produisit une lumière plus marquée en frictionnant avec la main ou avec du drap un morceau d'ambre d'une forme conique. Voici comment il décrit lui-même les phénomènes de sa découverte : « En frottant rapidement le morceau d'ambre avec du drap, et en le serrant « assez fortement avec ma main, on entendit un « nombre prodigieux de petits craquements, et « chacun d'eux produisit un petit éclat de lumière; mais, lorsqu'on frotta l'ambre doucement et légèrement avec le drap, il produisit « seulement de la lumière et point de craquement. Si quelqu'un présentait le doigt à une « petite distance de l'ambre, on entendait un « grand craquement, suivi d'un grand éclat de « lumière. » Wall ajoutait que cette éruption frappait le doigt très-sensiblement et y causait

une impression de vent, à quelque endroit qu'on le présentât. Quant au craquement, il était aussi fort que celui d'un charbon sur le feu, et une seule friction produisait cinq ou six craquements et plus, suivant la rapidité avec laquelle on plaçait le doigt, chacun suivi de lumière. « Je ne « doute pas, concluait Wall, qu'en se servant « d'un morceau d'ambre plus long et plus gros, « les craquements et la lumière ne fussent beau« coup plus grands. Cette lumière et ce craque« ment paraissent en quelque sorte représenter « le tonnerre et l'éclair. » (Priestley, *Histoire de l'électricité*.) Wall ne doit pas être considéré pour cela comme le premier qui ait démontré l'analogie physique de la foudre et de l'électricité; mais, comme le fait observer M. Figuier (*Histoire des principales découvertes scientifiques*), cette pensée était « l'expression de l'ensemble des « travaux des physiciens.... », parmi lesquels l'observation de Wall constitua une date importante. R—LD.

WALL (JEAN), médecin distingué, naquit à Powick, dans le comté de Worcester, en 1708, et reçut les premières leçons de grammaire à l'école de Leigh-Sinton, d'où il passa dans les colléges de Worcester et d'Oxford. Admis au collége de Merton en 1735, il y prit le grade de bachelier en médecine, puis il revint à Worcester, où ses connaissances et ses talents lui attirèrent une nombreuse clientèle. Il s'appliquait particulièrement à l'étude de la chimie, dans laquelle il acquit de profondes connaissances et découvrit un procédé pour produire avec des terres anglaises la porcelaine de la Chine. Outre l'établissement des premières porcelaineries, résultat de l'heureuse découverte qu'il venait de faire, la ville de Worcester lui dut l'amélioration et l'assainissement de son hôpital, qu'il visita jusqu'à sa mort avec un zèle infatigable. Il était fort habile dans le dessin, et l'on disait communément que, s'il n'eût pas été un des premiers médecins, il eût été le plus habile peintre de son siècle. Cet éloge cependant serait exagéré s'il fallait regarder comme le *nec plus ultra* de son pinceau les deux frontispices dont il enrichit les *Méditations* d'Hervey, et celui de ses tableaux qu'on a placé à la fenêtre de l'est de la chapelle du collége d'Oriel à Oxford. Il mourut à Bath, le 27 juin 1776. On a de lui : 1° *Des effets extraordinaires du musc dans les convulsions;* 2° *De l'usage du quinquina dans la petite vérole;* 3° *De la guérison du mal de gorge ;* 4° *Observations et expériences sur les eaux de Malvern;* 5° *Sur la qualité vénéneuse du plomb*. Ces cinq ouvrages et quelques autres de moindre importance ont été réunis et publiés par son fils Martin Wall, professeur de clinique à l'université d'Oxford, Oxford, 1780, 1 vol. in-8°. P—OT.

WALL (MARIE-JOSEPH-PATRICE, vicomte DE), de la même famille qu'Edouard Wall (*voy.* ci-dessus), naquit à Paris au mois de mai 1764. Lieutenant au régiment du roi dès 1785, et très-exact à remplir des devoirs qu'il affectionnait, le vicomte de Wall joignit de bonne heure à l'étude de la morale la pratique des vertus qu'elle enseigne. Un petit écrit qu'il avait composé pour son usage, sous le titre de *Plan de conduite et de fortune*, tomba par hasard entre les mains du duc et de la duchesse de Rohan. Ils furent si charmés des sentiments dont cet écrit était empreint, du noble caractère et de la belle âme qu'il annonçait, qu'ils résolurent de confier au jeune Wall le bonheur d'Adèle de Rohan, leur nièce justement chérie. Cette honorable union fit le bonheur du vicomte, mais ne le fit qu'un instant. Peu de temps après son mariage, il alla joindre le corps auquel il appartenait, y passa quatre mois et quitta Nancy pour se réunir à sa femme. Il était à peine de retour à Paris (le 25 novembre 1787) qu'il reçut une lettre faussement timbrée d'*Allemagne*, par laquelle on lui demandait satisfaction d'une ancienne injure, en ajoutant qu'on l'attendait à Villejuif. Wall fut assez maître de lui pour ne montrer aucune émotion en lisant cette lettre en présence d'une femme adorée. Le lendemain il se rendit à l'appel de son adversaire, qu'il fut obligé de suivre jusqu'à Fontainebleau. Ils se battirent dans la forêt; Wall succomba. Son corps ne fut trouvé qu'au bout de sept jours à la butte de Montmorillon. On reconnut qu'il avait été blessé mortellement d'une arme chargée de chevrotines. Quel était l'ennemi de cet infortuné jeune homme? On ne l'a jamais su; car il avait eu la généreuse imprudence de renvoyer l'homme qui l'accompagnait. En 1788, on publia un volume in-12, intitulé *Portefeuille d'un jeune homme de vingt-trois ans*. Ce sont des mélanges recueillis dans le portefeuille du vicomte de Wall. Quoique les pièces qui composent ce volume ne soient proprement que des études, on les lit avec un douloureux intérêt. Elles font connaître les principes qui dirigeaient l'auteur et l'ardeur vraie dont il chérissait la vertu. D—ÉS.

WALLACE (GUILLAUME), guerrier écossais, célèbre par ses exploits et par son brûlant patriotisme, naquit en 1276, suivant le ménestrel Henry, son biographe (*voy.* HENRY LE MÉNESTREL). Il était le plus jeune des fils du chevalier Malcolm Wallace d'Ellerslie, près de Paisley, dans le comté de Renfrew en Écosse. Sa famille était ancienne, mais ne possédait qu'une fortune très-bornée, soit qu'elle n'eût jamais été riche, soit qu'elle eût été dépouillée d'une partie de ses biens par suite des événements de la guerre avec l'Angleterre. Le jeune Wallace venait à peine d'atteindre sa dix-neuvième année lorsqu'il tua le fils de Selby, gouverneur du fort et du château de Dundée, qui l'avait insulté. A cette époque, Edouard Ier, roi d'Angleterre, faisait peser un joug de fer sur les Ecossais, qu'il avait vaincus. Il retenait prisonnier en Angleterre leur roi, Jean

Baliol ou Bailleul; et les délégués qu'il avait choisis pour gouverner sa conquête ajoutaient encore par leurs extorsions et leur insolence à la haine de ses nouveaux sujets. Le comte de Warrenne, l'un de ces délégués, obligé de quitter l'Ecosse et de se rendre en Angleterre pour y rétablir sa santé, avait laissé tous les soins du gouvernement à Ormesby, grand justicier, et à Cressingham, grand trésorier, qui n'avaient avec eux qu'un petit nombre de troupes anglaises pour soutenir leur autorité. Le premier se faisait remarquer par la dureté de son caractère, et le second par son insatiable cupidité. Tous deux traitaient les Ecossais en peuple conquis. Après l'action hardie qu'il venait de commettre, Wallace, pour éviter le châtiment qu'on n'aurait pas manqué de lui infliger, se sauva dans les bois et réunit bientôt autour de lui quelques aventuriers que leurs crimes, leur misère ou la haine qu'ils portaient aux Anglais forçaient à mener une vie errante comme la sienne. Si l'on en croit les historiens écossais, Wallace était doué d'une taille athlétique, d'une force de corps prodigieuse, d'un courage héroïque et d'une patience à toute épreuve. Dans ses fréquents engagements contre les oppresseurs de sa patrie, il déploya la plus grande bravoure et fut presque toujours heureux. Connaissant parfaitement le pays, jamais il ne se laissa surprendre. S'il était poursuivi par des forces supérieures, sa troupe, prompte à exécuter ses ordres, se dispersait dans les forêts ou dans les montagnes, et il ne tardait pas à reparaître avec un corps nombreux à une distance considérable du lieu où on le croyait réfugié presque seul. Il tombait à l'improviste sur les quartiers des Anglais et répandait partout la terreur. Chaque jour augmentait sa réputation et le nombre de ses partisans. Tous ceux de ses compatriotes qui brûlaient du désir de se signaler venaient se ranger sous ses drapeaux. Quoique aucun noble d'un rang élevé n'eût encore osé se réunir à lui, il n'en était pas moins à la tête d'un corps nombreux d'hommes dévoués et aguerris, qui le proclamèrent solennellement leur général. Comme il n'y avait alors aucune autorité écossaise en Ecosse, Wallace se fit même nommer par ses soldats vice-roi pour Baliol absent. Ce fut alors qu'il résolut de frapper un coup décisif, et qu'il conçut le projet d'attaquer Ormesby. Mais le grand justicier, instruit à temps des préparatifs et du but qu'il se proposait et se voyant hors d'état de résister, se réfugia en Angleterre avec la plupart des officiers anglais de sa suite. L'épouvante qu'ils manifestèrent augmenta l'ardeur et la confiance des Ecossais. Partout on prit les armes et l'on courut en foule se joindre à Wallace. Quelques-uns des principaux barons, et parmi eux le chevalier Guillaume Douglas, l'appuyèrent ouvertement. Robert Bruce lui-même favorisait secrètement sa cause; et les Ecossais, en rompant leurs fers, se préparèrent à défendre, par leurs efforts réunis, cette liberté qu'ils venaient de recouvrer d'une manière si inattendue. Le comte de Warrenne, suivant Hume, ou le comte de Surrey, gouverneur de l'Ecosse pour le roi d'Angleterre, suivant d'autres historiens, voulant rétablir l'autorité de son souverain, rassembla une armée de 40,000 hommes, et, pénétrant dans Annandale, traversa rapidement le sud-ouest de l'Ecosse, avant que les Ecossais eussent pu concerter leurs mesures et se mettre en état de défense. Le plus grand nombre des barons, épouvantés à son approche, se soumirent et renouvelèrent leur serment de fidélité. La crainte en détermina même quelques-uns à se joindre à l'armée anglaise. Mais Wallace, ne se laissant nullement intimider, persévéra dans sa noble indépendance; et, se trouvant hors d'état de résister à des forces si redoutables, il se retira dans le nord avec ceux qui lui étaient restés fidèles, dans l'intention de prolonger la guerre en profitant des difficultés que la nature montagneuse du terrain opposerait à l'ennemi. L'armée anglaise l'y poursuivit. Déjà elle avait atteint Stirling, lorsqu'elle découvrit les Ecossais campés près de l'abbaye de Cambuskenneth, sur la rive opposée du Forth. Warrenne (ou le comte de Surrey), cédant aux instances du trésorier Cressingham, qui le pressait d'attaquer, ordonna à son armée de passer le pont qui le séparait de l'ennemi. Mais Wallace, qui observait tous ses mouvements, n'en fit aucun de son côté. Il attendit qu'une partie des Anglais eût traversé le Forth : alors il s'élança sur eux avec une impétuosité irrésistible; en peu d'instants, ils furent ou taillés en pièces ou prisonniers, sans que Warrenne, témoin de ce désastre, pût aller au secours des siens. Parmi les morts se trouva Cressingham, l'ennemi le plus implacable des Ecossais. Ce terrible échec, que les Anglais éprouvèrent le 11 septembre 1297, les obligea d'évacuer immédiatement l'Ecosse. Leur vainqueur reçut par acclamation de ses braves compagnons d'armes le titre de sauveur et de gardien du royaume pendant la captivité de Baliol, et résolut d'envahir l'Angleterre pour y vivre aux dépens de l'ennemi et lui faire supporter à son tour au moins une partie des maux dont il avait accablé l'Ecosse. Les Ecossais, qui se croyaient invincibles sous un tel chef, vinrent de toutes parts se ranger autour de Wallace, qui, après avoir repris la ville de Berwick, envahit (1er novembre 1298), pendant l'hiver, les comtés du nord de l'Angleterre, y mit tout à feu et à sang, poussa ses ravages jusqu'à Durham et retourna en Ecosse chargé de dépouilles (1er février 1299). Edouard se trouvait en Flandre et venait de conclure un traité avec le roi de France lorsque la nouvelle de ces événements si imprévus lui parvint. Il se hâta de retourner en Angleterre; et, rassemblant une armée de 80,000 hommes d'infanterie et de 7,000 chevaux, il se disposa à entrer en Ecosse.

L'union seule des Ecossais aurait pu les mettre en état de résister à des forces aussi considérables, qu'Edouard commandait en personne, mais ils étaient divisés entre eux. Une partie des barons, qui avaient été gagnés, favorisaient les Anglais; le découragement s'était emparé d'un grand nombre, et, d'un autre côté, la haute noblesse voyait d'un œil jaloux la puissance et la popularité dont jouissait Wallace. Celui-ci, qui connaissait leurs sentiments et qui prévoyait le sort dont les discordes intestines menaçaient sa patrie, résigna volontairement son autorité et conserva seulement le commandement d'un corps de ses partisans, qui, habitués à la victoire sous ses étendards, refusaient de suivre un autre chef. Le sénéchal d'Ecosse et Cummyn de Badenock, hommes d'une naissance distinguée, nommés pour le remplacer dans le commandement, réunirent les troupes écossaises et se portèrent à Falkirk, où ils résolurent d'attendre les Anglais. Ce fut près de cette place, le 22 juillet 1298, qu'Edouard vint attaquer l'armée écossaise. Wallace, qui combattait à la tête de son corps, fit des prodiges de valeur; mais la supériorité qu'avaient à cette époque les archers anglais décida la victoire, qui fut néanmoins vivement disputée. Les Ecossais furent complétement battus et laissèrent sur le champ de bataille, suivant quelques historiens, 50,000 à 60,000 hommes, nombre évidemment exagéré. Dans cette déroute, le talent et la présence d'esprit de Wallace ne l'abandonnèrent pas. Il conserva son corps sans être entamé; et se retirant derrière le Carron, fleuve étroit, mais profond, il en suivit tranquillement les bords, qui le protégèrent. Ce fut dans cette marche que le jeune Bruce, suivant Hume, ou son père, suivant les historiens de l'Ecosse, eut avec lui cette conversation fameuse dans laquelle Bruce, cherchant à lui démontrer l'inutilité de ses efforts et l'impossibilité de secouer le joug des Anglais, fut tellement frappé des raisonnements nobles et patriotiques du guerrier écossais qu'il se repentit des engagements que la nécessité, la crainte ou d'autres sentiments peut-être l'avaient forcé de contracter avec Edouard, et, ouvrant les yeux sur la carrière honorable que Wallace lui montrait, il conçut le projet, qu'il exécuta depuis, d'embrasser la cause, quoique désespérée, de son malheureux pays et d'en devenir le libérateur. Malgré cette grande victoire, la soumission de l'Ecosse ne fut pas complète, et les provinces du nord continuèrent de résister. La jalousie des grands barons les avait portés à choisir Jean Cummyn pour régent du royaume, à la place de Wallace, qu'ils exclurent en même temps du commandement des armées et des conseils de la nation. Cette ingratitude n'empêcha pas cet illustre citoyen de combattre pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, même après qu'Edouard eut achevé, en 1304, la conquête de l'Ecosse. Cette noble résistance irrita le roi d'Angleterre et lui fit craindre de nouveaux dangers tant que Wallace existerait. Excité à la fois par le désir de la vengeance et par l'intérêt de sa politique, il mit tout en œuvre pour découvrir sa retraite et pour se rendre maître de sa personne. A la fin, ce guerrier intrépide qui était déterminé, au milieu de l'asservissement de ses concitoyens, à conserver toujours sa liberté, fut trahi par un de ses amis, le chevalier Jean Monteith, auquel il avait fait connaître le lieu où il s'était réfugié, et dont le nom doit être livré au mépris de la postérité. Dès qu'Edouard eut Wallace entre ses mains, il le fit conduire à Londres, chargé de chaînes; et, après l'avoir fait condamner comme rebelle et traître, quoiqu'il ne fût pas né son sujet, et qu'il ne lui eût jamais prêté aucun serment, il le fit décapiter à Tower-Hill le 23 août 1305. Ainsi périt ce héros, qui pendant tant d'années avait défendu les libertés de sa patrie. La barbare politique d'Edouard ne lui fit point obtenir le succès qu'il en attendait. L'injustice et la cruauté d'un pareil acte exaspérèrent les Ecossais et les enflammèrent de rage, et Wallace ne tarda pas à trouver un vengeur (*voy.* Robert Bruce). Le nom de Wallace est encore populaire en Ecosse. Outre le ménestrel ou l'aveugle Henry, dont nous avons parlé, plusieurs poëtes ont chanté ses exploits, et il est le héros d'un roman historique fort intéressant de miss Jane Porter, intitulé *Wallace, ou les Chefs écossais*. L'histoire en vers de Wallace, par Henry le Ménestrel (*voy.* ce nom), a été imprimée à Edimbourg en 1578, in-4°. On ne connaît plus qu'un seul exemplaire de cette édition, mais l'ouvrage a été souvent réimprimé (1601, 1611, 1620, 1630, etc.). L'édition de Perth, 1790, 3 vol. in-12, est accompagnée de notes et d'un glossaire; elle est jolie, mais peu correcte. Cette vie a été insérée dans l'édition du poëme de Bruce par Barbour, donnée par Jamieson, Edimbourg, 1820, 2 vol. in-4°. Une société littéraire écossaise, le Maitland Club, a publié à Edimbourg, en 1841, un recueil de documents relatifs à la vie et à l'époque de Wallace. Ce livre renferme des faits nombreux sur la vie privée et les dépenses domestiques des anciens. L'auteur a découvert quelques erreurs de détail dans Hume, mais il n'a pas réussi à ébranler les raisonnements du philosophe écossais, et il reste établi que l'Europe n'a pas été plus peuplée autrefois que de nos jours. St-Marcellin a donné, en français, un opéra-comique intitulé *Wallace, ou le Ménestrel écossais*. D—z—s.

WALLACE (Thomas lord) naquit en 1769. Il étudia à Eton et à Oxford, où il se rencontra avec lord Liverpool et Canning, et en mars 1790, il reçut le titre de maître ès arts. D'abord destiné au barreau où son père James s'était fait remarquer, il fut élu membre du parlement dès l'année où il revint de l'université. Il ne cessa plus guère de compter parmi les représentants

du pays jusqu'en 1826. Thomas Wallace ne s'en tint pas uniquement durant sa carrière parlementaire aux principes qui avaient soutenu lord North, il se montra attaché à Pitt, dont il adopta la politique. Il fut appelé à faire partie de l'amirauté en 1797, et en 1800 il quitta cette position pour devenir commissaire inspecteur des affaires de l'Inde. Il prit alors une part active à tout ce qui concernait le commerce et l'administration des possessions anglaises dans ces parages, et défendit avec beaucoup de zèle les actes de lord Wellesley, souvent attaqués dans la chambre des communes. Lorsque, en 1801, Pitt crut devoir se retirer du ministère, Wallace, qui eût voulu le suivre dans sa retraite, consentit néanmoins, sur les instances de cet homme d'Etat, à garder ses fonctions sous le cabinet qui lui succéda, et accepta la place de membre du conseil privé à laquelle il avait été appelé le 21 mai 1801. Il fit partie de l'administration lorsque Pitt reprit le pouvoir en 1804. On sait que ce grand homme politique mourut deux ans plus tard, que Fox qui lui succéda ne lui survécut pas longtemps et qu'enfin cet événement fit rentrer aux affaires les anciens collègues de Pitt. C'était en 1807, Wallace suivit leur fortune. Toutefois, en 1816, il donna sa démission. Mais en 1818 il devint vice-président des comités du bureau du commerce au conseil privé. La situation difficile dans laquelle le commerce britannique se trouva jeté en 1820 ayant donné lieu à une enquête dirigée par un comité de la chambre des communes, composé de membres expérimentés et connus pour leurs lumières spéciales en cette matière, Thomas Wallace en fit partie. Ce fut lui qui fit le rapport au sujet des mesures à adopter dans l'intérêt du commerce et de la navigation du pays placés depuis Charles II sous l'empire de prohibitions surannées. Et on doit au savant rapporteur la préparation des bills adoptés en conséquence dans la session suivante du parlement, et qui tous avaient pour objet de lever les trop nombreuses entraves qui paralysaient l'essor commercial, surtout dans ses relations avec le dehors. Plus tard, de 1822 à 1823, Wallace crut devoir se retirer du bureau du commerce où il fut remplacé par Huskisson. La chambre des communes regretta cette retraite et l'opinion publique s'associa à ces regrets. Les marchands de Londres et beaucoup de villes commerçantes du royaume manifestèrent, à cette occasion, leurs sentiments dans des adresses à Thomas Wallace lui-même. On eut bientôt après recours à son expérience lorsqu'il s'agit de répandre quelque jour sur l'administration de l'Irlande. Il eut la présidence de la commission nommée par le parlement à l'effet de procéder à une enquête sur cette grave matière. Son influence amena de sérieuses réformes : la cessation d'une administration séparée des revenus de l'Irlande et sa fusion avec celle des revenus de l'Angleterre ; une protection réciproque des produits des manufactures des deux pays, et, partant, la suppression des entraves entre leurs échanges respectifs ; enfin l'absolue prohibition de la distillation clandestine des eaux-de-vie, cette source incessante des désordres dont l'Irlande était le théâtre. Thomas Wallace était occupé à cette enquête quand, en 1823, lord Liverpool lui fit offrir l'office de directeur des mines qu'il accepta, mais dont il se démit sous Canning, quand il fut question de la position légale des catholiques. Sous lord Wellington, qui succéda à Canning, Wallace fut appelé à la pairie (2 février 1838) sous les nom et titre de Wallace de Knaresdale. Sa santé qui s'affaiblissait l'empêcha de prendre depuis une part active aux affaires politiques. Il termina sa carrière le 23 février 1844. L. R—L.

WALLACE (William), mathématicien écossais distingué, naquit le 23 septembre 1768 à Dysart. Son père était à la tête d'une fabrique de cuirs ; ses affaires ne réussirent pas. Il alla en 1784 s'établir à Edimbourg, et le jeune Wallace fut placé comme apprenti chez un relieur. Rempli de goût pour l'étude, il lisait, autant qu'il dépendait de lui, les livres qui passaient par ses mains ; les mathématiques l'intéressèrent surtout ; il acheta quelques ouvrages qui concernaient ce genre de sciences, et il fit, sans maîtres, des progrès rapides. Il eut l'occasion de se faire connaître de deux savants, Robison et Playfair, qui s'intéressèrent à lui, et lui facilitèrent les moyens de s'instruire. Mais il fallait vivre ; Wallace fut successivement employé chez un imprimeur et chez un libraire ; il consacrait tout le temps dont il pouvait disposer à se fortifier dans les mathématiques, à apprendre le latin et le français. En 1793, il prit le parti de donner des leçons de mathématiques ; il ne trouva ainsi que de faibles ressources, mais en 1794, il obtint le modeste emploi d'aide-professeur de mathématiques à l'université de Perth ; neuf ans après, en 1803, il devint professeur au collége militaire qui venait d'être établi à Great-Marlow et qui fut ensuite transféré à Sandhurst. Il s'acquitta avec zèle de ses devoirs, et il fut, en 1818, chargé de faire un cours d'astronomie et de diriger un petit observatoire établi pour l'instruction des élèves. En 1819, Playfair, professeur de philosophie naturelle à Edimbourg, étant mort, John Leslie (créé depuis baronnet) vint occuper cette chaire et laissa vacante celle de mathématiques à l'université d'Edimbourg. L'ambition de Wallace avait toujours été d'entrer dans une université écossaise ; il sollicita la place qui se trouvait disponible et il l'emporta sur de nombreux concurrents. En 1838, il prit sa retraite pour motifs de santé. Le gouvernement, appréciant les services qu'il rendait depuis bien des années, lui accorda une pension. Wallace mourut à Edimbourg le 28 avril 1843, dans sa soixante-quinzième année. Il était membre de la société royale astronomique dès l'époque où elle

fut fondée ; il était correspondant d'un grand nombre d'autres associations savantes, telles que l'académie irlandaise, la société philosophique de Cambridge, etc. Ce fut en 1796 qu'il présenta à la société royale d'Edimbourg son premier ouvrage : *Porismes géométriques et exemples de leur application à la solution de divers problèmes;* cet écrit suit les méthodes des anciens géomètres et révèle une perspicacité peu commune. Il donna peu de temps après l'article *Porismes* à la troisième édition de l'*Encyclopédie britannique*. En 1802, il communiqua à la société royale d'Edimbourg un mémoire relatif à une nouvelle méthode pour exprimer les coefficients dans le développement de la formule qui représente la perturbation mutuelle de deux planètes. Puis il envoya successivement à la même société divers autres mémoires : *Nouvelle série pour la quadrature des sections coniques et pour le calcul des logarithmes*, 1808 ; on y trouve des formules remarquables pour la rectification des arcs circulaires et des secteurs des hyperboles équilatérales : *De l'investigation des formules énonçant les formules des quantités trigonométriques déduites l'une de l'autre*, 1823 ; *De l'invention du pantographe et description de l'eidographe*, 1831 (Wallace avait dès 1821 inventé ce dernier instrument) ; *Des propriétés analogues des secteurs elliptiques et hyperboliques*, 1831 ; *Solution d'une équation et des applications au parallélogramme des forces et à la courbe de l'équilibre* (dans le 14ᵉ volume des *Mémoires* de la société d'Edimbourg). Wallace fournit aussi en 1836 aux *Mémoires de la Société astronomique* un travail intitulé *Deux solutions élémentaires des problèmes de Kepler par le calcul des angles;* le 6ᵉ volume des *Travaux de la société philosophique de Cambridge* renferme un mémoire : *Théorèmes géométriques et formules applicables spécialement à quelques problèmes géodésiques*. En 1838, quoique malade, il écrivit un nouveau travail sur le même sujet. Il fut le collaborateur de divers journaux scientifiques, et c'est lui qui a rédigé la plupart des articles sur les mathématiques dans l'*Encyclopédie d'Edimbourg* et dans la 4ᵉ édition de l'*Encyclopédie britannique*. B-N-T.

WALLENBOURG (JACQUES DE), savant orientaliste, né à Vienne en 1763, fut élevé à l'académie orientale de cette ville, et se rendit, dès l'âge de dix-neuf ans, à Constantinople comme élève interprète. Il joignait dès lors à la connaissance de toutes les langues vivantes de l'Europe celle du grec, du latin, de l'hébreu et de toutes les langues de l'Orient. Il passa vingt ans en Turquie, et parcourut plusieurs contrées de l'Asie, acquérant sans cesse de nouvelles connaissances. Il ne quitta ces contrées qu'à l'époque de la guerre que Joseph II entreprit contre les Turcs en 1787. Wallenbourg fut alors appelé au quartier général de ce prince : il travailla sous ses yeux avec beaucoup de succès, joua un rôle important au congrès de Szistowe, et fut nommé conseiller aulique de la chancellerie autrichienne. Revenu dans sa patrie après la conclusion de la paix, il s'y livra tout entier à la culture des lettres orientales, et fut un des plus zélés collaborateurs de la seconde édition du dictionnaire de Meniski. Wallenbourg avait commencé à Constantinople, en 1792, la traduction française du *Mesnévi*, poëme moral, du célèbre mystique Djélal-eddyn Roumy. Il la termina dans l'espace de six années. Il avait joint à cette traduction toutes les notes nécessaires pour l'intelligence de cet ouvrage, et il avait revu le texte persan sur un grand nombre de manuscrits. Son intention était de publier le tout quand il serait de retour à Vienne; mais ce grand et important travail périt en entier dans l'incendie qui consuma, en 1799, la moitié de Péra. Revenu à Vienne, il forma, en 1804, le projet de traduire en français le *Chah-nameh*, poëme de Ferdoucy, qui jouit de la plus grande réputation, non-seulement en Perse, mais aussi parmi tous les orientalistes de l'Europe. Il paraît, par la notice biographique qu'a publiée à Vienne, en 1810, sur Wallenbourg, son ami, M. A. de Bianchi, que ce travail était bien peu avancé quand l'estimable auteur mourut dans cette ville le 28 juin 1806. S. D. S—Y.

WALLENBURCH ou WALENBURCH (ADRIEN et PIERRE DE), frères célèbres dans l'histoire de la théologie par leurs talents et leur amitié, naquirent à Rotterdam, d'une des familles les plus honorables de leur province, y firent leurs études, puis voyagèrent en France, où ils s'appliquèrent à la jurisprudence, et reçurent les honneurs du doctorat *in utroque*. Revenus en Hollande, soit que quelque circonstance leur eût inspiré un goût subit pour les sciences ecclésiastiques, soit que la profession d'avocat leur parût incompatible avec l'indépendance que leur assurait une aisance honnête, ils semblèrent renoncer aux avantages de leur titre, pour se livrer uniquement aux études théologiques, et ils s'acquirent en peu de temps une réputation qui ne le cédait point à celle des plus habiles controversistes de la Hollande. Leur intention était d'abord de se fixer à Rotterdam, et d'y bâtir une église à leurs dépens. Mais plusieurs contrariétés les obligèrent de se retirer à Dusseldorf. Dans la suite tous deux furent appelés à Cologne, et s'y distinguèrent non-seulement par des écrits qui eurent bientôt une véritable célébrité, mais encore par des conversions éclatantes, entre autres celle du landgrave de Hesse et celle de Jacques Roos leur parent. Ils exécutèrent aussi un de leurs projets favoris, en fondant six bourses dans le collége que Sasbold, archevêque d'Utrecht, et Eggius, vicaire général de Harlem, avaient élevé à Cologne pour les Hollandais au commencement du 17ᵉ siècle, et qui dans la suite (1683) fut transporté à Louvain. Adrien avait été nommé dès son arrivée chanoine de l'église métropolitaine de Cologne. Quelques années après (1656), il fut

député solennellement aux Etats-Généraux de Hollande par l'électeur de Cologne pour les affaires de la ville et du gouvernement de Rhinsberg, et en 1661 sa nomination à l'évêché d'Andrinople, *in partibus*, le récompensa des services qu'il avait rendus dans cette assemblée; mais bientôt l'état de sa santé le força de se faire remplacer par son frère dans les travaux de l'épiscopat. Les principaux membres du clergé catholique de Hollande l'avaient déjà demandé pour suffragant de l'archevêque Jacques de la Torre; mais celui-ci, tout en reconnaissant les talents d'Adrien, aurait désiré fixer le choix sur Pierre; l'affaire manqua au milieu de toutes ces incertitudes; cependant Adrien obtint un dédommagement et Pierre fut appelé à Mayence, pour y recevoir presque en même temps les titres de chanoine, de doyen de St-Pierre et d'évêque de Mysie. Il revint aussitôt à Cologne se réunir à son frère qu'accablaient la vieillesse et les infirmités, et que malgré ses soins il eut la douleur de perdre le 11 septembre 1669. Il ne lui survécut que de six ans, et mourut le 21 septembre 1675. Les œuvres complètes de ces illustres frères ont été réunies par eux-mêmes, en 2 volumes in-fol., Cologne, 1669-1671, sous le titre de *Tractatus generales de controversiis fidei* pour le premier, et de *Tractatus speciales*, etc., pour le second. Dans le premier se trouvent : 1° *Examen principiorum fidei*, publié d'abord en 1647, in-8°, puis en 1664, in-4°, traité important qui fonda leur commune réputation. Il est divisé en quatre parties ou *Examens* dans lesquels les deux défenseurs du catholicisme discutent : 1° l'incertitude de la doctrine des réformés sur les articles nécessaires; 2° les principes de Luther et de ses adhérents sur l'interprétation de l'Ecriture; 3° les principes de la foi catholique ; 4° les principes communs. Bossuet admirait ce traité, et il en a fait un grand usage dans l'*Histoire des variations* et l'*Exposition de la doctrine catholique*. 2° *De methodo Augustiniana*, publié isolément en 1645, in-12 ; en 1647, in-8° ; et en 1660, in-4°. Dannhauer, Jean Hund, ministres luthériens, le calviniste Hulsow et quelques autres essayèrent vainement de le réfuter. 3° *De articulis necessariis, fundamentalibus seu essentialibus*, développement de la thèse soutenue dans la première partie de l'*Examen principiorum fidei*. Cet ouvrage avait déjà été imprimé, 1659 et 1666, in-4°. Il est terminé par deux appendices que les auteurs publièrent, l'un en 1666, l'autre en 1668, en réponse à une prétendue réfutation d'un anonyme de Wolfenbuttel. 4° *De instrumentis fidei*, ouvrage commencé en 1644, et terminé vers le commencement de 1647 ; perdu par la négligence ou l'infidélité d'un ami, il fut cependant retrouvé par un domestique, et publié pour la première fois en 1666. 5° *De probatione per testes*, inséré, en 1652, dans les *Motiva principis Ernesti Hassiæ landgravii*, et réimprimé avec des additions considérables, 1665, in-4° ; 6° *De testimoniis seu traditionibus non scriptis* ; 7° *De præscriptionibus*, publié en 1666, en réponse aux remarques des professeurs Syricius et Balthazar Bœbel, sur quelques passages du *Methodus Aug.*; 8° *De missione seu vocatione protestantium*, 1656, 1665, in-4° ; 9° *De unitate Ecclesiæ et schismate protestantium aliorumque*, 1642, in-8° ; 2° édit., augmentée et corr., 1656. Cet ouvrage capital dans l'histoire du protestantisme fixait le but que les auteurs s'étaient proposé dans la carrière de la controverse. Dans le second volume, consacré aux traités spéciaux, se trouvent les ouvrages suivants : 1° *Compendium controversiarum particularium*, publié en 1650, in-4°, sous ce titre : *Appropinquatio protestantium ad doctrinam catholicam* ; 2° *De descensu Christi ad inferos* (primitivement *Deductio*, 1643, in-12 ; 2° édit., 1647, in-8°) ; 3° *De Ecclesia*, développement d'un passage de la seconde partie de l'*Examen principiorum*, et réfutation des critiques auxquelles ce passage avait donné lieu ; 4° *De sanctis*; 5° *De purgatorio*; 6° *De SS. Eucharistia*; 7° *De justificatione*; 8° *De meritis* (ces cinq dernières faisaient originairement partie du grand traité *De unit. Eccl.*, etc. ; mais les deux frères leur ont donné assez d'extension pour que chaque partie devînt un ouvrage à part. A la fin de ce volume se trouvent deux traités hollandais, intitulés, l'un, *le Simple catholique* (*den eenvoudigen Catholick*) ; l'autre, *Itinéraire de Thomas le Fidèle jusqu'à l'Eglise catholique* (*Schip-Reys van den geloovigen Thomas tot de eenigheyt*, etc.), et une *Réfutation des dialogues du ministre français Drelincourt*. Enfin on y trouve aussi le *Regula fidei* de François Véron (*voy.* ce nom). Cet ouvrage, composé à la sollicitation du landgrave de Hesse, est écrit en français, et en forme de dialogue. Le style en est lourd et dur ; mais la vigueur d'argumentation fait oublier ses défauts. Nous ne parlerons pas de quelques autres traités moins importants, de quelques lettres familières, et d'un morceau burlesque intitulé *Legatio regis psittacorum a terra Magellanica.... missa ad Cromwellium*, et publié sous le voile de l'anonyme, Francfort-sur-le-Mein, 1659. P—OT.

WALLENCODT (CONRAD-TIBÈRE DE), vingt-deuxième grand maître de l'ordre Teutonique, appartenait à une noble famille de Franconie, et avait passé successivement par les plus importantes dignités de son ordre, quand il en fut élu chef, en 1390. C'est lui qui le premier substitua au titre de grand maître (*Hochmeister*) celui de *prince par la grâce de Dieu*. Il ordonna que les chevaliers, au lieu de s'appeler frères, fussent nommés *seigneurs* de l'ordre Teutonique. Il fit ensuite la guerre aux Lithuaniens, et envahit leur pays à la tête d'une armée de 60,000 hommes ; mais il eut le chagrin d'en voir périr la moitié par le fer ou par la peste. Cet échec l'irrita au point qu'il en perdit la raison. Il mourut

dans un de ses accès de frénésie le 25 juillet 1394. *Voy.* Schütz, *Chronique de Prusse.* P—OT.

WALLENCRONA (Pierre), publiciste et philanthrope suédois, naquit en 1757. Il descendait d'Olof de Wallencrona, un des plus braves officiers de Charles XII, qui l'anoblit sur le champ de bataille de Pultawa, 1709. Pierre de Wallencrona vécut presque toujours à Carlstadt, où, pendant trente-deux ans, il publia un journal ayant pour titre *Gazette d'économie rurale et domestique* qui contribua à répandre dans le peuple une masse de connaissances utiles. Il fit plus, et l'on ne saurait assez constater cet infatigable esprit philanthropique : il fonda onze caisses d'épargne, trois écoles, deux asiles pour l'enfance, et il agrandit divers hôpitaux. Dans les dernières années de sa vie, ce citoyen bienfaisant vint habiter Stockholm, où il mourut le 27 juillet 1832. Il avait été doyen des chevaliers de l'ordre de Charles XII et de l'ordre de Gustave Wasa, et il était grand maître de l'ordre des Francs-maçons de Suède. En lui s'éteignait la ligne mâle de sa famille, et suivant l'usage, son écusson d'armoirie fut brisé, au jour de ses funérailles, dans l'église du palais de la noblesse, par l'un des hérauts de l'ordre des Séraphins. L. R—L.

WALLENSTEIN (Albert-Venceslas-Eusèbe de Waldstein (1), plus connu sous le nom de), est un des hommes les plus extraordinaires d'un siècle qui en a produit un si grand nombre d'illustres dans tous les genres. C'est en même temps un de ceux qu'il est le plus difficile de juger en dernier ressort. Un voile couvre encore plusieurs circonstances de sa vie, et, pour les expliquer, les historiens seront longtemps encore, toujours peut-être, réduits aux conjectures. Wallenstein naquit en Bohême, le 14 septembre 1583. Son père, le baron Henri de Waldstein, était protestant. Il le confia d'abord aux soins d'un ministre de cette religion et l'envoya ensuite à l'université d'Altdorf. Le jeune Wallenstein y annonça les qualités qui le distinguèrent par la suite, une rare capacité, mais en même temps une pétulance et un esprit d'indiscipline qu'il paraissait impossible de réprimer. On juge bien qu'il montrait peu de disposition pour les sciences, et on pensa qu'un long séjour à l'université, tout à fait inutile pour lui, en raison de son caractère turbulent, ne serait peut-être pas sans danger pour le bon ordre, ce qui détermina ses parents, sur l'invitation des maîtres, à le retirer, et ils obtinrent qu'il fût nommé page de Charles, margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand. C'est pendant qu'il remplissait les fonctions de cette place que, s'étant endormi sur une fenêtre très-élevée, il tomba sans se faire le moindre mal. Persuadé qu'il devait la vie à la protection spéciale de la Providence, il se détermina à embrasser la religion catholique. Il fut peu de temps page et visita ensuite la plupart des pays de l'Europe, dont il apprit les langues. Il finit par se fixer à Padoue, où il parut vouloir réparer la perte de son temps et se livrer sérieusement à l'étude; mais cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que la première. Il n'avait à Altdorf que les défauts de l'enfance : à Padoue, il s'abandonna à tous les excès auxquels peuvent porter les passions de la jeunesse. Il cultiva toutefois les mathématiques et l'astrologie, cette science qui devait tant contribuer au malheur de sa vie. De retour dans sa patrie, il sut inspirer une vive passion à une riche veuve de la famille de Wiczkova et eut l'adresse de se faire préférer à des rivaux d'un rang plus élevé; mais cette union fut troublée par l'extrême jalousie de sa femme : on prétend même qu'elle fit usage de philtres, qui pensèrent compromettre la santé de son mari. La mort la lui enleva au bout de quatre ans de mariage, sans qu'elle lui eût donné d'enfants et le laissant légataire d'une très-grande fortune. Un homme tel que nous avons dépeint Wallenstein ne pouvait rester longtemps oisif. La guerre venait d'éclater entre l'archiduc Ferdinand et les Vénitiens; Wallenstein leva à ses frais un corps de 300 cavaliers et alla les offrir à ce prince, qui l'accueillit avec distinction. Il se signala au siége de Gradisca et dans tout le cours de cette guerre, à la fin de laquelle il fut nommé par l'Empereur colonel des milices de Moravie. Ce pays était en proie à l'insurrection. Les dissidents annonçaient l'intention de se joindre aux rebelles de Bohême. Wallenstein, n'ayant pu réussir à comprimer ces mouvements, quitta le pays après avoir enlevé une partie des sommes contenues dans les caisses publiques. Il fut néanmoins obligé de les rendre à l'Empereur, à l'exception de douze mille écus qu'il trouva moyen de soustraire. Mais nous devons ajouter que, peu de temps après, il s'en servit pour lever un corps de 1,000 cuirassiers wallons qu'il alla offrir à son souverain. Ce prince, au moment où Wallenstein entra chez lui, se trouvait entouré de quelques seigneurs, qui le traitaient avec une extrême insolence. En voyant les soldats, ils se crurent perdus et se jetèrent aux pieds de l'Empereur, qui fut très-reconnaissant de ce service involontaire (Carve, *Itiner.*, et Sarrasin). Les Bohémiens avaient déjà levé l'étendard de la révolte (1618). Ce fut le commencement de cette guerre mémorable, la plus longue dont l'histoire fasse mention et la plus importante de toutes, jusqu'à celle qui, de nos jours, a mis en mouvement les deux mondes et précipité les nations

(1) C'est ainsi que Wallenstein écrivit lui-même son nom, en 1599, sur les registres de l'université d'Altdorf. C'est également ainsi qu'il est écrit dans les *Monumenta historica Boemiæ* de Dobner. On trouve dans ce recueil des renseignements curieux sur sa famille. Elle paraît avoir une souche commune avec celle de Wartenberg, dont le nom, dans le principe, était joint au sien; mais la branche de Waldstein se sépara d'elle de bonne heure. Dobner dit que le premier acte authentique qu'elle ait à citer est de 1299. Mais il ne doute pas qu'elle ne soit plus ancienne. Un auteur bohémien la fait même descendre des Vendes. Waldstein était le nom d'un château près de Turnow, petite ville de la Bohême.

les unes contre les autres. Wallenstein reçut de Ferdinand la mission d'aller apaiser les troubles de la Bohême. Ses premiers succès militaires et une fortune considérable lui donnaient dans ce pays une grande importance. Aussi ses anciens coreligionnaires firent-ils tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti. Wallenstein sut résister aux offres les plus brillantes. Mais il fit, comme en Moravie, des efforts inutiles pour arrêter le torrent de la rébellion. Ses propriétés furent même confisquées par les révoltés. Le caractère déjà suffisamment développé de Wallenstein autoriserait peut-être à examiner si sa fidélité ne fut pas le résultat d'un calcul. Il n'est pas douteux qu'en se consacrant à la défense de l'union, il n'eût obtenu des avantages très-considérables; peut-être même eût-il réussi à placer sur sa tête cette couronne de Bohême que Frédéric ne sut ni porter ni défendre. Nous aimons mieux lui laisser le mérite d'une entière fidélité. Il est probable d'ailleurs que les idées d'indépendance, surtout celles de révolte, ne se développèrent en lui que plus tard, c'est-à-dire lorsque des succès extraordinaires lui eurent révélé toute son importance. En 1621, il fut de nouveau envoyé en Moravie, où il sut déjouer les efforts de Bethlem Gabor et augmenta beaucoup sa réputation de bravoure et d'habileté. Au reste, on trouve dans les historiens peu de précision et peu d'accord entre eux sur cette époque de la vie de Wallenstein. L'Empereur récompensa ses services en lui donnant des propriétés considérables, confisquées sur les rebelles de la Bohême. Wallenstein n'était encore que simple colonel dans l'armée, et déjà nous le voyons en butte à des accusations d'une nature grave. Le prince Charles de Lichtenstein, gouverneur de Prague, lui enjoignit même d'aller à Vienne pour y rendre compte de sa conduite. Nous ne trouvons nulle part articulés d'une manière précise les griefs qu'on lui reprochait. Coupable ou non, il se justifia à la manière de Jugurtha. Soixante mille écus qu'il avait apportés établirent son innocence d'une manière triomphante; il gagna l'amitié des hommes les plus considérables de la cour de Ferdinand et épousa une des filles du comte de Harrach, favori de l'Empereur. Le nouveau don qu'il fit à Ferdinand de deux régiments d'infanterie accrut considérablement la faveur dont il jouissait près de ce prince, qui le nomma major général de l'armée. Ce fut en cette qualité qu'il fit, pendant plusieurs années, la guerre de Bohême, où il se distingua par de nouveaux succès, entre autres à la bataille de Prague, gagnée par Bucquoi sur les Bohémiens, le 8 novembre 1620. Depuis sept ans, les catholiques et les protestants d'Allemagne luttaient à main armée. L'Empereur, chef naturel de la ligue, exerçait sur les opérations de son parti plus d'influence qu'aucun autre prince. Cependant il n'avait point encore d'armée qui combattît pour le bien commun de l'Empire. Les corps qu'il avait employés jusqu'alors méritaient à peine ce nom; ils étaient d'ailleurs concentrés dans ses Etats héréditaires. L'armée de Maximilien, duc de Bavière, s'appelait, il est vrai, l'armée d'exécution de l'Empire; mais elle n'en était pas moins la seule force militaire qui protégeât les Etats catholiques, et Maximilien était le véritable chef de la ligue. Il avait acquis d'autant plus de prépondérance que ses troupes étaient commandées par Tilly, un des plus grands capitaines de cette époque. Ferdinand avait fini par sentir ce que cette position avait de faux, d'humiliant même pour le chef de l'Empire. Mais ses Etats héréditaires étaient épuisés d'hommes et d'argent, et aucun de ses généraux ne semblait propre à rendre à l'Autriche son ascendant naturel. Wallenstein se présente en juin 1625 et propose à l'Empereur de lever à ses frais une armée et même de l'entretenir, pourvu qu'il ait la faculté de la porter jusqu'à 50,000 hommes. Ferdinand, fort surpris, mais pensant en même temps qu'il n'y avait nul inconvénient à consentir à cet essai, accepta son offre, lui assigna quelques districts en Bohême pour recruter et lui permit de nommer les officiers de son armée. L'Allemagne, en suspens, attendait l'effet des promesses de Wallenstein, et beaucoup d'hommes sensés les regardaient comme le rêve d'un cerveau en délire. Mais au bout de quelques mois, il avait déjà rassemblé 20,000 hommes. Alors il se porta vers la Franconie et les frontières de la Souabe, et en peu de temps son armée compta 30,000 combattants. Ce fut, à ce qu'il paraît, vers ce temps, que l'Empereur le nomma duc de Fridland (1). Tilly contenait en basse Saxe les efforts du roi de Danemarck, aidé de Mansfeld et de Christian de Brunswick. Wallenstein reçut ordre de se porter du même côté, pour seconder les opérations de l'armée bavaroise. Mais son caractère entier et la hauteur à laquelle il venait de se placer ne lui permettaient pas de se soumettre aux ordres de Tilly lui-même. Il se contenta donc d'agir de concert avec lui, mais séparément. Il occupa les pays de Grubenhagen, Halberstadt et Magdebourg et s'empara du cours de l'Elbe, dont Tilly surveillait la partie inférieure. Les manœuvres de ces deux généraux paralysaient les opérations des troupes du cercle de basse Saxe. L'Empereur, de son côté, désirait vivement la paix; il y eut à cet effet des conférences à Brunswick, sous la médiation des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Mais les commissaires du cercle parlaient en vainqueurs, et la ligue ne put, au milieu de ses triomphes, se résoudre à jouer le rôle de vaincu. Les hostilités continuèrent. Mansfeld,

(1) On trouve néanmoins dans Dobner des actes de Wallenstein, datés de 1624, dans lesquels il prend les titres de duc de Mecklembourg, Fridland et Sagan, prince du saint empire romain et des Vendes, etc., etc.

voulant dégager le roi de Danemarck, entreprit d'occuper l'armée de Wallenstein. Il osa même, le 23 avril 1626, malgré son infériorité numérique, l'attaquer dans ses retranchements près du pont de Dessau. Le combat fut long et très-vif. Mansfeld finit par être repoussé avec une perte de 3,000 hommes, 30 drapeaux et 7 canons. Quelques auteurs la portent à 6,000 morts et 1,500 prisonniers. Le roi de Danemarck, moins pressé par Tilly, s'était avancé dans le pays d'Osnabruck et de Munster, où le général bavarois le suivit, après avoir quitté les bords du Weser. Mansfeld, sans se laisser abattre par sa défaite, passa dans le Brandebourg, y leva de nouvelles contributions, recruta son armée et, ayant reçu le renfort de quelques Ecossais venus par Hambourg et de 5,000 Danois, commandés par le duc Jean-Ernest de Weimar, il se porta rapidement sur la Silésie et de là en Hongrie, pour se joindre à Bethlem Gabor. La cour de Vienne, alarmée, appela Wallenstein au secours des pays héréditaires. Ce général, laissant 7,000 hommes à Tilly, se mit à la poursuite de Mansfeld. Parvenu en Transylvanie, il défit un corps de Turcs, qui étaient venus au secours de Bethlem Gabor, leur fit lever le siége de Novigrad et prit Wats sur le Danube. Mais bientôt sa position devint fort critique. Il s'éleva des mésintelligences entre lui et les Hongrois. Son armée, ne recevant de ceux-ci aucun secours, et les transports de vin et de farines qu'il avait fait venir de Vienne par eau ne pouvant lui suffire, ses soldats, accoutumés à une grande licence, aigris d'ailleurs par la conduite des habitants du pays, s'abandonnèrent au pillage. L'exaspération de ces derniers devint telle qu'ils eussent attaqué le camp de Wallenstein s'ils eussent trouvé une occasion favorable. La famine, les maladies contagieuses, la désertion vinrent à la fois désoler l'armée impériale. Wallenstein opposa pendant longtemps à tous ces maux l'inflexibilité de son caractère. Il fut sauvé de cette position critique par les discordes de ses ennemis. Ernest de Weimar, Mansfeld, Bethlem Gabor et les Turcs étaient des alliés de dispositions et d'intérêts trop hétérogènes pour rester longtemps unis. Bethlem Gabor, instruit des succès de Tilly, sachant qu'il ne pouvait compter sur les subsides de l'Angleterre et de la Hollande, craignant enfin que le poids de la guerre ne retombât sur lui seul, se hâta de traiter avec l'Empereur; et Wallenstein effectua sa retraite accompagné de 4,000 soldats, reste de 20,000 qu'il avait amenés. Ces détails sont tirés de Carafa, Adlzreitter et Piasecius, et nous ne les avons retrouvés dans aucun des auteurs récents consultés par nous. Mansfeld, abandonné par son allié, qui ne l'avait que faiblement secondé, voulait se réfugier en Italie pour y susciter de nouveaux ennemis à l'Empereur. La mort l'attendait dans un village de Bosnie. Wallenstein eut donc le mérite de délivrer la ligue et l'Allemagne de ce célèbre aventurier, qui avait été, pendant sept années, par ses talents et ses exactions, la terreur des princes et des peuples. Cependant Tilly, malgré l'absence des Impériaux, avait repris l'offensive, remporté, le 27 août 1626, la brillante victoire de Lutter, près de Wolfenbuttel, et rejeté le roi de Danemarck jusque auprès de Brême. Il avait même déjà passé l'Elbe, lorsque Wallenstein, qui revenait de Hongrie, ayant, chemin faisant, recruté son armée, traversa le Brandebourg, força l'électeur à reconnaître Maximilien électeur de Bavière, s'empara de tout le pays entre la Baltique, l'Elbe et le Weser et pénétra jusque dans le Holstein et le Sleswick. De pareils exploits semblaient assurer à la ligue un succès définitif et rendaient à l'Empereur la prépondérance qu'il désirait. Bientôt ces avantages furent plus que contre-balancés par la conduite des généraux et des armées catholiques. Neuf années d'une guerre assez active, les exactions et les pillages de Mansfeld et de Christian, et les excès commis par l'armée de Tilly avaient répandu la désolation surtout dans le nord de l'Allemagne. Wallenstein surpassa dans ce genre tous ses prédécesseurs. La guerre, qui ruine les armées, augmentait la sienne. La licence dont il laissait jouir ses soldats les attachait à sa personne et faisait affluer vers lui ces gens sans aveu dont la guerre accroissait sans cesse le nombre. D'ailleurs les emplois qu'il multipliait outre mesure, ses récompenses, ses largesses excessives attiraient à lui une foule de gentilshommes et même des princes souverains. En un mot, quoique la détresse de l'union rendît la paix très-probable et fît désirer la diminution de l'armée, il finit par la porter à 100,000 hommes. Cette masse énorme ne coûtait rien à l'Empereur : elle s'alimentait elle-même. Ces mots peignent suffisamment les malheurs des pays qu'elle occupait ou traversait. Toutefois, les services qu'il venait de rendre étaient considérables, et les plaintes ne s'élevaient encore que faiblement vers le trône impérial, entouré d'ailleurs des amis de Wallenstein. Les ducs de Mecklembourg, auxquels on n'avait à reprocher que d'avoir fourni leur contingent au cercle de basse Saxe, dont ils faisaient partie, ayant été mis au ban de l'Empire et leurs biens confisqués, Wallenstein sollicita de l'Empereur et obtint le titre de duc de Mecklembourg et l'investiture du duché. Ce fut également alors qu'il reçut le titre de généralissime de la flotte de l'Océan et de la mer Baltique (1). Il prit le titre d'altesse et cessa d'être aussi communicatif qu'il l'avait été jusque-là; un auteur ajoute même qu'il mangea seul depuis cette époque. Les princes du nord de l'Allemagne pliaient sous son joug de fer ou

(1) L'acte de l'empereur qui lui confère ce titre, daté du 21 avril 1628, se trouve dans le recueil de Dobner. C'est donc à tort que Schmidt et Schiller font entendre qu'il l'avait pris sans y être autorisé.

étaient divisés entre eux. Wallenstein voulait encore leur ôter tout espoir de recommencer la lutte, en attaquant dans le sein de ses Etats le roi de Danemarck, leur principal appui. Ce projet flattait les idées de l'Empereur. Mais dès ce moment Wallenstein fit naître le soupçon qu'il travaillait à se créer une puissance indépendante, dont le Mecklembourg eût été le noyau. Il est certain que, dans sa conduite, il ne faisait acception ni de catholiques ni de protestants, que même on voyait parmi les chefs de corps très-peu de catholiques et presque pas d'Autrichiens. D'ailleurs il jouait déjà dans le nord de l'Allemagne le rôle de dictateur, faisant peser son despotisme indifféremment sur ses amis et ses ennemis, forçant Tilly même à lui céder la place, à passer sur la rive gauche du Weser, sous prétexte d'y poursuivre quelques rebelles, et à voir ainsi son arrogant rival cueillir le fruit de ses victoires; enfin, n'ayant plus égard aux ordres de l'Empereur pour aucun de ses mouvements et lui écrivant même qu'il eût à s'occuper de chasse et de musique et nullement des opérations de l'armée. Nous trouvons ces derniers détails dans plusieurs auteurs et dans Gualdo Priorato lui-même. Mais, soit pour agrandir la puissance de l'Empereur, soit pour établir sa propre indépendance, la possession d'un port considérable sur la Baltique était une condition indispensable. Wallenstein jeta les yeux sur la ville anséatique neutre de Stralsund. Il demanda aux magistrats de recevoir garnison impériale et de permettre le passage de ses troupes pour aller dans l'île de Rugen. L'un et l'autre lui ayant été refusés, il fit le siége de la ville. Attaquée avec vigueur par un homme qui ne connaissait pas la résistance, elle fut défendue avec la plus grande bravoure et secourue par les Danois. Quelques historiens disent que Gustave-Adolphe leur envoya de la poudre dans le commencement du siége. Toutefois, pressés de plus en plus, les habitants firent quelques propositions à l'Empereur, qui donna ordre à Wallenstein de lever le siége et de traiter avec eux. Le fier généralissime n'en tint compte. Les assiégés, désespérés, eurent recours au roi de Suède, qui envoya des secours par mer, et le 22 juillet 1628, Wallenstein fut contraint de lever le siége, qui lui avait coûté deux mois d'efforts et une perte de 10,800 fantassins et 1,200 cavaliers. Il en fut un peu dédommagé par la prise de Rostock et par des avantages signalés qu'il remporta sur les Danois. Cependant Gustave-Adolphe commençait à donner quelques inquiétudes à Ferdinand. La délivrance de Stralsund augmentait l'importance de la Suède. On chercha donc à séparer les intérêts des deux rois du Nord. Le Danemarck était réduit aux abois; Wallenstein, dans ses vues particulières d'agrandissement, tenait beaucoup à gagner l'amitié de ce prince. Tout se réunissait pour favoriser les négociations. Des ambassadeurs suédois se présentèrent pour y prendre part; mais ils furent renvoyés par Wallenstein, avec le dédain le plus insultant. La paix entre l'Empereur et Christian IV fut signée au congrès de Lubeck, en 1629. C'était un acheminement vers la paix générale. Les deux partis la désiraient également. Les auteurs contemporains font une peinture effrayante de l'excès des maux qui pesaient sur la basse Saxe et principalement sur la Poméranie. Le souverain de ce pays eut à entretenir pendant près de trois ans 32,000 fantassins et 7 ou 8,000 cavaliers, sans parler des vivres qu'il lui fallait envoyer hors de ses Etats et des munitions de guerre qu'il avait à fournir. La Marche de Brandebourg eut à payer deux millions de florins, la principauté de Stettin dix. On fait monter à soixante millions de thalers (plus de deux cents millions de francs) les contributions levées par Wallenstein sur une moitié de l'Allemagne) pendant sept ans que dura son commandement. La détresse des habitants était à son comble. On trouvait des malheureux morts, ayant encore la bouche pleine d'herbes crues. Quelques-uns même déterraient des cadavres pour assouvir leur faim. On vit des enfants dévorer la chair de leurs parents, des parents celle de leurs enfants, une femme tuer son propre fils, le faire bouillir et le manger. Mais Ferdinand songeait moins à mettre un terme à ces malheurs qu'à profiter des avantages qu'il devait au succès de ses armes. C'est dans cette vue qu'il publia, le 6 mars 1629, cet *édit de restitution,* en vertu duquel les biens confisqués sur les catholiques, plus de quatre-vingts ans auparavant, devaient être rendus. Wallenstein fut chargé d'en assurer l'exécution. On conçoit l'alarme que cet édit dut exciter parmi les protestants. Il ne satisfit pas même les catholiques, qui le regardaient comme un acte de justice et comme une suite naturelle des succès de la ligue. Deux sentiments occupaient tous les esprits : la jalousie causée par l'ascendant que recouvrait l'Autriche et le désir de renverser Wallenstein, auteur de la misère publique, et dont l'arrogance avait irrité tous les princes. Ce général vint braver ses ennemis en personne à une assemblée des électeurs à Ratisbonne, et il y parut avec une pompe qui éclipsa celle de l'Empereur lui-même. Ferdinand flottait en proie à une extrême perplexité. Comment destituer un homme auquel il avait d'immenses obligations?... Comment résister aux plaintes de presque toute l'Allemagne, aux instances de tous les princes? Il crut apaiser le mécontentement en ordonnant le licenciement de 18,000 hommes; mais on exigeait le renvoi de Wallenstein. Celui qui le sollicitait le plus vivement était l'électeur de Bavière, qui devait à Wallenstein la reconnaissance de son titre d'électeur, mais qui ne pouvait lui pardonner d'avoir renversé sa prépondérance en Allemagne et la direction des affaires

de la ligue. L'Empereur, de son côté, croyait devoir ménager ce prince, dont il voulait gagner le suffrage pour faire passer la couronne impériale sur la tête de son fils Ferdinand, déjà roi de Hongrie. Les Espagnols eux-mêmes, également révoltés par sa hauteur, pressaient son renvoi avec autant d'ardeur que les princes allemands. Enfin les envoyés de la France, profitant des négociations entamées pour l'affaire de la succession de Mantoue, travaillaient au même but, tandis que Richelieu traitait avec le roi de Suède. Ferdinand ne put résister à cet accord unanime. La destitution de Wallenstein fut prononcée. Il était alors (en septembre 1630) à Memmingen, en Souabe. Il fallait donc, pour le renverser, les efforts réunis de presque toute l'Europe! Wallenstein, à la tête d'une armée aussi formidable par son nombre que par son dévouement, reçut la nouvelle de sa destitution avec l'apparence du calme et de la résignation. Il obéit et se contenta de dire que l'Empereur était trahi et qu'il regrettait d'être abandonné par lui avec tant de facilité. Il se retira dans ses terres en Moravie et en Bohême. Une grande partie de ses officiers le suivit, beaucoup d'autres quittèrent le service, et cette armée de 100,000 hommes, créée par lui, fut, par la retraite de son général, promptement réduite à 40,000. S'il faut en croire Borgo, l'Empereur envoya en basse Saxe des commissaires chargés de faire rendre aux habitants les effets soustraits par les militaires qu'ils avaient logés. Cette mesure ne pouvait produire qu'un mauvais effet sur une armée qui contenait tant de coupables. D'un autre côté, Adlzreitter dit que l'Empereur licencia une grande partie des troupes et ne garda que 39,000 hommes. Nous ne donnerons pas le nom de retraite aux habitations où Wallenstein déployait un luxe qui surpassait celui de la plupart des souverains. Son palais de Prague avait six entrées, et il fit abattre cent maisons pour agrandir la place qui l'entourait. Des patrouilles parcouraient sans cesse cette enceinte pour empêcher que le bruit ne vînt troubler son repos, et souvent les rues étaient fermées par des chaînes. Cinquante hallebardiers gardaient son antichambre. Il avait soixante pages appartenant aux meilleures maisons de l'Allemagne, quatre chambellans, six barons prêts à recevoir ses ordres, et son premier maître d'hôtel était un gentilhomme de la plus haute distinction. Quand il voyageait, outre son équipage, cinquante voitures à six chevaux et autant à quatre portaient ses bagages; six carrosses conduisaient sa suite et cinquante cavaliers très-bien montés menaient chacun un très-bon cheval en laisse. Il avait une quantité immense de chevaux, dont les mangeoires étaient en marbre. Au milieu de cette cour asiatique, Wallenstein, seul, inabordable, passait sa vie dans le silence, entretenant une correspondance nombreuse, écrivant lui-même ses mémoires, enfin observant le présent, calculant l'avenir et voyant approcher peu à peu le moment de la vengeance. Quelques historiens prétendent qu'il fit proposer, par le comte de Thurn, ses services au roi de Suède. Gustave ne crut pas devoir les accepter. Il lui transmit toutefois les assurances de sa bienveillance particulière. D'autres assurent, au contraire, que des propositions furent faites par Gustave et rejetées par Wallenstein. Tilly avait été nommé généralissime de l'Empereur et de la ligue, et toutes ses forces réunies formaient une armée de 80,000 hommes. Cependant Gustave-Adolphe débarquait en Allemagne, appelé par les vœux des protestants, qui le regardaient comme leur sauveur. Il n'amenait que 15,000 Suédois; mais en peu de temps son armée fut égale en nombre à celle de l'Empereur. L'Allemagne, accoutumée à la licence effrénée des troupes de l'union et de celles de la ligue, vit avec étonnement une armée aussi considérable, composée de parties hétérogènes, demandant seulement le logement, respectant les propriétés, protégeant le culte, les écoles, l'agriculture, maintenant la paix au milieu des malheurs de la guerre; enfin triomphant de ceux qui avaient régné par la terreur et la dévastation : tant il est vrai que l'ordre est un des premiers éléments de la force! Quelques mois avaient bien changé la face des choses. Vainqueur jusqu'alors, Tilly cédait à l'ascendant de Gustave-Adolphe, les protestants triomphaient presque sur tous les points; les princes catholiques étaient ou soumis ou tremblants, l'alarme était à Vienne. Que fera Ferdinand dans cette terrible conjoncture? Un seul bras peut arrêter le torrent : celui de Wallenstein. Mais comment un souverain peut-il implorer l'appui d'un sujet irrité? Cependant Horn était en Franconie et Gustave sur les bords du Rhin, marchant vers la Souabe. Toutes les considérations cèdent, Ferdinand s'humilie devant Wallenstein. Une première proposition est repoussée. Il n'est nullement tenté de réparer les fautes des autres.... Il n'est pas en bonne intelligence avec les alliés de l'Empereur.... D'ailleurs, il est fatigué du monde.... il a besoin de repos, etc. (Borgo et autres). L'Empereur insiste. Enfin, après une longue négociation, Wallenstein s'engage, en décembre 1631, à lever, pour le mois de mars, une nouvelle armée; mais il refuse de la commander. La magie de son nom renouvelle le prodige qu'il avait opéré six années auparavant, et à l'époque indiquée, la Bohême, la Silésie, la Moravie et les autres Etats héréditaires lui avaient fourni 40,000 hommes. Mais c'était un corps sans âme. Les instances les plus vives de l'Empereur, les supplications de ses amis le décidèrent enfin à se charger du commandement. Cependant il ne l'accepta qu'aux conditions suivantes : il sera généralissime d'Autriche et d'Espagne et disposera seul de tous les

emplois; l'Empereur ne paraîtra point à l'armée et ne s'immiscera en rien dans le commandement; on lui assurera une principauté héréditaire dans les Etats de l'Autriche; il gouvernera exclusivement les pays occupés; le produit des confiscations lui appartiendra; il aura seul le droit d'amnistie; à la paix, son titre de duc de Mecklembourg sera reconnu; tous ses frais seront payés; enfin, en cas de revers, il pourra se retirer dans les Etats héréditaires (1). Wallenstein songea d'abord à détacher la Saxe de la Suède, et n'ayant pu réussir par la voie des négociations, il eut recours à celle des armes. Il entra en Bohême pour y attaquer l'armée saxonne, se porta sur Prague et s'empara de cette ville (le 5 mai 1632) presque sans coup férir. Il cherchait à couper la retraite à l'ennemi. Mais le général saxon Arnheim, ayant su l'amuser, parvint à lui échapper. Toutefois Wallenstein avait rempli son but principal : il se trouvait maître de toute la Bohême. Tilly cependant, ayant réparé le désastre de Leipsick, se montrait au mois de mars en Franconie. Ce fut un éclair. Gustave le poursuivit et l'atteignit auprès du Lech, où Tilly termina une carrière marquée par beaucoup de cruautés et de grands exploits. Maximilien, qui s'était opposé de tous ses moyens au rappel de Wallenstein, se voyait forcé d'implorer son appui. Gustave parcourait la Bavière en triomphateur; mais Wallenstein, sourd à la voix de l'électeur, se dirigea sur Nuremberg, à l'effet d'attirer sur ce point l'attention du roi de Suède et de mettre à l'abri les Etats héréditaires de l'Autriche. Nuremberg avait donné à Gustave des témoignages du plus touchant dévouement : il accourut à son aide. Wallenstein avait l'avantage du nombre; mais le roi pouvait au besoin tirer de Nuremberg des renforts considérables (2). Les deux généraux se retranchèrent : Gustave était inférieur en forces; Wallenstein craignait d'exposer son parti, peut-être sa renommée aux chances d'une bataille. Il espérait d'ailleurs ruiner son ennemi par la famine. Enfin, il pensait que l'arrêter au milieu de ses triomphes était déjà une victoire et que cette circonstance pouvait même refroidir le zèle de ses alliés et rendre aux armes de Ferdinand et de la ligue la supériorité qu'elles avaient eue si longtemps. Les Impériaux et les Suédois s'observèrent pendant près de trois mois, sans qu'aucune considération pût décider Wallenstein à accepter le défi. Il y eut seulement des engagements partiels, dans lesquels les derniers obtinrent presque toujours l'avantage. Enfin une disette affreuse se faisant sentir dans la ville, ainsi que dans le camp de Gustave, ce prince, après avoir réuni 70,000 hommes, ordonna, le 24 août 1632, contre l'avis de son conseil, l'attaque générale du camp des Impériaux. Ce combat dura dix heures, et Wallenstein écrivit à l'Empereur qu'il n'en avait jamais vu d'aussi terrible. Au reste, il ne fit presque usage que de son artillerie. Les Suédois furent repoussés sur tous les points, et le duc Bernard de Weimar, un des généraux de l'union, qui s'était emparé d'une hauteur d'où il dominait le camp de Wallenstein, fut obligé, faute de canons, de se retirer. La perte de Gustave dans cette affaire est évaluée par les historiens à 2, 3 ou à 4,000 hommes, sans parler de dix mille habitants de Nuremberg que la famine avait fait périr dans la ville. Les Impériaux ne perdirent que 1,000 hommes, et Wallenstein eut la gloire d'avoir arrêté, sinon vaincu, un capitaine qui avait jusqu'alors triomphé de tous les obstacles. Le lendemain, il y eut encore quelques escarmouches, dans l'une desquelles Chemnitz raconte que Wallenstein courut risque d'être pris. Le roi de Suède resta encore quinze jours en présence de l'armée impériale. Enfin, le 9 septembre, il leva son camp, fit défiler ses troupes devant Wallenstein, qui ne tenta nullement de l'inquiéter. Il paraît que Gustave essaya de renouer alors les anciennes négociations avec Wallenstein. Celui-ci, à son tour, soit par hauteur, soit par l'effet de son succès récent, refusa d'y prêter l'oreille. Un historien raconte que ce fut Wallenstein qui, en lui renvoyant le général Torstenson, fait prisonnier à l'affaire de Nuremberg, lui fit faire des ouvertures. Ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'il sortit de ses retranchements, abandonnant, selon les uns, et après avoir fait brûler, selon d'autres, beaucoup de munitions de guerre et de provisions de bouche. Il signala sa retraite par l'incendie de plusieurs villages autour de la ville; et après s'être renforcé des garnisons d'Anspach, de Dunkelspiel et de Nordlingen, il détacha Gallas en Saxe et en Bohême avec 10,000 hommes et se porta lui-même sur Forchheim, rançonna les pays de Culmbach, Cobourg et Bayreuth, somma inutilement la première de ces villes, défendue par une garnison suédoise, prit la seconde, mais livra à sa citadelle, également défendue par des Suédois, un assaut qui fut repoussé, se dirigea vers la Saxe, où Gallas obtenait des succès, et rejoignit Pappenheim sur la Saale. Il marcha bientôt sur Leipsick. Mais ayant appris que Gustave venait d'arriver à Naumbourg et s'y retranchait, il délibéra s'il ne l'attaquerait pas; ses généraux l'en détournèrent. Il s'empara de Leipsick, ainsi que de la citadelle et de plusieurs petites villes des environs, résolu d'établir ses quartiers d'hiver en Saxe, et donna ordre à Pappenheim de se porter de nouveau vers la basse Saxe, avec ses 12,000 hommes. Gustave, instruit de cette cir-

(1) C'est à cette époque que Wallenstein fut nommé duc de Glogau.

(2) Les historiens diffèrent beaucoup sur le nombre des deux armées. Il paraît que celle des Suédois finit par réunir autant de monde que celle des Impériaux; mais celle-ci, selon Borgo, témoin oculaire (*in castris nostris*), était encombrée de quinze mille femmes, d'autant de valets et de goujats, de sorte que les récoltes, qui auraient suffi pour les habitants du pays pendant un an, furent dévorées en moins d'un mois par les soldats.

constance, renonça à son projet de se réunir avec l'armée saxonne et marcha sur Weissenfels à la tête de 20,000 hommes, décidé à attaquer Wallenstein. Celui-ci, quoiqu'il n'en eût que 12,000 (1) à lui opposer, n'hésita pas à rétrograder, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. Ce fut le 6 novembre 1632 que l'action s'engagea. Après plusieurs attaques très-vives, l'aile gauche des Suédois était repoussée; le roi, à la tête de sa droite, avait enfoncé l'aile gauche des Impériaux, qui lui était opposée, et il arrivait pour réparer les désastres de son aile gauche, lorsqu'il fut atteint d'un coup mortel. La mort de Gustave et le retour de Pappenheim semblaient devoir assurer la déroute de l'armée royale; mais, après plusieurs succès variés et une lutte très-acharnée, le désespoir des Suédois et les talents de Bernard de Weimar, qui avait pris le commandement, secondés par la blessure mortelle de Pappenheim, triomphèrent de l'acharnement de Piccolomini et de tous les efforts de Wallenstein, qui, souffrant de la goutte (2) et blessé d'une balle à la cuisse, avait déployé la plus grande activité. La perte des deux armées fut de 9 à 10,000 morts. Khevenhiller paraît regarder la victoire comme indécise. Cependant l'armée impériale, qui avait le plus souffert, se retira. Borgo raconte même que la cavalerie, après avoir jeté ses étendards, s'enfuit précipitamment jusqu'à Leipsick, sans être poursuivie. Les Suédois restèrent donc maîtres du champ de bataille. Mais ils avaient perdu leur roi, et la mort de ce prince était un vrai triomphe pour l'Autriche et la ligue. Wallenstein soumit à un examen très-sévère la conduite des officiers de son armée dans cette bataille. Après des événements de ce genre, chacun d'eux était puni ou récompensé. Dans cette occasion, dix-huit subirent la peine de mort. Toute l'Allemagne s'attendait à le voir profiter de la consternation que causait aux protestants la perte du héros suédois; l'étonnement fut extrême quand, avec l'armée qu'il avait reformée, il se porta sur la Silésie. Bernard et Horn parcouraient les bords du Rhin et la Souabe. Maximilien, menacé de nouveau, implorait le secours des Impériaux; l'Empereur pressait son général de secourir les points les plus exposés. Dans ces entrefaites, Wallenstein continuait tranquillement ses négociations avec la Suède, la Saxe et le Brandebourg. Il était d'accord avec les alliés sur les principaux articles : le rétablissement des priviléges, la restitution des biens confisqués, etc. Il promettait, en son particulier, dans le cas où il obtiendrait la couronne de Bohême, de rappeler les exilés, de leur rendre leurs biens, d'établir la liberté des cultes, de réintégrer le comte palatin dans ses Etats, etc. Enfin, il proposait aux alliés, dans le cas où l'Empereur refuserait son assentiment à ces conditions, de marcher avec eux sur Vienne pour l'y contraindre. Les principaux détails de cette négociation sont racontés si unanimement par plusieurs contemporains qu'il est impossible de les regarder comme dénués de fondement. Toutefois, il est juste de dire qu'ils ne sont confirmés par aucun écrit de Wallenstein. Au reste, ces négociations furent aussi infructueuses que les précédentes. Oxenstiern ne se montra pas plus disposé que son maître à prendre confiance dans un homme dont toute la conduite était mystérieuse et qui, lorsqu'il paraissait prêt à conclure, déconcertait tous les négociateurs par une nouvelle bizarrerie inexplicable. Ainsi, après une longue conférence avec le duc Alb. de Saxe-Lauenbourg, dans laquelle il avait déclamé, comme à son ordinaire, contre l'Empereur et *les ennemis naturels*, le duc lui ayant demandé quels étaient les ennemis naturels : « Les Suédois, » répondit-il (*Theatr. Eur.*). Wallenstein négociait en même temps avec la cour de France. Parmi les renseignements nombreux et curieux contenus sur ce sujet dans les *Lettres et négociations* du marquis de Feuquières, ambassadeur de France auprès des membres de l'union, nous trouvons une *Lettre du roi pour le duc de Fridland*, du 17 juillet 1633. Elle contient entre autres les passages suivants : « Mon cousin, l'affection que vous témoignez avoir pour « le bien des affaires publiques et le repos de la « chretienté m'a été si agréable que je n'ai pas « voulu différer plus longtemps à vous en faire « connaître mon sentiment.... Je serai bien « aise de voir réussir les bonnes intentions que « vous avez pour les (les affaires d'Allemagne) « affermir, contre ceux qui les voudraient trou- « bler, » etc. A cette lettre sont jointes des instructions. Feuquières est autorisé à faire remettre à Wallenstein, s'il a besoin d'argent, jusqu'à cinq cent mille écus et à lui promettre, dans le cas où il entretiendrait 30,000 fantassins et 4 ou 5,000 chevaux, un million par an, dont moitié payable sur-le-champ. Enfin, il est chargé de lui faire entendre : « Que Sa Majesté estime « être utile au bien public, qu'il soit roi de Bo- « hême, comme étant ce royaume occupé contre « les lois par la maison d'Autriche : le roi s'of- « frant d'y employer tout ce qui dépendra de « lui et de porter ses amis pour établir et main- « tenir Fridland en cette dignité. » Feuquières éprouva beaucoup de difficultés dans cette négociation, dirigée par l'intermédiaire d'un comte de Kinsky, parce que Wallenstein évitait toujours de répondre d'une manière catégorique et surtout refusait de donner aucun écrit de sa main. Les choses, à sa mort, n'étaient pas plus avan-

(1) Un des historiens donne à Gustave 16,000 fantassins, 11,000 cavaliers et 60 pièces de canon, et à Wallenstein 23,000 fantassins, 16,000 cavaliers (en y comprenant probablement le corps de Pappenheim) et 21 canons.

(2) Il était même dans une litière portée par des chevaux, parce qu'il ne pouvait ni marcher ni se tenir à cheval, ayant aux pieds des plaies, qu'on couvrait tous les jours d'une couche de viande fraîche, pour prévenir la gangrène (Schmidel, dans de Murr).

cées que le premier jour (1). Son inaction en Silésie, malgré des forces très-supérieures, était également un mystère. Cependant un mouvement de son armée sur la Lusace ayant fait croire au général saxon qu'il voulait se porter vers la Saxe, Arnheim se sépara des Suédois pour voler à la défense de son pays. Wallenstein, faisant aussitôt volte-face, rentra en Silésie, attaqua à l'improviste les Suédois, près de Steinau, sur l'Oder (octobre 1633), et força le comte de Thurn à se rendre à discrétion, avec un corps de 6,000 (d'autres disent 2,500) hommes. Mais la cour de Vienne ne put lui pardonner d'avoir relâché son ancien ennemi. « Que voulait-on, « dit-il, que je fisse d'un pareil fou ? Il nous sera « bien plus utile dans le camp des Suédois. » Cet avantage signalé fut suivi de la prise de plusieurs villes de la Silésie. Quelques détachements envoyés vers la Baltique s'emparèrent de Landsberg, ville importante de la nouvelle Marche, et firent trembler les princes du cercle de basse Saxe, tandis que Wallenstein agissait en Lusace et menaçait de nouveau la Saxe. Cependant Bernard de Weimar, maître de Ratisbonne, poussait sa marche victorieuse jusqu'au delà de l'Iser. Wallenstein se décida enfin à se diriger vers la Bavière, tandis que Bernard, arrêté par les glaces de l'Inn et craignant de voir ses communications avec Ratisbonne interceptées, se retira sur le haut Palatinat. Le général impérial, se contentant de cette démonstration, rentra en Bohême, où il établit ses quartiers d'hiver. L'Empereur, affligé de cette disposition si funeste pour des pays déjà épuisés et alarmé par l'établissement des Suédois en Bavière, pressait Wallenstein de marcher contre ces derniers. Il lui envoya même son ami, le comte de Questenberg, pour s'entendre avec lui sur ces différents points. Loin d'obéir à cette injonction, Wallenstein ordonna au général de Suys, qui était déjà près de Passau, de rester en deçà de l'Ems, lui défendant, sous peine de la vie, d'obéir aux ordres de l'Empereur. Il resta donc en Bohême, écrasant les habitants, non-seulement par les logements des gens de guerre, mais encore par les contributions les plus exorbitantes, et insultant à leur misère par le luxe le plus effréné. Plus de mille personnes et mille soixante-douze chevaux, attachés à son service particulier, étaient entretenus aux frais du royaume. Ferdinand réitéra ses ordres à Suys et enjoignit à Wallenstein de détacher de son armée 6,000 hommes pour les faire passer à celle du cardinal infant, qui se rendait d'Italie dans les Pays-Bas. Wallenstein crut voir dans cet affaiblissement de son armée l'intention avouée de diminuer son influence, afin de l'éloigner d'autant plus aisément. Il s'occupa dès lors de l'exécution de son plan de défection. Il ne balança point à s'en ouvrir à Piccolomini, celui de tous ses généraux en qui il avait le plus de confiance, tant à cause de ses talents que parce qu'il le croyait né sous la même constellation que lui, et il accompagna cette communication des plus magnifiques promesses. Piccolomini lui représenta les dangers d'une pareille entreprise. Wallenstein lui répondit que, dans des projets de ce genre, le commencement seul était difficile ; qu'il ne pouvait négliger cette occasion d'assurer sa fortune ; que d'ailleurs les astres lui étaient favorables, et qu'il tenterait l'affaire n'eût-il que 1,000 chevaux avec lui. Piccolomini, sentant le danger de lutter contre une résolution aussi bien arrêtée, eut l'air de céder à la force de ses raisons, promit tout et se hâta d'aller instruire la cour de Vienne de ce projet. Wallenstein convoqua ses généraux à Pilsen pour un conseil de guerre, et sous prétexte de traiter de la paix, il fit inviter les commissaires suédois et saxons à s'y trouver. La réunion eut lieu le 11 janvier 1634. Trois objets importants furent soumis à sa délibération. L'Empereur demandait que Wallenstein abandonnât ses quartiers de Bohême, qu'il attaquât Ratisbonne, et enfin qu'il détachât 6,000 hommes de son armée. Les généraux déclarèrent unanimement que ces trois mesures étaient inexécutables. Alors Illo, un des confidents de Wallenstein, après avoir fait ressortir l'ingratitude et la perfidie de la cour de Vienne à l'égard d'un homme à qui elle devait le salut de la monarchie, déclara que l'intention du généralissime était de se démettre du commandement. Ces paroles excitèrent dans l'assemblée une sensation extraordinaire. Quatre généraux furent députés vers Wallenstein pour le supplier de renoncer à une aussi funeste résolution. Il céda à leurs instances réitérées ; mais il exigea d'eux en même temps l'engagement de lui rester fidèles. Un écrit, rédigé à cet effet, leur fut lu avant un banquet auquel Illo les avait invités, et lorsqu'ils furent échauffés par le vin, ce général leur proposa de le signer. Mais cette pièce n'était qu'une copie, dans laquelle avait été omise la clause formelle : « Tant qu'il res« tera au service de Sa Majesté et les emploiera « dans ce même service. » Quelques chefs, ayant remarqué l'omission, refusèrent de signer. D'autres transigèrent avec leur conscience en signant d'une manière illisible. Mais Wallenstein leur ayant, le lendemain, représenté ses services, ses griefs envers la cour de Vienne, les machinations de ses ennemis et les dangers de sa position, ils signèrent tous comme il le désirait. Cet acte cri-

(1) Carve raconte qu'à cette époque Wallenstein engagea le colonel Illo à solliciter de la cour de Vienne le titre de comte en récompense de ses services. Mais il fit en même temps représenter secrètement à l'empereur qu'il y aurait de l'inconvénient à accorder à cet officier sa demande, parce que plusieurs autres croiraient avoir autant de droit à en faire une semblable. Quelque temps après, dans un repas, il questionna le colonel à ce sujet ; et, ayant appris que celui-ci avait été refusé, il se répandit en invectives contre l'ingratitude de la cour de Vienne. On comprend que Illo fut dès ce moment tout dévoué à Wallenstein. C'est sans doute ce récit qui a fourni à Schiller l'idée de la belle scène entre Piccolomini et Buttler, dans *les Deux Piccolomini*.

minel ayant été porté à la connaissance de Ferdinand, ce prince adressa, le 24 janvier 1634, à l'armée une proclamation, dans laquelle il la déliait de ses serments à l'égard de son généralissime, remplaçait celui-ci par le général Gallas, accordait une amnistie à tous ceux qui avaient pu se laisser égarer, n'en exceptant que le général et ses deux confidents. Wallenstein, informé sur-le-champ de cette disposition, sentit la nécessité d'exécuter promptement son projet. Sa première mesure fut de changer les commandants en Silésie et dans les pays héréditaires que son armée occupait. Mais Altringer ne s'était pas rendu à Pilsen: Gallas proposa à Wallenstein d'aller le chercher et ne revint pas. Piccolomini s'offrit également à aller chercher Gallas et ne reparut plus. Cependant l'Empereur avait donné secrètement ordre à quelques-uns de ses généraux les plus dévoués de s'assurer de la personne de Wallenstein, d'Illo et de Tertzky, son beau-frère, afin qu'ils pussent être jugés, et dans tous les cas, de les saisir morts ou vifs. Le voile tombe enfin des yeux de Wallenstein. Alors il cesse de dissimuler et convoque ses généraux à Prague; mais en même temps il apprend que Suys a pris possession de cette ville au nom de l'Empereur. Il se décide à se porter sur Egra et presse les commissaires suédois, saxons et brandebourgeois de s'y rendre, annonçant qu'il se détache entièrement de l'Empereur. Ceux-ci mettent encore beaucoup de réserve dans leur conduite, Bernard surtout, qui, embrassant dans son ensemble la position de Wallenstein, ne promet rien de formel et se tient prêt à tout événement. Wallenstein, naguère l'homme le plus puissant de l'Europe, maintenant mis au ban de l'Empire, abandonné de son armée, trahi par ses généraux, arrive à Egra, porté dans une litière, suivi de 200 fantassins et 500 cavaliers et à la merci de quelques étrangers, Leslie (ou Lesley), Butler, Irlandais, Gordon, Ecossais, qu'il a comblés de bienfaits et qui le trahissent. Mais ce fugitif, fort de lui-même et comptant sur la faveur des astres, rêve encore des projets de grandeur et la chute du trône impérial. Cependant il presse les négociations avec ses nouveaux alliés, et Bernard annonce qu'il arrivera incessamment à Egra. Leslie était instruit de tout par Wallenstein lui-même. Le lendemain 25, les conjurés jugèrent qu'il fallait tenter le dénoûment. Wallenstein avait conservé un petit nombre d'amis, Illo, Tertzky, Kinsky, Neumann et quelques autres. Les conjurés, voulant lui enlever ce dernier appui, les invitèrent à un banquet et les firent égorger par des dragons irlandais de Buttler. Ils reculaient devant l'assassinat d'un homme tel que Wallenstein et voulaient le livrer vivant à l'Empereur. Les menaces indiscrètes et terribles que ses amis venaient de proférer contre la cour de Vienne et tous les ennemis de Wallenstein, ainsi que l'approche des troupes suédoises et saxonnes, surmontèrent leur horreur naturelle. Seni, astrologue de Wallenstein, avait prévenu son maître que les astres se montraient sous un aspect menaçant. Wallenstein, qui voulait plier le ciel lui-même à ses volontés, s'obstinait à le trouver favorable. Il s'était couché de bonne heure. Le capitaine Deveroux, également Irlandais, accompagné de six hallebardiers, pénètre dans sa chambre. Wallenstein, éveillé par le bruit, se porte vers sa fenêtre : « Es-tu, lui crie « Deveroux, ce scélérat qui veut livrer à l'ennemi l'armée de l'Empereur et arracher la « couronne à Sa Majesté?... Meurs! » Wallenstein étend le bras sans proférer un seul mot (1) et tombe, la poitrine percée d'un coup de pertuisane. Il était dans la 52e année de son âge. L'Empereur permit à la veuve de Wallenstein de faire enterrer son corps dans la citadelle de Gitschin, bâtie par lui, et lui assigna pour douaire la seigneurie de Neuschloss, en Bohême. Il y eut des combats dans ce pays et sur beaucoup d'autres points entre les partisans de Wallenstein et ceux de l'Empereur. Un grand nombre des premiers furent arrêtés, entre autres son fils, et plusieurs furent exécutés. Les désordres qui eurent lieu dans l'armée furent très-difficiles à comprimer; on ne crut pouvoir y parvenir qu'en destituant tous les officiers connus par leur attachement pour Wallenstein, en nommant le roi de Hongrie généralissime et en donnant aux troupes trois mois de solde. Buttler fut comblé de biens et d'honneurs par Ferdinand, qui récompensa également d'une manière distinguée Deveroux, Leslie et Gordon, et fit toutefois dire trois mille messes pour le repos des âmes de Wallenstein et de ses complices. Wallenstein était d'une taille élevée, son front haut, ses cheveux roux (quelques-uns disent noirs), gris sur la fin de sa vie, son regard sévère. Il parlait peu et de la manière la plus concise. Il ne riait jamais, et les plaisirs des sens n'avaient point d'attraits pour lui. Ses rares qualités ressortent de son histoire. Est-il besoin de dire qu'il possédait éminemment l'art de mener les hommes et de remuer les masses, celui dont le nom seul improvisa deux armées et qui tint deux fois dans ses mains le sort de l'Allemagne, disons même de l'Europe? Il eût peut-être égalé les premiers héros de l'histoire si ces qualités n'avaient été ternies par une ambition démesurée, une arrogance sans bornes et par cet amour de l'argent et du luxe qui le rendit le fléau de tant de millions d'hommes. Personne ne peut révoquer en doute sa haute capacité militaire. Quelques-unes de ses campagnes se distinguent par une grande activité et de beaux faits d'armes. Aucun de ses rivaux de gloire, Gustave lui-même, ne serait parvenu à

(1) Plusieurs auteurs (entre autres Carve, qui tenait sans doute de Buttler et de Deveroux les détails qu'il rapporte sur ses derniers jours) disent qu'il fit un mouvement des lèvres, mais sans articuler un seul mot.

créer deux armées avec une telle promptitude ; mais aucun d'eux peut-être n'eût commis les fautes qui peuvent lui être reprochées. D'ailleurs, si l'on considère les résultats militaires dans le sens ordinaire et restreint de ce mot, on trouvera qu'il n'égale ni Gustave-Adolphe, qui domine tous les héros de cette époque, ni Tilly, ni même Bernard de Weimar, tel qu'il se montra dans le reste de sa carrière. Nous tenons compte ici des circonstances dans lesquelles les passions paralysèrent son bras, et où tantôt son inaction, tantôt son indécision furent tout à fait inexplicables. D'un côté, la profonde dissimulation d'un homme d'Etat, d'un autre, la trahison, n'offraient ni à ses amis ni à ses ennemis une solution suffisante de cette espèce de problème. C'est ce qui fit croire qu'il ne jouissait pas complétement de ses facultés mentales, opinion adoptée par quelques écrivains. Elle acquiert un certain poids quand on voit à quel point il était dominé par la passion de l'astrologie, qui, à cette époque encore, n'eût offert rien d'étonnant dans un homme ordinaire, mais qui, pour un esprit de la trempe de celui de Wallenstein, pouvait être regardée comme un commencement d'aliénation. Cette considération doit rendre très-circonspect quand il s'agit de prononcer en dernier ressort sur ses projets de trahison avant son arrivée à Pilsen. Sa défection à cette époque ne peut être justifiée, mais elle s'explique naturellement. Nous ajouterons qu'aucun écrit de sa main, aucun acte juridique ou authentique n'atteste sa culpabilité. Mais nous dirons aussi qu'elle est prouvée moralement de la manière la plus incontestable. Accusé par les catholiques et les protestants, il a été défendu par un très-petit nombre d'écrivains. Le premier est Gualdo Priorato ; mais son *Istoria della vita d'Alberto Walstein* (traduite en latin et en allemand) est un panégyrique continuel, où il n'est pas même question des exactions du héros et qui, contenant beaucoup moins de faits que de réflexions générales, offre une lecture très-fatigante. La *Biographie de Wallenstein*, en allemand, par un général prussien, 1797, est mieux écrite, mais porte également les caractères d'une admiration exclusive. La *Conspiration de Walstein*, par Sarrasin, n'est point achevée, et la partie qui en existe est incomplète. Les *Annales Ferdinandei* de Khevenhiller, le *Theatrum Europæum*, les *Annales Boicæ gentis*, par Adlzreitter, le *Bellum Suecico-Germanicum* de Chemnitz, les *Commentarii de rebus Suecicis*, etc., de Pufendorf, les *Chroniques* de Piasecius (Piasetzky), etc., et les ouvrages moins volumineux de Charles Carafa, Burgus (Borgo) (*De bello Suecico commentarii*), Carve (1) (*Itinerarium*), de Murr (1), etc., sont les ouvrages qui fournissent le plus de renseignements sur la vie de Wallenstein, comme sur la guerre de trente ans en général. Enfin les *Monumenta historiæ Bohemiæ* de Dobner, outre les actes par lesquels l'Empereur conféra à Wallenstein quelques-uns de ses titres, contiennent ceux de dix fondations pieuses ou autres faites par lui. Parmi les auteurs contemporains qui ont parlé de Wallenstein, nous ne devons pas omettre le cardinal de Richelieu, qui, dans le tome 8 de ses *Mémoires*, donne beaucoup de détails sur les dernières circonstances de sa vie et sur son assassinat. Quelques-unes des réflexions du cardinal à ce sujet sont doublement remarquables. « Sa mort « est un prodigieux exemple, ou de la méconnaissance d'un serviteur, ou de la cruauté « d'un maître; car l'Empereur durant sa vie, « qui a été traversée d'accidents mémorables, « n'a trouvé personne dont les services appro- « chassent de ceux qu'il lui avait rendus.... « Mais, soit que ou l'empereur ait été un mau- « vais maître, ou Walstein infidèle serviteur, « c'est toujours une preuve de la misère de cette « vie, en laquelle si un maître a peine de trou- « ver à qui il doive se confier entièrement, un « bon serviteur en a d'autant davantage de se « fier totalement en son maître, qu'il a près de « lui mille envieux de sa gloire et autant d'en- « nemis qu'il a faits pour son service, qui par « mille flatteries l'accusent envers lui, que l'es- « prit d'un prince est jaloux, méfiant et crédule, « et qu'il a toute-puissance d'exercer impuné- « ment sa mauvaise volonté contre lui.... » Nous rappellerons que ce même Richelieu avait, par l'entremise du P. Joseph, beaucoup contribué, quatre ans auparavant, au renvoi de Wallenstein. De nos jours, Schmidt, catholique, écrivant à Vienne, et Schiller, protestant, ont, l'un dans son *Histoire des Allemands* et l'autre dans sa *Guerre de trente ans*, parlé de Wallenstein avec une extrême modération, et il a fourni au dernier de ces auteurs le sujet d'une trilogie, qui est un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne et dont Benjamin Constant a donné une imitation (*voy.* SCHILLER). Parmi les travaux historiques récents, nous citerons : la *Guerre de trente ans et ses héros*, *Gustave-Adolphe et Wallenstein*, par C.-A. Metbold, Stuttgard, 1835-1840, 2 vol. in-8° ; — *Wallenstein, ses apologistes et ses adversaires modernes*, par J.-H. Kroenlein, Leipsick, 1845, in-8° ; — *Wallenstein et Arnim, étude sur l'histoire de la guerre de trente ans*, par C.-G. Helbig, Dresde, 1850, in-8° (tous en allemand). L'ouvrage de l'Anglais J. Mitchell,

(1) Carve, Irlandais, attaché d'abord aux familles Gordon et Buttler, fut, depuis 1634 jusqu'en 1638, aumônier du régiment de Deveroux. Il donne à ces trois personnages de grands éloges et ne parle de Buttler qu'avec admiration. Au reste, son *Itinerarium* (il a aussi fait un *Epitome rerum Germanicarum*), écrit en fort mauvais latin, demande à être lu avec précaution. On y trouve, par exemple, que la bataille de Lutzen fut gagnée par les Impériaux.

(1) Principalement l'*Assassinat d'Albert, duc de Fridland* (1806), où l'on trouve plusieurs pièces intéressantes, entre autres la relation de Sesyna, qui, pendant quatre ans (de 1630 à 1634), avait servi d'intermédiaire entre Wallenstein et les Suédois, ainsi que les chefs de l'Union.

Life of Wallenstein, 1837, in-8°, a été réimprimé en 1840 et en 1842. M. Ch. Rahlenberg a inséré dans le *Messager des sciences historiques de Belgique*, Gand, 1852, un mémoire intitulé *Wallenstein dans ses rapports avec la cour de Bruxelles*. *La Correspondance particulière et les Ecrits de Wallenstein*, publiés par J. Foerster à Berlin, en 1828-1829, 5 vol. in-8°, fournissent à l'histoire sérieuse d'importants matériaux; M. E.-H. Zober a, de son côté, mis au jour à Stralsund, en 1830, un volume de *Lettres inédites* de Wallenstein et de Gustave-Adolphe. D—u.

WALLER (WILLIAM), général anglais, descendait de l'ancienne famille des Waller de Spendhurst. Son éducation, commencée aux colléges de Magdelaine et de Hart-Hall à Oxford, fut terminée à Paris. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il débuta dans la carrière militaire sous les drapeaux des princes protestants coalisés contre l'Empereur, et où sa bravoure et sa capacité lui firent un commencement de réputation. Revenu en Angleterre, il fut décoré du titre de chevalier, et se maria à Jeanne Reynell. Nommé, quelques années après, membre du long parlement par le bourg d'Andover, il se déclara ouvertement contre le parti de la cour, soit que dans la guerre du protestantisme il eût adopté des principes peu favorables à la hiérarchie dans le gouvernement de l'Etat et de l'Eglise, soit, comme le disent quelques biographes, qu'il crût avoir à venger des injures particulières. Quoi qu'il en soit, lorsque les partisans de la suprématie parlementaire prirent les armes, il se rangea sous les étendards du comte d'Essex, commanda l'expédition dirigée contre Portsmouth; et malgré les efforts du colonel Goring, qui venait de se soumettre au roi, et qui occupait la ville pour lui, il força la garnison à reconnaître l'autorité du parlement. Après ce succès, qui fut aussi prompt que complet, Waller fut chargé de diverses autres expéditions, dont il s'acquitta toujours avec la plus grande intrépidité; et l'on s'habitua à le regarder comme un des personnages les plus importants du parti antiroyal. Mais l'opposition qui se manifestait de jour en jour entre les presbytériens et les indépendants lui devint fatale. Cromwell, coryphée de ceux-ci, s'efforça d'éloigner des affaires un homme à qui plusieurs des chefs de son parti avaient offert le suprême commandement, et dont, malgré ses refus, le mérite effrayait son ambition jalouse. Waller, réduit à résigner la place à laquelle l'avaient élevé ses talents militaires, revint siéger au parlement, où on le regarda comme le chef de l'opposition presbytérienne. Peu après, en effet, les indépendants étant devenus les plus influents, il fut un des onze membres que leur haine accusa de haute trahison, et il se déroba, par la fuite, à une condamnation. Il revint dans la suite à Londres, et reprit sa place au parlement jusqu'en 1648, époque à laquelle il fut, ainsi que cinquante autres, expulsé de la chambre par la force des armes, et jeté dans une prison, comme suspect d'attachement au gouvernement royal. Impliqué, dix ans après, dans l'insurrection de George Booth, il fut relâché sous caution; et l'année suivante (1659), il fut nommé conseiller d'Etat, et rentra, comme un des représentants du comté de Middlesex, au parlement qui s'ouvrit le 25 septembre 1660. Il mourut le 19 septembre 1668, et fut enterré dans la chapelle de Tothill-Street, et non, comme le dit Seward, dans l'église de l'abbaye de Bath, où il n'y avait que sa statue et le tombeau de sa première femme. Une tradition, longtemps vulgaire en Angleterre, rapporte que Jacques II, allant visiter cette abbaye, endommagea le nez de la statue; mais il paraît que cette circonstance n'est qu'une fable. La versatilité de Waller a été, dans sa patrie, le sujet de beaucoup de discussions. On semble aujourd'hui s'accorder à reconnaître que, pénétré des principes de la liberté religieuse et civile, mais fort attaché, dans le fond, à la constitution de son pays, il ne changea jamais d'opinion, et que son adhésion aux premières démarches des parlementaires, comme son opposition aux projets des indépendants, ne furent que les conséquences rigoureuses de ses idées sur le gouvernement. On a de lui : 1° *Méditations religieuses sur divers sujets, avec des formules journalières*, Londres, 1680, un vol. in-8°; 2° *Apologie* (vindication) *du caractère et de la conduite du chevalier William Waller, commandant en chef des forces parlementaires dans l'ouest, contenant l'exposition des motifs qui lui ont fait prendre les armes contre le roi Charles Ier, écrite par lui-même*, Londres, 1793, in-8°. Cet ouvrage, écrit avec autant de force que de simplicité et de candeur, et dont le style, absolument semblable à celui des historiens du 17e siècle, paraît mettre l'authenticité hors de doute, était resté longtemps manuscrit. Sa publication causa une vive sensation en Angleterre, à cause des faits curieux qu'il révèle et des observations originales qu'il contient. P—OT.

WALLER (EDMOND), poëte anglais, de la même famille que le précédent, naquit le 3 mars 1605, à Coleshill, dans le comté de Hertford. Il était, par sa mère, cousin de Cromwell, et neveu de Hampden. Une telle parenté attirait Waller dans le parti républicain; ses liaisons, ses sentiments le faisaient pencher du côté des royalistes. Riche de son patrimoine, homme aimable, courtisan habile, orateur et poëte, rien n'aurait manqué à ses succès, à sa réputation et à son bonheur, s'il eût vécu dans des temps tranquilles; mais, faible par les qualités de l'âme, sans élévation et sans courage, il eut à traverser une époque d'exagération et de fanatisme, féconde, comme toutes celles de ce genre, en vertus sublimes et en vices énergiques. Les avantages de la fortune, comme ceux du talent, le précipitèrent dans des dangers, et l'en sauvèrent. Il servit divers partis,

et ne s'attira la confiance d'aucun; il acquit de la célébrité sans gloire, fut recherché sans être aimé, et loué sans être estimé. Son père mourut lorsqu'il était encore enfant, et lui laissa une fortune de trois mille cinq cents livres sterling. Sa mère le fit élever avec beaucoup de soin à Eton, et il termina ses études à Cambridge. Au sortir de cette université, à l'âge de dix-huit ans, d'autres disent même de seize, il fit son début au Parnasse, au parlement et à la cour. Dans un âge si tendre, il se montra, ce qu'il a été depuis, poëte moins remarquable par l'invention ou la nouveauté des images que par une pureté, une élégance et une harmonie de style inconnues avant lui. Il déploya les talents d'un orateur facile et disert, qui s'inquiétait plus du succès de ses discours que du triomphe de ses opinions. Enfin, admis dans la familiarité du roi Jacques Ier, il parvint à plaire par les saillies de son esprit, et sut médire sans pitié de ceux qu'il flattait sans pudeur, aussi bien qu'un vieux courtisan. On rapporte que la duchesse de Newcastle lut un jour devant lui des vers qu'elle avait composés sur la mort d'un cerf. Waller dit qu'il donnerait tout ce qu'il avait écrit pour être l'auteur de cette pièce. Comme l'auditoire les trouvait très-médiocres, on tira Waller à part pour le faire expliquer sur le jugement qu'il venait d'en porter. « Mais, répondit-il froidement, sans « doute je donnerais tout pour être l'auteur de « ces vers, car on ne saurait trop donner pour « sauver à une dame de ce rang et de ce mérite « le ridicule d'en avoir fait d'aussi mauvais. » Les jouissances de la vanité ne firent point oublier à Waller le soin d'augmenter sa fortune déjà considérable; il épousa une riche héritière de la Cité, nommée madame Banks, malgré les intrigues puissantes de personnes de la cour, qui voulaient la marier à un autre. Elle mourut en couches; et, après avoir donné deux enfants à Waller, elle le laissa veuf, âgé seulement de vingt-cinq ans. L'amour et peut-être aussi l'ambition lui firent adresser ses vœux à lady Dorothy Sidney, fille aînée du comte de Leicester, et il la chanta dans ses vers, sous le nom de *Sacharissa*, avec tout l'enthousiasme d'un poëte et toute l'exaltation d'un amant. Mais peu sensible aux charmes de la poésie, Dorothy Sidney se maria, en 1639, avec le comte de Sunderland, et laissa Waller en proie aux tourments de l'amour et de l'orgueil, blessés dans leurs plus chères espérances (1). Pour se distraire de ses peines, il voyagea, et à son retour il donna de nouveaux emplois à sa muse, en courtisant d'autres beautés, dont il a déguisé les véritables noms sous ceux d'Amoret et de Phillis. Un de ses biographes a eu soin de nous apprendre qu'Amoret était une dame nommée Sophia Murray, et il fait assez entendre qu'il lui serait facile de nous dire aussi le nom de Phillis, s'il ne voulait pas respecter le secret des familles. Si les hommages poétiques de Waller n'obtenaient pas toujours le prix qu'il en espérait, sa réputation était telle, qu'ils n'étaient jamais repoussés, et celles qui n'étaient nullement disposées à céder à ses vœux acceptaient cependant des louanges dont elles s'enorgueillissaient. Longtemps après la composition de ses premiers vers, le hasard lui fit rencontrer un jour dans une société l'objet de sa première passion et des premières inspirations de sa muse, lady Sunderland, alors veuve et âgée. Elle demanda à Waller quand il lui adresserait des vers comme ceux qu'il avait autrefois faits pour elle : « Lorsque vous redeviendrez « aussi jeune et aussi belle que vous étiez alors, « madame, » répondit-il. De toutes les femmes que Waller avait célébrées, il n'en épousa aucune, et celle qui devint son épouse fut si peu célèbre, qu'on ignore entièrement l'époque de son mariage et même son nom. Ses biographes la nomment Bresse ou Breaux, sans qu'on puisse déterminer lequel de ces deux noms est le véritable. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut très-féconde, puisqu'elle donna à son mari treize enfants, cinq garçons et huit filles. Pendant le long intervalle de l'absence du parlement, Waller vivait avec l'indépendance et la splendeur d'un homme qui jouit d'une grande fortune. Il se trouvait répandu dans la plus haute société et lié avec les personnages les plus honorables et les plus élevés en dignité; mais en qualité de neveu d'Hampden, il était considéré à la cour et par les partisans du pouvoir comme peu favorable à leur cause. Lorsque le parlement fut convoqué en 1640, Waller, qui en faisait partie, prouva qu'on ne s'était pas trompé sur son compte. Son premier discours fut celui d'une véhémente opposition, et cependant il n'était pas regardé comme un ennemi déclaré du roi, puisque ce fut par lui que le ministère fit appuyer dans la chambre la demande d'un subside pour le payement des troupes. Il représenta pour la troisième fois le bourg d'Agmondesham dans le long parlement, dont l'ouverture eut lieu le 3 novembre 1640. Waller remplit alors complétement l'attente du parti mécontent, qui crut pouvoir compter sur sa fidélité et son zèle, en lui confiant la poursuite du juge Crawley. Dans cette occasion, où il s'agissait de venger son oncle Hampden d'une sentence illégale et injuste, Waller se surpassa lui-même. Son discours eut un tel succès, qu'on en vendit plus de vingt mille exemplaires en un jour. Toutefois en s'attachant au parti patriote, il n'en adopta point toutes les opinions et n'en approuva pas les excès. Dans la grande question de l'abolition de l'épiscopat, il prononça en faveur du maintien de la hiérar-

(1) On connaît ces vers de Parny, dans la *Journée champêtre* :

Waller soupira pour sa belle
Les sons les plus mélodieux;
Il parlait la langue des dieux,
Et Sacharissa fut cruelle.

chie ecclésiastique un excellent discours que Johnson nous a conservé. Lorsque enfin il y eut scission complète entre le roi et la chambre des communes, il se retira d'abord de la chambre, puis y reparut; mais ce fut, dit-on, par permission expresse du roi. Quand le monarque eut levé l'étendard de la guerre, Waller lui envoya une somme considérable, et cependant il continua de siéger dans l'assemblée rebelle. Il s'y expliquait avec une grande indépendance; aussi Clarendon nous apprend que, par cela même, il était utile aux patriotes : car, à ceux qui avaient cessé de siéger dans la chambre, parce que, selon eux, ils n'étaient plus libres d'y développer leurs opinions, on opposait l'exemple de Waller, qui tous les jours parlait contre le sentiment général de la chambre, et même contre les résolutions adoptées par la majorité. On prouvait ainsi à ces fuyards qu'ils se servaient d'un vain prétexte pour déguiser leur défection. Associé d'une part aux actes du parlement rebelle, puisqu'il continuait d'en faire partie, et s'étant cependant concilié par ses discours la bienveillance des royalistes, Waller était comme ces puissances neutres qui, malgré leur peu de forces effectives, acquièrent de l'importance quand les grandes puissances belligérantes, craignant de se mesurer, diffèrent pourtant de se réconcilier. Aussi lorsque le parlement se décida à envoyer des commissaires à Oxford, pour traiter avec le roi, Waller fut un de ceux qu'on s'empressa de choisir; et quand il parut devant le monarque, celui-ci lui dit : « Quoique le dernier dans ma faveur, vous n'y « êtes pas au dernier rang, et vous n'occupez « pas la dernière place. » On ignore si c'est le complot que Waller avait déjà formé en faveur de l'autorité royale qui lui valut ces bienveillantes paroles, ou si c'est l'aimable accueil du roi qui le détermina à se jeter dans son parti. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il chercha peu de temps après avec son beau-frère Tomkins, un des secrétaires du conseil de la reine, à réunir en une seule ligue tous ceux qui étaient décidés à s'opposer aux patriotes, et à les engager à refuser de payer les taxes que le parlement voudrait lever. « Le parti patriote, dit Johnson, annonça la découverte de cette conspiration de manière à frapper les esprits par la terreur. Le 31 mai 1643, jour de jeûne et de solennité religieuse, on était à l'église, on écoutait en silence le sermon; tout à coup un messager entre, s'approche de Pym, lui parle à l'oreille; celui-ci en fait autant à celui de ses adhérents qui se trouvait le plus près de lui; un chuchottement se fait entendre dans une grande partie de l'assemblée, et bientôt tous ceux qui l'avaient causé disparaissent avec Pym, et laissent ceux qui restaient dans la solitude et l'étonnement. On apprit ensuite que des soldats avaient été envoyés pour arrêter Tomkins et Waller, et qu'on avait saisi des lettres qui prouvaient que le parlement et la ville devaient être livrés au pouvoir des cavaliers (1). » Waller, frappé de crainte par son arrestation, et cédant à une honteuse lâcheté, avoua beaucoup plus qu'on n'aurait pu découvrir; il révéla non-seulement tout ce qu'il avait fait et dit, mais tout ce qu'il avait appris par les autres, de sorte qu'il compromit beaucoup de personnages engagés dans des conspirations plus sérieuses et plus efficaces que la sienne. Par ses honteux aveux, par son feint repentir, par ses flatteries et encore plus par le sacrifice d'une partie de sa fortune, il sauva sa vie, et, après une année d'emprisonnement, il se vit seulement banni d'Angleterre, et se retira en France. Il résida d'abord à Rouen, où était sa fille Marguerite, qui devint par la suite son enfant chéri, et lui servit de secrétaire; plus tard il alla se fixer à Paris, où il vécut avec magnificence, recevant beaucoup de monde, et se consolant d'être absent de sa patrie en faisant des vers où il manifeste parfois contre les rebelles et les oppresseurs de son pays les sentiments d'un honnête homme. Ce fut alors qu'il connut Saint-Evremond, qui était du même âge que lui, comme lui bel esprit et courtisan, qui depuis, par une singulière destinée, vint, exilé en Angleterre, resserrer les liens d'une amitié qu'il avait formée avec Waller exilé en France. Lorsque Cromwell, après avoir ôté à son roi le trône et la vie, eut mis fin à l'anarchie par le despotisme, Waller, qui, faute de pouvoir toucher ses revenus, avait été obligé de vendre les bijoux de sa femme, sollicita et obtint, par l'entremise du colonel Scroop, son beau-frère, la permission de revenir en Angleterre avec les restes d'une fortune que les événements et les périls de sa vie avaient beaucoup diminuée. Il se retira à Hall-Barn, dans une maison qu'il avait fait construire près de Beaconsfield, où résidait sa mère. Quoique sœur de Hampden et tante de Cromwell, la mère de Waller était fortement attachée au parti du roi, ce qui n'empêchait pas le protecteur de venir la voir, et même d'admettre dans son intimité Waller, dont l'esprit lui plaisait. Le poëte se montra reconnaissant de la faveur dont il jouissait auprès de Cromwell, en écrivant, en 1654, son panégyrique, qui est considéré, à juste titre, comme sa meilleure pièce de vers. Il paya au protecteur un nouveau tribut d'éloges dans celle qu'il composa sur sa mort, et néanmoins sa muse, lors de la restauration, retrouva encore sa verve habituelle pour féliciter Charles II sur son avénement au trône. « Un tel changement de sentiments, dit Johnson, excite le mépris et l'indignation; le poëte qui prostitue ainsi son esprit peut encore conserver l'éclat du talent, mais il a perdu la dignité de la vertu. » Il est probable que Johnson, lorsqu'il traçait ces sévères paroles, n'avait pas encore fait lui-même

(1) Il est évident que Walter Scott a puisé, dans cette circonstance de la vie de Waller, l'idée d'une des scènes les plus dramatiques du commencement de son roman intitulé *le Cavalier*.

céder l'inflexibilité de ses principes jacobites au désir bien naturel d'assurer le repos de sa vieillesse, et qu'il n'avait pas encore accepté une pension d'un ministère de la maison d'Orange, sous la condition d'employer sa plume à le défendre contre les vigoureuses attaques du mystérieux Junius. Contentons-nous de remarquer, pour atténuer les torts de Waller, que dans son panégyrique de Cromwell, il l'a judicieusement (c'est Johnson lui-même qui fait cette remarque) considéré dans le haut rang où il était placé, sans rappeler comment il s'y était élevé; il n'a loué en lui que le héros qui défendit l'honneur de l'Angleterre, et qui accrut sa gloire et sa puissance; il a omis sagement tout ce qui a quelque rapport au rebelle et au régicide. C'est aussi Johnson qui avoue que le poëme de Waller sur la mort de Cromwell est l'expression d'une sincère admiration. Il n'avait rien à attendre de ceux qui succédaient au protecteur, et du protecteur il n'avait rien reçu, si ce n'est son pardon. Nous l'excuserons donc d'avoir chanté tour à tour un grand homme, son parent, sur ce qu'il a fait de grand, et d'avoir félicité son roi sur son avénement à un trône qu'il avait cru perdu sans retour. Ce qui dans Waller nous paraît plus blâmable que la versatilité du poëte, c'est la fausseté et la servilité du courtisan, s'il est vrai qu'il ait fait à Charles II, au sujet du panégyrique de Cromwell, la réponse qu'on lui attribue. On assure que le roi lui ayant fait observer que le poëme sur son rétablissement était inférieur en mérite à celui qu'il avait composé pour l'usurpateur, « C'est, dit Waller sans « se troubler, parce que les poëtes réussissent « mieux dans les fictions que dans les réalités. » La cour dissipée et même dissolue de Charles II convenait à l'esprit brillant et à l'humeur enjouée de Waller; il en fut un des principaux ornements; ses bons mots étaient sans cesse cités; on recherchait son approbation, et, quoiqu'il fût de la plus constante sobriété et ne bût que de l'eau, il augmentait la joie des banquets par sa gaieté folâtre et l'intarissable verve de son esprit. Il fut nommé membre de tous les parlements qui s'assemblèrent sous Charles II, et selon le jugement de Burnet, à l'âge de plus de soixante-dix ans, il faisait, comme orateur, les délices de la chambre par ses saillies spirituelles et sa brillante élocution. Il avait obtenu du roi la prévôté du collége d'Eton; mais le chancelier Clarendon, qui ne l'aimait pas, refusa d'apposer les sceaux à l'ordonnance du monarque, disant que cette place ne pouvait être occupée que par un membre du clergé; et Waller n'en fut point investi. La même difficulté s'éleva pour une demande de même nature qu'il forma après le bannissement du chancelier Clarendon; et, malgré l'absence de ce dernier, cette nouvelle demande n'eut pas un plus heureux résultat que la première. On ne sait pas s'il en fit encore d'autres; ce qui est certain, c'est qu'il continua de faire assidûment sa cour, et qu'il n'obtint rien. Lors de l'avénement de Jacques II, en 1685, il fut encore nommé membre du parlement, à l'âge de quatre-vingts ans. Il écrivit dans ce temps-là le morceau intitulé *Présage de la chute de l'empire ottoman*, et le présenta au nouveau roi le jour de sa naissance. Jacques II l'accueillit avec bienveillance, et Waller continua d'être admis à la cour, comme sous les règnes précédents. Les fautes du monarque n'échappèrent point à la longue expérience du poëte homme d'Etat; il prédit à ses amis : « Que le roi serait abandonné « de tous et précipité comme une baleine sur le « rivage. » On ignore s'il eut le secret de la trame qui s'ourdissait alors, et qui opéra la révolution de 1688. Il est certain seulement que son fils et l'héritier de son nom se tourna du côté du prince d'Orange. Dans les dernières années de sa vie, Waller se mit à écrire des poésies religieuses, entre autres un poëme en six chants sur l'amour divin, qui prouvent, selon Johnson, que, dans cet âge avancé, il avait conservé toutes ses facultés, et même tout son talent. Ces derniers vers ne sont pas inférieurs à ceux que sa muse plus profane lui avait inspirés dans sa jeunesse. Johnson infère de ces dernières poésies que l'auteur n'était occupé, sur la fin de sa vie, que des pensées qu'elles expriment. Cependant de Bonrepeaux, qui se trouvait en Angleterre peu de mois avant la mort de Waller, dans une lettre qu'il écrivit à notre La Fontaine, parle du poëte anglais comme menant joyeuse vie avec l'épicurien Saint-Evremond, et il assure qu'à quatre-vingt-deux ans il était encore amoureux et poëte (1). Il avait en effet composé, à l'âge de soixante-dix ans une pièce de vers charmante, intitulée *le Triple combat*, dont le sujet était l'amour de Charles II pour la belle Mazarin, qui fut sur le point de triompher de l'influence de la favorite, la duchesse de Portsmouth. Dans une lettre que La Fontaine écrivit peu de temps après, à la duchesse de Bouillon, alors à Londres, près de sa sœur, la duchesse de Mazarin, notre fabuliste se flatte de l'espoir de rencontrer Waller dans cette société toute française :

Parmi ceux qu'admet à sa cour,
Celle qui des Anglais embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller, Saint-Evremond et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi!
Qui bannirait Waller et La Fontaine!
Tous deux sont vieux, Saint-Evremond aussi;
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins ridés en leurs vers que ceux-ci!

La Fontaine dit qu'à l'exemple d'Apollonius de Tyane, qui ressuscita une jeune fille, il ressuscitera Anacréon, « et alors, ajoute-t-il, vous et « madame de Mazarin nous rassemblerez. Nous

(1) *Œuvres de La Fontaine*, édition de Walckenaer, 1823, in-8°, t. 6, p. 626.

« nous rencontrerons en Angleterre, M. Waller, « M. de Saint-Evremond, le vieux grec et moi. « Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver « quatre poëtes mieux assortis ? »

Il nous ferait beau voir, parmi de jeunes gens,
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre,
Et de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Mais, lorsque La Fontaine écrivait cette lettre, il ignorait que, quelques jours auparavant, Waller avait terminé sa vie. La lettre du fabuliste, dont nous avons eu l'autographe entre les mains, est du commencement de novembre 1687, et Waller mourut le 21 octobre précédent. Il fut enterré à Beaconsfield, où ses fils lui firent construire un monument. Ce fut Saint-Evremond qui annonça à La Fontaine la mort de Waller, l'exhortant à user en sa faveur de ce don de faire des miracles dont il s'était vanté. « M. Waller, dont nous regrettons la perte, a poussé la vie et la vigueur de l'esprit jusqu'à quatre-vingt-deux ans;

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirais en pleurant que toute muse est morte,
Si la vôtre ne vivait pas.
O vous, nouvel Orphée! ô vous, de qui la veine
Peut charmer des enfers la noire souveraine,
Et le terrible dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez, tout-puissant La Fontaine,
Rendre Waller au jour au lieu d'Anacréon (1). »

Et les vers par lesquels La Fontaine répond à ces vers de Saint-Evremond réfutent encore mieux l'opinion de Johnson :

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débats dans les Champs-Elysées;
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : — J'ai vos raisons pesées;
Cet homme sut en quatre arts exceller :
Amour et vers, sagesse et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine?
— Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

Cette pièce, composée à la louange de Waller, surpasse, selon nous, par la grâce et le naturel, toutes celles du même genre que l'on trouve dans les œuvres de ce poëte anglais. Il est cependant moins apprêté et plus poëte que Voiture, auquel Voltaire l'a comparé. Son grand mérite consiste à avoir donné du nombre, de l'harmonie, de l'élégance à la poésie anglaise; et, quoique inférieur à Dryden et à d'autres poëtes qui l'ont suivi, il leur a été très-utile. Son recueil, qui est court, est donc intéressant à lire, non-seulement à cause de son mérite intrinsèque, mais sous le rapport de l'histoire de la poésie anglaise. C'est ce qui a sans doute engagé Johnson, dans sa notice sur ce poëte, à faire une longue analyse de chacune de ses pièces, quoiqu'elles aient peu d'intérêt aujourd'hui. Ce qui frappe, en effet, un lecteur familiarisé avec la littérature de l'Angleterre et celle de la France, après la lecture des poésies de Waller, c'est l'époque de leur publication. Lorsque l'on pense qu'un intervalle d'un peu plus de vingt ans seulement sépare les derniers poëmes de Spenser et les premiers de Waller, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la langue anglaise, auparavant rude et irrégulière, s'est, durant ce court espace de temps, polie et perfectionnée au point où nous la voyons, et qu'elle a été fixée plus tôt et plus vite que la langue française. Car Waller ne ressemble nullement, sous le rapport du langage pas plus que sous celui du génie, à notre Corneille, dont il fut le contemporain. Ses tournures, ses expressions diffèrent rarement de celles des poëtes les plus élégants du siècle suivant. En le lisant on croit lire un disciple de Pope. Moins énergique, moins poëte que le maître, il a cependant la même élégance, la même clarté, le même art dans l'arrangement des mots, la même science du rhythme et de l'harmonie. Il serait curieux de rechercher les causes qui ont produit ce rapide développement, comme aussi celles qui, en Angleterre, ont fait remonter le langage vers son premier âge, puisque celui du plus grand poëte de notre temps, de lord Byron, ressemble bien plus à celui de Shakspeare qu'à celui de Waller, qui écrivit ses premiers vers moins de dix ans après la mort du grand tragique anglais. La plupart des poésies de Waller sont courtes et ont été inspirées par l'amour, la galanterie ou le désir de célébrer et de flatter les maîtres légitimes ou illégitimes de l'Angleterre. Toutes sont travaillées avec soin, et l'on voit, dit Johnson, qu'il fait toujours de son mieux, quoique le sujet qui l'inspire soit presque toujours frivole et ne mérite pas tant de peine. Il est ingénieux, spirituel, et, sans cesser d'être bon versificateur, souvent gracieux et quelquefois familier, mais sans abandon, et ses plus grands élans d'inspiration poétique semblent n'avoir pas assez de puissance pour lui faire oublier la réserve nécessaire à l'homme d'Etat, et la dignité des manières qui convient à l'homme de cour. Ses pensées sont nobles sans être grandes, élevées sans profondeur; il y a, en un mot, dans ses légères compositions trop de bel esprit et trop de vers faibles pour qu'on puisse le classer parmi les grands poëtes; mais il est trop souvent poëte, pour qu'on le considère simplement comme un bel esprit. Le *Panégyrique de Cromwell* est traduit en partie en vers français, dans le 3e volume de la *Poétique anglaise* de M. Hennet. Le portrait de Waller, peint par Kneller, a été gravé en 1727 par George Vertue. Les œuvres de Waller ont été souvent réimprimées. La première édition, de 1645, est devenue rare. Celle de Londres, 1729, in-4°, forme un beau volume orné du portrait du poëte et de diverses gravures. Nous trouvons à des époques plus rappro-

(1) *Œuvres de La Fontaine*, t. 6, p. 532.

chées les éditions de 1829, 2 vol. in-12; Londres, 1853, et Edimbourg, 1855. Les poésies de Waller font partie des collections d'Anderson et de Bell. Voir aussi Jameson, *The Romance of biography*, Londres, 1837, in-12. W—R.

WALLÉRIUS (JEAN GOTTSCHALK), professeur de chimie à l'université d'Upsal, naquit le 11 juillet 1709, dans le comté de Necke, près du Sudermannland. Cette contrée, si riche en mines d'argent, de fer et de soufre, détermina de bonne heure sa vocation. Il commença dès l'âge de cinq ans à s'occuper d'histoire naturelle, et surtout de minéralogie. Après avoir fait ses études à Upsal, il fut appelé, en 1732, à l'académie de Lunden, comme adjoint à la faculté de médecine; de là il revint à Upsal, où la faculté le nomma son secrétaire et son archiviste. En 1739, le collége royal de médecine, à Stockholm, le nomma assesseur, et en 1740, Olaüs Rudbeck étant mort, Wallérius eut, avec Nicolas Rosen et le célèbre Linné, l'honneur d'être mis au nombre des trois candidats qui furent proposés au roi pour la chaire d'anatomie et de botanique. Rosen eut la place, et peu de temps après Wallérius fut nommé adjoint à la faculté de médecine, et en 1750, professeur de chimie, de métallurgie et de pharmacie à l'université d'Upsal. Il était membre de l'académie d'histoire naturelle de Vienne, et de l'académie des sciences de Stockholm. En 1766, ayant résigné toutes ses fonctions, pour suivre ses travaux particuliers avec plus de liberté, il reçut du roi la distinction de l'ordre de Wasa. Ce savant laborieux mourut le 16 novembre 1785, considéré comme un des hommes qui, pendant le dernier siècle, ont contribué avec le plus de succès en Suède au développement des lettres et des sciences. Il avait parcouru tout le royaume pour visiter ses mines et recueillir ses productions naturelles. Dans la minéralogie il a introduit une classification qui a été longtemps considérée comme la meilleure qui existât, et qui en effet méritait la préférence sur toutes celles qui l'avaient précédée. Ayant heureusement appliqué la chimie à l'agriculture, il a fait voir comment les principes élémentaires contribuent, chacun pour sa part, au développement du corps végétal; il a indiqué l'influence qu'ont les huiles, les sels, etc., sur les productions naturelles, sur la fertilité ou la stérilité du sol. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De origine et natura nitri*, Upsal, 1749; Gœttingen, 1750; 2° *De principiis vegetationis*, Upsal, 1751 et 1752; 3° *Observationes mineralogicæ ad plagam occidentalem sinus Bothnici*, Upsal, 1752; Gœttingen, 1753; 4° *De nexu chemiæ cum utilitate reipublicæ*, Upsal, 1752; 5° *De artificiosa fœcundatione immersiva seminum vegetabilium*, Upsal, 1752 et 1753; 6° *De origine salium alcalinorum*, Upsal, 1753; Gœttingen, 1754; 7° *Censuræ circa præparationem medicamentorum chemicorum*, Upsal, 1754; 8° *Defensio contra Salbergium apothecarium in qua de natura nonnullorum salium, imprimis natri et nitri veterum, tractatur*, Stockholm, 1745; Gœttingen, 1747; 9° *Mineralogia systematice proposita*, Stockholm, 1747 et 1748. Ce traité de minéralogie a été traduit en allemand par Denso, Berlin, 1750. et en français par le baron d'Holbach, Paris, 1753, 2 vol. in-8°. Il y en a une deuxième édition, Stockholm, 1750, et une réimpression, Vienne, 1778, 2 vol. in-8°, sous le titre de *Systema mineralogicum*. 10° *Hydrologia systematice proposita*, Stockholm, 1748 et 1749, également traduit en allemand par Denso, et publié à Berlin, 1751; 11° *Sur les eaux minérales que l'on trouve près d'Upsal*, 1751; 12° *Sermo de origine salium, et causa cur ferrum frigidum fragile*, Stockholm, 1750 et 1751; 13° *Litteræ de chemiæ indole ejusdemque genuino usu*, Stockholm, 1751; traduit en allemand par Denso, et publié dans les *Mémoires sur l'hist. natur.*; 14° *Urbani Hiærna acta chemica Holmiensia, annotationibus illustrata*, Stockholm, 1753, 2 vol. in-8°, et Leipsick, 1754; 15° *Commentaria Lipsiensia de rebus medicis*, Leipsick, 1753, 3 vol.; 16° *Chemia physica* (suéd.), Stockholm, 1759 et 1768, 2 vol. in-8°; (lat.) 1760, 1769; Gœttingen, 1760 et 1762; traduit en allemand par Mangold, Gotha, 1761, in-8°; nouvelle traduction en allemand, Leipsick, 1775 et 1780, 2 vol. in-8°; 17° *Elementa metallurgiæ, speciatim chemicæ*, Stockholm, 1778, avec planches; trad. en allem., Leipsick, 1770, in-8°, et Gœttingen, 1770; 18° *Systema mineralogicum*, Stockholm, 1772 et 1775, 2 vol. in-8°; Vienne, 1778, in-8°; trad. en all., Berlin, 1781 et 1785; 19° *Brevis introductio in historiam litterariam mineralogicam*, Upsal, 1779, in-8°; 20° *Disputationes physico-chemico-pharmaceutico-mineralogicæ et metallurgicæ*, Upsal, 1781, 2 vol. in-8°; 21° *Meditationes physico-chemicæ de origine mundi imprimis geocosmi ejusdemque metamorphosi*, Stockholm et Upsal, 1779, in-8°; traduit en allem., Erfurt, 1782; Gœttingen, 1779 et 1782; et en français, par Dubois, 1781, in-12; 22° *Disputationum academicarum fasciculi*, Stockholm, 1780 et 1781, 2 vol. in-8°; 23° *Eléments d'agriculture physique et chimique, traduits du latin*, Yverdun, 1766, in-8°, et Paris, 1774. Dans sa Minéralogie, Wallérius divise le règne minéral en quatre classes, fondées sur des caractères physiques et apparents, les terres, les pierres, les minerais et les concrétions. Les terres se subdivisent en maigres, en grasses, en minérales et en dures. Dans les premières il comprend l'humus, les terres calcaires, les gypseuses et les magnésiennes; dans les secondes, les argiles et les marnes; les troisièmes sont les ocres; les quatrièmes, les sables, le tripoli, les pouzzolanes. Ses pierres se subdivisent d'après les mêmes principes, et il y forme des genres d'après des caractères encore plus extérieurs; ainsi le marbre, le spath, des différences qu'aujourd'hui on regarde à peine comme des variétés y sont élevées au rang de genres. Il y

range les roches composées aussi bien que les pierres simples. Ses minerais comprennent les sels et les métaux et demi-métaux, et dans cette partie il s'est astreint davantage à la composition chimique, attendu que c'est d'après cette composition que les métallurgistes, par la nature même de leur art, ont toujours été obligés de se diriger. Ses concrétions embrassent les stalactites, les produits de la décomposition des animaux et des végétaux, et toutes les pétrifications rangées conformément aux êtres qui leur ont donné origine. On voit que Wallérius était encore bien éloigné du point où ses successeurs ont fait arriver la minéralogie, et que même il ne s'était pas fait d'idée nette de l'objet, ni des limites de cette science. La chimie et la cristallographie, qui en sont les deux colonnes, étaient trop peu avancées de son temps pour qu'il en pût être autrement. Cependant son ouvrage fut utile pour l'époque par l'énumération fort complète des minéraux connus alors, par des descriptions claires de leurs caractères sensibles, et par de bonnes observations sur leurs gisements. Linnæus, son contemporain et son émule, n'était pas plus avancé sur la chimie minérale, et quoiqu'il ait le premier appliqué la cristallographie à la minéralogie, il l'avait fait d'une manière si singulière, qu'il avait détourné les minéralogistes de l'imiter plutôt qu'il ne les y avait encouragés. Romé de l'Isle, dans sa seconde édition, eut le mérite de faire entrevoir une meilleure voie, dans laquelle Haüy a fait ensuite les pas les plus hardis et les plus heureux. En même temps Bergmann, et après lui Klaproth, Vauquelin et d'autres habiles chimistes, jetaient un jour tout nouveau sur l'analyse des substances minérales; et ces deux ordres de travaux ont entièrement changé la face de la science. Le système de Wallérius n'appartient donc plus qu'à l'histoire de la minéralogie, et n'intéresse plus que la curiosité de ceux qui aiment à suivre les progrès de l'esprit humain. On peut en dire autant de son hydrologie, dans laquelle il a classé les eaux ordinaires et les eaux minérales d'après leurs propriétés et les substances qu'elles contiennent, aussi bien du moins qu'il était possible de connaître ces substances à une époque où l'on ignorait même les différents gaz, si importants pour l'analyse des eaux minérales. Valmont de Bomare, dans sa Minéralogie, où il a mis les eaux en tête du règne, n'a guère fait d'ailleurs que traduire ou imiter Wallérius; et les changements qu'il a apportés à sa méthode n'ont pas une grande importance. En géologie, Wallérius admettait dans l'intérieur du globe une chaleur centrale et un énorme réservoir de matières en ébullition; et il s'en servait pour expliquer les déjections des volcans et la chaleur des eaux souterraines. D'ailleurs il cherche, comme tous les anciens géologistes, à faire cadrer bien ou mal son système avec le récit de la création tel qu'on le lit dans le premier chapitre de la Genèse, mais les détails de la composition de la croûte du globe lui étaient trop peu connus pour qu'il pût remplir cette tâche avec succès. Pallas, Saussure et Werner sont les véritables pères de la géologie moderne, et leurs recherches n'ont paru qu'après celles de Wallérius. C—v—r.

WALLICH (Nathaniel), botaniste, naquit à Copenhague, le 28 janvier 1787. Après avoir étudié la médecine dans l'université de cette ville, il fut, à l'âge de vingt ans, envoyé comme officier de santé à Fredericksnagor, établissement danois, dans l'Inde. Presque au moment de son arrivée, les Anglais prirent possession de cette colonie; mais les employés danois eurent l'autorisation de passer au service de la compagnie des Indes, et Wallich adopta ce parti. Il se livra avec zèle à l'étude, jusqu'alors fort négligée, des richesses du règne végétal dans ces vastes régions. Ses travaux attirèrent l'attention du gouvernement; en 1815, il fut nommé directeur du jardin botanique de Calcutta. Il eût été difficile de faire un meilleur choix. Wallich montra une activité infatigable pour recueillir, pour décrire, pour dessiner les plantes si nombreuses qui croissent dans les possessions indo-britanniques. Il en envoya beaucoup en Europe, et il n'est guère de jardin botanique un peu important auquel, sous ce rapport, il n'ait rendu de vrais services. En 1820, de concert avec le docteur Carey, il entreprit la publication de la *Flora Indica;* il y fit des additions qui en augmentaient beaucoup le prix. En 1823, il fit paraître une *Description de l'arbre qui produit le bois de ripul et l'écorce de sassafras*, Calcutta, 1823. La lithographie ayant pénétré dans l'Inde, Wallich saisit avec empressement ce procédé, bien moins dispendieux que la gravure, et dans son *Tentamen floræ Nepalensis* (Calcutta, 1824-1826), il s'en servit pour faire connaître les découvertes qu'il avait accomplies grâce à de pénibles voyages dans des pays à peu près inconnus à cette époque. Cet ouvrage, accompagné de cinquante planches, n'a pas été terminé. En 1825, le gouvernement le chargea de l'inspection des forêts. En 1826 et 1827, il parcourut le Pégu et les provinces que les Anglais venaient de conquérir sur les Birmans. Sa santé, brisée par les fatigues et par l'influence d'un climat malsain, l'obligea de revenir en Europe en 1828. Il débarqua à Londres, apportant un herbier composé de huit mille plantes qu'il avait recueillies et possédant une foule de doubles qu'il distribua parmi les établissements scientifiques de l'Europe et de l'Amérique. La compagnie des Indes pourvut généreusement aux frais. Peu de temps après, il fit paraître la *Liste* (contenant 7,683 espèces) *des plantes dont les échantillons desséchés sont conservés au muséum de la compagnie des Indes*, Londres, in-fol. Il se livra ensuite avec ardeur à la rédaction d'un ouvrage capital, qu'il publia sous le titre de *Plantæ Asiaticæ rariores*, Londres, 1829-1832, 3 vol. in-fol., avec 300 gravures coloriées.

Il retourna au Bengale en 1834, afin de reprendre la direction du jardin de Calcutta, et quelque temps après, il reçut la mission de parcourir la province d'Assam et d'étudier les ressources qu'elle pouvait offrir à la culture du thé. Sa santé éprouva de nouvelles et rudes atteintes, et après avoir fait au cap de Bonne-Espérance un séjour qui ne lui procura pas de soulagement, il prit le parti de quitter l'Inde pour toujours. Il revint en Angleterre afin d'y passer le reste de sa vie, en jouissant d'un repos qu'il avait bien mérité, et il mourut à Londres, le 28 avril 1854. Son caractère loyal et ses qualités lui avaient valu une juste considération; comme botaniste, il s'est placé à l'un des premiers rangs. B—N—T.

WALLIN (GEORGE), savant suédois, né en 1686 à Guefle ou Guiawle (*Gevalia*), dans le Nordland, était fils de l'évêque de cette province, qui se fit un devoir de cultiver ses heureuses dispositions (1). Après avoir achevé ses études à l'université d'Upsal avec beaucoup de succès, il parcourut les différentes contrées de l'Europe pour perfectionner ses connaissances. Il arriva vers la fin de 1720 à Paris, et il y passa deux années, recherchant la société des savants, visitant les bibliothèques, les cabinets des curieux, et notant tout ce qu'il y trouvait de remarquable. Il s'en retourna par l'Allemagne et s'arrêta quelque temps à Wittemberg, où il soutint deux thèses sur des questions théologiques. La nouvelle de la mort de son père hâta son retour en Suède. Attaché d'abord à l'université d'Upsal en qualité de professeur, il fut fait ensuite surintendant ecclésiastique du Gothland, et enfin évêque de Gothenbourg. George Wallin mourut en 1760. On a de lui : 1° *De certis precandi formulis, earumque in ecclesiis usu dissertatio*, Upsal, 1710, in-8°; 2° *Lutetia Parisiorum erudita sui temporis, hoc est annorum hujus sæculi* 21 *et* 22, Nuremberg, 1722, in-12, volume rare, l'auteur l'ayant fait imprimer à ses frais pour le distribuer en présent à ses amis. On y trouve des détails sur les savants, les bibliothèques et leurs conservateurs, les journaux, et même les imprimeurs et les libraires de Paris. Wallin y témoigne sa reconnaissance à tous ceux dont il avait reçu des secours pour ses recherches littéraires. 3° *Historia Josephi ex arabico codice mss. bibl. regiæ Parisiensis, lat. versa, cum animadversionibus*, Leipsick, 1722, in-4° (2). J.-Alb. Fabricius a recueilli la version de Wallin dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti*, t. 2, p. 309-336. 4° *An liceat theologo evangelico peregrinanti pontificiorum sacris interesse?* Wittemberg, 1723, in-4°. Il résout cette question par l'affirmative. 5° *De prudentia in cantionibus ecclesiasticis adhibenda*, ibid., 1723, in-4°; 6° *De sancta Genovefa disquisitio historico-critico-theologica*, ibid., 1723, in-4°. Wallin s'y loue beaucoup de l'accueil qu'il avait reçu à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et parle avec éloge de la manière dont le service divin se célébrait dans l'église de cette abbaye; mais il décrit en protestant zélé les particularités de la vie de cette sainte, et révoque l'authenticité des actes originaux dont se sont appuyés les historiens de la patronne de Paris. L'abbé Cl. du Moulinet des Tuilleries a réfuté les assertions de Wallin dans un mémoire resté manuscrit, que Mercier de St-Léger trouve solide et instructif (voy. *Notice sur Schott*, p. 98). 7° *Dissertatio historico-litteraria de arte trithemiana scribendi per ignem*, Upsal, 1728, in-4°. Le sujet de cette thèse est fort curieux. 8° *Nuptiæ arborum dissert.*, ibid., 1729, in-4°; 9° *Epistola ad J.-Erb. Kappium de jubilæo Augustanæ confessionis anno* 1730, *Upsaliæ celebrato*, inséré dans *Sammlung theologischer Scriften*, 1745; 10° l'*Eloge funèbre de Sprasvenfeld*, l'un des bienfaiteurs de la bibliothèque d'Upsal, Stockholm, 1730, in-4°; 11° *Clavis numophylacii runici, sive ratio qua intelligi possit numorum runicorum scriptura, immo ætas locusque quibus olim cusi fuerint, si non ubique verissima, admodum tamen probabilis*, ibid., 1743, in-4°, rare. W—S.

WALLIN (JEAN-OLOFF), poëte et prédicateur suédois, naquit le 15 octobre 1779, à Stora Tuna, dans la Dalécarlie. Son père était officier; il fit ses études à l'université d'Upsal, et il montra de bonne heure de brillantes dispositions pour la poésie. A l'âge de vingt-quatre ans, il avait déjà été couronné trois fois par l'académie de Stockholm. On trouvait dans ses vers de la grâce, de l'harmonie, de la facilité; mais l'inspiration lui faisait défaut. En 1806, il embrassa la profession ecclésiastique, et sa muse prit alors une autre direction. Il traduisit les Psaumes, et il revit les chants introduits dans la liturgie luthérienne adoptée en Suède; il rajeunit le style, il ajouta des morceaux de sa composition; son travail fut accueilli avec beaucoup de faveur. En 1810, l'académie suédoise l'admit au nombre de ses membres. Comme prédicateur, Wallin se fit remarquer par son énergie et son éloquence. En 1812, il fut chargé de l'instruction religieuse du prince Oscar. En 1821, il fut nommé premier desservant de la grande église de Stockholm; en 1825, évêque d'Ordre (*Ordensbischof*); en 1830, premier prédicateur de la cour et président du consistoire de la cour. En 1833, il fut promu à l'archevêché d'Upsal. Il mourut dans cette ville, le 30 juin 1839. Depuis 1812, il assista à toutes les diètes comme député de l'ordre du clergé. Il avait publié, de 1827 à 1831, trois volumes de traités sur des sujets religieux. Ses sermons furent recueillis après sa mort, également en trois volumes; une seconde édition a paru en 1844. Ses *Œuvres poétiques* ont de même été

(1) George Wallin, père de celui qui fait le sujet de cet article, fut premier prédicateur de la cour et évêque d'Hernoesand ; il mourut en 1723, avec la réputation d'un prélat vertueux et très-éclairé.

(2) On trouve deux lettres de Wallin à Lacroze sur cet ouvrage, dans le *Thesaur. epistolic. Lacroz.*, t. 1er.

rassemblées dans un recueil qui a vu le jour à Stockholm, 1848, en 2 volumes. Les pièces les plus remarquables qui forment cette collection sont une paraphrase du cent quatrième psaume (regardée en Suède comme un chef-d'œuvre); le *Mal du pays* (Hemsjukan), un des meilleurs écrits de Wallin; une *Ode à Washington;* le *Dimanche matin*, et l'*Ange de la mort*, qui fut le chant du cygne du poëte et qui, publié plusieurs fois séparément, a été traduit en langue allemande. Les Psaumes (Psalmbock) ont eu une multitude d'éditions. B—N—T.

WALLIS (JEAN), célèbre mathématicien anglais, naquit le 23 novembre 1616 à Ashford, où son père était ministre du saint Evangile. Orphelin à l'âge de six ans, il fut élevé par les soins de sa mère, qui le plaça d'abord dans une école d'Ashford. De là il passa au collége de Felsted (comté d'Essex). Il fut ensuite envoyé à l'université de Cambridge, où il acquit la connaissance approfondie des langues grecque et latine, celle de l'hébreu et du français. Doué d'une mémoire prodigieuse, il cultiva avec succès toutes les branches de la philosophie et s'adonna aux études théologiques. Il fit aussi des progrès rapides dans les sciences mathématiques; mais ce fut pour lui une récréation solitaire plutôt qu'une occupation publique et avouée. Admis dans les ordres ecclésiastiques, il y occupa successivement différentes places. Pendant son séjour à Londres, il se fit remarquer dans une circonstance extraordinaire par un art que plusieurs géomètres ont possédé et perfectionné, celui de découvrir le sens des lettres écrites en chiffres. Une dépêche de ce genre avait été interceptée; on la communiqua à Wallis, qui parvint à la lire avec une facilité surprenante. Ce fut son premier titre à la renommée; mais il en avait acquis d'autres d'un ordre bien supérieur, qui le placèrent au rang des plus illustres mathématiciens de l'Europe. Il se plaisait dans l'étude persévérante des questions de géométrie et de physique les plus difficiles et les plus nouvelles, et il entretint à ce sujet une correspondance très-étendue avec les plus habiles promoteurs de ces sciences, soit en Angleterre, soit sur le continent. Appelé à Londres à des fonctions ecclésiastiques fort importantes, il se signala par son opposition aux doctrines des indépendants, qui commençaient à prévaloir dans le parlement et dans l'armée. Ces actes de courage n'empêchèrent pas le gouvernement ne lui confiât la chaire *Savilienne* de géométrie à l'université d'Oxford. Wallis y donna des preuves éclatantes de ses talents, et mit le sceau à sa réputation. Sa correspondance avec les savants les plus célèbres, ses découvertes importantes et originales dans les théories mathématiques, ses réponses aux questions de Pascal et à celles qui furent proposées par l'illustre géomètre français Fermat, ont marqué depuis longtemps la place de Wallis dans l'histoire des sciences qui exigent les plus grands efforts de l'esprit humain. Il a étendu, et pour ainsi dire créé de nouveau la doctrine des indivisibles de Cavalieri. Son arithmétique des infinis a précédé, et l'on pourrait dire suggéré les découvertes analytiques de Newton. De tous les précurseurs de ce grand homme, Wallis est celui dont les inventions mathématiques étaient le plus nécessaires au calcul des séries infinies et des fluxions, ou, ce qui est presque la même chose, à l'analyse différentielle de Leibniz; mais en rappelant cette origine de la plus féconde découverte des modernes, il faut excepter la géométrie de Descartes, et surtout sa théorie des courbes, sans laquelle il eût été impossible que les sciences mathématiques s'élevassent à l'interprétation des phénomènes naturels. On ne peut trop admirer la sagacité et l'esprit d'invention qui brillent dans les recherches de Wallis; mais il a inséré dans ses principaux ouvrages des notices sur l'histoire des mathématiques, et il s'en faut beaucoup qu'il mérite à cet égard les mêmes éloges. Son histoire de l'algèbre est très-incomplète; il paraît avoir ignoré quelques monuments principaux; et d'autres sont jugés dans ses écrits avec précipitation et partialité. Personne n'a encore porté aussi loin que lui, en Angleterre, le désir d'attribuer les plus heureuses découvertes à ses compatriotes. Il paraît surtout que la gloire de Descartes lui était importune; et il s'est efforcé de trouver dans les écrits d'Harriot un des principaux théorèmes que les sciences doivent au géomètre français. Harriot avait suivi, et il a perfectionné en un point fort important, les théories algébriques de François Viète. Mais la découverte de Descartes dérive d'une pensée originale, dont on ne trouve aucun indice dans le livre d'Harriot. Des recherches approfondies ont prouvé, dans ces derniers temps, que ce théorème de Descartes est l'élément le plus important de l'analyse algébrique. Charles II avait été ramené sur le trône d'Angleterre par une révolution depuis longtemps pressentie. Ce prince voulut donner des témoignages d'une bienveillance spéciale au grand géomètre, quoique les ennemis et les rivaux de Wallis l'accusassent d'avoir servi le gouvernement de Cromwell, et surtout d'avoir interprété les lettres écrites en chiffres par Charles Ier et ses partisans. Mais le monarque, plus éclairé ou plus généreux, confirma l'illustre mathématicien dans la chaire *Savilienne* de géométrie et dans la place de garde des archives de l'université d'Oxford. Il lui conféra même une nouvelle fonction ecclésiastique. La société royale de Londres ayant été instituée solennellement par des lettres du prince, Wallis fut un des principaux membres de cette association, qui a rendu aux sciences et à l'Etat des services immortels. Il avait préparé, par ses recherches et ses conférences avec les hommes les plus habiles de l'Angleterre, la création de ce grand établisse-

ment; il consacra le reste de sa vie à ses utiles et mémorables travaux. Il paraît que la révolution qui mit la maison de Hanovre sur le trône, à l'exclusion des Stuarts, ne trouva point en lui un adversaire déclaré; car c'est principalement après cette époque qu'il fut employé par le gouvernement pour interpréter les lettres écrites en chiffres; ce qui, outre plusieurs présents assez considérables, lui valut une pension reversible sur son petit-fils. L'histoire des sciences doit rappeler que Wallis fut un des créateurs d'un art précieux à l'humanité, l'enseignement des sourds et muets. Plusieurs de ces infortunés parvinrent, par ses soins, à comprendre la langue anglaise, à l'écrire et même à la prononcer assez bien. Il fut porté à cette recherche par un sentiment de bienveillance qui lui était naturel, et dirigé par les études philologiques de sa jeunesse. Wallis mourut à Londres le 28 octobre 1703, dans sa 88e année. La plupart de ses ouvrages avaient été réunis, six ans avant sa mort, par les directeurs de l'imprimerie Oxfordienne, sous ce titre : *Joannis Wallis S. T. D., geometriæ professoris Saviliani in celeberrima academia Oxoniensi, opera mathematica*, Oxford, 1697-1699, 3 vol. in-fol. On y ajouta dans la suite un quatrième volume, contenant ceux de ses écrits qui n'étaient point relatifs aux mathématiques. Les quatre volumes sont dédiés au roi Guillaume III. Parmi les premiers ouvrages, nous distinguerons le traité intitulé *Mathesis universalis, seu opus arithmeticum philologice et mathematice traditum, arithmeticam numerosam et speciosam, aliaque continens*; — *Dissertatio epistolica D. Wallisii ad D. Boyle de fluxu et refluxu maris* (publiée d'abord en 1668); — le traité qui a pour titre *De motu* (1669), complété en 1671 et donné alors sous le titre de *Mechanica sive de motu tractatus geometricus*; — un dialogue *De proportionibus* (1663), contre Meibomius, qui avait attaqué la définition donnée par Euclide, dans le cinquième livre de ses *Eléments*. Cet écrit est dédié à lord Brouncker. — *Traité des sections coniques*; — *Traité des sections angulaires*; — *Traité historique et pratique de l'algèbre* (publié primitivement en anglais, 1684), depuis son origine jusqu'à l'invention de l'*Arithmétique des infinis*. Il y ajouta dans la suite un supplément, pour arriver jusqu'à la méthode infinitésimale de Leibniz et au calcul des fluxions de Newton. — *Arithmétique des infinis*; — *Claudii Ptolemæi opus harmonicum*, grec et latin, avec des notes (1680), et le *Commentaire* de Porphyre *sur les harmoniques*; — l'*Arenarius et dimensio circuli* d'Archimède, avec des suppléments et le *Commentaire* d'Eutocius (1673); — un *Fragment de Pappus* (*Pappi libri secundi collectionum mathematicarum hactenus desiderati fragmentum*) publié pour la première fois en 1649; — le *Traité d'Aristarque de Samos sur la grandeur du soleil et de la lune*. Toutes ces éditions sont bonnes; elles offrent des notes précieuses qui n'ont pu être écrites que par un aussi profond mathématicien (Note sur l'ode 19 du livre 2 d'Horace). Enfin, à la suite de tous ces ouvrages se trouvent une multitude de lettres sur les sujets les plus intéressants et les plus divers. Aux écrits que nous venons d'indiquer, il faut joindre plusieurs ouvrages polémiques contre Hobbes. Le premier, *Elenchus geometriæ Hobbianæ*, fut publié à l'occasion de l'ouvrage *Elementorum philosophiæ sectio prima, de corpore*, où le métaphysicien de Malmesbury voulut traiter la question de la quadrature du cercle. Hobbes traduisit l'*Elenchus* en anglais et le publia avec une réponse qu'il intitula *Six leçons aux professeurs de mathématiques d'Oxford*, 1656, in-4°. De là une discussion vive et même injurieuse; elle donna lieu aux ouvrages suivants : — *Correction légitime à M. Hobbes*, etc., 1656, in-8°, de Wallis; — Στιγμαὶ, *ou Preuves d'absurdité en géométrie, de grossièretés en fait de langage*, etc., 1657, in-4°, de Hobbes; — *Hobbiani puncti dispunctio*, 1657, de Wallis; — *Examinatio et emendatio mathematicorum hodiernorum in sex dialogis*, 1661, de Hobbes; — et *Hobbius Heautontimorumenos*, 1662, in-8°, de Wallis. Ces divers écrits, dans lesquels celui-ci eut toujours une grande supériorité sur son antagoniste très-peu versé dans les sciences mathématiques, n'ont point été réunis dans l'édition complète de ses œuvres. « Je ne veux pas, disait-il, troubler les cendres « des morts, quoique ce soit un devoir de réfuter « les sophismes des vivants. » On peut consulter à ce sujet un compte rendu dans l'ouvrage d'Israeli intitulé *Querelles des auteurs*. Quant à celles des productions de Wallis qui n'ont aucun rapport avec les mathématiques, nous citerons : — *Institutio logica*, ouvrage excellent, dans lequel il s'attache à donner les préceptes nécessaires pour bien conduire les opérations de l'esprit, en évitant la multitude de questions oiseuses de la scolastique; — *Remarques sur les aphorismes de justification et le covenant de Baxter*. L'auteur même de l'écrit réfuté avoua que cet ouvrage était rempli d'observations judicieuses. — *Grammatica linguæ anglicanæ cum tractatu de loquela seu sonorum formatione*, 1653; 6e édition, revue par Thomas Hollis, 1765; elle renferme un portrait de l'auteur gravé par Cipriani; — huit *Lettres* et trois *Sermons* sur la très-sainte Trinité; — traité *sur le sabbat des chrétiens*; — plusieurs *Dissertations* sur Melchisedech, sur Job et sur les titres des Psaumes. Un volume de *Sermons* restés inédits a été publié en 1792, in-8°. F. J.

WALLIS (GEORGE-OLLIVIER, comte DE), feld-maréchal autrichien, d'une famille irlandaise établie en Allemagne depuis près de deux siècles (1), était fils du général d'artillerie de ce nom qui mourut devant Mayence le 6 septembre

(1) Un de ses aïeux périt à la bataille de Lutzen.

1689. Le comte Olivier, né en 1671, fut amené fort jeune à la cour de Vienne, où Léopold l'admit au nombre de ses pages. Bientôt il entra au service, se distingua sur les bords du Rhin, en Hongrie, obtint un régiment en 1704, et assista, en 1706, comme colonel au siége de Turin. Il passa ensuite dans le royaume de Naples, où il s'empara des fortifications de Pescara, et où ses services lui valurent, en 1708, le grade de général-major, et, en 1716, le titre de feld-maréchal-lieutenant et de conseiller aulique au ministère de la guerre. Ses exploits en Sicile et la prise de Messine (1719) mirent le sceau à sa réputation et lui attirèrent de nouvelles faveurs. Gouverneur de la ville et de la citadelle de Messine, grand maître général de l'artillerie, commandant de toutes les troupes de la Sicile, il ne quitta ce pays qu'en 1733, pour prendre part aux opérations de la guerre sur le Rhin, dans l'Italie septentrionale, et enfin en Hongrie, sous les ordres du grand-duc de Toscane. On sait que cette campagne ne fut signalée que par des revers, et que les Turcs enlevèrent à l'Empereur les villes d'Orschowa et de Méhadia. Cependant la conduite de Wallis, qui en effet avait montré la plus grande valeur, fut appréciée : loin de lui adresser des reproches ou de lui faire appréhender une disgrâce, on lui donna le commandement de toutes les forces impériales alors rassemblées en Hongrie. Il paraît que l'on attendait de grands résultats de cette campagne, pour laquelle on avait fait d'immenses préparatifs et accordé de pleins pouvoirs au généralissime. Un corps, commandé par le comte de Neuperg, devait agir dans le Bannat de Témeswar et occuper les défilés de Méhadia ; et une partie de l'armée était destinée à couvrir la Bosnie, tandis que Wallis lui-même, à la tête des forces principales, devait pénétrer dans la Servie et la soumettre. Effectivement, le feld-maréchal, qui dès sa nomination avait formé sous Péterwaradin un camp de 50,000 hommes, se dirigea, au commencement de juillet, vers Salankemen, passa la Save et vint camper à Mariva, sous les lignes de Belgrade; au village de Zweybrücke. Le grand vizir venait de se mettre en marche à la tête de 80,000 soldats ; mais les courses des Russes sur le Dniester l'avaient forcé d'affaiblir considérablement ses forces, et il n'avait guère que les deux tiers de son armée quand il envoya un corps d'environ 10,000 hommes s'emparer de Groczka. Wallis voulut disputer aux Ottomans la possession de ce poste avantageux et leur présenta la bataille le 21 juillet 1739. Malgré les savantes dispositions du général et la valeur des principaux officiers, il fallut, après une perte considérable, céder à l'ennemi le champ de bataille et rentrer dans le camp de Zweybrücke. Le 25, les Impériaux repassèrent le Danube et vinrent asseoir leur camp sur les bords du Temes, tandis que les infidèles lançaient des bombes sur Belgrade et que le séraskier de Widdin franchissait aussi le fleuve pour entrer dans le Bannat de Témeswar. Mais ici les troupes impériales prirent leur revanche et forcèrent les Turcs à rétrograder. Peu après, Wallis tomba malade ; et la guerre, qui languissait depuis longtemps, ne consista plus qu'en escarmouches et en marches et contre-marches de peu d'importance. Le siége de Belgrade, seul fait intéressant de cette lutte insignifiante, traînait en longueur ; et les assiégés, qui se défendaient avec autant de bonheur que de succès, semblaient devoir rester maîtres de la place. Aussi l'étonnement fut-il universel quand on sut que le feld-maréchal, déjà en pleine convalescence, venait de conclure, par l'entremise du comte de Neuperg et de l'ambassadeur français (le marquis de Villeneuve), une paix qui donnait au Grand Seigneur Belgrade, Schabacz, la Servie et la Valachie, et ne laissait à l'Empereur que Témeswar et son Bannat. Charles VI fut indigné d'un accommodement qu'il regardait comme aussi honteux que préjudiciable à ses intérêts ; et, non content de désavouer hautement la conduite des deux comtes ses sujets, il ôta au premier le commandement et lui ordonna de se rendre à Ziget, et d'y rester aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Déjà une commission spéciale avait été nommée pour le juger, et la voix publique s'était déclarée contre lui avec une force qui semblait ordonner sa condamnation, et qui sans doute avait beaucoup influé dans la détermination aussi sévère que subite de l'Empereur. Wallis avait à répondre sur douze chefs d'accusation différents. Mais bientôt on put s'apercevoir qu'il avait à la cour de puissants protecteurs. La commission nommée depuis plusieurs mois n'agissait point. Il obtint d'être transféré de Ziget à la forteresse de Spielberg, puis de venir à Vienne même, pour travailler à sa justification. Un mémoire apologétique qu'il présenta au conseil de guerre ne fut suivi ni de discussion ni de jugement. Enfin, il devint évident que l'Empereur ne voulait ni se rétracter ni flétrir le vieux général par une censure judiciaire de sa conduite, et que tout le bruit que cette affaire avait excité dans le public s'assoupirait insensiblement, quand la mort prématurée de Charles VI accéléra la fin du procès. Marie-Thérèse étant montée sur le trône (1740) songea plus à s'environner des hommes capables de la défendre qu'à poursuivre des vengeances, et Wallis fut honorablement rappelé à la cour. L'Impératrice lui confia même le commandement d'un corps d'armée dans la guerre qui eut lieu bientôt après ; et il fit, en Bohême, le siége de Leutmeritz, que défendait le marquis d'Armentières (1743). La place capitula au bout de quelques jours. Wallis mourut la même année, à sa terre de Neukirchen, dans la 72e année de son âge. — WALLIS (le comte François-Paul), frère du précédent, fit avec distinction plusieurs cam-

pagnes en Italie, puis en Hongrie, sous le prince Eugène, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Nommé gouverneur de Belgrade, après la prise de cette ville, en 1718, il y mourut en 1737. — Un autre comte DE WALLIS, né en 1732, servit également dans les armées autrichiennes dès l'âge de seize ans, fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, fut envoyé contre les Turcs et devint feld-maréchal et président du conseil de guerre. En 1795, il commanda pendant quelques mois, en Italie, l'armée autrichienne. Rappelé en 1796, il fut privé de tous ses emplois et de la présidence du conseil aulique de la guerre, et mourut à Vienne le 18 décembre 1798. P—OT.

WALLIS (JOSEPH, comte DE), ministre des finances d'Autriche, de la même famille que les précédents, naquit en 1768. Destiné à parcourir la carrière des hauts emplois, il montra de bonne heure beaucoup d'aptitude et d'intelligence pour les affaires. Ce fut sous le ministère du baron de Thugut qu'il fut nommé conseiller intime, gouverneur de Silésie et de Moravie. Le 26 juin 1805, il remplaça le comte de Choteck comme premier burgrave et président de la régence de Bohême, place qui lui conférait le gouvernement civil de ce royaume. C'était au moment où la troisième coalition contre la France allait se former. Le comte de Wallis fut revêtu de pouvoirs extraordinaires pour la levée et l'armement des milices de la Bohême; mais, à la suite de la courte et malheureuse campagne d'Austerlitz, l'empereur François, en le nommant ministre-chef du département de la Bohême, le chargea d'annoncer aux habitants de ce royaume la paix de Presbourg : le comte de Wallis fit à ce sujet une proclamation. Pendant les trois années de paix qui s'écoulèrent à partir de cette époque, il se fit remarquer par une administration sage et éclairée. En 1809, quand la guerre fut de nouveau résolue, son souverain lui conféra de plus grands pouvoirs. Il fut chargé, en qualité de commissaire général, non-seulement de mettre en activité le corps d'armée dont l'Empereur venait de lui confier le commandement, mais en outre de rassembler les milices qui devaient servir de rempart à la Bohême, devenue, après la bataille de Ratisbonne, le théâtre de la guerre. Le 29 avril, le comte de Wallis annonça par une proclamation que l'archiduc Charles, à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours, ayant été obligé de céder à l'immense supériorité de la cavalerie française, tous les Bohémiens étaient appelés sous les drapeaux de la landwher, pour défendre leurs foyers menacés par le vainqueur. On remarquait dans sa proclamation cette phrase : « Qu'il fallait s'opposer aux *intentions perfides de* « *l'ennemi*. » Elle ne fut pas relevée dans la réfutation que le *Moniteur* du 27 mai donna de ce document ; seulement ce journal fit observer que ce n'était pas à la suite d'un combat qui avait duré cinq jours que l'empereur Napoléon avait défait l'archiduc Charles, le 22 avril, mais à la suite d'une *campagne de cinq jours*. Le zèle qu'avait montré le comte de Wallis pour la défense de la monarchie lui mérita de plus hautes marques de confiance de la part de son souverain. Nommé ministre d'Etat et des conférences, il fut élevé bientôt après à la dignité de grand chancelier aulique de Bohême; et enfin, en 1810, à la mort de M. O'Donnel, il le remplaça comme président de la chambre des finances, c'est-à-dire comme chef et ministre de ce département. C'était alors une tâche délicate et difficile que celle de gérer les finances du gouvernement autrichien, tombées dans l'état le plus déplorable. La dette, évaluée en 1789 à deux cents millions de florins, s'élevait au delà de sept cents millions; il y avait en circulation une masse énorme de papier-monnaie, qui perdait plus des deux tiers de sa valeur nominale. Le comte de Wallis trancha dans le vif. La réduction du papier-monnaie au cinquième fut son ouvrage, ce qui froissa pour le moment toutes les fortunes. Malgré l'ordre et l'économie qu'il apporta dans toutes les branches de son administration, il fut obligé de créer un nouveau papier, après avoir opéré la réduction de l'ancien. Mais la plaie qui rongeait un Etat appauvri et obéré, à la veille de s'engager dans une guerre encore plus décisive, ne pouvait être guérie par des palliatifs. L'opinion publique ne tenait aucun compte au ministre de ses mesures économiques, de quelques emprunts sagement combinés et d'un mode d'extinction graduelle du papier-monnaie; en un mot, le public méconnut ses intentions et ses talents. En 1812, le comte de Wallis fut chargé, par un rescrit de l'empereur, de la direction supérieure de l'approvisionnement de la capitale. En 1816, ayant été nommé chef suprême des tribunaux de justice, il abandonna la direction des finances au comte de Stadion. Il avait à peine 50 ans, et il montrait avec l'amour du travail une grande activité, quand le 19 novembre 1818 il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son corps fut publiquement exposé et conduit, après avoir reçu de grands honneurs, à sa terre de Budweitz, en Moravie, où il est inhumé. B—P.

WALLIS (JOHN), théologien et naturaliste anglais, né en 1714 à Ireby, en Cumberland, fut élevé à Oxford et rédigea, tandis qu'il était curé de Simonburn, en Northumberland, une *Histoire du Northumberland*, qui parut en 1769, 2 vol. in-4°. Le premier volume, contenant la description des minéraux, des fossiles, etc., trouvés dans ce pays, est le plus estimé. A d'autres égards, l'ouvrage est moins satisfaisant. L'auteur avait publié précédemment un volume de *Lettres à un élève sur le point d'entrer dans les saints ordres*. Il desservit successivement deux autres cures, à Haughton et à Billingham, et mourut à Norton le 23 juillet 1793. L.

WALLIS (SAMUEL), navigateur anglais, fut chargé par son gouvernement de faire des découvertes dans le grand Océan, pour compléter les opérations du commodore Byron, et partit de la rade de Plymouth, le 22 août 1766, sur le *Dolphin* qu'il commandait, ayant sous ses ordres la corvette *le Swallow* et la flûte *le Prince-Frédéric*. Arrivé à Madère, il y fit quelques provisions de bouche, et continuant sa route, il se trouva, vers le milieu de novembre, près de la terre magellanique et jeta l'ancre au cap *de las Virgenes*. Il reconnut combien on avait exagéré la taille des habitants de ce pays, appelés *Patagons*, et que les relations des premiers navigateurs avaient signalés comme des géants. Quelques-uns de ces sauvages avaient six pieds sept pouces anglais de hauteur (six pieds un pouce de France), mais la plupart n'avaient même pas six pieds. Le 17 décembre, Wallis entra dans le détroit de Magellan. Arrivé au port de la Hambre, il dépêcha la flûte *le Prince-Frédéric* au port Egmont, dans les îles Falkland. Le *Dolphin* et le *Swallow* continuèrent de parcourir le détroit jusqu'au 11 avril, et, pendant ces quatre mois, l'équipage fut exposé aux dangers de la tempête et aux rigueurs d'un froid excessif. Tous les insulaires qu'ils rencontrèrent dans ces stériles contrées leur semblèrent être les plus misérables des hommes ; transis de froid, et n'ayant sur les épaules qu'une peau de veau marin, ils exhalaient une odeur infecte. Wallis en fit venir plusieurs à bord de son vaisseau. Ils mangeaient avec avidité tout ce qu'on leur donnait, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Du reste, ils montrèrent une indifférence stupide pour les objets de curiosité qu'on leur présenta. Les seules choses qui les étonnèrent furent les miroirs et les armes à feu ; les premiers excitèrent en eux une surprise mêlée de joie, les secondes les saisirent d'effroi. « Nous quittâmes, dit Wallis, « cette sauvage et inhabitable région, où pendant quatre mois nous fûmes presque sans « cesse en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été le temps est froid et orageux, où « presque partout les vallées étaient sans verdure et les montagnes sans bois, enfin où la « terre qui se présente à la vue ressemble plutôt « aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres « animés. » En sortant du détroit, les vaisseaux firent voile à l'ouest ; mais un coup de vent sépara le *Dolphin* du *Swallow*, commandé par Carteret (*voy.* ce nom). Wallis navigua dans la mer Pacifique sans découvrir de terres jusqu'à son entrée dans le tropique, où il trouva d'abord l'île de la Pentecôte (3 juin 1767), puis celle de la reine Charlotte, où l'on alla faire de l'eau et prendre des rafraîchissements. Il vit ensuite l'île d'Egmont, celles de Glocester, de Cumberland, de Guillaume-Henri et d'Osnabrugh. Enfin, le 19 juin, il découvrit l'île de Taïti, un an avant que Bougainville (*voy.* ce nom) en eût fait la reconnaissance. Mais il paraît qu'antérieurement à ces deux navigateurs, les Espagnols avaient déjà vu l'île de Taïti, qu'ils appelaient *Sagittaria* (*voy.* QUIROS). En approchant de cette île, surnommée à juste titre la reine de l'Océan pacifique, les Anglais furent entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'insulaires qui ne manifestaient pas des intentions hostiles ; quelques-uns même montèrent à bord du vaisseau. Cependant les premières chaloupes qu'on envoya pour chercher un mouillage furent attaquées. Mais ce fut surtout lorsque les Anglais entrèrent dans la baie de Matavaé qu'ils éprouvèrent une vive résistance : 300 pirogues, portant au moins 2,000 sauvages, leur lancèrent une grêle de pierres, à laquelle on répondit par une décharge à mitraille qui mit le désordre parmi eux ; mais, s'étant ralliés promptement, ils revinrent deux fois au combat avec une nouvelle furie, et ne se retirèrent que lorsqu'un boulet eut atteint la pirogue sur laquelle paraissait être leur chef. Alors on effectua le débarquement. Un officier du vaisseau prit possession de l'île au nom du roi d'Angleterre. On fit des invitations amicales aux habitants, qui finirent par se lier avec les Anglais et leur apportèrent des provisions. Beaucoup de femmes, qui déjà sur les bords du rivage s'étaient montrées à eux dans les postures les plus lascives, les reçurent avec empressement : quelques objets de quincaillerie, quelques clous même suffisaient pour obtenir leurs faveurs ; et ces circonstances ont valu à Taïti le surnom de *Nouvelle Cythère*. Une chose qui surprit beaucoup les insulaires, ce fut de voir le chirurgien du vaisseau ôter sa perruque ; ils la prenaient pour une partie de son corps. Obéréa, souveraine de l'île, fit un très-bon accueil aux Anglais ; Wallis la pria de venir à bord de son vaisseau, et n'eut qu'à se louer des généreux procédés de cette princesse. Lorsqu'il fut sur le point de son départ, et qu'il se rendit auprès d'elle, accompagné de ses principaux officiers, pour lui faire ses adieux, cette nouvelle Didon témoigna tant de regrets et une si vive douleur que Wallis en fut attendri jusqu'aux larmes. Il partit le 27 juillet ; mais le mauvais état du vaisseau et la rigueur du temps ne lui permettant pas de revenir par le détroit de Magellan, il doubla le cap de Bonne-Espérance, découvrit dans sa route plusieurs îles, à l'une desquelles il donna son nom, arriva le 17 septembre à l'île de Tinian et le 30 novembre à Batavia. Il y trouva des Anglais naufragés qui le prièrent de les ramener en Europe ; mais Wallis n'osa pas se charger d'eux, dans la crainte de manquer aux instructions de l'amirauté ! Il se mit en mer, s'arrêta à l'île du Prince, prit fond à la baie de la Table, toucha à Ste-Hélène et mouilla sur la rade des Dunes le 19 mai 1768. Le voyage de Wallis a été imprimé en anglais, dans le recueil de Jean Hawkesworth, sous ce titre : *An account*

of the voyages undertaken by the order of his present majesty for making discoveries in the southern hemisphere, and successively performed by commodore Byron, captain Wallis, captain Carteret, and captain Cooke, in the Dolphin, the Swallow and the Endeavour, etc., Londres, 1773, 3 vol. in-4°. Suard en a donné une traduction française assez médiocre, Paris, 1774, 4 vol. in-4°, avec cartes et figures. D—z—s et P—rt.

WALLIS (Sarah Lee), naturaliste anglaise, naquit à Colchester le 10 mai 1791. Elle épousa, en 1812, T.-E. Bodwich, adonné comme elle aux sciences naturelles, et à certaines œuvres duquel elle collabora ; entre autres, à l'ouvrage intitulé *Taxidermie, ou l'Art de collectionner*, 1821 ; *Excursions à Madère et à Porto-Santo*, 1825. Elle publia ensuite : *Histoire des poissons d'eaux vives en Angleterre*, 1830 ; — *Mémoires de Georges Cuvier*, 1833 ; — *Histoire de divers pays étrangers et fragments de notes d'un voyageur*, 1835 ; — *Eléments d'histoire naturelle*, 1844 ; — les *Voyageurs africains*, 1847 ; — *Aventures en Australie*, 1851 ; — *Anecdotes au sujet des habitudes et des instincts des oiseaux, reptiles et poissons*, 1852 ; — *Oiseaux de l'Angleterre, avec des descriptions*, 1852. Sarah Wallis mourut le 23 septembre 1856. Z.

WALLIUS ou VANDE-WALLE (Jacques), l'un des meilleurs poëtes latins qu'ait produits la société des jésuites, naquit en 1599 à Courtray, d'une famille honorable. Ayant embrassé la règle de St-Ignace à dix-sept ans, il se dévoua d'abord à la chaire, et fut attaché par ses supérieurs aux missions des Pays-Bas. La culture des lettres n'était pour lui qu'un délassement ; et, malgré les éloges de ses amis, il resta longtemps persuadé que ses vers ne méritaient point de survivre aux circonstances qui les avaient fait naître. Les instances de Sidronius Hosschius, son confrère (1), le décidèrent enfin à laisser paraître le recueil de ses productions. Il en offrit la dédicace au pape Alexandre VII, qui l'en remercia par le don d'une médaille d'or. Les *Poésies* de Wallius, imprimées pour la première fois à Anvers, 1656, in-12, l'ont été depuis un grand nombre de fois (2). Elles sont divisées en neuf livres, deux de pièces sur des sujets héroïques, un de paraphrases d'Horace, trois d'élégies et trois d'odes. Les trois livres d'élégies ont été publiés, en 1723, à la suite des poésies d'Hosschius (*voy.* ce nom). « Si, dit Baillet, la réputation « était toujours proportionnée au mérite, Wallius « devrait en avoir une sans mesure sur le Par« nasse latin, et il y serait aussi parfaitement « connu que le premier poëte de son siècle » (*Jugement des savants*, t. 5, p. 360, édit. in-4°). Broukusius (Broekhuisen) nomme Wallius l'astre le plus brillant de la littérature belgique, et le comble d'éloges dans plusieurs de ses *Notes* sur Properce et sur Tibulle. Ces louanges sont exagérées, et l'on ne doit voir dans Wallius qu'un versificateur médiocre, dénué de tout ce qui fait le grand poëte. Il y a même peu de facilité et de grâce dans ses vers. Aucun biographe n'a donné la date de la mort de Wallius, et c'est par conjecture qu'on la place vers 1680. W—s.

(1) Plusieurs pièces de Wallius sont adressées à Sidronius, entre autres la septième élégie du livre 1er, dans laquelle il le nomme *le premier de ses amis* (*Tu mihi primus amor*).

(2) Coupé a donné dans les *Soirées littéraires* (t. 17, p. 16-24) la traduction de quelques fragments des *Poésies* de Wallius. Ce poëte, dit-il en commençant l'article, *ne déshonora point l'ordre des Jésuites* : l'éloge est mince ; mais, dans la pensée de Coupé, c'était comme s'il eût dit *fit le plus grand honneur*, etc.

WALMESLEY (Charles), mathématicien et astronome anglais, naquit en 1721 ; il appartenait à une famille catholique, et il entra dans l'ordre de St-Benoît. S'étant rendu en France, il fut nommé docteur de Sorbonne ; en 1750, la société royale l'admit parmi ses membres, et six ans plus tard, le pape l'éleva à l'épiscopat et lui conféra la dignité de vicaire apostolique pour les provinces occidentales de l'Angleterre. Ses principaux ouvrages sont : *Analyse des mesures des rapports et des angles, ou réduction des intégrales aux logarithmes et aux arcs de cercle*, Paris, 1749, in-4° ; — *Théorie du mouvement des apsides*, 1749, in-8° ; — *De inæqualitatibus motuum lunarium*, Florence, 1758, in-4°. Walmesley fut un des mathématiciens que le gouvernement anglais consulta au sujet de la réforme du calendrier qui fut opérée en 1752 ; plusieurs de ses mémoires sur des questions d'astronomie sont insérés dans les *Philosophical Transactions*. Il mourut à Bath, en 1797, âgé de 76 ans. Il a laissé quelques écrits sur diverses portions de la Bible (la vision d'Ezéchiel, l'Apocalypse, etc.) (1), mais ils sont oubliés. B—n—t.

WALLMODEN (Louis-Georges-Théodore), général autrichien, né le 6 février 1769, à Vienne, où son père Jean-Louis était chargé d'affaires de la Grande-Bretagne, appartenait à une ancienne famille noble de la basse Saxe, qui s'éleva, en 1783, au rang de comtes de l'empire, par suite de l'acquisition des domaines de Gimbordt et de Neustadt, en Westphalie. Destiné dès son enfance à la carrière des armes, le jeune Wallmoden entra d'abord au service du Hanovre ; il passa ensuite dans l'armée prussienne ; mais la paix de Bâle vint le condamner à une inactivité qui n'était nullement dans ses goûts, et il se rangea parmi les troupes autrichiennes, constamment en lutte avec la France. Il prit une part honorable à toutes les campagnes qui se succédèrent depuis 1796 jusqu'en 1800 ; ses services militaires n'empêchèrent point qu'il ne fût employé dans d'importantes missions diplomatiques. Lorsque l'Autriche, croyant Napoléon trop engagé en Espagne, essaya, en 1809, une agres-

(1) Une traduction française de cet ouvrage, écrit en anglais, a été publiée par un bénédictin, dom Vinson, sous le titre d'*Histoire générale de l'Eglise chrétienne, tirée principalement de l'Apocalypse de St-Jean*, Rouen, 1777, 3 vol. in-12. L'original et la traduction cachent le nom de l'auteur sous le pseudonyme de Pastorini. La *France littéraire* de Quérard fait à tort du mathématicien et de l'évêque deux personnages différents.

sion dont elle n'eut pas à se féliciter, Wallmoden alla à Londres négocier un traité de subsides avec le gouvernement anglais, et après avoir accompli cette mission, il revint promptement se mettre à la tête de ses soldats. Il se fit remarquer à la journée de Wagram, dans laquelle l'armée autrichienne succomba avec honneur. Après la paix de Vienne, il fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, et il commanda en Bohême pendant les quelques années de trêve qui suivirent les échecs des armées de François II. La désastreuse retraite de Russie vint changer la face des affaires en Europe. L'Autriche, on le sait, hésita longtemps à se joindre à l'élan qui portait l'Allemagne contre la France. Ces incertitudes ne convenaient nullement au caractère entreprenant de Wallmoden; il envoya à Vienne sa démission, et il passa au service de la Russie. Choisi pour être le chef de la légion allemande, corps soldé par l'Angleterre et formé d'éléments un peu hétérogènes, il l'organisa dans le Mecklembourg, et lorsque l'armistice qui se termina au mois d'avril 1813 fut expiré, il se joignit à l'armée du Nord, commandée par Bernadotte, que l'ambition poussait alors contre ses anciens frères d'armes. Il prit part aux opérations dirigées contre le maréchal Davout, qui occupait les environs de Hambourg; il put revendiquer une large part dans l'échec que les alliés firent essuyer à la division Pécheux et dans les opérations qui forcèrent le Danemarck à abandonner la cause de la France. La paix étant revenue en 1814, Wallmoden rentra sous les drapeaux de l'Autriche. En 1817, il remplaça le comte Nugent dans le commandement des troupes impériales destinées à occuper le royaume de Naples. En 1821, les Napolitains proclamèrent une constitution que la sainte alliance voulut renverser par la force. Wallmoden commanda un des corps autrichiens qui firent cette courte et peu sanglante campagne. Il passa en Sicile, et il y resta jusqu'en 1823. Nommé ensuite commandant du premier corps d'armée de la haute Italie et gouverneur de Milan, il exerça ces fonctions, alors paisibles, jusqu'en 1848; il prit sa retraite, nécessitée par un âge fort avancé, au moment où les circonstances les plus difficiles allaient succéder à une longue période de repos. Il mourut plus qu'octogénaire, en 1850, laissant la réputation d'un des meilleurs généraux qu'ait possédés l'Autriche; sa fermeté, sa décision, sa loyauté lui avaient acquis une estime universelle. Il s'était occupé avec succès de perfectionner l'emploi de l'infanterie légère et le système de tirailleurs. Décoré de tous les ordres allemands, autrichiens et russes, il était colonel-propriétaire du 6e régiment de cuirassiers impériaux. — Son frère *Charles-Auguste-Louis*, bien moins âgé (il était né le 4 janvier 1792), servit également avec honneur dans l'armée autrichienne; il devint feld-maréchal-lieutenant, commandant du septième corps et propriétaire du 5e régiment de hulans. Z.

WALLOT (Jean-Guillaume), né à Pauers, dans le Palatinat, en 1743, fit ses premières études à Manheim et se livra surtout à l'étude des sciences mathématiques, qu'il vint continuer en France avec beaucoup d'ardeur. Distingué bientôt par M. Cassini, il fut choisi par ce savant pour l'accompagner dans le voyage fait par ordre du roi en 1769, afin d'éprouver les montres marines de Leroy et d'observer les longitudes. Wallot rendit de grands services dans ce voyage, et fut honorablement mentionné dans la relation que l'on en publia en 1770. Revenu à Paris, il y fut nommé professeur d'astronomie. Il observait depuis quelques années le solstice d'été à la méridienne de St-Sulpice, et préparait un mémoire sur la diminution de l'obliquité qui en résulte, quand la tyrannie de Robespierre l'enveloppa dans ses proscriptions. Traduit au tribunal révolutionnaire comme *ennemi du peuple*, il fut condamné à mort le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), au moment même où Robespierre succombait; et il périt la veille du jour où les prisons allaient être ouvertes et les échafauds renversés. Z.

WALLRAF (François-Ferdinand), érudit et amateur d'art, naquit à Cologne le 20 juillet 1748. Il était fils d'un tailleur, qui lui fit donner une éducation au-dessus de sa condition. Il étudia la théologie, et fut reçu ministre en 1773. Il devint ensuite membre de la faculté de philosophie à l'université de Cologne, et, en 1786, il fut nommé professeur ordinaire d'histoire naturelle. Il était loin alors de la théologie. La même année, il fut reçu docteur en médecine. Recteur de l'université en 1794, il se démit de ces fonctions pour ne point prêter un serment qui ne s'accordait pas avec sa qualité de prêtre. En 1799, il fut appelé à professer l'histoire et les belles-lettres à l'école centrale nouvellement créée. C'est alors qu'il publia l'ouvrage intitulé *Description de la collection numismatique du sieur de Merle*. C'est dans le *Recueil des documents relatifs à la ville de Cologne* que l'on trouve le résultat des recherches historiques auxquelles se livra Wallraf. On lui doit la conservation des vitraux de la cathédrale de cette ville, qui coururent grand risque d'être démolis lors des guerres avec la France. Wallraf prit part, en 1802, à l'organisation ecclésiastique de sa ville natale. Il entreprit un voyage artistique à Paris en 1812, et en 1818, au sortir d'une maladie grave, il donna à la ville de Cologne sa précieuse collection d'objets d'art. Il appliqua à l'achat de plusieurs antiques romains la pension que lui fit la cité en reconnaissance de sa donation. En 1819, il fut inscrit aussi au nombre des pensionnaires du roi de Prusse. C'est le 18 mars 1824 que mourut cet amateur éclairé. La collection de morceaux et objets rares qu'il avait rassemblée

avec tant de zèle, placée en 1827 dans le palais de Cologne et destinée à être le noyau fondamental du futur musée de cette ville, se composait de 521 manuscrits, 488 pièces originales, 1,055 ouvrages d'impression ancienne, 13,248 volumes ordinaires, 9,923 minéraux, 1,616 tableaux, 3,875 dessins à la main, 38,254 gravures sur cuivre, 3,165 gravures sur bois, 104 pièces antiques concernant l'Allemagne, 323 pierres taillées, 1,297 autres morceaux d'une haute antiquité, etc. *Voy.*, au surplus, Smet, *Essai biographique sur Wallraf.* L. R—L.

WALPOLE. Trois frères de ce nom, d'une bonne famille du comté de Norfolk, furent jésuites. L'aîné, *Henri*, après avoir publié la Vie d'Edmond Campian, en vers anglais, et quelques écrits où il exprimait un grand désir du martyre, fut exécuté à York le 17 novembre 1595. — Le second, *Richard*, mort à Valladolid, en 1607, à 42 ans, après avoir professé à Rome, à Valladolid et à Séville, est auteur d'une *Réponse* à l'appel de Matthieu Sutcliff, ministre calviniste, et d'une *Courte réfutation* d'un nouvel appel du même ministre. — Le troisième, *Michel*, né en 1570, mort à Séville en 1620, a publié les ouvrages suivants : 1° *Traité de la soumission des princes à Dieu et à l'Eglise*, St-Omer, 1608, in-4°; 2° *Adresse aux catholiques d'Angleterre*, concernant l'édit du roi Jacques Ier sur le serment d'allégeance, 1610, in-4°; 3° *Traité de l'Antechrist*, contre George Downham, 1613, in-4°; 4° traduction en anglais de la *Consolation philosophique de Boëce*, Londres, 1609, in-8°; 5° la *Vie de St-Ignace*, fondateur des jésuites, traduite de l'espagnol, St-Omer, 1617, 1620, in-12. T—D.

WALPOLE (le chevalier ROBERT), ministre célèbre par ses talents et par le système de corruption qu'il mit en pratique pendant le long espace de temps qu'il gouverna l'Angleterre, naquit à Houghton, dans le comté de Norfolk, le 26 août 1676. Il était le troisième fils de Robert Walpole, membre du parlement. Naturellement indolent et ennemi de toute application, il serait resté un sujet médiocre; mais la honte d'être surpassé par ses camarades, les reproches et les encouragements qu'il recevait tour à tour de Newborough, son précepteur, et, plus que tout cela peut-être, les conseils de son père, qui s'efforçait de lui inculquer la maxime « qu'un « fils cadet ne devait compter que sur lui-même « et sur ses talents pour s'avancer dans le « monde », l'emportèrent sur l'inertie naturelle de son caractère. Avant de sortir d'Eton, il avait fait de tels progrès qu'il passait pour un des écoliers les plus distingués de cette école fameuse. Destiné à parcourir la carrière ecclésiastique, il se livrait à l'étude de la théologie, lorsque la mort de ses deux frères le rendit, en 1698, seul héritier de sa famille. Il fut alors retiré de l'université de Cambridge, où il était entré en sortant d'Eton, et conduit à Houghton, résidence de son père, où il mena la vie d'un gentilhomme campagnard, se livrant pendant le jour aux travaux agricoles et à la chasse, et passant ses soirées au milieu de sa famille et de quelques amis. Ses travaux littéraires furent d'abord momentanément interrompus, et bientôt il les perdit tout à fait de vue. Au mois de juillet 1700, il épousa une riche héritière, fille de sir Jean Shorter, lord maire de Londres. Elu, la même année, membre de la chambre des communes par Castle-Rising, il y représenta deux fois ce bourg et se fit remarquer parmi les membres les plus actifs du parti whig. En 1702, il fut nommé à la chambre par le bourg de King's-Lynn, qui lui donna ses suffrages pendant plusieurs sessions consécutives. Choisi, en 1705, par le prince George de Danemarck pour faire partie de son conseil, il devint, en 1708, secrétaire d'Etat au département de la guerre, et, l'année suivante, trésorier de la marine. Il devait la faveur dont il jouissait à l'amitié que lui portait le duc de Marlborough. La disgrâce de ce grand personnage vint arrêter son avancement. Nommé en 1710 l'un des commissaires dans le procès de Sacheverel, il se prononça avec acharnement contre cet ecclésiastique et perdit toutes ses places lorsque le ministère whig eut été renvoyé. Non-seulement il n'en occupa plus pendant le règne de la reine Anne, mais, à l'instigation du nouveau cabinet, la chambre des communes le traduisit devant elle sous la double accusation de péculat et de corruption notoire, le chassa de son sein et l'envoya à la Tour. Quoique le public approuvât en général cette décision et considérât Walpole comme coupable, on doit convenir, en examinant avec impartialité les charges portées contre lui, que ses anciens collègues le traitèrent avec sévérité, et qu'ils paraissaient le punir moins pour ses fautes que pour l'attachement qu'il avait montré au parti de Marlborough, et, afin d'éloigner un homme qu'ils craignaient à cause de son influence dans la chambre. Ainsi les mêmes motifs auxquels il avait dû son élévation furent cause de sa chute. Les whigs virent en lui une victime et une espèce de martyr de leur parti; le bourg de Lynn le réélut en 1714, et, quoique la chambre eût d'abord déclaré son élection nulle, ses commettants persistèrent dans leur premier choix. Walpole se montra l'ennemi prononcé du ministère tory qui gouverna l'Angleterre pendant les dernières années du règne de la reine Anne. Il se fit remarquer par ses maximes libérales dans les débats qui eurent lieu à l'occasion du pamphlet de Steele intitulé *la Crise*, et la part qu'il y prit augmenta encore sa popularité. Le bill du schisme (*schism-bill*) lui fournit une autre occasion de déployer son éloquence et de se montrer le champion de la liberté civile et religieuse. La révolution politique qui suivit immédiatement la mort de la reine fit triompher le parti whig à la cour et dans les chambres. Wal-

pole avait acquis les bonnes grâces de la maison de Hanovre par son zèle pour ses intérêts qu'il avait manifesté dans plusieurs occasions. On ne fut donc pas surpris, à l'avénement de George Ier, de le voir nommer payeur général de toutes les troupes de terre et de mer et conseiller privé. A l'ouverture du nouveau parlement, un comité secret, dont il était président, fut chargé de faire une enquête sur la conduite du dernier ministère. L'influence que Walpole exerçait sur ses collègues devint fatale aux anciens ministres, qui, sur son rapport, furent mis en accusation et condamnés (*voy.* Bolingbroke, Oxford, etc.). Les services éminents que les whigs prétendirent qu'il avait rendus à la nation et à la couronne, en poursuivant les torys auxquels on devait la dernière paix, furent récompensés par la place de premier commissaire de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'Echiquier. En 1716, le mécontentement d'une grande partie de la nation contre les mesures adoptées par les ministres et la haine que les partisans des Stuarts portaient à la maison de Hanovre ayant fait craindre des troubles sérieux (il s'en était déjà manifesté en Ecosse), la chambre des communes adopta un bill qui prolongea de quatre années la durée du mandat donné à ses membres, lequel n'était auparavant que pour trois ans. Cette innovation, qui rendait les parlements septennaux, fut diversement jugée; et Walpole, qui avait, disent quelques écrivains, séduit plusieurs membres de la chambre basse pour qu'ils en fissent la proposition, se défendit toujours d'y avoir coopéré. Il faisait, depuis deux ans, partie du ministère lorsque la discorde parut s'être glissée dans le cabinet à l'occasion de l'intérêt de la dette nationale que Walpole avait résolu de réduire de six à quatre pour cent. Le secrétaire d'Etat Stanhope, dont le crédit commençait à éclipser celui de Walpole, manifesta des idées opposées, et la rupture ne tarda pas à éclater. Le roi George acheta du Danemarck les duchés de Brême et de Werden, dont le dernier avait été enlevé au roi de Suède; Charles XII, furieux de ce qu'on mettait publiquement à l'enchère ses domaines, conçut un vif ressentiment contre celui qui se présentait pour les acquérir, et il résolut de se venger en envahissant l'électorat de Hanovre et en favorisant les projets du prétendant. Un message fut présenté à ce sujet à la chambre des communes le 4 avril 1717; et Stanhope proposa d'accorder un subside afin de mettre le roi en état de concerter avec les princes et Etats étrangers les mesures nécessaires pour empêcher que la paix de l'Allemagne ne fût troublée. Un vif débat s'engagea sur cette proposition, représentée par les adversaires de la cour comme contraire à l'acte d'établissement (1); et l'on remarqua avec étonnement que Walpole, qui dans les occasions importantes influait beaucoup sur les délibérations, garda un profond silence. Quelques membres de l'opposition insinuèrent que la paix de l'empire n'était qu'un prétexte, et que la sécurité des nouvelles acquisitions territoriales était l'objet réel de ce subside sans précédent, et ils firent observer en même temps que les ministres semblaient divisés sur le point contesté. Walpole se crut alors obligé de dire quelques mots en faveur du subside, qui ne passa qu'à une majorité de quatre voix, et, deux jours après, il résigna tous ses emplois. Si la conduite qu'il tint dans cette circonstance eût eu pour unique cause sa désapprobation des mesures dont on poursuivait l'adoption, elle aurait prouvé une âme noble, et l'on devrait lui accorder de justes éloges; mais lorsque l'on considère l'état des partis à cette époque, et que l'on remarque surtout que Walpole parla en faveur de ce même projet qu'il semblait désapprouver, on ne peut guère attribuer sa retraite à son attachement pour la constitution de son pays. Enfin, il est permis de supposer qu'il ne se retira que dans l'espoir de rentrer dans le cabinet avec un pouvoir plus étendu. Le nombre des amis qui abandonnèrent avec lui le ministère prouve que ce ne fut qu'un mouvement de faction. Quoi qu'il en soit, le jour même où il donna sa démission, il présenta à la chambre des communes son fameux bill d'amortissement, comme l'œuvre d'un gentilhomme campagnard, et dit, en plaisantant, qu'il ne serait pas plus mauvais pour avoir deux pères, qu'au surplus son successeur l'amènerait à perfection. Le projet de Walpole avait pour but d'éteindre la dette nationale, qui s'élevait, au 14 mars 1716, à quarante-sept millions trois cent vingt-deux mille deux cents livres sterling (environ un milliard deux cents millions de francs). Il proposait de réduire à cinq l'intérêt de six pour cent, que le gouvernement avait toujours payé, et de rembourser le principal à ceux qui ne voudraient point accepter cette proposition. Quant aux porteurs des annuités affectées sur les fonds publics, pour quatre-vingt-dix-neuf ou quatre-vingt-neuf ans, on leur proposait des annuités nouvelles à quatre pour cent pour dix-neuf ans, et de nouvelles annuités à cinq pour cent pour dix-sept ans. Quant à ceux qui étaient porteurs d'annuités de trente-trois ans, on leur offrait des annuités à quatre pour cent pour quatorze ans et demi, ou à cinq pour cent pour treize ans et demi. Pour faire face aux remboursements qui pourraient être demandés, le gouvernement devait être autorisé à emprunter les sommes nécessaires à l'intérêt de cinq pour cent. Dans le cours des débats qui eurent lieu sur ce bill, il s'éleva un violent démêlé entre Walpole et Stanhope. Quelques réflexions amères ayant

(1) L'acte du parlement qui appelait la maison de Hanovre au trône d'Angleterre portait expressément que l'Angleterre ne serait obligée de fournir ni troupes, ni argent pour la défense ou pour l'augmentation des Etats héréditaires de cette maison en Allemagne.

été dirigées contre le premier, il oublia le calme habituel de son caractère et répliqua avec beaucoup de chaleur. L'acrimonie des deux côtés produisit des expressions inconvenantes ; le secret des conversations particulières fut trahi, et l'on révéla un fait qui, pour l'honneur du pays, aurait dû être tenu caché, « la pratique scandaleuse de vendre les places et les réversions » ; ce qui donna occasion à un membre de dire : qu'il était fâché de voir ces *deux grands hommes* s'avilir réciproquement. « A mon avis, ajouta-t-il, « je les considère comme d'excellents patriotes « et comme les pères de leur pays ; mais, puis-« qu'ils nous ont découvert leur nudité, nous « devrions, suivant une coutume de l'Orient, la « couvrir en leur tournant le dos. » Pendant tout le reste de la session et pendant la session suivante, Walpole se rangea du parti opposé à la cour ; il attaqua toutes ses mesures et fit diminuer les subsides et le nombre des troupes que le ministère demandait. Le discours qu'il prononça pour dévoiler les dangers d'une armée permanente dans un pays libre dura une heure, et l'effet en fut prodigieux. L'ascendant que l'éloquence entraînante de Walpole lui avait donné dans la chambre basse le rendait redoutable à la cour, dont il traversait tous les projets ; aussi chercha-t-elle à le gagner. Il paraîtrait qu'elle n'eut pas à négocier longtemps pour cela ; car, dès les premiers mois de 1720, ce patriote si rigide commençait à s'adoucir, et non-seulement il mit un terme à ses attaques, mais il montra parfois la complaisance d'un partisan du ministère. Il obtint bientôt le prix de ce changement et fut nommé payeur général des troupes. Plusieurs de ses amis ayant été compris sur les listes de promotion, il ne fut plus dès lors possible de douter qu'il n'eût abandonné entièrement ses principes populaires. L'année n'était pas encore écoulée, qu'il plaida pour faire obtenir à la couronne le nombre de troupes qu'elle demandait, avec autant de force qu'il en avait mis auparavant à déclamer contre une mesure semblable ; cette versatilité d'opinion parut d'autant plus frappante qu'à cette dernière époque il n'existait pas même un prétexte plausible pour conserver une armée sur pied. En 1721, Walpole devint premier commissaire de la trésorerie et chancelier de l'Echiquier, et, lorsque deux ans après (1723) George Ier partit pour le Hanovre, il fut nommé l'un des lords justiciers pour l'administration du royaume et seul secrétaire d'Etat. Vers cette même époque il reçut une autre marque de la faveur royale ; son fils aîné, qui voyageait à l'étranger, ayant été créé pair sous le titre de baron de Walpole, lui-même fut fait, en 1725, chevalier du Bain, ordre militaire qui depuis longtemps avait perdu son lustre, et que George Ier, si l'on en croit des biographes, aurait rétabli pour son ministre, qu'il nomma l'année suivante chevalier de la Jarretière. Les faveurs dont Walpole était comblé excitèrent l'envie et provoquèrent un examen sévère de son administration. On l'accusa de trahir les intérêts de la nation pour étendre les prérogatives du trône et de prodiguer les trésors de l'Etat pour corrompre les membres du parlement ; une partie de ces reproches était malheureusement fondée. Mais s'il avait perdu sa popularité, il n'en conservait pas moins les bonnes grâces et la confiance de son souverain, qui le soutenait contre la clameur publique. Pendant les fréquents voyages qu'il faisait dans son électorat de Hanovre, ce prince abandonnait à son ministre toute l'autorité en Angleterre. Celui-ci, en politique habile, prévoyant la fin prochaine de George Ier, se ménagea la protection du prince de Galles, qui le conserva à la tête des affaires lorsqu'il monta sur le trône au mois de juin 1727 (1). Pendant les quinze premières années du règne de ce prince (George II), Walpole fit mouvoir à son gré la machine du gouvernement, et, voulant à tout prix conserver le pouvoir, sut mettre à profit, pour y parvenir, la dépravation de ses contemporains et leur cupidité excitée par l'amour du luxe. Enfin, au moyen des places et des pensions qu'il distribuait à propos, il obtint une majorité constante dans les deux chambres. Il faillit néanmoins la perdre en 1738 : la nation désirait la guerre contre l'Espagne, mais Walpole, qui craignait que la guerre, en lui créant de nouveaux embarras, ne mît en danger son administration en lui enlevant les ressources du trésor qu'il savait si bien placer pour affermir son crédit, préféra la voie des négociations. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il conseilla une rupture avec l'Espagne ; mais alors même la lenteur qu'il apporta dans les armements, le mauvais succès des deux premières campagnes, le poids énorme des taxes excitèrent contre lui la haine du peuple et les murmures de l'opposition. Un des membres de ce parti, nommé Sandy, lui annonça dans la chambre des communes qu'il apporterait, un jour qu'il lui désigna, les preuves des différents délits sur lesquels il se proposait de l'attaquer. Walpole, quoique surpris d'un semblable discours, remercia Sandy et conserva assez de sang-froid pour discuter avec ses adversaires, pendant le cours de cette séance, un point d'érudition concernant le poëte latin Horace. Le jour où l'acte d'accusation fut présenté, Walpole se défendit avec modération ; il eût peut-être succombé, mais, par une manœuvre adroite, le parti de la cour prolongea si fort les débats qu'un grand nombre de membres de l'opposition, fatigués d'une si longue séance, se retirèrent avant la clôture, et la proposition fut rejetée.

(1) Lord Orford dit dans ses *Souvenirs* (*Reminiscences*) qu'il paraîtrait que le roi actuel avait l'intention de choisir un nouveau ministre ; mais que la reine, qui avait des talents supérieurs aux siens et qui le gouvernait, quoique en apparence elle parût n'agir que d'après ses inspirations, le détermina à conserver à Walpole le poste qu'il occupait sous le règne précédent.

L'administration de Walpole, auquel on reprochait ouvertement d'aspirer au despotisme, fut aussi violemment critiquée dans la chambre haute. Il triompha de toutes ces attaques; mais le nombre des adhérents du prince de Galles, qui le haïssait et qui était le chef du parti de l'opposition, s'étant considérablement augmenté, Walpole voulut essayer ses forces dans un débat élevé sur des adresses de remercîment et des élections contestées. N'ayant emporté l'avantage que de quatre voix, il songea dès lors à se retirer et résigna toutes ses places en 1742. Son crédit ne parut pas souffrir de cette circonstance, car le roi, qui l'aimait et avait en lui une entière confiance, le fit entrer à la chambre des pairs avec le titre de comte d'Orford, et ses amis et partisans conservèrent leurs places. George II lui accorda en outre une pension de quatre mille livres sterling; il se retira à la campagne, où il mourut, en 1745, dans la 71e année de son âge. Le mérite et le caractère de ce ministre ont eu des panégyristes enthousiastes et des adversaires non moins ardents. Ces derniers l'ont appelé *le père de la corruption*, ce qui est certainement exagéré, quoiqu'il en ait beaucoup étendu les progrès, et qu'on assure qu'il se vantait souvent de connaître le prix de chaque homme (1). Coxe, qui a donné d'excellents *Mémoires sur la vie et l'administration de Walpole* (2), peint ce ministre sous des couleurs favorables et le disculpe d'une partie des reproches que lui font la plupart des historiens; ce qu'il y a de certain, c'est que Walpole fut regretté lorsqu'il eut quitté le timon des affaires, et que l'animadversion publique se tourna contre ses successeurs. Pendant qu'il était encore premier ministre, un homme à projets lui proposa d'imposer des taxes sur les colons américains; il rejeta cette idée, parce qu'il pensait que, sans payer aucun impôt, les colonies d'Amérique contribuaient puissamment à la fortune publique et particulière de la Grande-Bretagne par le mouvement qu'elles donnaient au commerce de la mère patrie. D'où l'on peut conclure que si lord North eût partagé cette opinion, la Grande-Bretagne n'eût pas perdu ses colonies, du moins à cette époque. Pour sa conduite privée, Walpole ne mérite, d'après tous les témoignages, que des éloges. Pope l'a célébré dans ses vers. On a de lui : 1° *Réponse du souverain à l'adresse du comté de Gloucester*. Par *le souverain* on entendait Charles, duc de Sommerset, à qui les whigs avaient donné ce surnom. 2° *Réponse à la représentation de la chambre des lords sur l'état de la marine*, 1709; 3° *les Dettes de la nation établies et considérées*, en quatre articles, 1710. Coxe pense que le deuxième et le quatrième ne sont pas de lui. 4° *Explication sur les trente-cinq millions*, 1710; 5° *Lettre d'un ministre étranger en Angleterre à M. Petteeum*, 1710. Coxe doute également que cette *Lettre* soit de lui, mais il pense qu'il aurait pu y faire une réponse, parce qu'elle était écrite pour défendre les torys. 6° Quatre *Lettres* à un ami en Ecosse, sur l'enquête relative à Sacheverel, faussement attribuée à Maynwaring, dans le *General dictionary;* 7° *Histoire succincte du parlement*. C'est le récit de ce qui s'est passé dans une session du parlement sous la reine Anne. 8° *Examen du projet de la mer du Sud;* 9° *Rapport du comité secret*, 9 juin 1715; 10° Pamphlet contre le bill de la pairie, 1719; 11° *Pensées d'un membre de la chambre basse*, relativement au projet de restreindre et de limiter le pouvoir de la couronne pour une création future de pairs, 1719; 12° *Lettre particulière du général Churchill, après la retraite de lord Orford*. Quelques personnes la considèrent comme une preuve de l'amour de ce dernier pour la retraite et de son mépris des grandeurs; on pourrait, en la lisant, penser à peu près le contraire. D—z—s.

(1) « Sir Robert Walpole ne dit pas, comme on le lui attribue « généralement, *que tous les hommes avaient leur prix;* mais il « dit, en parlant d'une certaine classe d'hommes, *que tous ces « hommes avaient leur prix*, et l'événement justifia son asser- « tion. » *Coxe's Memoirs*, p. 737.

(2) *Memoirs of the life and administration of sir Robert Walpole, Earl of Orford. With original correspondence and authentic papers, never before published*, 1798, 3 vol. in-4°.

WALPOLE (Horace, lord), frère du précédent, né en 1678, entra de bonne heure dans la carrière des affaires publiques. En 1706, il accompagna le général Stanhope à Barcelone, comme secrétaire particulier, et l'année suivante il fut nommé secrétaire de Henri Boyle, alors chancelier de l'Echiquier. En 1709, il était secrétaire de l'ambassade d'Angleterre auprès de l'empereur d'Allemagne, et il assista en cette qualité au congrès de Gertruydenberg. Sir Robert, son frère, ayant été nommé premier lord de la trésorerie, il devint secrétaire de ce département. En 1716 il fut envoyé extraordinairement à la Haye, et en 1717 il obtint le poste d'inspecteur et auditeur général de tous les revenus de S. M. en Amérique. En 1720, il fut nommé secrétaire du duc de Grafton, lord lieutenant en Irlande, et en 1723 il commença son ambassade à Paris, où il résida jusqu'en 1727. En 1730, il fut fait trésorier de la maison de S. M., et trois ans après il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire auprès des Etats généraux. En 1741, il fut nommé receveur de l'Echiquier, et en 1746 créé pair d'Angleterre, sous le titre de lord Walpole de Wolterton. Il mourut le 5 février 1757. Les Mémoires de Coxe ont placé lord Walpole plus haut dans l'opinion qu'il n'y était avant leur publication; et il paraît que personne ne fut plus que lui au courant des secrets du ministère; mais comme il partagea les reproches qu'on fit à son frère, il a de même été présenté sous un jour peu favorable et très-faux par ces historiens compilateurs qui puisent tous leurs renseignements dans les pamphlets de parti. Lord Hardwicke a dit de lui « qu'il négociait avec autant de fermeté que d'adresse, et qu'avec cet amour de la paix qui était dans le

système de son frère, il ne perdit jamais de vue le grand objet de conserver les sources de la puissance et de la richesse nationales. Il défendit et contribua à étendre les intérêts commerciaux et politiques de son pays, et c'est avec justice qu'il fut élevé à la pairie. » Th. Coxe ajoute que sa conduite morale fut irréprochable, qu'il fut sincère dans son attachement à la religion dont il remplissait exactement les devoirs, et que son intégrité et son amour de la vérité ne peuvent pas être mis en question, soit qu'on le considère comme homme public ou comme particulier. On lui doit plusieurs écrits politiques, très-bien raisonnés, mais d'un mauvais style, dit son neveu, quoique supérieur à celui de ses discours. Parmi ceux-ci nous citerons : 1° *Affaire des troupes hessoises à la solde de la Grande-Bretagne*, Londres, 1730; 2° *L'intérêt de la Grande-Bretagne défendu avec constance, en réponse à un pamphlet intitulé* l'Affaire des troupes hanovriennes, impartialement et librement examinée, Paris, 1743. Ce dernier écrit était l'ouvrage de lord Chesterfield et de M. Waller. 3° *Lettre à un patriote distingué et orateur célèbre, sur la publication de son fameux discours sur la pétition de Seaford, dans les magasins* (journaux), 1748; 4° *Plaintes des manufacturiers sur les abus en marquant le bétail*, 1752; 5° *Réponse à la dernière partie des lettres de lord Bolingbroke sur l'étude de l'histoire*, 1763. On attribue d'autres pamphlets à lord Walpole; mais il est douteux qu'ils soient de lui. D—z—s.

WALPOLE (Horace) était le troisième et le plus jeune des fils du premier comte d'Orford, par sa première femme Catherine Shorter. Il naquit en 1717, suivant Walter Scott, ou en 1718, suivant Chalmers, et commença son éducation à Eton. Ce fut dans cette école qu'il se lia d'amitié avec le célèbre poëte Gray. Leur mutuel attachement se fortifia encore à Cambridge, où ils se rendirent ensuite tous les deux pour terminer leurs études. Walpole quitta l'université sans prendre aucun degré, selon la coutume suivie à cette époque par les jeunes gens qui appartenaient à des familles distinguées. Pendant son séjour à Cambridge, Walpole composa une pièce de vers en l'honneur de Henri VI, fondateur du *Collége du roi*, où il était placé. Ces vers portent la date du 2 février 1738, et sont probablement la première production de sa verve. La même année il fut nommé inspecteur général des exportations, place qu'il échangea bientôt pour trois *sinécures* que son père lui fit donner, et qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Se croyant trop jeune pour figurer avec avantage dans les débats du parlement, il détermina sa famille à lui permettre de voyager dans les pays étrangers, où Gray consentit à l'accompagner. Ils quittèrent l'Angleterre le 29 mars 1739, parcoururent la France et l'Italie, et s'arrêtèrent plusieurs mois à Florence. Au mois de juillet 1741, quelque mésintelligence survint entre les deux amis, qui se séparèrent à Reggio, et continuèrent leur voyage chacun d'un côté différent. Les causes de cette querelle, dont il est parlé à l'article Gray (*voy.* Gray), ne sont pas bien connues. Walter Scott paraît croire que la vivacité et les manières aristocratiques de Walpole ne s'accordèrent pas avec les opinions et les habitudes de l'homme de lettres. Quoi qu'il en soit, le premier eut dans la suite la générosité ou la bonne foi de convenir que c'était lui qui avait le plus de torts; et il avoua à Mason que plus d'attention et de déférence de sa part pour un ancien ami, dont l'esprit et la prudence étaient infiniment supérieurs, eussent prévenu une rupture qui fut pénible pour tous les deux, et causa beaucoup de regrets à celui qui survécut à l'autre. On dit qu'une réconciliation eut lieu par l'intermédiaire d'une amie commune; mais l'intimité qui avait régné entre eux ne paraît pas avoir été jamais complétement rétablie; et ce qui porterait à le croire, c'est que le nom de Walpole ne se trouve même pas cité dans le testament de Gray. Ce poëte avait cependant des obligations à Walpole, qui fut le premier auquel il donna communication de sa fameuse élégie, *le Cimetière de campagne;* ce fut également Walpole qui fit d'abord connaître cette production remarquable à plusieurs personnes de distinction, et qui plus tard (1758) chargea Bentley d'orner de magnifiques gravures une édition des œuvres de son ami, qu'il fit imprimer à ses propres presses de Strawberry-Hill. A son retour en Angleterre, Walpole fut nommé membre du parlement qui se réunit au mois de juin 1741. Les devoirs parlementaires convenaient peu à son caractère; aussi prit-il rarement la parole; mais il prouva dans cette session que son silence ne devait pas être attribué à son défaut de moyens. Une motion ayant été présentée pour faire une enquête sur la conduite de sir Robert Walpole, pendant les dix années précédentes, il s'opposa à cette proposition dans un discours assez long et plein d'énergie, qui fit honneur à sa piété filiale. En 1744, il représenta au parlement le bourg de Castle-Rising, et en 1754 et en 1761, celui de Kings-Lynn. En 1749, il avait failli être assassiné par un voleur, et il raconta lui-même cette aventure dans une feuille périodique très-répandue, intitulée *le Monde*, dont Moore était l'éditeur, et à laquelle il fournit plusieurs articles (1). Nous citerons entre autres celui qui a pour titre *le Monde extraordinaire* (*the World extraordinary*), où il a tracé le caractère de Henri Fox, depuis lord Holland, à cette époque secrétaire d'Etat de la guerre. Après avoir inséré quelques morceaux de poésie dans la collection de Dodsley et son *Jeu d'esprit* dans le *Muséum*, Walpole publia, en 1752, son premier ouvrage vraiment remarqua-

(1) Les différents morceaux que Horace Walpole a fournis au *World* ont été réimprimés dans la collection de ses *Œuvres*. M. Monod a traduit ce recueil en français sous ce titre : *le Monde, où l'on voit un portrait naïf des mœurs de ce siècle*, Paris, 1760, 3 vol. in-12.

ble, l'*Ædes Walpoliana*, ou la description du magnifique palais que son père possédait à Houghton dans le Norfolk. Il décrivit en même temps la belle collection de peintures que ce palais renfermait, et dont les embarras pécuniaires du comte d'Oxford, son neveu, l'obligèrent, plus tard, à se défaire en faveur de l'impératrice de Russie. Il est assez singulier qu'Horace Walpole, malgré sa partialité de famille et son goût naturel pour les beaux-arts, paraisse trouver qu'on a donné à cette collection une évaluation trop élevée; c'est ce qui résulte cependant d'une de ses lettres déposée au Muséum britannique. Quoiqu'il aimât la vie de grand seigneur, et qu'il ne fût pas ennemi des plaisirs de la société, il n'en cultivait pas moins la littérature avec zèle. En 1757, il publia une *Lettre de Xo-Ho, philosophe chinois à Londres, à son ami Lieu-Chi à Pékin*. Chalmers trouve que cette production, consacrée à l'examen des affaires politiques du temps, est aussi remarquable par l'esprit que par l'élégance; elle eut tant de succès, qu'on en fit cinq éditions en quinze jours. Cette même année Walpole établit à Strawberry-Hill une presse où il fit imprimer la plupart de ses ouvrages, ainsi que ceux de quelques auteurs qu'il affectionnait. Nous citerons parmi ces derniers, les odes de Gray, la traduction d'une partie des œuvres de Hentzner, l'ouvrage de lord Withworth sur la Russie, la Vie de lord Herbert de Cherbury, etc. En limitant à un petit nombre les copies de chaque ouvrage imprimé à Strawberry-Hill, il excita le désir de se les procurer, et donna ainsi aux productions de sa presse une espèce de réputation à laquelle on n'était pas habitué, et ce succès flatta son amour-propre. Au mois de septembre 1765, Walpole se rendit à Paris, où il rencontra la marquise du Deffand, qui, malgré sa cécité et son âge de soixante-dix ans, se prit pour lui d'une amitié qui avait tous les caractères et toutes les bizarreries de l'amour le plus violent. « L'attachement, ou plutôt l'idolâtrie d'une femme aussi célèbre le flattait beaucoup, dit l'auteur d'une notice sur madame du Deffand, placée en tête de ses Œuvres. Son charmant babil l'amusait, peut-être même ne lui était pas indifférent sous le rapport politique, car Walpole ne cessait de demander des nouvelles, et madame du Deffand ne cessait de se plaindre d'être obligée d'écrire une gazette. » L'auteur de la même notice pense que Walpole n'avait aucune affection réelle pour sa vieille correspondante. Redoutant le ridicule par-dessus tout, et craignant que les lettres passionnées de son amie ne fussent ouvertes à la poste, et ne le rendissent la fable de Versailles et de Londres, il lui adressait souvent des reproches exprimés de la manière la plus dure (1). Cependant, au milieu de toutes ses brusqueries parfois assez grossières, on voit qu'il était sincèrement attaché à madame du Deffand. Il en donna une preuve assez frappante lorsque la pension de six mille francs que cette dame recevait de la cour fut réduite de moitié par l'abbé Terray, en lui demandant *comme une grâce et à genoux*, ce sont ses expressions, de permettre qu'il lui offrît la portion de sa pension qui lui était enlevée (1). Cette liaison dura près de dix-neuf ans, et fut un mélange continuel de plaintes et de duretés d'une part, d'amour et de soumission de l'autre. Tous deux, quoique amis en apparence de Voltaire, et en correspondance assez suivie avec ce patriarche de la philosophie, détestaient et surtout méprisaient les philosophes de leur temps, dont ils croyaient avoir dévoilé l'orgueil et les projets. Leurs ridicules étaient le sujet continuel des sarcasmes amers de Walpole. Madame du Deffand lui légua en mourant (1780) son chien et ses manuscrits. A l'occasion de la fameuse querelle qui eut lieu, en 1766, entre David Hume et Jean-Jacques Rousseau, Walpole publia une lettre que le roi de Prusse était censé écrire à l'atrabilaire Genevois : elle fut tirée à un grand nombre d'exemplaires, et ne contribua pas peu à augmenter l'irritation des esprits. Quel qu'ait été le but de l'auteur de cette publication, en supposant toutefois qu'il en ait eu un, on ne peut que le blâmer du moyen qu'il employa pour l'atteindre. Résolu de se retirer complétement des affaires publiques avant la dissolution du parlement, Walpole écrivit, en 1768, au maire de Lynn une lettre fort remarquable, pour lui faire connaître qu'il renonçait à l'honneur de représenter plus longtemps ses administrés. Ce fut la même année qu'il fit imprimer ses *Doutes historiques sur la vie et le règne de Richard III*, pour justifier ce monarque des reproches que lui font la plupart des historiens; mais cette défense n'obtint pas l'approbation des savants; elle éprouva beaucoup de critiques, et fut généralement considérée comme plus ingénieuse que solide. Frédéric Guy Dickens en publia une réfutation, et la preuve que Walpole avait prétendu tirer d'un monument authentique du sacre de Richard III fut contestée par le docteur Milles, et par Masters dans une brochure lue à la société des antiquaires. On remarqua, à cette occasion, que, malgré l'extrême humilité que Walpole affectait comme auteur, et la docilité qu'il prétendait avoir pour l'opinion des autres, il ne pouvait supporter la moindre contradiction; car à peine ces deux critiques eurent-elles paru, qu'il fit rayer son nom de la liste des antiquaires. Ce fut vers la même époque qu'eurent lieu ses discussions avec Chatterton, dont la fin déplorable, en excitant la compassion du public, attira à Walpole des reproches dont Walter Scott a pris

(1) Il lui disait dans une de ses lettres qu'il ne voulait pas à cinquante ans être le héros d'un roman dont l'héroïne en avait soixante et dix.

(1) « Laissez-moi, lui écrivait-il, goûter la joie la plus pure, « de vous avoir mise à votre aise, et que cette joie soit un secret « profond entre nous deux. »

soin de le justifier dans sa *Biographie des romanciers célèbres*. Suivant cet écrivain, « ce malheureux enfant du génie (Chatterton) avait voulu en imposer à Walpole, en lui envoyant comme anciennes quelques stances très-médiocres, et une prétendue liste de peintres, ce qui était une imposture grossière. Le seul tort de Walpole fut de ne pas se déclarer le patron d'un jeune écrivain qui ne s'était fait connaître de lui que par des mensonges maladroits. Ce n'est pas à Walpole, mais au public, qu'il faut reprocher le sort de Chatterton, si, deux ans après avoir échoué auprès du seigneur de Strawberry, ce poëte a montré d'une manière éclatante les talents dont la nature l'avait doué. Walpole n'est pas plus blâmable que le public de n'avoir pas prévenu la catastrophe de sa mort » (*voy.* CHATTERTON). En 1768, Walpole fit imprimer cinquante exemplaires de sa *Mère mystérieuse*, que, suivant son habitude, il distribua à ses amis, en leur recommandant le secret. L'histoire atroce sur laquelle son poëme est fondé, et qu'il annonçait avoir entendu raconter dans sa jeunesse, est censée être arrivée dans le temps de l'archevêque Tillotson; mais il découvrit bientôt que ce sujet avait été traité par Hall, et mis deux fois sur la scène, quelque hideuse que fût une semblable représentation. Walpole reconnaissait lui-même ce vice capital; mais il pensait que la terreur et la pitié, ces deux grands mobiles de la tragédie, rendaient ce sujet éminemment dramatique. Cette tragédie resta quelque temps ignorée du public; mais, en 1783, une personne qui en possédait une copie en donna quelques extraits à Woodfall, qui les publia dans le *Public advertiser*. Il est curieux de lire une lettre que Walpole lui écrivit à ce sujet, pour le prier de ne plus parler de sa pièce, et pour lui demander la suppression de tous les fragments qui pourraient tomber entre ses mains; surtout lorsqu'on voit que dans le même temps il faisait imprimer lui-même sa tragédie dans le premier volume de ses Œuvres, commencé plusieurs années auparavant, et destiné à être vendu. Il n'arriva rien de remarquable à Walpole jusqu'en 1791, si ce n'est la mort de son neveu dont il fut l'héritier. Cette augmentation d'honneurs et de fortune n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. Il ne prit pas le titre de comte d'Orford, ne siégea pas une seule fois à la chambre haute, ne s'y fit même pas reconnaître, continuant de passer son temps avec ses amis, et de s'occuper de littérature. La goutte qui le tourmentait depuis longtemps ne l'empêchait pas de se livrer à ses études favorites, et il conserva presque toutes ses facultés jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 2 mars 1797. Il légua sa belle résidence de Strawberry-Hill à madame Anne Damer, avec deux mille livres sterling pour la tenir en bon état, et sous la condition qu'elle y résiderait, et qu'elle ne pourrait en disposer qu'en faveur de la comtesse de Waldegrave, à laquelle cette propriété était substituée (1). Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on doit à Horace Walpole : 1° *Anecdotes de la peinture en Angleterre*, imprimées d'abord, en 1761, à Strawberry-Hill, 2 vol. Il les avait compilées dans les papiers de George Vertue, achetés à la vente qui eut lieu après la mort de cet antiquaire. En 1763, il en fit paraître un troisième volume, auquel il ajouta le catalogue des graveurs, et en 1771 il le compléta par un quatrième volume contenant l'*Histoire du goût moderne en jardinage*. Ces *anecdotes* ont eu un grand succès en Angleterre, une seconde édition a paru en 1765-1770, en 5 volumes in-4°; il en a depuis été publié cinq autres, Londres, 1782, 5 vol., et 1786, 5 vol. (l'une et l'autre avec des augmentations); 1826-1828, 5 vol. in-8°, revus par James Dallavay et fort augmentée; 1829, 3 vol. in-8°, annotés par J. Wornone, avec 88 portraits et de nombreuses figures sur bois; 1862, 3 vol. petit in-8°. 2° *Contre-adresse au public sur le dernier renvoi d'un officier général*, 1764, in-8°; Walpole défend dans ce pamphlet le général Conway, son ami, qui parvint depuis au grade de maréchal, et qui avait été renvoyé de l'armée pour avoir voté au parlement dans un sens opposé au ministère. 3° Le *Château d'Otrante*, roman publié en 1764 comme une traduction, faite par William Marshal, de l'italien d'Onuphrio Muralto, sorte d'anagramme ou de traduction du nom de Walpole (2). Il en parut néanmoins, la même année, une seconde édition, avec les initiales du nom du véritable auteur (Horace Walpole). Ce roman a été souvent réimprimé, notamment à Parme, par Bodoni, en 1791, in-8°; traduit en français par Eidous, Amsterdam, 1767. 4° *Histoire des géants dernièrement découverts*, dans une lettre adressée à un ami à la campagne, 1766, traduite en français par le chevalier de Redmont, sous le titre d'*Histoire des Patagons* (*voy.* Samuel WALLIS); 5° *Dénonciation d'une imposture récente*, etc., pour réfuter le *Testament du chevalier Robert Walpole*, pièce forgée, dit-on, à Paris, par Maubert Gouvest. Cette défense se trouve dans le second volume des Œuvres in-4°. H. Walpole fut alternativement poëte, historien, homme

(1) On ne conçoit pas trop comment Horace Walpole put léguer une propriété substituée; c'est cependant ce que rapportent les écrivains anglais. La meilleure description qui ait été faite de Strawberry-Hill et des objets précieux qu'il contenait se trouve dans les *Environs de Londres* de M. Lysons. H. Walpole avait fait lui-même un catalogue raisonné de tout ce que renfermait sa magnifique résidence, et il l'y a fait imprimer. Ce catalogue fait partie de ses œuvres. Il avait consacré une partie de sa fortune à l'embellissement de Strawberry-Hill, qui a été longtemps considéré comme une des curiosités des environs de la métropole; on y voyait réunies des collections de tableaux, de gravures, d'objets d'art, d'autographes et d'ouvrages imprimés, choisis avec beaucoup de goût. On trouve dans le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, publication périodique dirigée par M. E. Piot, t. 1er (1842), p. 433 et suiv., une fort curieuse notice sur les collections de tout genre réunies par Horace Walpole. Une vente publique, qui eut lieu en 1840, dispersa cet assemblage d'objets précieux. Le journal que nous venons de citer donne l'énumération des principaux articles qui figurèrent dans ces enchères et signale les prix qu'ils obtinrent.

(2) *Wall*, *mur*, muro; *pole*, perche, quelque chose de haut, *alto*.

d'Etat, romancier et auteur dramatique. Il avait préparé une édition complète de ses Œuvres, dont l'impression fut commencée, dès 1768, à Strawberry-Hill, où deux volumes furent imprimés. Elle ne fut terminée et livrée au public qu'en 1798, un an après la mort de l'auteur; et elle eut un débit très-rapide. Comme poëte, Walpole n'occupe qu'un rang secondaire dans la littérature anglaise. Ses vers ressemblent à sa prose; ils frappent de temps en temps par les traits qui y brillent et par le tour épigrammatique qu'il sait leur donner. Sa *Mère mystérieuse*, que Walter Scott appelle un drame terrible, mais dégoûtant, a reçu les éloges de quelques écrivains anglais, qui conviennent cependant que le sujet n'était pas heureux. Suivant eux, le style de ce drame est nerveux, simple et pathétique; les incidents en sont bien choisis, la narration bien conduite, les caractères soutenus. Voici le jugement qu'Horace Walpole porte lui-même de ce drame, dans une lettre qu'il écrivit à madame du Deffand, en 1768, et où il le comparait à l'*Honnête criminel* : « Ma tragédie a de bien plus grands défauts; mais « au moins elle ne ressemble pas au ton compassé « et réglé du siècle..... Elle ne vous plairait pas « assurément; il n'y a pas de beaux sentiments; « il n'y a pas de passion sans enveloppe : des « crimes, des repentirs et des horreurs. Il y a « des hardiesses qui sont à moi, et des scènes « très-faibles et très-longues, qui sont à moi « aussi; du gothique, que ne comporterait pas « votre théâtre, et des allusions qui devraient « faire grand effet, et qui peut-être n'en feraient « aucun. Je crois qu'il y a beaucoup plus de « mauvais que de bon; et je sais sûrement que « depuis le premier acte jusqu'à la dernière « scène, l'intérêt languit au lieu d'augmenter. « Peut-il y avoir un plus grand défaut? » Son *Château d'Otrante* est le seul ouvrage en prose qui montre de l'imagination. Il a eu plusieurs éditions; et il est devenu encore plus populaire depuis que le capitaine Jephson l'a mis sur la scène (1). Walter Scott, qui a donné l'analyse de ce roman, avoue que l'on peut reprocher à l'auteur quelques anachronismes, et d'avoir eu trop souvent recours à des moyens surnaturels; mais qu'on ne peut lui contester le mérite de l'originalité et de l'invention, un style pur et précis, l'heureuse influence d'une alliance surnaturelle avec des intérêts purement humains, l'art de reproduire le langage et les mœurs de la féodalité, par des caractères fortement dessinés et bien développés; enfin cette unité d'action qui amène des scènes touchantes et imposantes tour à tour. Walpole écrivait à madame du Deffand, en parlant du *Château d'Otrante*, «..... Je ne « l'ai point écrit pour ce siècle-ci, qui ne veut « que de la *raison froide*..... C'est de tous mes « ouvrages l'unique où je me sois plu, j'ai laissé « courir mon imagination; les visions et les pas- « sions m'échauffaient. Je l'ai fait en dépit des « règles, des critiques et des philosophes; et « il me semble qu'il n'en vaut que mieux. Je « suis même persuadé que dans quelque temps « d'ici, quand le goût reprendra la place que la « philosophie occupe, mon pauvre Château trou- « vera des admirateurs; il en a actuellement « chez nous, je viens d'en donner une troisième « édition..... » De toutes ses compilations, la plus utile est sans contredit les *Anecdotes des peintres et des graveurs*. Quoique les matériaux laissés par Vertue en composent le fond, la disposition de ces matériaux, le goût qui a présidé à leur arrangement, les principes qui y sont exprimés, et tout ce qui n'est pas technique appartient évidemment à Walpole. On y trouve des observations judicieuses, un style agréable, et, quand le sujet le comporte, une gaieté piquante. Un des traits distinctifs de son caractère est sa vénération pour une naissance illustre et pour un rang élevé. Cette passion, qui semblait en contradiction avec les principes politiques qu'il avait adoptés, le porta à rassembler les productions des personnages qui avaient réuni un talent remarquable à une haute naissance ou à une position élevée dans le monde. Il forma de ces matériaux un corps d'ouvrage, sous le titre de *Catalogue des auteurs du sang royal et d'une noble extraction*. On l'a trouvé trop concis, quoiqu'il ait été beaucoup augmenté dans l'édition publiée avec les autres écrits de Walpole; mais ce reproche paraît peu fondé, puisque l'intention de l'auteur n'avait été que de donner un simple catalogue, ainsi que le titre qu'il a choisi l'indique suffisamment. Il aurait pu facilement agrandir son cadre, et multiplier le nombre des volumes, s'il eût voulu s'écarter de son plan primitif et imiter certains compilateurs modernes. Ce qui constitue le principal mérite de l'ouvrage de Walpole, ce sont les caractères qu'il a tracés, et qui sont admirables comme portraits. On y remarque quelques-uns des défauts de cette sorte de composition. L'édition que M. Park a donnée, en 1806, du *Catalogue of the royal and noble authors*, forme 5 volumes in-8° avec 150 portraits. C'est la meilleure qui existe et la seule qu'on puisse consulter avec confiance. Walpole avait de son talent pour l'art épistolaire une très-haute idée, que les éloges exagérés et dictés quelque-

(1) Walpole indique ainsi l'origine de ce roman dans une lettre à M. Cole, du 9 mars 1765, déposée au *Muséum britannique* : « Je m'éveillai un matin du mois de juin dernier, à la suite d'un « rêve dont je ne puis me rappeler que les circonstances sui- « vantes : il me semblait que j'étais dans un vieux château (rêve « bien naturel pour un homme qui comme moi avait la tête rem- « plie d'histoires gothiques), et que, tout au haut de la balus- « trade d'un grand escalier, je vis une main gigantesque dans « une armure. Dans la soirée je pris la plume sans savoir le « moins du monde ce que j'allais raconter. L'ouvrage grossit peu « à peu, et je me passionnai pour lui. Ajoutez que j'étais enchanté « de m'occuper de tout autre chose que de politique. Je m'atta- « chai enfin tellement à mon roman, que je terminai en moins « de deux mois, qu'un soir j'écrivis depuis le moment où je venais « de prendre le thé jusqu'à une heure du matin. Mes doigts « étaient si fatigués que je ne pus tenir la plume pour terminer « un discours commencé, et que je laissai Mathilde et Isabelle au « milieu de leur conversation. »

fois par la simple politesse, de Voltaire, de madame du Deffand et de quelques personnes de la cour de France, n'avaient pas peu contribué à augmenter encore. Comme il pensait que, sous ce rapport, les écrivains anglais ne brillent pas parmi ceux des autres nations, il avait conçu l'idée de faire disparaître cette infériorité; et c'est sans doute par ce motif qu'il demanda à madame du Deffand les lettres qu'il lui avait adressées, et qu'il conserva soigneusement des copies de celles qu'il écrivit, soit au général Conway, soit à d'autres personnes, afin de les livrer un jour à l'impression. Cette correspondance a été publiée après la mort de Walpole; et si elle a prouvé qu'il était un homme d'esprit et un bon écrivain épistolaire, elle a nui singulièrement à l'opinion qu'on s'était formée de son caractère. Pendant la vie de Walpole, les littérateurs attachaient une grande importance à recevoir de ses lettres, dans lesquelles il leur prodiguait les louanges les plus outrées. C'était, au surplus, la seule faveur dont il ne fût pas avare. Mais lorsque sa correspondance a été rendue publique, et qu'on a comparé entre elles les différentes lettres qui la composaient, on a remarqué avec surprise qu'elles étaient faites, en grande partie, sur le même modèle. Les défauts qu'on trouve dans ses écrits, dit un critique anglais, doivent être attribués à son éducation et à l'indulgence excessive avec laquelle son père l'avait fait élever. Au reste, l'auteur du *Château d'Otrante* passera toujours pour un écrivain d'un ordre supérieur, dont « les lettres, au jugement de « sir Walter Scott, sont les meilleures qu'il y « ait dans la langue anglaise. » Elles ont été publiées à Londres, en 1820, sous ce titre : *Correspondance particulière d'Horace Walpole*, etc. (de 1756 à 1797), 4 vol. in-8°. Admirateur si enthousiaste de Shakspeare qu'il le considérait comme *le plus beau génie qu'eût jamais enfanté la nature*, et dont il aurait soutenu, écrivait-il, la primauté, quand même il eût couru le risque de se faire brûler, Walpole trouvait pitoyables les tragédies de *Zaïre* et de *Mithridate*. Le langage surtout de la première lui paraissait familier et trivial jusqu'au burlesque. Ces deux pièces ne lui offraient ni caractères ni probabilité, et il n'avait pu découvrir dans *Mithridate* ni une pensée nouvelle ni un seul sentiment qui fît impression. Mais, d'un autre côté, il admirait les pièces de Corneille, quoiqu'il leur préférât *Phèdre*, *Britannicus* et *Athalie*. Si la tragédie d'*Iphigénie* ne lui plaisait pas plus que celles de *Zaïre* et de *Mithridate*, il aimait *Mahomet*, *Alzire* et *Sémiramis*. Molière le charmait, ainsi que l'*Enfant prodigue*, le *Préjugé à la mode* et l'*Homme du jour*. Nous laissons à nos lecteurs à juger du mérite ou de la bizarrerie de ces jugements. Horace Walpole ne s'étant point marié, son titre de pair fut éteint; et, d'après les termes du brevet qu'il en avait reçu, sa pairie passa aux Wolterton, branche de sa famille, mais seulement avec le titre de baron; ils ont obtenu celui de comte en 1806. On a publié, en 1822, *Mémoires* (par Horace Walpole) *sur les dix dernières années du règne de George II*, 2 vol. in-4° (voir *Edinb. rev.*, juin 1822); vers 1818, *Lettres d'Horace Walpole à George Montagu*, de 1736 à 1770, in-4° de 446 pages (*Edinb. rev.*, décembre 1818, p. 80); en 1825, *Lettres d'Horace Walpole au comte d'Hertford*, pendant son ambassade à Paris (formant le 9e volume des Œuvres de lord Orford, in-4°) (1). On a encore *Walpoliana*, 2 vol. in-18, précédé d'une notice, et orné d'un portrait d'après Reynolds. D—z—s.

WALRAM ou WALTRAM, WALRABONUS, etc., évêque allemand, issu des comtes de Schwartzenberg, entra, comme religieux, dans le couvent d'Hersfeld, d'où il fut plusieurs fois député à l'empereur Henri IV, dans le temps des querelles que ce prince eut avec le pape Hildebrand. Walram embrassa hautement le parti du premier, publia plusieurs écrits en sa faveur, devint évêque de Naumbourg, en 1089, et occupa ce siége jusqu'en 1111, année qui probablement fut l'époque de sa mort. La plupart des ouvrages qui nous restent de ce prélat sont des documents curieux sur l'histoire de ce temps, et ont été insérés dans quelques-uns des grands recueils historiques compilés par les modernes. C'est ainsi qu'on trouve son *Apologia pro Cæsare, contra epistolam excommunicationis Gregorii VII, seu Hildebrandi papæ*, dans le tome 1er des *Scriptores rerum germanicarum* de Freher; son traité *De unitate Ecclesiæ conservanda et schismate quod fuit inter Henricum IV et Gregorium VII* (attribué par quelques savants à Veneric de Verceil), et *De investitura episcoporum et abbatum per abbates facienda, contra Paschalem papam*, dans le *Syntagma de imperiali jurisdictione* de Schard; son *Epistola ad Ludovicum Salicum, Thuringiæ landgravium*, dans les *Annales* de Baronius, les *Scriptores rerum germanicarum* de Pistorius, et dans les *Apologies* de Goldast; une *Epître sur St-Léonard*, dans la collection de Durand, une autre à l'église de

(1) D'autres éditions des *Lettres de Walpole*, fort intéressantes aux yeux du public anglais, ont été mises au jour. En 1831, les quatre volumes de 1820 furent réimprimés, et les blancs laissés dans l'édition primitive furent remplis. Une autre édition de 1837, 3 vol. in-8°, offrit de nombreuses notes. L'édition de 1857, 9 vol. in-8°, revue par M. Cunningham, présenta les lettres rangées dans l'ordre chronologique, avec un commentaire et une table. Celle de Londres, 1861, 9 vol. in-8°, est la plus complète de toutes. Parmi les divers ouvrages que Walpole écrivait pour se distraire, et qu'il faisait imprimer à petit nombre dans l'atelier typographique qu'il avait établi dans son château de Strawberry-Hill, nous citerons : *Pièces fugitives*, en vers et en prose, 1758, in-8°; la *Mère mystérieuse*, tragédie, 1768; il en fut fait une réimpression clandestine en 1771, et une autre en 1781, avec l'autorisation de l'auteur; *Mélanges archéologiques, ou Collection de documents curieux inédits ou publiés dans des livres devenus très-rares*, 1772, in-4°; *Description du château de Strawberry-Hill*, 1772; réimprimée en 1774 et en 1784; *Contes hiéroglyphiques*, 1785, in-8°; il n'en fut tiré que sept exemplaires; *Reminiscences écrites en* 1778; il en a été fait, après la mort de l'auteur, deux éditions in-folio, 1806 et sans date (tirées à vingt-cinq exemplaires seulement); une troisième a paru à Londres, en 1818, in-12. B—n—t.

Bamberg, dans les *Scriptores medii ævi* d'Eckhard, etc. P—OT.

WALSH (NICOLAS), prélat irlandais, fils de Patrice Walsh, qui mourut en 1578 évêque de Waterford, étudia à Cambridge, où il fit de grands progrès, et devint successivement chancelier de l'église de St-Patrice à Dublin, et évêque d'Ossery (1577). Il eut une fin malheureuse. Un Irlandais qu'il avait cité devant lui, comme prévenu d'adultère, se trouva tellement offensé de ce qu'on prétendait connaître de sa conduite, qu'il vint à Kilkenny, et tua Walsh dans son palais en 1585. On a de lui une traduction du Nouveau Testament en langue erse, traduction que sa mort prématurée l'empêcha d'achever, mais qui fut terminée en 1623 par Guillaume Daniel, archevêque de Toam. P—OT.

WALSH (PIERRE), religieux irlandais de l'ordre de St-François, naquit en 1610 à Moortown, dans le comté de Kildare, fut professeur de théologie à Louvain, et mourut à Londres au mois de septembre 1688. Les principaux événements de sa vie se rattachent aux preuves de loyauté qu'il donna pendant les troubles de son pays et au zèle avec lequel il combattit les doctrines ultramontaines. A l'époque de la restauration, en 1661, il rédigea et présenta au duc d'Ormond, lord lieutenant d'Irlande, une adresse signée de la partie la plus considérable du clergé irlandais, qui contenait la protestation la plus illimitée de l'allégeance des catholiques, en faveur des droits de Charles II à la couronne, et la renonciation la plus positive au droit du pape sur le temporel. Il soutint cette démarche pendant tout le cours de sa vie, malgré les persécutions qu'elle lui attira; et il donna une ample relation de tous les événements qui l'accompagnèrent et la suivirent, dans un in-folio de 763 pages, sous ce titre : *Histoire et justification du formulaire royal, ou de la remontrance irlandaise, présentée à Sa Majesté en* 1661, 1674, in-fol., ouvrage diffus, mal écrit, mais rempli de choses curieuses pour l'histoire de cette époque. Ce livre fut condamné par le nonce de Bruxelles, par la congrégation de la Propagande et par l'université de Louvain, comme contenant une doctrine contraire aux brefs de Paul V, par lesquels ce pape avait proscrit le serment d'allégeance proposé par le roi Jacques Ier. Il y avait cependant cette différence entre les deux formules, que celle de ce roi qualifiait d'*hérésie* le pouvoir prétendu par les papes de déposer les princes, et que celle du P. Walsh ne renfermait aucune qualification de ce genre. Ce religieux et le P. Caron, son confrère, qui avait pris la défense de l'ouvrage contre les lovanistes, furent mandés à Rome, pour y rendre compte de leur conduite et de leur doctrine. Mais la citation fut sans effet, parce qu'il y avait peine de mort contre quiconque sortirait du royaume sans la permission du roi, qui ne l'aurait certainement pas donnée dans cette circonstance. Le duc d'Ormond, dont toute la conduite dans cette affaire parut assez équivoque, et qui fut soupçonné d'avoir cherché à mettre la division parmi les catholiques, convoqua une assemblée nombreuse du clergé, à laquelle il fit des propositions captieuses. Le P. Walsh en dirigea les délibérations; et l'on y adopta les articles de la faculté de Paris, du 4 mai 1663, contre le pouvoir civil et temporel du pape, contre sa supériorité au-dessus des conciles, et contre son infaillibilité. Walsh, Caron, son collaborateur, et leurs adhérents furent excommuniés pour avoir signé l'adresse, et les deux premiers surtout, pour ne s'être pas soumis à la citation qui leur avait été faite de se rendre à Rome. « Il est pénible, dit Charles Butler, de « rapporter ces abus d'autorité; mais lorsque « l'intégrité de l'histoire exige qu'on en fasse « mention, ainsi que des fautes du suprême pas« teur de l'Eglise, il est du devoir d'un historien « de ne les pas omettre » (*Historical Memoirs*, t. 3, p. 447). Le duc d'Ormond, ayant quitté l'Irlande en 1670, et ayant été remplacé par lord Berkeley, sentit bien que le P. Walsh, privé de sa protection, y serait exposé à la persécution; il le retira chez lui, et lui assigna une pension de cent livres sterling. Ils vécurent pendant quarante ans dans la plus grande intimité. Walsh, voyant le duc réduit à l'extrémité, crut devoir lui témoigner sa reconnaissance pour tant de bontés, en se jetant à genoux pour l'engager, par les motifs les plus touchants, à rentrer dans le sein de l'Eglise. « Si vous jugiez, lui dit d'Or« mond, que mon état m'exposait à de si grands « dangers, comment ne m'en avez-vous pas averti « plutôt, depuis quarante ans que nous vivons « ensemble dans une aussi grande intimité? » Il paraît que Dodwell avait fait quelques démarches pour attirer le P. Walsh dans la communion anglicane; mais il reconnut bientôt l'inutilité de son entreprise, et y renonça. Vers la fin de sa vie, Walsh signa une déclaration par laquelle il soumettait au jugement du saint-siége et de l'Eglise tous ses écrits, s'engageant à rétracter tout ce qu'ils pourraient contenir d'erroné et de répréhensible. On a encore de lui : 1° quatre *Lettres* sur différents sujets, Londres, 1679, in-8°. La quatrième est une réponse à l'ouvrage de Thomas Barlow, évêque de Lincoln, auteur du livre intitulé *le Papisme*, dans lequel ce prélat prétendait prouver que la doctrine de l'Eglise de Rome est très-dangereuse pour les souverains. 2° *Causa Valesiana*, 1684, in-8°; 3° *Tableau de l'état de l'Irlande, depuis l'an du monde* 1756 *jusqu'à l'an de J.-C.* 1652; mais il ne poussa cet ouvrage que jusqu'à l'année 1172, le public n'ayant point goûté son style et ses longues digressions. T—D.

WALSH (GUILLAUME), né à Abberley, dans le comté de Worcester, en 1663, était, à l'âge de quinze ans, selon Wood, membre (*gentleman*

commoner) du collége de Wadham, à Oxford. Il quitta l'université sans avoir pris ses degrés, et continua ses études à Londres, où il fit de rapides progrès. Dryden l'appelait dès lors le *meilleur critique de l'Angleterre.* D'une extrême recherche dans ses habits, il était ce qu'on nomme en Angleterre un *homme à la mode.* A la fois membre du parlement et courtisan, il fut élu député de Worcester et de Richmond à la chambre des communes, et il était en même temps l'un des écuyers de la reine Anne. Quelques-uns de ses vers montrent qu'il fut un des partisans de la révolution; mais cette opinion n'affaiblit en rien le respect qu'il témoigna toujours pour l'illustre Dryden, qui était loin de la partager. Walsh communiqua à ce grand poëte un de ses ouvrages, intitulé *Dissertation sur les pastorales de Virgile,* où l'on trouve beaucoup de réflexions justes et des aperçus très-fins, mais aussi bien des erreurs, surtout dans ce qu'il dit des vers français, dont il ne paraît pas connaître les règles. Quoi qu'il en soit, cet essai plut au Virgile anglais, et l'auteur en reçut des encouragements qui le déterminèrent à se livrer entièrement à la littérature. Ce fut en 1705 que commença sa correspondance avec Pope, bien jeune encore, mais en qui Walsh reconnut les talents qui devaient l'illustrer. Leurs lettres ont pour objet la comédie pastorale des Italiens, et les pastorales que Pope était à la veille de mettre au jour. Peut-être celui-ci dut-il à une de ces lettres l'idée de ces beaux vers imitatifs, si connus :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner, etc.

Voici l'endroit de la lettre qui a probablement inspiré ces vers : « Il ne suffit pas que rien ne « choque l'oreille : un poëte doit encore adapter « les sons aussi bien que les paroles aux choses « dont il traite ; de sorte qu'il y a, si j'ose m'expri- « mer ainsi, un style de sons. Par exemple, « en décrivant un ruisseau qui coule, le son des « mots doit être comme une image de l'action du « ruisseau ; au lieu que la description du mou- « vement impétueux d'un torrent doit avoir quel- « que chose de plus rude et de plus fort. Cette « règle se trouve observée dans Homère et dans « Virgile, et nulle part ailleurs, que je sache, « d'une manière un peu marquée, etc. » (Lettre 6, du 22 octobre 1706). Pope conserva toujours de Walsh un souvenir fort honorable, et il le témoigne en vingt endroits de ses écrits. Dans son *Essai sur la critique,* il lui donne les plus grands éloges ; mais si l'on en croit son commentateur, il sacrifia en cela son jugement à sa reconnaissance. Il ne pouvait pas oublier les encouragements que lui avait donnés un homme éclairé, dans un temps où beaucoup de dégoûts empoisonnaient son entrée dans la carrière. Dans un ouvrage de sa vieillesse, l'Épître au docteur Arbuthnot, si heureusement traduite par Delille, il le compte parmi les hommes les plus distingués qui accordèrent leurs suffrages à ses premiers essais.

Walsh, ce fin connaisseur, le délicat Granville,
M'ont dit : Vous charmerez et la cour et la ville (1).

Walsh mourut en 1709, à l'âge de 46 ans. Ce poëte est plus connu par le commerce qu'il eut avec de grands écrivains et par la familiarité où il vécut avec eux, que par ses propres ouvrages, qui sont en petit nombre. 1° *Eugénie, défense des femmes,* discours pour lequel Dryden fit une préface, et qui a été traduit en français par la Flotte, Paris, 1768, in-12 ; 2° *Esculape, ou l'Hôpital des fous,* dialogue traduit en français, 1764, in-8° ; 3° l'*Âge d'or rétabli;* 4° *Recueil de lettres et de poëmes érotiques et galants* (A collection of letters and poems amourous and galant) ; ouvrage posthume inséré dans les *Mélanges* de Dryden et ailleurs. La préface qui le précède est pleine de réflexions judicieuses sur le style épistolaire, et sur la poésie érotique. Ces poëmes ont été reproduits parmi les *Œuvres des poëtes du second ordre,* 1749, avec d'autres morceaux de la même main. On trouve dans tous des passages agréables et spirituels, des stances bien tournées, des vers heureux ; mais l'auteur ne s'est jamais élevé très-haut ; et il a d'ordinaire plus d'élégance que de force, plus de délicatesse que de vigueur. C'est à tort que Johnson lui attribue une *Dissertation sur les Bucoliques de Virgile,* insérée dans les Lettres de Dryden : il est prouvé aujourd'hui que ce morceau est du docteur Chetwood. Z.

WALSH (THOMAS), né à Angers en 1778, appartenait à une famille de l'Anjou, originaire d'Irlande ; il avait sept frères, parmi lesquels plusieurs se sont fait honorablement connaître dans la littérature. Les troubles de la révolution le conduisirent en Angleterre, et il prit du service dans les armées britanniques. Il fit partie de l'expédition que les Anglais dirigèrent sur l'Egypte en 1800, et il publia, en 1803, une relation de cette campagne ; le sujet avait alors un vif intérêt, et l'ouvrage obtint promptement une seconde édition. Walsh était devenu commandant du 93° régiment, et il venait d'être élevé à l'emploi important de commissaire civil à Bombay, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1811, à la fleur de son âge. Z.

WALSH (JOSEPH-ALEXIS), vicomte, littérateur français, né le 25 avril 1782, à Sezant, dans l'Anjou, appartenait à la même famille que le précédent. Ses ancêtres s'étaient fait remarquer par un vif attachement à la cause des Stuarts et avaient dû chercher un asile sur le continent. Le jeune Alexis commença ses études au collége des jésuites de Liége, ville où plusieurs de ses parents s'étaient établis ; et, lorsque le consulat eut remis

(1) . . . . Granville the polite
And knowing Walsh would tell me I could write.

de l'ordre dans la société française, il entra dans l'administration. Pendant d'assez longues années, il remplit les fonctions d'inspecteur de la librairie dans les départements de l'Ouest. Il salua avec une vive satisfaction le retour des Bourbons, et l'emploi qu'il occupait ayant été supprimé, il obtint en dédommagement un poste plus avantageux, celui de commissaire du roi près la Monnaie de Nantes; peu de temps après il devint directeur des postes de la même ville. La révolution de 1830 éclata. Walsh s'était trop fait connaître par son dévouement à la branche aînée pour rester en fonctions; il perdit ses emplois, et depuis il ne s'occupa plus que de littérature. Sa plume féconde se consacra à la défense des doctrines de la légitimité et des principes de la religion, et il obtint dans un certain monde favorable à ses opinions une vogue assez considérable. Il aborda divers genres, l'histoire, le roman, la poésie, et sans se montrer supérieur dans aucun, il fit preuve de facilité et d'imagination. Ses *Lettres vendéennes, ou Correspondance de trois amis*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, réimprimées plusieurs fois et augmentées d'une *Suite*, qui vit le jour en 1828, sont, de ses divers écrits, celui qui a eu le plus de succès. Dans la classe des fictions il faut ranger *Adam, ou la Création*, poëme en prose, formant le premier et le seul qui ait été publié, de douze *Tableaux bibliques* qui devaient paraître successivement; la *Fille de Moab, ou l'Anathème*, fragment d'un autre poëme en prose, intitulé *David*; le *Fratricide, ou Gilles de Bretagne, chronique du 15° siècle*, Paris, 1827, 2 vol. in-12; 3° édit., 1836, 2 vol. in-8°; *Histoires, contes et nouvelles*, 1838, in-8°; *Légendes, souvenirs et impressions*, 1841, in-18; *Mélanges, feuilletons politiques et littéraires, scènes contemporaines*, 1832, in-8°. Les *Lettres sur l'Angleterre, ou Voyage de la Grande-Bretagne, en* 1829, Paris, 1830, in-8°, n'offrent pas aujourd'hui un intérêt bien vif, et on comprend du reste qu'il ne faut point chercher le mérite de l'impartialité dans les *Journées mémorables de la révolution française, racontées par un père à son fils*, Paris, 1839-1840, 5 vol. in-8°. Les *Souvenirs de cinquante ans*, 1844, in-8°, n'ont pas été regardés comme assez piquants pour qu'il fallût en conserver la mémoire. Le *Voyage à Prague et à Léoben*, Paris, 1833, rentre dans le domaine de la politique, ainsi que la *Relation du voyage de Henri de France en Angleterre et en Ecosse*, 1844, in-8°. Nous laissons d'ailleurs de côté bien d'autres écrits de peu d'importance et des brochures de circonstance qui ne survivent pas au moment qui les fait éclore. Ces indications ne donnent d'ailleurs qu'une idée fort incomplète de l'activité intellectuelle du vicomte de Walsh; c'est surtout dans la presse périodique et dans diverses publications qu'elle s'est exercée. Après avoir été rédacteur en chef de la *Gazette de Normandie*, l'infatigable écrivain devint le directeur de l'*Echo de la jeune France*, et de concert d'abord avec M. Max Raoul, ensuite avec M. l'abbé Glaire, il présida à la publication de l'*Encyclopédie catholique;* bon nombre de feuilles légitimistes et de journaux d'éducation ont reçu de lui une foule d'articles; il a travaillé à la *Gazette de France*, à la *Mode*, à la *Revue catholique*, à l'*Union catholique*, au *Journal des enfants*, au *Journal des jeunes personnes*, aux *Etrennes de la jeunesse;* le *Keepsake français*, la *Bibliothèque des feuilletons*, les *Français peints par eux-mêmes* renferment aussi des nouvelles, des chapitres sortis de la plume du vicomte de Walsh, mais cette quantité surabondante ne pouvait s'obtenir qu'aux dépens de la qualité, et malgré des mérites incontestables, un trop lourd bagage littéraire empêchera le nom de cet ardent polygraphe d'occuper le rang qu'avec plus de sobriété et d'étude il aurait pu obtenir. Le vicomte Walsh est mort à Paris, le 14 février 1860. Z-B.

WALSH (ROBERT), littérateur et publiciste américain, naquit à Baltimore en 1784. Il appartenait à une de ces familles catholiques qui se trouvent en grand nombre dans le Maryland; il commença au collége de sa ville natale des études qu'il continua dans un collége tenu par les jésuites. Il obéit à l'habitude des Américains d'un certain rang en faisant un voyage en Europe, et il se livra ensuite à l'étude du droit. Cependant la chicane avait pour lui peu de charmes, et il l'abandonna pour la littérature. Il débuta par des articles insérés dans divers journaux et qui furent bien accueillis. Les discussions politiques étaient alors, comme toujours, très-vives aux Etats-Unis; on était au plus fort de la lutte entre l'Angleterre et Napoléon; la plupart des Américains se montraient mieux disposés en faveur de la France que de sa rivale. Walsh se rangea du côté des adversaires de l'empire; une brochure qu'il publia à cet égard ne produisit pas grand effet parmi ses compatriotes, qui, peu de temps après, se trouvèrent en guerre avec la Grande-Bretagne, mais elle fut très-goûtée à Londres. En 1811, Walsh essaya de doter l'Amérique d'une revue trimestrielle; l'Angleterre en possédait déjà, mais on n'était pas encore préparé de l'autre côté de l'Atlantique pour des travaux aussi sérieux, et l'*American review of history and politics* n'eut qu'une courte et pénible existence; plus tard, Walsh la ranima, et il parvint à la faire exister une dizaine d'années. Il dirigea aussi une feuille politique, le *National gazette*, et une revue destinée à faire connaître à ses compatriotes le mouvement littéraire de l'Europe : *American magazine of foreign literature*. Nous laissons de côté divers ouvrages politiques sur des questions qui ont perdu aujourd'hui tout leur intérêt passager. Cet écrivain fit, dès 1837, ce que bien des publicistes et des littérateurs ont accompli avec plus ou moins de succès; il réunit en un volume, qu'il intitula *Didactics*, un choix des articles qu'il avait disséminés dans la presse périodique. Ce fut aussi

en 1837 qu'une administration favorable aux idées politiques de Walsh lui conféra l'emploi fort envié de consul des Etats-Unis à Paris ; il y fut le correspondant de quelques-uns des principaux journaux de New-York. Walsh est mort en 1859. Z.

WALSIN ESTERHAZY (LOUIS-JOSEPH-FERDINAND), général français, naquit à Nîmes, le 18 mai 1807. Il appartenait à l'illustre famille hongroise dont plusieurs membres se sont distingués dans les armées françaises. Admis le 1er novembre 1826 à l'école polytechnique, il en sortit le 23 novembre 1828 pour passer, avec le titre de sous-lieutenant élève d'artillerie, à l'école d'application de Metz. Lieutenant en second au 5e régiment d'artillerie le 12 janvier 1831, lieutenant en premier le 11 mai 1832 et détaché le 22 juin suivant à la 11e batterie envoyée en Afrique, Walsin Esterhazy était cité dès le 3 décembre 1833 dans le rapport du général Desmichels, qui commandait Oran, pour la valeur qu'il avait déployée au combat de Tamzouat. Par suite, il fut nommé capitaine en second au 10e régiment d'artillerie, le 1er janvier 1834. Adjoint au commandant de l'artillerie à Oran le 8 septembre 1834, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 janvier 1836. Depuis, chacune de ses promotions fut presque toujours motivée par quelque action d'éclat. Après avoir été placé (22 avril 1836) à la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie, il passa, du 10e régiment de la même arme alors à Bône (15 février 1837), au 5e régiment (24 janvier 1838) et fut nommé capitaine en premier le 25 avril 1840. Capitaine adjoint au commandant de l'artillerie à Oran le 24 juillet de la même année, il se distingua le 30 novembre suivant dans une razzia dirigée contre les Cherfa, aux environs de Mostaganem, et fut cité pour ce fait à l'ordre de l'armée le 2 décembre de la même année. Il prit une part si active à tous les engagements de la garnison de Mostaganem, que le général commandant d'Oran en reporta sur lui presque tout l'honneur. « Si cette « faible garnison, écrivait-il le 6 février 1841, a « obtenu depuis cinq mois des succès constants, « une grande partie en revient au capitaine « Esterhazy : par ses connaissances profondes de « la langue, des hommes et des choses du pays, « il a pu préparer une série d'opérations habiles, « et, à la tête de la cavalerie de la garnison, « accomplir avec une bravoure remarquable la « partie délicate et aventureuse des opérations, « notamment dans la dernière razzia sur l'em« bouchure du Chelif (26 janvier 1841). Avec « une centaine de cavaliers, il a tenté un coup « de main que les plus braves de nos douairs « n'essayaient qu'avec peine. » Dans son rapport sur les opérations de Tegedempt et de Mascara, le général Bugeaud, si bon juge en cette matière, fit ressortir, avec éloge, les remarquables et, dans la conjoncture, utiles itinéraires tracés par le capitaine Walsin Esterhazy. Au combat de Moussa (octobre 1841), cet officier donna de nouvelles preuves d'intrépidité. Les 26 et 27 du même mois, il enleva une troupe de cavaliers arabes. Il fut cité en conséquence, le 16 décembre, à l'ordre du jour de l'armée. En mai 1842, lors de l'expédition dans le sud de Mascara, il exécuta de brillants coups de main ; un mois plus tard, les 4 et 8 juin, il se signalait encore. Comme beaucoup de guerriers, hors de ligne, il employait ses loisirs à écrire : c'est ainsi qu'il fit une remarquable étude sur la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger. Cet ouvrage, joint à ses éminentes qualités militaires, valut à Esterhazy un nouvel avancement : le 22 juillet 1842 il fut promu au grade de chef d'escadron au 2e régiment de spahis. Directeur des affaires arabes de la province d'Oran, le 26 mai 1844, officier de la Légion d'honneur le 14 juillet suivant, il fut appelé, le 12 juin 1845, à administrer le maghzem d'Oran. Le 5 août suivant, il était nommé lieutenant-colonel du 2e régiment de spahis, et le 14 juin 1846 il se signalait dans un engagement avec les Djaffras. Cette conduite lui valut une nouvelle mise à l'ordre du jour de l'armée. Nommé colonel du 2e régiment de chasseurs d'Afrique le 8 novembre 1847, ce brave guerrier demanda sa rentrée en France, et le 19 juillet 1850 il fut appelé à commander le 8e régiment de lanciers. En juin 1851, il reçut du bey de Tunis une distinction assez imprévue, la décoration de 3e classe de l'ordre du Nichan. Devenu général de brigade (10 mai 1852) il fut appelé (4 juin même année) à commander la subdivision du Gard. En août 1854, il eut le commandement d'une brigade de cavalerie à l'armée du Nord, d'où il passa le 30 septembre à celui de la subdivision de l'Eure. Envoyé bientôt après (11 mai 1855) et sur sa demande à l'armée d'Orient, il fut cité (2 octobre 1855), comme il lui arrivait si souvent, à l'ordre de cette armée pour sa part valeureuse au combat de Koughil, livré le 20 septembre, dans les plaines d'Eupatoria, contre les Russes. Le 16 novembre, il fut chargé de commander provisoirement la division de cavalerie du 2e corps, et le 28 décembre, il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur. Le 18 mars 1856, il devint général de division, et en juin de cette année il fut nommé inspecteur général de cavalerie. Sa santé, déjà profondément altérée, le porta alors à demander un congé pour aller respirer à Grasse un air plus doux. Enfin, au mois d'août 1857, il pensait se rétablir entièrement en retournant à Alger ; mais il mourut à Marseille au mois de septembre suivant. R—LD.

WALSINGHAM (THOMAS DE), historien anglais, natif du comté de Norfolk, était bénédictin dans le monastère de St-Albans, et historiographe royal, vers l'an 1440, sous le règne de Henri VI. On a de lui deux ouvrages historiques, d'une assez grande étendue, et qui ont été mis au jour

par l'archevêque Parker, en 1574, in-folio : 1° *Historia brevis*, etc., commençant avec la cinquante-septième année du roi Henri III (1273), où Matthieu Pâris termine son histoire, et finissant aux funérailles de Henri V et à la nomination de Humphrey, duc de Glocester, à la régence d'Angleterre. 2° *Ypodigma Neustriæ*, Histoire de la Normandie, où se trouvent aussi les annales de l'Angleterre, depuis le commencement du 10e siècle jusqu'en l'an 1418. Ces deux ouvrages ont également été insérés dans le recueil de Camden : *Anglica, Normanica, Cambrica à veteribus scripta*, Francfort, 1603, in-fol. Les historiens modernes qui ont puisé dans ces ouvrages ont reconnu que la narration y est plus substantielle, plus circonstanciée, plus satisfaisante que dans les autres annalistes des mêmes époques. On y trouve, du reste, toute la crédulité qui tenait à ces temps d'ignorance. L.

WALSINGHAM (le chevalier FRANÇOIS), homme d'Etat distingué sous le règne d'Élisabeth, d'une ancienne famille du comté de Norfolk, était le troisième et le plus jeune des fils de sir William Walsingham de Scadbury. Sa mère s'appelait Joyce Denny. Né à Chislehurt, dans le comté de Kent, en 1536, Walsingham fit ses études au collége du Roi, dépendant de l'université de Cambridge. Pour compléter son éducation, ses parents le firent voyager sur le continent, où il s'instruisit des mœurs, des usages, de la législation et du gouvernement des différentes nations de l'Europe, dont il apprit en même temps les langues. Il revint en Angleterre après la mort de la reine Marie, et ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces de sir William Cecil, secrétaire d'État, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Le premier poste qu'il lui confia fut celui d'ambassadeur auprès de la cour de France, désolée alors par les guerres civiles du protestantisme. Il l'envoya une seconde fois dans le même pays, au mois d'août 1570. Le mariage de la reine Elisabeth et du duc d'Alençon était l'une des négociations dont il fut chargé. Walsingham resta en France jusqu'au mois d'avril 1573. Pendant le séjour qu'il y fit, si l'on s'en rapporte aux lettres qu'il écrivit au comte de Leicester, et qui sont conservées manuscrites dans la bibliothèque Harléienne (manusc. n° 260), sa cour ne lui fournissait pas les moyens de soutenir son rang ; et après avoir vainement demandé son rappel, il rentra dans sa patrie, accablé de dettes. Un fait digne d'être rapporté, et qui résulte de la correspondance de Walsingham, c'est que le séjour de Paris, à l'époque où il s'y trouvait, était infiniment plus coûteux que celui de Londres. Ses négociations, pendant cette seconde ambassade, ont été recueillies par sir Dudley Digges, et publiées en 1655, in-fol., sous le titre de *Complete ambassador*, ou *deux Traités sur le mariage projeté de la reine Elisabeth, de glorieuse mémoire, compris dans les lettres et négociations de sir Francis Walsingham, son résident en France, avec les réponses de lord Burleigh* (Cecil), *du comte de Leicester, de sir Thomas Smith et autres ; où l'on peut voir, comme dans un miroir fidèle, l'état des deux cours à cette époque, avec plusieurs papiers d'Etat, dont il n'est fait mention dans aucune histoire*. Le *Complete ambassador* a été traduit en français sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs*, etc., par Louis Boulesteis de la Contie, Amsterdam, 1700, in-4°. Ce recueil prouve que Walsingham était un excellent diplomate. A son retour (1573), Elisabeth le récompensa en le nommant l'un de ses principaux secrétaires d'État et conseiller privé, et en le créant chevalier. Walsingham devait surtout ces faveurs à l'amitié de Cecil, à la fortune duquel il s'était attaché, et qu'il servit aveuglément dans tous ses projets. En 1578, les États de Frise, de Hollande, d'Utrecht et de Zélande, alors en révolte ouverte contre l'Espagne, étant convenus de former un congrès, Élisabeth, qui ne laissait pas échapper une occasion de semer le trouble et la discorde dans les États voisins, chargea Walsingham d'y assister en son nom. L'influence qu'il y exerça produisit l'union de ces provinces, connue, l'année suivante, sous le nom d'*union d'Utrecht*. En 1581, il se rendit pour la troisième fois en France, afin de traiter du mariage projeté entre la reine et le duc d'Alençon, alors duc d'Anjou, et de conclure une ligue offensive et défensive entre les deux royaumes. Il était de retour à Londres à la fin de 1581, sans avoir pu rien conclure, quoiqu'il eût signé, d'après les ordres d'Élisabeth, avec le comte de Leicester, Hatton et d'autres personnages, un acte écrit d'avance et réglant les rites qui devaient être observés et la formule du contrat qui serait prononcé par les deux parties à la célébration du mariage ; il paraît que ces trois seigneurs intriguèrent pour que cette union n'eût pas lieu. Ils avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils parvinrent à l'empêcher, malgré les désirs de la reine, dont l'amour passionné pour le duc d'Anjou s'était accru par la présence de ce prince. Le roi d'Écosse, Jacques V, fils de l'infortunée Marie Stuart, étant parvenu, au mois de juin 1583, à se délivrer des lords dévoués à l'Angleterre et soudoyés par elle, qui le retenaient dans une espèce de captivité, reprit l'exercice de l'autorité royale. Elisabeth condamna sa conduite par une lettre : Jacques la défendit ; et ce fut pendant cette controverse que Walsingham fut envoyé à la cour de ce prince. Sa présence excita une surprise générale ; car l'introduction même du comte d'Arran au conseil, tout odieux que fût ce seigneur à Élisabeth, ne semblait pas un motif assez puissant pour que Walsingham abandonnât ses fonctions, afin d'entreprendre un voyage aussi long et aussi fatigant. Il lut au roi d'Écosse plusieurs discours sur l'art de gouverner, vanta la clémence comme plus utile que la rigueur, et

l'exhorta « à bannir les ennemis de la religion « de ses conseils et de sa société ». Mais le but principal de l'ambassadeur était d'étudier la force et les ressources des deux partis qui divisaient le royaume; de semer la méfiance et la dissension dans l'un, tandis qu'il réunirait et fortifierait l'autre; de distribuer utilement les fonds qu'il avait apportés d'Angleterre, et de se faire des partisans avec des pensions et des promesses. Jacques le reçut froidement, l'écouta avec réserve; et le faible présent qu'il lui fit à son départ prouva le peu de cas qu'il faisait de ses avis. Élisabeth fut si indignée de cette réception, qu'elle se plaignit à Marie du dédain que son fils avait montré pour son ambassadeur. Les intrigues de Walsingham à la cour d'Ecosse et l'or qu'il y avait répandu produisirent néanmoins l'effet qu'il en avait espéré. Une nouvelle révolte mit en danger l'autorité du roi Jacques, qui déjoua cependant les plans de Walsingham, et réduisit les insurgés. En 1585, les députés des Pays-Bas, révoltés contre l'Espagne, étant venus à Londres pour solliciter des secours d'Elisabeth, Walsingham et les deux autres chefs du conseil appuyèrent leur demande, et parvinrent à la faire accueillir. L'année suivante, Walsingham, qui paraît avoir été plus spécialement chargé de la police, tant extérieure qu'intérieure, et qui avait des espions à ses gages dans toutes les cours étrangères, fit grand bruit de la conspiration de Babington contre la vie de la reine, dont on ne saurait douter, d'après les témoignages invoqués par le docteur Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre,* qu'il n'eût lui-même dirigé tous les fils, pour se rendre nécessaire, et surtout pour nuire à la reine d'Écosse, l'infortunée Marie, alors retenue prisonnière, en imaginant le moyen de la faire figurer au nombre des conspirateurs. Ce fut après leur arrestation qu'Élisabeth demanda à ses conseillers leur avis sur la conduite qu'elle devait tenir à l'égard de son illustre captive. Leicester proposa de s'en défaire secrètement par le poison; mais Walsingham, malgré son acharnement contre la reine d'Écosse, repoussa cette proposition atroce, et soutint que l'honneur de sa souveraine exigeait que Marie fût jugée solennellement. Son avis prévalut, et il figura lui-même parmi les juges. Ce fut pendant le cours de ce procès célèbre, si déshonorant pour la mémoire d'Elisabeth, que, Marie ayant reproché indirectement à Walsingham d'avoir fabriqué l'une des lettres qu'on produisait, et d'avoir récemment formé des complots contre sa vie et celle de son fils, le secrétaire d'État se leva, et protesta devant Dieu qu'il n'avait jamais rien fait, comme particulier, qui fût indigne d'un honnête homme, et, comme officier public, qui pût le rendre indigne de son emploi. Quoi qu'il en soit, dit Egerton, soit que Walsingham feignît d'être malade, soit qu'il le fût réellement, après l'accusation portée contre lui par Marie à Fotheringay, il ne prit aucune part à ce que l'on fit contre elle, se retira même de la cour pendant deux mois, et n'y retourna que le mardi qui suivit la mort de cette princesse. Peu après, il fut nommé chancelier du comté de Leicester. En 1588, lors des préparatifs que Philippe, roi d'Espagne, faisait contre l'Angleterre, Walsingham, qui connaissait tous les projets de ce prince par les rapports de ses espions et par les dépêches qu'il avait interceptées, trouva moyen de retarder d'une année le départ de la flotte ennemie, en faisant protester les lettres de change des Espagnols sur la banque de Gênes. Dans les conseils que les apprêts formidables de Philippe firent convoquer, Walsingham rejeta toute négociation, et proposa de prendre l'offensive contre les Espagnols; mais Élisabeth, qui désirait vivement la paix, et qui ne savait jamais prendre une résolution fixe, n'écouta pas ses avis. Heureusement pour elle la flotte espagnole fut dispersée par la tempête, et l'expédition de Philippe n'obtint aucun succès. Walsingham continua de faire partie du conseil souverain jusqu'à sa mort, arrivée le 6 avril 1590, dans sa maison de Seething-Lane, ne laissant qu'une fille qui épousa successivement trois des hommes les plus illustres de l'Angleterre, sir Philippe Sidney, le comte d'Essex et le comte de Clanricard. Walsingham était, dit-on, dans un tel état de pauvreté (ce qui paraît peu croyable, car de même que ses collègues il avait eu sa part aux nombreuses et énormes confiscations faites sous le règne d'Elisabeth), que ses amis furent obligés de payer les frais de ses modestes funérailles, qui eurent lieu pendant la nuit. Tous les historiens s'accordent à le représenter comme un ministre habile et fécond en ressources, et comme ayant encouragé le commerce et la navigation de son pays. Il favorisa les travaux d'Hackluyt (*voy.* ce nom), les expéditions de Drake, et seconda Gilbert dans l'établissement qu'il voulait former à Terre-Neuve, en lui procurant de l'argent et les vaisseaux nécessaires. Il fonda la bibliothèque du collége du Roi à Cambridge et une chaire de théologie à Oxford : Jean Rainold l'occupa le premier. Attaché à la secte rigide des puritains, Walsingham se montra pendant tout le cours de sa vie l'ennemi implacable des catholiques, et soit par suite de ses préjugés religieux, soit pour plaire à lord Burleigh, son protecteur, et à Élisabeth, il persécuta avec acharnement la reine d'Écosse, et il est sûr que les moyens qu'il employa contre elle ne peuvent être avoués par l'honneur. Sa conversation, quoique mesurée, était insinuante, et il avait un talent particulier pour découvrir le secret des personnes avec lesquelles il avait quelque affaire à traiter, ou qu'il était chargé d'interroger. Suivant Lloyd, soit qu'elles parlassent, soit qu'elles gardassent le silence, elles ne pouvaient dérober à ses regards scrutateurs leurs pensées les plus cachées. Nous

avons dit qu'il entretenait dans les différentes cours un grand nombre d'espions qui le tenaient au courant de tout ce qui s'y passait. C'était un des moyens sur lesquels il comptait le plus. On raconte qu'à son retour de l'une de ses ambassades en France, la reine lui ayant exprimé ses appréhensions sur les desseins des Espagnols contre l'Angleterre, il l'engagea à se tranquilliser. Les Espagnols, lui fait-on dire, ont un grand appétit, et un excellent estomac pour digérer; mais je leur ai donné un os à ronger qu'ils n'achèveront pas en vingt ans, et je pense que Votre Majesté n'a rien à craindre d'eux, pourvu que, dans le cas où le feu que j'ai allumé viendrait à se ralentir, elle s'en rapportât à moi, et me permît de le ranimer. On trouve dans les *Cottoni posthuma*, ou choix de diverses pièces de Robert Cotton, un court article intitulé *Sir Francis Walsingham's anatomising of honesty, ambition, and fortitude;* mais il est douteux que l'ouvrage qui a pour titre : *Arcana aulica, Manuel de Walsingham* ou *Maximes prudentes*, soit réellement de lui. Cet écrit, qui a eu plusieurs éditions, est aujourd'hui fort rare. D—z—s.

WALSTEIN. *Voyez* WALLENSTEIN.

WALTER (JEAN-THÉOPHILE), un des anatomistes les plus célèbres de l'Allemagne, né à Kœnigsberg le 1er juillet 1734, sentit de bonne heure se développer en lui l'amour de la science, à laquelle il devait ajouter de nouvelles richesses. Cependant, soit par dévotion, soit par suite de quelques craintes ou de préjugés sur la carrière médicale, son père, économe du grand hôpital de Kœnigsberg, exigea de lui, avant de rendre le dernier soupir, une promesse formelle de se livrer aux études de la jurisprudence. Le jeune homme consentit à ce que lui demandait un père mourant, mais peu après ses dispositions naturelles reprirent le dessus, et il ne crut point déroger à la piété filiale en sacrifiant à une vocation véritable la vocation factice qu'on avait voulu lui inspirer. Il étudia d'abord dans sa ville natale les éléments de l'art auquel il voulait consacrer sa vie; il passa ensuite à Francfort-sur-l'Oder, où il entendit les leçons des plus illustres professeurs, et fut admis en 1757 aux honneurs du doctorat. Il n'avait à cette époque que dix-huit ans. Cependant ni la magnificence d'un titre acquis à un âge où les autres ont à peine quitté les bancs de l'école, ni même les applaudissements de ses condisciples parmi lesquels il avait déjà une espèce de réputation, n'aveuglèrent le nouveau médecin sur son inexpérience; il crut devoir se rendre à Berlin pour compléter son éducation médicale. L'anatomie était surtout l'objet de ses veilles et de sa prédilection. Son assiduité et l'étendue de ses connaissances lui valurent l'estime et la bienveillance de Meckel, qui le fit nommer professeur au théâtre anatomique du collége médico-chirurgical, puis professeur en second. Il ne quitta cette chaire que pour celle de premier professeur d'anatomie et d'accouchements dans laquelle il succéda à son ami et protecteur Meckel, mort en 1774. Il y joignit quelques années après la même chaire à l'hôpital de la Charité. La netteté et la précision de son enseignement non moins que ses découvertes anatomiques, et les immenses travaux auxquels il ne cessait de se livrer dans les amphithéâtres, lui méritèrent une réputation européenne et lui valurent avec une belle fortune des marques flatteuses de considération de la part des premiers personnages de l'Allemagne et de l'étranger. Il avait disséqué plus de huit mille cadavres, et avait recueilli dans ses opérations deux mille huit cent soixante-huit pièces d'anatomie, toutes plus curieuses les unes que les autres. Cette collection précieuse mise en vente par lui-même, en 1802, fut achetée par le roi de Prusse, pour le Musée anatomique de Berlin, et payée près de quatre cent mille francs. Walter mourut le 4 janvier 1818, dans sa 84e année. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Experimentorum in vivis animalibus revisorum specimen*, Kœnigsberg, 1755, in-4°; 2° *Theses anatomico-physiologicæ, dissertationi de emissariis Santorini præmissæ*, Kœnigsberg, 1757, in-4°; 3° *Historia nervorum mammæ et vasorum lymphaticorum*, insérée dans les dissertations de Kœlpin, *De mammis*, Greifswalde, 1764, in-4°; 4° *Traité des os secs du corps humain, à l'usage des élèves qui s'exercent à l'amphithéâtre anatomique de Berlin* (all.), Berlin, 1763, 1778, 1788, 1798, in-8°; 5° *Observationes anatomicæ*, Berlin, 1775, in-fol.; trad. en allemand par J.-G.-D. Michælis, Berlin, 1782, in-4°; 6° *Considérations sur les parties génitales du sexe féminin*, lues à l'académie royale des sciences, Berlin, 1776, in-4°, réimprimées dans les Mémoires de l'académie, 1793, in-4°; 7° *Manuel de myologie*, Berlin, 1777, 1784, 1795, in-8°; 8° *Histoire d'une femme qui pendant vingt-deux ans a porté dans son bas-ventre un enfant endurci*, Berlin, 1788, in-4°; 9° *Epistola anatomica ad Wilh. Hunter de venis oculi summatim, et in specie de venis oculi profundis, retinæ, corporis ciliaris, capsulæ lentis, corporis vitrei, et denique de arteria centrali retinæ*, Berlin, 1778, in-4°, avec gravures; 10° *Sur l'écartement des os pubis dans les accouchements difficiles* (all. et lat.), Berlin, 1782, in-4°; 11° *Tabulæ nervorum thoracis et abdominis; jussu academiæ reg. scient. berol.*, Berlin, 1783, in-fol.; 12° *Sur les maladies du péritoine et sur l'apoplexie* (all. avec le latin en regard), Berlin, 1785, in-4°; 13° *Sur l'absorption et le croisement des nerfs optiques* (all.), Berlin, 1793, in-4°, avec figures; 14° *L'homme et la bête voient-ils les objets extérieurs droits ou renversés? Réflexions sur cette question*, Berlin, 1793, in-4°; 15° *Quelques mots sur la doctrine crâniologique de Gall*, Berlin, 1805, in-8°; 16° *Qu'est-ce que l'accouchement?* Berlin, 1808, in-8°. R-D-N.

WALTER (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), fils du précé-

dent, né à Berlin, le 26 septembre 1764, fut, en 1790, nommé professeur d'anatomie et de physique au collége de médecine et de chirurgie à Berlin et adjoint à toutes les fonctions que remplissait son père. En 1791, l'académie le choisit pour un de ses membres dans la classe de philosophie. En 1803, le roi lui confia, ainsi qu'à son père, la direction du musée anatomique, et en 1805, il fut élevé aux fonctions de premier conseiller en médecine, place qu'il dut à la réputation paternelle, car il serait difficile de rencontrer un médecin plus suffisant et plus obscur dans ses écrits, plus superficiel en physiologie et en pathologie que Walter le fils. Quoique ses études se dirigeassent principalement vers l'anatomie, il s'occupait aussi des beaux-arts. Il a fait des recherches sur les couleurs des anciens, et il a laissé un riche cabinet où il avait recueilli les plus anciens monuments de la gravure en cuivre et en bois. Peu de temps avant sa mort, il avait donné à l'académie de médecine et de chirurgie sa bibliothèque, les gravures originales faites pour les œuvres de son père, le cabinet d'accouchement, fondé par le père et enrichi par le fils. Celui-ci mourut à Berlin, le 18 décembre 1826. Hitzig a publié la liste de ses ouvrages, parmi lesquels nous remarquerons : 1° *Annotationes academicæ*, Berlin, 1786, in-4°, avec gravures; 2° *Manuel d'angiologie* (all.), Berlin, 1789, in-8°; 3° *Défense de mes écrits, avec pièces à l'appui* (all.), 1791, in-8°; 4° *Musée anatomique de Jean-Théophile Walter, publié par son fils* (all.), Berlin, 1796, 2 vol. in-4°, avec gravures faites d'après nature; 5° *Recherches sur quelques maladies des reins et de la vessie, d'après les ouvertures cadavériques* (all.), Berlin, 1800, in-8°, avec 13 planches. R—D—N.

WALTER (IGNACE), compositeur de musique, naquit à Radowitz, en Bohême, en 1768. Conduit à Vienne dans sa jeunesse, il y étudia la musique sous le maître de chapelle Starzer. Il fut ensuite engagé comme chanteur au théâtre de la cour en 1779 et s'y fit remarquer par son débit dramatique autant que par la beauté de sa voix. Il était au théâtre de Prague en 1783; après avoir ensuite chanté à Riga, il fut appelé au service dramatique de l'électeur de Mayence. Ce prince ayant dû quitter ses États en 1793, Walter alla exercer son talent à Brême et à Halle. Il dirigea ensuite le théâtre de Francfort, et en 1804, il se rendit à Ratisbonne, où il donna des représentations pendant plusieurs années. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1828. Outre qu'il fut un remarquable artiste, Walter fut encore un compositeur de talent. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° le *Marchand de Smyrne;* 2° le *Moulin du diable;* 3° *Vingt-cinq mille florins;* 4° le *Comte de Waltron;* 5° le *Breuvage de l'immortalité;* 6° le *Chevalier du miroir;* 7° les *Bergers des Alpes;* 8° la *Méchante Femme*, 1795; 9° le *Docteur Faust*, 1797; 10° la *Venaison*, 1799; 11° le *Château de plaisance du diable;* 12° le *Droit du plus fort;* — plusieurs cantates, parmi lesquelles une composition de ce genre à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold; — des messes, des motets; — de la musique de harpe, où se trouve un quatuor pour cet instrument et pour flûte, violon et violoncelle, publié à Brunswick. L. R—L.

WALTER (JOHN), journaliste anglais, naquit en 1784. Son père, né en 1739, était un imprimeur qui avait inventé la logographie, c'est-à-dire l'emploi de mots entiers, de syllabes, dans l'imprimerie, au lieu de les former au moyen de lettres isolées, selon l'usage habituel. Le 1er janvier 1788, il publia le premier numéro du *Times;* durant dix-huit ans, il fut l'imprimeur de l'administration des douanes, mais en 1805 il fut privé de cet emploi, en punition de ce que le *Times* avait vivement critiqué l'administration de lord Melville, premier lord de l'amirauté. Il mourut le 16 novembre 1812. En 1803, il s'était associé pour la direction du *Times* son fils, âgé de dix-neuf ans. Bientôt ce journal acquit une importance exceptionnelle. Il appela à lui des écrivains d'élite, et leur accorda des honoraires jusqu'alors sans exemple; il prit des mesures efficaces afin d'avoir des comptes rendus détaillés, fidèles et immédiats des débats du parlement, des audiences des tribunaux, des *meetings;* il établit partout des correspondants actifs et habiles qui lui faisaient part de tout ce qui se passait d'intéressant. On vit parfois le *Times* recevoir avant le gouvernement lui-même des nouvelles importantes. Ce fut ainsi à force de soins, de vigueur et de sacrifices que ce journal s'éleva à un rang qui le mit bien au-dessus de tous ses rivaux et qui en fit une véritable puissance. — L'application de la vapeur aux presses typographiques vint très à propos pour répondre aux nécessités qu'imposait au *Times* une publicité toujours croissante. Ce fut Walter qui le premier eut recours à cette invention, et le 29 novembre 1814, il l'introduisit dans ses ateliers. On tirait alors 1100 exemplaires par heure, mais depuis les perfectionnements ont été tels qu'on est arrivé à en obtenir 12,000, et le *Times* tire chaque jour à 50,000 exemplaires. — Walter acquit une grande fortune, et l'ambition le poussa à vouloir devenir un homme politique. Il avait acheté un vaste domaine dans le comté de Berks; il se posa en candidat aux élections de décembre 1832, et il fut nommé membre de la chambre des communes. En 1835, il fut renommé, mais deux ans après, se trouvant en divergence d'opinion avec ses commettants à l'égard de la nouvelle loi des pauvres, il regarda comme un devoir de donner sa démission. En 1840 il se présenta aux électeurs de Southwark, mais cette fois il échoua. Au mois d'avril 1841, il fut plus heureux à Nottingham; l'année suivante, des élections générales eurent lieu, et il réclama encore les suffrages des électeurs de cette ville, mais

une agitation très-tumultueuse, mêlée de voies de fait, s'élevant à cette occasion, il retira sa candidature demi-heure avant que le scrutin fût ouvert. Il mourut à Londres le 28 juin 1847. B—N—T.

WALTER SCOTT. *Voyez* SCOTT.

WALTHER (RODOLPHE), un des plus laborieux théologiens réformés du 16e siècle, naquit à Zurich, le 9 novembre 1519, et commença ses études dans cette ville. De là il passa à Lausanne, puis en Angleterre; mais ce dernier voyage ne fut pas de longue durée. Walther revint en Allemagne et alla continuer ses études à l'université de Marpurg, où il se distingua tellement que, quoiqu'il ne fût encore que dans sa vingt-deuxième année, le landgrave de Hesse l'emmena, en 1541, à Ratisbonne et le nomma secrétaire de ses théologiens. Revenu, quelques mois après, à Zurich, il y obtint la place de proviseur de l'école Caroline, reçut le diaconat l'année suivante, et au bout de quelques jours devint pasteur de l'église de St-Pierre de Zurich. Il conserva cet emploi pendant quarante ans et s'y distingua par son éloquence, son savoir et sa piété. Il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs savants, entre autres Mélanchthon, J. Sturm et Gaspard Cruciger. Il mourut le 25 novembre 1586. Parmi ses nombreux ouvrages, nous indiquerons : 1° diverses pièces de poésie latine, dont les titres sont : 1. *Epicedia et poemata;* 2. *Monomachia Davidis et Goliathi carmine heroico;* 2° des *Commentaires* (en latin) *sur les livres historiques du Nouveau Testament, les Epîtres de St-Paul et celles de St-Pierre, Jacques, Jean et Jude;* 3° plusieurs recueils d'homélies, dont l'un sur les douze petits prophètes et un autre sur tout le Nouveau Testament, Zurich, 1594, in-fol., avec des remarques; 4° *Apologia Zwinglii;* 5° *Libri duo de ratione syllabarum et carminis;* 6° une traduction latine de l'*Onomasticon* de Jul. Pollux; 7° des notes sur les *Verrines*. — *Adolphe* WALTHER, fils du précédent, remarquable par son extrême ressemblance avec son père, fut ministre à Zurich en même temps que celui-ci; mais il mourut avant lui, le 9 février 1577, n'ayant encore que vingt-cinq ans. Il avait annoncé dès son jeune âge un grand talent pour la versification latine. On a de lui : *Argos Helvetia, Comœdia de Nabale, Elegia de militia christiana*, et *Carmina in imagines doctorum nostri sæculi virorum*. Il avait publié une traduction latine du *Traité* de Théodoret *sur la Providence*. P—OT.

WALTHER (MICHEL), théologien protestant, naquit en 1593, à Nuremberg, où son père, l'un des premiers négociants de cette ville, avait exercé diverses charges municipales avec beaucoup de zèle et de capacité. Il fut envoyé, dès l'âge de dix ans, en Bohême, chez un des correspondants de sa famille, pour s'y former à la pratique du commerce; mais un de ses proches parents, ayant été conduit par ses affaires en Bohême, alla le voir dans son magasin et fut tellement frappé de ses dispositions pour les sciences qu'il n'hésita pas à le ramener et à le placer dans une école de l'Allemagne. Ses progrès dans les langues anciennes justifièrent complétement les prévisions de ce bon parent. En 1610, il commença à étudier la médecine; mais à la sollicitation de sa mère, il abandonna cette carrière pour s'appliquer à la théologie, et après avoir fréquenté les cours des académies de Giessen et d'Altorf, il vint prendre ses grades à Iéna et fut admis au saint ministère. Son talent pour la chaire l'ayant bientôt fait connaître, la duchesse douairière de Brunswick-Lunebourg le nomma son chapelain en 1618, et peu de temps après, il devint professeur de théologie à l'académie d'Helmstædt. En 1626, le comte d'Embden le revêtit de la dignité de son premier prédicateur et l'établit surintendant des églises de l'Oost-Frise. Il obtint, en 1642, le même emploi dans le duché de Lunebourg, où il termina sa carrière le 9 février 1662. On a de Walther un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'Ecriture sainte, et dans lesquels il se propose d'en faciliter la lecture ou d'en éclaircir le texte; mais on lui reproche d'y avoir prodigué l'érudition sans goût et sans mesure. Les principaux sont : 1° *Officina biblica*, Nuremberg, 1636; ibid., 1668, in-4°. Il a rassemblé sous ce titre une foule de documents sur la Bible en général et sur chacun des livres dont elle se compose. 2° *Harmonia biblica sive brevis et plana conciliatio locorum Veteris et Novi Testamenti apparenter sibi contradicentium*, ibid., 1637, in-4°. L'édition de 1654 est la septième. 3° *Exercitationes biblicæ*, ibid., 1638, in-4°; 4° *Centuria miscellanearum theologicarum, seu liber singularis de quæsitis et responsis per epistolas*, Ulm, 1646, in-4°; 5° beaucoup de sermons, parmi lesquels cent trente-deux sur le prophète Daniel; 6° une *Grammaire hébraïque*. — WALTHER (Michel), fils du précédent, était né le 3 mars 1638, à Embden. Il acheva ses cours à l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur de la double faculté de théologie et des sciences. D'abord adjoint de la faculté de philosophie, il fut ensuite pourvu de la chaire de mathématiques, qu'il quitta en 1687 pour celle d'Ecriture sainte, et mourut en 1692. On ne connaît de lui que des dissertations : 1° *Par dissertationum theologicarum de immortalitate animæ rationalis; et de prætensa ethnicorum salute quoad infantes et adultos; uti et triga orationum de admiranda sacrarum litterarum eloquentia, de fato, et de arte scriptoria*, Wittemberg, 1657, in-4°; 2° *Disquisitio mathematica de mutuis siderum radiationibus quas vulgo aspectus vocant*, ibid., 1660, in-4°; 3° *Dissertatio astronomica de eclipsibus in genere, et solis in specie*, ibid., 1681, in-4°, à laquelle on peut joindre ses dissertations *De cometis, De aureo numero, De longitudine geographica, De zona torrida;* 4° *Conjunctiones in genere*, ibid., 1683,

in-4°; 5° *Dissertationes de catechizatione veterum*, ibid., 1688, in-8°; 6° *De novo legislatore Christo contra socinianos et arminianos;* 7° *De harmonia musica;* 8° l'oraison funèbre de Salomon Glass (*voy.* ce nom), sous le titre de *Threnologia de vita et obitu D. Glassii.* W—s.

WALTHER (AUGUSTIN-FRÉDÉRIC), anatomiste, né en 1688, à Wittemberg, était fils du précédent. Orphelin et sans fortune à l'âge de quatre ans, il dut à l'intérêt que lui portaient les amis de son père le bienfait d'une éducation soignée, fut admis à l'académie de sa ville natale et y fit de rapides progrès dans l'étude de la médecine. Il se rendit ensuite (1709) à Iéna pour se perfectionner dans les mathématiques, et après avoir terminé ses cours, il visita les principales villes d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, pour entendre les leçons des plus célèbres professeurs. De retour à Wittemberg, il reçut le degré de maître ès arts, et en 1712 celui de docteur en médecine. S'étant fixé, quelque temps après, à Leipsick, il s'y fit connaître d'une manière avantageuse et obtint, en 1723, la chaire d'anatomie et de chirurgie; mais, sur la réputation de son mérite, la reine de Pologne, électrice de Saxe, l'ayant nommé son premier médecin, il fut obligé d'interrompre son cours. Après la mort de cette princesse, Walther reprit l'enseignement de l'anatomie, et depuis il remplit avec une égale distinction la chaire de pathologie et enfin celle de thérapeutique. Doué d'un zèle infatigable, il partageait son temps entre ses élèves et ses malades et trouvait encore le loisir de répondre aux consultations qu'on lui adressait de toutes parts et de composer des dissertations pleines d'intérêt. Ses talents furent récompensés par les titres de conseiller aulique et de doyen perpétuel de l'académie. L'âge n'avait point ralenti son ardeur pour l'étude; mais les fatigues l'avaient épuisé, et une courte maladie l'enleva le 31 octobre 1746. Walther était versé profondément dans les différentes branches de l'art de guérir (1); mais c'est surtout comme anatomiste qu'il a rendu de grands services. Walther est auteur d'un nombre prodigieux de thèses et de mémoires. On se contentera de citer les principaux : 1° *De lente crystallina*, Leipsick, 1712, in-4°. Le but de l'auteur est de prouver que les rayons lumineux souffrent de grandes réfractions dans le cristallin. Haller trouve qu'il a beaucoup exagéré ce phénomène. 2° *De lingua humana, novis inventis octo sublingualibus salivæ rivis, irrigua*, ibid., 1724, in-4°; avec quelques additions, Harlem, 1745, in-8°. Cet ouvrage est excellent, dit Portal; il contient une description fort ample et fort exacte des glandes salivaires et de leurs canaux sécréteurs. Walther étend ses recherches sur le corps même de la langue. On lui fit quelques objections dans les *Acta eruditor. Lips.* (ann. 1725); il y répondit dans le même journal (ann. 1729). 3° *De membrana tympani*, ibid., 1725, in-4°; 4° *De articulis, ligamentis et musculis hominis in incessu statuque dirigendis*, Leipsick, 1728, in-4°; — *Supplementum*, 1731, in-4°, description exacte des muscles et des ligaments du pied, à l'occasion d'une gangrène dont l'électeur de Saxe avait été atteint dans cette partie; 5° *Arteriæ cœliacæ tabula, ejusque descriptio*, ibid., 1729, in-4°; 6° *Historia suffocationis et observationes anatomicæ*, 1729. On y trouve des remarques curieuses et intéressantes sur les altérations du poumon. 7° *Paris intercostalis et vagi humani corporis nervorum et ab utroque ejus latere obviorum anatome*, pars 1ª, 1733, 2ª, 1735, in-4°; 8° *Observationes de musculis*, 1733, in-4°; 9° *De pulsu sanguinis in sinu duræ meningis*, 1734, in-4°; 10° *De deglutitione naturali et præpostera*, 1737, in-4°; 11° *De vomitu*, 1738, in-4°; 12° *De anevrysmate*, 1738, in-4°; 13° *De erubescentibus et subitaneo venarum capitis tumore*, 1739, in-4°. Tous les ouvrages de Walther qu'on vient d'indiquer ont été recueillis par Haller dans les *Disputat. anatomicar. select. volumin. septem*, Gœttingue, 1751. On trouve l'éloge de cet anatomiste dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1748, p. 522-524. On peut consulter en outre Haller, *Bibl. anatomica*, t. 2, p. 87-89; *Bibl. chirurg.*, t. 2, p. 59-100; *Bibl. botan.*, t. 2, p. 259; l'*Histoire de l'anatomie*, par Portal, t. 4, p. 495-499. R—D—N et W—s.

WALTHER (GEORGE-CHRISTOPHE), jurisconsulte allemand, né le 1er octobre 1601 à Rotenbourg, sur le Necker, perdit son père à l'âge de douze ans, et commença l'étude du droit en transcrivant et rédigeant des actes dans le greffe d'un nommé Metzler, à qui sa mère s'était mariée en secondes noces. Il fut envoyé en 1620 à l'académie de Strasbourg, où il s'appliqua à la morale, au droit, à la politique, et où il soutint avec de grands applaudissements une thèse sur Suétone. Une maladie inquiétante le força bientôt à revenir dans sa ville natale, d'où il se rendit à Altorf. C'est là qu'il soutint sa première thèse, et fut reçu docteur *in utroque*, en 1628. Il ne tarda pas à retourner à Rotenbourg, où un mariage avantageux acheva de le fixer (1630), et à s'y livrer à la pratique de la jurisprudence. Il avait à peine cessé ce qu'on peut appeler ses débuts, quand le sénat le chargea de mettre en ordre les archives de la ville. La manière dont il s'acquitta de cette commission lui valut des encouragements, et plus tard, le titre d'avocat du sénat. Il y joignit dans la suite ceux d'avocat et de directeur de la chancellerie, et fut employé, au nom de la république, dans plusieurs députations et négociations. Il était de plus conseiller des comtes de Castell et autres Etats du cercle de Franconie, et jouissait dans toute cette contrée d'une haute considération. Il mourut d'hypocondrie le 6 juin

(1) Walther établit à ses frais un jardin botanique à Leipsick et l'enrichit d'un grand nombre de plantes étrangères, dont il a donné le catalogue sous ce titre : *Designatio plantarum horti Aug.-Frid. Waltheri; acced. novæ plantarum icones XXIV*, Leipsick, 1729, in-4°; ibid., 1735, in-8°.

1656, laissant un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à la jurisprudence. Les principaux sont : 1° *Dissertatio inauguralis de renuntiatione successionum vel hæreditatis*, Altdorf, 1628; 2° *Methodus jura studendi ;* 3° *De metatis et hospitationibus militaribus ;* 4° *Harmonia theologico-juridico-politico-philosophica* (voir, pour plus de détails, George Zierlin, *Concio funeb. in Waltherum* (G.-Ch.). — Il ne faut point le confondre avec un autre jurisconsulte du même nom, *Philippe-Adolphe* WALTHER, né en 1622, dans une petite ville de l'évêché d'Halberstadt; celui-ci fut élevé d'abord à Pégau, puis dans les écoles d'Altenbourg et de Halle, enfin à l'académie de Leipsick ; plaida avec distinction, et prononça des discours relatifs à des points controversés de la jurisprudence, entre autres, à l'ancienneté et à l'autorité du droit saxon. Il mourut le 6 août 1664. P—OT.

WALTHER (HENRI-ANDRÉ), théologien allemand, né en 1696, à Kœnigsberg, dans la Hesse, embrassa la profession ecclésiastique ; en 1729, il était ministre à Worms, et en 1733, il fut attaché à l'église Ste-Catherine, à Francfort-sur-le-Mein. En 1741, il fut placé à la tête du clergé luthérien de cette ville, et la même année, l'université de Giessen lui conféra le titre de docteur en théologie. Ses divers ouvrages, écrits en latin ou en allemand, se rapportent à l'Ecriture sainte, à la controverse, à la morale. Nous mentionnerons : l'*Exegesis Epistolæ Judæ ;* — la *Disputatio ex antiquitate orientali de Zaliis ;* — la *Dissertatio de dominio hominis in bruta*. Il publia, sous le titre d'*Obscurité dans la prétendue lumière de la doctrine de l'Eglise romaine*, une réplique à l'ouvrage d'un jésuite : la *Lumière dans l'obscurité*. Ses *Premiers principes de la vertu* ont été remaniés par des écrivains plus modernes, et ils ont servi de base à un fort bon ouvrage destiné à la jeunesse et très-répandu en Allemagne : *Leçons de sagesse et de vertu*. Walther revit le *Catéchisme de Francfort*, le publia avec une préface et en fit paraître une explication détaillée. Il mourut à Francfort, en 1748. Z.

WALTHER (CHRISTOPHE-THÉODOSE), missionnaire protestant, naquit en 1699 à Soldin, dans la Nouvelle-Marche. Ayant achevé ses cours de théologie à l'université de Halle, il résolut de se consacrer à la propagation de l'Evangile dans les Indes, et vint à Copenhague solliciter la faveur d'être admis dans la mission danoise fondée, en 1706, sur la côte de Coromandel (*voy.* Barth. ZIEGENBALG). Après avoir subi les examens préparatoires, il reçut l'imposition des mains, et s'embarqua le 27 décembre 1724 pour l'Angleterre, avec deux autres jeunes ecclésiastiques qui partageaient son pieux dévouement. La société évangélique de Londres accueillit les trois missionnaires, et s'empressa de leur fournir les moyens de passer à Tranquebar, où ils débarquèrent le 19 juin 1725. Dans l'espace de quelques mois Walther apprit les langues tamule et portugaise, et fut en état de remplir les fonctions de prédicateur et de catéchiste. La mission n'avait pu jusqu'alors étendre son influence bienfaisante au delà de Tranquebar et des villes voisines. Walther fut l'un des premiers missionnaires qui visitèrent toute la côte de Coromandel, et qui eut le bonheur de voir son zèle récompensé par la conversion de plusieurs familles à la foi chrétienne. On lui dut l'établissement évangélique de Majubaram, qui s'accrut beaucoup sous sa direction. En 1728, il avait épousé la fille du caissier de la compagnie danoise, qu'il perdit en 1735, à la suite d'une maladie contagieuse, à laquelle Walther lui-même faillit de succomber. Walther reprit ses travaux dès qu'il fut rétabli ; mais n'ayant pu recouvrer ses forces, d'après les conseils de ses amis et de ses collègues, il revint en Europe, espérant y retrouver la santé. Arrivé vers le milieu de l'année 1740 à Dresde, épuisé de fatigues, et après y avoir langui quelques mois, il y mourut le 27 avril 1741, dans sa 42° année, vivement regretté pour ses talents ainsi que pour ses qualités personnelles. Walther a eu part à la traduction de la *Bible* en langue portugaise imprimée à Tranquebar en 1732 ; il y joignit un livre de *Cantiques* sacrés, dans la même langue, dont on loue la pureté de style et la versification. On connaît de lui : 1° la *Relation de son voyage aux Indes*, en allemand. Il y décrit fort au long tous les détails de sa navigation ; parle des poissons de mer, des oiseaux, des plantes marines ; traite de la variété des vents ; rapporte des observations astronomiques, et entremêle ses récits de réflexions morales (voy. l'*Histoire de la mission danoise*, par Niécamp, t. 2, p. 140). 2° *Relation de l'état de la mission de Tranquebar*, en 1726, en allem. ; 3° la *Voie du salut* (en langue tamule), Tranquebar, 1727, in-12 ; réimprimée en 1731. C'est un petit traité en forme de dialogues contre les principes du mahométisme. Prezzier, l'un de ses confrères, eut quelque part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. 4° *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* (en langue tamule), ibid., 1735 ; 5° *Doctrina temporum indica ex libris indicis et brahmarum cum paralipomenis recentioribus*. C'est un traité de la chronologie indienne ; il a été publié par Bayer à la suite de l'*Historia regni Bactriani*. 6° *Observationes grammaticæ quibus linguæ tamulicæ idioma vulgare illustratur*, Tranquebar, 1739, in-8°. Cet opuscule très-rare doit être joint à la *Grammaire tamule* du P. Bechi. 7° *Ellipses hebraicæ, sive de vocibus quæ in codice hebraico per ellipsim supprimuntur*, Dresde, 1740, in-8°. Cet ouvrage fut publié par Chr. Schœttgen, lequel y fit d'utiles additions. On peut consulter pour plus de détails la *Vie de Walther*, en latin et en allemand, par Schœttgen, Halle, 1742, in-4°. W—s.

WALTHER (PHILIPPE-FRANÇOIS VON), habile chirurgien et oculiste allemand, naquit le 4 janvier

1781, à Buxweiler (Bavière rhénane). Il étudia d'abord à Heidelberg, puis à Landshut, où il fut élevé au doctorat; il alla successivement à Vienne et à Paris suivre dans les hôpitaux les leçons des praticiens les plus renommés. Revenu en Allemagne en 1803, il s'établit à Bamberg, où il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital. Dès l'année suivante, il passa à l'université de Landshut comme professeur ordinaire de médecine. Il y resta quinze ans et ne quitta cette ville, en 1819, que pour aller à Bonn exercer les fonctions de professeur de chirurgie et directeur de la clinique chirurgicale. En 1830, il fut appelé à Munich avec les mêmes fonctions. Le roi de Bavière le nomma son médecin et l'éleva au rang de conseiller intime. Walther mourut à Munich, le 29 décembre 1849. Ses ouvrages jouissent en Allemagne d'une grande autorité; les principaux sont les suivants : *Physiologie de l'homme*, Landshut, 1807-1808, 2 vol.; — *Système de chirurgie*, Berlin, 1833-1840, 4 vol. ; le 1er volume réimprimé en 1843; — *Traitement des plaies de la tête*, 1817 ; — *Des cours de clinique dans les hôpitaux*, 1846. Depuis 1820, il rédigea le *Journal de chirurgie*, de concert avec le docteur Graefe, et depuis 1842, avec Ammon. Z.

WALTHER. *Voyez* VOGELWEIDE.

WALTON (ISAAC), auteur d'un traité *Sur la pêche à la ligne*, naquit à Stafford, en Angleterre, en 1593. Il occupa quelque temps une petite boutique dans la Bourse de Londres. Le temps que ne réclamait pas son commerce était partagé entre la pêche, pour laquelle il avait une sorte de passion, et les sermons du docteur J. Donne (*voy.* ce nom). Après la mort de ce prédicateur, arrivée en 1631, sir Henri Wotton, qui se proposait d'écrire sa vie, chargea Isaac de rassembler des matériaux pour cet objet; mais cet ami, qui lui servait de protecteur, étant mort avant d'avoir pu terminer sa rédaction, Walton, dont l'esprit, au défaut d'éducation classique, s'était formé par la lecture, mit la dernière main à ce morceau de biographie, qui fut publié, en 1640, à la tête d'un recueil in-folio des sermons du docteur Donne. Le succès de ce premier pas en littérature l'engagea à écrire la *Vie de sir Henri Wotton*, qui parut en 1644. Il avait quitté l'année précédente le commerce, ainsi que la capitale, et, ayant alors beaucoup de loisir, il résolut de l'appliquer à son objet favori, en mettant par écrit les préceptes d'un art qui jusque-là n'avait été en Angleterre qu'une tradition. Walton passait pour le plus habile pêcheur de son temps, et Langbaine l'appelle le *père commun des pêcheurs*. La seule intention de communiquer au public les moyens qui lui avaient réussi honore déjà son caractère. Du résultat de sa propre expérience, joint aux observations d'autrui, il produisit un livre en forme de dialogues, intitulé *le Parfait pêcheur à la ligne, ou la Récréation de l'homme contemplatif*, lequel parut en 1653, 1 vol. in-12, orné de gravures représentant un grand nombre des poissons qui y sont mentionnés. Ce livre fut très-bien accueilli, et cette édition originale, fort rare aujourd'hui et très-recherchée des bibliophiles anglais, s'est payée, en vente publique, jusqu'à douze guinées. Cinq éditions, successivement améliorées et augmentées, furent imprimées avant l'année 1676. Ce fut aussi cette année que Charles Cotton (1), ami et fils adoptif de Walton, donna une deuxième partie du *Parfait pêcheur à la ligne, instruction sur la manière de pêcher la truite* (trout or grayling) *en eau courante*. Walton était d'un caractère aimable, franc, très-religieux. Il passa presque toute sa vie auprès d'ecclésiastiques éminents en mérite ou en dignité, tels que l'archevêque Usher, l'évêque Barlow, le docteur Fuller, Chillingworth. Sa femme, qu'il perdit en 1622, était sœur de l'évêque de Bath. Il demeurait dans la maison de l'évêque de Winchester lorsqu'il reprit la plume pour écrire la *Vie de Richard Hooker*, auteur de la *Politique ecclésiastique;* puis la *Vie de George Herbert*, qui parurent ensemble en 1670. Plus tard, il publia celle de l'évêque Saunderson, imprimée en 1677, in-8°, avec quelques écrits de ce prélat. Isaac Walton mourut nonagénaire, en décembre 1683. Ses ouvrages sont estimés pour l'intérêt et l'exactitude des faits et pour le naturel du style. Le docteur Thomas Zouch a donné, en 1796, une édition in-4° des *Vies*, etc., accompagnées de nombreuses notes littéraires et historiques, et précédées d'une notice sur l'auteur, laquelle a été reproduite séparément avec des augmentations, 1824, in-8°. L'édition des vies a été reproduite en 1823, in-8° (2). Le *Parfait pêcheur* n'a pas perdu de sa réputation. Moses Browne en avait donné, en 1750, une sixième édition in-12. Il publia la septième en 1759-1760, enrichie de nouvelles planches, tandis que sir John Hawkins en dirigeait une autre, avec une notice biographique et des notes. Cette dernière parut, pour la cinquième fois, en 1792 (3). On a fait récemment de jolies éditions du même ouvrage, ornées des portraits de Walton et de Cotton, et accompagnées de nouvelles gravures d'animaux. Des écrivains supérieurs ont cité comme venant de

(1) Cotton avait fait bâtir une jolie habitation de pêcheur, où son ami se rendait souvent; les murs en étaient ornés de peintures représentant des scènes analogues à leur occupation favorite; on y voyait leurs portraits, et les lettres initiales de leurs noms entrelacées en chiffre.

(2) Le volume contenant les biographies réunies de John Donne, de Henri Wolton, de R. Hooker et de G. Herbert, parut en 1670; en 1679 il était à sa 6e édition; il y en a eu depuis de nombreuses; celles de 1825, in-12, avec notes et portraits, et de 1827, in-18, sont fort soignées. B—N—T.

(3) Les éditions du *Compleat angler* sont fort nombreuses, et il en est de fort jolies. On distingue celle de 1818, celle de 1823, in-8°, revue par D. Major, avec 77 gravures sur bois et 14 gravures en taille-douce (elle a été réimprimée, pour la quatrième fois, en 1844); celle de 1833-1836, 2 vol. in-8°, avec les notes de sir Harris Nicolas, et des gravures d'après les dessins de Stothard ; celle qu'a donnée, en 1856, le libraire Bohn, avec les notes *Variorum* (Walton a été traité comme un classique latin), avec plus de 200 gravures sur bois et 26 gravures en taille-douce.

bonne source plusieurs des faits contenus dans ce traité. On a imprimé quelques pièces de vers, composées par ce savant pêcheur, et son mérite a été célébré par les poëtes de son temps. Ajoutons enfin qu'une réunion d'Anglais amateurs de la pêche s'est formée sous le nom de *Club Waltonien*. L.

WALTON (BRYAN), orientaliste anglais, naquit en 1600 à Cleveland, dans le Yorkshire, fit ses études à Cambridge, et fut nommé évêque de Chester, en 1660, par Charles II. Ce prélat avait beaucoup d'habileté dans les affaires, et il rendit de grands services à ses confrères dans les discussions du clergé avec les habitants de Londres. Il mourut dans sa ville épiscopale en 1661. On a de lui : 1° *Introductio ad lectionem linguarum orientalium*, Londres, 1654, in-8°; ibid., 1655, in-12. Cette introduction était destinée à faciliter la lecture de la Polyglotte, alors sur le point de paraître. La préface est très-bien faite; l'ouvrage par lui-même a peu d'étendue. Il y est question de l'hébreu, du chaldaïque, du samaritain, du syriaque, de l'arabe, du persan, de l'éthiopien, de l'arménien et du copte. 2° *SS. Biblia polyglotta*..... Londres, 1657, 6 vol. in-fol., 8 vol., en y comprenant le *Lexique* de Castel. Elle fut imprimée par souscription; c'est la première fois qu'on ait employé ce moyen pour publier un ouvrage. Elle avait été commencée en 1653. Du reste, Walton n'a eu d'autre titre pour mettre son nom et son portrait à la tête de cette Polyglotte, que d'avoir choisi de bons ouvriers et coordonné leur ouvrage. Elle est beaucoup plus parfaite et plus complète que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors, sans en excepter celle de Lejay, qui se distingue néanmoins par la beauté des caractères et la qualité du papier (1). Il serait trop long de dire en détail ce qu'elle renferme; on peut consulter le *Discours historique sur les principales éditions des Bibles polyglottes*, par le P. Lelong. Nous nous bornerons à ce qui est purement de Walton, c'est-à-dire aux *prolégomènes* qui se trouvent dans le premier volume, et qui ont été réimprimés par les soins d'Heidegger, Zurich, 1673, in-fol. (2). Voici le jugement qu'en porte l'auteur du *Discours historique* que nous venons de citer : « Walton était fort laborieux; il avait quelque connaissance des langues, et de la capacité. On lui a cependant reproché (Richard Simon), et avec quelque justice, « de n'avoir pas été assez maître de sa matière, « lorsqu'il a composé ses *prolégomènes*, qu'il a « faits sur les Mémoires de différentes personnes, « dont les sentiments n'étaient pas les mêmes ; « ce qui l'a quelquefois jeté dans des contradictions. Lorsqu'il parle du texte hébreu, il s'en « déclare le défenseur, en suivant le sentiment « de Castel; mais quand il en est à la version « grecque des Septante, il semble avoir oublié ce « qu'il a dit de l'hébreu, tant il prend le parti « de cette version, sur laquelle Jean Pearson, « qui en était le partisan déclaré, lui avait fourni « des Mémoires. J'ajouterai encore ici que, quoique ces prolégomènes soient remplis d'excellentes choses, et qu'ils instruisent suffisamment « de ce qui concerne l'édition de cette Polyglotte, « il n'y a néanmoins que ceux qui ne les ont « point lus qui les considéreront comme des « prolégomènes sur toute la Bible. Il y a une « infinité de questions générales et particulières « sur toute l'Ecriture sainte qui doivent être « éclaircies dans ces sortes d'ouvrages, dont cet « auteur ne dit pas un mot, parce qu'en effet « cela n'était pas de son dessein. » Le jugement de Lelong pourrait être plus rigoureux sans cesser d'être juste. Les prolégomènes de Walton ont été traduits *librement* en français, Lyon, 1699, in-8°, par le P. Emery, de l'Oratoire, et suivant le P. Baizé, par le P. Franç. Boyer, aussi oratorien (*voy.* le *Dict. des anonymes*, n° 4443). Cette traduction fourmille de fautes. La plupart des seize discours qui forment les *prolégomènes* de Walton ont été judicieusement appréciés par Richard Simon, dans son *Histoire critique du Vieux Testament*, livre 3, chap. 21, 22, 23 et 24. Walton avait composé plusieurs autres ouvrages aujourd'hui sans intérêt, entre autres un *Traité sur les dîmes et redevances à Londres;* il en fut publié un abrégé en 1641, in-4°; réimprimé en 1662. Le manuscrit original resté inédit existe à la bibliothèque du palais de Lambeth. Le révérend Henry Todd a donné (1821) des *Mémoires sur la vie et les écrits de Bryan Walton*, 2 vol. in-8°. L-B-E.

WALZ (CHARLES), érudit allemand, naquit en 1802. Il professa la littérature ancienne au séminaire philologique de Tubingue, y fut éphore du séminaire évangélique ; et mourut le 5 avril 1857. On a de lui : 1° une traduction en allemand de la *Cyropédie* de Xénophon, 1827, 3 petits volumes ; 2° *Rhétorique de Cicéron à Herennius*, 1829 ; 3° *Epistola critica ad J. Fr. Boissonade*, 1831 ; 4° *Arsenei violetum ex codd. mss. nunc prim. ed. animadvers. instruxit.*, *etc.*, 1832 ; 5° *Rhetores græci ex codd. emendatiores et auctiores*, 1832-1836, 9 volumes; 6° une traduction de la *Poétique* d'Aristote, 1833 ; 7° *Pausaniæ descriptio, Greciæ recensio* en collaboration avec Schubart, 1838-1839, 3 vol. ; 8° *De l'état présent de la science de l'antiquité*, 1841, en allemand ;

(1) Dans la préface de cette Bible, imprimée en 1652, des éloges étaient donnés à Cromwell; ce passage fut changé dans les nombreux exemplaires qui se trouvèrent en magasin lors de la Restauration, et des compliments à l'adresse de Charles II furent substitués à ceux qui, dans le principe, avaient été accordés au protecteur. Les exemplaires, devenus bien rares, où se rencontre le texte primitif, ont un prix particulier aux yeux des bibliophiles. En Angleterre, la *Polyglotte* de Walton conserve une haute valeur; de beaux exemplaires, reliés en maroquin, se sont payés soixante et une livres sterling et soixante-treize livres sterling et dix schillings, en vente publique. En France, les prix sont élevés sans être cependant portés aussi haut; l'exemplaire de Silvestre de Sacy, en reliure ordinaire, a été payé cinq cents francs. B—N—T.

(2) Ils ont été également réimprimés à Leipsick en 1777, in-8°, par les soins de J.-A. Dathe, qui y a joint une préface fort savante, et à Cambridge, en 1828, 2 vol. in-8°, avec les notes des éditeurs précédents, et celles de Francis Wrangham. B—N—T.

9° *De religione Romanorum antiquissima*, 1845; 10° *De Nemesi Græcorum*, 1852; 11° *De la polychromie de la sculpture antique*, 1852. Walz a travaillé, après la mort de Pauly, en collaboration avec Teufel, à la *Real-Encyclopédie de l'antiquité classique*, 1844-1852, 6 vol. in-4°. R—LD.

WAMBA. *Voyez* VAMBA.

WAMESE ou WAMESIUS (JEAN), jurisconsulte, né en 1524 dans le pays de Liége, apprit les lettres latines et grecques dans sa patrie, et se rendit à l'université de Louvain, où il s'appliqua à la jurisprudence, et où il fut reçu docteur en 1553. Deux ans après, il fut appelé à remplir la chaire de droit; ce qui ne l'empêcha pas de suivre en même temps le barreau et d'y acquérir, comme avocat, une réputation d'éloquence. On avait une si haute idée de sa capacité pour toute espèce de sciences ou d'affaires, qu'on disait communément que l'on ne savait s'il devait être professeur, avocat ou ministre. Le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, envoyé par son frère dans les Pays-Bas pour pacifier les troubles qui commençaient à y éclater, l'appela au conseil d'Etat. Mais Wamesius, ne voulant point changer de résidence, se refusa toujours aux offres du prince, qui se contenta, dans les circonstances les plus épineuses, de lui envoyer demander ses avis. Il mourut en 1590. Weims et Corsel publièrent ses *Recitationes ad tit. de Appellationibus*, et ses *Responsorum sive consiliorum juris centuria sex*, Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; ouvrage excellent, qui a longtemps été classique en Belgique, et que la modestie de l'auteur seule l'avait empêché de mettre au jour. On lui doit de plus: *Consilia de jure pontificio ordine titulorum in decretalibus digesta*, Louvain, 1643, deux tomes en un volume in-fol. On peut voir dans les *Carmina* de Juste-Lipse, son ami, une petite pièce de vers hendécasyllabes sur sa mort. P—OT.

WANBROUCK. *Voyez* VANBRUGH.

WANDELAINCOURT (ANTOINE-HUBERT), né le 28 avril 1731 à Rupt-en-Voivre, diocèse de Verdun, fut d'abord professeur dans cette ville, puis précepteur des enfants du duc de Clermont-Tonnerre. On connaît de lui à cette époque un assez grand nombre de livres d'éducation qu'il publia successivement, savoir: un *Cours de latinité*, 4 vol.; un *Plan d'éducation publique, par le moyen duquel on réduit à cinq années le cours des études ordinaires*, 1777, in-12; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12; *Cours complet d'éducation*, 7 gros vol. in-12, avec des abrégés de grammaire, d'histoire naturelle, d'histoire générale, etc. Ces ouvrages, qui furent imprimés à Paris, à Rouen, à Verdun, à Bouillon, n'eurent pas de succès, quoique quelques-uns aient obtenu les honneurs d'une traduction en allemand; ils passent pour être superficiels, et dans les *Vues* on trouve des traces de charlatanisme, par exemple, quand Wandelaincourt prétend donner une méthode facile pour apprendre en peu de temps à un jeune seigneur, sans peine et sans livres, non-seulement à lire et à écrire, mais encore les hautes sciences et le latin. L'éducation des jeunes Clermont-Tonnerre finie, Wandelaincourt obtint une place de sous-directeur à l'école militaire de Paris, et fut nommé ensuite curé de Planrupt, diocèse de Châlons-sur-Marne. En 1791, il fit le serment exigé par la nouvelle constitution, et fut élu évêque de la Haute-Marne. L'année suivante, son département le nomma député à la convention. Dans le procès de Louis XVI, lorsqu'on vota sur cette question : *Louis est-il coupable?* Wandelaincourt parla en ces termes : « J'ai cru ne venir à la convention que comme « législateur, et la douceur de mes mœurs ne « m'aurait pas permis de me porter comme juge « ni directement ni indirectement en matière « criminelle. » Dans ce même procès, il refusa de voter sur l'appel au peuple, se déclara pour le sursis, et prononça la peine du bannissement. Ces votes dans les circonstances où l'on était alors supposent quelque courage, et font encore plus d'honneur à l'évêque quand on les compare aux opinions et aux votes de plusieurs de ses collègues. On ne voit pas non plus que Wandelaincourt se soit rallié au parti du clergé constitutionnel, et l'on assure que lorsque la convention se rendit en corps à Notre-Dame, le 10 novembre 1793, pour y célébrer la fête dite de la *Raison*, il n'entra pas dans l'église, et s'éclipsa à la porte. Après la terreur, il paraît avoir hésité à se rengager dans le schisme; il n'adhéra point à la première encyclique des constitutionnels, mais il signa la deuxième, assista aux deux conciles, et prit part quelquefois aux travaux du comité des *Réunis*. On cite de lui à cette époque, entre autres écrits, une lettre sur la soumission et contre les évêques légitimes, des *Réflexions philosophiques sur les athées*, et l'*Ami des théophilanthropes*, in-8°, où il signalait les niaiseries de ce culte. Il passa de la convention au conseil des Anciens, d'où il sortit en 1798. On croit qu'il exerça quelques emplois civils, et qu'il fut quelque temps garde-magasin du timbre, puis placé dans une des grandes bibliothèques de la capitale. Il allait fort rarement dans son département, et s'occupait peu d'un diocèse où son autorité n'était guère respectée, presque tout le clergé étant uni à M. de la Luzerne. Wandelaincourt donna sa démission en 1801, et fut nommé par son collègue Reymond à la cure de Montbar; mais ayant obtenu une pension comme évêque démissionnaire, il quitta sa cure et se retira dans une maison de campagne. On dit que dans ses dernières années il desservit la succursale de Duaumont. Il mourut à Belleville près Verdun, le 30 décembre 1819, dans sa 89° année. Outre les écrits que nous avons cités, il a laissé des *Entretiens d'une mère avec son enfant sur les devoirs de l'homme sociable et du chrétien*, l'*Ami des mœurs*, le *Mentor des demoiselles*, les *Leçons de la sagesse*,

des *Eléments de morale*, les *Preuves de la religion développées d'après le plan de Pascal*. Quelques-uns de ces ouvrages sont restés manuscrits. L'auteur avait plus de facilité que de talent. Dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées à Utrecht pendant la révolution, on trouve une critique de l'ouvrage de Wandelaincourt sur l'éducation; le journaliste y signalait des vues et des maximes qui se ressentaient beaucoup de l'esprit révolutionnaire. P—c—t.

WANDELBERT ou WANDALBERT, célèbre moine de Prum, naquit, suivant son propre calcul, vers l'an 813, huit ans avant l'avénement ou l'association de Lothaire Ier à l'empire. Trithème le fait naître en Allemagne, hypothèse qui n'a d'autre fondement qu'un passage où Wandelbert, écrivant en Belgique, se dit éloigné de son pays natal. Il était jeune encore lorsqu'il se retira dans le monastère de Prum, en Belgique, où il fut élevé au diaconat. On ne sait s'il fut promu à un ordre plus élevé dans l'Eglise. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il composa le *Martyrologe*, qui est son premier titre aux yeux de la postérité, il n'était encore que diacre. Sa principale occupation était l'étude des lettres, qui pour lui ne se borna pas à celle de l'histoire ecclésiastique selon les légendes et de la théologie. La littérature latine et surtout la poésie remplissaient la plus grande partie de son temps et le délassaient de l'étude du dogme. Il entretenait, avec le docte Florus, de Lyon, un commerce épistolaire qui fut aussi avantageux pour l'un que pour l'autre. Passionné pour les lettres, on conçoit qu'il consentit volontiers à devenir, à la sollicitation de ses confrères, écolâtre du monastère, et qu'il s'acquitta de ses fonctions avec autant de talent que de zèle, eu égard au siècle où il vivait. Il avait d'immenses obstacles à vaincre; car, outre la rouille dont l'envahissement des peuples barbares avait empreint les arts, les sciences et tout ce qui tenait de quelque façon que ce fût à la civilisation ou à la culture intellectuelle, on sait qu'à l'exemple de Charlemagne, son fondateur, la cour d'Aix-la-Chapelle cherchait à faire prévaloir dans la vaste étendue des domaines carlovingiens l'idiome teutonique. Wandelbert tâcha de rendre ou plutôt de conserver à la langue romaine la supériorité dont elle avait joui malgré la conquête, supériorité que jusqu'alors lui avait assurée sa qualité de langue écrite, de langue du culte et des transactions civiles toutes les fois que leur durée devait s'étendre à plus d'une année et leur puissance à plus d'un village ou d'un camp. Les compositions auxquelles, malgré les soins de l'enseignement, il trouva moyen de mettre la dernière main, dans l'ombre et la paix du cloître, ne furent point inutiles à l'accomplissement de ce vœu et lui valurent des applaudissements à la cour même de Louis le Débonnaire, ainsi que dans celles de ses fils. On ne peut nier en effet qu'il ne les méritât dans ce siècle, puisque dans le nôtre quelques-uns de ses vers seraient encore loués pour le nombre, l'harmonie, la facilité, et quelques-unes de ses pensées pour leur énergie, leur tour heureux ou piquant ou leur naïveté. Ce n'est point qu'il faille en rien les comparer à ceux des poëtes anciens. Telle semble pourtant avoir été la secrète pensée du bon écolâtre de Prum. Ravi de voir les princes accorder leur protection à la littérature, il la voyait déjà surgir plus grande et plus belle que jamais de l'abîme où elle avait langui pendant trois siècles, et, soutenant que les productions contemporaines pouvaient aller de pair avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, il présentait aux yeux du siècle de Charlemagne le spectacle dont fut témoin le siècle de Louis XIV,

> . . . Quand Charles Perrault voulait qu'au mont Parnasse
> Chapelain sur Homère eût les honneurs du pas.

Parmi les ouvrages de Wandelbert, nous nommerons d'abord son célèbre *Martyrologe*, en vers, rédigé la vingt-cinquième année du règne de Lothaire, et publié vers l'an 848. Ce monument de la patience et du génie de notre auteur se compose en grande partie d'environ trois cent soixante pièces, dont chacune contient la vie du saint ou des saints rangés par les martyrologes sous le même jour de l'année. A ces morceaux, qui forment comme le corps de l'ouvrage, s'en joignent plusieurs de moindre importance, tels que des préfaces, épîtres dédicatoires à Lothaire, discours préliminaires sur l'importance d'un martyrologe, sur la connaissance du temps et des saisons, des jours et des mois de l'année, etc.; un poëme sur l'étymologie et les signes de chaque mois, etc. L'auteur se sert principalement du vers héroïque ou hexamètre; mais il n'y est point tellement fidèle qu'il ne l'abandonne quelquefois pour prendre les mètres lyriques qu'il manie avec non moins de facilité, surtout le saphique avec cet adonique qui le coupe de trois en trois vers pour former la strophe. Le poëme sur l'étymologie et les signes des mois est rempli de détails et de descriptions ingénieuses auxquels la cadence vraiment poétique des vers ajoute encore des grâces. Indépendamment du mérite de la versification, on trouve aussi de temps en temps dans l'ouvrage de belles pensées. L'éloge très-court qu'il fait de Charlemagne est remarquable, et il caractérise avec assez de bonheur le règne si agité et si déplorable de Louis le Débonnaire. Quant aux sources auxquelles le poëte a puisé, les principales semblent être le *Martyrologe* qui porte le nom de St-Jérôme et celui du vénérable Bède, augmenté par Florus, de Lyon. Mais on voit qu'il peut lui-même passer pour une source différente des deux que nous venons de nommer. Les autres écrits de Wandelbert sont : 1° une *Vie de St-Goar*, ermite et confesseur, divisée en deux livres : le premier livre

de cet ouvrage avait été écrit deux cents ans auparavant par un contemporain. Mais le style incorrect et barbare du biographe rebutait même les lecteurs peu difficiles de ce siècle; et à la sollicitation de l'abbé de Prum, Marc Ward, Wandelbert se chargea de reprendre en sous-œuvre le travail de l'anonyme. Il s'en acquitta avec habileté, et non content d'avoir fait disparaître beaucoup de fautes grossières, il ajouta un second livre entièrement de lui, et qui contenait le récit des miracles opérés sur la tombe du saint confesseur, depuis sa mort jusqu'en l'an 839, époque à laquelle il écrivait. 2° *Hexaméron, ou Poëme sur la création du monde en six jours*, avec une explication du sens mystique de la création de l'homme; 3° des *Poésies diverses* qui, ainsi que l'ouvrage ci-dessus indiqué, sont perdues ou enfouies manuscrites au fond des bibliothèques. Mabillon (*Acta sanctorum*, t. 5, p. 608-617) soupçonne qu'on doit aussi attribuer à Wandelbert un manuscrit très-ancien, qui contenait l'histoire de la translation des reliques de St-Chrysante et St-Darie, martyrs, au monastère de Prum, et qui était de son temps à l'abbaye de St-Remy, à Reims. Elle est en effet assez bien écrite; mais quelques barbarismes qui déparent le style ont fait présumer aux auteurs de l'*Histoire littéraire de France* que cette conjecture n'est point la vérité. Il n'existe aucune édition complète des œuvres de Wandelbert. Son *Martyrologe* a été publié en entier par dom Luc d'Achéry. Auparavant il n'avait été donné que morcelé par les éditeurs de Bède (1563) et par Molanus, éditeur d'Usuard (1568), qui, après l'article de chaque jour, intercalaient le fragment poétique de Wandelbert. Outre que par ce procédé le corps même du poëme était incomplet, puisque Usuard et Bède sont moins riches sur certains points que Wandelbert, on était privé des pièces qui précèdent et qui suivent la partie principale. La *Vie de St-Goar* a été imprimée trois fois : 1° dans une légende qui parut à Mayence, en 1489; 2° dans le *Recueil* de Surius, 6 juillet; 3° dans les *Acta sanctorum* de Mabillon, t. 2, p. 276-299. De plus, les successeurs de Bollandus en ont donné le second livre, 6 juillet, p. 337-346. Wandelbert vivait encore en 870; il est à présumer qu'il mourut peu de temps après. P—OT.

WANGENHEIM (FRÉDÉRIC-ADAM-JULES DE), grand maître des eaux et forêts dans la Lithuanie prussienne, né en 1747 dans le duché de Saxe-Gotha, fit les campagnes d'Amérique de 1778 à 1783, dans l'armée anglaise, comme capitaine d'un corps de chasseurs hessois. A son retour il fut envoyé à Gumbinnen, avec mission d'organiser le département des eaux et forêts dans la partie orientale de la Prusse, et il y mourut le 25 mars 1800. Pendant son séjour dans l'Amérique septentrionale, il avait étudié la botanique forestière, et il fit ensuite dans sa patrie d'heureux essais pour transplanter en Allemagne les différentes espèces d'arbres et arbustes que produit cette partie du nouveau monde. Il a publié pour cet objet : 1° *Description de quelques espèces d'arbres qui croissent dans l'Amérique septentrionale avec application aux forêts d'Allemagne, d'après les observations faites dans les provinces de l'Amérique, depuis 1777 jusqu'en 1780* (allem.), Gœttingue, 1781, in-8°; 2° *Supplément à la science forestière en Allemagne, appliquée à la transplantation des espèces d'arbres que produit l'Amérique septentrionale, avec des gravures faites par l'auteur*, Gœttingue, 1787, gr. in-fol., fig.; 3° *Description de différentes espèces de bois qui croissent dans l'Amérique septentrionale*, avec gravures, publiée dans les Mémoires de la société d'histoire naturelle de Berlin (allem.), 1788; 4° *Observations sur l'hiver de 1788 à 1789, dans la Lithuanie prussienne*, publiées dans les mêmes Mémoires de 1789 (allem.); 5° *Observations sur le sapin de la Lithuanie prussienne* (allem.), dans les mêmes Mémoires; 6° *Observations sur les bois blancs qui croissent dans le Nord* (allem.), dans les mêmes Mémoires; 7° *Histoire naturelle de l'élan que produisent les forêts de la Lithuanie prussienne* (allem.), dans les mêmes Mémoires, 1795. G—Y.

WANGENHEIM (CHARLES-AUGUSTE, baron DE) homme politique wurtembergeois, naquit à Gotha le 14 mars 1773; il commença ses études au gymnase de cette ville, et il alla ensuite suivre à l'université d'Iéna les cours de théologie, qu'il abandonna pour la jurisprudence en passant à Erlangen. Il devint successivement assesseur et conseiller dans l'administration des Etats de Saxe-Cobourg-Saalfeld, conseiller intime et vice-président en 1803. Un désaccord avec le ministre Kretschmann lui attira une destitution subite en 1804. La dissolution du vieil empire germanique amenait d'ailleurs à cette époque de grands changements dans toutes les positions. Après avoir passé quelque temps à Hildburghausen, où il s'occupait de travaux administratifs, dont il consigna les résultats dans un écrit sur l'*Histoire de l'organisation du pays de Saxe-Cobourg-Saalfeld* (Gotha, 1805), Wangenheim entra au service du roi Frédéric, élevé par la volonté de Napoléon au rang de souverain du Wurtemberg. Nommé président du département supérieur des finances, il déploya un zèle et une rigidité qui lui suscitèrent beaucoup d'ennemis; on parvint à lui enlever ces fonctions, qui furent échangées, en 1809, contre celles de président du gouvernement, et cet emploi ayant été supprimé en 1811, il fut investi de la charge de président du tribunal supérieur; la direction de l'université de Tubingue lui fut également confiée, et ce fut pour lui une heureuse occasion de se livrer à ses goûts pour propager l'instruction et élever le niveau des études. Après le retour de la paix, en 1814, il s'éleva dans le Wurtemberg, comme dans le reste de l'Allemagne, de l'agitation au sujet des promesses de constitution que les princes avaient

faites aux peuples pendant la lutte. Wangenheim publia à cet égard un écrit où il exprimait des idées libérales qui déplurent à la cour; cependant, en octobre 1815, il fut nommé membre de la commission de constitution; mais la mort du vieux roi vint interrompre un travail à peine commencé. Le nouveau souverain confia, le 8 novembre 1816, à Wangenheim le portefeuille des cultes; les débats sur la constitution future recommencèrent, et le ministre, ne se trouvant pas d'accord avec le président du conseil Malchus, crut devoir donner sa démission; le roi le nomma, le 11 novembre 1817, son représentant à la diète germanique. Il montra dans ces fonctions une activité intelligente; il fut membre de nombreuses commissions; il s'occupa beaucoup des questions de réclamations et d'organisation militaire. Il eut à cet égard avec ses collègues de vifs démêlés, et il exposa ses vues dans un écrit qu'il adressa au prince Metternich, et qu'il livra à la publicité. En juillet 1823, son gouvernement le rappela, et il prit sa retraite avec le titre de ministre d'Etat. Il séjourna tantôt à Dresde et tantôt à Cobourg, et, lorsque les événements de 1830 furent derechef la cause d'un vif mouvement en Allemagne, il fut nommé député à la seconde chambre wurtembergeoise par les élections du district d'Ehingen, mais son élection fut cassée par le motif que la constitution stipulait que les députés devaient être domiciliés dans le royaume. Wangenheim acheva le reste de sa longue carrière à Cobourg, où il mourut le 19 juillet 1850. B—N—T.

WANG-MANG, usurpateur chinois, vivait dans le 1er siècle de notre ère. Des intrigues dans l'intérieur du palais, des désordres et des conspirations dans les provinces, contribuèrent beaucoup à diminuer l'état florissant dans lequel la Chine s'était trouvée sous les règnes des premiers empereurs de la dynastie des Han. La mère de l'empereur Tching-ti était de la famille de Wang. Un de ses neveux fut le célèbre Wang-mang. Il se distingua dans sa jeunesse par une application sans relâche. Nommé prince après la mort de son père, il répandit à pleines mains les sommes immenses dont l'impératrice lui faisait part. Ces libéralités excessives lui valurent dans l'empire une réputation de désintéressement et de magnificence qui lui fit un grand nombre de partisans. Par la découverte d'une intrigue qui existait entre le favori de l'empereur et une impératrice déposée, il sut gagner les bonnes grâces de ce prince, qui l'éleva à la dignité de grand général de l'empire. Sa modestie et la simplicité apparente qu'il affecta dans sa conduite augmentèrent de jour en jour le crédit dont il jouit jusqu'à la mort de Tching-ti, arrivée l'an 7 avant J.-C. Suivant l'intention de ce prince, l'impératrice mère choisit un autre premier ministre pour son successeur, Ngai-ti; et afin que Wang-mang, qui commençait à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Averti à temps, il prévint cet affront en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Ce monarque, redoutant le pouvoir que Wang-mang avait usurpé, ne fut pas fâché de le voir prendre lui-même ce parti; et il le tint toujours éloigné de la cour. Mais, après sa mort, l'impératrice mère fit revenir Wang-mang. Comme Ngai-ti n'avait pas laissé de postérité et n'avait pas pourvu à sa succession, cette princesse et le nouveau premier ministre choisirent un jeune prince de la famille impériale, âgé seulement de neuf ans, qui monta sur le trône sous le nom de Phing-ti. Wang-mang, roulant déjà dans sa tête le dessein de dépouiller la famille des Han de la dignité impériale, mettait tout en usage pour se concilier l'estime et gagner l'esprit du peuple. Cependant cette conduite ne servit qu'à confirmer les partisans de la famille impériale dans les soupçons qu'ils avaient conçus sur ses vues ambitieuses. Si la libéralité du ministre à l'égard du peuple, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, était extrême, sa sévérité contre les officiers qui n'entraient pas dans ses projets ne l'était pas moins. On comptait des jours où il avait fait mourir plusieurs centaines de personnes dont tout le crime était d'appartenir à des gens qui condamnaient son usurpation. Après s'être enrichi par la spoliation des tombeaux des membres de la famille impériale, qu'il fit ouvrir en disant que les richesses enfouies avec les morts seraient plus nécessaires aux vivants, il crut pouvoir porter des coups décisifs. Le jeune empereur, victime de sa perfidie, mourut empoisonné et eut pour successeur un enfant de deux ans, que Wang-mang ne tarda pas à déposséder. Ce fut l'an 9 de notre ère qu'il prit décidément le titre d'empereur, et qu'il donna à sa dynastie le nom de *Sin*. Ce changement dans la succession du trône fournit aux Turcs Hioung-nou le prétexte de se révolter et de rompre la paix qu'ils avaient jurée. Leurs incursions dans les provinces septentrionales de l'empire recommencèrent. Les peuples de l'occident qui avaient été soumis rompirent aussi leurs communications avec la Chine; et l'ancienne influence de la cour de Tchang-ngan au dehors diminua considérablement. Wang-mang fut forcé d'envoyer des expéditions lointaines et coûteuses pour rétablir sa prépondérance dans le centre de l'Asie. Plusieurs royaumes se déclarèrent indépendants de la Chine ou prirent le parti des Hioung-nou. Wang-mang, dans le dessein de soustraire ses provinces aux incursions de ces derniers, ayant rassemblé des magasins immenses, leva une armée de 300,000 hommes, qui pénétra, par dix routes différentes, dans le centre du pays ennemi, et s'avança au nord jusque chez les Ting-ling. Tout l'empire des Hioung-nou fut soumis; et Wang-mang le partagea entre les quinze fils et petits-fils du tchhe-

nyu ou empereur Hou-han-sie, dont l'un fut investi de cette dignité. Cette expédition et plusieurs autres épuisèrent les trésors de l'usurpateur, qui, afin de remplir ce vide, augmenta les impôts. Cette surcharge de taxes et une nouvelle loi agraire indisposèrent le peuple contre lui. Des insurrections éclatèrent partout, et bientôt la Chine entière fut soulevée. Tous ceux qui appartenaient à la famille des Han, et leur nombre était très-considérable, levèrent l'étendard contre lui. A leur tête se trouvait Lieou-sieou, descendant du quatrième empereur de la dynastie des Han. Il battit à plusieurs reprises les troupes de l'usurpateur, et son armée augmenta journellement. Un corps s'avança vers Tchhang-ngan. A la nouvelle de cette marche, toutes les villes de la province prirent les armes pour investir cette capitale. Wang-mang se réfugia dans une tour fortifiée, qui fut prise d'assaut. Les soldats lui coupèrent la tête ; le peuple de Tchhang-ngan traîna son corps dans les rues et le mit en pièces. Cet événement eut lieu l'an 23 de J.-C., qui fut le quinzième du règne de Wang-mang. KL—H.

WANG-TCHING. *Voyez* THSIN-CHI-HOUANG-TI.

WAN KOULI (MOHAMMED IBN MOUSTAFA), lexicographe turc, surnommé *Al-Wany*, parce qu'il était né à Wan, ville de l'Arménie majeure, vivait dans le 16e siècle de l'ère chrétienne, et finit ses jours à Médine, en Arabie, où il était allé en pèlerinage. On ignore non-seulement la date de sa naissance et celle de sa mort, mais encore l'époque précise où il florissait. L'abbé Toderini (*Letteratura turchesca*), après avoir parlé de Djévhéry (*voy.* ce nom), qui mourut vers l'an 398 de l'hég. (1007-8 de J.-C.), s'est évidemment trompé en disant que, *quelques années après*, parut Wan Kouli, homme savant, et l'un des plus habiles de l'empire ottoman dans la connaissance de la loi. En effet, on sait que la monarchie ottomane n'a commencé qu'en 1299 (*voy.* OSMAN Ier), et que ce ne fut que dans le 16e siècle qu'une partie de l'Arménie et quelques autres provinces occidentales de la Perse furent conquises par les sultans Sélim Ier et Soliman Ier (*voy.* ces noms). S'il paraît certain qu'on ne sait rien de positif sur la personne de Wan Kouli, il n'en est pas ainsi du seul ouvrage que l'on connaisse de lui : c'est une traduction en turc du *Sihah al loghat* (la pureté du langage), dictionnaire arabe de Djévhéry ; Wan Kouli a laissé en arabe les exemples cités. Son *Kitab al loghat*, dictionnaire arabe-turc, jouit chez les Ottomans de la plus grande réputation ; aussi fut-il le premier livre qui sortit des presses de Constantinople, en redjeb 1141 (janvier 1729), 2 vol. in-fol., époque où une imprimerie fut établie dans cette capitale par le sultan Ahmed (Achmet) III, sous la direction de Basmadjy Ibrahim. En tête du premier volume, on plaça le khatty-scherif du sultan, le fethwa du moufty et les approbations des principaux ouléмas, avec une notice sur Djévhéry et sur Wan Kouli. Cette édition, quoique tirée à mille exemplaires, étant devenue rare, fut réimprimée en 1757 ; ce fut le seul ouvrage publié par l'imprimerie rétablie alors par le sultan Osman III, sous la direction de Koutchouk Ibrahim ; le premier établissement avait été abandonné depuis la mort de son auteur, en 1746. La seconde édition du dictionnaire de Wan Kouli, moins belle et moins complète que la première, ne contient pas les pièces qui avaient été ajoutées à celle-ci. Il paraît, d'après Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, qu'on en a donné une troisième édition en 1803, après le rétablissement de l'imprimerie de Constantinople, sous Sélim III. Cet ouvrage, où les mots arabes sont expliqués et accompagnés de citations des meilleurs auteurs nationaux, est précédé d'un abrégé de grammaire arabe. Le prix du dictionnaire de Wan Kouli avait été fixé originairement, par ordre de la cour, à trente-cinq piastres, mais il avait triplé quelques années après. A—T.

WANLEY (NATHANIEL), écrivain anglais, né en 1633, à Leicester, étudia à Oxford, embrassa la carrière ecclésiastique, et après avoir été ministre à Beeby, devint pasteur d'une paroisse de la ville de Coventry ; il mourut en 1680. Il s'est fait connaître par un livre in-folio publié en 1678 et souvent réimprimé depuis : les *Merveilles du petit monde ;* ce petit monde, ou microcosme, c'est l'homme, et l'ouvrage se compose d'une ample réunion de faits relatifs à l'homme. Ce n'est qu'une compilation sans critique ; les circonstances les plus fabuleuses, les plus invraisemblables sont enregistrées sans discussion ; mais il faut reconnaître que Wanley avait lu énormément, et bien des détails curieux, utiles à l'histoire des sciences, se trouvent entassés dans son livre. Souvent réimprimé au 17e siècle, il est aujourd'hui délaissé. On connaît un autre ouvrage de Wanley : *Vox Dei, ou le Devoir impérieusement imposé à l'homme de réfléchir sur sa conduite*, Londres, 1658, in-8°. Z.

WANLEY (ONFROI), fils du précédent, antiquaire fameux par son érudition et par ses talents calligraphiques, naquit le 21 mars 1671, à Coventry. Demeuré orphelin dans un âge encore tendre, Onfroi ne put poursuivre longtemps le cours de ses études littéraires et se livra successivement à la pratique de plusieurs métiers dans sa ville natale. Pendant ses instants de loisir, il se rendait à la bibliothèque et s'occupait à retracer avec le plus de fidélité possible les caractères des anciens manuscrits. Par là il acquit une grande habitude non-seulement du style latin ou anglais des vieux auteurs, mais encore de l'histoire et des modifications de la paléographie, et il se mit en état de distinguer, au premier coup d'œil et par la seule inspection de l'écriture, l'âge d'un manuscrit. Le docteur Lloyd, évêque de Lichfield et de Coventry, le prit sous sa protection et l'envoya au collége d'Edmund-Hall, à

l'université d'Oxford, où Wanley fut d'un grand secours au docteur Mill, alors principal de l'établissement, pour la collation des manuscrits du Nouveau Testament. Il fut ensuite attiré au collége de l'université par le docteur Charlett, qui, après l'avoir employé comme collaborateur, le plaça à Londres en qualité de secrétaire de la société établie pour la propagation du christianisme. Quelque temps après, il se mit à voyager dans presque toutes les parties de l'Angleterre, recherchant les manuscrits anglo-saxons, pour en dresser un catalogue, qui fut imprimé en anglais et dans la suite traduit en latin par Thwaites et inséré dans le *Thesaurus ling. vet. septent.*, Oxford, 1705, in-fol. Une traduction anglaise des *Fondements et principes de la religion chrétienne*, etc., par Osterwald, Londres, 1704, in-8°, suivit de près cet ouvrage. Wanley fut ensuite appelé auprès du comte d'Oxford, qui le chargea de mettre en ordre ses collections et lui donna le titre de bibliothécaire. Son habileté et son zèle dans cet emploi furent tels que mylord Harley, fils aîné du comte, lui assura une pension et lui donna la même place dans sa maison après la mort de son père. Wanley ne jouit pas longtemps de ce bienfait : une hydropisie l'enleva le 6 juillet 1726. Outre le catalogue ci-dessus, on doit à cet antiquaire celui de la bibliothèque de lord Oxford, qu'il conduisit jusqu'au n° 2407. Toutes ses descriptions sont remplies d'érudition et de jugement, et la fidélité de ses imitations paléographiques inspire l'admiration. Aussi les savants les plus illustres s'accordèrent-ils à regretter qu'une mort prématurée l'eût empêché de continuer ce travail remarquable et d'en entreprendre d'autres du même genre. Cependant sa réputation lui avait attiré des envieux, et plusieurs ennemis essayèrent de le rabaisser, même après sa mort. Hearne, entre autres, semble avoir pris à tâche de le représenter sous des couleurs défavorables, et, sans nier ses talents, soit comme antiquaire érudit et judicieux, soit comme élégant et habile calligraphe, il l'accuse de ne s'être livré que mollement au travail et d'avoir souvent perdu, dans une vie mondaine et dans l'intimité des grands, le temps qu'il lui eût été possible de consacrer à l'étude. Ces reproches, évidemment exagérés, ont été copiés avec un peu de légèreté par d'autres biographes. P—OT.

WAN-LY, empereur de la Chine, fut le douzième de la dynastie des Ming et régna de 1572 jusqu'en 1619. Le nom de Wan-ly ou, comme on l'écrit ordinairement, *Wanlie*, n'est que la désignation des années de son règne. Son nom propre était *I-kiun*, et son titre impérial après la mort, *Chin-tsoung-kian-houang-ti*. Wan-ly, fils de Mu-tsoung, son prédécesseur, prit possession du trône à l'âge de dix ans. La régence passa entre les mains de l'impératrice mère, et les ministres, à la tête desquels se trouvait Tchang-kiu-tching, surent en conserver l'autorité contre les intrigues des eunuques du palais. Le règne de Wan-ly ne commença pas sous d'heureux auspices. Anda ou Yanta, chef de tribus mongoles qui habitaient les frontières nord-ouest de la Chine, s'était depuis longtemps emparé du pays d'Ordos et d'autres contrées voisines, d'où il fit de fréquentes incursions sur les terres de l'empire, jusqu'à ce qu'il eût obtenu, en 1570, du père de Wan-ly, le titre de Chun-i-wang (roi obéissant et juste) et qu'il se fût reconnu vassal de la Chine. Il défendit alors aux autres chefs toute hostilité contre l'empire, envoya tous les ans son tribut à Pékin et fit le commerce avec les Chinois. Peu satisfait du produit que lui et ses sujets en retiraient, son fils Bingtou exigea, en 1574, qu'on établît à l'ouest du Houang-ho un marché où il pût échanger ses chevaux contre des marchandises chinoises. Le ministère chinois ayant refusé d'accorder cette demande, Bingtou conduisit ses gens et ses troupeaux vers le lac Khoukhou-noor et commença à faire des courses sur les frontières occidentales du Chen-si. Le gouverneur de cette province en fit des plaintes à Anda, qui répondit que son fils ne se portait à ces hostilités que parce qu'on ne voulait pas lui accorder ce qu'il demandait. Enfin, malgré les remontrances du gouverneur, la cour consentit à l'établissement de deux foires, l'une à Kan-tcheou et l'autre à Tchouang-liang. Bingtou cessa les hostilités; mais le peu de fermeté qu'on avait montrée dans cette occasion fut cause que les tribus mongoles et mandchoues, qui habitaient les frontières de l'empire, devinrent de plus en plus exigeantes. La mort de Tchang-kiu-tching, précepteur et premier ministre de l'empereur (1582), fut une véritable perte pour ce prince et pour l'empire. Cette même année fut encore funeste par une maladie contagieuse qui ravagea le Chen-si et par le commencement des troubles chez les *Ju-tchy*. Ce peuple, qu'on appelle communément Niu-tchy ou Niu-tchin, est d'origine toungouse : c'est le même qui prit plus tard le nom de *Mandchou*. Les Ju-tchy habitaient au nord-est du Liao-toung et au nord de la Corée. A l'époque de la destruction de la dynastie de Yuan, en Chine, un grand nombre de Mongols s'étaient retirés chez les Ju-tchy. Le fondateur de la dynastie des Ming envoya un corps d'armée à leur recherche. Les Ju-tchy, ne pouvant résister à une force si supérieure, furent contraints de demander la paix et de se soumettre. Réduits à une extrême pauvreté, ils s'attachèrent au commerce, et après la conclusion de la paix, ils obtinrent la permission de venir trafiquer dans le Liao-toung, où ils apportaient du *jin-seng*, racine médicale, et autres productions de leur pays. Ce commerce les enrichit; ils se multiplièrent considérablement et étendirent les limites de leurs habitations. On comptait alors trois tribus principales. Celle des Ju-tchy orientaux ou sauvages habitait entre le Liao-toung et la mer orientale. Ils ne

payaient aucun tribut à la Chine et n'inquiétaient point ses frontières, se contentant de trafiquer à une foire établie sur la limite orientale du Khai-yuan. Les deux autres tribus occupaient le pays de Pe-kouan (ou Yékhé) et de Nan-kouan (ou Khada), ou des barrières septentrionale et méridionale. Les Ju-tchy de Nan-kouan s'étant brouillés avec ceux de Pe-kouan, les guerres que se firent ces deux hordes finirent par la destruction presque totale de la dernière. Ghiaot-changga, chef des Nan-kouan, se brouilla, en 1583, avec le commandant des frontières chinoises, qui résidait dans la ville de Touloun. Elle fut prise par son fils Noukhatchi, qui soumit bientôt toutes les autres hordes des Ju-tchy et les réunit dans une seule nation, à laquelle il donna le nom de Mandchou, dont il devint l'empereur en 1616 et qui finit par s'emparer de la Chine. Les succès des Mandchoux, quoique postérieurs au règne de Wan-ly, furent amenés par la fausse politique de la cour de Pékin et par les vexations que les autorités chinoises exerçaient sur ce peuple, autrefois soumis et paisible. Pendant que Wan-ly était obligé d'entretenir une force supérieure dans le Liao-toug pour contenir les Mandchoux, une rébellion éclata dans le département de Ning-hia du Chen-si. Elle eut pour chef Phobai, d'origine mongole, qui longtemps avait fidèlement servi dans l'armée chinoise. Ce chef, commandant, en 1592, à Ning-hia, se brouilla avec le gouverneur de cette ville, qu'il fit piller par ses troupes. Les rebelles arrêtaient tous les mandarins, qu'ils tâchaient d'engager à prendre parti avec eux, et sur leur refus, ils se contentaient de les maltraiter et d'enlever leurs sceaux. Le commandant général de Chen-si, s'étant avancé contre eux, essaya inutilement de les faire rentrer dans l'obéissance. Ses offres furent rejetées. L'armée de Phobai s'agrandit par différentes tribus mongoles et devint bientôt si considérable qu'il se rendit maître de presque toutes les places fortes situées sur les bords du Houang-hoa dans la province de Chen-si. A l'exception de deux siéges, qu'ils furent contraints de lever, la fortune servit les rebelles; ils battirent les troupes impériales et les obligèrent à diviser leurs forces en se partageant eux-mêmes en plusieurs troupes, qui se réunissaient ensuite avec promptitude et venaient fondre sur les Chinois. Ces succès leur valurent un renfort de près de 50,000 hommes de la horde des Si-fan, qui campait sur les bords du Thao-ho, à l'occident du Chen-si. Dès cet instant, cette révolte parut si sérieuse à Wan-ly qu'il jugea à propos de mettre en mouvement une force de 300,000 hommes. Cette mesure énergique eut son effet. Ning-hia, où Phobai s'était enfermé, fut pris d'assaut, après s'être défendu avec beaucoup de valeur. Phobai, ayant tout perdu, se précipita dans les flammes de l'incendie général, où il fut bientôt étouffé. Un soldat chinois lui trancha la tête, qu'on envoya à Pékin. Cette révolte, qui avait coûté tant de sang à l'empire, était à peine terminée que l'invasion inopinée des Japonais en Corée força encore Wan-ly de faire de nouveaux armements. Fide-yosi, célèbre général japonais (*voy.* TAÏKO-SAMA), envoya, en 1592, une flotte pour s'emparer de ***Fou-chan***, port situé sur la côte sud-est de la Corée et que nos cartes nomment Tchusan. Comme il n'y avait pas de guerre entre les deux pays, il fut aisé aux Japonais de prendre cette place. Après cette conquête, ils marchèrent sur la capitale de la Corée, que le roi Li-yan abandonna, se retirant à I-tchéou, d'où il supplia l'empereur Wan-ly non-seulement de le recevoir comme sujet, mais encore de réduire son royaume en province. Cependant les Japonais, poursuivant leur conquête, pénétrèrent dans la capitale, y détruisirent les tombeaux des rois, prirent la mère et les enfants de Li-yan, soumirent une grande partie de la Corée et s'avancèrent vers le Liao-toung. Les Chinois volèrent alors à la défense de cette province et des Coréens, qui avaient imploré leur secours. Mais, n'ayant pas réuni d'abord des forces suffisantes, ils furent battus par les Japonais, qui ne montraient aucune envie d'accepter la paix avantageuse qu'on leur avait proposée. Cependant Li-ju-soung, général de Wan-ly, ayant reçu des renforts considérables, les chassa de Phing-jang et leur fit repasser le Ta-thoung-kiang avec tant de confusion qu'il y en eut beaucoup de noyés. Khai-tching, autre ville très-importante et pour ainsi dire la clef de la capitale, fut bientôt après occupée par les troupes chinoises, et les provinces de Phing-ngan, de Houang-hai, de King-ki-tao et de Kiang-yuan rentrèrent sous la domination de leur maître. Les Japonais s'étant concentrés dans la capitale, Li-ju-soung s'avança avec un petit corps contre cette ville; mais, ayant été investi par l'ennemi, il eut beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas et retourna à Khai-tchhing, où il se fixa pendant la saison des pluies, qui rendaient les communications impraticables. Une flotte chinoise parut alors dans les parages de la Corée pour soutenir ses opérations. Li-ju-soung, guerrier intrépide, alla lui-même incendier le magasin principal de subsistances que les ennemis avaient établi à Loung-chan. Cette perte consterna les Japonais au point qu'ils quittèrent la capitale, que Li-ju-soung occupa aussitôt. Il les fit poursuivre et chasser de tous les côtés, et la flotte chinoise se mit à bloquer le port de Fou-chan, pour leur couper la retraite. Fide-Yosi se vit alors contraint à faire des propositions de paix, par lesquelles il offrit de renoncer à la province de la Corée, située au nord du fleuve Han-kiang, qui servirait de limites aux deux royaumes. Ces négociations traînant en longueur, la guerre se prolongea jusqu'à la mort de Fide-yosi, arrivée en 1598; mais cet événement détermina les Japonais à quitter la Corée,

qui fut rendue à son roi légitime. Pendant cette guerre contre les Japonais, des révoltes éclatèrent encore dans quelques provinces de l'empire, principalement dans le Liao-toung; elles furent promptement apaisées. Cependant celle du Szu-tchhouan, arrivée en 1600, fut plus sérieuse; elle eut pour chef Yang-yng-loung, gouverneur héréditaire de Pou-tchéou, qui, profitant de la guerre de Corée, pour laquelle on avait été contraint de faire partir toutes les troupes, s'était rendu indépendant et avait enlevé à l'empire plusieurs villes pour en agrandir ses Etats. Informé qu'on envoyait contre lui un corps d'armée, il fit faire une levée en masse de tous ses sujets et se fortifia dans son pays hérissé de montagnes. Lihoua-loung, gouverneur général du Szu-tchhouan et du Hou-kouang, ayant été renforcé par les troupes qui revenaient de la Corée, parvint, non sans peine, à réprimer cette insurrection. Les sept années suivantes du règne de Wan-ly furent assez calmes; mais en 1608 commença la guerre avec les Mandchoux, première cause de la puissance de cette nation et de la conquête de la Chine, qu'elle est venue à bout d'exécuter. Cette guerre fut excitée par un eunuque, favori de Wan-ly, qui avait été envoyé comme chef des douanes dans le Liao-toung, où il s'était permis toutes sortes de vexations, non-seulement contre les Mandchoux, mais encore contre les troupes et les habitants chinois. Ces derniers se révoltèrent contre lui et l'obligèrent à s'enfuir en Chine, tandis que les Mandchoux commençaient à inquiéter les limites de la province, qu'il était impossible aux généraux chinois de défendre, parce que leurs troupes, n'ayant pas été payées depuis longtemps, refusaient de se mettre en campagne. L'état d'hostilité avec les Mandchoux dura depuis ce temps, et quoique les troupes chinoises obtinssent quelques succès, ces avantages ne furent jamais assez décisifs pour mettre les frontières à l'abri de toute invasion. *Noukhatchi*, plus connu sous le nom de *Thai-tsou*, prince des Mandchoux, ayant pris, en 1616, le titre d'empereur, rejeta la suzeraineté des Chinois, alla, en 1618, attaquer Fou-choun, bourg où se tenaient les foires entre les deux nations, et battit les troupes qu'on avait envoyées contre lui. Il écrivit ensuite à l'empereur Wan-ly une lettre dans laquelle il lui exposait les sept grands griefs de sa nation contre l'empire, offrant de mettre bas les armes si on lui en faisait raison. Wan-ly, dans sa présomption, ne daigna pas répondre à cette lettre, et il ordonna de renforcer ses troupes à la frontière. Alors Thai-tsou entra dans le Liao-toung, où il prit d'assaut le fort Thsing-ho-phou et ravagea une grande étendue de pays. L'année suivante, une armée chinoise marcha contre les Mandchoux en quatre divisions; mais trois de ces corps furent entièrement défaits. Aidés par plusieurs tribus mongoles, les Mandchoux s'emparèrent d'un grand nombre de villes, de bourgs et de forts, et se virent bientôt maîtres de toute la partie nord-est du Liao-toung jusqu'à la frontière de la Corée. Ces désastres et principalement la mort de l'impératrice causèrent un violent chagrin à Wan-ly, qui, déjà atteint d'une maladie grave, mourut victime de cette catastrophe à la fin de l'été de 1620. Il avait atteint l'âge de 58 ans et laissa le trône à son fils Tchu-tchhang-lo, qu'il avait nommé prince héréditaire en 1601 et qui ne l'occupa que pendant un mois. Wan-ly fut un prince bon, mais faible et se laissant gouverner par des favoris. Sa conduite envers son ministre et précepteur Tchang-kiu-tching est inexcusable. Accusé par des ennemis acharnés, ce serviteur fidèle fut d'abord défendu par son maître; mais, fatigué de tant de plaintes, ce prince l'abandonna bientôt, et il finit par confisquer lui-même ses biens, le déclara déchu de tous ses honneurs et bannit toute sa famille. Ce fut sous le règne de Wan-ly, en 1601, que le jésuite Matthieu Ricci (*voy.* ce nom) arriva à la cour de Pékin et reçut la permission d'y demeurer. KL—H.

WANSLEBEN (JEAN-MICHEL), plus connu sous le nom de *Vansleb*, voyageur allemand, naquit en 1635, à Sommerda, près d'Erfort, en Thuringe. Il commença ses études à Erfort et les alla terminer à Kœnigsberg. En 1656, il devint précepteur dans une famille noble, près de Marienwerder; mais, deux mois après, il quitta cet emploi, s'engagea comme soldat et fit la campagne de 1657, après laquelle il obtint son congé. Se trouvant à Schleswig, il s'embarqua pour Amsterdam; mais, avant la fin de l'année, il revint à Gluckstadt, séjourna ensuite à Hambourg, et en 1658, il était à Erfort. Ludolf lui ayant fait la proposition d'aller en Abyssinie, il accepta et reçut de ce professeur des leçons d'éthiopien. Un contrat fut dressé pour effectuer ce voyage, qui était encouragé par Ernest, duc de Saxe-Gotha. Wansleben perfectionna ses études aux frais de Ludolf, à Gotha, et en 1660, il partit pour Londres, afin d'y faire imprimer le *Lexicon æthiopicum* de ce dernier. Enfin, en 1663, il entreprit son grand voyage; mais il n'alla que jusqu'au Caire. De retour en Europe au mois de février 1665, il débarqua dans le port de Livourne, et n'osant retourner dans sa patrie, parce que le duc de Saxe-Gotha n'était pas content de sa conduite, il embrassa la foi catholique à Rome et entra dans l'ordre de St-Dominique. En 1670, il était à Paris; Colbert le chargea de retourner en Egypte, de recueillir des détails sur ce pays et d'y acheter des manuscrits pour la bibliothèque du roi. Wansleben s'embarqua le 8 mai 1671, à Marseille, et après avoir visité diverses contrées du Levant, débarqua, le 19 mars 1672, à Damiette. Il remonta le Nil jusqu'au Caire, parcourut successivement le Delta, le Faïoum, les déserts de St-Macaire et de St-An-

toine et s'occupa de chercher des manuscrits dans les monastères. Il pénétra aussi dans la haute Egypte; mais il ne s'avança que jusqu'à Esné; appréhendant les malheurs qui pouvaient lui arriver, si les mahométans eussent découvert qu'il faisait des achats de leurs livres, Wansleben partit du Caire le 12 septembre 1673, et atterrit le 29 mars de l'année suivante à Constantinople. Après quelques courses sur le continent d'Asie, il voulait entreprendre un troisième voyage en Egypte, lorsqu'il fut obligé de revenir en France. Il arriva heureusement à Paris, le 22 avril 1676; mais, quoiqu'il eût rapporté beaucoup de manuscrits, l'emploi scandaleux qu'il avait fait d'une partie des sommes que lui avait confiées le gouvernement lui attira, au lieu des récompenses qu'il attendait et qui n'étaient pas moins qu'une chaire au collége de France et un évêché, des reproches très-vifs de la part du ministère. Il en conçut tant de chagrin qu'il mourut peu de temps après, le 12 juin 1679, au village de Bouron, près Fontainebleau, où il était vicaire. On a de lui : 1° *Index latinus in Jobi Ludolfi Lexicon æthiopico-latinum; Appendix æthiopico-latina; Liturgia S. Dioscori, patriarchæ Alexandrini, æthiop. et lat.*, Londres, 1661, in-4°; 2° *Conspectus operum æthiopicorum quæ ad excudendum parata habebat Wanslebius*, Paris, 1671, in-4°; 3° *Relation de l'état présent de l'Egypte*, en italien, Paris, 1671, in-12; 4° *Nouvelle relation, en forme de journal, d'un voyage fait en Egypte*, en 1672 et 1673 (en français), Paris, 1677, in-12; traduite en anglais, Londres, 1678, in-8°. Cette seconde relation, beaucoup plus ample que la première, offre des renseignements intéressants sur la géographie et l'état politique du pays; ce qui concerne l'histoire naturelle est médiocre. On s'aperçoit quelquefois que Wansleben n'avait pas oublié son ancienne profession; car, loin de se laisser intimider par les démonstrations hostiles des Arabes Bédouins, il se montra disposé à courir sur eux et à leur tirer des coups de fusil. 5° *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie, fondée par St-Marc, que nous appelons celle des jacobites coptes d'Egypte, écrite au Caire même, en 1672 et 1673*, Paris, 1677, in-12. Comme on avait écrit assez superficiellement sur la croyance des coptes, Wansleben fit les recherches nécessaires pour donner une exposition fidèle et sincère de leurs dogmes. Il a extrait de leurs meilleurs et plus anciens auteurs tout ce qu'il a inséré dans son livre, y ajoutant les coutumes qu'il leur avait vu lui-même pratiquer. L'ouvrage est terminé par un catalogue des patriarches coptes depuis St-Marc jusqu'en 1673 et par celui des hommes illustres de la nation copte et de leurs ouvrages, ainsi que ceux des autres nations du Levant. En général, Wansleben s'occupe moins de la doctrine que des cérémonies religieuses des coptes. Il avait envoyé à Gotha une relation de son premier voyage, mais différente de celle qui est imprimée en italien. On la conserve encore en manuscrit. Elle a été citée par plusieurs auteurs allemands qui ont écrit sur l'Egypte. La bibliothèque ducale de Saxe-Weimar possède un journal manuscrit de ce voyageur, écrit de sa main et portant ce titre : *Diarium conscriptum a J.-M. Wanslebio sommerdano Thuring. ab anno Dom.* 1654. Il est continué jusqu'en 1663 et contient plusieurs particularités qui ont servi à rectifier divers détails relatifs à la vie de Wansleben. Ludolf parle peu avantageusement de lui dans la préface de son commentaire sur l'histoire d'Ethiopie; mais on peut présumer qu'il y a quelque exagération dans son récit, et peut-être que le grief le plus réel du savant voyageur, aux yeux du biographe, était son changement de religion. E—s.

WAPOWSKI (Bernard), historien polonais, issu d'une famille patricienne, fit ses études à Cracovie, et remplit des missions importantes à Rome, auprès du pape Jules II, qui le chargea de décider Sigismond II, roi de Pologne, à faire la guerre aux Turcs. « Le pontife, répondit ce « monarque, ferait bien mieux de combattre lui-« même ces infidèles, que de troubler toute « l'Italie pour agrandir sa famille. » Wapowski, revenu dans sa patrie, fut nommé secrétaire de la couronne et s'occupa de la continuation des Annales de Pologne, commencées par Jean Tarnowski (*voy.* J. Tarnowski). On accuse Cromer d'avoir détruit les manuscrits de ce savant après en avoir fait usage pour son Histoire. Il ne reste plus du travail de Wapowski qu'un fragment, *Fragmentum historiæ Poloniæ*, qui fait suite à l'Histoire de Cromer, dans l'édition de Cologne, 1689, in-fol. Ce fragment comprend les événements qui sont arrivés sous Sigismond Ier, roi de Pologne, depuis l'an 1507 jusqu'en 1535. Wapowski mourut grand chantre de l'église de Cracovie, le 21 novembre 1535. On a encore de lui des vers latins qu'il composa pour célébrer la victoire que Sigismond remporta sur les Russes à Orza. Sa vie a été écrite en polonais par le comte Ossolinski. G—y.

WARBECK. *Voyez* Perkin.

WARBURTON (Guillaume), savant prélat anglais, issu d'une ancienne famille du Cheshire et second fils de George Warburton, procureur à Newark, sur le Trent, y naquit le 24 décembre 1698. Il fit ses premières études dans cette ville et les termina, en 1714, à Okeham, dans le Rutland. Placé en qualité de clerc chez un procureur de East-Markham, en Nottinghamshire, il y passa cinq ans, au bout desquels il rentra dans le sein de sa famille. Suivant la plupart de ses biographes, il aurait suivi pendant quelque temps la carrière du barreau; mais d'autres prétendent que, rebuté dès les premiers pas, il n'eut ni le projet, ni le courage de s'y engager. Il avait annoncé de bonne heure une vocation fortement prononcée pour l'état ecclésiastique et

une passion non moins vive pour les lettres. Il reprit avec ardeur ses travaux de prédilection et se voua tout entier aux graves études qu'exige la profession qu'il voulait embrasser. Ordonné diacre en 1723, et prêtre quatre ans après (1), il ne tarda pas à être nommé, sur la présentation de sir Robert Sutton, au rectorat de Brand-Broughton, diocèse de Lincoln. C'est dans cette retraite, où les hautes dignités ecclésiastiques ne vinrent le chercher que fort tard (en 1754), qu'il passa la plus grande partie de sa longue et laborieuse carrière; c'est là qu'il composa les ouvrages qui lui ont acquis une si orageuse célébrité. Mais avant de se fixer définitivement à Brand-Broughton, il fit un voyage à Londres, où un hasard malheureux le jeta dans la dernière classe des littérateurs de l'époque. Celui qui devait, quelques années après, prendre avec tant de chaleur la défense de Pope, publier et commenter ses *Œuvres*, commença par se liguer contre lui avec ses plus acharnés et ses plus méprisables ennemis : il disait que c'était *une âme tortue dans un corps de travers*. Warburton était à peine connu par un recueil de traductions diverses (2), complétement oublié depuis, lorsqu'il s'annonça par un ouvrage qui fixa l'attention des hommes d'Etat, des gens de lettres et des théologiens : ce fut son traité de l'*Alliance entre l'Eglise et l'Etat, ou la Nécessité d'une religion établie*, qu'il publia en 1736. Le but de cette production importante était d'affermir les bases de la constitution politique et de l'autorité religieuse, en posant les bornes où doivent s'arrêter les droits de l'une et les priviléges de l'autre. Cet ouvrage, au jugement du savant évêque Horsley, est un modèle achevé de la manière dont il convient d'appliquer la science et le raisonnement aux matières politiques. Il ne satisfit cependant ni le haut clergé, dont il limitait les prétentions, ni les partisans des libertés religieuses, qui les voulaient indéfinies, mais son succès s'établit insensiblement; il devint populaire, et quatre éditions en furent épuisées du vivant même de l'auteur. Ce succès, toutefois, ne fut et ne pouvait être alors que national; on n'eût point entendu ailleurs ce que voulait dire Warburton, et ce qui est devenu depuis le langage presque universel de l'Europe n'était intelligible encore que pour la seule Angleterre (1). Si l'*Alliance* fut d'abord mal reçue, l'ouvrage qui la suivit immédiatement (1737-1738), et qui même y était annoncé, la *Divine légation de Moïse*, le fut bien plus mal encore. On n'eût pas autrement accueilli, dit l'auteur lui-même, la *Divine légation de Mahomet*. Les attaques furent vigoureuses, les réponses violentes; mais Warburton devait s'attendre à ce soulèvement général. En partant de l'hypothèse que, la doctrine de l'immortalité de l'âme et des peines ou des récompenses après la mort n'étant point textuellement énoncée dans la Genèse, il s'ensuivait que cette réticence essentielle était, dans l'ordre et les vues de la Providence, l'une des conditions de la *légation* de Moïse; et que Dieu n'avait voulu conduire son peuple que par des récompenses ou des peines purement temporelles; en raisonnant d'après ce principe, Warburton avançait un paradoxe, et il révolta en effet tout ce que l'Angleterre avait de bons esprits et de théologiens instruits. Cela était tout simple; ce qui le parut moins, ce fut de compter Voltaire au nombre des antagonistes de la *Divine légation*. Warburton avait un tort réel, un grief impardonnable aux yeux de Voltaire : il avait révélé avec une franchise brutale et une érudition inattaquable quelques erreurs de faits dans la prétendue *Philosophie de l'histoire* du prétendu *abbé Bazin*. Un autre tort de l'évêque de Glocester, et celui-là n'était pas le moins grave aux yeux du philosophe de Ferney, c'était d'avoir établi dans son ouvrage la divinité du christianisme par une suite de raisonnements appuyés de preuves aussi solides que victorieusement déduites de principes incontestables. Au surplus, la manie du paradoxe était devenue et fut pour jamais celle de Warburton : elle le constituait dans un état habituel d'attaque et de défense, ou plutôt de guerre ouverte, où l'avantage n'était pas toujours de son côté. Il lui resta néanmoins dans deux circonstances qui font époque dans sa vie : ce fut quand il écrivit contre Middleton et en faveur de Pope. L'*Essai sur l'homme* venait de subir, de la part de Crousaz, un examen sévère sous le rapport des doctrines, et il résultait des remarques critiques du savant professeur de graves accusations de *spinosisme* et de *naturalisme*. Cet écrit étant tombé entre les

(1) En l'année 1738, Warburton fut nommé chapelain du prince de Galles. Sur la recommandation du solliciteur général Murray (depuis lord Mansfield), il obtint, en 1746, la place assez recherchée de prédicateur de la société de Lincoln's-Inn. Un canonicat de la cathédrale de Glocester lui fut donné en 1753. Chapelain du roi en 1754, doyen de Bristol en 1757, il reçut enfin la mitre en 1759, avec l'évêché de Glocester. Deux volumes de ses sermons parurent en 1753, in-4°, et un troisième en 1767. Prêchant, en 1769, le sermon du 30 janvier devant la chambre des lords, il termina ainsi le portrait de Charles Ier : « Ses qualités royales « n'étaient ni assez grandes ni assez mauvaises pour réussir dans « la plus difficile des entreprises, celle d'asservir un peuple libre « et ombrageux..... » Ce fut Warburton qui provoqua, dans la chambre haute, une accusation contre Wilkes, au sujet de son *Essai sur la femme*, ce qui lui attira les injures de Churchill et de quelques autres écrivains du même parti. L.

(2) Les *Traductions diverses, en prose et en vers*, parurent en 1723; et la dédicace à sir Robert Sutton valut à l'auteur, en 1726, un médiocre vicariat. Il publia, en 1727, un *Examen* (Inquiry) *critique et philosophique des causes des prodiges et des miracles rapportés par les historiens, avec un essai pour rendre à l'histoire la méthode et la pureté*, etc. Cet ouvrage est précédé d'une dédicace de 20 pages, adressée, comme la précédente, à sir Rob. Sutton, et dont le ton louangeur prouve que le sévère théologien ne négligeait pas les moyens ordinaires pour s'avancer dans le monde. Cette bassesse lui fut tellement reprochée qu'il employa depuis tous ses efforts à retirer de la circulation les exemplaires de son livre, qui par là est devenu extrêmement rare. Ce fut par le crédit de ce protecteur qu'il fut inscrit sur la liste des maîtres ès arts créés en 1728, lorsque le roi visita l'université de Cambridge. L.

(1) L'*Alliance* fut traduite en français par Silhouette (voy. ce nom) et présentée manuscrite au cardinal de Fleury, qui, probablement, ne jugea pas à propos de la laisser paraître, puisque l'ouvrage fut imprimé à Londres, 1742, 2 vol. in-12.

mains de Warburton, il en entreprit la réfutation dans une série de sept lettres, que Silhouette traduisit successivement et sous les yeux mêmes de Pope. Quel qu'ait été le motif du zélé docteur, son effet ne pouvait être que très-agréable à Pope; aussi voua-t-il dès lors à son officieux défenseur une amitié qui ne finit qu'avec ce grand poëte, et qui fut aussi utile qu'honorable pour Warburton. Pope le fit connaître et le recommanda vivement à plusieurs de ses illustres amis, entre autres à Ralph Allen, de Prior-Park, dont le docteur épousa, quelques années plus tard, la nièce et unique héritière, miss Tucker, depuis mistriss Stafford Smith. Le *Commentaire* critique et philosophique de l'*Essai sur l'homme* parut en 1742 : la reconnaissance du poëte ne trouva plus alors de termes pour s'exprimer dignement. A l'entendre, son commentateur avait beaucoup mieux saisi et plus clairement expliqué l'ensemble de son système qu'il n'aurait pu le faire lui-même (*voy.* sa *Correspondance*, t. 9, de l'édition de Warburton); et ici l'éloge était presque la vérité. Pope, travaillant sur les idées et sur le plan d'un autre (lord Bolingbroke), ne paraît pas s'être toujours parfaitement entendu lui-même. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait aussi vivement senti le prix du double service que lui rendait un commentaire qui, en faisant valoir le talent du poëte, dissipait tous les nuages élevés sur l'orthodoxie du philosophe. Ce fut encore Warburton qui engagea l'auteur de la *Dunciade* à substituer un autre héros à celui qui avait jusque-là figuré dans le poëme et à l'augmenter d'un nouveau chant, spécialement dirigé contre les faux savants et les esprits forts; et ce chant est, sous le rapport du style et de la couleur générale, l'une des meilleures productions en vers de Pope. La *Dunciade*, ainsi corrigée et augmentée, parut en 1743, in-4°, par les soins et avec les notes de Warburton; ce qui lui valut une notable part dans les injures que le furibond Cibber vomit contre l'auteur du poëme. Pope ne survécut pas longtemps à ce dernier service, étant mort le 30 mai de l'année suivante. Voulant que sa reconnaissance, qui s'était si hautement exprimée pendant sa vie, se signalât encore après sa mort, il avait légué par testament à son commentateur la moitié de sa bibliothèque, la propriété de ceux de ses ouvrages imprimés dont il n'avait pas disposé, et le bénéfice des éditions futures, à la seule condition de n'y faire aucune espèce de changements. Warburton, de son côté, fidèle à la mémoire de son illustre ami, le défendit constamment contre la critique et l'envie. Au milieu de tant d'occupations diverses, la *Divine légation* était toujours la grande pensée de son auteur: chaque édition nouvelle présentait de nombreuses additions, d'importants changements, quelquefois même des corrections heureuses. Cet ouvrage finit par devenir le dépôt central de toutes les connaissances, de toutes les idées de l'auteur, de celles même qui semblaient ne se rattacher d'aucune manière à l'objet principal du livre. C'est ainsi, par exemple, que l'on vit avec surprise (livre 2, section 4) la fameuse dissertation où Warburton entreprend de prouver que Virgile, dans le 6e livre de l'*Enéide*, n'a eu d'autre dessein que de décrire l'initiation de son héros aux mystères d'Eleusis, dont il croit trouver la représentation fidèle dans toutes les circonstances de la descente d'Énée aux enfers. Cette hypothèse, dans le fond assez ingénieuse, présentée et soutenue, il faut l'avouer, avec infiniment d'art, trouva des partisans et des adversaires. Parmi ces derniers se signala le docteur Lowth (*voy.* Rob. LOWTH). Il en résulta entre les deux savants une discussion où l'impétueux Warburton porta toute la virulence de son caractère, toute l'âpreté d'un critique qui ne connaissait pas plus de mesure dans la défense que dans l'attaque. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de celle qu'il s'imposa dans sa réfutation d'un ouvrage de Middleton. Le savant historien de Cicéron venait de publier ses *Recherches sur les miracles* reconnus et admis par les Eglises chrétiennes; et l'ouvrage avait soulevé une controverse, soutenue de part et d'autre avec une égale chaleur et au grand scandale des deux partis. Ce fut alors (1750) que Warburton publia sa dissertation intitulée *Julien, ou Discours concernant le tremblement de terre et la terrible éruption qui firent échouer la tentative de cet empereur pour rebâtir le temple de Jérusalem*. Il se proposait de prouver, et prouva très-bien dans cet ouvrage, l'action immédiate de la Providence dans cette circonstance, et un miracle proprement dit pour maintenir la vérité des prophéties contre les attaques réunies des juifs et des païens. Une seconde édition, singulièrement améliorée, parut l'année suivante, et c'est d'après cette dernière que fut faite la traduction française, publiée à Paris, en 2 volumes in-12, 1754. La préface annonce dans le traducteur, qui ne s'est pas fait connaître, un écrivain profondément versé dans la matière qu'il traite et animé surtout d'un zèle sincère pour la religion. Non moins zélé, l'évêque de Glocester voulut se survivre à lui-même et combattre encore après sa mort pour la défense de la religion. Dans ce louable dessein, il légua une somme de cinq cents livres sterling pour fonder à Lincoln's-Inn une chaire destinée uniquement à démontrer les vérités de la religion par l'accomplissement des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces graves pensées ne détournaient pas entièrement le théologien de ses études littéraires : une édition des Œuvres de Pope, avec notes et commentaires; une de Shakspeare, également avec des notes; une préface pour la *Clarisse* de Richardson, etc. (1), se suc-

(1) L'édition des *Œuvres* de Shakspeare, donnée par Guillaume Warburton en 1747, est peu estimée; les absurdités qui s'y trou-

cédèrent en peu d'années. Tant de travaux, joints à une infatigable activité d'esprit et à la constante irritabilité de son caractère, altéraient insensiblement ses facultés intellectuelles: un événement malheureux, la perte d'un fils unique et tendrement chéri, accéléra le moment fatal où elles devaient s'éteindre. Warburton mourut, dans son évêché de Glocester, le 7 juin 1779, dans sa 81e année. Un beau monument en marbre fut érigé à sa mémoire dans son église cathédrale. Ses Œuvres, recueillies en 7 volumes in-4°, ont été publiées en 1788, par son plus intime ami, le docteur Hurd, évêque de Worcester, avec une préface sur la vie et le caractère de l'auteur. Cette édition ne fut tirée qu'à 250 exemplaires. A—D—R.

WARBURTON (ELLIOT-BARTHÉLEMY-GEORGE), littérateur anglais, né en 1810, était le fils aîné du major Warburton, inspecteur général des constables d'Irlande. Après avoir fait ses premières études dans sa famille, il entra à l'université de Cambridge; il se fit ensuite recevoir avocat, mais il ne tarda point à renoncer au barreau et il se consacra à l'administration de ses propriétés en Irlande. Un voyage qu'il fit en Orient lui inspira l'idée d'écrire un livre qui parut en 1845 : *le Croissant et la Croix;* le succès fut complet; une vingtaine d'éditions attestent la vogue qui s'attacha à cette production. Ecrite avec facilité et agrément, elle trace un tableau coloré et fidèle d'un pays qui provoque toujours un vif intérêt. En 1849, Warburton fit paraître *le Prince Rupert et les Cavaliers;* cette brillante histoire des défenseurs intrépides de Charles Ier fut bien accueillie; les recherches avaient été soignées et le récit était attachant. Un roman, *Reginald Heber,* se rapportait aussi à l'époque des guerres civiles de l'Angleterre. Bientôt après parurent les *Mémoires d'Horace Walpole et ses contemporains*, 2 vol. in-8°, portrait de la société polie de l'Angleterre dans une de ses périodes les plus brillantes. On voit que l'auteur savait choisir avec tact et bonheur les sujets qu'il entreprenait de traiter. Une mort prématurée enleva Warburton ; il périt à bord du navire *l'Amazone,* qu'un incendie détruisit non loin de Falmouth, le 4 janvier 1852. Après cette catastrophe, on publia un autre livre qu'il venait d'achever : *Darien, ou le Négociant prince*, roman historique basé sur la création, près de l'isthme de Panama, d'une colonie qui doit son origine à des aventuriers écossais vers le milieu du 17e siècle. Z.

WARCISLAS, prince de la Poméranie, dans le 11e siècle, ayant été dans sa jeunesse emmené prisonnier en Allemagne, y embrassa la religion chrétienne et reçut le baptême à Mersebourg ; mais, craignant de perdre la confiance de ses sujets, il fréquentait encore leurs temples et pratiquait leurs cérémonies superstitieuses, lorsqu'il résolut, de concert avec son épouse, de propager la religion chrétienne en Poméranie, pensant que c'était le seul moyen d'adoucir les mœurs féroces des habitants, et de mettre fin à leurs révoltes et aux guerres qui désolaient le pays. Boleslas Krzjwousty, à qui il communiqua sa pensée, l'approuva et en écrivit à St-Othon, qui alors était évêque de Bamberg. Othon accepta les propositions de Boleslas et s'avança sur Stargard à travers d'épaisses forêts. Warcislas vint de Kamin, où il résidait, avec un détachement de 500 hommes à cheval, jusqu'à Stargard, où il reçut Othon avec les témoignages du plus profond respect, lui promettant aide et secours dans son entreprise. Les habitants se rassemblèrent en foule pour observer ces étrangers ; leur mine féroce, leurs gestes et leurs menaces effrayèrent les prêtres qui accompagnaient saint Othon. Ils crurent que, sans les laisser aller plus loin, on allait leur faire souffrir le martyre. Othon, ne se laissant point intimider, se rendit à Pyritz, dont les habitants, après lui avoir entendu prêcher l'Evangile pendant vingt jours, reçurent presque tous le baptême. A Kamin, il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Warcislas et par son épouse, qui, depuis ce moment, professèrent hautement la religion chrétienne. Ils rétablirent l'église que les rois de Pologne avaient autrefois fait bâtir, et que les habitants avaient détruite. A Wollin et à Stettin on leur montra des dispositions si farouches, qu'ils se crurent obligés d'en informer Boleslas. Ce prince écrivit à ces peuples une lettre sage et ferme tout à la fois, qu'il terminait ainsi : « Je pourrais écouter les mouvements de mon indignation; mais sur les sages représentations qui m'ont été faites, afin que vous soyez d'autant plus prompts à recevoir le joug de Jésus-Christ, j'ai résolu d'alléger le tribut auquel vous êtes soumis. » Cette lettre eut un effet salutaire, et en peu d'années toute la Poméranie

vent ont été relevées par Johnson et par Th. Edwards. Le commentaire de l'edition de Pope, 1760, 9 vol. in-8°, est décrié pour la témérité des conjectures, ainsi que pour les invectives du commentateur contre beaucoup de personnes. La plume de Warburton s'est exercée sur une multitude d'objets. Il a écrit sur la *propriété littéraire*, sur la *nature et les obligations de la vertu*, sur les *progrès du méthodisme* (1762); *Aperçu de la philosophie de Bolingbroke*, en une suite de lettres à un ami, 1755, écrites avec force et vivacité ; *Remarques sur l'Histoire des puritains, par Neal*, etc. La *Divine légation de Moïse, démontrée d'après les principes d'un déiste religieux, par l'omission de la doctrine d'un état futur de récompenses et de punitions*, renferme des *Recherches sur les hiéroglyphes et l'écriture peinte*, qui ont été traduites en français par Léonard des Malpeines, sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens*, où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Egypte, etc., Paris, 1744, 2 vol. in-12, fig. Le caractère de Warburton se fait assez connaître par l'histoire de sa vie. Né avec une constitution forte, il était d'une tempérance rigide. Sa mémoire était extrêmement riche, mais ses connaissances étaient trop variées pour être exactes. Il avait un penchant prononcé au paradoxe. Impatient de la contradiction que sa rudesse provoquait, il traitait ses ennemis avec une supériorité dédaigneuse, et qui indisposait contre lui. Il semblait, dit Johnson, avoir adopté cette résolution d'un empereur romain : *Oderint dum metuant.* On a publié, en 1809, un volume de *Lettres d'un prélat éminent* (Warburton) à un *de ses amis* (Hurd), dont la lecture intéresse, malgré le style tranchant de l'un des correspondants et le ton adulateur de l'autre. Il a paru, en 1811, une édition des *Œuvres de Warburton*, en 12 volumes in-8°, sur laquelle on lit un article très-remarquable dans le *Quarterly review*, n° 14, 1812. L.

embrassa la foi chrétienne. Par les soins de Warcislas et de St-Othon, un siége épiscopal fut établi à Wollin, et Adalbert, un des missionnaires, en fut le premier évêque (1124). Warcislas mourut peu de temps après. G—Y.

WARD (NATHANIEL), né à Haverhill en 1570, fils d'un ministre de la religion anglicane, fit ses études à Cambridge et parcourut la Hollande, l'Allemagne et le Danemarck. Revenu dans sa patrie, il obtint la cure de Standon, bourg du comté d'Hertford. Cité par l'évêque, en 1631, pour répondre sur une accusation de non-conformité, il fut interdit et se réfugia dans la Nouvelle-Angleterre, où il obtint la cure d'Ipswich, qui venait d'être fondée. Il donna sa démission, et retourna en 1647 en Angleterre, où il publia sous ce titre, *le Simple savetier d'Aggawam*, un ouvrage critique fort remarquable par la vivacité et la gaieté des observations, et qui a été réimprimé à Boston en 1713; il était particulièrement dirigé contre les partisans du roi et de l'Eglise d'Angleterre. Ward en publia encore plusieurs autres du même genre, parmi lesquels on remarque une satire contre les prédicateurs de la religion anglicane, qui est intitulée *Mercurius antimecharius, ou le Simple garçon savetier*, 1647. Nathaniel Ward mourut à Shenfield, au comté d'Essex, en 1653. Z.

WARD (SETH), savant évêque anglais, fils d'un procureur, et né en 1617 à Buntingford, en Hertfordshire, passa de l'école de son lieu natal au collége Sidney, de l'université de Cambridge, auquel il fut par la suite agrégé. Son application se fixa particulièrement sur les études mathématiques, et il y porta la profondeur de son esprit. Malheureusement la guerre civile ne tarda pas à troubler la tranquillité des écoles. Seth voyant son principal, Samuel Ward, renfermé dans un des colléges que les parlementaires avaient transformés en prisons, ne put consentir à se séparer de son patron et son ami, et il ne le quitta qu'après sa mort, en 1643. Le refus d'accepter le *covenant*, ainsi que sa coopération à un livre dirigé contre cette sorte d'engagement religieux, furent cause qu'il perdit son association dans le collége. Plusieurs personnes de distinction lui firent alors des offres séduisantes, mais qui ne le tentèrent point; il préféra d'aller passer quelque temps à Albury, dans le comté de Surrey, près du célèbre Oughtred, dans la société duquel il put satisfaire son goût pour les mathématiques. L'éducation des fils d'un de ses amis l'occupa jusqu'en 1649, époque où il devint chapelain de Thomas, lord Wenman. Ce fut peu de temps après que des commissaires du parlement vinrent visiter l'université d'Oxford, dans la vue d'en éloigner les hommes qui étaient suspects au parti dominant. L'effet de cette épuration fut de priver l'instruction publique du concours de plusieurs esprits éminents. De ce nombre fut Greaves, professeur d'astronomie, qui venait de se faire connaître par un ouvrage sur les pyramides d'Egypte. Ce savant, qui connaissait les talents de Ward, le recommanda pour occuper la chaire vacante, et cette recommandation fut écoutée. Comme la cause royale était alors désespérée, le nouveau professeur crut pouvoir prêter serment à la république, démarche qui lui fut amèrement reprochée après la chute de ce gouvernement. Son premier soin fut de relever la réputation des leçons d'astronomie, qui depuis longtemps étaient très-négligées; il le pouvait par son savoir, il y joignit une assiduité exemplaire. Le degré de docteur en théologie lui fut donné en 1654, et il réunit successivement à ce titre celui de principal du collége de Jésus, puis celui de président du collége de la Trinité. Il faisait partie de ces réunions qui avaient lieu fréquemment dans l'appartement du docteur Wilkins, au collége Wadham et ailleurs, entre plusieurs hommes instruits qui voulaient s'occuper ensemble des objets de leurs études. On sait que ces réunions furent le noyau dont se forma, quelques années plus tard, la société royale de Londres, de laquelle Ward fut membre dès sa fondation (1661), et plusieurs fois vice-président. La restauration arriva, et bien que Ward eût peu souffert pour la cause royale, quoiqu'il eût même fléchi sous l'usurpation, son avancement dans l'Eglise commença peu de temps après. On savait que son inclination était pour l'ancienne dynastie. Il était doyen d'Exéter lorsque Monk, duc d'Albemarle, et le comte de Clarendon, faisant moins d'attention aux antécédents politiques qu'au mérite personnel et aux talents utiles, lui procurèrent le siége épiscopal de ce diocèse. Son administration fut pour ce siége l'époque de beaucoup d'améliorations; et par sa bienfaisance, ainsi que par son habileté à manier les affaires, il devint le personnage le plus considérable du banc des évêques. Le siége de Salisbury, auquel il fut transféré en 1667, ne lui fut pas moins redevable; il fit rendre et annexer pour toujours à ce siége, en 1671, l'office de chancelier de l'ordre de la Jarretière, qui en avait été détaché depuis cent trente-deux ans. Mais le plus noble monument de sa munificence fut le collége des Matrones à Salisbury, qu'il fonda en 1682, pour la réception et l'entretien de dix femmes, veuves d'ecclésiastiques orthodoxes du diocèse. Son naturel l'éloignait d'exercer volontairement la persécution, et ce ne fut que pour obéir aux ordres de la cour qu'il mit beaucoup d'activité à supprimer les conventicules tenus par les non-conformistes. L'évêque Ward fut un des hommes supérieurs qui eurent le malheur de survivre à leurs facultés mentales. Dès l'année 1660 une fièvre violente commença de miner sa constitution. L'exercice du cheval, auquel il se livra d'après l'avis de l'illustre médecin Sydenham, releva ses forces; mais négligeant cet exercice salutaire à mesure qu'il avançait en âge, il tomba dans un dépérissement rapide, et son intelligence

disparut au point qu'il ne fut plus qu'un objet de compassion. Il vivait encore lorsque la révolution de 1688 arriva ; mais on peut dire qu'il ne la connut point. Il mourut en 1689. Oughtred a fait l'éloge de son caractère autant que de son esprit. Ses études ne se bornaient pas aux sciences exactes, elles embrassaient toutes les parties des belles-lettres. Le docteur Burnet, qui lui succéda sur le siége épiscopal de Salisbury, après l'avoir signalé comme un des plus grands hommes de son temps à plusieurs égards, et avoir rendu hommage à la profondeur de son esprit, atténue cet éloge en ajoutant « qu'il fut bien adroit, si « non trop adroit, car sa sincérité fut très-dou« teuse. Il fut un politique habile, mais un prêtre « peu estimable. » On lui a souvent reproché en effet d'avoir été (pour emprunter un mot connu) *le très-humble serviteur des événements*. Orateur distingué dans la chambre des lords, on l'égalait au comte de Shaftesbury pour la vigueur du raisonnement. Il n'y a eu qu'une opinion sur sa modération, sa charité, sa générosité. Le lieu de sa naissance, Buntingford, lui doit un somptueux hôpital. Seth Ward est auteur de plusieurs ouvrages sur l'astronomie et sur différentes parties des mathématiques, qui furent en grande estime dans le temps où ils parurent, mais que les progrès de la science ont fait oublier. Au jugement de ses compatriotes, sa réputation comme astronome repose principalement sur sa *célèbre approximation du vrai lieu d'une planète*. Montucla pense que Ward n'est pas l'inventeur de l'hypothèse appelée *elliptique simple*, déjà rejetée, dit-il, pour de bonnes raisons. Nous ne pouvons, sur ce point, que renvoyer à l'*Histoire des mathématiques*, t. 2, p. 339, 2ᵉ édition. Voici les titres de ses écrits : 1° *Essai philosophique de démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, de l'immortalité de l'âme humaine, de la vérité et de l'autorité de l'Ecriture*, Oxford, 1652, in-8°; 2° *De cometis, ubi de cometarum natura disseritur, nova cometarum theoria et novissimæ cometæ historia proponitur; prælectio Oxonii habita*, Oxford, 1653, in-4°. A la suite de cet ouvrage est imprimé un petit écrit intitulé *Inquisitio in Ismaelis Bullialdi astronomiæ philolaicæ fundamenta*, Oxford, 1653, in-4°. 3° *Idea trigonometriæ demonstratæ in usum juventutis Oxon.*, Oxford, 1654, in-4°; 4° *Vindiciæ academiarum* (en réponse à John Webster), Oxford, 1654, in-4°; 5° *In Thomæ Hobbii philosophiam exercitatio epistolica, ad ampliss. virum D. J. Wilkinsium*, etc., ibid., 1656, in-8°; 6° *Astronomia geometrica, ubi methodus proponitur qua primariorum planetarum astronomia, sive elliptica, sive circularis, possit geometrice absolvi*, Londres, 1656, in-8°; 7° des *Sermons* qui ont été réunis en un volume in-8°, Londres, 1674. La vie de ce savant a été écrite par son ami Walter Pope (*voy.* ce nom). L.

WARD (EDWARD), poëte anglais, de basse extraction, né, en 1667, dans le comté d'Oxford, tint à Londres une maison publique montée sur un pied élégant, et où se réunissaient les adversaires de l'administration whig; lui-même amusait la société par des anecdotes littéraires dont sa mémoire était abondamment fournie. Pope, l'ayant introduit dans sa *Dunciade*, eut lieu de s'en repentir par la vivacité avec laquelle Ward repoussa l'attaque. Celui-ci avait l'avantage de n'être pas gêné par le soin de sa réputation. Il mourut le 20 juin 1731. On cite de lui l'*Espion de Londres*, 1698-1700; 5ᵉ édition, 1753; description grossière, mais à quelques égards fidèle, des mœurs de la capitale; le *Ton d'un café*, comédie; le *Caprice d'Apollon*, et quelques poëmes burlesques. Il faut se garder de le confondre avec l'auteur du poëme de la *Réformation anglicane*, dont l'article suit. Les bibliophiles anglais recherchent les ouvrages de Ward, qui sont nombreux et fort difficiles à réunir aujourd'hui. Le *Manuel bibliographique* de Lowndes en énumère plus de cinquante. On peut consulter sur Ward un article dans la *Retrospective Review*, t. 3, p. 318-315. Son poëme *Hudibras redivivus* le fit condamner à l'amende et à être deux fois exposé au pilori. L.

WARD (THOMAS), après avoir servi pendant quelque temps dans les gardes à cheval du roi, fit profession de la religion catholique, sous le règne de Jacques II, et prit l'état de maître d'école, dans lequel il s'acquit beaucoup de réputation. Quoique simple laïque, il embarrassa souvent les plus habiles docteurs anglicans dans les disputes qu'ils eurent avec lui, et ils furent très-étonnés de trouver tant de savoir dans un homme de son état. A l'époque de la révolution qui renversa Jacques II du trône de ses ancêtres, il passa en Flandre, où il mourut peu de temps après. Ward est auteur des ouvrages suivants : 1° *Monomachia, ou Duel entre le docteur Tenison, pasteur de St-Martin de Londres, et un soldat catholique;* 2° *Speculum ecclesiasticum;* 3° *Arbre de la vie;* 4° *la Réformation anglicane*, en différents chants, dans le style d'*Hudibras*, Londres, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur passe en revue toute l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre depuis le divorce de Henri VIII, eut une grande vogue. 5° *Errata de la Bible protestante*, 1688, in-8°; 6° *la Controverse sur l'ordination*, présentée dans son vrai jour, Londres, 1719, in-8°, composée à l'occasion de divers traités sur cette matière, spécialement de celui du P. le Courayer; 7° *Réfutation de l'Exposition des trente-neuf articles du docteur Burnet*. Cet ouvrage ne fut point imprimé; mais il se conservait en manuscrit dans la bibliothèque du collége anglais de Douai. T—D.

WARD (JOHN), fils d'un ministre non-conformiste, naquit à Londres en 1679. Le goût qu'il avait pour l'étude lui fit quitter, en 1710, un petit emploi dans les bureaux de la marine pour se mettre à la tête d'une école. Deux ans après,

il débuta dans la carrière des lettres par un opuscule sur les règles de la composition : *De ordine, sive de venusta et eleganti tum vocabulorum, tum membrorum sententiæ collocatione*. Cet écrit et plusieurs autres qui le suivirent lui acquirent de la réputation et lui méritèrent des distinctions honorables. La chaire de rhétorique du collége de Gresham, université d'Oxford, lui fut donnée en 1720. Il fut élu, en 1723, membre de la société royale de Londres, et en 1736, de celle des antiquaires, et devint vice-président de toutes deux. L'université d'Edimbourg lui conféra, en 1751, le degré de docteur en droit. Lorsque le musée britannique fut fondé, en 1753, il fut désigné pour en être un des conservateurs, et mit beaucoup de zèle à faire prospérer cet établissement. John Ward avait publié en 1740 le plus connu de ses ouvrages : les *Vies des professeurs du collége de Gresham*, Londres, in-fol. Il mourut octogénaire, au mois d'octobre 1758. Il avait préparé pour l'impression le cours de leçons prononcées par lui dans sa chaire de rhétorique, et qui parut sous le titre de *Système d'éloquence* (oratory), etc., 1758, 2 vol. in-8°. On fit en 1761 une autre publication posthume des ouvrages qu'il avait laissés : *Dissertations sur divers passages des saintes Ecritures*, in-8°, t. 1 ; le second parut en 1774. Parmi ses autres écrits, nous citerons : 1° une traduction latine de la huitième édition du *Traité de la peste*, par Mead (*voy.* ce nom), 1723. Maittaire l'avait devancé dans cette entreprise ; mais sa version, faite sur la première édition de Mead, n'avait point été approuvée par l'auteur et était restée manuscrite. 2° *De ratione interpungendi*, imprimé à la suite d'une édition des *Elementa rhetorica* de Gérard Vossius, Londres, 1724 ; 3° *Essai sur la table de Peutinger, en tant qu'elle se rapporte à la Bretagne*, à la suite de la *Britannia romana* de Horsley ; 4° *Quatre essais sur la langue anglaise*, savoir : 1. *Observations sur l'orthographe ;* 2. *Règles pour la division des syllabes ;* 3. *Usage des articles ;* 4. *Formation des verbes et leur analogie avec le latin*, 1756, in-8°. On a reproché au savant auteur de n'avoir pas mis son langage à la portée des commençants. 5° Une édition de la *Grammaire latine* de Lily, 1732, et une autre de la *Grammaire grecque* de Camden, 1754 ; quelques répliques en latin au docteur Middleton, touchant la condition des médecins chez les Romains : *De vasis et lucernis, de amuletis, de annulis et fibulis, de asse et partibus ejus*, 1719 ; enfin un grand nombre d'autres mémoires, insérés dans les *Transactions* des deux sociétés savantes dont il était membre. L.

WARD (Bernard), savant, né en Irlande vers le commencement du 18° siècle, vint, jeune encore, s'établir en Espagne, et s'appliqua surtout à connaître l'état de l'industrie et du commerce, et les causes de leur décadence qui se manifestaient alors d'une manière véritablement effrayante. Après quelques années d'observation, il publia à Valence, en 1750, un ouvrage fort remarquable sous ce titre : *Moyens de remédier à la misère des indigents* (*Obra pia*, etc.). Cet écrit ayant fixé les regards du gouvernement, le roi Ferdinand VI chargea l'auteur de parcourir les différentes contrées de l'Europe, pour y recueillir des renseignements sur toutes les parties du commerce et de l'administration. Ward revint en Espagne, après quatre ans d'absence, avec une collection très-précieuse de renseignements dans tous les genres ; et pour récompense il fut nommé président du commerce et des monnaies, puis directeur de la fabrique des cristaux de St-Ildephonse. La mort l'empêcha de profiter de ces avantages, au moment où il s'occupait de mettre en ordre ses manuscrits, afin d'en faire jouir le public. Le comte de Campomanès, gouverneur du conseil de Castille, les a publiés à Madrid, en 1779, sous ce titre : *Projet économique*. — Ward (Arthemas), major général de l'armée américaine sous Washington, commanda l'aile droite à Roxbury (1775), et se distingua encore dans plusieurs occasions. Il fut ensuite deux fois membre du congrès, et mourut à Shrewsbury à l'âge de 63 ans. Z.

WARD (Samuel), homme politique américain, naquit à Newport le 27 mai 1725. Il descendait d'une famille anciennement établie dans le pays, dont le premier représentant, Thomas Ward, vint à Newport, dans le Rhode-Island, peu après la restauration de Charles II en Angleterre. Ward avait appartenu au parti républicain et avait figuré dans les affaires politiques d'alors. Venu à Newport, il fit souvent partie des législatures du pays. Son fils Richard se fit remarquer à son tour comme un bon citoyen. Il devint recorder, secrétaire d'Etat, représentant et gouverneur de Rhode-Island. Quant à son fils Samuel, après de solides études dans sa ville natale, où il put profiter des leçons du philosophe Berkeley, qui y était venu séjourner quelque temps, il prit une part active aux affaires commerciales et agricoles de son père. Plus tard, après son mariage avec Anne Ray, fille d'un fermier de Block-Island, il alla s'établir à Westerly, dans une ferme qu'il tenait de son beau-père. Il y passa quelques années uniquement occupé, comme la plupart des colons primitifs de l'Amérique, de son commerce et d'économie domestique. C'est en 1756 que, pour la première fois, il prit part aux affaires politiques en qualité de représentant élu de Westerly à l'assemblée générale. Il y siégea jusqu'en 1759, et quoique l'un des plus jeunes de l'assemblée, il ne laissa pas d'y jouer un rôle assez considérable. Lorsque, vers la même époque, la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, Ward fut membre du comité chargé de statuer sur le sort des Français établis dans le pays, et qui proposa de les envoyer dans un port neutre, toutefois sans les affranchir des conséquences de la guerre et en disposant qu'ils seraient détenus, sans doute

pour les mettre hors d'état de donner des informations aux ennemis du roi. Cette mesure d'inutile rigueur annonçait peu les futurs fondateurs de l'union. Ward fut aussi membre des comités chargés de lever les taxes annuelles et de les proportionner aux facultés des diverses villes de la colonie. Enfin il fit partie du comité appelé à signaler la violation des lois prohibitives de tout commerce avec la France, ainsi que des mesures destinées à empêcher toutes exportations de denrées dans ses colonies. Cependant la guerre avec la France n'avait guère réussi aux armes anglaises. Soutenus par les Indiens, les Français étaient parvenus à cerner les possessions britanniques et à y répandre la terreur. C'est alors (1756) que le comte de Loudoun fut envoyé en Amérique avec des forces considérables et en vue d'y réparer les échecs subis par les armes de la métropole. Ward fut chargé de lui présenter une adresse de la part de ses compatriotes. Il les représenta encore lorsque le nouveau commandant des forces anglaises les réunit en convention, d'abord à Boston, puis à Hartford, pour aviser aux mesures à prendre pour mener heureusement à fin la guerre. Parmi les instructions données par la colonie de Rhode-Island à ses commettants, on remarquait celle qui tendait à demander que les forces qu'elle mettrait à la disposition du gouvernement britannique fussent placées sous le commandement des officiers du pays. Ce point fut accordé par le général de l'armée anglaise, ainsi que le rapporta Ward à l'issue de son mandat. C'est dès cette époque qu'éclatèrent entre le gouverneur Hopkins et Ward des discussions qui prirent leur source dans diverses mesures proposées par le premier et qui dégénérèrent en conflits. Ils furent si violents que Hopkins lança contre Ward une accusation de concussion, d'où la réputation de son adversaire sortit parfaitement intacte. Et même en 1761 l'assemblée générale de la colonie lui donna une marque d'estime en le nommant chief-justice de la colonie. Il s'acquitta consciencieusement de ces fonctions, et en mai 1762 il fut nommé gouverneur. Cette fois il l'emporta sur son concurrent Hopkins. Son administration fut marquée par un fait important et qu'il contribua à amener : l'établissement en 1764 du collége de Rhode-Island. Ward fut réélu gouverneur en 1765. Il vint demeurer alors à Newport, où il séjourna jusqu'en 1767. C'est pendant le nouvel exercice de cette magistrature que le ministère britannique adopta les mesures, celle du timbre en particulier, qui eurent pour conséquence une révolution. La législature de la colonie fut une des premières à réclamer contre les décisions de la métropole; le frère du gouverneur, Henry Ward, fut un de ceux que l'assemblée envoya au congrès colonial chargé d'exposer au roi le fâcheux effet produit par l'acte du timbre. Il était dit, dans les instructions des délégués, que la cause confiée au congrès était « de « la plus haute importance pour lui-même, ses « commettants et la postérité ». Hopkins l'ayant à son tour emporté sur Ward, celui-ci vécut quelque temps loin des affaires. Le ministère anglais ayant persisté dans ses errements et ayant fait adopter par le parlement les bills, en première ligne celui relatif à l'importation du thé, qui excitèrent une si décisive effervescence, Ward fut délégué avec son émule Hopkins par l'assemblée générale de Newport, à l'effet de demander une convention ou assemblée annuelle des représentants des colonies. Ward, qui connaissait la nature humaine, ne se faisait pas illusion sur ce qui se passait. Il portait sur la situation un coup d'œil singulièrement clairvoyant : « Le dernier « acte de cette tragédie, écrivait-il à son frère, « en parlant du conflit avec la Grande-Bretagne, « se dénouera dans le sang. » Il assista à l'ouverture du premier congrès des Etats-Unis le 5 septembre 1774. Rien de plus simple, et par cela même de plus grandiose que cette première session de l'assemblée des représentants de l'Amérique du Nord. Ward fut conséquent avec lui-même. Avant d'aboutir à une séparation formelle d'avec la mère patrie, il proposa à cette réunion des délégués de la Nouvelle-Angleterre d'essayer d'abord des moyens de conciliation. Cependant il résultait bien de ses paroles et de ses actes qu'à ses yeux ce grand conflit aurait pour solution l'indépendance des colonies. On sait que les événements donnèrent raison à cette sorte de prophétie. Ward prit part aux travaux des congrès qui suivirent. Il mourut de la petite vérole le 26 mars 1776. « Nous avons perdu, écrivait « John Adams en parlant de lui, un sincère ami « des colonies, homme excellent entre tous, tout « dévoué à son pays et animé des principes les « plus purs. » Ses fils suivirent son exemple, et à leur tour servirent dignement leur pays. R—ID.

WARD (Thomas), né à Dublin en 1749, fut élevé à Paris au collége des Irlandais. Il eut à peine terminé ses études qu'il embrassa l'état militaire. Officier dans un régiment de sa nation au service de France lorsque la révolution éclata, il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et l'enthousiasme qu'il manifesta lui procura dès lors un avancement rapide. Dans la campagne de 1792, à l'armée du Nord, où il était employé en qualité de lieutenant-colonel, il se distingua en plusieurs rencontres, notamment à la journée du 12 décembre, près de Rechin. Nommé à cette époque général de brigade, il continua de servir jusqu'à la défection de Dumouriez. Arrêté alors comme étranger et suspect, et renfermé dans la prison des Carmes, à Paris, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 23 juillet 1794, quelques jours seulement avant la chute de Robespierre. M—G—R.

WARD (Robert-Plumer), littérateur anglais, naquit le 19 mars 1765. Il était fils d'un négo-

ciant établi à Gibraltar et qui avait épousé une juive. Après avoir fait ses études à Oxford, il se consacra au barreau; il commença à plaider en 1790, et il eut d'abord peu de succès; cependant il se fit ensuite remarquer à l'occasion de quelques affaires portées devant le conseil privé. En 1805, Pitt le nomma à une place de la magistrature dans le pays de Galles; mais bientôt après il renonça à cette carrière, et il entra dans la vie politique. Dès 1802 il avait été nommé membre de la chambre des communes, grâce à la protection de lord Lonsdale, qui l'avait fait élire dans un bourg où ce *nobleman* était maître absolu. De 1807 à 1811 il fut (quoique bien étranger aux questions maritimes) un des lords de l'amirauté; il devint ensuite directeur de l'artillerie (*clerk of the ordnance*), place qu'il garda douze ans; en 1823, il fut choisi pour l'un des auditeurs de la liste civile (fonctions abolies depuis). Il représenta longtemps au parlement le bourg d'Halesmere, et après avoir renoncé aux travaux administratifs, il se retira sur sa terre d'Okeover-Hall, où il mourut dans un âge avancé, le 13 août 1846. Il s'est placé à un rang distingué comme écrivain; ses ouvrages sont de deux sortes : des romans, parmi lesquels on distingue *Tremaine* et *De Vere*, publiés sans nom d'auteur, l'un en 1825, l'autre en 1827, qui furent fort remarqués lors de leur apparition; *de Clifford*, mis au jour en 1841, obtint de même un accueil favorable; mais aujourd'hui ces compositions sont descendues dans une sorte d'oubli. Comme publiciste, Ward débuta, en 1795, par une *Histoire du droit des gens en Europe depuis l'époque des Grecs et des Romains jusqu'à Grotius;* l'étendue des recherches et l'ampleur des vues assurèrent à cet écrit les suffrages des meilleurs juges. Les *Recherches sur la direction des guerres de l'Europe*, 1803, présentaient une défense vigoureuse du système politique de Pitt, et nous avons eu l'occasion de dire que le ministre ne se montra pas ingrat; un *Essai historique sur la révolution de* 1688, publié en 1838, 2 vol. in-8°, n'a point fait de sensation; les *Illustrations de la vie humaine*, 1837, et les *Tableaux du monde*, 1838, sont deux ouvrages appartenant à la classe des fictions et qui ne sont pas longtemps restés dans les mains des lecteurs. — De tous les écrits de Ward, celui qui conserve le plus d'intérêt, ce sont les *Mémoires* de sa vie politique et littéraire, mis au jour en 1850 par son ami et parent Edmond Phipps, en 2 volumes in-8°; ils reproduisent, depuis 1809 jusqu'en 1820, un *journal* dans lequel Ward consignait chaque soir les événements du jour, les rumeurs du moment, les intrigues des partis. Il était bien placé pour savoir ce qui se passait, et il a réuni ainsi des matériaux précieux pour l'histoire; les faits accomplis sous le ministère de Perceval et sous celui de Liverpool, les choses relatives à Canning et à Castlereagh, l'établissement de la régence, le procès de la reine Caroline, tels sont les principaux sujets à l'égard desquels Ward révèle des détails curieux, des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs. La publication s'est arrêtée à 1820, quoique le *journal* se continue pendant une période de près de vingt ans; mais on a jugé à propos de ne pas imprimer ce qui touche de trop près à l'histoire contemporaine, ce qui entre trop dans le vif des questions; des personnages vivants se trouvent, à tort ou à raison, fort maltraités dans ces pages que Ward écrivait pour lui seul, et la prudence britannique n'aime pas les révélations indiscrètes. — *Henry-George* WARD, fils du précédent, naquit vers 1798. Il se destina à la carrière diplomatique, et en 1816 fut envoyé en qualité d'attaché d'ambassade à Stockholm. Il passa à Madrid en 1819, et il habita cette capitale jusqu'au mois de novembre 1823; il partit alors pour Mexico, où il resta jusqu'en 1827. En 1825, il avait été chargé de reconnaître la nouvelle république mexicaine et fut en conséquence le premier ambassadeur d'Angleterre accrédité près d'elle. En 1832, Ward entra au parlement pour St-Albans, qu'il représenta jusqu'en 1837, époque à laquelle il fut nommé par Sheffield. En 1834, il présenta un projet de loi ayant pour but de faire attribuer une partie des revenus de l'Eglise protestante en Irlande à l'éducation nationale, et sa motion fut le point de départ des actes politiques qui plus tard réglèrent cette importante question. En 1835, il se prononça en faveur du vote secret, de l'extension du suffrage et des législatures triennales. Pendant les trois dernières années de sa carrière parlementaire, Ward occupa le poste de secrétaire de l'amirauté, sous l'administration de lord Russel, de 1846 à 1849, et il fut nommé dans le courant de cette dernière année gouverneur des îles Ioniennes. Il se distingua dans ces fonctions par une conduite ferme, prudente et libérale au milieu de circonstances difficiles. En 1856, il quitta ce poste pour le gouvernement de Ceylan et mourut à Madras au mois d'août 1860. On lui doit la fondation d'un recueil hebdomadaire aujourd'hui fort répandu : *The Weekly Cronicle*, qu'il dirigea jusqu'en 1849. Z—D.

WARD (JAMES), peintre d'animaux et de batailles, naquit à Londres en octobre 1770 (1). C'était vers l'époque où Reynolds était en pleine vogue. Le portrait étant alors seul en faveur, Ward tenta d'abord ce genre; mais il ne pouvait guère songer à l'emporter sur Lawrence. Il chercha alors une autre voie. Il étudia attentivement les animaux, dont il réussit en effet à rendre presque anatomiquement la forme. Ses tableaux furent loin néanmoins de manquer de chaleur et de mouvement. On peut même dire qu'ils étaient tout nature. On ne saurait assez admirer en ce genre ceux qui représentent un *dogue*, une

(1) C'est la date que donnent les biographes anglais; un écrivain spécial, Nagler, en assigne une autre : 1768.

vache, un *veau*, et le *cheval* et le *serpent*. Ward reproduisit avec un art égal les scènes de bataille. Un de ses tableaux les plus renommés en ce genre représente un *Colonel Leicester à la tête de son régiment* (1824). On admire aussi sa *Chute de Phaéton*. Ses tableaux de chasse n'ont pas moins mérité d'être distingués. On cite surtout celui qui représente un *Baronnet chassant à la tête de sa meute*. A ce genre se rapportent ses *Dogues se battant autour d'un arbre à St-Donat*. Les œuvres de Ward se distinguent surtout par le *fini*. Elles ont de la couleur et du brillant. La gravure en a reproduit quelques-unes; on en rencontre notamment dans le recueil Boydell publié en 1805 et consacré aux diverses races d'animaux en Angleterre. Le texte est de John Lawrence. Enfin on trouve gravés sur bois, dans le *Traité des chevaux* de Youatt, quelques dessins de Ward. On lui doit en outre une bataille allégorique de Waterloo, entreprise sur l'invitation de l'*Institut britannique*, qui avait proposé un prix à décerner à l'auteur qui glorifierait le mieux les armes anglaises. Ward obtint ce prix. Il avait eu le titre de peintre et graveur du prince de Galles depuis George IV, et fut professeur à l'académie royale de Londres, dont il devint aussi membre. Il exposa encore en 1855. Depuis il ne parut plus rien de lui. Ward mourut au mois de novembre 1859. L. R—L.

WARD (WILLIAM-JAMES), graveur anglais, naquit en 1800. Il était neveu du précédent, et son père William fut membre de l'académie royale, c'est dire qu'il put être initié à l'étude des beaux-arts dès ses premières années. En effet, il obtint, dès l'âge de douze ans, une médaille d'argent décernée par la société des arts pour la meilleure copie à la plume de la *Vierge à la chaise*, de Raphaël. Comme son père, William se distingua ensuite dans la gravure. Il réussissait surtout à reproduire les tableaux de Reynolds et de Jackson. Il ne rendait pas avec le même succès les portraits de Lawrence. Ses dernières planches furent surtout remarquées. Il mourut jeune, en 1840, n'ayant encore que 40 ans. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Robert-Thomas Wilson*, d'après Pikersgill, in-fol.; 2° *George Canning*, d'après Stewarson; 3° *Thomas Moore*, d'après Malvany; 4° *John Jackson*, d'après Jackson lui-même; 5° *le Mariage de Ste-Catherine*, d'après le tableau de Van Dyck du palais de Buckingham, Londres, 1839; 6° *Jeune homme lutinant une jeune fille*, in-fol. Enfin des planches dans le recueil intitulé *le Trésor des arts*. L. R—L.

WARDE (JAMES), appelé aussi *Prescott*, célèbre artiste dramatique anglais, naquit en 1797. Il débuta en 1818 au théâtre Haymarket, de Londres, dans des rôles où il se fit tout d'abord remarquer, ceux entre autres de Falkland dans les *Rivaux* et de don Félix dans le *Miracle*. Il fut ensuite membre de la société de Covent-Garden, et l'on peut dire que nul acteur ne fut aussi bien vu du public. L'opinion le plaçait comme artiste de talent immédiatement après Kemble et Young. Quoique ce ne fût point précisément son genre, il joua maintes fois et de manière à s'y faire admirer les rôles d'Othello, de Richard III, du roi Jean, etc. Lorsque, en 1833, la situation de Covent-Garden ne fut rien moins que prospère, Warde alla jouer avec son frère au petit théâtre Olympique; de là il passa au théâtre Victoria, où il tint avec un rare talent plusieurs rôles à caractère. Il revint à Covent-Garden lorsque ce théâtre passa sous la direction de Macready. Warde rendait surtout, de manière à impressionner le public, les caractères sombres. On peut affirmer qu'il fut un des artistes les plus distingués qui aient paru sur la scène anglaise. Malheureusement des embarras, dus en grande partie à ce que son talent ne fut pas toujours rémunéré comme il le méritait, troublèrent la carrière de cet auteur. Les choses en vinrent à ce point que des officiers ministériels l'accompagnaient à son entrée au théâtre et à sa sortie. « Heureux, dit un recueil qui donne « ces détails, le *Gentleman's Magazine*, s'il eût pu « vivre obscur dans quelque coin ignoré de la « grande capitale ! » On a pu voir dans la galerie du dernier Charles Matthews, devenue la propriété du club Garrick, un portrait fort ressemblant de James Warde dans le rôle de Cassius. Il mourut le 9 juillet 1841. L. R—L.

WARDEN (DAVID-BAILLIE), antiquaire français, d'origine irlandaise, naquit dans le comté de Down en 1778. Il étudia d'abord la théologie au presbytère de Bangor. C'était au temps où orangistes et catholiques étaient aux prises; les élèves protestants du presbytère prirent parti dans la querelle; ils se firent recevoir dans une société patriotique; Warden fut du nombre, et il sortit de l'établissement avec le titre, non de théologien, mais de colonel. En cette qualité, il fut chargé de porter les ordres d'un comité dirigeant aux chefs des troupes insurgées. Le gouvernement ayant pris alors des mesures de répression contre la société dont Warden faisait partie, il dut être traduit devant un conseil de guerre. Des amis puissants intercédèrent pour lui, et il obtint de se rendre en Amérique, sous la condition de ne plus se représenter en Angleterre. Il professa dans divers collèges de l'Union, et en 1806 il dirigea l'académie de Kingston. Mais, à la même époque, un incident imprévu le ramena dans l'ancien monde. Nommé secrétaire du général Armstrong, ambassadeur à Paris, Warden résida dans cette capitale d'abord sous le titre de secrétaire de légation, ensuite sous celui de consul des Etats-Unis. Une intrigue, basée sans doute sur ce qu'il n'était pas né en Amérique, lui ayant fait perdre cet emploi, Warden demanda justice au sénat américain et fut réintégré. Mais en 1814 il fut définitivement remplacé par un Américain

de naissance. Il resta dès lors à Paris, où il se lia avec les savants français, aux travaux desquels il s'associa. En 1826, il fut élu membre correspondant de l'académie des sciences pour la section de géographie. Il communiqua à ce corps éminent les résultats des études scientifiques des savants américains, de même qu'il transmettait aux érudits du nouveau monde les recherches auxquelles se livraient en Europe les hommes adonnés à la science. En même temps il publia d'utiles ouvrages sur diverses questions de droit public ou de statistique; et d'abord celui intitulé *De l'origine, du progrès et de l'influence des établissements consulaires*, Paris, 1815, in-8°; traduit de l'anglais en français par Barrère; 2° *Description statistique, historique et politique des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, depuis l'époque des premiers établissements jusqu'à nos jours*, Paris, 1820, 5 vol. in-8°; traduite sur l'édition anglaise publiée à Edimbourg en 1819, 3 vol., et dont il avait paru à Paris, en 1816, un extrait en anglais ayant pour titre : *Description chorographique et statistique du district de Colombie*, in-8°, avec une planche. L'ensemble de l'ouvrage constituait un des plus complets qui eussent trait à la confédération américaine. La société de géographie de Paris fit ensuite imprimer à ses frais un autre ouvrage considérable de Warden, ayant pour titre : *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale.* Il en résulte que les arts plastiques avaient été en progrès dans le nouveau monde bien avant la découverte de l'Amérique. Warden contribua plus tard à faire connaître ces progrès par la publication de son grand ouvrage intitulé *Antiquités mexicaines*, in-fol., où se trouve aussi une curieuse dissertation sur un intéressant mais obscur sujet : l'origine de la population primitive des deux Amériques. Warden fit paraître en 1829 une *Notice biographique sur le président Jackson.* Cet écrit avait en vue de rectifier les notions erronées que l'on avait en France sur cet homme d'Etat. Ce fut lui aussi que l'on chargea, lors de la publication d'une nouvelle édition et de la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, de la partie relative à l'Amérique, absolument nulle dans l'ancienne édition. Il put fournir sept volumes sur douze, qu'il comptait donner sur cette matière. La mort de l'éditeur, de Fortia, ayant interrompu l'entreprise, les derniers volumes restèrent manuscrits entre les mains de l'auteur. Des infirmités prématurées, des pertes d'argent résultant de la situation fâcheuse dans laquelle se trouvaient plusieurs banques des Etats-Unis, attristèrent les dernières années de Warden. Il dut se défaire des nombreux ouvrages qu'il avait rassemblés sur l'Amérique, et dont il publia deux catalogues, le premier intitulé *Bibliotheca americo-septentrionalis*, ou Choix de noms en divers langages relatifs à l'histoire, la géographie de l'Amérique du Nord, Paris, 1820, in-8°; le second intitulé *Bibliothèque américaine, ou Choix d'ouvrages sur le nord, le sud de l'Amérique et les Indes occidentales*, Paris, 1831, in-8°. Cette vente lui fut de quelque secours. Il a paru en 1846 (après la mort de Warden) un catalogue des livres qui avaient composé sa bibliothèque, dont partie alla grossir la bibliothèque de Boston et partie la bibliothèque de New-York. Warden mourut le 9 octobre 1845. Un de ses confrères de la société des antiquaires, Depping, lui a consacré un touchant et juste éloge (voy. *Annales de la société des Antiquaires de France*, 1848). R—LD.

WARDLAW (Ralph), théologien écossais, naquit à Dalkeith, en Ecosse, le 22 décembre 1779. Il était fils d'un négociant; sa mère était fille et petite-fille des fondateurs de l'Eglise sécessionniste d'Ecosse. Il fit ses études à Glasgow, entra à treize ans dans l'université, et il obtint bientôt des distinctions honorables; il brilla dans les concours. Il avait d'abord eu l'idée de se consacrer à la médecine, mais il se décida ensuite à adopter la carrière ecclésiastique. Il passa cinq ans, de 1795 à 1800, à l'école de théologie de l'Eglise sécessionniste établie à Selkirk; il se joignit ensuite à l'Eglise indépendante d'Ecosse, et bientôt il se fit remarquer comme un des membres les plus distingués de cette association. Au mois de février 1803, il devint ministre à Glasgow et se trouva à la tête des Indépendants; il occupa ce poste pendant un demi-siècle et fut toujours l'objet de l'estime générale. En 1804, il épousa une de ses cousines, qui lui donna onze enfants. Les Indépendants ayant organisé en 1811 une académie théologique à Glasgow, Wardlaw fut chargé du cours de théologie systématique. En 1848, les fatigues de l'âge l'amenèrent à prendre pour coadjuteur le docteur Porter; mais il s'éleva bientôt dans la congrégation un de ces schismes fréquents dans les communautés religieuses qui jouissent de cette liberté qui est la règle en Ecosse et aux Etats-Unis. La majeure partie des Indépendants continua toutefois d'adhérer à Wardlaw; il mourut le 17 décembre 1853, presque au moment d'accomplir sa 74e année. Il prit une part active dans les controverses religieuses du temps, et il défendit plusieurs fois avec chaleur, dans des séries de discours publics, la cause de l'indépendance contre les prétentions de l'Eglise anglicane. En 1833 et en 1839, il se fit entendre à cet égard à Londres, et les *dissenters* le portèrent aux nues. Il jouit d'une grande réputation comme prédicateur; ses sermons, travaillés avec soin, étaient écrits à l'avance, et il les lisait d'une voix ferme, claire et calme qui ajoutait beaucoup à l'impression qu'ils produisaient. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Hymnes pour la congrégation d'Ecosse*, 1803 (plusieurs sont de sa composition); — trois *Discours sur l'épître de St-Paul aux Romains relativement au baptême des enfants*, 1807; — *Essai sur les perfectionnements introduits par*

M. Lancastre dans les méthodes d'enseignement, 1810; — *Discours sur la controverse socinienne*, 1814 (c'est une réponse à un écrit de M. Yates, ministre socinien à Glasgow); — *l'Unitarianisme incapable de se défendre*, 1816; — *Essai sur les associations de bienfaisance*, 1817; — *Discours explicatifs du livre de l'Ecclésiaste*, 1821, 2 vol.; — *Dissertation sur les témoignages de l'Ecriture relative au baptême*, 1825; — *l'Homme responsable de sa croyance*, 1825 (écrit destiné à réfuter des assertions contenues dans un discours de lord Brougham); — *Introduction aux discours pratiques de Doddrige sur la régénération*, 1829; — *Sermons*, 1829; — *Discours sur le sabbat*, 1832; — *Etablissements civils de l'Eglise jugés d'après la parole de Dieu*, 1832; — *Morale chrétienne, ou Philosophie morale basée sur les principes de la révélation divine*, 1833; — *Lettres amicales à la société des Amis* (quakers), 1836; — *Discours sur la prostitution*, 1842: — *De l'indépendance des congrégations opposée à l'épiscopat et au presbytérianisme, véritable politique ecclésiastique du Nouveau Testament*, 1848; — *Traité des miracles*, 1848. Ce fut le dernier ouvrage de Wardlaw. Nous avons écarté de cette liste, un peu longue, bien d'autres écrits de polémique ou d'éducation. En 1839, il publia les *Sermons* du docteur Mac-Nall, en y joignant une vie de cet ecclésiastique; en 1845, il fit paraître une biographie de son gendre, le docteur Bellamy, missionnaire dans l'Inde. Il fournit aussi de nombreux articles à diverses publications périodiques religieuses. Un de ses disciples et amis, le docteur Alexander, a mis au jour en 1855 les *Mémoires de la vie et des écrits de Ralph Wardlaw;* mais ce livre, on le comprend, ne peut avoir un intérêt réel que pour les *dissenters* écossais. Z—B.

WARE (Jacques), l'un des plus savants hommes qu'ait produits l'Irlande, naquit, le 26 novembre 1594, à Dublin, d'une famille distinguée, qui était originaire de la province d'York. Le célèbre Usserius (Usher), lui ayant reconnu de grandes dispositions pour l'étude des antiquités, l'encouragea à consacrer ses travaux à celles de son pays. Dans un voyage que le jeune Ware fit à Londres, en 1626, il se lia avec le chevalier Robert Cotton, trouva de grandes ressources dans sa bibliothèque, dans ses précieuses collections, ainsi que dans la Tour de Londres, et revint en Irlande pourvu d'une abondante récolte. Devenu par la mort de son père auditeur général, en 1632, il se concilia l'estime de lord Strafford et du duc d'Ormond, qui se succédèrent dans la place de lord lieutenant d'Irlande, et l'admirent dans le conseil privé. Son zèle pour Charles Ier lui attira des persécutions. Au retour d'une députation faite à ce prince qui se trouvait à Oxford, il fut pris et enfermé pendant dix mois à la Tour de Londres. Lorsque le duc d'Ormond eut été forcé de rendre Dublin aux parlementaires, en 1647, Ware obtint un passe-port pour la France, où il alla se consoler des malheurs de sa patrie dans la société des savants de la capitale. Il se lia surtout avec le fameux Bochart. Après deux ans de séjour à Paris, il obtint la permission de revenir à Londres pour ses affaires particulières et retourna en Irlande lorsque la tranquillité y fut rétablie. Mais ce ne fut qu'après l'avénement de Charles II à la couronne, en 1660, qu'il rentra dans ses places. Le nouveau roi voulut le créer vicomte, puis baronnet; Ware refusa ces titres, parce qu'il avait substitué, par le contrat de mariage de son fils aîné, son état à sa petite-fille. Les distractions que devaient naturellement lui causer des emplois et des commissions difficiles à remplir dans des temps de trouble ne l'empêchèrent pas de se livrer à son étude favorite, de faire des recherches importantes et de publier un grand nombre d'ouvrages qui attestent son patriotisme et sa profonde érudition : 1° *Disquisitiones de Hibernia et de scriptor. hibern.*, Dublin, 1639, 1654, livre très-recherché; l'édition de Londres, 1658, est plus ample que les précédentes; 2° *De Hibernia et antiquitatib. ejus disquisitiones*, Londres, 1654, in-8°; ibid., 1658, avec des augmentations; 3° *De præsulibus Hiberniæ commentarius*, Dublin, 1665, in-fol. C'est le plus estimé de ses ouvrages. Il avait publié, en 1633, le *Coup d'œil sur l'état de l'Irlande*, par Edmond Spenser, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Usserius; — l'*Histoire d'Irlande*, par le jésuite Campian, d'après le manuscrit de la bibliothèque Cottonienne; — la *Chronique d'Irlande*, par Meredith Hanmer, avec une continuation, le tout en anglais et réuni dans un seul volume. — Ware publia aussi *Venerabilis Bedæ epistolæ duæ, necnon vitæ abbatum wiremuthensium et gerwiensium, accessit Egberti arch. ebor. dialogus de ecclesiast. institutione*, Dublin, 1664, in-8°. Ce savant, que les Irlandais regardent comme leur Camden, a laissé en manuscrit un *Voyage dans l'île d'Utopie*, qu'il avait composé pendant sa détention à la Tour, ainsi qu'un *Itinerarium gallicum*. Ces deux manuscrits sont déposés dans la bibliothèque Cottonienne. Il préparait d'autres ouvrages lorsque la mort l'enleva le 1er décembre 1666. Ware portait jusqu'à l'enthousiasme l'amour de son pays, comme on le voit par ses ouvrages, tous dictés par ce sentiment. Son attachement à ses légitimes souverains lui attira beaucoup de persécutions durant sa vie, mais il lui a mérité l'estime de la postérité. Son fils aîné, *Jacques*, donna en anglais, à Londres, en 1705, in-fol., un recueil de ses écrits publiés en latin sur les antiquités d'Irlande. Mais l'édition la plus complète de ses *Œuvres* est celle qui a été imprimée à Dublin, en 1739-1745, 3 vol. in-fol., par Walter Harris, qui avait épousé sa petite-fille. Cette édition est en anglais : le premier volume contient ce qui a rapport à l'histoire ecclésiastique d'Irlande; le second, divers traités sur les antiquités de cette île, et le troisième, la

biographie des illustres Irlandais. Il y a un grand nombre d'additions, dont les unes ont été tirées des manuscrits de l'auteur, et les autres sont le fruit des recherches de l'éditeur, qui a orné cette édition de plusieurs gravures intéressantes. Une seconde édition, Dublin, 1764, in-fol., ne doit son existence qu'à un titre rajeuni. — *Robert* WARE, fils cadet de *Jacques*, a composé un grand nombre d'ouvrages de controverse, où il témoigne beaucoup d'humeur et de prévention contre les catholiques de son pays. T—D.

WARE (....), colonel irlandais, naquit à Rathcoffey en 1772. Il était de la famille anglaise de l'historien James Smith. Il s'associa de bonne heure à l'esprit d'indépendance qui s'était manifesté en Irlande dans les années 1796 à 1798. C'est pourquoi il entra dans le complot révolutionnaire dit des *Irlandais unis*. Et lord Edouard Fitzgerald, qui remarqua ses qualités militaires, lui confia le commandement des troupes de Kildare. On sait qu'après maintes vicissitudes les Anglais eurent raison de la rébellion, mais que, voyant venir les secours annoncés par la France, ils traitèrent avec les chefs de cette levée de boucliers, Ware en particulier. Néanmoins il fut emmené prisonnier à Dublin, et traité avec une certaine distinction ; transféré ensuite à Kilmairham, il y fut détenu jusqu'à la paix d'Amiens (1802). On le rendit alors à la liberté, à la condition de ne plus reparaître dans son pays. Lorsque les hostilités furent reprises (1803), Ware fut nommé lieutenant dans la légion irlandaise formée par Napoléon. En 1804, il obtint le grade de capitaine ; il se distingua dans les campagnes où se trouva sa légion, en Hollande, en Belgique, en Espagne et en dernier lieu en Allemagne. Ware se fit surtout remarquer au siége d'Astorg (1810), entrepris par les Français commandés par Junot. Il déploya la même valeur au siége de Ciudad-Rodrigo, qui eut lieu dans la même année, sous les ordres du maréchal Ney, et lorsque le général Ste-Croix attaqua les postes avancés de l'armée anglaise, Ware le soutint vigoureusement avec 900 Irlandais. Cette attaque fut suivie de la retraite des Anglais ; sa conduite en cette occasion valut à Ware le grade de chef de bataillon. Il déploya la même bravoure lorsque son régiment dut se rendre d'Espagne en Allemagne, en 1813. Il prit part alors aux mémorables combats de Bautzen et de Würtchen. Ainsi fit-il aux deux batailles de Lowenberg et de Goldberg ; à cette dernière affaire (août 1813), il s'empara à la baïonnette d'une hauteur que l'on pouvait considérer comme le point le plus considérable de la position de l'ennemi. C'est à cette occasion que le général Lauriston, témoin de sa conduite, demanda pour Ware le grade de colonel. Après la désastreuse bataille de Leipsick, Ware conduisit ce qui restait de son régiment (90 hommes) à Bois-le-Duc, en Hollande, d'où il fut envoyé à Anvers, que commandait Carnot. Il fit alors une sortie dont le résultat fut la prise du village de Merxum et la retraite des Anglais vers Breda. Pendant les cent-jours, l'empereur le nomma colonel. Il ne prit point part à la bataille de Waterloo. Son régiment s'étant ensuite disséminé, Ware se retira à Tours, où il mourut le 5 mars 1846. L. R—L.

WARE (SAMUEL-HIBBERT), antiquaire anglais, naquit à Manchester, le 21 août 1782. Il entra d'abord dans l'armée ; mais bientôt il suivit sa vocation qui le portait vers l'étude des sciences, et fit un cours complet de médecine. Il fut reçu docteur à l'université d'Edimbourg en 1817 ; sa thèse avait pour titre *De vita humana*. A la même époque, il se rendit aux îles Shetland, dont il explora les richesses minérales, et l'année suivante, il revint les visiter encore dans le même but ; ce qui lui valut en 1820 la médaille d'or d'Isis qui lui fut décernée par la société des arts de Londres. En 1822 il publia un ouvrage intitulé *Description des îles Shetland, contenant la géologie, le paysage, les antiquités et les superstitions de ces parages*. Ware était depuis 1820 membre de la société royale d'Edimbourg. En 1824 il fit paraître des esquisses d'une *Philosophie des apparitions, ou Essai ayant pour objet de ramener ces phénomènes à des causes naturelles ;* 2e édition, 1825. Ware fut secrétaire de la société des antiquaires d'Ecosse de 1823 à 1827. On lui doit encore une *Histoire des volcans éteints du bassin de Neuwied sur le Bas-Rhin*, 1832, in-8° ; et en 1833 il fit paraître dans les *Transactions* de la société royale d'Edimbourg une *Dissertation sur les eaux de Limestone dans le voisinage d'Edimbourg, le long du groupe carbonifère des roches*. Ware se tourna aussi du côté de l'histoire, l'histoire locale en particulier ; et en 1848 il publia la *Chronique du Lancashire lors de la révolte de* 1715. Il parcourut ensuite toute l'Ecosse, dont il rechercha et étudia les antiquités, surtout les inscriptions runiques qui se rencontrent dans diverses parties du pays. Mais sa santé ne lui permit pas de mener à fin ces intéressantes investigations. Il mourut le 30 décembre 1848. L. R—L.

WARE (WILLIAM), écrivain américain, naquit en 1797. Il devint ministre, prêcha à l'église des unitaires à Cambridge dans le Massachusett. Plus tard il fit des lectures publiques insérées dans l'ouvrage les *Capitales européennes*, qu'il publia quelque temps avant sa mort. Il est en outre auteur de récits agréables tels que *Zénobie*, *Probus*, *Julien*, etc. Il mourut le 19 février 1852. Z.

WARGENTIN (PIERRE-GUILLAUME), né à Stockholm le 22 septembre 1717, est mort à l'observatoire de cette ville le 13 décembre 1783. Il était secrétaire de l'académie des sciences de Suède, place qu'il a remplie pendant trente-quatre ans avec beaucoup de zèle. L'astronomie lui doit une découverte importante, celle des équations empyriques des satellites de Jupiter, 1746. Il ne

fut conduit à cette découverte que par l'instinct du génie, puisqu'il n'y avait pas encore de méthode générale pour ces sortes de recherches. Dès l'année 1729, à l'âge de douze ans, il observa avec beaucoup de sagacité une éclipse de lune. Ce fut Celsius qui l'engagea ensuite à s'occuper de la théorie des satellites de Jupiter, et qui fit imprimer ses premières tables dans les mémoires de l'académie d'Upsal. Lalande les publia également, en 1771, dans la seconde édition de son *Astronomie*. Wargentin découvrit la comète de 1742, et s'illustra plus tard par beaucoup d'autres succès dans ce genre. Un goût éclairé pour toutes les sciences, la douceur et la simplicité de son caractère, son activité pour publier et pour répandre même les ouvrages de ses adversaires, une probité rigoureuse, un désintéressement sans faste, lui méritèrent l'estime générale. Il a donné plusieurs mémoires sur la population de la Suède, dans le recueil de l'académie de Stockholm. Il avait rassemblé le résultat de tous ses travaux en ce genre dans un grand ouvrage qu'il n'a pas eu le temps de publier. Comme secrétaire de l'académie, il a fait plusieurs discours et quelques éloges estimés de ceux qui sont en état de les juger dans la langue originale. Son désintéressement ne lui avait pas permis de s'occuper de sa fortune. Sur la fin de sa vie, il éprouva des inquiétudes pour sa famille : l'amitié de ses confrères répara tout. L'académie lui accorda une gratification sur les fonds dont elle dispose; et elle sollicita auprès du gouvernement une pension pour ses enfants. Cette compagnie lui a fait frapper une médaille, honneur qu'elle ne rend qu'à ses membres les plus illustres. On a de lui : *Tabulæ novæ pro supputandis eclipsibus tertii satellitis Jovis*, Londres, 1779. Ces éphémérides sont destinées à l'usage de la marine d'Angleterre. Wargentin est encore auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'académie de Suède. Les académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal, de Gœttingue, de Copenhague, etc., l'avaient reçu au nombre de leurs membres, et il était chevalier de l'Etoile polaire. T—D.

WARHAM (GUILLAUME), archevêque de Cantorbéry, naquit à Okley dans le Hampshire. Elevé dans l'université d'Oxford, il s'y appliqua spécialement à l'étude du droit canon, et prit le grade de docteur en 1488. Après avoir plaidé quelques causes avec succès à la cour de l'archevêque de Cantorbéry, il devint successivement chef d'une école de droit à Oxford, grand chantre de Wells et garde des archives. Chargé par Henri VII d'une négociation très-délicate auprès du duc de Bourgogne, qui, à la sollicitation de sa femme, avait épousé les intérêts du faux duc d'York (*voy.* PERKIN et HENRI VII), il s'en acquitta d'une manière si satisfaisante pour son maître, qu'à son retour, en 1502, il fut fait évêque de Londres, et deux ans après, grand chancelier et archevêque de Cantorbéry. Henri VIII lui conserva la même confiance que son prédécesseur, jusqu'au moment où le fameux Wolsey devint pour lui un rival redoutable. Warham, doué d'un caractère modéré et pacifique, n'opposa aucune résistance aux intrigues de l'ambitieux favori. Il se laissa dépouiller de sa place de chancelier, et même d'une partie des prérogatives de son siége, lorsque Wolsey obtint le titre de légat, ne voulant pas exciter des troubles par une opposition trop marquée à ses entreprises. Dès le règne de Henri VIII, il s'était déclaré, en plein conseil, contre le mariage de ce jeune prince, qu'il traitait d'incestueux et de contraire à la loi divine. Lorsque l'affaire du divorce éclata, la reine le choisit pour un de ses conseillers; et il remplit cette commission avec beaucoup de prudence, évitant de se compromettre avec le parti opposé, et même de mécontenter le roi. Tout en reconnaissant au monarque le titre de *chef de l'Eglise*, il persista dans le dogme de la primauté du pape, et se conduisit avec tant de dextérité sur cet article, ainsi que sur celui du divorce, auquel il était très-contraire, que, de son vivant, il n'y eut rien de décidé sur ces deux points importants. Sa mort, arrivée le 22 août 1532, le préserva des embarras dans lesquels il se serait trouvé engagé par les fâcheux événements qui la suivirent immédiatement. Harpsfield rapporte qu'il les prévoyait, qu'il en avait témoigné ses vives inquiétudes, et qu'il avait surtout exprimé ses chagrins des maux que Thomas Cranmer, son successeur désigné, causerait à l'église de Cantorbéry. Ce prélat possédait toutes les qualités nécessaires pour bien remplir les premières places de l'Eglise et de l'Etat, s'il eût vécu dans des temps moins difficiles. Plein d'expérience des affaires, savant canoniste, homme de lettres très-distingué, il était en correspondance avec tous les savants de son temps, surtout avec Erasme; et il exerça sa générosité envers plusieurs. Il empêcha que les controverses ne dégénérassent en disputes offensantes. Il sut se ménager avec l'ambitieux Wolsey et avec l'intraitable Henri, qu'il parvint à contenir dans certaines bornes, par ses manières conciliantes, pendant que d'autres ne faisaient que l'exaspérer par des procédés violents. « Peut-être, dit Dodd, « que s'il eût vécu plus longtemps il l'aurait « empêché de se porter aux partis extrêmes, qui « furent si funestes à l'Eglise et à l'Angleterre. » Il occupa pendant vingt-huit ans le siége de Cantorbéry; et quoiqu'il eût employé environ trente mille livres sterling pour réparer les édifices qui en dépendaient, il n'en répandit pas moins d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Il ne nous reste de lui que quelques lettres à son ami Erasme, et un discours très-remarquable, prononcé au parlement. T—D.

WARIN. *Voyez* VARIN.

WARING (EDOUARD), né en 1734, fils d'un

riche fermier de Shrewsbury, manifesta de bonne heure un goût très-vif et une grande aptitude pour les sciences. Il avait terminé ses études avec le plus éclatant succès, et il venait de se faire recevoir bachelier à l'université (1757), lorsque la chaire de mathématiques du collége de Lucas, que les leçons de Newton avaient illustrée, vint à vaquer en 1760. Les talents précoces dont Waring avait fait preuve, la réputation et l'estime dont il jouissait dès lors parmi les savants, tout concourut à le faire désigner par la voix publique comme l'homme le plus capable de remplir dignement cette place; et un ordre du roi suppléa bientôt aux degrés qui manquaient au professeur. L'analyse des courbes algébriques avait déjà été portée très-loin par Barrow et Newton, ses deux prédécesseurs, ainsi que par Maclaurin, Bernoulli, Cramer, Clairault, Euler et d'autres mathématiciens célèbres : Waring, infatigable dans ses recherches, suivit la route qui avait été tracée par ses prédécesseurs, et porta plus loin qu'eux ses découvertes. Outre un grand nombre de problèmes d'algèbre et de géométrie, de théorèmes, de dissertations sur la force centripète, sur les équations, etc., qu'il publia, en anglais, dans le recueil des Transactions philosophiques de 1763 à 1791, on lui doit encore les ouvrages suivants, écrits en latin : 1° *Méditations algébriques*, Cambridge, 1762, in-4°, réimprimé en 1770, 1776, 1782 et 1785; 2° *Méditations analytiques*, Cambridge, 1776 et 1785, in-4°; 3° *Mélanges analytiques sur les équations algébriques et les propriétés des courbes*, Cambridge, 1762, in-4°. Cet ouvrage fut vivement attaqué dans un pamphlet anonyme, auquel l'auteur ne dédaigna pas de répondre; cette *Défense* est écrite en anglais. 4° *Propriétés des courbes algébriques*, Cambridge, 1772, in-4°. Ce livre, le plus estimé de tous ceux qu'il a publiés, est divisé en quatre chapitres. Le premier contient la description de plusieurs propriétés jusqu'alors inconnues dans les courbes algébriques. Le second traite d'une espèce de courbes engendrées de la rotation de courbes algébriques sur une ligne quelconque, droite ou courbe; il enseigne le moyen de les rectifier, d'en fixer la quadrature, d'en déterminer les rayons, et de résoudre, par leur secours, une infinité de problèmes. Dans le troisième chapitre, l'auteur explique la nature et les propriétés des solides engendrés par la rotation des courbes algébriques sur leurs axes; il y décrit ensuite diverses propriétés nouvelles de ces solides, formées par la circonvolution des sections coniques. Le quatrième et dernier chapitre contient différentes figures de lignes droites décrites dans des courbes ovales et tracées autour de ces courbes ou solides : plusieurs exemples servent à déterminer le *maximum* et le *minimum* de ces figures, ainsi que leur proportion mutuelle. Le livre est terminé par un *Supplément* qui renferme quelques découvertes nouvelles relatives aux sections coniques. 5° *Essai sur les principes des connaissances humaines*, Cambridge, 1794, in-8°, ouvrage écrit en anglais et qui ne fut pas mis dans le commerce. Waring se rendit aussi très-habile dans la médecine; et même son nom fut porté sur la liste des médecins de l'hôpital d'Addenbrooke, à Cambridge. Mais il n'a rien écrit sur cette science, qu'il pratiqua fort peu, parce que les exercices et les études sédentaires étaient plus particulièrement de son goût. Ce savant, dont un honorable professorat remplit presque toute la carrière, et qui s'acquit autant d'estime par sa modestie et par la douceur de son commerce, que par ses vastes connaissances, mourut en 1798, universellement regretté de ses nombreux élèves et de tous les amis des sciences. M-G-R.

WARMHOLTZ (CHARLES-GUSTAVE), conseiller du roi de Suède, né en 1710, consacra sa longue carrière à des recherches bibliographiques sur l'histoire de sa patrie, et mourut en 1784, à sa terre de Christineholm, laissant une bibliothèque riche et très-bien choisie, sur l'objet de ses études, avec des manuscrits reliés en quinze gros volumes in-fol., dont il avait publié la première partie sous ce titre : *Bibliotheca historica Sueo-Gothica*, Stockholm, 1782, 3 vol. in-8°. Dans ce travail, fruit d'une profonde et sage érudition, on trouve le titre de seize cent trente et un ouvrages sur l'histoire de Suède, disposés d'après le plan de l'auteur, avec des notices bibliographiques et des notes critiques. Dans le premier chapitre, qui est relatif à la géographie, se trouvent d'abord indiquées, du n° 1 à 177, les cartes générales des royaumes du Nord, et les cartes particulières de la Suède. Les ouvrages cités de 178 à 290 présentent les descriptions géographiques générales et particulières; de 291 à 854, ils donnent les détails topographiques, historiques, économiques, des provinces suédoises. Le sujet du second chapitre est l'histoire naturelle; et l'on y lit, du n° 855 à 1228, les noms des auteurs qui ont traité des royaumes du Nord, et particulièrement de la Suède, sous le rapport du climat, du sol, des productions naturelles, sous celui de ses montagnes et des richesses qu'elles renferment, etc. Dans le troisième chapitre, Warmholtz s'occupe des antiquités de la Suède et de ses premiers habitants. En tête des écrivains, qu'il nomme depuis le n° 1229 jusqu'à 1290, il a placé avec raison l'auteur de l'*Atlantide* d'Olaüs Rudbeck, sur laquelle il donne des détails très-intéressants. Les lieux qu'ont habités les anciens peuples septentrionaux sont, selon lui, l'*Atlantica*; *Insula Hyperboreorum; Scythia; Basilia et Baltia; Manheimia; Scandia; Thule; Suecia*. Dans le quatrième chapitre, il examine les émigrations des peuples septentrionaux, les nouvelles demeures qu'ils se choisirent, les colonies qu'ils fondèrent. Il passe ainsi en revue les Suéo-Goths, les Cimmériens

ou Cimbres, les Amazones, les Goths, leurs établissements dans la Dacie, la Thrace, la Pannonie, la Mœsie, l'Italie, les Gaules et l'Espagne; les Lombards; les Vandales; les Huns; les Normands; les Warègues et les Askmanns, qui formèrent une colonie à l'extrémité septentrionale de la Scandinavie. Les auteurs qui ont écrit sur ces peuples sont indiqués selon leur ordre depuis le n° 1291 jusqu'à 1413. Le cinquième chapitre, qui termine le troisième volume, traite de la religion des anciens peuples septentrionaux et de leurs cultes superstitieux. Sur ce sujet, plus de deux cents auteurs sont indiqués, du n° 1414 à 1631. Les volumes suivants de ce savant recueil ont paru après la mort de l'auteur : les volumes 4, 5 et 6, à Stockholm, en 1788; le volume 7, aussi à Stockholm, 1793; les volumes 8, 9 et 10, à Upsal, 1801, 1803 et 1805. Le quatrième présente l'histoire ecclésiastique de la Suède, dans l'ordre suivant : l'histoire ecclésiastique en général, les saints, les martyrs suédois, leur vie, les conciles, synodes et statuts épiscopaux; les livres, les antiquités ecclésiastiques, les bréviaires, missels et livres liturgiques; les personnes, leurs fonctions, leurs dignités; les priviléges du clergé, ses rapports avec la cour de Rome; les divers évêchés en général; ensuite la réformation dans ses causes, ses développements dans son action et dans les résistances qu'elle éprouva. Pour un sujet aussi vaste, l'auteur cite plus de huit cents auteurs à consulter (n° 1632 à 2445). Dans son cinquième volume, il commence l'histoire politique de la Suède. Selon son plan, il donne d'abord les auteurs qui ont parlé de l'histoire générale; c'est le sujet du chapitre premier. Dans le second, il arrive à l'histoire des rois de Suède, qu'il suit d'après l'ordre chronologique. Le cinquième volume finit à Christian II; et le sixième, qui commence à Gustave Ier, dit Erikson, se termine à Charles IX. On aime à voir commencer le septième volume par Gustave-Adolphe, pour l'histoire duquel Warmholtz a rassemblé plus de quatre cents ouvrages (n° 3439 à 3894). Ce sont non-seulement des ouvrages publiés, mais des actes originaux, des lettres, des rapports, des bulletins, pièces d'autant plus précieuses que la plupart sont inédites. Toutes les circonstances qui ont rapport à la vie, aux exploits de ce roi guerrier, s'y trouvent développées. La vie de la reine Christine occupe tout le huitième volume. On y trouve indiqués environ six cents écrits, mémoires, lettres, rapports, etc. (n° 3895 à 4470). Le neuvième volume est consacré aux rois Charles X et XI. Près de six cents auteurs y sont cités, discutés (n° 4471 à 5209). Dès le commencement, on trouve au n° 4472 le *Diarium manuscriptum itineris Caroli Gustavi, comit. palat.* Le prince qui fut, depuis, Charles X, n'étant âgé que de seize ans, écrivait lui-même, en latin, les circonstances de ses voyages. Un de ses *Diaria*, qui commence le 23 mai 1638, et finit le 3 février 1640, dans le temps que le prince était à Paris, s'égara lorsque le château de Stockholm fut incendié, en 1697. Ce manuscrit précieux, formant un grand in-folio, se retrouva à une vente, en 1749. Il avait été traduit en allemand, en 1689. Le dixième volume comprend la vie de Charles XII et de la reine Ulrique-Eléonore. On y trouve indiqués plus de huit cents ouvrages ou manuscrits, depuis le n° 5207 jusqu'à 6031. Toute cette précieuse collection est très-soignée. A la fin de chaque volume, on trouve des tables qui rendent les recherches très-faciles. G—Y.

WARNACHAIRE ou WARNACAIRE (en latin WARNACHARIUS), et dont probablement le nom, en langue germanique, était *Warn-Haar*, fut maire du palais de Bourgogne, et porta le premier coup à la dynastie mérovingienne, en se faisant déclarer inamovible. Les ténèbres qui couvrent l'histoire des monarchies barbares, encore naissantes à cette époque, enveloppent aussi la naissance et les premières actions de Warnachaire. Il est probable qu'issu d'un sang illustre il s'éleva au premier rang, à la faveur des discordes et des guerres qui désolèrent les Gaules après la mort de Clotaire Ier. Il se trouvait maire du palais de Thierry II, en 613, quand ce prince, après avoir fait décapiter son frère Théodebald II à Châlons, se préparait à marcher contre son cousin Clotaire II, et à lui faire subir le même sort. Une fin prématurée arrêta les projets ambitieux du petit-fils de Brunehaut; et Clotaire reprit l'offensive. Brunehaut gouvernait, au nom de Sigebert II, l'Austrasie et la Bourgogne : mais Brunehaut était détestée de ses leudes, de ses grands; et elle n'ignorait pas que, dans l'aristocratie factieuse qui entourait le trône, un grand nombre de chefs penchaient pour un ennemi qui donnerait moins d'extension et d'absolutisme au pouvoir royal. Elle craignait Warnachaire, et, soit à tort, soit avec raison, elle pensait qu'il était décidé à sacrifier l'Austrasie au fils de Frédégonde. Résolue de s'en défaire, elle l'envoie en Thuringe, sous prétexte de demander du secours aux habitants de ces contrées riveraines du Rhin, avec Alboin et quelques autres Francs dont elle se croyait sûre, et donne à celui-ci l'ordre de faire périr en route le maire infidèle. Alboin, après avoir lu l'ordre qu'on lui recommandait d'anéantir, le met en pièces, et le jette. Le hasard fit qu'un enfant de Warnachaire ramassa les morceaux, en se jouant. Le maire conçoit un soupçon, les rassemble, les reporte sur des tablettes : il voit quel danger menace sa vie, et ne délibère plus que sur les moyens de réussir dans une trahison à laquelle il avait déjà songé peut-être, mais qu'il n'avait pas cherché encore à exécuter. Il commence par se faire refuser en Thuringe les secours que sa souveraine sollicite par sa bouche; il envoie des affidés dans toute l'Austrasie,

et y détermine un mécontentement général; enfin il donne avis à Clotaire de tout ce qui concerne Brunehaut, et prépare la défense de manière que ce prince ne puisse manquer d'être vainqueur, et de saisir tous les fils de Thierry. En effet, à l'instant où les troupes neustriennes, déjà parvenues à Châlons, offrent la bataille aux Austrasiens, ceux-ci tournent le dos, et regagnent leurs foyers; d'autres se rangent autour du roi de Paris: trois des fils de Thierry sont pris et mis à mort; un seul s'échappe pour ne jamais reparaître: enfin Brunehaut, livrée par le connétable Herpon, périt au milieu des tortures. Les guerres qui pendant cinquante ans ont déchiré les deux Frances s'apaisent; et la monarchie chlodovéenne se trouve réunie encore une fois dans les mains d'un même roi: mais ce roi devient l'esclave des traîtres qui lui ont livré les plus belles provinces. L'aristocratie austrasienne exige des prérogatives plus étendues que celles du traité d'Andelot; et non-seulement il est décidé que les grands éliront le maire, on stipule de plus que la mairie de Bourgogne ne sera jamais retirée des mains de Warnachaire. Ainsi l'intendance d'un palais devient une fonction publique, une magistrature; et un simple *major-dome* dispose des armées, des finances, de la justice! Nos historiens n'ont pas assez appuyé sur ce point capital de l'histoire de Clotaire. Warnachaire peut-être est plus remarquable que Pépin lui-même, dans l'histoire de la décadence mérovingienne. Ce dernier trouva la révolution toute faite dans les esprits; mais Warnachaire l'avait créée. La fin du règne de Clotaire II fut tranquille; et ce fut sans doute en partie à l'administration de Warnachaire, de même qu'à l'absence de tout compétiteur à la couronne, qu'on doit attribuer ce moment de repos. Un fait rapporté par Frédégaire prouve cependant que ce ministre était accessible à la corruption. Les Lombards, qui devaient aux Francs un tribut annuel de douze mille pièces d'or, en demandèrent l'abolition moyennant trente-six mille pièces d'or, une fois payées. Warnachaire y fit consentir son maître; mais pour l'y faire consentir lui-même, les envoyés lombards avaient eu soin de lui donner, ainsi qu'aux maires d'Austrasie et de Neustrie, mille pièces d'or. Warnachaire mourut en 626, et ne précéda son maître au tombeau que de deux ans. La dignité de maire ne fut point héréditaire dans sa famille, quoiqu'il eût un fils: mais les imprudences de celui-ci ou la jalousie de Clotaire le précipitèrent dans de fausses démarches; il fut assassiné à Tours, l'année même de la mort de son père. — Il ne faut point confondre le maire du palais de Clotaire avec un autre maire du même nom qui gouverna la Bourgogne sous Thierri Ier, et mourut en 599, laissant son bien aux pauvres; ni avec un autre WARNACHAIRE qui voulut défendre l'hérésie d'Agrestius contre St-Eustase, abbé de Lisieux, et qui mourut subitement au concile de Mâcon, en 622. L'*Histoire littéraire de France* des bénédictins (t. 3, p. 524 et 525) cite le nom d'un *Warnachaire*, qui fut clerc de l'église de Langres dans les premières années du 7e siècle, et à qui l'évêque de Paris, St-Céraune, s'adressa pour avoir les actes des martyrs morts pour la foi au diocèse de Langres. Celui-ci lui envoya effectivement (615) les Actes du martyre des trois jumeaux Speusippe, Eleusippe et Meleusippe, ainsi que ceux du martyre de St-Didier. P—OT.

WARNEFORD (SAMUEL WILSON), ecclésiastique et philanthrope anglais, né à Levenhampton, en 1758, était fils d'un ministre de l'Eglise anglicane. Il entra à l'université d'Oxford; mais la faiblesse de sa santé l'empêcha de se livrer aux rudes travaux nécessaires pour briller dans les concours. En 1790, il reçut les ordres. En 1796, il se maria; sa femme lui apporta de la fortune; mais, quelques années après, il se trouva veuf, sans enfants. Il obtint successivement divers bénéfices lucratifs, et il finit par s'établir à Bourton, où il atteignit, jouissant toujours d'une bonne santé, un âge extrêmement avancé. Il mourut le 11 janvier 1855. Il faisait un noble usage de ses revenus, les consacrant à la création d'établissements charitables; pour atteindre ce but, il vivait de la façon la plus modeste, et avec cette originalité assez commune chez les Anglais, il s'était fait une règle de ne jamais faire l'aumône, quelque modique qu'elle fût. Il ne voulait pas éparpiller ses ressources. Il fonda un hôpital à Leamington; il fit bâtir un hospice d'aliénés à Hendington-Hill, près d'Oxford; il envoya pendant sa longue vie treize cents livres sterling environ à l'institution des orphelins du clergé, et il contribua pour vingt-cinq mille livres sterling à l'édification du collége de la Reine, à Birmingham. Ses secours à bien d'autres établissements s'élèvent aussi à de fortes sommes, et il les transmettait sous le voile de l'anonyme. Dans son testament, il légua deux mille livres sterling à la société des connaissances chrétiennes et tout autant à la société pour la propagation de l'Evangile. Z.

WARNER (WILLIAM), ancien poëte anglais, naquit vers l'année 1558, dans le comté d'Oxford. Les détails que l'on a sur sa vie se réduisent à peu de chose. On sait seulement qu'élevé à Oxford, il s'occupa de poésie plus que de philosophie et de logique, et qu'il vint à Londres sans avoir préalablement pris ses degrés à l'université. Il y fut attaché longtemps au service de lord Hunsdon, auquel il dédia ses poésies, et trouva aussi d'utiles protecteurs dans les parents de ce lord. D'après les registres de la paroisse d'Amwell (Herfordshire), on voit qu'il mourut le 9 mars 1609. Quant au mérite de ses ouvrages, sans être égal aux plus célèbres poëtes du règne d'Elisabeth, tels que Sidney, Spenser, Drayton et

Daniel, Warner tient une place honorable parmi ses contemporains. Phillips en fait l'éloge et caractérise assez heureusement sa manière. Il a de l'esprit, de l'inspiration, de la grâce même, quoique sa prolixité rende quelquefois la lecture de ses vers fatigante. L'harmonie et la correction de son style, vraiment remarquables pour le temps, le firent compter parmi les réformateurs de la langue anglaise. Plusieurs églogues qui nous restent de lui sont incontestablement, après celles de Collins, ce que l'Angleterre possède de mieux en ce genre. Ses contes sont intéressants et offrent tout l'attrait des anciennes ballades, sans en avoir la puérilité. On reproche seulement à l'auteur de mettre souvent dans ses écrits peu de délicatesse et de décence. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, nous citerons : 1° *Syrinx*, 1597 ; 2° une traduction des *Ménechmes* de Plaute, 1595 ; 3° le grand poëme d'*Albion's England*, qui a exercé la critique des littérateurs modernes et qui valut à Warner le surnom d'*Homère* et de *Virgile* de son temps. Le docteur Percy dit à ce propos que le nom d'*Ovide anglais* serait plus juste ; car le style de l'*Albion's England* ressemble plus à celui du versificateur de Sulmone qu'à celui du poëte de Mantoue. Headley a donné un recueil des *Beautés de Warner*. P—OT.

WARNER (FERDINAND), laborieux théologien anglican, élève de l'université de Cambridge, naquit en 1703 et mourut le 3 octobre 1768, après avoir été successivement vicaire de Ronde (comté de Wilts), recteur de l'église de St-Michel Queenhithe, à Londres, et de Barnes, dans la province de Surrey, chapelain du lord chancelier et licencié en théologie. Ce ministre s'exprimait en chaire avec éloquence, et il écrivait avec autant de jugement que de correction. Aussi composa-t-il, tant pour la chaire que pour le public, un assez grand nombre d'ouvrages sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels nous avons remarqué : 1° *Système de théologie et de morale*, *pris dans les ouvrages des plus célèbres théologiens de l'Eglise anglicane* (c'est une suite de discours sur les sujets les plus importants de la religion naturelle et révélée) (angl.), Londres, 1751, 3 vol. in-12 ; réimp. en 1767, 4 vol. in-8° ; 2° *Bolingbroke, ou Dialogue sur l'origine et l'autorité de la révélation* (angl.), ibid., 1755, in-8° ; 3° *Eclaircissements sur le livre des communes prières, l'administration des sacrements, les rites et les cérémonies en usage dans l'Eglise anglicane*, ibid., 1756 ; 4° *Examen libre et nécessaire de cette question :* « L'Eglise anglicane, dans sa liturgie, et beaucoup de ses théologiens, dans leurs écrits, ont-ils laissé échapper des expressions imprudentes sur la transsubstantiation et la présence réelle? » etc., Londres, 1755, in-8° ; 5° *Observations sur l'histoire de Fingal et sur les autres poésies d'Ossian, traduites par Macpherson*, 1762, in-8°. L'auteur pense que le poëme de *Fingal* est d'origine irlandaise et que les héros de ces divers poëmes étaient irlandais. 6° *Histoire d'Irlande*, 1763, 1 vol. in-4°. L'auteur a laissé cet ouvrage imparfait, parce qu'il ne reçut pas du gouvernement les secours qu'il en espérait, surtout pour la communication et la recherche des matériaux. 7° *Histoire de la rébellion et de la guerre civile en Irlande*, 1767, in-4° ; Dublin, 1768, 2 vol. in-8° ; 8° *Description complète de la goutte, où l'auteur a rassemblé le résultat des expériences qu'il a faites sur cet objet pendant trente ans* (angl.), Londres, 1768, in-8° ; 9° *Histoire ecclésiastique du 18e siècle* (que l'on regarde généralement comme son chef-d'œuvre et que l'on cite très-souvent avec approbation), Londres, 1756-1757, 2 vol. in-fol. ; 10° *Mémoires de la vie de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre sous Henri VIII*, Londres, 1758, in-8°. G-Y et P-OT.

WARNER (JEAN), fils du précédent, né en 1736, fut envoyé au collége de la Trinité, dans l'université de Cambridge, et devint successivement prédicateur de la chapelle de Long-Acre, qui était sa propriété, recteur de Hockliffe et Chalgrave, dans le comté de Bedford, et enfin recteur de Stourton, en Wiltshire ; il fut reçu docteur en théologie en 1773 ; accompagna, comme chapelain, lord Gower, ambassadeur en France, et y vit les premiers événements de la révolution, dont il adopta les principes. Il mourut le 22 janvier 1800, laissant : 1° *Métron Ariston* (mots qui signifient : *ce qui vaut le mieux, c'est la modération*), ou nouveau plaisir recommandé dans une dissertation sur un point de la prosodie grecque et latine, 1797, opuscule qui fit quelque sensation parmi les savants, par la singularité des détails autant que par celle du titre. 2° Les *Mémoires* de Mekerchus (dans le *Gentleman's Magazine*). G—Y et P—OT.

WARNER (RICHARD), savant anglais, né en 1711, était le fils d'un banquier dont le nom se trouve plus d'une fois mentionné par Addison et par Steele, et qui l'avait destiné à la jurisprudence. Entraîné par un goût décidé vers les sciences naturelles, il fixa sa demeure dans le comté d'Essex, à Woodford-Green, dont il transforma le grand parc en un jardin botanique, qu'en peu d'années il couvrit de plantes venues des contrées étrangères. S'étant concerté avec d'autres amateurs de l'histoire naturelle, il faisait avec eux des excursions régulières, et le soir, en rentrant à Woodford, ce que l'on avait recueilli pendant la journée était exposé dans le cabinet, rangé selon son ordre et placé dans l'herbier commun. Warner publia bientôt l'état de ces richesses botaniques dans un ouvrage intitulé *Plantæ Woodfordienses*, *ou Catalogue des plantes les plus parfaites qui croissent naturellement dans les environs de Woodfort, en Essex* (angl.), Londres, 1771, in-8°. Comme dans son énumération l'auteur n'admet aucune espèce d'herbes et de cryptogames, il ne renferme que cinq cent dix-huit espèces, qui sont rangées selon

l'ordre alphabétique, d'après la nomenclature dont Ray se sert dans sa *Synopsis*. Après le nom scientifique grec ou latin affecté à la plante viennent la description très-étendue de ses caractères spéciaux, que Warner a pris dans la *Flora anglica* de Hudson, la classe et l'ordre selon le système de Linné, le nom vulgaire de la plante en anglais, le lieu de naissance et l'époque de la floraison. En tête de l'ouvrage se trouve une préface dans laquelle l'auteur a fait connaître les noms de ses nombreux amis, en avouant que, sans leur secours, il n'aurait jamais été en état d'exécuter un pareil travail. Quoique la botanique fût l'étude favorite de Warner, il consacrait aussi quelques moments aux belles-lettres. Enthousiaste des beautés de Shakspeare, dont il possédait à fond les ouvrages, il se proposait d'en donner une édition avec des notes critiques, et il n'y renonça que lorsque Steevens eut annoncé la sienne. Il publia sur ce sujet : *Lettres à David Garrick, concernant un glossaire sur les pièces de Shakspeare et leur plan* (angl.), Londres, 1768, in-8°. Il continua jusqu'à ses derniers moments à augmenter ce glossaire, qui est devenu moins utile depuis la publication d'autres travaux sur le même sujet. Warner mourut, à l'âge de 54 ans, le 11 avril 1775, léguant à l'université d'Oxford toute sa bibliothèque et une rente à un professeur de botanique. Comme Linnée, il avait été dans sa jeunesse extrêmement passionné pour la danse; cette passion ayant cessé avec l'âge, il plaça sa bibliothèque dans la grande salle où il avait coutume de donner des bals. Outre les deux ouvrages ci-dessus, ses compatriotes lui doivent une bonne traduction de celles des pièces de Plaute qui n'avaient point été mises en anglais par Thornton, 1772 et 1774. G—Y et P—OT.

WARNER (JOSEPH), chirurgien distingué, membre de la société des sciences à Londres, naquit en 1717, à l'île d'Antigoa, sur une terre qui, dans la suite, fit partie de son héritage. Sa famille, qui était opulente et que différentes circonstances avaient rendue propriétaire de l'anneau célèbre que la reine Elisabeth avait donné au comte d'Essex, l'envoya de bonne heure en Angleterre, où il fut élevé au collége de Westminster. A dix-sept ans, il passa sur les bancs de l'école de chirurgie et de médecine, et après avoir étudié pendant sept ans sous le célèbre Samuel Sharpe, il fut nommé professeur adjoint d'anatomie à l'hôpital de St-Thomas, puis professeur en titre. Lors de la malheureuse tentative que le prétendant fit en 1745, Warner quitta sa place pour suivre, en qualité de volontaire, le duc de Cumberland vers les frontières d'Ecosse. Mais il fut rappelé pendant le cours même de la campagne pour occuper à l'hôpital de Guy l'emploi de premier chirurgien, dont il remplit les fonctions, ainsi que celles du professorat pendant quarante-quatre ans, avec la plus grande réputation. Il passa la fin de sa vie dans une retraite qu'il s'était choisie aux environs de Londres, et mourut âgé de plus de 84 ans, le 24 juillet 1801. Warner passait à juste titre pour un des premiers chirurgiens de son époque; il contribua puissamment à la fondation de l'école chirurgicale de Londres, devenue depuis si célèbre. Nommé, en 1775, membre de la société royale des sciences, dont par conséquent il fit partie pendant quarante-six ans, il fit insérer dans les Transactions de ce corps savant plusieurs traités et dissertations. Il a aussi publié des écrits plus considérables, entre autres : 1° *Cases in surgery*, ou *Cas qui surviennent dans la chirurgie*, Londres, 1754; 4° édition, 1784, in-8°; traduit en allemand, Leipsick, 1787, in-8°; 2° *Description de l'œil humain, des parties qui l'avoisinent, de leurs maladies et des méthodes à suivre pour opérer leur guérison*, Londres, 1769, in-8°, 2° édit.; 3° *Traité de la cataracte*; 4° *Account of the testicles, their common coverings and coats, and the diseases to which they are liable*, Londres, 1774, in-8°; traduit en allemand, Gotha, 1775. G—Y et P—OT.

WARNER (RICHARD), théologien et littérateur anglais, né à Londres, le 18 octobre 1763, mort le 27 juillet 1857, à Chelwerd, dans le comté de Sommerset. Après avoir rempli diverses cures, il occupa en dernier lieu les fonctions de pasteur anglican dans la résidence où il est mort. Il a laissé de nombreux écrits tant dans le domaine de la théologie théorique et pratique qu'en littérature, histoire et topographie. Dans la théologie, nous nommerons : 1° *Sermons pratiques*, 1803 et suiv., 2 vol.; 2° *Caractères de l'Ecriture*, 1810; 3° *Sermons, traités et notes sur le Nouveau Testament*, 1813, 3 vol.; 4° *Sermons sur les Epitres et les Evangiles*, 1816, 2 vol.; 5° *Principes de l'Eglise d'Angleterre*, 1816, 3 vol.; 6° *Aperçu de la Bible et thèse sur la Genèse*, 1842, etc. Dans la littérature, on a de lui : 1° *Illustrations historiques du livre de Waverley* (puisées dans l'œuvre de W. Scott), 1820, 3 vol.; 2° *Miscellanées*, 1824, 2 vol.; 3° *Récapitulations littéraires*, 1830, 2 vol., etc. Ses plus importants ouvrages ont trait à l'histoire locale et à la topographie de l'Angleterre; ce sont : 1° *Tourround Lymington*, 1789 (localité curieuse par ses antiquités romaines, puis normandes); 2° *Antiquitates colinariæ*, 1791; 3° *Remarques topographiques sur la partie nord-ouest du Hampshire*, 1793, 2 vol.; 4° *Histoire de l'île de Whigt*, 1795; 5° *Voyages dans le pays de Galles*, 1797 et suiv., 2 vol. (dont beaucoup de parties ont passé dans l'ouvrage similaire français de Depping); 6° *Histoire de Bath*, 1801, etc. R—L—N.

WARNERY (CHARLES-EMMANUEL DE), major général au service de la Pologne, naquit en 1719, à Morges, dans le pays de Vaud, où son père était gouverneur. Après avoir servi dans l'armée du roi de Sardaigne, il passa, en 1737, au

service de l'Autriche; en 1738, à celui de la Russie, et en 1742, il était capitaine d'un régiment de hussards dans l'armée prussienne. Pendant la seconde guerre de Silésie, il se distingua aux batailles de Striegau et de Sorr. Dans une affaire d'avant-poste, n'ayant avec lui que 100 chevaux, il entoura, dans les montagnes, un corps de 160 cavaliers ennemis et les amena prisonniers au camp. Cette action d'éclat lui valut le grade de major. La guerre de sept ans ayant éclaté, Frédéric le nomma lieutenant-colonel, et ce fut en cette qualité qu'il se signala par la prise du fort de Stolpe, en Poméranie. Warnery mit peut-être à cette action une trop grande importance, et l'historien Archenholz a traité de rodomontades ses prétentions à cet égard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Frédéric ne jugea point à propos de l'élever aux premiers grades de l'armée; que Warnery, mécontent, quitta le service de Prusse, et qu'après avoir passé quelques années dans sa terre de Langhof, en Silésie, il entra au service de Pologne en qualité de quartier-maître général. Nommé depuis major général, il demanda de nouveau sa démission pour se retirer à Breslau, où il mourut le 8 mai 1786. Malgré ses paradoxes et sa jactance, on ne peut lui refuser des talents comme écrivain militaire. Ses ouvrages sont : 1° *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes; sur la façon la plus convenable de combattre les premiers; sur la marine des deux empires belligérants; sur les peuples qui ont joint leurs armes à celles de Russie, tels que les Géorgiens, Colchidois, Mainottes, Monténégrins, Albanois, chrétiens grecs, etc., avec diverses observations sur les grandes actions qui se sont passées dans la dernière guerre de Hongrie et dans la présente en Moldavie; comme aussi sur l'expédition de la flotte russe en Grèce et sur celle du comte de Tottleben, avec des plans*, Breslau, 1771, in-8°. L'auteur avait composé cet ouvrage en allemand, et il en avait remis le manuscrit au prince Adam Czartorynski. Des copies en ayant été prises, il fut publié avec beaucoup de fautes, et ce fut alors que Warnery résolut de le faire paraître en français. Quoique le style en soit peu soigné, l'intérêt s'y soutient par l'attrait des anecdotes, des faits et des observations. 2° *Remarques sur la cavalerie*, Dublin, 1781, in-8°. Voici un passage pris textuellement dans cet ouvrage : « Bien des « gens croient que le choc de la *cavalerie* arrive « rarement et même jamais parce que l'une « des deux parties fuit avant que l'autre l'ait « jointe; mais, quoique cela soit arrivé assez sou- « vent, ce n'est pas moins une erreur. A Guas- « talla, en 1734, il y eut un choc au trot. A « Striegau, il fut général avec les Saxons, qui y « perdirent un grand nombre d'officiers; à Sorr, « l'aile droite des Prussiens donna assez lente- « ment. On a vu peu de batailles sans qu'il y « en ait eu : à Reichenberg, M. de Purpurati « nous reçut le pistolet à la main, et la décharge « faite, il s'avança de quelques pas seulement, « l'épée haute; mais il y eut un vrai choc, où il « fut culbuté. » 3° *Remarques sur l'Essai général de tactique de Guibert, pour servir de suite aux commentaires et remarques sur Turpin, César et autres auteurs militaires anciens et modernes*, Varsovie, 1782, in-8°. Cet ouvrage est dédié au général de Komarzewski, aide de camp du roi de Pologne. 4° *Mélanges de remarques sur César et autres auteurs militaires, anciens et modernes, pour servir de continuation aux Commentaires de Turpin, sur Montecuculli, et sur la Tactique de Guibert*, Varsovie, 1782, in-8°. Avec ces quatre ouvrages et en en retranchant les longueurs, un homme de l'art pourrait faire un traité qui serait utile. G—Y.

WAROQUIER (le comte LOUIS-CHARLES), sieur de Méricourt, de la Motte et de Combles, généalogiste français, né à Ste-Affrique (Aveyron), le 20 juin 1757, mort le 23 juillet 1794, sur l'échafaud révolutionnaire, après avoir été condamné comme complice d'une conspiration dans les prisons des Carmes, où il était détenu, fut lieutenant des grenadiers royaux de Picardie et major de la garde nationale parisienne. On lui doit, outre une *Généalogie de la maison de Waroquier*, 1781, in-4° : 1° *Armorial général de plusieurs maisons de France et étrangères*, 1782, 3 vol. in-12; 2° *Etat de la noblesse*, Paris, 1782, 5 vol. in-12; 3° *Etat de la France, contenant le clergé, la noblesse et le tiers état, recueil de devises héraldiques*, ibid., 1783, in-12; nouvelle édition sous le titre : *État général de la France*, 1789-1791, in-8°; 4° *Fragment général des maisons de Philippe de Billy, d'Albignac et de Villeneuve*, 1783 et 1784, in-12; 5° *Dictionnaire militaire de France, contenant les noms, surnoms et qualités de MM. les officiers au service de Sa Majesté*, 1784-1790, in-8°; 6° *Tableau historique de la noblesse militaire, contenant*, etc., Paris, 1784, in-8°. On y trouve un recueil d'ordonnances militaires. 9° *Traité sur les devises héraldiques, de leur origine et de leur usage, avec un recueil des armes de plus de deux mille maisons qui en portent*, 1784-1785, 2 vol. in-12, fig.; 10° *Tableau généalogique, historique, chronologique, héraldique et géographique de la noblesse, enrichi de gravures, contenant*, etc., Paris, 1786-1789, 9 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus important de Waroquier. On y trouve de nombreuses recherches et de nombreux documents sur la généalogie générale de France. 11° *Etat général de la France, ou la France vivante ou mourante pour 1790 et 1791*, 2 vol. in-8°; 12° *le Parfait miroir des nobles, ou l'Origine de l'ancienne et nouvelle noblesse, contenant leur nom patronymique, leurs armes*, etc., Paris, 1791, in-8°. Il devait paraître chaque jour un numéro de cet ouvrage, qui n'a pas été achevé. Z.

WARREN (PIERRE), amiral anglais, naquit en Irlande, en 1703. Il descendait d'une famille établie depuis longtemps en ce pays. Il em-

brassa fort jeune la carrière maritime, et dès 1727, il obtint un commandement. Après de longues campagnes, où il fit preuve de courage et d'habileté, il fut, en 1745, chargé d'occuper Louisbourg, la capitale du cap Breton, alors colonie française et clef du fleuve St-Laurent. La ville capitula bientôt; la colonie entière fut occupée par les Anglais, et le grade de contre-amiral récompensa les services qu'avait rendus Warren. Au commencement de 1747, il fut chargé, sous les ordres du célèbre Anson, d'arrêter deux escadres françaises, destinées l'une pour les Indes orientales, l'autre pour l'Amérique. Le but de cette dernière était de reprendre Louisbourg; elle fut attaquée et dispersée. Ce succès valut à Warren la décoration de l'ordre du Bain et le rang de vice-amiral. Sa popularité devint générale, et dans l'automne de 1747, les habitants de Westminster lui conférèrent un titre qui a toujours été l'objet des plus vives ambitions : ils le choisirent pour leur représentant au parlement. Une maladie de peu de durée enleva ce marin distingué, pendant un voyage qu'il faisait dans son pays natal, le 29 juillet 1752. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster, où le sculpteur Roubillac lui a élevé un monument. Z.

WARREN (Joseph), homme politique américain, naquit à Roxbury, dans le Massachussetts, en 1741. Son père était uniquement adonné à la culture des champs et au jardinage, et il donna son nom à une espèce de pomme inconnue alors en Amérique. C'est en voulant cueillir un de ces fruits que la branche se brisa et qu'il tomba inanimé sur le sol. Son fils Joseph avait seize ans lorsqu'il perdit ainsi son père. Sa mère le fit instruire avec soin, d'abord à l'école de Roxbury, ensuite au collége Harward. Au sortir de ces premières études, il entra dans la carrière médicale, et à vingt-trois ans, il commença à exercer la médecine à Boston. Il paraît qu'il réussit surtout à guérir ceux de ses clients qui étaient atteints de la petite vérole. La réputation qu'il s'acquit alors fut telle que, lorsque la guerre éclata, on le nomma chirurgien général de l'armée; mais, comme il n'accepta point ces fonctions, il fut élu major général. La direction que prirent alors les affaires du pays le jeta bientôt dans la vie publique, où il porta cette ardeur d'esprit qui l'avait fait réussir dans la carrière médicale. On le vit bientôt parmi les plus énergiques défenseurs de la liberté. Il prit en quelque sorte en main les affaires de la cité, où il exerçait sa profession, pendant que des citoyens placés sur le premier plan, tels que les deux Adam, Robert Treat Paine, Elbridge Gerry, allèrent représenter la colonie au congrès continental. Warren avait cela de remarquable qu'il alliait des talents qui n'avaient rien de belliqueux, l'éloquence entre autres, aux talents du guerrier. Il usa souvent de sa facilité à parler en public, uniquement pour conseiller à la foule d'éviter les mouvements tumultueux et de ne demander qu'aux formes légales le redressement des griefs dont elle pouvait avoir à se plaindre. Lors de l'organisation des pouvoirs politiques du Massachussetts dans le sens démocratique, en 1774, Warren fut élu délégué au congrès de la province, puis président de cette assemblée, en même temps que membre du comité de salut public. Il devint par là le directeur des affaires civiles et militaires du pays, en quelque sorte un dictateur. Le congrès organisé à Salem alla siéger à Concorde, puis, quelques jours avant la bataille de Lexington, à Watertown (10 mars 1775). Nul doute qu'on n'ait dû à la vigilance et à l'active énergie de Warren la sage, quoique persistante résistance opposée alors par les Américains aux armes britanniques. Ce que voulaient les Anglais, c'était de surprendre les Américains dans leurs campements. Warren s'aperçut de ce dessein et sut le déjouer. Les mesures qu'il prit alors contribuèrent au succès si important qu'eurent les Américains à la journée de Lexington (19 avril 1775). Ce succès fut suivi des résolutions suivantes, prises par le congrès du Massachussetts : il serait levé une armée de 30,000 hommes, chargée de la défense de la Nouvelle-Angleterre, et l'on inviterait les autres Etats du pays à fournir leurs contingents. Le 21 mai, le général Warren fut élu commandant en chef des forces du Massachussetts. Il s'acquit bientôt la confiance de l'armée. Les troupes anglaises avaient pris position sur les frontières de Boston. Exécutant les décisions du conseil de guerre, Warren ordonna, le 16 juin, au colonel Prescott de s'avancer vers Charlestown et d'occuper et fortifier Bunkers Hill. L'action s'engagea le lendemain. Les Anglais s'attaquèrent surtout aux travaux de défense et aux redoutes des Américains. Warren se présenta dans la chaleur de l'engagement. Lui montrant les redoutes, le général Putnam lui dit qu'elles étaient le point de mire de l'ennemi, que de leur prise ou de leur résistance dépendait le succès de la journée. Poursuivant alors sa route, il rencontra le colonel Prescott, qui lui offrit de prendre ses ordres : « C'est à moi de prendre les vôtres, lui répondit « Warren; donnez-moi seulement un mousquet. « Je viens recevoir vos leçons et non vous en « donner. » Ces paroles, dignes de l'antiquité, méritent d'autant plus d'être notées que Warren n'avait fait qu'exécuter les plans du conseil de guerre et non les siens lorsqu'il ordonna de fortifier Charlestown. Après un triple assaut, les Anglais emportèrent les travaux des Américains. La troisième attaque de l'ennemi vit tomber le courageux Warren; une balle l'avait frappé à la tête. Le compte rendu de cette meurtrière bataille, adressé au congrès, mentionna cette glorieuse fin de Joseph Warren. « Sa mémoire « sera honorée, portait ce document, tant que « la valeur et le patriotisme seront en honneur « parmi les hommes. » Le congrès vota l'érec-

tion d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de ce grand citoyen ; mais cette résolution de la législature n'a pas reçu d'exécution. R-LD.

WARREN (JAMES), général et homme politique américain, parent du précédent, naquit en 1726. Comme son homonyme, il fit ses études au collége Harward, puis il entra dans le commerce. En 1757, il remplaça son père dans les fonctions de haut shériff, qu'il garda jusqu'au moment où éclatèrent les hostilités avec l'Angleterre. Comme la plupart de ses compatriotes, il s'opposa aux imprudentes mesures adoptées alors par le cabinet anglais. Devenu néanmoins membre de la cour générale en 1761, il soutint en cette qualité ce qu'il considérait comme les droits de ses concitoyens. Connaissant les talents et le ferme caractère de James Warren, le ministère britannique lui fit d'inutiles avances, et voyant de ce côté échouer ses efforts, il le menaça tout aussi inutilement. Warren continua d'être fidèle à la cause de l'indépendance américaine. En 1775, il proposa des plans d'après lesquels devaient fonctionner des comités de correspondance qui devaient, résultat considérable, mettre de l'unité dans les mesures jusque-là disséminées de la fédération. Warren, par un motif resté obscur, refusa de faire partie du premier congrès. Mais, après la mort de son illustre parent Joseph Warren, il devint président du congrès provincial de New-York. Quoique fort peu belliqueux, il fut nommé major général de la milice en 1776. Il s'acquitta avec intelligence de ces fonctions, bien nouvelles pour lui, et lorsque l'Etat de Massachussetts, où sa famille était établie, se fut constitué, il devint membre de la chambre des représentants de cet Etat. Enfin il accepta un emploi dans un service qui ne répondait pas non plus à ses aptitudes, la marine. Warren se démit ensuite de ces fonctions pour rentrer dans la vie privée. Mais ses concitoyens le déterminèrent encore à se mêler aux affaires en qualité de président du conseil. Cet estimable citoyen mourut en 1808, à l'âge de 82 ans. Z.

WARREN (sir JOHN BORLASE), amiral anglais, issu par sa mère des Borlase de Cornouailles, dont un est auteur de plusieurs savants écrits sur l'histoire de cette province, naquit en 1754 et fit ses études au collége de Winchester et à l'université de Cambridge. Son penchant pour la marine s'était manifesté dès sa jeunesse, et lorsqu'il fut en possession de son patrimoine, il acheta la petite île de Lundy et s'amusa à faire manœuvrer un yacht dans le canal de Bristol. La guerre qui survint entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique ouvrit une carrière convenable à son ambition. Il servit comme lieutenant à bord du *Nonpareil* (the Nonsuch) et s'éleva par son mérite au grade de capitaine. Il commanda successivement en cette qualité l'*Hélène*, l'*Ariane*, l'*Aigle* et le *Winchelsea*. Warren, ayant été remplacé par lord Cochrane, se retira du service et épousa la fille du général Clavering ; il eut de cette union plusieurs enfants, dont un fils de grande espérance fut officier dans les gardes et mourut en Egypte. Warren avait obtenu, en 1777, le titre de baronnet. Lorsque la révolution française éclata, il reçut le commandement d'une escadre, qui troubla le commerce français, alarma les côtes et fit des prises considérables. Son souverain, satisfait de ses services, lui conféra l'ordre du Bain en 1794. Ce fut l'année suivante qu'il effectua un débarquement dans la baie de Quiberon, ayant son pavillon sur la *Pomone*. On sait qu'il concourut à la prise du fort de Penthièvre, et qu'il fit ensuite d'inutiles efforts pour protéger la retraite des royalistes français (*voy.* SOMBREUIL). Ayant porté son pavillon sur le *Canada*, il alla renforcer la flotte de Brest, sous lord Bridport ; fut détaché presque aussitôt, avec une forte escadre, vers la côte d'Irlande, et après une chasse de deux jours réussit à capturer le *Hoche*, vaisseau de ligne commandé par le capitaine Bompard, ainsi que trois frégates ayant à bord des troupes destinées à effectuer un débarquement en Irlande. Cet avantage excita un vif enthousiasme en Angleterre et épargna sans doute à l'Irlande une nouvelle guerre civile. La chambre des communes vota des remercîments à l'amiral qui avait rendu un si grand service à l'Etat. Après la conclusion de la paix en 1815, Warren fut appelé au conseil privé, puis envoyé à St-Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il avait siégé dans quatre parlements différents, en 1774, en 1780, en 1796 et 1802. Il est mort le 27 février 1822. Il a publié, sans y mettre son nom, un volume intitulé *Tableau de la force navale de la Grande-Bretagne*, 1791, in-8°. Z.

WARSEWITZ (CHRISTOPHE-STANISLAS), jésuite, et directeur de la chancellerie du royaume de Pologne sous Sigismond Auguste et ses successeurs, fut employé aux missions diplomatiques les plus importantes. Il a publié : 1° *Oratio gratulatoria ad Henricum Poloniæ regem*, Cracovie, 1553, in-4° ; 2° *Oratio ad Henricum Valesium, Galliæ et Poloniæ regem, in inauguratione Remensi*, Par., 1575, in-4° ; 3° *Oratio ad Stephanum regem Poloniæ, qua gratulatur de pace confecta cum duce Moscovitarum ad Zapolliam, anno 1582* ; 4° *Vita, res gestæ et obitus Stephani regis Polonorum et in ejus obitum oratio*, Cracovie, 1587, in-4° ; 5° *Oratio ad Rudolphum II imperatorem pro victoria contra Turcas in Slavonia*, 1613, in-4° ; 6° *Cæsarum, regum et principum vitæ parallelæ*, Cracovie, 1603, in-fol. ; et Francfort, 1608, in-8°. Dans cet ouvrage Warsewitz parle avec une grande liberté des déréglements auxquels Sigismond Auguste s'abandonnait, des désordres qui souillaient la cour de ce prince, et des abus qui régnaient dans l'administration. 7° *Orationes turcicæ quindecim*, Cracovie, 1595, in-fol. Warsewitz avait d'abord écrit, vers l'an 1588, ses trois premiers discours

pour engager les princes chrétiens à se réunir contre les Turcs, qui alors étaient occupés sur les frontières de la Perse. « Profitez des circon« stances, disait-il, arrachez aux musulmans la « Hongrie qu'ils ont presque entièrement dévorée, « et repoussez jusque dans l'Asie cet ennemi « irréconciliable des chrétiens. » Les Turcs, ayant fait la paix avec les Perses, en 1592, rompirent l'armistice qu'ils avaient conclu avec l'empereur Rodolphe II, et tournèrent de nouveau leurs armes contre la Hongrie. Warsewitz, effrayé à la vue des dangers auxquels l'Europe était exposée, publia onze nouveaux discours contre les infidèles. 8° *De consilio et consiliariis; de legato et legatione*, Cracovie, 1595, in-fol.; Dantzig, 1646, in-12; 9° *Paradoxa*, Cracovie, 1590, in-4°; et Rome, 1601, in-12; 10° *Memorabilium hominum et rerum descriptio ab orbe condito ad annum* 1585, Cracovie, 1585, in-4°; 11° *De optimo libertatis statu dialogus*, Cracovie, 1598, in-4°; 12° *De origine et derivatione generis et nominis Poloni*, dédié au roi Etienne Bathory, Vilna, 1580, in-4°; 13° *Reges, sancti, bellatores et scriptores Poloni*, Posen, 1629, d'après l'exemplaire qui avait été imprimé à Rome. On peut voir sur Warsewitz les observations critiques de Braun, *Scriptorum Poloniæ catalogus et judicium*, Cologne, 1723, in-4°. G—Y.

WARTENBERG (JEAN-CASIMIR KOLB, comte DE), conseiller privé de l'électeur palatin de Simmeren et gouverneur de Kayserslautern, descendait d'une des familles les plus anciennes de l'empire. Conrad Kolb, son père, était grand bailli de Kayserslautern. Né le 19 juillet 1584, le jeune Jean-Casimir acheva ses études en 1603, à l'instant où son père, qui avait veillé lui-même à ses premiers travaux, rendait le dernier soupir. Il se mit ensuite à voyager, et séjourna quelque temps en Italie, où il acquit tant de considération que, malgré sa jeunesse, le grand-duc de Toscane lui confia le commandement de sa garde, et chercha à le fixer dans le pays. Wartenberg resta quatre ans à sa cour; mais enfin l'amour de la patrie l'emporta, et il revint dans sa ville natale en 1608. Il fut presque aussitôt nommé membre du conseil et chambellan par l'électeur palatin Frédéric IV. Frédéric V le continua dans ses fonctions, et l'emmena avec lui en Angleterre (1613), lors de son mariage. Wartemberg devint ensuite bailli de Stromberg, puis intendant de Bretten. L'accession de son souverain à la couronne de Bohême (1619) l'engagea à reprendre du service dans les armées, et à solliciter le poste de commissaire général des troupes du Palatinat. Les fonctions de cette place ne l'empêchèrent point de conduire diverses négociations, et de faire plusieurs voyages dans la France, l'Angleterre, la Hollande, les Pays-Bas et le duché de Lorraine. Il donna aussi de grandes preuves de désintéressement pendant toute la durée de la guerre, et acheta à ses frais des approvisionnements pour la ville de Manheim, assiégée par les Espagnols. Mais, la garnison ayant capitulé dans l'intervalle, il perdit non-seulement les sommes qu'il avait avancées, mais encore presque tous ses biens, qui, par suite de la conquête du Palatinat, furent dévastés et confisqués (1625). Nommé, quatre ans après, gouverneur de la ville de Deux-Ponts, il fut de plus envoyé (1630) à Berlin et en Hollande, par le comte palatin Jean le Jeune, pour conclure son mariage avec la comtesse de Neubourg, suivit le roi de Bohême dans l'expédition qu'il fit en Allemagne avec Gustave-Adolphe, et resta près de lui jusqu'à sa mort, arrivée à Mayence le 19 novembre 1632. Il s'attacha alors au service de sa veuve, qui l'envoya comme négociateur en Hollande et en Angleterre, et il reçut dans ce dernier pays l'ordre de la Jarretière. A son retour, il reprit ses fonctions de conseiller à la cour palatine; mais après la bataille de Nordlingue, en 1634, il fut de nouveau obligé de quitter le pays, d'abandonner ses biens, et de se mettre à Metz sous la protection des Français. Il y acquit un grand crédit sur l'esprit des réformés, qui le députèrent à la cour de France pour y exposer la déplorable situation des religionnaires dans l'empire. Enfin, après un exil de treize ans, il lui fut permis de revenir dans sa patrie, et de rentrer en possession de ses biens; mais en même temps il résolut de se retirer des affaires publiques, et de consacrer à Dieu le reste de ses jours. Les offres avantageuses que lui fit l'électeur palatin Charles-Louis le trouvèrent inébranlable. Huit ans après (1655), les instances d'Eléonore de Brandebourg, qui venait de perdre son époux, et à laquelle il crut pouvoir se rendre utile en acceptant les places de membre du conseil privé et de gouverneur de Kayserslautern, le déterminèrent à rentrer dans la carrière politique, à l'âge de soixante et onze ans. Il mourut six ans après, le 22 septembre 1661. Sa fin fut celle d'un chrétien et d'un sage. Il s'était beaucoup occupé de l'éducation de ses enfants; et, suivant l'exemple de son père, il avait veillé lui-même aux premiers développements de leur intelligence. Comme à la naissance du dernier de ses fils, il était déjà âgé de soixante ans, craignant de mourir avant d'avoir laissé le jeune comte en état de se passer de guide, il rédigea par écrit une espèce de code de morale à son usage. L'ouvrage resta manuscrit jusqu'à sa mort; mais alors l'électeur, en ayant pris connaissance, le fit publier sous le titre d'*Instructions d'un père à ses enfants*, Deux-Ponts, 1662. Une deuxième et une troisième édition ont été publiées dans la suite à Berlin, 1696 et 1704, avec une préface de Jean de Besser. — *Charles Hartwigt de* WARTENBERG, général et colonel d'un régiment de hussards en Prusse, entra au service de Russie, et fit la guerre contre les Tartares, contre les Turcs et contre les Polonais. Rentré au service de Prusse à l'avénement de Frédéric II, il fit avec ce prince les

premières campagnes de Bohême, et fut tué sur le champ de bataille, le 2 mai 1757. P—OT.

WARTENBERG (FRANÇOIS-GUILLAUME, comte DE), cardinal et évêque de Ratisbonne et d'Osnabruck, était de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche. Né en 1593, il fut placé, en 1600, au collége des jésuites à Ingoldstadt, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, une vocation si décidée pour le ministère ecclésiastique, qu'en 1605 il fut nommé prévôt de l'église collégiale de Ste-Marie à Alt-Œttingen. Ses études préliminaires se trouvèrent terminées avant sa seizième année, et il se rendit à Rome, où il resta neuf ans dans le collége des Allemands. Rappelé par le duc Maximilien de Bavière, il fut successivement président du bureau du conseil, chanoine à Ratisbonne, et prieur du couvent. L'élévation du comte Frédéric de Hohenzollern au cardinalat contribua beaucoup à la sienne; il hérita de toutes les charges que celui-ci remplissait auprès de l'électeur de Cologne, telles que celles de grand maître de la cour, de conseiller privé, de président et de directeur dans les évêchés de Liége, Paderborn, Hildesheim et Munster. Les années suivantes le virent jouer un rôle important dans les conférences de Ratisbonne, où l'on débattit la question de la translation du rang et du titre d'électeur palatin au duc Maximilien de Bavière (1622), etc. Enfin il fut nommé évêque d'Osnabruck, en remplacement du cardinal de Hohenzollern; mais les troupes danoises qui peu de jours après sa promotion envahirent le pays l'empêchèrent de prendre possession de son évêché, et il en resta éloigné jusqu'à ce que les armées impériales eussent repris le dessus. Il assista au nom du prince électeur de Cologne à l'assemblée de Mulhausen (1627), et fut nommé par l'empereur Ferdinand II commissaire pour l'exécution de l'édit relatif à la restitution des biens ecclésiastiques dans la basse Saxe. La justice et le désintéressement avec lesquels il s'acquitta de cette commission lui valurent de nouvelles faveurs; et le pape Urbain VII, sur la recommandation de l'empereur, lui conféra les deux évêchés de Minden et de Verden, ravis par le sort des armes à deux ducs protestants, et le nomma son vicaire dans le Nord, spécialement dans le pays de Brême. Le comte de Wartenberg rendit en cette qualité de grands services à l'électeur de Cologne dans ses efforts contre la réformation. Il signala aussi son triple épiscopat par plusieurs fondations utiles, rendit tout son éclat à l'université d'Osnabruck, bâtit divers séminaires, éleva le collége anglais et une maison d'éducation pour les pauvres. Ces institutions louables n'empêchèrent point qu'après la victoire remportée sur les Impériaux près d'Oldendorff par le duc George de Brunswick, il ne perdît ses trois évêchés. Ce ne fut même qu'au milieu des dangers les plus imminents qu'il parvint à s'échapper, et qu'il arriva d'abord à Cologne, ensuite à Bruxelles. Mais bientôt les protestants eurent eux-mêmes à déplorer un échec plus considérable à Nordlingue; et l'évêque rentra à Cologne, escortant l'infant d'Espagne qui se rendait à Juliers. Plusieurs voyages, à Rome, à Lorette, l'occupèrent ensuite : le premier n'avait pour objet que la conclusion d'un mariage entre une archiduchesse et l'électeur de Bavière; les autres furent entrepris par suite d'un vœu qu'il avait fait dans une maladie dangereuse. A peine revenu en Allemagne, il assista à la diète de Ratisbonne, où l'évêque appuyé des suffrages du chapitre demanda à l'avoir pour coadjuteur, ce qui fut accordé sur-le-champ. Il parut de même, au nom de l'électeur de Cologne et au sien, dans les conférences d'Osnabruck et de Munster; mais il fut obligé, pour la signature du traité, non-seulement de résilier les deux évêchés de Minden et de Verden, mais encore de consentir, pour rentrer dans son évêché d'Osnabruck, à payer quatre-vingt mille rixdales au duc Gustave, à qui la reine Christine en avait conféré la possession. Il est vrai que l'empereur l'indemnisa de cette perte en lui donnant, après la mort de l'évêque de Ratisbonne, le siége épiscopal de cette ville (1649), et en le nommant commissaire principal de la députation envoyée de Francfort à Ratisbonne en 1658. Enfin le pape Alexandre VIII mit le comble à ces honneurs, en lui donnant le chapeau de cardinal en 1661. Mais le comte de Wartenberg ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité; il mourut le 21 novembre de la même année, avant d'avoir été, selon l'usage, remercier le pontife dans la capitale du monde chrétien. P—OT.

WARTENSLEBEN (ALEXANDRE-HERMANN), feld-maréchal prussien, naquit en Westphalie, en 1650, d'une ancienne famille; fut élevé à la cour de Cassel, entra au service de France, et combattit sous Turenne, dans les Pays-Bas. Sur sa réputation de bravoure, l'électeur Guillaume de Brandebourg l'appela dans son armée; mais Wartensleben donna la préférence au service de la Hesse; il fit dans les troupes hessoises une campagne en Danemarck, assista ensuite à la délivrance de Vienne, en 1686, et n'écoutant que son ardeur alla combattre, comme volontaire, pour les Vénitiens, en Morée, contre les Turcs. De retour en Allemagne, il reçut du landgrave l'ordre de former un régiment de dragons destiné pour l'empereur. Il servit alors comme auxiliaire contre la France, se fit remarquer à la tête de son régiment, et ensuite comme major général de l'infanterie hessoise. En 1691, il prit le commandement en chef des troupes de Gotha, qu'il organisa sur un pied nouveau, et il les conduisit comme auxiliaires à l'empereur, qui l'éleva au grade de feld-maréchal. Wartensleben se distingua dans différents combats, soit en Flandre, soit sur le Rhin, jusqu'à la paix de Ryswyck.

Sa réputation s'étant alors beaucoup accrue, Frédéric Ier, roi de Prusse, voulut l'attirer à son service ; il lui conféra le grade de feld-maréchal de ses troupes, le nomma gouverneur de Berlin, et en même temps conseiller de guerre. Ce fut Wartensleben qui donna à l'armée prussienne sa première organisation, tant perfectionnée depuis. Il mourut dans un âge avancé, le 26 janvier 1734, avec la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Allemagne. On trouve le portrait de ce guerrier et des détails sur sa vie dans un volume in-folio, imprimé à Berlin en 1851 et non destiné au commerce : *Notices généalogiques et biographiques sur la famille de Wartensleben* (en allemand). — Son fils, *Léopold-Alexandre*, né en 1710, servit également dans l'armée prussienne, fit longtemps la guerre, et, parvenu au grade de lieutenant général, donna sa démission en 1756. Il mourut en 1775, laissant trois fils, dont l'un, à cause de sa conduite à la bataille d'Iéna, en 1806, et de sa participation à la reddition de Magdebourg, fut condamné à une prison perpétuelle. B—P.

WARTENSLEBEN (GUILLAUME-LOUIS-GASTON DE), feld-maréchal au service d'Autriche, né en 1728, de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent, était issu d'un comte de Wartensleben qui, après avoir parcouru l'Europe, se fixa dans les Etats héréditaires au commencement du 18e siècle. Destiné de bonne heure à la carrière militaire, il fit d'abord une partie de la guerre de sept ans, puis alla combattre les Turcs, et se distingua dans un assez grand nombre d'actions, notamment dans les dernières campagnes, comme général-major de Clairfait. Il éprouva néanmoins un échec, en 1788, à Méhadia. Employé dans la guerre de la révolution française, il commanda, en 1795, l'aile droite de l'armée de Clairfait, et, après la levée du blocus de Mayence, il fut élevé au grade de général d'artillerie. Il avait remplacé, le 12 juin 1796, le duc de Wurtemberg dans le commandement en chef du corps d'armée qui agissait sur la Lahn, sous les ordres de l'archiduc Charles, alors commandant général de toutes les forces de l'Autriche et de l'empire en Allemagne. Ce prince, partant pour le Haut-Rhin, dans le dessein de s'opposer à Moreau, qui venait de passer le fleuve à Kehl, laissa 36,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie furent mis sous les ordres de Wartensleben, chargé de couvrir le Bas-Rhin, que menaçait l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan. Voici le portrait que l'archiduc a tracé de son lieutenant, dans sa relation de cette campagne : « Wartensleben avait blanchi « sous le harnais; ses longs services et sa valeur « personnelle lui avaient concilié l'estime géné- « rale; il était fier de cet avantage, et ne l'était « pas moins de sa capacité, partageant ce pré- « jugé si commun parmi ceux qui ont passé par « tous les grades, de prétendre posséder à fond « la science de la guerre. Il était parvenu dans « les hauts grades de l'armée autrichienne à une « époque où la guerre se bornait ordinairement « au gain ou à la perte d'un coin de terre. Alors « on attachait la plus grande importance à cou- « vrir un bout de frontière, à sauver un maga- « sin. Ce vieil officier n'avait rien étudié au « delà. » L'armée de Jourdan ayant repris l'offensive, et Neuwied étant forcé, Wartensleben se crut hors d'état de garder la position de Neukirchen. Au lieu d'attaquer Jourdan en détail avant qu'il eût concentré ses forces, il forma un cordon le long de la Lahn, et se retira ensuite sur le Mein. Il allait se retirer derrière la Nidda, lorsqu'une dépêche de l'archiduc lui prescrivit de ne plus rétrograder avant d'avoir tenté le sort des armes. Le 10 juillet, d'après cet ordre, il forma ses troupes en bataille sur la Wartha, derrière Friedberg. Le combat y fut très-vif le lendemain. Wartensleben l'aurait soutenu, si l'échec essuyé par son aile droite ne l'eût forcé à la retraite. Poursuivi chaudement par son adversaire, il se replia dans la position de Bergen, en avant de Francfort, et ne fut battu à Friedberg que pour avoir risqué l'offensive dans une position où ses ailes, restées sans appui et menacées d'être débordées, se trouvaient sans réserve. Wartensleben, ayant opéré sa retraite en remontant la rive gauche du Mein, établit une partie de ses troupes à Aschaffenbourg, compléta l'approvisionnement de Mayence, et jeta 2,400 hommes dans Francfort, dont il arma les remparts, tandis que le gros de son armée prit position à Offenbach. Un cordon de troupes légères le liait à Mayence, et un camp volant entretenait sa communication avec le Necker. Selon l'archiduc Charles, sa position, quoique trop étendue, remplissait assez bien le but qu'il se proposait; et s'il l'eût bien défendue, l'armée de Jourdan et même celle de Moreau n'auraient pas fait un pas de plus en Allemagne. Wartensleben avait alors à sa disposition 45,000 combattants, dont 15,000 de cavalerie. Jourdan lui opposait, sur la rive droite du Mein, 50,000 fantassins et 9,000 chevaux. Ce général ayant bombardé et sommé Francfort, le 12 juillet, Wartensleben déclara ne pouvoir rendre la ville sans l'autorisation de l'archiduc, auquel il venait d'expédier un courrier. Jourdan s'étant montré inexorable, Wartensleben se vit forcé d'entrer en pourparlers, et convint d'une suspension d'armes jusqu'au 16, jour où les Français pourraient occuper Francfort. Il profita de ce délai pour gagner Würtzbourg sans être inquiété; il y concentra toutes ses forces, et choisit sagement cette position, qui couvrait à la fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent au Danube par Ulm et Ratisbonne. Informé que Jourdan marchait sur lui avec ses communications et ses flancs découverts, il se décide à le prévenir. L'attaque devait avoir lieu le 23 juillet, mais sur le rapport d'un

déserteur annonçant l'arrivée de la division Bernadotte, le général autrichien convoque un conseil : non-seulement on y ajourne l'attaque, mais on y prend la résolution de se retirer; décision pusillanime, selon l'archiduc Charles. Wartensleben se rendit en toute hâte à Zell, au fond de la Franconie, perdant un nombre considérable de traîneurs et de déserteurs dans des marches forcées. L'indécision de Jourdan ne permit pas à l'armée française d'obtenir de plus grands résultats. Les deux chefs rivaux étaient sans plan; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens. Jourdan perdit sept jours, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zell, au lieu d'attaquer son adversaire, qui marchait et manœuvrait avec des colonnes isolées. L'archiduc ne dissimula pas son mécontentement; il lui manda qu'il était prêt à le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à s'approcher de lui sur le Danube inférieur. Wartensleben quitte Zell le 1er août, pour se diriger sur Amberg; là il apprend qu'il est suivi par son adversaire; aussitôt il abandonne sa position, et se retire derrière Forcheim, au lieu de se rapprocher de l'archiduc par les routes du Danube. Le 6 août, ses avant-postes ayant été attaqués et repoussés, il essaye de résister le lendemain sur une partie de sa ligne, et se replie ensuite. En se retirant sur Amberg, il s'éloignait de nouveau de l'archiduc dont le flanc restait découvert, et il rendait à Jourdan les routes qui auraient pu faciliter sa jonction avec Moreau. Il essaya de justifier sa direction contraire aux ordres formels que l'archiduc lui avait donnés, en alléguant qu'il couvrait les dépôts d'approvisionnement formés en Bohême; mais il est évident que d'autres motifs le faisaient agir : plein de confiance dans ses talents, il se voyait avec peine placé sous les ordres d'un jeune prince qu'il avait vu débuter dans la carrière, et lorsque lui-même avait déjà rendu d'importants services à l'Etat. De son côté, Jourdan ambitionnait la gloire de repousser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau, devant lequel l'archiduc se trouvait alors. Croyant bientôt ne pouvoir plus arrêter Jourdan, Wartensleben donne avis à l'archiduc qu'il est dans la nécessité de se replier en Bohême. Le prince, espérant tenir Moreau en échec en lui opposant le corps d'armée du général Baillet de Latour, se met aussitôt en marche pour se joindre à Wartensleben, qui reçoit pour instruction de tenir le plus longtemps possible à Amberg. Mais attaqué et débordé le 17 août, il se défend mal et va reprendre position derrière la Naab, pour s'établir de nouveau sur la ligne de communication avec le Danube. Il savait l'archiduc en pleine marche. La jonction s'opère effectivement le 22 août sur les bords de l'Altmuhl. L'archiduc et Wartensleben concertent aussitôt un plan général d'attaque contre Jourdan, qui, menacé par la réunion des forces autrichiennes, se repliait déjà sur Amberg. Le 24 il est attaqué et enfoncé sur différents points de sa ligne, poursuivi ensuite, et harcelé par Wartensleben, qui se met en pleine marche sur le Mein. Privé de l'espoir de joindre Moreau, ou d'en recevoir des secours, Jourdan croit pouvoir rétablir ses lignes à Würtzbourg; mais l'archiduc se hâte de l'y précéder. Là, une nouvelle bataille a lieu le 3 septembre. Wartensleben commandait le centre. L'aile gauche, conduite par Starray, ayant été repoussée avec perte, l'archiduc, dans ce moment critique, envoie l'ordre à Wartensleben de passer le Mein à gué, avec toute sa cavalerie, et de charger, sans perdre de temps, la gauche de l'armée française. Ce brave vétéran traverse aussitôt le fleuve à la nage, avec 24 escadrons de cuirassiers, et débouchant vers Erfelsdorf, soutenu par 8 bataillons de grenadiers, il décide la victoire, et accélère la retraite de Jourdan sur la Sieg et le Rhin. Ces brillantes opérations firent lever le blocus de Mayence. La retraite de Jourdan, effectuée avec confusion et désordre, le ramena, en vingt-cinq jours, des frontières de la Bohême sous les murs de Dusseldorf; elle formait une sorte de contraste avec celle de Wartensleben, qui avait mis près de deux mois à se retirer de la Sieg à la Naab, disputant le terrain pied à pied, avec des forces inférieures, sans se laisser couper et sans pertes sensibles. L'archiduc, l'emmenant avec lui, s'avança rapidement par Offenbourg, pour combattre Moreau qui avait formé le dessein de se maintenir dans le Brisgau. Le 19 octobre, il l'atteignit à Emmindlingen, et lui livra bataille. Wartensleben, qui commandait le centre, était chargé d'enlever les hauteurs derrière le village de Malmertingen; il y éprouva une grande résistance. A la tête de 12 bataillons et de 23 escadrons, il réitéra son attaque contre le pont de l'Elz. Là il y eut un combat encore plus opiniâtre; enfin Wartensleben repoussa les Français derrière l'Elz, dont il rompit les ponts; mais au plus fort de la mêlée, il eut le bras cassé d'un coup de biscaïen. Cette blessure grave ne lui permit pas de prendre part, cinq jours après, à la bataille de Schlingen, à la suite de laquelle Moreau fut obligé de repasser le Rhin. Wartensleben, hors d'état de reprendre son commandement et de continuer un service actif, fut nommé, en juillet 1797, gouverneur général de la Dalmatie : c'était une retraite honorable; il n'en jouit pas longtemps. Tourmenté par la goutte, affaibli par son grand âge et par ses blessures, il cessa de vivre peu de temps après, laissant la réputation d'un des plus braves généraux de son temps. B—P.

WARTON (Joseph), littérateur anglais, critique distingué, descendait d'une ancienne et honorable famille de Beverley, dans le comté d'York, et avait pour père Thomas Warton, professeur de poésie à l'université d'Oxford, et vicaire de Ba-

singstoke, dans le Hampshire. Joseph, né en 1722, reçut de son père sa première instruction, et fut admis au collége de Winchester, où il s'associa aux veilles poétiques du jeune Collins, son condisciple, et donna des marques d'un talent précoce. Il passa ensuite au collége d'Oriel à Oxford. Quelques poëmes, entre autres l'*Enthousiaste* ou l'*Amant de la nature*, l'*Indien mourant*, *Ranelagh-house*, satire en prose, le firent connaître avantageusement. Le premier de ces opuscules, imprimé en 1745, in-fol., fut inséré plus tard dans la collection poétique de Dodsley. Il s'occupa en même temps avec son frère de publier les poésies de leur père. Joseph entra dans les ordres en 1744, et obtint en 1748 la cure de Winslade. Lui et son frère avaient adopté de bonne heure des idées particulières sur le caractère de la poésie; ils distinguaient le savoir, la morale, l'élégance, en vers, la poésie didactique, d'avec la véritable poésie d'instinct, celle à laquelle aucune étude, aucun art, ne saurait atteindre, sans une vocation naturelle. L'invention et l'imagination sont les principales facultés du poëte (1). Joseph Warton exprima d'abord son opinion à cet égard dans la préface d'un volume de ses *Odes*, publiées en 1746, et composées dans la vue, dit-il, de *sevrer* le public de cet amas de poésie didactique et de morale rimée dont il était accablé. On a distingué surtout dans ce volume l'*Ode à l'imagination*. Après son retour d'un voyage dans le midi de la France, où il avait accompagné le duc de Bolton, il s'occupa de mettre au jour une édition de *Virgile*, en latin et en vers anglais; la traduction de l'*Enéide* est de Chr. Pitt; celle des *Eglogues* et des *Géorgiques* est de l'éditeur, à qui l'on doit aussi toutes les notes et trois essais sur la poésie pastorale, didactique, épique. Une dissertation de Warburton sur le sixième livre de l'*Enéide;* un commentaire sur le caractère d'Iapis par Atterbury, et sur le bouclier d'Enée par Whitehead, le poëte lauréat, contribuent à enrichir cette édition, qui étendit la réputation de son auteur; commencée en 1748, elle fut terminée en 1753, en 4 volumes in-8°; il en parut peu d'années après une deuxième très-perfectionnée. On a jugé la traduction de Warton supérieure à celle de Dryden pour la fidélité, à celle de Trapp pour la versification, mais dénuée de force et d'éclat. En 1753, le docteur Johnson le pressa de prendre part à la rédaction de l'*Aventurier*, suite d'essais, entreprise récemment par Hawkesworth, en l'informant qu'on lui avait réservé la partie de la critique littéraire. Environ vingt numéros de ce recueil sont de Joseph Warton, et se distinguent par un goût délicat: l'un sur le personnage du roi *Lear;* le n° 101 sur les imperfections du *Paradis perdu;* les n°s 75, 80, 83 sur l'*Odyssée*, qu'il égale à l'*Iliade*. Le premier volume du plus célèbre de ses ouvrages, *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, dédié au docteur Young, auteur des *Pensées nocturnes*, parut sous le voile de l'anonyme en 1756, et fut bien reçu des lecteurs. Le mérite du livre justifiait cet accueil; cependant, le rang assigné parmi les poëtes à l'auteur de l'*Essai sur l'homme* heurtait l'opinion qui dominait alors généralement. Pope, suivant Warton, est *un grand poëte*, mais non pas le *plus grand;* ce titre n'appartient qu'à celui qui brille éminemment par l'invention et l'imagination. On pense que ce fut le cri de l'opinion publique en faveur d'un écrivain favori qui ralentit l'ardeur de Joseph Warton pour achever son ouvrage, dont le second volume ne parut que trente-six ans après le premier. Mais un autre motif se joignait sans doute à celui-ci. Warburton, l'ami et l'exécuteur testamentaire de Pope, s'était en quelque sorte chargé de protéger sa mémoire, et ne souffrait pas qu'on portât la moindre atteinte à sa renommée. L'auteur de l'*Essai* devait des ménagements à ce grand critique, qui fut l'ami de son frère, et dont la haine d'ailleurs était redoutable. Ce qui fortifie cette supposition, c'est que, Warburton étant mort en 1779, le second volume de l'ouvrage de Warton parut trois ans après. Le biographe finit par assigner la place de l'auteur de l'*Essai sur l'homme* au-dessous de Spenser, de Shakespeare et de Milton, mais au-dessus de Dryden; si Dryden, dit-il, est un plus grand génie, Pope est un artiste plus parfait. Cette décision n'a pas eu l'assentiment général. L'*Essai* sur Pope a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1806, en 2 volumes in-8°. En 1755, Joseph Warton avait été élu second maître de l'école de Winchester; il en devint premier maître en 1766; peu d'hommes convenaient mieux à cette place, pour le savoir, l'urbanité, la sagacité à discerner le génie naissant, l'empressement à lui ouvrir la route des succès: aussi plusieurs de ses élèves se sont distingués dans la littérature. Il fut lié avec des hommes du premier ordre, notamment Johnson, Burke et Reynolds, comme lui membres du club littéraire; avec le docteur Lowth, évêque de Londres, qui contribua à son avancement dans la carrière ecclésiastique en lui conférant, en 1782, une prébende à St-Paul de Londres, et une cure qu'il échangea ensuite pour celle de Wickham. En 1788, une autre prébende à Winchester, et la cure d'Upham, ajoutèrent encore à sa fortune. Le goût qui régnait de son temps pour la lecture des anciens poëtes anglais lui fit penser qu'on ne relirait pas avec moins de plaisir quelques anciens critiques; et dans cette attente, il réunit, en 1784, en un volume in-12, la *Défense de la poésie*, par Philip Sydney, et les *Observations sur l'éloquence et la poésie*, par Ben Jonson. Ce petit volume est devenu très-rare. La résignation de

(1) Cette distinction, qui est comme la base de ce qu'on a appelé l'*école wartonienne*, n'était pas nouvelle. Edward Philipps, neveu de Milton, l'avait déjà faite dans le discours qui précède le *Theatrum poetarum* (1675).

sa place d'instituteur, en 1793, lui ayant donné du loisir, il accepta la proposition que lui fit une compagnie de libraires de diriger une édition des *Œuvres de Pope;* elle fut terminée en 1797, 9 vol. in-8°. Cette édition, précédée d'une notice biographique, était la plus riche en éclaircissements, et la plus complète qui eût paru jusqu'alors; elle est même trop complète, et on lui a justement reproché de renfermer des morceaux qui ne méritaient pas d'être conservés. On a aussi accusé l'éditeur d'avoir admis ces pièces dans l'intention de justifier l'opinion qu'il avait exprimée sur le poëte de Twickenham; mais cette imputation ne peut être qu'une calomnie. L'éditeur a refondu et réparti dans des notes la substance de son *Essai* sur Pope. Le premier volume de cet Essai avait été réimprimé en 1782, avec des améliorations, lors de la publication du second volume. Joseph Warton cultiva les lettres jusqu'à son dernier jour; il avait préparé deux volumes d'une édition de Dryden, lorsqu'une maladie de reins termina sa laborieuse carrière le 23 février 1800. Ses paroissiens lui firent ériger dans la cathédrale de Winchester un monument, d'après un dessin de Flaxman. Les manières de cet écrivain respiraient la bonté, l'aménité, l'obligeance; il n'était point avare des trésors intellectuels qu'il avait amassés. Homme du monde, recherchant la compagnie des femmes, maniant tour à tour les armes du raisonnement et d'une inoffensive plaisanterie il différait, par les agréments extérieurs de son frère, avec lequel il vécut d'ailleurs dans une constante union. Sa mémoire était très-ornée; il possédait parfaitement les littératures française et italienne. Comme poëte, on lui trouve plus de pureté, plus d'élégance que de force. On peut supposer que l'étude qu'il fit de la critique concourut à ralentir l'élan de son imagination. Ses odes ont eu le désavantage de paraître en même temps que celles de Collins, et ont nécessairement perdu à la comparaison. Son mérite principal est d'avoir été un critique éclairé, savant et judicieux. « Il a fait voir, dit Samuel « Johnson, comment le front de la critique peut « être adouci, comment elle peut charmer et « plaire, avec toute sa sévérité. » Joseph Warton conçut et abandonna successivement le projet de deux autres ouvrages; le premier aurait traité de la renaissance des lettres; le second était une histoire de la poésie en Grèce, à Rome, en Italie, et en France, d'Homère à Nonnus, d'Ennius à Boëce, de Dante à Métastase, et de Guillaume de Lorris à Voltaire. Un de ses élèves, M. John Wool, a publié, en 1806, un volume in-4° de *Mémoires sur Joseph Warton*. On y trouve des lettres nombreuses échangées entre Warton et des littérateurs distingués. On peut lire aussi les préfaces biographiques qu'Alexandre Chalmers a consacrées à Joseph et Thomas Warton, dans sa collection des poëtes anglais, 1810; ainsi que les *Anecdotes littéraires* de leur ami J. Nichols, t. 4, p. 168-186. Le portrait du premier orne un cahier de l'*European Magazine*, mars 1800. Il semble que personne dans la famille Warton ne fut étranger aux lettres. Dans le volume des *Poésies* de Th. Warton le père, publié par ses fils (1747, in-8°), on lit une *Ode sur la mort de l'auteur, par une dame;* cette dame était sa fille, Jane Warton, qui mourut à Wickham, en 1809, à l'âge de 87 ans. Nous ignorons si John Warton, docteur en théologie, mort vers 1820, est de la même famille. On a publié en 1826 un volume in-8° de ses écrits, sous le titre de *Tableaux d'agonie* (Deathbed scenes) et *Conversations pastorales*. L.

WARTON (Thomas), l'historien de la poésie anglaise, frère puîné du précédent, naquit à Basingstoke en 1728. Son goût pour la poésie s'annonça de très-bonne heure, et l'on a conservé des vers qu'il fit à l'âge de neuf ans (1). Ses études furent terminées au collége de la Trinité d'Oxford, où il résida quarante-sept ans. Ce fut dans sa dix-septième année qu'il composa les *Plaisirs de la mélancolie*, poëme, publié en 1747, où l'on trouve un vrai talent et peut-être un trop grand luxe d'imagination. Mason, dans un poëme intitulé *Isis*, ayant inculpé le royalisme de l'université d'Oxford, Thomas Warton, en publiant en 1749 le *Triomphe d'Isis,* rendit la pareille aux étudiants de Cambridge; et Mason lui-même s'avoua vaincu en talent poétique. En 1751, le collége de la Trinité l'admit au nombre de ses agrégés. En 1754, la publication de ses *Observations sur la Reine des fées,* de Spenser, le fit connaître comme un critique du premier ordre. L'auteur fut nommé, trois ans après, professeur de poésie au collége Pembroke, de l'université d'Oxford, chaire qu'il occupa pendant dix années, conformément à l'usage. En 1774 parut le premier volume du plus important de ses ouvrages, l'*Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du* 11° *siècle jusqu'au commencement du* 18°, précédée de deux dissertations : 1° sur l'origine de la fiction romantique en Europe; 2° sur la restauration des lettres en Angleterre. Le deuxième volume vit le jour en 1778 et le troisième en 1781; il finit par une vue générale sur le caractère de la poésie au temps de la reine Elisabeth; l'ouvrage n'a pas été terminé. Pope avait conçu le plan d'un pareil travail; Gray avait beaucoup étendu ce plan, lorsqu'il apprit le projet de Warton. On pense que celui-ci a calqué son ouvrage sur le livre de Gio-Maria Crescimbeni, qui a pour titre : *Istoria della volgar poesia*. L'histoire de la poésie anglaise a dû coûter à son auteur un travail immense; c'est un monument d'érudition, de goût et de critique. On lui a reproché, il est vrai, quelques digres-

(1) C'est une traduction des vers de Martial, qui ont été ainsi rendus en français par Voltaire :

Léandre, trahi par l'amour,
En pleurant, disait à l'orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

sions. Bien que plusieurs parties soient exécutées avec un grand talent, l'écrivain n'a pas toujours réussi à vaincre la sécheresse du sujet. Joseph Ritson, dans des *Observations sur l'histoire de la poésie anglaise*, 1782, a relevé quelques inexactitudes échappées à l'auteur, mais sans observer les formes polies dont la critique n'a que trop besoin. L'*Histoire de la poésie anglaise* a été réimprimée en 1824, 4 vol. in-8°, par les soins de M. Richard Price, qui y a joint ses notes et d'autres empruntées à divers savants (Ritsow, Ashly, Douce, Park, etc.). Une troisième édition, Londres, 1840, 3 vol. in-8°, est d'une exécution moins élégante que la seconde, mais elle renferme de bonnes notes dues à des littérateurs fort instruits (sir F. Madden, Kemble, Wright, etc.). Thomas Warton avait été nommé, en 1771, membre de la société des antiquaires de Londres, et avait obtenu la cure de Kiddington, dans le comté d'Oxford, paroisse dont il donna une excellente histoire. Il eut depuis la cure de Hill-Farrance, au comté de Somerset; fut promu, en 1785, à la chaire d'histoire fondée par Camden à l'université d'Oxford, et à la place de poëte lauréat, à laquelle ses odes rendirent un certain éclat. Il n'en fut pas moins en butte aux plaisanteries qui, depuis Cibber, semblent attachées à ce titre de poëte de la couronne. Heureusement pour lui, le nouveau lauréat n'était pas d'un caractère très-irritable; et il ne fut pas le dernier à s'amuser de l'esprit et de la gaieté répandus à ses dépens dans les *Essais lyriques* (Probationary odes). Th. Warton est le premier critique anglais qui ait essayé d'éclaircir les anciens auteurs par l'examen des livres qui devaient leur être familiers. Après avoir suivi cette méthode avec succès pour le poëme de Spenser, il l'appliqua aussi à ceux de Milton, lorsqu'il donna, en 1785, une édition des *Poëmes de la jeunesse de l'auteur du Paradis perdu*, avec des recherches curieuses sur sa vie. Ce fut le dernier écrit qu'il publia. Il soignait une cinquième édition de ses propres poésies, lorsqu'il mourut subitement, le 21 mai 1790. Nous allons indiquer celles de ses productions que nous n'avons pas encore citées, en revenant sur les ouvrages qui demandent quelques détails. 1° *Panégyrique de l'ale* (boisson) *d'Oxford*, 1750, petit poëme, heureuse imitation du *Brillant shilling* de Philips; 2° le *Progrès du mécontentement*, 1750, imitation également heureuse de Swift; 3° *Newmarket*, satire, 1751. Quoiqu'elle obtînt du succès, ce fut la seule que l'auteur se permit de publier. 4° *L'Union, ou Choix de poëmes écossais et anglais*, 1753. Quelques-uns sont de sa composition. 5° *Observations sur la Reine des fées*, 1754, in-8°; un deuxième volume parut en 1762; une édition nouvelle a vu le jour à Londres en 1807, 2 vol. in-8°. C'est celui de ses ouvrages auquel Sam. Johnson donnait la préférence. Il a, en quelque sorte, ouvert cette carrière de critique laborieuse où se sont distingués plus tard Steevens, Malone, Reed, Todd et d'autres commentateurs des anciens poëtes anglais. 6° *Description de la cité, du collége et de la cathédrale de Winchester*, in-12 (anonyme); 7° *Compagnon du guide et guide du compagnon, supplément complet à toutes les descriptions d'Oxford publiées jusqu'à ce jour*, etc., 1760; badinage ingénieux, qui eut en peu de temps trois éditions; reproduit en 1806, avec des gravures; 8° *Inscriptionum romanarum metricarum delectus*, 1758, in-4°; recueil devenu très-rare; il est tiré en partie des *Elegantiæ antiquorum marmorum* de Mazochius, Smetius, Gruter, etc. 9° *Vie de sir Thomas Pope, fondateur du collége de la Trinité d'Oxford*, 1772, in-8°, et 1780, écrit d'abord pour la *Biogr. brit.*, in-fol.; 10° *Vie et restes du docteur Bathurst*, 1761; 11° le *Saucisson d'Oxford, ou Choix de morceaux écrits par les plus célèbres beaux-esprits de l'université*, 1764, 1777, 1806, 1815. La préface et plusieurs poëmes sont de Warton. 12° Une belle et correcte édition de *Théocrite*, précédée d'une *Dissertatio de poesi bucolica Græcorum*, 1770, 2 vol. in-4°; 13° recueil de ses *Poésies*, 1777, 1778, 1779, 1789. Plusieurs des morceaux qu'il n'a pas reproduits dans ces quatre éditions ont été réimprimés dans celle des *Poëtes anglais*, en 1810. Une cinquième édition de ces poésies, contenant aussi l'*Inscriptionum delectus*, a paru à Londres en 1802, 2 vol. in-8°; elle renferme une notice bibliographique et littéraire et des notes, par Richard Mont; on y trouve aussi un portrait de Warton, d'après Reynolds. Une sixième édition, Edimbourg, 1854, in-8°, renferme une notice de Gilfillow sur la vie et les écrits de l'auteur. 14° *Histoire de Kiddington*, 1781; spécimen, imprimé seulement pour ses amis, d'une histoire paroissiale de l'Oxfordshire, qu'il ne continua point. Une deuxième édition de cet essai fut donnée en 1782; une troisième en 1815, avec des gravures de Bewick. 15° *Recherches sur l'authenticité des poëmes attribués à Rowley*, 1782-1783. Il soutient la négative. Il avait déjà abordé ce sujet dans l'*Histoire de la poésie*. 16° *Poëmes de la jeunesse de Milton*, avec des notes critiques et explicatives, 1785, 1 vol. in-8°. On sait que ces poëmes sont en grande partie écrits dans des langues étrangères, l'italien, le latin, le grec. Une deuxième édition parut en 1791, enrichie de savantes remarques du docteur Ch. Burney, sur les vers grecs, et d'observations sur les autres poëmes, par Warburton On a trouvé que, dans les notes qui accompagnent ce recueil, l'éditeur a trop manifesté son éloignement pour les principes puritains de son auteur, surtout dans un livre de pure littérature. Thomas Warton avait un caractère doux, paisible, inaccessible au ressentiment. On ne lui connaissait aucune passion, si ce n'est l'amour de l'étude. C'est peut-être ce que le docteur Johnson entendait lorsqu'il a dit que, des hommes de génie qu'il connaissait, *Warton était le seul qui n'eût*

pas de cœur. Ils furent quelque temps liés d'amitié. Tous deux étaient de ce célèbre club littéraire dont les conversations forment la partie brillante de l'ouvrage biographique de Boswell. Warton a même inséré plusieurs morceaux (les nos 33, 93, 96) dans le *Fainéant* (the Idler) de Johnson; ayant eu la franchise d'exprimer une opinion peu favorable sur le goût et l'érudition de cet écrivain, il fut dès lors perdu dans son esprit; mais tandis que Johnson ne laissait pas échapper l'occasion de tourner en ridicule l'extérieur négligé et la manière de parler, pour ainsi dire spasmodique, de son ancien ami, celui-ci ne parlait de lui qu'avec les égards dus à l'amitié, même après qu'elle est éteinte. Le style de Th. Warton est d'une grande clarté et a plus de force que d'élégance. Sa poésie mâle, énergique, paraît modelée sur celle de Milton; elle manque parfois de simplicité. On y retrouve fréquemment les antithèses de Pope, dont il eût mieux fait d'emprunter l'harmonie. On y remarque un grand nombre d'expressions vieillies, dont il avait fait une étude particulière, avec une recherche frappante de tours nouveaux et inusités. Ses compatriotes admirent plusieurs de ses descriptions de la vie champêtre, notamment le *Premier d'avril*, l'*Approche de l'été* et son poëme du *Suicide*. Th. Warton s'occupa de l'architecture ecclésiastique; ce fut une note célèbre qu'il inséra dans la deuxième édition de ses *Observations sur la Reine des fées* qui éveilla le goût des Anglais sur ce genre d'architecture, jusque-là presque entièrement négligé. L.

WARTON. *Voyez* WHARTON.

WARWICK. Ce nom a été illustré successivement par plusieurs hommes qui n'appartenaient pas à la même famille, et à qui le comté de Warwick avait été transmis par alliance. Richard Beauchamp, comte de Warwick, le premier dont l'histoire fasse mention, fut celui des seigneurs anglais qui obtint le plus la confiance et la faveur de Henri V. Déjà sous son père, Henri IV, il avait, en 1412, commandé une expédition que fit la garnison de Calais dans les provinces voisines; il les ravagea sans obstacle, pendant que la France était en proie aux discordes des Bourguignons et des Armagnacs. En 1414, peu de temps après l'avénement du roi, le comte de Warwick fut chef d'une solennelle ambassade envoyée au concile de Constance; les évêques de Salisbury, de Bath et d'Harford, l'abbé de Westminster et le prieur de Worcester l'accompagnaient. Sa suite se composait d'une foule de chevaliers, de serviteurs, de docteurs, de clercs, et il avait une escorte de huit cents chevaux; aussi cette ambassade faisait-elle l'admiration de tous les pays où elle passait. En 1416, il fut envoyé auprès du duc de Bourgogne, Jean Sans-peur, au moment où ce prince songeait déjà à s'allier aux Anglais, et il reçut de lui un grand accueil. En 1419, après que Henri V eut pris Rouen, Warwick s'empara de la Roche-Guyon. L'année d'après, il faisait partie de la brillante suite du roi, lorsqu'il alla signer le traité de Troyes et épouser Catherine de France, fille de Charles VI. Pendant les années suivantes, il fut un des principaux capitaines des armées d'Angleterre lorsque, maître de Paris, régent et héritier présomptif du royaume, Henri V s'efforçait de détruire le parti et les espérances du Dauphin, qui bientôt après fut le roi Charles VII. En 1422, Henri V mourant faisait ses dernières dispositions: « Pour vous, mon cousin de Warwick, dit-il, je veux que vous soyez « le maître de mon fils; que vous demeuriez avec « lui pour le conduire et l'enseigner selon son « état. Je ne saurais y mieux pourvoir. » Warwick continua cependant à faire la guerre en France, où il s'empara de presque toutes les forteresses du Maine; plus tard il éprouva un échec devant Montargis, dont le bâtard d'Orléans lui fit lever le siége. En 1426 seulement, il fut investi de l'office de gouverneur du jeune Henri VI, et retourna en Angleterre. Cinq ans après, lorsque les Anglais commençaient à éprouver des revers en France, il amena le jeune roi à Rouen. Ce fut alors qu'on y commença le procès de la Pucelle, prise quelques mois auparavant au siége de Compiègne. Le comte de Warwick ne se montra ni moins violent, ni moins cruel que les autres Anglais contre cette glorieuse fille. Ce fut sous son autorité et presque par sa contrainte que se conduisit la procédure. Il prit part à toutes les indignités que l'évêque de Beauvais et les juges ecclésiastiques commirent pour satisfaire la vengeance des Anglais. Il se cacha dans la prison pour entendre les conversations de Jeanne avec le faux confesseur qui lui avait été donné. Il menaçait de faire jeter dans la rivière les juges qui montraient quelque probité. Lorsqu'elle tomba dangereusement malade, il s'affligeait publiquement de ce qu'elle mourrait de mort naturelle, et ne serait point brûlée vive. Ce fut d'accord avec lui qu'on lui retira ses vêtements de femme, afin qu'elle fût forcée de revêtir les habits d'homme qu'on avait placés sur son lit, et que par là elle donnât lieu à la déclarer relapse. Sa joie éclata lorsqu'on la conduisit au supplice. Enfin, on a peine à concevoir comment le plus noble seigneur d'Angleterre pouvait être descendu à ce degré de haine aveugle et populaire. Après la mort de Jeanne, le comte de Warwick assiégea Louviers sans pouvoir s'en emparer. Au mois de décembre 1431, il assista au couronnement du roi Henri VI à St-Denis, quand ce jeune prince y reçut la couronne de France. Puis il repassa avec lui en Angleterre, et continua d'avoir une grande part au gouvernement. Il s'efforça, ainsi que presque tous les conseillers, de prévenir la rupture qui se préparait, de jour en jour, entre l'Angleterre et le duc Philippe de Bourgogne. Il voyait bien qu'elle allait entraîner la ruine complète du parti anglais en France. Mais il ne dé-

pendait de lui ni de nul autre d'empêcher une séparation que tant de circonstances rendaient inévitable. La paix d'Arras se fit en 1435, entre la France et la Bourgogne, et les Anglais eurent dès lors pour ennemi celui qui avait été leur plus puissant allié; Paris rentra sous l'obéissance du roi de France. Bientôt les discordes qui commencèrent à diviser l'Angleterre, les querelles entre le duc de Glocester et le cardinal de Winchester, entre le duc d'York et le duc de Somerset, rendirent de plus en plus difficile la conservation des conquêtes que les Anglais avaient faites en France. En 1437, le comte de Warwick fut nommé régent de France, à la place du duc d'York. Il y tenta quelques efforts assez heureux pour se défendre contre les vaillants capitaines du roi Charles VII. Il réussit à secourir le Crotoy, qu'assiégeaient les Bourguignons; il surprit Pontoise. Mais pendant ce temps les Français se rendaient maîtres de Montereau et d'autres places. Tout leur prospérait; l'ordre commençait à se rétablir dans leurs armées et dans le royaume, tandis que l'Angleterre était en pleine décadence; elle était en effet destinée à de plus grands revers et à perdre successivement presque toutes ses conquêtes. Mais le comte de Warwick ne fut pas témoin de la ruine des Anglais en France; il mourut en 1439 à Rouen, où il résidait comme régent. — Son fils unique, *Henri Beauchamp*, comte de Warwick, s'était, bien jeune encore, fait connaître à la guerre. La chronique contemporaine de Monstrelet, parlant de lui, en 1429, et des combats où il prenait part, le nomme l'enfant Warwick. Aucune action d'éclat, aucune commission importante n'a depuis ce moment donné place à son nom dans l'histoire; mais en 1444, à l'occasion du mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou, il fut créé duc de Warwick et reçut en don le château de Bristol et la seigneurie des îles de Jersey et Guernesey. Il était aussi gouverneur de Calais, et mourut vers l'année 1453. A.

WARWICK (Richard Nevill comte de), le plus célèbre de ceux qui ont porté ce nom, avait épousé Anne Beauchamp, fille de Richard, comte de Warwick, et sœur de Henri, duc de Warwick. Il n'y avait à cette époque aucune famille en Angleterre aussi puissante que les Nevill. Elle avait pour chef Ralph Nevill, comte de Westmoreland. Richard Nevill, son frère, avait épousé Alice Montacut, fille unique et héritière de Thomas Montacut, comte de Salisbury, qui avait été tué en 1429 au siége d'Orléans; et il portait ainsi le titre et possédait les vastes biens de cette maison. Sa sœur, Cécile Nevill, avait épousé Richard, duc d'York, qui, descendant par les femmes de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Edouard III, prétendait avoir au trône un droit meilleur que le roi régnant Henri VI, héritier de l'usurpation de Henri IV, et appartenant à la branche de Jean de Lancastre, troisième fils d'Edouard III. Le principal appui des prétentions du duc d'York, c'était la puissance des Nevill, et surtout le comte de Warwick. Outre ses richesses, sa vaillance et son habileté à la guerre, il n'y avait point d'homme dont le caractère fût plus propre à se faire des partisans, tant il avait de persuasion et d'autorité dans le langage et dans les manières, tant il savait inspirer d'affection et de confiance à tous ceux qu'il voulait entraîner à sa suite. La maladie du roi, sa nullité, les intrigues de la reine Marguerite, la discorde qui avait régné entre le cardinal de Winchester et le duc de Glocester, la perte de la Normandie et de la Guyenne, avaient jeté l'Angleterre dans un complet désordre. Après trois ou quatre ans de cabales, de menaces et de violence qui mirent alternativement l'autorité du roi entre les mains du duc d'York et de ses amis, ou du duc de Somerset et du parti de la reine, la guerre civile éclata enfin; et, le 31 mai 1455, le comte de Warwick, qui commandait l'avant-garde de l'armée du duc d'York, remporta une victoire complète à St-Albans. Le duc de Somerset et les principaux seigneurs de son parti furent tués, et le roi fut fait prisonnier. Le duc d'York lui témoigna le plus grand respect, ne chercha point encore à faire valoir ses droits à la couronne, et se fit seulement nommer protecteur du royaume. Le comte de Warwick fut alors gouverneur de Calais. Il n'y avait pas un office plus important, dans ces temps de désordre, et les armées étant composées comme elles l'étaient, il n'y avait rien de si facile dans un tel poste que de se rendre à peu près indépendant du gouvernement royal. Aussi, lorsqu'un an après Marguerite, profitant de l'incurie du duc d'York, eut repris le pouvoir, le comte de Warwick se retira à Calais. Il s'y conduisait absolument à sa volonté, y équipait des vaisseaux, leur faisait courir les mers, s'enrichissait de leurs pirateries; en un mot, agissait en seigneur souverain. Après deux ans passés en tentatives de réconciliation, en défiances et en complots réciproques, on reprit les armes. Le comte de Salisbury gagna la bataille de Blore-Heath, et se joignit au duc d'York. Le comte de Warwick, avec une partie de sa garnison de Calais, passa en Angleterre. Mais cette fois la faction de la reine était plus en mesure de résister. Elle avait assemblé un parlement qui lui était favorable. Le duc d'York et les Nevill, après avoir, durant plusieurs mois, tenu leur armée sous les armes, la virent se disperser pour obéir aux ordres du roi et du parlement. Les chefs n'eurent que le temps de s'enfuir; le comte de Warwick et le jeune comte de la Marche, fils du duc d'York, se retirèrent à Calais. La reine venait d'en donner le gouvernement au jeune duc de Somerset. Lorsqu'il voulut prendre possession de son office, il fut reçu à coups de canon, débarqua sur la côte, s'empara de Guines et commença une guerre inégale avec

le gouverneur de Calais. Une flotte fut équipée en Angleterre pour lui porter secours. Le comte de Warwick parvint à gagner les chefs; ils passèrent de son côté. Alors il se trouva maître de plus de vaisseaux que le roi, et tint la mer sans résistance. Les rigueurs et la mauvaise conduite de la faction dominante donnèrent bientôt de nouvelles chances au duc d'York. Le comte de Warwick et le comte de la Marche débarquèrent à Sandwich, en 1460, se joignirent aux révoltés du comté de Kent, et entrèrent sans obstacle à Londres : tant la reine Marguerite leur avait donné de partisans par son mauvais gouvernement. Le 19 juillet 1460, l'armée du roi livra bataille à Northampton au comte de la Marche et au comte de Warwick. La victoire fut complète, sanglante, et funeste au parti royal; car l'usage commençait à s'introduire, dans les guerres civiles d'Angleterre, de massacrer les seigneurs et les chefs en faisant quartier aux soldats et aux gens des communes. Cependant la reine, son jeune fils, le duc de Somerset et quelques autres se sauvèrent. Le roi tomba encore une fois entre les mains du vainqueur. Le duc d'York, ayant assemblé un parlement, commença pour lors à faire valoir ses droits à la couronne. La jouissance en fut, à de certaines conditions, laissée au roi Henri VI, durant sa vie, mais ensuite elle devait revenir à la branche d'York. La reine, dont rien n'abattait le courage, assembla une nouvelle armée dans le nord de l'Angleterre. Le duc d'York marcha à sa rencontre, livra imprudemment bataille à Wakefield, fut vaincu et tué. Le comte de Salisbury, père du comte de Warwick, fut fait prisonnier et décapité. Pendant ce temps, son fils commandait à Londres, et le comte de la Marche était à la tête d'une forte armée dans le pays de Galles. La reine, sans perdre de temps, marcha vers Londres; le comte de Warwick alla à sa rencontre; la trahison de quelques seigneurs lui déroba la victoire. Avec les débris de son armée, il alla rejoindre le comte de la Marche, et ils avancèrent assez rapidement pour prévenir la reine et rentrer à Londres, dont elle n'avait pu se faire encore ouvrir les portes, bien qu'elle eût entre ses mains le roi, repris à la bataille de Wakefield. Alors le comte de Warwick prit une grande résolution; il assembla près de Londres l'armée et le peuple de la ville, fit lecture de la convention qui avait réglé les droits de la branche d'York à la couronne en en laissant l'usufruit à Henri VI, et demanda aux soldats et aux habitants si le roi n'avait pas violé les conditions de ce traité : Oui, oui, s'écrièrent-ils en tumulte. — Voulez-vous avoir encore pour roi Henri de Lancastre? — Non, non, répondit le peuple. — Ne choisissez-vous pas pour roi Edouard d'York? — De nouvelles acclamations décernèrent la couronne à Edouard IV. Ce fut là toute son élection. Il la dut entièrement au comte de Warwick, qui avait plus d'audace et de résolution que lui; c'était au mois de mars 1461. Cependant la reine Marguerite avait encore une nombreuse armée, et la personne du roi Henri VI était en son pouvoir. Le duc de Somerset, son général, remporta un assez grand avantage. Cet échec, qui suivit immédiatement l'avénement d'Edouard, jeta le comte de Warwick dans une telle colère, qu'en l'apprenant il tua le cheval sur lequel il était monté, et baisant la croix de son épée jura au nouveau roi de combattre pour sa cause, fût-il abandonné de toute l'armée. Ils tardèrent peu à se venger. Nulle bataille n'avait encore été aussi sanglante que celle où fut défaite l'armée de Lancastre, à Tawnton : les principaux seigneurs de ce parti furent tués en combattant, ou massacrés après la victoire. Presque tout le royaume fut soumis. Le comte de Warwick, entrant à York, trouva encore la tête de son père exposée sur la muraille avec celle du duc d'York. Elles furent remplacées par la tête du duc de Devonshire, fait prisonnier à Tawnton. La reine Marguerite s'était réfugiée en Écosse; de là elle passa en France pour implorer le secours du roi Louis XI, qui venait de monter sur le trône. Ce prince était trop prudent et trop occupé de ses propres affaires pour risquer beaucoup en faveur de sa cousine Marguerite d'Anjou. Il se borna à lui faire bon accueil, à lui prêter quelque argent, et à lui permettre d'emmener avec elle deux mille combattants sous les ordres du sire de Brézé. Elle ne fut pas plus heureuse que par le passé. La nouvelle armée qu'elle avait réunie fut vaincue et mise en déroute à Exham, par lord Montacut, frère du comte de Warwick; le duc de Somerset et les chefs furent pris et mis à mort; la reine elle-même se sauva à grand'peine, seule, errante et fugitive avec son jeune fils (*voy.* Marguerite d'Anjou). Elle retourna en France. Son mari fut de nouveau remis entre les mains de la faction opposée, et enfermé à la Tour de Londres. Le roi Édouard demeura possesseur tranquille et assuré de la couronne. Il devait tout au comte de Warwick, et ce seigneur était si puissant, qu'il dut lui accorder un très-grand crédit et se gouverner par ses avis. Ce fut lui surtout qui conseilla à Édouard de s'allier avec le roi Louis XI, et de demander en mariage Bonne de Savoie, sa belle-sœur. Il fut nommé ambassadeur pour conduire cette négociation. Le roi de France, qui avait établi avec lui de secrètes intelligences, l'attendait impatiemment. Mais comme tout roulait sur lui en Angleterre, il ne put passer la mer, et quoi qu'en disent presque tous les historiens, ce fut seulement sir John Wenloch, son lieutenant à Calais, et sir Thomas Vaughan, capitaine à Guines, qui vinrent, en 1464, trouver le roi de France au château de Dampierre près Hesdin. Pendant que ce mariage se traitait, le roi Édouard, étant à la campagne et en partie de chasse, devint éper-

dûment amoureux d'Élisabeth Woodville, fille de sir Richard Woodville et de Jacqueline de Luxembourg, qui avait été auparavant duchesse de Bedford, et femme du régent de France. Élisabeth, toute jeune qu'elle était, avait eu pour premier mari sir John Gray, qui avait péri dans les guerres civiles. Aucun sage conseil ne put empêcher le roi d'épouser celle qu'il aimait, et de renoncer ainsi à l'appui que l'alliance avec la France aurait prêté à sa royauté nouvelle. Le comte de Warwick fut profondément offensé d'une résolution contraire à ses avis, et qui le présentait au roi de France comme léger dans ses paroles, ou dénué de tout crédit en Angleterre. Sa rancune devint plus grande encore lorsqu'il vit tous les parents de la reine comblés de dignités, placés dans les plus hauts emplois, formant autour du roi et dans le conseil un parti qui menaçait de ne plus lui laisser aucune autorité. Cependant il n'en vint point encore à une rupture ouverte; il avait une situation si considérable dans le royaume, et le roi était encore contraint à de tels ménagements avec lui, qu'il lui était possible de se plaindre avec hauteur et insolence, sans même risquer une disgrâce. Plus il était mécontent du roi, plus Louis XI mettait de soin à gagner son amitié. Il lui importait dans ses querelles avec le duc de Bourgogne de ne pas avoir contre lui l'Angleterre, et nul moyen ne lui semblait meilleur que de gagner un homme qui pouvait soit gouverner le royaume, soit le troubler. Aussi envoyait-il sans cesse de riches présents au comte de Warwick, et lui faisait-il faire par ses ambassadeurs et ses messagers les compliments les plus flatteurs. Le comte était sensible à tant de caresses, et comprenait combien l'appui du roi de France pourrait soutenir son crédit chancelant en Angleterre. En 1467, sous le prétexte d'une négociation relative au commerce, il se fit envoyer en France. Si l'on ne connaissait pas le caractère de Louis XI, on concevrait difficilement l'accueil que reçut de lui son grand ami le comte de Warwick, qu'il voyait pour la première fois. Pendant douze jours qu'ils passèrent ensemble à Rouen, le comte fut reçu comme un souverain, et le roi lui témoigna une telle tendresse, qu'il fit percer le mur qui séparait leurs deux logis, afin de communiquer d'une façon plus facile et plus intime. Le comte de Warwick retourna en Angleterre, serviteur de Louis plus que d'Édouard, et se montra de jour en jour plus audacieux dans son mécontentement. Il formait ostensiblement un parti contre la reine et sa famille. Il donna sa fille en mariage au duc de Clarence, frère du roi, et l'emmena avec lui à Calais. Peu après son départ éclatèrent en divers lieux de graves séditions. Il semblait n'y être pour rien. Son frère lord Montacut combattit même pour les réprimer. Mais lorsqu'on vit ces révoltés se porter sur la ville de Grafton, y saisir le comte de Rivers, père de la reine, et sir John Gray, son fils, puis les mettre à mort, on ne douta guère que les Nevill ne fussent les secrets auteurs des troubles. Le roi n'en fut pas moins obligé d'avoir recours au comte de Warwick. Celui-ci revint de Calais, apaisa toutes les séditions, reprit un pouvoir plus grand que jamais, et sans nul égard pour le roi, le tint comme prisonnier d'abord dans son château de Warwick, puis à Middleham, dans le comté d'York. Durant ce temps il gouvernait le royaume à son gré. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait récemment épousé Marguerite d'York, sœur du roi Édouard. Après avoir fait tous ses efforts pour se rendre favorable le comte de Warwick, chez qui il était même venu passer une semaine à Calais, il s'était, avec toute la violence de son caractère, pris d'une grande haine contre un homme qui était le meilleur ami du roi de France, son adversaire. Il ne voulut pas laisser entre ses mains le gouvernement de l'Angleterre, et envoya des ambassadeurs au lord-maire et à la cité de Londres pour leur signifier que, si l'on ne remettait pas en pleine liberté le roi son beau-frère, il aviserait à le délivrer. Le peuple de Londres fut fort ému de cette lettre. Il préférait les Bourguignons aux Français: le comte de Warwick se vit contraint de céder à la voix populaire; il délivra le roi, et protesta qu'il avait voulu seulement détruire la cabale de la reine. Bientôt après les séditions recommencèrent; le comte de Warwick, chargé de les réprimer, se déclara cette fois ouvertement, et publia un manifeste contre le gouvernement du roi. Il s'était trop hâté. La révolte s'apaisa, et le comte fut contraint de s'enfuir avec le duc de Clarence, son gendre. Il croyait, comme de coutume, trouver un refuge dans sa ville de Calais. Mais sir John Wenloch, son lieutenant, homme plus prudent que dévoué à son maître, lui ferma le port, fit tirer le canon sur ses vaisseaux, et ne voulut pas même laisser porter quelques bouteilles de vin à la duchesse de Clarence, qui était en mal d'enfant sur un des navires. Alors le comte de Warwick alla débarquer à Honfleur, assuré de trouver asile et secours chez le roi de France. En effet sa flotte fut reçue dans la Seine, et sans obtenir d'abord une protection publique ni manifeste, il eut des secours en vivres et en argent. Il commença par faire courir ses vaisseaux sur la marine anglaise et bourguignonne. Louis XI, tout en le désavouant, le laissait faire. Bientôt après, lui voyant une telle haine et un si grand désir de vengeance contre le roi Édouard, il lui fit proposer de se réconcilier avec la reine Marguerite, et de tenter de rendre la couronne à la maison de Lancastre, dont la ruine avait été son propre ouvrage. Warwick lui-même avait eu cette pensée, en venant en France, et l'on a encore la lettre où il déclare son intention à ses deux frères, l'archevêque d'York et lord Montacut. Elle est pleine d'un sen-

timent d'irritation et de vengeance exprimé avec beaucoup de force et de grandeur. Toutefois ce changement de parti sembla étonnant et honteux, même dans un temps où les grands seigneurs, se regardant comme indépendants, se croyaient tenus à peu de foi envers leurs souverains. Il n'y eut guère qu'une voix en France et en Angleterre sur le comte de Warwick. Il avait trahi le roi Henri VI, l'avait détrôné, persécuté, outragé : puis il trahissait de même le roi Édouard, qui l'avait comblé de bienfaits et placé au-dessus de tous en Angleterre. Il s'alliait aux ennemis de son pays, et se laissait gagner par l'argent du roi de France. Telle était sa renommée, et l'on parlait alors bien plus de sa soif insatiable de richesses et de son orgueil intraitable que de sa vaillance et de son habileté. Le traité fut conclu entre la reine et le comte de Warwick, sous les auspices de Louis XI, et le jeune prince Édouard, fils de la reine, épousa la seconde fille du comte. Pendant ce temps-la le roi d'Angleterre, dans la plus complète imprévoyance, ne faisait aucun préparatif de défense. Une tempête dispersa sa flotte et celle de Bourgogne qui gardaient la mer, et le comte de Warwick, parti du Havre, débarqua librement à Dermouth. Le peuple était mécontent et indifférent à tous les changements de roi et de gouvernement. En un instant la renommée du comte de Warwick et le zèle des partisans de Lancastre créèrent une armée de soixante mille combattants. Lord Montacut commandait la plus forte armée du roi ; parjurant ses serments et ses récentes assurances, il se déclara pour son frère Warwick. Bientôt on vint dire au roi Édouard que même autour de lui on criait : *Vive Lancastre*, et qu'on laissait la rose blanche, signe du parti d'York, pour prendre la rose rouge de Lancastre ou le bâton noueux, blason de la maison de Nevill. Il ne lui restait aucun moyen de défense ; il fut contraint de s'embarquer à la hâte pour fuir en Hollande. Il y avait onze jours seulement que le comte de Warwick était débarqué. Ce fut pour lors que sa renommée devint merveilleuse ; ce fut pour lors qu'on le surnomma le faiseur de rois. Il marcha sur Londres, tira de la Tour le roi Henri, le produisit devant le peuple, se jeta à genoux devant lui, confessant sa faute d'avoir offensé un si bon roi, et demandant pardon à Dieu et au peuple d'Angleterre. Un nouveau parlement le créa gouverneur du royaume, conjointement avec son gendre le duc de Clarence. Le duc de Bourgogne fit d'abord peu d'accueil à son beau-frère le roi Édouard. Il craignait de s'engager dans une guerre où il aurait eu à la fois contre lui l'Angleterre et la France. Il finit par lui accorder quelques secours, mais non pas ouvertement, en se réservant tous les moyens de le désavouer. Le roi Édouard, se fiant plus à son courage qu'à la bonne volonté du duc de Bourgogne, mit à la voile huit mois après avoir perdu sa couronne, et vint débarquer au nord de l'Angleterre, dans le comté d'York. Il feignit d'abord de ne point se présenter comme roi, mais seulement pour réclamer son patrimoine héréditaire. Peu à peu ses partisans vinrent le joindre, et il se forma une armée. Le comte de Warwick ne montra aucune diligence à prévenir le danger. Il laissa gagner du temps à son adversaire. Le duc de Clarence, son gendre, ne l'avait jamais servi avec beaucoup de sincérité : c'était un jeune homme léger, qui avait obéi à quelques mouvements de dépit contre le roi, son frère, mais qui, se souvenant qu'il était York, ne pouvait être zélé en faveur de Lancastre. Il traita avec le roi, et lui conduisit l'armée qu'il commandait. Bientôt Édouard arriva devant Londres. Sa femme y était restée en un lieu d'asile, et avait travaillé pour lui. L'archevêque d'York, frère de Warwick, entra lui-même en négociation. Londres ouvrit ses portes sans résistance. Le comte de Warwick avait encore une armée considérable. Lord Montacut, son frère, le duc de Somerset, le duc d'Exéter et la plupart des grands seigneurs du parti de la rose rouge étaient avec lui. Il aurait pu attendre encore les renforts que son gendre le prince de Galles et la reine Marguerite allaient lui amener de France. Il se hâta de combattre avant leur arrivée ; car il voulait que la maison de Lancastre fût sauvée par lui, et craignait de perdre tout pouvoir, si au contraire c'était par elle-même qu'elle était rétablie. La bataille se donna à dix milles de Londres dans la plaine de Barnet, le 14 avril 1471. Elle fut longtemps disputée ; le comte descendit de cheval, et selon la coutume des capitaines d'Angleterre, combattit parmi les archers, pour leur donner courage. Leur troupe fut enfoncée, et il fut tué dans la mêlée, ainsi que son frère le marquis de Montacut. Leur mort entraîna la perte de la bataille et la ruine de la maison de Lancastre. Peu de jours après, la reine Marguerite perdit la bataille de Tewksbury, après laquelle son fils Édouard, gendre du comte de Warwick, fut massacré sous les yeux du roi Édouard. La vie de Warwick a fourni à Laharpe le sujet d'une de ses meilleures tragédies ; mais il s'est complétement écarté de la vérité historique. A.

WARWICK (Édouard comte de), était fils du duc de Clarence, frère du roi Edouard IV, et d'Isabelle Nevill, fille du comte de Warwick. Lorsque Edouard eut fait périr le duc de Clarence (*voy.* Edouard IV), il veilla avec soin à l'éducation de son fils et lui donna le titre et l'héritage de son glorieux aïeul. Mais Richard, après son avénement (*voy.* Richard III), fit détenir dans le château de SherifThutton son jeune neveu, dont les droits à la couronne étaient préférables aux siens, puisqu'il était fils du duc de Clarence, aîné de lui Richard duc de Glocester. Ayant ainsi échappé, ce qui

semble étonnant, à la cruauté de Richard III, le jeune comte de Warwick fut traité avec plus de méfiance et de dureté par Henri VII, qui se regardait comme roi plutôt par le droit contestable d'une branche bâtarde de Lancastre que par son mariage avec Elisabeth, fille d'Edouard IV (*voy.* HENRI VII). Aussitôt après son avénement, il fit enfermer le comte de Warwick à la Tour de Londres. Ce jeune prince y passa quinze ans. Dans cette longue et triste séparation de tout le train du monde, son esprit demeura faible, simple et sans nul développement. Il se trouvait encore dans cette prison lorsque le roi, en 1499, y fit enfermer Perkin-Waerbeck, ce célèbre aventurier qui, depuis plusieurs années, se faisait passer pour Richard d'York, fils d'Edouard IV (*voy.* PERKIN-WAERBECK). Cet homme réussit à communiquer avec le comte de Warwick et lui proposa de prendre part à un complot pour égorger leurs gardiens et recouvrer la liberté. La chose fut découverte; on pensa même généralement que cette entreprise avait été suggérée aux deux prisonniers, afin de trouver occasion de les perdre. Ce n'eût pas été un motif suffisant pour faire périr un jeune prince qui, retenu en prison contre toute justice, ne commettait pas un crime en cherchant à s'en échapper. Aussi chercha-t-on un autre sujet d'accusation, et il fut traduit devant le parlement pour haute trahison et pour avoir conspiré contre le roi, de concert avec Waerbeck. Il fut condamné à perdre la vie et décapité. Cette cruelle iniquité est une flétrissure imprimée à la mémoire de Henri VII. La voix publique de l'Angleterre en jugea alors ainsi, et le roi éprouva la nécessité de justifier ce crime de sa politique. Dans le temps où le procès s'instruisait, un moine promena dans le comté de Kent le fils d'un cordonnier nommé Walford, le donnant pour le comte de Warwick et feignant de vouloir faire soulever le peuple en son nom. Traduit en justice et condamné à mort, le moine eut sa grâce; on vit assez qu'il n'avait été qu'un instrument employé pour faire comprendre au peuple de quel danger l'existence du comte de Warwick était pour la paix publique. Henri fit aussi répandre le bruit que le roi d'Espagne n'avait consenti à donner sa fille Catherine d'Aragon au prince de Galles que sous la condition de faire périr le comte de Warwick, dernier rejeton de la maison d'York : ce n'eût pas été une excuse; et de plus chacun n'y vit qu'un mensonge. A.

WARWICK (JEAN DUDLEY, comte DE). Ce titre fut longtemps porté par Jean Dudley, avant qu'il fût créé duc de Northumberland. Son fils Ambroise Dudley et son petit-fils Robert Dudley en furent aussi revêtus (*voy.* DUDLEY). A.

WARWICK (sir PHILIPPE). Ce nom était celui de sa famille et non point un titre, comme pour les précédents. Il naquit à Londres, en 1608, et descendait d'une ancienne famille de gentilshommes du comté de Cumberland. Il serait sans doute resté ignoré aux générations suivantes s'il n'avait pas écrit des mémoires sur les grands événements de la révolution d'Angleterre, dont il fut témoin et auxquels il se trouva mêlé. Jeune encore, il fut secrétaire du lord-trésorier Juxton, évêque de Londres. Son patron le fit ensuite greffier du petit sceau. Il prit sous ce ministre des habitudes de probité, d'ordre et de raison. Membre du parlement en 1640, il vota avec constance et quelquefois même avec courage pour le parti de la couronne. C'était un de ces hommes qui n'aimaient ni les abus ni le pouvoir tyrannique, mais craignaient plus que tout les révolutions et qui éprouvaient un respect sincère et désintéressé pour la royauté. Ces sentiments servirent de règle à sa conduite. Il combattit dans l'armée royale pendant la guerre civile, accompagna Charles Ier dans sa fuite à l'île de Wight et lui servit de secrétaire. Il ne lui fut point permis de le suivre en prison, ni de l'assister à ses derniers moments. Mais on voit dans ses mémoires de quelle loyale douleur le pénétra cette mort cruelle. Cromwell essaya de se le concilier et lui montra une bienveillance qui ne réussit point à le séduire. Warwick resta fidèle à la cause royale. D'ailleurs, soit par sagacité, soit par affection, il était loin de la regarder comme perdue. Après la mort du protecteur, il s'entremit activement dans tout ce qui fut concerté pour rappeler les Stuarts. A la restauration, il reprit son office de greffier du sceau et fut fait en même temps secrétaire de la trésorerie, sous le comte de Southampton, le seul ministre honnête homme qu'ait conservé Charles II. Warwick siégeait aussi au parlement. Il y votait et y parlait même quelquefois pour le parti de la cour. L'eût-il trouvé blâmable, aveugle, courant à sa perte, il ne l'eût pas moins aidé de son suffrage, tant étaient grandes sa peur des changements et la religion qu'il gardait au pouvoir royal. L'expérience du passé l'avait confirmé dans ce dévouement servile et timide; il ne voyait pas que maintenant c'étaient des dangers d'autre sorte qu'il s'agissait de prévenir. Après la mort du comte de Southampton, sir Philippe quitta l'administration et ne fut plus que membre du parlement. Comme l'intérêt n'était nullement le motif de ses votes, il continua à les donner dans le même sens. Ce fut alors que, dans son loisir, il composa ses mémoires. Ils sont d'un ton simple et sincère, mais froids et peu dramatiques, comme on le remarque de beaucoup de mémoires anglais. Tout y respire un attachement profond et honorable pour sa cause, en même temps qu'une raison assez éclairée. Son âme était assez élevée pour ne chercher dans l'autorité aucun avantage privé, mais seulement l'intérêt général de la justice et du bon ordre. Cette sincérité d'affection, ce noble désintéressement impriment un caractère touchant à tout ce qu'il raconte des

derniers moments de Charles Ier : « Je me console de la mort qui s'approche, dit-il en parlant du déclin de son âge, par l'espoir de « revoir mon roi dans le ciel. » Warwick eut du moins la consolation de ne pas voir s'accomplir la dernière révolution que préparaient les fautes de la restauration. Il mourut en 1683, cinq ans avant l'expulsion des Stuarts. Ses *Mémoires* ne parurent qu'en 1701 ; ils ont été réimprimés en 1702, en 1703 et en 1803, et ils sont traduits en français dans la collection publiée par M. Guizot. Sir Philippe Warwick est aussi auteur d'un *Traité sur le gouvernement* (Londres, 1694). C'est un livre médiocre et conforme à ses opinions, c'est-à-dire moins favorable à la liberté qu'au pouvoir, assez raisonnable pour imposer des devoirs à l'autorité, trop timide pour lui reconnaître des limites. A.

WARWICK (Vibrand van), amiral d'une flotte hollandaise, composée de 14 navires et d'un yacht, partit du Texel le 17 juin 1602, dans le temps où les Anglais, ne dissimulant plus leurs intentions, travaillaient ouvertement à ruiner le commerce des Hollandais dans les Indes. Sa route n'offrit rien d'intéressant jusqu'à l'arrivée à l'île d'Annobon. Un des vaisseaux, y ayant abordé avec des propositions de paix et d'amitié, fut reçu par la mousqueterie des Portugais. Dans son indignation, Warwick fit armer 20 chaloupes et y plaça 400 hommes, dont les ennemis ne purent empêcher le débarquement. Cependant après avoir arboré le pavillon rouge, les Portugais se retirèrent derrière leurs retranchements. Mais, n'ayant pu y tenir longtemps, ils s'enfuirent vers les montagnes. Warwick ne s'amusa pas à les poursuivre ; il fit brûler sans pitié leurs habitations et ravager leurs campagnes. La navigation fut ensuite assez heureuse jusqu'à Bantam, où l'on établit un comptoir avec dix facteurs. Le règlement que fit alors l'amiral hollandais servit de modèle à ceux qui furent faits ailleurs dans la suite. Quelques-uns des vaisseaux de la flotte ayant enlevé un riche galion portugais, outre l'avantage réel de la prise, on y trouva d'excellentes instructions concernant le commerce de la Chine. L'amiral tourna toutes ses vues de ce côté, et s'il n'eut pas le bonheur d'ouvrir les ports chinois à sa nation, il jeta du moins les fondements sur lesquels ses successeurs ont édifié depuis. Ayant richement chargé ses vaisseaux, il partit de Bantam le 6 février 1606 et rentra heureusement au Texel après un voyage de cinq ans. — Un autre voyageur hollandais du même nom concourut très-efficacement à établir différentes colonies de sa nation dans les Indes, au commencement du 17e siècle. M—le.

WASBOURG. *Voyez* Vasbourg.

WASEL BEN ATHA (Abou-Hodhaïfa), surnommé *Gazzal*, est célèbre dans l'histoire du mahométisme, parce qu'il est le fondateur de la secte des motazales, qui fut longtemps très-nombreuse et compta dans son sein beaucoup d'écrivains savants et de docteurs illustres. Wasel naquit à Médine, en l'année 80 de l'hégire (699-700 de J.-C.). On rapporte de lui qu'il ne pouvait pas bien prononcer la lettre R ; mais, comme il avait acquis une profonde connaissance de la langue arabe et qu'il en possédait toutes les richesses, il dissimulait ce défaut, n'employant point les mots dans lesquels entre cette lettre et y substituant, sans la plus légère hésitation, d'autres mots synonymes de ceux-là, et où cette lettre ne se trouve point. Il n'était pas même arrêté par les noms propres, auxquels il savait substituer des périphrases ou d'autres équivalents. Wasel étudiait dans l'école du célèbre docteur Hasan Basri, c'est-à-dire de Bassora, à l'époque où les théologiens mulsumans commençaient à disputer sur les dogmes. Ceux qu'on nommait *kharedjites*, comme qui dirait *schismatiques*, soutenaient que le musulman qui se rend coupable de quelque péché mortel cesse d'être *fidèle* et devient *infidèle* (*cafir*) ; l'école orthodoxe assurait, au contraire, que, bien que coupable de fautes graves, il demeure *fidèle* (*moumin*). Wasel imagina un système qui tenait le milieu entre les deux opinions : il soutint que, dans ce cas, le musulman n'était ni fidèle (*moumin*), ni infidèle (*cafir*), mais appartenait à une catégorie qui tient le milieu entre les fidèles et les infidèles. Hasan alors le chassa d'auprès de lui, et Wasel en le quittant forma une nouvelle école, assisté d'un autre docteur nommé Amrou, fils d'Obeïd, qui embrassa avec chaleur ses opinions. Cette séparation valut à Wasel, ainsi qu'à Amrou et à leurs sectateurs, le nom de *motazales*, qui signifie en arabe *ceux qui se retirent à part*. Quelques historiens donnent à cette dénomination une origine un peu différente. La question dont nous venons de parler n'est pas la seule sur laquelle les motazales s'éloignent de l'opinion commune des musulmans. Ils ne reconnaissent point en Dieu d'attributs distincts de l'essence ; ils accordent à l'homme une liberté de détermination relativement au bien et au mal, par laquelle il acquiert des mérites ou des démérites. Enfin, ils soutiennent que, dans les divisions qui se sont élevées parmi les premiers musulmans, au sujet des droits d'Ali et de la succession au califat, l'un des deux partis avait tort ; mais ils s'abstiennent de désigner celui des deux auquel s'applique ce reproche. Les motazales par la suite se divisèrent entre eux et formèrent un grand nombre de sectes. Ils ne reconnaissent point le nom que le commun des musulmans donne à leur système théologique, et ils se nomment eux-mêmes les « partisans du dogme de l'unité et de la justice » (*ashab althewhid oualadl*) ; car en ne reconnaissant point en Dieu des attributs distincts de l'essence, ils prétendent s'écarter du polythéisme et établir l'unité absolue de Dieu, et en accordant

à l'homme l'usage du libre arbitre, ils ont pour but de montrer que Dieu est juste dans la distribution des récompenses et des châtiments, ce qui, suivant eux, ne serait pas, si on admettait l'action de Dieu sur la volonté de l'homme et la prémotion physique. Wasel et les docteurs de cette secte ont été, dans l'islamisme, les fondateurs de la science nommée *kélam* ou théologie scolastique, ou du moins ce sont eux qui l'ont mise en vogue et cultivée avec ardeur : aussi a-t-elle été proscrite par certains docteurs orthodoxes, comme une source d'hérésies et d'innovations dangereuses. C'est en effet cette doctrine qui, avec la connaissance de la philosophie des Grecs, pervertit bientôt la simplicité des disciples de Mahomet, multiplia parmi eux les divisions religieuses, tourna contre eux-mêmes leur intolérance et leur fanatisme; puis, s'amalgamant avec les intérêts politiques et les prétentions opposées des descendants d'Ali et des Abbassides, causa des guerres civiles et religieuses et fit, pendant plusieurs siècles, couler le sang dans les contrées qui reconnaissaient l'Alcoran pour la règle commune de la foi, de la législation et des mœurs. Wasel avait le cou fort long, ce qui a donné lieu à quelques plaisanteries amères contre lui de la part d'un poëte nommé Baschar, fils de Bord, qui était son ennemi déclaré. Baschar, qui avait en fait de religion une réputation fort équivoque, mourut en l'an 166 de l'hégire (782-783). Pour Wasel, il mourut dans un âge peu avancé, en l'an 131 (748-749). Le surnom de *Gazzal*, qu'on lui donne, signifie *un marchand de coton filé;* mais ce qui l'a fait surnommer ainsi, c'est qu'il fréquentait habituellement les boutiques où l'on vendait le coton filé, afin d'entendre la conversation des femmes et de reconnaître par là quelles étaient celles qui, par leurs bonnes mœurs et la sagesse de leur conduite, méritaient d'avoir part à ses aumônes. Wasel a composé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue un sermon où la lettre R ne se trouve point. S. D. S—Y.

WASER (Gaspard), philologue et orientaliste, né le 1er septembre 1565, à Zurich, était fils d'un chirurgien de cette ville. Resté dans son bas âge sous la tutelle de sa mère, elle ne négligea rien pour lui procurer tous les avantages d'une bonne éducation. Après avoir terminé ses études avec succès dans sa ville natale, qui comptait alors un grand nombre d'habiles maîtres, il visita les académies d'Altorf et de Heidelberg, où il passa deux ans. De retour à Zurich en 1586, il accepta la charge de gouverneur d'un jeune patricien d'Augsbourg et conduisit son disciple à Genève. Pendant son séjour dans cette ville, Waser suivit les leçons du fameux Théodore de Bèze, se perfectionna dans la connaissance de l'hébreu et apprit la langue française. Une maladie contagieuse l'ayant obligé de quitter Genève, il se rendit à Bâle, puis à Elgow, et lorsque son élève eut achevé ses cours académiques, il lui fit parcourir l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre. Les deux voyageurs terminèrent leurs courses par l'Italie, et Waser, ayant remis son élève à ses parents, revint à Zurich, où il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la place de pasteur de l'église de Witticon. L'année suivante (1574), il épousa la fille de Josias Simler (*voy.* ce nom), l'un de ses premiers maîtres. La chaire d'hébreu de l'académie de Zurich étant venue à vaquer en 1596, Waser y fut nommé et la remplit avec beaucoup de distinction. Dans la suite, il joignit à cette chaire celle de langue grecque, et en 1611, il remplaça Marc Brummler comme professeur de théologie. Waser mourut le 9 novembre 1625, à l'âge de 60 ans. Il possédait les langues anciennes, ainsi que la plupart des langues modernes, et avait une immense lecture; mais son érudition était mal digérée, et il manquait du talent nécessaire pour mettre en ordre les matériaux qu'il avait rassemblés. Outre des traductions d'ouvrages théologiques, aujourd'hui sans intérêt, des éditions de la *Chronique de Suisse* (en allemand), par Jean Strempf, Zurich, 1606, in-fol., et du *Mithridates* de Conrad Gesner (*voy.* ce nom), avec commentaires, et enfin un *Eloge funèbre* de J.-Guill. Stuck (*voy.* ce nom), son protecteur, on a de Waser plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous indiquerons : 1° *Institutio linguæ syræ*, Leyde, 1594, in-4°; réimprimé avec des corrections et des additions sous ce titre : *Grammatica syra, duobus libris methodice explicata*, ibid., 1619, in-4°, et 1623, in-8°. On trouve à la fin l'analyse grammaticale du cantique *Magnificat*. 2° *Archetypus grammaticæ hebreæ, etymologia et syntaxi absolutus; adjecta tractatione de carminibus hebraicis*, Bâle, 1601, in-8°; 3° *Elementale chaldaicum; adjectum est somnium chaldaico-latinum Nabucadnezaris, et analysis ejus grammatica*, Heidelberg, 1611, in-4°; 4° *Institutio arithmetica et de quadrato geometrico*, Zurich, 1603, in-8°; 5° *De antiquis nummis Hebræorum, Chaldæorum et Syrorum quorum S. Biblia et rabbinorum scripta meminerunt, libri duo*, ibid., 1605, in-4°. Scaliger, qui ne trouva rien à apprendre dans cet ouvrage, en porte un jugement très-défavorable. Ce livre, lui fait-on dire, n'est pas grand'chose; il est bien misérable. Waser ne dit rien *nisi dictum;* il ne m'enseigne rien : ô le pauvre homme ! (*Scaligerana*). Les critiques postérieurs à Scaliger ne se sont pas montrés aussi prévenus contre Waser. L'édition qu'on vient de citer est rare et recherchée, et l'ouvrage a été recueilli dans les *Critici sacri*, édition d'Amsterdam, à la fin du tome 5, et dans celle de Francfort, t. 6, p. 925. 6° *De antiquis mensuris Hebræorum libri tres; interspersis mensuris Ægyptiorum, Arabum, Syrorum, Persarum, Græcorum et Romanorum*, Heidelberg, 1610, in-4°, et dans les *Critici sacri*, à la suite de l'ouvrage précédent. On trouve une notice sur Waser,

tirée de son oraison funèbre, dans les *Mémoires* de Niceron, t. 24, p. 254-260. W—s.

WASER (Jean Henri), fils du précédent, né à Zurich, en 1600, y fit ses études avec tant de succès qu'en 1618 on le jugea digne d'accompagner, comme secrétaire, les députés des cantons évangéliques de la Suisse au synode de Dordrecht. En 1622, il remplit les mêmes fonctions au congrès tenu à Lindau, entre la maison d'Autriche et les Grisons, et en 1633, il devint chancelier. Ce fut en cette qualité et ensuite comme député qu'il assista à près de cent cinquante diètes helvétiques. Il fut député aux Grisons en 1643, pour régler des dissensions intestines : ses premiers soins furent d'engager les partis à se soumettre à des arbitres; ceux-ci ayant été partagés dans leurs sentiments, il fut élu sur-arbitre. En 1652, il devint bourgmestre et garda cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1669. Il fut le premier des ambassadeurs suisses envoyés en France (1663), afin de renouveler l'alliance avec ce royaume, pour lequel il avait toujours montré beaucoup de prédilection. Magistrat laborieux, il a laissé des recueils manuscrits, intéressants pour l'histoire de la Suisse et que l'on conserve à la bibliothèque de Zurich. Les principaux sont : 1° sa propre *Vie*, en 2 volumes in-4°; 2° l'*Histoire du synode de Dordrecht;* 3° *Archivum helveticum*, ou extrait des archives de 1601 à 1620; 4° *Histoire des Grisons de* 1600 *jusqu'en* 1622; 5° *Actes concernant les difficultés entre les Grisons au sujet des affaires de religion*, 1644; 6° *Description de la guerre intestine des Suisses, de* 1655 *et* 1656; 7° *Pallas gallico-helvetica;* 8° *Descriptions des alliances de la France avec les Suisses*, de 1602 et 1663. — Waser (Jean-Henri), né à Zurich, en 1713, et mort à Winterthur, en 1777, se voua à l'état ecclésiastique et devint diacre à Winterthur. Il avait fait d'excellentes études, et il fut l'ami de Sulzer, Bodmer, Heidegger, etc. Son esprit vif et satirique donna de l'ombrage à ceux qui craignaient la lumière, et les anecdotes sur les difficultés que lui firent éprouver les censeurs des livres à Zurich sont fort amusantes. Il a donné de bonnes traductions allemandes des œuvres de Swift, 8 vol. in-8°, à Zurich, de 1756 à 1768; de l'*Hudibras* de Butler; des œuvres de Lucien, etc. On a en outre des sermons et des écrits ascétiques de sa composition (*voy.* l'*Eloge du traducteur de Swift, de Butler et de Lucien*, par Jean-Jacques Bodmer, dans le *Musée allemand*, 1784, vol. 1er, p. 511-527). U—i.

WASER (Anna), peintre, était fille de Rodolphe Waser, membre du grand conseil de Zurich, où elle naquit en 1679. Douée d'une conception vive, elle s'était rendu les langues latine et française aussi familières que celle de son pays. A peine eut-elle reçu quelques leçons de dessin qu'elle suspendit toutes ses autres études pour se livrer entièrement à celle de la peinture. Sulker et Jacob Werner furent ses maîtres. Dès l'âge de treize ans, elle copia la *Flore* de ce dernier avec beaucoup d'exactitude. Elle essaya de peindre à l'huile, mais la miniature était le genre auquel la nature l'avait destinée; elle s'y livra et quitta Werner pour venir s'établir dans le lieu de sa naissance, où ses talents étaient déjà connus; elle fut employée par les cours de Londres, de Bade-Dourlach, de Stuttgard, de Wurtemberg, et par la république de Hollande. Une chute qu'elle fit en 1713 l'enleva, à l'âge de 34 ans. Ses mœurs pures, ses connaissances littéraires et ses talents distingués la firent généralement regretter. Son dessin est correct, ses portraits sont très-ressemblants. Elle a aussi peint des pastorales qui sont rendues ingénieusement et avec beaucoup d'harmonie. U—i.

WASER (Henri), pasteur à Zurich, né dans cette ville, en 1742, était fils d'un boulanger, qui lui fit étudier la théologie au gymnase de sa ville natale. Doué de très-heureuses dispositions, il s'était occupé avec zèle et succès des sciences physiques et mathématiques, de l'économie politique et de l'histoire. Laborieux, d'un esprit vif, et quelquefois un peu turbulent, il devint pasteur en 1770 et perdit sa cure quelques années après, pour des imputations hasardées qu'il avait dirigées contre ses préposés. Se croyant innocent et persécuté, il conçut dès lors une haine passionnée et le désir de se venger de ses ennemis, dans la magistrature et dans les dignités ecclésiastiques; mais il sut cacher cette malheureuse disposition à d'autres et probablement à lui-même sous les dehors d'un zèle patriotique, qui lui avait inspiré ses recherches politiques. Il fit paraître successivement différents ouvrages aussi curieux qu'instructifs sur l'économie politique. Son *Essai statistique sur la Suisse*, un autre *sur les valeurs monétaires* et l'*Essai sur la ville de Zurich* parurent en 1775 et 1778. Sa *Chronologie diplomatique*, imprimée à Zurich, en 1780, in-fol., est un excellent travail. Il a aussi donné des fragments sur l'administration de son pays dans un journal publié par Schlœzer. On lui fit un crime de ces dernières pièces, pour la publication desquelles il n'avait demandé ni obtenu la permission, obligatoire alors, des censeurs de Zurich. Ayant été assez indiscret pour dérober d'anciens titres aux archives, des magistrats, ennemis acharnés de la publicité, lui imputèrent des projets secrets et perfides contre la sûreté et la paix de sa patrie et lui intentèrent un procès criminel; au défaut de lois sur ces sortes de délits, dans un pays où les principes de toute procédure civile étaient absolument méconnus, on comprend aisément comment la peur soupçonneuse et la faiblesse des magistrats, en même temps juges et partie, et juges absolument arbitraires, prononcèrent contre lui la sentence de mort. Il ne manqua point à ce prêtre infortuné d'éloquents défenseurs, soit parmi ses juges et

au milieu de ses concitoyens, soit à l'étranger. Il arriva même qu'on fit un héros de vertu et de patriotisme, enfin un saint et un martyr de la vérité, d'un homme qui à de bonnes qualités joignait de grands défauts, et qui par des folies et des imprudences s'était attiré ses malheurs. Quant à la mort qu'il n'avait point méritée, elle doit être imputée principalement au défaut de ces lois criminelles, qu'alors comme plus tard, les membres les plus instruits du gouvernement de Zurich réclamèrent vainement. Waser reçut avec résignation sa sentence, et après avoir dit les adieux les plus touchants à son père, à sa femme et à ses enfants, après avoir donné à ceux-ci les meilleurs conseils, il marcha à la mort avec courage et sérénité (voy. *Eclaircissements sur le procès de Waser,* Berlin, 1781, in-8°, allemand). U—I.

WASHINGTON (George) naquit le 22 février 1732 sur les bords du Potomac, à Bridge's-Creeck, dans le comté de Westmoreland, en Virginie, d'une famille originaire du nord de l'Angleterre, établie en Amérique depuis 1657, et qui avait appartenu à la petite noblesse de Durham. Elle occupait alors un rang distingué en Virginie. Il perdit son père, homme riche, considéré et influent, à l'âge de onze ans, et resta sous la conduite de sa mère, dont la tendresse inquiète ne lui permit pas d'entrer, à l'âge de quinze ans, dans la marine anglaise, quoiqu'il le désirât et qu'il en eût obtenu l'agrément. Son éducation fut ce qu'elle pouvait être dans un pays dénué de moyens; néanmoins, il étudia les mathématiques de manière à pouvoir exercer la profession d'arpenteur. Ayant à opérer dans un pays nouveau sur des espaces d'une très-vaste étendue dont il fallait saisir l'ensemble, il acquit une pratique et un coup d'œil dont il sut habilement tirer parti par la suite, pour la défense de son pays, quand il fut à la tête des armées. Il se chargea également de la régie de plusieurs domaines, ce qui lui donna une expérience qui lui fut très-utile pour l'augmentation de sa fortune. Le caractère grave et réservé de Washington, son intelligence, son activité et la régularité de sa conduite, le firent nommer, à l'âge de dix-neuf ans, un des adjudants généraux des milices de la Virginie, avec le titre de major, et déterminèrent, deux ans après, le gouvernement du pays à lui confier une mission qui exigeait une force de corps peu commune et une prudence encore plus grande. Les traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle avaient laissé indécises les limites des Français et des Anglais dans le nord de l'Amérique. Les premiers mettaient une grande importance à créer une communication non interrompue entre la Louisiane et le Canada, et, pour y parvenir, ils avaient établi une suite de forts et de postes le long de l'Ohio jusqu'aux grands lacs. Les Anglais ne mettaient pas un moindre intérêt à empêcher cette communication, et prétendaient étendre jusqu'au fleuve de l'Ohio les limites de la Virginie, que les Français voulaient restreindre aux monts Alleghanis. Il résultait de ces prétentions que, quoique la paix régnât entre les deux puissances en Europe, les hostilités se continuaient en Amérique. Washington fut chargé de porter au commandant des postes français établis sur l'Ohio les réclamations du gouverneur de la Virginie, et la sommation de se désister d'entreprises qui étaient qualifiées d'infractions aux traités. Parti du dernier poste anglais, le 15 novembre 1753, il traversa des déserts sans être arrêté ni par les pluies, ni par les neiges, ni par le passage des rivières, se conciliant avec adresse l'affection des sauvages, observant les localités, reconnaissant les endroits les plus favorables pour y placer des forts, entre autres la position où les Français bâtirent l'année suivante le fort du Quesne, aujourd'hui Pittsbourg. Il fut obligé, pour s'acquitter de sa mission, de pousser son voyage beaucoup au delà du lieu qui lui avait été désigné comme devant en être le terme, et ne revint qu'au bout de trois mois. La publication de son journal donna une haute idée de sa capacité. La réponse du commandant français était négative; pour arrêter ses entreprises le gouvernement de la Virginie décréta la levée d'un corps de 300 hommes, dont Washington fut nommé lieutenant-colonel. Parti au printemps de 1754, à la tête de deux compagnies, il *surprit,* disent les historiens américains, un détachement français qui s'était avancé dans des vues hostiles, et le contraignit à se rendre, à l'exception d'un seul homme qui parvint à s'échapper et du commandant qui fut tué. Cette prétendue *surprise* est l'événement connu en France sous le nom d'*assassinat de Jumonville.* Suivant les relations françaises, le commandant du corps posté sur l'Ohio envoya, le 29 mai 1754, à la découverte M. de Jumonville, avec une escorte de 30 hommes, pour savoir si les Anglais avaient évacué le territoire français, comme il les en avait fait sommer l'année précédente, et avec la mission, s'il les y trouvait encore, de porter à leur commandant une nouvelle sommation de se retirer. A une petite distance du poste anglais, le détachement est entouré et essuie une décharge. Jumonville s'avance, fait signe de la main, montre la lettre dont il est porteur et demande à être entendu. Le feu ayant cessé, il fait connaître son caractère d'envoyé et commence la lecture de la sommation. A peine en a-t-il lu quelques mots, que des coups de fusil le renversent mort avec 8 de ses soldats et que le reste est fait prisonnier. Un seul Canadien se sauve et va porter au commandant français la nouvelle de cette violation du droit des gens. Smollett (*Histoire d'Angleterre,* t. 3) dit qu'un certain Jumonville, officier subalterne, fut envoyé par le commandant français, à la tête d'un

faible détachement, pour porter au colonel Washington une sommation formelle d'évacuer le poste qu'il occupait sur le territoire français ou sur celui de leurs alliés, mais que les Anglais firent si peu de cas de cette injonction, qu'ils tombèrent sur les Français et les tuèrent ou les prirent. Cependant, malgré la grande jeunesse de Washington à cette époque, son caractère et les événements de sa vie qui ont précédé et suivi cette catastrophe, ne permettent pas de l'en rendre responsable; et l'on doit l'imputer uniquement à la brutalité féroce de ses soldats. Cette opinion est confirmée par le récit de le Page du Prat (*Histoire de la Louisiane*, t. 2). Suivant cet auteur, qui se propose dans cette partie de son ouvrage de *prouver que les Anglais sont beaucoup plus inhumains que les sauvages de la Louisiane :* « Aussitôt que Jumonville, porteur « de la lettre du commandant français, fut avec « sa troupe à la portée du fusil, les Anglais ti- « rèrent sur eux. Surpris d'une réception à la- « quelle il n'avait pu s'attendre, Jumonville « montre la lettre dont il est porteur, et le feu « cesse. Le commandant anglais décachète la « lettre en présence des Français, des Anglais et « des Indiens, alliés de ces derniers; mais à « peine en a-t-il lu la moitié qu'une subite fré- « nésie s'empare de la troupe anglaise, qui se « jette sur Jumonville et l'assassine, sans qu'on « eût lâché un mot de part ni d'autre. Les In- « diens, indignés de cette inhumanité, se jettent « à l'instant entre les Français et les Anglais, « pour empêcher que les premiers n'aient le « même sort que leur officier (1). » Après cet événement, Washington, à la tête d'un corps de 400 hommes, s'avança pour attaquer les Français dans leurs positions; mais, averti par les sauvages qu'une troupe nombreuse marchait à sa rencontre, il revint sur ses pas, et fit augmenter la fortification du poste qu'il avait occupé et qu'il avait appelé le fort de la *Nécessité*. Attaqué par Villiers, frère de Jumonville, après une défense courte, mais vive, Washington fut forcé de se rendre. La capitulation, rédigée en langue française, que ni lui ni aucun de ses officiers ne comprenait, portait que la troupe anglaise se retirerait sur son territoire avec armes et bagages sans être inquiétée; mais la mort de Jumonville y était qualifiée d'assassinat. Elle fut rendue publique, et Washington, rentré dans ses foyers, protesta contre son contenu (1). Au commencement de l'année suivante, quoique la paix régnât toujours en Europe, les Anglais firent passer en Amérique deux régiments de ligne pour détruire les établissements français. Le général Braddock, qui les commandait, s'étant avancé avec trop de confiance, fut surpris auprès du fort du Quesne et tué avec la plus grande partie de ses soldats. Sur son invitation, Washington l'avait suivi en qualité d'aide de camp, et, à peine guéri d'une maladie dangereuse, il n'avait rejoint l'armée que la veille du combat. Il montra dans ce désastre autant de courage que de sang-froid, et n'échappa qu'avec peine à la poursuite des vainqueurs (2). Après cet événement, le gouvernement de la Virginie, abandonné à ses propres forces, ordonna la levée d'un régiment de seize compagnies sous les ordres de Washington, qui fut nommé commandant en chef de toutes les troupes du pays. Ce corps, qui ne se monta jamais à plus de 800 hommes, toujours prêts à abandonner leur drapeau, surtout au moment des récoltes, était chargé de défendre près de 150 lieues de frontières, et, malgré l'activité de son chef, ne put arrêter les ravages des Français et des naturels leurs alliés, qui, partant du fort du Quesne, désolèrent la partie occidentale de la Virginie et des provinces contiguës. Ce ne fut qu'en 1758 que Washington vit enfin ses plans adoptés et un corps considérable se porter contre le fort du Quesne. Encore cette expédition, conduite malgré ses représentations avec une extrême lenteur, allait-elle être abandonnée, lorsqu'on apprit par des prisonniers que la garnison française, n'ayant reçu aucun secours, était dans le dernier dénûment et que les sauvages s'étaient éloignés. On continua la marche et l'on prit paisiblement possession du fort; les Français l'avaient abandonné la veille et s'étaient embarqués sur l'Ohio, pour regagner la Louisiane. Washington, après avoir ramené son corps, donna sa démission. Il venait d'être nommé représentant à la chambre des bourgeois de la Virginie, par le comté de Fréderic, sans avoir fait la moindre démarche, et il ne cessa, pendant un espace de plus de quinze années, de prendre une part des plus sérieuses aux délibérations de cette assemblée, où

(1) L'affaire de Jumonville eut un énorme retentissement en France. Il est certain que non-seulement Washington ne fit rien pour empêcher le combat, mais même qu'il ordonna l'attaque Dans cette occasion il fut loin de faire preuve de cette prudence qui plus tard fut l'un de ses plus sérieux éléments de succès. Mais s'il se laissa emporter par le désir de la bataille, on doit dire qu'il ne considéra point M. de Jumonville comme parlementaire. Il vit, ou feignit de voir, dans l'officier français un simple espion, en dehors par conséquent des droits de la guerre; et voici en quels termes il donna l'explication de sa conduite au gouverneur Dinwiddie : « J'ai acquis de fortes présomptions, je « dirai même la certitude, que ces gens-là étaient envoyés comme « espions, et avec ordre de rester dans notre voisinage jusqu'à ce « qu'ils fussent bien informés de nos projets, de notre situation et « de nos forces. Ils devaient tenir leur commandant en chef au « courant de leurs observations et, en attendant qu'il leur arrivât « des renforts, rester cachés jusqu'au moment de remettre leur « message, si toutefois ils se décidaient à prendre ce parti... Je « m'imagine qu'ils auront l'audace de réclamer les privilèges dus « aux ambassadeurs, lorsqu'en bonne justice ils devraient être « pendus comme des espions de la pire espèce. » (*Washington's writings*, t. 2, p. 38.) E. D—s.

(1) Des tracasseries et des humiliations qu'il eut à supporter de la part des autorités anglaises dégoûtèrent Washington de son commandement. Il se trouva notamment blessé de ce que le gouverneur de la Virginie non-seulement donnait le pas aux officiers de l'armée royale anglaise sur les officiers de la milice virginienne du même grade, mais même refusait de donner une solde égale aux officiers des corps réguliers et à ceux de la milice. Washington donna sa démission. E. D—s.

(2) Dans cette affaire Washington ne reçut aucune blessure, mais deux chevaux furent tués sous lui et ses habits furent percés de quatre balles. E. D—s.

il exerça une très-grande influence (1). Devenu, par la mort de son frère aîné, propriétaire du domaine de Montvernon, il se maria (2), se livra au soin de ses affaires, et, en peu de temps, son activité, l'ordre qu'il établit dans ses propriétés, les améliorations qu'il y fit, le rendirent un des plus riches habitants de sa province. La renonciation de la France, par le traité de 1763, à toute possession dans l'Amérique septentrionale, semblait assurer désormais à l'Angleterre la jouissance paisible de ses colonies dans cette partie du monde; mais la discorde ne tarda pas à éclater entre elles et la métropole. Chacune des diverses provinces avait son assemblée, qui prétendait avoir seule le droit d'imposer des taxes, tandis que le parlement d'Angleterre s'arrogeait une juridiction illimitée sur les colonies. Déjà des entraves avaient été mises au commerce de ces dernières avec les colonies des autres nations. Peu de temps après, un acte du parlement (10 mars 1764) établit un droit de timbre dans l'Amérique septentrionale; les assemblées des diverses provinces prirent des mesures pour empêcher l'exécution de cet acte, et formèrent un congrès à New-York afin de s'y opposer (7 octobre 1765) (3). Un changement dans le ministère anglais fit révoquer l'impôt du timbre; mais le principe de la souveraineté du parlement fut maintenu, et bientôt un nouvel acte établit des droits sur le thé, le verre, le papier, etc. Cet acte excita une opposition générale, et qui se manifesta de la manière la plus vive dans la province de Massachussets et à Boston. Les autres provinces déclarèrent que la cause de cette ville était celle de toutes les colonies, et désignèrent des députés pour former un congrès à Philadelphie. Washington, qui, dans l'assemblée de la Virginie, s'était montré opposé constamment, quoique avec modération, aux prétentions de la métropole, fut un des sept membres députés par sa province à ce congrès, qui se réunit le 4 septembre 1774. Toutes les résolutions que l'on y prit furent de véritables hostilités contre l'Angleterre. En protestant toujours de sa fidélité envers le roi et de son dévouement aux intérêts de la mère patrie, le congrès refusa formellement de se soumettre aux nouvelles taxes, et donna l'approbation la plus entière à la résolution prise séparément par chacune des assemblées des diverses provinces de ne faire désormais aucun usage des marchandises anglaises. Des lettres menaçantes furent adressées au général Gage, qui commandait à Boston; on chercha à soulever le Canada, nouvellement cédé par la France à l'Angleterre, et à engager les habitants à faire cause commune avec ceux des anciennes colonies. Ce premier congrès se sépara en recommandant d'en ouvrir un semblable le 10 mai suivant à Philadelphie. Les résolutions prises par celui qui venait de se séparer ne pouvaient pas être admises par le parlement britannique; il déclara la province de Massachussets en état de révolte et ordonna les mesures les plus rigoureuses contre les insurgés. 10,000 hommes furent embarqués pour l'Amérique, tandis que 30,000 auraient à peine suffi pour contenir un pays aussi étendu, et dans lequel le mécontentement était porté au plus haut degré. A la nouvelle des résolutions du parlement, la province de Massachussets ordonna des levées de troupes, et forma des dépôts d'armes et de munitions: toutes les autres provinces suivirent cet exemple. Le général Gage donna l'ordre de détruire le dépôt établi à Concord, petite ville située à 18 milles de Boston. Le combat qui s'engagea à cette occasion à Lexington, entre les troupes anglaises et les milices américaines, fut le commencement de la guerre (19 avril 1775). En un jour toute la province prit les armes; les quakers eux-mêmes se déclaraient pour l'insurrection. Les Anglais, rejetés dans Boston, y furent resserrés par une armée mal disciplinée, mais redoutable par le nombre et l'enthousiasme des combattants. Elle n'allait pas à moins de 30,000 hommes. L'incendie gagna toutes les colonies; les gouverneurs anglais furent chassés, des renforts furent envoyés devant Boston: les habitants de Vermont surprirent les forts occupés par les Anglais sur le lac Champlain. Le 10 mai, un nouveau congrès, dont Washington faisait partie, s'assembla à Philadelphie. Sa première occupation fut de nommer un général en chef des troupes américaines. Ceux qui commandaient devant Boston furent écartés, parce qu'on craignait la trop grande influence de la province de Massachussets, à laquelle ils appartenaient. Lee fut rejeté comme étant né en Angleterre; Gates, qui était également Anglais, le fut à cause de son caractère dur et despotique; enfin, l'unanimité des suffrages se réunit sur Washington. Ce choix fut d'autant plus remarquable, que le nouveau général, connu par la modéra-

(1) « Washington, dit M. Cornelis de Witt dans son *Histoire de Washington*, p. 35, exerça toujours une grande influence « sur la chambre des bourgeois de la Virginie, mais tranquillement et sans bruit, par la seule autorité de son jugement, de « son expérience et de son caractère. Parlant peu, ne se mêlant « à aucun débat orageux ou personnel, mais toujours prêt à dire « nettement son avis dans les questions décisives, il agissait sur « l'esprit des hommes moins par l'art avec lequel il soutenait ses « opinions que par la confiance qu'inspiraient sa fermeté et sa « droiture. »

(2) Washington épousa, en 1768, Martha Dandridge, née en Virginie, en 1732, d'une famille honorable de planteurs, veuve d'un colonel nommé Custis, fils d'un membre du conseil privé, et qui en mourant laissa des biens territoriaux considérables. Madame Custis avait eu de son premier mariage plusieurs enfants que Washington adopta par la suite. Elle n'en donna pas à Washington, et elle mourut en 1801. E. D—s.

(3) « L'esprit qui résistait en Amérique à l'acte du timbre était « l'esprit qui avait autrefois établi cette maxime fondamentale « des libertés britanniques, qu'un sujet anglais ne doit pas être « taxé sans son consentement. Les colons, n'étant pas représentés « dans le parlement, ne lui reconnaissaient pas le droit de les « taxer. Ils pensaient, d'ailleurs, que l'Angleterre ne devait pas « prétendre à tirer un revenu d'Amérique: la seule compensation « qu'elle dût attendre pour la protection qu'elle leur accordait « était le monopole du commerce des colonies; les seuls impôts « qu'elle eût le droit d'y établir étaient les impôts destinés à « assurer ce monopole. » (M. Cornelis de Witt, *Histoire de Washington*, p. 37.)

tion de son caractère, avait toujours cherché à calmer l'irritation des esprits et que sa famille était attachée au gouvernement royal. On assure même que sa mère ne put jamais se consoler de le voir engagé dans le parti de l'insurrection. Washington n'hésita pas à accepter le commandement, mais il refusa le traitement qui y était attaché. Le choix fait par le congrès lui convenait d'autant mieux que les membres qui avaient le plus d'influence voulaient encore conserver quelque mesure, et hésitaient à prononcer le mot d'*indépendance*. Cette assemblée, qui levait des armées, qui nommait un général, assiégeait les troupes anglaises et ordonnait l'invasion du Canada, protestait toujours de sa fidélité envers le roi et de son attachement à la cause de l'Angleterre. Elle exigeait seulement que les Américains fussent traités *non pas en fils, mais en frères*. Washington, élevé le 15 juin 1775 au rang de général en chef, se rendit aussitôt devant Boston. L'armée était forte d'environ 14,000 hommes ; mais elle manquait de poudre et de baïonnettes ; il n'y avait ni ingénieurs ni canonniers, et le plus grand désordre y régnait. Par les soins du nouveau général, l'armée et les différents corps qui la composaient reçurent une organisation moins irrégulière : l'armée fut partagée en trois divisions, composées chacune de deux brigades, chaque brigade étant composée elle-même de six régiments ; la solde fut réglée ; des compagnies de chasseurs furent armées de carabines et devinrent bientôt l'élite des troupes américaines. Des bâtiments légers allèrent acheter de la poudre aux Bermudes et jusque sur la côte de Guinée aux vaisseaux négriers. Le plus grand vice de l'armée insurgée était le peu de durée des engagements : les soldats avaient droit à leur congé au bout d'un an, les miliciens quittaient à peu près à volonté. Il fallut toute la fermeté du nouveau général, secondé par une députation du congrès, pour retenir sous les drapeaux une partie des troupes. Par la suite la durée des engagements fut portée à trois ans, et même n'eut plus de terme que celui de la guerre, mais toutes ces mesures ne purent arrêter un mal qui tenait surtout au défaut de moyens de répression, et la désertion fut toujours le fléau des armées américaines. Pour éviter un combat que la faiblesse et l'indiscipline des troupes lui faisaient redouter, Washington fit élever des lignes que les Anglais n'osèrent attaquer, quoiqu'ils eussent reçu des renforts. Dans Boston, ils manquaient de vivres frais, et, malgré la douceur de l'hiver, ils eurent beaucoup à souffrir du défaut de combustibles. Les munitions que les corsaires américains, dont Washington encourageait l'armement, trouvèrent dans leurs prises nombreuses lui donnèrent le moyen de continuer le blocus. Cependant l'Angleterre faisait de grands préparatifs et annonçait l'embarquement prochain d'une armée formée en partie de troupes allemandes. Le congrès sentit la nécessité de prévenir l'arrivée de ces forces : il ordonna au général en chef de réduire Boston à quelque prix que ce fût ; l'armée reçut des renforts qui la mirent en état d'achever cette entreprise. L'attaque de l'isthme qui joint Boston à la terre ferme présentait de grandes difficultés et aurait coûté beaucoup de monde ; on proposa dans le conseil d'élever sur les hauteurs de Dorchester des batteries qui, menaçant à la fois la ville, le port et la rade, forceraient les Anglais à évacuer la place, ou à laisser la garnison abandonnée à elle-même. Ce plan fut adopté, mais il fut résolu en même temps que, dans le cas où l'élite des forces anglaises se porterait pour attaquer ces batteries, on profiterait de cette circonstance pour tenter d'enlever la place d'assaut. Dans la nuit du 4 mars 1776, les Américains, dans le plus grand silence, occupent les hauteurs et commencent à s'y retrancher. William Howe, qui remplaçait le général Gage, fait réunir des embarcations et se dispose à chasser l'ennemi de cette position si importante ; mais lent, indécis, il perd le temps en préparatifs. Un vent violent s'élève et rend pendant plusieurs jours le passage impossible. Dans l'intervalle, les fortifications des Américains deviennent inattaquables : leurs batteries portent dans toute la ville. Les vaisseaux anglais ne sont plus en sûreté ni dans la rade ni dans le port ; enfin, le 17 mars, Howe se décide à évacuer Boston, et va faire reposer son armée dans Halifax (1). Les vainqueurs le laissent s'éloigner sans y mettre obstacle, et rentrent le même jour dans la ville qui la première avait donné le signal de l'insurrection. Pendant le siége de Boston, l'expédition dirigée contre le Canada par les généraux Montgommery et Arnold avait échoué par la mort du premier et la blessure du second ; des renforts avaient mis les Anglais en état de reprendre l'offensive dans le nord et de rentrer dans les forts du lac Champlain ; mais, d'un autre côté, une escadre anglaise avait été repoussée de Charlestown, et les corsaires des insurgés continuaient d'inquiéter la navigation dans les mers de l'Amérique. La nouvelle de l'approche des forces britanniques, bien loin d'abattre les colons, ajouta à leur exaspération ; le congrès, cédant au vœu presque unanime du peuple, proclama enfin *l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, le 4 juillet* 1776. Cet acte fut accueilli avec transport par les troupes et par presque toute la population. L'Etat du Maryland, qui s'était d'abord refusé à y accéder, ne tarda pas à suivre l'exemple des autres provinces. Cependant le général Howe, parti d'Halifax avec les débris de la garnison de Boston, avait débarqué dans l'île des Etats (Staten-Island),

(1) Des remercîments furent votés par le congrès à Washington, et une médaille d'or fut frappée en mémoire de l'évacuation de Boston. E. D—s.

près de New-York, à l'embouchure de l'Hudson. Il y avait été rejoint par les troupes qui venaient d'échouer devant Charlestown. Les secours amenés d'Europe par son frère l'amiral Howe portèrent ses forces à 25,000 hommes. Un grand nombre de *loyalistes*, nom que l'on donnait aux partisans de l'Angleterre, vint, ainsi qu'il l'avait espéré, se joindre aux troupes britanniques. Washington, qui avait prévu cette attaque, s'était rendu à New-York dès le mois d'avril, et occupait le pays avec 27,000 hommes mal armés et surtout mal disciplinés, et dont un quart était en proie aux maladies. Constant dans son système de temporisation, Howe entama des négociations, dans lesquelles Washington fit preuve de la plus grande prudence, et qui n'eurent aucun résultat, parce que les Américains exigeaient qu'avant tout leur indépendance fût reconnue. Ce ne fut que le 22 août que le général anglais se décida à débarquer dans Long-Island. Cette île était occupée par une partie de l'armée américaine, sous les ordres du général Putnam. Son camp, établi près de Brooklyn, était couvert par des hauteurs d'un accès difficile, que les Anglais attaquèrent de front le 26 août, tandis qu'une partie de leurs troupes les tournait par la gauche. Les Américains surpris perdirent 3,000 hommes, 3 généraux et 6 pièces de canon; Washington, accouru au secours, trouva la bataille décidée et ne voulut pas la renouveler. Il se retira avec 9,000 hommes dans le camp de Brooklyn, dont les faibles retranchements n'auraient pu arrêter l'ennemi; mais Howe mit tant de lenteur dans ses préparatifs d'attaque, que son adversaire, profitant d'un brouillard épais, eut le temps, dans la nuit du 29, de faire passer toutes ses troupes, son bagage et son artillerie légère dans l'île de New-York, sans que les Anglais s'en doutassent, malgré la proximité des deux camps. La défaite de Brooklyn découragea l'armée américaine et accrut le nombre des déserteurs. Sur les représentations du général, le congrès arrêta la levée de 88 bataillons enrôlés pour trois ans. On y joignit la promesse d'une répartition des terres vacantes entre ceux qui s'engageraient pour toute la durée de la guerre. Washington, convaincu qu'il ne pouvait tenir la campagne sans risquer son armée, se détermina à faire une guerre de postes et à évacuer New-York aussitôt que le salut de ses troupes l'exigerait. Il ne se dissimulait pas qu'on l'accuserait de manquer de résolution et d'énergie, mais le désir de servir sa patrie l'emportait sur toute autre considération. Après de nouveaux pourparlers, qui se prolongèrent jusqu'au 11 septembre, les Anglais s'emparèrent des petites îles et des postes que les insurgés occupaient encore dans le voisinage de New-York, dont l'évacuation fut décidée. Pendant l'exécution de cette mesure, les Anglais firent un débarquement, dispersèrent une partie des troupes américaines, sans qu'il fût possible à leurs chefs de les rallier, et furent sur le point de couper la retraite à toute la garnison. Leur lenteur la sauva, mais elle fut obligée d'abandonner sa grosse artillerie, ses munitions, ses bagages et ses tentes. Cette dernière perte fut la plus sensible à l'approche de l'hiver. Dans cette occasion, Washington, indigné et désespéré du découragement de ses troupes, chercha une mort honorable dans les rangs ennemis; ce ne fut qu'avec la plus grande peine que ses amis et ses aides de camp le forcèrent à se retirer. Cependant les Américains occupaient dans le nord de l'île d'York, auprès de Kingsbridge, une très-forte position. Howe, après l'avoir attaquée mollement, se décida à la tourner. Laissant dans la ville de New-York une nombreuse garnison, il embarqua le reste de ses troupes, vint descendre à Frogsneck, et s'étendit sur les derrières de l'armée américaine dans l'espoir de lui couper toute communication avec l'intérieur. Ce mouvement, très-bien calculé, s'exécuta avec tant de lenteur que Washington eut le temps de quitter Kingsbridge et de venir occuper une forte position sur le flanc droit de l'armée anglaise. Le 28 octobre, Howe arrive en présence des Américains, fait enlever une hauteur qui couvrait leur droite et, voyant le jour près de finir, remet la bataille au lendemain. Dans la nuit, Washington va prendre une nouvelle position plus avantageuse que la première. Howe le suit, reste deux jours en présence, attendant des renforts et disposant des batteries pour l'attaque qu'il fixe au 31. Une forte pluie le détermina à la remettre au 1er novembre. Le général américain, dans la nuit, gagne une autre position plus formidable encore. Désespérant de l'amener au combat, Howe se rabat sur Kingsbridge, enlève d'assaut le fort Washington et fait passer l'Hudson à lord Cornwallis, qui envahit le New-Jersey et menace Philadelphie. La terreur se répand dans l'armée américaine; les milices se retirent, les soldats désertent. Washington, sans cavalerie, sans artillerie, reste avec 3,000 hommes découragés, presque tous sans armes, sans vêtements, sans chaussures, dont les engagements expirent à la fin de l'année. Maître de lui-même, il cache ses inquiétudes sous un air serein et ne néglige rien pour ramener la confiance. Cependant les *loyalistes* commencent à remuer, la cause du congrès semble perdue, et elle l'était en effet si le général anglais eût profité de ses avantages; mais, rentré avec toutes ses forces dans New-York, Howe n'avait donné que 6,000 hommes à lord Cornwallis, qui, suivant lentement la marche d'un ennemi hors d'état de lui résister, lui laissa la faculté de se maintenir jusqu'au 8 décembre sur la rive gauche de la Delaware. Lorsque enfin les débris de l'armée américaine sont retirés derrière le fleuve, les Anglais, au lieu de forcer

le passage, se cantonnent dans la province, attendant tranquillement que les froids fassent disparaître un obstacle facile à surmonter, et persuadés qu'ils s'empareront de Philadelphie dès qu'ils le voudront sérieusement. Cependant le congrès quitte cette ville et se retire à Baltimore, où le premier acte de son autorité est d'investir le généralissime d'une dictature militaire de six mois. Toujours maître des positions les plus avantageuses, celui-ci demande, presse, et enfin reçoit des renforts : les troupes de retour de l'expédition du Canada le rejoignent; les milices de la Pensylvanie accourent à la défense de leur territoire, et, quoique l'occupation de Rhode-Island par le général Clinton retienne les troupes du Connecticut, Washington se voit à la tête de 7,000 hommes, et forme aussitôt le projet audacieux de passer la Delaware et d'attaquer les postes anglais placés sur la rive orientale. « Les ennemis, dit-il, ont trop étendu leurs « ailes; il est temps de les leur rogner. » Dans la nuit de Noël, il traverse le fleuve, surprend dans Trenton 1,500 Allemands, fait 900 prisonniers, enlève 6 pièces de canon et se met à couvert dans la position qu'il avait quittée avant que l'ennemi ait eu le temps de se reconnaître. Ce succès relève le courage des Américains; en peu de jours leur armée se trouve presque doublée. Le 2 janvier 1777, Washington, qui était rentré et avait pris position dans Trenton, sur le point d'être attaqué par lord Cornwallis, trompe ce général et va surprendre sur ses derrières, à Princetown, 3 régiments anglais; puis, par une marche rapide, gagne les montagnes au delà du Rariton. Là, il reçoit de nouveaux renforts, et les Anglais n'osent l'attaquer dans ses positions presque inaccessibles. Howe, redoutant les entreprises de son adversaire, abandonne le New-Jersey. Philadelphie dégagée reçoit de nouveau dans son sein le congrès national; la Pensylvanie est couverte, et le général américain se voit maître de choisir le théâtre de la guerre. Le reste de l'hiver s'écoula sans qu'il y eût rien de remarquable. Les troupes de Howe se retirèrent à Brunswick et à Amboy, non sans être inquiétées dans ce mouvement, et elles y restèrent dans l'inaction et bloquées si étroitement que les soldats eurent beaucoup à souffrir du manque de bois. Washington profita de ce moment de repos pour faire inoculer les siens. Cette mesure très-sage dans un pays où la petite vérole est meurtrière fut dirigée avec tant de prudence, qu'elle n'entraîna aucun désordre et ne fournit à l'ennemi aucune occasion favorable. Le général américain excellait dans l'art de disposer ses troupes de manière à les faire croire beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement, et de placer ses détachements dans des positions d'un accès difficile, en établissant entre eux des communications qui les mettaient à l'abri de toute surprise. Howe rentra enfin en campagne au mois d'avril, et, après avoir inutilement tenté d'amener son adversaire à une bataille, tantôt en feignant une retraite, tantôt en menaçant Philadelphie, il se décida à se rembarquer le 23 juillet, abandonnant à lui-même Burgoyne, qui, venant du nord, descendait l'Hudson, et qui, bientôt entouré de toutes parts, se vit forcé de déposer les armes à Saratoga. Dans cette année (27 décembre 1776), le congrès, pour donner plus de force au général en chef, prorogea le temps de sa dictature, et décréta que jusqu'à la paix les opérations militaires seraient dirigées uniquement par sa volonté, quel que fût l'avis du conseil de guerre (1). Le recrutement s'opéra avec tant de lenteur, qu'il fallut renoncer au projet d'une campagne active. Ne pouvant prévoir sur quel point les Anglais dirigeraient leurs efforts, Washington, qui avait détaché ses meilleures troupes pour renforcer l'armée opposée à Burgoyne, distribua ses forces de manière à pouvoir les réunir et les porter promptement sur le point attaqué, quel qu'il pût être. Howe tint quelque temps la mer, et finit par débarquer, le 25 août, au fond de la baie de Chesapeak, très-près de Philadelphie. L'armée américaine fut aussitôt réunie et vint camper derrière la rivière de Brandy-Wine. Chassée de cette position après un combat sanglant, par une manœuvre hardie de Cornwallis, elle voulut encore quelques jours après tenter le sort des armes; mais une pluie qui gâta les munitions l'obligea de se retirer dans de fortes positions en arrière de Philadelphie. Cette ville fut occupée par les Anglais le 26 septembre. Dès le 18, le congrès s'était transporté à Lancaster. Après quinze jours consumés en mouvements à peu près inutiles, l'armée anglaise se trouva comme bloquée entre celle de Washington et les forts occupés par les Américains au-dessous de Philadelphie, pour défendre des estacades qui barraient la rivière. Howe avait porté ses principales forces à Ger-

(1) En présence des difficultés se renouvelant chaque jour, Washington comprit que l'autorité militaire devait être concentrée dans une seule main; jusque-là il était resté, même pour la conduite de ses opérations défensives ou agressives, sous une sorte de dépendance du congrès, qui persistait à vouloir le maintenir comme en tutelle : Washington n'hésita pas à demander lui-même des pouvoirs plus complets. Les services qu'il avait rendus à son pays, la juste et honorable popularité dont il jouissait dans le peuple comme dans l'armée, les preuves de désintéressement qu'il avait déjà données, la haute responsabilité qui pesait sur lui, lui dictèrent une lettre qui, adressée le 20 décembre 1776 au président du congrès, fut suivie de l'acte du 27 décembre investissant le général Washington de la dictature militaire. « Si, disait-il dans cette lettre, le peu d'instants qui nous « restent pour préparer et exécuter des mesures importantes est « employé à consulter le congrès sur leur opportunité si évi« dente pour tous, si nous attendons qu'il nous ait fait parvenir « ses décisions à une distance de cent quarante milles, nous per« drons un temps précieux, et nous manquerons notre but. On « m'objectera que je réclame des pouvoirs qu'il est dangereux de « confier : mais aux maux désespérés il faut des remèdes ex« trêmes. » Et il répondait en ces termes (1er janvier 1777) au comité chargé de lui notifier le décret du congrès : « Loin de me « croire dégagé, par cette marque de confiance, de toute obliga« tion civile, je me souviendrai toujours que l'épée, à laquelle « nous n'avons fait appel qu'à la dernière extrémité pour la dé« fense de nos libertés, doit être posée dès que ces libertés seront « fermement établies. » E. D—s.

mantown; il y fut attaqué le 30 octobre par l'armée américaine, qui, après avoir obtenu quelque succès, fut repoussée et reprit ses positions. Les Anglais tournèrent alors leurs efforts contre les ouvrages qui fermaient la Delaware, et les enlevèrent après plusieurs combats sanglants. L'hiver arriva : les deux armées le passèrent dans l'inaction. Washington occupait à Valley-Forge de très-fortes positions que les Anglais n'osèrent attaquer (1). Dans son armée, le défaut d'habits et de chaussures, la disette de vivres étaient tels, qu'il se voyait forcé de renoncer à tout mouvement offensif. Les médicaments manquaient également; le nombre des malades augmentait chaque jour; enfin, malgré sa force, le camp de Valley-Forge aurait probablement été enlevé et l'artillerie perdue faute de chevaux si les Anglais eussent fait une attaque sérieuse; mais le général Howe n'était pas de caractère à tenter une semblable entreprise; et lorsqu'au printemps de 1778 Clinton vint le remplacer, Washington était en état de repousser les attaques. Le congrès, dont il avait conservé la confiance malgré les déclamations et les basses intrigues de ses ennemis et de ses envieux, lui avait envoyé des recrues. En outre, sur le rapport de ceux de ses membres qui avaient été délégués pour résider dans le camp, et indiquer les réformes et les améliorations convenables, cette assemblée avait accordé des secours aux officiers, qui, payés jusque-là en billets de crédit sans aucune valeur, se trouvaient réduits à un dénûment tel, que plusieurs d'entre eux avaient résigné leurs commissions, ne pouvant plus pourvoir à leur subsistance. Cependant la France venait de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis (*voy.* Franklin) et de déclarer la guerre à l'Angleterre; une escadre nombreuse était attendue sur les côtes de l'Amérique; le général Clinton reçut l'ordre d'évacuer Philadelphie, où il pouvait être bloqué par terre et par mer. Le 18 juin 1778, il passa la Delaware et se retira sur New-York, où il arriva sans être entamé, après avoir soutenu près de Montmouth un combat très-vif, à la suite duquel Washington fit arrêter et traduire devant un conseil de guerre le général Lee. Le reste de l'année s'écoula sans grands événements, mais Washington rendit encore d'importants services en apaisant par sa sagesse la querelle qui s'était élevée entre les Américains et les Français, leurs auxiliaires, et en détournant le congrès d'une nouvelle entreprise contre le Canada. Cependant tous les inconvénients du gouvernement fédératif se faisaient sentir : l'autorité du congrès, mal définie par les traités, était presque nulle; chaque Etat, se considérant comme indépendant, cherchait à se soustraire aux charges communes; les Américains, assurés des secours de la France, croyaient devoir tout attendre de sa coopération; aussi dès que les attaques des Anglais se furent ralenties par l'effet d'une si puissante diversion, l'armée fut tout à fait négligée. Ce ne fut qu'au mois de mai 1779 que les différents Etats reçurent du congrès la demande officielle des contingents qu'ils devaient fournir dans les levées de l'armée. La solde des troupes n'était pas mieux assurée que leur recrutement; les vivres mêmes leur manquèrent. Les officiers du régiment du New-Jersey déclarèrent tous qu'ils étaient prêts à quitter leur corps si on n'améliorait leur position. Washington eut besoin de toute sa fermeté et de toute sa prudence pour arrêter ce désordre qui menaçait de s'étendre sur toute l'armée. Les officiers obtinrent quelque dédommagement et restèrent à leur poste; mais on ne put rien entreprendre contre les Anglais, qui se tenaient tranquilles dans leurs positions de New-York et de Rhode-Island. Washington, quoique obligé de faire enlever à la baïonnette par des détachements les vivres et les munitions qui lui étaient nécessaires, parvint néanmoins à retenir ses soldats sous les drapeaux, et, malgré l'infériorité de ses forces, il conserva et couvrit Westpoint sur la rivière d'Hudson, déjoua ainsi les projets formés par les Anglais pour s'emparer des montagnes qui bordent cette rivière, et maintint la communication entre les provinces du nord et celles du midi; il fit cesser les ravages des ennemis dans le Connecticut, en enlevant le poste important de Stonypoint. Dans l'automne, les Américains rentrèrent à Newport et Rhode-Island qui furent évacués. La guerre fut plus active dans le midi : les Anglais s'emparèrent de la Géorgie et repoussèrent les troupes combinées qui avaient attaqué Savannah. Les mêmes causes qui avaient forcé Washington à rester dans l'inaction en 1779 l'y réduisirent encore pendant l'année suivante. La demande du contingent des troupes aux diverses provinces n'eut lieu, en 1780, qu'au mois d'avril, au moment où elles auraient dû entrer en campagne. L'armée éprouvait toujours les plus grandes privations; le général ne parvint qu'avec peine à l'empêcher de se débander, et quoique la rigueur extraordinaire du froid, qui permettait le passage des troupes et même celui de l'artillerie sur les bras de mer qui entourent New-York, lui ouvrit le chemin de cette ville, tout ce

(1) « Washington prit l'héroïque résolution de tenir tout l'hiver « la campagne. Se retirer dans les villes de l'intérieur, c'eût été « abandonner au général Howe un riche pays dont la population « n'était que trop disposée à fraterniser avec l'ennemi. Pour le « tenir en échec, il fallait camper dans son voisinage et le harceler par de continuelles attaques. C'est ce que fit Washington, « et, se retranchant dans la forte position de Valley-Forge, à « vingt milles de Philadelphie, il y établit son camp (8 décembre « 1777). Mais, pour abriter ses soldats, il n'avait ni maisons ni « tentes. Afin d'y suppléer, il introduisit dans son armée les habitudes de ces intrépides pionniers, dont il avait étudié les mœurs « en Virginie, et, faisant débayer le terrain des forêts dont il « était couvert, il apprit à ses soldats à se construire des huttes « du bois qu'ils abattaient et à supporter les fatigues et les « souffrances qu'il avait connues dans sa jeunesse, quand il « arpentait les déserts. En moins de quelques jours, une ville de « huttes était improvisée à Valley-Forge; et l'Europe comme « l'Amérique admira la pensée hardie de Washington. » (Cornelis de Witt, *Histoire de Washington*, p. 117.)

qu'il put faire, ce fut de contenir l'armée anglaise, qui fit quelques mouvements offensifs dans lesquels elle devait être aidée par la trahison. Arnold, qui avait commandé dans l'expédition du Canada, s'était rendu coupable de concussion et avait subi un jugement flétrissant; néanmoins ses emplois lui avaient été conservés. Pour se venger, il entra en négociation avec les Anglais et s'engagea à leur livrer Westpoint, ce poste si important sur la rivière d'Hudson. Le complot fut découvert : le major André, aide de camp de Clinton, qui s'était chargé de la conduite de cette affaire, fut pris et pendu comme espion. Arnold s'échappa, et dans tout le reste de la guerre se fit remarquer par les ravages et les cruautés qu'il exerça contre ses compatriotes (*voy.* ARNOLD). Cependant avec des fonds fournis par des citoyens de Philadelphie, Washington avait établi dans cette ville une banque qui facilitait les moyens d'approvisionner son armée; et l'arrivée à Newport d'une escadre française, portant 6,000 hommes de débarquement, faisait naître l'espérance de reprendre New-York; mais l'amiral Greaves parut devant Rhode-Island; Rodney vint l'y joindre, et les Français, bloqués par des forces très-supérieures, ne purent rien entreprendre. La république naissante était alors menacée d'une guerre civile par les prétentions de l'Etat de New-York, et celles de la province de Vermont qui voulait ne plus dépendre du premier, et former un Etat séparé. Washington parvint à tout concilier : la décision définitive fut ajournée, et quelque temps après le nouvel Etat de Vermont fut reconnu par le congrès. Au sud, l'armée américaine, enfermée dans Charlestown, fut obligée de se rendre, comme Washington l'avait prévu. Le défaut d'argent et la prévention générale de l'Amérique contre les troupes de ligne empêchaient les divers Etats de pourvoir aux besoins des soldats. Le 1er janvier 1781, les troupes de la Pensylvanie, qui n'avaient pas reçu de solde depuis un an, sortent tout à coup de leurs cantonnements de Morrestown, marchent, avec 6 pièces de canon, sur Princetown, annonçant l'intention d'attaquer Philadelphie. La législature de la province, intimidée, leur accorda ce qu'ils réclamaient. Washington, trop éloigné des lieux où se passaient ces événements, et ne voulant point s'éloigner de Westpoint, n'y prit aucune part directe; mais lorsque les troupes du New-Jersey, enhardies par cet exemple, voulurent l'imiter, il les fit poursuivre dans leur marche, les força de se soumettre, et fit fusiller deux des chefs de la révolte. Tout rentra dans le devoir, et peu après des sommes considérables fournies par la France permirent d'améliorer le sort des soldats. La même année 1781, l'arrivée d'une flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fit reprendre le projet, tant de fois abandonné, d'attaquer New-York; il échoua encore par la faiblesse de l'armée américaine et en raison des renforts que reçut la garnison; mais le secours de cette flotte favorisa bientôt une opération dont le succès décida de celui de la guerre. Après la prise de Charlestown, le commandement de l'armée anglaise dans les provinces du midi avait été confié à lord Cornwallis; il avait obtenu de grands succès dans les Carolines, et occupait alors la partie orientale de la Virginie; Washington résolut de l'attaquer. Trompant Clinton sur divers mouvements qui semblaient menacer New-York, il fit filer vers la baie de la Chesapeack son armée, dont les troupes auxiliaires françaises, sous les ordres du comte de Rochambeau, faisaient partie. Le comte de Grasse le rejoignit dans la baie, avec sa flotte renforcée de l'escadre du comte de Barras, partie de Newport. L'armée américaine, augmentée des milices de la Virginie, arriva à Williamsburgh le 27 septembre. Pressé par des forces supérieures, Cornwallis se renferma dans Yorktown. Il y fut aussitôt assiégé et si étroitement bloqué, qu'après avoir inutilement tenté de s'échapper par mer, il fut forcé, le 19 octobre, de se rendre prisonnier de guerre avec 8,000 hommes (*voy.* CORNWALLIS). Depuis cet événement, les troupes anglaises furent hors d'état de rien entreprendre; celles du nord furent resserrées dans New-York. Au midi, elles furent contraintes de se renfermer dans Charlestown, malgré les efforts de lord Rawdon. L'Angleterre, attaquée dans ses diverses possessions par la France, l'Espagne et la Hollande, ne put envoyer aucun renfort sur le continent de l'Amérique, où il ne se passa rien d'important en 1782; mais cette même année vit se livrer de sanglants combats dans les Antilles, dans l'Inde et dans les mers d'Europe. Rodney détruisit en partie et dispersa la flotte du comte de Grasse; l'attaque de Gibraltar échoua; mais le fort St-Philippe avait capitulé. Suffren dans l'Inde, Bouillé dans les Antilles, avaient repris les colonies hollandaises dont les Anglais s'étaient emparés. Les succès et les revers se balançaient; toutes les puissances étaient épuisées; des négociations ne tardèrent pas à s'ouvrir. Les préliminaires de la paix furent signés le 20 janvier 1783, et l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique fut reconnue. Cette nouvelle y parvint au mois de mars; la joie fut générale parmi les habitants, mais l'armée conçut des inquiétudes. Ni dans le congrès, ni dans les Etats particuliers, il n'était question de rien faire en sa faveur. Une lettre anonyme, écrite avec beaucoup de chaleur, mais avec une adresse perfide, fut répandue parmi les officiers : elle les engageait à se réunir, à exiger les récompenses qui leur étaient dues et qui leur avaient été promises, ou à abandonner un peuple ingrat, et qui fermait l'oreille à leurs justes réclamations. Washington sentit le danger; il convoqua les officiers, leur parla avec la sagesse et la modération qui faisaient le fond de

son caractère, les supplia de ne pas ternir en un instant une réputation acquise par tant de fatigues et de travaux, les conjura de se reposer sur l'équité et la pureté des intentions du congrès, et parvint à calmer les esprits irrités. Cependant il adressa au congrès la lettre la plus pressante pour faire valoir les droits de l'armée. Cette lettre, remarquable par sa sagesse et son éloquence, serait peut-être restée sans effet, si 300 soldats de nouvelles levées de la province de Pensylvanie n'eussent marché sur la ville de Philadelphie, et, en s'emparant de la salle du congrès, n'eussent effrayé les députés. Ces rebelles se dissipèrent d'eux-mêmes ; mais leur audace et la crainte de voir éclater des désordres plus sérieux déterminèrent le gouvernement à prendre des mesures pour assurer le sort de l'armée ; et le licenciement s'opéra sans de nouveaux troubles. Le 25 novembre 1783, New-York fut évacué par les Anglais. Dès le 27, Washington réunit dans cette ville les officiers qui avaient servi sous ses ordres; il leur fit et reçut d'eux les adieux les plus touchants et partit pour Annapolis, où siégeait alors le congrès. En passant à Philadelphie, il remit au contrôleur des comptes l'état de l'emploi des fonds versés entre ses mains pendant le cours de la guerre. Dans cet état, écrit en entier de sa main, chaque article était appuyé de pièces justificatives, excepté les dépenses secrètes, qui, au bout de près de huit ans de guerre, ne s'élevaient qu'à dix-neuf cent quatre-vingt-deux livres sterling. Le général fut reçu par le congrès, le 23 décembre, dans une séance solennelle (1). Il y remit sa commission et se retira dans son domaine de Mont-vernon, sans demander aucune récompense. Celle qui lui fut décernée et qu'il reçut avec gratitude, ce fut le droit de recevoir et d'envoyer ses lettres par la poste sans qu'elles fussent taxées. Rentré dans ses foyers, il se livra à l'agriculture. Les expériences que sa grande fortune lui permit de suivre avec persévérance contribuèrent beaucoup au perfectionnement de cet art dans les Etats-Unis. L'amélioration des chemins et l'établissement de la navigation intérieure attirèrent aussi son attention. Il fit des voyages pour reconnaître lui-même les localités, et par ses conseils et son influence, il détermina l'Etat de la Virginie à entreprendre des travaux de la plus haute importance pour sa prospérité. Cet Etat lui en témoigna sa gratitude par le don de cent actions dans la navigation de la rivière de James et cinquante dans celle de Potomac. C'était un don de près de deux cent mille francs. Washington demanda qu'il lui fût permis d'appliquer ces fonds à des objets d'utilité publique ; et il les transféra à deux colléges fondés dans le voisinage de ces deux rivières. Vers la fin de la guerre, les officiers, pour perpétuer le souvenir de leur réunion, avaient formé une société sous le nom de *Cincinnatus*. Washington avait été prié d'en être le chef. Les généraux, amiraux et colonels français qui avaient combattu pour l'union en faisaient partie comme membres honoraires. Les sociétaires portaient une décoration particulière; et d'après les statuts, cette décoration et le rang qu'ils occupaient dans cette association devaient être transmis à leurs fils aînés ou à quelqu'un de leurs parents qui serait jugé digne de cet honneur. En outre, des personnes de distinction, étrangères à l'armée, pouvaient être admises en qualité de membres honoraires. Avant même le licenciement de l'armée, l'association fut attaquée comme pouvant contenir le germe d'une noblesse héréditaire, incompatible avec les principes démocratiques du gouvernement. Dès la première assemblée générale, en 1784, Washington, toujours prêt à écouter la voix de l'opinion publique, détermina les membres à renoncer à l'hérédité et à la faculté de recevoir de nouveaux membres honoraires, et par là fit évanouir les craintes et les soupçons. Cependant,

(1) Washington et le congrès ne se trouvèrent jamais en dissentiments sérieux. Assemblée délibérante, composée d'éléments divers, mais concourant tous au même but, le congrès, avec la conscience de la responsabilité qui pesait sur lui, était peut-être disposé parfois à une prudence exagérée, aux moyens termes, aux hésitations, mais il avait foi entière dans le désintéressement de Washington, qui, de son côté, ne chercha jamais à l'amoindrir au profit de son autorité militaire. Les deux pouvoirs, bien qu'il n'y eût entre eux aucune règle invariable et fixe, purent, s'appuyant l'un sur l'autre, fonder l'indépendance des États-Unis. Les intrigues et les jalousies, les cabales et les rivalités, inséparables de toutes les grandes choses, ne purent effleurer la haute confiance que le congrès avait dans Washington. Ce dernier, au surplus, ferme, mais conciliant, sans ambition, mais dévoué à sa cause, ne chercha jamais à abaisser ou diminuer l'autorité civile. S'il eut parfois à se plaindre des lenteurs, de la faiblesse ou des tergiversations du congrès, il n'en reconnaissait pas moins que cette assemblée, malgré son caractère purement consultatif, née des circonstances et pour les besoins du moment, était le seul pivot possible de l'union. Aussi eut-il toujours pour elle une déférence réelle; il usa de ménagements et de prudence, fit triompher ses opinions par la persuasion seule, et le congrès n'eut jamais à se plaindre du général en chef. Washington, en quittant le pouvoir, a donné au monde l'un des plus nobles et des plus grands exemples. Il l'a fait simplement, dignement. Il croyait son rôle terminé, il rentrait dans ses foyers pour reprendre la charrue. La royauté cependant lui était offerte par l'armée, des ouvertures lui étaient faites par ses anciens compagnons d'armes, et nul doute que la majorité de la nation n'eût applaudi s'il avait voulu ceindre le diadème. Voici en quels termes il répondit au colonel Lewis Nicolas, qui lui avait communiqué, au nom des plus anciens et des plus honorables officiers, des propositions dans ce sens: « C'est avec un « mélange de surprise et de douleur que j'ai lu attentivement les « pensées que vous m'avez soumises. Soyez-en bien sûr, aucun « événement dans le cours de cette guerre ne m'a autant affligé « que d'apprendre par vous que de telles idées circulent dans « l'armée. Je dois les regarder avec horreur et les condamner « sévèrement. Quant à présent, elles resteront renfermées dans « mon sein, à moins que de nouvelles manifestations n'en rendent « la révélation nécessaire. Je cherche en vain ce qui, dans ma « conduite, a pu encourager une proposition qui, à moi, me « semble grosse des plus grands malheurs qui puissent fondre sur « mon pays. Si je ne me fais pas illusion sur moi-même, vous ne « pouviez trouver personne à qui vos plans fussent plus désa« gréables. » Ainsi que l'a dit l'un de ses historiens, l'indignation de Washington était aussi sincère que simplement exprimée. Il aurait été étonné de l'admiration qu'excite parmi nous ce refus si sévère d'une offre si flatteuse et si brillante. Pour lui, ce ne fut pas même un acte de vertu. Washington répondit au colonel Lewis Nicolas instinctivement, sans réflexion et sans effort, comme on répond à une insulte. La proposition de le faire roi blessait à la fois son honnêteté et son bon sens. Plus grand que ces généraux de l'antiquité, si vantés par les historiens, qui quittaient les camps pour labourer leurs terres, Washington restera pour les générations futures comme le plus pur modèle du désintéressement patriotique.

E. D—s.

malgré la cessation de la guerre et la reconnaissance de l'indépendance de l'Amérique, le numéraire y était toujours rare, le commerce languissait, les biens-fonds restaient sans valeur; au dehors, le gouvernement était sans influence et sans considération. Dans les premiers moments de l'insurrection, chaque province n'avait songé qu'à assurer son indépendance particulière. Le pouvoir du congrès général sur les divers Etats avait été fort limité : il était presque nul : et le défaut d'une puissante autorité centrale s'était vivement fait sentir pendant la guerre; mais ce n'était pas alors le moment de changer la constitution. D'ailleurs l'imminence du danger forçait les divers Etats d'agir de concert, pour repousser l'ennemi; mais quand la paix eut été conclue, chaque Etat, ne se considérant plus que comme une souveraineté isolée, ne voulut s'occuper que de ses intérêts particuliers. Un gouvernement sans force ne put ni réparer les maux causés par huit ans de ravages et de combats, ni assurer le payement des dettes de la fédération, qui, en janvier 1783, s'élevaient à quarante-trois millions de dollars. Les Anglais différaient, sous divers prétextes, l'évacuation des forts qu'ils occupaient dans le Nord. Les Indiens pillaient impunément les frontières d'un Etat qui n'entretenait que 600 hommes de troupes réglées. Les barbaresques insultaient le pavillon américain. Des divisions intestines éclatèrent; des troubles sérieux eurent lieu dans le Massachussets; la confédération semblait prête à se dissoudre. Washington fut un des premiers à signaler les causes qui s'opposaient à la prospérité de sa patrie. Dès le mois de juin 1783, il avait adressé aux gouverneurs des divers Etats une lettre pour leur faire sentir que, sans une force centrale puissante, l'union ne pouvait subsister. La nécessité d'accroître le pouvoir du congrès était reconnue par tous les bons esprits et devenait de jour en jour plus évidente; quelques voix même s'élevaient en faveur de la monarchie. Dans cet état de choses, l'assemblée de la Virginie proposa la formation d'une convention chargée de reviser les articles de la confédération. Cette proposition, adoptée par les divers Etats, fut approuvée par le congrès; et la convention s'assembla à Philadelphie, dans le mois de mai 1787. Washington, qui malgré ses refus y avait été député par la Virginie, en fut élu président à l'unanimité, sur la désignation de Franklin. Sur sa proposition, le secret des débats fut décrété, et ils n'eurent lieu qu'à huis clos; leur durée et leur chaleur prouvèrent la prudence de cette mesure (1). Le travail, terminé le 17 septembre, fut soumis à l'examen du congrès et à l'acceptation des divers Etats. Tous l'approuvèrent, à l'exception de Rhode-Island et de la Caroline du Nord, qui, bientôt après, se réunirent à la majorité. La nouvelle constitution augmenta beaucoup le pouvoir du congrès. Il fut composé d'un sénat nommé pour six ans, d'une chambre de représentants et d'un président élu par le sénat pour quatre ans, chargé du pouvoir exécutif, chef des armées de terre et de mer et de la direction des relations avec les puissances étrangères. Aucun changement ne fut apporté à la forme particulière de l'administration des divers Etats. Washington fut élu président à l'unanimité et installé, en cette qualité, le 30 avril 1789. La force que le nouveau gouvernement donnait à l'Union produisit bientôt d'heureux effets. La tribu indienne des Creecks fit la paix; d'autres tribus furent réduites par le général Wayne. Les Espagnols accordèrent la liberté de la navigation dans la partie inférieure du Mississipi, qu'ils avaient contestée depuis dix ans. Ce fleuve était le débouché principal des provinces de l'ouest. L'Angleterre accrédita un ministre auprès des Etats-Unis, ce qu'elle avait négligé jusqu'alors. Washington fut réélu président à l'unanimité, en 1793. La guerre générale, née de la révolution française, agitait alors tous les esprits. La plupart des Américains se montraient disposés à épouser les intérêts de la nouvelle république; mais la sagesse du président voulait maintenir la neutralité. Il y parvint et profita des circonstances pour conclure avec l'Angleterre, en 1794, un traité dans lequel cette puissance se relâcha de quelques-unes de ses prétentions. Ce traité excita une violente fermentation. Les villes maritimes réclamèrent. La chambre des représentants demanda communication des instructions qu'avait reçues le ministre chargé de la négociation. Washington s'y refusa, s'appuyant sur la constitution, qui déclare valable tout traité conclu par le président et revêtu de l'approbation des deux tiers des membres du sénat. Il perdit beaucoup de sa popularité; mais rien ne put ébranler sa résolution. Par cette fermeté, il conserva la paix et maintint les droits et la dignité de la magistrature dont il était revêtu.

(1) Les actes de la convention restèrent longtemps secrets: chacun de ses membres resta fidèle à l'engagement qu'il avait pris, et rien ne transpira dans le public des graves débats qui avaient présidé à la formation de la constitution des Etats-Unis. Ce ne fut que bien des années après que des procès-verbaux des séances, qui n'avaient rien d'officiel, mais qui avaient été rédigés chaque jour par l'un des membres de la convention, Madison (voy. ce nom), furent livrés à l'histoire. Ces procès-verbaux furent trouvés dans les papiers de Madison à sa mort (1836) et achetés à sa veuve par le congrès des Etats-Unis. Ils ont été publiés sous le titre de *Madison's papers*. Washington, en sa qualité de président, et malgré la haute autorité que lui donnaient les services rendus à son pays, resta toujours à cette assemblée dans une grande réserve, se contentant de diriger les débats et y prenant rarement part. « Il ne pouvait guère agir qu'indirectement, dit « M. de Witt dans son ouvrage déjà plusieurs fois cité, p. 256, « et par son influence sur les personnes, mais à en juger par le « résultat qu'il obtint la seule fois qu'il en fit publiquement usage, « cette influence allait jusqu'à l'autorité. C'était à la dernière « séance. Plusieurs délégués se préparaient à voter contre la « constitution si l'on n'augmentait le nombre des membres dans « la chambre des représentants. Au moment du vote, et pour « écarter tout prétexte d'opposition, un amendement en ce sens « fut présenté : plusieurs fois déjà il avait été rejeté : « Ce serait « pour moi une grande satisfaction de le voir adopter », dit « Washington en le mettant aux voix. L'amendement fut adopté « à l'unanimité. » E. D—s.

Cependant d'autres difficultés s'élevaient du côté de la France. Le ministre de la république auprès des Etats-Unis (M. Genet), mettant à profit l'enthousiasme de quelques Américains, avait fait armer en course dans les ports de l'Union des bâtiments commissionnés au nom de la France, mais montés uniquement par des Américains. Le congrès fit rendre les prises faites illégalement par ces vaisseaux, défendit aux Américains de servir sur des corsaires étrangers, et malgré les réclamations impérieuses du ministre français, fit traduire devant les tribunaux ceux qui s'étaient permis ces actes d'hostilité. Ces mesures contraires à l'opinion presque générale furent soutenues avec vigueur par le président, qui se plaignit auprès du gouvernement français de la conduite violente de son ministre, demanda et obtint son rappel. Mais il resta entre les deux républiques des germes de mésintelligence que d'autres circonstances développèrent. Le traité fait entre la France et les Etats-Unis, en 1778, avait établi le principe que le pavillon couvre la marchandise, et ce traité régissait encore les relations entre les deux nations. Les Anglais, au contraire, s'étaient toujours refusés à reconnaître ce droit. Lorsque la guerre éclata, en 1793, les Français virent enlever leurs propriétés chargées sur les navires américains, sans pouvoir exercer des représailles qu'ils s'étaient eux-mêmes interdites. Cette inégalité de droits excita des réclamations auxquelles le congrès répondit en offrant de conclure un nouveau traité; mais les gouvernements qui se succédaient alors en France étaient incapables de suivre une négociation. Ils élevèrent des prétentions excessives, et quelques hostilités eurent lieu. Washington, convaincu de la nécessité de former une marine militaire, éprouva dans le congrès une opposition fondée sur la méfiance qui portait à repousser tout établissement militaire, et n'obtint qu'avec la plus grande peine et à une très-faible majorité l'armement de quelques frégates destinées à faire respecter le pavillon et à protéger le commerce américain contre les barbaresques. La république des Etats-Unis, tranquille au dedans, respectée au dehors, voyait sa population et ses richesses s'accroître avec une rapidité sans exemple. La tâche de Washington était remplie. Parvenu au terme de sa seconde présidence, il ne voulut pas consentir à être réélu. Au commencement de 1797, après avoir adressé à ses concitoyens ses derniers conseils et installé son successeur, il retourna à Montvernon et reprit avec joie les travaux de l'agriculture (1). Il fut forcé, en juillet 1798, de les partager avec les soins que lui imposa sa nomination au commandement en chef des troupes destinées à repousser l'invasion dont le directoire français menaçait à cette époque les Etats-Unis. Washington regardait ce danger comme illusoire, mais il ne s'en livra pas moins avec le plus grand zèle à l'organisation de l'armée. Ces menaces furent en effet sans résultat, et l'élévation de Bonaparte mit bientôt fin à ces tracasseries. Mais Washington ne fut pas témoin de ces résultats; une inflammation de la trachée artère, causée par une pluie légère qui lui avait mouillé la tête et le cou, l'avait enlevé en vingt-quatre heures, le 14 décembre 1799. La fermeté et la tranquillité de son âme se montrèrent jusque dans ses derniers moments. Sentant sa fin très-prochaine et convaincu de l'inutilité des secours qu'on lui prodiguait, il pria les personnes qui l'entouraient d'y mettre un terme, puis s'étant déshabillé, il se mit au lit, se ferma lui-même les yeux de sa propre main et expira bientôt après sans convulsion. Il était dans sa 68e année, et sa forte constitution semblait lui promettre une plus longue carrière. La mort de ce grand homme fut envisagée comme une calamité publique. Les habitants des Etats-Unis furent invités par le congrès à porter pendant trente jours un crêpe au bras, en signe de deuil. Le décret portait qu'un monument de marbre serait élevé en son honneur dans la ville fédérale, et que ses restes y seraient déposés. Plus tard, son nom a été imposé à cette même ville depuis le siége du gouvernement. Il a été donné également à plusieurs autres villes des Etats-Unis. En France, Napoléon, qui venait de s'élever au pouvoir souverain, porta son deuil et le fit porter aux autorités civiles et militaires de la république française. Il fit dans le même temps prononcer solennellement par Fontanes (*voy.* FONTANES) l'éloge funèbre du héros de l'Amérique. L'Académicien sut louer en termes nobles le fondateur de l'indépendance américaine « d'avoir « fui l'autorité quand l'exercice en pouvait être

(1) « Washington avait raison de sortir des affaires. Il y était « entré dans l'un de ces moments, à la fois difficiles et favorables, « où les nations, assaillies de périls, recueillent, pour les sur- « monter, tout ce qu'elles ont de sagesse et de vertu. Il convint « admirablement à cette situation. Il avait les idées et les senti- « ments de son époque, sans fanatisme ni servitude. Les temps « anciens, leurs institutions, leurs intérêts, leurs mœurs, ne lui « inspiraient ni haine ni regret. Sa pensée et son ambition ne « s'élançaient point impatiemment dans l'avenir. La société au « sein de laquelle il vivait était d'accord avec ses goûts et sa « raison. Il avait confiance dans ses principes et ses destinées, « mais une confiance éclairée et tempérée par un instinct sûr des « principes éternels de l'ordre social. Il la servit avec sympathie « et indépendance, avec ce mélange de foi et de crainte qui est la « sagesse dans les choses du monde comme devant Dieu. Par là « surtout, il était propre à la gouverner; car il faut deux choses à « la démocratie pour son repos et son succès; il faut qu'elle se « sente aimée et contenue, qu'elle croie au dévouement sincère et « à la supériorité morale de ses chefs. A ces conditions seulement, « elle se règle en se développant et peut espérer de prendre place « parmi les formes durables et glorieuses de l'association hu- « maine. C'est l'honneur du peuple américain de les avoir à cette « époque comprises et acceptées. C'est la gloire de Washington « d'en avoir été l'interprète et l'instrument. Il fit les deux plus « grandes choses qu'en politique il soit donné à l'homme de « tenter. Il maintint, par la paix, l'indépendance de son pays « qu'il avait conquise par la guerre. Il fonda un gouvernement « libre au nom des principes d'ordre et en rétablissant leur em- « pire. Quand il sortit des affaires, l'une et l'autre œuvre étaient « accomplies. Il pouvait en jouir : car peu importe, en de si hauts « desseins, ce qu'ils ont coûté de travail; il n'y a point de sueur « qu'une telle palme ne sèche sur le front où Dieu la place. Il se « retirait librement, vainqueur. Jusqu'au bout sa politique avait « prévalu. » (*Washington*, par M. Guizot, p. 117.)

« arbitraire ; de n'avoir consenti à en porter « le fardeau que lorsqu'elle fut resserrée dans « des bornes légitimes ; d'avoir refusé qu'elle « lui fût continuée, quand il vit que l'Amérique « heureuse n'avait plus besoin de son dévoue- « ment : enfin d'avoir voulu jouir avec tranquil- « lité, comme les autres citoyens, du bonheur « qu'un grand peuple avait reçu de lui. » Washington, dit encore l'orateur français, possédait à un degré supérieur le *bon sens, cette qualité si rare*. Son esprit avait plus de justesse que d'éclat, et il avait plus acquis par la réflexion et l'expérience que par la lecture. Il parlait peu, mais lorsque les circonstances l'exigeaient, à une grande force de raisonnement il savait unir une éloquence entraînante, qui presque toujours ramenait les esprits à son opinion. La fermeté, la persévérance, la modération, le désintéressement forment les traits principaux de son caractère. Les deux premières qualités, si remarquables dans la guerre de l'indépendance, ne brillèrent pas moins lorsque, revêtu de la présidence, il parvint à maintenir la neutralité, malgré l'enthousiasme du plus grand nombre de ses compatriotes pour la révolution française et les intrigues des agents du directoire ; lorsqu'il refusa de donner à la chambre des représentants communication des instructions qui avaient amené le traité avec l'Angleterre : mais dans tout ce qui n'intéressait pas le bien de l'Etat, il cédait sans peine aux désirs de ses concitoyens. Il en donna la preuve en engageant l'association des *Cincinnati* à modifier les premiers statuts, dans lesquels des esprits ombrageux croyaient reconnaître les éléments d'une noblesse héréditaire. Il se montra également disposé à faire le sacrifice de ses intérêts lorsque, en 1780, il réprimanda le régisseur de ses terres d'avoir obtempéré aux réquisitions des généraux anglais pour échapper au pillage ; et cependant dans d'autres occasions, moins sévère pour les autres que pour lui-même, il toléra la vente des denrées et des bestiaux à l'armée anglaise, parce que ce commerce répandait dans le pays l'argent qui lui manquait plus que toute autre chose. Exempt de toute ambition personnelle, supérieur aux susceptibilités de l'amour-propre, mettant avant tout ses devoirs et l'intérêt de son pays, il marcha d'un pas ferme dans le chemin qu'il s'était tracé, malgré les murmures et les plaintes du peuple, auxquels cependant il était loin d'être insensible. C'est surtout sous ce point de vue que, selon l'expression de Fontanes, *le caractère de Washington est digne des plus beaux jours de l'antiquité*, et que dans son histoire *on croit retrouver une vie perdue de quelques-uns de ces hommes illustres dont Plutarque a si bien tracé le tableau*. Président de la convention qui donna aux Etats-Unis une constitution conforme aux idées démocratiques de la majorité des habitants et appropriée aux besoins du pays ; investi le premier de la présidence instituée par cette constitution et de la mission d'établir une autorité inconnue jusqu'alors, et dont l'usage qu'il en ferait devait déterminer les limites ; chef du gouvernement pendant huit années, et dans des circonstances singulièrement difficiles, il fut également grand comme législateur, comme administrateur et comme politique. « Homme « d'expérience et d'action, comme l'a dit M. Guizot, il avait une admirable justesse et point de « prétention systématique dans la pensée. Aucun « parti pris, aucun principe affiché d'avance ne « le gouvernait. Ainsi point d'âpreté logique « dans sa conduite, point d'engagement d'amour- « propre ni de rivalité intellectuelle. Quand il « l'emportait, son succès n'était pour ses adver- « saires ni une gageure perdue, ni une condam- « nation universelle. Ce n'était point au nom de « la supériorité de son esprit, mais au nom des « choses mêmes et de leur nécessité qu'il triom- « phait. Pourtant son triomphe n'était pas un « fait sans moralité, le simple résultat du savoir « faire, ou de la force, ou de la fortune. Etranger « à toute théorie, il avait foi dans la vérité et la « prenait pour règle de sa conduite. Il ne pour- « suivait point la victoire d'une idée contre les « partisans de l'idée contraire ; mais il n'agissait « pas non plus au nom de l'intérêt seul et dans « la seule vue du succès. Il ne faisait rien qu'il « ne crût avoir raison et droit ; en sorte que ses « actes, qui n'avaient point un caractère systé- « matique, humiliant pour ses adversaires, « avaient néanmoins un caractère moral qui « commandait le respect. On avait d'ailleurs de « son entier désintéressement la conviction la « plus profonde. Grande lumière à laquelle les « hommes se confient volontiers ; force immense « qui attire les âmes et rassure en même temps « les intérêts, certains de n'être pas livrés, en « sacrifice ou comme instruments, à des vues « personnelles et ambitieuses. » Partout, même dans la culture de ses terres, il fut supérieur aux autres, et jamais il ne se montra fier de sa supériorité. Sa réputation comme militaire est peut-être au-dessous de ce qu'elle devrait être. On le regarde en général comme un chef prudent et circonspect, propre à une guerre défensive et méthodique, la seule que permît sa position ; mais s'il se montra habile à éviter le combat lorsqu'il ne pouvait pas se promettre l'avantage, l'attaque de Boston, les batailles de Trenton et de Princetown, les campagnes du New-Jersey et de la Pensylvanie feraient honneur aux plus grands capitaines. Il faut comparer l'armée américaine aux troupes qu'elle avait à combattre, considérer sa composition, le dénûment dans lequel on la laissa si souvent, les désertions qui l'affaiblissaient sans cesse, pour se faire une idée de la tâche pénible que Washington eut à remplir et des talents qu'il déploya pendant une guerre de huit ans. Son extérieur répondait à ses grandes qualités : sa taille était très-élevée,

sa figure imposante et majestueuse, sa constitution très-robuste. Exact à s'acquitter de ses devoirs religieux, sobre, simple dans ses manières, personne ne connut mieux le prix du temps et l'art de l'employer. Ses proclamations, ses discours, ses lettres étaient toujours écrits de sa main. On a vu qu'il en fut de même de ses comptes pendant la guerre. Il avait établi un tel ordre dans ses propriétés, que pendant sa présidence il dirigeait la culture de ses champs au moyen des plans qu'il en avait sous les yeux; aussi, malgré son désintéressement, et quoique, ni comme général ni comme président, il n'eût jamais consenti à recevoir aucun traitement, car on ne peut donner ce nom au payement des dépenses qu'il était obligé de faire comme chef de la république, sa fortune s'accrut rapidement. Elle se montait à plus de trois millions, argent de France, lorsque, *par une destinée peu commune à ceux qui changent les empires, il mourut en paix, comme un simple particulier, dans sa terre natale, où il avait tenu le premier rang et que ses mains avaient affranchie.* — Les ouvrages à consulter pour étudier ou écrire la vie de Washington abondent. En première ligne nous devons placer la collection de ses lettres et écrits rassemblés et publiés à Boston, 1833-1840, par M. Jared Sparks, et qui ne forme pas moins de 12 volumes, sous le titre : *the Writings of George Washington, with a life of the author, notes and illustrations.* C'est d'après cette édition que M. Guizot a fait paraître : *Vie, correspondance et écrits de Washington,* précédés d'une introduction sur l'influence et le caractère de Washington dans la révolution des Etats-Unis de l'Amérique, Paris, 1837-1840, 6 vol. in-8°, accompagnés d'un atlas. M. Sparks a consacré plusieurs années à réunir et mettre en ordre les documents que le congrès des Etats-Unis lui avait donné mission de mettre au jour. Sa publication est des plus importantes pour l'étude de la fondation de la république des Etats-Unis; la biographie dont il l'a accompagnée, et qui a été souvent réimprimée séparément en Amérique et en Angleterre, se distingue par l'intérêt du récit et par sa consciencieuse exactitude. Aussi elle jouit aux Etats-Unis d'une grande faveur. M. Guizot a fait précéder la traduction française d'un intéressant travail sous le simple titre : *Washington.* C'est une étude à grands traits, et non un pur résumé de la biographie écrite par M. Sparks. Si tous les faits auxquels Washington a pris part n'y sont pas soumis au lecteur, on y trouve du moins une belle appréciation du caractère du plus grand homme que l'Amérique ait encore produit. L'étude de M. Guizot a été plusieurs fois réimprimée, soit isolément, soit dans ses *Œuvres* et en tête de l'ouvrage de M. Cornelis de Witt, dont nous parlerons plus loin. Parmi les histoires générales des Etats-Unis qu'il sera bon de lire pour bien comprendre tout le grand rôle de Washington, nous nous contenterons de citer celles de M. Hildreth (New-York, 1849-1852, 6 vol.), de M. J.-C. Hamilton (New-York, 1857, 2 vol.), de M. Georges Bancroft (Boston, 1834-1855, 6 vol.), de M. Tucker (Philadelphie, 1857, 4 vol.), etc., et, dans un autre ordre d'idées, l'*Histoire de la constitution des Etats-Unis,* par George Ticknor Curtis (New-York, 1854, 2 vol.), et les deux grandes collections de pièces intitulées *American archives* et *American state papers.* Les biographies spéciales et les études auxquelles a donné lieu la vie de Washington sont nombreuses. Nous avons parlé plus haut de l'éloge prononcé par Fontanes, imprimé en 1800, in-8°. Nous laisserons de côté les autres éloges ou discours prononcés et imprimés, dont, au surplus, on trouvera une assez longue liste, bien qu'elle ne soit pas complète, dans la *Bibliographie biographique* de M. Œttinger, t. 2, col. 1881-1883. Mais nous signalerons comme particulièrement dignes d'attention les ouvrages suivants : 1° *Vie de Washington,* par M. Marshall, Londres, 1804-1807, 5 vol. in-8°; Philadelphie, 1805, 5 vol. in-8° (en anglais); plusieurs fois réimprimée tant en Angleterre qu'aux Etats-Unis, et traduite en allemand, en hollandais et en français; la traduction française, par P.-F. Henry, Paris, 1807-1808, 5 vol. in-8°, avec atlas. M. Marshall, président de la cour suprême de justice des Etats-Unis, a publié cette vie de Washington sur les mémoires que Washington avait légués à son parent Bushord Washington; cependant c'est plutôt une histoire des Etats-Unis que celle du général américain. 2° *Vie du général Washington, avec de curieuses anecdotes,* par Weems, New-York, 1805, in-8°; Philadelphie, 1809, in-12; ibid., 1816, in-12, 13e édition; 3° *Vie du général Washington,* par David Ramsay, Londres, 1807, in-8°; Baltimore, 1818, in-12, en anglais; et traduite en français, 1811, 1 vol. in-8°; 4° *Essai sur la vie de Washington,* par Aaron Bancroft, Worcester, 1807, in-8°; Londres, 1808, in-8°; Boston, 1844, 2 vol. in-12, en anglais; 5° *Mémoires de l'administration de Washington et de John Adams,* publiés par M. George Gibbs sur les papiers d'Olivier Wolcott, secrétaire de la trésorerie, New-York, 1848, 2 vol. in-8°, en anglais; 6° *Vie de Washington,* par Washington Irving, Londres, 1855-1859, 5 vol., en anglais; ouvrage important, dans lequel on trouve assemblés de nombreux matériaux. On reproche à la *Vie de Washington,* par Irving, une trop grande partialité; mais le récit est remarquable par son élégance, et si l'on n'y trouve point toujours de la profondeur ou de larges vues philosophiques, on ne peut du moins s'empêcher d'admirer la pureté et l'excellence du style. 7° *Histoire de Washington et de la fondation de la république des Etats-Unis,* par M. Cornelis de Witt, Paris, 1859, 1 fort vol. in-12. Cet ouvrage, écrit sous l'inspiration et pour ainsi dire sous la dictée de M. Guizot, par M. de

Witt, son gendre, se distingue par l'exactitude des recherches et parfois par l'élévation de la pensée. C'est certainement la meilleure, jusqu'à ce jour, des publications françaises sur Washington. Elle est précédée de l'étude de M. Guizot, dont nous avons déjà parlé, et dont elle est en quelque sorte le complément et le développement. M—s—n et Z—d.

WASHINGTON (John), hydrographe anglais, naquit en 1785. Il entra dans la marine en 1812; et au mois d'octobre 1813, il devint midshipman, et fit en cette qualité le voyage du Groenland à bord du vaisseau *la Caroline*, capitaine Downman, envoyé à la poursuite du commodore américain Rogers. De retour en Angleterre au mois de novembre, Washington entra au collége naval de Portsmouth, au sortir duquel, en mai 1816, il fit à bord du *Fourth*, capitaine Thomas Louis, une campagne de trois ans sur les côtes d'Amérique. De 1819 au commencement de 1821, il fit, sur le *Vengeur*, capitaine Maitland, et sur le *Superbe*, capitaines White et Mackenzie, des excursions dans l'Amérique du Sud, et le 21 janvier de la même année, il fut nommé lieutenant. Les années suivantes, Washington servit sous divers officiers supérieurs; et, le 14 août 1833 il fut nommé commandant. Il ne se contenta cependant pas du service inhérent à son état et à son grade, il s'adonna en outre aux études hydrographiques et géographiques. Il remplaça, en 1835, le capitaine Maconochie en qualité de secrétaire de la société royale de géographie de Londres. Mais il se démit de ces fonctions, en 1841, pour pouvoir se livrer à l'observation des faits géographiques dans la mer du Nord. Il remplit cette mission scientifique jusqu'en 1844. En 1845, il fut chargé d'étudier l'état des rivières, côtes et ports du royaume uni : puis il fut employé à l'amirauté au service des chemins de fer et des voies navigables. Lors de la retraite du contre-amiral Francis Beaufort, le 30 janvier 1845, John Washington fut nommé hydrographe de l'amirauté. Il était chargé, en cette qualité, d'inspecter la confection et la révision des cartes marines. Il fut élu membre de la société royale le 13 février 1845. Il fit aussi partie des sociétés de géographie et des ingénieurs civils, de l'académie royale des sciences de Copenhague, enfin des sociétés royales de Berlin et de Paris. John Washington mourut en 1863. On trouve de lui dans le *Journal de la société royale de géographie* les communications suivantes: 1° *Notice géographique sur le Maroc*, t. 1er du recueil; 2° *Esquisses des progrès de la géographie et des travaux de la société* de 1837 à 1838; 3° *Analyse de l'ouvrage de Van Hugel intitulé le Cachemire et le royaume des Sikhs*, ainsi que *de la Navigation et de l'astronomie nautique* de Raper, t. 10 du recueil; 4° *Analyse de l'atlas de la marine du gouvernement prussien*, t. 14. Z.

WASMUTH (Matthias), orientaliste allemand, né à Kiel le 29 juin 1625, commença ses études dans sa ville natale, passa à l'académie de Wittemberg, où il fut admis à la licence, et, après un séjour de quelques mois à Leipsick, alla entendre dans les Pays-Bas les savants Golius, Coccelus et Gentius. Ces maîtres habiles trouvèrent en lui un disciple qui bientôt les égala, et dès l'an 1654 Wasmuth, qui n'avait que vingt-neuf ans, publia une excellente grammaire arabe à Amsterdam. Il continua ensuite ses voyages, s'arrêta quelque temps à Strasbourg et à Bâle, pour entendre le célèbre hébraïsant Buxtorf, et après plusieurs années d'absence revint dans sa patrie. Son érudition lui fit obtenir une chaire de logique. Sur la fin de sa vie il s'occupa d'une chronologie astronomique, où il déploya un savoir immense, et dont quelques tableaux furent imprimés aux dépens de la reine Christine de Suède. Mais sa mort, arrivée le 18 novembre 1688, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Outre sa *Grammaire* arabe (en latin, Amsterdam, 1654), Wasmuth composa plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : 1° *Smegma Hebræum ;* 2° *Janua hebraismi ;* 3° *Hebraismus restitutus ;* 4° *Annales cœli et temporum ;* 5° *Idea astronomicæ chronologiæ restitutæ*, Kiel, 1678, in-4°; 6° *Propositio nova pro emendatione sive restitutione styli calendalis loco duplicis juliani et gregoriani*, ibid., 1683, in-4°. Cette idée bizarre ne pouvait être adoptée (voy. les *Acta erud. Lips.*, janvier 1686, et Pipping, *Memor. Theolog.*). P—ot.

WASSE (Joseph), savant anglais, né dans le comté d'York en 1672, fit ses études à Cambridge, obtint la cure d'Aynhoe en Northamptonshire, et fut lié avec Clarke et Newton, dont il partagea l'arianisme. Telle était son érudition que le docteur Bentley disait : « Quand je ne « serai plus, Wasse sera l'homme le plus savant « d'Angleterre. » Il mourut le 19 novembre 1738. On a de lui : 1° une édition de *Salluste*, 1770, in-4°, dont il avait corrigé le texte, après avoir conféré près de quatre-vingts manuscrits, ainsi que quelques éditions très-anciennes; 2° des Essais dans la *Bibliotheca litteraria*, recueil périodique, dont le docteur Jebb était l'éditeur. On prétend que ce fut la longueur de ces essais, particulièrement la vie de Justinien, remplissant seule deux numéros entiers, qui, rebutant les lecteurs, fit tomber le recueil, au dixième numéro. Il en reste un volume in-4°, terminé en 1724. Les *Transactions philosophiques* contiennent, du même auteur, trois Mémoires : *sur la différence de la hauteur du corps humain du matin au soir; sur les effets de la foudre, le* 3 *juillet* 1775, *en Northamptonshire; description d'un tremblement de terre, en octobre* 1731, *dans le même comté*. Ce savant a coopéré très-activement à l'édition de *Thucydide* qui porte le nom de Duker, Amsterdam, 1721, 2 vol. in-fol. Z.

WASSE (Cornélie Wouters, baronne de), née à Bruxelles en 1739, fut mariée de bonne heure

au baron de Wasse, et parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation, et d'acquérir des connaissances dont son esprit, avide de savoir, semblait éprouver le besoin. Douée d'un caractère élevé, d'un jugement droit et d'un esprit observateur, elle étudia avec fruit la philosophie, les arts, les lois, les mœurs, la langue des différents pays qu'elle visita. Les sciences naturelles, politiques même, ne lui furent point étrangères, et elle y fit des progrès rapides. Savante sans pédantisme, aimable sans ambition de plaire, elle répandait dans la conversation les charmes d'une instruction variée, d'une philosophie douce et enjouée, et d'une exquise sensibilité. Le bonheur ne fut pas toujours son partage. Elle eut à déplorer la perte de son mari, et celle d'une grande partie de sa fortune. Retirée en France, pendant la révolution, et toute communication se trouvant interrompue avec l'Allemagne, et l'Angleterre où était situé le peu de biens qui lui restait, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse. Dans la prospérité, les lettres et l'amitié firent le charme de sa vie ; dans l'infortune elles furent son refuge et sa consolation. La joie qu'elle ressentit à la nouvelle de la paix générale signée à Amiens, en 1802, fut si vive, qu'elle en mourut, le 3 avril de la même année, à Paris. On lui doit : 1° *Aveux d'une femme galante, ou Lettres de la marquise de *** à milady Fanny Stapelton*, Londres et Paris, 1782, in-12 ; 2° l'*Art de corriger et de rendre les hommes constants*, Paris, 1783, in-12, réimprimé en 1789, in-8° ; critique ingénieuse de l'*Art de rendre les femmes fidèles*, qui avait paru récemment et qui était fort en vogue. 3° Le *Plutarque anglais*, Paris, 1785, 12 vol. in-8° ; traduction de l'ouvrage de Thomas Mortimer, reproduite en 1800, sous le titre de *Vies des hommes illustres d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, sans autre changement que celui du frontispice, si l'on en croit quelques bibliographes, mais augmentée en effet de la vie de William Pitt, comte de Chatam, d'un précis historique sur la vie et le caractère de William Pitt, chancelier de l'Echiquier, et de Charles Fox ; 4° *Traduction du théâtre anglais*, depuis l'origine des spectacles jusqu'à nos jours, Paris, 1784-1787, 12 vol. in-8° (1) ; 5° les *Imprudences de la jeunesse*, trad. de l'anglais de mistriss Bennett, Paris, 1788, 4 vol. in-12. 6° Le *Mariage platonique*, imité de l'anglais, 1789, 2 vol. in-12 ; 7° *Constitution des empires, royaumes et républiques de l'Europe*, avec un précis de leurs finances, dettes nationales, commerce, etc. : ouvrage périodique, commencé en 1790 ; 8° la *Belle Indienne, ou les Aventures de la petite-fille du Grand-Mogol*, Paris, 1797. La baronne de Wasse a laissé en outre quelques manuscrits, entre autres la *Nature dévoilée, ou Précis d'histoire naturelle, à l'usage des dames*, ouvrage élémentaire ; et un *Essai sur l'oxygène, ou les Progrès de la chimie*, trad. de l'anglais du docteur Rich. Watson, évêque de Landaff. Marie Wouters, sa sœur, a consigné dans des vers pleins de sensibilité les regrets que lui fit éprouver la mort de madame de Wasse. M—G—R.

WASSENAER (NICOLAS-JEAN DE), historien, né dans le 16e siècle à Heusden, petite ville de Hollande, se rendit fort habile dans les langues anciennes, et fut quelque temps corecteur du gymnase de Harlem. Ayant pris ses degrés en médecine, il se fit agréger au collége des médecins d'Amsterdam, et employa les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession à recueillir des matériaux pour l'histoire. Il mourut vers 1632. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : 1° *Harlemias sive enarratio obsidionis urbis Harlemi quæ accidit anno* 1572, *gr. carmine cum vers. latina*, Leyde, 1605, in-4°. Ce poëme est très-rare ; il en existe un exemplaire à la bibliothèque de Paris. 2° *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624, in-4° ; 3° *Histoire des choses mémorables* arrivées entre les Turcs et les princes chrétiens en Hongrie (en flamand), Amsterdam, 1629, in-fol. ; 4° *Relation historique des événements* qui se sont passés en Europe depuis le commencement de l'année 1621 jusqu'à la fin de septembre 1632, Amsterdam, 5 vol. in-4° (en flam.). C'est une espèce de gazette. Wassenaer s'était associé, pour la rédaction de cet ouvrage, *Bernard Lampe*, écrivain sur lequel les biographes ne donnent aucun renseignement. — WASSENAER ou WASSENAAR (*Gérard* VAN), jurisconsulte hollandais, né vers 1585 à Utrecht, se distingua parmi les avocats qui fréquentaient le barreau de cette ville, et dut à sa capacité les charges de notaire, de secrétaire et de bibliothécaire du chapitre protestant de St-Pierre d'Utrecht. Il mourut en 1664, à l'âge de 75 ans. On a de lui deux ouvrages, écrits dans sa langue maternelle, et qui sont fort estimés des Hollandais : la *Pratique judiciaire* et la *Pratique notariale*, 1666, in-4°. La réimpression de 1669, in-4°, est ornée du portrait de l'auteur, avec une inscription en vers, dans laquelle il est qualifié *Belgarum Papinianus*. Voy. sur ce jurisconsulte les *Mémoires littér. des Pays-Bas*, par Paquot, édition in-folio t. 1er, p. 16. W—S.

WASSENAER (JACQUES DE), amiral des provinces de Hollande et de la Frise orientale, seigneur d'Opdam et d'Hensbrok, était fils d'un marin qui avait porté les mêmes titres, mais il n'entra lui-même que fort tard dans la marine. Il commença par le service de terre, commanda une compagnie de cavalerie dans les troupes des Provinces-Unies, assista à divers siéges, et se distingua surtout à celui de Maëstricht, où, avec 100 hommes, il se défendit contre trois compa-

(1) Madame de Wasse fit cette traduction en société avec sa sœur, *Marie* WOUTERS, à qui l'on doit le *Décaméron anglais*, recueil des plus jolis contes composés dans cette langue depuis quarante ans, et le roman de *Nelson, ou l'Avare puni*, 3 vol. in-12, publié à Paris en 1797.

gnies espagnoles, et les repoussa, après leur avoir fait des prisonniers. Il fut ensuite admis au conseil des Etats de Hollande, obtint le gouvernement de la forteresse de Heusden, ainsi que des citadelles et des forts de Crèvecœur, St-André, Vooret et Hement, et parut avec éclat dans diverses négociations. Les principales furent celles qu'il entama au nom de la province de Hollande près de celles de Gueldre et d'Over-Yssel pour les engager à se séparer de la France, et à faire leur paix avec l'Espagne (1647), et pour délibérer sur les modifications que devait amener dans le gouvernement la mort du prince Guillaume d'Orange. Il alla ensuite dans la Zélande détourner les Etats de l'idée de confier l'autorité aux enfants mineurs du prince qui venait de mourir. Deux ans après, dans la guerre qui s'éleva entre l'Angleterre, alors asservie au joug de Cromwell, et les Provinces-Unies, il fut nommé pour commander les flottes hollandaises que la mort de Tromp laissait sans chef; et, quoique jusqu'alors il n'eût envisagé le service de mer qu'avec répugnance, il se résigna à ces nouvelles fonctions, dont il s'acquitta même avec honneur. La paix fut conclue peu après; mais il continua de remplir les devoirs d'amiral. En 1657, il fit voile vers le Portugal, pour demander satisfaction des offenses commises au Brésil sur les sujets hollandais; et d'après les réponses évasives d'Alphonse II, il attaqua plusieurs vaisseaux et revint en Hollande suivi de 21 bâtiments ennemis, qu'il avait forcés de se rendre. Les guerres dont le nord de l'Europe était le théâtre l'attirèrent ensuite; et en 1658 il alla avec une flotte et une armée au secours du roi de Danemarck pressé par les troupes suédoises. Une bataille sanglante fut livrée; et quoique l'amiral suédois Wrangel eût remporté la victoire, l'habile Hollandais eut l'art de revenir à Copenhague, sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. Il passa ainsi près d'un an dans le Danemarck, puis revint en Hollande en 1659. L'année suivante, lors du retour de Charles II en Angleterre, il fut un de ceux qui le complimentèrent et lui offrirent les félicitations des Provinces-Unies. Mais la guerre s'alluma en 1665 entre les deux puissances; et dans une des premières batailles qui furent livrées une étincelle tomba dans la sainte-barbe, au moment où l'amiral Wassenaer était occupé à donner des ordres; le vaisseau fracassé sauta aussitôt avec tous ceux qu'il contenait, le 4 juillet 1665. Selon Imhoff, qui a composé pour cet amiral une épitaphe magnifique, ce serait lui qui, se voyant pressé par des forces supérieures, et n'envisageant qu'avec indignation la nécessité de se rendre, se serait fait sauter avec tout son équipage. L'amiral Wassenaer avait alors 55 ans. P-oi.

WASSENBERG (Evrard de), historien, naquit en 1610, à Emmerick dans le duché de Clèves, de parents catholiques, qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il fit ses études à l'université de Louvain avec succès. La publication du *Florus germanicus*, ouvrage dans lequel il présente la conduite de l'Autriche sous le jour le plus favorable, lui mérita la protection des princes de cette maison. L'archiduc Léopold Guillaume le nomma son secrétaire, et lui conféra depuis les charges de son historiographe et bibliothécaire. On peut présumer que Wassenberg ne resta point étranger aux discussions qui s'élevèrent entre la France et l'Autriche au sujet des droits de la reine sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne; et on le croit auteur de divers écrits publiés, à cette époque, contre les prétentions de la France. Cependant quelques bibliographes conjecturent qu'il ne fit que prêter son nom à l'ambassadeur Lisola (*voy.* ce nom). Chacun des ouvrages de Wassenberg, tous aujourd'hui si complétement oubliés, lui valut des chaînes d'or, des médailles et d'autres preuves de la satisfaction des princes auxquels il les adressait. Cet historien vivait encore en 1667; mais on ignore la date de sa mort. Ses principaux écrits sont: 1° *Humanæ vitæ schema, conditiones hominum et mores ad amussim repræsentans*, Louvain, 1636, in-8°; 2° *Florus germanicus, sive De bello inter invictissimos imperatores Ferdinandum II et III et eorum hostes gesto ab ann.* 1627 *ad ann.* 1640, Francfort, 1640, in-16; Dantzig, 1642, et souvent réimprimé. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur affecte les formes de style de *Florus*, est écrit avec une partialité qui nuit à l'effet qu'il voulait obtenir. Il y parle des protestants avec tant d'aigreur, qu'on est porté malgré soi à prendre leur défense contre un historien si passionné. Les inexactitudes et les erreurs de Wassenberg ont été relevées dans les notes qui accompagnent la version allemande de son ouvrage, Amsterdam, L. Elzevir, 1647, in-12. Ces notes sont attribuées au comte de Furstemberg, et par d'autres auteurs au comte de Grönsfeld, premier chambellan de l'électeur de Bavière. Vogt les croit de différentes mains (voy. *Catal. libr. rarior.*). L'édition qu'on vient d'indiquer de la version allemande est très-rare. Chr. Gryphe la regarde comme un trésor (voyez *Apparat. de scriptorib. historicis*, p. 66). 3° *De rebus gestis Uladislaï* IV, *Poloniæ regis*, Dantzig, 1641, ou 1643, in-4°. C'est moins une histoire qu'un panégyrique. 4° *Joh. Casimiri, Poloniarum et Sueciæ principis, carcer gallicus*, ibid., 1644, in-4°; 5° *Embrica, seu Civitatis Embricæ descriptio libris* III *comprehensa*, Clèves, 1667, in-fol., très-rare. Wassenberg a laissé en manuscrit un ouvrage intitulé *Ratisbonensis diœcesis illustrata*, 7 vol. in-fol., dont le sixième contient les vies des savants de ce diocèse. On le conserve à la bibliothèque du couvent des Ecossais de St-Jacques à Ratisbonne (Voy. la *Bibl. hist. litter.* de Jugler, p. 1186). W-s.

WASSERBACH (Ernest-Casimir), historien, né vers 1660, à Duisbourg, dans le duché de Clèves,

fit ses études à l'académie d'Utrecht, sous le célèbre Grævius, et se lia d'une étroite amitié avec P. Burmann, son condisciple, qui se proposait de l'associer à ses travaux. Déjà Wasserbach s'était fait connaître par quelques opuscules pleins d'érudition, quand il fut enlevé aux lettres par une mort prématurée. On connaît de lui : 1° *De origine vetustissimi Lippiensis agri monumenti Hermiensburgk et Hermiensul veterum Saxonum idoli*, Duisbourg, 1686, in-4°; 2° *De statua Arminii Wittekindi et Caroli magni ex diversis auctorum monumentis*, etc., Lemgow, 1698, in-8°. Wasserbach recherche dans cet ouvrage pourquoi on a donné le nom d'Irmensul à Arminius, en quel endroit ce héros de la Germanie défit Varus, en quel lieu fut élevée sa statue, etc. On sait qu'il préparait un *Recueil* des historiens de Westphalie. Voy. *P. Burmanni syllog. epistolar.*, t. 1, p. 436, note 2. W—s.

WASSERMANN (Henri-Joseph), compositeur de musique, naquit le 3 avril 1791, à Schwarzbach (Hesse électorale). Il était fils d'un simple ménétrier : dès l'enfance il montra pour la musique des dispositions que développèrent les leçons de l'instituteur du village. Il reçut ensuite de Hankel, chantre à Fulde, des leçons de violon et de composition. A Gotha, où se trouvait Spohr, il fut assez heureux pour avoir pour maître cet artiste, qui lui fit obtenir de l'emploi à la cour du duc de Saxe-Hechingen. Wassermann fut nommé ensuite directeur de musique à Zurich; et en 1820, il fut employé à la chapelle du prince de Furstemberg. Quelques années plus tard, il se rendit à Stuttgard, puis à Munich et vint aussi à Paris. Chef d'orchestre à Genève en 1828, il passa ensuite à Bâle en la même qualité : mais valétudinaire depuis longtemps, il dut abandonner la vie active et se retirer aux environs de Bâle, à Ruhen, où il mourut en août 1838. Il a laissé : 1° *Thème original varié pour violon, avec quatuor;* 2° *Quatuor brillant* pour deux violons alto et basse; 3° *Duos faciles* pour deux violons; 4° *Fantaisie en forme de valse, à grand orchestre;* 5° *Quatuor pour flûte, violon, alto et basse;* 6° *Danses à grand orchestre;* 7° des *Pièces* pour la guitare. L. R—L.

WASSIAN, archevêque de Rostow, dans le 15e siècle, s'immortalisa par son courage et sa fermeté dans une circonstance décisive pour l'empire russe. Menacés par le khan Akhmet, les princes de cet empire, divisés entre eux, étaient hors d'état de résister à ce féroce conquérant. Par les ordres d'Ivan III (*voy.* ce nom), l'archevêque Wassian alla trouver les frères du czar, et les décida, par son éloquence, à se réunir au chef de leur famille contre l'ennemi commun. Cependant Iwan, après s'être mis à la tête de l'armée, l'avait quittée sur les bords de l'Oka, pour revenir à Moscou, sous prétexte de prendre conseil de sa mère. Ce fut alors que Wassian lui dit avec une courageuse liberté : « Pouvez-vous « sans honte redouter ainsi la mort? Je suis « faible et courbé sous le poids des années, « mais je saurais braver l'épée du Tatar, et à la « vue de sa lance je ne détournerais point mon « visage. Le moment est venu d'affranchir la « patrie. Vous avez le fer à la main : sachez conquérir notre liberté. » Iwan repartit aussitôt pour son armée, que l'Ougra séparait des Tatars; mais là il céda encore aux conseils de la faiblesse, et fit partir des députés pour le camp d'Akhmet avec des présents et la demande de la paix. Le féroce Tatar ne répondit à ce message que par des menaces; et il exigea que le czar ou son fils se rendît dans son camp comme otage. Transporté d'indignation, l'archevêque de Rostow écrivit à son souverain une lettre aussi touchante qu'énergique. « Vous étiez parti « de Moscou, lui dit-il, dans la ferme intention « d'attaquer l'ennemi des chrétiens; cependant, « vous trouvant en présence d'Akhmet, de ce « farouche guerrier qui fait périr par milliers les « enfants de Jésus-Christ, et qui menace votre « trône et votre empire, vous reculez devant lui, « vous lui demandez la paix, tandis que cet « impie méprise vos honteuses prières. Seigneur, « à quels avis prêtez-vous l'oreille? Quels con« seils vous donnent des hommes indignes de « porter le nom de chrétiens? Ils vous disent de « jeter votre bouclier, et de prendre honteuse« ment la fuite. Voyez de quelle élévation ils font « descendre Votre Majesté, à quelle humiliation « ils veulent vous réduire..... » Après avoir lu cette lettre, Iwan, disent les chroniques russes, sentit son cœur rempli de joie, de courage et de force. Abandonnant toute pensée de soumission, il ne songea plus qu'à combattre. Les Tatars, attaqués sur leurs derrières, prirent la fuite; et la Russie fut sauvée. La lettre de Wassian à Iwan fut lue et copiée dans tout l'empire. Mais ce prélat courageux eut à peine le temps de voir les premières années de l'indépendance nationale, à laquelle il avait si puissamment contribué. Il mourut en 1481. Les Russes attachent sa mémoire à une des plus glorieuses époques de leur monarchie. G—Y.

WASSILI. *Voyez* Vassili.

WAST ou VAAST (Saint), en latin *Vedastus*, serait né à Toul, suivant Moréri. D'autres, et notamment les frères de Ste-Marthe, le font naître dans les environs de Limoges ou de Périgueux; de là il serait venu s'établir dans une solitude près de Toul, où d'abord il se tint caché, se livrant aux austérités d'une rude pénitence. Mais il ne put tellement dérober ce pieux genre de vie à la connaissance du public que le bruit n'en parvînt à l'évêque. Ce prélat vit le solitaire, et, s'étant assuré de son mérite et de ses vertus, l'éleva au sacerdoce et mit ses soins et ses conseils à profit pour l'administration de son diocèse. Wast était occupé de ces fonctions lorsque Clovis, après la bataille de Tolbiac, où il avait défait les

Allemands et pris la résolution d'embrasser le christianisme, passa à Toul, demanda à l'évêque un ecclésiastique vertueux et éclairé qui pût l'instruire des préceptes de l'Evangile et le préparer à recevoir le baptême. L'évêque désigna Wast comme l'homme le plus capable de répondre aux vues du prince. Wast partit avec Clovis, et l'instruction commença dans la route : *ab eoque in itinere religionem orthodoxam edoctus fuit.* Au passage de la rivière d'Aisne, un aveugle qui se trouvait sur le pont, informé que le roi était accompagné d'un saint prêtre, le pria avec de vives instances de le guérir. Wast était trop humble pour se croire capable d'opérer un miracle. Néanmoins, poussé par une inspiration subite, il adressa au ciel une prière fervente et fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, qui aussitôt recouvra la vue. Cette cure merveilleuse ne contribua pas peu à confirmer Clovis dans sa pieuse résolution. En quittant Reims, après son baptême, Clovis, satisfait des services de Wast, le recommanda à St-Remi, qui lui-même, connaissant son mérite et sa capacité, l'ordonna évêque d'Arras. Ce diocèse avait été ravagé par les Huns et tout y était à rétablir. Quoique la foi y eût été prêchée, il n'en restait presque aucun vestige. Le peuple était d'une ignorance extrême, adonné à tous les vices et aux plus ridicules superstitions. Toutes les églises avaient été détruites, et quand le saint se rendit à Arras, il n'y restait d'une ancienne chapelle que des débris couverts de ronces et de buissons, réceptacle de reptiles et d'animaux sauvages. Quelque affligeant que fût ce spectacle, Wast ne se découragea point. A force de douceur, de patience, de charité et de bons offices, il civilisa ces hommes grossiers et leur fit goûter les maximes de l'Evangile. Le diocèse de Cambray était à peu près dans le même état que celui de Reims : St-Remi engagea Wast à s'en charger, et il y obtint les mêmes succès. Ce prélat eut la consolation de voir refleurir dans les deux diocèses la morale et la pratique des vertus chrétiennes. Ce fut le fruit de quarante années de travaux et d'une vertu exemplaire. Il mourut à Arras, le 6 février 540, suivant les Bollandistes; le P. le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques*, dit en 523, et pour faire cadrer son opinion avec les quarante années de travaux du saint, expressément mentionnées dans sa vie écrite par le célèbre Alcuin, place l'ordination de St-Wast en 498, au lieu de 500. Il paraît, en effet, que dès 499 Wast était à Arras. Ce saint évêque fut pleuré de ses ouailles et inhumé dans une petite chapelle ou oratoire, alors situé hors de la ville sur le bord d'un ruisseau; lui-même l'avait fait construire pour lui servir de sépulture. En 666, Aubert, septième évêque d'Arras, fit bâtir une église sur l'emplacement de cette chapelle, et il y transféra les reliques du saint; il y joignit un monastère que Vindicien, son successeur, agrandit, et que Thierry III, roi de Bourgogne et de Neustrie, dota richement. C'est l'origine de la célèbre abbaye de St-Wast d'Arras, l'une des plus opulentes de France, « de tout temps, « dit Moréri, séminaire d'hommes illustres, qui « a donné à l'Eglise plusieurs évêques et à l'or- « dre monastique un grand nombre d'abbés ». Elle ne fut pas moins fameuse autrefois par son école, par ses habiles copistes qui ont si considérablement contribué à préserver de la destruction les plus précieux monuments de la littérature, et elle l'était encore dans les derniers temps par la magnificence de son église, où l'on voyait le tombeau de Thierry III et de Doda son épouse, par sa bibliothèque, la plus complète de toutes celles des Pays-Bas pour le nombre et la qualité des livres et pour ses rares et nombreux manuscrits. L—Y.

WASTELAIN (Charles), jésuite, né le 22 septembre 1695 à Marimont, village du Hainaut, et non à Maroille, comme le dit Feller, fit ses premières études d'abord à Avesnes, ensuite à Douai, et entra chez les jésuites le 1er octobre 1715. Après son noviciat, il fut employé à l'enseignement, et il professa pendant sept ans les humanités, soit à Tournay, soit à Lille. Pendant vingt-deux autres années, il exerça dans cette dernière ville l'emploi de répétiteur de belles-lettres près de ses jeunes confrères destinés à suivre la carrière de l'enseignement. En 1731, il reçut l'ordre de la prêtrise et s'engagea à la société par les quatre vœux. Les fonctions que remplissait le P. Wastelain près de ses jeunes confrères ne prenant pas tout son temps, ce qui lui en restait était employé soit à prêcher, soit à faire des conférences de morale dans les colléges de la société. La bibliothèque de celui de Lille ayant été incendiée, il fut chargé par ses supérieurs d'en former une nouvelle, et personne n'était plus capable que lui de s'acquitter de cette commission. Bientôt une nombreuse collection de livres choisis remplaça ceux qu'on avait perdus. Le P. Wastelain eut le chagrin d'être témoin de la destruction d'un institut auquel il était attaché et où il avait espéré de passer sa vie. Rentré dans le monde, il ne changea rien à ses habitudes. Il vécut dans la retraite, cultivant la littérature et rendant à l'Eglise les services qui dépendaient de lui. Il était très-érudit et fort versé dans la connaissance des langues anciennes. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782. On a de lui : 1° diverses brochures en latin et en français, contenant des descriptions accompagnées d'emblèmes, de devises, d'inscriptions, etc., publiées à l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques; 2° *Description de la Gaule belgique, selon les trois âges de l'histoire : l'ancien, le moyen et le moderne, avec des cartes de géographie et de généalogie*, Lille, 1761, in-4°. L'ouvrage est écrit avec beaucoup de précision. Les exemplaires étant devenus extrêmement rares dans les Pays-

Bas autrichiens, il en fut fait une nouvelle édition à Bruxelles, 1788, in-8°. Elle a sur la première l'avantage d'être non-seulement corrigée et revue avec soin, mais encore enrichie de remarques et d'observations importantes. Les *Mémoires de Trévoux*, 1761, octobre, p. 2408-2421, en parlent avec éloge. L—Y.

WATCANT (Nicolas-Philippe), théologien belge du 18e siècle. Il fut en rapport avec maints savants de l'époque et de divers pays. On trouve des lettres de lui dans le recueil de J. Godefroy intitulé *Lettres du roi Louis XII et du cardinal d'Amboise*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. Le même écrivain lui dut jusqu'à six manuscrits de la *Chronique* de J. Molinet, dont il préparait une édition. Watcant avait commencé la publication des *Lettres d'Estienne de Tournay*, et d'un autre ouvrage ayant pour titre : *Præcepta Hilperici, Francorum regis; adnotationes adjecit W. P. Watcant*, Tournay, 1712, in-fol. Mais il ne paraît pas que ces publications aient été menées à fin. Watcant mourut à Tournay en 1712. Il a été publié à son sujet, encore à Tournay, en 1839, une *Notice biographique*. Z.

WATELET (Claude-Henri), de l'Académie française, né à Paris en 1718, n'avait que vingt-deux ans lorsque son père, receveur général des finances pour la généralité d'Orléans, lui laissa sa charge, dont il ne négligea pas les immenses avantages, tout en se livrant à son goût pour les lettres et pour les arts. Ne voyant, au reste, dans la possession d'une grande fortune qu'un moyen de plus d'acquérir des connaissances et de perfectionner ses talents, il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur. Il sentait que l'amateur le plus instruit, s'il ne joint la pratique à la théorie, en sait à peine autant que l'artiste le plus médiocre. Familiarisé avec les procédés manuels comme avec les principes des arts d'imitation, il en sut mieux apprécier les difficultés et les effets. Le commerce des artistes les plus habiles et divers voyages qu'il fit en Italie et dans les Pays-Bas le mirent en état d'étendre, de préciser ses connaissances et de perfectionner son goût par l'examen des chefs-d'œuvre des diverses écoles. « Parti amateur, dit « Lemierre (1), il revint artiste. » Ce fut à l'Académie de peinture, dont il était associé libre, qu'il dédia son premier ouvrage, l'*Art de peindre*, qui parut en 1760. Il en avait fait avec succès des lectures devant cette même Académie ou dans quelques cercles brillants. La publication justifia une partie des éloges qu'on en avait répandus d'avance, mais lui attira en même temps d'assez justes critiques. L'*Art de peindre* se compose de quatre chants. Dans le premier, l'auteur traite du dessin ; dans le second, de la couleur ; le troisième est consacré à l'invention pittoresque, et le quatrième à l'invention poétique. Les principes généraux et les effets les plus intéressants de l'art y sont exposés en vers élégants, souvent harmonieux. Au milieu des détails techniques et de pure instruction, qui ne pouvaient prendre la couleur poétique, on rencontre le mérite de la difficulté vaincue et des traits où l'inspiration se fait sentir. Si ce poëme ne l'a pas élevé jusqu'au rang des grands poëtes, il lui a du moins mérité une place parmi les poëtes utiles. L'enthousiasme manquait au doux et modeste Watelet. C'est avec raison que Diderot, dans l'examen qu'il a fait de son ouvrage (1), lui reproche le défaut de verve et de chaleur; mais sous ce rapport, cet écrivain se montre trop sévère envers Watelet. La plupart de ses observations sont plutôt des chicanes que des censures. Faudrait-il en conclure que Diderot, qui se voyait en possession d'écrire sur les arts, sans savoir tracer un ovale, n'était pas fâché de rabaisser un amateur praticien qui osait s'engager dans la carrière? Le poëme de Watelet est précédé d'un discours préliminaire, dans lequel il expose ses vues avec une candeur modeste qui fait aimer l'écrivain. Il apprécie ensuite les poëmes latins des abbés Dufresnoy et de Marsy sur la peinture, et déclare que si ces deux littérateurs eussent enrichi la poésie française des productions qu'ils ont consacrées aux muses latines, il n'aurait pas hasardé de publier son poëme. Le quatrième chant est suivi de *Réflexions* en prose sur les proportions, l'ensemble, l'équilibre ou le repos des figures, leur mouvement, la beauté, la grâce, la couleur, la lumière, l'harmonie, le clair-obscur, l'effet, les passions et le génie. Là Watelet se montre habile prosateur. Les règles et les principes du goût sont développés avec une précision, une clarté, une grâce que jusqu'alors on n'avait trouvées dans aucun autre ouvrage de ce genre. On y remarqua dans le temps des idées neuves, devenues presque vulgaires aujourd'hui que le goût des arts est si répandu; et l'on ne peut nier que le poëme de Watelet et celui de Lemierre, heureux imitateur de l'abbé de Marsy, n'aient contribué à ce résultat. Sans doute dans les *Réflexions sur la peinture* on désirerait quelquefois plus d'entraînement; mais Watelet, affligé d'une constitution débile et valétudinaire, conservait dans le culte qu'il rendait aux arts ce caractère de douceur, ce calme paisible qu'il portait dans toutes les habitudes de la vie. A ce style toujours tempéré qui rend monotone la lecture de son ouvrage, on préfère l'enthousiasme souvent déréglé de Diderot; mais cet écrivain original a produit de si pauvres imitateurs que leur enthousiasme factice fait vivement regretter la froide diction de Watelet. Au surplus, Diderot ne traite pas

(1) Réponse au discours de réception de Sedaine à l'Académie française, le 27 avril 1786.

(1) Cet examen a été publié pour la première fois dans le tome 3 de la *Correspondance de Grimm* (Paris, 1813), mais seulement en partie; il a paru pour la première fois en totalité dans l'édition complète de Diderot, publiée par MM. Villenave et Belin.

mieux les *Réflexions* que le poëme. « Si le poëte, « dit-il, eût jeté dans les chants ce que j'y cher- « chais, il n'aurait pas eu de notes à faire. Je « trouve que dans son poëme il n'y a rien pour « les artistes ni les gens de goût; que les gens « du monde feront bien de lire ses notes. Pour « les artistes, le plus mince d'entre eux sait bien « au delà. » Le poëme de l'*Art de peindre* fut imprimé avec luxe, dans les formats in-4° et in-12. Des vignettes et des culs-de-lampe, placés à la fin et au commencement de chaque chant, ornent surtout la grande édition. Chacun des articles qui composent les *Réflexions sur la peinture* est précédé d'un médaillon, offrant le portrait du maître qui a excellé dans la partie de l'art à laquelle se rapporte l'article. Ces gravures sont de la main même du poëte, d'après les dessins de Pierre. Diderot paraît en faire grand cas. « Si le poëme m'appartenait, dit-il, je cou- « perais toutes les vignettes, je les mettrais sous « des glaces, et je jetterais le reste au feu. » Dans ce jugement si tranchant, l'auteur des *Salons* s'est montré injuste à la fois dans sa sévérité et dans son indulgence. En effet, si les gravures de Watelet sont assez bonnes et décèlent un burin net et précis, les dessins de Pierre offrent tout le mauvais goût de l'époque; mais de telles erreurs sont fréquentes dans les jugements de Diderot. Le poëme de l'*Art de peindre* ouvrit à Watelet les portes de l'Académie française, où il fut reçu à la place de Mirabaud, dont il avait été l'ami. Dans son discours de réception, écrit avec une élégante pureté, Watelet, évitant les lieux communs, présenta quelques réflexions sur les progrès que l'esprit, en se développant en France, a fait éprouver à la langue depuis trois siècles. Buffon, dans sa réponse à Watelet, caractérisa de la sorte le vrai mérite de son poëme : « Vous « venez d'enrichir les arts et notre langue d'un « ouvrage qui suppose, avec la perfection du « goût, tant de connaissances différentes, que « vous seul peut-être en possédiez les rapports « et l'ensemble. » En composant l'*Art de peindre*, Watelet, qui consacrait une partie de sa fortune à encourager les talents, n'avait eu d'autre vue que d'*aplanir la route que les jeunes artistes entreprennent pour la gloire de la nation*. Ce fut dans la même vue qu'il composa un *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, où il donna la définition de tous les mots employés dans ces différents arts. A ces définitions, toutes exactes et concises, sont joints des préceptes et des observations justes, solides, et souvent pleins de finesse. On a reproché, avec raison, à Watelet de n'avoir pas compris dans son dictionnaire les termes d'architecture. Cet ouvrage, qui manquait à notre littérature, fut presque entièrement achevé par son auteur : Lévesque y mit la dernière main, et cet excellent ouvrage parut en 5 volumes in-8°, 1792, six ans après la mort de Watelet. Ce poëte avait acquis, ou plutôt s'était créé sur les bords de la Seine, non loin de la capitale, une habitation charmante, célèbre sous le nom de Moulin-Joli. Ami de la belle nature comme des arts qui l'imitent, il avait su embellir ce séjour en représentant les heureux accidents d'un site pittoresque, mais jusqu'alors inculte et sauvage. Il abandonna les majestueux alignements et les ornements superbes des le Nostre et des Mansart, et fut avec Morel, en France, le créateur d'un genre nouveau pour la disposition des jardins. Afin de rendre d'une utilité générale tous les nouveaux exemples qu'il avait donnés, il publia un *Essai sur les jardins* (Paris, 1774, in-8°), qui ne sera jamais lu sans fruit par les artistes et sans plaisir par les gens du monde. On aime à trouver dans son ouvrage, avec le développement ingénieux des nouveaux principes qui l'ont guidé, le sentiment de bonheur que lui procuraient ces paisibles occupations. A la fin du livre se trouve la description d'un *jardin français :* c'est celle de Moulin-Joli, qui est devenu le modèle classique des jardins appelés *anglais*. Sur les vieux saules qui bordaient sa rivière, Watelet avait inscrit des vers qui portaient l'empreinte d'une douce et consolante morale. Dans une de ces inscriptions il s'était peint ainsi lui-même :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie :
Voilà les jours dignes d'envie.
Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

L'*Essai sur les jardins* fut la source d'une infinité d'écrits, les uns pleins de vues utiles, les autres n'offrant que des bizarreries sur la composition et l'ornement des habitations rurales. Laharpe, dans sa *Correspondance*, s'exprime ainsi au sujet de ce livre : « L'auteur, amateur éclairé des arts « qu'il cultive, a écrit cet ouvrage avec agré- « ment et esprit. Il est d'un homme sensible à la « belle nature, qui a des goûts simples et des « mœurs douces. En le lisant, on sent le désir « de connaître l'auteur et d'habiter sa demeure. » Watelet eut pour amis les hommes les plus distingués; et l'on peut dire qu'il dut cet avantage autant à ses qualités personnelles qu'à sa fortune, qui le mettait en état d'exercer la plus noble hospitalité : car Watelet n'était pas de ces amants bizarres de la nature et des beaux-arts dont toute la sensibilité est dans la tête et les vertus dans leurs ouvrages. Chez lui tout était simple et vrai : c'était un sage dans toute l'acception du mot, et, par un privilége assez rare, il joignait une sensibilité douce à cette droiture de cœur qui prémunit l'homme contre les écarts des passions et contre les illusions de la vertu. On peut lire, dans les Mémoires de Morellet et de Suard, comment, dans les beaux jours de chaque année, une société nombreuse de littérateurs, de savants, de personnages distingués dans toutes les conditions et d'étrangers illustres, partageait ses heureux loisirs entre Moulin-Joli, le

modeste séjour de St-Lambert à Eaubonne, le château de madame Necker à St-Ouen et la maison d'Auteuil de madame Helvétius. Delille, dans le *Poëme des jardins*, a rendu dans les vers suivants un gracieux hommage aux beautés simples et naturelles de Moulin-Joli :

Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.

Watelet était aussi de la société de madame Geoffrin, de celle du baron d'Holbach; en un mot, il était lié avec la plupart des philosophes alors en renom. Il avait donné à l'*Encyclopédie* les articles qui ont pour objet la peinture, le dessin et la gravure. Il s'y montre aussi profondément instruit de la matière que méthodique et précis. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, vante particulièrement l'article *Figure humaine*, comme une excellente leçon donnée à tous les artistes. Dans sa *Correspondance*, l'auteur de *Zaïre* se loue de la générosité avec laquelle Watelet encouragea la souscription pour les œuvres de Corneille au profit de la nièce de ce grand poëte. Non-seulement il prit cinq exemplaires, mais lui-même voulut graver et dessiner le frontispice de l'ouvrage. C'est à cette occasion que Voltaire écrivit à l'abbé d'Olivet : « *Marce « Tulli, memor sis pictoris Watelet*. Mettez son « nom dans la liste des bienfaiteurs cornéliens » (octobre 1761). Dans l'Académie française, Watelet fut longtemps, avec Duclos, d'Alembert et Saurin, considéré comme un des chefs du parti philosophique et se vit quelquefois en butte aux attaques du parti contraire. Marmontel rapporte à ce sujet une anecdote curieuse. L'Académie procédait au scrutin pour l'élection de l'abbé de Radonvilliers : quatre boules noires furent déposées dans l'urne. L'abbé d'Olivet se récria contre cette opposition inconvenante au choix d'un candidat si respectable et sembla en accuser Watelet et ses trois amis; mais quelle fut sa confusion lorsqu'ils montrèrent leur boule noire que, par le conseil de Duclos, ils avaient gardée dans leur main après avoir donné leur boule blanche en faveur de Radonvilliers! En 1784, Watelet publia un volume d'opuscules qui parurent assez médiocres : on y trouve cinq ou six pièces tant comédies qu'opéras, dont aucune n'a été représentée, entre autres *Pygmalion* et *Zénéide*. Cette dernière comédie a fourni le canevas, le plan et même les scènes de la *Zénéide* de Cahusac, qui n'a fait que mettre en vers ce que Watelet avait écrit en prose. Ce recueil offre encore une traduction en prose de l'*Aminte* du Tasse, et quelques morceaux en vers, traduits de la *Jérusalem délivrée*, qu'il lut avec succès dans des séances académiques. La prose de Watelet, comme traducteur, est infiniment supérieure à sa poésie. Marmontel, dans sa Poétique, cite avec des éloges mérités l'épisode d'*Ugolin;* c'est en effet le plus éloquent morceau qui soit sorti de la plume de Watelet. Dans les dernières années de sa vie, l'infidélité d'un de ses agents détruisit presque entièrement sa fortune; mais la tranquillité de son âme n'en fut point altérée, et il trouva dans cette circonstance toutes les consolations que peuvent procurer l'estime publique et le zèle de l'amitié. Depuis longtemps sa santé était chancelante : plusieurs fois on avait fait courir le bruit de sa mort, et Watelet, qui sentait bien que le terme de sa vie ne pouvait être éloigné, envisageait cet instant fatal avec sa sécurité habituelle, témoin cette épigramme qu'il fit au commencement de l'année 1785 sur Mesmer, qui avait prédit qu'il ne passerait pas l'automne précédent :

Docteur, tu me dis mort, j'ignore ton dessein,
Mais je dois admirer ta profonde science :
Tu ne prédirais pas avec plus d'assurance,
Quand tu serais mon médecin.

Watelet mourut le 12 janvier 1786; il eut pour successeur au fauteuil académique Sedaine, qui fit de lui un éloge simple et touchant. Lemierre, dans sa réponse, s'attacha surtout à peindre les charmes de cette douceur, de cette aménité de mœurs qui distinguaient l'aimable et généreux habitant de Moulin-Joli. Mais personne ne l'a mieux caractérisé que Marmontel, dans ses *Mémoires :* « L'un des hommes de notre siècle « qui avait le mieux arrangé sa vie pour être « heureux, dit-il, c'était Watelet. Il s'était donné « tous les goûts, il aimait tous les arts, il attirait « chez lui les gens de lettres et les artistes; il « s'était fait artiste et homme de lettres, non « pas avec ce brillant succès qui éveille et pro- « voque l'envie, mais avec ce demi-talent qui « sollicite l'indulgence et qui, sans éclat, sans « orages, obtenant de l'estime et se passant de « gloire, amuse les loisirs d'une modeste soli- « tude ou d'une société bénévole, assez sage « pour y borner le cercle de sa renommée et « pour ne chercher dans le monde ni admira- « teurs, ni jaloux. Ajoutez à ces avantages une « singulière aménité de mœurs, une probité dé- « licate, une politesse attentive à tenir constam- « ment l'amour-propre d'autrui en paix avec le « sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueu- « sement innocente. Telle fut celle de Watelet. » Après sa mort, on trouva dans ses papiers divers opuscules qui furent en partie imprimés en 1788. D'Alembert en mourant lui avait confié une des deux copies de sa correspondance avec Voltaire, qu'il avait fait ainsi transcrire en double, afin qu'après lui ce monument de ses opinions en matière religieuse ne fût pas perdu pour la secte philosophique. L'autre copie avait été remise à Condorcet. La première fut saisie parmi les papiers de Watelet, chez qui les scellés furent mis après son décès comme étant comptable du gouvernement, et Laharpe assure qu'elle fut brûlée;

quant à l'autre copie, elle fut imprimée quelques années plus tard dans l'édition de Voltaire faite à Kehl. D—R—R.

WATERKEYN (Henri-Barthélemi), théologien et naturaliste belge, naquit à Anvers, le 23 mai 1809. Il fit de remarquables études, fut reçu prêtre et devint professeur de physique au petit séminaire de Malines. Son enseignement eut du succès, et en 1838, lorsqu'il s'agit de compléter la faculté des sciences de l'université catholique de Louvain, il fut appelé à la chaire de minéralogie et de géologie. Cette position ne fut pas pour lui une sinécure, il chercha au contraire à appuyer la théorie sur la pratique. Il parcourut la Belgique, la France et l'Allemagne, et rapporta de ces voyages des collections de diverses natures, de minéraux et de fossiles en particulier. En même temps, ce que bien d'autres avaient tenté avant lui et devaient tenter encore, il s'efforça d'établir l'accord possible entre la foi et la science. En dernier lieu, Waterkeyn fut vice-recteur de l'université de Louvain. Il mourut dans cette ville, le 16 août 1854. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Objet et avantages de l'astronomie*, in-12, sans désignation de lieu d'impression et d'auteur; 2° *De la géologie et de ses rapports avec les vérités révélées*, Louvain, 1841, in-8°; traduit en hollandais, Liége, 1845, in-8°; 3° *De la résurrection de la chair dans ses rapports avec les sciences naturelles*, Tillemont, 1853. Il était assurément difficile de donner une base scientifique à une question de cette nature. Waterkeyn a en outre fourni des articles de science à un recueil périodique, la *Revue catholique*. Z.

WATERLAND (Daniel), théologien anglais, naquit le 14 février 1683, dans le Lincolnshire; il était fils d'un ministre anglican, et après avoir fait ses études à Cambridge, il fut nommé, en 1713, recteur d'Ellingham, bénéfice qui était à la disposition du comte de Suffolk. Ce fut alors qu'il fit paraître ses *Avis à un jeune étudiant, accompagnés d'une méthode pour suivre pendant quatre ans un cours d'étude;* ce livre eut un succès qu'attestèrent plusieurs éditions. En 1717, Waterland fut nommé l'un des chapelains de George Ier, roi assez peu dévot et plus souvent en Hanovre qu'en Angleterre; cette charge dut être à peu près une sinécure. Il se mêla aux controverses religieuses de l'époque; il publia une *Réfutation des Observations du docteur Whitby sur la défense du symbole de Nicée par l'évêque Bull;* Whitby répondit; Waterland répliqua. En 1719, il reprit et développa ce travail dans sa *Défense de la divinité de Jésus-Christ*, et en 1723, il combattit les critiques que Clarke et que les nouveaux ariens dirigeaient contre ce livre. En 1720, à la demande de l'évêque de Londres, il prêcha et publia huit sermons sur la même question; l'année suivante, il fut placé à la tête de la paroisse de St-Augustin, dans la Cité; il y resta peu, ayant été en 1724 élevé à la dignité de chancelier de la cathédrale d'York. En 1727, il devint chanoine de Windsor; en 1730, archidiacre de Middlesex. Infatigable dans sa polémique, il avait publié en 1724 l'*Histoire critique du symbole d'Athanase;* indépendamment de ses adversaires ariens, il eut des querelles avec des libres penseurs, tels que Tindal et Middleton, avec des anglicans qui ne partageaient pas ses doctrines au sujet de la Trinité et de l'Eucharistie. Il serait superflu de donner ici la liste des écrits qu'il publia à cet égard. Waterland mourut le 23 décembre 1740. Deux ans après sa mort, un de ses amis fit paraître deux volumes de ses *Sermons*, l'un sur la justification, l'autre sur la communion des enfants; une édition de ses œuvres complètes a été mise au jour à Oxford en 1823, en 11 volumes in-8°; elle est précédée d'une notice biographique détaillée sortie de la plume d'un prélat anglican, l'évêque Van Mildert. Z.

WATERLOO (Antoine), peintre, naquit vers 1618, les uns disent à Amsterdam, les autres à Utrecht, où il demeura pendant toute sa vie et dont les environs furent toujours le but et l'objet de ses études. Il eut un talent particulier pour les paysages : Wervix et d'autres peintres habiles ornèrent souvent les siens de figures et d'animaux. Ses tableaux, qui sont toujours recherchés, se font remarquer par un coloris gracieux. Ses ciels sont clairs, légers et transparents; ses lointains vaporeux, ses arbres, ses plantes agréablement variés et touchés avec facilité. Il peignait la nature telle qu'il la voyait, sans choix ni discernement; mais son exactitude est si grande, son imitation si parfaite que ses tableaux plaisent toujours, malgré la froideur de sa composition. Une des qualités qu'il a possédées à un degré éminent, c'est la vérité avec laquelle il représentait le passage de la lumière à travers le feuillage et la réflexion des objets dans l'eau. Ses dessins, précieusement finis, sont aussi recherchés que ses tableaux. C'est surtout comme graveur que Waterloo s'est fait une réputation. Il a gravé un grand nombre de paysages tout à fait champêtres, dont le principal caractère est une grande simplicité. Un bois, un bout de forêt, un chemin tortueux, un hameau solitaire, un ermitage écarté, un moulin sur un torrent forment ordinairement tout le sujet d'une pièce. Comme il ne dessinait pas très-bien la figure, il en est sobre dans ses compositions, qui sont surtout remarquables par l'exécution. C'est cette partie qu'il a portée à un haut degré de supériorité. Il préparait faiblement ses planches à l'eau-forte, sans jamais y revenir, et il les travaillait fortement au burin. Il se servait de ce dernier instrument pour les feuilles et les troncs d'arbres. Il résultait de cette méthode que, les tailles de l'eau-forte s'émoussant et devenant plus pâles, tandis qu'au contraire les parties exécutées au burin restaient également noires, l'accord et l'harmonie des différentes parties se trouvaient

désagréablement interrompus dans les dernières gravures, que l'on appelle ordinairement *épreuves retouchées*, quoiqu'une comparaison attentive avec les premières prouve qu'il n'y a point eu de retouche, mais que le travail de la planche a seulement été émoussé. Les estampes de Waterloo étant d'un grand prix aux yeux des amateurs, Adam Bartsch, garde des estampes de la bibliothèque impériale de Vienne, a dressé un catalogue raisonné de l'œuvre de ce graveur, d'après la première collection que l'on y conserve. L'auteur, qui a eu les originaux sous les yeux, s'est attaché à décrire chaque pièce avec la plus grande exactitude, pour mettre le lecteur en état de la reconnaître d'après sa description. Il a eu aussi le soin de numéroter chaque estampe et de la faire précéder d'une dénomination particulière. Ces pièces, au nombre de cent quarante-huit, forment vingt et une suites différentes, dont on peut voir le détail dans le catalogue cité précédemment et dans le *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, par Huber et Rost. Le chef-d'œuvre de Waterloo est le paysage agreste représentant l'*Ange du Seigneur qui montre au jeune Tobie le chemin qu'il doit parcourir*. Quoique, même de son vivant, ses ouvrages se vendissent cher et qu'il tînt de ses parents un honnête patrimoine, son inconduite ne put le préserver de la misère, et en 1662, il alla mourir à l'hôpital St-Job, près d'Utrecht, où il fut enterré (1). — *G.-Benoit* Waterloo, de Harlem, mort en 1597, à l'âge de 25 ans, avait cultivé avec succès la poésie latine et laissa, entre autres ouvrages, un poëme sur les actions de Guillaume de Nassau et des épigrammes qui ont été insérées dans les *Deliciæ poetarum belgicorum* de Gruter. P—s.

WATHEK-BILLAH (Abou-Djafar Haroun II, Al-), neuvième calife abbasside d'Orient, fut inauguré à Bagdad, le 18e rabi 1er 227 (5 janvier 842), le jour même de la mort de son père Motâsem. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Damas, les kaïsites y excitèrent une violente sédition, pillèrent et saccagèrent la ville et assiégèrent le gouverneur dans son palais; mais des troupes envoyées par le nouveau calife vainquirent les rebelles, dont quinze cents eurent la tête tranchée. Wathek prit pour modèle son oncle Al-Mamoun, dont il imita la générosité, la bienfaisance. Comme lui, il accueillit, protégea les gens de lettres, cultiva les sciences et combla de bienfaits et d'honneurs les descendants d'Aly (*voy.* Mamoun). Mais, comme lui aussi, il fut zélé partisan de la secte des motazalites. Ayant confirmé l'édit de ce prince sur la création du Coran, il persécuta avec la même rigueur que son père ceux qui soutenaient l'opinion contraire. Ayant fait avec les Grecs un traité pour l'échange des prisonniers, qui eut lieu l'an 231 (845), sur les bords du Lamesus, près de Tarse, il ordonna à son commissaire de ne délivrer aucun musulman qui refuserait de confesser que le Coran était créé et que l'on ne verra point Dieu matériellement dans le ciel; aussi n'y eut-il qu'environ cinq mille quatre cents captifs, tant hommes que femmes et enfants, qui recouvrèrent leur liberté. Dans l'hiver de cette année, les Arabes entreprirent une malheureuse expédition contre les Grecs; mais le fer de l'ennemi et le froid en firent périr plusieurs et un plus grand nombre se noya dans le Badandoun. Wathek mourut vers la fin de dzoulhadjah 232 (août 847), après avoir régné cinq ans et neuf mois. Devenu hydropique, par suite de son intempérance et de ses excès avec les femmes, il se mit dans une étuve et se sentit soulagé; mais le lendemain, y étant resté plus longtemps, après qu'on l'eut chauffée davantage, il y fut trouvé mort. Suivant d'autres auteurs, il mourut pour avoir pris un violent aphrodisiaque. Ce prince était bien fait, mais une tache qu'il avait à un œil lui donnait un regard terrible, dont il était impossible de soutenir l'aspect quand il était en colère. Wathek récompensait magnifiquement les poëtes et cultivait lui-même la poésie avec assez de succès. Il chantait fort bien, et sa voix était admirable. Il faisait tant de largesses aux villes de la Mecque et de Médine qu'on n'y voyait pas un seul mendiant. Aussi, lorsqu'on reçut dans celle-ci la nouvelle de sa mort, les femmes, qui se rendaient alors au cimetière public, y pleurèrent leur bienfaiteur et l'appelèrent d'une voix douloureuse. Cependant, malgré les éloges que l'esprit de parti et la reconnaissance ont donnés à Wathek, on ne peut disconvenir que le fanatisme et l'intolérance ne l'aient rendu cruel. Il abattit lui-même la tête du docteur Ahmed ben Nasser al Koraï, moins parce qu'il le soupçonna d'être le chef d'une conspiration contre sa puissance que parce que ce malheureux persista dans le sentiment des musulmans orthodoxes sur l'éternité du Coran. Il fit décapiter quarante-deux officiers grecs, prisonniers depuis sept ans, parce qu'ils refusaient d'embrasser l'islamisme, et condamna au même supplice l'apostat qu'il avait employé pour les séduire, sous prétexte qu'*il était aussi mauvais musulman qu'il avait été mauvais chrétien*. Wathek fut enterré dans la ville de Harounia, qu'il avait fondée tout près de celle de Samirra ou Sermenraï, dont son père

(1) Les tableaux de Waterloo sont fort rares; on connaît de lui un *paysage* à Dresde; un *paysage avec figures* à Berlin; un *paysage* à Florence; un *paysage, forêt et chute d'eau* à Munich. Le catalogue de ses estampes, dressé par Adam Bartsch avec le soin qui caractérise ce judicieux et consciencieux écrivain, a été traduit en français et inséré tout au long dans le 2e volume du *Peintre graveur*. Après avoir fourni en Hollande divers tirages, les cuivres, au nombre de 88 pièces, furent achetés par Basan et retouchés par Watelet, graveur fort intelligent; mais, ainsi que le dit M. Charles Blanc dans la très-intéressante notice consacrée à Waterloo dans l'*Histoire des peintres*, « malheureusement en « cette matière le plus habile n'est guère plus heureux que le « moins habile, et les planches de Waterloo sortirent de ce tirage « lourdes, monotones, méconnaissables, rehaussées çà et là de « vigueurs sans accompagnement et d'une crudité insupportable « à l'œil. » Les petites pièces de cet artiste sont les plus jolies de son œuvre. On y remarque toutes ses qualités, sans aucun mélange de ses défauts. B—n—t.

Motâsem avait été le créateur. Il laissa un fils, Mohammed, qui fut au moment de lui succéder, mais qui, à cause de sa jeunesse, fut exclu du califat et remplacé par Motawakkel, son oncle. Il y parvint plus tard et prit le nom de Mohtady (*voy*. ces deux noms). A—T.

WATHIEZ (François-Isidore), général français, naquit à Versailles, le 1er septembre 1777. Il se destina de bonne heure à la carrière militaire, et au mois de juillet 1793, à peine âgé de seize ans, il fut attaché aux représentants du peuple à l'armée des Alpes en qualité d'ordonnance. Bientôt nommé sous-lieutenant au 25e régiment des chasseurs à cheval, puis promu lieutenant, il fit avec distinction les premières campagnes d'Italie. Il fut blessé au combat de Cairo et se fit remarquer à Marengo. Nommé capitaine en 1805, il fut attaché à l'état-major de cavalerie de la grande armée, sous les ordres de Murat. Il assista aux combats d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, etc. Nommé chef d'escadron au 1er régiment de hussards en 1807, Wathiez fut grièvement blessé à la journée d'Heilsberg, où il aida le général Lasalle à retirer le prince Murat des mains des Cosaques. Il suivit, au mois de février 1808, le général Lasalle en Espagne, chargé du commandement de l'avant-garde. Wathiez força le passage de Torquemada, triompha à Cabazon d'un ennemi beaucoup plus nombreux et obtint le grade de colonel à la suite de la bataille de Medina del Rio Seco, où il se fit remarquer par son courage et son impétuosité. Blessé au visage au combat de Burgos, où il enfonça un carré des gardes wallonnes, Wathiez, dès que sa blessure fut guérie, rejoignit Lasalle et fit la campagne d'Estramadure. Il se distingua de nouveau à Medelin. Employé, en 1809, au 9e corps de l'armée d'Allemagne, il combattit à Wagram. En 1812, il fit la campagne de Russie, sous les ordres de Montbrun, avec le titre de chef d'état-major du 2e corps de cavalerie, et après la bataille de la Moskowa fut attaché avec le même titre au général Sébastiani. Pendant le pénible hiver de 1812 à 1813, Wathiez commanda les débris du 2e corps de cavalerie et garda le passage de l'Elbe jusqu'à l'arrivée en Allemagne de la nouvelle armée. Après la journée de Bautzen, le général Sébastiani marcha sur Glogau, qu'il voulait débloquer; Wathiez, à la tête de quelques hussards, chargea l'arrière-garde russe et s'empara d'une batterie de plusieurs pièces de canon. Promu au grade de général de brigade le 4 juin 1813, il tint la campagne en Lusace et se distingua successivement à Leipsick, où il s'empara d'une redoute, et à Hanau. Chargé de garder les passages du Rhin depuis Neuss jusqu'à Wesel, il se maintint à Francfort avec sa brigade, réduite à un effectif de 500 hommes, jusqu'à l'évacuation définitive de ce pays; puis fut employé pendant la campagne de 1814 dans le corps du maréchal Marmont. Après être resté quelques mois en inactivité, Wathiez fut, en 1815, chargé, à l'armée du Nord, du commandement d'une brigade de lanciers, à la tête de laquelle il enfonça plusieurs carrés de troupes écossaises au combat de Quatre-Bras (16 juin). Il se replia en bon ordre sur Paris après la défaite de Mont-St-Jean et se dirigea ensuite sur la Loire. Le général Wathiez fut mis d'abord en disponibilité par la seconde restauration. Mais, en 1822, il se rallia au gouvernement nouveau, qui lui confia le commandement du département de la Meuse et lui conféra, en 1824, le titre de vicomte. En 1813, il avait été nommé baron par l'empereur. Wathiez n'était plus en activité de service au moment où éclata la révolution de juillet, qui le remit en disponibilité, et à partir de 1832 l'employa de nouveau à l'intérieur. Il fut promu au grade de lieutenant général le 11 novembre 1837 et mis à la retraite le 8 juin 1848. Il est mort le 24 février 1856. Z.

WATRELOS ou WATERLO (Lambert), né en 1107, vint à Cambray le 20 octobre 1119, et fut fait chanoine régulier de St-Aubert, l'année suivante, à la recommandation de son oncle, abbé du Mont St-Eloi, près d'Arras. Cette admission d'un enfant de douze ans à une prébende canonicale n'étonnera pas ceux qui savent qu'avant qu'il y eût des écoles publiques dans les villes de province, on recevait dans les monastères un grand nombre de jeunes gens pour les instruire, et qu'ensuite on y conservait ceux qui avaient le plus de mérite. On les traitait aussi en enfants, *et erant virgabiles*. D'ailleurs, à l'époque où Watrelos fut admis à St-Aubert, l'Eglise n'avait pas encore ordonné la solennité des vœux qui les rend perpétuels. Watrelos resta diacre pendant seize ans. Il fut fait prêtre par l'évêque de Cambray, Nicolas de Chièvres, en 1139. A l'âge de quarante-six ans, il fut envoyé à Wancourt, diocèse d'Arras, pour y remplir les fonctions de curé, et après cinq ans d'exercice, il revint à son couvent, porteur d'une lettre gracieuse de l'évêque d'Arras, qui le recommandait à son abbé. En 1161, il fut envoyé comme curé à Osvillers, que l'on croit être Trois-Villes, près du Cateau-Cambrésis. En 1164, il alla, en la même qualité, à Bertri et non *Borteries*, comme on l'a imprimé dans l'*Histoire littéraire de la France*, in-4°, t. 14, p. 596. C'est dans ce poste qu'il mourut, vers 1172. Watrelos a écrit une *Chronique de Cambray*, qui comprend les événements arrivés dans le Cambrésis depuis 1108 jusqu'en 1170. On en trouve un long fragment dans la continuation du *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet. Cette chronique, en prose assez négligée, était entremêlée de vers. Dupont, dans son *Histoire de Cambray*, in-12, 1759-1767, et André-Potier, dans celle du Cateau-Cambrésis, restée manuscrite, ont beaucoup profité de la Chronique de Watrelos, qui ne se retrouve plus que par fragments. Mutte, doyen de Cambray, avait pris soin

de recueillir tous ceux qui existaient encore au siècle dernier. L. G.

WATRIN (PIERRE-JOSEPH), né à Beauvais, en 1772, n'avait pas vingt ans lorsqu'il partit, comme simple soldat, dans la légion belge, devenue depuis le 17e régiment de chasseurs à cheval. Dans l'espace d'une année, il parvint au grade de capitaine; il fut nommé, en 1794, à l'armée du Nord, adjudant général et bientôt général de brigade. Il était au nombre des officiers généraux qui commandaient, à bord de la flotte de Brest, les troupes destinées à l'expédition d'Irlande, si mal conçue et si follement entreprise. Le général Watrin se rendit ensuite à l'armée de Sambre-et-Meuse et se distingua à la tête d'une division, au passage du Rhin, à Neuwied. Bientôt après, il accompagna le général Hédouville à St-Domingue. A son retour, en 1799, il fut envoyé à l'armée d'Italie et nommé général de division. A la fin de cette mémorable campagne, il fut enfermé, avec Masséna, dans la place de Gênes. Envoyé par ce général auprès du gouvernement français pour demander des secours, il accompagna le nouveau consul Bonaparte dans sa brillante campagne de 1801. Il commandait l'avant-garde de l'armée de réserve au passage du mont St-Bernard et entra l'un des premiers dans la citadelle d'Ivrée, prise d'assaut. A Marengo il se fit remarquer par son intrépidité et par ce courage tout à la fois bouillant et réfléchi qui anime les troupes. Envoyé une seconde fois à St-Domingue, en 1802, il semblait ne devoir rien craindre d'un climat qui l'avait déjà épargné; mais, après avoir secondé de tous ses efforts la reprise de la colonie, il termina, jeune encore (à 30 ans), au milieu des travaux guerriers, une vie qui leur avait été consacrée tout entière. D—C—T.

WATSON (THOMAS), évêque de Lincoln, s'acquit une grande réputation dans l'université de Cambridge par son talent pour la poésie latine. S'étant appliqué à l'étude de la théologie, il devint doyen de Durham en 1553. La reine Marie le nomma, en 1557, évêque de Lincoln; mais il fut dépouillé de cet évêché par la reine Elisabeth, à cause de son attachement à la religion catholique. Après avoir souffert une détention de vingt ans à Londres, il fut relégué avec plusieurs autres, persécutés pour la même cause, dans le château de Wishich, où il mourut le 25 septembre 1582. Son savoir dans les sciences ecclésiastiques et son zèle pour le maintien de la discipline le firent regarder comme le chef des catholiques d'Angleterre. On le consultait de toutes parts sur les questions de controverse et sur celles de morale. On a de lui : 1° *Absalon*, tragédie latine, que l'on comparait à celle de *Jephté*, de Buchanan; 2° deux sermons sur la *Présence réelle* et sur le *Sacrifice de la messe*, prêchés devant la reine Marie; 3° trente sermons sur les *Sept sacrements*, qui forment un corps complet de doctrine sur cette matière, Londres, 1558, in-4°. — Un autre *Thomas* WATSON, qui vivait dans le même siècle, a traduit en anglais l'*Antigone* de Sophocle et le poëme de Coloctus. Il a laissé plusieurs ouvrages qui, devenus rares, sont recherchés des bibliophiles anglais : *Amyntæ gaudia*, Londres, 1592, in-4°, recueil de vers hexamètres latins; *Collection de madrigaux italiens mis en anglais*, Londres, 1590, in-4°; l'ΕΚΑΤΟΜΠΑΘΙΑ, *ou Centurie passionnée de l'amour*, divisée en deux parties; dans la première, l'auteur raconte ses souffrances causées par l'amour; dans la seconde, il dit adieu à l'amour et à sa tyrannie, Londres, 1581, in-4°. C'est un recueil de sonnets que quelques critiques anglais ont comparés à ceux de Pétrarque et mis au-dessus de ceux de Shakespeare. Un exemplaire de ce volume, fort difficile à trouver, a été payé jusqu'à vingt-cinq livres sterling dix schellings à la vente Bright. T—D et Z—B.

WATSON (GUILLAUME), natif de Durham, fut élevé dans le collége anglais de Douai et repassa en Angleterre en 1586, pour y remplir les fonctions de missionnaire. Ses talents, son zèle et son activité le firent choisir pour un des députés qui furent envoyés en Ecosse, afin de disposer le roi Jacques en faveur des catholiques, s'il parvenait à succéder à la reine Elisabeth. S'étant trouvé impliqué, en 1613, dans la conspiration de Walter Raleigh, il fut mis à la Tour de Londres, puis transféré à Winchester. On lui fit son procès comme prévenu de haute trahison. Un grief particulier contre lui était d'avoir imaginé une formule de serment pour obliger tous ses complices au secret le plus inviolable et d'avoir aspiré à la charge de grand chancelier, si la conspiration réussissait. Quelques preuves qu'il pût donner de son innocence, dans l'éloquent plaidoyer qu'il prononça, il n'en fut pas moins condamné et exécuté le 29 novembre 1603. Cette conspiration a toujours été enveloppée d'un voile impénétrable. Bien des gens crurent, dans le temps, qu'elle n'avait été inventée que par les courtisans du dernier règne, pour conserver leur faveur sous le nouveau et pour persuader au peuple que les noms de prêtre et de conspirateur étaient inséparables. Le but de la conspiration était de détrôner Jacques Ier, petit-fils de Marguerite, fille de Henri VII, laquelle l'avait eu de Jacques IV, roi d'Ecosse, pour mettre la couronne sur la tête d'Arabella Stuart, également petite-fille de Marguerite, par son second mariage avec le comte d'Angus. On s'autorisait pour cela d'un acte de la vingt-septième année d'Elisabeth, qui avait exclu de sa succession toute personne qui serait entrée dans quelque complot pour la détrôner. C'était le cas de la mère de Jacques, dont le crime retombait sur son fils. Jean Hawles, solliciteur général, sous le règne de Guillaume III, après avoir examiné toute la procédure, déclara que cette conspiration ne lui paraissait être qu'une chimère. Wilson, biographe de Jacques Ier,

en porte le même jugement : *Aquæ turbatæ sunt,* dit-il, *et nemo turbans*, etc. Il est à remarquer que Watson et Clarke, autre prêtre exécuté avec lui pour la même cause, s'étaient constamment déclarés, par leurs écrits et par leur conduite, contre l'Espagne et les jésuites, regardés comme les promoteurs de la conspiration. Les ennemis de ces derniers les accusèrent d'avoir fait dénoncer secrètement Watson, pour se défaire d'un adversaire redoutable dans les disputes qui existaient alors entre le clergé séculier et le clergé régulier. Mais cette accusation est détruite par le regret qu'il témoigna sur l'échafaud d'avoir montré trop de passion dans ses écrits contre eux. On a de lui : 1° *Considérations importantes contre les jésuites et autres partisans de l'Espagne*, 1601, in-8°; 2° *Dialogue entre un prêtre séculier et un laïque*, Reims, 1601, in-8°; 3° *Decachordon*, ou dix questions quodlibétiques sur l'état de la religion. C'est la réfutation d'un écrit imprimé à Middelbourg contre les prêtres séculiers. Il a laissé en manuscrit plusieurs autres traités sur le même sujet. Voyez Dodd, *The church history of England*, article *Watson;* Charles Butler, *Historical memoirs of the english catholics*. T—D.

WATSON (Charles), amiral anglais, naquit en 1714; son père était prébendier à Westminster; il le perdit à l'âge de neuf ans, et un penchant précoce le porta vers la profession de marin. Il se fit bientôt remarquer par son courage et son habileté; un avancement rapide fut la récompense de son mérite. Au commencement de 1738, à vingt-quatre ans, il obtint le commandement d'une frégate, et en 1744 il était capitaine du *Dragon*, vaisseau de 60 canons faisant partie de la flotte de la Méditerranée. Il rendit d'importants services en diverses occasions; sa conduite dans l'affaire du 3 mai 1747 fut l'objet d'un éloge spécial dans le rapport de l'amiral français. Nommé contre-amiral en 1748, il fut envoyé au cap Breton, et en 1754 une mission importante lui fut confiée; il eut le commandement des forces navales qui devaient appuyer l'expédition dans l'Inde dirigée par Robert Clive, alors simple colonel. Son premier exploit fut, le 13 février 1756, de se rendre maître du fort Ceriah, occupé par un prince qui faisait la piraterie et qui avait causé de fortes pertes au commerce britannique dans ces parages. Une attaque sur Chandernagor ayant été décidée, Watson prit le commandement des trois vaisseaux de ligne qui devaient assaillir du côté du fleuve cet établissement français, tandis que Clive opérerait par terre. Les approches de la ville étaient protégées par des bâtiments coulés dans le lit du Gange; l'amiral franchit ces obstacles avec habileté et vigueur; son feu vif et bien dirigé, se combinant avec celui des batteries de Clive, obligea la garnison à capituler le 24 mars 1787, après une courte résistance. 183 pièces de canon, de nombreux prisonniers et un butin considérable tombèrent au pouvoir des Anglais. Ce succès couronna la carrière de Watson; une maladie rapide et fréquente dans ces climats redoutables aux Européens l'enleva le 16 août de la même année. Il laissa des regrets unanimes, et la compagnie des Indes lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster. Z.

WATSON (William), botaniste et physicien anglais, né en 1715, exerça d'abord avec distinction l'état de pharmacien. Son mérite le fit admettre, en 1741, dans la société royale de Londres, et plusieurs de ses écrits enrichirent les *Transactions philosophiques*. Sir Hans Sloane, avec lequel il était fort lié, le nomma un des conservateurs du musée britannique. Sa réputation s'étendit par les découvertes qu'il fit relativement à l'électricité, et dont la plus importante est d'avoir reconnu, ainsi que Franklin et Wilson, que la force électrique n'est pas créée, mais seulement recueillie par le globe ou tube. Le premier, il observa la couleur différente de l'étincelle, selon qu'elle est tirée de différents corps; il vit que l'électricité ne souffre point de réfraction en passant à travers le verre; que sa force n'est pas affectée par la présence ou l'absence du feu, puisque les étincelles sont également fortes étant tirées de la glace ou d'un fer rouge, etc. Il eut la plus grande part à ces fameuses expériences qui furent faites sur la Tamise et à Soother'shill, en 1747 et 1748, et dans l'une desquelles l'espace que devait parcourir le fluide fut étendu à quatre milles, afin de prouver la vitesse de l'électricité. Il dirigea d'autres expériences concernant l'impossibilité de transmettre à travers le verre l'odeur et la vertu des purgatifs. Ses travaux et ses écrits parurent lui assigner alors la première place dans cette partie de la science. Sa maison devint le rendez-vous des physiciens les plus renommés, ainsi que des grands qui se piquaient d'encourager leurs recherches; elle fut même honorée de la présence du prince de Galles (depuis George III). La société royale décerna, en 1745, à Watson la médaille fondée par sir Godfrey Copley; elle le chargea, en 1772, d'examiner l'état des magasins à poudre à Purfleet, et, conjointement avec Cavendish, Franklin et Robertson, il fit établir des conducteurs pointus, préférablement aux verges émoussées. Agrégé à l'académie royale de Madrid, créé docteur en médecine par les universités de Halle et de Wittemberg, il résolut de quitter la pharmacie pour exercer l'art de guérir. Ce fut en 1759 qu'il prit sa licence dans le collége de médecine; il fut désigné, en 1762, l'un des médecins de l'hôpital des Enfants-Trouvés et conserva cette place jusqu'à sa mort. Pendant la présidence de sir John Pringle, il fut appelé à la vice-présidence de la société royale, qui le comptait parmi ses membres les plus zélés. Il fut, en 1784, attaché au collége royal des médecins et, en 1786, fut ho-

noré de la chevalerie. Sir William Watson mourut le 10 mai 1787. Pulteney, dans ses *Essais sur les progrès de la botanique en Angleterre*, n'a pas moins rendu hommage à ses qualités sociales qu'à ses lumières. Parmi les sujets qu'il a traités, on distingue dans les *Transactions philosophiques* des *Remarques sur les champignons;* un *Mémoire sur le cannelier* (t. 45); une analyse de l'ouvrage de Peyssonel (1) sur le corail, etc. (t. 47); *Expériences et observations tendant à expliquer la nature et les propriétés de l'électricité*, 1745; *Nouvelles expériences*, etc., 1746 (ces derniers écrits furent recueillis ensemble en un volume in-8°, qui a eu trois ou quatre éditions). Après que Watson eut embrassé la profession de médecin, il donna au public, en 1768, une *Relation d'une suite d'expériences entreprises dans la vue de constater la méthode la plus heureuse d'inoculer la petite vérole*. Quelques articles de sa main sont insérés parmi les *Observations médicales de Londres* et dans d'autres ouvrages du même genre. Z.

WATSON (Jean), historien anglais du 18ᵉ siècle, naquit le 26 mars 1724, à Lyme-cum-Hanley, comté de Chester, acheva ses études à Oxford (1742-1746), devint diacre à Chester et, s'étant engagé dans les ordres, obtint la cure de Runcorn, dans sa province natale; mais il n'y séjourna que trois mois et se rendit à Ardwick, près de Manchester, où il exerça, avec un petit emploi ecclésiastique, celui de précepteur particulier. De là il passa à la cure d'Halifax, fut nommé juge de paix dans le comté de Chester, puis recteur de Meningsby dans celui de Lincoln. Il mourut le 14 mai 1783. Les principaux ouvrages de Watson sont : 1° *Histoire des anciens comtes de Warren et de Surrey et de leurs descendants jusqu'à l'époque actuelle*. Une première édition, imprimée en 1776, ne fut tirée qu'à six exemplaires, afin d'être distribuée à des amis; une réimpression fort augmentée eut lieu en 1782, 2 vol. in-4°. L'ouvrage conserve de la valeur auprès des archéologues anglais. Il fut imprimé aux frais de sir George Warren, dont il voulait établir les droits au titre de comte de Surrey; mais cette tentative ne fut pas couronnée de succès. 2° *Histoire d'Halifax*, 1775, in-4°, production étendue et utile pour l'histoire du Yorkshire; 3° *Explication d'un passage de l'*Histoire ecclésiastique *de Bède;* 4° *Restes de monuments druidiques dans le voisinage d'Halifax;* 5° *Remarques sur un camp romain dernièrement découvert dans le comté d'York*. Ces trois morceaux ont été insérés dans l'*Archéologie* anglaise. 6° *Lettre au clergé de l'Eglise des frères moraves*, 1756, in-8°. Watson prétend dans cet opuscule prouver que le livre d'hymnes dont se servent les membres de cette association fourmille d'absurdités et d'inconséquences. 7° Quelques sermons. Watson était un très-habile archéologue, et il avait été reçu membre de la société des antiquaires de Londres. P—ot.

WATSON (Robert), historien, fils d'un apothicaire, qui était en même temps brasseur, naquit vers 1730, à St-Andrews, en Ecosse. Il étudia successivement aux universités de St-Andrews, de Glascow et d'Edimbourg, consacrant régulièrement huit heures par jour aux travaux de l'esprit, règle qu'il observa jusque dans ses dernières années. L'union des deux royaumes d'Angleterre et d'Ecosse avait sensiblement favorisé dans ce dernier pays le progrès des lumières et du goût, et la lecture des bons écrivains anglais commençait à y devenir générale. Robert Watson, encouragé par lord Kames et David Hume, ouvrit à Edimbourg un cours de leçons sur la rhétorique et l'éloquence, en suivant le plan que le célèbre Adam Smith avait récemment tracé. Le succès couronna ses efforts. Il professa ensuite la logique, la rhétorique et les belles-lettres dans sa ville natale, sur un plan plus étendu et plus lumineux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il était depuis quelques années principal des colléges unis de St-Salvador et de St-Léonard, dans l'université de St-Andrews, lorsqu'il mourut en 1780. Ce savant, qui était dans les ordres, est principalement connu dans le monde littéraire par son *Histoire du règne de Philippe II, roi d'Espagne*, imprimée pour la première fois en 1777, 2 vol. in-8°, et souvent réimprimée. Une édition, la neuvième ou dixième, a paru en 1839. Cette portion intéressante d'histoire, où les Anglais jouèrent un grand rôle sous le règne d'Elisabeth, fut accueillie favorablement, bien que des reproches importants pussent être adressés à l'auteur (*voy.* Philippe II). Elle fut traduite presque aussitôt en hollandais et l'a été en français par Mirabeau et Durival, Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. L'historien anglais avait rédigé les quatre premiers livres d'une *Histoire du règne de Philippe III*, lorsque sa mort interrompit ce travail, qui a été complété dans un cinquième et un sixième livre, par Will. Thomson, et publié en 1783, in-4°; réimprimé depuis à plusieurs reprises, notamment en 1808 et en 1862. Ce second ouvrage a été traduit en français par Bonnet, 1809, 3 vol. in-8° (*voy.* Philippe III). Le mérite de cet écrivain a dû être jugé rigoureusement hors de son pays. Ses compatriotes, en louant son exactitude, sa clarté, la disposition des diverses parties de la composition et le goût qui a présidé à la rédaction, ainsi que l'élégance continue d'un style toujours pur et correct, regrettent de n'y pas trouver cette chaleur qui entraîne et cet esprit philosophique auquel plusieurs historiens célèbres ont accoutumé les lec-

(1) Gessner, Imperatus et Rumphius avaient soupçonné que les coraux, les corallines, les madrépores, les éponges, etc., rangés jusqu'alors parmi les végétaux, pouvaient bien avoir une origine animale. Mais ce fut le médecin Peyssonel qui, étant en 1725 sur la côte de Barbarie, reconnut véritablement que ces substances sont l'ouvrage des polypes. Il écrivit, pour démontrer ce fait, un volume de 400 pages in-4°, dont il transmit le manuscrit de la Guadeloupe, où il exerçait son art, à la société royale de Londres. C'est ce volume que Watson traduisit et abrégea.

teurs modernes. Ils le blâment aussi d'avoir refroidi l'intérêt du récit par l'étalage de la science militaire. On peut voir, aux articles auxquels nous renvoyons, que les étrangers ont fait à cet écrivain des reproches plus graves. L.

WATSON (le colonel Henri), ingénieur anglais, né vers 1737 à Holbeach, dans le comté de Lincoln, était fils d'un marchand de bétail. Il se fit connaître de bonne heure par ses progrès dans les études mathématiques; dès l'âge de seize ans, en 1753, il travaillait, pour la partie mathématique, à un ouvrage périodique intitulé *le Journal des Dames*, rédigé alors par Thomas Simpson, dont il fut l'élève à l'académie royale de Woolwich, et dont il devint ensuite l'ami. Ce dernier avait de lui une si haute opinion, qu'il lui laissa en mourant une foule de papiers relatifs aux mathématiques, lui donna le droit d'en user à son gré et d'y faire toutes les corrections qu'il jugerait à propos. Watson obtint ensuite une commission dans le corps des ingénieurs, se distingua dans la guerre qui éclata en 1756, et particulièrement au siége de Belle-Ile, en 1761, et à la Havane l'année suivante. Lord Clive l'emmena avec lui au Bengale, où bientôt il devint ingénieur en chef dans la compagnie des Indes orientales. Dans ce poste élevé, Watson, jugeant de quelle importance le golfe du Bengale pouvait être pour le commerce anglais en y construisant des ports et une marine respectable, traça, pour cet objet, un plan qui fut approuvé par le gouvernement et par la compagnie des Indes; mais après plusieurs années de travaux, l'entreprise fut abandonnée par le gouvernement et par la compagnie, sans que l'ingénieur pût même obtenir le remboursement de plus de cent mille livres qu'il y avait dépensées. Il publia, en 1776, une traduction anglaise de la *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, par Euler, avec un supplément sur l'action des rames, qu'il reçut d'Euler au moment où il achevait de traduire ce qui était publié. Cet ouvrage est enrichi d'un grand nombre d'additions et de perfectionnements dus au traducteur. Il fit construire lui-même, d'après les principes exposés dans cet ouvrage, deux frégates, *la Nonpareille* (the Nonsuch) et *la Surprise*, de 36 et de 32 canons, qui furent regardées comme les plus rapides voiliers de tous les vaisseaux construits jusqu'alors. Sa santé étant gravement altérée, il revint en Angleterre dans l'espérance de la rétablir; mais il put à peine revoir sa patrie et mourut à Douvres le 17 septembre 1780. Le colonel Watson fut, dit-on, aussi profond politique qu'habile ingénieur; il était judicieux dans ses plans, froid et intrépide dans l'action; il était de plus humain et généreux. Ses ouvrages au fort Guillaume, que ses compatriotes regardent comme le Gibraltar de l'Inde, sont un monument de ses talents supérieurs. Les Anglais placent cet ingénieur au-dessus de Vauban. Parmi les manuscrits incomplets que lui avait laissés Simpson, se trouvait un *Traité sur la construction des ponts*. Nous ignorons s'il a été rendu public. La traduction d'Euler a été réimprimée en 1790, in-8°, précédée d'une notice sur le colonel Watson. Son portrait se voit en tête de l'*European Magazine*, décembre 1787. Z.

WATSON (Richard), évêque de Landaff, en Irlande, savant chimiste, naquit en 1737 à Heversham, en Westmoreland, à cinq milles de Kendal, ville où son père, ministre anglican, dirigeait l'école gratuite. Richard sortit de cette école, déjà passablement instruit, pour entrer au collége de la Trinité, à Cambridge, où il fit de fortes études classiques, et participa lui-même à l'enseignement. Il fut agrégé à ce collége en 1760, prit le degré de maître ès arts en 1762 et fut fait en même temps *modérateur*. Nommé, en 1764, professeur de chimie, bien que cette science eût été jusqu'alors étrangère à ses études, il s'y livra dès ce moment avec une ardeur qui fit craindre pour sa santé. Plusieurs dissertations insérées dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, qui l'admit dans son sein en 1769, furent le fruit de ses premiers travaux en ce genre. Bientôt ses leçons attirèrent une grande affluence d'auditeurs. Ayant été créé docteur en théologie en 1771 et promu à la chaire de cette faculté, à laquelle fut annexé le rectorat de Somersham, en Huntingdonshire, ses scrupules, éveillés par les observations de quelques personnes austères, lui inspirèrent le dessein d'abandonner un genre d'occupation qui pouvait détourner son attention d'une vocation plus grave. Ses recherches chimiques furent interrompues pendant plusieurs années; mais il y revint, entraîné par une sorte de passion, et rassuré d'ailleurs par d'illustres exemples. Quelques sermons le firent connaître avantageusement dans la chaire sacrée, un entre autres en faveur des principes de la révolution de 1688. Il obtint successivement une prébende dans l'église d'Ely, l'archidiaconat de ce diocèse en 1774, et le rectorat de Northwold, en Norfolk, en 1780. Les principes exprimés par le célèbre Gibbon, dans deux chapitres de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, éveillèrent le zèle du docteur Watson; il se signala par une *Apologie du christianisme, en une suite de lettres adressées à Edward Gibbon*. Cet écrit, remarquable non-seulement par une saine instruction et la force de la dialectique, mais aussi par la modération de l'écrivain, fut publié en 1776, in-12, et réimprimé plusieurs fois. Gibbon n'y fit point de réponse publique; quelques lettres seulement furent écrites entre les deux antagonistes, qui semblèrent alors ne lutter que de politesse. Celle de l'apologiste du christianisme parut poussée un peu loin. Leurs lettres ont été imprimées dans les Mémoires de Gibbon, publiés par lord Sheffield. En 1761, Watson mit au jour un volume

d'*Essais chimiques*, qui reçut du public un accueil très-encourageant. Ils sont écrits avec simplicité et clarté. Lorsque l'auteur avance une opinion nouvelle, c'est toujours avec défiance de son propre jugement et avec ménagement pour l'opinion d'autrui. Ce volume fut suivi de quatre autres, à différentes époques. Le duc de Rutland, dont Watson avait été précepteur, lui procura, en 1782, la riche cure de Knaptoft, en Leicestershire, et peu de mois après la protection du même seigneur le fit élever à l'évêché de Landaff. Les revenus de ce siége étant très-médiocres, il lui fut permis de conserver en même temps ses autres bénéfices, ainsi que sa chaire de théologie. Son mérite éminent l'eût conduit sans doute à un plus haut rang sur le banc épiscopal, si le caractère de ses opinions politiques, énoncées quelquefois avec une franchise qui parut indiscrète, à l'époque de la guerre avec les colonies d'Amérique et pendant la révolution française, n'avait pas arrêté son avancement. C'est avec une grande injustice néanmoins que quelques écrivains l'ont représenté comme un ennemi de la constitution de son pays. Plus d'une fois, au contraire, il en a parlé dans les termes de l'admiration. Il combattit les doctrines de l'égalité absolue et d'une égale distribution des terres; en 1785, il fit paraître *sur la sagesse et la bonté de Dieu qui fait le riche et le pauvre* un sermon, qui fut réimprimé en 1793. En 1786, son revenu reçut un accroissement considérable par la mort de M. Luther, d'Ongar, en Essex, qui, ayant été un de ses élèves à Cambridge, lui témoigna le vif sentiment qu'il avait de son mérite par un legs de vingt-quatre mille livres. En 1796, Watson rentra dans l'arène de la controverse, pour prémunir la masse du peuple contre l'effet des doctrines impies de Thomas Paine. Ce démagogue prétendait, dans son *Age de la raison* qu'il allait « dissiper les nuages dont, selon lui, le « christianisme avait enveloppé le monde durant « tant de siècles ». Le prélat déploya la flexibilité de son talent, en se mettant, par une adroite imitation du style populaire de son antagoniste, à la portée des intelligences incultes que des sophismes pouvaient égarer. Cet ouvrage estimable, intitulé *Apologie de la Bible, en une suite de lettres adressées à Thomas Paine*, in-12, contribua beaucoup à ouvrir les yeux de la multitude sur l'abîme où on la conduisait. Dès le commencement de la discussion relative à la traite des noirs, l'évêque de Landaff se prononça vivement pour l'abolition de cet odieux trafic. Dans les premières années de la lutte que son pays soutint contre la France, il recommanda en général l'adoption de mesures pacifiques; mais les événements subséquents le convainquirent de la nécessité de poursuivre la guerre avec constance. Son *Adresse au peuple de la Grande-Bretagne*, 1798, in-8°, respire cette conviction; plusieurs réponses y furent faites par ceux qui désapprouvaient les hostilités. Parmi ces réponses, celle de Gilbert Wakefield (*voy.* ce nom) se fit remarquer par sa violence. Des *Traités divers sur des sujets de religion, de politique et d'agriculture*, 1815, 2 vol. in-8°, sont les derniers ouvrages qu'il mit au jour. Quelques moments de loisir furent employés par lui à rédiger des mémoires sur son temps, qui ne parurent qu'après sa mort et qui n'ont pas rempli l'attente que la réputation de leur auteur avait fait naître. Il mourut le 15 juillet 1816. L'opinion publique n'a pas varié sur le savoir et les talents du docteur Watson. On lui a reconnu un esprit supérieur; ce fut un professeur et un écrivain distingué, un orateur éloquent dans la chaire sacrée comme dans la haute chambre du parlement. Il protégea le mérite de tous ses moyens. Son inclination pour accorder aux opinions religieuses une tolérance illimitée a été l'objet d'une grande diversité de jugements de la part des différents partis politiques. Sa voix se fit entendre en faveur de l'émancipation des catholiques. Fixé dans une belle retraite, à Calgarth-Park, sur les lacs de Westmoreland, il y fit de vastes plantations d'arbres qui lui valurent, en 1789, un prix de la société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce. Voici la liste de ses principales productions : 1° *Institutiones metallurgicæ*, 1768, in-8°, destiné à servir de texte à une partie de ses leçons de chimie; 2° *Essai sur des sujets de chimie et leurs divisions générales*, 1771, in-8°; 3° *Apologie du christianisme*, 1776, 1794, in-12, souvent réimprimée; 4° *Essais chimiques*, 1761-1787, 5 vol. in-12. En publiant le dernier volume, l'auteur annonça que, pour n'être plus tenté de retourner à cet objet d'étude favori, il avait brûlé ceux de ses manuscrits qui pouvaient s'y rattacher. Ces essais traitent, entre autres sujets, des bitumes et des charbons de bois; de la quantité d'eau qui s'évapore de la surface de la terre dans les temps chauds; de l'eau dissoute dans l'air; du froid produit durant l'évaporation de l'eau et la dissolution des sels; de l'eau à l'état solide, etc. Le cinquième volume reproduit plusieurs mémoires insérés d'abord dans les *Transactions philosophiques*; entre autres des *Expériences et observations sur divers phénomènes qui accompagnent la dissolution des sels; Expériences et observations chimiques sur la mine de plomb*, etc. Ce recueil a eu plusieurs éditions : il est considéré comme un précieux manuel pour ceux qui s'adonnent à cette branche de la science. 5° *Collection de traités théologiques, choisis de divers auteurs, pour l'usage des plus jeunes étudiants de l'université*, 1785, 6 vol. in-8°; 2° édition, 1791, 6 vol. Le choix en est bien fait; mais quelques compatriotes de l'éditeur lui ont reproché de ne l'avoir pas borné aux ouvrages des anglicans. 6° *Sermons sur des événements publics*, et *Traités sur des sujets religieux*, 1788, in-8°; 7° *Apologie de la Bible*, 1796, in-12; 1797,

2e édition, suivies de deux autres au moins; 8° plusieurs sermons et mandements, parmi lesquels nous citerons celui qui fut prêché, le 8 avril 1803, dans la chapelle de l'hôpital de Londres. Ce sermon a été considéré comme un puissant antidote au mal produit parmi la masse du peuple par les écrits de Thomas Paine. L'auteur, mettant l'impie Thomas Paine en contraste avec le pieux Newton, ajoute : « Je crois pouvoir dire sans témérité qu'un millier d'hommes « pareils ne sont, sous le rapport de l'esprit, que « comme la poussière de la balance, lorsqu'on les « pèse contre un Newton. » 9° *Réflexions sur l'invasion dont on nous menace*, 1803, in-8°; 10° deux apologies, l'une *pour le christianisme contre Gibbon*, l'autre *pour la Bible contre Paine*, et deux sermons et un mandement, *pour la défense de la religion révélée*, 1806; *Seconde défense de la religion révélée*, en deux sermons prêchés, en 1807, dans la chapelle royale de St-James; 11° *Communication au conseil d'agriculture sur les plantations et les jachères*, 1808; 12° *Anecdotes de la vie de Rich. Watson*, 1817, in-4°, et 1818, in-8°. On avait espéré trouver dans ces mémoires autobiographiques plus de lumière sur les événements contemporains, plus de faits relatifs aux personnages célèbres avec lesquels l'auteur avait eu des liaisons. On y lit une lettre que lui écrivit, le 28 juillet 1804, le duc d'Orléans, à l'occasion de l'oraison funèbre du duc d'Enghien, prononcée à Londres (sans doute par l'évêque de Landaff). Cette lettre honore l'âme du prince qui l'a écrite. Plusieurs mémoires de Watson se trouvent dans les *Transactions* de la société littéraire de Manchester, dont il fut un des premiers membres. Il fut aussi de la société américaine des arts et des sciences, de la société d'histoire de Massachussetts, conservateur du musée de Hunter, et l'un des vice-présidents de la société instituée pour la suppression du vice. La baronne de Wasse a traduit en français : *Essai sur l'oxygène, ou les Progrès de la chimie*, par Rich. Watson; mais cette traduction est restée manuscrite. Ce qu'il a écrit sur l'étamage des glaces a été traduit dans le quatrième volume du *Censeur universel anglais* de Labaume, 1787. L.

WATSON (ROBERT), homme politique anglais, naquit en 1751. Il prit une part active aux révoltes qui éclatèrent en 1780 et fut à la même époque secrétaire de lord George Gordon. Il devint ensuite président de la société de correspondance de Londres. S'étant démis de ces fonctions, il voyagea à l'étranger. Venu à Rome en 1812, il y fut mis en rapport avec un individu qui disait posséder d'importants documents concernant les Stuarts et les relations qui auraient existé entre cette famille et le gouvernement pontifical; lequel, en effet, consentit à se dessaisir des papiers relatifs à la famille déchue, mais voulut garder les autres. Le cabinet anglais se mêla de l'affaire, et lord Brougham fut chargé de négocier auprès de la cour de Rome la remise des documents intéressant son gouvernement. A cette occasion, Robert Watson obtint diverses sommes, mais pas autant qu'il s'y attendait, et que, d'ailleurs, on le lui aurait promis. Il restait même à lui payer un reliquat, quand il mit fin lui-même à ses jours, le 20 novembre 1839. Le jury déclara que Watson s'était donné la mort dans un accès de démence. L. R—L.

WATSON (MUSGRAVE), sculpteur anglais, naquit à Hawkesdale en 1804. Il débuta par l'étude pratique des lois chez un procureur de Carlisle, du nom de Mouncey. Mais, deux ans plus tard, il s'en dégoûta et se rendit à Londres pour y étudier la sculpture chez Flaxman. Le jeune enthousiaste avait présenté au grand artiste une statuette qu'il avait sculptée et qui représentait une bergère grecque. Flaxman en ayant remarqué l'exécution, l'encouragea, lui donna des conseils et lui dit d'envoyer son œuvre à l'académie royale. Il l'envoya en effet et fut admis aussitôt à suivre les cours de cette institution. Il travailla ensuite quelque temps avec un autre artiste, Siever; mais se rendant encore à l'avis de Flaxman, il fit le voyage d'Italie. Il se rendit à Milan et à Rome, après avoir visité la France. Il séjourna trois ans en Italie; mais sa famille ne pouvant plus l'y soutenir, il retourna en Angleterre, s'arrêta à Londres et fit des études au British-Museum. Il fit alors des dessins devant servir à illustrer Homère; bientôt il laissa cette occupation pour des illustrations de la *Reine des Fées* de Spenser et les *Légendes* de Cantorbéry. C'est alors aussi qu'il exécuta une figure de Sigismunda et les statuettes de Chaucer et de Spenser, dont on admira la facilité et l'exécution poétique. Il passa ensuite dans les ateliers de Chantrey, et ce fut lui qui fit le buste de Digby pour la cathédrale de Worcester. Il ne resta pas longtemps avec cet artiste et alla travailler avec Behnes et Baclie. Enfin, à la mort de Chantrey, et sur la recommandation d'Allan Cuningham, il fut chargé par lord Eldon d'exécuter deux statues colossales représentant les derniers lords Eldon et Stowell. Watson exécuta en marbre cette double œuvre, commandée primitivement à Chantrey. Les deux statues furent placées au nouveau collége, à Oxford. On cite parmi les travaux les plus considérables de Watson une statue de Flaxman, qu'il exécuta en 1843, sur la demande d'un comité spécial composé de gens du monde et d'artistes. Peu de temps avant sa mort, il travaillait à une œuvre commandée par le gouvernement et devant représenter en bas-relief, pour le monument de Nelson, la bataille de St-Vincent. Il n'eut que le temps d'en laisser une ébauche. Il mourut le 28 octobre 1848. Parmi les autres productions dues à son ciseau, on doit mentionner encore une statue d'*Elisabeth;* un monument consacré à Allan Cuningham, qui l'avait souvent protégé, et destiné à la pa-

roisse écossaise où ce littérateur avait reçu le jour; un bas-relief représentant *Dante et Béatrice;* une *Hébé;* une *Iris*, enfin le *Sommeil et la Mort veillant au corps de Sarpédon*. On dit qu'un autre artiste, d'ailleurs désigné par Watson lui-même, le peintre Eastlake, a dû se charger de faire mettre la dernière main à celles de ses œuvres qu'il a laissées inachevées. L. R—L.

WATT (JAMES), célèbre ingénieur et mécanicien, naquit le 19 janvier 1736 à Greenock en Ecosse, où son père faisait le commerce et exerçait des fonctions de magistrature. Son grand-père et son oncle s'étaient distingués comme mathématiciens et ingénieurs. James Watt fit ses études dans sa ville natale, et manifesta de bonne heure son goût pour les recherches scientifiques. A l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à Londres et mis en apprentissage chez un habile fabricant d'instruments de mathématiques; mais bientôt la faiblesse de sa santé le força de retourner dans sa famille, et il ne reçut jamais d'autre instruction dans la profession qu'il devait embrasser. En 1757, il alla se loger au collége de l'université de Glasgow, fut nommé fabricant d'instruments de mathématiques de cet établissement, et y demeura plusieurs années. A l'époque de son mariage avec miss Miller, sa cousine, en 1764, il quitta l'université et s'établit dans la même ville comme ingénieur. Appelé à donner son avis sur des travaux relatifs aux canaux et aux ports, il fit adopter et exécuter plusieurs de ses plans, notamment celui de l'important canal calédonien qui, traversant l'Ecosse de l'est à l'ouest, épargne beaucoup de temps et de dangers aux navires qui veulent passer de l'une à l'autre côte. Il projeta encore la jonction du Forth et de la Clyde, à laquelle on a travaillé depuis. Cependant une circonstance fortuite donna bientôt une nouvelle direction à ses études et le fit entrer dans une carrière à peine frayée. On porta à Watt un modèle de la machine à vapeur, en le priant de le mettre en ordre pour l'instruction de la jeunesse au collége de Glasgow. Depuis un siècle on se servait de la vapeur comme force motrice, pour élever l'eau; on sait qu'il est fait mention de ce puissant agent dans la *Centurie d'inventions*, publiée par le marquis de Worcester, et que l'ingénieur anglais Morland, dans un ouvrage adressé à Louis XIV, et conservé à la bibliothèque de Paris, parle de l'emploi de la vapeur dans les machines (*voy.* MORLAND). Papin aussi avait indiqué le principe d'après lequel la vapeur sert de moteur aux machines: mais ce fut le capitaine anglais Savary qui le premier en construisit une, mue par la vapeur, pour élever l'eau. Cet ingénieur prit un brevet et établit sa machine dans les mines de Cornouailles, où elle servit à faire sortir les eaux surabondantes. Dès lors, plusieurs hommes ingénieux avaient cherché le moyen de perfectionner cette première invention. Un quincaillier, Newcommen, et un vitrier, Crawley, firent à Darmouth en Devonshire une machine, dans laquelle la vapeur, au lieu de produire une simple force de pression, sert à produire un vide dans le cylindre renfermant le piston, que le poids de l'atmosphère force de descendre. On introduisait par-dessous ce piston la vapeur de l'eau bouillante; un contre-poids faisait monter ensuite le même piston jusqu'au haut du cylindre ou tuyau; on fermait la communication entre le cylindre et la chaudière qui donnait la vapeur; on condensait celle-ci en injectant un peu d'eau froide dans le cylindre, et le piston retombait; puis on le faisait soulever de nouveau en ouvrant la soupape de la vapeur. Dans cette machine il s'agissait donc d'introduire alternativement la vapeur et l'eau froide, par le moyen de robinets différents qu'un ouvrier intelligent fermait et ouvrait tour à tour (*voy.* NEWCOMMEN). Quoique ce ne fût pas une machine très-commode, elle valait infiniment mieux que ce que l'on avait eu jusque-là. Savary s'associa avec Crawley : Newcommen construisit probablement la nouvelle machine pour les deux associés, et elle servit depuis dans les mines et ailleurs. En 1718, Beighton inventa le moyen de faire ouvrir et fermer les robinets par la machine même. C'était une économie de main-d'œuvre; mais les frais de combustible étaient toujours considérables; on perdait du calorique par les jets d'eau froide qu'on introduisait dans les tuyaux de fer, et il fallait beaucoup de feu pour les réchauffer à chaque instant. Personne n'avait trouvé le moyen d'obvier à ce grand inconvénient, et, depuis 1718 jusqu'en 1764, la machine à vapeur n'avait subi aucune modification importante. Ce fut à cette époque que le modèle de celle de Newcommen (car elle avait conservé le nom de cet homme ingénieux), déposé à l'université de Glasgow, fut confié à Watt, pour qu'il le mît en état de servir aux démonstrations de physique. En s'occupant du principe de cette machine, Watt fut frappé du défaut ou de l'inconvénient essentiel : il remarqua que les deux tiers de la vapeur se consumaient par leur contact avec l'eau froide : c'était une perte des deux tiers du combustible. Il essaya d'abord de substituer au tuyau de fer un tuyau de bois, attendu que le bois est un conducteur moins puissant du chaud et du froid; mais, d'un autre côté, le bois résistait moins aux altérations subites de la température. Il eut alors l'idée lumineuse de faire entrer et sortir tour à tour la vapeur dans le tuyau de métal, sans refroidir les parois du tube. Il inventa donc un *condenseur*. Ce vase vide d'air qui communique avec le tuyau, étant ouvert au moment où le tuyau est rempli de vapeur, attire celle-ci; et lorsque ce vase reçoit au même moment un jet d'eau froide, la vapeur qui est venue le remplir s'y condense en eau; ce qui reste de vapeur dans le tuyau est attiré à cause du vide formé par la condensation, et c'est ainsi que le tube se

vide complétement et laisse du jeu au piston. Pour faire sortir ensuite l'eau du condenseur, Watt y appliqua une petite pompe à air que le mécanisme de la machine met en mouvement, lorsque cela est nécessaire. Outre le *condenseur*, il inventa une seconde modification à la machine à vapeur de Newcommen. Celui-ci se servait de la pression de l'air atmosphérique pour faire descendre le piston et pour conserver à l'air son élasticité; il était obligé de tenir les tuyaux froids, afin de contre-balancer la chaleur produite par la vapeur. Il fallait beaucoup de combustible pour chauffer d'un côté ce que l'on refroidissait de l'autre. Watt chercha à se passer de l'air atmosphérique pour le jeu des pistons, et à les mettre en mouvement par la force seule de la vapeur. Il appliqua donc la vapeur alternativement à l'un et à l'autre bout du piston, qu'il enferma dans une boîte à cuir gras, et il la fit agir ainsi tour à tour dans les deux sens opposés. Il enveloppa les tuyaux de métal dans des tuyaux de bois, afin de mieux conserver la chaleur et de perdre moins de vapeur. Il calcula exactement la quantité de combustible qu'il fallait employer pour produire une certaine quantité de vapeur, et le volume d'eau froide nécessaire pour la condenser. Par ce moyen, il put donner une précision en quelque sorte mathématique aux opérations de son appareil. Ayant ainsi empreint d'un caractère tout nouveau une invention qui languissait depuis un demi-siècle sans résultat, Watt a donc réellement le premier utilisé cette belle découverte. Mais la grande difficulté est toujours de décider les hommes à courir les chances d'une expérience nouvelle, surtout en mécanique, où une erreur de calcul peut précipiter l'entrepreneur dans des dépenses ruineuses. Watt était peu communicatif, peu répandu dans le monde. D'un caractère timide, il ne montrait pas tout ce qu'il valait, et il ne prenait aucune peine pour se faire valoir. Cependant il fit la connaissance d'un homme instruit, le docteur Roebuck, qui jouissait de quelque fortune; et ce fut à cet homme qu'il s'adressa pour exécuter son appareil. Roebuck consentit à une association, et Watt se mit au travail avec les fonds de son ami; mais les moyens de celui-ci furent épuisés avant que l'ingénieur eût fini. La machine allait en rester là, lorsqu'un des premiers manufacturiers de Birmingham, Matthieu Boulton, entendit parler des essais de Watt, et en apprécia tout le mérite. Si la machine à vapeur est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées, et si elle y rend des services si variés et si importants, il faut en rendre grâces au hasard, qui procura au modeste ingénieur la connaissance et l'association de Boulton, homme riche, éclairé, entreprenant et fort accrédité. Il indemnisa Roebuck de ses avances, attira l'inventeur à Birmingham, et là il établit avec lui une compagnie pour l'exploitation de son plan d'appareil. Les deux associés, ayant pris un brevet, construisirent une machine à Soho, auprès de Birmingham. Ils la firent voir à tous ceux qui s'intéressaient aux travaux des mines; et, en présence d'hommes experts, ils constatèrent par des expériences l'économie du nouvel appareil. Ils allèrent jusqu'à proposer de construire dans plusieurs mines des machines sur le nouveau plan, et de n'être payés que dans le cas où le succès répondrait à l'attente des propriétaires. Peu à peu les avantages de leur machine furent compris. Ils s'engagèrent à en construire de nouvelles, à condition d'avoir un tiers de ce qu'on épargnerait de combustible, comparativement aux machines anciennes. Dans les mines de Chacewater, où il fallait une impulsion très-forte, ce tiers se monta bientôt à huit cents livres sterling par an, ce qui laissait encore un bénéfice du double aux mineurs. Dans la Cornouaille surtout, où le combustible est cher, on s'empressa de profiter de cet avantage; et les deux associés ne tardèrent pas à faire de grands bénéfices. Watt avait inventé un procédé ingénieux d'évaluer la somme qui revenait au propriétaire et au constructeur. Après avoir calculé avec la plus grande précision la quantité de combustible nécessaire pour produire un certain nombre de mouvements des pistons, tant par les machines anciennes que par les nouvelles, il avait compté le nombre de leurs montées et descentes pour savoir au juste les frais qu'ils avaient occasionnés, et fixer la différence entre ces frais et ceux qu'aurait entraînés le même nombre de mouvements dans une machine ancienne. Et pour qu'on ne pût se tromper sur le nombre des montées et descentes il avait attaché aux tuyaux un régulateur enfermé dans une boîte de fer à double clef, dont l'une restait entre les mains du propriétaire, et l'autre entre celles de la compagnie. Le commis voyageur que Boulton et Watt envoyaient en tournée chez les divers entrepreneurs ouvrait la boîte; et l'on comptait, d'après le chiffre indiqué, la quantité de combustible employé. Soho, où avait été construite la première machine de Watt, devint un établissement d'instruction pour les ingénieurs et les mécaniciens. Les Anglais regardaient cet endroit comme une espèce d'école des ponts et chaussées. Les étrangers vinrent aussi pour participer aux avantages de l'invention. Dès l'an 1779, l'aîné des frères Périer s'y rendit de Paris, se procura une machine nouvelle, et en fit jouir sa patrie, en l'imitant dans son établissement de Chaillot. On a prétendu que de Prony lui avait attribué l'honneur de l'invention de Watt; quoique cette assertion ait déjà été réfutée par le physicien anglais Farey, nous devons ajouter, pour la vérité de l'histoire, un démenti encore plus positif donné par notre collaborateur lui-même (1). Il est vrai que, en Angleterre même,

(1) Voici comment je me suis exprimé dès l'année 1790, dans le 1er volume de mon *Architecture hydraulique* (p. 568 et suiv.), après avoir parlé des inventions de Savary, de Newcommen, etc. :

on contesta de toutes parts à Watt la gloire de l'invention. Obligé de se défendre contre des envieux qui allaient fouiller dans la poussière des bibliothèques quelques moyens de lui disputer la priorité, il ne triompha en justice que plus de vingt ans après sa découverte. Ce fut en 1799 que la cour du banc du roi le déclara véritable inventeur. Aujourd'hui tous les Anglais sont d'accord pour le reconnaître comme un des plus grands bienfaiteurs de leur patrie, et les étrangers, qui ne pouvaient opposer à son invention que quelques essais antérieurs, sans beaucoup de résultats, sont obligés de rendre justice à son génie. Si quelque autre penseur a aperçu le même objet avant lui, il faut convenir que cette grande découverte n'a réellement influé sur le bien-être de la société que depuis que Boulton et Watt en ont démontré, d'une manière pratique, les avantages évidents. Il est bien vrai que celui-ci n'a fait que perfectionner la machine à vapeur; mais ce perfectionnement vaut plus que la découverte. Jusqu'en 1800, cette machine ne servit cependant qu'à élever l'eau ; à cette époque on essaya de l'appliquer au mécanisme des moulins; mais on n'y trouva pas d'abord les mêmes avantages, parce que les moteurs ordinaires des moulins, le vent et l'eau, ne coûtent rien, et que l'agent qu'on voulait y substituer était plus dispendieux. Watt avait porté son esprit sur la même application de la vapeur : il pensait qu'on pourrait faire mouvoir les moulins d'après le simple principe qui fait tourner un rouet à filer, c'est-à-dire par une manivelle qu'un moteur fait tourner à moitié, tandis que le reste du tour est fait par l'impulsion donnée à la roue. Il employa une double machine pour faire mouvoir deux manivelles; et il mit un contre-poids à chaque manivelle, pour achever le mouvement de rotation. Dans la suite il s'aperçut que le contre-poids était inutile, et pouvait être remplacé par un simple volant. Comme la construction de son modèle éprouva des retards, il apprit dans l'intervalle qu'un fabricant de Birmingham, nommé Rickards, construisait un moulin à farine, qui devait être mû par la vapeur, et dont le mécanisme, disait-on, était celui de l'ancienne machine à vapeur, et non de celle qu'avait perfectionnée Watt. Ce dernier, curieux de connaître cette invention, parvint à se procurer le plan du moulin, et trouva que c'était tout simplement celui qu'il avait inventé lui-même, et qui avait été vendu en secret à Rickards par un ouvrier infidèle. Cependant ce fabricant avait obtenu un brevet d'invention, et il était trop tard pour réclamer. Ce contretemps frustra Watt des fruits légitimes de son invention. Ne pouvant exécuter désormais son propre plan sans s'exposer à être taxé de plagiat, il chercha un autre moyen de faire tourner les moulins par la vapeur, et c'est ce qui donna lieu à une nouvelle invention de sa part qui a été appelée *sun and planet motion*, c'est-à-dire mouvement du soleil et des planètes, qui est plus compliquée que son premier plan, et qu'il est difficile de décrire sans l'emploi des figures. Quant au plan primitif, imité du mécanisme du rouet, il a reçu depuis nombre d'applications, et c'est celui qui constitue le principe d'une quantité d'appareils à vapeur employés dans les arts. Des inventions moins importantes occupaient dans le même temps l'esprit de Watt. Ce fut lui qui inventa, en 1779, la machine à copier des lettres, par le moyen de deux cylindres entre lesquels on fait passer une feuille de papier mouillé appliquée sur une feuille écrite : cette machine, dont l'utilité était évidente, eut un prompt succès. Il établit aussi le premier en Angleterre le blanchiment par l'acide muriatique que Berthollet venait d'inventer en France. Jusqu'en 1800, il fut sans cesse occupé des travaux de ses grands établissements. Sentant alors le besoin de repos, il se retira de l'association, et se fit remplacer par son fils qui continua les entreprises avec le fils de Boulton. Watt avait perdu sa première femme à Glasgow. S'étant établi à Birmingham, il y épousa la fille de Mac-Gregor, et mena une vie heureuse au sein de sa famille. Dans le temps de ses grandes études, il avait été tourmenté par de violents maux de tête, qui cessèrent lorsqu'il eut plus de repos. Sa vieillesse fut celle d'un homme qui a la conscience d'avoir fait de grandes choses et qui recueille les fruits de ses travaux. Il jouissait de la considération générale : les sociétés royales d'Edimbourg et de Londres l'avaient admis au nombre de leurs membres;

« Un Anglais, appelé M. Watt, a *imaginé*, vers l'an 1770, la « machine dont la figure 194, n° 1, représente le profil.... Cette « machine a été *apportée* d'Angleterre en France par MM. Périer, « qui l'ont fait exécuter à Chaillot. » Il s'agit ici de la première invention de Watt, celle qui concerne les machines dites *à simple effet*; je parle ensuite de l'invention ultérieure des machines dites *à double effet*, et je dis : « M. le chevalier de Bettancourt, étant « allé à Londres, eut occasion de visiter les machines à feu (à « double effet) de MM. Watt et Boulton; il vit le jeu extérieur « de ces machines, mais on lui en cacha le mécanisme intérieur.... « M. le chevalier de Bettancourt conclut de ses observations (sur « le jeu extérieur) que le piston du cylindre devait être poussé « avec le même effort, soit dans sa descente, soit dans sa montée, « et ce résultat lui fit découvrir le double effet qui constitue « essentiellement *la nouvelle perfection ajoutée aux machines à « feu, par MM. Watt et Boulton*. M. le chevalier de Bettan- « court, de retour à Paris, fit exécuter un modèle de machine à « feu à double effet, sur l'échelle d'un pouce pour pied.... MM. Pé- « rier, excellents juges en cette matière, se sont déterminés à « faire construire une machine à feu, à double effet, et *conforme « au modèle de M. le chevalier de Bettancourt.* » (Cette machine à feu a été construite à l'île des Cignes.) Le second volume de mon *Architecture hydraulique* contient les descriptions des inventions dont je donne l'histoire dans le premier volume; mais on n'y trouve pas un seul mot duquel on puisse conclure que je regarde Périer comme *inventeur*; je ne parle de lui que comme d'un imitateur, soit de la première machine de Watt, soit du modèle de Bettancourt. Ainsi, en définitive, loin d'avoir voulu ravir à Watt la gloire de ses découvertes, je suis, au contraire, le premier qui l'ait proclamée (du moins sur le continent) dans un ouvrage sur les machines à vapeur, qui fut très-répandu comme étant le plus complet de son genre, à l'époque où il parut. Depuis ce temps, des relations suivies d'estime et d'amitié ont existé entre M. Watt et moi, j'ai eu plusieurs fois le plaisir de le recevoir, soit à la ville, soit à la campagne, pendant le séjour qu'il a fait à Paris. Je conserve de lui une correspondance très-affectueuse, où il me donne des détails circonstanciés sur ses expériences, ses travaux; enfin, les sentiments dont il m'honorait m'ont été rappelés, après sa mort, dans la lettre par laquelle son fils me fit part de ce douloureux événement. P—NY.

l'Institut de France lui avait donné le titre de membre étranger. En 1817, il fit un dernier voyage en Écosse, son pays natal. Deux ans après, sa santé s'affaiblit, et il mourut le 25 août 1819, dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, à l'âge de 84 ans. Parmi les notices qui ont paru sur sa vie et sur ses inventions, on distingue celles du professeur Playfair (*Monthly Magazine*, 1819), et de Jeffrey (*Edinburgh Review*). C'était, sous tous les rapports, un homme étonnant. Doué d'une sagacité extraordinaire, d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit d'ordre inconcevable, il avait lu autant que les hommes les plus instruits de son temps; aussi savait-il beaucoup, et personne ne pouvait rendre compte de ce qu'il avait appris avec plus de concision et de netteté. Ne bornant pas ses études aux objets habituels de ses travaux, il était très-versé dans la chimie, la physique, et, ce qui est plus surprenant, dans les antiquités, la médecine, l'architecture, la jurisprudence et la musique. Les langues modernes lui étaient familières, et il était au courant de la littérature des divers peuples d'Europe. On l'a entendu pendant des heures entières exposer des systèmes de métaphysiciens allemands, ou discuter le mérite de la poésie de cette nation. Sa tête était une véritable encyclopédie; quelque matière que l'on touchât, on était sûr qu'il y répandrait des lumières, et qu'il instruirait ceux qui l'écoutaient. On pourrait s'étonner que le gouvernement anglais ne lui ait conféré aucun honneur, si l'on ne savait pas qu'en Angleterre la nation décerne les honneurs bien plus que son gouvernement. En 1824, au milieu de la prospérité, toujours croissante, due aux effets prodigieux des machines à vapeur, on a fait par souscription les frais d'une statue qui devait lui être élevée à Birmingham, ville remplie de manufactures mues par ses machines. Dans une réunion solennelle, où cette délibération fut prise, un ministre, lord Liverpool, présida, et le roi souscrivit pour cinq cents livres sterling; sir Humphrey Davy, MM. Huskisson, Brougham, Mackintosh et d'autres orateurs, furent les organes de la reconnaissance nationale. Mais ce qui fera durer bien davantage le souvenir des services de Watt, ce sont les richesses créées dans tous les pays où ses inventions ont été mises en pratique. M. Arago a publié, en 1838, une notice biographique fort intéressante au sujet de Watt; elle a été traduite en anglais par J.-P. Muirhead, Edimbourg, 1839, in-8°. D-G.

WATT (James), minéralogiste anglais, fils aîné du précédent, naquit le 5 février 1769. Il fit de bonne heure, sous la direction de son père, des études de philosophie naturelle et de chimie. Il s'adonna ensuite lui-même à l'étude qu'il préférait, la minéralogie. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il devint un des secrétaires de la société littéraire et philosophique de Manchester, récemment fondée, et à laquelle il communiqua, en 1789, deux mémoires, l'un sur la mine de baryte d'Anglesark, dans le Lancashire, l'autre sur les effets de ce minerai administré aux animaux. Suivant ensuite les conseils de son père, qui l'engageait à aller étudier les sciences sur le continent, Watt vint à Paris avec son ami Cooper. D'abord bien accueilli par le parti dominant, il fut ensuite signalé par Robespierre comme un émissaire de Pitt. Le jeune voyageur repoussa vivement cette accusation dans une lettre qu'il écrivit le jour même où elle s'était produite à la tribune des Jacobins. Rentré chez lui, il apprit que sa vie était en danger. Il prit alors à grand'peine la route du midi de la France et se rendit en Italie. Revenu en Angleterre, en 1794, il fut engagé dans la manufacture de machines à vapeur de Soho, ce qui l'éloigna des études scientifiques proprement dites, obligé qu'il fut, comme directeur, de donner tout son temps au développement de l'usine. Il contribua beaucoup aux progrès de l'industrie des machines en y ajoutant tout ce qui pouvait les perfectionner. En 1854, la manufacture de Soho comptait 319 machines, comportant en totalité une force de 52,314 chevaux. On doit à James Watt, comme écrivain, la *Vie* de son père, dans le supplément de Macvey Napier à l'*Encyclopédie britannique*, insérée ensuite dans la septième édition du recueil; et, en 1846, il écrivit à Muirhead, au sujet des idées de son père sur la *Composition de l'eau*, une lettre insérée dans la correspondance du premier, qui publia aussi les pièces et documents concernant les travaux du grand ingénieur dont James était le fils. Ce dernier mourut le 2 juin 1848. — Watt (Grégoire), frère du précédent, naquit en 1777. Après avoir reçu une solide instruction, il fut associé avec son frère à la maison Boulton et Watt, en 1794; ce qui ne l'empêcha point de poursuivre ses études, qu'il fit en partie à Glasgow. Sa santé affaiblie l'obligea ensuite d'aller résider à Plenzance, dans l'ouest de l'Angleterre, où il connut le célèbre Humphry Davy, chez la mère duquel il logeait. En 1800, il se retira des affaires, laissant à ses deux fils ses intérêts dans la manufacture de Soho. Il reprit alors les travaux et les études qu'il avait toujours aimés, et, le 10 mai 1804, il lut à la société royale ses *Observations sur le basalte*, insérées dans les *Transactions philosophiques* pour 1804, t. 2. Il mourut quelque temps après, le 16 octobre de la même année, à la suite d'une maladie de langueur. L. R—L.

WATT (Robert), médecin et bibliographe anglais, naquit en Ecosse en 1774; il se consacra à l'art médical et s'établit à Glasgow, où il fut professeur et président de la faculté de médecine et de chirurgie. Il publia des mémoires dans quelques recueils scientifiques; il écrivit divers ouvrages relatifs à sa profession (*Cas de diabète et de consomption*, 1808, in-8°; *Catalogue de livres de médecine*, 1812; *Histoire, nature et traitement*

de l'asthme, 1813; *Règles de la vie, accompagnées de réflexions sur les dispositions et les habitudes de l'espèce humaine*, 1813). Mais ce n'est pas à ces productions qu'il doit d'être connu; il en est redevable à un grand ouvrage bibliographique qu'il avait entrepris et qui ne parut qu'après sa mort, survenue le 12 mars 1819. La *Bibliotheca britannica* forme quatre volumes in-4°, divisés en onze parties, qui ont été imprimés à Glasgow et à Edimbourg de 1809 à 1824. Elle est divisée en deux parties; la première contient une liste alphabétique des écrivains les plus remarquables de tous les pays, à toute époque et en tout genre, avec la nomenclature de leurs ouvrages rangés dans l'ordre chronologique; la seconde est une énumération méthodique de sujets de toute espèce, avec l'indication des livres qui s'y rapportent. On voit ainsi que c'est un répertoire formé en vue de répondre aux besoins des travailleurs; il ne s'agit plus de ces *Manuels* qui trop souvent ne donnent satisfaction qu'aux caprices des amateurs. Le plan de Watt était bon, mais il était au-dessus des forces d'un seul homme. L'auteur était d'ailleurs absorbé par les travaux de sa profession; il se guidait surtout d'après des catalogues, d'après des biographes et des bibliographes assez souvent inexacts; il faut donc se résigner à trouver dans sa *Bibliotheca* bien des erreurs et bien des lacunes. M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, cite quelques exemples qui attestent bien de la précipitation. Watt avait habilement conçu son projet; l'exécution a trop laissé à désirer, et ce sont surtout les portions étrangères à ce qui regarde la Grande-Bretagne qui prêtent le plus le flanc à la critique. L'auteur aurait sans doute effacé bien des fautes s'il avait pu surveiller l'impression de son livre, mais il le laissa inachevé, et ce fut son fils qui publia la *Bibliotheca;* elle n'a obtenu qu'un assez faible succès. B—N—T.

WATT (DE). *Voyez* VADIANUS.

WATTEAU (ANTOINE), peintre, naquit à Valenciennes le 10 octobre 1684 (1). Son père, maître couvreur, favorisa le penchant naturel de son fils pour le dessin. En 1702, le jeune Watteau vint à Paris, où les directeurs de l'Opéra l'avaient mandé pour le faire travailler aux décorations. Congédié au bout de quelques mois, et poursuivi par le besoin, il fut réduit à faire des dessins et des tableaux, qu'il vendait vingt francs, quinze francs, quelquefois même six francs. Gillot devina son talent, le logea dans sa maison, et l'engagea à concourir pour le prix de Rome. Le jeune Watteau ne remporta que le second en 1709 sur *David accordant le pardon à Abigail qui lui apporte des vivres*. Bientôt il quitta Paris, et retourna à Valenciennes, pour faire de nouvelles études; et il en revint après avoir achevé deux tableaux qu'il exposa dans une des salles du Louvre. Lafosse, directeur de l'académie de peinture, les ayant vus, voulut connaître l'auteur. On lui présenta le jeune Watteau, qui lui dit qu'il désirait vivement aller à Rome pour se perfectionner. — « Vous perfectionner, mon ami! répondit Lafosse, « mais vous en savez plus que nous tous, et vous « feriez grand honneur à notre académie; pré« sentez-vous, et vous serez reçu. » Il se présenta en effet, tous les concurrents se retirèrent, et il fut nommé académicien, à une grande majorité, le 28 août 1717, sur l'*Embarquement pour l'île de Cythère*, que possède le Louvre, et dont la gravure, exécutée pour notre chalcographie nationale, par M. Chaplin, figura au salon de 1864. En 1720, Watteau fit un voyage en Angleterre. L'air du pays ne convenait pas à un tempérament aussi délicat que le sien; il y fut presque toujours malade; après y avoir fait quelques tableaux, il revint à Paris, dans un état de langueur qui lui laissait à peine quelques intervalles pour travailler. On lui conseilla l'air de la campagne, il se retira à Nogent-sur-Marne, près Paris, et y mourut le 18 juillet 1721, à l'âge de 37 ans. Il légua ses tableaux et tous ses dessins à quatre de ses meilleurs amis qui payèrent ses dettes, et lui firent élever un monument funèbre. Les œuvres de Watteau sont réunies en trois volumes qui contiennent cinq cent soixante-trois planches; le premier volume comprend cent trente sujets historiés; les deux autres, qui sont des études, renferment trois cent cinquante sujets de fantaisie, dont plusieurs sont gravés par Boucher. Les autres sujets historiés ont été exécutés par Audran, Thomassin, Desplaces, Tardieu, Cochin et autres artistes célèbres. La Motte-Houdard a fait les vers suivants sur Watteau :

Parée à la française, un jour dame Nature
Eut le désir coquet de voir sa portraiture :
Que fit la bonne mère! elle enfanta Watteau.
Pour elle ce cher fils, plein de reconnaissance,
Non content de tracer partout sa ressemblance,
Fit tant, et fit si bien, qu'il la peignit en beau.

Voltaire, qui parle avec éloge de Watteau dans plusieurs endroits de ses écrits, dit qu'il a été dans le gracieux ce que Teniers fut dans le grotesque. Son caractère inconstant, sombre et mélancolique, contrastait singulièrement avec le genre de ses compositions, qui n'offrent que des scènes champêtres, riantes et bouffonnes. De ce nombre est surtout le tableau dans lequel on voit plusieurs médecins, apothicaires et leurs suivants marchant deux à deux dans un cimetière. Les figures de Watteau se distinguent par la naïveté, la grâce et l'expression. Son coloris est vrai, son dessin correct et facile. L'architecture et les costumes y indiquent plutôt le mauvais goût de l'époque que le sien. Quand il avait à représenter un personnage jovial, il lui donnait toujours les

(1) Un écrivain laborieux, M. Arthur Dineaux, a trouvé dans les registres de la paroisse St-Jacques et il a publié l'acte de naissance de l'artiste. Sa notice sur Watteau et les catalogues des musées de Lille et de Valenciennes renferment des détails sur les divers Watteau qui ont peint pendant toute la durée du 18e siècle. Il en existait encore un à l'époque de la révolution.

mêmes traits, ceux du curé de Nogent qu'il voyait souvent. Lorsque ce curé vint lui administrer les sacrements, Watteau, tout en s'accusant de cette liberté, repoussa le crucifix en disant : « Comment un artiste a-t-il pu représenter aussi mal les traits d'un Dieu (1)? » D—C—T.

WATTEWILLE (ALEXANDRE-LOUIS DE), né à Berne en 1714, y mourut en 1780. Depuis 1745, il occupa successivement différents emplois dans le gouvernement de sa patrie, et se fit aussi connaître avantageusement par des travaux historiques, dont une petite partie seulement a été imprimée. Son *Histoire de la confédération helvétique* parut en 2 volumes in-8°, Berne, 1754; elle fut réimprimée en 1757 et augmentée encore en 1768 (Yverdon, 2 vol. in-8°). Elle va jusqu'à l'année 1603 et contient les résultats de recherches fort exactes. Wattewille a donné en outre des discours patriotiques, ainsi que des morceaux insérés dans des journaux de la Suisse. Son histoire de la ville et celle du canton de Berne sont restées manuscrites; on en parle avec éloge. U—I.

WATTEVILLE. *Voyez* VATTEVILLE.

WATTIÉ. *Voyez* ZIESENIS.

WATTIER (PIERRE), comte de Saint-Alphonse, né à Laon, en 1770, entra au service en 1792, au moment où l'invasion étrangère fit accourir sous les drapeaux toute la jeunesse française. Il fit toutes les campagnes des armées du Rhin, et, s'élevant de grade en grade, il était en 1800 général de brigade de cavalerie. Le 18 décembre de cette année, il faisait partie du corps français qui opérait en Franconie, afin de soutenir les grandes manœuvres de l'armée de Moreau en Bavière. Dans un engagement qui eut lieu près de Nuremberg, il fut coupé par des forces supérieures, et il ne se dégagea qu'à force d'intrépidité et de sang-froid. Napoléon distingua Wattier et le plaça à la tête d'une brigade de cavalerie jointe au corps du maréchal Mortier. La campagne de 1805 était ouverte; les troupes françaises avançaient sur Vienne, culbutant devant elles les Autrichiens, et après avoir fait mettre bas les armes à 30,000 hommes sous les murs d'Ulm. Jetées sur la rive gauche du Danube et séparées du gros de l'armée, les divisions de Mortier durent plier devant des forces supérieures; Wattier fut fait prisonnier en essayant de traverser le fleuve. L'empereur tenait à posséder auprès de lui un soldat aussi dévoué; il le fit échanger, et il le nomma un de ses écuyers. Wattier se fit remarquer à la journée d'Austerlitz parmi tant de braves qui se distinguèrent dans cette bataille décisive; l'année suivante, ce fut aux Prussiens qu'il fit sentir le poids de ses coups dès l'ouverture de la campagne qui devait mettre à deux doigts de sa perte la monarchie du grand Frédéric; trois jours avant la bataille d'Iéna, il culbuta à Schleitz trois régiments de cavalerie qu'il chargea audacieusement à la tête des deux régiments placés sous ses ordres (4e hussards et 5e chasseurs). Cité plusieurs fois à l'ordre du jour dans le cours de la campagne, Wattier fut le 14 mai 1807 élevé au rang, alors très-peu prodigué, de commandeur de la Légion d'honneur. A peine la paix de Tilsitt avait-elle rendu le calme au nord de l'Europe, que le fracas des armes retentit dans le Midi; Wattier passa en Espagne à la tête d'une brigade de cavalerie, et il déploya dans les plaines de la Castille la même fermeté, la même intelligence que dans les champs de l'Allemagne. Le 25 janvier 1809, chargé de protéger les opérations du siége de Saragosse, il mit en pleine déroute 6,000 Espagnols qui occupaient la petite ville d'Alcanitz. La bataille de Fuentes-Onoro et bien d'autres journées lui offrirent de nouvelles occasions de se distinguer. Le 6 août 1811 il fut nommé général de division, et, à la fin de la même année, il fut rappelé en France afin de prendre part à l'expédition de Russie. Il se montra comme toujours avec distinction dans cette terrible campagne; il combattit glorieusement à la Moskowa, et il échappa aux désastres de cette retraite où périrent tant de braves. Il servit en 1813 en Allemagne, en 1814 en France jusqu'à la chute de l'Empire, et il donna toujours à ses cavaliers succombant sous le nombre l'exemple d'une fermeté inébranlable. Après une année d'un repos bien mé-

(1) Consultez *Watteau, étude par MM. E. et J. de Goncourt, suivie de la vie inédite de Watteau par le comte de Caylus*, avec quatre dessins gravés à l'eau-forte, Paris, 1860, in-4°. Ces messieurs avaient déjà fait connaître cet écrit dans leurs *Portraits intimes du 18e siècle* (1857, p. 206-261). *Voy.* aussi l'*Abecedario* de Mariette, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon, t. 2, p. 104-136; une intéressante notice, écrite par Gersaint, y est reproduite. L'œuvre gravé de Watteau contient 563 pièces exécutées par une cinquantaine de graveurs différents. Il a lui-même exécuté à l'eau-forte huit estampes avec l'esprit et la facilité qui le caractérisent. Ses dessins sont très-recherchés, et le musée du Louvre ne possède qu'un seul tableau de ce maître, l'*Embarquement pour Cythère*. Le musée de Berlin a deux pendants signalés comme pleins d'esprit et offrant une grande vigueur de coloris : *les Plaisirs de la Comédie française* et ceux *de la Comédie italienne*. La galerie de l'Ermitage à St-Pétersbourg renferme trois tableaux de Watteau : une *Marche de troupes*, un *Dîner champêtre* (productions touchées avec esprit, finesse et grâce; la couleur est charmante), une *Sainte Famille dans un paysage*, sujet étranger à ceux que ce maître traitait habituellement. La galerie de Dresde possède deux jolies *Scènes champêtres*; celle de Munich, *la Société dans le jardin*, brillante et vive esquisse; le musée de Madrid offre un *Bal masqué dans un jardin* et une *Noce de village*. Favori de la vogue pendant sa vie, délaissé ensuite et négligé, Watteau est aujourd'hui replacé à un rang très-élevé; le prix de ses tableaux va toujours en augmentant. A la vente Denon, en 1826, le *Gilles debout, ou de face*, composition du plus grand mérite, ne dépassa pas six cent cinquante francs. En 1844, à la vente de la galerie du cardinal Fesch, deux charmants tableaux, *les Amusements champêtres* et *le Rendez-vous de chasse*, furent adjugés pour cinq mille deux cent cinquante écus romains (29,350 francs) à M. le duc de Morny. M. Charles Blanc, dans l'*Histoire des peintres*, apprécie judicieusement cet artiste célèbre : « Watteau fit fureur; les marquises voulurent l'avoir jusque sur leurs éventails. Lui, vrai journaliste de la peinture, il paraissait tous les jours, et il n'a pu suffire à son temps. De travail il n'en fut jamais question; il s'agissait de joie facile pour tout le monde, pour le peintre d'abord, et la grâce naissait d'elle même sous son pinceau. Coloriste étincelant, coquet, il sème de perles chacun de ces tableaux qui, sous le nom d'*Amusements champêtres*, de *Fêtes vénitiennes*, représentent des danses et des dîners sur l'herbe, de galants tête-à-tête. Il se plaisait aux satins rayés, aux étoffes chatoyantes. Dessinateur plein d'aplomb, il excellait à camper ses petites figures, à leur prêter une désinvolture élégante, des mouvements naturels et faciles. » B—N—T.

rité, à la suite de vingt-deux ans passés presque sans interruption en face de l'ennemi, Wattier reprit du service lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe et engagea résolûment avec l'Europe entière une lutte qui fut de bien courte durée. Le général se trouva à Waterloo, et il fit partie du corps d'armée qui, après la convention de Paris, se replia derrière la Loire. Il fut mis à la demi-solde; mais à la suite de quelques années d'inactivité qui donnèrent aux passions le temps de se calmer, il rentra au service comme inspecteur général de la gendarmerie, en 1829; le 1er mai 1821, il avait été élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur. Mis en disponibilité en 1830 et dans le cadre de la réserve en 1839, le général Wattier est mort à Paris au mois de février 1846. Z.

WATTS (Isaac), théologien anglais non conformiste, distingué par sa piété et par ses talents, naquit à Southampton en 1674, d'un maître de pension que ses opinions religieuses exposèrent à la persécution sous le règne de Charles II. On rapporte que, pendant que le père était incarcéré, on voyait sa femme assise sur une pierre, près de la porte de la prison, et nourrissant de son lait le petit Isaac. Cet enfant annonça de bonne heure le désir de s'instruire; dès l'âge de quatre ans, il commença à apprendre le latin; il joignit ensuite à l'étude de cette langue celle du grec et de l'hébreu. Etant entré, en 1690, dans une école ou académie de sa secte, il y eut pour condisciples plusieurs jeunes gens qui depuis se sont fait un nom, entre autres le poëte Hughes, qu'il essaya vainement d'enlever à la carrière dramatique. Les objets de ses occupations littéraires étaient très-variés, et il se délassait des plus graves en cultivant la poésie latine et anglaise; car, ainsi qu'il l'a dit lui-même, il fit des vers depuis sa quinzième jusqu'à sa cinquantième année. Les marges des livres qu'il avait lus, ainsi que des feuilles intercalées, étaient couvertes de ses observations, de ses extraits, de ses jugements. Il avait environ vingt ans quand il alla à Stoke-Newington, près de Londres, faire l'éducation d'un enfant de famille, et il y resta jusqu'à l'époque de son ordination, en 1698. Il fut alors adjoint au ministre d'une congrégation de sa secte et, quelques années après, désigné pour remplacer ce pasteur; mais une maladie l'affaiblit au point de le condamner pour longtemps à l'inaction. Ce fut dans cette position, si fâcheuse pour un prêtre brûlant de zèle, qu'un homme très-riche, sir Thomas Abney, de Newington, alderman de Londres, lui offrit, dans sa maison de campagne, tous les soins que réclamait sa maladie, avec toutes les consolations de l'amitié. Isaac Watts ne quitta plus cet asile, même après la mort de ce généreux ami; il demeura trente-six ans au sein de cette famille, et y mourut le 25 novembre 1748, dans la 75e année de son âge. Peu d'hommes ont laissé une réputation aussi pure ou des monuments d'une piété si active. Il a travaillé pour l'instruction des différents âges, depuis ceux qui bégayent leurs premières leçons, jusqu'aux lecteurs éclairés de Malebranche et de Locke. Il a étudié la nature corporelle et spirituelle, enseigné l'art du raisonnement et la science des astres. Il eût vraisemblablement atteint au premier rang dans un genre de littérature, s'il n'eût divisé sur plusieurs la force de son esprit. C'est ici la substance du jugement que porte Samuel Johnson dans sa *Vie de Watts,* insérée parmi celles des poëtes anglais. Comme poëte, cet écrivain se distingue par la chaleur de l'imagination et du sentiment, mais cette imagination est trop peu réglée par le jugement et le goût. On lui a reproché avec raison d'avoir outré, dans plusieurs de ses odes latines, l'imitation alors en vogue du désordre lyrique de Pindare, et surtout d'avoir souvent été infidèle à toutes les règles de la versification. Des personnes austères l'ont également blâmé d'avoir quelquefois, dans ses cantiques, invoqué Jésus-Christ dans un langage trop semblable à celui de l'amour entre les créatures humaines. Ses vers d'ailleurs sont faciles et élégants, son style est plein de richesse et d'éclat. Les plus populaires de ses productions sont une *Version des psaumes* (en vers); des *Hymnes et chansons spirituelles,* constamment réimprimés en Angleterre, en Irlande et en Amérique (on a dit qu'année commune il s'en débitait cinquante mille exemplaires); dans quelques éditions, les sentiments de l'auteur ont été altérés avec l'intention de les accommoder au socinianisme, qu'il aurait, à ce qu'on a prétendu, embrassé peu de temps avant sa fin. Les ouvrages qui feront passer son nom à la postérité sont sa *Logique, ou le Droit usage de la raison dans la recherche de la vérité,* livre admis dans les universités du pays, et le *Perfectionnement de l'entendement* (Improvement of the mind), ouvrage utile et agréable, qui a été traduit en français sous le titre de *Culture de l'esprit* (par Daniel de Superville), Lausanne, 1762; 2e édition, 1782, 1 vol. in-12. Ses autres écrits sont: un *Discours sur l'éducation;* — *Horæ lyricæ,* poëmes, la plupart dans le genre lyrique, 1706; réimprimé en 1837 avec une *Vie de Watts* par Southey; — *Reliquiæ juveniles,* pensées diverses en prose et en vers, 1734; — *Loisirs* (Remnants of time) *employés en prose et en vers, ou Courts essais sur divers sujets;* — *la Connaissance des cieux et de la terre rendue facile, ou les Premiers principes de l'astronomie et de la géographie expliqués par l'usage des globes et des cartes,* 1725; — *Essais philosophiques sur divers sujets: l'espace, la substance, le corps, l'esprit, les idées innées, avec des remarques sur l'*Entendement humain *de Locke,* 1733; — *Petit traité d'ontologie;* — des *Sermons* et autres ouvrages de théologie. Ces diverses productions, revues par David Jennings et le docteur Phil. Doddridge, ont été re-

cueillies ensemble, Londres, 1758, 6 vol. in-4°; 1810 et 1824, 6 vol. in-4°; 1812, 9 vol. in-8°; Leeds, 1813, 9 vol. in-8°. La *Vie* d'Isaac Watts a été écrite par Johnson, le docteur Gibbons, Wilson, dans l'*Histoire des Eglises dissidentes*, et par Sam. Palmer, qui s'est attaché à prouver que ce théologien n'était pas devenu antitrinitaire (1). On a publié à Paris, en 1827, *Méditations pieuses*, trad. d'Isaac Watts, 1 vol. in-18. — WATTS (William), successivement chapelain de Charles Ier, du comte d'Arundel et du prince Rupert, fut persécuté à cause de son attachement à la monarchie et mourut en Irlande en 1642. Il eut beaucoup de part au *Glossaire* de Spelman; donna une belle édition de *Matthieu Paris*, Londres, 1640, in-fol.; une traduction anglaise, avec des notes marginales, des *Confessions de St-Augustin*, 1631, in-12, et quelques autres écrits dont parle Wood. L.

WATTS (WILLIAM), graveur anglais, naquit vers 1752. Il étudia son art dans les ateliers de Paul Sandby et de Thomas Rooker, après la mort duquel il continua le *Magasin des gravures sur cuivre*, que cet artiste avait publié avec beaucoup de succès. A son tour, il fit paraître les *Vues des résidences de quelques gentlemen*. Commencé en 1779, ce recueil se poursuivit jusqu'en 1786. L'édition originale en est devenue rare. Watts fit ensuite un voyage à Naples, d'où il revint avec une riche collection de dessins d'après les maîtres. Enthousiaste de la révolution française (ce qui était assez rare chez ses compatriotes), il vint à Paris, où il engagea et perdit dans les fonds français une partie de sa fortune, le gouvernement ayant d'ailleurs confisqué les biens des sujets anglais. Il en recouvra une partie en 1815; le reste lui fut volé par un agent infidèle chargé de ses intérêts. Il reprit alors sa profession. La dernière de ses productions parut de 1801 à 1805. Elle consistait en soixante *Vues de la Turquie et de la Palestine*, d'après les dessins de Mayer, recueillis lors de l'ambassade de lord Ainslie à la cour du sultan. Watts se retira ensuite loin de toutes affaires dans une propriété qu'il avait acquise à Cobham, dans le comté de Surrey. Il mourut le 7 décembre 1852; il avait 99 ans. Ses gravures ont de l'exactitude, mais peut-être pèchent-elles par le défaut d'animation ou de couleur. L. R—L.

WATTS (Mistriss), plus connue sous le nom de miss Jane Waldie, naquit en 1792. Elle annonça dès l'enfance les plus heureuses dispositions, cultiva particulièrement la peinture et y parvint sans maître à un degré de talent peu commun. Elle apprit également seule les langues française, espagnole, italienne, et même le latin. Quarante ou cinquante de ses tableaux à l'huile décorent des maisons particulières, et plusieurs ont été exposés à Somerset-House et à la Galerie britannique. Elle a fait aussi un grand nombre de jolis dessins à l'aquarelle et des dessins d'architecture au crayon. La littérature ne lui fut pas plus étrangère que les beaux-arts. On a imprimé, entre autres écrits d'elle, *Esquisses faites en Italie*, ainsi que des fragments curieux d'un journal de son séjour à Bruxelles durant le second exil du roi de France, en 1815. Elle mourut le 6 juillet 1826. Sa sœur, mistriss Eaton, est auteur de quelques productions intéressantes, entre autres, *Rome au 19e siècle*. L.

WAT-TYLER, célèbre chef de révolte, était, selon toutes les probabilités, de la naissance la plus obscure, et exerçait à Deptford la professioù de couvreur ou de tuilier, en anglais *tyler*, d'on lui vint le nom de *Walter-Tyler* (Gautier le Tuilier), puis, par une de ces abréviations si familières aux Anglais, celui de Wat-Tyler. Cependant quelques historiens semblent présumer que cette dénomination cachait un homme de haut rang, qui, tout en excitant et en conduisant une insurrection, eût été bien aise de ne point se compromettre ouvertement. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière on rapporte l'origine de la révolte. C'était au mois de juin 1381, vers les commencements du règne de Richard II. Ce prince, à peine sorti de minorité, laissait gouverner ses oncles, qui, par leur tyrannie, leurs extorsions et leur cruauté, s'étaient attiré la haine du peuple. La rigueur des gens de justice et agents du fisc, l'inutilité de la guerre contre les Français et la négligence que l'on mettait à préserver les côtes anglaises de leurs incursions, le faste insensé de la cour, l'accroissement toujours excessif des impôts, entretenaient au fond des cœurs un levain de discorde et de haine. Au milieu de ce peuple disposé à la sédition, un prêtre factieux, Jean Ball, disciple de Wiclef, allait prêchant l'égalité, la répartition des terres entre tous, l'abolition de la hiérarchie ecclésiastique et préparait avec la révolte politique une insurrection religieuse. Enfin, l'insolence d'un collecteur des taxes fit éclater le volcan qui grondait sourdement au sein de l'Angleterre. Une nouvelle imposition venait d'être consentie par le parlement (25 avril 1379), quand, sous le prétexte vrai ou faux qu'elle ne rendait pas ce que l'on avait attendu, une capitation de trois groats (douze sous) fut imposée sur toute personne âgée de quinze ans et affermée à une compagnie de marchands lombards. Ceux-ci procédèrent avec la plus grande sévérité au recouvrement de l'impôt. Un de leurs collecteurs étant allé demander dans la maison de Wat-Tyler la capitation pour une de ses filles, une querelle s'engagea. La mère niait que celle-ci eût atteint l'âge prescrit par l'acte du parlement; l'agent du

(1) Thomas Milner a publié à Londres, en 1834, *la Vie, l'époque et la correspondance de Watts*, in-8°. Le *Bibliographer's Manual* de Lowndes indique de nombreux écrits de cet auteur; en outre de ceux qui viennent d'être signalés, nous nous bornerons à rappeler les *Essais philosophiques*, 1734 et 1823; et la *Théologie morale du christianisme*, avec une notice biographique sur Watts, par Mills, Londres, 1839, in-12.

fisc, voulant prouver que la jeune fille était nubile, osa porter les mains sur elle et lui découvrit le sein en présence des paysans qu'attirait l'éclat de cette scène ; Wat-Tyler, qui précisément en cet instant rentrait chez lui, l'étendit sur la place d'un coup de marteau. Tous les assistants l'applaudirent, et en quelques instants l'esprit de révolte s'empara non-seulement des habitants de Deptford, mais encore de toute la populace du comté de Kent. Les comtés de Surrey, de Sussex et d'Essex rivalisèrent bientôt de fureur et d'animosité avec celui qui avait donné le signal et l'exemple de la révolte ; et, dès le commencement du troisième jour, Wat-Tyler, dont l'armée s'augmentait de village en village, se vit à la tête de plus de 100,000 hommes et marcha sur Londres, pillant, incendiant les châteaux, faisant expirer les nobles dans les tortures et donnant la liberté aux prisonniers. L'énergumène Jean Ball, détenu depuis longtemps dans les prisons de Maidstone, recouvra ainsi la sienne et s'en servit pour exaspérer une multitude furieuse qui ne respirait déjà que sang et carnage.

When Adam delved and Eve span,
Who was then the gentleman!

« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, qui alors « était gentilhomme? » Tel était le texte de l'hérésiarque révolutionnaire, qui prouvait au crédule auditoire qu'en vertu de l'égalité naturelle des hommes, il était nécessaire de déposer archevêques, juges, comtes, barons et moines quêteurs, et qui en dépit de ses propres principes laissait la foule enthousiasmée lui promettre le siége métropolitain de Cantorbéry et la place de chancelier du royaume. Cependant Wat-Tyler affectait de n'agir que d'après des principes fixes, et proclamait en toute occasion son respect pour le roi. Aux cris de *Mort aux nobles! mort aux juges!* se joignait dans les rangs des rebelles celui de *Vive Richard!* Ils prétendaient seulement établir une réforme dans le royaume, donner des garanties au peuple et ravir l'autorité aux princes du sang royal. Le duc de Lancastre était surtout l'objet de la haine des insurgés, qui le soupçonnaient d'aspirer au trône, et qui, en s'engageant sous les bannières de la rébellion, commençaient par faire serment de ne jamais obéir à un homme du nom de Jean. Quelques bandes montrèrent d'abord de la modération; et la princesse de Galles, nièce du roi, étant tombée, à son retour d'un pèlerinage qu'elle avait fait à Cantorbéry, entre les mains des insurgés, elle en fut quitte pour quelques baisers donnés aux chefs; mais bientôt ils changèrent de conduite, et mirent tout à feu et à sang. La cour, informée de ces attroupements, les avait d'abord méprisés, et pensait qu'ils se dissiperaient d'eux-mêmes ; les forces et surtout les excès de vingt hordes de révoltés dessillèrent bientôt les yeux du roi et de ses ministres, qui les virent se réunir toutes sur la bruyère de Black-Heat, à un mille de Londres, au nombre de plus de cent mille hommes. Pour comble de malheur on avait peu de troupes à leur opposer. Richard leur envoya un parlementaire et leur demanda ce qu'ils prétendaient. « Que le roi vienne dans notre camp lui-même « conférer avec ses fidèles sujets sur des choses « de la plus haute importance, » répondit le chef. Cette demande singulière fut débattue dans le conseil et rejetée par la majorité; mais Richard refusa d'obtempérer à la décision de ses affidés et promit de se rendre aux vœux du peuple. Le lendemain en effet, il s'embarqua sur la Tamise et se dirigea vers le camp de Black-Heat, ou plutôt vers Rother-Hithe, où Tyler l'attendait avec deux mille hommes rangés sous deux bannières de St-Georges et soixante pennons. Mais les cris que firent entendre les rebelles à son approche effrayèrent les compagnons du jeune prince, et l'archevêque de Cantorbéry Simon Sudley, avec le grand trésorier Hales, feignant de craindre eux-mêmes pour les jours du souverain, firent rétrogader le yacht royal. Cette crainte était-elle réelle ou fondée? Wat-Tyler, en invitant Richard à se rendre près de lui, avait-il le dessein de le faire mourir, ou de le retenir dans son camp pour en faire un otage ou un complice des vengeances que ses compagnons exerçaient sur l'aristocratie? ou bien le but des bandes insurgées était-il, après avoir détruit, comme du consentement et par les ordres du roi, tous les ordres privilégiés de l'Eglise et de l'Etat, d'étendre le meurtre jusque sur la personne du monarque et de nommer ensuite des rois de commune dans chaque comté? L'histoire n'a pu résoudre ce problème. Cependant on peut croire que, tranquilles pour le roi auquel le peuple témoignait amour et respect, les deux conseillers étaient inquiets pour eux-mêmes, et croyaient avoir à attendre peu de commisération de la part de leurs ennemis. A la vue de la barque royale en pleine retraite, les rebelles crièrent à la trahison, traversèrent le pont, dont la population de Londres leur ouvrit les portes, se répandirent en un instant dans la ville, incendièrent le palais du duc de Lancastre, alors le plus magnifique de l'Angleterre, détachèrent un parti pour mettre le feu à la maison des chevaliers hospitaliers à Clerkenwell, parce qu'elle avait récemment été bâtie par Hales, pillèrent les maisons de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, et renouvelèrent les massacres commis les jours précédents sur les nobles, les juges, les employés, les évêques. Les Lombards, préposés à la capitation, devinrent aussi les objets de leur fureur ; on les arrachait des églises où ils s'étaient réfugiés ; on les égorgeait sans pitié (1). Les titres

(1) Les insurgés les reconnaissaient à la prononciation ou au langage ; ce qu'ils faisaient en leur présentant du pain et du fromage. Si ces malheureux prononçaient *brod* et *kaese* au lieu de *bread* et *cheese*, on les massacrait sur-le-champ.

terriers, les actes du parlement, les pièces de procès en dépôt au Temple furent livrés aux flammes. Enfin, Londres ressemblait à une ville prise d'assaut. Cependant les chefs, disant que l'avarice n'était point le motif de la révolte, s'opposaient à ce que leurs gens s'appropriassent la moindre part du butin; et un homme qui avait voulu détourner une pièce de vaisselle d'argent fut jeté par leur ordre dans le feu qui consumait toutes les richesses des maisons saccagées. Wat-Tyler songea ensuite à s'emparer de la Tour de Londres, où le roi s'était retiré avec les principaux de la cour, et divisant ses forces en trois corps principaux, il envoya le premier à Hyberry-Manor, à deux milles de Londres, sous la conduite du boucher Jack Straw; le second s'empara de la plaine de Mile-End; et lui-même s'établit dans le quartier de Ste-Catherine, au pied de la montagne de la Tour, d'où ils interceptèrent toutes les provisions que l'on faisait passer aux assiégés. Ceux-ci pouvaient néanmoins se défendre dans cette forteresse imprenable, et arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'il leur arrivât des renforts; mais une terreur panique sembla glacer les bras des archers de la garde, ils demandèrent à capituler et ouvrirent les portes aux soldats de Wat-Tyler. Ceux-ci massacrèrent aussitôt, sans forme de procès, l'archevêque de Cantorbéry, qui célébrait la messe en ce moment, Hales, Legge, le fermier des impôts, et William Ampuldore, le confesseur du roi. Richard s'était échappé; et, s'apercevant qu'il n'y avait point pour l'instant d'autre moyen de sortir de la crise où il se trouvait, il s'était décidé à céder à la force. Quelques-uns même prétendent qu'une proclamation répandue la veille avait donné aux insurgés un rendez-vous général à Mile-End-Green, où l'on obtempérait à toutes leurs demandes. En effet le lendemain Richard se dirigea vers Mile-End-Green, demanda aux rebelles le sujet de leurs plaintes, et, faisant droit à toutes leurs réclamations, il leur accorda une exemption générale d'esclavage et de servitude; une entière liberté de vendre et d'acheter dans les bourgs, villes et marchés; la réduction à quatre pences par acre de la rente des terres tenues en roture. Il signa de plus une amnistie de tous les crimes et de tous les désordres auxquels avait donné lieu l'insurrection. Ces diverses concessions, dont trente commis avaient passé la nuit à dresser des copies, ayant été scellées et remises le matin aux rebelles, à l'exception des patentes de liberté, ils se séparèrent laissant seulement deux ou trois habitants de chaque paroisse pour veiller aux intérêts communs. Le bruit de cet arrangement, étant venu aux oreilles de Wat-Tyler, le mit en fureur. Il ne prétendait à rien moins, disent les historiens, qu'à tuer le roi avec toute la noblesse, et à faire de Londres un amas de ruines. L'attente d'un renfort des provinces voisines, principalement du comté d'Hereford, l'engageait seule à différer l'accomplissement de ce projet. Peut-être la souveraineté d'une portion de l'Angleterre ne lui semblait-elle pas un partage trop beau pour son ambition. Le roi lui ayant envoyé trois différentes formules de patente, il les renvoya toutes, déclarant qu'il ne poserait les armes que quand toutes les lois en vigueur seraient abolies, et qu'on aurait mis les législateurs à sa discrétion. Il ajouta qu'il n'y aurait bientôt plus en Angleterre d'autres lois que celles qui émaneraient de sa bouche. Enfin, cependant, il consentit à une conférence avec le monarque qui s'était rendu à cheval vers Smith-Field, et s'achemina aussi vers cette plaine avec sa suite. Il affecta, par la gravité et la lenteur de sa marche, de faire attendre le souverain, et de rendre incertaine sa complaisance. Le chevalier sir Jean Bewton étant venu de la part du prince le prier de se hâter, il ne répondit à ce message que par une réplique insolente, et retarda encore sa marche. Arrivé enfin devant Richard, il resta fièrement assis sur son cheval et couvert; et sir Jean Bewton ayant osé lui en faire l'observation, il leva son poignard pour le frapper. Enfin il exposa ses prétentions. Partager les terres entre les citoyens, abolir la noblesse, détruire les impôts, accorder à tous le droit de chasse, telles étaient en substance les demandes du chef audacieux. Il ne s'expliquait qu'avec peine, et comme le roi semblait ou ne pas le comprendre, ou ne pas se décider assez promptement à des innovations si considérables, il agitait son sabre, et en faisait briller la lame aux yeux du prince avec l'insolence d'un vainqueur. Selon Barrow, son dessein était de tuer Richard; mais la majesté du monarque lui imposait et jetait de l'incertitude et du trouble dans ses idées. Enfin, dans un instant où il levait son sabre, le maire de Londres, Walworth, qui se trouvait à côté du roi, lui porta un coup de masse si terrible, qu'il l'étendit par terre; Philpot l'acheva en lui passant son épée au travers du corps. D'autres disent qu'il fut frappé par le maire d'une courte épée ou d'un poignard, et que, s'étant sur-le-champ éloigné d'environ trente-six pieds, il tomba de cheval et fut percé par un des écuyers du roi. Quoi qu'il en soit, un tel meurtre était fort dangereux pour Richard. Déjà les cris de *Vengeance!* avaient retenti dans les rangs des insurgés qui voyaient chanceler leur chef, et une nuée de flèches allait se diriger sur le roi, quand ce jeune prince, par une inspiration soudaine, se précipite vers les rebelles, et leur parle avec autant de courage que de présence d'esprit (*voy.* RICHARD II). Tous, disposés à lui obéir, le suivent vers la capitale; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ils virent une troupe de mille bourgeois bien armés s'avancer vers eux : les premiers rangs s'imaginèrent que toute la bourgeoisie était en armes pour les attaquer, et demandèrent quartier; les autres, ignorant la cause de ce changement,

s'enfuirent et se dispersèrent. Les corps insurgés de Jack Straw et du prêtre wiclefite Jean Ball restèrent sous les armes un peu plus longtemps, et deux révoltes partielles qui venaient d'éclater en même temps, l'une dans la province de Suffolk, l'autre dans le comté d'Hereford, causèrent quelques inquiétudes à la cour; mais bientôt, à la nouvelle des désordres commis dans les provinces, les barons s'empressèrent de lever leurs vassaux, et Richard, à la tête de 40,000 hommes de troupes, put faire face à ses ennemis qui ne tentèrent pas même de lui résister. Deux corps seuls l'essayèrent et furent taillés en pièces par Henri Spencer, évêque de Norwich. Jack Straw et Littester, leurs chefs, furent pris dans la mêlée et envoyés à Londres, où l'un eut la tête tranchée sur-le-champ, et où l'autre fut condamné à une captivité perpétuelle. Plus de quinze cents prisonniers furent décapités ou pendus enchaînés, précaution barbare dont le but était d'empêcher les parents ou les amis des condamnés d'enlever les cadavres pour leur donner la sépulture, et que l'on employait alors pour la première fois; non-seulement on viola aussi ouvertement l'amnistie, mais encore un édit daté du 2 juillet 1381 révoqua la charte octroyée aux rebelles pendant le soulèvement, parce que cet acte n'avait point été précédé d'une mûre délibération. Une proclamation avait été publiée quelques jours auparavant (23 juin), pour donner avis au peuple qu'il était faux que les rebelles eussent agi du consentement ou par les ordres du roi. Elle peut servir à placer la date précise de la mort de Wat-Tyler au 21 ou 22 du même mois. L'histoire de cette insurrection nous a été transmise par Walsingham, 247-278, par Knygton, 2633-2644, et par Froissart, 57-62. On peut consulter aussi Rapin Thoyras, *Hist. d'Anglet.*, et surtout les pièces justificatives annexées à la fin de chaque volume. M. A.-J.-B. Defauconpret, auteur de Masaniello, de Jeanne Maillotte, a publié un roman historique intitulé : *Wat-Tyler ou dix jours de révolte*, Paris, 1825, 3 vol. in-12. P—OT.

WAUTERS (PIERRE-ENGELBERT), célèbre médecin belge, naquit à Moerzeke le 5 décembre 1745. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il annonça au contraire de rares dispositions pour la musique. Après avoir passé ensuite quelque temps à Wetteren, chez un oncle médecin, il étudia chez ce parent les lettres flamandes, les éléments des langues anciennes, et y reçut des notions de pharmacie. Il continua ses études à Enghien et à Mons, et les termina à l'université de Louvain. Il prit ensuite le parti de s'adonner à la médecine, devint licencié en cette faculté et alla pratiquer à Vetteren, où il déploya un zèle infatigable, au point que, comme on le raconte du grand naturaliste français Buffon, il enjoignait à ses domestiques de l'arracher au sommeil. Après vingt-trois ans de pratique médicale dans cette petite localité, Wauters alla s'établir à Gand, où sa réputation scientifique l'avait précédé. Les divers gouvernements sous lesquels il vécut honorèrent son talent. En 1788, il fut chargé par l'administration autrichienne d'arrêter le développement des maladies épidémiques dans le pays de Waes. A Gand, sous le gouvernement français, il fut premier médecin et directeur des hospices civils et militaires, membre du jury, président du comité propagateur de la vaccine, docteur surveillant des épidémies. Depuis la réunion (1815) sous Guillaume Ier, il fut successivement l'un des rédacteurs du code pharmaceutique belge, président temporaire de la commission médicale de la Flandre orientale, membre de la première classe de l'institut des Pays-Bas, enfin, membre effectif de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Le docteur Wauters mourut le 8 octobre 1840, dans un âge avancé (94 ans). On a de lui : Œuvres académiques : 1° *Dissertatio botanico-medica de quibusdam plantis belgicis in locum exoticarum sufficiendis*, Gand, 1785, in-8°, en réponse à la question proposée par l'académie de Bruxelles, en 1783. La *dissertation* eut une mention honorable. 2° *Repertorium remediorum indigenorum exoticis in medicina substituendis*, Gand, 1810, in-8°; en réponse à une question mise au concours par la société médicale de Bordeaux; 3° *Responsum ad quæsitum* (question posée par l'académie de Bruxelles en 1787) : *quæ tum medica, tum politica præsidia adversus periculosos inhumationum præfestinatarum abusus;* pour prévenir les inhumations précipitées, l'auteur conseille l'institution d'inspecteurs chargés de s'assurer des décès. — Ouvrages de médecine pure et simple : 4° *Dissertation sur la manière de faire l'uytzet et sur sa salubrité*, Gand, an 6, in-8°. Il s'agissait du vin de grains; l'ouvrage eut grand succès dans les deux Flandres, et la boisson qu'il préconisait eut dès lors un débit immense. 5° *Manuel pour le service des malades*, traduit de Carrère, Gand, 1807; 6° sur le même sujet : *Remarques sur les soins à donner aux malades par ceux qui les gardent*, Gand, 1825, en flamand; 7° *Observations sur les vertus de l'assafœtida*, en latin dans le *Journal de médecine*, etc., de Paris, t. 61; 8° *Tractatus de exutoriorum delectu*, etc., Gand, 1801, traduit en français par Curtet, 1803; 9° *Essais pratiques sur quelques remèdes usités à l'hôpital civil de Gand;* 10° *L'arsenic et le kina dans les fièvres intermittentes*, 1809 (*Gazette de santé*); 11° *Commentarius theoretico-practicus de dysenteria*, 1810; 12° *Hydropisie de la matrice*, même année (*Gazette de santé*); 13° *Dispensatorium pharmaceuticum belgis pauperibus proprium*, an 8, in-8°. Voir la *Notice biographique sur Wauters*, par M. Kesteloot, lue à l'académie de Bruxelles en 1841. L. R—L.

WAWRZECKI (Le comte THOMAS), général polonais, d'une ancienne famille, était nonce de Braclaw, lorsqu'une diète fut réunie, en 1788, pour aviser à des moyens de donner au gouver-

nement une forme plus régulière et plus solide. Il en fut un des membres, et concourut de tout son pouvoir à soustraire sa patrie au pouvoir des Russes. En 1794, voyant toute la Pologne courir aux armes pour repousser les trois grandes puissances qui l'attaquaient de concert, il entra dans les rangs de l'armée, bien qu'il n'eût jamais occupé que des emplois civils, et se distingua bientôt en plusieurs occasions, au point que, lorsque Kosciusko eut été défait à la malheureuse bataille de Macijowice (*voy.* KOSCIUSKO), il fut seul jugé capable de le remplacer. C'était lui qui commandait à Varsovie quand Souwarow s'empara de cette ville (*voy.* SOUWAROW). Ne voulant pas se rendre au vainqueur, il se retira dans le Palatinat de Sandomir, avec une partie de la garnison et se réunit au général Giedroye, qui continuait à combattre les Prussiens. Les corps de ces deux chefs obtinrent d'abord quelques avantages, mais bientôt, environnés de plusieurs armées russes et prussiennes, ils furent contraints de céder. Wawrzecki se rendit au général russe Denisow, et il fut conduit à Varsovie, puis à Pétersbourg, sur le refus qu'il fit de prêter serment d'obéissance à la Russie. Il resta prisonnier dans cette capitale jusqu'à l'avénement de Paul Ier, qui le fit mettre en liberté (1797). Retiré dans ses terres, en Lithuanie, il y vécut paisiblement jusqu'à l'invasion de la Pologne par les Français. S'étant prononcé alors fortement pour ceux-ci, et ayant levé à ses frais un régiment, il le commanda en personne. Ces nouvelles preuves de zèle durent faire craindre au comte Wawrzecki d'autres malheurs après la retraite des Français. Cependant il continua à jouir de toute sa liberté; et l'empereur Alexandre lui conféra même, en 1815, le titre de sénateur et celui de ministre de la justice du royaume de Pologne. Wawrzecki mourut le 5 août 1816, en Lithuanie, dans un âge avancé. M—D j.

WAYNE (ANTOINE), général américain, né en 1745, au comté de Chester en Pensylvanie, fut nommé, en 1773, député à l'assemblée générale, et se réunit au parti qui combattit dès lors avec beaucoup de vivacité les prétentions de l'Angleterre. En 1775, il entra dans la carrière des armes, et comme dès sa jeunesse il s'était particulièrement appliqué à toutes les parties des sciences qui tiennent à l'art de la guerre, il obtint le grade de colonel, et suivit au Canada le général Thomson qui, ayant échoué dans son entreprise, fut fait prisonnier en juin 1776. Wayne reçut une blessure grave à la jambe; ce qui ne l'empêcha pas de suivre cette même année le général Gates, qui estimait son courage et ses connaissances dans le génie. Nommé brigadier à la fin de la campagne, il eut une grande part aux succès de celle de 1777, et se distingua particulièrement à la bataille de Brandywine (*voy.* WASHINGTON); mais il essuya ensuite un échec, ayant été surpris par le général anglais Grey, qui obtint sur lui un avantage signalé. Il combattit encore à Germantown et à Monmouth, et surtout à Strongpoint, où il fut atteint d'une balle qui le renversa presque mort, tandis qu'il dirigeait un assaut qui détermina la prise de ce fort (juillet 1779). Nommé major-général, il concourut très-efficacement aux mouvements qui déterminèrent la capitulation de lord Cornwallis (*voy.* ce nom). Après ce mémorable événement, Wayne fut chargé de soutenir la guerre en Géorgie, et il y obtint divers avantages contre les Anglais et contre les sauvages leurs auxiliaires. L'assemblée législative de la Géorgie, voulant récompenser ses services, lui fit don d'une riche ferme. Dès que la paix fut conclue, en 1783, il rentra dans la vie privée; mais, en 1787, il fit partie de la convention qui fut chargée d'achever la constitution des Etats-Unis. En 1792, on lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Indiens; il gagna contre eux la bataille de Miamis (20 août 1794), et ravagea toute la contrée. Le 3 août 1795, il conclut un traité avec les Indiens du nord-ouest de l'Ohio. Il mourut quelques mois plus tard à Presqu'Ile, et fut enterré sur les bords du lac Erié. M—D j.

WAYNFLÈTE (WILLIAM DE), illustre évêque et chancelier anglais, fondateur du collége de la Madeleine à Oxford, descendait d'une ancienne famille du comté de Lincoln, et naquit à Chichester. On est dans l'incertitude sur l'époque de sa naissance et sur les premiers événements de sa vie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il devint chapelain du collége de Merton, où l'on croit qu'il avait fait ses premières études, et qu'en 1429 il était grand maître de l'école de Winchester. Le talent qu'il déploya dans cette place, comme instituteur, lui fit conférer le rectorat de Wraxall en 1433, et cinq ans après, la maîtrise de l'hôpital de Sainte-Marie-Madeleine, à Winchester. Il y était depuis deux ans, lorsque Henri VI, visitant Winchester, pour connaître le régime intérieur, la constitution, les études et les progrès de l'école de Wikeham, sur le modèle de laquelle il commençait à en fonder une à Eton, l'engagea à se transporter dans cette ville avec trente-cinq élèves et cinq membres. Waynflète se rendit à cette demande, et le 21 décembre 1440 se mit à la tête du nouvel établissement, sous le nom de prévôt du séminaire. La mort du cardinal Beaufort, en 1447, fut pour son souverain l'occasion de lui témoigner sa satisfaction, en le plaçant sur le siége épiscopal de Winchester, et en venant lui-même assister à son installation. L'opinion que ce prince avait conçue des talents et de la sagacité politique du nouvel évêque se fortifiait de jour en jour; et non content de s'entretenir familièrement avec lui, il le chargea de négociations importantes, dans quelques-unes des circonstances critiques qui troublèrent son règne si agité et si désastreux. Ce fut Waynflète, par exemple, qui, lors de la sédition de Jacques

Cade, alla, de la part du prince, à Cantorbéry, et y publia une proclamation contenant promesse d'amnistie pour tous les complices de la rébellion, excepté pour le chef lui-même; et telle fut l'adresse qu'il mit dans cette démarche, que les conjurés se dispersèrent et abandonnèrent Jacques Cade à sa destinée. C'est encore Waynflète qui, lorsque Richard, duc d'York, prit les armes contre la cour, osa lui demander, conjointement avec l'évêque d'Ely, quel motif le portait à se révolter; sur la réponse fallacieuse que les deux envoyés transmirent au roi, le duc de Somerset, naguère tout-puissant, se vit privé de la liberté; et Richard, rappelé à la cour, fut reçu avec bonté; il devint même l'arbitre du royaume. Waynflète fut investi de la place de grand chancelier en 1456, en remplacement de Bourchier, archevêque de Cantorbéry; et en cette qualité, il prit part à l'affaire du docteur Réginald Pococke, évêque de Chichester, que l'on accusait d'hérésie, et dont les livres furent brûlés publiquement. Mais Waynflète, guidé par des principes de tolérance très-rares dans ce siècle, fut loin d'être un des persécuteurs acharnés du docteur Réginald; la sévérité de la condamnation fut plus l'ouvrage de l'archevêque de Cantorbéry que le sien. Il résigna sa charge à cette époque, après en avoir rempli pendant quatre ans les fonctions, et suivit le roi à Northampton, où il fut témoin de la désastreuse bataille qui ruina les espérances de la maison de Lancastre, et qui assura le trône à Edouard IV, tandis que Henri, captif à la Tour de Londres, languissait dans les fers. Malgré son opposition constante au parti des Yorkistes, Waynflète trouva grâce aux yeux du prince frivole qui venait d'usurper la couronne; et non-seulement il ne fut point inquiété, mais il eut le bonheur de voir le collége qu'il fondait à Oxford visité par Edouard. La vie de Waynflète se passa dans une retraite aussi profonde que pouvait l'être celle d'un des premiers évêques de l'Angleterre, et loin des affaires politiques, que d'ailleurs son attachement connu pour la branche lancastérienne ne pouvait lui permettre d'aborder, même pendant la restauration éphémère de Henri VI. Il vécut assez longtemps pour voir les droits des deux Roses se réunir dans la personne de Henri VII, par son mariage avec Elisabeth d'York; et il mourut lui-même un an après la bataille de Bosworth, le 11 août 1486. Il était plus que septuagénaire, et avait occupé le siége épiscopal depuis trente-neuf ans. Quelques biographes ont ajouté à la liste de ses dignités le titre de chancelier de l'université d'Oxford; mais comme Wood, dans son vaste et minutieux ouvrage, ne parle point de cette circonstance, on peut supposer qu'il y a une méprise de la part de ces auteurs. Waynflète fut enterré avec pompe dans la cathédrale de Winchester, au fond d'une chapelle sépulcrale magnifique, et qui est entretenue dans le plus bel état de conservation par les membres du collége de la Madeleine. Nous n'entrerons point ici dans les détails relatifs à la fondation de cet établissement, qu'on peut lire soit dans les *Colleges and Halls* de Wood, soit dans l'*Histoire d'Oxford*, par Chalmers. Il doit nous suffire de dire que, fondé à ses frais, ce collége fut encore en partie élevé sur ses plans. Il paraît en effet que Waynflète était au nombre des plus habiles architectes de son temps, et qu'en 1478 il avait eu l'inspection générale des bâtiments de Windsor, puis la direction de ceux de l'école de théologie d'Oxford. Outre le collége de la Madeleine, il avait fondé dans sa ville natale une école libre, et avait été l'un des bienfaiteurs du collége d'Eton et de quelques autres établissements de moindre importance. Chandler a composé, en anglais, une *Vie de Waynflète*, que l'on peut aussi consulter. P—ot.

WEAVER ou WEEVER (Jean), antiquaire, naquit en 1576 dans le comté de Lancastre. Admis le 30 avril 1594 au collége de la Reine, à Cambridge, il y étudia les langues anciennes et la littérature sous le docteur Pearson, et peu de temps après se mit à voyager pour chercher des antiquités. Sa fortune, quoique peu considérable, lui permettait de vivre sans autre travail que celui auquel il lui convenait de se livrer, et les encouragements du savant Selden lui donnèrent les moyens de visiter beaucoup de grands monuments. Il séjourna longtemps à Liége et à Rome. Revenu en Angleterre, il parcourut ce pays dans tous les sens et poussa ses excursions jusque dans l'Ecosse. Il s'occupa ensuite de mettre en ordre les matériaux recueillis dans ses voyages, et publia, en 1631, son grand ouvrage sur les monuments funéraires, qui le plaça au premier rang des archéologues. Il mourut l'année suivante dans sa maison de Clerkenwell-Close. Il avait composé lui-même son épitaphe, que l'on peut voir dans la *Biographie générale* de Chalmers. L'ouvrage qui a fondé sa réputation est intitulé *Anciens monuments funéraires qui se trouvent dans les royaumes unis de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et dans les îles adjacentes*, etc., Londres, 1631, in-fol. de 871 pages, dédié à Charles Ier, réimprimé en 1661 et 1766, in-4°, avec les additions et corrections de Will. Tooke. Cette composition suppose un travail et une érudition immenses. Weaver ne se contente pas de passer en revue les monuments et de les décrire; il donne la vie de leurs fondateurs avec l'historique des fondations, et retrace les traditions relatives aux uns et aux autres. Il faut avouer cependant que dans cette dernière partie il n'a point apporté un esprit aussi sévère et aussi judicieux qu'on pouvait le souhaiter, et qu'il a mérité le reproche de crédulité que Wood (*Athenæ Oxonienses*, lib. 1) lui adresse avec un peu d'aigreur. Il manque aussi quelquefois d'exactitude. Au reste, l'ouvrage de Weaver est lui-même un monument et

a mérité d'être consulté par tous les antiquaires. Il préparait un semblable travail sur les monuments funèbres modernes, lorsqu'il fut saisi de la maladie qui le conduisit à la mort. La bibliothèque de la société des antiquaires possède de lui beaucoup de manuscrits qui pourraient servir à composer cet ouvrage, que l'auteur regardait comme le complément et le pendant du premier. On attribue à Weaver, nous ne savons sur quel fondement, une *Histoire de Jésus-Christ* en vers, mentionnée dans le second volume de la *Censure littéraire*. — WEAVER (Jean), maître de danse anglais, mort en 1730, a composé : 1° plusieurs pantomimes dramatiques et d'autres ouvrages, tels que *les Amours de Mars et Vénus*, *Orphée et Eurydice;* 2° *Histoire des mimes et comédiens chez les anciens*, 1728; 3° l'*Art de la danse*, *avec un traité du geste et de l'action théâtrale*, 1706; 4° un *Essai sur l'histoire de la danse*, 1702 et 1712. P-OT.

WEAVER (THOMAS), géologue anglais fort distingué, fit partie de cette école qui se forma dans la connaissance de la minéralogie et de la géologie sous la direction du célèbre Werner à Fribourg, école où figurèrent Alexandre Humboldt, Jameson et Léopold von Buch. Il se mit, en 1790, sous la direction de l'illustre Allemand, et riche des connaissances acquises, il revint en Angleterre en 1794. Peu de temps après, le gouvernement lui confia la mission d'étudier des dépôts aurifères qui avaient été découverts dans le comté de Wicklow, en Irlande, et à l'égard desquels on avait conçu des espérances qui ne se sont pas réalisées. Weaver publia à cet égard des détails étendus dans son *Mémoire sur la situation géologique de l'est de l'Irlande*, inséré dans les *Transactions de la société géologique*, 1re série, t. 5. Il revint sur le même sujet dans un article inséré, en 1835, dans le *Magasin philosophique*. Dans un mémoire imprimé dans les *Transactions philosophiques* de 1825, sur l'*Elan fossile de l'Irlande*, Weaver chercha à établir que cet animal, dont on ne trouve plus dans ce pays que des restes enfouis dans les entrailles de la terre, vivait en Irlande à une époque qui, relativement à l'âge de la terre, peut être considérée comme moderne. La seconde série des *Transactions de la société géologique* renferme aussi (t. 1er) un mémoire fort développé : *Observations géologiques sur une partie des comtés de Gloucester et de Somerset*, et t. 5, des *Remarques sur la géologie du sud de l'Irlande*. Citons aussi un mémoire sur les *Séries carbonifères des Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, inséré dans le *Magasin philosophique* (série 3, t. 9). De 1831 à 1834, Weaver se livra à des explorations géologiques et minières au Mexique et aux Etats-Unis. Les *Annales de philosophie* et d'autres journaux scientifiques renferment divers travaux de Weaver, tous relatifs aux études auxquelles il s'était consacré. En 1826, il fut nommé membre de la société royale. Il mourut à Londres, le 2 juillet 1855, après s'être, depuis quelques années, retiré du mouvement scientifique. — WEAVER (révérend), théologien anglais, né à la fin du 18e siècle, exerça pendant plus de cinquante ans les fonctions de ministre de la secte des *Indépendants* à Mansfield, et mourut le 12 octobre 1852. On a de lui : 1° la *Bible complétée*, 1829; 2° *Monumenta antiqua, ou les Pierres témoignage de l'antiquité dans les îles Britanniques*, 1840; 3° *l'Autel païen et le Temple de Jéhovah*, 1840; 4° *Aperçu complet du puséisme*, 1843; 5° le *Rationalisme considéré comme le plus sûr moyen d'en finir avec le scepticisme*, 1850; 6° la *Papauté envisagée froidement et avec calme quant à ses griefs, son caractère, ses causes et les remèdes à lui appliquer*, avec pièces à l'appui, 1851. L. R—L.

WEBB (PHILIPPE CARTERET), jurisconsulte et antiquaire anglais, naquit en 1700 et montra, dès son enfance, autant de goût que d'aptitude pour l'étude des lois. Nommé procureur en 1724, il en exerça successivement les fonctions à Old-Jewry, à Budge-Row et à Lincoln's Inn. Appelé ensuite à Busbridge, dans le comté de Surrey, où il résidait pendant l'été, il acquit de l'influence dans le bourg de Haselmere, qui le nomma son représentant à la chambre des communes en 1754 et en 1761. Il était déjà célèbre à cette époque par ses connaissances dans les actes historiques du royaume, et principalement dans ce qui tenait aux lois parlementaires et constitutionnelles. Aussi fut-il d'une grande utilité au ministère dans les débats de la chambre basse. Le chancelier Hardwicke reconnut son zèle et ses services, en lui donnant les places de secrétaire des banqueroutes à la cour de la chancellerie et de maître des requêtes adjoint à la trésorerie. Malgré ces faveurs ministérielles, Webb ne se laissa jamais emporter à une partialité choquante. Chargé, en 1763, de poursuivre le journaliste Wilkes, pour les attaques dirigées contre la majesté royale, dans son *Breton du Nord*, il s'acquitta de cette fonction avec tous les égards dus au talent et au malheur, et atténua beaucoup ses torts dans deux écrits publiés à cette occasion. Il continua d'exercer les fonctions de maître des requêtes à la trésorerie jusqu'en 1765, et celles de secrétaire des banqueroutes jusqu'à ce que lord Northington eut quitté le ministère en 1766. Il mourut à Busbridge le 22 juin 1770. Webb avait partagé son temps entre l'étude des lois et celle des antiquités. La société des antiquaires le reçut dans son sein, en 1751, et il s'en montra un des membres les plus zélés. C'est lui qui, en 1760, eut l'honneur de présenter au roi d'Espagne, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Naples, la célèbre table d'Héraclée. Il s'occupa aussi des progrès de l'agriculture et de l'industrie, et en 1758 la société des arts lui décerna une médaille d'argent pour avoir planté une grande quantité de glands destinés à produire des bois de charpente. Il avait rassemblé à grands frais

une magnifique collection de médailles, de bustes en marbre et en bronze, de camées, de sceaux, etc. La vente seule des médailles dura trois jours; encore avant de mourir avait-il disposé des séries les plus rares et les plus précieuses en faveur de diverses personnes. La suite des rois et des villes grecques, ainsi que celle des pièces d'or romaines, a passé depuis dans le musée du docteur Hunter. Il laissa aussi plusieurs manuscrits qui furent vendus au marquis de Lansdowne, et qui maintenant font partie du musée britannique. Parmi ses ouvrages imprimés, nous remarquerons : 1° *Lettre à M. W. Warburton, à l'occasion de quelques passages de son livre intitulé* Démonstration de la divine légation de Moïse, *par un gentilhomme de Lincoln's Inn*, Londres, 1742, in-8°; 2° *Remarques sur la déclaration et la commission du prétendant*, 1745, in-8°. Cet ouvrage fut suivi la même année de *Remarques sur la seconde déclaration du fils aîné du prétendant, en date du* 10 *octobre* 1745, in-8°, réimprimées de nouveau en 1745, in-4°. 3° *Observations sur la procédure dans les cours de l'Amirauté*, 1747, in-8°; 4° *La question sur l'état des juifs nés sous la domination britannique, avant l'acte du parlement, etc., posée et pesée, avec un appendix contenant des copies des actes publics y relatifs*, etc., 1753, in-4°. Grove publia une réponse à cet écrit. 5° *Examen de la table en cuivre, contenant deux inscriptions, l'une grecque et l'autre latine, découvertes en* 1732 *près d'Héraclée, sur le golfe de Tarente*, lu à la société des antiquaires le 13 décembre 1759, et imprimé par ses ordres, 1760, in-4°. (Sur ces inscriptions, *voy.* MAZZOCHI.) 6° *Quelques observations sur la nouvelle détermination qu'on a prise de ne point enfermer M. Wilkes à la tour de Londres, pour avoir écrit et mis au jour le pamphlet séditieux intitulé* le Breton du Nord, par un membre de la chambre des communes, 1763, in-4°; 7° *Notice sur le Danegeld et sur quelques particularités relatives au cadastre effectué par Guillaume le Conquérant*, Londres, 1756, in-4° (publié par la société des antiquaires); 8° *Notice sur quelques particularités concernant le* Domesday-Book, 1756, in-4°. P—OT.

WEBB (PHILIPPE BARKER), voyageur, géologue et botaniste anglais, de la même famille que le précédent, naquit à Milford le 10 juillet 1793. Philippe Webb, son père, s'était distingué dans les guerres de Flandres. Lui-même, après avoir commencé ses études au collége de Harrow, il les continua à l'université d'Oxford, où Buckland lui inspira le goût de la géologie. Il y étudia aussi les langues : l'italien, l'espagnol, qui devaient singulièrement favoriser son goût des voyages. A peine eut-il fini ses études (1815) qu'il se rendit une première fois en Italie, et dès cette époque, à Venise, il se lia avec le chevalier Parolini de Bassano, botaniste et géologue, comme il le devint à son tour, et avec qui il devait plus tard faire d'intéressantes explorations. Après ce rapide voyage, Webb ne rentra en Angleterre que pour se diriger presque aussitôt après vers le nord de l'Europe. Il se rendit en Suède, visita Gothembourg, Upsal, Stockholm et s'éleva jusqu'au 61° de latitude. Il put admirer les merveilles des régions septentrionales, leurs torrents et leurs chutes d'eau. Mais une autre entreprise le tentait, il aspirait à visiter le berceau de la civilisation antique, la Grèce, et une nouvelle fois l'Italie. Il en reprit donc le chemin en 1818. Parolini, qui était venu le visiter en Angleterre, l'accompagna ensuite en Orient. Ils partirent de Naples le 10 avril et visitèrent ensemble Otrante, Corfou, Patras, Athènes, les Cyclades, Constantinople, la Troade, Smyrne, Malte et la Sicile. Dans cette excursion, la Troade attira particulièrement l'attention de Webb. Il avait trop étudié l'auteur de l'*Iliade*, puis Strabon et les autres écrivains de l'antiquité grecque pour ne pas chercher à fixer dans son esprit les plaines où fut Troie. Il eut à cet égard son système, contraire en beaucoup de points à celui de le Chevalier (*Voyage de la Troade fait dans les années* 1785 *et* 1789). Revenu en Italie, à Milan, de 1820 à 1821, il publia dans la dernière année, sur ce sujet, l'ouvrage intitulé *Osservazioni intorno allo stato antico et presente dell agro Trojano*, complété en 1846 par sa *Topographie de la Troade ancienne et moderne*, qui témoigne de l'érudition de Webb comme antiquaire et comme géologue. Son Homère et son Strabon à la main, Webb avait retrouvé le *Scamandre* et le *Simoïs*, et, avec la même sagacité, il avait déterminé d'autres points géographiques se rapportant à cette époque mémorable, tels que les promontoires de Sigée et de Retée. Webb passa en Angleterre les quatre années qui suivirent la première de ces publications et ne s'occupa alors que de faire de son domaine de Milford une sorte de jardin botanique. Revenu sur le continent en juillet 1825, il visita à St-Sever l'entomologiste Léon Dufour. A Dax, il avait négocié, mais sans fruit, l'acquisition de l'herbier de Thore, celui-là même à qui on devait la *Chloris des Landes*. Trois ans plus tard, Webb alla explorer les côtes de la péninsule espagnole, la plus riche peut-être en plantes diverses parmi les contrées méridionales. Aussi ce voyage fut-il pour lui l'occasion de deux nouveaux ouvrages : l'*Iter hispaniense*, 1838, et les *Otia hispanica*, 1853. L'actif et curieux voyageur ne s'en tint cependant pas, même dès le premier de ces deux voyages, aux recherches botaniques. Il voulut approfondir certaines branches d'histoire naturelle. C'est à ce point de vue qu'il visita plusieurs villes. Deux fois il vint à Gibraltar. Il vit aussi Tanger, et volontiers il eût poussé jusqu'à la capitale du Maroc, mais l'intérieur du pays était fermé aux étrangers. Cependant il lui fut donné de visiter, à quelques lieues de Tanger, sous l'escorte d'un officier indigène, les montagnes voisines de Tetuan, le Djebbel

beni Hosmar et le Djebbel Dorsa, dont la flore était alors fort peu connue. Cette exploration lui fournit la crucifère (*hemicrambe fruticosa*), qu'il décrivit depuis dans un mémoire spécial. Rentré à Gibraltar le 15 juin 1827, Webb en repartit pour explorer les richesses naturelles et botaniques du Portugal. Il visita entre autres sites curieux le *Pezo da Regoa*, où se récolte le vin dit de Porto, puis Lamego, Viseu, Espinhal, Thomar et Santarem. On trouve la recension des plantes les plus importantes de ce voyage dans l'*Iter hispaniense* déjà mentionné. Mais on n'y trouve pas les observations géologiques, ainsi qu'une carte du bassin de Lisbonne, dressée par Webb en collaboration avec Louis da Silva d'Albuquerque. Le 2 mai 1828, Webb s'embarqua pour Madère, où il séjourna jusqu'en septembre, époque à laquelle il débarqua sur la côte nord-ouest de Ténériffe, d'où il projetait de se rendre au Brésil. Cependant il prolongea son séjour aux îles Canaries, où il trouva l'assistance d'un Français, M. Savin Berthelot, avec lequel il explora pendant deux ans Ténériffe, Lancerotte, Fortaventure, Canana et Palma. Rien ne fut négligé, ni les plantes, ni les oiseaux, ni les poissons, ni les insectes, en un mot rien de ce qui pouvait donner une histoire physique et statistique complète de l'Archipel. Ces travaux accomplis, Webb et son collaborateur s'embarquèrent à Santa-Cruz, le 15 avril 1830, pour revenir en Europe. Mais ils ne revinrent en France, d'où les éloignaient la révolution et le choléra, qu'en juin 1833. Webb méditait une œuvre considérable : l'histoire naturelle des Canaries, mais son collaborateur Berthelot y voulut faire entrer d'autres matières : l'ethnographie, la géographie descriptive et la statistique. Webb se réserva l'histoire naturelle des mammifères; pour les autres branches de la zoologie il trouva des collaborateurs, tels que MM. Valenciennes, pour les poissons; d'Orbigny, pour les mollusques; Brullé, Lucas et Macquart, pour les insectes; Paul Gervais, pour les reptiles, et Moquin-Tandon, pour les oiseaux. Webb aimait et entendait trop la géologie pour s'en dessaisir. Il était encore plus compétent en ce qui concernait la botanique; cependant l'*Histoire naturelle des Canaries* était chose si considérable que plusieurs articles furent écrits par d'autres savants, tels que Montagne, Schulz, Decaisne, de Noé, Parlatore, etc. Telle était l'importance de l'œuvre que, commencée en 1836, elle ne se trouva terminée qu'en 1850. Elle parut ainsi intitulée *Histoire naturelle des îles Canaries*, par MM. Barker Webb et Sabin Berthelot, 9 vol. in-4°. Le tout suivi d'un atlas in-folio, renfermant des cartes, des vues, des coupes géologiques, des arbres ou arbustes, représentés entiers et dans leur port naturel. En tout 288 planches pour la botanique, 64 pour les miscellanées, 53 pour la zoologie, 24 pour la géographie botanique, et 12 pour la géographie descriptive, ce qui forme 441 planches, dues aux meilleurs artistes, parmi lesquels un Anglais, J.-J. Williams, qui les avait exécutées en grande partie à Ténériffe. La publicité de ce grand ouvrage une fois accomplie, Webb voulut voir l'Egypte et Tunis, cette régence en particulier, en raison de certains problèmes laissés non résolus par Wahl et Desfontaines. Mais son désir de diriger ses explorations de ces deux côtés échoua toujours devant l'état de sa propre santé ou devant les nouvelles peu rassurantes qui lui étaient données sur l'état sanitaire ou politique des deux contrées qu'il voulait visiter. Il revenait alors à l'Italie, Rome ou Florence, dont en même temps il étudiait les plantes. C'est à Rome qu'il connut la comtesse Elisabeth Mazzanti Fiorini, de laquelle il disait qu'elle était la seule femme qui fût animée de la passion de la botanique. On lui doit en effet des mémoires remarqués sur la botanique cryptogamique. Webb profita de son séjour à Florence et des secours scientifiques qu'il trouva dans le musée de physique et d'histoire naturelle, et surtout la galerie de botanique qui y avait été annexée, pour mener à fin ses *Fragmenta floralæ æthiopico-egyptyacæ*, publiés en 1854. Dans l'intervalle, en 1850, il avait visité Bassano, qu'il n'avait pas vu depuis plus de vingt ans, et s'était rendu, vers la même époque, sur la recommandation de son médecin, à Bagnères de Luchon, dont il étudia la flore beaucoup plus qu'il n'en utilisa les eaux. C'est ainsi qu'il enrichit son herbier des trois trésors de la contrée : l'*Aster pyrenæus*, l'*Orobus ensifolius* et la *Phyllodoce taxifolia*. On pouvait croire qu'il reviendrait de là à Paris; mais il était alors bien près de la péninsule ibérique, qu'il aimait d'ailleurs. Il y retourna donc le 23 septembre. A part le plateau central, il connaissait tout le pays; à quoi il convient d'ajouter que le directeur du jardin des plantes et du musée d'histoire naturelle de Madrid était son ami. Quoique la saison fût peu favorable, Webb, qui voulait connaître la Sierra de Guadarrama, escalada (7-14 octobre) le pic de Peñalara, situé à 9,096 pieds espagnols au-dessus du niveau de la mer, et visita l'Escurial, St-Ildefonse, Ségovie et d'autres localités voisines de cette chaîne de montagnes. Il retira de ce voyage une centaine de plantes inconnues aux Madrilènes. Webb en découvrit d'autres, telles que le *Quercus lusitana*, le *Thymus tenuifolius*, la *Lynaria spartea*, enfin la *Buffonia tenuifolia*, durant une nouvelle excursion à l'ancien château. Venu enfin à Madrid, il porta son examen sur les riches collections du jardin des plantes et les herbiers qui s'y trouvent. Il dut beaucoup alors au professeur Graells, qui ne se contentait pas d'être un habile entomologiste, mais qui était encore un botaniste distingué. Le voyage de Webb fut en outre marqué par un incident flatteur : l'académie des sciences de Madrid le nomma à l'unanimité son correspondant. En reconnaissance, le

nouvel académicien méditait, sans qu'il lui fût donné d'exécuter son dessein, une histoire des chênes d'Espagne. Webb rentra ensuite en France (janvier 1851), puis à Paris, où il n'eut pas le temps de s'arrêter; des affaires le rappelaient en Angleterre, d'où il passa en Irlande (9 août), dont, comme partout, il étudia la flore sous la direction ou plutôt guidé par les conseils de M. John Ball, depuis sous-secrétaire d'État des colonies. Suivant ses indications, l'ardent botaniste explora d'abord, en partant de Cork, la côte occidentale de l'Irlande. Il visita Killarney, ses lacs et ses îles. Remontant ensuite vers le nord, il vit plusieurs localités, parmi lesquelles Roundstone, la partie la plus montagneuse du pays. De là il se rendit dans l'île d'Arranmore, d'où il revint par mer à Galway. Revenu enfin à Dublin, il s'arrêta, après avoir poussé du côté de la cascade de Powerscourt, dans le comté de Wicklow. La science eut sa part de profit dans ce voyage. Webb avait recueilli, au nord, le *phalaris brachystachys*, le *carex extensa*, l'*arbutus unedo*, enfin l'*adiantum capillus Veneris;* ailleurs il trouva l'*allium Babingtonii* (variété de l'*ampeloprasum*), les *erica mediterranea* et *mackayana*, quoiqu'elles fussent loin ici de la côte occidentale d'Espagne et de Portugal; l'*hymenophyllum unilatéral*, que ne possède pas la France; le *trichomanes radicans*, les *saxifraga umbrosa, hirsuta* et *geum*, enfin l'*eriocaulon septangulare*. Ces excursions n'avaient pas fait perdre de vue au savant voyageur ses publications scientifiques depuis longtemps méditées ou commencées. Déjà était publiée (1849), en tête du *Niger Flora* de Hooker et Bentham, la *Florale des îles du cap Vert*. D'autre part, le prix élevé de la *Phytographia canariensis* et de récentes découvertes, notamment à Gomère et à l'île de Fer, rendant nécessaire un complément de cet ouvrage, l'infatigable botaniste préparait un *Synopsis floræ canariensis*. Déjà il avait rassemblé plusieurs familles de la série candollienne, et le tout eût peut-être été mené à fin s'il lui avait été donné de vivre; enfin, il allait faire paraître son autre grand ouvrage, les *Otia hispanica*, où se trouverait — œuvre importante — une précieuse monographie des *Ulicinées*. Le 20 septembre 1852, Webb alla visiter l'établissement de silviculture du propriétaire des Barres (dans le Loiret), M. Vilmorin. Il eût voulu ensuite se rendre à Tunis, mais l'état de sa santé l'en empêcha. Il fit alors un nouveau, mais dernier voyage d'Italie. Revenu à Paris, mais atteint de la goutte, il se vit assez longtemps privé de la possibilité de s'appliquer à la science qu'il aimait et pour laquelle il faisait tant. Rendu enfin une nouvelle, et malheureusement une dernière fois, à la santé, il se laissait aller aux projets des convalescents, et, secondé par un savant ami, Moquin-Tandon, il rangeait sa bibliothèque, classait méthodiquement ses livres, quand le 23 août 1853 un mal d'entrailles dû, présume-t-on, à l'abus du colchique, vint atteindre et enlever trois jours après (31 août) à la science, et l'on peut ajouter aux lettres, cet homme qui n'avait vécu que pour elles. Ses restes furent transportés à Witley pour être déposés à Milford dans un tombeau à construire sur ses indications, avec cette inscription dont on remarquera la modeste simplicité : PHILIPPUS BARKER WEBB, SIBI SUISQUE. Doué d'un sens net et droit, il donnait peu à l'imagination. On vantait aussi sa bienfaisance et sa libéralité. Scientifiquement parlant, il eût été un complet botaniste s'il avait été physiologiste et anatomiste. Un biographe, qui l'a d'ailleurs jugé avec une remarquable sagacité, M. Gay (*Notice sur la vie et les travaux de Philippe-Barker Webb*, Paris, 1856), signalait une ombre dans cette belle nature : « Il n'avait reçu « de la nature, disait-il, ni patience, ni force « d'attention suffisantes pour étendre et féconder « une observation de quelque importance. » A l'appui, le biographe citait ce fait que, après avoir découvert le curieux phénomène d'un double bourgeon à l'aisselle des feuilles florales de l'*ulex*, Webb s'était borné à consigner ce fait dans une description générique sans l'éclairer par d'autres exemples, qui l'eussent conduit peut-être à des considérations générales d'un grand intérêt. Mais il possédait les qualités qu'exige la botanique descriptive. C'est à elles qu'il dut d'avoir élevé à la science un monument : sa *Phytographia canariensis* (Histoire naturelle des Canaries). On estime presque autant deux de ses monographies : les *Retama* et les *Ulicinées*. Quoique menacées de vieillir, comme presque tous les livres d'histoire naturelle, ces œuvres ont dans la forme et les ornements des éléments de durée. Un autre attrait, c'est d'être accompagnées de nombreuses annotations biographiques (quoiqu'il s'agisse de plantes) ou bibliographiques; tout, jusqu'au latin qui est excellent, ainsi que cela se rencontre chez presque tous les Anglais instruits, destine à vivre les œuvres de Webb. Ce botaniste dévoué aux progrès de la science n'avait rien négligé pour l'enrichir. Aux plantes qu'il avait récoltées durant ses voyages, il ajouta de précieux herbiers, ceux de Philippe Mercier, Desfontaines, la Billardière, Pavon et Gustave de Montbref; enfin des collections complètes, celles entre autres de Wallich, Wight, Gardner, Schimper, Hohenacker. On n'avait pas vu en France, si l'on en excepte le muséum et les trésors botaniques de M. Delessert, une telle collection de plantes. La bibliothèque de Webb comptait 2,576 volumes catalogués et 131 portefeuilles de brochures. Par son testament, daté du 19 avril 1850, il institua légataire de toutes ses richesses scientifiques le grand-duc de Toscane, Léopold II, à la condition de les conserver séparées dans les galeries du musée grand-ducal de physique et d'histoire naturelle. Il laissa en outre au prince légataire un revenu suffisant pour l'entretien et

l'accroissement des collections. Voici la liste des ouvrages de Webb, composés par lui seul ou en collaboration : 1° *Observations sur l'état présent de la campagne troyenne*, Milan, juin 1821, en italien, dans la *Bibliothèque italienne*, 1821, t. 22 et 23, et dans un autre volume du même recueil; 2° *Synopsis molluscarum terrestrium et fluviatilium quas in itineribus per insulas Canarias observarunt P. B. Webb et S. Berthelot* (*Annales des sciences naturelles de Paris*, 1833, 1re série, t. 28, p. 304-327); 3° *Notice générale sur la géologie des îles Canaries, adressée à M. Jauffret* (*Bibliothèque universelle de Genève*, avril 1833); 4° *Histoire naturelle des îles Canaries*, par MM. P. Barker Webb et Sabin Berthelot, Paris, 1836-1850, 9 vol. in-4°, avec le concours de plusieurs savants et divisée ainsi qu'il suit : 1er volume, 1re partie, *Ethnographie et annales de la conquête*, 2 planches in-4°; 2e partie, *Miscellanées canariennes*, avec 60 planches; 2e volume, 1re partie, *Géographie descriptive et géologie*, avec 12 planches in-fol.; 2e partie, *Zoologie*, 105 planches in-4°; 3e volume, 1re partie, *Géographie botanique*, 24 planches in-fol.; 2e partie, *Phytographia canariensis*, 287 planches in-4°; 5° *Iter hispaniense, ou Un aperçu des plantes recueillies dans les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal, avec des remarques géographiques et des observations sur les espèces rares et non décrites*, Paris et Londres, 1838, in-8° (en anglais); 6° *Otia hispanica, seu Delectus plantarum rariorum aut nondum rite notarum per Hispanias sponte nascentium*, Paris, 1839, in-fol.; et Paris, 1855, in-4°, nouvelle édition; 7° *Notice sur le parolinia, nouveau genre de la famille des crucifères, et sur des espèces à ajouter à la flore des Canaries* (*Annales des sciences naturelles*, 1840, 2e série, t. 13, avec une planche); 8° *Tamarix gallica de Linnée* (*Annales des sciences naturelles*, 1841, 2e série, t. 16, avec une planche); 9° *Sur le rang à assigner au genre des cnéorons dans les séries naturelles* (*Journal de botanique* de Hook, Londres, 1842, t. 1er); 10° *Sur le genre retama* (*Annales des sciences naturelles*, 1843, 2e série, t. 20); 11° *Topographie de la Troade ancienne et moderne*, Paris, 1844, 1 vol.; nouvelle édition des *Osservazioni*; 12° *De campysanthi fabrica ejusque in serie naturali situ* (*Annales des sciences naturelles*, 1845, 3e série, t. 3); 13° *De dicherantho, paronychicarum genere novo* (*Annales des sciences naturelles*, 1846, 3e série, t. 5); 14° *De nova specie generis sarothamni* (*Annales des sciences naturelles*, 1848, 3e série, t. 9); 15° *De la structure des crucifères* (en anglais), en collaboration avec Moquin-Tandon (*Journal de botanique*, Londres, 1848; *voy.* aussi *Mém. de l'académie de Toulouse*, 1849, 3e série, t. 5); 16° *Spicilegia gorgonea*, ou Catalogue des plantes actuellement découvertes aux îles du cap Vert, et recueillies par Hook, Vogel et autres voyageurs (en tête du *Niger flora* de Hooker et Bentham, Londres, 1849); 17° *Florula æthiopico-ægyptiaca, sive Enumeratio plantarum quas ex Æthiopia atque Ægypto museo regio florentino misit Antonius Figari*, en collaboration avec Philippe Parlatore (*Journal de botanique italien*, 1849, t. 2, 1re partie); 18° *Observations sur le groupe des ulicinées et énumération de ses espèces* (*Annales des sciences naturelles*, 1852, 3e série, t. 17); 19° *Fragmenta florulæ æthiopico-ægyptiacæ et plantis præcipue ab Antonio Figari... museo florentino missis*, Paris, 1854, in-8°, avec une préface latine datée de Florence, 8 février 1849. Il a paru à Florence, 1856, un remarquable éloge de Webb, dû à son ami Parlatore, auquel le précédent ouvrage avait été dédié. R—ID.

WEBB (FRANCIS), écrivain anglais, né en 1735 à Taunton, dans le comté de Somerset, exerça d'abord le ministère évangélique et se distingua dans la chaire par des prédications éloquentes. Il abandonna ensuite la carrière ecclésiastique pour accepter un emploi civil, et à la sollicitation du duc de Leeds, alors secrétaire d'État, il écrivit en faveur du ministère. En 1781, il accompagna comme secrétaire Jackson, qui avait été chargé de négocier le traité de commerce avec la France. Retiré depuis dans sa province natale, il y mourut le 2 août 1815. On a imprimé quatre volumes de ses *Sermons*, les deux premiers en 1765, Londres, in-8°, les suivants en 1772. C'est une lecture très-attachante par l'importance des sujets et par la manière agréable dont ils sont traités. Webb avait à la fois beaucoup d'imagination et de goût. Il est auteur de quelques autres écrits en prose et en vers, notamment d'une satire contre le docteur Johnson. — WEBB (Daniel), fils d'un capitaine dans l'armée anglaise, naquit à Maidstone, dans le comté de Limerick, et mourut le 2 août 1798. On a de lui plusieurs productions écrites avec esprit et élégance : 1° *Recherches sur les beautés de la peinture et sur les mérites des plus célèbres peintres, anciens et modernes*, 1760, in-8°; 2° *Remarques sur les beautés de la poésie*, 1762; 3° *Observations sur l'accord de la poésie et de la musique*, 1769, in-8°; 4° *Motifs pour penser que la langue grecque fut empruntée du chinois;* notes sur la *Grammatica sinica* de Fourmont, 1787, in-8°; 5° *Amusements littéraires, en vers et en prose*, 1787, petit volume imprimé seulement pour quelques amis; 6° *Choix des recherches philosophiques sur les Américains*, par Pauw, 1789, in-8°, avec des additions, 1795. L'auteur se proposait de réunir ces divers écrits et quelques autres dans un recueil de ses œuvres, que la mort l'empêcha de publier. Un de ses amis, Th. Winstantley, professeur d'histoire à Oxford, se chargea de ce soin; et le recueil parut en 1803 en un volume in-4°, qui est devenu rare, une partie de l'édition ayant péri dans un incendie en 1808. L.

WEBBE (GEORGE), prélat anglais, né en 1581, fils d'un ecclésiastique de Bromham, dans le comté de Wilts, entra d'abord au collége de l'u-

niversité à Oxford, et passa dans celui que les Anglais nomment *Corpus-College*. C'est là qu'il fut reçu maître ès arts et qu'il entra dans les ordres. Nommé ministre de Steeple-Aston, dans le comté de Wilts, il alla s'établir dans sa province natale et y tint une école de grammaire jusqu'à ce qu'il fut appelé à Bath, où on lui donna le rectorat de St-Pierre et St-Paul (1621). En 1625, Charles Ier le nomma un de ses chapelains ordinaires, et en 1634 ajouta à ce titre l'évêché de Limerick, en Irlande. Webbe se partagea dès lors entre les soins de la cour et ceux de son diocèse. Il rendit plusieurs services importants à Charles Ier dans le commencement des troubles qui agitèrent son règne; mais il mourut en 1641, à l'instant où sa fidélité allait devenir plus utile que jamais. Depuis quelque temps, il était confiné dans le château de Limerick par les catholiques armés de l'Irlande. L'évêque Webbe était regardé comme un très-habile prédicateur. Son style se distingue par une élégance et une pureté alors étrangères à la plupart de ses compatriotes. On a de lui : 1° quelques sermons; 2° *Courte exposition des principes de la religion chrétienne*, Londres, 1612, in-8°; 3° *Procès criminel de l'indiscrétion* (Of an unruly tongue), *où sont exposées les fautes, où sont dévoilés les dangers, où sont prescrits les remèdes d'une mauvaise langue*, etc., ibid., 1619, in-8°; 4° la *Pratique de la paix* (Practice of quietness), *pour aider un chrétien à vivre tranquille au milieu des troubles de ce monde*. C'est l'ouvrage le plus connu de Webbe, qui y montre autant de sagesse que de piété, autant de philosophie que de résignation. Il a eu un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de 1705, in-8°, avec portrait par Slater. 5° *Catalogus protestantium, ou Calendrier des protestants, contenant un coup d'œil sur la religion protestante depuis Luther*, Londres, 1624, in-4°; 6° *Leçons et exercices sur les lettres de Cicéron à Atticus*, 1627, in-4°; 7° une édition anglaise de deux *Comédies* de Térence, et quelques autres opuscules à l'usage des classes. — *Josias* WEBBE, médecin peu connu, du comté de Middlesex, est auteur d'un poëme latin en vers élégiaques, intitulé *Usus et auctoritas*, Londres, 1628, in-8°. P—OT.

WEBBE (SAMUEL), compositeur anglais, naquit en 1740; il perdit dès l'enfance son père, qui était employé à Minorque, alors occupée par l'Angleterre, et se trouva sans aucune fortune; il fut placé comme apprenti chez un menuisier. Il abandonna, dès qu'il le put, un travail aussi peu conforme à ses goûts, et il chercha à se créer des ressources en copiant de la musique; un Allemand, organiste de la chapelle de l'envoyé de Bavière, lui donna des leçons, et Webbe, dévoré de la passion de s'instruire, se livra en même temps à l'étude du latin, du français et de l'italien. Bientôt il put lui-même se poser en professeur de musique, et il se livra à la composition. Il réussit; à l'âge de vingt-six ans, il obtint d'une société d'amateurs (le *Catch-club*) une médaille d'or. En 1768, une romance, *l'Amitié ne connaît pas de froideur*, fut jugée digne d'une pareille récompense, et sa réputation fut établie. De 1766 à 1792, le club en question lui décerna vingt-sept couronnes, mais il laissa, sans distinction spéciale, quelques-unes des plus brillantes productions de l'artiste. Tout en s'occupant de musique, tout en multipliant ses productions (ses romances, chansons, odes, etc., s'élevant à plusieurs centaines), Webbe continuait de se livrer à l'étude des langues; il voulut connaître le grec et même l'hébreu. Il était catholique; aussi son œuvre comprend-il plusieurs messes. Il mourut en 1817. Z.

WEBBER (JEAN), artiste anglais, fils d'un statuaire du canton de Berne, en Suisse, naquit à Londres en 1751, et manifesta de bonne heure des dispositions pour les arts. Il passa une partie de sa jeunesse à Paris, où il contracta tous les défauts de notre école de peinture à cette époque, puis revint à Londres, où il travailla en même temps comme peintre et comme graveur. Cook s'étant embarqué pour la troisième fois, en 1776, il s'offrit à le suivre en qualité de dessinateur de l'expédition et fut agréé par les lords de l'amirauté. Le voyage dura quatre ans, pendant lesquels Webber rendit plus d'un genre de services, étant le seul de l'expédition qui entendît à la fois l'anglais et l'allemand, et par conséquent le seul capable de servir d'interprète entre le capitaine Gower et le major Bœhm. Revenu en Angleterre, le jeune artiste fut chargé par l'amirauté de surveiller la gravure des dessins qu'il avait rapportés, et que l'on avait confiés, pour les reproduire, au burin de Bartolozzi et de quelques autres. La publication de cette suite intéressante acquit à l'auteur assez de réputation pour que l'académie royale de Londres l'admît, d'abord comme associé (5 novembre 1785), et ensuite comme académicien (février 1791). Il mourut peu de temps après, le 29 avril 1793, n'étant que dans la 42e année de son âge. Outre la collection d'estampes gravées par ordre et aux frais du gouvernement, sur les dessins qu'il avait faits pendant son voyage, il avait composé plusieurs paysages et s'occupait de retracer pour son propre compte quelques-unes des vues et des scènes qui l'avaient le plus frappé dans la navigation. Il avait déjà complété et gravé à l'eau-forte une partie de cet ouvrage, quand il fut atteint de la maladie à laquelle il succomba. On voit de lui un tableau estimé dans la chambre du conseil de l'académie royale. En général, son dessin est net et pur, mais un peu léché. Le soin extrême qu'il apporte dans tous les détails, même les plus minutieux, empêche l'effet de l'ensemble; son coloris est d'une richesse recherchée. — *Zacharie* WEBBER, peintre à Amsterdam, mort en 1697, se distingua moins comme artiste

que comme théologien, et écrivit plusieurs ouvrages polémiques, particulièrement contre Jean van der Waajen l'ancien. Il soutenait, entre autres paradoxes, que non-seulement les esprits infernaux n'ont point de pouvoir sur la terre, mais encore qu'ils n'ont point d'existence réelle, et ne sont autre chose que nos penchants et nos passions personnifiés. P—OT.

WEBER (VITET ou VEIT), poëte suisse du 15e siècle, est auteur de chants militaires, les premiers que l'on connaisse dans la langue allemande. Malheureusement nous n'en possédons que cinq, que Diebold-Schilling, contemporain de l'auteur, nous a conservés dans sa *Description des guerres avec la Bourgogne et d'autres événements remarquables arrivés en Suisse, et surtout à Berne* (all.), Berne, 1743, in-fol. Cet ouvrage, précieux pour la langue et l'histoire de ces temps, comprend les événements qui sont arrivés depuis l'an 1468 jusqu'en 1484. Les *Chants héroïques* de Weber appartenaient, à juste titre, à cette histoire. Comme Tyrtée, ce poëte s'était montré dans les rangs. Il avait partagé tous les dangers d'une guerre effrayante pour les Suisses. En chantant leurs hauts faits, il parlait de la part qu'il avait eue à leur gloire. Dans le premier chant, qu'il composa en 1474, il parle de la mort de Pierre de Hagenbach, gouverneur militaire pour le duc de Bourgogne, que les Suisses exécutèrent publiquement. Comme dans les quatre chants suivants, Weber y raconte aux Suisses ce qu'ils ont fait à Fribourg, à Murten et dans les autres lieux où ils avaient défait Charles le Téméraire. Les poëtes allemands de ces derniers temps ont cherché à donner aux strophes de Weber les formes modernes de la langue allemande; mais notre vieux poëte n'a point gagné au change. H. Schreiber a publié à Fribourg, en 1819, in-8°, les *Chants de guerre et de victoire* (Kriegs-und Siegeslieder) de Veit Weber, en les accompagnant de notes explicatives. G—Y.

WEBER (ANANIAS), théologien luthérien, né le 14 août 1596 à Lindenhayn, en Misnie, où son père était ministre, donna dès son enfance des preuves d'une aptitude si extraordinaire, que le prince Eric de Rabiel le fit venir dans son palais, l'admit à sa table, surveilla lui-même son éducation et l'envoya successivement dans les colléges de Düben et de Leipsick, où le jeune Weber commença, en 1614, le cours de ses études académiques, et fut reçu maître ès arts en 1617. Trois ans après, les talents qu'il développa dans des lectures académiques le firent admettre parmi les *Collegiati* du petit collége du prince. Il passa ensuite deux années aux académies de Wittenberg et d'Iéna, où il se fit connaître des principaux théologiens de l'Allemagne réformée, puis revint en 1724 à Leipsick, où il fut nommé assesseur de la faculté de philosophie et bachelier en théologie. L'année suivante, il alla s'établir à Mutschen, dont il obtint le pastorat avec la place d'adjoint à la surintendance de Grimme. Il passa de là, en cette qualité, à Leipsick; mais il eut le malheur de voir ses biens dévastés par la guerre et sa bibliothèque consumée par les flammes. Il revint encore à Leipsick, où il fut successivement archidiacre de St-Thomas, professeur de théologie et archidiacre de St-Nicolas, puis il se rendit à Breslau, où il remplit les fonctions de pasteur, et enfin d'inspecteur et assesseur du consistoire. Pendant les dernières années de sa vie, Weber fut tourmenté par de cruelles maladies, et il indiqua, dit-on, avec exactitude, dix mois d'avance, l'instant de sa mort. Elle arriva le 26 janvier 1665. Outre des sermons et des *Programmata*, on a de lui beaucoup d'écrits de controverse. Les principaux sont : 1° *Synopsis doctrinæ orthodoxæ de conversione hominis irregeniti contra ψευδοδοξίαν Pelagianorum.... assertæ ;* 2° *Paulus anti-calvinianus*, etc., où il réfute par la doctrine de l'épître aux Romains tous les sophismes de Calvin sur la grâce et la prédestination; 3° *Unio duarum in Christo naturarum hypostatica a Calvinianorum erroribus liberata ;* 4° *Adventus messianus dudum factus et in hunc mundum datus* Προγνώσεως ἕνεκα, etc.; 5° *De* Ὀνειρολογία, hoc est *Dissert. de insomniorum natura et significatione;* un des derniers ouvrages de Weber, qui y soutient que les rêves sont souvent les indices de la vérité. Les fréquentes insomnies qui le tourmentèrent pendant sa dernière maladie, et dans lesquelles il crut entendre une voix intérieure lui révéler le temps de sa destruction, donnèrent lieu à la composition de cet écrit puéril et peu philosophique. On a encore de lui un éloge funèbre de Hœpfner, intitulé *Hœpfnerus angelicus doctor*, hoc est, Μακαρισμὸς *Henr. Hœpfneri, Oratione parentali.* On peut consulter sur ce ministre la notice que lui a consacrée Gasp.-Fréd. Kempf, sous le titre de *Memoria Ananiæ Weberi*, Leipsick, 1739, in-4°. — *Chrétien* WEBER, fils aîné du précédent, naquit en 1628 à Mutschen, fut nommé en 1670 prédicateur aulique, conseiller du consistoire et curé de Neustadt. Mais il tomba ensuite dans la disgrâce du prince de Neustadt, et résigna la place qu'il occupait auprès de lui pour se rendre à sa maison de campagne de Nieder-Prucke, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1689. On a de lui : *Dispositiones semestres concionum*, ouvrage utile aux jeunes prédicateurs. — Plusieurs autres ecclésiastiques du nom de WEBER ont eu quelque réputation à Wittenberg, Halle, Magdebourg et Leipsick. P—OT.

WEBER (GODEFROI), né à Berlin le 26 septembre 1632, y fit ses premières études, passa successivement au collége de Halle, à l'université d'Iéna et à l'académie de Wittenberg, où il fut reçu maître ès arts. Revenu à Berlin, il y devint sous-corecteur à l'âge de vingt et un ans. Ses talents justifièrent cette nomination, et la voix publique le porta unanimement au sous-

rectorat en 1660, et en 1668 au rectorat. Dans ce poste, qui le mit à la tête des études, Weber songea surtout à faciliter aux enfants l'accès des sciences et s'occupa assidûment de la composition de plusieurs ouvrages élémentaires, dont la simplicité et la clarté ne nuisent ni à l'érudition ni à la profondeur. Il mourut le 4 mars 1698. Parmi ses écrits nous indiquerons : 1° *Geographia et chronologia Corneliana*, où les derniers éditeurs de Cornelius-Nepos n'ont point dédaigné de puiser ; 2° *Miltiades per historica et politica ;* 3° *Epitome rhetorices;* 4° *Lineæ historiæ universæ ;* une des meilleures esquisses d'histoire universelle qu'il y eût alors. Elle pourrait même aujourd'hui devenir la base d'un excellent ouvrage élémentaire. Cependant il y aurait besoin de la compléter dans quelques endroits. 5° *Corpus physices*, tombé dans l'oubli par les progrès de cette science ; 6° une traduction allemande du *Traité de Plutarque sur l'utilité des ennemis ;* 7° diverses *Pensées* et *Discours* à l'usage de la jeunesse (*Der blühenden Jugend nothwendige Gedanken*, etc.). P—OT.

WEBER (EMMANUEL), historien allemand, petit-fils de Jérémie Weber, habile théologien de Leipsick, naquit dans les environs de cette ville, à Hohen-Heyda, et, après avoir commencé ses études au collége du Prince à Grimma, se rendit au chef-lieu de l'université, où il fut admis, en 1681, à prendre le degré de maître ès arts. Il s'était jusqu'alors livré à la théologie, et avait songé à suivre la carrière ecclésiastique, mais il changea de détermination en même temps que de séjour, et alla à Iéna étudier la jurisprudence. Il y était depuis quelque temps, lorsque le prince de Schwarzbourg-Sondershausen le prit chez lui pour être gouverneur de ses enfants, place à laquelle dans la suite Weber joignit celles de secrétaire et d'archiviste du prince (1684 et 1685). Treize ans plus tard, il accompagna le jeune comte de Gersdorff dans ses voyages en Allemagne, et se trouva à Giessen à l'instant où un des professeurs renonçait à sa chaire. Ses talents reconnus, non moins que la protection des princes de Schwartzbourg, lui valurent d'abord la place vacante, puis celle de professeur extraordinaire de droit, et les titres de bibliothécaire de l'académie et de vice-chancelier de l'université. En 1699, il fut nommé conseiller par le prince de Schwartzbourg. Celui de Hesse lui accorda le même honneur en 1715. Il mourut le 7 mai 1726. Historien, orateur et poëte, autant qu'habile jurisconsulte, Weber a laissé un nombre considérable d'ouvrages estimés. Nous nous contenterons d'indiquer : 1° *Filum juris Justinianei ariadnæum*, qui a été longtemps classique dans l'université de Giessen et dans plusieurs écoles d'Allemagne ; on peut y joindre comme complément la *Synopsis institutionum Justinianearum ;* 2° *Pufendorfii Officia hominis et civis cum lemmatibus et remissionibus ad Grotium ; eadem cum annotationibus; Apologia Sam. Pufendorfii contra iniquos censores* (pseudonyme, sous le nom de *Henricus Cornelius Agrippa*). Weber avait beaucoup travaillé sur Pufendorf, et, outre l'apologie et la double édition que nous venons d'indiquer, il avait traduit du latin en allemand son *Introduction aux leçons de politique et de morale* et ses deux premiers livres du *Droit de la nature et des gens*. 3° *Histoire publique de l'Allemagne et de l'Empire jusqu'aux temps de Ferdinand III*, très-curieuse et très-instructive, surtout en ce qui regarde le droit politique de l'Empire. On pourrait la publier avec plusieurs dissertations isolées relatives au même sujet, entre antres celles sur la bulle d'or (*De capitibus quibusdam Chrysobullæ Caroli IV, vel nunquam observatis vel immutatis*) et sur Ferdinand II (*Sylloge rerum præcipuarum tempore Ferdinandi II imper. per Europam gestarum*). 4° *Critique de l'athéisme ;* 5° *Examen artis heraldicæ*, Iéna, 1723, in-8°, fig., avec les éléments de l'art héraldique (*Gründliche Begriffe der edlen Herolds-oder Wappen-Kunst*) ; 6° *Mémoires sur la vie et la mort de Gonthier le Belliqueux, comte de Schwartzbourg*, Giessen, 1720, in-8°, en allemand. On trouve une liste très-longue des œuvres d'Emmanuel Weber dans la *Biographie allemande* de Jœcher et dans l'*Histoire de la littérature en Hesse*. — Un autre *Emmanuel* WEBER, pasteur de Pomsen, près de Leipsick, dans le 17e siècle, composa divers poëmes assez estimés. P—OT.

WEBER (HENRI), littérateur anglais, mort à York en 1818, a publié : 1° la *Bataille de Floddenfield*, 1809 ; 2° *Metrical romances*, etc., romans en vers des 13e, 14e et 15e siècles, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8° ; 3° *Œuvres dramatiques de John Ford*, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8° ; 4° *Contes et romans populaires*, 1812, 4 vol. in-8° ; 5° *Œuvres de Beaumont et Fletcher*, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8° ; 6° *Contes orientaux*, comprenant les romans les plus populaires d'origine orientale et les meilleures imitations qui en ont été faites par des auteurs européens ; avec des traductions nouvelles et de nouveaux contes qui n'avaient pas encore été publiés, précédés d'une *Dissertation*, etc., 1812, 3 vol. in-8°. Weber a donné, conjointement avec M. Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales*, d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves : extrait du *Livre des héros* et du *Lai des Nibelungen ;* avec des traductions de contes en vers, des anciennes langues germanique, danoise, suédoise et islandaise ; des notes et des dissertations, Edimbourg, 1814, in-4° de 520 pages. On a loué dans Henri Weber une vaste érudition, le talent de bien analyser et une grande exactitude comme éditeur. L.

WEBER (JOSEPH), philosophe allemand, naquit à Rain, dans la Bavière, en 1753 ; il embrassa la carrière ecclésiastique, et, après avoir longtemps

professé la philosophie et la physique aux colléges de Dillingen et de Landshut, il devint vicaire général à Augsbourg. Après avoir adopté les principes de Kant, il se rapprocha de ceux de Schelling; il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la physique, l'éducation, la théologie, la philosophie. On peut citer parmi ces productions écrites en langue allemande : *Propositions de philosophie théoritique*, 1785; — *Fil conducteur pour des leçons sur la théorie de la raison*, 1788; — *Essai pour adoucir les jugements sévères portés sur la philosophie de Kant*, 1793. D'autres écrits venus plus tard indiquent des modifications survenues dans les idées de l'auteur : *Métaphysique des choses sensibles et de ce qui est au-dessus des sens*, 1801; — *Manuel de la science de la nature*, 1805; — *la Seule vraie philosophie*, 1807; — *la Philosophie, la Religion et le Christianisme réunis pour la gloire et le bonheur de l'homme*, 1808; — *la Physique considérée scientifiquement, ou Dynamique de la nature*, 1819; — *Science de la nature matérielle, ou Dynamique de la nature*, 1821. Weber avait aussi écrit en latin des cours de logique et de métaphysique pour les écoles. Toutes ces productions sont aujourd'hui délaissées. Weber est mort en 1825. Z.

WEBER (MICHEL), théologien protestant, naquit le 6 décembre 1754, à Groeben, en Saxe, et, après avoir commencé ses études à l'école de Zeitz, il entra à l'université de Leipsick, où il fut nommé, en 1782, professeur extraordinaire. En 1784, il passa à Vittemberg comme professeur ordinaire de théologie, et il remplit les fonctions de ministre à l'église du château. En 1815, cette université ayant été dissoute et réunie à celle de Halle, Weber passa dans cette dernière ville, et fut choisi pour l'un des directeurs du séminaire théologique; il montra une rare activité, et il mourut, le 1er août 1833, doyen de la faculté de théologie. Il s'occupa avec zèle de la critique et de l'explication du Nouveau Testament, et ses *Eclogæ exegetico-criticæ in nonnullos Novi Testamenti locos*, 1817, in-8°, attestent l'étendue de ses connaissances à cet égard. Ses *Opuscula academica*, recueillis par lui-même, se rapportent plus spécialement à la dogmatique. Il avait entrepris un travail considérable dont il ne publia que le premier volume : *Libri symbolici Ecclesiæ evangelico-lutheranæ animadversionibus ac disputationibus illustrati*. Weber ne se borna pas à s'occuper des sciences théologiques, il consacra aussi à la grammaire une attention sérieuse, ainsi que le démontre le livre qu'il publia sous le titre de *Symboli ad grammaticam latinam et criticam*, Leipsick, 1828. Z.

WEBER (JOSEPH), sous le nom duquel ont été publiés les *Mémoires concernant Marie-Antoinette*, naquit à Vienne en 1755, fils d'un conseiller de la magistrature. Sa mère, Marie-Constance Hoffman, fut choisie, trois mois après la naissance de Weber, pour nourrir l'archiduchesse Marie-Antoinette, et une sorte d'affectueuse intimité s'établit entre la future reine de France et son frère de lait, qui partageait ses jeux. Weber désirait vivement suivre à Paris Marie-Antoinette, appelée à devenir l'épouse de Louis XVI, mais il n'obtint cette permission de la part de l'empereur Joseph II qu'après de longues années. En 1782, il arriva à Paris, et fut nommé dans les finances à un modeste emploi qui l'attachait à la cour, et qu'il conserva jusqu'en 1789. Dans la journée du 10 août, il se signala par son dévouement à la cause royale et courut de graves dangers. Dénoncé pour le zèle dont il avait fait preuve pour la défense de la famille royale, il fut arrêté et détenu à la Force. Il eut le bonheur d'échapper aux massacres des 2 et 3 septembre, et, déclaré innocent par la section de l'Arsenal, il quitta la France et se réfugia d'abord en Angleterre; puis il suivit le duc de Choiseul à Bruxelles et fut présenté à l'archiduchesse Marie-Christine, alors gouvernante des Pays-Bas, qui lui fit un accueil flatteur et mérité. Un peu plus tard, au mois d'octobre 1792, Weber fut chargé par le comte de Metternich d'aller porter à l'empereur d'Allemagne l'assurance de la prochaine coalition contre la France. Weber ne rentra plus en France, et dès lors sa trace se perd. Il est mort dans l'obscurité et nous n'avons pu découvrir en quelle année; ce fut toutefois après 1822. C'est sous son nom que furent publiés en 1804, Londres, 3 vol. in-8°, les *Mémoires concernant Marie-Antoinette*, qui furent réimprimés par les frères Baudouin dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°, avec des notes et des éclaircissements historiques de MM. Berville et Barrière. Cette réimpression donna lieu à un procès entre Weber et les frères Baudouin. Ces derniers alléguaient que Weber n'était pas l'auteur des *Mémoires* en question, auxquels il n'avait que prêté son nom et seulement fourni quelques notes, et, à l'appui de leurs dires, ils citaient une lettre dans laquelle Lally-Tollendal (*voy.* ce nom) reconnaissait les avoir rédigés en partie d'après ses documents personnels et d'après des instructions particulières du duc de Choiseul. Il paraît certain que plusieurs auteurs, et même d'opinions différentes, ont mis la main aux *Mémoires de Marie-Antoinette*, où l'on trouve, au surplus, d'intéressants faits historiques et des assertions dont l'histoire peut tirer parti; mais la partialité bien excusable du frère de lait de Marie-Antoinette et les sentiments royalistes bien connus de Lally-Tollendal imposent l'obligation de ne faire qu'avec réserve usage des *Mémoires* de Weber. Z-D.

WEBER (CHARLES-JULES), littérateur allemand, naquit le 16 avril 1767 à Langenbourg, où son père était employé dans l'administration des domaines du prince d'Hohenlohe-Lauenbourg. Après avoir commencé ses études au gymnase d'Oehringen, il se rendit à l'âge de dix-huit ans à l'université d'Erlangen, où il étudia la jurispru-

dence. En 1788, il revint auprès de sa famille, et il entra dans les bureaux de l'administration; mais bientôt, trouvant une pareille occupation insupportable, il alla en 1789 à Gœttingue, afin de perfectionner ses études. Il avait le projet de se livrer à l'instruction publique; il ne tarda pas à s'apercevoir de la difficulté de se créer ainsi une position, et il vint s'établir dans la Suisse française, où il trouva de l'emploi dans une famille opulente. Il se familiarisa avec la langue et la littérature de la France; son penchant naturel pour la satire, sa vivacité spirituelle y acquirent un développement sensible. En 1792, le prince d'Erbach-Schœnberg le choisit pour son secrétaire, et après avoir rempli diverses fonctions administratives, il fut en 1802 pourvu du titre de conseiller de cour et de gouvernement auprès du prince d'Isenbourg, et chargé d'accompagner dans ses voyages le prince héréditaire. Cette mission ne réussit pas; le Mentor déplut au jeune homme qu'il devait diriger et qui lui procura mille désagréments. Weber prit le parti de s'éloigner de cette imperceptible cour; il devint misanthrope et passa le reste de sa vie dans diverses petites villes de l'Allemagne du Sud, employant ses loisirs à écrire et faisant d'assez fréquents voyages qui lui procuraient l'occasion de parcourir tous les pays germaniques. Il mourut à Kupferzell le 20 juillet 1832. Il se fit connaître pour la première fois par un livre intitulé *la Moinerie* (Stuttgard, 1818-1820, 3 vol.), histoire des ordres religieux tracée avec peu de bienveillance, et d'une faible valeur historique, mais écrite avec une verve qui en fit le succès. La *Chevalerie* (Stuttgard, 1822, 3 vol.) est une production du même genre et qui encourut les mêmes reproches. Un autre ouvrage: *l'Allemagne, ou Lettres d'un Allemand voyageant en Allemagne* (Stuttgard, 1826-1828, 4 vol.) fut très-bien accueilli du public; on le trouva piquant et curieux; une troisième édition parut en 1843, en 6 volumes. Encouragé par ce succès, Weber entreprit la publication du *Démocrite, ou Papiers trouvés après la mort d'un philosophe aimant à rire;* les sept premiers volumes virent le jour à Stuttgard en 1832-1836; une cinquième édition fut publiée en 1854; l'ouvrage est d'ailleurs resté interrompu. Après le décès de Weber, on entreprit à Stuttgard une édition nouvelle de ses Œuvres complètes; elle remplit trente volumes qui furent imprimés de 1834 à 1845. Z—a.

WEBER (GEORGE-MICHEL), jurisconsulte allemand, naquit à Bamberg le 20 janvier 1768. Il y fit ses premières études, mais ce fut à Gœttingue qu'il s'appliqua à la science du droit. C'est encore à Bamberg qu'il débuta, en 1793, comme professeur agrégé de droit des fiefs, et, en 1795, il devint professeur et conseiller de régence; puis, en 1798, il fut appelé à professer les *Pandectes*. Lorsque, en 1802, Bamberg fut occupé par les Bavarois, Weber remit au commissaire général la description administrative du pays, et, l'année suivante, il devint directeur du tribunal électoral de la ville. De même fut-il appelé à faire partie, en 1807, de la commission chargée à Munich de l'élaboration d'un code pénal d'après le projet de Feuerbach, ainsi que du projet d'introduction du code Napoléon. Il revint, en 1809, à Munich, en qualité de président de la cour d'appel. Remplacé à Bamberg par Feuerbach, il fut attaché en cette qualité et au même degré de juridiction à Amberg, où il résida quelques années. Des chagrins domestiques l'ayant porté à se démettre de ses fonctions, il vint à Munich, en 1827, pour y travailler à la codification des lois du pays. Quelques années plus tard, en 1829, il eut la présidence de la cour d'appel du cercle du Mein inférieur, et, en 1832, il passa avec les mêmes attributions dans le cercle du haut Danube. Mis à la retraite en 1843, il mourut à Munich le 2 mars 1845. On a de Weber: 1° *De la répartition des dommages de guerre au point de vue du droit*, Bamberg, 1797, et Hanovre, 1808, 2° édition. L'auteur y démontre que l'État est solidaire des préjudices causés par les hostilités, et que chacun de ses membres doit contribuer à indemniser les parties lésées. 2° *Manuel du droit des fiefs*, Leipsick, 1807-1811, 4 vol.; 3° *Observations importantes pour servir à l'histoire de la littérature nouvelle en Allemagne*, St-Gall, 1813-1815, 4 vol. Weber s'y élève contre les tendances novatrices des écrivains de son pays. 4° *Tableau du droit provincial et politique du royaume de Bavière*, Augsbourg, 1838-1844. Ce fut le dernier et le plus important ouvrage de Weber. L. R—L.

WEBER (GODEFROY-THÉODORE DE), musicien allemand, né le 1er mars 1779, à Freindsheim (Bavière rhénane), était fils d'un magistrat; destiné au barreau, il fit ses études à Mannheim, puis à l'université d'Heidelberg; il les continua à Gœttingue, et à l'âge de vingt-trois ans, il commença à plaider à Mannheim. En 1804, il devint procureur fiscal de cette ville, et il fut successivement en 1814 juge à Mayence, en 1818 conseiller de justice à Darmstadt, en 1832 procureur général à la cour suprême de la Hesse; il s'était fait remarquer dès 1825 par ses travaux dans la commission chargée de préparer un nouveau code civil et pénal pour le grand-duché; mais ce fut surtout comme musicien qu'il se fit connaître. Après s'être exercé sur quelques instruments, il se livra, pendant sa résidence à Mannheim, à des études persévérantes sur la composition. N'ayant près de lui aucun professeur en état de le guider, il se plongea dans l'étude des ouvrages théoriques, et il se fit un système qu'il exposa dans divers écrits et qui donna lieu à d'assez vives controverses. Aujourd'hui il est à peu près oublié, et ce n'est que dans des livres spéciaux qu'il serait possible et opportun

d'en exposer les bases. Les principaux ouvrages de Weber sont : 1° *Essai d'une théorie coordonnée de la musique pour s'instruire soi-même, avec des remarques pour les gens instruits*, Mayence, 1817-1821, 3 vol. in-8° (réimprimé en 1824, 4 vol. in-8°, et en 1830-1832, 4 vol.); 2° *Science générale de la musique pour les professeurs et les élèves*, Darmstadt, 1822, in-8°; 3° *Doctrine de la basse continue pour s'instruire soi-même*, 1833, in-8°; 4° *Essai d'une acoustique pratique des instruments à vent*. (Cet écrit, un des plus estimés de ceux de Weber, fut inséré dans le dixième volume de l'énorme *Encyclopédie allemande*, publiée par Ersch et Gruber, qui, commencée en 1818, compte déjà environ 150 volumes in-4°, et qui est loin d'être terminée.) En 1824, Weber se mit à la tête d'une publication périodique : *Cécilia, journal du monde musical*, et jusqu'à l'époque de sa mort, il en fit paraître vingt volumes dans lesquels il inséra de nombreux travaux. Quoiqu'il s'occupât surtout de la théorie, il écrivit un assez grand nombre de morceaux de musique d'église et de musique instrumentale ; M. Fétis en a donné une énumération dans sa *Biographie des musiciens*. Weber faisait partie de la plupart des académies musicales de l'Europe ; il mourut le 12 septembre 1839, aux eaux de Kreuznacht. — Weber (Anselme), compositeur prussien, né en 1766, à Mannheim, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il abandonna pour suivre le penchant qui l'entraînait vers la musique. Après avoir visité une partie de l'Europe avec le célèbre abbé Vogel, Weber vint en France en 1803. C'est vers cette époque que le roi de Prusse le nomma son maître de chapelle. Précédemment il avait occupé la place de directeur de l'orchestre du premier théâtre de Berlin. L'art lui doit un assez grand nombre de compositions, dont la plupart eurent un réel succès. Ce fut Anselme Weber qui fit la musique de *Herman et Thusnelda*, de Gœthe. Plusieurs de ses opéras se sont longtemps soutenus sur les théâtres allemands. Il est mort le 23 mars 1821. Z.

WEBER (Charles-Marie de), célèbre compositeur, naquit le 18 décembre 1786, à Eutin, dans le duché de Holstein. Son père, le major de Weber, amateur passionné des arts et violoniste distingué, l'éleva avec le plus grand soin; il désirait que l'éducation de son fils fût complétée par l'étude de la peinture et particulièrement de la musique. La retraite dans laquelle vivait la famille du jeune Charles-Marie, où on ne recevait que les rares visites de quelques hommes de mérite, seconda ce plan d'éducation. Sans compagnons de jeux et d'étude, l'enfant devint méditatif à l'âge où l'on ne connaît encore que l'entraînement des jeunes années. Mais bientôt son imagination, exaltée par la solitude, lui créa en dehors du monde réel une foule d'idées fantastiques, dans lesquelles il puisa le germe de l'élément romantique qui se développa plus tard dans ses œuvres et qui les caractérise à un si haut degré. Partageant son temps entre la musique et la peinture, il touchait du piano, dessinait, peignait à l'huile, à l'aquarelle, gravait à l'eau-forte; son génie naissant cherchait la véritable voie qu'il était appelé à parcourir. Enfin, comme Weber le dit lui-même dans ses mémoires, la musique vint remplir toute son âme et faire cesser toute hésitation. — Le père de Weber ne recula devant aucun sacrifice pour développer les heureuses dispositions musicales de son fils. Celui-ci, après avoir changé plusieurs fois de maître de piano, reçut, pendant les années 1796 et 1797, des leçons de Heuschel, de Hildburghausen, dont le zèle et les soins intelligents le préparèrent à cette exécution puissante et caractéristique qui l'ont placé au premier rang des pianistes de son époque. Le jeune Weber fut ensuite conduit à Salzbourg et confié à Michel Haydn. L'aspect sérieux du vieux maître, la sévérité de son enseignement n'allaient pas à la nature rêveuse et poétique de l'élève ; aussi, malgré les plus grands efforts, profita-t-il peu des leçons du savant musicien. Ce fut toutefois sous son patronage qu'en 1798 il publia à Salzbourg son premier ouvrage, consistant en six petites fugues pour le clavecin. Vers la fin de la même année, Weber alla à Munich, où il prit des leçons de chant de Valesi et y eut en même temps pour maître de composition Kalcher, organiste de la cour, qui, sous une forme plus attrayante, l'initia aux mystères de la science. Weber conserva toujours le souvenir de ce maître, auquel, disait-il, il était redevable de la connaissance des procédés de l'art et de la facilité de les employer. Ce fut sous sa direction qu'il écrivit son premier essai de musique dramatique, *die Macht der Liebe und des Weins* (la Force de l'amour et du vin); il composa aussi à cette époque une messe solennelle, plusieurs sonates et variations pour le piano, des trios pour le violon et des chansons allemandes; mais plus tard, ces premières productions de sa jeunesse ne lui paraissant plus dignes de lui, il en jeta la plus grande partie au feu. — Lorsque, en 1799, Sennefelder fit connaître ses premiers essais de lithographie, Weber se passionna pour cette nouvelle invention. Il acheta une collection d'outils nécessaires et se mit à travailler avec ardeur. Sa vive imagination lui suggéra diverses améliorations du procédé, notamment en ce qui concerne la machine à imprimer. Mais bientôt la nature mécanique de ce travail le lui fit abandonner, et il revint pour toujours à la musique. Ce retour fut marqué par un opéra intitulé *Das Wald Mædchen* (la Fille des bois), qu'il donna au mois de novembre 1800, sur le théâtre de Munich. Le jeune artiste n'avait encore que quatorze ans. Le succès dépassa ses espérances : non-seulement son opéra fut applaudi à Munich, mais on le représenta à Vienne, à Prague et à St-Péters-

bourg. Encouragé par ce début, Weber composa, en 1801, à Salzbourg, où il s'était rendu avec sa famille, la musique d'un opéra-comique ayant pour titre : *Peter Schmoll und seine Nachbarn* (Pierre Schmoll et ses voisins). Sa partition, écrite d'après un système nouveau, indiquait un acheminement vers le but qu'il se proposait; il la soumit à Michel Haydn, et, par une singularité tout allemande, le vieux maître recommanda l'ouvrage par une note insérée dans les journaux. Cet opéra fut représenté dans la même année à Augsbourg et ne réussit pas; l'ouverture, retouchée depuis par Weber, est tout ce qui en reste. — Au commencement de 1803, Weber, s'étant rendu à Vienne, y devint l'élève favori de l'abbé Vogler. Il revenait avec son père d'un voyage artistique à Leipsick, à Hambourg, dans le Holstein, et avait lu, pendant cette pérégrination, une foule d'ouvrages théoriques, qui, loin de porter la lumière dans son esprit, n'avaient fait qu'y jeter le trouble. Vogler parvint à rétablir l'ordre dans ce jeune cerveau de seize ans, en faisant faire à son élève des études plus suivies et plus méthodiques que celles qui avaient précédé. Pendant près de deux années que Weber passa sous la direction de ce maître, il ne publia que quelques variations pour le piano et la réduction pour cet instrument de l'opéra de *Zamori* de Vogler. Vers la fin de 1804, ayant été appelé à diriger la musique du théâtre de Breslau, il accepta ces difficiles fonctions, dans l'exercice desquelles il fit preuve d'une rare intelligence et montra plus d'aplomb qu'on ne devait en attendre d'un jeune artiste de dix-huit ans. Ce fut là qu'il composa la plus grande partie de *Rubezahl,* opéra qui, par des motifs restés inconnus, ne fut pas d'abord représenté sous son nom. En 1806, Weber quitta Breslau pour se rendre auprès du prince Eugène de Wurtemberg, amateur passionné de musique, qui l'avait invité à venir se fixer à sa petite cour de Carlsruhe, en Silésie. Pendant son séjour dans cette charmante résidence, il écrivit deux symphonies, plusieurs cantates et d'autres morceaux de musique. Mais les conséquences de la bataille d'Iéna ayant forcé le prince dilettante de congédier sa chapelle et de fermer son théâtre, Weber dut accepter l'asile que lui offrait à Stuttgard le prince Louis de Wurtemberg. Ce fut dans cette retraite qu'avec une partie de l'ancienne musique de la *Fille des bois,* dont on avait remanié le poëme, il composa l'opéra de *Sylvana,* qui plus tard, après une troisième métamorphose, devait s'appeler *Preciosa.* Il écrivit également une cantate intitulée *der Erste Ton* (le Premier son), quelques ouvertures à grand orchestre, des chœurs et des morceaux de piano. La renommée de Weber comme virtuose et comme compositeur commençait à se faire. Partout, dans les concerts qu'il donnait, il était accueilli avec faveur. Vers le milieu de l'année 1809, il se rendit à l'invitation de Vogler, son ancien maître, et alla se fixer auprès de lui à Darmstadt. Ce fut chez Vogler que se forma l'intimité de Weber avec un autre élève qui devait occuper plus tard l'attention de l'Europe : nous voulons parler de Meyerbeer, venu de Berlin à Darmstadt pour suivre les cours du professeur qui passait pour le plus savant de l'Allemagne. Ce fut aussi à Darmstadt que Weber se lia avec Gansbacher et Godefroi Weber, dont l'affection ne lui fit jamais défaut. Pendant son séjour dans cette ville, il écrivit, en 1810, *Habou-Hassan,* opéra en un acte, destiné au théâtre du grand-duc. Au printemps de l'année suivante, il alla à Francfort pour faire représenter cet ouvrage et donner des concerts. Puis il revit Munich, visita Berlin et revint à Vienne en 1812. Quelques mois après, Weber fut appelé à Prague pour y diriger l'opéra allemand et fit preuve de beaucoup de talent dans cette nouvelle position. Pendant les trois années 1813, 1814 et 1815 qu'il resta à Prague, il ne produisit que la grande cantate *Kampf und Sieg* (Combat et victoire), quelques œuvres de musique instrumentale et des chants de guerre dont il sera parlé plus loin. Ici finissent les renseignements fournis par Weber lui-même dans ses mémoires, publiés après sa mort sous le titre de *Hinterlassene schriften.* Il résulte de ces documents qu'à l'époque où nous sommes arrivé, Weber, malgré l'éclat de ses premiers succès, était, pour ainsi dire, retombé dans l'obscurité. Ses opéras n'étaient plus joués; sa musique ne se vendait plus. L'artiste, qui se sentait appelé à une haute mission et qui avait la conviction de sa force, se trouvait blessé dans son légitime orgueil. Une circonstance inattendue vint tout à coup populariser son nom dans toute l'Allemagne. En 1813, lors du soulèvement général de l'Allemagne contre la domination de la France, toute la jeunesse prussienne, s'étant spontanément organisée, marcha contre les armées françaises, entonnant en chœur les chants composés par Weber sur les poésies de Théodore Kœrner. Ces chants patriotiques, qui peuvent être comptés parmi les plus belles inspirations du génie de Weber, excitèrent dans l'Allemagne entière un enthousiasme qu'on ne saurait décrire, et le musicien qu'on semblait avoir oublié eut dès lors sa gloire assurée. — Au mois de décembre 1816, Weber se rendit à Dresde, sur l'invitation qui lui fut faite d'aller fonder en cette ville un opéra national. Il avait accepté avec empressement cette mission qui répondait au rêve de sa vie, et de ce moment Dresde devint sa patrie adoptive. C'est dans cette nouvelle situation qu'en 1819 et 1820, il composa, sur le texte de Kind, l'opéra du *Freyschütz* (le Franc archer), qui fut représenté pour la première fois à Berlin, sur le théâtre de Kœnigstadt, et obtint le succès le plus éclatant, le plus universellement populaire qu'ait jamais eu un opéra allemand. Mais ce ne fut pas toutefois sans une vive

opposition de la part des partisans de Spontini, qui, arrivé récemment à Berlin, y avait fait jouer son *Olympie;* peu s'en fallut qu'on ne vît alors s'allumer une guerre musicale semblable à celle qui, vers la fin du siècle dernier, s'était élevée entre les *gluckistes* et les *piccinistes*. Quoi qu'il en soit, Weber, par son *Freyschütz*, venait de se placer au premier rang des compositeurs de l'Allemagne. Il donna presque en même temps *Preciosa*, drame pour lequel il écrivit une ouverture, une scène mélodramatique et un chœur. Recherché maintenant par tous les directeurs de théâtre, qui précédemment le délaissaient, il composa pour l'Opéra de Vienne la musique d'*Euryanthe*, qui lui coûta près de dix-huit mois de travail. Malheureusement le livret sur lequel Weber avait écrit sa partition était dénué d'intérêt et vide d'action, et malgré les admirables pages que contient l'œuvre du musicien, l'opéra d'*Euryanthe*, représenté à Vienne, le 25 octobre 1823, n'eut alors que peu de succès. L'année suivante, Weber, ayant reçu la demande d'un opéra pour le théâtre de Covent-Garden, à Londres, composa à cette intention *Obéron* et mit également dix-huit mois à remplir cette tâche. — *Obéron* devait être le dernier ouvrage de l'artiste. Depuis longtemps Weber était tombé dans une profonde mélancolie, que rien ne pouvait dissiper. Cette situation d'esprit tenait à une affection de poitrine dont il était atteint. D'après l'engagement qu'il avait contracté, il devait se rendre à Londres pour monter son nouvel opéra et diriger quelques-unes des représentations de son *Freyschütz*. Ce ne fut pas sans douleur qu'il s'éloigna de sa femme et de ses enfants ; un sombre pressentiment lui disait qu'il ne les reverrait plus. Le 26 février 1826, il quitta Dresde, accompagné de son ami Furstenau, se dirigeant par Leipsick, Weimar et Francfort vers Paris, où la population entière l'accueillit avec transport, et le 6 mars il était à Londres. De frénétiques applaudissements éclatèrent dans toute la salle de Covent-Garden lorsque Weber parut à l'orchestre pour diriger le *Freyschütz*. L'opéra d'*Obéron* fut représenté pour la première fois le 12 avril. Si cette œuvre charmante reçut d'abord un accueil un peu froid, il faut en attribuer la cause au prodigieux succès du *Freyschütz*, dont la vive lumière rejeta momentanément un peu d'ombre sur la partition d'*Obéron*, qui plus tard a été considérée par les artistes comme l'une des meilleures productions de Weber. — Malheureusement les triomphes du compositeur n'étaient venus flatter son amour-propre d'artiste qu'au moment où la vie l'abandonnait. Le climat de l'Angleterre n'avait fait qu'accroître le mal qui le consumait. Bientôt sa faiblesse devint extrême; il se voyait mourir. A la date du 30 mai, il écrivait à sa femme : « Tu ne recevras plus de « moi un grand nombre de lettres; réponds à « celle-ci poste restante à Francfort. » Il voulait encore diriger lui-même une représentation du *Freyschütz* qui devait être donnée à son bénéfice le 6 juin et partir le lendemain pour rejoindre sa famille. Le 2, il adressait à sa femme une dernière lettre, que sa main tremblante terminait par ces mots : « Que Dieu vous bénisse tous et vous « conserve en bonne santé! Que ne suis-je au « milieu de vous! » Trois jours après, le 5, il expirait à l'âge de 39 ans et demi. Ce ne fut que dix-huit ans plus tard, le 15 décembre 1844, que les restes mortels de Weber furent ramenés dans sa patrie. Débarqués à Hambourg, ils furent transportés par le chemin de fer de Magdebourg sur la rive droite de l'Elbe, où les attendait un magnifique catafalque, escorté des troupes royales et de tous les corps de musique de Dresde, qui exécutèrent, sous la direction de Richard Wagner, des chœurs et autres morceaux appropriés à la circonstance. Lorsque le corps du chantre populaire de l'Allemagne entra à Dresde, toute la ville s'illumina spontanément. La population entière, en tête de laquelle se trouvaient toutes les illustrations artistiques et littéraires de l'Allemagne, assista à ses pompeuses funérailles. Weber fut inhumé à côté de son fils aîné, mort en 1839. Son fils cadet, qui cultivait la peinture et donnait les plus belles espérances, était mort à vingt ans, le 1er octobre 1844. Un comité s'organisa, sous le patronage de Meyerbeer, Mendelssohn et Listz, pour l'érection d'un monument à Charles-Marie de Weber. La statue du célèbre musicien, due au ciseau du sculpteur Reitschel, ne fut inaugurée à Dresde que le 11 octobre 1860. — Parmi les compositeurs dramatiques qui ont fondé en Allemagne l'école romantique moderne, Weber occupe la première place. Son œuvre capitale, le *Freyschütz*, ce poëme de la légende populaire, de ses terreurs et de ses naïves croyances, résume le talent et la vie du grand artiste. De la tradition populaire, il passe, dans *Euryanthe*, à l'épopée chevaleresque, et de l'épopée chevaleresque à la fantaisie et au caprice dans l'opéra féerique d'*Obéron*. Mais partout, dans ces trois ouvrages de caractères différents, le génie du compositeur se révèle par le sentiment de la situation dramatique, par la nouveauté et l'originalité des formes, par les combinaisons saisissantes de l'instrumentation. La musique de Weber a un cachet qui lui est propre. Or c'est par ces qualités que vivent à jamais les produits de l'art et qu'ils sont classés dans son histoire. — Outre les opéras que nous avons cités précédemment, Weber a écrit plusieurs scènes, airs et cantates, avec accompagnement d'orchestre, des chants de guerre à quatre voix d'hommes, des chants et des chansons à une seule voix avec piano. On a aussi de lui deux messes à quatre voix et une hymne également à quatre voix. Sa musique instrumentale consiste en deux symphonies, plusieurs ouvertures, concertos pour le piano ou pour d'autres instruments, sonates et morceaux

divers pour piano, etc. Quelques-unes de ses ouvertures et plusieurs œuvres de piano sont particulièrement estimées. Weber a tiré un grand parti du rhythme de la valse dans son œuvre intitulée *l'Invitation à la valse*, morceau qui a ensuite été orchestré avec un rare talent par M. H. Berlioz. On a faussement attribué à Weber une autre valse, qui a eu beaucoup de succès, sous le titre de *Dernière pensée de Weber;* cette valse est de Reissiger. On a trouvé chez Weber, après sa mort, des compositions inédites et des fragments d'écrits; ceux-ci ont été publiés à Dresde, en 1828, par MM. Wendt et Theodore Hell, sous le titre de *Hinterlassene Scriften von Carl. Maria von Weber* (Ecrits posthumes de Charles-Marie de Weber), 3 vol. in-8°. Une notice biographique sur Weber, avec le portrait de ce musicien, a paru à Berlin, en 1826; elle a pour titre : *Nachrichten aus dem Leben und uber die Musik Werke Carl. Maria Weber's*, grand in-8° de 8 pages. Nous renverrons aussi le lecteur à la *Biographie universelle des musiciens* de M. Fétis, et à une excellente notice publiée à Paris, en 1862, par M. H. Barbedette, sous le titre de *Weber, essai de critique musicale*. D. D.-B.

VEBER (Guillaume-Ernest), philologue et littérateur allemand, né le 14 octobre 1790 à Weimar, fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et passa ensuite à Leipsick; en 1814, le comte de Benzel-Steman le choisit pour instituteur de ses enfants; en 1817, il entra comme professeur de littérature ancienne au collége de Coire, en Suisse. En 1819, il revint en Allemagne, et il fut mis à la tête du collége de Wetzlar. En 1823, il se rendit à Francfort comme professeur et prorecteur du gymnase de cette ville; il contribua beaucoup à l'amélioration de cet établissement et à l'extension du musée. En 1829, il accepta l'emploi de directeur de la haute école de Brême; ce fut le terme de ses changements de résidence; il mourut dans cette ville le 26 mars 1850. Comme philologue, il s'est fait connaître par une édition estimée d'Hérodien (Leipsick, 1816) et par le *Corpus poetarum latinorum*, publié à Francfort en 1833. On lui doit aussi de bonnes traductions en vers des *Poëtes élégiaques grecs* (Stuttgard, 1838, 2 vol.), avec des notes intéressantes et judicieuses. Son histoire de *l'Empereur Marcus Salvius Otho* (Francfort, 1815), son livre sur *Horace envisagé comme poëte et comme homme* (Iéna, 1844), sont également des travaux fort estimables. Il était loin d'ailleurs de ne s'occuper que de la littérature ancienne; les productions de l'Allemagne moderne l'intéressaient fort, ainsi que le prouvent ses *Leçons d'esthétique, surtout au point de vue de Goëthe et de Schiller* (Hanovre, 1831); l'*Esthétique au point de vue des amis éclairés du beau* (2 vol., Brême, 1834-1836); divers comptes rendus des ouvrages de Goëthe insérés dans les *Annales sur la critique scientifique;* son *Explication du Faust de Goëthe* (Halle, 1836), etc. Les questions politiques et religieuses qui agitaient l'Allemagne ne lui demeurèrent point étrangères; il les aborda résolûment dans divers écrits parmi lesquels nous indiquerons : *De la tendance mystique de notre époque*, 1829; — *la Liberté, ses progrès, ses entraves, ses manifestations dans l'ordre social et politique*, 1831, in-8°; — *Pureté et taches du christianisme*, 1847. L'instruction publique fut aussi un des sujets de prédilection sur lesquels s'exerça l'activité intellectuelle de Weber; il consacra aux questions de ce genre plusieurs ouvrages : *L'Ecole et la vie*, Halle, 1837; — *Discours publics* (Iéna, 1845-1846, 2 vol.); — *Révision du système des établissements d'instruction en Allemagne*, Francfort, 1847. B—n—t.

WEBER (Beda), polygraphe allemand, né le 26 octobre 1798, à Lienz, dans le Tyrol, appartenait à une famille indigente, et il fut, dans son enfance, destiné au métier de cordonnier; mais ses heureuses dispositions firent reconnaître qu'il était appelé à jouer un rôle plus important; à seize ans il entra au gymnase de Botzen, d'où il passa quatre ans plus tard à l'université d'Inspruck. Après avoir achevé son cours de philosophie, il voulut se faire admettre dans le couvent de Marienburg (ordre de Saint-Benoît); il y prononça ses vœux au mois d'octobre 1824, et après avoir consacré quelques années à des études sévères, il fut ordonné prêtre en 1824, et en 1825 il devint professeur au gymnase de Meran. Il montrait un zèle ardent pour les intérêts et la liberté du Tyrol, où il s'était formé un parti patriotique qui luttait contre la prépondérance absolutiste du cabinet de Vienne; il fut naturellement fort mal vu des fonctionnaires autrichiens; cette circonstance le recommanda d'ailleurs à ses concitoyens, qui, en 1848, le choisirent pour représenter le district de Meran à l'assemblée nationale allemande réunie à Francfort. Weber, ainsi que les autres députés tyroliens et que la plupart des représentants de l'Autriche, vota souvent avec la gauche, notamment dans la question du choix de l'empereur. En 1849, il fut nommé curé de la communauté catholique de Francfort et chanoine de Limbourg. Après la dissolution de l'assemblée nationale, les têtes se calmèrent, l'esprit novateur fut comprimé, et Weber revint dans ses montagnes, où il se livra jusqu'à sa mort, survenue le 28 février 1858, aux études dont il s'était occupé bien avant sa courte apparition sur le scène politique. Ses écrits appartiennent à divers genres. Comme poëte, il brille sous le rapport de l'imagination : il a de la chaleur et de la vie; il a su mettre ces précieuses qualités dans ses poésies lyriques. Ses *Chants du Tyrol*, 1842, in-8°, offrent un mérite très-distingué. Il s'occupa beaucoup de l'histoire, de la géographie de son pays, ainsi que l'attestent ses ouvrages intitulés *le Tyrol* (Inspruck, 1838, 3 vol.); les descriptions spéciales d'Ins-

pruck, de Botzen, de Meran, de la vallée de Passeier; l'*Histoire d'André Hofer et de l'année* 1809, relation animée d'un des épisodes les plus remarquables de l'histoire moderne du Tyrol. Obéissant à un penchant dont il y a de nombreux exemples dans l'Allemagne du Sud, et à ses habitudes d'esprit comme moine, Weber écrivit aussi de nombreux écrits ascétiques, parmi lesquels on distingue : les *Fleurs de la piété* (Inspruck, 1845), ouvrage qui a obtenu une vogue attestée par de nombreuses éditions ; l'*Histoire de Jeanne-Marie de la Croix et de son époque* (Botzen, 1850) ; les *Sermons adressés au peuple tyrolien*, Francfort, 1851. Son livre intitulé *le Tyrol et la Réforme*, Inspruck, 1841, est une excursion sur le terrain de la controverse. Z—B.

WEBSTER (JEAN), écrivain dramatique anglais d'un grand mérite, n'est guère connu que par ses œuvres. On ignore le lieu et la date de sa naissance; mais ce fut sous le règne de Jacques Ier qu'il fit paraître ses diverses productions. Il est à peine indiqué par les écrivains contemporains. Le premier de ses écrits qui ait été livré à l'impression, le *Diable blanc*, parut en 1612; en 1623, la *Duchesse de Malfi*, le plus remarquable de ses drames, vit le jour. D'autres ne parurent que bien plus tard et sans doute après le décès de l'auteur. Peu connu en France et longtemps oublié en Angleterre, Webster a été réhabilité et remis en lumière par la critique moderne. Il mérite une place des plus distinguées parmi les écrivains dramatiques qui furent les contemporains de la vieillesse de Shakspeare ou les successeurs de cet homme de génie. Il a sans doute de grands défauts; il manque de goût et de mesure; mais il sait exciter les émotions les plus fortes. Empruntons à l'ouvrage de M. Mezières sur l'ancien théâtre anglais quelques traits qui caractérisent Webster. Dans son goût pour les conceptions fortes, il fait de l'horreur le principal ressort de ses pièces. Il aime le sang, les péripéties, les catastrophes, et pour se satisfaire, il va chercher ses sujets à une époque et dans un pays où la violence des passions produit des crimes étranges. C'est l'Italie du moyen âge qu'il nous représente ou plutôt ce qu'il y a eu de féroce dans les mœurs italiennes, de Dante à Machiavel. Webster a la passion de l'horrible; il fouille dans les récits des *novellieri;* il y découvre des sujets lugubres et il les met en drames. Il emprunte à Bandello l'histoire d'une duchesse d'Amalfi, assassinée par ordre de ses deux frères; l'un d'eux est un cardinal, qui empoisonne sa maîtresse parce qu'elle a surpris quelques-uns de ses secrets, qui fait étrangler sa sœur et ses neveux et qui donne l'ordre de poignarder son beau-frère. Parfois on trouve dans cette tragédie l'expression heureuse et forte de sentiments naturels; mais en général le ton est trop violent, les tableaux sont trop horribles. En admirant les qualités du poëte, on regrette qu'il s'en serve avec si peu de mesure et pour produire des effets excessifs. *Vittoria Corombona* est préférable à la *Duchesse d'Amalfi;* il y a encore trop d'horreurs, mais les caractères sont plus vraisemblables dans leur scélératesse, les situations sont aussi dramatiques sans être forcées. Le goût de Webster pour les effets violents le porte à insister sur les plus mauvais côtés de la nature humaine, à faire un tel usage des scélérats qu'il laisserait croire que l'humanité n'est qu'une réunion de vices et de crimes. Il met souvent en scène un personnage sceptique et railleur, sans principes, sans scrupules, habile à découvrir les défauts des hommes, les motifs cachés et honteux de leurs actions, toujours disposé à supposer le mal où il voit le bien, réduisant toute la morale à l'intérêt personnel. Profitant de la hardiesse tolérée à cette époque sur le théâtre, Webster put introduire dans ses drames des athées et des sceptiques, leur donner librement la parole pour exposer leurs doutes, pour exprimer leur incrédulité. Il en fut quitte pour leur réserver en général des châtiments terribles, et tout lui fut pardonné parce qu'il choisissait ses scélérats dans l'Italie catholique et parce qu'il se livrait aux plus vives invectives contre l'Eglise romaine. Il accumule dans l'étroit espace d'une tragédie l'adultère, la trahison, le fratricide, l'assassinat; tout cela s'accomplit dans la capitale du monde chrétien, sous les yeux d'un souverain pontife. Le contraste est frappant. C'est ce que voulait Webster. Des auteurs tragiques du 17e siècle, en Angleterre, c'est celui qui est allé le plus loin avec les moyens les moins variés. Il a été le plus sombre et le plus émouvant de ses contemporains, mais il n'a pas été autre chose. Les pièces de Webster, indépendamment des deux que nous avons signalées, sont : le *Procès du diable, ou Quand les femmes invoquent la loi, le diable ne manque pas de besogne,* tragi-comédie, imprimée en 1623; — *Appius et Virginie*, tragédie, 1654; — la *Merveille de la Thrace*, 1661; — *Moyen de guérir un mari trompé*, comédie, 1661. Il eut W. Rowley pour collaborateur dans ces deux dernières pièces. Webster a laissé aussi quelques écrits en vers. Une bonne édition de ses œuvres, avec une notice biographique et des notes par Alexandre Dyce, a paru à Londres, en 1830, 4 vol. in-8°; elle a reparu à Londres, en 1857, 1 vol. grand in-8°, et la même année, W. Hazlitt publia de son côté ces mêmes drames, en 4 volumes, avec introduction et commentaire. B—N—T.

WEBSTER (WILLIAM), écrivain polémique, célèbre par son esprit et son orgueil; était petit-fils de l'évêque Sparrow et naquit en décembre 1689. Admis au collége de Caïus à Cambridge, il y acheva ses études et y prit successivement les degrés de bachelier et de maître ès arts en 1716. L'année précédente, il avait été nommé curé de St-Dunstan de l'Ouest, à Londres; mais la légèreté de sa conduite et son penchant au

sarcasme attirèrent sur lui une destitution (1731); et il resta sans emploi jusqu'à ce que l'évêque Gooch, devenu son protecteur, lui donna la cure de St-Clément d'Eastcheap, et ensuite lui fit avoir le rectorat de Deptden, dans la province de Suffolk. Ces deux bénéfices réunis ne lui formaient qu'un revenu de cent soixante-douze livres sterling; mais il eut tort de les troquer, en 1741, pour les vicariats de Ware et de Thundridge, encore moins productifs. La vente des nombreux ouvrages qu'il ne cessait de composer ne l'enrichit pas davantage; car, vers le temps où il se fit recevoir docteur en théologie (1752), il sollicitait des secours de la charité des évêques. Il mourut le 4 décembre 1758, avec la réputation d'un homme savant, spirituel et laborieux, mais caustique et irascible. Nous ne donnerons point la liste complète de ses ouvrages, et surtout celle des pamphlets que lui inspirèrent les circonstances et qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Nous nous bornerons aux suivants : 1° *Vie du général Monk*, Londres, 1725. Cette composition importante, rédigée sur un manuscrit original du docteur Skinner, et dédié à la comtesse Granville et à mylord J. Gower, descendants de l'illustre chef royaliste, commença la réputation de l'auteur. 2° Deux *Discours.... en réponse aux arguments de MM. Sykes et Chubb, avec une préface contenant quelques remarques sur le temps actuel, notamment par rapport au clergé*, Londres, 1729 ; 3° le *Nouveau Testament* du P. Simon, avec notes, etc., Londres, 1730, 2 vol. in-4° ; 4° *Nécessité d'observer la loi entière*, ibid., 1730, in-8° (discours tiré du ch. 2, v. 10, de l'Epître de St-Jacques, et pleins d'idées judicieuses et neuves sur le déisme) ; 5° *Considérations sur la justesse des témoignages de la résurrection du Sauveur*, etc., Londres, 1721, in-8° ; 6° *Défense d'Eustache Budgell*, ibid., 1733 (rédigée à propos de son affaire avec Tindal) ; 7° *Narré complet des faits, ou Franche exposition de mes malheurs*, Londres, 1757. C'est là que se trouve cette phrase qui peut donner une idée de la haute opinion qu'il avait de lui-même : « ..... Cette « brochure a dans toute l'étendue du royaume « une telle réputation que, sans connaître l'au« teur, quelqu'un a dit de lui : Cette homme « mérite d'avoir une statue dans chaque ville « de commerce de l'Angleterre ! » 8° *Miscellanea hebdomaires*, ouvrage semi-périodique entrepris en 1733, sous le nom de Richard Hooker, mais qui n'eut que quelques mois d'existence. — WEBSTER (Jean), pasteur de Kilwich, est auteur d'une *Métallographie, ou Histoire des métaux*, Londres, 1678, in-4°, et de *Recherches sur la soi-disant sorcellerie*. Ces deux ouvrages sont estimés. Le premier contient à peu près tout ce que l'on savait alors sur les métaux ; et aux découvertes nouvelles des Anglais, des Italiens et des Français, l'auteur joint ses propres expériences. Le second a été traduit en allemand par Chrét. Thomasius, et imprimé à Halle, 1719, in-4°. — WEBSTER (Guillaume), maître écrivain anglais, mort en 1744, a publié : 1° *Essai sur la tenue des livres*, 12° édit., 1755, in-12 ; 2° *Traité d'arithmétique ;* 3° *Cours abrégé de mathématiques* par la Hoste, trad. en anglais, 3 vol. in-8°. P—OT.

WEBSTER (NOE), littérateur américain, naquit à West Harford dans le Connecticut, le 6 octobre 1758 ; il descendait d'un des émigrants qui les premiers s'étaient établis dans ce pays. A seize ans, il entra au collége de Yale, mais deux ans après il en sortait pour prendre part à la lutte que soutenaient les Américains contre les forces britanniques. Après quelques années de service, il reprit ses études interrompues, et, en 1781, il fut reçu avocat ; mais au lieu de plaider, il se consacra à l'éducation, et il fonda à Goshen, près de New-York, une école qu'il nomma l'*Académie du fermier*. Il entreprit, en 1783, la publication d'une série d'ouvrages élémentaires, dont le mérite fut bientôt reconnu ; il débuta par des *Principes de grammaire anglaise*, qui obtinrent une grande vogue. Se mêlant avec activité aux discussions politiques du temps, il défendit avec zèle les opinions des fédéralistes, en faveur desquels il écrivit plusieurs ouvrages, *Esquisses de la politique américaine*, 1784, etc., et il fonda, en 1793, un journal à New-York. En 1798, il se retira à Newhavem, où il habita jusqu'à sa mort, survenue le 28 mai 1843. Il doit surtout sa réputation à son *Nouveau dictionnaire complet de la langue anglaise*, qu'il entreprit dès 1807, mais qu'il ne put faire paraître qu'en 1828. C'est le résultat d'un travail immense et attentif ; l'explication des mots est plus exacte que dans les productions antérieures du même genre, mais on a fait des reproches à la partie étymologique, qui montre plus d'imagination et de perspicacité que de savoir réel et de profondeur. Toutefois, c'est un livre fort utile, et il contient quarante-deux mille mots environ, qu'on chercherait en vain dans tous les autres dictionnaires anglais. Une autre édition, revue et améliorée, parut à Londres en 1830-1832, deux volumes in-4°. Une critique trop rigoureuse fut insérée dans le *Quarterly Review*, numéro 108, mais l'opinion publique, un moment ébranlée, revint bientôt rendre à Webster une juste faveur. Le *Dictionnaire* a été souvent réimprimé aux Etats-Unis et en Angleterre, et les éditions continuent de se succéder. Il en a paru plusieurs abrégés. Les autres ouvrages de Webster sont aujourd'hui délaissés ; cependant on a réimprimé à New-York, en 1847, ses *Essais et opuscules sur des questions de morale, d'histoire, de politique et de littérature*, qui avaient paru à Boston en 1790. Z—B.

WEBSTER (THOMAS), géologue anglais, naquit aux îles Orkneys en 1772. Il vint de bonne heure à Londres, et y étudia d'abord l'architecture et le paysage. Il parcourut ensuite l'Angleterre et le pays de Galles, afin de fournir des

croquis et des vues aux publications illustrées. Revenu dans la capitale, il y fit encore de l'architecture, et c'est sur ses plans que fut édifié le théâtre *Royal-Institution*. Ayant connu, vers la même époque, le comte Rumford, il s'associa aux travaux et aux recherches de cet économiste, également devenu célèbre. Bientôt Webster se fit connaître lui-même par sa publication au sujet des *sources d'eau-vive* qu'il avait découvertes dans l'île de Wight et qui parut dans les *Transactions de la société géologique*, 1813, 2e vol. En 1816, Webster coopéra, pour la partie géologique, au bel ouvrage d'Englefield sur l'île de Wight. Il travailla aussi à l'*Encyclopédie d'économie domestique* de Longman, continuée par Loudon. Enfin, on lui doit la meilleure édition des *Eléments* (*des sciences et arts*) d'Imison. Un détail assez curieux, c'est qu'il laissa plus de cent livres de manuscrits sur des sujets divers, littéraires et autres. Le gouvernement lui avait accordé, en 1840, une pension de cinquante livres sterling à cause de ses travaux géologiques. Thomas Webster mourut à Londres le 26 décembre 1844. L. R—L.

WEBSTER (Daniel), homme d'Etat américain, naquit le 18 janvier 1782, à Salisbury, dans le New-Hampshire. Son père, Ebenezer Webster, descendait en ligne droite d'un Ecossais qui, en 1636, était venu s'établir dans cette contrée. Pendant la guerre de sept ans, qui de l'Europe étendit ses ravages dans le nouveau monde, Ebenezer servit contre les Français et contre les Indiens. Parti comme simple soldat, il s'était, grâce à sa valeur et à sa bonne conduite, élevé au rang de capitaine lorsque la paix fut conclue. En 1763, il reçut une concession de terre dans une portion reculée du New-Hampshire, véritable désert où pas un Européen ne s'était encore établi. Ce fut là qu'il construisit une cabane, qu'il agrandit et améliora graduellement, et ce fut dans cette solitude que Daniel Webster vit le jour; il y passa son enfance, ayant très-peu de ressources pour s'instruire, tout occupé l'été des travaux agricoles et l'hiver forcé d'aller à travers les neiges chercher une école dont il était fort éloigné. Son goût pour l'étude, ses brillantes dispositions se manifestaient déjà avec éclat. En 1796, il entra à l'école supérieure ou académie d'Exeter, et après quelques mois de séjour, il devint l'élève d'un ministre presbytérien, établi dans la petite ville de Boscawen; enfin, au mois d'août 1797, il fut placé au collége de Darthmouth. Il y resta quatre ans, et il revint ensuite à Salisbury; là il entra dans l'étude d'un homme de loi (*attorney*), afin d'acquérir une connaissance pratique de la jurisprudence; mais, peu de temps après, obéissant à un noble sentiment, celui de se créer des ressources afin d'aider son frère Ezéchiel à se procurer l'éducation du collége, il accepta la charge de directeur de l'école de Jryeburg, dans l'Etat du Maine. Il consacrait la journée aux travaux que lui imposait cet emploi, et il passait les nuits à copier des actes de procédure ou des papiers pour l'administration du comté, se créant ainsi, par un labeur assidu, de maigres, mais honorables revenus. Au mois de septembre 1802, il rentra dans le bureau du praticien qui l'avait déjà employé, et désormais bien au fait de toutes les manœuvres de la procédure, il put, deux ans plus tard, se rendre à Boston, où il travailla chez M. Gore, jurisconsulte éminent, qui devint plus tard gouverneur de l'Etat de Massachussets; il s'appliqua avec autant de zèle que d'intelligence à l'étude du droit. Il se destinait au barreau, et d'après l'avis de M. Gore, il repoussa l'offre qui lui fut faite, au commencement de 1805, de la place de greffier de la cour des plaids communs (*common pleas*) du comté d'Hilsborough, quoique des appointements considérables y fussent attachés. « Si vous êtes une fois employé dans un rang « subalterne, vous ne vous élèverez jamais bien « haut, » lui dit son protecteur. Il commença à plaider en 1805, et afin de se rapprocher de son père, qui était devenu infirme et qui mourut en 1806, il s'établit à Boscawen. Devenu bientôt *attorney* et conseiller à la cour supérieure du New-Hampshire, il céda, au mois de septembre 1807, son cabinet à son frère Ezéchiel, et il se transporta à Portsmouth, la principale ville de l'Etat et le centre du commerce extérieur. Il passa neuf ans dans cette ville, où il obtint une clientèle nombreuse, mais peu lucrative. En 1808, il se maria, et il devint père de quatre enfants, deux fils et deux filles; mais un seul de ses enfants, Fletcher Webster, lui survécut et devint officier du port de Boston. En 1813, Webster entra pour la première fois dans l'arène politique : le parti fédéral l'envoya au congrès comme représentant du New-Hampshire. L'*orateur* (*speaker*, le président) du congrès fit entrer le nouveau venu dans le comité des affaires étrangères. Les questions à débattre étaient délicates; les Etats-Unis étaient en guerre avec l'Angleterre à l'occasion du droit des navires neutres, et malgré l'infériorité des forces, les Américains avaient eu des succès brillants : trois frégates britanniques capturées coup sur coup montraient à l'Angleterre qu'elle n'était pas invincible et que sa domination sur les mers pouvait être disputée. Ce fut le 10 juin 1813 que Webster prit la parole pour la première fois; son discours, roulant sur les décrets de Napoléon datés de Berlin et de Milan, qui avaient été la cause des complications dont était sorti le conflit, fut remarqué. En 1814, il fut réélu; mais, pendant quelque temps, il ne prit pas aux débats une part bien active ni bien tranchée; son temps était surtout consacré à ses travaux comme avocat; il y puisait les ressources nécessaires à l'entretien de sa famille. En 1816, il quitta Portsmouth et se rendit à Boston, où les affaires

étaient plus nombreuses et plus importantes. En 1817, il s'éloigna du mouvement politique. Il était devenu assez riche pour acheter un domaine d'une étendue considérable à quelque distance de Boston; c'est là qu'il passait tout le temps que lui laissait le barreau, occupé de travaux agricoles et cherchant des distractions dans la pêche à la ligne, amusement cher aux races britanniques. En 1822, il accepta cependant l'offre que lui firent les habitants de Boston de le choisir pour leur représentant, et il assista à cinq sessions du congrès, ne se jetant point dans les querelles des partis, n'abordant que les questions sérieuses et les traitant avec une hauteur de vues, une netteté d'appréciation qui le recommandèrent de plus en plus à l'estime des hommes sérieux. En 1828, la législature du Massachusetts le fit entrer au sénat, et il continua de faire preuve des qualités qui le distinguaient. En 1836, le Massachussets le présenta comme candidat à la présidence; mais ce vote resta isolé. En 1839, Webster fit le premier et le seul voyage qu'il ait accompli en Europe; il parcourut rapidement l'Ecosse, l'Angleterre et la France. Deux ans après, le général Harrison fut élu président, et il choisit Webster pour secrétaire d'Etat. Il y avait alors une question délicate engagée avec l'Angleterre : la possession du vaste territoire de l'Orégon donnait lieu à des débats chaleureux; de part et d'autre on invoquait des raisons plus ou moins plausibles pour revendiquer la propriété de ces immenses déserts; l'amour-propre des deux nations était en jeu, et la presse enflammait les passions. Webster négocia avec lord Ashburton; on fit des deux côtés preuve de sagesse et de dispositions conciliantes; on réussit à se mettre d'accord; la question fut résolue d'une façon qui ne mécontenta ni New-York ni Londres, et le traité qui trancha ces contestations, d'où l'on avait cru un moment voir surgir une guerre formidable, fut ratifié le 20 août 1842. Au mois de mai 1843, Webster, fatigué et voyant sa santé affaiblie, donna sa démission et rentra dans la vie privée; mais, deux ans après, cédant aux instances de ses concitoyens, il rentra au sénat. Selon lui (et l'événement prouve la justesse de ses vues à cet égard), l'Union entrait dans une voie compromettante en s'étendant outre mesure sur de trop vastes espaces, en suivant une politique agressive à l'égard de ses voisins. Il combattit avec énergie l'annexion du Texas, et il s'opposa à la guerre avec le Mexique; mais l'esprit de conquête et d'agrandissement domina, et la voix de Webster ne fut pas écoutée. Sa popularité souffrit de la ligne de conduite qu'il avait adoptée; aussi, en 1848, lorsque le Massachussets le présenta derechef comme candidat à la présidence, cette proposition demeura encore sans appui. Le général Taylor fut élu; mais bientôt, enlevé par une mort prématurée, il eut pour successeur M. Fillmore, qui s'empressa de rappeler Webster dans le cabinet où il remplit les importantes fonctions de secrétaire d'Etat jusqu'à la fin de sa carrière, mais durant deux années seulement; car il expira le 24 octobre 1852, sur sa terre de Marschfield, non loin de Boston. Il existe plusieurs biographies de cet homme d'Etat : elles ont été écrites par S.-L. Knapp, New-York, 1851, in-12; par Ch. Lanman, Londres, 1853, in-8°; par J. Banvard, Boston, 1853, in-12, et en allemand, par F.-A. Maercker, Berlin, 1853, in-8°. B-N-T.

WECHEL (CHRÉTIEN), célèbre imprimeur, était originaire d'Allemagne, et vint fort jeune à Paris, où il fut admis, en 1522, dans la corporation des imprimeurs-libraires. Dans les premiers ouvrages qui portent son nom, on voit au frontispice un arbre avec deux rouges-gorges, l'un perché, l'autre volant, et cette devise : *Unicum arbustum non alit duos erithacos*. C'est la marque de Simon Dubois, lequel imprima pour Wechel jusqu'en 1527 (*voy.* Caille, *Histoire de l'imprimerie*, p. 95). Wechel acheta, cette année, une imprimerie, et il se fit bientôt une grande réputation par la correction et la beauté des éditions qui sortirent de ses presses. Il est un des premiers qui publièrent des ouvrages en grec et en latin sur deux colonnes. Cette méthode avait l'avantage de mettre le lecteur à portée de vérifier la correction du texte et la fidélité de la traduction; mais elle fut abandonnée, parce que les professeurs jugèrent qu'elle favorisait la paresse des élèves. C'est encore à Wechel qu'on dut l'heureuse idée de publier séparément les différentes parties des ouvrages des auteurs classiques, afin de faciliter aux élèves pauvres l'acquisition de celles dont ils avaient besoin. Il donna de cette manière les premiers livres de la *Bible*, en caractères hébreux, d'une rare élégance. Le traité d'Érasme, *De usu interdicto carnium*, qu'il imprima en 1534, ayant été censuré par la faculté de théologie, Wechel fut condamné à une amende (*voy.* Chevillier, *Origine de l'imprimerie*, p. 353). Le savant Conrad Gesner lui dédia le treizième livre de ses *Pandectes*, par une épître dans laquelle il le loue de son zèle à reproduire de bonnes éditions des meilleurs ouvrages grecs et latins. Wechel exerçait encore son art en 1554; mais on croit qu'il mourut cette même année. Suivant le P. Garasse (*Somme théologique*, p. 19), Wechel aurait été ruiné complétement, en punition d'avoir imprimé l'ouvrage d'Ant. Cornelius : *Exactissima infantium in limbo clamorum querela;* mais cette assertion est dénuée de toute vraisemblance, puisque Wechel transmit son imprimerie, qui devait être considérable, à son fils André, dont l'article suit. Wechel s'est servi de deux marques. Il employa dans ses premières éditions l'écusson de Bâle, ce qui pourrait faire conjecturer qu'il était originaire de cette ville. Il y substitua depuis deux mains soutenant un double caducée d'où sortent deux cornes d'abon-

dance, surmontées d'un Pégase. Le *Catalogue* des ouvrages grecs, latins, hébreux et français, sortis de ses presses, imprimé à Paris, en 1544, in-8°, a été inséré par Gesner dans le livre des *Pandectes*, qu'on vient de citer, et avec des corrections et additions, par Maittaire, dans les *Annales typographiques*, t. 2, p. 405-38. Bayle a consacré un article à Wechel dans son *Dictionnaire*. W-s.

WECHEL (André), fils du précédent, ne s'est pas rendu moins célèbre que son père dans l'histoire de la typographie. Né, vers 1510, à Paris, il fut reçu libraire en 1535, et après la mort de son père, en 1554, il lui succéda comme imprimeur. En 1560, il acheta le fonds de l'imprimerie de Henri Estienne (*voy.* Baillet, *Jugement des savants*). Son attachement aux principes des réformés lui fit courir de très-grands dangers. La populace pilla son magasin en 1569. Tous les livres suspects qui s'y trouvèrent furent brûlés publiquement; et sans la protection que lui accorda le président de Harlay, il aurait bien pu partager le sort de ses livres, tant le peuple était animé contre les huguenots (Melch. Adam, *Vitæ jurisconsult.*, p. 431). Obligé de fuir Paris, il y revint dès qu'il jugea le moment favorable, et rétablit son imprimerie. On sait que dès le mois de juin 1571, elle était en pleine activité. Wechel eut le bonheur d'échapper au massacre de la Saint-Barthélemi. Dans cette circonstance, il dut la vie à Hubert Languet (*voy.* ce nom), comme il nous l'apprend lui-même dans la dédicace de la *Vandalia* d'Alb. Krantz. Il transporta ses presses à Francfort, et prit pour correcteur J. Opsopæus (*voy.* ce nom). Suivant Zeltner (*Theatrum viror. eruditor.*, p. 398), André Wechel, effrayé de la situation de l'Allemagne, conçut, en 1579, le projet de revenir s'établir à Paris; mais la France ne présentait pas un aspect plus tranquille. Il put s'en assurer par lui-même, s'il y conduisit, comme on le croit, Opsopæus. De retour à Francfort, il mourut dans cette ville le 1er novembre 1581. — Quelques auteurs lui donnent pour fils *Jean* Wechel, imprimeur à Francfort de 1584 à 1594; mais André n'avait point d'enfants, puisqu'il institua ses héritiers *Claude Marni* et *Jean Aubri*, qui continuèrent l'exercice de l'imprimerie, en société, à Francfort et ensuite à Hanau. Les ouvrages sortis des presses de Marni et d'Aubri portent sur le frontispice, avec la marque de Wechel, ces mots : *ex typis Wechelianis*. Jean Aubri mourut à la fin de l'an 1600 ou au commencement de 1601, et Claude Marni dans le courant de 1612. Leurs héritiers rompirent une association qui subsistait depuis si longtemps, et imprimèrent chacun pour son compte jusqu'en 1629. Il existe un *Catalogue* des ouvrages sortis des presses des Wechel avant 1590, Francfort, in-8°. Parmi les correcteurs qu'ils employèrent après Opsopæus, on distingue le savant Fréd. Sylburg (*voy.* ce nom). W—s.

WECKER (Jean-Jacques), médecin, naquit en 1528, à Bâle, d'une famille originaire du pays des Grisons. Il fut nommé, en 1557, professeur de dialectique au collége de sa ville natale, et trois ans après, joignit à cette chaire celle de rhétorique. Reçu docteur à la faculté de médecine, il partagea son temps entre ses devoirs de professeur, le travail du cabinet et la pratique de son art. Il signala son zèle pendant la peste qui désola Bâle en 1565, et contribua beaucoup à diminuer le nombre des victimes de ce fléau. L'année suivante, il accepta la place d'archiatre ou premier médecin de Colmar, et mourut dans cette ville, en 1586. Outre une *Logique* et une *Rhétorique*, en latin, et une traduction allemande des *Secrets* d'Alexis Piémontois, on a de Wecker : 1° *Antidotarium speciale*, Bâle, 1561, in-4°; — *Antidotarium generale*, ibid., 1576, in-4°. Ces deux recueils de recettes ont été réimprimés un grand nombre de fois, ensemble ou séparément. 2° *Medicæ syntaxis utriusque ex gr., lat. et arab. thesauris collecta*, ibid., 1562, in-fol. Il y en a plusieurs éditions. 3° *De secretis libri* XVII *ex variis auctoribus collecti*, etc., Bâle, 1582, in-8°. L'édition la plus récente et la meilleure est celle de 1750, in-8°, avec des additions de Th. Zwinger. Cet ouvrage a été traduit en français par un anonyme, Lyon, 1584, in-8°. (*Voy. la Bible* de Duverdier, au mot *Wecker.*) Éloy en cite une traduction par J. Duval, Genève, 1616, in-4°, sous le titre de *Trésor des préservatoires et antidotaire*. Cet ouvrage, dont le succès peut étonner aujourd'hui, est toujours recherché des curieux, pour les choses singulières qu'il renferme. 4° *Practicæ medicinalis generalis libri* VII, Bâle, 1585, in-16; 5° *Anatomia mercuriis spargyrica*, Halle, 1620, in-4°. *Voy.* les *Athenæ Rauricæ*, p. 263. W-s.

WECKHERLIN (George-Rodolphe), poëte allemand, né à Stuttgard en 1584, parcourut pendant sa jeunesse l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Etant revenu dans sa patrie en 1610, le duc Jean-Frédéric le nomma son secrétaire. Ses goûts le portaient vers la poésie. Les voyages lui avaient fait connaître la littérature étrangère; il avait étudié les anciens; mais il lui restait de grands obstacles à vaincre, ses prédécesseurs ne lui ayant donné que de mauvais modèles. Comme il avait lu les poëtes anglais, italiens et français, il commença par se faire une coupe de vers plus régulière. Sa poésie présente l'image intéressante de la lutte que son génie eut à soutenir contre les formes, alors encore si dures, de la langue allemande. Souvent il reste au-dessous de son sujet; mais toujours on est forcé d'admirer la hardiesse du poëte qui, né trente ans avant Opitz, s'épuisait en efforts pour s'ouvrir une nouvelle carrière. Il était en grande faveur à la cour de Wurtemberg; on n'y donnait aucune fête qui ne fût embellie par une composition de Weckherlin. Cependant sa place de secrétaire près du duc lui déplaisait, et ce prince lui ayant proposé, en 1620, les fonctions de la légation de Londres, il

accepta d'autant plus volontiers qu'il aimait le séjour de cette ville, où il avait déjà passé trois ans. Depuis cette époque il ne quitta plus l'Angleterre, où il paraît avoir joui d'une haute considération. Jacques Ier et Charles Ier l'ayant attiré à leur service, il fut chargé de missions, aussi honorables que difficiles, en Écosse, en Irlande, dans les Pays-Bas, en Italie et en Espagne. Entraîné par l'agitation des affaires, il n'oublia point les muses allemandes, prit part aux travaux d'Opitz et se réjouit de sa gloire en avouant que ce poëte donnait plus de soin que lui à ce qu'il publiait. Il lui adressa un sonnet dans lequel il lui exprima toute son estime ; mais les contemporains et la postérité lui ont, sous le rapport du génie et de la hardiesse, assigné une place beaucoup plus élevée qu'à Opitz. Weckherlin, qui est mort vers l'an 1651, publia lui-même deux petits livres d'*Odes* et de *Chants*, à Stuttgard, 1618, in-8°. Cette collection est devenue très-rare. L'auteur, ayant revu ses manuscrits avec soin, fit paraître ses œuvres sous ce titre : *Poésies ecclésiastiques et profanes*, Amsterdam, 1641, in-12. Sa préface est datée *du dernier jour de septembre* 1639, *à la cour royale d'Angleterre*. On y lit : « J'ai à regretter la perte de ceux de mes « manuscrits que j'avais laissés en Allemagne « entre les mains de mon frère Louis; il a été, « comme tous les miens, et avec les biens de « notre famille, immolé aux fureurs de la guerre « de trente ans. Qu'est devenue ma *Myrta*, ce « poëme chéri, composé de tant de sonnets et de « stances? D'autres pièces, surtout quelques fa- « bles d'Ovide, m'ont été enlevées en France et « en Angleterre. » Parmi les *Poésies ecclésiastiques* on remarque la traduction en vers libres de trente psaumes. Au nombre des *Poésies héroïques* on en trouve à la louange de Gustave-Adolphe, du duc Bernard, du chancelier Oxenstiern, du cardinal de Richelieu et d'autres personnages éminents. En 1648, Weckherlin publia une seconde édition de ses œuvres qu'il augmenta de la moitié. Parmi les *Poésies ecclésiastiques*, on trouve soixante-six psaumes de David. Ses *Poésies légères*, telles que *Ballets*, *Mascarades*, *Cartels*, *Tournois*, ont un intérêt particulier, parce qu'elles tiennent aux mœurs et aux usages du siècle. Dans la préface, Weckherlin dit qu'il a passé quarante années de sa vie à la cour des rois, étant presque toujours employé à des voyages et à des missions de haute importance. Il était également recherché par les savants et les poëtes d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne. Passionné pour la gloire, il a souvent chanté Gustave-Adolphe, auquel il donnait la première place parmi les grands généraux. Un petit poëme héroïque qu'il publia, en 1633, en l'honneur de ce prince, qu'il appelle *immortel*, *invincible*, a reparu sous ce titre : *Souvenirs adressés à Gustave-Adolphe, avec son portrait, par Weckherlin* (allem.), 1806, in-8°. L'éditeur y a fait quelques changements dans l'orthographe, il a expliqué le sens des expressions qui ont vieilli, afin de rendre Weckherlin intelligible. Il a suivi l'édition de 1648, qui est devenue très-rare. On recherche également les pièces que notre poëte publia à la cour de Stuttgard, entre autres son *Triomphe remporté dernièrement, à l'occasion du baptême d'un prince à Stuttgard*, 1616 (en allemand et en anglais). Tout y est intéressant et varié, la couleur de la poésie, les cérémonies usitées à cette cour, les jeux des anciens chevaliers, les tournois, les expressions de leur courtoisie, et les mœurs de ces anciens temps. G—Y.

WECKHERLIN (GUILLAUME-LOUIS), homme de lettres, célèbre par ses aventures et ses malheurs, naquit, le 7 juillet 1739, à Bothnang, dans le royaume de Wurtemberg. Après avoir terminé ses études, il vint à Paris, où il se livra avec une sorte de passion à la lecture de Voltaire et des autres philosophes français du 18e siècle. C'est dans cette source qu'il puisa ce ton de légèreté et de suffisance qui caractérise toutes ses productions. S'étant rendu à Vienne, il y publia quelques écrits de circonstance, qui eurent du succès, mais qui le rendirent suspect au gouvernement. Il avait fait paraître ses premières compositions sous le voile de l'anonyme. Bientôt il déclara qu'une brochure intitulée *Choses remarquables de Vienne* était de lui. La police ne pouvant plus se méprendre sur le véritable auteur, il subit une détention de six mois et fut ensuite expulsé des États autrichiens. Il vint à Augsbourg et se fit encore chasser de cette ville pour un écrit scandaleux contre un magistrat qui l'avait comblé de bienfaits. Réfugié à Nordlingen, il se vengea des habitants d'Augsbourg par son *Anselmus Rabiosus*. Ce libelle, imprimé à Augsbourg, fut saisi par ordre du magistrat, ce qui lui donna une sorte de célébrité, car il en parut quatre éditions. Weckherlin publiait dans le même temps, à Nordlingen, un journal allemand intitulé *Felleisen* (Porte-manteau). Ayant injurié un magistrat, à qui il avait de grandes obligations, il fut encore forcé de quitter Nordlingen, et alla continuer son journal à Baldingen sous ce titre : *les Chronologues*. Depuis 1784 il lui donna le nom de *Monstre gris*, puis celui de *Lettres hyperboréennes, ou Lettres venues des extrémités du Nord;* le dernier fut celui de *Paragraphes*. En 1792, après que le roi de Prusse se fut emparé des marquisats d'Anspach et de Bayreuth, Weckherlin vint trouver à Anspach le ministre de Hardenberg, qui lui permit d'y continuer son journal et lui fit même des avances pour le mettre en état d'aller à Strasbourg et à Paris chercher des correspondants. Il donna alors à sa feuille le titre de *Journal d'Anspach*. Ayant fait beaucoup de mécontents, il ne se soutint que par la protection du ministre. Mais, pendant l'absence de ce magistrat, le bruit se répandit à Anspach que

les Français marchaient sur la Franconie, et que Weckherlin était en correspondance avec eux : la populace, furieuse, se rassembla ; il fut arrêté, et l'on s'empara de ses papiers, dans lesquels on ne trouva rien qui pût le compromettre. Mais, accablé de sa disgrâce, il mourut de chagrin le 24 novembre 1792. Ses écrits, tous en allemand, sont : 1° *Lettres caraïbiennes*, sans date ni lieu d'impression : 2° *Choses remarquables de Vienne*, Nordlingen, 1777, in-8° ; 3° *Voyage d'Anselmus Rabiosus dans la haute Allemagne*, Saltzbourg et Leipsick (Nordlingen), 1778, in-8° ; 4° le *Portemanteau*, journal politique, commencé à Nordlingen, en 1778 ; 5° les *Chronologues*, journal historique, qui paraissait tous les mois, et dont il publia 12 volumes depuis 1779 jusqu'en 1781. Francfort et Leipsick sont marqués comme les lieux de l'impression, quoique le journal parût à Nuremberg. 6° *Livre portatif de la philosophie pour l'année* 1783, Nuremberg, 1782, in-18 ; 7° le *Monstre gris*, journal historique et politique, Nuremberg, 1784 à 1787, 12 vol. in-8° ; 8° *Lettres hyperboréennes*, Nuremberg, 1787 à 1790, 6 vol. in-8° ; 9° les *Paragraphes*, Nuremberg, 1791, 2 vol. in-8° ; 10° *Journal d'Anspach*, Anspach. 1792, 33 numéros. G—y.

WEDDERBURN (ALEXANDRE). *Voyez* ROSSLYN.

WEDDERKOPF (MAGNUS DE), ministre d'Etat, né en 1638 à Husum, dans les Etats de Holstein, commença au gymnase de Lubeck l'étude des langues dans lesquelles il alla se perfectionner aux universités d'Helmstædt, d'Iéna et d'Heidelberg ; il parcourut ensuite une grande partie de la France et de l'Italie, et obtint à son retour à Heidelberg la chaire de droit public et féodal. L'électeur Charles-Louis mit plusieurs fois ses talents diplomatiques à l'essai, en l'envoyant au duc de Holstein, qui lui fit donner la place de professeur du Code à l'université de Kiel. Cette promotion ne fut pour lui que le prélude des honneurs qui l'attendaient. Successivement chanoine du chapitre de Lubeck, conseiller des ducs régnants de Holstein, curateur de l'université de Kiel, président du conseil secret de Sleswig-Holstein, bailli de Tremsbüttel, seigneur de Steinhorst, Tangstède, Magnuswort, etc., il vit mettre le comble à tous ces honneurs par le brevet impérial qui lui conféra la noblesse, et par sa nomination à la place d'ambassadeur de Holstein, fonctions qu'il remplit lors des traités de Nimègue, en 1678, d'Altona, en 1688 et 1689, et de Travendal, en 1700. Cinq ans plus tard il fut élevé au rang de premier ministre, et joignit à ce titre, en 1706, celui de chancelier de l'université de Kiel. Une intrigue, combinée avec autant d'adresse que de perfidie, vint interrompre le cours de ses prospérités : on l'accusa d'avoir, pendant ses ambassades, trahi les intérêts du Holstein ; et non-seulement ces incriminations calomnieuses eurent le pouvoir de le faire tomber dans la disgrâce de son souverain, mais encore il fut jeté dans les prisons de Tœnningen, où il languit cinq ans (1709-1714). Enfin, la mort de son ennemi lui permit de dissiper les nuages que l'intrigue avait amassés devant les yeux du prince, et il prouva si clairement son innocence que le duc, en faisant cesser sa détention, lui rendit toutes les places dont il avait été privé. Wedderkopf les conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 janvier 1721. Il laissa, outre des *Programmata*, des *Dissertations* et divers *Opuscules*, plusieurs écrits estimés tous relatifs à la science du droit. 1° *De famosis libellis ;* 2° *Observationes theoretico-practicæ a titul.* 3 *ad* 8 *lib.* 1 *Institut. ;* 3° *De collatione feudi ;* 4° *De moratoria præscriptione ;* 5° *De quæstionibus imperatoria decisione dignis.* On lui doit de plus une édition du *Traité des fiefs*, par Ferner et Contius, et de la *Constitution impériale sur les fiefs*, par Carol. Crassus. *Voy.* Seelen, *Athenæ Lubecenses*, et Moller, *Cimbria litterata.* — *Gabriel* DE WEDDERKOPF, son frère, prédicateur aulique de la duchesse de Holstein, puis curé de Troja, archidiacre, premier pasteur et chef des études à Kiel, mourut dans cette ville le 18 septembre 1696, âgé de 52 ans. On a de lui des oraisons funèbres, deux dissertations latines, l'une sur le scepticisme des arminiens, l'autre sur l'athéisme des sociniens, etc. Mais son ouvrage le plus important est celui qu'il laissa manuscrit sous ce titre : *Opus de origine sacrorum Ecclesiæ primitivæ rituum.* P—OT.

WEDEKIND (GEORGE-CHRISTIAN-THÉOPHILE, baron DE), médecin et publiciste allemand, né en 1761, à Gœttingue, était fils d'un professeur de l'université ; il étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'âge de dix-neuf ans. Après avoir résidé dans quelques petites villes, il fut choisi, en 1787, par l'électeur de Mayence pour être son premier médecin. Lorsque les Français occupèrent Mayence, Wedekind passa au service de la république comme attaché aux hôpitaux militaires, et, en 1794, il se rendit à Strasbourg avec les mêmes fonctions. Il étudiait avec soin la marche des événements et il manifesta des principes conservateurs dans plusieurs écrits politiques : *Observations sur le jacobinisme ;* — *Situation économique et politique de la France après trois ans de république*, Strasbourg, 1796 ; — *Lettres confidentielles sur la révolution du 18 brumaire*, 1800. Naturalisé Français, il revint à Mayence en 1797 reprendre ses fonctions de médecin militaire ; il fut mis à la retraite en 1805, mais en 1807, il fut placé comme professeur à l'école de médecine qui venait d'être organisée. L'année suivante, il fut attaché comme médecin en chef au corps d'armée de réserve que commandait le maréchal Lefebvre ; en 1808, il devint médecin du grand-duc de Hesse, et il reçut le titre de baron. Il mourut le 28 octobre 1831. Polygraphe fécond, il a composé de nombreux écrits relatifs aux sciences médicales, philosophiques et politiques ;

la franc-maçonnerie et la théologie l'occupèrent également. Nous nous bornerons à signaler quelques-uns de ces ouvrages aujourd'hui un peu oubliés : *Théorie générale des inflammations et de leurs suites*, Leipsick, 1791; — *Exposé de l'organisation des hôpitaux militaires de la France*, 1797, 2 vol.; — *Du traitement de la petite vérole*, 1802; — *Considérations sur la théorie des inflammations et des fièvres*, 1814; — *Du mérite de l'art de guérir*, 1816; — *Examen du système homéopathique d'Hahnemann*, 1822; — *De la noblesse et des aspirations de l'époque vers l'amélioration des institutions nobiliaires*, 1818, 2 vol.; — *Fragments sur la religion*, 1817; — *l'Ordre de Pythagore*, 1820; — *Matériaux pour les francs-maçons*, 2 parties, 1820-1821. Z.

WEDEKIND (Antoine-Christian), historien allemand, naquit le 14 mai 1763 à Visselhoevede (duché de Verden). Après avoir commencé ses études dans sa ville natale et à Lunebourg, il alla les continuer à Helmstadt et à Gœttingue, où il s'appliqua à l'étude du droit. Après avoir passé quelques années à Hanovre comme avocat, il accepta, en 1790, la place de greffier à Neustadt, et il la quitta, en 1793, pour occuper à Lunebourg un emploi du même genre, mais d'un ordre plus élevé. Pendant l'occupation par les Français d'une partie de l'Allemagne, il entra dans l'administration civile, et il fut nommé successivement conseiller de préfecture du département des Bouches-de-l'Elbe et sous-préfet de Lunebourg. Il rendit de vrais services en améliorant la situation du collége de cette ville, et il en devint plus tard le directeur, lorsque les institutions créées par la volonté de Napoléon eurent été brisées. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1820, année où il fut placé à la tête d'une académie (ou collége) établie à Lunebourg pour l'éducation de la noblesse. Il mourut le 14 mars 1845. En 1797, il avait été chargé de mettre en ordre le riche dépôt des archives de la ville où s'écoula presque toute sa carrière, et ce fut cette occasion qui lui inspira le goût des études historiques. Il débuta par donner, de concert avec Wagner, une édition de la *Chronique* de l'évêque Dietmar (Nuremberg, 1807); en 1814, il fit paraître un *Manuel de l'histoire du monde et des peuples* (3e édit., 1824), livre qui a obtenu un juste succès, dû à l'abondance et à l'exactitude des informations et à la précision lumineuse des exposés. Son *Mémorial d'histoire universelle*, 1817, seconde édition, 1845, est également un bon ouvrage. Abordant spécialement une époque plus rapprochée, il mit au jour, en 1816, un *Manuel chronologique de l'histoire moderne*, en 2 volumes, qui comprend la période de 1740 à 1816. Ses *Notes sur quelques historiens allemands du moyen âge*, publiées en 10 cahiers, formant 3 volumes (Hambourg, 1821-1837), renferment des matériaux utiles pour l'histoire du Hanovre et de l'Allemagne du Nord. Il composa aussi quelques bonnes monographies, parmi lesquelles on distingue la *Tabula Waldemari, primi regis Daniæ*, 1817. Il consigna dans ses dispositions testamentaires une preuve éclatante de son amour pour les sciences historiques en fondant trois prix, d'une valeur de mille thalers chacun, que la classe d'histoire et de philologie de la société royale des sciences à Gœttingue est chargée de décerner tous les dix ans aux meilleurs travaux sur divers points de l'histoire de l'Allemagne. Z.

WEDEKIND (George-Guillaume), économiste allemand, naquit à Strasbourg, le 28 juillet 1796. De 1805 à 1808, il étudia au gymnase de Mayence et compléta ses connaissances scientifiques à l'université de Gœttingue. Employé dans l'administration des forêts en 1812, il quitta son emploi en 1813, pour s'enrôler dans l'armée hessoise. Il rentra dans l'administration au rétablissement de la paix; puis il retourna à Gœttingue, pour y acquérir une instruction définitive. Il entreprit ensuite un voyage spécial, et parcourut les principales forêts de l'Allemagne. Il devint alors successivement maître des forêts, membre du collége forestier, et, en 1821, conseiller supérieur en cette partie. Wedekind fut plusieurs fois élu membre des états de Hesse, mais comme il avait des principes libéraux en désaccord avec la marche du gouvernement, on lui refusa toujours, en sa qualité de fonctionnaire, le congé nécessaire pour aller remplir son mandat de représentant : cependant, en 1848, il put assister aux séances du parlement préparatoire. Il était en outre, vice-president de la société pour l'amélioration de la condition sociale des juifs, secrétaire général de la société des chemins de fer de Darmstadt. Il mourut le 22 janvier 1856. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai d'un système de statistique forestière*, Leipsick, 1818; 2° *Documents pour servir à la connaissance de l'état forestier en Allemagne*, 1819-1821; 3° *Essai d'une organisation forestière dans l'esprit de l'époque*, 1821; 4° *Instruction pour l'administration et l'économie des forêts*, Darmstadt, 1831; 5° *Instruction pour la régularisation et l'estimation des produits des forêts*, 1834; et 2e édition, 1835; 6° *Précis de la science forestière*, 1838; 7° *Annuaires des forêts*, 1re série, 1828-1850; 2e série, 1851 et années suivantes; 8° *Encyclopédie de la science forestière*, Stuttgard, 1848. Wedekind dirigea, en 1847, la *Gazette universelle des forêts et des chasses*, pour laquelle il avait écrit antérieurement des articles. L. R—l.

WEDEL (George-Wolfgang), savant et laborieux médecin, naquit à Goltzen en Lusace, le 12 novembre 1645, d'un ministre protestant. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à l'université d'Iéna, où ayant été reçu maître ès arts, puis docteur en médecine, il passa à Gotha, et se livra, pendant cinq ans, à l'exercice de sa profession. En 1673, il quitta cette dernière ville pour retourner à

Iéna, et y remplit une chaire de professeur. Bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Allemagne, et lui mérita des titres et des honneurs. Il était digne des uns et des autres par ses qualités personnelles, et surtout par ses vastes connaissances. A celles qu'exigent le professorat et l'exercice de l'art de guérir, il joignait la philologie et les langues orientales. Wedel fut nommé successivement premier médecin du duc de Weimar et de l'électeur de Mayence, conseiller de l'empereur d'Allemagne, comte palatin, etc. L'académie des curieux de la nature et la société royale de Berlin le reçurent parmi leurs membres. Il mourut le 6 septembre 1721, après avoir professé la médecine à Iéna pendant près de cinquante ans, et avoir formé un grand nombre de bons élèves. Cet homme rempli de science ne sut pourtant pas se soustraire aux séductions de l'astrologie. On doit lui reprocher aussi d'avoir sacrifié aux doctrines de son époque, en suivant trop servilement la pathologie de Van Helmont et de Sylvius, et en accordant trop de confiance aux médicaments absorbants, aux bézoards, aux sels volatils, etc. Il inventa diverses formules, qui ont été consignées dans les dispensaires germaniques, mais qui aujourd'hui sont complétement abandonnées. La quantité de dissertations académiques auxquelles cet infatigable écrivain a attaché son nom est prodigieuse; on en compte plus de trois cents sur toutes sortes de sujets. Nous nous contenterons de signaler ses ouvrages les plus importants : 1° *Non entia chimica, sive catalogus operum, operationumque chimicarum, quæ non sint in rerum natura, nec esse possint, magno tamen cum strepitu a vulgo chimicorum passim circumferuntur et orbi obtraduntur*, Francfort, 1670, in-4°; 2° *Specimen experimenti chimici de sale volatili plantarum*, Francfort, 1672, in-12; Iéna, 1675, 1682, in-12; 3° *Opiologia, ad normam academiæ naturæ curiosorum elaborata*, 1674, 1682, in-4°; 4° *Exercitationes pathologicæ*, Iéna, 1675, in-4°; 5° *Pharmacia in artis formam redacta*, ibid., 1677, 1686, 1693, in-4°; 6° *Theoremata medica, seu introductio ad medicinam*, ibid., 1677, 1692, in 12; 7° *Tabulæ synopticæ de compositione medicamentorum extemporanea*, ibid., 1678, in-fol.; 8° *De medicamentorum facultatibus cognoscendis et applicandis, libri duo*, ibid., 1678, 1696, in-4°; traduit en anglais, Londres, 1685, in-8°; 9° *De medicamentorum compositione extemporanea ad usum hodiernum accommodata*, Iéna, 1678, 1683, in-4°. Ce livre a été fort loué par les médecins allemands. 10° *Physiologia medica*, ibid., 1679, 1682, 1704, in-4°; 11° *Progressus academiæ naturæ curiosorum*, ibid., 1680, in-4°; 12° *De medicamentorum facultatibus*, imprimé depuis sous ce titre : *Amænitates materiæ medicæ*, ibid., 1684, 1700, 1704, in-4°; 13° *Pharmacia acroamatica*, ibid., 1686, in-4°; 14° *Exercitationum medico-philologicarum sacrarum et profanarum centuria*, recueil de thèses soutenues sous la présidence de Wedel, et qui parurent en dix décades, à Iéna, depuis 1686 jusqu'en 1702, in-4°. Parmi ces dissertations, il en est de fort curieuses, et qui ont exigé une érudition profonde et choisie. 15° *Tabulæ pathologico-therapeuticæ omnium morborum*, Iéna, 1686, in-4°; 16° *Physiologia reformata*, ibid., 1688, in-4°; 17° *Pathologia medico-dogmatica*, ibid., 1692, in-4°; 18° *Aphorismi aphorismorum, id est, aphorismi Hippocratis in porismata resoluti*, ibid., 1695, in-12; 19° *Exercitationes pathologico-practico-therapeuticæ*, ibid., 1699, in-4°; 20° *Exercitationes semeiotico-pathologicæ*, ibid., 1700, in-4°; 21° *Theoria saporum medica*, ibid., 1703, in-4°; livre formé de onze dissertations académiques; 22° *Exercitationum medico-philologicarum centuria secunda*, ibid., in-4°. Wedel ne publia de cette collection que cinq décades, de 1704 à 1720. 23° *Praxeos clinicæ sectio prima, de morbis capitis*, Iéna, 1710, in-4°; 24° *Compendium chimiæ theoreticæ et practicæ*, ibid., 1715, in-4°; 25° *Liber de morbis infantum*, ibid., 1717, in-4°; 26° *Epitome praxeos clinicæ*, ibid., 1720, in-4°. Wedel applique sa méthode incendiaire aux maladies des enfants, comme à celles des adultes. A tant d'ouvrages il faut joindre un grand nombre de faits pratiques, qui se trouvent consignés dans les Ephémérides des curieux de la nature. Wedel avait aussi publié de nouvelles éditions d'anciens auteurs, parmi lesquelles on distingue celles du *Philonium* de Valescus de Tarente, Leipsick, 1680, in-4°, avec une préface de sa composition, ainsi que le livre de Guerner Rolfink, intitulé *Epitome methodi cognoscendi et curandi affectus corporis humani*, Iéna, 1675, in-4°; ainsi qu'un *Catalogue de ses propres écrits*, en latin, Iéna, 1679, 1709, in-4°. R—D—N.

WEDEL (ERNEST-HENRI), fils du précédent, naquit à Gotha le 1er août 1671. Ayant terminé ses cours de philosophie et de médecine à Iéna, sous la direction de son père, il reçut le bonnet de docteur en 1695, et quelque temps après ses talents lui valurent une chaire à l'université d'Iéna; mais il mourut prématurément dans cette ville, le 13 avril 1709, après avoir fait tous ses efforts pour suivre les traces de son père. On a de lui une douzaine de dissertations académiques sur différents sujets; la plus remarquable, qui a eu deux éditions, traite des maladies des orateurs, *de morbis concionatorum*, Iéna, 1707, in-4°; ibid., 1742, in-4°. — WEDEL (Jean-Adolphe), second fils de George, né à Iéna, le 17 août 1675, embrassa la même carrière que son père, et s'y distingua à force de travail. Non content de suivre les cours de sa ville natale, il se rendit à Leipsick pour profiter des leçons des savants qui brillaient alors dans cette université; puis il revint à Iéna recevoir les honneurs du doctorat. Demeuré sans emploi public jusqu'à la mort de son frère Ernest Henri, en 1709, il devint héritier de sa chaire, ainsi que de la place de médecin

provincial. On ne connaît point l'époque de sa mort : il est cependant présumable qu'il a vécu au moins 71 ans, puisque, né en 1675, il écrivait sa dernière dissertation en 1746. Il a paru sous son nom quatre-vingts et quelques thèses académiques en latin sur divers sujets de pathologie et de thérapeutique; mais il n'a publié aucun autre ouvrage important. — *Chrétien* Wedel, troisième fils de George Wolfgang, et frère des deux précédents, exerça aussi la médecine, qu'il avait étudiée à Amsterdam et à Leyde, devint médecin du comte de la Lippe, puis se fixa à Minden, et de là à Lubeck, où il mourut le 14 avril 1714, âgé de 36 ans. R—d—n.

WEDEL (Jean-Wolfgang), probablement de la famille des précédents, né en 1708, mort le 11 juillet 1757, exerçait la médecine à Iéna. Passionné pour la botanique, il prétendit qu'on devait exclure le fruit des considérations sur lesquelles repose la classification des plantes, et qu'il fallait tirer de la fleur seulement les caractères botaniques. Il a consigné cette doctrine dans l'ouvrage intitulé *Tentamen botanicum, flores plantarum in classes, genera superiora et inferiora per characteres ex floribus delineatos, dividenda, cognitioni nominis, generi infimo, ad quod planta pertinet, competentis inserviens*, Iéna, 1747, in-4° ; ibid., 1749, in-4°. Haller ayant critiqué cette doctrine systématique, Wedel lui répondit par l'ouvrage suivant : *Epître à Haller, concernant le jugement qu'il a porté sur le Tentamen botanicum*, Iéna, 1748, in-4°, en allemand. R—d—n.

WEDEL (Charles-Henri de), général prussien, fut un des plus dignes compagnons d'armes du grand Frédéric. Né dans l'Uckermack, en 1712, d'une famille noble, il entra dans la carrière militaire en 1741, fit la guerre de Silésie et devint colonel d'un régiment de son nom. Nommé général-major, il fit en cette qualité les premières campagnes de la guerre de sept ans, et il eut surtout beaucoup de part à la victoire de Lissa ou Leuthen (5 décembre 1757), qui fut un des plus glorieux événements de cette guerre (*voy.* Frédéric II). Le monarque prussien dit positivement dans ses mémoires que « ce brave et habile général fixa la victoire et termina cette « importante journée par sa belle manœuvre ». Wedel eut ensuite le commandement d'un corps d'armée et fut envoyé contre les Suédois, qu'il arrêta dans leur marche sur le Brandebourg, bien qu'il leur fût de beaucoup inférieur en nombre. Dans le mois de mars 1757, le roi lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre les Russes, et il le chargea de réparer les fautes qui déjà avaient été commises par le comte de Dohna. Wedel marcha aussitôt près de Crossen contre le général Solticoff (*voy.* ce nom); mais les Russes occupaient une excellente position, et après avoir perdu 2,000 hommes dans des attaques réitérées et très-meurtrières, les Prussiens furent contraints de se retirer. Cet échec ne fit rien perdre à leur général de la confiance que Frédéric avait en lui ; ce monarque continua à l'employer fort honorablement, et dans l'année 1761, il le nomma ministre de la guerre. Wedel s'acquitta avec beaucoup de zèle et de talent de ces importantes fonctions jusqu'en 1779, époque à laquelle, parvenu à un âge avancé, il demanda et obtint sa retraite pour se retirer dans ses terres, où il mourut le 17 avril 1782. — Wedel (George de), frère du précédent, se distingua comme lieutenant-colonel dans la guerre de Silésie. Chargé de défendre une position à la tête d'un bataillon de grenadiers, il disputa pendant cinq heures, au prince de Lorraine et à toute l'armée autrichienne, le passage de l'Elbe, près de Sulowitz. Cet exploit lui mérita le nom de *Léonidas prussien*, que Frédéric lui donne dans ses mémoires. Ce prince lui accorda l'ordre du Mérite et le fit commandant militaire dans un bailliage. George Wedel fut tué à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1747. M-d j.

WEDEL-IARLSBERG (Jean-Gaspard-Hermann, comte de), homme d'État norvégien, naquit à Montpellier le 21 septembre 1779; son père, ministre du Danemarck auprès de la Grande-Bretagne, était venu faire un séjour dans le midi de la France pour motifs de santé. Il fut bientôt ramené à Londres, et il alla ensuite à Copenhague faire ses études; il suivit les cours de jurisprudence, tout en montrant un goût spécial pour la philologie et de grandes aptitudes pour acquérir la connaissance de diverses langues. Possesseur à vingt et un ans d'une instruction fort étendue, il entra dans l'administration, et il fut nommé bailli (*Amtmann*) du district de Buskerud. La mort de son père, survenue en 1805, le mit en possession du titre de comte et des vastes domaines d'Iarlsberg, situés sur le golfe de Christiania. Pendant la guerre que le Danemarck, auquel la Norvége était alors réunie, soutint contre la Suède, en 1808 et 1809, il se mit à la tête d'un corps de volontaires qu'il organisa lui-même. L'humanité dont il fit preuve à l'égard des ennemis le rendit fort populaire dans la péninsule scandinave, et en 1810, lorsque le trône de Suède devint sans héritiers, son nom fut prononcé, mais ce fut Bernadotte qui fut désigné comme prince héréditaire. Lorsqu'en 1814 la coalition résolut définitivement la séparation de la Norvége d'avec le Danemarck, le comte de Wedel, nommé membre de l'assemblée constituante à Eidsvold et de la première diète extraordinaire réunie à Christiania, se prononça en faveur de l'annexion de la Norvége à la Suède, le premier de ces États lui paraissant trop faible, trop épuisé pour pouvoir subsister seul et isolé. Le parti patriote se montra fort irrité, et le comte fut signalé comme un traître. Cependant cette irritation se dissipa promptement : l'annexion eut lieu sans résistance ; une constitution des plus libérales fut donnée à la Norvége, et le nouveau roi, conférant à Wedel

le titre de conseiller d'Etat, lui confia la direction des finances, du commerce et des contributions. Le comte remplit ces fonctions jusqu'en 1822, époque à laquelle il fut attaqué devant la cour suprême du royaume pour diverses mesures arbitraires, notamment pour un emprunt contracté à Berlin. L'opinion des juges lui fut favorable, mais il ne l'avait pas attendue pour donner sa démission; il se retira sur ses terres, qu'il administra avec une habileté consommée. En 1828, il rentra dans les affaires comme député à la diète, et il se fit remarquer par la lucidité de ses vues et la facilité de sa parole. Le roi, dont il avait toute la confiance, l'éleva en 1836 au poste important de gouverneur de la Norvége, mais dans ces fonctions délicates, Wedel accusé de servir les vues du ministère à Stockholm, plutôt que de se préoccuper des intérêts du pays, attira sur lui une vive impopularité. Sa santé s'étant fort altérée, il se rendit aux eaux minérales de l'Allemagne, mais loin d'y trouver la guérison, il mourut presque subitement à Wiesbaden le 27 avril 1840. Z.

WEDGWOOD (Josias), chef d'une manufacture de porcelaine anglaise, est regardé comme un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de cette branche d'industrie. Né en 1730, d'un père dont tous les biens étaient substitués à l'aîné de ses fils et n'étant lui-même que le cadet de la famille, il sentit de bonne heure le besoin de se créer des ressources par le travail, et il dirigea vers les opérations de la poterie toute l'activité d'un esprit naturellement inventif. C'est aux années 1760 et 1762 que l'on rapporte ses plus intéressantes découvertes. Six espèces différentes de biscuit, semblables les unes au porphyre, au granit et aux pierres quartzeuses les plus estimées, les autres au basalte et au jaspe, sortirent presque en même temps de ses ateliers de Staffordshire et frappèrent d'admiration tous les connaisseurs. Une d'entre elles surtout était remarquable par une dureté de très-peu inférieure à celle de l'agate, et toutes d'ailleurs avaient le double avantage de résister à l'action des acides les plus énergiques et de ne point éclater même aux plus hautes températures. A cette première supériorité dans la fabrication, Wedgwood, voulant unir celle des ornements, s'entoura de dessinateurs et de peintres habiles, qui donnèrent à tous ses ouvrages les formes les plus élégantes et embellirent encore leur surface par les traits d'un pinceau ingénieux et délicat. On sent combien ces perfectionnements durent être avantageux au commerce de l'Angleterre, qui jusqu'alors avait importé de la Chine ou de l'Allemagne les objets les plus précieux en ce genre. Dès 1763, Wedgwood obtint l'approbation du gouvernement, et il lui fut permis de donner aux produits de sa manufacture le nom de porcelaine de la reine; enfin, au bout de quelques années, les fabriques anglaises portées à un nombre plus considérable et formées sur le plan de l'école modèle de Staffordshire, fournirent de la porcelaine aux étrangers. Pour donner plus d'extension au commerce de ses voisins ainsi qu'au sien, il demanda et obtint l'acte du parlement relatif à la confection du grand canal qui unit les rivières de Trent et de Mersey, distantes de plus de 80 milles et qui se prolonge jusqu'à la Saverne et la ville d'Oxford. Il fit ensuite tracer et construire une route de 10 milles de longueur, qui passait devant la *Poterie* (tel était le nom qu'il donnait à sa fabrique de porcelaine). Il bâtit près de ses ateliers un village entier qui fut appelé *Etrurie*, par allusion à la terre cuite dont on fit usage dans la construction des murs et dont on connaît la ressemblance avec la terre glaise si commune en Toscane, où son abondance même donna naissance à l'art du potier. La proposition que Pitt fit, en 1786, d'établir des communications libres entre l'Irlande et la Grande-Bretagne engagea Wedgwood, à qui cette mesure semblait funeste, à fonder à Londres une association dite chambre générale des manufactures de la Grande-Bretagne. L'assiduité qu'il déploya dans les travaux organisés par cette assemblée, le soin qu'il mit à écrire et à faire imprimer sur ce sujet national, contribuèrent puissamment au retrait de la loi. Il mourut huit ans après cet événement, le 3 janvier 1795. Wedgwood était depuis longtemps membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires. C'est lui qui avait décidé le muséum de Londres à acquérir la première collection hamiltonienne de vases étrusques. Il a donné plusieurs articles dans les *Transactions philosophiques*, entre autres, dans le volume de 1784, un mémoire curieux sur le vase Barberini, et dans celui de 1782, la description d'un pyromètre qu'il avait inventé pour mesurer le degré de chaleur que la poterie peut supporter jusqu'à la vitrification; enfin, dans celui de 1790, un mémoire sur l'*ochra friabilis* et sur un nouveau fossile de la partie méridionale du pays de Galles. P—ot.

WEECH (Jean-François de), officier supérieur hellène, économiste et voyageur, d'origine bavaroise. Il visita l'Amérique du Sud, le Brésil et les Etats de la Plata en particulier, et à son retour, il publia les observations économiques ou géographiques qu'il avait pu faire. Il mourut à Athènes, le 2 août 1837. On a de lui : 1° *Etat actuel du Brésil et système colonial de ce pays*, 1828; 2° *Voyage par l'Angleterre et le Portugal au Brésil et aux Etats de la Plata*, de 1823 à 1827, Munich, 1831, 3 parties. Z.

WEENINX ou WEENIX (Jean-Baptiste), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1621, mourut en 1660. Artiste habile, mais singulier, il peignit avec un égal talent des paysages et des portraits, des intérieurs et des natures mortes, des figures mythologiques et des pièces de gibier, des tableaux d'architecture et des sujets reli-

gieux. Il était fils d'un architecte, et il fut, dans sa jeunesse, placé d'abord chez un libraire, ensuite chez un marchand de drap; mais sa vocation d'artiste l'emporta. Entré dans l'atelier d'Abraham Bloemaert, il y fit des progrès rapides. Il se maria à l'âge de dix-huit ans, et tourmenté du désir de voir l'Italie, il se rendit à Rome. Il comptait y passer quatre mois, il y séjourna quatre ans, très-bien accueilli des amateurs de peinture et travaillant avec ardeur. Revenu en Hollande, il peignit ces nombreux *ports de mer* qui ont fait sa réputation; il y rassemblait sans façon et sans s'inquiéter de la concordance tous les objets de ses études, tous les trésors de sa mémoire et de sa palette. Une mort prématurée l'enleva dans toute la force de l'âge, dans tout l'éclat de son talent. Composition décousue, absence complète d'unité, étude passionnée de la nature, sentiment merveilleux du pittoresque, tels sont, dit M. Charles Blanc, les défauts et les mérites de Weeninx. Il a d'ailleurs toutes les qualités des peintres de son pays, la couleur, le clair-obscur, la touche. Le Louvre ne possède de lui qu'un seul tableau, les *Corsaires repoussés*. En 1808, à la vente de Van der Pott, on acheta deux mille cinq cents florins un tableau représentant *Un lièvre attaché à une branche d'arbre; auprès de lui deux perdreaux*. Weeninx a gravé à l'eau forte un très-petit nombre de pièces, qui sont d'une rareté extrême; Bartsch en a décrit deux: *Un taureau*, *Un homme assis;* une troisième, le *Taureau debout*, que Bartsch n'a pas connue, a été payée trois cent huit francs en 1817, à la vente du cabinet Rigal. Les dessins de Weeninx, presque aussi rares que ses estampes, sont très-recherchés des amateurs. Z—B.

WEENINX (JEAN), fils du précédent, l'un des plus habiles peintres de son temps, naquit à Amsterdam, en 1644, reçut de son père les premières leçons et fit de tels progrès qu'ayant eu le malheur de le perdre à l'âge de seize ans, il n'eut plus besoin d'autre maître. Il s'appliqua dès lors avec beaucoup d'ordre à copier les tableaux de son père et y réussit tellement qu'il est difficile de distinguer les copies qu'il en fit des originaux. Leur manière était tout à fait la même; seulement le jeune Weeninx se corrigea du ton gris, qui est le défaut de Jean-Baptiste. Il peignit en grand et en petit avec un fini admirable. L'électeur palatin, Jean-Guillaume, le plus grand amateur de son siècle, désira l'avoir à sa cour. Il lui fit une pension considérable et le chargea de divers tableaux de chasse dont il orna sa galerie de Bensberg. Weeninx ne quitta Manheim qu'à la mort de ce prince pour revenir dans sa patrie, où sa réputation lui fit demander un grand nombre d'ouvrages dans tous les genres. Il acquit ainsi une assez grande fortune, et, vivant d'une manière très-régulière, il vécut longtemps heureux. Ce peintre a tout représenté, les animaux, le paysage, les fleurs, etc. Son dessin est ferme et quelquefois savant; ses grands tableaux ont la facilité et le large du peintre d'histoire; les petits sont remarquables par la finesse et la perfection des détails. Ils sont devenus très-chers, et l'on a vendu jusqu'à trois cents florins un très-petit qui représente du gibier. Weeninx travailla beaucoup, et plusieurs galeries de Hollande sont presque entièrement de sa main. Il mourut à Amsterdam, le 20 septembre 1719. Le musée du Louvre possède de ce maître trois tableaux représentant *Du gibier et des ustensiles de chasse;* les *Produits de la chasse; Un port de mer*. Z.

WEERDT (ADRIEN DE), peintre de paysage, né à Bruxelles, se rendit fort jeune à Anvers pour y étudier la peinture sous Charles de Queburgh, habile paysagiste. Après avoir mis à profit les leçons de son maître, il revint à Bruxelles, s'enferma chez lui et se mit à étudier la manière des plus habiles peintres, jusqu'à ce qu'il s'en fut fait une analogue à son talent. Mais un voyage qu'il entreprit en Italie, quelque temps après, donna une nouvelle direction à son talent, et ce fut le Parmesan qui la lui indiqua. Séduit par la grâce et la facilité de ce maître, il parvint non-seulement à l'imiter, mais presque à l'atteindre. De retour à Bruxelles en 1566, il trouva son pays ravagé par la guerre et se retira avec sa mère à Cologne, où il mourut fort jeune. C'est dans cette ville qu'il se fit connaître par les ouvrages suivants, que les plus habiles artistes ont gravés: *Lazare*, *Ruth et Booz*, orné de petits fonds, de l'effet le plus agréable; la *Vie de la Vierge;* une *Nativité*, etc. Tous ces sujets sont exécutés dans le goût du Parmesan et approchent tellement de la perfection de ce maître qu'au premier coup d'œil on y est souvent trompé. P—s.

WEERDT (SEBALD DE), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition commandée d'abord par Jacques de Mahu et ensuite par Simon de Cordes (*voy.* ce nom), qui partit de l'embouchure de la Meuse, le 27 juin 1598. De Weerdt montait le yacht *le Joyeux-Messager*, de 150 tonneaux et 120 hommes d'équipage. Au mois de septembre, quand la flotte attaqua l'île Sant-Iago, dans l'archipel du cap Vert, il fut envoyé à terre avec un détachement, s'établit dans un fort et contraignit les ennemis à faire des propositions de paix. Le 25, à la mort de l'amiral, il devint capitaine de la *Foi*, vaisseau de 220 tonneaux. Ayant été envoyé en députation près d'un roi nègre, au cap de Lope Gonzalvez, il échappa, grâce à sa présence d'esprit, à une attaque des indigènes. Arrivée dans le détroit de Magellan, la flotte y fut retenue longtemps par les vents contraires. Le 10 septembre 1599, la *Foi* et la *Fidélité* furent séparées du reste de l'escadre, et malgré tous leurs efforts ne purent la rejoindre. La durée et l'incommodité du froid, de l'humidité et de la faim rebutèrent tellement une partie des mate-

lots qu'ils feignirent d'être malades pour ne rien faire. De Weerdt parvint par sa fermeté à faire rentrer tout le monde dans le devoir et déclara en même temps qu'il n'attendait que le retour d'un temps favorable pour continuer sa route vers les Indes orientales. Le 2 décembre, il appareilla, mais les tempêtes l'empêchèrent de sortir du détroit. Bientôt son second vaisseau disparut; cependant il ne perdait pas l'espoir de gagner le grand Océan. Le 16, il rencontra Olivier de Noort et son escadre (*voy.* NOORT). Il voulut faire route avec lui, le gros temps y mit obstacle. Enfin, après avoir perdu la plupart de ses embarcations et se voyant sur le point de manquer absolument de vivres, de Weerdt retourna, le 17 janvier 1600, vers l'entrée du détroit, qu'il atteignit le 21. Le 24, on découvrit trois petites îles, qui furent nommées *Iles de Sebald de Weerdt*, et par abréviation, les *Sebaldines*. Le 13 juillet, ce navigateur rentra dans la Meuse, ayant perdu 69 hommes de son équipage et en ramenant seulement 36. En 1602, il fut nommé vice-amiral de la flotte de 15 vaisseaux que les deux compagnies réunies expédièrent aux Indes orientales, sous le commandement de Wybrandt van Warwyk. Au mois de mars suivant, il partit avec trois vaisseaux, devant aller à Ceylan, puis à Achem, dans l'île de Sumatra. Il mouilla d'abord dans la baie d'Antongil, sur la côte de Madagascar; le 28 novembre, il atterrit à Ceylan, où il apprit que son compatriote Spilbergen, qui l'avait précédé, avait été bien accueilli (*voy.* SPILBERGEN). De Weerdt ne fut pas moins favorablement reçu par le roi de Candy, qu'il alla voir dans sa capitale et qui lui demanda du secours contre les Portugais, leurs ennemis communs; il répondit qu'il n'était venu que pour trafiquer et que d'ailleurs l'état de ses vaisseaux, après un long voyage, ne lui permettait guère d'entreprendre une telle expédition; que cependant il consentirait à satisfaire le roi moyennant une récompense raisonnable. Dans des entrevues subséquentes, ce prince le combla de marques d'attention et de présents. Comme celui-ci en revenait toujours à la campagne contre les Portugais, de Weerdt lui déclara qu'il irait chercher du renfort à Achem et se hâterait de revenir. Le roi lui fit cadeau de 20 quintaux de cannelle et de 16 quintaux de poivre, et chargea ses officiers de reconduire de Weerdt à Matécalo. Deux de ses vaisseaux avaient déjà mis à la voile; il alla les rejoindre et mouilla, le 3 février 1603, sur la rade d'Achem; il y trouva également Spilbergen, qui le reconnut pour vice-amiral, et bientôt trois autres vaisseaux vinrent le joindre. Le roi d'Achem lui donna aussi toutes sortes de témoignages de bienveillance, et le pria de l'aider à chasser les Portugais de ses États; mais il ajouta que, comme la saison du poivre était passée, il ne prétendait pas retenir les vaisseaux hollandais, et qu'il invitait seulement le vice amiral à revenir dans quelques mois. Le 31 mars, de Weerdt prit congé du roi, en lui annonçant qu'il allait à Ceylan et le priant d'envoyer sur sa flotte des ambassadeurs au roi de cette île: ils partirent avec lui le 3 avril. Le 25, de Weerdt, avec ses six vaisseaux, laissa tomber l'ancre dans la rade de Matécalo. Le 30, il descendit à terre avec 130 hommes bien armés et alla saluer le vice-roi. En attendant, les Hollandais, qui manquaient de vivres, se rendirent à terre et tuèrent des bœufs. Le vice roi, courroucé, se plaignit de cette conduite; on lui représenta que la nécessité avait forcé de prendre ce parti, puisqu'il n'envoyait pas les provisions qu'il avait promises; grâce à la prudence de Weerdt, ce différend s'arrangea. Enfin, le 13 mai, une lettre d'un Hollandais au service du roi apprit que ce prince, occupé de guerre contre ses ennemis de l'intérieur, n'avait pu répondre plus tôt et qu'il invitait les Hollandais à conduire leurs vaisseaux devant Punta de Galle, dont il voulait former le siége. Cependant ceux-ci s'étaient emparés de plusieurs navires portugais; le roi, qui en fut instruit, témoigna beaucoup de joie et se mit en route pour aller conférer avec de Weerdt: il lui écrivit pour l'en informer et le prier en même temps de ne point relâcher les prisonniers portugais, mais de les faire mourir ou de les lui livrer. On leur avait donné quartier en les prenant; on leur rendit la liberté. Le 1er juin, le vice-amiral et les autres commandants descendirent à terre avec 200 hommes et allèrent audevant du roi, avec lequel ils revinrent à Matécalo. Ce prince, après avoir conféré avec de Weerdt, demanda que tous les Hollandais retournassent à bord et que le lendemain ils revinssent en cortége; il ne retint auprès de lui que l'amiral et les principaux officiers. A peine les premiers étaient-ils partis que de Weerdt et ses compagnons furent égorgés par les gens de la suite du roi. Les hommes de sa troupe furent également massacrés, de même que ceux qui allaient s'embarquer; un très-petit nombre parvint à s'échapper. Le lendemain, ceux qui étaient restés à bord virent paraître sur la côte l'ambassadeur du roi d'Achem, suivi de peu de monde; il remit une lettre de son maître, écrite en portugais, par laquelle ce prince annonçait que de Weerdt ayant voulu le contraindre à venir à son bord, sans doute pour l'assassiner, il avait dû le prévenir. Il finissait par déclarer que peu lui importait qu'on restât en paix avec lui ou qu'on lui fît la guerre. D'après les renseignements que les Hollandais recueillirent, il parut qu'effectivement de Weerdt avait insisté pour que le roi se rendît à son bord le jour même; mais on apprit que le courroux du monarque était venu de ce que de Weerdt avait refusé de lui livrer les prisonniers portugais. Un petit nombre d'infortunés qui avaient échappé à cette boucherie revinrent à bord. Le commandement de la flotte fut donné à

Jacques Pietersen. Le roi de Matécalo se disculpa d'avoir participé en rien au massacre et ne cessa de donner des marques d'attachement aux Hollandais; ceux-ci, qui déjà songeaient à faire partir trois de leurs vaisseaux, reçurent, le 16, une lettre du roi de Candy, qui tâchait de s'excuser, réclamait leur amitié, leur promettait une cargaison et sollicitait leur secours contre les Portugais; enfin il désirait qu'on lui envoyât quelqu'un pour conférer avec lui. On pensa qu'on devait ne pas négliger cette occasion de renouer les premières liaisons. Le 25 juillet, l'envoyé revint avec une lettre du roi de Candy, qui rejetait sur un malentendu la funeste aventure de Matécalo, protestait qu'à l'avenir il ne se confierait qu'aux Hollandais et annonçait une cargaison de cannelle et de poivre. Le vice-amiral jugea que toutes ces promesses n'avaient pour but que d'arrêter la flotte sur la côte, afin de tenir les Portugais en alarmes. Ainsi, malgré les discours des ambassadeurs du roi de Candy, qui demandèrent qu'on dépêchât de nouveaux envoyés à leur souverain et qui donnèrent une certaine quantité de cannelle, le vice-amiral mit à la voile le 31 juillet, après avoir confirmé aux agents du roi ce qu'on lui mandait dans deux lettres écrites en portugais et en flamand, que, s'il avait l'intention d'agir de bonne foi et de livrer la cargaison de deux vaisseaux, il la fît tenir prête, afin qu'ils pussent la prendre quand ils viendraient; mais que, s'il agissait avec autant de mauvaise foi que par le passé, on ne manquerait pas de moyens de s'en venger. La relation du voyage de de Weerdt au détroit de Magellan avait été écrite en hollandais par Bernard Jansen; elle fut extraite et traduite en latin par un anonyme et insérée dans la neuvième partie des grands *Voyages de Debry*, à la suite de l'ouvrage de Joseph Acosta sur le nouveau monde. Les dessins qui l'accompagnent sont faits d'imagination. C'est sur cette version que fut faite la traduction allemande de Gothard Artus, insérée dans l'édition allemande de Debry. Une traduction française est insérée dans le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes orientales*, t. 1er de l'édition de Hollande; t. 2 de celle de Rouen. Le second voyage de de Weerdt se trouve dans la huitième partie des petits *Voyages*; il a pour auteur Herman de Brie et forme la seconde partie. On le trouve dans le *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes orientales*, t. 2, édition de Hollande; t. 4, édition de Rouen; il est compris dans le morceau intitulé *Voyage de quinze vaisseaux hollandais commandés par l'amiral Van Waarwyk*. Les Hollandais ont toujours regardé de Weerdt comme un de leurs plus illustres navigateurs; il tient sa place dans l'ouvrage que M. Moll leur a consacré en 1825. Aucun marin de son temps n'a aussi bien connu que lui le détroit de Magellan et n'en a donné de meilleurs détails. Les îles Sebaldes sont trois îlots situés au nord-ouest des îles Falkland ou Malouines. Le nom de de Veerdt a été souvent altéré : de Brosses l'écrit *Wert*, et Camus, d'après Debry, *Veer*, orthographe bien plus fautive, puisqu'elle change la prononciation du mot. E—s.

WEERDT (Gerard de) fit partie de la seconde et de la troisième expédition envoyées, en 1595 et 1596, pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandement de Barentsz et de Heemskerk. Il écrivit la relation de ces deux voyages d'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier d'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées et qui s'étaient engagées dans les expéditions suivantes. Il paraît qu'il occupait un emploi considérable, car son nom figure toujours le second après ceux des chefs. Il avait dressé des cartes des pays où l'on passa l'hiver et des parages voisins, et ce fut en les considérant et en causant avec lui que Barentsz expira. Elles ont été copiées en partie dans le recueil de Debry (*voy.* Heemskerck). E—s.

WEGNER (Godefroi), prédicateur de la cour de Kœnigsberg, était né à Œls, petite ville de Silésie, le 18 mars 1644, et avait étudié dans les villes de Berlin, de Thorn et de Breslau, aux universités de Leipsick et de Kœnigsberg. Reçu dans cette dernière maître ès arts en 1666, il passa successivement à Neustadt en qualité d'archidiacre et de recteur, à Francfort-sur-l'Oder comme diacre et premier diacre. Enfin, il fut appelé à Kœnigsberg, où les titres de professeur extraordinaire de théologie et de prédicateur aulique en second ne furent pour lui que des acheminements aux places de professeur ordinaire, de premier professeur, premier prédicateur et d'assesseur du consistoire. Il mourut le 14 juin 1709. Parmi ses ouvrages, dont on peut trouver la liste dans les *Programmata* de l'université de Kœnigsberg, et dont le nombre, selon Jœcher, est de plus de cent cinquante, on remarque : 1° *Præcognita theologiæ;* 2° *Theoria controversiarum;* 3° *Isagoge ad Wasmuthi grammaticam hebraicam;* 4° *Isagoge ad Kœnigii theologiam positivam;* 5° une édition de la *Bible de Luther*, avec des remarques; 6° plusieurs volumes d'odes spirituelles et des poëmes; 7° *Manuductio ad studium historiæ ecclesiasticæ;* 8° un volume de sermons; 9° *Bibildion de bibliothecis*, sous le pseudonyme de George Finwetter; 10° des dissertations, la plupart très-curieuses, réunies en cinq volumes in-8°. Parmi celles-ci, nous recommandons à la lecture des controversistes et des historiens les suivantes : *De enantiophaniis symbolicis; De* θεοπνευςία (l'inspiration) *versionis* LXXII *interpretum; De linguis missi Spiritus sancti symbolis; De idiomate sancti Matthæi; De excommunicatione civitatis Francofurti ad Oderam papali sæc.* XIV *instituta; De salvo conducto Luthero Wormatiam eunti a Carolo V servato*, et *De navigationibus salomoneis in Ophir*. — *Henning* de Wegner, jurisconsulte, né le 9 janvier 1584 à Kœnigsberg, étudia dans cette ville et à Rostock, devint docteur en droit

à Bâle, en 1607, revint ensuite en Prusse, où il obtint le titre de conseiller du prince de Courlande, et où, en 1612, il fut appelé à la chaire de jurisprudence de Kœnigsberg. Il mourut le 6 novembre 1636. Le roi de Pologne lui avait accordé des lettres de noblesse. On a de lui une analyse des *Institutes* de Justinien, un traité *de jure non provocandi Prussiæ ducalis*, et plusieurs dissertations, les unes sur le titre des *Pandectes de verbor. et rer. significatione*, les autres relatives à divers points de droit. P—OT.

WEGUELIN (JACQUES), né à St-Gall, en 1721, fut destiné à l'état ecclésiastique, fit ses études au gymnase de sa ville natale et séjourna deux ans à Berne, comme instituteur. Son application et les heureuses dispositions qu'il montra engagèrent la chambre de commerce de St-Gall à le désigner pour remplir les fonctions de pasteur français dans cette ville; et pour se perfectionner dans cette langue, il se rendit à Vevay. C'est là que pendant deux ans il continua ses études et qu'il fit de grands progrès dans les sciences historiques et philosophiques. De retour à St-Gall, il y fut pasteur et bibliothécaire, et, depuis 1759, professeur de philosophie. Il publia quelques petits écrits qui le firent connaître avantageusement et prépara des travaux plus considérables. Ses *Derniers entretiens de Socrate* et ses *Réflexions sur la législation de Lycurgue* parurent en 1763. La même année, il publia une traduction allemande du discours préliminaire de l'Encyclopédie par d'Alembert, et un ouvrage de théologie intitulé *Dialogue des morts*, Lindau, in-8°. Tous ces écrits sont en allemand. Le gymnase de St-Gall lui doit des réformes essentielles. En 1765, son compatriote Sulzer lui obtint à Berlin la chaire d'histoire à l'académie des nobles, fondée par Frédéric II. Dans cette place, ainsi que dans celle de membre et d'archiviste de l'académie des sciences, Weguelin rendit des services reconnus par le roi, qui avait pris goût à ses écrits, et qui lui donna des témoignages d'une faveur distinguée. Il mourut à Berlin en 1791. Voici les titres des principaux ouvrages qu'il a publiés en français dans cette ville : 1° *Considérations sur les principes moraux et caractéristiques des gouvernements*, 1766; 2° *Mémoires historiques sur les principales époques de l'histoire d'Allemagne*, 1766; 3° *Caractères historiques des empereurs depuis Auguste jusqu'à Maximilien*, 1768, 2 vol.; 4° *Mémoires sur la philosophie de l'histoire*, 1772 à 1779, 4 vol.; 5° *Lettres sur le prix et l'importance de l'histoire*, Berlin, 1783, en allemand; 6° *Plan d'une histoire universelle et diplomatique de l'Europe*, 1770, et cette *Histoire universelle* elle-même, 1776-1780, 3 vol. in-4° et 6 vol. in-8°, qui finissent avec la dynastie des Carlovingiens. Son projet avait été de continuer l'histoire jusqu'à l'année 1740; mais l'ouvrage ne fut point encouragé; il l'a traduit lui-même en allemand, 1778, in-8°. On a encore de lui des *Mémoires* dans la Collection de l'académie de Berlin. Quoique penseur profond et savant historien, le style lourd et souvent obscur de Weguelin, ainsi que sa manière diffuse et les digressions nombreuses dans lesquelles il s'est jeté, nuisirent beaucoup au succès que ses travaux méritaient sous d'autres rapports. On a généralement rendu justice à son caractère moral et à ses rares vertus (*Vie de M. Weguelin*, par M. Fels, à St-Gall, 1792, in-8°, en allemand). Schlichtegroll lui a consacré un article dans le tome 2 de son *Nécrologe*. — WEGUELIN (Henri) a publié un *Résumé des époques les plus importantes de l'histoire d'Allemagne*, Zurich, 1755, grand in-4°. U—I.

WEHRHAN (OTTO-FRÉDÉRIC), voyageur allemand, naquit en 1794. Il fut successivement pasteur à Kunitz, de 1824 à 1834, puis pasteur de l'Evangile à Liegnitz. Il mourut le 2 août 1860. On a de lui : 1° *Voyage pédestre de deux Silésiens en Italie et leurs aventures à Naples*; 2° *Voyage de famille en France*, 1834; 3° *Défense du luthéranisme*, 1835; 4° *Observations faites en Allemagne, en France, en Suisse*, 1840; 5° *Voyage en Allemagne*, 1841; 6° *Dresde*, poëme en 24 chants, 1845. L. R—L.

WEHRLI. *Voyez* WERHLI.

WEICHERT (JONATHAN-AUGUSTE), philologue et professeur allemand, né le 18 janvier 1788 à Ziegra, en Saxe, entra à dix-sept ans, après de solides études préparatoires, à l'université de Wittenberg; il se livra avec beaucoup de zèle à l'étude de la littérature ancienne, et en 1809, il fut nommé *corecteur*, deux ans après recteur du lycée de cette ville. En 1810, il publia, en prenant possession de ses grades universitaires, une dissertation *De Nonno Panopolitano*, où il fit preuve d'une érudition étendue. En 1814, il entra comme professeur à l'école de Meissen; en 1818, il passa à Grimma, où il devint plus tard recteur. Il fit un long séjour dans cette ville, et il déploya beaucoup d'énergie et de zèle afin d'améliorer la situation de l'établissement auquel il était attaché. En 1843, il prit sa retraite, et il mourut peu de temps après, le 23 juillet 1844. Ses travaux se distinguent par la sûreté de la critique, l'étendue des recherches; ils attestent des lectures considérables et sont fort appréciés des philologues. Nous mentionnerons l'*Epistola critica de Valerii Flacci Argonauticis* (Leipsick, 1812); une édition de Pomponius Mela, 1812; une du huitième livre des *Argonautiques* de Valerius Flaccus, 1818; un ouvrage en langue allemande : *De la vie et des écrits d'Apollonius de Rhodes*, 1821; *De Lucii Varii et Cassii Parmensis vita et carminibus*, 1836; *Lectionum Venusinarum libellus*, 1843; *Imperatoris Augusti scriptorum reliquiæ*, 1846. Il rendit aussi un vrai service à l'étude des lettres latines en recueillant et en annotant ce qui reste des écrits de divers poëtes, tels que Hostius, Lævius, Caius Licinius Calvus, Valgius Rufus, Domitius Marsus et quelques

autres. L'indication de ces travaux montre quelle était la direction des recherches de Weichert; elles se portèrent spécialement sur les poëtes de l'époque la plus florissante de la littérature romaine. Z.

WEICHMANN (Chrétien-Frédéric), poëte allemand, était fils de Frédéric Weichmann, célèbre recteur du gymnase de Brunswick, et fut membre de la société allemande de Hambourg, ainsi que de la société des sciences de Londres. Il mourut en 1769, à Wolfenbuttel, étant conseiller du duc de Brunswick. On a de lui : 1° *Poésies inédites des plus célèbres écrivains de la basse Saxe* (allem.), Hambourg, 1725 à 1738, 6 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil les poésies de Weichmann, de Richey, d'Amthor, de Brockes, de Hagedorn et d'autres, avec des observations sur la différence du dialecte, sur celle des rimes, etc. 2° *Massacre des enfants de Bethléem*, par le chevalier Marino, traduit en allemand par B.-H. Brockes, 3e édit., Hambourg, 1727, in-8°; 3° *le Grand Wittikind, poëme héroïque, par C.-H. Postel, avec les observations de Weichmann* (allem.), Hambourg, 1724, in-8°; 4° *Poésies religieuses mises en musique pour l'enterrement du prince A.-G. duc de Brunswick et de Lunebourg* (allem.), Brunswick, 1731, in-8°; 5° *Bonheur et joie de la ville de Hambourg* (allem.), Brunswick, 1746, in-4°. Weichmann était un des collaborateurs du *Patriote hambourgeois*. G-y.

WEICHSEL (Ferdinand-Fr.), homme politique et jurisconsulte allemand, naquit à Laublengen le 12 mars 1788. Il fit d'abord la guerre comme volontaire dans le régiment de Lutzow. Il ne prit plus ensuite part aux affaires publiques qu'en 1848, époque où il fut nommé député à l'assemblée nationale prussienne. Il mourut le 4 février 1853. On lui doit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels : 1° *Recherches historico-juridiques sur le droit des terres des paysans en Allemagne*, 1821-1830, en trois parties; 2° *Principes théorico-pratiques sur les biens communaux et les servitudes*, 1824; 3° *De la prescription comme moyen d'acquérir*, 1825 et 1827; 4° *Dissertations sur diverses matières pratiques de droit*, 1829; 5° *De l'unité de l'Allemagne et du projet de code de l'empire germanique*, 1848. L. R—l.

WEICKARD (Arnould), médecin, né à Baccarach sur le Rhin en 1578, fut médecin de l'électeur palatin et professeur, puis doyen du collége de Francfort-sur-le-Mein, où il mourut le 23 novembre 1645, laissant les ouvrages suivants : 1° *Dissertatio de venenis*, Bâle, 1608, in-4°; 2° *Thesaurus pharmaceuticus galenico-chymicus, sive Tractatus ex optimorum auctorum, tam veterum, quam neotericorum, placitis conscriptus*, etc., Francfort, 1626, in-fol.; ibid., 1643 et 1670, in-4°. Le livre premier de cet ouvrage comprend les maladies des trois grandes cavités du corps humain; le deuxième traite des fièvres; dans le troisième, il est question de la peste, de la goutte, de l'éléphantiasis, de la maladie vénérienne; le quatrième est consacré aux poisons; le cinquième aux vices extérieurs du corps; enfin le sixième est un dispensaire qui traite de la composition de plusieurs médicaments. On s'aperçoit qu'à cette époque la nosologie ou la classification des maladies était encore dans l'enfance. 3° *De variis et periculosis morbis, facili et succincta methodo medendis, practica universalis galenico-chymica, in sex libros divisa*, Francfort, 1643, in-fol. George Matthiæ, et, après lui, Haller, soupçonnent que cet ouvrage est le même que le précédent, sans autre changement que celui du titre. 5° *Pharmacopœa domestica*, Francfort, 1626, in-8°; ibid., 1628, in-4°. Malgré son titre latin, le livre est écrit en allemand et renferme une foule de formules dans le goût du siècle, conséquemment tombées en désuétude. R—d—n.

WEICKARD (Melchior-Adam), médecin allemand, célèbre par son attachement au système de Brown et par sa polémique virulente, naquit le 27 avril 1742 à Romershag, pays de Fulde. Ses parents étant pauvres, il reçut gratuitement sa première instruction dans un couvent de capucins; peut-être même serait-il entré dans leur ordre, sans un accident qui le rendit bossu. Se sentant de l'inclination pour la médecine, il alla étudier cette science à Wurtzbourg et y fit des progrès si rapides, que, à l'âge de vingt et un ans, il fut nommé médecin des bains de Bruckenau, puis successivement conseiller et premier médecin du prince de Fulde, et professeur de médecine à l'université de cette ville. En 1784, il fut appelé à la cour de St-Pétersbourg; au bout de cinq ans, il revint en Allemagne et exerça l'art de guérir à Francfort-sur-le-Mein, à Mayence, à Manheim et à Aix-la-Chapelle. Il fit ensuite avec la princesse Baratinski un voyage en Hollande et en Autriche. En 1794, il paraissait résolu à renoncer à sa vie errante, pour se fixer à Heilbronn; mais après la mort de l'impératrice Catherine, il fut rappelé à St-Pétersbourg par Paul Ier, qui, pour le décider à revenir, le nomma conseiller d'État. Malgré cet avantage, son séjour en Russie fut de peu de durée; il quitta cette contrée pour revenir dans sa patrie, et le prince de Fulde, dont il était conseiller intime, l'éleva au poste de directeur des établissements de médecine. Weickard mourut le 25 juillet 1803, aux bains de Bruckenau, où il s'était rendu dans l'espoir de rétablir sa santé. Ses écrits sont nombreux; mais ils n'ont pas tous la même importance. Excepté sa thèse et un recueil d'observations médicales, qui sont en latin, tous les autres ouvrages de Weickard sont rédigés en langue allemande. Nous donnerons les titres de ces derniers en français : 1° *Natura medicatrix, medicus naturæ minister*, Wurtzbourg, 1763, in-4°. C'est la dissertation inaugurale de l'auteur. 2° *Notice sur les eaux minérales de Bruckenau*, Bruckenau, 1764, in-8°; ibid., 1790, in-8°; 3° *Nouvelle notice sur les eaux minérales situées près de Brucke-*

nau, Bruckenau, 1767, in-8°; 4° *Réflexions médicales d'une utilité générale*, Francfort et Leipsick, 1770, in-8°; 5° *Du régime à suivre en prenant les eaux de Bruckenau*, Bruckenau, 1771, in-8°; 6° *Considérations médicales sur la fièvre putride qui a régné en Allemagne et dans les contrées limitrophes*, Fulde, 1772, in-8°; 7° *Courte Notice sur la culture des pâturages*, Fulde, 1774, in-8°; 8° *Observationes medicæ*, Francfort, 1775, in-8°; 9° *le Médecin philosophe*, Francfort, 1775, 1777, 4 vol. in-8°; ibid., 1786, 1790, 1793, 1798, in-8°; 10° *Invitation pour l'année 1777, adressée aux personnes qui se rendent aux eaux de Bruckenau*, Fulde, 1777, in-8°; 11° *Mélanges de médecine*, Francfort, 1778-1780, in-8°; 12° *Menus écrits*, Manheim, 1780, in-8°; 13° *Biographie propre*, Berlin, 1784, in-8°; ibid., 1787, in-8°; Francfort, 1802, in-8°. 14° *De la force particulière qui préside à la végétation et à la nutrition*, Francfort, 1786, in-8°; ouvrage assez instructif, dans lequel Weickard pensait déjà que l'animalisation ne consiste que dans la conversion d'un principe constituant du sang dans les autres. 15° *Fragments et souvenirs de médecine*, Francfort, 1791, 2 vol. in-8°; c'est un recueil de propositions tellement absurdes et empiriques, qu'elles furent sévèrement critiquées; 16° *Supplément aux fragments et souvenirs de médecine*, Francfort, 1791, in-8°; c'est la réponse de Weickard aux critiques dirigées contre lui; cette réponse est sur un ton si grossier, que, dans certains passages, on a peine à en croire le témoignage de ses yeux; 17° *Esquisse d'une méthode propre à simplifier l'art de guérir*, Francfort, 1795, in-8°; ibid., 1796, 1797, in-8°. Cet écrit fut le prélude de la fameuse dispute qui partagea les médecins allemands sur le système de Brown. 18° *Histoire de la doctrine de Brown*, Francfort, 1796, in-8°. Weickard, qui n'avait presque aucune érudition académique, fut tellement séduit par la simplicité de cette doctrine (*voy.* BROWN), qu'il la vanta avec un enthousiasme vraiment fanatique, ce qui lui attira des querelles fâcheuses, dont il ne sortit jamais avec avantage, et qui le firent plaindre par les uns et mépriser par les autres, à cause de son ton tranchant et de l'indécence de ses réponses. 19° *Lectures du matin, pour les dames et les messieurs qui veulent conserver leur santé*, Hambourg, 1797, in-8°; 20° *Manuel de médecine pratique*, Heilbroun, 1797, 3 vol. in-8°; ibid., 1802-1804, in-8°; 21° *Magasin de médecine théorique et pratique pour les amis et ennemis de la nouvelle doctrine*, Heilbroun, 1797, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage périodique ne contient que des mémoires polémiques, dans la plupart desquels la grossièreté se joint à l'ignorance, pour réfuter les objections de ceux qui ne se prosternent point devant l'idole brownienne. 22° *Recueil d'observations et de mémoires de médecine pratique*, Vienne, 1798, in-8°. Nous passons sous silence les traductions que Weickard a données d'une foule de mauvaises apologies italiennes du système de Brown, parce qu'elles ne méritent point d'être tirées de l'oubli où elles sont tombées. R-D-N.

WEIDEN ou WEDA (HERMANN) était de l'illustre maison des comtes de Weiden. Elu, en 1515, archevêque-électeur de Cologne, il fut sacré et prit possession de l'électorat en 1518; il fit en 1520, à Aix-la-Chapelle, la cérémonie du couronnement de l'empereur Charles-Quint, et couronna, en 1531, Ferdinand Ier, en qualité de roi des Romains. C'était un prince d'un caractère doux et pacifique, de bonnes mœurs, ennemi de toute vexation et charitable envers les pauvres. Très-zélé pour la foi catholique, il en donna des preuves en diverses occasions. Ayant succédé, en 1531, à Eric, évêque de Paderborn, dans l'administration de cet évêché, infecté des nouvelles hérésies, son premier soin, après s'être emparé de la ville, fut d'en chasser les protestants et d'en bannir le luthéranisme qui s'y était introduit. Il convoqua, en 1536, à Cologne, un concile, où il appela ses suffragants et beaucoup de personnes habiles. On y fit d'utiles règlements sur la discipline ecclésiastique et sur d'autres objets. Il existe une lettre du cardinal Sadolet à Hermann, dans laquelle il le félicite au sujet de ce concile et fait l'éloge de son zèle. Heureux ce prince s'il avait toujours persévéré dans les mêmes sentiments! Malheureusement, aux bonnes qualités qui le rendaient recommandable, se joignaient le défaut de lumières et un tel attachement aux opinions qu'il avait une fois adoptées, qu'il était impossible de l'en faire revenir. Charles-Quint, dans la diète de Ratisbonne, avait publié un édit par lequel il exhortait les évêques d'Allemagne à travailler à la réforme de leurs Eglises. Quelques personnes de la cour de l'électeur, secrètement attachées aux opinions nouvelles, lui persuadèrent que la réforme demandée concernait des dogmes et des usages qui s'étaient introduits dans l'Eglise contre la parole de Dieu, à laquelle on avait substitué des traditions humaines. L'archevêque, bien pénétré de ce principe, crut de son devoir de réformer ces dogmes et ces usages. Il résolut de mettre aussitôt la main à l'œuvre. Trompé par les conseillers qui avaient surpris sa confiance, il fit venir Martin Bucer, apostat de l'ordre de St-Dominique, et l'établit en 1542 prédicateur dans la ville de Bonn. L'année suivante il appela, pour travailler à cette même prétendue réforme, Mélanchthon, Pistorius et quelques autres ministres protestants. Il les chargea de dresser des articles de la doctrine qu'ils professaient, et qu'il voulait que l'on embrassât dans son diocèse, croyant que cette doctrine était conforme au pur Evangile. Dès qu'on en eut connaissance à Cologne, le clergé, de concert avec l'université, lui envoya une députation pour le prier de ne rien arrêter concernant la doctrine, jusqu'à ce que le concile qui était assemblé eût prononcé, et de renvoyer les

novateurs dont il était entouré. Weiden n'eut aucun égard à ces représentations. Après quelques autres tentatives auprès de l'archevêque, et lorsqu'on lui eut remis, en réponse aux articles des ministres protestants, un écrit intitulé *Anti-Didagma*, qui en était comme le contre-poison, l'archevêque continuant de ne tenir aucun compte de ces représentations, le clergé de Cologne appela de son procédé et de ses ordonnances au pape, comme chef, et à l'Empereur, comme protecteur de l'Eglise. Enfin l'archevêque répondit, mais il prétendit n'avoir fait que ce qu'il avait dû faire, en exécution du décret de Ratisbonne; c'est-à-dire avoir opéré dans son Eglise les réformes exigées et rétabli la foi dans sa pureté primitive. Le clergé se vit donc dans la nécessité de suivre son appel. L'archevêque fut cité a Rome, où il ne parut point et n'envoya personne pour le représenter. Le 16 avril 1546, le pape prononça contre lui une sentence d'excommunication. Elle commandait à tous ses sujets de ne plus lui obéir, et les dégageait du serment de fidélité. Elle leur ordonnait de reconnaître pour souverain le prince Adolphe de Schawembourg, que, par bienveillance, il avait lui-même choisi pour coadjuteur. La sentence, pour le moment, resta sans effet. Weiden ne s'amenda point, et ses sujets, qu'il avait toujours bien traités, continuèrent de lui être fidèles; l'Empereur même, que le pape pressait de faire exécuter la sentence, crut que les circonstances ne lui permettaient pas de rien précipiter. Il reprit sa correspondance avec l'électeur, le traitant d'archevêque et lui recommandant de défendre expressément à ses sujets de s'engager en faveur des *rebelles*, des protestants, sans doute, qui commençaient à remuer. L'archevêque reçut cette lettre avec soumission, et ordonna dans ses Etats des prières pour détourner les malheurs qui menaçaient l'Empire. Mais le pape insistant sur l'exécution de sa sentence, l'Empereur se décida à envoyer des commissaires à Cologne pour lui faire obtenir satisfaction. Ceux-ci assemblèrent les états de la province et leur signifièrent de la part de l'Empereur l'ordre de ne plus obéir à Weiden, et de reconnaître Adolphe de Schawembourg pour leur souverain. Les ecclésiastiques se soumirent; mais la noblesse et les députés des villes s'en excusèrent, alléguant leur serment, et n'ayant, dirent-ils, jamais eu qu'à se louer du gouvernement de ce bon prince. Ce que n'avaient pu les ordres de l'Empereur s'obtint sans beaucoup de difficulté de ce vieillard, dont le caractère était doux et conciliant. Il ne fut question que de lui faire envisager les malheurs qu'éprouveraient ses Etats si l'on venait à y porter la guerre. Frappé de cette considération, il se démit de son archevêché le 25 janvier 1547, dispensa ses sujets du serment qu'ils lui avaient prêté et reconnut le prince Adolphe pour son successeur. Il se retira dans son comté de Weiden, et y mourut à Biberin, le 13 août 1552, plus qu'octogénaire, et persistant dans son hérésie. Le prince Adolphe, devenu archevêque, chassa de Cologne tous les prédicants et rétablit la religion catholique dans tout l'électorat. L-Y.

WEIDIG (Frédéric-Louis), ecclésiastique allemand, connu par ses malheurs et le rôle politique qu'il joua, naquit le 15 février 1791 à Oberglen, dans le duché de Nassau; son père avait un emploi dans la haute administration des forêts. Après avoir fait de bonnes études à Butzbach et à Giessen, il fut successivement corecteur et recteur de l'école latine de Butzbach. L'élan avec lequel l'Allemagne revendiqua son indépendance en 1813 échauffa sa tête, et lorsqu'après la paix rendue à l'Europe tout rentra dans le calme, Weidig fut du petit nombre des Allemands qui persistèrent à réclamer, au nom de la liberté, l'accomplissement de promesses faites dans un moment de crise et bien vite oubliées. Pendant de longues années il fut sur la brèche, et les agents de la sainte alliance le regardèrent comme un homme éminemment dangereux. Arrêté à diverses reprises, accusé de répandre des écrits révolutionnaires, soupçonné d'être un des membres les plus actifs de diverses sociétés secrètes, il fut souvent arrêté. Le 23 février 1837, étant dans les prisons, à Darmstadt, il s'ouvrit les veines du cou, des mains et des pieds avec un morceau de verre brisé, et il expira quelques heures après. Ce trépas, inspiré par une fermeté digne d'un Romain, fit une impression profonde en Allemagne. On accusa les magistrats d'avoir poussé Weidig au désespoir par les rigueurs d'une captivité cruelle et par des sévices corporels; la censure qui régnait alors interdit toute publication à ce sujet et imposa silence à la presse. Plus tard, des amis et des parents de Weidig voulurent intenter une action judiciaire qui n'aboutit à rien de concluant. Divers écrits, publiés à cet égard de 1842 à 1845, n'ont guère éclairci les faits, mais il paraît bien établi que le malheureux captif avait été traité avec une sévérité que rien ne pouvait justifier. Les adversaires de Weidig, tout en s'élevant contre son ardeur démocratique, ont rendu justice à la sincérité de ses sentiments et à son abnégation personnelle. En 1847, on a publié au profit de sa famille un petit volume de poésies, où il exprime avec énergie les aspirations de son âme. Z.

WEIDLER (Jean-Frédéric), astronome, né le 23 avril 1691 à Gros-Neuhausen, en Thuringe, fit ses études classiques en Allemagne, en France, en Hollande et en Angleterre. A Paris, il fut accueilli par Tournemine, Hardouin, Montfaucon, Fontenelle, Cassini et par d'autres savants, avec lesquels il resta depuis en correspondance. Nommé, en 1715, professeur suppléant de mathématiques, il succéda, en 1721, dans la chaire de mathématiques supérieures au célèbre Wolf, qui était appelé à l'université de Halle. Weidler

mourut à Wittemberg le 30 novembre 1755, étant alors membre de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Parmi ses ouvrages, qui sont en grand nombre, nous citerons : 1° *Institutiones mathematicæ, sub finem accedunt tabulæ logarithmorum*, Wittemberg, 1718, in-8°; réimprimé en 1759, et pour la sixième fois à Leipsick, 1784, 2 vol. in-8°; 2° *Explicatio Jovilabii Cassiniani*, Wittemberg, 1727, in-4°; 3° *Tractatus de machinis hydraulicis toto terrarum orbe maximis, Marliensi, Londinensi et aliis rarioribus*, Wittemberg, 1728, in-4°, et réimprimé, 1733; 4° *Commentatio de aurora boreali, die 26 novemb.* 1729, Wittemberg, 1730, in-4°; 5° *Historia astronomiæ*, Wittemberg, 1741, in-4°; 6° *Institutiones geometriæ subterraneæ*, Wittemberg, 1751, 2ᵉ édit.; 7° *Institutiones astronomiæ*, Wittemberg, 1754, in-4°. G—Y.

WEIDLING (CHRÉTIEN), jurisconsulte, né le 14 août 1660 à Weissenfels, où son père occupait un rang distingué, étudia d'abord sous des maîtres particuliers dans la maison paternelle, puis alla au gymnase de Weissenfels et à l'académie de Leipsick, où, après avoir entendu les plus habiles maîtres de philosophie et de théologie, il prit le grade de maître ès arts. Semblant alors pencher pour la carrière ecclésiastique, il s'appliqua à l'art oratoire, à la lecture des Pères et aux discussions philosophiques. Mais bientôt il changea de résolution, et, se déterminant en faveur de la jurisprudence, il se fit recevoir docteur en droit à Iéna, l'an 1689. Il n'en continua pas moins ses cours académiques, et se rendit à Leipsick pour y entendre les plus habiles controversistes. Il fut ensuite rappelé dans sa ville natale pour y remplir la place de recteur du gymnase et professer le droit civil, l'éloquence et l'histoire. Dans la suite, il abandonna ces chaires, auxquelles il avait donné un éclat inconnu avant lui, pour occuper celle de droit féodal à l'académie de Leipsick. Il fut en même temps nommé par le prince d'Anhalt conseiller aulique et privé; et il en exerça les fonctions jusqu'à la mort de ce prince, époque à laquelle il donna sa démission, et reprit la carrière du professorat. Mais bientôt ses infirmités le forcèrent à cesser les cours publics de droit qu'il faisait à Kiel et à se retirer près de son fils, à Otterndorf, petite ville des environs de Hambourg, où il mourut en 1731. On a de lui un nombre considérable de *Dissertations*, plus de deux cents *Programmata* académiques et plusieurs autres ouvrages, dont voici les plus importants : 1° *Philosophia juridica;* 2° *Excerpta homiletica* (recueil des morceaux les plus saillants des prédicateurs), Leipsick, 1700, in-4°; 3° *Excerpta oratoria*, ibid., 1700, in-4°; compilation du même genre, mais dans laquelle figurent seulement des passages tirés d'auteurs anglais; 4° *Jus publicum imperii romano-germanici hodierni methodo facillima per definitiones, decisiones, causas, quæstiones et axiomata*, réduit en tableaux synoptiques; 5° le *Trésor emblématique* (en all.), Leipsick, 1702, in-4°; 6° le *Trésor oratoire*, Leipsick, 1703, in-fol., en 2 parties; 7° *le Panégyriste et l'Orateur funèbre*, ibid., 1706, in-8°; 8° le *Maître d'éloquence* (oratorischer Hofmeister), Leipsick, 1728, in-8°. P—OT.

WEIDMANN (JOSEPH), célèbre acteur du théâtre de Vienne, était né dans cette ville le 24 août 1742. La pauvreté de ses parents ne lui ayant pas permis de continuer des études commencées avec succès, il entra, à l'âge de quinze ans, au théâtre de Brunn pour jouer les rôles grotesques. Ayant passé quelques années aux théâtres de Vienne et de Saltzbourg, il s'engagea, en 1765, à celui de Prague pour les rôles comiques, et débuta avec les plus vifs applaudissements dans une pièce qu'il avait lui-même composée, et qui est devenue populaire en Allemagne sous le titre de *Lipper*. Après avoir fait les délices de ce théâtre et de ceux de Lintz et de Gratz, Weidmann fut appelé à Vienne et, d'après les ordres de l'empereur Joseph II, nommé un des cinq inspecteurs du théâtre de la cour. Pendant trente ans, il y joua les rôles comiques avec une telle perfection qu'ils paraissaient avoir été créés pour lui. Huit jours avant sa mort, qui arriva le 16 septembre 1810, il avait joué le rôle du commissaire Wallmann avec toute la gaieté et le feu d'un jeune acteur. G—Y.

WEIGEL (VALENTIN), philosophe et théologien, né à Hayn en 1533, exerça les fonctions de pasteur dans l'église luthérienne de Troppau, en Misnie, depuis l'année 1567 jusqu'à sa mort, arrivée le 10 juin 1588, et donna à ses paroissiens l'exemple de toutes les vertus évangéliques. Obscur pendant sa vie et même longtemps après sa mort, il eut ensuite une grande célébrité par la bizarrerie de ses écrits, où plusieurs savants prétendirent reconnaître des hérésies. Jean Arndt, Jean Gerhard, Feuerborn, Himmel, Nicol. Hunnius et Théod. Thumm furent ceux qui se prononcèrent le plus fortement contre les opinions de cet auteur et qui écrivirent avec le plus de violence des réfutations. Celle de Thumm porte le titre d'*Impietas Weigeliana*. Il est certain cependant que ce ministre n'était point un impie; imbu de toutes les idées alchimiques et cabalistiques alors accréditées en Allemagne, il n'eut d'autre tort que de les insérer dans ses ouvrages et de vouloir y subordonner les miracles et l'Evangile. Mais les ridicules allégories que son mysticisme apercevait dans l'histoire et le dogme n'attaquaient ni l'un ni l'autre; et Weigel, dans sa monomanie hermétique, était aussi éloigné de l'hétérodoxie que ceux qui, croyant Homère inspiré comme Isaïe ou Ezéchiel, ont vu dans l'*Iliade* une relation allégorique du siége et de la prise de Jéricho. On doit remarquer aussi que les écrits publiés sous le nom de ce théologien ou sous le pseudonyme

qu'il avait adopté, Ulric Wegweiser *Utopiensis*, ont probablement été interpolés par son éditeur, le chantre Weicker, de Troppau. Quoi qu'il en soit, voici la liste de ses principaux ouvrages, dont le titre seul indiquera suffisamment la bizarrerie. 1° *Theologia astrologizata;* 2° *Tractatus de opere mirabili;* 3° *Arcanum omnium arcanorum;* 4° *Commentaire sur l'Apocalypse;* 5° une traduction allemande du livre d'Augurello sur *la Toison d'or et la Pierre philosophale* (chrysopœia); 6° *Démonstration de ce point que dans près de la moitié de l'Europe aujourd'hui il n'y a point de chaire, soit à l'église, soit dans les écoles, qui ne soit occupée par un faux prophète ou un faux chrétien;* 7° *Mosis tabernaculum cum suis tribus partibus;* 8° *De igne et azoth.* Ce dernier traité est resté manuscrit. Weigel n'a point manqué de défenseurs, et même quelques-uns semblent avoir voulu lui faire une réputation de sainteté en remarquant ou en contant que pendant la guerre de sept ans, lorsque Troppau eut été saccagé et livré aux flammes, son tombeau placé dans l'église de cette ville ne fut point souillé de poussière et de boue. Hilliger et Jacq. Fœrtschius ont donné des dissertations latines, l'un *sur la vie, le destin et les écrits* de Weigel, l'autre *De Valentino Weigelio*, etc. On peut voir pour plus de détails Arnold, *Histoire de l'Église et des hérésies;* Colberg, *Christianism. hermet.;* Carolus, *Memorabil. sæculi* 17, lib. 1, cap. 2, p. 40, et le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 989, où l'on trouve un résumé des doctrines de Weigel. — Il ne faut point le confondre avec *Nicolas* WEIGEL, docteur en théologie et professeur à Leipsick, qui, né à Brieg vers l'an 1380, mourut à Leipsick le 11 septembre 1444. Ce dernier se distingua surtout par son éloquence au concile de Bâle, où il assistait au nom du prince de Saxe et de l'université de Leipsick, et laissa, outre des discours renommés de son temps, un *Traité des indulgences*, un *Commentaire sur les propriétés* et une *Somme des indulgences*, dont le cardinal Bessarion faisait le plus grand cas. Tous ces ouvrages sont écrits en latin. P—OT.

WEIGEL (ERHARD), astronome et mathématicien, né le 16 décembre 1625 à Weida, en Misnie, où il passa les premieres années de sa vie, fut obligé de suivre ses parents à Wonsiedel, où ils s'étaient retirés pour jouir du libre exercice de leur religion, et il se livra simultanément, dans les écoles de cette ville, à l'étude des langues et à la musique. Plus tard, il fut envoyé au collége de Hall, où il s'attacha au célèbre Schimpfer, qui se plut à développer ses dispositions pour les mathématiques en lui en expliquant les éléments, et qui lui permit l'usage de ses livres, de ses instruments et de ses cartes. Rappelé quelque temps après à Wonsiedel par ses parents, à qui leur modique fortune ne permettait pas de le garder loin d'eux, il continua ses études mathématiques sous l'archidiacre Elroden; il obtint la permission de revenir au gymnase de Hall, et là sut tellement mériter par ses progrès et son zèle l'amitié de Schimpfer, que celui-ci lui confia plusieurs travaux dont on l'avait chargé. Le succès avec lequel son jeune disciple s'en tira, non moins que les louanges qu'il lui prodigua en cette occasion, le firent connaître; et bientôt sa réputation s'étendit hors de l'académie, de telle sorte que des élèves de Leipsick vinrent le trouver pour apprendre les éléments des mathématiques. Cependant Weigel n'avait point, selon l'usage établi en Allemagne, voyagé dans les diverses universités. Les sollicitations de ses auditeurs le déterminèrent à se rendre à Leipsick, où entre autres connaissances utiles il fit celle du colonel Titel, alors commandant le fort Pleissembourg, qui lui laissa l'usage d'un cabinet précieux et d'une riche bibliothèque. Ses leçons, quoique dénuées de l'éclat de la publicité académique, et quelques écrits qu'il fit paraître à cette époque, ajoutèrent à sa célébrité, et il fut appelé à Iéna pour y remplir la chaire de mathématiques. Le duc Guillaume de Saxe-Weimar voulut être lui-même au nombre de ses disciples; et Weigel, par un procédé particulier et de son invention, lui apprit en quinze jours à distinguer et à nommer toutes les étoiles. Les titres de mathématicien de la cour et de surintendant des bâtiments furent sa récompense. Il fut aussi honoré du titre de conseiller du prince palatin de Sultzbach. D'autres souverains d'Allemagne se plurent à lui donner des preuves de leur estime, et l'invitèrent à se rendre près d'eux. Aussi les dernières années de sa vie se passèrent-elles presque totalement en voyages. L'empereur lui-même crut devoir reconnaître son mérite en le nommant conseiller; et la diète impériale de Ratisbonne agréa ses propositions tendant à faire établir en Allemagne, pour la correction du calendrier, ce qu'il appelait *collegium artis consultorum.* Sa mort, arrivée le 21 mars 1699, l'empêcha d'accomplir cette opération. L'astronomie est redevable à Weigel de plusieurs instruments aussi utiles qu'ingénieux, parmi lesquels on distingue une machine qui représente le mouvement propre du soleil et de la lune, avec leur latitude, de manière que l'on reconnaisse facilement les conjonctions et les oppositions; une autre machine connue sous le nom de *Pancosme* et un *Cadran astronomique* qui, malgré son extrême petitesse (moins d'un pied), indiquait avec une exactitude parfaite les minutes et les secondes. Il avait fait plusieurs corrections importantes au globe céleste, de manière que l'on pût y représenter le mouvement secondaire des étoiles fixes, pour le passé, le présent et l'avenir. Le plus connu de ses ouvrages est son *Miroir du ciel* (Himmels-Spiegel), Iéna, 1713, in-4°. On recherche encore les suivants: 1° l'*Indicateur céleste pour la signification de la comète aperçue*

depuis le 9 novembre 1680 (all.), auquel on peut joindre sa *Dissertatio de cometa novo qui sub finem ann.* 1652 *illuxit ;* 2° *Idea matheseos ;* 3° *Sphærica Euclidea ;* 4° *Pancosmus æthereus, seu Machina nova totius mundi superioris et inferioris phænomena exprimens ;* 5° *Système mathématique de morale d'après les pythagoriciens* (all.) ; 6° *Projet pour inculquer la langue latine aux enfants*, qui fut suivi peu après de l'*Exécution du projet*, etc., l'un et l'autre en allemand ; 7° *Geoscopia selenitarum*. On peut lire dans Jœcher la liste des nombreuses productions de Weigel. Consultez aussi son *Programme funèbre*, et Marperger, *De Pancosmo*. P—OT.

WEIGEL (CHARLES-CHRISTIAN), médecin et philologue allemand, né le 1er décembre 1769, à Leipsick, montra de bonne heure un goût particulier pour la langue et la littérature de la Grèce antique ; il profita de la présence des Grecs que le commerce attirait dans sa ville natale pour s'instruire dans le grec moderne. Il fallait prendre un état, il choisit la médecine ; il étudia à Gœttingue, et après quelques voyages en France, en Italie et en Suisse, il s'établit à Vienne, où il passa plusieurs années. Ayant pris part aux tentatives faites pour amener l'évasion de Lafayette, détenu à Olmutz, il fut obligé de quitter cette capitale, et en 1796, il revint à Leipsick. Il y fit des cours de médecine, et en 1799, il alla s'établir à Meissen, afin de se consacrer sans interruption à coordonner de nombreux matériaux qu'il avait réunis pour une édition des œuvres des médecins grecs. En 1801, il se fixa à Dresde, où il trouvait plus de ressources pour ses travaux, et il se livra aux soins d'une clientèle nombreuse. Il montra beaucoup de zèle pour propager la vaccine. En 1813, il ne cacha pas ses sympathies en faveur de l'indépendance de l'Allemagne, et lorsque, après la victoire de Lutzen, les Français reprirent possession de Dresde, il fut arrêté et enfermé dans la citadelle d'Erfurt. Rendu à la liberté après la bataille de Leipsick, il reçut des souverains alliés, en récompense de son dévouement, de nombreuses décorations. Weigel mourut à Dresde, le 17 janvier 1845. Ses ouvrages se rapportent à deux genres d'études différents, la médecine et la langue grecque. Parmi les premiers, nous signalerons le traité *De pulmonum inflammatione*, Leipsick, 1790 ; — les *Ætianarum exercitationum specimen*, Leipsick, 1791 ; — la *Bibliothèque italienne de médecine et de chirurgie* (rédigée de concert avec Kuhn), Leipsick, 1793 et années suivantes ; — une traduction du livre de Stambi sur la pellagre, Leipsick, 1796, et une foule d'articles insérés dans les journaux et dans les recueils médicaux. L'autre genre de ses études peut réclamer de nombreuses additions au *Dictionnaire grec-allemand* de Schneider, imprimées dans le supplément de cet important ouvrage ; — un *Dictionnaire grec moderne, italien et allemand*, Leipsick, 1796, le premier qui ait été publié, — et un *Dictionnaire grec moderne et allemand*, Leipsick, 1804. Z—B.

WEIGL (JOSEPH), compositeur de musique, naquit à Eisenstadt, en Hongrie, en 1766. Fils d'un musicien attaché à la chapelle du prince Esterhazy, il étudia à son tour la musique à Vienne sous des maîtres tels que Haydn, Salieri et Albrechtsberger. Adjoint à la direction de l'Opéra par Salieri, Weigl devint ensuite maître de chapelle de l'Opéra italien au temps de l'empereur Léopold. Lors de la représentation de sa pièce intitulée *l'Uniforme*, l'impératrice Marie-Thérèse chanta dans la première partie de l'ouvrage. Il mourut à Vienne le 23 février 1846. Il avait fait de nombreuses partitions ; la meilleure est la *Famille suisse*, 1809. Ses *oratorios* sont remarquables ; on y distingue particulièrement celui qui a pour titre la *Passion de Jésus*. L. R—L.

WEILLER (GAETAN DE), philosophe et pédagogue allemand, né à Munich, en 1762, était fils d'un pauvre artisan ; il rencontra des protecteurs qui lui fournirent les moyens de faire de bonnes études. A l'âge de vingt-trois ans, il fut ordonné prêtre, et ne trouvant pas à se placer dans quelque établissement d'instruction publique, il donna des leçons particulières de mathématiques, de philosophie et de théologie au couvent des théatins. En 1792, il entra au lycée de Munich comme professeur de mathématiques, d'histoire et de religion ; en 1799, il fut chargé des cours de philosophie pratique et de pédagogie, et il fut nommé recteur du lycée. En 1802, il entra à l'académie des sciences comme membre de la classe de philologie et de philosophie. En 1809, il fut pourvu du rectorat du gymnase, du progymnase et des classes primaires, de sorte que tous les établissements d'instruction dans la ville de Munich furent sous sa direction. Il avait été chargé de l'éducation du prince Charles de Bavière, et ses services à cet égard furent récompensés, en 1812, par un titre de noblesse. Ses occupations multipliées ne l'empêchèrent point de montrer, comme écrivain, une grande activité. En 1823, il quitta ses fonctions administratives, et, nommé conseiller intime, il fut élu secrétaire général de l'académie, en remplacement de Schlichtegroll. Il mourut à Munich, le 23 juin 1826. Comme philosophe, il se montra adversaire décidé de Schelling et partisan, avec quelques restrictions, des doctrines de Jacobi. Ses principaux ouvrages, rangés dans l'ordre chronologique, sont les suivants : *Essai de construction d'un système de la science de l'éducation*, Munich, 1802-1805, 2 vol. : — *Introduction à une exposition libre de la philosophie*, Munich, 1804 ; — *Idées pour servir à l'histoire du développement de la foi religieuse*, Munich, 1808-1814, 3 vol. ; — *Principes de psychologie*, Munich, 1817 ; — *De l'expression du sentiment religieux de notre époque*, Munich, 1819 ; — *Opuscules*, Passau, 1821-1826, 3 vol. ; — l'*Esprit du catholicisme*

primitif, pour servir de base au catholicisme de tous les temps. Après la mort de Weiler, on publia un ouvrage posthume : *Portraits et caractères des hommes éminents par les qualités de l'âme, avec une notice biographique sur l'auteur, par un de ses élèves*, Munich, 1829. B—N—T.

WEIMAR (BERNARD, duc DE). *Voyez* SAXE-WEIMAR.

WEINBRENNER (FRÉDÉRIC), habile architecte allemand, naquit le 9 novembre 1766, à Carlsruhe. Son père était charpentier; il le perdit de bonne heure, et après avoir travaillé dans quelques ateliers, il commença à faire une tournée; il alla d'abord à Zurich, où il passa deux ans, occupé à diriger la construction de quelques maisons en bois. Il se rendit ensuite à Vienne, puis à Dresde et à Berlin; il y fit la connaissance des frères Genelli, architectes alors en réputation, qui l'engagèrent à visiter l'Italie; il partit pour Rome au mois de juin 1792, avec Carstens. Il reconnut bien vite qu'afin de se perfectionner dans l'art auquel il voulait se consacrer, l'étude des monuments ne suffisait pas, et qu'il fallait y joindre des connaissances littéraires et archéologiques qui lui manquaient. Il s'appliqua donc à apprendre ce qu'il ignorait, et après avoir passé quelque temps à Naples, il revint, en 1797, dans sa patrie. Il y trouva d'abord des occupations lucratives : il fut nommé inspecteur des bâtiments; on le chargea de la construction d'une synagogue et de plusieurs maisons particulières; mais les guerres qui tourmentaient l'Allemagne lui enlevèrent une grande partie de ses occupations. Il se rendit à Strasbourg, ville où résidait la famille de sa femme, n'y trouva que fort peu d'ouvrage, et, écartant une offre que lui faisait le gouvernement hanovrien pour venir diriger l'établissement d'une prison, il retourna à Carlsruhe. Les circonstances étaient devenues plus favorables, et il eut bientôt de nombreux travaux. Il éleva dans cette ville deux églises, la monnaie, le théâtre, le musée et divers hôtels; à Bade, il donna les plans d'un musée et de la *maison de conversation;* de nombreuses églises, *villas*, constructions de tout genre s'élevèrent d'après ses dessins à Dusseldorf, à Strasbourg et dans bien d'autres cités. Sachant s'affranchir de la routine, il fit preuve d'un goût pur, d'une conception facile, et ses combinaisons sont en général heureuses. C'est d'après ses leçons que se sont formés la plupart des architectes qui sont aujourd'hui en Allemagne à la tête de leur profession. Malgré l'activité de sa vie comme constructeur, il trouva le temps d'écrire divers ouvrages se rapportant aux études artistiques. Signalons les *Leçons de dessin*, 1810; — l'*Optique*, 1811; — le *Cours de perspective*, 1817-1824; — les *Considérations sur la forme et la beauté*, 1819; — les *Réflexions sur les embellissements architectoniques*, 1820. Il écrivit également sur la construction des théâtres, et il fournit à divers journaux, notamment à la *Feuille du matin* (Morgenblatt), de nombreux articles sur des questions d'art. Il ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa carrière, qu'une mort subite termina le 1[er] mars 1826. B—N—T.

WEINLIG (CHRÉTIEN-THÉODORE), compositeur allemand, né à Dresde, le 25 juillet 1780, eut pour maître son oncle, musicien distingué qui fut organiste et professeur dans cette ville et qui a laissé des productions estimées; il s'était surtout consacré à la musique d'église. Le jeune Théodore était d'abord destiné au barreau; il suivit des cours de droit à Leipsick, et il fut reçu avocat; mais, à l'âge de vingt-quatre ans, son goût pour la musique l'emportant sur toute autre considération, il se rendit à Bologne, où il se livra, sous la direction de Mattei, à des études sérieuses, dont la science du contre-point était le principal objet. De retour en Allemagne, il fut, en 1814, pourvu de l'emploi de *cantor* à l'église de la Croix; mais, trois ans après, il donna sa démission. Il donna des leçons particulières jusqu'en 1823, où il remplaça l'habile Schicht comme *cantor* de l'église St-Thomas, à Leipsick. Il mourut le 7 mars 1842. Comme compositeur, il s'est fait connaître par des productions nombreuses, parmi lesquelles on distingue une réunion considérable d'*exercices* de chant, destinés aux élèves. Après sa mort, on a publié une *Introduction théorique et pratique à la fugue* (Dresde, 1845); mais cet ouvrage a provoqué des critiques assez vives. — Son fils, né en 1812, s'est acquis de la renommée en se livrant à l'étude de l'économie politique et des sciences naturelles. Z.

WEINMULLER (CHARLES), chanteur allemand, naquit près d'Augsbourg, en 1765; il était fils d'un ouvrier, et, dès sa jeunesse, porté vers le théâtre par un goût très-vif, il s'engagea dans une troupe ambulante de comédiens. Sa voix se développa, elle acquit du charme, et il se fit connaître du directeur d'un des théâtres de Vienne; il débuta en 1795 devant le public de cette capitale, et il obtint un grand succès. Il avait une voix de basse dont il savait tirer parti de la manière la plus remarquable. Pendant près de trente ans il ne cessa d'avoir la vogue. Les rôles de Leporello dans *Don Juan*, de Thoas dans *Iphigénie en Aulide*, de Figaro, étaient ceux où il triomphait le plus. Il réussissait admirablement dans la musique religieuse; la *Création* d'Haydn, le *Requiem* de Mozart, ne furent jamais mieux exécutés que par lui. L'empereur François II le nomma chanteur de sa chambre, et il était un des premiers sujets de l'opéra de la cour. En 1825, l'âge lui fit sentir la convenance de s'éloigner de la scène; il se retira à la campagne aux environs de Vienne, et il y mourut le 16 mars 1828. Z.

WEINRICH ou WEINREICH (VALENTIN), en latin *Weinrichius*, philologue allemand, naquit dans le village de Steina, près de Hartz, le 25 juin

1553. Il avait étudié dans divers colléges et visité les universités d'Iéna et de Wittemberg ; et, ayant été reçu maître ès arts dans cette dernière en 1579, il retourna avec le titre d'adjoint de la faculté de philosophie à Iéna. Il mourut le 16 septembre 1622 à Eisenach, où il remplissait depuis trente-neuf ans les fonctions de recteur. Weinrich était habile dans toutes les sciences, et il écrivait en vers avec une rare facilité. Il n'était pas moins distingué comme philosophe que comme grammairien et comme orateur. On a de lui : 1° une *Paraphrase de la prophétie de Jonas*, en vers héroïques. Nous en aurons apprécié tout le mérite en disant qu'elle n'a point été surpassée par celle du P. Commire. 2° *Exodus gnomologica, carmine latino et græco ;* 3° *Succincta augustissimæ familiæ saxonicæ genealogia ;* 4° *Manuductio ad grammaticam*, qui a été très-longtemps employée dans les écoles d'Allemagne, puisque Jœcher atteste qu'on s'en servait encore de son temps, en 1752 ; 5° une bonne édition de la *Grammaire grecque* de Linacer, et quelques autres ouvrages. — *Jérémie* WEINRICH, fils du précédent, étudia successivement aux colléges d'Iéna, de Wittemberg, de Rostock, et prit dans ce dernier le degré de maître ès arts ; il succéda, en 1622, à son père dans l'emploi de recteur du gymnase d'Eisenach, et se distingua comme lui par ses talents pour la poésie. Aussi remporta-t-il, en 1639, un prix qui lui valut le titre de *poëte lauréat*. Parmi ses ouvrages, qui sont tous en vers, on distingue : 1° *Augustissimorum divorum theatrum carmine iambico ;* 2° Μνημόσυνον πανηγυρικὸν, *seu Vita, mores ac gesta divæ Elisabethæ ;* 3° Κλητικὸν ποίημα, *seu Carmen invitatorium*. — WEINRICH (Jean), jurisconsulte, né à Eisenach, exerçait la profession d'avocat consultant à Erfurt, vers 1620, et fit plusieurs lectures aux élèves de l'académie. On a de lui : *Dissert. de nuptiis et patria potestate ; Dissert. de alea*, et une *Opinion sur les droits qu'a le peuple de se soulever contre les princes et l'autorité* (en allem.), rédigée à la sollicitation et en faveur du sénat d'Erfurt, à propos d'une sédition qui y avait eu lieu. P—OT.

WEINRICH ou WEINDRICH (GEORGE), docteur en théologie, né le 13 avril 1554 à Hirschberg, en Silésie, fit dès son enfance de tels progrès dans ses études, qu'à l'âge de quatorze ans il s'exprimait en prose et en vers dans les langues latine et grecque, avec la même facilité que dans son idiome naturel. Il se rendit ensuite à l'académie de Leipsick, puis alla professer au collége des princes à Grimma, et entra la même année dans le saint ministère à Saltze, d'où il fut appelé, en 1586, à l'église de Leipsick. Il fut honoré six fois du décanat, assista au synode tenu à Dresde en 1610, et mourut sept ans après, le 27 janvier 1617. Voyez, pour plus de détails, son *Eloge funèbre* par Stegmann. On a de ce théologien : 1° beaucoup de *Sermons* sur divers sujets ; 2° *Histoire de la résurrection du fils de la veuve, à Zarpath, par Elie ;* 3° *Histoire de la transfiguration de Jésus-Christ ;* 4° *Commentatio in epistolas Paulinas ;* 5° *Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme ;* 6° *Enodatio præcipuarum quæstionum de peccati origine ;* 7° un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles nous citerons celles qui ont pour titres *De* κριτηρίοις *seu normis certitudinis ; — De quadruplici forma meditationis, passionis ac mortis dominicæ*, — et *De contritione*. — *Martin* WEINRICH, frère du précédent, pasteur à l'hôpital de Leipsick, puis à Gautsch, et plus tard professeur de physique et d'éloquence à Breslau, publia un *Commentaire* latin *sur l'origine des monstres ;* — des *Problèmes de physique et de médecine ;* — un *Traité sur les causes des inondations*, — et un autre sur les *Prestiges du démon ;* — donna une bonne édition de la *Médecine universelle* de J.-B. Montanus, et mourut âgé de 61 ans, le 25 décembre 1609. — *Melchior* WEINRICH, frère des deux précédents, assesseur de la faculté de philosophie à Leipsick et corecteur de l'école de St-Thomas, dans cette même ville, est principalement connu par son *Ærarium poeticum phrases et nomina poetica*, etc., *complectens*, Francfort, 1690, in-8° ; ouvrage qui a été très-utile avant la publication du *Gradus ad Parnassum*, et dont plusieurs savants donnèrent dans la suite des éditions augmentées. On a encore de Melchior Weinrich divers opuscules, dont le plus important est son *Oratio apologetica pro Aristotelis persona adversus Franc. Patricii calumnias et interpretationes*. — WEINRICH (Jean-Michel), théologien de la communion luthérienne, naquit le 12 octobre 1683, fut admis au degré de maître ès arts à Erfurt en 1710 ; occupa deux ans après, à Meinungen, les places d'inspecteur et de recteur du lycée, devint diacre de la cour en 1722 et mourut le 18 mars 1727. Il légua, par son testament, ses livres et son cabinet de médailles à la bibliothèque publique de Meinungen. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont très-utiles : 1° *Nouvelles de la ville d'Erfurt* (en allemand, anonyme) ; 2° *Prima rudimenta græcæ linguæ ;* 3° les *Offices* de Cicéron, avec sommaires et notes ; 4° des *Remarques historiques sur la Chronique d'Henneberg, par Spangenberg ;* 5° *Animadversiones ad Alcimi Aviti opuscula ;* 6° *Méthode facile pour apprendre l'hébreu, d'après les principes de Danz ;* 7° cinq *Dissertations historiques et théologiques sur des antiquités remarquables ;* 8° des *Poésies spirituelles*, publiées pour la première fois par Wetzler, avec quelques autres pièces inédites, sous le titre de *Singularia Weinrichiana*. Il avait composé des *Mémoires* en vers allemands *sur sa vie* et son *Oraison funèbre*. Wetzler a donné aussi une *Notice* sur sa vie, à la tête des cinq *Dissertations* mentionnées ci-dessus. P—OT.

WEIR (WILLIAM), journaliste anglais, naquit à Edimbourg en 1802. Après avoir fait les études

habituelles aux écoles ordinaires et à l'université, il eut d'abord l'intention de suivre la carrière du barreau ; mais ne voyant pas à s'y faire une position à la hauteur de son ambition, il édita le *Journal littéraire d'Edimbourg*. Les articles qu'il fit lorsqu'il s'agit de cette interminable question de la réforme parlementaire, si ancienne en Angleterre, furent si remarqués qu'il fut appelé sur une scène plus vaste, et on lui confia la rédaction de l'*Argus de Glasgow*, qu'il dirigea en effet pendant plusieurs années. La mort de Hunt ayant ensuite rendu vacante la direction du *Daily News* de Londres, dont on sait l'importance dans le journalisme britannique contemporain, Weir en fut chargé, et il s'acquitta avec une remarquable entente des affaires publiques de cet emploi si considérable. Weir mourut le 15 septembre 1858. L. R—L.

WEISBROD, graveur allemand, né à Hambourg, en 1754, vint de bonne heure à Paris, où il se mit sous la direction de Wille (*voy.* ce nom). Il se distingua par une rare habileté et il travailla avec succès aux recueils qui reproduisaient les tableaux des galeries de Poulain et du duc de Choiseul. Il réussissait surtout dans le paysage. Ceux qu'il a gravés d'après Wagner, Van de Velde et Berghem se recommandent aux suffrages des connaisseurs. Citons aussi une *Fuite en Egypte*, d'après Teniers, qu'il exécuta à l'eau-forte et que Daudet termina au burin. Vers 1780, Weisbrod quitta la France, et on perd alors sa trace; il paraît qu'il renonça de bonne heure à la pratique de l'art où il comptait déjà au nombre des maîtres. Z.

WEISE (CHRÉTIEN), laborieux écrivain et poëte, naquit le 30 avril 1642 à Zittau, où son père Elie Weise, auteur d'un très-estimable traité de grammaire, intitulé *Manuductio linguæ græcæ*, était recteur du gymnase. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla finir son cours préliminaire à l'université de Leipsick, où il fut admis, en 1663, au degré de maître ès arts. Il visita ensuite diverses académies d'Allemagne, fut appelé en 1670 à Weissenfels, où il professa l'éloquence, la poésie et la politique, revint à Zittau peu de temps avant la mort de son père, et dirigea trente ans le gymnase de cette ville avec un succès éclatant. Ce n'est pas seulement par l'érudition et la connaissance approfondie de la littérature et des langues qu'il était remarquable : doué d'un esprit supérieur, il embrassait d'un coup d'œil tous les détails d'une science, et excellait à faire saisir les rapports et le jeu des diverses parties dont se compose un ensemble. Il avait inventé une méthode particulière pour faciliter l'étude de l'éloquence ; mais c'est surtout comme romancier et comme poëte dramatique qu'il est illustre. Il mourut le 21 octobre 1708, laissant, selon l'expression de Jœcher, bien plus d'ouvrages qu'il n'avait compté d'années. Les plus intéressants sont le roman satirique intitulé *les Trois plus méchants fous fieffés de l'univers*, et ses tragédies ou drames, dont quelques-unes sont encore inédites. Voici les titres de celles qui ont été imprimées : 1° le *Sacrifice de la fille de Jephté ;* 2° la *Chute du maréchal d'Ancre ;* 3° les *Deux mariages de Jacob ;* 4° *Masaniello ;* 5° *Tobie et l'hirondelle ;* 6° *Tobie poursuivi ;* 7° l'*Argénis sicilienne ;* 8° le *Chaste Joseph ;* 9° la *Vigne de Naboth ;* 10° le *Maréchal de Biron ;* 11° l'*Ame mécontente ;* 12° le *Monde perverti ;* 13° le *Charlatan politique ;* 14° *Olivarez ;* 15° *Venceslas de Bohême ;* 16° le *Paysan rêvant à la cour du duc Philippe de Bourgogne*. C'est le sujet traité depuis par le P. Ducerceau dans les *Inconvénients de la grandeur*. L'auteur ne manque certainement ni d'imagination ni d'idées dramatiques ; mais la composition des pièces est presque nulle, et trop souvent les scènes ne sont qu'un bavardage vulgaire, auquel manquent la précision énergique et le brillant coloris de la poésie. Une grande partie des écrits de Weise est en allemand, les autres sont en latin. Nous n'indiquerons que ceux qu'on lit encore : 1° l'*Enchiridion grammaticæ*, c'est-à-dire *Manuel de grammaire*, Dresde, 1722, in-8° ; 2° *Institutiones oratoriæ*, Leipsick, 1709, in-8° ; 3° *Epistolæ selectiores cum clarorum virorum ad eumdem*, etc. (publiées par Chr.-Godef. Hoffmann), 1716, in-8° ; 4° *Doctrina logica*, Leipsick, 1731, in-8° ; 5° *Commentarius de affectu Christi hujusque harmoniæ cum asperitatibus, ira et perturbationibus Christi*, Leipsick, 1724, in-4° ; 6° *Tabulæ chronologicæ*, ibid., 1691, in-4° ; 7° *Questions politiques, ou Nouvelles de politique*, Dresde, Hildhofredner, 1708-1714, in-8°, 6 parties ; 8° *Pensées curieuses tirées des nouvelles ou gazettes*, Cobourg, 1706, in-8° ; 9° *Questions curieuses sur la logique*, Leipsick, 1714, in-8° ; 10° *Pensées curieuses tirées de vers allemands*, ibid., 1702, in-8° ; 11° *Système oratoire, avec un chapitre sur les discours politiques*, ibid., 1707, in-8°. On peut y joindre les *Questions oratoires*, ibid., 1700, in-8°. 12° *Les trois seuls sages de l'univers*, Augsbourg, 1710, in-12 ; 13° *Géographie statistique*, Leipsick, 1706, in-8° ; 14° *Curiosa propolitica ;* 15° *De poesi hodiernorum politicorum sive de argutis inscriptionibus libri duo* (*voy.* le *Journal des Savants*, année 1688, p. 371 et suiv.) ; 16° *Parerga juvenilia*, 2 vol. Nous ne mentionnons ici cet ouvrage, qui est le début de l'auteur, et qui consiste en poésies latines très-faibles pour la plupart, qu'afin d'avoir occasion de remarquer que presque toutes furent des improvisations. C'était un usage consacré à Leipsick que les vétérans, par l'organe de l'un d'entre eux, commandassent aux nouveaux venus tout ce qu'il leur plaisait d'imaginer. Le jeune Weise fut condamné par son condisciple à faire des vers en l'honneur de tous les Lusaciens qui arriveraient à l'université, et passa ainsi toute son année à versifier, ce qui sans doute suppose beaucoup de facilité, mais

aussi beaucoup de taches et de négligences dans ces espèces d'impromptu. Sam. Grosser a donné en latin la *Vie de Weise*, à la fin de laquelle se trouve la liste de ses ouvrages, Leipsick, 1710, in-8°. — Plusieurs théologiens du même nom ont publié divers écrits. P—OT.

WEISHAUPT (ADAM), philosophe illuminé, naquit à Ingolstaten, en 1748. Il y fit ses études classiques sous la direction des jésuites. Reçu docteur en droit, en 1768, il obtint une place de répétiteur dans cette branche de l'enseignement supérieur. En 1772, il fut nommé professeur extraordinaire de droit, et, trois ans après, professeur ordinaire de droit naturel et de droit canon, en même temps qu'il obtenait le titre de conseiller palatin de Bavière. Comme il était le premier laïque qui eût été chargé de l'enseignement du droit canon à Ingolstadt, cette chaire ayant toujours été occupée jusque-là par un ecclésiastique de quelque ordre religieux ; comme il mettait beaucoup de sincérité et d'indépendance dans ses leçons, ce qui plaisait singulièrement à la jeunesse de toutes les facultés; et comme enfin il se montrait surtout fort opposé aux jésuites, dont l'ordre venait d'être aboli, mesure dont il donnait volontiers les raisons : il rencontra une forte opposition, surtout parmi le clergé catholique, devenu très-puissant sous le roi Charles-Théodore de Bavière. Etroitement uni de pensées et de sentiments avec un certain nombre d'hommes d'un esprit un peu mystique, il chercha à faire pénétrer dans le monde ses idées philanthropiques et cosmopolitiques, et devint ainsi le créateur et le chef de l'*ordre des Illuminés :* excellente occasion pour ses ennemis politiques et religieux de l'accuser d'hérésie et de le persécuter. Il résigna son office de professeur en 1785, et se rendit à Gotha, où le duc régnant le nomma conseiller de légation. Il y enseigna depuis 1786 comme simple particulier sans aucune opposition. Il y mourut le 18 novembre 1830, à l'âge de 83 ans. — C'est en 1776, le 1er mai, qu'il fonda l'ordre des illuminés; il le nomma un instant l'ordre des *perfectibilistes*. C'était une société secrète, dont les règlements étaient sévères; elle avait ses chefs, ses récompenses et ses châtiments. Les simples membres faisaient profession d'une obéissance aveugle à leurs supérieurs. Cette discipline avait été empruntée en partie aux jésuites. On trouve d'autres détails intéressants sur cette espèce de secte dans toutes les histoires de l'illuminisme, notamment dans l'ouvrage du constituant J.-J. Mounier, intitulé *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la révolution de France*, Paris, 1822. Weishaupt n'était ni conspirateur ni révolutionnaire; il n'avait d'autre but que de dissiper l'ignorance et la superstition, de fonder, par des moyens tout pacifiques, ce qu'il appelait le royaume universel de l'humanité; la propriété privée, occasion de bien des maux dans la société, devait disparaître ; à plus forte raison devaient tomber les priviléges de la naissance et autres, qui sont comme des barrières entre les hommes. Tout père de famille devait être pontife et roi dans sa maison. On s'est demandé si cette souveraineté domestique s'accorde bien avec la suppression de la propriété privée, et l'on a cherché à rattacher à ce système celui que Saint-Simon a voulu depuis établir en France. — Les principaux ouvrages de Weishaupt ont un caractère de philosophie antikantien prononcé, surtout au point de vue spéculatif. En morale au contraire, Weishaupt s'est assez rapproché de Kant pour que l'abbé Baruel, dans son *Histoire de l'illuminisme*, ait cru pouvoir faire du philosophe de Kœnigsberg un chef des illuminés. Mais cet aperçu est d'autant moins heureux que Kant est un des esprits les plus exempts de mysticisme. Nous mentionnerons particulièrement les ouvrages philosophiques de notre auteur. En voici la liste : 1° *Du matérialisme et de l'idéalisme*, Nuremberg, 1786 et 1788, in-8° ; 2° *Apologie du mécontentement et du mal*, Francfort, 1787, in-8°; Francfort et Leipsick, 1790, 2 vol. in-12 ; 3° *Doutes sur les idées kantiennes touchant l'espace et le temps*, Nuremberg, 1787, in-8° ; 4° *Des principes et de la certitude de la connaissance humaine* (comme examen de la Critique de la raison pure de Kant), Nuremberg, 1788, in-8° ; 5° *Des intuitions kantiennes et des phénomènes*, Nuremberg, 1788, in-8° ; 6° *Pythagore, ou Réflexions sur l'art secret du monde et de la politique*, Francfort-sur-le-Mein, 1790-1795, 2 vol. in-8°; 7° *De la vérité et de la perfection morale*, Regensberg, 1793-1797, 3 vol. in-8° (le tome deuxième porte ce titre spécial : *Théorie des principes et des causes de toutes choses*, et le troisième : *Des fins et des causes finales*); 8° *De la connaissance de soi-même, ses obstacles et ses avantages*, Regensberg, 1794, in-8° ; 9° *La lanterne de Diogène, ou Examen de notre moralité et de notre civilisation actuelles*, Regensberg, 1804, in-8° ; 10° *Matériaux pour servir à la connaissance du monde et des hommes*, Gotha, 1810, 3 vol. in-8° ; 11° *De la dépense publique et de l'impôt, avec des observations en sens contraire par le docteur Ch. Frohn*, Landshut, 1820 ; 12° *Du système de l'impôt*, etc., Landshut, 1820, in-8°. J. T—T.

WEISKE (CHARLES-AUGUSTE), économiste allemand, naquit vers la fin du 18e siècle. Il devint conseiller à la cour de Saxe, et fit partie du conseil des finances de ce royaume. Weiske fut en outre un juriste distingué. Il mourut à Dresde le 5 décembre 1840. On a de lui : 1° *Traité sceptico-pratique* (un titre tout germanique, comme l'on voit) de certaines *Matières de droit civil*, 1829 ; 2° *Quæstiones juris civilis in usum fori*, 1831 ; 3° *Archives pour la connaissance pratique du droit*, 1833-1839, en 3 parties; 4° *Considérations historiques et diplomatiques sur les ambassades des*

Romains comparées aux modernes, 1834; 5° *Manuel du droit économique allemand*, 1838; 6° *Manuel du droit industriel allemand*, 1839; 7° *Manuel de la procédure criminelle*, 1840. Tous ces ouvrages, un seul excepté, écrits en allemand, portant sur presque toutes les parties du droit public ou privé, et souvent consultés, assurent à leur auteur un rang distingué parmi les légistes de l'Allemagne. L. R—L.

WEISS (FRANÇOIS-RODOLPHE), né à Yverdun en 1751, était fils naturel, mais légitimé, d'un membre du conseil souverain de Berne. Il servit d'abord en France, puis en Prusse, avec le grade de colonel, et fit ensuite plusieurs voyages en Allemagne et en Angleterre. On raconte qu'il soutint dans les rues de Londres une lutte à coups de poings contre un des plus fameux boxeurs, et qu'il triompha de son adversaire aux applaudissements de la populace; à Paris il se défendit, dans la maison qu'il habitait, contre un détachement venu pour l'arrêter. De retour dans sa patrie, il fut bailli de Mondon, major de la ville de Berne, c'est-à-dire commandant de la garde urbaine, et membre du conseil souverain, en 1785. Ce fut à cette époque qu'il publia la première édition de ses *Principes philosophiques, politiques et moraux*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit selon toutes les idées philosophiques du 18e siècle, eut du succès. On en a publié jusqu'à dix éditions (la dernière, Paris, 1828, 2 vol.); et il fut traduit en allemand et en anglais. La vanité de l'auteur, qui était excessive, fut très-flattée d'un tel résultat (1); il continua de s'occuper avec beaucoup d'ardeur de littérature, de politique et de philosophie. Dès le commencement de la révolution de France, il s'en montra un des plus chauds partisans, et eut à combattre, à cet égard, un parti très-puissant dans sa patrie. Il publia dans ce temps-là plusieurs brochures politiques, dont l'une était intitulée *Des deux Chambres*, 1789, in-8°; l'autre: *Coup d'œil*, 1793, in-8°, et enfin une troisième *Sur les relations de la France avec le corps helvétique*, 1794, in-8°. Dans tous ces écrits, le colonel Weiss prit le parti des révolutionnaires qui gouvernaient la France; et lorsque le sénat de Berne commença à redouter l'esprit d'envahissement de la nouvelle république, il ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Paris un agent que l'on avait tant de raisons d'y bien accueillir. Arrivé dans cette capitale, avec le titre de ministre plénipotentiaire du corps helvétique, à une époque où aucun autre envoyé des puissances ne s'y trouvait, Weiss obtint quelque succès, et parvint à maintenir la paix entre les deux Etats, au moins pour quelque temps. Robespierre lui écrivait alors: « Le nom suisse est une recommandation puis« sante auprès d'un vrai Français, et surtout « auprès de moi. » Revenu dans sa patrie, Weiss ne douta pas qu'elle ne lui dût son existence. Il continua à montrer beaucoup de zèle pour la France, et fut dès lors considéré comme un des chefs de ce que l'on appelait le *parti français* dans le sénat de Berne. Il publia sous ce titre: *Réveillez-vous, Suisses, le danger approche!* une brochure qui, loin d'être propre à réveiller ses compatriotes, n'était faite que pour les endormir dans une trompeuse sécurité (*voy.* STEIGUER). Vers la fin de 1797, lorsque la Suisse fut menacée d'une prochaine invasion, le gouvernement bernois, voulant, par le choix d'un homme populaire et connu pour ses dispositions pacifiques, donner un gage de sa modération, et manifester à la fois son désir d'éviter une rupture, et son intention de faire droit aux griefs des mécontents, nomma Weiss commandant général du pays de Vaud. Il occupait ce poste important lorsque les généraux Brune et Schauenbourg se présentèrent pour envahir la Suisse. Voici le portrait que Mallet-Dupan a fait de Weiss dans cette circonstance: « Sans capacité militaire, sans « habileté politique, dépourvu de sang-froid et « de conduite, aussi confiant que médiocre, il « crut que son nom, ses brochures, sa philoso« phie lui procureraient de l'ascendant; accepta « le commandement du pays de Vaud, lorsque « ce pays (gangrené au reste par ses brochures) « appela, en 1798, les Français; perdit sa popu« larité sans remplir ses devoirs; parlementa au « lieu d'agir, s'enfuit ensuite devant l'ennemi, « et finit par se retirer en Allemagne, après avoir « perdu toute espèce de crédit, et contribué à la « perte de la république. » Réfugié en Allemagne, Weiss y publia une justification, sous ce titre: *Du début de la révolution en Suisse, ou Défense du ci-devant général de Weiss contre ses détracteurs*, avril 1799, in-8°. Cette brochure fut peu remarquée. Cependant on la traduisit en allemand, dans la même année, à Nuremberg. Weiss rentra dans sa patrie dès que le gouvernement consulaire fut établi en France; et il publia à Berne, en janvier 1801, un *Mémoire à Bonaparte, premier consul, avec une lettre d'envoi aux deux conseils de la république helvétique*. Il était, l'année suivante, un des électeurs de Berne; mais il n'eut aucune part aux nouvelles fonctions qui furent créées. Ses facultés mentales commençaient dès lors à s'altérer; et peu de temps après, il se suicida dans une auberge de Nion. Le général de Weiss avait épousé une femme d'une grande distinction, pour laquelle il eut de mauvais procédés, et dont il s'était séparé depuis longtemps. M—D J.

WEISS (CHRISTIAN), philosophe allemand, naquit à Taucha, près Leipsick le 26 mai 1774. Fils d'un ministre qui s'attacha à lui donner une sérieuse et solide instruction, il fit ses premières études à l'école Nicolaï dans sa ville natale, dont il suivit ensuite les cours universitaires. En 1794 il fit en Silésie un voyage qui lui inspira son pre-

(1) Le père du colonel Weiss dit, lors de la publication de cet ouvrage, qu'il y avait trouvé trop court le chapitre de la vanité.

mier ouvrage qu'il intitula *Pérégrinations en Saxe en Silésie et en Bohême*, Leipsick, 1795, 2 vol. A la même époque il entra dans l'enseignement comme professeur universitaire à titre particulier, et fit en cette qualité à Leipsick des lectures sur la philosophie et la philologie. En 1797 il accompagna à Utrecht un jeune noble dont il était le précepteur. Revenu à Leipsick, il y reprit ses lectures, et en 1801, il devint professeur extraordinaire (agrégé) et s'y occupa d'éducation et d'instruction. Il trouva bientôt que Leipsick offrait un théâtre trop étroit à ses capacités ; il se rendit donc à Fulda en 1805, et en 1808 il eut la direction de l'école des jeunes garçons à Naumbourg sur la Saale. On fit ensuite des efforts pour le faire revenir en Saxe. En dernier lieu il devint conseiller de régence et d'instruction publique à Mersebourg ; et c'est dans ces fonctions qu'il mourut le 10 février 1853. Outre l'ouvrage cité, on a de Weiss : 1° *Résultats de la philosophie critique spécialement en ce qui concerne la religion et la révélation*, Leipsick, 1799 ; 2° *De cultu divino et externo judicando*, Leipsick, même année, in-4° ; 3° *De scepticismi causis*, 1801, in-8° ; 4° *Manuel de logique*, même année, in-8° ; 5° *Manuel de la philosophie du droit*, 1804, in-8° ; 6° *Matériaux pour servir à l'art de l'éducation*, 1803-1806 ; 7° *Recherches sur la substance et les opérations de l'âme humaine*, Leipsick, 1811 ; 8° *Du Dieu vivant et de la manière dont l'homme arrive jusqu'à lui*, 1812, in-8° ; 9° *De l'âme et du corps envisagés en particulier au point de vue des maladies de l'âme*, 1819, 2 vol. Sans être absolument attaché aux idées de Kant, Weiss prit cependant pour point de départ les doctrines de ce grand philosophe. Z.

WEISS (François), habile violoniste, né le 18 janvier 1778, se consacra à la musique et devint de première force sur l'instrument qu'il avait adopté. Un grand seigneur opulent, mélomane plein d'ardeur, le prince Razumouski, le fit entrer dans sa maison, et dans des quatuor où les compositions de Beethoven furent exécutées pour la première fois et où le prince figurait, Weiss jouait de l'alto. Il se livra aussi à la composition ; il écrivit des duo, des quatuor, des sonates, des symphonies pour divers instruments ; il fit la musique de plusieurs ballets, mais ce fut surtout au parti qu'il excellait à tirer de son violon qu'il dut sa réputation. Cet artiste est mort à Vienne le 25 janvier 1830. Z

WEISS (Christian-Samuel), minéralogiste allemand, naquit à Leipsick le 26 février 1780. Après avoir visité les établissements d'instruction de Berlin et l'académie des mines à Freiberg, où il fut l'un des disciples les plus remarqués de Werner, il entreprit des voyages minéralogiques, vint en France et y suivit les cours de l'illustre Haüy. A son retour en Allemagne, il devint professeur titulaire à Leipsick, et en 1811, il fut appelé à professer la minéralogie à Berlin. Il y forma des minéralogistes distingués, surtout dans la partie mathématique. Weiss mourut le 2 septembre 1856. On a de lui : 1° *De notionibus rigidi et fluidi accurate definiendis*, Leipsick, 1801, in-4° ; 2° une traduction allemande du *Traité de minéralogie* de Haüy, ibid., 1804-1810 ; 3° une traduction du *Traité de physique* du même, 1805 ; 4° une traduction de l'ouvrage de Carnot intitulé *Principes fondamentaux de l'équilibre et du mouvement*, 1805 ; 5° *De indagando formarum crystallinarum charactere geometrico*, dissert., 1809, in-4° ; 6° *De charactere geometrico principali formarum crystallinarum octaëtricarum*, 1809 ; 7° *De la division naturelle des systèmes de cristallisation*, 1813, en allemand ; 8° de nombreuses *Dissertations* sur diverses questions mathématiques ou minéralogiques, insérées dans les recueils de l'Académie de Berlin et de la société des investigateurs de la nature, de la même ville. En histoire naturelle, Weiss s'est toujours attaché à déterminer les espèces. Tout en prenant la forme pour point de départ de cette détermination, il n'exclut pas pour cela les conséquences que peut fournir la recherche des causes chimiques. L. R-L.

WEISS (Christian-Ernest), juriste allemand, qu'il ne faut pas confondre avec Christian-Ernest Weisse, dont l'article est plus loin, naquit à Leipsick le 26 avril 1787. D'abord avocat au tribunal suprême et consistorial de sa ville natale en 1810, il devint ensuite membre, puis doyen du conseil des échevins, membre du conseil d'appel en 1820, du conseil suprême d'appel de 1840 à 1845, conseiller de justice au ministère chargé de ce service, enfin président du tribunal d'appel royal à partir de cette même année 1845. Weiss mourut le 26 octobre 1850. Il a laissé des ouvrages estimés sur le droit : 1° *De interitu jurium per non usum juncta quæstio de genuina præscriptionis acquisitivæ et extinctionis indole*, 1810 ; 2° *Code de la législation criminelle pour le royaume de Saxe avec des notes et éclaircissements pour la pratique*, 1841-1843, 3 vol. Weiss fournit aussi des articles à de nombreux journaux de jurisprudence. — Weiss (Charles Louis-Edouard), jurisconsulte allemand, naquit à Breuberg, le 30 mai 1805. Il se livra à la fois aux lettres et à l'enseignement. Professeur universitaire particulier à Giessen en 1827, professeur agrégé en 1831, enfin professeur de droit à partir de 1838, il écrivit sur cette matière d'importants ouvrages : 1° *Essai sur l'état actuel de l'enseignement du droit romain en Allemagne*, 1828 ; 2° *Principes de la science du droit ecclésiastique allemand*, 1829 ; 3° *Archives de la science du droit canonique*, 1830-1836, 5 vol. ; 4° *Principes du droit public dans le duché de Hesse*, 1830, 1re partie ; 5° *Principes de droit public et commercial*, 1830 ; 6° *Corpus juris ecclesiastici catholicorum hodierni quod per Germaniam obtinet academicum*, 1833 ; 7° *Système de droit public dans le duché de Hesse*, 1837. Weiss mourut le 16 décembre 1851. L. R—L.

WEISS. *Voyez* Albinus.

WEISSE (Christian-Félix), poëte allemand, naquit en 1726, à Annaberg, petite ville de Saxe. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, il passa neuf ans au gymnase d'Altenburg. A cette époque les méthodes d'enseignement dans les écoles de ce genre étaient, même en Allemagne, fort imparfaites. L'intelligence matérielle du grec et du latin et des compositions dans ces deux langues et en allemand étaient à peu près tout ce qu'on exigeait des élèves. Poussé par un goût particulier pour la poésie et la littérature, et favorisé par quelques circonstances, le jeune Weisse pénétra plus avant dans l'esprit des littératures anciennes, et fut à portée de suivre la marche de celle de son pays. Il avait dix-neuf ans quand il commença ses études académiques à Leipsick. La fortune avait peu fait pour lui. Obligé de choisir une carrière dans laquelle il pût trouver une existence honorable, il s'appliqua plus spécialement à la philosophie et à la théologie, qu'il étudia sous Ernesti et Christ. Un heureux hasard avait réuni à Leipsick Klopstock, Cramer, J.-Ad. Schlegel, Giseke, Gellert, Rabener, Kastner, Mylin, etc. On sait quelle part ces hommes célèbres eurent aux *Fragments de Brême*, qui, avec les *Amusements de l'esprit*, contribuèrent puissamment à la régénération de la littérature. Weisse les connut tous, et se trouva par la suite en correspondance avec la plupart d'entre eux. Il s'attacha plus spécialement à J.-W. Schlegel et à Lessing, qui, par ses connaissances et sa critique, exerça sur son esprit une grande influence. Ils avaient tous deux une véritable passion pour le théâtre, et se bornaient au strict nécessaire pour pouvoir la satisfaire. Ce fut alors que parurent les premières pièces de Lessing. Il s'établit entre les deux amis une espèce de rivalité. Weisse composa la *Matrone d'Ephèse*, imitée de Pétrone, et son *Crédule*. Il traduisit plusieurs pièces anglaises et françaises, par exemple, *Sophonisbe* de Thomson, *Mariane* de Voltaire, le *Distrait* de Regnard, etc., et publia ses *Poésies badines*. Lessing quitta Leipsick, en 1749, au grand regret de Weisse, et ils restèrent en correspondance jusqu'en 1768, où de perfides suggestions réussirent à indisposer tellement le premier contre son ami, que Weisse ne put jamais parvenir à rétablir complétement entre eux la bonne harmonie. Quand il eut terminé ses cours, il se chargea de l'éducation du jeune comte de Geyersberg. Il y trouvait le double avantage d'avoir pendant plusieurs années une existence assurée, et de pouvoir continuer à Leipsick sa carrière littéraire et dramatique. Il s'y lia très-étroitement avec Rabener, Gellert et Cronegk; et ce dernier établit entre lui et Uz une correspondance qui devint très-intime, et dura cinquante ans, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus. Malgré les violentes atteintes qu'il avait déjà essuyées, Gottsched tenait encore l'espèce de sceptre littéraire qu'il avait usurpé. Les succès dramatiques de Weisse excitèrent sa jalousie. Il ne craignit pas de l'attaquer, et fit publier contre lui une grande quantité de brochures, qui, loin de faire aucun mal à Weisse, achevèrent, au contraire, d'ébranler la réputation de leur auteur. Weisse composa successivement *Edouard III* et *Richard III*. Cette dernière pièce le place dans un rang encore plus élevé. Ce fut alors que Nicolaï, qui, depuis deux ans, rédigeait avec Mendelsohn la *Bibliothèque des belles-lettres*, dont il avait paru quatre volumes, se voyant obligé d'y renoncer, pria Weisse de lui succéder, ce que ce dernier n'accepta qu'après beaucoup d'instances. Il en dirigea seul la rédaction pendant quelques années, et il eut pour collaborateurs plusieurs des hommes les plus distingués de l'Allemagne, tels que Winckelmann, Hagedorn, Gerstenberg, Thümmel, Morus, Eschenburg, Platner, Chrét.-Aug. Clodius, Engel, Garve, Sonnenfels, etc. Elle finit en 1766, avec le douzième volume; mais elle reparut aussitôt sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque*, etc. Il la dirigea également seul pendant quelque temps, puis il partagea ce soin avec l'éditeur, M. Dyk, à qui il finit par l'abandonner entièrement. Nous n'entrerons point dans l'examen des reproches qu'a essuyés cet ouvrage périodique, et qui, mérités en partie, ne doivent pas empêcher de reconnaître le bien qu'il a fait, en contribuant, quoique dans une faible proportion peut-être, à l'établissement d'un goût plus pur, ainsi que d'une littérature plus sage et en même temps plus nationale. Ce qu'on peut assurer, c'est que les articles de Weisse lui-même furent toujours remarquables par une sage critique et par cette grande modération qui était une de ses qualités distinctives. Il fit, en 1759, un voyage à Paris avec son élève. A leur retour, ils se séparèrent, après avoir passé neuf ans ensemble. Mais il obtint, par son entremise et celle de sa famille, la survivance de la place de receveur des taxes du cercle de Saxe. Le comte de Schulenburg lui proposa de s'établir avec lui à son château de Burgscheidungen en Thuringe. Weisse y passa deux ans, fit quelque séjour à Gotha, et revint à Leipsick, pour y remplir la place de secrétaire de la commission de perception des taxes, qui, en le plaçant dans une position honorable, lui permit encore de consacrer une partie de son temps au culte des muses. Ces dernières années que nous venons de parcourir furent marquées par la composition de plusieurs tragédies et comédies, celle des *Chants des Amazones* et la traduction des chants guerriers de Tyrtée. Plus tard, il s'occupa d'un nouveau genre, l'opéra-comique, pour lequel il avait pris à Paris un goût particulier. On connaît la fermentation qui régna dans le monde littéraire en Allemagne, lorsque l'école suisse, après avoir contribué à renverser celle de Gottsched, luttait elle-même contre l'ascendant d'un meilleur goût (*voy.* Wieland et les

autres noms de la même époque). Lessing, Uz, Gleim, etc., signalés comme les chefs des coupables novateurs, furent aussi ceux contre lesquels elle lança les plus violents anathèmes. L'aimable, le paisible Weisse lui-même se vit en butte a une animadversion particulière de la part de Bodmer. Celui-ci fut enfin désarmé par la renommée de Weisse; et quelques années avant sa mort, il lui témoigna, par écrit, ses regrets du passé. Il y a tout lieu de croire que Wieland fut le principal auteur de cette réconciliation. C'étaient surtout les poesies fugitives de Weisse qui lui avaient attiré l'animadversion des rigoristes. Il continua de se distinguer dans ce genre, un de ceux dans lesquels la littérature allemande peut lutter avec le plus d'avantage contre les autres. Les plus remarquables, mais qu'il serait difficile de ranger dans aucune catégorie, se trouvent dans le recueil intitulé *Chants d'une Amazone*. C'est une suite de tableaux, dans lesquels une amazone représente les différentes positions d'un guerrier, son amant. Le dernier chant est une élégie sur sa tombe. Il y a dans ces compositions des sentiments nobles et tendres, et plus d'énergie peut-être que dans aucune de celles de Weisse. On a voulu les faire passer pour une imitation des *Chants d'un grenadier prussien*, de Gleim; mais elles lui sont antérieures. Weisse traduisit avec succès les Chants guerriers de Tyrtée. Enfin ses chansons élégiaques, érotiques, etc., lui acquirent une réputation méritée. On n'y trouve peut-être ni la verve de Hölty, ni la mélancolie philosophique de Matthisson, ni la finesse, le gracieux et l'élévation de Uz, ni la touche large et simple de Gœthe, ni enfin l'enthousiasme de Schiller; mais il a un peu de chacune de ces qualités, quoique à un moindre degré que ses modèles; et plusieurs de ses chansons sont encore souvent dans la bouche de ses compatriotes. Weisse se maria en 1763, et par ce moyen compléta, pour ainsi dire, une existence que des succès littéraires très-variés et des relations avec la plupart des premiers écrivains de l'Allemagne rendaient déjà fort agréable. De nouvelles compositions dramatiques achevèrent de faire de lui un des favoris du public allemand. Elles comprennent, comme on a déjà vu, des tragédies, des comédies et des opéras-comiques. Ses tragédies sont: *Edouard III* (1758), *Richard III*, la *Délivrance de Thèbes*, *Atrée et Thyeste*, *Mustapha et Zéangir* (1762), *Roméo et Juliette*, la *Fuite*, qui en est le pendant; *Jean Calas* et *Rosamonde*. *Richard III* paraît être la meilleure de ses tragédies; et elle se soutint longtemps sur la scène, malgré la critique sévère de Lessing (*Dramat.*, 2ᵉ vol., p. 163 et suiv.). *Roméo et Juliette* eut également un grand succès. Ces deux pièces, surtout la première, ne sont imitées qu'en partie de Shakspeare. *Jean Calas* obtint quelque vogue, a cause du sujet. Les trois dernières contribuèrent, avec les tragédies bourgeoises de Lessing, à faire bannir pour quelque temps la poésie du théâtre. Avant Weisse, la littérature dramatique était encore dans l'enfance. Toutefois, on ne doit point oublier les services non-seulement de Gryph, dont le talent ne fut égalé par aucun de ses successeurs jusqu'à la brillante époque de Gœthe et de Schiller, mais même de J.-Elie Schlegel, et surtout de Cronegk et de Lessing, dont *Miss Sarah Samson* et le fragment de *Philotas* appartiennent à la même époque. Ces deux derniers auteurs sont supérieurs à Weisse pour l'énergie et la précision; Wieland lui-même, dont le génie du reste était si peu tragique, s'y montre dans une sphère d'idées beaucoup plus large, et il est plus classique comme écrivain. La muse comique de Weisse a été non moins féconde que sa muse tragique, et il composa successivement la *Matrone d'Ephèse*, le *Crédule*, les *Poëtes à la mode*, le *Diable s'en mêle*, *Julienne, ou le Triomphe de l'innocence*, l'*Insensible*, l'*Epoux converti*, la *Ménagère*, l'*Amitié à l'épreuve*, *Amélie*, etc. Les *Poëtes à la mode*, la *Ménagère* et quelques autres offrent souvent de la finesse dans les détails, et des tableaux de mœurs assez piquants. Lessing trouve dans *Amélie* plus d'intérêt, des caractères mieux développés, et un dialogue plus vif et plus nourri que dans ses autres comédies, et il la regarde comme le chef-d'œuvre de Weisse (*Dramat.*, 1ᵉʳ vol., p. 159 et suiv.). Les défauts de style qui ont été signalés dans ses tragédies se retrouvent dans ses comédies; mais il est peut-être moins inférieur aux poëtes comiques qu'aux poëtes tragiques qui sont venus après lui. Enfin, on a de Weisse des opéras-comiques, dont la plupart sont imités du français: *Lolotte à la cour*, l'*Amour au village* (*Annette et Lubin* et *la Clochette*), la *Chasse* (la *Partie de chasse de Henri IV*), la *Couronne des moissonneurs*, la *Cinquantaine* (*Die Jubelhochzeit*), etc. Weisse s'est montré dans ce genre moins original que dans les deux autres; mais il y a eu un succès plus durable; et ses opéras-comiques soutiendraient encore la concurrence avec ceux de ses contemporains et successeurs, si ce genre n'eût pas été lui-même éclipsé par la magnificence et la verve des compositions de Mozart et d'autres grands maîtres. Quoi qu'il en soit, Weisse eut le mérite de l'acclimater en Allemagne. Son théâtre tragique, très-utile comme passage vers un meilleur ordre de choses, ne pouvait longtemps suffire à une génération devenue beaucoup plus difficile, et qui marchait sous les étendards d'hommes tels que Klopstock, Lessing, Wieland, Gœthe, etc., vrais créateurs de la littérature de leur pays. Shakspeare régnait en Allemagne comme à Londres. De nos jours, la reprise de ses pièces aurait peu de succès en Allemagne; et, il faut en convenir, des spectateurs accoutumés à la magnifique poésie d'*Iphigénie en Tauride*, de *Wallenstein*, de *Guillaume Tell*, supporteraient difficilement le langage lâche et souvent trivial de *Roméo et Juliette*, et même

des pièces en vers, *Atrée et Thyeste*, etc. Mais Weisse n'en mérita pas moins les applaudissements qu'il recueillit; et il est juste de reconnaître qu'il contribua beaucoup à la régénération du théâtre tragique allemand. En 1802, Iffland ayant donné quelques représentations à Leipsick, plusieurs habitants de cette ville l'invitèrent à un dîner, à la fin duquel une couronne lui fut offerte. Iffland répondit que cette couronne appartenait à celui qui avait rendu de si grands services au théâtre et à la société; et il la plaça sur la tête de Weisse. Le public ne fut point injuste envers cet écrivain; il ne fit que suivre une meilleure direction, et n'oublia point qu'elle avait été indiquée par Weisse lui-même. Notre poëte finit par sentir qu'il ne satisfaisait plus les besoins du moment, et il eut le bon esprit de se retirer, avant que la faveur l'abandonnât entièrement. Il trouva dans une nouvelle carrière moins brillante, mais plus utile, un ample dédommagement aux succès dramatiques. Le célèbre ministre calviniste Zollikofer eut, en 1763, l'idée de composer pour sa commune, à Leipsick, un nouveau livre de cantiques. Weisse, sur son invitation, en fit quelques-uns, et corrigea plusieurs des anciens. Deux ans plus tard, il devint père. Les chansons absurdes de la nourrice de son enfant lui inspirèrent la résolution d'en composer pour cet âge, et l'année suivante il en publia un recueil, qui eut un succès prodigieux, dû en partie à la musique de Scheibe, Hunger et Hiller. Basedow avait donné aux méthodes d'éducation une meilleure direction. Un réformateur aussi éclairé ne pouvait dédaigner un des objets les plus essentiels, quoique les plus négligés par les esprits supérieurs, les livres élémentaires pour apprendre à lire. Il composa un nouvel abécédaire, et il pria Weisse de lui fournir pour cet ouvrage de petits contes, ainsi que des sentences et des passages de ses poésies et de celles d'autres auteurs, qui fussent à la portée des enfants. Basedow joignit une petite gravure à chaque lettre, qui était en même temps la première du nom de l'objet principal. Telle est l'origine de cette foule d'ouvrages du même genre qui ont été publiés dans les différents pays, et ont singulièrement facilité cette première étude, la plus pénible de toutes. La première édition de ce livre élémentaire parut en 1772, et il en eut six jusqu'en 1779, sans compter de nombreuses contrefaçons. Adelung avait pendant quelques années publié une feuille hebdomadaire au profit des enfants indigents de la ville de Werdau. Elle cessa en 1774, et Weisse, à la sollicitation de l'éditeur, la continua sous le nom d'*Ami des enfants*. Ce recueil se composait de drames en miniature sur des sujets très-variés et capables d'intéresser des enfants; et les acteurs étaient une famille et ses amis. Il est impossible de se faire une idée du prodigieux succès de cet ouvrage. Il suffira de dire que, pendant une période de temps assez considérable, il n'y eut pas une famille allemande qui ne lui dût quelques-unes de ses jouissances. Le recueil complet se compose de vingt-quatre parties, in-8°, Leipsick, 1775-1784, qui parurent aussi en douze volumes, ibid., 1780-1784. Weisse publia ensuite la *Correspondance de la famille de l'Ami des enfants, ou Continuation de l'Ami des enfants*, douze parties in-8°, Leipsick, 1784-1792. Ce second recueil, peut-être supérieur au premier, fut toutefois accueilli moins favorablement. Le succès de l'un et de l'autre ne fut pas concentré en Allemagne; on sait que Berquin y puisa non-seulement le plan et la forme, mais encore une grande partie de l'exécution de ses ouvrages. Lachaise traduisit le dernier recueil, et Naudé quelques-uns de ses tableaux de famille sous le titre de *Petites comédies pour les enfants et la jeunesse*. Ces ouvrages sont donc le véritable titre de gloire de Weisse. Ils lui méritèrent la reconnaissance de ses contemporains. La certitude d'avoir fait un bien immense, la vénération et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient, telles furent les jouissances qui embellirent les trente dernières années de sa vie. Il avait obtenu la place de receveur des taxes du cercle, dont les appointements, joints au revenu d'une propriété située à Stœtteritz (village à une lieue de Leipsick), qui lui était échue par héritage, augmentèrent considérablement son aisance. Il fixa son séjour dans ce dernier endroit. C'est là qu'il recevait les nombreuses visites de ses compatriotes, ainsi que des étrangers également empressés de voir un des hommes qui ont le plus honoré l'Allemagne. Il y mourut le 16 décembre 1804, dans sa 79e année. Weisse était d'une petite taille; après avoir été remarquable par ses agréments extérieurs, il fut le vieillard le plus intéressant qu'on pût rencontrer. C'était un type de père noble. Toutefois sa figure, sans offrir un caractère imposant, avait de la noblesse, de la finesse, même un peu de malice, et surtout une expression de bienveillance extraordinaire, qui annonçait l'ami des enfants, l'ami des hommes, et qui avait un attrait irrésistible. Weisse, comme nous l'avons vu, était lié avec la plupart des hommes distingués de son pays. Plusieurs d'entre eux lui dédièrent des ouvrages, Wieland, par exemple, son *Musarion;* et l'on trouve fréquemment dans la correspondance de celui ci le nom de Weisse mentionné avec éloge. Mais les lettres de Garve, publiées par Weisse lui-même (1803, 2 vol. in-8°), sont un monument touchant et honorable des vertus, des lumières de ces deux hommes de bien, et de leur noble amitié. Les œuvres de Weisse ont été réimprimées plusieurs fois dans des recueils séparés: *Tragédies*, Leipsick, 1776, 5 vol.; — *Comédies*, ibid., 1783, 3 vol.; — *Opéras-Comiques*, 1777, 3 vol.; — *Petites Poésies lyriques*, 1772, 4 vol. Nous avons parlé de ses ouvrages pour les enfants et les adolescents. Plusieurs morceaux en vers et en prose parurent dans des recueils périodiques. On n'a

point oublié la part qu'il prit à la rédaction de la *Bibliothèque des belles-lettres*. Enfin ses traductions forment cent quarante volumes (ou parties). Les principales sont : du français, la *Nouvelle école des femmes*, de Moissy, 1 vol. ; — les *Saisons*, etc., de St-Lambert, 1 vol. ; — *Voyage littéraire de la Grèce*, par Guys, 2 vol. ; — *l'An 2440*, 1 vol. ; — *Adèle et Théodore*, 3 vol. ; — et les *Veillées du château*, 3 vol. ; de l'anglais : *Erélina*, 3 vol. ; — *Poésies d'Ossian*, 2 vol. ; — le *Miroir*, 3 vol. ; — *Cécile*, 3 vol. ; — *Emmeline, ou l'Orpheline du château*, 3 vol. ; — *Legs d'un père à ses filles*, par Gregory, 1 vol. ; — et un grand nombre d'ouvrages de morale. D—u.

WEISSE (Christian-Ernest), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipsick, le 19 novembre 1766, suivit dès l'âge de seize ans les cours de droit dans l'université de cette ville ; il alla ensuite à Gœttingue, et, en 1786, il revint dans sa patrie comme professeur particulier (*privat docent*). En 1790, soutenu par une allocation du gouvernement, il passa deux ans à Wetzlar, à Ratisbonne et à Vienne afin de se perfectionner dans la connaissance pratique de la jurisprudence, et, de retour à Leipsick, il ouvrit des cours de droit public et d'histoire. Nommé en 1796 professeur extraordinaire de jurisprudence, en 1805 professeur ordinaire, il avait été pourvu, le 4 mai 1800, d'une charge d'assesseur au tribunal supérieur, mais la destruction de l'ancien empire germanique vint frapper de caducité toute la jurisprudence qui avait ses racines dans cette institution séculaire. Weisse dirigea alors ses études vers le droit coutumier de l'Allemagne ; il en rechercha avec zèle les origines. Il consigna les résultats de ses investigations à cet égard dans l'*Introduction au droit coutumier de l'Allemagne*, 1817, livre estimé, qui a été réimprimé en 1832. En 1813, il fut nommé professeur de droit pénal, et il fit des cours nombreux sur cette matière. Il mourut le 6 septembre 1832. Ses écrits sur l'histoire et la jurisprudence de son pays natal sont justement appréciés de ses compatriotes. Les plus importants sont : le *Cours de droit public saxon*, Leipsick, 1824-1827, 2 vol., et l'*Histoire des États saxons*, Leipsick, 1802-1806, 4 vol., avec une continuation en 3 volumes, Leipsick, 1808-1812, qui comprend les événements survenus après la paix de Prague. Weisse fut un des fondateurs et des collaborateurs les plus actifs de l'ouvrage périodique qui parut à Leipsick de 1794 à 1796, sous le titre de *Musée de l'histoire, de la littérature et de l'administration publique en Saxe*, 3 vol., et qui reparut de 1800 à 1804, sous le titre de *Nouveau musée*, 4 vol. Z.

WEISSENTHURN (Jeanne-Franul-Véronique de), actrice allemande, connue également par ses productions dramatiques, naquit à Coblentz en 1773. Son père, Benjamin Cruenberg, était un acteur ; elle fut de bonne heure destinée au théâtre, et après avoir joué dans de petites pièces des rôles d'enfant qui lui fournirent les moyens de développer ses dispositions, elle contracta, à l'âge de quatorze ans, un engagement au théâtre de Munich ; deux ans plus tard, elle passa à Vienne, et elle fit partie de la troupe du théâtre de la cour, fort aimée du public. En 1809, elle joua à Schœnbrunn devant Napoléon le rôle de Phèdre. Elle épousa, fort jeune encore, le caissier d'une grande maison de banque de Vienne, et prit ainsi le nom de Weissenthurn. Son talent dramatique commença à se manifester lorsqu'elle avait l'âge de vingt-cinq ans, et ce fut à la suite d'un pari. On lui présenta un plan de tragédie, et elle écrivit les *Druses* dans l'espace de huit jours. Se livrant ensuite avec zèle à ce genre de travail, elle produisit plus de soixante pièces diverses, où l'on trouve, à défaut d'une conception forte et de beautés d'un rang supérieur, de la facilité, de l'agrément et de l'esprit ; aussi ont-elles joui en Allemagne d'une vogue soutenue. Madame de Weissenthurn quitta le théâtre en 1841, et elle est morte près de Vienne le 18 mai 1847. Un choix de ses œuvres dramatiques remplit quatorze volumes imprimés de 1810 à 1836. *Jean, duc de Gothland*, est, dans ce recueil, la seule composition qui s'élève à la dignité de la tragédie. Z.

WEISSFLOG (Charles), romancier allemand, né à Sagan le 27 décembre 1780, fit ses études à Kœnigsberg ; il remplit des fonctions de magistrature dans sa ville natale, et il mourut, après une longue maladie, aux eaux thermales de Warmbrunn le 17 juillet 1828. Il écrivit un grand nombre de nouvelles et de contes en prose qui parurent dans des recueils littéraires, dans des almanachs, dans des journaux ; une portion a été recueillie dans une série de douze volumes intitulés *Fantaisies et histoires*, Dresde, 1824-1829, 12 vol. in-8° ; autre édition, 1839, 12 vol. in-16. Weissflog, qui avait connu Hoffmann à Warmbrunn, calqua un peu sa manière sur le genre qui a rendu célèbre l'auteur du *Violon de Crémone*. Et, comme lui, il fit de la musique un élément d'intérêt littéraire. Les titres de ses ouvrages font assez connaître sa manière, par exemple : *Holopherne enragé ;* le *Credo des morts ;* le *Septième copeau ; Voyage d'art et de mendicité du violiste Fidelius*, qu'un auteur spécial (M. Fétis) considère comme le meilleur de ses ouvrages ; enfin le *Gros lot*, qui n'est pas non plus sans mérite. Weissflog a peu d'imagination ; ses récits ne sortent guère de l'étroit domaine de l'existence des bourgeois des petites villes germaniques, mais ses observations sont fidèles ; il a parfois de l'*humour* et il a obtenu un moment parmi ses compatriotes un véritable succès, qui commence toutefois à faire place à l'oubli. R—ld.

WEITBRECHT (Josias), né le 2 octobre 1702, à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, étudia la médecine à Tubingue, et se rendit, en 1725, à St-Pétersbourg, où il pratiqua son art avec

beaucoup de succès, et fut nommé adjoint de l'académie qui venait d'y être établie. Il obtint ensuite la chaire de physiologie et celle d'anatomie, et mourut dans la même ville en 1747. Il a publié dans les Actes de l'académie russe plusieurs mémoires importants. Entre autres points douteux qu'il essaya d'éclaircir par des expériences, il démontra que la force du cœur ne suffit pas pour expliquer le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires. Son principal ouvrage est intitulé *Syndesmologia, sive Historia ligamentorum corporis humani*, Pétersbourg, 1742, in-4°, orné de 36 planches bien exécutées, traduit en français par Tarin, Paris, 1752, in-8°. Weitbrecht non-seulement a surpassé tous ses prédécesseurs en exactitude, mais encore il a décrit un grand nombre de ligaments qui avaient été oubliés. Portal a parlé de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges dans son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*. R—D—N.

WEITBRECHT (CONRAD), sculpteur allemand, naquit à Stuttgard vers la fin du 18e siècle. Orphelin et aux prises, dans ses premières années, avec le dénûment, il puisa néanmoins à l'école de Danecker, alors au faîte de sa réputation, l'enthousiasme de l'art et le désir de s'instruire. Lui-même alla chercher des inspirations dans la foule que sa position le mettait à même d'observer de près. Il apprenait le reste en étudiant les gravures qu'il pouvait se procurer. Danecker l'assista de ses conseils : parvenu enfin à l'emploi de modeleur dans une forge de Wasseralfingen et se trouvant à l'abri de la misère, il put se former définitivement et se faire assez remarquer par ses productions pour que l'on songeât à l'utiliser lors de la construction de la maison de plaisance de Rosenstein. Cette maison devant être la résidence du roi de Wurtemberg, Weitbrecht orna le salon principal de sculptures dont le sujet était puisé dans les scènes populaires du pays. Quoique l'artiste n'eût pas étudié l'antique, il sut cependant, à force de verve et d'activité, imprimer à cette œuvre le cachet de l'art. Rosenstein une fois achevé, Weitbrecht fut appelé à professer le dessin d'ornement à l'école des arts à Stuttgard. La faveur du roi le mit ensuite à même de visiter l'Italie, où il put enfin compléter ses études et se donner les connaissances qui lui manquaient encore. A Naples, Rome et Florence, il copia soigneusement les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'il voulait faire servir à l'œuvre d'enseignement qu'il projetait. Malheureusement il mourut dans la force de l'âge, en juillet 1837. Il a laissé : 1° en bas reliefs, *les Quatre saisons*, représentant des scènes de la vie des champs, et qui se voient également dans la maison de campagne du roi de Wurtemberg. Ils ont été gravés sur pierre par Weng, Stuttgard, 1829-1833; 2° *la Ménagère*, en frise et bas reliefs, formant dix-sept tableaux; 3° *le Christ planant dans les cieux et adoré par les fidèles*, lithographié en 1842 par Emminger; 4° *l'Ecole du dessin d'ornement*, en cent feuilles lithographiées, Stuttgard, 1832-1835. L. R—L.

WEITENAVER (IGNACE), savant polyglotte, était né le 1er novembre 1705 à Ingolstadt. Admis, en 1724, dans la société des jésuites, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes et modernes, et se trouva bientôt en état de les enseigner. Il remplissait depuis vingt ans la chaire de langues orientales à Vienne, lorsque la suppression de l'institut l'obligea de quitter cette capitale. Plusieurs princes se disputèrent l'avantage de recueillir un savant dont les talents honoraient l'Allemagne. Il accepta les offres du duc de Deux-Ponts, et partagea le reste de sa vie entre l'enseignement de la grammaire et des travaux importants. Le P. Weitenaver mourut à Deux-Ponts le 1er février 1783. La liste de ses ouvrages est très-étendue; outre des discours académiques, des dissertations sur la poésie des Hébreux, sur la pénitence de Salomon, etc., des traductions du français et du latin en allemand, des drames en musique, etc., on a de ce fécond écrivain : 1° *Corona mariana linguis 12 exornata, cum dissertationibus de lingua sinica*, Cologne, 1751, in-8°; 2° *Miscellanea litterarum humaniorum ex orationibus, elegiis, lyricis, symbolis criticis*, Augsbourg, 1752-1753, 2 vol. in-8°, 3° *Historia provinciæ germanicæ superioris soc. Jesu*, ibid., 1754; 4° *Hexaglotton sive Modus uddiscendi intra brevissimum tempus linguas gallicam, italicam, hispanicam, græcam, hebraicam et chaldaicam*, Francfort, 1756, in-4°, réimprimé en 1762, même format, et augmenté, en 1776, d'un second volume, contenant l'application de la méthode de l'auteur à six autres langues : l'anglais, l'allemand, le belge, le latin, le portugais et le syriaque. L'ouvrage prit alors le titre d'*Hexaglotton geminum*. Avant le P. Weitenaver, J.-A. Comenius (*voy.* ce nom) avait publié le célèbre *Janua linguarum reserata*, ouvrage également destiné à faciliter l'étude des langues, en présentant simultanément les mêmes phrases dans différents idiomes. 5° *Carmina selecta*, Augsbourg, 1757, petit in-8°; 6° *Hierolexicon linguarum orientalium*, ibid., 1759, in-4°. Ce lexique hébreu, chaldaïque et syriaque, est précédé des principes de grammaire pour les trois langues. 7° *Lexicon biblicum in quo explicantur Vulgatæ vocabula et phrases*, Venise, 1760. Le P. Caballero conjecture qu'il existe une édition antérieure, imprimée en Allemagne. 8° *Subsidia eloquentiæ sacræ, etc.*, Augsbourg, 1764-1769, 19 vol. in-12. C'est une compilation dans le genre de la *Bibliothèque des prédicateurs*, du P. Houdry (*voy.* ce nom), et du *Dictionnaire apostolique*, de Montargon (*voy.* ce nom). 9° *Compendium scientiarum et omnigenæ eruditionis*, ibid., 1767, 2 vol. in-8°; 10° *Apparatus eloquentiæ catecheticæ complectens historias* 1500, *libris sex*, ibid., 1775; 11° *De modo legendi et excerpendi libri* 4, ibid., 1775; 12° *Lexicon in*

quo explicantur vocabula et phrases linguæ gr. et hebr., ibid., 1780, in-8°. Indépendamment des ouvrages que l'on vient de citer, on doit au P. Weitenaver une édition de la *Bible vulgate*, accompagnée d'un commentaire en forme de paraphrase, Augsbourg et Fribourg, 1769-1773, 6 vol. in-8° ; et une traduction allemande de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des notes, ibid., 1781-1783, 14 vol. in-8°. On trouve une notice sur le P. Weitenaver dans le *Supplément à la Bibliothèque de la société de Jésus*, du P. Caballero, p. 280-82. W—s.

WEITMULE (Benessius de), auteur de deux chroniques sur l'histoire de Bohême, écrites en latin, et qui vont jusqu'à la fin du 14e siècle, était issu d'une famille illustre, et fut en grande faveur auprès du roi, depuis l'empereur Charles IV, qui le menait avec lui dans ses voyages. En 1346, il assista à la diète dans laquelle ce prince fut élu roi des Romains, et il fut un des députés qui allèrent présenter au pape les actes de cette assemblée. En 1365, il suivit Charles à Avignon, et fut présent au couronnement qui eut lieu à Aix-la-Chapelle. En 1368, il était près de l'empereur, lorsque ce prince, ayant reçu solennellement le pape à son entrée à Rome, le conduisit jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, étant lui-même à pied, et tenant par les rênes le cheval du souverain pontife. On le vit encore à la cour de Prague en 1371, lorsque l'impératrice Elisabeth rompit de ses mains un fer à cheval, et étonna les courtisans par d'autres faits d'une force prodigieuse. Weitmule, étant alors chanoine de l'église métropolitaine à Prague, fut choisi par le roi Charles pour diriger la construction de cette église. Ce prince, lorsque le temple fut achevé, voulut témoigner à son architecte combien il était satisfait, et ordonna que la statue de Weitmule fût placée parmi celles de la famille impériale, où elle se trouve encore aujourd'hui. Après la mort de l'empereur, Weitmule renonça au monde, et embrassa l'ordre de Saint-François vers l'an 1386. Il avait écrit par ordre de son souverain l'histoire de Bohême, en quatre livres. Dans sa retraite religieuse il revit et abrégea sa Chronique, et c'est d'après ce dernier manuscrit que Dobner a publié l'ouvrage intitulé *Chronicon Pulkave, ap. Dobner, monumenta historiæ Bohemiæ*, Prague, 1779, t. 4, p. 23. Dobner avait eu le bonheur de découvrir le manuscrit, et de l'acheter dans une vente publique. Balbinus et quelques autres savants bohêmes ont fait usage de la première chronique, dont on cherche en vain le manuscrit dans les archives de la Bohême. L'une et l'autre vont jusqu'à l'an 1392. G—y.

WEITZ (Jean), philologue, a joui dans son temps d'une réputation très-étendue. Né en 1576 à Hohenkirch, dans la Thuringe, il fit ses études à l'académie d'Iéna, consacra sa vie à l'enseignement et à la culture des lettres, et mourut en 1642 recteur de l'école de Gotha. C'était un homme savant et très-laborieux ; mais, suivant Burmann (*Præf. ad Argonauticum*), son savoir ne s'étendait pas au delà de ce qu'on enseigne dans les académies ; et les notes qu'il a données sur différents auteurs prouvent plus d'érudition que de goût et de critique. On a de lui : 1° des éditions d'*Héro et Léandre*, poëme de Musée, Amberg, 1613, in-12 ; — de *Prudence*, Hanau, 1613, in-12 ; elle était regardée comme la meilleure avant celle de Dan. Heinsius ; — de la *Genèse* de St-Hilaire de Poitiers, Francfort, 1625, in-8° ; 2° des *Notes* sur Térence, Ovide (les *Tristes* et le *de Ponto*), Valerius-Flaccus, Pétrone, le *Pervigilium Veneris*, et Salvien, recueillies dans diverses éditions ; 3° la *Vie de Nicol. Reusner* (en latin), Iéna, 1603, in-4° ; — l'*Eloge de Wolf. Heider*, ibid., 1627, in-4°, et l'*Oraison funèbre d'André Wilk*, recteur de Gotha, ibid., 1639, in-4°. On trouve quatorze *Lettres* de Weitz à Godefr. Hofmann dans *Richter epistolar. mantissa*, t. 2, p. 602. W—s.

WEITZEL (Jean-Ignace), publiciste et littérateur allemand, né à Johannisberg le 24 octobre 1771, était fils d'un vigneron, il était destiné à une profession mécanique, mais son goût pour l'étude le porta à entrer au gymnase de Mayence, et, luttant avec énergie contre des obstacles multipliés, il acquit bientôt des connaissances étendues. Il a raconté ses épreuves et ses peines dans une autobiographie qu'il a fait paraître à Leipsick en 1821, en deux volumes, sous un titre assez ambitieux : *Ce qu'offrent de plus remarquable ma vie et mon époque*. Il avait essayé, avec peu de succès, d'écrire des romans et de travailler pour le théâtre ; la révolution française survint ; il épousa sa cause avec toute l'ardeur d'une jeunesse ambitieuse. Il s'éloigna cependant du théâtre de la guerre, et après avoir résidé à Iéna, à Gœttingue et en Suisse, il fut nommé en 1798 par l'administration française commissaire du canton d'Otterberg, département du Mont-Tonnerre ; il montra dans ces fonctions délicates de l'énergie et des sentiments d'équité, et il mécontenta tout le pays. En 1800, une nouvelle organisation administrative lui fit perdre son emploi ; il se transporta à Aschaffenbourg, ville allemande dont il fut bientôt expulsé, sous prétexte qu'il avait écrit des ouvrages dangereux. Forcé de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille, il revint à Mayence et il chercha des ressources dans la littérature. Il fonda l'*Egérie*, journal consacré à l'histoire, à la jurisprudence et à la politique ; il se chargea de la rédaction de la *Gazette de Mayence*, et il obtint une chaire de professeur au lycée impérial. Des contestations avec les propriétaires de la *Gazette* l'amenèrent à renoncer à écrire dans cette feuille ; il se mit à la tête du *Journal des relations politiques de l'Europe*, journal bien entravé, bien peu libre de parler à cette époque ; en 1810, il fut chargé de la direction d'un autre périodique : les *Archives rhénanes*. Après les évé-

nements de 1814, il se montra fort dévoué à l'organisation de l'Allemagne d'après les principes libéraux, et il alla s'établir à Wiesbaden pour y faire paraître les *Feuilles rhénanes;* mais des ordres supérieurs interrompirent cette publication après quelques années. Weitzel obtint toutefois la consolation d'être nommé conseiller de cour et bibliothécaire à Wiesbade, et ce fut dans cette ville qu'il trouva, le 10 janvier 1837, le terme de son existence agitée. Parmi ses divers ouvrages, on peut signaler : *Auguste et Wilhelmine,* Francfort, 1815, 2 vol., roman qui eut quelque succès ; — *Mélanges*, Francfort, 1820-1824 ; 3 vol. — *l'Europe dans sa situation actuelle,* 1824 ; — *Voyages le long du Rhin,* 1825 ; — *Gaieté et gravité, pour servir à caractériser notre époque,* 1830 ; — *Histoire de la science du gouvernement,* 1832 ; — *Lettres écrites des bords du Rhin,* 1834. B—N—T.

WELD (THOMAS, cardinal) naquit à Londres en 1773. D'une famille ancienne et respectée, il eut pour précepteur le jésuite Charles Plowden, connu par son zèle et ses écrits pour la religion romaine. Le jeune Weld entra si bien dans les sentiments de son maître que, devenu possesseur de son patrimoine, il abandonna à la compagnie de Jésus son château de Stonghurtt pour y fonder un collége. Lorsque la révolution française entraîna l'exil des corporations religieuses, Weld accueillit généreusement quelques-unes d'entre elles, de même qu'il offrit un asile aux prêtres français réfugiés en Angleterre. Marié avant 1815, mais ayant perdu alors sa femme, dont il n'avait qu'une fille, il résolut d'embrasser l'état ecclésiastique. Il vint à Paris, où, après quelque temps passé dans la retraite, il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Paris, le 13 avril 1821. De retour en Angleterre, Weld, pour se mieux détacher du monde, abandonna tous ses biens à son frère, se contentant pour lui-même d'une rente viagère. De ce moment datent ses fonctions pastorales. Attaché d'abord à la chapelle de Chelsea, il donnait en même temps des soins religieux à des établissements de charité dans la capitale. Il devint ensuite, sur la demande de ce prélat, coadjuteur de Macdonnel, évêque de Kingston, dans le haut Canada ; et, à cet effet, il fut sacré évêque d'Amycle le 6 août 1826. Toutefois, reculant devant la distance, il ne se rendit point à son poste ; ce qui ne l'empêcha point de prendre en main les intérêts religieux et autres des Canadiens. Ce prélat dirigeait à Hammensmith un couvent de religieuses, quand il dut accompagner en Italie et sous un climat plus doux sa fille, dont la santé donnait des inquiétudes. Il vint donc à Rome, où, peu après son arrivée, le 15 mars 1820, il fut créé cardinal par le pape Pie VIII. Depuis, il résida presque toujours dans la capitale du monde chrétien, où il accueillait et protégeait ses compatriotes et coreligionnaires. Il ne témoignait pas un moindre zèle pour tout ce qui pouvait venir en aide à la religion romaine en Angleterre. A cet effet, il tenait de fréquentes et sérieuses conférences dans son palais ; et, ce qui n'était pas moins louable, il encourageait et secondait de sa personne et de ses facultés les bonnes œuvres, qui sont toujours au premier rang des devoirs du prêtre. Le cardinal Weld mourut à Rome le 10 avril 1836. Lord Clifford, son gendre, ayant fait célébrer en son honneur, le 22 du même mois, un service solennel dans l'église de Santa-Maria di Aquiro, ce fut un prélat devenu depuis le successeur de Weld et célèbre à plus d'un titre, Mgr Wiseman (*voy.* ce nom), qui prononça son éloge funèbre, traduit ensuite de l'anglais en italien par Mazio. Un autre éloge du prélat défunt fut prononcé le 29 du même mois d'avril par le curé Alessandrini. L. R-L.

WELDE (THOMAS), ministre dissident de la religion anglicane, était né dans le comté d'Essex vers la fin du 16ᵉ siècle. Ayant refusé de se soumettre à l'Eglise établie, il passa en Amérique, arriva à Boston en 1632 et obtint bientôt la cure de Roxbury en Massachussets. En 1639, il coopéra, avec Mather et Elliot, à la traduction notée des psaumes pour la Nouvelle-Angleterre, et, deux ans plus tard, il fut envoyé en Angleterre, avec Hugues Peters, en qualité d'agent de sa province. Après avoir rempli sa mission, il s'établit à Gateshead et ne retourna plus en Amérique. En 1662, il perdit son bénéfice, comme les autres ministres dissidents, et mourut l'année suivante. Il a publié : 1° *Histoire abrégée de l'origine, du règne et de la chute des antinomiens, familistes et libertins qui ont infecté les Eglises de la Nouvelle-Angleterre, justifiant les Eglises orthodoxales de plus de cent imputations,* 1644, in-8° ; 2° avec trois autres ministres, le *Parfait pharisien dans la sainteté monacale,* 1654, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre les quakers. Z.

WELDEN (LOUIS, baron DE), général autrichien, né en 1782 à Laupheim, dans le Wurtemberg, se consacra dès sa première jeunesse à la carrière des armes : à seize ans, il entra dans les rangs de l'armée wurtembergeoise, et il prit part aux campagnes de 1799 et de 1800 contre les Français. En 1802, il passa au service de l'Autriche ; attaché comme capitaine à l'état-major du quartier général, il fit la campagne de 1805, fut spécialement chargé de reconnaissances topographiques et rendit des services. Lorsque l'Autriche reprit les armes en 1809, Welden, élevé au grade de major, fut aide de camp de l'archiduc Charles. Après la bataille de Wagram, la cour de Vienne resta trois ans en paix avec la France, et pendant cette période Welden fut chargé de diverses missions diplomatiques et de travaux d'organisation militaire ; il fit preuve de zèle et d'habileté. La coalition se reforma en 1813 ; l'Autriche, après bien des hésitations, se déclara contre Napoléon ; Welden, devenu lieu-

tenant-colonel, servit dans l'armée qui combattit en Italie contre le prince Eugène. En 1815, il fut attaché au corps autrichien qui devait envahir la France du côté de Genève, mais on sait que cette campagne ne dura que fort peu de temps. Bientôt nommé colonel, puis brigadier et commandant des pionniers, Welden fut chargé de la direction du bureau topographique, et en 1821, lorsque le général Bubna entra en Piémont pour renverser la constitution qui venait d'être proclamée, il fut le quartier-maître général de cette armée, qui ne trouva pas de résistance. Elevé en 1828 au grade de général-major, il fut en 1832 chargé de représenter l'Autriche au sein de la commission militaire de la confédération allemande, et il présida cette commission. En 1836, il fut nommé feld-maréchal lieutenant, et en 1838 il fut placé à la tête de la division militaire de Graetz; en 1843, il fut envoyé dans le Tyrol comme commandant général. Lorsqu'en 1848 les troupes piémontaises envahirent la Lombardie soulevée contre l'Autriche, Welden montra de la fermeté et de l'habileté; il maintint par le Tyrol les communications entre le territoire autrichien et l'armée de Radetzky, refoulée momentanément sur l'Adige. Il se dirigea ensuite vers Venise, qu'il se proposait d'attaquer, mais il dut s'en éloigner pour aller prendre le gouvernement de la Dalmatie, et presque aussitôt l'empereur François-Joseph l'appela à Vienne afin de lui confier le commandement militaire de cette capitale, qui venait d'être le théâtre d'une résistance acharnée de la part des factions révolutionnaires. C'était une œuvre délicate et difficile; Welden montra autant de fermeté que de tact, et, sauf une période de trois mois pendant laquelle il prit part à la guerre contre la Hongrie, il remplit ces fonctions avec succès. En 1849, il avait été promu au rang de *feldzeugmeister*. En 1851, son âge l'amena à prendre sa retraite; il se retira à Graetz, et il donna pour distraction à ses derniers jours l'étude de la botanique, qui avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il mourut le 7 août 1852. Après son décès, on imprima deux ouvrages qu'il laissait en manuscrit : *la Campagne de l'armée autrichienne en Italie en* 1813 *et* 1814, et *Souvenirs de ma vie*, livre relatif à la guerre dont la Lombardie fut le théâtre en 1848. Le général Welden disposa par son testament d'une somme considérable destinée aux frais d'une institution en faveur des invalides de l'armée autrichienne. Z—B.

WELDON (JOHN), compositeur anglais, naquit près de Chichester, et, après avoir reçu de John Walter, organiste d'Eton, les premiers éléments de l'art, il passa sous la direction d'Henri Purcell, un des plus illustres musiciens anglais. Il obtint, jeune encore, l'emploi d'organiste au *New-College* à Oxford; en 1701, il entra, comme *gentleman* extraordinaire, à la chapelle royale; en 1708, il en devint l'organiste; en 1715, une seconde charge de compositeur fut créée dans cet établissement, elle fut donnée à Weldon, et ce n'était nullement une sinécure. Il était en même temps organiste de l'église St-Bride à Londres, et les administrateurs de l'église de St-Martin des Champs le choisirent pour toucher l'orgue que le roi George Ier leur donna. Travailleur actif, Weldon composa un grand nombre de morceaux de musique d'église. On admire encore deux de ses antiennes : *En toi, Seigneur*, et *Entends mes cris*. Il s'occupa aussi de théâtre; il mit en musique le *Jugement de Pâris* de Congrève, pièce qui rentre dans cette catégorie d'opéras-ballets que les Anglais appellent *masques;* un air, *Que l'ambition enflamme ton âme*, fut remarqué pour sa fraîcheur et sa mélodie; il a été appliqué à d'autres paroles, introduit dans diverses pièces, et on l'entend encore en Angleterre. Plusieurs chansons de Weldon ont été insérées dans différents recueils, dans le *Mercurius musicus* notamment, et Hawkins en a placé dans son *Histoire de la musique*. Cet artiste mourut en 1736. Z.

WELI-EDDYN AHMED ERDJEK OGLI, connu aussi sous le nom de WELI-EDDYN HAMED PACHA (1), un des poëtes les plus célèbres de la littérature turque, naquit environ quinze ans avant la prise de Constantinople par les Ottomans. Son père, qui était duc de Bosnie et que Mahomet II avait dépouillé de ses Etats en s'emparant des dernières provinces de l'empire grec, abjura le christianisme pour se concilier les bonnes grâces du vainqueur des chrétiens, et obtint en effet la charge importante de cadi asker (premier juge après le mufti). Cette seule circonstance suffit pour réfuter l'hypothèse de ceux qui ont attribué au fils la honte de l'apostasie. Il est de fait que l'exemple de son père et la nécessité d'être musulman dans une ville et au milieu d'une cour musulmanes durent le décider à ne point repousser la religion du prophète dans laquelle il fut élevé; mais il n'y a rien en cela qui ressemble à une abjuration. La faveur du cadi et les talents poétiques dont lui-même donna bientôt des preuves attirèrent sur le jeune Weli-Eddyn l'attention du sultan, qui le nomma gouverneur de son fils Bajazet II et ensuite vizir. La considération dont il jouissait auprès des deux princes ne pouvait manquer de lui attirer des envieux. On chercha l'occasion de le perdre, et peu s'en fallut que ses mœurs scandaleuses n'assurassent le triomphe de ses ennemis. Weli-Eddyn était connu par les goûts infâmes tant reprochés aux nations orientales, et la notoriété du fait lui avait attiré des railleries publiques. Quelques courtisans insinuèrent à Mahomet qu'il avait osé lever les yeux jusque sur un esclave de Sa Hautesse, et qu'il brûlait pour lui d'un amour criminel. Le monarque, pour s'en assurer,

(1) Cependant Weli-Eddyn ne fut jamais pacha; mais les places importantes qu'il occupa et l'analogie des sandjakbats avec les pachalikes suffisent pour qu'on lui ait donné ce titre.

fit renfermer étroitement l'ichoglan, et, tandis que l'on publiait sa mort, il fit tenir à Weli-Eddyn une boucle de ses cheveux. A cette vue, le poëte, désespéré, exhala sa douleur dans un distique et trahit sa passion. Il fut dépossédé aussitôt de sa charge, et le commandeur des croyants ne songeait à rien moins qu'à lui envoyer le fatal cordon. Heureusement qu'ayant différé sa vengeance il se contenta de le faire jeter dans un cachot. La solitude et l'abandon inspirèrent au captif une ode pleine de sensibilité qu'il envoya au sultan; et celui-ci en fut tellement charmé que, non content de faire cesser sa détention, il lui rendit ses richesses avec sa place de vizir et lui donna en mariage Dudu, une de ses esclaves. Bajazet II, en succédant à son père (1481), témoigna sa reconnaissance à son ancien instituteur en le faisant son gendre et en le créant beghler-beg dans la Roumélie. Dans la suite, Weli-Eddyn quitta ce gouvernement pour le sandjakhat de Brousse, qui le mettait immédiatement au-dessous des pachas, et il y rendit de grands services au sultan contre les prétentions et les entreprises de son fils Sélim. Mais il se rendit odieux aux peuples par ses extorsions, ses prodigalités et ses débauches. Du reste, il était resté fidèle au culte de la poésie, et il avait toujours dans son palais un cercle de poëtes et de savants. Monda Abdoul Latifi rapporte sa mort à l'an 902 de l'hégire (1495 de J.-C.). Weli-Eddyn fut sans contredit le meilleur poëte de son temps. On admire dans ses ouvrages la grâce, la richesse, l'harmonie et la sensibilité. Sa versification noble, sévère, passe pour un modèle, et serait qualifiée de *classique* dans toute autre contrée que la Turquie. Les orientalistes louent surtout ses *cassides* et ses *gazelles* (1), ainsi que trente-trois odes qu'il composa à la sollicitation de Bajazet et à l'instar des gazelles de Nevadji. On peut en voir un extrait dans la *Notice biographique* de Latifi et de Asschik Hassan Tchelebi. P—OT.

WELLEJUS. *Voyez* VELLEJUS.

WELLEKENS (JEAN-BAPTISTE), poëte hollandais, né à Alost, en Flandre, le 13 février 1658, fut dès son enfance emmené à Amsterdam, où son père faisait le commerce de la draperie, et il mourut en cette ville le 14 mai 1726. Il avait commencé par s'adonner à la peinture, et, à l'âge de dix-huit ans, il était parti pour l'Italie, où il séjourna onze ans, cultivant cet art avec succès et y réunissant celui de la poésie. La muse pastorale avait pour lui des attraits particuliers. A l'imitation de Sannazar, il aimait à faire discourir entre eux les bergers et les pêcheurs. Ses idylles ont beaucoup de naturel et de vérité. En 1687, attaqué d'une paralysie à Venise, le côté gauche de son corps resta perclus; ce qui, joint à la faiblesse de sa vue, lui fit abandonner la palette et les pinceaux et le restreignit au commerce des muses. Le séjour de l'Italie paraît lui avoir laissé de constants regrets, dont la vie conjugale au sein de sa patrie ne put le consoler entièrement. La gravelle et la goutte concoururent à exercer sa patience par leurs douleurs alternées et quelquefois réunies. Vlaming, l'éditeur de Sannazar (*voy.* VLAMING), a réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes, dans un volume in-8°, publié à Amsterdam en 1735. Nous avons encore du premier une traduction en vers de l'*Aminte* du Tasse, Amsterdam, 1715, in-8°. De Vries, dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise*, s'est plu à rendre justice au talent de Wellekens. M—ON.

WELLENS (JACQUES-THOMAS-JOSEPH), évêque d'Anvers, né dans cette ville en 1726, fit ses études à l'université de Louvain et y fut reçu docteur en théologie. Devenu évêque de sa ville natale, il se distingua dans ces importantes fonctions par ses lumières, son désintéressement et une véritable philanthropie. Il mourut en 1784, après avoir publié un ouvrage extrêmement utile aux ecclésiastiques, et qui a eu plusieurs éditions, sous ce titre: *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis*, Anvers, 1777 et 1783, in-8°. Z.

WELLER DE MOLSDORFF (JÉRÔME), théologien protestant, né le 5 septembre 1499 à Freyberg, dans la Misnie, était issu d'une famille noble originaire de la Saxe et établie dans le Voigtland. Jean Weller de Molsdorff, son père, avait rempli les fonctions de bourgmestre à Freyberg, et les ducs Henri et George l'avaient honoré de leur confiance. Jérôme, resté orphelin au sortir de l'enfance, fut retiré par ses tuteurs des écoles de Freyberg pour aller à Naumbourg, où était déjà un de ses frères, et de là à l'académie de Wittemberg, où il fit de grands progrès, particulièrement dans la langue grecque, et où il fut admis au grade de maître ès arts en 1518. Comme ses curateurs avaient mal administré ses biens, et qu'il n'avait que de faibles ressources pour continuer ses études, il entra dans le corps enseignant à Zwickau et continua de se livrer à l'étude du grec. Deux ans après, il fut appelé à Schneeberg avec le titre de recteur du gymnase. Il alla ensuite étudier la jurisprudence à Wittemberg et s'y fit recevoir docteur en droit; mais ayant entendu Luther expliquer le catéchisme aux enfants et prêcher dans l'église principale, il fut tellement frappé de son éloquence qu'il renonça à toute autre occupation pour lire la Bible et suivre les prédications du célèbre réformateur. Celui-ci le distingua dans la foule de ses partisans et l'attira chez lui, où il le garda pendant huit ans, le traitant comme son fils et lui témoignant autant de confiance qu'à Mélanchthon, Jonas et Pomeranus. Weller ne sortit de chez

(1) On nommait *Gazelle* en arabe, et par suite dans toutes les langues de l'Orient, une pièce de vers ordinairement composée de dix-sept distiques ou beiths. Au surplus, le nombre de ces distiques varie souvent; mais il ne peut être d'un moindre nombre que cinq.

son protecteur qu'avec le titre de docteur en théologie et pour épouser une des parentes de Luther (Anne de Steigen), avec laquelle il habita tantôt Wittemberg, tantôt la cour du prince d'Anhalt, jusqu'au moment où le duc Henri l'appela à Freyberg, en lui donnant le titre de premier professeur de théologie et d'inspecteur des écoles. Il fut ensuite promu au rectorat de Freyberg; mais il ne tarda pas à y renoncer en faveur d'Adam Siber. Sa réputation, qui s'était répandue dans toute l'Europe, le faisait désirer de toutes parts; il fut même demandé par l'empereur Maximilien, par le roi Christian de Danemarck, par le consistoire électoral de Misnie, par l'académie de Leipsick et le sénat de Nuremberg. Mais ces offres brillantes ne purent le tenter: il préféra le séjour de Freyberg, et continua d'y professer la théologie jusqu'à ce que l'âge et les infirmités le forçassent de céder sa place à J. Schütz. Il s'était aussi livré à la prédication, et avait contribué par ses discours, ainsi que par quelques-uns de ses écrits, à la propagation du luthéranisme. Ses dernières années se passèrent dans la solitude et les exercices de piété. On le trouva mort dans son lit, d'un coup de sang, le 20 mars 1572. Ses ouvrages, qui ont joui d'une grande réputation dans l'Eglise luthérienne, ont été réunis en 2 volumes in-fol., Leipsick, 1702, sous le titre de *Hier. Welleri opera omnia theologica*. Ils consistent principalement en explications sur diverses parties de l'Ancien et du Nouveau Testament. On y remarque en outre sa profession de foi particulière, intitulée *Confessio quid sentiat de Lutheri et Melanchthonis scriptis*, des lettres où il fait preuve, ainsi que dans l'écrit précédent, d'une tolérance et d'une modération d'autant plus louables que ces vertus se rencontraient rarement à l'époque où vivait l'auteur; enfin une histoire des martyrs sous le titre d'*Historiæ martyrum aliquot aliorumque illustrium*, souvent imprimée à part, et traduite en allemand par Hempel en 1607. La meilleure édition est celle de Halle, 1700, in-8°. On peut consulter sur ce disciple de Luther le même Hempel, qui a fait un poëme latin sur la vie de Weller; Spangenberg, *Histoire de la maison de Molsdorff;* Moller, *Theatrum Freybergiense*, et Lemmel, *Wellerus redivivus*. — *Pierre* WELLER, frère du précédent, fut un des plus célèbres orientalistes du 16e siècle; mais il ne laissa aucun écrit sur les langues qui étaient l'objet de ses études. P—OT.

WELLER DE MOLSDORFF (JACQUES), de la même famille que le précédent, naquit à Neukirchen le 5 décembre 1602, et fit ses premières études à Schlackenwald, en Bohême; mais cette contrée étant devenue le théâtre de la guerre, Weller se retira dans l'électorat de Saxe, après avoir été arrêté plusieurs fois et avoir couru risque de perdre la vie. Il alla ensuite à Nuremberg, où pendant un an il fréquenta le collége de St-Gilles, et reçut des leçons particulières de l'habile poëte latin Zuber. Un gentilhomme, qui s'intéressait à ses progrès, le recommanda aux chefs du gymnase de Schleusingen, où il se rendit quelque temps après; mais diverses circonstances l'obligèrent de revenir à Nuremberg. Des soldats l'arrêtèrent encore en route et peu s'en fallut qu'ils ne le tuassent. L'année suivante, il alla à l'université de Wittemberg, où il se fit recevoir maître ès arts en 1627. Quatre ans après, il fut nommé professeur adjoint de philosophie; et telle fut la supériorité qu'il montra dans cette chaire, que la salle se trouva trop petite pour contenir l'auditoire, et que le conseil lui assigna l'église d'un des couvents de la ville pour y continuer son cours. Vers le même temps, il commença à étudier plus particulièrement la théologie, et, ayant obtenu la permission d'en donner des leçons publiques, il s'acquit une telle réputation qu'on lui fit à la fois des propositions à Breslau, à Stettin, à Berlin, à Géra et à Leipsick, et qu'on l'appela au rectorat de l'école de Meissen. Weller balançait et s'excusait en disant que les fonctions de recteur le détourneraient de ses travaux théologiques. L'école de Meissen, qui craignait de le perdre, lui offrit la chaire de professeur extraordinaire de théologie, et dans la suite celle des langues orientales. En 1640, il abandonna le professorat pour la place de coadjuteur à l'église principale de Brunswick, d'où il fut appelé, en 1646, à la cour électorale de Dresde avec le titre de premier prédicateur. Il y jouit durant le reste de sa vie d'une grande faveur, accompagnant tantôt les ducs régnants, tantôt les princes de la famille dans leurs voyages à Prague, à Francfort et en Danemarck. Il se trouvait avec l'électeur Jean-George II à la diète de Ratisbonne, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente. Il revint à Dresde presque aussitôt, et y mourut le 6 juillet 1664. Son ouvrage le plus connu est une grammaire grecque, imprimée plusieurs fois et très-estimée, quoique peu connue en France. La meilleure édition est celle qui a été donnée sous ce titre: *Welleri* (*J.*) *grammatica græca nova; acced. Lamb. Bos brevissima syntaxis et accentuum ratio, cum præfat. J. Fischeri*, Leipsick, 1781, in-8°. J. Peisker a dressé des tables pour en faciliter l'intelligence ou l'usage. Parmi ses autres ouvrages, nous indiquerons comme les plus remarquables des *Sermons* sur la mauvaise conscience, un recueil de six *Oraisons funèbres*, avec la *Vie* de l'électeur de Saxe George Ier, une édition de la Bible allemande de Luther, avec préface; *Spicilegium quæstionum hebræo-syrarum; Disp. an puncta hebræa litteris coæva*, dissertation encore estimée; *De Calvino-Schwenckfeldianismo*, traité dirigé contre Masson, et *De quæstione: An hæreticus sit igni an ferro mancipandus?* Daniel Henri et Mitternacht prononcèrent son éloge. Le dernier a été imprimé sous le titre de *Jo.-Seb. Mittern.*, etc..., *panegyricus in Jac. Wellerum*, Leipsick, 1666, in-4°.

Voyez aussi Albert, *Apes Wellerianæ*, et Lemmel, *Wellerus redivivus*. P—OT.

WELLER (CHARLES-HENRI), médecin allemand, naquit à Halle le 22 octobre 1794. Il exerça la médecine dans sa ville natale et se fit surtout connaître comme oculiste. Il mourut en octobre 1854. On a de lui : 1° les *Maladies de l'organe visuel de l'homme*, Berlin, 1819, grand in-8°; il en a paru une 3e édition en 1826, et il a été traduit en français, par Reister, sous ce titre : *Traité théorique et pratique des maladies des yeux*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°. La traduction française est augmentée de notes par M. L. Jallat, docteur en médecine. En tête du premier volume on trouve une bonne *Bibliographie ophtalmologique*. 2° *Diététique pour les yeux faibles et malades*, Berlin, 1821, grand in-8°. On y indique les précautions à prendre pour la conservation de la vue jusqu'à l'extrême vieillesse. 3° *Icones ophtalmologicæ, seu Selecta circa morbos humani oculi*, Leipsick, 1825, in-4°, et Paris. Voyez le *Bulletin des sciences médicales*, t. 2, 1827. L. R—L.

WELLESLEY (RICHARD COLLEY, marquis), homme d'Etat anglais, naquit à Dublin, le 20 juin 1760. Il appartenait à une famille irlandaise ; son père, Th. Garrett, fut élevé à la pairie, avec le titre de comte de Mornington, en récompense du dévouement qu'il avait toujours montré pour le service de l'Angleterre; sa mère était fille d'un autre noble de création tout aussi récente, le vicomte Dungannon. Le comte mourut en 1781, au moment où son fils allait arriver à sa majorité. La comtesse atteignit un âge très-avancé; sa vie ne se termina qu'en 1831. Le comte de Mornington était un homme fort intelligent et fort instruit ; on se souvient encore de ses talents comme compositeur de jolis morceaux de musique. Il donna les plus grands soins à l'éducation de ses enfants. Le jeune Richard fut de bonne heure envoyé au collége d'Eton, établissement qui sert de vestibule aux universités et dans lequel presque toute l'aristocratie anglaise a commencé son éducation. Ses quatre frères l'y suivirent successivement : tous montrèrent d'heureuses dispositions, mais l'aîné les surpassa tous; il eut de brillants succès dans ses études classiques, et il se distingua également à l'université. La mort de son père vint inopinément le faire entrer dans la vie active; il trouva la succession paternelle bien dérangée; le comte de Mornington, agissant avec une imprévoyance assez commune en Irlande, avait contracté des dettes nombreuses. La grande préoccupation du jeune lord fut de liquider honorablement ces affaires. Il résolut d'adopter la carrière politique, afin de relever sa position. Il était membre de la chambre des lords d'Irlande; mais ce corps, inféodé aux volontés du cabinet anglais, n'avait point d'influence et ne laissait guère à ses membres d'occasion de se distinguer. Rien n'empêchait d'ailleurs qu'un pair irlandais fût membre de la chambre des communes en Angleterre, et le comte de Mornington saisit ce moyen de jouer un rôle. Il s'était, au collége et à l'université, lié avec des rejetons des plus nobles familles; il avait ainsi des amis, des protecteurs puissants; il n'eut pas de peine à devenir le représentant des électeurs du bourg de Beersalston, et il résida à Londres encore plus qu'à Dublin. Il cherchait quelque occasion de se montrer; elle se présenta en 1789. George III ayant alors ressenti une attaque de cette maladie mentale qui devait plus tard le frapper et l'accompagner jusqu'au tombeau, de très-vifs débats s'engagèrent sur des questions constitutionnelles qui ne s'étaient encore jamais posées. Le parlement anglais proposa que le fils aîné du roi, que le prince de Galles prît possession de la régence, en se soumettant à diverses restrictions. Le parlement irlandais, au contraire, se ralliant à la minorité de la législature anglaise, maintint que les pouvoirs conférés au régent devaient être illimités. Le comte de Mornington soutint chaleureusement dans la chambre des lords d'Irlande le parti de la limitation des pouvoirs du régent; il combattit l'idée de voir remettre aux mains du prince la puissance entière du souverain, lorsque le roi, malade il est vrai, pouvait cependant guérir. Ces idées étaient complétement celles qui s'emparèrent du cerveau étroit et jaloux de George III lorsqu'il fut rétabli; il lut avec beaucoup d'attention les débats qui, dans les deux parlements, avaient eu lieu à l'égard de sa prérogative, et son attention se porta d'une façon spéciale sur le discours du comte. Il lui en sut le meilleur gré, et il lui en témoigna promptement sa reconnaissance. Une élection générale ayant eu lieu, Mornington fut envoyé à la chambre des communes par le bourg de Windsor, dont les voix étaient à la disposition du monarque; il reçut l'ordre de St-Patrice, et il fut nommé membre du conseil privé d'Irlande. Peu de temps après, il atteignait enfin le but de son ambition : il entrait dans la haute administration; il devenait l'un des lords de la trésorerie. En 1793, il recevait sa nomination de membre du conseil privé d'Angleterre. La confiance du roi ne faisait que croître, et en 1797, lord Cornwallis ayant quitté le poste de gouverneur général de l'Inde, Mornington fut choisi pour occuper cette place, la première qu'il y ait dans le monde après celle de roi, encore faut-il observer qu'il n'existe pas de souverain qui compte à beaucoup près dans ses Etats un nombre de sujets approchant de la multitude sur laquelle s'exerce le pouvoir d'un gouverneur général. Nommé le 4 octobre 1797, le comte, qui venait d'être élevé à la dignité de pair d'Angleterre, partit sans retard, et, après avoir touché au cap de Bonne-Espérance et à l'île de France, il arriva à Calcutta au mois de mai 1798; son frère Arthur, qui devait être lord Wellington, l'y avait précédé. Au mois de dé-

cembre 1799, le comte fut créé marquis Wellesley, et c'est sous ce titre, qu'il devait porter jusqu'à la fin de sa carrière, que nous le désignerons désormais. Il montra de l'habileté et de l'énergie dans l'emploi important auquel il venait d'être appelé. La position était critique. Les Français s'étaient rendus maîtres de l'Egypte, et on avait lieu de supposer que le jeune et célèbre général qui commandait cette expédition aventureuse ne regardait la vieille terre des Pharaons que comme une étape sur la route de l'Inde. Le sultan de Mysore, Tippoo-Saïb (*voy.* ce nom), avait été vaincu, forcé de souscrire à une paix humiliante et d'abandonner aux Anglais plusieurs provinces; il n'aspirait qu'à trouver l'occasion de prendre sa revanche, et des émissaires français l'excitaient à rouvrir les hostilités. Le gouverneur général commença par exiger de divers princes indiens le licenciement des troupes régulières qu'ils formaient sous la direction d'officiers français. Persuadé que les intentions de Tippoo étaient décidément hostiles, il se prépara à la guerre, et il la mena vigoureusement. Le Mysore fut envahi; la victoire de Mallavelly montra une fois de plus que les Hindous ne pouvaient tenir contre des troupes européennes. La capitale de Tippoo, Seringapatam, fut assiégée, enlevée d'assaut, et le sultan périt sur la brèche. Ses Etats furent partagés. La capitale et les provinces maritimes furent annexées aux domaines de la compagnie des Indes; quelques districts furent cédés à des alliés indigènes; le reste fut placé sous la domination de l'héritier des anciens souverains indiens, un enfant de cinq ans: mais ce n'était qu'une fiction, et de fait, c'était bien l'Angleterre qui devait régner. Le succès de ces opérations énergiques fit trembler tous les princes de l'Inde, et ils se courbèrent humblement sous le joug britannique. Délivré des soucis de la lutte à main armée, lord Wellesley dirigea son attention et ses puissantes facultés vers un objet de la plus haute importance, le développement du commerce, l'extension des ressources du pays, la réforme des abus qui pullulaient alors dans l'administration. Sans fouler les populations, sans établir des impôts onéreux, par la seule influence de sages mesures financières et de combinaisons propres à servir les intérêts de l'Inde, il amena en peu d'années une hausse de plus de cent pour cent dans les revenus de la compagnie; ils s'élevèrent à quinze millions sterling au lieu de sept. Il voulait donner aux opérations commerciales une liberté qui leur manquait alors; mais la compagnie, qui possédait un monopole exclusif, ne voulut point s'en dessaisir. Lord Wellesley, échouant de ce côté, s'en dédommagea en fortifiant les bases sur lesquelles reposait la domination britannique. Il fit dans les diverses contrées de l'Inde un voyage qui ressembla à une marche triomphale, déployant un luxe qui effaçait celui des princes indigènes, frappant les populations de respect, inspirant partout la crainte du nom européen, déconcertant les velléités ennemies et raffermissant les amitiés incertaines. En 1801, il eut de nouveau à s'occuper d'affaires militaires. Il organisa le départ d'un corps de troupes, qui s'embarqua pour la mer Rouge, afin d'agir contre les Français, qui occupaient encore l'Egypte, et il eut à diriger une campagne énergique contre les Mahrattes, confédération pillarde et turbulente, qui menaçait, dans le nord-ouest de l'Inde, la puissance de la compagnie. La guerre fut conduite avec autant de résolution que de prévoyance; le frère du gouverneur, sir Arthur, qui s'était déjà distingué dans le Mysore, cueillit de nouveaux et brillants lauriers. La victoire d'Assaye et la journée décisive de Lassawaree forcèrent les ennemis de l'Angleterre à mettre bas les armes et à souscrire aux conditions que le vainqueur voulut leur imposer. Après avoir exercé dans l'Inde pendant plusieurs années un pouvoir presque souverain, après avoir donné une extension considérable à l'empire britannique et après avoir beaucoup fait pour la prospérité du pays, lord Wellesley éprouva le désir fort naturel de revenir en Europe; sa santé souffrait de l'influence d'un climat souvent fatal aux Européens, et il aspirait à prendre part au maniement des grands intérêts qui s'agitaient alors dans sa patrie. Mais le cabinet de St-James appréciait trop les services d'un administrateur aussi habile pour ne pas désirer le maintenir au poste où il était si utile, et ses sollicitations furent d'abord repoussées. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il obtint enfin un successeur et qu'il put s'éloigner de l'Asie. Le gouvernement, les directeurs de la compagnie le reçurent avec honneur, le comblèrent de témoignages d'estime et de satisfaction. Il y eut cependant des voix qui se firent entendre dans un tout autre sens. On lui reprocha une exagération coupable dans les dépenses publiques; on l'accusa d'avoir fait peser sur des indigènes, notamment sur le nabab d'Oude, des actes d'une tyrannie cruelle et avide. Un membre de la chambre des communes, M. Paull, fort oublié aujourd'hui, crut saisir l'occasion de renouveler les brillantes attaques de Burke et de Sheridan contre Warren Hastings: il demanda la mise en accusation de lord Wellesley. Cette proposition fut, circonstance facile à prévoir, repoussée à une très-forte majorité. La postérité, qui, en fin de compte, juge en dernier ressort, n'a pas envisagé tous les actes du gouverneur général avec la satisfaction enthousiaste qu'ils inspirèrent alors à la presque totalité des journaux et des hommes politiques; mais elle a tenu compte à lord Wellesley de son énergie et de son habileté; elle a reconnu qu'il fallait faire, dans sa conduite, une certaine part aux usages de l'Asie, avec lesquels il se heurtait à chaque pas, et sans le louer sans restriction, elle a vu qu'il avait agi avec plus

d'équité et de modération que ses prédécesseurs, qu'il avait le premier inauguré dans l'Inde un régime conforme à des idées de progrès et d'humanité. — Au moment de son retour, lord Wellesley trouva le gouvernement anglais dans une situation difficile. Pitt venait d'expirer, accablé de fatigue: la journée d'Austerlitz avait fait voler en débris la coalition qu'avaient formée les subsides britanniques; la France, qu'on avait cru pouvoir arrêter dans le développement de sa puissance, était maîtresse du continent; le grand ministre qui venait de disparaître ne laissait aucun successeur; on vit les portefeuilles passer aux mains de ses vieux et opiniâtres adversaires; Fox fut un instant au pouvoir; mais lui-même expira bientôt, et les tories reprirent les rênes de l'administration; ils devaient les garder plus d'un quart de siècle. L'ancien gouverneur général de l'Inde avait une position trop élevée pour accepter un poste secondaire, sous des chefs qui n'étaient que des hommes fort médiocres; il ne professait pas d'ailleurs ces idées d'absolutisme et de haine pour toute innovation libérale qui dominaient chez lord Liverpool et chez Perceval; le seul point sur lequel il sympathisait vivement avec le ministère, c'était la haine contre le chef de l'empire français, la résolution de poursuivre à outrance la guerre contre Napoléon. En 1807, le roi le pressa d'entrer dans le cabinet qui venait de se former sous la présidence du duc de Portland; mais il sut habilement se dérober à ces instances. En 1808, de vifs reproches ayant été adressés, dans la chambre, au gouvernement à l'égard de l'expédition contre Copenhague, lord Wellesley parla avec énergie en faveur de la conduite du ministère; il la justifia au point de vue des nécessités politiques, du besoin de devancer le coup dont on était menacé, et il contribua puissamment à faire adopter un vote approbatif. Presque en même temps, des faits de la plus grande gravité éclataient dans le midi de l'Europe. Napoléon avait essayé de placer son frère sur le trône de l'Espagne; la Péninsule se levait contre cette attaque à l'indépendance nationale. Lord Wellesley, envoyé comme ambassadeur auprès de la junte qui personnifiait la résistance, promena sur l'état des choses un regard froid et perçant, et il reconnut bien vite que, pour lutter contre une puissance telle que la France, il fallait que l'Angleterre prît, en Espagne, le rôle principal, et qu'elle se chargeât du fardeau de la guerre sans calculer les sacrifices d'hommes et d'argent. Il fit, jusqu'à un certain point, prévaloir ses idées, et il eut la plus grande part au choix qui fut fait de son frère pour commander l'armée britannique. A la fin de 1809, il céda à la demande du roi, qui voulait qu'il entrât dans le cabinet, et il fut ministre des affaires étrangères. Les rapports de l'Angleterre avec le continent, soumis presque tout entier à la France, étaient alors interrompus, et le ministre put s'occuper surtout des affaires de l'Espagne; mais, au commencement de 1812, trouvant que la guerre n'était pas conduite avec assez de vigueur, jugeant que les ressources consacrées à ces opérations étaient insuffisantes, différant d'ailleurs d'opinion avec ses collègues sur divers points de politique intérieure, notamment sur l'émancipation des catholiques, mesure qu'il approuvait et que rejetait le bigotisme intolérant de George III, il donna sa démission. Quelques mois après, l'assassinat du premier lord de la trésorerie (*voy.* l'article PERCEVAL) amenait la dislocation du cabinet. Le roi était forcément éloigné des affaires; le prince régent demanda à lord Wellesley de former un cabinet sur des bases de conciliation. Mais les partis étaient trop tranchés, trop ennemis pour qu'il fût possible de les amener à s'entendre, à se faire des concessions réciproques. La tentative fut inutile; lord Liverpool, représentant des tories, devint, le 8 juin, le chef du nouveau cabinet. Quelques jours après, lord Wellesley présentait à la chambre des lords une motion favorable aux droits des catholiques; Canning venait d'en apporter une semblable à la chambre des communes. La motion ne fut repoussée qu'à une voix de majorité, et cette voix était celle d'un lord qui n'assistait pas à la séance (on sait qu'un lord peut donner sa procuration à un collègue qui vote pour lui). Lord Wellesley se montra dès lors, pendant bien des années, opposé aux mesures du gouvernement tory et illibéral; mais cette opposition fut toujours modérée et calme. Il ne montra guère de chaleur que lorsqu'il attaquait, en 1813, les ministres qui ne mettaient pas dans les mains de Wellington des moyens suffisants pour rendre décisifs les succès obtenus. En 1815, il blâma avec énergie, dans les traités qui avaient rendu la paix à l'Europe, le peu de soin qu'on avait mis à sauvegarder les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne. Au mois de décembre 1821, il accepta l'emploi de lord-lieutenant d'Irlande, une des plus hautes fonctions de l'administration intérieure du Royaume-Uni. On savait qu'il était favorable aux demandes des catholiques; il avait longtemps combattu pour que justice leur fût rendue; il regardait l'abolition des vieilles lois de persécution qui pesaient sur eux comme nécessaire à la sûreté de l'Etat, afin de désarmer l'hostilité des trois quarts de la population irlandaise; mais l'on était loin alors de voir dominer ces idées conciliantes. La nomination du marquis, saluée avec allégresse par les catholiques, excita la colère des protestants. Les *orangistes* de Dublin huèrent le lord-lieutenant, un soir qu'il était au théâtre; d'un autre côté, les paysans du midi de l'Irlande, cédant aux irritations de la misère, s'abandonnèrent à de graves désordres. Au milieu de ces difficultés et de ce déchaînement, lord Wellesley resta calme et ferme; il rétablit

l'ordre, et il finit par acquérir l'estime, sinon les sympathies de tous les partis. Le temps cependant faisait passer le pouvoir en diverses mains; lord Liverpool, accablé par l'âge, se retirait enfin des affaires, qu'il avait longtemps dirigées, et le souffle du libéralisme, alors triomphant, apportait Canning à sa place; mais ce ministre, qui partageait à l'égard de l'émancipation des catholiques les idées du lord-lieutenant, était bientôt emporté par une mort prématurée. Lord Wellington le remplaçait au commencement de 1828, et il annonçait la ferme résolution de maintenir la législation oppressive qui dominait. Son frère n'hésita pas; il donna sa démission. En 1831, un ministère libéral se formait de nouveau, sous la présidence d'un des plus fermes vétérans du parti whig, lord Grey; il réclamait le concours de lord Wellesley, qui acceptait une charge plus honorifique qu'administrative, celle de lord-intendant (*steward*); mais elle lui donnait un siége dans le cabinet. Au mois de septembre 1833, il fut derechef nommé lord-lieutenant d'Irlande; mais il envoya une seconde fois sa démission lorsque, à la fin de 1834, Robert Peel, alors chef des tories, fut placé à la tête du ministère. Cette administration vécut à peine quelques mois; un ministère libéral se reconstitua, sous la présidence de lord Melbourne, qui reprenait possession de la trésorerie. Lord Wellesley accepta alors l'emploi de lord-chambellan; mais la vieillesse se faisant sentir, il se démit bientôt de ses fonctions, et dès lors il resta éloigné de toute fonction publique jusqu'à sa mort, qui survint le 26 septembre 1842; il avait atteint sa 83e année. Lord Wellesley s'était marié deux fois: en 1794, il avait épousé une Française, Gabrielle Rolland; cette union ne fut pas heureuse; les deux époux se séparèrent bientôt et ne se réconcilièrent jamais. En 1825, à l'âge avancé de soixante-cinq ans, il contracta un second mariage avec une Américaine, déjà veuve. Il ne laissa point d'enfants; il n'en avait eu que de sa première femme, et ils moururent jeunes. Une circonstance qui honore lord Wellesley, c'est qu'après avoir rempli tant de fonctions et des plus éminentes, après avoir exercé un empire presque absolu dans ces régions asiatiques où s'étaient créées tant de fortunes scandaleuses, il mourut dans une sorte de pauvreté. L'obligation qu'il avait prise de payer les lourdes dettes laissées par son père pesa toujours sur lui; il fut obligé de vendre les domaines de la famille; mais il n'en montra pas moins un désintéressement bien rare. Après la prise de Seringapatam, une somme de cent mille livres sterling avait été mise de côté dans le butin et destinée au gouverneur général de l'Inde; il la refusa et la fit distribuer à l'armée. Il aurait pu obtenir de riches sinécures, il les dédaigna toujours. En 1837, la compagnie des Indes, sachant qu'il était en proie à des embarras pécuniaires, résolut de reconnaître les brillants services qu'il avait rendus en lui allouant une pension viagère de cinq mille livres sterling; mais, après réflexion, on préféra voter le payement immédiat d'une somme de vingt mille livres. Malgré ses occupations administratives et les soucis politiques, Wellesley conserva toujours les goûts littéraires qu'il avait contractés au collége d'Eton; il publia, en 1840, à petit nombre, un recueil de vers latins et grecs qu'il avait écrits dans sa jeunesse; ce mince volume, intitulé *Primitiæ et reliquiæ*, ne fut point mis dans le commerce. Entre autres écrits de circonstance, mais parfois utiles pour l'histoire, nous signalerons le *Discours prononcé en 1794, dans la chambre des communes, au sujet de l'adresse; — Notes relatives à la paix conclue avec les Mahrattes*, 1802, in-12; — *Lettre aux directeurs de la compagnie des Indes sur le commerce de l'Inde*, 1804; — *Histoire de tout ce qui s'est passé dans l'Inde au sujet des négociations du gouvernement anglais dans la dernière guerre*, 1805. En 1836, la compagnie des Indes pourvut aux frais de publication de cinq volumes coordonnés par M. Montgommery Martin et contenant les *Dépêches, minutes et correspondance du marquis Wellesley pendant son administration dans l'Inde;* en 1838, le même éditeur fit paraître un volume contenant les dépêches écrites pendant l'ambassade du marquis en Espagne. En 1846, M. R.-P. Peurie fit paraître les *Mémoires et correspondance du marquis Wellesley*, 3 vol. in-8°. On attribue à cet homme d'État le fond tout au moins de deux écrits intitulés *Un an de l'administration de lord Wellesley en Irlande*, 1829, et *Réflexions sur la question irlandaise.* Il eut aussi une grande part à une réfutation publiée en 1807, sous le nom de L.-D. Campbell, de la critique qu'avait faite la *Revue d'Edimbourg* du système politique qu'il avait suivi dans l'Inde. B—n—t.

WELLINGTON (Arthur Wellesley, duc de), le plus célèbre, le plus sage et le plus heureux des généraux qu'ait eus l'Angleterre; un des hommes de l'histoire ancienne et moderne auxquels on peut le mieux appliquer cet adage, que « le génie, c'est la patience », naquit en Irlande en l'année 1769, celle qui vit naître aussi le plus grand de ses contemporains, Napoléon. La date de la mort des hommes célèbres est toujours plus facile à constater que celle de leur naissance; c'est pourquoi, si l'on sait très-bien que Wellington mourut le 14 septembre 1852, au château de Walmer, on ne sait pas au juste s'il naquit le 30 avril ou le 1er mai, au château de Dangan, dans le comté de Meath, ou dans la résidence de sa famille, à Dublin. Nous ne voyons pas, du reste, pourquoi le public attacherait de l'importance à un point que lui-même traitait avec beaucoup d'indifférence; Wellington avait fini par choisir pour jour de sa naissance, par conséquent pour jour de sa fête, le jour le plus fameux dans sa vie, le 18 juin, la date de Waterloo. C'est le

18 juin que tous les ans il réunissait chez lui dans un banquet les officiers qui avaient pris part à cette ineffaçable journée, et ce fut seulement dans les trois ou quatre dernières années de sa vie que, par un sentiment de courtoisie politique envers ses anciens ennemis, il renonça à la célébration de cet anniversaire. — Sa famille, composée de deux branches, celle des Cowley et celle des Wellesley, émigrées d'Angleterre en Irlande au 16e siècle, avait fini par se trouver représentée dans la pairie irlandaise, en 1746, par lord Mornington, dont le fils laissa neuf enfants. Deux de ces enfants prirent une grande place dans les affaires de leur pays et dans celles du monde; l'un devint le marquis de Wellesley (*voy.* ce nom), l'autre fut Wellington. — Arthur Wellesley, comme s'appelait alors et comme s'appela longtemps le futur Wellington, avait douze ans quand il perdit son père et se trouva laissé aux soins de sa mère. Il fut envoyé d'abord au collége d'Eton, qui était et qui est encore, en Angleterre, la maison d'éducation des fils de famille. On ne dit pas qu'il y ait fait des études classiques brillantes. Par un paradoxe de la fortune, ce fut en France qu'il fit sa première éducation militaire, à l'école du génie d'Angers. Il y passa quelques années sans faire parler de lui, et en 1787, à l'âge de dix-huit ans, il retourna prendre en Angleterre sa première commission d'enseigne. Il devint capitaine dans la même année, et en 1793, passa major dans le 33e, dont il fut plus tard le colonel. — Il y avait, dans ce temps-là, un parlement en Irlande, et le jeune Wellesley y avait été envoyé dès sa majorité pour y représenter un bourg de famille. Il traversa obscurément cette législature déjà mourante, et entra enfin dans sa vraie carrière au mois de mai 1794, où, comme lieutenant-colonel du 33e, il s'embarqua à Cork pour les Pays-Bas. C'était dans les plaines de la Belgique qu'il devait commencer et clore sa vie militaire. — Ce ne fut point par un succès qu'il débuta. A peine débarqué à Ostende, où il y avait une garnison anglaise, il fut obligé d'en repartir. Lord Moira, qui commandait le corps d'expédition, jugea prudent d'évacuer la ville, sur laquelle arrivait Pichegru, et le 33e avec son colonel achevait de se rembarquer quand les soldats de la république étaient aux portes. — Le colonel Wellesley alla débarquer à Anvers et rejoignit le quartier général du duc d'York. Cette campagne de 1794 fut pour le futur général une rude école. La république continuait sa marche triomphante, avec ses principes autant qu'avec ses soldats, et, après la soumission de la Belgique et de la Hollande, après le départ du duc d'York et du prince d'Orange pour l'Angleterre, le corps d'expédition commandé par le général Walmoden dut effectuer sa retraite. Dans ce mouvement, qui fut commencé au mois de janvier du terrible hiver de 1795, les Anglais eurent à supporter des épreuves que l'on a comparées à celles de la retraite de Russie. Le jeune colonel Wellesley avait déjà si bien fait distinguer ses grandes qualités, c'est-à-dire une fermeté inébranlable et le soin le plus scrupuleux de l'ordre et de la discipline, qu'on lui confia le poste d'honneur, l'arrière-garde. Les Anglais se rembarquèrent à Brême, et telle fut la première apparition de Wellington sur le terrain mémorable où il devait se retrouver vingt ans après. — Wellesley ne se reposa pas longtemps. Au mois d'octobre de la même année, il reçut l'ordre de partir pour les Indes occidentales. Il s'embarqua à Southampton, avec le 33e; mais, après avoir couru la mer pendant six semaines, battu par les vents contraires, il fut forcé de revenir à Porsthmouth. Sa destination fut changée, et au printemps de 1796, le 33e reçut l'ordre de s'embarquer pour les Indes orientales. Wellesley, qui devait se fortifier en vieillissant, était alors d'une santé assez débile et assez irrégulière. Il tomba malade au moment de partir et ne put rejoindre son fidèle régiment qu'au cap de Bonne-Espérance. Au mois de février 1797, il débarqua à Calcutta, sur cette terre indienne où il devait commencer sa grande renommée et sa grande expérience. — Au jour où nous écrivons, en 1865, l'Inde est complétement différente de ce qu'elle était alors; elle a été transformée par des révolutions aussi profondes que celles de l'Europe. Aussi les événements qui s'y passaient à la fin du 18e siècle n'offrent-ils qu'un intérêt médiocre pour l'histoire générale, mais ils n'en tiennent pas moins une place importante dans la vie de Wellington. — Là, comme partout, et durant toute sa vie militaire, il était destiné à se trouver en antagonisme avec la France et l'influence française. Ce n'étaient pas seulement des princes mahométans ou hindous qu'il avait devant lui, c'étaient des troupes disciplinées par des Français, par le général Perron, par le général de Boigne. Tippoo-Saïb, le sultan de Mysore, était en correspondance avec les Français, et cette correspondance devint plus active quand Bonaparte arriva en Egypte. — Le frère aîné d'Arthur Wellesley, lord Mornington, qui devint bientôt le marquis de Wellesley, avait été nommé gouverneur général de l'Inde, et pendant plusieurs années les deux frères eurent la royauté et la vice-royauté de cette grande dépendance anglaise. Le colonel Wellesley prit une part principale au siége de Seringapatam et à la prise d'assaut de cette ville, où Tippoo-Saïb se fit tuer, le 4 mai 1799. La nouvelle de cette victoire arriva en Angleterre en même temps que celle de la levée du siége de St-Jean-d'Acre. Arthur Wellesley fut nommé par son frère gouverneur des Etats enlevés à Tippoo-Saïb, et il apporta dans l'exercice de ces fonctions les qualités précieuses que l'on devait retrouver toujours en lui, l'amour de l'ordre, le respect du droit et une parfaite honnêteté. — Après avoir anéanti, du moins pour le moment, le pouvoir mahométan dans l'Inde, les Anglais avaient en-

core à y combattre l'élément indigène, qui produisit la guerre des Mahrattes. Arthur Wellesley venait de passer deux années dans le gouvernement de Mysore, et au commencement de 1803, il fut chargé du commandement des troupes qui devaient opérer contre les Mahrattes. C'est dans cette campagne qu'il livra la plus fameuse de ses batailles indiennes, à Assaye, le 23 septembre. Les Mahrattes avaient 50,000 hommes et 100 pièces de canon; le futur Wellington n'avait que 4,500 hommes, mais il avait la baïonnette, et il remporta une victoire qui établit définitivement la domination anglaise dans l'Inde. Il fut reçu en triomphe à Bombay par les habitants anglais, qui lui votèrent des remercîments substantiels. Pendant une année encore il prit part au gouvernement de l'Inde, et le 10 mars 1805 il fit voile pour l'Angleterre, d'où il était parti depuis neuf ans. — Ce fut pendant ce séjour passager en Angleterre qu'il se maria. Au mois d'avril 1806, il épousa lady Catherine Pakenham, troisième fille du comte de Longford, qui ne paraît pas avoir occupé une grande place dans sa vie. — Ce fut aussi à cette époque qu'il remplit ses premières fonctions civiles, en qualité de secrétaire d'Irlande. Au mois d'août, il reçut un commandement dans l'expédition envoyée à Copenhague, et après le coupable bombardement de cette ville, il fut nommé un des commissaires chargés de rédiger les articles de la capitulation. On ne trouve rien dans la correspondance de Wellington qui puisse faire deviner son jugement sur cette odieuse expédition. Heureusement pour lui, il devait avoir d'autres titres à la renommée et paraître dans l'histoire sur d'autres théâtres. — Bientôt allait apparaître dans la vie de Napoléon un elément nouveau; ce n'était plus seulement des souverains et des armées régulières que l'empereur allait rencontrer devant lui; c'étaient des peuples, c'étaient des soulèvements nationaux. C'est de l'Espagne que partit le signal de cette insurrection qui devait finir par user les forces de la France et la fortune de son maître. — Au mois de mai 1808, la Péninsule entière était en feu. La journée du 2 mai, encore célébrée tous les ans à Madrid par un grand deuil, avait exaspéré les Espagnols; la capitulation d'une armée française à Baylen les avait enivrés. De toutes parts des juntes s'étaient formées et envoyaient demander des secours, de l'argent et des armes au gouvernement anglais. — L'Angleterre comprit qu'elle pouvait par cette brèche rentrer dans le continent, et elle se décida à envoyer dans la Péninsule un corps expéditionnaire. Ce fut à sir Arthur Wellesley, à peine revenu de Copenhague, qu'elle en confia le commandement. Ici commence véritablement le grand rôle militaire de Wellington. — Partis de Cork le 12 juillet, les Anglais arrivèrent le 20 devant la Corogne, et montrèrent aux Espagnols les forces qui venaient à leur secours. Mais ils ne firent que les montrer, car ils rencontrèrent à la Corogne, comme à Cadix, l'incurable jalousie espagnole, qui ne leur permettait point de prendre pied sur le territoire. Ce fut donc sur la côte de Portugal qu'ils allèrent débarquer. Le point choisi par Wellesley fut l'embouchure de la rivière Mondego, entre Oporto et Lisbonne. Il pouvait ainsi s'établir à terre avant que les Français pussent venir à sa rencontre, et s'avancer sur Lisbonne en suivant la côte. Commencé le 1er août, le débarquement prit une huitaine de jours, et Wellesley, rallié par le corps que le général Spencer ramenait d'Andalousie par mer, se trouva à la tête d'environ 15,000 hommes. Pendant qu'il s'avançait en longeant la mer, Junot, ayant ramassé ce qu'il avait de forces, quittait Lisbonne pour aller à sa rencontre. La première des batailles célèbres de Wellington dans la Péninsule fut livrée à Vimeiro, le 21 août, et fut malheureuse pour les Français, dont l'attaque impétueuse échoua contre les lignes anglaises. Wellesley voulait poursuivre son avantage et essayer de couper la retraite à l'armée dispersée de Junot, mais le général Burrard, qui venait d'arriver et qui avait pris le commandement, voulut attendre les renforts qui étaient en route avec le général Dalrymple. Ce fut alors que sir Arthur Wellesley, se tournant vers ses officiers, leur dit : « Alors, messieurs, « nous n'avons plus autre chose à faire qu'à « chasser la perdrix rouge. » — Après cette infructueuse tentative pour jeter les Anglais à la mer, les Français devaient renoncer à se maintenir en Portugal. Ils n'avaient plus qu'une dizaine de mille hommes, en face d'une population partout hostile et d'une armée anglaise qui allait être dans quelques jours portée à près de 30,000 hommes. Junot fit donc proposer des conférences qui s'ouvrirent à Cintra. — Sur ces entrefaites, le général Dalrymple était arrivé pour prendre des mains du général Burrard le commandement que celui-ci avait déjà pris des mains de Wellesley. Les historiens anglais disent généralement que ce fut par ordre, et comme contraint et forcé, que sir Arthur Wellesley apposa son nom à la convention de Cintra, qui devait lui être si violemment reprochée en Angleterre; et ses apologistes prétendent qu'il se faisait fort de faire prisonnière l'armée réduite et découragée de Junot. Toujours est-il que par la convention signée à Cintra le 30 août, l'armée française obtint les conditions les plus honorables. Elle se retirait avec tous les honneurs de la guerre et en emportant tout ce qui lui appartenait; elle devait être ramenée sur des vaisseaux anglais dans les ports de France les plus voisins, comme la Rochelle et Lorient; les blessés et les malades devaient être transportés également aussitôt que leur état le permettrait, ainsi que les garnisons isolées restées dans l'intérieur du pays. Les Anglais exécutèrent fidèlement la convention, et les mêmes bâtiments qui venaient d'apporter leurs 30,000 soldats en Portugal en remportèrent

ce qui restait de Français. — Ce fut en septembre que les Français furent repatriés par la flotte anglaise, et que les Anglais, de leur côté, prirent possession de Lisbonne au nom de la régence de Portugal. La joie des Portugais fut grande, mais elle ne trouva pas d'écho en Angleterre, où la convention de Cintra et celui qui l'avait signée furent accueillis par une explosion de colère populaire. L'homme qui devait être plus tard le héros de la Grande-Bretagne fut dénoncé comme un traître; les trois généraux qui avaient pris part à l'expédition furent affichés à trois potences, et les journaux de l'opposition s'encadrèrent de noir. Le gouvernement, cédant à la clameur publique, ordonna une enquête. La commission, composée d'officiers généraux, s'assembla en novembre, siégea pendant six semaines, et finit par déclarer que la convention de Cintra ayant eu des résultats très-avantageux pour le Portugal comme pour l'armée et la marine anglaises, il n'y avait pas lieu à suivre, et que, « bien que la cour pût « différer d'avis sur l'opportunité de la convention dans la situation respective des deux ar« mées, elle déclarait à l'unanimité que le plus « grand zèle et la plus grande fermeté avaient « animé les trois généraux dans toute la conduite « de cette affaire ». Le seul remercîment que l'Angleterre officielle adressa, en cette occasion, au général qui lui avait fait remporter sa première victoire contre une armée de Napoléon fut une espèce de verdict d'acquittement. Les officiers qui avaient servi sous Wellesley ne portèrent pas sur lui le même jugement que l'état-major, car ils lui offrirent, à la mode anglaise, un riche présent. — Le parlement, deux mois plus tard, crut devoir s'associer à ce témoignage des compagnons d'armes de Wellesley, et vota des remercîments au général, qui commençait à rentrer en grâce auprès de l'opinion publique. Toutefois, le vainqueur de Vimeiro était froissé, et il ne voulait plus retourner en Portugal comme général subalterne. Il avait repris ses fonctions de secrétaire pour l'Irlande et son siége dans la chambre des communes, et regardait de loin les événements qui changeaient encore la face de la Péninsule et qui devaient bientôt l'y rappeler. — En effet, en une seule campagne, Napoléon avait fait une nouvelle révolution et complétement retourné la fortune des batailles. A la fin de 1808, les soulèvements populaires de l'Espagne et du Portugal, avec le secours des Anglais, avaient refoulé l'invasion française au delà de l'Èbre, au pied des Pyrénées. L'empereur, qui commençait à sentir que ce coin de terre, à l'extrémité de l'Europe, était le talon d'Achille, comprit qu'il fallait y frapper un coup de foudre. Il y tomba, en effet, comme le tonnerre, passa à travers Somo-Sierra et le Guadarrama, le 30 novembre 1808, et quatre jours après entrait dans la capitale terrifiée de l'Espagne. — Le général Moore, qui avait pris le commandement des troupes anglaises depuis le départ de sir Arthur Wellesley, s'était avancé en Espagne jusqu'à Salamanca. Devant l'impulsion irrésistible de Napoléon, il recula avec son armée jusqu'à la Corogne. L'empereur, qui était parti de Madrid pour faire la poursuite des Anglais, arriva à Astorga le 2 janvier 1809. Pendant la route, il s'était arrêté pour lire, à la lueur d'un grand feu de bivouac, les dépêches venues de France, et qui lui faisaient prévoir comme certaine une nouvelle coalition de l'Europe. Il prit aussitôt son parti, et il laissa le maréchal Soult poursuivre le général Moore. Le 16 janvier eut lieu la bataille de la Corogne, dans laquelle Moore fut tué. Cette fois, les Anglais furent rejetés dans la mer, car ils furent, à leur tour, obligés de se rembarquer. Ainsi, en trois mois, Napoléon avait balayé comme l'ouragan presque toute la Péninsule. — Mais il n'y passait que comme l'ouragan, sans rien fonder, sans rien laisser debout. Les Anglais, malgré leurs derniers revers, avaient compris que la Péninsule était leur point d'appui, et pour Napoléon le point vulnérable. Wellesley surtout le comprenait. « Ayant, dit M. Thiers, jugé avec un rare « bon sens les événements des deux dernières « campagnes, il avait aperçu tout de suite com« ment les Anglais devaient se comporter dans la « Péninsule; et malgré l'avis de ceux que l'expé« dition de Moore avait profondément effrayés, il « affirmait qu'on pourrait toujours se rembarquer « à temps, en sacrifiant tout au plus son maté« riel; il allait même jusqu'à désigner d'une ma« nière presque prophétique une position dans « laquelle, appuyé sur la mer et couvert de re« tranchements, il serait assuré de tenir plusieurs « années contre les armées victorieuses de la « France. La confiance qu'inspirait ce général, « d'un esprit droit et ferme, avait vaincu la ré« pugnance de son gouvernement à risquer de « nouvelles armées dans l'intérieur de la Pénin« sule, le plan surtout consistant à ne s'éloigner « du Portugal que le moins possible, et à rendre « précaire la situation des Français à Madrid par « la seule présence des Anglais à Lisbonne. » — Pour cette nouvelle campagne, l'Angleterre dut faire un effort en dehors de toutes ses traditions. Wellesley demanda que l'armée anglaise proprement dite fût portée à 30,000 hommes, pour servir de centre, de point d'appui et de ralliement aux armées indigènes, et que ces armées fussent-elles mêmes commandées par des officiers anglais, et payées et entretenues par le trésor anglais. Il donna alors sa démission des fonctions de secrétaire pour l'Irlande et de son siége au parlement, puis il s'embarqua pour Lisbonne, où il arriva le 22 avril 1809. Il trouva les Portugais aussi animés contre les Français que l'étaient les Espagnols. « Tels étaient, dit M. Thiers, les chan« gements survenus dans la Péninsule à la seule « annonce de la guerre d'Autriche. De soumise « que l'Espagne semblait être quand Napoléon

« l'avait quittée, elle se levait de nouveau ! De « délaissée qu'on la croyait par ses alliés, elle al- « lait être de nouveau secourue par les Anglais, « et occupée par eux, pour n'en plus être aban- « donnée qu'à la fin de la guerre ! » — La première opération du général anglais fut de marcher contre le maréchal Soult, qui occupait Oporto. C'est alors qu'arriva ce que M. Thiers appelle « un des plus étranges événements de « cette funeste guerre ». Wellesley, très-exactement informé des dispositions des habitants et de l'anarchie qui régnait dans le commandement des forces françaises, avait conçu un projet en apparence extravagant, c'était de passer le Douro devant l'armée ennemie et d'enlever Oporto sous ses yeux. Le 12 mai, de très-grand matin, avec quelques bateaux, on transporta, détachement par détachement, toute une brigade de l'autre côté du fleuve, où elle se logea dans des bâtiments qui dominaient la ville. Il était grand jour que l'état-major français ne se doutait encore de rien ; quand l'éveil fut donné, il était trop tard, et il ne restait plus qu'à évacuer la place, ce qui fut fait avec une triste précipitation. — En prenant possession de la ville, Wellesley publia une proclamation pour la protection des blessés et des malades que les Français y laissaient, ce qui, dans l'état d'esprit de la population, était strictement nécessaire. Il écrivit même au maréchal Soult pour l'inviter à envoyer dans la place ses propres chirurgiens auprès des blessés, qu'il ne voulait pas confier aux Portugais. — Pendant que les maréchaux français, loin du maître, se querellaient entre eux, Wellesley se portait sur Madrid en remontant la vallée du Tage, et faisait sa jonction avec les troupes espagnoles commandées par le général Cuesta. Les deux armées se réunirent à Talavera, encore un nom célèbre dans l'histoire de cette guerre ; elles comptaient ensemble environ 78,000 hommes, dont 56,000 Espagnols. Ce fut là que le 28 juillet Wellesley fut attaqué par l'armée française, commandée par le roi Joseph, ayant avec lui les maréchaux Victor et Jourdan. — Après une lutte acharnée, l'attaque des Français fut repoussée sur tous les points, et les deux armées se retrouvèrent dans les mêmes positions que le matin. Les Anglais avaient plusieurs officiers généraux tués ou blessés et 5 à 6,000 hommes hors de combat. Les Français avaient un millier d'hommes tués et 6,000 blessés. « La bataille de Talavera, dit « M. Thiers, est l'une des plus importantes de la « guerre d'Espagne et l'une des plus instructives, « car elle offre à elle seule une image complète « de ce qui se passait dans cette contrée, où l'on « voyait des soldats héroïques perdre le fruit de « leur héroïsme par défaut de direction. » Cette fois, sir Arthur Wellesley ne fut point mis en accusation dans son pays. A la réception de la nouvelle de Talavera, il fut élevé à la pairie sous le titre de baron Douro et vicomte Wellington de Talavera. Désormais nous ne l'appellerons plus que de son nom historique. — Cependant la victoire douteuse de Talavera était restée inutile pour Wellington. Au contraire, elle avait eu pour résultat de faire concentrer les forces françaises autour de Madrid. Les Espagnols, avec Cuesta, étaient retournés se mettre à l'abri derrière la Sierra-Morena, et Wellington, se plaignant plus que jamais de ses alliés, revint prendre position en Estramadure, près de Badajoz. Il voyait venir une nouvelle tempête, et se préparait à la recevoir dans ses retranchements de Portugal. — En effet, la bataille de Talavera avait produit sur l'empereur le même effet que celle de Vimeiro. Du palais de Schönbrun, où il siégeait triomphalement après la bataille de Wagram, son regard inquiet suivait cette résistance obstinée, invincible, que sa toute-puissance avait enfin rencontrée à l'extrémité du continent. Après Vimeiro et Cintra, il était descendu lui-même sur ce champ de bataille, et en une seule campagne avait rejeté les Anglais dans la mer. Après Talavera, il envoya en Espagne Masséna pour rétablir l'ordre parmi les maréchaux rivaux, et résolut d'agir par grandes masses. Wellington écrivait dans le même temps : « Je tiens « que les Français ne sont dangereux que lors- « qu'ils opèrent par grandes masses. » Une lettre du général Kellermann, citée par M. Thiers, caractérisait très-bien la situation : « Ce n'est point, « disait-il, une affaire ordinaire que la guerre « d'Espagne... Cette nation opiniâtre mine l'ar- « mée avec sa résistance de détail... Sans une « révolution dans les esprits, vous ne parvien- « drez de longtemps à soumettre cette vaste pé- « ninsule : elle absorbera la population et les « trésors de la France... Il faut donc du monde... « J'en reviens à dire qu'il faut la tête et le bras « d'Hercule. Lui seul, par la force et l'adresse, « peut terminer cette grande affaire, si elle peut « être terminée. » — Devant les forces supérieures ralliées sous le commandement général de Masséna, Wellington dut se retirer ; mais il avait son plan de défense. Il jugeait la marche des affaires dans la Péninsule bien mieux que son propre gouvernement ; il répétait toujours que Napoléon pourrait bien s'emparer de la plus grande partie du pays, mais qu'il n'en pourrait jamais prendre ni garder certains points extrêmes, comme Cadix, Gibraltar, Lisbonne, protégés et dominés par la mer, et par lesquels l'Angleterre pourrait toujours exciter des soulèvements et les entretenir. C'est dans cette circonstance peut-être que se déploya avec le plus d'étendue le génie défensif du grand capitaine anglais. Il fut alors en Portugal ce qu'il fut plus tard à Waterloo ; il s'enferma dans les lignes de Torrès-Vedras, pour attendre la fin. Sa conviction inébranlable était que cette fin viendrait, que l'Europe se révolterait, et qu'il suffisait que sur un point le feu fût toujours entretenu. — « Lord

« Wellington, dit M. Thiers, avait cherché avec « une grande attention et discerné avec une rare « justesse de coup d'œil une position presque « inexpugnable, d'où il se flattait de braver tous « les efforts de l'armée française. Cette position, « qu'il a rendue immortelle, était celle de Torrès-« Vedras, près de Lisbonne. Il avait remarqué, « en effet, entre le Tage et la mer, une pénin-« sule large de six à sept lieues, longue de douze « à quinze, facile à intercepter par une ligne de « travaux presque invincible, et derrière laquelle « Lisbonne, la grande rade de cette capitale, la « flotte d'embarquement, les vivres et les muni-« tions de l'armée seraient hors de toute atteinte. « Une fois cette position choisie, il avait tracé « lui-même à ses ingénieurs, en leur laissant le « soin des détails, l'ensemble des ouvrages qu'il « voulait faire élever. N'ayant découvert son « plan à personne, n'ayant point à craindre la « publicité des journaux de Lisbonne, alors abso-« lument nulle, il avait, sans qu'on le sût en « Europe, réuni plusieurs milliers de paysans « portugais qui gagnaient leur vie en construi-« sant, sous la direction des ingénieurs anglais, « les célèbres lignes de Torrès-Vedras. A peine « le savait-on dans l'armée anglaise... » — Wellington avait avec lui environ 30.000 Anglais, presque tous des vétérans. De plus, il avait réussi à organiser une armée portugaise assez respectable, d'environ 30,000 hommes, et 30,000 hommes de milice qu'il pouvait appeler à volonté. — Masséna hésitait à entreprendre la campagne de Portugal. Il en prévoyait tous les périls, et il envoyait courrier sur courrier à l'empereur pour lui exposer ses craintes. Ce ne fut que sur l'ordre formel du maître qu'il se mit en route, et le 16 septembre 1810, il passa la frontière. — La première bataille eut lieu à Busaco. Wellington y soutint victorieusement pendant toute la journée du 27 les assauts de l'armée française, mais pendant les deux jours suivants, Masséna tourna secrètement la position, et les Anglais surpris se mirent rapidement en retraite sur Lisbonne. — Jour par jour, les Français les suivaient, puis successivement les Anglais disparaissaient comme par enchantement derrière des murailles. Ils entraient, ils entraient toujours; et enfin, quand le 11 octobre l'armée française se trouva réunie, elle était devant les lignes de Torrès-Vedras. — Il y avait là trois lignes de fortifications; la première était, à elle seule, assez forte pour décourager l'assaut; la seconde était inexpugnable, et la troisième n'était que pour couvrir, à toute extrémité, l'embarquement de la garnison. Wellington y avait accumulé plus de 100 redoutes et plus de 600 pièces de canon. — La découverte de ce retranchement colossal fut pour les Français et pour Masséna lui-même comme un coup de théâtre. « Personne, dit M. Thiers, ne se doutait de « l'existence de l'obstacle avant de l'avoir aperçu, « et même après l'avoir vu, il fallut une recon-« naissance de plusieurs jours pour en apprécier « toute la force. » Masséna l'apprécia immédiatement. Il vit que sans des renforts considérables il ne pourrait pas même faire le siége de cette gigantesque citadelle. Vainement il interrogea et mesura du regard la muraille qui avait surgi devant lui comme un château des récits fabuleux, c'en était fait, et l'empire, ou plutôt l'empereur, avait rencontré ses colonnes d'Hercule. — Pendant près de deux mois Masséna resta immobile devant ce grand mur, puis le 15 novembre il commença sa retraite. C'était au tour de Wellington de prendre l'offensive; il suivit les Français dans leur marche en arrière, les harcelant sans relâche. Au printemps de 1811, le 3 mai, les deux armées se rencontrèrent à Fuentès d'Oñoro. Ce fut encore une bataille indécise, puisque les deux armées conservèrent leurs positions, mais Masséna jugea nécessaire d'abandonner Almeida. — Ces années 1811 et 1812 furent remplies par une succession de siéges en règle, comme celui de Ciudad-Rodrigo, celui de Badajoz, celui des forts de Salamanque. Au mois de juillet 1812 eut lieu cette bataille de Salamanque, qui compte encore parmi les titres de Wellington. Le roi Joseph arriva trop tard au secours de l'armée dont le général Clausel venait de prendre le commandement. Wellington avait alors à choisir entre poursuivre Clausel ou marcher sur Madrid; il prit ce dernier parti et entra le 12 août dans la capitale de l'Espagne. — Après Salamanca, Wellington avait reçu de nouveaux témoignages de la reconnaissance de son pays. Il avait été créé marquis, et le parlement lui avait voté une dotation de deux millions cinq cent mille francs. En même temps, les Espagnols consentaient enfin à reconnaître son autorité et le nommaient généralissime de leurs armées. — Wellington ne devait pas rester longtemps à Madrid; il y perdait même des moments précieux pour lui. Joseph s'était réfugié à Valence, où était le maréchal Suchet; de son côté le maréchal Soult évacuait l'Andalousie, et venait joindre par Murcie l'armée du centre. Les deux armées réunies se mirent en marche sur Madrid, où Joseph rentra le 2 novembre. Pendant cet intervalle, Wellington était allé commencer puis abandonner le siége de Burgos. Les divisions de l'armée française, réunies, formaient encore 80.000 hommes; le roi Joseph, les maréchaux Jourdan et Soult auraient pu, s'ils avaient été d'accord, écraser l'armée anglaise, qui était inférieure en nombre; mais Wellington put encore effectuer sa retraite, et il rentra une fois de plus dans son éternelle forteresse, le Portugal. — Ce ne fut qu'au printemps de 1813 qu'il reprit l'offensive. Il avait avec lui 70.000 Anglais et Portugais et 20,000 Espagnols. Devant cette nouvelle invasion, Joseph et Jourdan, qui voyaient l'Espagne leur échapper de toutes parts, ne se préoccupèrent que de préser-

ver leurs communications avec la France par la grande route de Bayonne. Les deux armées se joignirent à Vittoria, nom funeste pour les armes françaises. Elles essuyèrent sur ce champ de bataille la plus désastreuse de leurs défaites dans la Péninsule, le 21 juin 1813. « Telle fut, dit « M. Thiers, la campagne de 1813 en Espagne, « si tristement célèbre par le désastre de Vittoria, « qui signalait nos derniers pas dans cette con« trée où nous avions, pendant six années, inu« tilement versé notre sang et celui des Espa« gnols. » — L'Espagne était définitivement perdue. L'armée française commença, après Vittoria, sa retraite sur la France, où elle rentra le 30 juillet. St-Sébastien arrêta encore la marche des vainqueurs, et ne fut emporté qu'après un siége de deux mois. Mais au mois d'octobre, Wellington et toute son armée passaient la Bidassoa, et désormais l'ennemi était sur le sol français. Pendant que les Anglais descendaient des Pyrénées, l'empereur perdait l'Europe à Leipsick et n'avait plus d'autre ressource que la France. Or, Wellington avait prévu et annoncé depuis longtemps que l'Europe finirait par se révolter et la France par se fatiguer. Avec une rare intelligence, il s'attacha à se présenter dans le pays conquis comme un ami de la population et comme un ennemi seulement de son oppresseur. Il publia des ordres du jour pour commander les plus grands ménagements envers les habitants; les Espagnols, qui étaient avec lui et qui avaient tant de représailles à exercer, désobéirent seuls à ses ordres, et il fut obligé de les renvoyer chez eux. — Le sol français fut encore défendu pied à pied à la Nive, à Orthez, et enfin à Toulouse. Ce fut le 10 avril 1814 qu'eut lieu cette bataille, dont le résultat est encore aujourd'hui contesté. On discutera probablement longtemps pour décider lequel des deux, de Soult ou de Wellington, a le droit d'être appelé le vainqueur de Toulouse; mais ce qui est acquis à l'histoire, c'est que le lendemain le maréchal Soult évacuait la ville, et que le surlendemain Wellington y entrait. A ce moment même arrivait la nouvelle de la première abdication de Napoléon. — Laissant le commandement des armées alliées au général Hill, Wellington partit le 30 avril pour Paris. Au mois de mai, il fut créé marquis de Douro et duc de Wellington; il lui fut alloué une dotation annuelle de deux cent cinquante mille francs, qui fut ensuite convertie en un don de dix millions. — Après la paix et le traité de Paris, au mois de juillet, le duc de Wellington fut envoyé à Paris comme ambassadeur. Au mois de janvier 1815, il alla à Vienne pour y représenter l'Angleterre au congrès. Ce fut là que l'Europe épouvantée et exaspérée apprit la nouvelle du débarquement de l'empereur et le mit au ban des monarchies. Le 11 avril, Wellington était nommé au commandement des armées rassemblées dans les Pays-Bas, et nous le retrouvons à Waterloo. — Nous avons retracé avec quelque détail les campagnes de la Péninsule, parce qu'elles constituent le véritable titre militaire de Wellington. Quand on veut comparer deux hommes qui, du reste, ne présentent aucun terme de comparaison, parce qu'ils ont des attributs absolument différents, comme Napoléon et Wellington, il faut faire la part du milieu dans lequel chacun d'eux avait à se mouvoir. Ainsi, Napoléon avait à lutter en Espagne contre une population ennemie, mais il disposait, dans la conduite de ses affaires et de ses armées, d'un pouvoir absolu. Wellington avait bien, il est vrai, le concours des populations, mais il avait à combattre l'opposition et le mauvais vouloir de son propre pays; il avait à supporter tous les inconvénients de la libre discussion et du gouvernement parlementaire. Un général espagnol lui disait un jour : « Mais il y a « de quoi vous donner la fièvre. » Et il répondit tranquillement : « J'ai agi au mieux de mon « jugement, et je ne m'inquiète point de tout ce « qu'ils pourront dire là-bas. » Avec un autre caractère, tout autre général se serait affranchi de ce contrôle, mais il faut le dire à l'éternel honneur de Wellington, il ne fut jamais un plus respectueux sujet des lois de son pays que lorsqu'il en était le plus glorieux protecteur. — Il était déjà regardé par l'Europe entière comme le chef et le centre de la résistance quand il fut rappelé au commandement de l'armée des Pays-Bas. C'était là qu'il devait couronner sa carrière militaire par la journée de Waterloo. — Cette journée, la plus célèbre des temps modernes, a été trop souvent racontée pour que nous entreprenions de la décrire une fois de plus. Nous avons seulement à montrer comment Wellington s'y montra fidèle à lui-même et conforme à ce qu'il avait été toute sa vie. Avant tout et par-dessus tout, il est l'homme de la résistance. En Portugal, derrière les lignes de Torrès-Vedras, il s'enferme dans une gigantesque redoute, et il dit : « J'attendrai là que l'Europe se soulève et vienne « à mon secours. » Il a attendu, et l'Europe s'est soulevée. A Waterloo, enfermé dans les carrés de sa garde, il reçoit les assauts furieux de la garde impériale, et dit froidement : « J'attendrai les Prus« siens »; et les Prussiens finissent par arriver. Sous les coups réitérés et précipités de la cavalerie de la garde, qui frappait sur lui comme une machine de guerre, l'Anglais se bornait à rester immobile comme un rempart. Jamais, au dire des Français eux-mêmes, jamais on n'avait vu des carrés soutenir aussi longtemps des assauts aussi terribles. Plus de 10,000 Anglais couvraient le sol, et pendant que sur les derrières la panique entraînait les fuyards jusqu'à Bruxelles, où ils annonçaient que la bataille était perdue, Wellington, au milieu du carnage, regardait sa montre et attendait les Prussiens ou la nuit. Il disait à ses hommes : « Tenez bon, enfants; que « dira-t-on de nous en Angleterre si nous sommes

« battus? » Le général Picton, qui commandait son aile gauche, est tué, et Kempt, qui le remplace, lui fait demander des renforts : « Je n'en « ai pas à donner, répond-il; qu'ils se fassent « tous tuer. » Son major général, Hill, lui dit : « Vous pouvez être tué ici; quels ordres me laissez-« vous? — Aucun, répond-il; je n'ai pas d'autre « idée que de tenir ici tant que je pourrai. » — Il y resta, et les autres arrivèrent. Dans ce moment suprême, les Prussiens débouchèrent tout à coup sur le champ de bataille. Il était huit heures du soir; le jour était fini, l'empire aussi. De même que du haut de ses retranchements de Portugal, Wellesley était descendu sur l'armée française en retraite, ainsi du sommet de son plateau ensanglanté Wellington tomba sur l'armée en déroute et sur les débris héroïques de la vieille garde. A neuf heures, Wellington et Blucher se rejoignirent à la Belle-Alliance; ils s'avancèrent l'un au-devant de l'autre, l'un avec une joie contenue et tranquille, l'autre avec une exaltation sauvage, et ils se donnèrent la main sur la tombe de l'empire. — On discutera longtemps encore pour savoir si la bataille de Waterloo fut gagnée par les Anglais. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'elle fut perdue par les Français. Les batailles se jugent surtout par leurs résultats. Ainsi, pour prendre seulement ce qui concerne la vie de Wellington, la bataille de Vimeiro, la première livrée par lui en Portugal, ne fut pas une bataille indécise, car elle amena la convention de Cintra et l'évacuation du Portugal par les Français. Talavera fut une bataille indécise, car elle laissa les choses en l'état. Salamanca ne produisit rien; Vittoria fut le dernier coup donné aux Français en Espagne. Toulouse sera une bataille éternellement contestée. Mais quant à Waterloo, il n'y a aucune discussion possible. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'aurait été l'issue de la lutte si Grouchy était arrivé à temps et si Blucher n'était pas venu; Blucher est arrivé et Grouchy n'est pas venu, et l'empereur, à bout de sa fortune, est allé abdiquer à Paris. Quand le gouvernement provisoire fit dire à Wellington que l'empire était fini, il répondit : « Il y a long-« temps que je le savais. » C'était vrai; il avait suivi pas à pas la décomposition, suite des excès; il savait que l'empire avait usé la France en même temps que révolté l'Europe. Au point de vue militaire, il serait puéril de regarder Waterloo comme un duel de Napoléon et de Wellington. Wellington ne fut jamais le vainqueur de l'empereur; il fut le vainqueur de l'empire. Mais sa véritable victoire ne fut pas à Waterloo, elle fut à Torrès-Vedras; ce fut là qu'il arrêta la marée montante qui avait submergé le continent, et qu'il la fit redescendre jusqu'à Waterloo. Il ne procédait point par des coups éclatants, comme son grand adversaire; il ne fit jamais rien de foudroyant. Quand Napoléon, s'élançant de son aire, fondait sur la plaine, Wellington se retirait et se retranchait dans la montagne, et après le départ de l'aigle, il reprenait son travail de sape et de mine contre l'empire. Il fut l'idéal de la patience, de la persévérance, de l'honnêté et de la modération; la plus haute expression de ce que peuvent produire des qualités secondaires. — Parvenu, après Waterloo, au point culminant du bonheur et du succès, Wellington se trouva tout naturellement désigné par l'Europe pour la représenter dans la prise de possession de la France. Il faut savoir le reconnaître, ce fut un bienfait pour la France. A l'heure fatale de l'invasion, à côté des Prussiens et des Russes, maîtres de ce Paris tant convoité, le généralissime anglais représenta la civilisation. Blucher voulait tuer l'empereur, et Wellington dit à cette occasion : « Je lui dis que lui et moi nous avions joué « des rôles trop importants dans ces affaires pour « nous transformer en bourreau, et que j'étais « bien décidé, si les souverains voulaient le « mettre à mort, à ce qu'ils cherchassent un « autre exécuteur que moi. » — Ce fut encore lui qui au congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, fit décider l'évacuation de la France. Il retourna en Angleterre au mois de novembre de cette même année; et c'est à ce moment qu'on peut marquer le terme de sa vie militaire, celle qui intéresse les affaires générales de l'Europe. — Accablé d'honneurs, de titres, de fonctions, de pensions de son pays et de tous les souverains, il commença une nouvelle carrière politique dans les affaires intérieures. En 1819, il fit partie du ministère de lord Liverpool, et en 1822 il fut chargé de représenter l'Angleterre au congrès de Vérone. Un trait caractéristique de Wellington, c'est la grande défiance qu'il avait de lui-même dans les choses qui ne lui étaient pas familières. Ainsi, à cette époque, il n'avait pas la moindre idée de devenir premier ministre, et il déclarait hautement dans la chambre des lords « qu'il avait « la conscience de n'être point propre à cette si-« tuation, et qu'il serait un insensé d'y songer ». Puis, moins d'une année après cette déclaration, il acceptait la mission de former un ministère. — Ce fut précisément ce ministère qui fit, en 1829, l'acte d'émancipation des catholiques, que le duc de Wellington avait combattu toute sa vie. Ses anciens amis lui en firent de violents reproches, entre autres lord Winchelsea, en termes tellement vifs, que Wellington lui en demanda raison. Le duc fit feu le premier et manqua son adversaire, qui, à son tour, ne voulant pas s'exposer à tuer ou à blesser le plus grand homme de son pays, tira en l'air et fit ses excuses. — Wellington ne fut pas si facile pour la réforme électorale. Quand la révolution parisienne de 1830 communiqua l'incendie à l'Angleterre, le ministère dont il était le chef fut renversé et fit place à celui de lord Grey. Le bill de réforme fut voté définitivement au mois d'août 1832, au milieu d'orages tels que l'Angleterre n'en avait pas vu

depuis longtemps. Wellington avait combattu le bill à outrance et était devenu l'objet d'une impopularité égale à l'idolâtrie dont il était précédemment entouré. L'irritation fut portée si loin qu'un jour, le 18 juin 1832, jour anniversaire de Waterloo, il fut poursuivi jusqu'à son hôtel par une populace en furie, qui brisa ses fenêtres à coups de pierre. Le vieux duc ne pardonna jamais à ses compatriotes ce moment d'égarement. Il fit murer ses fenêtres avec des volets en fer, et malgré toutes les instances, il maintint jusqu'à son dernier jour cette muette et sombre protestation contre l'ingratitude populaire. — En 1834, Wellington fit partie du court ministère de Robert Peel, qui ne dura qu'un trimestre, et il resta sans portefeuille de 1835 à 1841. A cette époque, il entra de nouveau dans le cabinet de Robert Peel, et en 1842 fut nommé commandant général de l'armée, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il était dans sa destinée de ministre de toujours avoir à proposer et à exécuter les réformes qu'il avait combattues toute sa vie. Après avoir fait l'émancipation des catholiques, il aida aussi Robert Peel à faire passer l'abolition des lois sur l'entrée des grains, grande mesure qui consacra pour jamais la liberté du commerce. Ce fut le dernier acte considérable de sa vie. — Depuis ce moment, il se borna à remplir le rôle de conseiller de la couronne. Dans toutes les circonstances critiques, la reine avait recours à sa grande expérience et se servait de sa grande influence. Dans les crises ministérielles, le pays se trouvait rassuré quand on lui annonçait que la reine avait mandé le duc. Il était « le duc » par excellence, et la voix publique n'ajoutait plus même son nom à son titre. — Ce fut le 14 septembre 1852 que le vieux duc s'éteignit à l'âge de 83 ans, au château de Walmer. L'Angleterre lui fit, deux mois après, le 9 novembre, des funérailles éclatantes. — Il n'y a point de comparaison à faire entre Wellington et Napoléon; ils n'offrent que des contrastes. Wellington n'était pas de la vraie race des héros; s'il arriva au rang des grands hommes, ce fut par le travail, par la persévérance et par la vertu. Napoléon dépensait les hommes comme des chiffres; Wellington avait une grande qualité morale, il respectait la vie des hommes. Les genres de popularité dont jouissaient Wellington et Napoléon différaient comme leurs deux pays. Ce que les Anglais aimaient dans leur grand capitaine, c'est qu'il était surtout un grand citoyen; il répondait admirablement à ce sentiment essentiellement anglais, le respect de la loi. Nous avons déjà dit de lui : « Depuis le début de sa carrière jusqu'à « la dernière année de sa vie, il ne suivit qu'une « seule idée, celle du devoir; il posséda la supériorité morale plutôt que la supériorité intel- « lectuelle, et néanmoins il arriva par la seule « force de sa vertu à un ascendant et à un em- « pire qui ne sont ordinairement le partage que « du génie. L'empereur ne comprit pas du tout « Wellington. En le voyant marcher de succès « en succès, monter d'échelon en échelon, il « croyait qu'il ferait comme lui et ne s'arrêterait « pas. On raconte qu'à Ste Hélène il disait : « Nous verrons maintenant ce que fera Wel- « lington. » C'était mal le connaître; Wellington « n'aurait jamais passé le Rubicon, et il pensait « si peu à se faire roi, qu'il ne se croyait pas « même capable d'être premier ministre. » — Dans la dernière partie de sa vie, il était devenu en Angleterre un véritable oracle. Partout où il se portait dans les débats parlementaires, il faisait pencher la balance. Par suite du privilége qui permet aux pairs de la Grande-Bretagne de voter par procuration, le vieux duc se trouvait avoir quelquefois dans sa poche cinquante ou soixante votes que lui laissait la confiance de ses pairs. Quand dans la chambre des lords il se levait pour parler, on s'approchait de lui et on faisait silence. Il parlait peu, mais toutes ses paroles portaient; il n'aimait pas les mots inutiles, pas plus qu'il n'aimait, en campagne, à sacrifier inutilement des hommes ni à brûler inutilement de la poudre. Dans toute sa vie il fut heureux, mais jamais homme n'aida mieux la fortune et ne sacrifia moins au hasard. — Le nom, le titre et les biens du duc de Wellington ont passé à son fils, qui portait le titre de marquis de Douro (1). J. L—E.

(1) Nous nous sommes contenté dans l'article qu'on vient de lire de résumer brièvement et à grands traits la vie du duc de Wellington. Si nous avions voulu suivre pas à pas sa carrière militaire, nous nous serions exposé à de nombreuses redites, et nous aurions certainement dépassé, sans être encore complet, le cadre qui nous est tracé par les exigences de notre recueil, surtout en ce qui a trait aux biographies étrangères. L'article Wellington doit être lu en ayant sous les yeux de nombreux articles de notre *Biographie*. Tous les grands faits militaires auxquels il a pris part ont été déjà racontés ailleurs avec détail. Nous renvoyons donc le lecteur aux articles WELLESLEY et TIPPOU-SULTHAN-BEHADOUR (vulgairement appelé Tippoo Saïb), pour ce qui concerne les guerres de l'Inde; aux articles JUNOT, SOULT, VICTOR, JOSEPH BONAPARTE, MASSÉNA, MARMONT, SUCHET, pour ce qui concerne les guerres de Portugal et d'Espagne; à l'article SOULT, pour ce qui concerne la bataille de Toulouse; enfin aux articles NAPOLÉON, GÉRARD, GROUCHY, etc., pour ce qui concerne la bataille de Waterloo qu'ici nous n'avons qu'indiquée. La campagne de Portugal et Waterloo dominent toute la vie du duc de Wellington. Si à Waterloo il a été général heureux, le duc de Wellington s'était montré dans la campagne de Portugal profond tacticien et admirable général en chef. « Il y a dans les armes « étrangères, disait l'empereur Napoléon Ier au général Montho- « lon, de qui nous tenons ce jugement, une campagne que je « voudrais avoir faite, c'est celle du duc de Wellington en Por- « tugal. » La bataille de Waterloo a été retracée à notre article NAPOLÉON Ier, qu'on peut compléter lui-même avec les articles GÉRARD et GROUCHY. Nous aurions donc été contraint à nous répéter si nous avions de nouveau raconté cette grande journée dans la biographie du duc de Wellington. On sait, au surplus, qu'elle a donné lieu à une nombreuse polémique, et que les graves questions de responsabilité qu'elle a soulevées sont loin d'être résolues, et ne le seront probablement pas. M. Thiers a imprimé à part un extrait de son *Histoire du consulat et de l'empire*, sous le titre : *Waterloo*, qui ne forme pas moins de 358 pages, dans lesquelles l'éminent historien a raconté, examiné, étudié et discuté cette importante page de l'histoire du 19e siècle. — Pour écrire la vie du duc de Wellington, il faut lire, outre le *Recueil* de ses dépêches, publié à Londres en 1838, dont il a été fait un choix en français, Paris, 1840, mais dont une édition plus complète a été donnée par Gurwood en 1852, en 12 volumes in-8°, suivie d'un supplément en 1860, qui ne forme pas moins de sept autres volumes in-8°, les histoires générales, tant de l'Angleterre que de la France. Nous avons souvent cité dans le courant de l'article l'*Histoire du consulat et de l'em-*

WELLS (Edouard), philologue anglais, né en 1664, à Corsham, dans la province de Wilt, étudia d'abord à l'école de Westminster, fut admis au collége du Christ, où il reçut le grade de maître ès arts, y professa pendant plusieurs années, et eut entre autres disciples le célèbre antiquaire Browne Willis, qui dans la suite le présenta au rectorat de Blechley, dans le comté de Buckingham. Wells obtint aussi la cure de Cottesbach, dans le Leicestershire, en 1717, et mourut au mois d'août 1727. On lui est redevable de plusieurs ouvrages importants, en tête desquels il faut placer : 1° une excellente édition de *Xénophon*, Oxford, 5 vol. in-8°, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques, et enrichie d'une traduction latine; 2° une édition de Denys le Périégète, sous le titre de *Dionysii geographia emendata et locupletata, additione scilicet geographiæ hodiernæ*, etc., Oxford, 1707, in-8°. Wells ne s'est point contenté de donner un texte pur avec des notes instructives ou choisies ; il a refondu l'ouvrage entier, transposé et changé les vers, et quelquefois même inséré des passages de sa composition, de sorte qu'il se trouve dans son édition environ trois cents vers grecs de plus que dans les autres. Les savants n'ont point goûté cet étalage d'érudition audacieuse, qui annule le texte de l'auteur sous prétexte de le perfectionner ou de le compléter. Au reste, les vers sont tournés avec assez d'élégance; la traduction latine et littérale du texte grec est extrêmement utile; les notes qui forment le commentaire prouvent toutes de l'érudition et de l'exactitude ; enfin seize cartes géographiques, dessinées par l'éditeur lui-même, accompagnent l'ouvrage et en doublent la valeur. 3° *Géographie historique de l'Ancien et du Nouveau Testament*, avec des cartes et des tables chronologiques, 4 vol. in-8°, fréquemment réimprimée, notamment en 1820 et 1840; 4° *Cours de mathématiques à l'usage des jeunes gentilshommes*, 3 vol. in-8°; 5° *Paraphrase de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, avec des notes, 6 vol. in-4°. Cette composition importante est formée, 1° d'une traduction anglaise aussi exacte que possible ; 2° d'une paraphrase, dans laquelle le texte est expliqué et partagé en sections et autres moindres divisions; 3° de remarques; 4° de préfaces à la tête de chaque livre, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament; 5° d'un discours préliminaire pour tout l'ouvrage. 6° *Harmonia grammaticalis, ou Coup d'œil sur le rapport des langues grecque et latine;* 7° *Arithmétique et géométrie*, 3 vol. in-8°. Il avait composé un grand nombre de cartes dont on peut voir le catalogue dans son édition de Denys le Périégète. — *Jean* Wells, mathématicien anglais, mourut en 1638, laissant entre autres ouvrages l'*Itinéraire de l'âme au Chanaan des cieux*, etc. — *Benjamin* Wells, son fils, né à Deptford en 1616, était un des médecins les plus habiles de l'époque ; mais son caractère hautain, vindicatif et bizarre, éloigna de lui tous ses amis et ses protecteurs, et il mourut dans une profonde misère en 1678. On lui doit un traité estimé sur la goutte et une traduction anglaise du *Médecin expérimenté* de Brice Bauderon. P—ot.

WELLS (Charles-William), médecin, né à Charlestown dans la Caroline du Sud, en mai 1757, était fils d'un Ecossais qui l'envoya faire ses études à Dumfries d'abord, ensuite à Edimbourg. En 1771, il revint en Amérique; peu de temps après éclata le soulèvement dirigé contre l'Angleterre : le père de Wells resta fidèle à la cause royaliste, et en 1775, il fut obligé de revenir en Europe. Son fils se retrouva à Edimbourg, et il se livra à l'étude de la médecine. Il fut bientôt attaché à un régiment écossais au service de la Hollande, et peu de temps après, il revint en Amérique, où, recueillant les restes de la fortune de sa famille, il alla s'établir à St-Augustin dans la Floride; il y fonda un journal. En 1783, se trouvant à Charlestown, il fut arrêté et mis en prison, par suite de ses opinions antipathiques à la jeune république. Rendu à la liberté au bout de trois mois, il fut au moment de périr par suite du naufrage du navire sur lequel il s'était embarqué. Dégoûté de l'Amérique, il prit le parti de passer en Europe pour la troisième fois, et il s'établit à Londres comme médecin. En 1790, il fut nommé médecin de l'hospice, en 1795, aide-médecin de l'hôpital St-Thomas, en 1800, médecin en chef, et membre de la société royale; il publia dans les *Actes* de cette société divers mémoires, notamment : *De l'influence qui amène la contraction des muscles des*

pire de M. Thiers; à la fin de l'article Napoléon nous avons indiqué les principaux ouvrages à consulter pour l'histoire générale de Napoléon; presque tous sont également à consulter pour la biographie de Wellington, qui, dans une partie de sa carrière, a été son adversaire, adversaire quelquefois heureux. On a publié en Angleterre d'assez nombreuses biographies du duc de Wellington, plusieurs de son vivant même. Nous citerons, en suivant l'ordre des dates de publication : 1° *Vie de A. Wellesley, duc de Wellington*, par G. Elliot, Londres, 1814, 1816, in-8°, traduite en français par Henri Lasalle, 1816, in-8°; 2° *Vie de A. Wellesley, duc de Wellington*, par Robert Southey (voy. ce nom), Londres, 1821, in-4°; 3° *Mémoires militaires du duc de Wellington*, Londres, 1832, 2 vol. in-8°; 4° *Vie du duc de Wellington*, par G. Seane, Londres, 1839-1840, 2 vol. in-18; 5° *Vie du feld maréchal duc de Wellington*, par W.-H. Maxwell, Londres, 1839-1841, 3 vol. in-8°; nouvelle édition, 1862, 3 vol. in-8°; 6° *Vie militaire du feld maréchal duc de Wellington*, par B. Jackson et Ch.-R. Scott, Londres, 1840, 2 vol. in-8°; 7° *Maximes et opinions du duc de Wellington, extraites de ses écrits et dépêches*, etc., par G.-H. Francis, Londres, 1845, in-8°; 8° *Esquisse historique du duc de Wellington*, par C. Philips, Londres, 1853, in-8°; 9° *Vie du feld maréchal duc de Wellington*, par J.-H. Stocqueler, Londres, 1853, 2 vol. in-8°; 10° *Vie du duc de Wellington*, par Wilson, avec illustrations, Londres, 1853-1855, 2 vol. in-8°; 11° *Appréciation du caractère du duc de Wellington*, par le comte Grey, Londres, 1853, in-8°; 12° *Exploits militaires du duc de Wellington*, par un officier de la guerre de la Péninsule et de Waterloo, Londres, 1854, 2 vol. in-8°; 13° *Minute de recueillement au sujet du duc de Wellington*, par sir Charles Napier, Londres, 1854, in-8°; 14° *Carrière du duc de Wellington*, par Hanby, Londres, 1860, in-8°; 15° *Vie du duc de Wellington*, par Young, Londres, 1860, 2 vol. in-8°; 16° *Vie du duc de Wellington*, par Brialmont et Gleig, Londres, 1862, in-8°, etc. Tous ces ouvrages sont en anglais. Une biographie sérieuse et complète du duc de Wellington est encore à faire en France. E. D—s.

animaux dans les expériences galvaniques, 1795; *Expériences sur la couleur du sang*, 1797; *Expériences et observations sur la vision*, 1811. Il inséra aussi divers travaux dans les *Mémoires de la société pour les progrès des sciences médicales et chirurgicales*, et il donna à plusieurs journaux de nombreux articles relatifs à la littérature et à la politique. Son dernier ouvrage, celui qui est son principal titre, est l'*Essai sur la rosée*, publié en 1814. Il y a consigné le résultat d'observations persévérantes et minutieuses, et elles lui coûtèrent cher, car, pour étudier les phénomènes de la rosée, il s'exposa maintes fois dans la nuit aux variations et aux sévérités du climat britannique, et il y contracta le germe d'une maladie dont il ne se rétablit jamais. Wells mourut le 18 septembre 1817, laissant des écrits qui ont contribué aux progrès des sciences médicales et physiques; et qui, recueillis en 1821, sont précédés d'une notice autobiographique. Z.

WELSCH (GEORGE-JÉRÔME), médecin et philologue d'Augsbourg, où il était né le 28 octobre 1624, fit ses premières études au gymnase de cette ville et les continua aux académies de Tubingue et de Strasbourg, étudia la langue arabe et la médecine, et fit dans l'une et l'autre de rapides progrès. Un voyage de long cours en diverses parties de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, l'occupa pendant les années suivantes. Il avait même formé le projet de passer en Egypte; mais ses parents s'opposèrent à l'accomplissement de cette résolution, et il se fixa auprès d'eux. Comme dans ses excursions scientifiques il avait toujours eu soin de se faire connaître des hommes les plus illustres, et que d'ailleurs il avait singulièrement ajouté à la masse de ses connaissances, il eut bientôt acquis, quoiqu'il ne portât point encore le titre de docteur, une assez haute réputation dans les sciences pour que l'académie des *Curieux de la nature* l'admît dès son origine au nombre de ses membres. La faiblesse de sa santé et une humeur naturellement mélancolique l'empêchèrent néanmoins de se livrer, avec autant d'énergie qu'il l'aurait souhaité, aux travaux de l'anatomie et de la thérapeutique. Il mourut le 11 novembre 1678, laissant un grand nombre d'ouvrages estimés, parmi lesquels on cite : 1° *Sylloge curationum et observationum medicinalium;* 2° *Dissertatio de ægagropilis;* 3° *Exercitatio de vena medinensi;* 4° *Exercitatio de vermibus capillaribus;* 5° *Curationum exoticarum chiliades* II, et *Consiliorum medicinalium centuriæ* IV, avec des notes. Beaucoup de mémoires et d'observations de Welsch sont contenus dans les *Miscellanea* des Curieux de la nature. P—OT.

WELSER ou VELSER (MARC), historien et philologue, naquit le 20 juin 1558 à Augsbourg, d'une famille très-ancienne. Quelques auteurs la font remonter jusqu'à Bélisaire; mais il serait difficile d'établir cette généalogie sur des preuves incontestables. Les ancêtres de Welser avaient acquis de grandes richesses par le commerce. L'un d'eux (Barthélemi Welser), s'étant rendu maître de la province de Venezuela obtint de l'empereur Charles-Quint d'en conserver la propriété, moyennant une redevance annuelle, et la transmit à ses descendants, qui la gardèrent jusqu'en 1555, époque où ils en furent dépossédés par la reine Elisabeth, femme de Philippe II; aussi leur fortune égalait-elle celle des Fugger (*voy.* ce nom). Marc montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les lettres. Envoyé fort jeune à Rome pour suivre les leçons du fameux Ant. Muret (*voy.* ce nom), il fit, sous cet habile maître, de rapides progrès dans les langues grecque et latine. A cette étude il joignit celle des antiquités, et se rendit tellement habile dans la langue italienne, que de l'aveu même des auteurs toscans il égalait les meilleurs écrivains. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat et se signala quelque temps au barreau. Admis en 1592 au nombre des sénateurs, il passa successivement par toutes les charges, et fut enfin élu préteur, puis consul ou duumvir en 1600. Les soins qu'il était obligé de donner aux affaires publiques ne ralentirent point son ardeur pour les lettres; il aimait et protégeait les savants et saisissait avec empressement toutes les occasions de leur rendre service. C'est ainsi qu'ayant su que Conrad Rittershuys désirait avoir communication du manuscrit des *Epîtres* d'Isidore de Péluse, conservé dans la bibliothèque de l'électeur de Bavière, il n'hésita pas à déposer mille florins pour lui procurer cette satisfaction. Welser était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe, tels que Scaliger, Peiresc et Galilée, qui lui dédia ses Lettres sur la découverte des taches du soleil. Peiresc lui demanda son portrait pour le joindre à ceux des savants qui décoraient sa galerie; mais Welser lui déclara qu'il se reconnaissait indigne de cet honneur, et il fallut envoyer à Augsbourg un peintre assez habile pour saisir ses traits à la dérobée. Welser fut tourmenté de la goutte dans les dernières années de sa vie, et mourut le 13 juin 1614. Son tombeau, qu'on voit dans l'église des dominicains, est décoré d'une épitaphe composée par Laur. Pignoria, son ami; elle est rapportée dans les *Monumenta Basil.*, appendix 75 (1). La plupart des poëtes de l'Allemagne s'empressèrent de payer un tribut de regrets à la mémoire de Welser, dont ils avaient éprouvé l'utile bienveillance. Leurs vers, recueillis par J. Rycquius, ont été réimprimés à la tête de l'édition que Chr. Arnold a publiée des œuvres de Welser, sous ce titre : *M. Velseri opera historica et philologica, sacra et profana*, Nuremberg, 1682, in-fol., fig. Ce volume est précédé d'une vie de l'auteur. Les ouvrages de Welser y sont rangés

(1) Tous les bibliographes placent la mort de Welser au 13 juin, et son épitaphe dans les *Monumenta Basil.* au 23 du même mois.

dans l'ordre suivant : 1° *Rerum Boicarum libri quinque historiam a gentis origine ad Carolum magnum complexi*, Augsbourg, 1602, in-4°. Cette histoire des anciens Bavarois est fort estimée ; elle a été traduite en allemand par Engelb. Wielich, ibid., 1605. On savait que Welser avait laissé un sixième livre, et que Math. Raderus en avait eu le manuscrit autographe; mais depuis longtemps on le croyait perdu, lorsque J.-Gasp. Lippert l'ayant retrouvé le fit imprimer dans une nouvelle édition de l'histoire de Bavière, Augsbourg, 1777, in-8°, jusqu'à ce jour la seule complète; elle est enrichie des remarques et des additions de J.-J. Herwart et de Mat. Raderus ; et l'on trouve à la fin deux opuscules inédits : *Leontii Pamphili Alsatici apologia ac ad eamdem Cratonis Sylvii Narisci responsio*. 2° *Rerum Augustanarum Vindelicarum libri octo, quibus a prima Rhætorum ac Vindelicorum origine usque ad ann.* 552 *a nato Christo nobilissimæ gentis historia et antiquitates traduntur*, Venise, 1594, in-fol.; belle et rare édition que Renouard croit sortie des presses des Alde (*voy.* son *Catal.*); trad. en allemand, Augsbourg, 1595, in-fol.; 3° *Inscriptiones antiquæ Augustæ Vindelicarum duplo auctius quam antea editæ*, Venise, Alde, 1590, in-4°. Peutinger avait le premier recueilli les anciennes inscriptions éparses dans la ville d'Augsbourg et sur son territoire, et les avait publiées en 1505 et en 1520 (1). 4° *Conversio et passio SS. martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ, Eutropiæ, quæ ante annos paulo minus* 1300 *August. Vindelicar. passæ sunt, cum commentario*, Venise, Alde, 1591, in-4°. Ces vies ont été insérées dans les *Acta sanct.* des Bollandistes. 5° *De vita S. Udalrici Augustanar. Vindelicar. episcopi, quæ extant ex mss.*, Augsbourg, 1595, in-4°; 6° *Historia ab Eugippio ante annos circiter* 1100 *scripta; qua tempora quæ Attilæ mortem consecuta sunt, occasione vitæ S. Severini, illustrantur*, ibid., 1595, in-4°, tirées des mss. de la bibliothèque de S. Emmeran de Ratisbonne; 7° *Narratio eorum quæ contigerunt Apollonio Tyrio, ex membran. vetustis*, ibid., 1595, in-4°. C'est le roman d'Apollonius de Tyr; Welser l'avait tiré d'un ms. de la bibliothèque des SS. Ulrich et Afre. Quelques auteurs l'attribuent à Symposius. L'original grec s'est perdu. Il a été traduit en français par Lebrun, Paris, 1710-1712, augmenté d'une préface, et 1796, in-12. 8° *Fragmenta tabulæ antiquæ*, Venise, Alde, 1591, in-4°. Welser, ayant découvert ces fragments de la fameuse carte connue sous le nom de *Table de Peutinger*, s'empressa de les publier; mais de nouvelles recherches lui ayant procuré ce précieux monument, il le fit réduire et l'adressa, pour le mettre au jour, à son ami le savant Abrah. Ortell (*voy.* PEUTINGER). 9° *Epistolæ ad viros illustres*. Ces lettres, au nombre de plus de cent cinquante, les unes en latin, les autres en italien, sont adressées à Jos. Scaliger, à Juste-Lipse, à Rob. Titius, etc., etc. On trouve d'autres lettres de Welser dans différents recueils : une à Elie Eningher dans les *Amænitates litter.* de Schelhorn, t. 3, p. 247; plusieurs lettres à Kirchmann, à Meursius, à Conr. Rittershuys, dans les *Epistol. Gudianæ*, p. 185; dans la *Notitia libror. rarior.* de Théoph. Sincerus (Schwindel), t. 1, p. 17-20 ; dans les *Miscellan. Lipsiæ nova*, t. 5, p. 374 et 536; enfin, on a publié séparément une lettre de Welser à son frère Christophe, contenant des remarques archéologiques très-curieuses, Augsbourg, 1778, in-8°. 10° *Sauli Merceri Virgilius Proteus*. C'est l'histoire des empereurs d'Allemagne, composée de vers de Virgile. H. Meibom avait publié cette pièce à la fin du second volume des *Centones Virgiliani*. Chr. Arnold avertit qu'il la reproduit à la fin des œuvres de Welser, pour de bonnes raisons : *Nunc, justis de causis, hoc loco comparare jussus;* en effet elle est de Welser : *Saulus Mercerus* est l'anagramme de Marcus Velserus (1). 11° *Publ. Optatiani Porphyrii panegyricus* (*voy.* OPTATIEN). On doit encore à ce savant une édition des fragments du traité de l'empereur Frédéric II, dit l'Oiseleur, *De arte venandi cum avibus*, etc., Augsbourg, 1596, in-8° (*voy.* FRÉDÉRIC). Il a fourni beaucoup de matériaux à Gruter pour son *Recueil d'inscriptions;* enfin on le regarde comme le véritable auteur du *Squittinio della libertà Veneta*, 1612, in-4°, traduit en français par Amelot de la Houssaye, et que quelques bibliographes attribuaient à don Alph. de la Cueva (*voy.* BEDMAR). Outre la vie de Welser par Arnold, dont on a parlé, on peut consulter Melch. Adam, *Vitæ jurisc. germanor.;* Freher, *Theatr. viror.;* le *Dictionnaire* de Bayle ; les *Mémoires* de Niceron, t. 24, et les *Singularités historiques* de D. Liron. Son portrait est gravé in-folio à la tête de ses œuvres, et en petit dans Freher. W—s.

WELSTED (LÉONARD), poëte anglais, né en 1689 dans la ville d'Abington (comté de Northampton), reçut les premiers éléments de l'éducation à l'école de Westminster. Un ouvrage anonyme intitulé les *Caractères du temps* (Londres, 1728, in-8°), qui lui est faussement attribué par quelques biographes, le représente comme un enfant de la plus haute espérance, et assure que les deux universités d'Oxford et de Cambridge se disputaient l'honneur de l'avoir pour disciple. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était encore à l'école de Westminster lorsqu'il publia son poëme burlesque du *Pâté aux pommes*, chef-d'œuvre d'élégance et de plaisanterie, que l'on a attribué

(1) Welser reproduisit ces inscriptions à la suite de son *Histoire d'Augsbourg*, en 1594; et depuis il s'occupa de recueillir celles que de nouvelles fouilles mirent à découvert. Il en avait composé un *Supplément* à son ouvrage, qu'on trouve dans les *Amænit. litterar.* de Schelhorn, t. 6, p. 116-140, et dans les *Miscellan. historic.* de Jacq. Brucker.

(1) Le P. Niceron, qui n'a pas deviné cette petite ruse, dit que cette pièce n'est point de Welser, et qu'elle ne méritait guère d'être jointe à ses Œuvres.

universellement au docteur King, et qui même a été inséré dans la collection de ses ouvrages. Welsted s'attacha au comte de Clare et à quelques seigneurs qui lui firent obtenir divers emplois, devint official de la Tour de Londres, et mourut revêtu de cet emploi en 1747. Il avait composé un grand nombre d'opuscules qui, la plupart, furent imprimés séparément et après sa mort réunis en un volume in-8°, 1787, avec une notice biographique écrite par Nichols. Les pièces les plus remarquables de ce recueil sont : 1° Le *Pâté aux pommes ;* 2° une comédie intitulée *le Libertin hypocrite*, 1726 ; 3° le *Génie*, ode sur l'apoplexie du duc de Marlborough. Steele en fit l'éloge dans le temps, et elle fut généralement si admirée, qu'on l'attribuait à Addison. 4° L'*Hymne au Créateur*, élégie sur la mort de sa fille unique (insérée dans le *Gentleman's magazine*, vol. 40, p. 936) ; 5° le *Triumvirat*, lettre en vers adressée de Bath à Célie, par Palémon. Ce morceau, que l'on considère à juste titre comme une satire contre Pope, attira sur Welsted des sarcasmes auxquels il ne pouvait rester insensible. C'est lui que l'auteur de la *Dunciade* caractérise en le comparant à de la bière, vieille sans être mûre, plate sans être claire, aigre sans être forte, etc. 6° Des *Contes* érotiques ; 7° diverses imitations et traductions de poëtes anciens. Il avait fourni à Steele le prologue et l'épilogue des *Amants généreux*, et publié une bonne traduction du *Traité du sublime*, par Longin. Quant à ses qualités comme poëte, il est assez difficile de l'apprécier. On ne peut nier que sa versification ne soit facile, coulante et harmonieuse ; mais, comme l'insinue l'auteur de la *Dunciade*, son harmonie dégénère en fadeur et sa douceur en faiblesse. On peut aussi lui reprocher d'avoir été trop près de la licence dans ses contes érotiques. Son premier ouvrage est sans contredit son chef-d'œuvre. On y voit de l'imagination, du feu, beaucoup d'esprit et d'originalité ; en un mot, le germe d'un poëte. Mais en sortant du collége, il se fit homme du monde bien plus qu'homme de lettres, et devint un adepte du plaisir au lieu d'être un adepte de la poésie. Les louanges excessives ou prématurées de ses amis contribuèrent aussi à le gâter, et il ne fit aucun effort pour s'élever d'un rang secondaire à celui auquel, après un début aussi brillant, pouvait aspirer un poëte laborieux et sévère pour lui-même. — *Robert* Welsted, associé du collége de la Madeleine à Oxford, publia, conjointement avec Rich. West (*voy.* ce nom), une édition de Pindare, avec scolies, notes et traduction latine en vers lyriques de Sudorius, 1697, in-fol. P—ot.

WELTER (Jean-Joseph), chimiste français, naquit à Valenciennes en 1763. Il fut membre correspondant de l'Institut de France et se livra à de nombreuses applications dans une fabrique de produits chimiques qu'il possédait aux environs de Valenciennes. Il a notamment doté les laboratoires de plusieurs appareils ingénieux, entre autres des *tubes de sûreté*, qui sont connus sous son nom. Ami de Gay-Lussac (*voy.* ce nom), il a souvent aidé dans ses travaux cet illustre chimiste. Il mourut le 6 juillet 1852. On a de lui : 1° *Procédé pour découvrir les plus petites quantités d'acide carbonique* (*Annales de chimie*, 1789, t. 3) ; 2° *Sur quelques matières particulières trouvées dans les substances animales traitées par l'acide nitrique* (ibid., 1799, t. 29) ; 3° *Sur la combinaison du chlore avec la chaux* (*Annales de chimie et de physique*, 1818, t. 7) ; 4° *Sur un acide nouveau, formé par le soufre et l'oxygène* (ibid., 1819, t. 10) ; 5° *Observations sur les soudes et les sels de soude du commerce* (ibid., 1820, t. 13) ; 6° *Comparaison de la quantité de chaleur dégagée par un gramme d'oxygène brûlant diverses substances* (ibid., 1822, t. 19) ; 7° *Sur la dilatation de l'air* (ibid., même année). L. R—l.

WELWOOD (James), médecin, né à Edimbourg en 1652, fit ses études à Glasgow et fut obligé de se réfugier en Hollande avec son père, que l'on soupçonnait d'avoir assassiné l'évêque Sharp. Revenu dans sa patrie lors de la révolution de 1688, il y devint médecin du roi. On a de lui des *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, depuis 1588 jusqu'à la révolution qui renversa les Stuarts, 1 vol. in-8°. C'est un ouvrage superficiel et très-partial. On a du même auteur des *Notes et observations* sur l'histoire du roi Jacques Ier, composée par Wilson, et une traduction en anglais du *Banquet* de Xénophon, in-8°, à laquelle il a joint un discours sur la mort de Socrate et sa doctrine. Il mourut à Edimbourg en 1716. Z.

WENCESLAS. *Voyez* Venceslas.

WENDELIN ou VENDELIN (Godefroi) (1), géomètre et astronome, était né, le 6 juin 1580, dans la Campine. Placé dès son enfance sous la direction d'un habile maître, il fit de rapides progrès dans les lettres. A treize ans il composait des *iambes* dont un poëte plus âgé aurait pu se glorifier. Il fit sa rhétorique à Tournay, sous les jésuites, et sa philosophie à Louvain. Malgré son penchant pour les sciences qui commençait à se manifester, il ne cessa pas de cultiver les lettres, et dans ses loisirs il apprit l'hébreu. Un de ses condisciples lui persuada de l'accompagner à l'université de Prague ; mais il tomba malade à Nuremberg, et le manque d'argent l'obligea de revenir dans sa famille. Le désir d'acquérir des connaissances le conduisit en France ; il s'arrêta quelque temps à Lyon, où l'on sait qu'il exerça l'emploi de correcteur dans une imprimerie. Il partit pour Rome, en 1600, avec des pèlerins qui s'y rendaient pour gagner les indulgences du jubilé. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il visita les principales villes

(1) Dans une de ses lettres à Gassendi (voy. *Opera Gassendi*, t. 6, p. 427), Wendelin ajoute à son nom de Godefroi celui d'*Irénée*.

d'Italie, revint en France par Marseille et établit à Digne une école qui fut assez fréquentée. Valère André, et après lui les bibliothécaires des Pays-Bas, disent que Wendelin eut l'avantage de compter au nombre de ses élèves le célèbre Gassendi ; mais le P. Bougerel a démontré que cette assertion est inexacte (*voy.* la *Vie de Gassendi*). Wendelin retourna en 1604 dans sa patrie, d'où il revint presque aussitôt à Paris, et s'étant chargé de l'éducation des enfants d'André Arnaud (1), il partagea son temps entre les soins qu'il leur devait et l'étude de la jurisprudence. Dès qu'il eut achevé ses cours, il se fit recevoir avocat au parlement et parut au barreau avec distinction. La mort de son père et de sa mère le força de revenir, en 1612, dans son pays pour régler ses affaires. Il résolut de s'y fixer, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de Herck, lieu de sa naissance. Passionné pour les sciences, il contribua de tout son pouvoir à les propager dans les Pays-Bas. Il ouvrit dans sa province une école où il donna lui-même des leçons, aidant de ses conseils et de ses livres tous ceux qui recouraient à ses lumières. Il entretenait une correspondance suivie avec les savants les plus distingués de la France et de l'Italie, tels que Gassendi, Peiresc, Mersenne, Petau, Naudé, Riccioli, etc., et ce fut à sa prière que, en 1636, Gassendi répéta la mesure du gnomon de Pythéas (*voy.* ce nom) et détermina la hauteur méridienne solsticiale du soleil à Marseille, pour s'assurer de la variation de l'obliquité de l'écliptique. L'année précédente, Wendelin avait été nommé chanoine du chapitre de Condé par l'infante Isabelle-Claire-Eugénie. Les revenus de ce bénéfice, qu'il n'avait point sollicité, lui procurèrent les moyens de s'appliquer à l'astronomie avec une nouvelle ardeur. Les observations qu'il fit sur la lune l'occupèrent pendant plus de quinze ans. Il avait pris l'engagement de les pousser plus loin, mais il en fut détourné par les emplois dont il fut revêtu contre son gré. L'évêque de Tournay l'ayant choisi pour secrétaire, le nomma bientôt après official et chanoine de sa cathédrale. Wendelin mourut, en 1660, doyen du chapitre de Rothnac, laissant la réputation d'un esprit universel. Gassendi le regarde comme un homme de bien et des plus savants de son temps. Wendelin, dit Bailly, a beaucoup observé, mais particulièrement la lune, dont il considéra les taches et détermina les positions; cependant il ne lui fit point parcourir l'ellipse de Kepler : il lui donne bien un cercle, mais sans épicycle, et il explique ses inégalités par un balancement semblable à celui des pendules. Il eut aussi le tort d'établir que les jours sont égaux, malgré l'inégalité de la marche du soleil dont le mouvement leur sert de régulateur. Wendelin reconnut le premier la vérité de la loi de Kepler, relative aux satellites de Jupiter, et la confirma par ses propres calculs. Il établit d'une manière formelle la variation de l'obliquité de l'écliptique par la comparaison des observations modernes aux anciennes; enfin, et c'est ce qui doit lui faire le plus d'honneur, il a déterminé la parallaxe du soleil que l'on regardait comme inaccessible pour sa petitesse (*Histoire de l'astronomie moderne*, t. 2, p. 158-162). Sans avoir jamais tracé de cartes, Wendelin a rendu de grands services à la géographie; il a tenté d'en réformer le système, dont il sentait toute l'imperfection; et l'on est surpris que Delisle n'ait pas profité de ses observations pour améliorer les cartes qu'il publia cinquante ans après lui (*voy.* DELISLE). Les ouvrages de Wendelin sont : 1° *Loxia, seu de obliquitate solis diatriba*, etc., Anvers, 1626, in-4°, rare et intéressant. L'auteur en préparait, en 1644, une édition corrigée et augmentée qu'il avait l'intention de dédier aux magistrats de Marseille; mais elle n'a point paru. 2° *De tetrady pythagoræ epistolica dissertatio*, Louvain, 1627, in-4°; 3° *Aries, seu aurei velleris encomium*, ibid., 1628, in-4°. C'est un poëme en vers élégiaques. 4° *Censura et judicium de falsitate bullæ Martini I papæ*, Bruxelles, 1643, in-4°, contre l'abbé de Saint-Amand qui fondait son exemption sur cette bulle. 5° *Arcanorum cœlestium lampas paradoxa*, Bruxelles, 1643, in-12; 6° *Eclipses lunares, ab anno* 1573 *ad ann.* 1640 *observatæ, quibus tabulæ atlanticæ superstruuntur quarum idea proponitur*, Anvers, 1644, in-4°. Le P. Riccioli cite ces deux opuscules avec éloge et regrette que d'autres occupations aient empêché Wendelin de continuer ses observations lunaires (voy. *Almagest. novum*, t. 1, p. 35). 7° *De pluvia purpurea Bruxellensi*, Bruxelles, 1646, in-8°. Wendelin attribuait ce phénomène aux exhalaisons des mines de vitriol situées aux environs de cette ville. Cette observation, dit Descartes, est belle, d'un homme savant et de très-bon esprit; je ne doute pas qu'elle ne soit vraie (*Vie de Descartes*, par Baillet, t. 2, p. 285). Cependant ce phénomène, si Wendelin en eût deviné la véritable cause, aurait dû se renouveler. Peiresc avait expliqué d'une autre manière les pluies de sang (*voy.* PEIRESC). 8° *Leges salicæ illustratæ; illarum natale solum demonstratum, cum glossario salico legum adventicarum*, Anvers, 1649, in-fol. L'auteur a dédié cet ouvrage à J.-J. Chifflet (*voy.* ce nom), et on le trouve ordinairement à la suite des *Vindiciæ hispanicæ* dans les *Opera politica* de ce savant médecin. La loi salique avait été publiée pour la première fois, par J.-B. Hérold, dans les *Leges antiquor. Germanorum*, Bâle, 1557, in-fol. (*voy.* HÉROLD). Wendelin n'a fait que reproduire le texte de cette édition, n'ayant point eu de manuscrits. Dans une dissertation préliminaire, il cherche à prouver que cette loi a été rédigée

(1) André Arnaud est l'auteur d'un recueil de mélanges en prose et en vers intitulé *Joci*; Paris, 1601, in 12, et Avignon, 1606. On trouve dans la seconde édition une lettre à *Irenee Wendelin*, p. 72, mais elle n'offre aucune particularité sur notre auteur.

dans la Toxandrie, aux environs de Diest, ville de Brabant. Il y a des choses curieuses dans cet ouvrage, ainsi que dans le Glossaire ; mais Wendelin n'avait pas fait une étude assez approfondie de l'ancienne langue germanique, et les explications qu'il donne de différents mots obscurs ont paru ridicules à dom Bouquet (*voy.* le *Recueil des histor. de France*, t. 4, préf. v). La meilleure édition de la loi salique est celle que l'on doit à J.-G. Eckhard (*voy.* ce nom), et il est probable qu'elle ne sera pas surpassée. 9° *Epistola de calcedonio lapide seu gemma gnostica*, S. L., 1655, in-4°; 10° des *Lettres* à Gassendi dans le recueil des *Œuvres* de ce philosophe, t. 6, p. 427 et suiv.; elles contiennent des particularités intéressantes. Wendelin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur l'astronomie, la chronologie, le déluge. *Voy.* la *Bibl. Belgica* de Foppens. W—s.

WENDT (Jean), célèbre médecin allemand, naquit à Tost, dans la Silésie septentrionale, le 26 octobre 1777. Il pratiqua la médecine à Ohlau, à partir de 1799; en 1801, il vint à Breslau, y fut membre de la commission médicale, et en 1813, il fut appelé à professer à l'université le cours de thérapeutique. En 1814, il fut chargé de l'inspection du lazaret français, et en 1824 il fut nommé professeur à l'institut chirurgico-médical. Wendt mourut le 13 avril 1845. On a de lui : 1° *De la décapitation, ou Document physiologique et psychologique*, Breslau, 1803, in-8°; 2° *Défense de cet écrit, ou de la persistance de la conscience après la décapitation*, ibid., 1803 ; 3° *De la danse, considérée comme plaisir et souffrance*, ibid., 1804, in-12 ; 4° *De la théorie des moyens de guérison en matière chirurgicale*, 1811, in-8°; 5° *Des morsures occasionnées par la rage et de leurs suites*, ibid., même année, in-8°; 6° *De inflammatione scarlatinosæ naturæ*, ibid., 1812 ; 7° *De la maladie vénérienne dans toutes ses directions et sous toutes ses formes*, ibid., 1816, grand in-8°, et 1825, 3° édit.; 8° *Des secours à administrer en matière d'empoisonnement*, ibid., 1818, grand in-8°; 9° *Exposé systématique des maladies des enfants*, ibid., 1822, grand in-8°, et 1826, 2° édit.; 10° *Exposé d'une méthode (sic) certaine et prouvée par l'expérience, à l'effet de préserver des suites de l'hydrophobie*, 1824, grand in-8°; 11° *La vieille théorie des inflammations, confirmée par des observations nouvelles*, ibid. (sans date), 1824 peut-être ; 12° *Materia medica practica*, Vienne, 1830; 13° *Mes observations sur le magnétisme animal*, lues à la séance des Observateurs de la nature à Hambourg, 1830, in-8°. L. R—L.

WENDT (Jean-Christian-Guillaume), médecin danois, naquit à Eckernförde, dans le Schleswig, le 16 septembre 1778. Fils d'un négociant, il apprit d'abord la pharmacie, devint ensuite chirurgien assistant dans sa ville natale, puis chirurgien militaire. En 1797, il étudia la médecine à Copenhague et fut volontaire à l'hôpital général. Reçu à l'académie de chirurgie en 1802, il devint lecteur à l'école vétérinaire, chirurgien de bataillon dans un régiment norvégien, médecin à l'hôpital Warton. En 1812, il fut médecin inspecteur et professeur en 1817. Il parcourut l'Allemagne en 1825. En dernier lieu, il était chirurgien d'armée, avec rang de lieutenant en chef. Wendt mourut le 4 mars 1838. On a de lui : 1° *Des moyens de transport des blessés et des malades*, Copenhague, 1816 ; 2° *De abusu hydrargi jam magis magisque increscente*, Copenhague, 1823, in-4°; 3° *Documents pour servir à l'histoire de la variole chez l'homme*, Copenhague, 1824, grand in 8°; 4° *Aperçu de l'organisation médicale de l'armée danoise*, Copenhague, 1825 ; 5° *Analysis chemica radicis incubati vitiosi*, 1818 ; 6° *Summa curationis venereo morbo graviter affectorum qui ad unum omnes mercurii præcipitati rubri sunt sanati*, Copenhague, même année. L. R—L.

WENDT (Amadéus), philosophe allemand, né à Gœttingue en 1783, fit ses études dans l'université de cette ville et se consacra à l'instruction; il fut professeur extraordinaire de philosophie à Leipsick, et il remplaça Bouterweck à l'université de Gœttingue dans la chaire de philosophie. Il mourut dans cette ville le 15 octobre 1836. Il a laissé de nombreux écrits sur la philosophie, la critique, la théologie, les beaux-arts, son activité intellectuelle s'étant portée dans bien des directions diverses. Voici la liste de ses principaux ouvrages écrits en allemand : 1° *Eléments de la théorie philosophique du droit*, 1811 ; 2° *Discours sur la religion considérée en elle-même et dans ses rapports avec la science et l'art*, 1813 ; 3° *Des principales périodes de l'art, ou l'art considéré dans ses rapports avec l'histoire*, 1831. Signalons aussi deux ouvrages latins : 4° *De rerum principiis, secundum Pythagoreos*, 1827 ; 5° *De ratione quæ inter religionem et philosophiam intercedit*, 1829. Wendt a donné des éditions revues et augmentées des ouvrages de Tenneman sur l'histoire de la philosophie; il fournit des articles à un grand nombre de journaux scientifiques et il fut un collaborateur actif du *Dictionnaire de la conversation*, allemand, dont le succès a été si rapide. Z.

WENGIERSKI (Mathias), l'aîné de quatre frères qui, dans le 16° et le 17° siècle, se sont rendus célèbres par leur zèle pour la propagation du socinianisme en Pologne, naquit l'an 1582 en Silésie, et devint en 1607 recteur de l'école d'Ostrog. En 1609, il fut, à la manière des sociniens, *pleinement et légitimement consacré surintendant des frères dans la grande Pologne*. Le nouvel élu était inauguré et déclaré surintendant, avec charge de présider les synodes provinciaux. Mathias remplit ensuite les fonctions de prédicateur à la cour de la princesse de Zaslaw, et il mourut le 11 novembre 1638. — Wengierski (Thomas), frère du précédent, fut déclaré, en 1626, surintendant des églises sociniennes dans la Petite Pologne. — Wengierski (André), frère des précédents, né le 16 novembre 1600, remplit, en fai-

sant ses études sous la direction de son frère Thomas, les fonctions inférieures du ministère dans les églises sociniennes de la Silésie, de la grande Pologne et de la Poméranie. Après avoir visité celles de la Hollande, il revint, en 1625, dans sa patrie; ayant passé par tous les grades, il fut, en 1644, nommé par le synode provincial *senior* ou *ancien* du district de Lublin. Les Cosaques et les Tartares s'étant jetés sur les provinces méridionales de la Pologne, il se réfugia avec sa femme et ses enfants à Orzeskow, où il mourut le 11 janvier 1649. Il regretta beaucoup sa bibliothèque qu'il n'avait point eu le temps d'emporter, et que les Cosaques brûlèrent, ainsi que le temple des sociniens, qu'il desservait. Il a traduit en polonais : 1° *Janua linguarum Joh. Amos Comenii, ejusdemque Vestibulum*, 1646 ; 2° *Confessio latina in conventu Thorunensi* 1645 *exhibita*, Thorn, 1647. « Afin de concilier les « différends de religion, dit l'auteur, Vladislas IV, « roi de Pologne, avait, pour la première fois, « invité les dissidents à se trouver à une assem- « blée générale ou colloque, qui devait se tenir « à Thorn, en Prusse. Les réformés se commu- « niquèrent entre eux leurs sentiments, et après « avoir tenu des synodes provinciaux et géné- « raux, les *évangéliques* appartenant, soit à la « confession d'Augsbourg, soit à celle des Eglises « réformées, se trouvèrent à Thorn au jour « nommé, qui était le 28 août 1645. Sur cela on « peut consulter : 1° les *Actes du colloque de « Thorn*, qui furent imprimés par ordre du roi, à « Varsovie, 1646; 2° *Idea colloquii charitativi « cum dissidentibus*, par le P. Jérôme de St-Hya- « cinthe, Cracovie, 1646. Les écrits présentés au « colloque par les réformés n'ayant point été « admis au protocole, pour la plupart, furent « publiés séparément à Berlin, en 1646. La con- « fession générale et la déclaration spéciale des « Eglises réformées dans le royaume de Pologne « et le grand-duché de Lithuanie, rédigées en « latin, furent lues à la session publique du « 1er septembre 1645. » C'est cette confession que Wengierski traduisit en polonais, et qu'il publia en 1647, dans les deux langues. On a aussi de lui, en polonais : *Ecclesiastes privatus, domesticus*, ou *Manière de célébrer le culte divin particulier, dans les maisons et dans les églises, tant en présence que dans l'absence du pasteur*. Son ouvrage le plus important est intitulé *Systema historico-chronologicum, Ecclesiarum slavonicarum per provincias varias, præcipue Poloniæ, Bohemiæ, Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæ, Moraviæ, distinctarum, libris* IV, *adornatum; continens Historiam ecclesiasticam a Christo et Apostolorum tempore ad ann. Dom.* 1650, *opera Adriani Regenvolscii*, Utrecht, 1652, in-4°. Le manuscrit de l'auteur n'allait que jusqu'à l'année 1648. Après sa mort, qui arriva l'année suivante, son frère Thomas, y ayant ajouté les événements survenus jusqu'en 1650, l'envoya à Gilbert Voët, professeur à l'académie d'Utrecht, qui le publia sous le nom d'Adrien Regenvolk. L'ouvrage contenait des assertions dures et hasardées contre les catholiques ; Thomas, craignant que la famille ne fût inquiétée, fit mettre en tête le nom supposé qui est l'anagramme de l'auteur. Vingt-sept ans plus tard, les sociniens ayant changé le titre, et, pour donner plus de poids à l'ouvrage, y ayant placé le véritable nom de l'auteur, le vantèrent comme une production nouvelle; ce qui lui procura une vogue extraordinaire en Hollande, en Allemagne, et surtout en Angleterre. Cette prétendue seconde édition a paru sous ce titre : *Andreæ Wengierscii slavonia reformata, sive historia ecclesiarum slavonicarum a Christo ad annum* 1649, Amsterdam, 1679, in-4°. Quoique ce soit un ouvrage de parti, il est très-important, parce qu'il fait connaître les doctrines des sociniens, les points où ils diffèrent des autres Eglises réformées, et les mouvements qu'ils se sont donnés pour répandre leur croyance en Pologne. G—y.

WENGIERSKI (Thomas Cajetan), chambellan du dernier roi de Pologne, né en 1755 d'une ancienne famille, imita en bons vers polonais le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, plusieurs épîtres philosophiques de Voltaire et le *Lutrin* de Boileau ; il traduisit en prose le *Bélisaire*, les *Lettres persanes* et les premiers *Contes moraux* de Marmontel. Il y a un talent distingué dans les diverses poésies fugitives de cet auteur; mais la liberté de ses opinions et son esprit satirique lui attirèrent une foule d'ennemis, et il fut obligé de s'éloigner de la Pologne. Ses œuvres en vers se trouvent réunies dans le choix d'auteurs polonais, par le comte Thadée Mostowski, en 26 volumes, Varsovie, 1803-1805. Ce poëte voyagea longtemps dans les différentes contrées de l'Europe et mourut, en 1787, à Marseille. M—i.

WENRICH (Jean-George), orientaliste allemand, naquit à Schaessbourg, en Transylvanie, le 13 octobre 1787. De 1812 à 1821, il professa les langues grecque, latine et hébraïque au lycée protestant d'Hermanstadt, puis il passa à Vienne, où il enseigna les langues orientales à l'institut théologico-protestant. Wenrich mourut le 15 mai 1847. On a de lui : 1° *Commentatio historica, qua quantum linguarum orientalium studia Austriæ debeant ostenditur*, 1823; 2° *Commentatio historico-critica de rhapsodis*, 1824; 3° *Commentatio de affinitate sacræ Indorum linguæ quam sanscritam dicunt cum Persarum, Græcorum, Romanorum, atque Germanorum sermone*, 1827 ; 4° *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armenicis, persicisque, ornatis*, 1842; 5° *De poeseos hebraicæ atque arabicæ origine*, 1843 ; 6° *Rerum ab Arabibus in Italia insulisque adjacentibus, Sicilia maxime, Sardinia atque Corsica gestarum commentarii*, 1845. L. R—l.

WENTZEL (Jean-Christophe), poëte allemand, né le 8 février 1659 à Unterellen, dans la principauté d'Eisenach, étudia la philosophie et la mé-

decine à Erfurth, et pratiqua quelque temps dans Eisenach l'art de guérir. Mais bientôt il conçut un goût très-vif pour la théologie, et abandonnant la science médicale, il vint se mettre sur les bancs de l'académie d'Iéna, et s'appliqua tellement à l'étude du dogme, de la controverse et des cas de conscience, qu'en très-peu de temps il soutint huit thèses sur l'abrégé de la théologie de Bayer. Cet enthousiasme religieux dura plusieurs années, pendant lesquelles il se fit recevoir maître ès arts et fit plusieurs exercices publics (*collegia*) sur des sujets de métaphysique, d'éloquence ou de poésie. La musique l'occupa ensuite; il s'y livra avec toute l'ardeur qui le caractérisait, et acquit assez de talent pour se concilier par là même les bonnes grâces du prince Jean-Guillaume de Saxe. Celui-ci ne se contenta pas de lui confier le soin de sa chapelle; il voulait encore lui faire entreprendre à ses frais un voyage en Italie, qui était alors la terre classique et l'unique sanctuaire de l'harmonie. La mort du prince mit obstacle à ce projet et força Wentzel à revenir à ses premières études. Nommé adjoint de la faculté de philosophie, il se remit en même temps à l'étude de la médecine, reçut en 1701 le bonnet de docteur, devint, quatre ans après, directeur de l'école du prince, à Altembourg, et enfin se vit appelé à Zittau pour y remplir les fonctions de principal du gymnase (1713). C'est là qu'il mourut le 2 mars 1723. C'était un homme doué par la nature de la plus grande facilité pour tous les genres d'étude, mais trop inconstant pour se fixer à quelque genre que ce fût. Philologue, poëte, théologien, musicien, médecin, il fut dans chaque partie un homme distingué; mais en s'attachant à une seule il aurait pu s'y faire une très-grande réputation. Outre des *Dissertations* et des *Programmata* en prose latine, on a de lui en vers allemands : 1° Le *Bosquet de lauriers*, Iéna, 1700, in-8°; 2° la *Forêt de cyprès*, ibid., 1701, in 8°; 3° le *Bocage des roses d'Altembourg*, Bautzen, 1719, in-8°; 4° le *Bois de cèdres*, ibid., 1724, in-8°. On recherche aussi son traité d'éloquence intitulé *Eloquentia nova antiqua*, Altembourg, 1712, in-8°. P—OT.

WEN-WANG, fondateur de la dynastie chinoise des Tcheou, naquit l'an 1231 avant notre ère (selon quelques historiens, en 1228), dans la principauté de Tcheou, située dans le nord-ouest de la Chine. C'était le patrimoine de sa famille, qui prétendait descendre de l'ancien empereur Ti-khu, et par conséquent de Houang-ti. Le père de Wen-wang était Ki-ly; lui-même porta d'abord le nom de *Tchhang*, et reçut, à la mort de son père, auquel il succéda en 1185, le titre de *si-pe* ou prince de l'Occident. Après les trois ans de deuil qu'il observa rigoureusement, il s'appliqua tout entier au gouvernement de ses Etats et y fit des règlements sages et utiles. Sa conduite exemplaire lui procura l'amitié d'un grand nombre de personnes du premier mérite, qui s'empressaient de s'attacher à lui. Ti-y, l'avant-dernier empereur de la dynastie de Changou-Yn, qui était le suzerain de Wen-wang, lui conféra le commandement de toutes ses troupes, charge dont son père s'était déjà acquitté avec gloire. En 1168, les tribus barbares qui habitaient la frontière occidentale de la Chine s'étant révoltées, les peuplades turques occupant les pays situés au nord menaçaient de suivre leur exemple. Ti-y envoya contre eux Wen-wang, à la tête d'une armée. Ce général, sans verser de sang et sans en venir aux mains, fit paraître tant de supériorité par sa contenance, et montra tant de clémence, que les premiers déposèrent les armes et se mirent à sa discrétion. Sur la nouvelle de leur soumission, les Turcs n'osèrent pas se révolter. Cheou-sin, fils et successeur de Ti-y, n'imita pas les vertus de son père. Il perdit l'empire par les débauches et les cruautés auxquelles l'entraîna Ta-ki, sa maîtresse favorite. Wen-wang encourut la disgrâce du tyran, qui le craignait, mais qui, n'osant pas le faire mourir, se contenta de le tenir, pendant trois ans, prisonnier à Yeou-li. Ce fut pendant cette détention que le prince de Tcheou fit des commentaires sur les *koua*, ou lignes brisées de Fou-hi, lesquelles existent encore et forment, avec les explications que Confucius y a ajoutées, le texte de l'*Y-king* ou du premier livre classique des Chinois. Délivré, en 1142, de sa prison par les sollicitations de son fils Fa et par les riches présents que ses sujets envoyèrent à Cheou-sin, il fut rétabli par cet empereur dans toutes ses dignités. De retour dans son pays, il fut choisi pour arbitre dans les différends qui avaient lieu entre les princes de Yu et de Joui. Le jugement qu'il porta dans cette affaire leur parut si équitable, que bientôt après ils vinrent se soumettre à lui, exemple que suivirent un grand nombre de chefs jusqu'alors indépendants. C'est de cette époque que date l'agrandissement subit des Etats de la maison de Tcheou. Cependant plusieurs de ses vassaux entreprirent en 1139, par esprit d'indépendance, de se soustraire à l'obéissance qu'ils lui avaient promise. Wen-wang, voulant les faire rentrer dans le devoir, commença par le seigneur de My-siu, qui était le plus puissant. Quand ses troupes furent arrivées à la frontière du pays de My-siu, les habitants, qui le chérissaient et qui n'avaient point d'attachement pour leur prince, se saisirent de ce dernier et le livrèrent à Wen-wang, qui, en trois ans, parvint à soumettre tous les autres révoltés. D'après la tradition chinoise, le cruel Cheou-sin avait fait construire une colonne de cuivre, creuse en dedans, qu'il faisait remplir de charbons ardents, pour jouir du plaisir barbare de la faire embrasser de force à ceux qui avaient eu le malheur de lui déplaire. Wen-wang lui offrit sa terre de Si-tho, pour obtenir qu'il ne fît plus usage de la terrible colonne et qu'il la détruisît. Cette demande lui fut accordée. Cheou-

sin le gratifia en outre d'un arc et d'une hache, ce qui, dans ce temps-là, signifiait qu'il lui conférait le droit de faire la paix et la guerre, sans autorisation préalable de l'empereur. Lorsque Wen-wang eut rétabli la paix parmi ses vassaux, il jugea à propos de changer sa cour, qui jusqu'alors avait été à Tchhing, et de la transporter à Foung-y, dans le voisinage de la ville actuelle de Sin-gan-fou, capitale de la province de Chen-si. Il fit élever sur un monticule près de cette place, une tour de la hauteur de 36 pieds sur 120 pas de circuit, qu'il appela Ling-thai ou la tour spirituelle. Elle était destinée à des observations astronomiques. On en voit encore quelques restes dans le district de la ville de O-hian. Un an après cette construction, Wen-wang mourut, âgé de 97 ans. Il avait régné dans le pays de Tcheou pendant cinquante ans. Par l'étendue qu'il était parvenu à donner à ses Etats, on peut le regarder comme le véritable fondateur de la dynastie des Tcheou, quoique son fils Fa, plus connu sous le nom de Wou-wang, soit regardé comme le premier empereur de cette dynastie, parce que ce fut lui qui parvint à supplanter totalement la maison des Chang, dont lui et son père avaient été les vassaux. Les vertus de Wen-wang avaient attiré tous les mécontents dans son pays, circonstance qui augmenta encore beaucoup la prépondérance des Tcheou, tandis que l'empereur des Chang était réduit à la possession d'un domaine proportionnellement très-petit et entouré de ceux de ses vassaux peu disposés à l'obéissance. Les Chinois regardent Wen-wang comme un des plus grands hommes que leur pays ait produits ; et leurs anciens livres sont remplis de ses louanges. Ils lui ont décerné l'honneur de l'apothéose, et ses temples sont nombreux dans la plupart des provinces de l'empire. KL—H.

WENZEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), métallurgiste, né à Dresde en 1740, apprit le métier de relieur chez son père, qu'il quitta sans son aveu à l'âge de quinze ans, pour voyager en Hollande. Ayant pris, à Amsterdam, des leçons de chirurgie et de pharmacie, il accompagna un de ses maîtres dans le Groënland. Après avoir servi quelque temps, en qualité de chirurgien, dans la marine hollandaise, il vint, en 1766, à Leipsick, pour y perfectionner ses études. S'étant particulièrement occupé de chimie, il se rendit à Dresde, où il fit des essais heureux. La société des sciences de Copenhague lui accorda le prix destiné à celui qui résoudrait cette question : *Comment peut-on, par le moyen de la réverbération, diviser les métaux dans leurs principes constitutifs?* En 1780, Wenzel entra au service de l'électeur de Saxe, et il fut nommé directeur des mines de Freyberg. Il mourut dans cette ville le 26 février 1793. Ses ouvrages sur la chimie et sur la métallurgie sont recherchés. On distingue surtout ses *Leçons sur l'affinité des corps* (all.), Dresde, 1777 ; 2e édition, 1779, in-8°. G—Y.

WENZEL (CHARLES), médecin allemand, naquit à Wonfurt en 1790. Il pratiqua la médecine à Volkach, puis l'art obstétrical à Manheim, enfin il devint, en 1829, médecin du prince de Leiningen à Miltemberg. Il mourut en août 1838. On a de Wenzel : 1° *De la gale dans sa réalité, et envisagée dans la thérapeutique insuffisante actuellement appliquée et cause d'un nombre infini de maladies chroniques*, Bamberg, 1825, in-8°, et 1832, 2e édit. ; 2° *De la contention d'esprit en tant que source d'un grand nombre de maladies*, ibid., 1826 ; 3° *Les suites d'une gale rentrée*, ibid., même année ; 4° *Dictionnaire de recettes pour les maladies des enfants*, 1829, 1re partie, et 1830, 2e partie, in-8° ; 5° *Recueil des recettes médicales les plus récentes*, 1833-1834, in-8°. L. R—L.

WENZEL. *Voyez* WENTZEL.

WEPFER (JEAN-JACQUES), anatomiste, naquit à Schaffhouse en 1620, et y mourut en 1695. Il étudia la médecine à Strasbourg et à Bâle. Il parcourut deux ans entiers l'Italie pour entendre les plus célèbres professeurs, et obtint en revenant de ses voyages la place de médecin de la ville, avec la permission de disséquer les corps de ceux qui mouraient dans les hôpitaux, ce qui n'avait été accordé à personne avant lui. Il s'acquit une grande réputation par des cures heureuses, et les cours palatines de Wurtemberg et de Durlach réclamaient souvent ses avis. Ce fut en prodiguant ses soins au duc de Wurtemberg et aux soldats de l'armée impériale, commandée par ce prince, que sa santé jusqu'alors florissante, malgré son grand âge, commença à s'altérer (1691). Son séjour dans l'armée du prince Léopold, où régnait une fièvre contagieuse, accéléra le terme de sa vie. Il fut enlevé aux sciences par une maladie asthmatique, qui dégénéra en hydropisie. Il a publié différents écrits remplis d'observations exactes et importantes : 1° *Diss. de palpitatione cordis*, 1647 ; 2° *Observationes de apoplexia*, 1675 et 1710, Leyde, 1734, in-8° ; 3° *Historia puellæ sine cerebro natæ*, 1665 ; 4° *De dubiis anatomicis epistolæ duæ*, dans l'*Anatomiæ Bilsianæ anatome* de Pauli ; 5° *Cicutæ aquaticæ historia et noxæ*, 1679, 1715 et 1733 ; 6° *Observationes de affectibus capitis internis et externis*, 1726, et Zurich, 1745, in-4°, ouvrage estimé. Les Recueils de l'académie Léopoldine des curieux de la nature offrent un grand nombre de ses observations. U—I.

WEPPEN (JEAN-AUGUSTE), poëte allemand, né à Nordheim le 3 février 1742, se retira dans ses terres du pays de Hanovre, après avoir rempli avec honneur des fonctions dans l'ordre judiciaire. Les biographes allemands annoncent sa mort sans en indiquer l'époque. Nous avons de lui en allemand : 1° *Henri le Long*, Gœttingue, 1778, in-8°. Dans ce poëme historique, il raconte les hauts faits d'un chevalier allemand qui mourut l'an 1099. L'auteur y a conservé tout ce qui appartient à l'époque, et sa versification élégante et facile donne de l'intérêt à l'ouvrage. 2° *Lettre*

érotique, en quatre chants, Gœttingue, 1778; 3° *Visite en l'église, poëme badin en douze chants*, Leipsick, 1781, in-8°; 4° *l'Officier hessois en Amérique*, Gœttingue, 1783, in-8°; 5° *Poésies*, Leipsick, 1783, in-8°; réimprimé à Carlsruhe, 1783, in-8°; 6° *la Jeune paysanne heureuse*, en 2 actes, Gœttingue, 1786, in-8°; 7° *le Patronat de la ville, pièce comique en six chants*. Gœttingue, 1787, in-8°; 8° *Contes, Fables, Épîtres, Portraits*, Hanovre, 1796, in-8°. Weppen a de la gaieté, de la facilité; et, ne cherchant pas à s'élever trop haut, il s'est borné sagement au genre léger, auquel la nature l'avait appelé. G—t.

WERDENBERG (RODOLPHE, comte DE), de l'une des plus anciennes familles de l'Allemagne, se rendit célèbre dans le 15e siècle par le zèle qu'il mit à défendre les habitants du canton d'Appenzell, soulevés contre l'oppression du monastère de St-Gall. Ce fut au moment où le duc d'Autriche se disposait à marcher au secours de Cuno, abbé de St-Gall, menacé d'être expulsé par ses sujets, que le comte de Werdenberg parut au milieu de ceux-ci et leur parla en ces termes : « Vous « n'ignorez pas qui je suis, braves habitants « d'Appenzell. Je suis né de la maison de Montfort, qui pour la noblesse et l'ancienneté ne le « cède à aucune autre. Mais qu'y a-t-il de noble, « si ce n'est de vivre libre et de soutenir un « droit si précieux? Le malheur des temps passés « introduisit l'inégalité parmi les hommes. Ici, « derrière ce mur de rochers, est *Werdenberg*, « l'héritage de mes ancêtres; là, dans la vallée « que couvrent ces hauteurs, au *Rheinthal*, ré« gnèrent, vous le savez, mes aïeux, mon père « encore, et moi-même. Mais tout nous a été en« levé, à mon frère comme à moi, par les ducs « d'Autriche; et c'est là le prix des services que « nous leur avons rendus trop longtemps. Mais « qui peut attendre de la reconnaissance ou de « la justice de princes auprès de qui la force dé« cide de tout? Ils se disent protecteurs de la « noblesse! Oui, c'est à celui qui combat aveu« glément pour eux, qui se tait aux assemblées « des états, qu'ils veulent bien accorder la gloire « d'être leur serviteur; mais l'ancien et vrai no« ble, qui chérit sa liberté comme eux chérissent « leur pouvoir, ils le détestent. Je suis prévenu « que le duc s'avance dans le Tyrol, et qu'il est « sur le point de vous attaquer. Les opprimés « doivent se soutenir en frères. Vous vous fierez « à moi : Montfort, vous l'avez éprouvé, ne man« qua jamais à sa parole. Que je sois votre con« fédéré, comme le sont les hommes de Schwitz, « ou, si vous l'aimez mieux, que je sois citoyen « d'Appenzell. Je désire vivre et combattre avec « vous. Quelque expérience des artifices de l'en« nemi, le courage de mes ancêtres, mon épée « et mon sang sont à vous; votre cause sera la « mienne. » Les habitants d'Appenzell connaissaient le courage du comte Rodolphe, mais, craignant que la simplicité de leur manière de vivre et de faire la guerre ne pût lui convenir, ils lui découvrirent ouvertement leur pensée; il les rassura bientôt par sa franchise, et le 28 novembre 1404 on se jura une alliance formelle. Depuis cet instant, le comte déposa son habit et son armure de chevalier, et il ne parut plus devant les Appenzellois que vêtu comme eux d'un sarreau de toile du pays. Voyant à quel point il honorait leurs mœurs, ils conçurent pour lui un véritable attachement, et bientôt ils le choisirent pour leur général. L'année suivante, ce fut sous ses ordres qu'ils triomphèrent de l'armée autrichienne dans la fameuse bataille de Stoss. Le comte Rodolphe se distingua encore plus tard en d'autres combats dans le Tyrol et le Vorarlberg. Il assura ainsi l'indépendance du canton d'Appenzell et recouvra lui-même la plus grande partie des biens qu'il avait perdus. (J. de Muller, *Histoire des Suisses*, vol. 3.) U—i.

WERDENHAGEN (JEAN-ANGE), jurisconsulte, né à Helmstædt le 1er août 1581, étudia dans sa ville natale, puis dans les académies d'Iéna, d'Altorf, de Tubingue, de Strasbourg et d'Heidelberg. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il fut nommé à la place de corecteur de Soltwedel dans la Marche de Brandebourg; mais il la quitta bientôt pour accompagner les jeunes seigneurs de Wurberg en qualité de gouverneur; ce qui lui donna occasion de faire un long séjour à Leipsick, puis à Giessen, où il se fit connaître avantageusement. La cour de Brunswick l'employa avec succès dans plusieurs négociations, et il fut récompensé de ses services par la chaire de morale à Helmstædt. Mais la bizarrerie de ses opinions philosophiques et religieuses, l'ardeur qu'il mit à ranimer les disputes relatives aux principes hétérodoxes de Daniel Hoffmann, et surtout l'imprudence qu'il eut de déclamer à tout propos contre la cour de Brunswick, indisposèrent contre lui et le prince et les plus modérés de ses collègues : il fut obligé de s'éloigner. Magdebourg lui offrit une retraite, où il se hâta d'aller occuper la place de syndic du chapitre. Mais il eut encore le malheur d'encourir des haines par son indiscrétion, et se vit contraint de résilier. Il s'attacha dès lors avec le titre de conseiller secret à l'administrateur des affaires épiscopales, qui se servit utilement de ses talents dans plusieurs circonstances et l'envoya à l'assemblée du cercle de basse Saxe. L'offre d'une place de syndic à Hambourg le décida à partir pour cette ville. De là il alla s'établir à Leyde, où il se livra à la composition de plusieurs ouvrages, n'acceptant aucun des emplois qu'on voulait lui confier dans les universités. Enfin, la solitude cessa d'avoir pour lui autant de charmes, puisqu'en 1632 il se trouvait auprès de l'archevêque de Brême en qualité de conseiller privé. Deux ans après, le duc de Brunswick l'appela à sa cour et le rétablit dans ses anciennes fonctions. En 1835, le sénat de Magdebourg l'envoya en qualité d'ambassadeur au con-

grès de Lunebourg, puis auprès du roi de Danemarck et des villes anséatiques. C'est là, qu'à la sollicitation de l'envoyé autrichien, il eut avec l'ambassadeur suédois Salvius, relativement au rétablissement de la paix, une conférence dans laquelle il déploya beaucoup d'habileté et de savoir. Il adressa ensuite à l'empereur une relation de tout ce qui avait été dit de part et d'autre, et exposa son avis d'une manière si lumineuse que, non content de l'élever au rang de noble d'empire, ce prince lui envoya le brevet d'ambassadeur ordinaire près des villes anséatiques. Cette double faveur fixa le nouvel envoyé impérial à Lubeck, d'où il ne s'éloignait que rarement pour se rendre à Vienne, à Brême ou à Hambourg. Il mourut à Ratzebourg le 26 décembre 1652. Werdenhagen était un des hommes les plus érudits de l'époque. Versé surtout dans l'histoire, la jurisprudence et la diplomatique, il avait beaucoup d'imagination et d'éloquence; mais il était bien éloigné d'y joindre autant de jugement. Amateur décidé du paradoxe et des querelles, non-seulement il adopta les idées de Servet, de Paracelse et de Bœhm, mais encore il y ajouta une infinité d'erreurs et de bizarreries. C'est donc avec précaution que l'on doit consulter ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Synopsis in Bodini libros de republica*, excellent résumé du traité de Bodin; 2° *Psychologia Jac. Bœhmii explicata*: 3° *Opus de rebuspubl. hanseaticis earumque confœderatione*: 4° *Epitome de arcanis rerumpubl.*; 5° *Systema ethices methodicum*; 6° une édition grecque et latine des *Caractères de Théophraste*, avec des notes. Il avait composé diverses poésies latines, imprimées, les unes sous le titre de *Poemata juvenilia*, les autres sous celui de *Carmina*, et une Histoire de la ville de Magdebourg. Ce dernier ouvrage est resté en manuscrit. P—OT.

WERDER (THIERRI DE), né à Werderhausen le 17 janvier 1584, voyagea en Italie, en France, et prit du service dans la petite armée du landgrave de Hesse-Cassel, son souverain. En 1610, il était comme capitaine de cavalerie dans la ville de Juliers. Après la campagne, il revint à Cassel, où le landgrave lui confia plusieurs fonctions diplomatiques. Au commencement de la guerre de trente ans, il se retira dans ses terres avec la résolution d'y vivre dans la retraite. Gustave-Adolphe l'ayant vu à Halle après la bataille de Leipsick, lui offrit un régiment d'infanterie, qu'il refusa d'abord; mais le général Banier, que Gustave lui avait envoyé, leva toutes les difficultés, et il accepta. Werder servit à la tête de son régiment depuis l'an 1631 jusqu'en 1635. Des réquisitoires venus de la cour impériale le forcèrent alors de donner sa démission. Cependant il continua à jouir d'une grande considération à l'armée suédoise, et obtint même que la principauté d'Anhalt, où il exerçait les fonctions de sous-directeur, fût exempte de toute contribution. En 1646, le landgrave de Hesse-Cassel l'envoya à la cour électorale de Brandebourg, où il demanda et obtint la princesse Sophie pour le jeune landgrave Guillaume. Il revint comblé d'honneurs et de grâces, et mourut, le 18 décembre 1657, dans sa terre de Reinsdorf. On a de lui, en allemand : 1° la *Jérusalem délivrée du Tasse, ou Heureuse campagne dans la terre sainte*, Francfort, 1626, in-4°; réimprimée sous ce titre : *Godefroy, ou Jérusalem délivrée*, Francfort, 1651, in-4°, avec 24 gravures; 2° *Roland furieux par Arioste*, Leipsick, 1632, in-4°. Cette traduction, réimprimée en 1636, est devenue extrêmement rare. Kuttner, dans les *Caractères des poëtes allemands*, dit : « Quand on considère attentivement « ces deux traductions de Werder, on ne peut « assez admirer la confiance que ce brave guer- « rier a mise dans ses talents poétiques. Le Tasse « et l'Arioste sont riches en beautés originales; « celui-ci ne sait mettre aucun frein à son ima- « gination; l'autre, plus sage et moins ardent, « a fidèlement observé les règles de l'art. Le tra- « ducteur, cherchant à rendre dans notre langue « le génie particulier des deux poëtes, a poussé « l'imitation presque servile jusqu'à la coupe « des vers. Enfin Werder a tout tenté, et il a « vaincu tous les obstacles. Sa versification est « facile; il est surtout heureux quand il exprime « l'exaltation du courage et la véhémence des « passions. Certaines fautes appartiennent au « temps où il a vécu. Il a des vers durs qui « tiennent encore à l'ancienne poésie des Francs; « mais il est entré dans l'esprit de ses originaux : « il les traduit d'inspiration. Un siècle après lui, « Kopp a aussi traduit la *Jérusalem délivrée*, mais « sa version est froide et beaucoup moins exacte. » Werder a composé, sur des sujets religieux, des *Sonnets* qui depuis longtemps sont tombés dans l'oubli. Il a dédié quelques-uns de ses ouvrages à Opitz, dont il admirait le talent. G—T.

WERDIN ou WESDIN. *Voyez* PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI.

WERDMULLER (JEAN-RUDOLPHE), peintre, naquit à Zurich en 1639. Le général d'artillerie George Werdmuller, son père, officier distingué et savant ingénieur, fut le premier à encourager les dispositions qu'il annonçait pour la peinture. Ce général, ami des arts, avait formé chez lui un riche cabinet de tableaux où le jeune Rudolphe puisa d'excellentes leçons. Conrad Meyer le perfectionna en le prenant chez lui. Le portrait et le paysage furent les deux genres qu'il cultiva de préférence : il faisait toutes ses études d'après nature; aussi toutes ses compositions se distinguent par leur air de vérité. Il ne négligea pas l'architecture civile et militaire. Ayant obtenu de son père la permission de voyager, il se rendit à Francfort, où il s'arrêta pour apprendre de Morellet, bon peintre de fleurs, ce genre de peinture. Arrivé à Amsterdam, l'air du pays lui occasionna une maladie grave, qui l'obligea de revenir

dans sa ville natale. De retour auprès de son père, il essaya de modeler en terre les bustes d'*Apollon* et de *Minerve*, un *Milon de Crotone*, en grand, et une figure de *Syrène* destinée à l'ornement d'une fontaine publique; et ces essais prouvent qu'il aurait été un habile sculpteur s'il lui eût été permis de se livrer à cet art. A l'imitation de son père, il fit une pompe à incendie remarquable par son invention ingénieuse. Ayant formé le projet, en 1668, d'aller visiter la France, sa famille, effrayée par la maladie qu'il avait essuyée en Hollande, voulut s'opposer à ce nouveau voyage; mais Werdmuller profita du départ d'un de ses parents, officier au service de la France, pour s'échapper furtivement, et le suivit à cheval accompagné d'un seul domestique. Il faisait nuit; accablé de fatigue et de sommeil, Werdmuller mit pied à terre et suivit à pied son cheval, qu'un domestique conduisait devant lui. Arrivé sur le bord de la Silh, et croyant toujours suivre son cheval, il se précipita dans l'eau, où il périt. Il n'avait alors que 29 ans. Cette mort excita des regrets très-vifs. P—s.

WERDUM (ULRICH VAN), historien hollandais, né au château de Werdum, dans la Frise orientale, d'une des meilleures familles de la province, passa les trente-six premières années de sa vie dans les études les plus sérieuses et les plus élevées de la littérature, de la philosophie et de l'histoire. Il se mit ensuite à voyager, parcourut l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, et revint après plusieurs années d'absence dans sa patrie, où il fut nommé conseiller intime de la Frise orientale et vice-président de la chancellerie et de la chambre. Il mourut le 20 mars 1681, âgé de 49 ans. On a de lui plusieurs ouvrages importants sur l'histoire de son pays : 1° *Discours historique et politique sur les causes qui ont fait soulever la Frise en* 1660 : 2° *Fragment de l'histoire de la Frise orientale, de* 1148 *à* 1520 ; 3° *Abrégé de l'histoire de la Frise,* d'après l'ouvrage d'Ubbo Emmius ; 4° *Réponse politique relativement au sceau accordé par l'empereur Léopold aux États de la Frise orientale ;* 5° *De l'administration de la justice et des biens de l'Église ;* 6° *Généalogie de quelques familles nobles de la Frise;* 7° *Suite de la famille Werdum* jusqu'en 1667, traduit en allemand par André-Arnold Gossel. P—OT.

WEREMBERT ou WERIMBERT, un des hommes les plus illustres du 9e siècle, naquit à Coire, selon quelques historiens, et eut pour frère Adalbert, fameux général de Charlemagne. Il fit ses premières études à l'école de Fulde, où il eut pour maître Raban Maur, et il s'y lia avec Otfride de Weissembourg, son condisciple, d'une amitié qui dura toute leur vie. Il se voua ensuite à la vie monastique; mais on ignore quel couvent reçut ses premiers vœux. Cependant il continua ses études à Fulde, où il approfondit les langues grecque et latine, s'occupa de poésie, de musique, de sculpture, d'histoire et de théologie, et mérita d'être qualifié l'*homme universel de son temps*. Digne d'enseigner à son tour, il fut appelé au célèbre monastère de St-Gall, où il remplit les fonctions d'écolâtre et forma plusieurs disciples habiles. C'est là qu'il mourut le 24 mai 884. Il avait été promu au sacerdoce peu de temps après son arrivée à St-Gall. Ce religieux a été quelquefois confondu avec l'écolâtre de Prum Wandelbert (*voy.* ce nom). On a de lui : 1° *Liber de musica ;* 2° une poétique intitulée *De arte metrorum libri duo*, remarquable surtout en ce qu'elle est l'unique ouvrage de ce genre que nous ait légué le 9e siècle: 3° *Commentarius in librum Tobiæ ;* 4° *Comment. de libro Proverb. Salomonis ;* 5° *Commentatio de Threnis seu Lamentationibus Jeremiæ prophetæ ;* 6° Trithème lui attribue un *Commentaire*, en quatre livres, *sur les quatre Evangélistes;* un recueil de *Lettres*, des *Sermons*, dans lesquels, selon le même biographe, il y avait de l'éloquence; un livre d'*Epigrammes*, parmi lesquelles étaient des poésies de toute mesure, ce qui était alors fort rare; des *Hymnes* et des *Chants* en l'honneur de Jésus-Christ et des saints. Selon Eisegrenius et Possevin, il serait encore auteur d'un commentaire sur l'Apocalypse, d'un autre, plus volumineux et plus savant, sur la Genèse, et enfin d'une histoire de l'abbaye de St-Gall. P—OT.

WERENFELS (SAMUEL), fils d'un ministre luthérien et professeur distingué, naquit à Bâle le 1er mars 1657, commença son cours académique en 1670, se livra ensuite aux études théologiques sous la direction de son père et sous Zwinger, Jean Rodolphe (II), Wetstein et Luc Gernler; puis, ayant été admis au ministère, il visita les universités de Zurich, de Berne, de Lausanne et de Genève. Revenu à Bâle après ce voyage littéraire, il crut devoir renoncer aux fonctions évangéliques à cause de la délicatesse de son tempérament, et il se consacra entièrement aux travaux du professorat. Il y avait déjà un an et demi qu'il occupait, à titre de suppléant, la chaire de logique, quand il fut nommé à celle de langue grecque. Plus tard il fut chargé d'enseigner l'éloquence, la controverse, l'Ancien et enfin le Nouveau Testament. Sans ambition, il s'était déjà refusé à plus d'une offre brillante, entre autres à celle de la chaire de théologie de Franeker. Il avait cependant été forcé d'accepter une place au conseil académique en 1702; et, en 1721, on lui confia malgré lui les fonctions du rectorat. L'affaiblissement de sa santé l'obligea sur la fin de sa vie à cesser les leçons publiques et à les remplacer par des conférences tenues chez lui. Il mourut le 1er juin 1740. Les sociétés royales de Berlin et d'Angleterre le comptaient parmi leurs membres les plus laborieux. A l'érudition, Werenfels joignait une qualité plus rare, un jugement sûr. Personne n'était plus habile à distinguer sur-le-champ le côté ridicule ou l'inutilité des objets. Aussi ses ouvrages se recommandent-

ils par la netteté des expressions et la précision des idées. Les principaux sont : 1° des thèses sur les logomachies des savants, soutenues d'abord sous ses auspices par les élèves de sa classe d'éloquence, puis réunies en un volume sous le titre général de *Samuelis Werenfelsii Basiliensis dissertatio de logomachiis eruditorum in septem partes suo quasque tempore in Academia ad disputandum propositas divisa*, Bâle, 1692, in-4°; Amsterdam, 1702 et 1716, 2 vol. in-8°. Ces deux dernières éditions se recommandent par des additions considérables. Au bout de l'une se trouve une dissertation sur l'enflure et l'affectation du discours (*Diatribe de meteoris orationis*); dans l'autre se lisent, outre cette même dissertation, un *Dialogue sur les limites du monde;* un autre *Sur l'immortalité de l'âme;* une dissertation sur l'argument de Descartes pour l'existence de Dieu *à priori*, dissertation déjà imprimée à part sous le titre de *Judicium de argumento Cartesii pro existentia Dei petito ab ejus idea*, Bâle, 1699, in-4°; beaucoup d'*Epigrammes* latines, etc.; 2° *S. Werenfelsii, etc., dissertationum theologicarum sylloge*, Bâle, 1709, in-8°; 3° *Sermons sur des vérités importantes de la religion, auxquels on ajoute des considérations sur la réunion des protestants*, Bâle, 1715, in-8°; Amsterdam, 1716, in-8°; Bâle, 1720; 4° édition, Genève, 1720. Tous ces ouvrages furent réunis en un seul corps par Werenfels lui-même, sous le titre de *Sam. Werenfelsii, etc., opuscula theologica, philosophica et philologica; editio altera*, etc., Lausanne et Genève, 1739, 2 vol. in-4°; ils sont très-estimés et justifièrent l'idée qu'on avait de l'auteur. On trouvera une excellente analyse du traité des logomachies et du jugement sur l'argument de Descartes dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, article *Werenfels*, notes A et B. On peut aussi consulter le *Mercure suisse*, janvier 1739. P—OT.

WERF (ADRIEN VAN DER). *Voyez* VANDER WERF.

WERFF (PIERRE VANDER), né à Leyde le 14 juin 1529, fils d'un généreux martyr de la liberté de conscience, se rendit éminemment utile à Guillaume de Nassau, dans ses premiers efforts pour l'indépendance de la Hollande, soit en se chargeant de missions confidentielles pour recueillir des subsides, soit en établissant des intelligences secrètes sur différents points. Les talents et la probité de Vander Werff lui concilièrent toute la confiance du prince. Il s'en montra digne surtout dans la périlleuse crise de la ville de Leyde, assiégée par les Espagnols, en 1573 et 1574. Ni les intrigues du dedans, ni les menaces du dehors, ni la sédition, ni la famine, ni la peste, n'ébranlèrent la constance et la fermeté du bourgmestre. Entouré d'une populace mutinée : « Citoyens, « dit-il, je serai fidele au serment que j'ai prêté « à Dieu et à la patrie. Je n'ai pas de pain à vous « offrir; mais je dois mourir une fois; que ce « soit par l'ennemi ou par vous, j'y suis résigné. « Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, « coupez-le par morceaux, partagez-le entre « vous!..... » Ce langage imposa aux séditieux, et les Espagnols finirent par lever le siége. Maurice, successeur de Guillaume, distingua comme lui le mérite de Vander Werff. Dans les affaires les plus épineuses, l'Etat recourait à son conseil et à ses services. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à douze fois, deux fois député aux états de la province, et il refusa encore d'autres dignités. Le chœur de l'église de St-Pancrace, à Leyde, présente un monument érigé à sa mémoire. L'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par Van Loon, offre deux médailles frappées en son honneur. Te Water l'a dignement célébré dans une *Biographie spéciale* (en holland.), Leyde, 1814, in-8°. M—ON.

WERGELAND (HENRI-ARNOLD), littérateur norvégien, naquit le 17 juin 1808 à Christiansand; son père était un ecclésiastique qui avait un emploi subalterne à l'école latine de cette ville. C'était d'ailleurs un homme justement estimé, qui, en 1814, lorsque la Norvége fut séparée du Danemarck et réunie à la Suède, fit partie des députés qui rédigèrent la constitution nouvelle, établie sur des bases fort libérales. Il fut ensuite mis à la tête de la paroisse d'Eisvold, lieu où la constitution avait été rédigée, et ce fut là que le jeune Wergeland reçut les premiers principes de l'instruction. Il alla faire ses études à Christiania. A l'âge de dix-neuf ans, il débuta dans la littérature en écrivant sous le nom supposé de Siful Sifadda un vaudeville intitulé *Ah!* Bientôt cette pièce fut suivie d'une douzaine d'autres, les unes en vers, les autres en prose, mais toujours remplies d'allusions politiques et de personnalités. En même temps, le jeune auteur collaborait avec activité à divers journaux et publiait de nombreuses pièces de vers, se rapportant très-souvent aux querelles de l'époque. Il se fit ainsi de nombreux ennemis, mais il trouva d'un autre côté des admirateurs dévoués. Patriote zélé, il professait des principes exclusivement norvégiens et peu favorables aux autres nations scandinaves. L'opinion publique l'appuya d'abord, mais plus tard elle parut s'éloigner de lui, l'idée d'une fusion des trois nations (Suède, Norvége et Danemarck) ayant fait du chemin. En 1838, le roi Charles-Jean (Bernadotte) ayant visité la Norvége, Wergeland lui présenta à Christiania un hommage poétique qui fut très-bien accueilli, et le souverain accorda au poëte une pension. Cette faveur provoqua une vive colère de la part des radicaux, qui regardaient Wergeland comme leur coryphée. Il s'était d'abord consacré à la profession ecclésiastique, et après avoir subi en 1829 les examens habituels, il avait pris les ordres et il avait assisté son père dans ses fonctions pastorales, mais cinq ans après il donna sa démission; la liberté de ses opinions ne lui permettait pas d'appartenir à l'Eglise, et il avait un peu scandalisé le public en mettant au jour un

poëme intitulé *la Création*, *l'Homme et le Messie*, qui resta presque incompréhensible pour ses admirateurs les plus zélés. Il se livra à l'étude de la médecine, mais sans beaucoup de succès ; en 1836, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de l'université, et en 1840 conservateur des archives. Il avait renoncé à écrire sur la politique, et il se consacra à la poésie. Ses nouvelles productions furent d'abord reçues bien plus froidement que celles qui les avaient précédées, mais on reconnaît aujourd'hui qu'elles constituent les principaux titres de sa gloire. En 1840, il se maria, mais sa constitution vigoureuse et en harmonie avec sa taille très-élevée, avait été brisée par un usage immodéré de l'eau-de-vie ; il mourut le 12 août 1845, à l'âge de 37 ans. La société des étudiants de Christiania entreprit, en 1851, une édition des œuvres complètes de Wergeland ; elle forme 9 volumes et elle a été dirigée par H Lassen. Des notes ont été ajoutées afin d'éclaircir de nombreux passages que les personnes bien au fait de l'histoire contemporaine de la Norvége peuvent seules comprendre. Parmi les œuvres poétiques, on distingue deux tragédies, l'*Infanticide* et les *Vénitiens*, ainsi que la *Mort de Sainclair*, une des productions de la jeunesse de l'auteur basée sur un fait historique, la destruction d'un corps d'Ecossais au service de la Suède, attaqués brusquement par des paysans norvégiens. Les écrits en prose qui offrent le plus d'intérêt sont une série de notices biographiques sur les Norvégiens les plus dignes de mémoire et une histoire de la constitution d'Eidsvold. Z—B.

WERHLI (1) (JEAN-JACQUES), célèbre instituteur suisse, naquit dans le canton de Thurgovie en 1790. Fils lui-même d'un modeste instituteur rural, il se voua à son tour à cette carrière de dévouement où l'intérêt a bien peu de part. A peine âgé de vingt ans, il seconda le célèbre instituteur agronome Fellenberg, qui le chargea de diriger à Hofwil l'institut des pauvres. Il commença ainsi à instruire les enfants du paysan avant de s'élever plus haut et d'instruire leurs instituteurs. Il fit de ses élèves une famille, allant travailler avec eux aux champs dès l'aurore, et les suivant et les instruisant jusqu'au soir. En 1830, Werhli fut appelé par les autorités cantonales de Thurgovie à diriger l'école destinée à former les instituteurs eux-mêmes. A son tour il fonda deux écoles, l'une à Kreuzlingen, l'autre à Erlen. Il ne se départit pas alors de l'idée créatrice : faire de l'école une famille. « Dans le séminaire de Kreuzlingen, dit M. Dumont (*De l'éducation populaire*, 1841), tous les élèves sont habitués à se rendre mutuellement service... Tous les matins, ils se souhaitent le bonjour entre eux quand ils se rencontrent et saluent leurs maîtres. De même le soir, avant de se coucher, ils vont serrer la main à M. Werhli et aux professeurs présents. » On ne suivra pas plus loin l'économie intérieure des maisons dirigées par Werhli, il suffit de montrer que c'était une sorte d'école normale de la fraternité humaine, fortifiée par le travail de chaque jour. Il s'agissait surtout d'inspirer à ceux qui devaient être les instituteurs de la population rurale, le goût des travaux de la campagne. C'est à quoi tendait dans la pratique le directeur de Kreuzlingen. « L'instituteur d'une commune rurale qui n'a pas, disait-il, de goût pour la vie champêtre, et qui passe avec indifférence à côté d'un champ ou d'un jardin sans y jeter un regard scrutateur, est un pauvre instituteur ! » Werhli n'ambitionnait rien de plus : « Nous n'avons pas, faisait-il observer aux visiteurs, la prétention d'enseigner les sciences dans toute leur étendue. Au contraire, chez nous, il s'agit seulement de placer les fondements et de frayer la route, afin qu'on puisse ensuite marcher soi-même. Ici la science est une occasion et comme un élément d'éducation, car nous ne devons pas former des professeurs, mais des instituteurs qui élèvent en instruisant (1). » On n'a de Werhli que deux petits écrits intitulés, le premier : *Introduction à l'enseignement du chant* ; l'autre : *Entretien d'un instituteur avec ses élèves*. Ce grand, quoique modeste éducateur, mourut en 1855. R—LD.

WERLHOF (JEAN), jurisconsulte distingué, naquit le 12 mars 1660. Après avoir achevé ses études grammaticales à l'académie d'Helmstædt, il visita celles de Strasbourg, de Bâle, de Genève, vint suivre les leçons des plus célèbres jurisconsultes d'Orléans et de Paris, se fit recevoir licencié en droit dans la première de ces deux villes ; puis, étant revenu dans sa patrie, y occupa successivement les chaires de politique, des Institutes et de droit criminel (1696), enfin du code (1702). Peu de temps après, il fut nommé conseiller aulique du duc de Brunswick, et mourut le 25 avril 1711, laissant un grand nombre d'ouvrages et opuscules juridiques, tant imprimés que manuscrits, une *Histoire du Danemarck*, qu'il avait entreprise à l'âge de quatorze ans et à laquelle il ne cessa jamais entièrement de travailler, enfin des *Poésies* que Jean-Henri Werlhof, son fils, allait publier lorsqu'il fut lui-même enlevé par la mort. Un seul morceau de ses poésies a vu le jour, c'est son *Epithalame* de Charles III, roi d'Espagne, et d'Elisabeth-Christine de Brunswick. Parmi les ouvrages de jurisprudence du savant professeur, on cite son *Commentaire* latin sur le *Traité de la guerre et de la paix* de Grotius ; — *Antiquitates ac jus ecclesiasticum* ; — les *Traités de paix du 17e siècle*, et les dissertations intitulées *De maritimis commerciis*, qu'il soutint à l'âge de

(1) Quelques biographes ont écrit *Wehrli* au lieu de *Werhli* ; nous suivons cette dernière orthographe, qui est celle donnée par M. Dumont, qui a visité Werhli et son école.

(1) On sait que ce point de vue a été la pensée inspiratrice du projet de loi sur l'instruction secondaire présenté par M. Guizot en 1832.

vingt ans sous la présidence de Conring; — *De pactis liberarum gentium*; — *De usu juris romani aliorumque privatorum jurium in decidendis controversiis liberarum gentium*; — *Positiones miscellaneæ juris, maxime quo inferi Germani utuntur, enucleati et in succinctas theses memorialiter digesti*; — *Vindiciæ Grotiani dogmatis de præscriptione inter gentes liberas, contra Petr. Puteanum*; — *Disp. de electione et successione in regnis*. P-OT.

WERLHOF (PAUL-GOTTLIEB), premier médecin du roi d'Angleterre à la cour de Hanovre, naquit à Helmstædt en 1699, probablement de la même famille que le précédent. Il paraît qu'il commença ses études de très-bonne heure, car il y avait déjà longtemps qu'il avait achevé ses cours de langues, de littérature et de médecine à l'académie de sa ville natale, et même. selon plusieurs biographies allemandes, il avait exercé pendant plusieurs années dans la petite ville de Peina, près de Hildesheim, lorsqu'il vint, en 1725, à Hanovre. Ses connaissances profondes, son assiduité et un rare désintéressement lui acquirent en peu de temps la considération générale, et il fut successivement nommé médecin de la cour, premier médecin et professeur. Il continua de se distinguer également et dans la chaire et près du lit des malades, et mourut le 26 juillet 1767, regretté comme un de ces hommes dont le caractère fait le plus d'honneur à l'humanité. Sa longue expérience, son habileté à distinguer les symptômes et à saisir le vrai caractère des maladies les plus compliquées, sa prudence dans l'emploi des moyens indiqués par la thérapeutique, n'avaient d'égales que sa générosité et son infatigable complaisance. La science lui est aussi redevable de quelques-uns de ses progrès, principalement dans ce qui regarde la classification des fièvres. Ses ouvrages médicinaux sont trop nombreux pour que nous entreprenions d'en donner la liste complète. Les plus connus sont : 1° *Cautiones medicæ de limitandis laudibus et vituperiis morborum et remediorum*, Hanovre, 1734, in-4°; 2° *Actorum medicorum Edimburgensium specimina*, Hanovre, 1735, in-4°; 3° *Disquisitio medica et philologica de variolis et anthracibus*, ibid., 1735, in-4°; 4° *Pensées sur l'odeur forte de la bouche* (en all.), Francfort et Leipsick, 1743, in-4°; 5° *Observationes de febribus*, Hanovre, 1745, in-4°. Ces ouvrages, ainsi que plusieurs autres, ont été recueillis par Wichmann, sous le titre d'*Opera medica P.-G. Werlhofii collegit, auxit J.-E. Wichmann*, Hanovre, 1775, 3 vol. in-4°. Cette collection est accompagnée d'un abrégé de la *Vie* de l'auteur. On a aussi de lui une correspondance publiée à Berlin en 1784, in-8°, par les soins d'Engel, et intitulée *Epistolæ anecdotæ*. Quelques autres lettres de Werlhof se trouvent dans les écrits de Lentin. Il avait en outre composé plusieurs morceaux de poésie, qui ont été publiés avec une préface de Haller, Hanovre, 1756, in-8°. P-OT.

WERLOSCHNID (JEAN-BAPTISTE DE PEREMBERG), chevalier du saint-empire romain, se livra avec beaucoup de zèle à l'étude et à la pratique de la médecine, et ne craignit point, pendant que la peste exerçait ses ravages sur l'Allemagne, au commencement du 18e siècle, d'être continuellement au milieu des pestiférés. Il consigna les fruits de son expérience dans un ouvrage rédigé en commun avec un autre médecin, et intitulé *Historia pestis quæ ab anno 1708 ad ann. 1710, Transsylvaniam, Hungariam, Austriam, Pragam et Ratisbonam aliasque conterminas provincias depopulabatur, per Epistolas ex autopsia et experientia propria, non minus et cordiale, quam enucleate et graphice juxta medicinæ præcepta conscripta à Jo. Baptista Werloschnid a Peremberg, S. R. I. equite, et Antonio Loick phil. et med. doctoribus Austriæ medicis, enarrata*, 1715, in-8°. Les deux savants décrivent avec beaucoup de détails tous les symptômes de cette effrayante maladie et recherchent les moyens de la guérir. Ils finissent par donner un antidotaire dont ils assurent s'être servis avec succès. Quoique du temps de Werloschnid on n'eût point encore songé à examiner quelle était l'origine de la peste, la contagion ou l'infection, son ouvrage peut être utile à ceux qui s'occupent de cette question. La manière dont il semble envisager les symptômes, l'origine et les phases du mal, se rapproche le plus souvent du langage des non-contagionistes. On a encore de lui: *Abusus curationis verno-autumnalis*, Francfort, 1703, in-8°. P—OT.

WERMEERSCH ou VERMEERSCH (IVON), peintre flamand, naquit à Maldeghem, dans la Flandre orientale, en 1810. Il fit ses premières études à l'académie de Gand et s'adonna ensuite à la peinture d'architecture. On cite parmi ses premières œuvres d'art des *Vues des plus intéressants édifices de Gand*, lithographiées par Formois et qui parurent en 1838. Wermeersch visita ensuite les provinces rhénanes, le nord de l'Allemagne, puis l'Italie et Venise en particulier. Il revint plus tard et séjourna de préférence à Munich, d'où il allait faire des excursions et se livrer à de nouvelles études sur les bords méridionaux du Rhin. Ses travaux en cette matière peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre du genre. On trouve dans les musées de Gand, de Courtray et de Bruxelles quelques-unes de ces peintures, et l'on pouvait voir assez récemment à Munich des *Vues de Venise* signées de Wermeersch. L'*Album de Munich* par Kohler, 1846-1847, renferme une lithographie originale due à ce peintre distingué; elle représente une *Partie de campagne* sur les rives du Rhin. Wermeersch mourut à Munich le 24 mai 1852. L. R—L.

WERNEBOURG (JEAN-FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), mathématicien allemand, naquit à Eisenach le 1er septembre 1777. Il fut professeur particulier à l'université de Gœttingue, professeur de mathématiques à l'école des pages à Weimar, 1808,

puis au gymnase d'Eisenach, enfin, en 1818, professeur particulier et agrégé à l'université d'Iéna. Il mourut dans cette ville le 21 novembre 1851. On a de lui : 1° un *Aperçu du système des nombres et des poids et mesures*, Leipsick, 1800, in-8° ; 2° *Démonstration de ce point, qu'entre tous les nombres possibles, celui-là seul est parfait dans lequel la plus haute unité possible se compose de douze unités inférieures*, ibid., 1800 ; 3° *Du système le plus complet entre tous les nombres*, ibid., 1800 ; 4° *Déduction scientifique pure, ou Des rapports vrais entre deux lignes trigonométriques différentes*, ibid., 1800 ; 5° *Nouvelle théorie des moulins à vent*, ibid., 1800 ; 6° *Première théorie générale de la science des nombres*, ibid., 1804 ; 7° *Principes des systèmes mathématiques anciens et nouveaux*, Leipsick et Eisenach, 1805 ; 8° *Nouvelle et simple école de musique*, Gotha, 1812 ; 9° *Manuel d'arithmétique*, Iéna, 1818 ; 10° *Curvarum aliquot nuper repertarum synopsis*, Ibid., 1824. Divers travaux dans le *Magasin des connaissances naturelles* de Voigt et dans le *Dictionnaire encyclopédique* de Pierer. L. R—L.

WERNECK (le baron DE), général autrichien, naquit le 15 octobre 1748 à Louisbourg, dans les Etats du duc de Wurtemberg, où son père était feld-zeugmeister. Il entra au service d'Autriche dès l'âge de dix-sept ans, dans le régiment de Stein, dont il devint colonel. Il fit à la tête de ce corps plusieurs campagnes contre les Turcs, se distingua à la bataille de Martinestie, à la prise de Belgrade et mérita la croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé général-major en 1789, il fit en cette qualité les premières campagnes contre les Français, et commanda un corps d'armée sous le prince de Saxe-Cobourg en 1793. Après la bataille de Nerwinde, il pénétra jusqu'à Dinant, où il s'empara d'un grand nombre de bateaux chargés de vivres et de munitions. Il se distingua dans la même campagne par de beaux faits d'armes à Lannoy, puis au siége de Valenciennes, à celui de Dunkerque, et se signala surtout à l'affaire de Cateau-Cambrésis, le 31 mars 1794, ce qui lui valut dans le mois de juin de cette année le grade de feld-maréchal-lieutenant. Il commandait l'aile droite de l'archiduc Charles au combat de Wetzlar, le 15 juin 1796, et, suivant ce prince, il se laissa forcer partout, *agissant comme aurait pu le faire un général sans expérience*. Après le départ de l'archiduc, il commanda la réserve sous Wartensleben ; et, dans la retraite qui eut lieu sur le Mein, il contribua beaucoup par l'habileté de ses manœuvres (le 15 juin à Wetzlar, le 30 juillet en avant de Montabauer, le 6 près de Limbourg) à concentrer les forces autrichiennes en Franconie. Il leur donna ainsi les moyens d'attendre l'arrivée de l'archiduc Charles, et de se préparer aux journées d'Amberg (23 août 1796) et de Wurtzbourg (3 septembre), où il concourut à la victoire de la manière la plus efficace en rompant la ligne des Français, à la tête des grenadiers et des réserves de cavalerie. L'archiduc Charles l'en félicita par une lettre très-honorable, en lui envoyant la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse. L'année suivante, le baron de Werneck fut nommé général en chef de l'armée du Bas-Rhin, et il parvint d'abord à contenir les Français commandés par Beurnonville ; mais cette armée ayant passé sous les ordres de Hoche, et ce général ayant reçu l'ordre positif de marcher en avant, Werneck, qui lui était de beaucoup inférieur en nombre, ne put l'en empêcher. Forcé de combattre en même temps Championnet, qui manœuvrait sur la Sieg, et le général Hoche, qui débouchait par Neuwied, il voulut résister à la fois sur ces deux points, et il prit l'initiative des mouvements ; mais il fut près d'être coupé dans la retraite que ses troupes exécutèrent dans le plus grand désordre sur le Mein. Cette armée se trouvait dans la position la plus critique, lorsqu'elle en fut tirée par le traité de Léoben, qui suspendit toutes les hostilités. Cet échec parut avoir fait perdre à Werneck la confiance de son souverain. Dénoncé par le général Kray, il fut traduit devant un conseil de guerre et forcé de demander sa retraite, qu'on lui accorda avec une demi-pension. Ce n'est qu'en 1801 qu'on lui permit de rentrer au service, et il ne reprit les armes qu'à l'époque où les fautes de Mack devaient l'entraîner dans de nouveaux malheurs. Ce général en chef de l'armée autrichienne, qui s'était si maladroitement enfermé dans Ulm, s'abusait tellement alors sur la marche de Napoléon que, le croyant en pleine retraite sur le Rhin, il fit partir Werneck pour Tubingue, à la tête de 10,000 hommes, afin de lui couper toute retraite. Dès qu'il eut quitté cette place, Werneck reconnut l'erreur de son chef ; ne pouvant plus en recevoir de nouveaux ordres, il se réunit au corps de l'archiduc Ferdinand, dont il protégea d'abord la retraite sur la Bohème ; mais poursuivi lui-même avec beaucoup de chaleur par Murat, il consentit à une capitulation qui ne fut point approuvée par sa cour. Conduit à Kœnigsgratz, il allait y être traduit devant un conseil de guerre, lorsqu'il mourut subitement le 16 janvier 1806. Après avoir obtenu de grands succès et essuyé des revers funestes, le général Werneck a été jugé fort diversement par les historiens. L'archiduc Charles, qui lui avait écrit des choses très-flatteuses sur sa campagne de 1796, parle sévèrement de celle de 1797 dans ses *Principes de stratégie*. Le général Jomini s'exprime sur les mêmes faits avec plus de ménagement. Bulow l'a loué même pour sa conduite en 1805. Il est permis de croire que le souverain qui a fini par faire grâce au général Mack n'aurait pas traité Werneck avec plus de rigueur, si ce général eût pu survivre à sa seconde disgrâce. Werneck fit imprimer, en 1797, pour sa justification, le rapport officiel qu'il avait envoyé à

Vienne, sous ce titre : *Ueber das Betragen des Feld-marschall-lieutenant Freiherrn von Werneck im Feldzuge am Niederrheim.* M—D j.

WERNER, archevêque de Mayence, élu en 1260, se rendit à Rome près du pape Alexandre IV, qui lui donna le *pallium*. En traversant la Suisse, il fut accompagné par Rodolphe, comte de Hapsbourg, qui, selon quelques-uns, le suivit jusqu'à Rome. En 1273, les électeurs s'étant rassemblés à Francfort, pour mettre fin au long interrègne qui depuis la déposition de Frédéric avait duré vingt ans, l'archevêque de Mayence, comme chancelier de l'Empire, proposa Rodolphe pour empereur, louant son courage, sa sagesse, et soutenant que, dans l'état où se trouvait l'Empire, ces qualités étaient bien préférables aux richesses et à la puissance des autres concurrents. Ayant gagné à son opinion tous les autres électeurs, il réussit à faire élire son candidat. Il eut ensuite avec les comtes de Spanheim des discussions sérieuses qu'il termina après les avoir vaincus. Les brigands qui désolaient les bords du Rhin avaient fait de Rheinberg leur citadelle, où ils cachaient le produit de leurs pillages ; Werner alla les y assiéger, et, ayant pris cette place, il ordonna de la raser. La haine contre les juifs était alors générale ; on les accusait de profaner les hosties consacrées, d'immoler les enfants, d'empoisonner les puits, etc., et sous de pareils prétextes on les condamnait à périr dans les supplices ; Werner, plus humain, se contenta de les expulser de son électorat (1282). Ce prélat mourut en 1284. On le regarde comme un des plus sages qui aient administré l'archevêché de Mayence. G—Y.

WERNER (JEAN), mathématicien et astronome allemand, naquit à Nuremberg le 14 février 1468. On possède fort peu de détails sur sa vie ; on sait seulement que vers l'âge de vingt-deux ans il se rendit en Italie, où il s'occupa spécialement d'observations astronomiques. Il étudia la marche de la comète qui se montra au mois d'avril 1500 ; ses observations sur la position de diverses étoiles l'amenèrent à constater des différences avec les indications de Ptolémée ; il essaya de déterminer la précision des équinoxes et l'obliquité de l'écliptique, mais il n'y réussit qu'imparfaitement, ce qui d'ailleurs est fort excusable à cette époque. Dans des *Notes sur le premier livre de la Géographie de Ptolémée*, publiées en 1514, Werner entreprit d'expliquer un passage fort obscur relatif à la projection de la sphère céleste sur une surface plane, et il eut le premier le mérite d'indiquer la méthode pour déterminer les longitudes géographiques par le calcul de la distance angulaire entre la lune et quelques étoiles. Ses *Opera mathematica*, publiés à Nuremberg en 1522, in-4°, renferment un traité sur les sections coniques ; il consigna dans un ouvrage sur la trigonométrie un grand nombre d'observations astronomiques et géographiques. Il s'occupa de météorologie ; il recueillait des observations pour essayer de déterminer les mouvements de l'atmosphère. On lui dut aussi la construction d'une machine dans laquelle les révolutions des corps célestes étaient représentées d'après les principes du système de Ptolémée, le seul qui se fût encore produit. Werner ne put sans doute devancer des découvertes que devaient plus tard accomplir des hommes de génie, mais il fut doué d'un esprit chercheur et perspicace ; il fit avancer la science. S'il lui eût été donné de naître trois siècles plus tard, il aurait occupé parmi les astronomes un rang des plus distingués. Il mourut en 1528. Z.

WERNER (JOSEPH), peintre, né à Berne en 1637, fut élève de son père et de Matthieu Merian. Les dispositions de l'élève frappèrent le maître, qui lui conseilla de voyager en Italie, et le confia à un riche amateur, plein de goût, nommé Muller, qui se rendait à Rome. Ce nouveau protecteur prit Werner en amitié, le défraya, l'aida de ses conseils, et lui facilita tous les moyens de rendre fructueux son séjour en Italie. Le jeune artiste ne resta pas un instant oisif. Il dessinait, copiait tout ce qui lui semblait digne d'attention ; et l'on est étonné du nombre de dessins et de tableaux qu'il fit en si peu de temps. Il s'adonna d'abord à la peinture à l'huile, puis à la fresque ; mais la nécessité où l'on est dans ce dernier genre de peinture de terminer très-vite, et le goût décidé qu'il avait pour le beau fini, lui firent abandonner l'un et l'autre genre ; il se livra exclusivement à la miniature, pour laquelle il avait le plus rare talent. Ne voulant pas se borner à peindre le portrait, il traita l'histoire en miniature avec une égale supériorité. Malgré la petitesse du cadre et l'exiguïté des figures, il avait l'art de conserver la proportion des figures, l'expression vive et exacte des passions et tout l'effet d'un grand tableau. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe ; et Louis XIV l'appela à sa cour. Arrivé à Versailles, Werner peignit plusieurs fois le portrait du monarque, et il composa à sa louange plusieurs sujets allégoriques, pleins d'esprit et parfaitement peints. Ce fut à cette époque qu'il contracta avec Quinault une amitié intime, et qu'il fit pour ce poëte une quantité de jolis petits tableaux, parmi lesquels on distinguait les *Muses sur le Parnasse*, *Diane*, *Flore*, la *Mort de Didon*, *Artémise* et *Cadmus vainqueur du dragon*. Malgré la faveur dont l'honorait Louis XIV, qui se plaisait souvent à venir le voir travailler, il ne put résister au désir de revoir sa patrie. Il est inutile de dire combien est absurde l'imputation de ceux qui ont accusé Lebrun d'avoir, par sa jalousie, forcé Werner à quitter la France. De retour en Allemagne, ce peintre épousa, en 1667, à Augsbourg, Susanne Meyer, et fut employé par l'archiduchesse de Bavière, pour laquelle il fit sept tableaux représentant la *Vie de la Vierge*. De là il se rendit à Inspruck, où ses ouvrages obtinrent un égal succès. C'est vers cette époque qu'il se

remit à peindre à l'huile. Il fit, pour l'électeur de Bavière, un *Triomphe de Thétis*, qui enleva tous les suffrages. Jouissant de la plus grande considération, et sa fortune s'accroissant chaque jour, il voulut revoir sa patrie, et vint avec sa famille se fixer à Berne en 1682. Une occasion d'y développer tout son talent lui fut offerte ; et il s'empressa de la saisir, en peignant, pour l'hôtel de ville, un grand tableau représentant l'*Union de la justice et de la prudence*. On cite encore, parmi ses beaux ouvrages à l'huile, *Adam et Eve dans le paradis terrestre*, que l'on conserve à Bâle. Pour occuper ses loisirs d'une manière utile à ses compatriotes, il établit dans sa maison une école où il recevait les jeunes gens qui manifestaient quelque goût pour les arts. L'électeur de Brandebourg, Frédéric I[er], ayant fondé une académie de peinture à Berlin, on nomma Werner professeur, avec une pension de quatorze cents reichsthalers. L'artiste se hâta de se transporter, avec sa famille, à Berlin. Mais le ministre Dankelmann, qui l'avait fait nommer, ayant été disgracié, Werner perdit sa place et sa pension. Heureusement qu'une succession qu'il eut à Munich rétablit sa fortune, que cet accident avait diminuée, non moins que l'inconstance qui l'avait toujours empêché de se fixer là où il aurait pu s'enrichir. Revenu de nouveau à Berne, il y mourut en 1710. Quoiqu'il peignît à l'huile avec un véritable talent, c'est surtout comme peintre en miniature qu'il a mérité d'être placé au premier rang des artistes. P—s.

WERNER (JOSEPH TAMM), peintre allemand, naquit à Hambourg en 1658; il parcourut l'Italie et il se consacra spécialement à la peinture des fruits et des fleurs, sans négliger d'augmenter l'intérêt de ses tableaux en y plaçant des oiseaux morts, du gibier, des vases. On trouve dans ces productions une composition habile, un dessin correct, mais trop souvent la couleur est un peu lourde et la facture rappelle le décor. Ayant été appelé à la cour de l'empereur d'Autriche, Werner étudia les bons maîtres hollandais ; son faire devint plus soigné et son ton plus clair. Le musée de Vienne possède sept tableaux de ce maître ; le plus remarquable représente de la *Volaille et un lapin blanc*. Plusieurs autres productions font partie de la galerie Lichtenstein. Werner mourut à Vienne en 1724. Z.

WERNER (PAUL DE), général prussien, né le 11 décembre 1707, à Raab en Hongrie, entra à l'âge de seize ans dans le régiment des hussards de Nadasti, où il était enseigne en 1731, et capitaine en 1735. Pendant les vingt-neuf années qu'il passa au service d'Autriche, il fit huit campagnes contre l'Espagne, huit contre la France, six contre les Turcs et quatre contre la Prusse. A la bataille de Bitonto il fut fait prisonnier ; combattit, en 1737, à la malheureuse affaire de Banjaluka, et en 1739, à celle de Kroczka. En 1741, il était, avec l'armée de Hongrie, à celle de Molwitz, et en 1742 à celle de Czaslau (1). Dans la seconde campagne de Silésie, il se distingua à la bataille de Sorr ; et il se trouva, en 1746 et en 1747, à celles de Rocoux et de Laufeld, que le maréchal de Saxe gagna sur les Autrichiens et les Hollandais. Quoique Werner se fût distingué dans toutes les occasions, son avancement n'était pas rapide. Persuadé qu'on était injuste envers lui, parce qu'il était protestant, il quitta le service d'Autriche en 1750, pour entrer dans l'armée prussienne, où il fut aussitôt nommé lieutenant-colonel dans un régiment de hussards. S'étant fait remarquer par le maréchal Schwerin, il fut nommé commandant de son régiment, en 1756. Croyant que le général Nadasti était cause des désagréments qu'il avait éprouvés dans l'armée autrichienne, et tourmenté par son ambition autant que par le désir de se venger, il ne voyait devant lui que Nadasti. Bien servi par ses émissaires, il le poursuivait sans cesse dans ses marches et dans ses quartiers. Pendant la nuit, et dans des chemins impraticables, il tombait sur ses derrières ; et plus d'une fois il fut sur le point de le faire prisonnier. Mais Nadasti fut rappelé par sa cour ; et Werner se vit obligé de renoncer à ses projets de vengeance. Il s'en consola en se jetant sur les derrières du corps d'armée de Piccolomini, qu'il mit en déroute ; et plus tard, sur un autre corps, qu'il poursuivit jusqu'au milieu de la Bohême. Enfin, pendant toute la guerre de sept ans, ses hussards furent l'effroi de l'armée autrichienne. A la bataille de Prague, il exécuta, à leur tête, une charge décisive. A Kollin, il dirigea la première attaque, et couvrit ensuite la retraite du roi. Il accompagna le duc de Bevern en Silésie ; et près de Kettendorf, il tomba sur deux bataillons de Croates, qu'il mit en pièces. Le 22 novembre 1757, placé sous les ordres du général Ziethen, à la bataille de Breslau, il se jeta sur le corps autrichien qui avait chassé de Kleinbourg les grenadiers prussiens ; et il le repoussa avec une grande perte. A la bataille de Leuthen, il surprit, au point du jour, le général Nostitz, qui était aux avant-postes avec quatre régiments de hussards ; et l'avantage qu'il obtint sur lui contribua beaucoup au gain de la bataille. Au mois de septembre 1758, Frédéric le nomma major général, et lui conféra l'ordre du Mérite. Le général de Ville assiégeait Neisse, et le roi voulait faire lever le siége. Werner, qui désirait signaler sa promotion par une action d'éclat, tomba, près de Landskron, sur les grenadiers autrichiens, les mit en fuite, et débloqua en même temps Neisse et Kosel. Au printemps de

(1) Des historiens mal informés, et Voltaire qui les a copiés dans son *Siècle de Louis XIV*, ont dit que Werner aurait pu faire prisonnier Frédéric lorsque ce prince s'éloigna du champ de bataille, mais qu'il se laissa gagner par l'or qu'on lui offrit ; ce fait est peu probable ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'alors Werner n'était point, comme on l'a dit, hussard ou brigadier, puisqu'il était déjà capitaine en 1735, et que depuis il servit encore, en cette qualité, dans les troupes bavaroises sur le Rhin, où il fut blessé à l'avant-garde du prince Charles de Lorraine.

1759, ayant trompé le général de Ville par l'habileté de ses manœuvres, il le chassa de la Silésie. L'année suivante il passa sous les ordres de Foucquet et du prince Henri, et dans plusieurs occasions il commanda lui-même un corps d'armée. C'est à cette époque qu'il mit dans une déroute complète les dragons du prince Joseph, et qu'il reçut du roi, pour récompense de cet exploit, un présent de deux mille écus. Plus tard, ce prince le chargea d'aller délivrer Colberg, assiégé par les Russes. Il partit le 5 septembre de Glogau, et après une marche de quarante milles, il arriva, le 18, devant la place. Le jour même il tomba sur les assiégeants, qui occupaient les deux rives de la Persante. Comme ils ne s'attendaient pas à une pareille attaque, ils se hâtèrent d'abandonner leur camp, leur artillerie, leurs munitions. L'infanterie se sauva sur la flotte, et la cavalerie dispersée ne se rallia qu'en Pologne. Cette victoire donna un grand éclat au nom de Werner. Sur la proposition de Sulzer, la société des *Patriotes* fit frapper en son honneur une médaille où on lisait ces mots tirés d'Ovide : *Res similis fictæ*. Dans une de ses plus belles odes, Ramler chanta la délivrance de sa ville natale, et Frédéric II fit frapper une médaille sur laquelle on voyait le buste du brave Werner et celui du colonel Heiden, avec la ville de Colberg, représentée sous la figure d'une femme assise sur les bords de la mer, d'où un monstre sort pour la saisir, lorsqu'un guerrier se présente pour la sauver. En 1761, Werner fut nommé lieutenant général, avec un canonicat de deux mille écus, qui venait de vaquer à la collégiale de Minden. Après avoir chassé les Suédois de la Marche de Brandebourg et de la Poméranie antérieure, il fut mis sous les ordres du prince de Wurtemberg, qui était chargé de délivrer la ville de Colberg, assiégée, pour la troisième fois, par les Russes. Après avoir pris part aux pénibles et infructueuses opérations qui eurent lieu devant cette place, Werner reçut ordre d'aller au-devant du général Platen, qui s'avançait de la Pologne à marches forcées; mais il fut surpris par les Russes, fait prisonnier, et conduit à Kœnigsberg, où il demeura enfermé jusqu'à la fin de 1762. Dès que Pierre III fut monté sur le trône de Russie, il le fit venir à Pétersbourg, et le combla d'honneurs et de présents. Les offres les plus pressantes et les plus avantageuses ne purent le décider à passer au service de ce monarque. Il revint en Prusse, et le roi lui donna le commandement d'un corps d'armée avec lequel il pénétra dans la Moravie. Revenu en Silésie, il attaqua le maréchal Daun, qui, après avoir perdu 3,000 hommes et 7 étendards, fut forcé d'évacuer Schweidnitz. Cet exploit fut le dernier de cette guerre. La paix se fit, et Werner, comblé des bienfaits du roi, vécut dans la retraite, qu'il ne quitta qu'en 1778, pour prendre le commandement d'un corps d'armée dans la guerre de la succession de Bavière. Revenu dans sa terre de Pitschim en Silésie, il y mourut le 25 janvier 1785, à l'âge de 78 ans. G-Y.

WERNER (Abraham-Gottlob), l'un des plus savants minéralogistes et géologistes de nos jours, naquit le 25 septembre 1750, à Wehlau sur la Queiss, dans la haute Lusace. Son père, directeur d'une forge, lui donna des minéraux pour jouets, de manière qu'il commença en quelque sorte à les connaître avant les lettres de l'alphabet. Il reçut sa première instruction à l'école de l'hospice des Orphelins de Bunzlau en Silésie, et fut ensuite placé à la célèbre école des mines de Freyberg en Saxe. On le destinait à entrer dans le corps des mines, et comme les règlements de la Saxe exigent que pour y être admis on soit licencié en droit, il étudia pendant trois ans la jurisprudence à l'Université de Leipsick. Ce fut dans cette ville, et à l'âge de vingt-quatre ans (en 1774), qu'il publia son *Traité des caractères des minéraux*, où il propose pour la description de ces substances un langage méthodique et précis, dont les expressions variées suffisent pour exprimer d'une manière constante toutes leurs qualités sensibles. Il rendait en cela à la minéralogie un service analogue à celui que Linnæus avait rendu à la science des végétaux par la terminologie expliquée dans sa Philosophie botanique. Ce petit écrit de quelques feuilles a fait révolution en minéralogie, et toutefois il a été connu assez tard hors de l'Allemagne. Ce n'est qu'en 1790 que nous en avons eu une traduction française, faite, à la sollicitation de Guyton-Morveau, par Picardet. Nommé, en 1775, adjoint à la chaire de minéralogie de Freyberg, et inspecteur du cabinet, Werner jouit des moyens les plus avantageux d'étendre ses vues et de les propager. La chaleur qu'il mettait dans son enseignement, le zèle qu'il témoignait pour l'instruction de ses élèves, lui procurèrent promptement des disciples nombreux et enthousiastes, qui s'empressèrent de répandre ses doctrines en faisant entrer dans leurs ouvrages les idées nouvelles qu'il leur communiquait chaque année dans ses cours. Lui-même écrivit peu. Une traduction de la Minéralogie de Cronstedt, en 1780, et le catalogue d'un cabinet particulier, celui de Papst d'Ohaim, en 1791, furent les seuls ouvrages où il introduisit des descriptions faites d'après sa Terminologie, et où il fit connaître occasionnellement ses méthodes de distribution. Il comprenait ces deux objets sous le titre d'*Oryctognosie*. La connaissance des positions respectives des minéraux dans la croûte du globe et ce que l'on peut en conclure relativement aux époques de leur origine forment une autre branche de la science qu'il appelle *géognosie*. Il en présenta les premières bases en 1787, dans un petit écrit intitulé *Classification et description des montagnes*, et il en approfondit l'un des articles les plus importants, en 1791, dans sa *Nouvelle théorie de la formation des filons*, qui n'est également que de quelques feuilles. C'est donc

aux ouvrages de ses élèves que l'on est obligé d'avoir recours pour s'instruire pleinement de la marche graduelle de ses idées et de ses découvertes. Les principaux sont : en allemand, ceux de MM. Karsten, Wiedemann, Reuss; en français, ceux de MM. Brochant de Villiers et Daubuisson; en anglais, ceux de M. Jameson; en italien, ceux de M. Napione; en danois, ceux de M. Wad, etc., etc. Werner a été de la plus grande utilité à l'*oryctognosie* ou à la minéralogie proprement dite, en appelant l'attention sur une multitude de caractères trop négligés dans l'étude des substances minérales, et en faisant connaître par cette voie un nombre considérable d'espèces intéressantes que personne n'avait décrites ni même remarquées avant lui, et qui se sont trouvées offrir à la chimie des compositions particulières. Néanmoins on peut lui reprocher de n'avoir pas mis au rang qui lui convenait l'étude mathématique des cristaux et leur composition mécanique, dont la découverte et le perfectionnement ont immortalisé Haüy. Il divise le règne minéral en deux grandes parties, les minéraux simples et les roches ou masses composées de minéraux simples; pour les premiers il conserve les classes reçues des pierres, des sels, des combustibles et des métaux. Parmi les pierres il établit ses genres d'après les terres dont le caractère y domine; ce sont les acides qui déterminent les genres de ses sels; et quant aux métaux, c'est le régule qui les fixe; mais quoique cette distribution ait une apparence chimique, l'auteur s'attache souvent, du moins pour les pierres, aux caractères extérieurs plus qu'à la composition. Ainsi, il laisse ensemble sous le genre magnésien toutes les pierres onctueuses, bien que plusieurs d'entre elles contiennent plus d'argile ou de silice que de magnésie. Il portait cette règle si loin, qu'il s'est toujours obstiné à classer le diamant parmi les pierres, malgré les expériences incontestables qui prouvent que cette gemme n'est qu'une cristallisation du charbon. Ce qui peut l'excuser, c'est qu'il travaillait surtout pour des mineurs praticiens, qui ne pouvaient ni ne devaient s'élever à toutes les hauteurs de la science, et que son but principal était de leur fournir des moyens faciles d'apprendre à connaître les nombreux objets de leur art. En *géognosie*, la gloire de Werner est beaucoup moins contestée. Il est le premier qui, en poursuivant jusque dans le détail un ordre d'observations que Pallas, de Saussure et Deluc n'avaient fait en quelque sorte qu'indiquer à l'attention des naturalistes, ait élevé la théorie de la terre au rang d'une science positive, en la dépouillant des systèmes fantastiques dont elle s'était si longtemps composée. Sa distribution des roches repose sur leur ancienneté relative, qui se détermine par leur gisement. Les roches primitives portent toutes les autres, et ne renferment aucun débris de corps organisés. Viennent ensuite les roches de transition qui forment un passage des premières à celles de la troisième classe, que l'on nomme stratiformes parce qu'elles sont toujours en couches. La quatrième classe se compose des couches d'alluvion formées plus récemment, et qui continuent même encore à se former. Dans les quatre classes, l'auteur assigne avec beaucoup de justesse la place de chaque roche particulière, et l'on peut dire que sur des observations faites dans un pays assez borné il a deviné l'ordre de superposition qui s'est trouvé presque général sur toute la terre. Des inspirations de cette fécondité sont le vrai caractère du génie. Il attribuait la plupart des roches à une cristallisation ou à une précipitation qui aurait eu lieu dans un liquide, et il étendait cette théorie même aux basaltes et autres roches que l'opinion générale attribuait auparavant au feu des volcans. Il résulta de là une guerre assez vive entre les minéralogistes, guerre qui fit éclore une multitude d'ouvrages polémiques et même satiriques. Les élèves de Werner, sous le nom de *Neptuniens*, y traitaient avec beaucoup de dédain ceux qu'ils appelaient *Vulcaniens*, et qui continuaient de regarder le basalte comme un produit des volcans. Il ne paraît pas cependant que les Neptuniens aient remporté la victoire; et plusieurs de ceux qui ont soutenu ce système avec le plus de vivacité sont revenus au système contraire, surtout lorsqu'ils ont eu occasion d'étudier l'Auvergne, pays où Desmarets avait conçu le système du vulcanisme, et qui semble en effet en donner des preuves convaincantes; car en mille endroits les basaltes s'y trouvent à l'extrémité de longues coulées de laves qui partent de cratères encore très-reconnaissables, quoique éteints dès avant les temps historiques. Dans ses cours Werner considérait encore les minéraux sous le rapport chimique, sous le rapport économique, et même sous le rapport géographique; et il les rangeait dans ses collections d'après ces divers ordres de considération. Il s'en était occupé sous tous ces rapports avec une sagacité étonnante, et l'on assure qu'il en montrait l'influence sur les habitudes des peuples, sur leur histoire et jusque sur leurs qualités morales, d'une manière si spirituelle, que ses conversations à ce sujet avaient quelque chose d'entraînant pour les esprits les plus froids. On dit aussi que, s'il a écrit peu d'ouvrages, c'est parce qu'il avait une antipathie tout à fait singulière pour l'acte matériel d'écrire, au point qu'il avait fini par ne jamais répondre aux lettres qu'on lui adressait, et même par ne pas les lire, de peur d'être tenté d'y répondre. Sa collection de minéraux était magnifique, et il y joignait une collection de cinq mille médailles grecques et romaines. Les mérites de ce grand minéralogiste ont fini par être appréciés par tous les peuples civilisés; et déjà de son vivant, son nom était invoqué partout où l'on exerce l'art des mines. Il vint à Paris, en 1802, et y fut reçu

avec une grande distinction par tous les savants. L'académie des sciences l'avait placé au nombre de ses huit associés étrangers. Très-attaché à son pays, il ne voulut jamais entrer dans un autre service, malgré les offres brillantes qui lui furent faites à plus d'une reprise. Les malheurs de la Saxe, en 1812 et 1813, l'affectèrent si vivement, que sa santé en fut très-altérée. Dès lors il ne fit que languir, et mourut le 30 juin 1817, à Dresde, où il s'était rendu dans l'espoir de quelque soulagement. M. Bœttiger y prononça son oraison funèbre. M. Ritter a fait son éloge à l'académie de Munich, et l'auteur du présent article à l'Académie des sciences de Paris. Il avait, dit-on, laissé des manuscrits prêts à être imprimés. Son premier ouvrage, la *Nouvelle théorie des filons, avec son application à l'art d'exploiter les mines*, a été traduit en anglais avec un *Appendix*, par Ch. Anderson, médecin, 1809, 1 vol. in-8°. Werner n'avait pas été marié (1). C—v—r.

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), poëte allemand, fils d'un professeur de l'université de Kœnigsberg, naquit en 1768. Il a déposé dans une lettre adressée à un de ses amis une espèce de confession des aventures et des turpitudes de sa jeunesse (2). A l'âge de vingt-quatre ans, étant à Kœnigsberg, il s'enfuit avec une fille publique, et voyagea avec elle de ville en ville, dans une kibitke, à la manière des bohémiens, selon son expression. Il l'épousa à Varsovie et revint avec elle à Kœnigsberg, où il acheta une petite ferme qu'il revendit bientôt pour occuper un emploi, d'abord à Petrikau, puis à Plosk. Ayant eu des preuves de l'infidélité de sa femme, il s'en sépara. En 1796, le gouvernement prussien lui donna une place dans l'administration à Varsovie. Werner avoue, dans ses Confessions, qu'il y vit fort mauvaise compagnie, mais que néanmoins il ne fit tort à personne. L'organisation d'une loge maçonnique lui fournit l'occasion de s'occuper de franc-maçonnerie. Il fut l'orateur de la loge, et conçut le projet de réformer cette institution, pour laquelle il avait une affection mystique, qui prit un caractère singulier, en ce que, dans la suite, il chercha à réunir les idées religieuses à la franc-maçonnerie, espérant améliorer la race humaine par ce mélange, tout corrompu qu'il était lui-même. Son génie poétique s'éveilla aussi à cette époque. Dans ses promenades solitaires, il composa une partie de ses morceaux de poésie les plus remarquables. Etant en congé à Kœnigsberg, il fut conduit à épouser la fille d'un juge, laquelle, dit-il, avait eu une légion d'amants et possédait encore quelques milliers de florins. C'était, suivant lui, un triste mariage, sans amour et sans haine. Il amena sa seconde femme à Varsovie; et deux ans après les deux époux firent divorce. Dans la même année, devenu amoureux de la fille d'un tailleur polonais, il l'épousa. C'était une femme d'une imagination si ardente que, tout poëte qu'il se croyait, il n'était *que glace auprès d'elle*. Elle mourut quelques années après. Le ministre Schrœter, qui favorisait beaucoup les francs-maçons, plaça Werner, en 1805, dans l'administration à Berlin; mais les guerres qui survinrent entre la Prusse et la France rendirent son existence très-précaire. Ce fut pourtant à cette époque qu'il publia successivement ses compositions poétiques. En 1803, il fit paraître à Berlin *les Fils de la vallée, ou les Templiers en Chypre*, poëme plein d'une imagination brillante et dont le but secret était, comme il l'assure dans ses Confessions, de réveiller le zèle des maçons et de contribuer à la propagation de l'*Eglise invisible*. La seconde partie, publiée un peu plus tard, était bien inférieure à la première; on eût dit que le rhéteur y avait pris la place du poëte. Le mysticisme dominait dans cette continuation. Il fit paraître ensuite plusieurs compositions dramatiques: *la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, 1806, grand tableau dramatique qui peint bien les temps de la réforme religieuse. Cette pièce, qui a été représentée sur les théâtres d'Allemagne, malgré la multitude des personnages et la longueur de l'action, a aussi une teinte mystique. Une traduction de *Martin Luther*, ainsi que de *la Croix à la mer Baltique*, a été insérée dans la collection des pièces du *Théâtre étranger*. *Attila, roi des Huns*, tragédie romantique, et *Wanda, reine des Sarmates*, ne valent pas *Luther*. Son *Vingt-quatre février*, tragédie sombre et mélodramatique, en un seul acte, dans laquelle la vengeance du ciel ou la fatalité pousse une famille aux crimes les plus affreux, eut beaucoup de succès (1). Werner termina sa carrière poétique par la tragédie de *Cunégonde*, où le mysticisme reparaît avec force. En 1807, il se trouva, à la fête d'Interlaken, en Suisse, dans la société de madame de Staël, et plus tard il passa plusieurs mois à Coppet. Cette femme célèbre a porté sur Werner un jugement flatteur, dans son ouvrage *De l'Allemagne*, vol. 2, chap. 24. Ayant obtenu une pension du prince primat Dalberg à Francfort, et ayant erré en divers lieux, il vint en 1811 à Paris, y mena une vie assez dissipée, se rendit de là à Rome, et y abjura le protestantisme. Puis, étant allé à Vienne, il se fit prêtre, monta pour la première fois en chaire lors du fameux congrès et fut nommé prédicateur dans une des paroisses de cette capitale. Le spectacle extraordinaire d'un grand poëte protestant devenu prédicateur catholique excita une vive curiosité. On accourut en foule à ses prédications, et aucun

(1) Une société fondée à Edimbourg pour les progrès de l'histoire naturelle avait pris le nom de *société wernerienne*. De 1811 à 1838, elle a publié 8 volumes de *Mémoires*.

(2) *Blætter für literarische Unterhaltung*, janvier 1827.

(1) Une traduction du drame du *Vingt-quatre février*, annoncée comme littérale et due à M. Paul Lacroix, a été imprimée à Paris en 1849, in-12.

prédicateur n'eut autant de vogue. Werner a publié plusieurs de ses sermons. Si dans ses poésies on trouva trop de religion, en revanche, on aurait voulu dans ses sermons moins de poésie; mais il y règne un ton populaire et une vivacité d'expression qui devaient produire beaucoup d'effet. Il fit paraître plusieurs brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions et ses anciens sentiments. Il était entré dans l'ordre des *Rédemptoristes;* mais il rompit bientôt ses vœux. Quoique prêtre, il composa encore une tragédie, la *Mère des Macchabées*, Vienne, 1820, singulier mélange d'inspiration religieuse et d'un comique trivial. Il composa aussi des poésies sacrées, mais elles n'eurent pas de succès. Cet homme vraiment étonnant mourut le 17 janvier 1823. Il voulut être enterré au village d'Enzersdorf, près de Vienne. Par son testament, il laissa presque tout son bien à des établissements pieux. La bizarrerie de son caractère se montre en entier dans l'espèce de profession de foi qu'il a insérée dans ses *Confessions*, écrites en 1804 : « Je regarde Jésus-Christ « comme le seul, comme le plus grand maître « de la maçonnerie. Je considère la maçonnerie « comme intimement liée à l'art et à la religion, « celle-ci étant la mère, et les deux autres étant « frère et sœur. Je crois que, loin d'éclairer da- « vantage l'humanité, il faut la *déséclairer* par « la communauté des saints. Rendre un esprit « religieux à l'humanité si profondément déchue, « voilà le seul but où doit viser non-seulement « tout maçon, mais aussi tout citoyen, tout au- « teur. Cet esprit religieux est une espèce de « poésie, la plus sublime et la plus nécessaire; « personne ne peut s'en passer : le monde en- « tier devra s'en pénétrer tôt ou tard, etc. » Il dit encore ailleurs : « J'ai fait bien des folies, « mais je n'ai pas fait de choses honteuses. Je « me suis rendu malheureux, et j'ai désolé ma « mère. Si quelqu'un s'écrie, en lisant mes *Con- « fessions :* Werner était un fou, il aura raison; « mais s'il prétend que Werner était un coquin, « il mentira. » Deux des tragédies de Werner, *Luther* et le *Vingt-quatre février*, traduites en français, figurent dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. La *Revue de Paris* a donné, en 1830, une traduction d'un dialogue intitulé *la Cour de Valentinien en 494*. Une courte biographie de Werner, écrite par J.-E. Hitzig, a paru à Berlin en 1823, in-8°; un travail plus étendu, accompagné de longs extraits du journal autographe du poëte, dont Schnetz est l'auteur, a vu le jour à Grimma en 1841, 2 vol. in-8°. D-G.

WERNER (CARLE), entomologiste allemand, naquit au commencement du 19e siècle. Peu connu encore en France, il a grossi la liste des martyrs de la science, à laquelle il a sacrifié son patrimoine, ses facultés visuelles, enfin son existence même. En effet, Carle Werner a consacré quarante ans de sa vie à l'élaboration attentive, incessante d'un *Traité sur les entomozoaires*. L'histoire de sa vie est une sorte d'histoire d'un dévouement scientifique sans bornes. A force de tenir son œil fixé sur l'objectif du microscope, il perd d'abord son œil droit. Que fait-il ? il condamne aux mêmes observations son œil gauche, qui ne résiste pas plus que le premier. Cependant le volume se fait; il atteint les proportions devant lesquelles la science germanique n'a jamais reculé, et les entomozoaires ont leurs douze cents pages in-quarto, accompagnées de quinze cents gravures d'une rare finesse. Mais, par contre, l'auteur est aveugle et à peu près ruiné. Dans cette situation, Werner songe à faire écouler l'in-quarto et à rentrer dans ses frais. De là son voyage à Paris; mais cette capitale ne lui fut pas plus favorable que son pays. Il y vint, conduit par une autre Antigone, sa nièce, qui, le jour même de l'arrivée à Paris, épuisée par la fatigue et peut-être aussi par le défaut de ressources, tomba malade et mourut dans l'hôtel garni où elle était descendue avec Werner. Seul, vieux et aveugle, le naturaliste dut bientôt aller mourir dans l'asile des pauvres, l'hôpital, où le découvrit enfin, mais trop tard, un compatriote prévenu par une lettre de Vienne du départ de l'entomologiste pour Paris. Serrer avant sa mort une main amie, telle fut l'unique récompense de ses labeurs en ce monde et la seule consolation que recueillit le savant étranger. Il mourut en juillet 1863. En revanche, le *Traité des entomozoaires* se vend parfaitement en Allemagne chez le libraire qui l'a édité. R-LD.

WERNHER (GEORGE), conseiller du roi de Hongrie et gouverneur du comté de Saros ou Scharosch, dans le 16e siècle, avait eu occasion d'examiner les eaux minérales et thermales qui se trouvent en abondance dans le comté de Lips, voisin de celui de Saros. Ayant publié, vers l'an 1520, ses observations sur ce sujet, et les ayant communiquées à un de ses amis, le baron d'Herberstein, celui-ci l'engagea à donner plus d'étendue à son travail et à y comprendre toute la Hongrie, ce qu'il exécuta heureusement dans un traité qu'on trouve dans les *Scriptores rerum hungaricarum*, Vienne, 1746, t. 1, p. 842, sous ce titre : *Georgii Wernheri, consiliarii regis, et apud Saros præfecti, de admirandis Hungariæ aquis Hypomnemation, ad Coloniensem editionem anni* 1595 *recognitum et emendatum*. Dans la lettre que le baron d'Herberstein lui écrivit, il parle des eaux thermales qu'il avait vues dans le château royal d'Ofen, lorsqu'il remplissait une mission près du roi Louis, de la part de l'empereur Maximilien. Wernher, en parlant des fontaines dont l'eau est pernicieuse, dit : « Les deux plus cé- « lèbres se trouvent dans le comté de Saros. On « les voit couler de la citadelle dont je suis gou- « verneur; elles sont nuisibles non-seulement « aux oiseaux, mais au bétail qui en boit. » L'ouvrage de Wernher a encore paru dans les

Comment. rer. moscov., par Herberstein, et dans la *Descrip. Tartariæ* de Martin Broniowski. G-Y.

WERNHER (JEAN-BALTHAZAR, baron DE), conseiller à la cour impériale de Vienne, né à Rothenbourg dans les dernières années du 16e siècle, fut nommé professeur de droit à l'université de Wittenberg. Appelé à Vienne en 1729, il y mourut le 11 novembre 1742. Ce publiciste joignait des connaissances profondes en droit à une longue pratique; ce que prouvent tous ses écrits, qui sont : 1° *Selectæ observationes forenses*, Wittenberg, 1710, 2 vol. in-4°; Iéna, 1757, 3 vol. in-fol.; 2° *Compendium juris quo Germani hodie ac imprimis Saxones in foro utuntur*, Wittenberg, 1728, in-12. Dans les cas difficiles, l'opinion de Wernher faisait autorité dans tous les tribunaux de l'Allemagne. — WERNHER (Michel-Godefroi), neveu du précédent, né le 11 décembre 1716 à Neunkirchen, en Franconie, fit ses études à Wittenberg, où il se distingua comme répétiteur en droit. Il fut appelé, en 1761, comme professeur à l'université d'Erlangen, et il mourut dans cette ville le 13 août 1794. On a de lui un ouvrage estimé sur la jurisprudence, sous ce titre : *Commentationes lectissimæ ad Digesta, imprimis ad illustrium virorum Bæhmeri, Heineccii et Ludovici compendia*, Francfort et Leipsick, 1764; Erlangen, 1779, 2 vol. in-8°. G—Y.

WERNICKE ou WERNIGK (CHRÉTIEN), poëte allemand, fut envoyé à l'université de Kiel en 1685. Morhof, professeur d'éloquence et de poésie, qui dirigeait ses études avec une affection paternelle, remarquant en lui des dispositions pour la poésie, lui conseilla de s'y livrer. Il lui disait : « Exercez-vous d'abord dans l'épi« gramme. Jusqu'à présent les peuples modernes « y ont peu réussi. Quelques-uns ont ressuscité « Virgile, Térence et Sénèque; mais Martial « manque à tous. Cela vient peut-être de ce « que les langues modernes ne peuvent attein« dre la brièveté de la langue latine. En alle« mand, vous aurez, sous ce rapport, des diffi« cultés particulières à vaincre. » Le jeune élève, pensant à cet égard autrement que son maître, voulut lui prouver que l'allemand ne le cède en brièveté, en précision, à aucune autre langue; il traduisit deux épigrammes latines, dont le style serré paraissait inimitable. Il commença par celle de Sannazar sur la ville de Venise : *Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis*, etc. Après ces premiers essais, il fit paraître d'autres poésies légères. Ses études étant terminées, il vint à la campagne, près d'une dame qui lui laissait tout le loisir de travailler, et qui même lui proposait des sujets de composition. Après avoir voyagé en Hollande, en France et en Angleterre, il fut nommé par le roi de Danemarck son résident à la cour de France. Il mourut à Paris vers 1720. Wernicke publia à Hambourg la première édition de ses œuvres sous ce titre : *Epigrammes contenant de courtes satires, des panégyriques et des sujets moraux* (allem.), en six livres, Amsterdam (Hambourg), 1697. En 1701, il fit encore paraître à Hambourg une seconde édition en huit livres. Il y avait ajouté quatre idylles composées en différentes occasions. Il publia ensuite un poëme épique appelé *Hans Sachs*, traduit de l'anglais en allemand, Altona, 1703. C'est une satire dans laquelle il tourne en ridicule les auteurs qui imitent servilement jusqu'aux défauts de leurs modèles. Cette production lui attira des ennemis et occasionna quelques écrits de part et d'autre. Wernicke donna une troisième édition de ses œuvres, sous ce titre : *Essais poétiques contenant un poëme épique, des idylles et des épigrammes*, en dix livres, Hambourg, 1704, in-8°. L'auteur s'exprime ainsi dans sa préface : « La bienveillance avec laquelle le pu« blic et surtout une cour royale (celle de Da« nemarck) ont reçu mes poésies m'a engagé à « les revoir avec soin, à les augmenter et à les « accompagner de remarques. » Le poëme de *Hans Sachs*, écrit en vers alexandrins, ayant paru dans cette édition avec des changements heureux, est devenu si populaire en Allemagne que plusieurs vers ont passé en proverbe. Bodmer, qui l'a réimprimé dans son *Recueil de critique et de poésie*, a donné une quatrième édition des œuvres de Wernicke, sous ce titre : *Essais poétiques de Wernicke, contenant des épigrammes, un poëme épique et des idylles*, Zurich, 1749, in-8°, et 1763. Ramler en fit paraître une nouvelle édition, sous ce titre : *Epigrammes de Chrétien Wernicke, avec celles d'Opitz et de quelques autres poëtes*, Leipsick, 1781, in-8°. Bodmer, dans son ouvrage sur l'*Origine et les développements de la critique en Allemagne*, dit : « Dans le temps où « Neukirchen cherchait à répandre à Berlin une « faible lumière sur la critique, un poëte se « montrait à Hambourg avec des connaissances « profondes sur cette science. Wernicke n'allait « pas à tâtons, comme un homme qui marche « dans les ténèbres : il jugeait d'après des prin« cipes fermes et inébranlables, ce qu'avant lui « on n'avait point fait parmi nous. Il considérait « la poésie allemande sans préjugé; il disait la « vérité, sans rechercher ni faveur ni applau« dissement. Ses épigrammes sont dirigées contre « nos poëtes, contre le bel esprit qui dominait « alors. On peut assurer qu'il fut un des pre« miers *réformateurs* du goût, qui de son temps « ne consistait parmi nous qu'en une puérile « imitation des Français et des Italiens. » — Ramler dit, dans ses *Nouvelles critiques* : « Wer« nicke avait étudié les anciens; il était versé « dans la littérature des Anglais, des Français et « des Italiens : il aurait pu s'exercer dans tous « les genres de poésie. N'étant pas capable de « supporter un long travail, il lui a plu de ne se « montrer que dans un genre, qui cependant an« nonce le philosophe accoutumé à réfléchir sur « les secrets du cœur humain. Ses épigrammes

« naïves, piquantes, fixent l'attention du lecteur. « On les relit ; on ne les quitte qu'après les avoir « apprises par cœur. » — La *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres*, annonçant l'édition de Wernicke publiée par Ramler, dit : « Wernicke « s'était créé lui-même ; il avait étudié les an« ciens et les modernes. Ses voyages et certaines « positions heureuses dans le monde avaient con« tribué au développement de ses belles facultés. « Ses écrits font voir que, sans copier, il puisait « dans son cœur et dans le fonds de ses obser« vations. Sa gaieté et une certaine causticité le « dirigèrent vers l'épigramme. » Hottinger, dans son *Parallèle des poëtes allemands avec les Grecs et les Romains*, dit : « Après Hagedorn et Haller, « nous avons vu paraître parmi nous les plus « grands poëtes dans tous les genres. Dans celui « de l'épigramme, nous plaçons avant les autres « Logau et Wernicke. Le premier a plus de « finesse, celui-ci plus de poids et de force. Il « est toujours égal à lui-même : et si l'un d'eux « mérite d'être appelé le Martial allemand, c'est « assurément Wernicke. Il n'a point, il est vrai, « le ton léger, facile, varié, du poëte romain ; « mais sa pensée est beaucoup plus énergique. » Lessing lui a aussi donné de grands éloges. Selon Kuttner (*Caractères des poëtes allemands*), « l'es« prit de Martial reposait dans Wernicke ; et « celui-ci a l'avantage qu'on peut le lire sans « rougir, sans rencontrer une expression libre « ou à double sens. Il avait scruté les mystères « du cœur humain beaucoup plus profondément « que Logau ; et ayant vécu dans les rangs éle« vés de la société, il a un tact qui manque à « celui-ci. » On trouve les principales épigrammes de Wernicke dans les recueils de littérature et les *Anthologies* de Joërden, de Schutz, de Haug et de Weisser. G—Y.

WERNSDORFF (GOTTLIEB), philologue, naquit en 1668 à Schœnefeld, dans la Saxe. Ayant achevé ses études à l'académie de Wittenberg, il embrassa la carrière évangélique, et fut pourvu d'une chaire de théologie qu'il remplit avec une rare distinction. Les premières dignités ecclésiastiques devinrent la récompense de ses talents et de son zèle pour la religion réformée. Il mourut le 1er juillet 1729. Wernsdorff était un des partisans les plus zélés de l'orthodoxie protestante, et eut de fréquentes disputes avec un de ses confrères qui voulait rétablir l'union entre les Églises réformées. Outre quelques oraisons funèbres, entre autres celle de Conr.-Sam. Schurtzfleisch (*voy.* ce nom), et des harangues académiques, on a de Gottlieb une foule de thèses et de dissertations. Dans sa thèse sur l'indifférence en matière de religion, il s'était proposé de réfuter quelques-uns des principes mis en avant par J.-Fréd. Ludovici, professeur à l'académie de Giessen, et dont la conséquence immédiate était de proclamer l'inutilité du culte extérieur. Le succès qu'elle obtint engagea l'auteur à revoir son travail et à lui donner plus de développement. Il le fit reparaître sous ce titre : *Brevis et nervosa de indifferentismo religionum commentatio*, Wittenberg, 1716, in-8°, inséré dans le tome 2 des *Disputationes Wernsdorfianæ*, et traduit en allemand par God.-Chr. Claudius, Wittenberg, 1731, in-8°, et 1734, avec un nouveau frontispice. Tout en louant l'ouvrage de Wernsdorff, Reimann lui reproche d'avoir fait un usage trop fréquent de l'ironie dans un sujet aussi grave, et de s'être permis contre son adversaire des railleries extrêmement piquantes, et qui s'accordent mal avec l'esprit de la charité, base du christianisme. Les nombreuses *Dissertations* de Wernsdorff ont été recueillies par Ch.-H. Zeibich, Wittenberg, 1736-1737, 2 vol. in-4°, précédées de la vie de l'auteur. Les plus intéressantes sont : Du recensement général ordonné par Auguste ; Recherches sur Apollinaire de Laodicée (*voy.* ce nom) ; Des fanatiques de Silésie, et spécialement de Quir. Kuhlmann (*voy.* ce nom) ; Du sabbat des Gentils ; l'Histoire de la confession d'Augsbourg vengée de quelques critiques récentes ; De la circoncision ; De l'ouvrage du Vrai christianisme, par J. Arnd (*voy.* ce nom) ; De l'indifférence religieuse et de l'autorité des livres symboliques ; De l'origine et des progrès de la réforme de Luther ; Des avantages de la réformation pour l'Église et pour l'État ; De l'impossibilité de réduire aux principes de la confession d'Augsbourg les principes de la réformation opérée par Calvin, etc. Wernsdorff est le chef d'une de ces familles privilégiées où les talents sont héréditaires. Ses trois fils, à son exemple, se sont distingués dans la double carrière de l'enseignement et de l'érudition. — WERNSDORFF (Gottlieb) l'aîné, né en 1710 à Wittenberg, fit ses études à l'université de cette ville, et y reçut le grade de docteur dans la faculté de philosophie. Nommé professeur de littérature sacrée au gymnase de Dantzig, il obtint, dans la suite, la chaire d'éloquence et d'histoire et s'acquit par ses nombreux travaux une réputation fort étendue. Son édition des *Poésies* de Philé (*voy.* ce nom) fut un important service rendu à la littérature grecque. Il venait de mettre la dernière main à celle des *Harangues* d'Himerius (*voy.* ce nom), qui l'avait occupé longtemps, et qui devait lui donner de nouveaux droits à la reconnaissance des hellénistes, quand il mourut le 23 janvier 1774, à l'âge de 64 ans. Son travail sur Himerius ne parut que seize ans après sa mort, en 1790, par les soins de J.-Christian Wernsdorff, son frère (1). Parmi les autres ouvrages de Gottlieb, on se contentera d'indiquer : 1° *De constitutionum apostolicarum origine contra Guil. Whiston.*, Wittenberg, 1739, in-4° ; 2° *Dissertatio historica de Silverio et Vigilio PP. MM. et potissimum illius in hunc lato anathemate ; in qua*

(1) Et non pas d'Ernest-Frédéric, comme le dit Schœll, *Répertoire de littérature ancienne*, p. 71.

narrationes quædam Baronii examinantur, ibid., 1739, in-4°; 3° *De metempsychosi veterum non figurate, sed proprie intelligenda*, ibid., 1741, in-4°; 4° *Commentatio de regibus crinitis Francorum Merovingicæ stirpis, qua simul probatur nummos quos vulgo gothicos appellamus, ad hosce reges referendos videri*, ibid., 1742, in-4°. Cette dissertation est très-rare; elle n'a point été connue des derniers éditeurs de la *Bibl. histor. de la France*. 5° *De republica Galatarum liber singularis*, etc., Nuremberg, 1743, in-4°. Le savant auteur a rassemblé dans ce volume tout ce que l'histoire a pu lui fournir sur l'origine, la migration, le gouvernement et la langue de cette fameuse colonie des Gaulois, établis dans la Phrygie septentrionale sous le règne des Attalides, et connus sous le nom de Galates. L'auteur y a mis beaucoup de recherches et d'érudition. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, année 1748, p. 675-85. 6° *Commentatio historico-critica de fide historica librorum Macchabæorum, qua Frœlichii annales Syriæ, eorumque prolegomena ex instituto examinantur*, etc., Breslau, 1747, in-4°. C'est une réfutation solide de quelques points hasardés par le P. Frœlich dans les Annales de Syrie. Le P. Frœlich s'était attiré ce redoutable adversaire en critiquant l'ouvrage de son frère (Ernest-Frédéric) sur les sources de l'histoire de Syrie. — WERNSDORF (Ernest-Frédéric), frère du précédent, naquit en 1718 à Wittenberg; fit ses études dans cette ville, puis à Leipsick; embrassa le ministère évangélique, fut reçu docteur et professeur en théologie à l'académie de sa ville natale, et mourut en 1782. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Epistola de ritu sternutantibus bene precandi*, Leipsick, 1741, in-4°; 2° *De Septimia Zenobia, Palmyrenorum Augusta*, ibid., 1742, in-4°. C'est une savante histoire de la célèbre Zénobie (*voy.* ce nom). 3° *De fontibus historiæ Syriæ in libris Macchabæorum*, ibid., 1746, in-4°. On a vu ci-dessus que Frœlich ayant osé critiquer cet ouvrage fut vivement réfuté par son frère. *Voy.*, pour plus de détails, la Nouvelle Allemagne savante (*Neues Gelehrtes Deutschland*), t. 21, p. 130. W—s.

WERP (CHARLES), jésuite, né, vers 1592, dans un petit canton nommé Coudros, qui fait partie de l'évêché de Liége, et dont la capitale est la ville de Huy, entra dans la compagnie de Jésus à Tournay, en 1612. Son noviciat étant achevé, ses supérieurs l'employèrent dans l'enseignement. Il professa les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême avec beaucoup de succès, fonctions qu'il continua d'exercer dans sa patrie, lorsque les ordres de ses supérieurs l'y eurent rappelé, et auxquelles il joignit la prédication et les travaux du ministère. Son zèle et sa charité n'avaient pas de bornes; et il n'était point d'obstacles qui l'arrêtassent lorsqu'il y avait du bien à faire ou du mal à réparer. Il en donna la preuve à l'occasion d'une maladie contagieuse qui se déclara à Dinant, ville du pays de Liége. Plusieurs de ses confrères y avaient péri, victimes de leur dévouement, en soignant les malades. Cette considération ne détourna point Werp d'aller les remplacer dans ce périlleux ministère. Il brava le danger, et ne quitta point la ville que le fléau n'eût cessé. Il aimait les pauvres, et ils étaient l'objet de ses soins les plus affectueux. Pauvre lui-même et humble religieux, n'ayant rien à leur donner, il recueillait les aumônes des personnes riches de sa connaissance, et les distribuait à ses chers indigents. En pourvoyant aux besoins du corps, il ne négligeait pas ceux de l'âme. Ses distributions étaient toujours suivies d'instructions pieuses et d'exhortations qui n'étaient pas sans fruit. Il passa douze ans de sa vie occupé de ces soins charitables, dans un hospice destiné à recevoir des pauvres infirmes. S'il lui restait du temps, il l'employait à la culture des lettres, et surtout de la poésie latine, pour laquelle il était doué d'une grande facilité. On a de lui : 1° *Piarum lacrymarum in quatuor fontes seu totidem libros elegiarum divisarum cum rhythmis, ad calcem singulorum*, Cologne, 1640, in-16; 2° *De raptu manresano sancti Ignatii de Loyola*, poëme épique en quatre livres, Anvers, 1647, reproduit dans le *Parnassus societatis Jesu*, Francfort, 1654, in-4°; 3° *Magdalena pœnitens, exulans, amans, elegiarum tribus libris expressa*, Leyde, 1667, in-18; petit poëme sur la Madeleine, qui ne manque ni de grâces ni d'élégance, et dont Southwell, historien de la Société, a oublié de faire mention. Il est dédié à Ambroise de Fraines, abbé de St-Corneille ou Beau-Repaire, ordre de Prémontré, dans la ville de Liége, que Werp appelle son *Mécène*, et qu'il représente comme un ami des lettres et le protecteur généreux de tous ceux qui les cultivent. Werp mourut à Huy le 17 décembre 1666. L—y.

WERT ou WERTH (JEAN baron DE), l'un des plus célèbres partisans du 17e siècle, était né en 1594, dans le Brabant, à Weert, petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé de bonne heure l'état militaire, il dut à son courage un avancement rapide. Il passa ensuite au service de la Bavière, et après la mort d'Aldringer (*voy.* ce nom), il lui succéda dans le commandement des troupes bavaroises, et il eut beaucoup de part à la victoire remportée par les Impériaux à Nordlingen en 1634. Il marcha ensuite sur Heidelberg, s'empara d'un des faubourgs, et força la ville à capituler; mais n'ayant pu se rendre maître du château, il se retira à l'approche de Bernard de Weimar (*voy.* SAXE). L'année suivante, il reprend Spire aux Suédois, obtient sur eux différents succès, et rejoint le duc Charles IV (*voy.* ce nom) en Lorraine. Gassion (*voy.* ce nom) lui fait d'abord éprouver un échec; mais il n'en intercepte pas moins les convois de l'armée française, bat son arrière-garde, et lui enlève une partie de ses

bagages. La Lorraine était tellement dévastée, qu'il devenait impossible d'y faire subsister une armée; Jean de Wert établit la sienne en Alsace pendant l'hiver. A l'ouverture de la campagne (1636), il se présente devant Liége, qui ne s'était point encore déclarée pour l'empereur; mais tout à coup, avec une armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonais et de Croates, il fond sur la Picardie, laissée sans défense. La France crut voir se renouveler les anciennes invasions des barbares. Bientôt il menace Paris, dont les habitants effrayés se réfugient dans les provinces, où ils portent l'épouvante. L'entrée de Gallas (*voy.* ce nom) dans la Bourgogne accroît encore le danger; mais la résistance inattendue qu'il éprouve devant St-Jean-de-Losne donne aux Parisiens le temps de se remettre de leur effroi. Dans quelques jours, 50,000 hommes sont prêts à marcher. Jean de Wert ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, et il abandonna la Picardie, emportant un riche butin. En 1637, il enlève aux Suédois Ehrenbreistein et Hanau, et marche contre le duc de Weimar, qui s'avançait au secours de cette dernière ville. Battu deux fois par ce prince, il est blessé grièvement dans un troisième combat. Dès qu'il est rétabli, Jean de Wert va rejoindre l'armée devant Rhinfeld, et il contribue puissamment à forcer le duc de Weimar d'en lever le siége (1638). Tandis que les Impériaux se réjouissent de cette victoire, le duc de Weimar les surprend dans leur camp et fait prisonniers les quatre généraux. Jean de Wert, malgré ses instances pour rester en Allemagne, fut envoyé à Paris, où son arrivée produisit la plus grande joie. Enfermé d'abord au château de Vincennes, il n'eut bientôt d'autre prison que la capitale. Les Parisiens, qu'il avait fait trembler quelques années auparavant, s'empressaient d'aller voir ce *redoutable* général (1). Le cardinal de Richelieu lui donna, dans son château de Conflans, une fête dont le duc d'Orléans fit lui-même les honneurs. A l'exemple du premier ministre, les grands seigneurs se firent un mérite de lui procurer chaque jour de nouveaux divertissements. La captivité de Jean de Wert dura quatre ans; mais on voit que rien ne fut négligé pour la rendre agréable. Ce ne fut qu'en 1642 qu'il fut échangé contre Horn, général suédois, fait prisonnier à la bataille de Nordlingen. Il reprit sur-le-champ son commandement, et battit le brave Rantzau (*voy.* ce nom) à Tudlingen. Quelques mécontentements le décidèrent à passer au service de l'Autriche, et il se signala, en 1646, dans l'armée impériale; mais il ne tarda pas à rejoindre les drapeaux de la Bavière. Après la paix de Westphalie, il se retira dans une terre qu'il avait obtenue en Bohême pour prix de ses services. Il y mourut épuisé de fatigues le 6 septembre 1652. Son nom resta longtemps populaire en France. Plus de cinquante ans après, on le retrouve encore dans les refrains des chansons. Il y avait un air de trompette qu'on nommait l'air de Jean de Wert. *Voy.* la *Romance* de mademoiselle l'Héritier, dans le *Mercure galant*, mai 1702, et le *Dictionnaire* de Bayle. W—s.

(1) Le redoutable Jean de Vert,
Qui lors les avait pris sans vert.
Gigantomachie de Scarron, chap. 2, à la fin.

WESENBECK (Pierre de), en latin *Wesenbecius*, dit l'*aîné*, pour le distinguer d'un autre Pierre Wesenbeck, surnommé le *jeune*, est le chef d'une célèbre famille de jurisconsultes, et fut lui-même très-habile dans la jurisprudence. Né en 1487, dans les Pays-Bas, il étudia d'abord à Louvain, puis à Paris, et enfin à Anvers, où il se maria à une riche veuve. Il fut ensuite admis au nombre des conseillers de la ville, et se distingua dans ce poste par sa sagesse et par l'étendue de ses lumières. Il mourut le 18 février 1562, universellement regretté, surtout des pauvres auxquels il distribuait des aumônes considérables. De seize enfants qu'il avait eus de son mariage, trois acquirent comme jurisconsultes la plus haute réputation. — *André* de Wesenbeck, l'aîné, né à Anvers, en 1527, fit ses études à Louvain, et s'établit avocat à Bruxelles, où son érudition et son éloquence non moins que la beauté de sa figure et l'amabilité de ses manières lui firent acquérir, avec une clientèle brillante, de la considération et des richesses. Il mourut en 1569, n'étant âgé que de 42 ans. Cette fin prématurée fut attribuée par les uns à l'excès du travail, et par les autres à un poison que lui auraient administré des rivaux envieux de sa gloire. — *Matthieu* de Wesenbeck, frère du précédent, né le 25 octobre 1531, donna dès sa plus tendre enfance des preuves d'une facilité extraordinaire, et fut dès lors appliqué aux études. A quatorze ans, il avait terminé ses cours de latin et de grec, et se rendait à Louvain pour y apprendre le droit. Reçu licencié en 1550, il partit pour la France, où il resta deux ans pour se perfectionner dans les langues, la littérature et la jurisprudence. Il alla ensuite s'établir en Allemagne, soit parce qu'il croyait y voir plus de ressources pour son étude favorite, soit parce que le protestantisme qu'il avait embrassé en France, et loin de ses parents catholiques, lui causait en Belgique, et au milieu de sa famille, de graves désagréments. Il fut admis aux honneurs du doctorat à Iéna, et peu de temps après obtint dans cette ville une chaire de droit, qu'il remplit avec éclat jusqu'en 1569, époque à laquelle il se rendit à l'académie de Wittenberg. Il y enseigna avec non moins de succès, et y jouit d'un peu plus de tranquillité qu'à Iéna, où ses études avaient été presque continuellement troublées par de vaines querelles avec quelques théologiens. Sa réputation, répandue dans toute l'Allemagne, attira sur lui les faveurs de l'électeur Maurice de Saxe, qui le nomma membre du conseil privé, et de l'em-

pereur Maximilien II, qui, par un diplôme daté de Prague, lui confirma en 1571 la noblesse dont il jouissait dans les Pays-Bas, et le nomma noble d'empire. Wesenbeck mourut le 5 juin 1586, dans de grands sentiments de piété, mais sans s'être formellement expliqué sur sa foi. S'il faut en croire son *Eloge funèbre*, imprimé à Wittenberg, 1586, in-4°, il revint au catholicisme, qu'il n'avait jamais abjuré complétement, et dont la doctrine avait toujours été l'objet de ses méditations. Ses descendants au contraire ont essayé, dans un écrit *ex professo*, de prouver qu'il était mort fidèle aux principes de l'Eglise luthérienne. Ce problème, qui ne peut se résoudre par la lecture de ses écrits, puisque aucun ne traite de matières théologiques, et que tous se réfèrent à une époque antérieure au fait présumé, n'a point été suffisamment traité par André Rauchbar et Michel de Perre, qui ont chacun écrit une *Vie de Wesenbeck*. Plusieurs des ouvrages de ce jurisconsulte sont restés longtemps classiques, et n'ont été effacés que par suite des notions nouvelles que l'on a acquises plus tard sur le droit, et des faits nouveaux dont n'a cessé de s'enrichir l'histoire de la législation. Nous nous bornerons à citer : 1° *Isagoge in libros 4 institutionum juris civilis;* 2° *Commentarius in institutiones;* 3° *Paratitla juris sive Commentarius in Pandectas et Codicem*, réimprimé plusieurs fois, et commenté par les jurisconsultes modernes. La meilleure édition est celle de Cologne, 1659, in-4°. On y a joint la *Vie de l'auteur*, par Rauchbar et Perre. 4° *Prolegomena jurisprudentiæ* (inséré dans le *Cynosura juris* de Reusser); 5° *Papinianus;* 6° *De jure amphiteutico;* 7° *Historica narratio de inquisitione hispanica*. Il paraît qu'il composait aussi quelquefois des vers latins; mais s'il faut en juger par l'épitaphe qu'il composa pour lui-même peu de temps avant sa mort, et qu'on peut lire dans les sources indiquées ci-dessus, il n'avait aucune espèce de talent pour la poésie. On peut encore consulter sur Matthieu Wesenbeck, Freher, *Theatr. erud.;* Zeumer, *Vit. profess. Jenensium;* Reimann, *Hist. litt. Germ.*, sect. 3, chap. 4, p. 22. — *Pierre* DE WESENBECK, le jeune, né à Anvers en 1546, professa aussi le droit à Iéna, à Wittenberg et à Altdorf, devint conseiller aulique du prince de Cobourg, puis assesseur de la justice provinciale, et mourut à Cobourg, le 27 août 1603, dans la 58e année de son âge. On lui doit des *Annotations sur les Pandectes*, un Discours sur les affaires des Vaudois et des Albigeois (*Oratio de Waldensibus et Albigensibus et principum ordinumque protestantium epistolis huc pertinentibus*), et plusieurs autres ouvrages. La maison de Wesenbeck reçut dans la suite un nouvel éclat dans la personne d'un autre *Matthieu* DE WESENBECK, petit-fils du jurisconsulte du même nom, qui fut conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, chancelier de la principauté de Minden, et qui assista avec le titre d'ambassadeur plénipotentiaire de Brandebourg à la signature du traité de Westphalie (1648), et aux traités exécutoires de Nuremberg. — *Jean* WESENBECK, ministre protestant, né en 1548, à Zaysenhausen, village dans le margraviat de Durlach, élève des académies de Strasbourg et de Tubingue, où il devint maître ès arts en 1567, fut ensuite gouverneur de plusieurs jeunes gentilshommes, professeur à Tubingue, diacre et docteur en théologie en 1577, surintendant et curé de la ville de Gœppingen en 1579, surintendant et premier prédicateur à Ulm en 1582. Il mourut le 29 juin 1612, et laissa quelques ouvrages. P—OT.

WESLEY (SAMUEL), théologien anglais, né en 1662, était fils d'un ministre non conformiste, qui avait été privé de ses bénéfices à cause de ses sentiments religieux (1). Samuel n'en fut pas moins élevé dans la même opinion; mais il y renonça, choqué de la violence avec laquelle des hommes de ce parti applaudissaient au meurtre de Charles Ier. Il fit ses premières études dans une école particulière. De là il passa à Oxford et entra au collége d'Exéter en qualité de *serviteur* (as a servitor) (2); c'était le nom qu'on donnait à des écoliers pauvres, qu'on recevait dans les colléges pour les services qu'ils rendaient aux maîtres et aux élèves mieux traités de la fortune. Wesley n'avait rien à attendre que de lui-même. Une bonne conduite, de l'obligeance, de l'exactitude lui concilièrent la bienveillance de tout le collége; il y acheva ses études et y prit le baccalauréat, sans être obligé de recourir à l'assistance de personne. Ayant même pu se rendre à Londres avec quelques épargnes, il y fut ordonné diacre, et bientôt après pourvu d'une vicairie qu'il quitta pour une place plus avantageuse, hors de la ville. Il y revint deux ans après, y reprit les fonctions de vicaire et se maria. Se voyant un fils, la nécessité de pourvoir

(1) La famille Wesley était ancienne, mais le premier à l'égard duquel on possède quelques renseignements certains est Barthélemy Wesley, né vers 1600; il étudia la théologie et la médecine, et, à l'époque de la république, il fut pourvu d'un bénéfice dans le comté de Dorset. La restauration l'en priva; il resta dans sa paroisse, où il exerçait l'art de guérir; mais en 1665, les mesures intolérantes adoptées par un gouvernement à la fois corrompu et persécuteur l'obligèrent à se retirer, avec d'autres non-conformistes, dans une solitude écartée. Il mourut peu de temps après, succombant à la douleur que lui causait la perte de son fils, John Wesley, qui, né en 1636, fit ses études à Oxford, s'occupa avec zèle de l'étude des langues orientales et fut placé, en 1658, à la tête de la paroisse de Winterborn, dans le comté de Dorset. Ses sentiments hostiles à la ligne de conduite qu'adopta Charles II lui attirèrent bien des malheurs; arrêté en 1661 pour quelques paroles imprudentes qu'il avait prononcées en chaire, relâché après une assez longue détention, arrêté derechef en 1662, jeté dans les prisons de Blandford, privé de son emploi, réduit à errer sans asile, il fut enfin, au mois de mai 1663, recueilli par une personne charitable qui lui accorda un logement gratuit dans le village de Preston, près de Weymouth. Il eut le projet de passer en Amérique, mais il finit par s'arrêter à l'idée que son devoir était de rester en Europe. Il demeura donc le pasteur d'une petite congrégation de dissidents; quatre fois il fut incarcéré, et à diverses reprises il fut condamné à des amendes. Forcé de chercher une retraite plus sûre, il succomba à la fleur de son âge. La date de sa mort n'est pas exactement connue, mais on peut la fixer vers 1670. B—N—T.

(2) En des temps déjà anciens, ce même usage avait lieu à Paris, dans les colléges de l'université (*voy.* RICHER), et de cette classe sont souvent sortis des hommes qui ont utilement servi l'Eglise et l'Etat.

aux dépenses d'un ménage le fit songer à se procurer d'autres ressources. Il eut recours à sa plume et composa quelques écrits qui commencèrent sa réputation. Un petit bénéfice à South-Ormesby, comté de Lincoln, augmenta ses moyens. Des partisans de Jacques II lui proposèrent d'écrire en faveur de ce prince et pour le catholicisme. Il s'y refusa. Il fit plus : environné des courtisans de Jacques, de soldats et de délateurs, il osa prêcher un sermon, dans lequel, prenant son texte au chapitre 3 de Daniel, vers. 17, il appliquait à Jacques ces paroles du prophète à Nabuchodonosor : « O roi! il n'est « pas besoin que nous vous répondions sur ce « sujet. Le Dieu que nous adorons peut certai« nement nous retirer des flammes de la four« naise et nous délivrer d'entre vos mains. Que, « s'il ne veut pas le faire, nous vous déclarons « que nous n'adorerons ni vos dieux, ni la statue « d'or que vous avez élevée. » Allusion qui, d'après le caractère modéré du monarque, était plus hardie que courageuse, et dont il ne serait pas difficile de démontrer le peu de justesse. Lorsque Jacques II se retira en France, Wesley écrivit, dit-on, un livre en faveur de la révolution, mais on n'en retrouve ni le titre, ni la date, et, comme on prétend qu'il le dédia à la reine, et qu'il reçut pour récompense le bénéfice d'Epworth, il est probable qu'il s'agit d'un poëme intitulé *la Vie du Christ*, qui parut en 1693, en un beau volume in-folio, et qui fut réimprimé en 1697, avec de nombreuses additions et corrections. S'acharnant à la poésie, Wesley fit paraître, en 1695, toujours dans le format in-folio, un volume de vers intitulé *Elégies sur la reine Marie et sur l'archevêque Tillotson;* en 1701, il donna l'*Histoire du Nouveau Testament mise en vers;* en 1704, il y joignit l'*Ancien Testament;* ces deux volumes ne méritent d'être conservés qu'à cause des gravures de Sturt, qui sont au nombre de 152 pour le premier ouvrage et de 180 pour le second. Au commencement de l'année 1705, Wesley publia un poëme sur la bataille de Blenheim, gagnée par le duc de Marlborough. Ce duc en fut si satisfait qu'il fit nommer Wesley chapelain d'un régiment, et il voulait lui faire obtenir une prébende, mais il en fut détourné par l'influence des *dissenters*, laquelle fut assez puissante pour faire bientôt révoquer Wesley de ses fonctions de chapelain. Comme curé, et chargé de l'administration d'une paroisse, Wesley tenait une conduite exemplaire et remplissait les fonctions de cette double charge avec beaucoup d'exactitude. Il savait allier le devoir avec ses travaux littéraires et l'étude des livres saints dans les idiomes originaux. Un de ses principaux ouvrages est un commentaire sur le livre de Job, commentaire qui ne parut qu'après sa mort, et qui, au moyen d'une souscription, fut imprimé avec luxe. C'est celui que Wesley avait le plus soigné, ayant collationné le texte avec les manuscrits originaux et les meilleures éditions; tâche pénible, qu'après un incendie qui consuma sa maison, sa bibliothèque et ses papiers, il eut le courage de reprendre, bien qu'il fût alors affligé de la goutte, et qu'il eût éprouvé une attaque de paralysie. Il fut aidé dans ce travail par ses fils et son ami Maurice Johnson. Son talent poétique ayant plus particulièrement contribué à sa réputation et à sa fortune, on ne s'étonnera pas qu'il ait cultivé de préférence la poésie. Ses ouvrages en vers sont : 1° la *Vie de Jésus-Christ*, poëme héroïque, 1693, in-fol., dédiée à la reine Marie, réimprimée avec des augmentations et des corrections en 1697; 2° *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, en vers, avec 330 gravures de J. Sturt, 3 vol. in-12, 1704. L'épître dédicatoire aussi en vers est adressée à la reine Anne. 3° *Caprices, ou Poëmes sur différents sujets*, 1695, in-8°, et des *Elégies sur la reine Marie et l'archevêque Tillotson*, 1695, in-fol. Ces poésies ne sont pas estimées, et elles ont été critiquées par Garth et d'autres écrivains. Wesley mourut le 30 avril 1735. Whitehead rend témoignage des sentiments religieux et de la résignation chrétienne qui accompagnèrent ses derniers moments. Wesley avait épousé Susanne Annesley, fille d'un ministre non conformiste qui occupait à Londres un rang distingué; c'était une femme douée de qualités fort remarquables et d'une intelligence élevée; elle fut mère de dix-neuf enfants; il n'en est que trois dont le souvenir se soit conservé : Jean, dont l'article suit, Charles et une fille appelée Mehetabel, jeune personne lettrée et mariée assez malheureusement. On a d'elle quelques *Poésies* imprimées dans le 6e volume du *Poetical Calendar*. L—Y et Z—B.

WESLEY (JEAN), fils du précédent et fondateur du méthodisme, naquit à Epworth le 17 juin 1703. La nature semblait l'avoir formé pour être chef de secte, et l'on dit même que, dès son bas âge, il eut quelque pressentiment qu'il le serait un jour. Sa mère lui fit sucer avec le lait le goût des bonnes mœurs et de la plus tendre piété. Les lectures qu'il fit dans sa jeunesse donnèrent à ce goût la plus grande intensité. Son éducation fut très-soignée dans le collége de Charter-House et dans celui du Christ à Oxford, qui le compte parmi ses élèves les plus distingués. En 1725, il fut ordonné diacre par Potter, évêque d'Oxford. Dès ce moment, il se livra avec toute l'ardeur dont il était capable à l'étude de l'Ecriture sainte et des livres ascétiques. Cette étude lui fit prendre la résolution de se consacrer entièrement à Dieu. On ne peut dissimuler néanmoins qu'il n'ait manifesté de bonne heure le désir de commander, et qu'il ne l'ait associé aux pratiques de la piété chrétienne, ou peut-être qu'il ne se soit servi de ce moyen pour parvenir au commandement qui avait pour lui tant d'attrait. Il affectait tellement de ne fréquenter que des sujets médiocres,

ou du moins inférieurs à lui, qu'un de ses professeurs ne put s'empêcher de l'en réprimander et de lui conseiller de voir plus souvent ceux qui avaient une réputation de savoir. Wesley lui répondit par un vers que Milton met dans la bouche de Satan, et qui a été traduit ainsi par Delille :

> Je suis libre ici-bas ; c'est assez : j'aime mieux
> Un trône dans l'enfer que des fers dans les cieux.

Quelque temps après son ordination, en 1725, il alla consulter un personnage renommé par son éminente piété, qui lui dit : « Vous souhaitez de « servir Dieu et de gagner le ciel; souvenez-« vous que vous ne pouvez le servir seul. Trou-« vez des compagnons ou faites-vous-en : la « Bible ne veut point d'une religion solitaire. » Wesley profita du conseil; il prit, en 1729, avec son frère Charles, la direction de quinze jeunes gens qui étudiaient à Oxford, qui s'occupaient principalement de la Bible et qui mêlaient à cette douce occupation la prière, le jeûne, la visite des pauvres et d'autres bonnes œuvres. Ils ne perdaient pas une minute et mettaient ainsi en pratique ce que Wesley demandait souvent à Dieu, par ces mots prononcés avec ferveur : « Seigneur, ne permettez pas que je vive inu-« tile. » Leur vie pleine et réglée les fit appeler *méthodistes;* et ils ont adopté eux-mêmes cette dénomination, quoiqu'elle ne leur ait été donnée que par raillerie. Les moins ardents ou les moins résolus de ces jeunes gens s'éloignèrent peu à peu, et, après avoir atteint le nombre de vingt-sept, leur groupe se réduisit à cinq. En 1733, on proposa à Jean de solliciter le bénéfice d'Epworth, auquel son père aurait renoncé, mais il s'y refusa, obéissant à l'idée que c'était dans l'université qu'il pouvait produire le plus de bien. En 1735, il s'adjoignit George Whitefield et partit avec Charles, son frère, et deux autres missionnaires pour aller prêcher en Amérique. Après s'être mis en relation avec les Moraves sur le vaisseau qui l'avait porté en Amérique, il commença de s'abstenir de vin et des aliments tirés du règne animal, vivant surtout de riz et de biscuit; dès lors aussi il n'eut plus d'autre lit que le plancher. Il recommanda longtemps l'observation du célibat, mais il se maria lui-même en 1749. Ce mariage fut malheureux, et il se sépara de sa femme (1). Il avait d'abord eu l'intention d'épouser miss Sophie Causton, nièce du premier magistrat de Savannah; il renonça ensuite à ce projet; miss Causton épousa M. Williamson, et Wesley s'étant refusé à l'admettre à la communion, le mari lui intenta un procès en diffamation et demanda mille livres sterling de dommages-intérêts. L'affaire ne fut jamais jugée, mais les désagréments qu'elle occasionna à Wesley ne furent pas sans influence sur le parti qu'il prit de ne point rester en Amérique. La charité de Wesley n'avait pas de bornes. Presque tout ce qu'il possédait était distribué en aumônes. On a calculé que, dans l'espace de cinquante ans, il a dû donner de vingt à trente mille livres sterling. Son zèle trop ardent, l'amertume de ses satires et son extrême intolérance lui suscitèrent des ennemis qui l'obligèrent, en 1738, de revenir en Angleterre. Ce fut après son retour que, s'étant lié avec le morave Pierre Bohler, il organisa définitivement les assemblées ou *chapelles* des méthodistes, sur le plan des *congrégations* moraves. Le moment de sa conversion fut, dit-on, le 24 mai 1738 au soir, dans une réunion de dissenters, où il entendit la lecture de la préface jointe par Luther à l'*Epître de St-Paul aux Romains.* « Les premiers règlements, suivant l'au-« teur d'une *Vie de John Wesley,* insérée dans le « *Correspondant,* furent établis en obéissance des « commandements de Dieu, transmis par St-Jac-« ques, et de l'avis de Pierre Bohler. » Il est vrai cependant que Wesley avait également consulté le comte de Zinzendorf, fondateur des herrnhuters, quoiqu'il ne le dise pas. Il était parti le 15 juin 1738 pour voir ce réformateur, et il avait passé quinze jours auprès de lui. Ne pouvant déterminer les ecclésiastiques à seconder ses prédications, il se fit assister par des laïques, dont la plupart étaient fort ignorants. Ils rencontrèrent d'abord une grande opposition de la part du peuple, mais ils finirent par en triompher. Ce fut au mois d'avril 1739 que Wesley commença à prêcher en plein air, mais il hésita longtemps avant d'autoriser de simples laïques à aborder également la prédication. Lorsqu'une scission se fut annoncée entre la métropole et ses colonies, Wesley écrivit et prêcha en faveur du gouvernement, tandis que Whitefield soutenait la cause de l'indépendance; ce fut alors que le premier se permit de donner l'ordination, par l'imposition des mains, à des prédicateurs, et de sacrer un évêque destiné à conduire l'Eglise méthodiste d'Amérique : démarche qui lui attira le blâme de plusieurs de ses partisans. En 1741, il se sépara de Whitefield, et, deux ans après, des moraves, sous prétexte que la croyance de ceux-ci était plus mystique que fondée sur l'Ecriture; qu'ils ne faisaient pas assez de cas du renoncement à soi-même, qu'ils avaient un costume particulier,

(1) C'était une veuve avec quatre enfants, nommée madame Vizelle. Wesley s'était condamné, dans l'intérêt de la propagation du méthodisme, à une vie errante; il n'était presque jamais chez lui; sa femme devint jalouse, s'emporta, fit bien des extravagances. De son côté, Wesley, jaloux de son autorité, lui écrivait dans des termes peu conciliants : « Connaissez-moi et con-« naissez-vous ; ne me calomniez pas davantage; ne me provoquez « pas davantage; ne prétendez pas à exercer le pouvoir, à être « un objet de louange; n'essayez pas de m'ôter une liberté que les « lois divines et humaines me donnent le droit de réclamer. « Combien est complète votre insignifiance dans la marche du « monde! Vous pourriez mourir aujourd'hui ou vous ne seriez « jamais née, la cause de Dieu n'en souffrirait en rien. » Quatre fois madame Wesley quitta son mari, quatre fois elle revint auprès de lui; la cinquième fois il ne la rappela pas. Il écrivit dans son journal : « *Non eam reliqui, non demisi, non revocabo.* Cela se passait en 1771. Elle mourut en 1781. De cette union malencontreuse il ne naquit aucun enfant. B—N—T.

qu'ils étendaient la liberté chrétienne au delà de ce qui est autorisé par le St-Esprit, qu'ils n'étaient pas assez pénétrés de l'utilité des bonnes œuvres, qu'ils bornaient leurs charités aux personnes de leur secte; qu'ils étaient sombres et secrets dans leur conduite et ne pensaient qu'à la religion intérieure, en oubliant entièrement la religion extérieure. La secte des méthodistes faisait de jour en jour de nouveaux progrès par les soins de l'infatigable Wesley, mais elle perdait en même temps par les scissions qui s'opéraient dans son sein (*voy.* Whitefield). Le fondateur ne cessait de prêcher et d'écrire. On a prétendu qu'il avait prêché cinquante mille fois. Il mourut le 2 mars 1791, à l'âge de 88 ans, avec la réputation d'un homme vertueux, qui avait des vues étendues, une énergie extraordinaire, un zèle infatigable et de grands talents. Personne n'a jamais montré plus de dévouement que lui à une cause adoptée avec ardeur. Pas une heure, pas une minute même de son temps n'était détournée de l'objet qu'il avait sans cesse en vue. Sa robuste santé le mettait à même de supporter les plus rudes fatigues. Il se transportait sans cesse, et toujours à cheval, si ce n'est dans les dernières années de sa vie, d'un endroit à un autre; le froid, le mauvais temps ne l'arrêtèrent jamais, et il prêchait trois, quatre et jusqu'à cinq fois par jour. « Aussitôt après sa mort, dit « l'auteur de l'*Histoire des sectes religieuses*, beau- « coup de gens firent la spéculation d'écrire sa « *Vie*. Pendant assez longtemps on criait à la « porte des chapelles des *frères* quatre vies dif- « férentes du juste Wesley, et chaque colporteur « affirmait avoir la véritable, ce qui embarrassait « extrêmement les fidèles (1). » C'est ce qui nous empêche nous-même de pousser plus loin cette notice, dans la crainte de donner les rêveries de quelques sectaires pour des faits incontestables. Le système religieux de Wesley est développé dans sa *Vie* par un des rédacteurs du *Correspondant*, dans l'*Histoire des sectes religieuses*, t. 1er, et dans le *Précis historique du méthodisme*, Paris, 1817, in-8°. Il avait cru devoir conserver les trente-neuf articles de l'Eglise anglicane, mais avec des exceptions et des modifications; comme, par exemple, sur le dix-septième, où il enseignait le pur arminianisme. Quant au culte, il avait entièrement renversé celui de l'Eglise établie pour instituer une liturgie de sa façon, qui n'est guère suivie maintenant. On remarque parmi ses écrits : 1° *le Papisme examiné de sang-froid*, 3e édition, Londres, 1779, in-8°. Dans cette brochure, ainsi que dans plusieurs autres que Wesley a publiées sur le catholicisme, il a ressassé toutes les injures, toutes les calomnies des premiers réformateurs contre le *papisme*. L'Irlandais O'Leary, religieux franciscain, réfuta Wesley dans ses *Miscellaneous tracts*, Dublin, 1781, in-8°. 2° *Médecine primitive, recueil de remèdes simples, faciles et éprouvés dans un très-grand nombre de maladies*, traduite en français par Bruyset, avec des notes de Rast, Lyon, 1772, in-12; ouvrage estimé, mais rempli de traits bizarres et souvent indécents; 3° divers pamphlets contre l'indépendance des Etats-Unis et pour justifier les mesures iniques du ministère anglais. Il avait prédit que les insurgés seraient contraints de se soumettre. 4° Des *Sermons*, en 8 volumes. C'est bien peu d'imprimés en comparaison du grand nombre qu'il avait débités. 5° Un *Extrait* de l'ouvrage de Dutens *Sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; 6° *Vie de Thomas Walsh*, Irlandais catholique, qui s'était fait prédicateur méthodiste; 7° *Vie de Hayme*, tué à la bataille de Fontenoy; 8° *Extraits de la Vie de madame Guyon et de celle de Renty*; 9° *Caractère d'un méthodiste*, Londres, 1795, in-8°; 10° *les Principes d'un méthodiste*, Londres, 1796, in-8°; 11° *Notes sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, 1764, 4 vol. in-4°; 12° *Notes sur le Nouveau Testament*, 1755, in-4°; 14e édition, 1850, in-8°; 13° *la Nature, l'objet et les règlements généraux des sociétés méthodistes*, Londres, 1798, in-8°. On sent que c'est la matière qui doit se trouver le plus souvent traitée dans ses ouvrages volumineux, mais peu soignés. Tous ces écrits, ainsi que beaucoup d'autres, qui ne sont, pour la plupart, que des discussions avec Warburton, Middleton, Free, Taylor, etc., etc., ont été réunis dans l'édition complète de Londres, 1774, en 32 volumes in-8° (1). L—B—E et Z—B.

WESLEY (Samuel), frère aîné de Jean, naquit vers 1692; après avoir fait ses études à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford, et après s'être fait remarquer par ses progrès dans les études classiques, il obtint une place à l'école où il avait été élevé, et il l'occupa pendant vingt ans. Il avait reçu les ordres, mais il ne fut jamais pourvu d'aucun bénéfice, quoique sa vie fût exemplaire, et bien qu'il prêchât avec un véritable talent. Il était lié avec Atterbury et avec d'autres chefs du parti tory, et comme les whigs étaient alors au pouvoir, ils écartèrent systématiquement un homme de mérite dont les opinions ne leur plaisaient pas. Samuel fut dévoué à ce qu'on appelait la haute Eglise, et les doctrines nouvelles mises en avant par son frère

(1) J. Hampson a donné, en 1791, les *Mémoires de J. Wesley*, 3 vol. in-12; J. Whitehead (*voy.* ce nom), en 1793-1796, la *Vie de J. Wesley, la naissance et les progrès du méthodisme*, Londres, 2 vol. in-8°. J. Priestley a publié, en 1791, des *Lettres de J. Wesley et de ses amis*, 1 vol. in-8° de 170 pages.

(1) Une autre édition, publiée par la *société wesleyenne*, a paru à Londres, 1829-1831, 14 vol. in-8°; elle avait été précédée de celle revue par J. Benson, Londres, 1818, 17 vol. in-8°. Deux autres ont été mises au jour plus récemment : 1849, 14 vol. in-12, et 1857, 15 vol. in-12; cette dernière renferme une vie de Wesley par J. Beecham. Il existe plusieurs biographies de Wesley. Ajoutons à celles que nous avons signalées dans la note précédente celles de Henri Moore, 1824, 2 vol. in-8°; de Richard Watson, 1831, in-12; 7e édition, 1859. Une traduction française, faite sur la 4e édition, a vu le jour à Paris en 1840, 2 vol. in-8°. Une traduction française de vingt-neuf sermons de Wesley a paru de 1834 à 1837, en cahiers séparés, qui ont été réunis en 2 volumes in-8°. B—N—T.

n'obtinrent nullement son approbation. Il ne vit d'ailleurs que les débuts du méthodisme. Il mourut, le 6 novembre 1739, à Tiverton, petite ville dont il dirigeait l'école depuis sept ans. Il a laissé un volume de poésies qui ne sont pas indignes du suffrage des connaisseurs; on estime surtout celles qui se rapportent à des sujets badins : publiées en 1731, elles reparurent en 1743. Z.

WESLEY (CHARLES), frère puîné de Jean, né à Epworth en 1708, commença ses études à l'école de Westminster, sous la direction de son frère Samuel, passa ensuite à l'université d'Oxford et ne tarda pas à s'unir à son frère Jean pour la propagation du méthodisme. Il l'accompagna en Amérique, et, quoiqu'ils ne fussent pas toujours d'accord sur divers points, ils ne se séparèrent jamais. En 1749, il épousa miss Sarah Gwynne, qui appartenait à une bonne famille du pays de Galles, et il passa ensuite la majeure partie de sa vie à Londres et à Bristol. Il avait du talent pour la prédication; ses biographes disent qu'il énonçait des vérités frappantes avec simplicité et précision. Il montra aussi de l'habileté comme poëte, et c'est de sa plume que sortirent la plupart des hymnes que Jean inséra dans ses diverses collections. Il ne ressemblait d'ailleurs point à son frère sous bien des rapports; il aimait la tranquillité et le repos; il se souciait peu d'exercer du pouvoir, et, malgré sa piété fervente, il avait un caractère porté vers la gaieté, chose réprouvée par la rigidité des principes de Jean. Il mourut à Londres le 20 mars 1788. Ses deux fils, dont nous allons parler, se sont fait avantageusement connaître comme musiciens. Z.

WESLEY (CHARLES), musicien anglais, fils du précédent et neveu de Jean, naquit en 1757; dès sa plus tendre enfance, il manifesta les plus grandes dispositions pour la musique, et il acquit bientôt un talent remarquable sur divers instruments. George III le prit sous sa protection, et se plaisait à lui faire exécuter des morceaux de Handel. La cour suivit l'exemple du roi, et Wesley devint tout à fait à la mode. Parvenu à un certain degré de talent, il s'arrêta et ne fit plus de progrès; comme compositeur, il est demeuré médiocre. Il remplit longtemps les fonctions d'organiste à l'église de St-George, et il mourut célibataire en 1815. — Son frère *Samuel*, né en 1766, déploya également bien avant l'âge de l'adolescence une organisation musicale si heureuse qu'il fut regardé comme un petit prodige; sa réputation fut de très-bonne heure si bien établie, qu'à l'âge de onze ans il eut l'honneur de voir son portrait gravé. Il était fort recherché en société pour son esprit et la vivacité de sa conversation, mais une chute qu'il fit à l'âge de vingt et un ans eut pour sa santé des suites déplorables. Après de longues années de souffrances qui le plongèrent dans une sombre mélancolie, il se rétablit, retomba ensuite malade, et après des alternatives semblables, il expira à Londres, le 11 septembre 1837. A l'âge de dix-huit ans, il avait été nommé organiste de la chapelle royale, et il remplit cet emploi jusqu'à sa mort. Ses compositions sont nombreuses, mais aucune n'est devenue populaire. Il écrivit (circonstance singulière de la part du neveu du fondateur du méthodisme) une grand'messe qu'il adressa au pape Pie VI, et il en reçut un bref de remercîments en latin; il dédommagea les anglicans en composant presque aussitôt de nombreux morceaux pour le service divin chez les protestants; des sonates, des duos, des pièces d'orgue figurent aussi dans son œuvre. Z.

WESLINGIUS. *Voyez* VESLING.

WESSEL (JEAN), en latin *Wessellus*, savant du 15e siècle, naquit à Groningue vers l'an 1419. On varie beaucoup sur son nom, que quelques-uns écrivent Basilius ou Wassilius, et que d'autres remplacent par celui de Goesfortius ou Gansefertius. Quelques littérateurs lui ont aussi donné le prénom d'Hermann; mais toutes ces variations, du reste faciles à expliquer, constituent autant d'erreurs (*voy.* Bayle, *Dictionnaire critique*, article *Wessel*, note K). Ayant de bonne heure perdu son père, qui était boulanger, il fut élevé gratuitement par la charité d'une dame qui le fit étudier avec son fils unique. Tous deux allèrent ensuite au collége de Zwoll, et Wessel y fit de tels progrès qu'avant d'avoir fini ses études il fut admis à enseigner publiquement. De là il se rendit à Cologne, où on le soupçonna d'hétérodoxie, mais où il acquit un grand renom comme philosophe et comme théologien. Quelques personnes qui s'intéressaient à son avancement lui conseillèrent même d'aller à Heidelberg pour y donner des leçons de théologie. Mais Wessel, en obtempérant à cet avis, ne fit qu'une démarche inutile; les statuts de l'académie n'accordaient le privilége de professer la théologie qu'à ceux qui avaient été promus au doctorat, et l'on ne conférait le doctorat qu'aux ecclésiastiques. Wessel, décidé à ne point entrer, au moins pour le moment, dans les ordres, abandonna Heidelberg et revint à Cologne, qu'il ne quitta dans la suite que pour se rendre à Louvain et à Paris. La vaine querelle des réalistes et des nominalistes, compliquée encore par celle des Formaux, divisait les écoles depuis trois siècles. Le jeune philosophe ne sut point se soustraire à l'empire des arguties scolastiques alors en vogue; il sembla néanmoins en sentir le vide ou du moins l'insuffisance, puisque, après avoir figuré parmi les chefs des deux autres partis, il se décida en faveur du nominalisme, et que, si dans la suite il ne se prononça pas formellement contre ce système, il l'ébranla cependant par de fortes objections. Il nous semble même peu douteux qu'il ait fini par tomber dans un pyrrhonisme complet, dénouement ordinaire de la vie

philosophique de ces esprits ardents, mobiles et profonds, qui embrassent et défendent vivement des systèmes contraires. La nécessité de répondre à mille objections, l'habitude d'envisager sous toutes les faces la cause qu'ils défendent, leur en révèlent bientôt le point vulnérable, la plaie secrète; ils la cachent et la pallient habilement sous les sophismes; mais ils ne se la cachent point à eux-mêmes; et souvent, à l'instant où un antagoniste inhabile leur rend les armes, ils passent en secret de son côté; et quand ils ont ainsi déserté plusieurs camps, ils s'aperçoivent du vain résultat de la guerre, ne se battent plus qu'en guerillas et proclament, comme Montaigne, le scepticisme « le plus douillet des oreil« lers ». Telle est sans doute l'histoire de Wessel, à qui ses critiques et ses objections perpétuelles valurent le surnom de *Magister contradictionis*. Il est étonnant que, dans ce siècle aussi pédantesque que véritablement érudit, on ne lui ait pas donné celui d'*Aristotelomastix;* car il se passait peu de jours sans qu'il mît en cause l'idole des philosophes du moyen âge. Au reste, cette audace, loin de lui être aussi funeste qu'elle le fut plus tard à Ramus, lui concilia des admirateurs et des amis. Le célèbre François de la Rovère, alors général des frères mineurs, et depuis pape sous le nom de Sixte IV, se fit son patron, l'emmena au concile de Bâle et, dans la suite, lui proposa l'avancement le plus rapide. Aussi avide de science que dédaigneux des richesses et des grandeurs, Wessel se contenta de demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. — « Eh! pourquoi ne demandez-vous pas une « mitre ou quelque chose de semblable? s'écria « le nouveau pontife. — C'est que je n'en ai pas « besoin, » répondit Wessel. Quelque temps après, le savant Hollandais retourna dans sa ville natale, et y mourut le 4 octobre 1489. Son orthodoxie était de son vivant un problème dont, comme de raison, il se gardait bien de donner par trop clairement la solution. Mais on sut à quoi s'en tenir après sa mort, en lisant les nombreux manuscrits qu'il avait composés, partie d'après ses propres idées, partie d'après celles de l'abbé Rupert, qui était son auteur favori. Ces compilations et les commentaires qu'il y ajoutait formaient un tout si volumineux qu'il les appelait *mare magnum*. Il est probable qu'il s'y exprimait avec beaucoup de réserve et de circonspection. Cependant son opposition à plusieurs opinions de l'Eglise romaine est assez marquée pour que dans la suite les protestants lui aient donné le nom de précurseur de Luther, et pour que, immédiatement après sa mort, la plus grande partie de ses écrits aient été brûlés par des moines plus pieux qu'éclairés; les autres furent imprimés depuis, soit en partie, soit en totalité. L'édition *princeps* est celle qui fut donnée à Leipsick, en 1522, sous le titre de *Farrago rerum theologicarum*, avec une préface de Luther. Ce recueil fut reproduit l'année suivante à Bâle, par Adam Petri; mais ce n'est qu'environ un siècle après que l'on publia une édition complète de tout ce qui avait échappé à l'incendie, Groningue, 1614, in-4° (et non Arnheim, comme le dit Valère André, *Biblioth. Belg.*, p. 849), et Amsterdam, 1617, in-4°. Cette édition contient *Tractatus de oratione; de cohibendis cogitationibus; epistolæ*, etc. P—OT.

WESSELENYI (NICOLAS, baron), chef de l'opposition hongroise depuis 1825 jusqu'en 1840, naquit en 1794 à Zsibo en Transylvanie. Il reçut une éducation fort soignée dans la maison de son père, qui servait de lieu de réunion à toutes les notabilités politiques et littéraires du pays et où respirait déjà l'esprit de l'opposition nationale encore timide et incertaine. Il entra, dès sa première jeunesse, au service militaire; il fit, dans les rangs de l'armée autrichienne, les campagnes de 1813 et de 1814, et après quelques années passées dans l'ennui des garnisons, il renonça à la carrière des armes; à l'âge de vingt-quatre ans, il revint dans sa patrie, et il se plaça aussitôt à la tête de la résistance que rencontraient les projets du cabinet de Vienne, qui, désireux de se passer du concours de la diète, promulguait des lois obligatoires pour la Transylvanie. Wesselenyi parcourut le pays en tout sens, semant l'agitation, parlant, écrivant sans relâche. Il se délassait en faisant des voyages à l'étranger. En 1825, la diète hongroise s'étant réunie, il se trouva le chef de la faction libérale avancée qui demandait des réformes et qui allait au delà des vues et des aspirations d'un parti plus modéré marchant sous la direction du comte Etienne Szechenyi, ami et compagnon habituel de Wesselenyi, mais qui se trouva bientôt dépassé. Le gouvernement autrichien n'autorisant pas la publication des débats de la diète hongroise, Wesselenyi eut l'idée de créer dans la Transylvanie une gazette lithographiée qui fut lue avec beaucoup d'avidité; il fut le soutien le plus actif du journal également lithographié que L. Kossuth, alors au début de son orageuse carrière politique, établit d'abord à Presbourg, ensuite à Pesth. En 1834, il remporta un succès éclatant; le gouvernement autrichien, cédant à l'action de l'opinion publique, se résigna à réunir la diète de Transylvanie, qui n'avait pas été convoquée depuis plusieurs siècles. L'énergie patriotique de Wesselenyi ne pouvait manquer d'attirer sur sa tête des persécutions acharnées. Il fut arrêté, ainsi que Kossuth, dans le courant de l'été de 1837, impliqué dans un procès de haute trahison, et condamné à quatre ans de prison. L'amnistie de 1840 lui rendit la liberté, mais il était devenu aveugle pendant sa détention, et il dut renoncer à prendre une part active à la politique. Il vécut dès lors retiré dans son château de Zsibo, mais toujours en relations avec les chefs de l'opposition hongroise qui réclamaient ses conseils avec une respectueuse défé-

rence. Lorsque survint la crise de 1848, il se rendit à Pesth et siégea dans l'assemblée des nobles, où il fut l'objet d'une vénération générale; mais il était brisé par les fatigues encore plus que par l'âge, et il ne joua aucun rôle dans les événements qui se précipitèrent et qui eurent pour directeurs des hommes plus jeunes et plus en état d'agir. Il eut la douleur de voir avorter les efforts de la Hongrie pour acquérir son indépendance, mais il survécut peu au désastre des patriotes; il mourut le 21 avril 1850. Son nom est resté populaire chez les Hongrois comme symbole de dévouement à la cause du pays. On trouvera d'ailleurs une notice étendue sur Wesselenyi dans l'ouvrage de Csengery : les ***Orateurs et les hommes d'Etat de la Hongrie,*** Vienne, 1851, 2 vol. in-8°. Z—B.

WESSELING (Pierre), habile philologue, naquit le 7 janvier 1692 à Steinfurth ou Stenford, en Westphalie. Il fit ses premières études dans cette ville, où son père tenait un rang honorable; et de bonne heure il inspira une idée avantageuse de ses talents littéraires. Après avoir fréquenté les écoles pendant quatre années, il soutint un exercice public sur le texte de St-Matthieu : ***Tu es Petrus, et super hanc petram,*** etc. Ses parents et ses maîtres l'avaient élevé dans la religion réformée, qu'il a toujours professée depuis. Il alla continuer le cours de son instruction à Leyde, où il séjourna deux ans, et, en 1714, à l'université de Franeker en Frise. Ce fut là qu'il se consacra, en 1718, à l'enseignement des lettres sacrées et profanes. Les magistrats de Middlebourg en Zélande l'attirèrent dans leur ville et l'employèrent à la direction de leurs écoles. Il y exerça, pendant deux années, la fonction de prorecteur. De là il se rendit à Deventer, où on lui offrait le rectorat de l'académie. Il y professa l'histoire et l'éloquence, deux branches d'enseignement qui étaient alors souvent réunies dans les écoles des Pays-Bas. Mais il ne fit pas à Deventer un plus long séjour qu'à Middlebourg. Il fut rappelé en Frise et succéda, le 12 mars 1723, à Rungius (1), qui venait de mourir et qui avait occupé une semblable chaire, d'éloquence et d'histoire, à Franeker. Wesseling en prit possession en même temps qu'on installait dans cette université trois autres professeurs distingués : Heineccius (*voy.* ce nom), Venema (2) et Melchioris (3). La dignité de recteur fut décernée, en 1733, à Wesseling, qui assista, l'année suivante, à un synode presbytérien. Il avait passé douze ans à Franeker lorsque, en 1735, les habitants d'Utrecht l'invitèrent à venir enseigner chez eux l'histoire, l'éloquence et la langue grecque. Le 13 juin, il prit place dans cette autre université et y fut recteur en 1736 et en 1749. On le regrettait en Frise : on le pressa plusieurs fois d'y revenir, et surtout en 1741, quand Tib. Hemsterhuys (*voy.* ce nom) eut quitté Franeker pour s'établir à Leyde, mais Wesseling se plaisait à Utrecht. Ses fonctions y prirent plus d'étendue en 1746 : chargé de donner des leçons de droit naturel et de droit public ou de droit romain-germanique, il joignit à ses titres littéraires celui de docteur en jurisprudence, et, le 26 septembre de cette année, il entreprit ce nouveau cours d'enseignement. En 1750, on lui confia l'administration de la bibliothèque d'Utrecht; et la société académique de Harlem l'inscrivit, en 1755, au nombre de ses membres. Il mourut en 1764. Sa vie, consacrée tout entière aux fonctions de professeur et à des travaux littéraires, ne fournit d'autres faits mémorables que la publication de ses ouvrages. La première production qu'il ait mise au jour est une harangue débitée, en 1723, à l'ouverture de son cours d'histoire, et réimprimée, en 1724, à Franeker, in-fol., sous un titre qui en indique assez le sujet : ***De origine pontificiæ dominationis.*** Un second discours, qui parut dans la même ville et dans le même format, en 1726, n'est qu'un compliment au prince Guillaume d'Orange Frison, qui venait étudier dans l'université où professait l'auteur. Une dédicace en vers, au même prince, précède les deux livres d'***Observations diverses,*** que Wesseling fit paraître en 1727, Amsterdam, in-8°. C'est un recueil de remarques philologiques, où sont rectifiés ou expliqués plusieurs textes d'auteurs grecs et latins : Anacréon, Sophocle, Euripide, Aristophane, Platon, Isée, Démosthène, Lucien, Appien, Dion-Cassius, Xiphilin, Stobée, etc.; Cicéron, Horace, Tite-Live, Frontin, Vitruve, Pétrone, Suétone, Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, Symmaque, Ausone, etc. On y remarque aussi l'explication de quelques médailles et des éclaircissements sur certains détails historiques. Ce livre, écrit avec une précision qui n'est pas sans élégance, annonce un bon esprit, éclairé par une érudition déjà très-étendue. On peut voir à l'article d'Ed. Simson que sa Chronique générale a été revue, corrigée, enrichie d'additions et de notes, par Wesseling, en 1729 (Leyde, in-fol.). Un écrivain nommé Jean Charles (*Joannes Carolus*) avait rédigé, en latin, quatre livres de Mémoires ou Commentaires sur l'expédition et la conduite de Gaspard Robles de Billy dans la Frise, en l'année 1568 et durant les suivantes. Ces livres étaient

(1) *Jean-Conrad* Rungius, né en Westphalie au mois de janvier 1686, fut professeur à Nimègue, puis à Franeker, où il mourut le 12 janvier 1723. Il a donné des éditions de Festus et d'Élien et fait des additions au *Rationarium temporum* de Petau.

(2) *Hermann* Venema, né à Wildervank, près de Groningue, en 1697, professa la théologie à Franeker, après Vitringa (*voy.* ce nom). Il y est mort nonagénaire en 1787. On estime quelques-unes de ses dissertations, en langue latine, sur des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il a composé aussi une histoire de l'Église chrétienne; trois épîtres à Wesseling, Hemsterhuys et Cannegieter, sur des lettres de St-Clément, etc.

(3) *Albert-Guillaume* Melchioris, né en 1685 à Herborn, passa une partie de sa jeunesse à Duisbourg, étudia la théologie à Franeker et à Utrecht, et finit par l'enseigner, ainsi que l'histoire ecclésiastique, dans l'avant-dernière de ces villes, où il mourut le 11 août 1738. Il est auteur de dissertations latines sur divers sujets de littérature sacrée.

restés manuscrits : Wesseling en donna une première édition en 1731, et une seconde en 1750, l'une et l'autre à Leuwarde, in-4°. Elles sont d'autant plus importantes, que plusieurs des détails que ces mémoires exposent n'ont point encore passé dans l'histoire. Le nom même de Robles et celui de son historien sont omis dans les dictionnaires et dans la plupart des livres qui concernent les annales et les troubles des Pays-Bas. Meursius toutefois a fait, à diverses reprises, mention de ce capitaine, qui, employé par le duc d'Albe, commanda, en Frise, les troupes de Philippe II. Wesseling s'occupait en même temps d'un autre travail : il publiait à Franeker un in-8° intitulé *Probabilium liber singularis*. Des trente-neuf chapitres de ce livre, dix, qui ne sont pas tous rapprochés, concernent les paroles de l'évangéliste St-Jean : καὶ Θεὸς ἦν ὁ λόγος, et non pas, comme on a voulu lire, καὶ Θεοῦ ἦν ὁ λόγος. Les autres chapitres contiennent des aperçus et des remarques sur différents points de littérature sacrée et profane, et pourraient être considérés comme un second tome des Observations diverses, dont nous avons parlé. En 1732, Wesseling prononça l'oraison funèbre d'un personnage nommé Siccon de Goslinga, Franeker, in-fol.; et en 1735 un discours d'ouverture de ses leçons publiques, ibid., in-4°. C'est une sorte d'apologie des études historiques. Il donnait alors la meilleure édition que nous ayons des anciens itinéraires des Romains, savoir, de celui qui porte le nom d'Antonin, de celui de Jérusalem et de l'opuscule de Hiéroclès (*voy.* ce nom) avec les notes de Simler, d'André Schott, de Zurita, et les siennes propres. Ce recueil parut en 1735, in-4°, chez Wetstein, à Amsterdam. Un volume in-8° de 173 pages, que Wesseling fit imprimer à Utrecht, en 1738, et qu'il dédia à Jac.-Ph. d'Orville, renferme deux dissertations, l'une sur les archontes des Juifs, l'autre sur la prétendue correction des Evangiles ordonnée par l'empereur Anastase, à ce que dit le chroniqueur Victor de Tunes (*voy.* ce nom). En recherchant en quoi consistait chez les Juifs la fonction d'archonte, Wesseling a occasion d'expliquer l'inscription grecque qui vient de l'ancienne ville de Bérénice en Afrique, et d'éclaircir quelques autres textes. Il fait aussi des réflexions fort judicieuses sur la chronique de Victor, abréviateur, dont le surnom *Tunnonensis* lui paraît, comme à Ruinart, indiquer une bourgade africaine, appelée Tennona ou Tunona. A cette même époque de 1738, on réimprimait à Amsterdam les douze livres d'Epîtres du savant Espagnol Emanuel Marti (*voy.* ce nom), qui venait de mourir : Wesseling y joignit une préface et de nouvelles pièces. Il a pris les mêmes soins d'une édition nouvelle des *Lois attiques* de Sam. Petit, donnée à Leyde, en 1741, in-fol., et servant de troisième volume à la *Jurisprudentia romana* d'Heineccius : les préliminaires et les notes dont Wesseling a enrichi cette édition contribuent à la rendre instructive. Il entreprit bientôt un travail plus étendu, et fit paraître, en 1745 et 1746, à Amsterdam, deux volumes in-folio contenant tout ce qui nous reste du grand ouvrage de Diodore de Sicile (*voy.* ce nom). En reproduisant tous les hommages rendus à cet historien, les préfaces de Henri Estienne et de Rhodomann, Wesseling y ajoute d'autres observations préliminaires et générales : il fait surtout connaître les manuscrits dont il s'est servi, ceux qu'il a examinés lui-même, ceux qu'ont collationnés pour lui de la Barre à Paris, Cocchi à Florence, Jos. Assemani à Rome. Il s'était procuré toutes les notes recueillies par Denis Camusat qui avait projeté une édition de Diodore, et il parvenait ainsi à discerner les leçons les plus pures, et à rassembler les variantes remarquables que pouvaient fournir les manuscrits les plus précieux soit par leur ancienneté, soit par leur correction. A la version latine de Rhodomann, à tout ce que l'édition de 1604 renfermait de notes, de tables et autres accessoires, Wesseling réunissait ses remarques personnelles, et les résultats de celles de Paulmier de Grentemesnil et de divers savants : il profitait des extraits de Constantin Porphyrogénète, mis au jour par Henri de Valois; il recueillait tous les fragments jusqu'alors imprimés ou indiqués, y compris celui qui avait été l'objet d'un mémoire académique de Boivin, en 1710. En un mot, il craignait tant d'omettre quelque chose, qu'il a placé, à la suite des quinze livres et de tous les extraits de Diodore, les soixante-cinq épîtres assez mal à propos attribuées à cet écrivain. Les six tables qui terminent le second volume indiquent les auteurs cités dans le texte grec, ceux dont on a expliqué ou corrigé des passages dans les notes ou dissertations, la nomenclature géographique dont l'historien fait usage, les noms d'archontes et les autres renseignements chronologiques qui se rencontrent dans ses récits, les matières qu'il traite, enfin les mots et les locutions qu'il a particulièrement employés. Malgré l'exactitude et l'étendue de ce travail, l'édition trouva des censeurs dans les journalistes de Trévoux : ils disaient que le nouveau Diodore était « un très-beau livre de parade et une très-« riche acquisition », et ne pouvaient s'empêcher toutefois de préférer, même pour l'exécution typographique, l'édition de Henri Estienne. En parlant de cinq manuscrits conservés dans la bibliothèque du collége de Clermont (ou de Louis le Grand), ils prétendaient que Denis Camusat, à qui on les avait communiqués, en avait négligé deux qui, bien que peu anciens, méritaient beaucoup d'attention, et qu'il avait pris des notes fort inexactes des trois autres. L'édition de Wesseling n'en a pas moins été, depuis 1746, considérée comme la meilleure, au moins jusqu'à la fin du dernier siècle. Elle a été reproduite dans celle de Deux-Ponts et de Strasbourg, qui a paru de 1793 à 1807, en 11 volumes in-8°, et qui, augmentée

de dissertations de Heyne et de M. Eyring, présente aussi quelques leçons plus correctes et des variantes nouvelles, fournies par deux manuscrits de Vienne, dont Wesseling n'avait pas eu connaissance. La série de ses travaux littéraires se continue, en 1748, par un discours à l'occasion de la naissance d'un prince d'Orange (1), Utrecht, in-fol., et par une lettre à Venema (51 pag. in-8°, ibid.) sur une épître de Platon, et principalement sur des lignes de la version grecque de l'Ancien Testament, par Aquila, qui ont paru se retrouver dans les livres de Philon, écrivain plus ancien que ce traducteur. Le prince Guillaume IV mourut en 1751 : Wesseling fit son oraison funèbre, qui fut imprimée à Utrecht, in-folio, en 1752. C'est aussi la date de la préface qu'il mit à la tête de la collection des médailles impériales d'André Morell (*voy.* ce nom), Amsterdam, 3 vol. in-fol.; et d'une lettre à l'éditeur de Dion-Cassius, où il propose des corrections et des explications de plusieurs passages de cet historien grec (*voy.* Reimarus). Il commençait alors à s'occuper lui-même d'une édition d'Hérodote, ainsi qu'il nous l'apprend dans une épître à Tib. Hemsterhuys, auquel il dédia, en 1758, un volume in-8° intitulé *Dissertatio Herodotea*. On voit dans cette dissertation comment des livres ou des morceaux qui n'étaient point d'Hérodote lui ont été attribués, parce qu'on le confondait avec Hérodote et même avec Hérodien. Wesseling y éclaircit aussi des difficultés de grammaire, d'histoire, de chronologie : c'est une série ou un mélange d'observations philologiques, en général fort judicieuses, mais incomplètes et décousues. L'édition d'Hérodote (*voy.* ce nom) parut en 1763, in-fol., à Amsterdam. Wesseling avait rassemblé les leçons diverses des meilleurs manuscrits de Paris, de Vienne et d'Oxford : le cardinal Passionei en possédait un fort précieux, dont il paraît qu'on n'avait encore fait aucun usage; il en communiqua les variantes à l'éditeur hollandais. Celui-ci, en profitant de tous ces secours, n'en usa pourtant qu'avec circonspection, et peut-être avec une défiance excessive; il craignit de trop s'écarter des leçons adoptées, et pour ainsi dire établies par ses prédécesseurs : il n'osa pas réprouver toutes celles qu'avait introduites Jac. Gronovius, son ancien maître; et fort souvent, au lieu d'insérer dans le texte celles qu'il préférait lui-même, il les rejeta dans le tableau des variantes. On s'est plaint de tant de réserve : mais cette timidité qu'il s'était reprochée tout le premier, et qu'il ne pouvait surmonter, n'est pas le défaut le plus ordinaire aux éditeurs des livres classiques. Il avait joint au texte grec, ainsi revu, la version latine de Laurent Valla, et, selon l'usage, beaucoup de notes, celles de Th. Gale, de Gronovius, de L. Valckenaer, et enfin les siennes. Son édition d'Hérodote est universellement préférée aux plus anciennes, et à celles qui ont été publiées entre 1763 et 1816, époque où parut celle de M. Schweighæuser, reconnue alors pour la meilleure de toutes. On n'a imprimé que plus de quarante ans après la mort de Wesseling huit pages d'une de ses leçons, débitée à Utrecht, sans doute dans l'une des dernières années de sa vie, puisque Minard Tydeman, né en 1741, y assistait (*voy.* Tydeman). L'extrait recueilli par Tydeman ayant été communiqué à Jean Luzac (*voy.* ce nom), celui-ci le publia comme appendice à la dissertation de L.-Gasp. Valckenaer sur Aristobule, Leyde, 1806, in-4°. Ce juif d'Alexandrie est en effet le sujet principal de la leçon de Wesseling, où il est d'ailleurs question des poésies orphiques, et de l'hypothèse chimérique d'une version grecque de l'Ancien Testament antérieure à celle des Septante. Tels sont les divers écrits, tous en langue latine, qui portent le nom de Wesseling : Vriemoet (*Athenæ Frisiacæ*, p. 791-793) le croit auteur de quelques articles anonymes, insérés dans les mélanges critiques de d'Orville, dans les Actes littéraires d'Iéna, et en d'autres recueils. D-n-u.

WESSELY (Hartwig), célèbre écrivain juif, naquit à Copenhague en 1723 de parents peu favorisés de la fortune. A treize ans, c'est-à-dire à l'âge de l'émancipation religieuse chez les israélites, il était déjà savant dans la langue et la théologie hébraïques, et ce fut à cet âge qu'il commença à composer son premier ouvrage, *Gan-Nooul* (Jardin fermé), estimé pour la pureté de la morale et du langage. Néanmoins la sphère de ses occupations et de son existence ne se serait probablement pas élevée au-dessus de celle qui était le partage des docteurs juifs, si la marche des événements n'avait amené de toutes parts des changements considérables. Les juifs, si longtemps immobiles et stationnaires, commencèrent aussi à se mêler au mouvement général; Mendelssohn, le profond auteur des *Heures philosophiques* (*voy.* Mendelssohn), avait eu la généreuse idée d'influer d'une manière puissante et salutaire sur la situation intellectuelle, morale et religieuse de la secte dans laquelle il était né. Autour de lui vinrent se ranger, de toutes les parties de l'Europe, les juifs qui, marchant en avant de leur secte, apportaient à la société, qui ne les admettait pas encore dans son sein, le tribut de leur instruction et de leur amour de l'humanité; soit que, s'étant distingués dans une science spéciale, ces israélites ne servissent la cause de la régénération sociale de leurs coreligionnaires que par l'exemple de leur capacité et de leur mérite, comme le médecin Marcus Hertz, le naturaliste Bloch; soit qu'imitant l'exemple de leur maître, ils voulussent, en appliquant leurs études à toutes les considérations qui se rattachent à la situation philosophique, morale et religieuse de leur secte, influer d'une manière plus directe et plus géné-

(1) C'est celui qui a été nommé Guillaume V; son père Guillaume-Henri Frison, dont il a été parlé plus haut, venait d'être déclaré stathouder, en 1747, sous le nom de Guillaume IV.

rale sur les résultats qu'il leur importait d'opérer. C'est parmi ces derniers que figura au premier rang H. Wessely, lorsque, vers l'âge de quarante ans, la réputation de Mendelssohn et l'estime pour les travaux de ses collaborateurs l'attirèrent à Berlin, au milieu de cette colonie juive qui rappela à la fin du 18e siècle, au sein de la civilisation chrétienne, ce que fut dans un autre temps, au milieu des Arabes, la célèbre école juive d'Espagne, au sein de laquelle florissait Maimonide. La poésie, la grammaire et la théologie occupèrent à la fois les années de sa longue et honorable carrière; ce qui distinguait surtout H. Wessely des israélites instruits dont il se trouva entouré dans cette position, c'était une union et une amitié particulière avec Moses Mendelssohn, auquel il eut le chagrin de survivre, et une adhésion invariable aux doctrines et au système de ce philosophe. Mendelssohn s'était fait une règle de rester scrupuleusement attaché aux préceptes et aux convenances religieuses qu'il trouva établis dans sa secte, en cherchant néanmoins à en épurer peu à peu l'esprit au creuset de sa morale, de sa philosophie et de celles des hommes supérieurs qui l'avaient précédé dans sa nation. Wessely poussait à cet égard bien plus loin les scrupules et la conviction. Rabbin, il en avait le caractère et l'orthodoxie, et il était parmi les juifs célèbres de cette école de perfectionnement, et par conséquent d'innovation ou plutôt de rénovation, le seul dont les hommes les plus intolérants n'aient jamais osé révoquer en doute la piété rigide et l'attachement aux observances. Il est vrai que son instruction, commencée tard et dans l'ancienne direction, était restée presque exclusivement juive, tandis qu'autour de lui on portait les lumières d'une instruction générale vers l'amélioration successive de l'état moral des juifs. Wessely puisait exclusivement dans les sources judaïques ses inspirations, ses matériaux et ses doctrines; aussi la langue hébraïque futelle la seule dans laquelle il écrivit; c'était sa véritable langue maternelle, et il n'avait jamais écrit l'allemand même que d'une manière incorrecte et peu élégante. Pendant que Mendelssohn traduisait en allemand, à l'usage de ses coreligionnaires, le *Pentateuque* et les *Psaumes*, David Friedlander le rituel des prières journalières, A. Volfson, J. Eichel, J. Levy, B. Lendau le reste des prophètes et des Ecritures, H. Wessely, comme poëte, se livrait aux inspirations de l'Esprit Saint, ainsi qu'il le disait lui-même (Rouach Hakodesch), et portait le flambeau de sa critique et de sa philosophie religieuse dans une foule d'ouvrages tous écrits dans la langue sacrée. Dans ses commentaires il se servait avec un bonheur rare de cet hébreu scolastique des temps modernes, entremêlé d'expressions nouvelles, inusitées dans l'hébreu ancien, mais portées cependant au degré de pureté et d'élégance auquel s'astreignaient les docteurs les plus célèbres du midi, dans le 12e et le 13e siècle; mais dans ses poésies inspirées par l'enthousiasme, c'est la lyre d'Osée et de David que semble tenir Wessely, et l'on trouve tour à tour dans ses chants l'élévation de l'un, la douceur de l'autre, et l'imagination brûlante du fils d'Amos. Dans le journal que fit paraître la société littéraire hébraïque de Berlin, sous le titre de *Hamasseph* (le Collecteur), il publia successivement une suite de recherches et de poëmes. On distingue parmi ces derniers une élégie sur la mort de Mendelssohn, et une autre sur la mort de Léopold de Brunswick. Ses autres ouvrages furent un commentaire sur le Lévitique, en regard de la traduction allemande de Mendelssohn ; un livre de morale, intitulé *Fain Libanon* (Vin de libanon); un autre, *Sepher hamidoz* (le Livre des mœurs); *Sepher hanephesch* (le Livre de l'âme); trois lettres adressées à ses coreligionnaires, dans lesquelles il les exhortait à cultiver les sciences, les lettres et les arts, et à rester fidèles aux principes de leur religion. Quelques rabbins fanatiques et ignorants de la Pologne le poursuivirent de leurs imprécations pour cet ouvrage; mais il fut vivement défendu par un grand nombre des principaux rabbins d'Allemagne, d'Italie et de Hollande. Wessely eut aussi l'heureuse idée de traduire en hébreu le livre de la *Sapience*, attribué à Salomon, que l'on suppose avoir été originairement écrit en hébreu, et qui fait partie du canon intermédiaire, qui n'est ni reconnu ni contesté, soit par les juifs, soit par les chrétiens. Que cet ouvrage eût été ou non écrit en hébreu, son texte primitif ne pouvait être plus élégant et plus correct que celui dans lequel H. Wessely le fit paraître accompagné de commentaires et de dissertations; mais le plus important de ses ouvrages, celui qui lui a valu le plus de gloire et de réputation, c'est son poëme intitulé *Chir hatiphereth* (Chant de la majesté). Le sujet est la vocation de Moïse, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Les quinze premiers chants parurent à Berlin en 1789; les trois derniers n'ont vu le jour qu'en 1829, à Prague, longtemps après la mort de l'auteur. Les premiers chants étincellent de beautés de premier ordre; dans les derniers la muse de l'auteur est singulièrement refroidie par l'âge et la fatigue. Houffnagel, prédicateur protestant, a traduit en vers allemands les quatre premiers chants de ce poëme; les autres le furent par le fils de Wessely, Emanuel. L'auteur de cette notice en a traduit plusieurs passages en prose française, dans le Mercure étranger, et à la tête des *Benjamites* de M. de Malleville. La pureté d'élocution hébraïque que l'on remarque dans le *Chir hatiphereth* fit une sensation d'autant plus forte, que parmi les juifs du Nord on en avait presque entièrement perdu la tradition, bien mieux conservée parmi ceux de l'Italie, depuis la belle époque littéraire des juifs au moyen âge. H. Wessely n'avait point de fortune; néanmoins le produit de ses écrits et les bienfaits

de quelques-uns de ses coreligionnaires, appréciateurs de ses talents et de ses vertus, le maintinrent toujours dans l'aisance. Il avait épousé une israélite de Hollande, dont il eut plusieurs enfants; ayant eu le malheur de la perdre après douze ans de mariage, il resta veuf avec une nombreuse famille. Une de ses filles avait épousé le docteur juif Mayer de Hambourg. En 1804, il vint s'établir auprès d'elle, et il fut reçu rabbin des juifs portugais. Quoique né dans le rite allemand, et fidèle à le suivre, il s'était conformé dans la prononciation de la langue hébraïque à celle des juifs portugais, qu'il regardait avec raison comme la plus pure. A peine fut-il dans cette nouvelle situation qu'il mourut, le 3 mars 1805, à l'âge de 81 ans. Ses obsèques furent accompagnées par tout ce que Hambourg renfermait de savants et d'hommes de lettres de tous les cultes. La vie de Wessely a été écrite en hollandais par D. Friedrichsfeld, Amsterdam, 1809, in-8°, et en allemand par W.-A. Meisel, Breslau, 1841, in-8°. Il existe aussi une Oraison funèbre en langue hébraïque (circonstance rare), œuvre d'un rabbin, Moïse Duesseldorf, et publiée à Altona en 1810. Citons aussi la brochure de M. E. Carmoly : *Wessely et ses écrits*, Nancy, 1829, in-8°. B—RR.

WESSENBERG-AMPRINGEN (JEAN-PHILIPPE, baron DE), diplomate et homme d'Etat autrichien, né le 19 novembre 1773, appartenait à une ancienne famille; il fut dès son enfance destiné à la carrière politique; c'était celle que suivait son père, qui fut ministre d'Autriche auprès de l'électeur de Saxe. Le baron Charles de Dalberg, qui depuis fut prince primat et qui exerça une influence puissante sur les destinées de l'Allemagne, le prit sous sa protection et le fit, en 1797, entrer au service de l'Autriche; en 1803, il fut chargé de représenter cette puissance à Francfort, à l'occasion des affaires de sécularisation. On le soupçonnait de libéralisme, et cette circonstance nuisit à l'avancement que devait lui assurer sa capacité; cependant, en 1808, il fut appelé au poste d'envoyé extraordinaire à Berlin; en 1811, il fut placé à Munich. Pendant quelques années l'Autriche, abattue par ses défaites, ne fit qu'observer les événements; mais après les désastres de la retraite de Russie, elle négocia d'abord clandestinement avec les adversaires de la France. Au mois de janvier 1813, Metternich envoya à Londres Wessenberg; il le choisit « comme « étant un homme habile, discret, connaissant à « fond le système politique de l'Europe; il l'au« rait envoyé à Paris s'il avait été plus marquant ». Ainsi s'exprime le comte Otto, ambassadeur de France, dans une dépêche datée du 21 janvier 1813. Wessenberg s'acquitta avec intelligence de la mission qui lui était confiée, et qui eut sans doute une grande influence dans le parti qu'adopta l'Autriche d'entrer dans la coalition. Il prit une part active aux négociations qui amenèrent la première et la seco: de paix de Paris et aux travaux du congrès de Vienne. Peu favorable au système de Metternich, il rentra dans la vie privée, et ce ne fut qu'après les événements de 1830 qu'il reprit part aux affaires. Il fut alors accrédité auprès de la cour de la Haye, et il assista aux conférences de Londres destinées à terminer le conflit survenu entre la Hollande et la Belgique; son rôle fut actif et salutaire dans ces circonstances. Mais bientôt la crise, dont le signal était parti de Paris, se calma; les idées absolutistes, un moment décontenancées, reprirent leur ascendant, et le baron de Wessenberg s'éloigna derechef et pour longtemps de la scène politique. Il fallut les événements de 1848 pour le rappeler à la vie active. Au mois de juillet de cette année, malgré ses soixante-quinze ans, Wessenberg se chargea du portefeuille des affaires étrangères dans ce qu'on appela le ministère constitutionnel; il chercha à marcher dans la voie de la conciliation, mais le cours des événements emporta bientôt ce cabinet. Les troubles les plus graves surgirent à Vienne; l'empereur abandonna la capitale; Wessenberg le suivit et déposa le portefeuille aussitôt qu'un ministère énergique et conservateur se fut formé sous la direction du prince de Schwarzenberg. Rendu au repos que réclamait sa vieillesse, il s'éteignit le 1er août 1858. B-N-T.

WESSENBERG (IGNACE-HENRI-CHARLES, baron DE), frère du précédent, naquit le 2 octobre 1774 à Dresde. Ayant embrassé la carrière ecclésiastique, il fit partie de divers chapitres, et il était chanoine à Constance lorsque Dalberg, l'ami de sa famille, le choisit pour vicaire général de cet évêché, qui comprenait une assez grande partie de la Suisse. Il montra une activité fructueuse et intelligente; il s'occupa à élever le niveau de l'instruction du peuple et du clergé, à étendre la moralité; il s'entendit avec l'administration du canton de Lucerne pour diminuer le nombre excessif des couvents; il établit des séminaires et un hospice fort important. Peu favorable aux idées ultramontaines, il fut assez mal vu du nonce du pape résidant à Lucerne, et lorsqu'en 1814 Dalberg le proposa pour son coadjuteur à l'évêché de Constance, la cour de Rome répondit par un refus. Après la mort de Dalberg, le chapitre nomma Wessenberg au siége épiscopal; mais Pie VII refusa, par un bref en date du 15 mars 1817, de ratifier cette élection. Le prélat se rendit à Rome pour justifier sa conduite, mais il fut mal accueilli; le cardinal Consalvi, alors premier ministre de Sa Sainteté, lui adressa de vifs reproches et insista pour une renonciation complète au titre d'évêque de Constance. Wessenberg résista avec une respectueuse fermeté aux exigences du Vatican, et le grand-duc de Bade, l'appuyant chaleureusement, avança qu'il s'agissait là d'une affaire qui intéressait toute l'Eglise d'Allemagne; il porta la question devant la diète, et il fit publier le recueil des pièces auquel elle avait donné lieu. En 1827, l'évêché de Constance fut sup-

primé par suite du concordat passé avec la cour de Rome, et Wessenberg vit terminer ainsi ce long débat. Rentré dans la vie privée, il s'établit à Bade, se livrant avec ardeur aux travaux littéraires et aux études qui avaient déjà fait une des grandes occupations de sa vie. Ses écrits sont nombreux; parmi les plus importants nous citerons : l'*Education élémentaire du peuple* (Zurich, 1814; seconde édition, 1835); — *Tableaux chrétiens* (Constance, 1826-1828, 2 vol.; réimprimé à St-Gall, 1845); — *Considérations sur les points les plus importants de l'éducation et de la civilisation* (Aarau, 1836); — *Les grands conciles du 15e et du 16e siècle envisagés au point de vue de l'amélioration de l'Eglise* (Constance, 1840, 4 vol.). Wessenberg cultivait aussi avec zèle la poésie; ses œuvres en ce genre ont été publiées à Stuttgard, de 1834 à 1844; elles forment 6 volumes. Il est mort le 9 août 1860. B—N—T.

WEST (Gilbert), traducteur de Pindare en vers anglais, était fils du docteur West, qui donna, en 1697, une édition du texte de Pindare. Gilbert, né en 1706, fut envoyé à l'école d'Eton; il venait d'achever ses études classiques à Oxford, lorsqu'un frère de sa mère, sir Richard Temple, depuis lord Cobham, lui procura une commission dans une compagnie de cavalerie; mais il quitta bientôt la carrière militaire, pour s'attacher à lord Townshend, alors secrétaire d'Etat, à la suite duquel il accompagna le roi dans le Hanovre. En 1729, il accepta une sorte de surnumérariat en qualité de secrétaire du conseil privé, emploi qui ne lui devint lucratif que longtemps après. S'étant marié, il alla fixer sa demeure dans une jolie maison, à Wickham, au comté de Kent. Ce fut là qu'il put se livrer à tout son penchant pour les lettres. Dès ses jeunes ans, sa mère avait cultivé dans son cœur un germe de religion qui, bien qu'étouffé quelque temps par une liaison dangereuse, devait produire un jour d'heureux fruits. La retraite de Wickham ne fut pas moins consacrée à la piété qu'aux lettres. Chaque matin West lisait à sa famille les prières de la liturgie publique, et tous les dimanches il réunissait, le soir, dans le salon, ses domestiques, pour leur lire lui-même un sermon et des prières. Ce fut dans cet asile que son ami et son cousin, lord Lyttelton, reçut cette conviction profonde qui se manifesta par sa célèbre *Dissertation sur St-Paul.* Comme son parent, West avait autrefois prêté l'oreille aux séductions de l'incrédulité, et l'on rapporte que lorsqu'il mit au jour ses *Observations sur la résurrection de Jésus-Christ,* quelques personnes, qui lui supposaient des principes hétérodoxes, achetèrent le livre dans l'espoir d'y trouver de nouvelles armes contre le christianisme, et ne pardonnèrent pas à l'auteur d'avoir trompé leur attente. Cette publication fut au contraire considérée comme un service rendu à la religion, et l'université d'Oxford transmit à l'auteur, à cette occasion, le diplôme de docteur en droit. Lyttelton et lord Chatam venaient fréquemment se délasser à Wickham des fatigues de la lutte politique qu'ils avaient à soutenir, et l'on voit dans le jardin de cette résidence une allée qui fut tracée par le premier ministre. Gilbert West obtint, en 1752, la place avantageuse de secrétaire du conseil privé. Pitt, devenu payeur général, le nomma trésorier de l'hôpital de Chelsea. Il fut même question de lui confier l'éducation du jeune prince, depuis George III; mais l'autorité absolue qu'il voulut exercer sur tous les mouvements du royal élève fut cause que le choix de la cour tomba sur un autre. West jouit peu de l'accroissement de revenu que lui avaient procuré ses illustres amis. En 1755, il vit son fils unique expirer dans ses bras, et le 26 mars de l'année suivante il succomba lui-même à une attaque de paralysie. On a représenté cet auteur comme un homme aimable autant que vertueux; ses écrits prouvent beaucoup de talent et de savoir. En voici les titres : 1° *l'Institution de l'ordre de la Jarretière*, 1742, espèce de poëme dramatique avec des chœurs. On y trouve une morale pure et élevée, la connaissance des mœurs du temps, un style élégant, mais trop peu d'intérêt et de mouvement pour que la lecture en soit attrayante. 2° *Observations sur l'histoire et les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, 1747, in-8°; souvent réimprimé, notamment en 1841, in-8°; traduit en français par l'abbé Guénée, Paris, 1757, in-12; 3° *Odes de Pindare, avec diverses autres pièces en prose et en vers*, traduites du grec en vers anglais, précédées d'une dissertation sur les jeux olympiques, 1748, in-8°. Cette traduction de douze odes du lyrique grec est estimée, quoique un peu diffuse. Outre les odes de Pindare, le volume contient la traduction d'*Iphigénie en Tauride*, d'Euripide; le *Triomphe de la goutte*, dialogue de Lucien, que West dit avoir traduit pendant un accès de cette douloureuse maladie; l'*Argonautique*, d'Apollonius de Rhodes; *Menexène*, dialogue de Platon; l'*Hymne de Cléanthe*, qui est presque tout ce qui reste des ouvrages de ce philosophe stoïcien. 4° *l'Abus des voyages*, et *l'Education*, deux poëmes écrits dans le style de Spenser. Ces imitations sont assez heureuses, relativement au rhythme, au langage et à la fiction. Mais, comme Johnson l'a observé, « de telles compositions ne doivent pas être « comptées parmi les grands travaux de l'esprit, « parce que leur effet est local et temporaire, et « qu'elles ne s'adressent ni à la raison ni aux « passions, mais à la mémoire, et présupposent « un état de l'esprit accidentel. Une imitation de « Spenser n'est rien pour un lecteur qui n'a pas « lu ce poëte. » 5° *Poëmes sur divers sujets;* plusieurs ont été insérés dans les collections publiées par Dodsley et Pearch. Ils ont été réunis en 1766, 3 vol. in-12. Leur auteur est classé parmi les poëtes du second ordre. L.

WEST (Thomas), auteur anglais, né en 1706,

passa la plus grande partie de sa jeunesse sur le continent, et fut élevé dans les principes de la religion catholique. Il se voua ensuite à la carrière du professorat, et accepta successivement en divers endroits les chaires de physique. Nous penchons à croire que dès cette époque il faisait partie de l'institut des jésuites; cependant nous ignorons la date précise de son entrée dans la société; seulement il est certain qu'il y était encore lors de la sécularisation de ces religieux par les parlements français. Il remplit comme simple prêtre les fonctions de son ministère, et voyagea en divers pays. Il avait déjà vu une partie de l'Europe; mais la liberté qu'il avait acquise lors de la dissolution de son ordre et les ressources qu'il possédait par lui-même lui laissèrent la faculté de se livrer à son goût naturel pour les excursions en pays étranger. Dans la dernière partie de sa vie il se mit au service de seigneurs étrangers auxquels il servait de guide, et comme de *cicerone*, en les conduisant vers les sites les plus pittoresques, notamment sur les bords des lacs. Il se retira ensuite à Ulverston, et mourut le 10 juillet 1769, à Sizergh en Westmoreland, dans la 63e année de son âge. Il avait composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels le plus connu est son *Histoire des lacs* (en anglais *Guide to the lakes*), fruit d'une longue expérience et d'études pénibles. Non content d'avoir approfondi les écrivains les plus estimés parmi ceux qui avaient traité le même sujet, et consulté les habitants les plus instruits de chaque province, il visitait et voyait par ses yeux les curiosités dont il avait entrepris de présenter la description. Aussi est-il peu d'ouvrages qui remplissent plus fidèlement leur titre, et l'*Histoire des lacs* de Thomas West est-elle considérée comme le manuel de tous ceux dont la curiosité va contempler ces petites mers intérieures. On lit aussi avec plaisir ses *Antiquités de Furness, ou Description de l'abbaye royale de Ste-Marie, dans la vallée de Nightshade, près Dalton en Furness*, Londres, 1774, in-4°. L'auteur commence son livre par une vue descriptive du pays, au nord-ouest du Lancashire. L'abbaye de Furness fut fondée en 1127 par Etienne, comte de Morton et de Bulloign, depuis roi d'Angleterre. Les moines primitivement placés dans ce monastère avaient été détachés de celui de Savigny en Normandie. Les restes de l'édifice sont un monument de l'ancienne magnificence du culte. Ce livre intéressant fut destiné à remplir une lacune laissée par sir William Dugdale. Enfin Thomas West a donné un *Mémoire* (*an Account, etc.*) *sur des antiquités découvertes dans le comté de Lancastre*, inséré dans le cinquième volume de *l'Archæologia britannica*. — Plusieurs autres littérateurs du nom de *West* se sont distingués tant en Angleterre que dans les colonies américaines. Parmi les premiers, nous mentionnerons : — 1° *Nicolas* West, docteur en théologie et évêque d'Ely, qui se prononça avec force en faveur de Catherine d'Aragon, lorsque Henri VIII, aveuglé par sa passion pour Anne Boleyn, proposa le problème de son divorce au clergé; il publia à cette occasion un traité *De non dissolvendo Henrici regis primo matrimonio, etc.* — 2° *Edouard* West, théologien estimé, qui mourut en 1675, laissant plusieurs *Sermons* et un *Traité de la perfection humaine*. — 3° *Richard* West, jurisconsulte et avocat, conseiller en 1717, lord chancelier d'Irlande en 1725, auteur d'une *Dissertation sur les crimes de haute trahison et sur les bills de proscription*, de *Recherches sur la création des pairs*, de quelques articles dans la feuille intitulée *le Libre penseur;* et enfin, selon Whincop, d'une tragédie d'*Hécube*, 1726. — 4° *N.* West, fils du précédent et d'Elisabeth Burnet, connu par ses liaisons avec le poëte Gray et avec Horace Walpole. Il mourut d'une maladie de langueur le 1er juin 1742, n'étant encore âgé que de 26 ans. Il reste de lui quelques morceaux brillants, quoique peu capables de justifier les éloges emphatiques de ses amis; ils sont imprimés dans les *OEuvres de lord Orford*, et dans la *Vie de Gray*, par Mason.—Quant aux personnages de même nom qu'ont vus naître les Etats-Unis, les plus célèbres sont : *Samuel* West, chapelain au fort Pownall, en Penobscot, ministre de Nedhame en 1764, pasteur à Boston en 1788, auteur d'*Essais* (insérés dans le *Columbian Sentinel*, 1806, 1807), de *Sermons* et d'*Eloges funèbres*, parmi lesquels on distingue celui de Washington; — et enfin *Samuel* West, ministre de New-Bedford, dans le Massachussets, membre honoraire de l'académie des arts et des sciences de Philadelphie, et de l'académie américaine de Boston, membre de la convention pour la constitution de Massachussets et des Etats-Unis, et auteur de plusieurs opuscules théologiques, de quelques sermons et d'un grand nombre d'articles de journaux. Le premier succomba, en 1809, à une maladie de langueur, étant âgé de 69 ans; le second mourut à Tiverton, dans l'Etat de Rhode-Island, en 1807. P—OT.

WEST (Benjamin), un des peintres les plus célèbres de l'école anglaise, naquit le 10 octobre 1738, à Springfield, dans la Pensylvanie. Il était le dixième enfant d'un quaker né en Angleterre. Une circonstance assez singulière se rattache à sa naissance; sa mère, ayant été entendre un de ces prédicateurs en pleine campagne dont l'éloquence se donne encore souvent carrière dans la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, fut tellement émue des violentes diatribes de l'orateur contre la perversité du genre humain et contre les fléaux qui devaient châtier tant de méfaits, qu'elle accoucha avant terme. Toutefois le nouveau-né ne se trouva pas trop mal de cet accident, car il atteignit un âge avancé. Dès sa première enfance, il donna des signes non équivoques de ses heureuses dispositions pour le dessin; à sept ans, il crayonna un portrait d'un enfant

d'une de ses sœurs aînées, et cette ébauche fit l'admiration de sa famille. S'étant procuré des couleurs grossières et un pinceau fabriqué avec le poil de son chat, il s'exerça sans relâche à retracer des oiseaux et des fleurs, à reproduire quelques gravures qu'il s'était procurées. Dans sa neuvième année, il fut conduit à Philadelphie et présenté à un peintre, qui lui prêta des livres et mit sous ses yeux quelques tableaux fort médiocres sans doute; mais l'enthousiasme de West n'en demandait pas davantage. Il fit quelques portraits qui excitèrent une admiration générale, et un armurier, amateur de l'antiquité, lui demanda un tableau dont le sujet devait être la *Mort de Socrate;* West eut pour modèle de l'esclave présentant la ciguë le torse nu d'un des ouvriers employés dans l'atelier. A dix-sept ans, il interrompit un moment ses travaux pour entrer comme volontaire dans un corps de troupes que la guerre de sept ans appelait aux armes; mais il ne tarda pas à reprendre des occupations plus pacifiques. Il perdit sa mère, et il alla s'établir à Philadelphie, où il ne manqua pas d'occupations comme peintre de portraits. Il se faisait payer deux guinées et demie ou cinq guinées, selon la dimension. Ce fut à la même époque qu'abordant la peinture historique, il représenta le *Procès de Susanne*. Une occasion s'étant offerte pour aller à Rome, il la saisit avec empressement. Il arriva au mois de juillet 1760 dans la cité papale, et il fut peut-être le premier quaker américain qui fit ce voyage. Il reçut un fort bon accueil de la part de quelques amateurs anglais; il fit un portrait de lord Grantham, qui fut exposé et jugé très-favorablement. Mengs, qui passait alors à Rome pour un oracle, lui conseilla de visiter les principales villes de l'Italie, afin d'étudier les chefs-dœuvre des maîtres. West suivit ce conseil; mais une fièvre dangereuse le retint onze mois à Livourne et fit craindre pour sa vie. Sa jeunesse et sa bonne constitution l'emportèrent. Il parcourut Bologne, Florence, Venise et Parme; de retour à Rome, il peignit deux tableaux qui eurent du succès : *Cimon et Iphigénie*, *Angélique et Médor*. En 1763, West arriva à Londres avec le projet de retourner en Amérique; il fit de nouveaux portraits, qui furent fort appréciés; il fut présenté à quelques amateurs qui lui adressèrent des commandes; il peignit pour le docteur Newton les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* et pour l'évêque de Worcester le *Retour de l'enfant prodigue*. Lord Rockingham lui demanda de venir décorer un château près d'York; c'était un long travail, et l'offre de sept cents livres sterling d'appointements annuels fut adressée à West, qui, conformément au conseil de ses amis, écarta cette proposition. Voyant l'avenir se présenter sous d'heureux auspices, il se décida à rester en Angleterre, où il avait une perspective plus brillante que celle qu'offrait l'Amérique. Avant de quitter Philadelphie, il avait remarqué une jeune Américaine, Elisabeth Shadwell; il l'engagea à venir le rejoindre; elle répondit à son appel, et le mariage fut célébré en 1765. Bientôt l'archevêque d'York, Drummond, demanda à l'artiste un tableau représentant *Agrippine rapportant les cendres de Germanicus*, et il fut tellement satisfait de l'œuvre qui lui fut remise qu'il proposa d'ouvrir une souscription afin d'assurer à West un revenu annuel qui mît le peintre en mesure de se consacrer tout entier à la reproduction de sujets religieux et historiques, en renonçant à la branche plus lucrative du portrait. Les amis des arts dans la Grande-Bretagne ne se montrèrent pas assez enthousiastes pour que ce projet pût se réaliser; mais le prélat eut du moins la satisfaction de présenter à George III, alors au début d'un règne d'une longue durée, l'artiste dont la réputation était déjà grande. Le roi fit à West un excellent accueil; il lui demanda les portraits de quelques membres de la famille royale, et il lui commanda un tableau dont le sujet était *Régulus quittant Rome pour retourner à Carthage*. L'œuvre fut mise sous les yeux du public à la première exposition que fit l'académie royale, nom sous lequel venait d'être réorganisée la *société des artistes*, dont West était un des membres les plus distingués. En 1766, la *Mort du général Wolfe* vint porter au comble la célébrité de West. Wolfe était mort sur un champ de bataille, en gagnant une victoire qui rendait les Anglais maîtres du Canada; le peintre faisait donc là œuvre de circonstance, et il flattait l'orgueil national. Le succès fut complet, et il était mérité; car la *Mort de Wolfe* est une production très-remarquable. C'était d'ailleurs un premier pas pour sortir de l'antiquité classique, où se renfermaient les artistes; le public commençait à dire : « Qui nous délivrera des Grecs et des Ro« mains? » il vit avec plaisir des faits d'armes contemporains. Le duc de Grosvenor acheta à un prix fort élevé pour l'époque la *Mort de Wolfe*. L'artiste en exécuta une reproduction pour le roi; mais, toujours fidèle aux idées classiques, George III, voulant avoir un pendant, désigna au peintre la *Mort d'Epaminondas*, et cette œuvre est demeurée oubliée. Le roi en fut charmé et voulut de plus en plus employer le pinceau de West pour orner les vastes salles du château de Windsor, devenu la résidence favorite de la cour; il commanda d'abord deux tableaux, empruntés à l'histoire ancienne : *Cyrus rendant la liberté à la famille du roi d'Arménie* et *Ségeste et sa fille conduits devant Germanicus*. La *Mort de Bayard* vint s'ajouter à la série destinée à retracer les derniers moments des héros. George eut ensuite la pensée de placer dans sa demeure une suite de tableaux représentant des faits glorieux empruntés à l'histoire britannique. West retraça successivement : *Edouard III embrassant le prince Noir après la bataille de Crécy;* le *Prince Noir recevant le roi Jean et son fils, faits prisonnier à la bataille*

de Poitiers; la *Reine Philoppa gagnant sur le roi d'Ecosse David la bataille de Nevile's Cross; Philoppa demandant au roi Edouard la grâce des bourgeois de Calais; Edouard forçant le passage de la Somme; Edouard couronnant à Calais sir Eustache de Ribaumont.* Un tableau représentant une circonstance moins historique, *St-George tuant le dragon,* vint s'ajouter à cette série. Toutes ces grandes toiles, encore conservées à Windsor et qui furent fort admirées dans le temps, paraissent aujourd'hui des œuvres bien médiocres, exécutées avec trop de rapidité, dépourvues d'inspiration et de naturel. La satisfaction du roi n'en fut pas moins complète, et il écouta très-favorablement une proposition de West relative à l'exécution d'une série de tableaux destinée à retracer les progrès de la révélation divine. Cependant, avant de consentir, Sa Majesté voulut prendre l'avis des chefs de l'Eglise anglicane; les prélats déclarèrent que les usages de l'Eglise ne seraient nullement blessés par l'introduction dans la chapelle royale des tableaux de West. Appuyé sur cette décision, l'artiste s'empressa de dresser une liste de trente-cinq sujets, qu'il se proposait de traiter successivement; tous furent approuvés par les évêques, et le poids de ce grand travail l'effrayait si peu qu'il ajouta plus tard une trente-sixième composition à celles qu'il méditait. Il avait divisé l'œuvre en quatre sections: la moitié des tableaux devaient être empruntés à l'Ancien Testament, l'autre moitié au Nouveau. Ils furent tous esquissés, et vingt-huit furent terminés. Les sommes payées à l'artiste s'élevèrent à vingt et un mille sept cent cinq livres (cinq cent quarante-quatre mille francs environ), somme considérable sans doute; mais il faut considérer que ce fut le salaire de travaux auxquels bien des années furent consacrées. Tout en se livrant à cette œuvre gigantesque, West fit, comme délassement, neuf portraits de la famille royale; ils lui rapportèrent deux mille guinées. Reynolds étant mort en 1792, West, alors au comble de sa réputation, fut choisi à l'unanimité pour présider l'académie; le roi lui fit en même temps connaître qu'il était disposé à l'élever au rang de *baronet.* West écarta cet honneur, en donnant à entendre que sa fortune ne lui permettait pas de soutenir les obligations qu'imposait un titre nobiliaire. Jusqu'en 1801, nul revers n'avait troublé le bonheur constant qui avait accompagné la carrière de West; ce fut alors qu'il subit les premières contrariétés qui vinrent le frapper. Le roi était atteint d'un de ces accès d'aliénation qui jetèrent tant de troubles dans son existence. L'architecte de la couronne, Wyatt, vint prévenir l'artiste que les travaux de la chapelle du château de Windsor devaient être suspendus jusqu'à nouvel ordre. Profondément affecté, West écrivit au roi; mais il ne reçut aucune réponse. Plus tard, George s'étant rétabli, le peintre obtint une audience; George III ignorait complétement qu'on eût enjoint de suspendre les travaux; il n'avait reçu aucune lettre, et après avoir témoigné à l'artiste une affection sincère, il le quitta en disant: « Allez, West; continuez vos peintures; « je prendrai soin de vous. » L'artiste se remit à l'œuvre, et il reçut exactement ses honoraires, s'élevant à la somme de deux cent cinquante livres sterling par trimestre; mais, lorsque le roi fut atteint d'un nouvel accès de démence qui devait être incurable, lorsque le prince régent, nullement amateur de tableaux de piété, eut pris les rênes du gouvernement, West fut prévenu, sans aucun ménagement, sans la moindre expression de politesse, que ses appointements étaient supprimés et qu'il fallait cesser définitivement les travaux de la chapelle royale. L'artiste se renferma dans un noble silence, il ne fit entendre ni plaintes ni observations. Durant trente-trois ans, il avait travaillé presque sans relâche pour le roi, et il avait touché sur les fonds de la liste civile une somme de trente-quatre mille cent quatre-vingt-sept livres sterlings. Des envieux et des détracteurs de la cour firent entendre de vives critiques; mais les esprits justes et droits ne regardèrent pas ces payements comme disproportionnés avec le mérite de West, avec ce qu'aurait gagné un grand peintre en se consacrant au portrait. — La paix d'Amiens ayant ouvert pour un moment aux Anglais l'accès de la France, West se rendit à Paris; il voulait voir, étudier les chefs-d'œuvre accumulés dans les galeries du Louvre. Il reçut de la part des artistes français l'accueil le plus flatteur; David et Denon le comblèrent d'éloges, les hommes d'Etat les plus distingués le fêtèrent; sa vanité s'exalta outre-mesure. A son retour, il trouva qu'une vive opposition s'était déclarée contre lui à l'académie royale; il donna sa démission de président, et l'architecte Wyatt fut élu à sa place; mais l'année suivante, Wyatt étant mort, les suffrages se reportèrent de nouveau sur West; une seule voix ne lui fut pas donnée, elle se porta avec une malice ironique sur madame Lloyd, sur une dame âgée qui s'était occupée de peinture, et on attribua cette espièglerie à Fuessli (*voy.* ce nom), qui, interrogé à cet égard, répondit: « N'étais-je pas, « après tout, libre de le faire? Pourquoi, entre « deux vieilles femmes, choisir l'une plutôt que « l'autre? » West avait soixante-quatre ans lorsqu'il dut cesser ses travaux pour la chapelle royale, mais son activité, loin de se ressentir des fatigues de l'âge, n'avait nullement faibli, et il entreprit diverses compositions représentant des sujets religieux d'une dimension supérieure à tout ce qu'il avait fait précédemment. Le premier des tableaux qu'il acheva alors fut *Jésus-Christ guérissant les malades;* l'institution britannique l'acheta au prix fort élevé pour l'époque de trois mille livres sterling et en fit hommage à la galerie nationale. Ce tableau avait d'abord été destiné à l'hospice des quakers à Philadelphie, car

West conserva toujours pour sa patrie un affectueux souvenir; mais, lorsque l'œuvre fut terminée, l'artiste ne résista pas aux offres qui lui furent faites, et il exécuta une répétition avec quelques changements. Envoyée à Philadelphie, elle fut exposée aux regards du public, et le montant du droit d'entrée imposé aux visiteurs s'éleva assez pour permettre aux administrateurs de l'hospice d'augmenter l'édifice. — Toujours livré à une vive ardeur, West, à peine un tableau terminé, en entreprenait un autre non moins considérable. On le vit achever successivement un *Crucifiement* (seize pieds sur vingt-huit), une *Ascension*, l'*Inspiration de St-Pierre*, la *Descente du St-Esprit sur Jésus baptisé dans le Jourdain*. En 1814, il exposa *Jésus-Christ repoussé par Anne et Caïphe;* en 1817, il termina un sujet fantastique et étrange emprunté à l'Apocalypse : *la Mort sur un cheval pâle*. Parmi quelques autres tableaux, tous de grande dimension, qui datent de la même époque, signalons aussi le *Serpent d'airain*, appartenant à M. Neeld, et *St-Paul dans l'île de Melitta*, qui décore aujourd'hui le grand autel de l'hospice de Greenwich. D'autres productions d'un autre genre, et dont les sujets étaient empruntés aux annales de l'Angleterre, eurent beaucoup plus de succès auprès du public. La *Bataille de la Hogue* est regardée comme ce que West a produit de mieux après la *Mort de Wolfe;* il y a là une animation véritable, du mouvement, une distribution heureuse des groupes. La belle gravure de Woollett a popularisé cette production. *Cromwell renvoyant le long parlement*, *Penn traitant avec les Indiens* sont aussi des œuvres de mérite et faites pour exciter plus d'intérêt que la plupart des compositions classiques et bibliques qui absorbèrent une si grande partie de l'existence de West. En 1817, West eut la douleur de perdre la fidèle compagne de sa vie; il lui survécut deux ans environ, et il mourut le 11 mars 1820; il avait 82 ans. Il laissait deux fils, qui se consacrèrent aussi à la peinture, mais qui sont demeurés inconnus. Ses funérailles eurent lieu avec beaucoup de pompe dans l'abbaye de Westminster. Il travaillait encore quelques jours avant d'expirer, et bien peu de peintres ont montré une activité comparable à la sienne. Il a laissé plus de quatre cents tableaux, parmi lesquels il s'en trouve d'une dimension extraordinaire, et ses dessins se comptent par centaines. Après avoir été l'objet de l'admiration de ses contemporains, il a été rudement frappé par une réaction énergique. Les critiques anglais lui reconnaissent la science du dessin et de l'habileté dans la composition, mais la couleur laisse fort à désirer, les figures ont une expression monotone; le souffle, l'inspiration du génie font partout défaut. Les critiques étrangers se sont montrés bien plus sévères : M. W. Bürger, auteur d'une intéressante étude sur West, insérée dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, refuse le titre d'artiste à ce rude travailleur; M. Waagen, le savant conservateur du musée de Berlin, le juge avec beaucoup de rigueur; M. Viardot affirme qu'un jury français ferait acte de justice en refusant au *Christ guérissant les malades* les honneurs de l'exposition. Ces appréciations nous semblent dépasser le but; l'auteur de la *Bataille de la Boyne* et de la *Mort de Wolfe* occupera toujours une place distinguée dans les annales de la peinture. Ce dernier tableau a été gravé par J. Hall, ainsi que la *Bataille de la Boyne* (l'une et l'autre de ces productions figurent dans la galerie du duc de Westminster). Hall a également gravé la *Mort de Nelson*, tableau qui n'est pas le meilleur de la série des derniers moments des personnages héroïques. L'*Histoire des peintres*, que nous avons déjà citée, a reproduit sur bois *le Pèlerin, Elysée et la Salamite, le Chevalier de la Croix-Rouge dans la caverne du Désespoir* (épisode emprunté à un poëme de Spenser) et l'*Intérieur de la famille de West*, physionomies de quakers frappantes de placidité et de bonhomie. Les tableaux de West ne sont pas sortis de l'Angleterre : ils sont pour la plupart immobilisés dans des collections publiques ou dans les galeries qui font une portion de l'avoir de l'aristocratie britannique; ils ne passent point en vente publique. La galerie nationale possède, indépendamment du *Jésus guérissant les malades*, l'*Installation de l'ordre de la Jarretière* (léguée par lord Vernon), la *Cène* (grande toile donnée par George IV, pour lequel de vastes tableaux religieux n'avaient aucun charme) et *Cléombrotus banni par Léonidas*, sujet peu intéressant, cadeau de l'architecte Milkins. — S. Galt a consacré à la biographie de West et à ses œuvres un ouvrage spécial, publié à Londres en 1820, in-8°, et réimprimé en 1826, in-4°. Tous les auteurs qui ont récemment écrit sur les arts en Angleterre, Britton, Hamilton, Edouard Edwards, Dallaway, etc., se sont occupés de ce peintre; la notice d'Allan Cunningham, dans le tome 2 des *Vies des artistes anglais les plus éminents*, mérite d'être lue (1). B—N—T.

WEST (JANE), romancière anglaise, naquit à Londres, le 30 avril 1758. Elle se fit connaître par de nombreuses publications romanesques ou d'imagination qui eurent, pendant de longues années, une grande vogue en Angleterre. Jane West mourut à Little-Bowen, le 25 mars 1852. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Poëmes mêlés*, 1780 et 1786; 2° *Edmond*, tragédie, 1791; 3° *Mélanges, poëmes et tragédies*, 1791; 4° *Histoire du temps*, 1799, 3 vol.; 5° *Poëmes et comédies*, 1799-1805, 4 vol.; 6° les *Avantages de*

(1) Les personnes qui, sans aller en Angleterre, voudraient avoir une idée des compositions de West peuvent consulter la *Galerie de l'école anglaise*, publiée par C. Hamilton (Paris, 1830-1837, 4 vol. in-12). On y trouve, gravés au trait, un assez grand nombre des tableaux de cet artiste; nous citerons la *Mort sur le cheval pâle* (composition fougueuse et très-mouvementée); *Régulus*, le *Serment d'Annibal*, *Cromwell renvoyant le parlement*, la *Mort de Bayard*, celle d'*Epaminondas*, celle de *Nelson*, etc.

l'éducation, 1800, 2 vol.; 7° *Lettres adressées à un jeune homme à son entrée dans le monde*, 1801, 3 vol. L'auteur abandonne, dans ces deux derniers ouvrages, le domaine de la fiction pour la réalité; de même dans le suivant : 8° *Lettres à une jeune dame sur les devoirs et le caractère des femmes*, 1806, 2 vol.; 9° le *Père infidèle*, 1802, 3 vol.; 10° le *Refus*, nouvelle, 1810, 3 vol.; 11° les *Royalistes*, nouvelle historique, 1812, 3 vol.; 12° *Essais sur les saintes Écritures adaptés aux jours fériés de l'Église d'Angleterre*, 1817, 2 vol. L. R-L.

WEST (WILLIAM), polygraphe anglais, naquit à Waddon, le 23 octobre 1770. A quinze ans, il entra en apprentissage chez le libraire Evans. Il était encore apprenti quand il se maria, et il entra assez tard dans la carrière littéraire, où il débuta par la *Description pittoresque de Cork et ses environs;* plus tard (23 octobre 1830), il fit paraître, sous le titre de *Réminiscences*, un ouvrage sur les origines des publications périodiques et sur celles de la typographie anglaise. West était alors libraire à Cork et père d'une nombreuse famille. Il fit suivre cette seconde publication d'une autre plus importante, selon lui du moins, et ayant pour titre : *Histoire, topographie du Warwickshire*, Birmingham, in-8°. Un détail assez curieux, c'est que l'auteur, ainsi qu'il le raconte lui-même, fit une tournée de plusieurs milles pour le placement de son ouvrage. C'est encore à la même époque que West fit paraître : les *Vues, peintures et descriptions des cités, villes, châteaux et autres points de vue intéressants du Straffordshire et du Shropshire*, dessinés par Fréd. Calvert et gravés par Radcliffe. West retourna à Londres en 1837, pour y donner une nouvelle édition de ses *Origines*. Il devint éditeur, en 1839, du *Magasin biographique, bibliographique, de critique*, etc., d'Aldine, commencé en 1838 et terminé en juin 1839. On y trouve des lettres de West à son fils, alors à Rome, dans lesquelles il donne de piquants détails sur les libraires anglais, ses confrères. On y remarque quelques-uns des traits que West avait fait entrer dans ses *Reminiscences, ou Souvenirs d'un vieux libraire*. Il mourut le 17 novembre 1854, dans un âge qui justifiait bien ce titre. L. R—L.

WESTALL (RICHARD), artiste anglais, naquit à Hertford en 1765; à l'âge de quatorze ans il entra comme apprenti chez un graveur de Londres : ses heureuses dispositions furent remarquées par un peintre aujourd'hui oublié, J. Alefounder, qui lui conseilla de s'adonner à la peinture. Il se livra à des études sérieuses de concert avec son ami Thomas Lawrence, qui était destiné à devenir célèbre. Comme aquarelliste, il n'eut bientôt personne qui le surpassât; le public applaudit à plusieurs productions qu'il exposa successivement; les sujets étaient pour la plupart empruntés à la mythologie et à l'antiquité, c'étaient : le *Sanglier qui tua Adonis apporté à Vénus; — Sapho chantant chez les Ombres un hymne à l'amour; — Jubal, la première voix de la lyre; —* la *Fête nuptiale* (d'après le bouclier d'Achille); — l'*Orage pendant la moisson*. Il exécuta aussi une suite de dessins fort gracieux destinés à accompagner une édition des œuvres de Milton, et il fut un des artistes qui travaillèrent au somptueux Shakespeare publié par Boydell. Westall s'exerça aussi à composer quelques grands tableaux d'histoire, mais il eut beaucoup de peine à trouver des acquéreurs pour quelques-uns d'entre eux, et dégoûté d'une occupation aussi peu lucrative, il s'attacha surtout à faire des dessins destinés à illustrer des livres. A cet égard il eut de grands succès : les libraires se disputèrent ses productions, et il fut le rival heureux de Stothard. La fécondité qu'il déploya nuisit à sa réputation; il finit par se négliger, et on eut le droit de lui reprocher de l'affectation. Parmi ce qu'il a fait de mieux en ce genre, on distingue toutefois les *Poëmes* de Crabbe et les *Amours des Anges* de Moore. Westall fut nommé membre de l'Académie royale en 1794; Lawrence et Stothard entrèrent la même année dans ce corps. En 1808, Westall publia un volume de poésies dont il était l'auteur et auquel il avait joint des gravures d'après ses dessins; on regarda les estampes, mais on ne lut pas les vers. Ses dernières années furent troublées par des embarras pécuniaires, résultat de spéculations malheureuses sur des tableaux étrangers et d'associations imprudentes. Il fut choisi pour donner des leçons de dessin et de peinture à la princesse Victoria (qui depuis est devenue reine d'Angleterre). La mort vint terminer son existence le 4 décembre 1836. B—N—T.

WESTALL (GUILLAUME), peintre anglais, frère cadet du précédent, naquit à Hertford le 12 octobre 1781. Il eut son frère pour premier maître, et il suivit ensuite les cours de l'Académie royale. Il avait atteint l'âge de vingt ans lorsque le président de l'Académie, West, le fit désigner pour accompagner comme dessinateur le capitaine Flinders, chargé de diriger un voyage de découverte dans les mers du Sud. Westall passa deux ans et demi avec Flinders; le navire sur lequel il se trouvait fit naufrage sur un récif de corail sur les côtes septentrionales de l'Australie. Le jeune dessinateur put s'embarquer sur un navire qui le porta en Chine; de là il se rendit dans l'Inde et parcourut l'intérieur du pays, s'occupant partout de dessiner les objets les plus remarquables qui s'offraient à ses regards. De retour en Angleterre, il n'y trouva pas d'emploi satisfaisant, et il prit le parti de passer à Madère et aux Antilles; il en revint en 1808, et il fit une exposition des aquarelles dont ses voyages lui avaient fourni le sujet, mais le public y fit peu d'attention. Flinders étant rentré au port après une longue absence, Westall fut chargé de diriger la gravure des planches qui devaient accompagner la relation de ce voyage autour du monde.

Il exposa des vues de divers sites de l'Australie : la nouveauté de la végétation, l'originalité de ces paysages furent remarquées, et l'Académie royale admit Westall au nombre de ses associés. Il donna alors une autre direction à ses travaux, il se mit à faire des dessins destinés à de petites estampes pour les livres nouveaux; les éditeurs eurent volontiers recours à lui, et il fit des bénéfices importants, mais il contracta dans ce genre de labeur un système mesquin et maniéré qui détruisit toute grandeur dans ses peintures. On distingue parmi ses meilleures productions les dessins qu'il fit de vues de lacs de Westmoreland et de Cumberland; il visitait souvent ces parages où résidaient deux poëtes célèbres, Southey et Wordsworth, avec lesquels il était lié par les sentiments d'une amitié sincère. On distingua aussi ses vues à l'aqua-tinta des ruines de vieux couvents et d'anciens châteaux dans les comtés d'York, à l'île de Wight et dans diverses autres provinces. Il présenta peu de tableaux à l'huile aux expositions de l'Académie, et ils n'obtinrent pas de succès. En 1847, il fut victime d'un accident qui amena une fracture du bras gauche et qui causa des lésions internes dont il ne se rétablit jamais complétement. Il mourut le 22 janvier 1850. B—N—T.

WESTENRIEDER (LAURENT VON), polygraphe bavarois, naquit le 1er août 1748 à Munich, et après avoir fait ses études dans sa ville natale, il embrassa la carrière ecclésiastique; après la suppression de l'ordre des Jésuites, il entra comme professeur de poésie au collége de Landshut; en 1774, il fut nommé professeur de rhétorique à Munich; en 1776, membre du conseil de censure de la librairie; en 1778, membre de l'académie des sciences; en 1786, conseiller ecclésiastique; en 1800, chanoine de la cathédrale. Il mourût à Munich, le 15 mars 1829, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont nombreux; ils se rapportent pour la plupart à la Bavière. Nous indiquerons l'*Histoire de la Bavière, destinée à la jeunesse et au peuple*, 1785, 2 vol.; — *Matériaux bavarois pour la littérature*, 1779-1781; — *Annales de l'histoire de la race humaine en Bavière*, 1783, 2 vol.; — *Calendrier historique de la Bavière*, 1787 et ann. suiv., 20 vol.; — *Matériaux pour la géographie, la statistique et l'histoire politique et administrative de la patrie*, 1788 et ann. suiv., 12 vol.; — *Histoire de l'académie des sciences de Munich*, 1779-1800, 2 vol.; — *Cent choses remarquables, ou Munich tel qu'il sera en 1850* (livre publié en 1824). Il rédigea, à la demande du gouvernement, des cours de géographie et d'histoire; il s'occupa aussi de littérature, ainsi que le démontrent son drame de *Marc-Aurèle* et ses *Discours et dissertations académiques*, 1779. Après avoir, pendant une partie de sa vie, lutté contre l'ignorance et les abus du pouvoir, il s'effraya des conséquences qu'amenait l'amour des nouveautés, et il se plaça dans les rangs des conservateurs les plus fervents. Les services qu'il a rendus aux études relatives à sa patrie sont incontestables; ils lui ont assuré l'estime de ses concitoyens. En 1854, un monument lui a été élevé d'après les dessins de Widnmann. Une portion de ses écrits a été réimprimée en vingt-neuf volumes in-16, qui ont paru de 1831 à 1837. Un de ses amis, L. Candershofer, a publié à Munich en 1830 un volume de *Souvenirs touchant Laurent von Westenrieder;* on y trouve tous les détails qu'on peut désirer sur la vie et sur les travaux de ce laborieux écrivain. Z—B.

WESTERBAAN (JACOB), seigneur de Brantwyck, préférait les plaisirs des muses aux intrigues et aux faveurs de la cour. Elève d'Episcopius, il en avait adopté la doctrine et comptait au nombre de ses amis les victimes du stathouder Maurice, Barneveld, Grotius et ce clergé remontrant, condamné au synode de Dordrecht. Westerbaan, retiré dans sa belle maison de campagne voisine de la Haye et appelée *Ockenburg*, lui a consacré un poëme hollandais, qui porte ce nom, la Haye, 1654, in-4°. Entre autres objets, il y décrit avec complaisance une galerie qu'il y avait formée d'illustres compatriotes, peints par Miereveld et autres artistes. On a de lui une traduction des Psaumes, en vers hollandais, la Haye, 1655, in-8°. Il a aussi traduit beaucoup de morceaux de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Sénèque, de Térence. Quelques-unes de ses pièces érotiques sont charmantes. Il maniait aussi l'épigramme avec talent. Ses poésies ont été recueillies en 3 volumes in-8°, la Haye, 1672. Westerbaan, créé docteur en médecine, avait épousé la veuve d'un des fils d'Olden-Barneveld, Régnier, seigneur de Grœneveld. Quand Vondel eut publié ses *Mystères des autels* (*voy.* VONDEL), Westerbaan lança contre lui une satire pleine de sel, sous le titre de *Triomphe de la foi de Vondel*. Celui-ci, contre son usage, la laissa d'abord sans réplique et n'y répondit enfin que par une invective en huit vers, peu digne de lui. Voyez la *Vie de Vondel*, par Brandt. De Vries a bien apprécié le mérite poétique de Westerbaan dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 1er, p. 232-241. M-ON.

WESTERHOF (ARNOLD-HENRI), philologue allemand, connu par une excellente édition de Térence, 1729, 2 vol. in-4°. Passionné pour cet auteur si pur et dont le style est si éminemment classique, Westerhof avait dès sa jeunesse consacré la plus grande partie de ses veilles à rassembler des matériaux pour donner enfin une édition digne de ce poëte. Celle-ci se recommande par la correction du texte, qu'il rétablit avec autant de sagacité que de circonspection et de goût, d'après les anciens manuscrits, les imprimés, les notes des premiers interprètes et les avis des savants contemporains, par l'excellent commentaire qui est placé au bas des pages, et enfin par un index universel, véritable chef-d'œuvre de patience, analogue aux célèbres con-

cordances de la Bible et au trésor cicéronien de Nizolius. A ces améliorations, qui sont toutes de la plus haute importance, il faut joindre des prolégomènes très-curieux, des réflexions sur la versification de Térence et en général sur la versification des pièces comiques latines; mais nous reprocherons à l'auteur d'avoir osé écrire qu'il est impossible de déterminer au juste les lois de cette versification. Cela peut être vrai des mètres de Plaute; mais le langage de Térence est toujours si harmonieux que, lors même que l'on ne saisit pas nettement le mécanisme du rhythme qu'il emploie, un sentiment vague révèle que c'est et un poëte et un habile versificateur qui parle. P—OT.

WESTERMANN (François-Joseph), général français, né à Molsheim (Bas-Rhin), le 5 septembre 1751, était fils d'un chirurgien de cette ville. Il entra à quinze ans dans la carrière militaire et servit trois années d'abord dans le régiment d'Esterhazy, puis sept ans dans les gendarmes de la garde, qu'il quitta lors de leur réformation par le comte de St-Germain, sans s'être élevé, pendant ce temps, au-dessus du grade de sous-officier. Il rentra alors dans la vie civile, et devint, dans sa province, grand bailli du directoire de la noblesse et échevin de la ville de Strasbourg. — Ces fonctions ayant été supprimées en 1789, Westermann, qui avait embrassé les principes de la révolution, fut nommé à la fois greffier de la municipalité et capitaine de la garde nationale, qui se formèrent à Haguenau. Mais les dissensions qui ne tardèrent point à éclater dans cette ville ne lui permirent pas de garder longtemps cette position. — Haguenau, cité indépendante et riche, se trouvait gouvernée, avant 1789, par des magistrats qui remplissaient les fonctions de juges et celles d'administrateurs, et dont les familles formaient une oligarchie toute-puissante. On conçoit quel changement la révolution dut apporter dans cet état de choses. Les officiers municipaux nouvellement élus, et parmi lesquels se trouvait Westermann, exigèrent que leurs prédécesseurs rendissent leurs comptes; et cette prétention, toute légale qu'elle fût, devint la cause des troubles les plus graves. Car les anciens administrateurs n'avaient présenté aucun budget depuis 1783, et le déficit de leur gestion s'élevait à plus de deux millions déjà. Une lutte qui dura près d'une année, et dans laquelle on alla jusqu'à répandre le sang, s'engagea donc entre l'ancienne et la nouvelle administration, soutenues chacune par ses partisans. L'assemblée nationale, les commissaires du roi, le directoire du département, eurent à intervenir dans ce conflit, et, après un rapport et un décret favorables aux officiers municipaux de Haguenau, l'assemblée constituante finit par se tourner contre eux et contre le parti populaire qu'ils représentaient et à les abandonner en la personne de Westermann, leur plus ardent défenseur. Il fut arrêté à Paris, par ordre du directoire de Strasbourg, auquel l'assemblée avait renvoyé l'affaire, au moment même où il venait réclamer près d'elle contre cette juridiction trop partiale. Un décret du 2 novembre 1790 confirma son arrestation et permit sa translation dans les prisons de Strasbourg. — Toutefois, la cause que Westermann avait soutenue était trop juste, sa conduite avait été trop légale, trop conforme aux principes du nouvel ordre de choses, et il était appuyé par une trop forte partie de la population de Haguenau (neuf cents citoyens actifs sur douze cents), pour qu'il pût être entièrement sacrifié; il cessa donc, avec la commune de 1789 et aux termes de la mesure que l'assemblée avait cru devoir prendre le 2 novembre pour le rétablissement de l'ordre, d'exercer les fonctions municipales, mais il resta libre et fut même promu, par élection, au grade de commandant de la garde nationale, qu'il conserva jusqu'au mois de mai 1792. — A cette époque, il vint à Paris pour deux communes de son département, celles de Grassenstade et de Gulkirch, qui avaient des intérêts à y défendre, et il s'y lia avec les hommes les plus avancés du parti révolutionnaire, principalement avec Danton et avec les membres actifs de la Gironde. Aussi le vit-on figurer au 10 août comme commandant des fédérés marseillais et brestois, et jouer un rôle considérable dans cette importante journée. — Après le 10 août, il fut choisi par le conseil exécutif parmi les commissaires chargés de faire accepter la révolution dans les provinces et aux armées, et fut envoyé, en cette qualité, près celle de Lafayette, pour arrêter ce général et faire rentrer ses troupes dans le devoir. Le 14 septembre, il fut nommé adjudant général adjoint à l'état-major de l'armée des Ardennes, où Dumouriez se l'attacha comme aide de camp. C'est en cette qualité qu'il fit la première partie de la célèbre campagne de 1792. Il fut donc à Grandpré, aux Islettes, à la côte de Biesme, à Valmy, et sa bravoure naturelle, son patriotisme, son grade, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait utilement servi. Mais son action ne fut pas seulement militaire, car il avait été chargé par le conseil exécutif d'exciter le civisme des généraux, d'obtenir d'eux le sacrifice de leur rivalité et le concours indispensable au succès de nos armes; enfin, de surveiller leur conduite politique et leur diplomatie avec l'armée ennemie. Il y a des preuves certaines du zèle et du patriotisme avec lesquels il s'acquitta de cette importante mission. — D'après tous ces services, il fut nommé, le 27 septembre 1792, par le conseil exécutif, colonel de la légion du Nord, en remplacement de Lacombe, qui venait de déserter. Il se rendit donc à Guise, où ce corps était en train de se former, et dès que les cadres en furent à peu près remplis et l'équipement achevé, il se hâta de rejoindre l'armée en Belgique, où il arriva vers la fin d'octobre, pour

coopérer à la prise de Namur, de Malines et de Liége. — En janvier 1793, il fut désigné par Dumouriez pour faire partie de l'expédition de Hollande, avec les fonctions de maréchal de camp et le commandement d'une division. Il quitta le pays de Liége le 15 février, arriva des premiers en Hollande et força les places de Bréda et de Gertruydenberg. De cette dernière ville, il fit une expédition des plus heureuses, où il prit un convoi assez considérable et 27 vaisseaux chargés, qui furent aussitôt destinés à faire passer le Diesbook à l'aile droite de l'armée, tandis que le reste devait franchir le Moerdyck sur des bâtiments rassemblés d'autre part et pousser sur Amsterdam. — Mais l'honneur de faire capituler les places de Bréda et de Gertruydenberg, quand leur chute était devenue inévitable, ayant été réservé au général d'Arson (qui commandait en chef l'aile droite de l'armée), bien qu'il n'ait, au dire de Westermann, pris aucune part aux opérations d'investissement et aux travaux de siége, le colonel s'en plaignit à Dumouriez dans une lettre très-énergique. Le général, irrité de cette réclamation, lui retira le commandement de sa division et l'envoya à Turnhout avec sa seule légion et deux bataillons incomplets de la gendarmerie de Paris. Là, Westermann se trouva sur l'extrême droite et en arrière de la ligne d'action, éloigné de l'armée de plus de cinq lieues, sans moyens réguliers de subsistance, assailli de toutes parts par les Autrichiens et par les Prussiens. C'est alors qu'il effectua une retraite aussi heureuse que difficile, sur les derrières de l'armée principale, qu'il suivit dans le mouvement de rétrogadation subite qu'elle dut opérer après la déroute d'Aix-la-Chapelle, qui venait de rappeler Dumouriez dans la Belgique. Entièrement cerné par des ennemis supérieurs en nombre et bien pourvus, il parvint cependant à se faire jour par le canon, et traversant des forêts et des rivières, bivouaquant en plein champ, combattant nuit et jour, il arriva sous les murs d'Anvers. — La ville était encore occupée par une partie de l'armée française, et Westermann y trouva un ordre écrit du général Dumouriez, qui lui rendait le commandement de sa division. Mais le général Marassé, qui tenait Anvers, changea cet ordre et lui donna un commandement à l'arrière-garde de l'armée. Cet officier s'étant décidé à rendre la ville et la citadelle aux Autrichiens, Westermann, qui lui voyait des forces imposantes, voulut s'opposer à cette résolution et fit consigner par écrit sa protestation. Mais Marassé n'écouta rien, il remit la place sans aucune résistance, et pour punir le colonel de son opposition, il le priva de son commandement et voulut faire marcher sa légion elle-même sous la conduite d'un officier hollandais. Chefs et soldats s'y refusèrent également, et la légion du Nord fut ramenée jusqu'à Menin, à la frontière de France, sous escorte autrichienne, conformément aux termes de la capitulation d'Anvers. — Dans cette marche, Westermann eut occasion de montrer encore son patriotisme et sa fermeté, en résistant aux séductions et aux menaces des étrangers. Il repoussa leurs offres, leurs représentations, leurs injonctions mêmes, et marcha plusieurs fois au milieu d'eux en ordre de bataille et mèche allumée. C'est ainsi qu'il ramena de Gertruydenberg, en Hollande, jusqu'à Lille, sa légion et les troupes qu'on y avait ajoutées. — Là, des épreuves d'un autre genre lui étaient réservées : aussitôt son retour, il fut arrêté et conduit à Paris par des gendarmes. — Cette rigueur était provoquée par un nommé Lavalette, qui commandait alors la place de Lille et qui devint plus tard aide de camp d'Henriot, par la protection de Robespierre. Sa haine venait de ce que Westermann avait signalé au ministre de la guerre, en octobre 1792, la fuite, devant l'ennemi, du bataillon des Lombards, dont il était le chef. Pour se venger, il avait fait dénoncer le colonel à la convention, par la section des Lombards, le 23 décembre suivant, *comme voleur, calomniateur et intrigant*. Westermann avait répondu par un défi formel, en demandant à être immédiatement traduit, pour ces imputations, devant un conseil de guerre. Mais le comité de sûreté générale n'avait pas jugé qu'il y eût lieu de le faire. Lavalette, retrouvant donc son ennemi à sa discrétion, pour ainsi dire, lors de la retraite de Hollande, ne manqua pas de le frapper. En effet, le mandat d'arrêt lancé contre Westermann fut, il est vrai, décerné à Paris par les comités de sûreté et de défense générales, mais sur la dénonciation du conseil de guerre *et du commandant de place de Lille*, qui accusaient artificieusement le colonel d'avoir désobéi aux ordres des commissaires qui lui avaient ordonné de ranger ses troupes sous les glacis de la ville, et de s'être campé à une lieue, en prenant des dispositions hostiles. — Aussitôt qu'il fut à Paris, Westermann s'adressa au ministre de la guerre pour obtenir d'être jugé de suite. Le 19 avril, il comparut devant le comité de sûreté générale, et le 4 mai, le comité de salut public fit à la convention un rapport qui établissait son innocence et concluait à une ordonnance de non-lieu, qui fut immédiatement votée. — Non-seulement Westermann fut déchargé de toute accusation par le décret de l'assemblée, mais en récompense de sa fidélité et de ses services, le conseil exécutif l'éleva au grade de général de brigade. Le 16 mai suivant, il fut chargé par le ministre de la guerre de prendre le commandement de toutes les troupes qui se trouvaient à St-Denis (Seine) et de les diriger aussitôt sur la Vendée. Il devait fermer lui-même la marche du convoi avec la légion du Nord, qu'il continuait de commander. — Mais à ce moment il eut encore à subir les rigueurs de l'esprit de parti. Marat le dénonça de nouveau comme traître, et demanda son arrestation à la convention le jour même où le

général débutait sur le sol vendéen par l'audacieux coup de main de Parthenay. Les plaintes de l'*Ami du peuple*, basées sur les relations toutes patriotiques et tout officielles que Westermann avait eues avec Dumouriez et avec les principaux girondins, n'avaient aucun fondement, il est vrai, et la convention en avait d'avance reconnu la fausseté par son décret du 4 mai précédent : mais jointes aux menées ultérieures de Lavalette, de Jourdeuil, d'Hébert, de Bouchotte et de Robespierre, ces accusations finirent par briser avant le temps une des plus fortes épées de la France. — Lorsque Westermann arriva dans la Vendée, l'état des armes républicaines y était aussi désastreux que possible. L'insurrection, préparée de longue main par les prêtres et par les nobles, encouragée par les agents du comte de Provence et par les promesses de l'Angleterre, avait attendu, pour éclater, que toutes les forces de la France fussent engagées aux frontières avec l'étranger. Aussi, lorsqu'elle commença, le 10 mars 1793, par les soulèvements de Machecoul et de St-Florent, elle se propagea avec une étonnante rapidité, et prit de suite une étendue et une violence des plus menaçantes. En trois mois elle en était venue à dominer dans six départements, à occuper Fontenay, Angers, Saumur, etc., et à porter le siége sous les murs de Nantes. Partout les administrateurs avaient été chassés, massacrés ; les archives brûlées ; les gardes nationales et les troupes de ligne surprises, décimées, mises en fuite. La consternation régnait dans les pays limitrophes ; les républicains étaient découragés ou réduits à l'impuissance, et l'inquiétude gagnait jusqu'à Paris. — Westermann arriva sur le théâtre de la guerre vers le milieu de juin 1793 et commença aussitôt cette série de combats qui rendit l'offensive aux armées de la république et finit par triompher de l'insurrection vendéenne. — Niort, chef-lieu du département des Deux-Sèvres, se trouvant sans travaux de défense, les Vendéens avaient résolu de s'en emparer. Leur lieu de rassemblement était à Parthenay. Westermann, qui venait d'être incorporé, avec sa troupe, à l'armée des côtes de la Rochelle, alors commandée par le général Biron, reçut ordre de les attaquer. Il les surprit de nuit, le 20 juin, et emporta la place sans coup férir. Il lui fut alors enjoint de se porter au secours de Nantes ; et comme il eût perdu trop de temps en côtoyant les départements insurgés, il résolut de les traverser. Il partit donc le 30 juin de St-Maixent, avec 2,500 hommes. Le 3 juillet, il rencontra les Vendéens, avantageusement retranchés sur la hauteur des Moulins-du-Bois-aux-Chèvres, à deux lieues de Châtillon. Quoique de beaucoup inférieur en nombre, il les attaqua et les mit en fuite après deux heures d'un combat acharné. Il entra aussitôt dans Châtillon, où était le siége du gouvernement de la Vendée, et y fit des prises d'une grande importance. — Biron lui ayant annoncé des renforts de Niort et de Saumur, Westermann occupa, en les attendant, la hauteur des Moulins du-Bois-aux-Chèvres. Mais il y fut attaqué à son tour, le 5 juillet, par des forces considérables provenant de l'armée qui venait de lever le siége de Nantes ; et ses avant-postes ayant été surpris par la faute d'un bataillon d'avant-garde qui avait enfreint ses ordres, sa division tout entière fut mise en déroute, et il ne parvint à la rallier qu'à Parthenay, où il fut rejoint, mais trop tard, par un secours de 1,500 hommes que lui envoyait Biron. — Dénoncé pour ce revers à la convention nationale par les représentants Bourdon (de l'Oise) et Goupilleau (de Fontenay), en mission à la Rochelle, et qui se trouvaient alors à vingt lieues du théâtre de la guerre, il se présenta à la barre le 17 juillet et fut renvoyé par-devant le comité de sûreté générale, qui, ne trouvant pas de preuves de trahison dans la conduite qu'il avait tenue, le déféra au tribunal militaire établi à Niort. Cette cour rendit, le 29 août, le jugement qui suit : « ...... Il a été dit à l'unanimité qu'il n'y a lieu « à accusation contre le général Joseph-François « Westermann, commandant en chef la légion du « Nord, dans les trois chefs d'accusation contre « lui formée, attendu qu'au premier chef la con- « duite du général à Châtillon, dans la journée « du 5, est digne des plus grands éloges ; que la « malheureuse affaire de Châtillon n'est qu'une « suite du défaut de surveillance des avant- « postes, et que les dispositions par lui prises pour « s'assurer la victoire *annoncent un général con-* « *sommé dans l'art de la guerre*, tant à cause de « sa fermeté que par les principes d'humanité « qu'il a manifestés. » — En conséquence, le tribunal militaire de Niort concluait à ce que le général fût renvoyé à ses fonctions. — Il se représenta donc, le 2 septembre, à la barre de la convention avec son jugement, et demanda à l'assemblée de vouloir bien décider de son sort. Le 4 septembre, elle confirma l'arrêt rendu à Niort, et il retourna prendre son poste à l'armée des côtes de la Rochelle. — La dénonciation d'après laquelle il avait été rappelé de son commandement et les poursuites auxquelles elle donna lieu émanaient encore du ministère de la guerre, par les suppôts qu'il entretenait dans les armées et dont quelques-uns se trouvaient dans la légion du Nord. Tout le temps que le général combattit en Vendée, il fut en butte à ces persécutions, et à peine était-il de retour à Fontenay-le-Peuple, que l'ordre y arrivait du ministère de ne point lui laisser reprendre ses fonctions. Il ne put recouvrer son commandement que d'après un arrêté des représentants Fayau et Bellegarde, rendu le 20 septembre suivant. — C'est pendant le séjour forcé que Westermann fit à Paris que s'était tenu, à Saumur, le conseil de guerre où les représentants et les généraux de la république avaient arrêté le plan d'opération qui, avec le

concours de la levée en masse ordonnée dans les départements limitrophes et des diverses armées qui s'y trouvaient rassemblées, devait terminer d'un seul coup l'insurrection vendéenne. Mais cette tentative n'avait pas réussi. — Quand le général revint à l'armée des côtes de la Rochelle, elle se préparait à entrer en campagne, après une longue inaction. Chalbos, qui la commandait, lui donna l'avant-garde à conduire, et Westermann partit de la Châtaigneraye pour arriver le 9 octobre à Bressuire. Les 11 et 13 du même mois, l'armée livra aux Vendéens les deux combats de Châtillon, dans lesquels il déploya une initiative qui fit le succès de ces deux journées. L'armée des côtes de la Rochelle put alors effectuer sa jonction à Chollet avec celle de Mayence, venue de Nantes. Attaquées dans cette ville par les Vendéens, le 18 octobre, elles les repoussèrent en leur causant une perte considérable, et Westermann, lancé à la poursuite des fuyards à la tête de 4,000 hommes, enleva de nuit la place de Beaupréau, où l'armée vendéenne s'était retirée après sa défaite de Chollet. Il l'en chassa en lui faisant beaucoup de mal, et l'eût culbutée dans la Loire si le général Léchelle, qui commandait alors les deux armées, réunies sous le nom d'armée de l'Ouest, se fût porté à son secours, comme il l'en pressait, avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais il refusa d'avancer, et les Vendéens passèrent tranquillement le fleuve à St-Florent pour se jeter en Bretagne. — L'armée républicaine rentra à Nantes et se remit à la poursuite des Vendéens, en se dirigeant sur Laval, dont ils venaient de s'emparer. Westermann reçut ordre d'éclairer sa marche, et parvenu à Entraine, au delà de Château-Gontier, il s'empara des hauteurs qui dominent en ce point un pont sur lequel l'armée devait passer, et demanda au général en chef des renforts pour s'assurer de cette position, certifiant que sans cette précaution l'armée serait battue. C'est ce qui arriva le 26 octobre, Léchelle n'ayant tenu aucun compte des avis qui lui avaient été transmis par Westermann et par Danican. La déroute fut complète, et l'armée de l'Ouest, forte de plus de 20,000 hommes, dut se replier sur Angers avec une perte considérable en hommes et en équipages. Léchelle fut aussitôt remplacé par le général Rossignol, qui joignit ainsi le commandement de l'armée de l'Ouest à celui de l'armée des côtes de Brest, qu'il avait déjà sous ses ordres. — Il y eut alors une série de marches et de contre-marches, de combats mêlés de revers et de succès : l'armée républicaine poursuivant, avec des chances diverses, l'armée vendéenne qui, après avoir passé la Loire à St-Florent, s'était portée successivement à Château-Gontier, Laval, Entraine, Ernée, Fougères, Pontorson, Antrain, Dol et Granville, qu'elle avait occupés sans pouvoir s'y établir. Dans cette poursuite acharnée, où presque chaque jour était marqué par une action meurtrière, Westermann, toujours à l'avant-garde de l'armée républicaine, avait déployé une activité infatigable, une habileté militaire et une vigueur seules capables de compenser l'ineptie et la mollesse de certains généraux. Le commandement de toute la cavalerie lui avait été donné, et il combinait de plus en plus ses mouvements avec Kléber et Marceau, qui étaient à la tête de l'armée de Mayence, pour ne laisser aucune trêve à l'armée vendéenne qu'ils ne l'eussent enveloppée et détruite. — Après leurs succès en Bretagne, les chefs royalistes, ayant renoncé à continuer la guerre dans ce pays, étaient redescendus de Granville à Angers, dont ils voulaient s'emparer pour s'assurer le passage de la Loire. Ils y mirent le siége le 5 décembre 1793, tandis que l'armée républicaine se refaisait de quelques revers à Rennes et à Châteaubriant. Mais ils ne purent s'emparer de la ville, et ils eurent bientôt derrière eux l'avant-garde de l'armée de l'Ouest, toujours conduite par Westermann. Le danger imminent qu'il leur fit courir au combat de la Flèche, le 6 décembre, n'était qu'un avant-coureur du désastre qui les menaçait. — De la Flèche, l'armée vendéenne se porta sur le Mans, dont elle s'empara le 10 et où elle se retrancha. Elle y fut aussitôt suivie par l'armée de l'Ouest, encore augmentée de celle de Cherbourg et commandée en chef par le général Marceau. Le jeune général n'hésita pas en de telles circonstances à prendre l'avis de ses frères d'armes, et celui de Westermann surtout, qui le décida à tenter d'enlever la place de vive force, avant que l'ennemi eût le temps de s'y fortifier davantage. En conséquence, tandis que les généraux Kléber et Tilly investissaient la ville, Westermann, avec des troupes fraîches et laissant sa cavalerie pour marcher à la tête des fantassins, emporta le pont, sauta dans les retranchements avec Marceau et commença, en personne, l'attaque de la ville à dix heures du soir, en allant de la grande rue à la place principale, où les Vendéens s'étaient barricadés avec du canon et des tirailleurs dans toutes les maisons. Le combat fut acharné, terrible, meurtrier de part et d'autre, et dura toute la nuit. Il fallut prendre quartier par quartier, rue par rue, et malgré leur courage, malgré leur résistance désespérée, malgré l'habileté et l'intrépidité de leur jeune chef (Henri de la Rochejaquelein), les royalistes furent contraints de céder. 12,000 d'entre eux étaient morts dans la ville même, les armes à la main, et le reste prit la fuite par la route de Laval. Mais les républicains en firent un immense carnage, et Westermann, qui avait eu la veille deux chevaux tués sous lui et qui avait reçu deux blessures graves sans quitter le combat, les poursuivit encore longtemps. Enfin les débris de cette armée, naguère si considérable et si redoutée, s'étant rassemblés et fortifiés à Savenay, y furent cernés par Westermann, Tilly, Kléber et Marceau, le

22 décembre 1793, et totalement anéantis. — Telle fut la fin momentanée de la terrible insurrection qui avait fait trembler la convention plus d'une fois et mis quelque temps en question l'établissement de la république. On ne pourrait nier que Westermann n'ait contribué puissamment à l'éteindre et qu'il n'ait mérité le surnom de *Vendéen* qui lui fut alors donné par les sociétés républicaines de l'Ouest. — Epuisé de fatigues, couvert de blessures, accablé d'infirmités contractées dans les camps, il obtint du général en chef un congé pour rétablir sa santé; il le fit approuver le même jour (29 décembre) par le représentant du peuple Carrier, à Nantes, et partit aussitôt pour Paris, où il arriva le 4 janvier 1794. Deux jours après, il recevait du ministère de la guerre sa destitution. La convention, saisie de l'affaire, décréta qu'il resterait libre jusqu'à ce que le comité de salut public eût fait un rapport sur les motifs qui avaient déterminé cette mesure. — Alors s'ouvrit pour Westermann une lutte suprême. Défendu à la convention et aux Jacobins par ses compagnons d'armes, par les représentants du peuple qui s'étaient trouvés avec lui dans la Vendée et par les adresses des administrations et des sociétés populaires de Nantes, Poitiers, Fontenay, Niort, Airvault, Bressuire, etc., il était poursuivi par les intrigants du ministère de la guerre, par Hébert et par Robespierre. Compromis par ses démêlés avec les anarchistes, par l'éclat de ses services et par son énergie bien connue, enfin par ses relations avec Danton, il fut arrêté le 2 avril, sur la réquisition de Couthon, parlant au nom du comité de salut public; amené, le 3, sans aucune procédure préalable, sur les bancs du tribunal révolutionnaire; interpellé, pour la forme, par le président et par l'accusateur public; puis condamné à mort et exécuté, le 5, avec Danton, Camille Desmoulins, Hérault-Séchelles, Philippeaux, Delacroix, Fabre d'Eglantine, etc., *comme convaincu d'avoir pris part à une conspiration tendant à détruire la représentation nationale, à renverser la république et à rétablir la monarchie.* R—B—T.

WESTMACOTT (sir RICHARD), habile sculpteur anglais, naquit à Londres en 1775. Son père s'était livré à cette branche de l'art, et il jouissait à juste titre de quelque réputation. Après avoir reçu les premiers éléments du maniement du ciseau, le jeune Richard se rendit à Rome à l'âge de dix-huit ans. Il eut la bonne fortune de travailler dans l'atelier de Canova, et il se fit distinguer par des progrès rapides. En 1794, il obtint le premier prix à l'académie de Florence; en 1795, il reçut la médaille que le pape offrait en récompense de la meilleure œuvre de sculpture. De retour en Angleterre en 1799, il se plaça de suite au premier rang des jeunes sculpteurs de l'époque. On reconnut dans ses travaux de la grâce, de l'expression poétique, un goût sévère et éclairé. Le duc de Bedford lui commanda une statue de *Psyché*, qui excita une admiration générale et à laquelle l'artiste donna pour pendant un *Cupidon*, qui est un des chefs-d'œuvre de l'école anglaise. Citons aussi l'*Euphrosyne*, exécutée pour le duc de Newcastle; une *Nymphe dénouant sa ceinture*, composition charmante qui appartient au comte de Carlisle; la *Mère désolée*, exécutée pour le marquis de Lansdowne: le *Vieillard errant sans asile*, la *Piété*, la *Victoire*, etc. Parmi ses bas-reliefs, on distingue une portion de la frise qui décore la porte de marbre connue à Londres sous le nom de *Cumberland Gate;* les autres portions furent l'œuvre de Flaxman et de Baily. Son dernier ouvrage en ce genre orne le musée britannique. La *Mort d'Horace*, sujet qu'il exécuta à la demande de lord Egremont pour le château de Petsworth, obtint les suffrages de tous les connaisseurs. L'activité de Westmacott trouva surtout à s'exercer dans la production des statues qu'on s'empressait de lui commander, et ce sont elles surtout qui firent sa réputation. On doit citer en ce genre celles de Pitt, de Fox, de Perceval, des généraux Abercromby, Pakenham et Gibbs, de l'amiral Collingwood, de lord Erskine, de François, duc de Bedford, et de bien d'autres; le touriste les rencontre à la cathédrale de Saint-Paul, à l'abbaye de Westminster (où l'on remarque surtout celle d'Addison, terminée en 1806), sur diverses places, dans quelques édifices. C'est à lui qu'on doit l'image du duc d'York placée au sommet d'une colonne, et s'il n'avait pas été fils d'un roi, ce personnage, dont la vie ne fut ni glorieuse, ni honorable, n'aurait certes pas obtenu cette distinction. Ce fut aussi Westmacott qui modela, d'après une statue qui est à Rome au mont Cavallo, cet Achille colossal, élevé par les femmes de l'Angleterre en l'honneur du duc de Wellington, et qui est placé dans Hyde-Park. On sait combien de railleries a provoquées cette image du général anglais dépouillé de tout vêtement et tenant un bouclier; il est difficile d'absoudre tout à fait Westmacott d'avoir, en cette circonstance, porté trop loin l'attachement aux modèles offerts par l'antiquité. Il a beaucoup mieux réussi en sculptant la *Jeune paysanne*, qui orne le monument de lord Penryhn, et la *Jeune fille hindoue*, qui fait partie du mausolée d'Alexandre Colvin à Calcutta. N'oublions, dans cette énumération rapide, ni la statue de bronze de George III à Liverpool, ni celle de Nelson, placée sur la grande place de Birmingham, ni celle de Canning, élevée en 1832 près du palais du Parlement, et qui est peut-être, de tous les travaux de Westmacott qu'on rencontre à Londres, celui qui est le plus remarquable. Le grand bas-relief allégorique destiné au fronton de la nouvelle Bourse et achevé en 1844 est aussi un travail fort digne d'éloges. Une œuvre importante est le vase en marbre de Carrare, haut de près de cinq mètres et demi et sur lequel sont représentés d'un côté un combat de cavalerie, destiné à re-

tracer la bataille de Waterloo, de l'autre George IV et la paix rendue à l'Europe. On a reproché à cette production colossale, placée dans une niche de la galerie nationale, d'être trop académique, de manquer de naturel. La *Vénus reprenant ses vêtements après le bain*, qui se trouve chez le comte de Carlisle, est l'objet d'une vive critique de la part de M. Waagen; il y trouve peu de style; la tête est commune et n'est nullement en rapport avec ce qu'on s'attend à rencontrer chez la déesse de la beauté; l'exécution est d'ailleurs habile et soignée. *Socrate se justifiant devant ses juges*, qu'on voit au château d'Holkham, satisfait davantage le judicieux conservateur du musée de Berlin. Dans ses bustes, Westmacott ne sut pas répandre autant de vie que Chantrey. Membre de l'académie depuis 1806, il remplaça en 1827 Flaxman comme professeur de sculpture, et il remplit ces fonctions jusqu'à l'époque de sa mort. Il était instruit et fort estimé pour ses qualités sociales. Les jeunes artistes trouvèrent chez lui un protecteur plein de bienveillance. La reine Victoria, peu après son avénement au trône, éleva au rang de baronnet l'artiste qui était une des gloires de l'Angleterre. Westmacott mourut le 1er septembre 1856, dans un âge avancé. Son fils Richard, né en 1799, s'est également placé comme sculpteur à un rang fort distingué. L'ouvrage de G. Hamilton sur l'école anglaise, que nous avons déjà signalé à l'article West, donne les gravures de quelques-unes des statues de Westmacott; nous signalerons celles d'Addison et du duc de Bedford. B—N—T.

WESTON (Edouard), fils d'un avocat de Lincoln's Inn, naquit à Londres en 1565, étudia pendant cinq ans à Oxford, puis à Reims et ensuite à Rome. En 1592, il fut rappelé à Reims pour y enseigner la théologie. Il remplit le même emploi à Douai et fut nommé chanoine de Ste-Marie de Bruges. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1633. Weston était en correspondance avec le cardinal Bellarmin, dont il prit la défense dans quelques écrits contre Widdrington. On a de lui : 1° *Institutiones de triplici hominis officio*, Anvers, 1602, in-4°; 2° *Juris pontificii sanctuarium*, 1613, in-8°; 3° *Epreuve de la vérité chrétienne, par la règle des vertus*, Douai, 1614 et 1615, 3 vol. in-4°; 4° *Theatrum vitæ civilis et sacræ*, Bruges, 1626, in-fol.; 5° la *Triple guérison d'une triple maladie*; 6° *Jesu Christi coruscationum enarrationes*, Anvers, 1631, in-fol. T-D.

WESTON (Elisabeth-Jeanne de), en latin *Elisabetha-Johanna Westonia* ou *Westonis*, poëte du 17e siècle, descendait, selon le docteur Fuller, de l'ancienne et noble famille de Weston, dans le comté de Surrey. C'est à tort que les biographes allemands et anglais, qui se sont copiés mutuellement, ont placé la date de sa naissance vers le commencement du règne d'Elisabeth. Il est évident, par plusieurs passages de ses œuvres (imprimées en 1606) et surtout par un hémistiche où elle se dit formellement dans sa vingtième année, qu'elle naquit en 1586 ou 1587, et par conséquent trente ans au moins après l'avénement de la célèbre fille de Henri VIII. Il paraît que son père, impliqué dans quelques affaires épineuses, fut forcé de quitter l'Angleterre, pour sauver sa vie ou du moins sa liberté. Il s'établit à Prague, en Bohême, où il vécut quelque temps dans la magnificence; mais, soit qu'il se fût jeté dans une dépense au-dessus de ses facultés, soit, ce qui est plus probable, qu'il eût perdu une portion considérable de sa fortune en quittant sa patrie et que la haine de ses ennemis le poursuivît encore au sein de l'Allemagne, il se vit obligé d'emprunter des juifs de la Bohême et mourut sans s'être acquitté. Trop faibles pour résister à la ligue des créanciers, la mère et la fille se virent enlever à la fois tous leurs biens et restèrent dans un état voisin de la mendicité. Cependant les talents remarquables d'Élisabeth de Weston procurèrent des adoucissements au sort de sa mère. Elle parlait avec une égale facilité le français, l'allemand, l'italien, le slave-czèche et sa langue maternelle. Le latin lui était familier, et elle écrivait dans cette langue avec une élégance et une pureté irréprochables. Ses vers élégiaques, empreints de toute la sensibilité d'une fille qui demande du pain pour sa mère, lui attirèrent d'illustres protecteurs; entre autres, Henri de Pisnitz, conseiller de l'empereur Rodolphe II et grand chancelier du royaume de Bohême, donna aux deux infortunées un asile dans sa maison, en attendant que leurs biens, dont elles réclamaient une partie, leur fussent rendus. Quels que fussent la justice de leurs prétentions et le crédit de leurs protecteurs, il paraît que leurs plaintes n'arrivèrent que bien tard aux oreilles de l'Empereur; car, après six ans de démarches, de sollicitations et de prières, elles n'avaient encore rien obtenu. Mais la réputation du génie poétique de la jeune Weston se répandit dans toute l'Allemagne, en Hollande et dans l'Italie, et plusieurs savants distingués se plurent à entretenir une correspondance avec elle. Un de ses amis, G.-M. de Baldhoven, se chargea de faire imprimer ses poésies, qui furent dédiées à l'Empereur, et vers la fin de l'année, tandis que son recueil était sous presse, elle fut mariée à Jean Léon, employé à la cour impériale. Il est à présumer que la dédicace et la célébration de ce mariage attirèrent enfin sur elle un regard du monarque, et qu'elle eut à se louer de sa munificence. Au reste, à partir de cette époque, on ne trouve plus d'indice sur le sort d'Elisabeth de Weston, ce qui donnerait lieu de penser qu'elle ne vécut pas longtemps après son mariage, et cette opinion est d'autant plus probable que le célèbre commentateur Farnaby, en la mettant au rang des poëtes les plus recommandables, la place dans le 16e siècle, ce qui serait étrange si elle eût composé de nouveaux

ouvrages depuis 1606. On peut soupçonner aussi que les soins d'un ménage l'obligèrent de renoncer à ses jeux poétiques. Quoi qu'il en soit, sa réputation lui survécut. Evelyn, dans ses *Numismata*, la place au nombre des femmes lettrées, et Philips la nomme avec honneur dans sa *Biographie des femmes poëtes*, t. 6; Kalkhof a donné une nouvelle édition de ses opuscules, Francfort, 1723, in-8°. La première a pour titre : *Parthenicon Elisabethæ-Joannæ Westoniæ, virginis nobilissimæ, poetæ florentissimæ, linguarum plurimarum peritissimæ, lib.* I... II... III, *op. ac stud. G. Mart. a Baldhoven Sil.*, etc., Prague, sans date ni pagination, 3 part. in-12, réunies en un volume. La première contient des épîtres, des odes, des épigrammes, et un morceau en vers hexamètres sur l'art typographique, morceau que quelques biographes ont ridiculement qualifié de poëme; car qui ne croirait sur ce seul énoncé à l'existence d'un poëme didactique en trois ou quatre chants avec épisodes, invocation, etc.? Or, le poëme se compose de vingt-huit vers. La seconde partie présente d'abord quelques élégies sacrées, puis des quatrains et distiques moraux, sept fables d'Esope, en vers, et diverses poésies fugitives. Dans la troisième, l'éditeur a réuni la correspondance en prose de miss Weston avec Scaliger, Heinsius, Nic. Maïo, Jean Douza, etc., et les odes, épigrammes et élégies composées par ces auteurs à la louange de la jeune lady. Sans nous en rapporter aux éloges hyperboliques prodigués par la politesse de ces hommes illustres à l'objet de leurs chants, on doit avouer que les poésies d'Elisabeth de Weston se recommandent généralement par la facilité, l'harmonie, la noblesse du ton et des idées. Il n'y a pas moins d'élévation que de sensibilité dans les plaintes qu'elle exhale sur les malheurs de sa famille, l'abandon de sa mère et la position précaire qu'elles doivent à la générosité de leurs protecteurs. Quelques pièces font peut-être exception et se distinguent par des traits de finesse ou de malignité. Parmi celles-ci, nous indiquerons l'épigramme où elle demande raison au latiniste Heller d'un hexamètre de sept pieds qui s'était glissé dans ses vers, et une pièce hendécasyllabique contre les juifs, comparable à tout ce que Martial a de plus gai, de plus fin et de plus mordant. Ballard, dans ses *Mémoires des dames savantes*, a consacré à Elisabeth de Weston une notice détaillée. P—OT.

WESTON (RICHARD), comte de Portland, qu'il ne faut pas confondre avec Guillaume Bentinck, également qualifié comte de Portland (*voy.* ce nom), avait pour père Jérôme Weston de Roxwall, dans le comté d'Essex. Né vers la fin du 16e siècle, il s'avança rapidement, par son éloquence et ses talents, dans la carrière des affaires. Jacques Ier le nomma d'abord conseiller dans la Grande-Bretagne, puis l'envoya, avec le titre d'ambassadeur, à Vienne, avec Edouard Convey, afin de faire restituer à son gendre, l'électeur palatin Frédéric, les possessions qu'on lui avait enlevées. Richard Weston déploya dans cette négociation autant de zèle que d'habileté. Néanmoins ses efforts échouèrent contre l'intention bien prononcée de Rodolphe II, ce qui n'empêcha point Jacques de le nommer, la même année, vice-chancelier d'Angleterre et de l'envoyer, en 1622, à Bruxelles, pour conférer de nouveau avec le plénipotentiaire impérial Schwartzenberg sur la restitution du Palatinat. Cette fois le succès couronna son habileté, et à son retour il fut nommé chancelier de l'échiquier, grand trésorier du royaume, puis gouverneur de l'île de Wight (1631). Il avait été vers le même temps créé baron de Weston, chevalier de l'ordre de la Jarretière et comte de Portland (17 février 1633). Charles Ier en montant sur le trône le traita avec la même distinction que son père et fit souvent usage de ses talents oratoires et politiques dans les disputes qu'il commençait à avoir avec le parlement. Richard Weston, comte de Portland, mourut le 3 mars 1635, dans sa maison de Walingford, laissant trois fils qui se signalèrent dans la même carrière que leur père. — *Jérôme* WESTON, comte de Portland, l'aîné des trois, succéda au titre de son père en 1635 et s'attacha comme lui au ministère et à la cour. Dans la lutte déplorable qui fit prendre les armes à Charles Ier et au parlement, il se prononça formellement contre les envahissements de l'ochlocratie et resta constamment fidèle à la cause de son prince malheureux. Mais après la fin tragique du monarque et pendant l'exil de Charles II, il céda à l'empire des circonstances et fit sa paix avec Cromwell, duquel au reste il ne sollicita et n'accepta aucun emploi. Aussi n'eut-il, après la restauration, aucune peine à rentrer dans les affaires politiques. Mais, quoique décoré du titre de commissaire royal près des Provinces-Unies, il n'y joua qu'un rôle subalterne et montra peu de sagacité au milieu des intrigues diplomatiques qui compliquèrent et arrêtèrent les négociations. Il mourut en 1663, au moment où les conférences pacifiques des plénipotentiaires allaient se terminer par une guerre ouverte. — *Charles* WESTON, comte de Portland, perdit la vie en combattant, en 1665, contre la flotte hollandaise. Comme il ne laissait point d'enfants, tous ses biens et le titre de comte de Portland passèrent à un de ses frères. P—OT.

WESTON (ETIENNE), évêque célèbre par son éloquence, naquit à Farnborough, dans le comté de Berk, en 1665, et fut élevé d'abord à Eton, d'où il passa au collége du Roi, à Cambridge. C'est là qu'il fut admis au baccalauréat et au grade de maître ès arts. Il fut ensuite nommé vicaire de Maple-Durham, dans le comté d'Oxford. La protection du ministre Robert Walpole, qui avait été son condisciple et son ami, et qui même, s'il faut en croire certaines traditions, avait joué quelquefois avec lui le rôle de maître, l'éleva

bientôt aux premières dignités ecclésiastiques. L'archidiaconat de Cornouailles ne fut pour Etienne qu'un acheminement à l'épiscopat; et le 28 décembre 1724 il fut sacré évêque d'Exeter. Dans cette haute dignité, le protégé justifia les bienfaits du protecteur par ses talents et la noblesse de son caractère. Il mourut le 16 janvier 1742, laissant un fils unique. Ses *Sermons* furent publiés après sa mort par le docteur Sherlock. Londres, 1749, 2 vol. in-8°. On y reconnaît facilement un homme nourri de la lecture des historiens et des orateurs de l'antiquité; la concision, les ellipses fréquentes, la hardiesse des tours, la bizarrerie quelquefois embarrassante de ses constructions rappellent les formes syntaxiques du grec et du latin. Quant aux qualités qui constituent proprement l'éloquence, telles que l'énergie, la sublimité, le pathétique, Weston est loin d'égaler Massillon, Bossuet ou Brydaine; mais il peut passer pour éloquent en Angleterre, où l'on sait que la chaire évangélique n'admet guère que des expositions froides et des discussions un peu sèches. C'est à juste titre que l'Eglise anglicane le place, comme sermonaire, à côté de Barrow et de Tillotson. — *Edouard* Weston, fils du précédent, fut ainsi que lui placé successivement à l'école d'Eton et au collége royal de Cambridge. Destiné par son père, dès le commencement de sa vie, à la carrière de l'administration, il fut d'abord attaché, en qualité de secrétaire, à lord Thownshend pendant la résidence du roi en Hanovre (1729), et revint avec lui en Angleterre, où il passa avec le même titre au service de lord Harrington. Il fut appelé ensuite au cabinet des affaires d'Etat et au bureau des signatures; et après avoir rempli divers autres emplois, parmi lesquels le plus important fut celui de secrétaire de lord Harrington, vice-roi d'Irlande, il obtint le titre de conseiller privé de ce royaume. Les biographies anglaises ne fixent point l'année de sa mort, qui au reste ne peut avoir eu lieu avant l'an 1756, puisqu'il publia encore une brochure cette même année. On a de lui plusieurs ouvrages de circonstance, dont voici les titres : 1° *Du bill des Juifs*, Londres, 1753; 2° *Avis d'un gentilhomme de la campagne à son fils*, 1755; 3° *Lettre au noble lord évêque de Londres, sur le tremblement de terre de Lisbonne*, 1756; 4° *Discours de famille, par un gentilhomme de campagne*, publié de nouveau en 1766, par Edouard Weston, un de ses parents. — *Hugues* Weston, du comté de Leicester, doyen de Windsor, fut privé de son bénéfice pour s'être rendu coupable d'adultère, et comme il laissait entrevoir qu'il présenterait à ce sujet des plaintes au pape, on le renferma dans la tour de Londres, où il mourut en 1558. Il ne reste de lui que des dissertations et quelques discours. — *Robert* Weston, légiste célèbre du 16e siècle, mourut en 1573, chancelier du royaume d'Irlande. P-ot.

WESTPHAL (Joachim), en latin *Westphalus*, théologien de la communion luthérienne, est plus célèbre par son emportement et par le nom des antagonistes avec lesquels il se mesura que par ses propres talents. Né, en 1510, d'une famille obscure et pauvre, à Hambourg, et non en Westphalie, comme l'ont dit quelques biographes qui ont même vu dans cette origine l'étymologie de son nom, il fut envoyé aux frais de quelques amis à l'université de Wittemberg, devint régent de seconde au collége de St-Jean, ensuite (1541-1571) ministre de Ste-Catherine, et enfin surintendant des églises de Hambourg; il mourut en exerçant les fonctions de cette place le 16 janvier 1571. Les luthériens le regardent comme un de leurs plus habiles écrivains. Cependant l'exacte justice veut que l'on rabatte considérablement de cet éloge, et qu'on voie en Westphal plutôt un sectaire turbulent et fanatique qu'un sage ministre de l'Evangile ou un controversiste profond. Ce n'est point ici le lieu d'exposer à quelles guerres intestines était livrée l'Eglise luthérienne quand Westphal vint jouer un rôle au milieu des troubles. Les ministres de Hambourg étaient divisés en luthériens mitigés et luthériens rigides. Mais les uns et les autres se reposaient en quelque sorte de guerre lasse, quand l'apparition d'un ouvrage de Westphal fit reprendre les hostilités et recommencer les disputes. La querelle dégénéra bientôt en invectives personnelles. Calvin, dont le concordat avec l'Eglise luthérienne de Zurich avait été l'origine d'une scission dans cette Eglise même, et qui croyait devoir faire cause commune avec ceux qui avaient adopté le concordat, descendit dans l'arène, et, suivant l'expression de Bayle, il accommoda assez bien son style à celui de Westphal, ce qui signifie probablement qu'il mit dans sa réponse plus de vivacité que de politesse, ou plus d'injures que de dialectique. Ce qui paraît certain cependant, c'est que, tout en employant pour désigner ses antagonistes l'expression de *temulentus*, il n'eut point l'intention de les traiter d'ivrognes. Mais, par un plaisant quiproquo, Westphal, donnant au mot biblique le sens qu'il aurait eu dans la bouche de Cicéron, s'imagina qu'on l'accusait d'un vice alors fréquemment reproché aux Allemands, et crut ne pouvoir mieux répondre qu'en faisant peser le même reproche sur Calvin, dont tout le monde connaissait la sobriété. S'apercevant que ses amis mêmes et ses partisans riaient de cette bévue, il passa de la tempérance de son antagonisme à sa moralité, et ne trouvant rien à dire sur le patriarche de Genève, il attaqua sa mère, qu'il accusait d'avoir été la maîtresse d'un prêtre. Ces accusations, que rien ne pouvait justifier, lui valurent une terrible réponse de Théod. de Bèze. On peut encore reprocher à Westphal la légèreté avec laquelle il affecte souvent de traiter les matières les plus graves. Quant à la lucidité ou à la force de ses raisonnements, on peut se borner à lire dans

Bayle (*Dict. critiq.*, art. *Westphale*, notes) la relation d'une conférence qu'il eut avec les ministres Lascus et Micronius. Parmi les nombreuses productions de ce théologien (on en compte près de deux cents), nous citerons : 1° *Farrago confusanearum et inter se dissidentium de S. Cœna opinionum ex Sacramentariorum libris congesta*, Hambourg, 1552 ; 2° *Epistola de religionis perniciosis mutationibus*. C'est là qu'il attaque avec la dernière violence calvinistes, crypto-calvinistes, synergistes, adiaphoristes, majoristes, en un mot tous ceux dont la profession de foi religieuse différait en quoi que ce fût de la confession d'Augsbourg, sans épargner les théologiens mêmes de sa communion. 3° *Confessio ecclesiarum Saxonicarum ;* 4° *Epistola qua respondetur convieiis Calvini ;* 5° *Confutatio aliquot enormium mendaciorum Jo. Calvini, secuturæ apologiæ contra ejus furores præmissa ;* 6° *Apologia confessionis de cœna Domini contra corruptelas et calumnias Jo. Calvini ;* 7° *Historia vituli aurei Aaronis, ad nostra tempora et controversias accommodata*, trad. en allemand et publié à Magdebourg en 1549 ; 8° *Argumenta de operibus*. On peut joindre à ses lettres les suivantes : *Epistolæ* IV *ad Matth. Flacium Illyricum de controversia Flaciana ; Epistolæ* IV *ad Luc. Lossium ; Epistolæ* II *ad Jo. Timannum et Jac. Bordingum*, etc. Westphal n'est point, comme on l'a prétendu, l'inventeur du système de l'ubiquité, et c'est à tort que notre grand Bossuet, dans son *Histoire des variations des Églises protestantes*, a dit : « La grande affaire du temps parmi les luthériens fut celle de l'ubiquité que Westphal, « André Smidelin, David Chytrée et les autres « établissaient de toutes leurs forces. » — Il ne faut point croire à l'existence d'un *Jean* WESTPHAL, en latin *Westphalus* ou *de Westphalia superiore*, qui, selon Puteolus, aveuglément copié dans les premières éditions de Moréri, aurait été accusé de dix-sept erreurs relatives à la foi, et condamné à voir ses livres brûlés à Mayence par la main du bourreau, vers l'an 1559. Ce Jean Westphal n'est autre, comme l'a démontré Bayle, que Jean de Wesalia. — *Joachim* WESTPHAL, prédicateur à Sangerhausen et ensuite à Gerbsted, mourut en 1569, laissant entre autres écrits quelques éloges funèbres. — *Joachim-Chrétien* WESTPHAL, philosophe de Leipsick, vivait vers 1686, et a publié : 1° *De insignibus Magdeburgi*, 2° éd., Halle, 1729 ; 2° *De curioso novitatis studio ;* 3° *De ventis incendii tempore orientibus*, etc. P—OT.

WESTPHAL (ERNEST-CHRÉTIEN), célèbre jurisconsulte, naquit à Quedlinbourg le 22 janvier 1737. En 1764, il était adjoint à la faculté de droit de Halle ; et en 1791, après la mort de son maître, le célèbre Nettelbladt, il fut nommé doyen de la faculté et de l'université, conservateur du cabinet des médailles, d'histoire naturelle, et conseiller intime au département de la justice. En 1771, il accepta la place de vice-recteur, que dans la suite il refusa deux fois. Il mourut le 29 novembre 1792. Westphal s'appliqua surtout à l'étude du droit romain. Comme Nettelbladt, son maître et son modèle, il suivit d'abord dans ses leçons la *méthode* que l'on appelle *démonstrative ;* au lieu de prendre les *titres des Institutions et des Pandectes*, qui sont sans ordre, il avait placé les propositions les unes après les autres, de manière qu'elles s'appuyaient mutuellement, les antécédentes comme principes ou axiomes, et les suivantes comme corollaires. Le temps et l'usage lui firent connaître les vices de cette méthode. Suivant les titres de la jurisprudence romaine dans leur ordre naturel, il en expliquait la lettre ; et quand elle était obscure, il en cherchait le sens dans des textes correspondants. Il disait à ses élèves : « Réunissez soigneu« sement les codes de Justinien et ceux qui ont « paru avant lui ; placez ce qui a rapport à un « objet dans un ordre systématique ; cherchez le « sens littéral, et tirez-en des propositions, dont « la réunion vous présentera un corps complet « de théorie. Laissez parler le législateur lui« même ; tâchez d'atteindre sa pensée ; ne la dé« naturez point, en la comparant avec celles des « autres législateurs. » D'après ce système, il s'était proposé de donner des commentaires sur le droit romain. Ce qu'il a publié prouve beaucoup d'érudition ; mais ses écrits n'ont pas tous eu le même succès. Les plus remarquables sont : 1° *Explication systématique des lois romaines sur le droit d'hypothèque* (all.), Leipsick, 1770, in-8° ; 2° édit., 1791 ; 2° *Interpretationes juris civilis de libertate et servitutibus prædiorum*, Leipsick, 1773, in-8°, 2° édit., 1774, 3° *Introduction systématique à la connaissance des meilleurs livres de jurisprudence et des sciences qui y ont rapport* (all.), Leipsick, 1774, in-8° ; 2° édit., 1779 ; 3° édit., 1791. 4° *Institutiones juris naturalis artis ordine digestæ et ab arbitrariis fori sententiis purgatæ*, Leipsick, 1776, in-8° ; 5° *Droit particulier de l'empire d'Allemagne* (all.), Leipsick, 1783-1784, 2 vol. in-8° ; réimprimé en 1798. Ce traité classique a eu une grande vogue. En examinant le droit particulier des princes d'Allemagne, Westphal a discuté leur droit d'héritage, de primogéniture, le droit d'établir des majorats, et ce que l'on appelle *seniorat*, la forme à observer dans les testaments, les lois qui régissent la banque, etc. 6° *Droit public qui régit aujourd'hui l'Allemagne* (all.), Leipsick, 1780, in-8° ; 7° *Droit féodal actuel de l'Allemagne* (all.), Leipsick, 1784, in-8° ; 8° *Code criminel de l'Allemagne* (all.), Leipsick, 1785, in-8° ; 9° *La Torture chez les Grecs, chez les Romains et chez les Allemands, avec explication des lois qui y ont rapport* (all.), Leipsick, 1785, in-8° ; 10° *Système du droit romain sur les espèces différentes des choses, de la possession, de la propriété et de la prescription* (all.), Halle, 1788, in-8°, 11° *Principes du droit commun sur les contrats de vente, d'achat, de fermage, de location, de la cession et de la caution* (all.), Leipsick, 1789, in-8° ; 12° *Théorie du droit*

romain sur les testaments, sur leur forme et validité, sur les testateurs et héritiers (all.), Leipsick, 1790, in-8°; 13° *Commentaire systématique sur les testaments, sur leur ouverture, sur l'acceptation ou renonciation, sur les droits et devoirs des héritiers, sur les moyens qu'ils peuvent employer au possessoire et au pétitoire*, Leipsick, 1790, in-8°; 14° *Sur les legs, les fidéicommis, sur les codicilles*, etc. (all.), Leipsick, 1791, 2 vol. in-8°; 15° *Droit civil, d'après les principes et l'ordre des Pandectes*, Leipsick, 1792, 2 vol. in-4°; 16° *Système sur les différentes espèces de legs et sur le partage de l'héritage*, publié après la mort de l'auteur, avec sa *Biographie*, Leipsick, 1793, in-8°. G—Y.

WESTPHAL (JEAN-JACQUES-HENRI), organiste à Schwerin, né en 1750 et mort le 17 août 1825, se fit connaître par ses connaissances théoriques sur la musique et par son enthousiasme pour cet art. Il a laissé en mourant une bibliothèque musicale qui, au jugement des connaisseurs, était la plus riche de l'Allemagne, si l'on excepte celle de Vienne. Westphal a publié une brochure *Sur les monnaies, mesures et poids dans le duché de Mecklembourg, et leur comparaison avec les mesures étrangères*, Schwerin, 1803. G—Y.

WESTPHALEN (JOACHIM-ERNEST DE), publiciste, né à Schwerin le 21 mars 1700, fut d'abord professeur de droit à Rostock; et, après s'être distingué par ses connaissances, il devint chancelier et président du conseil du prince de Holstein. Il mourut à Kiel le 21 mars 1759. Comme homme d'État et publiciste, il était très-considéré en Allemagne. On a de lui : *Monumenta inedita rerum Germanarum, præcipue Cimbricarum et Megapolensium*, Leipsick, 1739, 4 vol. in-fol. Ce recueil, riche en faits et en recherches profondes, prouve une grande érudition. G—Y.

WESTPHALEN (ANGÈLE-CHRISTINE, née AXEN), poëte et romancière allemande, naquit à Hambourg le 8 décembre 1758. Elle épousa le sénateur Ernest-Frédéric Westphalen et composa divers ouvrages qui lui valurent une réputation littéraire méritée. On a d'elle : 1° *Charlotte Corday*, tragédie, 1804; 2° *Pétrarque*, poëme dramatique, 1806; 3° *Poésies*, 1809-1835; 4° les *Poésies du temps*, 1815. On voit par ces titres mêmes que l'écrivain dont nous rappelons les œuvres s'appliqua surtout à s'inspirer des circonstances, et ce ne fut pas sans succès. Ses ouvrages furent longtemps en vogue. Elle mourut le 10 mai 1840. Z.

WESTREENEN VAN TIELLANDT (GUILLAUME-HENRI-JACOB, baron DE), né à la Haye le 2 octobre 1783, appartenait à une ancienne famille établie depuis plusieurs siècles dans la province d'Utrecht. Dès sa jeunesse il montra un goût prononcé pour les études historiques, et, en 1804, après avoir débuté par quelques articles insérés dans divers journaux, il mit au jour un écrit qui atteste des recherches sérieuses : *la Haye au 13e siècle*. Le roi Louis ayant établi l'ordre de l'Union, cette circonstance provoqua de la part du jeune savant un *Essai sur les anciens ordres de chevalerie* (1807, in-8°); il en fut récompensé par le titre d'historiographe de cet ordre et par l'emploi de conservateur adjoint des archives du royaume. En 1808, il fit preuve de ses connaissances en bibliographie et en numismatique en publiant le catalogue, en 2 volumes, de la collection de livres et de manuscrits formée par un zélé amateur hollandais, van Damme. Son attention se porta bientôt sur un objet qui a toujours un intérêt puissant pour les érudits des Pays-Bas, les origines de l'imprimerie. Il mit au jour, en 1809, une *Dissertation sur l'invention et les premiers progrès de la typographie;* il s'efforçait d'établir l'antériorité des droits de la Hollande sur ceux de l'Allemagne. Les Provinces-Unies ayant été incorporées dans l'empire français, Westreenen, fidèle à la cause de l'indépendance de sa patrie, vécut dans la retraite jusqu'à la fin de 1813; il prit alors une part active au rétablissement de la maison d'Orange; la province de Hollande le nomma député à la diète, mais il ne joua qu'un rôle politique fort secondaire, les travaux d'histoire et de littérature ayant pour lui beaucoup plus d'attrait. Ses *Recherches sur l'ancien Forum Hadriani et ses vestiges auprès de la Haye* (1826) et ses *Recherches sur la langue nationale de la majeure partie du royaume des Pays-Bas* (1830) sont des écrits sérieux et solides; l'*Esquisse des progrès de l'imprimerie dans les Pays-Bas dans les 15e, 16e et 17e siècles* complète, en l'agrandissant, l'essai qu'il avait mis au jour vingt ans auparavant; le but est de prouver que c'est en Hollande qu'a surgi pour la première fois l'idée de l'emploi des types mobiles, idée perfectionnée à Strasbourg et définitivement mise en pratique à Mayence. En 1842, Westreenen fut nommé conservateur de la bibliothèque royale de la Haye; on ne pouvait faire un meilleur choix. Il montra beaucoup de zèle pour l'amélioration de cet établissement et rendit de grands services. La mort le frappa le 22 novembre 1848. Il avait dans le cours de sa carrière et pendant de longs voyages en France et en Allemagne réuni une importante collection de livres rares, de manuscrits, de médailles, d'antiquités; il légua toutes ses richesses à la bibliothèque de la Haye en imposant la condition qu'elles seraient classées à part et en stipulant pour leur conservation des mesures minutieusement rigoureuses. La réunion d'ouvrages imprimés au 15e siècle est fort nombreuse, et elle renferme des volumes qu'il serait très-difficile de rencontrer ailleurs. B—N—T.

WETHERELL (CHARLES), jurisconsulte anglais, naquit à Oxford en 1770. Ses premières études faites à l'université de sa ville natale, où son père occupait un emploi, il entra dans la carrière du droit, et, en 1794, il fut reçu avocat à Temple-Inn, à Londres. Il se fit bientôt remarquer par sa profonde connaissance des

lois, mais il se distingua moins comme orateur. En 1816, il devint membre du conseil privé. Quoique tory prononcé, il défendit l'année suivante les conspirateurs Thistlewood, Watson et Preston. C'était aussi pour se venger des ministres, qui lui avaient préféré, pour les hauts emplois de la couronne, des légistes moins savants et moins expérimentés que lui. Il s'attaqua en effet, à l'occasion du procès Thistlewood, au système d'espionnage pratiqué par les conseillers de la couronne. Wetherell entra au parlement en 1820, comme représentant de la ville d'Oxford. Il devint solliciteur général en 1824, puis attorney général et chevalier. A l'avénement de Canning aux affaires, il se démit de ses fonctions. Mais il rentra dans les emplois publics avec lord Wellington; opposé à l'émancipation catholique, il se retira encore en 1829. Il ne se montra pas moins opposé au bill de réforme parlementaire en 1831. Il y eut contre lui, dans la même année, une sorte d'émeute à Bristol, où il s'était présenté, en sa qualité de recorder, avec cinq cents constables armés de gourdins. Eloigné du parlement par suite de l'adoption du bill de réforme, Wetherell se retira dès lors des affaires publiques. Il réussit peu dans les assemblées parlementaires, où il avait le don, par son langage abrupt et ses facéties parfois déplacées, de faire rire ses amis autant que ses adversaires; ce qui n'ôtait rien à son sens des affaires et à son érudition. Il mourut à Maidenhead, à la suite d'une chute de voiture, le 17 août 1846. Il laissa une fortune considérable. L. R—L.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe Ier) naquit à Bâle en 1594, d'une famille qui depuis longtemps occupait le premier rang dans cette ville (1); fit ses études à Genève, et, après avoir été pendant quelques années capitaine au service de la république de Venise, obtint, en 1649, la place de greffier de la ville de Bâle. Il se distingua ensuite dans différents emplois de la magistrature et fut nommé bourgmestre en 1645. On compte cent vingt-deux diètes de la confédération auxquelles il fut député; mais son premier titre de gloire est sans aucun doute sa mission aux conférences de la paix de Munster (1647), qui fut couronnée d'un succès complet, et dans laquelle il déploya autant de sagesse que de dignité et sut se concilier l'estime des envoyés des différentes puissances. Il s'agissait de faire reconnaître, dans le traité de paix qui se préparait, que la confédération suisse serait formellement et complétement exempte de toute juridiction de l'Empire; exemption qui jusqu'alors avait été contestée, notamment par la chambre impériale de Wetzlar, ce qui donnait lieu à de fréquentes vexations. Soutenu par les cours de France et de Suède, l'envoyé suisse obtint l'insertion de ladite reconnaissance dans le traité de paix (art. 6); ce qui n'empêcha pas les autorités de l'Empire de renouveler, peu de temps après, leurs prétentions. Wetstein se rendit à Vienne (1650), accompagné du landamman Belger d'Uri; et leurs remontrances firent enfin donner les ordres nécessaires pour que l'on cessât toute action contraire à la stipulation de la paix de Westphalie, qui pendant plus d'un siècle fut regardée comme la principale garantie de l'indépendance de la Suisse. Wetstein a lui-même donné l'*Histoire et les actes de ses négociations*, en un volume in-fol., Bâle, 1651. L'Empereur lui accorda, en 1653, des titres de noblesse, et sa patrie s'empressa de lui déférer des honneurs et des récompenses. Souvent il fut nommé arbitre pour terminer des différends entre les cantons. Il a laissé une vingtaine de volumes manuscrits relatifs à l'histoire suisse. L'université et la bibliothèque de la ville de Bâle sont redevables à son zèle et à son crédit d'avantages et d'accroissements considérables. Il mourut dans cette ville en 1666. Son habileté et ses succès en diplomatie l'avaient fait appeler en Europe le pacificateur ou le roi des Suisses. U—I.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe II), fils aîné du précédent, né à Bâle en 1614, se consacra à la théologie et fit de très-bonnes études à l'université de sa ville natale, qui, en 1637, lui confia la chaire de grec. Il voyagea ensuite en France, en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, et revint à Bâle, où il obtint la place de bibliothécaire. Ce fut lui qui, avec l'aide de son père, engagea le gouvernement à acheter les bibliothèques précieuses d'Amerbach et d'Erasme. Depuis 1654, il occupa la chaire de théologie. Il avait montré beaucoup de répugnance pour la fameuse formule du *consensus* proposée aux Eglises de l'Helvétie par celle de Zurich; il lui fut impossible d'empêcher qu'on l'acceptât à Bâle; mais il ne la signa jamais, bien que menacé à plusieurs reprises de la perte de ses emplois. Il mourut en 1684, après avoir eu dix-sept enfants, dont douze lui survécurent. Outre quelques dissertations, il a fait imprimer, en 1642, sur un manuscrit de la bibliothèque de Bâle, le *Sermon de Marc Diadochus contre les ariens*, avec la traduction latine et des notes. Il a encore fait réimprimer le traité de Vinc. Bandello contre la conception immaculée de la Vierge. L'ambassadeur de l'Empereur à Munster, M. Crave, ayant connu l'ouvrage du jésuite Hermann Crombach, publié pour soutenir la vérité de l'histoire de Ste-Ursule et des onze mille vierges, pria le bourgmestre Wetstein d'engager son fils à examiner cette question. Le fils accéda à ce vœu, et il démontra dans un traité particulier, fruit de recherches soigneuses, que cette histoire est une pure fiction. U—I.

WETSTEIN (Jean-Rodolphe III), fils du précé-

(1) La famille de Wetstein tirait son origine de Kibourg, dans le canton de Zurich, et fut de bonne heure divisée en deux branches, dont l'une s'établit à Rapperswyl, sur le lac de Zurich. On n'a aucun détail sur celle-ci. Mais la seconde a produit un grand nombre d'hommes distingués.

dent, naquit en 1647 à Bâle, et fit la plus grande partie de ses études à Zurich. Revenu dans sa patrie, il y prit les degrés de bachelier et de docteur en philosophie, puis s'appliqua aux éléments des sciences théologiques avec beaucoup d'assiduité. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il se porta candidat pour la chaire de langue grecque; et malgré sa jeunesse il l'aurait obtenue au concours, si l'âge avancé de son antagoniste n'eût semblé mériter la préférence. Il fut reçu ministre quelque temps après, et, à l'exemple de son père, il entreprit divers voyages, tant pour acquérir de nouvelles connaissances que pour voir les hommes illustres de chaque académie. Mais une maladie qu'il contracta pendant son séjour à Leyde, qui alors était en proie à une espèce de contagion, le força de revenir précipitamment en Suisse, où, quelque temps après sa guérison, on lui confia la chaire de logique. Il l'occupa pendant un an et demi, partageant son temps entre les soins du professorat et la composition de divers ouvrages. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il eût d'emploi dans l'enseignement. Mais, en janvier 1684, il fut nommé professeur de langue grecque, et, son père étant mort dans la même année, il obtint la place qu'il avait déjà remplie (la chaire du Nouveau Testament), et dont il exerça les fonctions pendant vingt-six ans. Il mourut le 21 avril 1711. Ses principaux ouvrages sont : 1° une édition *princeps* de trois ouvrages encore inédits d'Origène (le *Dialogue contre les marcionites*, l'*Exhortation au martyre* et la *Lettre à Africanus sur l'histoire de Suzanne*), grec et latin, avec des notes, Bâle, 1674, in-4°. La copie de ces morceaux avait été tirée par son père d'un manuscrit de la bibliothèque de Bâle, et transmise au célèbre Huet, qui devait les publier dans son *Origeniana*. Ce dessein n'ayant point été exécuté, Jean-Rodolphe se chargea de la publication, mais en joignant au texte une excellente traduction latine, des notes, des variantes et des index. Ce début philologique lui fit le plus grand honneur. 2° Trois *Harangues sur la fidélité des Suisses*, en réponse à un libelle intitulé *la Suisse démasquée;* 3° neuf *Discours sur la prononciation de la langue grecque*, Bâle, 1680, in-8°; 4° diverses *Dissertations*. Il songeait à publier d'autres ouvrages, principalement une édition d'Homère; mais la perte de sa vue l'empêcha de se livrer à cette entreprise. Son éloge funèbre, prononcé par Iselin, contient des détails sur sa vie, ainsi que sur celle de son père Jean-Rodolphe II. — *Jean-Henri* WETSTEIN, frère du précédent, naquit à Bâle, en 1649, et mourut à Amsterdam, en 1726. Il s'établit dans cette dernière ville, où il devint un des libraires les plus célèbres. On lui doit un grand nombre de bonnes éditions, qu'il accompagna de préfaces érudites. Il fut très-estimé pour ses qualités personnelles. Ses descendants continuèrent son commerce, et son fils *Jacques* a donné une série recherchée d'éditions fort exactes d'auteurs classiques, en 32 volumes. Sa postérité existe encore en Hollande. U—I.

WETSTEIN (JEAN-JACQUES), savant célèbre, de la même famille que les précédents, naquit à Bâle, le 5 mars 1693, et fit ses études dans cette ville. A treize ans, ayant achevé son cours de langue latine, il voulut apprendre la philosophie et les mathématiques sous Jean Bernoulli le père, le grec sous Samuel Battier et l'hébreu sous Buxtorf. Ses progrès répondirent aux soins de ces maîtres habiles, et, à l'âge de seize ans, il fut créé docteur en philosophie. Reçu ministre quatre ans après (1713), il soutint une thèse remarquable sur les variantes du Nouveau Testament, en s'attachant à prouver que de cette diversité de leçons il ne résulte aucune objection raisonnable contre l'intégrité, l'authenticité et la certitude du texte des saintes Ecritures. Il préludait par cet essai au grand travail qui absorba sa vie, et qui éveilla tant d'animosité et de haine contre lui. Il avait commencé par examiner tous les manuscrits du Nouveau Testament contenus dans la bibliothèque de Bâle, et approfondi les écrits des talmudistes, relatifs soit aux opinions et aux coutumes des Juifs, soit aux expressions de Jésus-Christ et des Apôtres. Il entreprit ensuite un voyage littéraire, toujours dans le but de recueillir de nouvelles variantes, séjourna pendant quelque temps à Genève, puis à Paris, où il eut des conférences avec les savants les plus célèbres, et de là passa en Angleterre, où il se lia avec Bentley. Il revint encore passer trois mois à Paris, joignit, en octobre 1716, à Bois-le-Duc, un régiment suisse au service de Hollande, dont on lui avait offert d'être le chapelain, rentra au mois de juillet 1717 à Bâle, et remplit successivement les fonctions de diacre commun (1717-1720) et de diacre de St-Léonard. Il y avait neuf ans qu'il s'acquittait de ces fonctions, donnant en particulier des leçons de théologie à plusieurs élèves de l'université, continuant son travail sur les variantes du Nouveau Testament et pensant à en recueillir encore d'autres dans les bibliothèques d'Italie, lorsqu'un violent orage s'éleva contre lui. L'assemblée des pasteurs et des professeurs l'interrogea sur sa doctrine, et, quoique contente de ses réponses, le suspendit par sentence définitive des fonctions du ministère (mai 1730), sous prétexte que l'on ne pouvait s'en rapporter à sa sincérité, puisqu'il professait hautement la doctrine de la légitimité du mensonge en cas de danger. Au reste, les bases de l'accusation étaient des imputations de socinianisme et d'indifférentisme, tirées principalement du genre même de l'ouvrage auquel il consacrait ses veilles et que personne n'avait encore vu. Wetstein se retira en Hollande, où était alors fixée une partie de sa famille. A peine fut-il arrivé à Amsterdam, que la société des remontrants de cette ville lui offrit la chaire de

théologie, alors vacante par la retraite du célèbre Leclerc, et il en prit possession en 1733. Il faut néanmoins remarquer, à cette occasion, que les chefs de la société arminienne avaient d'abord exigé qu'il se justifiât des accusations portées contre lui à Bâle, et, ce qui est plus étonnant, que le sénat de cette ville le réhabilita complétement deux ans après l'avoir noté comme le plus dangereux hérétique qui eût paru depuis la réformation. Il fut même recommandé par le conseil de Bâle à l'Eglise réformée de Strasbourg en qualité de pasteur, et, en 1744, il fut nommé professeur de langue grecque à Bâle. Mais les remontrants augmentèrent ses appointements pour le retenir à Amsterdam, et peu après lui conférèrent, avec la chaire qu'il avait déjà, celle de l'histoire ecclésiastique. Il mourut dans cette ville le 23 mars 1754, âgé de 60 ans. Il avait été reçu au nombre des membres de la société royale de Berlin (15 juin 1752), de la société royale de Londres (5 avril 1753) et de la société d'Angleterre fondée *pour la propagation de la foi* (15 février 1754). Son principal ouvrage est sa collection des variantes du Nouveau Testament, publiée sous le titre suivant : Ἡ ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ, *Novum Testamentum editionis receptæ, cum lectionibus variantibus codicum mss., editionum aliarum, versionum et patrum ; necnon commentario pleniore ex scriptoribus veteribus hebræis, græcis et latinis, historiam et vim verborum illustrante. Tom. 1, continens 4 Evangelia,* Amsterdam, 1751, in-fol. ; *Tom. 2, cont. Epist. Pauli, Acta apostolorum, Epist. canonicas et Apocalypsin*, Amsterdam, 1752, in-fol. A la tête de chaque volume se trouvent des prolégomènes très-savants et remplis de particularités curieuses, surtout ceux du second. Ils avaient été publiés longtemps auparavant, sous le titre de *Prolegomena ad Novi Testamenti græci editionem accuratissimam e vetustissimis codd. mss. denuo procurandam*, etc., Amsterdam, 1730, in-4°. Viennent ensuite les variantes placées immédiatement au-dessous du texte, puis des notes critiques dans lesquelles l'auteur s'applique surtout à éclaircir la doctrine et les opinions des juifs par la collation de passages parallèles tirés des écrits des plus fameux rabbins. La quantité de variantes est immense ; Wetstein avait lu lui-même environ cinquante manuscrits. Il nous semble que c'est à tort que des savants respectables lui ont reproché de ne pas avoir choisi les leçons. N'est-ce pas assez d'avoir établi au commencement l'âge, l'authenticité, et par conséquent la valeur des manuscrits ? et dans un ouvrage composé uniquement pour les savants, pour les hommes qui veulent remonter aux sources et juger par leurs yeux, ne serait-il point déplacé, nous ne disons pas de prononcer sur la validité des leçons, mais de les rejeter ou de les admettre à son gré ? L'édition de Wetstein est encore remarquable par son système sur l'Apocalypse, dont il rapporte toutes les prophéties allégoriques à la guerre des Juifs sous Néron et Vespasien, et aux guerres civiles qui désolèrent l'empire romain après la chute du premier de ces princes ; elle l'est aussi par la publication de deux lettres inédites de St-Clément, trouvées à la fin d'un manuscrit syriaque qui lui avait été envoyé d'Alep. On pense bien que l'auteur en soutient l'authenticité ; mais, malgré toute l'érudition dont il étaya son hypothèse, les arguments de Venema, professeur de théologie à Franeker, persuadèrent à tout le monde qu'elles étaient supposées. On doit encore à Jean-Jacques Wetstein quelques ouvrages moins importants, savoir : 1° *Lettres de Calvin à Jacques de Bourgogne, seigneur de Falaise et de Bredam, et à son épouse Yolande de Bréderode, imprimées sur les originaux*, Amsterdam, 1744, in-8° ; 2° plusieurs *Cantiques* ; 3° des *Sermons*, au nombre desquels on cite celui qu'il prononça par ordre du magistrat à Bâle, en 1732, à propos d'un homme qu'on accusait de magie ; 4° les *Oraisons funèbres* de Drieberge et de Leclerc. Son éloge (*Serm. funeb. in obit. V. C. Jo. Ja. Wetstenii*) fut prononcé par Krighaut, et peut fournir quelques renseignements sur sa vie, Amsterdam, 1754, in-4°. P—OT.

WETSTEIN (Charles-Antoine de), né à Amsterdam le 10 avril 1743, cultivait avec une grande supériorité la poésie latine, et a été honorablement cité à ce titre par Hœufft, dans son *Parnassus latino-belgicus*, p. 239 et suiv., et par Peerlkamp, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 467-470. Ayant fait de bonnes études à l'université de Leyde, il y fut reçu docteur en droit en 1762, et publia à cette occasion une savante dissertation *De mora*, accompagnée d'une élégie d'adieux à la ville de Leyde. Il suivit pendant quelque temps le barreau à la Haye ; mais bientôt dégoûté de la chicane, il revint à Leyde se livrer à son étude favorite de la littérature ancienne, et surtout aux muses latines. Sa famille, distinguée dans le commerce de la librairie, habitait la maison où, en 1582, Christophe Plantin avait transporté d'Anvers sa célèbre imprimerie, continuée par Raphelingius, son gendre, qui s'y maintint jusqu'en 1626. Parmi les savants professeurs de Leyde, Wetstein était particulièrement lié avec l'illustre helléniste Walckenaer, qui a mis un avant-propos à son poëme latin de la *Délivrance de Leyde*. Il a traduit du grec en vers latins, avec un bien rare talent, Hésiode, Théocrite et Coluthus ; et ces versions ont été réunies par lui, avec quelques autres pièces, dans un volume in-8°, Leyde, 1774. On a encore de lui en vers latins : 1° *Epistolæ mutuæ inter comitem de Vaux, gallici exercitus ducem, et Pascalem* (*Paoli*), *libertatis Corsicæ defensorem strenuissimum*, Leyde, 1769, in-4° ; 2° *Cunæ Aransiacæ*, poëme sur la naissance du roi régnant des Pays-Bas, 1772, in-4° ; 3° *Leida ab obsidione Hispanorum liberata*

(en 1574), 1771, in-4°; 4° *Jano Schradero et Elisabethæ Vitringæ sponsis;* 5° *Pietas belgica;* 6° *Virgo batavica*, à l'occasion de la nomination de M. de Bleiswyk à la place de grand pensionnaire, 1772, in-4°; 7° *Carmen elegiacum in sæcularia altera academiæ Leidensis.* Le professeur Van Royen avait également célébré ce second jubilé dans une harangue académique en vers latins, qui se trouve dans ses *Poemata*, Leyde, 1778, in-8°; et l'on croit que, par délicatesse, Wetstein ne publia pas son poëme, qui ne l'a été en effet que cinquante ans après, par Hœufft, Bréda, 1825, in-4°. Wetstein cultiva aussi la poésie hollandaise. Nous avons de lui, en vers hollandais, l'*Olinde et Sophronie* de Mercier, la *Sophonisbe* de Voltaire, le *Don Pèdre* du même et le *Guillaume Tell* de Lemierre. Frappé d'aliénation mentale, il est mort le 29 juin 1797, dans une retraite rurale, à Voorbourg, près de la Haye. M—ON.

WETTE (GUILLAUME-MARTIN LEBRECHT), théologien allemand, naquit à Ulla le 14 janvier 1780. Comme presque tous les savants allemands, il débuta par l'enseignement, devint professeur universitaire particulier en 1805, professeur agrégé en 1807, professeur titulaire en 1809 à Heidelberg, et à Berlin de 1810 à 1819. En même temps, il se fit connaître comme théologien par de nombreux et remarquables écrits, qui le placèrent au premier rang des écrivains en cette matière. Wette mourut le 16 juin 1849, laissant les ouvrages suivants : 1° *Documents pour servir d'introduction à l'étude de l'Ancien Testament*, 1806, 2 vol.; 2° *Ecrits de l'Ancien Testament*, traduits en collaboration avec Augusti, 1809, 5 vol.; 3° *Commentaire des psaumes*, 1811, et 1836, 4° édit.; 4° *Manuel de la dogmatique chrétienne suivie dans ses développements*, 1813-1816, et 1831-1840, 3° édit.; 5° *Manuel d'archéologie judeo-hébraïque*, 1814; 1842, 3° éd.; 6° l'*Eglise nouvelle, ou Foi et intelligence dans l'alliance*, 1815; 7° *De morte Jesu Christi expiatoria*, 1815; 8° *De la religion et de la théologie, éclaircissements du* Manuel de dogmatique, 1815, et 1822, 2° édit.; 9° *Manuel historico-critique, ou Introduction au canon et aux livres apocryphes de l'Ancien Testament*, 1817, et 1845, 6° édit.; 10° *Synopsis Evangeliorum Matthæi, Marci et Lucæ, cum parallelis Joannis pericopis*, 1818, en collaboration avec F. Luecke; 11° *Instructions morales du Christ*, 1819-1823; 12° *Lectures sur ces instructions*, 1823, 2 parties; 13° *Sermons*, 1825-1833; 14° *Manuel d'introduction critico-historique aux livres canoniques du Nouveau Testament*, 1826, et 1848, 5° édit.; 15° *Manuel d'instruction morale chrétienne*, 1833; 16° *Manuel abrégé du Nouveau Testament*, 1836-1849; 17° *Essence de la foi chrétienne du point de vue de la croyance*, 1846. L. R—L.

WETTERSTEDT (GUSTAVE, comte DE), homme politique suédois, naquit le 29 décembre 1776 à Wasa. Son père, qui avait été ingénieur et fut ensuite gouverneur d'Upsal, le fit instruire avec soin. En 1796, le jeune Wetterstedt entra dans la chancellerie, et, de 1796 à 1799, il voyagea à l'étranger. A son retour, en 1800, il siégea à la diète de Norkoping, et devint ensuite secrétaire d'Etat pour la correspondance extérieure. Il fut secrétaire de l'ambassade suédoise à St-Pétersbourg, en 1805, et, l'année suivante, il accompagna le roi dans ses campagnes. Après la révolution survenue plus tard, il devint chancelier aulique, et, en 1812, il assista avec le prince royal à l'entrevue qui eut lieu à Abo entre ce prince et le czar Alexandre. Il le suivit encore dans les campagnes de 1813 et 1814. En cette dernière année, il signa les traités conclus par la Suède avec le Danemarck d'abord, puis avec la France. Ce fut lui aussi qui suivit les négociations ayant pour but l'union de la Suède et de la Norvége. Tant de services lui valurent, en 1818, d'être élevé au rang de seigneur, et, l'année suivante, il fut nommé comte. C'est en cette qualité qu'il accompagna le prince Oscar en son voyage à l'étranger. A son retour, Wetterstedt fut appelé (1824) à diriger les affaires étrangères. Parvenu à ce poste élevé, il conclut de nombreux traités d'alliance ou autres avec les puissances étrangères. Il était en outre un remarquable écrivain. Cet homme d'Etat mourut à Stockholm le 15 mai 1837. L. R—L.

WETTZ (JUSTINIEN-ERNEST, baron DE), seigneur allemand, fameux par son zèle pour la propagation et la réformation du luthéranisme, vivait au milieu du 17° siècle. L'illustration de sa famille, qui était une des plus anciennes de la Carniole, ouvrit d'abord pour lui la carrière des hauts emplois, et il s'abandonna longtemps à tous les plaisirs que le monde présente à l'esprit ardent de la jeunesse. Mais ensuite la lecture de la Bible et des Actes des martyrs changea totalement ses dispositions, et il se dévoua à la solitude et à la piété. Il fit paraître à Ulm, en 1660, un petit *Traité sur la vie solitaire et sur les moyens de s'y conduire conformément à la parole de Dieu et à l'exemple des premiers solitaires.* Sa pensée principale, dans la retraite à laquelle il s'était consacré, était de répandre la religion luthérienne parmi les idolâtres, et, dans ce dessein, il donna sur ses biens une somme de douze mille écus pour fonder un séminaire et entretenir des élèves en théologie, qui apprissent les langues étrangères et se missent en état de prêcher l'Evangile parmi les nations lointaines de l'Afrique ou de l'Asie. Il donna ensuite à cette association le nom de *Société des amis de Jésus*, et fit paraître en 1664, sous le nom de Justinien, des *Annonces, avis, projets*, etc., relatifs à cette société. Peu après, il soumit son idée à l'assemblée des Etats protestants à la diète de Ratisbonne. Mais le surintendant de cette ville ayant écrit contre sa proposition, on daigna à peine

en faire l'examen. A entendre celui-ci, le projet n'était qu'une chimère, une tromperie, et le baron un rêveur, ou pis encore. Quoi qu'il en soit, ce dernier se rendit en Hollande pour y transférer son établissement, et il écrivit aux élèves en théologie qu'il entretenait à ses frais de se rendre à Amsterdam. Mais là encore il trouva des obstacles à ses projets, et ne put obtenir l'autorisation des Etats. Alors il se décida à quitter l'Europe pour être lui-même le missionnaire des infidèles, se fit consacrer comme leur apôtre par le pasteur de Zwoll (Over-Yssel), et, après avoir prononcé un discours pathétique dans lequel il annonçait sa résolution et son but, et disait un adieu éternel à tous ses amis d'Europe, il mit à la voile pour le nouveau monde, où il mourut plusieurs années après, au milieu des sauvages, sans avoir fait beaucoup de prosélytes. P-OT.

WETZEL ou WEZEL (JEAN-GASPARD), prédicateur de la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, naquit le 22 février 1691 à Meinungen, où son père était cordonnier. Destiné au même métier, il y montra peu de goût. Ses heureuses dispositions intéressèrent quelques personnes qui se cotisèrent pour l'envoyer aux écoles de Meinungen. Le duc Bernard le Pieux le fit ensuite entrer au gymnase d'Henneberg, et un séjour de trois ans aux universités de Halle et d'Iéna, pendant lequel il se livra à la philosophie et aux langues orientales sous les professeurs les plus distingués, termina ses cours académiques. Il fut ensuite appelé comme instituteur dans diverses familles riches, et c'est là qu'ayant fait la connaissance de Vœlker, conseiller de l'électeur de Mayence et résident à Nuremberg, il fut engagé par ce diplomate à quitter les fonctions de l'enseignement pour le poste plus agréable de son secrétaire. Peu après, il suivit Vœlker dans un voyage en Italie, et il observa avec attention toute cette contrée intéressante. De retour dans sa patrie, il aida Hœnn dans la rédaction de son *Dictionnaire des erreurs*, qui fut imprimé pour la première fois à Cobourg, 1721, in-8°. L'année même de cette publication, le duc de Saxe-Meinungen lui confia l'éducation de ses enfants. Cinq ans après, ce prince étant mort, sa veuve nomma Wetzel son prédicateur, charge dont il cumula les avantages avec ceux de l'archidiaconat et du rectorat de Rœmhild. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 6 août 1755, laissant plusieurs écrits utiles. En voici la liste : 1° *Hymnopœographia, ou Histoire des poëtes les plus célèbres qui ont écrit des cantiques*, Helmstadt, 1717-1728, in-8°. Ce recueil est aujourd'hui suranné; beaucoup de pièces qu'il cite comme des modèles ont été surpassées depuis. L'auteur avait promis un cinquième volume que la mort l'empêcha de donner. 2° *Analecta hymnica, ou Lectures pour l'histoire de la poésie lyrique et sacrée*, Gotha, 1er vol., 1752, in-8°; 2e vol., ibid., 1756, in-8°. Dans le premier volume se trouvent cinquante pièces lyriques de Wetzler. 3° *Singularia Weinrichiana*, Nuremberg, 1728, in-8°. Ce recueil contient la *Vie* de Jean-Michel Weinrich, avec plusieurs cantiques de cet auteur et un choix de poésies spirituelles sur les Evangiles, les épîtres et la passion. 4° *Hymnologia sacra*, Nuremberg, 1728, in-8°; 5° *Histoire abrégée de la ville de Rœmhild, depuis la réforme jusqu'à nos jours ;* 6° *Hymnologia passionis*, Nuremberg, 1733, in-8°; 7° *Hymnologia polemica*, Armstadt, 1737, in-8°; 8° *Discours sur la bonté de Dieu*, etc., Francfort, 1742, in-8°; 9° *Lipsanographia sacra, ou Description historique des reliques les plus célèbres*. Ce dernier ouvrage est resté manuscrit. P—OT.

WETZEL ou WEZEL (JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), philologue allemand, né en 1762 et mort à Berlin le 10 février 1810, avait été professeur à la maison des Orphelins à Buntzlau (1782), puis au collége royal de Berlin. On a de lui plusieurs éditions estimées et divers ouvrages relatifs aux langues anciennes. Les principaux sont : 1° *Quatorze discours choisis de Cicéron*, Halle, 1801, gr. in-8°; 2° *Cornelius Nepos*, Leipsick, 1801, gr. in-8°. Cette réimpression du texte de Bose est accompagnée de notes excellentes, de tableaux historiques et chronologiques, d'index; elle n'a malheureusement point été achevée, et l'auteur s'est borné à l'unique volume publié en 1801. 3° *Méthode abrégée pour apprendre la langue grecque d'après les principes de l'analogie*, Leipsick, 1802, in-8°. Ce travail, rédigé d'après les idées d'Hemsterhuys et de Lennep, est utile pour les commençants, qui ne peuvent lire le volumineux ouvrage du savant helléniste de Leuwarden. Mais Wetzel n'a évité ni ses erreurs, ni la fausse méthode selon laquelle ce dernier fait marcher la dérivation. 4° *Dictionnaire manuel de l'histoire universelle ancienne*, Leipsick, 1804, 3 vol. in-8°. Le troisième se compose de tableaux historiques, mythologiques et généalogiques de la littérature et de la civilisation, et se trouve imprimé à part sous ce titre : *la Science de l'antiquité mise sous les yeux en tableaux*. 5° Justin (*Justini Historiarum Philippicarum libri* 44), Leipsick, 1800, in-8°. Cette édition est excellente. Wetzel y a suivi le texte de Grævius, sans s'astreindre à toutes ses leçons. Ses notes sont les unes critiques et historiques, les autres simplement exégétiques; dans les premières, l'auteur fait preuve d'un grand savoir. Une table chronologique, placée en tête de l'ouvrage, répand du jour sur cette série d'événements retracés sans fixation d'époque ou de date par l'abréviateur de Trogue Pompée, événements dont Wetzel a eu d'ailleurs le soin de mettre toujours en marge l'année probable. 6° *Marci Tullii Ciceronis scripta rhetorica minora*, etc., Leipsick, 1807, 2 vol. in-8°. Ce choix contient le traité de l'invention, les lieux, les partitions oratoires, le *De optimo genere oratorum* et la rhé-

torique à Hérennius. On doit encore à Wetzel des dissertations et des mémoires, tels que *Réflexions sur quelques passages des faits et dits mémorables de Socrate par Xénophon*, dédiées à Schneider (*Journal de Brunswick*, 1790, t. 3, p. 316-331), etc. — Beaucoup d'autres savants du nom de Wetzel se sont distingués en Allemagne, nous nous bornerons à citer : 1° *Abraham* VAN WETZEL, jurisconsulte de Bommel dans la province de Gueldre, qui, après avoir rempli diverses fonctions, devint avocat fiscal du cercle d'Utrecht, et mourut dans cette ville le 12 février 1680, laissant un grand nombre d'ouvrages de droit. Les plus importants sont : 1° *De connubiali bonorum societate et pactis dotalibus*, Amsterdam, 1674 ; 2° *Commentarius ad novellas institutiones Trajectinas ;* 3° *De remissione mercedis propter bellum, inundationem aquarum et sterilitatem.* — 2° *G.-F.* WETZEL, autre jurisconsulte, auteur de deux mémoires intéressants : *Diatribe juris principum privati, an minui queat apanagium in concursu creditorum*, Wetzlar, 1778, in-4° ; et *Observationes de juribus principum post genitorum*, ibid., 1773, in-4°. P—OT.

WETZEL (FRÉDÉRIC-THÉOPHILE), polygraphe et poëte allemand, né en 1780 à Bautzen, était fils d'un fabricant de draps ; il fit ses études aux universités de Leipsick et d'Iéna, et dans celle-ci il suivit les leçons de Schelling, qui firent sur lui une vive impression. Il habita ensuite successivement diverses villes de la Saxe et de la Thuringe, sans s'astreindre à aucune profession spéciale, et il se créa des ressources, grâce à l'activité de sa plume. Les calamités de la guerre qui frappèrent si rudement l'Allemagne en 1806 et en 1807 lui causèrent une affliction cruelle ; il les avait, dès 1805, annoncées à l'avance dans un écrit qui fut remarqué un instant : *le Miroir magique, où se montre l'avenir de l'Allemagne*. En 1809, il se transporta à Nuremberg, où il prit la direction du *Mercure de la Franconie*, journal qui conquit bientôt un rang élevé dans la presse germanique, mais qui ne fournit cependant que d'assez faibles moyens d'existence à Wetzel et à sa famille. Cet écrivain mourut en 1819, au moment où il attirait sur lui l'attention par la vigueur avec laquelle il s'élevait contre les miracles qu'on attribuait au prince de Hohenlohe-Waldenburg. Parmi ses divers ouvrages, nous signalerons la tragédie de *Jeanne d'Arc*, publiée en 1817, et qui se distingue par la fidélité avec laquelle la vérité historique est reproduite ; des critiques allemands n'ont pas hésité à placer cette œuvre non loin des productions de Shakspeare et de Schiller, mais le public n'a pas ratifié cette appréciation. Une autre tragédie, *Hermannfried, le dernier roi de Thuringe*, se distingue par une véritable originalité dramatique. Les *Essais* (1814-1818, 2 vol.) offrent des poésies qui ne manquent ni de vigueur, ni d'esprit. Le *Rhinocéros* (Nuremberg, 1810) est une incursion dans le domaine humouristique et satirique, genre où l'esprit allemand a peu de charme pour les étrangers. Les *Chants guerriers* (1815), arrivant après la conclusion de la paix, n'obtinrent pas le succès qui les eût accueillis en 1813. Divers écrits mis au jour sans nom d'auteur, et dans lesquels une veine de gaieté se mêle à des questions scientifiques : la *Victoire remportée sur l'hypocondrie*, les *Lettres sur le système de Brown*, etc., ne sont pas indignes d'attention. Wetzel a disséminé dans des journaux et dans des almanachs beaucoup de pièces de vers et d'opuscules en prose. Un de ses amis, caché sous le nom de Z. Funck, a publié en 1838 un recueil de ses poésies et d'écrits posthumes, et il a fait paraître en 1836, sous le titre d'*Esquisses biographiques de deux poëtes, Hoffmann et Wetzel*, un volume qui renferme à l'égard de cet écrivain bien des détails intéressants au point de vue de l'histoire littéraire de l'Allemagne durant les trente premières années du 19e siècle. Z—B.

WEYDEN (ROGIER VAN DER), *dit l'Ancien*, peintre flamand, naquit en Belgique à la fin du 14e ou au commencement du 15e siècle. Sa réputation se répandit au loin ; un document atteste qu'en 1430 le pape Martin V fit don au roi de Castille Juan II d'un petit tableau d'autel peint par cet artiste. Il travailla sous la direction de Van Eyck à Bruges, et il exécuta à la détrempe un assez grand nombre de peintures dont les figures étaient de grandeur naturelle. En 1436 il était peintre officiel de la ville de Bruxelles. L'œuvre la plus importante qu'il exécuta en cette qualité était destinée à décorer la salle de justice de l'hôtel de ville. Divisée en trois panneaux, elle représentait, entre autres sujets, un juge bruxellois du 11e siècle, Herkenbald, exécutant de ses propres mains son neveu coupable d'un crime capital. L'incendie de l'hôtel de ville, en 1695, a fait disparaître cette composition. En 1449, Van der Weyden fit un voyage en Italie, et son talent y fut apprécié comme il devait l'être. Comme Hubert Van Eyck, cet artiste traita avec un vif enthousiasme les sujets inspirés par le mysticisme du moyen âge. Il montra la même façon magistrale de rendre fidèlement les objets ; ses nus sont maigres, ses doigts trop longs, mais sa couleur possède une étonnante vigueur. Ainsi s'exprime M. Waagen. Van der Weyden mourut à Bruxelles le 14 juin 1464. Les plus importants de ses tableaux sont le triptyque offert au roi Juan, et qui représente des épisodes de la vie de Jésus-Christ ; rapporté d'Espagne par le général Darmagnac, il est entré au musée de Berlin, lequel possède aussi un autre triptyque représentant des sujets empruntés à l'histoire de St-Jean-Baptiste ; un troisième triptyque est chez le marquis de Westminster à Londres. A l'hôpital de Beaune, le *Jugement dernier* peint à la demande du duc de Bourgogne. Dans l'institution Staedel à Francfort, un tableau représentant divers saints. Van der Weyden l'aîné, longtemps oublié dans

l'histoire de l'art, et dont les travaux n'ont été sérieusement étudiés que depuis peu d'années, mérite d'être cité avec honneur, car aucun autre peintre de l'école flamande du 15e siècle n'a exercé une aussi vaste influence. Il fut le maître d'Hans Meinling, le plus grand maître de la génération suivante en Belgique, et sa manière se retrouve dans d'innombrables travaux d'art de tout genre produits à cette époque dans les Pays-Bas. Z.

WEYDEN (Rogier Van der), peintre, né à Bruxelles vers l'an 1450, fut un des artistes qui commencèrent à perfectionner la peinture dans les Pays-Bas. Il se distingua surtout par l'expression. Parmi les tableaux où ce genre de mérite se faisait le plus remarquer, on cite une des quatre compositions qu'il avait exécutées dans la salle du conseil de la ville de Bruxelles. Elle représentait un vieillard sur son lit de mort, embrassant son fils coupable d'un crime, et le frappant en même temps d'un poignard. L'expression de tête du vieillard moribond est d'une énergie admirable; elle respire tout à la fois la douceur, la tendresse et la vengeance. Les trois autres tableaux, quoique inférieurs quant à l'énergie, n'en offraient pas moins la preuve d'un beau talent. Rogier avait peint, pour la ville de Louvain, une *Descente de croix*, remplie de figures dont l'expression était si vraie, que le roi d'Espagne désira l'obtenir. Elle fut en conséquence envoyée dans ce pays. Le vaisseau qui la portait fit naufrage : mais le tableau fut heureusement sauvé; et il avait été emballé avec tant de précautions, que l'eau de la mer ne put l'endommager. Michel Cocis fut chargé d'en faire une copie, que l'on mit à la place de l'original. Van der Weyden ne peignait pas avec moins de succès le portrait; et plusieurs souverains de son temps voulurent être peints par lui. Il était encore dans toute la force de l'âge, lorsqu'en 1529 il fut atteint d'une épidémie, connue sous le nom de mal anglais, qui ravageait le pays, et il y succomba au bout de quelques jours. D'après M. Waagen (*Manuel de l'histoire de la peinture*) on ne trouve guère chez cet artiste le sentiment du beau ; il manque de grâce dans les motifs de ses ouvrages, et ses têtes sont en général dépourvues de goût. En revanche le contour est plus doux, le ton des chairs plus clair, la manière plus large que chez son maître. Il s'attacha surtout à représenter les souffrances de Jésus-Christ et les douleurs de la Vierge; presque tous les tableaux qu'on est fondé à lui attribuer appartiennent à cette catégorie. Parmi ses productions on remarque une *Descente de croix* au musée de Naples, riche et brillante composition, et une *Tête de femme en pleurs* au musée de Bruxelles, d'une vérité et d'une profondeur d'expression étonnantes. P—s.

WEYSE (Christophe-Ernest-Frédéric), musicien et compositeur danois, naquit à Altona le 5 mars 1774. Il reçut les premières leçons de musique de son père, *cantor* et recteur au lycée de sa ville natale; mais, pendant quelques années encore, il dut partager son temps entre l'art qu'il préférait et le commerce. Devenu libre enfin de suivre son penchant, il vint s'établir à Copenhague, où un artiste en renom, Schulze, termina bénévolement l'éducation musicale de son jeune compatriote. Weyse débuta par un opéra, la *Grotte de Ludlam*, qui commença sa réputation de compositeur. La pièce qu'il fit représenter ensuite (1809), sous le titre de *Narcotique*, lui valut un emploi dans la chapelle de la cour. Weyse a composé en outre *Floribella*, en 3 actes, et *Une Aventure au jardin du roi*. Il composa ensuite, avec un égal talent, de la musique religieuse. Weyse mourut en 1843. Outre les ouvrages cités, il a laissé : 1° *Symphonie à grand orchestre, en ut mineur*, Copenhague ; 2° *Ouverture de Faruk*, Leipsick ; 3° *Ouverture de la Grotte de Ludlam*, ibid. ; 4° *Sonates 1-4 pour piano ;* 5° *Allegros pour le piano*, dans le *Répertoire des clavecinistes* publié à Zurich. L. R—L.

WEZEL ou WETZEL (Jean-Charles), littérateur allemand, né en 1747 à Sondershausen, dans la principauté de Schwartzbourg (Haute-Saxe), vint en 1764 à Leipsick, où il vécut dans une union intime avec Gellert. Chargé de diriger les études d'un gentilhomme silésien, il visita avec lui Berlin, Hambourg, Londres, Paris, Vienne, et passa plusieurs années dans cette dernière ville, occupé à composer des pièces de théâtre et jouissant d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II. Après s'être trouvé dans une position très-heureuse, il revint à Leipsick dans l'intention de s'y fixer ; mais étant tombé tout à coup dans une profonde mélancolie, il retourna à Sondershausen, où il vécut dans la solitude, évitant le regard des hommes et ne sortant presque jamais de jour. Il passait les nuits à errer dans les bois, dans les campagnes éloignées, et rentrait pour prendre une tasse de mauvais café avec des pommes de terre bouillies à l'eau : c'était toute sa nourriture. En hiver, il s'enveloppait d'une pelisse, sans jamais allumer de feu. En 1800, le médecin Hufeland l'envoya à Altona pour le faire soigner, mais on ne put le rétablir. Quand ses amis lui demandaient en quoi ils pourraient lui être utiles, il répondait sèchement qu'il n'avait besoin de rien ; et quand sa mère faisait des efforts pour le rappeler à la raison, il la repoussait avec dureté, en disant qu'il ne concevait pas comment elle avait pu mettre au monde un enfant tel que lui. L'*Essai sur l'homme* est sa dernière production ; il avait fait des romans, composé des pièces de théâtre et écrit sur l'éducation. Voici la liste de ses ouvrages, qui ont tous paru en allemand : 1° *Philibert et Theodosia*, drame, Leipsick, 1772, in-8° ; 2° *Vie de Tobie Knaut le Sage*, Leipsick, 1774 et 1775, 4 vol. in-8° ; 2e édit , 1777 ; publiée en

hollandais en 1780. Dans cet ouvrage, un des plus remarquables qu'ait laissés Wezel, il s'est proposé de montrer que, dans tous les états, les hommes sont égaux. Cette production singulière eut une telle vogue que, Wezel ne l'ayant signée que de la première lettre de son nom, elle fut attribuée à l'auteur d'*Agathon*, qui s'en plaignit avec humeur dans son *Mercure allemand*. 3° le *Comte de Wickham*, tragédie en 5 actes, Leipsick, 1774, in-8°; 4° *Belphégor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, ibid., 1776, 2 vol. in-8°. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mû par l'envie et l'ambition. 5° *Histoire du mariage de Pierre Mark et de la sauvage Betty*, Leipsick, 1779, in-8°. L'*Histoire du mariage de Pierre Mark* avait déjà paru, en 1776, dans le *Mercure allemand*. L'auteur, l'ayant revue, y ajouta *la Sauvage Betty*. 6° *Epître aux poëtes allemands*, avec deux autres satires, Leipsick, 1776, in-8°; 7° *Contes satiriques*, ibid., 1777 et 1778, 2 vol. in-8°; 8° *Comédies*, ibid., 1778 à 1787, 4 vol. in-8°. Ce recueil comprend douze pièces, dont la septième, intitulée *Caractère farouche et grandeur d'âme*, a paru à Paris sous ce titre : les *Ennemis réconciliés*. 9° *Robinson Crusoé*, ibid., 1779 et 1780, 2 vol. in-8°; réimprimé à Leipsick, 1795. Cette production excita entre l'auteur et Campe une discussion très-vive, dans laquelle le caractère de Wezel, violent, vain, mais franc, se montra à découvert. Son *Robinson* a été traduit en russe, Moscou, 1781, in-8°. 10° *Hermann et Ulrique*, Leipsick, 1780, 4 vol. in-8°; réimprimé la même année à Tubingue; il a aussi paru en français à Paris, 1792, in-12; 11° *Annonce d'un établissement pour l'instruction et l'éducation des jeunes gens, depuis l'âge de douze ans jusqu'à dix-huit*, Leipsick, 1780, in-8°; 12° *Correspondance sur quelques-uns de ses écrits*, ibid., 1780, in-8°; 13° *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, ibid., 1781, in-8°. Le but de l'auteur était de répondre à la dissertation que Frédéric II avait publiée sous ce titre : *De la littérature allemande*. « Du reste, dit-il dans sa « préface, je ne veux ni réfuter, ni corriger; les « pensées du roi me serviront de guide pour « expliquer mon opinion sur notre langue, sur « l'état des sciences parmi nous, sur notre goût « bon ou mauvais, sur les fautes que l'on peut « nous reprocher et sur les moyens que l'on de-« vrait employer pour y remédier. » 14° *le Cosmopolite, ou Lettres écrites de Londres par un philosophe chinois*, Leipsick, 1781, in-8°; 15° *Wilhelmine Arend, ou les Dangers de la sensibilité*, ibid., 1782, 2 vol.; 16° *Ma dernière volonté et ma résurrection*, en vers, ibid., 1782, in-8°; 17° *le Prince Édouard*, récit comique en vers, ibid., 1784, in-8°; 18° *Essai sur la connaissance de l'homme*, ibid., 1784 et 1785, 2 vol. in-8°. Dans la première partie, l'auteur examine le mécanisme de l'homme et l'influence qu'il peut exercer sur l'âme; dans la seconde, il traite des sensations. L'état dans lequel tomba Wezel l'empêcha de donner les trois autres parties qu'il avait annoncées. On a publié après sa mort (dont la date n'est point indiquée) : 19° *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes, ou Œuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, Erfurt, 1804, 4 vol. in-8°. L'éditeur assure avoir exactement suivi une copie écrite de la main de Wezel, à laquelle il dit n'avoir fait que très-peu de changements. Il est peu d'écrivains qui aient occupé l'Allemagne autant que Wezel; on trouve son nom, l'annonce ou la critique de ses ouvrages dans tous les journaux savants et dans les ouvrages sur la littérature allemande. Nous allons en extraire quelques passages. Kuttner, dans ses *Caractères des poëtes allemands*, dit : « L'au-« teur de *Tobie Knaut* est un conteur ingénieux, « plein d'esprit; il connaît les hommes, c'est « une tête philosophique bien organisée, qui « juge sainement. Les ouvrages de Wezel se-« raient plus recherchés, s'il n'avait pas imité « si servilement la manière de Sterne et s'il avait « toujours suivi un ton plus naturel et plus « égal. Il est parfait quand il nous donne des « scènes prises dans les classes inférieures; il « saisit avec un bonheur admirable les plus pe-« tits traits de ridicule et les peint en maître. Il « développe sagement son plan et trace avec « adresse ses caractères; les scènes sont bien « conduites, et le dialogue vous entraîne par sa « légèreté, sa gaieté. Cependant on lui reproche « des inégalités et les passages où il s'abandonne « à l'affectation, au ton maniéré. » Dans les *Caractères des auteurs qui ont écrit sur l'éducation en Allemagne*, on lit : « Wezel est tout de feu; il « joint la gaieté, la bonne humeur à la philoso-« phie et à la connaissance des hommes. Il a « rendu de grands services aux lettres; pour la « pédagogique, nous avons son *Robinson Crusoé*, « qui nous paraît inférieur à celui de Campe. « Celui-ci a écrit pour les enfants, et Wezel « pour les adolescents. Dans ses pièces de théâtre « et ses romans, Wezel a tracé ses caractères « d'après nature; l'histoire s'y développe avec « rapidité; il peint les scènes comiques en maître, « le jeune paysan et la paysanne s'y trouvent « tels qu'ils ont été dans tous les temps. Sa dic-« tion est pure, soignée, gaie et naturelle. Ce « qu'il a fait serait de durée, s'il avait voulu « revoir son travail et le remettre souvent sur « le métier. » G—Y.

WEZEL. *Voyez* WETZEL.

WEZELY. *Voyez* WESSELY.

WHALLEY (PIERRE), critique anglais, né à Rugby, comté de Warwick, le 2 septembre 1722, fut admis, en 1731, à l'école des *Marchands tailleurs* de Londres, et passa, neuf ans après, au collége de Saint-Jean à Oxford, dont il devint membre en 1743. A peine eut-il quitté l'université qu'étant entré dans les ordres, il fut envoyé

au Saint-Sépulcre (comté de Northampton), comme vicaire. Il est présumable que c'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter ses travaux sur l'histoire de cette province, et les études topographiques préliminaires qui, en 1755, engagèrent un gentleman à l'employer à la révision des manuscrits de Bridges, et d'autres ouvrages inédits relatifs au Northamptonshire, et qu'il s'agissait de livrer à la presse. Dans la suite (1766), il demanda sa translation à Londres, et il obtint le rectorat de l'église de Ste-Marguerite-Pattens, auquel, un peu plus tard, le gouverneur de l'hôpital du Christ ajouta le vicariat de Horley dans le comté de Surrey. Deux ans après, il se fit recevoir bachelier en droit; accepta, au mois d'octobre suivant (1768), la classe de grammaire de l'hôpital du Christ, à laquelle il renonça en 1776. Cependant il fut nommé, après cette résiliation, à une place semblable à St-Olave dans le bourg de Southwark, près Londres, et y exerça de plus les fonctions de juge de paix. Dans cette nouvelle résidence, il s'occupa derechef de l'histoire du comté de Northampton. Mais un dérangement de fortune le força d'ajourner la publication de cet ouvrage, qui, de délai en délai, arriva à l'année 1791, sans être mis au jour. Whalley mourut à Ostende, le 21 juin de cette année, sans avoir même conduit à son terme l'impression d'une *Histoire des hôpitaux royaux de Londres*, in-4°, entreprise à la sollicitation de plusieurs personnes d'un rang distingué, et par souscription. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Essai sur la méthode d'écrire l'histoire*, Londres, 1746; 2° *Recherches sur l'érudition de Shakspeare, avec des remarques sur divers passages de ces pièces*, Londres, 1748, in-8°. Whalley y démontre, contre l'opinion commune, que le célèbre tragique était loin d'être dépourvu d'instruction, quoique les éléments de son éducation ne fussent ni méthodiquement classés, ni exempts de faux goût et de pédantisme, et qu'en histoire surtout, il avait des connaissances aussi détaillées que profondes et justes. 3° *Défense* (A Vindication) *de l'évidence et de l'authenticité des Evangiles*, Londres, 1753, in-8°. Cet ouvrage est destiné à réfuter les trop fameuses objections de lord Bolingbroke contre les fondements du christianisme, objections consignées dans ses Lettres sur l'étude de l'histoire. 4° Une édition des *Œuvres de Ben Johnson*, avec des notes, Londres, 1756, 7 vol. in-8°. Cette édition, longtemps regardée comme la plus parfaite, a été surpassée par celle de Gifford. P—OT.

WHARNCLIFFE (JAMES-ARCHIBALD STUART WORTLEY MACKENZIE, lord), homme politique anglais, naquit le 6 octobre 1776. Il était fils de James-Archibald Stuart Wortley Mackenzie. Après avoir étudié à Chartershouse, il entra au service militaire, et en 1792, il alla au Canada avec son régiment; de même qu'il revint avec lui en Angleterre en 1795. Il passa ensuite avec un nouveau régiment, les highlanders, au cap de Bonne-Espérance, et il retourna en Angleterre en 1797, avec des dépêches du comte Macartney. Devenu enfin lieutenant-colonel, il laissa le service après le traité d'Amiens, en 1801. Appelé à représenter le bourg de Bossiney, dans le Cornwall, Stuart Wortley ne se fit guère connaître comme homme politique qu'à dater de 1812. C'était au moment où le ministre Perceval venait d'être assassiné. La crise ministérielle qui s'ensuivit fut si longue que le jeune député prit l'initiative d'une adresse au régent, ayant pour objet « de le supplier de « former enfin un cabinet sérieux et définitif ». Il développa cette motion d'une manière élevée et qui annonçait un orateur. Il siégea ainsi comme député jusqu'en 1826. A cette époque, par suite de la mort de son père, il entra à la chambre des lords. Il s'opposa, en 1831, avec une singulière énergie au bill de réforme présenté par lord Grey, et il ne tint pas à lui que cette proposition n'échouât. Il continua de faire partie de l'opposition torie. Plus tard, lorsque sir Robert Peel revenu d'Italie, en 1834, forma un cabinet conservateur, il fit de Wharncliffe un lord du sceau privé, et il garda ces fonctions jusqu'à la retraite du ministère conservateur, en avril 1835. A leur tour les whigs succombèrent par suite des élections de 1841. Les conservateurs revinrent au pouvoir, et lord Wharncliffe, dont le fils venait de triompher aux élections, fut nommé président du conseil. Il devint l'orateur de ce cabinet dans les sessions de 1842, 1843 et 1844, le duc de Wellington ni lord Aberdeen ne prenant pas alors une grande part aux débats parlementaires. Cependant lord Wharncliffe se donna un auxiliaire dans la personne d'un homme d'un grand talent oratoire, en appelant à la chambre haute lord Stanley. Comme ministre, lord Wharncliffe se fit remarquer par un grand sens pratique. Il s'occupa aussi de littérature et donna une belle édition des *Lettres de lady Wortley Montague*. Lord Wharncliffe mourut le 19 décembre 1845. L. R—L.

WHARTON (THOMAS), médecin anglais, naquit en 1610, dans le duché d'York, et fut reçu docteur à Oxford. Les troubles qui survinrent dans cette université l'ayant obligé de s'en éloigner, il vint à Londres, où il s'adonna à la pratique avec beaucoup de succès. Reçu membre du collége des médecins en 1650, il en devint le censeur et fut ensuite nommé professeur au collége de Gresham. Il mourut en 1673, ne laissant qu'un seul ouvrage, intitulé *Adenographia, sive Glandularum totius corporis descriptio*, Londres, 1656, in-8°; réimprimé deux fois en Hollande et une troisième à Wesel, 1671, in-12. On trouve dans cet ouvrage, le premier qui ait offert quelque chose de positif sur les glandes, une description très-exacte de ces organes. Wharton a découvert le conduit excréteur de la glande sous-maxillaire qui porte son nom, et quoique son livre con-

tienne des erreurs, il peut encore être consulté avec fruit. Z.

WHARTON (sir George), astrologue ou astronome anglais, issu d'une ancienne famille du Westmoreland et né à Kirby-Kendal, dans ce même comté, le 4 avril 1617, passa plusieurs années à l'université d'Oxford, où il étudia les mathématiques et l'astronomie, se retira ensuite pour vivre dans la retraite et se livra paisiblement à ses études jusqu'à l'époque où la guerre civile vint troubler l'Angleterre. Zélé pour la cause royale, il convertit en argent les biens assez considérables que lui avaient transmis ses ancêtres et leva pour la cour un corps de troupes de cavalerie, dont il fut capitaine. Après divers engagements, dans lesquels il se comporta avec un grand courage, il eut enfin la douleur d'assister à la défaite de Stow-on-the-Would, dans le comté de Glocester (21 mars 1645), où sir Jacob Astley tomba entre les mains des ennemis, et il fut lui-même criblé de blessures. Néanmoins il ne tarda pas à rejoindre le roi à Oxford, et, comme il avait perdu la plus grande partie de ses volontaires au combat de Stow, il fut dédommagé par une place d'officier dans l'artillerie. Mais ce pis-aller ne fut pas de longue durée : le parti royal, de jour en jour plus faible, finit par être hors d'état de tenir la campagne ; Wharton ruiné se rendit à Londres et songea pour vivre à se faire une ressource de ce qu'il y avait de plus vulgaire soit dans ses talents littéraires, soit dans ses connaissances astronomiques : il composa des almanachs. Cependant il ne se borna pas à marcher servilement sur les traces de ses prédécesseurs, et, pour donner quelque originalité à cette branche infime de l'astronomie, il y inséra des prédictions relatives aux affaires du temps et des allégories satiriques. Le protecteur ou du moins les courtisans du protecteur envoyèrent le rival de Matthieu Lænsberg faire des prophéties en prison. Conduit dans celle du château de Windsor, Wharton y trouva le fameux William Lilly, qui l'accueillit dans ce triste séjour avec la tendresse d'un frère, quoique sans doute il sût encore mieux que son compagnon à quoi s'en tenir sur les influences astrologiques et qu'en tout autre lieu qu'un cachot dont Cromwell avait les clefs, ils ne se fussent point regardés sans rire. L'auteur des almanachs séditieux reconnut la bienveillance du prince des astrologues contemporains en lui facilitant les moyens de s'évader. Lui-même ne tarda pas à voir finir sa captivité; mais il mit plus de réserve dans ses protestations de loyalisme et se contenta de prédire la restauration à huis clos. Elle arriva un peu plus tard qu'il ne l'avait promis, et elle lui procura, avec les places de trésorier et de payeur de l'artillerie, le titre de baronnet. Il mourut le 12 août 1681, laissant, outre ses almanachs, des mercures, des pièces astronomiques et la chronologie des événements remarquables de son temps. Ces divers ouvrages ont été rassemblés et publiés en 1683, in-8°, par Gadbury. P—ot.

WHARTON (Thomas, marquis de), fils aîné de lord Philippe Wharton, qui, pendant les guerres civiles dont l'Angleterre fut le théâtre sous Charles Ier, s'était distingué dans les rangs du parti parlementaire, naquit vers 1640, siégea dans la chambre haute pendant les règnes de Charles II et de Jacques II et se fit remarquer par une opposition tout à fait hostile aux vues et aux mesures de la cour. On suppose généralement que c'est lui qui, en 1688, dressa l'esquisse de la fameuse invitation au prince d'Orange, invitation qui fut ensuite signée par plusieurs pairs et membres des communes et portée en Hollande. Wharton alla joindre ce prince à Exéter, dès qu'il eut débarqué à Torbay, et fut récompensé, peu après le triomphe de Guillaume et de Marie, par les places de contrôleur du palais et juré du conseil privé (20 février 1689). Son père mourut un peu plus tard, et au titre de lord, qui fut alors dévolu à Wharton, se joignirent ceux de chef de la justice à Eyre et de lord-lieutenant du comté d'Oxford. Le commencement de l'année 1701, en fournissant un vaste champ à son éloquence, fut pour lui l'occasion d'une célébrité nouvelle. On sait qu'à cette époque l'Europe entière s'agitait à propos du testament du roi d'Espagne Charles II, que les uns voulaient maintenir et les autres annuler. Wharton réduisit la question à celle-ci : « Le roi de France « a-t-il été fidèle aux traités? » et développant avec la plus grande véhémence les prétendues violations du traité de Ryswyck, il conclut qu'il fallait ou rompre toute relation avec la cour de Versailles, ou prendre pour base de toute négociation la nécessité de recevoir de nouvelles garanties. Cette conclusion, énergiquement combattue par les opposants, finit par être celle de la majorité. L'avénement de la reine Anne fut, comme on peut le penser, bien loin d'être favorable à l'avancement de Wharton. Il fut au contraire dépouillé de toutes ses places et réduit à ses biens héréditaires ; mais son opposition aux demandes de la cour devint un système régulier qu'il soutint désormais avec autant de vigueur que d'adresse. Il se fit remarquer surtout lors de la discussion qui s'ouvrit dans la chambre haute sur la régence d'Angleterre, dans le cas où la reine viendrait à mourir. Le discours que prononça Wharton en cette circonstance fut regardé comme un chef-d'œuvre. Il dit hautement que, quoiqu'il n'eût pris aucune part à l'invitation adressée au nom du peuple anglais à la princesse Sophie de Hanovre de venir en Angleterre, ses oreilles avaient été délicieusement frappées au reçu de cette nouvelle, qui donnait à la patrie l'assurance de la succession protestante. Il expliquait ensuite toutes ses idées relativement à la régence et insistait principalement sur ce point qu'il fallait investir les régents du droit d'agir au

nom du successeur jusqu'à ce que celui-ci arrivât pour donner des ordres. Tous les whigs de la chambre haute appuyèrent cette motion, et le bill fut rédigé en conséquence. Quelque ressentiment que dût inspirer à la reine un langage si peu conforme à ses intentions et à la bienveillance qu'elle nourrissait en secret pour son malheureux frère, son ministère, qui d'ailleurs était loin d'avoir les mêmes penchants et de faire les mêmes vœux que sa souveraine, jugea à propos, pour flatter l'opinion, de nommer Wharton d'abord commissaire pour l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre (1706), et ensuite vice-roi de l'Irlande (1708). Arrivé dans cette île au commencement d'avril 1709, le nouveau gouverneur s'appliqua à gagner la confiance du parlement irlandais, dont la majorité était d'ailleurs parfaitement d'accord avec les délégués du ministère Marlborough, et leur donna à discuter quelques bills contre le papisme et sur les mesures à prendre pour empêcher la ruine de l'Eglise anglicane, dans un pays où elle n'a pour elle ni l'opinion ni la force numérique. Il s'opposa cependant à ce qu'on adoptât le parti de la violence. Wharton ne fut guère qu'un an et demi en possession de sa nouvelle dignité ; la révolution que les tories avaient opérée dans le ministère, la composition d'une nouvelle chambre des communes, l'absence de Marlborough, déjà à la veille d'une disgrâce, tout contribua à rendre incertaine la situation du gouverneur, qui présenta sa démission au mois d'octobre 1710. Elle fut acceptée, et le duc d'Ormond, son prédécesseur, fut encore une fois renvoyé dans cette contrée avec le même titre. Des reproches très-graves furent alors adressés à Wharton ; on alla même dans quelques journaux et pamphlets politiques jusqu'à prononcer la honteuse accusation de péculat, et Swift, qui avait fait solliciter en vain auprès de lui, dans les termes les plus humbles, le poste de son chapelain, le dépeignit sous le nom de Verrès. On peut lire dans le tome 5 des œuvres de cet écrivain le portrait qu'il trace de notre homme d'Etat, et l'on verra que jamais peut-être satire plus amère ne fut écrite en aucune langue. Cependant ce chef-d'œuvre d'acrimonie et de méchanceté ne va pas au fait ; l'auteur ne parle que par occasion du gouvernement du vice-roi et s'étend longuement sur ses mœurs, que tout le monde avouait être peu conformes à la morale. Mais des infidélités conjugales ne font point le concussionnaire. Wharton, sans descendre dans l'arène et se commettre avec le satirique de profession, ne lui épargna point les railleries, et souvent les sarcasmes du pair retentirent jusque dans les salons dont Swift était l'oracle. Wharton continua de se signaler parmi les membres de l'opposition pendant les quatre dernières années de la reine Anne. Celle-ci étant morte et George I[er] ayant débarqué en Angleterre, en septembre 1714, il se trouva naturellement aussi agréable au nouveau ministère qu'il avait été redouté du précédent, et il fut nommé sur-le-champ lord du sceau privé, puis (janvier 1714) marquis de Wharton et de Malmesbury en Angleterre, marquis de Catherlough et comte de Rathfarnham en Irlande. Mais il ne jouit pas longtemps de ces dignités et mourut le 12 avril 1715. Percy lui attribue la célèbre ballade des *Lilliburlero*, dont les écrivains britanniques ont souvent comparé l'effet à celui des *Philippiques* de Démosthène et de Cicéron, et qui, de l'aveu de tous, contribua beaucoup à la révolution de 1688. Quelques biographes le regardent aussi comme l'auteur de la *Lettre de Machiavel à Buondelmonti*, apologie spirituelle et quelquefois juste du publiciste florentin, insérée à la fin de la traduction anglaise de ses œuvres, Londres, 1680, in-fol. Marié deux fois, Wharton vit ses deux femmes se livrer avec succès à la littérature. — Anna Lee de Ditchly, la première, s'est exercée en prose et en vers sur diverses matières et réussit surtout dans le genre épistolaire. Ses principaux écrits sont une *Paraphrase des lamentations de Jérémie;* une autre sur le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe ; des vers adressés à Waller ; une *Elégie sur la mort du comte de Rochester;* une *Correspondance avec le docteur Gilbert Burnet*, etc. — Lady Lucy Lisburne, seconde femme de Wharton et mère de Philippe Wharton, qui hérita des titres de son père et y joignit celui de duc, se livra aussi à la poésie. On trouve quelques-uns de ses vers dans Nichols. C'est de cette dame que Swift, dans le tableau satirique qu'il a tracé de Wharton, a peint les désordres dans un style non moins scandaleux que tout ce qu'il raconte. P—OT.

WHARTON (PHILIPPE, duc DE), fils du précédent, naquit au mois de décembre 1698. Il montra dès sa jeunesse une intelligence fort vive, et il fut élevé avec beaucoup de soin sous la direction de son père. Il débuta de bonne heure par une étourderie un peu forte : à l'âge de seize ans, il épousa clandestinement la fille du général Holmes, et la chose fit sur le marquis une impression si vive et si fâcheuse qu'on la regarda comme la cause de sa mort, survenue dans l'espace de quelques semaines. On reconnaît après tout que, sauf l'inégalité du rang et de la fortune, il n'y avait aucun reproche à adresser à la jeune épouse. Cette union dura d'ailleurs peu de temps ; Philippe partit pour Genève, d'après des ordres qu'avait laissés son père ; on voulait ainsi le placer au centre de l'orthodoxie calviniste ; mais cette tentative eut peu de succès ; le jeune lord fit des dettes, se disputa avec le précepteur qui l'accompagnait et, fuyant loin de Genève, courut en poste à Lyon, où, toujours écervelé, il écrivit au prétendant, au fils de Jacques II, qui était alors à Avignon, afin de lui offrir ses services. Il reçut une réponse des plus courtoises, et il se rendit alors auprès du roi *in partibus*, qui

lui accorda, dit-on, le titre de duc de Northumberland. Il se transporta ensuite à Paris, alla présenter ses hommages à la veuve du roi Jacques et profita de l'occasion pour lui emprunter deux mille livres sterling, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer dans les salons de l'ambassadeur de George Ier. Après avoir fait à Paris bien des étourderies, il se rendit en Angleterre, puis en Irlande, et il prit son siége dans la chambre des lords, quoiqu'il eût à peine dix-neuf ans. On crut qu'il avait obtenu à cet égard l'assentiment du ministère anglais, en s'engageant à défendre chaleureusement les projets de la cour. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se posa comme un des partisans les plus zélés de la nouvelle dynastie hanovrienne; il montra d'ailleurs dans les débats une capacité véritable, et quoique encore mineur, il fut élevé à la plus haute dignité qu'offre l'aristocratie britannique; il reçut le titre de duc de Wharton. C'est, en laissant de côté les titres nobiliaires conférés à des membres de la famille royale, la circonstance la plus étrange qu'offre en ce genre l'histoire de l'Angleterre. Bientôt, agissant avec cette versatilité qui lui était habituelle, le nouveau duc quitta les rangs ministériels et passa à l'opposition. Il combattit le projet de loi du gouvernement relatif à la compagnie de la mer du Sud, projet d'ailleurs malencontreux et chimérique; il prit plusieurs fois la parole à cet égard, et ce fut en répondant à une vive attaque de Wharton que, le 4 février 1721, le comte Stanhope, secrétaire d'État, se brisa un vaisseau dans la poitrine, accident dont il mourut le lendemain. Dans l'accusation portée contre Atterbury (*voy.* ce nom), le duc prononça, le 15 mai 1723, un long et habile discours dans lequel il combattit vigoureusement cette mesure. Ce fut la dernière fois qu'il prit la parole dans le parlement. Sa fortune, au moment de la mort de son père, montait à seize mille livres sterling de rente, somme fort considérable pour l'époque : mais il la dissipa, il se plongea dans un gouffre de dettes; ses biens furent saisis au profit de ses créanciers, et on ne lui alloua qu'une pension de douze cents livres sterling par an. Il eut alors l'idée de fonder un journal, le *Vrai Breton;* le premier numéro parut le 3 juin 1723 : le soixante-quatorzième et dernier fut publié le 17 février 1724. Wharton saisissait en même temps toutes les occasions pour déclamer contre le gouvernement; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne gagnait rien à agir de la sorte, et au commencement de 1724, prétextant des motifs d'économie, il partit pour le continent. Il alla d'abord à Vienne, y brilla quelque temps dans les cercles de la haute société et se rendit ensuite à Madrid; sa présence alarma l'ambassadeur anglais, qui s'empressa d'envoyer un courrier à Londres, et le duc reçut du ministère l'ordre de revenir en Angleterre. Il ne tint d'ailleurs nul compte de cette injonction, et on prétend que, lorsque la dépêche qui la renfermait lui fut remise, il la jeta dans la rue sans prendre la peine de la lire. Peu après, il fit profession de catholicisme, et après avoir fait de son mieux pour troubler les rapports de l'Espagne et de l'Angleterre, il se déclara hautement pour le prétendant, auprès duquel il se rendit et dont il reçut un très-bon accueil. Sa femme, dont il ne s'occupait plus depuis longtemps, étant morte le 14 avril 1726, il offrit aussitôt sa main à la fille d'un colonel irlandais au service d'Espagne, qui était attachée à la reine comme fille d'honneur. Sa Majesté faisant des difficultés pour autoriser cette union, il menaça de se tuer, et le mariage eut lieu. Il se rendit ensuite à Rome, prenant le titre de duc de Northumberland et se décorant de l'ordre de la Jarretière, double distinction qu'il tenait du prétendant. On reconnut bientôt qu'il était propre à nuire plutôt qu'à être utile à la cause qu'il embrassait; on lui témoigna quelque froideur; il se piqua, quitta Rome et courut au siége de Gibraltar. Il servit dans l'armée espagnole comme aide de camp du général Torrès; il fit preuve d'une témérité qui pouvait passer pour de l'extravagance, et il eut le bonheur de se tirer d'affaire sans autre mal qu'une fort légère blessure au pied. Le roi d'Espagne le récompensa en lui donnant le brevet de colonel, attaché à un régiment irlandais. C'était une faible compensation de ce qui l'atteignait en Angleterre. Accusé et convaincu d'avoir porté les armes contre son pays, il fut déclaré déchu de son rang, et ses biens furent confisqués. Il se rendit alors à Paris, erra dans diverses villes de France, plongé dans la misère, extorquant de son mieux quelque argent, qu'il dépensait aussitôt, et s'abrutissant par l'ivrognerie. Il finit par rejoindre son régiment en Espagne, alla de garnison en garnison, se querellant avec ses supérieurs et vrai fardeau pour tout le monde. En 1731, une attaque de paralysie mit fin à ses jours, près de Tarragone; il fut recueilli dans un couvent, où il mourut le 31 mai 1731. Ainsi s'éteignit misérablement à la fleur de son âge un homme qui gaspilla et détruisit comme à plaisir tous les avantages qu'il possédait et qui devaient lui assurer une brillante carrière. En 1732, il parut à Londres une longue notice biographique sur son compte, signée : *Un écrivain impartial;* de fait elle lui est favorable, mais elle ne saurait masquer ses extravagances. Elle fut placée à la tête du recueil de ses écrits, c'est-à-dire de ses discours prononcés à la chambre des lords et d'une réimpression du *Vrai Breton*. On a aussi publié quelques pièces de vers sorties de la plume de cet écervelé. Elles ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. On trouve dans les *Essais moraux* de Pope un portrait du duc : « Wharton, objet de mépris et de surprise; » et ce morceau conserve encore chez le public anglais le nom de Philippe Wharton. Z—B.

WHARTON (HENRI), fils d'un ministre anglican

de Worstead, dans le comté de Norfolk, naquit le 9 novembre 1664. Son père, qui découvrit en lui d'heureuses dispositions pour les sciences, prit un soin particulier de son éducation. Il eut l'avantage de recevoir à Cambridge des leçons de philosophie du célèbre Newton. Cave le chargea de l'appendice des trois derniers siècles de son *Histoire littéraire*. Le docteur Tenison, depuis archevêque de Cantorbéry, l'employa à préparer le manuscrit de son ouvrage intitulé *l'Incurable scepticisme de l'Eglise de Rome*. L'archevêque Sancroft, qui l'avait nommé un de ses chapelains, l'engagea à publier l'*Histoire dogmatique* d'Usher, avec plusieurs additions de sa façon. Ses autres ouvrages sont : 1° le *Speculum ecclesiasticum examiné*, Londres, 1687, in-4°, pour répondre à un ouvrage sous le même titre, composé par Th. Ward, théologien catholique; 2° *Traité historique du célibat ecclésiastique* (en anglais), Londres, 1688, in-4°, pour prouver que le célibat n'est ni d'institution divine, ni d'institution apostolique; qu'il est contraire à l'esprit de la religion; qu'il n'a point été généralement ordonné, ni observé dans les premiers siècles, et qu'il tire son origine des rêveries des montanistes. Cet ouvrage est rempli de recherches et de discussions savantes. 3° *Défense de la pluralité des bénéfices*, 1692, composée à l'occasion d'un bill que l'on avait proposé contre cette pluralité, pour être présenté au parlement. Le docteur Newton, le savant Prideaux et autres combattirent Wharton, en admettant néanmoins des tempéraments qu'exigeait l'entretien des familles des bénéficiers, suivant l'état actuel de l'Eglise anglicane. 4° *Anglia sacra*, 1691, 2 vol. in-fol. C'est l'ouvrage le plus généralement connu de Wharton. On trouve dans le premier volume l'histoire des églises qui avaient été possédées par les moines jusqu'en 1540. Le second contient un recueil des vies des évêques, composées par d'anciens biographes. L'auteur se proposait d'en publier un troisième, qui aurait présenté l'histoire des églises possédées par les chanoines séculiers et réguliers; mais la mort de l'archevêque Sancroft, qui l'avait engagé à se charger de ce travail, lui ôta les moyens de le continuer, et il n'a paru de cette dernière partie que : *De episcopis et de decanibus Lond. et Assaviensb.*, Londres, 1715, in-8°. L'*Anglia sacra* est précieux par plusieurs monuments qui n'avaient pas encore vu le jour ou qui étaient devenus extrêmement rares, et par les soins de l'auteur à rétablir l'ordre chronologique. Il aurait été encore plus utile s'il eût revu le travail de ses copistes et s'il l'eût collationné avec les originaux; mais, tout imparfait qu'il est, on ne peut travailler sur l'histoire de l'Eglise anglicane sans y avoir souvent recours. En 1693, Wharton releva, sous le nom d'Antoine Harmer, diverses erreurs qu'il avait remarquées dans l'*Histoire de la réformation* du fameux Burnet. C'était attaquer par son endroit sensible ce prélat peu endurant. Il prétendit que son adversaire était mû par un sentiment de vengeance, parce qu'il n'avait pu réussir à lui procurer une prébende de Cantorbéry, et il lui répondit avec tant de virulence que le docteur Swift se crut en droit de lui donner des leçons de charité. Wharton, outre les ouvrages de sa composition, a donné des éditions de divers auteurs : 1° un traité du fameux Reginald Peacock, évêque de Chichester, sous Henri VI, pour établir que l'Ecriture est la seule règle de la foi, précédé d'une préface de l'éditeur sur cette matière, 1688, in-4°; 2° la traduction de l'*Histoire de l'inquisition* de Goa, composée en français par Dellon; 3° la traduction du grec en latin de quelques ouvrages de St-Macaire, du faux Dorothée, et celle du latin en anglais de la bulle *In cœna Domini*, précédée de réflexions tant sur la bulle que sur l'arrêt du parlement de Paris qu'elle avait provoqué; 4° la *Declaration sur la cène*, composée sous Edouard VI, par Ridley, évêque de Londres, avec un discours latin de Poynet, sous le même roi; 5° l'*Enthousiasme* (1) *de l'Eglise de Rome démontré par l'histoire d'Ignace de Loyola*. Cet ouvrage improuve les honneurs rendus aux saints, auxquels, s'il faut l'en croire, l'Eglise romaine rend le culte de latrie au lieu du culte de dulie. 5° Une nouvelle édition du *Traité de la corruption de l'Ecriture et de la tradition*, composé par le docteur Th. James; 7° une révision de la version de Philothée et de Philirène, par Watts; 8° une édition de divers ouvrages de Bède, qui n'avaient pas encore été publiés, du dialogue d'Egbert, archevêque d'York, et d'Oldhelm, premier évêque de Shirebourne, sur les avantages de la virginité, 1693, in-4°; 9° *Histoire des malheurs et du procès de l'archevêque Laud*, écrite par Laud lui-même, 1695, in-fol. On y trouve des pièces très-curieuses; l'éditeur avait rassemblé des matériaux pour un second volume, que son père publia en 1700. 10° *Vita Reginaldi Poli card.*, écrite en italien, par Beccadelli, traduite en latin par Dudith; 11° *Disceptatio super dignit. regnor. brit. et gall. habita ab utriusq. oratorib. in conc. Constant.*, sur l'exemplaire imprimé à Louvain, en 1517; 12° *Remarques sur les* Mémoires *de Cranmer*, par Strype. Wharton a contribué à l'édition des *Antiquités de l'Eglise de la Grande-Bretagne*, par G. Acworth, et à celle de l'ouvrage de Godwin sur les évêques d'Angleterre. Il avait préparé une édition des *Gestes de Henri II*, par Benoît de Peterborough, que Hearne a publiée en 1735, et une autre de la *Chronique de Triveth*, qui a paru en 1719, par les soins d'Antoine Hall. Enfin il a laissé des notes sur plusieurs anciens auteurs et des ouvrages manuscrits, entre autres une collection des historiens anglais, plus deux volumes

(1) Le mot *enthousiasme* n'est point ici, comme on pourrait le croire, synonyme de frénésie, de délire. Il signifie la manie de déifier.

in-8° de sermons, qui ont été imprimés après sa mort. Wharton avait reçu de la nature une constitution robuste ; mais ses études trop assidues, le peu de soin qu'il prit de sa santé et les suites d'une médecine trop forte pour un estomac affaibli le conduisirent au tombeau le 5 mars 1694. On est étonné qu'un homme qui a vécu si peu de temps ait pu composer et mettre au jour un si grand nombre d'ouvrages, qui auraient semblé devoir remplir la plus longue vie. Tous ses travaux avaient été consacrés à l'histoire de son pays. Le clergé anglican lui en témoigna sa reconnaissance. Ses funérailles furent célébrées à Westminster par l'évêque de Rochester. L'archevêque de Cantorbéry et les principaux membres du clergé de Londres y assistèrent, ainsi que les élèves du collége de Westminster. C'était un homme d'un excellent caractère, d'une conception facile, d'un jugement solide, d'une mémoire sûre. Il joignait à ces qualités beaucoup de modestie et de piété. Il avait été nommé, en 1689, ministre de Chorham. T—D.

WHATELY (THOMAS), chirurgien anglais, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, fut renommé pour son habileté à guérir les maladies de la vessie et de l'urètre. On lui doit, entre autres écrits : 1° *Observations pratiques sur la guérison des blessures et ulcères aux jambes, sans repos, éclaircies par des exemples*, 1799, in-8° ; 2° *Renversement de l'anus guéri*, etc. (dans les *Faits et observ. méd.* de Simmons, vol. 8, p. 163) ; 3° *Observations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente chez les hommes*, 1801, in-8° ; 4° *Observations sur le traitement employé par M. Home contre le rétrécissement de l'urètre*, 1801, in-8° ; 5° *Méthode perfectionnée de traiter la même maladie*, 1804, in-8° ; 6° *Observations sur la nécrose du tibia.* Ce chirurgien est mort à Isleworth (comté de Middlesex), le 16 novembre 1821. Z.

WHATELY (RICHARD), prélat anglais et écrivain des plus féconds, né à Londres, en 1787, était le quatrième fils d'un ministre de l'Eglise anglicane. Il fit ses études au collége d'Oriel (université d'Oxford), et de 1808 à 1812, il prit les divers grades académiques ; en 1810, il remporta le prix de l'université pour composition anglaise. C'est du collége d'Oriel que sont sortis quelques-uns des plus célèbres théologiens anglais contemporains, tels qu'Arnold, Coplestone et Newman l'aîné. Deux partis divisaient alors les écoles, celui de la haute Eglise ou de l'orthodoxie rigide, celui de la basse Eglise, qui était plus libéral ; Whately donna ses préférences à ce dernier. En 1822, il fut pourvu du rectorat de Halesworth, dans le comté de Suffolk, bénéfice qui rapportait quatre cent cinquante livres sterling de revenu annuel. Il ne tarda pas à se faire connaître par des écrits qui le placèrent dans un rang fort distingué parmi les auteurs occupés des questions de théologie et de politique religieuse. Il avait publié trois sermons sur les devoirs du chrétien au point de vue du gouvernement établi et des lois, et il avait également mis au jour, sous le voile de l'anonyme, en 1819, un opuscule curieux, qui a obtenu plus de douze éditions : *Doutes historiques concernant Napoléon Bonaparte*, et qui a été traduit en français, Paris, 1833, in-8°. En 1822, chargé de faire à Oxford le cours appelé *Bampton lectures*, du nom de son fondateur, il publia huit de ses leçons sur l'usage et l'abus de l'esprit de parti en matière de religion. Vinrent ensuite cinq sermons prêchés en diverses occasions devant l'université d'Oxford (1823) et les *Essais sur quelques points particuliers de la religion chrétienne* (1825). En 1825, il fut élevé à la dignité de principal du collége de St-Alban, à Oxford, et sa réputation ne fit que s'accroître, grâce à diverses publications, parmi lesquelles on distingue les *Eléments de logique*, Londres, 1826, plusieurs fois réimprimés, et regardés comme un des meilleurs ouvrages qui existent sur ce sujet ; les *Eléments de rhétorique*, 1828, développement heureux d'un article qu'il avait fourni à l'*Encyclopedia metropolitana ;* les *Essais sur quelques difficultés qui se rencontrent dans les écrits de St-Paul et dans plusieurs passages du Nouveau Testament*, 1828 ; les *Pensées sur le dimanche* (1830) ; des sermons publiés à part et relatifs à différentes questions. En 1830, il fut nommé professeur d'économie politique à Oxford ; dès l'année suivante, il publia ses *Leçons servant d'introduction à l'économie politique* et un *Essai sur l'absence dans le Nouveau Testament de liturgies, de symboles et d'un code de lois ecclésiastiques.* En 1831, le parti whig se trouva en possession du pouvoir dont il était exclu depuis si longtemps, et il porta tout naturellement ses amis aux places qui se trouvèrent vacantes. Whately, que ses opinions rattachaient à cette grande fraction politique, devint un des princes de l'Eglise anglicane ; il fut consacré comme évêque de Glendalagh et archevêque de Dublin. Il déploya dans cette haute dignité beaucoup d'activité et de zèle, s'occupant avec ardeur de toutes les questions de quelque importance qui avaient rapport à l'Eglise, faisant preuve d'un esprit libéral et éclairé et travaillant à améliorer la condition sociale de la malheureuse Irlande. Il fit partie de la commission de l'éducation nationale ; mais des dissentiments d'opinion l'amenèrent à s'en séparer en 1853. Ses travaux comme administrateur ne l'empêchèrent point de continuer à écrire avec assiduité. Il livra à l'impression de nombreux sermons, des adresses à son clergé, des brochures sur les questions relatives à l'Irlande (éducation, dîmes, enquête faite par la chambre des lords, etc.). Citons aussi comme dus à cette plume infatigable et toujours sur la brèche les *Pensées sur le châtiment secondaire*, 1832 ; l'*Introduction à l'économie politique*, section 9 ; les *Remarques sur la déportation, lettre*

adressée au comte Grey, 1833; l'*Essai sur quelques-uns des dangers qui menacent la foi chrétienne et qui peuvent surgir de l'enseignement ou de la conduite de ses professeurs*, 1839; *Tableau du royaume du Christ, ou Deux essais sur ce que notre Sauveur dit lui-même de sa personne et de son royaume*, 1841; *Pensées sur l'alliance évangélique proposée*, 1846; *Leçons pour servir d'introduction à l'étude des épîtres de St-Paul*, 1849; *De l'origine de la civilisation; discours prononcé devant l'association de la jeunesse chrétienne à Londres*, 1855; *Pensées sur le nouveau dogme de l'Eglise de Rome*, 1855. On attribue à l'archevêque Whately les *Leçons* publiées sans nom d'auteur *sur les témoignages de l'Ecriture relatifs aux bons et aux mauvais anges;* il a écrit l'introduction placée en tête des œuvres posthumes de l'évêque de Llandaff, E. Coplestone, et il fit paraître, en 1856, une édition nouvelle des *Essais* de Bacon, accompagnés de notes. Elle a été réimprimée quatre ou cinq fois. Les *Synonymes anglais*, Londres, 1851, in-8°, sont une incursion dans le domaine de la littérature; ce fut pour l'auteur un délassement, et plusieurs réimpressions ont constaté le succès de ce travail. La plupart des écrits de Whately, ceux du moins qui ne se rapportent point à des circonstances passagères, ont eu un certain nombre d'éditions et sont entre les mains d'un public nombreux. Le *Bibliographer's Manual* de Lowndes n'énumère pas moins de soixante-dix-huit écrits différents sortis de cette plume si active. En 1855, on a publié, en un petit volume, un *Choix des pensées et apophthegmes de Whately*. Le zèle de ce prélat, son ardeur à intervenir dans toutes les questions se rattachant aux questions religieuses ne se ralentirent point jusqu'à sa mort, survenue à Dublin, le 8 octobre 1863. Ses ouvrages sont restés assez peu connus en France: plusieurs cependant y ont été traduits, tels que, outre les *Doutes historiques relatifs à Napoléon*, cités plus haut: 1° le *Royaume du Christ, essai sur la constitution des Eglises chrétiennes, leur gouvernement*, etc., traduit par M. L. Burnier, Paris, 1843, in-8°; 2° *Introduction à l'histoire du culte*, traduit par A. Reville, Dieppe et Paris, 1849, in-8°; 3° *Leçons faciles sur l'évidence du christianisme*, in-12. Le *Journal des économistes*, t. 22, p. 63, a inséré la traduction d'un discours sur l'utilité de l'enseignement de l'économie politique, et il appréciait en même temps, par l'organe de M. A. Fonteyraud, les services rendus à cette science par le professeur d'Oxford, devenu primat d'Irlande: « Son zèle infatigable lui a « fait prendre une large part à tout ce qui a été « accompli en faveur des classes laborieuses; on « sent dans ses écrits et dans ses discours la « douce chaleur du christianisme qui s'allie « aux sévères conceptions de la philosophie « échauffer la conviction du savant. C'est un « noble apostolat que le sien, et c'est une grande « chose que cette âme si religieuse accouplée « à un esprit aussi puissant, à une volonté si « juste. » B—N—T.

WHEATLEY (FRANÇOIS), peintre anglais, né à Londres en 1747, était le fils d'un tailleur. Après avoir commencé ses études dans l'atelier de Shipley, artiste assez médiocre, il remporta plusieurs prix à la société des arts. Le premier ouvrage qui le fit remarquer fut un plafond qu'il exécuta au château de Brockett, appartenant à lord Melbourne. Sa vie fut assez agitée; un procès qu'il eut pour un enlèvement le fit séjourner quelque temps en prison. Il se réfugia à Dublin, où il peignit, entre autres tableaux, une vue de l'intérieur de la salle des séances du parlement irlandais; les portraits de personnages alors célèbres donnaient à cette œuvre un intérêt particulier; une autre production d'un mérite véritable, dont le sujet était les troubles de Londres en 1780, a malheureusement péri dans un incendie. C'était surtout dans le paysage et dans les scènes champêtres où il plaçait des figures touchées avec esprit que cet artiste réussissait. Elu en 1791 membre de l'Académie royale, il mourut en 1801. Z.

WHEATON (HENRY), homme d'État et écrivain américain, naquit au mois de novembre 1785, à Providence, dans l'Etat de Rhode-Island. Il fit ses études à l'université de Brown, dans sa ville natale, et se fit recevoir avocat. Il passa ensuite deux ans à Londres et à Paris, où il acquit une connaissance intime de la langue française, et de retour en Amérique, il s'établit à New-York; il plaida avec succès, et en 1812, obéissant à un goût fort répandu aux Etats-Unis, il fonda un journal, l'*Avocat national*, qui se maintint trois ans avec succès. Il y inséra, entre autres travaux qui furent remarqués, une suite d'articles sur le droit international. En 1815, il fut nommé un des juges de la cour maritime, et il publia la même année un volume intitulé *Digeste de la loi des prises et captures maritimes*. C'était un sujet fort intéressant au moment où se terminait une longue série de guerres qui avaient été soutenues avec énergie par toutes les puissances, et qui, multipliant les prises et les arrestations de navires, avaient fait surgir une multitude de procès. Ce livre reçut un très-bon accueil de la part du public spécial auquel il s'adressait, et il acquit de suite une grande autorité. Peu de temps après, Wheaton fut nommé rapporteur auprès de la cour suprême des Etats-Unis; il remplit ces fonctions pendant douze ans. La collection de ses *Rapports sur des affaires jugées par la cour suprême* remplit douze volumes; les jurisconsultes américains en font le plus grand cas. Indépendamment de ces travaux, qui auraient amplement absorbé l'activité d'un homme moins laborieux, Wheaton fournissait de nombreux articles à une publication fort estimée, la *Revue de l'Amérique du Nord;* il écrivait sur l'histoire de son pays, sur les événements politiques; il éditait des ou-

vrages de droit mis au jour en Europe; il faisait à New-York, devant des sociétés savantes, des cours sur le droit des gens. En 1821, il fut nommé membre de la commission chargée de reviser la constitution de l'Etat de New-York; en 1825, il fit partie d'une autre commission instituée dans le but de revoir et d'amender la législation de cet Etat. En 1827, le président John Quincy Adams l'ayant choisi pour chargé d'affaires à Copenhague, il donna sa démission de ses divers emplois. Après sept ans de séjour en Danemarck, il passa à Berlin comme ministre des Etats-Unis. Il avait montré autant de sagesse que d'habileté dans le cours de quelques négociations délicates, et il s'était livré avec zèle à l'étude de la littérature et des antiquités de l'Europe septentrionale. Il consigna les résultats de ses recherches à cet égard dans un ouvrage qu'il fit paraître à Londres, en 1831 : *Histoire des peuples du Nord, ou Des Danois et des Normands depuis l'époque la plus reculée jusqu'à la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*. En 1844, M. P. Guillot publia une traduction française de ce livre estimé, en joignant au texte original de nombreuses augmentations et améliorations introduites par l'auteur (Paris, in-8°). Wheaton fit paraître, en 1834, en collaboration avec M. Crichton, un autre ouvrage qui, sous le titre de *Scandinavia*, offrait l'histoire et la description du Danemarck, de la Norvége et de la Suède. Pendant les douze années de sa résidence à Berlin, Wheaton fut regardé comme le chef de la diplomatie américaine sur le continent. C'était à lui que s'adressaient les autres représentants des Etats-Unis dans les circonstances épineuses; sa sagesse et son expérience l'avaient tout naturellement investi d'une autorité que chacun reconnaissait. Il poursuivait d'ailleurs ses études favorites; en 1836, il publia ses *Eléments de droit international*, livre qui se plaça aussitôt au premier rang de ceux qui se rapportent à cette branche importante de la jurisprudence. Une question, mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques, l'amena à écrire en français l'*Histoire du progrès du droit des gens en Europe depuis la paix de Westphalie jusqu'au congrès de Vienne, avec un précis historique du droit des gens européen avant la paix de Westphalie*. Ce livre fort remarquable, publié à Leipsick, en 1841, in-8°, fut réimprimé en 1846, avec de nouveaux et amples développements empruntés à l'édition en langue anglaise que Wheaton fit imprimer à New-York en 1845, et qui offrait un remaniement habile et complet du volume de 1841. Le président Polk rappela, en 1846, le vieux diplomate, qui, renonçant à la politique, mais toujours rempli d'ardeur pour le travail et ne voulant pas entendre parler de repos, avait accepté l'emploi de professeur de droit international à l'université Harvand, lorsqu'il fut enlevé par une mort subite, le 11 mars 1848. Une quatrième édition des *Eléments du droit des gens* renferme une notice sur Wheaton et sur les négociations diplomatiques auxquelles il prit part; ce travail bien fait est sorti de la plume de M. W. Lawrence, ex-chargé d'affaires à Londres. Une traduction française de ces *Eléments* a vu le jour à Leipsick, 1848, 2 vol. in-8°, et dès 1835 M. Frère a fait passer dans notre langue ce que Wheaton avait écrit sur la littérature scandinave. Signalons aussi des articles fournis au *Journal des Economistes*, notamment celui inséré dans le cahier de décembre 1843, sur une question imparfaitement abordée et non résolue encore au point de vue de la navigation, le percement de l'isthme de Panama. Wheaton faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, telles que l'académie des sciences de Berlin, la société historique de New-York, la société asiatique de Londres; il figurait parmi les correspondants de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques). B—N—T.

WHELER ou WHEELER (sir GEORGE), voyageur, né à Breda (Hollande) en 1650, de parents que leur attachement à la cause de Charles I[er] avait fait exiler, parcourut d'abord pendant plus de deux ans les lieux les plus célèbres de la France et de l'Italie, et forma ensuite le dessein de passer en Grèce. Il se rendit au commencement de juin de l'année 1675 à Venise, où il trouva le docteur Spon (*voy.* ce nom), qu'il avait connu à Rome. Tous deux, fort zélés pour les découvertes et les monuments de l'antiquité, partirent ensemble, afin de visiter les lieux où ils abondent. Ils abordèrent d'abord à l'île de Corcyre, puis à celle de Zante, où ils éprouvèrent un tremblement de terre assez considérable. Après avoir visité les îles de l'Archipel, ils allèrent à Constantinople. Le Grand-Seigneur était alors à Andrinople. Les deux voyageurs avaient envie de s'y rendre pour y voir la cour; mais ils furent détournés de ce dessein par l'ambassadeur d'Angleterre qui en revenait, et duquel ils apprirent que la peste ravageait la plus grande partie de la Thrace. Leur active curiosité les détermina à passer dans l'Anatolie avec des marchands anglais. Etant entrés dans cette contrée si féconde en grands événements, ils visitèrent le Granique, l'Olympe, jusqu'au Caïstre et au Méandre. Ces voyages sont souvent dangereux, parce que la campagne est désolée par des brigands. Spon et Wheler en rencontrèrent à différentes fois de petites troupes; mais comme leur caravane était de neuf personnes bien armées, les voleurs n'osèrent pas les attaquer. La suite de l'itinéraire de Wheler, fort intéressante à tous égards par les belles et savantes descriptions qu'il trace des pays qu'il a parcourus, ne renferme aucun fait que l'on puisse citer. On peut regretter qu'il n'ait point pénétré dans l'intérieur de cette belle péninsule asiatique, si peu explorée, même par de plus modernes voya-

geurs, et qu'aux détails qu'il nous présente sur les côtes orientales de l'Archipel ne se joignent pas quelques notices sur l'antique Phrygie, sur la Galatie et la Cappadoce. De l'Anatolie il revint en Grèce par le golfe de Corinthe et les côtes de l'Achaïe, entra par la Béotie dans l'Attique, et séjourna quelque temps dans l'ancienne et fameuse Athènes. Il donne sur cette ville les détails les plus instructifs. Après être passé dans l'île de Négrepont, autrefois Eubée, il quitta Spon vers le passage des Thermopyles, et continua d'étudier les antiquités de quelques parties de la Grèce, peu éloignées du golfe de Corinthe, par lequel il se rendit en Italie. Enfin il arriva en Angleterre le 25 novembre 1686, et il s'occupa de la publication de sa relation qui parut sous ce titre : *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Londres, 1682, in-fol., en six livres; et Anvers, 1689, 2 vol. in-12. On y trouve les détails les plus exacts et les plus curieux sur la Dalmatie, la Grèce et l'Anatolie. Wheler publia ensuite : 1° *Histoire des églises et des lieux d'assemblée des premiers chrétiens dans les églises de Tyr, de Jérusalem et de Constantinople, décrites par Eusèbe*; 2° *Le monastère protestant, ou l'Économie de la vie chrétienne*, contenant des règles de conduite pour les chrétiens. Après avoir présenté à l'université d'Oxford plusieurs morceaux d'antiquités et un grand nombre de manuscrits latins et grecs recueillis dans ses voyages, il avait obtenu le bonnet de docteur en théologie et le vicariat de Basingstocke, qu'il quitta peu après pour la riche cure de Houghton-le-Spring. C'est là qu'il mourut en 1724. M—LE.

WHETSTONE (GEORGE), fécond écrivain anglais, vivait dans la seconde moitié du 16e siècle. On ignore le lieu et la date de sa naissance. Sa vie fut un tissu de mésaventures. Il chercha d'abord un emploi à la cour, n'obtint rien et dissipa son patrimoine; il servit ensuite en Flandre comme militaire, il voulut se faire agriculteur et il n'y trouva aucun profit; il fit partie d'une expédition malheureuse tentée dans les parages inhospitaliers de Terre-Neuve; revenu en Angleterre, il chercha des moyens précaires d'existence dans des travaux littéraires mal payés. Comme poëte il ne manque pas tout à fait de mérite. Il tient sa place dans l'histoire du théâtre britannique, grâce à son *Excellente et fameuse comédie de Promos et Cassandra*, publiée en 1578; c'est une des plus anciennes comédies imprimées en Angleterre; le sujet, emprunté à l'une des *Nouvelles* de Giraldo Cinthio, offre d'ailleurs une grande analogie avec une des pièces de Shakspeare, *Mesure pour mesure*, ce qui lui donne un intérêt tout spécial aux yeux des amis du grand poëte. Steevens a compris *Promos et Cassandra* parmi les six anciens drames qu'il a édités en 1779; cette composition se retrouve aussi dans diverses éditions de Shakspeare et dans l'*Ancien théâtre* publié par Dodsley. Parmi les divers ouvrages de Whetstone, ouvrages dont la rareté fait le principal mérite et qui, recherchés par des bibliophiles, sont assurément très-peu feuilletés, nous signalerons le *Miroir pour les magistrats contenant les ordonnances de l'empereur Alexandre, surnommé le Sévère*, 1584; le *Miroir anglais*, 1586; le *Miroir du véritable honneur et de la noblesse chrétienne*, 1585 (c'est une vie du comte de Bedford, mort le 28 juin de cette année); *Aurélien, ou la Reine des amusements de Noël*, 1593; *Sir Philippe Sydney, sa vie, sa mort et ses vertus*, 1586. L'ouvrage de Chambers sur les poëtes anglais contient une vie de Whetstone, et M. Collier, dans son *Décaméron poétique*, a inséré des extraits assez curieux empruntés aux écrits de ce polygraphe. Z.

WHICHCOTE (BENJAMIN), théologien anglican, né, vers 1709, d'une famille ancienne du comté de Shrop. fit ses études au collége Emmanuel de l'université de Cambridge, auquel il fut agrégé en 1633, et se livra avec succès à l'enseignement. Après avoir été reçu dans les ordres, il commença au collége de la Trinité un cours de théologie, dans un esprit bien différent de celui qui dominait à cette époque, où un fanatisme absurde s'exprimait dans un jargon ridicule. Whichcote s'efforça d'inspirer à ses jeunes concitoyens des sentiments de tolérance et des idées moins étroites; et, dans cette vue, il leur recommanda la lecture des philosophes anciens, spécialement de Platon, de Cicéron et de Plotin. Ses efforts ne furent pas infructueux. Des hommes qui montrèrent par la suite de grands talents et un beau caractère se formèrent par ses leçons. Parmi ses élèves on cite Wallis et Tillotson. Whichcote était un des prédicateurs de son université. Le doctorat en théologie lui fut conféré en 1649. Il desservait depuis quelque temps une cure dans le comté de Somerset, lorsqu'on le rappela à Cambridge pour remplir la place de prévôt du collége du Roi, dont le docteur Samuel Collins venait d'être dépossédé. L'acceptation de cette offre dans une pareille circonstance lui répugnait beaucoup; et lorsque enfin ses scrupules eurent été vaincus, il forma le généreux dessein de laisser du moins une partie des émoluments de sa place à son prédécesseur, qui en jouit le reste de ses jours. Il reprit le cours de ses leçons, interrompu par ses déplacements, et recueillit de nouveaux fruits de son zèle. Jouissant d'un grand crédit auprès de quelques dépositaires du pouvoir, il n'en usa que pour protéger des hommes dont la conduite était pure, quelle que fût leur croyance religieuse. Il perdit sa prévôté à l'époque de la restauration, et vint à Londres, où il fut nommé, en 1662, ministre de Ste-Anne de Blackfriars. Cette église ayant disparu dans le grand incendie de la capitale en 1666, il se retira dans le comté de Cambridge, à Milton, dont il avait précédemment desservi la cure. On le rappela quelque temps après du lieu

de sa retraite pour lui donner le vicariat de St-Laurent, dans le quartier des Juifs, à Londres. Il mourut en 1683, chez son intime ami le docteur Cudworth, et son oraison funèbre fut prononcée par le docteur Tillotson. Gilbert Burnet parle de ce théologien avec beaucoup d'éloges. Sa conduite et ses écrits révèlent en effet une âme douce et un esprit éclairé. Il n'a rien livré lui-même à l'impression; mais après sa mort on fit paraître, en 1698, in-8°, un choix de ses sermons, précédés d'une préface, par lord Shaftesbury, auteur des *Caractères*. Ce volume fut suivi de trois autres, publiés en 1701-1703 par le docteur Jeffery, et d'un quatrième mis au jour par Clarke en 1707. Ils ont été réimprimés plusieurs fois; la meilleure édition fut donnée en 1751 à Aberdeen, 4 vol. in-8°, sous la direction des docteurs Campbell et Gerard. Le docteur Jeffery publia en 1703 les *Aphorismes moraux et religieux recueillis des papiers manuscrits du docteur Whichcote*. Ce livre fut réimprimé en 1753, in-8°, par les soins de Samuel Salter, avec des additions et huit lettres de l'auteur et de ses amis. Les Aphorismes sont au nombre de douze cents. Longtemps auparavant, un des élèves de Whichcote avait recueilli de ses sermons et de sa conversation des *Observations et apophthegmes*, qui furent imprimés en 1688, in-8°. L.

WHISHAW (JOHN), voyageur anglais, naquit à Chester en 1764. Il étudia et se distingua au collége de la Trinité, à Cambridge, et d'abord se disposa à s'adonner uniquement au barreau; il pratiqua même avec un remarquable succès à la cour de la chancellerie. Mais des infirmités prématurées et la privation partielle de la vue l'obligèrent à renoncer à une profession désormais au-dessus de ses forces. Devenu directeur de l'*Institut africain*, il fit paraître en 1815 le *Journal d'une mission dans l'intérieur de l'Afrique en* 1805, par Mungo Park. Whishaw ne publia point d'autre ouvrage; mais ce journal eut le plus grand succès. « Impossible, disait une *Revue* fort « accréditée, le *Quarterly Review*, de mieux retra- « cer l'histoire du célèbre et intéressant voya- « geur. » Whishaw fut lié avec les personnages les plus considérables de l'époque, tels que Ricardo, Hallam, Malthus, James Mackintosh, etc. Il devint membre de la société royale le 23 février 1815 et mourut le 21 décembre 1841. L. R-L.

WHISTON (GUILLAUME), mathématicien et théologien anglais, célèbre par son savoir et ses erreurs, naquit le 9 décembre 1667 à Norton, près de Twycrosse, dans le comté de Leicester, où son père exerçait les fonctions de pasteur. Il reçut de lui sa première éducation. Ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il suivit les cours de l'université de Cambridge. Il ne consacrait pas moins de huit heures par jour à l'étude des mathématiques. Ses progrès furent très-rapides, et en 1693 il fut nommé maître ès arts, et choisi par le savant archevêque Tillotson pour précepteur de son neveu. Bientôt après, l'évêque de Norwich le nomma son chapelain. Ce fut alors (1696) qu'il publia son premier ouvrage, intitulé *Nouvelle théorie de la terre, depuis la création jusqu'à la consommation de toutes choses*. L'auteur s'y attache à prouver que la création du monde en six jours, le déluge universel et la conflagration générale, ainsi que les enseigne l'Ecriture sainte, sont parfaitement d'accord avec la raison et la philosophie. Cet ouvrage eut six éditions; et, ce qui est le plus remarquable, il obtint les suffrages de Locke et de Newton. Nommé en 1698 recteur de Lowestoft et Kessingland, dans le comté de Suffolk, Whiston eut pour successeur auprès de l'évêque de Norwich le célèbre Clarke. Il remplit ses nouvelles fonctions avec beaucoup de zèle, ne dédaignant pas de faire lui-même le catéchisme aux enfants. Un grand honneur l'attendait : Newton, qui professait alors à l'université de Cambridge, le choisit pour son adjoint, en lui laissant tous les honoraires de la place, et peu après, en 1701, il succéda à ce grand homme. Whiston publia, l'année suivante, son *Exposé de la chronologie de l'Ancien Testament, et de l'harmonie des quatre évangélistes*. Les écrits suivants se succédèrent avec une rapidité et une variété surprenantes : *Nouvelle édition d'Euclide, avec un choix de théorèmes d'Archimède et de corollaires pratiques*, en latin, Cambridge, 1703; ibid., 1710, deuxième édition. Cet ouvrage fut depuis traduit en anglais sous les yeux de l'auteur et imprimé à Londres. — *Essai sur la révélation de St-Jean* (l'Apocalypse), 1706; — *Cours d'astronomie* (*Prælectiones astronomicæ*), 1707; — *Arithmétique universelle de Newton*, 1707; — *Sermons sur l'accomplissement des prophéties*, 1708; — *Essai sur les constitutions apostoliques*, 1708; ce dernier ouvrage ne put obtenir l'approbation du vice-chancelier de l'université de Cambridge. L'auteur y prétendait que, pendant les deux premiers siècles de l'Eglise, la doctrine d'Eusèbe, autrement dite l'arianisme, était généralement admise. De ce moment Whiston se trouva engagé à soutenir des opinions hétérodoxes sur le dogme de la Trinité. Son recueil de *Sermons et essais sur divers sujets* (1709) accrut le nombre de ses adversaires. Il y avançait que Jésus-Christ avait eu réellement des frères et des sœurs, enfants de son père putatif Joseph et de sa vraie mère la Vierge Marie. Clarke lui donna vainement le conseil de garder le silence sur des matières aussi délicates. Il devint un objet de scandale pour la plupart de ses confrères, et son expulsion de l'université de Cambridge fut enfin prononcée solennellement (1710). Whiston se regarda dès lors comme une victime de l'intolérance religieuse, et il ne se montra que plus ardent à faire parade de ses opinions. Il les consigna avec de nouveaux développements dans cinq volumes intitulés *le Christianisme primitif rétabli*. Il inséra dans cet ouvrage son travail sur les

Constitutions apostoliques, et leur texte grec accompagné d'une traduction anglaise; il y joignit une traduction des *Epîtres* de St-Ignace et des *Recognitions* attribuées à St-Clément. L'orage gronda plus fort autour de lui; il se rendit à Londres dans l'espoir d'y écrire avec plus de liberté. Le prince Eugène de Savoie visita, à cette époque, la capitale de l'Angleterre. Persuadé que ce grand capitaine avait accompli par ses victoires sur les Turcs quelques-unes des prophéties de l'Apocalypse, Whiston s'empressa de lui dédier une nouvelle édition de son *Essai sur la révélation de St-Jean*. « J'ignorais, répondit le « prince Eugène, que j'eusse l'honneur d'être « connu d'un si grand saint. — Il a prédit de « plus, repartit Whiston, que vous renverseriez « l'empire des Francs. » Non content d'écrire, le nouvel apôtre de l'arianisme s'entoura de douze disciples qu'il exhorta à le seconder pour rétablir la primitive Eglise. Ses écrits de controverse, quelque multipliés qu'ils fussent, ne l'empêchaient pas de publier de temps en temps des dissertations scientifiques. Il crut pouvoir aspirer à une place dans la société royale; mais Newton, qui en était alors président, déclara que tant qu'il aurait quelque influence sur les choix de ce corps savant, Whiston n'y serait point admis. Les partisans de celui-ci cherchèrent à le consoler de cet échec, en ouvrant en sa faveur une souscription destinée à l'indemniser des dépenses qu'il avait faites afin de parvenir à la découverte de la longitude en mer. Whiston mit sa gloire à inonder l'Angleterre d'un tel déluge d'écrits divers, que la nomenclature en serait elle-même un ouvrage. Un seul doit être cité, parce qu'il contient des faits réellement curieux : ce sont les *Mémoires de sa vie* (1). On y trouve, à chaque page, l'empreinte d'un esprit égaré par l'enthousiasme et les illusions, mais toujours de bonne foi dans ses erreurs, et prodigieux par son érudition, lors même qu'il en tire les plus fausses conséquences. Malgré la manifestation sans cesse renouvelée de ses doctrines hétérodoxes, Whiston continuait à faire partie du clergé anglican; mais irrité un jour d'entendre réciter dans l'église le symbole de St-Athanase, il sortit précipitamment pour aller faire profession de foi chez les anabaptistes. Il avait alors quatre-vingts ans. Après avoir consommé une si longue vie dans des rêves mystiques, il ne lui manquait plus que de se croire prophète, et c'est ce qui lui arriva. Il annonça, comme un fait résultant de plusieurs passages formels de l'Ecriture sainte, que l'an de grâce 1766 était fixé de tout temps pour la rentrée des Juifs dans leur pays, et la réédification du temple. Il ne vécut pas assez pour voir sa prédiction démentie par l'événement. Whiston mourut le 22 août 1752, à l'âge de 85 ans; il fut enterré à Lyndon, dans le comté de Rutland, où il s'était retiré chez sa fille, mariée à un propriétaire du pays. Au milieu des bizarreries et des extravagances qui signalèrent sa carrière, on ne put méconnaître en lui des vertus réelles; sa probité était rigide et son désintéressement si parfait, qu'il renonça souvent aux faveurs de la fortune pour ce qu'il croyait être la vérité. Il fut souvent exposé aux traits malins des beaux-esprits de son temps, entre autres de Pope et de Swift. S'il ne leur répondit point, ce n'était pas faute de moyens, car on cite de lui des reparties fort spirituelles. Se trouvant un jour à dîner chez le ministre Robert Walpole, avec Addison et Steele et le secrétaire d'Etat Craggs, le dernier mit en doute s'il était possible d'être à la fois homme d'Etat et honnête homme. Whiston gardait le silence; mais forcé de s'expliquer à son tour, il soutint que la bonne foi était la politique la plus sûre. « Et, ajouta-t-il, tout ministre qui « en fera l'essai sera de mon avis. — Pour une « quinzaine peut-être, s'écria Craggs, mais avant « la fin du mois il serait bien détrompé! — Mais « vous qui parlez, reprit Whiston, avez-vous « seulement fait l'essai de la bonne foi pendant quinze jours? » La reine, femme de George II, goûtait tellement la conversation de Whiston, qu'elle l'envoyait chercher quelquefois dans les séjours qu'elle faisait à Richmond. Elle voulut un jour apprendre de lui ce que les Anglais disaient d'elle. « Ils disent, madame, lui « répondit-il, que Votre Majesté ne se comporte « pas à l'église avec la décence convenable. — « Cela peut être vrai, reprit la reine; et ensuite, « quel reproche me fait-on encore? — Dès que « Votre Majesté, répliqua Whiston, se sera corrigée de son premier défaut, je lui dirai quel « est le second. » Voltaire, qui avait dû connaître Whiston en Angleterre, lui a emprunté beaucoup d'arguments et de sophismes, principalement pour composer l'article *Arianisme* dans son *Dictionnaire philosophique*, quoiqu'il ne l'y nomme pas, ou plutôt qu'il affecte de ne point l'y nommer. S—v—s.

WHITAKER (JOHN), savant anglais, né à Manchester vers 1735, fit ses études à Oxford, où il fut depuis agrégé à un collége. Il montra, dès l'enfance, un esprit vif et original et un caractère peu endurant. Le premier ouvrage qu'il soumit au jugement du public, l'*Histoire de la ville de Manchester*, est aussi celui qui soutiendra sa réputation. On y reconnaît le fruit de profondes

(1) Les deux premiers volumes de ses *Mémoires* parurent en 1749, un troisième les suivit en 1750. Une seconde édition, 1753, 2 vol. in-8°, présente des changements considérables. On a du même auteur le *Christianisme primitif rétabli*, 1711, 4 vol. in-8°, ouvrage qui fut l'objet d'une poursuite judiciaire prolongée plusieurs années; une traduction anglaise très-estimée des *Œuvres de Flavius Josèphe*, avec des notes, des cartes; huit dissertations, etc., 1737, in-fol., réimprimée in-8° (une des dissertations a pour objet de démontrer que Tacite a emprunté de Josèphe ce qu'il a écrit sur les Juifs); *Prælectiones physicæ mathematicæ*, 1710; *Humble adresse aux princes de l'Europe pour l'admission de la religion chrétienne dans leurs Etats*, 1716; *Mémoire sur la vie du docteur Samuel Clarke* (voy. ce nom), 1730, in-8°, à la suite desquels se trouve la liste des nombreux ouvrages de Whiston. Sa *Théorie de la terre* a été réfutée par le docteur Keill. L.

recherches, une imagination sagement réglée, le mérite de l'ordre et du style. On y a remarqué particulièrement ce qui concerne l'introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne. La *Véritable histoire des Bretons*, publiée en 1772, 1 vol. in-8°, peut être regardée comme la suite de l'ouvrage précédent. Ce nouvel écrit contient une réfutation complète de l'Introduction à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par Macpherson. L'auteur fut nommé, en 1773, l'un des prédicateurs de la chapelle de Berkeley, à Londres, et s'y distingua par son éloquence. L'offre que lui fit d'un bénéfice considérable un protecteur qui professait les sentiments des unitaires lui donna l'occasion de montrer la dignité de son caractère par un noble refus. Elu, en 1778, à la riche cure de Ruan-Laughorne, près Tregony, en Cornwall, il eut avec ses paroissiens, au sujet du payement de la dîme, une contestation qui fut décidée à son avantage par une sentence légale; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de mésintelligence qu'il parvint, par l'ascendant de ses vertus, à regagner ces cœurs aliénés. Plusieurs écrits remarquables sortirent depuis de sa plume; mais on observa avec peine et avec étonnement qu'à mesure qu'il avançait en âge, son imagination l'emportait sur son jugement. Il mourut à son presbytère le 8 octobre 1808. On admirait en lui une pénétration profonde, une rare variété de talent, une extrême facilité de composition. Son caractère était bienveillant, mais très-irascible. Il fut lié momentanément avec le docteur Johnson, mais l'accord ne pouvait guère subsister entre deux hommes également impatients de la contradiction. Sa liaison avec Gibbon ne fut pas plus durable. Ce grand écrivain, désirant avoir l'avis de Whitaker sur son histoire de l'empire romain, lui avait envoyé le manuscrit du premier volume, en supprimant, pour ne pas alarmer sa religion, le chapitre qui a excité tant de réclamations. Quelle ne fut pas la surprise de Whitaker lorsqu'il le lut, pour la première fois, dans le volume imprimé! Dans le compte qu'il rendit de cet ouvrage, il s'est montré extrêmement sévère pour son auteur. La critique qu'il a faite des volumes 4, 5 et 6 (1791, in-8°), et qui parut d'abord dans la *Revue anglaise* (English review), contribua beaucoup à la réputation de cet ouvrage périodique. Le *Critique anglais* et la *Revue antijacobine* furent de même enrichis de ses articles. Les ouvrages de J. Whitaker sont : 1° *Histoire de Manchester*, 1771, 2 vol. in-4°; 1773, 2 vol. in-8°, avec des corrections. (Cette seconde édition ne comprend que le premier volume de l'in-quarto.) 2° *Histoire des Bretons*, 1772; 3° *Sermons sur la mort, le jugement dernier, le ciel et l'enfer*, 1783, in-8°; 4° *Défense de Marie, reine d'Écosse*, 1787, 3 vol. in-8°; seconde édition avec des additions et corrections, 1790, in-8°. Ouvrage utile à consulter, plus qu'agréable à lire; on a trouvé que l'auteur s'était arrêté quelquefois à des détails trop minutieux et n'avait pas soigné son style; mais ce n'en est pas moins un recueil de précieux matériaux pour l'histoire. 5° *Origine de l'arianisme*, 1791; 6° *Passage d'Annibal à travers les Alpes constaté*, 1794, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a donné lieu, entre autres écrits, à un *Examen critique*, qui a été réimprimé à Londres en 1825. 7° *Véritable origine du gouvernement*, 1795, in-8°; 8° *Introduction à la Bible de Flindell;* 9° *Supplément aux Antiquités de Cornwall, par M. Polwhele;* 10° *Vie de St-Néot, frère aîné du roi Aldred*, 1809, in-8°; 11° *Examen historique de l'ancienne cathédrale de Cornouailles*, Londres, 1808, 2 vol. in-4°. Plusieurs poëmes du même auteur ont été imprimés. L.

WHITAKER (le révérend THOMAS DUNHAM), savant antiquaire anglais, né le 8 juin 1759 à Rainham, dans le comté de Norfolk. Il fit ses études au collége St-Jean, à Cambridge. Il songea d'abord à entrer au barreau, mais il s'arrêta à la carrière ecclésiastique et devint successivement vicaire de Whalley en 1809 et de Blackburn en 1818. Enfin il devint membre de la société des antiquaires de Londres. Whitaker mourut le 18 décembre 1821. On a de lui quelques productions estimées pour l'instruction qu'on y trouve, pour le mérite des recherches et l'élégance du style : 1° *Histoire de la paroisse de Whalley*, 1801, in-4°, réimprimée vers 1816; 2° *De motu per Britanniam civico annis 1745 et 1746*, 1809, in-12; 3° *Vie et correspondance originale de sir George Radcliffe*, 1810, in-4°; 4° *Sermons du docteur Edwin Sandys, archevêque d'York*, précédés de la *Vie* de l'auteur, 1812, in-8°; 5° *Histoire du doyenné de Craven*, 1812, in-4°, réimprimée en 1816, in-4° de 529 pages, avec portrait; 6° *Histoire de la province de Richemond;* 7° *Histoire du Yorkshire, comprenant en partie l'histoire du comté de Richemond et de Lunedale*, publiée après la mort de l'auteur; 8° une édition du *Ducatus leodinensis* de Thoresby, 1816, in-fol.; 9° *Loidis et Almete, ou Essai d'illustration des localités décrites dans l'œuvre de ce nom*, par Bede, 1816, in-4°. Il importe de remarquer que l'on a souvent confondu Withaker avec l'auteur de l'*Histoire de Manchester*, dont l'article précède celui-ci. On doit aussi à Whitaker une bonne édition d'un ouvrage anglais composé au 16e siècle et remarquable à bien des égards : *les Visions de Piers Ploughman* (Pierre le Laboureur), 1810, in-4°. Quelques articles sur des sujets archéologiques, insérés dans les premiers volumes du *Quarterly Review*, ont été attribués à Whitaker. L.

WHITAKER (JOHN-WILLIAM), théologien anglais, naquit à Manchester en 1790. Il prit ses degrés en 1814 et fut attaché au collége St-Jean, à Cambridge. Bientôt après il écrivit une œuvre considérable sur la *Version des Écritures*, par Bellamy. Cette œuvre attira l'attention de l'archevêque de Cantorbery, Manners Sutton, qui fit

de lui un chapelain-examinateur, dont il remplit les fonctions en même temps que celles de vicaire de Blackburn, qu'il dut également au prélat. Enfin, en 1852, il devint chanoine honoraire de Manchester. Whitaker mourut le 3 août 1854. Il laissait la réputation d'un ministre tout appliqué à l'amélioration morale et religieuse de ses ouailles. Il fut aussi un habile polémiste, et l'on admirait la puissance de sa dialectique et sa grande force d'analyse. Parmi les œuvres de ce genre dues à sa plume, se placent surtout ses *Lettres au cardinal Wiseman*. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Recherches historiques et critiques sur l'interprétation des saintes Ecritures, avec des remarques sur la nouvelle version de M. Bellamy*, in-8°; 2° *Supplément à l'ouvrage précédent, suivi d'appendices*, in-8°; 3° *la Maison de Dieu, sermon prononcé le 1er novembre* 1826, in-4°; 4° *l'Eglise catholique, recueil de sermons prononcés à l'occasion de l'anniversaire de la réformation*, 1835, in-12; 5° *Lettres adressées au révérend Nicolas Wiseman* (depuis cardinal), sans date; 6° *Sermon adressé aux chartistes le 4 novembre* 1839. Ce sermon fut un événement et eut une immense publicité. 7° *Traité de l'Eglise du Christ à l'usage des jeunes personnes*, 1842, in-12; 8° *Des anciennes étymologies, en particulier des étymologies celtiques, lu au meeting de l'association archéologique de la Grande-Bretagne, tenu à Manchester au mois d'août* 1850; 9° enfin des *articles* sur divers sujets dans plusieurs recueils périodiques. L. R—L.

WHITBREAD (Samuel), fils d'un riche brasseur de Londres et d'une fille de lord Cornwallis, naquit dans cette ville en 1758. Il commença son éducation au collége d'Eton et la termina à l'université d'Oxford, où il se fit remarquer. Après avoir parcouru une partie des comtés de l'Angleterre, Whitbread fut envoyé sur le continent avec le célèbre William Coxe, qui plus tard dédia un de ses ouvrages à son ancien pupille. Dès qu'il fut de retour en Angleterre, il fit des démarches pour obtenir une place dans la chambre des communes, et il parvint, en 1790, après une élection vivement contestée, à y représenter le bourg de Bedford. Pitt dirigeait à cette époque les affaires de la Grande-Bretagne, d'après des principes différents de ceux qu'il avait défendus avant de parvenir au gouvernement. Whitbread se plaça parmi ses adversaires dès son début à la chambre des communes. Le premier discours qui fit connaître à l'opposition qu'elle possédait un orateur de plus fut celui qu'il prononça, au mois de mars 1791, pour s'opposer à la demande qu'avait faite Pitt d'une augmentation de forces navales, afin de donner plus de poids à la médiation de l'Angleterre entre la Russie et la Porte ottomane. Malgré les efforts de l'opposition, qui comptait parmi ses chefs Fox et Burke, le ministère l'emporta. Il réussit également à écarter une nouvelle proposition présentée par Whitbread au mois de février 1792, et qui se liait à la première; c'était de faire décider par la chambre qu'il n'y avait pas de motifs suffisants pour que la Grande-Bretagne intervînt hostilement entre la Russie et la Porte. Ce fut Whitbread qui, au mois d'avril 1805, proposa de mettre en jugement Dundas, alors lord Melville, comme coupable de malversations dans ses fonctions de premier lord de l'amirauté. Les résolutions qu'il soumit à ce sujet à la chambre, quoique vivement combattues par Pitt et par Canning, qui était procureur général, furent défendues avec non moins de chaleur par Whitbread, Tierney, Henri Petty, Wilberforce, et définitivement adoptées. Lord Melville fut traduit devant la chambre haute. Whitbread, chargé avec plusieurs de ses collègues de soutenir l'accusation, s'acquitta de cette mission avec un grand talent, mais l'accusé fut absous par les pairs; et le ministère le dédommagea par de nouvelles faveurs du jugement qu'il ne put empêcher. Nous ne parlerons pas de la part que Whitbread prit aux débats qui eurent lieu au sujet des démêlés entre le prince et la princesse de Galles, de la réforme parlementaire, de la traite des nègres, des subsides demandés à différentes époques par toutes les puissances du continent, etc. Nous nous bornerons à dire que pendant plus de trente ans il figura parmi les orateurs les plus distingués de l'opposition dans la chambre des communes, et qu'il ne se présenta aucune affaire importante où il ne fît entendre sa voix. Il mourut le 12 juillet 1815, par un suicide, dans une crise d'aliénation mentale, causée, dit-on, par la tournure que prenaient les affaires politiques de l'Europe après la bataille de Waterloo. Il laissa plusieurs enfants de son mariage avec Elisabeth Grey, fille aînée du lord de ce nom, qu'il avait épousée en 1788. Son éloquence, dit un écrivain qui l'a beaucoup connu, était aussi peu soignée que sa personne; mais elle était forte de choses, et ses discours faisaient souvent une grande impression, parce qu'on avait la conviction que leur auteur ne disait jamais que ce qu'il pensait, et qu'il ne voulait que le bonheur et la gloire de son pays. D—z—s.

WHITBY (Daniel), théologien de l'Eglise anglicane, aussi fameux par la versatilité de ses opinions que par son érudition et sa facilité à manier la controverse, naquit en 1638 à Rushden, dans le comté de Northampton. Il fut admis en 1653 au collége de la Trinité, à Oxford, devint bachelier en 1657 et entra dans les ordres à l'âge de vingt-cinq ans. Un ouvrage qu'il composa à cette époque commença à le faire connaître. Seth Ward, évêque de Salisbury, le nomma son chapelain, et en 1668 lui donna dans sa cathédrale la prébende d'Yatesbury, qu'au bout d'un mois il quitta pour celle d'Husborn-Tarrant et Burbach. Quatre ans après, il fut appelé aux fonctions de grand chantre de la même église, et enfin obtint la cure de St-Edmond, dans la

province de Salisbury. Son *Conciliateur protestant* excita contre lui un violent orage, et il eut le chagrin de le voir condamné même par l'université d'Oxford, qui le fit brûler par le maréchal universitaire. L'évêque de Salisbury fut tellement blessé de quelques passages de ce livre, qu'il exigea de l'auteur une rétractation. Ce désagrément passager n'empêcha point Whitby de se livrer à la composition de nouveaux ouvrages. Totalement étranger au monde, et ne connaissant que son église et son cabinet, il lui arriva ce qui arrive souvent à ceux qui veulent trop approfondir une matière délicate. A force de l'envisager sous des formes diverses, ils finissent par découvrir le point faible, s'en exagèrent l'importance à eux-mêmes, et arrivent ainsi les uns au scepticisme, les autres à une négation hardie des principes dont eux-mêmes ont été les fauteurs et les propagateurs. Telle fut l'histoire de Whitby. Après avoir soutenu avec beaucoup de force la Trinité contre les ariens, il devint le champion de l'opinion dont il avait été l'antagoniste, et tomba dans les erreurs de l'arianisme et du socinianisme. Il trace lui-même avec candeur dans une préface le tableau des progrès que le scepticisme faisait dans son esprit, et montre comment l'arianisme se substituait insensiblement à l'opinion qu'il avait professée d'abord. Whitby mourut le 24 mars 1726, âgé de 88 ans. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : 1° *Les doctrines romaines ne datent point de la naissance du christianisme*, Londres, 1664, in-4°; opuscule par lequel il débuta dans la carrière polémique, et dans lequel, à l'occasion d'un sermon prononcé devant le roi à Whitehall, en 1662, il cherche à prouver, contre S. C. (Serenus Cressy), que la doctrine de l'Eglise catholique se compose d'additions faites à différentes époques à la simplicité de la foi évangélique, et toutes de fraîche date. 2° *Traité de la certitude de la religion chrétienne en général et de la résurrection de Jésus-Christ en particulier*, Oxford, 1671, in-8°; 3° *Discours sur l'idolâtrie de la cour de Rome*, etc., Londres, 1674, in-8°. Ce morceau, où comme dans tant d'autres on insiste sur le reproche banal d'idolâtrie si souvent adressé par les fanatiques réformateurs à l'Eglise catholique, est dirigé contre une réfutation anonyme d'un sermon de Stillingfleet. 4° *Absurdité et idolâtrie de l'adoration de l'hostie*, etc., Londres, 1679, in-8°. Le but de Whitby dans cet écrit est le même que dans le précédent; mais il entre plus avant dans son sujet et présente souvent des objections embarrassantes par leur subtilité; il essaye aussi de répondre aux raisons que les catholiques tirent soit de l'Ecriture, soit des Pères, pour justifier la légitimité évangélique du culte dont il s'agit. A la fin de l'ouvrage se trouve un appendice contre la transsubstantiation. 5° *Discours sur les lois ecclésiastiques et civiles rendues contre les hérétiques par les papes, les empereurs, les rois, les conciles généraux et provinciaux approuvés par l'Eglise de Rome*, etc., Londres, 1682, in-4°; réimprimé, ibid., 1723, in-8°, avec une introduction par Kennet. Cet ouvrage est anonyme, et de là l'erreur de Kennet, qui l'attribue à un docteur Maurice. Mais Whitby lui-même eut soin d'en réclamer la propriété dans ses douze sermons, prononcés à l'église de Sarum. Il se compose de deux parties distinctes : dans l'une, il veut prouver que tout sujet protestant doit s'attendre aux persécutions sous un monarque catholique ; l'autre, consacrée à prouver la nullité des promesses et sauf-conduits, n'est que la paraphrase de ce vers :

Avez-vous un serment dont Rome ne délie !

6° Le *Conciliateur protestant…, par un homme qui souhaite ardemment la paix de l'Eglise et qui gémit sur ses divisions*, Londres, 1683, in-8°. Nous avons parlé des contrariétés auxquelles l'exposa la publication de cet ouvrage, de la censure de l'université oxonienne et de la rétractation à laquelle l'obligea son protecteur. Il vit en même temps paraître jusqu'à cinq réfutations, entre autres celle de Womack, sous le titre de *Suffragium protestantium, dans lequel nos souverains sont justifiés par rapport aux peines établies contre les non-conformistes, et les lois faites sur ce sujet sont défendues contre les railleries et les sophismes séditieux du* Conciliateur protestant, Londres 1683, in-8°; la brochure intitulée *Trois lettres de remerciments au* Conciliateur protestant, *la première des anabaptistes, la seconde des assemblées de la Nouvelle-Angleterre, la troisième des quakers de Pensylvanie ;* et enfin, la *Dénonciation devant les jurés de la nation*, Londres, 1683, in-4°. L'auteur de ce pamphlet a fait suivre son ouvrage d'un *Parallèle entre Whitby et Titus Oates*, et semble invoquer contre le premier la sévérité d'un Jefferies et une amende de cent mille livres sterling, que sans doute Whitby n'aurait pu payer. Au surplus, le recteur de St-Edmond de Salisbury, lié sans doute par sa position dépendante ou réduit au silence par l'influence de Ward, ne répondit point à ce torrent d'invectives et de sarcasmes, et publia quelque temps après une deuxième partie, que l'on pourrait regarder comme une contre-partie du *Conciliateur protestant*. 7° *Réfutation de la pratique usitée dans l'Eglise romaine, et maintenue par le concile de Trente, de faire le service divin en langue latine*, Londres, 1687, in-4°; 8° *la Faillibilité de l'Eglise romaine démontrée par les erreurs palpables du second concile de Nicée et du concile de Trente, qui affirment que la vénération et le culte des images viennent de la tradition primitive et apostolique*, Londres, 1687, in-4°; 9° *Traité des traditions*, etc., première partie, Londres, 1688, in-4°; deuxième partie, Londres, 1689, in-4°. C'est encore une attaque perpétuelle contre l'orthodoxie romaine. 10° *Humbles considérations sur*

l'obligation de prêter serment au roi Guillaume et à la reine Marie, Londres, 1689, in-4°; 11° *Discours sur la vérité et la certitude de la religion chrétienne, prouvée par les dons extraordinaires du St-Esprit, dont les apôtres et les premiers chrétiens ont été favorisés*, Londres, 1691, in-4°; 12° *Sermons divers*, Londres, 1685-1691, in-4°. On peut y joindre, outre plusieurs discours particuliers : 1. *Sermons sur les attributs de Dieu*, Londres, 1703, 2 vol. in-8°; 2. *Sermons sur divers sujets*, Londres, 1720, in-8°. 13° *Tractatus de vera Christi deitate adversus Arii et Socini hæreses*, Londres, 1691, in-4°; 14° *Paraphrase et commentaire sur le Nouveau Testament*, Londres, 1710, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, regardé comme le meilleur de Whitby, est consulté journellement. On le joint ordinairement à ceux de Lowth et de Patrick sur le même sujet, afin d'avoir un excellent commentaire de cette partie de la Bible. A la fin du second volume se trouvent une dissertation sur le millénarisme et une chronologie du Nouveau Testament. La même année, Whitby fit paraître à Londres une espèce de supplément intitulé *Nouvelles notes sur le Nouveau Testament avec sept discours*, et *Examen variantium lectionum Joannis Millii in Novum Testamentum*. 15° *Discours*, où il est traité : 1. du vrai sens et du sens biblique des mots élection et réprobation; 2. de l'étendue de la rédemption de Jésus-Christ; 3. de la grâce, etc.; 4. de la liberté de la volonté dans l'état d'épreuve; 5. de la persévérance et de la défectibilité des saints (Londres, 1710, in-8°). Cette publication, capitale dans la vie de Whitby, est la première où il ait énoncé sa manière d'entendre le péché originel, et par conséquent proclamé des doutes formels sur un dogme fondamental du christianisme. Il s'expliqua bientôt plus ouvertement dans son *Tractatus de imputatione divina peccati Adami posteris ejus universis in reatum*, composé, à ce qu'il paraît, une vingtaine d'années auparavant, et imprimé à Londres, 1714, in-8°. 16° *Dissertatio de SS. Scripturarum interpretatione secundum Patrum commentarios*, etc., Londres, 1714, in-8°. Suivant Niceron (*Mémoires des hommes illustres*, t. 21, p. 262), « il semble que « Whitby se soit proposé de tourner les Pères « en ridicule, lorsqu'il a ramassé dans cet ou- « vrage plusieurs explications singulières qu'ils « ont données de certains passages de l'Écri- « ture; c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus « faible dans leurs écrits ». Mais comment peut-on supposer un tel dessein à un homme grave, religieux, profond et qui ne parle jamais des Pères qu'avec respect! Le seul but de Whitby est évidemment de prouver que les Pères ne sont point infaillibles, et que l'autorité des sentences tirées de leurs écrits par les modernes n'est pas sans appel. 17° *Disquisitiones modestæ in Bulli defensionem fidei Nicænæ*, Londres, 1718, in-8°. L'auteur se montre ici non moins arien qu'Arius lui-même, et nie, contre l'opinion du savant Bull, que tous les Pères, avant le concile de Nicée, aient eu sur la Trinité les opinions maintenant avouées et enseignées par l'Église. Le docteur Waterland réfuta cet ouvrage, et Whitby y fit deux réponses, l'une en 1720, l'autre en 1721, Londres, in-8°. P—OT.

WHITE (sir THOMAS), fondateur du collége de St-Jean à Oxford, naquit en 1492 à Reading, et non, comme l'ont écrit Fuller, Chauncey et Pennant, à Rickmansworth. Son éducation ne paraît point s'être étendue au delà des éléments de l'écriture et de l'arithmétique. Il fut ensuite placé par son père, qui était marchand de draps, chez un négociant de Londres; et il y plut tellement, que celui-ci en mourant lui laissa un legs assez considérable. Son père étant mort quelque temps après (1523), White se trouva possesseur d'une fortune qui le mit à portée d'exercer le commerce pour son compte. Le succès couronna ses travaux et ses spéculations, au point qu'il acquit de très-grandes richesses. Les actes de munificence qu'elles lui permettaient de multiplier, et qui tous avaient un but d'utilité, achevèrent de le recommander à l'attention de ses concitoyens, et il fut élevé successivement à la dignité de shériff et de lord-maire de Londres (1553). Dans ce poste important, il se distingua par son zèle et sa prudence, et sut maintenir la tranquillité dans la ville pendant la révolte de sir Thomas Wyatt. La reine Marie le récompensa en le créant chevalier. Toujours avide d'être utile, il avait depuis longtemps résolu de consacrer une portion de sa fortune à l'élévation d'un monument destiné à l'instruction publique. Son premier dessein fut de l'ériger à Reading; mais ensuite diverses considérations l'engagèrent à choisir Oxford. L'autorisation de Marie et du roi d'Espagne Philippe II, son époux, lui fut accordée le 1er mai 1555, et le 29 du même mois la société fut formée. Deux ans après, il obtint de nouvelles prérogatives pour son établissement, et se fit concéder la faculté d'enseigner la théologie, le droit canon et la jurisprudence civile. Enfin, en 1565, le nouvel institut fut admis au nombre des membres de l'université, et les sociétaires qui en faisaient partie jouirent des mêmes priviléges que ceux des autres colléges d'Oxford. White mourut l'année suivante (1566), le 11 février, à Oxford. Il avait été marié deux fois, mais n'eut pas de postérité. Son portrait se voit encore dans les salles des hôtels de ville de Leicester, de Salisbury, de Reading, et dans celle du collége de St-Jean. P—OT.

WHITE ou WHYTE (JEAN), évêque de Winchester, naquit en 1511 à Farnham, dans la province de Surrey, d'une des familles les plus honorables du comté, et fit ses études d'abord à l'école de Winchester, ensuite au collége Neuf à Oxford, où il devint, en 1527, membre perpétuel de l'association collégiale, et où, peu de

temps après, il prit les degrés de maître ès arts. Il entra ensuite comme professeur au collége de Winchester, dont il fut nommé gardien, et qu'il contribua puissamment à préserver d'une ruine totale. Il ne quitta cet emploi qu'en 1551, pour accepter le rectorat de Cheyton ; mais, dès l'année précédente, il avait été noirci par quelque ennemi aux yeux des ministres; il fut arrêté comme coupable de manœuvres secrètes soit contre le gouvernement d'Edouard VI, soit contre la nouvelle religion établie en Angleterre par Henri VIII, et fut traduit devant le conseil, qui l'envoya à la Tour de Londres. White avait déjà passé plusieurs mois dans la captivité la plus rigoureuse, lorsqu'il se départit de l'inflexibilité de son catholicisme et laissa échapper quelques marques de complaisance pour la religion anglicane. Cette condescendance, selon Strype, lui procura la liberté; mais plusieurs historiens affirment qu'il resta sous les verrous jusqu'à l'avénement de Marie. On sent que cette princesse, si outrée dans son zèle pour l'orthodoxie, ne dut point laisser White dans le cachot où l'avait plongé la sévérité fanatique de ses premiers juges. Non-seulement il vit cesser une détention cruelle, mais encore il fut admis à la cour; et, comme martyr de la foi catholique, il obtint un tel crédit que son rectorat de Cheyton fut remplacé par le siége épiscopal de Lincoln (1554). L'année suivante, il fut reçu docteur en théologie à l'université d'Oxford, et, en 1557, il passa, toujours avec le titre d'évêque, à l'église cathédrale de Winchester, qui était l'objet de ses vœux. Marie mourut l'année suivante, et White fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de la reine. Mais alors il se rendit coupable d'une inconvenance que toute la ferveur du catholicisme ne peut excuser. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Ecclésiaste (chap. 4, v. 2) : « C'est pourquoi j'ai loué les morts qui sont « morts actuellement, plus que les vivants qui « existent encore. » Après avoir épuisé toutes les formules de l'éloquence sacrée pour exalter les vertus de son ancienne souveraine, l'orateur s'interrompit pour verser un torrent de larmes; puis revenant à lui-même : « Elle a laissé, dit-il, « pour lui succéder une sœur, une princesse « que recommande aussi un mérite distingué, « et à laquelle aujourd'hui nous sommes tenus « d'obéir, car *melior est canis vivus leone mortuo* « (mieux vaut chien vivant que lion mort). Je « veux espérer qu'Elisabeth régnera avec justice « et heureusement : cependant je ne cesserai de « répéter avec mon texte : *laudavi mortuos magis* « *quam viventes* (j'ai loué les morts plus que les « vivants); car il est certain que *Maria optimam* « *partem elegit* (Marie a choisi la meilleure « part). » Cette offense solennelle n'eût peut-être excité que le sourire d'Elisabeth, d'ailleurs assez irritable, si l'inexorable White n'eût en quelque sorte pris à tâche d'exaspérer sa susceptibilité. Cette princesse assistait un jour à une conférence entre des catholiques et des anglicans. Le prélat, emporté par son zèle, s'oublia jusqu'à la menacer de l'excommunication. Elisabeth, indignée, le fit traîner à la Tour de Londres, où il languit près d'une année; ensuite, comme la santé de ce prélat déclinait visiblement, elle consentit à son élargissement et lui permit de se retirer chez sa sœur à South Warnborough. C'est là qu'il mourut le 11 janvier 1560, avant d'avoir atteint sa 50e année. Conformément à ses dernières volontés, sa tombe fut placée dans la cathédrale de Westminster. White ne manquait ni d'éloquence ni de savoir. Doué d'une mobilité et d'une force d'imagination remarquables, il se livra avec succès à la poésie latine. Il a laissé : 1° des épigrammes sous le titre d'*Epigrammatum liber* 1 (le second livre n'a pas paru); 2° *Diacosio-martyrion, sive Ducentorum virorum testimonia de veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistia, adversus Petrum Martyrem*, Londres, 1553, 1554, in-4°; 3° *Carmina in matrimonium Philippi regis cum Maria regina Angliæ* (*voy*. Holingshed, chron. 3, p. 1120). Quant à l'oraison funèbre dont nous avons cité un fragment, ce rare morceau se trouve dans les *Mémoires* de Strype, mais plein de fautes qui en dénaturent le sens. Les curieux peuvent en voir le manuscrit, conservé dans la bibliothèque du *British musæum*. Quelques autres discours de Jean White ont été insérés par Fox dans ses *Actes et monuments*. Pour plus de détails, on peut consulter sur cet évêque la *Vie de sir Thomas Pope* par Warton, l'*Athenæ Oxonienses* de Wood, Milner, *Histoire de Winchester*, et Pits. — WHITE (Thomas), fondateur du collége de Sion à Londres, naquit à Bristol vers 1550, d'une famille noble du comté de Bedford. Entré dans l'université d'Oxford en 1566, il prit ensuite les ordres et s'adonna particulièrement à la prédication, où il acquit en peu d'années un nom célèbre. Appelé à Londres, il eut d'abord le bénéfice de St-Grégoire, près St-Paul, fut nommé, en 1575, vicaire de St-Dunstan Fleet-street, et, après s'être fait admirer par ses talents pour la chaire, il fut admis aux honneurs du doctorat en théologie à Oxford. Pourvu de la prébende de Mora, dans l'église de St-Paul (1588), il se vit bientôt après (1590) créé trésorier de Sarum, et obtint deux canonicats, l'un dans l'église du Christ, l'autre à Oxford. Il mourut en 1624 et fut enterré dans l'église de St-Dunstan. Il légua en mourant sa bibliothèque, qui était considérable, au doyen et aux chanoines de Windsor, et alloua une somme de trois mille livres sterling pour fonder un collége sur l'emplacement du prieuré d'Elsingy. Ce vœu fut religieusement accompli, et l'établissement dû à la munificence de White reçut le nom de collége de Sion. On n'a conservé de ce digne ecclésiastique que quatre sermons. — WHITE (Jean), théologien pu-

ritain, connu sous le nom de *Patriarche de Dorchester*, naquit en 1574 dans le comté d'Oxford, devint membre du collége Neuf d'Oxford en 1595, et, ayant été reçu dans les ordres, fut promu au rectorat de l'église de la Trinité à Dorchester. Comme le précédent, il obtint beaucoup de succès dans la prédication, et contribua très-efficacement, en 1624, à l'établissement d'une colonie dans le Massachussets, destinée à donner un asile à ceux qui ne voulaient point se conformer aux cérémonies et à la discipline hiérarchique de l'Eglise anglicane. Au reste, White avait laissé lui-même percer plus d'une fois son peu d'attachement à cette partie de la religion nationale, et il avait été, en 1630, poursuivi par l'archevêque Laud devant la haute cour comme ayant prêché contre l'arminianisme. Dans la suite, les guerres civiles qui remplirent l'Angleterre de sang et de larmes troublèrent sa tranquillité : un parti de cavalerie, sous le commandement du prince Rupert, pilla sa maison et lui enleva sa bibliothèque. Il fut obligé de se retirer à Londres, où on lui donna une autre cure. En 1640, il fit partie de la commission pour les affaires religieuses établie par la chambre des pairs, et trois ans après il se trouva à l'assemblée des théologiens de Westminster. Il accepta ensuite le rectorat de Lambeth et finit par retourner dans sa ville patriarcale de Dorchester, où il mourut le 21 juillet 1648. On a de lui : 1° la *Route qui mène à l'arbre de la vie, découverte dans plusieurs directions, pour lire avec fruit la sainte Ecriture*, etc., Londres, 1647, in-8°. Cet ouvrage est suivi d'une *Dissertation sur le quatrième commandement*. 2° *Commentaire sur les trois premiers chapitres de la Genèse*, Londres, 1656, in-fol. ; 3° quelques sermons. P—OT.

WHITE (RICHARD), né à Basingstoke, dans le Hampshire, d'une famille considérable, fut élevé à Winchester, d'où il passa à Oxford, et obtint dans le collége Neuf une place d'associé, qu'il perdit en 1569 par attachement à la religion catholique. Etant allé en Italie, il s'appliqua dans l'université de Padoue à l'étude du droit canonique et du droit civil, et fut reçu docteur dans ces deux facultés. On l'appela à Douai pour y être professeur royal. L'université le nomma chancelier ou recteur, et l'Empereur le créa comte palatin. Il y épousa successivement deux riches héritières, qui le mirent en état de secourir ceux de ses compatriotes qui avaient été obligés de quitter leur pays pour la même cause. Après la mort de sa seconde femme, il entra dans l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise et devint chanoine de St-Pierre de Douai, où il mourut en 1602. White n'avait pas borné ses études à la science du droit : celle des antiquités l'occupa sérieusement et lui fit beaucoup de réputation. Il y joignit des recherches très-étendues sur l'histoire d'Angleterre et fut en correspondance avec le cardinal Baronius, auquel il fournit des matériaux pour ses *Annales*. Ses ouvrages sont : 1° *Ælia Lælia Crispi*, Padoue, 1568, in-4°. C'est une savante explication des anciennes épitaphes qui existent dans le territoire de Bologne, dont les antiquaires avaient donné diverses interprétations (*voy.* LICETI). 2° *Orationes quinque*, Arras, 1596, in-8°, qu'il avait prononcées au collége de Winchester ; 3° *Notæ ad leges decemvirorum*, Arras, 1597, in-8° ; 4° *Historiarum Britannicæ insulæ, ab origine mundi ad ann.* 800, *lib.* 9, Douai, 1602, in-8°. Ces neuf livres furent publiés successivement en différents temps, 1597-1598-1600-1602. 5° *Explicatio brevis privilegiorum juris et consuetudinis circa ven. sacramentum Eucharistiæ*, Douai, 1609, in-8° ; 6° *De reliquiis et veneratione sanctorum*, Douai, 1609. T—D.

WHITE (ROBERT), excellent graveur, né à Londres en 1645, apprit les principes de son art sous David Loggan, avec lequel il dessina, et ensuite reproduisit sur l'acier beaucoup de vues d'architecture. Il s'appliqua aussi à tirer le portrait à la mine de plomb sur vélin, et la ressemblance parfaite de ses figures lui valut des applaudissements et des richesses. Cependant, soit à cause de quelque malheur, soit par suite d'inconduite, il mourut dans l'indigence à Bloomsbury, en 1704. Cet artiste avait de la facilité et de la correction ; mais on regarde généralement ses dessins comme supérieurs à ses estampes, qui pourtant sont très-estimées. Beaucoup d'épreuves de ses gravures se trouvent dans les livres dont elles forment le frontispice. Vertue a fait le catalogue de deux cent soixante-dix portraits gravés au burin par White, à l'exception de deux qui sont à la manière noire. On n'a point fait jusqu'ici une collection complète de son œuvre ; mais ses diverses productions ont été recueillies soigneusement par les amateurs. — Quelques planches de Robert White ont été achevées par son fils George, qui travaillait principalement à la manière noire. P—OT.

WHITE (GILBERT), antiquaire et naturaliste, naquit le 18 juillet 1720, à Selborne dans le comté de Hamps, et commença ses études à Basingstocke, sous le père des deux illustres frères Joseph et Thomas Warton. Admis à l'université d'Oxford en 1739, bachelier quatre ans après, maître ès arts en 1746, il renonça, malgré la carrière avantageuse qui s'ouvrait devant lui, aux travaux de l'enseignement, et il alla habiter une retraite voisine, où il partagea son temps entre la littérature et l'étude de l'histoire naturelle. Il fit beaucoup de progrès dans cette dernière science, et il y acquit une grande réputation. On a de lui : l'*Histoire naturelle et les antiquités de Selborne dans le comté de Southampton, suite de Lettres*, etc., Londres, 1789, in-4°. Tous les lecteurs se sont plu à rendre hommage à cette savante description d'un village ignoré, et ont reconnu l'érudi-

tion variée et la sagacité de l'auteur. Ce livre charmant, qui, selon le *Quarterly Review*, doit faire partie de la bibliothèque de toute famille anglaise, a été souvent réimprimé. Signalons les éditions d'Edimbourg, 1833, avec des notes par A.-W. Jardine, et 10 gravures sur bois; de 1837, avec des notes par Th. Brown (réimprimé en 1833); de 1838 avec des notes d'E. Turner Bennett et autres; de 1850, 1853, 1862; plusieurs de ces éditions offrent des figures coloriées. White mourut à Selborne le 26 juin 1793. J. Aikin a tiré de ses manuscrits le *Calendrier du naturaliste*, avec des observations sur plusieurs branches d'histoire naturelle, Oxford, 1795, in-8°. Ses *Œuvres en histoire naturelle*, comprenant les écrits ci-dessus indiqués, avec des observations de W. Marwick, ont été imprimées en 1802, 2 vol. in-8°, ornés de planches. P—OT.

WHITE (JOSEPH), savant orientaliste anglais, né à Gloucester en 1746, était fils d'un ouvrier tisserand, et fut destiné d'abord à exercer le même métier que son père : mais le peu de séjour qu'il fit dans une école de charité suffit pour éveiller en lui le goût de l'étude; et ses moments de loisir étaient consacrés à lire tous les livres qui tombaient sous sa main. Un homme riche, charmé de ses heureuses dispositions, le fit entrer au collége Wadham d'Oxford. A la connaissance des langues classiques, Joseph ajouta celle des langues de l'Orient. Il fut agrégé à son collége en 1774, et l'année suivante, élu à la chaire d'arabe fondée par l'archevêque Laud. Son discours d'ouverture donna une idée avantageuse de son esprit, et fut imprimé sous ce titre : *De utilitate linguæ arabicæ in studiis theologicis*. Il publia, en 1778, la version syriaque, par Philoxène (*voy.* ce nom), des quatre Evangiles dont le manuscrit avait été donné au collége Neuf par le docteur Gloster Ridley. Nommé, en 1779, l'un des prédicateurs de la chapelle de Whitehall, il fut chargé, en 1784, de prononcer les discours fondés par Bampton (*Bampton's lecture*), tâche qu'il remplit avec beaucoup de talent et de succès. Dès lors il fut considéré comme un des plus célèbres apologistes du christianisme. Ces discours furent imprimés en 1784, et réimprimés en 1785. L'auteur, qui avait sollicité et obtenu, pour ce travail, la coopération de deux théologiens distingués, négligea de reconnaître ce service dans une préface; et, cette circonstance ayant été connue de quelques ennemis que lui avait attirés la rudesse de ses manières, il fut attaqué, à ce sujet, avec beaucoup de malignité; ce qui l'obligea de publier, pour sa justification, un *Exposé de ses obligations littéraires aux révér. Samuel Badcock et Samuel Parr*. Sans aucune sollicitation de sa part, le chancelier Thurlow lui conféra une prébende de la cathédrale de Gloucester. Il reçut, en 1787, le degré de docteur en théologie. Un mariage qu'il contracta en 1790 lui fit perdre, conformément aux règlements universitaires, sa place d'associé au collége Wadham; mais il en fut dédommagé par la cure de Welton en Suffolk, où il résida une partie de l'année. Il fit paraître, en 1801, à Oxford, en un vol. in-4° : *Ægyptiaca, ou Observations sur quelques antiquités de l'Egypte*, en deux parties : 1° *Eclaircissements sur l'histoire de la colonne de Pompée*; 2° *Description des antiquités de l'Egypte, écrite en arabe par Abdollatif, A. D.* 1206, traduite en anglais et accompagnée de notes. Joseph White mourut dans son canonicat le 22 mai 1814. Aux ouvrages que nous venons de citer, il faut ajouter : 1° *Sacrorum Evangeliorum versio syriaca philoxeniana, ex codd. mss. Ridleianis in bibl. coll. Nov. Oxon. repositis, nunc primum edita, cum interpretatione et annotationibus Josephi White*, Oxford, 1778, 2 vol. in-4°; 2° *Institutions civiles et militaires de Timour ou Tamerlan*, ouvrage écrit originairement en langue mongole par ce conquérant, et traduit ensuite en persan; traduit maintenant, pour la première fois, du persan en anglais, par le major Davy, avec une *Préface*, des *Index*, des *Notes géographiques*, etc., par M. White, 1783, un vol. in-4° (*voy.* TAMERLAN). 3° *Diatessaron, sive Integra historia Domini Nostri Jesu-Christi, græce*, Oxford, 1800, in-8°; 7° édition, Oxford, 1826, in-8°; 4° *Novum Testamentum, græce. Lectiones variantes, Griesbachii judicio, iis quas textus receptus exhibet, anteponendas vel æquiparandas, adjecit Josephus White*, 1808, 2 vol. in-8°; 5° *Criseos Griesbachianæ in Novum Testamentum synopsis*, 1811, in-8°. Langlès a donné une notice sur cet orientaliste, dans le *Mercure étranger*, n° 17, 1814, p. 339. — WHITE (*William*), médecin anglais, de la secte des quakers, membre des sociétés de médecine de Londres et d'Edimbourg, né en 1744, mort à York, le 25 octobre 1790, a laissé quelques écrits utiles sur les objets de sa profession, entre autres un *Essai sur les maladies de la bile*. Z.

WHITE (JAMES), littérateur distingué, né en 1754 d'une bonne famille, fit ses études classiques à l'université de Dublin. On ne sait pas à quelle époque il vint dans la capitale de l'Angleterre, où sa vie se passa presque entièrement au sein des occupations littéraires. Le premier ouvrage qu'il publia fut une traduction anglaise, accompagnée de notes, des *Harangues de Cicéron contre Verrès*, 1787, in-4°. Un opuscule qu'il mit au jour, l'année suivante, et qui a pour titre *Idée d'un plan pour l'abolition du commerce des esclaves et pour le soulagement des noirs dans les Indes occidentales*, fit honneur à sa philanthropie, bien que ses compatriotes lui aient trouvé trop de passion. Il se livra ensuite à la poésie, pour laquelle il avait quelque talent, et au genre du roman, où il montra un tour singulier d'esprit et d'imagination, mêlant l'histoire à la fiction, et le ton grave au burlesque, en dépit du bon goût. Son excuse est dans l'amusement qu'il sait procurer à ses lecteurs. Ses divers écrits lui firent de

la réputation, sans améliorer sa position. L'infortune accabla ses dernières années, et accéléra sa fin. Ayant conçu une affection vive pour une jeune dame. et n'en étant pas payé de retour, il attribua cette contrariété à une cabale d'ennemis, qui s'attachaient à semer d'épines sa carrière littéraire, et à lui aliéner ses protecteurs et ses amis. Cette chimère troubla son repos, et finit par altérer ses facultés mentales. On le vit errer dans les rues et les environs de Bath, le corps excessivement amaigri, le teint hâve, le regard farouche et pénétrant. S'abstenant de toute nourriture tirée du règne animal, il ne vivait que d'un peu de pain, de pommes de terre et d'eau. Il passait quelquefois la nuit en pleine campagne, couché sur une meule de foin. Les dons que lui offrait la piété étaient repoussés comme une insulte. Informés de cette bizarre conduite et de ses discours non moins étranges, les magistrats s'empressèrent de le recommander aux bons soins des officiers de la paroisse : mais leur intervention fut très-mal reçue de White; et il en écrivit à plusieurs personnes, comme d'une *violation inconstitutionnelle de la liberté des sujets*. Cependant sa santé parut renaître; et ce fut quelque temps après qu'il écrivit ses *Lettres à lord Camden sur l'état de l'Irlande*, où l'on admira la finesse des observations, la clarté des raisonnements, la force et l'élégance du style. Une souscription fut secrètement ouverte, pour venir à son secours; mais on eut beaucoup de peine à lui en faire accepter le produit, même comme un prêt. Il quitta Bath presque aussitôt; et le 30 mars 1799 on le trouva mort dans son lit, à l'auberge où il s'était arrêté, à six milles de cette ville. Il n'avait guère que 40 ans. Outre les trois ouvrages ci-dessus indiqués, on a de lui : le *Château de Conway*, des *Vers à la mémoire du comte de Chatham*, et *la Lune, comparaison*, 1789, in-4°; le *Comte Strongbow, ou Histoire de Richard de Clare et de la belle Géralda*, 1789, 2 vol. in-12; les *Aventures de Jean de Gand, duc de Lancaster*, 1790, 3 vol. in-12; les *Aventures du roi Richard Cœur-de-lion*, suivies de la *Mort de lord Falkland*, poëme, 1791, 3 vol. in-12; *Histoire de la révolution de France*, traduite de Rabaut de St-Etienne, 1792, in-8°; *Discours prononcés par Mirabeau l'aîné à l'Assemblée nationale de France, précédés d'une esquisse de sa vie et de son caractère*, trad. du français, 1792, 2 vol. in-8°. — Un autre littérateur du même nom, *James* White, instituteur estimé, maître d'école à Londres, mort vers l'an 1811, a donné une traduction anglaise des *Nuées* d'Aristophane, avec la principale scolie et des notes, 1759, in-12; et le *Verbe anglais, essai grammatical dans la forme didactique*, 1761, in-8°. La critique a observé, à l'occasion de cet ouvrage, qu'on peut être un savant grammairien et un écrivain très-médiocre. Cette observation peut se renouveler souvent. L.

WHITE (Joseph Blanco), littérateur espagnol, naturalisé anglais, naquit à Séville le 11 juillet 1775; son grand-père était un Irlandais qui alla, au commencement du 18e siècle, s'établir en Espagne, et qui fonda une maison de commerce, laquelle eut plusieurs fois à traverser des circonstances difficiles. Joseph fut dès sa première enfance placé dans le comptoir de son père, mais il n'avait aucun goût pour les affaires, et il voulut embrasser la carrière ecclésiastique. Il fut ordonné prêtre à vingt-quatre ans, et quelques années plus tard il se repentait du parti qu'il avait pris. Les troubles qui désolèrent la Péninsule lui inspirèrent le désir de s'éloigner de sa patrie; il se rendit en Angleterre en 1810, et il y resta jusqu'à sa mort. Dès son arrivée à Londres, il fonda un journal mensuel qui, sous le nom de *El Español*, défendit avec chaleur la cause que soutenaient les armes britanniques; la paix rétablie en 1814 fit cesser une publication qui devenait inutile, mais le gouvernement anglais récompensa les services qu'avait rendus le rédacteur en chef en lui accordant une pension viagère de deux cent cinquante livres sterling. En 1816, il abjura formellement le catholicisme et adopta la foi anglicane; il eut un moment la pensée de devenir ministre protestant, mais il ne l'exécuta point. Ses opinions religieuses se modifièrent d'ailleurs successivement; il embrassa les doctrines des unitaires, les rationalistes le revendiquèrent ensuite pour un des leurs, et il finit par tomber dans le scepticisme. En 1820, il fournit au *Nouveau magasin mensuel* une série de *Lettres écrites d'Espagne*, qu'il signa du nom supposé de Don Leucadio Doblado et qui furent bien accueillies du public; elles reparurent séparément en 1822. Il se mit en 1823 à la tête d'un journal espagnol *Las Variedades* qui paraissait tous les trois mois et qui vécut trois ans. Un autre périodique (mais celui-là était en anglais), la *Revue de Londres*, dont White fut le directeur, mourut avant six mois. Il fournit des articles à d'autres publications plus vivaces, à la *Revue trimestrielle*, à la *Revue de Westminster*, à la *Revue de l'université de Dublin*, au *Journal d'éducation*, etc. Quelques écrits de controverse, sortis de sa plume et dirigés contre l'Eglise qu'il avait quittée, eurent un instant de vogue parmi les personnes animées d'un vif sentiment de haine contre Rome; c'est ce qui procura une certaine circulation à la *Démonstration pratique de la fausseté du catholicisme*, 1825, et au *Préservatif du pauvre contre le papisme*. Le *Second voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion*, Londres, 1833, 2 vol. in-8°, avait pour but de réfuter un ouvrage fort connu de Thomas Moore. Après avoir successivement résidé à Oxford et à Dublin, White s'établit en 1839 à Liverpool; il y mourut le 20 mai 1841. Ses ouvrages ne lui ont guère survécu; un de ses amis, J. Hamilton Thom, a publié en 1845 sa vie écrite par lui-même et accompagnée d'un choix

de sa correspondance ; le tout ne remplit pas moins de 3 volumes in-8°, et ils n'offrent aujourd'hui qu'un intérêt des plus restreints. Z.

WHITE (HENRI KIRKE), poëte anglais, naquit à Nottingham, le 21 mars 1785. Dès l'âge de trois ans, il apprit à lire d'une maîtresse d'école, qui reconnut ses étonnantes dispositions. L'écriture, le calcul et la langue française lui furent ensuite enseignés ; et telle était sa facilité, qu'un jour il composa un thème séparé pour chacun de ses condisciples au nombre de quatorze. Cette éducation était plus que suffisante pour le fils d'un boucher, que son père destinait à la même profession. Aussi fut-il retiré de l'école, d'autant plus promptement que ses instituteurs lui reprochaient un naturel incorrigible. Le jeune Henri se vengea de leur aveuglement ou de leur malveillance en écrivant contre eux des satires mordantes, mais qui du moins ne sortirent pas du cercle de ses intimes amis. Mistriss White, dont la fille aînée avait été quelque temps institutrice dans une pension, entreprit d'ouvrir elle-même une maison d'éducation ; et bientôt son établissement prospéra fort au delà de son attente ; mais quoique ce changement de situation pût faciliter les progrès de son fils, il n'en fut pas moins arraché à ses études chéries, pour apprendre à fabriquer des bas au métier. Les témoignages de son aversion pour ce travail ennuyeux déterminèrent ses parents à consulter enfin son goût. Il fut reçu, comme dernier clerc, dans une étude de procureur ; et résolu de suivre la carrière du barreau, il s'appliqua avec la plus grande assiduité à l'étude du droit, consacrant ses loisirs à acquérir quelque connaissance du grec et du latin, des langues italienne, espagnole et portugaise, de la chimie, de l'astronomie et de la musique. Presque au sortir de l'école, il avait en quelque sorte contraint, par ses importunités, une société littéraire qui existait à Nottingham, à le recevoir dans son sein. Il proposa même d'y faire une sorte de cours public. On y consentit par curiosité ; et dès le lendemain, on l'entendit improviser, sur le *génie*, un discours qui dura plus de deux heures, et qui lui mérita le titre de professeur de littérature de cette académie. Un motif ignoré le fit renoncer au barreau : et il voulut alors se préparer à entrer dans l'Eglise, par une éducation classique. La position de ses parents ne lui permettait pas de compter sur leur assistance dans cette occasion ; mais il se flatta de trouver des ressources suffisantes dans l'exercice de ses talents littéraires. Plusieurs poëmes de sa composition, insérés dans des ouvrages périodiques, avaient obtenu le suffrage de quelques hommes de goût. Il recueillit ses opuscules en un petit volume in-8°, qui parut, en 1803, sous ce titre : *le Bocage de Clifton, esquisse en vers, et autres poëmes*. Ce début n'eut pas tout le succès que le poëte pouvait espérer. Quelques hommes généreux s'étant engagés à concourir aux frais de son instruction, il fut admis à l'université de Cambridge ; et pour justifier l'attente de ses bienfaiteurs, il mit une ardeur extrême à poursuivre ses études, au point d'y consacrer fréquemment quatorze heures par jour. Cet excès altéra visiblement sa constitution. Ses facultés mentales perdirent leur ressort ; et les médecins qui le soignèrent alors jugèrent que s'il eût survécu à cette maladie, son intelligence n'eût jamais recouvré sa première vigueur. Il mourut, le 19 octobre 1806, dans la 21e année de son âge. Ce qu'on a pu retrouver de ses écrits a été réuni par Robert Southey (*voy.* ce nom), qui les a fait précéder d'une notice biographique. Deux volumes in-8° parurent vers 1807, sous le titre de *Remains*, etc. (*Restes de Henry Kirke White*). Ils ont eu de nombreuses éditions ; celle de 1827 contient une notice biographique écrite par sir H. Nicolas : celle de 1853 renferme celle de Robert Southey. M. A. Sommermeyer a donné en 1847, in-4°, un *Essai sur la vie et les écrits de White* (en anglais). L.

WHITE (CHARLES), militaire et littérateur anglais, né le 16 janvier 1793, appartenait à une bonne famille du Shropshire ; ses parents lui firent obtenir, dès l'âge de seize ans, un grade dans un des régiments de la garde, et il fut immédiatement envoyé en Espagne pour prendre part à une guerre longue et sanglante ; en toutes occasions, il montra autant de sang-froid que d'habileté. Sa conduite au siége de Ciudad-Rodrigo lui fit obtenir le grade de capitaine ; il rendit d'importants services au siége de Badajoz. Lorsque les Anglais enlevèrent cette place en sacrifiant une foule de soldats, Wellington distingua White en cette circonstance, et il l'attacha au quartier général afin de l'avoir sous la main. Vers la fin de 1812, il revint en Angleterre, et bientôt placé comme aide de camp auprès du duc de Cumberland, il accompagna ce prince en Allemagne, qui était alors le théâtre d'une lutte à outrance. Il resta auprès du général russe Benningsen afin de rendre compte à Londres de ce qui se passait de ce côté, et ce fut ainsi qu'il assista aux opérations dirigées dans l'hiver de 1813 à 1814 contre le corps du maréchal Davout, qui occupa Hambourg jusqu'après l'abdication de Napoléon. Le retour de la paix condamna White au repos ; il était parvenu au grade de colonel, lorsqu'en 1827, il quitta le service, et il se mit à écrire. Quelques romans qu'il fit paraître successivement : *Une nouvelle visite à Almack* (lieu de réunion de la haute société anglaise) ; le *Page du roi*, les *Epoux non mariés*, eurent quelque vogue ; les traducteurs allemands s'en emparèrent, mais ces productions, appartenant au genre du roman *fashionable* en faveur alors auprès du public, et aujourd'hui complétement délaissé, sont tombées dans l'oubli. La littérature ne pouvait suffire à l'activité de l'ancien militaire ; se trouvant en Belgique au

mois de septembre 1830, il se jeta avec ardeur dans la lutte contre la Hollande, et après avoir payé de sa personne au milieu des coups de fusil, il prit part aux négociations dont le résultat fut l'appui donné par l'Angleterre à l'élection du roi Léopold. White a consigné dans deux volumes publiés à Londres en 1835 : *la Révolution de la Belgique en* 1830, le récit de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait fait à cette époque. La tranquillité ayant été rétablie de ce côté, White chercha dans de lointaines excursions un aliment à son besoin d'agitation. Il parcourut l'Orient, et il le vit en observateur sagace et attentif. Son livre intitulé *Trois années à Constantinople*, publié en 1840, réimprimé en 1844 et traduit en allemand, offre une lecture à la fois instructive et agréable. White écrivit peu après avoir lancé cette publication ; toutefois le *Naval and military Journal* renferme des articles dans lesquels l'ancien militaire, revenant à ses premières études, développe sur l'organisation des armées russes et prussiennes des considérations basées sur un examen personnel. Il mourut à Bruxelles au mois d'octobre 1861. Z.

WHITE (Thomas). *Voyez* Anglus.

WHITEFIELD (George), un des chefs des méthodistes anglais, né à Glocester, le 15 décembre 1714, venait de finir ses premières études avec beaucoup de succès et d'éclat, quand sa mère, qui était veuve et qui tenait une auberge, le retint auprès d'elle. Il dit lui-même dans ses mémoires que, dans son enfance, peu de vices lui furent étrangers. A l'âge de dix-huit ans, il quitta sa mère pour aller dans un des colléges d'Oxford, où il avait obtenu une place. La secte des méthodistes, qui avait pris naissance dans cette université en 1729, sous la direction de John et de Charles Wesley (*voy.* Wesley), s'agrégea Whitefield en 1735. Dès cette époque l'ardent jeune homme se livra entièrement aux œuvres de charité et de piété, qui donnent toujours de l'éclat au berceau des nouvelles sectes. Il visita les hôpitaux et les prisons avec toute la ferveur d'un néophyte ; il ne se borna pas à soulager par des distributions pécuniaires la misère de ceux qui y étaient entassés ; il leur fournit encore toutes les consolations qu'on puise dans l'Evangile. Ordonné diacre en 1736, suivant le rite anglican, il prêcha son premier sermon dans la cathédrale de sa ville natale. On le déféra à l'évêque de Glocester, pour avoir parlé avec tant de véhémence, que l'auditoire avait été extrêmement ému, et que quinze personnes étaient tombées en démence. Cet étonnant succès ne déplut point à l'évêque, qui manifesta le désir que la démence durât encore le dimanche suivant, et se garda bien de réprimander l'orateur. Pendant deux années de suite celui-ci prêcha avec le même succès dans plusieurs églises d'Angleterre. En 1738, Wesley, qui faisait des missions en Amérique depuis trois ans, l'appela auprès de lui : Whitefield s'y rendit ; mais il revint en Angleterre en 1739, et fut ordonné prêtre à Oxford. Les églises de Londres où il était admis ne pouvant contenir la multitude d'auditeurs qui se pressaient autour de lui, il se mit à prêcher en pleine campagne, d'abord à Kingswood près de Bristol, endroit principalement habité par des charbonniers, une des classes de la société les plus grossières et les plus vicieuses, dit le docteur Aikin. Ces hommes vinrent l'entendre par milliers, et furent profondément touchés. Les larmes ruisselaient sur leurs joues noircies par le charbon. Depuis il prêcha ainsi à Bristol même, où les chaires lui furent fermées, à Londres, surtout dans Moorfields, quelquefois au milieu des insultes. Il repassa deux mois après en Amérique, prêcha successivement dans les possessions que les Anglais avaient alors dans cette partie du monde, et fonda en Géorgie un hôpital pour les orphelins. Il était de retour en Angleterre en 1741. « Il pensait, dit l'auteur de l'*Histoire des « sectes religieuses,* qu'on pouvait indifféremment « faire usage du *Livre des communes prières,* ou « lui substituer une liturgie improvisée, ce qu'il « faisait quelquefois. Il fut choqué d'un sermon « de Wesley sur la prédestination : ils se con« servèrent une estime réciproque, mais leur « amitié se refroidit. Ici commence leur rupture : « le méthodisme se partage en deux branches, « dont les coryphées sont John Wesley et George « Whitefield ; de part et d'autre on s'est injurié « avec fureur, accusé d'hétérodoxie, excommu« nié. » Pendant quelque temps Whitefield se vit délaissé ; mais il ne perdit point courage. Il se bâtit près de la chapelle de Wesley, dans Moorfields, une espèce de hangar, qu'il appela le *Tabernacle,* et qui devint par la suite un vaste édifice ; il renouvela ses prédications avec beaucoup de succès en divers lieux. En Ecosse les églises lui furent ouvertes, et se remplirent de ses auditeurs. A son retour par le pays de Galles, il épousa une dame veuve, à Abergavenny. Ce fut en 1742 qu'il livra une sorte de combat aux charlatans qui, le dimanche, dressent leurs tréteaux sur la place de Moorfields, et il en sortit victorieux ; ce triomphe valut à sa congrégation un nouvel accroissement de prosélytes. Après avoir organisé ses *Tabernacles,* il retourna en Amérique en 1744. C'était son troisième voyage dans le nouveau monde. Dans le mois de juillet 1748, il était à Londres. Il devint alors le chapelain de la comtesse de Huntingdon, gagnée au méthodisme. Plusieurs personnages d'un rang élevé, entre autres le comte de Chesterfield et lord Bolingbroke, désirèrent l'entendre, et parurent émus. « Jamais, dans toute ma vie, dit White« field, rien ne me causa tant d'étonnement. » En 1751, il retourna en Amérique pour la quatrième fois, et dès l'année suivante il fit un cinquième voyage. On ne peut guère déterminer au juste l'époque de son sixième voyage ; mais on sait

qu'il revit sa patrie en 1763, et la quitta pour la septième et dernière fois en 1769. Il mourut à Newbury, près de Boston, le 30 septembre 1770. « Whitefield, dit un savant écrivain que nous « avons déjà cité, était doué d'une voix sonore « et gracieuse, d'une éloquence populaire, en« traînante et persuasive. Quand on lui repro« chait de haranguer au milieu des champs, il « citait la parabole évangélique de l'homme qui, « mariant son fils, envoie sur les grands che« mins, et dans les places publiques, chercher « des convives au festin nuptial. A Cambuslang, « situé à quatre milles de distance de Glascow, « il réunit en pleine campagne un auditoire de « trente mille personnes, dont un grand nom« bre frappaient des mains, saignaient du nez, « tombaient en convulsion; toute l'Ecosse re« tentit de ces événements attribués par les uns « au St-Esprit, par les autres au diable. » Whitefield avait quelques opinions contraires à celles de Wesley; il croyait les œuvres peu importantes pour la justification, si ce n'est comme preuve de la foi; il admettait la prédestination absolue et la réprobation particulière. Il avait peu d'instruction, peu de talents littéraires; on ne le lit guère hors de sa secte. Ce fut lui qui introduisit dans son parti la *stichomantie*, c'est-à-dire l'habitude de consulter la Bible en l'ouvrant au hasard pour tirer du premier verset qui se présentait à la vue des inductions sur la réussite d'une entreprise. Cet usage d'invoquer le sort était un moyen d'arbitrage qu'il employait en cas de discussion, même sur des points théologiques. Ses *Lettres*, ses *Sermons*, ses *Traités de controverse* et autres ont été imprimés, en 1771, 6 vol. in-8°. Le docteur Gillies a publié des *Mémoires sur la vie de Whitefield*, 1772, in-8°. L'espèce de journal de sa vie que ce méthodiste avait rédigé lui-même a été inséré dans la collection anglaise paraissant sous le titre d'*Autobiographie*, etc., 1826, tome 6, avec portrait. Le poëte Cowper a célébré dans ses poésies sacrées les actes de bienfaisance et de charité de Whitefield. On peut consulter l'*Histoire des sectes religieuses* par Grégoire, 2 vol. in-8°, et le *Précis historique du méthodisme*, par l'auteur de cet article, Paris, 1817, in-8° (1). L—B—E.

WHITEHEAD (PAUL), poëte satirique, naquit à Londres le 6 février 1709. Son père, riche tailleur, lui fit donner une éducation assez soignée. Ses premiers pas dans le monde ne furent pas heureux : il se lia avec un directeur de spectacles, répondit pour lui d'une somme considérable qu'il ne put payer, et subit une longue détention. C'est là que se développa son talent pour la poésie. Dès ses premières pièces de vers, il manifesta des opinions qui semblaient inconciliables : jacobite, il écrivait en faveur des Stuarts, et républicain, il attaquait avec violence le gouvernement monarchique. Le parti qui était alors opposé à Robert Walpole prit Whitehead sous sa protection, et le fit quelquefois admettre dans la société privée du prince de Galles, fils de George II; mais l'audace de ses écrits lui suscitait de toutes parts des ennemis dangereux. Son premier poëme : *The state dunces* (les sots d'Etat ou les sots politiques), 1733, n'offensait que certains personnages; le second : *Manners* (manières ou mœurs), 1739, contenait des attaques formelles contre le gouvernement établi et la constitution. Sur la motion de lord Delawar, le poëte téméraire fut mandé à la barre de la chambre des pairs. Il se cacha, et ce fut l'imprimeur seul qui parut. Whitehead, peu de temps après, courut un nouveau danger : il fut accusé d'athéisme, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la vindicte des lois. Il se proposa un objet plus louable, lorsqu'il flétrit dans sa *Gymnasiade*, imprimée en 1744, le barbare spectacle des *Boxeurs*. Cette satire fut dédiée à Brougton, qui était alors le champion le plus formidable dans ces honteuses luttes. Une nouvelle carrière s'ouvrit tout à coup devant Whitehead, et l'âge ayant calmé la fougue de son esprit, il parut goûter les douceurs du repos et d'une vie aisée. Des protecteurs puissants lui firent obtenir la place de trésorier de la chambre des pairs, qui lui rapportait plus de huit cents livres sterling (vingt mille francs). Il acheta une maison de campagne à Twickenham, et mit son plaisir à y recevoir les écrivains et les artistes les plus distingués. Il cessa non-seulement d'écrire, mais il brûla même un grand nombre de satires et de pièces de vers qu'il avait destinées à l'impression. Après une longue et douloureuse maladie, Whitehead mourut à Londres le 30 décembre 1774. Toutes les productions qu'il avait publiées à diverses époques ont été recueillies en un volume in-4°, par son ami le capitaine Édouard Thompson (1777). Johnson les a fait entrer dans sa collection des poëtes anglais. On peut résumer l'éloge du talent de Whitehead en peu de mots : il se proposa toujours d'imiter la manière de Pope, et il fut le plus heureux des imitateurs de ce grand poëte. Mais trop souvent il souilla sa plume par la calomnie et l'impiété. S—V—S.

WHITEHEAD (WILLIAM), poëte anglais, né à Cambridge en 1715, était fils d'un boulanger que des imprudences ruinèrent, et qui mourut insolvable. Dans la triste situation de sa famille, William eut l'avantage de trouver un protecteur : M. Bromley, depuis lord Montford, lui procura une place gratuite au collége de Winchester. Le jeune élève montra plus de penchant pour la lecture que pour les jeux de son âge, et cultiva les muses de bonne heure. En 1733, le comte de Peterborough, étant venu visiter avec Pope le collége de Winchester, donna vingt gui-

(1) Une *Vie* de Whitefield, publiée à Edimbourg en 1826, in-8°, en anglais, a été traduite en allemand par A.-C. Tholuck, Leipsick, 1834 et 1840. R. Philip a publié, à Londres, en 1836, la *Vie et époque de Whitefield* (en anglais).

nées pour être distribuées en prix à ceux des écoliers qui se distingueraient par leurs compositions sur un sujet désigné ; et William fut un des six qui furent couronnés dans cette occasion. Ce petit triomphe lui laissa une vive prédilection pour l'illustre poëte, dont il s'attacha depuis à imiter le style ; il traduisit même en vers latins la première épître de l'*Essai sur l'homme*. Son caractère doux et ses manières engageantes le faisaient aimer autant que ses talents naissants le faisaient estimer de ses camarades. On remarquait toutefois que ses amis étaient particulièrement des enfants de familles nobles ou destinés à jouir d'une grande fortune. Doit-on attribuer ce choix à un goût délicat ou à une prudence précoce ? Après avoir occupé quelque temps une place lucrative dans le collége, il le quitta, à la suite d'une injustice qui ne lui laissait pas espérer d'avancement, et il retourna dans sa ville natale. Ce fut à son humble naissance qu'il dut une des six places fondées à Clare-Hall, en faveur de six orphelins de boulangers, par Thomas Pike, qui avait exercé cette profession à Cambridge. Dans cette nouvelle situation il sut gagner la bienveillance de plusieurs hommes d'un grand mérite, les docteurs Powell, Balguy, Ogden, Stebbing et Hurd, qui restèrent toujours ses amis. Whitehead eut le rare avantage de conserver toute sa vie presque tous les amis qu'il s'était faits à l'entrée de sa carrière. En 1736, on le trouve au nombre des poëtes qui célébrèrent le mariage du prince de Galles, et la naissance de son fils (depuis George III). D'autres poëmes publiés ensuite firent plus d'honneur à son talent, entre autres une Epître *sur le danger d'écrire des vers*, 1741 ; *Atys et Adraste*, conte imité depuis avec toute la supériorité d'un grand talent par Lebrun le lyrique ; et un *Essai sur le ridicule*, 1743, modèle de satire permise. L'auteur, désirant se mettre en état de soulager sa mère, poursuivait ses études avec ardeur. Il fut agrégé à son collége en 1742, et admis au degré de maître ès arts l'année suivante. Villiam, troisième comte de Jersey, cherchait alors un précepteur pour son second fils, le vicomte Williers. On lui proposa Whitehead, qui fut accepté et traité sur un pied avantageux. Celui-ci, résidant alors dans la capitale, se livra davantage à son goût pour le spectacle et pour la littérature dramatique ; il composa une petite pièce, *le Bal d'Edimbourg*, où le prétendant était tourné en ridicule ; mais elle ne fut ni jouée, ni imprimée. Un ouvrage d'un genre plus estimable ne tarda pas à l'occuper. Ce fut une tragédie, le *Père romain*, dont le sujet est emprunté de l'*Horace* de Corneille. Représentée, en 1750, sur le théâtre de Drury-Lane, dont Garrick était directeur, elle eut un grand succès, et elle se soutint sur la scène. Ses compatriotes prétendent qu'elle est supérieure, pour le style, à la pièce française ; ils regrettent néanmoins de n'y pas voir conservés les personnages de Curiace et de Sabine. Une autre tragédie de Whitehead, *Créuse*, représentée en 1754, eut un succès moins éclatant. Le produit de ces deux pièces, ainsi que de la vente d'un recueil de ses *Poëmes*, publié la même année, fut noblement employé par lui à payer les dettes de son père. Il accompagna ensuite dans leurs voyages, en qualité de gouverneur, le vicomte Williers, ainsi que le vicomte Nuneham, fils du comte d'Harcourt. La vue de sites pittoresques, particulièrement en Italie, lui inspira plusieurs morceaux de poésie qui offrent de grandes beautés ; on cite surtout son *Ode au Tibre*, et six *Epîtres élégiaques* qui furent imprimées ensemble après son retour. L'avis de sa nomination à l'emploi de secrétaire de l'ordre du Bain lui parvint pendant son séjour en Italie. Il avait publié antérieurement une *Epître à lord Ashburnham sur la noblesse ;* on y lisait quelques attaques contre les titres héréditaires : l'auteur ne prévoyait pas qu'il occuperait plus tard la place de poëte lauréat. Sur le refus de Gray, cette place fut offerte à Whitehead, qui l'accepta et qui en remplit les devoirs avec une exactitude dont il n'y a pas d'autre exemple. Les odes de Colley Cibber avaient attiré sur ce titre de poëte de la couronne un ridicule qui devait rejaillir sur son successeur. C'est une tâche difficile en effet que de composer deux fois chaque année, et sur les mêmes sujets, le nouvel an et la naissance du souverain, un poëme lyrique qui ne reproduise pas des idées rebattues. Les odes du nouveau lauréat ne sont pas sans mérite ; mais l'essaim des poëtes jaloux n'en fit pas moins pleuvoir sur lui une grêle de traits, auxquels il eut la sagesse de se montrer indifférent. Les injures même de Churchill ne parurent pas l'émouvoir, et c'était ce qui pouvait le plus mortifier ce libelliste, accoutumé à faire trembler les écrivains les plus célèbres. Traité en ami par le comte et la comtesse de Jersey, ainsi que par lord Nuneham, dînant à la table de ces seigneurs, accueilli dans la bonne compagnie comme un homme du meilleur ton, il continuait de vouer ses loisirs à la littérature, se délassant par des travaux de son choix de la contrainte des occupations que lui imposait son titre. Sa comédie de l'*Ecole des amants*, jouée avec succès, en 1762, à Drury-Lane, fut classée parmi les bonnes comédies dans le genre moral et sentimental. Il mit au jour, vers le même temps, un *Mandement aux poëtes*, dans lequel, en sa qualité de lauréat, il prend avec un enjouement spirituel le ton de dignité d'un évêque donnant ses instructions pastorales à son clergé. Churchill, qui le harcelait continuellement sans pouvoir attirer son attention, trouva un moyen de lui faire éprouver autrement les effets de sa haine : ce fut d'empêcher Garrick, par la seule terreur de ses sarcasmes, de mettre sur la scène une nouvelle tragédie de

l'auteur du *Père romain;* celui-ci fut obligé de se réduire à donner, sans se faire connaître, une petite pièce du genre bouffon, l'*Excursion en Écosse*, qui fut longtemps applaudie, et imprimée plus tard, sous le voile de l'anonyme. En 1774, il recueillit en deux volumes ses *Pièces de théâtre* et ses *Poésies*. Depuis cette époque, il ne publia plus que deux opuscules, la *Variété, conte pour les personnes mariées*, 1776, poëme léger et agréable, dans la manière de Gay, et qui eut en très-peu de temps cinq éditions ; et *la Barbe de bouc*, 1777, qui n'eut pas la même vogue que le précédent, mais ne lui est pas inférieur par la tendance morale, et par la satire légitime de mœurs dégénérées. Whitehead mourut subitement le 14 avril 1785. Sans s'être élevé au rang des grands poëtes, cet écrivain est au-dessus de la médiocrité. Doué d'invention et de facilité, il refroidit quelquefois ses ouvrages par sa docilité à adopter les changements que lui indiquaient ses amis, et par son attachement à des modèles de poésie qui avaient cessé de plaire au public. Son mérite consiste dans la facilité, la correction et l'élégance. Comme prosateur, on a de lui les numéros 12, 19 et 58 du *Monde* (the World), trois morceaux qui plaisent par une gaieté délicate et vraie ; et des *Observations sur le bouclier d'Énée*, publiées d'abord dans le *Muséum* de Dodsley, jointes ensuite au Virgile de Warton, et reproduites dans le troisième volume des *Poëmes de Whitehead*, publié en 1788, in-8°, par son ami W. Mason. Ce volume, qui contient, outre *la Variété* et *la Barbe de bouc, Vénus parant les Grâces*, la *Traduction d'un poëme de Taliesin*, et neuf ou dix *Odes* pour le nouvel an, est précédé de Mémoires sur la vie du poëte par l'éditeur ; mais ces mémoires sont loin de valoir, pour le fond comme pour le style, ceux qu'il a donnés sur Gray. Ce biographe n'y laisse échapper aucune occasion d'exhaler son ressentiment contre le docteur Johnson, esprit bien supérieur, qui n'existait plus, et avec lequel on ne lui avait connu aucun dissentiment. Whitehead a laissé en manuscrit une tragédie dont on ne dit pas le sujet, le premier acte d'un *OEdipe*, et quelques poésies qui ont été insérées parmi ses œuvres posthumes. Un de ses contes, *le Chien*, a été mis en vers français par M. Hennet, et cette traduction est imprimée, avec le texte en regard, dans le troisième volume de la *Poétique anglaise*. L.

WHITEHEAD (Jean), non moins célèbre comme prédicateur et historien de la secte des méthodistes que comme très-habile médecin, naquit d'une famille honorable établie depuis longtemps en Angleterre et montra de grandes dispositions à l'étude et à la méditation. A vingt ans il était cité comme helléniste et latiniste distingué. Il fut lié de bonne heure avec Wesley, et dans sa jeunesse il prêcha à Bristol. Il embrassa ensuite les principes du quakérisme et devint un des prédicateurs les plus suivis de la société des amis, qui bientôt le placèrent à la tête d'une maison d'éducation où étaient élevés la plupart de leurs enfants. Un gentilhomme anglais (M. Barclay) lui proposa d'être le guide de son fils, qui allait partir pour visiter les principales contrées de l'Europe. Le disciple et l'instituteur, après avoir parcouru ces diverses régions, arrivèrent ensemble à Leyde et y séjournèrent longtemps. Whitehead s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la médecine et de l'anatomie. Tels furent ses progrès dans ces sciences que le docteur Lettsom, qui ne le connaissait que par sa correspondance scientifique avec lui, s'entremit en son absence et sans qu'il l'eût demandé pour lui faire donner au dispensaire de Londres (Primrose-Street) la place de médecin. Whitehead s'acquitta de ces fonctions à la satisfaction universelle, et deux ans après, il fut porté par les quakers à l'emploi de médecin en chef dans l'hôpital de Londres situé quartier de Mile-End. La reconnaissance que lui inspirait ce service ne l'empêcha pas de renoncer à leurs doctrines : déterminé par les arguments de son ancien ami Wesley, chef des novateurs, il quitta les quakers pour s'engager sous les bannières du méthodisme, et devenu un des prédicateurs de ses nouveaux frères, il acquit en peu de temps une grande réputation d'éloquence. Ce fut lui qui assista Wesley dans sa dernière maladie et qui prononça son éloge funèbre. Enfin il écrivit la *Vie du révérend Jean Wesley, composée sur ses papiers secrets et sur ses ouvrages imprimés, et rédigée à la prière de ses exécuteurs testamentaires, avec la vie de Charles Wesley, d'après son journal particulier*, Londres, 2 vol., le premier en 1793, le second en 1796. Cet ouvrage excita entre l'écrivain et un méthodiste une dispute qui finit par une scission dans le méthodisme. Il fut défendu à Whitehead de prêcher dans la nouvelle société. Cependant ces nuages se dissipèrent bientôt, et Whitehead, réintégré dans ses fonctions de prédicateur après une réconciliation complète et sincère, continua de mériter des applaudissements par son éloquence. Il mourut le 7 mars 1804. P—ot.

WHITEHURST (Jean), mécanicien anglais, né le 10 avril 1713, à Congleton, dans le comté de Chester, dut le jour à un horloger de cette ville. Son éducation fut négligée, et il cessa de bonne heure de fréquenter les écoles ; mais il suppléa à ce qui lui manquait de ce côté par son application et par le penchant qu'il avait naturellement à approfondir tout ce qui se passait sous ses yeux. C'est sans doute par cette extrême ténacité qu'il mettait à poursuivre les causes premières de tous les effets et les résultats les plus éloignés de toutes les causes qu'il acquit dès sa jeunesse une extrême habileté dans l'horlogerie. Cette application ingénieuse de la mécanique à la mesure du temps avait pour lui tant d'attrait

qu'à l'âge de vingt et un ans il fit le voyage de Dublin, uniquement pour voir une horloge de nouvelle construction et s'entretenir avec l'artiste qui l'avait inventée. Celui-ci, peu soucieux d'admettre dans son secret un admirateur capable de devenir son rival, se refusa à la demande du jeune voyageur. Mais Whitehurst, ne renonçant point à son entreprise, s'établit dans la maison, où il ne tarda pas à saisir une occasion pour se glisser dans l'appartement où était l'horloge favorite; en ayant examiné à loisir le mécanisme mystérieux, il prit brusquement congé de son hôte et retourna en Angleterre. Il passa encore deux ou trois ans à Congleton; ensuite il vint s'établir à Derby, où il s'attendait à trouver un théâtre plus digne de ses talents et où en effet il acquit en peu de temps non-seulement la réputation d'horloger du premier ordre, mais encore celle de mécanicien ingénieux et profond. Il construisit à Derby l'horloge de la halle, celle de l'église de tous les Saints et son carillon. Il établit une manufacture d'instruments de physique parmi lesquels on distingue divers baromètres et thermomètres construits autrement que ceux dont on s'était servi jusqu'alors et des appareils hydrauliques d'une grande puissance. Ces travaux ne tardèrent point à le mettre en relation avec des personnages éminents, et en 1775, il fut appelé, sur la sollicitation du duc de Newcastle, à l'hôtel des monnaies de Londres, qui le chargea de la confection des étalons et des trébuchets. Quatre ans après la société royale des sciences le reçut au nombre de ses membres, et plusieurs autres associations savantes suivirent l'exemple que venait de leur donner la plus célèbre de toutes celles de l'Angleterre. Whitehurst continua de mériter ces distinctions par de nouveaux ouvrages. En 1783, il alla, malgré son âge avancé et ses infirmités, visiter en Irlande la fameuse chaussée des Géants et diverses parties septentrionales de l'île, qu'il trouva composées de matières volcaniques, et il y construisit dans le comté de Tyrone une machine pour élever l'eau à volonté. Il mourut cinq ans après cette excursion, le 18 février 1788, d'une attaque de goutte. C'était un homme d'un caractère doux, paisible et bienfaisant; son extrême modestie était égale à son mérite. Voici les titres de ses écrits : 1° *Recherches sur l'état originaire et la formation de la terre*, Londres, 1778, in-8°; 2° édit., 1786; 3° (posthume), 1792. La deuxième contient quelques corrections et des additions considérables, dues d'abord aux progrès des idées de l'auteur, qui avait longtemps réfléchi sur ce premier problème de la science géologique, et ensuite aux faits nouveaux que lui avait révélés ou fait entrevoir son voyage dans l'Irlande, voyage dont le but n'était autre que l'amélioration des *Recherches sur l'état originaire du globe*. Ce n'est pas dans le cabinet que l'auteur avait formé ses conjectures sur la formation du globe; il en avait examiné la structure extérieure, était descendu dans les mines et avait déduit des suppositions des faits et des lois de la nature. Il prend pour base principale cette grande donnée posée par Newton et vérifiée depuis par les observations astronomiques et les opérations trigonométriques : la figure sphéroïde de la terre ou l'excès du diamètre équatorial sur son diamètre polaire, acquis par sa révolution diurne sur son axe; et il conclut de ce fait que ce globe doit avoir été originairement dans un état de fluidité. Le *Monthly Review* de janvier 1779, p. 37, contient un exposé de cette théorie. 2° *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids par la mesure du temps*, Londres, 1787. Le but et l'idée fondamentale de cet ouvrage, composé sous l'influence d'une pensée ingénieuse, est de faire dériver la plus grande longueur que l'on puisse employer de la différence de deux pendules dont les vibrations sont ensemble comme deux est à un, et dont les longueurs coïncident presque avec l'étalon anglais en nombres entiers. Quelques inexactitudes dans les chiffres devaient empêcher ce nouveau système de prévaloir; mais il eût suffi à la réputation de l'auteur, si elle n'eût pas été faite depuis longtemps. 3° *Traité des cheminées, des ventilateurs et des serres chaudes dans les jardins*, Londres, 1794, in-8°. Ce dernier ouvrage était inédit à la mort de l'auteur et ne dut le jour qu'aux soins de son ami le docteur Willan. On peut voir quelques mémoires de Whitehurst dans les *Transactions philosophiques*, tels que des *Observations thermométriques*, faites à Derby (t. 57); *Description d'une machine à élever l'eau à Oulton*, comté de Chester (t. 65), etc. Ces morceaux ont été recueillis dans une édition complète des œuvres de Whitehurst, Londres, 1792. P—ot.

WHITELOCKE (Bulstrode), diplomate anglais, naquit à Londres, le 6 août 1605. Son père, jurisconsulte distingué, lui fit faire d'excellentes études. Élu membre du long parlement, il présida la commission qui instruisit le procès du comte de Strafford. À l'exception de cette malheureuse affaire, Whitelocke manifesta toujours des opinions très-modérées. Il témoigna un désir sincère de prévenir la guerre civile par des négociations avec Charles Ier. Cependant, lorsqu'elle éclata, il accepta du service dans l'armée parlementaire et reçut peu après un brevet de gouverneur du château de Windsor. Nommé l'un des commissaires pour traiter de la paix à Oxford, en 1644, il se prêta avec plus de zèle que de prudence aux désirs du roi, qui le pria de lui tracer un projet de réponse au parlement. Ce papier, quoiqu'il y eût contrefait son écriture, devint la base d'une accusation à laquelle il eut beaucoup de peine à se soustraire. La déférence que lui témoignait Cromwell ne l'aveuglait point sur ses projets ambitieux, et plus d'une fois, son influence, comme président de la chambre des

communes, fut opposée avec succès aux machinations du futur usurpateur. Lorsque le parti dominant parvint à faire mettre le roi en jugement, Whitelocke fut nommé membre du comité des trente-huit; mais ne prévoyant que trop ce qui se préparait, il saisit un prétexte pour se réfugier à la campagne. Le jour où se consomma le régicide, il resta caché, pour prier et gémir. Il a eu soin de s'en vanter dans un *memorandum* sur cette catastrophe. On ne peut dissimuler néanmoins que, peu de jours après, il reparut au parlement et adhéra à toutes les mesures du parti républicain. Aussi fut-il du nombre des quatre députés envoyés au-devant de Cromwell, pour le féliciter de sa victoire de Worcester. Cependant le protecteur n'avait en lui qu'une légère confiance, et pour l'éloigner, il le nomma ambassadeur en Suède. La reine Christine l'accueillit favorablement et le nomma chevalier de l'Amaranthe, ce qui l'autorisa à prendre le titre de sir Bulstrode Whitelocke. Cromwell, à son retour, lui conféra la pairie et le rang de vicomte; mais il ne les accepta point. Richard, fils du protecteur, lui témoigna une confiance particulière. Whitelocke fut pourtant soupçonné de correspondre, à l'étranger, avec les partisans de Charles II. Quand ce prince remonta sur le trône de ses pères, il l'accueillit gracieusement; mais il l'exhorta à se retirer à la campagne, pour ne plus s'occuper que de ses seize enfants. Whitelocke suivit ce conseil ou plutôt cet ordre, vécut encore quinze ans dans la retraite et mourut dans le Wiltshire, le 28 janvier 1676. C'est lui qui parlait de l'auteur du *Paradis perdu* en ces termes : « Un aveugle nommé Milton. » Son principal ouvrage est un *Précis historique du règne de Charles Ier*. On trouve dans ce précis des renseignements précieux sur les opérations militaires et les négociations secrètes. Il a laissé aussi des *Mémoires sur l'histoire d'Angleterre jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier*; mais cet ouvrage est incomplet, sa veuve ayant brûlé une partie du manuscrit. S—v—s.

WHITFORD (RICHARD), d'une ancienne famille du pays de Galles, fit ses études dans l'université d'Oxford et devint chapelain de Richard Fox, évêque de Winchester. C'était un homme de lettres très-distingué, qui fut en correspondance avec Thomas More, Erasme et les autres beaux-esprits de son temps. S'étant dégoûté de la vie du monde, il prit l'habit religieux dans le monastère de Sion. Après la dissolution de cette maison, sous Henri VIII, il vécut dans la retraite. Il existait encore en 1541; mais on ne sait pas l'époque de sa mort. On a de lui : 1° *Préparation pour la communion*, Londres, in-8°; 2° *Défense des trois vœux de religion contre Luther*, 1532, in-4°; 3° *Traité de la patience*, 1541, in-4°; 4° le *Martyrologe de l'Eglise de Salisbury, tel qu'on le lisait dans celle de Sion*, avec des additions, in-4°; 5° *Méditations solitaires*; 6° le *Psautier de Jésus*, souvent réimprimé et qu'on croit être le même que celui qui est encore en usage parmi les catholiques d'Angleterre; 7° traduction de la *Règle de St-Augustin*; 8° traduction de l'*Alphabetum religiosorum* de St-Bonaventure, 1532, in-4°. T—D.

WHITGIFT (JEAN), archevêque de Cantorbéry, né en 1530, à Grimsby, dans le comté de Lincoln, fut élevé dans l'abbaye de Wellow, sous les yeux de son oncle, qui en était abbé; puis à Londres, où il prit du goût pour la réforme; enfin dans l'université de Cambridge, dont il parcourut tous les degrés jusqu'au doctorat inclusivement. Le sujet de la thèse qu'il soutint à cette occasion nous donne suffisamment la mesure de son zèle et de ses opinions; il roulait sur cette proposition : *Papa est ille antichristus*. Ses talents pour la prédication lui procurèrent plusieurs bénéfices. Il fut chapelain de la reine Elisabeth, professeur royal de théologie, principal du collége de la Trinité, deux fois vice-chancelier de l'université de Cambridge. L'archevêque Porter lui accorda une dispense pour posséder en même temps le doyenné de Lincoln, un canonicat d'Ely, la cure de Teversham et tout autre bénéfice auquel il pourrait être nommé. Cartwright avait présenté, en 1572, une adresse au parlement en faveur des principes des puritains, pour prouver que l'on ne doit rien admettre, en matière de doctrine et de discipline, que ce qui est contenu expressément dans la parole de Dieu. Whitgift y répondit par ordre de l'archevêque Parker. Cartwright ayant attaqué la réponse, Whitgift répliqua avec encore plus de force. Comme ces deux ouvrages furent examinés très-soigneusement par plusieurs évêques et docteurs, ils sont très-propres à donner une idée juste des dogmes et de la discipline de l'Eglise anglicane à cette époque. Elevé, en 1577, sur le siége de Worcester, transféré, en 1583, sur celui de Cantorbéry, Whitgift travailla efficacement à maintenir l'intégrité de la doctrine anglicane contre les catholiques et la pureté de la discipline contre les puritains. Il priva des fonctions ecclésiastiques ceux qui se refusèrent à souscrire la *suprématie* de la reine, la *liturgie* nouvelle et les trente articles qui contiennent tout le régime de l'Eglise anglicane. Les puritains avaient de grands protecteurs à la cour, où l'inflexibilité du primat trouvait beaucoup de censeurs; mais il triompha de tous les obstacles par la fermeté de son caractère et par la faveur de la reine, qui détestait les principes politiques des puritains. La confiance d'Elisabeth en ce prélat était sans réserve; elle l'admit au conseil privé, se déchargea sur lui de toutes les affaires ecclésiastiques et lui laissa le choix des évêques. Il refusa la place de chancelier et sut toujours contenir les communes, qui formaient journellement des entreprises contre le clergé. Sous Jacques Ier, il conserva le même crédit et la même influence; mais il ne

put en jouir longtemps, étant mort le 29 février 1603, des suites d'une paralysie. Ce prélat était très-instruit ; il avait du talent et du zèle pour la prédication. Sa conduite était régulière, son administration ferme ; il aimait la représentation, et sa maison, qui présentait un état militaire considérable, fournit à l'armée plusieurs officiers de mérite. Il y avait une espèce d'académie, où il faisait élever un certain nombre de jeunes gens, qu'il envoyait ensuite dans les universités à ses frais. La plupart de ses chapelains étaient des hommes remplis de talents, et plusieurs parvinrent à l'épiscopat. La charité, l'hospitalité formaient son caractère. Il bâtit à Croydon le plus bel hôpital qu'il y eût alors en Angleterre et y établit une école bien dotée. L'Eglise anglicane moderne le compte pour un de ses plus illustres prélats et un des plus zélés défenseurs de ses droits et de sa discipline. La vie de Whitgift a été écrite en anglais par G. Paule, Londres, 1612, in-4°, et 1699, in-8°, et par John Strype, Londres, 1718, in-fol., réimprimée à Oxford, en 1822, 3 vol. in-8°, à un petit nombre d'exemplaires. T—D.

WHITT. *Voyez* WHYTT.

WHITTINGTON (sir RICHARD), maire de Londres dans le 15e siècle, naquit vers 1360, dans une famille obscure, et fit d'abord l'humble commerce de mercerie. Doué de beaucoup d'intelligence, il se livra bientôt à de grandes spéculations, et il acquit une fortune considérable, dont il fit le plus honorable usage. Il fonda un collége pour les pauvres, qui reçut le nom de Whittington ; bâtit Newgate, la moitié la plus considérable de l'hôpital de St-Barthélemy, une grande partie de Guildhall, la bibliothèque de Greyfriars, devenue hôpital du Christ. Honoré et chéri de ses concitoyens, il fut nommé jusqu'à trois fois maire de Londres, après avoir été shériff, et s'acquitta avec autant de zèle que de sagesse de ces importantes fonctions. Les historiens racontent que, sous le roi Henri V, il fournit à l'Etat une somme considérable pour les frais de la guerre, et que ce prince le créa chevalier. Il mourut vers 1425. Sa vie forme le sujet d'un volume publié à Londres, en 1811, in-8°. Z.

WHITTINGTON (ROBERT), né à Lichtfield, en 1480, fut élevé dans l'université d'Oxford. Son goût pour l'étude des classiques absorba tous ses autres penchants, et il s'acquit la réputation du premier grammairien d'Angleterre. Par une distinction extrêmement rare, il fut créé, avec une pompe extraordinaire, docteur de grammaire, ayant, dans cette cérémonie, une branche de laurier sur la tête : il se donna le titre de *protovates Angliæ*. L'ostentation qu'il y mettait lui attira des jaloux parmi les plus habiles de ses collègues. Il était mordant dans ses satires et s'estimait au-dessus de son mérite. Whittington jouissait de la faveur du cardinal Wolsey. On sait qu'il vivait encore en 1530 ; mais la date de sa mort est inconnue. Ses productions sont très-nombreuses et roulent la plupart sur le genre de littérature auquel il avait consacré sa vie, c'est-à-dire sur la grammaire latine et sur toutes ses parties ; elles sont toutes remplies de traits satiriques contre ses émules, principalement contre Guillaume Horman et Guillaume Lily. Elles ont eu, au 16e siècle, des réimpressions nombreuses, qui ont de la valeur aux yeux des bibliophiles anglais. La plus rare de toutes est un traité des *Synonymes*, in-4°, sans date. Il avait en outre composé un traité *De difficultate justitiæ servandæ in reipublicæ administratione*, et un autre *De quatuor virtutibus cardineis*, tous les deux dédiés au cardinal Wolsey. On les conserve en manuscrit dans la bibliothèque Bodléienne. On trouve des détails étendus sur cet écrivain dans les *Athenæ oxonienses* de Wood et dans l'*Histoire de la poésie anglaise*, par Warton. T—D.

WHITTINGTON (le révérend G.-D.), associé du collége de St-Jean, à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent, où il s'occupa surtout d'examiner les monuments religieux. Une mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main au résultat de ses recherches. On a imprimé de lui, en 1808 : *Description historique des antiquités ecclésiastiques de la France, ayant pour objet d'éclaircir la naissance et les progrès de l'architecture gothique en Europe*, in-4° de 188 pages. On y trouve des vues neuves, un grand nombre de faits et d'anecdotes, et des jugements sains, exprimés dans un style clair, élégant et naturel. L.

WHITWORTH (CHARLES, lord), fils aîné de Richard Whitworth, gentilhomme du comté de Stafford, qui, à l'époque des révolutions qui renversèrent les Stuarts, s'était fixé à Adbaston. Son éducation fut confiée aux soins de M. Stepney, qui, aux études du publiciste et de l'homme d'Etat, joignait le talent du poëte. Cet habile précepteur accompagna son élève dans plusieurs cours d'Allemagne, le préparant à suivre la carrière des ambassades. Charles Whitworth fut nommé, en 1702, résident à la diète de Ratisbonne, et deux ans plus tard envoyé extraordinaire à la cour de St-Pétersbourg, où il obtint des succès de plus d'un genre. En 1710, il se rendit à St-Pétersbourg avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, dans une occasion très-importante : M. de Mantucof, ministre du czar à Londres, ayant été arrêté dans les rues par des huissiers, à la requête de deux marchands dont il était le débiteur, cette insulte fut près d'entraîner les conséquences les plus graves. Le czar Pierre voulait que les poursuivants fussent punis de la manière la plus sévère, et il menaçait d'étendre sa vengeance sur tous les sujets anglais établis dans ses Etats. Le caractère de ce prince laissait peu d'espoir de conciliation, lorsque Whitworth eut l'honneur de terminer ce différend.

En 1714, il fut nommé plénipotentiaire aux diètes d'Augsbourg et de Ratisbonne, et en 1716, il fut envoyé, en qualité de plénipotentiaire, auprès du roi de Prusse. L'année suivante, on le fit passer à la Haye comme envoyé extraordinaire, et en 1721, il reprit ses anciennes fonctions à Berlin. Dans la même année, le roi George II, pour prix de ses longs services, le créa baron sous le nom de Whitworth de Galway, dans le royaume d'Irlande. On le chargea ensuite, 1722, de représenter la Grande-Bretagne au congrès de Cambray, où l'on devait discuter les points qui n'avaient pas été réglés dans le traité de Madrid, de l'année précédente, entre l'Angleterre et l'Espagne. Mais après quatre ans de discussions, ce congrès fut dissous par l'Espagne, qui ne voulut rien céder de ses prétentions. Lord Whitworth rentra dans sa patrie en 1724, et il mourut l'année suivante, à Londres. Son corps fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il est auteur d'une relation très-curieuse sur l'empire de Russie, tel qu'il était en 1710. La préface de cette relation, qui a été publiée par Horace Walpole, lord Orford, à ses presses de Strawberry-Hill, nous apprend que, outre ce petit morceau d'histoire, lord Whitworth a laissé plusieurs volumes de lettres et de papiers d'Etat, qui sont entre les mains de sa famille. B—P.

WHITWORTH (Charles, lord), fils de François Whitworth, qui était fils du précédent, naquit en 1754, fit de brillantes études, et fut destiné de bonne heure aux affaires. Il débuta dans la carrière diplomatique, en 1786, comme envoyé extraordinaire près du roi Stanislas-Auguste, à Varsovie. La Pologne était à son agonie, et l'Angleterre toute seule ne pouvait plus garantir ce royaume de l'ambition de ses voisins. Whitworth eut à Varsovie des rapports intimes avec Stanislas-Auguste. Les notions particulières que cette position lui procura sur le gouvernement et la cour de Russie, et surtout ses avantages extérieurs et ses manières nobles et distinguées portèrent le ministère anglais, dirigé par le célèbre Pitt, à lui confier les mêmes fonctions auprès de Catherine II. Il passa, en 1788, à St-Pétersbourg, où il obtint les plus grands succès. Sa mission était surtout de combattre dans cette cour le crédit de la France, et de resserrer les liens qui unissaient la Russie à l'Angleterre (1). Cette tâche devint bientôt plus facile par les événements de la révolution française; et Whitworth remplit si bien les vues de son gouvernement, qu'il reçut pour récompense, en novembre 1793, la décoration de l'ordre du Bain. L'impératrice lui fit dans le même temps, de sa main, le don d'une brillante épée. Jusqu'alors la Russie, qui avait excité les puissances à se coaliser contre la révolution française, s'était bornée, dans l'intérêt commun, à envoyer quelques vaisseaux se réunir aux flottes britanniques. La défection de la Prusse, en 1795, porta le cabinet de Londres, stimulé par l'Autriche, à désirer la conclusion d'un traité de subsides en vertu duquel 60,000 Russes seraient mis à la disposition de la coalition. Mais ce traité, le premier de ce genre qui eût été proposé à la Russie, n'était pas facile à négocier : un parti puissant à la cour s'y opposait. Toutefois lord Whitworth s'était ménagé des influences secrètes par madame Gérébzow, avec laquelle il vivait dans une grande intimité : c'était la sœur du favori Platon Zoubow, qui, aidé de son frère Nicolas et du ministre Marcow, entraîna la czarine. Le traité fut signé le 18 février 1795; il allait être ratifié, et déjà les armées se mettaient en mouvement, lorsqu'un coup d'apoplexie frappa la septuagénaire Catherine, et suspendit cette grande entreprise. Voulant faire précisément tout le contraire de ce qu'avait fait sa mère, Paul Ier ne ratifia pas le traité. La position de lord Whitwort devint très-délicate au commencement du règne de ce prince. Il finit cependant, à force d'adresse, par surmonter toutes les difficultés; il obtint même en 1797 la ratification d'un traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Sa faveur augmentait de jour en jour, lorsque Paul fut peu à peu entraîné à prendre une part active à la guerre contre la France. Lord Whitworth négocia et signa, le 18 décembre 1798, le traité provisoire qui liait le czar à la coalition, ainsi que le nouveau traité et la déclaration des plénipotentiaires anglais et russes du 22 juin 1799. Le crédit dont il jouissait à la cour de St-Pétersbourg s'accrut alors à tel point, que Paul Ier sollicita pour lui de George III le titre de pair. Cette grâce lui fut bientôt accordée, et le courrier, porteur de la dépêche, venait d'arriver, quand le czar, aigri par les revers imprévus de la coalition et par l'opposition de l'Angleterre à ses vues sur l'île de Malte, donna tout à coup à l'ambassadeur anglais l'ordre de ne plus paraître à sa cour. Forcé de quitter la Russie, Whitworth revint en Angleterre avec une grande réputation d'habileté et surtout avec la confiance entière de son gouvernement pour tout ce qui était relatif aux affaires du Nord. Cette confiance méritée le conduisit dès l'année suivante, 1800, en Danemarck, où il fut envoyé pour terminer à l'amiable les différends qui s'étaient élevés au sujet de l'enlèvement de la frégate *la Freya* et de son convoi par des vaisseaux de guerre anglais. Il s'agissait de concilier les réclamations du Danemarck avec le droit de visite des bâtiments neutres en temps de guerre, que s'arroge l'amirauté anglaise. Un armement était destiné d'ailleurs à appuyer la mission de lord Whitworth. Après une négociation épineuse, il parvint à signer à Copenhague,

(1) L'Angleterre ne désirait pas à cette époque une guerre avec la Russie; mais elle ne voulait pas, d'un autre côté, que la Porte ottomane fût accablée par cette puissance; elle offrit sa médiation conjointement avec la Hollande et la Prusse. Lord Whitworth remit ces propositions, le 26 mai 1791, au chancelier comte d'Ostermann, conjointement avec le ministre de Prusse, comte de Goltz. La paix de Yassy en fut la suite (9 janvier 1792). D—z—s.

le 29 août 1800, avec le comte de Bernstorff, ministre danois, une convention qui termina les différends par la restitution de la frégate et de son convoi. La ligue du Nord, formée peu de temps après contre l'Angleterre, ayant été rompue par la mort tragique de Paul Ier, on prétendit que lord Whitworth était à bord de l'escadre de la Baltique, prêt à négocier à tout événement, et qu'il n'avait pas été sans influence sur la révolution qui venait de changer la politique du Nord. Mais ce n'est pas avec de telles allégations sans preuves que l'on doit écrire l'histoire. Il épousa le 7 avril 1801 la duchesse de Dorset, et cette brillante alliance était à peine conclue, que le ministère lui destina l'ambassade de France, qui, dans la position de l'Europe, devenait sans contredit la plus importante, et celle qui pouvait le plus ajouter à sa réputation. Déjà, depuis le traité d'Amiens, plusieurs contestations assez graves s'étaient élevées entre les deux cabinets, et des notes inquiétantes pour les amis de la paix avaient été échangées. Dans ces circonstances difficiles, on applaudit au choix d'un homme dont les talents et le mérite étaient assez généralement reconnus. Il parut à la cour des Tuileries avec beaucoup de faste et d'ostentation, et sa femme surtout y montra de la morgue et de la fierté; elle mécontenta même plusieurs de ses compatriotes en refusant de présenter au nouveau maître de la France quelques dames anglaises, par la raison qu'elles n'avaient pas été présentées à la cour de St-James. Pendant ce temps, lord Whitworth avait avec le premier consul des différends bien plus sérieux. Le cabinet anglais reprochait à Bonaparte la réunion du Piémont à la république française, l'acte de médiation de la Suisse et la mission du colonel Sébastiani en Egypte, mission inquiétante pour les possessions de l'Inde. De son côté le premier consul ne cessait de reprocher à l'Angleterre la non-restitution du cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, le refus de rendre Malte, et la protection accordée aux Bourbons et aux chefs royalistes de la Bretagne. Les négociations avaient pris, au mois de février 1803, un caractère peu rassurant. Le 17 de ce mois, lord Whitworth fut instruit par de Talleyrand que le premier consul désirait avoir avec lui une entrevue; et cette entrevue eut lieu le même jour. Trop peu maître de ses passions pour se plier aux ménagements de la diplomatie, Napoléon s'y abandonna à toute la fougue de son ressentiment contre l'Angleterre : « Chaque vent « qui souffle de ce côté, dit-il, n'apporte pour « moi qu'inimitié et que haine. » Selon le rapport de cet ambassadeur, à peine dans les deux heures que dura l'entretien lui fut-il possible de répondre quelques mots aux nombreuses et violentes récriminations du premier consul. Il insista cependant sur l'effet que la relation du colonel Sébastiani avait produit en Angleterre, où les vues de la France sur l'Egypte devaient exciter la plus grande vigilance. Quant à la défiance dont Bonaparte s'était plaint, lord Whitworth lui dit qu'après une guerre aussi longue, aussi pleine de ressentiments, il était naturel qu'on éprouvât encore de l'agitation, mais que, semblable au soulèvement des vagues, après la tempête, cette agitation finirait par se calmer, si la politique des deux gouvernements ne tendait à la perpétuer. Quant à la guerre de papier dont se plaignait le premier consul, lord Whitworth lui représenta qu'en Angleterre cette guerre était indépendante du gouvernement, au lieu qu'en France elle était le fait même du gouvernement. Il voulut aussi faire ressortir l'accroissement de territoire et l'influence acquise par la république française depuis le traité; mais Bonaparte l'interrompit en disant : « Je suppose que « vous voulez parler du Piémont et de la Suisse; « ce sont des bagatelles; on devait le prévoir « quand la négociation était en train; vous n'avez « pas le droit d'en parler à présent. » Tel fut à peu près cet entretien, dont lord Whitworth termina le récit par l'observation que Bonaparte, loin de suivre l'exemple de Talleyrand qui attribuait la mission du colonel Sébastiani à des motifs uniquement commerciaux, l'avait représentée comme devenue nécessaire, sous le point de vue militaire, par l'infraction au traité d'Amiens. Les ministres anglais ayant donné à cet entretien politique la plus grande publicité, les journaux le commentèrent et l'envenimèrent encore. Ce fut alors que Bonaparte sentit toute son imprudence. Dans le *Mémorial de Ste-Hélène*, on voit combien il fut sensible à cette publicité. Ainsi l'infraction faite au traité d'Amiens, loin d'être réparée, ne fit que s'accroître de plus en plus. Les pourparlers continuèrent néanmoins. Peu de temps après l'envoi de la note remise par de Talleyrand qui menaçait, en cas de guerre, de s'emparer de la Hollande, du Hanovre et du midi de l'Italie, Bonaparte, dans un cercle tenu aux Tuileries le 13 mars, s'avança d'un air fort agité vers lord Whitworth et lui dit hautement : « Vous « êtes donc déterminé à la guerre? » Puis, sans écouter les observations de l'ambassadeur britannique, il continue sur le même ton, en adressant tour à tour la parole aux diplomates présents; et revenant à lord Whitworth : « Pourquoi ces « armements? contre qui prenez-vous ces me- « sures? Je n'ai pas un seul vaisseau de ligne « dans les ports de France; mais si vous prenez « les armes, je les prendrai; si vous voulez vous « battre, je me battrai; il est plus facile de dé- « truire la France que de l'intimider. — Nous « ne voulons ni l'un ni l'autre, répond lord « Whitworth avec calme; nous désirons vivre en « bonne intelligence avec la France. — Respectez « donc les traités, » répliqua Bonaparte d'un ton sévère. Cette scène violente ne produisit pas la moindre impression apparente sur l'impassibilité diplomatique de lord Whitworth. De Tal-

leyrand, à qui il en demanda l'explication, se contenta de répondre que le premier consul, se voyant publiquement outragé, avait voulu se disculper en présence de tous les ambassadeurs de l'Europe. Le 26 avril, lord Whitworth demanda verbalement que Sa Majesté Britannique conservât Malte pendant dix ans, à l'expiration desquels l'île serait rendue à ses habitants pour former un Etat indépendant; il ajouta la demande de l'île de Lampedouse, et celle de l'évacuation de la Hollande. Le gouvernement français fit d'abord une réponse évasive; mais le 4 mai de Talleyrand offrit le consentemennt du premier consul, pourvu que Malte fût remise à l'une des trois puissances qui en avaient garanti l'indépendance. Lord Whitworth s'empressa de donner connaissance de cet expédient à son gouvernement, qui refusa d'y adhérer, par la raison que l'empereur de Russie, le seul souverain auquel la Grande-Bretagne pût consentir que l'île fût confiée, avait déclaré positivement qu'il ne voulait pas y tenir garnison. Le 6 mai, les deux chambres du parlement britannique furent informées par un message du roi que l'ordre avait été donné à lord Whitworth de quitter Paris, si à une époque fixée il n'avait pu obtenir une conclusion. Quoique lord Whitworth eût déjà demandé son passe-port, il consentit, sans y être autorisé, à de nouveaux délais qui lui furent reprochés à Londres, et qui donnèrent le temps à l'*Argus*, journal du ministère français, de publier un article perfide que tous les autres journaux de Paris copièrent le lendemain. « Nous « apprenons, disait ce journal, que les Anglais « qui sont à Paris se hâtent de le quitter, d'après « le départ annoncé de lord Whitworth. Nous « sommes autorisé à déclarer que les craintes « des Anglais sont sans fondement; ils verront « que le gouvernement français protégera les « individus de cette nation qui désirent rester « en France beaucoup mieux que n'aurait pu « le faire leur ambassadeur. Ils devraient savoir « que la France n'est plus gouvernée par un « Robespierre ou par un système de terreur. » Sur cette assurance les Anglais qui voyageaient en France, se croyant en sûreté, différèrent de partir; et peu de jours après ils furent faits prisonniers de guerre par un décret. Lord Whitworth, le jour même où l'*Argus* rassurait ses compatriotes, présenta un projet de convention en six articles, comme l'*ultimatum* de son gouvernement. Le projet ayant été rejeté, il quitta Paris le 12 mai, et arriva le 17 à Douvres, où se trouvait déjà le général Andreossy, ambassadeur de France, qui le lendemain s'embarqua pour Calais. Ainsi arriva cette fameuse rupture dont Bonaparte ne parut pas d'abord envisager toutes les suites. Revenu dans sa patrie, Whitworth y vécut environné d'honneurs. D'abord nommé lord de la chambre, ensuite pair de la Grande-Bretagne et vice-roi d'Irlande, avec le titre de vicomte, il obtint le titre de comte le 30 septembre 1815. Après la restauration des Bourbons, qu'il avait approuvée sous le point de vue politique, il revint à Paris, le 3 avril 1819, avec la duchesse de Dorset, son épouse, et une suite nombreuse, sans caractère apparent, mais chargé réellement d'une mission d'observation. Cette mission inspira d'autant plus d'inquiétude au ministère de M. Decaze, que l'illustre voyageur était désigné comme partisan déclaré de la *note secrète* qui avait pour objet de prolonger l'influence étrangère par des moyens purement diplomatiques. Toutefois rien en lui ni autour de lui n'indiqua qu'il fût venu pour représenter son cabinet. Il n'eut aucune entrevue officielle avec les ministres français, ni avec le corps diplomatique. Mais il eut des conférences particulières; il visita Louis XVIII et les princes; et l'on en donna pour motif que c'était à raison de l'intimité dont il avait eu l'honneur de jouir avec eux en Angleterre. Il paraît cependant qu'il ne fut pas étranger au changement de système politique, qui dès ce temps-là se fit remarquer dans la marche du cabinet français. Les trois princes (1) lui rendirent une visite d'adieu, et il quitta Paris le 12 mai, affectant peu de satisfaction de son voyage, paraissant ne rien comprendre à la position où se trouvait la France, disant même avoir remarqué dans les différents partis une certaine défiance de son gouvernement. Il revint à Paris au mois d'octobre de la même année, vit le roi, mais repartit presque aussitôt pour Naples, où il arriva au mois de novembre, avec sa famille. Il fut reçu dans cette capitale avec beaucoup de distinction; et l'on assura encore que son voyage n'avait point de but politique: mais, comme à Paris, peu de personnes le crurent. Il retourna en Angleterre l'année suivante. Sa santé parut s'altérer en 1824. Il s'était retiré à Knole, et c'est là qu'il fut attaqué de la maladie qui, le 14 mai 1825, le conduisit au tombeau. « Lord Whit- « worth, a dit Napoléon dans ses conversations « de Ste-Hélène, était un homme habile; un peu « intrigant, autant que j'ai pu l'observer, mais « adroit. C'était de plus un fort bel homme. Les « ministres anglais n'avaient aucune raison de « se plaindre de lui, car il entrait bien dans leurs « projets. » Walter Scott en fait un portrait plus flatté : « A beaucoup d'expérience et de sagacité, « dit-il, lord Whitworth réunissait une loyauté « reconnue et un honneur intact, doué d'une « fermeté à l'épreuve, il était encore d'un sang- « froid imperturbable et admirablement calculé « pour lui procurer l'avantage avec un antago- « niste hautain, impatient et emporté. » B—P.

WHYTT (ROBERT), médecin célèbre, né à Édimbourg en 1714, passa de l'université de St-André à celle de sa ville natale, et alla achever ses études médicales à Londres, à Paris et à Leyde. Revenu

(1) Le comte d'Artois et ses deux fils.

dans son pays, il se fit recevoir licencié du collége de médecine, et se mit à pratiquer son art, où il acquit une réputation de science et d'habileté qui le fit consulter de toutes parts, et qui le signala comme le plus capable de remplacer le docteur Sinclair dans la chaire de médecine de l'université. Il commença, en 1746, ses leçons substantielles, prononcées dans un latin plein d'élégance et de clarté. En 1756, le docteur Rutherford, professeur de pratique médicale, ayant cessé ses fonctions, la tâche qu'il remplissait fut partagée entre Monro, Cullen et Whytt, qui joignit ainsi à ses leçons d'institution médicale à l'université des leçons de clinique à l'infirmerie royale. En 1752, il fut élu membre de la société royale de Londres. En 1761, il fut nommé premier médecin du roi en Écosse, et, en 1764, fut choisi président du collége royal des médecins d'Édimbourg. Sa réputation, ainsi que sa fortune, s'accroissait chaque jour; et plusieurs écrits qu'il publia l'augmentèrent encore. Il se déclara hautement contre le système de Haller, pour embrasser celui de Stahl. De deux mariages qu'il contracta, il eut seize enfants, dont dix lui furent enlevés. Le chagrin qu'il en éprouva contribua sans doute à hâter sa fin. Il mourut le 15 avril 1766. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : 1° *Essai sur le mouvement vital et sur les autres mouvements involontaires des animaux*, 1751; 2° *Essai sur les vertus de l'eau de chaux et du savon pour la guérison de la gravelle*, 1752, 1755, 2° édition, in-12; traduit en français par Roux, 1766, in-12. Le traducteur a joint à cet ouvrage celui de Butler, intitulé *Méthode de dissoudre la pierre par la voie des injections*. 3° *Essais physiologiques sur les causes de la circulation des fluides dans les vaisseaux capillaires; observations sur la sensibilité et l'irritabilité des diverses parties de l'homme et des animaux*, Londres, 1755, in-12; Edimbourg, 1757, 1763, in-12; traduits en français par Thébault, Paris, 1759, in-12. C'est dans cet ouvrage surtout que Whytt s'élève contre la doctrine de Haller. 4° *Observations sur la nature, les causes et la guérison des maladies hypocondriaques et hystériques*, 1764, in-8°; traduit en français par le Bègue de Presle, Paris, 1767; 2° édition, 1777, 2 vol. in-12. Celle-ci comprend un extrait de l'*Essai sur le mouvement vital*. 5° *Observations sur l'hydropisie du cerveau*. Ce dernier écrit de Whytt ne parut qu'après sa mort, dans le recueil de ses œuvres, publié en 1 volume in-4°, Edimbourg, 1768, sous la direction de son fils et de son intime ami sir John Pringle. Ces œuvres ont été traduites en allemand sous ces deux titres : 1° *Ecrits de Whytt qui appartiennent à la médecine pratique*, Leipsick, 1771, in-8°; 2° *Ecrits qui regardent la théorie de la médecine*, Berlin, 1790, in-8°. Un grand nombre de ses mémoires et observations ont été imprimés dans les *Transactions philosophiques*, les *Essais médicaux d'Edimbourg*, les *Observations médicales*, les *Essais de médecine et de littérature*, et autres recueils. R—D—N.

WIARDA (TILLEMAN DOTHIAS), historien de Frise, était chevalier de l'ordre des Guelphes et membre de la troisième classe de l'Institut royal des Pays-Bas, des académies de Gœttingue, de Groningue, etc. Il naquit en 1746, et mourut à Aurich le 7 mars 1826. A l'époque de la domination française, il avait rempli les fonctions de conseiller de préfecture; plus tard, il prit, comme syndic du pays (*Landsyndicus*), part à l'administration de la Frise. Il avait formé une collection importante de livres, de documents, de médailles se rapportant à l'histoire de sa patrie. Ce savant a rendu dans les sciences et les belles-lettres des services importants à la Frise orientale. On a de lui : 1° une *Histoire* de cette province, qu'il a publiée en dix parties, 1791-1820; 2° un *Dictionnaire de l'ancien langage frison*; 3° un ouvrage sur les prénoms et surnoms hollandais; 4° un *Code de droit public de la Frise orientale*, et d'autres ouvrages de jurisprudence. G—T.

WIASEMSKY (prince PIERRE-ANDREÏEWITCH), poëte et homme d'Etat russe, né près de Wiasma en 1793, mort au commencement de 1861 à St-Pétersbourg. Il descendait d'une branche de la famille régnante des Rurik, qui gouvernèrent à Wiasma jusqu'au commencement du 15° siècle. En 1812, il prit part à la guerre de délivrance comme volontaire, et vécut ensuite à St-Pétersbourg dans le commerce de Shukowsky et Pouchkin, avec lesquels il constituait la société littéraire *Arsamos*, point de réunion des jeunes gens d'éducation. Plus tard il collabora au *Sowremennik*, revue fondée par Pouchkin et continuée par Pletneff. En 1841, il fut élu dans le sein de l'académie des sciences de St-Pétersbourg, section de langue et littérature russe. Employé dans le ministère des finances, il reçut le rang de conseiller d'Etat et de chambellan. Plus tard il fut nommé vice-directeur du département du commerce étranger. En 1851, il prit un congé pour un voyage en Italie, où il resta jusqu'à la mort de Nicolas Ier. Après un long silence il fit alors, à l'occasion de la guerre de Crimée, paraître une série de *Poésies patriotiques*, qui excitèrent un grand enthousiasme. En 1855, il fut appelé au ministère de l'instruction publique, comme le second de Norow, et on attribue à son influence l'adoucissement de la censure ainsi que d'autres mesures libérales. En 1858, il sortit du ministère avec Norow. Wiasemsky appartient dans la littérature russe à l'école de transition; ses poésies tiennent par leur grâce et leur facilité à celles de Nélédinski-Meletzki, tandis qu'on reconnaît en lui aussi l'influence romantique de Pouchkin et Shukowsky. Il a brillé dans l'*épître poétique, la satire et le bien*, dont la première insertion parut en 1820. En 1818 il avait déjà publié, avec des notices biographiques et littéraires, les *Œuvres ly-*

riques et dramatiques d'Ozeroff, puis en 1823, ceux de Dmitrieff. Dans sa *Notice biographique de l'auteur comique Wisin*, il a en même temps tracé une vive image des *Conditions littéraires russes sous le règne de Catherine II*. R—L—N.

WIBOLD ou WIBALD, vingt-sixième évêque de Cambray, appartenait à la famille des *Levin*, qui possédait dans le 11e et le 12e siècle la vidamie de Cambray, et qui perdit cette charge vers l'an 1150, époque où Foulque de Levin en fit l'abandon au chapitre de la cathédrale. Il paraît même que cette puissante maison avait des prétentions fondées à la souveraineté absolue, puisque, en 1007, lorsque l'empereur St-Henri donna ce comté à l'évêque Herluin, on exigea du vidame une renonciation aux droits qu'il aurait pu y faire valoir. Quoi qu'il en soit, Wibold, né à Cambray vers le commencement du 10e siècle, était versé, dit Balderic, dans les lettres divines et humaines. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint archidiacre de Noyon. Les suffrages réunis du peuple et du clergé l'appelèrent, en 965, sur le siége épiscopal de Cambray et d'Arras, vacant par la mort d'Ansbert. On obtint sans peine l'agrément de l'empereur Othon, qui se trouvait alors en Italie; mais Wibold crut devoir se rendre auprès de ce monarque pour recevoir de lui une sorte d'investiture. Il fit ce voyage pendant les plus grandes chaleurs de l'été. L'empereur le reçut gracieusement, lui donna même la souveraineté du Cambrésis et confirma ainsi les droits de la famille de Wibold. A son retour, ce prélat se trouva tellement épuisé et exténué qu'à sa prise de possession, voulant, selon l'usage, sonner une des cloches de sa cathédrale, il ne put la mettre en mouvement. Cet état de langueur se termina par la mort avant que l'année fût révolue. On l'inhuma dans l'église cathédrale, à laquelle il avait laissé un texte d'Evangiles enrichi d'or et de pierres précieuses, ainsi qu'un certain nombre de livres recueillis pendant son voyage en Italie. Wibold est auteur d'un monument singulier de littérature, intitulé *Ludus regularis seu clericalis*, que Balderic a inséré dans son *Chronicon cameracense et atrebatense*, lib. 1, cap. 88. Notre prélat avait imaginé cet amusement pour détourner ses clercs des jeux profanes de hasard et les conduire par le plaisir à la pratique des vertus. Le texte explicatif qu'il a joint à son jeu n'est guère propre à en faciliter l'intelligence. George Colvenère, éditeur de Balderic, et Boëce Epo, tous deux professeurs à l'université de Douai, se sont efforcés d'en donner une idée un peu plus nette; mais il faut convenir que leur commentaire n'a pas jeté beaucoup de lumière sur le texte. La pièce essentielle du jeu est une table ou carte offrant les noms de cinquante-six vertus rangées à peu près comme les figures du jeu de l'oie. Les vertus théologales, à commencer par la charité, occupent les premières places; viennent ensuite les vertus cardinales, etc. Chaque vertu est précédée de trois nombres, dont le plus haut ne s'élève jamais au-dessus de six. A la suite du nom de chaque vertu se trouve un autre nombre, formant le total des trois qui précèdent. On jette le dé trois fois, et le joueur qui amène les trois nombres correspondant à telle vertu est obligé de travailler spécialement à l'acquérir. Du reste, pour accorder aussi quelque chose aux avantages temporels, celui à qui le sort faisait échoir les vertus les plus éminentes jouissait pendant la journée d'une certaine supériorité sur ses confrères. Ce jeu offrait encore d'autres combinaisons soumises aux lettres de l'alphabet. On s'aperçoit dans cet ouvrage que Wibold était imbu des idées de Pythagore, et que, comme ce philosophe grec, il attachait aux nombres une signification mystérieuse. Le jeu qu'il a inventé a même des rapports évidents avec la *Rythmomachie*, ou jeu philosophique de Pythagore, sur lequel Claude Boissières a publié un traité, 1556, in-8°. Les termes grecs que Wibold affecte d'employer dans l'explication de son jeu donnent lieu de croire qu'il avait quelque connaissance de la langue d'Homère, ce qui était fort rare au 10e siècle. L. G.

WIBOLD, WIBAULD (1), ou GUIBALD (2), en latin *Wiboldus, Guibaldus*, célèbre abbé de Stavelo, l'un des hommes les plus remarquables du 12e siècle, par les emplois qu'il occupa et la part qu'il prit aux affaires de son temps, était, à ce qu'on croit, né à Liége d'une famille distinguée. Dès sa première enfance, ses parents le placèrent dans l'abbaye de Stavelo pour y être élevé par les soins du vénérable Reinard, qui y dirigeait les études. Il y apprit les premiers éléments des sciences et passa à l'école de Liége pour s'y perfectionner. En peu de temps il acquit des connaissances fort étendues dans les diverses parties de l'enseignement d'alors, qui consistait dans la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. En 1119, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Walcindore, gouvernée par l'abbé Widric, qui le chargea de la direction des études dans le monastère. Les succès qu'il y eut et l'opinion qui se répandit de son savoir firent souhaiter aux religieux de Stavelo de l'avoir parmi eux. Il céda à leurs instances, du consentement de son abbé. Pendant huit ans qu'il demeura à Stavelo, il y rendit de grands services, soit pour le perfectionnement de l'école qui y était établie, soit pour le rétablissement et le maintien des observances régulières. L'abbé de Stavelo étant mort en 1130, Wibold, qui n'avait que trente-trois ans, fut, le 16 novembre de la même année, élu d'une voix unanime pour lui succéder. Le 20 avril suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Liége et entra en pos-

(1) Moréri.
(2) Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

session de l'abbaye. Ce fut alors qu'il put travailler encore avec plus de fruit à rétablir la discipline un peu altérée sous les abbés précédents, et à former une bonne administration spirituelle et temporelle en nommant aux divers emplois des religieux éclairés et capables. Vers ce temps, l'empereur Lothaire, étant venu visiter le pape Innocent II, qui était à Liége, alla à Stavelo et s'y arrêta plusieurs jours. Frappé du mérite de l'abbé, après avoir, à sa prière, confirmé les priviléges de l'abbaye, il se l'attacha et l'employa dans diverses affaires. Dès lors Wibold se trouva en relation avec tout ce que l'Italie et l'Allemagne avaient de personnages distingués. Il assistait à toutes les diètes, était de tous les conseils. L'empereur voulut qu'il l'accompagnât en Italie, lorsqu'il s'y rendit pour établir sur le trône pontifical Innocent II et s'opposer aux conquêtes de Roger, comte de Sicile, qui avait embrassé le parti de l'antipape Anaclet. Lothaire, ayant besoin d'une flotte pour l'exécution de ses projets, envoya Wibold à Naples pour la préparer et voulut qu'il en prît le commandement. Ce voyage lui procura l'occasion de visiter l'abbaye du Mont-Cassin. Il y trouva la paix troublée à cause de Rainauld de Toscane, qui s'en disait abbé et en exerçait les fonctions, quoique son élection ne fût pas canonique. Wibold rendit compte de cette dissension à l'empereur. Rainauld fut déposé; mais le trouble continuant de régner dans l'abbaye, l'empereur voulut que Wibold en prît le gouvernement et le fit élire par les religieux. Tous ses efforts pour rétablir l'ordre furent inutiles. Il avait contre lui un parti puissant, soutenu par Roger, qui avait reparu après le départ de Lothaire. Wibold, voyant qu'il n'y avait aucun bien à faire et n'étant pas lui-même en sûreté, quitta secrètement le monastère après quarante jours de gouvernement, et chercha à rejoindre l'empereur, qui s'était mis en route pour l'Allemagne. Il le trouva mourant au village de Bretten, près de Trente. Wibold continua d'être employé par Conrad, son successeur, à l'élection duquel il avait contribué. Son crédit s'accrut même sous ce nouvel empereur, et il devint tel que des princes, des rois, l'empereur de Constantinople et les souverains pontifes eux-mêmes y avaient recours pour les affaires qui les concernaient. Son nom se trouve dans la liste des vice-chanceliers de l'empire. En 1144, Wibold fut invité à se rendre à Corvey, ou la *Nouvelle Corbie*, célèbre et ancienne abbaye de Westphalie, pour donner son avis au sujet de Henri, qui en était abbé, et qu'on accusait de plusieurs crimes. Cet abbé, ayant été convaincu de simonie, fut déposé et un autre élu pour le remplacer; mais celui-ci étant mort quelque temps après, Wibold, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome par l'ordre de l'empereur, fut élu abbé de Corvey le 18 janvier 1147. Au mois de mai de la même année, Conrad, partant pour la croisade, lui confia l'éducation de son fils, nouvellement élu roi des Romains. Peu de temps lui avait suffi pour rétablir l'ordre à Corvey et rendre à ce monastère son ancien lustre. Il en partit, en 1148, pour retourner à Stavelo. La même année, il fut élu abbé de Walcindore, mais il s'excusa et n'accepta point cette nomination. Conrad mourut le 15 février 1152. Sous Frédéric Ier, son successeur, Wibold continua de prendre part aux grandes affaires de l'empire, d'assister aux assemblées où elles se traitaient et d'être chargé de négociations importantes. Cette année même, il souscrivit un traité de paix entre l'Eglise et l'empire. En 1155, il fut envoyé à Constantinople vers l'empereur des Grecs. A peine était-il de retour, après avoir heureusement rempli l'objet de sa légation, que Frédéric l'y renvoya pour une autre affaire. Il la termina avec le même succès et revenait, en 1158, lorsqu'il fut surpris par la mort à Butelie, ville de la Paphlagonie. Il y expira le 18 juillet de la même année. On croit qu'il avait été empoisonné. Ce prélat, d'une prudence parfaite et d'une rare capacité dans les affaires, a laissé quatre cent quarante et une lettres, monument précieux pour l'histoire civile et religieuse de son temps. Les PP. dom Martenne et dom Durand les ont insérées dans leur *Amplissima collectio veterum monumentorum*. L—Y.

WICAR (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, naquit à Lille le 22 janvier 1762. Il était fils d'Auguste-Pierre-François-Joseph Wicar, maître menuisier ébéniste; il fut aussi son apprenti. Un de ces incidents qui font les artistes lui révéla sa vocation. Il était allé avec son père chez un riche propriétaire du voisinage, M. d'Hespel d'Haubourdin, dont le salon était orné de précieux tableaux; à la vue de ces chefs-d'œuvre le jeune Wicar est frappé d'admiration, et ne peut résister à l'impression qu'elle lui fait éprouver; il prend sa craie de menuisier et se met à copier les personnages qu'il a sous les yeux. Mais son père est loin de partager son enthousiasme, et il ne faut pas moins que l'intervention de M. d'Hespel pour qu'il pardonne à son fils l'oubli du vilebrequin et du rabot. Cette intervention eut un autre résultat : le jeune Wicar fut autorisé à prendre part aux classes de dessin, où le suivit ensuite pour l'encourager la protection des magistrats de la cité. A seize ans, Wicar avait copié les tableaux qui se pouvaient voir à Lille; venu ensuite à Paris, où le suivaient les secours de sa ville natale, il fut présenté par Roland à celui qui devait être le peintre des *Horaces*, David, qui ne pouvait que l'encourager à persister dans sa vocation; il travailla en effet avec ardeur. Il envoya successivement à Lille une copie au crayon noir de la *Vierge aux cerises*, de Louis Carrache, et une copie des *Sept diacres* de la Hire. Enfin, en mars 1784, il put faire hommage à la cité, dont la protection ne lui avait pas fait défaut,

de son premier tableau d'histoire : ***Joseph expliquant les songes***. On eut, à ce qu'il paraît, quelque peine à croire que l'œuvre fût d'un artiste de vingt-deux ans ; mais David certifia le fait : « il y a tout à espérer, écrivait-il le 22 août 1784, d'un jeune homme qui fait un pareil tableau d'histoire, surtout pour le premier ». Lorsque ce grand peintre se rendit à Rome pour y puiser les inspirations d'où devait surgir le tableau des *Horaces*, son élève l'y suivit. Venu à Florence, il retrouva cette heure d'enthousiasme qu'il avait connue quelques années plus tôt. Ebloui par les merveilles du palais Pitti, il entreprit de les copier. Il réalisa ce projet presque gigantesque, et l'année suivante il rapportait à Rome 400 dessins, les copies de 300 camées, de 90 bustes et de 50 portraits. Après quelques années passées ensuite à Paris, il revint encore à Florence pendant l'orageuse période où chez David l'homme politique marcha de front avec l'artiste et même le domina. Ce n'est pas que Wicar fût insensible à ce qui se passait dans sa patrie, et particulièrement dans sa ville natale. Lorsqu'il apprit le bombardement de Lille par les Autrichiens en 1792, il envoya son offrande au comité des secours pour les veuves et les orphelins de cette cité, si cruellement éprouvée ; ce fut David qui, le 6 mars 1793, déposa et motiva devant la convention l'offrande de son élève, « le citoyen Wicar, artiste lillois du plus grand mérite, résidant à Florence depuis sept années ». Revenu à Paris, il y retrouva cette bienveillance de son maître, sur la proposition duquel, en l'an 2 de la république, il fut nommé membre du conservatoire du muséum, section des antiquités. La campagne d'Italie, qui devait être une des grandes pages de l'histoire du général Bonaparte, ouvrit à l'activité de Wicar une nouvelle carrière. Ce fut lui, en effet, que le vainqueur de Marengo chargea de choisir les chefs-d'œuvre que le Louvre allait emprunter à l'Italie. A cette occasion, il reçut du général victorieux une lettre en date du 22 prairial an 4, qui se voit encore au musée de Lille. Mais il ne se rallia pas aux idées politiques de l'ancien général en chef. Peut-être le souvenir de David ne fut-il pas étranger à cette opposition. Toujours est-il qu'il alla vivre à Rome, où il s'appliqua exclusivement à la culture de l'art. Il exposa successivement plusieurs toiles : *Coriolan*, *Electre*, *la Charité romaine*, *Pie VII*. Ce dernier tableau, gravé par Rados et Contardi, fit sensation ; il est de grandeur naturelle et d'une grande ressemblance. Il est aujourd'hui dans la galerie Leuchtenberg à Munich. Chargé ensuite de reproduire sur la toile le souvenir du concordat de 1805, Wicar ne resta pas au-dessous de cette tâche ; son tableau représente le saint-père assis à une table dans une salle du Quirinal ; il est vêtu de blanc, et tend au cardinal Consalvi la bulle richement reliée ; derrière ou à côté du souverain pontife se trouvent quelques autres prélats. Dans le lointain se découvrent une partie de Rome et la basilique de St-Pierre. Wicar peignit aussi divers portraits d'autres personnages célèbres, tels que Joseph Napoléon, Murat, Eugène, Lannes, Salicetti, etc. Plus tard, lorsque les peuples coalisés vinrent reprendre à la France les chefs-d'œuvre dont elle devait la possession à tant de triomphes, l'ancien élève de David, grâce à l'amitié de Canova, chargé de ces cruelles représailles, parvint à conserver à son pays la statue colossale du Tibre, la Pallas de Vellétri et la Melpomène. C'est en 1816 que Wicar termina un tableau auquel il travaillait depuis plusieurs années, et dont le sujet était la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, qu'il alla exposer, sans doute à cause du choix tout biblique du sujet, en Angleterre et aux Etats-Unis. Chose étrange, ce tableau, qui aux yeux des connaisseurs serait le chef-d'œuvre de Wicar, ne trouva point d'acquéreur. En 1818, l'artiste lillois peignit *Virgile lisant l'Enéide à Auguste, en présence de Livie et d'Octavie*. On est au moment où un pressentiment funeste se trouve au fond de la prédiction du poëte :

..... Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris,

et l'on voit s'évanouir Octavie, la mère du héros ; ce tableau, que l'on put voir dans la galerie Sommariva, eut un grand succès. On en admirait surtout le coloris et la fraîcheur des lignes. L'année suivante, Wicar peignit la *Résurrection du Christ;* le *Mariage de la Vierge*, *les Apôtres St-Pierre et St-Paul*, *Coriolan aux portes de Rome* vinrent ensuite ; son dernier tableau d'histoire représente *Oreste*, *Pylade* et *Electre*. Wicar mourut le 27 février 1834, laissant à sa ville natale et à la *Société lilloise des sciences* toutes ses collections et le capital nécessaire pour entretenir à Rome trois jeunes gens de Lille, appartenant aux classes de peinture, de sculpture et d'architecture (1). Wicar avait été professeur à l'académie de St-Luc à partir de 1801. Il était plus qu'un remarquable artiste : il avait une érudition assez rare chez ceux qui se livrent à la culture de l'art, et qui cependant ne pourraient y puiser que des forces nouvelles. R—LD.

WICELIUS (GEORGE), né à Fulde en 1501, embrassa la vie religieuse, qu'il quitta peu de temps après pour se faire luthérien. Dégoûté ensuite de cette secte par les divisions qui la déchiraient, il rentra dans l'Eglise catholique et s'occupa toute sa vie de plans de réunion des deux religions. Luther, outré de sa désertion, lui suscita beaucoup de tracasseries et le fit même mettre, à Wittemberg, dans une prison, d'où il ne sortit, au bout de deux ans, que par la protection du comte de Mansfeld. Les empereurs Ferdinand et

(1) La ville de Lille s'est montrée reconnaissante du legs d'un de ses enfants. Elle a réuni dans un local spécial, devenu le musée Wicar, les richesses d'art dont il l'a rendue possesseur.

Maximilien l'honorèrent de leur confiance, le nommèrent conseiller et l'employèrent à la réunion des différentes communions de leurs Etats. Placé, comme Erasme, son maître, entre les scolastiques et les moines, d'un côté, et les protestants de l'autre, « les hérétiques, disait-il, « ne veulent rien laisser d'entier dans l'Eglise; « et les scolastiques ne veulent pas qu'on en re« tranche la plus petite chose ». Il en concluait que, si l'on ne réprimait les sectaires et si l'on ne mettait un frein à la licence des scolastiques, on ne parviendrait jamais à rétablir la doctrine chrétienne dans toute sa pureté. Wicelius mourut à Mayence en 1573. Ses ouvrages sont en grand nombre. Ils ont tous pour objet la réunion des cultes et furent composés en allemand, puis traduits en latin et réunis dans l'appendix du *Fasciculus rerum expetendarum* d'Edouard Brown, avec les notes de Thomas Jones. « Si tous les « théologiens de ce temps-là, dit R. Simon, « avaient eu le même esprit, les affaires de re« ligion auraient pu prendre une autre tournure « qu'elles ne firent alors. » Il faut cependant avouer qu'il y a trop d'amertume dans les reproches que Wicelius adresse au pape, aux évêques et aux moines. Les principaux de ses ouvrages sont : 1° *Methodus concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12, adressé à toutes les puissances, pour les engager à procurer la paix des Eglises; 2° *Via regia*, Helmstædt, 1650, in-12, publié par Hermann Conring; 3° *Querela adversus Lutherum*, 1524; 4° *De sacris nostri temporis controversiis*. — *George* WICELIUS, son fils, est auteur de quelques écrits, entre autres d'une *Histoire de St-Boniface*, en vers latins, Cologne, 1553, in-4°. T—D.

WICHERLEY (WILLIAM), auteur comique anglais, naquit vers 1640 à Clive, dans le Shropshire. Il était fils aîné de Daniel Wicherley, riche propriétaire du comté. On ne sait si sa famille prit part à la guerre civile; mais elle était, selon toute apparence, zélée pour la cause des Stuarts; et chez Wicherley, l'*esprit cavalier* semble héréditaire avec cette fougue, cette gaieté, cette licence que l'histoire a pris soin d'opposer au fanatisme rigide et sombre des puritains. Quoi qu'il en soit, sous le protectorat de Cromwell, le jeune Wicherley, alors âgé de quinze ans, fut conduit en France pour achever ses études. Il y passa plusieurs années et prit le goût de notre langue, de notre littérature, et surtout de notre théâtre, que Corneille et Molière venaient d'élever si haut. Durant ce voyage, il séjourna souvent sur les bords de la Charente, dans le gouvernement du duc de Montausier; et il fut accueilli par la duchesse, Julie d'Angennes de Rambouillet, dans cette petite cour savante et prude qui devait donner à l'esprit du jeune Anglais des leçons de bienséance, dont il faut convenir qu'il a mal profité. Il paraît cependant que sa docilité alla fort loin sur un sujet plus sérieux, car il fit abjuration et embrassa la foi catholique, pendant son séjour en France. Cette conversion ne tint pas. Revenu en Angleterre dans la dernière année du protectorat, il entra comme élève de philosophie à l'ancien collége de la Reine, dans l'université d'Oxford; et, peu de temps après la restauration, il fut ramené à l'Eglise anglicane par les conseils d'un docteur Barlow. Il suivit alors quelque temps l'étude du droit à Middle-Temple; mais le goût des plaisirs et des lettres l'entraîna bien vite. Il avait au plus haut degré ce mélange de corruption et d'insouciance que la cour de Charles II voulait mettre à la mode. Il fut admis dans le grand monde, où l'on goûta beaucoup ses vers et ses bons mots. Il plaisait par cet esprit libre et cynique dont les Rochester et les Buckingham donnaient l'exemple. Un roi jeune, passionné pour le plaisir, une cour pleine de beautés galantes, la dérision jetée sur les sectes rigoristes, la joie de la victoire, tout excitait la verve licencieuse des Denham, des Rochester, des Butler; et Wicherley imita le libertinage d'esprit qui était une marque de *loyauté*. De jeunes seigneurs, naguère expatriés ou menacés, abusaient avec un bruyant scandale de la prospérité qui leur était rendue. Un goût de licence se répandait dans une partie de la nation, et quelques politiques de cour y voyaient avec joie un préservatif contre les passions austères de religion et de liberté. Aussi, tandis que la plus tyrannique censure pesait sur tous les écrits utiles et sérieux, la plus scandaleuse corruption était permise au théâtre. L'obscénité d'expressions et d'images s'y montrait librement, et la naïve grossièreté de quelques scènes de Shakspeare était surpassée par le cynisme calculé de presque toutes les nouvelles productions du théâtre. Cette explication ou cette excuse est nécessaire aux pièces que le spirituel et brillant Wicherley composa pour son temps. On y voit partout le langage des mauvaises mœurs mêlé à une sorte d'ironie frivole et de bon ton méprisant, qui caractérise l'auteur et l'époque. Son premier ouvrage dramatique, l'*Amour dans un bois, ou le Parc de St-James*, fut joué au théâtre royal en 1672, et il obtint le plus grand succès par la vivacité des situations et le feu d'esprit dont le dialogue étincelle. La belle duchesse de Cleveland, maîtresse du roi, désira connaître l'auteur, et chercha l'occasion de le rencontrer à la promenade de Pall-Mall, alors le rendez-vous de la haute société. L'entretien commença, suivant une anecdote contemporaine, par des paroles difficiles à traduire. Wicherley fit paraître sa comédie avec une dédicace à la duchesse; il la félicitait en termes pompeux de son crédit et de sa beauté. Admis dans la familiarité de cette royale favorite, dont la cour effaçait de beaucoup celle de la reine, le poëte, par la faveur dont il jouissait et celle dont il fut soupçonné, ne tarda pas à exciter de redoutables jalousies. Le duc de

Buckingham, parent de la belle duchesse, et qui depuis longtemps voulait devenir près d'elle le rival du roi, trouva fort mauvais qu'on osât lui préférer un petit gentilhomme de province, qu'il croyait même moins bon poëte que lui. Sa colère s'exhala en termes menaçants, dont les amis de Wicherley s'inquiétèrent; car le duc était accoutumé à tout se permettre. Sa vengeance et son crédit ne connaissaient point de bornes. Rochester, le scandale et le héros de cette époque, fort ami de Wicherley, alla trouver le duc, excusa le mieux qu'il put l'audace du jeune poëte, vanta les agréments de son esprit et proposa de l'amener souper chez le duc. Wicherley vint, et prodigua tellement les saillies et les bons mots, que le duc enchanté, laissant là son amour-propre et sa colère, répéta, dit-on, plus d'une fois : « Ma « cousine a raison. » Il devint dès lors le protecteur, l'ami de Wicherley, qui. l'année suivante, fit représenter sur le théâtre du duc sa seconde comédie, le *Gentilhomme maître à danser*. Buckingham, qui était grand écuyer du roi et colonel de sa garde, fit donner à Wicherley une charge de sous-écuyer et un brevet de capitaine adjoint, avec les appointements du grade, et d'autres bienfaits de cour. Comblé de dons, fêté des grands, Wicherley eut dès lors une vie de profusions et de plaisirs. Il travaillait peu et lentement; car c'est ainsi qu'il faut sans doute entendre l'épithète que lui donne quelque part son ami Rochester. « De tous nos poëtes, dit-il, « je n'en vois pas qui ait attrapé le vrai comique, « excepté le trop expéditif Shadwell et le tardif « Wicherley. » Assidu à la cour brillante de la duchesse de Cleveland, et là souvent rencontré par le roi, qui le traitait avec une bonté fort méritoire, Wicherley charmait ce prince par ses bons mots et ses vers. Il reçut même une marque de faveur que Charles n'accordait pas aux plus honorables services et aux plus nobles caractères. Dans une fièvre qui le retint longtemps malade, le roi vint le visiter. Ce prince lui renouvela les assurances de sa *gracieuse* protection, le pressa d'aller à Montpellier pour remettre sa santé, et promit de lui confier plus tard l'éducation d'un de ses enfants, qu'il voulait, dit-il, faire élever en fils de roi. Wicherley guérit, et donna au théâtre son *Homme au franc procédé*, imitation du *Misanthrope* de Molière, mais imitation vive et libre, animée par une autre intrigue un peu romanesque, et parfois très-indécente. Dans cette pièce écrite en prose, quelques scènes, surtout les premières, sont une traduction presque littérale de Molière ; mais tout le reste est dans les habitudes et les mœurs anglaises. Le misanthrope, au lieu d'être un homme de cour placé parmi des gens de cour, est un capitaine de vaisseau qui joint à son humeur naturelle la rude franchise de sa profession ; mais par cela même son caractère étant moins contrarié paraît peut-être moins piquant et moins neuf. La coquetterie de Célimène est remplacée par le tableau du vice; et le personnage de Philinte, c'est-à-dire l'égoïste honnête, est transformé en un fourbe actif et dangereux. Sous ce rapport, l'auteur anglais a devancé le conseil de Rousseau et le succès de Fabre d'Églantine. Ce qui doit surprendre maintenant, et ce qui est une anecdote curieuse pour l'histoire, c'est que Wicherley, en faisant imprimer sa comédie, eut l'impudence de la dédier à la femme qui faisait dans Londres avec le plus d'éclat le plus vil métier. Dans cette dédicace, il la félicite avec un sérieux demi-plaisant sur son utile profession, en détaille les avantages, l'invite à écrire ses mémoires, et lui promet qu'elle fera honte aux dames de la ville. Wicherley imita une seconde fois notre grand poëte comique dans un sujet qui se prêtait singulièrement à la licence du théâtre anglais. Il transporta le personnage d'Agnès dans sa pièce intitulée *la Femme de province*, jouée en 1683; mais il renforça les touches de l'original et mit en action ce que Molière n'avait mis qu'en hypothèse dans la cervelle d'un jaloux. Dans son ouvrage, l'innocence a toute l'effronterie du vice. Du reste, pour le fond de la pièce, il avait cette fois encore un autre modèle que Molière; il empruntait une aventure de la vie de Rochester, qui, banni de la cour, s'était retiré dans un quartier de Londres, et, se faisant passer pour un astrologue étranger, avait séduit beaucoup de femmes qui venaient le consulter. Les incidents de la pièce sont en partie calqués sur cette anecdote que Rochester avait contée dans ses Mémoires. On voit par là combien les comédies de Wicherley sont historiques : « Cette « pièce, a dit Voltaire, n'est pas, si vous voulez, « l'école des bonnes mœurs; mais, en vérité, c'est « l'école de l'esprit et du bon comique. » Il paraît qu'avant ce dernier ouvrage, Wicherley s'était attiré la disgrâce du roi. Se trouvant aux eaux de Tunbridge, alors très-fréquentées, il attira par son esprit et par sa célébrité l'attention de la comtesse de Droghéda, veuve riche et belle; il l'épousa sans demander l'aveu du roi, et cette démarche qui peut-être déplaisait à la duchesse de Cleveland le perdit à la cour. Il se serait consolé par d'autres succès et par une fortune indépendante; mais sa femme vint à mourir sans enfants, et au lieu d'un riche mariage il n'eut que des procès dispendieux. Les frais de justice et les prodigalités de Wicherley achevèrent sa ruine. Assailli de créanciers, sans caution, sans ressource, il fut jeté dans une prison, où ses anciens amis de cour le laissèrent sept ans. A l'avénement de Jacques II, ce prince s'étant un jour fort amusé à la représentation d'une des pièces de Wicherley, fut touché de son sort et lui envoya lord Mulgrave pour avoir l'état de ses dettes et le tirer de prison, en lui accordant une pension de deux cents livres sterling. Wicherley, dit-on, par pudeur ou par défiance de la générosité du roi, ne déclara qu'une partie de ses

dettes, de sorte qu'il ne tarda pas à se retrouver en butte aux persécutions de ses créanciers. A la révolution de 1688, il perdit sa pension, et ses embarras augmentèrent. Sa prodigalité d'ailleurs était si notoire, que son père, en mourant, lui interdit, par testament, la faculté de vendre les biens qu'il lui laissait en partage, et lui permit seulement d'en disposer par douaire, s'il se mariait. Poëte de l'ancienne cour, élevé au milieu de la frivolité et du gouvernement absolu de Charles II, Wicherley fut dédaigné par le roi Guillaume, prince d'humeur austère et peu curieux des lettres. Déconcerté par les mœurs plus sévères et les libres institutions d'une nouvelle époque, il vieillissait sans ajouter à sa renommée et en retouchant à loisir les vers qu'il avait faits autrefois pour ou contre les beautés célèbres du palais de Charles II. En 1704, il fit imprimer un recueil de ses poésies, qui trouva peu de lecteurs. Les querelles animées des whigs et des torys, la libre discussion des intérêts du pays, ne laissaient guère de place pour ces vieilles frivolités; et la cour de la reine Anne, princesse vertueuse et sévère, ne pouvait être indulgente pour le peintre et le complice des mœurs du temps passé. D'ailleurs il s'élevait de nouveaux talents, plus corrects et plus purs. L'art des vers était mieux cultivé ou mieux senti : on se passionnait pour les grandes beautés de Milton, et l'on aimait le goût classique et le style soigné d'Addison. Les poëtes licencieux et négligés n'étaient plus de mode. Cependant les comédies de Wicherley, écrites toutes en prose, avec beaucoup de naturel et de feu, conservèrent longtemps leur réputation et amusaient encore le public, comme un tableau fidèle et déshonorant du passé. Voltaire trouva dans son voyage en Angleterre cette impression encore récente, et en rapporta peut-être une estime exagérée pour le talent comique de Wicherley. Dans sa vieillesse, ce poëte se lia d'amitié avec Pope, tout jeune encore. Il le consultait sur un nouveau volume de poésies qu'il se proposait de publier; et le poëte naissant de Windsor critiquait les vers faibles et les expressions négligées de l'ancien amant de la duchesse de Cleveland. Wicherley d'abord se trouva bien de cette censure, à laquelle il soumettait ses épîtres et ses madrigaux. « J'ai reçu, écrivait-il « à son jeune ami, votre obligeante lettre et une « pièce à M. Dryden, corrigée par vous. Vous en « avez diminué le volume et augmenté la valeur; « vous en avez usé avec mes vers comme les « Hollandais avec leurs épices, dont ils brûlent « une partie pour hausser le prix du reste. » Pope encouragé redoubla de zèle. Il blâmait impitoyablement, et souvent corrigeait. « Vous « m'avez, écrivait-il au vieux poëte, établi juge « et réformateur de vos ouvrages, et je m'acquitte de cet emploi le mieux que je puis. » Wicherley, de son côté, remerciait de tout; mais enfin quelques ratures un peu trop hardies l'effarouchèrent, et il pria le jeune poëte de proposer ses corrections à la marge, sans rien effacer sur le manuscrit. Du reste, Pope lui-même paraît avoir profité de ces confidences; et il a pris quelques idées de sa Dunciade dans un poëme sur la *Stupidité*, que Wicherley soumit à ses critiques, dont il le remercia même dans une lettre : « Je vous remercie d'avoir perfectionné ma *Stu-* « *pidité*, en la rendant plus méthodique. » Cet édifiant commerce entre deux amours-propres assez irritables fut cependant interrompu quelques années avant la mort du vieux poëte. Tourmenté de ses embarras de fortune et de ses infirmités, Wicherley n'acheva pas l'édition de ses poésies, mais il se maria dans sa soixante-dix-septième année avec une jeune personne de vingt ans; et de plus, il fit un mariage d'intérêt. Ne pouvant, comme nous l'avons vu, disposer de ses biens que par un mariage, et n'ayant aucun moyen d'emprunter, il imagina d'épouser une héritière qui possédait quinze cents livres sterling, et qui, pour ainsi dire, lui escompta sa succession. Il mourut onze jours après cette union (le 1er janvier 1715), laissant, comme auteur comique, une réputation qui ne fut effacée que par celle de Congrève. Voltaire, qui avait fort goûté la représentation des pièces de Wicherley, voulut transporter sur notre scène la comédie du *Plain dealer*. Il en fit, sous le titre de la *Prude*, une imitation très-épurée, mais assez froide, qui fut jouée au théâtre de Sceaux, chez la duchesse du Maine, et qui n'eut pas, croyons-nous, beaucoup de succès. Voltaire a dit de l'ouvrage de Wicherley : « Je ne connais pas de comédie, ni chez les « anciens ni chez les modernes, où il y ait au- « tant d'esprit; mais c'est une sorte d'esprit qui « s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger. » On est forcé d'en convenir en lisant la comédie de la *Prude*. Le théâtre de Wicherley, publié à Londres en 1712, a été souvent réimprimé, 1720, 1731, 1735, 1768. Il a reparu en 1840 avec les œuvres dramatiques de quelques autres auteurs de cette époque. En 1704, on mit au jour un volume de *Mélanges en vers* (Miscellaneous poems) avec le portrait du poëte d'après sir P. Lely. L'*Homme franc*, traduit par M. E. Mennechet, figure dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (Paris, 1822-1823). Quelques années après la mort de Wicherley, en 1728, on fit paraître, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, des poésies inédites qu'il avait laissées. Ce recueil ne réussit pas. Les Anglais, curieux de leur littérature, y ont cependant recherché, parmi beaucoup de détails spirituels et négligés, quelques vers et quelques morceaux d'une touche plus élégante et plus correcte, où l'on reconnaît l'empreinte du travail de Pope. V—N.

WICHMANN (Augustin), né à Anvers à la fin du 16e siècle, après avoir fait de bonnes études, embrassa l'institut de Prémontré à Tongrelo, célèbre abbaye de cet ordre. Lorsqu'il eut prononcé

ses vœux, son abbé l'envoya à Louvain, au collége que l'ordre avait dans l'université de cette ville, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie et y prendre des grades. Il s'y distingua par son assiduité à l'étude et par des succès. Ayant obtenu le degré de bachelier en théologie, il revint à Tongrelo et y enseigna pendant quelque temps. Pourvu ensuite des prieurés-cures de Merlo, de Thilborck et de l'archiprêtré d'Helmont, bénéfices dépendant de l'abbaye, il exerça pendant plusieurs années les fonctions pastorales avec beaucoup de zèle. Théodore Werbræken, son abbé, ayant désiré, en 1642, de se donner un coadjuteur, tous les suffrages se réunirent en faveur de Wichmann; et lorsque Werbræken mourut, le 22 juin 1644, il lui succéda. Le 9 juillet suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Bois-le-Duc, et prit possession de l'abbaye. Tout cependant ne fut pas bonheur pour le nouvel abbé. Les annales de l'ordre de Prémontré font mention d'un violent incendie qui éclata à Tongrelo de son temps. L'église du monastère fut réduite en cendres. Ces annales nous apprennent que Wichmann en rebâtit une plus belle que la première, qu'il l'orna de peintures d'un goût exquis, la meubla richement et la pourvut d'ornements magnifiques. Il plaça dans le clocher une horloge munie, suivant l'usage du pays, d'un beau carillon, dont le jeu faisait précéder chacune des heures par des airs mélodieux (1). Tandis qu'il s'occupait de ces réparations, il ne négligeait pas d'autres objets non moins importants. Il cultivait les saintes lettres et les faisait cultiver par ses religieux. Quoiqu'on n'eût pas cessé de s'en occuper jusqu'alors, leur culture, sous son gouvernement, acquit encore plus de lustre ; et beaucoup d'ouvrages remplis de recherches et d'érudition parurent sous ses auspices. Depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, le goût des études hagiographiques, qui convient à des établissements religieux et qui s'accommode si bien, dit Feller, avec l'étude de la saine théologie et l'exactitude des observances régulières, s'est conservé à Tongrelo et a pris un nouvel éclat sous le dernier abbé, Godefroy Hermans. Ce prélat, homme d'un rare mérite, soutint et encouragea ce goût d'une manière particulière. En 1787, et malheureusement un peu trop tard, il trouva l'occasion, et ne la manqua point, d'acquérir le fonds des Bollandistes. Etant parvenu à s'attacher quelques-uns des auteurs de ce grand ouvrage, il conçut le dessein de le faire continuer, en leur adjoignant quelques-uns de ses religieux. Il fit construire exprès une nouvelle salle de bibliothèque, la fournit à grands frais des livres et des documents nécessaires, établit dans son monastère une imprimerie, et ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de cette grande entreprise. Le résultat de ces soins fut la publication du tome 6 du mois d'octobre, comprenant les 12e, 13e et 14e jours de ce mois, et formant le 52e volume de la collection. Ce volume parut à Tongrelo, en 1794, avec le frontispice commun à tout l'ouvrage et deux belles gravures, la première représentant Pie VI et l'autre l'abbé Hermans (1). L'entrée des troupes révolutionnaires dans la Belgique vint interrompre ce beau travail. L'abbé et les religieux, obligés de sortir du monastère, furent dispersés, et ce sanctuaire de la piété et des lettres cessa d'exister. On a de l'abbé Wichmann : 1° *Rosa candida et rubicunda, seu Martyrium venerabilis Petri Calmpfhautani, canonici Norbertini, pastoris in Haren*, massacré, en 1572, par les *gueux* (a gueusiis), nom donné à une association de protestants de Flandre, qui y causèrent bien des maux, Anvers, 1625, in-8°; 2° *Apotheca spiritualium pharmacorum, contra luem contagiosam, aliosque morbos, ex SS. Scriptura, SS. Patribus, et historicis authenticis deprompta*, ibid., 1626, in-4°; 3° *Diarium ecclesiasticum de sanctis contra pestem tutelaribus*, ibid., 1626, in-4°; 4° *Dissertatio historica de origine et progressu cœnobii Postulani ordinis Præmonstratensis*, ibid., 1628, in-4°; 5° *Sabbatismus marianus*, ibid., 1628, in-8°; 6° *Brabantia mariana*, ibid., 1632, in-4°; réimprimé à Naples, avec figures, 1634, 2 vol. in-4°; ouvrage loué par Sander et Foppens; 7° *Syntagma pastorale de obligatione pastorum*, resté inédit. Ce savant abbé mourut à Tongrelo en 1661, bien regretté des siens, après dix-sept ans de prélature, et y fut inhumé. L—Y.

WICHMANN (Jean-Ernest), médecin, né à Hanovre le 10 mai 1740, fit ses études au lycée de Brême, et alla étudier la médecine à Gœttingue, où il fut reçu docteur en 1762. Il fit ensuite un voyage en France et en Angleterre ; et ce fut pendant son séjour à Londres qu'il conçut pour la médecine anglaise l'admiration qu'il a manifestée dans tous ses écrits. N'ayant examiné que superficiellement les principes de l'art de guérir en France, et ne connaissant point l'anatomie, il fit peu de cas des praticiens français, et donna toujours la préférence à la médecine purement empirique, ne reconnaissant d'autres principes que l'analogie et l'observation. En 1765, il revint dans sa patrie et s'y livra à la pratique de son art ; mais l'éclat des succès que Werlhof obtenait alors dans la même ville effaçait toutes les réputations. Cependant Wichmann, s'étant bientôt fait estimer de ce professeur lui-même par

(1) *Ecclesiam monasterii sui incendio devastatam excitavit e cinere nobiliorem, picturis ornavit elegantibus, cruce argentea altitudinis novem pedum, candelabris sex, ejusdem proceritatis et metalli, pretiosa demum supellectili instruxit sacrarium, horarium campanile triginta septem campanis, ad horarum præludium harmonice resonantibus, opplevit*. Ordin. Præm. Annales, t. 2, col. 378.

(1) Sept personnes contribuèrent à l'édition de ce volume, savoir : Cornélius Bye, Jean-Baptiste Fonton, Jacques Bue, anciens jésuites ; Anselme Berthold, bénédictin (voy. ce nom) ; Siard Dyck, Cyprien Goorius et Mathias Stalsius, prémontrés et religieux de Tongrelo.

quelques heureuses opérations, obtint l'emploi de médecin de l'hospice des orphelins et des pauvres, où il eut occasion de déployer ses talents et de se faire une réputation telle que, Werlhof étant mort en 1767, il fut nommé à la place de médecin de la cour, et succéda en même temps dans le public à toute sa renommée. En 1775, il publia les œuvres de ce célèbre professeur (*voy.* WERLHOF), s'occupa ensuite de la publication de plusieurs écrits, et surtout de la pratique médicale, dans laquelle il se montra l'égal des plus grands hommes de son temps, même de Zimmermann, avec lequel il eut de nombreuses relations. Son meilleur ouvrage est intitulé *Réflexions sur la Diagnostique*, Hanovre, 1794-1802; Vienne, 1798, 3 vol. in-8° (all.). Wichmann attribuait la plupart des maladies à l'influence atmosphérique et à l'oubli des règles de l'hygiène et de la diététique. Cet habile praticien mourut à Hanovre le 12 juin 1802. On a encore de lui : 1° *Dissertatio de insigni venenorum quorumdam virtute medica, imprimisque cantharidum ad morsum animalium rabidorum præstantia*, Gœttingue, 1762, in-8°; 2° *De pollutione diurna, frequentiori, sed rarius observata, tabescentiæ causa*, Gœttingue, 1782, in-8°. Ses autres écrits sont en allemand. Il donna, en 1770, la description d'une épidémie qu'il avait été chargé d'observer. Z.

WICHMANN (CHARLES-FRÉDÉRIC), sculpteur allemand, naquit à Potsdam en 1775; il travailla d'abord chez son père, qui était à la tête d'un atelier de décorations architectoniques : il eut ensuite pour maîtres les sculpteurs Boye et Unger, puis il passa sous la direction d'un artiste illustre, de Schadow, qui, appréciant le zèle et l'intelligence de son élève, le choisit pour l'aider dans ses travaux. C'est Wichmann qui a exécuté en grande partie la statue du duc Léopold de Dessau élevée sur une des places de Berlin. En 1819, il fit un voyage en Italie avec son frère, Louis-Guillaume, qui était également un statuaire habile; en 1821, il rentra à Berlin, où il se livra surtout à l'exécution de bustes qu'on lui demandait avec empressement, car il excellait à reproduire la physionomie de ses modèles et il maniait le marbre avec la plus heureuse dextérité. La statue de l'impératrice de Russie, Alexandra, est un de ses plus beaux ouvrages. Il est mort en 1836. — Son frère, *Louis-Guillaume*, né à Potsdam vers 1785, s'est également distingué comme sculpteur. Il suivit les ateliers des sculpteurs Boye et Unger, et celui du peintre Schadow; après avoir séjourné à Paris et à Rome, et s'y être livré à de fortes études, il s'établit à Berlin en 1821, travaillant souvent de concert avec son frère, auquel il était tendrement attaché. Ses bustes sont vivants, et l'exécution révèle le soin le plus minutieux. On peut citer comme des chefs-d'œuvre en ce genre ceux des philosophes *Hegel* et *Schleiermacher*, du roi de Prusse et de la princesse de *Liegnitz*, celui du poëte *Kœrner*, celui du grand électeur placé dans la Walhala à Munich. Les connaisseurs savent distinguer aussi les figures de femmes placées à l'Opéra de Berlin, le *St-Michel* qui orne l'église de Werder, le groupe en marbre sur le pont du Château, les bas-reliefs de l'hospice St-Nicolas et de l'école vétérinaire. Ces divers travaux révèlent un goût sûr et une rare aptitude à manier le ciseau. Louis-Guillaume Wichmann est mort le 27 juin 1859. Z.

WICHMANN (BURCHARD DE), historien russe, né à Riga le 24 août 1786, fit ses études à Iéna, Gœttingue et Heidelberg, et fut nommé, en 1815, directeur des écoles du gouvernement de Courlande. Il s'était occupé, dès sa jeunesse, de l'histoire et de la statistique de la Russie. Une mort prématurée le ravit aux sciences en 1823. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en allemand, dont les principaux sont : 1° *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick, 1813, in-8°; 2° *Charte sur l'élection de Michel Romanov* (Leipsick, 1820), traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813, dans la superbe collection de titres, entreprise aux frais du comte Nicolas Romanzov. C'est un des documents les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie, et qui semble démontrer que le prétendu *faux Dimitri* était le fils d'Ivan Vasilievitch. 3° *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'ancienne histoire de Russie*, Berlin, 1820, un vol. in-8°; 4° *Musée national de la Russie*, Riga, 1820; 5° *Aperçu chronologique de l'histoire russe*, depuis la naissance de Pierre le Grand jusqu'à nos jours, Leipsick. Le premier volume parut en 1821, du vivant de l'auteur, et le second fut terminé et publié en 1825, après sa mort, par le professeur Eisenbeck de Tubingen. C'est un ouvrage très-utile, quoique incomplet, et écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur. KL—H.

WICHMANNSHAUSEN (JEAN-CHRÉTIEN), un des orientalistes les plus distingués de l'Allemagne, naquit, le 3 octobre 1663, à Ilsenbourg, dans le comté de Wernigerode, et mourut le 27 janvier 1727. Après avoir étudié à l'université de Leipsick, il avait parcouru les pays étrangers, et principalement le Levant, pour y acquérir de nouvelles connaissances. En 1692, il fut nommé professeur extraordinaire de langue grecque, puis professeur ordinaire de poésie à Wittemberg. Six ans après, il obtint la chaire de langues orientales; et il la remplit jusqu'à l'époque de sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages, on estime surtout son *Gymnasium arabicum*, Wittemberg, 1724, in-4°; ouvrage qui a été longtemps classique. *V.* les *Acta erudit.* de Leipsick, supplém., t. 9, sect. 5, pag. 229. — Deux autres savants allemands ont porté le même nom. L'un, *Rodolphe-Frédéric* WICHMANNSHAUSEN, est auteur de plusieurs traités estimés de religion et de morale, parmi lesquels on distingue celui

qu'il a intitulé *Différence de la nature et de la grâce dans le prétendu pardon des offenses*, Wittemberg, 1745, in-8°. — L'autre, *Jean Burkhard* WICHMANNSHAUSEN, seigneur de Teissa et de Zœrnegall, et conseiller du cabinet de l'électeur de Saxe, acquit, avec de grandes richesses, une haute réputation comme jurisconsulte. La société d'économie politique de Leipsick l'admit, dès son origine, au nombre de ses membres. Malgré la multiplicité de ses occupations, qui l'empêchaient de se livrer habituellement à la composition littéraire, on lui doit, outre beaucoup de notes insérées dans les recueils périodiques et les journaux de Leipsick : 1° *Apologie de la vie champêtre*, etc., Leipsick, 1761, auquel on peut joindre : *Conseils innocents sur l'amélioration de l'économie rurale*, etc., ibid., 1762, in-8°; 2° *Mélanges économiques* (*OEkonomisches Allerley*), ibid., 1762, in-8°; 3° *Expériences économiques*, ibid., 1763, in-8°. P—OT.

WICKAM. *Voyez* WYKEHAM.

WICKHAM (WILLIAM), homme politique anglais, naquit en 1761. Il était fils aîné de Wickham, lieutenant-colonel des gardes du roi. Après de solides études faites à Oxford et à Harton, il débuta au barreau, quelque temps après il devint magistrat de la ville de Londres, et se fit remarquer dans ces fonctions par ses talents et son activité. En 1794, il fut appelé par le secrétaire d'État pour l'intérieur, duc de Portland, à la direction du bureau des étrangers. Et vers la fin de la même année, le ministre Grenville, dont il avait été l'ami de collége, le chargea d'une mission secrète en Suisse. Il s'en acquitta si bien qu'il remplaça, quelques mois après, le chargé d'affaires en titre, Fitz Gérald. Vers la même époque, il alla offrir au prince de Condé de puissants secours de la part de son gouvernement. Après avoir pourvu à ce qu'il y avait de plus pressé, il retourna en Suisse, d'où il revint ensuite auprès du prince pour lui donner les moyens de réorganiser, et même d'augmenter son armée. Ce fut Wickham qui en mars 1796 entama, au nom de son gouvernement, des négociations en vue de la paix. Ce fut lui aussi qui fit d'énergiques remontrances lorsque le conseil des deux cents, de Berne, eut décidé l'expulsion des émigrés français qui s'étaient réfugiés sur le territoire helvétique. Cet acte de louable fermeté ayant déplu au gouvernement suisse, et le directoire ayant demandé son rappel, Wickham revint en effet en Angleterre, où il fut nommé sous-secrétaire d'Etat de l'intérieur. Lorsque, en 1799, la guerre se ralluma, Wickham fut nommé envoyé extraordinaire auprès des armées alliées et, peu après, commissaire sur le continent pour la levée des troupes allemandes soldées par son gouvernement. Revenu d'Allemagne, il était désigné presque aussitôt après pour y représenter l'Angleterre à la cour de Berlin ; mais sur le refus de cette cour de le recevoir, parce qu'elle craignait qu'il ne donnât de l'ombrage au gouvernement français, il fut nommé membre du conseil privé de S. M. Britannique. En 1802, Wickham devint secrétaire en chef du comte de Hardwick, vice-roi d'Irlande. Il quitta ce pays en 1804, et vécut loin des affaires jusqu'à la mort du célèbre Pitt. Sous lord Grenville, qui prit alors la direction des affaires, Wickham devint un des lords de la trésorerie. Enfin, à partir de 1807, époque de la retraite du cabinet dont il faisait partie, Wickham ne prit plus aucune part aux affaires publiques. Il mourut le 22 octobre 1840. Il avait toutes les qualités du diplomate digne de ce nom : prudence consommée, activité infatigable, enfin, une rare instruction. L. R—L.

WICLEF ou DE WICLIFFE (JEAN), fameux hérésiarque du 14e siècle, précurseur et l'un des premiers fondateurs du protestantisme (1), était né, en 1324, non pas à Loughbrough dans le comté de Leicester, mais au village de Wicliffe en Yorkshire, d'où il paraît qu'il avait pris son nom, comme c'était l'usage de ce temps. Il fit ses études avec beaucoup de succès au collége de Merton à Oxford ; et après les avoir terminées, il y professa. La subtilité de son esprit, un talent remarquable, la liberté avec laquelle il parlait du pape, du clergé et des moines, surtout des ordres mendiants, lui attiraient un auditoire nombreux. En 1365, il fut élu chef ou principal d'un collége nouvellement fondé dans l'université d'Oxford par Islip, archevêque de Cantorbéry, pour les écoliers de ce diocèse. Les religieux qui y étaient admis prétendirent que cette place devait être occupée par un régulier, et cette prétention fut appuyée par Langham, successeur d'Islip, qui lui-même était religieux. Il ordonna à Wicleff de se retirer; celui-ci s'y étant refusé, Langham fit mettre sous le séquestre les revenus du collége. Wiclef appela de ses ordonnances au pape Urbain V, qui, par une bulle de l'an 1370, donna gain de cause à l'archevêque. Quoique Wicleff n'eût pas attendu ce temps pour mettre en avant quelques-unes de ses propositions (*voy*. plus bas où il est question de ses ouvrages), il est assez naturel de penser que ce jugement et le refus de bulles pour l'évêché de Vigoore, auquel il avait des prétentions, ne contribuèrent pas peu à l'aigrir. De son côté, Urbain avait bien aussi contre Wiclef quelque sujet de mécontentement. Ce pape, en 1366, avait fait des tentatives près d'Edouard III, afin qu'il eût à lui prêter foi et hommage pour les royaumes d'Angleterre et d'Irlande, et pour qu'il lui payât les arrérages du tribut auquel Jean Sans-terre s'était engagé, tribut qui n'avait pas été payé depuis trente-deux ans. Or, dans cette circonstance, Wiclef avait défendu vigoureusement les droits du roi contre un moine qui

(1) *The Morning star of the reformation*, Watkins.

soutenait ceux du pape. Ce zèle lui valut la protection d'Edouard, celle de son fils, le duc de Lancastre, tout-puissant dans le royaume, et même celle de la princesse de Galles, mère du jeune prince Richard, héritier présomptif de la couronne. En 1374, Wiclef fit partie de l'ambassade envoyée à Bruges pour conférer avec les nonces du pape, au sujet des libertés de l'Eglise d'Angleterre, sur lesquelles on prétendait que la cour de Rome avait empiété. Vers le même temps, en récompense de ses services, le roi l'avait présenté au riche rectorat de Lutterworth, dans le comté de Leicester, et l'année suivante il le fit pourvoir d'une prébende de la collégiale de Westbury, dans celui de Gloucester. Il paraît que Wiclef prit aussi part à une autre ambassade envoyée au duc de Milan. Il s'était attaché l'université, en s'opposant aux entreprises des moines, qui, sous prétexte de leur exemption, en violaient les règlements. Fort de son appui et de la faveur de la cour, Wiclef ne ménagea plus rien. Il attaqua le pouvoir des papes au spirituel et au temporel. Dans ses principes, l'Eglise de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres Églises. Les papes, les archevêques et les évêques n'étaient pas au-dessus des simples prêtres; le clergé séculier et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel; s'ils vivaient mal ils perdaient tout pouvoir spirituel; et dans ce cas, le devoir de l'autorité était de les dépouiller de ce qu'ils possédaient : on ne devait point souffrir qu'ils agissent par voie de justice, cela n'appartenant qu'aux princes et aux magistrats. Ni le roi ni le royaume ne devaient se soumettre à aucun siége épiscopal; on ne devait rien lever sur le peuple qu'après que tous les biens de l'Eglise auraient été employés aux nécessités publiques; aucun évêque ou autre ecclésiastique ne pouvait exercer des emplois civils. Après Urbain, il ne fallait plus reconnaître de pape, mais vivre, à l'exemple des Grecs, selon ses propres lois. Par la suite, Wiclef attaqua aussi les mystères. La substance du pain et du vin, disait-il, demeure après la consécration. Il n'y a point de transsubstantiation; et Jésus-Christ n'est dans l'Eucharistie qu'en figure. La confession des péchés n'est pas nécessaire lorsque l'on est contrit. On n'a besoin ni du ministère ni de la présence d'un prêtre pour le mariage. Il suffit du consentement des parties pour qu'il existe. On ne doit point marier ceux qui, par leur âge, sont hors d'état d'avoir des enfants. Les enfants morts sans baptême peuvent être sauvés, etc. Enfin sa doctrine tendait à établir l'égalité et l'indépendance entre les hommes, et à soumettre tout à la nécessité. Wiclef n'omettait rien pour l'accréditer et la répandre. Non-seulement elle circulait au moyen de ses écrits, mais il parcourait le pays en la prêchant et la faisant prêcher par ses disciples, dont le nombre s'augmentait tous les jours. Grégoire XI, informé des progrès qu'elle faisait, écrivit, en 1377, à l'université d'Oxford, de remettre Wiclef entre les mains de l'archevêque de Cantorbéry; et il mandait en même temps à celui-ci et à l'évêque de Londres, les commettant à cet effet, d'interroger Wiclef, de le retenir sous bonne garde, s'il y avait lieu, et d'envoyer à Rome le procès-verbal de son interrogatoire. Wiclef avait trop de partisans dans l'université pour qu'elle obéît; mais les deux prélats se conformèrent aux ordres du pape : Wiclef fut cité. Il comparut, mais accompagné du duc de Lancastre et de Percy, grand maréchal d'Angleterre, qui ne dissimulèrent pas leur protection ni celle de la princesse de Galles. Wiclef se présenta hardiment devant ses juges, subit un interrogatoire sur dix-neuf articles, envoyés avec les bulles, donna sur eux quelques explications, et essaya de les justifier par des subtilités scolastiques. Il fut renvoyé sur la promesse qu'il fit de garder désormais le silence, promesse qu'il ne tint point. Les deux prélats envoyèrent à Rome le procès-verbal de l'interrogatoire; mais les poursuites furent suspendues par la mort du pape et le changement de gouvernement en Angleterre. On ne tarda pas à y recueillir les fruits de cette dangereuse doctrine. Dès 1379, près de deux cent mille hommes du bas peuple, ameutés par un prêtre nommé Jean Ball, ardent wiclefite, après avoir commis toute sorte de désordres sur les routes, s'avancèrent jusqu'à Londres, et y massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry, chancelier du royaume (*voy.* WAT-TYLER). Wiclef ne prit aucune part à ces mouvements séditieux, mais il continua d'écrire et de dogmatiser. Guillaume de Courteney, ayant succédé à l'archevêque massacré, assembla, le 17 mai 1382, un concile à Londres. On y examina vingt-quatre propositions extraites des livres de Wiclef, dont dix furent déclarées hérétiques, et les quatorze autres, erronées. L'archevêque alors sollicita et obtint du roi Richard, pour lui et pour ses suffragants, la permission de faire arrêter et emprisonner ceux qui enseigneraient ou soutiendraient ces erreurs. Il paraît que cette mesure opéra quelques conversions; car dans un autre concile, tenu à Oxford, sous la même présidence, on reçut plusieurs abjurations. Cependant Wiclef avait été obligé de quitter cette ville, où il ne pouvait plus rester paisiblement, et s'était retiré dans sa cure de Lutterworth. Le 29 décembre 1385, fête de St-Thomas de Cantorbéry, comme il prêchait dans sa paroisse, il fut frappé d'apoplexie. Il survécut encore deux ans, et mourut le dernier jour de décembre, fête de St-Sylvestre; dates qui, dans le temps, furent remarquées, parce qu'il avait souvent déclamé contre ces deux saints (1). Wiclef avait beaucoup

(1) Lenfant, dans son *Histoire du concile de Constance*, dit que ce fut le 28 décembre, jour des *Innocents*, que Wiclef eut sa dernière attaque à la langue, étant à l'église à entendre la messe, pendant qu'on faisait l'élévation; ce qu'on ne manqua pas de

écrit. On a de lui une *Version*, en anglais, de la Bible, faite sur la Vulgate latine, en 1383. Il l'avait fait précéder d'un traité *de la vérité des saintes écritures*, qu'il donne comme la seule règle de foi. Le plus fameux de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé *Trialogue*, parce qu'il y introduit trois interlocuteurs, la vérité, le mensonge et la prudence. Il est en latin, et fut imprimé en 1525, in-4°, et réimprimé en Allemagne, sous le même format, en 1723. Lewis a publié, en 1731, le *Nouveau Testament de Wiclef, avec une histoire des traductions anglaises des saintes Écritures*, réimprimée en 1739. La doctrine de Wiclef ne fut point ensevelie avec lui. En 1396, le 19 février, un nouveau concile fut assemblé à Londres, par Thomas d'Arundel, archevêque de Cantorbéry. On y condamna dix-neuf articles extraits du *Trialogue*. L'auteur de l'Art de vérifier les dates, à propos de celle de ce concile, remarque que Thomas d'Arundel ne devint archevêque de Cantorbéry qu'au mois d'août de cette année, qu'ainsi il faut entendre cette date suivant le style anglais, c'est-à-dire en ne commençant l'année qu'au 25 mars. Un autre concile, assemblé à Londres le 21 janvier 1400, même style, sous la présidence du même Thomas d'Arundel, condamna de nouveau les wiclefites. La même année, dans un parlement tenu par le roi Henri, il fut dressé contre les wiclefites un statut, dans lequel il est porté que partout où l'on trouvera des personnes imbues de ces erreurs, on les saisira, et on les livrera au bras séculier, si elles y persistent. Ce fut aussi à peu près vers ce temps qu'un gentilhomme bohémien, nommé Foulfish (1), qui étudiait à Oxford, s'étant enthousiasmé des ouvrages de Wiclef, crut qu'il rendrait un grand service à sa patrie, s'il y transportait ce prétendu trésor. Jean Huss, jeune encore, mais déjà célèbre, les lut. Ou il n'en adopta pas tout de suite la doctrine, ou il crut devoir user de dissimulation. Il est certain du moins que, dans un synode tenu au mois de juillet 1403, l'archevêque de Prague, en condamnant les erreurs des wiclefites, ne fit aucune mention de Jean Huss, qui ne les enseignait pas encore publiquement. Ce ne fut que vers 1410 qu'il leva le masque. En 1412 et 1413, un concile, indiqué par Alexandre V, et célébré par Jean XXIII, est remarquable par une bulle contre les écrits de Wiclef. La même année, 1413, un concile se tint à Londres, contre un gentilhomme nommé Old Castel, qui, à la tête d'une troupe de wiclefites et de lollards (2), excita une sédition, et fut exécuté en 1417. Enfin le concile de Constance, dans sa huitième session, en 1415, condamna tous les écrits de Wiclef en général et en particulier ; « et attendu, y est-il dit, que ledit Wiclef est mort hérétique obstiné, le concile condamne aussi sa « mémoire, et ordonne de déterrer ses os, si « l'on peut les discerner d'avec les os des fidèles, afin d'être portés à la voirie. » Cette condamnation est encore renouvelée dans la quinzième session. Ce ne fut néanmoins qu'en 1428, que Flemming, évêque de Lincoln, d'après un ordre du pape, fit exhumer le cadavre, ordonna de le brûler, et en fit jeter les cendres dans le ruisseau du lieu. C'est de cette doctrine condamnée tant de fois, et source de troubles et de désordres dès son origine, qu'un siècle après s'emparèrent Luther et Calvin pour composer le système religieux, qui a pris le nom de *réformation*. Il y a une *Vie* de Wiclef, Nuremberg, 1546, in-8°, et Oxford, 1612 ; une par Lewis, 1720, in-8° ; et une autre publiée à Londres en 1826, in-8°. Le portrait de Wiclef est gravé dans l'*Universal magazine* de juin 1796. G. Gilpin (*voy.* ce nom) a publié en 1764, in-8°, les *Vies de J. Wiclef et des principaux de ses disciples, lord Cobham, J. Huss, Jérôme de Prague et Zisca* (1). L—Y.

WICQUEFORT (ABRAHAM DE), diplomate, doit à son traité de l'ambassadeur une réputation si grande, qu'on est surpris de ne pas avoir sur sa personne des renseignements plus complets. On conjecture qu'il était fils d'un négociant d'Amsterdam, et qu'il naquit en cette ville, vers la fin du 16e siècle. Il s'établit fort jeune en France, et, ayant tourné ses études du côté de la politique, il parvint bientôt à se faire connaître d'une manière avantageuse. L'électeur de Brandebourg le nomma, vers 1626, son résident à Paris ; et il remplit ce poste pendant trente-deux ans avec beaucoup de capacité (2). L'attachement qu'il

regarder, ajoute-t-il, comme un jugement de Dieu. Cette date du 28 ne contredit pas celle du dernier décembre. Wiclef pouvait avoir survécu deux jours à cette dernière attaque.

(1) C'est-à-dire poisson pourri.

(2) Les lollards avaient précédé les wiclefites. Gauthier ou Walther Lollard, leur chef, dogmatisait en Allemagne dès 1315 et s'y fit de nombreux disciples. Il fut brûlé à Cologne en 1322. Ses disciples se dispersèrent, et une partie passa en Angleterre, où ils se réunirent aux wiclefites, avec les erreurs desquels leur doctrine avait de l'analogie (*voy.* LOLLARD), et c'est ainsi qu'insensiblement s'est préparé le schisme dans la Grande-Bretagne.

(1) M. Robert Vaughan a publié en 1828 à Londres une *Histoire de la vie et des opinions de Wiclef* en 2 volumes in-8°, réimprimée en 1831. Une autre biographie bien moins étendue par C. W. Lebas, imprimée à Londres en 1833, a obtenu une seconde édition en 1846. Une vie de ce réformateur se trouve aussi dans le premier volume de la *Biographie ecclésiastique* par Wordsworth. Depuis quelques années, l'intérêt avec lequel les Anglais étudient les anciens monuments de leur histoire politique et religieuse a provoqué des études sérieuses sur le précurseur de Luther. M. J. H. Todd a fait paraître à Dublin en 1840 le *Dernier âge de l'Église, ouvrage inédit de Wiclef d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'université de Dublin*, in-12 ; et en 1842, *Apologie pour les doctrines des lollards, attribuée à Wiclef et publiée pour la première fois avec une introduction et des notes*, in-4°. Une Société littéraire se forma sous le nom de *Wycliffe Society* et elle fit les frais d'une édition de ses ouvrages anglais, 1815, in-8°, avec des extraits de ses productions latines et une notice biographique par R. Vaughan. *Le Traité du Sacrement (de l'Eucharistie)*, connu sous le nom de *Wickliffer Wicket*, avait été imprimé en 1546 sous la rubrique de Norenburch (Nuremberg), sans date (en 1548), et à Oxford en 1612 ; il en a paru une quatrième édition en cette ville en 1828. Un volume contenant deux petits traités contre les ordres des moines mendiants a été mis au jour à Oxford en 1608. B—N—T.

(2) Wicquefort, pendant son séjour à Paris, s'était acquis l'estime des savants. Il obtint, par le moyen de P. Dupuy et de Mézeray, des copies de plusieurs manuscrits de la bibliothèque du cardinal Mazarin, dont il enrichit celle de Wolfen-

portait à la maison de Condé, mais surtout la liberté qu'il prit d'égayer sa correspondance diplomatique par le récit des amours de Louis XIV avec les nièces du cardinal Mazarin, le brouillèrent avec le ministre, qui demanda son rappel. Dès que son successeur fut arrivé (1658), il reçut l'ordre de sortir de France; mais comme il différait de jour en jour son départ, sous divers prétextes, il fut mis à la Bastille, et conduit sous une escorte à Calais, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. De Londres il se rendit à la Haye, et il y trouva dans le pensionnaire J. de Witt (*voy.* ce nom) un zélé protecteur. Mazarin, dit-on, se repentit de s'être privé des talents de Wicquefort et lui proposa mille écus de traitement pour le tenir au courant des intrigues des ministres étrangers en Hollande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vivait dans l'intimité de l'ambassadeur de France d'Estrades (*voy.* ce nom). Suivant Amelot de la Houssaye (*Mémoires*, t. 3, p. 281), il était tous les jours à la table de ce ministre, où il buvait comme un templier. A la place de résident du duc de Brunswick-Zell, il joignait celle de secrétaire interprète des états de Hollande pour les dépêches étrangères, et il dut en outre à la bienveillance de J. de Witt la charge d'historiographe. S'il est vrai que Wicquefort soit l'auteur de l'*Avis fidèle aux Hollandais*, publié en 1675, son inclination pour la France n'allait pas jusqu'à lui faire sacrifier ses devoirs envers son pays. Cet écrit, qui contient le tableau trop fidèle des excès de tout genre commis par les troupes françaises, contribua beaucoup à sauver la Hollande menacée par les armes victorieuses de Louis XIV (1). Le service éminent que Wicquefort avait rendu dans cette circonstance ne put lui faire pardonner son attachement à la mémoire de J. de Witt. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir communiqué à l'ambassadeur d'Angleterre (Williamson) des papiers importants, qui lui avaient été remis pour les traduire. Arrêté le 25 mars 1676 (2), il fut condamné par arrêt de la cour de justice, du 20 novembre suivant, à une détention perpétuelle. Il composa dans sa prison un mémoire, non pour se justifier des faits qu'on lui imputait, mais pour prouver qu'en sa qualité de résident du duc de Zell, il n'était point soumis à l'action des tribunaux de Hollande, et que le traitement qu'on lui faisait subir était contraire au droit des gens et aux priviléges des ambassadeurs. Cet écrit fut adressé par son fils au congrès de Nimègue; mais les plénipotentiaires, occupés d'intérêts plus élevés, ne

buttel. Voy. *Historia biblioth. Wolfenbut.*, par J. Burckard, première partie.

(1) Voici ce qu'on lit sur cet ouvrage dans la *Bibliothèque historique de la France*, n° 24004 : « On dit que quand les Hollan-« dais ont guerre avec les Français, ils font distribuer cette « relation dans les écoles, afin que les enfants, la voyant, en en-« tretiennent leurs parents, qui, animés par là contre les Fran-« çais, payent plus facilement les contributions nécessaires pour « soutenir la guerre. Quand la paix se fait, on retire le livre. »

(2) 1675, suivant le P. Niceron; mais on a préféré la date de 1676, fournie par Bayle, qui devait être mieux informé.

firent entendre aucune réclamation en faveur du malheureux Wicquefort. Il aurait péri dans sa prison si la tendresse ingénieuse d'une de ses filles ne fût venue à bout de le soustraire à la surveillance de ses gardiens (1er septembre 1679). Wicquefort chercha d'abord un asile à la cour du duc de Zell; mais fâché de ce que ce prince ne faisait aucune démarche pour le réhabiliter, il quitta brusquement la cour et se retira dans les environs de Zell, où il mourut le 23 février 1682, dans un âge très-avancé. A beaucoup d'esprit naturel, il joignait une instruction étendue. Il connaissait presque toutes les langues de l'Europe, qu'il écrivait et parlait avec une égale facilité. Quoique doué d'une activité rare et d'un tact singulier, il manquait de prudence, et c'est à ce défaut qu'on doit attribuer ses malheurs, si l'on ne veut pas en trouver la cause dans la haine des orangistes. On a de Wicquefort des traductions françaises des voyages d'Olearius (*voy.* ce nom) et de Mandelslo (*voy.* ce nom), de celui de Th. Herbert (*voy.* ce nom) en Perse et aux Indes orientales, et enfin de l'ambassade de Perse, par Figueroa (*voy.* ce nom). Ses autres ouvrages sont : 1° *Discours historique de l'élection de l'Empereur et des électeurs de l'Empire*, Paris, 1658, in-4°; Rouen, 1711, in-12. Cette dissertation était très-intéressante avant les changements arrivés à la constitution de l'Allemagne. 2° *Thuanus restitutus, sive Sylloge locorum variorum in historia Jacobi Thuani desideratorum; item Fr. Guicciardini paralipomena quæ in ipsius historiarum libris 3, 4 et 5 non leguntur*, Amsterdam, 1663, in-12. Wicquefort s'est fort mal acquitté de ses fonctions d'éditeur. J. Titius, professeur de Danzig, a signalé ses erreurs nombreuses (*voy.* DE THOU). 3° *Avis fidèle aux véritables Hollandais, touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et de Swamerdam, et les cruautés inouïes que les Français y ont exercées, avec un Mémoire de la dernière marche de l'armée du roi de France en Brabant et en Flandres* (Hollande, Elzevir), 1673, in-4°, avec 8 planches gravées par Romyn de Hooghe; réimprimé la même année, in-12; ouvrage rare et recherché des curieux, qui donnent la préférence à l'édition in-4°, à raison des gravures, qu'on ne trouve pas dans l'in-12. Le but de cet ouvrage, en racontant des excès, très-exagérés sans doute, commis par des troupes françaises, était de provoquer de vives colères contre Louis XIV. 4° *Mémoires concernant les ambassadeurs et les ministres publics*, par L. M. P. (1), Cologne, 1676-1679, 2 vol. in-12. Cette édition, sortie des presses des Elzevir, est fort rare, surtout la seconde partie, qu'aucun biographe n'avait indiquée avant Berard (*voy.* son *Essai sur les éditions des Elzevir*, p. 193). La première partie a été réimprimée en 1677. Un Wallon ou Flamand nommé Gallardi,

(1) C'est-à-dire par *le ministre prisonnier*.

sans égards pour la triste situation de Wicquefort, publia la réfutation de ses mémoires sous ce titre : *Réflexions sur les* Mémoires des ambassadeurs, *et réponse au ministre prisonnier, avec des exemples curieux et d'importantes recherches*, Villefranche (Elzevir), 1677, in-12. C'est fort peu de chose que cette réfutation, suivant Bayle; mais l'ouvrage de Wicquefort est plein d'intérêt, et on le lit avec plaisir. 5° L'*Ambassadeur et ses fonctions*, la Haye, 1681, 2 vol. in-4°, souvent réimprimé. Cet ouvrage a été traduit en allemand par J.-Léon Sauter et en anglais par Digby. Parmi les éditions françaises, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1724 ou 1730, 2 vol. in-4°. Outre les mémoires touchant les ambassadeurs et les réflexions de Gallardi, elles contiennent le *Discours de l'élection de l'Empereur* et l'excellent *Traité du juge compétent de l'ambassadeur*, par Bynkershoeck (voy. ce nom). C'est à cet ouvrage que Wicquefort doit toute sa réputation : il est rempli de faits curieux, et l'on pourra toujours le consulter utilement. 6° L'*Histoire des provinces unies des Pays-Bas, depuis le parfait établissement de cet Etat par la paix de Munster*, la Haye, 1719, in-fol. Il n'y a que la première partie de cet ouvrage d'imprimée. On en trouve des exemplaires divisés en 3 volumes in-fol., sous la rubrique de Londres, 1749; mais c'est la même édition. L'impression était commencée lorsque Wicquefort fut arrêté. Après sa mort, le libraire obtint la restitution de ses papiers; mais diverses circonstances l'ayant empêché de reprendre l'impression de cette histoire, il laissa le temps à Basnage de faire paraître les *Annales des Provinces-Unies*, dont le succès rendit inutile le travail de Wicquefort. Ce premier volume est accompagné d'un grand nombre de pièces justificatives. On en trouve un extrait fort étendu dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* de J. le Clerc, t. 13, p. 237-324. 7° *Mémoire sur le rang et la préséance entre les souverains de l'Europe*, Amsterdam, 1746, in-4°. On trouve sur Wicquefort des notices dans les *Mémoires* du P. Niceron, t. 38, p. 91-102, et dans les *Mémoires littéraires* de Paquot. W—s.

WICQUEFORT (JOACHIM DE), diplomate sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements très-incomplets, était, suivant Paquot, frère du précédent (voy. *Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas*). Il est assez remarquable que Joachim ne nomme pas une seule fois dans ses lettres Abraham, avec lequel il devait avoir des relations plus étroites qu'avec ses autres frères, puisqu'ils étaient attachés l'un et l'autre au corps diplomatique, et qu'il parle des deux autres, Samuel et Gaspard. Barlée ou Baërle, l'ami le plus intime de Joachim, s'est amusé à faire son portrait d'une manière bizarre, dans une lettre à Const. Huygens : « Celui qui vous « remettra cette lettre, lui dit-il, est né dans « une ville où l'on adore l'argent. Il a été élevé « sous Apollon, les Muses et les Grâces; il a « sucé le lait de la vérité, de la douceur et de la « politesse; il est bon, affable, obligeant; il a la « physionomie ouverte et agréable, quoiqu'il « n'ait point de sourcils, » etc. L'éditeur des *Lettres* de Wicquefort annonce dans l'avertissement dont il les a fait précéder qu'il est inutile de parler de l'auteur, « parce que tout le monde « sait qu'il a été un personnage non moins « illustre par son esprit que par ses emplois, et « qu'il entretenait une amitié très-étroite avec Grotius, Heinsius, Vossius », etc. Les lettres de Wicquefort ne peuvent suppléer qu'imparfaitement à la discrétion singulière de son éditeur. Joachim, né vers la fin du 16e siècle à Amsterdam, se livra de bonne heure aux études diplomatiques et fut employé dans diverses négociations pendant la guerre de trente ans. En 1635, il remplissait la place de résident à Hambourg. Trois ans après, il fit un voyage en France, d'où il retourna bientôt après en Allemagne. Il revint, en 1639, à Paris, chargé par le duc Bernard de Weimar de presser l'envoi des secours qu'on lui avait promis. Les services que Joachim avait rendus à la France furent récompensés par le cordon de l'ordre de St-Michel. Il fut nommé par le landgrave de Hesse son résident près des Etats-Généraux et mourut en Hollande vers 1670. On voit dans les lettres de Vossius, recueillies par Burmann dans le *Sylloge epistolarum*, que Wicquefort aimait les livres et les médailles, et qu'il se faisait un plaisir de communiquer aux savants ses livres et ses manuscrits. Sa collection de médailles grecques fut acquise par Heinsius pour la reine Christine de Suède. Ce fut longtemps après la mort de Wicquefort qu'on s'avisa de publier le *Recueil de ses lettres à Barlée*, avec les réponses (voy. BAERLE); elles ont été traduites en français par un sieur Plessis ou Duplessis (*Plessæus*). Il s'en fit trois éditions la même année (1696), l'une latine, l'autre française, et la troisième latine et française. Il n'y a rien d'utile ni de fort agréable dans ces lettres, dit le P. Bonav. d'Argonne (*Mélanges de Vigneul-Marville*, t. 2, p. 434). Ce jugement n'est pas trop rigoureux. Dans le recueil des lettres de Grotius, on en trouve quatre adressées à Joachim Wicquefort. W—s.

WIDDRINGTON ou, selon quelques-uns, WIDDRINGLEN (ROGER), bénédictin anglais, dont le nom de famille était Preston, vécut sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier et composa en faveur du serment d'allégeance plusieurs écrits apologétiques qui furent censurés à Rome. Après avoir résisté à toutes sortes de sollicitations pour l'engager à se rétracter, il finit par s'y résoudre avant d'être censuré personnellement. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Dissertatio theologica de juramento fidelitatis, Paulo V dedicata*, Albionopoli, 1613, in-4°; 2° *Apologia card. Bellarmini pro jure principum, adversus suas ipsius rationes pro auctoritate papali principes sæculares*

deponendi, 1611, in-4°. Cet écrit a été inséré par Melch. Goldast dans le 3e volume de la *Monarchia sancti rom. imperii.* 3° *Ipsa præfatio et apologetica responsio,* Cosmopoli, 1612, in-8°; 4° *Réfutation de Fitzherbert et de Schulkenius* (Bellarmin), 1616, in-4°; 5° *Dernière réplique à Fitzherbert,* etc., 1619; 6° *Discussio discussionis decreti conc. Lateranensis, contra Leon. Lessium,* Augustæ, in-8°; 7° *Purgatio,* contre les cardinaux de la congrégation de la Propagande, 1614; 8° *Etrennes de la nouvelle année, ou Explication du serment d'allégeance,* 1619, in-8°; 9° *Réplique aux dernières étrennes du nouvel an,* 1620, in-8°; 10° *Appendix ad supplicationem adversus Suarez et Bellarminum;* 11° *Appendix ad disputationem de juramento fidelitatis,* contre les objections de Suarez, 1616; 12° *Ad Paulum V humillima supplicatio,* 1616, in-8°; 13° *Prestoni et Gremæi appellatio ad papam,* Augustæ, 1622, in-4°. T—D.

WIDDRINGTON-COOK (SAMUEL-EDWARD), marin et littérateur anglais, naquit à Hall, à la fin du 18e siècle. Il était fils du ministre Cook et neveu et héritier de Nathaniel Widdrington, dont il prit le nom en 1840. Entré dans la marine en 1809 et devenu lieutenant, il se distingua en maintes rencontres, contre les Français en particulier. C'est sur son bâtiment, le *Windsor-Castle,* que se réfugia le roi don Juan de Portugal, lors d'une commotion populaire. A cette occasion, il fut nommé chevalier de la Tour et l'Epée. Il se retira du service en 1824. Au mois d'octobre 1829, Widdrington-Cook se rendit en Espagne, où il séjourna pendant quatre ans. Il en revint avec un ouvrage intitulé *Esquisses prises en Espagne durant les années* 1829, 1830, 1831 *et* 1832, *contenant des notes sur des provinces peu connues, sur les mœurs du peuple, sur le gouvernement, le commerce, les beaux-arts et l'histoire naturelle,* 1834, in-8° (en anglais). Revenu dans la Péninsule en 1843, il publia, l'année suivante, un nouvel ouvrage ayant pour titre : *l'Espagne et les Espagnols en* 1843, 2 vol. (en anglais). Widdrington-Cook mourut le 11 janvier 1856. L. R-L.

WIDENFELDT ou WINDELFETS (1) (ADAM), jurisconsulte, né vers 1617, dans le diocèse de Cologne, n'est connu que par un opuscule intitulé *Monita salutaria B. Mariæ Virginis ad cultores suos indiscretos,* Gand, 1673, in-8° de 20 pages. Cet opuscule fit beaucoup de bruit : l'année suivante, il en parut trois traductions françaises, à Gand et à Lille, toutes anonymes. On n'a pas encore découvert les auteurs des deux premières traductions : la troisième est attribuée au P. Gerberon (*voy.* le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, n° 20986). L'ouvrage de Widenfeldt était revêtu de l'approbation de plusieurs docteurs en théologie et de celle de M. de Choiseul, évêque de Tournay; il n'en fut pas moins attaqué comme renfermant des maximes impies et scandaleuses, et le P. Bourdaloue reçut de ses supérieurs l'invitation de l'anathématiser en chaire. L'évêque de Tournay se crut donc obligé de justifier l'approbation qu'il avait donnée à l'ouvrage, et il le fit dans une lettre pastorale où il s'attache à montrer que les *Monita salutaria* ne contiennent rien qui tende à diminuer la dévotion à la sainte Vierge, et que le seul but de l'auteur est d'empêcher que cette dévotion ne dégénère en idolâtrie. Les esprits étaient trop échauffés pour se calmer à la voix du prélat; mais le temps a fait justice des écrits publiés de part et d'autre dans cette dispute. Widenfeld, qui l'avait excitée sans le vouloir, n'en vit pas la fin; il mourut le 2 juin 1677. W—s.

WIDENMANN (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), professeur de minéralogie à l'académie de Stuttgard et conseiller de la chambre et des domaines de cette ville, mourut le 13 mars 1798, à la suite d'une chute qu'il avait faite dans les mines de Michelstadt. On a de lui un traité important sous ce titre : *Sur le changement d'une espèce de terre ou de pierre en une autre* (all.), Berlin, 1792, in-8°. L'académie des sciences de Berlin lui accorda, pour cet ouvrage, un prix qui était de cent ducats. Il a encore écrit un *Livre élémentaire sur la partie oryctognostique de la minéralogie* (all.), Leipsick, 1794, in-8°. G—Y.

WIDMANSTADT (JEAN-ALBERT) (1), orientaliste, né vers 1506, à Nellingen, territoire d'Ulm, fréquenta l'académie de Tubingue, et encouragé par le fameux Reuchlin, s'appliqua de bonne heure aux langues orientales. Ayant achevé ses cours, il entreprit plusieurs voyages pour perfectionner ses connaissances. Etant en Espagne, au service de F. de Mendoza, évêque de Burgos, il reçut des leçons d'arabe de Jacques Didac, autrement Lopez de Zuñiga (*voy.* ce nom). A Turin, il se mit au nombre des élèves du célèbre Datylus, précepteur de Pic de la Mirandole. Lorsque l'empereur Charles-Quint se rendit, en 1529, à Bologne pour s'y faire couronner, Widmanstadt y vint à la suite de ce prince. Logé par hasard près du couvent où se trouvait Ambrosio Teseo (*voy.* ce nom), il s'empressa d'aller voir ce bon vieillard, dont il reçut un accueil plein de bienveillance et qui lui communiqua tous les trésors de son érudition. Il avait résolu de passer à Tunis pour profiter des lumières de Léon l'Africain (*voy.* ce nom), mais il fut retenu à Rome par le cardinal Gilles de Viterbe, élève de Léon et très-savant dans les langues de l'Orient. Après la mort de ce prélat (1532), il obtint l'autorisation de puiser dans sa bibliothèque. En passant à Sienne (1533), il trouva dans celle de Lactance Tolommei quelques opuscules de St-Ephrem et de

(1) Barbier le nomme *Windelfets* dans son *Dictionnaire des anonymes;* mais on n'a pu découvrir sur quoi il se fonde, puisque l'auteur des *Monita* n'a point signé cet ouvrage, et qu'il n'est pas nommé une seule fois par les bibliothécaires de Cologne et des Pays-Bas.

(1) Aubert Lemire, par une grave erreur, le nomme *Jean-Albert* de Widmanstadt. Cette faute, copiée par Moréri, a passé dans tous les dictionnaires.

St-Jacques, en syrien, dont il prit des copies. Il partit ensuite pour Venise, d'où il revint en Allemagne. Pendant le séjour assez long qu'il venait de faire en Italie, il avait adopté le nom de *Lucretius*, par respect pour ce grand poëte, et il le conserva quelque temps. Le nouvel évêque d'Aischtedt, Maurice de Hutten, possédait à Würtzbourg des bénéfices qu'il désirait de garder contre les canons; il envoya Widmanstadt à Rome pour solliciter cette faveur. Dans ce nouveau voyage, Widmanstadt se fit recevoir docteur en droit à Sienne. Sur l'invitation de l'évêque d'Aischstedt, il rejoignit l'empereur Charles-Quint à Gand. Il était de retour en Allemagne en 1541, et on conjecture qu'il habitait alors Ratisbonne. Dans une visite que lui rendit Martin Frecht, théologien d'Ulm, Widmanstadt lui montra son cabinet, dans lequel il remarqua des manuscrits grecs et hébreux, des médailles et quelques figures antiques, et enfin une traduction latine du Coran et quelques autres opuscules. Widmanstadt travaillait avec beaucoup d'ardeur à faire fleurir en Allemagne l'étude des lettres orientales, et il avait l'espérance d'être secondé dans ce dessein par le pape Clément VII; mais la mort de ce pontife fit évanouir tous ses projets. Peu de temps après, il eut à soutenir un procès scandaleux contre Ambroise de Gumppenberg, habitant à Rome. On a le mémoire de sa partie adverse (1). Si l'on avait aussi la réponse que dut y faire Widmanstadt, on saurait à quoi s'en tenir sur cette déplorable affaire. Mais on doit supposer qu'il était innocent, puisqu'il continua de jouir de l'estime et de la confiance de l'évêque d'Augsbourg, dont il tenait un emploi. Il avait formé, en 1551, le projet de se retirer dans une terre qu'il possédait sur les bords du Danube pour s'y livrer tout entier à la rédaction de quelques ouvrages qu'il méditait. Il en fut empêché par la guerre qui vint désoler la Souabe. Après avoir eu la douleur de voir sa maison livrée au pillage, il s'enfuit à Nuremberg avec sa femme et ses enfants. A la paix de Passau (1552), l'empereur Frédéric le nomma membre de son conseil et ensuite chancelier de l'Autriche orientale. Moïse, prêtre de Mardin, envoyé par Ignace, patriarche d'Antioche, pour faire imprimer une version syriaque du Nouveau Testament, vint, en 1553, chercher dans la Souabe Widmanstadt, qu'on lui avait indiqué comme le seul homme capable de l'aider dans ce projet. A la prière de son chancelier, l'Empereur fit les frais de l'impression. Lorsqu'elle fut terminée, Widmanstadt sollicita l'agrément de son maître pour quitter la cour. Il avait l'intention de consacrer le reste de sa vie à la publication de plusieurs ouvrages qui devaient être fort utiles au monde chrétien.

(1) *Angeli Sealteti ad Roman. judices pro Ambrosio de Gumppenberg contra J.-Alb. Widmestad. orationum actio prima*, in-4°, vers 1544. Ce rarissime opuscule a été réimprimé par Schelhorn, dans les *Amœnitat. litterar.*, t. 14, p. 468-500.

On ignore le lieu et la date de sa mort; mais, en 1559, Georges-Sigism. Seldius, conseiller de l'Empereur, acheta sa bibliothèque de ses héritiers. Elle a depuis été acquise par le duc de Bavière. On a de Widmanstadt : 1° *Mahometis theologia dialogo explicata, Herm. Nellingannense interprete; Alcorani Epitome, etc.; Notationes falsarum impiarumque opinionum Mahometis quæ in hisce libris occurrunt* (Nuremberg), 1543, in-4° de 60 feuillets. Freytag a donné la description de ce rare volume dans les *Analecta litter.*, p. 554. 2° *Novum Testamentum, syriace, jussu et impens. Ferdinandi Roman. imperator. designati, editum*, Vienne, 1555. in-4° de 326 feuillets, première et belle édition du Nouveau Testament en syriaque. Le fameux Postel en est l'un des éditeurs (*voy.* POSTEL). La souscription porte que les caractères ont été gravés sur acier d'Illyrie (*ex norici ferri acie*), par Gasp. Crapht d'Elvang. André Muller a donné l'histoire de cette édition, à la suite des *Symbolæ syriacæ* (*voy.* MULLER). 3° *Syriacæ linguæ prima elementa*, Vienne, 1556, in-4°. Cet opuscule est ordinairement réuni à l'ouvrage précédent. Dans la préface, Widmanstadt promet un *Dictionnaire syriaque*, déjà fort avancé, et les *Mémoires* de sa vie, dont on doit regretter la perte, à raison des détails curieux qu'ils auraient offerts sur l'état des lettres en Europe à cette époque. Voyez Schelhorn, *Amœnitat. litterar.*, t. 13, p. 223-244, et le *Dictionnaire* de Chaufepié, art. *Widmandstadt*. G.-E. Waldau a publié en 1796, à Gotha, une notice bio-bibliographique sur ce zélé orientaliste. W—s.

WIDMER (SAMUEL), né en 1767, à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie, eut sous les yeux dès l'enfance une petite fabrique d'indienne, établie par son aïeul maternel et qui fut, pour ainsi dire, le berceau de la célèbre manufacture de Jouy. C'était dans cette dernière que devait se développer l'esprit d'invention qu'il avait reçu de la nature. A peine eut-il atteint sa dixième année que son oncle Oberkampf (*voy.* ce nom) le fit venir auprès de lui, prit soin de son éducation et l'initia aux secrets de son art. Comme il destinait Widmer à lui servir de second, il ne négligea aucun moyen de l'en rendre capable. Pour en faire un bon chef, il voulut d'abord en faire un ouvrier, et il lui imposa l'obligation d'apprendre et d'exercer les principaux métiers en usage dans sa manufacture. Le neveu se prêta sans peine aux vues de l'oncle, et il ne se distingua pas moins par son adresse que par son intelligence dans la gravure, dans l'impression et dans la teinture. Oberkampf, charmé de ces premiers succès et voulant lui ouvrir la carrière des sciences utiles aux progrès de son industrie, l'envoya étudier la physique dans le cabinet du professeur Charles et la chimie dans le laboratoire du savant Bertholet. L'élève se montra digne de ses maîtres par son zèle et par sa pénétration. Il consacrait à la mécanique le peu de loisir que lui laissaient

leurs leçons. Dans cette science, qui fut depuis sa passion favorite, il fut lui-même son guide. Lorsqu'il eut acquis par l'étude un fonds suffisant d'instruction, il retourna auprès de son oncle, et ce fut alors qu'Oberkampf lui confia la direction de sa fabrique. C'était la place la mieux assortie à ses goûts et à son caractère. Actif, vigilant, également versé dans la pratique et dans la théorie, il considéra le nombreux essaim d'artisans soumis à ses ordres comme une famille intéressante et la manufacture de Jouy comme l'établissement le plus propre à l'exercice de ses divers talents. Un habile chimiste lui fournit bientôt l'occasion d'en faire un heureux essai. Tout le monde connaît la propriété du chlore, qu'alors on nommait acide muriatique oxygéné, pour la décoloration des substances végétales. Personne n'ignore non plus que c'est au génie de Berthollet que l'on doit cette découverte. Widmer fut un des premiers qui surent en profiter. Il se hâta d'établir sur ce principe le blanchiment des toiles, et aucun atelier ne contribua autant que le sien à en répandre la méthode. Tandis qu'il s'occupait à recueillir et à propager le fruit d'une découverte étrangère, il touchait au moment de se signaler lui-même par une invention d'un ordre supérieur et qui devait produire, dans la fabrication des toiles peintes, une révolution aussi avantageuse qu'inespérée. Dès sa première jeunesse, il avait conçu l'idée de l'impression avec des cylindres gravés; vers la fin de 1792, il en démontra la possibilité par un modèle en petit dont Oberkampf avait compris toute l'importance; mais l'esprit de vertige universel dont le peuple était alors agité lui avait fait craindre que ses ouvriers ne vissent de mauvais œil une invention qui tendait à diminuer le prix de la main-d'œuvre. En attendant des circonstances plus favorables, sa prudence exigea que toutes les pièces qui composaient le modèle fussent démontées et tenues cachées. Ce ne fut que longtemps après qu'il permit à son neveu d'exécuter sa machine en grand et que tous deux eurent la satisfaction de la voir réussir. Aussitôt qu'elle fut connue hors de Jouy, et elle ne tarda pas à l'être, on s'empressa de l'imiter dans toutes les grandes manufactures d'indienne françaises et étrangères. C'était beaucoup d'avoir inventé l'impression avec des cylindres de cuivre gravés en taille-douce, et ce n'était pourtant que la moitié de ce qu'il fallait pour un succès complet; car la gravure des cylindres à la main était très-longue, très-coûteuse et même impraticable pour un grand nombre de dessins. On ne pouvait surmonter tant d'obstacles que par une seconde invention, celle d'une machine pour graver les cylindres en cuivre. Widmer en sentit l'utilité, et pendant plusieurs années, son esprit n'eut point d'autre occupation, point d'autre pensée. Ses méditations, souvent interrompues dans le jour, devenaient continues et plus profondes dans le silence de la nuit. Enfin, son infatigable persévérance obtint le prix qu'elle méritait. Il inventa une machine qui le dédommagea amplement de ses longs travaux. La peine qu'elle lui avait coûté la lui rendit plus chère. Ce fut son ouvrage de prédilection. Il se plut à la perfectionner sans cesse, et par des inventions accessoires, il en étendit l'usage aussi loin que l'art pouvait le permettre. Ce succès en amena un autre aussi flatteur peut-être par les difficultés qu'il fallut vaincre. Widmer imagina pour la gravure des planches de cuivre une machine aussi curieuse, aussi utile que celle qu'il avait inventée pour la gravure des cylindres. Et lorsqu'il eut mis la dernière main à la gravure et à l'impression mécaniques, il porta son attention sur la teinture. On n'avait jusqu'alors employé la vapeur que comme une puissance motrice et comme un moyen de chauffer l'air dans les appartements ou dans les ateliers. Il conçut le dessein de la faire servir à chauffer l'eau nécessaire pour la teinture. Au mois de juin 1809, il fit l'essai de ce procédé en présence des plus célèbres chimistes et physiciens de l'Institut. L'expérience réussit complétement. Encouragé par les suffrages des savants qui en furent témoins et surtout par celui de son oncle, il entreprit de supprimer dans la manufacture de Jouy l'ancienne méthode de teinture et d'y substituer celle qu'il venait d'imaginer. Dès l'année suivante, sur un principe tout nouveau, on vit se former un vaste atelier. Une seule chaudière de cuivre, pourvue de tuyaux convenablement disposés, procura une quantité de vapeur suffisante pour chauffer l'eau jusqu'à l'ébullition dans huit grandes cuves en bois. L'inventeur d'une application si utile n'en garda point le secret. De concert avec son oncle, il n'en refusa la communication à personne. Aussi sa méthode fut-elle promptement suivie dans les grandes manufactures d'indienne et dans plusieurs fabriques de drap. L'hôpital St-Louis de Paris l'adopta pour chauffer les bains. Widmer ne fut pas moins heureux dans la solution d'un célèbre problème de teinture que dans le nouvel emploi qu'il sut faire de la vapeur. Il découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*, que les chimistes anglais cherchaient en vain depuis longtemps, malgré l'appât de deux mille livres sterling qui devaient en être le prix. Dans un voyage qu'il fit à Londres, le secrétaire de la société royale, Banks, lui offrit de présenter sa découverte à cette compagnie savante. L'amour-propre de Widmer ne fut pas insensible à une proposition si flatteuse; mais en artiste désintéressé, en vrai Français, il refusa de vendre à l'étranger le fruit des recherches qu'il avait faites pour sa patrie adoptive. Ce n'était point la soif de l'or qui l'avait conduit en Angleterre; c'était l'ambition de faire sur sa florissante industrie des conquêtes utiles à la nôtre, et sans blesser en rien les lois de l'honneur, il

en fit, en effet, de très-importantes. On lui doit, entre autres, l'heureuse importation de la machine à ouvrer le coton. Un fileur anglais, dans un noble échange de services, lui permit de dessiner la sienne. A son retour, il en fit construire une pareille dans la filature d'Essonnes, bâtie par son oncle, et de là le modèle s'en répandit aussitôt dans la plupart des filatures françaises. Ainsi ses conquêtes, comme ses découvertes, tournèrent rapidement au profit commun de l'industrie nationale. Les services qu'il lui rendit ne pouvaient rester sans récompense; il reçut une médaille d'or et la décoration de la Légion d'honneur. Parvenu au premier rang des artistes manufacturiers, possesseur d'une fortune et d'une réputation bien acquises, au lieu d'en goûter les douceurs, comme l'âge le lui conseillait, dans le sein d'un repos honorable, il voulut, à cinquante-quatre ans, poursuivre sa carrière avec la même activité qu'il l'avait commencée; mais un excès de travail altéra pour toujours sa santé; ses facultés mentales l'abandonnèrent, et il se donna la mort dans un accès de délire, en 1821. Z.

WIDUKIND. *Voyez* WITIKIND.

WIEBEKING (CHARLES-FRÉDÉRIC VON), architecte et ingénieur civil fort distingué, naquit le 25 juillet 1762 à Wollen, dans la Poméranie. Dès l'âge de dix-sept ans, il exécutait avec habileté des cartes topographiques. En 1788, il fut chargé de diriger des travaux hydrauliques dans le duché de Berg; en 1790, il passa comme inspecteur des bâtiments au service du grand-duc de Hesse-Darmstadt. Il avait déjà conçu l'idée d'une importante publication relative à l'architecture hydraulique, et pour recueillir les matériaux nécessaires, il entreprit divers voyages; il parcourut la Hollande, qui sous ce rapport lui offrait des choses du plus grand intérêt. Il visita la France en 1800, et en 1802, il se rendit en Autriche avec le titre de conseiller de cour et les fonctions d'inspecteur des bâtiments; il s'occupa spécialement de la construction de diverses chaussées, mais quelques difficultés qu'il rencontra l'amenèrent à accepter les offres du gouvernement bavarois, qui lui proposait en 1805, avec le rang de conseiller intime, l'emploi de directeur général des ponts, des routes et des travaux hydrauliques. Ses nombreux travaux en ce genre attestèrent son habile activité. En 1818, il se retira du service actif de l'Etat afin de se consacrer entièrement à des études scientifiques. Il mourut à Munich le 28 mai 1842. Ses nombreux ouvrages, fort importants pour la plupart, sont regardés comme classiques par les ingénieurs; les principaux sont : *Traité théorique et pratique des constructions hydrauliques*, Manheim, 1798-1805, 5 vol.; nouvelle édition, 1811-1817, 4 vol., avec 153 planches; — *De la construction des ponts et des routes*, Munich, 1809; Tubingue, 1810; 2e édition, 1812; — *Traité théorique et pratique de la construction des bâtiments civils*, Munich, 1821-1826, 4 vol., avec 109 planches; — *Exposé sommaire des principes de l'architecture civile*, Munich, 1824; — *De l'influence que peut avoir sur les progrès de l'art et de la science l'étude des monuments de l'antiquité, du moyen âge et des époques modernes*, Munich, 1834; — *De la nature ou des propriétés des fleuves*, Stuttgard, 1834. Tous ces écrits sont en langue allemande; il faut y joindre un autre fort important publié en français : *Architecture civile théorique et pratique*, Munich, 1822-1830, 7 vol. in-4°, avec 260 pl. Cette énumération démontre combien Wiebeking était laborieux. — Son fils, *Charles-Gustave*, né en 1792, s'occupa des mêmes études; il était pourvu des fonctions d'inspecteur des bâtiments du cercle rhénan, lorsqu'une mort prématurée l'enleva en 1827 à la fleur de son âge. Z.

WIECK (FRANÇOIS-GEORGE), économiste allemand, naquit à Schleswig le 24 juillet 1800. D'abord négociant à Chemnitz et Harthau, il fut, par cela même, tout porté à étudier les sciences économiques, sur lesquelles il écrivit ensuite des ouvrages qui furent remarqués. Il travailla longtemps à la *Gazette de l'industrie allemande*, et, en 1843, il en prit la direction. Enfin, en 1855, il devint directeur de la société polytechnique. Wieck mourut à Leipsick le 17 janvier 1860. On a de lui : 1° *Principes de la question des patentes*, 1839; 2° *les Manufactures, les fabriques et le commerce du royaume de Saxe étudiés dans leur essence et leur ensemble*, 1840; 3° *les Merveilles du palais de cristal* (à Londres), 1852; 4° diverses traductions d'écrits techniques, ceux entre autres de Nicholson, White, etc. L. R—L.

WIEDEBURG (JEAN-ERNEST-BASILE), docteur en philosophie et professeur ordinaire de mathématiques à l'université d'Iéna, était né le 24 juin 1733 dans cette ville, et y commença ses études. Il passa ensuite à Erlangen, où, après avoir achevé ses cours de théologie et de mathématiques, il obtint une place de bibliothécaire (1756), puis une chaire dans l'université. Le désir de se rapprocher de son père, qui professait à Iéna avec beaucoup de distinction, le ramena dans sa ville natale, où on lui confia les deux classes de mathématiques et de physique. Wiedeburg s'acquitta des devoirs de cette double charge jusqu'à sa mort, arrivée le 1er janvier 1789. Le duc de Saxe-Weimar l'avait nommé conseiller aulique et de cabinet. On a de ce savant un grand nombre d'ouvrages, mémoires et dissertations, parmi lesquels on consulte encore : 1° *Description d'un microscope solaire perfectionné*, Nuremberg, 1759, in-8°; 2e édit., 1775, in-8°; 2° *Cours pratique et abrégé de mathématiques à l'usage de ceux qui se destinent à la jurisprudence, à la politique, etc.*, Iéna, 1762, in-8°; 3° *Nouvelles conjectures sur les taches du soleil, les comètes et la première histoire de la terre*, Gotha, 1776, in-8°; 4° *Introduction à la cosmologie physique et mathématique*, etc., ibid.,

1776, in-8°. Cet ouvrage est une esquisse d'histoire naturelle, d'astronomie élémentaire et de géographie. 5° *Description de la ville d'Iéna*, 1785, 3 vol. in-8°; 2° édit., 1795, in-8°; 6° *Mathématiques à l'usage des médecins*, ouvrage commencé en 1786, et continué par J.-J. Kohlhaas. Tous ces écrits sont rédigés en allemand. — *Jean-Bernard* WIEDEBURG, son père, théologien et non moins habile mathématicien, a publié l'ouvrage important intitulé *Mathesis Biblica*, c'est-à-dire *les mathématiques de la Bible*, Iéna, 1731, in-4°. P—OT.

WIEDEMANN (LOUIS), célèbre fondeur, né en 1690 à Nordlingen, fit la statue équestre d'Auguste II, roi de Pologne, que l'on voit à Dresde, près de l'Elbe, vis-à-vis la Neustadt. Le roi est dans le costume romain, et sa figure est ressemblante; mais il est moins bien exécuté que le cheval sur lequel il est assis. Cette statue ne fut placée qu'en 1735, après la mort d'Auguste. En 1738, Wiedemann se rendit à Londres, où il était appelé par le duc de Cumberland pour diriger une fonderie. Il se fit connaître dans cette capitale en perfectionnant les fusils à vent. Etant venu à Vienne, en 1750, il fut nommé colonel d'artillerie, puis appelé à Copenhague, où on le chargea de faire la statue du roi de Danemarck. Il mourut en 1754, avant d'avoir achevé ce dernier travail. G—Y.

WIEDEMANN (CHR.-RODOLPHE-WILHELM), médecin danois, naquit à Brunswick en 1770. Il fut professeur d'accouchement à l'université, premier professeur et codirecteur à l'institut des sages-femmes, enfin il mérita par ses travaux le titre de conseiller d'Etat. Il mourut à Kiel le 31 décembre 1839. On a de lui : 1° *Manuel d'anatomie*, 1796, et 3° édit., 1812; 2° *Instruction pour ramener à la vie les noyés, les asphyxiés, etc.*, 1797; 3° *Instruction destinée aux sages-femmes*, 1802; 4° *Livre de lecture pour les mêmes*, 1814; 5° *Archives de zoologie et de zootomie*, à partir de 1800; 6° *Magasin zoologique*, à partir de 1818; 7° *Nova dipterorum genera*, 1820; 8° *Analecta entomologica*, 1824; 9° *Insectes à deux ailes extra-européens*, 1828-1830. L. R—L.

WIEGLEB (JEAN-CHRÉTIEN), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne au 18° siècle, naquit le 21 novembre 1732 à Langensalza, où son père était avocat, et où il fit toutes ses études grammaticales et littéraires. Il alla ensuite à Dresde étudier la pharmacie sous le célèbre Sartorius, et s'appliqua principalement à la chimie. Il ne négligea point cependant les autres études; il approfondit les langues, l'histoire et la philosophie. Revenu à Langensalza, avec le renom d'un habile chimiste, il l'augmenta encore, soit par des expériences nouvelles, soit par la publication de divers écrits, à la tête desquels il faut placer son *Manuel de chimie générale appliquée aux arts*, Berlin et Stettin, 1779, 2 vol. in-8°; 3° édit., 1796. Cet abrégé est justement estimé pour la netteté de l'exposition, le choix judicieux des détails et la méthode que l'auteur a suivie dans leur arrangement. On a encore de lui : 1° *Essais chimiques sur les sels alcalins*, 2° édit., 1787; 2° *Considérations sur la fermentation et sur les corps soumis à cette loi*, 1776; 3° *Recherches historiques et critiques sur l'alchimie et l'art imaginaire de faire de l'or*, Weimar, 1777; 2° édit., 1793; 4° *La magie naturelle*, 1779 (continuée par Rosenthal); 5° *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, Stettin et Berlin, 1790, 1791, 2 vol. Cet ouvrage est encore le plus complet et le plus instructif de tous ceux dans lesquels il est parlé de la scientifique folie des faiseurs d'or. L'auteur s'y montre surtout très-instruit des systèmes et des procédés suivis par chacun des adeptes, et expose avec une rare lucidité les propositions ténébreuses d'une science qui mêlait le mysticisme et l'allégorie aux observations et aux recherches. Les *Mémoires* particuliers consignés par Wiegleb dans les journaux académiques furent et sont peut-être encore plus dignes d'attention : ce sont en quelque sorte les procès-verbaux des découvertes, des analyses, des recherches auxquelles il se livrait dans son laboratoire, et que son habileté comme opérateur laissait rarement infructueuses. Cependant comme tout ce qu'il y expose est aujourd'hui admis dans la science et se trouve dans tous les ouvrages complets de chimie, on sent que nous ne pouvons en donner ici le plan et l'analyse. Wiegleb fut nommé grand chambellan à Langensalza et admis à la société électorale des sciences de Mayence, ainsi qu'à celle des Curieux de la nature. Il mourut le 10 janvier 1800. On peut voir son portrait dans le quarante-deuxième volume de la *Bibliothèque universelle allemande*. P—OT.

WIEGMANN (LOUIS), théologien danois, naquit à Kellinghausen, le 22 mai 1782. Il fut pasteur, puis prédicateur à l'hôpital d'Elmshorn. On a de lui : 1° *Histoire de la religion et des affaires ecclésiastiques dans les Etats danois, en particulier dans le Schleswig et le Holstein*, Kiel, 1840; 2° *Esprit de la doctrine de l'Ecriture sainte au sujet du salut de l'humanité par le christianisme*. Wiegmann mourut le 18 janvier 1841. L. R—L.

WIEGMANN (AREND-FRÉDÉRIC-AUGUSTE), naturaliste allemand, naquit le 2 juin 1802 à Brunswick; son père, mort en 1816 dans un âge avancé, était pharmacien de la cour, et devint professeur d'histoire naturelle, science pour laquelle il avait toujours eu beaucoup de goût. Il inspira le même penchant à son fils, qui, après avoir commencé ses études dans divers colléges, alla les continuer à l'université de Leipsick, où il se livra à la philologie, dans l'intention d'entreprendre une série de travaux sur les naturalistes de l'antiquité. Voulant étendre le cercle de ses connaissances, il se rendit à Berlin, où il eut l'avantage de profiter des leçons de Lichtenstein, et il dédia à ce savant son premier ouvrage :

Observationes zoologico-criticæ in Aristotelis historiam animalium (Leipsick, 1826). Cet essai fit honneur à un jeune érudit de vingt-quatre ans, s'attaquant à un texte grec fort difficile et dont l'interprétation complète exige le rare assemblage de connaissances profondes dans la langue grecque et dans les sciences naturelles. Bientôt Wiegmann obtint l'emploi de professeur au gymnase de Cologne, et de directeur des collections zoologiques. Il fit une étude spéciale des amphibies habitant des pays éloignés, mais il ne put publier que le premier volume de l'*Herpetologia Mexicana, seu Descriptio amphibiorum novæ Hispaniæ* (Berlin, 1834, bel ouvrage accompagné de planches soigneusement gravées). En 1832, Wiegmann avait publié, de concert avec son ami Ruthe, un *Manuel de zoologie* qui, sous le rapport de la concision lucide, de l'exposition exacte des faits, se place au rang de ce qu'il y a de mieux en ce genre. Une seconde édition posthume et augmentée a vu le jour en 1845. Une mort prématurée enleva Wiegmann le 15 janvier 1841, encore dans toute la force de l'âge et lorsqu'il pouvait rendre à la science de grands services. Il avait pris une part active à la création en 1835 des *Archives d'histoire naturelle*, journal estimé dans lequel il inséra de nombreux articles et qui a continué de paraître sous la direction d'abord de M. Erichson, ensuite de M. Froehsel. Z.

WIEKI. *Voyez* Wuiek.

WIELAND (Christophe-Martin), l'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de l'Allemagne, n'appartient rigoureusement à aucune des classes dans lesquelles se rangent les plus illustres de ses contemporains. Néanmoins, comme il a quelquefois donné l'impulsion à son époque, que d'autres fois il l'a reçue d'elle, il ne peut être regardé comme isolé. Ses écrits se rattachent sous beaucoup de rapports aux développements littéraires et philosophiques qui marquent dans son pays la seconde moitié du 18e siècle. Une vie complète de Wieland embrasserait donc le tableau de la littérature dans cette partie de l'Europe pendant sa longue carrière. Obligé de nous resserrer dans un cadre étroit, nous nous contenterons de rattacher quelques considérations générales à ses principaux ouvrages. — La langue allemande ne s'est perfectionnée que très-lentement; un intervalle de plus de deux siècles sépare ses premiers progrès de ce qu'on peut nommer son apogée. C'est à la traduction de la Bible, par Luther, publiée en 1534, et aux Cantiques de ce réformateur, qu'elle dut ses premières formes régulières; le reste du 16e siècle ne produisit aucun monument classique; et il faut franchir un espace de cent ans pour arriver à Opitz. On s'accorde à regarder ce poëte comme le plus ancien de l'allemand moderne; et cependant, à en juger par ses écrits, on le dirait contemporain des poëtes du commencement du 18e siècle, que pourtant il précède de quatre-vingts ans. Opitz n'eut pour cortége que Logau, dont les épigrammes n'eussent pu seules marquer une époque, et Gryph, poëte plein de génie, mais qui avait trop peu de goût pour exercer une influence marquée. Après Luther, il y avait eu lacune; après Opitz, il y eut corruption. Hofmannswaldau et Lohenstein furent à la tête de ce mouvement rétrograde. Les épigrammes de Wernike et les satires de Canitz annonçaient que le bon goût n'était pas entièrement éteint; mais elles ne suffisaient pas pour le répandre. Quatre hommes signalent particulièrement la première moitié du 18e siècle : Haller, Hagedorn, Rabener et Gellert. Le premier, illustre dans tant de genres, a peint les *Alpes*, et exalté les sentiments doux et généreux. Ses vers, quelquefois rudes, ont de l'élévation, de la hardiesse. Hagedorn, homme du monde autant que littérateur, a de la gaieté, de la finesse, de la politesse, du goût. Il marche accompagné d'Horace, et il est, sous quelques rapports, le précurseur de Wieland. Rabener sut peindre les mœurs des classes moyennes, et livra au ridicule les vices de cette partie de la société. Sa satire est piquante et de bon ton. Lu et admiré généralement, il n'eut aucun ennemi et sa prose servit de modèle. Nous ne dirons rien de Gellert; tous les Allemands savent ses fables par cœur (*voy.* Gellert). Les trois premiers chants du *Messie* parurent en 1748. Rien n'avait pu préparer à cette vaste et magnifique composition. Toute la nation allemande en fut électrisée. Les *Odes* de Klopstock resteront néanmoins comme son vrai titre de gloire, quoiqu'elles aient dans le temps produit moins d'effet. *Le Printemps* de Kleist vint prendre sa place parmi les chefs-d'œuvre de l'époque. Uz fit entendre ses chants érotiques et philosophiques. Mais il manquait un législateur : Lessing parut. Son influence comme prosateur et comme critique est connue. Nous avons indiqué les sommités de la littérature allemande. Leur empire était loin d'être absolu; la nation n'avait encore aucune direction fixe. Gottsched avait donné d'excellents préceptes, publié des collections utiles, en un mot, rendu de grands services. Il voulut régner par ses compositions; il voulut avoir une école exclusive. Mais, auteur médiocre, il n'obtint que de faibles succès. Les indépendants s'élevèrent contre lui; bientôt la révolte s'introduisit même dans sa petite armée : il resta seul. Cette révolution fut en partie opérée par l'*Ecole suisse*, ayant à sa tête Breitinger, et surtout Bodmer. Réprouvant l'imitation servile de la littérature française, elle crut trouver dans celle des Anglais plus d'analogie avec le génie de la langue allemande; elle se nourrissait moins de mots; sa critique était plus substantielle. Réunie avec Lessing, Uz et plusieurs autres puissances littéraires, elle attaqua Gottsched avec chaleur. La lutte fut des plus vives; mais la victoire resta au meilleur parti. Comme Gottsched, Bod-

mer voulut régner. Plus riche en images, armé d'une langue plus hardie, il avait en même temps de l'âpreté; et cependant il ne faisait encore qu'effleurer les choses. Le véritable génie allemand était en travail. Bodmer eut le malheur de ne pas apprécier cette fermentation. On le lui dit, durement même; il s'irrita, et, comme Gottsched encore, il resta seul. Le premier effet était produit, le bon goût triomphait, lorsque Wieland parut sur la scène littéraire. Il naquit le 5 septembre 1733, à Holzheim, près de Biberach, en Souabe. Nous emprunterons ses propres paroles pour peindre la première période de sa vie et ses essais précoces dans la carrière des lettres. « On a remarqué en moi dès ma première « enfance un sérieux et une délicatesse, qui se « manifestaient même dans mes jeux... Jusqu'à « ma quatorzième année, j'étudiai sous mon « père et sous d'autres maîtres le latin, le grec, « l'hébreu, les mathématiques, la logique et « l'histoire. Dès l'âge de onze ans, j'éprouvai « un penchant extraordinaire vers la poésie. « Gottsched était mon *Magnus Apollo*, et je lisais « sans cesse sa Poétique; Brockes était mon « auteur favori. Je fis une prodigieuse quantité « de vers; c'étaient surtout des opéras, des cantates, des ballets, accompagnés de peintures, « dans le genre de cet auteur. Pendant ma « douzième année, je composai un grand nombre de vers latins; et, dans la présomption de « mon âge, dédaignant de petits essais, je fis un « poëme de six cents vers sur l'*Echo*, dans le « genre d'Anacréon, et un autre fort long en « distiques, sur les *Pygmées*.... Au reste, je « brûlai dans le temps la plupart de celles de ces « belles choses que ma mère n'avait point cachées « soigneusement. J'aimais beaucoup la solitude, « et je passais souvent des journées entières et « même des nuits d'été à contempler et à peindre « la belle nature. J'appris aussi à dessiner. A « quatorze ans, on m'envoya à Klosterbergen, « près de Magdebourg, une des meilleures écoles « d'Allemagne. Je m'y appliquai à la philologie, « aux mathématiques, à la philosophie, enfin à « la théologie, à laquelle on me destinait. Mais « à quinze ans, Wolf et Bayle me firent renoncer « à tout pour m'attacher à la philosophie. Je lus « beaucoup de morceaux de Fontenelle, du marquis d'Argens, de Voltaire. J'écrivis alors une « dissertation philosophique dans le genre du « *Pygmalion* de St-Hyacinthe, dans laquelle, fondant ensemble la doctrine de Leibniz avec « celle de Démocrite, j'essayai de démontrer que « Vénus, sans le secours d'un dieu, et par l'effet « seul des lois intimes du mouvement, avait pu « naître de l'écume de la mer; et j'en concluais « que le monde avait pu se former sans l'intervention de Dieu. Mais je prouvais en même « temps que Dieu n'en existait pas moins comme « âme de ce monde. Cet écrit tomba entre les « mains de mes maîtres, et m'attira beaucoup « de désagréments, qui eussent été plus sérieux, « si ma conduite, sous tous les rapports, n'eût « pas été à l'abri du reproche. Du reste, je ne « cessais de méditer, je ne croyais rien sans « examen; et je finis par tomber dans le doute « sur l'existence de Dieu, ce qui me coûta beaucoup de larmes, et me causa de longues insomnies.... Je lus également la Poétique de Breitinger, les poésies de Haller, le *Messie*, et une « foule de morceaux de critique. A seize ans, « j'avais lu à peu près tous les auteurs des siècles « d'or et d'argent, Tite-Live, Térence, Virgile, « Horace; mais j'avais de la prédilection pour « Cicéron. J'allai à Erfurt, chez un de mes « parents, qui m'apprit beaucoup de bon et de « mauvais en philosophie. Toutefois je soumettais tout à l'examen, et, après avoir été matérialiste pendant quelque temps, je me trouvai « sur la voie d'une vrai philosophie. Alors seulement je lus avec plaisir la *Théodicée*.... Je « n'avais point d'amis, ne trouvant personne qui « eût à la fois du goût et l'amour de la vertu. A « dix-sept ans, je retournai chez mes parents à « Biberach, où je passai l'été de 1750. Pendant « mon absence j'avais fait connaissance avec une « cousine (Sophie de Guttermann), dont l'âme « était tellement en harmonie avec la mienne, « qu'il ne lui manquait que mes défauts pour « que la ressemblance fût parfaite. Son amitié « et le peu de temps que je passai près d'elle « firent de moi un homme tout différent. Le « changement qui s'opéra dans Junius Brutus ne « fut guère plus complet. D'inconstant et distrait « que j'étais, je devins posé, tendre, généreux, « ami de la vertu et de la religion. Je vins ensuite ici (à Tubingue), pour y étudier la jurisprudence...... Mais je ne pus y prendre goût, « et je continuai... de cultiver le champ stérile « des belles-lettres et de la philosophie. Dans les « mois de février, mars et avril, je composai l'*Eloge de l'Amour*, en mai, l'*Hymne à l'Amour*, « en juin et juillet, *Hermann*. J'ai toujours travaillé seul et sans maîtres. Le défaut de « société.... m'a beaucoup nui.... et je crains de « devenir farouche et pédant... Mon avenir « m'effraye.... Je dois ajouter que j'ai toujours « eu de l'horreur pour ceux qui tournent la « Bible en dérision, et pour ces *esprits forts* pervers, Voltaire, d'Argens, la Mettrie, Edelmann. « Je me proposais alors d'être le premier successeur de Spinosa, c'est-à-dire d'être esprit fort « et vertueux; mais je sentis bientôt que, sans « Dieu et sans religion, il n'y a point de « vertu.... » Ces détails sont extraits d'une lettre à Bodmer, du 6 mars 1752 (*Lettres choisies*, I). La philosophie de Platon et les idées religieuses maîtrisaient alors Wieland tout entier. Il assista un jour avec Sophie à un sermon de son père, ministre à Biberach, sur ce sujet: *Dieu est l'amour*. Le sermon fini, ils firent une promenade hors de la ville; et le génie brûlant de Wieland, en-

flammé par le sentiment profond qu'avait excité en lui ce sermon, par les beautés de la campagne, surtout par la présence de son amante, traça le plan d'un poëme. Arrivé à Tubingue, en février 1751, il mit la main à l'œuvre; et dès le mois d'avril, son poëme était terminé. Il le publia peu de temps après sous le titre de *la Nature des choses, ou le Monde le plus parfait*, en six chants, composés de trois mille cinq cent vingt-huit vers alexandrins rimés. Le premier de ses ouvrages est aussi, sous quelques rapports, le plus étonnant. Non-seulement l'auteur s'y montre plus ou moins familiarisé avec les principaux chefs-d'œuvre des anciens et des quatre principales langues vivantes, mais il y discute, en poëte, les systèmes les plus remarquables en philosophie, métaphysique, théologie, morale, théogonie, physique, sciences naturelles, etc. Peu importent les nombreuses hérésies sur ces différents sujets, qu'on pourrait lui reprocher; mais qui ne regardera pas comme un phénomène cette prodigieuse masse de connaissances, quelque superficielles qu'elles fussent, dans la tête d'un jeune homme de dix-sept ans et demi? En 1770 et 1797, Wieland fit subir à ce poëme de grands changements, mais ils portèrent principalement sur le style; et l'auteur le jugea digne alors de figurer dans sa grande édition (*Suppl.*, t. 1, première édit. de Gœschen). Au reste, il reçut l'approbation de plusieurs hommes distingués, tels que Bodmer, Breitinger, Hagedorn, Sulzer, etc., et valut à l'auteur le surnom de *Lucrèce allemand*, éloge dont l'exagération attestait la pauvreté de la littérature allemande dans le genre didactique. La poésie, la philologie, la philosophie et l'histoire devinrent les principaux objets de ses études, et ses productions se succédèrent sans interruption. Ses dix *Épîtres morales*, en vers alexandrins (ibid.), parurent en 1752. Cette lecture a peu d'attrait. L'auteur n'y manque ni d'instruction, ni d'élévation; elles contiennent même quelques tableaux d'un vrai mérite poétique, mais on n'y trouve point, comme dans le jeune Schiller, *ces haines vigoureuses*, qui électrisent, malgré leur exagération. Ce qu'elles présentent de plus remarquable, c'est le premier symptôme de cette ironie *socratico-horacienne*, qui devint plus tard le principal caractère de la manière de Wieland. C'est encore à Tubingue qu'il composa l'*Anti-Ovide* (1752, *Suppl.*, t. 2), poëme en deux chants. On en devine le but et le contenu. Il s'y trouve partout des traces de l'inexpérience de l'auteur, jointe aux connaissances de l'âge mûr. Ce fut dans ce travail, de peu de jours, qu'il fit, avec un succès qui présageait le grand maître, son premier essai de vers de mesures inégales et à rimes croisées. Enfin, le *Printemps*, écrit aussi en 1752 (*Suppl.*, t. 3), en vers hexamètres, fut une inspiration de Klopstock, dont quelques odes surtout avaient fait sur notre auteur une impression extraordinaire. Cet ouvrage ne mérite ni éloge, ni blâme. Sophie y est désignée sous le nom de *Doris*, comme dans *Melinde, le premier amour*, etc. Ses *Contes*, au nombre de six (1752, *Suppl.*, t. 2), annoncent le passage d'une région contemplative à une région d'application, quoiqu'on y sente partout ce besoin de l'âge d'or, qui remplissait l'âme du poëte. *Serena*, *Melinde*, *Selim et Selima* offrent peu d'invention, peut-être même de mérite poétique. Il n'en est pas de même de *Balsora*, *Zamin* et *Gulindy*, ni du *Mécontent*, morceaux gracieux, où les sentiments idylliques, la féerie et la légèreté du style se prêtent un mutuel secours. Le troisième annonce même tellement l'esprit pratique de Wieland, qu'on le croirait écrit dix ans plus tard. Au reste, la ressemblance des sujets en amène dans les personnages; quelques-uns sont empruntés à madame Rowe, dont les poésies faisaient alors les délices de l'auteur. — Son isolement complet, sa vie dans un monde idéal auraient pu lui devenir funestes, si son heureuse étoile ne l'eût arraché à cette position. Le 4 août 1751, il avait écrit à Bodmer en lui envoyant son *Hermann* Bodmer jugea ce poëme très-favorablement; une correspondance suivie s'établit entre eux, et Wieland, cédant à l'invitation de cet homme célèbre, alla, en 1752, s'établir dans sa maison à Zurich. Ici commence pour lui une nouvelle existence. Son état d'exaltation subsista encore pendant quelques années; mais son talent d'observation s'y développa. Toutefois nous allons voir ses compositions religieuses et platoniques se succéder encore pendant quelques années. La première fut une suite de huit *Lettres de morts à leurs amis encore vivants*, en vers hexamètres (1753, *Suppl.*, t. 2). Elles roulent sur des sujets moraux, tels que la peinture de régions invisibles, et leurs jouissances en opposition aux maux et imperfections de la nôtre. De là la nécessité de combattre ses mauvais penchants, et de se mettre en garde contre l'arrogance et les erreurs des philosophes qui veulent s'élever au-dessus de la nature humaine, et cherchent la vérité où elle n'est pas. Nous y avons remarqué une très-belle prière à l'Être suprême (p. 308), et un morceau curieux sur la sagesse (p. 360). On a fait de ces lettres des héroïdes. On a eu tort : c'était rappeler Ovide, Pope, etc. Ce ne sont pas non plus des poëmes didactiques, mais les épanchements d'une âme élevée et sensible. Elles annoncent un esprit beaucoup plus formé que les *Epîtres morales*, auxquelles elles sont fort supérieures sous tous les rapports. L'*Epreuve d'Abraham*, poëme en trois chants et en vers hexamètres, fut écrit (1753, *Suppl.*, t. 3) à la demande de Bodmer. Mais le talent veut une marche libre; ce poëme était à peu près commandé : l'exécution s'en ressent. Nous reconnaissons déjà dans Wieland une espèce de Protée, dont les mouvements sont difficiles à saisir. L'ironie que nous avons vue commencer

semblait devoir étouffer l'enthousiasme. Cependant les deux productions dont nous parlerons bientôt annoncent un retour complet vers le mysticisme. L'Allemagne (en comprenant sous ce nom tous les pays où l'on parle allemand) était essentiellement religieuse; c'est une des raisons qui expliquent le succès prodigieux du *Messie*. Cet esprit régnait surtout en Suisse; il respirait dans les écrits de Haller, Bodmer, Breitinger, Gessner, etc. Bodmer vivait dans la sphère de l'Ancien Testament. Il n'est donc pas étonnant que Wieland sentît se fortifier en lui les dispositions qu'il avait apportées dans ce cercle. Le christianisme était devenu pour lui l'objet d'une profonde vénération; c'est ce sentiment qui inspira les quatorze *Sympathies* (1754, *Suppl.*, t. 3), ainsi que les *Psaumes* (1755, ibid.), qui parurent d'abord sous le titre de *Sentiments d'un chrétien*. Les premières, écrites en prose, sont des considérations morales adressées à différentes personnes. « Ta sagesse », écrit-il entre autres, « est une sagesse divine. *Tu es une chrétienne!* « Un rayon de la Divinité est tombé dans ton « âme.... Nommez-moi, sophistes, un homme « plus grand et plus heureux qu'un chrétien.... » (9[e] *Symp.*). Du reste, à part ce que ces sentiments ont de respectable, les *Sympathies*, de même que les *Psaumes*, sont des ouvrages peu marquants; et ils n'auraient fait aucune sensation, si l'auteur, non content de rejeter la scandaleuse mythologie des anciens, et de censurer Ovide, Pétrarque, Gleim, etc., ne se fût pas laissé emporter à des personnalités injurieuses contre Uz, un des auteurs favoris de cette époque. La verve vraiment philosophique de ce poëte aurait dû lui faire pardonner par Wieland quelques peccadilles érotiques, qui du reste avaient contribué à ses succès. Uz, en réponse, lança quelques traits vigoureux contre Wieland, qui en fut étourdi (voy. surtout *Choix de lettres*, t. 1, p. 211-212). C'est la seule guerre littéraire que Wieland ait suscitée. Il ne tarda pas à sentir ses torts; plusieurs lettres attestent ses regrets, et le désir de se réconcilier avec Uz. Il fit même faire des démarches à ce sujet par des amis communs. Uz s'y montra insensible, et Wieland en éprouva du chagrin. Injurié par Voss, vingt ans plus tard, il s'en vengea noblement. Il fit imprimer dans le *Mercure* le quatorzième chant de la traduction de l'*Odyssée*, que Voss lui adressa, et au succès de laquelle il contribua par ses éloges (Lettres à Voss, 1779 et 1781, dans les *Lettres choisies*, t. 1, p. 294, 301, 314). Nous allons passer rapidement en revue plusieurs ouvrages, qui terminent cette première période de la vie littéraire de Wieland: *Souvenirs à une amie* (1754, *Suppl.*, t. 4), en vers ïambiques libres. Le poëte conseille à cette amie de relever sa beauté et ses agréments par des sentiments dignes de notre destination définitive. *Timoklée, dialogue sur la beauté réelle et la beauté apparente* (ib.), en prose comme les quatre morceaux suivants. Socrate vient faire une visite à Timoklée, au moment où elle achève de se parer pour aller à une fête, et il lui expose ses idées sur la véritable beauté. Le premier morceau annonce la belle époque de Wieland, et il fait remarquer lui-même que le second peut, comme point de départ, faire juger ses progrès dans ce genre. *La Vision de Mirza* (ib.) est un coup d'œil dans la région des esprits. *Vue d'un monde d'hommes innocents* (1755, ib.); *Theages sur la beauté et l'amour* (1760, ib.). Ces deux morceaux rentrent dans le genre des deux précédents, auxquels ils sont inférieurs. *Considérations platoniques sur l'homme* (1755, ib.). Celui-ci a plus d'importance. Il contient en grande partie les sentiments que Wieland n'a cessé de professer depuis. Mais on y trouve surtout une fusion du platonisme avec le christianisme. Xénophon était un des auteurs anciens pour lesquels il avait une prédilection marquée. La *Cyropédie* devait avoir un attrait particulier pour lui, qui vivait encore dans la sphère de l'idéal; c'est ce qui lui fit concevoir le plan d'un poëme épique sur le héros de l'historien grec; et les cinq premiers chants de *Cyrus* parurent en 1757 (t. 16). Ils sont en vers hexamètres, et contiennent le commencement de la guerre contre les Assyriens. La marche en est calme, la conduite simple, les événements naturels, les sentiments élevés, les vers bien faits. Il en parut même une seconde édition en 1759. Cependant on y remarque peu de mouvement et de verve. Aussi cette composition ne fut-elle pas fort goûtée. Wieland en fut surpris et contrarié, ce qui l'empêcha peut-être de l'achever. Il ne put toutefois renoncer à l'épisode d'*Araspe et Panthée*, pour lequel peut-être il avait entrepris le poëme. Il le fit paraître, en 1758 (ib.), sous forme de dialogue et en prose. Le fond du sujet est suffisamment connu. Mais l'auteur peint avec beaucoup d'art les divers sentiments qui naissent successivement dans l'âme d'Araspe, l'admiration, l'amour platonique, tout ce qu'exprime la passion la plus violente, enfin les nuances insensibles par lesquelles ils se fondent l'un dans l'autre; et il y révèle ce talent pour les développements psychologiques que nous aurons souvent occasion de signaler. Mais déjà on y trouve aussi ses défauts, la prolixité des détails et la longueur des périodes. Il fallait que ce génie fécond parcourût presque tous les genres, avant de se livrer à ceux qui lui convenaient le plus. Il s'essaya donc aussi dans le genre dramatique. Sa première pièce est intitulée: *Lady Jeanne Gray, ou le Triomphe de la religion*, tragédie en vers ïambiques (1758, *Suppl.*, t. 4). Nous pourrions lui appliquer ici ce que nous avons dit sur *Cyrus*, en ajoutant que le poëte tragique est fort au-dessous du poëte épique. La seconde pièce, *Clémentine de Porretta*, drame en prose, d'après Grandison (1760, *Suppl.*, t. 5), n'est qu'un assemblage fastidieux de grands sentiments bien com-

muns, de trivialités, de longueurs interminables; offrant du mouvement sans énergie, en un mot, encore inférieure à *Jeanne Gray*, qui du moins est un peu relevée par la poésie. Wieland se faisait complétement illusion sur ces deux pièces, dont la première surtout lui paraissait mériter un grand succès. Avec moins de défauts que les principaux poëtes tragiques de sa nation, il n'offre peut-être aucune de leurs beautés. Supérieur à tous ses rivaux pour le talent de raconter, il n'avait pas une seule étincelle du génie tragique. — Nous avons signalé les raisons qui avaient causé et fortifié son exaltation religieuse et platonique, avant son arrivée à Tubingue. Ici, il agrandit le cercle de ses lectures, ou plutôt il en varia la nature. Il vécut avec Horace, Lucien, et se familiarisa surtout avec la manière de Socrate. Ces auteurs trouvèrent une terre qui leur convenait : leurs semences y germèrent. Il rencontra dans Bodmer et son école des sentiments en harmonie avec les siens, modifiés toutefois par le commerce des muses. Bodmer lui-même était en relation avec les coryphées de la littérature allemande. Wieland avait pour lui une vénération filiale, qu'il conserva toute sa vie, et une confiance sans bornes dans ses jugements littéraires. Il n'en fallut pas davantage pour le réconcilier peu à peu avec la morale poétique des Uz, des Gleim, etc. Son acte d'hostilité, les *Sympathies*, parut en 1754. Mais l'impulsion était donnée. Wieland quitta cette même année la maison de Bodmer, pour diriger l'éducation de jeunes gens appartenant à deux familles de Zurich. Il continua cependant de faire partie de sa société. En 1758, il se rendit à Berne, pour y remplir des fonctions du même genre, auxquelles il renonça bientôt pour donner à quelques jeunes gens des leçons de philosophie. De nouveaux rapports, sa correspondance avec plusieurs hommes formés par l'expérience, surtout avec le célèbre Zimmermann, ses liaisons avec Julie Bondely, l'influence de l'âge, tout se réunit pour continuer sa fusion avec la société. Toutefois autant son séjour chez Bodmer lui avait été utile, autant il était désirable qu'il quittât des hommes qui avaient commencé sa guérison, mais qui ne pouvaient la compléter, parce qu'ils vivaient dans une sphère trop étroite. Parmi ses contemporains, Lessing fut celui qui y contribua le plus. Nous n'en dirons pas autant de la *Bibliothèque universelle allemande*, qui aida sans doute à renverser les écoles de Leipsick et de Zurich, mais dont les jugements, souvent peu motivés et superficiels, révoltaient Wieland, même quand ils lui étaient le plus favorables. Lessing le traita pendant quelques années avec une grande sévérité. Mais il pénétrait si avant dans les choses, qu'il forçait l'estime de Wieland. Il est même permis de croire, d'après un vers d'*Idris*, que souvent l'image de ce grand critique était présente à son esprit. Il est question d'un bosquet, « Que je ne décris point », ajoute le poëte, « parce que Lessing me pince l'oreille » (4[e] ch., 207). Les ouvrages de Wieland, depuis 1754 jusqu'en 1760, présentent, ainsi que nous l'avons vu, une double tendance et comme deux génies ennemis qui se disputent sa conquête. L'un est représenté par les *Sympathies*, les *Considérations platoniques*, la *Vision d'un monde d'hommes innocents*, *Théages*, *Araspe et Panthée*. *Timoklée* tient pour ainsi dire le milieu. Le second se révèle dans *Balsora*, *Zamin et Gulindy*, *le Mécontent*, dans le *Tableau de la sagesse*, etc. Après une lutte de six ans, le second génie l'emporta. Les *Considérations platoniques* offrirent les dernières traces de son enthousiasme pour la religion chrétienne, et après *Araspe et Panthée*, il quitta les régions célestes. Il fera des pas rapides sur son nouveau terrain. — Parmi toutes les carrières qui pouvaient se présenter à Wieland, il était impossible de soupçonner celle que la fortune lui réservait. Il fut, en 1760, nommé membre du conseil de Biberach; et ce fut en cette qualité qu'il revit, l'année suivante, la ville où il avait passé ses premières années. Mais combien les circonstances étaient changées! Rappelons-nous les moments délicieux qu'il y avait passés neuf ans auparavant; ajoutons que Sophie était devenue la femme d'un autre, que d'ailleurs l'existence de Wieland était toute littéraire, et nous nous figurerons ce que dut avoir à souffrir l'amant de Sophie, l'élève de Platon, de Socrate, de Xénophon, d'Horace, déjà même un peu d'Aristippe, au milieu d'une des petites villes d'Allemagne les plus obscures, et n'ayant pour délassement que des dossiers, des actes, des procédures, un langage fait pour effaroucher les muses! Nous aimerions à présenter au lecteur et les soupirs qu'il exhale en vers dignes de l'auteur de la *Chartreuse*, et les touchants regrets qu'il adresse à Bodmer, et les tableaux piquants qu'il fait de sa position à Gessner et à d'autres. Et pourtant cette fortune, si capricieuse en apparence, le servait selon ses besoins. Il n'avait pas encore été, à proprement parler, en contact avec les hommes. Ses fonctions l'appelaient à lire dans leur intérieur, à voir l'empire des intérêts personnels, le jeu des passions, qui, à la différence du théâtre près, étaient à Biberach ce qu'elles sont dans la capitale d'un grand empire. Le régime était sévère, sans doute; mais il fut salutaire. Tout ce que Wieland découvrait ainsi était autant d'atteintes portées à son idéalisme. D'un autre côté, sa société habituelle acheva de développer le germe de cette ironie qu'il devait au commerce de Socrate et d'Horace. On verra bientôt ce double résultat en action. Parlons auparavant d'une entreprise qui fait époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, et qui fut pour Wieland un pas immense dans la carrière qu'il commençait à parcourir : c'est la traduction de Shakspeare, qui parut de 1762 à 1766, en 8 volumes. Peu d'écrivains

paraissaient moins propres que Wieland à traduire ce géant de la littérature anglaise. Pour toute réponse, nous rapporterons le jugement de Lessing : « Je saisis cette occasion de rappeler au « public ce qu'il paraît vouloir oublier. Nous « avons une traduction de Shakspeare. Elle est à « peine terminée, et déjà personne n'y fait attention. Les critiques en ont dit beaucoup de mal. « Je serais tenté d'en dire beaucoup de bien, non « pour défendre les fautes qu'ils y ont observées, « mais parce que je pense qu'on n'eût pas dû en « faire un tel étalage. L'entreprise était difficile. « Un autre que M. Wieland eût plus souvent « péché par trop de précipitation, et fait plus « d'omissions par ignorance ou par négligence. « Mais ce qu'il a bien fait sera difficilement mieux « fait par un autre. Le Shakspeare qu'il nous a « donné est certainement un ouvrage qu'on ne « saurait trop recommander parmi nous. Ses « beautés nous instruiront longtemps encore, « avant que ses taches nous offensent au point « de rendre une meilleure traduction nécessaire « (*Dramat. de Hamb.*, t. 1, p. 119). » Eschenburg publia, en 1775, une traduction de ce genre. Wieland l'annonça dans le *Mercure* (1775, t. 2, p. 286). La franchise avec laquelle il parle des défauts de son propre ouvrage, la justice qu'il rend à celui d'Eschenburg, la joie que lui cause cette publication, son appel à la reconnaissance du public, tout cela fait de l'article que nous citons un phénomène peut-être unique dans les annales de la littérature. Au reste, Shakspeare, dont la naturalisation en Allemagne fut l'œuvre de Wieland, et que personne n'a mieux jugé que lui (*Lettres à un jeune poëte*, *Suppl.*, t. 6, p. 271-276; *Lettres choisies*, t. 1, p. 271-272; *Merc.*, 1773, août, p. 183), n'exerça aucune influence sur son esprit et sur son talent, qui, fort différents de ceux de Gœthe et de Schiller, n'avaient rien de *shakspearien*. — Les années qui vont suivre sont les plus fécondes et les plus variées de sa carrière. Nous citerons d'abord une petite pièce qui aurait peu d'importance, si elle n'était comme l'avant-coureur de plusieurs autres auxquelles elle se lie pour le sujet et pour la manière : c'est *Nadine*, petit conte imité de Prior, badinage digne de La Fontaine. Les *Contes comiques* doivent être examinés séparément. *Diane et Endymion* (1762, t. 10) est le premier et le meilleur. Il y règne un ton de plaisanterie assez libre, mais qui ne dépasse pas les bornes de la décence. C'est une lecture agréable, et qui provoque souvent un léger sourire. Le *Jugement de Pâris* (1764. ibid.) en est, pour le ton, une vraie parodie. On y voit les trois déesses travesties en grisettes. Au lieu de cette nature *sylphique*, qui caractérise les meilleures poésies de Wieland, on croit voir le pied et les cornes du faune. Ce conte est indigne des autres œuvres poétiques. Wieland lui-même (Lettre à Gessner, *Choix de lettres*, t. 1, p. 57) avoue qu'il n'était point de son goût. *Aurore et Céphale* (1760, ibid.) est plus décent ; mais le poëte y a mérité le grave reproche d'avoir travesti et parodié un des sujets les plus attendrissants de la mythologie. Ces trois morceaux, qui nous paraissent exiger pour le fond une appréciation fort différente, ont droit, pour la versification, au même éloge. Celle de *Musarion* et d'*Oberon* est plus correcte, mais elle n'a pas à un plus haut degré cette légèreté qui est une des qualités distinctives des poésies de Wieland. Les critiques, influencés peut-être par le sérieux de leur nation, ne purent pardonner à Wieland cette espèce de *modernisation* à la française des dieux de l'antiquité, auxquels ils étaient accoutumés à prêter une marche, des actions et des discours dignes de la majesté des maîtres du monde. Sans entrer dans la discussion de ce reproche, nous pensons que, si le poëte fût resté fidèle au ton de *Diane et Endymion*, il eût désarmé ses juges en les faisant sourire. *Idris et Zenide* (t. 17), poëme romantique en cinq chants, parut en 1767. L'auteur se proposait de peindre l'amour platonique, l'amour des sens et l'amour du cœur, qui tient le milieu entre les deux, et que l'on pourrait appeler l'*amour d'application*. Il n'en composa que cinq chants. Il est donc impossible de le soumettre à un jugement définitif. Ce fragment, qu'on peut qualifier de vraie folie, offre des peintures de tous les genres, dont quelques-unes ont, avec raison, encouru, comme les *Contes comiques*, une forte animadversion en Allemagne et en Suisse. Nous exposerons plus tard ce qui peut être dit pour la défense de l'auteur : nous ne parlerons ici que de l'exécution. Wieland essaya d'acclimater dans la poésie allemande les *ottave rime* des Italiens. Il fit plus : adoptant leurs strophes de huit vers, il en varia la forme, en admettant dans les siens un nombre différent de syllabes et en croisant irrégulièrement, et sans s'assujettir à des retours fixes, les rimes masculines et féminines. Il résulte de cette méthode une variété telle que la séparation par strophes n'existe que pour l'œil, et qu'on n'y rencontre jamais cette monotonie qui rend parfois fatigante la lecture de l'Arioste lui-même. Parmi les amis de la jeunesse de Wieland, nous avons oublié de citer Cervantes, dont les chefs-d'œuvre lui avaient causé une grande admiration. Le *Triomphe de la nature sur l'exaltation, ou les Aventures de don Sylvio de Rosalva, histoire dans laquelle le merveilleux s'explique naturellement* (t. 11-12), est une imitation de *Don Quichotte* appliquée à la féerie. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit. Il a les qualités du modèle, toutefois à un degré fort inférieur ; et, pour ne parler que de deux des principaux caractères, on ne trouve ni dans *Don Sylvio* la franche extravagance de Don Quichotte, ni dans *Pédrillo* le gros bon sens si comique de Sancho Pança. Cette lecture serait même à présent assez amusante si les développements psychologiques étaient moins longs, les naïvetés

moins expliquées, les plaisanteries moins délayées. C'est aussi un des ouvrages de l'auteur qui présentent le plus de tournures et d'expressions inutilement empruntées du français. Certaines parties de *Don Sylvio*, notamment l'épisode du *Prince Biribinker*, causèrent quelque scandale en Suisse. Le but de l'auteur était manifeste ; les tableaux un peu libres n'étaient que l'accessoire. Mais peut-on empêcher l'imagination de s'arrêter à l'accessoire plutôt qu'au principal? *Don Sylvio* a été traduit deux fois en français. — Le changement, qui eut pour résultats les écrits dont nous venons de parler, s'explique suffisamment par les causes que nous avons exposées. Les ouvrages suivants furent dus en grande partie à une circonstance qui opéra dans la position de Wieland une amélioration inespérée. En 1762, le comte de Stadion, ministre de l'électeur de Mayence, vint, à l'âge de soixante-douze ans, après de longs services, se fixer à sa terre de Warthausen, à une lieue de Biberach. Outre sa famille, il avait avec lui la Roche et sa femme, déjà connue sous les noms de *Sophie* et de *Doris*. Une fortune considérable, la connaissance des hommes, de l'esprit, enfin cette philosophie toute de résultat, que produisent souvent des relations multipliées; voilà ce qui distinguait le comte de Stadion, et en faisait pour Wieland un personnage très-imposant. La Roche avait de l'esprit, de l'instruction, de l'amabilité. Madame de la Roche, ornée des qualités de l'âge mûr, rappelait à Wieland, mais avec un retour douloureux sur le présent, le rêve délicieux de quelques mois passés avec elle douze ans auparavant. Ajoutons à ces circonstances le ton et les jouissances d'une vie de château, et nous nous ferons une idée de ce que cette société devait être pour notre poëte, qui, après avoir consacré une grande partie de sa journée à dévorer des actes et à rédiger des *considérants*, n'avait pour tout délassement qu'un petit nombre de livres et une partie d'hombre avec quelques Abdéritains. Une des plus importantes ressources que lui présenta Warthausen fut une bibliothèque fort considérable et composée des ouvrages les plus marquants des littératures modernes. On juge bien qu'il y passait tous les moments que lui laissaient ses fonctions et ceux qu'il pouvait dérober à la société. Les auteurs qui fixèrent le plus son attention furent les sceptiques anglais et les philosophes français. Quelques-uns lui étaient déjà connus. Mais, au milieu de l'exaltation qui produisait les *Sympathies*, les *Considérations platoniques* et *Cyrus*, le langage froid ou satirique des Anglais et les doctrines destructives des Français ne pouvaient exercer sur ses sentiments aucune action. Il ne prenait des uns et des autres que les formes ironiques. Depuis son retour à Biberach, ses nouvelles idées s'étaient développées rapidement. Le changement porta sur ses opinions religieuses. Il passa promptement au doute : or, du doute au déisme complet on sait qu'il n'y a qu'un pas. Il alla fort loin sur cette route. Nous ne l'y suivrons pas pour le moment; nous ferons seulement observer qu'il y était arrivé par l'emploi du raisonnement. Il était dans le monde pratique, bien que, sous quelques rapports, il eût dépassé le but. Les deux principaux résultats que nous allons en offrir sont *Agathon* et *Musarion*, productions extraordinaires et dans des genres fort différents, mais qui reposent sur le même principe. *Agathon* est un des ouvrages de Wieland les plus connus des étrangers. Nous nous contenterons de rappeler le but de l'auteur, qui est de placer son héros dans les positions les plus variées, de lui faire subir les principales épreuves de la vie publique et privée, afin que ses opinions et sa vertu s'épurent peu à peu et se dégagent entièrement de l'alliage. Les honneurs extraordinaires que lui prodigue le peuple athénien, la proscription dont il est la victime, son esclavage, les sophismes d'Hippias, les perfides jouissances de la volupté, les faveurs et l'ingratitude de Denys, la connaissance intime qu'il acquiert des hommes et des choses l'amènent peu à peu à la conviction que l'indépendance morale et la modération sont les seuls éléments du vrai bonheur. Nous pourrions nous étendre sur le mérite des caractères, des tableaux, des différentes positions; nous aimons mieux présenter un extrait de ce même Lessing, dont la critique mordante, mais juste, avait si souvent mis à l'épreuve l'irritabilité de notre poëte : « Cet ou« vrage est sans contredit un des plus remar« quables de notre siècle, mais paraît avoir été « écrit beaucoup trop tôt pour le public alle« mand (1). En France et en Angleterre il aurait « fait la plus grande sensation; le nom de son « auteur serait dans toutes les bouches.... C'est « avec le plus grand étonnement que je vois quel « profond silence nos critiques gardent à ce « sujet, ou avec quelle froideur et quelle indif« férence ils en parlent. C'est, pour l'homme qui « pense, le premier et unique roman dans le « genre classique » (*Dramat. de Hamb.*, t. 2, p. 136). Cet ouvrage parut en 2 volumes, 1766-1767. La seconde édition, en 3 volumes, 1773, contenait l'*Histoire secrète de Danaé*, un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de Wieland. La troisième (celle de Gœschen, 1794, t. 1-3) offrait de grands perfectionnements. *Musarion*, petit poëme en trois chants, fut imprimé en 1768 (t. 9). Phanias, trahi par l'amour et l'amitié, quitte Athènes et fuit vers une solitude. Musarion, qui l'avait dédaigné dans sa prospérité, le recherche dans son malheur. Un stoïcien et un pythagoricien étaient dans sa maison. Au moment qu'il y entre avec Musarion, il trouve les deux philosophes s'arrachant les cheveux. On les sépare, on se met à table. Les deux rivaux

(1) Wieland lui-même s'exprime dans ce sens en écrivant à Riedel (*Ch. de lettr.*, t. 1, p. 220).

exposent leurs systèmes; mais bientôt le stoïcien s'enivre, et le pythagoricien est enflammé par les charmes d'une jeune esclave. Le lendemain, ils disparaissaient tout honteux. Musarion, à son tour, expose à Phanias son système, cette *philosophie des Grâces* (comme Wieland lui-même appela son poëme dans la première édition), qui « ne voit dans le monde ni un Elysée ni un en- « fer », et Phanias consent à vivre heureux avec elle. Il n'y a point assez d'éloges à donner à cette charmante production qui, pour les détails, le léger badinage, l'ironie fine, le charme de la versification, est un des plus parfaits qui existent. Nous en connaissons du moins fort peu auxquels l'*omne tulit punctum* puisse être aussi justement appliqué. « *Musarion*, dit Gœthe dans « ses *Mémoires*, fut l'ouvrage qui agit le plus sur « moi, et je me rappelle encore l'endroit où je « lus les premières feuilles, etc. » La morale d'*Agathon* et de *Musarion* remplissait l'âme de Wieland. Presque toutes ses compositions de cette époque en sont empreintes, et nous la retrouvons dans plusieurs de ses dernières. Il était depuis longtemps occupé de la fable de l'*Amour et Psyché*. Il en avait éprouvé une telle impression qu'il en fit le sujet d'un poëme, sous le titre d'*Histoire naturelle de l'âme*. Dans ses moments de loisir, c'était vers cet objet que se portaient, pour ainsi dire malgré lui, ses méditations. On sent combien cette matière devait être féconde pour une aussi brillante imagination. Plusieurs circonstances l'empêchèrent de mettre son projet à exécution; mais nous possédons une suite de morceaux qu'il a publiés sous le titre de *Fragments de Psyché* (1767, t. 9). Ce sont les différents passages de la fable milésienne, dont le plus précieux est le conte d'*Aspasie* (ibid.), qui devait faire, comme épisode, partie de son grand travail et qui fut inséré dans le *Mercure* (mai 1773). Cette Aspasie (la deuxième du nom), *Hétere* (1) de Cyrus le Jeune, était, après la mort de ce prince, devenue grande prêtresse. Elle reçoit la visite d'un jeune platonicien, qui, après avoir essayé de la transporter dans la sphère sublime de son maître, finit par retomber avec elle dans l'amour matériel. Ce petit conte, peu connu, est un des plus jolis badinages de Wieland. Les *Grâces* (t. 10), poëme en six chants, en vers et en prose, furent imprimées, pour la première fois, en 1770. Dans *Agathon*, *Musarion*, *Aspasie*, etc., nous voyons les dangers et le ridicule de l'amour platonique. Les *Grâces* nous présentent le triomphe de l'*Amour réel* sur le simple attrait des sens. Il y a des subtilités, des longueurs, des pensées dont la finesse s'évapore pour ainsi dire; nous trouvons même un petit nombre de traits qui rappellent le *faunisme* du *Jugement de Pâris*. Toutefois, la bonne manière de Wieland y est assez marquée pour que cette composition prenne place parmi les chefs-d'œuvre de ce poëte. Elle se distingue d'ailleurs par un genre d'agrément qu'aucun Allemand, Wieland lui-même, n'avait encore offert, du moins avec autant de succès, nous voulons parler de l'emploi de mètres différents, qui donnent à quelques passages une légèreté, une grâce toutes particulières. Le *Nouvel Amadis*, poëme en dix-huit chants (imprimé en 1771, t. 3-4), nous ouvre un champ beaucoup plus vaste que tout ce que nous avons vu précédemment. Ce ne sont point une ou deux espèces d'amour placées en contraste, ce sont les nuances, défauts ou ridicules qui l'accompagnent, le modifient ou le défigurent. On y trouve personnifiés la pruderie, l'afféterie, le dédain, le caprice, le platonisme, la *sensiblerie*, la forfanterie, la sensualité, etc. Amadis, repoussé par toutes les caricatures qu'il rencontre, finit par s'attacher à Olinde, qui, sous un extérieur peu attrayant, cache une vraie sensibilité, beaucoup d'élévation et un esprit très-orné. Il y a dans ce poëme un mouvement, une verve, dont Wieland ne paraissait pas susceptible. Il y déploie toute la variété, toute la flexibilité de son talent. « C'est, dit-il, « un des fruits les plus extraordinaires de l'union « à demi volontaire, à demi forcée du satyre « socratique avec une Grâce » (à Gleim, *Lettres choisies*, t. 2, p. 330). C'est également ici qu'il répand avec profusion, peut-être même avec abus, les trésors d'une versification dont il fut le premier et le dernier modèle. Le *Nouvel Amadis* avait d'abord paru en vers ïambiques sans coupes régulières. Ce fut à l'âge de soixante ans que Wieland entreprit de le refondre pour le partager en strophes de dix vers et à rimes croisées irrégulièrement comme dans *Idris*. On sent la prodigieuse difficulté d'une pareille entreprise; et il fallait, pour en triompher, autant de courage que de talent. Ici, plus encore que dans *Idris*, il est, pour le mécanisme de la versification, supérieur à l'Arioste, avec lequel il soutient souvent la comparaison sous le rapport du mérite poétique. Nous ajouterons que, si ce dernier l'emporte sur Wieland par l'imagination et par l'air naturel de ses folies, le poëte allemand a sur l'italien l'avantage de connaissances très-variées, qui lui fournissent sans cesse des allusions ingénieuses et des rapprochements inattendus. — Nous avons vu Wieland « abandonner, « selon l'expression de Lessing, les sphères éthé- « rées pour descendre parmi les hommes (1) ».

(1) Wieland a cru devoir adopter cette dénomination, n'en trouvant aucune dans les langues modernes qui rendît l'idée que les Grecs attachaient à ce mot. En effet, la célèbre Aspasie, avant son mariage avec Périclès, Laïs, Phryné, Léontium, etc., personnes peu estimables sans doute aux yeux de la morale, appartenaient à une classe différente de celle de ces êtres avilis qui trafiquent de leurs charmes. Il nous suffira de rappeler que Socrate ne croyait pas se compromettre en visitant Laïs.

(1) « *Non sum qualis eram*,..... mon cher Zimmermann. Platon « a fait place à Horace, Young à Chaulieu, l'harmonie des sphères « aux... symphonies de Jomelli, et le nectar des dieux au tokay « des Hongrois... » (*Let. ch.*, t. 2, p. 194-196.) « J'ai été obligé « ou de réformer mon platonisme, ou d'aller vivre dans quelque « désert du Tyrol. » (Ibid., p. 241, texte français, et dans plusieurs autres lettres.)

Nous avons exposé les causes de ce changement; nous avons jugé, sous le rapport de l'art, les productions de cette nouvelle époque. Il nous reste à examiner, dans l'intérêt de la société et sous le point de vue de la morale, celles qui provoquèrent non-seulement les anathèmes des moralistes sévères de la Suisse et de l'Allemagne, mais les regrets même des mères de famille que leur lecture avait pu faire sourire. Les trois *Contes comiques* appartiennent à un genre bâtard. Nous en avons rejeté deux comme indignes de l'esprit et du cœur de Wieland. *Diane et Endymion* trouve grâce comme tableau de genre; mais il ne se rattache nullement à la galerie méthodique du poëte. Il ne sera donc ici question que de ceux de ses ouvrages où il met en action sa doctrine d'application et qui portent le cachet de sa manière : *Idris et Zenide*, le *Nouvel Amadis*, *les Grâces*, *Musarion* et *Agathon*. Comparons ces ouvrages à ceux que la morale repoussait en France. Dans ces derniers, on ne peut voir autre chose que le désir de flatter la portion corrompue de la société. Quel pourrait être le but moral des contes de Diderot, de Crébillon, etc., dans lesquels le libertinage des idées était souvent égalé par la grossièreté de l'expression, et dont quelques-uns étaient d'autant plus condamnables, que leur coloris était un moyen de séduction de plus? Un pareil désordre était incompatible avec la nature de ce talent, qui, semblable à l'amour de Musarion, « agite le cœur comme « les zéphyrs agitent les vagues, ne cause point « de tempêtes, ne tourmente jamais, amuse tou- « jours ». Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, Wieland avait un but moral qu'il est impossible de méconnaître. C'est ce but seul qui put lui faire pardonner ce que ses tableaux avaient de condamnable. En effet, la nation allemande était alors beaucoup moins avancée dans la route de la dépravation que quelques autres nations de l'Europe; et elle trouvait dans cette gravité même, incompatible avec la sociabilité telle qu'on la conçoit dans d'autres pays, un préservatif contre ce qui choquait ses habitudes morales. Au reste, voyons comment s'exprime à ce sujet un poëte d'un magnifique génie, et un de ceux qui, dans leurs écrits, ont le plus respecté les mœurs, Schiller. « Si je nomme dans « cette société (Ovide, Crébillon, Voltaire, Mar- « montel, Duclos et Diderot) l'immortel auteur « d'*Agathon*, d'*Oberon*, etc., je dois déclarer ex- « pressément que je ne le confonds nullement « avec elle. Ses peintures, même les plus libres « dans ce genre, n'ont point une tendance ma- « térielle.... Elle ne pouvait être celle de l'auteur « d'*Amour pour amour*, et de tant d'autres ou- « vrages remarquables par leur naïveté et leur « originalité, qui tous offrent les caractères les « plus prononcés d'une âme belle et noble. Mais « on le dirait poursuivi par un malheur tout « particulier, c'est que ses peintures paraissent « faire partie essentielle de ses compositions.... » (*Sur la poés. naïv. et sentim.*, Œuvr. pros., t. 2, p. 126-127). Mais il est surtout curieux de voir comment Wieland lui-même s'est expliqué sur ce sujet. Nous trouvons dans le *Mercure* (1775), et le tome 30e de ses *OEuvres*, un morceau intitulé *Entretiens avec le curé de*..... Cet ecclésiastique, que l'auteur représente comme un des hommes les plus respectables de son état, vient lui soumettre quelques observations fort simples sur ceux de ses ouvrages qu'il regarde comme dangereux. — « Des écrits de ce genre peu- « vent-ils être de la moindre utilité?..... Sont-ils « nécessaires?.... Pourquoi donc les publier?.... « Il ne faut souvent à bien des personnes qu'un « trait, un choc, une impulsion, pour achever « de les perdre..... Or, de pareils tableaux trou- « vent toujours des imaginations faibles..... J'en « appelle à votre conscience!..... Pourquoi le « vice y est-il peint avec des couleurs si at- « trayantes?... Enfin, donneriez-vous vos *Contes* « et surtout *Idris* à lire à vos filles?... La pensée « que des ouvrages qui sont entre les mains de « tout le monde peuvent produire un mal quel- « conque devrait rendre les auteurs plus cir- « conspects, et vous-même, plus que vous ne « l'avez été. — Mes intentions étaient pures, « répondit Wieland, pourquoi n'a-t-on pas voulu « les reconnaître?... Croyez-vous sérieusement « que deux ou trois *contes badins* ou *tableaux* « *érotiques* puissent en rien corrompre la so- « ciété?... Combien d'ouvrages sont pires en- « core!... J'ai peint les vices tels qu'ils sont : « est-ce ma faute s'ils sont attrayants?... D'ail- « leurs ce n'est là que l'accessoire... Je ne don- « nerai point mes *Contes* et *Idris* à lire à mes « filles; mais si elles les lisent, leur éducation « et l'exemple de leur mère les préserveront du « danger.... Au reste, si le coloris est trop vif, « c'est une faute de goût.... » (Schiller paraît être de cet avis, *voy*. la suite du passage ci-dessus.) « Vous voyez quels sont les motifs qui me « tranquillisent..... Toutefois j'aimerais mieux « que la chose n'eût pas eu lieu.... La pensée « que j'ai pu faire du mal m'est très-pénible et « m'a souvent conduit à désirer d'avoir été fen- « deur de bois, portefaix ou toute autre chose « qu'un écrivain populaire. » On trouve dans ce dialogue de l'esprit, de la finesse, de la flexibilité, mais en même temps une bonne foi, une candeur fort touchantes. On apprécie aisément à leur véritable valeur les excuses ou les explications de l'auteur. Il ne se met point à la torture pour se justifier; et ce qui domine, ce sont ses regrets. Les mêmes sentiments sont exprimés dans une lettre à Zimmermann (*Lettr. chois.*, t. 2, p. 262-263). Tant qu'il a pu regarder les critiques comme dictées par l'humeur chagrine de quelques Suisses de cette vieille école dont il avait été lui-même l'interprète dans des temps fort différents (voy. *Sympathies*), il en plaisante ou

s'en étonne. Mais aussitôt qu'il craint d'avoir occasionné du scandale, il éprouve de l'inquiétude; il prie ses amis de le rassurer; enfin il n'hésite point à faire une espèce d'amende honorable. Rien dans les ouvrages de Wieland n'honore autant son cœur. Peu d'écrivains coupables, il faut le dire, ont eu un pareil courage; et combien il est ici supérieur à J.-J. Rousseau qui, en exposant ses turpitudes, défie impudemment ses lecteurs de nommer un homme qui soit meilleur que lui! — Depuis sa passion platonique pour Sophie, Wieland avait éprouvé de l'entraînement pour plusieurs personnes distinguées par leur beauté et leur esprit. Il en parle lui-même fort gaiement dans une lettre à mademoiselle Bondely : « J'ai aimé depuis ma « dix-septième année, grâces à Dieu, au moins « une bonne douzaine de femmes charmantes.... « C'étaient des divinités que j'adorai.... » (Texte français, *Lettres choisies*, t. 2, p. 243.) Des circonstances s'étaient toujours opposées à son mariage. Cet événement, si important pour lui, eut lieu à la fin de 1765; et voici ce qu'il écrit de sa femme à son ami Gessner : « Elle n'a que fort « peu de ces qualités brillantes auxquelles je ne « me suis point attaché dans le choix d'une « épouse, peut-être parce que j'ai eu occasion « d'en reconnaître les inconvénients. Elle est, « comme dit notre Haller, faite pour mon cœur... « pure, exempte des atteintes du monde, douce, « gaie, sensible; c'est la nature, à peu près « comme la Phyllis de votre Daphnis, pas tout à « fait aussi jolie, mais pourtant assez pour un « honnête homme qui veut avoir une femme à « lui, avantage que ne procurent point les « grandes beautés. » (*Ch. de lettr.*, t. 1, p. 29.) Cette âme essentiellement aimante avait donc un intérieur. Il devint père promptement, et eut dès ce moment deux existences entièrement distinctes, celle de son cabinet et celle de sa famille. Mais il était époux et père si tendre que le plus léger chagrin, la plus petite jouissance domestique lui faisaient oublier entièrement son monde littéraire. Il est impossible de peindre ce que l'expression de sa figure offrait de naïf lorsqu'il jouait avec ses enfants, et de sérieux, de solennel quand il parlait des vertus de sa compagne. On ne peut lire sans attendrissement ce qu'il dit de ses jouissances domestiques dans les 90ᵉ et 91ᵉ lettres à madame de la Roche, et dans beaucoup d'autres. Rentré dans son cabinet, il recommençait à badiner avec le génie de Socrate, ou à parcourir l'univers sur l'hippogriffe de l'Arioste. Ses besoins augmentaient en raison de son bonheur. Son emploi était peu lucratif; et ses ouvrages ne lui avaient procuré que des avantages modiques. Il crut donc devoir accepter la place de professeur de philosophie et de belles-lettres à l'université d'Erfurth, que lui fit proposer l'électeur de Mayence. Il y trouvait l'immense avantage d'avoir plus de temps à donner à ses travaux littéraires, et de n'être pas même obligé de faire des cours. L'électeur tenait seulement à ce que le nom de Wieland figurât sur la liste des professeurs. Il arriva dans cette ville vers la fin de mai 1769 et publia, l'année suivante, le *Manuscrit de Diogène de Synope* (t. 13). Ce philosophe, que Platon appelait *Socrate en délire*, fort maltraité par quelques anciens, entre autres par Diogène de Laërce, a été vengé par Arrien, dont l'autorité est d'un tout autre poids que celle de ce dernier, et par le philosophe Demonax, dont Lucien fait un grand éloge. Or, le suffrage de Lucien, selon l'observation de Wieland, n'est pas suspect lorsqu'il dit du bien de quelqu'un. Demonax s'exprime ainsi sur le compte des philosophes dont il faisait un cas particulier : « Je « révère Socrate, j'admire Diogène et j'aime « Aristippe. » Wieland a donc essayé d'expliquer le caractère si défiguré de Diogène; et il a réussi, sinon à satisfaire entièrement, du moins à composer en sa faveur un plaidoyer très-spécieux et fort attachant. Les tableaux dont se compose cette petite galerie ont un mérite psychologique supérieur à tout ce que nous avons déjà vu, sans avoir les défauts de la prose de Wieland. Il entoure son héros d'un grand intérêt, et l'Histoire de Glycerion est une de ses inspirations les plus gracieuses et les plus touchantes. Elle appartient, ainsi que celle de la dame qui a fait naufrage et quelques autres, à la bonne manière de l'auteur, et il ne leur manque que la forme poétique pour être placées à côté de *Musarion*, des *Grâces*, etc. Riedel regardait *Diogène* comme son meilleur ouvrage, et Wieland est presque de son avis (*Lettr. ch.*, t. 2, p. 329). Nous passons à deux écrits d'un genre fort différent, fruit de profondes méditations, sur les plus grands intérêts de l'ordre social. Le premier est le *Miroir d'or, ou l'Histoire des rois de Scheschian*, 1772 (t. 6, 7). La forme n'est pas nouvelle. Le sultan Schach Gebal se fait faire des lectures par la sultane Nurmahal et le philosophe Danischmend. Ce ne sont point des féeries comme dans les *Mille et une nuits*, mais une suite de tableaux de bons et de mauvais princes, des vertus sublimes des uns, des défauts et des turpitudes des autres, enfin des résultats opposés qui en découlent. Toutes les théories politiques et administratives y sont successivement discutées et soumises à l'épreuve de l'application. Wieland s'est défendu contre la supposition des allusions; mais il est difficile d'admettre qu'il n'ait pas été influencé par le spectacle des abus qui régnaient alors dans quelques Etats de l'Europe. Et plus tard, lorsque Joseph II excitait une grande admiration en Allemagne, où Wieland lui-même le regardait comme destiné à établir l'empire de la philosophie et des lettres, il se plut à voir dans ce prince son *Tifan*, l'Antonin, le Marc-Aurèle du *Miroir d'or*. (Lettr. à Riedel et Gebler, *Choix de lettres*.) Pour juger de l'effet que dut produire le *Miroir*

d'or, il faudrait pouvoir faire abstraction de cette multitude de productions dans lesquelles ces matières ont été traitées et délayées depuis sa publication. C'était un traité de politique et de morale publique, beaucoup plus complet et mieux écrit que tout ce qui avait paru en Allemagne, et même supérieur à la plupart des ouvrages étrangers. Il ne sera donc point oublié. Néanmoins, il sera relégué parmi les écrits du second ordre de Wieland. Son sultan, calqué sur celui des *Mille et une nuits*, n'offre rien d'assez piquant pour égayer les interminables discussions de Danischmend. Wieland faisait un très-grand cas du *Miroir d'or*, qu'il jugea digne de figurer dans la traduction française de ses *Œuvres choisies*, commencée en 1795, mais promptement interrompue. Nous avons toutefois lieu de croire qu'il ne s'aveuglait pas complétement sur ses défauts. Son traducteur lui lisait son travail. Schach Gebal dit (t. 1, p. 114) à Danischmend : « Comme je « n'ai pas encore envie de dormir, tu me ferais « plaisir, si tu voulais faire trêve de morale et « achever ton récit. — A moi aussi, à moi aussi, » ajouta Wieland à mi-voix. L'*Histoire du sage Danischmend ou des trois calenders* parut en 1775, dans le *Mercure*, et forme un volume (t. 8) dans l'édition générale. C'est comme un complément du *Miroir d'or*. Danischmend, alternativement récompensé et traité avec froideur dans ce premier roman, avait été disgracié et exilé. Il crée successivement plusieurs sociétés de l'âge d'or, est poursuivi par la calomnie et finit par rentrer en grâce auprès de Schach Gebal. Plusieurs de ses tableaux sont singulièrement agréables, surtout ceux de l'union de Danischmend lui-même avec Peridaseh et de Sadik et Aruja. Ce roman n'annonce pas une tête aussi vaste que le *Miroir d'or;* mais il est plus varié, et n'a ses défauts qu'à un moindre degré. L'auteur a seulement eu le tort d'y faire une censure absolue de la conduite des prêtres, car ses calenders ne sont pas autre chose. Au reste, les *Entretiens avec le curé de* ***, qui parurent en même temps dans le *Mercure*, sont une modification implicite de cette sentence injuste. L'*Histoire des Abdéritains* fut imprimée en 1773 (t. 19-20). C'est, comme *Don Sylvio*, un roman satirique, mais qui lui est supérieur. Il y a plus de véritable esprit, de celui qui sera toujours, comme satire, susceptible de plus ou moins d'applications, parce qu'il y aura toujours de petites villes. Il est partagé en cinq livres : *Démocrite*, *Hippocrate*, *Euripide*, l'*Ombre de l'âne* et les *Grenouilles de Latone*. Les deux premiers sont fort amusants ; les autres, surtout les deux derniers, le sont moins, parce que la matière y est trop délayée. Cet écrit eut en Allemagne un succès prodigieux ; et quoique Wieland, renvoyant pour les originaux à plusieurs écrivains de l'antiquité, eût protesté contre toutes les allusions qu'on serait tenté de lui prêter, il excita beaucoup de réclamations, qui ne firent qu'augmenter le nombre des rieurs. — L'arrivée de Wieland à Erfurth avait été une véritable conquête pour le nord de l'Allemagne ; mais il n'y resta pas longtemps. La duchesse douairière de Saxe-Weimar, Amélie, nommée régente du duché après la mort du duc Ernest-Auguste-Constantin, son époux, l'invita à venir diriger l'éducation de ses deux fils. Cette nouvelle position s'annonçait d'une manière si avantageuse pour le présent et pour l'avenir, qu'il ne balança point à accepter les propositions de la duchesse. Il alla donc, vers la fin de l'année 1772, s'établir à Weimar, où il s'attira bientôt l'estime de sa bienfaitrice, l'attachement de ses augustes élèves et la considération générale, et au bout de peu d'années il y put jouir d'un repos honorable, qui lui assurait la faculté de se livrer sans restriction à ses habitudes littéraires. — Nous dirons quelques mots d'un genre de production qui paraissait moins convenable à son talent et dans lequel il s'est montré avec quelque gloire, l'opéra. Le *Choix d'Hercule*, drame lyrique, représenté à Weimar en 1773 ; le *Jugement de Midas*, opéra-comique en un acte ; *Rosemonde*, opéra en trois actes, joué à Manheim en 1779, ne sont pas indignes du talent de l'auteur, mais n'ajoutèrent point à sa renommée. Il n'en est pas de même d'*Alceste*, opéra en trois actes, représenté à Weimar en 1773, et que Schweitzer avait mis en musique, ainsi que le premier et le troisième. Le sujet est connu ; Wieland lui fit subir quelques modifications, et surtout il le revêtit de formes beaucoup plus agréables que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre de compositions. Il eut en Allemagne un succès auquel la musique de Schweitzer contribua sans doute, et qui donna lieu à une grande quantité de publications. Nous indiquerons de préférence : 1° les *Lettres* que Wieland lui-même publia dans son *Mercure*, en 1773 ; 2° une *Notice* sur trois opéras d'Alceste, le premier fort mauvais, traduit de l'italien ; le second, caricature d'après Quinault ; le troisième, fort supérieur aux deux autres ; 3° un *Essai sur l'opéra allemand*, etc. (1775). Algarotti avait dit que l'opéra devait offrir les effets combinés de la poésie, de la musique, de la déclamation, de la danse et de la peinture ; Wieland soutient qu'on doit se borner à la poésie, à la musique, au jeu et regarder le reste comme accessoire, et il discute ces deux opinions d'une manière intéressante. Les deux derniers morceaux seulement ont été réimprimés dans l'édition de Gœschen avec les opéras (t. 26). Gœthe, fort jeune encore, vivait alors sur les bords du Rhin, dans une société admiratrice, jusqu'au fanatisme, du génie des Grecs et de celui de Shakspeare. Indigné de la prétendue irrévérence avec laquelle Wieland avait parlé du poëte anglais dans les notes de sa traduction, ainsi que des dieux et des héros de la Grèce dans plusieurs occasions, enfin du costume mo-

derne dont il avait osé les affubler, Gœthe composa une petite pièce intitulée *les Dieux, les héros et Wieland*. Cette farce, pleine d'esprit et de verve, produisit une très-grande sensation. Wieland se vengea en homme d'esprit; il annonça lui-même la pièce de Gœthe et en fit l'éloge en termes pleins de mesure et d'urbanité (1). (*Mercure*, 1774, juin, p. 351.) Quelque temps après, les jeunes princes de Weimar, ayant fait connaissance avec Gœthe, s'amusèrent beaucoup du récit naïf de cette petite guerre et l'engagèrent à écrire une lettre amicale à Wieland. Ce fut le commencement de leur liaison. Gœthe vint à Weimar en 1775. Il exerça, dès le début, sur Wieland une espèce de charme, comme on peut le voir dans ses lettres à Zimmermann, et il conserva jusqu'à la fin sur lui un grand ascendant (2). Ainsi Gruber nous apprend que Gœthe, ayant su que Wieland revoyait son *Oberon* avec une excessive sévérité, il exigea qu'ils le lussent ensemble et défendit ce poëme contre de nombreux changements que l'auteur voulait lui faire subir. — Aucun pays ne renferme une aussi grande quantité de ressources littéraires que l'Allemagne, ou plutôt elle en offre à elle seule autant peut-être que tout le reste de l'Europe. Alternativement cause ou effet, ces ressources sont en rapport intime avec la prodigieuse instruction qui règne dans ce pays. Une de celles qui contribuent le plus à y répandre les connaissances, c'est le nombre considérable d'ouvrages périodiques scientifiques et littéraires, qui, par une circulation non interrompue, portent les découvertes et les idées dans tous les pays où se parle la langue allemande, du Tyrol à Hambourg, de Zurich à Riga. Parmi les publications littéraires, les *Amusements de l'esprit et du cœur*, de Schwabe; les *Lettres sur la nouvelle littérature*, de Lessing, et la *Dramaturgie de Hambourg*, du même, éclipsèrent toutes les autres; et la dernière en particulier venait de consommer la révolution du théâtre en Allemagne. Une foule de recueils se succédèrent avant et après les *Horen;* aucun ne les a surpassés (*voy.* SCHILLER). La *Bibliothèque universelle allemande* et la *Bibliothèque des belles-lettres*, qui avaient rendu de grands services, ne s'étaient point élevées à la hauteur où la littérature venait de se placer sur les ruines des écoles de Gottsched et de Bodmer. C'est ce qu'ont fait depuis les trois *Gazettes littéraires* d'Iéna, de Halle et de Leipsick. Wieland méditait depuis longtemps le plan d'une publication qui participât de la nature de ces différents recueils. Il n'avait jamais été dans une position aussi favorable à son exécution. Son *Mercure allemand* commença avec l'année 1773. L'auteur y déposa successivement ses propres écrits, en entier ou par fragments, des morceaux de ses nombreux collaborateurs, des jugements sur des ouvrages marquants, les événements importants, les découvertes utiles dans les sciences, embrassant toutes les branches de la littérature, de la morale, de la philosophie, de l'histoire, de la politique, etc. On conçoit tout ce que dut être un pareil recueil entre les mains d'un tel homme. Il le continua sous sa forme primitive jusqu'en 1790, où il lui donna le titre de *Nouveau Mercure allemand;* mais, au bout de quelques années, il pria son savant ami Bœttiger de partager avec lui les soins de cette direction. Le *Mercure* cessa en 1805. Il n'est presque pas un nom distingué dans la littérature qui ne s'y trouve; et l'on peut affirmer qu'il eut une grande part à la propagation de l'instruction, de la saine critique, et surtout du bon ton dans les écrits et même dans la société. Wieland publia encore : 1° le *Musée attique*, 4 vol., chacun de trois cahiers (1796-1803). Ce recueil, comme son nom l'indique, était surtout destiné à des traductions des grands écrivains de la Grèce, des commentaires ou considérations sur les mêmes, etc. Par extension, Wieland y fit paraître son *Agathodamon*. 2° Le *Nouveau Musée attique*, avec Hottinger et Iacobs, 3 vol. (de 1805 à 1809), où l'on a suivi le même plan. On y trouve une traduction des *Oiseaux* d'Aristophane, de l'*Hélène* et de l'*Ion* d'Euripide. Nous ne sommes pas étonné qu'il n'ait pu résister au désir de s'occuper spécialement d'*Ion*, dont le caractère s'était emparé de son esprit plus de quarante ans auparavant, qui lui avait inspiré son *Agathon*, et avec lequel, pendant son séjour dans le monde idéal, il s'était senti quelques rapports. « J'ai eu aussi mon Delphes », dit-il (*Mus. att.*, t. 4). 3° *Dschinnistan, ou Choix de contes de fées*, 3 vol. (1786-1789), dont la plupart furent traduits ou composés par Wieland; 4° *Almanach histor. des dames*, pour 1790, par Archenholz et Wieland. C'est dans ce recueil que parurent pour la première fois le caractère des femmes pythagoriciennes, la défense d'Aspasie, de Livie, etc. 5° *Journal des dames allemandes écrit par des dames allemandes*, publié par Wieland, Rochlitz et Seume. — Revenons à l'époque à laquelle notre poëte avait atteint sa plus grande élévation; et, avant d'arriver à son chef-d'œuvre, passons en revue le reste de ses œuvres poétiques. *Kombabus, ou Qu'est-ce que la vertu?* (1771, t. 10); sujet connu, et que l'auteur a manqué, puisqu'il n'atteint pas complétement le but qu'il se proposait; car nous ne pouvons croire qu'il ait mis à dessein dans le titre une amphibologie si peu d'accord avec le sens intime et exquis dont il était doué. *Sixte et Claire* (1775, t. 9) offre des traits délicats et fins; mais l'auteur y joint un ton léger et badin qui contraste avec la tendresse naïve

(1) Il est essentiel de remarquer que, dans les discussions occasionnées en Allemagne par l'apparition de *Gotz de Berlichingen*, *Werther et Clavigo*, Wieland se prononça très-franchement en faveur de leur auteur, qu'il ne confondait point avec les prétendus *génies énergiques* (*kraft Genies*) du moment.

(2) « Gœthe, que nous avons ici depuis neuf jours, est le plus « grand génie, le meilleur et le plus aimable homme que je con- « naisse. » (*Lettr. ch.*, t. 13, p. 245 et suiv.) *Voy.*, aussi ses 74e et 77e lettres à madame de la Roche.

des deux amants et le triste dénoûment. C'est un genre mixte, une réminiscence du *Jugement de Pâris* et de l'*Aurore*. Les *Contes d'hiver* (1776, t. 18) sont une espèce de pot-pourri d'événements surnaturels, d'extravagances, d'atrocités dégoûtantes, sans but moral, sans justice, par conséquent sans véritable intérêt, hors celui que peut procurer une versification élégante et variée. Passons à des tableaux plus dignes de son pinceau. L'*Amour accusé*, poëme en cinq chants (1774, t. 5). Ce petit dieu est accusé devant la cour de l'Olympe pour tout le mal qu'il a fait; il est condamné et exilé. Mais bientôt, en son absence, tout languit, tout meurt : il est rappelé et ramène la vie. C'est une bluette très-piquante. *Pervonte*, ou *les Vœux*, en trois chants (1778-1779, t. 18). Ce conte, qui se refuse même à une analyse succincte, est encore un appel à la modération. Une princesse qui rêve une chimère en est punie par une suite d'aventures fort plaisantes, et se trouve à la fin heureuse d'être rendue à son premier état. Son sort est pendant quelque temps lié à celui d'un jeune paysan qui a mérité les faveurs des fées, et qui, après avoir été comblé de leurs dons, demande et retrouve avec joie son ancienne condition. Peu de productions de Wieland renferment une plus grande variété de tableaux, et aucune n'offre à un degré plus éminent ce léger badinage, cette bonhomie simple et naïve relevée par les plus innocentes plaisanteries et ces allusions inattendues qui font le charme de ses poésies. *La Cure*, ou *l'Hermite et la sénéchale d'Aquilée* (1795, ibid.). On peut voir dans les *Contes dévots*, etc., de Legrand, l'original de celui-ci. C'est ici, comme dans *Musarion* et plusieurs autres poëmes : *Rien de trop!* Le pauvre ermite, après trente années passées dans la retraite, se voit humilié par une femme jeune et agréable, qui pratique, au milieu du monde et de ses plaisirs, les vertus auxquelles les premières épreuves le trouvent infidèle. Ce sujet fort simple est enrichi de tout le charme des meilleures poésies de notre auteur. Il avait alors plus de soixante ans : ce furent ses derniers accents poétiques. *Gyron le Courtois*, nouvelle du règne d'Artus, tirée d'un vieux roman français, parut dans le *Mercure*, en 1777 (ibid.). C'est le récit des exploits de Gyron dans un tournoi, et le tableau de la vertu et du malheur de son ami Branor. La muse de Wieland n'a rien produit de semblable à ce petit poëme. Tout y est noble, sublime et sans apprêt, comme la vraie grandeur. Tout ce que la chevalerie a eu d'admirable est là dans sa plus simple expression et dans le langage naïf du moyen âge. Gyron et Branor sont des géants, que l'on ne serait point étonné de voir jouer avec des enfants. Et pourquoi *Gyron le Courtois* ne serait-il pas entre leurs mains? Les nobles sentiments que l'auteur leur a donnés se graveraient aisément dans de jeunes cœurs. *Le premier amour* (1774, t. 9). *Gendalin* ou *Amour pour amour* (1776, t. 21). Présentons ces pièces ensemble, et éloignons-les de tout contact qui pourrait en altérer le charme. La première se compose de souvenirs et d'épanchements. C'est le tableau de cet âge « de chimériques joies, de « chimériques douleurs », où l'on est si heureux de ses peines mêmes. Elle offre toute la fraîcheur, l'abandon de l'idylle, et en même temps quelque chose d'aérien transporté dans les mœurs du monde. Les vers y sont coulants, jetés sans art apparent, comme les fleurs au bord d'un ruisseau. Les *Grâces* seules peuvent offrir quelque chose de ces doux sentiments, de cette moelleuse simplicité. La seconde présente un jeune homme dont une fée, son amante, soumet la fidélité à de nombreuses épreuves, et qui triomphe de toutes. C'est une suite de folies, auxquelles on fait grâce, parce que les sentiments sont vrais, simples et nobles. Nous avons vu qu'*Amour pour amour* avait obtenu le suffrage de Schiller. Nous regrettons seulement que le poëte ait trop visé à la variété dans sa versification. Toutes deux respirent une sensibilité exquise, et qui ne dégénère jamais en fadeur. L'ironie, qui abandonne si rarement notre poëte, ne s'y montre presque point; le badinage même y est plus léger qu'ailleurs. *Clélie et Sinibald*, en dix chants (1783, ibid.), est un imbroglio très-amusant. Clélie et Guido, Rosine et Sinibald sont deux couples qui, après avoir été contrariés par une suite d'événements fâcheux, d'aventures bizarres et de malentendus fort plaisants, finissent par se réunir dans l'île de Lampeduse. Toutes les folies d'*Idris*, du *Nouvel Amadis*, de *Pervonte*, semblent rassemblées dans ce poëme, où brillent aussi dans un très-haut degré cette innocente malice, ces rapprochements ingénieux, cette verve d'ironie, cette succession naturelle de traits spirituels et de délicieuses émotions, qui en font un des premiers poëmes de Wieland. La versification en est fort simple, et produit néanmoins autant d'effet que celle de la pièce précédente. *Oberon*, poëme héroï-comique, parut d'abord en quatorze chants dans le *Mercure*, puis à part en 1780. Dans la seconde édition et les suivantes, il fut réduit à douze (t. 22-23). Le fond est tiré du vieux Fabliau de Huon de Bordeaux. Voici la fable de Wieland. Huon tue un des fils de Charlemagne, qui avait traîtreusement assassiné son frère : il est condamné par l'empereur à aller à Bagdad pour arracher quatre dents et une poignée de barbe au sultan, et pour enlever sa fille. Oberon, roi des Sylphes, est séparé de Titania, son épouse, et a juré de ne se réunir à elle que lorsque deux amants auront, en dépit des éléments et des hommes conjurés contre eux, conservé une fidélité inébranlable. Les amants, alternativement secourus et délaissés par Oberon et par Titania, épuisent la coupe du malheur, échappent à tous les dangers, triomphent de toutes les séductions, enfin arrivent à Paris, où Huon reçoit son pardon, et le roi des

Sylphes se réconcilie avec son épouse. Les objections se présentent ici en foule. Nous ne pouvons nous permettre de les discuter. Une des plus fortes est que ce poëme ne rentre dans aucune classification connue. On peut en dire autant de la plupart des ouvrages du même auteur, et cependant *Oberon* a triomphé dans son pays de tous les critiques : qu'en conclure? que les classifications n'ont pas tout prévu, et qu'*Oberon* est peut-être un genre de plus. Qu'est-ce que *Musarion?* Qu'est-ce qu'*Atala?* Dans tous les cas, ce sont les détails qui font vivre les poëmes. Or, comment citer dans *Oberon?* Nous y trouverions également des modèles dans les genres burlesque, satirique, descriptif, gracieux et pathétique. Toutefois, nous nous croirions coupable de lèse-poésie si nous ne signalions pas hors de ligne les septième et huitième chants, mais plus particulièrement la fin de ce dernier. Il y a dans la description des jouissances maternelles de Retzia la sensibilité la plus exquise, et dans l'apostrophe du poëte qui termine ce morceau un accent de profonde émotion et une solennité qui égalent tout ce que la poésie a produit de plus admirable. Ce qui est encore d'un grand effet, c'est cette confiance inaltérable dans la Providence, qui pénètre pour ainsi dire le poëme tout entier, et s'y montre partout en action, de même que la Providence, sous les noms d'Oberon et de Titania, arrive toujours au secours de la vertu qui l'implore. Cet ouvrage mit le sceau à la gloire de Wieland. On y trouve réunis tous les genres de mérite qu'on admire dans chacun de ses autres poëmes. Une fine et délicate ironie, les sentiments les plus profonds, les récits et les tableaux, tout s'y succède comme par enchantement. La langue s'y présente dans toute sa perfection; enfin le poëte domine son sujet et en fait marcher les diverses parties avec un ordre merveilleux. Nous ne comparons *Oberon* avec aucun chef-d'œuvre d'une autre littérature; mais nous pensons que nulle n'en offre un plus parfait dans son exécution. La versification est également supérieure à celle des autres poëmes; il la maîtrise et se joue des innombrables difficultés que lui opposait cet instrument encore fort intraitable avant lui. Pendant longtemps le vers alexandrin rimé, tel qu'on le voit dans Opitz, avait été seul en usage parmi les Allemands. Dans le genre léger et anacréontique, et dans la poésie philosophique, Haller, Hagedorn et Uz (1) varièrent le nombre des syllabes, et donnèrent du mouvement et de l'harmonie à leur langue. Elle reçut de Klopstock une pompe nouvelle. L'hexamètre dérobé par ce grand poëte aux anciens fut perfectionné par Ramler. C'était là surtout son talent; mais aucun dans ce genre ne fit autant que Voss (*voy.* ce nom); et il est douteux que la prosodie allemande puisse acquérir plus de fixité qu'il ne lui en a donné. Ces trois poëtes et quelques autres ont aussi adapté à l'allemand les mètres lyriques des anciens; le second, le troisième surtout, avec un succès étonnant; le premier, en y en joignant plusieurs autres de son invention, dont il se fit pardonner l'inutilité par des beautés élégiaques du premier ordre. Wieland débuta par des hexamètres; il y renonça promptement : ce n'était point là son allure (Préface de la trad. des Sat. d'Horace). Ses essais dans l'ode proprement dite ne furent pas heureux : il n'avait rien de pindarique; il ne chantait point. Je ne sais que raconter, disait-il; mais que de choses dans ses récits! Son vrai mètre était le vers ïambique; et depuis *Cyrus* (1757) il n'en a pas eu d'autres, si l'on excepte un grand nombre de vers dans *Amadis* et *Amour pour amour*, et quelques tirades des *Grâces*, de *Gyron*, des *Contes d'hiver*, etc.; aussi était-il arrivé à une précision qui n'a été égalée par aucun poëte de sa nation. Il faut voir en même temps à quel degré de flexibilité il a su atteindre dans les *Grâces*, dans le premier chant d'*Oberon*, surtout dans le *Nouvel Amadis*. S'emparant à la fois de tous les mètres connus, non-seulement il les emploie indifféremment, mais encore il les partage à volonté, commençant un vers, par exemple, avec le premier hémistiche d'un alexandrin, et le finissant par la seconde moitié d'un hexamètre, ou *vice versa*. C'est ainsi qu'il a su se faire une métrique (1) particulière; mais comme elle n'avait pour règle que le tact délicat et exquis du poëte, il est resté le seul modèle dans ce genre. Seulement il a peut-être abusé de sa création dans *Amadis*, *Amour pour amour*, etc. Nous devons ajouter que personne n'a vu dans ces licences un symptôme d'impuissance de sa part. Il soignait prodigieusement sa versification; il la rendait facile à force d'art; on trouve sur ce sujet un passage intéressant dans sa 53ᵉ lettre à madame de la Roche. Aussi a-t-il l'air de jouer avec elle, et l'on comprend qu'il n'avait pas besoin des ressources de la faiblesse (*voy.* la préface d'*Amadis*). C'est aussi la partie de son talent poétique qu'il est le plus difficile de faire sentir aux étrangers. Veut-on avoir une idée de la facilité, de la grâce, de la variété qui distinguent sa versification? qu'on lise dans l'original *Musarion*, *les Grâces*, *le Premier Amour*, *Oberon*, etc. Gotter a traduit *Mérope* et *Alzire;* Schiller, *Phèdre;* Gœthe, *Mahomet:* les Allemands ne lisent que les originaux. — Dans l'examen de ses ouvrages en prose, ses écrits politiques et relatifs à la révolution française se présentent en première ligne. Cette révolution qui bouleversa notre patrie excita dans les esprits en Allemagne une très-

(1) « N'avez-vous pas aussi remarqué qu'il y a (*Endymion*) « dans la versification, dans les rimes redoublées, dans le nombre « des périodes, dans le choix des mots, etc., une certaine musique « qui ne se rencontre, je crois, dans aucun Allemand, excepté « dans cet Uz que j'ai jadis si injustement maltraité! » (à Zimmermann, *Lettres ch.*, t. 2, p. 229.)

(1) Nous empruntons à l'allemand cette expression, qui seule nous paraît rendre notre pensée.

grande fermentation Les idées qu'elle mit en mouvement n'étaient sans doute point nouvelles pour cette nation; mais, naturellement réfléchie, et plus ou moins préoccupée du perfectionnement de l'esprit humain, elle ne pouvait manquer de sourire à des changements qu'elle devait, à distance et hors de l'atmosphère des ambitions et des crimes, juger favorables à la France, et dont elle attendait d'heureux effets pour le reste de l'Europe, pour l'humanité tout entière. A l'âge d'or des individus, Wieland avait fait succéder l'âge d'or des peuples. Il avait la passion des utopies; et, comme tous les théoriciens honnêtes, qui n'aperçoivent pas tous les résultats des essais criminels ou même imprudents, croyant sur parole à l'enthousiasme universel des Français, il vit de bonne foi en eux les *Scheschianais* sous leur roi *Tifan*. On sait que les assemblées de cette époque marchaient à grands pas vers la violation des principes et l'anéantissement des institutions. La nuit du 4 août commença son désenchantement, et il reprit dès lors son rôle d'observateur socratique. Il osa contester à l'assemblée nationale le droit de donner à la France une nouvelle constitution (t. 29, p. 194-6). Il pensa avec Burke que ce droit réclamé pour la majorité est incompatible avec l'intérêt de la société (p. 291-292). La suppression des deux premiers ordres excite son indignation (p. 225); la manière dont certains Français parlent de leur roi lui paraît digne des petites-maisons (p. 232). En 1792, il déclare que les Français ne sont pas mûrs pour la liberté (p. 275). Il y a maintenant, dit-il, trois majestés en France : la majesté souveraine du peuple, la majesté de l'assemblée nationale, et la majesté titulaire du roi (p. 309). Il faut lire surtout son morceau sur l'établissement de la république (p. 334, etc.). Les formes suivies dans le procès du roi le révoltent (p. 334-335). Enfin le serment de haine à la royauté n'a pas plus de sens à ses yeux que les Abracadabra, Plectron, etc. des magiciens (t. 31, p. 56 et suiv.). Le second des *Dialogues entre quatre yeux*, où se trouve ce dernier passage, est un des plus curieux dans les deux volumes de politique qu'il a publiés, et celui de tous qui fit le plus de sensation en Allemagne. Il fut écrit en 1798. On se rappelle l'état de la France à cette époque. Après une longue discussion sur ce sujet, Wilibald, un des interlocuteurs, propose, comme unique moyen de salut, de nommer dictateur Bonaparte, alors en Egypte. On comprend avec quel intérêt on vit, un an plus tard, se réaliser cette espèce de prophétie. Dans la plupart de ses ouvrages politiques depuis 1790, on trouve tantôt l'expression vive et franche d'une profonde horreur pour les crimes des anarchistes, tantôt le rire *lucianique* sur leurs folies. Les uns et les autres avaient agi sur lui comme sur Klopstock; l'enthousiasme vrai et pur de ces deux hommes de bien fut, pour ainsi dire, refoulé douloureusement vers sa source. Les diatribes contre tous les souverains de l'Europe, et l'appel à la liberté fait à tous les peuples, mirent le comble à son indignation. L'Allemagne avait peu d'éléments de révolution. De nombreux abus y existaient sans doute; mais la plupart de ses peuples jouissaient d'une liberté civile très-étendue, de droits politiques plus ou moins importants, d'une liberté de la presse presque illimitée. Plusieurs des gouvernements, surtout ceux de la Saxe ducale, se distinguaient par leurs formes paternelles. Quelques changements étaient peut-être appelés par les vœux des habitants; et l'on sait que la démocratie y trouva aussi des partisans très-animés. Mais dès que les anarchistes français, signalant des tyrans dans tous les souverains, annoncèrent le projet de briser les fers de tous les peuples pour les régénérer à leur manière, si quelques visionnaires leur tendirent les bras, la masse des vrais patriotes en fut indignée et trembla. Nous pouvons regarder comme l'expression de ces dispositions deux morceaux de Wieland, intitulés *Considérations sur la situation présente de la patrie*, écrites à la même époque (janvier 1793) (t. 29, p. 366), et *Paroles de circonstance*, etc. (ibid., p. 424). Il explique très-bien dans le premier pourquoi la révolution française, qui avait tant remué les esprits en Allemagne, n'y a néanmoins pas été imitée. Dans le second, il s'élève avec force contre les Philippiques dans lesquelles Voltaire représente l'Europe comme une société d'assassins et de victimes, et il offre le tableau de ce que la France est devenue entre les mains des réformateurs. Enfin son indignation éclate contre les fanatiques politiques, qui, « dans un espace de quatre ans, ont « entassé sur la France plus de maux que tous « ses rois depuis Clovis jusqu'à Louis XVI, dans « l'espace de treize siècles, etc. » Wieland avait signalé des abus; mais rien dans son langage ne ressemblait à la violence des nouveaux réformateurs. On trouve dans ses *Entretiens libres sur quelques événements du moment* (1782, t. 15, p. 255-334) un modèle de la discussion la plus impartiale, appliquée à la grande question de la suppression ou du maintien des ordres monastiques. Toute exagération dans la pensée et dans l'expression lui était antipathique. Il dut donc être frappé des paradoxes de J.-J. Rousseau; et il réfuta ceux du fameux *Discours sur l'inégalité des conditions*, etc., dans deux morceaux intitulés *Sur l'état primitif de l'homme de J.-J. Rousseau*, et *Sur l'essai fait par J.-J. Rousseau pour découvrir le véritable état de nature de l'homme* (1770, t. 14). Ils offrent un commentaire sage et spirituel des principes avoués par tous les gens raisonnables. Wieland porta le même calme dans la discussion de matières plus graves encore, celle des opinions religieuses; et même, lorsqu'il attaqua des objets en possession de la vénération des peuples, il conserva le ton décent qui leur convenait, qui convenait à sa nation. Quand il dé-

buta dans le monde littéraire, la nation allemande était profondément religieuse. Cette disposition naturelle avait été fortifiée par les écrits de ses philosophes. Baumgarten, Wolf, Mosheim et autres avaient eu, sous ce rapport, une heureuse influence. Le même esprit respirait dans la plupart de ses meilleurs poëtes, Haller, Kleist, Gellert, et surtout Klopstock, dont les chants sacrés avaient donné à l'enthousiasme une nouvelle direction. C'était éminemment celui de l'école suisse, qui eut seulement ici, comme dans le reste, le tort de le rendre trop exclusif. Les discussions sur les matières religieuses avaient reçu de Lessing une plus grande activité; mais elles s'exerçaient sur les dogmes et sur la manière de les interpréter, et non sur les parties historique et morale, qui n'obtenaient que des hommages. Les philosophes français régnaient à cette époque dans leur patrie. Ils attaquaient les bases les plus sacrées de la société, et ils les attaquaient avec l'arme du ridicule. Cette arme est toute-puissante en France; elle y produisit l'athéisme et le matérialisme, ou l'indifférence et l'épicuréisme. Ces principes funestes eurent beaucoup moins de succès de l'autre côté du Rhin. La nation allemande est sérieuse et réfléchie; le ridicule la gêne, la dérange; il révoltait même les jeunes Allemands. Les sarcasmes contre la religion et les livres saints causaient à Gœthe une sorte de rage. Après avoir lu le *Saül* de Voltaire, il eût étranglé l'auteur, s'il eût pu s'emparer de sa personne. Ce sentiment était si fort, que, combiné avec l'enthousiasme qu'excitaient le *Messie* et Shakspeare, il occasionna une réaction momentanée contre la littérature française. Wieland éprouvait le même sentiment. « Je suis « mortifié, » écrit-il à Zimmermann, en parlant de Voltaire, « de ne pouvoir aimer cet homme « que j'admire..... Il y a plusieurs sortes d'esprits « que je n'aime pas pour des raisons passables, « par exemple l'esprit des Dialogues de Fonte-« nelle, et celui qui règne dans le *Candide* de Vol-« taire..... Il y a des gens qui jugent du seizième « siècle d'après quelques traits impertinents de « ce fou de Voltaire, que je méprise autant que « je l'admire. » (*Lettr. chois.*, t. 1, p. 271, 353-356, texte français.) La littérature anglaise, grave, mélancolique, satirique, rarement gaie, même quand elle est gracieuse, trouva en Allemagne un sol semblable au sien. Les sceptiques anglais y réussirent donc plus qu'en France. C'étaient surtout Shaftesbury, Hume et quelques autres. On a vu que le premier avait agi puissamment sur Wieland. Les résultats furent aussi fort différents de ceux qu'avaient produits les philosophes en France. L'examen calme produisit le scepticisme et le déisme. De nos jours, plusieurs esprits se sont jetés dans un autre excès, le mysticisme; aucun n'est tombé dans l'irréligion, selon la vraie acception de ce mot. Dans un seul de ses ouvrages sur ces matières, les *Nouveaux dialogues des dieux*, Wieland a fait usage de la plaisanterie. Il y attaque plusieurs points des doctrines chrétiennes; et son Jupiter, personnage mixte, assez bizarre, et au total modelé sur celui de Lucien, est une espèce d'attaque contre la Providence. Partout ailleurs, il parle avec le plus grand respect des bases fondamentales de la morale religieuse, et insiste sur la nécessité de la religion. Dans ses *Réponses et questions aux doutes et questions d'un soi-disant cosmopolite* (1783, t. 28), il s'élève avec force contre cet abus de la raison, qui conduit à exiger *la preuve de la preuve*, et contre cette philosophie qui frappe de vertige toutes les têtes, ébranle tout, et livre le monde à une rage épidémique de doute. Ce morceau est excellent, et mériterait d'être traduit dans toutes les langues. Ses *Idées sur le libre emploi de la raison dans ce qui est relatif à la foi* (1788, t. 29) annoncent une profonde vénération pour l'Être suprême, Jésus-Christ et la religion. La croyance en Dieu y est représentée comme un *besoin moral* de l'humanité, et comme avouée par la raison. La fortifier est un des plus nobles, un des plus utiles devoirs de la philosophie; l'ébranler, et surtout la détruire, une attaque contre la constitution de l'Etat, dont la religion est une partie essentielle, et contre la sûreté publique, dont elle est la garantie (p. 131-132). Nous pourrions citer encore de nombreux passages du *Miroir d'or* sur la nécessité de la religion, de *Peregrin Protée* et d'*Agathodamon* sur Jésus-Christ et sur la sublimité de sa doctrine. Ceux que nous avons rapportés suffisent pour faire comprendre combien était grande et en quoi consistait la différence entre la philosophie de Wieland et celle de ces hommes dont le refrain était : *Ecrasons l'infâme !* Toutefois nous devons reconnaître qu'il a fini par restreindre singulièrement le nombre des objets de sa vénération. L'époque de la publication du morceau que nous venons de citer (1788) paraît être aussi celle de cette nouvelle modification dans ses idées. Dans *Peregrin Protée*, nous lisons, sur les premiers chrétiens, cette phrase remarquable : « Si tu ren-» contres un homme tranquille, pacifique, bon, » probe, d'une réputation irréprochable, de » mœurs pures, tu peux parier trois contre un » que c'est un chrétien (t. 28, p. 113). » Mais plus loin, il donne à entendre que le christianisme ne satisfait pas plus que les autres religions cette soif inexprimable de connaissances et ce besoin de perfection qui remplissait son héros. Aussi celui-ci abandonne-t-il la communion des chrétiens pour chercher la sagesse en Egypte, auprès d'Aristobule (ibid., p. 129). Il prétend que le christianisme, très-près de sa source, a été infecté par le mélange de doctrines étrangères. Il va plus loin dans *Agathodamon*. Il y traite les Evangiles de récits d'anecdotes, où la vérité est mêlée de trop de choses merveilleuses, surnaturelles, inintelligibles, pour qu'ils puissent être regardés comme la parole du Christ (t. 32,

p. 383-385). Il explique par des moyens naturels (p. 397-400) toutes les circonstances de cette mort, que Rousseau lui-même regardait comme celle d'un Dieu. Enfin même, dans le morceau *Sur l'emploi de la raison*, il avance, sans juger convenable de s'expliquer, que quelques-unes des paroles et actions que les évangélistes prêtent à Jésus-Christ contrastent complétement avec son *esprit* et son *but* (t. 29, p. 96). Nous croyons inutile de réfuter ces assertions, dont aucune peut-être n'a le mérite de la nouveauté. Son respect pour Jésus-Christ était toujours le même. Mais combien l'esprit qui règne dans ces trois ouvrages est différent de celui qui avait dicté les *Réponses et Questions*, etc.! Nous terminerons cette partie pénible de notre tâche par quelques mots sur un dernier ouvrage relatif à ces matières. Un écrivain, peu connu du reste, avait parlé des apparitions de sa femme après sa mort. Cette publication fit beaucoup de bruit. Wieland s'empara de ce sujet et établit, par des raisons tirées de notre nature et du sentiment, l'impossibilité de cette espèce de phénomène. Puis, considérant le principe de l'immortalité de l'âme dans ses rapports avec la vertu, il en vient au point de le regarder comme nuisible. Il faut, selon lui, exercer la vertu pour elle-même et dans l'intérêt de la société, abstraction faite de tout avantage personnel. Le sentiment de l'accomplissement de ses devoirs est pour l'homme une récompense suffisante, et doit le prémunir contre la crainte de la mort. Il intitula cet ouvrage, qui parut en 1805, *Euthanasia*, belle mort. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans cette considération quelque chose de très-élevé, dans ce sens qu'elle exclut tout égoïsme; et c'est ici surtout qu'il importe de ne pas condamner Wieland sans l'entendre. Mais tout en nous accuse l'impossibilité d'arriver à une pareille perfection. D'ailleurs, cette espèce de commerce avec la Divinité et l'espoir de retrouver ses amis dans son sein sont une de ces jouissances dont, selon Wieland lui-même (*Réponses*, etc.), il y aurait de la cruauté à priver les hommes. Enfin nous dirons encore avec lui : « Contre un indi-« vidu qui peut, sans inconvénient pour sa mo-« ralité et le repos de sa conscience, se passer « de religion, il y en a dix mille, qui, dégagés « de ce frein, seraient pires, et, privés de cette « espérance, seraient plus malheureux qu'ils ne « le sont » (*Sur le libre usage de la raison*, p. 132). — La traduction des *Épîtres* d'Horace parut en 1782, celle des *Satires* en 1786. Wieland s'est ici servi du vers ïambique libre, comme plus propre à rendre le langage de conversation de l'original. Il s'est également affranchi de la concision, qu'on exige ordinairement dans les travaux de ce genre. Il voulait nous donner un Horace allemand. Aussi sa traduction est-elle souvent une espèce de paraphrase, mais qui rend l'esprit du latin avec beaucoup de vérité. C'est une lecture très-agréable. L'auteur y a joint, surtout aux *Épîtres*, des observations et commentaires qui ont encore un plus grand prix. On y trouve sur les caractères d'Horace, de Mécène et d'Auguste, et sur les mœurs de cette époque, des remarques extrêmement ingénieuses. « Les « *Lettres d'Horace* avec le commentaire sont, de « tous mes écrits, celui dont je fais le plus de « cas, et d'après lequel on peut se faire l'idée la « plus juste de ma tête, de mon cœur, de mon « goût, de mes idées et de mon caractère. » (3e lettre à S. de la R., 1788.) La célèbre *Épître aux Pisons*, trop incomplète pour être regardée comme un art poétique, est, selon lui, simplement une *épître*, destinée à détourner le jeune Pison de la carrière de la poésie, à laquelle il n'est point appelé par son talent, en lui représentant les difficultés dont elle est hérissée et le ridicule auquel des revers exposeraient un homme de son rang. Nous ne discuterons point cette hypothèse : Wieland ne prétend pas offrir autre chose. Nous dirons seulement qu'elle repose sur des inductions fort spirituelles et qui lui donnent un certain degré de probabilité. Nous porterons le même jugement sur la traduction des *OEuvres de Lucien* (1788-1789, 6 vol.), dont notre auteur paraît du reste avoir exagéré le mérite. Même exactitude dans le sens large de Wieland, même fusion de son esprit dans celui de l'original, même connaissance de l'époque, même bonheur d'expression, même finesse dans les considérations, auxquelles du reste il a donné beaucoup moins de développements. Jamais traducteur n'avait réuni autant d'esprit, un talent aussi souple et des connaissances aussi variées; et nous pensons qu'aucune littérature ne possède un travail de ce genre aussi complet que ceux que nous venons de citer. Nous ne rappellerons les *Dialogues* que sous le rapport de la composition. Les principaux recueils qui portent ce nom sont les *Dialogues dans l'Elysée* (1780, t. 25); les *Nouveaux dialogues des dieux* (1791, ibid.), et les *Dialogues entre quatre yeux* (1799, t. 31). L'auteur affectionnait particulièrement cette forme. Cependant il n'a obtenu un vrai succès que dans les premiers, dont les sujets avaient plus de rapports avec ceux de son modèle. On trouve aussi dans les *Nouveaux dialogues des dieux* la fine ironie de Socrate, Horace et Lucien. Ils nous paraissent toutefois inférieurs aux premiers pour la verve. Le second, dans lequel il justifie et explique la conduite de Faustine la jeune, est une composition fort heureuse. C'était un de ses sujets favoris; il l'a traité séparément dans le tome 24, et il y revient dans *Peregrin Protée*, t. 28. L'apologie de Livie, qu'il met dans la bouche de cette princesse elle-même, est également remarquable. Nous signalerons comme plus satisfaisantes encore celle de Julie, fille d'Auguste, et surtout celle d'Aspasie (t. 24). Les derniers dialogues roulent, comme nous l'avons

vu, sur des matières et des événements politiques de la plus haute importance. La discussion y est conduite avec sagesse ; mais l'ironie s'y montre beaucoup moins, et leur lecture est loin d'être aussi amusante. — Il y a une grande liaison entre les différents ouvrages de Wieland. *Peregrin Protée* parut en 1791 (2 vol., t. 27-28), et *Agathodamon*, en 1799 (1 vol., t. 32). Le premier de ces romans a pour but d'expliquer le caractère d'un homme, dont Lucien parle comme d'un misérable aventurier, qui, par amour de la renommée, monta sur un bûcher aux jeux olympiques. Wieland le présente plein d'un enthousiasme fanatique pour la vérité, ce qui l'expose à de nombreuses mystifications, et le conduit à être la dupe des imposteurs de tous les genres. Les développements psychologiques, lus dans leur enchaînement, ont un degré singulier de vraisemblance, et nous ne balançons point à signaler cet ouvrage comme un des plus remarquables de la littérature allemande. Il a été traduit en français et en anglais, en 1796. *Agathodamon* contient l'explication fort plausible, par des moyens naturels, des prétendues merveilles d'Apollonius de Tyane, qui profita des dons extraordinaires de la nature pour imposer aux autres hommes et les entraîner vers la perfection qu'il aimait à rêver. C'est le pendant de *Peregrin*, auquel toutefois nous le croyons inférieur, rentrant d'ailleurs un peu trop dans l'ensemble de sa composition, et même dans celle d'*Agathon*. On y trouve un tableau fort curieux d'une prétendue association secrète, qui aurait existé sous Domitien, et tendant à élever Nerva au trône impérial. Tous deux donnent sur les commencements du christianisme des détails curieux, mais d'où l'auteur nous paraît tirer des conséquences forcées. Le roman intitulé *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains* fut publié en 1800-1801 (t. 33-34). Socrate, Platon, Xénophon, Antisthènes, Diogène, Diogoras, Dion, Denys l'Ancien, Laïs enfin, et tous les personnages célèbres de cette époque paraissent successivement devant nos yeux ; et nous vivons alternativement dans les bosquets d'Ægine, villa de Laïs près de Corinthe, dans la prison de Socrate, à la cour d'un satrape de Perse, dans la frugale et calme Cyrène, à la cour de Denys, etc. C'est moins un roman qu'une suite de tableaux : Aristippe seul sert de lien à ces parties souvent hétérogènes, et Laïs jette sur quelques-unes un charme particulier. C'est le personnage le plus attachant, et un des portraits qui font le plus d'honneur au pinceau de Wieland. Au reste, la Grèce presque entière est là. Beaucoup de longueurs troublent l'intérêt du spectateur. Malgré ce défaut, le plus marquant, le seul peut-être des écrits en prose de Wieland, *Aristippe*, est un ouvrage qui n'a pu sortir que d'une tête nourrie de tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus remarquable dans tous les genres. On y trouve surtout le complément des principes favoris de Wieland, cette morale épurée d'un des hommes avec lesquels il avait le plus de rapports. Il l'avait déjà expliquée d'une manière très-satisfaisante dans sa note sur ces vers célèbres d'Horace :

> *Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,*
> *Et mihi res, non me rebus, submittere conor.*
> (1re Ep. à Méc., 1er l.)

qui selon lui, offrent, en peu de mots, la différence entre la philosophie d'Antisthènes et celle d'Aristippe. On comprend par quels points celle-ci touche aux principes de *Musarion*, et même à ceux d'Archytas (*voy.* la fin d'*Agathon*) ; nous dirons plus : il serait facile (et ce travail serait curieux) de faire voir que presque tous les ouvrages de Wieland s'enchaînent comme les différentes parties d'un réseau. Parmi la foule d'écrits d'une moindre étendue épars dans l'édition de Gœschen, nous indiquerons encore : 1° *Lettres à un jeune poëte*, la 1re, t. 24, p. 1, 1782 ; la 2e, *Suppl.*, t. 6, p. 231, 1784 ; *et sur la question : Qu'est-ce que le haut allemand?* (ibid., p. 297, 1782). Ces morceaux, qui se lient, contiennent sur le mécanisme et sur les richesses de la langue allemande et des principales langues vivantes des observations d'un grand poids. 2° *Les femmes pythagoriciennes* (t. 24). Ce sont des renseignements fort curieux sur la personne et les écrits de plusieurs pythagoriciennes célèbres, entre autres sur l'épouse de Pythagore lui-même, accompagnés de quelques lettres intéressantes, relatives aux devoirs et à la conduite des femmes. 3° *Sur les types* (*Ideale*) *des artistes grecs* (ibid.). L'auteur, après avoir démontré que le peuple grec n'était pas plus beau que les peuples modernes, explique pourquoi leurs ouvrages plastiques l'emportent sur les nôtres. Cette dissertation mérite d'être lue. — C'est au milieu de la carrière de Wieland qu'eut lieu la révolution dans les doctrines philosophiques en Allemagne. Il avait embrassé dans ses immenses lectures tout ce qui était du domaine des facultés intellectuelles, comme de celui de l'imagination. Mais, doué d'un rare talent pour tirer d'un fait donné les inductions les plus spécieuses, et pour coordonner plusieurs faits et circonstances, il n'avait point une tête philosophique ; et dans la part qu'il prit au grand mouvement qui s'opérait, il obéit plus ou moins à l'impulsion de son gendre Reinhold. Plus tard, il parut adopter les idées de Herder (1), un des antagonistes de Kant ; mais il est vrai de dire que ses écrits philosophiques n'ont laissé aucune trace. En revanche, il a su se garantir de cette recherche de profondeur et de ce néologisme, qui n'ont que trop infecté la littérature

(1) Il avait toujours beaucoup aimé cet homme illustre. « Dieu, « dans sa bonté, nous a donné Herder, » écrit-il à Jacobi (*Lettr. choisies*, t. 3, p. 205) ; leur liaison devint plus intime encore lorsque Wieland eut à souffrir de la réaction dont nous parlerons bientôt. Il y avait entre eux amitié et estime, quoique leurs rapports fussent moins nombreux et moins prononcés que ceux qui unissaient Gœthe et Schiller.

allemande de cette époque. On a reproché avec raison à la prose de Wieland des phrases d'une longueur démesurée; et il faut avouer que la lecture en est souvent fatigante. Il en convenait lui-même; il était de si bonne foi quand il s'agissait de ses défauts et de ses torts! « Le talent « du laconisme et l'art de dire beaucoup en peu « de mots n'ont, que je sache, jamais été mon « partage » (à la princesse de ***, *Choix de lettres*, t. 2, p. 149). Toutefois il est juste de faire remarquer que ses phrases sont parfaitement classiques, et n'offrent pas une négligence. Esprit, tendance, style, tout est calculé; le mot le plus simple est pesé. Il n'aimait pas à paraître en négligé devant les personnes qui venaient le voir. Il a de même respecté constamment ses lecteurs, et n'a jamais cru que sa haute renommée le dispensât de donner tous ses soins à ce qu'il leur présentait. Tous ses ouvrages importants étaient écrits et copiés de sa main; *Oberon* l'a été quatre fois. Son écriture même était soignée et très-nette. On a beaucoup parlé de sa manière. Ce sujet, vague de sa nature, ne peut être examiné ici. Nous dirons, comme pour sa versification: Lisez *Agathon*, *Musarion*, *les Grâces*, *le Nouvel Amadis*, *le Premier amour*, etc. C'est cette manière facile à sentir, impossible à décrire, qui a le plus contribué à sa grande popularité. On a vu combien elle est variée. Ce même enchanteur, qui nous entraîne dans la région des chimères, avec *Amadis*, *Perronte*, *Oberon*, qui peint avec tant de vérité les mouvements du cœur et de l'esprit dans *Agathon* et ce même *Oberon*, etc., est un des plus grands maîtres dans l'art des inductions, et pour ainsi dire de la *Divination*, dans les genres les plus différents. Voyez surtout les diverses phases de *Peregrin Protée*, le développement des caractères de Mécène, d'Auguste, d'Horace, de Cicéron, et mille autres passages de ses écrits. Il n'est ni pressant, ni vigoureux : c'est un conteur agréable, qui attache, séduit, enlace. La discussion de Lessing est vive, serrée, spirituelle, mordante; celle de Wieland est fine, légère, en même temps approfondie, et se distingue surtout par une urbanité parfaite. Il n'était point érudit (1); mais jamais poëte n'a joint aux qualités qui distinguent Wieland une aussi grande instruction; et il a le secret de la faire passer, comme en se jouant, dans ses écrits. Ainsi, tandis que ces philologues illustres qui font la gloire de l'Allemagne portaient le flambeau de la critique dans tous les monuments de la Grèce, les tableaux de Wieland faisaient vivre ce pays aux yeux de ses compatriotes. On l'a représenté comme le chef d'une école française. Ce reproche, car c'en était un, est en partie fondé. Il serait plus vrai de dire qu'il n'a point eu et ne pouvait avoir d'école. On trouve dans ses écrits une fusion des littératures grecque, française et allemande. Il paraît quelquefois n'appartenir plus spécialement à aucune des trois. C'est un genre *mixte* sans doute. Mais y a-t-il beaucoup de genres bien tranchés? quels sont les genres d'Homère, de Shakspeare? La langue allemande lui dut plus qu'à tout autre du goût et des formes plus moelleuses. Ce fut par lui principalement qu'elle pénétra dans la haute société. Le comte de Stadion, qui ne connaissait que le style de la chancellerie, de la diplomatie, etc., trouvait dans Wieland une langue toute nouvelle. Comme tous les hommes de lettres allemands, il connaissait parfaitement les langues savantes de l'Europe; et quoiqu'il n'écrivît pas le français correctement, surtout dans les premières années (*voy.* entre autres ses lettres à madame de la Roche), il sentait mieux qu'aucun autre peut-être les délicatesses de cette langue. « C'est ainsi que Voltaire aurait rendu cette idée « en français, » disait-il, et il ne se trompait que sur des accessoires. « Quand j'ai lu des vers de « Racine, » disait-il encore, « je ne puis plus « lire les miens. » Aussi, aucun autre écrivain n'a eu autant d'influence non-seulement sur le style, mais encore sur le ton de la société. La netteté des pensées, le besoin d'un but réel et utile, l'aménité et la facilité à entrer dans les idées de ses interlocuteurs, distinguaient pareillement sa conversation. Ses services furent donc immenses. Wieland a été comparé à Voltaire. Nous l'avons entendu souvent témoigner son impatience à ce sujet. Il sentait combien Voltaire, l'homme du monde qui a eu le plus d'esprit, lui était supérieur sous ce rapport. Mais il l'emportait beaucoup plus encore sur le poëte français par l'instruction, en comprenant dans ce mot la connaissance des langues anciennes et modernes. Que dirions-nous de son exactitude et de sa conscience comme écrivain? et que serait-ce si nous parlions de la constante décence de son ton dans la discussion, de son respect pour l'ordre social, de ses vertus domestiques? C'est également à tort qu'on l'a comparé aux autres illustres écrivains de sa nation. Klopstock est grave, sublime, sentimental; il transporte ou attendrit. Lessing, presque toujours sans élan, est maître de son esprit, de sa raison, de sa langue. Gœthe dispose pour ainsi dire de tous les mondes, sans cesser de se dominer lui-même. C'est du Michel-Ange avec quelques traits de Raphaël et même de l'Albane. Schiller est un malade sublime, un enchanteur qui nous entraîne hors d'un monde imparfait et corrompu. Herder plane au-dessus de la terre, qu'il rattache au monde invisible. Il a une érudition immense, un langage et des formes à lui. Quant à Wieland, le lecteur doit le connaître. Nous pensons, non qu'il est le premier des écrivains allemands, mais qu'il est tout différent des autres. Il n'existe entre eux et lui

(1) Il est bon toutefois de rappeler qu'on a rendu justice à l'exactitude de ses recherches et de ses tableaux. *Voy.*, entre autres ce que le savant Thrige dit d'*Aristippe* dans plusieurs passages de son *Histoire de Cyrène*.

aucun contact, aucun terme de comparaison. Nous croyons seulement pouvoir affirmer qu'il est dans son genre aussi parfait qu'aucun de ses rivaux de gloire dans leurs genres respectifs. Tel était le rang de Wieland dans la république des lettres lorsqu'il fut, en 1799, l'objet de l'attaque la plus imprévue. MM. Guill.-Aug. et Fréd. Schlegel rédigeaient alors l'*Athenæum*. Célèbres depuis, l'aîné par une traduction de Shakspeare, qui ne paraît pas pouvoir être surpassée, et tous deux par des travaux très-importants dans la critique et la philologie et sur les langues orientales, ces deux frères, placés très-haut dans le monde littéraire, débutaient alors avec éclat. Se transportant à quarante ans en arrière, influencés aussi sans doute par la nouvelle philosophie de l'*idéalisme* et du *transcendentalisme*, ils commencèrent une croisade contre tout ce qui, en littérature, ne leur paraissait pas porter un cachet vraiment allemand. Wieland devait être le principal but de leurs coups. En conséquence, ils publièrent, dans leur *Athenæum*, une invitation *aux sieurs Lucien, Fielding, Sterne, Bayle, Voltaire, Crébillon, Hamilton, et beaucoup d'autres, de même qu'à Horace, Arioste, Cervantes, Shakspeare, en un mot à tous ceux qui pourraient avoir à faire quelque réclamation, à se réunir en assemblée de créanciers, à l'effet de faire valoir leurs droits contre le sieur Wieland*. La tourbe des imitateurs manque toujours de mesure comme de génie. Il devint à la mode de dénigrer Wieland; et celui-ci, qui, depuis près de quarante ans, faisait les délices de l'Allemagne, fut proclamé auteur fade, plat, médiocre, au-dessous de toute critique. Le respectable vieillard fut sensible à ces outrages. Déjà blessé par les *Xénies* (*voy.* SCHILLER), il put un moment, mais certainement à tort, supposer aux croisés l'appui du grand poëte pour lequel ils professaient une admiration exclusive. Mais de pareils excès se répriment d'eux-mêmes; Wieland resta en possession des hommages de la saine partie de la société. Cette certitude, le sentiment de son mérite et le retour de son intimité avec Gœthe lui firent promptement oublier une injustice, qui n'était probablement qu'un jeu d'esprit. On en sera convaincu en lisant ce que Fréd. Schlegel dit du *persiflage* de Wieland (*les Grecs et les Romains*). — Wieland était en possession d'une félicité qui avait toujours été l'objet de ses vœux les plus ardents. Après avoir passé près de cinquante ans dans son cabinet, il était devenu agriculteur. Propriétaire, depuis 1798, de la terre d'Osmanstædt, à deux lieues de Weimar, il serait intéressant de le voir partager son temps entre l'étude, les jouissances de la campagne, sa famille, composée de treize personnes, en y comprenant deux de ses filles devenues veuves et leurs quatre enfants qu'il avait recueillis; enfin les visites de Gœthe, Herder, de son illustre amie la duchesse Amélie et de tous les membres de la famille régnante. Il y revit en 1799, au bout de près de trente ans, l'amie de sa jeunesse, Sophie de la Roche. Une lettre de celle-ci, rapportée par Gruber, contient un rapprochement fort touchant entre le passé et le présent et donne une idée parfaite de ce que fut pour Wieland, pendant cinq ans, le séjour d'Osmanstædt. Cette félicité fut troublée, à la fin de 1801, par le plus grand malheur que Wieland ait eu à supporter, la perte de sa femme, qui était son ange tutélaire de tous les moments; et le sentiment douloureux qui l'accompagnait partout lui aida à supporter l'abandon de sa terre, dont le produit, pendant les dernières années, avait été loin de répondre à celui des premières. Il revint à Weimar au printemps de 1803. Cette ville célèbre était dans sa plus grande splendeur et voyait encore réunis Wieland, Gœthe, Herder et Schiller. Cette année et la suivante furent marquées par la publication de deux petits romans en lettres, *Ménandre et Glycère*, *Cratès et Hipparchia*. Dans l'un, il expose comment se forma l'union du poëte comique avec la célèbre bouquetière, et explique les causes de leur prompte séparation. Il fait comprendre dans l'autre comment une belle personne telle qu'Hipparchia peut être amenée à épouser un homme aussi laid, mais aussi éloquent que Cratès. On prendrait ces deux écrits pour des épisodes d'Aristippe. De nouveaux malheurs allaient fondre sur lui. La victoire d'Iéna avait livré aux Français les Etats du duc de Weimar. Les calamités auxquelles ils furent en proie causèrent une vive douleur à ceux qui avaient été témoins de leur prospérité sous l'administration paternelle et éclairée de leur souverain. La qualification de *Voltaire de l'Allemagne* valut à Wieland une sauvegarde française; mais rien ne pouvait le consoler des désastres de son pays. Plusieurs de ses lettres à la princesse de *** respirent le patriotisme le plus noble et le plus touchant (1). Son cœur fut surtout profondément affligé par la mort de la respectable duchesse douairière (*voy.* AMALIE), dont la bienveillance avait toujours été une de ses jouissances les plus douces. Il se consacra dès lors plus que jamais à la solitude et aux lettres, recevant seulement un petit nombre d'amis et de voyageurs. Cette nouvelle vie fut interrompue par quelques incidents. En 1808, il vit plusieurs fois madame de Staël. Cette femme célèbre a fait de lui dans l'*Allemagne* un portrait qui suffit pour le faire aimer comme homme et comme écrivain. Celui que Wieland a tracé d'elle dans ses lettres à la princesse de *** est très-piquant (*Choix de lettres*, t. 2). Ce fut cette même année, pendant le congrès d'Erfurth, qu'il vit Napoléon, et l'on trouve dans la même correspondance un écrit plein d'intérêt et le seul vrai de ses deux entrevues. En 1809, il fut atteint

(1) *Voy.* ce qu'en dit Gruber dans sa *Vie* (t. 2, p. 498 et suiv.).

du choléra-morbus, et sa vie se trouva dans un grand danger. Les lettres dans lesquelles il parle de sa maladie, de sa convalescence et du retour progressif de ses facultés intellectuelles, sont du nombre des plus intéressantes. Deux ans plus tard, il eut à soutenir une nouvelle épreuve. Sa voiture ayant versé, il se rompit l'os de la hanche. Il avait alors soixante-dix-huit ans. Il supporta un long traitement avec une patience et une sérénité exemplaires et se rétablit complétement. — Les années que nous venons de traverser rapidement n'avaient point été stériles pour les lettres. Il avait, dans sa soixante-treizième, commencé la traduction des *Lettres de Cicéron*, rangées par ordre chronologique. Ce que nous avons dit des traductions d'Horace et de Lucien, nous l'appliquerons avec bien plus de raison à celle-ci. Les considérations relatives aux événements et aux hommes de cette mémorable époque ont un mérite tout particulier. Malheureusement, il ne put achever son travail, qui fut interrompu à l'année 608. Il lui restait encore à traduire la correspondance de trois années, et il se proposait de couronner son œuvre par un essai sur les caractères de Pompée, César et Cicéron. Nous devons vivement regretter cette double perte. Le premier volume parut en 1808, le cinquième, en 1812. Son imagination avait encore la force, le calme, la fraîcheur qui la distinguaient trente ans auparavant. Il ne lui échappe pas une faiblesse, pas une négligence. Ce fut le chant du cygne. Au commencement de l'hiver de 1813, il paraissait jouir encore d'une santé qui éloignait toute inquiétude. Une première attaque d'apoplexie eut lieu. Les secours de l'art donnèrent de l'espoir. Mais, dans la nuit du 13 janvier, des crampes et la fièvre rendirent son état plus alarmant. Il conserva toute sa sérénité, conversant encore avec sa famille et s'occupant d'achever sa traduction. Bientôt les accidents se multiplièrent; on l'entendit prononcer des paroles italiennes, puis le commencement du célèbre monologue de Hamlet, en allemand et en anglais. Il devint de plus en plus calme, et il cessa de vivre un peu avant minuit, le 20 janvier 1813, âgé de 79 ans et quelques mois. Son corps fut exposé le 24, pendant plusieurs heures, et visité par la foule immense de ses admirateurs. Le lendemain, il fut, comme il l'avait demandé, porté à Osmanstædt, et déposé dans un endroit reculé du jardin, entre le tombeau de sa femme et celui de Sophie Brentano, petite-fille de madame de la Roche, que Wieland affectionnait particulièrement et qui était morte chez lui. Il avait lui-même, six ans auparavant, composé leur épitaphe commune. Ce petit coin de terre avait été cédé par l'acquéreur d'Osmanstædt à la famille Brentano de Francfort. Wieland avait eu quatorze enfants, trois garçons et onze filles. — Nous possédons trois recueils de ses lettres : le premier, intitulé *Lettres choisies*, etc., pendant les années 1751-1810, Zurich, Gessner, 1815-1816, 4 vol.; le second, *Choix de lettres remarquables*, etc., publié par Louis Wieland (son fils aîné), Vienne, 1815, 2 vol., comprenant les années 1763-1812; le troisième, *Lettres à Sophie de la Roche*, etc., publié par Fr. Horn, Berlin, 1820, 1 vol. Cette correspondance, qui commence en 1750 et se termine en novembre 1806, peu de temps avant la mort de madame de la Roche, est un des monuments les plus touchants d'une longue et constante amitié; et l'on pourrait lui appliquer à bien plus juste titre ce que Wieland dit des *Lettres d'Horace*. On trouve dans ces trois recueils non-seulement une espèce de fil de l'histoire de la littérature allemande pendant soixante ans, et de nombreux renseignements et jugements sur les hommes et les choses, mais encore l'appréciation en général fort juste de son mérite littéraire, avec son ingénuité, sa bonne foi, son élévation, son bonheur du succès des autres, ses vivacités, son irritabilité. C'est Wieland tout entier. Lorsque ses autres lettres encore éparses auront été réunies et fondues par ordre de dates avec ces trois recueils, cette collection formera incontestablement une des galeries les plus intéressantes dans ce genre. Pour achever de peindre Wieland, nous donnerons l'extrait d'une lettre adressée à un jeune étranger, auquel il témoignait de l'affection, mais que, dans un moment d'irritabilité, il avait fort mal reçu. « Mon cher ***, pardonnez-moi et oubliez, si vous le pouvez, la mauvaise disposition dans laquelle vous m'avez trouvé, il y a quelques jours. Mon cœur n'y a aucune part. Des moments de ce genre sont rares chez moi; mais, dans un pareil moment, je n'aurais pas reçu mon propre fils mieux que vous. Je suis fâché que ce soit vous, mon cher ***, qui ayez fait cette expérience. Au surplus, ce qu'il y aurait de mieux serait d'oublier pour toujours cet incident comme un mauvais rêve, qui est en dehors de notre état de veille... Rendez-moi vos bons sentiments (*Werden Sie mir wieder gut*), et pensez quelquefois à moi en songeant à vos amis... » — Nous croyons inutile de mentionner les nombreuses éditions des différents ouvrages de Wieland. On peut sur cela consulter le *Dictionnaire* de Jœrdens. Nous n'indiquerons que les éditions générales. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Leipsick, en 42 volumes (y compris 6 volumes de *Suppléments*) et en deux formats, in-4°, pap. vél., et in-8°, pap. vél. et pap. ord., 1794-1801. C'était alors le plus grand monument qu'on eût élevé aux lettres en Allemagne. Gœschen, un des hommes qui, par l'élévation de leur caractère, honorent le plus leur art, y mit un courage et des soins vraiment patriotiques, qui furent couronnés de succès. Il en parut une contrefaçon en 73 volumes, Vienne, 1797-1805. — Elles ont encore été publiées en 45 volumes à Carlsruhe. Gœs-

chen les a réimprimées en 51 volumes in-8° (1824-1827), y compris les ouvrages postérieurs à la première édition, les traductions des *Acharniens* d'Aristophane, etc. (1), et la deuxième édition de la *Vie de Wieland* par Gruber (2 vol.; la première édition avait paru en 1815). Ce savant a eu l'avantage de recueillir de la bouche de Wieland lui-même des renseignements précieux relatifs à sa vie, à ses ouvrages et à la marche successive de ses idées, et nous avouons que son travail nous a été fort utile. Mais nous n'avons pu consulter la seconde édition. Parmi les autres ouvrages relatifs à Wieland, nous citerons la *Notice* de M. de Ladoucette, Paris, 1820, in-8°, et le livre d'Ignazio Cantù : *Wieland ed i suoi contemporanei*, Milan, 1844, in-8°. D—G.

WIELING (ABRAHAM), jurisconsulte, né à Ham, en Westphalie, en 1693, étudia la jurisprudence à Marbourg, puis à Duisbourg, et vint en Hollande en 1716. Il professa d'abord les humanités, dans lesquelles il était très-versé, et il donna aussi des leçons particulières de droit à Amsterdam. Le célèbre Bynkershoeck le fit nommer à la place de professeur de jurisprudence, devenue vacante à Franeker par la mort du savant Heineccius. En 1739, il fut appelé à la chaire de droit civil et féodal à l'université d'Utrecht. On y joignit, en 1743, l'enseignement du droit public romain-germanique. Il mourut des suites d'une chute qu'il avait faite en descendant de sa chaire, le 11 janvier 1746. Ses principaux ouvrages, outre plusieurs thèses et harangues académiques, sont : 1° *Jurisprudentia restituta, seu Index chronologicus in totum juris Justinianei corpus*, Amsterdam, 1727, in-8°; 2° *Jurisprudentiæ Justinianeæ secundum quatuor Institutionum libros specimina*, Franeker, 1728, in-8°; 3° *Commentationes ad auditores suos de lege Furia, de lege Voconia*, etc., ibid., 1729, 1730 et 1731, 3 vol. in-4°; 4° *Fragmenta Edicti perpetui*, ibid., 1733, in-4°; 5° *Lectionum juris civilis libri* 2, Amsterdam, 1736, in-8°; 6° *Animadversa de Romano-Germanorum imperio*, Franeker, 1738. Il a eu part à l'édition de Térence, par Westerhov, la Haye, 1726, in-4°; à celle de la *Paraphrase grecque des Institutes de Théophile*, par G.-O. Reitz, ibid., 1751, in-4°. M—ON.

WIER ou WEYER *Piscinarius* (JEAN), célèbre médecin et démonologue, naquit en 1515, à Grave, dans le Brabant, d'une famille noble, originaire de la Zélande, d'où elle avait été chassée par une inondation. Dès son enfance, il annonça des dispositions très-remarquables pour les sciences, et après avoir fait ses humanités, il suivit les leçons du célèbre Corneille Agrippa (*voy.* ce nom), pour lequel il conserva toute sa vie le plus tendre attachement. Ayant découvert dans le cabinet d'Agrippa la sténographie de Tritheim (*voy.* ce nom), il en fit une copie à l'insu de son maître, persuadé qu'il devait trouver dans cet ouvrage tous les secrets de la magie. Wier, obligé de choisir un état, se décida pour la médecine et vint à Paris entendre les plus célèbres professeurs. Quoique bien jeune, il sut mériter l'estime de Noël Ramard, médecin du roi François Ier et de la reine de Navarre, qui lui confia l'éducation de ses deux fils et de son neveu (*De præstig.*, t. 5, ch. 26). Il accompagna ses élèves, en 1524, à Orléans, où il trouva Sturm, Sleidan, Servet, etc.; mais il n'y resta que quelques mois et revint avec ses élèves à Paris, où l'on conjecture qu'il reçut le grade de docteur. Doué d'un esprit observateur et jaloux d'agrandir le cercle de ses connaissances, il entreprit plusieurs voyages. Dans l'un, il visita les côtes de l'Afrique et l'île de Candie, où il séjourna quelque temps. A son retour en Allemagne, le duc de Clèves le nomma son premier médecin, et il remplit pendant trente ans cet emploi de la manière la plus brillante. Mais quelques services que Wier ait rendus dans l'exercice de la médecine, c'est moins à ce titre qu'il mérite la reconnaissance des amis de l'humanité que pour avoir tenté le premier de détruire les préjugés barbares de son siècle. Ce fut dans ce but qu'il publia son fameux traité *De præstigiis dæmonum*. N'osant pas nier que le diable n'ait reçu le pouvoir de tourmenter les hommes, il s'efforce de montrer qu'on a tort d'attribuer à l'esprit malin les phénomènes qui peuvent s'expliquer d'une manière naturelle. Il prouve ensuite que c'est une absurdité de croire que le démon emploie les sorciers comme ses ministres, puisqu'il n'a besoin d'aucun intermédiaire pour opérer le

(1) La plupart des ouvrages de Wieland ont été traduits en français : *Selim et Selima*, imité par Dorat. *Agathon*, imité avec plus de bonheur par Frenais, 4 parties in-12, traduit par Pernay, 1802, 3 vol. in-12 (cette traduction offre d'assez fortes suppressions) sous le titre de *Phiioclès*, par Ladoucette, 1801, 2 vol. in-8° (les quinze livres de l'original sont réduits à douze). *Contes comiques*, traduits par Junker, 1771, in-8° de 152 pages. *Endymion* et le *Jugement de Pâris*, imités par d'Ussieux, in-8°, 52 pages. *Histoire d'un jeune Grec*, par Bernard, 1778, in-8°. La *Sympathie des âmes*, par Frenais, 1768, in-12. *Socrate en délire*, par Barbé-Marbois, 1772, in-12; 1797, in-18. *Musarion, ou la Philosophie des Grâces*, par Laveaux, Kell, 1784, in-8°. *Obéron*, par le capitaine de Boaton, Berlin, 1784, in-8°; par M. d'Holbach fils, Paris, 1800, in 8°. *Peregrinus Protée*, par Labaume, 1795, 2 vol. in-18. *Nouveaux dialogues des dieux*, par L. C. A. D., Zurich, 1796, in-8° *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, par H. Coiffier, 1801-1802, 6 vol. in 8°, avec des portraits; 1803, 7 vol. in-12. *Cratès et Hipparchie*, suivi des *Pythagoriciennes*, traduit par Ch. Vanderbourg, Paris, 1818, 2 vol. in-18. Les *Abdérites*, suivi de la *Salamandre*, in-8°. — Les *Mémoires de mademoiselle de Sternheim* (par Mme de la Roche) ont été traduits par Mme de la Fite, la Haye, 1773, 3 vol. in-12. M. Isnard de Sainte-Lorette (sous le pseudonyme de Ludwig de Sabaroth) a publié en 1834 une traduction d'*Oberon*, 2 vol. in-12. En 1825, M. Lœve-Veimars a fait paraître derechef le travail du baron d'Holbach fils, mais en le corrigeant avec soin et en y joignant une notice sur Wieland; il a également, de concert avec M. de Saint-Maurice, donné, en 1824, les *Mélanges littéraires, politiques et moraux inédits de Wieland*, traduits de l'allemand, in-8°. Consulter pour plus amples détails la *France littéraire* de M. Quérard. La traduction d'Horace est comprise dans l'*Horace polyglotte*, édité à Lyon en 1838. — Parmi les traductions anglaises, nous citerons : *Aventures de don Sylvio de Rosalba*, 1772, 3 vol. in-12. *Socrate en delire*, ou *Dialogues de Diogène de Sinope*, traduit par Wintersted, 1772, 2 vol. in-12. *Histoire d'Agathon*, 1773, 4 vol. in-12. *Araspe et Panthée*, ou les Effets de l'amour; *Socrate et Timoklée*, sur la beauté apparente et réelle, 1775, in-8°, *Oberon*, traduit avec talent, en vers anglais, par William Sotheby, 1798, in-8°. Les *Grâces*, allégorie classique, 1823, in-12. *Sophie Sternheim*; il y en a deux traductions, l'une par Edw. Harwood, 1776, 2 vol.; l'autre anonyme, 1780. L. et B—N—T.

mal. De là Wier conclut qu'il y a moins de sorciers qu'on ne l'imagine, et que ceux qu'on regarde comme tels sont, pour la plupart, des malades ou des insensés, qu'il faut tâcher de guérir au lieu de les tourmenter. Wier adressa son ouvrage à tous les princes de l'Europe, en les conjurant de prendre sous leur protection tant d'êtres innocents. Si les bûchers ne disparurent pas entièrement, il en fit au moins diminuer le nombre, et les juges s'habituèrent à ne plus voir dans les prétendus sorciers des coupables dignes du dernier supplice. Mais telle était la force des préjugés que Wier se vit en butte aux attaques d'une foule d'écrivains, parmi lesquels on regrette de trouver l'auteur de la *République* (*voy.* Bodin). Dans son examen du traité *De præstigiis*, il s'étonne que Wier appelle bourreaux les juges qui font mourir les sorciers; car, ajoute-t-il, une telle opinion ne peut être que d'un homme très-ignorant ou très-méchant (1). Aux injures de ses adversaires Wier se contenta d'opposer les suffrages des savants les plus illustres de l'Allemagne et de la Suisse. Ses talents comme médecin le faisaient rechercher des princes et des grands. Il s'était rendu près du comte de Bentheim, à Tecklenbourg, et il y mourut d'apoplexie le 24 février 1588. Ses restes furent déposés dans la principale église, où ses enfants lui consacrèrent une épitaphe rapportée par une foule d'auteurs (2). Les œuvres de Wier ont été recueillies en un volume in-4°, Amsterdam, 1660. Ce volume contient : 1° *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis libri sex*, Bâle, 1564, in-8°; ibid., 1566, in-8°; 1577, in-4° (3). Le premier livre traite du diable, de sa chute et des bornes mises à son pouvoir; le deuxième, des magiciens et des moyens qu'ils emploient pour tromper; le troisième, des lamies ou esprits; le quatrième, des personnes qui se croient tourmentées par les esprits; le cinquième, des moyens qu'il convient d'employer pour les guérir; et enfin le sixième, de l'injustice qu'il y a de les tourmenter et de les faire périr. Les premières éditions de cet ouvrage ne contiennent que cinq livres. Ils ont été traduits en français par Jacq. Grevin, 1567, in-8°. Simon Goulart en a donné une nouvelle traduction, augmentée du sixième livre et de quelques autres pièces, Genève, 1579, in-8°. 2° *Liber apologeticus; et pseudo-monarchia dæmonum*, Bâle, 1577, in-4°, à la suite de l'ouvrage précédent. Teissier prétend que dans cet ouvrage Wier a fait l'inventaire de la monarchie diabolique, et qu'il y donne les noms et surnoms des princes des démons, au nombre de cinq cent quatre-vingt-douze, lesquels ont sous leurs ordres sept millions quatre cent vingt-six diables, sauf erreur de calcul (voy. *Eloges des hommes savants*, t. 3, p. 434); mais il est probable qu'il ne s'était jamais donné la peine de l'examiner. Wier se contente de rapporter, d'après les auteurs les plus graves, les noms et les fonctions des rois et des chefs des démons, au nombre de soixante-neuf, lesquels ont sous leurs ordres six millions six cent soixante-six légions. L'épigraphe qu'il a choisie prouve assez le but qu'il avait par cette publication : *O curas hominum, o quantum est in rebus inane!* 3° *De lamiis liber, et de commentitiis jejuniis*, Bâle, 1577, in-4°; ibid., 1582. Dans cet ouvrage, destiné à montrer la fausseté de ces jeûnes extraordinaires, Wier assure qu'il lui est arrivé de rester quatre jours sans prendre aucune nourriture, et qu'il aurait pu supporter une plus longue privation sans beaucoup souffrir. Il cite ensuite l'exemple de son frère Arnold, qui passa huit jours sans prendre autre chose qu'une bouchée de coing (édit. de 1577, p. 114). 4° *De iræ morbo ejusque curatione philosophica, medica et theologica*, ibid., 1577, in-4°; 5° *Medicarum observationum rariorum liber unus*, Bâle, 1567, in-4°; Amsterdam, 1657, in-12; recueil très-intéressant. Les observations de Wier sur le scorbut sont, dit Sprengel, un véritable chef-d'œuvre et ont été très-souvent copiées. Il attribue cette maladie aux obstructions de la rate, aux humeurs atrabilaires et à l'usage des aliments gâtés ou salés. Il recommande dans le traitement le cochléaria, le bécabunga, etc. (*Histoire de la médecine*, t. 3, p. 79). L'un des premiers, Wier employa la ponction avec succès dans l'ascite (ibid., t. 3, p. 149), et prescrivit les cataplasmes de racine de ciguë pour les engorgements (ibid., p. 475). 6° *De varenis, morbo endemico Westphalorum permolesto*. Wier avait écrit cet ouvrage en allemand. Il fut traduit en latin par son fils Henri. H. Smet l'a inséré dans les *Miscellan. medica*, Francfort, 1611, in-8°. Le portrait de ce grand médecin a été gravé plusieurs fois dans divers formats. W—s.

WIERIX (Jean), graveur hollandais, né à Amsterdam en 1550, montra de très-bonne heure de rares dispositions pour les arts du dessin. On a avancé qu'il avait commencé à graver à l'âge de treize ans. Son burin est habile, mais il voulut donner à ses estampes trop de fini, et il tomba dans la sécheresse et la dureté. Ses productions les plus remarquables sont : l'*Assomption de la Vierge*; — la *Madeleine en prière devant un crucifix*; — un *Christ mort descendu de la croix*, d'après Otto Vænius; le même sujet d'après B. Passeri; — le *Sacrifice d'Abraham*, d'après Martin de Vos; — le *Mariage de Ste-Catherine*, d'après Calvaert; — les *Quatre éléments* (pièce datée de 1601).

(1) Les bibliothécaires des Pays-Bas disent que Wier n'a été loué que par des hérétiques. Suivant les nouveaux éditeurs de Feller, la qualité dominante de son esprit n'était pas d'*être bien conséquent*. Mais ce qui surprend le plus, c'est que l'illustre Portal ait dit de Wier : « Il abusa de la crédulité publique; il « n'est point d'impiété qu'il n'ait racontée » (*Hist. de l'anatomie*, t. 1er, p. 652). Qu'en conclure? c'est que Portal s'en est rapporté trop légèrement aux détracteurs de ce grand homme.

(2) On la trouve dans la *Bibl. belgica* de Foppens; dans la *Biblioth. coloniensis*; dans le *Dictionnaire* d'Eloy; dans l'appendix des *Monument. Basil.*, etc.

(3) Portal nomme mal l'ouvrage de Wier : *De la démonomanie*; c'est le titre de celui de Bodin.

Signalons aussi des copies habilement exécutées du *St-Hubert* et du *St-Jérôme* d'Albert Durer, ainsi que du *Jugement dernier*, gravé par M. Rota d'après Michel-Ange. Wierix a laissé plusieurs portraits, notamment du prince d'Orange, de la comtesse de Verneuil, de Marie de Médicis; les iconophiles se félicitent de trouver l'occasion de les acquérir. — WIERIX (Jérôme), frère de Jean, naquit à Amsterdam en 1551, et se distingua comme graveur par la pureté de son burin ; parfois il devient moelleux, mais trop souvent aussi il reste froid et sec. Le grand nombre d'estampes qu'il a laissées attestent son ardeur au travail ; les pièces les plus importantes de son œuvre sont : *la Ste-Famille*, *Ste-Catherine baise un pied de l'Enfant Jésus*, d'après Calvaert ; — *Jésus à table chez le Pharisien*, d'après Otto Vænius ; — le *Couronnement d'épines*, d'après C. Mostaert ; — le *Christ en croix*, d'après C. van den Broeck ; — un autre *Christ en croix*, d'après l'artiste lui-même ; — une *Descente de croix*, d'après P. Aquilano (une des pièces les plus remarquables de l'œuvre) ; — le *Baptême de Jésus-Christ*, d'après Hondius ; — la *Résurrection*, la *Mort de la Vierge*, d'après le Vænius, — l'*Enlèvement d'Enoch*, d'après Martin de Vos ; — les *Visions de Daniel*, d'après van der Haecht : — la *Mort du juste*, d'après A. Franck ; — le *Chemin du ciel et celui de l'enfer*, d'après van Baelen. Jérôme Wierix a gravé divers portraits aujourd'hui recherchés; indiquons ceux de la reine Élisabeth, de Drake, d'Alexandre Farnèse, du médecin J.-C. Becanus, vu jusqu'aux genoux et tenant une tête de mort (pièce datée de 1580). B—N—T.

WIESAND (GEORGE-FRÉDÉRIC), jurisconsulte allemand, naquit à Wittemberg, le 13 août 1777. Il fut professeur agrégé, puis avocat à Wittemberg. En 1800, il devint juge provincial à Gommern, et en 1813, il fut consultant juridique, enfin conseiller à Jessnitz, dans la haute Lusace. Il mourut à Dresde, le 27 octobre 1842. On a de lui : 1° *Appréciation du droit particulier régissant la haute Lusace*, 1832, 1re partie ; 2° *Du maintien de la sécurité publique, des moyens de sauvegarder la cité en cas de tumulte et, à cette occasion, discussion de la question de savoir si, en droit, la communauté est tenue d'indemniser l'individu à qui les auteurs du tumulte ont occasionné un dommage*, Leipsick, 1835. Cette grave question était posée pour la première fois peut-être en Allemagne dans un ouvrage de doctrine et de jurisprudence. L. R—L.

WIFFEN (JÉRÉMIE-HOLME), poëte anglais, né en 1792, appartenait à une famille de quakers ; il fut destiné à être maître d'école, et, tout en exerçant cette profession, il manifesta un goût très-vif pour la poésie et pour la littérature. En 1812, il fournit des morceaux d'un mérite réel à un volume qui parut sous le titre d'*OEuvres poétiques de trois amis*, et il composa une série de stances énergiques et bien frappées ayant rapport aux portraits de famille conservés au château de Woburn appartenant au duc de Bedford, chef de la race des Russell. Ces vers, insérés dans l'*Histoire de Woburn* par M. Parry, furent ensuite imprimés à part sous ce nom : *les Russell*. En 1819, Wiffen fit paraître un autre volume de vers intitulé *Heures éoniennes* ; il attira ainsi les regards du duc de Bedford, qui le choisit pour son bibliothécaire et pour son secrétaire particulier. En possession d'une existence indépendante, Wiffen consacra ses loisirs à des travaux littéraires qu'il poursuivait avec ardeur. En 1820, il mit au jour *Julia Alpinala, la captive de Stamboul* ; en 1822, il donna une traduction des œuvres poétiques de Garcilaso de la Vega ; il fournit également à divers journaux et *magazines* des pièces de vers parmi lesquelles on distingua *la Destinée du château d'Eden* comme une habile imitation du style des vieilles ballades. Après avoir passé plusieurs années à traduire la *Jérusalem délivrée*, il publia son travail en 1830 ; la critique y trouva de la facilité et de l'élégance, mais de la timidité, et la traduction plus hardie, plus vigoureuse de Fairfax, ne fut pas détrônée. En 1833, se constituant l'historiographe de la noble famille à laquelle il était attaché, il fit paraître les *Mémoires historiques des ancêtres de la maison de Russell jusqu'à l'époque de la conquête par les Normands*, volume presque aussitôt suivi de deux autres qui ont pour point de départ l'époque de la conquête. La première partie de cet ouvrage n'offre guère qu'un amas de suppositions ; l'auteur fait dériver les Russell d'Olaf, roi de Berck, prince scandinave qui est du domaine de la légende ; les deux autres volumes, appuyés sur des pièces authentiques, présentent un intérêt historique véritable, mais on devine aisément qu'il ne faut pas leur demander de l'impartialité ; la maison illustre dont ils retracent l'histoire y est l'objet d'un panégyrique continuel. — Wiffen se mit ensuite à étudier l'hébreu et le gallois, et il traduisit avec succès quelques productions écrites dans ce dernier idiome. Fidèle aux doctrines de ses parents, il resta toujours attaché à la communion des quakers. Une mort subite l'enleva à Woburn le 2 mai 1836. B—N—T.

WIGAND (EUGÈNE-ANTOINE), helléniste allemand, naquit à la fin du dernier siècle. Il professa au gymnase de Frédéric-Guillaume de Berlin et mourut le 8 août 1843. On a de lui : 1° *Coup d'œil sur les formes du dialecte homérique*, 1826 et 1837, 3e édit. ; 2° *Indications sur le principe religieux dans la narration historique de Thucydide*, 1829 ; 3° *Aperçu tabellaire de l'histoire ancienne, du moyen âge et moderne*, 1835, en société avec Bœtticher ; 4° l'*Empereur Tibère, document pour l'appréciation de ce César*, 1840. L. R—L.

WIGAND. *Voyez* VIGAND.

WIGBERT ou WIPERT, général des armées

bohémiennes, était petit-fils d'un roi de Danemarck et concourut très-efficacement à faire monter sur le trône de Bohême Wratislas Ier. En 1084, il suivit en Italie, à la tête des troupes de ce royaume, l'empereur Henri IV, auquel il rendit de grands services, surtout à la prise de Rome. A son retour à Prague, Wratislas lui donna une de ses filles, avec le comté de Groiek, en Misnie. Après la mort de ce monarque, Wigbert prit une part peu honorable aux troubles qui éclatèrent dans la famille régnante de Bohême. A la tête de 2,000 hommes, il accompagna l'empereur Henri dans son expédition contre la Pologne (1109). Il était devant Glogau lorsque Swientopelk, duc de Bohême, fut assassiné, et le moine de Pégau, qui a écrit en latin la vie de Wigberg, dit positivement que ce crime fut commis à l'instigation du comte, qui par là espérait faire rentrer en Bohême Borzivoy, qui en avait été chassé. La nation bohémienne ayant choisi Wladislas pour succéder à Swientopelk, Wigbert envoya son fils Wenceslas avec un corps de troupes pour soutenir Borzivoy ; mais Wenceslas, défait, obligé de se soumettre à l'Empereur, fut mis en prison ainsi que Borzivoy (1110). Lobieslas, quatrième fils du roi Wratislas, s'étant aussi révolté contre son frère Wladislas et s'étant réfugié près de son beau-frère Wigbert, celui-ci l'envoya à la cour impériale avec des lettres de recommandation. L'Empereur, mécontent, témoigna de la surprise et de l'indignation de voir que Wigbert, qui avait, disait-il, de très-bonnes raisons pour implorer sa clémence, osât recommander un sujet dans ses projets de rébellion contre son souverain. En 1122, Wigbert ayant pris ouvertement parti contre l'Empereur, Wladislas, duc de Bohême, se jeta sur ses terres de Lusace et les ravagea. En 1128, l'empereur Lothaire ayant tenu sur les fonts de baptême le fils de Lobieslas, duc de Bohême, Wigbert, qui était présent, fut obligé de donner à l'enfant nouvellement baptisé tous les fiefs qu'il tenait du duché de Bohême. Ce général mourut en 1139, et le duc Lobieslas racheta ses terres, que sa veuve avait été obligée de donner en gage. G—Y.

WIGBODE, poëte chrétien qui florissait dans le 8e siècle, n'est connu que par l'ouvrage qui porte son nom. Dom Martène conjecture que ce poëte pouvait bien être le même que Wicbode ou Wigbalde, secrétaire de Hither et Radon, chanceliers de Charlemagne, ou que Widbalde, établi par ce prince comte de Perpignan. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Wigbode jouissait d'une très-grande considération à la cour de Charlemagne. Il cultiva l'érudition en même temps que la poésie, et sans négliger la lecture des auteurs profanes, il s'appliqua particulièrement à l'étude des saintes Ecritures. Il composa un commentaire sur l'Octateuque (1), c'est-à-dire les huit premiers livres de la Bible, tiré des écrits des Pères latins. Charles, ayant eu connaissance de cet ouvrage, témoigna le désir d'en avoir une copie ; Wigbode, sensible à l'honneur que lui faisait son souverain, l'en remercia par deux épigrammes, l'une de quatorze vers, adressée à son livre, et l'autre de cent vers, dans laquelle, après avoir fait l'éloge de Charlemagne, il donne une explication littérale et mystique des sept jours de la première semaine. Le commentaire de Wigbode est en forme de dialogue et porte le titre de *Questions sur l'Octateuque* (Quæst. in Octateuchum). Dom Martène et dom Durand, en ayant découvert un très-ancien manuscrit dans l'abbaye de St-Maximin, à Trèves, avaient résolu de l'insérer dans l'*Amplissima collectio;* mais ayant reconnu que l'ouvrage ne se composait, en grande partie, que d'extraits des œuvres de St-Jérôme et de St-Isidore, ils n'ont publié que les questions sur les trois premiers chapitres de la Genèse (*Ampl. collect.*, t. 9, p. 293-366). On trouve une notice sur Wigbode dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 4, p. 177-179. W—s.

(1) L'Octateuque comprend, outre le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, Josué, les Juges et Ruth.

WIGGERS (Gustave-Frédéric), critique allemand, naquit à Bistow, le 25 octobre 1777. Il parcourut les degrés habituels du professorat en Allemagne, devint instituteur particulier, puis professeur agrégé, enfin professeur titulaire de théologie. Il mourut le 4 mai 1860, laissant des travaux estimés : 1° *Examen argumentorum Platonis pro immortalitate animi humani*, 1804 ; 2° *Commentarius in Platonis Eutyphronem*, 1805 ; 3° *Socrate envisagé comme homme et comme citoyen et philosophe*, 1807 et 1811, 3e édit. ; 4° *De Juliano apostata*, 1810 ; 5° *Essai d'exposé pratique du pélagianisme et de l'augustinisme*, 1810 et 1821, nouvelle édition ; 5° *De Grégoire le Grand et de ses considérations anthropologiques*, 1838, 1840. L. R—L.

WIGGLESWORTH (Michel), poëte américain, fit ses études au collége de Harward et s'appliqua en même temps à la poésie, à la médecine et à la théologie. Il devint ministre de Maldon, en Massachussets, et mourut dans cet emploi en 1705, à l'âge de 74 ans. Le poëme qu'il publia sous ce titre : *le Jour redoutable, ou Tableau poétique du jugement dernier*, eut beaucoup de succès, et il en fut imprimé rapidement cinq éditions. La cinquième est de 1702. On a encore de lui : *Méditations sur la nécessité, la fin et l'utilité des afflictions pour les enfants de Dieu*. — Wigglesworth (Edouard), professeur de théologie au collége de Harward, a publié : 1° les *Remarques sérieuses*, 1724, in-8° ; 2° *De la durée des peines futures des méchants*, 1729 ; 3° *Recherches sur la vérité du péché d'Adam retombant sur sa postérité*, 1738, in-8°, et quelques *sermons*. Z.

WIGMAN (dans l'ancienne langue francique, *homme de guerre*), comte de Lunebourg, s'est rendu célèbre par son courage et par la force

qu'il montra dans ses derniers moments. Ayant épousé, vers le milieu du 10e siècle, une parente de l'empereur Othon Ier, il vit avec peine que ce prince confiait son autorité en Saxe à Hermann Billing et à Gérard, qu'il avait créés duc et margrave, celui-ci de la Saxe supérieure et l'autre de la Saxe inférieure. Afin de se venger, Wigman flattait le ressentiment des peuples slaves établis dans la Saxe orientale. S'étant révolté ouvertement contre Hermann, il fut attaqué et cerné de toutes parts dans les environs d'Altenbourg, que les Slaves appelaient Starogrod. Il se réfugia chez ces peuples, qui, sous le nom de Wilins ou Wulofniens, habitaient les bords de la Sprée, et il les souleva contre Mieczyslaw Ier, duc de Pologne, qui tenait de l'Empereur ces contrées à titre de fief. Le duc de Pologne marcha contre lui. On l'attira dans un piége, qu'il aperçut lorsqu'il n'était plus possible de s'en tirer; il descendit alors de cheval, exhortant les siens à vendre chèrement leurs vies, repoussa les attaques réitérées que l'on dirigeait contre lui, jusqu'à ce que la nuit lui permit de prendre quelque repos. Le lendemain, le combat recommença; Wigman se faisait reconnaître à la hauteur de sa taille et à la richesse de ses armes; on lui criait de se rendre, promettant que Mieczyslaw lui ferait grâce de la vie, et qu'il le conduirait à l'Empereur, son parent : il répondit qu'il ne rendrait ses armes qu'entre les mains de Mieczyslaw lui-même. En chemin, il fut entouré par un corps de troupes, qui l'attaqua, ne sachant ce qui venait de se passer ou feignant de l'ignorer. Le désespoir donna de nouvelles forces à Wigman; mais succombant enfin il dit au chef du corps ennemi : « Va, porte à ton maître mon « sabre que je te remets, comme une marque « de la victoire qu'il vient de remporter; que « lui-même l'envoie à l'Empereur, son ami, afin « que celui-ci se réjouisse de la chute de son « ennemi ou qu'il pleure la mort d'un de ses « proches. » Et il tomba mort (967). G—Y.

WIGNACOURT. *Voyez* VIGNACOURT.

WIGNEROD ou VIGNEROD (FRANÇOIS DE), marquis de Pont-Courlay en Poitou, était fils de René Wignerod, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Françoise du Plessis, sœur du cardinal de Richelieu (*voy.* ce nom). Ayant embrassé la carrière des armes, il dut à la protection de son oncle un avancement très-rapide. Nommé gouverneur de la ville et de la citadelle du Havre, il fut compris peu de temps après (1633), dans la promotion des chevaliers du St-Esprit. Il commandait un corps en Lorraine, et se distingua devant la Mothe. En 1635, il fut nommé à côté de Turenne général des galères; et il défit la flotte espagnole devant Gênes, le 1er septembre 1638. Il mourut à Paris, le 26 janvier 1646, à l'âge de 37 ans, laissant de son mariage avec Marie-Françoise de Guemadeuc un fils unique, *Armand-Jean*, que le cardinal de Richelieu avait fait substituer à son nom et à ses armes. C'est lui qui fit imprimer, à ses frais, la jolie édition de la Bible latine connue des amateurs sous le nom de *Bible de Richelieu*, Paris, Séb. Martin, 1656, trois tomes en un volume in-8° (*voy.* le *Manuel du libraire* de M. Brunet, au mot *Biblia*) (1). Armand-Jean mourut en 1715, à l'âge de 86 ans. Il fut le père du maréchal de Richelieu (*voy.* RICHELIEU). W—s.

WIKES ou WICCIUS (THOMAS), historien anglais, était vers l'an 1290, sous le règne d'Edouard Ier, chanoine régulier de St-Augustin, dans le monastère d'Exéter. S'étant adonné de très-bonne heure à l'étude des lettres, il acquit une grande réputation de science et d'érudition. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on remarque sa chronique que Thomas Gale a publiée dans les *Historiæ Britanicæ, Saxonicæ, et Anglo-Danicæ scriptores quindecim, ex vetustis codicibus manuscriptis*, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol., t. 2, p. 21, sous ce titre : *Chronicon Thomæ Wickes, aliter chronicon salisburiensis monasterii ab adventu conquestoris ad annum* 1304. Comme on voit par le titre, la Chronique de Wikes commence à la conquête de Guillaume, et elle se termine à l'an 1304. L'auteur y a recueilli des détails intéressants sur les trois premières croisades. Philippe-Auguste et Richard ayant pris la croix, les croisées d'Angleterre, avant de partir, se jetèrent sur les juifs; et les ayant massacrés par milliers, ils pillèrent leurs biens. L'auteur raconte fort au long les deux expéditions de St-Louis; sa partialité contre les Français se montre à découvert dans tout son récit. Sa chronique est utile et plus véridique quand il parle des affaires intérieures de l'Angleterre. G—Y.

WIKLIFFE. *Voyez* WICLEF.

WIKRAM (GEORGE), né à Colmar au commencement du 16e siècle, s'est fait remarquer dans les premiers temps de la littérature allemande par sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide. Un Minnesinger, Albert de Halberstadt, l'ami et le coopérateur d'Eschenbach, avait fait paraître : *Metamorphoscon libri* 15, *traduits en allemand vers l'an* 1210, *par ordre de Hermann, landgrave de Thuringe* (imprimé à Mayence, 1545, in-fol.). Cette version faite dans la langue des anciens troubadours étant devenue difficile à comprendre, Wikram fit paraître sa nouvelle version en langue allemande, telle qu'elle se parlait au milieu du 16e siècle, après les changements que la réformation y avait introduits, sous ce titre : *Métamorphoses d'Ovide, le plus ingénieux des poëtes, c'est-à-dire changements surprenants dans les formes des hommes, des bêtes et d'autres créatures, ouvrage agréable à lire, et particulièrement utile aux peintres, sculpteurs et artistes, traduit d'abord*

(1) Cette Bible, vrai chef-d'œuvre typographique, fut exécutée à l'imprimerie particulière du cardinal de Richelieu, imprimerie sur laquelle on n'avait eu jusqu'ici que des renseignements très-incomplets. Ch. Nodier en donne l'histoire détaillée dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*.

en vers allemands par Albert de Halberstadt, traduit de nouveau, corrigé et orné de figures, Mayence, chez Schœffer, 1551, in-fol. Le même ouvrage fut ensuite imprimé à Francfort, 1564, 1580, 1609, 1625, 1631 et 1641, in-4°. Ces sept éditions, qui ont paru dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, prouvent la faveur avec laquelle l'Allemagne accueillit la version de Wikram. Il l'avait dédiée au gouvernement de la ville de Rouffach. G—Y.

WIKSTRŒM (JEAN-EMMANUEL), médecin et botaniste suédois, naquit à Wenersborg le 1er novembre 1789. Il fut reçu médecin à Upsal le 16 juin 1817, y devint professeur en 1823; ensuite il fut chargé de l'enseignement de la botanique à l'école de Bergen. En 1818, il devint intendant du muséum ou jardin botanique de l'académie des sciences. Il mit en ordre cet établissement et le dota d'un herbier. En 1821, il fut nommé professeur d'histoire naturelle au Gymnase, et en dernier lieu, membre titulaire de l'académie à laquelle il était déjà attaché à un autre titre. Wikstrœm représenta ce corps savant en 1821 au congrès des naturalistes tenu à Hambourg, et en 1847 au congrès du Nord tenu à Copenhague. Ce botaniste distingué mourut au mois d'août 1856. On a de lui : 1° *Dissertatio de Daphne*, Upsal, 1817, in-4°; 2° *Conspectus litteraturæ botanicæ in Succia ab antiquissimis temporibus usque ad finem*, 1831-1832; 3° la *Flore de Stockholm*, 1840, précédée d'un aperçu des *Richesses naturelles de cette ville*, en manière d'introduction; enfin de nombreux travaux insérés dans le Recueil de l'académie des sciences, et parmi lesquels des *Rapports annuels sur les travaux et ouvrages relatifs à la botanique*, 1820-1850, traduits en allemand dans les *Comptes rendus annuels de l'académie royale des sciences de la Suède*, Bonn, 1826-1847, t. 1-15. L. R—L.

WILBERFORCE (GUILLAUME), célèbre philanthrope anglais, naquit à Hull, le 24 août 1759. Son père était un négociant et descendait d'une ancienne famille. Sa santé fut fort débile dans sa plus tendre enfance; mais il montra de bonne heure une vive intelligence et de la facilité dans l'élocution. Il perdit son père à l'âge de neuf ans et fut livré aux soins d'un oncle qui s'occupa peu de son éducation, tandis que sa tante, méthodiste zélée, cherchait à lui inculquer les principes de cette école rigide. La mère du jeune Guillaume le retira alors de chez ces parents et le plaça dans une institution à Pocklington, dans le Yorkshire, où il montra d'heureuses dispositions, étant presque toujours le premier dans les concours, quoiqu'il ne se mît à l'œuvre qu'au dernier moment. Il entra au collége de St-Jean, à Cambridge, en octobre 1776. La mort de son grand-père et de son oncle vint le mettre à la tête d'une grande fortune, et le résultat assez naturel fut qu'il négligea ses études. Toutefois, il sut se préserver des écarts dans lesquels bien d'autres se seraient plongés : il avait une ambition précoce, et au moment où il quittait l'université, des élections générales eurent lieu; il se présenta hardiment devant les électeurs de sa ville natale; la lutte fut vive, mais il l'emporta; à vingt et un ans, il était membre de la chambre des communes. Dès qu'il parut à Londres, il fut admis dans les meilleures sociétés, et il se lia avec les personnages les plus marquants. Il avait eu Pitt pour condisciple à Cambridge; ils devinrent amis intimes et inséparables. A la chambre, Wilberforce parlait peu et conservait l'indépendance de ses opinions, ne s'attachant à aucun parti, votant tantôt pour le ministère et tantôt pour l'opposition. Il montra une vive antipathie pour la guerre avec les Américains. Lorsqu'au mois de novembre 1783, Pitt fut appelé au poste de premier ministre, Wilberforce se trouva un personnage important; il soutenait vigoureusement la politique de son ami, et des élections nouvelles ayant eu lieu au mois de mars 1784, il se rendit à York, afin d'y combattre l'influence des whigs; il parla avec tant d'éloquence et d'à-propos dans un grand *meeting*, il capta si bien ses auditeurs que ceux-ci se déterminèrent aussitôt à le choisir pour leur représentant; malgré sa jeunesse et quoiqu'il n'eût point de relations dans cette province, l'opinion publique se prononça pour lui d'une façon si décisive que nul adversaire n'osa lui disputer la victoire. Après ce triomphe éclatant, il pouvait prétendre aux postes politiques les plus élevés; mais ses idées avaient déjà pris un autre cours. Ne voulant rien pour lui-même, il se consacrait avec un zèle infatigable à la cause de la religion et de la philanthropie. En 1786, il proposa des mesures tendant à donner aux élections plus de sincérité, à faire disparaître des abus scandaleux; mais les abus sont vivaces, et ceux que Wilberforce attaquait ne furent fortement entamés que près d'un demi-siècle plus tard, lorsque le bill de réforme fut voté, en 1832. Dès 1787, le zélé *commoner* se fit remarquer par l'empressement qu'il mit à obtenir du roi une proclamation (peu efficace) destinée à foudroyer le vice et l'immoralité, et par la part qu'il prit à fonder une société dont le but était de mettre un frein aux dérèglements du siècle. Ces tentatives, louables sans doute, ne pouvaient d'ailleurs que rendre Wilberforce odieux à beaucoup de gens et un peu ridicule; il se proposa heureusement un but plus noble, l'abolition de la traite. L'entreprise était difficile; Edmond Burke avait reculé devant elle, dans l'idée qu'il n'y avait nulle chance de réussir; la prospérité du commerce de l'Angleterre, l'existence des colonies semblaient intimement liées à ce trafic odieux. Les obstacles ne firent qu'enflammer le zèle de Wilberforce; rien ne le découragea. Il comprit que c'était sur l'opinion publique qu'il devait s'appuyer, afin de peser sur les votes du parlement. Il ne cessa pendant vingt ans d'agiter le pays,

parlant dans les meetings, provoquant l'intervention de la presse et stimulant les écrivains. Il publia lui-même divers ouvrages, entre autres une *Lettre aux électeurs et aux habitants du Yorkshire au sujet de la traite*, lettre un peu longue, car elle remplit un volume in-8° de 396 pages. Chaque session, il présentait sa motion, sans se rebuter lorsqu'il la voyait repoussée par la majorité ou lorsqu'on lui opposait les interminables retards d'une enquête qu'on prolongeait à dessein. Il prononça à cet égard des discours fort remarquables; il écrivit et fit écrire sans relâche. Sa correspondance était incessante, ses démarches personnelles ne s'interrompaient jamais; il s'adressait sans distinction aux ministres, aux chefs de l'opposition, aux ecclésiastiques de toutes les communions; il travaillait à provoquer les sympathies des femmes. Sa santé toujours débile se ressentait du travail excessif auquel il se livrait; mais rien ne put abattre son ardeur. Il avait juré de réussir, et il réussit. Au commencement de 1807, la chambre des lords et celle des communes votèrent enfin le bill qui prohibait la traite, et ce vote fut un triomphe pour Wilberforce. Les acclamations unanimes de l'assemblée le saluèrent, et Romilly prononça à cet égard d'éloquentes paroles. Pendant le cours de sa carrière parlementaire, Wilberforce, constamment esclave de son devoir, n'hésita pas à sacrifier de vieilles amitiés, lorsqu'il s'agit de voter selon sa conscience. Il s'éloigna de Pitt en se prononçant contre la guerre avec la France; il se mit fort mal avec la cour en refusant un supplément de traitement demandé pour le prince de Galles, héritier dissipateur de la couronne; il soutint l'accusation portée contre lord Melville, avec lequel il avait été fort lié, mais qu'il regarda comme coupable. En 1797, il publia des *Considérations sur le système religieux dominant chez les classes élevées et moyennes de l'Angleterre comparé avec le véritable christianisme*. Ce livre eut un succès extraordinaire. L'édition entière fut enlevée en quelques jours; cinq réimpressions se succédèrent en six mois, et depuis il y en a eu un grand nombre d'autres. Celle de Londres, 1834, renferme une notice biographique écrite par le révérend Thomas Price. Après la mort de l'auteur, un de ses fils a fait paraître un autre ouvrage, qui respire une piété sincère: *Prières de famille*, 1834, in-8°. Parmi les divers services que Wilberforce rendit à la religion, on peut signaler ses efforts, couronnés de succès, pour établir dans l'Inde l'organisation épiscopale. Cinq fois les électeurs du Yorkshire le réélurent sans que personne osât se présenter contre lui; la sixième fois, il eut affaire à d'opulents adversaires; mais des amis dévoués organisèrent d'abondantes souscriptions en sa faveur, et il l'emporta après une lutte acharnée, dans laquelle les dépenses de son côté s'élevèrent à vingt-huit mille six cents livres sterling, tandis que celles faites en faveur de lord Milton et de M. Lascelles atteignirent le chiffre formidable de deux cent mille livres. Plus de cinq millions sept cent mille francs déboursés dans une bataille électorale, c'est là un symptôme curieux des mœurs politiques de la Grande-Bretagne, et sans nul doute, bien des dépenses occultes ne figurèrent point dans le total. En 1812, quoiqu'il n'eût pas d'adversaire devant lui, Wilberforce refusa de se représenter; il commençait à ressentir le poids de la fatigue, et il voulait se consacrer à l'éducation de ses enfants. Ils étaient au nombre de six, fruit d'une union qu'il avait contractée en 1797. Toutefois, il réfléchit que, comme membre du parlement, il pourrait rendre à la grande cause philanthropique à laquelle il s'était voué des services qu'elle ne pourrait obtenir d'un simple particulier, et il fut nommé par le petit bourg de Bramble, échappant ainsi à bien des embarras, que causait la représentation du vaste comté d'York. Il saisit avec empressement les circonstances nouvelles que produisit le retour de la paix, afin de chercher à amener les puissances continentales à abolir la traite. La restauration des Bourbons lui fournit les moyens de pousser le ministère anglais à entrer à ce sujet en pourparlers avec la France, et les plénipotentiaires britanniques, qu'il excitait sans relâche, élevèrent la voix au congrès de Vienne. Il eut des entrevues avec les souverains, il correspondait avec les diplomates, et, quoique protestant très-zélé, il adressa plusieurs lettres au pape, afin d'engager Sa Sainteté à lancer les foudres de l'Eglise romaine contre le trafic des esclaves. Les progrès furent lents, mais ils s'accomplissaient peu à peu. Le zèle de Wilberforce se proposa alors un but plus vaste, l'abolition de l'esclavage; il ne put cependant entreprendre d'une façon efficace cette nouvelle croisade. L'âge se faisait sentir trop lourdement; en 1825, il se retira de la chambre des communes, dont il avait fait partie pendant quarante-six ans. Le reste de sa vie s'écoula dans un repos paisible. Il mourut à Londres, le 29 juillet 1833, trois jours après le vote de la chambre des communes qui abolissait l'esclavage. On eût dit qu'il n'attendait, pour quitter la terre, que l'accomplissement d'une mesure objet de tous ses vœux. « Je rends grâces « au ciel, s'écria-t-il, d'avoir assez vécu pour « voir l'Angleterre consacrer vingt millions sterling à l'accomplissement d'un grand acte de « justice. » Les funérailles de Wilberforce eurent lieu en grande pompe à l'abbaye de Westminster. Les regrets furent unanimes; sa vie désintéressée, son dévouement absolu à la cause des opprimés, sa noble persévérance lui avaient attiré le respect de tous les partis; l'Angleterre prononçait son nom avec fierté. Il n'était pas, on peut le croire, de ces gens qui pleurent sur les maux des Africains et restent fort indifférents aux misères qui les entourent; le quart, parfois le tiers

de son revenu annuel était, sans nulle ostentation, consacré à des œuvres de bienfaisance. B—N—T.

WILBERFORCE (ROBERT-ISAAC), fils du précédent, né en 1800, fut destiné à la carrière ecclésiastique; il fit de fort bonnes études à Oxford. Pourvu successivement des bénéfices de Farleigh et de Burton, et nommé archidiacre d'York, il prit une part active aux controverses qui agitaient alors l'Eglise anglicane. C'était le moment où se produisait, sous l'influence des docteurs Pusey et Newman, un mouvement contraire aux idées de la réforme accomplie sous Henri VIII et adoptée depuis trois siècles. Il y avait chez une fraction du clergé, peu considérable sous le rapport du nombre, mais importante au point de vue du talent et des droits à l'estime publique, une tendance marquée à se rapprocher de l'Eglise romaine. Wilberforce entra dans les vues de ces esprits rebelles aux doctrines calvinistes; il publia successivement divers ouvrages, qui provoquèrent l'animadversion des chefs de l'Eglise établie et qui donnèrent lieu à des répliques, lesquelles furent réfutées à leur tour. Nous indiquerons parmi ses productions celles qui ont pour titre : la *Discipline de l'Eglise et des tribunaux ecclésiastiques*, 1843; — l'*Incarnation du Fils de Dieu*, 1846; — le *Baptême*, 1850; — la *Sainte Eucharistie*, 1852; — les *Principes de l'autorité de l'Eglise*, 1855. En 1856, cédant à des convictions qui étaient le résultat de longues méditations, il se sépara définitivement de l'Eglise anglicane, et il embrassa le catholicisme, vers lequel il avançait graduellement depuis des années. Il quitta la Grande-Bretagne, et il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec un vif empressement. Le pape lui témoigna beaucoup de bienveillance, et Wilberforce, ne voulant pas renoncer à la carrière à laquelle sa vie avait été vouée jusqu'alors, mais résolu de la reprendre dans une autre direction, se préparait à se faire ordonner prêtre, lorsqu'il succomba, le 3 février 1857, à une fièvre bilieuse, dans la petite ville d'Albano, où il s'était momentanément retiré. — Un de ses frères, *Samuel* WILBERFORCE, né le 7 septembre 1805, à Bromfield, et nommé, en 1845, à l'évêché d'Oxford, s'est fait connaître également par divers écrits et par la vivacité avec laquelle il s'est mêlé dans les débats relatifs aux questions ecclésiastiques. De concert avec Robert Isaac, il a publié, en 1838, en 5 volumes in-8°, la *Vie et correspondance de Guillaume Wilberforce, y compris son journal*. Une édition abrégée de cette collection, trop ample pour avoir eu un grand débit, a paru en 1843, dans la *Bibliothèque chrétienne*. La *Correspondance* a également vu le jour séparément en 1840, 2 vol. in-8°. B—N—T.

WILBERG (JEAN-FRANÇOIS), écrivain pédagogique allemand, naquit en 1766. Il fut d'abord simple instituteur à Hamm, puis il professa longtemps à Elberfeld. Il mourut à Bonn le 17 décembre 1846. Wilberg s'était fait connaître par de nombreux ouvrages d'éducation. Nous citerons : 1° *l'Instituteur et l'ami des enfants*, 1795-1799, 2 vol.; 2° *le Livre d'éducation des bourgeois et des paysans*, 1798; 3° *Feuilles sur l'instruction et l'éducation*, 1824-1826; 4° *Maître Leberecht* (*vis bien*), *Sa manière de penser et d'agir en sa profession*, 1820 et 1840, 2° édit.; 5° *Propositions sur l'instruction et l'éducation*, 1824-1826, 2 vol.; 6° *Instruction et sujets divers*, 1836; 7° *Pensées et jugements de compère Christian sur la vie et l'action dans la classe moyenne*, 1843. Tous ces ouvrages, écrits en allemand, rappellent le genre adopté et mis à la mode en France sous le titre de *Récits de maître Pierre*. L. R—L.

WILBRAND (JEAN-BERNARD), célèbre médecin allemand, naquit à Klarholz le 8 mars 1779 (1). Reçu docteur en 1806, il devint professeur titulaire d'anatomie à Giessen en 1809. Et en 1817, il fut nommé intendant du jardin botanique. Il devint aussi membre de la faculté de médecine de Pesth. Wilbrand se montra partisan passionné du naturalisme et ennemi prononcé de la physiologie expérimentale. Il mourut le 9 mai 1846. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Du rôle de l'air dans l'organisme*, 1807, grand in-8°; 2° *De l'origine et du sens du mouvement sur la terre*, Giessen, 1813; 3° *Du système de la peau* (*de l'épiderme*) *dans toutes ses branches*, Giessen, 1813, in-8°; 4° *De la classification des animaux*, ibid., 1815; 5° *Physiologie de l'homme*, ibid., même année, grand in-8°; 6° *De la loi de la polarisation*, ibid., 1819, in-12; 7° *Manuel de botanique basé sur le système de Linné*, ibid., même année; 8° *Tableaux de l'organisation de la nature en ses variétés*, 1821, in-8°, en collaboration avec Rilgen; 9° *Exposé du magnétisme animal en tant que phénomène conforme aux lois de la nature*, Francfort, 1824; 10° *De la nature du procédé respiratoire*, Dresde, 1827; 11° *Qu'est-ce que la physiologie?* Francfort, 1828; 12° *Aperçu du règne animal, classé suivant ses degrés naturels et par familles*, 1828, grand in-folio; 13° *Manuel d'histoire naturelle des animaux*, Giessen, 1829; 14° *Physiologie générale, en particulier, la physiologie comparée des plantes et des animaux*, 1833, grand in-8°; 15° *Du rôle respectif des organes de la génération chez l'homme et la femme*, dans le *Nouveau journal des accouchements*, 1833, t. 1. D'autres et nombreux articles, dans divers recueils, mais portant sur des cas spéciaux. L. R—L.

WILBROD. *Voyez* WILLIBROD.

WILBYE (JOHN), un des plus habiles compositeurs de musique qu'ait produits l'Angleterre, naquit vers le milieu du 16° siècle. On possède fort peu de renseignements sur son compte. En 1598, il enseignait la musique à Londres et il

(1) C'est la date que donne un écrivain spécial, Callisen (*Dictionnaire des médecins*). D'autres recueils font naître Wilbrand en 1789. Mais, en suivant cette date, il eût été reçu docteur à dix-sept ans; ce qui est peu vraisemblable.

fit paraître un recueil de *Madrigals* pour trois, quatre, cinq et six voix. Une seconde partie fut mise au jour en 1609. Il s'y trouve des morceaux du plus grand mérite et qui font encore l'admiration des connaisseurs; on distingue surtout les compositions qui accompagnent les paroles suivantes : « *Flore m'a donné les plus belles fleurs;* « Madame, quand je vois les boutons de rose; « Charmantes abeilles qui ramassez le miel ; Au « fond d'une vallée; Corydon, jeune berger, « arrête. » Malgré le talent qui brille dans les productions de Wilbye, les historiens de l'art musical en Angleterre, Hawkins et Burney, n'en ont fait mention que d'une manière bien incomplète; mais il s'est trouvé des amateurs qui lui ont rendu justice. Warren Horne a publié quatorze *Madrigals* pour trois voix, et la société d'archéologie musicale a donné, en 1841, une réimpression in-folio de la première partie de l'œuvre de Wilbye en y joignant une introduction due à la plume de M. J. Turle. En 1846, la même société a publié la seconde partie des *Madrigals* devenus introuvables ; cette fois-ci l'introduction est l'œuvre de M. C.-W. Budd. Z.

WILCOCKS (JOSEPH), littérateur anglais, né en 1723, était fils de Joseph Wilcocks qui fut évêque de Rochester et précepteur des enfants du roi George II. Il fit ses études avec distinction à l'université d'Oxford. Pieux, modeste et bienfaisant, très-avare de son temps, mais non de ses revenus, il pourvoyait à l'éducation des enfants pauvres, et fonda même plusieurs écoles. Dans les voyages que le goût des lettres et des arts lui fit faire en Angleterre et dans les pays étrangers, les malades et les nécessiteux se ressentaient de son passage; il s'enquérait de leurs besoins dans les hôtelleries où il logeait. Ce fut en Italie qu'il traça le plan d'un ouvrage que sa défiance de ses talents l'empêcha de rendre public pendant sa vie. Les *Conversations romaines, ou Description succincte des antiquités de Rome, avec les caractères des Romains illustres*, ne furent imprimées d'abord qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, que l'auteur distribua parmi ses amis intimes; mais ayant jugé depuis que ce livre pourrait ne pas être inutile à la jeunesse, il en prépara une édition qui devait paraître après sa mort. Atteint de paralysie, une dernière attaque l'enleva le 23 décembre 1791. Le premier volume des *Conversations romaines* vit le jour en 1792, le second en 1794. Malgré de fréquentes digressions et des négligences de style, cet ouvrage est estimé, parce qu'on y trouve de l'exactitude, de l'impartialité, de la justesse dans les jugements, et qu'on y apprend à distinguer l'histoire romaine des fables qui la défigurent, et la vertu publique de la démagogie qui en prend le masque. On cite de Wilcocks de bons vers latins, imprimés parmi les *Carmina quadragesimalia;* les *Exercices sacrés*, compilés pour l'école de Westminster, où il avait reçu les premiers éléments de l'instruction ; et (dans les *Transactions philosophiques*, 53e vol., 1763, p. 127) une *Description de quelques appartements et de peintures étrusques, découverts à Civitá-Turchino, en Italie.* Les lieux décrits avaient été explorés aux frais de l'auteur. L.

WILD, en latin *Ferus* (JEAN), prédicateur, né vers la fin du 15e siècle dans les environs de Mayence, embrassa la règle des cordeliers, se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire, et fut nommé prédicateur ordinaire de la cathédrale de Mayence, emploi qu'il remplit pendant vingt quatre ans avec un zèle infatigable. Les protestants s'étant emparés de cette ville, en 1552, en chassèrent tous les ecclésiastiques et les religieux, dont les maisons furent livrées au pillage: mais, à la considération de Wild, son couvent fut épargné, et on lui permit d'habiter sa cellule. Albert de Brandebourg, qui souhaitait d'attirer à son parti un homme d'un si rare mérite, lui conseilla de quitter l'habit de son ordre : « Pourquoi le quitterais-je? lui répondit Wild; « il y a longtemps que je le porte, et il ne m'a « jamais incommodé. » Wild mourut le 8 septembre 1554. Il joignait à beaucoup d'érudition théologique un jugement droit et une élocution facile. Ses commentaires sur les saintes Ecritures ne sont pas, dit Dupin, des notes sèches, mais des discours étendus et éloquents, dans lesquels il explique néanmoins le sens littéral. Quoique attaché sincèrement au saint-siége, il n'était point imbu des maximes de la cour de Rome. Quand l'occasion s'en présente, il signale avec franchise les abus dont l'excès avait amené le schisme de Luther, et en demande la répression (1). Le P. Niceron a donné le catalogue des ouvrages de Wild, au nombre de vingt-huit. Ce sont, outre quelques livres ascétiques, des sermons et des commentaires, en latin et en allemand, sur les différentes parties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelques-uns des sermons qu'il avait composés en allemand ont été traduits en latin par Gunther, chapelain de l'archevêque de Mayence. La plupart des ouvrages de Wild n'ont été publiés qu'après sa mort; ils sont encore recherchés en Allemagne. On se contentera de citer : 1° *In S. Jes. Chr. Evangelium secundum Matthæum commentarior. libri quatuor*, Mayence, 1559, in-fol., édition originale très-rare et fort recherchée ; elle a été reproduite la même année à Anvers et à Lyon, in-8°. « Voici, « dit l'auteur, l'Evangile de St-Matthieu que je « vous propose sans y rien ajouter ni diminuer; « je ne dirai rien de moi-même, et je ne cacherai « point la vérité par des considérations humaines; « mais je vous dirai les choses comme elles sont, « et comme en devant rendre compte à Dieu. » En effet, suivant Rich. Simon, il est tout à fait

(1) Voy. *Histoire des auteurs ecclésiastiques du 16e siècle*, par Dupin; et la *Critique* de cet ouvrage par Rich. Simon.

libre et désintéressé (1). Quoiqu'il déclare ne point vouloir entrer dans ces vaines disputes où la vérité n'est jamais, et qu'il reconnaisse de tout son cœur la puissance que St-Pierre a reçue de Jésus-Christ, son livre fut mis à l'*index* à Rome, et la faculté de Paris en demanda la suppression. Les partisans de Wild soutiennent que les passages dont la cour de Rome se plaignait avaient été intercalés par les protestants, et ils furent retranchés des éditions subséquentes. 2° *In S. Jesu Christi Evangelium secundum Joannem piæ et eruditæ enarrationes pro concione explicatæ*, Mayence, 1550, in-fol., 1re édit., inconnue à la plupart des bibliographes; ibid., 1559, in-fol.; Louvain, 1559, in-fol. (2); souvent réimprimé depuis dans différents formats. Le P. Dominique Soto (*voy.* ce nom), dominicain espagnol, signala dans cet ouvrage soixante-sept passages qui lui paraissaient susceptibles d'un sens dangereux. Un autre écrivain espagnol, le P. Michel de Medina, cordelier, prit la défense de Wild, et publia son apologie; mais ayant été censuré par la congrégation de l'index il s'empressa de donner une édition de l'ouvrage de Wild, dont il retrancha tous les endroits indiqués par son adversaire. 3° *Historia sacræ dominicæ passionis, ex quatuor evangelistis concinnata*, Mayence, 1555, in-8°, édition originale très-rare. On peut consulter, pour plus de détails, au mot *Ferus*, les *Eloges des hommes savants*, de Teissier; le *Dictionnaire* de Bayle; la Dissertation d'Elie-Gottl. Dieterich : *De Joan. Fero, teste veritatis evangelicæ*, Altorf, 1723, in-4°; les *Mémoires* de Niceron, t. 26, p. 198-212; et la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, t. 8, p. 294 et suivantes. W—s.

WILD (MARQUARD), antiquaire, né, vers le milieu du 17e siècle, à Berne, d'une famille patricienne, devint membre du conseil des deux cents; et en 1673 fut nommé conservateur de la bibliothèque, place qu'il remplit avec beaucoup de zèle. Quoiqu'il se fût appliqué fort tard à l'étude de la numismatique, il s'occupa de former un médaillier; et dans l'espace de douze ans il recueillit un millier et plus de médailles romaines de toute grandeur, dont il s'empressa de faire hommage à la bibliothèque. Il témoigne que sa récolte aurait été plus abondante, si Ch. Patin (*voy.* ce nom), en quittant la Suisse, n'en avait emporté ce qu'il y avait de plus curieux en ce genre (*Apolog. d'Avenches*, préf. p. 4). Il se proposait de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque de Berne, et d'en publier le *Catalogue;* mais son âge avancé ne lui permit pas d'exécuter ce projet, qui n'a été réalisé que longtemps après, et beaucoup mieux que Wild n'aurait pu le faire, par le savant et laborieux Sinner (*voy.* ce nom). Wild comptait au nombre de ses amis Cuper et J.-J. Scheuchzer qu'il nomme son patron singulier (ibid., p. 175). On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant : *Apologie pour la vieille cité d'Avenches, ou Aventicum en Suisse*, opposée à un nouveau traité mis au jour par l'auteur de la *Découverte de la ville d'Antre*, qui est une hétérodoxie en fait d'histoire, etc., Berne, 1710, in-8° de 266 pages, très-rare. Le P. Dunod (*voy.* ce nom), entraîné par son goût pour le paradoxe, avait essayé de prouver que l'Aventicum des anciens géographes était situé, non pas en Suisse, mais sur les bords du lac d'Antre, près de St-Claude. Wild n'eut pas de peine à montrer la fausseté de ce système. Son ouvrage est mal écrit, mais fort curieux. Bochat en a beaucoup profité dans les *Mémoires sur la Suisse*. Après avoir établi, par le témoignage des anciens auteurs et par les inscriptions et les monuments, qu'Avenches a remplacé l'antique Aventicum, Wild donne une description détaillée de cette ville et des monuments de tout genre qu'on y a découverts. Il a joint à son ouvrage l'*Explication* de deux bronzes (une lampe sépulcrale et un sacrificateur versant l'eau lustrale sur le front d'un taureau), que l'on conserve au cabinet de Berne, avec deux planches. On trouve dans le *Museum helveticum* (t. 1, p. 49-79), la *Correspondance* de Wild et de Cuper sur les antiquités d'Avenches. W—s.

WILD (HENRI), tailleur anglais, devenu célèbre orientaliste, naquit à Norwich en 1684, et étudia la grammaire à l'école de cette ville; mais la pauvreté de ses parents s'opposa à ce qu'il fût envoyé à l'université, et il entra en apprentissage. Il y avait quatorze ans qu'il exerçait l'état de tailleur, lorsqu'une longue maladie le força de discontinuer ses travaux. Épuisé de faiblesse, il essayait de se distraire par la lecture de quelques vieux ouvrages de controverse, dont sans doute les idées l'intéressèrent peu, mais dont les nombreuses et longues citations hébraïques éveillèrent son génie pour les langues. Quoique par suite de son éducation négligée il ignorât complétement le latin et le grec, et qu'il se rappelât à peine les règles de sa propre langue, il résolut d'apprendre l'hébreu, et y réussit. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il ne prit pas même de maître pour se faire aplanir les premières difficultés. Il se contenta d'une grammaire et d'un lexique hébreu-anglais, ainsi que d'une Bible. Dans la suite cependant il étudia aussi la langue latine, si nécessaire pour quiconque veut approfondir le sens des livres saints, et lire leurs principaux interprètes; et il parvint par les mêmes moyens à la posséder. Il y joignit peu de temps après l'étude du grec, qu'il fit marcher de front avec celle de quatre autres idiomes orientaux (l'arabe, le persan, le chaldéen et le syriaque), et il apprit ainsi en sept

(1) *Histoire critique du Nouveau Testament*, par Rich. Simon, p. 569.

(2) Colomiès indique cette édition de Louvain comme préférable à toutes les autres; mais il ne connaissait pas les deux éditions de Mayence que nous avons citées. *Voy.* la *Bibliothèque choisie*, p. 106, où, par une faute d'impression, l'édition de Louvain est datée de 1549.

ans sept langues différentes. Ces occupations littéraires n'empêchèrent point Wild de reprendre les travaux de l'aiguille que sa position lui rendait indispensables ; mais sa pauvreté était toujours la même. Enfin, une rencontre imprévue le fit connaître, et le mit à sa place. Le docteur Prideaux, ayant aperçu chez un libraire de la Cité plusieurs manuscrits arabes écrits sur parchemin, revint au bout de quelques jours demander à les voir. On lui répondit qu'ils avaient été vendus. — A qui ? — A un tailleur. Prideaux, après avoir pris le nom et l'adresse de Wild, courut chez lui, craignant déjà que les précieux manuscrits ne fussent devenus des mesures. Ils étaient sains et saufs, comme on peut le penser; mais on peut penser aussi que le savant fut des plus surpris lorsqu'il entendit le tailleur refuser de céder son marché. Enfin tout s'expliqua, et Prideaux, aussi charmé qu'étonné de la facilité avec laquelle il vit sa nouvelle connaissance traduire en anglais les passages arabes les plus difficiles, intéressa en faveur de Wild quelques personnes qui l'envoyèrent à Oxford. Là, il fut employé dans la bibliothèque Bodléienne à la traduction et à l'analyse des manuscrits orientaux. Il consacra aussi une partie de son temps à donner des leçons aux élèves de l'université, et malgré la vogue dont jouissait le professeur en titre (Gagnier), il parvint à améliorer sensiblement sa position. Il revint à Londres en 1720, et y passa le reste de ses jours sous le patronage du docteur Mead. On ignore à quelle époque il mourut; mais il est certain qu'il ne parvint pas à un âge avancé. Il était extrêmement modeste, et, quoique ses progrès dans les langues orientales marquassent autant de génie que de mémoire, rien n'était plus simple que sa conversation. On doit regretter qu'un tel homme n'ait point été secondé par de plus heureuses circonstances : il est probable que, favorisé des dons de la fortune, et appliqué dès l'enfance à l'étude des langues, il serait devenu un des plus célèbres polyglottes de l'Europe. Le seul ouvrage qui nous reste de lui, et qui ait été imprimé sous son nom, est la traduction du *Voyage de Mahomet aux cieux*, 1734, posthume. P—OT.

WILDA (GUILLAUME-EDOUARD), jurisconsulte allemand, né en 1800 à Altona, fut, dès son enfance, destiné au commerce; mais dès l'âge de seize ans il résolut de se consacrer à une profession libérale. Après avoir fait de bonnes études à Hambourg, il se rendit, en 1821, à l'université de Gœttingue, où il suivit les cours d'Hugo, de Meister et d'Eichhorn, et il se décida à adopter la jurisprudence comme but de ses travaux. Il alla à Heidelberg étudier pendant deux ans sous les professeurs les plus renommés; désireux de se perfectionner dans le droit septentrional, il se transporta ensuite à Copenhague. Puis il entreprit un voyage en Suisse et en France, et, en 1826, il s'établit à Hambourg comme avocat. Le barreau eut peu de charme pour lui; Il préféra se livrer à la carrière de l'enseignement; il se rendit à l'université de Halle, où il fut bientôt nommé professeur extraordinaire. En 1842, il obtint l'emploi de professeur ordinaire à Breslau, et en 1854, il passa à Kiel avec les mêmes fonctions. Il mourut bien peu de temps après son établissement dans cette ville, le 9 août 1856. Wilda tient un rang distingué parmi les savants qui se sont occupés de l'histoire du droit allemand. Il a remonté aux sources, les a éclaircies avec une profonde érudition, et ses connaissances dans les langues scandinaves l'ont mis à même de jeter du jour sur des questions mal connues jusqu'à lui. Son premier écrit : *Histoire et organisation des guildes en Allemagne* (Halle, 1831 ; 2e édit., Berlin, 1838) révéla la sûreté de ses recherches; il y trace la naissance et le développement d'une institution qui, ayant d'abord en vue des franchises politiques, se transforma ensuite en réunions de marchands et d'industriels. Son *Droit pénal de l'Allemagne* (Halle, 1842) offre également le fruit d'investigations approfondies et judicieusement dirigées; ce volume n'était d'ailleurs destiné qu'à faire partie d'une histoire complète du droit germanique qui n'a pu être achevée. En 1839, Wilda fonda, de concert avec le docteur Reyscher, le *Journal de jurisprudence allemande*, publication importante, où il inséra de nombreux et remarquables mémoires, notamment sur la liberté de conscience, sur le pari et le jeu, sur les saisies judiciaires. Il fournit aussi beaucoup de bons articles au *Dictionnaire de droit* de Weiske. Z.

WILDBERG (FRÉDÉRIC-LOUIS-CHRISTIAN), médecin allemand, naquit à Neu-Strelitz le 6 juin 1765. Il était fils du maître des monnaies et bijoutier de la cour. Frédéric-Louis étudia à l'université à partir de 1774, devint précepteur particulier dans la famille Dewitz de Zirzow, et à dater de 1789 il s'adonna à la médecine à Halle et à Iéna. En 1795, il eut le titre de médecin ducal et plus tard il fut médecin municipal et de district. En 1804, il fut nommé conseiller de la cour de Mecklembourg-Strelitz, et en 1819, il alla pratiquer l'art médical à Berlin, où il fut professeur extraordinaire de médecine. Enfin, en 1821, il professa la médecine à Rostock, où il avait en même temps le titre de médecin de la ville. Wildberg mourut le 8 novembre 1850. On a de lui entre autres ouvrages : 1° *Pathologia sanguinis*, thèse, Iéna, 1791, in-8°; 2° *Résumé du système de la législation médicale*, Berlin, 1804, grand in-8°, et 1820, nouvelle édition ; 3° *De la fièvre jaune*, Berlin, même année (sans nom d'éditeur); 4° *Manuel de la connaissance physique de soi-même à l'usage des jeunes gens des classes aisées*, 1807, in 8°; 5° *Decisiones medico-legales quæstionum dubiarum de infantibus neogenitis*, Gœttingue, 1808, in-8° ; 6° *Théorie de la nature du sexe féminin*, Berlin, 1811, in-8° ; 7° *Manuel de mé-*

decine légale, Berlin, 1812; 8° *De l'économie et de la structure du mécanisme séminal de l'homme*, 1817, in-8°; 9° *Hygiastique ou l'art de maintenir la santé de l'homme*, Berlin, 1818, in-8°; 10° *Bibliotheca medicinæ publicæ*, Berlin, 1819, in-4°; 11° *Manuel pratique du médecin*, 1823, grand in-8°, et 1833, nouvelle édition; 12° *Du dualisme de la vie et de la santé de l'homme*, 1824, grand in-8°; 13° *De la puissance provenant des sens*, Leipsick, 1826, in-8°; 14° *De la fièvre scarlatine et de l'emploi de la belladone*, Leipsick, même année; 15° *Manuel de diététique pour l'homme à l'état de santé*, Leipsick, 1828, in-8°; 16° *De la préoccupation causée par l'excès de population en Europe, et des moyens proposés par Weinhold pour le combattre*, Leipsick, 1828, in-8°; 17° *Quelques mots au sujet de l'homéopathie*, Leipsick, 1830, in-8°; 18° *De l'art de guérir dans ses rapports avec l'État*, publié dans le journal *la Médecine de l'État*, par Knope, 1806, article 2; 19° *Annuaire des universités de l'Allemagne*, 1810. 20° De nombreuses dissertations sur diverses questions médicales insérées dans le même recueil (*passim*). L. R—L.

WILDBORE (CHARLES), habile géomètre, natif du comté de Nottingham, fut maître d'école à Bingham, et curé de Sulney, où il mourut, dans un âge avancé, le 30 octobre 1802. Il était doué d'une mémoire forte et tenace qui lui permettait de résoudre les questions les plus abstraites, sans déposer une seule figure sur le papier. Il entretenait une correspondance par lettres avec un grand nombre de savants qu'il ne vit jamais; car il avait une véritable passion pour la retraite, et refusa même, par ce motif, d'accepter une place dans la Société royale de Londres. On n'a sous son nom aucun ouvrage séparé; mais il a jeté de la lumière sur plusieurs points de la science, en écrivant un assez grand nombre d'articles estimables, insérés dans la *Correspondance mélangée* (Miscellaneous correspondance) de Martin, entre les années 1755 et 1763; dans le *Journal du gentilhomme* (gentleman's Diary), 1759 et années suivantes, et le *Journal des dames*, 1759 et années suivantes, rédigé par Simpson. Son ami le docteur Hutton lui procura, en 1780, la place d'éditeur du second de ces ouvrages périodiques, où ses écrits sont signés *Eumenes; Amicus* est le pseudonyme qu'il adopta dans le *Journal des dames*. Les *Miscellanea mathematica* de Hutton contiennent des mémoires écrits dans une controverse animée, sans être moins amicale, entre Wildbore et M. J. Dawson, *sur la vélocité de l'eau sortant d'un vaisseau, quand elle est mise en mouvement*. Dans la *Correspondance mélangée*, on a remarqué particulièrement un mémoire où il s'attache à prouver que l'orbite de la lune est toujours concave, relativement au soleil. Z.

WILDE (JACQUES DE), savant numismate hollandais, avait réuni, vers la fin du 17° siècle, à Amsterdam, une bibliothèque et un cabinet d'antiquités et de médailles très-riche. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables sur la science qu'il cultivait avec autant d'érudition que de zèle. 1° *Selecta numismata antiqua*, Amsterdam, 1692, in-4°; 2° *Signa antiqua*, Amsterdam, 1700, in-4°; 3° *Gemmæ selectæ antiquæ*, Amsterdam, 1703, in-4°, avec son portrait. — Sa fille, *Marie* DE WILDE, partageait les goûts de son père, et se plaisait à la culture des arts. Elle a gravé à l'eau-forte les *Signa antiqua*, ornés aussi de son portrait, à l'âge de dix-sept ans, et même de deux manières différentes dans des exemplaires divers. La muse latine et la muse hollandaise ont célébré à l'envi Marie de Wilde, et M. Collot d'Escury, dans son ouvrage intitulé *Hollands Roem*, c'est-à-dire la *Gloire de la Hollande* (la Haye, 1824, 2 vol. in-8°), s'est plu aussi à lui rendre justice, t. 1er, p. 235. M-ON.

WILDE (JACQUES), historien suédois, né en Courlande en 1679, se livra d'abord à l'enseignement, et fut nommé par Charles XII professeur d'éloquence et de poésie latine à l'académie de Pernau. Il fut depuis gouverneur des fils du comte de Cronhielm, professeur de droit de la nature et des gens à Kiel, et devint historiographe de Suède en 1719. Il perdit la vue en 1741, et mourut en 1755. Ce savant a rendu un grand service à l'histoire de ce royaume par l'ordre qu'il y a établi. Sa chronologie et sa division des rois de Suède ont été généralement adoptées par les historiens qui sont venus après lui. Outre des poésies latines et des discours qui disparurent au temps que Pernau fut pris par les Russes (1710), on a de lui: 1° *Sueciæ historia pragmatica, quæ vulgo jus publicum dicitur*, etc., Stockholm, 1731, in-4°; 2° *Le fondement, la nature, l'origine et l'antiquité des lois suédoises, avec un exposé des changements qui y ont été faits*, ibid., 1736, in-4°; 3° *Introduction à l'histoire de Suède*, par Pufendorf, *avec des additions, des pièces justificatives et des notes*, par J. Wilde, ibid., in-4°, deux part., 1738, 1743; 4° *Præparatio hodegetica ad introductionem Pufendorfii in Svethici status historiam*, etc., ibid., 1741, in-4°. Z.

WILDENOW. *Voyez* WILLDENOW.

WILDENS (JEAN), peintre, naquit à Anvers vers l'an 1584. L'étude de la nature fut sa principale occupation; il l'observait dans ses plus petits détails, et s'efforçait sans cesse de rendre tout ce qui le frappait dans l'aspect d'une riche campagne ou d'un beau ciel. Rubens, auquel ses immenses travaux ne permettaient pas de tout exécuter, savait choisir avec discernement les artistes qu'il croyait dignes de l'aider. Wildens fut un de ceux qu'il employa le plus fréquemment et avec le plus de succès. Ce peintre savait se conformer à toutes les intentions de son guide. Son coloris était toujours en harmonie avec celui de ce grand artiste; sa touche était vague et légère, prononcée et décidée quand le

sujet l'exigeait. Aussi Rubens disait-il de Wildens qu'aucun peintre n'entendait mieux que lui l'accord des fontes avec le principal sujet, sans détruire l'harmonie générale, de sorte que tout dans ses tableaux semblait toujours placé par la nécessité. Cet éloge de Wildens est justifié non-seulement par les tableaux qu'il a peints conjointement avec Rubens, mais par ceux qu'il a exécutés seul. Il avait avec les talents de son maître un heureux choix de nature, une exécution, une facilité, une couleur chaude et brillante, et une grande loyauté dans ses ciels et dans ses contours. C'est à tort que l'on a avancé qu'il peignait le portrait; quoiqu'il dessinât bien la figure, il n'en peignait que dans ses paysages, et même il les faisait souvent exécuter par une main étrangère. Parmi ses tableaux, ceux que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre sont les deux grands paysages qu'il peignit à Anvers pour la chapelle de St-Joseph, dans l'église des religieuses connues sous le nom de *Fackès*. L'un représente la fuite en Egypte, et l'autre le repos de la Vierge. Les figures peintes par Langre rappellent les beaux ouvrages de Van Dyck, et on ne connaît aucun paysage de Wildens qu'on puisse comparer à ces deux tableaux. Ce peintre mourut à Anvers en 1644 (1). Z.

WILDNER DE MAITHSTEIN (IGNACE), légiste et économiste allemand, naquit à Vienne, où il fut avocat aulique et où, en même temps, il s'occupa de travaux juridiques et économiques. Il mourut dans la capitale de l'Autriche le 13 novembre 1855. On a de lui : 1° *De l'éducation morale des classes élevées*, 1834; 2° *Du fidei-commis d'après la législation générale de l'Autriche*, 1835; 3° *Du droit autrichien en ce qui concerne les fabriques*, 1838; 4° *De la preuve devant les tribunaux autrichiens d'après les codes de commerce et d'industrie indigènes et étrangers*, même année; 5° *Commentaire théorique et pratique des lois sur le crédit en Hongrie*, 1841-1845, 2 vol.; 6° *Appréciation de l'ouvrage d'Einert intitulé Projet d'une organisation de l'échange en Saxe*, 1842; 7° *Appréciation de la constitution hongroise*, 1849; 8° *Dictionnaire de tous les mots employés dans le code civil de l'Autriche*, 1843 et années suivantes. L. R—L.

WILDT (JEAN-CHR.-DANIEL), philosophe et mathématicien allemand, naquit à Hanovre le 29 juillet 1770. Il fut, dès 1795, assesseur à la faculté de philosophie et à la faculté des sciences de Gœttingue; il y devint professeur de philosophie, agrégé de 1813 à 1817. Il professa aussi les mathématiques à Cassel; enfin il devint teneur des livres à la monnaie de Hanovre. Wildt mourut dans sa ville natale le 1er avril 1844. Il écrivit à la fois sur la philosophie, les mathématiques, l'astronomie et l'économie politique. Nous citerons de lui : 1° *De rotatione annuli Saturni*, 1793 et 1795; 2° *Table systématique et complète des catégories*, 1795 et 1815, 6e édition; 3° *Introduction à l'ensemble de la philosophie*, 1797; 4° *Logique et encyclopédie générale des sciences en principe*, 1801 et 1809, 3e édition; 5° *Aperçu des affaires d'Etat au point de vue de la politique pratique*, 1817. L. R—L.

WILDUNGEN (CHARLES-LOUIS-EBERHARD-HENRI-FRÉDÉRIC VON), polygraphe allemand, naquit le 24 avril 1754 à Cassel; après avoir terminé ses études de droit, il fut à l'âge de vingt-deux ans placé dans les bureaux de l'administration de cette ville, mais en 1778 il donna sa démission de fonctions qui n'étaient pas de son goût, et il s'attacha au duc de Nassau-Ussingen, qui lui conféra en 1780 le titre de conseiller de gouvernement. En 1787, il rentra au service de l'électeur de Hesse et il fut employé à Marbourg. S'occupant avec zèle des questions relatives aux eaux et forêts, il fut élevé, en 1799, aux fonctions de directeur de cette partie de l'administraion. Son mérite spécial à cet égard était si bien reconnu, qu'il conserva cet emploi lorsque le royaume de Westphalie fut fondé et qu'il y fut maintenu lorsque les événements de 1813 eurent amené le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Il mourut le 15 juillet 1822, laissant de nombreuses poésies qui ne sont point sans mérite. Ses principaux écrits sont des volumes mêlés de vers et de prose qui se rapportent surtout à la chasse; le *Livre vert, ou Chants des amis de la chasse*, Leipsick, 1788, a été fréquemment réimprimé. Les *Etrennes aux amis de la chasse*, Marbourg, 1794-1799, 6 vol., furent bien accueillies du public spécial auquel elles étaient destinées; elles ont été continuées sous le titre d'*Almanach des chasseurs*, 1800-1812, 8 vol. Z.

WILFORD (FRANÇOIS), orientaliste célèbre, naquit, dans le pays de Hanovre, d'une famille ancienne et distinguée, vers 1760. Ayant terminé ses études, il suivit la carrière militaire, et accompagna, comme lieutenant, les troupes hanovriennes que le gouvernement anglais envoya dans l'Inde en 1781. Après la conclusion de la paix de Mangalore (1784), Wilford commença à s'occuper avec ardeur de recherches sur les antiquités de l'Inde, et plus tard de l'étude du sanskrit, dans lequel il fit de si grands progrès, qu'on peut dire que Ch. Wilkins, Th. Colébrooke et lui sont les premiers Européens qui aient véritablement été en état de lire des livres écrits dans l'idiome classique de l'Inde. A la formation de la société asiatique de Calcutta, Wilfort devint un de ses premiers membres; et il a enrichi la collection des Mémoires de cette société d'un grand nombre de traités, dont le dernier fut imprimé, en 1822, peu de temps avant la mort de l'auteur, qui arriva à Benarès, dans le

(1) M. Waagen, dans son *Manuel de l'histoire de la peinture*, apprécie le talent de Wildens, dont le faire large et magistral justifie la confiance de Rubens. Les œuvres de ce maître sont rares dans les musées; on voit de lui, à Dresde, un *Hiver avec une chasse au lièvre*; à Nuremberg, une *Chasse au cerf* et une *Chasse au héron*.

Bengale le 4 septembre de cette année. En parcourant ces morceaux, on ne peut s'empêcher de regretter vivement que la connaissance parfaite du sanskrit et d'autres idiomes indiens que Wilford avait acquise, la lecture assidue des anciens livres des brahmes et tant de pénibles recherches, soient non-seulement restées sans fruit pour le monde littéraire, mais qu'elles aient même plutôt rendu de mauvais services à l'étude des antiquités et de la mythologie en Europe. La simple lecture des sept cents pages que les écrits de Wilford occupent dans les *Recherches asiatiques* doit convaincre que l'auteur, à force de vouloir trop prouver, excite une juste méfiance pour tout ce qu'il avance, surtout lorsqu'il veut démontrer que les dogmes, les cultes, les antiquités et l'histoire de tous les peuples du monde, sont originairement les mêmes, et viennent tous de l'Inde. Wilford cite, dans ce but, une infinité de faits consignés, à ce qu'il prétend, dans les auteurs de l'antiquité et dans les livres sanskrits. Cependant on cherche en vain une partie des premiers dans les auteurs classiques ; et l'on ne trouve pas dans les pourâna indiens la moitié de ce que l'académicien de Calcutta croyait y avoir lu. Néanmoins les mythologistes de l'Allemagne se sont emparés avec avidité de ces prétendues découvertes ; et l'on peut dire qu'ils ont encore voulu renchérir sur les rêves de leur compatriote. Malheureusement, pendant qu'on s'occupait entre le Rhin et l'Oder à bâtir les systèmes les plus paradoxaux avec les matériaux que les Recherches asiatiques fournissaient en abondance, Wilford eut, sur les bords du Gange, le chagrin de voir s'évanouir un grand nombre de ses découvertes ; car il fit inopinément un aveu bien extraordinaire : c'est qu'il avait été indignement trompé par les pandits employés à chercher dans les livres sanskrits les passages qui convenaient à ses systèmes et à ses travaux. Ces braves gens avaient poussé la complaisance un peu trop loin ; car ils avaient rencontré dans leurs livres tout ce que leur protecteur désirait y trouver, en falsifiant les textes qu'ils lui fournissaient. Cette tromperie paraît avoir été des plus grossières, car les pandits se bornaient à raturer les manuscrits pour y substituer aux véritables leçons des passages de leur façon. Le bruit de ces mystifications se répandit bientôt à Calcutta ; et les collègues de Wilford le forcèrent de rétracter ses découvertes, dans le huitième volume des *Recherches asiatiques*, et d'y expliquer la manière dont il avait été abusé par ses aides. Cette leçon paraît cependant n'avoir produit qu'une très-faible impression sur l'esprit du savant archéologue, qui poursuivit au contraire ses travaux mythologiques avec une nouvelle ardeur. Leur contenu nous fait soupçonner que les pandits, une fois pris sur le fait, se sont gardés de faire subir aux manuscrits des falsifications trop palpables. Au lieu de les raturer, ils ont vraisemblablement recopié les feuillets, avec les changements qui pouvaient convenir aux idées de Wilford. Voici la liste des Mémoires de ce savant, insérés dans les *Recherches asiatiques ;* nous ignorons s'il a publié d'autres écrits dans l'Inde : 1er vol., 1787, *Remarques sur la ville de Tagara*, place célèbre dans l'antiquité par son commerce avec les Grecs ; — vol. 3, 1791, *Sur l'Egypte et autres pays situés sur le fleuve Kâli ou le Nil de l'Ethiopie, extraits des anciens livres des Hindous*. D'après l'auteur, le *Kâli* de la mythologie indienne est le Nil ; et il retrouve tous les personnages de cette mythologie dans celle de l'Egypte ; — vol. 4, 1797, *Dissertation sur Sémiramis et l'origine de la Mecque, d'après les livres sanskrits ;* — vol. 5, 1797, *Sur la chronologie des Hindous*, avec des tables extraites du Vichnou pourâna, du Bâgvat et autres pourâna ; — ibid., *Remarques sur les noms des divinités Cabires* et sur quelques mots dont on se servait dans les mystères d'Éleusis ; — vol. 6, 1799, *Sur le mont Caucase*, d'après la mythologie indienne ; — vol. 8, 10 et 11, 1805-1810, *Essai sur les îles Sacrées de l'Occident, avec d'autres essais qui ont rapport à ce sujet*. Wilford y retrouve la géographie et la mythologie de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, dans celles de l'Inde ; — vol. 14, 1822, *Sur l'ancienne géographie de l'Inde*, telle qu'elle se trouve dans les pourâna. [Kl—h.

WILFRID (Saint), nommé *Willferder* par les Anglo-Saxons, naquit vers l'an 634. Ayant fait ses études dans le monastère de Lindisfarne et dans celui de Cantorbéry, il voulut aller à Rome pour visiter divers monastères et s'instruire à fond dans la religion chrétienne. Arrivé à Lyon, il y fut reçu avec une grande affection par l'archevêque St-Delphin, qui le retint près de lui une année. A Rome, il se lia d'une étroite amitié avec Boniface, secrétaire du pape St-Martin. Ayant suivi les leçons de ce maître sur les saintes Ecritures et la discipline ecclésiastique, il revint à Lyon, où il s'arrêta encore trois ans. St-Delphin, qui lui donna la tonsure, se proposait de le déclarer son successeur ; mais ce prélat fut assassiné en 650, près de Chalon-sur-Saône. Wilfrid, lui ayant rendu les derniers devoirs, retourna en Angleterre, où Alefrid, qui régnait sur les Berniciens, lui concéda des terres pour bâtir deux monastères, l'un à Stamford et l'autre à Rippon. Agilbert, évêque des Saxons de Wessex, étant venu pour voir ce prince, Wilfrid fut ordonné prêtre par ce prélat, à la prière du roi. Les moines de l'Ecosse et ceux d'une partie de la Bretagne n'étant point d'accord avec l'Eglise romaine sur le temps où l'on devait célébrer la Pâque, on indiqua, en 664, une conférence qui se tint dans le monastère de Ste-Hilde, à Streneshalch, aujourd'hui Whitby. Les rois Oswi et Alefrid s'y trouvèrent, et Wilfrid s'y fit remarquer par son éloquence et la sagesse de ses vues. L'évêque de Northumberland étant mort en 664,

le roi Alefrid nomma Wilfrid pour lui succéder, en l'engageant à aller en France recevoir la consécration des mains d'Agilbert, évêque de Paris. La cérémonie eut lieu à Compiègne, en présence de douze évêques, qui assistèrent Agilbert. Wilfrid, s'étant arrêté deux ans en France, trouva, à son retour, St-Chad sur le siége d'York, où le roi Oswi l'avait élevé. Par amour de la paix, il se retira dans le monastère de Rippon, et il y passa trois ans à prêcher. En 669, il fut remis en possession du siége d'York par St-Théodore, archevêque de Cantorbéry, qui, ayant déclaré que l'élection de Chad n'était point canonique, ne lui laissa que le siége épiscopal de Lichtfield. Wilfrid fit venir de Kent le chantre Eddi Stephani, qui devint le compagnon inséparable de ses travaux et qui a écrit sa vie. Ce fut avec lui qu'il établit l'usage du plain-chant dans toutes les églises de l'Angleterre septentrionale. Dagobert, fils de Sigebert II, roi d'Austrasie, chassé de France, ayant été élevé en Irlande et en Angleterre, eut le bonheur d'y connaître le saint évêque et de recevoir ses instructions. Wilfrid eut part aussi aux négociations qui préparèrent le rétablissement du prince exilé et contribua puissamment à l'accord momentané qu'il fit avec les leudes d'Austrasie. La reine Audry ayant embrassé la vie religieuse, malgré les représentations de Wilfrid, le roi Egfrid, son époux, ordonna de démembrer le diocèse que Wilfrid gouvernait depuis dix ans. L'archevêque de Cantorbéry, secondant trop facilement la colère et les desseins du roi, donna la consécration épiscopale à trois prêtres, auxquels il confia les portions que l'on enlevait à l'évêché d'York. Wilfrid, ne pouvant consentir à ce changement, en appela au pape et s'embarqua pour Rome. Les vents le jetèrent sur les côtes de la Frise : il resta parmi les habitants, qui étaient encore idolâtres, et il en convertit un grand nombre. On l'honore comme l'apôtre du pays et le digne précurseur de Willibrod et des autres missionnaires que son exemple conduisit dans la Frise. Cependant Ebroïn, mécontent de l'installation de Dagobert sur le trône d'Austrasie, écrivit à Adalgise, roi des Frisons, afin qu'il lui livrât le saint évêque. Mais ce prince lut publiquement sa lettre, en présence de Wilfrid, et il la jeta au feu, en marquant l'horreur que lui inspirait cette lâche proposition. Wilfrid, après avoir établi des pasteurs en Frise, passa en Austrasie, où il fut reçu très-honorablement par le roi Dagobert; mais il refusa l'évêché de Strasbourg, que ce prince lui offrit, n'acceptant que les secours qui lui étaient nécessaires pour son voyage. Il partit avec Adéodat, évêque de Toul, que le roi lui donna pour l'accompagner, et dès qu'il fut arrivé à Rome (679), le pape Agathon convoqua un concile dans l'église de Latran. Lorsque les causes qui divisaient les Eglises de la Grande-Bretagne furent mûrement examinées, le concile rendit le célèbre décret portant qu'un seul archevêque en Angleterre serait honoré du pallium; que cet archevêque donnerait l'institution canonique aux évêques des autres siéges; que chaque évêque se tiendrait dans les limites de sa juridiction, sans attenter aux droits de ses confrères; enfin que Wilfrid serait rétabli sur son siége. Ce prélat retourna en Angleterre avec les lettres du pape, dans lesquelles on donnait de grandes louanges à sa modération. Le roi Egfrid, loin d'accéder à la décision du concile et du pape, le fit jeter en prison; mais la nouvelle reine, qui avait beaucoup contribué à aigrir ce prince, étant tombée malade, demanda que Wilfrid fût mis en liberté. Brûlant de zèle pour la conversion des infidèles, ce prélat se rendit alors auprès des Saxons, dont le roi, Edwillack, le reçut avec une extrême bienveillance. Ses prédications eurent un grand succès. Toute la nation embrassa le christianisme, et Wilfrid, transporté de joie et voulant perpétuer le souvenir de ses succès, établit les monastères de Bosenham et de Selsey. Il envoya ensuite dans l'île de Wight un prêtre qui en convertit les habitants. Cadwalla, roi de West-Saxe, de qui cette île dépendait, fit venir le saint évêque, pour lui demander ses conseils. Le roi Egfrid ayant perdu la vie dans une bataille contre les Pictes, en 685, Wilfrid fut rappelé dans le Northumberland. Théodore, archevêque de Cantorbéry, lui dit en présence d'Archambald, évêque de Londres : « Je suis déchiré de remords, parce que j'ai aidé « à vous dépouiller sans que vous l'eussiez mé« rité. Je ferai ce qui sera en moi pour réparer « ce tort. Consentez que de mon vivant on vous « établisse archevêque de Cantorbéry. » Wilfrid n'accepta point cette offre. Cependant, par les soins de Théodore, son diocèse lui fut rendu en 686. Cinq ans après son rétablissement, il se vit obligé de nouveau de prendre la fuite, parce qu'il s'était opposé au projet du roi Alefrid, qui voulait ériger un évêché dans le monastère de Rippon. Il se retira dans la Mercie, où il établit un grand nombre d'églises et de monastères. Ses ennemis surent gagner contre lui Brithwald, successeur de Théodore dans l'archevêché de Cantorbéry, et il fut déposé. Il appela encore de cette décision à Rome, où il se rendit en 703. Là sa vie irréprochable, son zèle et son désintéressement furent mis en évidence, et le pape Jean VII, qui se déclara en sa faveur, écrivit aux rois de Mercie et de Northumberland et à Brithwald, archevêque de Cantorbéry, afin qu'il convoquât un synode. Le rétablissement de Wilfrid n'eut cependant lieu qu'en 705, après la mort du roi Alefrid, qui, pendant sa dernière maladie, témoigna un vif repentir de ses injustices. Le saint prélat mourut le 24 avril 709, âgé de 75 ans, dont il avait passé quarante-cinq dans l'épiscopat. Il fut enterré dans l'église de Rippon, et ce monastère ayant été détruit en 959, ses reliques

furent transférées dans la cathédrale de Cantorbéry. Lanfranc les fit enfermer dans une châsse, et Anselme ordonna qu'elles fussent placées près du maître-autel, le 12 octobre, jour où dès lors on commença à célébrer sa fête. Ces reliques sont à présent auprès du tombeau du cardinal Polus. On attribue à Wilfrid les écrits suivants : 1° *De catholico celebrandi paschatis ritu*; 2° *De regulis monachorum*; 3° *De actis et decretis streneshalcensis concilii*, ainsi que des lettres à divers personnages célèbres du temps (*voy.* sa vie, par Eddi Stephani, publiée par Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, et dans le recueil des historiens anglais, publié par Th. Gale; vie manuscrite en anglo-saxon, à la bibliothèque Cottonienne; Godescard, 12 oct.). G—Y.

WILHELM (JANUS GULIELMUS, dont le véritable nom est JEAN), célèbre critique et philologue, mérite une des premières places parmi les savants précoces (*voy.* Kléfeker, *Bibl. erudit. præcoc.*, p. 146). Il naquit à Lubeck, en 1550, ou, suivant quelques auteurs, en 1554. Après avoir fréquenté différentes académies d'Allemagne (1), il vint à Paris, où il s'arrêta quelque temps pour visiter les hommes les plus instruits et profiter de leurs lumières. Il se rendit ensuite à Bourges, jaloux d'entendre Cujas; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut saisi d'une fièvre ardente, à laquelle il succomba, au mois de juillet 1584. Suivant Scaliger, Wilhelm, tourmenté de la soif, ayant trouvé sous sa main un pot de vin, l'avala d'un trait et mourut sur-le-champ (voy. *Scaligerana*). Sa perte prématurée fut un sujet de deuil pour tous les savants. Wilhelm s'occupait d'une édition de Cicéron, attendue avec une vive impatience. Grand admirateur du génie de l'auteur romain, il ne partageait cependant pas l'exagération ridicule de ces cicéroniens qui aimaient mieux pécher contre le bon sens et les règles de la véritable éloquence que d'employer un mot, une tournure omise dans ce qui nous reste de leur modèle. A des talents extraordinaires il joignait beaucoup de douceur, de modestie, et les qualités les plus estimables. L'historien de Thou dit qu'il n'avait jamais entendu personne parler latin avec plus de grâce et de facilité que cet aimable jeune homme, et il ajoute : « Je l'avouerai, chaque fois que j'avais « eu avec lui une conversation, je me sentais « meilleur et plus instruit (2). » Juste Lipse appelle Wilhelm le nouvel astre de l'Allemagne (*voy.* Burmann, *Epistolar. Sylloge*, t. 1er, p. 49). Enfin il n'est pas jusqu'à Scioppius, dont on connaît le caractère envieux (*voy.* SCIOPPIUS), qui ne l'ait comblé des plus magnifiques éloges. On a de Wilhelm : 1° *De magistratibus reipublicæ romanæ libellus*, Rostock, 1577, in-8°, recueilli par Sallengre, dans le *Thesaur. antiquitat.*, t. 3, p. 969; 2° *Verisimilium libri tres*, Anvers, 1582, in-8°; 3° *Plautinarum quæstionum commentarius in quo Plauti comœdiæ, tum multa veterum scriptorum poetarum imprimis et M. Tullii loca illustrantur, corriguntur, augentur*, Paris, 1583, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis par Gruter dans le *Lampas sive fax artium*, 3 part., t. 2, p. 258-463. On y trouve, dit Juste Lipse, une profonde érudition et un jugement exquis. 4° *Adversus C. Sigonium assertio non esse aut M. Tullii Ciceronis, aut satis dignam M. Tullio eam quæ illius nomine venditetur consolationem*, Paris, 1584, in-8° (*voy.* SIGONIO). Les soupçons de Wilhelm se sont depuis longtemps tournés en certitude, et personne aujourd'hui ne croit à l'authenticité de ce morceau philosophique. 5° Quelques pièces de vers imprimées avec les poésies de J. Lernutius et de Valent. Acidulius, Leipsick, 1603, in-8°, et dans les *Deliciæ poetar. germanor.*, t. 3, p. 447. J. Lipse s'opposait à la publication des vers de Wilhelm, prétendant qu'ils n'ajouteraient rien à la gloire que ce savant s'était acquise par ses travaux d'érudition. 6° Des *Notes sur Cicéron*, que l'on avait crues perdues. Elles furent publiées par Gruter, Hambourg, 1618, et elles ont été reproduites depuis dans différentes éditions des œuvres de Cicéron. 7° Deux lettres à Lipse, dans le *Sylloge* de Burmann, t. 1er, p. 177. Wilhelm avait, dit-on, laissé la traduction en vers latins des tragédies d'Euripide et d'environ trois cents épigrammes de l'*Anthologie*, et l'on assure que ces ouvrages étaient conservés dans la bibliothèque de Paul Melissus. On peut consulter pour plus de détails la vie de J. Wilhelm ou Gulielmus dans les *Vitæ philosoph. german.* de Melch. Adam, p. 317, les *Eloges des savants*, par Teissier, t. 3, p. 312; une dissertation de J.-H. de Seelen : *De J. Gulielmi in litteras humaniores eximiis*, Lubeck, 1723, in-4°, et la *Cimbria litterata* de J. Muller, t. 3, p. 303-315. — WILHELM (Ignace-François-Xavier), conseiller intime de l'électeur de Bavière, publia, en 1740, un ouvrage qu'il avait composé pour l'usage du prince électoral, sous ce titre : *Annus politicus per duodecim discursus, tum critico-politicos, tum politico-historicos evolutus, quibus explicantur principia principi regnum auspicaturo necessaria*, in-fol. Ce sont douze discours historiques et politiques, pris de la vie et des principales actions de douze empereurs ou rois, dont l'auteur propose l'exemple à son élève. W—s.

WILHELM (PHILIPPE), médecin allemand, naquit en 1795. Reçu docteur en 1822, il devint professeur de chirurgie à l'université de Munich, directeur de la clinique de cette ville, membre de la commission médicale, et se fit remarquer par son habileté chirurgicale autant que par les lumières qu'il portait dans l'enseignement. Il mourut le 20 décembre 1839. On a de lui : 1° *De la fracture de la clavicule et des diverses*

(1) On sait qu'il demeura quatre ans à Cologne, dans l'école de Suffrid Petri (*voy.* ce nom).

(2) *Hæc vero profiteri possum, me semper ab amicissimi juvenis colloquio meliorem ac doctiorem discessisse.* Quel éloge dans la bouche d'un homme tel que de Thou !

méthodes appliquées au redressement de cette partie du corps, 1822, grand in-8°, en allemand. Cet ouvrage a fait la réputation de l'auteur. 2° *Chirurgie clinique*, Munich, 1830, grand in-8°, avec planches, également en allemand. Z.

WILHELM (L. BOCQUILLON). *Voyez* BOCQUILLON.

WILHELMI (CHARLES), érudit et géographe allemand, naquit vers la fin du 18e siècle. Il fut ministre évangélique à Baden, fonda et dirigea la société des antiquaires de Sinsheim. Il mourut dans cette ville, le 8 août 1857. Wilhelmi s'était surtout occupé de travaux géographiques. On a de lui aussi des ouvrages ascétiques. Ses principaux écrits sont : 1° *Option et conduite, ou Religion et fanatisme*, 1818, 2 vol., et 1826, 2e édit. ; 2° *Du chant spirituel, en particulier des anciens chants d'église*, 1824 ; 3° *Guirlande de cantiques, choix des chants d'église les plus anciens et les plus intéressants*, 1825 ; 4° *les Apôtres du Christ, ou les Premiers croyants, histoire des apôtres et de leurs épîtres*, 1825 ; 5° *Description de l'antique monticule des Morts*, mis à découvert en 1827 et 1828, près de Sinsheim, 1830 et 1831 (en français) ; 6° *Carte géographique du duché de Bade*, 1834 et 1842, 3e édit. ; 7° *De l'Islande et de la vie des hommes du Nord dans cette île et au Groenland ; 7° Voyages en Amérique cinq cents ans avant* (sic) *Christophe Colomb*, 1842 ; 8° *Histoire de l'abbaye bénédictine de Sunnesheim*, 1851. L.R-L.

WILHELMINE de Prusse. *Voyez* LOUISE-AUGUSTE et BAREITH.

WILKE (GEORGE-GUILLAUME-CONSTANT), agronome, né à Weimar, le 2 décembre 1761, mort à Iéna, le 17 février 1788, a publié en allemand : 1° *Règles principales que l'on doit observer dans la culture des arbres*, Leipsick, 1783, in-8° ; 2° *Recueil des règles à observer dans la culture des jardins à légumes*, Halle, 1784, in-8° ; 3° *Livre élémentaire pour ceux qui veulent établir des jardins de plaisance et cultiver les fleurs*, Halle, 1785, in-8° ; 4° *Nouveau recueil de règles pour le jardinage*, Halle, 1787, in-8° ; 5° *Marques auxquelles on peut reconnaître et distinguer les arbres et les broussailles dans les forêts d'Allemagne*, Halle, 1788, in-8°. G—Y.

WILKEN (FRÉDÉRIC), historien et érudit allemand, né le 23 mai 1777 à Ratzebourg, fit à l'université de Gœttingue des études qu'il dirigea d'abord vers la théologie, mais qu'il reporta ensuite vers la philologie classique et orientale. A l'âge de vingt et un ans, sa dissertation : *De bellorum Cruciatorum ex Abulfeda historia*, obtint le prix dans un concours ouvert par l'université ; en 1800, il fut nommé répétiteur de la faculté de théologie. En 1803, il fut placé comme précepteur auprès du jeune prince George de Schauenbourg-Lippe, qu'il accompagna à l'université de Leipsick et dans divers voyages en Allemagne. Appelé en 1805 à l'université d'Heidelberg comme professeur d'histoire, il fut nommé en 1807 directeur de la bibliothèque de cette ville. La restitution faite par les Français, en 1815, de trésors littéraires et artistiques, fruits de la conquête, inspira à Wilken l'idée de réclamer les manuscrits dont la bibliothèque d'Heidelberg avait été dépouillée pendant la guerre de trente ans, et qui avaient été déposés au Vatican. Cette revendication fut longue et difficile ; la cour de Rome invoquait la prescription fondée sur une possession paisible pendant près de deux siècles, mais Wilken s'opiniâtra ; il mit en jeu la diplomatie ; on transigea, et huit cent dix-neuf manuscrits (la plupart en allemand et inintelligibles pour des Italiens) revinrent à Heidelberg. En 1817, Wilken se rendit à Berlin avec le rang de bibliothécaire en chef et de professeur à l'université ; en 1819, il fut reçu membre de l'académie des sciences, et il devint successivement historiographe royal, professeur d'histoire à l'école militaire, conseiller au collége supérieur de censure, et enfin, en 1830, conseiller d'Etat. Le besoin imposé par la faiblesse de sa santé d'éviter le rude climat de l'Allemagne septentrionale fit qu'il séjourna souvent à Prague et à Vienne ; il fit aussi, sous les auspices du ministère prussien, des voyages scientifiques en Italie, en France et en Angleterre ; il interrogea tous les dépôts publics, fouilla les archives et rapporta d'importants matériaux. En 1839, après une excursion à Munich, sa raison commença à s'égarer ; bientôt elle disparut complétement, une attaque de paralysie vint compliquer cette situation déplorable, et la mort survint le 24 septembre 1840. Comme orientaliste, Wilken s'est placé à un rang distingué ; il avait pris pour guide dans ses travaux le célèbre Silvestre de Sacy, dont il rappelle parfois l'érudition si nette et si solide. En 1810, un travail en latin sur l'histoire des Comnène fut couronné par la troisième classe de l'Institut de France. La langue persane avait été de sa part l'objet d'une attention spéciale ; il fit paraître, en 1805, la première grammaire et la première chrestomathie que l'Allemagne ait possédées à cet égard. Fidèle aux études qui avaient inauguré sa carrière, il se consacra avec zèle à l'histoire des croisades, et il publia à cet égard un grand ouvrage qui ne remplit pas moins de 7 volumes (1807-1832) ; les auteurs orientaux ont surtout été mis à contribution pour fournir les matériaux de ce vaste travail, où l'on remarque une érudition profonde, mais de la pesanteur et quelquefois une critique peu sévère. Moins agréable certainement à la lecture que l'œuvre de Michaud (*voy.* ce nom), cette *Histoire* est plus instructive, plus étudiée, mais elle ne convient guère à la masse des lecteurs. On distingue parmi les autres ouvrages de Wilken, écrits en langue allemande : *Histoire de la formation et de la dispersion de la bibliothèque d'Heidelberg, avec un catalogue des manuscrits rapportés d'Heidelberg à Rome*, 1817 ; — *Histoire de la bibliothèque royale de Berlin*

(Berlin, 1828); il a donné une édition du texte persan (jusqu'alors inédit) de l'*Historia Samanidarum*, de Mirkhond, avec une traduction latine et des notes (Gœttingue, 1808, in-4°), et, en 1832, il rendit un pareil service à l'*Historia Ghazzenidarum* du même auteur (*voy.* MIRKHOND). Z—B.

WILKES (JEAN), personnage remarquable par la part qu'il prit aux affaires publiques de l'Angleterre, naquit à Londres, le 17 octobre 1727; il était second fils d'Israël Wilkes, riche distillateur. Après avoir commencé son éducation à Hertford, il fut envoyé par ses parents à Aylesbury, où il eut pour précepteur un ministre dissident nommé Leeson, qui l'accompagna à l'université de Leyde, où il termina ses études. Il voyagea ensuite dans les Pays-Bas et dans une partie de l'Allemagne et fut de retour en Angleterre dans les premiers mois de 1749. Il paraît qu'il avait fait de grands progrès à l'université de Leyde et dans ses voyages, s'il est vrai, ainsi que l'assure Jean Nichols, qu'il fut élu membre de la société royale au mois d'avril suivant, c'est-à-dire avant d'avoir complété sa vingt-deuxième année. Quelques mois plus tard, il se maria avec une riche héritière (miss Mead), qui était beaucoup plus âgée que lui, et qu'il n'épousa, dit-on, qu'à cause de sa fortune, et dont il se sépara par suite de l'incompatibilité de leur humeur, après en avoir eu seulement une fille. Au mois de février 1754, Wilkes, qui, tenant un grand état de maison et faisant beaucoup de dépense, avait par conséquent beaucoup d'amis, fut nommé grand shériff du comté de Buckingham, place qu'il remplit à la satisfaction de ses commettants. A l'élection générale de la même année, ses partisans le déterminèrent à se présenter comme candidat au parlement pour la ville de Berwick. Son concurrent l'emporta sur lui. Ce fut à cette époque que sa femme, qui avait désapprouvé les démarches qu'il faisait et dont elle prévoyait le résultat, se sépara de lui. Wilkes fut plus heureux en 1757, et il réussit à se faire élire membre du parlement par le bourg d'Aylesbury. Les dépenses énormes auxquelles il avait été obligé de se livrer pour obtenir le suffrage des électeurs dérangèrent tout à fait sa fortune, que son goût pour la représentation avait déjà fort altérée. Ce fut aussi en 1757 que, par le crédit du comte de Temple, qui le protégeait et qui était à cette époque lord-lieutenant du comté de Buckingham, Wilkes fut nommé lieutenant-colonel de la milice de ce comté, et que, quelque temps après, il en devint colonel sur la résignation de Francis Dashwood. Lors de la dissolution du parlement qui eut lieu à la mort de George II (1761), Wilkes fut réélu sans opposition par le bourg d'Aylesbury. A cette époque, le délabrement de sa fortune était arrivé à un tel degré qu'un emploi lucratif lui devenait indispensable. La place de ministre d'Angleterre à Constantinople étant venue à vaquer par la démission de sir James Porter, il la demanda, mais sans l'obtenir, et comme il attribuait le refus qu'il avait éprouvé à lord Bute, dont l'influence était alors toute-puissante, il devint son ennemi acharné. Cette même année 1761, comme, d'après ce qui avait percé des négociations entamées entre la France et l'Angleterre, on croyait assez généralement à la cession du Canada en faveur de cette dernière puissance, Wilkes demanda le gouvernement de cette colonie, et il avait quelque espoir de réussir après les promesses formelles qui lui avaient été faites par lord Temple et par Pitt (depuis lord Chatham); mais les négociations ayant été rompues, il fut encore désappointé. Il fit une seule démarche pour obtenir une audience de lord Bute; mais il ne réussit pas, et bientôt après, ce personnage s'étant brouillé ouvertement avec lord Temple, qui s'était retiré du ministère à l'occasion de la déclaration de guerre contre l'Espagne, Wilkes se jeta à corps perdu dans le parti de l'opposition. Ce fut au mois de mars 1762 qu'il commença à se faire connaître comme écrivain politique en publiant ses *Observations sur les papiers relatifs à la rupture avec l'Espagne, mis sous les yeux des deux chambres du parlement*, dans lesquelles il défendit la conduite de Pitt et de Temple et censura avec aigreur la pusillanimité et l'indécision du ministère. Le ton de cette composition et la vigueur de raisonnement qu'on y remarqua valurent à Wilkes une grande réputation. Il se battit en duel, le 5 octobre 1762, avec lord Talbot, au sujet d'un article inséré dans le *North Briton*, journal commencé par lui le 2 juin précédent et qui lui attira les plus vifs désagréments. Le parti de l'opposition n'avait pas de champion plus actif et plus dévoué que Wilkes. Le comte de Bute était surtout l'objet de ses sarcasmes. A une lettre satirique adressée au docteur Burton, maître de l'école de Westminster, relative au fils de ce ministre, succéda bientôt (mars 1763) une dédicace d'une ironie sanglante adressée au comte de Bute, qu'il plaça en tête d'une nouvelle édition de la tragédie de Ben Johnson intitulée *la Chute de Mortimer*. Dans cette dédicace, il répandit non-seulement le fiel le plus amer contre le *nouveau favori* (c'était ainsi que ses ennemis l'appelaient), mais en général contre la nation écossaise à laquelle il appartenait et qu'on détestait à cette époque en Angleterre, parce qu'on prétendait que l'influence partiale de lord Bute faisait accorder tous les emplois à ses compatriotes. Cette haine de Wilkes pour Bute et pour son ministère éclata avec plus de force dans le célèbre *North Briton*, que Wilkes avait créé en opposition avec le *Briton*, autre feuille périodique dans laquelle Smollett défendait les mesures du ministère. L'esprit caustique du *North Briton* se trouvant en harmonie avec les sentiments qui prédominaient à cette époque en Angleterre, ce journal acquit une grande

popularité, et il hâta peut-être la chute de l'administration de lord Bute, qui fut obligé d'abandonner les rênes du gouvernement au mois d'avril 1763. Ce fut le 23 du même mois que parut le fameux numéro 45 du *North Briton*, où Wilkes commenta et censura le discours du roi en termes si peu mesurés que les ministres, après avoir consulté les légistes de la couronne, ordonnèrent contre l'auteur des poursuites judiciaires. Lord Halifax, secrétaire d'Etat de l'intérieur, rendit en conséquence un *warrant general*, c'est-à-dire un ordre, dans lequel les noms des individus n'étaient pas désignés, pour saisir les auteurs, imprimeurs et éditeurs (publishers) de ce numéro 45. Après qu'on eut arrêté et interrogé plusieurs personnes et qu'on eut acquis la certitude que Wilkes avait donné des ordres pour l'impression, il fut conduit en prison par les messagers du roi et traduit devant les deux secrétaires d'Etat. Un esprit froid et réfléchi et l'avantage de savoir se posséder parfaitement dans les occasions difficiles distinguaient particulièrement Wilkes, qui, s'appuyant sur l'illégalité du warrant, refusa de répondre à aucune des questions qui lui furent faites et répliqua avec beaucoup de fermeté à lord Egremont, qui l'avait traité avec la plus grande hauteur. Un writ d'*habeas corpus* avait été obtenu pour lui; mais on trouva moyen de l'éluder; il fut conduit à la Tour et enfermé étroitement. Quelques jours après, ayant été traduit, en vertu de l'*habeas corpus*, devant la cour des plaids-communs, le lord-président (chief justice) Pratt déclara que la cour pensait que l'arrestation était illégale, et il fut en conséquence déchargé de toute accusation. Cette sentence fut accueillie dans l'audience par de vives acclamations, et au dehors par les cris de joie de la populace. La faveur publique dédommagea Wilkes de la perte de sa commission de colonel de la milice du Buckinghamshire, qui lui fut enlevée en même temps que le ministère prouvait son mécontentement à lord Temple, son protecteur, en lui ôtant la place de lieutenant de ce comté. Pour se venger, Temple se détermina à poursuivre à ses propres frais une décision légale contre les warrants généraux, ce que le peu de fortune de Wilkes ne lui eût pas permis de faire. Des actions furent intentées contre les messagers du roi, les secrétaires, les sous-secrétaires et le procureur (sollicitor) de la trésorerie, en raison de leurs actes contre les personnes poursuivies. Le 6 mai, l'illégalité des warrants généraux fut prononcée, et les agents du ministère ayant été condamnés à payer des dommages, la couronne, d'après un ordre exprès du conseil, acquitta le montant de leurs condamnations. Le résultat de cette affaire fut d'établir définitivement la doctrine de l'illégalité des warrants généraux, amélioration importante dans le système de la législation anglaise. Après cette victoire, Wilkes, contre le conseil de ses amis, établit dans sa maison une presse avec laquelle il publia les actes de l'administration et réimprima le *North Briton*. Poursuivi de nouveau à ce sujet, il se retira à Paris, où il fut mis aux arrêts par le tribunal des maréchaux de France, à cause d'une provocation en duel qu'il avait adressée au capitaine Jean Forbes. Quand il eut obtenu sa liberté, il alla rejoindre son adversaire à Menin et retourna en Angleterre. Il était sur le point de se présenter à la chambre des communes pour y occuper sa place, lorsque le *North Briton* fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Wilkes crut devoir se réfugier de nouveau en France, après s'être rétabli d'une blessure assez grave reçue dans un duel avec M. Samuel Martin, qui s'était fortement prononcé dans le parlement contre son journal. Son absence l'ayant empêché de paraître pour répondre aux charges portées contre lui, la chambre l'exclut de son sein, sans avoir égard à ses protestations, pour avoir écrit et imprimé le numéro 45 du *North Briton*. Il était poursuivi dans le même temps par la chambre haute pour avoir imprimé l'*Essai sur la femme*, ouvrage licencieux et irréligieux qu'il avait composé avec Thomas Potter, fils de l'archevêque de ce nom (1), et qui contenait des inculpations calomnieuses contre un évêque, membre de la chambre des pairs. Wilkes ne s'étant pas présenté, l'ouvrage fut condamné par contumace, et le triomphe du ministère fut complet. Ce fut vainement qu'il demanda la cassation de cet arrêt. Il se détermina alors à visiter les principales villes de France et d'Italie, et après un court séjour à Genève, ayant appris le changement du ministère, il se hasarda à revenir en Angleterre et même à se mettre au nombre des candidats de la ville de Londres. Il ne réussit pas dans cette entreprise; mais s'étant présenté immédiatement après aux électeurs de Middlesex, il fut nommé leur député à une grande majorité. Bientôt la sentence rendue contre lui par contumace fut cassée; mais il n'en fut pas moins condamné par la cour, comme auteur ou imprimeur de deux libelles, à un emprisonnement de vingt-deux mois et à une amende de mille livres sterling. En 1769, il fut extrait de la prison de la cour du banc du roi et traduit devant la chambre des communes, qui le déclara de nouveau exclu de son sein. Ayant été presque immédiatement réélu, il fut encore déclaré incapable de siéger; réélu pour la troisième fois, la chambre, pour la troisième fois aussi, consacra son incapacité dans le parlement. Fatigué de ces tracasseries, le ministre

(1) Cet ouvrage, en renom parmi les bibliophiles, fut écrit sous l'influence du vin après de longs dîners. C'est une espèce de parodie de l'*Essai sur l'homme* de Pope, avec des notes mises ironiquement sous le nom d'un célèbre prélat, le savant Warburton. Il fut imprimé à une imprimerie particulière qu'avait Wilkes, et il n'en fut tiré, dit-on, que quatorze exemplaires. Wilkes fit également imprimer chez lui l'ouvrage attribué à Boulanger, *Sur l'origine du despotisme oriental*, ainsi qu'une traduction anglaise.

lui opposa aux élections le colonel Henri Lawes Luttrell, qui fut déclaré dûment nommé, quoiqu'il n'eût obtenu que 296 votes, tandis que Wilkes en avait eu 1247. Une élection aussi extraordinaire fut attaquée par les électeurs, mais déclarée régulière par la chambre. La hardiesse de cette mesure alarma les amis de la constitution et augmenta le nombre des adversaires du ministère qui l'avait provoquée. La ville de Londres donna l'exemple, et de nombreuses pétitions furent adressées au roi pour demander la dissolution du parlement, en même temps que les membres qui s'étaient opposés aux décisions de la majorité recevaient des adresses de remercîments de la part de leurs constituants. Pendant son emprisonnement, Wilkes, qui avait reçu des secours pécuniaires considérables de la part de plusieurs sociétés opposées aux ministres, fut élu alderman du quartier le plus considérable de Londres. En 1770, lorsqu'il eut été déchargé de son emprisonnement dans la cour du banc du roi, il prêta le serment de sa nouvelle dignité et en remplit immédiatement les fonctions. Dans l'exercice de cette magistrature, il déploya le même esprit de résistance à tout ce qu'il regardait comme des prétentions illégales de l'autorité; nous allons en citer un exemple. La chambre des communes ayant résolu de restreindre la liberté, prise par les journaux, de publier les discours de ses membres, enjoignit à plusieurs imprimeurs de paraître devant elle; mais ils ne se présentèrent pas, et la chambre donna l'ordre de les conduire en prison, comme ayant méprisé ses injonctions. Cet ordre ne fut point exécuté. On obtint alors une proclamation royale pour les saisir; ce fut en vertu de cette proclamation que l'un des imprimeurs fut conduit devant l'alderman Wilkes, qui, considérant son arrestation comme illégale et comme une atteinte aux priviléges de la ville de Londres, non-seulement mit l'homme en liberté, mais obligea celui qui l'avait arrêté à donner caution pour paraître à la prochaine session et répondre au grief qui existait contre lui. Le lord-maire Crosby et l'alderman Olivier agirent de la même manière à l'égard des deux autres imprimeurs qui avaient été arrêtés en vertu de la proclamation. La chambre des communes, violemment indignée de ces actes, envoya à la Tour Crosby et Olivier, qui en étaient membres. Quant à Wilkes, il reçut l'ordre de se présenter à la barre; mais il répondit à l'orateur qu'on n'avait fait dans l'ordre aucune mention de sa qualité de membre de la chambre, et qu'on ne l'avait pas invité à s'y trouver, ce qui était un vice de forme essentiel; lorsqu'on m'aura rendu ma place au parlement, ajoutait-il, je justifierai complétement et à la satisfaction de la chambre tout ce qui s'est passé. La chambre, sentant maintenant la position difficile dans laquelle elle s'était placée, ne trouva d'autre expédient pour sauver son autorité compromise que de reculer le jour auquel Wilkes avait ordre de se présenter. En 1772, il fut nommé l'un des shériffs pour Londres et Middlesex, et en 1774, il fut promu à la plus haute dignité de la ville, à celle de lord-maire. Dans tout le cours de l'exercice de sa place il en remplit si bien les fonctions à la satisfaction de ses administrés qu'à la dissolution du parlement, en 1774, il fut réélu sans opposition l'un des représentants du comté de Middlesex. Le ministère, ayant acquis à cette époque trop de prudence, ou ayant d'autres affaires trop importantes, n'osa pas s'engager dans un débat avec un homme dont l'influence était si grande et qui la devait surtout aux attaques qu'on avait dirigées contre lui. Dans le parlement, il se montra fortement opposé aux mesures qui produisirent d'abord la guerre avec les colonies américaines et qui les séparèrent finalement de la mère patrie; mais il paraît que ses discours ne le placèrent pas au premier rang des adversaires du ministère. Le plus mémorable de ses actes parlementaires, celui qu'on peut regarder comme la conclusion de sa vie politique, fut la motion qu'il fit le 3 mai 1788, à l'avénement de l'administration Rockingham, pour obtenir qu'on effaçât des journaux de la chambre la fameuse résolution du 17 février 1769, par laquelle on avait déclaré valable l'élection du colonel Luttrell, quoiqu'il n'eût obtenu que la minorité des suffrages. Après une si longue succession de défaites annuelles, Wilkes triompha à la fin, sa motion ayant eu en sa faveur 115 voix contre 45. On remarqua avec étonnement que Fox et lord North parlèrent et votèrent contre la question. Les amis de Wilkes, désirant lui assurer une existence indépendante, le présentèrent plusieurs fois comme candidat à l'office de chambellan de la ville de Londres. Ce ne fut qu'en 1779 qu'il obtint ce poste aussi honorable que lucratif. Depuis ce moment, Wilkes ne s'occupa plus des querelles de parti, et il cessa de travailler à ses publications annuelles. Il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1797, la place de chambellan de la ville de Londres, qu'il remplit d'une manière distinguée. Nous avons cru devoir imiter la plupart des biographes anglais, qui ont passé sous silence les événements de sa vie depuis 1779, parce qu'ils ne sont ni remarquables ni instructifs. Quoiqu'on doive attribuer une partie de ce qu'il a fait au désappointement qu'il éprouva en se voyant repoussé par l'administration, il faut reconnaître en même temps qu'il soutint avec autant de courage que de persévérance la cause qu'il avait embrassée; qu'il ne varia pas dans ses opinions, et que sa patrie lui doit d'importants avantages sous le rapport de la liberté publique et particulière. Quoique ses talents ne fussent pas de premier ordre, il avait de la capacité pour les affaires et surtout un grand courage politique.

Almon a publié des mémoires fort étendus sur la vie de Wilkes, et J. Nichols, dans ses *Anecdotes littéraires du 18e siècle*, lui a consacré un fort long article. On trouvera dans ces deux ouvrages d'amples détails sur les nombreux écrits de ce personnage. Sa *Correspondance d'après des manuscrits inédits* et accompagnée de sa biographie, par Almon, a été publiée à Londres, en 1805. 5 vol. in-8°. D—z—s.

WILKIE (WILLIAM), poëte et professeur de philosophie, né le 5 octobre 1721 à Dalmeny, dans le West-Lothian, en Ecosse, acheva ses études classiques à l'université d'Edimbourg, où il se familiarisa surtout avec la littérature grecque. Il venait d'être ordonné prédicateur de l'Evangile dans l'Eglise d'Ecosse, lorsque la mort de son père fit peser sur lui la direction d'une ferme et le soin de pourvoir à la subsistance de sa mère et de trois sœurs. Il exerça d'abord obscurément le ministère évangélique; mais, prêchant un jour devant le comte de Lauderdale, il excita si vivement son admiration que ce seigneur le fit nommer, vers 1753, ministre de la paroisse de Ratho, près de sa résidence, afin de pouvoir le fréquenter plus facilement. Wilkie sut faire marcher de front l'exercice des fonctions cléricales, la culture des lettres et les travaux agricoles et fut même connu bientôt pour le plus habile cultivateur du pays. Il recommanda particulièrement par son exemple la culture de la pomme de terre, au point que les paysans des paroisses environnantes, persuadés qu'un prêtre se dégradait en devenant fermier, l'appelaient par dérision le *ministre patate*. Ce fut en 1753 que parut, pour la première fois, son *Epigoniade*, poëme épique, dont le sujet est pris dans l'histoire grecque. Il eut beaucoup de succès en Ecosse et fut réimprimé en 1759; mais il fit peu de sensation en Angleterre, bien qu'on y trouvât des descriptions brillantes, une couleur antique et une versification harmonieuse. La seconde édition contient un petit poëme intitulé *le Songe*, écrit à l'imitation de Spenser. Wilkie fit paraître, en 1768, un volume de fables, imitées assez heureusement de celles de Gay. La chaire de philosophie de l'université de St-Andrews lui fut confiée en 1759. Il s'attacha principalement, dans ses cours, à recommander les principes de la philosophie de Bacon : c'était son auteur favori; il en était comme pénétré, et ses écrits, ses leçons, sa conversation étaient semés d'éloges de ce grand homme et de passages extraits de ses livres. Wilkie mourut à St-Andrews, le 10 octobre 1772. On lui reprochait d'aimer l'argent à l'excès et de négliger totalement le soin de sa personne. Mais on a su qu'il consacrait à soulager secrètement l'infortune les sommes que son économie avait amassées. Sa conversation, comme ses leçons, se distinguait par l'originalité, le naturel et la clarté. Plusieurs fables de Wilkie ont été traduites en français par Amar Durivier et se trouvent dans le *Fablier anglais*, 1802, in-8°. L.

WILKIE (sir DAVID), célèbre peintre anglais, naquit à Cults, dans le comté de Fife (Ecosse), le 18 novembre 1785; il était le troisième fils de David Wilkie, ministre protestant de cette paroisse, et d'Isabelle Lister, sa troisième femme. Dès sa première enfance, il montra les plus grandes dispositions pour le dessin; il disait lui-même plus tard qu'il avait su dessiner avant de pouvoir lire et qu'il peignait avant d'avoir appris à écrire. Sa famille reconnut que le jeune David ne réussirait dans aucune autre carrière que celle des arts; on le laissa donc libre de suivre sa vocation. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à l'académie d'Edimbourg, où il eut pour camarades sir William Alben et John Burnet; ses progrès furent des plus remarquables. Il avait dès lors contracté l'habitude de dessiner tout ce qui le frappait; il fréquentait les marchés, les foires, les réunions populaires, afin de saisir et de reproduire des physionomies originales. A l'âge de dix-huit ans, il obtint un prix de dix guinées dans un concours dont le sujet était : *Diane découvrant la grossesse de Calisto*, motif un peu étrange pour le puritanisme de la capitale de l'Ecosse. En 1804, il revint dans son lieu natal, et il exécuta pour un amateur des environs, M. Kinnear de Kinloch, une composition fort remarquable : *la Foire de Pitlessie;* il y avait introduit près de cent quarante figures, presque toutes des portraits; il avait étudié à l'église la plupart de ses modèles, et il les avait un peu représentés en charge grotesque, ce qui lui fit des ennemis. Il s'exerçait aussi à peindre des portraits sérieux; mais il reconnut bientôt que l'Ecosse ne lui offrait aucune chance de fortune, et il résolut de se rendre à Londres. Il y arriva avec fort peu d'argent, mais riche de jeunesse, d'espérance et d'activité. Un fabricant de pianos, dont il était parent, le mit en relations avec quelques amateurs, notamment avec le comte de Mansfield, qui demanda à l'artiste un tableau d'après un dessin que Wilkie avait fait et qui contenait la première pensée de la charmante composition connue sous le nom des *Politiques de village*. Le prix fut fixé à quinze guinées, et l'œuvre ayant été terminée et exposée en 1806, elle excita une telle admiration que Wilkie, auquel on avait offert cent livres sterling, se crut fondé à en demander trente au comte, qui les paya non sans quelque difficulté. Dès ce moment, Wilkie, jusqu'alors ignoré, devint presque célèbre et les commandes arrivèrent nombreuses. Les scènes d'intérieur que reproduisait l'artiste étonnaient les autres peintres de l'époque, habitués à ne chercher leurs sujets que dans la Bible, dans la mythologie ou dans l'histoire; Wilkie fut très-critiqué, mais le public l'approuva complétement. Bientôt on le vit produire le *Musicien aveugle*, commandé par sir George

Beaumont, très-opulent connaisseur qui fut toujours le patron le plus dévoué de Wilkie; *Alfred dans la cabane du pâtre*, pour M. Davison (sujet emprunté à l'histoire légendaire de la Grande-Bretagne et heureusement traité, quoique la figure du héros laisse à désirer sous le rapport de la dignité); les *Joueurs de cartes*, pour le duc de Gloucester; le *Payement des baux*, pour le comte de Mulgrave (payé cent cinquante livres sterling et plus tard acheté quatre cents livres sterling par M. Chapman). Vinrent ensuite la *Dame malade;* la *Guimbarde* (composition fort simple traitée avec finesse); le *Doigt coupé*, qui montre une femme âgée posant un bandage sur la main d'un enfant qui s'est légèrement blessé: la *Lecture du testament*, œuvre où se révèle une connaissance profonde de la nature humaine (le bocal de sangsues placé sur la cheminée est un trait digne d'Hogarth); le *Garde-robe au pillage;* le *Garde-chasse; la Porte de cabaret, ou la Fête de village*, peinte pour M. Angerstein, une des productions capitales du maître pour la vérité et l'animation de la composition, l'éclat harmonieux de la couleur et la délicatesse de la touche; l'artiste reçut huit cents guinées pour ce petit chef-d'œuvre. Wilkie avait été élu, en 1811, membre de l'académie royale; il travaillait avec lenteur et conscience, donnant des soins minutieux à chaque portion de ses œuvres, et sa santé, qui fut toujours assez frêle, souffrait d'une application trop prolongée. En 1811, il alla prendre dans son pays natal quelques mois d'un repos devenu nécessaire. Au mois de mai 1812, il ouvrit une exposition de ses tableaux; il en montra vingt-neuf; quelques-uns étaient des ébauches qui furent terminées plus tard; sa réputation y gagna, mais le résultat pécuniaire ne fut nullement satisfaisant. Au mois de décembre 1812, Wilkie perdit son père, et il engagea sa vieille mère et sa sœur à venir demeurer à Londres avec lui. En 1813, il peignit le *Colin-maillard* demandé par le prince régent; la largeur de l'effet, la franchise de la touche, l'esprit répandu dans cette composition, lui valurent des suffrages unanimes. Ce fut aussi la même année qu'il termina *Duncan Gray* (scène de famille d'une expression des plus heureuses et empruntée à une ballade populaire en Ecosse) et la *Lettre de recommandation*, sujet insignifiant en lui-même, mais que Wilkie anima de la façon la plus heureuse en retraçant la défiance du vieillard opulent devant lequel se présente un jeune recommandé. Ces deux tableaux furent payés trois cent trente et deux cent cinquante guinées, prix qui peuvent sembler élevés pour des œuvres de petite dimension, mais l'artiste produisait peu, à force de tenir à se satisfaire lui-même, et son revenu annuel n'était pas considérable. En 1814, il profita du retour de la paix pour aller à Paris visiter les musées, mais les chefs-d'œuvre qu'il y vit ne modifièrent nullement le genre de son talent. Il resta fidèle à la voie qu'il s'était tracée, et il y fit bien. Les tableaux qu'il acheva cette année sont la *Saisie* (scène pathétique et touchante dans sa simplicité, payée six cents guinées par l'institution britannique), le *Colporteur* et le *Lapin sur le mur* (un père amuse par un effet d'optique fort simple un petit enfant, à la grande joie du reste de la jeune famille). En 1816, Wilkie fit un voyage en Belgique et en Hollande, et il peignit le *Déjeuner*, tableau qui appartient au marquis de Hertford et qui lui fut payé quatre cents livres sterling. En 1817, il s'essaya pour la première et la dernière fois dans le paysage; le *Lavage des moutons* eut peu de succès. Il commença alors un tableau commandé par le duc de Wellington, mais qui ne fut terminé que longtemps après, en 1822: les *Invalides de Chelsea écoutant la lecture du journal qui contient la nouvelle de la bataille de Waterloo*. Au point de vue de la finesse de l'exécution, de l'habile distribution des groupes et de l'expression des personnages, cette composition est un des chefs-d'œuvre de l'école anglaise; le duc la paya douze cents livres sterling. En 1818, Wilkie fit un nouveau voyage en Ecosse; il fut reçu chez Walter Scott, dont la gloire commençait à briller, et il peignit dans un même cadre le fécond romancier et sa famille, mais les avis furent assez partagés sur le mérite de ce tableau. Ce n'était pas dans le portrait que Wilkie réussissait le mieux. Il acheva les *Distillateurs de whisky*, commencé depuis quelque temps, et il livra aux yeux d'un public avide trois petites compositions: le *Jeune commissionnaire*, les *Raccommodeurs de faïence*, la *Mort de sir Philippe Sydney*. En 1819, il reprit un sujet qu'il avait déjà ébauché, la *Lecture du testament*, tableau dont le roi de Bavière fit l'acquisition moyennant quatre cent cinquante livres sterling. Wilkie était alors parvenu au plus haut degré de talent auquel il lui a été donné d'arriver, et il faut reconnaître qu'il ne s'y maintint pas. Il renonça aux sujets qu'il avait traités jusqu'alors, et il adopta une nouvelle manière. Il se mit à travailler beaucoup plus rapidement qu'autrefois. Cette révolution malencontreuse fut le résultat d'idées systématiques dont il s'engoua dans un voyage que l'état de sa santé le décida à faire sur le continent, en 1825, après avoir perdu sa mère. Il visita Paris et la Suisse, séjourna huit mois en Italie, se transporta à Munich, à Dresde, à Prague, à Vienne, et revint à Rome. Il y peignit quelques tableaux, et, au mois d'octobre 1827, il se rendit à Madrid. Il en remporta deux ou trois compositions; une d'elles représentait le *Siége de Saragosse*, et il y avait placé le portrait de l'énergique défenseur de cette cité, Palafox. En examinant les productions des maîtres italiens et espagnols, Wilkie forma le projet de les imiter au point de vue de l'effet du coloris; il adopta des procédés différents de ceux qu'il

avait suivis ; il eut tort d'entrer dans cette voie nouvelle, ce qu'il fit aurait été applaudi venant d'un autre, mais on exigeait beaucoup de lui. Le nouveau roi, George IV, avait toujours protégé l'artiste ; il en fit un de ses peintres officiels ; il lui demanda son portrait en costume de montagnard écossais ; il commanda de reproduire son entrée au château d'Holyrood. Ces compositions, assez peu intéressantes, sont traitées d'une façon vulgaire et sans agrément ; exposées en 1830, elles reçurent les éloges de la presse officieuse et des amis personnels de l'artiste, mais le public constata la décadence. En 1830, Wilkie s'était, après la mort de Lawrence, présenté pour occuper la place devenue vacante de président de l'académie, mais une seule voix lui fut accordée, et sir M.-A. Shee fut élu. En 1831, Wilkie, fatigué et souffrant, n'envoya à l'exposition que deux portraits : ceux de lady Lyndhurst et de lord Melville. L'année suivante, il prit sa revanche en achevant un tableau qui rappela ses meilleurs jours : *John Knox prêchant la réforme ;* Robert Peel en donna douze cents guinées. En 1833, le portrait du duc de Sussex, en costume d'*highlander*. En 1834, il se présenta avec deux tableaux et quatre portraits ; ceux du duc de Wellington et de la reine Adélaïde furent remarqués. En 1835, il envoya trois portraits et trois tableaux. Le *Christophe Colomb exposant à des moines du couvent de Santa-Maria de Rabida son projet pour la découverte du nouveau monde* obtint les suffrages des connaisseurs. En 1836, élevé au rang de *baronnet* par Guillaume IV, il termina la *Chaumière d'un enfant du point du jour* (insurgé irlandais) et *Napoléon en conférence à Fontainebleau avec le pape*. En 1837, il montra *Marie Stuart s'évadant du château de Loch-Leven*, *Joséphine et la diseuse de bonne aventure*, le *Samedi soir dans une chaumière*. En 1838, le *Premier conseil des ministres tenu par la reine Victoria* (tableau intéressant à cause des portraits) et un portrait d'O'Connel. En 1839, il peignit le *Général sir David Baird découvrant le corps de Tippoo-Saib sur la brèche de Seringapatam;* ce tableau, de dimensions plus considérables que celles dont Wilkie avait l'habitude, lui fut payé quinze cents livres sterling par la veuve de Baird. En 1840, Wilkie, dont l'activité était revenue, et qui produisait bien plus vite qu'autrefois, figura à l'exposition pour huit tableaux ; un portrait de la reine fut regardé comme une œuvre manquée, mais le *Benvenuto Cellini présentant au pape Paul III un vase d'argent qu'il vient de terminer* fit généralement plaisir. Au mois de septembre 1840, Wilkie partit brusquement pour entreprendre un voyage en Orient, sans que ce projet eût été annoncé. Il débarqua en Hollande, remonta le Rhin, descendit le Danube et arriva à Constantinople. Le sultan voulut, en dépit des défenses de la loi musulmane, faire faire son portrait ; il posa quatre fois devant l'artiste. Quittant Constantinople le 18 janvier, Wilkie toucha à Smyrne et à Rhodes ; le 9 février il était à Beyrouth, le 25 à Jaffa, le 27 à Jérusalem. Il retraça vivement dans une de ses lettres l'impression que causa sur lui la vue de cette cité, « qui ne ressemble à aucune autre, et « qui rappelle les créations du Poussin ; c'est « une ville qui semble ne pas avoir de présent, « mais qui paraît avoir toujours été et devoir « toujours durer ». Il parcourut les rivages désolés de la mer Morte, et, le 17 avril, s'éloignant de Jérusalem, il arriva le 8 mai à Damiette et le 25 à Alexandrie. Quoiqu'il fût souffrant, il commença un portrait du célèbre Méhémet-Ali, qui posa avec beaucoup de patience pendant deux heures et demie la première séance. Le 21 mai, l'artiste s'embarqua à bord du paquebot *l'Oriental* pour retourner en Angleterre ; le 26 il était à Malte ; ses souffrances augmentaient ; il les aggrava, dit-on, par un usage immodéré de fruits et de breuvages glacés. Le mal fit des progrès rapides et Wilkie expira le 1er juin, à huit heures et demie du soir, lorsque l'*Oriental* était en vue de Gibraltar. Son corps fut jeté à la mer, après qu'un ministre protestant qui se trouvait là, le révérend James Vaughan, eût lu à haute voix le service funèbre. Cette fin prématurée occasionna en Angleterre les plus vifs regrets. Le 28 août, dans un *meeting* présidé par sir Robert Peel, une souscription fut ouverte afin d'élever un monument au grand peintre qu'on venait de perdre ; une statue, œuvre du ciseau d'un sculpteur distingué, M. Joseph, a été placée dans une des salles de la galerie nationale. Wilkie était de haute taille, il avait le regard vif ; il conserva toujours un grand attachement pour l'Écosse et pour tout ce qui se rapportait à sa patrie. La politique ne l'occupa point ; il ne se mêla jamais aux querelles des partis, mais s'il avait eu des opinions à cet égard, elles auraient été conservatrices, car les individus riches et puissants furent toujours l'objet de sa respectueuse déférence ; il voulait des protecteurs qui fussent à même de lui acheter ses tableaux et de les payer cher. Allan Cunningham a publié une *Vie* fort étendue de Wilkie (Londres, 1843, 3 vol. in-8°) ; il y a inséré des extraits étendus d'un journal que le peintre tenait habituellement dans ses voyages, et des fragments trouvés dans ses papiers ; tout cela renferme de longs détails utiles aux artistes et une suite de remarques judicieuses sur la peinture. Une appréciation du talent de Wilkie serait superflue ; c'est surtout au peintre naïf et profond des scènes de famille, c'est au moraliste de village, souriant avec indulgence, à qui les critiques les plus accrédités ont rendu pleine justice. M. L. Viardot, dans son livre sur les *Musées d'Europe*, constate que l'artiste procède un peu d'Hogarth pour les intentions et pour le *faire* beaucoup des petits flamands, surtout d'Adrien Ostade, qu'il semble

avoir pris pour modèle. « Il est spirituel, vif, « enjoué, et l'on trouve dans tous ses détails « l'œil d'un observateur exercé. » M. Waagen, le savant conservateur du musée de Berlin, habituellement peu enclin à l'indulgence, fait, en maint endroit de ses écrits sur les arts dans la Grande-Bretagne, le plus grand éloge des productions de Wilkie. M. Philarète Chasles, dans une notice qu'a donnée l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, l'appelle « le poëte des ateliers, « des granges, des cuisines et des intérieurs; « ses chaudrons et ses ustensiles de ménage « sont empreints d'une vive saveur de bien-être « moral. Fidèle à la rigueur des habitudes cal« vinistes, il n'introduit pas une nudité dans ses « tableaux, pas une des libertés satiriques d'Ho« garth ou des séductions trop coquettes de « Watteau. On retrouve dans son œuvre mille « traits qui rappellent la finesse de Ferdinand « Bol et de Holbein, le mouvement et la vie « bruyante de Wouvermann, l'énergique rusti« cité de Van Ostade, le fini délicat de Terburg, « le détail achevé de Metzu, l'accent ingénu, « philosophique et profond de Corneille Béga. « On voit qu'il est de leur famille, mais il ne les « imite pas; il ne les a jamais étudiés. Il les « dépasse en plusieurs points. Il a de plus qu'eux « la grâce morale, le sentiment de la pureté et « de la rectitude idéalisées. » Les divers tableaux de Wilkie ont été reproduits par d'habiles graveurs anglais. En France, Jazet a donné à la manière noire la *Lecture du testament*, la *Saisie*, le *Petit commissionnaire*. Les œuvres de ce maître, accaparées par de riches amateurs ou par des collections publiques de l'Angleterre, sont d'une extrême rareté sur le continent. On n'en trouve point au Louvre; chacun sait d'ailleurs à quel point ce musée est pauvre, au point de vue de l'école britannique. Parmi les tableaux que nous n'avons pas déjà mentionnés, nous signalerons comme se trouvant à la galerie nationale : *Devinez mon nom* (Guess my name : une jeune fille debout derrière un jeune homme assis sur une chaise lui pose les deux mains sur les yeux) et la *Première boucle d'oreilles* (jolie composition, où une grand'mère en lunettes va percer l'oreille d'une jeune fille épouvantée, qui veut et qui ne veut pas, et que sa mère rassure). Ce tableau provient du don fait par lord Vernon, ainsi que la *Lecture du journal* et la *Cabane de l'insurgé irlandais*. C'est également à la galerie nationale que se rencontrent le *Musicien aveugle* (gravé avec beaucoup de talent par Burnet) et la *Fête de village* (provenant de la collection Angerstein). Parmi les tableaux placés dans les palais royaux, on distingue la *Princesse Doria lavant les pieds des pauvres*, tableau peint à Gênes, d'après ce qui s'était passé devant l'artiste lui-même; il appartient à la reine. George IV avait acheté cette composition, ainsi qu'un tableau exécuté en Espagne et représentant des *Guérilleros auxquels un prêtre donne l'absolution au moment où ils partent pour tenter un hardi coup de main*. Le *Retour du guérillero blessé*, pendant exécuté à Londres en 1830, appartient aussi à la couronne. La *Guimbarde* est dans la collection de lord Lansdowne. M. Clowe, à Liverpool, possède un grand tableau inachevé : *John Knox administrant la cène*, composition qui appartient à la seconde manière du maître, et qui, si elle eût été terminée, lui aurait fait grand honneur. Citons aussi la *Toilette dans les montagnes d'Écosse*, à lord Hertford (charmant tableau payé cinq cent soixante-sept livres sterling, et qui représente une jeune fille assise près d'une croisée et occupée à parer une amie); un *Cerf mort*, auprès de lui un chasseur et des montagnards (à M. Baring); une *Jeune paysanne de la campagne de Rome se confessant à un prêtre*, non loin de là deux autres jeunes filles et trois pèlerins, tableau peint à Rome en 1827 et appartenant à lord Normanton. L'*Écrivain public à Constantinople* et le *Tartare apportant la nouvelle de la prise de St-Jean d'Acre;* deux des dernières productions de Wilkie se trouvent dans des collections particulières. M. Gibson Craig possède une jolie toile : le *Joueur de cornemuse;* deux jeunes Écossaises écoutant avec plaisir un *highlander*, auprès duquel se tient un chien, animal que l'artiste s'est plu à introduire dans presque tous ses tableaux d'intérieur. Wilkie a laissé un petit nombre de dessins qui sont très-recherchés des amateurs et qui, payés des prix fort élevés, ne sortent pas des collections qui les conservent avec un soin jaloux. C'est qu'en effet il n'est rien de plus instructif que les dessins pour le connaisseur, qui sait y découvrir le premier jet de l'imagination du maître, la manifestation la plus naturelle et la plus directe de son style et de sa pensée. Une vente publique qui eut lieu après la mort de Wilkie attesta l'engouement des amateurs; on s'y disputa avec acharnement et à force de *bank-notes* des tableaux inachevés; l'un d'eux, représentant une *École*, fut poussé jusqu'à la somme énorme de sept cent cinquante livres sterling. B—N—T.

WILKINS (JEAN), écrivain savant et ingénieux, naquit en 1614, à Fawsley, près de Daventry, dans le comté de Northampton, où son père exerçait l'état d'orfèvre. Avant l'âge de treize ans, il s'était rendu très-habile dans la langue grecque. Admis au collége Neuf d'Oxford, il passa bientôt dans celui de la Madeleine et y termina ses cours d'une manière très-remarquable. Après avoir reçu ses degrés en théologie, il embrassa l'état ecclésiastique, remplit les fonctions de chapelain de lord Say et ensuite du comte palatin du Rhin, qui le retint quelque temps avec lui. Doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il ne se délassait qu'en variant ses occupations et, sans négliger ses devoirs, cultivait avec succès les différentes branches de la philosophie et des

mathématiques. Quoique d'un caractère très-modéré, il se déclara pour le parlement à l'époque des guerres civiles de l'Angleterre et fut, en 1648, nommé président du collége de Wadham. Quelques années après (vers 1656), il épousa la sœur d'Olivier Cromwell, nommée Robine et veuve de Pierre French, chanoine de l'église du Christ. Le règlement du collége de Wadham ne permettait pas au président de se marier; mais Cromwell, qui voyait avec plaisir cette union, s'empressa d'accorder à Wilkins les dispenses nécessaires. En 1659, il fut fait principal du collége de la Trinité, à Cambridge. A la restauration, il perdit cette place et fut sur le point d'être banni, comme allié du protecteur; mais ses amis, parmi lesquels on cite le duc de Buckingham, plaidèrent vivement sa cause et lui firent obtenir une cure de Londres. Ses talents comme prédicateur effacèrent bientôt jusqu'au souvenir des torts qu'on pouvait lui reprocher, et en 1668, il fut pourvu de l'évêché de Chester, qu'il ne garda que peu d'années. Etant tombé malade, il se fit transporter à Londres, chez le docteur Tillotson (*voy.* ce nom), son ancien vicaire et le gendre de sa femme (1), auquel il légua tous ses papiers, le laissant maître de les publier, s'il le jugeait convenable. Tout l'art des médecins ne put arrêter les progrès d'une maladie résultat de sa vie trop sédentaire, et il mourut le 19 décembre 1672, à l'âge de 58 ans. Le 12 décembre suivant, ses restes furent inhumés avec pompe dans l'église St-Laurent-Jewry, dont il avait été le pasteur. Le docteur Lloyd prononça son oraison funèbre. Wilkins était un des fondateurs de la société royale de Londres et l'un de ses principaux ornements. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont : 1° la *Découverte d'un nouveau monde*, Londres, 1638, in-4°; 3° édit., ibid., 1640, in-4°, augmentée d'une seconde partie. Cet ouvrage, si remarquable pour l'époque où il parut, était le fruit de quelques heures d'amusement. Wilkins déclare, dans la préface de l'édition de 1640, qu'il n'avait eu aucune connaissance de l'*Homme dans la lune*, roman du même genre, par l'évêque d'Hereford, Fr. Godwin (*voy.* ce nom), et il faut l'en croire, puisque les deux ouvrages parurent la même année, et qu'on ne peut plus déterminer quel est celui qui a précédé l'autre. L'hypothèse ingénieuse qu'ils renferment tous deux a été développée depuis par Huygens et popularisée par Fontenelle dans la *Pluralité des mondes*. En terminant la première partie de son ouvrage, Wilkins consacre un chapitre à annoncer qu'on finira par découvrir un moyen de s'élever jusqu'à la lune et de communiquer avec ses habitants. Cette idée a pu mettre sur la voie de la découverte des aérostats et des ballons; mais à coup sûr elle est le germe des voyages imaginaires de Cyrano de Bergerac, de Swift, de *Micromégas*, etc. L'ouvrage de Wilkins a été traduit en français par la Montagne, sous ce titre : *le Monde dans la lune*, divisé en deux livres : le premier prouvant que la lune peut être un monde; le second, que la terre peut être une planète, Rouen, 1655, in-8°, rare. 2° *Mercure, ou le Messager secret et prompt*, ouvrage dans lequel on montre comment on peut communiquer vite et sûrement ses pensées à un ami éloigné, Londres, 1641, in-8°, et 1694. Ce fut la lecture du *Nuntius inanimatus* de l'évêque Godwin (*voy.* ce nom), comme Wilkins nous l'apprend lui-même, qui lui donna l'idée de travailler sur ce sujet curieux. En s'occupant des moyens d'établir des communications plus promptes entre les hommes, Wilkins fut conduit naturellement à l'examen de cette question : rechercher un caractère universel, lisible pour toutes les nations et qui soit propre à toutes les langues; des avantages qu'on en retirerait et de sa possibilité. Tout ce que l'auteur dit à cet égard est aussi raisonnable que curieux. Dalgarno (*voy.* ce nom) développa cette idée dans un ouvrage dont Wilkins favorisa la publication de tout son pouvoir, et à son tour, il profita de l'invention de Dalgarno, comme on le verra plus bas, pour donner les éléments et un dictionnaire de la langue caractéristique. 3° *Ecclésiastes, ou Discours sur le don de la prédication*, Londres, 1646, in-8°; 9° édit., corrigée et augmentée, ibid., 1718, in-8°; 4° *Magie mathématique, ou les Merveilles qu'on peut opérer par la géométrie mécanique*, ibid., 1648, in-8°, et 1680, même format. Cet ouvrage, qui renferme une foule d'idées nouvelles et intéressantes, est divisé en deux livres intitulés, le premier, *Archimède*, et le second, *Dédale*. 5° *Traité du don de la prière*, ibid., 1648, in-8°; traduit en français par la Montagne, Quevilly ou Rouen, 1665, in-8°. Cet ouvrage a joui longtemps d'une grande réputation en Angleterre. 6° *Essai sur la langue philosophique, avec un dictionnaire conforme à cet essai*, ibid., 1668, in-fol. La folie de l'auteur, dit le P. Niceron, était de former une langue universelle, et ce jugement ridicule a été copié sans examen par la plupart des lexicographes, qui ne se sont pas souvenus que cette folie avait été plus tard celle de Leibniz. L'ouvrage de Wilkins est de la plus grande rareté. On en trouve un extrait dans les *Transactions philosophiques*, n° 35. D'après Charles Nodier (*Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, p. 281), les bases essentielles du système de Wilkins sont empruntées au livre de l'Ecossais Dalgarno : *Ars signorum vulgo character universalis*, Londres, 1661, et Wilkins ne l'ayant pas nommé, « on ne risque rien à le « placer parmi les plus effrontés plagiaires »; mais il est constaté que cette sentence sévère était trop rigoureuse. 7° *Les Principes et les devoirs de la religion naturelle*, Londres, 1675, in-8°; 7° édit., 1715, in-8°; 8° des sermons au

(1) Et non pas celui de Wilkins, comme le dit Niceron.

nombre de quinze, Londres, 1682, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par Tillotson. Les *Ouvrages philosophiques et mathématiques* de Wilkins ont été recueillis en 3 volumes in-8°, Londres, 1708, et réimprimés en 1802, 2 vol., avec une notice biographique et littéraire. On n'y trouve pas l'*Essai sur la langue universelle*, mais seulement l'extrait dont on a parlé. Les *Mémoires* de Niceron, t. 4, p. 115-120, contiennent une notice sur Wilkins, traduite des *Athenæ oxonienses* d'Ant. Wood; mais celle que Chaufepié lui a consacrée dans son *Dictionnaire* est plus complète et plus exacte. W—s.

WILKINS (David), orientaliste anglais, né en 1685, était de la même famille que le précédent, mais d'une autre branche. Après avoir achevé ses études classiques, il parcourut les principaux Etats de l'Europe, pour perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants. Il commença le cours de ses voyages par l'Allemagne et fit quelque séjour à Berlin; mais la Croze lui reproche d'avoir négligé d'y visiter la bibliothèque royale, où cependant il aurait trouvé des manuscrits coptes, dont la recherche l'occupait spécialement (1). Il était à Rome en 1710, et il y passa quatre ans, se livrant avec beaucoup d'ardeur à collationner et à transcrire les manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, ainsi que de la bibliothèque Barberine. En 1713, il vint à Paris, et il n'eut qu'à se louer de l'accueil qu'il y reçut de Bignon, de le Quien, de Kuster et surtout du P. Montfaucon, auquel il dut la communication de plusieurs ouvrages importants relatifs à ses études. De Paris il se rendit à Amsterdam (1714), où il publia l'*Oratio Dominica* de Chamberlayne (*voy.* ce nom), avec une préface et des dissertations qu'il avait obtenues de l'amitié de plusieurs savants. A son retour en Angleterre, il s'empressa de mettre au jour le Nouveau Testament en langue copte, avec une version latine. Ce travail, loin d'ajouter, comme il s'en flattait, à sa réputation, lui fit un tort presque irréparable parmi les orientalistes. La Croze, qui jusqu'alors l'avait tenu pour très-habile dans le copte, indigné de ses méprises, ne vit plus en lui qu'un ignorant plein de vanité (2). L'université d'Oxford, à laquelle il avait dédié son édition du Nouveau Testament, refusa de lui conférer le grade de docteur; mais il fut plus heureux, en 1717, à Cambridge, où il alla soutenir ses thèses. Wilkins ne cessait d'annoncer de nouvelles publications. Dès 1710, il promettait un supplément aux Bibles polyglottes, que, disait-il, ses compatriotes attendaient avec une grande impatience. En 1714, il venait de préparer une édition des œuvres de Théophile d'Antioche, et il allait la mettre sous presse. La publication du Nouveau Testament copte devait être suivie immédiatement de celle du Pentateuque, qui ne parut que longtemps après, et il se proposait de donner, s'il trouvait des souscripteurs, les Psaumes, les Prophètes, et enfin une *Grammaire* et un *Dictionnaire copte*. Par le crédit de ses protecteurs, après avoir été promu successivement à plusieurs rectorats, il obtint un canonicat à la cathédrale de Cantorbéry, et quelque temps après, l'archidiaconat de Suffolk, avec la cure de Hadley et de Monks-Ely. Ses travaux et ses projets littéraires remplirent le reste de sa vie, et il mourut vers 1745. Outre une édition des œuvres de Henri Spelmann, 1723, et celle de la *Bibliotheca britannico-hibernica* de Th. Tanner (*voy.* ce nom), on a de lui : 1° *Dissertatio de lingua coptica*, à la suite de l'*Oratio Dominica* de Chamberlayne, p. 76-94; 2° *Paraphrasis chaldaica in librum priorum et posteriorum chronicorum; auctore rabbi Josepho, e ms. Cantabrigiensi descripta ac cum versione latina*, Amsterdam, 1715, in-4°; 3° *Novum Testamentum ægyptium, vulgo copticum, lat. versum et editum*, Oxford, 1716, in-4°; 4° *Leges anglo-saxonicæ ecclesiasticæ et civiles; accedunt leges Eduardi, etc., lat. : subjungitur H. Spelmanni Codex legum veterum, etc., notis, versione et glossario adjectis*, Londres, 1721, in-fol., recueil rare et très-estimé, mais remplacé aujourd'hui par un ouvrage plus complet, les *Anciennes lois et institutions de la Grande-Bretagne*, par Thorpe; 5° *Pentateuchus sive quinque libri Moysis prophetæ in lingua ægyptiaca, e mss. Vaticano, Parisiensi et Bodleiano descript., ac lat. versi*, Londres, 1731, in-4°. Ce volume n'a été tiré qu'à deux cents exemplaires. 6° *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ a synodo Verolamiensi anno 946 ad Londinensem 1717 : accedunt constitutiones et alia ad historiam anglicam spectantia*, ibid., 1736, 4 vol. in-fol. C'est une réimpression des *Conciles* de Spelmann, avec des additions nombreuses (1). On trouve quatorze lettres de Wilkins à la Croze dans le *Thesaurus epistolicus*, p. 365-380. Elles sont fort curieuses et méritent d'être lues. W—s.

WILKINS (Charles), indianiste, un de ceux qui ont commencé les premiers l'étude du sanskrit vers la fin du 18° siècle, et qui ont le plus contribué à en faire comprendre l'importance et à en propager le goût en la rendant de plus en plus accessible. Né en 1750 dans le Somersetshire, sud-ouest de l'Angleterre, il entra fort jeune au service de la compagnie des Indes, en 1770. Simple employé dans la factorerie de Malda (Bengale), il eut la courageuse pensée d'apprendre le sanskrit, que personne jusqu'alors n'avait bien possédé parmi les Européens; et, sans doute à l'aide de quelques savants pandits, il acquit la connaissance de cette langue, qui devait plus

(1) *Thesaur. epistolicus Lacrozianus*, t. 3, p. 211.
(2) Ibid., p. 161 et 164.

(1) Wilkins a publié les épîtres (supposées) des Corinthiens à St-Paul, et de l'apôtre aux Corinthiens, en arménien, avec une version latine, mais sur un manuscrit très-défectueux. Ces deux pièces ont été reproduites plus correctement par Guill. et George Whiston, en 1737, à la suite de la chronique de Moïse de Khoren (*voy.* Whiston).

tard résoudre tant de problèmes philologiques et renouveler tous les systèmes de grammaire comparée. Après de longues années d'efforts persévérants, il se trouva, en 1784, capable de traduire la Bhagavad Guîtâ, épisode du grand poëme appelé le *Mahâbhârata*. La traduction fut remise à Warren Hastings, alors gouverneur général de l'Inde, qui en sentait toute la valeur, et qui la recommanda à la protection de la compagnie dans une lettre qu'il adressait à Nathaniel Smith, un des principaux directeurs. La cour des directeurs se fit un point d'honneur de répondre à l'appel du gouverneur général; et, comme Wilkins avait rendu des services précieux à la compagnie, elle voulut faire les frais de l'ouvrage. Le succès répondit à tout ce qu'on pouvait en attendre, et il est difficile de se figurer quel immense effet produisit dans le monde savant la révélation d'une poésie si neuve, si grande à certains égards et si profonde philosophiquement. On ne se doutait pas que le génie hindou eût jamais rien produit de pareil, et tel fut l'enthousiasme général qu'on alla, dans ce premier instant d'ivresse bien excusable, jusqu'à mettre le *Mahâbhârata*, d'où était extrait ce curieux épisode, au-dessus de l'*Iliade*, et l'Inde au-dessus de la Grèce. On a dû rabattre beaucoup de cette admiration exagérée; mais la traduction de Wilkins n'en fut pas moins un événement considérable; c'est de cette époque que date le grand mouvement d'études sanskrites qui, depuis quatre-vingts ans, a porté tant de fruits féconds. La traduction de la *Bhagavad Guitâ* parut à Calcutta en 1785, et elle était traduite de l'anglais en français, par Parraud, en 1787. Depuis lors, ce poëme métaphysique a été publié plusieurs fois, soit avec le texte, soit en allemand et en anglais, notamment par Schlégel et par Cockburn Thompson, enlevé prématurément à la science. En même temps que Wilkins signalait et immortalisait ainsi son nom, il dirigeait l'imprimerie de la compagnie à Calcutta; et, avec une adresse vraiment merveilleuse, il gravait de ses propres mains les poinçons bengalis et persans dont on s'est longtemps servi officiellement et dont on se sert encore aujourd'hui. Il y avait déjà seize ans qu'il était dans l'Inde, et quoiqu'il fût très-fort, il voulut prévenir les effets désastreux et ordinaires du climat en retournant en Europe. Mais il resta vivement attaché à Warren Hastings, son protecteur, et il lui donna des témoignages constants de son dévouement dans les rudes épreuves que l'ancien gouverneur général eut à subir, quand il dut répondre pendant douze ans de suite aux attaques de Fox, de Shéridan et de Burke. Wilkins avait quitté l'Inde à peu près en même temps que Warren Hastings, en 1786; mais l'un et l'autre, avant de s'en éloigner, avaient concouru à la fondation de la société asiatique de Calcutta (1784), la mère et le modèle de toutes les autres, qui ont été établies sur le plan de celle-là. Rentré dans sa patrie, Wilkins ne cessa pas ses travaux sanskrits, et il fit paraître successivement la traduction de l'*Hitopadésa*, recueil de fables, et, en 1795, l'*Histoire de Doushmanta et de Sacontalâ*. En 1800, il fut nommé bibliothécaire de la compagnie des Indes à Londres, fonctions qu'il a gardées jusqu'à sa mort; il fut mis ainsi à la tête d'une des plus précieuses collections de manuscrits orientaux. Nommé examinateur pour les langues orientales au collége civil de Hailesburey, dès sa création, en 1805, et au collége militaire d'Addiscombe, il n'a cessé d'y remplir ses devoirs pendant un espace de trente et un ans sans la moindre interruption. Le collége d'Hailesburey, qui a été fort utile et qui n'a guère survécu à la grande compagnie qui l'avait établi, avait besoin, entre autres livres propres à l'enseignement, d'une grammaire sanskrite. Wilkins se chargea d'en publier une. Elle parut, en 1808, en un volume in-4° (xx-662), à Londres, deux ans à peine après celle de Carey, professeur de sanskrit au collége du Fort-William à Calcutta. Cette grammaire réalisait un immense progrès; et bien qu'elle ait été depuis lors dépassée à son tour, elle peut être toujours très-fructueusement consultée, même par les plus habiles. En 1815, Wilkins publiait, sous le titre de *Dhâtoumandjari*, le recueil des racines sanskrites (in-4°, 171 pages). Elles sont rangées par ordre alphabétique, contre l'usage des Hindous. C'était un excellent complément de la grammaire; et, sauf le dictionnaire que Wilson devait donner plus tard, en 1819, les étudiants laborieux avaient dès lors, grâce à Wilkins, tous les instruments nécessaires pour arriver à la connaissance régulière du sanskrit, que chez nous de Chézy acquérait vers la même époque par un effort tout individuel et sans avoir en main les travaux des Anglais. Des traductions, une grammaire excellente, un recueil de racines, tel est l'ensemble des labeurs de Wilkins. Au début de ces difficiles recherches, c'était une gloire singulière d'avoir tant fait pour les aplanir, et le nom de Wilkins doit être placé parmi les plus honorables, si ce n'est tout à fait les plus illustres. Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, Wilkins n'a guère fait que surveiller une nouvelle édition du *Dictionnaire arabe et persan* de Richardson. Il a été aussi un des fondateurs de la société pour les traductions d'ouvrages orientaux à Londres. Enfin, il était associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). Il mourut à l'âge de 86 ans, en 1836, ou plutôt il s'éteignit, n'ayant été jamais malade de sa vie et ayant toujours joui d'une constitution des plus robustes. L'existence de Wilkins a été une des plus heureuses et des plus tranquillement remplies qu'on puisse citer de notre temps. Il avait été marié deux fois, et il laissa trois filles, dont l'une a été la femme de William Marsden, autre orientaliste

distingué, qui s'est occupé surtout de Sumatra et des langues malaises, et qui a donné une traduction célèbre du voyage de Marco Polo (*voy.* Marsden). Il paraît, d'après la lettre de Warren Hastings à la cour des directeurs (4 octobre 1784), que Wilkins avait eu la pensée de traduire le *Mahâbhârata* tout entier, avec ses deux cent mille vers, et qu'il avait réalisé dès lors le tiers de cette entreprise colossale. On ne sait ce qui l'a empêché de la poursuivre et de l'achever, puisque dans la force de l'âge il l'avait poussée si loin. Elle n'a été recommencée que de nos jours, par M. Hippolyte Fauche, qui en dotera sans doute notre langue, et qui a donné déjà trois volumes sur seize que le *Mahâbhârata* complet doit avoir. B. S. H.

WILKINS (Guillaume), architecte anglais, naquit le 31 août 1778 à Norwich; son père était un architecte qui n'était pas sans habileté. Le jeune Guillaume fit ses études à l'université de Cambridge et se distingua par ses heureuses dispositions. Il obtint une des bourses à la disposition de l'université pour favoriser des voyages scientifiques, et il en profita pour visiter l'Italie et la Grèce. Dès son retour, il publia un volume in-folio : *les Antiquités de la grande Grèce;* ce livre n'offrait pas de grandes ressources aux architectes, mais il démontrait une solide érudition archéologique; les savants des universités, épris par-dessus tout des Grecs et des Romains, l'accueillirent avec une vive sympathie. Wilkins fut choisi en 1807 pour donner les plans du collége de Downing; les travaux furent commencés, mais ils étaient loin d'être terminés quand l'architecte mourut. Cet édifice a soulevé de vives critiques. Entraîné par son goût pour le style grec, objet constant de ses études, Wilkins ne réfléchit pas que l'architecture appropriée au climat d'Athènes ne convenait point à celui de la Grande-Bretagne; il produisit des constructions qui ont coûté des sommes énormes et qui se sont trouvées excessivement incommodes. Nommé architecte de la compagnie des Indes, il dirigea les travaux du collége que cette compagnie fit élever à Haileshurey, et il reproduisit avec fort peu de changements et avec très-peu de succès ce qu'il avait élevé à Cambridge. Il fut plus heureux dans les additions et dans les modifications qu'il introduisit, de 1823 à 1828, dans les bâtiments de trois colléges de Cambridge; son travail fut regardé alors comme révélant une entente habile de l'architecture gothique, on serait plus difficile aujourd'hui. Dans la façade du collége de l'université de Londres il plaça un dôme combiné avec un portique grec, auquel on arrive par un escalier. C'est de tous les ouvrages de Wilkie celui qui a reçu le plus d'approbations de la part des connaisseurs, mais les distributions de l'intérieur provoquèrent bien des plaintes, et il fallut les changer après coup. Il donna ensuite le plan de la galerie nationale, qui souleva un blâme presque général; il est juste cependant de reconnaître qu'il était obligé de lutter contre un grand nombre de difficultés, parmi lesquelles figurait en première ligne l'exiguïté de l'espace fort circonscrit mis à sa disposition. En 1836, un concours ayant été ouvert pour la construction d'un nouveau palais destiné au parlement, Wilkins se mit sur les rangs, mais son travail n'obtint pas le prix. Il essaya de s'en consoler en publiant, sous le pseudonyme de Phil. Archimède, une brochure dans laquelle il critiqua avec beaucoup d'amertume le projet qui avait été adopté et la conduite de la commission. Le professeur d'architecture à l'académie royale, sir John Soane, étant mort en 1837, Wilkins, qui faisait partie de ce corps depuis 1834, fut élu à sa place. On ne sait s'il aurait réussi comme professeur, mais il mourut avant l'expiration des deux années que le règlement accordait au nouvel élu afin de préparer son cours. Sa santé était affaiblie depuis longtemps; il succomba à une attaque de goutte le 31 août 1839, jour anniversaire de sa naissance, à l'âge de 61 ans, et il fut enseveli à Cambridge dans la chapelle du collége de *Corpus Christi*, qu'il avait construite, et qu'il regardait comme son meilleur ouvrage. Il avait publié, en 1837, la première partie d'un livre qui ne fut pas continué : *Prolusiones architectonicæ;* il n'y était guère question que d'archéologie. On cite encore de lui : *Atheniensia, ou Remarques sur les édifices et l'architecture d'Athènes*, 1816, in-8°, et *Architecture civile des anciens*, d'après Vitruve, 1812, in-4°. Parmi les travaux qu'il exécuta comme architecte, on doit mentionner deux colonnes en l'honneur de Nelson, élevées l'une à Dublin, en 1806, l'autre à Yarmouth, en 1817; l'hôpital de St-George à Londres, où l'on remarque un portique formé de colonnes carrées. Il construisit également un grand nombre de maisons particulières; et, malgré les critiques qui ne lui ont pas été épargnées, il faut reconnaître qu'il avait de l'activité et de l'intelligence, mais ses premières études, trop concentrées sur l'antiquité, furent pour lui un guide qui l'égara souvent. B—n—t.

WILKS (Mark), Anglais, fermier dans le comté de Norfolk et prédicant de la secte des méthodistes à Norwich, s'est fait remarquer par ses écarts en politique comme en religion. Dans les premiers temps de la révolution de France, il se montra républicain ardent et fit partie de ces réunions ou conventions qui annonçaient le dessein de réformer l'état social en Angleterre. On a imprimé plusieurs de ses écrits : 1° *Origine et stabilité de la révolution française*, sermon, 1791, in-8°; 2° *Athalie, ou le Tocsin sonné par les modernes alarmistes*, sermons prêchés au profit des défenseurs dans les derniers procès pour haute trahison, 1795, in-8°; 3° *Histoire des persécutions endurées par les protestants du midi de la France*, 1821, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage de circon-

stance et dans lequel les faits sont au moins exagérés : on y répondit en France d'une manière péremptoire. Nous ignorons la date précise de sa mort; mais Sarah Wilks fit paraître, la même années (1821), les *Mémoires du révérend Mark Wilks, de Norwich*, avec son portrait, 1 vol. in-12. — Un lieutenant-colonel du même nom fut résident politique à la cour de Mysore, en 1804, et est auteur d'*Esquisses historiques du midi de l'Inde*, 1810, 2 vol. in-4°. L.

WILL (Georges-André), professeur de philosophie et d'histoire à l'université d'Altdorf, était né près de Nuremberg, le 30 août 1727. En 1755, il fut nommé professeur de philosophie à l'université d'Altdorf, et en 1766, il obtint la chaire d'histoire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 septembre 1798. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on remarque : 1° *Dictionnaire savant de Nuremberg* (all.), Nuremberg, 1755, 4 vol. in-4°, et continué à Altdorf, 1802, 4 vol. in-4°; 2° *Commercium epistolicum Norimbergense*, Nuremberg, 1756, 3 vol. in-8°; 3° *Musæum Noricum*, Altdorf, 1759, in-4°; 4° *Médailles de Nuremberg* (all.), ibid., 1764, 3 vol. in-4°; 5° *Histoire et description de l'université d'Altdorf* (all.), ibid., 1795, in-8°, et continué, 1808, in-8°; 6° *Histoire et description de la ville d'Altdorf* (all.), ibid., 1796, in-8°; 7° *Bibliotheca Norica Williana*, ibid., 1772 à 1793, 8 vol. in-8°. C'était une description des écrits qu'il avait rassemblés sur l'histoire de Nuremberg. Il céda sa riche collection à cette ville, et depuis l'an 1800, elle est ouverte au public. G-r.

WILLAERTS (Adam), peintre, naquit à Anvers, en 1577. La peinture et la poésie furent l'occupation de toute sa vie; mais c'est surtout comme peintre qu'il s'acquit une réputation méritée. Il excellait à peindre des vues de rivières avec de petites embarcations, des marines de petites dimensions, des rivages, des marchés aux poissons, des incendies, des cabanes, des vaisseaux, des barques de pêcheurs remplies de petites figures d'une teinte extrêmement délicate, et dont les mouvements naturels et saisis avec intelligence ajoutent un prix infini à ses compositions. Sa couleur était fine et transparente, mais quelquefois un peu grise; ses têtes bien choisies et ses tableaux bien compris. Malgré le mérite des figures qu'il introduit dans ses ouvrages, on peut leur reprocher d'être prises dans une nature trop commune, et le temps qui a fait passer ses tableaux au noir leur a ôté une partie de leur mérite : il s'était fixé à Utrecht, où il mourut en 1640. — *Abraham* Willaerts, fils du précédent, naquit à Utrecht, en 1613. Après avoir reçu de son père les premiers éléments de la peinture et s'être perfectionné sous Jean Bylaert, il vint en France, où il entra dans l'école de Vouet. Il acquit, sous ce dernier maître, un talent assez distingué pour mériter d'être attaché comme peintre au comte Maurice de Nassau. Lors de l'expédition d'Afrique, il fut embarqué sur la flotte hollandaise en qualité de simple soldat, et il profita des loisirs que lui laissait le service militaire pour peindre les usages et les sites les plus remarquables du pays d'Angelo, où il avait débarqué. De retour de cette expédition, il fut de nouveau employé par le comte Maurice, pour lequel il fit plusieurs ouvrages. De Bruxelles Willaerts alla habiter pendant quelque temps Amesfort, où il fut occupé par l'habile architecte Van Vempres. Il vint enfin se fixer à Utrecht, où il mourut. P—s.

WILLAMOV (Jean-Gottlieb), poëte allemand, né en 1736, à Mohrungen, en Prusse, fut nommé, en 1758, professeur au collége de Thorn, où il rédigea un journal littéraire, intitulé *Nouvelles savantes de Thorn*. Il composait dans le même temps quelques pièces de vers et s'appliquait aux mathématiques et à la peinture. En 1767, il se rendit à St-Pétersbourg, pour succéder à Büsching dans la direction de l'école allemande; mais le désordre de ses affaires l'obligea de quitter cette place en 1776. Alors il donna des leçons de dessin et de mathématiques à l'institut des demoiselles nobles, et il s'occupait aussi de poésie quand il fut arrêté pour dettes et mis en prison. Il en sortit bientôt; mais cet accident fit sur lui une telle impression qu'il mourut peu après, le 6 mai 1777. Eschenbourg dit de lui dans son *Recueil d'exemples pour la littérature* : « Willamov est le premier qui ait introduit parmi « nous les *dithyrambes* des anciens, ce qui a « donné lieu à des recherches savantes sur ce « genre de poésie grecque, acclimaté aujour« d'hui chez les Allemands. » On a remarqué avec raison que ces chants lyriques ne conviennent qu'à une époque encore grossière, peu civilisée, et que c'est à ce premier âge qu'ils doivent leur origine. Cependant les dithyrambes de Willamov ont des avantages que personne ne peut leur contester. Ses fables ont cela de particulier que les personnages qui y agissent parlent seuls, sans que le poëte interrompe leurs discours par ses réflexions, ce qui rend leur action plus animée. Aussi les a-t-il appelées *Fables dialogiques*. Kuttner en parle ainsi dans ses *Caractères des poëtes et écrivains allemands* : « Ce qui distingue « notre Willamov, ce sont quelques-uns de ses « dithyrambes; c'est l'ivresse bachique. c'est la « hardiesse des métaphores et des liaisons, ce « sont les sauts brusques des pensées, c'est l'ex« pression sauvage et la liberté de la versifica« tion; il a pris ce genre à Pindare. Ayant fait « une étude profonde de ce poëte, il lui enleva « le secret de la haute composition lyrique. « Comme lui, il sait chanter le dieu du vin et « ses exploits. Cependant peu de ses pièces mé« ritent véritablement le nom de dithyrambes. « Il n'est pas toujours inspiré, et il n'atteint point « à toute la hauteur du poëte grec. La coupe de « ses syllabes forme souvent des *hiatus*, ce qui

« la rend dure. Il est heureux dans ses fables. Sa « narration est gaie ; son dialogue vif fait adroi- « tement deviner la morale. » La plupart des sujets de Willamov sont pris dans la mythologie, tels que ses *Géants qui entassent les montagnes pour escalader les cieux* et la *Sicile au moment où elle est séparée du continent;* quelques-uns sont tirés de l'histoire moderne, tels que les *Exploits de Sobieski, de Pierre Ier et de Frédéric le Grand,* l'*Avénement de Pierre III* et la *Paix de* 1763. La première édition de ses poésies lyriques fut imprimée à Berlin, en 1763. et la seconde, en 1766, avec des augmentations. Ses *Fables dialogiques,* en deux livres, parurent dans la même ville, en 1765, in-8°, et 1791, 2e édit., avec une notice biographique sur l'auteur. On a publié à Leipsick, en 1779, un recueil de poésies de Willamov, in-8°, et à Vienne, en 1793, une contrefaçon qui, sous le titre d'*OEuvres poétiques de Willamov,* 2 vol. in-8°, est l'édition la plus complète de cet auteur. On a encore de lui quelques autres écrits de peu d'importance. G—Y.

WILLAN (ROBERT), célèbre médecin anglais, naquit le 12 novembre 1757, au Hill, près de Sedbergh, en Yorkshire, où son père exerçait avec réputation l'art de guérir. Il fit ses études médicales à l'université d'Edimbourg, et reçut le doctorat en 1780. Sa thèse à cette occasion roulait sur l'inflammation du foie : *De inflammatione jecinoris.* Après avoir suivi à Londres des cours publics avec une grande assiduité, il alla succéder à un de ses oncles, le docteur Trotter, qui avait une nombreuse clientèle à Darlington, dans le comté de Durham ; mais Robert, moins heureux dans la pratique, crut devoir retourner à Londres au bout d'une année. Son séjour à Darlington n'avait pourtant pas été tout à fait stérile : il en avait profité pour analyser les eaux sulfureuses de Croft, village situé à une distance de quatre milles, et avait rédigé un traité succinct sur les qualités chimiques et médicinales de ces eaux, comparées à celles de Harrogate. Cet opuscule, publié en 1782, fut réimprimé peu d'années après. A peine arrivé dans la capitale, il eut l'emploi de médecin du dispensaire public de Carey-Street, récemment ouvert, et qui devint bientôt un des établissements de ce genre les plus florissants. Le collége des médecins admit Willan, en 1785, au nombre de ses licenciés. Après avoir donné avec peu d'éclat des leçons sur les principes et l'exercice de la médecine, il rendit de plus grands services à son art en formant à la pratique au lit des malades de jeunes médecins nouvellement gradués, et dont un grand nombre ont parcouru honorablement la carrière qu'il leur a ouverte. Le docteur Willan passait dans son cabinet tous les moments que ne réclamaient pas ses malades ; il n'en donnait point aux plaisirs, ni même au soin de sa propre santé. Attaché au dispensaire de Finsbury, comme il le fut à celui de Carey-Street, la multiplicité de ses occupations l'obligea successivement à résigner ses fonctions dans ces deux établissements. En 1800, le docteur T.-A. Murray lui fut donné pour collègue dans le dispensaire public ; mais ce médecin distingué étant mort en 1802, de la contagion qu'il avait prise dans l'institution des fiévreux, fondée depuis peu de temps grâce à son zèle et aux efforts de quelques autres amis de l'humanité souffrante, Willan y fut nommé l'un des médecins extraordinaires. Il resta médecin consultant et gouverneur à vie du dispensaire, et reçut en présent une pièce d'argenterie, avec une inscription très-honorable, en témoignage d'estime et de reconnaissance. Sa réputation, lentement acquise, était alors bien établie. Les maladies de la peau avaient été surtout l'objet de ses études ; et sur ce point ses confrères invoquaient généralement son opinion, et s'y soumettaient sans appel. Sa constitution, naturellement délicate, s'était sensiblement altérée par des travaux excessifs. L'espoir de ralentir les progrès du mal en changeant de climat le conduisit à Madère ; il y mourut le 17 avril 1812, à l'âge de 55 ans. Chez lui l'humanité, le désintéressement s'unissaient à l'esprit et au savoir. Il avait fait d'excellentes études classiques, et avait cultivé la poésie grecque ; la plupart des nombreuses observations médicales qu'il a recueillies sont écrites dans un latin facile et pur. Dans sa jeunesse, il s'était adonné avec ardeur aux recherches d'antiquités, et avait rédigé d'après l'*Odyssée* une histoire des mœurs des premiers temps de la Grèce. La société des antiquaires l'appela dans son sein en 1791 ; et la société royale lui fit le même honneur en 1809. Il avait aussi composé, dans la première partie de sa vie, un ouvrage sur un sujet bien différent des objets de son étude journalière ; c'était une *Vie du Christ,* rapportée dans les paroles des évangélistes ; à laquelle il avait joint des notes et des éclaircissements satisfaisants surtout par rapport aux maladies dont ces écrivains sacrés ont fait mention. Ce livre fut réimprimé en 1802, avec des explications plus étendues. L'auteur fut attaché, dès les premiers temps de son séjour à Londres, à une société médicale qui a publié deux volumes de mémoires. On trouve de lui, dans le second volume, un *cas remarquable d'abstinence* dans un jeune hypocondriaque, laquelle se prolongea pendant soixante et un jours, et finit par la mort. Quelques autres de ses écrits sont insérés dans le *Journal médical de Londres,* publié entre les années 1780 et 1790 par le docteur Simmons. Un recueil des rapports mensuels sur la température et les maladies régnant dans la capitale, imprimés d'abord dans le *Monthly Magazine,* parut en 1801, en un volume, riche d'observations intéressantes et neuves ; Willan apportait à l'examen des caractères de la maladie autant d'exactitude que de sagacité. Vers 1784, son attention se tourna

principalement sur les maladies cutanées. Dès lors il reconnut qu'on ne pouvait établir une nomenclature définitive que d'après les formes élémentaires des éruptions; et c'est sur cette base qu'il fonda le système développé dans son grand ouvrage. Il désigna les éruptions, non plus par leurs noms ordinaires, mais par des termes mieux appropriés. La classification qu'il a introduite à cet égard, soumise à la société médicale de Londres, lui mérita, en 1789, la médaille d'or fondée par le docteur Fothergill (*voy.* ce nom). Cette classification est encore aujourd'hui une des plus exactes et des plus méthodiques. La première partie de son principal ouvrage sur ce sujet vit le jour en 1798, in-4°, sous le titre de *Description et traitement des maladies cutanées*. Elle contient les éruptions dartreuses, et chaque variété y est représentée par une gravure coloriée. La seconde partie, publiée en 1801, comprend les maladies squameuses de la peau. La troisième, 1805, comprend seulement deux genres, savoir: la rougeole et la fièvre scarlatine. La quatrième parut en 1808; on y trouve le reste des descriptions de ces maladies et les *bullæ* ou *affections vésiculeuses*. Le tout contient trente-trois planches et embrasse à peu près la moitié de la classification. Quatre ordres, caractérisés par l'apparition de pustules, de vésicules, de tubercules, de taches, restèrent inédits. Cependant l'intérêt momentané qu'excita la vaccine engagea Willan à anticiper sur l'ordre des vésicules, pour publier, en 1806, un *Traité sur l'inoculation de la vaccine*, où il s'occupa aussi de la petite vérole volante (autre maladie vésiculaire), à l'occasion de méprises qui avaient été commises, parce qu'on avait supposé que c'était la petite vérole ordinaire, lorsqu'elle survenait après la vaccination. Le docteur Willan a laissé plusieurs ouvrages incomplets ou qui n'étaient pas préparés pour l'impression. Quelques-uns ont été mis sous presse après sa mort. Il avait fait des recherches très-étendues sur les antiquités de la médecine. Son objet principal était d'éclaircir quelques points qui sont couverts de beaucoup d'obscurité. Les seuls qu'il ait eu le temps de traiter avec une certaine perfection sont: 1° la nature et l'origine du *feu sacré* épidémique ou endémique, cause fréquente de mortalité, dans les temps anciens et dans le moyen âge, et qu'on a confondu avec la peste, à laquelle il ne ressemble que par une issue également fatale; 2° la certitude que la petite vérole, la rougeole et la fièvre scarlatine régnaient non-seulement dans les premiers âges de l'ère chrétienne, mais à des époques antérieures. Le docteur Bateman (1), médecin du dispensaire public et de l'institution en faveur des fiévreux, qui a inséré dans le *Journal médical et chirurgical d'Edimbourg* une *Vie* du docteur Willan, a publié un *Tableau* (synopsis) *pratique des maladies cutanées, conforme à l'arrangement du docteur Willan*, 1815, in-8°. Le même médecin a fait paraître ensuite des *Tableaux* (Delineations) *des maladies cutanées comprises dans la classification du docteur Willan*, publication nouvelle du plus grand nombre des gravures de cet auteur, ainsi qu'une nouvelle série, qui comprend le reste du système, avec six planches coloriées, in-4°, par cahiers successifs. On doit encore à Bateman un *Précis de la vie de Willan*, imprimé à petit nombre à Edimbourg en 1813, in-4°. M. Ashby Smith a été l'éditeur d'un autre ouvrage de Willan: *Traité pratique sur le porrigo ou la teigne, et sur l'impetigo, les dartres humides*, etc., avec plusieurs gravures coloriées, Londres, 1815, in-4°. D'autres traités parurent la même année, sur la rougeole, le prurigo ou démangeaison universelle de la peau, l'érysipèle ou feu Saint-Antoine, etc. On annonçait, en 1821, les *Œuvres mêlées du docteur Robert Willan*, où se trouvait imprimé, pour la première fois: *Recherches sur l'antiquité de la petite vérole, de la rougeole et de la fièvre scarlatine*, 1 vol. in-4°. Z.

(1) L'auteur de l'article Bateman, dans la *Biographie médicale*, présente ce médecin comme un élève peu digne de Willan et regrette que les manuscrits de ce dernier ne soient pas tombés en d'autres mains.

WILLAUMEZ (Jean-Baptiste-Philibert), vice-amiral français, naquit à Belle-Ile-en-Mer le 7 août 1763; son père était officier d'artillerie: à l'âge de quatorze ans, il était embarqué; il fut d'abord mousse, mais sa capacité le fit bientôt distinguer de ses chefs; la guerre entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de l'indépendance des Américains, lui servit d'apprentissage. En 1782, il était second pilote à bord de la frégate *l'Amazone*, que commandait alors le célèbre la Pérouse et il assista aux batailles des 9 et 12 avril; le 29 juillet *l'Amazone*, attaquée par des forces supérieures, fut forcée de se rendre après une défense opiniâtre qui coûta la vie à son nouveau capitaine, M. de Montguyot, et à plusieurs officiers, mais elle fut reprise le lendemain par une escadre française; Willaumez obtint, en récompense de sa conduite, le grade, alors fort important, de premier pilote; il n'avait que dix-neuf ans, et il y avait peu d'exemples d'un avancement aussi rapide. En 1791, la révolution ayant procuré aux roturiers l'accès à des emplois jusqu'alors réservés à la noblesse, Willaumez passa comme enseigne sur le vaisseau *le Patriote* commandé par d'Entrecasteaux. Cet officier supérieur ayant été mis à la tête d'une expédition envoyée à la recherche de la Pérouse, Willaumez partit avec lui, et le commandant était autorisé à lui remettre le brevet de lieutenant et la croix de St-Louis. Le voyage fut pénible et périlleux; le nouvel officier rendit de grands services; son activité ne se démentit pas un instant: d'Entrecasteaux mourut, et les deux frégates, opérant leur retour en Europe, vinrent toucher à Batavia: elles y apprirent les grands événements qui s'é-

taient accomplis, la mort de Louis XVI, la destruction de la royauté, la guerre de la France avec les contrées voisines. Les Hollandais voulurent séquestrer les frégates, et le chef de l'expédition, d'Auribeau, très-opposé à la révolution, ne leur résista pas. Les marins qui restèrent fidèles à la cause républicaine furent en butte à bien des mauvais traitements; Willaumez était du nombre, mais il finit par être relâché et il arriva à l'Ile de France. Cette colonie était alors bloquée par une division anglaise; on craignait la famine; il y avait à Port-Louis deux frégates, *la Prudente* et *la Cybèle :* on se décide au parti le plus courageux, elles sortent et vont livrer combat à deux vaisseaux anglais, *Centurion* et *Diomède*. Willaumez commandait en second la *Prudente ;* l'affaire fut des plus vives et elle fit le plus grand honneur aux Français, qui, malgré l'énorme infériorité des forces, infligèrent aux vaisseaux anglais des dommages tels qu'ils les contraignirent à aller chercher au loin quelque port où ils pussent réparer leurs avaries. L'Ile de France se trouva ainsi délivrée. Après ce brillant succès, le jeune officier reçut le commandement du brick *le Léger* et revint en France, rapportant quelques débris de l'expédition de d'Entrecasteaux. Il fut assez habile et assez heureux pour échapper aux croisières anglaises; et bientôt il revint dans les mers qu'il avait quittées; il était capitaine de la *Régénérée,* frégate qui faisait partie de l'escadre commandée par le contre-amiral Sercey et dont la mission spéciale était de faire au commerce britannique tout le mal possible. Willaumez s'acquitta fort bien de ce dont il était chargé; ses prises furent nombreuses; il se distingua dans le beau combat que les six frégates soutinrent dans le détroit de Malacca contre deux vaisseaux anglais qui se virent contraints de plier devant de faibles adversaires qu'ils s'étaient d'abord flattés de l'idée d'écraser facilement. Après avoir désolé le commerce britannique dans les mers de l'Indo-Chine et avoir répandu partout la terreur tout en échappant aux nombreux croiseurs lancés à sa poursuite, la *Régénérée,* ayant besoin de grandes réparations, fut renvoyée en France et, près des Canaries, elle rencontra une frégate anglaise qu'elle poursuivit et qu'elle aurait capturée sans doute, sans la perte d'un de ses mâts qui fut brisé par le vent. Arrivé en France, Willaumez fut apprécié comme il devait l'être par le premier consul; il fut désigné comme appelé au commandement d'une escadre de frégates en armement à St-Malo et sur laquelle on comptait beaucoup pour frapper de la façon la plus rude sur le commerce anglais. Ce projet se trouva abandonné par suite de la paix d'Amiens, mais une expédition pour reconquérir l'île de St-Domingue, alors au pouvoir des noirs, ayant été décidée, Willaumez y prit part, comme capitaine du vaisseau *le Duguay-Trouin*. Il donna dans cette campagne pénible, où l'épidémie fit mourir tant de braves soldats, des preuves de sa fermeté et de sa sagesse habituelles; mis à la tête d'une station importante, il sut maintenir longtemps les noirs dans le respect, et il s'honora en refusant d'exécuter l'ordre de faire mettre à mort des captifs; un système barbare d'extermination et de représailles s'était introduit dans cette guerre funeste, Willaumez ne voulut pas jouer un rôle de bourreau. Il était passé sur la frégate *la Poursuivante* lorsqu'à la reprise des hostilités avec l'Angleterre, il fut attaqué par une escadre ennemie au moment où après une croisière il allait rentrer dans la rade du môle St-Nicolas. Le vaisseau *l'Hercule* arriva à portée de la frégate dont le sort paraissait désespéré, car elle n'avait qu'un très-faible équipage et son adversaire possédait une artillerie quadruple. Bien résolu cependant à ne point se rendre, Willaumez serra la côte de très-près, mit habilement à profit une saute de vent, réussit à lancer au vaisseau anglais une bordée d'enfilade qui produisit de graves dommages et entra en rade au milieu des acclamations de la garnison accourue sur les remparts, tandis que l'*Hercule* s'éloignait humilié et maltraité. Willaumez revint en France sur cette même frégate, et il rencontra en route un vaisseau anglais dont il réussit à déjouer la poursuite, grâce à d'habiles manœuvres. L'empereur s'empressa de le nommer contre-amiral, et il l'envoya à Brest prendre le commandement de l'escadre légère qui formait l'avant-garde de la flotte réunie dans ce port sous les ordres de Ganteaume; cette armée navale faisant toujours mine de sortir et attendant une occasion favorable qui ne se présenta point, retenait devant elle de nombreux vaisseaux anglais obligés de faire sur les côtes dangereuses de la Bretagne un très-périlleux service. Dans une des feintes sorties qui se multiplièrent, Willaumez mena un jour son vaisseau *l'Alexandre* si près de la flotte anglaise qu'il fut en butte au feu de plusieurs vaisseaux à la fois, notamment à celui du trois-ponts *l'Hibernia* portant le pavillon de l'amiral Cornwallis. A la suite des revers éprouvés sur d'autres points par les flottes françaises, Napoléon, renonçant à ses projets de débarquement en Angleterre et attaqué en Allemagne par une coalition nouvelle, donna à la flotte de Brest une autre organisation. Il ne fut plus question de forcer le passage et de se porter dans la Manche; les vaisseaux les mieux installés durent former deux divisions destinées à prendre la mer et à agir au loin. Willaumez mit à la voile le 14 décembre 1805; il montait le *Foudroyant* de 80 canons, et il avait avec lui cinq vaisseaux de 74, et deux frégates, le tout approvisionné pour six mois. Ses instructions lui enjoignaient de se rendre au cap de Bonne-Espérance, de s'y ravitailler et de se diriger ensuite vers les parages où il pourrait faire le plus de mal à l'ennemi, en s'emparant de ses convois, en attaquant ses possessions coloniales. Une grande

latitude était laissée à l'amiral pour l'exécution de ce plan, mais en même temps il se trouvait placé dans une situation délicate par la présence à bord de son escadre d'un des frères de l'empereur. Jérôme Bonaparte, alors destiné à la marine, avait reçu le commandement du vaisseau *le Vétéran;* il y avait des ordres formels de Napoléon de le traiter sans aucun égard pour sa naissance, ordres difficiles à concilier avec les prétentions d'un jeune prince qui était d'ailleurs fort contrarié de se voir éloigné de la France pour plus d'une année. Sans rien sacrifier de son autorité, Willaumez agit avec tact et avec sagesse vis-à-vis du capitaine qui lui était imposé. Il se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, mais il apprit, presqu'au moment d'y toucher, que les Anglais avaient enlevé à la Hollande cette position importante; il croisa, sans rencontrer les convois qu'il cherchait entre l'Afrique et l'Amérique, et se porta ensuite dans les parages de Cayenne; il fit quelques prises de peu d'importance, puis il se dirigea vers le Nord, avec l'espoir d'intercepter un riche convoi allant de la Jamaïque en Angleterre; il voulait ensuite se rendre à Terre-Neuve et détruire les établissements de pêche. Une tempête effroyable vint fondre sur l'escadre dans la nuit du 19 au 20 août 1806; elle la dispersa, la plupart des vaisseaux furent démâtés et éprouvèrent des avaries très-considérables. Un des vaisseaux de l'escadre, *l'Impétueux*, périt sur les côtes des Etats-Unis; l'*Eole* et une frégate se réfugièrent dans la Chesapeake, n'en sortirent plus et y furent démolis. Le prince Jérôme revint vers la France et fut assez heureux pour échapper aux croiseurs anglais et pour gagner, par une manœuvre audacieuse, un petit port de la Bretagne. Le *Foudroyant* se dirigea vers la Havane, et le 15 septembre étant fort près de ce port, il eut un engagement avec la frégate de 44 canons, *l'Anson*, qui cessa bientôt une lutte inégale. Après avoir réparé ses avaries, il retourna en France, déjoua, par des manœuvres habiles, les poursuites de quelques vaisseaux anglais et regagna la rade de Brest. Pendant les années 1807 et 1808, Willaumez commanda la flotte réunie à Brest, mais que les circonstances condamnaient à l'immobilité. Toutefois, au commencement de 1809, elle put croire qu'elle aurait enfin l'occasion de rendre d'importants services. Napoléon, malgré les soucis que lui causaient l'Espagne et l'Autriche, voulut voir si la fortune, jusque-là si rigoureuse sur les mers à l'égard des Français, se montrerait enfin plus secourable; il donna à Willaumez l'instruction de sortir brusquement de Brest, de se porter devant Lorient et devant Rochefort, de détruire ou de disperser les stations anglaises chargées d'observer ces deux ports, de rallier à lui les vaisseaux français qui s'y trouvaient et de se diriger ensuite avec ces forces imposantes sur les Antilles, afin de frapper le commerce anglais et de mettre à contribution les colonies britanniques. Le plan était bien conçu; le début de l'exécution fut heureux; l'amiral effectua avec habileté et bonheur sa sortie du port de Brest; il donna le change à la croisière anglaise et se porta vers Lorient, mais l'escadre ennemie, avertie par ses bâtiments légers du mouvement des Français, avait opéré une retraite précipitée, et les vaisseaux qui étaient à Lorient ne se trouvèrent pas en mesure de sortir. Il en fut de même à Rochefort, et tandis que Willaumez, bouillant d'impatience, perdait quelques jours dans l'attente en dehors de l'île d'Aix, les croisières anglaises eurent le temps de se rallier et elles vinrent en forces supérieures menacer la flotte française, qui dut se rapprocher du littoral. Willaumez profita d'un coup de vent qui avait forcé l'ennemi à prendre le large pour regagner Brest, et il laissa sur la rade de l'île d'Aix et sous les ordres de l'amiral Allemand plusieurs vaisseaux qui, peu de temps après, furent l'objet d'une attaque de brûlots anglais audacieusement conduits par lord Cochrane, alors capitaine de frégate. Cette tentative vigoureuse infligea à la France une perte sensible. Napoléon reconnut que si les conseils de Willaumez avaient été suivis, cet échec eût été prévenu; il ne laissa pas l'amiral à Brest, où il n'y avait plus rien à faire; il lui confia le commandement de la flotte réunie au Zuyderzée, et en vue des côtes britanniques, mais les guerres de 1812 et de 1813 appelèrent toute l'attention du maître, tous les efforts de la France, et il n'y eut pour l'intrépide marin aucune occasion d'agir. Pendant le cours de ses longues campagnes, il n'avait jamais été gravement blessé. La paix ayant été rendue à l'Europe, il ne fut plus employé à la mer, mais le gouvernement de la restauration eut le bon sens de le faire figurer dans diverses commissions chargées de l'administration et du perfectionnement de la marine. Willaumez se consacra avec zèle à des travaux qui avaient pour lui un vif attrait, et il se plut à faire effectuer à ses frais une importante collection de modèles de bâtiments de guerre. Le roi Louis-Philippe manifesta pour ce vétéran la plus sincère estime, et il le chargea en 1834 de l'inspection du matériel général des ports. Mettant à profit les loisirs que lui avait faits la paix, Willaumez avait rédigé un *Dictionnaire de marine* qu'il publia en 1820, en 2 volumes in-8°, et qui reparut en 1825 et en 1830, avec des additions et des améliorations importantes. C'est un ouvrage classique en son genre et qui jouit d'une réputation bien méritée. Devenu forcément arriéré par suite de la révolution qu'a introduite dans la marine l'application de la vapeur, il a été refondu par M. E. Bouet. Willaumez fut élevé au rang de pair de France et nommé grand-croix de la Légion d'honneur. Il est mort à Suresnes près Paris, le 17 mai 1845. — Un autre Willaumez (Etienne-Joseph), parent du

précédent, né le 19 mars 1774, embrassa également la profession de marin et. après avoir servi avec honneur pendant les guerres de la république et de l'empire, il mourut le 19 février 1817, en possession du grade de capitaine de vaisseau de première classe. Il est auteur d'un ouvrage fort apprécié dans la marine militaire : *Exercices et manœuvres du canon à bord des vaisseaux du roi, et Règlement sur le mode d'exercice des officiers et des équipages;* une quatrième édition a vu le jour en 1830. Cet officier a de plus revu et annoté la seconde édition du *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux* par Forfait, publiée en 1815. B—N—T.

WILLDENOW (CHARLES-LOUIS), botaniste, né à Berlin en 1765, était fils d'un apothicaire, qui l'instruisit dans sa profession et l'envoya ensuite à Halle pour y étudier la médecine, puis à Langensalza, où le chimiste Wiegleb avait un laboratoire de pharmacie chimique. Ayant pris, en 1789, les degrés de docteur en médecine, Willdenow revint à Berlin et s'y maria. Ses ouvrages sur la botanique le recommandèrent à la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine et de chirurgie, qu'il obtint en 1798. L'académie des sciences de Berlin l'avait admis, en 1794, au nombre de ses membres. En 1801, il fut nommé professeur de botanique à cette académie. On le chargea aussi de l'enseignement de cette science à l'administration des eaux et forêts et à la pépinière royale, puis on l'attacha au comité médical du ministère de l'intérieur. Enfin le jardin botanique de Berlin fut confié à ses soins. Ce jardin était peu de chose lorsque Willdenow en prit la direction; mais grâce à son savoir, à son zèle et à sa correspondance étendue avec les botanistes et voyageurs dans toutes les parties du monde, il fut à portée de l'enrichir d'une foule de végétaux exotiques, qui servirent en même temps à ses recherches savantes, surtout à son vaste ouvrage : *Species plantarum*. On peut prendre une idée de ce que Willdenow fit pour le jardin botanique de Berlin en parcourant son catalogue des plantes qui y furent cultivées sous sa direction. Son ami Klein, avec lequel il avait botanisé au Hartz et dans la forêt de Thuringe, lui envoya des plantes de l'Inde. Humboldt et Bonpland lui procurèrent des plantes de l'Amérique; Labillardière et Smith, celles de la Nouvelle-Hollande; Schousboe et Desfontaines, celles de l'Afrique septentrionale; Wahlenberg, celles de la Laponie, etc. Son herbier se composait, à sa mort, de plus de vingt mille espèces. Dès son enfance, il avait pris plaisir aussi à recueillir des insectes et des oiseaux. Il forma un petit cabinet zoologique, dont il fit présent ensuite au musée de Berlin. En 1804, Willdenow fit une excursion en Autriche et dans la haute Italie; et sept ans après, de Humboldt le fit venir à ses frais à Paris avec sa famille, pour qu'il décrivît les milliers de plantes inédites apportées de l'Amérique. Willdenow passa huit mois dans cette capitale, où les botanistes le trouvèrent au-dessous de la réputation qu'il avait acquise. S'étant peu occupé du travail pour lequel il avait été appelé, il promit de l'achever à Berlin, et de Humboldt lui fournit les moyens de retourner par la Hollande dans sa patrie. Il avait étudié les herbiers de Paris, et revint avec une ample moisson de plantes. Mais, à son arrivée, sa santé parut très-délabrée. Il languit encore quelques mois et expira le 10 juillet 1812, après avoir visité quelques jours auparavant, pour la dernière fois, le jardin enrichi et presque créé par lui. Son caractère était pacifique, mais il était peu communicatif, gardait soigneusement pour lui les richesses végétales qu'il obtenait libéralement des autres, et l'on remarque comme une circonstance particulière qu'il n'a point formé d'élèves distingués. Vingt-quatre sociétés savantes se l'étaient associé. Le roi de Prusse avait récompensé par la décoration de l'Aigle rouge, troisième classe, les soins que Willdenow donnait au jardin botanique de la capitale. Thunberg lui avait dédié une plante du cap de Bonne-Espérance. Cavanilles lui en dédia une autre, dont lui-même changea le nom. Voici ses principaux ouvrages : 1° *Prodromus floræ berolinensis*, 1787 ; 2° *Dissertatio inaug. de achilleis*, 1789 ; 3° *Historia amaranthorum*, Zurich, 1790, in-fol. ; 4° *Eléments de botanique*, Berlin, 1792 ; 5° édit., 1810. Cet ouvrage, rédigé pour ses cours, fut traduit en plusieurs langues, entre autres en anglais, par Smith, et il eut beaucoup de succès. Il a longtemps servi de guide dans plusieurs universités d'Allemagne. 5° *Phytographia*, Erlangen, 1797, in-fol., cahier 1er, recueil insignifiant de figures de plantes rares, qui n'a pas été continué, faute d'encouragements ; 6° *Arboriculture berlinoise spontanée*, Berlin, 1796 ; 2° édit., 1811, in-8°. Dans la première édition, l'auteur n'avait décrit que quatre cent quatre-vingt-dix-sept espèces d'arbres et d'arbustes croissant spontanément aux environs de Berlin. La seconde en fait connaître sept cent soixante-dix, qui toutes ont été rassemblées par Willdenow au jardin botanique. L'auteur ajoute des instructions sur la manière de les cultiver. 7° *Species plantarum exhibentes plantas rite cognitas ad genera relatas cum differentiis specificis, nominibus trivialibus, synonymis, selectis locis natalibus, secundum systema sexuale digestas*, Berlin, 1797-1810, 5 vol. en 9 part. Dans les premiers volumes, l'auteur n'avait eu ni livres ni herbiers à sa disposition : aussi sont-ils bien inférieurs aux derniers. Willdenow a inutilement grossi son ouvrage en transcrivant à côté de sa propre phrase, pour chaque plante, les phrases d'autres botanistes, même de ceux qui n'ont fait que copier les auteurs originaux. Malgré leurs défauts, les *Species plantarum* sont encore aujourd'hui le livre le plus complet de ce

genre, et la plupart des botanistes s'y réfèrent par la commodité des citations, quoique depuis la publication de ces *Species* la botanique ait acquis une foule de nouvelles connaissances. C'est ainsi, par exemple, que l'on connaît maintenant quinze cents espèces de fougères, tandis que Willdenow n'a pu en citer que treize cent trente et une. D'ailleurs cet ouvrage, qui devait mettre au niveau des connaissances du temps le système présenté par Linné, est resté incomplet. Willdenow a été surpris par la mort au milieu de son travail sur les végétaux cryptogamiques. 8° *Guide pour étudier soi-même la botanique*, Berlin, 1804 ; 2e édit., 1809 ; 9° *Hortus berolinensis*, vol. 1er, Berlin, 1806. C'est un commencement de la description, avec figures, des plantes du jardin botanique de cette ville. 10° *Enumeratio plantarum horti regii botanici berolinensis*, Berlin, 1809, in-8°. M. de Schlechtendahl a donné sous le même titre, à Berlin, en 1813, un supplément à cet ouvrage. Dans la préface, l'auteur expose le mérite de Willdenow comme directeur du jardin de Berlin. Quand il en prit la direction, le jardin ne comptait que douze cents plantes. Il n'y avait point de serres chaudes pour des plantes tropicales : Willdenow porta le nombre des plantes à six mille trois cent cinquante et une ; il fit toutes les dispositions nécessaires pour la culture et la propagation des plantes exotiques. Il se procura plusieurs plantes rares en faisant germer les graines contenues dans les plantes sèches de son herbier. En 1809, une grêle épouvantable, dont il a décrit les désastres dans un rapport fait à l'académie, détruisit une grande partie de la végétation du jardin ; mais, grâce à ses efforts, ce malheur fut réparé. Willdenow fut aussi éditeur et annotateur d'une édition faite en Allemagne, en 1793, de la *Flora cochinensis* de Loureiro. Il remporta, avec Stromeyer, le prix dans une société scientifique allemande, pour un mémoire sur les diverses espèces de fruits. Cet écrit parut à Erfurt, 1801. On a de lui quelques mémoires peu importants dans le recueil de l'académie des sciences de Berlin, entre autres sur l'aloès, sur le genre des chares, sur quelques genres de palmes, sur la différence des végétations dans les hémisphères méridional et septentrional ; le Magasin de la société des amis des sciences naturelles renferme également plusieurs mémoires de Willdenow, sur les fougères et sur d'autres objets. Son herbier a été acheté avec sa bibliothèque par le gouvernement prussien. La confusion qui régnait dans cet herbier a induit dans de graves erreurs quelques botanistes allemands qui ont commencé à publier les plantes qu'il contient, et qui n'ont pas remarqué que les mêmes plantes s'y retrouvent souvent sous des noms différents, et que les phrases composées par Willdenow, qui ne les destinait peut-être pas à l'impression, sont faites très-légèrement. M. de Schlechtendahl a donné une notice biographique sur Willdenow dans le sixième volume du Magasin de la société des amis des sciences naturelles. D—G.

WILLE (Jean-George), graveur, né en 1717 à Kœnigsberg, entre Giessen et Wetzlar, dans la Hesse, manifesta dès l'âge de deux ans son goût pour le dessin de telle manière, que pour apaiser ses pleurs on était obligé de lui donner de la craie ou des charbons, avec lesquelles il crayonnait sur les murs ou sur les planchers de la maison de son père. A l'âge de dix ans on le plaça chez un peintre où il apprit le dessin et commença même à peindre. Mais un penchant irrésistible le portait vers la gravure ; ses premiers essais dans cet art se firent sur la vaisselle d'étain de son père, sur laquelle il ajouta des figures et des ornements. Ayant observé que ceux qui existaient primitivement avaient dû être tracés par un instrument d'une forme angulaire, il en fit faire un d'après son idée à un taillandier de la ville, et l'enfonça dans un manche d'alène. Il s'amusait alors à sillonner des traits sur des plaques d'étain, et sachant déjà assez bien dessiner, il parvint à graver des ornements, des oiseaux, et même des têtes. Comme il n'avait aucune connaissance de l'imprimerie, il s'avisa de mêler du beurre avec du noir de fumée, et à l'aide d'un pressoir à cidre, il obtint des épreuves qui, tout imparfaites qu'elles étaient, lui donnaient cependant l'espoir de la réussite. S'apercevant que l'étain, par sa mollesse, était peu propre à remplir son objet, il prit un vieux chaudron de cuivre dont il aplatit les bords à coups de marteau, passa ensuite un grès dessus pour effacer les traces du marteau, et parvint à faire des choses assez bonnes. Un libraire de Giessen lui ayant permis l'usage d'une petite presse de taille-douce, il commença enfin à voir à peu près le résultat de son travail. Il aperçut chez un arquebusier de cette ville différents sujets gravés sur des fusils destinés à divers princes d'Allemagne ; il entra chez cet artisan, où il resta plus de deux ans occupé à graver et à ciseler sur argent et sur acier. Muni de cent rixdallers amassés à force de travail et d'économie, il s'achemina vers Paris à l'âge de dix-neuf ans, disant à son père, qui n'aurait pas voulu qu'il quittât l'Allemagne, qu'il allait à Augsbourg. Arrivé dans cette capitale, il se présenta chez Dallé, qui, voyant ses essais et pressentant ce qu'il serait un jour, voulut l'engager à venir travailler chez lui. Wille, jaloux de sa liberté, consentit à s'occuper de ses ouvrages, mais seulement dans sa chambre. Ce fut à cette époque qu'il fit, pour la suite d'Odieuvre, un grand nombre de petits portraits dont plusieurs sont très-remarquables, entre autres celui du grand Frédéric. Tous ces portraits, dont le mieux payé ne lui valut que trente francs, coûteraient aujourd'hui trente ou quarante louis la pièce. Cependant sa réputation s'étant répandue

dans toute l'Europe, il ne tarda pas à se dédommager de tous les sacrifices que lui avait imposés son envie de parvenir à la célébrité. Parmi le grand nombre d'ouvrages émanés du burin de Wille, nous citerons le portrait du comte de St-Florentin, ceux du maréchal de Saxe, de Massé de Boullongne, de Marigny; ses estampes des musiciens ambulants, des offres réciproques, celles du concert de famille, de l'observateur distrait, de la gazetière hollandaise, du petit physicien, etc., etc. Cet artiste avait été reçu membre de l'académie des beaux-arts de Paris en 1761. Un burin brillant, varié, quelquefois trop hardi, un dessin correct, un effet piquant sans noir, forment le caractère du talent de ce maître, aussi estimable par ses qualités morales que par ses ouvrages. Bervic, Muller et Schurmzer furent ses élèves les plus distingués. Il est mort en 1807, à Paris, qu'il n'avait plus quitté, à l'âge de 90 ans. Un très-beau portrait de Wille a été peint par son ami le célèbre Greuze, et a été parfaitement gravé par son élève J.-G. Muller, en 1776 (1). P—E.

WILLEBRAND (Jean-Pierre), directeur de la police à Altona, né le 12 septembre 1719, mourut à Hambourg le 22 juillet 1786. Nous avons de lui : 1° *Chronique des villes anséatiques* (all.), Lubeck, 1748, in-fol.; 2° *Mémoires historiques, et observations recueillies dans les voyages* (all.), Hambourg, 1758, in-8°; réimprimé à Leipsick, 1769, in-8°; 3° *Abrégé de la police*, Hambourg, 1763, in-8°; 4° *Réflexions sur la ligue anséatique, et sur l'importance de son histoire* (all.), Hambourg, 1768, in-8°. G—Y.

WILLEHADE (Saint), apôtre de la Saxe, naquit dans le Northumberland vers le milieu du 8e siècle. Ayant été élevé au sacerdoce, il se sentit vivement pressé du désir de prendre part aux travaux apostoliques de St-Willibrod et de St-Boniface. Il s'embarqua, aborda sur les côtes de la Frise vers l'an 772, et commença sa mission à Dockum, près du lieu où St-Boniface et ses compagnons avaient versé leur sang pour Jésus-Christ en 754. Les prédications de Willehade furent écoutées, et il eut le bonheur de baptiser un grand nombre d'infidèles. De Dockum il alla toujours prêchant jusqu'à ce qu'il eut passé l'Elbe. Il y avait sept ans qu'il annonçait Jésus-Christ parmi les Saxons, lorsque sa mission fut interrompue par la révolte générale de ces peuples contre Charlemagne, en 782. Plusieurs des missionnaires dont il était le chef ayant été mis à mort, il s'embarqua pour la Frise, d'où il se rendit à Rome, afin de faire connaître au pape Adrien l'état de sa mission en Saxe. Il fut reçu avec distinction par le chef de l'Eglise. Etant revenu en France, il se retira dans le monastère d'Epternac près de Trèves, où il passa deux ans, attendant l'issue de la guerre en Saxe. Là il rassembla ses coopérateurs, copia les épîtres de St-Paul et d'autres livres, allant souvent prier sur le tombeau de St-Willibrod, pour lequel il avait une vénération particulière. Les Saxons se soumirent en 785; Witikind, leur chef, reçut le baptême; et Willehade, protégé par Charlemagne, retourna en Saxe. Le 15 juillet 787, il fut consacré évêque des Saxons, et il établit sa résidence dans la ville de Brême, qui fut fondée vers ce temps-là. Il fit bâtir sa cathédrale en bois, sous l'invocation de St-Pierre. Plus tard Willoric, son successeur, la fit reconstruire en pierre. Ce saint prélat mourut en 789 dans un village de la Frise, d'où son corps fut transféré à Brême et enterré dans la cathédrale. On a sous son nom plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite surtout des *Commentaires sur les Epîtres de St-Paul*. La vie de Willehade a été écrite par St-Anschaire, son troisième successeur. G—Y.

WILLEMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), né à Luxembourg le 29 novembre 1790, fut, comme presque tous les jeunes gens venus au monde à cette époque, voué de bonne heure à la profession des armes. Après avoir fait ses études au lycée de Mayence et au prytanée de St-Cyr, il entra à l'âge de dix-huit ans à l'école polytechnique et, lorsqu'il en sortit, il reçut le brevet de sous-lieutenant dans un régiment du génie. Il servit en Allemagne et, à la bataille de Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi. En 1814, le ministère de Louis XVIII le nomma capitaine, mais il ne tarda pas à quitter le service, qui ne lui offrait que la chance d'un avancement très-lent après une longue oisiveté, et il retourna dans son pays natal. Il entra dans l'administration des ponts et chaussées, et, grâce à sa capacité bien reconnue, il s'éleva au grade d'ingénieur en chef de la province de Liége. La révolution de 1830 ouvrit à son activité une carrière nouvelle; il épousa avec ardeur la cause de l'indépendance, et il prit immédiatement du service. L'arme du génie n'existait pas; il l'organisa, et, nommé sous les drapeaux de la Belgique colonel en 1831, il dirigea ce qui concernait les fortifications. En 1836, il fut élevé au rang de général, et il reçut le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il conserva pendant quatre ans; mais alors le cabinet dont il faisait partie, ayant vu les chambres se prononcer contre lui, dut obéir aux exigences du régime parlementaire en donnant sa démission. Il conserva toutefois la bienveillante confiance du roi Léopold, qui le chargea de représenter la Belgique auprès de la cour de Prusse. En 1845,

(1) M. Georges Duplessis a publié, en 1857, 2 vol. in-8°, les *Mémoires et journaux de Wille*, d'après les manuscrits de la bibliothèque de Paris. En tête se trouve une préface de MM. Edmond et Jules de Goncourt. Les *Mémoires* occupent une centaine de pages; Wille commença à les écrire dans sa quatre-vingt-huitième année, à la demande de son fils, et il ne les termina point; ils s'arrêtent à l'année 1741. Le *Journal* est beaucoup plus étendu : la première date est du 31 mai 1759. Pendant cette longue période, Wille a noté presque jour par jour sa vie presque entière. Au milieu de beaucoup de détails oiseux et de faits insignifiants racontés avec une naïve bonhomie, il y a dans ces éphémérides des indications utiles à l'histoire des arts à cette époque; les notes substantielles et succinctes de l'éditeur ne forment pas la partie la moins intéressante de cette publication.

l'ancien ingénieur et militaire, devenu décidément diplomate, passa à la Haye. Après avoir longtemps rempli ces fonctions, il rentra dans la retraite, et il est mort le 28 janvier 1858. Avant de devenir homme d'État, Willemar s'était occupé de littérature; les recueils de diverses sociétés littéraires de Bruxelles, de Liége, de Cambray, ont inséré des pièces de vers dont il est l'auteur, et il s'était exercé à traduire en vers français un des chefs-d'œuvre de Schiller, *Don Carlos;* mais ce travail est, nous le croyons, resté inédit. Z.

WILLEMET (Pierre-Rémi), professeur d'histoire naturelle et directeur du jardin des plantes de la ville de Nancy, naquit le 13 septembre 1735, à Norroi, joli village sur la Moselle, à peu de distance de Pont-à-Mousson. Ses parents, Suédois d'origine, ne purent lui donner l'instruction dont il paraissait avide; et sans un oncle qui était chargé de la direction d'une pharmacie à Nancy, il eût été complétement perdu pour les sciences. Ce fut dans cette officine que le jeune Willemet fut initié à la connaissance de l'histoire naturelle. Il eut des succès, et par conséquent des ennemis. Ceux-ci lui suscitèrent des tracasseries nombreuses, dont il eut le bonheur de triompher, et en 1762 il fut reçu l'un des membres du collége de pharmacie. Assuré d'un état honorable et lucratif, il voulut approfondir tout ce qui s'y rattachait, et surtout se perfectionner dans la botanique, qu'il aimait avec passion et qu'il cultiva pendant toute sa vie de manière à mériter les suffrages de tous les savants, et l'honneur d'être inscrit sur le tableau des académies les plus célèbres de l'Europe. Il se lia d'amitié avec Haller, Vicq-d'Azyr et le grand Linné. En 1774, il s'occupa de recherches sur les plantes indigènes propres à être substituées au séné, à l'ipécacuanha et au kinkina. Son mémoire fut couronné par l'académie de Lyon, qui avait proposé ce sujet. Il a été imprimé sous le titre de *Matière médicale indigène*, Nancy, 1783, in-8°. Cinq ans plus tard parut sa *Phytographie économique de la Lorraine*, Nancy, 1780, un vol. in-8°, réimprimé en deux gros volumes sous le titre de *Phytographie encyclopédique ou Flore économique*, Nancy, 1805, et Paris, 1808. Cet ouvrage est rédigé d'après le système sexuel, et contient avec les plantes indigènes au sol de la Lorraine celles d'ornement ou exotiques, cultivées dans les jardins, présentant quelque utilité en médecine ou dans les arts. On y trouve aussi des faits historiques et des anecdotes qui ajoutent à l'intérêt de la spécialité. En 1787, l'académie de Lyon imprima sa *Lichénographie économique*, ou histoire des lichens utiles, in-8°, qui renferme des vues et des expériences fort intéressantes, même aujourd'hui que cette famille est mieux connue. Trois années plus tard parut sa *Monographie des plantes étoilées*, Strasbourg, 1791, in-8°, dont les botanistes font encore l'éloge pour la méthode et l'exactitude des observations. La mort de son fils, qu'il apprit à cette époque, répandit sur le reste de sa vie une teinte de mélancolie d'autant plus amère, que tous les objets de la science qu'il cultivait lui rappelaient sans cesse ce fils chéri. Dès lors Willemet ne s'occupa plus de sa gloire. Il forma de bons observateurs pendant qu'il professa à l'école centrale de Nancy; il enrichit le dictionnaire de pharmacie de l'Encyclopédie méthodique, les Mémoires des académies, surtout celle de Leipsick, la *Feuille du cultivateur*, la *Gazette de Deux-Ponts*, le *Journal de physique*, etc., d'une foule d'articles pleins d'utiles observations; mais il ne fit plus aucun ouvrage, quelque vives que fussent les instances de ses amis. « J'ai perdu, disait-il, « toute aptitude à un travail de longue haleine, « depuis la mort de celui qui devait hériter de « mon nom. J'étudie pour me distraire, et si « j'écris encore, c'est pour remercier les savants « qui pensent encore à moi. » Il dirigea le jardin des plantes de Nancy avec une affection toute paternelle, et ne négligea rien pour l'enrichir de ce qui lui paraissait utile. La mort le surprit le 21 juin 1807, terminant un *Dictionnaire bibliographique des écrivains naturalistes*, dont on a annoncé la publication, mais qui n'a point vu le jour. C'est une perte réelle : l'étendue des relations de Willemet, ses connaissances, son impartialité, promettaient un ouvrage complet, et vraiment classique. Necker, Durande, Delarbre et plusieurs autres botanistes ont attaché son nom à des plantes. Alex. de Haldat a publié l'*Eloge de Willemet*, Nancy, 1807, in-8°; et Lamoureux une *Notice biographique sur Willemet*, Bruxelles, 1808, in-8°. T. d. B.

WILLEMET (Pierre-Remi-François), fils du précédent, naquit le 2 avril 1762 à Nancy, où il fit ses premières études avec la plus grande distinction. A quinze ans, il possédait si bien la langue grecque, qu'il publia la traduction en vers de plusieurs épigrammes de l'*Anthologie;* mais l'étude de l'histoire naturelle le détourna de la littérature. Ses connaissances prématurées, qu'il augmentait chaque jour, l'amenèrent à Paris, où il suivit le cours de botanique de Lemonnier, les hautes classes du collége Mazarin, et les leçons de médecine. Parmi les manuscrits de la bibliothèque royale qu'il aimait à consulter, il trouva plusieurs morceaux inédits d'Oribase et d'autres médecins grecs; il en fit la traduction, qu'il accompagna d'un commentaire, et pria le savant Brunck de les agréer comme un hommage de sa haute vénération. L'illustre helléniste l'encouragea à poursuivre une carrière que tout annonçait devoir être brillante. En 1781, le jeune Willemet se prépara à recevoir le bonnet doctoral par un mémoire *sur l'usage du fluide électrique dans l'économie animale;* puis, en 1782, par un autre mémoire dont le sujet était d'examiner *si les vertus des plantes peuvent être déduites de leur caractère botanique;* enfin, en 1783, par sa thèse :

De l'usage du froid dans les maladies. De 1784 à 1788, il visita les hôpitaux militaires de Strasbourg, une grande partie de l'ancienne Lorraine, les montagnes des Vosges et les plaines de la Champagne. Reçu agrégé au collége de médecine de Nancy, il fit, selon l'usage, un discours inaugural, dont le texte était le sixième aphorisme d'Hippocrate, première section. Il fut du nombre des premiers fondateurs de la société linnéenne de Paris, en 1788, et y lut plusieurs mémoires qui annonçaient l'étendue et la profondeur de ses connaissances. Peu de temps après il s'embarqua pour les Indes, avec les ambassadeurs de Tippoo-Saïb, se promettant bien de tirer parti de ce voyage pour la science qu'il cultivait. Déjà les récoltes qu'il avait faites en plantes sur la côte occidentale d'Afrique, au cap de Bonne-Espérance, à Madagascar, à Ceylan, promettaient beaucoup, quand, arrivé à Pondichéry, il essuya, de la part du gouverneur de Conwai, toutes les persécutions imaginables. Le chagrin qu'il en éprouva altéra sa santé à tel point, que, descendu dans les Etats de Tippoo, en 1790, et parvenu à Séringapatnam, il sentit ses forces s'affaiblir et mourut en août de la même année, à peine âgé de 28 ans. Il a laissé inédit un *Systema fungorum*, rédigé selon une méthode synoptique qu'il avait imaginée d'après celle de Morisson, et dans laquelle il voulait amener toujours à l'espèce par une dichotomie consistant en un seul caractère. Ce travail est perdu pour la science. P. Willemet avait aussi préparé un mémoire assez considérable sur les nombreuses variétés du *medicago polymorpha*. Millin a donné une *Notice sur Willemet*, Paris, 1790, in-4°. T. D. B.

WILLEMIN. *Voyez* VUILLEMIN.

WILLEMIN (NICOLAS-XAVIER), antiquaire français, naquit à Nancy le 5 août 1763. D'une famille qui a donné le jour à des graveurs célèbres, il vint à Paris assez jeune et s'y livra d'abord à l'étude de la gravure en taille-douce. Il eut des maîtres renommés; Taillasson et Lagrenée, membres de l'ancienne académie de peinture, lui apprirent le dessin. L'étude des antiquités avait surtout de l'attrait pour le jeune Willemin, et bientôt il fit paraître un premier ouvrage qui, répandu dans les fabriques et les manufactures, y fit une sorte de révolution dans les arts de luxe. Il était intitulé *Meubles et ustensiles des Grecs et des Romains* (1). Encouragé par ce premier succès, Willemin publia peu après une autre œuvre, sinon plus importante, du moins plus volumineuse, ayant pour titre : *Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instruments de musique, leurs meubles et les décorations de leurs maisons d'après les monuments antiques, avec un texte tiré des anciens auteurs*, Paris, 1798-1802, 2 vol. grand in-fol., avec 180 planches. Les dessins et les gravures sont de Willemin; quant au texte, il fut rédigé par un érudit distingué, l'abbé de Tersay. Cet autre ouvrage eut comme le précédent une heureuse influence sur les arts en général, et sur l'art dramatique en particulier, en ce qu'il fit adopter des costumes conformes aux types des vêtements anciens. L'exact antiquaire ne s'en tint pas là. Ayant l'ambition de compléter les travaux si estimables pour l'époque où ils parurent, des Montfaucon et des Legrand d'Aussy, il publia d'abord les *Monuments de l'antiquité et du moyen âge de la France et de l'Italie*, 1825, in-fol. avec six planches, avec des notices par Saint-Léger et plusieurs gens de lettres, une livraison. Elle fut suivie des *Monuments français pour servir à l'histoire des costumes civils et militaires, armes, armures, instruments de musique, meubles de toute espèce et décorations intérieures et extérieures des maisons, depuis l'origine jusqu'au règne de Louis XIV, avec un texte historique par Pottier*, Paris, 1806-1839. Ce titre, auquel répondait parfaitement l'exécution, annonçait suffisamment quels services l'œuvre était appelée à rendre à l'art et à l'histoire. Elle fut publiée en cinquante livraisons. Ces travaux, d'une érudition qui rappelle les œuvres considérables des bénédictins, valut à Willemin une distinction méritée, une médaille d'or, que le roi Charles X lui décerna en 1825. Quelques années plus tôt (1821), il était admis dans la société des antiquaires de France. Des pertes d'argent, des souscriptions promises, mais non effectuées, causèrent un vif chagrin à cet artiste consciencieux et altérèrent même ses facultés intellectuelles. Il mourut le 23 janvier 1833. Un de ses confrères de la société des antiquaires prononça son éloge (*voy.* les *Mémoires* déjà cités de cette société). L. R—L.

WILLEMS (JEAN-FRANÇOIS), littérateur belge, connu comme le promoteur de ce qu'on a appelé le *mouvement flamand*, naquit à Bouchot, près d'Anvers, le 11 mai 1793. A douze ans, il fut envoyé dans la petite ville de Lierre afin d'apprendre le chant et le jeu de l'orgue; les moyens d'instruction étaient alors bien insuffisants dans la Belgique, qu'avaient bouleversée la guerre et la révolution; le jeune Willems eut la bonne fortune de rencontrer pour protecteur un homme instruit, M. Bergmann, qui dirigeait l'éducation de ses enfants; il admit Jean-François aux leçons qu'il donnait à sa famille; il lui enseigna le latin. Il existait encore à Lierre une de ces chambres de rhétorique qui avaient fleuri avec éclat dans l'ancienne Belgique, et elles représentaient des espèces de mystères. Willems fut un des acteurs de ces drames naïvement pieux; il joua notamment le rôle de l'ange Gabriel dans la scène de l'Annonciation qui faisait partie d'une pièce intitulée *la Naissance et l'enfance de Jésus-Christ*. A quatorze ans, Willems écrivit en vers flamands une satire contre les autorités de

(1) M. Quérard (*France littéraire*), si exact d'ailleurs, ne mentionne point ce premier ouvrage indiqué par M. Gilbert en sa notice sur Villemin (*Mémoires de la société des antiquaires de France*, série 1836, t. 2).

Bouchot qui avaient destitué son père de l'emploi de percepteur des contributions. Il alla à Anvers travailler dans l'étude d'un notaire, et en 1812, un concours ayant été ouvert sur la meilleure pièce de vers destinée à célébrer la victoire de Friedland et la paix de Tilsitt, il obtint le prix et triompha de vingt-six rivaux. Il suivit avec assiduité à cette époque les représentations d'un théâtre d'amateurs et il y fit jouer avec succès deux comédies : *le Riche Anversois*, et *Quintin Matsys*. Après la chute de l'empire français, l'union de la Belgique et de la Hollande appela l'attention sur l'idiome flamand, qui est, à très-peu de différence près, le même que celui qu'on parle à Amsterdam. Il se forma un parti qui, obéissant à un sentiment de patriotisme, crut devoir repousser énergiquement l'emploi de la langue française. Willems adopta cette idée avec ferveur, et en 1818, il fit paraître une épître *aux Belges* (*Aen de Belgen*) afin de les exhorter à rester fidèles à la langue de leurs ancêtres. Bientôt après parut la *Dissertation sur la langue et la littérature de la Hollande et sur leurs rapports avec les provinces méridionales des Pays-Bas*. Cet ouvrage, entrepris en 1819 et terminé en 1824, forme deux volumes ; il a pour but de tracer l'histoire de la littérature flamande depuis le 13e jusqu'au 19e siècle, d'établir que les lettres ont fleuri en Belgique tant que l'idiome national a été cultivé, mais qu'elles sont tombées en décadence depuis la séparation des provinces du Nord d'avec celles du Midi, résultat des guerres religieuses du 16e siècle. Alors le latin d'abord, le français ensuite dominèrent d'une façon absolue, et l'idiome national perdit tout son éclat. De vives critiques furent dirigées contre le livre de Willems ; les libéraux belges l'accusèrent de se faire l'auxiliaire du gouvernement hollandais, de seconder le projet de rendre obligatoire dans les tribunaux, dans les actes officiels, l'usage de la langue des Pays-Bas ; les catholiques s'indignèrent en voyant vanter la littérature d'un pays protestant signalée comme fort supérieure à celle des provinces catholiques. Comme premier essai d'un tableau de l'histoire de la littérature flamande, la *Dissertation* fut utile, mais depuis de nouvelles recherches ont bien mieux mis ce sujet en lumière. Willems soutint de vives polémiques contre plusieurs de ses antagonistes, notamment contre M. Sylvain Van de Weyer, littérateur et diplomate éminent, depuis ministre plénipotentaire de Belgique à Londres. La révolution de 1830 survint, elle eut des suites fâcheuses pour Willems. Le gouvernement néerlandais lui avait donné la place lucrative de receveur de certains impôts à Anvers ; il était également conservateur adjoint des archives de cette ville ; privé de ses fonctions, il fut envoyé avec un emploi inférieur dans la petite ville d'Ecloo ; il y resta quatre ans. Mais les amis de la littérature nationale élevèrent en sa faveur une voix qui fut enfin écoutée : son ancien adversaire, M. Van de Weyer, plaida chaudement sa cause, et en 1835 il obtint à Gand un poste équivalant à celui qu'il avait déjà occupé. Il avait publié en 1834 une traduction en langue flamande moderne d'une des productions littéraires les plus curieuses du moyen âge, le *Roman du Renard*, qu'il regarda toujours comme ayant eu en Flandres son origine primitive. En 1835, un manuscrit offrant une rédaction fort ancienne de cette épopée satirique se trouva dans l'immense bibliothèque d'un amateur anglais livrée aux enchères. Willems insista pour que le gouvernement belge acquît ce monument littéraire ; le manuscrit appartenant à Richard Heber fut acheté à un prix élevé (cent soixante livres sterling), et le zélé philologue eut la satisfaction d'en donner une édition soignée avec préface et notes. L'opinion publique était redevenue favorable à la cause de l'idiome national. Willems vit s'établir à Gand une société dont il fut tout naturellement le président et qui avait pour but l'encouragement de la langue et de la littérature flamande ; il se mit à la tête d'une publication périodique, le *Belgisch Museum*, dont il parut dix volumes et qui était si bien son ouvrage qu'elle cessa de paraître presque aussitôt après sa mort. Décoré en 1838 de la croix de Léopold, Willems eut le plaisir de voir le mouvement dont il avait donné le signal s'affermir et s'étendre, sans toutefois pouvoir prétendre à faire disparaître l'usage de la langue française dans les cités où elle est répandue chez les classes polies ; elle peut seule mettre la Belgique en communication rapide d'idées avec le reste de l'Europe, car le flamand ne saurait dépasser les limites d'un territoire assez restreint ; on ne consentira point à l'apprendre à Paris ni à Londres. A la suite d'une attaque d'apoplexie, Willems mourut à Gand le 24 juin 1846. Le *Belgisch Museum* renferme une liste de ses publications s'élevant à quarante-trois ; les trois quarts environ sont en flamand. On y remarque des éditions des vieilles chroniques rimées de Jan Van Heeler et de Jan de Klerck, écrites au 14e siècle. Plusieurs notices biographiques sur Willems ont été publiées en Belgique. Nous signalerons celle de M. Jules de St-Genois, Gand, 1847, in-8°, celle de M. Pierre de Decker, Bruxelles, 1847, in-12, et celle de M. de Reiffenberg, insérée dans l'*Annuaire de l'Académie de Bruxelles* pour 1850. B—N—T.

WILLENBERG (Samuel-Frédéric), professeur de jurisprudence et d'histoire au collège de Dantzig, était né à Brieg, en Silésie, le 2 novembre 1663. Ayant enseigné le droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, il fut appelé, en 1700, à Dantzig, où il mourut le 2 septembre 1748. Nous avons de lui : 1° *Selecta juris matrimonialis*, Halle, 1726, in-4° ; 2° *Selecta jurisprudentiæ civilis*, Dantzig, 1728, in-4° ; 3° *Discursus juridicus*

juxta ordinem Institutionum propositus, ibid., 1729, in-4°; 4° *Tractatus de officio vocantis et vocati ad ministerium ecclesiasticum*, ibid., 1748, in-8°. Quelques traités que Willenberg publia pour défendre la polygamie lui attirèrent des désagréments de la part des ministres de Dantzig. G—Y.

WILLERAM, ou, comme on lit dans quelques manuscrits, WILLIRAM ou WALLERAM, né en Franconie dans le 11e siècle, étudia la philosophie et les belles-lettres à l'université de Paris, et, revenu dans sa patrie, fut nommé écolâtre du chapitre de Bamberg, où il s'appliqua à des travaux littéraires. Désirant mener une vie plus paisible, il se rendit à Fulde, où il prit l'habit religieux. L'empereur Henri III, instruit de son mérite et de sa piété, le fit sortir de son cloître, en 1048, pour lui confier l'abbaye d'Ebersberg, en Bavière. Dans une lettre que Willeram écrivit en vers à l'empereur Henri IV, il lui parlait de la pauvreté de sa maison, qui ne possédait, disait-il, que deux manses ou fermes, faisant six cents arpents de terre peu fertile. Les dons de Henri III l'avaient soutenue jusque-là. Il engageait le jeune prince à imiter la munificence de son père. Willeram mourut le 7 mai 1085. Ce religieux s'est surtout fait connaître par sa double paraphrase du Cantique des cantiques, l'une en vers hexamètres latins et l'autre en prose, dans la langue des anciens Francs. On en a plusieurs manuscrits. Le plus ancien, celui que l'on garde dans les archives de l'abbaye d'Ebersberg, a été copié du temps de l'auteur, qui le revit lui-même, comme l'indiquent deux vers latins qu'il mit à la fin de la copie, laquelle commence par ce titre : *Expositio Wilrami, abbatis Ebersbergensis, super Canticum cantirorum; item expositiones S. Hieronymi, Heimonis, Origenis, super eodem.* Les autres manuscrits sont à la bibliothèque de Heidelberg, à celle de Rhediger à Breslau, et à la bibliothèque impériale de Vienne. Lambecius et Denis ont donné sur ce dernier des notices intéressantes. G.-J. Voss avait un cinquième manuscrit. On ne sait en quelles mains il a passé. Willeram, qui dans sa préface se nomme *Babinbergensis Scholasticus, Fuldensis Monachus*, y dit : « Aujour-« d'hui les religieux dédaignent l'étude de la « sainte Bible. Après avoir parcouru la gram-« maire, la dialectique et quelques ouvrages de « littérature profane, ils croient qu'il ne leur « reste plus rien à faire. Il y en a, mais en petit « nombre, qui s'occupent de nos livres saints; « mais ils ne pensent point à communiquer leurs « recherches aux autres. J'en excepte Lanfranc « (archevêque de Cantorbéry). Il avait étudié avec « gloire la dialectique; mais lorsqu'il a eu em-« brassé l'état religieux, il ne s'est appliqué qu'à « l'explication de nos livres saints. Encouragé « par cet exemple, je me suis proposé d'offrir « aux Francs, mes compatriotes, un travail pa-« reil aux siens; et j'ai choisi le Cantique des « cantiques par Salomon, que j'ai expliqué en « vers latins, en y ajoutant une paraphrase fran-« cique. » Les vers de la paraphrase latine sont assez coulants; le style en est clair, mais la paraphrase francique est beaucoup plus précieuse, parce qu'elle nous montre l'état où se trouvait à cette époque la langue francique. Menrad Molther, qui au commencement du 13e siècle était professeur de belles-lettres à Heidelberg, est le premier qui ait publié l'ouvrage de Willeram, sous ce titre : *Wilrammi, abbatis olim Ebersbergensis, in cantica Salomonis mystica explanatio, per Menradum Moltherum in lucem restituta. Adjecta est ex spanhemensi* (*Tritthemio*) *auctoris vita, qui sub Henrico Tertio anno 1070 floruit*, Haguenau, 1528, in-8°. Cette édition, qui ne fut tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires, est devenue très-rare. Molther la dédia à son ami le célèbre Conrad Peutinger. Dans la dédicace il s'excuse de n'avoir publié que la paraphrase latine. « Je « n'y ai pas joint, dit-il, la paraphrase en langue « francique; elle n'aurait intéressé qu'un très-« petit nombre de lecteurs. Le dialecte de Wille-« ram a vieilli : il aurait fallu expliquer la plu-« part des mots par un glossaire, ce qui m'aurait « forcé à donner de plus larges dimensions à « mon travail. » Le savant Merula a rempli ce vide en publiant : *Willerami, abbatis Mersebur-gensis, paraphrasis gemina in Canticum canticorum, quarum prior rhythmis latinis, altera veteri lingua francica concepta est*, Leyden, 1598, in-8°. Il y ajouta des réflexions sur la paraphrase francique et une traduction hollandaise de ce texte. Le célèbre Marquard Fréher fit encore mieux pour l'ancienne littérature francique en publiant, d'après le beau manuscrit de la bibliothèque de Heidelberg, *Antique version du Cantique des cantiques, imprimée d'après la célèbre paraphrase germanique, que Walram, abbé d'Ebersberg, en Bavière, a travaillée il y a cinq cent cinquante ans* (allem.), Worms, 1631, in-8°. On lit dans cette édition des notices intéressantes sur les manuscrits de Heidelberg et d'Ebersberg, avec des notes sur le texte et l'indication des variantes qui se trouvent entre les deux manuscrits. Schilter dirigea son attention sur Willeram, quand il se proposa de publier son *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*. Après sa mort, on trouva dans ses manuscrits une copie du texte de Fréher, qu'il avait faite de sa main, avec des notes. Scherz y ajouta : 1° une copie prise dans le beau manuscrit de Rhediger; 2° les remarques qu'Eccard, Janus Houten et Fr. Junius avaient publiées sur Willeram, qu'il fit paraître dans le premier volume du *Trésor des antiquités teutoniques*, sous ce titre : *Willerami, abbatis Ebersbergensis in Bavaria, in Canticum canticorum paraphrasis gemina, rhythmis latinis, altera veteri lingua teutonica, ex optimæ notæ manuscripto bibliothecæ Rhedigerianæ Vratislaviensis exhibita. Accedunt variæ lectiones P. Scriverii et Got. Vægelini, ut et notæ Pan. Castricomii et Fr. Junii selectæ, item integræ Jo. Schil-*

teri, necnon Jo.-G. Scherzii, Ulm, 1726, in-fol. Dans son *Historia studii etymologici linguæ germanicæ*, Eccard a parlé de l'édition que Merula avait publiée. Nous avons aussi, par Fr. Junius : *Specimen observationum in Willerami, abbatis Franciani, paraphrasin Cantici canticorum*, Amsterdam, 1655, in-8°. Dans ses *Addit. ad hist. Com. Flandr. prodr.*, Oliv. Vredo a donné un glossaire pour la paraphrase francique de Willeram. *Voy.* aussi *Langue et littérature des anciens Francs*, par l'auteur de cet article, Paris, 1814, in-8°, p. 257. Dans ses *Caractères des poëtes allemands*, Kuttner dit, en parlant de Willeram : « Cet écrivain nous « a laissé une paraphrase du Cantique des can« tiques. On y voit que l'aurore du bon goût, « qui avait paru à l'époque de Charlemagne, « commençait à s'affaiblir. Entre Ottfrid et Wil« leram on compte à peine trois cents ans. Ce« pendant la décadence est très-remarquable. Le « Cantique des cantiques était trop élevé pour « Willeram. La poésie orientale a des mystères « que cet ancien Franc n'avait ni la force ni l'in« tention d'approfondir. Cependant sa paraphrase « francique a un grand mérite pour ceux qui « veulent étudier notre langue dans ses sources. « Willeram nous est parvenu par d'excellents « manuscrits qui nous ont transmis sa pensée « dans toute sa simplicité, sa force et sa har« diesse. » G—y.

WILLÈRE ou WILLERIN. *Voyez* OBELERIO.

WILLERMOZ (PIERRE-JACQUES), médecin, naquit à Lyon en 1735, et parcourut honorablement la carrière que lui avaient ouverte ses travaux et ses talents précoces. En 1761, à l'âge de vingt-six ans, il fut nommé professeur démonstrateur de chimie à l'université de Montpellier ; mais il se démit de cette chaire en 1763, et revint à Lyon, où, d'après les conseils de ses amis, il ouvrit un cours de chimie qui fut très-fréquenté. S'étant fait agréger au collége de cette ville, il continua de consacrer aux recherches scientifiques les loisirs que lui laissait l'exercice de son art. L'académie de Lyon s'empressa de l'admettre dans son sein. Lié d'une étroite amitié avec Rozier, il ne fut point étranger à la rédaction du Dictionnaire de ce célèbre agronome. Dans ses dernières années Willermoz fut tourmenté de la maladie de la pierre. L'opération de la taille, qu'il supporta avec courage, n'ayant point diminué les douleurs, il y succomba le 26 juin 1799. On lui doit des *Observations* sur l'établissement d'un cimetière hors de Lyon, 1777 ; et un *Mémoire* sur les moyens de procurer à cette ville les meilleures eaux, 1784. Les registres de l'académie de Lyon contiennent quelques morceaux inédits de ce médecin, entre autres un *Mémoire sur les gaz*. — WILLERMOZ (Pierre-Claude-Catherine), fils du précédent, né à Lyon le 17 mars 1767, fut l'héritier des talents de son père, et se disposa de bonne heure à suivre la même carrière. Reçu docteur à Montpellier en 1788, il fut agrégé, l'année suivante, au collége de Lyon, et nommé professeur d'anatomie. En 1792, il fut envoyé comme médecin à l'armée du Nord ; et il remplit ensuite les fonctions de médecin en chef aux armées de la Moselle et d'Italie. Ayant eu l'autorisation de rentrer dans ses foyers, en 1796, il obtint la place de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. Atteint d'un squirre au pylore, cette cruelle maladie termina ses jours le 12 janvier 1810. Il était membre des académies de Lyon, de Mantoue, de la Rochelle, d'Orléans, et d'un grand nombre de sociétés de médecine et d'agriculture. On a de lui des Mémoires : 1° *Sur la macération du lin et du chanvre* (italien), Mantoue, 1788, in-4°, couronné par l'académie royale de cette ville ; 2° *Sur l'influence contagieuse des miasmes qui s'exhalent des lieux où se pratique le rouissage du chanvre à l'eau dormante*, couronné en 1790 par la société royale de médecine de Paris ; 3° *Sur le perfectionnement des brûleries d'eau-de-vie*, couronné par l'académie de la Rochelle, en 1791 ; 4° *Sur la méthode à employer pour corriger le goût du fût dans les cuves et les tonneaux*, couronné par l'académie d'Orléans, en 1791. W—s.

WILLET (ANDREW), théologien anglican, né à Ely en 1562, et élevé à Cambridge, reçut de la reine Elisabeth, en 1598, une prébende que son père, zélé protestant, avait possédée dans l'église d'Ely. Il fut depuis recteur de Barley en Hertfordshire et aumônier du prince Henri. Ce théologien jouit de son temps d'une grande célébrité pour son éloquence dans la chaire, ainsi que pour ses nombreux écrits. Son vaste savoir l'avait fait appeler une bibliothèque vivante. Il mourut des suites d'une chute de cheval, le 4 décembre 1621. Il avait eu d'un seul mariage onze fils et sept filles. On cite parmi ses ouvrages : 1° *Synopsis papismi*, ou *Tableau général du papisme*, dédié à la reine, volume in-folio de 1,300 pages, qui eut cinq éditions, et qui fut regardé par les protestants comme la meilleure réfutation qu'on eût encore publiée de la religion romaine ; 2° *Thesaurus Ecclesiæ*, Cambridge, 1604, in-8° ; 3° *De gratia generi humano in primo parente collata, de lapsu Adami*, etc., Leyde, 1609, in-8° ; 4° *Commentaires* (Hexapla) *sur Daniel*, 1610 ; *sur l'Epître aux Romains*, 1611 ; *sur le Lévitique*, 1631 ; *sur la Genèse et l'Exode*, 1632, 4 vol. in-fol. — WILLET (Ralph), membre de la société des antiquaires et de la société royale de Londres, mort le 13 janvier 1795, a inséré dans l'*Archéologie*, vol. 2, p. 154, des *Mémoires sur l'architecture navale de la Grande-Bretagne*, et p. 267, un *Mémoire sur l'origine de l'imprimerie*. L.

WILLIAMS (ROGER), officier anglais, qui se distingua sous le règne d'Elisabeth, naquit dans le comté de Monmouth, et fit ses études à l'université d'Oxford. Il servit d'abord sous le duc d'Albe, et sa bravoure se signala surtout dans les

Pays-Bas, sous le commandement du comte de Leicester : ce qui lui mérita l'honneur de la chevalerie. Camden fait de lui un grand éloge, et dit que, s'il avait joint plus de circonspection à son ardeur guerrière, on l'aurait pu comparer aux plus grands capitaines de ce temps. Il a écrit, sur les campagnes auxquelles il eut part, une relation qui prouve un talent naturel et un esprit judicieux ; elle a pour titre : *The Actions of the Low Countries* (ce qui s'est passé dans les Pays-Bas), Londres, 1618, in-4°, réimprimée depuis dans l'édition que M. Scott a donnée des *Traités* de Somers. On a également de R. Williams, entre autres écrits, un *Traité succinct sur la guerre*, avec l'opinion de l'auteur sur quelques points de discipline militaire, Londres, 1590, in-4°. On trouve de lui dans les *Fœdera* de Rymer : *Avis transmis de la France*, le 20 novembre 1590. Quelques-uns de ses manuscrits et de ses lettres sont conservés dans la bibliothèque Cottonienne au Muséum britannique. Il mourut à Londres, en 1595, et fut inhumé dans la cathédrale de St-Paul, où son convoi fut accompagné par le comte d'Essex et d'autres officiers de distinction. L.

WILLIAMS (Jean), archevêque d'York et chancelier d'Angleterre, naquit, en 1582, au château d'Aber-Conway dans le comté de Caernarvon, d'une famille ancienne. Il termina son éducation au collége de St-Jean, de l'université de Cambridge, où il acquit une instruction profonde, et se fit distinguer par un jugement solide et une grande ambition. A peine âgé de vingt-cinq ans, Williams réussit dans une négociation dont il fut chargé auprès de l'archevêque d'York, en faveur de l'université de Cambridge, et s'attira les bonnes grâces et la protection de ce prélat. Le collége de St-Jean, où il avait été élevé, ayant des réclamations à faire à la cour, confia ses intérêts à Williams, qui plut infiniment au roi Jacques Ier par sa bonne mine et par son esprit, et obtint tout ce qu'il demanda. Il entra dans les ordres en 1609, et fut pourvu de plusieurs bénéfices, par la protection du chancelier Égerton. Aussi habile courtisan qu'homme instruit et studieux, Williams ne négligeait aucun moyen d'acquérir des amis puissants. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois et de la constitution de son pays, et ne laissa échapper aucune occasion d'être utile, par ses conseils et par ses démarches, aux prélats et aux chapitres qui avaient des procès à soutenir. A son lit de mort, le chancelier Égerton le fit appeler, et lui légua tous ses manuscrits, fruit d'un travail de cinquante années. Williams fut nommé chapelain ordinaire du roi, et ensuite doyen de Salisbury (1619). Ayant contribué à faire épouser au marquis de Buckingham, favori de Jacques Ier, l'héritière de l'illustre maison de Rutland, celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui procura la dignité de doyen de Westminster. En 1621, la place de garde des sceaux étant devenue vacante par la disgrâce de lord Bacon, le favori la fit donner à Williams, qui obtint, la même année, le siége de Lincoln, avec l'autorisation de conserver, *en commande*, le doyenné et d'autres bénéfices dont il jouissait. Convaincu de son peu d'expérience, Williams eut la sagesse de s'entourer de légistes habiles ; et il se livra en même temps avec ardeur à l'étude des points les plus controversés de la législation. Aussi les biographes anglais assurent-ils que la chancellerie n'avait jamais été mieux dirigée, et qu'on approuvait toutes ses décisions. L'élévation de Williams à un poste si important lui permit de déployer toute l'énergie de son caractère. Il se mit bientôt au-dessus du contrôle des ministres, et soutint avec un courage indomptable tout ce qu'il croyait conforme à la justice et à l'équité. La faveur dont il jouissait à la cour excita la jalousie de Buckingham, qui chercha vainement à lui nuire auprès de Jacques Ier. Le perfide favori eut plus de succès lorsque Charles Ier fut monté sur le trône ; et par ses instigations, Williams perdit la dignité de doyen, qui fut accordée à Laud, son ennemi, et bientôt après les sceaux, dont lord Coventry fut pourvu. Williams conserva néanmoins ses autres dignités ecclésiastiques, et se retira dans son évêché, où il vécut avec magnificence, et parvint à se rendre extrêmement populaire auprès des personnes qui n'aimaient pas la cour. Lors de l'ouverture du troisième parlement, convoqué par Charles Ier, Williams s'y rendit : il siégea, malgré la défense expresse qui lui avait été faite ; et il appuya avec chaleur la pétition des droits, en proposant néanmoins une clause en faveur de la couronne. Cette démarche ne devait pas rétablir son crédit. Aussi reçut-il de fréquentes marques du déplaisir de son maître. En 1636, l'orage éclata : il fut accusé devant la chambre étoilée d'avoir tenu des propos irrespectueux contre la personne du roi, et ensuite d'avoir cherché à suborner les témoins produits contre lui ; il fut condamné à une amende de dix mille livres sterling envers le souverain et à mille marcs d'argent envers sir Jean Monson, son accusateur. Il fut, par le même jugement, suspendu de toutes ses dignités ecclésiastiques, et envoyé à la Tour, jusqu'à ce qu'il plût au roi de disposer de son sort. Williams refusa toutes les voies de conciliation qu'on lui proposa ; et il n'obtint sa mise en liberté qu'en 1640 ; encore ne la dut-il qu'à l'intervention du parlement, qui exigea impérativement que tous les siéges des pairs fussent occupés, et en particulier que l'évêque de Lincoln vînt prendre sa place dans la chambre haute. L'audacieuse conduite des pairs détermina Charles Ier à se réconcilier avec Williams ; et, afin de garantir les ennemis de ce prélat de la fureur du parlement, il fit biffer sur les registres toutes les procédures qui avaient été faites contre lui. Williams montra

de la grandeur d'âme en refusant de faire punir ses persécuteurs, qui lui avaient, disait-il, procuré l'avantage de faire sa cour aux muses dont la société l'avait dédommagé amplement des peines de sa captivité. Il fut l'un des évêques que Charles Ier consulta sur ses scrupules relativement au bill proposé contre l'infortuné comte de Strafford, et il paraît que sa complaisance rassura la conscience du timide Charles, car il consentit au supplice de ce seigneur (*voy.* STRAFFORD). Williams défendit avec fermeté le droit dont jouissaient les évêques de siéger dans la chambre haute, droit qu'on venait de contester, et ce fut en partie à ses efforts éloquents qu'on dut le rejet du bill proposé à cet effet en 1641. La même année le roi le nomma à l'archevêché d'York. Le bill contre l'admission des évêques dans la chambre haute ayant été reproduit, les chefs du parti presbytérien excitèrent la populace contre les prélats qui se présentèrent pour assister à la séance; ils furent insultés et maltraités, et l'archevêque d'York surtout fut accablé d'outrages. Indigné de ce traitement, celui-ci se rend au doyenné de Westminster, y réunit les autres évêques, et signe avec eux une protestation violente contre tous les actes passés au parlement en leur absence. Cette mesure, blâmée par les amis des prélats, fut considérée par leurs adversaires comme un crime de lèse-majesté : ils furent envoyés à la Tour, où on les retint prisonniers jusqu'à ce que le bill qui les excluait du parlement eût été adopté. Lorsque le roi se fut retiré à York, Williams l'y suivit et lui en fit les honneurs. Charles Ier ayant été forcé de choisir un autre asile, l'archevêque continua de résider dans son palais, qu'il ne quitta qu'en apprenant l'approche du jeune Hotham qui avait menacé de le tuer. Alors il se retira dans le château de Conway, et il le fortifia pour le roi, dont il avait regagné complétement les bonnes grâces. Ce prince le manda à Oxford pour le consulter sur l'état des affaires, qui prenaient chaque jour une couleur plus sinistre. Williams s'y rendit, et donna d'excellents avis au roi, auquel il dévoila le caractère dangereux de Cromwell, en lui conseillant soit de le gagner par de magnifiques promesses, soit de s'emparer de sa personne par quelque stratagème. Il retourna ensuite au château de Conway; mais après la défaite de l'armée royaliste, en 1647, le prince Rupert, général de Charles Ier, envoya le colonel Owen, avec un détachement, pour occuper ce poste; l'archevêque s'y opposa; il fut chassé de vive force. Outré de ce procédé, Williams eut la faiblesse de céder aux instances des Gallois, et se liguant contre Owen avec Mitton, colonel au service du parlement, il attaqua à son tour le château, et en chassa la garnison. Cet exploit fut tourné en ridicule dans une caricature où l'archevêque était représenté en habits épiscopaux, avec un fusil sur l'épaule, et un casque sur la tête au lieu de sa mitre, qu'on apercevait à une certaine distance. Depuis cette époque Williams ne figure plus sur la scène politique : il se retira à Llandegay, dans la maison de lady Mostyn, où il consacra le reste de sa vie aux exercices de la plus rigoureuse dévotion. Il mourut le 25 mars 1650. On a de lui des sermons et d'autres écrits. — WILLIAMS (Jean), habile théologien, né dans le comté de Northampton en 1634, élevé à Oxford, était prébendier de la cathédrale de St-Paul, lorsque la révolution plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. Il devint alors chapelain du roi et de la reine, et fut élevé en 1696 sur le siége épiscopal de Chichester. Il mourut en 1709. Outre les écrits qu'il publia dans les controverses entre les anglicans, les catholiques romains et les *dissenters*, on a de lui les *Caractères de la révélation divine*, 1695, in-4° (c'est le recueil des sermons qu'il a prêchés pour la fondation de M. Boyle); *Histoire de la conspiration des poudres; Défense des quatre sermons de l'archevêque Tillotson* (sur la divinité et l'incarnation du Sauveur), etc., 1695. Williams était intimement lié avec ce prélat, qui avait une grande estime pour son talent oratoire. D—z—s.

WILLIAMS (GRIFFITH), évêque anglican, né en 1589, à Caernarvon dans le nord du pays de Galles, fit ses études à Oxford. Il commença la carrière ecclésiastique par desservir la cure de Hanwell en Middlesex. Devenu prédicateur à St-Pierre, dans Cheapside, à Londres, il indisposa contre lui par ses sermons les puritains, dont l'animosité le harcela constamment. Il est vrai que lui-même ne leur épargna pas les invectives. Il fut promu au doyenné de Bangor en 1634, et à l'évêché d'Ossory, en Irlande, en 1641; mais à peine était-il installé que la rébellion le força de se réfugier en Angleterre. Il était près du roi, en qualité de chapelain, à la bataille d'Edge-Hill; il se retira ensuite dans le pays de Galles, et y écrivit en faveur de la cause royale plusieurs livres, dont l'un, intitulé *Vindiciæ regum, ou la Grande rébellion*, etc., Oxford, 1643, fut brûlé par ordre du parlement. Williams avait été le précepteur de deux fils du comte de Pembroke, qui avaient suivi la bannière royale à Oxford; il vint à Londres, au péril de sa vie, pour tenter de ramener leur père sous le même étendard; mais il n'eut que le mérite de son dévouement, et faillit être livré à l'ennemi. Il resta en butte à la vengeance des révolutionnaires jusqu'à la restauration. A la nouvelle de cet événement, il se rendit à Dublin, et fut le premier qui y prêcha publiquement pour le nouveau roi. Griffith Williams mourut à Kilkenny le 29 mars 1672. On a loué son zèle, son désintéressement; mais plusieurs de ses écrits annoncent peu de modération. Voici les titres de quelques-uns : 1° le *Bonheur des saints... Comment les hommes peuvent vivre comme des saints sur la terre, et devenir de vrais*

saints dans le ciel, Londres, 1622, in-fol., réimprimé en 1635; 2° *Explication des mystères, ou les Complots du parlement pour bouleverser l'Eglise et l'Etat*, Oxford, 1643, in-4°; 3° le *Vrai chemin à la meilleure religion*, 1636, in-fol.; 4° le *Grand Antechrist révélé*, Londres, 1660, in-fol. L'auteur se propose de prouver que l'Antechrist n'est ni le pape, ni le Turc, mais le parti qui renverse l'Eglise et le gouvernement. 5° La *Persécution et l'oppression de J. Bale et de Griffith Williams, évêques d'Ossory*, Londres, 1664, in-4°. C'est le plus curieux de ses écrits. Il y établit un parallèle entre lui et Bale « qui fut persécuté par les papistes, comme, dit-il, je l'ai moi-même été par « les puritains ». — WILLIAMS (Daniel), théologien anglais, se distingua dans la secte des dissenters, y eut beaucoup de crédit, et fut fréquemment consulté par Guillaume III sur les affaires d'Irlande, qu'il connaissait bien. Né dans le pays de Galles en 1644, il mourut le 26 janvier 1715. Après avoir exercé la bienfaisance pendant sa vie, il destina une grande partie de sa fortune à soulager les pauvres, les veuves de ministres, les Français réfugiés; enfin à soutenir des écoles et des établissements d'industrie. Il pourvut à l'acquisition d'une maison pour recevoir sa bibliothèque, qu'il légua à ses coreligionnaires. Cette maison, enrichie de collections diverses, est le lieu de réunion où les dissenters s'occupent des intérêts de leur corps; c'est là que se tiennent les registres de naissance des enfants des non-conformistes. On a de ce théologien des *Sermons*, 1738, 2 vol. in-8°; la *Vérité évangélique établie et justifiée*, 1691, in-12. L.

WILLIAMS (ROGER), homme politique américain, fondateur de l'État de Rhode-Island, naquit dans le pays de Galles (Angleterre) en 1599. On ne sait pas bien dans quelle localité de cette province Williams reçut le jour; mais on sait mieux quelle était sa famille, qui appartenait à la classe moyenne du pays. Il fut élevé et ordonné prêtre à Oxford, après avoir étudié d'abord les lois. C'était à l'époque où, par suite des prédications réformistes de Wiclef, l'Angleterre allait être livrée à de violentes controverses, bientôt converties en de profondes dissidences. Williams Roger, quoique jeune encore, prit part à la lutte; il se rangea du côté des puritains, dont l'influence allait grossissant, et compta parmi ses amis Hooker et Cotton, et, dit-on, Wane et Cromwell; c'est-à-dire qu'il se sépara de l'Eglise officielle. En somme, aux yeux de Williams Roger, ce qu'il y avait de plus sacré c'était ce qui devint le palladium du nouveau monde, la liberté de conscience de chaque homme. Cette manière de penser ne pouvant lui susciter alors que des persécutions, il émigra ainsi que d'autres puritains, et se rendit dans la Nouvelle-Angleterre. Au mois de février 1631, Williams débarqua à Nantasket, dans le Massachussets. Il s'y acquit tout d'abord par son zèle et sa piété une grande considération. Invité peu de temps après, par la communauté de Salem, à venir seconder dans ses fonctions pastorales le ministre de cette localité, il rencontra sur son chemin l'opposition des magistrats de Boston, qui lui faisaient un crime de ses opinions en matière de liberté de conscience et lui reprochaient surtout d'avoir professé cette maxime incendiaire « que le magistrat n'avait pas à se mêler d'une infraction « du sabbat ». Néanmoins il entra à Salem le 12 avril 1631 et y prit possession de ses fonctions. De plus, le 18 mai suivant, il fut élu membre de la colonie, mais il y fut harcelé par l'autorité civile, qui ne pouvait lui pardonner de s'être installé contre son gré. Voulant éviter une plus longue lutte, Williams prit le parti de se rendre à Plymouth. Il y séjourna deux ans, au bout desquels la mort du ministre de Salem le fit rappeler par cette localité. Il s'y rendit et, comme par le passé, il y apportait inaltérées ses opinions d'indépendance religieuse. En résumé, il soutenait que nul pouvoir humain ne pouvait s'interposer entre l'homme et sa conscience; que ni Etat, ni prêtre, ni roi, n'avaient autorité pour imposer « un iota » en ce qui concerne la foi. Il osait ajouter que le pouvoir civil n'avait droit que sur le corps, les biens et l'état extérieur du citoyen. Et le pouvoir civil répondit par l'organe de la haute cour de la colonie que de semblables doctrines étaient en plein désaccord avec les lois fondamentales de l'Etat, et subversives de tout bon gouvernement. On le voit, on était loin de l'époque où les Washington et les Franklin devaient faire dominer en Amérique d'autres principes. En outre, Salem reçut un avertissement; et lors d'une réclamation communale portée devant la cour par cette localité, elle fut l'objet pour sa connivence avec son ministre, — la cour inséra le motif dans son arrêt — d'un refus absolu de faire droit à sa demande, c'est-à-dire d'un déni de justice. Williams l'engagea à résister, et dans des *Lettres d'admonition* adressées aux autres Eglises, il appela leur attention sur ce qu'il regardait comme une flagrante violation du droit. La magistrature n'en fut que plus exaspérée. Les *Lettres d'admonition* furent considérées comme poussant à la haine et au mépris de l'autorité civile. Les ouailles de Roger furent enveloppées dans sa disgrâce et privées de leurs privilèges, et lui-même fut condamné au bannissement. L'hiver étant proche, Williams demanda qu'on le laissât à Salem jusqu'au printemps, et sa demande lui fut accordée; mais comme, à la manière de tous les zélateurs, il ne discontinua pas ses prédications, et que sous l'empire de son ardente parole une partie de la population paraissait disposée à se retirer avec lui sur d'autres rives pour y fonder un nouvel établissement, on présumait même que ce serait vers Narragansett Bay, l'autorité civile s'arrêta à une mesure extrême et décida que l'ardent ministre serait renvoyé en Angle-

terre. Williams n'attendit pas l'exécution de la sentence, et, délaissant sa femme et ses enfants en bas âge, il alla chercher un refuge dans les bois. Il y vécut quatorze mois, en proie à toutes les intempéries des saisons et, la plupart du temps, privé de gîte et de pain. Mais il fit des conquêtes spirituelles d'un genre inattendu; il se lia avec les Indiens, qui l'aidèrent et le traitèrent avec une affection qu'il n'avait pas rencontrée chez les hommes réputés civilisés. Il s'était rendu familier leur langage, allait souvent les visiter, et ils ne manquaient pas de lui ouvrir hospitalièrement leurs chaumières. « Ce sont, disait-il en « parlant d'eux et en faisant allusion à la vie des « prophètes, les corbeaux qui m'ont nourri dans « les bois. » Cependant il songeait à fonder une colonie. Il eût bien voulu s'établir vers Seekonk, mais il abandonna ce projet, qui l'eût placé dans le ressort de Plymouth. Il résolut alors de se diriger avec ceux des Indiens qui voulurent s'associer à lui vers Rhode-Island; ils y arrivèrent au mois de juin 1636. S'étant avancé sur le terrain de Narragansett parmi les tribus sauvages qui l'occupaient, il entra en pourparlers avec les Sachems et se fit céder par eux une portion considérable du pays. Il y jeta les fondements d'une ville qu'il appela *Providence,* « afin, disait-il, « qu'elle pût devenir l'appui *providentiel* de toute « personne persécutée à raison de sa conscience ». Il s'était d'ailleurs montré conséquent avec ses principes en traitant avec les Indiens, les considérant toujours, par cela même qu'il leur demandait des cessions de territoire, comme les propriétaires naturels du sol. Williams vit bientôt accourir d'autres pèlerins, parmi lesquels beaucoup de ses compatriotes et coreligionnaires d'Angleterre. Naturellement tous ces colons acceptaient les principes de liberté posés par le fondateur; ils durent même signer un acte qui témoignait de cette acceptation. Il était ainsi conçu : « Nous soussignés, désirant habiter la « cité la Providence, promettons de consentir, « activement et passivement, à obéir à tous or- « dres pouvant servir à assurer le bien public et « émanant de la majorité des habitants, maîtres « de famille incorporés à la cité, ainsi qu'à tous « autres actes se rapportant néanmoins unique- « ment aux affaires civiles de la cité. » En quelques mots et en germe, c'était la future constitution des Etat-Unis et en même temps l'expression des doctrines qui avaient motivé l'expatriation de Williams Roger et les luttes qu'il eut à soutenir depuis son arrivée dans le nouveau monde. Il y a tout lieu de croire qu'il fut l'inspirateur, l'auteur de cette charte éloquente de la colonie naissante, dont il fut en effet le législateur, le pasteur, mais rien au delà. Comme, plus tard, Washington, il ne voulut rien de ce qui sentait la domination. Et, suivant l'expression de l'historien des Etats-Unis, Bancroft, il organisa une démocratie ayant à sa base la majorité de la communauté, et au-dessus d'elle, pour seul guide, la Divinité. Lorsque, peu après et pour ne pas être absorbé dans le Massachussets, le peuple de Rhode-Island résolut de demander au parlement anglais une charte d'incorporation, Williams Roger donna une preuve impérissable de son abnégation. Il se rendit (1643) l'organe de ce vœu. Il fut écouté avec une déférence marquée par le parlement, qui accorda en effet une charte portant l'incorporation demandée par les colons de Narranganselt-Bay, et ce avec tout pouvoir de se gouverner eux-mêmes. A l'issue de cette heureuse négociation et à son retour à Rhode-Island, Williams fut l'objet des sincères ovations de ses nouveaux compatriotes. Lorsque, neuf ans plus tard, la colonie se trouva menacée d'une violation de la charte que lui avait octroyée la mère patrie, ce fut Williams qui se fit de nouveau l'interprète de ses griefs, et, cette fois encore, il accomplit avec un plein succès son mandat. Revenu à Providence en 1654, il fut élu président de la colonie, et il remplit ces fonctions pendant trois ans. Tout en respectant la liberté de conscience, Roger Williams avait ses croyances auxquelles il tenait avec une singulière énergie. Il avait adopté les idées des baptistes, et, dans ses dernières années, il s'engagea dans de vives controverses avec les quakers. La querelle (car c'en fut une) s'éleva en 1672. Il avait toujours manifesté son opposition aux doctrines de cette secte. Toutefois, d'accord avec ses propres principes, il se garda de demander contre eux dans sa colonie une mesure quelconque de nature à porter atteinte aux convictions intimes de ces sectaires. La mode du temps l'emporta néanmoins, et, au mois de juillet de la même année, il fit défier le fondateur de la secte, George Fox, non à entrer en lice avec lui sur quelque champ de bataille, mais à débattre avec lui quatorze propositions. Ce défi, qui ne rappelait en rien les temps de la chevalerie, était conçu en termes curieux et quelque peu bizarres dans la bouche d'un fondateur d'Etat. « A George Fox ou à tels « autres de mes compatriotes à Newport, se disant « apôtres et messagers de Jésus-Christ... j'offre « de maintenir en public, contre tous, quatorze « propositions, savoir : sept à Newport et sept « autres à Providence. Quant à l'époque, je m'en « réfère à George Fox et à ses amis de Newport. » La controverse fut acceptée et commença dans cette dernière localité le 9 août. Williams avait alors soixante-treize ans. Il était d'une vigueur rare à son âge, et c'est à minuit qu'il se rendit au rendez-vous. Du côté de Fox et en son nom, se présentèrent John Stubs, John Burnet et Williams Edmundson. Cela dura trois jours, et le 17 du même mois on reprit cette grave affaire à Providence, sans autre résultat, comme toujours, qu'une profonde exaspération de part et d'autre. Williams rendit ensuite compte de ce débat mémorable en un livre intitulé *George Fox tiré de*

ses terriers (*Burrowes*, et par allusion à un quaker de ce nom partisan de Fox), *ou Offre faite l'été dernier* (1672) *de disputer sur quatorze propositions, contre G. Fox, etc.*, par R. (Roger). W. (Williams), Boston, 1676. Cet écrit était empreint d'une amertume et d'une dureté de langage trop fréquentes entre théologiens, mais qui contrastait avec le caractère élevé de son auteur. George Fox ne manqua pas de répondre à peu près sur le même ton : *Extinction d'un nouveau brandon de discorde dans la Nouvelle-Angleterre, ou Réponse au livre scandaleux intitulé G. Fox, tiré de ses terriers, etc., et imprimé à Boston, en* 1676, *par Roger Williams de Providence... ladite réponse ayant pour objet de réfuter ses sophismes et mettre à néant ses réflexions. Le tout suivi d'un catalogue des railleries, mensonges, blasphèmes dudit R. W., de manière à rendre manifeste son esprit mondain ;* imprimé en 1679. Le fondateur de Rhode-Island atteignit un âge avancé. Il mourut à 84 ans, en avril ou mai 1683. Le mois du décès est resté incertain. Outre l'ouvrage de controverse qui vient d'être cité, on a de lui, en anglais : 1° la *Clef du langage de l'Amérique pour aider à comprendre le langage des naturels en cette partie de l'Amérique qu'on appelle Nouvelle-Angleterre, avec de courtes observations sur les coutumes, les mœurs, etc.*, Londres. 1643; 2° la *Lettre dernièrement publiée par M. Cotton, examen de cette pièce et réponse*, Londres, 1644; 3° le *Répertoire sanglant de la persécution pour fait de conscience*, ibid., même année, sans nom d'auteur ni d'imprimeur; 4° le *Répertoire sanglant, devenu plus sanglant depuis la réponse, dans laquelle M. Cotton* (qui en effet venait de répondre à l'auteur) *a prétendu laver et blanchir ce sang, etc.*, suivi d'un complément de titre d'une longueur dont on ne trouve guère d'exemple que dans les écrits des plus ardents controversistes du moyen âge, Londres, 1652; cette fois avec le nom et le domicile de l'auteur : *à Providence, Nouvelle-Angleterre ;* 5° *Discours touchant la propagation de l'Evangile de Jésus-Christ, humblement offert à toutes âmes et mains pieuses que ce débat peut intéresser*, Londres, même année; 6° *Expériences de la vie et du salut spirituels avec les moyens de guérison*, Londres, même année. Cet ouvrage est attribué sans trop de certitude à Williams Roger. R—LD.

WILLIAMS (JEAN), ministre de la religion à Deerfield en Massachussets, fut enlevé, en 1704, par un parti de sauvages, et conduit prisonnier au Canada, après avoir vu égorger une partie de sa famille et de ses amis. Lui-même eut beaucoup à souffrir dans ce cruel voyage de trois cents milles, qu'il fit à pied. Après plusieurs années de captivité, il lui fut permis de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1729, à l'âge de 62 ans, après avoir publié, sous le titre du *Captif racheté*, un récit touchant de ses malheurs. Z.

WILLIAMS (ANNA), Anglaise, naquit en 1706. Son père, Zacharie Williams, qui pratiquait la médecine unie à la chirurgie, dans le midi du pays de Galles, se mit en tête que son génie lui avait appris le moyen de constater la longitude en mer, et crut par là sa fortune assurée. Quittant sa profession et sa demeure, il vint, en 1730, chercher dans la capitale une récompense proportionnée à l'utilité de sa découverte : mais il ne tarda pas à être désenchanté; et, au lieu de voir améliorer sa situation, fut réduit à entrer, comme pensionnaire, à la Chartreuse (*Charter-House*), asile ouvert à la vieillesse et à la pauvreté. Sa fille, qui, par l'exercice des talents dont elle était ornée, aurait pu venir au secours de sa détresse, perdit la vue par une cataracte, en 1740. Néanmoins elle ne se livra pas au désœuvrement. Elle exécutait encore avec adresse et promptitude les ouvrages qui se font à l'aiguille. Elle continua de cultiver la littérature; et, secondée par deux de ses amies, elle termina et publia, en 1746, une traduction anglaise, d'après La Bletterie, de la *Vie de l'empereur Julien*. Bowyer, qui imprima le livre, y joignit des notes, conjointement avec Clarke et d'autres savants. Williams avait alors besoin plus que jamais de l'assistance de sa fille. A la suite d'une altercation avec les gouverneurs de la Chartreuse, il fut obligé de sortir de ce refuge, et fit paraître, à ce sujet, un *Récit exact*, etc., du traitement qu'il avait éprouvé, 1749, in-4°. Mistriss Johnson, femme du célèbre auteur du *Dictionnaire de la langue anglaise*, entendant un jour le malheureux père déplorer le sort et louer le mérite de son Anna, exprima le désir de la connaître. Elles s'inspirèrent une estime, une affection mutuelles; mais elles n'en jouirent que peu de temps. Mistriss Johnson mourut, après avoir reçu de l'aimable aveugle les soins les plus tendres pendant sa maladie. Johnson n'abandonna point celle qui avait été l'amie de sa femme, et dont la situation répondait à l'état de son âme. Il intéressa ses amis en sa faveur. C'est à sa sollicitation que le chirurgien Sharp tenta l'opération sur ses yeux : mais elle ne réussit point; et miss Williams fut condamnée à ne plus revoir la lumière. Elle partagea presque toujours la demeure de Johnson. Le célèbre Garrick fit donner à son bénéfice, en 1755, une représentation dont le produit fut de deux cents livres sterling. Lorsqu'elle recueillit, pour les imprimer, ses *Mélanges en prose et en vers*, plusieurs de ses amis y insérèrent quelques opuscules, afin de grossir le volume. De généreuses souscriptions répondirent à l'annonce qui en fut faite (1766). Anna Williams mourut le 6 septembre 1783, léguant ses chétifs effets à une œuvre de charité, fondée pour l'éducation des pauvres filles délaissées, institution que soutenaient les contributions volontaires de quelques dames de distinction. Son père avait publié, en 1755, en italien et en anglais : *Exposé d'un essai pour constater la longitude en mer par une théorie exacte de l'aiguille aimantée*. L.

WILLIAMS (sir Charles Hanbury), ambassadeur anglais, très-distingué par son esprit et son habileté, était fils de Jean Hanbury, directeur de la compagnie de la mer du Sud. Il naquit en 1709, et reçut une brillante éducation. Condisciple de Littleton et de Fielding, au collége d'Eton, il resta toujours lié avec ces deux hommes célèbres : le dernier le consultait souvent sur ses compositions littéraires (1). Dès son début dans le monde politique, en 1733, Williams fut membre de la chambre des communes pour le comté de Monmouth, qu'il représenta jusqu'à trois fois. Il vota toujours dans cette assemblée pour le ministère de Walpole, obtint, en 1739, la place de trésorier de la marine, et fut créé, en 1746, chevalier de l'ordre du Bain. Il fut successivement ambassadeur en Saxe et en Prusse, et eut beaucoup de succès auprès du grand Frédéric. Nommé ensuite ambassadeur à St-Pétersbourg, il n'eut pas moins de succès à la cour de l'impératrice Elisabeth. Le chagrin que lui causa l'ingratitude qu'il crut avoir à reprocher au gouvernement de son pays altéra ses facultés mentales ; et il mourut dans un état déplorable, après son retour en Angleterre, le 2 novembre 1759. Rulhières a donné des détails curieux sur son séjour en Russie. Il lui attribue des vices contre nature, et prétend qu'il fut la première cause de l'élévation de Stanislas Poniatowski, en le présentant à la grande-duchesse Catherine. Sir Charles Hanbury était doué d'un esprit vif et piquant. Plusieurs satires politiques, qu'il avait composées, furent imprimées et lues avec empressement ; quelques-uns de ses poëmes insérés dans le recueil de Dodsley et autres collections sont encore admirés aujourd'hui. On a publié les *Œuvres en vers et en prose de sir Ch. Williams*, avec des notes par H. Walpole, Londres, 1822, 3 vol. in-8°. Z.

WILLIAMS (David), écrivain anglais, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1738, à Cardigan, dans le pays de Galles, et fit ses études à Carmarthen. Ce ne fut que par déférence aux dernières recommandations d'un tendre père, et peut-être aussi dans l'espoir d'arracher sa famille à la pauvreté, qu'il entra dans la carrière ecclésiastique, car rien n'était plus loin de sa vocation. Cependant l'étude secondant chez lui d'heureuses dispositions, il prêcha avec beaucoup de succès devant une congrégation dissidente. La légèreté de sa conduite effaça bientôt l'impression favorable qu'avaient faite ses talents. L'exercice du ministère lui étant interdit à Exéter, il vint à Londres, et y prononça une suite de *Sermons sur l'hypocrisie religieuse*, qui furent imprimés quelques années après. Sa religion n'était pas austère ; on le rencontrait dans le monde, et même aux spectacles ; et le premier écrit qu'il mit sous presse fut une *Lettre à David Garrick, sur sa conduite comme acteur et comme directeur* (1770). Le talent de l'acteur y est bien caractérisé, tandis que la conduite du directeur y est sévèrement jugée. De même qu'on a dit d'une dame romaine qu'elle dansait et chantait trop bien pour une honnête femme (1), on a pu trouver que Williams était, pour un prêtre, un trop bon juge des jeux du théâtre. Des *Essais sur le culte public*, qui suivirent cette première publication, furent remarqués comme ayant une tendance au déisme. Deux grands objets l'occupèrent principalement, et se partagèrent en quelque sorte sa vie : la réforme du culte et celle de l'éducation nationale. Le mode d'enseignement adopté dans les grandes écoles d'Angleterre lui paraissait absurde. Il préluda à l'ouverture d'une école conforme à ses vues, en publiant un *Traité sur l'éducation*, fondé sur les idées de Comnène et de Rousseau. Telle était l'opinion qu'on avait conçue de son habileté, que le nouvel établissement de Chelsea, à peine annoncé, vit affluer de toutes parts les élèves, bien que le prix de la pension fût assez élevé. L'instituteur, qui pensait qu'une école devait être l'image de la société, avait reproduit dans la sienne plusieurs des institutions politiques de son pays : on y voyait une espèce de charte, et les élèves prévenus d'une faute étaient jugés par un jury formé de leurs pairs. Lui-même, afin d'éloigner l'idée de la supériorité, se soumettait comme eux, dans la classe, à l'inspection et à la censure du surveillant. Les châtiments corporels étaient interdits. L'instruction s'acquérait d'une manière pratique : l'instituteur enseignait la géographie par la description graduelle d'une maison, d'un voisinage, d'un district. La vue préparatoire d'une forge ou d'un jardin potager conduisait à l'étude de la minéralogie et de la botanique. Il voulait que les globes et les cartes fussent, non pas achetés, mais construits par les élèves ; la physique, la chimie, la finance, faisaient partie de l'enseignement. La plupart de ces instructions étaient offertes aux enfants dès l'âge de treize à quatorze ans ; la grammaire, la métaphysique, etc., étaient renvoyées à un âge plus avancé. Heureux si Williams se fût arrêté à d'aussi louables travaux ! Ses innovations religieuses trouvèrent peu de partisans. On suppose qu'il fut aidé, dans la composition de sa liturgie, par le célèbre docteur Franklin, qui, courant quelques dangers en Angleterre, en ce moment où la rupture commençait avec les colonies, trouva un asile dans la maison d'éducation de Chelsea. Le symbole de la nouvelle foi était bien simple, et se réduisait à ces mots : *Je crois en Dieu... Amen !* La liturgie fut imprimée en 1772, et des exemplaires en furent envoyés à l'étranger. Frédéric II

(1) Fielding avait confié à son ami Williams un manuscrit que celui-ci emporta en Russie, et qu'il y perdit. Ce ne fut que longtemps après la mort du poëte qu'on le retrouva. Il fut aussitôt envoyé en Angleterre, et Garrick s'écria en voyant l'écriture de son ancien ami : « C'est la brebis perdue et retrouvée » (titre de l'une des pièces de Fielding). Cette pièce fut jouée sur le théâtre de Drury-Lane, en 1778.

(1) C'est Salluste qui parle ainsi de Sempronie, une des femmes qui prirent part à la conjuration de Catilina.

et Voltaire en adressèrent à l'auteur leurs remerciments, avec des encouragements qui n'empêchèrent pas la nouvelle Eglise de tomber promptement dans l'oubli. L'école de Chelsea continuait toutefois de prospérer, lorsque la mort de mistriss Williams plongea son mari dans une si grande affliction que, ne pouvant soutenir la vue des lieux où ils avaient goûté le bonheur, il abandonna ses élèves, qui retournèrent dans leurs familles. Quand sa douleur se fut adoucie, il ouvrit à Londres une chapelle où la curiosité attira d'abord quelques personnages de distinction ; mais bientôt l'affluence diminua de jour en jour ; la chapelle, devenue trop vaste pour l'assistance, fut livrée aux prédicants méthodistes, et la congrégation des *prêtres de la nature*, bornée à douze ou quatorze personnes, finit par se réunir dans une chambre, où le sermon prononcé par le ministre était suivi d'un bon dîner donné par le général Melville, protecteur de cette société ; circonstance qui fournit, pendant quelque temps, matière à la plaisanterie. Parmi plusieurs écrits d'une nature délicate, Williams en produisit qui firent honneur à son patriotisme. Dans des jours d'alarme, en 1780, il publia un *Plan d'association sur des principes constitutionnels ;* et en 1782, à l'occasion des réunions et associations de comté, les *Lettres sur la liberté politique,* considérées comme le plus important de ses ouvrages ; ces lettres, qui eurent une circulation très-étendue, et furent traduites en français par Brissot, inspirèrent une haute opinion de l'expérience et des lumières politiques de leur auteur. Ce fut sur cette réputation que plus tard il fut invité, par le ministre Roland, à venir coopérer à la constitution du peuple français. Williams avait été précédemment déclaré *citoyen français* par l'assemblée législative, de même que Priestley, Mackintosh et quelques autres de leurs compatriotes. Williams vécut à Paris dans la société des girondins ; mais il ne tarda pas à désespérer de la cause de la liberté, lorsqu'il eut été témoin des excès commis en son nom. Il désapprouva le jugement de Louis XVI, et se hâta de regagner son pays, dont les institutions lui étaient devenues plus chères encore. — Depuis longtemps il avait réfléchi sur le sort d'un grand nombre d'auteurs, qui, uniquement livrés aux intérêts de la littérature, négligent absolument leur intérêt personnel ; et il avait médité sur les moyens de réparer leur imprévoyance. Six de ses amis s'associèrent à lui dans cette noble intention ; la mort déplorable d'un savant traducteur d'Aristote (*voy.* Floyer Sydenham), en inspirant la pitié, vint stimuler la générosité des amis des lettres. Des hommes d'une haute naissance ou environnés de l'estime publique furent appelés à présider les réunions où se prépara l'institution nouvelle. Un premier fonds s'accrut par des souscriptions et des bienfaits, et surtout par une donation testamentaire que fit un descendant du grand Newton. Protégé par le prince de Galles, qui alloua une somme annuelle pour l'acquisition d'un local convenable aux réunions des souscripteurs, le *fonds littéraire* fut solidement établi en 1789 ; depuis il s'est considérablement accru, et a rendu d'éminents services à l'humanité, aux sciences et aux lettres. — David Williams, avant son départ pour la France, avait accepté la tâche de surveiller l'impression d'une édition magnifique de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, et de composer une continuation de ce bel ouvrage ; mais tandis qu'en France on l'accusait de royalisme, en Angleterre il était dénoncé comme démocrate ; et, lorsqu'il y rentra, le libraire refusa sa coopération, dans la crainte de perdre par là le privilége de dédier l'édition au roi. Williams continua de publier de temps à autre quelques opuscules écrits dans un esprit bien différent de ceux qui avaient signalé son entrée dans la carrière. En lisant ses *Etudes préparatoires pour les réformateurs,* on voit combien il était détrompé sur la facilité de donner la liberté à un grand peuple. Son retour à la modération, ses vertus, ses manières nobles et polies lui avaient regagné l'estime et la bienveillance des hommes d'Etat et des hommes d'Eglise. Il avait trop négligé le soin de sa fortune, et quand les infirmités vinrent accabler sa vieillesse, ses ressources étaient des plus médiocres. Une grande partie des souscripteurs à l'institution dont il était le père l'invitèrent alors à venir habiter dans l'hôtel même du fonds littéraire, en qualité de *résident directeur*. C'est là qu'il mourut le 29 juin 1816, âgé de 78 ans. Son buste, très-bien exécuté par Westmacott, se voit dans une salle de l'hôtel, ainsi que celui de Newton. Madame Roland, dans son *Appel à l'impartiale postérité,* parle du caractère et des talents de Williams avec une grande estime ; elle le présente comme un vrai philanthrope, un penseur profond, un esprit éminemment propre à la discussion. On a de lui : 1° *Essais sur le culte public, le patriotisme et les projets de réforme*, 1773, in-12, suivis d'un *Appendix*, 1774 ; 2° *Sermons sur l'hypocrisie religieuse,* 1774, 2 vol. in-8° ; 3° *Traité sur l'éducation,* où l'on examine la méthode généralement suivie dans les institutions publiques de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, celles de Milton, de Locke, de Rousseau, d'Helvétius ; et où l'on en propose une plus praticable et plus utile, 1774, in-12 ; 4° *Plan d'une académie pour l'instruction de la jeunesse,* 1774 ; 5° le *Philosophe,* trois conversations polémiques, 1775, in-8° ; 6° *Liturgie, contenant les principes universels de la religion et de la morale*, 1776, in-8° ; 7° *Lettre aux protestants dissidents sur la conduite politique de leur corps ;* 8° *Lettre à sir George Saville, sur la nature et l'étendue de la liberté intellectuelle,* 1779, in-8° ; 9° *Apologie pour professer la religion naturelle au 18e siècle de l'ère chrétienne*, in-8° ; 10° *Leçons sur les principes et les devoirs universels de la religion et de la morale,* 1779, 2 vol. in-4° ;

11° *Lettres sur la liberté politique,* 1782, in-8°; 12° *Lettres concernant l'éducation*, 1785, in-8°; 13° *Souvenirs royaux* (Royal recollections), 2° édition, 1788, in-8°; 14° *Leçons sur l'éducation,* lues à une société ayant pour but de favoriser les améliorations dans la discipline et l'instruction de la jeunesse, 3 vol. in-8°. Bien que l'auteur s'exprime assez légèrement sur la méthode de J.-J. Rousseau, il reproduit fréquemment, sans atteindre à son éloquence, les meilleures idées de l'*Emile.* On remarque dans ces discours des vues utiles et judicieuses, mêlées à des opinions au moins hasardées; il juge, par exemple, que l'étude des langues mortes n'est bonne à rien, et il ne veut pas que son élève apprenne d'autre langue que sa langue nationale. Il se plaint, avec une extrême dureté d'expression, des obstacles que lui ont opposés les préjugés et l'ignorance des parents, surtout l'aveugle tendresse des mères, qui nuisait d'avance au succès de ses soins. Il compare sa position à celle de Timothée, qui, suivant Quintilien, exigeait un double honoraire pour les enfants qui avaient déjà reçu quelque instruction, afin de le dédommager de la peine d'effacer des impressions funestes. Le chapitre de la *Religion* n'est que l'apologie de la conduite de l'auteur. On lit aussi dans ce livre la correspondance de Williams avec Teller, théologien protestant de Berlin; avec Bode, Raspe, Lecat, le roi de Prusse et Voltaire. 15° *Leçons à un jeune prince,* in-8°; 16° *Leçons sur les principes politiques, sujet de dix-huit livres de l'Esprit des lois de Montesquieu,* lues à des étudiants placés sous la direction de l'auteur, 1789, in-8° de 278 pages. Les Anglais eux-mêmes ont jugé que Williams n'avait pas toujours raison en attaquant Montesquieu, qu'il ne l'avait pas même toujours compris, et que d'ailleurs sa critique n'est pas exprimée avec assez de modération. 17° *Histoire du comté de Monmouth,* 1796, 1 vol. in-4° avec des planches; 18° la première partie des *Réclamations* (Claims) *de la littérature, contenant l'origine, les motifs, les objets et les opérations de la société pour l'établissement du fonds littéraire,* 1803, in-8°. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1816, accompagnée d'une notice sur l'auteur, et de son portrait. On peut lire sur les innovations tentées par David Williams les *Cerémonies religieuses,* édition nouvelle, t. 10, 31° livraison, 1809, in-fol., p. 248. Un *Précis de sa vie et de ses ouvrages* a été donné, en 1792, par Thomas Morris. L.

WILLIAMS (Edouard), poëte gallois, connu en son pays sous le nom d'Iolo Morganwg, était né en 1747, à Llancarnan, village du comté de Glamorgan. Il n'eut d'autre maître que lui-même, et il figure sur la liste des ouvriers poëtes. Il était tailleur de pierre, et il exerça toute sa vie cette profession. Après avoir passé quelques années à Londres, après avoir nourri la pensée, qu'il ne put effectuer, de se transporter en Amérique, il revint au milieu des montagnes de son pays natal, et il y mourut le 17 décembre 1826. Il commença assez tard à se faire connaître; ce ne fut qu'en 1794 qu'il publia deux volumes de poésies lyriques et pastorales, et la liste des souscripteurs offre un étrange assemblage de noms : le prince de Galles, le démagogue Thomas Payne, le négrophile Wilberforce, le général Washington, etc. Quelque temps après, Williams mit au jour deux volumes d'hymnes en langue galloise. Très-zélé pour la littérature et l'histoire de sa patrie, il fut un des collaborateurs assidus du recueil connu sous le nom de l'*Archéologie myvyrienne.* Il avait formé le projet de publier une collection de documents relatifs aux provinces galloises; mais il ne put, faute d'appuis suffisants, réaliser ses intentions. Son fils, Taliesin Williams, chercha à donner suite à cette idée en se plaçant sous les auspices de la *société galloise des ouvrages inédits;* mais il paraît que rien n'a vu le jour, si ce n'est le *Secret des bardes de l'île de Bretagne* (Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain), œuvre posthume d'Edouard Williams, mise au jour en 1829. Comme poëte, cet écrivain n'avait pas un mérite fort distingué; mais les notes jointes à ses vers contiennent des détails intéressants, et il est juste de lui tenir compte des difficultés qu'il eut à surmonter. Il laissait entre autres ouvrages manuscrits son autobiographie, qui a été signalée comme renfermant des particularités curieuses. Southey a dit, dans sa *Vie de Cowper :* « Je suis peiné en pensant combien « de faits intéressants, combien de savoir sur les « hommes et les choses du pays de Galles, le « pauvre vieux Edouard Williams a emportés « dans sa tombe. » Z.

WILLIAMS (le révérend Cooper), né en 1762 à Canterbury, était fils et petit-fils d'officiers de marine, et témoigna de bonne heure un goût très-vif pour la vie de marin. Cependant il fut destiné à la carrière ecclésiastique. En sortant de l'école de son lieu natal, il alla faire ses études au collége Emanuel de Cambridge. L'église de Canterbury lui donna, en 1789, la vicairie d'Ixning, près de Newmarket. Nommé ensuite chapelain d'un vaisseau de guerre, le *Swiftsure,* il fut témoin, en cette qualité, de la célèbre bataille d'Aboukir (*voy.* Nelson), dont il a donné une description, que ses compatriotes regardent comme la plus complète et la plus authentique, dans son *Voyage sur la Méditerranée,* publié en 1802, in-4°. Précédemment il avait mis au jour l'*Histoire du château de Sudeley en Gloucestershire,* 1791, in-fol.; et la *Campagne des Indes occidentales, sous sir Charles Grey et sir John Jervis,* 1796, in-4°. Williams mourut recteur de Kingston et Stourmont, dans le comté de Kent, le 17 juillet 1816. L.

WILLIAMS (Helena-Marie), femme auteur anglaise, née en 1762, commença dès l'âge de dix-huit ans à se faire connaître comme poëte; elle

aborda aussi le roman, cultiva le genre sentimental alors à la mode, et elle fit paraître, en 1786, un recueil de ses vers formant deux volumes. Ils eurent quelque succès. En 1788, elle se rendit en France, où depuis elle séjourna presque toujours. Ses relations de société avec quelques membres marquants du parti de la Gironde furent cause qu'elle fut jetée en prison à l'époque de la terreur: elle eut le bonheur d'être oubliée, et après le 9 thermidor, elle recouvra sa liberté. Après avoir professé des principes fort républicains, elle devint enthousiaste de Napoléon; mais elle déplut en vantant, dans une ode maladroite, la puissance de la Grande-Bretagne. Oubliée à l'époque de la restauration, elle mourut à Paris, le 14 décembre 1827. Parmi ses ouvrages écrits en langue anglaise, nous indiquerons : *Poëme sur le projet de loi relatif à la traite des noirs*, 1788; — *Elwin et Eltrude*, 1782; — *Julie*, 1790, 2 vol.; — *Lettres sur l'état politique de la France*, 1796, 4 vol.; — *Lettres sur la situation morale et l'opinion publique dans la république française*, 1800, 2 vol. (trad. en français, 1801, 2 vol. in-8°); — *Esquisse de la politique de la France en* 1793-1794, Londres, 1795, 3 vol.; — *Voyage en Suisse*, Londres, 1795 (traduit en français par Say, Paris, 1798, 2 vol. in-8°); — *Récit des événements survenus en France depuis le débarquement de Napoléon jusqu'à la restauration de Louis XVIII*, Londres, 1815 (traduit en français, 1819, in-8°); — *Lettres sur les événements survenus en France depuis la restauration*, Londres, 1819. En 1802, une spéculation de librairie fit surgir à Paris deux volumes in-8°, intitulés *Correspondance politique et confidentielle inédite de Louis XVI avec ses frères et plusieurs personnes célèbres*. C'était un ouvrage supposé composé par Babie et de la Platrière; Helena Williams le crut ou parut le croire authentique; elle en donna une traduction anglaise, imprimée à Londres, la même année, et elle joignit à chaque lettre des observations qui choquèrent fortement les royalistes. Cette dame fit passer dans la langue anglaise quelques ouvrages publiés en français, notamment le *Lépreux de la cité d'Aoste* de Xavier de Maistre et les *Recherches* de Humboldt *sur l'Amérique*. Un choix des poésies d'Helena Williams a eu la bonne fortune d'être mis en vers par deux membres de l'Académie, de Boufflers et Esmenard (Paris, 1808, in-8°). Sur trente pièces contenues dans ce volume, le premier de ces littérateurs en a traduit vingt-trois. B—n—t.

WILLIAMS (Samuel), graveur anglais sur bois, naquit à Colchester, le 23 février 1788. Ses parents étaient de simples artisans, et son éducation fut nécessairement incomplète; mais il manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le dessin, et il entra comme apprenti chez un peintre de sa ville natale. Il n'apprit pas grand'-chose sous ce maître inhabile; mais il étudia avec une application soutenue les procédés de la gravure à l'eau-forte et ceux de la gravure sur bois. Il se livra surtout avec zèle à cette branche de l'art, et il se rendit à Londres, où les éditeurs de publications illustrées et à bon marché ne le laissèrent pas manquer d'ouvrage. Bientôt il se fit connaître de mieux en mieux, et il travailla pour les libraires en renom. Il donna à la collection des romanciers et des poëtes mise au jour par Whittingham, à la traduction du Tasse par Wiffen, aux ouvrages d'architecture de Britton des gravures où l'on remarque de la facilité, de l'esprit et une main exercée. Ses derniers travaux révèlent une exécution de plus en plus soignée et une intelligence réelle des détails de la vie rustique; la *Vie rurale* de Howitt, les livres de Scrope, les *Jours passés à la pêche du saumon* et la *Chasse au daim*, une édition des *Saisons* de Thompson sont des productions d'un mérite remarquable. Williams, non content de se placer parmi les meilleurs graveurs sur bois qu'il y eût en Angleterre, eut toujours l'ambition de figurer au nombre des peintres; mais ses tentatives en ce genre n'eurent aucun succès. Il mourut le 19 septembre 1853, laissant deux fils qui se sont également acquis une juste réputation comme graveurs. Z—b.

WILLIAMS (John), missionnaire anglican, surnommé l'apôtre de la Polynésie, naquit le 29 juin 1796, à Tottenham, près de Londres. Ses parents étaient des artisans, et il fut dès sa première jeunesse employé chez un forgeron. A l'âge de dix-huit ans, il eut l'occasion d'entendre un sermon d'un ministre dissident qui fit sur lui une vive impression. Il se fit remarquer par la ferveur de son zèle religieux, et au mois de juillet 1816, il offrit ses services à la société des missions; ils furent acceptés. Les îles de la Polynésie, révélées à l'Europe par les découvertes de Cook, étaient alors le théâtre sur lequel se portaient les efforts des missionnaires anglicans. On était parvenu à convertir un assez grand nombre de ces farouches insulaires, à les faire renoncer à leurs rites cruels. On demandait des collaborateurs : Williams, marié depuis un an, partit le 16 novembre 1817 pour Sydney; sa femme l'accompagna. Après un court séjour à la Nouvelle-Zélande, il arriva à Limeo, une des îles de la Société. Il y passa quelques mois, s'appliquant à étudier l'idiome de Taïti. Il se rendit ensuite à Huaineh, autre île de l'archipel; il y fut bien reçu. Le roi de l'île de Raiatea, le point central de ce groupe, l'invita à s'établir près de lui; Williams trouva une population désireuse d'entendre prêcher les vérités du christianisme, mais corrompue et d'une paresse excessive. Il améliora peu à peu la situation de ces sauvages, les instruisit, leur fit connaître les éléments d'une vie matérielle un peu civilisée; ils apprirent à élever de frêles maisons, à fabriquer des meubles, à construire des navires. Au bout de quelques années, le mariage

légal, jusqu'alors inconnu, fut institué, et plus tard, les progrès furent tels que le jugement par jury fut mis en pratique. Ne se bornant pas à s'efforcer d'améliorer et d'éclairer les habitants de Raiatea, il visita diverses îles de l'archipel, poussant au loin ses excursions, au milieu de toutes sortes de dangers. Il se trouva une fois abandonné avec quelques-uns de ses collaborateurs sur une île écartée, et ils n'en sortirent qu'en se livrant à la merci des vents sur une frêle embarcation, qu'ils avaient construite eux-mêmes, après avoir fabriqué les outils dont ils manquaient. Après avoir étendu le champ de ses opérations dans l'archipel des Navigateurs, Williams s'embarqua sur un navire baleinier, et il se retrouva à Londres au mois de juin 1834. Ses travaux étaient connus; il fut très-bien accueilli, et il eut à prendre la parole dans de nombreux meetings, afin de raconter ce qu'il avait accompli. Il publia, en 1837, le *Récit d'une mission dans les îles de la mer du Sud, avec des remarques sur l'histoire naturelle, sur l'origine, la langue, les traditions et les usages des habitants*. Ce livre piqua la curiosité du public; il fut lu avec empressement, et Williams devint célèbre. Il persistait dans l'intention d'aller reprendre le fil de ses travaux interrompus; il voulait établir à Raiatea une maison de missionnaires; il tenait surtout à avoir un navire qui donnât la possibilité d'accomplir des tournées dans les archipels. Il provoqua une souscription; elle s'éleva à près de quatre mille livres sterling; le conseil municipal de la cité de Londres, devant lequel le zélé missionnaire avait développé ses plans, avait fourni cinq cents livres sterling, votées à l'unanimité. Le 11 avril 1838, Williams partit derechef avec sa femme; il était accompagné de seize missionnaires. Après avoir touché au cap de Bonne-Espérance et à Sydney, après un assez long séjour à Taïti et à Raiatea, Williams voulut exécuter le projet qu'il méditait depuis bien des années de visiter des contrées où les Européens avaient encore à peine paru. Se dirigeant vers les Nouvelles-Hébrides, il débarqua, le 20 novembre 1839, à la baie de Dillon, sur l'île d'Erromanga; une troupe d'indigènes, irrités, à ce qu'on croit, par suite d'une querelle qu'ils avaient eue précédemment avec l'équipage d'un navire resté inconnu, attaqua les missionnaires: Williams et un de ses compagnons, Harris, furent massacrés. Cette catastrophe excita une douleur générale, et Williams fut aussi regretté en Angleterre que dans la Polynésie. Son dévouement, son infatigable et courageuse persévérance, son ardeur à prêcher la religion et à répandre les bienfaits de la civilisation lui avaient acquis une universelle et respectueuse sympathie. Il avait fait imprimer en langue de l'archipel de la Société quelques livres élémentaires et une traduction du Nouveau Testament. Sa vie a été écrite par un de ses amis, Ebenezer Prout, sous le titre de *Memoirs of the life of the Rev. J. Williams*, Londres, 1843, 1847, in-8°; traduit en français, Paris et Toulouse, 1848, in-12. B—n—t.

WILLIAMSON (sir Joseph), homme d'État anglais, était fils d'un ministre anglican; il naquit à Brodekak, dans le Cumberland, vers 1635; fort jeune encore, il fut amené à Londres par un membre du parlement, et son intelligence le fit remarquer à l'école de Westminster, ainsi qu'au collége de la Reine à Oxford. Reçu maître ès arts en 1657, après avoir accompagné sur le continent un jeune gentilhomme dont il fut le précepteur, il entra, après la restauration, dans le cabinet de sir Édouard Nicholas, secrétaire d'État, et lorsque lord Arlington remplaça ce ministre, il choisit Williamson pour son secrétaire. Peu de temps après, il fut nommé gardien des archives de l'État à Whitehall; en 1667, élevé aux fonctions de secrétaire du conseil, il reçut le titre de *baronnet* et il commença à jouer un rôle diplomatique assez important. Il fut, avec le comte de Sunderland et sir Leoline Jenkins, un des plénipotentiaires envoyés au congrès de Cologne. Le 27 juin 1674, il fut nommé secrétaire d'État au lieu de lord Arlington, auquel il paya, selon l'usage du temps, une somme considérable comme dédommagement. Cette fois-ci l'indemnité touchée par le ministre sortant fut de six mille livres sterling, somme qui représenterait à peine aujourd'hui le quart du même chiffre. Williamson entra en même temps dans le conseil privé; c'était une époque peu glorieuse pour l'Angleterre: Charles II s'était livré à Louis XIV; il en recevait des subsides et des maîtresses; il avait conclu avec le roi de France des traités secrets; la nation frémissait à l'idée de voir rétablir le catholicisme; Williamson se fit un des instruments de la politique tortueuse de Charles et se trouva en butte à de violentes inimitiés. Le 18 novembre 1678, il fut arrêté par ordre de la Chambre des communes comme prévenu d'avoir donné à des catholiques des brevets d'officiers; le roi le fit remettre en liberté le même jour, mais trois mois après, ne trouvant plus le poste tenable, le secrétaire d'État donna sa démission. Au mois de décembre 1679, il épousa la veuve de lord O'Brien, sœur et héritière du duc de Richmond; cette union le mit en possession d'une grande fortune. Il vécut dans la retraite sous le règne de Jacques II, et ses antécédents n'étaient pas de nature à le faire employer sous Guillaume III. Il mourut en 1701, sa veuve ne lui survécut qu'un an. Il légua au collége de la Reine une somme de six mille livres sterling et une importante collection de documents historiques, parmi lesquels figuraient les papiers relatifs aux négociations dont il avait été chargé. Il donna à la ville de Rochester, qui l'avait choisi à diverses reprises pour la représenter au parlement, une somme de cinq mille livres sterling destinée à fonder une école pour

l'étude des mathématiques. En 1678, il avait été porté à la présidence de l'Académie royale. C'était un homme habile, adroit, aimable en société, et qui dut surtout son élévation à la faveur qu'il sut obtenir auprès d'un roi indolent et inappliqué. Z.

WILLIBROD (SAINT), apôtre des Frisons, né vers l'an 658 dans le Northumberland, fut élevé dans le monastère de Rippon, récemment fondé par St-Wilfrid. A l'âge de vingt ans il se rendit dans un monastère d'Irlande, où il passa douze ans sous la direction de St-Egbert. Animé d'un saint zèle pour la propagation de la foi, il s'embarqua pour la Frise, accompagné de St-Swidbert et de dix autres moines anglais. Ils abordèrent, en 690 ou 691, à Catwick, d'où ils se rendirent à Utrecht. Ayant été favorablement reçu par Pépin d'Héristal, qui depuis peu avait conquis cette partie de la Frise, Willibrod fit un voyage à Rome, où il se jeta aux pieds du pape Sergius, qui lui donna sa bénédiction, avec les pouvoirs nécessaires pour suivre sa mission. Après six ans de travaux, le nombre des chrétiens s'était tellement augmenté, que Willibrod fut envoyé de nouveau à Rome par Pépin, qui pria instamment le pape de conférer le caractère épiscopal au saint missionnaire. Le pape Sergius le reçut avec beaucoup d'empressement; ayant changé son nom en celui de Clément, et l'ayant consacré archevêque des Frisons, il lui donna le *pallium*, avec pouvoir de fixer son siége en tel lieu qu'il jugerait le plus convenable. De retour dans la Frise, le saint prélat établit sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église du Sauveur, qui devint son siége métropolitain. Il répara celle de St-Martin que le roi Dagobert avait construite à la prière de St-Wilfrid, mais que les païens avaient presque entièrement détruite. En 698, Willibrod, aidé par les libéralités de Pépin et de l'abbesse Irmine, fonda l'abbaye d'Epternac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Pépin avait la plus haute vénération pour cet apôtre, et l'on a même dit que ce fut par ses remontrances qu'il renvoya Alpaïde, sa concubine, et qu'il se réconcilia avec Plectrude, sa femme; ce qui, au reste, est peu compatible avec la protection dont Charles Martel entoura le saint prélat. En effet, le fils d'Alpaïde étant devenu duc d'Austrasie, et quelque temps après, par suite de ses victoires sur Daniel et sur Ragnefried, maire du palais de Neustrie, confirma à Willibrod la possession du village de Susteren, que lui avait donné Pépin en mourant, et de plus lui abandonna la souveraineté d'Utrecht. Les revenus dépendant du château furent affectés au monastère que l'archevêque avait fondé près de sa cathédrale. Ce fut aussi Willibrod qui baptisa Pépin le Bref. Cependant la foi paraissant affermie dans la partie méridionale de la Frise, le saint missionnaire pénétra dans celle qui était encore soumise au roi Badbod. Ce prince permit que l'on prêchât l'Evangile à ses sujets, mais resta lui-même attaché à l'idolâtrie. De là Willibrod passa en Danemarck; mais y ayant rencontré des obstacles insurmontables, il se contenta d'acheter trente enfants du pays, qu'il baptisa après les avoir instruits, et il les emmena avec lui. De là étant revenu dans la Frise, il convertit les habitants de l'île de Walcheren, et y établit des églises. Le roi Badbod étant mort en 719, Willibrod put librement prêcher l'Evangile dans toute la Frise. Il prévenait par un extérieur agréable, plein de dignité. Il était doux, gai dans sa conversation, sage dans ses conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques. C'est à lui que les Frisons, peuple barbare, durent les commencements de leur civilisation. Les écoles qu'il établit à Utrecht sont devenues très-célèbres. Etant parvenu à un âge fort avancé, il se choisit un coadjuteur, et lui donna la consécration épiscopale avec le gouvernement de son diocèse. Il mourut vers l'an 738, et fut, selon son désir, enterré dans le monastère d'Epternac, où l'on garde ses reliques. On voit à Trèves, dans l'abbaye de Notre-Dame des Martyrs, l'autel portatif dont il se servait dans ses missions pour célébrer les saints mystères. Il fit en faveur de son monastère d'Epternac un testament qui a été publié par plusieurs auteurs. Alcuin, qui a écrit sa *Vie* en deux livres, dont l'un est en prose et l'autre en vers, a de plus composé une homélie et un poëme en son honneur. L'Eglise célèbre sa fête le 7 novembre. G—Y.

WILLIGEROD (JEAN-CONRAD-PHILIPPE), historien et humaniste russe, d'origine allemande, naquit à Gœttingue le 15 juin 1779. Il professa d'abord à Pernau et devint, de 1806 à 1814, professeur d'histoire au gymnase russe de Réval. En dernier lieu, il y enseignait les langues classiques et la littérature. Enfin, il fit partie du conseil impérial des colléges. Willigerod mourut à Réval le 1er avril 1848. On a de lui divers ouvrages d'histoire ou d'enseignement : 1° *Histoire de l'Esthonie depuis l'origine jusqu'à nos jours*, 1814, et 1830, 2e édit.; 2° *Manuel d'histoire générale*, 1817; 3° *Chrestomathie latine*, 1828. Z.

WILLIS (THOMAS), médecin, né à Great-Bedwin, dans le comté de Wilt, le 6 février 1622, fit ses études au collége du Christ à Oxford, et les interrompit avec d'autres condisciples pour aller à la défense de la cause royale attaquée par les parlementaires. Ceux-ci ayant triomphé, Willis revint à Oxford pour y suivre les cours de la faculté de médecine; et il y fut reçu bachelier en 1646. Alors, comme aujourd'hui, on était avide de connaître les lois qui régissent l'économie du corps humain; on avait senti l'insuffisance de l'animisme, reproduit par Van Helmont, ou de l'existence d'un principe unique et intelligent, pour rendre raison de tous les phénomènes corporels. Les découvertes dont s'enrichit la chimie firent croire à Leboé (Silvius) qu'il en avait

trouvé l'explication dans cette science. Suivant lui, les phénomènes de notre économie sont purement chimiques et sont un effet de la fermentation. Les médicaments mêmes n'ont d'action qu'autant qu'ils agissent sur les âcretés acide et alcaline de nos humeurs. Willis, dans l'effervescence de l'âge, adopta avec enthousiasme ces nouvelles idées. Non content de ne voir dans les sécrétions, les mouvements musculaires et la circulation, que des effets analogues à ceux de la fermentation, il voulut même faire l'application de la théorie chimiatrique à la pathologie et au développement des fièvres. Il publia deux dissertations sous le titre : 1° *De fermentatione seu de motu intestino particularum in quocumque corpore ;* 2° *De febribus seu De motu earumdem in sanguine animali,* la Haye, 1659, in-12. Ces dissertations eurent du succès ; elles furent imprimées réunies, Londres, 1660, in-8° ; Amsterdam, 1663, in-12, et Leyde, 1680, in-8°. Peu de temps après, Willis adressa au docteur Bathurst, son ami, une dissertation sur les urines, *De urinis dissertatio epistolica,* dans laquelle on trouve, sur les caractères de ce liquide dans les maladies, des observations qui ne sont pas à dédaigner. Cet ouvrage a été traduit en français, 1682. En 1660, lors du rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre, Willis fut promu à la chaire de philosophie naturelle (c'est-à-dire de physique) à Oxford. Quelque temps après, il publia son anatomie du cerveau et du système nerveux : *Cerebri anatome, cui accessit nervorum descriptio et usus,* Londres, 1664, in-4° ; Amsterdam, 1664, 1667, in-12 ; Londres, 1670, in-8° ; Amsterdam, 1683, in-12. Cet ouvrage est important, même dans l'état actuel de la science. L'auteur donne une description exacte de ce viscère, tant dans l'homme que dans les oiseaux et les poissons. Il fait du cerveau le siége des mouvements soumis à la volonté et des facultés intellectuelles, et du cervelet, celui des mouvements involontaires, tels que ceux du cœur. C'est dans la substance corticale du cerveau qu'il place la sécrétion du principe des mouvements. La substance médullaire sert à la distribution de ce principe. Chaque partie du cerveau a des fonctions distinctes. Cette assertion, vraie pour ce qui a trait aux mouvements, ne l'est pas de même relativement aux fonctions intellectuelles. Quoique cette dernière proposition ait été développée de nos jours avec un rare talent par le professeur Gall, elle est encore loin de présenter une démonstration rigoureuse. L'*Anatomie du cerveau,* par Willis, sera toujours pour lui un titre de gloire; elle a eu un grand nombre d'éditions. Craignant que les opinions qu'il y émettait sur l'âme sensitive ne fussent mal interprétées, il avait dédié son ouvrage à Gilbert, évêque de Londres et doyen du sacré collége. Il dut à ce prélat et à ses travaux nombreux d'être admis au rang des membres de la société royale. Flatté de ce choix, Willis vint à Londres, en 1666, pour y exercer la médecine : il y obtint un succès prodigieux. La plaisanterie attribuée par Sénac à Charles II, que Willis lui enlevait plus de sujets que n'aurait fait une armée ennemie, ne fait que prouver la confiance générale dont il était entouré. Willis publia, cette même année, un traité des maladies du cerveau et du système nerveux : *Pathologia cerebri et nervosi generis, in qua agitur de morbis convulsivis et de scorbuto,* Oxford, 1667, in-4° ; Londres, 1668, in-12 ; Amsterdam, 1669, 1670, in-12 ; Leyde, 1671, in-12 ; Londres, 1678, in-12. Ce traité est un de ceux qui contiennent l'exposition la plus complète des maladies convulsives, et spécialement de l'épilepsie, de l'hysthérie, de l'hypocondrie, que l'auteur regarde avec raison comme dépendantes d'une affection du cerveau ou du système nerveux. Le traité du scorbut en est distinct, et offre une description étendue de cette maladie. La doctrine de l'auteur sur les maladies convulsives fut attaquée avec fureur par Highmore, qui prétendait à tort que ces maladies, et spécialement la *passion hystérique,* avaient leur siége dans le sang, les poumons et le cœur. Pour y répondre, Willis publia une dissertation dans laquelle il continua d'établir que c'est bien plutôt dans le cerveau et le système nerveux que ces affections résident : *Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypochondriacæ pathologia spasmodica vindicata, cui accesserunt exercitationes duæ, 1 de sanguinis accessione, 2 de motu musculari,* Londres, 1670, in-8° ; Leyde, 1671, in-12. Afin d'offrir plus de développement à ses idées sur le cerveau, Willis donna un traité sur l'âme des bêtes, en indiquant leurs facultés, leurs sensations, et en y ramenant un précis général des maladies : *De anima brutorum quæ hominis vitalis et sensitiva est : exercitationes duæ, pars physiologica, pars pathologica,* Oxford, 1672, in-4° ; Londres, même année, in-8° ; Amsterdam, même année, in-12 ; ibid., 1674, in-12. Il y en a une traduction anglaise, Londres, 1683, in-fol. Quoique Willis eût eu la précaution de dédier cet ouvrage au même Gilbert, devenu alors archevêque de Cantorbéry, la discussion dans laquelle il s'engage au sujet de l'âme de l'homme et de celle des animaux lui attira de vives attaques de la part de quelques théologiens. En revanche, ce travail lui mérita des louanges ; et, ce qui vaut mieux encore, il eut la gloire d'exercer une grande influence sur les sciences. Les descriptions anatomiques de quelques animaux, comme de l'huître, de l'écrevisse, etc., que l'auteur avaient insérées dans son traité, inspirèrent à plusieurs de ses lecteurs le goût des études zootomiques ; et bientôt on vit naître l'anatomie comparée. Enfin, Willis publia la première partie d'une matière médicale ayant pour titre : *Pharmaceutica rationalis,* Oxford, 1674, in-4°, réimprimée à la Haye, 1675, in-12. La

seconde partie ne parut qu'après la mort de l'auteur, par les soins de Jean Fell, Oxford, 1675, in-4°; la Haye, 1676, in-12. Cet ouvrage est assez complet; il a été traduit en anglais, Londres, 1679, in-fol. Cette traduction défectueuse a été corrigée par S. Pordage et publiée dans sa traduction des *Œuvres de Willis*, Londres, 1681, in-fol. On voit, dans la *Pharmaceutique*, que l'auteur cherche encore à rendre raison de l'action des médicaments d'après les idées chimiques de Leboé. Les succès de Willis dans la pratique ne le dédommagèrent pas des désagréments que lui suscita l'envie: il devint un point de mire vers lequel se dirigeaient les critiques les plus vives; et il y prêtait par la nature des sujets dont il s'était occupé, et par la faiblesse de ses derniers ouvrages. Trop sensible à ces critiques, elles furent pour lui une source de chagrins; et, un rhume qu'il négligea s'étant converti en inflammation de poitrine, il succomba à cette maladie le 11 novembre 1675. Il était à peine âgé de 54 ans. Willis se distinguait par sa charité et par une piété excessive. Il se rendait à l'église tous les matins avant de visiter ses malades, afin de prier pour eux, et avait fait de sa maison un oratoire. Il laissa une fondation annuelle de vingt livres sterling, uniquement consacrée à des actes de religion. Ses œuvres ont été réunies, après sa mort, en un seul corps d'ouvrage, sous le titre suivant: *Opera medica et physica*, Genève et Lyon, 1676, in-4°; Genève, 1680, in-4°; Amsterdam, 1682, in-4°; Venise, 1720, in-fol. On ne trouve pas dans cette collection un ouvrage prétendu posthume de Willis, publié en 1690, sous ce titre: *Moyen sûr et facile pour préserver et guérir de la peste et de toute maladie contagieuse* (en anglais). N—HE.

WILLIS (BROWNE), savant antiquaire, né en 1682, à Blandford, dans le comté de Dorset, était petit-fils du précédent. Ce fut lorsqu'il étudiait à l'école de Westminster qu'il prit, dans ses fréquentes visites à l'abbaye voisine, ce goût pour les antiquités d'architecture ecclésiastique qui devint l'occupation de presque toute sa vie. Ses études classiques furent terminées à Oxford. En 1705, la ville de Buckingham l'élut député au parlement, et en 1718, la société des antiquaires reconstituée lui ouvrit ses portes. En 1741, il offrit à l'université d'Oxford une collection de monnaies anglaises, la plus complète qui existât alors, et qu'il avait employé plus de quarante ans à former; mais ce corps savant ne l'accepta qu'à la condition d'en payer au moins la valeur intrinsèque. Tous les ans, le 19 octobre, Willis venait voir sa collection, et il ne manquait jamais alors d'y ajouter quelques médailles. Il donna aussi des manuscrits à la bibliothèque Bodléienne. Bien qu'il fût père d'une famille nombreuse, il fit un généreux emploi d'une partie de sa fortune dans différents établissements de piété et de bienfaisance. Sa mort arriva le 5 février 1760. On voit son portrait, et on lit des détails sur sa vie et sur quelques singularités de son caractère, avec des échantillons de sa correspondance épistolaire, dans les sixième et huitième volumes des *Anecdotes littéraires* de Nichols. On a de lui, entre autres écrits: 1° *Notitia parliamentaria, ou l'Histoire des comtés, villes et bourgs de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1715, 1716, 2 vol. in-8°, suivis d'un troisième, en 1730. Le premier fut réimprimé en 1730, avec des additions. 2° Un abrégé des *Devoirs de l'homme* (the whole Duty of man), 1717, à l'usage des classes pauvres: 3° *Description de l'église cathédrale de St-David et des édifices qui en dépendent*, 1718, in-8°. Le biographe Alex. Chalmers, qui nous donne cette liste, attribue ailleurs les descriptions (ou mémoires) des cathédrales de St-David et de Landaff à William Wotton, qui les aurait écrites à la sollicitation de son ami Willis. C'est aussi ce qu'on lit dans le *Dictionnaire* de Chauffepié, et ce dernier auteur a d'autant plus d'autorité ici qu'il n'a rédigé l'article *Wotton* que d'après des mémoires de cette famille. 4° *Histoire des abbayes parlementaires et des églises cathédrales conventuelles*, 1718 et 1719, 2 vol. in-8°; 5° *Description des églises cathédrales de Landaff, St-Asaph et Bangor*, etc., 1719, 1720 et 1721, in-8°; 6° *Description des cathédrales de l'Angleterre, avec le* Parochiale anglicanum, *accompagné du dessin des cathédrales*, 1727, 1730 et 1733, 3 vol. in-4°. C'est le plus important des ouvrages de Willis, qui, se proposant de le compléter, avait visité toutes les cathédrales de l'Angleterre et du pays de Galles, excepté Carlisle. Il avait coutume d'appeler ces excursions ses *pèlerinages*. Les trois volumes, malgré le titre mensonger qu'y a attaché le libraire Osborne, ne contiennent réellement que l'histoire des cathédrales d'York, de Durham, Carlisle, Chester, Man, Lichfield, Hereford, Worcester, Gloucester, Bristol, Lincoln, Ely, Oxford et Péterborough. 7° Une édition améliorée du *Thesaurus rerum ecclesiasticarum* d'Ecton, 1754, in-4°; 8° *Histoire et antiquités de la ville, du canton et du doyenné de Buckingham*, Londres, 1755, in-4°. L.

WILLIS (FRANCIS), médecin anglais, s'est particulièrement fait connaître par ses succès dans le traitement des aliénés. Après avoir fait ses études au collége de Brazen-Nose, dans l'université d'Oxford, il avait reçu le doctorat en 1740. Ce fut à ses soins que l'on confia la roi d'Angleterre George III, lorsque ce prince fut privé pour la première fois de ses facultés mentales, et il eut le bonheur de le guérir assez promptement. La réputation du docteur Willis le fit également appeler, dans une circonstance semblable, à Lisbonne, pour y donner des soins à la reine de Portugal, et il obtint le succès le plus complet. Retiré à Gretford, dans le comté de Lincoln, il y dirigeait une maison de santé consacrée au traitement de la démence, établissement le plus

vaste de ce genre qui fût dans le royaume et qui renfermait des personnes de la plus haute société. Willis conserva jusque dans un âge très-avancé les avantages de la santé et de la force, et l'on rapporte que, parvenu à sa quatre-vingt-cinquième année, il fit à cheval un voyage de quatre-vingt-dix milles en un jour, pour aller à Brentford donner sa voix, dans une élection, à son ami Mainwaring. Il mourut à l'âge de 90 ans, le 5 décembre 1807. Le docteur Willis avait un regard dur et effrayant. L'auteur dramatique Fréd. Reynolds nous donne dans ses mémoires une idée de l'impression produite par ce regard, que les aliénés redoutaient à l'égal des chaînes, des douches et des gilets de force. Trois semaines après que le roi George eut été remis dans ses mains, il permit qu'on donnât à Sa Majesté un rasoir et un canif. Cette permission parut très-imprudente à ses confrères Warren, Reynolds et autres, qui la lui reprochèrent un soir ouvertement à une séance de comité de la chambre des communes. Le célèbre Edmund Burke lui demanda même, d'un ton d'autorité, comment, dans le cas où le prince aurait eu un accès de frénésie, il s'y serait pris pour le rendre docile. « Monsieur, répondit Willis, veuillez faire placer « les flambeaux entre nous deux; là, bien. Voilà « comment je m'y serais pris : *je l'aurais regardé « ainsi....* » et il lança à Burke un coup d'œil dont cet orateur fut comme foudroyé. L.

WILLM (JOSEPH), littérateur et philosophe français, né à Heilighausen (département du Bas-Rhin), manifesta de bonne heure des dispositions remarquables pour l'étude. Après avoir été un des meilleurs élèves du gymnase de Strasbourg, il fut ordonné ministre luthérien; en 1814, il était professeur à Lyon, et il vint ensuite à Paris comme précepteur des enfants d'un riche négociant. Il fut un des fondateurs de la société biblique française et de la société de la morale chrétienne. Plus tard, il fut appelé à la chaire de professeur de littérature au gymnase de Strasbourg, et il montra beaucoup de zèle pour propager en France la connaissance de la langue et des productions intellectuelles de l'Allemagne. Nommé inspecteur de l'université en 1851, il faisait partie des correspondants de l'Académie des sciences morales et politiques; la mort le frappa en 1852. On doit à ce laborieux écrivain des *Lectures*, des *Morceaux choisis*, des *Dictionnaires* relatifs à la langue allemande, un *Essai sur la philosophie de Hegel*, 1836, in-8°, des discours prononcés en diverses occasions. Il a dirigé la publication du *Musée des protestants célèbres*, Paris, 1821-1824, auquel il a fourni un grand nombre d'articles, parmi lesquels on remarque ceux de *Zwingle*, de *Knox*, de *Wicleff*, de *Henri VIII*, enfin d'*Elisabeth*, fille de ce roi. L'*Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours*, Paris, 1846-1847, 4 vol. in-8°, est un travail fort important et qui fait bien connaître les développements de la pensée humaine sur des sujets qu'il était difficile d'exposer avec clarté devant un public français. L'*Essai sur l'éducation du peuple et sur les moyens d'améliorer les écoles primaires populaires et le sort des instituteurs*, 1840 et 1845; 2e édit., 1847, a obtenu le prix dans un concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. Dans cet ouvrage, Willm a consigné les fruits de son expérience en cette matière. Il y recherche le principe qui doit dominer toute éducation, la théorie, et il plaide avec une louable ardeur la cause de l'avenir de ceux qui président à l'enseignement populaire. Nombre d'idées actuellement mises en pratique dans l'éducation publique se trouvent indiquées ou formellement exprimées dans cette œuvre substantielle. Willm a fourni des articles à un grand nombre de journaux, notamment à la *Revue protestante*, et c'est de sa plume que sont sorties la plupart des notices relatives aux philosophes allemands insérées dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Il a en outre pris une part active à la *Revue germanique*, dont il a été en quelque sorte le réviseur et le coordonnateur. Il convient surtout de mentionner sa longue et consciencieuse collaboration à une autre entreprise, l'*Encyclopédie des gens du monde*. Les jugements qu'il y a portés sur les philosophes allemands contemporains, Hegel, Fichte, etc., ont surtout été remarqués. Comme traducteur, il a montré de l'activité, faisant passer des ouvrages français en langue allemande et *vice versa*. C'est ainsi qu'il s'exerça en sens contraire sur le *Lascaris* de M. Villemain et sur les *Lettres* de Pfeffel *à Bettina concernant la religion*. Il a paru dans la *Revue d'Alsace* (1853) une notice sur Willm, dont l'auteur est M. Louis Spach et dans laquelle cet écrivain est judicieusement apprécié (imprimée à part, Colmar, in-8°). R—LD

WILLMANN (BENOÎT), érudit allemand, naquit à Cologne, le 8 décembre 1783. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis il alla se perfectionner à l'université de Gœttingue. Revenu à Cologne en 1806, il y prit part à la rédaction du *Mercure du département de la Roher*, que dirigeait son ami du Mont, naguère éditeur de la *Gazette de Cologne*, à laquelle le gouvernement français venait d'imposer silence. A la même époque, il traduisit en allemand, encore avec du Mont, le *Code de commerce* français. Entré ensuite dans l'instruction publique, il continua de travailler à la version allemande du *Code Napoléon*. En 1812, Willmann fut appelé à Paris en qualité de *traducteur impérial de la langue allemande*. Les événements de 1814 le ramenèrent en Allemagne, à Cologne, où en dernier lieu il fut professeur de littérature ancienne. Il remplit pendant vingt-quatre ans cet emploi et fit paraître de remarquables travaux sur les auteurs qu'il s'était chargé d'interpréter : en 1825, une traduction estimée des *Epigrammes* de Martial, et

en 1831, l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes. On lui doit aussi une anthologie des poëtes allemands, qu'il intitula *Esprit de Schiller, Tiedge, Klopstock*, etc., Cologne, 1810-1820. 6 vol., et un ouvrage intitulé *Amalthée, guirlande de la poésie allemande*, 1817. Ce savant, frappé d'apoplexie une première fois au mois de mai 1841, succomba à une nouvelle atteinte, le 13 février 1844. L. R—L.

WILLMORE (JAMES-TIBBITS), graveur anglais, naquit à Londres en septembre 1800. Il reçut les leçons de Burke, mais dut beaucoup à ses propres efforts, et peu d'artistes ont rendu avec plus de vérité les paysages de la Grande-Bretagne. Il remplaça, en 1843, Brombley à l'académie royale de Londres, à titre d'artiste plutôt que comme graveur, l'académie regardant la gravure comme une simple reproduction. Willmore mourut en 1863. Il grava d'après Eastlake le *Rêve de lord Byron*, 1834; — les *Ruines de Carthage*, d'après Linton, Londres, 1838; — *Vue d'Overwesel sur le Rhin*, d'après Turner; — le *Vieux téméraire*, d'après le même; — *Mercure et Argus, paysage poétique*, d'après le même; — l'*Italie ancienne*, d'après le même, 1843; — le *Passage du pont*, d'après Landseer; — la *Moisson dans les montagnes d'Ecosse*, d'après le même; — enfin, *Vent contre marée*, d'après Stanfield; — les *Planches de la galerie des graveurs*, par Heats; — les *Planches des rives de la France*, par Turner, Londres, 1835; — les *Planches des vues et scènes italiennes de France et de Suisse*, d'après les dessins de Prout et de Harding; — les planches de l'œuvre intitulée *la Chine; vues de ce pays*, Londres, 1843, in-8°. Toutes ces gravures ont été exposées à Paris en 1855. Willmore avait un vif sentiment de la couleur et du clair-obscur, et rendait admirablement les nuances de l'atmosphère. L. R—L.

WILLOT (AMÉDÉE) naquit à St-Germain en Laye, en 1757, d'une famille noble, reçut une éducation militaire et entra comme officier dans la légion de Maillebois. Il fit dans ce corps la guerre de Corse, en 1769, et continua ensuite de servir dans un régiment d'infanterie. Ayant embrassé le parti de la révolution, il obtint de l'avancement, et à la fin de 1792, il était colonel à l'armée des Pyrénées-Orientales. Bientôt promu au grade de général de brigade, il reçut l'ordre de sortir de Perpignan et de marcher, à la tête d'un détachement, au-devant des Espagnols, qu'il rencontra, le 20 avril 1793, entre Ceret et le Tech, sous le commandement du général la Union. L'affaire s'engagea, et dans ce premier combat, Willot fut défait et perdit 4 pièces de canon. Les commissaires de la convention, imputant cet échec à son impéritie et au peu de confiance qu'il inspirait aux troupes, le suspendirent de ses fonctions et le firent emprisonner. Réintégré dans son grade et employé après la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794), Willot, mûri par les leçons du malheur, ne tarda pas à se distinguer à l'armée des Pyrénées-Occidentales, sous les ordres du général Moncey. A l'attaque du camp de Louis XIV, il pénétra le premier dans les retranchements. Au passage de la Deva, le 28 juin 1795, il défit l'ennemi et le poursuivit jusqu'à Mondragon. Le 2 juillet, il vint se former en avant de Tolosa, avec deux bataillons, et débouchant ensuite sur Vittoria, il manœuvra sur le front et sur la droite des Espagnols. Le 6, il remporta un avantage plus important devant Pampelune. La cavalerie espagnole allait envelopper le général Harispe et lui couper la retraite, quand Willot, à la tête d'un bataillon de grenadiers, la força de se replier. Le général en chef Moncey fit l'éloge de cet exploit dans son rapport à la convention. Willot se distingua encore aux affaires des 14 et 15 du même mois, qui entraînèrent la réddition de Bilbao, et la convention confirma l'arrêté de ses commissaires, qui venaient de l'élever au grade de général de division. La paix ayant été conclue peu de temps après avec l'Espagne, il fut envoyé, à la tête de sa division, dans la Vendée, sous les ordres du général Hoche, qui devait pacifier le pays où Charette venait de rallumer la guerre. Après plusieurs marches et contre-marches, Willot fut chargé particulièrement de surveiller, d'abord les chefs royalistes de l'armée du centre; puis, dans le haut Anjou, les mouvements de Stofflet, qui, pressé par Charette et par les princes français, était près de reprendre les armes. Un de ses officiers ayant été arrêté, les instructions trouvées sur lui justifièrent les soupçons qu'il avait fait naître, et ce fut alors que Willot, qui commandait l'armée par intérim, en l'absence de Hoche, lui écrivit ainsi : « Le général en chef « m'a dit, en me remettant le commandement, « que je pouvais compter sur votre bonne foi; « mais il ne m'a pas appris que vous fussiez « chargé de traiter avec les ennemis de la république. J'ai reçu beaucoup de détails qui vous « concernent, et qui, s'ils étaient approfondis, « pourraient faire douter de la loyauté de vos « promesses. Je les adresse au gouvernement, « qui, désirant sincèrement la paix, sait pardonner à des Français égarés, mais qui saura « punir tous ceux qui, l'ayant jurée, oseraient « l'enfreindre. Vous faites de grands rassemblements pour former la garde territoriale. Je ne « connais pas le traité qui peut vous donner « cette autorité. Charette, chassé du pays qu'il « occupait, s'approche de vous. La conduite que « vous tiendrez à son égard découvrira aux yeux « de la France et de l'Europe vos véritables « intentions. En attendant, monsieur, je vous « observe : vous n'aurez à vous plaindre d'aucune de mes mesures; mais si vous en preniez « de ce genre, vous pourriez vous en repentir.... » Stofflet, ayant repris les armes, succomba. Le général Hoche, après la mort de ce chef ven-

déen, n'eut plus d'autre objet en vue que de s'emparer de Charette. Il chargea Willot d'abord de le poursuivre, ensuite de lui proposer de sortir de France et de passer en Angleterre ou en Suisse. Agissant au nom de Willot, le général Gratien, qui était sous ses ordres, entama la négociation. Elle échoua, et Charette ayant également succombé, la différence des opinions qui divisaient le général en chef Hoche et Willot devint encore plus sensible, à l'occasion des moyens employés pour pacifier la Vendée. La division éclata par une lettre que celui-ci écrivit à Hoche, à la fin de mars 1796, et qu'il rendit publique. Il s'agissait des chefs vendéens, auxquels il avait été chargé de faire des propositions : « Si votre intention, lui disait Willot, si celle du « gouvernement n'ont point été de traiter avec « les rebelles, je ne vous pardonnerai jamais de « m'avoir jeté dans une démarche pour compro « mettre ensuite ma foi. Jusqu'alors je n'avais « fait que les combattre. C'est par vos ordres « que j'ai accepté leur soumission, et c'est vous « qui les faites arrêter! » Quand la Vendée fut pacifiée, le directoire exécutif confia à Willot le commandement de la division militaire de Marseille, alors fort agitée par l'esprit de parti. C'était au moment où le gouvernement avait adopté le système de bascule, qui consistait à frapper à la fois les royalistes et les terroristes. Dans le Midi, il s'agissait surtout de contenir ces derniers, qui y tenaient encore sous le joug toute la population. Willot mit beaucoup d'énergie à les réprimer, et il résulta de ses efforts une réaction de la part des royalistes. Ce fut alors que se formèrent contre les jacobins des compagnies de *Jésus* et du *Soleil*, etc. Cependant, au mois d'octobre 1796, Willot adressa au directoire un rapport dans lequel on remarquait le passage suivant : « Les royalistes qui assassinent « les républicains, les émigrés débarqués sur nos « côtes ne sont que des fantômes grossiers avec « lesquels on veut alarmer le gouvernement, « pour donner une fausse direction à sa vigi« lance. Le seul parti qu'il ait à combattre est « un amas d'anarchistes, de brigands et de scé« lérats de toute espèce, qui infestent ces con« trées. » Ce fut ainsi que ce général se déclara ouvertement contre un parti furieux, mais qui avait contre lui l'opinion publique. A plusieurs reprises, le directeur Barras demanda le rappel de Willot et sa destitution, qu'il ne put obtenir de la majorité de ses collègues et surtout de Carnot. Cet appui que le directeur Carnot donna alors à Willot devint plus tard un chef d'accusation contre lui, et voici comment il s'en est justifié dans sa réfutation du rapport de Bailleul sur le 18 fructidor : « Willot fut envoyé à Marseille « comme homme à caractère et propre à conte« nir tous les partis. Il avait combattu avec suc« cès les rebelles de la Vendée. On trouvera « même dans ses lettres que Hoche ne s'en défie « point assez. Il craint que leur soumission ne « soit une feinte, qu'ils n'abusent de l'indul« gence du gouvernement, qu'ils ne profitent « de la première circonstance favorable pour « renouer leurs trames. Bientôt cependant arri« vent de Marseille des rapports contradictoires « sur la conduite de Willot. Ceux qui les font se « disent tous les vrais patriotes, traitant tous « leurs adversaires de brigands et d'assassins, « les uns pour le compte de l'anarchie, les autres « pour le compte du royalisme. Barras propose « la destitution de Willot; mais quels avis, quels « correspondants pouvait avoir Barras à Mar« seille?.... J'opinai contre la destitution de Wil« lot, avant qu'il fût pris de nouveaux rensei« gnements; les autres membres du directoire « opinèrent de même.... Il y avait dans les dé« partements du Midi un particulier investi de la « confiance du Directoire, nommé Cadet. On « convint de s'en rapporter à lui ; on lui ordonna « d'aller sur-le-champ à Marseille et de rendre « un compte exact et positif de la conduite de « Willot. Cadet écrivit que Willot se conduisait « très-bien, qu'il déployait beaucoup d'énergie « et d'impartialité, et qu'il était absolument sans « reproches. Willot fut donc unanimement con« servé à Marseille.... » Au mois de janvier 1797, il y dissipa par la force un attroupement d'anarchistes qui menaçaient la tranquillité publique. Il écrivit, à cette occasion, au général Bonaparte, qui se plaignait à lui de l'arrestation d'un des officiers de son armée. La conduite ferme de Willot dans le Midi, à une des époques les plus orageuses de la révolution, lui attira tellement la confiance des habitants qu'ils l'élurent, en avril 1797, député des Bouches-du-Rhône au conseil des Cinq-Cents. Intimement lié dès lors avec Pichegru, il devint, comme lui, un des chefs du parti clichyen, opposé aux jacobins, que soutenait la majorité du directoire. Ayant rendu compte au conseil des renseignements qu'il avait donnés au gouvernement sur la situation de Lyon, il prétendit que le message des directeurs, à ce sujet, était de la plus grande inexactitude. Le 19 juillet, il fut élu secrétaire du conseil, et on le vit, le même jour, attaquer Talleyrand-Périgord, qui venait d'être nommé ministre des relations extérieures. Le 23, il parla contre le directeur Barras et le général Hoche, les accusant l'un et l'autre d'exercer des fonctions que la constitution interdisait à leur âge. Dans la chaleur des débats, Willot apostropha son collègue Quirot, et après la séance, une explication s'ensuivit entre les deux députés; mais elle n'eut point de suites sérieuses. Le 28 juillet, Willot présenta un rapport sur les améliorations dont était susceptible l'organisation de la gendarmerie et proposa un projet de loi à ce sujet. C'était le complément du projet que faisait alors adopter Pichegru sur la garde nationale. Le 31 juillet, c'est-à-dire près d'un mois avant le

coup d'État que préparait le directoire, Willot en dévoila publiquement la trame au conseil des Cinq-Cents. Il signala les mouvements des troupes dans l'intérieur, leur marche vers la capitale, le rayon constitutionnel déjà franchi par elles. « Contre qui, ajouta-t-il, cette armée doit-elle « être dirigée? à qui doit-elle faire la guerre? Le « conseil l'aurait déjà su, s'il eût voulu remonter « aux sources des premiers ordres qui ont porté « les troupes vers Paris. Vous avez été grands et « généreux en ne voulant point chercher de cou« pables; mais prenez garde, par une plus lon« gue sécurité, de compromettre la chose pu« blique et vous-mêmes. » Willot rappela la réponse évasive du directoire à une interpellation précise sur ce mouvement, et il ajouta : « Le général Hoche, le chef de l'état-major, et « le commissaire ordonnateur de l'armée de « Sambre-et-Meuse, mis en accusation, révéle« raient bientôt la vérité. » Ses observations furent renvoyées à la commission des inspecteurs, à laquelle il fut lui-même adjoint. Willot, ne se dissimulant point le danger, proposa, dans des conférences secrètes avec les chefs de son parti, diverses mesures énergiques et même de prendre l'offensive et d'aller arrêter les directeurs dans leur palais du Luxembourg. Secondé par son aide de camp Angibaud, il s'était assuré d'officiers et de jeunes gens, qui, au nombre de douze à quinze cents, étaient disposés à garantir la représentation nationale de toute entreprise. Mais ses avis restèrent sans effet par suite de l'irrésolution de quelques-uns des membres les plus marquants du conseil, où les amis de Carnot paralysaient l'action des royalistes. Au lieu de prendre l'offensive, il fut convenu qu'on laisserait commencer les hostilités par le directoire, et qu'alors Willot, à la tête de son corps d'élite, et Pichegru, à la tête des grenadiers du corps législatif, marcheraient au Luxembourg pour s'emparer des directeurs prévaricateurs. On sait comment le directoire, instruit de toutes les résolutions de ses adversaires, déjoua leurs projets par le seul mouvement de la garnison de Paris (*voy.* AUGEREAU). Willot fut une des premières victimes de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Cerné dans la salle des inspecteurs, où il avait passé la nuit avec une partie de ses collègues, il fit avec Pichegru d'inutiles efforts pour se dérober à l'arrestation, et dès lors tous leurs moyens, tous leurs plans de défense furent anéantis. Arrêté et renfermé au Temple avec ses collègues, Willot fut comme eux déporté à Sinamary, où il s'établit dans la même case que Pichegru, Aubry, Delarue et d'Ossonville. Il ne se sépara plus de ces quatre compagnons d'infortune. Atteint bientôt après de la fièvre ardente qui dévore les Européens dans ces climats brûlants, il sollicita en vain la faveur d'être transféré à Caïenne, comme l'ex-directeur Barthélemy. La force de sa constitution et son courage le sauvèrent. Ce fut avec ses quatre compagnons d'exil, auxquels vinrent s'adjoindre Barthélemy et le général Ramel, qu'il concerta le plan d'évasion si périlleux et si connu, exécuté au milieu de tant d'obstacles dans les premiers jours de juin 1798. De Surinam, où abordèrent les exilés, ils firent voile pour Demerari. Là Willot fut attaqué d'une maladie inflammatoire très-dangereuse, ainsi qu'Aubry, son compagnon d'infortune et son ami, qui y succomba. Forcé de rester dans cette colonie en attendant son rétablissement, il vit ses autres compagnons s'éloigner sans perdre l'espoir de les rejoindre. Après un séjour de quatre mois à Demerari, il fit voile pour l'Angleterre, où il joignit enfin Pichegru. Ces deux généraux n'ayant pas été rappelés en France, comme le furent à cette époque la plupart de leurs compagnons d'exil, ils se rendirent en Allemagne et prirent quelque part aux hostilités contre les armées de la république. Mais bientôt on vit deux amis restés si longtemps fidèles se diviser au point de vivre éloignés l'un de l'autre et de ne plus se voir, sans qu'on sache précisément quel en fut le motif. Willot habita successivement Uberlingen, Constance et les environs d'Augsbourg. Dans le courant de mars 1800, il fut appelé à Turin, auprès du général en chef Mélas, qui prenait l'offensive du côté de Gênes. On lui confia l'organisation de compagnies d'émigrés français, suisses et niçards, avec la mission de fomenter des mouvements royalistes dans les Alpes-Maritimes et en Provence, et il lui fut remis des sommes considérables pour cet objet. Mais la bataille de Marengo qu'il vit de bien près, puisqu'il se trouvait à Alexandrie avec Mélas, renversa tous ses projets. La police de Napoléon, ayant alors saisi quelques-unes de ses correspondances, se hâta de les publier et de représenter leur auteur comme un chef d'intrigues et de complots mercenaires. Willot fut d'avis, à cette époque, de garder la ville de Gênes; mais ne pouvant faire adopter ce conseil par les généraux autrichiens, il s'embarqua sur la flotte anglaise avec son corps d'émigrés. On le signala ensuite dans les journaux français comme l'agent de l'Angleterre dans les troubles de la Toscane. Il revint bientôt en Angleterre, et ne pouvant plus s'y occuper de politique, il se livra à des spéculations financières avec les sommes qui étaient restées de ses différentes missions (on les portait à quinze cent mille francs). Ayant placé une partie de ses capitaux en mauvaises mains, il en résulta des procédures qui mirent en évidence des placements usuraires. Comme l'usure est sévèrement interdite par les lois anglaises, Willot fut obligé de s'éloigner, et il se rendit en Amérique, où il est resté jusqu'au rétablissement des Bourbons, en 1814. Il revint alors dans sa patrie, fut accueilli très-honorablement et réintégré dans son grade de lieutenant général. Les

événements du 20 mars 1815 le déterminèrent à passer de nouveau aux Etats-Unis, où il resta peu de temps. A la nouvelle de la bataille de Waterloo, il revint en Europe et trouva Louis XVIII rétabli sur son trône. Le souvenir de ses premières armes en Corse fit songer à lui, en 1816, pour le commandement de cette île, qui était alors en proie à des agitations politiques. Le roi lui donna le titre de gouverneur de la 17e division militaire et le créa commandeur de St-Louis et de la Légion d'honneur. Willot gouverna la Corse pendant trois ans, et dans ce poste difficile, il se fit remarquer par sa sagesse et sa modération. Lorsqu'il fut rappelé, en juin 1818, toute la population de Bastia l'accompagna jusqu'au môle, où il était attendu par une trentaine de barques ornées de drapeaux blancs, qui toutes l'escortèrent jusqu'à la goëlette sur laquelle il s'embarqua. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, à sa maison de campagne de Choigny, près Paris. En 1822, il fut nommé président de la commission de souscription pour le monument à élever en l'honneur de Pichegru, et il adressa au roi un discours en lui présentant le projet de ce monument. Bientôt en proie à une longue et douloureuse maladie, il mourut dans sa terre le 17 décembre 1823. Le chevalier Boulet prononça sur sa tombe un discours funèbre, qui a été imprimé à Paris dans la même année. Willot a laissé dans sa famille des papiers précieux pour l'histoire des événements auxquels il a participé. B—P.

WILLOUGHBY (sir HUGH), navigateur anglais, était chevalier baronnet et originaire de Riseley, dans le comté de Derby. En 1553, Seb. Cabot (*voy.* ce nom) ayant réussi à inspirer le goût des voyages lointains aux négociants anglais, qui jusqu'alors bornaient leurs relations aux côtes de Flandre et d'Irlande et au banc de Terre-Neuve, une compagnie se forma pour entreprendre la découverte d'un passage menant au Cathay par le nord-est. Cabot rédigea les instructions qui furent remises au chef de l'expédition; et elles lui font autant d'honneur par la correction du style que par l'élévation des sentiments et l'étendue des connaissances. Trois vaisseaux furent équipés : la *Buona Speranza*, de cent vingt tonneaux, avait pour capitaine Willoughby, amiral de cette petite flotte; Burrough et Chancellor (*voy.* ces noms) étaient sur un autre navire; Corneille Durforth commandait le troisième; chacun avait une péniche et une chaloupe. Le nombre total des hommes embarqués était de cent treize, parmi lesquels on comptait onze commerçants. Cette expédition, la première qui eût été préparée avec autant de soin pour faire des découvertes, excita le plus vif intérêt. Ceux qui en avaient donné l'idée espéraient si bien que les navires arriveraient heureusement dans les mers de l'Inde, qu'ils les firent doubler en plomb, parce qu'ils avaient entendu dire que dans ces parages lointains les vers détruisaient le doublage en bois. Beaucoup d'hommes expérimentés s'étaient mis sur les rangs pour obtenir le commandement de la flotte; Willoughby fut préféré. Le 20 mai on partit de Ratcliffe, au-dessous de Londres; la cour était alors à Greenwich; une foule immense s'y réunit pour voir passer les vaisseaux, qui voguèrent accompagnés des cris de félicitation de la multitude. Mais le résultat de ce voyage qui semblait tant promettre fut désastreux. Willoughby, après avoir eu connaissance de Halgoland, patrie d'Other; de Rost, où Quirini avait hiverné; d'autres îles du Lofodde et de Seynam (Senjen), île sur la côte septentrionale de la Norvége, par 70° de latitude boréale, fut séparé de Chancellor et s'avança avec Durforth à 160 lieues plus au nord-est. On a supposé qu'ils avaient atterri à la Nouvelle-Zemble. Les glaces et le froid les forcèrent de retourner au sud-ouest; il est vraisemblable que les brumes si fréquentes dans ces climats les auront empêchés de voir la terre avant d'arriver à l'embouchure de l'Arzina, rivière de la Laponie orientale, à peu de distance du port de Kégor. Ils y entrèrent le 18 septembre. Les deux capitaines et leurs équipages y périrent de froid et de faim. Leurs cadavres et leurs navires furent découverts l'année suivante par des pêcheurs russes. Des papiers qui se trouvèrent sur le vaisseau amiral, et notamment la date du testament de Willoughby, font présumer que cet infortuné et la plupart des hommes des deux équipages vivaient encore en janvier 1554. Son journal, qui est d'ailleurs très-insignifiant, se terminait à l'arrivée des navires dans l'Arzina, et apprenait qu'au bout de huit jours, voyant l'année avancée et la saison aussi rigoureuse qu'au cœur de l'hiver, on avait pris le parti de rester dans ce lieu. Des hommes envoyés successivement à la découverte au sud-ouest, à l'ouest et au sud-est, étaient revenus au bout de trois jours, sans avoir rencontré personne ni le moindre vestige d'habitation. C'est à ces renseignements que se borne ce qui a été publié sur la navigation et les souffrances de Willoughby et de ses compagnons. On doit en être surpris, puisque des matelots de différentes nations, qui ont passé l'hiver sous des latitudes plus hautes, ont tenu des journaux réguliers de ce qu'ils avaient fait et observé. Suivant quelques auteurs, Durforth revint heureusement en Angleterre. Les instructions remises à Willoughby et la relation de son voyage, donnée par Clément Adams, précepteur des pages de la reine, ont été publiées par Hakluyt, dans le tome 1er de son recueil. Pennant raconte, dans le supplément de son *Arctic zoology*, que l'on voit au château de Wollaston, dans le comté de Nottingham, le portrait de Willoughby. La maigreur extrême de sa figure donne lieu au domestique qui montre aux étrangers les curiosités de ce séjour de dire que ce navigateur a été peint tel qu'il fut trouvé mort de froid et de faim. E-s.

WILLOUGHBY (Nesbit-Josiah), amiral anglais, naquit en 1767. Entré au service naval en 1792, il prit part depuis à presque toutes les grandes affaires maritimes de cette période jusqu'en 1811. Il se signala surtout à l'île Bourbon par la vigueur incomparable avec laquelle il attaqua une escadre française. Pour donner une idée de cette journée, il suffira de rappeler que le bâtiment sur lequel Willoughby se trouvait fut littéralement mis en pièces; que 41 de ses hommes furent tués ou blessés, et que lui-même ne se montra pas avare de son sang. Mais là ne se borna point cette carrière de dangers et d'aventures. Pris par des corsaires, il fut pendant deux ans esclave à Tripoli. Parvenu enfin à s'échapper, il se réfugia à bord d'un bâtiment français, qu'il atteignit à la nage. De l'Ile de France, où il se rendit ensuite sur une simple frégate et où il eut à soutenir un combat désespéré contre deux navires français, il parvint, tout défiguré par les blessures qu'il avait reçues dans cet engagement, à joindre l'armée russe commandée par Kutusof, qui le nomma colonel. Blessé de nouveau en combattant sous les ordres du général moscovite, il eut en outre le bras droit emporté par un coup de canon sur le champ de bataille de Leipsick. Ces blessures continuelles, auxquelles il avait toujours eu le bonheur de survivre, le firent surnommer l'*Immortel*. Willoughby parcourut tous les grades, depuis celui de lieutenant qu'il avait en 1811 jusqu'à celui d'amiral du pavillon bleu, auquel il fut promu en 1847. Il fut aussi chevalier du Bain et aide de camp naval de la reine Victoria. Il mourut le 19 mai 1849. Z.

WILLUGHBY (Francis), naturaliste anglais, né en 1635, d'une famille noble et opulente, aima l'étude dès son enfance, et s'appliqua d'abord aux mathématiques; mais il s'attacha depuis plus particulièrement à l'histoire des animaux, assez négligée même dans le siècle investigateur où il vécut. Il eut l'avantage de rencontrer dans Jean Ray, son condisciple et son gouverneur au collége de la Trinité de Cambridge, la même ardeur pour la science dont lui-même était animé. Il vint résider à Oxford, attiré par l'avantage d'avoir à sa portée une bibliothèque publique. Quand il eut épuisé ce que la lecture pouvait lui apprendre sur les objets de ses recherches, il fit des excursions scientifiques dans les diverses provinces de l'Angleterre, et voyagea ensuite, avec son ami et quelques autres savants, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, où peu d'espèces d'animaux échappèrent à son examen. La société royale de Londres lui ouvrit ses portes, et les *Transactions philosophiques* lui durent quelques articles, notamment des *Observations sur l'espèce de guêpe appelée ichneumon*, 1671, n° 76. C'est tout ce qu'il mit au jour lui-même. Il mourut le 3 juillet 1676, à 37 ans, se reposant de l'éducation de ses deux enfants sur le zèle de son ami, auquel il assigna une rente annuelle pour le dédommager de ses soins. J. Ray a présenté son caractère sous le jour le plus avantageux, dans la préface de son Ornithologie : *Ornithologiæ libri tres : in quibus aves omnes hactenus cognitæ in methodum naturis suis convenientem redactæ accurate describuntur, descriptiones iconibus elegantissimis, et vivarum avium simillimis æri incisis illustrantur*, Londres, 1676, in-fol. Cet ouvrage de Willughby fut préparé pour l'impression, corrigé et mis en ordre par Ray, qui le traduisit ensuite en anglais, avec un appendix et des figures assez médiocres, 1678. Ray donna également ses soins à l'impression d'un autre ouvrage que Willughby avait laissé dans un état très-imparfait, puisqu'il fut obligé d'y ajouter les deux premiers livres. Secondé par par la société royale, il le publia en 1686, sous ce titre : *Historiæ piscium libri quatuor*, etc., Oxford, in-fol., accompagné de la gravure d'un grand nombre d'espèces inconnues alors en Angleterre. Quelques lettres de ce naturaliste sont imprimées dans le recueil de celles de Ray. F.-A. Denham a publié en 1846, in-8°, un volume sur la vie et les travaux de Willughby. L.

WILLYAMS. *Voyez* Williams.

WILMOT (John). *Voyez* Rochester.

WILMOT (Robert-Horton), économiste et théologien anglais, naquit en 1784. Il alla étudier au collége du Christ, à Oxford, en 1803, et devint maître ès arts en 1815. En 1823, il ajouta à son nom de famille celui de Horton, que portait sa femme. Il siégea pendant plusieurs années à la chambre des communes, devint membre du conseil privé en 1827, puis sous-secrétaire d'Etat des colonies; mais il abandonna quelque temps après ce dernier poste, par suite de dissentiments avec sir Charles Grant, depuis lord Glenelg. Wilmot fut aussi gouverneur de l'île de Ceylan, et en cette qualité il se conduisit avec une habileté et une modération qui furent remarquées. Il était d'ailleurs versé dans les grandes questions économiques. Il mourut le 31 mai 1841, laissant les ouvrages suivants : 1° *Lettre au duc de Norfolk sur la question catholique*, 1826; 2° *Discours prononcé à la chambre des communes sur l'émancipation des esclaves*, 1828; 3° *Correspondance sur certains points se rattachant à la question de l'Église romaine*, 1829; 4° *Recherches sur les causes du paupérisme et les remèdes à y apporter*, 1829; 5° *Exposé et défense de l'administration de lord Bathurst au Canada, de 1822 à 1827*, 1838; 6° *De la réforme en 1829 et en 1831*, 1839, in-8°; 7° *l'Irlande et le Canada*, 1839. L. R—l.

WILMS (J.-W.), musicien néerlandais, naquit à Amsterdam en 1771; il se distingua par son talent sur la flûte et sur le piano, et, se livrant avec zèle à la composition, il a laissé une grande quantité de compositions vocales et instrumentales; dans le nombre, un air national dont le refrain est : *Le sang néerlandais coule, etc.* L'énu-

mération de ses concertos, de ses quatuors, de ses symphonies, de ses sonates, ne saurait trouver place ici. Ces œuvres, estimables d'ailleurs et appréciées des connaisseurs, n'offrent pas un mérite assez éclatant pour assurer à leur auteur le droit de laisser à la postérité un nom dont elle gardera le souvenir. Il faisait partie de l'institut royal néerlandais. Wilms mourut à Amsterdam le 19 juillet 1847. Z.

WILMSEN (Frédéric-Philippe), littérateur allemand, né le 23 février 1770 à Magdebourg, où son père était ministre luthérien, fit ses études aux universités de Francfort et de Halle; de retour à Berlin, il entra comme précepteur chez un riche négociant, et il passa ensuite dans un des premiers pensionnats de la ville. Il avait du goût pour l'instruction de la jeunesse; il savait mener habilement à bonne fin cette œuvre difficile; il introduisit de très-notables améliorations dans le système alors en vigueur, et qui se ressentait des préjugés et des rigueurs des temps passés. Inspecteur des écoles et des maisons d'orphelins, il s'acquitta de ces fonctions avec la plus stricte régularité, et il prit une grande part à l'établissement créé en 1811 pour l'éducation des demoiselles nobles comme souvenir de la mémoire de la reine Louise. Il prêta un concours dévoué et précieux aux travaux des comités pour l'instruction des classes ouvrières et de l'armée, à la rédaction d'un nouveau recueil de cantiques. La mort le frappa le 4 mai 1831. Ses ouvrages sont pour la plupart des livres d'éducation; son *Ami allemand des enfants*, publié en 1802, a été réimprimé une foule de fois. Signalons aussi l'*Ami de la Bible*, 1814; la *Vie de Jésus*, 1816; la *Terre et ses habitants*, 1812-1815, 3 vol.; l'*Homme en état de guerre*, 1815; l'*Aurore de la vie d'Hersilie*, 1816; 2ᵉ édit., 1821; *Eugénie*, 1819; 2ᵉ édit., 1824; *Manuel d'histoire naturelle*, 1821, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1831. Z.

WILSON (Arthur), historien anglais, né à Yarmouth, dans le comté de Norfolk, en 1596, vint en France à l'âge de treize ans. Revenu dans sa patrie, il fut attaché à une maison opulente, d'où son penchant à la satire le fit expulser. Il devint ensuite secrétaire de Robert, comte d'Essex, qu'il accompagna dans ses campagnes d'Allemagne et de Hollande, puis dans l'expédition de Cadix, en 1625. Après avoir résidé pendant deux années dans un collége de l'université d'Oxford, il alla joindre, en qualité d'intendant (*steward*), le comte de Warwick, alors dans les Pays-Bas. Wilson mourut en 1652 à Felstead, en Essex. Il avait de l'esprit et quelque instruction. Plusieurs comédies, qu'il avait composées, furent jouées avec succès à Londres par les comédiens du roi, ainsi qu'à Oxford par les étudiants. Une seule de ces pièces, la *Dame inconstante*, a été imprimée, et ce n'a été qu'en 1814, à Oxford, in-4°, avec des notes curieuses et quelques détails sur l'auteur. On a de lui une *Histoire de la vie et du règne de Jacques Iᵉʳ*, Londres, 1653, in-fol., réimprimée en 1706, dans une histoire générale d'Angleterre, dont elle forme le second volume. On regrette que l'écrivain, accoutumé à traiter des ouvrages d'imagination, n'ait pas su s'asservir à la précision et à l'exactitude qu'exige la composition historique. On lui reproche encore de la partialité et des traits injurieux et calomnieux, bien que le comte de Warwick prétendît en avoir beaucoup supprimé. Le style d'ailleurs manque d'élégance et de simplicité. Cependant quelques auteurs ont jugé cet ouvrage moins sévèrement. L.

WILSON (Jean), musicien anglais, natif de Feversham, dans le comté de Kent, fut d'abord gentilhomme de la chapelle royale et ensuite musicien ordinaire de la chambre du roi. Il se rendit plus tard à Oxford, et là il professa la théorie de la musique pendant deux ans, au bout desquels il passa au service d'un riche seigneur de Sarsden, dans le comté d'Oxford. En 1656, il prit possession d'une autre chaire, au collége Baliol, et il y professa jusqu'à la restauration, époque à laquelle il fut de nouveau appelé à la chapelle royale. Il résilia alors sa place à Edouard Low, et vint se fixer à Londres, où il mourut, en 1673, âgé de 70 ans. Ce musicien excellait sur la viole, et il a composé pour cet instrument des fantaisies où il a accumulé tout ce qui semblait des difficultés de son temps. On a en outre de lui plusieurs morceaux de chant, savoir : 1° *Psalterium Carolinum*, *Dévotion de Sa Majesté dans la solitude et les souffrances, rendues en vers et mises en musique pour trois voix, et un orgue ou théorbe*, 1657 ; 2° *Airs gais ou Ballades, composés primitivement pour une voix, et ensuite arrangés pour trois*, Oxford, 1660 ; 3° *Airs pour une voix seule, accompagnée du théorbe ou de la basse de viole*, imprimés dans la collection intitulée *Airs et Dialogues choisis*, 1663 ; 4° *Services divins et Antiennes*, 1663. Mais la partie, sans contredit, la plus curieuse de ses œuvres, est un manuscrit contenant la musique de plusieurs des odes d'Horace, ainsi que celle de divers passages d'Ausone, de Claudien, de Pétrone et de Stace. Ce manuscrit, qui n'a jamais été publié, se trouve aujourd'hui dans les archives de la bibliothèque Bodléienne. P—OT.

WILSON (Thomas), prélat anglican, naquit, en 1663, à Burton, dans le comté de Chester. Assez instruit, après quelques années d'études dans la capitale de cette province, pour se présenter à l'université, il alla les achever à Dublin, au collége de la Trinité, où il fit de grands et rapides progrès. Il se destinait à la profession de médecin; mais un dignitaire du clergé anglican, voyant que ce serait une bonne acquisition pour l'Eglise, le détermina à suivre cette carrière. Wilson ne quitta le collége qu'en 1686, et fut ordonné diacre par l'évêque de Kildare. Ayant, quelque temps après, quitté l'Irlande, où tout

était en confusion, à cause de l'attachement de Jacques II au catholicisme, il se rendit chez le docteur Sherlock, son oncle, curé de Winwick, qui l'employa à New-Church, dépendance de sa paroisse. En 1687, il fut élevé à la prêtrise; bientôt après, le comte de Derby, informé de son mérite, le prit pour chapelain et crut ne pouvoir mieux faire pour le jeune lord Strange, son fils, que de le lui donner pour précepteur. Il demeura dans cette situation jusqu'en 1697. L'évêché de l'île de Man s'étant alors trouvé vacant et à la nomination du comte, à qui l'île appartenait en propriété, il en pourvut, en récompense de ses services, Wilson, qu'il fallut presser pour le déterminer à accepter, quoique assurément il fût doué de toutes les qualités propres à en bien remplir les devoirs. L'archevêque de Cantorbéry ayant confirmé cette nomination, celui d'York sacra Wilson le lendemain; et au mois d'avril suivant, le nouveau prélat se rendit dans l'île de Man, où il fut installé. Le diocèse était dans le plus grand désordre. Le palais épiscopal était tombé en ruine, et il n'en restait qu'une vieille tour. Pour aider à sa restauration, le comte de Derby offrit à Wilson de le pourvoir, *en commende*, du riche bénéfice de Baddesworth, qui était à sa présentation; mais le consciencieux prélat ne voulut point accepter, résolu, dit-il, de ne jamais prendre de bénéfice à charge d'âmes, à moins qu'il ne pût y résider. Il reconstruisit son palais à ses propres frais, et n'en diminua ses aumônes que le moins qu'il put. L'instruction religieuse avait été négligée dans l'île, et il était urgent d'y remédier. Wilson composa en anglais et dans l'idiome du pays quelques traités religieux, dont le principal avait pour titre : *Principes et devoirs du christianisme, à l'usage de l'île de Man*. Tous ces écrits sont d'une grande simplicité, d'une clarté parfaite et soigneusement appropriés à leur destination. Il établit des bibliothèques dans les principales paroisses de l'île, les fournit de bons livres, et surtout de Bibles. En 1707, les deux universités d'Oxford et de Cambridge tinrent à honneur de s'associer un prélat d'un aussi grand mérite, et lui envoyèrent des diplômes de docteur. Ce fut aussi vers ce temps qu'il composa, en anglais et dans la langue de l'île, un *Catéchisme*, dont son diocèse manquait. Il était de l'exactitude la plus scrupuleuse à remplir ses devoirs d'évêque, et rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. Ses exhortations et son exemple lui avaient fait de tous les ecclésiastiques de l'île d'utiles auxiliaires. Il les rassemblait souvent dans son palais, pour ranimer leur zèle et maintenir l'observance d'excellents règlements qu'il avait publiés en 1703, d'après l'esprit de l'ancienne discipline de l'Eglise, et où elle était si heureusement reproduite, qu'au dire du lord chancelier King, s'il était possible que cette première discipline se perdît, c'est dans l'île de Man qu'on l'aurait retrouvée dans toute sa pureté. Deux événements vinrent troubler la vie de cet homme vertueux. Le premier fut l'envoi dans l'île d'une brochure célèbre alors, intitulée *le Whig indépendant*, ouvrage qui renversait la religion et brisait tous les liens sociaux. Il avait été adressé à un nommé Stevenson, comme présent pour la bibliothèque publique de l'île. Non-seulement l'évêque ne voulut pas qu'on l'y déposât, mais il défendit à Stevenson de le faire repasser à l'auteur de l'envoi. Le gouverneur, devant qui l'on en porta plainte, fit mettre Stevenson en prison, d'où celui-ci ne sortit qu'après la restitution du livre; de sorte que, quelque pures que fussent les vues de l'évêque, on n'y eut point égard. L'autre affaire fut plus sérieuse encore et eut des suites plus fâcheuses, puisque le gouverneur s'oublia jusqu'à faire emprisonner l'évêque et ses deux grands vicaires, pour refus de payer des amendes auxquelles il les avait condamnés, traitement qui eût causé un soulèvement dans l'île, où Wilson était généralement chéri, si lui-même n'en avait retenu les habitants dans les bornes de la modération. Au reste, l'évêque obtint justice, et le roi même lui offrit en dédommagement l'évêché d'Exeter, qu'il refusa par attachement pour son troupeau. Il aurait pu poursuivre le gouverneur en dommages et intérêts; ses amis le lui conseillaient; il préféra pardonner. Après dix-huit mois d'absence, dont il avait passé la plus grande partie à Londres, il revint dans son diocèse reprendre ses occupations exemplaires. En 1735, il fit en Angleterre un dernier voyage pour y voir son fils (*voy.* l'article suivant). Il fut présenté au roi George II et à la reine, qui l'accueillirent avec distinction. La reine eût désiré le retenir en Angleterre; mais, toute pauvre qu'était son église de Man, Wilson l'aimait trop pour se résoudre à la quitter. Dans ses dernières années, il avait entrepris de mettre la Bible en langue de l'île de Man. Il ne put en traduire que les quatre Evangiles et publier que celui de St-Matthieu. Son successeur acheva cet utile travail. Wilson était parvenu à sa quatre-vingt-treizième année. Pris d'un rhume, il ne garda le lit que quelques jours et mourut le 7 mars 1755. Il était d'une bienveillance extrême, et plutôt l'intendant que le possesseur des revenus de son évêché, qu'il employait presque en entier au soulagement des pauvres. A la gravité de son état, il joignait des manières affables et polies. Sa conversation était aimable et instructive. Il savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin, et il n'était point d'art et de science qui pût être utile à son diocèse dont il n'eût cherché à s'instruire. Après avoir cultivé la poésie dans sa jeunesse, il l'abandonna pour se livrer à des études plus convenables au caractère épiscopal. Jamais il ne laissa passer un dimanche sans faire une instruction à ceux qui assistaient au service. Chaque jour il faisait la prière pour sa maison, ou la faisait faire par de jeunes ecclésiastiques

qu'il élevait chez lui, et qu'il initiait ainsi au ministère de la parole. Ses œuvres consistent en *Traités de piété*, *Sermons* imprimés d'abord à part, et un *Abrégé de l'histoire de l'île de Man*. Après sa mort, la collection en fut faite par les soins de son fils et publiée par Cruttwell, son aumônier, 1780, 2 vol. in-4°. A la tête se trouve la vie de l'auteur. Le même éditeur, quelques années après, donna une très-belle édition de la Bible, avec des notes, de l'évêque Wilson. Ses *Sermons choisis*, au nombre de trente-trois, ont été réimprimés en 1823, 2 vol. in-12. M. Stowell a donné, en 1819, une nouvelle vie de Wilson, 1 vol. in-8°. L—Y.

WILSON (THOMAS), le seul des fils du précédent qui lui ait survécu, était né dans l'île de Man, le 24 août 1703. Comme son père, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et alla faire ses cours au collége de Christ-Church, à l'université d'Oxford, où il prit le degré de maître ès arts en décembre 1727, et celui de docteur en mai 1739. Il fut pendant plusieurs années premier chanoine prébendier (*a senior prebendary*) du chapitre de Westminster, ministre de Ste-Marguerite dans la même église, et pendant quarante-six ans recteur de St-Etienne de Walbrook, riche bénéfice dans lequel il avait succédé au docteur Watson, sur la présentation du lord chancelier Hardwicke. Le docteur Wilson mourut à Bath, dans la 81e année de son âge. On lui fit de pompeuses obsèques dans la paroisse de Walbrook. Il avait pris modestement pour devise ces mots : *Patrem sequitur, non passibus æquis*. S'il ne suivit pas en tout l'exemple de son père, il l'imita du moins dans son active charité. On raconte qu'étant à Bath, il eut connaissance d'un ecclésiastique pauvre, malade et chargé d'une nombreuse famille. Il pria M. Cruttwell, éditeur des ouvrages de son père, et duquel il se servait ordinairement pour ses bonnes œuvres, de porter à cet ecclésiastique une somme assez considérable (cinquante livres sterling), et de la lui remettre, avec les précautions les plus délicates, en lui taisant le nom de l'auteur du don. Cruttwell lui promit de s'acquitter de la commission dès le lendemain matin : « Vous me feriez plaisir, lui « répondit le docteur, d'y aller dès ce soir. Son« gez, mon cher, de quel prix est, pour un in« fortuné, le repos d'une bonne nuit. » Il avait rassemblé pour mistriss Macaulay, dont il était admirateur enthousiaste, une bibliothèque nombreuse et choisie. Il eut même la folle idée de placer dans le chœur de son église de Walbrook la statue de cette dame sous les attributs de la liberté, et il avait exécuté ce projet ridicule. Après la mort du docteur, son successeur fit disparaître la statue (*voy.* MACAULAY). Le docteur Wilson avait aussi été très-attaché à Wilkes et à son parti. On lui a attribué quelques ouvrages imprimés sans nom d'auteur, sur lesquels on n'entrera dans aucun détail, parce que les matières que l'on y traite ne sont pas fort importantes, et parce qu'il n'est pas sûr qu'ils soient de lui. Il légua sa curieuse bibliothèque à Cruttwell, après la mort duquel elle passa au neveu de celui-ci, à Bath. L—Y.

WILSON (RICHARD), peintre anglais, naquit à Pinegar, dans le pays de Galles, en 1713; il avait six frères ou sœurs; son père était un ministre protestant; il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour le dessin; un de ses parents le conduisit à Londres et le plaça dans l'atelier d'un très-médiocre peintre de portraits. On manque de détails sur les débuts de la carrière artistique de Wilson, mais il ne tarda pas à se faire connaître, et en 1748, l'évêque de Norwich, le docteur Hayter, précepteur du prince de Galles et de son frère le duc d'York, lui demanda les portraits de ces deux princes. En 1749, Wilson se rendit en Italie afin d'étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Il s'était jusqu'alors peu occupé de paysage, mais étant à Venise, il rendit une visite à un peintre distingué en ce genre, à Zuccarelli, et ne l'ayant pas rencontré, il s'amusa, en l'attendant, à esquisser la vue qu'on apercevait d'une des fenêtres de l'appartement. Zuccarelli rentra, fut charmé de cette ébauche, et il engagea l'artiste anglais à renoncer au portrait afin de se consacrer spécialement au paysage. Plus tard, Wilson, se trouvant à Rome, reçut de la part de Joseph Vernet de grands éloges et le conseil de ne pas éparpiller ses facultés, de s'attacher exclusivement au genre vers lequel se portait spécialement son talent. Se consacrant dès lors au paysage, il ne tarda pas à acquérir en ce genre une grande réputation; le célèbre Mengs, à cette époque regardé comme un oracle en fait de peinture, demanda à l'artiste anglais un de ses paysages, s'engageant, en échange, à faire son portrait. Wilson se garda bien de suivre un système assez répandu, celui de prendre pour guide les productions des autres maîtres; il remonta directement à la source; il interrogea la nature: il acquit ainsi une fermeté de coup d'œil, un charme que bien peu d'artistes ont possédé au même degré. De retour à Londres, en 1755, après une absence de six ans, il exposa un de ses plus beaux tableaux, la *Mort de Niobé;* le duc de Cumberland en fit l'acquisition. En 1765, il mit sous les yeux du public une *Vue de Rome prise de la villa Madama;* elle fut achetée par le marquis de Tavistock. Il fut un des premiers membres de l'académie royale, fondée en 1768; en 1770, la place de bibliothécaire de l'académie étant devenue vacante, Wilson la demanda et l'obtint; les émoluments étaient fort médiocres, mais l'artiste était pauvre; les connaisseurs délicats louaient ses tableaux, les acheteurs étaient rares, et les marchands se montraient peu disposés à spéculer sur ses productions; d'ailleurs ses manières brusques et rudes, son caractère dénué

de toute souplesse, l'empêchaient d'avoir des amis parmi ses collègues. Reynolds et lui avaient l'un pour l'autre une antipathie mutuelle. Comme peintres de paysages, Barry et Smith de Chichester étaient plus en vogue que lui, et on raconte qu'un jour Wilson ayant été proposer à un marchand de tableaux une œuvre qu'il venait de terminer, l'industriel lui répondit : « Vous « savez que je ne demande pas mieux que de « vous obliger, mais voici tous les tableaux que « je vous ai achetés depuis trois ans. Pas un ne « s'est vendu. » La postérité a bien vengé, mais tardivement, Wilson de ce dédain; plusieurs de ses productions ont obtenu des prix cent fois supérieurs à ceux auxquels il les avait cédées. L'injustice du public fut cause que, lorsque l'artiste trouvait à se défaire d'une façon tant soit peu passable d'un de ses tableaux, il s'empressait de le reproduire en n'y introduisant que de très-légers changements. C'est ainsi qu'il représenta cinq fois la *Villa de Mécène à Tivoli*. Le tableau original est à la galerie nationale. Le point de vue est choisi avec beaucoup de goût, mais, pour un site italien, le ton manque de chaleur. Nous allons citer quelques-uns des principaux ouvrages de Wilson : *Niobé* (conception poétique et noble, mais du maniéré dans l'expression des détails; une répétition dans la galerie Bridgewater); *Phaéton;* — une *Vue prise sur les bords du Pô;* — la *Solitude*, pendant de la *Vue* que nous venons d'indiquer; — *Vue de la côte de Baie;* — *Vue de la Strada Nomentana;* — la *Villa d'Adrien;* — le *Temple de Bacchus près de Rome;* — *Vue prise sur le Tibre;* — *Vue du pont de Rimini;* — le *Lac de Nemi;* — *Cicéron à sa villa;* — *Vue d'Ancône;* — le *Pont brisé de Narni;* — *Ruines sur la côte de Baie;* — une *Ile dans le golfe de Venise;* — le *Tombeau des Horaces et des Curiaces;* — *Apollon et les Saisons;* — *Céladon et Amélie;* — *Méléagre et Atalante-Ceyx et Alcione*. Plus tard, Wilson eut l'idée de prendre en Angleterre les motifs de ses paysages; il pensa qu'il offrirait ainsi à ses compatriotes des images plus intéressantes pour eux que les aspects de l'Italie; il retraça les châteaux de l'aristocratie, les sites les plus pittoresques qu'il découvrit dans ses excursions; c'est ainsi que son pinceau enfanta successivement une *Vue de Douvres;* — le *Château d'Oakhamton;* — *Vue de Croome;* — le *Pont de Llangollen;* — le *Château de Carnarvon;* — le *Parc de St-James;* — le *Parc de Moor;* — *Vue du château d'Haddon* (chez le duc de Bedford); d'autres productions reproduisent des montagnes aux aspects grandioses, tels que le Snowdon. Tous ces tableaux, peu appréciés du vivant de l'artiste, sont aujourd'hui entrés dans de riches collections dont ils ne sortent pas. Il est extrêmement rare de les voir passer en vente publique. Wilson eut parfois recours à divers artistes pour les figures qu'il introduisait dans ses paysages; ce fut surtout à Mortimer et à Hayman qu'il s'adressa. D'habiles graveurs reproduisirent un grand nombre de ses productions; Woollet en fit revivre neuf sous son burin magistral. M. Ph. Chasles apprécie dans les termes suivants le talent de Wilson : « Les « silencieuses clartés du matin, l'éclat du midi « qui fait désirer l'ombre et la fraîcheur, l'ado- « rable retraite que le penseur et l'amant cher- « chent au bord des grands lacs abrités par de « hauts rivages, n'ont jamais été plus poétique- « ment idéalisés que par Wilson. Il mêle la splen- « deur et la rêverie. Ses horizons sont vastes, « baignés de lumière, et presque toujours une « nappe d'eaux paisibles et les arbres majestueux « qui les ombragent font valoir leur éclat loin- « tain. Il aime les contrastes vigoureux et il en « abuse. Tantôt, dans les *Vues d'une campagne « anglaise*, le soleil rayonne derrière l'écran d'un « vieux orme, et ses feux divins se projettent en « vastes nappes rectilignes dont toute une partie « du ciel est inondée; tantôt, dans le *Phaéton*, « la lumière s'échappe par sillons éclatants des « ouvertures et des arcades d'un édifice placé « dans l'ombre. Son malheur fut d'être trop com- « plétement artiste au milieu d'une société poli- « tique et commerçante. » (*Histoire des peintres de toutes les écoles*.) M. Waagen signale comme un des chefs-d'œuvre de Wilson un grand paysage appartenant à M. Gladstone. Trois autres paysages appartenant l'un à lord Normanton, l'autre au duc de Newcastle et le dernier, placé dans la galerie Mac-Lellan, sont également l'objet des éloges du savant conservateur du musée de Berlin. Wilson changea souvent de logement et finit par établir sa demeure dans un quartier misérable, où il occupait un étage presque entièrement privé de meubles. La succession d'un de ses frères vint cependant, deux ou trois ans avant sa mort, alléger la détresse dans laquelle s'était passée la plus grande partie de sa vie. Il finit par se retirer dans son pays natal, chez un parent, et il mourut en 1782 à l'âge de 69 ans. Bien des récits apocryphes, bien des anecdotes supposées ont été répandus à son égard; c'est ainsi qu'on a prétendu qu'il était convenu d'exécuter son tableau de *Ceyx et d'Alcione* moyennant un pot de bière et un morceau de fromage; l'histoire sérieuse n'a rien à voir dans ces inventions grotesques. B—N—T.

WILSON (Henri), navigateur anglais, était capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes, et commandait le paquebot *l'Antelope*, qui, étant arrivé à Macao, en juin 1783, reçut l'ordre de remettre sur-le-champ en mer. Il repartit le 21 juillet. Longtemps contrarié par les vents et le mauvais temps, le bâtiment naviguait plus tranquillement le 8 août, lorsque dans la nuit il toucha sur des brisants. On aperçut le lendemain une petite île à peu de distance. Le courage, le sang-froid et la prudence que Wilson montra dans cette occasion contribuèrent puissamment au salut de l'équipage, obligé d'abandonner *l'An-*

telope, qui était entièrement fracassé. On aborda sur une petite île, et bientôt des habitants d'une île voisine y parurent. Abba Thoulé, leur roi, accueillit les malheureux naufragés avec beaucoup d'humanité, leur procura les moyens de construire un bâtiment pour retourner dans leur pays, et déploya dans toute sa conduite une grandeur d'âme qui aurait honoré le monarque du peuple le plus civilisé. Il avait si bonne opinion de ses hôtes, qu'il confia son second fils, Li-Boo, au capitaine, pour qu'il le fît élever et instruire dans les arts de l'Europe; et ce malheureux jeune homme quitta le toit paternel, qu'il ne devait plus revoir, tandis que l'un des matelots de Wilson renonçait à sa patrie pour rester avec les bons habitants des îles Peliou. Ce fait remarquable est le sujet de l'un des plus beaux épisodes du poëme de l'Imagination de Delille. Le 12 novembre, le navire *l'Ouroulong*, nommé ainsi de la petite île sur laquelle les Anglais s'étaient sauvés, mit à la voile. Le 30, il laissa tomber l'ancre devant Macao. Wilson amena Li-Boo en Europe, et débarqua à Portsmouth le 14 juillet 1784. Fidèle à sa promesse envers le roi des îles Peliou, Wilson soigna Li-Boo comme son propre fils; craignant qu'il ne fût atteint de quelque maladie contagieuse, il évitait de le mener au spectacle et dans les grandes foules. Déjà le jeune prince avait fait des progrès rapides dans l'écriture et dans la connaissance de la langue anglaise, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, contre laquelle on prenait tant de précautions. Le 27 décembre 1784, il y succomba, et plongea dans la plus vive douleur Wilson et tous ses amis. La compagnie des Indes fit élever à sa mémoire, dans le cimetière de Rotherhithe, bourg voisin de Londres, un monument avec une inscription qui rappelle les obligations que la Grande-Bretagne avait au père de cet infortuné. Wilson, qui par son seul mérite s'était élevé au premier rang dans la marine de la compagnie, continua de la servir jusqu'à un âge avancé. Sur la fin de sa vie il se retira à Colgton, où il mourut en août 1810. La grande distance qui sépare ce lieu de Rotherhithe l'empêcha seule de demander que ses restes fussent placés auprès de ceux de Li-Boo. La relation du naufrage de Wilson a été écrite par Keate, et traduite en français (*voy.* KEATE). En 1790, la compagnie des Indes expédia deux navires chargés de présents pour Abba Thoulé. Ce prince, qui vivait encore, reconnut le lieutenant de Wilson, et il apprit avec une douleur résignée la mort de son fils; il pensait depuis longtemps que ce malheureux avait péri par un naufrage. — WILSON (Jacques), navigateur anglais, commanda le navire *le Duff*, que la société des missions de la Grande-Bretagne arma en 1796, pour porter des missionnaires dans diverses îles du grand Océan. Il partit le 24 septembre, visita successivement Taïti, quelques îles voisines, l'archipel des Amis, les Marquesas, et découvrit dans sa navigation le groupe du Duff (*Duff's Group*) (9° 57′ lat. S. et 167° long. O. de Greenwich) composé de quatorze îles. Le 8 juillet 1798, *le Duff* mouilla dans la Tamise. La relation de ce voyage, écrite par un membre de la société, parut à Londres en 1799, 1 vol. in-4°. Il est rempli de détails curieux sur les îles que Wilson a vues; il fut traduit en allemand l'année suivante. L'auteur de cet article en a donné un extrait dans le tome 3 de son *Abrégé des voyages modernes*. E—s.

WILSON (ALEXANDRE), ornithologiste américain, naquit à Paisley, en Ecosse, le 6 juillet 1766; il perdit sa mère à l'âge de dix ans. Son père se remaria, et à treize ans le jeune Alexandre entra comme apprenti chez un tisserand. Sept années se passèrent dans ce travail mécanique. Dégoûté de l'atelier, il se fit colporteur. Il avait de fort bonne heure conçu un goût très-vif pour la poésie, et il dispersa dans des journaux, dans des écrits périodiques les premiers essais de sa muse. En 1792, il fit paraître, sans y mettre son nom, une ballade que bien des lecteurs regardèrent comme l'œuvre de Burns, circonstance qui flatta agréablement l'amour-propre de Wilson. Toutefois, ses compatriotes s'occupèrent très-peu de lui, et il prit la résolution d'émigrer pour l'Amérique. Il débarqua le 14 juillet 1794 à Newcastle (Etat de Pensylvanie), n'ayant pour tout avoir que quelques shellings, et il se rendit aussitôt à Philadelphie. Il exerça successivement divers métiers; il fut tour à tour employé chez un graveur, tisserand, colporteur, arpenteur et maître d'école. En 1802, il fut placé à la tête de l'école de Gray's-Ferry, près de Philadelphie : il y fit la connaissance d'un naturaliste, M. Bartram, qui lui communiqua toutes ses collections, lui prêta des livres, lui donna des conseils. Wilson avait du penchant pour l'étude de l'histoire naturelle; sa vie errante avait développé chez lui la faculté de l'observation. Il s'exerça à dessiner; il réussit d'abord assez mal; mais ayant pris des oiseaux pour modèle, il sentit aussitôt sa vocation se fixer, son talent prendre un essor déterminé. En 1804, au mois d'octobre, il entreprit, avec deux de ses amis, une excursion à pied jusqu'aux chutes du Niagara. A leur retour, ils coururent les plus grands dangers; ils furent obligés de se frayer un chemin à travers des forêts désertes, au milieu de tourbillons de neige. Cette excursion périlleuse inspira à l'entreprenant touriste un poëme qui fut publié en 1825, par un de ses amis. Tout le temps dont Wilson pouvait disposer, il l'employait à étudier les oiseaux, à en faire des dessins coloriés. En 1806, un libraire de Philadelphie, Bradford, ayant entrepris de donner une édition nouvelle de l'*Encyclopédie* de Rees, s'assura pour cette publication le concours de Wilson. Celui-ci méditait un grand ouvrage sur l'ornithologie américaine; il fit part de ses projets au libraire, qui les approuva. Wilson,

sans négliger ses travaux de révision de l'*Encyclopédie*, se consacra avec un zèle infatigable au vaste travail auquel il doit sa célébrité. Au mois de septembre 1808, le premier volume de l'*Ornithologie américaine* fut mis au jour. C'était un splendide volume in-folio, renfermant des planches dessinées par Wilson et coloriées d'après nature; le texte était rédigé avec autant d'exactitude que de lucidité. L'auteur parcourut une grande partie des Etats-Unis, afin de recueillir des souscriptions; il n'en obtint qu'un petit nombre, le prix élevé de cent cinquante dollars le volume faisant reculer la plupart des rares amateurs que pouvait tenter un pareil ouvrage; mais Wilson n'était pas homme à se décourager facilement. En 1810, il fit paraître le second volume de l'*Ornithologie*, et peu de temps après, il se mit en route pour les régions du sud-ouest; il descendit l'Ohio et le Mississipi, parcourant avec ardeur les vastes territoires à travers lesquels coulent ces grands fleuves, et toujours en quête d'oiseaux nouveaux. Le pays qu'il traversait était à cette époque à peu près désert; l'intrépide naturaliste cheminait, portant avec lui un fusil et un portefeuille, à travers les bois et les marais, allant tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt dans une chaloupe, bravant, à force de ténacité, toutes les fatigues, et triomphant de tous les dangers. De retour à Philadelphie, il continua la publication de son livre, qui marcha avec une régularité et une rapidité étonnantes. Le septième volume parut en 1813; les matériaux du huitième et du neuvième étaient réunis lorsqu'une dyssenterie, résultat de l'excès de travail et de la fatigue, enleva l'infatigable ornithologiste, le 23 août 1813; il était dans sa 48e année. Les deux volumes qui restaient à paraître furent mis au jour en 1814, par M. George Ord, qui avait accompagné Wilson dans plusieurs de ses pénibles explorations. Le dernier volume renferme une notice biographique détaillée au sujet de ce naturaliste; elle a été imprimée à part en 1828. Plus de vingt ans après, le prince Charles-Lucien Bonaparte fit paraître quatre volumes de supplément, en 1825-1833. Les neuf volumes contiennent soixante-seize planches, représentant trois cent vingt oiseaux, appartenant à deux cent soixante-dix-huit espèces. Une seconde édition, publiée à Philadelphie, en 1828-1829, 3 vol. in-4°, reproduit le texte des sept premiers volumes, avec les soixante-seize planches retouchées par M. Lawson, qui les avait gravées. Une troisième édition, revue et augmentée de notices relatives à plus de cent oiseaux nouveaux, a paru à Londres, en 1829, en 3 volumes in-8°, avec 97 planches, représentant 363 figures; on y a joint des notes et une vie de Wilson par sir William Jardine. L'édition d'Edimbourg, 1831, 4 vol. in-18, et celle de New-York, 1852, in-8°, ne donnent qu'un texte sans gravures. Citons encore l'édition de Boston, 1840, et New-York, 1852, in-8° de 746 pages; elle comprend aussi le supplément du prince Bonaparte, et les vingt-six gravures qu'elle contient représentent quatre cents oiseaux; il y a des exemplaires où ces gravures sont coloriées. Enfin on a donné à Edimbourg, en 1835, in-fol., les *Illustrations de l'*Ornithologie américaine, *par Alexandre Wilson et Charles-Lucien Bonaparte, avec des additions considérables*, par le capitaine Thomas Brown. Ce beau volume, contient cent vingt-quatre planches coloriées, représentant cinq cent vingt-deux oiseaux et cent soixante-sept arbres ou arbustes. Au point de vue de la fidélité et de l'exactitude, il est impossible de mieux représenter les oiseaux que ne l'a fait Wilson. Il ne se borne pas à tracer des descriptions techniques et minutieuses, il fait connaître les mœurs des volatiles; il s'exprime sur leur compte avec un attachement sincère, qui donne un charme tout particulier à ce qu'il écrit sur leur compte. On lit avec le plus vif plaisir ces pages animées, où la description des sites grandioses de l'Amérique du Nord occupe une large place. Wilson était d'une taille fort élevée; sa loyauté, son zèle pour la vérité étaient sans bornes. Son caractère bienveillant, ses manières polies lui avaient acquis de nombreux amis; mais il supportait difficilement la contradiction. Il ne fut jamais marié. B—N—T.

WILSON (WILLIAM-RAE), voyageur anglais, naquit en 1774. Il se fit connaître par de nombreux et intéressants voyages. C'est en 1819 qu'il les commença par la Palestine, où il arriva le 1er février 1820. A son retour, il publia le résultat de ses observations sous ce titre : *Voyage en Egypte et dans la terre sainte*, 1823, in-8°. Une seconde édition, publiée en 1824, in-8°, rendait compte des excursions nouvelles de Wilson depuis la première publication. Cette édition portait cette addition : *Voyage*, etc., *avec un tour fait en Turquie dans les îles Ioniennes, ensuite en Espagne*. Enfin il parut une troisième édition de cette relation en 1831. La critique anglaise loua fort cet ouvrage. Selon la *Revue* d'Edimbourg d'alors, ce serait, pour l'exactitude des détails, le meilleur guide à suivre par ceux qui se livrent aux études bibliques. A mesure qu'il poursuivait ses voyages, Wilson en publiait la relation. De là cet autre ouvrage, fruit de ses observations dans les contrées septentrionales, et intitulé *Voyage en Norvége, en Suède, en Danemarck*, etc., 1826, in-8°. Il fut suivi des deux publications suivantes, résultat également de deux voyages correspondants : 1° *Voyage en Russie*, 1828; 2° *Souvenirs d'une course à travers la France et l'Italie*, 1835, in-8°. Wilson mourut le 2 juin 1849. L. R—L.

WILSON (sir ROBERT-THOMAS), général anglais, né en 1777, était fils de Benjamin Wilson, peintre établi à Londres; après avoir fait des études un peu rapides, il s'engagea comme volontaire à l'âge de seize ans. Une armée anglaise opérait

alors en Flandre; Wilson montra de la résolution et de l'intelligence; en 1794, il fut nommé officier dans le 15e régiment de dragons légers, et à l'affaire de Villers en Conche, il dégagea, par une manœuvre habile, l'empereur d'Allemagne, qui courait grand risque d'être fait prisonnier par les troupes républicaines. Après l'issue de cette campagne peu favorable pour les armes britanniques, Wilson rentra en Angleterre. Quelques années après, une insurrection ayant éclaté en Irlande, son régiment fit partie de ceux qui comprimèrent des mouvements qui avaient produit une vive inquiétude à Dublin et à Londres. En 1799, une coalition puissante s'étant formée contre la France, un corps de troupes anglaises débarqua en Hollande, où il fut rejoint par une division russe; le général Brune arrêta promptement les progrès des envahisseurs, les battit à plusieurs reprises et les força de se rembarquer, conformément aux stipulations de la convention du Helder. Wilson fit preuve dans ces affaires de son intrépidité habituelle. A peine de retour, il fut élevé au grade de major des carabiniers à cheval d'Hompesch. Plus tard, il passa au Brésil, ensuite au cap de Bonne-Espérance, que les Anglais venaient d'occuper. Partout où il y avait chances de se rendre utile, il se montrait avec empressement; l'inactivité était un supplice pour cette nature ardente. Lorsque vint le moment où la Grande-Bretagne engagea une lutte acharnée avec Napoléon sur le terrain de la Péninsule, Wilson s'empressa d'accourir sur ce vaste champ de bataille. Il fut mis à la tête d'un corps portugais, qui prit le nom de légion lusitanienne, et qu'il mena vigoureusement au feu. A la bataille de Talavera, il rendit de vrais services, et lorsque Masséna envahit le Portugal, Wilson, manœuvrant avec résolution et sagacité sur les flancs et sur les derrières de l'armée française, seconda d'une façon efficace les opérations de Wellington et contribua à mettre l'armée française dans la situation fâcheuse qui l'obligea enfin à battre en retraite. En 1812, il fut chargé d'une mission importante et délicate; il fut envoyé au quartier général de l'armée russe en qualité de représentant militaire de la Grande-Bretagne, et lorsque, les deux années suivantes, le théâtre de la guerre fut successivement transporté en Allemagne et en France, il resta attaché au grand quartier général des souverains alliés; il ne se borna pas d'ailleurs à examiner ce qui se passait, à transmettre des comptes rendus aux ministres à Londres: il prit une part active à plusieurs batailles; il dirigea, à Lutzen, la dernière attaque faite par les réserves prussiennes; à Leipsick, il donna des conseils qu'on suivit, et on s'en trouva bien. Ses sentiments hostiles contre l'empire français cessèrent aussitôt que Napoléon eut été renversé; il s'opéra même dans son esprit une réaction sensible, et il se montra mal disposé à l'égard des Bourbons. En 1815, étant à Paris, il prépara, de concert avec deux autres officiers anglais, l'évasion de Lavalette, qui venait d'être condamné à mort; cette affaire fit beaucoup de bruit, donna lieu à un procès, agita grandement les passions alors surexcitées; les trois Anglais furent condamnés à six mois de prison, et, de retour à Londres, ils furent accueillis avec enthousiasme. Passablement frondeur et tracassier, Wilson se déclara un des partisans de la reine Caroline, lorsque cette princesse revint malencontreusement en Angleterre et lorsque George IV, qui venait de monter sur le trône, eut l'étonnante idée d'inaugurer son règne par un procès dirigé contre sa femme, procès qui ne pouvait que couvrir de ridicule la majesté royale. Le monarque ne pardonna pas au général la manière tranchée avec laquelle il avait manifesté ses opinions; Wilson fut privé de ses grades militaires, et il lui fut défendu de porter les nombreuses décorations étrangères qui avaient récompensé ses services. Ces rigueurs furent unanimement blâmées comme empreintes d'injustice et de rancune; elles recommandèrent d'ailleurs le général aux électeurs libéraux d'un des principaux quartiers de Londres (Southwark). Ils saisirent la première occasion pour envoyer Wilson à la chambre des communes; il y siégea douze ans (de 1818 à 1831), et il se montra toujours fort hostile aux tories; mais il n'était pas orateur, et son rôle parlementaire fut insignifiant. Il se retira ensuite, afin de laisser nommer à sa place M. Brougham. Les whigs étant arrivés au pouvoir, Wilson fut rétabli sur les contrôles de l'armée. En 1841, il devint général, et l'année suivante, il fut nommé gouverneur de Gibraltar. Il occupa cet emploi pendant huit ans, et à peine était-il de retour en Angleterre qu'il fut enlevé par une mort subite, le 9 mai 1849. Comme écrivain militaire, il s'était placé à un rang assez distingué; ses principaux ouvrages, écrits en anglais, sont : *Recherches sur les forces militaires de l'empire britannique*, 1804; — *Campagnes de Pologne et remarques sur l'armée russe*, 1811; — *Esquisse du pouvoir militaire de la Russie*, 1817. Le *Quarterly Review*, organe des tories, critiqua vivement cet écrit, et Wilson répondit avec beaucoup d'aigreur à cette critique. Après avoir fait paraître une traduction de l'ouvrage du général Reynier : *Campagnes en Orient et en Egypte*, en 1801, il mit au jour un récit de ces mêmes événements envisagés à un autre point de vue : *Récit historique de l'expédition anglaise en Egypte*, 1802, in-4°; réimprimé en 1803, in-4°, et 2 vol. in-8°. Quelque temps après la mort de ce général, on a publié deux ouvrages dont on trouva les matériaux parmi ses papiers et qui peuvent offrir à l'histoire des renseignements utiles : *Récit des événements survenus en 1812, lors de l'invasion de la Russie et de la retraite de l'armée française*, 1860, in-8°; — *Journal de voyage et événements accomplis durant*

la mission au quartier général de la coalition de 1812 à 1814, 1860, 2 vol. in-8°. B—N—T.

WILSON (Sir JOHN), général anglais, né en 1782, appartenait à une bonne famille de l'Yorkshire; il fut dès son enfance destiné au métier des armes, et il entra fort jeune dans les rangs de l'armée. Son début fut assez pénible; le régiment où il avait été placé comme enseigne fut envoyé aux Antilles; il fallait affronter l'insalubrité d'un climat meurtrier; Wilson prit part aux combats qui firent tomber au pouvoir des Anglais les îles de St-Vincent et de Ste-Lucie; moins heureux à la Guadeloupe, il fut fait prisonnier. Bientôt échangé, il revint en Europe avec le grade de lieutenant, et lorsqu'en 1799 les Anglais voulurent occuper Minorque, il montra dans cette expédition de la valeur et de l'habileté; le brevet de capitaine fut sa récompense. Il fit la campagne d'Egypte, lorsqu'un corps anglais vint se joindre à une armée ottomane afin d'écraser une poignée de Français qui se maintenaient encore à Alexandrie, et il arriva successivement aux grades de major et de lieutenant-colonel. La guerre d'Espagne vint offrir à son activité une carrière brillante; il prit part à toutes les campagnes qui remplirent la période de 1807 à 1813; dès les premières opérations dirigées contre les troupes de Junot maîtresses du Portugal il reçut une blessure grave au combat de Vimeiro; à peine rétabli, il revint au feu. Il rendit d'importants services lorsqu'il fallut s'opposer à la marche de Masséna sur Lisbonne; en 1813, placé à la tête d'une brigade portugaise, il la commanda au siége de St-Sébastien, où elle éprouva de grandes pertes, et à la bataille de la Nivelle, où il fut blessé trop grièvement pour rester à l'armée; il revint en Angleterre, et au mois de juin 1814 le grade de colonel fut la juste récompense de ses longs et bons services. La paix dont jouit la Grande-Bretagne lui enleva l'occasion de combattre de nouveau. Il exerça quelque temps les fonctions de gouverneur militaire à Colombo (Ceylan); avançant par droit d'ancienneté, il devint major-général en 1825, lieutenant-général en 1828, général en 1854. La mort vint, le 21 juin 1856, frapper ce vétéran qu'elle avait épargné sur tant de champs de bataille. Z.

WILSON (JEAN), poëte et littérateur écossais, naquit le 19 mai 1785 à Paisley, en Ecosse; il était fils d'un riche manufacturier; il fit ses premières études dans un pensionnat au milieu des hautes terres d'Ecosse; ce fut là qu'il acquit ce goût pour l'exercice, pour le grand air, cet attachement pour les montagnes, qu'il conserva toute sa vie. A treize ans, il entra à l'université de Glasgow, et en 1803, il passa à Oxford, au collége de la Madeleine. Il s'y fit remarquer par son intelligence, il remporta en 1806 le prix offert au meilleur poëme anglais *Sur l'étude de l'architecture grecque et romaine;* il déployait en même temps le penchant le plus vif pour les exercices corporels; sa vigueur physique le rendait inaccessible à la fatigue : s'agissait-il de boxer, de courir, de sauter, de ramer, de nager, aucun des étudiants ne pouvait l'emporter sur lui. Reçu bachelier en 1807 et maître ès arts en 1810, riche et n'ayant plus besoin de se créer un état, il s'empressa, dès qu'il eut quitté l'université, d'acheter un domaine sur les bords du lac Windermère; la chasse et la pêche absorbaient une partie de son temps, le reste était consacré à l'étude des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, à la société de quelques écrivains devenus célèbres, Wordsworth, Southey, Coleridge et de Quincey. Il roulait dans sa tête active divers projets plus ou moins extraordinaires; il pensait sérieusement à entreprendre un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, mais en 1810 ses idées prirent une autre direction. Une famille riche étant venue faire une incursion au lac de Windermère, Wilson s'éprit d'une jeune personne; il n'eut pas de peine à plaire, car il était d'une beauté remarquable, et le mariage fut conclu très-rapidement. Cette union le fit renoncer à ses desseins de courses lointaines; il resta dans sa demeure champêtre, tout en passant chaque année quelques mois à Edimbourg. Après avoir inséré, sous le voile de l'anonyme, quelques pièces de vers dans divers recueils, il se mit à travailler à un poëme qu'il intitula l'*Ile des Palmiers* et qui parut en 1812. Cette œuvre descriptive et sentimentale fut bien accueillie des connaisseurs; elle place l'auteur dans un rang distingué parmi l'école des *lakistes* où brillaient Coleridge et Southey. Vers la même époque, Walter Scott signalait Wilson dans une de ses lettres comme « un jeune homme doué de grandes « dispositions poétiques, et d'un talent excen- « trique; cœur excellent et chaleureux, avec un « enthousiasme qui le fait parfois tomber dans « l'originalité ». En 1815, Wilson, voulant acquérir une place définie dans la société, se fit recevoir avocat, mais il ne plaida jamais, et il s'établit à Edimbourg. Il écrivit pour la célèbre *Revue* publiée dans cette ville un article sur le quatrième chant du *Childe Harold* de Byron, mais ce fut la seule fois qu'il figura parmi les *Edinburgh Reviewers;* ils étaient whigs prononcés, ardents défenseurs des doctrines libérales alors fort peu en crédit; Wilson se rattachait au contraire aux doctrines des torys, des adversaires des innovations. Les conservateurs écossais, ayant pour chef prudent et un peu à l'écart Walter Scott, reconnurent qu'il ne fallait pas laisser à leurs antagonistes politiques le monopole de la parole; le *Quarterly Review* avait été fondé pour servir d'organe aux torys anglais; en 1817, le libraire Blackwood entreprit la publication d'un *Magazine* qui, selon un usage assez répandu chez nos voisins, devait porter le nom de son propriétaire, et qui devait défendre en Ecosse la

cause du torysme. Wilson fut un des premiers à s'enrôler sous la bannière du *Blackwood Magazine;* il y travailla avec activité jusqu'en 1824, il en devint alors le rédacteur en chef. Il était déjà connu de tout Edimbourg; sa haute taille, sa beauté, son costume un peu étrange, ses longs cheveux blonds s'échappant de dessous un chapeau aux larges bords blancs, le faisaient distinguer entre mille, et un autre poëme publié en 1816, la *Cité de la Peste*, avait achevé de marquer sa place comme très-honorable parmi les *lakistes*. En 1820, les amis de Wilson lui firent obtenir la chaire de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, emploi que la mort du docteur Thomas Brown venait de rendre vacant. Wilson venait de subir des revers de fortune qui l'avaient obligé à vendre sa propriété sur le lac de Windermère; il dut sa nomination à la haute idée qu'on avait de ses talents, car jusqu'alors il n'avait donné aucune preuve d'une application spéciale à la métaphysique ou à la philosophie. Walter Scott l'appuya de toute son influence: « J'espère, » écrivait-il, « que ces fonctions donneront à notre ami cette stabilité d'idées, ce « sérieux dans le but à atteindre que je voudrais trouver chez lui; c'est tout ce qui lui « manque pour devenir le premier homme de « notre siècle. » A partir de cette époque, Wilson, sans renoncer absolument à la poésie (car il publia encore en 1825 deux volumes de vers), s'attacha surtout à écrire en prose; il y réussit encore mieux qu'en vers. Observateur vigilant des particularités de la vie écossaise, doué d'une sensibilité active, plein de sympathie pour les êtres souffrants, il aborda avec succès le roman de famille; il raconta avec charme les peines d'une âme souffrante et pure; l'école des déclamateurs contre l'ordre social, des récits ensanglantés et ornés des richesses de l'argot n'était pas encore venue. En 1822, Wilson avait fait paraître, sous le titre d'*Ombres et lumières de la vie en Ecosse*, un recueil de nouvelles et de pièces de vers que le public lut avec empressement; en 1823, il mit au jour un roman, les *Epreuves de Marguerite Lindsay*, qui reçut un accueil très-favorable, et dont il existe une traduction française (1827, 4 vol. in-12); les questions politiques du jour étaient sous sa plume l'objet de vives discussions dans le *Magazine* dont il était le plus actif collaborateur; le torysme était défendu avec une originalité chaleureuse, avec une vigueur piquante; il abordait fréquemment la critique littéraire en combattant sur ce terrain l'*Edinburg-Review* qui, novatrice en politique, restait classique et immobile sur le terrain des lettres; il plaidait avec énergie la cause de Wordsworth et des autres lakistes. Dans ses leçons comme professeur, dans ses articles sur des questions de philosophie, il développa des vues brillantes. des aperçus riches en idées neuves, où le défaut d'ordre systématique et de logique rigoureuse se faisait remarquer, mais où se montrait cette métaphysique au riche coloris, aux aspirations mystiques et vagues que Coleridge avait le premier fait connaître dans la Grande-Bretagne. Déposant pour un instant la gravité qu'exige la robe de professeur, et oubliant la rigidité habituelle au calvinisme écossais, il se plaisait parfois à se montrer sous l'aspect d'un bon vivant, doué d'une santé formidable, courant les foires, ami des joyeux festins, nullement ennemi de cette *purée septembrale* si chère à Rabelais, et envisageant hommes et choses au point de vue indépendant d'un chef de bohémiens. Ces escapades d'un talent exubérant et débordant de vie, ces caprices pleins de verve et d'originalité, s'étalèrent surtout dans une série d'articles intitulés *Noctes Ambrosianæ*, suite de dialogues que Lockhart avait, de concert avec Wilson, entreprise en 1822, et que Wilson continua seul, pendant onze ans depuis 1825, époque où Lockhart se rendit à Londres afin de prendre la direction du *Quarterly Review*, jusqu'en 1836, lorsque la mort vint frapper James Hogg, qui, sous le nom du *Berger d'Ettrick*, était l'un des principaux interlocuteurs de ces entretiens où l'on parlait un peu au hasard de toutes sortes de choses; Wilson s'y était lui-même mis en scène en se cachant sous le pseudonyme très-promptement deviné et bientôt célèbre de Christophe North. Il donna pour faire suite aux *Noctes Ambrosianæ* une nouvelle série qu'il intitula *Dies Boreales* et qui parut pendant dix ans (1836-1846), mais qui eut moins de succès auprès du public. En 1840 Wilson perdit une épouse à laquelle il était tendrement attaché; ce coup lui fut des plus sensibles, et son activité intellectuelle éprouva un grand ralentissement; les articles fournis au *Blackwood* et portant la signature de Christophe North devinrent de plus en plus rares, mais les étudiants qui se pressaient autour de sa chaire ne cessaient d'applaudir avec enthousiasme les périodes éloquentes qu'il faisait entendre devant eux. L'âge et la fatigue minaient sourdement cette constitution jadis si vigoureuse; en 1852, il dut donner sa démission; une attaque de paralysie vint le frapper. Il jouissait d'une pension de deux cents livres sterling que lui avait accordée le gouvernement, mais son insouciance habituelle ne lui avait pas permis de retirer de sa plume active et féconde ce qu'elle aurait dû lui donner. Retiré à Lasswade, près d'Edimbourg, il mourut le 3 avril 1854. — Ses œuvres ont été recueillies par un professeur d'Edimbourg, M. Ferrier, en 12 volumes in-8°, 1855-1858. Cette édition, dans laquelle les romans n'ont pas été compris, renferme les *Noctes Ambrosianæ*, 4 vol.; — les *Essais de critique et de fiction*, 4 vol.; — les *Récréations de Christophe North*, 2 vol.; — les *Contes*, 1 vol.; et les *Poésies*, 1 vol. — Aujourd'hui la gloire de Wilson est un peu obscurcie; ses articles dans le *Blackwood Magazine* louent ou attaquent des

personnages qui ont presque tous disparu de la scène du monde, d'autres acteurs se sont emparés des nouveaux rôles qui excitent l'attention, et les débats politiques et littéraires qui produisaient une vive émotion il y a trente à quarante ans ne rencontrent plus qu'une indifférence complète; comme conteur et comme poëte, malgré des pages gracieuses et des épisodes que ne désavouerait pas un auteur de premier ordre, le littérateur écossais n'est point de force à s'imposer à la postérité. Il n'a point publié ses leçons de philosophie, qui ne contribuèrent guère aux progrès de cette science, car elles n'étaient point le fruit d'une étude approfondie des développements de l'esprit humain; elles se bornaient à des improvisations brillantes, mais un peu oiseuses. B—N—T.

WILSON (HORACE-HAYMAN), orientaliste éminent, qui a rendu aux études indiennes d'incomparables services, bien que ses travaux aient eu peut-être moins de distinction et de retentissement que ceux de quelques-uns de ses devanciers et de ses successeurs. Quand il est mort, le 8 mai 1860, il était président de la société asiatique de Londres, bibliothécaire de la compagnie des Indes et professeur de sanskrit à l'université d'Oxford. Tous ces honneurs accumulés sur sa tête lui étaient dus pour une carrière aussi active qu'honorable et pour la multiplicité de ses ouvrages touchant à toutes les parties de l'histoire et de la littérature de l'Inde. Il suffisait à tous les emplois qui lui étaient confiés par un labeur et une application infatigables; tout en les remplissant consciencieusement, il n'a cessé de publier les livres les plus utiles et les plus nombreux. H.-H. Wilson était né en Ecosse en 1787. Doué d'une rare aptitude pour tous les travaux auxquels il voulait se livrer, il étudia d'abord la médecine et la chimie; à peine âgé de vingt et un ans, il fut envoyé au Bengale dans le service de la compagnie des Indes comme chirurgien adjoint. On le retint à Calcutta pour l'attacher à l'hôtel de la Monnaie, où ses connaissances chimiques pouvaient être d'un grand secours. Il y entra à peu près en même temps que Leyden, orientaliste et Ecossais comme lui, enlevé trop tôt (en 1811) à la science et à la poésie. Wilson fut aussitôt remarqué par les hommes les mieux placés pour juger de son intelligence; et le grand Colebrooke, le prenant sous son patronage, le poussa à l'étude du sanskrit, dont Wilson avait compris toute l'importance dès son arrivée dans l'Inde. Il se livra de préférence à l'étude de la poésie dramatique; dès 1813, il prouvait les progrès assurés qu'il y avait faits après cinq ans de séjour, en publiant le fameux drame de Kalidasa intitulé *le Nuage messager, ou le Méghadouta*. L'année précédente, il avait été nommé, sur la recommandation de Colebrooke, secrétaire de la société asiatique du Bengale, et il occupa ces pénibles fonctions pendant plus de vingt ans, jusqu'au jour où il revint en Europe, et où il fut remplacé par James Prinsep, nommé aussi son successeur à la Monnaie de Calcutta (*voy.* PRINSEP). Dans cette situation, H.-H. Wilson se hâta d'exécuter l'ouvrage qui pouvait être le plus fécond pour le développement des études sanskrites. Ce fut un dictionnaire, le premier de ce genre qui ait paru, l'auxiliaire indispensable et tout-puissant de nouveaux progrès. Lord Wellesley, gouverneur général de l'Inde anglaise, avait fait entreprendre par les brahmanes du collége du Fort-William une compilation où devaient être fondus tous les lexiques sanskrits. Quoique Colebrooke eût en partie dirigé les recherches, ce travail était insuffisant à bien des égards; Wilson, après l'avoir traduit en anglais pour son usage personnel, résolut de le refaire entièrement. Il y employa six années environ; et, en 1819, il publia à Calcutta son dictionnaire, qui doit faire époque dans l'histoire des lettres indiennes. Il venait de mettre aux mains des savants un instrument admirable, bien qu'il fût encore assez défectueux. Une seconde édition, publiée en 1832, l'a beaucoup amélioré; et l'on en préparait un troisième et radical remaniement, sous les yeux mêmes de Wilson, quand la mort l'a surpris. Cette troisième édition, confiée aux soins du savant M. Goldstücker, ne tardera pas sans doute à paraître. H.-H. Wilson venait d'achever son dictionnaire, quand il fut envoyé à Bénarès pour y réorganiser le collége sanskrit, fondé par la compagnie en faveur des natifs. Il apporta dans cette mission l'esprit le plus pratique et le plus juste; sans rien changer aux antiques habitudes des brahmanes, il constitua l'établissement de manière à y faciliter l'introduction successive des méthodes et des sciences européennes. Les avantages d'une telle réforme ne pouvaient se faire sentir que très-lentement; mais Wilson aura eu la gloire de l'avoir commencée et d'avoir montré la voie généreuse et sage qu'il faut suivre. Entre autres résultats que produisit le séjour de Wilson à Bénarès, il faut principalement compter sa publication sur le théâtre hindou, en 1827. Il donnait la traduction complète de quatre drames, parmi lesquels figure le *Chariot d'argile*, et l'analyse détaillée de vingt autres pièces, avec une introduction sur le système dramatique des Hindous. Le théâtre hindou avait bien été révélé antérieurement par la *Sakontala* de Kalidasa, dont la traduction venait de William Jones, et par le *Méghadouta;* mais après l'ouvrage de Wilson ce théâtre dut prendre rang dans les annales de la littérature dramatique, près du théâtre des Grecs et celui des Chinois. En même temps, Wilson commençait à publier des *Mémoires* dans les *Recherches asiatiques* de la société du Bengale, et il en composa un, en 1825, qui fut spécialement remarqué. C'était l'analyse de la Chronique du Kashmir, jusque-là inconnue: le *Râdjataranguini*, qu'a

publié et traduit M. Troyer, en 3 volumes (1840-1852), sous le patronage de la société asiatique de Paris. Wilson, tout en se livrant à la littérature, ne négligeait en rien ses fonctions de directeur de la Monnaie, où il n'était pas moins laborieux que s'il n'avait pas eu d'autres occupations. Secrétaire du comité d'instruction publique à Calcutta, ce fut lui qui le premier introduisit les études européennes et la littérature anglaise dans l'éducation des natifs soumis aux plus sérieux examens. D'ailleurs, les affaires et le travail n'ôtaient rien à la force, à la gaieté et au zèle de Wilson. Des gens qui l'ont connu à cette époque de sa vie affirment qu'il était parmi eux le plus ardent à organiser les fêtes, soit publiques, soit particulières; la douce et vigoureuse sérénité de son caractère assurait à tout ce qu'il faisait un succès infaillible. Sa santé ne succomba point comme celle de tant d'autres au climat meurtrier des Indes orientales; et quand il rentra en Europe, après vingt-cinq ans d'absence, il y rapporta toutes ses forces pour une carrière non moins laborieuse et non moins heureuse. Ce fut en 1832. Une chaire de sanskrit avait été fondée à l'université d'Oxford, grâce à la munificence du colonel Boden. Wilson, quoique absent, fut choisi; et à défaut de Colebrooke, qui ne pouvait accepter les fatigues du professorat, c'était à lui que cette chaire appartenait de droit. Revenu en Angleterre, il y fut nommé presque aussitôt bibliothécaire de la compagnie des Indes en remplacement du docteur Wilkins. Il fut ainsi placé dans les conditions les plus favorables pour continuer ses vastes et précieux travaux. Ils ne se firent pas attendre; et, sans compter une foule d'articles dans le journal de la société asiatique de Londres et son *Ariana antiqua* sur les monnaies de la Bactriane et indo-scythiques, Wilson publia : 1° la traduction du *Vishnou-Pourana*, spécimen des dix-huit Pouranas, dont il tenait en réserve l'analyse et la traduction; 2° le *Vocabulaire des termes techniques indiens* employés dans l'administration civile et judiciaire de toutes les provinces, et tirés de dix-sept langues différentes, avec l'étymologie en caractères originaux et avec leur signification détaillée; 3° la traduction et le texte, avec commentaires, de la *Karika* du *Sânkhya*, préparé par Colebrooke; 4° la continuation de l'*Histoire des Indes orientales*, par Mill; 5° la traduction du *Rigvéda*, dont trois volumes ont été imprimés au fur et à mesure que paraissait la magnifique édition de M. Max Müller, à qui Wilson avait fait confier ce beau travail par la compagnie des Indes; 6° une *Grammaire sanskrite*, dont la 2° édition est de 1847, etc., etc. C'est au milieu de tous ces travaux que H.-H. Wilson s'éteignit à l'âge de 73 ans, promettant encore à la science une longue suite de monuments et de recherches. Tous ceux qui l'ont connu sont restés pénétrés de respect et d'attachement pour son caractère et son inaltérable droiture, en même temps que pour sa science consommée. Personne n'a été plus libéral que lui des lumières qu'il avait acquises et ne les a communiquées aux autres plus généreusement. Il a patroné tous les talents qui se sont produits de son temps ; et c'est à sa bienveillante protection et à son amitié que plusieurs ont dû leur carrière brillante et rapide. On pourrait en citer un grand nombre; parmi ses disciples et ses jeunes amis, on compte des hommes comme le savant M. Max Müller, qui aurait dû recueillir la succession de son enseignement, parce qu'il était plus capable que qui que ce soit. Cordialité sans bornes, amour désintéressé du bien et du vrai, c'étaient là les deux qualités éminentes de Wilson. C'est qu'il avait senti de bonne heure, et aussi profondément que personne, tous les devoirs que l'empire de l'Inde impose à l'Angleterre et à la civilisation chrétienne. Pour sa part, il a contribué autant qu'il l'a pu aux progrès des Hindous, en essayant d'abord de les comprendre, et en leur assurant ensuite tous les biens moraux et matériels qu'il a dépendu de lui de leur assurer. Admirable exemple que ne sauraient trop méditer les administrateurs et les savants qui ont à s'occuper de ces populations! Par bonheur, Wilson n'était pas le seul dans ces sentiments véritablement chrétiens; mais aucun de ceux qui ont été chargés, à des degrés divers, du gouvernement de l'Inde anglaise ne les a portés plus loin que lui. — Pour bien apprécier le mérite et la carrière de Wilson, il faut lire les deux notices qui ont été consacrées à sa mémoire : l'une dans le *Journal asiatique* de Paris, par M. Jules Mohl (cahier de juillet 1860), et l'autre dans le 37° Rapport annuel de la société asiatique de Londres (1860). Cette dernière notice est suivie d'un catalogue des principaux ouvrages de Wilson. On y trouve 14 ouvrages originaux, 7 éditions ou réimpressions d'ouvrages divers, 9 mémoires dans les *Recherches asiatiques* de Calcutta, t. 15 à 20, et une foule d'articles dans des revues ou des journaux de l'Inde et de l'Angleterre. De pieux amis ont commencé une édition des *Œuvres de Wilson*; elle est en cours de publication et elle paraît par parties séparées. B. S. H.

WILSON (John-Edouard), architecte et dessinateur anglais, naquit à Lincoln le 21 juin 1787. Son père était un constructeur habile et très-versé dans les sciences mathématiques. Le jeune Wilson étudia d'abord le dessin d'architecture. Et bientôt il se fit connaître par des travaux estimés dans divers recueils, tels que : les *Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles;* les *Antiquités architecturales;* les *Antiquités pittoresques des cités anglaises*. Ce fut Wilson qui, de 1818 à 1821, traça les plans des *Modèles d'architecture* faisant suite aux *Modèles, ou Spécimens d'architecture gothique*, publiés par Mackenzie et Pugin, d'après les manuscrits d'Oxford. Et c'est à sa plume que l'on

doit l'*Introduction, ou Essai sur l'architecture de cet âge et sur les imitations modernes de ce genre*. Enfin il travailla au *Dictionnaire des architectes de Britton*, 1835. Comme architecte proprement dit, il ne sortit guère du cercle habituel de cette profession, qu'il exerça à Lincoln, où il fut en outre inspecteur des bâtiments. C'est sur ses dessins que fut réédifiée la cathédrale de cette ville, en 1826. Wilson mourut le 7 septembre 1855. L. R—L.

WILSON (JAMES), économiste anglais, né à Harwick en 1805, appartenait à une famille d'industriels dont les ressources étaient peu considérables; il fonda d'abord une fabrique de chapeaux dans sa ville natale, elle ne prospéra point; il se rendit alors à Newcastle, se mit dans le commerce et ne vit pas le succès couronner ses efforts. Il se transporta à Londres, dans l'espoir de rencontrer la fortune moins rebelle, et il se trouva dans la capitale au moment où l'agitation contre les lois sur les céréales était à son comble. La *Ligue*, créée pour obtenir le rappel de cette législation, multipliait ses efforts. Wilson s'y associa avec zèle; il parcourut les districts manufacturiers, haranguant dans les *meetings*, agissant sans relâche; Cobden et Bright n'eurent pas de champions plus résolus et plus utiles; il publia sur la question du jour plusieurs écrits qui furent remarqués. En 1843, il se mit à la tête d'un journal hebdomadaire, l'*Economist*, paraissant chaque samedi et qui est encore plein de vie. Cette feuille acquit promptement une haute autorité; elle a toujours traité les questions économiques d'un point de vue élevé, dans le sens de la liberté et du progrès, tout en repoussant les utopies et les chimères; le bon sens pratique des Anglais y domine, et les articles de fond sont accompagnés de nouvelles commerciales, de correspondances du continent qui font connaître des faits que les négociants ont le plus grand intérêt à savoir. Une longue série d'articles sur les questions relatives au crédit inaugura la part de Wilson dans la rédaction de l'*Economist*, et fixa très-particulièrement l'attention des esprits sérieux. La réputation que Wilson avait justement acquise le désignait pour entrer à la Chambre des communes; il se présenta aux élections générales de 1847 comme candidat libéral devant les électeurs de Westbury, et il fut élu à une forte majorité; il ne prit la parole que sur les questions spéciales qu'il connaissait bien, mais il le fit de manière à être écouté avec déférence; sa participation aux débats sur la crise commerciale de 1847 et sur la motion de lord George Bentinck relative aux droits différentiels en faveur des sucres provenant des colonies anglaises, eut une portée sérieuse; au mois de mars 1848, il fut nommé secrétaire du bureau de l'administration des Indes orientales. Lorsqu'un cabinet tory remplaça en 1852 les whigs dans la direction des affaires, Wilson dut quitter ces fonctions, mais les électeurs de Westbury lui maintinrent son mandat, et lord Aberdeen, ne voulant pas se priver des services d'un homme aussi éclairé, appela l'habile économiste à l'emploi de secrétaire de la Trésorerie; lord Palmerston succéda ensuite à Aberdeen sans que la position de Wilson fût modifiée. La confiance qu'il inspirait se manifesta avec éclat lorsque, après la répression de la révolte des cipayes, la nécessité de réorganiser les finances de l'empire anglais dans l'Inde se fit sentir avec énergie. La guerre avait coûté des sommes énormes et affecté les ressources pécuniaires, on se trouvait en face d'un déficit toujours croissant; il s'agissait de reconstituer le crédit, de rétablir les recettes sans surcharger d'impôts nouveaux des populations mécontentes, sans entraver les opérations du commerce. Le problème était difficile; sa solution fut remise à Wilson; il partit pour Calcutta muni des pouvoirs les plus amples, et à peine arrivé il se consacra avec un zèle infatigable à l'œuvre dont il s'était chargé; la fatigue et l'insalubrité du climat furent funestes à une constitution déjà affaiblie; l'utile administrateur succomba le 11 août 1860, lorsqu'il n'avait pu encore qu'ébaucher l'œuvre dont il était chargé. Sa mort provoqua des regrets unanimes; il faisait partie des membres correspondants de l'Académie des sciences morales et politiques. Parmi ses ouvrages composés avant que les travaux administratifs eussent pris tout son temps, on distingue celui qui a pour titre : *Variations de la circulation monétaire, du commerce et des manufactures*, 1840, in-8°, et le volume intitulé *Capital, circulation monétaire et système des banques*, 1846; c'est la reproduction des articles publiés dans l'*Economist* pendant la crise de 1847, et provoqués par des questions qui reviennent sans cesse à l'ordre du jour. Le *Journal des Economistes*, t. 19, p. 178, a publié la traduction d'un de ces articles. B—N—T.

WILTHEIM (ALEXANDRE), jésuite et antiquaire, naquit en 1604 dans le Luxembourg. Ayant embrassé la règle de St-Ignace, il professa six ans la rhétorique, et remplit pendant six autres années la charge de préfet des classes; ensuite il exerça le ministère évangélique; et enfin fut nommé recteur du collége de Luxembourg. On sait qu'il occupait encore cette place en 1674; mais on ignore la date de sa mort. Wiltheim avait consacré ses loisirs à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des antiquités, et il jouissait de la réputation d'un savant distingué. C'est à lui qu'on doit l'édition des *Actes de St-Dagobert*, avec des notes, Trèves, 1653, in-4°; et celle de la *Vie de la V. Volande*, par Herman, dominicain du 13° siècle, Anvers, 1674, in-8°. Outre quelques opuscules dont on trouve les titres dans la *Biblioth. societ. Jesu*, on a du P. Wiltheim : 1° *Gubernatores Luxemburgenses*, Trèves, 1653, in-fol.; 2° *De phiala reliquiarum S. Agathæ virg. et mar-*

tyr., ibid., 1656, in-4°, fig., rare. A cette occasion l'auteur entre dans de grands détails sur les lenticules, les ampoules et les sortes de vases dont se servaient les Romains. 3° *Diptychon leodiense ex consulari factum episcopale, et in illud commentarius, ubi etiam de bituricensi et compediensi aliisque antiquitatis monumentis disseritur*, Lyon, 1659, in-fol. — *Appendix ad diptychon leodiense*, ibid., 1660. — *Ad diptycha leodiensia adnotationes*, ibid., 1677. Cet ouvrage, dit Lenglet Dufresnoy (*Méthode pour étudier l'histoire*, t. 11, p. 289), est assez curieux et assez estimé; il est difficile de le trouver complet; mais Ant.-Fr. Gori l'a recueilli dans le *Thesaur. diptychorum*, t. 1, p. 1-119. 4° *Catalogus abbatum cœnobii munsteriensis*, Trèves, 1664, in-fol. Le P. Wiltheim a de plus laissé manuscrite une *Histoire* de cette abbaye. Parmi ses autres ouvrages inédits, on cite surtout la description du pays de Luxembourg sous les Romains (*Luciliburgensis Romana*). Elle est pleine de recherches intéressantes sur les inscriptions et les autres monuments découverts dans cette province. Le P. Bertholet (*voy.* ce nom) en a beaucoup profité pour rédiger la partie ancienne de son *Histoire du Luxembourg;* et il a placé dans le premier volume une fort bonne carte géographique dessinée par le P. Wiltheim. *Voy.* la *Bibl. societ. Jesu* du P. Southwel. W—s.

WILTON (Joseph), habile sculpteur anglais, naquit à Londres en 1722; son père, voyant ses heureuses dispositions pour les arts, le destina de bonne heure à la sculpture. Le jeune Joseph alla faire à Bruxelles et à Paris des études sérieuses; il se rendit ensuite en Italie, où il séjourna huit ans, s'occupant surtout de copier des statues anciennes. En 1750, il était à Rome, et il reçut du pape Benoît XIV une médaille d'or. De retour en Angleterre, il fut choisi par le duc de Richmond pour être l'un des directeurs d'une école des beaux-arts que ce *nobleman* venait de fonder. Le roi George III fut un de ses patrons, et ce fut Wilton qui fournit les modèles des ornements de la voiture du sacre. Parmi ses principales productions on distingue les monuments élevés au général Wolfe dans l'abbaye de Westminster, à l'amiral Holmes, au comte et à la comtesse de Montrath. Il exécuta un grand nombre de bustes, représentant les uns des personnages contemporains (Chatham et Chesterfield entre autres), les autres des hommes déjà célèbres dans l'histoire politique et intellectuelle de la Grande-Bretagne (Bacon, Cromwell, Newton, Swift, etc.). Wilton travaillait le marbre avec beaucoup d'habileté, mais il manquait de goût; il ne soupçonnait pas ce qui constitue la noblesse de la sculpture; il surchargeait ses compositions d'accessoires malencontreux. Toutefois il fut fort employé, fort à la mode, et il amassa une fortune considérable. Il figura parmi les premiers membres de l'Académie royale, et dans une des salles de cette compagnie, on voit un buste de Wilton, œuvre de Roubiliac, présent de la fille de Wilton, personne d'une beauté remarquable qui épousa sir Robert Chambers. Wilton parvint à un âge avancé; il mourut en 1803 dans sa 81° année. Z.

WILTZ (Pierre), jésuite et écrivain ascétique, naquit le 31 décembre 1671 à Arlon, petite ville du duché de Luxembourg. Ayant terminé ses premières études, il embrassa la règle de St-Ignace, et après avoir, suivant l'usage de l'institut, professé les humanités, il fit son cours de théologie, et se consacra au ministère évangélique. Il l'exerça pendant trente ans, avec un zèle infatigable, dans le duché de Luxembourg, et mourut le 8 avril 1749, laissant une mémoire vénérée dans cette province. On trouve l'indication des ouvrages de Wiltz, au nombre de trente-six, dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, t. 3, p. 54, édit. in-fol. Le style en est pesant et suranné; si à cela on ajoute qu'ils sont écrits en allemand, on comprendra facilement qu'ils sont peu connus. Cependant ils ont été traduits en français. Les principaux sont : une *Instruction* sur la manière de recevoir le sacrement; des *Avis* pour gagner les indulgences du jubilé; une *Vie du B. François Regis*, très-inférieure, de l'avis même de Paquot, à celle que le P. d'Aubenton a publiée; et enfin une *Histoire de la chapelle de N.-D. de Consolation* dans l'église des PP. jésuites à Luxembourg. W—s.

WIMPFEN-BORNEBOURG (le baron Louis-François de) naquit à Deux-Ponts, en 1732, d'une famille noble, mais pauvre et très-nombreuse. Il était l'aîné de dix-huit enfants, dont six garçons furent comme lui destinés à la profession des armes. Son père était chambellan du roi de Pologne Stanislas. Il entra au service dans un régiment français, avec lequel il fit les campagnes de la guerre de sept ans, où il se distingua dans plusieurs occasions, et mérita la croix de St-Louis, par une action d'éclat, à l'âge de vingt-cinq ans. Il obtint bientôt après le commandement d'un régiment allemand au service de France, et fut nommé maréchal de camp en 1771. Il devint lieutenant général au commencement de la révolution; et, dans le mois de novembre 1791, il commandait à New-Brissach, lorsqu'il repoussa avec beaucoup de force les propositions d'un émissaire, qui lui demanda les clefs de cette place, de la part des princes français émigrés. Wimpfen commanda une division de l'armée du Rhin, en 1792, sous Beauharnais; mais dénoncé en 1793 à la convention nationale, par le député Rulh, comme un contre-révolutionnaire et un homme de mauvaises mœurs, il fut destitué, puis emprisonné, et ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Il mourut à Paris le 24 mai 1800. On a de lui : 1° *Refonte de l'économie de l'armée française, ou Extraits et développements d'un plan militaire*, 1787, in-8°; 2° *Mé-*

moires sur sa vie, 1788, in-8°. Cet ouvrage fut désavoué dans le temps par le baron de Wimpfen. 3° *Loisirs du général Wimpfen, depuis trente jours qu'il est à Paris, ou Indices sur l'empire d'Allemagne, avec un aperçu des moyens que peut employer le congrès de Rastadt, afin de parvenir à des résultats très-heureux pour les électeurs ecclésiastiques et pour les princes séculiers qui ont perdu leur souveraineté à la rive gauche du Rhin*, 1798, in-8°; 4° le *Militaire expérimenté, ou Instruction à ses fils et à tout jeune homme destiné au métier des armes*, 1798, in-8°, traduit en allemand, 1799. M—D j.

WIMPFEN (Félix de), frère du précédent, naquit en 1745. Accueilli, dès l'âge de onze ans, par le duc de Deux-Ponts, il obtint le grade d'enseigne dans un régiment que ce prince avait alors au service de France. Il obtint ensuite le grade de capitaine dans le régiment de Lamark; et fut en 1768 envoyé en Corse, où il commanda un corps de volontaires, et où ses exploits lui valurent le grade de lieutenant-colonel. Il commanda ensuite le régiment de Bouillon, servit dans la guerre d'Amérique, et se trouva aux siéges de Mahon et de Gibraltar. Dans cette dernière opération, il défendit pendant quinze heures les lignes françaises, que les Anglais voulaient incendier. Cette action lui valut une pension de mille écus et le brevet de brigadier. Lorsque la paix fut rétablie, il alla vivre dans une terre qu'il possédait en Normandie. En 1789, il fut député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Caen, et se réunit à l'assemblée du tiers état, avec la minorité de son ordre. Ce fut même lui qui rédigea alors la protestation contre la majorité de la noblesse, qui voulait rester séparée. Cette démarche le jeta tout à fait dans le parti révolutionnaire; mais il ne le suivit qu'avec modération. Lorsqu'il donna son adhésion à la suppression des priviléges pécuniaires, il demanda que les nobles qui feraient valoir par eux-mêmes un bien dont les revenus n'excéderaient pas douze cents francs fussent affranchis de l'impôt pour cette portion seulement de leurs propriétés. Lorsqu'on mit en discussion le projet de réorganiser la monarchie, Wimpfen proposa d'établir une *monarchie démocratique*. Il fut successivement membre du comité des pensions et du comité militaire. Dans le premier il prit part à la publication du fameux *livre rouge;* et dans le second il fit, pendant les années 1790 et 1791, plusieurs rapports importants. Cependant il parut toujours attaché à la noblesse, et protesta contre sa suppression. Employé, pendant la guerre, dans son grade d'officier général, il commandait, au mois de septembre 1792, la place de Thionville, lorsqu'elle fut attaquée par un corps d'émigrés français. On prétend qu'il hésita pendant quelque temps s'il n'accepterait pas les propositions personnellement avantageuses qui lui furent faites au nom des princes frères de Louis XVI. Mais, voyant que les attaquants manquaient d'artillerie de siége, et qu'ils étaient hors d'état de rien entreprendre, il refusa de se rendre. On a dit qu'il répondit par une plaisanterie au parlementaire du prince de Hohenlohe, qui lui fit l'offre d'un million s'il voulait rendre la place: « J'accepterai ce million, dit-il, si on veut passer « devant notaire un acte de l'offre qui est faite. » Cette réponse, qui a été publiée dans plusieurs recueils, était assez dans le caractère naturellement railleur et goguenard du général Wimpfen. Il résista pendant cinquante-cinq jours dans la place de Thionville, qui au surplus ne fut point sérieusement attaquée. On a cependant considéré cette défense comme une opération militaire des plus distinguées. L'assemblée législative décréta, le 20 septembre 1792, que Wimpfen avait bien mérité de la patrie; et, ce qui est bien plus remarquable à cette époque, elle refusa d'admettre plusieurs dénonciations contre ce général, entre autres celle d'un juif qui prétendait avoir été envoyé par lui au chef de l'armée ennemie. Après la retraite des assiégeants, on offrit à Wimpfen le ministère de la guerre: il le refusa, et prit le commandement de l'armée des côtes de Cherbourg. Au mois de juin 1793, lors de la proscription des girondins, il se prononça en leur faveur contre le parti de la montagne, et accepta le commandement des troupes qu'ils essayèrent de réunir dans le département du Calvados. Une pareille levée de boucliers ne pouvait avoir aucun résultat avantageux. La province de Normandie était alors connue pour son dévouement à la monarchie; et les girondins y arrivèrent en criant: *Vive la république! à bas les émigrés!* et demandant que la vente de leurs biens fût continuée. Les jeunes gens riches du pays, croyant qu'ils allaient provoquer le rétablissement de la royauté, se disposaient à prendre les armes; mais dès qu'ils virent que ces nouveaux auxiliaires n'étaient qu'une faction de républicains vaincus et sans ressources, ils les abandonnèrent à leur sort. Puisaye fut le seul royaliste qui se réunit véritablement à eux; mais il leur rendit peu de services. Le parti de la montagne sut très-bien profiter de cet état de choses. Il commença par mander le général à sa barre. Wimpfen n'eut garde de s'y rendre; il répondit que s'il allait à Paris, ce serait à la tête de soixante mille hommes; mais il n'était point en état de soutenir une telle menace. Il se contenta de publier, le 8 juillet, une proclamation aux Parisiens, dans laquelle il leur annonçait qu'il allait marcher contre eux, pour sauver la représentation nationale, attaquée par les décrets du 2 juin. Il écrivit en même temps au général Custine pour l'engager à prendre le même parti (*voy.* Custine). La convention mit sa tête à prix, et envoya dans le Calvados les députés Romme et Prieur pour déterminer les habitants à obéir à ses décrets. Ces députés furent arrêtés. Wimp-

fen alla les visiter, et leur demanda s'ils croyaient que leur arrestation fût légitime. Romme répondit affirmativement à cette question assez bizarre dans de pareilles circonstances (*voy.* Romme). Wimpfen essaya ensuite de mettre en mouvement le peu de troupes dont il pouvait disposer; mais à la première rencontre avec celles de la convention, qui eut lieu à Pacy-sur-Eure, ces troupes prirent la fuite; et Wimpfen, obligé de se cacher, se réfugia à Bayeux, où il réussit à se soustraire aux recherches pendant tout le règne de la terreur. Après la révolution du 18 brumaire, il reprit son rang parmi les généraux de division, et fut nommé inspecteur général des haras, emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort (1814). C'était un homme d'esprit, doué de beaucoup de talents et de tous les dons extérieurs. Il avait publié, sans nom d'auteur, le *Manuel de Xépholius*, 1788, in-8°, tiré à cent exemplaires. — Le baron *Alexandre-Stanislas* de Wimpfen a publié : 1° *Voyage à St-Domingue* pendant les années 1788-1790-1797, 2 vol. in-8°; traduit en allemand, Erfurt, 1798, 2 vol. in-8°; et en anglais, par Wright, 1797, in-8°; 2° *Lettre extraite du manuscrit d'un voyage en Angleterre*, 1798, in-8°. B—u.

WIMPHELING (Jacques), savant théologien et philologue, fut l'un des principaux restaurateurs des lettres en Alsace. Il naquit le 27 juillet 1450, à Schlestadt, d'une famille honorable. A l'âge de quatorze ans il perdit son père, et alla continuer ses études à Fribourg, puis à Erfurt, où il acheva son cours de philosophie. Un de ses oncles, déjà vieux et infirme, le rappela près de lui dans l'intention de lui transmettre son bénéfice; mais, l'ayant trouvé trop jeune, il le renvoya en Allemagne, se chargeant de fournir à tous ses besoins. Dans le chemin Wimpheling tomba malade, et ne gagna qu'avec peine Spire, d'où il fut transporté à Heidelberg. Quand il fut rétabli, son oncle lui permit de rester dans cette ville, pour y suivre les cours de l'académie. Après avoir reçu le grade de maître ès arts dans la faculté de philosophie (1471), il s'appliqua deux ans à l'étude du droit canon, qu'il abandonna pour la théologie, science dans laquelle il se rendit fort habile. Il reçut le baccalauréat en 1483. Quelque temps après, un de ses amis le fit nommer à son insu prédicateur du chapitre de Spire. Il n'accepta cette place qu'avec répugnance, la croyant au-dessus de ses forces; mais l'évêque, charmé de ses talents, ne voulut point agréer ses excuses, et fit si bien qu'il le retint près de lui pendant quatorze ans. Doué d'une piété vive et sincère, Wimpheling gémissait sur les désordres dont il était le témoin, et souhaitait avec ardeur de pouvoir passer le reste de ses jours dans la retraite. De concert avec Christophe d'Uttenheim et quelques amis qui partageaient son éloignement pour le monde, il s'occupa des moyens de réaliser le projet qu'il avait conçu. Pendant qu'il y travaillait, l'électeur palatin le choisit pour remplir la chaire d'éloquence, de poésie et de littérature grecque qu'il venait de fonder à Heidelberg. Il accepta cette place, mais sous la condition qu'il lui serait permis de la quitter quand il le jugerait convenable. Trois ans après, Uttenheim lui ayant mandé que leur pieux dessein était sur le point de s'accomplir, il se hâta de le rejoindre à Strasbourg. Mais Uttenheim fut nommé, sur ces entrefaites, évêque de Bâle (1502), et Wimpheling ne put refuser à son ami de l'accompagner dans son diocèse. Il fut pourvu, peu de temps après, d'une prébende du chapitre de Strasbourg, dont il se démit presque aussitôt, par amour pour la paix. Il contribua beaucoup à l'établissement de la première société littéraire de Strasbourg, et il en fut un des principaux ornements (*Notices sur Strasbourg*, par Hermann, t. 2, p. 368). Il consentit à se charger de l'éducation de quelques jeunes gens, parmi lesquels il suffira de citer J. Sturm et Ringmann (*voy.* ces noms), et les suivit aux académies de Fribourg, de Strasbourg et de Heidelberg. La liberté avec laquelle il attaquait les vices de son siècle ne le laissait pas manquer d'ennemis. Dénoncé par quelques religieux, pour avoir soutenu que St-Augustin n'avait jamais été moine, il fut cité devant le pape; mais il se contenta d'adresser à Jules II une épître apologétique en vers latins, à laquelle il joignit des attestations de la pureté de sa doctrine, et il reçut l'absolution de son prétendu crime. Les troubles qui commençaient à se manifester dans l'Eglise l'affligeaient profondément. Plus d'une fois il avait signalé, dans ses écrits, les abus contre lesquels s'élevait Luther; mais il ne voulut point l'aider dans ses plans de réforme, et revint à Schlestadt près de sa sœur. Il y consacra ses dernières années à l'éducation de ses neveux, et mourut le 17 novembre 1528, à l'âge de 79 ans, laissant la mémoire d'un savant distingué et d'un homme de bien. Ses restes furent déposés dans un tombeau décoré d'une longue épitaphe, composée par B. Rhenanus, et que l'on trouve dans différents recueils. Wimpheling était l'ami de Geyler dont il écrivit la vie (*voy.* ce nom), de Spiegel, d'Érasme, et de la plupart des savants de son siècle. Il est éditeur et auteur d'un grand nombre d'opuscules, tous très-rares, et qui méritent l'attention des curieux. Le P. Niceron n'en indique que trente; mais Riegger en porte le nombre à quatre-vingt-neuf. Il est impossible de transcrire ici les titres de tous ces ouvrages. Outre les éditions de la *Navicula stultifera* de Jod. Badius, des *Bucoliques* du Mantouan, de divers *Opuscules* de Gerson, de Raban Maur, de Pic de la Mirandole, etc., on citera de Wimpheling : 1° *Laudes ecclesiæ spirensis, carmen* (1486), in-4°, réimprimé à la suite de la *Chronique de Spire*, par Guill. Eisengrein, Dillingen, 1564, in-8°; 2° *Oratio querulosa contra invasores*

sacerdotum (1492), in-4°; 3° *Elegantiarum medulla oratoriaque præcepta in ordinem redacta* (1493), in-4°, réimprimé plusieurs fois sous le titre qu'on vient de lire, et sous ceux d'*Elegantiæ majores*, et de *Rhetorica pueris utilissima;* 4° *Præceptor germanicus* (1497), in-4°. C'est un bon traité d'éducation. Il s'en fit trois éditions dans la même année; mais l'ouvrage n'en est pas moins rare. 5° *Adolescentia*, Strasbourg, Mart. Flach, 1500, in-4°; nouvelle édition, augmentée, ibid., 1505, 1515, in-4°; Haguenau, 1508; c'est une suite de l'ouvrage précédent. 6° *De integritate*, Strasbourg, 1505, in-4°, et avec des additions, ibid., 1506. C'est, selon Dupin, un des meilleurs ouvrages de Wimpheling. Le 31° chapitre est intitulé *Augustinum neque fratrem, neque monachum cuculla indutum unquam fuisse;* assertion qui, comme on l'a vu, motiva la dénonciation de l'auteur à la cour de Rome. 7° *Apologetica declaratio in libellum de integritate*, in-4°; 8° *Ad Julium II, Pont. Max., querulosa excusatio* (1507), in-4°; 9° *Cis Rhenum Germania*, Strasbourg, 1501, in-4°, très-rare; réimprimé par les soins de J. Mich. Moscherosch, ibid., 1649, in-4°, avec l'éloge de l'auteur. Cet opuscule fut critiqué dans le temps par le fameux Thom. Murner (*voy.* ce nom). 10° *Epitome rerum germanicarum*, ibid., 1505, in-4°; Marpourg, 1562, in-8°; Hanau, 1594, in-12, réimprimé à la suite de la *Chronique* de Witikind, Bâle, 1532, et inséré dans le tome premier des *Scriptor. rerum germanicar.* de Schard. Cet abrégé, quoique très-court, mérite cependant d'être recherché, parce qu'il contient beaucoup de particularités curieuses. 11° *De proba institutione puerorum in trivialibus et adolescentum in universitatibus et gymnasiis*, Haguenau, 1514, in-4°; 12° *Sermo ad juvenes qui sacris ordinibus initiari et examini se submittere putant*, Strasbourg, 1514, in-4°; 13° *Expurgatio contra detractores*, Vienne, 1514, in-4°, très-rare, inséré par Riegger dans les *Amænit. litter. friburgens.*, p. 416-426. Wimpheling y répond aux reproches de ses ennemis, et donne avec une candeur admirable les détails de sa vie depuis son enfance. 14° *De germanicæ nationis et imperii gravaminibus contra sedem et curiam romanam tractatus, Maximiliani Cæsaris jussus criptus; et contra Æneæ Sylvii tractatum de iisdem replicæ;* avec la *Germania* d'Énée Sylvius (le pape Pie II), Strasbourg, 1515, inséré par Freher dans les *Scriptor. hist. German.*, t. 2, p. 377; et par Goldast dans les *Politica imperial.* On trouve des notices plus ou moins détaillées sur Wimpheling dans Melch. Adam, *De vitis theologorum germanor.;* dans Freher, *Theatr. viror. eruditor.;* dans Niceron, *Mém. des hommes illustres*, t. 28, mais la meilleure biographie de cet écrivain est celle que Riegger a publiée dans les *Amænit. litterar. friburg.*, p. 161-581; elle est composée des témoignages de ses contemporains, de l'indication de ses ouvrages dont Riegger produit presque toutes les préfaces, et de plusieurs lettres inédites. Consultez aussi une *Notice sur Wimpheling, considéré principalement dans ses rapports avec l'Eglise et les écoles*, par M. A. G. Schwalb, Strasbourg, 1851, in-8°. W—s.

WIMPINA ou WYMPNA (CONRAD), professeur de théologie à l'université de Francfort-sur-l'Oder, naquit en 1460 à Buchheim, près de Wimpfen, en Franconie, d'où il se nommait *Conradus Coci de Fagis Wimpina*, c'est-à-dire *Conrad, fils de Kock* (cuisinier), *né dans les Buchheim* (hêtres) *de Wimpfen*. Après avoir fait d'excellentes études, il vint enseigner à Leipsick, et ses leçons sur l'art poétique, la philosophie et la théologie lui attirèrent une si grande réputation, que de toutes les contrées de l'Allemagne, les élèves accouraient à Leipsick pour l'écouter. Sa gloire excita l'envie; attaqué par des libelles, il fut obligé de se présenter devant l'archevêque de Magdebourg, son primat, et il fut pleinement justifié. Le cardinal-légat, évêque de Gœrtz, se trouvant peu après à Leipsick, Wimpina le harangua dans l'église de St-Paul, et son éloquence fit une telle impression sur l'auditoire, que le légat voulut lui-même lui conférer le bonnet de docteur en théologie, en présence de toute la faculté. George, électeur de Brandebourg, l'engagea, en 1506, à occuper une chaire dans l'université que ce prince voulait fonder à Francfort-sur-l'Oder. Wimpina, ayant jeté les fondements de la nouvelle université, fut nommé recteur des deux colléges, premier professeur de théologie et chanoine dans les cathédrales de Brandebourg et de Hawelberg. C'est sous sa présidence que Jean Tetzel soutint, en 1517, ses thèses contre Luther. On sait à quelle occasion avait commencé la réforme. Luther ayant publié ses premières propositions contre les indulgences, sur la justification et sur l'efficacité des sacrements, Tetzel y opposa cent six propositions contradictoires, et il les soutint publiquement sous la présidence de Wimpina. La dispute s'échauffa; les thèses de Luther furent brûlées sur la place de Francfort, et, pour s'en venger, les élèves de Wittemberg, disciples de Luther, jetèrent au feu celles de Tetzel. En 1530, Wimpina fut, avec deux autres célèbres théologiens, Eckius et Cochlée, désigné pour assister à la conférence qui, par ordre de Charles-Quint, devait se tenir, pendant la diète d'Augsbourg, entre les catholiques et les protestants. Ceux-ci avaient mis Mélanchthon à la tête de leurs théologiens. On se rassembla dans l'église cathédrale d'Augsbourg. La réunion que l'on proposait ayant été rejetée par les protestants, ils donnèrent leur profession de foi, que l'on appelle *Confession d'Augsbourg*. Wimpina avait alors 70 ans; il mourut la même année. Dans le *Recueil des ouvrages de Luther*, publié à Iéna, 1575 à 1580, 4° édit., en 8 volumes, on trouve au tome 5 : *Confessio christianæ doctrinæ et fidei 17 articulis comprehensa; unde postea for-*

mati fuerunt articuli Aug. confessionis : Conradi Wimpinæ, Joannis Mensingii, Wolsgand Redorfferi, doctorum, et Ruperi Elgersma licentiati, judicium de illis articulis, in quo illi refutantur. Selon l'anonyme publié dans le *Recueil de Maderus* (*Scriptores lipsienses, wittembergenses et francofordienses*, Helmstadt, 1660), Wimpina a publié : 1° *Proprietatum logicalium editio et commentatio;* 2° *De erroribus philosophorum in fide Christi;* 3° *De nobilitate cœlestis corporis;* 4° *De eo, an animati cœli possint dici;* 5° un *Commentaire sur le maître des sentences*, diverses harangues, des poésies et des épîtres, etc., etc. G—Y.

WINCHESCOMBE. *Voyez* WINSHECOMB.

WINCKELMANN (JEAN), théologien protestant, né en 1551, à Homberg, dans la Hesse, d'une famille patricienne, fit ses études à Marpourg, et visita les académies de Heidelberg, de Tubingue, de Strasbourg et de Bâle, où il reçut, en 1581, le grade de docteur. Nommé chapelain de la cour de Cassel, il résigna cet emploi en 1592 pour se livrer à l'enseignement, et fut pourvu d'une chaire vacante à l'académie de Marpourg. Lors de la création de l'université de Giessen (1607), il y passa, sur l'invitation du landgrave, avec le titre de premier professeur de théologie. Il remplit plusieurs fois les fonctions de recteur de cette académie naissante, et contribua beaucoup à fixer son rang parmi les premières écoles théologiques de l'Allemagne. Celle de Marpourg étant presque abandonnée, on voulut essayer de lui rendre son ancien éclat; et en 1623 Winckelmann fut invité à venir y reprendre sa chaire. Malgré son grand âge, il consentit à se déplacer; mais il ne tarda pas à retourner à Giessen, où il mourut le 3 avril 1626. Il avait été marié quatre fois et avait eu dix-huit enfants; mais une seule de ses filles lui survécut. Outre des oraisons funèbres, des thèses et un grand nombre d'écrits polémiques en latin et en allemand, on a de lui des commentaires sur les douze petits prophètes; sur les Evangiles de St-Marc et de St-Luc; sur l'Apocalypse de St-Jean, et enfin sur les Epîtres de St-Pierre, de St-Jacques, et quelques-unes de St-Paul. Ces commentaires ont été insérés dans le *Thesaurus evangelicus et apostolicus* de Hunnius, publié par Feutsking. On trouvera la liste des autres ouvrages de Winckelmann dans le *Theatrum* de Freher, p. 427-428; et son portrait, planche 11. W—s.

WINCKELMANN (JEAN-JUSTE), historien, fils du précédent, était né le 20 août 1620 à Giessen. Après avoir fait ses études à l'académie de cette ville et pris ses degrés en droit, il s'appliqua sans relâche à la recherche des documents historiques, et parcourut l'Allemagne, pour extraire des bibliothèques les matériaux dont il se proposait de faire usage. Honoré des titres de conseiller et d'historiographe des landgraves de Hesse, il obtint l'entrée de leurs archives et la communication d'une foule de pièces importantes; mais préoccupé de l'esprit de système, qui était si commun à cette époque, et d'ailleurs dépourvu de toute critique, il ne sut pas en tirer le parti convenable. Aussi ses ouvrages, quoique remplis d'érudition, sont-ils relégués dans la poussière des bibliothèques et consultés seulement de quelques savants. Cet historien mourut en 1697. On cite de lui : 1° *Hortus et arbor philosophiæ, sive Ars per propriam indagationem, et ex rebus ruralibus aliquid discendi; accessit consilium de ordine studiorum recte instituendi*, etc., Darmstadt, 1662, in-12. L'auteur y renvoie, p. 121, à deux ouvrages qu'il avait publiés précédemment : *Relationes ex Parnasso de arte reminiscentiæ*, Marpourg, 1648, *Proteus*, Oldenbourg; 2° *De principibus Hassiæ et eorum genealogia*, Giessen, 1663, in-8°; 3° *Arboretum genealogicum heroum europæorum, ostendens quomodo omnes fere europæi principes ex unica Oldenburgica familia, et quidem a Dieterico Fortunato defluant*, Oldenbourg, 1664, in-fol. Cet ouvrage est précédé d'une dissertation sur l'importance et l'utilité des études généalogiques. 4° *Cæsarologia, sive Quartæ monarchiæ descriptio a Jul. Cæsare ad imperium usque Leopoldi*, etc., Leipsick, 1666, in-8°; ibid., 1728, in-12, fig. C'est un abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne. On lui reproche d'être trop succinct. Quoique le titre soit latin, l'ouvrage est écrit en allemand. 5° *Notitia historico-politica veterum Saxo-Westphalum finitimarumque regionum*, IV *libris absoluta*, Oldenbourg, 1667, in-4°, ouvrage rare et recherché, s'il faut en croire les bibliographes allemands; 6° *Relation* (en allemand) *des événements dont le comté d'Oldenbourg a été le théâtre depuis* 1603 *jusqu'à* 1667, ibid., 1661, in-fol.; 7° *Histoire* (en allemand) *des principautés de Brunswick et de Lunebourg*, ibid., 1677, in-fol.; 8° *Stemmata ducum brunswicensium*, ibid., 1688, in-fol. Ce titre latin cache encore un ouvrage allemand. 9° *Solida declaratio originis Thuringorum* (en allemand), Brême, 1694, in-8°. Winckelmann trouve que les habitants de la Thuringe descendent des Doriens, qui, s'étant établis dans la basse Allemagne, y fondèrent Dordrecht, et donnèrent leur nom à tout le pays voisin. 10° *Description des principautés de Hesse et de Hersfeld*, ibid., 1697, in-fol. (allemand). La mort de l'auteur ayant suspendu l'impression, lorsqu'on voulut la reprendre il fut impossible de trouver la suite de son manuscrit. Le libraire, après avoir attendu longtemps, publia l'ouvrage dans l'état où il avait été laissé, et reproduisit les cinq premières parties avec un nouveau frontispice, 1711. Comme la sixième partie avait été annoncée, de ce qu'elle ne voyait pas le jour on tira la conclusion qu'elle avait été supprimée par ordre du landgrave de Hesse; et cette opinion, adoptée par Lenglet-Dufresnoy (*Méthode d'étudier l'histoire*, première édition), fut confirmée par le témoignage de Vogt (*Cat. lib. rarior.*) et des

autres bibliographes allemands. Cependant cette sixième partie ayant été déterrée par Bernhard, archiviste de Hanau, il la fit imprimer, sans aucun empêchement, à Cassel, 1754, in-fol. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Acta eruditor. lipsiens.*, année 1758, p. 366-371. Malgré les fables qui le déparent et de trop fréquentes digressions, il est curieux par les recherches et mérite encore d'être lu. W—s.

WINCKELMANN (1) (JEAN ou JEAN-JOACHIM), un des plus illustres antiquaires des temps modernes, était le fils unique d'un pauvre cordonnier de Steindall, ville de la vieille marche de Brandebourg. Il naquit dans cette ville le 9 décembre 1717, et non, comme l'ont écrit ses premiers historiens, au commencement de janvier 1718. Il reçut au baptême les prénoms de *Jean-Joachim;* mais dans la suite ces noms, résonnant peu harmonieusement à son oreille délicate, lui déplurent au point qu'il omit le dernier dans les titres de tous ses ouvrages, et qu'il aurait peut-être pris le même parti à l'égard du premier, si la forme plus douce ou plus sonore qu'il a dans la langue italienne (*Giovanni*) ne l'en eût détourné. Cette circonstance, en elle-même si frivole, nous semble digne d'être mentionnée, comme une des preuves de l'extrême susceptibilité de Winckelmann sur le beau, en quelque genre et sous quelque forme que s'offrissent à lui les objets destinés à produire l'impression de beauté. Cependant cette susceptibilité ne se développa que graduellement et avec l'âge. Si dès le berceau il eût manié le burin, la palette, et qu'entouré d'artistes il eût à la fois contemplé de beaux ouvrages et entendu des conversations instructives sur les arts, il n'eût sans doute pas tardé à montrer à quoi la nature l'avait destiné, et à s'écrier comme le Corrége : *Son pittor anch'io.* Mais il devait se passer bien des années avant que les circonstances le révélassent soit aux autres, soit à lui-même. Dans sa jeunesse, il ne se distingua sensiblement de ses camarades que par sa mémoire, sa persévérance et un amour du travail qui l'attirait également vers toutes les branches de l'instruction. Telle était dès lors l'aptitude du jeune étudiant que son père, malgré son extrême pauvreté, s'imposa encore des privations et des sacrifices de plus d'un genre pour subvenir aux dépenses que nécessitait l'éducation primaire de son fils, espérant qu'il pourrait un jour le voir parvenir à une place de diacre ou de pasteur dans l'Eglise. Malheureusement ces sacrifices, qui ne pouvaient avoir qu'un temps, cessèrent plus tôt que tous deux ne l'avaient redouté. Le père, accablé d'ans et d'infirmités, se trouva obligé de discontinuer ses travaux pour entrer dans un hôpital, où il devait passer le reste de ses jours ; et Winckelmann, abandonné à lui-même, serait bientôt entré en apprentissage dans un atelier, s'il n'eût pas trouvé des secours dans la bienveillance du recteur du collége de Steindall. Toppert, c'était le nom de ce respectable vieillard, avait été charmé des dispositions précoces autant que du zèle d'un élève qu'il regardait comme un prodige, et auquel il n'avait guère à reprocher que le peu d'attention que celui-ci apportait aux leçons de théologie. Il adoucit considérablement en sa faveur la sévérité des conditions pécuniaires, et lui accorda une des places de choristes, ce qui, joint au prix des leçons de lecture que le jeune Winckelmann donnait à des camarades beaucoup plus jeunes, le mit en état de participer au bienfait d'une instruction plus relevée. Par la suite Toppert devint aveugle, et dès lors sa maison fut ouverte au disciple favori, qui fut le secrétaire, le lecteur et le guide en même temps que le commensal de son bienfaiteur. Il est inutile d'ajouter que, si dans cette nouvelle situation il se comporta à l'égard du vieillard avec une tendresse vraiment filiale, il eut l'avantage déjà précieux à ses yeux de puiser sans cesse soit dans l'entretien, soit dans la bibliothèque du recteur de quoi meubler de plus en plus son heureuse mémoire et développer son intelligence. La bibliothèque du collége, administrée antérieurement par Toppert, se trouva naturellement confiée à ses soins. Il usa amplement du privilége qu'il avait de l'explorer dans tous les sens ; et en peu de temps les auteurs classiques de Rome et de la Grèce lui devinrent familiers. Il est à remarquer cependant que dès cette première époque il n'affectionna que les véritables modèles. Démosthènes lui plut par sa simplicité concise, énergique et sévère ; Cicéron, par l'art exquis avec lequel s'arrondissent les contours harmonieux de ses phrases toujours élégantes et moelleusement cadencées. Mais c'est principalement aux deux patriarches de la littérature grecque, au plus ancien des poëtes et au plus ancien des prosateurs, qu'il voua un culte poussé plus tard jusqu'à l'idolâtrie. Les formes si belles et si pures de cette langue ionienne, premier dialecte cultivé par des hommes de génie, et du mètre héroïque qui fut le langage des Homérides, et que l'on croit sentir encore en lisant la prose homérique d'Hérodote, étaient pour lui les symboles de la beauté à laquelle aspirait son intelligence, et qu'il ne put contempler que trente ans plus tard dans les chefs-d'œuvre enfantés par la main des artistes grecs. Une preuve que cette tendance à la contemplation des merveilles de l'art existait déjà en lui, c'est qu'il entraînait souvent ses jeunes camarades dans le voisinage de Steindall, pour y fouiller dans les sablonnières, et que quand il avait trouvé quelque urne ou quelque lampe dont les formes décelaient l'origine vraiment hellénique ou romaine,

(1) On écrit communément Winkelmann, probablement d'après l'orthographe allemande, qui substitue *k* à *ck* et *z* à *tz*. Mais *Winckelmann* signait toujours avec les deux lettres et affectait d'écrire ainsi son nom, où d'autres s'obstinaient dès lors à ne point admettre le *c*.

il rapportait en triomphe, et appendait avec vénération dans la bibliothèque, les fragments souvent mutilés qu'il venait d'arracher à la terre. On a vu et probablement on voit encore à la bibliothèque de Seehausen deux urnes antiques, trophées d'une de ces excursions. Il est même certain que dès le temps de son séjour chez Toppert il puisa dans un recueil alors en vogue (l'*Académie de la noblesse*) des notions sur la vie, les talents et le caractère des principaux peintres ; ce qui suppose nécessairement quelque goût pour les arts du dessin, ainsi que quelque connaissance de l'art lui-même. Quoi qu'il en soit, à l'étude des langues anciennes, qu'il préférait hautement à sa langue maternelle, alors étrangère à cette richesse et à cette flexibilité dont elle fut quelque temps après dotée par d'habiles écrivains et par Winckelmann lui-même, notre jeune étudiant joignait celle de la philosophie, des antiquités, de la géographie et principalement de l'histoire ancienne. Arrivé à l'âge de seize ans (1733), il obtint de son protecteur la permission d'aller à Berlin commencer ce que l'on appelle en Allemagne les cours académiques. Il paraît néanmoins que ce n'était point sa première absence, et qu'antérieurement à ce voyage il avait été à l'école de Saltzwedel, dans la régence de Magdebourg. Mais l'unique document où il soit question de cette circonstance est une lettre du 23 juin 1752, où il n'indique point avec assez de précision à quelle époque elle se rapporte. Recommandé au recteur du gymnase de Kœlln, et encouragé par quelques personnes qui prirent intérêt à lui, il revint à son ancien rôle d'instituteur en sous-ordre. Bientôt le recteur d'un autre collége (Baaken) lui confia la surveillance de ses enfants, et en revanche lui offrit chez lui le logement et la table. Ainsi, disciple et maître tour à tour, Winckelmann se mit à même d'économiser de petites sommes qu'il envoyait à son père, toujours confiné dans l'hospice de Steindall par ses infirmités. Au bout d'un an, Toppert le rappela dans sa ville natale, et lui fit donner la place de chef des choristes. Le soir, Winckelmann se joignait à ceux des pauvres écoliers que l'on voit en Allemagne chanter dans les rues des cantiques et des motets ; et de cette manière il parvenait à grossir les minces tributs que tous les mois sa piété filiale allait remettre à son père. Quatre ans se passèrent encore ainsi. Toujours éloigné de l'oisiveté, sans s'astreindre à aucune méthode et sans suivre un plan d'études, que personne d'ailleurs n'aurait été capable de tracer pour une tête si singulièrement et si richement organisée, Winckelmann avait passé en revue, bien superficiellement, il est vrai, presque toutes les sciences humaines. Les bibliothèques de Steindall n'avaient plus rien à lui apprendre ; il était urgent qu'il sortît de cette ville pour se rendre à un des foyers de lumière de l'Allemagne. D'ailleurs, l'instant approchait où il lui faudrait choisir un état et se plier à un genre de vie. Lui-même voyait arriver ce moment avec effroi. Quelle était alors sa pensée secrète, son but, son espérance ? C'est ce que rien ne peut nous faire deviner. On voit seulement que l'idée seule du ministère évangélique l'épouvantait. Déterminé cependant à ne vivre que pour la science, dédaigneux des honneurs et peu désireux des richesses qu'il ne chercha pas même quand il lui eût été facile d'en acquérir, comment la vie d'un ministre du culte pouvait-elle lui inspirer tant de terreur ? Il faut supposer qu'instinctivement il prévoyait que l'Allemagne n'était point son élément, qu'il ne devait point s'enchaîner à cette contrée par des liens de fer ! Une inquiétude vague, mais constante et irrésistible, le portait sans cesse vers un autre but, d'autres sciences, d'autres contrées ; ou, ainsi qu'il l'exprime lui-même avec une éloquente naïveté, c'était « comme une démangeaison in« certaine dont on ne peut attraper l'endroit « quand on se gratte ». Ces oscillations d'un génie qui est une énigme pour lui-même se manifestèrent encore bien plus pendant les deux ans qu'il passa dans l'université de Halle. Nous ne reviendrons point ici sur les détails pénibles et presque toujours les mêmes de sa pauvreté et sur les moyens par lesquels il se soutenait. Mais il est intéressant de voir comment il travaillait. Les cours publics, objet principal des pèlerinages académiques, cessèrent bientôt d'attirer son attention. Parmi les hommes éminents dont se glorifiait l'université, aucun ne sentait, ne pensait, ne disait ce qui eût captivé Winckelmann, ce qui eût fécondé son imagination, éclairé son génie, formulé ses pensées encore confuses et informes. Personne non plus ne se douta que le nouvel élève fût un homme supérieur à ses condisciples. Beaucoup de mémoire et de persévérance, partant beaucoup d'érudition, ne sont point des qualités rares chez nos voisins d'outre-Rhin. Ignoré et méconnu, Winckelmann visitait assidûment les bibliothèques et, ainsi que pendant les dernières années de son séjour à Steindall, abordait successivement les sciences les plus éloignées, les plus disparates. Homère même et Hérodote, malgré les grâces de leur harmonie ravissante, malgré la magie d'un style enchanteur et le charme qui respire dans chacune de leurs périodes, cessaient de suffire aux besoins d'un esprit qui rêvait un autre beau. Alors il passait des fictions riantes de la poésie aux problèmes les plus ardus des mathématiques et de la haute géométrie ; approfondissait les données de l'histoire, et par elle arrivait à la jurisprudence féodale, à la politique, au droit civil ; passait quelquefois des semaines entières le scalpel à la main ou sur les énormes in-folio des commentateurs d'Hippocrate ; jetait même un coup d'œil sur les manuels théologiques destinés à former le ministre luthérien ; et

enfin revenait au tableau plus doux des soupirs d'Andromaque et des larmes de Crésus. On l'a souvent entendu dans la suite parler d'un commentaire qu'il avait rédigé à cette époque sur l'historien d'Halicarnasse, mais que probablement il perdit dans un de ses déplacements. Le goût des voyages le tourmentait aussi ; et chez lui ce n'était point, ainsi que chez tant d'autres, une vaine curiosité ou le désir de voir du pays. Beaucoup plus jeune, il avait très-sérieusement songé à se rendre en Egypte, pour y admirer ce qui reste de la grandeur des pharaons et des fils de Lagus, pour examiner les pyramides, les obélisques et les sphinx. Plus tard, nous le verrons entreprendre à pied le voyage de Paris. Pour aller à Rome, que ne fit-il pas ? Il abjura avant d'y paraître pour la première fois ; il fut assassiné en s'y rendant avec une célérité imprudente pour la seconde. Et quel était alors le plus ardent de ses vœux ? la vue d'Olympie. Arracher un firman à l'insouciance de la Porte, fouiller le Stade et l'Altis, soustraire à la dégradation et à l'oubli les restes enfouis des statues de Phidias et de Lysippe, tel était le but d'un homme qui ne respirait que pour l'art. Ne nous étonnons donc pas que peu après son arrivée à Halle il ait, avec quelques camarades, été visiter la superbe galerie de Dresde, lors du mariage de la princesse de Saxe avec le roi des Deux-Siciles. Il est inutile de réfuter l'hypothèse de ceux qui prétendent qu'il ne se rendait à Dresde que pour chercher un emploi. Cette conjecture ne s'appuie sur aucun document ; et d'ailleurs comment Winckelmann eût-il espéré obtenir à Dresde, où personne n'avait entendu parler de lui, ce que dans la suite il sollicita vainement, et à Halle et à Gœttingue, où l'on connaissait son érudition? Fatigué du régime trop frugal qu'il suivait à l'université (il n'existait qu'aux dépens de ses compatriotes plus riches qui se cotisaient en sa faveur, et ne vivait le plus ordinairement que de pain et d'eau), il fit demander par quelques amis, entre autres par l'illustre Gessner de Gœttingue, une place convenable à ses moyens. Nous ignorons à quel poste il prétendait. On peut présumer que son ambition n'envisageait point un but très-élevé. Néanmoins il est sûr que les sollicitations de ses protecteurs ne furent point couronnées de succès, et qu'après un séjour de deux ans à l'université de Halle, Winckelmann se trouva heureux d'entrer en qualité de précepteur chez un bailli du pays d'Halberstadt. Aussi à peine les économies de quelques mois l'eurent-elles mis en fonds, que la manie des voyages se réveillant en lui s'empara de nouveau de toutes ses pensées, et qu'il se mit en route à pied pour la capitale de la France. Heureusement, il sentit bientôt la folie ou la témérité de son entreprise. Outre l'exiguïté des ressources avec lesquelles il s'éloignait de sa patrie, l'ignorance complète des principes de la langue française devait bientôt l'arrêter ; et de plus la guerre vint à éclater au moment même où il se dirigeait vers les frontières. Il fut donc obligé de revenir après avoir poussé jusqu'à Gelnhausen, près de Francfort-sur-le-Mein, et il se rendit de nouveau à Halle, où l'on ne tarda pas à lui trouver une place semblable à celle qu'il venait de quitter. C'est encore en qualité de précepteur que nous le voyons entrer auprès des enfants de M. Stollmann, capitaine de cavalerie, en garnison à Osterbourg, et de là chez le grand bailli Lamprecht, à Heimersleben. Chez ce dernier il fit la connaissance d'un nommé Boysen de Seehausen, qui, comme tous les hommes capables d'apprécier dignement le mérite, fut frappé de sa vaste érudition ; aussi quelques mois après, quittant pour un poste plus considérable le corectorat de la ville qu'il habitait, Boysen offrit au savant helléniste de le faire agréer pour son successeur. Winckelmann accepta et fut accepté. Avant d'aller plus loin, il est bon de savoir qu'un corecteur n'est guère plus qu'un maître d'école, et touche au moins aussi souvent à l'abécédaire qu'au Cornélius Népos ou aux fables de Phèdre. Qui ne croirait d'après cela que les habitants de Seehausen auraient été pénétrés de reconnaissance pour Boysen, qui certes avait bien plus songé aux avantages de la ville qu'à ceux de Winckelmann, en lui assurant sa succession ? On lui reprocha au contraire d'avoir songé bien plus aux intérêts de son ami qu'à ceux de la ville. Selon les uns, le nouveau professeur était trop peu communicatif et trop sérieux ; selon les autres, ses explications ne convenaient point à son auditoire ; tous auraient voulu qu'il prêchât, et, ce qui était plus grave que les reproches et les réflexions des bourgeois de Seehausen, les écoliers diminuaient. Il n'est pas impossible que pendant les premiers temps de son professorat, Winckelmann, encore sans expérience de l'enseignement public, et surtout d'un enseignement si décidément élémentaire, se soit trouvé autant au-dessous qu'il était réellement au-dessus des fonctions minutieuses auxquelles le sort l'avait condamné. Mais cette espèce d'infériorité ne dut être que de quelques instants ; et, effectivement, nous voyons que, dans les dernières années de son séjour à Seehausen, on avouait qu'il s'acquittait de ses devoirs en conscience ; qu'il faisait preuve de patience ainsi que d'exacte justice dans le gouvernement de sa classe ; qu'enfin, chose rare, les enfants comprenaient, apprenaient quelque chose avec lui. On aurait pu ajouter à ces louanges qu'il ne cessait jamais de travailler. Il est vrai que la plupart de ses travaux n'avaient qu'un rapport indirect avec les études primaires en vogue dans l'école de Seehausen. Les soins de sa classe l'occupaient douze heures par jour. Mais son infatigable persévérance savait encore trouver du temps. A peine libre de tout souci scolastique, il reprenait ses lectures favorites,

méditait, écrivait, faisait des extraits. A minuit, il s'endormait sur une chaise. Réveillé à quatre heures, il rallumait sa lampe et se remettait au travail jusqu'à six heures, instant auquel il retournait près de ses disciples. Décidé quelquefois à abréger encore le temps de son sommeil, il ne fermait les yeux qu'après s'être attaché au pied une sonnette dont le moindre mouvement l'éveillait. Au surplus, c'est là que ses idées commencèrent à se régulariser et à prendre une forme particulière. Il élimina du système de ses études futures le droit, les mathématiques et la médecine, pour se livrer exclusivement à la littérature et aux arts. Il se prononça de même contre la philosophie, et principalement contre les discussions aussi subtiles qu'arides de la métaphysique, alors l'objet d'un engouement universel depuis que Wolf avait fondé sa théorie. Néanmoins Platon ne fut point enveloppé dans cet arrêt de proscription ; et ce fut au contraire à cette époque qu'il commença à se nourrir de la lecture de ses dialogues et à le mettre au nombre de ses auteurs favoris. Mais l'harmonieux fondateur de l'académie n'a de métaphysique que les sujets qu'il traite : son style si brillant, si riche, si mélodieux, tout pittoresque et tout poétique, aurait de quoi plaire à l'amateur du beau, lors même que le beau ne serait pas le fond de toutes ses pensées et de tous ses tableaux. Que sera-ce si l'on songe que cette idée respire dans tous ses écrits, et qu'il semble n'avoir été inspiré que par elle ? Mais si Winckelmann négligea l'ontologie et toute la partie des sciences qui a avec elle une étroite parenté, en revanche il étudia l'histoire moderne, que jusque-là il n'avait considérée que superficiellement ; il apprit aussi les langues française, anglaise et italienne, qui lui furent d'une grande utilité, et dont la première lui procura le plaisir de lire Voltaire, un des écrivains qu'il goûtait le plus, quoique généralement il n'aimât pas sa manière d'apprécier les grandes choses et de juger le beau. Cependant ces études solitaires ne pouvaient produire de résultats ni pour son bien-être, ni pour sa gloire, tant qu'il resterait enfoui dans la poussière de son corectorat ; d'autre part, il voyait des hommes bien plus jeunes et bien moins habiles que lui le devancer dans la carrière ; son peu d'habitude et d'usage du monde, l'insouciance qu'il mettait à se produire et à flatter ceux qui auraient pu devenir ses protecteurs, ne lui laissaient même pas l'espérance de réussir par l'intermédiaire de ses concitoyens adoptifs. Déterminé à les quitter, à quelque prix que ce fût, il résolut de se choisir un Mécène. Le comte de Bunau, auteur d'une histoire estimée de l'empire d'Allemagne, histoire qui venait d'être publiée et dont l'apparition faisait grand bruit dans le monde littéraire, lui sembla être l'homme qu'il cherchait. Il lui adressa, du fond de sa retraite, une missive respectueuse où, après lui avoir montré avec combien de zèle il s'était *abîmé dans l'étude des belles-lettres*, et s'être plaint de l'ingratitude d'un siècle tout métaphysique, insensible aux beautés de la littérature, il le priait de le placer dans un coin de sa bibliothèque pour copier les anecdotes ou pièces inédites qui devaient figurer dans un supplément, comme preuves de l'histoire de l'Empire. Le comte sut démêler dans la lettre, en assez mauvais français, que lui envoyait Winckelmann, un homme digne de sa protection et de son amitié. Il lui répondit aussitôt et lui proposa la place de bibliothécaire adjoint dans sa terre de Nœthenitz, où il faisait ordinairement sa résidence et où il avait en effet une bibliothèque magnifique, qui dans la suite fut incorporée à celle de Dresde, et contribua à rendre celle-ci une des plus célèbres de l'Europe. Winckelmann se rendit aussitôt à la terre de son nouveau patron, et s'installa avec la joie la plus vive au milieu des trésors littéraires que contenait le château. Jusqu'à cette époque, il avait été indécis sur la carrière à laquelle définitivement il se vouerait, et avait reculé devant les ordres sans les repousser pour jamais. Tout changea de face dès qu'il fut entré dans l'opulente maison qu'il regardait comme le sanctuaire des arts : « Eusébie (1) et les Muses, s'écriait-il dans son « transport, se sont disputé la victoire ; enfin « les dernières l'emportent ! » On juge bien que, près du comte de Bunau, Winckelmann ne fut point tellement occupé qu'il n'eût le temps de se livrer au travail pour lui-même. Parmi beaucoup d'ouvrages précieux qu'il compulsait avec son ardeur ordinaire, d'immenses et magnifiques collections de gravures, dont quelques-unes représentaient des bas-reliefs, des statues et des monuments d'architecture antiques, attirèrent surtout son attention. De la contemplation de celles-ci, il passait à l'observation des ouvrages antiques et modernes de Dresde. Il sentit alors tout le mérite de Pausanias, dont la description de la Grèce, si précieuse pour le géographe, est bien autrement intéressante pour l'antiquaire ; et il l'apprit en quelque sorte par cœur à force de le relire. En même temps, il se liait avec les hommes distingués qui fréquentaient ou qui visitaient la maison du comte, et s'entretenait avec des artistes versés dans la pratique de leur art. Parmi ces derniers, il eut surtout à se louer des talents comme de la complaisance d'Œser, qui pendant près d'un an lui servit de cicerone et de mentor. Hagedorn, Lippert et le célèbre Heyne se lièrent aussi avec lui ; et les discussions qu'ils eurent ensemble, sur les classiques et les principes du beau, ne tardèrent pas à faire éclater l'enthousiasme jusqu'alors caché et le goût auparavant incertain de Winckelmann. Dès ce moment, il conçut, il posa, peut-être sans le

(1) C'est-à-dire la religion, l'état ecclésiastique. Εὐσέβεια en grec signifie la piété.

savoir, les principes de l'*Histoire de l'art*. Enfin, en 1754, le nonce du pape à Dresde, M. Archinto, étant allé visiter la bibliothèque de Nœthenitz, eut occasion de voir et d'entendre Winckelmann. C'est alors que, frappé de l'immensité et de la variété de ses connaissances sur les arts, de la justesse de ses jugements, de la délicatesse de son goût et de la vérité de son admiration pour l'antiquité : « Vous devriez, « dit-il, aller à Rome. » Cette phrase, dont sans doute celui même qui la prononçait ignorait l'importance, décida le destin de notre antiquaire. L'Italie devint le but explicite et clair de tous ses désirs. Il obséda le nonce, qui d'ailleurs lui avait déjà fait entrevoir la perspective d'être bibliothécaire du Vatican. Mais le rusé Italien, voyant combien le protégé du comte de Bunau désirait partir, traînait en longueur, alléguait tantôt un prétexte, tantôt un autre, se retranchait derrière des promesses vagues, lui disant qu'il ne manquerait de rien, qu'on lui trouverait de l'emploi, etc., etc. Cependant Winckelmann avait quitté la terre de Nœthenitz et pensait sérieusement à prendre un parti. Alors Archinto lui déclare qu'il ne peut se présenter devant Sa Sainteté sans avoir renoncé au protestantisme. Il l'envoie ensuite tout désolé au P. Rauch, confesseur du roi de Pologne; et, peu de jours après, l'abjuration a lieu, sans bruit, au palais du nonce. Il serait difficile de justifier ici l'excessive docilité du catéchumène ; car personne ne supposera que sa conversion ait eu pour cause ou une forte conviction de l'insuffisance du protestantisme pour être sauvé, ou une piété exaltée. Si quelqu'un était tenté de le croire, qu'il lise la lettre écrite par notre auteur au comte, peu après cet événement, et principalement cette phrase qui la termine : « Je me jette en esprit « aux pieds de Votre Excellence, n'osant m'y « offrir en personne. J'espère que ce cœur plein « d'humanité, qui daignait tolérer mes nom« breux défauts, portera de moi un jugement « charitable. Où est l'homme dont les actions « sont toujours sensées ? Les dieux, dit Homère, « ne distribuent à l'homme qu'une dose de rai« son pour chaque jour.... » Il nous semble que ce ton et ces citations homériques n'ont rien qui caractérise un néophyte bien ardent. Néanmoins nous ne nous rangerons point du parti de ceux qui dans le temps l'accusèrent d'hypocrisie, et encore moins lui imputerons-nous un honteux amour du lucre. Winckelmann avait peut-être la monomanie encore plus que l'amour de l'art, ou du moins l'amour de l'art était devenu chez lui une monomanie. Les dernières scènes de sa vie nous en convaincront. Le comte de Bunau, loin de lui faire des reproches, se borna à publier combien il était affligé de le perdre et à le féliciter sur la carrière qui s'ouvrait devant lui. Un an entier se passa encore avant que notre prosélyte partît pour Rome. Deux causes concoururent à ce délai. D'abord il voulait, avant de quitter l'Allemagne, savoir à fond tout ce qu'il était possible d'apprendre en cette contrée, soit relativement à la théorie, soit relativement à la pratique. Les conversations d'Œser, auprès duquel il demeura presque pendant tout ce temps, lui furent pour cela d'un grand secours. Ensuite il tenait à satisfaire le nonce, qui, en partant pour Vienne, lui avait conseillé de composer quelque ouvrage capable de donner au public une idée de ses talents, et de l'annoncer à Rome. L'avis était sensé, et Winckelmann, en s'y conformant, publia ses *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et dans la peinture*, Dresde et Leipsick, 1756, in-4°. Ce début lui valut de nombreux applaudissements, et dès lors son nom fut recommandé à la renommée. Bientôt même, comme l'ouvrage n'avait été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires et que beaucoup de lecteurs voulaient se le procurer, il en donna une seconde édition, mais avec des augmentations considérables, pour répondre à une critique qui avait paru presque sur-le-champ, et sous ce titre : *Eclaircissements des Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture, et réponse à la lettre critique de ces Réflexions*, Dresde et Leipsick, 1756, in-4°. Nous donnerons plus tard des détails sur cette dernière composition, que pour l'instant il nous suffit de mentionner comme le premier pas de Winckelmann dans une route nouvelle. Il partit ensuite pour Rome, où il eut l'attention de ne point arriver en même temps que le nonce, de peur de paraître son prosélyte, et pour ne point avoir l'air de mendier hypocritement, sous ses auspices, les bonnes grâces du pape et des cardinaux. Plein de confiance dans les promesses qu'on lui avait faites, dépourvu de toute espèce d'ambition, à moins qu'on ne donne ce nom au désir qu'il avait de se créer une réputation, ou plutôt de faire revivre celle des artistes anciens, et se contentant pour vivre du plus strict nécessaire, il ne demanda rien aux nombreux amis que ses lettres de recommandation et son mérite lui procurèrent en peu de temps. Présenté à Benoît XIV, au commencement de 1756, il ne sollicita de la munificence du pontife que la communication des manuscrits grecs du Vatican. Sa seule ressource était une pension de cent écus que lui faisait le P. Rauch, ami sincère de son catéchumène ; mais cette modique somme, jointe à l'avantage qu'il avait d'être logé gratis au palais de la chancellerie, lui suffisait à Rome. Ainsi établi dans cette ancienne et splendide spoliatrice du monde, il passa un an entier à visiter les monuments de tous les genres, les sculptures échappées à la faux du temps, les bas-reliefs, les pierres gravées, les médailles, les vases et ustensiles rassemblés à grands frais dans les collections du Vatican ou des particuliers. Il fit aussi

connaissance avec plusieurs artistes célèbres et avec les amateurs les plus distingués de la capitale de l'Italie. A la tête des premiers, il faut placer l'illustre Mengs, avec lequel il contracta une étroite amitié, et dont les leçons contribuèrent quelquefois à éclairer son goût encore timide et peu exercé. Parmi les seconds, nous distinguerons le spirituel cardinal Passionei, qui eut bientôt apprécié le rare talent de Winckelmann, et qui mit à sa disposition toute sa bibliothèque, et un autre cardinal, non moins cher aux amis des arts, Alexandre Albani, dont nous aurons souvent à parler dans la suite de cet article. Au milieu de ce cercle d'amis et des modèles que Rome prodiguait à ses regards, le modeste Winckelmann menait la vie la plus délicieuse à son gré. « C'est ici, s'écriait-il, que je « devais naître et que je devrais mourir ! » Abonné, selon l'usage, pour voir certaines statues, il allait tous les jours visiter l'Apollon ou le Laocoon. Il passait quelquefois des heures entières abîmé devant un bras ou une tête antique. Sans cesse il ajoutait à ses idées et rectifiait ses premières conceptions. « J'éprouve enfin, dit-il « dans une de ses lettres, que lorsqu'on ne parle « des antiquités que d'après les livres et sans les « avoir contemplées, on ne fait que tâtonner : « j'ai déjà remarqué plusieurs fautes que j'ai « commises. » Et ailleurs (*Traité du sentiment du beau*), après avoir expliqué les caractères de l'art et les variétés du beau : « Mais on ne sau« rait donner une clarté palpable à des choses « fondées sur le sentiment, et c'est ici qu'il faut « dire : *Allez et voyez !* » Il songea aussi, dès cette année, à la rédaction d'un traité qui aurait été intitulé *Du goût des artistes grecs*, et c'est dans le but d'amasser les matériaux de cet ouvrage qu'il visitait perpétuellement les débris de l'antiquité. Cependant ce morceau ne prit jamais une forme décidée, et, ses idées s'étendant insensiblement à ce sujet, il finit par le fondre dans son *Histoire de l'art*. En 1758, il fit deux voyages, l'un à Naples, où il fut accueilli avec la plus grande affabilité par le comte de Firmian, ministre impérial, l'autre à Florence, où l'appelait depuis longtemps le savant baron de Stosch. Cet illustre antiquaire était depuis longtemps en correspondance avec Winckelmann, et lui réitérait l'invitation de passer quelques mois à sa maison de Florence. Il venait de mourir quand Winckelmann se rendit à ses instances, autant pour parcourir la Toscane et prendre connaissance par ses yeux des monuments étrusques que pour voir Florence. Cependant outre les magnifiques musées que cette ville renferme, la galerie seule du comte pouvait fixer l'attention d'un antiquaire. Un seul atlas était estimé 24,000 francs. On y voyait un superbe cabinet de camées, et un autre de pierres gravées. Winckelmann fut chargé d'en faire le *Catalogue* que nous verrons figurer plus bas au nombre de ses ouvrages les plus importants. Revenu à Rome à la fin de l'année 1758, Winckelmann cessa de toucher sa pension que jusque-là lui avait envoyée le P. Rauch, et consentit à entrer au service du cardinal Albani, en qualité de bibliothécaire et d'inspecteur des antiques. En aliénant ainsi son indépendance, Winckelmann ne s'assujettissait pas bien fortement. Tout son travail consistait à se rendre les après-midi à la magnifique villa que le cardinal venait de bâtir dans le voisinage de Rome. Là il méditait, lisait ou causait à son gré avec son patron, n'étant que de temps à autre dans l'obligation de donner aux curieux des explications que presque toujours l'éminence se faisait un plaisir de communiquer de sa bouche. Du reste, il pouvait s'absenter lorsque la fièvre des voyages le reprenait. C'est ainsi qu'il fit encore deux excursions à Naples, l'une dans le carnaval de l'année 1762 avec le comte de Bruhl, l'autre deux ans après. Le but de ces deux pèlerinages était la vue des ruines d'Herculanum, de Stabies et de Pompeia, ruines dont il donna quelque temps après son retour la description dans deux lettres, où, tout en expliquant à sa manière certains monuments, et en s'enthousiasmant sur l'importance des découvertes, il s'exprimait assez cavalièrement sur plusieurs employés et plusieurs antiquaires. Ces saillies, qui presque toujours portaient sur un point vulnérable, et que dans son admiration naïve du beau et de l'antique il laissait échapper sans en apercevoir les conséquences, irritèrent contre lui plusieurs amours-propres, et lui attirèrent des haines qui heureusement ne nuisirent ni à sa position dans le monde, ni à sa réputation. En 1763, il fut nommé président des antiquités à Rome, et ensuite bibliothécaire (*scrittore*) du Vatican ; mais il ne garda ce dernier emploi que peu de temps, et finit par le résilier tacitement en ne paraissant plus à la bibliothèque. Plusieurs académies italiennes et la société des antiquaires de Londres l'admirent au nombre de leurs membres. Enfin une foule d'étrangers de distinction, en arrivant à Rome, avaient recours à lui pour qu'il les dirigeât dans leurs visites et leur interprétât les beautés de l'art qu'il avait si profondément étudiées et qu'il devait si énergiquement décrire. Il eût été difficile de trouver un *cicerone* ou plus habile ou plus éloquent. La complaisance de Winckelmann était inépuisable, comme son érudition, toutes les fois qu'il avait à conduire de véritables amateurs. Mais lorsqu'il apercevait dans ses nobles auditeurs l'ennui, les symptômes de l'insouciance ou de l'insensibilité en présence des beautés les plus hautes de l'art, il disait sèchement adieu à des spectateurs moins hommes, s'écriait-il, que ces marbres et ces bronzes qui respirent sous leurs yeux. Parmi les premiers, il se plut surtout à vanter deux plénipotentiaires anglais, W. Hamilton et lord Stormont, le prince d'Anhalt-Dessau, avec lequel il vécut presque sur

le pied de la familiarité, et le prince Achille de Brunswick, dont il resta l'ami jusqu'à sa mort. Cependant la composition de ses ouvrages l'occupa presque continuellement, puisque, outre l'*Histoire de l'art*, et les diverses publications dont il a été question jusqu'ici, c'est dans l'intervalle de 1760 à 1767 qu'il mit au jour tout ce qui figure dans la collection complète de ses œuvres. Plus heureux dans cette situation qu'il n'avait jamais aspiré à le devenir, on conçoit qu'il devait rester insensible aux propositions que lui firent plus d'une fois les diverses cours d'Allemagne. Vienne, Berlin, Munich, Dresde, Brunswick, Hanovre, essayèrent de l'attirer; mais les offres de tous les princes le trouvèrent inflexible dans sa détermination de passer à Rome le reste de ses jours. Quelques historiens assurent pourtant qu'il prêta l'oreille aux propositions du roi de Prusse, mais que par le conseil du colonel Quintus Icilius (*voy.* GUISCHARDT), il demanda le double de ce qui lui avait été offert par le personnage chargé de négocier cette affaire (2,000 écus). Frédéric trouva les prétentions de l'antiquaire exorbitantes, et ne répondit que par ces mots : « Mille écus! c'est bien assez pour un « Allemand. » Selon une autre version, Frédéric aurait de prime abord offert de quinze cents à deux mille écus; mais Winckelmann aurait hésité, et la négociation traînant en longueur aurait fini par être complétement oubliée. Si l'autre récit est plus piquant et plus conforme aux dédains affectés de l'ami de Voltaire pour la prétendue pesanteur germanique, le dernier nous semble plus en harmonie avec le caractère de notre auteur, toujours de plus en plus attaché à l'Italie, et incapable de la quitter sans arrière-pensée ou sans espoir de retour. Tout ce que les sollicitations de ses anciens amis et des nobles protecteurs que ses talents lui avaient créés dans sa terre natale purent lui arracher se réduisit à la promesse d'une tournée en Allemagne. Encore son but principal était-il de déterminer une souscription pour la fouille d'Olympie. Telle était la forme sous laquelle son imagination fertile en projets lui offrait enfin le voyage en Grèce. « Si le car« dinal Stoppani était pape, disait-il, ma chimère « serait accomplie. » Mais cette chimère n'était alors rien moins qu'irréalisable. Obtenir un firman de la Porte était facile à une époque où il n'existait entre les cours allemandes et le sérail que des relations amicales. Les frais de fouilles et de transport n'étaient point au-dessus des moyens de quelques patrons généreux, et devaient d'ailleurs être pleinement compensés par les résultats de recherches habilement dirigées. Plein de ces idées, Winckelmann se prépara à partir; mais auparavant il voulut visiter encore une fois les rues souterraines d'Herculanum et le musée de Portici. Accueilli avec le respect et les prévenances dus à sa réputation, il eut cependant à se plaindre des entraves que lui imposait la bizarre jalousie des antiquaires des Deux-Siciles, entraves qui, déjà gênantes lors de ses deux premiers voyages, devinrent insupportables pendant ce dernier. Il ne pouvait ni prendre note de ce qu'il voyait ni même s'arrêter devant les morceaux les plus dignes d'admiration. Les chefs du Musée redoutaient qu'il n'écrivît, qu'il ne décréditât leurs explications. « N'importe, dit-il, j'écrirai. » Et il aurait écrit en effet, sans la mort prématurée qui vint interrompre ses travaux. Enfin, l'instant fixé pour son départ arriva. Winckelmann quitta Rome, qu'il ne devait plus revoir, le 10 avril 1768, et s'avança par les Alpes dans les gorges du Tyrol, accompagné du sculpteur romain Cavaceppi. Mais à mesure qu'ils s'éloignaient de la capitale de l'Italie, Winckelmann cédait à une sombre tristesse; et quand ils eurent perdu de vue les dernières limites de l'Etat de Venise, il resta abîmé dans une profonde mélancolie. Accablé par une espèce de nostalgie, car Rome était devenue sa patrie, aux réflexions esthétiques du sculpteur, aux appels faits à son courage, aux citations de Catulle, il ne répondait que par le sourire du découragement ou par ces mots : *Torniamo a Roma*. Les honneurs qu'il reçut à Munich et à Vienne, partout où il fut présenté, et même à la cour impériale, ne purent triompher de cette disposition, qui bientôt dégénéra si évidemment en maladie, qu'on cessa de l'importuner pour qu'il continuât son voyage. « Je ne puis penser sans attendrissement, dit « Cavaceppi dans le journal qu'il a tenu de son « voyage, aux paroles affectueuses de Son Altesse « le prince de Kaunitz pour dissuader Winckel« mann de retourner en Italie.... Lorsque nous « remarquâmes qu'il persistait dans sa résolution, « *et qu'il avait les yeux d'un mort*, nous ne vou« lûmes point le tourmenter davantage. » D'après son premier plan, il avait dû suivre Cavaceppi à Dresde, à Berlin, à Hanovre : il fut décidé qu'il resterait une quinzaine de jours à Vienne, et qu'ensuite il repartirait pour l'Italie. Tiré de peine par cet arrangement, il commença à renaître, et se livra avec toute l'énergie de son caractère à ses travaux accoutumés. Eglises, bibliothèques, cabinets, galeries, il visita, il observa tout en critique curieux et éclairé. Il s'attacha aussi à mettre un ordre nouveau dans les parties de son *Histoire de l'art*, et à diriger la rédaction d'une traduction française que Toussaint devait en faire sous ses yeux. Cette double occupation l'absorba bientôt tout entier. Il n'avait plus d'autre pensée, après le voyage en Elide, que la seconde édition et la version de l'ouvrage qu'il regardait avec raison comme son plus beau titre aux yeux de la postérité. Telles étaient ses dispositions lorsqu'il partit de Vienne, comblé d'honneurs et de présents, et se remit en route pour l'Italie. Il avait plusieurs fois changé d'idée relativement à son itinéraire, et enfin s'était fixé à celle de gagner Venise par la Carniole. On ignore quel motif

l'engagea encore à modifier ce plan, et à prendre par Trieste, pour se rendre par mer à Ancône. A peu de distance de la première de ces villes, il fut accosté par un scélérat, déjà repris de justice et condamné aux fers par les tribunaux de Vienne, qui eurent ensuite l'imprudence de commuer sa peine en un simple bannissement. Ce misérable, nommé François Archangeli, ne tarda point à connaître le faible de Winckelmann, dont la confiance allait au point de raconter sa vie, ses voyages, ses desseins, sans faire même l'ombre d'une question à son compagnon; et il s'insinua facilement dans sa confiance, tant en affectant un grand amour pour les arts, qu'en lui offrant ses services pour la recherche et la location d'un navire. Winckelmann lui fit voir les médailles dont l'avaient gratifié les cours de Munich et de Schœnbrunn. La vue de l'or enflamma la cupidité de l'Italien, qui, quelques jours après, se rendant à l'hôtellerie où l'illustre antiquaire attendait le vaisseau qui devait lui faire passer l'Adriatique, vint prendre congé de lui dans les termes les plus affectueux, puis le pria comme par réminiscence de lui montrer encore une fois ses médailles pour mieux se les imprimer dans la mémoire. Winckelmann, alors occupé à lire Homère et à rédiger quelques documents pour la réimpression de l'*Histoire de l'art*, abandonne le livre, court à sa malle, et se met à genoux pour l'ouvrir. Aussitôt Archangeli lui jette au cou un nœud coulant et s'efforce de l'étrangler. Le danger donne des forces à Winckelmann, qui d'une main saisit et tient ferme la corde passée à son cou, tandis que de l'autre il cherche à repousser le meurtrier. Mais la partie était trop inégale. Archangeli, muni d'un grand couteau, le renverse et le perce de cinq coups dans le bas-ventre. Il l'eût achevé sur la place sans l'arrivée d'un enfant avec lequel Winckelmann avait coutume de jouer dans l'auberge, et qui vint en ce moment frapper à la porte. L'assassin, effrayé, prit la fuite sur-le-champ. Les médailles, qui devaient être le prix de son crime, restèrent là; mais les blessures de Winckelmann étaient mortelles : sept heures après, il avait cessé d'exister (8 juin 1768). Sa présence d'esprit se soutint jusqu'à ses derniers moments : il pardonna à son meurtrier (1), reçut les sacrements et dicta ses dernières volontés. Le cardinal Alexandre Albani, son ami et son protecteur, héritait de tout ce qu'il laissait, à l'exception de trois cent cinquante sequins qu'il léguait à son graveur Mogali, et de cent autres qui devaient être remis à l'abbé Pirami. Ainsi périt, à peine âgé de 50 ans et dans la maturité même de son talent, un des hommes les plus distingués de l'Allemagne, et à coup sûr celui dont les inspirations ont fait naître l'école esthétique moderne, et popularisé l'idée du beau. C'est cette idée qui a présidé à la conception de tous ses ouvrages : c'est elle qui en a tracé la forme, dessiné les détails, arrêté les idées et les préceptes. Depuis le plus vaste et le plus volumineux de ses traités jusqu'au plus mince de ses opuscules, tout se lie, se fond et se coordonne dans une même idée de la beauté, la beauté telle que l'a créée la nature, telle que l'a vue l'imagination grecque. Aussi peut-on dire que tous les écrits de Winckelmann, malgré la diversité de leurs cadres, ne sont que les parties d'un même tout, ou du moins que l'*Histoire de l'art* est son texte, tandis que ses autres ouvrages sont le commentaire et les pièces justificatives. En effet, c'est dans le premier qu'il faut voir les idées fondamentales de tout son système. Aussi est-ce celui que nous allons analyser avant les autres, et avec le plus de détails. Mais pour bien concevoir quelle révolution ses principes opérèrent dans le goût, il est nécessaire de se reporter à l'état des arts et des lettres à cette époque. Personne n'ignore combien la peinture, la gravure, l'architecture même et la statuaire déchurent pendant le 18e siècle. Mais ce que l'on n'a pas assez examiné, c'est la cause de cette rapide décadence. Cette cause n'est autre que l'influence d'une littérature de jour en jour plus frivole et plus mesquine. Les écrivains contemporains de Louis XIV étaient encore remarquables par la vérité, la grandeur, et n'avaient point complétement rompu avec la nature, quoique trop souvent Racine la vît de l'Œil-de-bœuf, et Corneille dans les antichambres de l'Escurial. Malheureusement ces défauts mêmes furent ce qui charma davantage. Rien de plus héroïque que les phrases sonores de César, de plus délicieux que les plaintes de Xipharès : *les Romains chez Florus parlent bien autrement* que chez Tacite : on ne se doutait pas

(1) François Archangeli, né à Pistoie, d'une famille obscure, demeura quelque temps à Vienne dans une maison riche; mais, ayant été soupçonné de vol domestique, il fut traduit devant les tribunaux et condamné aux travaux forcés pour quatre ans, et ensuite à un bannissement perpetuel des domaines de l'empire d'Autriche. Trois ans se passèrent ainsi : et à cette époque il trouva des amis qui intercédèrent pour lui; on lui fit grâce d'un an de détention, mais en l'avertissant d'observer sur-le-champ et de ne point rompre son ban. Archangeli se retira à Venise avec sa femme ou sa concubine Eve Rachel. En août 1767, il se rendit à Trieste malgré son serment, avec l'intention de s'y établir; mais, n'ayant point obtenu la place que probablement il y espérait, ou craignant que le gouvernement ne vînt à apprendre sa présence dans cette ville, il revint à Venise, où ses idées changèrent encore. Au mois de mai 1768, il retourna à Trieste, où il prit un logement dans une auberge. Nous avons vu comment il fit connaissance avec Winckelmann, et par quelle catastrophe se termina ce déplorable incident. Pendant le trouble et le désordre occasionnés par ce malheur, il eut le temps de quitter Trieste; il réussit même à mettre toute la largeur du territoire vénitien entre lui et les témoins de son crime et parvint à Pirane, comptant s'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile, n'importe pour quel port. Mais des exprès avaient été dépêchés de tous côtés, et surtout vers les côtes, avec son signalement. Environné partout de dangers, il crut plus sûr de rentrer dans l'intérieur des terres, et il se dirigeait vers Lubiana quand un tambour, qui le prenait pour un déserteur, le fit arrêter. On eut bientôt reconnu que l'on commettait une erreur à son égard; mais l'impossibilité où il était de donner des renseignements sur sa conduite journalière et l'hésitation qu'il montrait à répondre furent cause qu'on le retint. Bientôt il avoua son crime et fut envoyé, sous bonne garde et chargé de fers, à Trieste, où il fut presque immédiatement jugé et mis à mort le 20 juin, en présence d'une foule innombrable qui s'était réunie pour assister à son exécution.

des beautés de Britannicus. Or l'esprit humain a des accès de servilisme, tout comme il a quelquefois la frénésie de l'indépendance. Ces accès ont lieu soit lorsque des beautés réelles plaisent à une classe de la société, soit lorsque les défauts des artistes sont en harmonie avec les mœurs et la physionomie d'un siècle. Ces deux circonstances se trouvèrent réunies sous le règne fastueux, mais en quelque sorte théâtral, de Louis XIV. Aussi fut-il décrété, dans le siècle suivant, que l'on marcherait sur les pas de Corneille, de Racine et des autres grands hommes du grand siècle. C'était le vrai moyen de s'écarter de la nature ; car qui ignore qu'aux fautes légères d'une première copie, un copiste ne manque jamais d'ajouter les siennes, et qu'ainsi, après quelques transcriptions de transcriptions, l'original est tout à fait méconnaissable? c'est aussi ce qui arriva : tragédie, comédie, éloquence, philosophie, histoire, tout prit les proportions de l'épigramme et le ton du Bouquet à Cloris. D'ailleurs la grandeur d'apparat avait fait place à une légèreté et à une petitesse de vues mille fois plus éloignées de la vraie grandeur ; et au palais de Louis XIV s'était substitué le boudoir de Pompadour. Là et en lieux analogues, il fut bien décidé que Platon, Descartes et Leibniz étaient des rêve-creux qui devaient faire place à Condillac ; qu'Homère était commun, prolixe, fastidieux ; que les figures de Raphaël et de Polyclète étaient sans grâce. D'autre part, les défenseurs fort peu nombreux de l'antiquité étaient fort peu spirituels, et surtout n'avaient aucune influence. Ils défendaient fort gauchement leurs protégés sur qui leurs gais adversaires faisaient pleuvoir le sarcasme. Il y a plus : atteints eux-mêmes et à leur insu de la contagion générale, ils les travestissaient de leur mieux, donnant autant que possible de l'esprit à Homère, de la civilité à Thucydide et de la décence à Aristophane. Quant à ceux qui s'occupaient d'antiquités proprement dites, ils décrivaient minutieusement une pierre, un vase, une figure ; n'essayant pas même de mettre sous forme de lois les principes qui les décidaient à qualifier d'antique la pièce qu'ils examinaient, et ne songeant ni à reconnaître les âges, les costumes, la patrie de ce qu'ils s'imaginaient admirer. Un tel système, si l'on peut appeler système l'absence de tout ordre, de toute méthode, de toute prévision, en un mot, de toute loi, prêtait merveilleusement au ridicule ; et l'on sent combien un cercle d'élégants, aussi irrévocablement brouillés avec la nature que consommés dans l'art du persiflage, devait lancer de brocards sur un antiquaire dépourvu d'éloquence, de sensibilité, d'enthousiasme, incapable de pénétrer au delà de la croûte extérieure d'un monument, et de s'élever à la conception de l'idéal, et débitant l'expression de son admiration comme un acte de foi. Cependant une révolution commençait, du moins dans quelques esprits et en Italie, lorsque Winckelmann languissait dans des postes inférieurs. Les nombreux monuments de tout genre tirés des villes ensevelies sous les laves vomies les premières par le cratère du Vésuve habituaient les yeux à des formes nouvelles, car elles étaient gracieuses et simples ; et l'habitude ne pouvait à la longue manquer de faire naître l'admiration. Quelques bons esprits commençaient à trouver cette simplicité si pure, si une de l'antique préférable à la multiplicité d'ornements et à la recherche des *Ottocentisti*. Mais c'est à Winckelmann qu'il était réservé de rendre universelle cette manière de voir. S'il n'eût, comme ses devanciers ou ses amis, qu'énuméré, décrit, classé de vieux bronzes et des marbres brisés, il eût peut-être influé tardivement et sur quelques intelligences ; mais son admiration n'eût point été contagieuse. Heureusement, il prit une autre marche : l'enthousiasme sublime et calme de Platon présida à ses descriptions : ses accents furent ceux d'un poëte et d'un prêtre des Muses : on dirait que son style rayonne des feux du soleil de la Grèce : semblable à Rousseau dans son allocution aux mères qui refusaient d'allaiter leurs enfants, au lieu de prouver froidement, il *ordonna* d'admirer. Grâce à cette ivresse, à ce ton d'inspiré, la mode même et l'élégante frivolité du beau monde ne purent arrêter ou désapprouver ce succès. Qu'y avait-il de pédantesque ou de scolastique dans la proclamation majestueuse, éloquente, des principes immuables du beau? dans le tableau de la Grèce peu avant Phidias? dans la description de l'Apollon? Néanmoins, il ne convenait pas à un homme aussi consciencieux, et aussi profondément pénétré des principes qu'il professait, de ne remporter la victoire que par surprise ou par suite d'un frivole engouement. Il aspirait à convaincre autant qu'à vaincre, et voulait que les lecteurs, captivés d'abord par le charme du style, l'originalité des idées et la grâce des tableaux, retrouvassent ses preuves au besoin, et ne pussent redevenir incrédules. Pour parvenir à ce but, il fallait deux choses : 1° remonter au pourquoi de la beauté, et en indiquer clairement l'origine et les variétés ; 2° comparer ensemble ces mêmes variétés et leur contraste ; car rien n'aide mieux à distinguer nettement un objet que la vue de ce qui en diffère. De là l'appréciation des genres, des styles, des écoles, suivant les temps et les lieux. En un mot, de là l'histoire. On voit combien d'objets divers sont fondus dans l'ouvrage de Winckelmann : l'esthétique générale, antérieure à l'art, dont elle régit les procédés et la marche ; l'histoire des réalisations essayées successivement par des générations d'architectes, de peintres, de sculpteurs ; enfin, la critique des œuvres fruits de leurs efforts ; critique qui n'est autre chose que l'application de l'esthétique aux réalités produites. Notre illustre historien tâtonna longtemps lui-même avant de bien saisir son idée, et de s'élever soit à la con-

templation pure de l'idéal, soit à la personnalisation complète de l'art; et sa *Correspondance* fait foi de l'incertitude qui régnait encore dans ses idées. Nous avons remarqué ci-dessus que le traité qu'il avait projeté sur le goût des artistes grecs fut fondu ensuite dans l'*Histoire de l'art*. On doit voir dans ce fait une preuve de plus du progrès de ses pensées sur le même sujet, et l'agrandissement toujours de plus en plus marqué de son plan primitif. L'ouvrage entier se compose de six livres. Le premier est plus spécialement consacré aux idées générales et comme à une récapitulation anticipée. Les cinq qui suivent nous déroulent l'histoire de l'art chez les principales nations de l'antiquité, savoir : d'abord les Phéniciens, les Egyptiens et les Perses; ensuite les Etrusques, puis les Grecs, et enfin les Romains, dont la chute entraîna celle de la civilisation et des beaux-arts. Suivons à présent Winckelmann dans quelques détails principaux. L'Essence de l'art (*von dem Wesentlichen der Kunst*), tels sont le titre et l'objet du premier livre. L'auteur commence par chercher l'origine de l'art. Pris dans son acception la plus générale, il naît d'un besoin. Les arts du dessin eux-mêmes ont cette origine. On s'est imaginé avoir besoin du portrait d'une personne aimée, et voilà la peinture; de la représentation matérielle d'une divinité, et voilà le début du sculpteur. Quant aux phases de leur existence, ils en ont trois, comme toutes les inventions humaines : le nécessaire, le beau, le superflu; en d'autres termes l'origine, l'instant du plus grand éclat et la décadence. Mais l'art a des formes diverses. Laquelle doit-on regarder comme la plus ancienne? C'est à la sculpture que Winckelmann donne la priorité chronologique, quoique peut-être il n'en ait pas été de même chez tous les peuples, et qu'il soit plus facile d'arrêter avec un charbon les contours d'une silhouette que de dégrossir un bloc de pierre avec l'acier et l'airain. Il est vrai que les premières statues ne furent guère que des masses écarries. Telle est du moins la supposition de Winckelmann. Il trace ensuite le tableau des progrès de la sculpture naissante, montre successivement les artistes détaillant la conformation des figures, faisant paraître la tête, puis l'indication du sexe, puis les jambes, détachant les bras, et enfin rendant les actions des personnages, et discute, chemin faisant, plusieurs problèmes sur la patrie de la mythologie grecque, sur l'origine de l'art en Grèce, etc. De là il passe, dans un second chapitre, à l'énumération des matières que l'art peut façonner. Beaucoup d'heureuses et intéressantes observations rendent ce morceau digne d'une lecture attentive. Mais c'est principalement dans un troisième et dernier paragraphe que Winckelmann développe à la fois un savoir et une justesse d'esprit admirables. L'influence des climats sur le langage, la façon de penser et le physique de l'homme, tels sont les sujets qu'il embrasse. On est étonné de le voir, étranger aux idées naguère émises par Montesquieu avec un applaudissement général sur les climats méridionaux, attribuer à ceux-ci non-seulement l'imagination, mais encore la beauté, le courage, la force et le don des belles langues. Le second livre comprend, de même que le précédent, trois sections, dont deux sont consacrées aux Egyptiens. Dans la première de celles-ci, il faut remarquer l'article où il passe en revue les causes qui, à l'entendre, ont subitement arrêté l'essor de l'art dans son origine. Ces causes sont, selon Winckelmann, et physiques et morales. Les unes peuvent se réduire à la configuration médiocrement avantageuse et à la couleur basanée de leur corps. Les autres sont nombreuses et comprennent leur caractère et leurs opinions, les lois, les coutumes et la religion, le peu de considération dont jouissaient des artistes tirés de la dernière classe du peuple, et par suite le manque de science de ces artistes, voués au mépris et presque toujours à la pauvreté. La seconde section, où il traite de la partie mécanique de l'art en Egypte, est aussi curieuse que peu connue, et mérite une lecture attentive. Mais il n'en est pas de même du passage où il s'étend sur les divinités égyptiennes et les momies. Sur l'un et l'autre de ces objets, la grande expédition d'Egypte et des recherches encore plus modernes nous ont fourni dix fois plus de documents que l'on en avait rassemblé dans les siècles antérieurs. La troisième section est très-courte : il n'y est question que des Phéniciens, des Juifs et des Perses, tous peuples dont il ne nous reste aucun monument, et dont le second même tirait ses artistes de l'étranger. Il en vient ensuite aux Etrusques, dont il s'occupe pendant tout le cours du troisième livre; et, après une série de considérations particulières sur la situation politique des habitants, sur leur caractère et sur les révolutions dont leur pays fut le théâtre, il aborde la question de leurs progrès dans l'art et passe en revue les diverses représentations qu'ils nous ont laissées des dieux, des héros et des personnages inférieurs. Les statues de marbre et de bronze, les bas-reliefs, les pierres gravées, les figurines, les figures ciselées en bronze, les animaux, les peintures trouvées dans les tombeaux étrusques et les urnes peintes, sont successivement les objets de ses réflexions. Arrivent les distinctions entre les trois styles des artistes étrusques. Des notices extrêmement intéressantes sur les produits de l'art chez les Volsques, les Samnites, les Campaniens et dans l'île de Sardaigne, terminent ce livre. Le suivant est consacré aux Grecs; et peut-être est-ce la plus belle portion de tout le traité. C'est au moins celle qu'il a travaillée avec le plus de soin et de lenteur, celle dans laquelle il s'abandonne avec le plus d'effusion à son enthousiasme et à son

amour de la beauté. Le premier chapitre contient des observations générales sur les circonstances et les causes de la supériorité des Grecs sur tant d'autres nations dans les arts du dessin. Rien de plus suave, de plus harmonieux, de plus homérique, en un mot, que la description de ce climat enchanteur, de ce ciel éternellement pur, de ces plaines éternellement vertes où naquirent, où moururent les Agésandre et les Apelles. Rien de plus noble que le tableau de la constitution politique de ces peuplades, qui passèrent si rapidement de l'état sauvage à toute la pompe de la civilisation, et qui brisèrent sur les péninsules sinueuses de leurs rivages la puissance colossale des Achéménides. Libres, riches, maîtres des îles les plus florissantes de la mer Egée, portés par des barques agiles sur les rives opulentes de la Cyrénaïque et de l'Orient, polissant de plus en plus la langue si souple et si mélodieuse de leurs ancêtres, enfin placés dès leur naissance sous l'azur du plus beau ciel, au sein des plus belles contrées de l'hémisphère civilisé, les Grecs, bientôt à l'abri des premiers besoins physiques par la fécondité de leur sol, ne pouvaient manquer de connaître et de réaliser la beauté. D'autres causes favorisaient encore cette tendance. La vigueur, l'agilité, l'adresse, qui valaient des prix à l'adolescence dans les combats d'Olympie et de l'Isthme, de Delphes et de Némée, perfectionnaient, surtout dans l'homme, la beauté naturelle chez une des plus admirables variétés de la race caucasienne. Une idolâtrie de bon goût, variée, joyeuse, brillante, fille de l'imagination qu'elle fertilisait et électrisait à son tour, fournissait et des souvenirs à la mémoire et des inspirations au génie. Enfin, les entrailles de la terre étaient aussi fertiles en beaux marbres que sa superficie en vins et en fruits délicieux. De là à l'examen des diverses formes que revêt la beauté, la transition est naturelle; mais d'abord Winckelmann traite de la beauté des ensembles. C'est dans ce chapitre où il examine successivement le caractère des divinités tant inférieures que supérieures, c'est là, disons-nous, que le philologue doit chercher l'interprétation véritable de presque toutes les épithètes physiques données aux dieux et aux héros par les poëtes de l'Ionie et de l'ancienne Grèce. L'expression, les proportions et la composition lui fournissent encore un chapitre non moins riche en aperçus et en descriptions sublimes. Il descend ensuite aux beautés de détail, et y développe dans cette partie la même finesse de tact et la même sagacité que dans le chapitre second. Jusqu'ici cependant il n'a été question que du nu. Il donne enfin un paragraphe aux figures drapées. Parmi les morceaux qui suivent, il faut distinguer principalement celui où, dessinant à grands traits l'histoire de l'art en Grèce, il y compte quatre époques et quatre styles différents. D'après les formules en quelque sorte générales par lesquelles il débute dans l'introduction de son premier livre, on s'attendrait à n'en trouver que trois. Mais on s'aperçoit bientôt que les deux époques qui tiennent le milieu ne sont autres que les sous-divisions de celle qui dans cette introduction est indiquée comme la seconde. Quant à la subdivision en elle-même, non-seulement elle est admissible, mais encore c'est une des plus heureuses découvertes de Winckelmann que la séparation de deux genres réellement distincts, malgré leurs points de ressemblance et leur commune perfection. Ainsi l'époque la plus brillante du plus beau siècle des arts se scinde en deux parties et se caractérise par deux styles : le haut, qui, avec plus de grandiose et de sublimité, a quelque chose de sévère et comme d'anguleux; le beau, où tout est harmonieusement fondu, où les teintes se dégradent par un affaiblissement insensible, où les formes onduleuses et effacées ne sont que comme une ligne sans brisures, enfin où le grand est plus accessible et le sublime plus rapproché de la terre. Winckelmann cherche à rendre cette différence sensible par des comparaisons empruntées à la littérature, et met ainsi en regard Démosthènes et Cicéron, Homère et Virgile. Peut-être Eschyle et Sophocle présenteraient plus d'analogie. Chez le premier les héros ont huit pieds de haut; chez le second ils sont les plus grands d'entre nous. Il pouvait aussi, en restant plus près des idées physiques, signaler ces deux caractères dans la beauté de l'homme et celle de la femme. La même distinction se trouve plus bas, enveloppée sous une autre formule, lorsqu'il fait apparaître sur deux plans différents deux Grâces qui ont chacune leur domaine, leur empire à part. L'une se présente avec les traits de la Vénus céleste, l'autre avec ceux de la Vénus vulgaire, et telle que la connaissent les yeux mortels. Fille de l'harmonie, la première est éternelle, permanente et immuable comme les lois de la nature; fille du temps, la seconde est sujette à s'altérer, à périr. Complaisante sans bassesse, celle-ci cherche à plaire; celle-là se suffit à elle-même et ne fait point d'avances. Les Grecs l'auraient comparée au mode désigné dans la théorie musicale des anciens par la dénomination de mode dorien, tandis qu'ils auraient assimilé sa compagne à la lyre ionienne. Homère connut la première. C'est elle que chante Pindare; c'est à elle que sacrifièrent les artistes du haut style. Elle opéra avec Phidias lorsqu'il conçut Jupiter Olympien; elle traça l'arc imposant des sourcils du maître des dieux; elle couronna la tête de Junon Argiva, déesse nourrie par les Heures. Elle souriait innocemment et furtivement dans la Sosandra de Calamis. Secondé par cette même Grâce, l'auteur de Niobé osa s'élancer dans la région des idées incorporelles; il sut trouver le secret de combiner l'anxiété de la mort avec la plus haute beauté; il sut produire des formes célestes, qui,

loin d'exciter les désirs des sens, ne font naître qu'une contemplation profonde de la beauté souveraine ! C'est partout avec le même entraînement et la même sensibilité qu'il apprécie les beautés échappées aux ciseaux de Pise et d'Athènes, aux pinceaux de Sicyone et de Corinthe. Les intentions les plus secrètes, les plus fugitives de l'artiste, sont saisies et rendues avec un tact exquis. Les cheveux de Cérès ne sont point relevés comme ceux des autres déesses : la mère de Proserpine a toujours devant les yeux la prairie d'Enna et sa fille entraînée sur le char ravisseur. Nulle veine ne serpente dans les muscles de l'Hercule du Belvédère ; ce corps robuste est calme comme celui de l'enfant qui repose dans le berceau ; la sérénité siége sur sa physionomie ; sa tête se dirige en haut : c'est Hercule recevant d'Hébé la coupe de l'immortalité, Hercule purifié par le feu du mont Œta de tout ce qu'il eut de mortel. Le gladiateur Borghèse n'a d'autres beautés que celles de l'âge fait, sans aucun supplément d'imagination : l'Apollon et l'Hercule sont comme la poésie qui va au delà des limites du vrai ; le gladiateur est comme l'histoire qui expose nettement la vérité, mais avec le plus beau choix des pensées et des expressions. Nous pourrions multiplier à l'infini ces exemples de la finesse et du goût de Winckelmann ; mais ceux-ci suffisent pour donner une idée de sa manière. Après avoir passé en revue les diverses parties de l'art, l'auteur en vient enfin à tracer vraiment l'histoire de ses progrès et de sa décadence en Grèce : mais auparavant il s'appesantit sur ce que l'on nomme l'école romaine, et démontre que cette école n'est autre qu'une variété de celle des Grecs. Les maîtres du monde ne daignaient que détruire ; quant aux arts qui assurent et qui embellissent la vie, ils les laissaient aux esclaves, aux peuples conquis : ils trouvaient bien plus grand de payer le génie que d'en avoir, et plus commode de parer leurs palais de cent chefs-d'œuvre volés aux alliés que d'en créer laborieusement un ou deux en toute leur vie. Aussi n'eurent-ils jamais ni peintre, ni sculpteur ; et les architectes romains furent-ils eux-mêmes très-rares. Tel est à peu près le contenu de l'*Histoire de l'art :* on voit que c'est en quelque sorte l'Encyclopédie des arts du dessin dans l'antiquité. On voit aussi combien il s'y trouve d'idées neuves mises en avant, d'explications plausibles données et prouvées, de faux jugements rectifiés. Ce n'est pas que Winckelmann ne se trompe quelquefois ; mais ses erreurs ont peu d'importance, et le fond de l'ouvrage est resté classique. Il y a plus : saisis du même enthousiasme, des mêmes sentiments que l'auteur, beaucoup de littérateurs, et même d'hommes du monde, commencèrent à chercher plutôt des beautés que des fautes dans l'antique, et à diriger leurs recherches suivant la méthode et l'esprit de Winckelmann. De là bientôt le goût des investigations impartiales et sévères, l'idée d'un type immuable, éternel, idéal pour les créations littéraires, comme pour les produits des beaux-arts, moins de présomption et de rapidité à proclamer absurde toute une génération d'hommes de génie, enfin l'amour des études solides et consciencieuses. C'est ainsi que la philosophie ancienne, si longtemps dédaignée, a été approfondie avec le même soin que les théories des modernes, et que, réhabilitant enfin les noms si ridiculement ridiculisés autrefois de Thalès, d'Empédocle, de Pythagore et de Proclus, nous nous sommes lavés nous-mêmes de la tache honteuse d'ignorance que les étrangers reprochaient avec raison à notre légèreté : c'est ainsi que les règles du beau, généralisées et portées d'abstractions en abstractions à la forme la plus haute, ont formé l'esthétique, science qui peut-être serait encore à naître sans Winckelmann. En un mot, Winckelmann créa un grand mouvement, et quoique aujourd'hui il soit possible d'aller plus loin et d'être plus complet, soit dans l'exposé des doctrines, soit dans la relation des faits, on ne fera que marcher sur ses traces et à la lumière du fanal allumé par ses mains. Aussi l'*Histoire de l'art* a-t-elle été bientôt traduite et imprimée en langues étrangères. Il ne peut entrer dans notre plan de parler ici de toutes ces versions. Nous nous bornerons à nommer en français celles de Sellius et Robinet, Paris, Vaillant, et Amsterdam, Harewelt, 1766, 2 vol. in-8° ; d'Huber, Leipsick, 1781, 3 vol. in-4° ; de Jansen, Paris, Gide, 1798-1803, 3 vol. in-4° ; et en italien celles de Milan, 1779, 2 vol. in-4°, anonyme, et de Rome, 1783-1784, 3 vol. in-4°, par l'abbé Carlo Fea. Cette dernière, ainsi que celle d'Huber, sont très-estimées. Les notes et une dissertation du traducteur lui donnent de la valeur. On doit aussi tenir compte à Jansen du travail qu'a dû lui coûter la sienne. Mais les deux autres, surtout la première, celle qui parut chez Vaillant et Harewelt, ne sont que de misérables rapsodies. Outre la platitude et la barbarie du style, elles fourmillent de contre-sens et de bévues. Aussi Winckelmann se plaignit-il avec amertume de cette profanation, qui fut une des douleurs de sa vie, et songea-t-il à faire exécuter sous ses yeux une autre version, pour laquelle il fit choix du moraliste Toussaint. Au reste, cette première traduction était anonyme, et les coupables, quoique bien connus, ne se nommèrent pas. Quant à l'ouvrage même, nous remarquerons ses deux éditions principales, savoir : celle de Dresde, 1764, 2 vol. in-4°, que l'auteur lui-même ne tarda point à déclarer imparfaite, et qu'il s'occupait de refondre quand la mort l'empêcha de terminer son entreprise, et celle de Vienne, 1776, grand in-4°. Celle-ci fut rectifiée d'après les papiers laissés par l'auteur. Mais les éditeurs remplirent du reste leur devoir avec négligence, ne s'occupant ni de coordonner le tra-

vail, ni de suppléer les lacunes. Ce n'est que dans l'édition complète de 1809 (*voy.* ci-dessous) que l'on a fait disparaître quelques-unes de ces taches, qui cependant n'ont point été effacées entièrement, et qui resteront pour déposer par leur existence de la fin tragique de Winckelmann, qui ne les eût point laissés exister. Il nous reste à parler de ses autres ouvrages, qui tous sont de nature à exciter vivement l'intérêt : 1° *Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et la sculpture*, Dresde et Leipsick, 1756, in-4°; seconde édition considérablement augmentée, ibid., même année et même format, mais sous le titre d'*Eclaircissements des réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la peinture et dans la sculpture; et Réponse à la lettre critique sur ces réflexions*, et plus tard à Frédérickstadt, Hagenmüller, 1758, in-4°. Les additions de cette seconde édition consistent surtout en notes et en citations fort peu utiles au fond de l'ouvrage, mais qui ajoutent aux assertions de l'auteur le cachet de l'authenticité. L'essai de Winckelmann avait été très-bien reçu dès sa première apparition, et lui avait même valu des applaudissements, lorsqu'un anonyme lui reprocha d'avoir omis ses autorités et sembla par là douter de son savoir. L'ex-maître d'école de Seehausen ne balança point à lui répondre, et il le fit avec un luxe d'érudition dont son antagoniste dut être content, si toutefois il ne vit pas que la docilité du grand homme était un persiflage. Au reste ces deux ouvrages, quoique connus et remarquables, puisqu'ils sont le début de l'auteur dans la carrière littéraire, n'ont point été complétement traduits en français; mais on en trouve des extraits assez amples dans le *Journal étranger*, janvier 1756. Ces extraits ont pour auteur un M. Wæchtler, depuis attaché au service du prince de Kaunitz. 2° *Description des pierres gravées du feu baron de Stosch*, etc., Florence, 1760, in-4°, en français; publié depuis en allemand avec des gravures, d'après les dessins de J.-Ald. Schwickhart, Nuremberg, 1775, in-4°. Cet ouvrage, complément nécessaire de l'*Histoire de l'art*, et un de ceux que l'auteur cite le plus souvent, n'est point susceptible d'analyse. Il nous suffira de dire que la classification en est parfaite, et les descriptions fort exactes. Winckelmann s'aida en plusieurs endroits des conseils et des lumières du cardinal Alexandre Albani, auquel il crut devoir dédier l'ouvrage. Les exemplaires de ce recueil sont aujourd'hui très-rares dans le commerce. 3° *Remarques sur l'architecture des anciens*, etc., Leipsick, 1761, grand in-4°; traduit en français par Jansen, Paris, 1783, in-8°. Après un avertissement dans lequel il explique comment, sans avoir pratiqué l'architecture, un antiquaire peut juger des œuvres qu'elle produit, et décrit les ruines de l'ancienne Posidonium ou Pæstum, il divise ce qu'il a résolu de dire en deux chapitres. Le premier, consacré à faire connaître l'essence de l'art, nous apprend quels matériaux employaient les anciens, et de quels procédés ils faisaient usage dans leurs constructions. Les ornements sont l'objet de la seconde section. « Un édifice sans décoration, dit-il, est comme la santé dans l'indigence. La variété est le principe de la décoration, et la monotonie serait désagréable dans les œuvres de l'architecture, comme dans tous les autres produits des beaux-arts. Mais il faut qu'une sage économie préside à la distribution des ornements, en modère la quantité, et en adapte soigneusement la physionomie au but général ou particulier de l'édifice. Cette rare sagesse a été l'apanage des plus habiles architectes de l'antiquité : elle n'a été donnée qu'à peu de modernes, et Michel-Ange lui-même mérite le reproche d'avoir frayé la voie aux corrupteurs du goût, en laissant envahir trop de place aux décorations. » 4° *Lettre au comte de Bruhl, sur les antiquités d'Herculanum*, Dresde, 1762, in-4°. Cet opuscule remarquable sous plus d'un rapport, principalement par la hardiesse avec laquelle il substituait ses idées aux explications des antiquaires napolitains, et par la franchise avec laquelle il s'exprimait sur le compte d'un capitaine espagnol qui présidait aux fouilles d'Herculanum, et qui dans le fait traitait les reliques les plus précieuses de l'antiquité en véritable descendant des Vandales, causa à Winckelmann un des plus vifs désagréments qu'il eût éprouvés de sa vie. Il s'égayait, dans un passage, aux dépens des antiquaires qui ont assez peu de goût pour confondre le moderne avec l'antique; et à cette occasion il nommait le célèbre comte de Caylus, qui naguère avait acheté comme antique une peinture d'un artiste très-moderne, nommé Guerra. Malheureusement, Winckelmann était lui-même dans un cas analogue, et son livre en contenait la preuve irréfragable. Trompé par la ruse d'un peintre qui se disait son ami, et qui, irrité en secret contre lui, avait imité, à s'y méprendre, la manière antique dans plusieurs tableaux qui furent montrés avec grand mystère à Winckelmann, il en inséra une description magnifique dans sa lettre au comte de Bruhl, et peu après dans sa première édition de l'*Histoire de l'art*. Cette erreur n'eut pas été plus tôt consignée publiquement et de manière à ne s'en pouvoir dédire, que Casanova, c'était le nom du peintre, se vanta hautement de sa supercherie et de la facilité avec laquelle il avait dupé un homme qui s'était imaginé connaître si bien l'antique. Le trait passait les bornes de la plaisanterie; et Winckelmann, outré de dépit, exhala des plaintes amères contre le mystificateur. Pour comble d'infortune, pendant que l'aventure occupait les oisifs de Rome, l'ouvrage se traduisait à Paris, sous les yeux du comte de Caylus, qui sans doute était au fait de la malice de Casanova, et qui n'était pas fâché de prendre cette petite revanche de la critique railleuse du bibliothécaire de la

villa Albani. Celui-ci écrivit à Paris, et conjura, *au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré*, son ami Wille de s'opposer à la publication de sa lettre. Elle parut néanmoins quelques jours après, sous le titre de *Lettre de M. l'abbé Winckelmann, sur les découvertes d'Herculanum, à M. le comte de Bruhl*, Paris, 1764, in-4°. La traduction est d'Huber. Au reste, l'erreur de Winckelmann pourra paraître moins surprenante, si l'on songe que, toujours plein de confiance dans ceux qu'il croyait ses amis, il s'en rapportait aveuglément à ce qu'ils lui disaient, et que, d'autre part, Casanova, doué d'un talent véritable pour la peinture, élève de Mengs, et habitué à entendre Winckelmann raisonner sur les signes caractéristiques de l'antiquité d'un tableau, mit dans son ouvrage tout ce qui pouvait tromper et séduire l'habile antiquaire. C'était Winckelmann lui-même qui, par sa conversation, avait fourni à son ennemi l'arme dont il le frappait. Aussi cette affaire fit-elle moins de tort à sa réputation que de bien à celle de Casanova. 5° *De la capacité de sentir le beau dans les ouvrages de l'art*, Dresde, 1763, in-4°, petit traité dédié à Fréd.-Rod. de Berg, gentilhomme livonien. Cet opuscule semble, plus encore que ses autres ouvrages, rédigé sous la dictée de l'enthousiasme. Il divise l'aptitude de l'âme à être impressionnée par le beau en deux parties, le sentiment et l'instruction. C'est la difficulté de réunir ces deux avantages qui rend si rares les véritables admirateurs de la beauté. Parmi les idées saillantes qu'offre le premier paragraphe, on remarque surtout celles-ci : que, toutes choses égales d'ailleurs, dans un beau corps habite toujours une belle âme; et que le sentiment du beau se développe plutôt chez celui qui possède la beauté que chez celui qui en est privé. Il faudrait admettre dans ce cas que la plus grande beauté accompagne toujours la meilleure organisation cérébrale, ce que ni la physiologie ni l'expérience n'ont encore démontré. En revanche, il n'y a qu'à louer dans ses autres observations. Tout ce qu'il ajoute sur la corrélation du sens extérieur et du sens intérieur, sur le coloris et sur quelques peintres qui ont traité moins heureusement cette partie de l'art, est d'une justesse parfaite. Il en est de même de presque tout le second paragraphe, où il indique de quelle manière l'amant de l'art pourra en peu de temps acquérir de l'instruction et du savoir. Nous n'en exceptons que la notice par laquelle il termine ses leçons, et dans laquelle il passe en revue, en accompagnant toujours sa nomenclature de réflexions critiques, les principaux monuments qu'on voit en France, en Espagne, en Allemagne et en Angleterre. Comme de toutes les collections dont il parle il n'avait examiné par ses yeux que celles de Dresde et de Berlin, cette nomenclature en tout ce qui ne touche pas ces deux villes est souvent insuffisante, et généralement il faut se défier de ses jugements. 6° *Seconde lettre* (*Nachrichten*) *sur les nouvelles découvertes d'Herculanum, à M. Henri Fuessli de Zurich*, Dresde, 1764, in-4°. Ce morceau, dans lequel il s'explique avec un peu plus de réserve que précédemment sur les connaisseurs napolitains, excita pourtant encore bien des murmures à Naples. Il est divisé en trois parties, que l'auteur discute avec sa sagacité ordinaire, les édifices, les figures et les ustensiles. Parmi les secondes, il fit remarquer surtout une magnifique bacchante, qu'on voit le genou appuyé sur une outre, et pourtant dans l'attitude et avec la physionomie d'une danseuse. Cette espèce de danse se désignait dans sa langue mythologique par le mot d'ἀσκωλιάζειν. Cette lettre, ainsi que la précédente, et quelques autres à l'abbé Bianconi, ont été données en français par Jansen, sous le titre de *Recueil de lettres sur les découvertes faites à Herculanum, à Pompéi, à Stabia*, etc., Paris, 1784, in-4°. 7° *Remarques sur l'Histoire de l'art*, Dresde, 1767, in-4°. Cette espèce de supplément ou de correctif à l'*Histoire de l'art* était le brouillon des changements qu'il se proposait de faire dans une seconde édition qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, ne put avoir lieu de son vivant. 8° *Allégorie pour les artistes* (*Versuch einer Allegorie, besonders für die Kunst*), Dresde, 1766, in-4°. Cette composition, dans laquelle Winckelmann a répandu assez d'idées originales et ingénieuses pour faire la fortune de quatre ouvrages du même genre, se recommande de plus par l'excellence de la méthode et la constance avec laquelle il reste fidèle au plan tracé au commencement de l'ouvrage. Il est essentiel de remarquer ici que par allégorie Winckelmann entend tout ce qui peut être caractérisé et peint par des signes et des images, ce qui étend singulièrement le sens du mot, et le rend synonyme d'*Iconologie*. Au reste, nous ne nous arrêterons pas aux détails de cet ouvrage. On en trouvera une analyse excellente dans la vie de Winckelmann, par Huber (*voy.* ci-dessus), p. 102 et suiv. 9° *Monumenti antichi inediti spiegati ed illustrati da Giovanni Winckelmann*, Rome, 1767, 2 vol. in-fol., avec 208 planches. Cette vaste collection, par laquelle Winckelmann termina la série des publications faites par lui-même, mit le sceau à sa réputation, et le plaça, parmi les savants, encore plus haut que l'*Histoire de l'art* ne l'avait placé parmi les grands écrivains et les hommes qui impriment leur génie à tout un siècle. C'est là qu'il étale par milliers les vases, les bas-reliefs de marbre, les pierres gravées, les ouvrages d'ivoire et d'argile, les bronzes, et que par une classification rigoureuse, une argumentation lucide et une série d'hypothèses ou de faits qui, lorsqu'ils restent au-dessous de la certitude, atteignent toujours la plus haute probabilité, il établit les principes des différentes manières, des nations et des âges. Sur chacun des objets précieux qu'il fait passer sous ses yeux, il accumule

les recherches les plus exactes, et y joint une explication détaillée du sujet, en en tirant toutes les preuves relatives à la connaissance de l'antiquité. Les principes qui motivent ses jugements sont tous puisés dans son *Histoire de l'art*, dont il eut pour but de donner ici, dans la partie historique et didactique du recueil, un extrait raisonné à l'usage des Italiens qui ne pouvaient le lire dans la langue originale, et qui n'en possédaient pas encore une traduction. Aussi eut-il en Italie un succès d'enthousiasme. Les exemplaires italiens sont fort rares en France. On se procure plus facilement la traduction de Fantin Desodoards, intitulée *Monuments inédits de l'antiquité, expliqués par Winckelmann, gravés par David et Madem. Sibire, avec des explications françaises*, etc., Paris, 1819, 3 vol. in-4°, fig. au bistre. Il en a paru une version allemande (*Alte Denkmahler der Kunst*, etc.), par C. S. Brunn, Berlin, Schœnne, 1780, 1792, 2 vol. (en 5 livraisons) grand in-fol., fig.; 2ᵉ édit., Berlin, 1804, 2 vol. in-fol., fig. 10° *Lettres à M. Bianconi, sur les découvertes d'Herculanum*, etc., posthumes. Ces lettres, la plupart fort courtes, sont au nombre de seize, et traitent, les trois premières, des manuscrits transportés au musée royal de Portici ; la quatrième, des maisons des anciens, particulièrement de celles d'Herculanum : les deux suivantes, des tableaux et peintures à fresque trouvés dans cette ville souterraine; la septième, des statues de bronze; la huitième, des statues de marbre; la neuvième, des autres antiquités les plus importantes d'Herculanum; la dixième, de quelques antiques de Pompéi, de Stabia, de Pæstum et de Caserte ; la onzième, du musée royal de Capo di Monte, à Naples, et de la bibliothèque de St-Jean Carbonara ; enfin, les cinq dernières, de plusieurs morceaux antiques trouvés à Rome et dans les environs. Nous avons indiqué ci-dessus (n° 5) la traduction française de cette correspondance, qui fut publiée pour la première fois en italien, dans le troisième volume de la traduction de l'*Histoire de l'art*, par Fea. 11° *Lettres à ses amis*, publiées par Dassdorff, Dresde, 1777, 1780, 2 vol. in-8°; 12° *Lettres à ses amis en Suisse*, Zurich, 1778, in-8°; 13° *Lettres à un de ses amis intimes* (le baron de Muzell-Stosch), de 1756 à 1768, Berlin, 1781, 2 vol. C'est principalement dans ces trois intéressantes collections qu'il est agréable d'étudier Winckelmann, soit pour suivre les oscillations et les progrès de ses idées, soit pour apprécier son caractère. Dans ces conversations intimes et tendres d'un des hommes les plus sensibles aux charmes de l'amitié, on voit tous les traits de son âme se réfléchir comme dans un miroir. La correspondance de Winckelmann n'a point été traduite dans son entier ; mais Jansen nous a donné ses *Lettres familières*, etc., Amsterdam (Paris), 1781, 2 vol. in-8°. Quelques autres écrits de peu d'importance ont été recueillis dans le premier volume de l'édition complète des œuvres de Winckelmann, par Fernow, etc., Dresde, 1818-1820, 9 tomes en 8 volumes, avec 5 cahiers de planches. Il est malheureux que les éditeurs de cette belle collection n'aient pu y joindre les manuscrits laissés par l'auteur à plusieurs de ses amis (1). On sait qu'il avait achevé un *Traité sur l'état des arts et des sciences en Italie*, un *Discours sur les avantages de l'élocution verbale pour traiter l'histoire moderne universelle*, un *Extrait de Junius sur la peinture des anciens*, et des *Remarques sur les orateurs grecs*. Il est à craindre aujourd'hui que ces trésors ne soient enfouis pour toujours. Dix ans après la mort de Winckelmann, son *Eloge* fut proposé pour sujet de prix par la société des antiquités de Hesse-Cassel ; et la médaille fut adjugée au célèbre Heyne de Gœttingue, qui peu après fit imprimer son ouvrage, Leipsick, 1778. C'est un des morceaux les plus précieux pour l'histoire de Winckelmann. Il en a paru une traduction française par Ch. Brak, Gœttingue, 1783, in-8°. On peut aussi consulter avec fruit la *Notice biographique et littéraire sur J.-J. Winckelmann*, par Gurlitt, Magdebourg, 1797 (en allem.), un vol. in-4°; la *Vie* de l'auteur placée à la tête de l'édition de Fernow, et l'article *Winckelmann* de la Biographie allemande d'Hirsching (édit. d'Ernesti, Leipsick, 1815), qui malheureusement ne contient que des détails biographiques. On sera plus satisfait sous le rapport littéraire en lisant le discours de Charles Morgenstern, Leipsick, 1804, in-4° : *Winckelmann et son siècle*, par Gœthe, Tubingue, 1805, grand in-8°, et un très-beau morceau de madame de Staël, dans son ouvrage : *De l'Allemagne*. L'article anglais de Chalmers (*Gen. Biograp. Dictionary*, t. 32, p. 196) n'est intéressant que par une longue notice sur Anchangeli. Rosetti (Dominique), docte littérateur de Trieste, a publié *les Huit derniers jours de Winckelmann*, supplément de la biographie, extrait des actes originaux de la procédure instruite contre son assassin, avec une préface de Bœttiger et un *fac-simile* de l'écriture de Winckelmann, Dresde, 1818, in-8°. Cet écrit a reparu avec quelques changements sous le titre de *Il sepolcro di Winckelmann in Trieste*, Venise, 1823, grand in-4°, avec 8 gravures. On a trois portraits de Winckelmann. Le premier, gravé par Folin, d'après un dessin que ce même Casanova, dont il supporta si impatiemment l'artifice, fit en médaillon, dans le goût antique, se trouve placé à la tête du troisième volume de la *Nouvelle bibliothèque des belles-lettres et beaux-arts* de Leipsick. Le second est l'ouvrage de la célèbre Angélica Kauffmann. Enfin un troisième a été

(1) L'édition donnée par J. Eiselein, à Donaueschingen, 1825-1829, 12 vol. in-8°, avec un atlas de 40 planches lithographiées, in-fol., est peu estimée. En 1826, il avait paru, à Milan, une traduction italienne des principaux écrits de Winckelmann, en 12 volumes in-12. Elle a reparu, bien plus complète, sous le titre de *Opere, prima edizione italiana completa*, Prato, 1831-1835, 12 vol. gr. in-8°, avec un atlas de 200 planches in-fol.

gravé au burin, à Leipsick, sur un portrait appartenant au comte de Muzell-Stosch, et peint par Maron. C'est à ce dernier que l'on accorde la préférence. En effet, il représente avec une fidélité parfaite la tête de Winckelmann, son front bas, son nez pointu, ses petits yeux noirs, vifs et enfoncés, sa bouche dont les lèvres minces avaient trop d'élévation, mais annonçaient les observations éminemment délicates dont elles devaient être l'organe. L'ensemble expressif et fin de toute sa physionomie plaît davantage à mesure que les yeux s'y attachent, quoique le regard ait quelque chose de défiant et d'interrogateur. Mais cette défiance n'est que celle d'un artiste, et ce regard semble dire : Avez-vous une âme? Êtes-vous digne que l'on vous dévoile Laocoon et Agésandre? est-ce la peine de vous décrire Apollon? P—OT.

WINCKELRIED (Arnold de), surnommé le *Décius des Suisses*, était un simple paysan du canton d'Underwald, qui par son dévouement détermina la victoire de Sempach, en 1386. Une guerre furieuse s'était rallumée entre les seigneurs et les nobles d'une part, et les bourgeois des villes et les paysans libres de l'autre. Le duc d'Autriche Léopold s'était mis à la tête de la noblesse ; il ne parlait que d'écraser l'insolente confédération des Suisses, et de leur faire expier leur rébellion par des supplices. Cent soixante-sept princes ou seigneurs de l'Helvétie et de la Souabe envoyèrent aux cantons, dans l'espace de quelques semaines, des défis et des déclarations de guerre pleines d'outrages et de menaces. Ceux-ci, quoique réduits, par le refus des secours de Berne, aux forces de sept cantons, se préparèrent courageusement au combat. Le 9 juillet 1386, Léopold avait réuni ses forces sous les murs de Sempach (ville à quelques lieues de Lucerne). C'était une armée de plus de 4,000 hommes d'élite, couverts des armures les plus brillantes. Les confédérés occupaient une hauteur défendue par un bois. Ils n'étaient que 1,400 combattants, tous à pied, et la plupart mal armés; mais ils portaient les mêmes épées et les mêmes hallebardes avec lesquelles ils avaient vaincu à Morgarten. Ils formèrent un ordre de bataille serré, ayant la forme d'un coin. Ce fut dans cet ordre qu'après avoir imploré à genoux, suivant leur usage, la protection divine, ils marchèrent à l'ennemi. Les cavaliers de Léopold avaient mis pied à terre par ses ordres. Ils formaient une phalange serrée et hérissée de longues piques. Les Suisses firent de grands efforts pour enfoncer cette phalange. Mais ses boucliers et ses piques semblables à un mur de fer leur opposaient une barrière impénétrable. Déjà leur chef, dangereusement blessé, laissait échapper la bannière de ses mains, lorsqu'on vit Arnold de Winckelried, homme grand et fort autant qu'intrépide, s'élancer hors des rangs, criant à ses compagnons d'armes : « Ayez soin de ma femme et de mes « enfants. Je vais vous ouvrir un passage. » Au même instant il court à l'ennemi, saisit autant de fers de piques que ses bras nerveux en peuvent contenir, et les appuyant sur sa large poitrine, il les entraîne avec lui en tombant. Par cette action héroïque, il assure la victoire à ses compatriotes, qui, passant en foule sur son corps, se jettent dans l'ouverture qu'il leur a faite. Leurs files étroites et serrées y pénétrèrent avec une force irrésistible. Les premiers rangs des ennemis, fatigués et embarrassés de leurs armures, sont renversés par ces hommes intrépides ; la confusion, l'épouvante s'emparent de leur troupe. Les Suisses en profitent pour faire un horrible carnage. Léopold lui-même, désespéré en voyant la défaite des siens, cherche et trouve la mort, et les confédérés restent victorieux sur le champ de bataille. Un service perpétuel fut fondé par eux et se célèbre encore aujourd'hui chaque année, pour le repos des âmes de tous ceux qui périrent dans cette journée glorieuse, et principalement de Winckelried. (*Histoire des Suisses*, par Mallet, vol. 1er, chap. 12.) U—I.

WINCKLER (Théophile-Frédéric), archéologue, naquit en 1771 à Strasbourg, et y fit ses études avec succès, sous la direction de Schweighæuser et d'Oberlin. Atteint par la loi de la réquisition, ses camarades le nommèrent leur capitaine. A la prise du fort Vauban, il fut fait prisonnier de guerre avec son bataillon et conduit en Hongrie. Il parvint, malgré la sévérité de ses gardiens, à se procurer quelques livres, avec le secours desquels il apprit le hongrois et le grec moderne. Ces premières connaissances lui facilitèrent les moyens de faire des observations intéressantes sur les pays qu'il traversait. L'échange des prisonniers de guerre ayant eu lieu, Winckler revint à Strasbourg, et accompagna bientôt après à Paris deux jeunes gens dont on lui avait confié l'éducation. Il suivit, ainsi que ses élèves, le cours d'archéologie que Millin venait d'ouvrir, et s'y distingua par son assiduité. Millin, ayant apprécié les talents de Winckler, lui proposa de l'associer à ses travaux. Trois ans après, une place d'employé du cabinet des médailles étant venue à vaquer, Winckler y fut nommé. L'exactitude qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, sa douceur, sa complaisance, lui méritèrent l'estime de tous les savants. Possédant les langues anciennes et modernes, versé dans l'histoire littéraire et la bibliographie, il s'appliquait avec ardeur à l'histoire des arts, à la numismatique, à la paléographie, etc. Des ouvrages importants ne pouvaient manquer d'être le fruit de ses recherches ; mais une apoplexie foudroyante l'enleva le 20 février 1807, à l'âge de 36 ans. Millin, dans lequel il avait trouvé toute la tendresse d'un père, prononça sur sa tombe un discours touchant qui est inséré dans le *Magas. encyclop.* de cette année. Winckler a fourni plusieurs articles à ce journal, entre autres : une *Notice sur*

les Grecs modernes, sur leur langue et sur quelques ouvrages écrits dans cet idiome (ann. 1799, t. 6, p. 289); et une excellente *Notice sur le vénérable J.-J. Oberlin*, son maître et son ami (ann. 1807, t. 2, p. 72-140). C'est son dernier écrit. On lui doit la traduction du *Voyage à la Chine* par J.-C. Huttner, Paris, 1799, in-18; celle du *Voyage en Suède*, de Lenz; et celle de l'*Essai sur l'histoire des femmes*, de Jacobs. Il est l'éditeur du *Répertoire du vaudeville, ou Recueil des meilleures pièces en vaudevilles*, Iéna et Paris, 1800, 2 part., in-8°, enrichi d'un discours préliminaire et de notes historiques et grammaticales. W-s.

WINCKLER (ARNOLD-WILHELM), humaniste allemand, naquit à Heringen le 27 septembre 1796. Il professa à l'institut pédagogique et académique de Giessen et fit d'importants travaux sur les lettres latines. Il mourut à Lich, dans le grand-duché de Hesse, le 3 juin 1848, laissant les ouvrages suivants : 1° *Dissertatio critica de difficillimis Germaniæ Taciti locis*, 1816; 2° traduction en vers grecs des chants 1 et 2 du poëme de Gœthe intitulé *Hermann et Dorothée*, 1823 (une œuvre au moins curieuse); 3° *Grammaire grecque à l'usage des écoles*, 1825; 4° *Grammaire latine à l'usage des écoles*, 1826 : 5° *Chrestomathie latine complète*, même année; 6° *M. Tullii Ciceronis in M. Antonium oratio philippica secunda annotationibus illustrata*, 1829; 7° l'*Evangile de Jean*, d'après Nonnus, mis en vers allemands, 1839. Encore une œuvre assez singulière. L. R-L.

WINCKLER. *Voyez* WINKLER.

WIND (SAMUEL), polygraphe néerlandais, naquit en 1794. Il devint vice-président de la cour judiciaire de la Zélande et président de la société des sciences de cette province. Il mourut à Middelbourg le 19 août 1859, laissant les ouvrages suivants : 1° *Singularités de la loi pénale de la Néerlande*, 1827; 2° *Bibliothèque des historiens néerlandais*, 1831-1836; 3° *Fragments d'un ouvrage sur le roman de chevalerie de Huon de Bordeaux*, 1847; 4° diverses dissertations insérées dans le recueil des travaux de la seconde classe de l'institut royal de la Néerlande. L. R—L.

WINDECK (EBERHARD), né à Mayence, vint de très-bonne heure a la cour de l'empereur Sigismond, qui l'employa, pendant quarante ans, dans les missions les plus importantes. Il écrivit en allemand la vie de ce prince, et il continua l'histoire d'Allemagne jusqu'à l'an 1442. On loue sa franchise et son exactitude. Mencken, dans ses *Script. rer. german.*, t. 1, a publié le travail de Windeck, sous ce titre : *Eberhardi Windeckii historia vitæ imperatoris Sigismundi vernacula, ex vetustissimo et fere coævo exemplario bibliothecæ ducalis Saxo-Gothanæ, nunc primum edita, cum codice manuscripto recentiori diligenter collata, revisa et ad justam annorum seriem redacta*. G—Y.

WINDELFETS. *Voyez* WIDENFELDT.

WINDER (HENRI), théologien anglais, de la classe des *dissenters*, naquit en 1693 à Hutton-John, dans la paroisse de Graystock, en Cumberland. Il fut, à l'âge de vingt-deux ans, élu pasteur d'une congrégation à Tunley, en Lancashire, et en 1718 fut transféré, au même titre, à Castle-Hey, à Liverpool. Il dirigea cette société jusqu'à sa mort, arrivée le 9 août 1752. On lui doit un ouvrage estimé, ayant pour titre : *Histoire critique et chronologique de l'origine, des progrès, du déclin et de la renaissance de la science, principalement religieuse*, en deux périodes : celle de la tradition depuis Adam jusqu'à Moïse, et celle de l'Ecriture depuis Moïse jusqu'au Christ. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1759, 2 vol. in-4°; elle est précédée de mémoires sur la vie de l'auteur, par George Benson. L.

WINDHAM, gentilhomme anglais, né à Norfolk, vers le commencement du 16° siècle, fut un des premiers commerçants et navigateurs de sa nation. En 1551, il fit voile pour le Maroc sur un vaisseau qui lui appartenait, et n'ayant pour objet, du moins ostensible, dans ce premier voyage, que de reconduire dans leur patrie deux princes maures qui se trouvaient en Angleterre. On sait qu'à cette époque les Portugais s'arrogeaient le droit exclusif du commerce d'Afrique; cependant Windham y fit encore deux voyages furtivement. Alors il fit part de ses projets à plusieurs personnes riches, qui, les ayant goûtés, réunirent des fonds considérables et armèrent trois vaisseaux, dont Windham eut le commandement. Il mit à la voile le 1er mai 1552 de King's road, près de Bristol. Le temps fut si favorable qu'en quinze jours il arriva sur les côtes de Barbarie, au port de Zafia. Les marchandises furent portées par terre jusqu'à Maroc. Windham passa ensuite dans un autre port, où il se défit du reste de sa cargaison. Peu après le vice-roi vint le visiter avec beaucoup de politesse. Etant passé de là aux Canaries et son vaisseau, qui faisait une voie d'eau, l'ayant forcé d'y relâcher, les Espagnols témoignèrent beaucoup de mécontentement à la vue des caravelles qui faisaient partie de son escadre. Cependant il les avait achetées des Portugais; mais, s'imaginant qu'elles avaient été enlevées à des armateurs de leur nation, les Espagnols tombèrent sur les Anglais, qui se défendirent courageusement. Ils firent même le gouverneur prisonnier. Toutefois l'affaire s'éclaircit; les Espagnols convinrent de leur tort et rendirent quelques Anglais, qu'ils échangèrent contre leur gouverneur. Il était temps que ceux-ci se retirassent; car il arrivait dans le même lieu des vaisseaux portugais, par lesquels ils eussent été maltraités, cette nation ne voyant pas sans une extrême jalousie que les Anglais commençaient à s'emparer du commerce de Barbarie. Sur la fin d'octobre, Windham arriva à Londres et s'y fit dédommager par les marchands espagnols de la perte qu'il avait essuyée aux Canaries. L'année suivante, l'amour des voyages le remit en mer; il pouvait

se flatter d'un grand succès s'il n'eût pas nui lui-même à son entreprise par la hauteur et la violence de son caractère. Il s'était lié d'amitié avec Antoine Anez Pintéado, Portugais disgracié, mais homme d'un grand mérite et d'une expérience consommée dans la marine et le commerce de la Guinée. Ils devaient partager entre eux l'autorité ou plutôt, réunissant leurs vues et leurs lumières, ils devaient n'avoir qu'un même intérêt, qu'un même esprit ; mais à peine eurent-ils dépassé Madère que Windham, se livrant à toute la dureté et à l'arrogance de son caractère, traita indignement Pintéado et se sépara de lui, ce dont il se trouva bientôt fort mal, car il fit de très-mauvaises affaires et mourut sur la côte de Guinée, dans la misère et abandonné de tout le monde. M—LB.

WINDHAM (JOSEPH), artiste et antiquaire anglais, né en 1739, à Twickenham, fit ses études à l'école d'Eton et au collége du Christ, à Cambridge, auquel il fut agrégé. Conduit surtout par son penchant pour l'architecture et la recherche des antiquités, il voyagea ensuite en France, en Italie et en Suisse. Un goût délicat dans les arts du dessin se joignait chez lui à une érudition profonde et variée. Pendant son séjour à Rome, il observa et mesura avec une grande exactitude les restes que cette ville offre encore de l'architecture ancienne et particulièrement des bains ; mais peu jaloux de se créer un nom, il donna les plans de ces objets à M. Ch. Cameron, architecte, qui les fit graver et les plaça dans son grand ouvrage sur les *Bains des Romains* (1772, in-fol.). Une grande partie du texte de ce livre fut due également à Joseph Windham, qui, devenu membre de la société des *dilettanti*, rédigea aussi le texte presque entier du second volume des *Antiquités ioniennes*, publiées par cette compagnie savante. Le second volume de l'ouvrage de Stuart sur Athènes a de même profité de ses communications libérales. Malgré sa modestie, son mérite ne put rester toujours ignoré. La société royale de Londres l'appela dans son sein, ainsi que celle des antiquaires, où il fut, pendant trois années, membre du conseil, et dont il refusa la vice-présidence. Le seul écrit qui porte son nom est inséré dans le sixième volume de l'*Archéologie : Observations sur un passage de l'*Histoire naturelle *de Pline relatif au temple de Diane à Ephèse,* avec 2 planches. L'auteur mourut en janvier 1811. L.

WINDHAM (WILLIAM), ministre d'Etat anglais, descendait d'une ancienne famille du comté de Norfolk et naquit à Londres, le 3 mai 1750. Il fit des études brillantes à l'université d'Oxford et voyagea sur le continent. L'amour des sciences et le désir d'explorer le globe le portèrent à s'embarquer, en 1773, pour une expédition destinée à chercher un passage vers le pôle nord ; mais il souffrit tellement du mal de mer qu'il revint en Angleterre, où, pendant la guerre d'Amérique, il manifesta, jeune encore, la plus vive indignation contre les ministres qui venaient de la provoquer. Devenu ainsi orateur populaire et whig déterminé, il entra, en 1782, au parlement, où il siégea dans le parti de l'opposition, à côté de Charles Fox. En 1784, Burke le choisit pour le seconder dans sa motion relative aux représentations à faire au roi sur l'état de la nation. Il se montra encore fort opposé au ministre Pitt, en 1789, dans l'affaire de la régence, où il se prononça pour que l'on accordât des pouvoirs illimités au prince de Galles. En 1791, lors de la mésintelligence qui se manifesta avec la Russie, il contribua par son éloquence au maintient de la paix en conjurant les desseins du ministère. Il s'éleva ensuite contre le bill de la loterie et contre la traite des noirs. Mais le spectacle de la révolution française le fit ensuite changer totalement d'opinion, et il déserta les rangs de l'opposition avec Burke, pour venir grossir les rangs du parti ministériel, devenu le parti national par la défection d'une foule de whigs, qui redoutaient l'influence des principes démocratiques. A la fin de 1792, il s'opposa, ainsi que Burke, à la proposition d'une réforme parlementaire, en déclarant que, « quelque « étrange que dût paraître sa conduite, les cir« constances étaient telles qu'il voterait désor« mais avec ceux dont il avait précédemment « réprouvé les opérations et contre ceux dont « les opinions avaient été jusqu'alors en harmo« nie avec les siennes ». A la séance du 2 février suivant, il répliqua avec beaucoup d'éloquence, à l'occasion de la mort de Louis XVI, au discours de Fox, son ancien ami, qui, improuvant la guerre, demandait qu'on ouvrît des négociations. Il démontra que la France n'était pas dans un état qui permît de négocier avec elle. Fox, à la séance du 18, ayant tenté un dernier effort pour faire adopter ses propositions, Windham lui répondit de nouveau avec un plein succès. Dans toute cette session, il seconda avec beaucoup d'énergie, de concert avec Burke, le système du principal ministre Pitt, et lorsque le roi ouvrit la session de 1794, il déploya tous ses moyens oratoires pour repousser les vues et les doctrines des membres de l'opposition, qui se déclaraient les champions de la révolution française. Le 21 janvier, il détruisit l'effet qu'avait pu produire le discours long et fleuri dans lequel Sheridan, passant en revue, avec beaucoup de sévérité, les opérations de la dernière campagne, avait conclu par demander qu'on saisît la première occasion de faire la paix, et avait fait allusion, en parlant des entraves que les Français mettaient au commerce, à ces paroles proférées jadis par Windham lui-même : « Périsse « notre commerce, pourvu que nous conservions « notre constitution ! » Windham, justifiant la guerre, contesta le principe si souvent allégué qu'une nation n'avait pas le droit de se mêler

du gouvernement d'une autre nation. « Qui « osera nier, ajouta-t-il, que les Français n'aient « tenté eux-mêmes, les premiers, de se mêler du « gouvernement des autres peuples, et que de« viendrait l'équilibre de l'Europe si l'on n'avait « pas le droit de se contrôler mutuellement? » A la séance du 10 mars, où fut traitée l'affaire de Muïr et Palmer, condamnés à la déportation pour délits révolutionnaires, la discussion ayant roulé principalement sur les formes observées dans ce procès, Windham dit qu'il ne s'agissait pas d'examiner si la loi était juste et politique, mais si les sentences rendues étaient légales. Il se plaignit qu'au lieu d'aborder franchement la question, Sheridan ne se fût arrêté qu'à faire des rapprochements avec d'anciennes opinions de quelques membres de la chambre, qui n'avaient aucun rapport à la discussion actuelle; car quelles que pussent avoir été jadis les idées de ces honorables personnages (1) relativement à la réforme parlementaire, une plus longue expérience et l'exemple terrible d'un peuple voisin les avaient suffisamment avertis que ces idées étaient erronées Dans l'importante discussion qui eut lieu le 28, au sujet des levées de volontaires par souscription, il défendit cette mesure ministérielle, et selon l'expression de l'époque, employée à son égard, il terrassa Fox avec la *massue démosthénique*. Ne craignant pas d'aborder la question au fond et de plaider la cause de la prérogative royale qu'il regardait comme le palladium de la liberté et de la constitution, il trouva très-déplacé que certaines gens réclamassent le privilége d'être les seuls gardiens, les seuls amis de la constitution et cita, à ce sujet, le mot d'un Espagnol qui disait : *Défendez moi de mes amis, je me charge de mes ennemis*. « Les jacobins, en France, ajouta-t-il, « ont ainsi commencé par s'appeler les amis « de la constitution, et ils l'ont si tendrement « aimée qu'ils l'ont détruite. » Windham avoua qu'en 1782 il était du nombre de ceux qui s'étaient opposés aux souscriptions volontaires : « Si c'est une erreur, dit-il, j'en conviens sans « honte; mais je croyais alors la guerre d'Amé« rique injuste, au lieu que la guerre actuelle « me paraît fondée sur l'équité. Je ne me suis « point écarté de mes principes; si quelques-uns « de mes amis d'alors me reprochent de m'être « éloigné d'eux, je leur dirai avec plus de raison « que ce sont eux qui se sont éloignés de moi.... » Le 13 mai, il fut nommé membre du comité secret chargé d'examiner les papiers relatifs aux manœuvres séditieuses récemment découvertes. Pitt ayant proposé un bill pour la suspension de l'acte d'*habeas corpus*, de graves débats s'engagèrent; Windham répondit à Sheridan, qui attaquait le bill proposé comme contraire à la constitution. Son discours, prononcé avec chaleur et conviction, fit une si grande impression sur la chambre que Fox crut devoir y répondre par le développement de toute son éloquence. Mais dans ce grand débat, la majorité finit par assurer la victoire à MM. Pitt, Dundas et Windham. Au mois de juillet suivant, Pitt ouvrit l'entrée du ministère au duc de Portland, afin de fortifier son administration, et Windham y entra comme membre du conseil privé, ayant le département de la guerre. Dès qu'on le vit ministre, on l'accusa de n'avoir déserté le parti *stérile* de l'opposition que pour les *émoluments productifs* de la cour. Aux réélections qui eurent lieu vers cette époque, il se mit sur les rangs comme candidat de la ville de Norwich; il avait pour concurrent un avocat de Londres nommé Minguay, et son élection fut très-disputée par les efforts du parti qui lui était opposé, parti très-nombreux dans cette ville manufacturière; toutefois une majorité de 1236 voix contre 707 assura son triomphe. Il ne montra pas moins d'énergie dans le conseil. Convaincu de l'importance du parti royaliste de la Vendée et de la Bretagne, qu'on avait trop négligé, il fut d'avis que c'était surtout en France qu'il fallait combattre la révolution, et il appuya fortement un mémoire que le comte de Puisaye présenta à cette époque au ministère anglais, pour lui faire adopter le plan d'une expédition en Bretagne, et il eut même plusieurs conférences avec ce chef des royalistes français, en présence de ses collègues. Dans de telles dispositions, il se trouva naturellement porté à combattre la motion, qui fut renouvelée au parlement, pour que le ministère intercédât auprès de l'Autriche, afin d'obtenir la délivrance de Lafayette et de ses compagnons de captivité. Condamnant ouvertement l'intérêt qu'on avait tenté d'inspirer pour le captif d'Olmutz, il prononça la sentence « qu'il ne faut jamais pardon« ner à ceux qui commencent les révolutions ». Le ministère, craignant, au printemps de 1795, la lassitude et le découragement des royalistes bretons et vendéens, dont il entretenait les illusions et les espérances, se décida enfin, sur l'avis de Windham, à ordonner l'armement projeté sur les côtes de France. Ce ministre, approuvant les dispositions préliminaires de M. de Puisaye, lui remit deux lettres adressées aux différents chefs de la Bretagne et de la Vendée : rien n'y était omis pour les disposer à faire un effort au moment où l'expédition se présenterait en vue des côtes. On sait par quel concours de circonstances imprévues cette expédition échoua (*voy.* SOMBREUIL). Après les événements de Quiberon, Windham eut la franchise de s'accuser lui-même au parlement d'avoir provoqué cette malheureuse entreprise, déclarant que Pitt s'y était opposé. Pitt prit la parole et dit qu'il ne s'agissait pas de savoir quelle avait été dans le conseil l'opinion de chaque ministre, que tous devaient également répondre de ce qui avait été

(1) Le duc de Portland et Pitt.

décidé. Windham continua de favoriser le parti royaliste, et après la première pacification de la Bretagne et de la Vendée, il fit accorder à M. de Puisaye et à quelques-uns de ses compagnons d'armes un établissement dans le Canada. Au mois de juin 1797, lors du conseil tenu au sujet des conférences de Lille avec le directoire de France, il se déclara hautement contre la paix et fut de tous les ministres celui qui parut vouloir le plus franchement le retour de la royauté en France et la ruine de tout autre gouvernement. Ce fut surtout à l'époque de la seconde coalition, en 1799, qu'il sembla poursuivre ce système avec le plus de ténacité. Le 27 octobre, il témoigna à la chambre des communes son étonnement de ce qu'on approuvait la mesure de convertir la milice en troupes de ligne, quand d'un autre côté on s'opposait à l'emploi de ces forces; il prétendit que l'Angleterre ne devait pas se borner à la défense de ses rivages et aux intérêts de son pays, et il demanda encore à cette occasion que l'on mît à profit les dispositions d'une partie de la nation française pour le rétablissement de la royauté, qu'il regardait désormais comme assuré et comme la « chose la plus « avantageuse pour les intérêts de la Grande-« Bretagne et pour l'exécution parfaite de ses « projets ». Déjà, en effet, 60,000 royalistes étaient en armes dans les quatorze départements de l'Ouest par l'impulsion du cabinet anglais. Mais tout à coup la perte de la bataille de Zurich, la honteuse issue de l'expédition de Hollande et le retour de Bonaparte d'Egypte, en changeant la face des affaires, firent évanouir les projets de contre-révolution dont Windham était le principal mobile. Le 27 juin 1800, il parla pour qu'on tolérât en Angleterre le papisme et les débris de l'Eglise gallicane. Le 18 novembre, il combattit la motion de M. Jones, demandant la remise à la chambre d'une copie de la lettre de l'amiral Keith au général Kléber, en disant que, « si l'on « faisait un crime aux ministres d'avoir donné « des instructions qui eussent fait rompre la « convention d'El-Arich, en Egypte, il faudrait « abandonner toutes les conquêtes pour ne pas « arrêter les négociations » (*voy.* KLÉBER). Il essaya aussi, le 1er décembre, de justifier l'Autriche, accusée d'abandonner les intérêts de l'Angleterre, s'attachant à repousser le reproche que Sheridan faisait aux ministres de n'avoir jamais voulu sincèrement la paix. Il s'éleva de nouveau, le 3 février 1801, contre les propositions de paix avec la France et assura que tant qu'il ne se serait pas opéré un changement total dans la politique du gouvernement français, une pareille proposition serait dérisoire. Cependant le besoin d'une paix dont toutes les autres puissances donnaient l'exemple se faisant de plus en plus sentir, le changement de ministère devint inévitable, et le roi George accepta, le 5 février, la démission de Windham, de Pitt et de leurs collègues. La retraite de tels hommes, à une époque si critique, fixa vivement l'attention du parlement, et il y fut question d'une enquête sur la conduite des ministres. Windham défendit, avec toutes les ressources de son talent et toute la chaleur de l'intérêt personnel, le bill d'oubli (*bill of indemnity*) proposé en faveur des hommes publics qui, dans ces temps d'orages, auraient pu commettre des erreurs dans l'arrestation ou la détention de personnes suspectes. Mais les approches de la pacification avec la France semblèrent le raffermir encore dans son opposition, et on le vit repousser très-vivement les assertions de M. Tierney au sujet des concessions à faire à la France pour avoir la paix, en disant que son agrandissement excessif devait au contraire engager l'Europe entière à se liguer contre elle. Depuis cette époque, il ne laissa échapper aucune occasion de développer les mêmes principes, et il sonna constamment l'alarme sur les projets ambitieux et les envahissements successifs de Napoléon. Le 30 octobre 1802, il s'éleva avec beaucoup de force contre les préliminaires de la paix qui venaient d'être conclus, et loin de se réjouir de cet événement, il représenta l'Angleterre comme couverte d'un crêpe funèbre. Il chercha ensuite à prouver que les arrangements relatifs à l'île de Malte n'étaient, dans la réalité, qu'une cession déguisée de cette île à la France; puis, remontant aux premières causes de la guerre, il dit qu'on avait manqué le but en poursuivant la conquête des colonies; il rappela les expéditions de Toulon et de Quiberon, s'applaudit de les avoir approuvées et vanta la fermeté de son ami Pitt, qui avait réclamé sa part de la responsabilité. Il termina ce discours très-éloquent par un effrayant tableau du triomphe des principes révolutionnaires, et un peu plus tard, il accusa de nouveau les ministres d'incapacité, répétant que les vues de la France étaient d'enchaîner la Grande-Bretagne et de la réduire à l'état d'impuissance dont elle avait frappé le continent. Il les attaqua surtout avec la dernière violence, lorsqu'ils proposèrent la prorogation du parlement à une époque où, selon lui, l'ambition démesurée de Napoléon avait placé l'Angleterre dans un danger sans exemple, et à la rentrée du parlement il se livra aux provocations de guerre les plus vives. En 1803, il continua d'être le chef de la nouvelle opposition, qui se composait du parti Grenville, et la guerre s'étant rallumée, ses prédictions semblèrent s'accomplir et ses principes triompher. Le 6 juin, il combattit le plan des ministres pour l'organisation de l'armée. Windham provoqua ainsi la dissolution du ministère Addington, et Pitt reprit en 1804 les rênes du pouvoir, mais ne comprit que très-peu de ses anciens collègues dans la nouvelle administration; Windham s'en trouva exclu. Soit qu'il en eût du ressentiment, soit qu'il désapprouvât les opérations de Pitt, il les

attaqua souvent avec amertume. A la mort de ce grand homme, arrivée en janvier 1806, il témoigna son étonnement qu'après les événements désastreux qui avaient marqué les six derniers mois de son ministère, on voulût accorder à sa mémoire des honneurs publics, et il réclama surtout contre la qualification d'*excellent homme d'Etat*, qu'on lui avait donnée. Toutefois il appuya la proposition de mettre ses dettes à la charge de l'Etat. L'administration ayant alors été totalement changée, Windham reprit le portefeuille de la guerre dans le nouveau ministère formé par lord Grenville et Fox. Une des premières mesures proposées par les nouveaux ministres fut un changement dans le système militaire. Le 3 avril, Windham présenta son plan à la chambre des communes. Comme c'était un point dont la décision intéressait le crédit du dernier ministère, l'opposition réunit toutes ses forces pour le combattre, mais il passa dans les deux chambres après des débats très-vifs, et trois autres bills complétèrent le nouveau système. La mort de Fox ayant encore une fois opéré la désorganisation du ministère, Windham quitta ses fonctions et redevint simple membre du parlement, où il se plaça de nouveau sur les bancs de l'opposition. Lors de la rentrée des chambres, en 1808, il se plaignit avec amertume de la conduite du gouvernement à l'égard du Danemarck et du Portugal, et il parla aussi avec beaucoup d'éloquence, le 24 février 1809, contre les résultats de l'expédition de la Corogne, qu'il attribua à l'impéritie des ministres. S'il prit moins de part aux discussions intéressantes de la fin de cette session et du commencement de celle de 1810, l'état de sa santé en fut la seule cause. Il mourut le 4 juin 1810, des suites d'une opération chirurgicale, qui avait d'abord semblé être couronnée d'un plein succès. Tous les partis s'accordèrent alors à rendre hommage à son désintéressement, à son courage et surtout à son mépris pour les petits artifices de la politique. On convint généralement que c'était un homme d'Etat d'un grand talent et d'une sagacité profonde. Comme orateur, il était doué d'une grande facilité d'expression, excellait dans l'argumentation, et, maniant avec une rare habileté le sarcasme, s'était placé, sous ce dernier rapport, à côté des athlètes les plus redoutables de la chambre. On assure qu'il jugeait sévèrement ses compatriotes ou du moins les classes inférieures, qu'il regardait comme inévitablement condamnées à une brutalité sauvage, et qu'il exprimait cette opinion avec l'originalité et la vigueur qui le caractérisaient comme homme d'Etat et comme moraliste. Th. Amyot a publié, en 1812, les *Discours de W. Windham au parlement*, précédés d'une notice sur sa vie, 3 vol. in-8°. B—P.

WINDHEIM (CHRÉTIEN-ERNEST DE), professeur de philosophie et de langues orientales à l'université d'Erlangen, était né, le 29 octobre 1722, à Wernigerode, d'une famille noble. En 1747, sur la proposition de Mosheim, son maître, il fut nommé professeur de philosophie à Gœttingue, et fut appelé plus tard à Erlangen. Il mourut le 5 novembre 1766, à Tinmemroda, dans la principauté de Blankenbourg. L'université d'Erlangen publia un programme où ses écrits sont indiqués. Les plus remarquables sont : 1° *De Paulo gentium apostolo, contra Thom. Morganum*, Halle, 1745, in-8°; 2° *Preuve philosophique de la réalité des miracles* (allem.), Helmstædt, 1746; 3° *De la dernière fin que Dieu s'est proposée en créant cet univers* (allem.), ibid.; 4° *Observationes theologico-historicæ ad Benedicti XIV pontificis maximi nuperam ad episcopum Augustanum epistolam, quibus, cum de aliis rebus, tum de sanctis Ecclesiæ romanæ rituque canonizandi, disseritur*, Helmstædt, 1747; 5° *Bibliothèque philosophique de Gœttingue* (allem.), Gœttingue et Erlangen, 1748 à 1757, 9 vol. in-8°; 6° *Examen argumentorum Platonis pro immortalitate animæ humanæ*, Gœttingue, 1749; 7° *Recherches historiques sur la vie et le gouvernement de David* (allem.), Gœttingue, 1749, in-8°; 8° *Ad orationis aditus de usu scholarum contra Hobbesium*, Erlangen, 1750; 9° *Examen du Traité publié par Midleton sur les miracles de l'Eglise chrétienne après la mort des apôtres* (allem.), Erlangen, 1750, in-4°; 10° *Fragmenta historiæ philosophicæ, sive Commentarii philosophorum vitas et dogmata illustrantes*, Erlangen, 1753, in-8°; 11° *Description de l'Orient, de l'Egypte, des îles de l'Archipel, de l'Asie, de la Thrace, de la Grèce et de quelques parties de l'Europe, par Pococke, traduit de l'anglais en allemand*, Erlangen, 1755; 12° *Antiquités chronologiques des plus anciennes monarchies, depuis le commencement du monde, pendant 5,000 ans, par Jackson, traduit de l'anglais en allemand*, Erlangen, 1756, in-4°; 13° *De subsidiis et difficultatibus in addiscendis antiquitatibus christianis*, ibid.; 14° *Méthode pour démontrer à fond la vérité, la divinité de la religion chrétienne, et pour la défendre contre les impies et les déistes, à l'usage des leçons académiques* (allem.). On peut consulter, sur la vie de ce savant : *Memoria viri dum viveret generosiss. atque ampliss. C. E. de Windheim*, Erlangen, 1766, in-fol. G—Y.

WINDING. *Voyez* VINDING.

WINDISCH (CHARLES-GOTLIEB DE), né à Presbourg le 28 janvier 1725, fut nommé en 1789 premier magistrat de cette ville, et y mourut le 31 mars 1793, après avoir publié divers ouvrages précieux pour l'histoire et la littérature de la Hongrie; ils sont tous écrits en allemand : 1° l'*Ami de la vertu, feuille hebdomadaire*, Presbourg, 1767 à 1769, 3 vol. in-8°; 2° *Feuille hebdomadaire pour les sciences et les arts*, Presbourg, 1771 à 1773, 3 vol. in-8°; 3° *Description politique, géographique et historique du royaume de Hongrie*, Presbourg, 1772, in 8°; 4° *Histoire abrégée de la Hongrie, depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos jours*, Presbourg, 1778, in-8°, réimprimé en

1784; 5° *Géographie du royaume de Hongrie*, Presbourg, 1780, 5 vol. in-8°, réimprimé en 1790; 6° *Magasin de Hongrie, contenant des recherches pour l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle et la littérature de ce royaume*, Presbourg, 1781 à 1788, 4 vol. in-8°; 7° *Nouveau magasin de Hongrie*, Vienne, 1792, in-8°. G—Y.

WINDISCHGRÆTZ (ALFRED, prince DE), maréchal autrichien, né le 11 mai 1787 à Bruxelles, appartenait à une des plus anciennes familles de la Styrie; son origine remonte au 11e siècle. Au mois de mai 1804, le comte son père fut élevé au rang de prince de l'empire, mais deux ans plus tard l'empire germanique était détruit. En 1822, l'empereur d'Autriche rendit le titre de prince au chef de cette opulente famille. Destiné dès sa première jeunesse à la profession des armes, l'héritier de cette race entra au service à l'âge de dix-sept ans comme lieutenant dans les uhlans de Schwarzenberg; il prit part aux campagnes de 1805 et de 1809; son mérite personnel joint à sa naissance lui procura un avancement rapide; en 1813, il était lieutenant-colonel; il se distingua à la sanglante journée de Leipsick, et il reçut, en récompense de sa valeur, le rang de colonel du régiment de cuirassiers autrichiens dont le grand-duc Constantin était le chef honoraire. Dans le cours de la campagne de 1814, le jeune colonel rendit d'importants services: lorsque les alliés furent contraints de se replier après les défaites de Montmirail et de Montereau, il protégea près de Troyes par des charges vigoureuses sept fois réitérées la retraite de l'armée; il ne montra pas moins de fermeté au combat de la Fère-Champenoise, où la cavalerie coalisée enveloppa et écrasa sous le poids du nombre une division française qui couvrait les approches de Paris. Nommé en 1826 général-major et gouverneur de la ville de Prague; en 1830, chevalier de l'ordre de la Toison d'or; en 1832, propriétaire du régiment des dragons de Vincent, le prince devint, l'année suivante, général de division et feld-maréchal lieutenant. Sa vie, qui s'écoulait paisiblement dans les loisirs de la paix depuis trente-quatre ans, devait être vivement agitée en 1848. La tourmente révolutionnaire partie de Paris se fit promptement sentir dans toute l'Europe; elle devait sévir fortement en Autriche; après avoir quelque temps commandé à Vienne, le prince demanda à revenir à Prague, où il jugeait sa présence utile; il y voyait surgir une agitation menaçante qu'il se flattait de maîtriser. Cette grande ville était alors livrée à des troubles très-sérieux; le parti bohême voulait l'indépendance du pays et la réunion en un Etat isolé des populations slaves jusqu'alors soumises au sceptre de l'Autriche. Au milieu des insurrections qui éclataient de toutes parts et placé dans une situation des plus difficiles, l'empereur Ferdinand autorisa la réunion de la diète de Bohême. Elle s'ouvrit le 2 juin, et d'abord on vota des actions de grâces au souverain qui rendait aux Tchèques leurs droits longtemps méconnus; mais bientôt la discorde éclata. Le prince ayant refusé de faire délivrer des armes à la population, la lutte s'engagea, les barricades s'élevèrent. La princesse de Windischgrætz, née Schwarzenberg, s'étant imprudemment placée à une des fenêtres du palais, fut tuée d'un coup de feu parti, dit-on, de la main d'une femme cachée derrière une croisée voisine; un de ses fils reçut également une blessure mortelle; le prince, menacé un moment de tomber aux mains des émeutiers, n'eût pas échappé à leur fureur. Il montra, au milieu des coups si rudes qui le frappaient, une fermeté inébranlable; les troupes qu'il dirigea vigoureusement en payant de sa personne l'emportèrent dans cette sanglante bataille des rues; le canon brisa les barricades; les insurgés ne trouvèrent aucune sympathie dans les rangs de l'armée, et la population des campagnes ne vint point à leur secours; le 14 juin au matin, la victoire était décidée; le congrès slave était dissous et Prague restait sous le régime de l'état de siége. La tranquillité régna depuis de ce côté, et la Bohême ne donna plus de soucis au gouvernement autrichien si rudement éprouvé. Bientôt l'énergie de Windischgrætz put se montrer sur un nouveau théâtre; il fut appelé au grade de feld-maréchal et il reçut le commandement en chef de toutes les armées autrichiennes en dehors de l'Italie. C'était le moment où le parti révolutionnaire était maître de Vienne; les étudiants, les exaltés, une foule d'aventuriers accourus de divers points de l'Allemagne repoussaient l'autorité de l'empereur. Un comité de salut public avait été institué et l'anarchie arrivait à son comble. Mais Jellachich marchait avec les Croates contre la ville insurgée, et Windischgrætz avait réuni des forces imposantes venues de la Gallicie et de la Moravie. Le 22 et le 24 octobre, il accorda, par deux fois, vingt-quatre heures pour se soumettre; un nouveau délai de quarante-huit heures fut accordé le 26; les insurgés n'en attendirent pas le terme pour attaquer les troupes impériales; ils furent repoussés; le 28 au matin, le prince ordonna d'enlever plusieurs faubourgs; on se rendit maître sans beaucoup de perte de ce qu'on voulait occuper. Le 29, une autre partie des faubourgs fut prise après un combat assez vif. Dans la nuit du 29 au 30, la reddition fut décidée; le prince avait refusé d'écouter aucune condition: le conflit recommença le 31; des bandes d'insurgés ayant voulu s'opposer à l'entrée des troupes, elles furent mises en déroute. L'autorité impériale était rétablie sur ce point, mais elle était encore repoussée en Hongrie, et il y avait là une armée nombreuse et brave qu'il était difficile de vaincre. On ne voulut pas laisser à l'insurrection le temps de grandir, et au mois de décembre, malgré les rigueurs de la saison, Windischgrætz entrait en campagne. Les forces placées sous

ses ordres montaient à 50,000 hommes avec 200 pièces de canon, et il avait avec lui l'énergique Jellachich. D'autres corps d'armée marchaient de divers côtés, et le succès des armes impériales ne semblait pas douteux. Les Hongrois furent forcés de reculer; les villes de Presbourg, de Raab, de Pesth furent évacuées, mais le généralissime ne profita pas de ses succès. Au lieu de marcher en avant, de disperser des adversaires mal organisés, il s'arrêta à Pesth et il y resta dans l'inaction au moment où une conduite vigoureuse aurait probablement terminé la guerre. Il parut croire qu'il suffisait de lancer des décrets sévères pour pacifier le pays. Bientôt s'élevèrent des dissentiments entre Jellachich, organe des prétentions slaves, et le prince représentant de la centralisation impériale; l'insurrection profita de ces circonstances pour se développer, pour s'armer, pour faire des courses hardies. Le général qui avait montré tant de vigueur à Prague et à Vienne se laissait tenir en échec par des forces inférieures; il reculait sans avoir subi quelque revers sensible; ses hésitations continuelles équivalaient pour les Hongrois à une bataille qu'ils auraient gagnée. L'empereur se décida enfin à le rappeler en lui donnant pour successeur le général Welden. Windischgrætz se retira en Bohême sur ses terres. Il s'y occupa de la rédaction d'un ouvrage qui parut à Vienne en 1851 : la *Campagne de Hongrie pendant l'hiver de 1848-1849*; consacré à justifier la conduite du généralissime, ce livre ne doit être consulté qu'avec circonspection, mais il n'en offre pas moins sur les opérations militaires de très-importants renseignements. Le prince de Windischgrætz mourut peu de temps après, le 21 mars 1862. B—N—T.

WINDISCHMANN (CHARLES-JOSEPH-JÉROME), philosophe allemand, né le 24 août 1775 à Mayence, commença ses études d'abord au gymnase, ensuite à l'université de sa ville natale; elles furent interrompues lorsque la guerre vint étendre ses ravages sur les rives du Rhin. Windischmann suivit ses parents qui se réfugièrent à Wurzbourg, et il s'y livra à l'étude de la médecine, sans négliger celle de la philosophie. Après avoir passé un an à Vienne, il revint à Mayence, où la tranquillité était rétablie, et il s'occupa avec zèle à étendre le cercle de ses connaissances. En 1801, nommé médecin de l'électeur de Mayence, il se rendit à Aschaffenbourg, où l'on cherchait à reconstituer les débris de l'université; il fit des cours de philosophie, d'histoire et d'histoire naturelle; deux ans plus tard il fut chargé de l'enseignement de l'histoire universelle et de la philosophie; en 1811 les fonctions de bibliothécaire lui furent confiées. L'université de Bonn ayant été établie en 1818, il fut chargé du cours de philosophie, tout en faisant partie de la faculté médicale. S'éprenant des doctrines philosophiques de Schelling, les combinant avec son penchant pour le mysticisme, il s'éloigna du catholicisme. auquel il était resté attaché jusqu'alors, et il se forgea un système. Après plus de vingt ans de résidence à Bonn, il mourut dans cette ville le 23 avril 1839. Ses écrits sont nombreux, mais ils sont peu estimés aujourd'hui, surtout ceux de la dernière période de sa vie où il se laisse aller à son goût pour le merveilleux. On ne lit plus aujourd'hui l'*Exposition de l'idée de la physique* (insérée dans le *Nouveau journal de philosophie spéculative* de Schelling, 1802); — les *Idées concernant la physique*, tome 1er (et le seul), Wurzbourg, 1805; — *De l'anéantissement du temps par lui-même*, Heidelberg; — *Considérations critiques sur les destinées de la philosophie dans l'époque moderne*, Francfort, 1825. Très-préoccupé des doctrines venues autrefois de l'Asie et auxquelles il accordait une importance qui n'existait que dans son imagination, Windischmann entreprit un grand travail intitulé *Le rôle de la philosophie dans l'histoire universelle;* il n'en a publié que la première partie : *Des origines orientales de la philosophie*, et ce travail, ne reposant nullement sur des bases solides, est tombé dans l'oubli. Comme médecin, Windischmann montra peu de jugement en se déclarant en faveur de cures opérées par le magnétisme et par des interventions surnaturelles. Les guérisons miraculeuses attribuées au prince de Hohenlohe trouvèrent en lui un défenseur zélé, mais il ne réussit pas à faire beaucoup de prosélytes. Z—B.

WINDISCHMANN (CHARLES-JOSEPH), fils du précédent, médecin allemand, naquit à Mayence le 9 octobre 1807. Médecin dès 1796, il pratiqua à Bonn, où son père occupait une chaire de médecine. Tout en faisant partie de la faculté médicale, Charles-Joseph débuta, lors de sa promotion au grade de docteur, par une savante dissertation intitulée *De la structure interne de l'oreille chez les reptiles*. Ce travail inaugural lui valut les félicitations d'un juge compétent et illustre, Georges Cuvier. Son examen d'état ne fut pas moins brillant. Ce fut à Berlin qu'il le subit vers 1831. Il en sortit avec le grade le plus élevé pour la pratique de la médecine, de la chirurgie et de l'art obstétrical. Devenu ensuite premier médecin adjoint à l'hôpital universitaire de Bonn, il garda peu de temps cet emploi, en disproportion avec la faiblesse de sa santé. Mais il professa avec un rare succès la physiologie, l'anatomie pathologique et comparée. Ayant pensé recouvrer en Provence sa santé altérée, il y fit un premier voyage qui lui rendit quelques forces. A son retour, d'octobre 1836 à 1838, il occupa la chaire d'anatomie à l'université de Louvain. Mais sa santé continuant de dépérir, il retourna à Hyères, où il mourut le 7 mars 1839, dans la même année que son père. Charles-Joseph Windischmann avait travaillé à la *Grande encyclopédie médico-chirurgicale de Berlin*. On y lit encore avec intérêt

ses *Mémoires* sur les vaisseaux lymphatiques en particulier. L. R—L.

WINDISCHMANN (FRÉDÉRIC), frère du précédent, orientaliste allemand, né, le 13 décembre 1811, à Aschaffenbourg-sur-le-Mein, mort à Munich le 24 août 1861. Après avoir fréquenté le gymnase de Bonn, puis, sous la direction de son père, les cours de philologie et philosophie à l'université de cette ville, depuis 1827, il étudia la théologie catholique, de 1832-1835, tant à Bonn qu'à Munich. Déjà, en automne 1834, il avait pris le grade de docteur en théologie, et, en mars 1836, il reçut les ordres de la main de son protecteur lui-même, l'archevêque de Munich, Lothaire-Anselme de Gebsattel. Professeur agrégé d'exégèse du Nouveau Testament à l'université de Munich en 1836, il fut, l'année suivante, appelé à la cathédrale comme vicaire et secrétaire épiscopal. En 1838, il revint à l'enseignement théologique comme successeur de Müller dans la chaire d'histoire et droit ecclésiastiques. En janvier 1839, il y joignit les fonctions de chanoine du couvent collégial de St-Gaëtan. Dès juillet 1839 enfin, il sortit entièrement de l'université, car il reçut successivement de l'archevêque les nominations de vicaire capitulaire, de grand pénitencier (en 1843) et enfin de vicaire général, ce qu'il resta jusqu'à sa mort. Windischmann a d'abord appliqué la philosophie de son père aux recherches indianistes de Schlégel, de Lassen, Wilson, etc. Il a ensuite mis en lumière surtout l'antique existence de cette race arienne avec ses curieuses traditions, race qui révèle les origines tant de la race hindoue que de l'antique race persane et bactrienne. Il avait été, en 1842, reçu comme membre de l'académie des sciences de Munich. Il a écrit : 1° *Sancara, seu De theologumenis vedanticorum*, Bonn, 1833; 2° *Sur l'origine arienne de la langue arménienne*, Munich, 1843; 3° *Commentaire sur l'Epitre aux Galates*, Mayence, 1843; 4° *Sur le culte de Soma chez les Ariens*, ibid., 1846; 5° *Traditions primitives des peuples ariens*, ibid., 1853; 6° *Mithra, ou Mémoires pour servir à l'histoire des Mythes de l'Orient*, Leipsick, 1857. Dans ces deux derniers ouvrages, Windischmann s'occupe avec zèle de l'examen des dogmes et du culte de Mithra, débrouillant les ténèbres de l'histoire de la religion dans la Perse antique et la rattachant aux doctrines de Zoroastre, qui ont tenu une grande place dans les croyances du vieil Orient. Il établit les rapports religieux entre l'Asie antique et l'Orient. Ces monographies savantes épuisent les sujets qu'elles abordent. R—L—N.

WINDUS (JEAN), voyageur anglais, accompagna, en 1720, Charles Stewart, chef d'escadre, chargé par le roi de la Grande-Bretagne d'aller traiter de la paix avec l'empereur de Maroc. On partit d'Angleterre le 24 septembre, et l'on mouilla le 20 octobre dans la baie de Gibraltar. Stewart ayant annoncé sa mission au gouvernement de Tétouan, celui-ci lui envoya deux plénipotentiaires avec lesquels les préliminaires furent arrêtés. Alors Stewart fit voile avec son escadre pour Tétouan, où le traité fut signé le 17 janvier 1721. Quand cet acte eut été ratifié par George Ier, Stewart revint à Tétouan, où il débarqua le 6 mai; ensuite il partit pour Mequinez, où était l'empereur, et il obtint, le 6 juillet, la première audience du farouche Mouley Ismaël, alors âgé de quatre-vingts ans. La négociation semblait près de se terminer au gré de l'ambassadeur, lorsque des obstacles cachés l'entravèrent. Stewart ayant suivi le conseil que lui donnèrent un juif, favori de l'empereur, et un de ses plénipotentiaires, d'écrire une lettre à une des reines, en reçut une réponse amicale; et le lendemain, 23 juillet, Mouley Ismaël, en lui accordant sa seconde audience, lui dit qu'il ratifiait le traité et donnait la liberté à tous les Anglais captifs. Stewart partit avec eux le 27, et jouit de la satisfaction d'en ramener deux cent quatre-vingt-seize en Angleterre. A Londres, ils furent conduits processionnellement à l'église cathédrale de St-Paul pour rendre grâces à Dieu de leur délivrance. Windus publia, en anglais, la relation de l'ambassade; elle est intitulée *A journey to Mequinez*, etc. *Voyage à Mequinez, résidence de l'empereur actuel de Fez et de Maroc*, Londres, 1725, in-8°, fig. Les notices de Windus sur la géographie du pays et sur les mœurs des Marocains sont fort curieuses. Il avoue qu'il a profité des manuscrits que lui confia Corbière, envoyé précédemment à Mouley Ismaël. En parlant des caravanes qui vont en Guinée, Windus dit que les lieux avec lesquels elles commercent sont Tombattou, le Niger ou la rivière Noire, et une autre que les Marocains appellent le Nil; ils racontent que le Niger va se jeter dans la mer au sud de la Guinée. On sait aujourd'hui qu'effectivement le Niger ou Dialiba a son embouchure dans le golfe de Guinée; les récits des voyageurs qui ont parcouru dans le courant de ce siècle le continent africain ont confirmé cette hypothèse. E—s.

WINDUS (THOMAS), antiquaire anglais, naquit en 1779. Il rechercha de bonne heure les pierres gravées dont il forma bientôt une collection que l'on pouvait voir à Stamford Hill, où il résidait. Il devint membre de la société des antiquaires en 1819. Lorsqu'il fut question du vase antique dit de *Portland*, Windus s'appliqua avec ardeur à l'étude des dessins qui representaient ce curieux objet d'antiquité. Il adressa à ce sujet une communication a la société des antiquaires, et bientôt après il publia *Un nouvel éclaircissement au sujet du vase de Portland, d'abord connu sous le nom de vase Barberini et du sarcophage où il a été trouvé.* Selon l'auteur, les dessins du vase avaient trait à Galien, et il rattachait à la vie de ce personnage les bas-reliefs du sarcophage qui contenait le vase. Windus ne s'en tint pas la : il se procura à grands frais une copie en plâtre de ce sarco-

phage, que l'on suppose avoir été celui d'Alexandre Sévère et de sa femme, Julia Mammæa, et il en fit présent au muséum de Londres. Cet antiquaire zélé mourut le 13 décembre 1855. Comme presque toutes les collections d'objets rares, celle de Windus a été vendue. On y voyait un camée représentant Aspasie; un diptyque en ivoire du 14e siècle et représentant divers sujets tirés de la vie du Christ; un buste d'Auguste en opale, attribué à Dioscoride; un bréviaire romain de 1480, ayant appartenu au cardinal d'York, et qui passa, dit-on, à Marie Stuart; enfin un triptyque d'Albert Dicier, représentant, au centre, le Christ entouré des anges et des apôtres, et sur les côtés, les Israélites dansant devant le veau d'or; enfin le jugement dernier. L. R—L.

WINÉFRIDE ou WÉNÉFRIDE (1) (Sainte) naquit, vers le milieu du 7e siècle, dans la partie septentrionale du pays de Galles. Son père, Thewith, un des principaux seigneurs de cette contrée, ayant accueilli un saint religieux appelé Beunon ou Benow, et lui ayant cédé un terrain pour bâtir une église, le pria d'instruire sa fille dans les principes de la religion chrétienne. Quand Beunon instruisait le peuple, Winéfride se mettait à ses pieds, pour écouter avec plus d'attention la parole de Dieu; et elle en paraissait singulièrement touchée. Ayant, avec la permission de ses parents, formé la résolution de se consacrer entièrement à Dieu, elle reçut le voile des mains de St-Beunon; et elle alla vivre, avec quelques autres vierges, dans un petit monastère que son père avait fait bâtir près de la ville devenue depuis si célèbre sous le nom de Holywell. St-Beunon, étant retourné dans un autre monastère qu'il avait bâti à Clunnock, y mourut peu après (2). Ste-Winéfride quitta alors Holywell pour se retirer chez les religieuses de Gutherin dans le Denbighshire, où elle eut pour directeur le saint abbé Elérius (3), qui dans le même lieu gouvernait encore un autre monastère. L'abbesse Théonie étant morte, Winéfride fut choisie pour lui succéder. Cette sainte a le titre de martyre dans tous les calendriers; et les divers monuments qui la concernent sont d'accord sur le genre de sa mort. On y lit que Caradoc ou Cradoc, fils d'Alain, prince du pays, avait conçu pour elle une passion violente, et que, ne pouvant la satisfaire, il coupa la tête à la sainte, qui, pour conserver sa pureté, allait se réfugier dans l'église que St-Beunon avait fait bâtir à Holywell. Robert de Shrewsbury et d'autres auteurs ajoutent que la terre engloutit Caradoc à l'endroit même où il avait commis son crime; que du lieu où la tête de Winéfride tomba sortit une fontaine miraculeuse, que l'on va visiter encore aujourd'hui; que le fond de cette fontaine est semé de pierres et de morceaux de marbre avec des veines rouges; que sur ses bords croît une mousse qui répand une odeur très-agréable; que Winéfride, ressuscitée par les prières de St-Beunon, porta depuis, au cou, un cercle rouge, qui était la marque de son martyre, et qu'elle survécut encore longtemps à St-Beunon. Cette dernière partie du récit ayant donné lieu à des discussions savantes, avant d'examiner les faits nous rapporterons une observation que sans doute on trouvera judicieuse. Des auteurs modernes ont aussi avancé que St-Denis, évêque de Paris, et d'autres martyrs étaient ressuscités ou avaient survécu à leur propre mort, et qu'ils avaient porté leur tête dans les mains; sur quoi Muratori (1) fait la remarque suivante : « Les peintres, pour exprimer le genre de mort que les martyrs avaient « souffert, les représentaient avec des cercles « rouges autour du cou, ou tenant leur tête dans « les mains, comme pour l'offrir à Dieu en sacrifice. Le peuple aura pris à la lettre ce qui n'était qu'une invention religieuse, produite par « l'imagination des peintres, et il aura bâti sur « cela des histoires que des écrivains crédules « auront adoptées sans examen. Ces miracles « sont certainement possibles à la toute-puissance « divine : qui oserait dire le contraire? Mais ici « il s'agit, non de possibilité, mais de faits; et « pour les admettre, il faut des preuves capables « de convaincre l'homme qui sait réfléchir. » Sans prendre aucun parti sur la mort de Caradoc et sur la résurrection de Ste-Winéfride, nous ne ferons que citer quelques faits bien certains : c'est que dans les temps les plus reculés, le pèlerinage de Holywell était extrêmement fréquenté, et qu'on y accourait de toutes parts. L'eau de la fontaine appelée *Ste-Winéfride* est si abondante, elle sort si régulièrement, qu'après qu'on a vidé le bassin, lequel contient au moins deux cent quarante tonneaux, il est rempli en moins de deux minutes. Le docteur Linden, qui a demeuré longtemps sur les lieux, parlant de cette fontaine (2), dit : « La mousse, de couleur verte, « est d'une odeur agréable; elle s'applique avec « succès sur les plaies ulcérées. C'est l'eau qui « communique à la mousse cette odeur et cette « vertu. D'après l'expérience de plusieurs siècles, « la lèpre, la faiblesse de nerfs et d'autres maladies dangereuses, opiniâtres, y ont trouvé « leur guérison. » Il existe à la bibliothèque

(1) Ce nom, en anglo-saxon, signifie *donneuse* ou *gagneuse de la paix*, et en breton, *beau visage*; dans le manuscrit de la bibliothèque cottonienne, la sainte est appelée *Candida Wenefreda*. D'autres manuscrits l'appellent *Guenfrede* ou *Guenwrea*.

(2) Son nom, célèbre dans le 13e siècle, se lit dans le martyrologe anglais. Léland, dans son *Itinéraire*, dit que Guithain, un des princes de North-Wales, avait donné le terrain sur lequel Beunon fonda à Clunnoc-Waur un monastère de religieux blancs.

(3) « Elérius, dit Léland dans son *Itinéraire*, a été de tous « temps en vénération chez les Gallois. On croit qu'il avait fait « ses études sur les bords de l'Elwi, où est aujourd'hui la ville « de St-Asaph. Il bâtit dans la vallée de Cluide deux monastères « qui furent très-fréquentés, l'un pour les hommes, l'autre pour « les femmes. Dans celui-ci était la très-noble vierge Guenwrède, « qui avait été élevée par Beunon, et à laquelle Caradoc, furieux, « fit couper la tête. »

(1) *Præf. in spicil. Ravennatis hist.*, t. 1, part. 2, p. 527.

(2) *On chalybeat Waters, and natural hot Baths*, Londres, 1748.

Cottonienne une Vie manuscrite de Ste-Winéfride, écrite peu après la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui y sont appelés *Français*. Il y est dit que le corps de la sainte reposait encore à Gutherin. Robert, prieur de Shrewsbury, donna, en 1140, une nouvelle Vie de Ste-Winefride (1), remarquable en ce qu'il y est parlé de la translation de ses reliques en 1138. Cet auteur ne rapporte que ce qu'il avait trouvé dans les mémoires tirés des monastères du North-Wales. Une autre Vie de la sainte, qui était venue de la célèbre abbaye de Ramsay, et que Ware a eue entre les mains, ainsi que quelques autres Vies manuscrites, ont été écrites sur d'anciens mémoires, et en partie copiées sur Robert, dont le manuscrit, intitulé *Festivale*, appartient à la riche bibliothèque de Palgrave, dans le comté de Suffolk. A ces autorités on ajoute le témoignage et les monuments de toutes les églises du North-Wales, avant la conquête des Normands, où la vie de Ste-Winéfride est unanimement attestée. Léland (2) a inséré dans son *Itinéraire* une Vie de Ste-Winéfride. Selon l'ancien panégyrique manuscrit dont nous avons parlé, cette sainte mourut le 22 juin. Alford et Cressy placent sa mort vers la fin du 7e siècle. En 1138, ses reliques, transférées de Gutherin à Shrewsbury, furent déposées dans l'église de l'abbaye des Bénédictins, que Roger, comte de Montgomery, fit bâtir en 1083. C'est peut-être à cause de cette translation que la fête de la sainte a été renvoyée au 3 novembre. G—Y.

WINER (GEORGE-BENOIT), théologien allemand, né à Leipsick le 13 avril 1789, fit ses études dans sa ville natale, prit les grades universitaires, et fut nommé en 1818 professeur extraordinaire de théologie. En 1823, il passa comme professeur ordinaire à l'université d'Erlangen. On lui offrit plus tard la chaire que la mort de Gabler laissait vacante à Iéna, mais il la refusa; en 1832, il rentra à l'université de Leipsick, et il y séjourna jusqu'à sa mort, survenue le 12 mai 1858. Comme orientaliste et comme exégète, Winer a fait preuve de connaissances solides et d'un zèle infatigable. Il remonta aux sources de la lexicographie biblique, ainsi que le démontrent sa *Grammaire de la langue chaldaïque* (1824; 2e édition, 1842), — son *Livre de lectures chaldaïques*, 1825, et une édition soigneusement revue du *Lexicon manuale hebraicum* de Simon (Leipsick, 1828). S'appliquant à donner aux études relatives au Nouveau Testament la base d'une connaissance approfondie de la langue dans laquelle il est écrit, il fit paraître en 1822 une *Grammaire des idiotismes grecs du Nouveau Testament*, livre excellent et qui, adopté comme classique dans les universités de l'Allemagne, est arrivé en 1854 à sa sixième édition. Winer s'était proposé d'introduire dans l'étude de la langue des livres saints les principes de philologie et de critique verbale que le célèbre Hermann avait appliqués dans l'examen des œuvres des auteurs profanes de l'Hellénie. Son commentaire en latin sur l'*Epître aux Galates* est en ce genre une œuvre des plus remarquables; la première édition est de 1821, une troisième parut en 1828. Le *Dictionnaire biblique*, publié à Leipsick en 1820, 2 vol. in-8°, a plus tard été amélioré d'une façon sensible, surtout dans la troisième édition, publiée en 1845-1847. Les faits y sont exposés avec lucidité et exactitude, en peu de mots et avec une connaissance approfondie des sources. C'est encore à la critique verbale que se rapporte le traité *De verborum cum propositionibus compositorum in Novo Testamento*, Leipsick, 1843, (t. 1er, et seul publié). Le *Manuel de la littérature théologique, principalement de celle de l'Allemagne protestante* (1825, 3e édition, 1840), est un répertoire bibliographique utile et qui a exigé de longues recherches. Ces divers travaux montrent combien Winer était laborieux. Il professait les doctrines d'un rationalisme mitigé et il se mêla peu aux controverses de son époque. Son *Exposé comparatif des doctrines des divers Pères de l'Eglise retracées d'après leurs écrits symboliques* (1824, réimprimé en 1837) se rapporte plutôt au passé qu'au présent. Z.

WINESALF. *Voyez* GALFRID.

WING (VINCENT), astronome anglais, à l'égard duquel on possède fort peu de renseignements biographiques, vivait au 17e siècle. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Ses ouvrages, nécessairement arriérés par suite du progrès de la science, ne sont pas sans mérite; ils révèlent une application sérieuse et des connaissances étendues pour l'époque. La plus importante de ces productions a pour titre : *Astronomia Britannica*, Londres, 1669, in-folio; elle est divisée en cinq parties, et elle se termine par un recueil d'observations. La théorie planétaire de Wing est fondée sur les systèmes de Copernic et de Képler; il supposa que les orbites planétaires sont des ellipses et que le soleil est placé dans un foyer central, et, d'accord avec d'autres écrivains de l'époque, il regarde l'autre foyer de chaque orbite comme étant le centre du mouvement moyen et uniforme de la planète. Parmi les observations astronomiques, la plupart se rapportent à des passages de Mercure sur le soleil et à des éclipses du soleil et de la lune. Une des cinq parties de cette *Astronomia* est consacrée à la trigonométrie; elle contient des démonstrations assez compliquées des théorèmes qui se rapportent à cette branche des mathématiques. En 1651, Wing avait fait paraître un autre traité d'astronomie écrit en langue anglaise, quoique le titre fût en latin, selon un usage alors repandu : *Harmonicon cœleste;* on y trouve des chapitres entiers qui n'ont pas été reproduits

(1) Cette Vie, traduite du latin en anglais, a paru à Londres, en 1836 et en 1712.
(2) *Itinerary of Great Britain*, Oxford, 1710 et 1744, t. 6.

dans le volume de 1669, notamment la réfutation de l'idée que les planètes sont attachées à des sphères solides et transparentes. Une table de logarithmes pour les dix mille premiers nombres, une autre des sinus et des tangentes pour chaque minute de la boussole font partie de l'*Harmonicon*. Wing eut des querelles avec un autre astronome du temps, J. Street, mais ces débats n'offrent aujourd'hui aucun intérêt. Il rédigea des *Ephémérides* qui parurent de 1659 à 1671, et un almanach qui, après sa mort, a longtemps continué de paraître sous son nom. Z.

WINGATE (EDMUND), mathématicien, né dans le comté d'York en 1593, fit ses études classiques à Oxford, et vint étudier la jurisprudence à Grays'inn, à Londres; mais il cultiva plus assidûment les mathématiques. Etant en France en 1624, il y publia la règle de proportion inventée par Gunter, et donna des leçons de langue anglaise à la princesse Henriette-Marie (depuis femme de Charles Ier) et à ses dames d'honneur. Après son retour en Angleterre, il parut au barreau, et fut élu juge suppléant. Lorsque la guerre civile eut éclaté, il se déclara pour la cause populaire, accepta l'emploi de juge de paix, représenta le comté de Bedford au parlement, et devint un des affidés de Cromwell. Il mourut en 1656. Le docteur Hutton le regarde comme l'auteur anglais qui a écrit avec le plus de clarté sur l'arithmétique. On cite de lui, entre autres ouvrages : 1° l'*Usage de la règle de proportion en arithmétique et en géométrie, ainsi que l'usage des logarithmes des nombres, avec ceux des sinus et tangentes* (en français), Paris, 1623, in-12; et (en anglais) Londres, 1626, 1645 et 1658. Dès 1620 on avait imprimé à Lyon la *Description et construction des logarithmes*, par le baron Napier ou Neper. Ainsi Wingate ne fut pas, comme il le prétendait, le premier qui eût introduit les logarithmes en France (*voy.* BRIGGS et GUNTER). 2° *De l'arithmétique naturelle et artificielle, ou l'Arithmétique rendue facile*, Londres, 1630, in-8°, souvent réimprimé. La meilleure édition est de Dodson. 3° *Tables des logarithmes des sinus et tangentes de tous les degrés*, etc., *avec leur usage et leur application*, ibid., 1633, in-8°; 4° *Construction et usage des logarithmes, avec la résolution des triangles*, etc.; 5° *Ludus mathematicus, ou Explication de la description, de la construction et de l'usage de la règle numérique de proportion*, ibid., 1654, in-8°; 6° l'*Arpenteur de terre*, etc., in-8°; 7° plusieurs ouvrages de jurisprudence, oubliés maintenant, tels que : *Abrégé de tous les statuts en vigueur depuis la grande charte jusqu'en* 1641, 1655, in-8°, réimprimé plusieurs fois, et continué jusqu'à 1684. Z.

WINGHEN (JOSEPH VAN), surnommé *le Vieux*, peintre, naquit à Bruxelles en 1544, et se rendit fort jeune en Italie, pour se livrer à la peinture. A peine était-il arrivé à Rome, qu'un des princes de l'Eglise le prit sous sa protection, le reçut chez lui, et pendant quatre années le mit à portée d'étudier avec fruit les chefs-d'œuvre que cette ville renferme. Les talents de Winghen lui acquirent une réputation qui le devança dans sa patrie, et lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, après une absence de plusieurs années, le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, charmé de la beauté de ses ouvrages, le prit à son service et lui accorda le titre de son premier peintre. Parmi les ouvrages qui prouvent que cette faveur était méritée, on cite la *Cène*, qu'il fit pour le maître-autel des frères de la Charité. Le fond d'architecture avait été peint par Paul de Vries. Le désir de voyager ne put retenir van Winghen au service du duc de Parme, qui lui permit de le quitter, et qui accorda sa place à Otto Venius. En 1584, il était établi à Francfort-sur-le-Mein, où il peignit un tableau allégorique qui fut généralement admiré. Il y avait représenté l'Allemagne sous la figure d'une femme nue et au désespoir, enchaînée à un rocher, et que le Temps veut délivrer, après avoir repoussé la Tyrannie, qui, sous la figure d'un homme armé, foule aux pieds la Religion et ses attributs. Quoique ce peintre fût actif et assidu au travail, le nombre de ses tableaux est aujourd'hui peu considérable, la plupart de ceux qu'il avait peints ayant été détruits ou dispersés par la guerre. Plusieurs de ces compositions ont été exécutées en tapisseries, un plus grand nombre encore ont été gravées. C'est ainsi qu'elles sont connues. Parmi ses tableaux encore existants, on cite Apelles et Campaspe, Samson pris par les Philistins dans les bras de Dalila; la Justice prenant l'Innocence sous sa protection, Andromède, etc. Van Winghen mourut à Francfort, en 1603. — Jérémie VAN WINGHEN, le jeune, fils du précédent, né à Bruxelles, en 1578, fut d'abord son élève, puis celui de François Badens, à Amsterdam, et se fit de bonne heure une réputation comme coloriste. Il voulut ensuite visiter l'Italie; il parcourut donc les villes les plus célèbres de cette contrée, et s'arrêta particulièrement à Rome. Partout où il eut des travaux à exécuter, ils furent universellement applaudis. Quoique pendant son séjour en Italie il eût fait de la peinture historique le principal objet de ses études, de retour à Francfort, où il s'établit, il se livra presque exclusivement à faire des portraits, genre pour lequel il montra un talent supérieur. Il les terminait avec le plus grand soin, et la vie qu'il savait y répandre ajoutait encore au mérite de la ressemblance. Cet artiste mourut en 1648. P—s.

WINIWARTER (JOSEPH), jurisconsulte autrichien, naquit à Krems, dans la basse Autriche, le 14 avril 1780. Il professa le droit romain à Lemberg en 1806, et devint de 1818 à 1819 bibliothécaire de l'université. Il fut ensuite conseiller de régence, et mourut vice-directeur des études juridico-politiques le 18 janvier 1848. On a de

lui : 1° *Exposé systématique des lois et ordonnances de l'ancienne province occidentale de l'Autriche, concernant les fonctionnaires publics*, 1829 ; 2° *Manuel des lois et ordonnances relatives à l'administration de la justice et à la politique*, 1828, 3 vol. ; 3° *Le droit civil de l'Autriche exposé systématiquement avec des commentaires*, 1831-1838, en 5 parties, et 1839, 2e édition. L. R—L.

WINKLER (CHARLES-GODEFROI-THÉODORE), connu aussi sous le pseudonyme de Théodore Hell, poëte et musicien allemand, naquit à Waldenbourg dans le Schoenbourg en 1775. Il était fils d'un ministre distingué qui lui fit faire à Dresde ses études préparatoires à l'université. Il alla en effet étudier le droit et l'histoire dans cette capitale; mais, ainsi que bon nombre d'étudiants allemands, il ne manqua pas de faire marcher de front la poésie et l'étude de la législation. Cependant il débuta en 1796 comme jurisconsulte devant le tribunal municipal de Dresde. En 1801, il remplaça Langbein aux archives secrètes, et en 1805, il fut nommé secrétaire ou chargé de l'enregistrement à cette administration. En 1812, il fit un voyage en Italie et en France. A son retour, il fut attaché par le roi en qualité de secrétaire à la commission du gouvernement instituée alors, et en même temps il fut chargé de rédiger la feuille générale gouvernementale. Appelé ensuite à l'intendance des théâtres qu'il avait mission de réorganiser, il sentit renaître, dans ces fonctions, son vieux penchant pour la scène, et il fit paraître sa *Feuille théâtrale quotidienne*, qu'il rédigeait avec une remarquable aptitude. En 1814, il devint directeur de la scène à Dresde et à Leipsick. Au retour du roi, il fut secrétaire des théâtres, et en 1816, secrétaire de l'académie royale des arts ; enfin en 1824, il fut nommé conseiller de la cour de Saxe. En 1825, il fut appelé à des fonctions nouvelles, celles de directeur de l'opéra italien, vice-directeur du théâtre et de la chapelle du roi. Il mourut le 24 septembre 1856, laissant des ouvrages nombreux d'une certaine animation, mais sans originalité. Nous citerons : 1° *les Accords de la lyre*, Dresde, 1821 ; 2° *Nouveaux accords de la lyre*, Brunswick, 1830 ; 3° *la Lusiade*, traduction en vers du poëme de Camoens ; 4° *Mazeppa*, traduction en vers du poëme de Byron ; 5° *Pénélope*, poëme dont il est l'auteur, 1811 ; *Comus ;* 6° *Bianca de Toredo*, drame, 1806 ; 7° *Vergissmeinnicht dramatique*, 1823 ; 8° *Essai sur les œuvres posthumes de Ch. Marie de Weber*, 1828, 3 vol. — WINKLER (Auguste-Théodore), médecin allemand, naquit à Altenbourg en 1773. Reçu docteur en 1795, il devint conseiller médical et médecin attaché à la personne du duc de Saxe Altembourg. Il mourut le 12 mai 1840. On lui doit les ouvrages suivants : 1° *De l'application du mercure comme remède aux fièvres intermittentes*, 1811 ; 2° *Essai sur le magnétisme animal*, 1816 ; 3° *Observations médicales diverses*, 1803. L. R-L.

WINOC (SAINT), premier abbé de Wormhouth, en Flandre, appartenait à une de ces familles bretonnes qui passèrent en France pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons. Il était fils d'un roi de cette nation nommé Howel III, et frère des rois Salomon et Judoc. S'étant associé trois jeunes gentilshommes bretons, appelés Quadenoc, Ingenoc et Madoc, il aborda avec eux sur les côtes de la province de Bretagne, et se rendit à St-Omer, en visitant les monastères de la France. La régularité qu'ils remarquèrent dans celui de Sithiu, appelé depuis St-Bertin, les frappa tellement, qu'ils y prirent l'habit. Bientôt leur abbé, St-Bertin, les désigna pour aller fonder un monastère sur les côtes de la mer. Un gentilhomme appelé Hérémar leur ayant donné la terre de Wormhouth, Winoc y bâtit un hospice près du nouveau monastère dont il fut nommé abbé. Après avoir passé sa vie à servir Dieu et à secourir les pauvres, il mourut le 6 novembre 717. En 920, le comte Baudouin le Chauve ayant fortifié le château de Berg, pour défendre ses Etats contre les incursions des barbares, les reliques de St-Winoc furent transférées en un lieu qui depuis s'est appelé Berg-St-Winoc, c'est-à-dire Mont-St-Winoc. G—Y.

WINSEM ou WINSEMIUS (PIERRE VAN), historien et poëte, tirait son nom d'un village de Frise, berceau de sa famille. Il naquit, vers 1586, à Leuwarde, où son père exerçait les fonctions de recteur des écoles publiques. Ayant achevé ses humanités, il alla continuer ses études à Francker. Après s'être perfectionné dans la connaissance du grec, et avoir fait ses cours de logique et de physique, il suivit les leçons de la faculté de médecine, et par son application mérita l'estime de tous les professeurs. Cependant, ayant enfreint le règlement, qui défendait d'exiger des nouveaux arrivants le payement de leur bienvenue, il fut exclus, en 1607, de cette académie dont plus tard il devait être recteur. Il fallait que le désordre fût bien grand pour prendre une telle mesure à l'égard d'un élève aussi distingué. De Franeker, Winsem se rendit à Leyde, où il fréquenta les cours de Dan. Heinsius et de Paul Merula pour les belles-lettres, de Pierre Pauw, d'Éver. Vorst et d'Oth. Heurnius pour la médecine. Avant de prendre ses grades, il voulut compléter son instruction par des voyages dans les principaux Etats de l'Europe ; mais, arrivé en Saxe, il se laissa persuader d'abandonner la médecine pour la jurisprudence, et fit son cours de droit dans les académies d'Erfurt et d'Iéna. Il visita ensuite plusieurs universités de Suède et de France, et se fit recevoir docteur, en 1611, à la faculté de Caen. De retour à Leuwarde, après une absence de dix ans, il fréquenta le barreau ; mais, dégoûté bientôt de la profession d'avocat, il prit le parti de se retirer à la campagne, et se livra tout entier à son goût pour la poésie. Les états de Frise, désirant donner une

direction utile aux talents de Winsem, lui conférèrent, le 5 décembre 1616, la charge d'historiographe de cette province. En 1636, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Franeker; et trois ans après, en ayant été désigné recteur, il ne négligea rien pour y rétablir la discipline. Le 31 octobre 1644, Winsem tomba dans une léthargie dont tous les secours de l'art ne purent le tirer, et il mourut le 11 novembre, à l'âge d'environ 58 ans. Martin de Vitringa, un de ses collègues, prononça son éloge funèbre. C'est à Winsem que l'on doit la publication de l'ouvrage de Popma : *De ordine et usu judiciorum* (*voy.* POPMA). Outre des *Thèses*, des *Harangues académiques* et des *Oraisons funèbres*, on a de lui : 1° *le Droit des rois d'Espagne sur les provinces belges* (en latin et en flamand), Franeker, 1621, in-4°. C'est un mémoire pour l'indépendance des Pays-Bas. 2° *Chronique* ou *Histoire de la Frise*, depuis l'an du monde 3635 jusqu'à l'année 1622 (*Chronique of the historiche Geschiednisse Van Vriesland*, etc.), ibid., 1622, in-fol., fig., cartes et plans ; 3° *Vita, res gestæ ac mors Mauritii princip. Auriaci*, ibid., 1625, in-4° ; 4° *Historiarum ab excessu Caroli V Cæsar., sive Rerum sub Philippo II gestarum libri* IV, Leuwarde et Franeker, 1629-1633, 2 vol. in-4°, nouvelle édition, augmentée de trois livres, ibid., 1646, in-fol. Cette histoire des Pays-Bas sous le règne de Philippe est très-estimée par les protestants. Paquot, qui semble avoir pris à tâche de la déprécier, convient cependant qu'elle est assez exacte : « quoique l'auteur ait dissimulé presque « tout ce qui pouvait faire honneur aux Espa- « gnols, et qu'il ait maltraité de temps en temps « les catholiques et leur religion ». (Voy. *Mém. litt. des Pays-Bas*, t. 2, p. 300, édition in-fol.) 5° *Amores*, Franeker, 1631, in-16. C'est un recueil de poésies élégiaques dans le genre antique. Il est recherché des amateurs de la poésie latine ; 6° *Panegyricus ad Gustavum II, Suecorum regem*, Amsterdam, 1632, in-fol.; Leyde, 1637, in-12, poëme en vers héroïques, où l'on trouve de l'élégance et de la grandeur dans les idées, mais peu d'aisance et de clarté ; 7° *Sirius caniculæ stella, cum notis quibusd.*, Franeker, 1638, in-12. Ce poëme est estimé. *V.* Fréd. Bertram, *Parerga Ostfrisica*, et Vriemoet, *Athen Belgicæ*. Il lui est échappé quelques erreurs que Paquot a relevées dans les *Mémoires littéraires* déjà cités. W-s.

WINSEM ou WINSEMIUS (MÉNÉLAS), médecin et botaniste, frère du précédent, était né, vers 1591, à Leuwarde (1). Ayant achevé ses humanités avec succès, il alla continuer ses études à Leyde, et se rendit bientôt fort habile dans l'art de guérir. Après avoir pratiqué quelque temps à Embden, il reçut en 1616 l'invitation de venir professer, à l'académie de Franeker, la médecine, l'anatomie et la botanique. Il remplit cette triple chaire avec un zèle infatigable, et mourut, le 15 mai 1639, à l'âge de 48 ans. Son frère lui fit élever, dans l'église de St-Martin, un monument décoré d'une épitaphe dans laquelle il l'égale aux premiers médecins de l'antiquité. Elle est rapportée dans le *Dictionn.* d'Éloy, t. 4, p. 583, et dans les *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, par Paquot, t. 2, p. 301, édition in-fol. A des connaissances médicales très-étendues, Ménélas joignait le goût des lettres. On dit qu'il possédait à fond la langue grecque. Outre l'*Oraison funèbre d'Adrien Métius* (*voy.* ce nom), on connaît de lui un recueil de thèses d'anatomie, soutenues sous sa présidence, et qu'il publia sous ce titre : *Compendium anatomicum disputationibus triginta propositum*, Franeker, 1625, in-4°. On n'y trouve, dit Portal, rien d'original. A peine contiennent-elles la nomenclature des parties ; car on n'y lit aucune description. Les auteurs se sont contentés de puiser dans les anciens, qu'ils n'ont pas toujours bien entendus. Voy. *Hist. de l'anatomie*, t. 5, p. 622. W—s.

(1) C'est par inadvertance que Portal fait naître Ménélas à Franeker.

WINSEMIUS. *Voyez* WINSHEMIUS.

WINSHECOMB ou WINCHESCOMB (JACQUES), nom justement fameux dans les chroniques anglaises, était, sous le règne de Henri VIII, un riche fabricant de draps dans la ville de Newbury, où il occupait seul jusqu'à cent *métiers*. Lorsqu'en 1513 le roi Henri eut déclaré la guerre à Jacques IV (Stuart), roi d'Écosse, Winchescomb eut la passion de signaler à la fois sa loyauté envers son prince, et son amour pour son pays, Des cent chefs de ses cent métiers il forma une compagnie de cent hommes d'armes, qu'il équipa tous à ses frais, s'en établit le capitaine, les conduisit à l'armée royale, et contribua efficacement à la victoire sanglante de Floddenfield, où le roi d'Écosse fut tué, après avoir fait inutilement des prodiges de valeur. Satisfait de la gloire d'avoir eu part à un triomphe si éclatant, le capitaine redevint fabricant, ramena sa petite armée à ses nombreuses manufactures, et, aussi bon citoyen qu'il avait été brave soldat, employa une partie de sa fortune, toujours croissante, à enrichir sa ville natale de constructions utiles et de pieuses fondations. On l'appelait communément *Jacques de Newbury*. La reconnaissance des habitants s'est perpétuée jusqu'à ce jour, de génération en génération. Tant que sa maison a subsisté, ils l'ont montrée à tous ceux qui venaient visiter leur ville, et ils montrent aujourd'hui, avec le même sentiment, une tour qu'il a fait construire, et une chaire artistement travaillée, dont il a orné une de leurs principales églises. L'académicien français auteur des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke* nous paraît avoir été injuste, lorsque, après avoir reconnu que Winchescomb *avait fait un bien immense à ses concitoyens*, il lui a reproché comme une *faiblesse* d'avoir été aussi *le bienfaiteur de l'Église*. Le reproche serait mérité si le donataire, immodéré

dans ses dons, eût privé ses héritiers légitimes d'une partie considérable de sa succession, pour ajouter à la richesse de moines opulents; mais il s'en faut bien que Jacques Winchescomb ait déshérité sa famille des biens qu'il avait acquis par sa noble et patriotique industrie. Son descendant direct, sous le règne de Charles II, était le chevalier-baronnet Henri Winchescomb de Bucklebury, dans le comté de Berks. La richesse de ce gentilhomme était si considérable que sa fille, quoique cohéritière avec son frère aîné de la fortune paternelle, fut jugée un parti excellent et très-désirable pour le célèbre lord vicomte de Bolingbroke, alors Henri Saint-Jean. La dot qu'elle lui apporta fut une des dernières ressources de cet illustre personnage, lorsque les incroyables vicissitudes qui ont rempli sa destinée l'eurent précipité, du faîte de la puissance et de la richesse, dans l'abîme de la proscription et de la détresse. L—T—L.

WINSHEMIUS ou DE WINDSHEIM (VITUS-ORTELIUS), philologue, naquit en 1501 dans un bourg de la Franconie, dont il prit le nom, suivant l'usage commun des savants de son siècle. Ayant achevé ses études à l'académie de Wittemberg, il y reçut le grade de docteur dans la faculté de médecine. Mais il fut pourvu, peu de temps après, de la chaire de langue grecque, et, renonçant à la pratique de l'art médical, il se consacra tout entier à l'enseignement littéraire. Winshemius mourut le 3 janvier 1570. Outre une édition augmentée et corrigée de la *Syntaxe latine* de Mélanchthon, Strasbourg, 1538, in-8°, on connaît de ce professeur des traductions latines : 1° de la *Seconde Harangue de Démosthènes contre Aristogiton*, Haguenau, 1527, in-8°; 2° des tragédies de Sophocle (en prose), Francfort, 1546, in-8°. Cette version, excessivement médiocre, soit pour le style, soit pour la fidélité ou la netteté de l'interprétation, a cependant été reproduite, faute de mieux, Heidelberg, 1597, in-8°, et avec les notes tant de Joach. Camerarius que de Henri Estienne, Genève, 1603, in-4°. 3° Des idylles de Théocrite (en vers), Francfort, 1558, in-8°, très-rare; 4° de l'histoire de Thucydide, Wittemberg, 1569, in-fol.; ibid., 1580, in-8°. Ses autres ouvrages sont une préface, ou introduction à la lecture d'Homère; — des harangues prononcées à l'académie de Wittemberg : *De studiis linguæ græcæ; De dialectica; Declamatio in qua recitatur quomodo Guelfus, dux Bavariæ, liberatus sit periculo in obsidione Winsbergensi, cum filio honesto, sed vafro conjugis suæ;* les *Oraisons funèbres* de Mélanchthon, de Grég. Pontanus et de Sebald. Numyter. L'édition originale de l'*Oraison funèbre* de Mélanchthon, Wittemberg, 1560, in-4°, est placée parmi les livres rares (*voy.* la *Bibl.* de Bauer). Elle a été réimprimée dans différents recueils (*voy.* le *Catal.* de Bunau). Les différents opuscules de Winshemius qu'on vient de citer se trouvent réunis dans le tome 5 des *Déclamations* de Mélanchthon. — WINSHEMIUS (Vitus-Orelius), fils du précédent, né à Wittemberg en 1521, marcha d'abord sur les traces de son père, fut reçu docteur en droit, parcourut l'Italie, se fit nommer professeur à l'université de Pavie en 1557, et trois ans après revint à Wittemberg, où il remplit une chaire de jurisprudence. Dans la suite il fut fait conseiller aulique du prince Auguste de Saxe, qui l'employa dans plusieurs ambassades. Divers princes d'Allemagne lui donnèrent aussi le titre de conseiller, entre autres le roi de Danemarck; et, en 1587, il devint doyen de la cathédrale de Hambourg. Il mourut le 13 novembre 1608, laissant des *Programmata* et un discours latin sur *Albert de Saxe*, imprimés dans les *Déclamations* de Mélanchthon. Il avait aussi donné une édition de la traduction de Thucydide par son père, avec scolies. W—s.

WINSLOW (EDOUARD), gouverneur de la colonie de Plymouth, dans l'Amérique du Nord, fut un des premiers Anglais qui s'établirent dans cette contrée, en 1620. Doué de beaucoup de courage et d'activité, il rendit de grands services aux colons dans leurs rapports avec les Indiens. Nommé agent de la colonie auprès de la métropole, il revint en Angleterre et retourna bientôt à la Nouvelle-Plymouth, avec le titre de gouverneur. En 1655, il fut du nombre des commissaires que l'on chargea de surveiller une expédition contre les Espagnols dans les Indes occidentales; mais cette expédition essuya un échec près de St-Domingue, et Winslow mourut en passant d'Hispaniola à la Jamaïque, le 8 mai 1655. Il avait publié : 1° *Les bonnes nouvelles de la Nouvelle-Angleterre, ou Relation des choses remarquables dans cette plantation*, avec une notice sur les Indiens. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois. 2° L'*Hypocrite démasqué*, ayant trait à la communion des Eglises réformées avec les indépendantes. — WINSLOW (Josué), fils du précédent, fut gouverneur de Plymouth depuis 1637 jusqu'à 1680, époque où il mourut, après avoir commandé avec honneur les forces de cette colonie dans différentes expéditions. — WINSLOW (Jean), petit-fils du précédent, était capitaine dans la malheureuse expédition de Cuba, en 1740; il devint major général, fit plusieurs campagnes en cette qualité, notamment dans les guerres contre la France, et mourut à Hingham, en 1774, à l'âge de 71 ans. Z.

WINSLOW (JACQUES-BÉNIGNE), anatomiste, naquit à Odensée, dans l'île de Funen, en Danemarck, de Pierre Winslow, pasteur luthérien, le 2 avril 1669. Destiné par sa naissance à l'état ecclésiastique, il passa, comme Boerhaave, de l'étude de la théologie à celle de la médecine, dont il apprit, dans sa patrie, les premiers éléments sous Borrich. Il se mit ensuite à voyager (1697) pour se perfectionner, séjourna en Hollande, et de là vint en France, vers le commen-

cement de l'année 1698. C'était l'époque où l'astre du grand roi commençait à pâlir. Louis XIV paraissait presque entièrement occupé du projet de ramener au sein de l'Eglise catholique les protestants de ses Etats. La conversion d'un hérétique de quelque importance était alors célébrée comme naguère la conquête d'une province, et rien ne coûtait pour l'obtenir. C'est dans de telles circonstances que, comme Voltaire l'a dit de Pelisson, Winslow eut le bonheur d'être éclairé et de changer de religion dans un temps où ce changement pouvait le mener aux dignités et à la fortune. Il fit abjuration entre les mains de Bossuet, le 8 octobre 1699. On comprend bien que tous les chemins s'aplanirent devant le nouveau converti, et que sous les auspices de l'illustre évêque de Meaux, qui voulut bien lui servir de parrain et lui donner ses deux prénoms, Winslow obtint rapidement les avantages que sa profession pouvait lui procurer. La faculté de médecine l'admit à prendre, sans frais, tous ses grades, et l'éloquent prélat, malgré les infirmités qui l'accablaient, ne dédaigna point de se faire transporter aux écoles pour l'entendre soutenir la première de ses thèses. Reçu docteur de la faculté de médecine de Paris, Winslow devint ensuite (1707) membre de l'Académie des sciences, interprète de la langue teutonique à la bibliothèque, puis, à la mort d'Hunault, professeur d'anatomie et de physiologie au jardin du Roi, etc. Loin de nous toutefois la pensée que la conversion de Winslow ne fût pas le fruit d'une conviction sincère, ou qu'il ne méritât pas les honneurs et les avantages dont il fut comblé. Bossuet avait ramené dans le sein de l'Eglise un homme d'un mérite éminent, et bientôt son talent justifia ses protecteurs. A leur tête était Duverney, auquel Winslow dut autant qu'à ses goûts peut-être de faire de l'anatomie l'objet spécial de ses études. Ce fut en qualité d'élève de Duverney et comme anatomiste que l'Académie des sciences l'admit au nombre de ses membres, et de ce moment (1707) il s'adonna presque exclusivement aux recherches anatomiques, publiant leurs résultats dans une foule d'excellents mémoires, dont les plus curieux sont relatifs à l'action des muscles. Dans son grand ouvrage qui parut en 1732, sous le titre d'*Exposition anatomique du corps humain*, la myologie est aussi sans contredit ce qu'il y a de meilleur et de plus soigné. Le traité d'anatomie de Winslow fut longtemps classique dans nos écoles, et n'a même été tout à fait abandonné qu'à l'époque où la connaissance des rapports de situation qu'ont entre eux nos organes devint l'objet le plus important de la science, principalement dirigée vers l'utilité chirurgicale. On y trouve inséré en entier le travail de Sténon sur l'anatomie du cerveau. Ce savant danois était le grand-oncle de Winslow; comme lui converti par Bossuet à la foi catholique, il abandonna la médecine pour la théologie et finit ses jours dans le Nord, où il était devenu évêque *in partibus* (*voy.* Sténon). Bien que Borelli, dans la première partie de son ouvrage *De motu animalium*, eût donné la solution d'une foule de problèmes relatifs à l'action musculaire, la mécanique des mouvements de l'homme fut pour Winslow un champ fécond en découvertes. Le premier il démontra que l'action en apparence la plus simple, le mouvement le moins compliqué exigeait la coopération et le concours d'une multitude de muscles, par la nécessité dans laquelle se trouvent celui ou ceux qui produisent le mouvement d'avoir un point fixe d'action. Ainsi, par exemple, un homme couché sur le dos et étendu sur un plan parfaitement horizontal, ne peut fléchir la tête sans que tous ses muscles, jusqu'à ceux de la plante des pieds, soient de proche en proche obligés à se contracter. De cette considération importante se déduisent une foule de préceptes relatifs au traitement des maladies, à l'exploration facile et fidèle du bas-ventre, à la réduction des hernies, etc., etc. Au temps de Winslow, l'anatomie humaine n'était point comme de nos jours une science pour ainsi dire vulgaire; et bien qu'indispensable aux médecins, elle était presque entièrement ignorée du plus grand nombre d'entre eux. On appelait alors aux consultations médicales un *médecin anatomiste*, chargé de palper le malade et d'explorer la partie du corps dans laquelle on soupçonnait le siége principal de la maladie. Cette sorte d'application pratique de ses connaissances en anatomie et l'enseignement de cette science occupèrent principalement Winslow durant sa longue carrière, sans l'empêcher toutefois de se livrer avec ardeur à une multiplicité de travaux particuliers dont il nous suffira de signaler les plus importants. Lemery avait expliqué les monstruosités en les attribuant à la confusion de deux germes qui en s'unissant perdaient chacun plus ou moins de leurs parties; Winslow prétendit qu'au contraire les monstres venaient d'un seul germe, primitivement monstrueux; *et voilà la guerre allumée*. La controverse produisit une foule de mémoires et de répliques. La question s'embrouillait de plus en plus. Chacun des contendants persista et mourut dans son opinion, dont il était réservé à notre siècle de démontrer la fausseté. On sait aujourd'hui, et ces vérités résultent d'une multitude de faits judicieusement rapprochés et soigneusement comparés, que la machine humaine, loin d'être constituée d'un seul jet, se compose de parties d'abord séparées, et se forme, pour ainsi dire, pièce à pièce. Winslow, dans sa jeunesse, avait couru deux fois le danger d'être inhumé vivant. C'en était plus qu'il ne fallait sans doute pour fixer son attention sur l'*incertitude des signes de la mort*, dont il fit le sujet d'un ouvrage en deux volumes in-12, publié en l'année 1742, et auquel il avait préludé deux ans auparavant par son *An mortis in-*

certæ signa minus incerta a chirurgicis quam ab aliis experimentis? (Paris, 1740, in-4°.) Cette longue *Dissertation*, c'est le nom que Winslow lui donne, laisse, comme l'ont laissée tous les traités postérieurs relatifs à la matière, la question indécise, ou plutôt établit que les phénomènes de la putréfaction sont les seuls signes incontestables de la mort réelle. Plus versé dans la connaissance de la structure humaine que tous les médecins de son époque, Winslow se montra le plus timide dans la pratique de la médecine ; et bien que l'on ait évidemment exagéré cette timidité, en racontant qu'il n'administra jamais deux onces de manne sans trembler, il est juste d'avouer qu'il ne se livrait qu'avec répugnance à la pratique de la médecine, dominé sans doute par la même pensée qu'un des anatomistes les plus distingués de notre âge, le célèbre Mascagni, lequel s'en est toujours abstenu, parce qu'il la jugeait, disait-il, *troppo pericolosa*. Winslow termina en 1760 sa longue et utile carrière, à l'âge de 91 ans. L'*Exposition anatomique de la structure du corps humain*, Paris, 1732, 1 vol. in-4°, ou 4 tomes in-12, a été fréquemment réimprimée dans le cours du dernier siècle, et traduite en latin (Francfort, 1753, in-8°; Venise, 1758, in-8°): en italien (Naples, 1746, in-8°); en anglais (Londres, 1733, in-4°), et en allemand (Berlin, 1733, in-8°). Outre ce principal ouvrage, Bruhier publia séparément la *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*, Paris, 1742, grossie par des additions au point de former deux volumes in-12. Mais le plus grand nombre des travaux de Winslow existe dans la collection des *Mémoires* de l'Académie des sciences, dont il fut l'un des membres les plus laborieux ; on y trouve aussi son éloge prononcé par Grandjean de Fouchy, le 12 novembre 1760. R-c-d.

WINSLOW (Henriette Wadswortz Lathrop), missionnaire américaine, naquit à Norwich, dans le Connecticut, le 9 avril 1796. Son père était gradué à Yale-Collége, et l'on cite au sujet de son grand-père ce détail curieux, qu'il se plaisait à aller prier aux champs pour sa postérité la plus reculée. Quant à sa petite-fille, elle manifesta de bonne heure une fermeté de caractère qui recélait en germe la vie aventureuse que devait mener la femme une fois arrivée à l'âge de se diriger par elle-même. On la voit ensuite commencer de bonne heure une sorte d'apostolat assez propre à l'esprit protestant. C'est par la part qu'elle prend à la formation d'une école à New-York, en 1816, qu'elle débute dans ce rôle qu'elle poursuivra jusqu'au bout. Dans une lettre adressée le 23 juin de la même année à celui dont elle doit porter quelque jour le nom, M. Miron Winslow, alors étudiant en théologie, elle trahit par la chaleur de l'expression le bonheur que lui donne tout ce qui sent la conversion. « Ma classe « est bien composée, écrit-elle ; elle m'intéresse « de plus en plus. Une femme de couleur, qui « est venue aujourd'hui, peut lire et vient chercher « l'instruction religieuse... » Un peu plus loin elle se décourage. Elle rencontre encore au dehors un si rare concours ! Mais cette future et ardente missionnaire se résigne. « Il est toujours « bon de s'humilier, dit-elle ; car, froids et languissants « comme nous le sommes, nous réalisons « bien peu le but pour lequel nous fûmes « placés dans ce monde, lequel ne consiste pas à « boire, manger, dormir et puis mourir, mais à « aller partout, faisant du bien à l'exemple de « notre divin maître, sans faire cas de notre « propre vie. » Ainsi s'annonçait cette émule des Nightingale et des Beecher Stowe. Mais à cette époque elle lisait avec le plus vif intérêt les ouvrages concernant les missions; et le 22 juillet 1817, elle annonçait à son frère, alors dans l'Ohio, qu'elle comptait bien accompagner les missionnaires qui, à deux ou trois mois de là, devaient se rendre en Orient. En attendant, le 11 janvier 1819, elle épousa M. Miron Winslow, appelé précisément par son état (il était ministre) à entreprendre ces pérégrinations auxquelles Henriette se croyait destinée. Quelques mois plus tard, le 8 juin, elle s'embarquait avec son mari, à bord du brick l'*Indus*, capitaine Wills, en partance pour Calcutta. Et les fragments de sa correspondance témoignent de ses premières conquêtes de prosélytisme, qui naturellement commencèrent par les gens de l'équipage. Arrivée à Calcutta après cent trente-trois jours de traversée, elle rendit compte à ses parents de la connaissance qu'elle avait faite avec les indigènes. « Ils vinrent à nous en grand nombre, « dans leurs petites embarcations, pour vendra « des fruits et allumer leurs pipes. Vous avez pu « entendre dire, ajoute-t-elle, que l'habillement « des Indous consiste seulement en une pièce « d'étoffe liée autour de la taille. » La pieuse femme se trouva bien quelque peu choquée « en « voyant ce peuple à demi-nu », mais l'idée de leur dégradation spirituelle prit le dessus dans son âme. Enfin on arriva devant Calcutta précisément un jour que les indigènes finissaient da célébrer leurs fêtes sacrées. Les scènes bizarres dont elle fut témoin ne peuvent être mentionnées ici que rapidement et en passant. « Nous vîmes « sur la rivière opposée à celle où nous étions, « raconte madame Winslow, de grandes multitudes « s'approcher de l'eau, apportant leurs « dieux pour les jeter dans la rivière, au son « d'une musique vraiment épouvantable... Ils « les tinrent pendant quelques minutes soulevés « au-dessus de l'eau, tandis que le vacarme « des instruments continuait, puis ils les plongèrent « pour les laisser nager dans le courant. » Ces immerseurs de divinités avaient singulièrement besoin des prédications des époux Winslow; aussi ne manquèrent-ils pas à cette tâche. Mais ils ne s'arrêtèrent pas à Calcutta. La mission avait une autre destination. Elle visita l'île da

Ceylan et les principales villes de l'île, telles que Trinquemale, Colombo, et bientôt après, le port de Galle, où madame Winslow vit étendue dans son temple la divinité de l'endroit, appelée Bouddha, ainsi que le Wishnou « et sa grande face « bleue, la bouche ouverte et sanglante ». La mission dont Henriette Winslow et son mari faisaient partie continuait ainsi son voyage et son œuvre. Mais le journal de la courageuse missionnaire constate que le gouvernement anglais dans l'Inde se souciait peu d'encourager l'œuvre américaine, ce qui n'empêchait pas la mission d'en poursuivre l'accomplissement avec cette persistance qui distingue les habitants de l'Union. Henriette s'attachait surtout à la conversion des femmes. Elle apportait à cette tâche autant d'imagination que de fermeté. Secondée par les personnes de son sexe des diverses stations composant la mission de Ceylan, elle travailla à former une société maternelle à Batticola, ayant pour objet l'éducation et l'instruction religieuse des petits enfants. Une école centrale ayant ensuite été établie pour les filles à Oodooville, Henriette Winslow se dévoua sans réserve à cette œuvre, qui avait pour institution parallèle un séminaire pour les garçons. On peut se faire une idée de l'esprit de propagande des missions protestantes d'Amérique par ce seul fait qu'à une fête célébrée (3 septembre 1823) au temple de Nellore, Miron Winslow distribua aux indigènes environ quinze cents traités spirituels. En somme cette mission, à laquelle s'associèrent d'autres coopérateurs, fut couronnée d'heureux résultats dus en grande partie à Henriette Winslow, qui pendant plus de douze ans consacra à cette œuvre son temps et ses forces. En 1831, on comptait par centaines les conversions d'indigènes à la foi que prêchaient les missionnaires. Henriette Winslow ne revit ni sa patrie ni sa famille. Elle mourut à Oodooville, dans les Indes orientales, le 14 janvier 1833. Son mari, Miron Winslow, a publié sa vie, traduite ensuite en français, Paris et Toulouse, 1846, in-12 et in-8°. R—LD.

WINSTANLEY (JAMES), ingénieur anglais, né vers 1660, fut successivement chargé de diriger d'importants travaux au château d'Audley Eud, qui appartenait à la couronne, et à Newmarket; mais le plus important de ses ouvrages, celui auquel il dut une célébrité fâcheuse, fut le phare d'Eddystone, construit à l'entrée de la Manche, sur un rocher sans cesse battu des vents. Telle était la confiance de l'architecte dans la solidité de son œuvre qu'il déclara à diverses reprises qu'il ne craignait absolument rien et qu'il y séjournerait en toute sécurité. Au milieu d'une violente tempête, le phare fut renversé par la force de l'ouragan, et le malheureux ingénieur périt au milieu des ruines en 1708. Il figure sur la liste des graveurs anglais à cause de diverses vues, coupes et élévations du château d'Audley qui sont devenues fort rares; elles forment un recueil de 24 planches dédiées à Jacques II, et que les amateurs anglais payent fort cher. — Le fils de cet architecte, *Hamlet* WINSTANLEY, fut destiné à la peinture et placé dans l'atelier de Kneller; il fit un assez long séjour en Italie, mais il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. Il a laissé diverses gravures à l'eau-forte; plusieurs reproduisent les fresques de sir John Thornhill à la coupole de la cathédrale de St-Paul, et il y en a vingt qui sont d'après des tableaux de la collection du comte de Derby, mais le mérite de ces œuvres n'est pas bien considérable. Z.

WINSTANTLEY (WILLIAM), biographe anglais, vécut sous les règnes de Charles Ier, Charles II et Jacques II. Il avait d'abord exercé le métier de barbier. Ses écrits ne se distinguent point par un grand mérite; mais on y trouve des faits qu'on chercherait inutilement dans des écrivains d'un ordre supérieur. On a de lui : 1° *Vies des poëtes*. L'auteur ne s'est pas fait scrupule de prendre, sans l'avouer, les jugements sur les poëtes anglais dans le *Theatrum* de Phillips et dans d'autres ouvrages. 2° *Vies des personnages éminents de l'Angleterre*. La première édition contenait des notices sur les héros de la république; mais les circonstances politiques ayant changé, Winstantley s'empressa de remplacer, pour la seconde édition, ces notices par d'autres, conformes à l'esprit du jour. Aussi les amateurs qui recherchent encore ses ouvrages réunissent-ils les deux éditions de 1660 et 1684, afin d'avoir l'œuvre complète. 3° *Raretés historiques;* 4° le *Martyrologe royal;* 5° des poésies et quelques notices detachées. Tous ces écrits furent imprimés dans le format in-8°. L.

WINSTON (THOMAS), médecin anglais, né en 1575, étudia son art sous Fabricius d'Aquapendente, Prosper Alpin, Gaspard Bauhin, et reçut le doctorat à Padoue. Il s'établit à Londres vers 1607, fut élu membre du collége des médecins et professeur de médecine du collége Gresham, en 1615. Cette chaire fut occupée par lui jusqu'en 1642; il vint alors en France, et ne rentra en Angleterre qu'après que les troubles y furent apaisés. Il mourut le 24 octobre 1655. Ses *Leçons d'anatomie*, imprimées en 1659 et 1664, in-8°, furent regardées comme ce qu'il y avait alors de plus complet en ce genre dans la langue anglaise. Z.

WINT (PIERRE DE), peintre anglais, né à Stone en 1784, entra, jeune encore, dans l'atelier d'un graveur, Raphaël Smith, où il eut pour camarade Hilton qui acquit plus tard quelque célébrité comme peintre et dont il épousa la sœur. Renonçant à la gravure, Wint se consacra à l'aquarelle, et il se plaça à un rang distingué. Pendant quarante années consécutives, ses ouvrages furent très-remarqués aux expositions des aquarellistes. Il se bornait à peu près exclusivement à reproduire les paysages que lui offrait la

Grande-Bretagne ; des vues prises sur les rivières, des moulins, des champs de blé; tels étaient ses sujets de prédilection ; il leur donnait un charme tout particulier; son faire est large et vigoureux ; son coloris possède une grande fraîcheur. On lui a reproché de trop négliger les détails et de n'avoir pas su se préserver d'un *maniéré* gracieux, mais trop affecté. Ecartant les procédés employés par les jeunes aquarellistes, il resta fidèle à la méthode adoptée par les plus anciens maîtres en ce genre ; il n'employait que des touches transparentes, obtenant ainsi la clarté et la fraîcheur aux dépens de la vigueur et de la variété. Il mourut le 30 juin 1849 dans sa 66e année. Z.

WINTER (George-Simon), écuyer et vétérinaire, né dans le 17e siècle, d'une famille originaire du duché de Clèves, consacra sa vie entière à l'étude et à la pratique de son art. De grands seigneurs, des princes même suivirent ses leçons. On est surpris que les biographes allemands, tels que Vogt, Beyer, Freytag, n'en aient fait aucune mention. Il consigna les résultats de son expérience dans plusieurs ouvrages qui sont très-recherchés : 1° *Tractatio nova de re equaria, complectens partes tres*, Nuremberg, 1672, in-fol. de 169 pages, fig. L'auteur y traite de la connaissance des chevaux, de leur éducation, et des moyens curatifs à employer dans leurs maladies. Le texte allemand est accompagné de trois traductions, latine, italienne et française. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions, ibid., 1687 et 1703, in-fol. de 223 pages. La première édition ne contient que 34 planches, la seconde et la troisième en renferment 48. L'édition de 1703 n'est pas, comme le dit M. Brunet (*Manuel du libraire*, au mot *Winter*), la même que celle de 1687, avec un nouveau frontispice; c'est réellement une nouvelle réimpression. 2° *Nouveau traité de l'art du manége*, Ulm, 1674, in-fol. (all.); 3° *Bellerophon, sive Eques peritus, hoc est artis equestris accuratissima institutio*, latin et allemand, Nuremberg, 1678, in-fol. avec 115 pl. L'auteur y traite de l'art de l'équitation et donne les préceptes les plus propres à former un cavalier. 4° *Hippiater expertus, seu Medicina equorum absolutissima tribus libris comprehensa*, latin et allemand, ibid., 1678, in-fol., avec figures et orné du portrait de Winter. C'est un traité complet de l'art vétérinaire. Il y en a deux éditions in-8°, avec planches, Nuremberg, 1757 et 1778. W—s.

WINTER (Nicolas-Simon van), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1718, fut élevé dans le goût des lettres et des muses. A portée d'orner son esprit de connaissances étendues et variées, il ne tarda pas à faire preuve lui-même d'heureuses dispositions pour la poésie. Sa première production fut un petit poëme intitulé *Cain et Abel*, en 1743 ; mais il prit un tout autre essor dans son poëme de l'*Amstel*, en six chants, Amsterdam, 1755, in-4°. Une imagination riante et féconde, une grande pureté de diction et de style, un rare talent pour le genre descriptif, recommandent cet ouvrage, dont le sujet est le fleuve qui donne son nom à la ville d'Amsterdam. Il eut un succès éclatant et plaça le nom de van Winter à côté de celui de Smits (Didéric), qui, en 1730, avait chanté avec beaucoup de talent la *Rotte*, dont l'autre métropole du commerce hollandais, Rotterdam, a emprunté son nom. En 1769, van Winter donna son poëme des *Saisons*, en 4 chants, imité de Thomson, dans lequel il rivalisa honorablement avec son modèle. On doit encore à van Winter deux tragédies : *Monzongo, ou l'Esclave royal*, et *Menzikoff*. La première de ces deux productions, très-supérieure à l'autre, est restée au théâtre. Van Winter a publié, en 1793, avec les poésies posthumes de madame van Winter, un recueil de poésies mêlées, fables, etc.; et ces deux époux ont eu aussi leur part à une excellente traduction des *Psaumes* de David, connue sous la rubrique de *Laus Deo, salus populo*, et pour laquelle les poëtes de Bosch, Pater, Hartsen, Roullaud, Meyer et Asschenberg furent leurs collaborateurs. — Winter (Lucrèce-Guillelmine van), née *van Merken*, épouse du précédent, vit le jour à Amsterdam, en 1722, et mérite d'être placée au nombre des muses bataves. Elle comptait parmi ses ancêtres Gaspard Barlæus et Gérard Brandt, et elle était proche parente du poëte de Haas (François), qui se plut à la diriger par ses conseils. Richement douée d'esprit, d'imagination, et surtout d'une mémoire qui décuplait pour elle les avantages de ses lectures; enfin vivant dans une société littéraire du meilleur choix, elle réunissait tous les avantages. En 1745, elle publia, sous le voile de l'anonyme, sa tragédie d'*Artémire*, dont le sujet était pris dans Hérodote. Cette pièce, où l'on ne peut méconnaître du talent, donna des espérances. Cependant elle ne l'a pas admise dans son Théâtre. En 1762 parut son poëme intitulé *l'Utilité des afflictions*, en trois chants, suivi de quelques Héroïdes, etc. La morale religieuse ne pouvait avoir un plus digne organe ni un plus touchant interprète. La considération poétique de l'auteur s'accrut encore, quatre ans après, par son poëme de *David*, en douze chants. S'il ne répond pas à toutes les conditions de l'épopée, il n'en doit pas moins être considéré comme un chef-d'œuvre dans un genre qui en approche. Tous les caractères y sont dessinés de main de maître, et parfaitement soutenus. Les descriptions y sont magnifiques. L'auteur touche la lyre inspirée de son héros d'une manière digne de lui. Aussi le *David* est-il une des productions les plus nationalisées du Parnasse batave. Elle l'est plus, sous certains rapports, que le *Germanicus*, en seize chants, qui parut en 1779. Le choix du sujet peut avoir nui au succès populaire du *Germanicus*, d'ailleurs si riche d'invention et de style,

mais dont les beautés, d'un genre plus sévère, n'excitent pas le même intérêt de sentiment. L'ambition de Rome, avide de vengeance et de sang contre les peuples de la Germanie, effarouche plutôt qu'elle n'attache; et le dévouement d'un Claudius Civilis ou d'un Arminius pour la cause de la liberté de leurs concitoyens eût été tout autrement national. Au surplus, on ne peut donner trop d'éloges à *Germanicus;* il mit le sceau à la réputation de son auteur. Il en a paru une traduction française, en prose, à Leyde, in-12. Depuis onze ans, mademoiselle van Merken avait épousé un des grands admirateurs de ses qualités personnelles et de son mérite littéraire, van Winter, qui lui avait dédié ses *Saisons*. Il donna beaucoup de soins au poëme de *Germanicus*, et mérite, à ce titre, d'en partager le succès. Madame van Winter est auteur de tragédies, non traduites, mais originales, comme le *Monzongo* et le *Menzikoff* de son mari. Le théâtre français leur servait de modèle à l'un et à l'autre. Toutes les pièces des deux époux réunies forment deux volumes in-4°, dont le premier contient : 1° le *Siége de Leyde*, par madame van Winter; 2° *Jacob Simonsz de Ryk*, par la même; 3° *Monzongo, ou l'Esclave royal*, par par M. van Winter; c'est un sujet d'imagination, dont le but est d'inspirer de l'aversion pour la traite des noirs; la scène est à Vera-Cruz. 4° Les *Camisards*, par madame van Winter. Le second volume contient : 1° *Marie de Bourgogne, comtesse de Hollande*, par madame van Winter; 2° *Menzikoff*, par M. van Winter; la scène est en Sibérie; 3° *Louise d'Arlac*, fille de Dominique de Gourges, par madame van Winter; la scène est dans l'Amérique septentrionale; 4° *Sibylle d'Anjou*, femme de Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, par la même; la scène est à Jérusalem; 5° *Gélonide*, sujet d'imagination, par la même; c'est le triomphe de la tendresse maternelle; il y a des chœurs; la scène est à Athènes. Nous avons déjà fait mention des *OEuvres posthumes* de madame van Winter, qui mourut à Leyde le 19 avril 1795, dans la 77e année de son âge. — Un fils du premier mariage de van Winter, *Pierre* van Winter, cultivait également avec succès la poésie hollandaise. On a de lui une traduction en vers des *Odes* d'Horace, Amsterdam, 1804, in-4°; une traduction en vers de quelques livres de l'*Enéide;* une de l'*Essai sur l'homme* de Pope. M-on.

WINTER (Jean-Guillaume de), vice-amiral, naquit en 1750, au Texel. Destiné par sa famille à servir dans la marine, il y entra dès l'âge de douze ans, et il ne tarda pas à se faire remarquer par son zèle et son courage. De Winter était parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, lors de la révolution qui éclata en Hollande en 1787. Il embrassa avec la plus grande ardeur le parti patriotique; mais la cause stathoudérienne ayant triomphé dans cette lutte, il se vit forcé de se réfugier en France. La révolution y était dans toute sa force; de Winter, qui en partageait les principes, demanda et obtint du service dans l'armée de terre; il fit les campagnes de 1792 et 1793, sous les ordres de Dumouriez et de Pichegru et parvint bientôt au grade de général de brigade. Lorsque, en 1795, les armées de la république, sous le commandement de Pichegru, envahirent la Hollande, de Winter profita de cette occasion pour rentrer dans sa patrie. Les Etats-Généraux lui offrirent de reprendre du service dans la marine avec le grade de contre-amiral, et l'année suivante il fut nommé vice-amiral et commandant de l'armée navale du Texel. Après avoir été longtemps bloqué par des forces supérieures, il parvint enfin à tromper leur surveillance, et il appareilla le 7 octobre 1797, à la tête de 29 bâtiments de guerre, dont 16 vaisseaux de ligne. Le 11 au matin, il eut connaissance de l'armée anglaise aux ordres de l'amiral Duncan, laquelle était forte de 20 vaisseaux de ligne et d'environ 15 frégates et autres bâtiments légers. L'action s'engagea immédiatement, et elle dura pendant près de trois heures avec un acharnement égal de part et d'autre. Le vaisseau *la Liberté*, de 74, que montait de Winter, fut aux prises avec trois vaisseaux anglais. Après avoir perdu ses trois mâts et plus de la moitié de son équipage, il se vit amariner par une frégate anglaise, qui le conduisit à bord du vaisseau de l'amiral Duncan. Le résultat de cette journée fut, pour la marine hollandaise, la perte de 9 vaisseaux de ligne pris ou coulés; 600 hommes environ furent tués et 800 blessés. L'armée anglaise ne fut guère moins maltraitée; plusieurs de ses vaisseaux furent coulés, et l'on estima ses pertes en hommes à 600, tant tués que blessés. De Winter, en rendant compte de ce combat aux Etats-Généraux, ajoutait que « cette journée « était la plus malheureuse de sa vie ». Il fut accueilli en Angleterre avec tous les égards dus au courage malheureux, et ses compatriotes, en déplorant les funestes résultats de cet engagement, rendirent pleine justice aux talents et à la bravoure qu'il y avait déployés. Echangé quelques mois après, de Winter revint dans sa patrie, et le conseil de guerre chargé d'examiner sa conduite dans la journée du 11 octobre déclara qu'il avait glorieusement soutenu l'honneur du pavillon de la république batave. Au mois de juillet 1798, il fut envoyé auprès du gouvernement français comme ministre plénipotentiaire. Il conserva ce poste jusqu'en 1802, époque à laquelle il fut rappelé en Hollande pour y prendre le commandement des forces navales. La régence de Tripoli ayant donné quelques sujets de mécontentement à la république, de Winter, à la tête d'une forte escadre, parcourut pendant quelques mois les côtes de Barbarie, et après avoir terminé les différends qui existaient entre la Hollande et la régence de Tripoli, il parvint à conclure un traité de paix avec cette dernière.

Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, accorda toute sa confiance à l'amiral de Winter; il le créa maréchal du royaume, comte de Huessen et commandant en chef de ses armées de terre et de mer. Lorsque Napoléon réunit la Hollande à l'empire français, il ne le traita pas avec moins de faveur et le nomma successivement grand officier de la Légion d'honneur et inspecteur général des côtes de la mer du Nord. Au mois de juillet 1811, il lui confia le commandement en chef des forces navales réunies au Texel; mais bientôt de Winter, attaqué d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il avait éprouvées, se vit contraint de quitter son armée pour se rendre à Paris, où il mourut le 2 juin 1812. Ses obsèques, faites aux frais du gouvernement, furent environnées d'une grande pompe; Marron prononça son oraison funèbre, et ses restes furent déposés au Panthéon, dans les formes du cérémonial usité pour les grands dignitaires de l'empire. H—Q—N.

WINTER (Pierre de), compositeur, maître de chapelle du roi de Bavière, naquit à Mannheim en 1754. Ses parents le placèrent de bonne heure au gymnase de Mannheim, mais bientôt le jeune Winter, entraîné par son goût pour la musique, abandonna ses études classiques pour se livrer entièrement à la culture de l'art qu'il affectionnait. Ses heureuses dispositions musicales se développèrent avec une telle rapidité que, à peine âgé de onze ans, il fut admis comme violoniste à la chapelle du prince palatin. Quelques années plus tard, il étudia l'harmonie et le contrepoint sous la direction de Vogler et ne tarda pas à se faire remarquer par diverses compositions de musique instrumentale. En 1776, son talent précoce lui avait fait confier les fonctions de directeur de l'orchestre du théâtre de la cour. Deux ans après, le prince palatin ayant été appelé à la succession de l'électorat de Bavière, Winter le suivit à Munich, où la cour de Mannheim et toute la chapelle furent transférées. Ce fut à Munich que le jeune artiste, qui s'était déjà essayé sur la scène en écrivant quelques morceaux pour des ballets, composa ses premiers opéras italiens : *Armida, Cora e Alonzo, Leonardo e Blandine*. Ce fut aussi dans cette ville qu'il donna, en 1780, son premier opéra allemand, *Hélène et Pâris*, en trois actes, auquel succéda, en 1782, un autre grand opéra intitulé *Bellérophon*. On cite encore, comme étant de la même époque, trois opérettes : *Der Bettelstudent* (le Pauvre étudiant), *Das Hirtenmædchen* (la Jeune bergère) et *Scherz, List und Rache* (Badinage, finesse et vengeance). — Jusqu'alors, à l'exception de quelques morceaux que le public avait applaudis, les opéras de Winter avaient eu peu de succès. En 1783, ce compositeur s'étant rendu à Vienne pour y faire exécuter ses grandes cantates de la *Mort d'Hector*, *d'Inès de Castro* et *de Henri IV*, fit dans cette ville connaissance avec Salieri, dont il reçut de précieux conseils. Salieri lui fit remarquer les défauts de ses ouvrages sous le rapport du style vocal, de l'expression dramatique et de l'absence de simplicité dans l'instrumentation. A partir de ce moment, Winter, se livrant à de plus mûres méditations sur son art, modifia sa manière, qui devint plus large et plus appropriée à la scène. — Le retour de Winter à Munich fut signalé par diverses compositions importantes. Nous mentionnerons entre autres un psaume latin à plusieurs voix, avec accompagnement d'orchestre; cette belle œuvre lui valut sa nomination de maître de la chapelle électorale, en 1788, lorsque cette place devint vacante par suite du départ de l'abbé Vogler. Citons aussi un grand opéra de *Circé*, écrit à la même époque, et qui, bien qu'il lui eût été demandé, ne fut cependant pas représenté. Ce dernier ouvrage fut suivi d'un intermède de Gœthe, *Jery et Bately*, mis en musique pour le théâtre particulier du comte de Seefeld, et d'une grande cantate italienne intitulée *Timoteo*. En 1791, Winter, ayant obtenu un congé, partit pour l'Italie et y resta deux années, pendant lesquelles il écrivit, à Naples, *Antigone*, pour la fête du roi, et, à Venise, *Catone in Utica*, *il Sacrifizio di Creta* et *i Fratelli rivali*. En 1793, il était de retour à Munich, où il fit représenter deux grands opéras, *Psyché* et *Der Sturm* (la Tempête), de Shakspeare. Winter était alors dans toute la force de son talent; sa réputation s'était répandue dans toute l'Europe; les directeurs des principaux théâtres recherchaient ses ouvrages. A Vienne, en 1794, son charmant opéra du *Labyrinthe* obtenait un succès de vogue. L'année suivante, il faisait représenter, dans la même ville, *Das unterbrochene Opferfest* (le Sacrifice interrompu), qui mit le sceau à la renommée du compositeur. Appelé à Prague, il y fait représenter *Ogus, ou le Triomphe du beau sexe;* de là, il se rend à Berlin pour y écrire la musique d'un ballet intitulé *Die Sommerbelustigungen* (les Amusements de l'été); puis à Bayreuth, où il donne *Die Thomasnacht* (la Nuit de St-Thomas), et revient à Vienne composer *i Due Vedovi*, opéra-bouffe, et les deux grands opéras d'*Ariana* et d'*Elisa*. Enfin, en 1798, après quatre années d'absence, Winter était de retour à Munich, où il fit jouer *Marie de Montalban*, l'une de ses meilleures productions. Au commencement de 1802, cet artiste vint à Paris et donna à l'Opéra *Tamerlan*, grand ouvrage en trois actes, qu'il avait écrit spécialement pour ce théâtre, mais qui n'eut pas de succès. L'année suivante, il alla à Londres, où il séjourna deux ans, pendant lesquels il fit successivement représenter, sur le théâtre du roi, les opéras italiens de *Calypso*, *Castor et Pollux*, *Proserpina*, *Zaïra*, et les ballets de l'*Education d'Achille*, *Vergolèse* et *Orphée*. — En revenant à Munich en 1805, Winter ouvrit dans cette ville une école de chant qui a

produit plusieurs sujets distingués. Après avoir donné un nouvel opéra, ***Frauenbund*** (le Lien des femmes), il revint à Paris, en 1806, pour y faire représenter ***Castor et Pollux***, qui n'était que la traduction de l'opéra italien qu'il avait écrit à Londres. ***Castor et Pollux*** ne réussit pas mieux que ***Tamerlan***. La chute de cet ouvrage parut décourager Winter, qui, à l'exception d'un grand opéra intitulé ***Colman***, de ***Die Blinden*** (les Aveugles) et d'une grande symphonie avec chœurs, exécutée à Munich en 1814, à l'occasion de la fête de la victoire, n'écrivit plus, pendant plusieurs années, que pour la chapelle du roi de Bavière. Cependant, en 1816, ayant entrepris un nouveau voyage en Italie, avec son élève madame Sigl-Vespermann, il écrivit dans le courant de cette année et de l'année suivante trois opéras, ***Maometto***, ***i Due Valdomiri*** et ***Elinda***, qui furent représentés sur le théâtre de la Scala, à Milan. ***Le Bouffe et le Tailleur***, qu'il composa à Gènes en 1819, fut son dernier ouvrage. Atteint d'une maladie de langueur, ses forces diminuèrent peu à peu, et, le 17 octobre 1825, il mourut à Munich à l'âge de 71 ans. Le roi de Bavière lui avait accordé la décoration de l'ordre du Mérite en récompense de ses longs services. — Si la musique de Winter manque souvent d'originalité, si les formes en ont même plus vieilli que celles des autres compositeurs contemporains, il règne toutefois dans les ouvrages de cet artiste un sentiment de la scène, un caractère de grandeur et de simplicité qui révèlent un talent d'un ordre supérieur. Winter travaillait avec une grande rapidité; il a écrit environ quarante opéras, parmi lesquels on remarque particulièrement le ***Labyrinthe***, ***Marie de Montalban*** et le ***Sacrifice interrompu***, qui est le chef-d'œuvre de son auteur. Pendant longtemps ces trois derniers ouvrages sont restés au répertoire de tous les théâtres lyriques de l'Allemagne. Outre ses opéras, Winter a composé un grand nombre de cantates, dont plusieurs sont très-estimées, des chants à quatre voix pour les troupes bavaroises, neuf recueils de chants, chansons et romances. — Dans la musique d'Eglise, il ne s'est pas moins montré fécond. On a de lui : vingt-six messes avec accompagnement d'orchestre ou orgue, deux ***Requiem***, vingt-deux offertoires, trois ***Te Deum***, trois ***Stabat mater***, un ***Magnificat***, une foule de motets, de psaumes et d'hymnes. Winter a écrit aussi pour le service de l'Eglise réformée : sept cantates spirituelles, un ***Stabat mater*** allemand, à quatre voix et orchestre; ***Jésus mourant***, oratorio, et vingt chorals à quatre voix. Le nombre de ses œuvres de musique religieuse s'élève à plus de deux cents. — Ses compositions de musique instrumentale sont : ***le Combat***, grande symphonie avec chœur; neuf symphonies à grand orchestre, trois symphonies concertantes, un ottetto, un sestetto et deux settetti, pour divers instruments; deux quintettes et six quatuors, pour instruments à cordes; plusieurs concertos pour violon et autres instruments. Winter a publié, sous le titre de ***Vollstændige Singschule***, une méthode de chant qui est devenue classique en Allemagne. D. D-B.

WINTER (George-Louis), homme d'Etat badois, né le 18 janvier 1778, à Prechthal, était fils d'un ministre luthérien. Après avoir commencé ses études au lycée de Carlsruhe, il les continua à l'université de Gœttingue, où il suivit les cours de jurisprudence. En 1803, il fut pourvu de l'emploi de secrétaire intime au ministère de l'intérieur à Bade; il devint successivement membre du conseil ecclésiastique évangélique en 1805, membre du conseil supérieur ecclésiastique et conseiller du gouvernement en 1807, directeur de la ville d'Heidelberg en 1813, conseiller de ministère attaché au ministère de l'intérieur en 1815 et référendaire intime en 1818. Ses principes libéraux le rendaient peu agréable à la noblesse et au grand-duc Louis; mais sa capacité rendait ses services nécessaires. Des fonctions de plus en plus importantes lui furent confiées : en 1822, il fut nommé conseiller d'Etat et membre du ministère de l'intérieur; en 1824, directeur de ce même ministère. L'avénement du grand-duc Léopold augmenta le crédit de Winter, qui avait obtenu la confiance du nouveau souverain; il fut chargé du ministère de l'intérieur et il fut anobli; mais il refusa cet honneur. Il s'ensuivit que, durant trois ans, il exerça les fonctions de ministre sans en avoir le titre; on ne le lui accorda qu'en 1833. Depuis 1819, cet homme d'Etat prit une part fort active aux débats des chambres badoises, où il lutta contre les prétentions de la noblesse. Les événements de 1830 amenèrent en Allemagne des mouvements qui effrayèrent les princes et qui les portèrent à adopter un système favorable à l'absolutisme; Winter parvint toutefois, malgré bien des difficultés, à maintenir le pays de Bade dans les voies d'un sage libéralisme. Il se trouvait dans une situation difficile, attaqué d'un côté par l'aristocratie et les ultramontains, de l'autre par l'opposition ultra-libérale; toutefois sa popularité était grande parmi les gens sages; ses adversaires eux-mêmes avaient pour lui un respect sincère. Afin de donner un aliment aux préoccupations du pays, Winter proposa la construction d'un chemin de fer aux frais de l'Etat. Il convoqua à cet égard les chambres au mois de février 1838, et il leur apporta un projet de loi qui fut adopté. A peine cette session étaitelle terminée que Winter mourut, le 27 mars de la même année. Sa loyauté, son attachement pour son pays, son dévouement ne pouvaient être mis en doute; les chambres votèrent une pension extraordinaire en faveur de sa veuve. On peut consulter d'ailleurs, pour l'histoire des travaux administratifs et de la carrière politique de cet homme d'Etat, l'ouvrage de W. Weickh

intitulé *Reliques de Louis Winter*, Freibourg, 1843. Z.

WINTERBURGER (JEAN), le plus ancien imprimeur de Vienne, naquit à Winterburg, près de Kreutzenach, dans le comté de Sponheim. Etant venu dans la capitale de l'Autriche, il y établit une imprimerie, dont il gravait lui-même les caractères. Pendant dix-sept ans, il travailla seul, et plus tard, il prit pour aide-compositeur un géomètre de Breslau, appelé Jean Michaelis. De ses presses sont sortis un grand nombre d'ouvrages devenus extrêmement rares. Les plus remarquables sont : 1° *Flacci satyræ*, Vienne, 1492, in-4°. On n'en connaît qu'un seul exemplaire. Avant cet ouvrage, le *Tractatus distinctionum Johannis Meyger* avait déjà paru à Vienne, en 1482, mais sans nom d'auteur, et on ne peut pas assurer qu'il soit de Winterburger. 2° *Frederici III imperatoris obitus exequiæque*, Vienne, in-4°, sans date (ce doit être de 1493) ; 3° *Panégyrique de l'empereur Maximilien Ier*, en vers hexamètres latins, Vienne, in-fol., avec planches en bois enluminées, sans date (ce doit être de 1493 ou 1494) ; 4° *Hieronymi Balbi utriusque juris doctoris necnon poetæ, atque oratoris insignis opusculum epigrammaton feliciter incipit Winterburg in celeberrima urbe Wiennen, anno Domini* 1494 ; 5° *Constitutiones synodales ecclesiæ cathedralis Strigoniensis*, Vienne, 1494, in-fol. ; 6° *Josephi Gruenpeck pronosticon, sive Judicium ex conjunctione Saturni et Jovis*, etc., Vienne, 1496, in-4° ; 7° *Lucii Apulei Platonici et Aristotelici philosophi epitome divinum de mundo seu cosmographia, ductu Conradi Celtis impressum*, Vienne, 1497 ; 8° *Ausonii sententiæ septem sapientium septenis versibus explicatæ, ejusdem Ausonii ad Drepanum de ludo septem sapientium*, Vienne, 1500, in-4° ; 9° *Arbor consanguinitatis, affinitatis necnon spiritualis cognitionis*, Vienne, 1500, in-4°. Ce petit ouvrage, étant indispensable aux tribunaux civils et ecclésiastiques, fut souvent réimprimé. 10° *Ausonii Peonii poetæ præclarissimi oratio matutina ad omnipotentem Deum heroico carmine deducta*, Vienne, 1502, in-4°. Cette édition est très-soignée : on n'en connaît qu'un exemplaire, à la bibliothèque impériale de Vienne. 11° *Grammatica nova, cum tractatulo perutili prosodiæ et arti metrorum subservienti*, Vienne, 1502, avec une figure d'homme qui tient un livre, gravée en bois. C'est la première gravure pareille qui ait paru dans les impressions de Winterburger. 12° *Missale olomucense*. On trouve à la fin en lettres rouges : *J. Winterburg artis impressoriæ studiosissimus et caracterum sculpendorum ingeniosissimus : in florida urbe Viennensi austriaca, anno* 1505. On voit d'après cela qu'il gravait lui-même ses caractères et ses planches en bois. Ce missel est remarquable par la beauté de l'exécution. 13° *Tractatus de schachis mystice interpretatus de moribus per singulos hominum status*, 1505, in-4°. Le lieu de l'impression n'est point indiqué ; mais ce sont les caractères de Winterburger, qui se fait d'ailleurs connaître par six vers qu'il adresse au lecteur :

> *Accipe quod offert hiberna ex arce Joannes*
> *Schacherii munus. . . .*

Ici, comme dans quelques autres de ses ouvrages, il latinise son lieu natal : *ex arce hiberna*, Winterburg signifiant en français *château d'hiver*. Ce traité sur les échecs se trouve à la bibliothèque du duc de Brunswick, composé par Jacques de Cessoles (*voy.* ce nom) et traduit dans toutes les langues. 14° *Missale pataviense*, Vienne, 1506, in-fol. ; 15° *Missale saltzburgense*, Vienne, 1507, in-fol. Le canon de la messe y est sur parchemin. On y trouve, p. 258, une messe de St-Job, *contra morbum gallicum*, et dans un nouveau missel de Passau, de 1507, avec une figure de Jésus-Christ crucifié, gravée sur bois. 16° *Computus novus et ecclesiasticus totius fere astronomiæ fundamentum pulcherrimum continens*, Vienne, 1508 et 1513, in-4°, fig. ; 17° *Opusculum musices perquam brevissimum, de Gregoriana et figurativa atque contrapuncto simplici percommode tractans, omnibus cantu oblectantibus utile ac necessarium*, Vienne, 1509. C'est un des plus anciens ouvrages qui aient été imprimés en plain-chant. Il avait été commandé pour la chapelle du duc de Milan. 18° *Missale pataviense*, Vienne, 1509. C'était le troisième ouvrage de ce genre que Winterburger imprimait dans six ans. 19° *Pauli Crusnensis Rutheni artium liberalium magistri, poetæque quam suavissimi, panegyrici ad divum Ladislaum, Pannoniæ regem victoriosissimum, et sanctum Stanislaum præsulem ac martyrem Poloniæ*, Vienne, 1509 ; 20° *Psalterium pataviense cum antiphonis, responsoriis hymnisque in notis musicalibus* ; 21° *Almanach novum atque correctum calculatum super anno Domini* 1512. Dans la préface, on donne une leçon très-sévère à un astronome de Cracovie qui, selon l'imprimeur, avait fait paraître un almanach plein de fautes. 22° *Exemplar in modum accentuandi secundum ritum chori ecclesiæ pataviensis*, Vienne, 1513. Les leçons sur la prononciation, le ton, la prosodie, les pauses, y sont expliquées par des exemples tirés du chant de l'Eglise. 23° *Rubrica brevis et utilissima septem distincta normulis quibus orandi, cantandi, anticipandique series ordinatissime cernitur*, Vienne, 1513, in-4°. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui un *directoire* ou *ordo* pour la récitation du bréviaire ou pour la célébration des offices. 24° *Description de l'église métropolitaine de St-Etienne à Vienne* (all.), Vienne, 1514 ; 25° *Tabulæ eclipsium magistri Georgii Peurbachi. Tabulæ primi mobilis Johannis de Monte-Regio. Indices præterea monumentorum, quæ clarissimi viri studii Viennensis alumni in astronomia et aliis mathematicis disciplinis scripta reliquerunt*, Vienne, 1514, in-fol. Cet ouvrage est le plus remarquable parmi ceux que Winterburger a imprimés. On y trouve :

1. la biographie des Viennois qui jusque-là s'étaient illustrés par leurs connaissances en astronomie; 2. le calcul pour une éclipse de soleil et une de lune, en 1460, par Peurbach (*voy.* ce nom); 3. cent quinze tables astronomiques pour calculer les éclipses. 26° ***Aulularia Plauti comœdia lepidissime execrabilem seniorum avaritiam ludens***, Vienne, 1515, in-4°; 27° ***Casus in cena Domini et alii casus papales quantum ad censuras ecclesiasticas casusque episcopales***, Vienne, 1517; 28° ***Antiphonarius ad rectum consuetumque cantandi ritum***, Vienne, 1519, in-fol. Cet antiphonaire, d'une exécution typographique richement soignée, est la dernière production que nous connaissions de Winterburger. Ce que nous avons cité de lui forme le berceau de l'imprimerie à Vienne. Tous ces ouvrages sont extrêmement rares. Mich. Denis, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne, qui les a recherchés avec soin, n'en a souvent découvert qu'un seul exemplaire. On les conserve comme raretés dans les bibliothèques publiques d'Autriche. G—Y.

WINTERFELD (JEAN-CHARLES), l'un des lieutenants du grand Frédéric, naquit dans l'Ukermark, en 1709, d'une famille obscure, et s'engagea comme simple soldat dès l'âge de quatorze ans, dans un régiment d'infanterie prussien. Sa belle taille et ses autres avantages extérieurs le firent remarquer du roi Frédéric Ier. Il entra dans le corps favori de ce prince, que l'on appelait le régiment de *géants*, et sa bonne conduite lui mérita bientôt de l'avancement. Il était adjudant lorsque Frédéric II monta sur le trône, en 1740. Ce prince le fit major, et dans la première guerre de Silésie, il lui donna le commandement d'un bataillon de grenadiers, à la tête duquel Winterfeld se distingua dans plusieurs occasions. Devenu colonel, il fut envoyé à St-Pétersbourg pour y rompre les liaisons que la Russie avait alors avec l'Autriche. Cette mission difficile eut un plein succès, et Winterfeld vint reprendre sa place à l'armée. Il se distingua encore dans plusieurs combats, notamment à Landshut, où il repoussa une attaque meurtrière du général Nadasti. Cet exploit lui valut le grade de général major, et, ce qui était plus précieux, l'estime et la confiance de son souverain. Dès lors ce monarque voulut qu'il l'accompagnât partout dans ses campagnes et dans ses voyages. Winterfeld redoubla d'efforts pour le service d'un tel prince, et il lui fut surtout très-utile par son activité lorsque Frédéric II, à l'ouverture de la guerre de sept ans, fut informé des projets que les cours de Russie, d'Autriche et de Saxe tramaient contre lui (*voy.* FRÉDÉRIC II). Ce monarque apprécia si bien son zèle dans cette circonstance qu'il le nomma lieutenant général d'infanterie (1756). L'époque la plus glorieuse de la carrière de Winterfeld est, sans aucun doute, celle des deux premières campagnes de la guerre de sept ans. Il eut d'abord une grande part à la capitulation que Frédéric II fit subir à l'armée saxonne au camp de Pirna. Ayant ensuite pénétré dans la Bohême, il commanda un corps d'armée à la sanglante bataille de Prague, et il y reçut une blessure grave, marchant à côté du brave Schwerin (*voy.* ce nom). Frédéric l'envoya ensuite en Silésie. Le 7 septembre 1757, il défendait une position importante avec un corps peu nombreux; obligé de s'en éloigner personnellement pour une conférence avec le duc de Bevern, il fut prévenu que son poste était attaqué par Nadasti. Aussitôt il accourt et se met à la tête des troupes pour reprendre la position qu'elles avaient perdue; mais il est atteint d'un coup de feu et meurt glorieusement les armes à la main. Frédéric donna de grands regrets à sa mémoire; il en parle avec éloge dans plusieurs endroits de ses écrits, et il lui a fait élever une statue en marbre blanc sur la place Guillaume, à Berlin. Winterfeld avait mérité l'estime de ce prince par un dévouement et un courage à toute épreuve. Dépourvu d'instruction, il suppléait à ce qui lui manquait sous ce rapport par beaucoup de sagacité et d'esprit naturel. Il existe deux biographies de ce général : l'une est anonyme, Berlin, 1802; l'autre, écrite par C.-A. Varnhagen von Ense, a paru en 1830, également à Berlin. M—D j.

WINTERFELD (CHARLES-GEORGES-AUGUSTE VIRIGENS), écrivain allemand sur la musique, naquit le 24 janvier 1794, à Berlin, où son père avait un emploi dans l'administration civile. Il passa trois ans à Halle, se livrant à l'étude du droit, et au mois d'octobre 1811, il fut nommé assesseur auprès d'un tribunal civil à Berlin. Tout en s'occupant de ses fonctions judiciaires, il se consacra avec ardeur à la musique; dès son enfance, il avait eu pour cet art un penchant très-vif. Il fit successivement deux voyages en Italie, se mettant en relations avec les écrivains les plus renommés en fait de musique et rassemblant des livres rares et curieux relatifs à cette science. En 1816, il fut pourvu de l'emploi de conseiller au tribunal supérieur de Breslau; il organisa dans cette ville une société musicale qui se réunissait dans sa maison et qui s'occupait avec zèle de l'exécution des œuvres de la musique d'église protestante du 16e siècle. Au mois de mars 1832, il devint conseiller au tribunal supérieur de Berlin, et il organisa également dans la capitale une association qui contribua beaucoup à porter dans l'Allemagne du Nord la connaissance de la musique religieuse de l'Italie au 15e et au 16e siècle. Forcé, au mois de juillet 1847, de renoncer à la magistrature à cause d'une surdité croissante, il consacra tout son temps à ses études de prédilection. Il mourut le 17 février 1852. Propriétaire d'une importante collection spéciale et se livrant avec zèle à de patientes recherches dans les dépôts publics, Winterfeld eut les moyens nécessaires pour se

consacrer à la production d'ouvrages qui jouissent d'une juste estime et qui tiennent un rang important dans l'histoire de la musique. Les principaux d'entre eux sont : *Jean Gabrielli et son époque,* Berlin, 1834, 3 vol. ; — *Jean Pierluigi de Palestrina,* Breslau, 1838 ; — *Chants religieux de Martin Luther, avec la musique qui y fut jointe de son temps,* Leipsick, 1840 ; — le *Chant de l'Eglise évangélique et son rapport avec la science musicale,* Leipsick, 1850-1852, 2 vol. Z.

WINTERTHUR (JEAN DE). *Voyez* VITODURANUS.

WINTERTON (RALPH), un des philologues les plus distingués de l'Angleterre, naquit dans le comté de Leicester, à Lutterworth, et fit ses études au collége du Roi, à Cambridge. Pendant cette première époque de sa vie, il eut le malheur de tomber dans des accès de démence ; mais l'art triompha du désordre de ses facultés mentales, et Winterton, rendu à la santé, se livra avec ardeur à l'étude des sciences et des langues. La médecine et le grec l'occupèrent principalement, et il acquit, très-jeune encore, une grande réputation comme helléniste. La chaire de grec de Cambridge étant venue à vaquer par la mort de Downes, il fut un des cinq candidats qui la disputèrent. Cependant il n'eut pas le bonheur de l'obtenir, et à partir de ce moment, il sembla renoncer à solliciter des emplois pour concentrer toute son activité dans l'étude. Il publia d'abord une version en vers grecs du premier livre des *Aphorismes* d'Hippocrate, Cambridge, 1631, in-4°, et encouragé par le succès qu'obtint cet essai, il publia, les années suivantes, l'ouvrage entier traduit de la même manière. Cependant la poésie de Winterton ne s'élève point au-dessus du médiocre, et il semble bien plus avoir suivi pour modèle la *Thériaque* de Nicandre que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*. Mais on sent aisément qu'il faut s'en prendre au sujet autant qu'au manque de génie de la part de l'auteur, qui sans doute n'aspira à d'autre réputation qu'à celle de savant versificateur. En 1633, sur l'avis du docteur J. Collins, professeur de médecine, il donna, à Cambridge, une édition in-4° du texte grec, accompagnée de la version en vers latins de Frère, de la sienne en vers grecs, et enfin de la traduction en prose latine de J. Heurnius d'Utrecht. Ce volume curieux se termine par une petite collection d'épigrammes et d'opuscules poétiques composés par les hommes les plus habiles de Cambridge et d'Oxford, mais principalement par les professeurs du collége du Roi. Ces travaux ne l'empêchèrent point de publier dans l'intervalle une traduction des *Méditations* de Gérard, Cambridge, 1631, in-8°, traduction qui fut réimprimée jusqu'à cinq fois, pendant les huit années suivantes ; une excellente édition de Denys le Périégète, Cambridge, 1632 ; 2° édit., Londres, 1668, in-12 ; et quelques autres écrits importants. Tant de preuves d'activité et d'érudition lui valurent enfin une récompense, et il fut désigné, sans même l'avoir demandé, pour professer pendant quatre ans la médecine au collége du Roi. Mais il n'atteignit point le terme fixé à sa carrière professorale et mourut le 13 septembre 1636, après avoir rempli deux ans la chaire qui venait de lui être confiée. Outre les publications ci-dessus mentionnées, on doit à Winterton : 1° une édition de la *Chaine d'or des aphorismes divins,* par Gérard, Cambridge, 1632, in-8° ; 2° une traduction du *Traité* de Droxelius *sur l'éternité,* Cambridge, 1632. La préface contient plusieurs observations paradoxales et qui, sans blesser en rien le respect dû à la religion, annoncent une liberté singulière dans l'interprétation des textes saints. 3° *Poetæ græci minores,* Cambridge, 1635, in-8°, très-souvent réimprimé. Cette édition est précédée d'observations sur Hésiode. 4° Une traduction anglaise du traité de Jérôme Zanchius sur les *Devoirs imposés par le christianisme* (posthume), Londres, 1659, in-8°. Winterton coopéra aussi à la rédaction de plusieurs ouvrages sortis, à cette époque, de l'université cantabrigienne ; mais nous omettons à dessein des détails minutieux et qui d'ailleurs n'offrent point de certitude. P—OT.

WINTHER. *Voyez* WINTER.

WINTHROP (JEAN), premier gouverneur de la colonie anglaise de Massachussets, naquit en 1587 dans le comté de Suffolk, fut d'abord destiné au barreau, et s'embarqua, en 1629, avec le titre de gouverneur d'une nouvelle colonie. Il arriva à Salem l'année suivante, puis à Charlestown et à Boston. Il gouverna sa colonie avec beaucoup d'habileté et de prudence jusqu'à l'année 1649, époque de sa mort. Un journal exact qu'il tint de toutes les circonstances de son administration, et qui a été publié en 1790, in-8°, fut très-utile à son successeur. — WINTHROP (Jean), fils du précédent, fut gouverneur du Connecticut. Après avoir voyagé pendant plusieurs années sur le continent avec beaucoup d'utilité pour son instruction, il arriva à Boston, en 1635, muni de pouvoirs pour former un établissement au Connecticut. Il envoya dans la même année un grand nombre d'ouvriers pour établir un fort à Saybrook. Il administra avec beaucoup de sagesse, et fut réélu gouverneur tous les ans jusqu'à sa mort, en 1676. Winthrop avait des connaissances en chimie et en médecine. Il a publié plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*. — WINTHROP (Jean), descendant des précédents, naquit en 1714, et se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences mathématiques. Nommé, en 1738, professeur de physique au collége de Harward, il se fit beaucoup de réputation dans cette chaire. En 1761, il s'embarqua pour aller observer à St-Jean, en New-Foundland, le passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin, annoncé par Halley, et il eut le bonheur d'observer un phénomène qui n'avait encore été vu que de

l'astronome Horrox, en 1636. Lorsque les dissensions commencèrent avec la métropole, il se montra un des plus ardents défenseurs de l'indépendance et fut nommé membre du grand conseil. Son élection ayant été annulée par le gouvernement anglais, il fut élu conseiller lorsque la Grande-Bretagne eut perdu tout son pouvoir, et continua néanmoins de professer jusqu'à sa mort, en 1779. Les connaissances de Winthrop dans les sciences, la morale et la politique, étaient très-étendues. La société royale de Londres a mentionné honorablement, dans le 42e volume de ses *Transactions*, les observations de Winthrop sur le passage de Mercure, en 1740. Ce savant a publié : 1° un *Discours sur les tremblements de terre*, 1755 ; 2° *Réponse à la lettre sur les tremblements de terre*, 1756 ; 3° deux *Discours sur les comètes;* 4° une *Notice* de plusieurs météores ignés observés dans le nord de l'Amérique. Z.

WINTLE (Thomas), théologien anglais, né à Gloucester en 1737, fut élevé à Oxford, où il devint associé et gouverneur au collége de Pembroke. L'archevêque Secker lui donna, en 1767, le vicariat de Wittrisham, dans le comté de Kent, et le choisit pour un de ses chapelains. Transféré, en 1774, au rectorat de Brightwell, en Berkshire, il y resta quarante ans, et y mourut le 29 juillet 1814. Wintle joignait des vertus au talent et à l'érudition dont il a fait preuve dans divers écrits : 1° *Essai d'une nouvelle traduction de Daniel*, avec une dissertation préliminaire et des notes critiques, historiques et explicatives, 1792, in-4° ; 2° huit *Sermons sur l'utilité, la prédiction et l'accomplissement de la rédemption chrétienne, prêchés pour la fondation de Bampton*, 1794, in-8° ; 3° *Dissertation sur la vision contenue dans le second chapitre de Zacharie*, 1797, in-8° ; 4° la *Morale chrétienne, ou Discours sur les béatitudes*, etc. Z.

WINTRINGHAM (Clifton), médecin anglais, membre de la société royale de Londres, exerçait sa profession à York, où il mourut le 12 mars 1748. Il s'est fait une réputation distinguée par les ouvrages suivants : 1° *Tractatus de podagra, in quo de ultimis vasis et liquidis et succo nutritio tractatur*, York, 1714, in-8°. La théorie qu'il donne de la goutte est en partie mécanique et en partie humorale. Ainsi il attribue le développement de cette maladie à la viscosité acrimonieuse du fluide nerveux, à la rigidité des fibres et au rétrécissement du diamètre des vaisseaux qui avoisinent les articulations. La difficulté de guérir la goutte tient, selon lui, à ce que la cause prochaine de cette affection élude presque toujours l'action des médicaments les mieux appropriés. 2° *Traité des maladies endémiques*, York, 1718, in-8°, en anglais ; 3° *Commentarium nosologicum, morbos epidemicos et aeris variationes in urbe eboracensi locisque vicinis, ab anno 1715 ad anni 1725 finem grassantes, complectens*, Londres, 1727, in-8° ; ibid., 1733, in-8°. Ses œuvres ont été réunies et publiées avec de nombreuses additions et corrections faites par son fils, Londres, 1752, 2 vol., in-8°. R—d—n.

WINTRINGHAM (Clifton), fils du précédent, naquit à York et suivit avec la plus grande distinction la carrière de son père. Après s'être fait connaître par des expériences physiologiques très-importantes, il devint membre de la société royale de Londres, obtint la confiance du duc de Cumberland, en 1749, puis fut nommé médecin en chef des armées anglaises et, en 1762, médecin ordinaire du roi. Il mourut à Londres le 10 janvier 1794, à l'âge de 84 ans. Quoique, dans la théorie, il eût associé les mathématiques à la médecine, cependant Wintringham fut un habile praticien, parce qu'il sut faire une heureuse alliance du raisonnement avec les faits observés. Ses ouvrages sont : 1° *Recherches expérimentales sur quelques parties de la structure animale*, Londres, 1740, in-8°, en anglais. Dans cet ouvrage remarquable, Wintringham prouva, par ses grandes connaissances en mathématiques, qu'il avait approfondi son compatriote Newton. Il était jeune encore lorsqu'il entreprit ses expériences sur la force et la densité des tuniques artérielles, en portant, à l'aide d'une machine, de l'air dans ces vaisseaux jusqu'à ce qu'ils crevassent, et déterminant ensuite le degré de ténacité dont ils étaient doués. Il trouva qu'en général les branches des artères opposent plus de résistance que les troncs, et que l'aorte a les membranes les plus faibles ; car leur force est à celle des artères rénales comme mille est à mille quatre-vingt-sept. Les tuniques des artères qui se rendent aux organes des sécrétions sont celles qui lui parurent les plus résistantes. Ensuite il établit une comparaison entre les parties solides des vaisseaux et les fluides qu'ils renferment, et acquit la conviction que la masse de ces derniers augmente en proportion de l'épaisseur des parois ; car elle est de deux mille trente-sept dans les artères rénales, et seulement de douze cent vingt-neuf dans l'aorte ; de sorte que, dans les grosses artères, la moindre quantité du fluide contenu compense la plus grande faiblesse des tuniques. D'après ses expériences aussi, les veines ont des parois plus épaisses, mais plus souples que celles des artères, et elles renferment une plus grande quantité de fluides. La structure et les fonctions de diverses parties de l'œil attirèrent également son attention. 2° *Recherches sur la ténuité des vaisseaux du corps humain*, Londres, 1743, in-8°, en anglais. Les calculs de l'auteur sur la ténuité infinie de la fibre primitive offrent des résultats plus curieux que solides. Ainsi, par exemple, il évalua le poids d'un animalcule séminal à la cent quarante mille millionième partie d'un grain ; calcula que tous les *stamina* dont l'homme provient, réunis ensemble, ne formeraient pas une masse supérieure

à la quatre-vingt-douze trillionième partie d'un grain ; que le poids total des *stamina* des fibres sensibles s'élève à la quatorze mille huit cent soixante-dix-sept trillionième partie d'un grain, et que par conséquent toute la différence qui existe entre les individus, relativement à l'état du corps, dépend de celle des *stamina* primitifs. Cette application des mathématiques à la médecine a toujours été plus nuisible qu'utile à la science, parce qu'il est de l'essence même de la vie de se dérober à toute espèce de calcul rigoureux. 3° *De morbis quibusdam commentarii*, Londres, 1782-1791, 2 vol. in-8°, ouvrage de médecine pratique. Wintringham a de plus donné une édition de l'ouvrage du docteur Mead intitulé *Monita et præcepta medica*, avec des notes et des observations, 1773, 2 vol. in-8°. R-D-N.

WINTZINGERODE (GEORGE-ERNEST-LEVIN, comte DE), homme d'Etat wurtembergeois, né le 27 novembre 1752, appartenait à une famille de vieille noblesse, et, de bonne heure, il fut destiné à la profession des armes. Il était devenu officier dans les troupes hessoises, mais cette carrière était peu de son goût; il étendit ses connaissances par des voyages, par une application sévère à l'étude, et, se consacrant à la diplomatie, il entra au service de l'électeur de Cologne. La tourmente amenée par la révolution française renversa bientôt ce petit prince, et Wintzingerode entra au service du duc de Wurtemberg, qui devait plus tard devenir roi par la grâce de Napoléon; il obtint toute la confiance de ce souverain, qui le nomma, en 1801, ministre des affaires étrangères, et en 1806 premier ministre. Dans des circonstances difficiles, Wintzingerode montra autant de fermeté que de talent; il rendit de grands services. Après la mort du roi Frédéric, en 1816, cet homme d'Etat se retira de la vie politique; il commençait d'ailleurs à sentir le poids des années; toutefois, en 1820, il accepta le poste de représentant du Wurtemberg auprès des cours de Berlin et de Dresde. Cinq ans plus tard, il dit un adieu définitif aux affaires, et il mourut dans un âge avancé à Stuttgard, le 24 octobre 1834. — Son fils, *Henri-Charles-Frédéric*, né en 1778, a représenté le Wurtemberg dans diverses capitales et au congrès de Vienne, où il montra des opinions libérales peu communes et peu goûtées à cette époque. Il renonça en 1823 à la vie politique et se retira sur ses terres. Il est mort en 1845. Z.

WINTZINGERODE (le baron DE), général russe, né en 1769 dans le Wurtemberg, de la même famille que le précédent, entra jeune encore au service d'Autriche et fit la guerre contre la France. A la paix, il obtint un emploi dans l'armée russe, où il parvint rapidement aux premiers grades. Devenu aide de camp de l'empereur Alexandre, il figura à la cour dans le parti antifrançais, qui excitait à la guerre contre Napoléon. Ses opinions connues autant que ses talents diplomatiques le firent nommer, au mois de juin 1805, ambassadeur extraordinaire auprès du roi de Prusse, avec la mission de déterminer ce prince à prendre part à la coalition projetée contre le nouvel empereur. Il passa ensuite à Vienne, assista aux conférences relatives au plan de campagne, et hâta la conclusion du traité entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Les hostilités ayant éclaté peu de temps après, il suivit Alexandre dans le voyage que ce monarque fit en Allemagne et à Berlin, et ne fut pas sans influence sur les premières opérations de l'armée russe. Au mois de novembre de la même année, après le combat d'Hollabrun, en Moravie, il fut chargé de négocier, en faveur du corps d'armée commandé par Kutusoff, un armistice que Napoléon refusa de ratifier, sous prétexte que les pouvoirs du baron de Wintzingerode n'étaient pas suffisants. Ce général ne quitta point l'empereur Alexandre, et à la bataille d'Austerlitz il faillit être fait prisonnier. Il prit une part moins active à la guerre de 1806 et de 1807, en Prusse et en Pologne; et néanmoins il suivit le czar à Mémel et à Kœnigsberg. Mais à la paix de Tilsitt, Wintzingerode parut ne plus jouir de la même faveur auprès de son souverain, qui avait adopté un système politique tout différent du sien. Cependant il recouvra plus tard son ancien crédit, et on le vit reparaître de nouveau sur le théâtre des événements pendant la fameuse campagne de 1812. Après la bataille de la Moscowa, il commanda un corps de cavalerie séparé, et fut spécialement chargé d'inquiéter l'armée française dans Moscou. Le corps français du général Delzons s'étant avancé, le 29 septembre, sur Dinistrow, pour agrandir le cercle dans lequel la grande armée française était obligée de fourrager, Wintzingerode se replia sur Klin avec sa cavalerie. Averti le 12 octobre du départ de Delzons, il se mit à sa poursuite, arriva devant Dinistrow, fit douze lieues sans s'arrêter, et prit quelques maraudeurs et quelques bagages. Dès lors il épia le moment de la retraite des Français, qu'il jugea inévitable. Le 22 octobre, brûlant d'entrer le premier dans Moscou, et croyant ne plus y trouver qu'un piquet d'arrière-garde, il se met à la tête d'un régiment de Cosaques et s'avance vers la barrière de Twer, ordonnant à d'autres régiments de le suivre. Une charge rapide l'ayant porté dans la ville, au travers des petits postes qui gardaient encore les avenues, il s'élance vers le Kremlin. Mais à la vue d'un corps réglé qui vient barrer sa marche, ses Cosaques tournent bride et l'abandonnent. Wintzingerode, se voyant seul avec son aide de camp, le jeune comte de Nariskin, déploie son mouchoir et s'annonce comme un parlementaire qui vient sommer le commandant du Kremlin. Mais cette ruse ne trompe point les Français, qui les font tous deux prisonniers et les conduisent au maréchal Mor-

tier, qui se mettait en retraite. Ce maréchal les emmène avec lui, en leur déclarant qu'il ne peut avoir égard à une manière aussi inusitée de se présenter en parlementaires. Le 26 octobre, Wintzingerode parut devant Napoléon ; et voici comment il en fut reçu : « Qui êtes-vous ? « lui dit celui-ci ; vous êtes un homme sans pa- « trie. Vous avez toujours été mon ennemi per- « sonnel. Quand j'ai fait la guerre aux Autri- « chiens, je vous ai trouvé dans leurs rangs. « L'armée autrichienne est devenue mon alliée, « et vous avez demandé du service en Russie. « Vous avez été l'un des plus ardents fauteurs « de la guerre. Cependant vous êtes né dans les « Etats de la confédération du Rhin, vous êtes « mon sujet. Vous n'êtes point un ennemi ordi- « naire; vous êtes un rebelle : j'ai le droit de « vous faire juger !... Pour vous, comte Naris- « kin, ajouta-t-il en se retournant vers l'aide de « camp, je n'ai rien à vous reprocher : vous « êtes Russe; vous faites votre devoir. Mais « comment un homme des premières familles « de Russie a-t-il pu devenir l'aide de camp d'un « étranger mercenaire? Soyez l'aide de camp « d'un général russe; cet emploi sera beaucoup « plus honorable. » Sans les représentations de Berthier et de ses autres conseils, Napoléon irrité aurait fait traduire Wintzingerode devant un conseil de guerre. Quelques jours après, ce général lui écrivit, protestant qu'il n'était point sujet de la confédération et demandant à être traité comme un prisonnier ordinaire. Loin d'accueillir cette demande, Napoléon ordonna que lui et son aide de camp fussent envoyés à Metz avec la plus grande diligence; mais leur escorte ayant été rencontrée à Plechnitsié, le 20 novembre, par un parti russe que commandait le général Czernicheff, il fut délivré, et se rendit en toute diligence auprès de l'empereur Alexandre, qui le nomma général de cavalerie et le chargea successivement de différentes expéditions. Wintzingerode se réunit, en 1813, à l'armée de Blucher, occupa Dresde, et après la bataille de Leipsick, marcha à la délivrance de la Hollande. Ayant opéré sa jonction avec le corps prussien de Bulow, dans les environs de Munster, il y reçut les députés d'Amsterdam, qui venaient le supplier de prendre possession d'un pays qui s'échappait des mains des Français. Il envoya aussitôt son avant-garde forcer le passage de l'Yssel; et, le 23 novembre, elle fit son entrée dans la capitale de la Hollande. Réuni aux Prussiens, Wintzingerode passa le Wahal et força les Français à évacuer le pays. S'étant mis en pleine marche pour se rapprocher des bords du Rhin, il réunit tous ses détachements et opéra contre l'armée du duc de Tarente, qui avait son quartier général à Clèves. Le 12 janvier, il effectue le passage du Rhin près de Dusseldorf et envoie des partis sur la Meuse jusqu'à Ruremonde. Il s'empare d'Aix-la-Chapelle et marche en avant, tandis que les Français se replient par les Ardennes à Châlons-sur-Marne. N'ayant plus d'ennemis devant lui, il pousse des détachements en Belgique et porte son avant-garde de Liége à Namur, où il concentre de nouveau ses forces. Il s'y arrête quelques jours, croyant indispensable, avant de s'engager entre la Sambre et la Meuse, de s'emparer de Philippeville que masquait déjà son avant-garde. Au lieu de suivre dans sa retraite le duc de Tarente, il laisse reposer son corps d'armée jusqu'au 5 février 1814, et ce fut alors qu'il adressa aux Français une proclamation bien remarquable par l'éloge qu'il y faisait du général Bernadotte, devenu prince royal de Suède. « Un héros français, « disait-il, qui a combattu anciennement pour « la liberté et la gloire de la France, à qui « la Suède a confié sa destinée, que vos armées « connaissent, vient pour acquérir de nouveaux « droits à votre reconnaissance, en nous condui- « sant à la victoire, pour vous donner le bonheur « et la paix. » S'étant remis en marche par Sombref, le général Wintzingerode se dirigea sur Avesne, dont il s'empara; et le 12 il vint occuper, sans résistance, la belle position de Laon, en partit le 14, se réunit, sous Soissons, au général Czernicheff, et fit escalader cette ville : mais bientôt contraint d'abandonner cette conquête, il se joignit à l'armée de Blucher qui était en retraite sur Laon. Le 10 mars, pendant la bataille de Laon, sa cavalerie essaya de tourner la droite de Napoléon, qui, repoussé avec perte, se replia à son tour pour repasser la Marne. Après avoir remplacé Bulow à Laon, Wintzingerode dirigea sa cavalerie légère sur l'Aisne, occupa Reims avec son infanterie, revint passer la Marne et ensuite l'Aube, avec 46 pièces d'artillerie légère et 8,000 chevaux, frayant ainsi le chemin, dans les plaines de la Marne, à l'armée de Blucher, qui venait opérer de nouveau sa jonction avec la grande armée. L'avant-garde de Wintzingerode se mit la première en communication avec la cavalerie du prince de Schwartzenberg, et il fut aussitôt chargé de suivre, avec sa cavalerie et son artillerie, Napoléon sur St-Dizier, avec ordre de prendre toutes les mesures capables de lui persuader qu'il était suivi par la grande armée, au moment même où, faisant demi-tour à droite, cette armée marchait sur Paris. Napoléon, trompé en effet, et croyant apercevoir l'avant-garde du prince de Schwartzenberg, ordonne de la repousser par une vive attaque. Wintzingerode, se voyant près d'avoir toute l'armée française sur les bras, s'efforce vainement d'en éviter le choc dans un terrain peu propre à la cavalerie : il est battu le 26 mars, à St-Dizier, et perd 9 pièces de canon. Ce fut le dernier avantage qu'obtint Napoléon dans cette mémorable campagne, et cet avantage n'eut d'autre résultat que de lui dessiller les yeux. Lorsqu'il reprit précipitamment la route

de Paris, Wintzingerode le suivit et s'avança même jusqu'à Montier-en-der. Mais déjà la capitale de la France était au pouvoir des alliés. Wintzingerode vint s'y réunir à la grande armée de la coalition; et, lorsque le traité du 30 mai fut signé, il se dirigea sur Reims et rentra en Allemagne. Le retour de Napoléon au 20 mars ayant nécessité, en 1815, une seconde campagne, Wintzingerode franchit l'espace qui sépare les bords du Rhin de ceux de la Sarre, se porta sur Nancy par Haguenau et Lunéville, et se trouva bientôt réuni aux Austro-Russes à Fère-Champenoise. Mais la bataille de Waterloo avait terminé la guerre. Wintzingerode vint alors au camp des Vertus, où il prit part aux grandes manœuvres dans les plaines de la Champagne, en présence des trois monarques alliés. Le second traité de Paris ayant pacifié l'Europe, Wintzingerode eut bientôt à s'occuper des soins que réclamait sa santé délabrée; il se rendit à Wiesbaden, dans l'espoir de la rétablir; mais il y mourut subitement le 17 juin 1818, d'un anévrisme au cœur. Il fut enterré avec de grands honneurs par ordre du grand-duc, dans les États duquel il était mort; et les militaires de toutes les nations qui s'y trouvaient se firent un devoir d'assister à ses funérailles. B—P.

WINWOOD (sir RALPH), ministre anglais sous le règne de Jacques Ier, naquit vers 1565 à Aynho, en Northamptonshire, fit ses études à Oxford et vint ensuite sur le continent se former à l'école du monde. En 1599, il accompagna, en qualité de secrétaire, sir Henry Neville, ambassadeur en France, et, en l'absence de ce dernier, fut nommé résident à Paris. En 1603, son souverain l'envoya aux États de Hollande; il y reparut en 1607 comme ambassadeur, conjointement avec sir Richard Spencer. Ce fut lui qui, en 1609, prononça dans l'assemblée des états la remontrance du roi Jacques contre l'Arminien Conrad Vorst (*voy.* ce nom). Les services de Winwood furent récompensés, en 1607, par le titre de chevalier. Devenu secrétaire d'État en 1614, il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 27 octobre 1617. Doué de talents et d'intégrité, il était particulièrement versé dans les affaires militaires et commerciales. On a publié à Londres, en 1725, en 3 volumes in-fol. : *Mémoires* (Memorials) *sur les affaires d'État sous les règnes de la reine Elisabeth et du roi Jacques Ier, recueillis principalement des papiers originaux de sir Ralph Winwood....*, comprenant aussi les négociations de sir Henry Neville, sir Charles Cornwallis, sir Dudley Carleton, sir Thomas Edmondes, M. Trumble, M. Cottington, et autres, dans les cours de France et d'Espagne, en Hollande, à Venise, etc., où les principales transactions de ces temps sont fidèlement rapportées, et la politique et les intrigues de ces cours complétement dévoilées; le tout disposé suivant l'ordre chronologique, etc., par Edm. Sawyer. Ce sont de précieux documents pour l'histoire de cette époque. L.

WION (ARNOLD), historien de l'ordre de Saint-Benoît, était fils du procureur fiscal de Douai, et naquit en cette ville le 1er mai 1554. Ayant achevé ses études, il embrassa la vie religieuse à l'abbaye d'Ardenburg, près de Bruges. Les troubles qui désolaient les Pays-Bas l'engagèrent à se retirer en Italie, et il fut admis, en 1577, dans la congrégation du Mont-Cassin. Il partagea le reste de sa vie entre l'exercice de ses devoirs et l'étude, et mourut dans les premières années du 17e siècle. On a de lui : 1° *Breve dichiarazione dell' arbore monastico Benedittino, intitolato Legno della vita*, Venise, 1594, in-8°. C'est le plan de l'ouvrage qui suit, avec l'explication des figures dont il est orné. 2° *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ, in quinque libros divisum, in quibus totius SS. religionis D. Benedicti initia, viri dignitate, doctrina, sanctitate ac principatu clari describuntur*, ibid., 1595, 2 vol. in-4° (1). Cet ouvrage est rempli de fables; cependant on assure que dom Mabillon en a profité pour la rédaction de ses *Annales ord. S. Benedicti*. Ch. Steingel en a donné une traduction allemande, Augsbourg, 1607, dont on lui reproche d'avoir retranché tout ce qui concernait l'histoire littéraire (*voy.* Vogt, *Cat. libror. rarior.*). On trouve dans le premier volume, après la dédicace, adressée au roi d'Espagne Philippe II, une dissertation intitulée *De antiquissima et illustrissima familia romana Anicia*, etc., où l'auteur cherche à prouver que St-Benoît descend de cette famille, et qu'elle est également la tige de la maison d'Autriche. Il a recueilli dans le même volume (p. 307) la fameuse *Prophétie* attribuée faussement à St-Malachie (*voy.* ce nom), laquelle avait été composée, dit-on, en 1590, pendant le conclave assemblé pour l'élection du successeur d'Urbain VII, par les partisans du cardinal Simoncelli, l'un des prétendants à la tiare, qu'on y désigne par les mots *De antiquitate urbis*, parce qu'il était d'Orviette, en latin *urbs vetus*. Dans le tome 2, on trouve le *Martyrologe* de l'ordre de St-Benoît, que dom Menard a fait réimprimer avec des notes curieuses (*voy.* MENARD). 3° *Vita S. Gerardi e Veneta familia de Sagredo, martyris et Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, ibid., 1597, in-4°. Cette vie est recherchée à cause du commentaire dont elle est accompagnée. Le P. Wion promettait une édition des *Œuvres* de B. Platine; et il a laissé en manuscrit quelques opuscules ascétiques, et une *concordance* de la chronologie des Septante avec celle de la Vulgate, qu'il se proposait de publier à la tête d'une *Chronique universelle*. On trouve une notice sur la vie et les ouvrages du P. Wion

(1) Dom J. François dit qu'il en parut une seconde édition, Reggio, 1629, in-fol. (*Bibl. des écriv. de l'ordre de St-Benoît*, t. 3, p. 262); mais, comme on ne l'a trouvée dans aucun catalogue, on n'ose pas en garantir l'existence.

dans le tome 4 de la *Nuova raccolta Calogerana*. W—s.

WIPPO ou WILPO, né en Bourgogne, était aumônier de l'empereur Henri III vers l'an 1045. Ses écrits sur l'histoire du temps passent pour les meilleurs de son époque. 1° *Vita Conradi Salici*, publiée par Pistorius dans ses *Scriptores rerum germanicarum*, t. 3; 2° *Panegyricus ad Henricum III*, dans le *Thesaurus* de Basnage, t. 3; 3° *Sententiæ Conradi ad Henricum filium*, dans la *Biblioth. lat. med. ævi* de Fabricius, t. 1. Voyez Vossius, *De hist. lat.*, lib. 2. G—y.

WIPRECHT. *Voyez* WIGBERT.

WIRSUNG, en latin *Virsungus* (CHRISTOPHE), médecin, né à Augsbourg en 1500, étudia tout à la fois la médecine et la théologie, ce qui n'était pas alors fort rare. Il fut très-lié avec Conrad Gesner; et dans le même temps qu'il pratiquait son art avec beaucoup de distinction dans sa ville natale, il y remplissait avec le même succès les fonctions de prédicateur évangélique. Il mourut à Heidelberg en 1571. On a de lui: *Nouveau livre de médecine* (all.), Heidelberg, 1568, in-fol.; Neustadt, 1588 et 1597. — WIRSUNG (Jean-George), chirurgien, de la même famille que le précédent, naquit à Augsbourg et se rendit à Padoue, où il reçut des leçons de Vesling. Ses progrès furent rapides dans l'anatomie; et, le premier, il démontra dans l'homme le canal *pancréatique*, que d'autres anatomistes avaient déjà aperçu dans les animaux. Ce conduit porte encore aujourd'hui son nom dans la science anatomique. Le mérite de Wirsung lui fit des ennemis; un médecin dalmate, qu'il avait réduit au silence dans une discussion publique, s'introduisit dans son cabinet et le tua d'un coup de pistolet. Z.

WIRTH (JEAN-GEORGE-AUGUSTE), publiciste allemand, naquit en 1799. Il prit part de bonne heure aux débats politiques de l'Allemagne, et se fit assez connaître par ses écrits historiques et politiques pour mériter d'être député à l'assemblée nationale et constituante allemande. Wirth y représentait Reuss, Schleiz-Lobenstein Ebersdorf. Il mourut à Soden le 26 juillet 1848, c'est-à-dire dans l'année même où il avait reçu son mandat. On a de lui: 1° *Manuel de la science et de la législation pénale*, 1822, 3 vol.; 2° *l'Allemagne libérale*; 3° *la Tribune allemande*, feuilles périodiques qu'il vit bientôt supprimer; 4° *Histoire des Allemands*, 1846, en 4 parties; 5° *Histoire des Etats allemands depuis la dissolution de l'Empire jusqu'à nos jours*, 1847, 2 vol.; 6° *Un mot à la nation allemande*, 1848. L. R—L.

WIRTZ ou WIRZ (JEAN), artiste suisse, dont la célébrité, selon Fuessli, est loin d'égaler le talent, naquit à Zurich, en 1640, et reçut sous les yeux de son père, professeur en théologie, une éducation libérale. Il n'avait pas encore terminé ses études lorsqu'il eut le malheur de perdre un œil. Cet accident ne put l'empêcher de se livrer avec ardeur au dessin; et il y fit, en peu de temps, de grands progrès. Conrad Meyer l'initia aux mystères de la peinture, ainsi qu'à ceux de l'art de graver à l'eau-forte; et Wirz devint bientôt un de ses disciples favoris. Il est malheureux que les circonstances n'aient point permis au génie de ce jeune peintre de se développer. Obligé de se servir de son talent pour vivre, il fit des portraits et se consacra presque exclusivement à ce genre. Pendant ses instants de loisir, il s'abandonnait aux caprices d'une imagination vagabonde et bizarre, et réalisait sur la toile ou l'acier des conceptions toujours absurdes ou ridicules. Le seul ouvrage qui reste de lui est son *Romæ animale exemplum*, Zurich, 1677, in-8°. C'est une collection de dialogues sur l'Apocalypse, dialogues qui en fait de puérilités, d'extravagances et de singularités, peuvent le disputer aux commentaires les plus bizarres écrits sur la prophétie de l'évangéliste de Pathmos. Zèle aveugle, légendes absurdes, incohérences et barbarismes dans le style, il n'y manque rien de ce qui caractérise trop souvent les interprétations de l'ouvrage le plus obscur de la Bible. Mais les quarante-deux planches qu'il a jointes à son texte sont presque toutes remarquables par l'habileté de la composition, la magnificence ou la grâce des paysages, la dégradation de la lumière et l'expression passionnée des figures, qu'il groupe ou distribue avec un art infini. Tour à tour, et souvent à la fois, brillant, terrible, gracieux, sombre, pathétique, il semble jouer avec les formes, la lumière, les ombres, les couleurs; et le fantastique de ses compositions a quelque chose qui captive l'œil et frappe l'imagination, plus que la pureté ou la correction d'un tableau composé selon les règles du goût et dont le but serait de représenter les réalités de la vie. Parmi les artistes de l'Italie, Paul Véronèse et Salvator Rosa sont ceux qui peuvent le mieux donner l'idée de la manière de Wirtz; mais il y a dans sa représentation du jugement dernier quelque chose du grandiose et de la sublimité de Michel-Ange. On a même de la peine à concevoir comment, sans jamais avoir franchi les Alpes, le peintre de Zurich a pu non-seulement imiter avec autant de fidélité le style de quelques-uns des grands maîtres des écoles italiennes, mais encore reproduire avec une exactitude qui tient du prodige l'aspect des lieux et la physionomie du paysage, les variétés du costume, les détails les plus frivoles de l'architecture et mille particularités non moins minutieuses et non moins fugitives. Wirtz mourut en 1709, dans une petite maison de campagne qu'il possédait près de Zurich. — *Jean* WIRTZ, en latin *Wirtzius*, son père, inspecteur des élèves, chanoine, professeur de logique, puis de théologie à Zurich, où il mourut en 1658, avait laissé dans cette ville la réputation d'un ministre doué de toutes les vertus, d'un bon poëte et

d'un théologien éclairé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer son Ὁρισμολογία et le *De ementito in fidei dogmatibus Ecclesiæ romanæ doctorum consensu*. P—ot.

WIRTZ (Jean-Conrad), né à Zurich en 1688, fit ses études dans sa patrie et à l'université d'Utrecht. Depuis 1713, il occupa différents emplois ecclésiastiques dans sa ville natale, dont il devint premier pasteur en 1737. Aussi respectable par ses vertus que par ses connaissances, il mérita d'être compté parmi les restaurateurs des lettres et de la théologie à Zurich. Il combattit l'intolérance avec autant de courage et de dignité que de prudence et de modestie, et rendit la paix religieuse à sa patrie. Il mourut en 1769. La plupart des écrits qu'il a publiés sont du genre ascétique. On distingue la collection de ses *Discours synodaux*, Zurich, 1772 à 1775. 4 vol. in-8°, et d'excellents morceaux insérés dans le *Museum helveticum*, dont on ne citera que le *Dialogus de intempestivis disputationibus et catholico controversiarum in causa religionis judicio*. U—i.

WISCHER (Théodore), peintre, né à Harlem vers 1650, apprit son art dans l'école de Berghem et profita beaucoup des leçons d'un aussi bon maître. Devancé par sa réputation à Rome, il fut très-bien reçu des meilleurs artistes de cette capitale, où il composa des tableaux estimés et les vendit fort avantageusement; mais son goût pour la dissipation et l'ivrognerie l'empêcha d'arriver au degré de perfection qu'il pouvait atteindre, et il mourut dans la misère à la fin du 17e siècle, après un séjour de plus de vingt-cinq ans en Italie. — Wischer (Corneille), de la même famille, fut un des plus habiles graveurs de son siècle, et fit surtout des portraits d'une rare perfection pour la finesse et la pureté du burin. On cite entre autres celui du poëte Vondel (*voy.* ce nom). Bazan a donné le catalogue de son œuvre. — Wischer (Jean), frère du précédent, a aussi gravé avec quelque succès. Z.

WISE (Jean), ministre d'Ipswich, en Massachussets, fit ses études au collége d'Harward, et prit part, dès l'année 1688, aux premiers actes de rébellion qu'excitèrent dans sa patrie les taxes excessives. Ayant montré beaucoup d'exaspération, il fut emprisonné; et, lorsque le calme fut rétabli, il intenta une action au chef de justice, qui n'avait pas fait valoir en sa faveur l'acte d'*habeas corpus*. En 1690, il était chapelain dans la malheureuse expédition du Canada, et il s'y distingua par son zèle et son courage. En 1705, quand plusieurs ministres voulurent former des associations dissidentes, à l'exemple de son prédécesseur Ward, Wise fit tous ses efforts pour écarter le danger qui menaçait les Eglises de la congrégation, et il composa, à cette occasion, deux ouvrages estimés : 1° *Querelle de l'Eglise épousée;* 2° *Défense du gouvernement des Eglises de la Nouvelle-Angleterre*, 1718, réimprimée en 1772. Jean Wise mourut en 1725. — Wise (Jérémie), ministre de Berwick, en Massachussets, mort en 1756, a publié divers sermons et éloges funèbres. Z.

WISE (Francis), antiquaire anglais, fils d'un mercier, naquit en 1695 à Oxford, et acheva ses études à l'université de cette ville. Admis comme conservateur adjoint à la bibliothèque Bodley, il y fut à même de satisfaire son goût pour l'histoire littéraire et les antiquités. Il devint, en 1719, membre du collége de la Trinité, où il fut chargé, en 1721, de veiller, comme gouverneur, sur l'éducation de Francis North, depuis comte Guilford. Ce choix fixa en partie sa destinée. Ce seigneur lui donna la petite cure d'Ellesfield, près d'Oxford. Wise loua dans le voisinage un terrain de quelques acres, dont il fit un séjour charmant, où des fabriques variées et une imitation heureuse de monuments antiques, comme la tour de Babel, un temple des druides, une pyramide égyptienne, attestaient le goût et l'industrie du possesseur. Wise avait mis au jour, en 1722, *Asser Menevensis de rebus gestis Alfredi magni*, vol. in-8°, élégamment imprimé et orné de gravures. En 1738, il publia une *Lettre au docteur Mead, concernant quelques antiquités du Berkshire, où l'on fait voir que le Cheval blanc était un monument saxon*, in-4°. Un anonyme lui répondit dans un pamphlet très-injurieux, où il donne à entendre que l'auteur de la lettre était mal disposé pour la maison régnante. Cette insinuation chagrina d'autant plus Wise, alors garde des archives, qu'il avait des prétentions à la place de bibliothécaire de la Radcliffe. Il reprit la plume sur le même sujet, et donna en 1742 des *Observations nouvelles sur le Cheval blanc*. Un de ses amis s'attacha également, mais en gardant l'anonyme, à justifier les principes politiques, ainsi que la justesse de ses conjectures savantes; et la malveillance ne put empêcher que Wise n'obtînt, en 1748, l'emploi qu'il désirait. La cure de Rotherfield-Greys, dans le comté et le diocèse d'Oxford, lui fut aussi conférée en 1745. Il publia, en 1750, son *Catalogue des monnaies de la bibliothèque bodléienne*, in-fol., où l'on trouve quelques vues de sa maison et de ses jardins à Ellesfield; en 1758, des *Recherches concernant les premiers habitants, les connaissances et la littérature de l'Europe, par un membre de la société des antiquaires;* enfin, en 1764, *Considérations sur l'histoire et la chronologie des temps fabuleux ;* ces deux derniers écrits ne portent que les lettres initiales du nom de l'auteur. Il mourut, fort tourmenté de la goutte, le 6 octobre 1767. Wise avait enrichi la bibliothèque Bodley d'un grand nombre de médailles qui manquaient dans les séries; après sa mort, sa sœur fit présent d'une belle collection du même genre à la bibliothèque Radcliffe. L.

WISELIUS (Samuel-Iperuszoon), poëte néerlandais, naquit à Amsterdam le 4 février 1769. Il

était d'origine anglaise. Sa famille, qui appartenait à l'aristocratie, était venue s'établir en Hollande au 15e siècle, et son père, qui eut le grade de colonel, se trouva impliqué dans les troubles de 1787. Quant à Samuel, il suivit les cours de l'athénée d'Amsterdam et étudia ensuite le droit à Leyde et à Gœttingue. Revenu à Amsterdam en 1792, il s'y occupa d'abord d'affaires de commerce. La révolution française le trouva converti aux idées de liberté qui, chez quelques-uns du moins, s'étaient réveillées dans son pays. Il rompit positivement avec les idées aristocratiques qu'il pouvait tenir de sa naissance, et il fut un de ceux qui poussèrent avec une singulière ardeur à la révolution de 1795. Aussi devint-il membre du gouvernement des provinces de Hollande; mais bientôt il se tint renfermé au sein du comité colonial, depuis, le conseil asiatique, appelé à remplacer la compagnie des Indes. Il perdit cette position en 1802, à l'arrivée des anciens orangistes et du parti patriote; mais aristocratique modéré, il ne dédaigna pas de reprendre ses affaires commerciales, qu'il sut néanmoins conduire de front avec l'étude des sciences et la culture de la poésie. A l'avénement du roi Louis, Wiselius alla vivre aux champs et il fit de même lors de la réunion de la Hollande à la France. La restauration lui rendit son activité; il l'accueillit avec une certaine satisfaction et le poëte commerçant devint directeur de la police d'Amsterdam. Il fut aussi appelé à remplir les fonctions de secrétaire de la deuxième classe de l'institut néerlandais. C'est à Amsterdam qu'il mourut, en 1845. Il laissa des tragédies et des poésies mêlées. La pièce intitulée *Polydore*, dont il est l'auteur, est une imitation d'Euripide. Il fit paraître en 1818, sous le titre de *Poésies mêlées et lyriques*, un recueil en 5 volumes; et, en 1833, un autre recueil intitulé *Poésies nouvelles*. On lui doit aussi une *Défense de la conduite du prince Guillaume II à l'égard d'Amsterdam, en* 1651. Comme poëte, Wiselius prenait les chefs-d'œuvre de l'antiquité pour modèles; ses œuvres ont en effet de l'élégance et dénotent une grande connaissance de la langue poétique. L. R—L.

WISEMAN (RICHARD), chirurgien anglais, fut attaché par sa profession à la famille royale, au temps de la guerre civile de 1640, et accompagna le prince Charles fugitif en France, en Hollande et dans les Pays-Bas. Rentré avec lui en Ecosse, il fut fait prisonnier à la bataille de Worcester; mais il recouvra la liberté en 1652, et exerça dès lors son art dans la capitale. Sa pratique s'accrut considérablement après la restauration, et ses avis jouissaient d'une grande autorité. Il publia, 1676, *Divers traités chirurgicaux*, en 1 volume in-fol., réimprimé en 1686, et en 1719, 2 vol. in-8°. Ces traités ont pour sujets les tumeurs, les ulcères, les maladies de l'anus, les écrouelles, les blessures, les plaies faites par des armes à feu, les fractures et luxations, la maladie vénérienne. La description générale de chaque maladie est suivie d'observations écrites avec un ton de sincérité propre à inspirer la confiance, les mauvais succès n'étant pas moins rapportés que les guérisons. Ce livre donne une idée de ce qu'était la chirurgie dans ce temps où l'on recourait aux médicaments et aux applications topiques plus qu'aux opérations. Z.

WISEMAN (NICHOLAS-PATRICK-ETIENNE), cardinal, naquit à Séville, le 2 août 1802, de James Wiseman, négociant de Waterford (Irlande), et de Xaviera Strange, du comté de Kilkenny (également en Irlande); à l'âge de cinq ans, il fut ramené en Angleterre et entra à huit ans, en 1810, au collége catholique de St-Cuthbert à Ushaw, près Durham. En 1818, il fut envoyé à Rome. Wiseman et cinq autres jeunes gens y devinrent les premiers membres du collége anglais, nouvellement réorganisé. En 1824, il fut reçu docteur en théologie, et, l'année suivante, il fut ordonné prêtre à vingt-trois ans, c'est-à-dire à la limite extrême permise par les canons. Son singulier mérite lui fit confier, en 1827, la chaire de littérature orientale à l'université romaine. Cette même année il fut nommé vice-recteur du collége anglais. Le pape Léon XII le chargea de prêcher tous les dimanches, depuis l'avent jusqu'à Pâques, c'est-à-dire à l'époque de la grande affluence des étrangers. Il s'acquitta de ce ministère avec un éclatant succès. En 1828, il publia le premier volume des *Horæ syriacæ, seu Commentationes et anecdota res vel litteras syriacas spectantia*, Rome, 1828, in-8°. C'était le premier fruit de ses études sur la littérature sacrée et de ses recherches parmi les manuscrits du Vatican. En 1829, Wiseman devint recteur du collége anglais. Il était en même temps l'agent des évêques de sa patrie auprès du saint-siége. A cette époque s'accomplit en Angleterre le grand événement de l'émancipation des catholiques. Ce fut Wiseman qui annonça au pape Pie VIII la nouvelle de l'acte passé dans le parlement anglais. Désormais Wiseman se voua tout entier à la régénération catholique en Angleterre. Tous ses travaux devinrent une préparation à ce but, et afin de réconcilier les esprits les plus éminents de son pays avec la théologie orthodoxe, il voulut enrichir son propre esprit de tous les trésors de la science contemporaine, en attendant l'heure d'engager les grandes controverses qui devaient conquérir à l'Eglise un nombre infini d'illustres prosélytes (1). Pendant le carême de 1835, le docteur Wiseman prononça dans les appartements du cardinal Weld ses mémorables conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée, et il les répéta, vers la fin de la même année, à Londres, dans la chapelle

(1) Wiseman possédait à fond un grand nombre de langues. Il nous suffira de citer, outre sa langue maternelle, le français, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque, le romaïque, l'arabe et le persan.

de la légation sarde. Ces discours furent publiés à Londres, en 1836, 2 vol., et eurent plusieurs éditions. Ils ont été traduits en français. Au carême de 1836, Wiseman prononça les discours sur la religion catholique. Cette seconde série fut publiée à Londres sous le titre de *Lectures on the principal doctrines and practices of the catholic Church, delivered at St-Mary's*, Moorfields, 1837, 2 vol. in-8°. Il y eut plusieurs éditions. De retour à Rome, il reprit la direction du collége anglais et ses fortes études. Il y avait prononcé huit conférences sur la présence réelle du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, démontrée par les Ecritures, et il les publia en 1836 (Londres, in-8°, plusieurs éditions). Ce livre devint l'occasion d'une controverse théologique entre l'auteur et le docteur Turton, évêque anglican d'Ely. De là la *Réponse au révérend docteur Turton* (Londres, 1839, in-8°, et 1851). Wiseman prêcha aussi quatre conférences sur les offices et les cérémonies de la semaine sainte (Londres, 1837, etc.). Cependant le catholicisme faisait de sensibles progrès en Angleterre. Depuis Jacques II, il n'avait existé pour la Grande-Bretagne que la juridiction de quatre vicaires apostoliques. En 1840, il parut nécessaire au saint-siége de doubler le nombre de ses vicaires. Le pape institua donc quatre nouveaux prélats et adjoignit au docteur Walsh, chargé du district central, le docteur Wiseman en qualité de coadjuteur, avec le titre d'évêque de Mellipotamos *in partibus*. Ce dernier fut sacré le 8 juin 1840 et concourut dès lors à l'administration du vicariat. En même temps, il dirigeait, comme président, le collége de Ste-Marie d'Oscott et prenait une part très-vive au mouvement théologique qui se produisit à l'université d'Oxford, et ramena dans l'Eglise catholique plusieurs de ses plus éminents docteurs. Il écrivit alors de nombreux articles dans la *Revue catholique* de Dublin, fondée par lui, de concert avec le grand O'Connell, en 1836. Ces articles ont été réunis en 3 volumes in-8° et publiés sous le titre d'*Essays on various subjects*, Londres, 1853; au même temps se rapportent les *Remarques sur une lettre du docteur Palmer* (Londres, 1841, in-8°) et la *Lettre au docteur J.-H. Newman sur sa lettre au docteur Jeffs* (Londres, 1841, in-8°). A la mort du docteur Griffiths, en 1847, Mgr Wiseman fut nommé provicaire apostolique de Londres, et en 1848, le docteur Walsh ayant été nommé vicaire apostolique titulaire de ce district, Mgr Wiseman demeura son coadjuteur (avec succession future). Le docteur Walsh mourut quelques mois plus tard, et Mgr Wiseman lui succéda *de jure* le 18 février 1849. Cependant le nouvel établissement catholique était devenu insuffisant, et la hiérarchie épiscopale devait renaître; une pétition des catholiques d'Angleterre, adressée au saint-siége, fut examinée par la sacrée congrégation de la propagande et accueillie favorablement par le pape. La révolution romaine de 1849 retarda seule l'exécution des mesures décrétées, et, à peine de retour à Rome, Pie IX réalisa l'œuvre de la hiérarchie épiscopale d'Angleterre. Mgr Wiseman, choisi pour être le principal instrument de la réorganisation, fut, le 30 septembre 1850, créé cardinal du titre de Ste-Pudentienne et nommé archevêque de Westminster. Il était le huitième cardinal anglais depuis la réforme de Henri VIII et d'Elisabeth. Ses prédécesseurs avaient été Pole, Allen, Howard, Yorck, Erskine, Weld et Acton. Il écrivit alors une mémorable pastorale, datée de Rome : *Hors la porte Flaminienne*, parce qu'aucun autre évêque que le pape n'a juridiction dans la ville sainte, et qui fut lue à Westminster le 27 octobre (publiée à Londres, 1850, in-32), tandis que le même jour le docteur Ullathorne était intronisé comme évêque de Birmingham. L'opposition anglicane éclata de toutes parts contre le pape et contre le cardinal, et les personnages du rang politique le plus élevé ne craignirent pas de prendre part à cette agitation dans les journaux, les banquets et les convocations populaires. Le nouveau cardinal revint en Angleterre le 4 décembre, au plus fort de l'orage, et fit tête à ses adversaires. Il prononça alors, dans la cathédrale de St-George (Southwark), trois discours sur la hiérarchie catholique et fit paraître l'*Appel à la raison et au bon sens du peuple anglais touchant la hiérarchie catholique* (Londres, 1850, in-8°). Dans cet écrit il exprimait sa confiance dans le bon sens pratique de ses compatriotes et dans leur sentiment invincible de la justice. La nation anglaise devait se rendre à ce langage, et l'émotion commença à s'apaiser. Mais les évêques anglicans adressèrent un mémoire à la reine, sans doute en sa qualité de *défenseur de la foi*, contre les aggressions de l'Eglise de Rome. Le parlement s'assembla le 4 février 1851. La reine, dans son discours, promit qu'il serait avisé. Le 7 février fut présenté le bill contre les titres ecclésiastiques (catholiques), et, après de longs débats qui affaiblirent singulièrement les raisons du gouvernement, le bill passa néanmoins le 1er juillet, mais comme une concession suprême à l'intolérance anglicane, et, considéré dès lors comme inapplicable, il demeura lettre morte. Dès lors le cardinal, ouvrier infatigable, travailla avec un merveilleux succès à développer les germes catholiques dans son diocèse et à seconder les efforts des autres évêques. En même temps il continuait à se tenir au niveau des sciences et prononçait de temps à autres de magnifiques discours, qui attiraient les protestants et les réconciliaient par les études intellectuelles avec le terme spirituel de ces études, qui est la religion. En 1852, il prononçait à Leeds des conférences sur les sciences; en 1853, à Manchester, celles sur les arts du dessin et les arts de production; la même année, à Liverpool, sur les voies du commerce et les

voies des arts; en 1855, à Londres, sur les résultats pratiques au point de vue anglais de la guerre de Crimée. Dans ces dernières conférences, laissant de côté les causes politiques et les événements de la lutte, il étudiait les fruits à retirer, par ses compatriotes, du contact des armées alliées anglaise et française, et en déduisait des leçons salutaires. Toutes ces conférences furent successivement publiées. En 1858, le cardinal fit paraître ses *Recollections of the last four Popes and of Rome in their times* (Londres, in-8°; trad. en français par M. l'abbé Gœmaere, Bruxelles, 1858). A la fin de la même année, le cardinal visita l'Irlande et y fut reçu comme en triomphe. Ses sermons et conférences en Irlande furent publiés à Dublin en 1859. Parmi les préoccupations de son ministère pastoral, le cardinal mettait au premier rang l'éducation religieuse des enfants pauvres. Aussi en fit-il l'objet de plusieurs publications populaires. Il avait aussi mis au jour, en 1854, *Fabiola*, narration charmante, calquée sur les vénérables traditions des catacombes, et qui a eu un nombre considérable d'éditions et de traductions en différentes langues; et, en 1860, la *Perle cachée* (the Hidden gem), drame pieux composé pour les colléges (Londres, in-18). En janvier 1862, le cardinal prononça ses dernières grandes conférences sur les points de contact entre la science et l'art (Londres, 1862, in-8°). Enfin, épuisé par les innombrables travaux que sa puissante organisation et son indomptable volonté lui avaient fait accomplir, et, pour ainsi dire, multiplier durant cinquante ans, le cardinal, atteint à la fois dans plusieurs de ses organes, se sentit mourir, et, solidement préparé dès le commencement de sa carrière, donna dans ses derniers jours les témoignages de la piété la plus édifiante. Il rendit son âme à Dieu le 15 février 1865. Son nom appartient à l'histoire du catholicisme d'Angleterre, dont il fut un des plus vaillants athlètes. En même temps que son zèle religieux avait été sans bornes, par sa science et ses qualités aimables, il s'était concilié l'admiration et la sympathie de tous. Sa mort fut un deuil général en Angleterre, et les funérailles du cardinal catholique rappelèrent celles du duc de Wellington et du prince Albert de Saxe-Cobourg, ces deux grands favoris de la nation anglaise. L. P—s.

WISHART ou SFOCARD (1) (GEORGE), l'un des premiers et des plus ardents promoteurs des nouvelles doctrines en Ecosse, et l'un des premiers que les protestants honorent du titre de martyrs de la réformation, naquit dans les premières années du 16e siècle, et peu de temps avant qu'elle commençât. Il descendait des Pittarows, illustre maison d'Ecosse. Il fut de bonne heure imbu des opinions nouvelles, soit qu'il les eût puisées en Allemagne, dans un voyage qu'on prétend qu'il y fit, et où il vit Luther, soit que ce fût à Cambridge, où il passa quelques années, et où elles commençaient à se répandre; mais personne ne les embrassa avec plus d'ardeur. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que de retour dans sa patrie, en 1544, son premier soin et l'occupation de tout son temps fut de travailler à les propager. Il ne manquait ni d'éloquence ni de savoir. Doué d'ailleurs par la nature d'heureuses qualités, d'une grande douceur de caractère, qui lui attirait la confiance, pieux à sa manière, zélé jusqu'à l'enthousiasme pour la doctrine qu'il avait embrassée, il se mit à la prêcher avec un courage qui allait jusqu'à l'audace. Il mêlait à ses prédications des déclamations continuelles contre l'Eglise romaine, qu'il accusait de corruption, et contre le clergé catholique, auquel il imputait toute sorte de vices. Ces nouveautés et le talent de l'orateur lui eurent bientôt attiré un auditoire nombreux. On le suivit, on l'écouta, on le crut; et l'erreur fit de rapides progrès. Le cardinal Beaton (1), archevêque de St-André et légat du saint-siége, dans le diocèse duquel Wishart prêchait, lui fit défendre de continuer. Celui-ci n'en tint compte, et se contenta de quitter le lieu, pour aller débiter ailleurs ses opinions et ses calomnies. Le cardinal ne faisait assurément que ce qu'il devait en cherchant à préserver son troupeau de la corruption. Les protestants prétendent qu'il fut alors résolu d'attenter à la vie de Wishart, et que des tentatives furent faites dans ce dessein. Quoiqu'on cite quelques faits à l'appui de cette accusation, est-elle bien prouvée? Quoi qu'il en soit, le cardinal, dont sans doute on ne niera pas que le devoir était de faire tout son possible pour remédier au mal, employa une mesure plus légale. Il assembla un synode à Edimbourg pour aviser aux moyens de s'opposer aux progrès de l'hérésie. Pendant qu'on était à délibérer sur un objet aussi important, on apprit que Wishart n'était qu'à quelques milles d'Edimbourg, où il continuait hardiment ses prédications. Le cardinal l'y fit arrêter et amener au synode, où il fut interrogé et sommé de cesser de répandre ses erreurs. Loin d'y paraître disposé, il les soutint, et prétendit qu'il ne prêchait que la parole de Dieu et l'Evangile dans toute sa pureté. Convaincu alors d'hérésie et d'obstination à y persister, il fut livré au magistrat séculier, qui, suivant la jurisprudence du temps, le condamna aux flammes, sentence qui fut exécutée en janvier 1644. Les écrivains protestants reprochent au cardinal Beaton cette exécution, qu'il eut le tort de voir de son palais, et quelques autres exécutions encore, lesquelles eurent lieu dans ces temps désastreux. L—Y.

WISHART ou WISCHEART (GEORGE), né en 1602 dans l'East-Lothian, en Ecosse, fit ses études à l'université d'Edimbourg, et après y avoir pris

(1) *Histoire ecclésiastique* de Fleury.

(1) L'*Histoire ecclésiastique* l'appelle Béton, et Feller Beaton.

ses degrés entra dans les ordres. Ministre d'abord à North-Leith, son refus de souscrire le *covenant* (1) l'en fit expulser. On le mit même en prison. Ayant recouvré sa liberté, il devint chapelain du marquis de Montrose, et l'accompagna à l'armée. Ce marquis fut défait, en 1645, par le général Lisley, et Wishart fut fait prisonnier : il eût été mis à mort avec beaucoup de nobles et autres personnes du parti de Charles, qui éprouvèrent ce sort, si quelques-uns des chefs, parmi les vainqueurs, touchés de sa douceur et de son caractère aimable, ne l'avaient pris sous leur protection. Echappé de ce danger, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de quitter l'Ecosse. Elisabeth, sœur de Charles Ier et reine de Bohème, le nomma son chapelain. En 1660, il retourna en Angleterre avec cette princesse, qui venait y visiter Charles II, son neveu, qu'on y avait rappelé, et qui était monté sur le trône. Wishart alors obtint le rectorat de Newcastle; et l'épiscopat ayant été rétabli en Ecosse, il fut nommé, le 1er juin 1662, évêque d'Edimbourg. Parvenu à cette dignité, il eut souvent l'occasion de faire preuve de sa charité bienveillante et du pardon des injures, caractère du vrai chrétien. Il en donna surtout un exemple remarquable à l'égard des presbytériens qui avaient été ses persécuteurs, et qui furent à leur tour emprisonnés pour cause de rébellion; non-seulement Wishart les assista de tous ses moyens, mais il sollicita même et obtint leur grâce. Il mourut en 1671, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Holyrood-House, sous une tombe magnifique, accompagnée d'une épitaphe honorable. « C'était, dit « Keith, un prélat pieux, attaché à son devoir et « d'une grande charité envers les prisonniers. « Se souvenant qu'il l'avait été lui-même, il pre- « nait rarement ses repas sans avoir envoyé à la « prison quelques plats de sa table. » Il a écrit l'histoire de la guerre d'Ecosse sous le commandement du marquis de Montrose, de laquelle voici le titre : ***De rebus sub imperio serenissimi et potentissimi Caroli Magn.-Britan., regis***, etc., ***et sub imperio illustrissimi Montis-Rosarum marchionis***, etc., ***anno*** **1664**, ***et duobus sequentibus, præclare gestis, commentarius***. Elle fut publiée en 1646, et a été plusieurs fois traduite en anglais. En 1720, il en parut une nouvelle édition avec une seconde partie que Keith dit avoir été trouvée dans les papiers de Wishart. Cet ouvrage est très-estimé. L—Y.

WISMAYR (JOSEPH), littérateur allemand, naquit à Freysing le 30 novembre 1767. Il fut préfet de la maison d'éducation de Salzbourg, conseiller de la direction générale des écoles et des études de Munich; conseiller supérieur de l'enseignement, et, en dernier lieu, membre du conseil supérieur des études. Enfin, il fit partie de l'académie royale des sciences. Wismayr mourut le 9 juillet 1838, laissant les ouvrages suivants : 1° *Principes de la langue allemande*, 1795, 2 parties; 2° *Germes et fruits pour l'encouragement et l'ennoblissement de la jeunesse*, 1797, 2 vol.; 3° *Petite théorie de la langue allemande*, 1797 et 1824, 9e édit.; 4° *Ephémérides de la littérature italienne à l'usage des Allemands*, 1800; 5° *Panthéon de l'Italie;* 6° *Biographies des Italiens les plus remarquables*, 1818, 3 parties. L. R—L.

WISME (N. DE BLOQUEL, baron DE), administrateur français, naquit à Arras en 1778; en 1814, il était sous-préfet de Soissons, et lorsque les troupes alliées occupèrent cette ville, il fut retenu comme prisonnier. Le 10 juin de la même année, le ministère de Louis XVIII le nomma préfet du Tarn. Il fut destitué lorsque Napoléon fut rentré à Paris, au mois de mars 1815, mais à peine les Bourbons étaient-ils remontés sur le trône que de Wisme fut appelé à la préfecture de Maine-et-Loire. Il tint tête avec beaucoup de fermeté aux Prussiens, qui, traitant la France en pays conquis, prétendaient imposer des réquisitions écrasantes; il fut enlevé par ordre de Blucher et conduit dans la forteresse de Juliers, mais de vives réclamations s'élevèrent contre cet acte arbitraire, et bientôt le préfet rentra à Angers. Il administra avec beaucoup de sagesse et de modération, calmant des populations qui gardaient les souvenirs de la guerre civile; il traversa habilement les circonstances difficiles amenées par la disette de 1817, par la tentative insurrectionnelle du général Berton. Après huit ans de séjour à Angers, le baron de Visme fut appelé, le 27 janvier 1823, à la préfecture de la Haute-Vienne, mais il n'y fit qu'un court séjour; quatorze mois plus tard, il était préfet de l'Aube. La révolution de 1830 le trouva préfet de la Côte-d'Or. Il rentra à cette époque dans la vie privée et y resta jusqu'à sa mort, arrivée au mois de juillet 1831. Z.

WISNIEWSKI (ANTOINE PAUL DE), prêtre piariste, né à Lenszyce en 1718, mort à Varsovie en 1774, appartenait à l'une des plus anciennes familles nobles de Pologne. Il se distingua dans son ordre comme savant et comme professeur. En 1746, il publia ses ***Propositiones philosophicæ, ex physica recentiorum***, où il se déclara pour les nouvelles découvertes en physique. Le savant prélat Zaluski l'encourageait et lui avait ouvert sa riche bibliothèque. Les jésuites et les dominicains polonais, qui tenaient à la philosophie d'Aristote, s'élevèrent vivement contre Wisniewski. Le P. Rudzki, jésuite, publia contre lui : ***Aristotelica philosophia illustrata***. Le piariste ne répondit point à cet ouvrage, dont l'auteur oubliait toute modération. Ayant été choisi pour accompagner en Italie le jeune prince Lubo-

(1) Le mot *covenant*, en histoire ecclésiastique, désigne un contrat ou convention passée entre des Ecossais presbytériens, en l'année 1632, pour le maintien de certains articles de la doctrine presbytérienne contre toute innovation. Le serment exigé pour ce maintien reçut le nom de *covenant*, et ceux qui s'y obligeaient étaient appelés *covenanters* (*Encyclopédie anglaise* de John Selby-Howard, au mot *Covenant*).

mirski, Wisniewski passa deux ans avec son élève à l'université de Turin, où il prit des leçons de physique expérimentale et de mathématiques sous les deux célèbres piaristes Vacca et Beccaria. A Vienne, il écouta les leçons de l'astronome Marinoni, et celles du P. Franz, jésuite et célèbre professeur de mathématiques. Étant retourné à Varsovie, ses supérieurs le chargèrent d'accompagner le jeune comte Loewendhal, qui se rendait à Paris, auprès de son père, nommé maréchal de France. Pendant une année il suivit les cours de Nollet et des autres professeurs de physique et de mathématiques. De Paris, il se rendit à Londres, et revint par la Hollande et l'Allemagne, visitant les bibliothèques, les cabinets, et remportant avec lui une riche collection de livres et d'instruments. Après son retour à Varsovie, il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques au collége des Nobles. En prenant possession de sa chaire, il parla *De la prééminence de la nouvelle philosophie sur l'ancienne*. Ce discours excita le mécontentement des jésuites et des dominicains; mais les religieux des autres ordres, surtout les franciscains, embrassèrent son parti et l'aidèrent à établir la nouvelle physique sur les ruines du péripatétisme. Dans les séances publiques, le P. Tori, religieux théatin, le soutint vigoureusement contre les dominicains. Comme ses ennemis l'accusaient hautement d'hérésie, le résident de France, du Perron de Castera, lui accorda sa protection. La douceur, la modération de Wisniewski désarmèrent enfin ses adversaires. Voyez, dans Bielski, *Vita et scripta piaristarum*, la Vie de Wisniewski, de qui nous avons : 1° *Histoire de Pologne et de son droit public* (franç.). Varsovie, 1759; 2° *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, par Montesquieu, traduit en polonais, Varsovie, à l'imprimerie des piaristes, 1762, in-8°; 3° *Grammatica gallica brevis et facilis ad usum scholarum piarum*, Varsovie, 1775, in-8°. Wisniewski a eu part à la traduction des *Opera posthuma* du P. Sarbiewski, jésuite, publiée à Varsovie en 1769, ainsi qu'à la traduction d'Horace, qui parut aussi à Varsovie, 1773, 2 vol. in-8°. G—Y.

WISNIEWSKI (VINCENT), astronome et géographe russe, naquit en Pologne en 1781. Il fit à Berlin, sous la direction de Bode, les études qui devaient lui assurer un rang si éminent parmi les savants. Recommandé, en 1803, par son maître à un autre savant, l'académicien Schubert, il fut nommé aide à l'observatoire de l'académie de St-Pétersbourg. Devenu membre adjoint de ce corps savant dès l'année suivante, Wisniewski consacra les deux premières années de cette position nouvelle à des observations sur les oppositions planétaires, qui furent aussitôt publiées. De 1808 à 1812, l'astronome russe entra en lice avec ses confrères les plus renommés de l'Europe, et souvent il dut à une grande puissance d'observation de l'emporter sur eux. Cette faculté lui valut de la part de l'un de ces savants, Bessel, la qualification de « virtuose en fait d'observations ». Lorsque, par exemple, à la mi-février de 1807, les autres astronomes avaient perdu de vue la comète de cette année, Wisniewski la suivit jusqu'au 27 mars; et, l'année suivante, presque à la même date, il découvrit à son tour une planète télescopique, qu'un Français, Pons, avait découverte, de son côté, trois jours plus tôt, à Marseille; enfin, ce fut Wisniewski qui ressaisit seul, en 1812, la comète mémorable de 1811, disparue à deux reprises, et, s'il en faut croire le compte rendu de son académie, il l'aurait poursuivie deux semaines après qu'elle eut été perdue de vue par tous les astronomes. Ce résultat, si intéressant, ne fut pas obtenu, comme on le pourrait croire, parmi les facilités d'un observatoire régulier, mais durant un voyage pour une mission géographique. Les observations de Wisniewski furent utilisées par Argelander dans son travail considérable sur l'orbite de la comète de 1811. Voici comment un astronome, dont le jugement a déjà été cité, Bessel, s'exprimait au sujet des découvertes de l'observateur russe dans une lettre adressée à Bode : « Les observations de M. Wisniewski, faites entre le 19 juillet et le 5 août 1812 à Novo-Tcherkæsk, offrent sans contredit le plus grand intérêt. Elles sont uniques en leur genre, attendu qu'à l'exception de la comète en question aucune n'a été observée dans de pareilles circonstances, c'est-à-dire après sa conjonction supérieure avec le soleil, et surtout étant si peu lucide. » « J'admire, écrivait le même savant au secrétaire perpétuel, M. Fuss, cet explorateur sans pareil qui, derechef, a devancé de beaucoup les efforts de tous les autres astronomes et, en conséquence, a fort perfectionné la théorie des comètes. » Wisniewski n'était pas seulement un astronome hors ligne, il fut aussi un grand géographe. S'associant à la pensée de Struve, il détermina les deux tiers (environ 181) des points astronomiques (soit 223 en totalité) qu'embrasse à elle seule la Russie sur un espace de 40 degrés de longitude et 22 de latitude, depuis la ville de Mézène, au nord, jusqu'au mont d'Elbrous, au midi, et depuis Libau, à l'ouest, jusqu'à la chaîne de l'Oural, à l'est. Or, jusqu'à Wisniewski on n'était parvenu qu'à déterminer 67 points de ce vaste empire. L'habile académicien savait suppléer aux imperfections des instruments au commencement du siècle. Il se servait comme d'un instrument universel du sextant de Troughton, mesurant dix pouces au rayon et accompagné d'une longue-vue de Ramsden et de deux chronomètres de poche. Mais si cela suffisait pour les latitudes, il n'en était pas de même des longitudes. De là les longs voyages de l'académicien russe. Il fallait guetter les auscultations sidérales, aller et reve-

nir, afin d'achever de se procurer pour les longitudes treize points fondamentaux qui, avec les trois uniques précisés antérieurement, lui donnèrent le réseau de seize villes principales disséminées dans la Russie européenne et devant servir de points de départ pour les opérations ultérieures. Il fallut, en outre, s'attaquer par anticipation au calcul de toutes les occultations d'étoiles, devant se produire durant ses voyages; sans se laisser arrêter par l'imperfection des tables astronomiques d'alors, l'astronome russe fit ce travail et publia régulièrement ses calculs dans les annuaires de Bode. Il introduisit ainsi le premier cet élément dans les éphémérides astronomiques annuelles. Toutefois, en présence du vaste espace qu'il s'agissait de déterminer, ces bases eussent été insuffisantes si Wisniewski n'eût eu recours au procédé que Struve appelle l'*interpolation chronométrique*. Tout occupé de ses observations et des calculs qu'elles exigeaient, le savant, dont on rappelle ici les travaux, ne trouvait pas le temps de publier ses études géographiques. Cependant, il fournit au général Schuberth les données nécessaires à la rédaction des cartes exactes et précises de la Russie. Et c'est lui qui a posé les bases d'une géographie de cet empire. Le premier aussi il détermina l'élévation de l'Elbrous, qu'il donna pour le sommet le plus élevé de l'Europe. Tant d'explorations et de fatigues altérèrent dans ses dernières années la santé de ce courageux savant. Il perdit peu à peu la faculté de l'ouïe; ce qui l'entraîna sans doute à rompre tout commerce avec le monde proprement dit, car il remplissait scrupuleusement ses devoirs d'académicien. On le voyait venir aux séances son chronomètre régulateur à la main. Ce qu'il perdait des discussions scientifiques, il s'efforçait de le retrouver dans la lecture des procès-verbaux ou en interrogeant ses voisins. Un autre détail touchant, c'est que, valétudinaire, il se faisait porter sur un brancard non-seulement aux séances, mais jusqu'au haut de la tourelle de l'observatoire pour y soigner ses chronomètres. On rapporte à ce sujet que, pendant dix ans de voyage, il ne chercha le sommeil que dans une espèce de fauteuil pour que rien ne pût faire dévier ses chronomètres de la pose verticale. Wisniewski mourut en 1855. Les divers travaux et observations de ce savant se trouvent consignés dans le recueil des Mémoires de l'académie dont il fut membre. Nous citerons : 1° *Observations sur la grande comète de* 1812, t. 6 du recueil; 2° *Mesure de la hauteur du mont Elbrous au-dessous du niveau de la mer*, 1820, t. 7, même recueil; 3° *Vérification de la latitude de l'observatoire impérial des sciences de St-Pétersbourg*, ibid.; 4° *Diamètre de la lune déduit des occultations d'Aldebran*, 1822, t. 8; 5° *Longitude de Stavropol déterminée par l'observation des occultations des étoiles* 10 20 *et* a *du taureau;* 6° avec M. Schuberth, *Passage de la comète de* 1819 *au méridien;* 7° *Longitude de Kherson déterminée par les occultations de* 1n *des poissons et du* τ *du taureau;* 8° *Longitude d'Orenbourg, déterminée par l'observation de l'occultation de l'étoile* 96 *du verseau;* 9° *Longitude de Catherinenbourg déterminée par l'observation de l'occultation d'Aldebran*, 1824, t. 9; 10° *Longitude d'Astrakan observée par les occultations d'étoiles par la lune*, t. 10; 11° *Longitude de Tambow déterminée par l'observation de l'étoile* 1 δ 8 *par la lune*, ibid. L. R—L.

WISNIOWIZKI (MICHEL-JÉRÉMIE KORIBUTH), fameux général polonais, appartenait à une famille illustre originaire de la Lithuanie, et portait entre autres titres celui de Wisniowizka, de Zaloz et de Lubne. Sa première jeunesse s'était passée dans les camps de diverses puissances allemandes et à combattre, sur les bords du Dniéper, les Tartares qui cherchaient à entamer la Pologne. En 1644, il se joignit avec quelques troupes, levées à ses frais, au général Stanislas Koniekpolzki, dont il devint un des principaux officiers et contribua puissamment, par l'habileté et l'à-propos de ses manœuvres, au gain de la bataille d'Achmeror. Quatre ans après (1642), aigris de nouveau par la tyrannie des Polonais qui les blessaient dans l'exercice de leurs droits et attentaient à leur liberté de conscience, les Cosaques Zaporowzki se révoltent encore et marchent sur la Pologne. Wisniowizki fut un des premiers à s'opposer aux progrès de leur général Bogdam Chmielnizki et se signala par sa bravoure dans divers combats, dont le résultat fut à peu près égal pour les deux partis, mais qui eurent l'avantage de préserver le sol polonais d'une invasion. Il parut ensuite à la diète de Varsovie, et, après avoir donné sa voix au prince Jean-Casimir, il assista à son couronnement au commencement de l'année 1649. On sait que le nouveau monarque, encore étranger aux sentiments et aux habitudes de la royauté, refusait de marcher contre les Cosaques, qui, disait-il, avaient réellement eu à se plaindre de la Pologne, et dont on n'aurait dû ni contrarier l'opinion religieuse ni brûler les châteaux. Wisniowizki fut un de ceux qui parvinrent à prouver au prince que ces réflexions, au fond très-justes, étaient alors intempestives, et qu'il s'agissait pour l'instant d'arrêter l'ennemi toujours en armes et prêt à franchir la frontière. Jean-Casimir finit par céder et s'avança en personne contre les barbares. Au reste, Wisniowizki n'avait point attendu qu'il se décidât pour prendre une part active aux hostilités, et, de concert avec la haute noblesse du royaume, il avait envoyé de l'argent et des troupes pour arrêter l'irruption des Cosaques alors alliés aux Tartares. Lui-même s'était trouvé à la plupart des rencontres qui avaient eu lieu, et, quoique souvent accablé par la supériorité numérique, il avait toujours héroïquement disputé la victoire. L'arrivée du roi avec son armée

fixa enfin l'avantage du côté des Polonais, et deux traités séparés furent conclus avec les Tartares et les hordes de l'Ukraine. Wisniowizki, dont le patriotisme et les talents militaires brillaient depuis huit ans sur tous les champs de bataille de la Pologne et des régions voisines, obtint alors pour récompense la starostie de Przémysl. Mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. Les Cosaques ayant repris les armes en 1651, et Jean-Casimir ayant été de nouveau obligé de paraître dans les camps, il le suivit et eut le commandement d'une des ailes de l'armée à la bataille de Berestetzkott, qui se termina par la défaite totale des ennemis. Mais il mourut au mois d'août suivant, au camp devant Pawoloczy, d'une fièvre chaude, qui, probablement, était la suite de ses fatigues ou de ses blessures. Il n'avait alors que 36 ans. P—OT.

WISSENBACH (JEAN-JACQUES), savant jurisconsulte, né le 8 octobre 1607 à Frohnshausen, dans le pays de Nassau, fut nommé, en 1634, professeur à l'université d'Heidelberg, alla ensuite à Groningue, voyagea en Angleterre et en France; puis, étant revenu en Hollande dans l'année 1640, il obtint aussitôt une chaire de jurisprudence à Franeker. C'est là qu'il mourut le 16 février 1665. Ses ouvrages critiques sur la jurisprudence sont très-estimés : 1° *Disputationes ad jus civile*, Franeker, 1648, in-4°; 2° *Disputationes ad Pandectas*, Franeker, 1661, in-4°; 3° *Disputationes ad Institutiones*, ibid., 1666, in-4°; 4° *Prælectiones in Codicem*, ibid., 1701, 2 vol. in-4°; 5° *Emblemata Triboniani seu leges a Triboniano interpretatæ et ad novi juris rationem inflexæ*, Franeker, 1642, in-4°, réimprimé avec *J. Wibonis Tribonianus ab emblematibus Wissenbachii liberatus*, Halle, 1736, in-8°. G—Y.

WISSING (WILLIAM), peintre de portraits, né à Amsterdam en 1656, reçut les leçons de Dodaens, peintre d'histoire à la Haye. Etant passé en Angleterre, il s'attacha, non sans succès, à saisir la manière de Peter Lely et eut de la vogue après la mort de cet artiste. Charles II et la reine, le duc de Monmouth, Jacques II, et presque toutes les personnes de la cour voulurent avoir leurs portraits de sa main. Il fut quelque temps en concurrence avec Kneller, dont la réputation croissait chaque jour. Jacques II l'envoya en Hollande pour qu'il peignît le prince et la princesse d'Orange. On prétend que lorsqu'une dame se présentait chez cet artiste pour qu'il fît son portrait, s'il la trouvait trop pâle, il la prenait par la main et la faisait danser jusqu'à ce que son teint s'animât. Il mourut en 1687, n'ayant que 31 ans. Z.

WISSOWATZI (ANDRÉ), théologien de la secte des unitaires, né en 1608 à Philippowie, en Lithuanie, était par sa mère petit-fils de Fauste Socin. Il fit ses études à Leyde, adopta avec beaucoup d'ardeur toutes les opinions de son grand'père et visita l'Angleterre et la France. A son retour, il fut établi ministre en Wolhinie. Comme dans son zèle pour les intérêts de sa secte il ne savait garder aucune mesure, il fut obligé de se réfugier d'abord à Przypcovitz, en Hongrie, puis dans le Palatinat, et enfin en Hollande, où il mourut en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages polémiques et des notes sur le Nouveau Testament, que l'on trouve dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*. L'ouvrage suivant : *Andr. Wissowatii narratio, quomodo in Polonia a trinitariis reformatis separati sint christiani unitarii; accedit historia de spiritu belga*, a été publié par Sand, auteur socinien, dans sa *Bibliotheca antitrinitariorum*. On trouve dans la même bibliothèque : *Anonymi epistola, exhibens vitæ ac mortis Andreæ Wissowatii, necnon ecclesiarum unitariorum ejus tempore, brevem historiam*. Wissowatzi a mis en vers polonais les *Psaumes de David;* mais cette traduction est restée manuscrite. G—Y.

WISTAR (GASPAR), professeur d'anatomie à l'université de Pensylvanie, fut un de ces hommes rares dont le caractère mérite d'être remarqué, car la nuance qui le distingue est de nature à ne pas se reproduire souvent, même dans le pays où il vécut. Les temps qui le précédèrent n'y offraient pas les chances de le faire éclore, ceux qui suivront doivent offrir d'autres combinaisons, car tout marche avec une extrême rapidité dans ces contrées. Il était né, en 1761, d'une famille honnête de la société des *Amis*, qu'on appelle communément les quakers. La nature particulière de cette société est d'unir à des principes moraux, simples, doux, bienfaisants un esprit d'enthousiasme qui peut aller très-loin, et parfois produire des fanatiques, quoique jamais il n'ait fait des persécuteurs. C'est dans ces principes que le docteur Wistar fut élevé, et il était sans doute très-sincèrement persuadé de leur vérité, car rien ne fut plus loin de son cœur que la duplicité. L'exactitude de son jugement, les études auxquelles il se livra à Philadelphie, à Londres, à Edimbourg, les observations recueillies dans ses voyages firent de lui un des hommes les plus éclairés de son siècle. Devenu professeur d'anatomie et placé à la tête de cette science dans sa patrie, il voulut que sa méthode d'enseignement fût toute au profit des étudiants; cherchant peu à briller lui-même, quoique son élocution fût claire et son discours très-nourri de faits et d'idées, il s'arrangea toujours pour que la leçon du jour fût répétée le lendemain par les écoliers sur les questions détachées qu'il leur faisait, avant de leur en donner une nouvelle. L'urbanité du maître était tout occupée de ménager les vanités et d'encourager le zèle. Wistar distribuait (surtout pour l'ostéologie) des suites d'échantillons des parties à chacune des classes d'étudiants qu'il formait pour leur inspirer de l'émulation. Il avait fait construire sur une grande échelle des modèles

de tous les organes du corps humain. Il commença et poussa très-loin une collection de préparations anatomiques à l'université de Pensylvanie, qui est la grande école de médecine des Etats-Unis. L'ouvrage qu'il publia quelque temps avant sa mort, intitulé *Système d'anatomie*, 1812, 2 vol. in-8°, fruit de beaucoup d'étude et de travail, a obtenu les suffrages de tous les maîtres de l'art. Comme médecin, il était fort attentif, doux et bienveillant pour les malades. Son système était d'aider la nature. Jamais il ne se livrait à des épreuves hasardeuses. Il fut, dans les dernières années de sa vie, président de la société philosophique de Philadelphie, et ce court intervalle fut marqué par l'établissement d'un comité permanent, chargé de l'histoire naturelle de cette intéressante contrée à toutes les époques. Wistar avait surtout de profondes connaissances dans cette partie; et c'est lui qui le premier a dirigé l'attention de ses compatriotes vers l'étude des différentes espèces d'animaux fossiles de l'Amérique. Le 7e volume des *Transactions* de Philadelphie contient ses premières observations à cet égard. Ce savant si doux, si généreux, joignait à ces avantages le ton de la meilleure compagnie sans la moindre affectation. Il donna le premier, en Amérique, l'exemple de réunir périodiquement chez lui et de recevoir avec élégance les hommes de tous les pays qui aimaient les lettres et les sciences. Il mourut à Philadelphie le 23 janvier 1818. Son éloge funèbre fut prononcé dans une des églises de cette ville par le chef de la justice. C—S—A.

WIT (JACQUES DE), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1695, mourut dans cette ville en 1754. Il s'attacha surtout à deux genres de sujets : la représentation d'objets sculptés en bois, en bronze, en marbre, et l'imitation chez lui est portée au point de tromper un œil exercé (la décoration d'une salle de l'hôtel de ville d'Amsterdam est un de ses ouvrages les plus remarquables); des groupes de jolis enfants; le musée de Cassel possède six tableaux de cette espèce, dont quatre représentent les *Saisons;* ceux qui sont conservés dans la galerie de l'Ermitage à St-Pétersbourg offrent un mérite très-remarquable. Z.

WITASSE. *Voyez* VUITASSE.

WITCHELL (GEORGE), astronome et géomètre anglais, né en 1728, était de la secte des quakers et exerça l'état d'horloger. La science l'occupa dès son enfance; car on lit dans le *Gentleman's Diary* de 1741 un article sur un point d'astronomie qu'il écrivit à l'âge de treize ans. Divers journaux scientifiques, qui portent le titre de *Diary*, et le *Gentleman's magazine* furent fréquemment enrichis de morceaux sortis de sa plume, et la plupart signés G. W. En 1764, il publia une carte représentant très-exactement le passage de l'ombre de la lune sur l'Angleterre dans la grande éclipse solaire du 1er avril de cette année. L'année suivante, il présenta aux commissaires du bureau des longitudes un plan pour calculer les effets de la réfraction et de la parallaxe, d'après la distance de la lune d'avec le soleil ou une étoile, afin de faciliter la découverte de la longitude en mer. Witchell enseigna longtemps les mathématiques à Londres, avec beaucoup de réputation. En 1767, la société royale l'admit au nombre de ses membres. Nommé grand maître de l'école royale de marine à Portsmouth, il y mourut en 1785. Z.

WITENES, duc de Lithuanie, bisaïeul de Vladislas Jagellon, fonda la dynastie des princes de ce nom. Son prédécesseur, Troydem, n'eut qu'un fils, appelé Raymond, qui avait embrassé la vie religieuse, probablement dans un couvent de Russie, la Lithuanie étant encore païenne à cette époque. Le jeune prince, ayant appris que son père avait été assassiné par un de ses proches parents, sortit de son couvent, combattit à la tête des Lithuaniens, tua de sa main le meurtrier de son père, et après avoir mis Witenes, un des premiers seigneurs de la Lithuanie, en possession du duché, il rentra dans son couvent (1283). Pendant trente années, Witenes répandit la terreur parmi ses voisins, surtout parmi les chevaliers teutoniques et les Polonais. Les annales de la Pologne citent entre autres une invasion qu'il fit dans la Grande-Pologne : s'étant jeté subitement sur Lencziz, le jour de la Pentecôte, au moment où les habitants étaient à l'église, il mit le feu à la ville et se retira emmenant un si grand nombre de prisonniers que chacun de ses soldats en avait vingt pour sa part (1294). Witenes en voulait surtout aux chevaliers teutoniques; en revenant d'une expédition qu'il avait entreprise contre eux, il fut assassiné par Gédymin, son propre fils, qui lui succéda en 1315. G-Y.

WITERIC. *Voyez* VITERIC.

WITEZ DE ZREDNA (JEAN), chancelier de Hongrie, eut une grande part aux affaires de ce royaume dans le 15e siècle. Il était fils d'un pauvre gentilhomme de la Slavonie. Ayant fait de bonnes études à l'université de Bologne, il devint le secrétaire du grand Huniade, et en 1445 fut proposé aux états de ce prince pour l'évêché de Grand-Waradein. Le monarque représenta que, cette ville étant la clef de la Transsylvanie, il était de la plus haute importance que, tandis qu'il serait en présence des Turcs, elle fût occupée par un évêque sur le dévouement duquel il pût compter. La diète promit par acclamation qu'elle appuierait ce choix près du pape, et les bulles furent envoyées à Huniade, qui ne cessa d'admettre Witez dans tous ses conseils et de lui confier les plus importantes négociations. Les états de Hongrie désiraient vivement qu'une réconciliation pût avoir lieu entre George, duc de Servie, et les autres membres de la puissante famille Cilley, afin que Huniade n'eût plus d'autres ennemis à combattre

que les Turcs. Pour entrer dans de telles vues, Huniade envoya Witez à Sémendria, où se conclut un arrangement dont la principale condition fut le mariage de Vladislas, fils aîné de Huniade, avec la princesse Elisabeth, fille de George. En 1452, l'empereur Frédéric ayant été forcé de relâcher le jeune roi Vladislas, qu'il retenait comme otage, Witez fut nommé ministre plénipotentiaire pour régler avec Æneas Sylvius les points litigieux, et surtout pour réclamer la *sainte couronne* de Hongrie, que Frédéric gardait en dépôt. Le jeune roi Vladislas, pour flatter Huniade, nomma Witez chancelier du royaume (1453), et l'année suivante, ce prince, se rendant en Bohême et en Moravie, prit le nouveau chancelier avec lui. Le pape ayant envoyé à Vladislas un légat pour proposer une ligue générale contre les Turcs, Witez fut encore chargé de négocier avec le pontife. En 1454, il fut l'âme de la diète générale que présida le grand Huniade, en l'absence du roi, et il se rendit ensuite à Ratisbonne pour presser l'empereur Frédéric et les états de l'empire d'accéder à la ligue. Là, il seconda puissamment les efforts de Philippe, duc de Bourgogne, ainsi que ceux du zélé Jean de Capistran, et il fit adopter à la diète (1456) les mesures les plus vigoureuses contre les Turcs. La campagne qui s'ouvrit bientôt fut très-glorieuse; Huniade délivra Belgrade et repoussa Mohammed jusqu'à Sophia; mais il mourut au milieu de ses triomphes. Witez conserva le même dévouement à ses deux fils. Ces deux jeunes princes ayant été arrêtés, il fut lui-même conduit à Gran pour y être gardé à vue. Mais le roi vint bientôt le délivrer et l'engagea à négocier avec la mère des jeunes Huniade un arrangement qui fut arrêté le 13 juillet 1458 (*voy.* VLADISLAS). La captivité de Witez avait produit à la cour de Rome une pénible sensation. Le cardinal Æneas Sylvius écrivait au roi Vladislas : « Quand j'eus appris « que vous aviez donné l'ordre d'arrêter l'évê- « que de Waradein, je me hâtai de vous écrire « et de vous indiquer les mesures que je croyais « commandées par la gloire de votre couronne. « Notre saint-père vous a aussi écrit plusieurs « fois à ce sujet. En ce moment, nous apprenons « que vous faites mettre ce prélat en liberté. « Cette nouvelle a rempli de joie la cour de « Rome. Notre saint-père et le collége des cardi- « naux vous donnent à ce sujet les louanges « que vous méritez ; et moi, qu'une amitié intime « lie à ce prélat, je n'oublierai jamais ce que « vous venez de faire pour lui. » Le roi Vladislas étant mort presque subitement, et la voix publique demandant que Mathias fût son successeur, Witez se rendit à Prague pour délivrer le jeune prince, qui y était retenu captif. Il avait pris avec lui quatre mille ducats pour ouvrir les portes de la prison. Pendant qu'il négociait, Mathias fut élu roi, et le 16 février 1458, Witez le présenta à la diète rassemblée à Ofen. Signalant ensuite de plus en plus son zèle, il obtint à prix d'argent que l'Empereur rendit la *sainte couronne* de Hongrie, qu'il retenait depuis vingt ans, et il eut l'honneur de rapporter lui-même ce dépôt sacré (19 juillet 1463) à Bude, où Mathias ceignit le précieux diadème aux acclamations de toute la Hongrie (*voy.* CORVIN). De tels services valurent à Witez de nouvelles faveurs, et il employa encore son crédit pour les choses utiles. Ayant fait agréer au jeune roi le plan d'une université qu'il voulait fonder près de Bude, en prenant celle de Bologne pour modèle, des députés furent envoyés au pape Paul II, qui confirma les statuts de ce grand établissement, dont Witez fut nommé chancelier (1465). On appela *Istropolis* la ville destinée à renfermer les nouvelles institutions et à recevoir les élèves et les maîtres que l'on fit venir des pays étrangers. Witez, qui était passionné pour l'astronomie, appela, entre autres savants, le célèbre Jean Regiomontanus. Ce plan eut peu de succès; son exécution eût exigé des temps plus tranquilles; mais la Hongrie n'était pas destinée à jouir alors d'un tel bonheur. La cour de Rome, voulant détrôner Podiebrad, roi de Bohême, offrit sa couronne à Mathias. Witez, qui jusque-là avait dirigé avec tant de sagesse les conseils du jeune roi, se laissa gagner. Depuis ce moment, Mathias, au lieu de marcher sur les traces du grand Huniade, son père, qui avait toujours eu le sabre levé contre les Turcs, tourna toute son ambition vers la Bohême et la Moravie. Les hommes sages virent avec douleur répandre le sang des Hongrois et prodiguer leurs trésors pour aller attaquer des frères, pendant que l'ennemi du nom chrétien s'avançait jusque dans le cœur de la Hongrie. Dès lors Mathias ne vécut plus que dans l'inquiétude, environné de complots et d'hostilités. Witez, qu'il avait nommé archevêque de Gran et primat du royaume, entraîné dans une fausse politique et ne pouvant fournir au roi tout l'argent que le prince demandait, perdit son crédit et sa faveur. Oubliant alors ce qu'il devait aux Huniade, qui l'avaient tiré de la poussière, il se lia avec les ennemis du monarque. A leur instigation, les états de Bohême, après avoir rejeté Mathias, élurent Vladislas, fils aîné de Casimir, roi de Pologne (27 mai 1471). Witez fut arrêté, puis il fit sa paix, fut arrêté de nouveau, mis en liberté, et le 8 août 1472, il mourut ayant à se reprocher d'avoir souillé par l'ingratitude une carrière glorieuse. Un de ses secrétaires avait recueilli les lettres et instructions écrites au nom du grand Huniade, depuis 1445 jusqu'en 1451. Le manuscrit original, qui se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne, a été publié en 1746, dans le tome 2 des *Scriptores rerum hungaricarum*, p. 1 à 106. Cette correspondance, composée de soixante-dix-sept lettres et pièces diplomatiques, ne se rapporte qu'à un très-court espace du ministère que Witez a rempli près de Huniade et près de la diète de

Hongrie. Elle jette néanmoins un grand jour sur une époque remarquable de l'histoire de ce royaume. — *Jean* WITEZ, neveu du précédent, remplit des missions importantes à la cour de Rome et fut nommé archevêque de Veszprim, dont il ouvrit les portes à l'archiduc Maximilien d'Autriche, lorsque ce prince envahit la Hongrie, après la mort de Mathias Corvin. G—Y.

WITEZ (MICHEL DE CSOKONAÏ), né à Débreczin, en Hongrie, le 17 novembre 1773, y est mort le 28 janvier 1805, après avoir annoncé, pendant une si courte carrière, un talent remarquable pour la poésie nationale. Il excellait surtout dans les compositions lyriques. Ses idylles et ses chants anacréontiques sont des chefs-d'œuvre, et ils expriment bien les douces modulations de la langue dans laquelle le poëte écrivait. On remarque surtout une épopée comique, en quatre chants, publiée sous ce titre : *Dorothée, ou le Triomphe des dames pendant le temps du carnaval*, Grosswaradin et Waitzen, 1804, in-8°. G—Y.

WITEZOWITCH (PAUL), conseiller à la cour de Vienne, est connu par ses recherches savantes sur les antiquités et l'histoire de la Croatie et des provinces voisines. Né à Zeng ou Segina, il assista, en 1681, comme député de cette ville, à la diète d'Œdenbourg, et en 1682, il fut député par la même ville à la cour de Vienne, où il publia quelques pièces en vers latins, entre autres : *Nova Musa, sive Pars artificiosa operum poeticorum anni* 1682; — *Sacer chorus Josepho Leopoldi I filio*. Il profita de son séjour à Vienne pour travailler sur l'histoire de son pays. On lui donna accès dans les bibliothèques, archives de la monarchie, et Léopold le renvoya en Croatie, avec la mission d'y rassembler les pièces d'après lesquelles la couronne de Hongrie pouvait établir ses droits sur cette province et en déterminer les limites. L'empereur donna aux autorités civiles et militaires de la Croatie l'ordre d'assister et de protéger dans ses recherches Witezowitch, qui alors avait déjà germanisé son nom, prenant celui de Paul Ritter, sous lequel il est connu depuis cette époque. Nommé chevalier de l'Eperon d'or, il assista en cette qualité à la diète de Presbourg, tenue en 1687, pour le couronnement de Joseph Ier. Sur ses instances, les états des trois royaumes qui composent la Hongrie décidèrent, en 1691, qu'une imprimerie serait établie à Agram. Ce savant estimable mourut à Vienne, le 17 octobre 1713. Dans le grand nombre de ses ouvrages, nous remarquerons : 1° *Croatia rediviva regnante Leopoldo magno Cæsare*, Vienne, 1700; 2° *Stemmatographia sive Armorum Illyricorum delineatio et descriptio*, Vienne, 1701; 3° *Bosnia captiva, sive Regnum et interitus Stephani ultimi Bosniæ regis*, Tirnau, 1712; 4° *Natales D. Ladislao restituti;* 5° *Sibylla*, en langue croate, Agram; 6° Witezowitch fit aussi imprimer à Agram une *Chronique croate*, qui a eu plusieurs éditions et deux continuations, dont l'une va jusqu'à l'an 1744 et l'autre jusqu'en 1762. Cette publication est la seule où il ait pris son nom croate de *Paul Witezowitch ;* dans toutes les autres, il prend celui de *Ritter*. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première comprend les événements depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; la seconde, depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an 1744; la troisième va jusqu'en 1762. Quoiqu'il en ait paru trois éditions, il est fort rare et curieux. La bibliothèque impériale de Vienne possède un exemplaire de la troisième, avec des notes manuscrites; on y lit que Ritter avait composé sa chronique croate, en grande partie, d'après une ancienne chronique ragusaine ou monténégrine, et que le P. Laurenchich, de la société de Jésus, a soigné cette troisième édition. Paul Ritter ou Witezowitch laissa en mourant des manuscrits précieux, qui se trouvent dans les archives du chapitre métropolitain d'Agram. On y trouve : 1° une *Grammaire* et un *Dictionnaire croate;* 2° les *Annales* de la Servie et de la Croatie, en latin; 3° des *Dissertations* sur les limites de ces provinces, sur les droits de la couronne de Hongrie; 4° une *Dissertation* où l'on réfute les prétentions de la république de Venise sur les mêmes provinces; 5° la collection précieuse des diplômes qu'il avait transcrits sous le nom de Ritter, dans les archives de la Hongrie et de la monarchie autrichienne. G—Y.

WITHER (GEORGE), poëte anglais, né en 1588, à Bentworth, près Alton, dans le Hampshire, termina ses études à l'université d'Oxford et vint plus tard à Londres se former à la connaissance des lois, dans le collége de Lincoln's Inn. La fréquentation du monde dans un temps de perversité développa le penchant naturel qu'il avait pour la satire. Néanmoins les premiers écrits sortis de sa plume furent d'un caractère bien différent. Il composa, entre autres poëmes, des élégies sur la mort du prince Henri, en 1612; mais l'année suivante vit paraître ses satires intitulées *les Abus mis à nu et fouettés*, écrites avec une liberté excessive et qui, lues avec un vif empressement, ne manquèrent pas d'attirer à leur auteur les poursuites de la justice. Renfermé pendant trois mois dans la prison de la Marshalsea, il y produisit une suite d'églogues, publiées en 1615, sous le titre de *la Chasse du berger*, et qui, au jugement de sir Egerton Brydges, son dernier éditeur, offrent un style plein d'images et respirent une sensibilité touchante, et suffiraient seules pour déceler une vocation poétique. C'est aussi de sa prison que fut datée sa *Satire au roi*, 1614. On imagine qu'un homme qui s'érigeait en censeur des vices de son siècle devait offrir dans sa conduite le modèle des vertus dont il paraissait animé; mais il n'en est pas toujours ainsi. Wither faisait partie, en 1639, comme capitaine de cavalerie, de l'expédition dirigée contre les Ecossais; mais dès que la guerre civile

éclata, en 1642, il vendit ses biens pour lever à ses frais un régiment de son arme, au service du parlement. Bientôt il fut élevé au rang de major; mais il tomba dans les mains des royalistes, et, si l'on en croit Antoine Wood, il ne dut alors la vie qu'à sir John Denham (*voy.* ce nom), qui engagea le roi à ne pas l'envoyer à la potence, « parce que tant que Wither vivrait, disait-il, Denham ne serait pas regardé comme le plus mauvais poëte de l'Angleterre ». Wither ne fut donc pas pendu. Il reparut au milieu de son parti. Le long parlement le créa juge de paix pour les comtés de Hamp, de Surrey et d'Essex, et Olivier Cromwell le nomma depuis major général de la cavalerie et de l'infanterie dans le Surrey. Wither profita de l'occasion pour s'emparer des propriétés des royalistes, ainsi que des biens de l'Eglise qui se trouvèrent être à sa convenance. Mais la restauration arriva, et ses spoliations passées le signalèrent comme une des victimes d'une réaction inévitable. Poursuivi par la haine de ses ennemis, suspect au nouveau gouvernement, inquiété pour la publication d'un pamphlet jugé séditieux et qui avait pour titre *Vox populi*, il fut renfermé d'abord à Newgate et de là transféré, par ordre du parlement, à la Tour de Londres, pour y être étroitement resserré, privé de l'usage du papier et des plumes; mais étant parvenu à intéresser le concierge en sa faveur, il en obtint les moyens de charmer l'ennui de sa captivité et écrivit quelques opuscules, qu'il publia par la suite, entre autres de nouvelles satires, genre dont il n'avait pas perdu le goût. La liberté ne lui fut rendue que plus de trois ans après. Il mourut le 2 mai 1667. Ce poëte se distingua par une imagination féconde, par la clarté et le naturel du style et par une facilité dont il abusa et qui nuisit à sa réputation. Dès qu'il eut une fois saisi la plume, il ne cessa guère jusqu'à la fin de sa vie d'entasser tome sur tome, sans se soucier de perfectionner ses ouvrages. Aussi est-il de ces écrivains auxquels on rend un grand service en réduisant leurs œuvres nombreuses à quelques minces volumes. C'est ce qu'ont fait pour Wither Alexander Dalrymple, en donnant, en 1785, un choix de ses *Juvenilia;* mais surtout sir Egerton Brydges, en réimprimant la *Chasse du berger*, Londres, 1814 (à cent exemplaires seulement); *Fidelia*, 1815, et les *Hymnes et chants de l'Eglise*, 1815, 3 élégants vol. in-12, enrichis de préfaces et de remarques judicieuses par ce savant baronnet, qui a, en outre, inséré dans le *Bibliographe*, t. 1er et 2, une notice étendue sur le poëte qui est le sujet de cet article (1). L.

WITHERING (WILLIAM), médecin et botaniste anglais, né en 1741, à Willington, en Shropshire, dut à son père les premiers éléments de la médecine et de la pharmacie. Il étudia ensuite à l'université d'Edimbourg et prit le doctorat en 1766. Etabli successivement à Stafford et à Birmingham, c'est dans cette dernière ville que sa réputation comme praticien commença et s'étendit rapidement. Peu de médecins de province avaient une clientèle aussi nombreuse. Econome du temps, il évitait la grande société et sut mettre à profit, pour l'avancement de la science, les loisirs que lui laissait l'exercice de son art. En 1776 parut la première édition de son *Arrangement botanique dans la Grande-Bretagne, avec une Introduction à l'étude de la botanique*, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage pouvait n'être regardé alors que comme une simple traduction de ce qu'a écrit Linné sur les genres et les espèces de plantes indigènes de la Grande-Bretagne, et Withering avait pu d'ailleurs tirer un grand secours des ouvrages de Ray et de Hudson; mais dans la seconde édition, publiée en 1787, augmentée d'un volume en 1793, et dans la troisième, qui fut imprimée en 1796, en quatre volumes in-8°, le plan primitif fut tellement étendu et perfectionné que l'ouvrage fut considéré en quelque sorte comme original : c'est une flore nationale très-soignée et très-complète, surtout relativement aux usages des plantes en médecine et en économie domestique (1). L'auteur fit paraître, en 1779, in-8°, un *Mémoire sur la fièvre scarlatine et le mal de gorge* (sore throat) *qui ont régné à Birmingham en* 1778. La chimie et la minéralogie furent aussi des objets de son attention. On lui doit une traduction anglaise de la *Sciagraphia regni mineralis* de Bergmann, sous le titre d'*Eléments de minéralogie*, 1783, in-8°, et les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, dont il était membre, ainsi que de la société d'Edimbourg, contiennent quelques articles de lui sur des sujets analogues : en 1773, ses expériences sur différentes espèces de marne trouvées en Staffordshire; 1782, l'analyse de la crapaudine, fossile trouvé en Derbyshire; 1784, expérience sur la *terra ponderosa;* 1798, analyse d'eaux minérales chaudes en Portugal. Dans un *Mémoire sur la gantelée* (fox-gloves) *et quelques-uns de ses usages en médecine*, publié en 1795, il s'était attaché à démontrer par des faits les qualités diurétiques de cette plante dans divers cas d'hydropisie. Si l'on doit à un autre qu'à lui la découverte de ce

(1) On peut consulter le *Bibliographer's Manual* de Lowndes, qui donne (2e édition), p. 2963-2972, une liste étendue des très-nombreux écrits de Wither; ils ont eu pour la plupart diverses éditions dans le cours du 17e siècle, et parfois ces éditions présentent des différences considérables. D'après une assertion assez peu digne de foi de l'auteur, 30,000 exemplaires de l'un de ces ouvrages, intitulé *la Devise de Wither : nec habeo, nec careo, nec curo*, se seraient vendus en quelques mois. Des satires, des poésies religieuses, des pamphlets politiques composent la majeure partie de ce lourd bagage. On a signalé comme offrant des beautés réelles et des vues très-sages au sujet de l'éducation des femmes le poëme intitulé *la Vertu, maîtresse de Philarèthe*. On trouve dans les *Œuvres* de Charles Lamb une notice sur les poëmes de Wither.

(1) Après la mort de Withering, son fils donna une 5e édition, avec de nouvelles et importantes augmentations. Une 6e édition a paru en 1818, une 7e, en 1830; toutes deux en 4 volumes in-8°. Un abrégé a obtenu en 1863 une 11e édition.

remède, il en a du moins le premier indiqué les doses et les préparations et les meilleurs moyens de l'employer avec sûreté et efficacité. La constitution du docteur Withering était naturellement délicate. Tourmenté d'une pneumonie chronique, il fit deux fois (1793-1795) le voyage de Portugal pour passer l'hiver dans un climat plus doux; il y analysa les eaux minérales appelées les Caldas, et cette analyse fut d'abord insérée dans les Mémoires de l'académie royale des sciences de Lisbonne, à laquelle il fut agrégé. Le soulagement qu'il éprouva de la bénignité du climat ne fut que passager. Il mourut près de Birmingham, le 6 octobre 1799. On a publié, en 1822, ses *Traités divers* (Miscellaneous tracts), précédés d'une notice sur sa vie et son caractère, Londres, 2 vol. in-8°. Ce médecin était doué de beaucoup de tact et de pénétration et très-réservé dans la prescription des médicaments. Z.

WITHERSPOON (JOHN), théologien distingué, né en 1722 à Yester près d'Edimbourg, descendait directement du fameux réformateur Knox. Après avoir terminé ses études à l'université d'Edimbourg, il fut admis à prêcher, et devint ministre dans la ville de Paisley. Son savoir et ses talents oratoires commencèrent une réputation à laquelle ajoutèrent depuis quelques écrits remarquables. L'Eglise d'Ecosse était alors divisée en deux partis : celui des *orthodoxes*, ou ceux qui adhéraient strictement aux doctrines contenues dans la *Confession de foi;* et celui des *modérés*, qui voulaient étendre les droits des seigneurs dans les promotions ecclésiastiques. Les chefs de ce dernier parti étaient Blair, Gérard, Campbell et Robertson, et c'était à des hommes d'un si grand mérite que Witherspoon, qui figurait dans les rangs opposés, avait à disputer l'ascendant à l'assemblée générale. Ses discours lui acquirent une grande influence, et plus encore la publication des *Caractères ecclésiastiques*, satire piquante, dirigée contre les modérés, qui fut recherchée avec avidité, et continua d'être lue avec plaisir en Ecosse, longtemps après la cessation de l'état de choses qui y avait donné lieu. Des offres séduisantes furent faites à l'auteur pour l'engager à venir s'établir à Dublin, à Dundée ou à Rotterdam; il préféra d'aller en Amérique, où la renommée de ses talents l'avait devancé. A peine arrivé à Prince-Town, il y fut nommé président du collége, où il s'attacha à introduire les améliorations que l'éducation et la science avaient éprouvées en Europe. Grâce à son zèle, ce séminaire d'instruction prit un vaste développement. Lorsque la brèche fut ouverte entre la métropole et les colonies, l'opinion de Witherspoon se prononça fortement en faveur de l'indépendance. En 1776 les habitants de New-Jersey le députèrent au congrès, et il s'y fit remarquer pendant sept ans par sa fermeté, comme par son éloquence. Il mourut à Prince-Town le 15 novembre 1794. On a de lui, outre les *Caractères ecclésiastiques*, plusieurs écrits distingués par l'esprit et par l'élégance du style : *Essai sur des sujets importants*, 3 vol. in-8°; un livre *sur la nature et les effets du théâtre*, qui fit du bruit dans le temps où il parut; des *Sermons*, 2 vol. Le recueil des *OEuvres* de ce théologien a été imprimé en 1802, 4 vol., par les soins du docteur Rodgers. On trouve sous son nom, dans l'*American museum*, 1788, plusieurs opuscules, entre autres des *Lettres sur le mariage et sur l'éducation*. L.

WITHOF (JEAN-HILDEBRAND), philologue, né le 27 juillet 1694, à Lengerich ou Lemgerké, dans le comté de Tecklenbourg, fit ses études à Brême et à Utrecht. Nommé, en 1716, recteur de l'école latine à Bommel, dans le pays de Gueldres, il fut appelé à Duisbourg pour y occuper la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque; et il mourut dans cette ville le 30 février 1769. Suivant les traces du savant Bentley, il corrigea avec beaucoup de succès un grand nombre d'auteurs anciens. On a de lui : 1° *Specimen emendationum ad Guntheri Ligurinum*, Duisbourg, 1731, in-4°; ibid., 1755; 2° *Encœnia critica, sive Lucanus, Arrianus, et Maximianus integritati restituti*, Wesel, 1741, in-4°; 3° *Primitium crucium criticarum, præcipue ex Seneca Tragico*, Leyde, 1749, in-4°; 4° *De maxime necessaria criticorum opera*, dissertation publiée sous le pseudonyme de *Claudius Civilis*, dans les *Observationes miscellaneæ*, 1740, t. 1er; 5° *Remarques critiques sur Horace et autres auteurs romains*, insérées dans l'*Intelligenz-Blatt*, journal allemand qui paraissait à Duisbourg, et publiées par H.-A. Grimm, à Dusseldorf, 1791, 2 vol. in-8°. G—Y.

WITHOF (JEAN-PHILIPPE-LAURENT), fils du précédent, né à Duisbourg le 1er juin 1725, fit ses études sous les yeux de son père, et quitta les belles-lettres pour se livrer à la médecine. En 1745, il donnait des leçons particulières sur cette science. Envoyé par son père en Hollande, il suivit les leçons des premiers maîtres. Revenu dans sa patrie, en 1750, il y enseigna l'anatomie, la physiologie et la pathologie. La société royale des sciences et celle de la littérature allemande le nommèrent un de leurs membres, et l'université de Duisbourg lui confia la chaire que son père y avait remplie. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1789. Comme médecin il eut de la vogue, et la confiance de quelques maisons souveraines. A l'exemple de Werlhof, de Haller et de quelques autres docteurs célèbres, Withof prit une place distinguée parmi les poëtes allemands. On a de lui : 1° *Poésies*, Brême, 1751, in-8°; 2° *la Probité*, poëme en trois chants, Halberstadt, 1770; 3° *Poésies morales*, Dortmund, 1755, in-8°; 4° *Poésies académiques*, Clèves et Leipsick, 1782 et 1783, 2 vol. in-8°. On a publié des extraits de ses poésies : 1° Dans la *Théorie de la poésie*, par C.-H. Schmid; 2° dans les *Odes des Allemands;* 3° dans le *Recueil d'Es-*

chenbourg; 4° dans l'*Anthologie lyrique de Mathisson*. Après la mort de Withof on a publié ses *Entretiens avec ses enfants*, Duisbourg, 1792 et 1793, 3 vol. in-8°. Dans les *Lettres sur la littérature moderne*, on lit : « Haller, Bodmer, Hagedorn, Wieland, Dusch et quelques autres de « nos poëtes ont donné des poésies morales. Dans « ce genre, Withof s'est le plus approché de « Haller. » Sa pensée est énergique, hardie ; mais il est moins égal que Haller, qu'il a surpassé par la vivacité de l'imagination. Un biographe allemand dit que Withof a publié sur l'histoire naturelle et la médecine des dissertations savantes; et effectivement nous trouvons sous son nom dans les catalogues bibliographiques allemands *De castratis commentationes :* mais il est plus connu comme poëte et philosophe. Presque l'égal de Haller, il sait resserrer ses idées, il est riche en pensées dont plusieurs ont passé en proverbes. Ses descriptions sont hardies; mais sa versification est souvent négligée. G—r.

WITIKIND (des deux anciens mots saxons *wite kind*, qui signifient l'*enfant blanc*) est un des héros les plus célèbres de l'ancienne Germanie. On n'a que des traditions fort incertaines sur son origine. Quelques chroniques du moyen âge lui donnent pour père un prince Werneking, qui était un des principaux chefs de la nation saxonne. Cette nation puissante habitait le territoire compris entre le Rhin et l'Elbe, et elle s'avançait même au nord jusqu'à l'Oder. Tributaires des Francs Saliens dès les premiers siècles de la monarchie, les Saxons trouvaient dans ce tribut même un prétexte continuel de guerre. Ils essayèrent de profiter de l'éloignement de Charlemagne, occupé d'expéditions dans le midi de l'Europe, pour faire une irruption dans la partie septentrionale de ses Etats. L'empereur accourt, passe le Rhin à Worms, prend et rase la forteresse d'Eresbourg (1), boulevard de la Saxe, et reçoit sur les bords du Weser les supplications, les otages et les serments des vaincus. Son premier soin est de renverser l'idole qui était l'objet principal de la vénération du pays, et que nos historiens français, se copiant les uns les autres, appellent communément *Irminsul* (2). C'est alors (vers 772) que parut un nouvel Hermann, ce Witikind, le seul rival qui se montra digne de Charlemagne par sa valeur et par sa constance. Cet homme, aussi éloquent qu'intrépide, ne cessait d'exhorter les Saxons à la défense de leur pays. Non content de voler d'une peuplade à une autre pour les animer toutes de son esprit, il dirigea sa politique vers les puissances étrangères, et parvint ainsi à attirer les armes de l'empereur en Italie. Mais ce héros, accoutumé à passer rapidement d'une extrémité de ses vastes Etats à l'autre, reparaît tout à coup au milieu des Saxons (774); s'avance cette fois au delà du Weser; et, après les avoir écrasés de nouveau, cède à leurs protestations de fidélité. Pendant que leur conversion au christianisme était la seule garantie qu'ils pussent lui offrir de leur soumission future, il voulut introduire le baptême parmi ces sauvages belliqueux ; mais les Angriens furent à peu près les seuls qui se montrèrent dociles. Deux ans se passèrent ensuite assez tranquillement. Mais en 776 l'amour de l'indépendance excite une nouvelle guerre, les Français sont battus, Eresbourg est repris. Alors l'infatigable Charlemagne revient contre les Saxons avec rapidité. Il les attaque, les défait à Siegenbourg (ville de la victoire) et les extermine à la bataille des sources de la Lippe. Ceux qui ont échappé au massacre demandent à genoux miséricorde et le baptême ; et le vainqueur consent à leur laisser la vie au prix d'une abjuration ; il élève des forts, s'empare des bourgades principales, désigne la ville de Paderborn pour être le lieu où se rendront les leudes, les grands de la France, et y convoque les principaux Saxons. Tous lui promirent ce qu'il exigea. Un seul de leurs chefs refusa d'y paraître ; cet homme était Witikind. Pendant que ses compatriotes s'humiliaient, il alla porter sa haine et sa douleur à la cour de Sigefroi, roi des Danois ou Normands. Cette époque n'est que trop remarquable : ce fut cette alliance de Witikind avec le chef de ces terribles Normands, ce furent ces continuelles instigations qui, pendant plus d'un siècle, les attirèrent sur les côtes de France. Se croyant désormais maître absolu de la Saxe, Charlemagne porte la guerre au delà des Pyrénées ; mais au moment même où il essuyait l'échec de Roncevaux, il apprend que les nouveaux chrétiens des pays situés entre le Rhin et le Weser ont derechef secoué son joug, et que Witikind, plus audacieux que jamais, se remet à leur tête. Charles, avec la rapidité de la foudre, passe d'Espagne en Westphalie, et atteint Witikind à Bucholt, sur les bords de la Lippe. Les Saxons, malgré les efforts héroïques de leur chef, sont terrassés et obligés d'implorer cette fois encore la clémence du vainqueur (779). Mais Charlemagne s'éloigne de nouveau, et Witikind médite aussitôt des projets de délivrance. A sa voix éclate une insurrection plus générale et plus violente qu'aucune de celles qui avaient précédé (*voy.* Wnyslas). Réprimée presque aussitôt, elle est réorganisée par Witikind. Le comte Théodoric, parent de l'empereur, marche à sa rencontre avec une armée

(1) Aujourd'hui Stadtberg, entre Cassel et Paderborn.

(2) On est honteux de voir un écrivain tel que Gaillard réduit par l'ignorance de la langue tudesque à chercher quelle divinité grecque ou romaine représentait cette idole. L'étymologie même de ce nom d'*Irminsul*, quelque dénaturé qu'il ait été par les Français, lui eût révélé que cette idole prétendue n'était qu'un monument érigé à la mémoire du célèbre *Hermann*, vainqueur de Varus, transformé en *Arminius* par les Romains : *Hermann-Sæule*, c'est-à-dire colonne d'Hermann. Cette colonne, enterrée par ordre de Charlemagne, fut retrouvée sous le règne de Louis le Débonnaire et transportée dans l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans dans cette ville, la veille du dimanche *Lætare*, la destruction de cette idole prétendue des Saxons.

considérable, partagée en trois corps. Le héros saxon profite habilement de cette division, et, déployant contre les Français ce génie qui ne pouvait être vaincu que par celui de Charlemagne, il remporte la victoire la plus complète, au pied du mont Sinthal, près du Weser (782). Charlemagne ne voulut confier qu'à lui-même le soin de sa vengeance. A son aspect, les Saxons, frappés de terreur, demandent grâce comme s'ils étaient déjà vaincus. Cinq mille périssent massacrés à Verden, et expient ainsi le crime d'avoir été braves à Sinthal. Cette éclatante vengeance ne fit qu'exaspérer les Saxons et les rendre plus dociles aux insinuations de Witikind, qui, abandonné de tous les siens, réduit à prendre la fuite, épiait encore le moment de rentrer dans la lice, et ne tarda pas à y reparaître. La fureur qui le transportait aveugla sa prudence : trois fois il osa livrer bataille en plaine aux troupes françaises, mieux disciplinées que les siennes, et trois fois il éprouva la plus sanglante défaite. Instruit par l'expérience, il se remit sur la défensive, et profita avec habileté des montagnes et des forêts dont le théâtre de la guerre était hérissé. Après plusieurs campagnes où le sang coula par torrents, Charlemagne, convaincu que l'indomptable chef des Saxons ne lui laisserait que des déserts et des ruines, prit enfin la résolution de traiter directement avec Witikind. Il lui envoya des prélats qui vantèrent avec adresse les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, et s'attachèrent surtout à le convaincre de la sainteté du christianisme. La persuasion fit ce que n'avait pu faire la force des armes : Witikind, dépouillant toute haine, ne craignit pas de se fier à la générosité de Charlemagne. Il se rendit auprès de ce prince à Attigny-sur-Aisne, et témoigna le désir sincère d'être baptisé en sa présence, ainsi que plusieurs chefs saxons qui l'accompagnaient (786). C'est alors que Charlemagne lui conféra le titre de duc de Saxe, qui n'impliquait d'ailleurs aucun droit de souveraineté sur le pays. Witikind, étant retourné en Allemagne, se montra scrupuleux observateur des traités avec la France. Il fut tué en 807, dans un combat contre Gérold, duc de Souabe. Depuis sa conversion, sa vie fut si chrétienne, que quelques chroniques n'ont pas hésité à le mettre au rang des saints. Des généalogistes en font la tige de la troisième race de nos rois. « Sa « postérité, dit Étienne Pasquier, commença de « s'établir en France, et fut destinée pour la fin « et clôture de celle de Charlemagne. » Selon cet auteur, Witikind II, fils du héros saxon, ayant pris au baptême le nom de Robert, fut père de Robert le Fort, bisaïeul de Hugues Capet (1).

(1) Cette opinion a peu de partisans de nos jours ; la plupart de nos érudits pensent, comme l'établit de Fortia d'Urban dans son *Histoire généalogique de la maison de France*, que Robert le Fort était d'origine française et descendant de St-Arnould, maire du palais d'Austrasie et évêque de Metz au commencement du 7e siècle.

Sagittarius a publié, en 1679, une dissertation sur les tombeaux de la famille de Witikind, depuis la mort d'Othon le Riche. On peut aussi consulter *Annales Witekindi*, ainsi que Crusius et Schurszfleischer, qui ont écrit sur Witikind. J.-H. Boecler a donné une savante dissertation intitulée *Le grand Vitikind*, 1713, in-8°. On trouve dans la Bibliothèque politique d'Él. Reusner l'indication de toutes les familles qui tirent leur origine de Witikind, et on peut chercher dans la *Bio-bibliographie* de M. Œttinger l'indication de plusieurs ouvrages relatifs à Witikind ; nous nous contenterons de signaler l'écrit de M. E. de Civry : *Napoléon III et Abd-el-Kader, Charlemagne et Witikind, Etude historique*, Paris, 1853, in-8°. S-v-s.

WITIKIND, WIDKIND ou WITEKIND, historien, florissait vers le milieu du 10e siècle. Il embrassa très-jeune la règle de St-Benoît, dans l'abbaye de Corvey (*Corbeia Nova*), en Westphalie ; profitant des leçons et des exemples de ses maîtres, il se rendit très-habile dans toutes les sciences cultivées à cette époque, et à son tour il enseigna dans cette abbaye la littérature sacrée et profane avec beaucoup de succès. Sa mort paraît avoir eu lieu vers l'an 1004. Witikind avait composé plusieurs ouvrages en vers et en prose ; mais il ne nous reste de lui que les *Annales des Saxons, Annales de gestis Othonum*, en trois livres, qui se terminent à la mort de l'empereur Othon Ier. Ces annales, publiées pour la première fois, Bâle, 1532, in-fol., dans un recueil, devenu très-rare, de morceaux historiques de la même époque, furent reproduites par Reinier Reineccius, Francfort, 1575, in-fol. Henri Meibom l'ancien (*voy.* ce nom) en donna une édition plus correcte et enrichie de notes et de dissertations, ibid., 1621, in-fol. Le petit-fils de Meibom, nommé, comme son aïeul, Henri, les fit réimprimer en 1660, et les inséra dans son édition des *Scriptor. rerum germanicar.*, Helmstœdt, 1688. Dom Bouquet en a donné l'extrait dans son *Recueil des historiens de France*, t. 8, p. 217. Schettin en a publié une traduction à Berlin en 1852. Trithème (*Hist. script. eccles.*) loue la piété de Witikind, son érudition, son éloquence et son talent pour la poésie ; mais tous ses ouvrages, excepté les *Annales des Saxons*, étaient déjà perdus, puisqu'il avoue que, malgré toutes ses recherches, il n'en a pu découvrir aucun autre. W—s.

WITIZA. *Voyez* VITIZA.

WITOLD ou WITWALD (ALEXANDRE), grand-duc de Lithuanie, s'est placé, par son courage et ses qualités éminentes, au premier rang des princes de sa maison. Etant du même âge que Vladislas Jagellon, son cousin germain, il fut élevé avec lui ; et ces deux princes vécurent dans la plus parfaite intimité. Cependant Kiestuth, père de Witold, avertit celui-ci que Jagellon, oubliant ce qu'il leur devait, formait contre eux des trames perfides. Ne s'en tenant pas à cet avertissement, il se mit à la tête de ses troupes

en 1382, s'avança sur Wilna, s'empara de cette ville, de Jagellon et de sa correspondance. Par les ordres de son père, Witold accourut; et quoiqu'il eût sous les yeux les preuves de la perfidie de son ami, il vint à bout de le réconcilier avec son père (*voy.* Jagellon). Mais bientôt de nouvelles dissensions s'étant élevées, Kiestuth et Jagellon se trouvèrent en présence, à la tête de leurs troupes. Jagellon, qui craignait l'issue du combat, eut de nouveau recours à la médiation de Witold, qui, plein de confiance dans sa loyauté, n'hésita point à venir le voir dans son camp, et y entraîna même ensuite son père; mais le perfide Jagellon, au mépris de l'honneur et de la parenté, fit conduire Kiestuth dans un cachot, où ce vieillard fut étranglé. Witold fut sévèrement gardé à vue; et il se croyait destiné au même supplice, lorsque son épouse, qui avait seule la permission de le voir, accompagnée de deux de ses femmes, lui fit prendre les habillements de l'une d'elles, et réussit à le sauver. Il se réfugia chez les chevaliers teutoniques, où son épouse le suivit bientôt. Jagellon s'étant laissé toucher par le dévouement de cette princesse, Witold se rendit dans la Samogitie, qui alors appartenait à la Lithuanie. Les habitants le reçurent avec joie, demandant qu'il se mît à leur tête, et qu'il les conduisît contre Jagellon. Les chevaliers lui offrirent des armes et des chevaux : mais il se réconcilia bientôt avec Jagellon, et, toujours confiant, il l'accompagna en 1385 à Cracovie, lorsque ce prince y fit célébrer son mariage avec la reine Hedwige. Cette union avait été formée à son préjudice, pendant son exil. « Par ses hautes « qualités, dit Dlugosz, Witold était incontesta- « blement le premier parmi les princes de la « Lithuanie. Jagellon, d'un esprit borné, était « plus propre à arranger une partie de chasse « qu'à gouverner un grand empire. Mais il avait « la souveraine autorité en main; et il offrait la « Lithuanie aux Polonais. Ils le préférèrent donc « à Witold, qui par ses exploits mérite d'être mis « à côté d'Alexandre le Macédonien, dont il por- « tait le nom. » Le 14 février 1386, Witold fut, ainsi que Jagellon, baptisé solennellement à Cracovie, après avoir renoncé au paganisme; et il prit le nom d'Alexandre. Pendant qu'on se livrait à la joie dans cette ville, on y apprit que le grand maître des chevaliers, au lieu de se rendre à l'invitation que lui avait adressée Jagellon, s'était jeté sur les provinces limitrophes de la Lithuanie. Le roi, qui connaissait la loyauté de Witold, l'envoya pour repousser cette irruption; et l'ennemi se hâta de rentrer dans ses limites. Cependant, ne pouvant s'entendre avec Skirgiellon, frère du roi, qui était chargé d'administrer avec lui la Lithuanie, Witold se retira en Prusse, d'où, pendant cinq ans, il ne cessa d'inquiéter Jagellon. Enfin celui-ci réussit à faire la paix; et Witold étant arrivé, en 1392, à Wilna, Jagellon s'y rendit, accompagné de la reine Hedwige et des grands de la Pologne. Witold fut nommé son lieutenant général en Lithuanie; et il fut installé à Wilna, aux acclamations du peuple. Pendant les quatre premières années de son administration, après avoir repoussé les chevaliers teutoniques, il reprit les duchés de Siewierz, de Novogorod, de Kiow, de Podolie, de Vitepsc et de Smolensk. Il pénétra dans la Livonie et dans le duché de Rezan. En 1396, il pria Vassili II (*voy.* ce nom), à qui il avait donné en mariage sa fille Sophie, de venir le trouver à Smolensk. Là, pendant qu'en apparence on ne pensait qu'aux fêtes et aux divertissements, on fixa les limites des deux États. Witold avait tellement agrandi ses domaines, que les gouvernements actuels d'Orel, de Kalouga et de Tula lui appartenaient. Possédant Rjev, Velikii-Lucki; s'étendant depuis les frontières de Pskow jusqu'à la Gallicie et la Moldavie d'un côté, et de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dniéper, il commandait en maître dans toute la Russie méridionale, tandis que Wassili, relégué dans les tristes contrées du Nord, pouvait de Mojaïsk, de Borowsk, de Kalouga et d'Alexine, contempler la ligne des frontières lithuaniennes. Witold était trop puissant pour que l'on osât lui proposer d'y faire des changements. Ce prince promit à Wassili protection pour le culte grec dans les provinces qu'il venait de soumettre. On parla aussi à Smolensk de l'expédition que Witold méditait contre les Tartares; et ce fut probablement l'objet principal des conférences. Le fier Toktamisch, vaincu par les lieutenants de Tamerlan, s'était réfugié à Kiow, avec sa femme, ses enfants et ses trésors, implorant le secours de Witold, qui s'empressa de prendre sous sa protection un exilé aussi célèbre, lui promettant de le reconduire à main armée à la Horde, et de le replacer sur le trône de Bati. Déjà il avait fait une excursion jusqu'à Azow, d'où il avait ramené un grand nombre de captifs (1). Ne se proposant rien moins que de renverser le trône de Tamerlan, il députa, en 1399, un de ses généraux à Vassili, pour demander à ce prince de coopérer à l'exécution de son plan. Le grand-duc de Russie envoya son épouse à Witold, qui reçut sa fille à Smolensk avec les témoignages de la plus vive affection. La princesse représenta à son père que la Russie ne pouvait s'exposer en prenant une part visible à cette guerre. Witold, qui le sentait, se rendit à Kiow, pour y rassembler son armée. La reine Hedwige lui fit en vain les représentations les plus pressantes : rien ne put l'arrêter. Jagellon lui confia ses meilleures troupes; et il se trouvait à la tête d'une armée aussi nombreuse que brave, ayant sous ses ordres cinquante princes polonais, russes ou lithuaniens. Le 12 août 1399, il passa la Worskla, et l'action commença. Les Tartares

(1) Ces Tartares, qui ont conservé leurs mœurs et leur religion mahométane, occupent encore aujourd'hui plusieurs villages dans les environs de Wilna.

avaient à leur tête Edigée, vieilli sous les drapeaux de Tamerlan. Ils l'emportaient de beaucoup en nombre sur les Lithuaniens. Witold se confiait dans son habileté et surtout dans ses canons et ses arquebuses; mais comme on ne savait alors ni charger promptement les armes à feu, ni les biens diriger, elles lui furent de peu de secours. Les Tartares l'ayant débordé, il fut mis en désordre; et dans cette fatale journée, il ne se retira qu'avec peine, laissant les deux tiers de son armée sur le champ de bataille. Les Tartares s'emparèrent de Kiow, et portèrent la désolation dans les provinces voisines. Witold, s'étant promptement relevé de cette défaite, s'unit plus étroitement avec Jagellon, qui, en 1401, vint le visiter à Wilna. En 1403, un prince lithuanien avait profité des circonstances pour s'emparer de Smolensk. Witold l'eut bientôt chassé de cette place importante. D'après l'avis de Jagellon, il fit une paix, qu'il croyait durable, avec les chevaliers teutoniques, auxquels il céda la Samogitie. En 1407, des discussions s'élevèrent entre Witold et Vassili II, au sujet de Pskow et de Novogrod; et les explications demandées par le prince lithuanien ne l'ayant point satisfait, il prit un ton si menaçant, que Vassili, effrayé, demanda des secours à la grande Horde. Les deux princes se rencontrèrent sur les bords de la Krapiwna, près de Tula. Vassili ayant fait les premières démarches, on conclut un armistice qui, l'année suivante, fut changé en un traité de paix. Les chevaliers teutoniques menacèrent alors encore une fois la Lithuanie; et l'on courut aux armes de part et d'autre. Le 15 juillet 1410, l'armée polonaise, commandée par Jagellon, et celle de Lithuanie, par Witold, se trouvèrent, près de Grunwald, en présence des chevaliers, qui avaient à leur tête leur grand maître, Ulrich de Juningen. « On voyait, dit Dlugosz, Alexandre Witold voler « tantôt vers les Polonais, tantôt vers les Lithua- « niens, sans garde, n'ayant avec lui que quel- « ques officiers, changeant souvent de chevaux, « rétablissant les rangs, l'ordre partout, et fai- « sant entendre sa voix d'une armée à l'autre. » L'issue du combat fut terrible pour les chevaliers, qui laissèrent sur le champ de bataille 40,000 hommes, parmi lesquels se trouvait Ulrich, leur général. La paix se fit; et les chevaliers cédèrent la Samogitie. En 1415, l'empereur Sigismond, se rendant au concile de Constance, pria Witold de protéger la Hongrie contre les Turcs. De concert avec Jagellon, le prince lithuanien décida Mahomet à conclure avec la Hongrie une trêve de six ans. Dans la même année, il envoya sur le Dniéper une provision considérable de vivres pour l'empereur de Constantinople. La réputation de Witold s'était répandue si loin, qu'en 1419 les Tartares appelés *Trans-Volgenses* ou d'*au delà du Volga*, étant désunis entre eux, le prirent pour arbitre, et reçurent pour khan celui qu'il fit couronner avec pompe à Wilna. En 1421, il donna pour épouse à Jagellon la princesse Sophie, sa nièce. Les Bohémiens lui offrirent alors la couronne, il la refusa. Son ambition était de se faire couronner roi de Lithuanie. Sachant que la nation polonaise s'y opposerait, il gagna l'empereur Sigismond, qui, sur sa proposition, indiqua pour le mois de janvier 1428 une assemblée à Lusko, ville capitale de la Volhinie. Cette réunion fut remarquable par les personnages qui y assistèrent. On y vit l'empereur Sigismond avec son épouse et les princes de l'empire; Jagellon, roi de Pologne; Eric, roi de Danemarck et de Suède; les ambassadeurs de Jean Paléologue, les princes voisins de la Russie, deux khans des Tartares et les grands maîtres de Prusse et de Livonie. Witold défraya ces hôtes illustres, pendant près de deux mois, avec une magnificence qui les étonna. Chaque jour, on tirait de ses caves sept cents tonneaux d'hydromel et de vin, et de la bière en proportion. Ses cuisines suffisaient à peine pour apprêter, chaque jour, sept cents bœufs et génisses, quatorze cents moutons, cent buffles, autant d'élans et de sangliers, etc. Les conférences publiques eurent particulièrement pour objet les moyens de repousser les Turcs en Asie. Dans les entrevues particulières, Sigismond fit tous ses efforts pour gagner Jagellon, afin qu'il concourût au couronnement de Witold. Ce prince y était assez porté : mais les sénateurs polonais qui l'entouraient repoussèrent toutes les propositions; ils résistèrent même en face à Witold, qui voulait les gagner; et sur leurs instances, Jagellon quitta la diète sans avoir pris congé de l'empereur. Witold, indigné, se répandit en menaces. La diète polonaise, qui craignait les effets de sa vengeance, députa vers lui, de concert avec le roi, pour lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon. Il rejeta cette offre; et d'accord avec l'empereur il fixa son couronnement au mois d'octobre 1430. Jagellon se rendit lui-même à Troki, pour tâcher de le fléchir. Il trouva le fier Lithuanien entouré de ses courtisans. Vassili III, son petit-fils, les princes de Tver, de Rezan, d'Odoief, de Mazovie, le khan de Tauride, l'hospodar de Valachie, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, les grands maîtres de Prusse et de Livonie, s'y étaient rassemblés, invités par Witold à son couronnement. Le grand-duc, octogénaire, étonna encore cette assemblée par l'éclat de sa représentation. Mais les sénateurs polonais s'étant montrés inébranlables, les hôtes augustes se retirèrent l'un après l'autre. Witold, accablé de chagrin, sentit ses forces diminuer. Il mourut le 27 octobre 1430, entre les bras de Jagellon et de sa famille. Ce prince, le plus illustre de son temps parmi les souverains du Nord, et peut-être le premier général de son siècle, était petit de corps. Il savait répandre habilement les trésors qu'il devait à ses victoires et au commerce de ses Etats. S'étant interdit l'usage

du vin et des liqueurs spiritueuses, il était toujours en état de s'occuper des affaires les plus sérieuses ; à table, en voyage et à la chasse, il songeait constamment à ses projets. Dans l'expédition qu'il entreprit en 1426, contre Novogrod, il fit traîner par quarante chevaux un énorme canon de siége, qui d'un seul coup renversa une tour de la ville; mais ayant été ensuite trop fortement chargé, il éclata et fit périr beaucoup de monde, entre autres l'ouvrier allemand qui l'avait fondu. Quoique Witold, par ses conquêtes, eût considérablement resserré l'empire russe, Vassili II l'avait nommé, par son testament, tuteur de ses enfants. G—Y.

WITS ou WITSIUS (HERMANN), savant théologien protestant, naquit le 12 février 1636 (1) à Enchuysen, dans la Nord-Hollande. Son père, membre du conseil de cette ville, est auteur de *Méditations pieuses* ou cantiques en flamand (2). Admis en 1650 à l'académie d'Utrecht, il y fit ses cours de philosophie et de théologie avec succès, et se distingua surtout par ses rapides progrès dans les langues orientales. Il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il prononça publiquement un discours hébreu de sa composition *sur le Messie des Juifs et celui des chrétiens*. D'Utrecht il se rendit à Groningue pour suivre les leçons du célèbre Samuel Desmarets (*voy.* ce nom). Ses études achevées, il embrassa la carrière évangélique ; et depuis 1657 remplit les fonctions du pastorat dans différentes églises, jusqu'en 1675, époque à laquelle il fut nommé professeur de théologie à l'académie de Franeker. Il refusa la chaire qui lui fut offerte à Groningue, en 1679; mais, l'année suivante, il remplaça Fr. Burmann à l'académie d'Utrecht. Il accompagna, en qualité de chapelain, les ambassadeurs que les Etats de Hollande envoyèrent à Jacques II (1685), pour le complimenter sur son avénement au trône d'Angleterre. En 1698, Fréd. Spanheim s'étant démis de sa chaire à l'académie de Leyde, à raison de son grand âge, Wits fut choisi pour lui succéder. Il passa de cette place à celle de recteur du collége théologique, qu'il remplit avec zèle, et mourut le 22 octobre 1708, à l'âge de 72 ans. Wits avait une grande érudition, et écrivait bien en latin et en hollandais. Il penchait pour le coccéianisme; mais il ne se déclara jamais pour aucun des partis qui divisaient alors l'Eglise de Hollande. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Judæus christianizans circa principia fidei et SS. Trinitatem, sive Dissertatio de principiis fidei Judæorum*, etc., Utrecht, 1661, in-12; 2° *De œconomia fœderum Dei cum hominibus libri* IV, Leuwarde, 1677, in-8°, réimprimé plusieurs fois; 3° *Diatribe de septem epistolarum apocalypticarum sensu historico ac prophetico*, Franeker, 1678, in-12; 4° *Exercitationes sacræ in symbolum quod apostolorum dicitur; et in orationem Dominicam*, ibid., 1681, 1689, in-4°; Amsterdam, 1697, même format; Herborn, 1712. Les dernières éditions ont été revues et corrigées par l'auteur. 5° *Ægyptiaca et* Δεκάφυλον, *sive De Ægyptiorum sacrorum cum Hebraicis collatione libri tres; et de decem tribubus Israelis liber singularis; accessit diatribe de legione fulminatrice christianorum sub imperat. M. Aurelio Antonino*, Amsterdam, 1683; ibid., 1696, in-4°. Le but de l'auteur, dans cet ouvrage, est de réfuter le système de Marsham et de Spencer, qui prétendaient trouver dans les rites égyptiens l'origine de ceux des Juifs; Wits s'attache à montrer que ce sont au contraire les Egyptiens qui ont emprunté quelques-unes de leurs cérémonies aux Hébreux. Les *Egyptiaques* ont été réimprimées par Bl. Ugolini dans le *Thesaur. antiquitat. sacrar.*, t. 1, p. 740 (1). Le second traité de Wits contient l'histoire des dix tribus d'Israël; et l'auteur rapporte différents textes de l'Ecriture, d'après lesquels les tribus doivent un jour être rassemblées en un seul peuple qui croira en Jésus-Christ. La dissertation de Wits sur la légion fulminante a été critiquée vivement par Larroque (*voy.* ce nom). 6° *Miscellanea sacra*, Utrecht, 1692-1700, 2 vol. in-4°. Le premier volume a été réimprimé, Leyde, 1695, in-4°. La seconde édition est augmentée de trente dissertations et d'une préface, dans laquelle l'auteur relève quelques erreurs qui lui étaient échappées dans la première. 7° *Exercitationum academicarum, maxima ex parte historico-critico-theologicarum, duodecas*, Utrecht, 1694, in-12; 8° *Meletemata leidensia*, Leyde, 1703, in-4°. On doit en outre à Wits plusieurs ouvrages ascétiques en hollandais. Il est l'éditeur de l'ouvrage de Thom. Godwin, *Moïse et Aaron*, Utrecht, 1690, in-8°, augmenté de deux dissertations; des *Œuvres critiques* de Thom. Gataker (*voy.* ce nom); de la traduction française du *Christianisme primitif* de G. Cave, avec une préface (*voy.* CAVE). On peut consulter pour plus de détails les *Mémoires littér. des Pays-Bas* de Paquot, t. 1, p. 191 et suiv., édition in-fol. (2). Les *Œuvres choisies* de Wits ont été publiées à Bâle, 1739, 2 vol. in-4°. On en a le recueil complet, Herborn, 1712-1717, 6 vol. in-4°. W—S.

WITSEN (NICOLAS), né à Amsterdam en 1640, joua un rôle important dans la magistrature de cette ville, surtout à l'époque de l'expédition de Guillaume III en Angleterre (1688). L'historien Wagenaar a fait usage des notes tenues par Witsen sur les préparatifs de cette expédition, dont le secret lui avait été confié, et sur les résultats qui en furent les suites immédiates, spécialement

(1) Quelques auteurs placent la naissance de Wits en 1626; mais c'est une erreur évidente. Il aurait eu soixante-douze ans à l'époque où il serait venu à Leyde remplacer Spanheim, admis à la retraite comme trop âgé pour continuer ses fonctions.

(2) *Voy.* son article dans les *Mémoires littér.* de Paquot, t. 1, p. 190, édit. in-fol.

(1) On trouve dans le même recueil une dissertation de Wits: *De synedriis Hebræorum*, t. 26, p. 1106.

(2) La liste que Paquot donne des écrits de Wits s'élève à *vingt-sept*; mais il admet dans ce nombre les ouvrages dont il n'est que l'éditeur.

sur l'alliance offensive et défensive signée entre l'Angleterre et les Etats-Généraux, le 13 septembre 1689. Witsen y figure plutôt comme un négociateur prudent et consciencieux que comme un homme doué de l'énergie et de la fermeté qu'exigeaient les circonstances (*voy.* l'*Histoire de la patrie*, par Wagenaar, t. 15, p. 425 et suiv.; t. 16, p. 21 et suiv.) Il avait des connaissances peu communes en mathématiques et en mécanique, et il en a fait preuve dans son ouvrage sur la *Construction ancienne et moderne des vaisseaux* (en hollandais), 1671, 1 vol. in-fol. Witsen se rendit encore utile, sous ce rapport, dans le règlement du pilotage, sur lequel il fut essentiellement consulté. On estime beaucoup sa belle *Description de la Tartarie septentrionale et orientale*, Amsterdam, 1692 et 1705, 2 vol. in-fol., ornés de son portrait à l'âge de trente-six ans. Elle a été réimprimée avec une introduction de Pierre Boddaert, Amsterdam, 1785, in-fol. Le dix-huitième volume des *Transactions philosophiques* contient une lettre de Witsen à Martin Lister *sur les ruines de Persépolis*. Le czar Pierre le Grand l'honorait du plus haut degré de considération et de bienveillance. Voltaire, dans son histoire de cet autocrate, a consacré à Witsen ces lignes honorables : « Pierre le Grand s'instruisait dans la maison du bourgmestre Witsen, citoyen recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses richesses, qu'il prodiguait en citoyen du monde; envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens pour découvrir de nouvelles terres. » Witsen avait formé un riche cabinet d'antiquités et d'objets curieux, sur lequel on peut voir Charles Patin, *Quatre recueils historiques*, Bâle, 1673, in-8°, p. 202. Un bon nombre d'objets de cette collection a passé dans le cabinet de l'université de Leyde (*voy.* Sax, *Onomast.*, t. 5, p. 190). M. Scheltema, dans son *Staatkundig Nederland* (Hollande politique), t. 2, p. 508, exprime le désir de voir paraître sur un homme aussi distingué une notice, que personne ne pouvait mieux faire que lui. — *Corneille* WITSEN, père de Nicolas, et comme lui bourgmestre d'Amsterdam, avait les mêmes goûts littéraires (*voy.* Sax, *Onom.*, t. 4, p. 548). On voit son portrait sur deux médailles dans l'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par van Loon, t. 3, p. 65. M—ON.

WITT (JEAN DE), célèbre ministre hollandais, naquit le 25 septembre 1625 à Dordrecht, où son père exerçait les fonctions de bourgmestre. Député en même temps au conseil des Etats de Hollande et de Frise, ce citoyen, non moins remarquable par ses lumières et son courage que par son patriotisme et son incorruptible probité, se montra invariablement opposé aux prétentions de la maison d'Orange. Elevé dans ses principes et formé par son exemple, Jean de Witt apprit de bonne heure à redouter les envahissements de la prépondérance militaire; et l'emprisonnement de son père au château de Loevestein, en 1650, ne changea point ses dispositions à cet égard. Le prince d'Orange, Guillaume II, étant mort le 2 octobre 1650, la chance tourna en faveur des ennemis de sa maison, alors réduite à une douairière aussi impuissante qu'orgueilleuse et à un héritier posthume. Aussi, tandis que Corneille, son frère, devenait bourgmestre de Dordrecht, député de cette ville aux Etats de Hollande et de West-Frise, et inspecteur des digues dans le pays de Putten, Jean était nommé pensionnaire de la ville de Dordrecht; et deux ans plus tard (1652), grand pensionnaire de Hollande, il exerçait une influence encore plus immédiate et plus directe sur toutes les affaires des Provinces-Unies. Ce ne fut pas cependant sans de grandes difficultés qu'il vint à bout de faire adopter, même momentanément, ses idées et ses plans par la confédération. Ruiner à jamais la puissance de la maison d'Orange et rayer des lois hollandaises l'institution du stathoudérat, telle était la pensée dominante du grand pensionnaire. La Zélande, remplie des amis et des créatures de l'ancien stathouder, s'opposait vigoureusement à tout ce qui semblait devoir amener ce résultat; et les autres provinces, soit par amour pour la maison d'Orange, soit par une jalousie secrète contre la suprématie des Etats de Hollande, qui effectivement dominaient toutes les délibérations faites en commun, balançaient à faire cause commune avec les de Witt, ou n'adoptaient leurs idées qu'en les modifiant, comme exagérées. A l'époque où de Witt prit les rênes du gouvernement, les Etats avaient à soutenir contre l'Angleterre une guerre ruineuse. Les amiraux hollandais avaient éprouvé des échecs terribles. Tromp, un de leurs plus célèbres marins, était mort au milieu d'un combat; enfin la flotte anglaise stationnait sur les côtes de la Hollande et paralysait tout le commerce de la république. Cependant telles furent et la rapidité avec laquelle de Witt répara ces malheurs et l'attitude formidable que recouvra aussitôt la marine hollandaise, grâce à son administration éclairée et à sa vigilance, que les propositions d'accommodement trouvèrent Cromwell accessible. D'ailleurs cet heureux usurpateur, après avoir eu besoin de la guerre, avait besoin de la paix. Un traité négocié par les soins du grand pensionnaire, et signé à Westminster (15 avril 1654), remit les choses dans la situation où elles étaient avant la guerre. Seulement la république unie reconnut la supériorité du pavillon anglais dans la Manche. En revanche, il fut stipulé que la dynastie des Stuarts ne trouverait point d'appui dans les Provinces-Unies, et qu'on n'élirait pour stathouder ou pour amiral général aucun prince de la maison d'Orange. Au reste, la clause qui venait d'être adoptée contre les rejetons de Guillaume

de Nassau ne fut signée d'abord que par la province de Hollande, et demeura longtemps un article secret du traité. Elle n'en devint pas moins pour Jean de Witt la base de la résolution qu'il vint à bout de faire adopter, en 1667, par l'assemblée générale des Etats, et qui, sous le nom d'*édit perpétuel*, abolissait le stathoudérat et en défendait à jamais le rétablissement. Les partisans de la maison d'Orange durent, jusqu'à un certain point, applaudir à ce règlement, qui au moins leur garantissait que l'autorité souveraine, masquée du nom modeste de *stathouder*, n'appartiendrait point à d'autres qu'à leur chef. Mais il est facile de voir que l'acte fut principalement dirigé contre l'ambition naissante du jeune Guillaume, dont l'éducation était conduite sous les auspices du grand pensionnaire, avec les soins les plus éclairés, mais à qui l'influence d'une mère, fille d'un souverain et veuve d'un stathouder, inspirait les idées les plus opposées à l'égalité indispensable dans une république. Aussi jurèrent-ils dès lors une haine implacable au ministre qui contrariait si opiniâtrément leur parti. Celui-ci s'occupa de son côté à paralyser toutes leurs entreprises et à assurer autant que possible l'exécution de l'édit qu'il venait d'arracher à l'inexpérience de ses compatriotes. Cependant la guerre s'était rallumée entre les sept provinces et l'Angleterre; et, malgré la protection que la France accordait aux premières, elle ne continua qu'avec des succès variés, jusqu'à ce que l'habileté du ministre hollandais eut déterminé le roi de Danemarck à se déclarer contre l'Angleterre. De Witt donna aussi, dans cette guerre, des preuves particulières de courage et de connaissances profondes dans la marine. L'amiral Opdam avait été battu à Harwich, en 1665, par le duc d'York et le prince Rupert; et à peine Tromp avait ramené les débris de sa flotte vers l'embouchure du Texel. Il s'agissait de la faire parvenir à Anvers; quoique tous les pilotes s'accordassent à déclarer qu'il était impossible d'y réussir, à cause des bas-fonds qui rendaient la navigation extrêmement périlleuse, Jean de Witt monta sur les vaisseaux, et faisant lui-même les fonctions de pilote, dont personne ne voulait se charger, il entra dans le port d'Anvers sans le moindre accident. Deux autres batailles navales eurent lieu l'année suivante. Dans l'une, livrée du 1er au 4 juin, l'escadre hollandaise, après une action des plus longues et des plus meurtrières dont les fastes de la guerre navale fassent mention, reprit l'avantage; mais elle le perdit de nouveau le 4 août. Comme, grâce aux alliances contractées par de Witt et l'activité déployée par les républicains, les espérances ambitieuses conçues par l'Angleterre ne se réalisaient nullement, Charles II, plus ami du repos que de la gloire, songea à la paix. Les conférences, d'abord tenues à Paris, furent ensuite transferées à Breda. De Witt eut l'art de prolonger les préliminaires du traité; et pendant que les plénipotentiaires faisaient valoir de vaines prétentions, il commanda aux amiraux hollandais d'attaquer la flotte anglaise, mal entretenue par la négligence du roi Charles, qui, croyant déjà la paix immanquable, avait détourné à son usage une partie des subsides, votés par les chambres pour faire la guerre. L'éclatant succès qu'obtinrent en plusieurs endroits les descentes des Hollandais hâtèrent la fin des discussions, et les quatre puissances belligérantes (le Danemarck, la France, l'Angleterre et la Hollande) signèrent la paix et se rendirent mutuellement tout ce qu'elles s'étaient pris, en s'en garantissant la possession. Le calme étant ainsi rétabli au dehors, le grand pensionnaire dirigea son attention vers l'intérieur de l'Etat. Mais il s'agissait dès lors de tout autre chose que de se prémunir contre les orangistes. Il commençait à devenir évident pour les hommes habiles dans la politique, et Jean de Witt était de ce nombre, que la France nourrissait des projets de conquêtes. La célèbre campagne d'hiver pendant laquelle Louis XIV s'empara de la Franche-Comté, annonça bientôt encore plus clairement ses projets, et quoique jusqu'alors toutes les démonstrations hostiles portassent ou sur l'Espagne, ou sur la maison d'Autriche, le voisinage d'un monarque trop puissant devait donner ombrage à la Hollande. La puissance maritime des sept provinces n'était qu'un faible obstacle en cette circonstance; d'ailleurs celle de Louis XIV avait augmenté dans une proportion considérable pendant la guerre précédente; et tandis que les forces hollandaises diminuaient par une lutte sérieuse avec l'Angleterre, les Français avaient construit plus de cent navires et établi une fonderie de canons pour le service maritime. Les finances françaises, administrées par Colbert, étaient dans l'état le plus brillant; et Louis avait encore exigé que les Etats lui payassent un subside pour l'entretien de ses troupes. Ces concessions, qui devaient bientôt devenir funestes à la Hollande, étaient sans doute forcées par les circonstances et par les besoins de secours; mais rien n'obligeait de Witt à laisser les frontières presque sans fortifications et à congédier presque toutes les troupes étrangères, pour épargner quelques dépenses aux Etats. Il est vrai que cette faute leur fut commune, et que, relativement aux fortifications surtout, les Etats de chaque province, trop portés à user de l'indépendance qui leur était laissée, furent les vrais coupables. De Witt n'osa, sans doute, faire usage de tous ses moyens d'influence, de peur d'offenser la susceptibilité ombrageuse des Etats, toujours portés à voir un empiétement de pouvoir dans les propositions faites par la province de Hollande, et peu disposés d'ailleurs à accueillir des mesures dispendieuses, quand la nécessité d'y avoir recours pouvait sembler problématique. Ses ennemis n'auraient point manqué dans cette occasion de joindre leurs clameurs à celles des

opposants, et de répéter qu'il était inutile d'abolir la puissance stathoudérienne, si l'on établissait un stathouder sous le nom de grand pensionnaire. Enfin, et c'est en cela que consiste principalement l'erreur de ce politique si distingué, il crut l'heure du péril plus éloignée qu'elle ne l'était effectivement ; et dans le fait, avec tout autre souverain que Louis XIV à Versailles, ou que Charles II à St-James, la France eût mis moins de précipitation à se jeter sur la Hollande. Au reste, il faut avouer que le roi de France put, avec quelque justice, se plaindre de la ligne de conduite suivie par les Hollandais, si cependant on a droit de se plaindre d'une défiance à la fois légitime et inoffensive. A peine la Franche-Comté eut été conquise, qu'il fut non pas forcé, mais obligé de la rendre. L'Angleterre, la Hollande et la Suède unies ensemble par la triple alliance, et l'année suivante cosignataires d'un traité particulier à la Haye, se portèrent garantes de la première paix d'Aix la-Chapelle. Cette négociation, qui fut l'ouvrage de William Temple pour l'Angleterre et de de Witt pour la Hollande, fut peut-être le chef-d'œuvre de ce ministre. Ne voulant point faire lui-même les premières démarches pour contrarier la France en quoi que ce fût, il eut l'adresse de se faire demander par l'Angleterre ce qu'il aurait sollicité lui-même. Craignant ensuite avec raison de blesser trop profondément la susceptibilité orgueilleuse d'un allié aussi puissant, aussi ancien que Louis XIV, pour se réunir à un prince versatile et dominé en secret par la France, il profita des paroles mêmes du monarque français, et sembla ne viser qu'à assurer l'adoption des offres faites par ce conquérant. Enfin, se mettant pour le bien public au-dessus des lois, il prit sur lui de faire signer et ratifier par les Etats-Généraux un traité qui aurait dû être soumis à l'assentiment de toutes les villes de chaque province. L'année suivante (1670), de Witt forma aussi avec l'Empereur et l'Espagne une alliance dont le but unique était de mettre des entraves aux progrès de Louis XIV. Ce dernier n'en fut que plus animé contre les Hollandais ; et, comme il ne pouvait songer à les sacrifier à sa vengeance tant qu'ils seraient défendus par de puissants alliés, il ne songea plus qu'à rompre les nœuds de la coalition défensive formée contre son ambition. Le roi de Suède se détacha de la triple alliance, que jamais il n'avait contractée par lui-même, puisqu'il était mineur à l'époque du traité. Bientôt un succès encore plus marqué se fit sentir au cabinet de St-James. L'or prodigué aux ministres anglais, une maîtresse française (mademoiselle de Quérouet, depuis duchesse de Portsmouth) procurée au monarque, firent oublier aux chefs de l'Etat les promesses les plus sacrées et les règles les plus simples de la politique. Assuré de la coopération de Charles, Louis déclara brusquement la guerre et marcha en personne contre les Hollandais (1672). La paix d'Aix-la-Chapelle, en lui accordant les Pays-Bas, avait mis ses provinces immédiatement en contact avec celles de la confédération batave. Les villes frontières attaquées inopinément, et avant d'avoir pris les précautions nécessaires pour résister à un ennemi formidable, tombèrent rapidement au pouvoir des armées françaises. Orsoi, Rees, Wesel, Rheinberg, emportées, donnèrent aux autres le signal d'ouvrir leurs portes ; bientôt le passage du Rhin ouvrit la Hollande sans défense ; le pays fut comme conquis en moins de trois mois. D'autre part, la flotte hollandaise, commandée par Ruyter, faisait en pure perte des prodiges de valeur à Soult-Baye, où elle avait à combattre le duc d'York à la tête des Anglais, et le comte d'Estrées, amiral de la flotte française. Pressés de toutes parts, les Hollandais crurent ne pouvoir trouver de salut que dans le rétablissement d'une autorité dictatoriale, et abrogeant leur édit perpétuel, après cinq années d'existence, ils conférèrent le stathoudérat au jeune Guillaume III, que déjà ils avaient nommé capitaine et amiral général (25 février 1672), malgré les plaintes et les réclamations des de Witt. Quelque temps après cette nomination, quatre assassins se jetèrent sur de Witt et le laissèrent dans les rues couvert de blessures. Un seul fut puni, et les autres ne furent pas même recherchés. Vers le même temps, Corneille de Witt, accusé par un aventurier d'avoir voulu attenter aux jours de Guillaume, avait été condamné à un bannissement perpétuel. Mais cette sentence rigoureuse semblait encore trop douce aux implacables ennemis des de Witt. Pendant que Corneille dans sa prison songeait au lieu qu'il allait choisir pour son exil, son accusateur criait dans les rues que les Etats trahissaient la république ; qu'il fallait châtier l'attentat médité contre le stathouder ; que le peuple ne devait pas souffrir l'impunité et l'évasion d'un grand criminel. Le reste des orangistes excitait la multitude et lui présentait les deux frères comme les auteurs de tous les désastres de la Hollande. On disait que, vendus à Louis XIV, ils avaient licencié les régiments étrangers, autrefois protecteurs des provinces confédérées ; démantelé les villes, les forts ; travaillé à augmenter la marine, l'artillerie du conquérant ; et qu'ils avaient vidé les coffres de l'Etat pour payer son alliance. Tandis que ces calomnies étaient répétées par la populace, Jean de Witt allait chercher son frère dans la prison, et le faisait monter dans sa voiture, soit pour fuir plus vite, soit pour braver les vociférations du peuple. Selon quelques historiens, tous deux affectaient en cet instant de se mettre au-dessus de l'indignation publique, et lançaient sur les groupes fanatiques qui les environnaient des regards de pitié et de dédain. A la porte de la ville ils trouvèrent le passage fermé ; on les força de rétrograder ; l'exaspération de la multitude, ha-

bilement soulevée, croissait d'instant en instant. La vue de quelque cavalerie et de la garde bourgeoise, envoyées pour défendre les deux frères, précipita la catastrophe. Les plus furieux se jetèrent sur eux, les renversèrent et les frappèrent jusqu'à ce qu'ils restassent morts sur la place. Selon d'autres, dont la narration moins dramatique nous semble plus conforme à la vérité, les deux de Witt auraient été massacrés dans la prison, où Jean était allé rendre visite à son frère. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'immédiatement après leur mort leurs cadavres furent traînés en triomphe par ceux qui venaient de les égorger, et suspendus à un gibet, la tête en bas; après quoi les chefs de l'émeute les frappèrent encore et mirent leurs membres en lambeaux. Enfin à minuit, quand la foule fut dissipée, les deux cadavres furent détachés du gibet, par ordre des Etats-Généraux, et ensevelis à la Haye. Plusieurs médailles furent frappées en leur honneur. L'*Histoire métallique des Pays-Bas*, par van Loon, en présente quatre, dont deux sont remarquables par la beauté de l'exécution. Dans l'une, on voit les deux frères en buste, l'un vis-à-vis de l'autre, et revêtus, le premier du costume de guerrier, le second de celui de magistrat. Au-dessous, la légende *Hic armis maximus, ille toga*, est disposée de manière que *maximus* se trouve entre les deux portraits, tandis que les deux mots qui précèdent correspondent à l'image de Corneille, placée sur la gauche, et que la fin du pentamètre répond à celle de Jean. Au revers, la sédition populaire, dont tous deux furent victimes, est symbolisée par un monstre à sept têtes, qui dévore deux hommes renversés; l'exergue porte :

Nobile par fratrum sævo furor ore trucidat.

Autour se lisent ces deux vers :

Nunc redeunt animis ingentia consulis acta,
Et formidati sceptris oracla ministri.

La seconde médaille représente les deux hommes d'Etat avec l'inscription : *Illustrissimi fratres Joh. et Corn. de Witt*, et derrière, deux vaisseaux qui périssent du même coup de vent. Le stathouder, à qui il est difficile de ne point imputer l'organisation du tumulte auquel mit fin cette déplorable tragédie, ne s'opposa point à ces tristes témoignages d'amitié et de regret. Il dit lui-même publiquement, à quelques flatteurs qui lui faisaient leur cour en calomniant la mémoire des deux frères, qu'ils avaient été d'excellents magistrats et de vrais républicains. Sans doute un si habile guerrier riait aussi de ceux qui répétaient autour de lui ou qui écrivaient que Jean de Witt n'avait qu'une idée superficielle de la guerre; et que, livré uniquement à la diplomatie ou au gouvernement intérieur, il s'imaginait qu'une armée pouvait se faire en un jour, et qu'il suffisait de commander dans une place pour la bien défendre. Ce ne sont point là les fautes qu'on doit reprocher à ce grand ministre, dont au reste les malheurs résultèrent plutôt de la violence de ses ennemis, jointe à la gravité des circonstances, que d'aucune de ses actions. Peut-être pourtant est-il juste de dire qu'il négligea trop les murmures du peuple et les sermons des prédicateurs séditieux. Peut-être aussi sut-il trop peu céder au temps et fut-il trop ferme dans ses résolutions. Son obstination à exclure le prince d'Orange de l'administration des affaires fut une des causes de sa perte. S'il eût réussi à abolir pour toujours le stathoudérat, la république eût fini par lui ériger des statues. Du reste, personne n'a nié son courage, son intrépidité, sa patience dans les maux. Peu d'hommes d'Etat ont réuni à un plus haut degré la vivacité de l'esprit, la solidité du jugement, le don d'une éloquence persuasive, l'habileté pour les négociations et pour les affaires du gouvernement. Il était l'oracle des assemblées de l'Etat. Il mit un si grand ordre dans les finances, qu'après qu'il se fut démis de sa charge, les états de Hollande le prièrent de leur donner par écrit une idée des opérations qu'il avait suivies. Personne ne connaissait mieux les différents intérêts des princes. Nous avons vu ci-dessus une preuve de son habileté dans la science du pilotage, pour laquelle il paraît qu'il fut le premier homme de son temps. C'est aussi à lui que l'on attribue l'invention des boulets à chaîne. On a de Jean de Witt divers ouvrages, parmi lesquels nous nommerons : 1° *Elementa linearum curvarum*, Leyde, 1650; 2° *Mémoires de Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande*, la Haye, 1667; traduits en français par madame de Zoutelandt, ibid., 1709, in-12. Les *Mémoires*, publiés antérieurement, mais sans l'aveu de l'auteur et avec des fautes qui les rendent méconnaissables, sous le titre de l'*Intérêt de la Hollande*, 1662, sont divisés en trois parties. Dans la première, il examine successivement les principes de la prospérité et de la décadence des Etats; puis, faisant l'application de ses théories à la Hollande, il passe en revue les avantages de cette province, tant par rapport à ses productions que relativement à sa situation et aux facilités commerciales. La colonie, la paix, la guerre, les alliances, les formes du gouvernement libre, font l'objet du livre suivant. L'auteur s'y déclare sans ménagement soit contre les guerres offensives et cette manie des conquêtes qui, dit-il, a toujours été un principe de dissolution et de mort pour les républiques commerçantes, soit contre le stathoudérat, où il ne voit qu'une royauté déguisée et la ruine des franchises qui sont la base des constitutions hollandaises. Dans la troisième partie, il élargit cette discussion; et, au lieu de considérer simplement la compatibilité du système des stathoudériens avec les formes républicaines, il compare la république à la monarchie. 3° *Lettres et négociations entre Jean de Witt et les plénipotentiaires des Provinces-Unies aux cours de France, d'An-*

gleterre, de Suède, de Danemarck et de Pologne, depuis l'an 1652 *jusqu'à* 1669, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12 ; trad. en français, 1728. La *Vie* de Corneille et de Jean de Witt a été écrite par madame de Zoutelandt, Utrecht, 1709, 2 vol. in-12. Il existe un ouvrage en hollandais plus étendu et dû à P. Simons : *J. de Witt et son époque*, Amsterdam, 1832-1835, 3 vol. in-8°; il en a paru une traduction allemande due à F. Neumann, Erfurt, 1835-1836, 2 vol. in-8°. P—OT.

WITT (CORNEILLE DE), frère du précédent, naquit à Dordrecht le 25 juin 1623, et se livra dans sa jeunesse à la jurisprudence ainsi qu'à l'art militaire. Il servit aussi pendant plusieurs années sur la flotte de la république, et s'y distingua par une valeur à toute épreuve. Cependant, malgré le renom qu'il s'acquit par son intrépidité et ses connaissances dans l'art de la guerre, et malgré l'idée que peut inspirer la légende (*Hic armis maximus, ille toga*) de l'une des deux médailles que nous avons décrites ci-dessus, il ne faut point s'imaginer, ainsi que l'ont écrit quelques biographes, qu'il ait jamais rempli les fonctions d'amiral ou de chef de la flotte, sous quelque titre que ce soit. A l'époque même où il jouit, ainsi que son frère, de la plus haute autorité à laquelle de vrais républicains puissent aspirer dans une république, il ne fut que commissaire politique, en d'autres termes, inspecteur du gouvernement sur les vaisseaux de la confédération. C'est en cette qualité qu'il se trouvait, en 1667, sur la flotte hollandaise qui, pendant les négociations de Bréda, alla, sous les ordres de Ruyter, opérer des descentes dans l'est et le midi de l'Angleterre, et qui brûla plusieurs vaisseaux anglais sur les ondes de la Tamise et à quelques milles de Londres. Il remplissait aussi une mission politique à bord de la flotte lors de la bataille de Soult-Baye (28 mai 1672), et il s'y comporta avec autant de valeur que dans les premiers temps de sa jeunesse. Mais c'est principalement comme magistrat qu'il est célèbre dans les fastes de la Hollande. Bourgmestre de sa ville natale, député par elle aux états de Hollande et de West-Frise, enfin inspecteur des digues dans le bailliage de Putten, il montra dans l'exercice de chacune de ces charges une vigilance, un désintéressement et une capacité rares. Sa fermeté surtout était admirable, et il n'opposait aux attaques les plus violentes de ses ennemis qu'un front serein et inaltérable. Quoique moins élevé que son frère dans la hiérarchie politique, il joua cependant un des principaux rôles sous son administration, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus au triomphe du parti de Loevestein sur les partisans de la maison d'Orange. La haine que lui portaient ces fauteurs effrénés de l'omnipotence stathoudérienne parut dans tout son jour lors de l'abolition de l'édit perpétuel. Toutes les provinces avaient été soulevées par eux, et les magistrats de Dordrecht avaient signé la révocation. Corneille de Witt, après avoir combattu à Soult-Baye, avait été obligé par une maladie de revenir dans sa ville natale. Les factieux coururent en foule vers sa maison et voulurent qu'il apposât sa signature à la révocation. Il refusa. En vain ses amis, ses parents, ses domestiques l'avertissaient qu'il y allait de sa vie, qu'on ne pouvait répondre de cette populace irritée qui cernait sa demeure. « Croit-on, dit-il, que depuis « trente ans je brave les ondes et la mitraille « pour craindre la mort dans mon appartement ? » Enfin, cependant, il céda aux instances de sa femme et de ses enfants, qui se prosternèrent à ses pieds en le suppliant de leur sauver la vie ; mais il ajouta à son nom les deux lettres V. C. La foule alors en demanda le sens ; et comme il répondit que c'étaient les initiales des mots latins *vi coactus, obéissant à la violence*, le tumulte recommença avec plus de force, jusqu'à ce que des amis grattassent les deux initiales trop véridiques ; encore fut-il obligé de se défendre contre des assassins, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ses domestiques le préservèrent du courroux de la multitude. Peu après, un de ces hommes qui font toujours cortége à la tyrannie, un misérable barbier, nommé Tychelaer, noté d'infamie pour divers crimes, alla annoncer aux états que le grand bailli de Putten, le croyant du parti antistathoudérien, avait essayé de le déterminer à assassiner le prince d'Orange. Quoique cette accusation fût démentie par la contradiction et l'absurdité des preuves, non moins que par le caractère du dénonciateur et de celui qu'il dénonçait, les juges n'osèrent s'opposer au torrent populaire ; et Corneille de Witt, emprisonné à la Haye, le 24 juillet, et conduit ensuite devant les états, se vit, pour prix de ses services, livré aux tortures de la question préparatoire et déchiré par les plus cruels tourments. On dit que dans cette situation il cita à haute voix la belle strophe d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium, etc.

Comme on n'alléguait aucune charge décisive contre lui, si ce n'est le témoignage isolé de son accusateur, ses ennemis ne purent faire décréter la sentence de mort ; mais il fut dépouillé de ses dignités, ainsi que de tous ses biens, et condamné à un bannissement perpétuel. La haine appela de cette sentence à la rébellion ; et nous avons vu dans l'article précédent comment les deux frères périrent, déchirés par les mains de leurs compatriotes. Plusieurs ouvrages relatifs à C. Witt ont paru en Hollande ; un des plus récents, *Leven van C. de Witt...*, par J.-A. Oostkamp, a été publié à Deventer en 1831, in-8°. — WITT (Jean de), chanoine d'Utrecht, mort à Rome en 1622, était un des plus savants philologues de son temps. Il a publié une *Histoire de Charles VI*,

écrite en latin par un moine de St-Denis, et quelques opuscules de Fulgence, etc. P—OT.

WITTE (LIÉVIN DE), peintre, naquit à Gand vers l'an 1510. Il excellait à peindre l'architecture et la perspective. Il finit par peindre l'histoire avec succès, et l'on faisait de son temps beaucoup de cas de son tableau représentant *la Femme adultère*. Ses ouvrages sont rares et estimés. Il existe dans l'église de St-Jean à Gand plusieurs vitraux fort beaux peints d'après ses compositions. De Witte avait aussi du talent comme architecte. L'électeur Maximilien de Bavière avait formé le projet de construire le grand palais électoral de Munich d'après ses propres plans; mais on sait que de Witte y eut la plus grande part, et que la décoration intérieure surtout lui fut spécialement confiée. L'escalier passait pour un chef-d'œuvre d'architecture; mais il faut le chercher aujourd'hui, parce que l'entrée en a été changée. Un des ouvrages qui contribuèrent également à sa réputation, c'est le mausolée de Louis de Bavière, qu'il a élevé dans l'église de Notre-Dame de Bavière, et qui peut soutenir le parallèle avec les plus beaux monuments de ce genre. Cet ouvrage remarquable nous prouve de plus que de Witte n'était pas moins habile sculpteur que peintre. Il mourut à Munich, toujours attaché au service de l'électeur. — *Camille* DE WITTE, frère de Candito (*voy.* ce nom), embrassa la carrière militaire et fut reçu officier dans les gardes de l'électeur de Bavière; cependant il voulut, comme son frère, cultiver la peinture, et quoiqu'il n'eût commencé que fort tard à manier le pinceau, il devint un peintre de paysage assez habile. — *Emmanuel* DE WITTE, peintre d'architecture, naquit à Alcmaer en 1607. Son père, assez bon humaniste et mathématicien, tenait une pension; il voulut diriger lui-même l'éducation de son fils et lui fit faire d'excellentes études. Mais le jeune Emmanuel avait un penchant décidé pour la peinture. Il entra chez van Aelst, qui le conduisit à Delft, et il ne tarda pas à s'y distinguer par plusieurs tableaux d'histoire et de beaux portraits. Il vint ensuite habiter Amsterdam, et quitta le genre qu'il avait cultivé jusqu'alors pour s'adonner uniquement à la peinture de l'architecture. D'un caractère jaloux, inquiet et peu sociable, il ne pouvait vivre avec personne, et ses meilleurs amis n'étaient point à l'abri de son humeur bizarre. Ses plaisanteries étaient parfois si injurieuses qu'il était impossible de les supporter, et Lairesse, contre lequel il s'en permit un jour une trop forte, fut obligé de le traiter de manière à lui donner plus de retenue. Sa vie est pleine de traits de ce genre, mais il rachetait ces défauts par la beauté de ses ouvrages. Peu de peintres ont représenté des intérieurs d'église avec autant d'art et une intelligence aussi admirable; et personne ne l'a surpassé dans la manière de saisir les jeux de la lumière, et les différents tons de couleur qu'elle reçoit des objets environnants. Il a peint l'intérieur de la plupart des églises d'Amsterdam sous des aspects différents. Il y montre tantôt un prédicateur en chaire au milieu d'un nombreux auditoire, tantôt la foule qui entre dans l'église ou qui en sort. Il tire le plus grand parti des oppositions que lui présentent soit un buffet d'orgue, soit un mausolée; et ses figures bien coloriées, dessinées avec finesse, et touchées avec esprit et intelligence, ajoutent un nouveau prix au reste de la composition. On regrette un tableau regardé comme son chef-d'œuvre, et qui représentait la nouvelle église d'Amsterdam, dans laquelle se trouve le tombeau de l'amiral Ruyter. Ce tableau lui avait été commandé par le frère de ce célèbre marin; mais cet amateur mourut avant que le travail fût terminé. Bernard Soomer, gendre de l'amiral, ayant refusé d'en payer le prix convenu, le peintre, dans son dépit, le mit en pièces, au grand regret de tous les amateurs. Malgré la beauté de ses ouvrages, de Witte, toujours malheureux par son caractère, fut assailli dans sa vieillesse par la misère. Repoussé par tous ceux qui le connaissaient, et ne pouvant supporter les justes reproches de son hôte, il jura de ne plus remettre les pieds chez lui: c'était en l'année 1692. Pendant quelque temps on ignora ce qu'il était devenu; mais, après le dégel, on trouva son corps près de l'écluse d'Harlem. Une corde qu'il avait au cou fit présumer qu'il avait voulu se pendre et que la corde avait cassé. Il était alors âgé d'environ 85 ans. — *Pierre* DE WITTE, peintre, naquit à Anvers en 1620. Il jouit, comme paysagiste, d'une réputation méritée. Ses tableaux sont agréablement composés, d'une couleur aimable, d'une touche légère et pleine de goût. On les payait fort cher de son vivant, et depuis sa mort ils n'ont fait qu'augmenter de prix. On ne croit pas qu'il ait jamais quitté son pays. — Son frère, *Gaspard* DE WITTE, naquit dans la même ville en 1621. Il se rendit fort jeune en Italie et y demeura longtemps. A son retour il séjourna en France, où sa réputation l'avait devancé, et où il vit son talent estimé et encouragé. Son succès ne fut pas moins grand dans sa patrie, où il se fixa après avoir renoncé aux voyages. Il peignait le paysage en petit et ornait ordinairement sa façade de débris d'architecture, souvenirs de son séjour en Italie. Sa couleur était fine et transparente, et le fini de son pinceau ajoutait même encore au vaporeux avec lequel ils étaient peints. Quelques amateurs préfèrent ses tableaux à ceux de son frère Pierre. P—S.

WITTE (PIERRE DE). *Voyez* CANDITO.

WITTE (GILLES DE), célèbre théologien janséniste, naquit à Gand en 1648. Il n'avait pas encore achevé ses cours lorsqu'il eut une dispute très-vive avec le P. Estrix sur le mode suivi dans les écoles pour l'enseignement de la théo-

logie ; et depuis il ne cessa de faire une guerre opiniâtre aux jésuites, ses premiers maîtres. Etant venu peu de temps après à Paris, il s'y lia d'une manière intime avec Arnauld, et travailla sous sa direction à perfectionner ses connaissances. De retour dans les Pays-Bas, en 1684, il fut nommé doyen et curé de l'église de Notre-Dame de Malines. Ayant été dénoncé à l'autorité supérieure par trois médecins devant lesquels il avait dit que le pape était soumis aux conciles, il soutint cette opinion dans divers écrits qui tinrent longtemps divisés les théologiens de Hollande. Le nouvel archevêque de Malines, Guillaume de Précipiano, s'étant déclaré contre les jansénistes, de Witte prit à tâche de critiquer toutes les opérations de ce prélat ; mais voyant que cette lutte inégale ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, il donna, en 1691, sa démission de sa cure et revint à Gand, d'où il passa bientôt à Utrecht. Il publia dans cette ville, en 1696, une version flamande du Nouveau Testament. Martin Steyaert (*voy.* ce nom), son compagnon d'études et son ami, ayant critiqué quelques passages de cette version, de Witte lui répondit de la manière la plus brutale ; et la mort de son adversaire n'apaisa point son ressentiment. De Witte prit la défense de M. Codde, archevêque d'Utrecht, déposé comme suspect de jansénisme. Il se montra l'un des plus grands adversaires de la bulle *Vineam ;* et soutint que ceux qui signaient le *formulaire* s'enrôlaient par là dans l'armée de l'Antechrist. L'âge ne ralentit point son ardeur pour les disputes. Il se signala par la vivacité de ses attaques contre la bulle *Unigenitus*, et mourut au milieu des débats qu'elle avait suscités, le 7 avril 1721, à l'âge de 73 ans. Tous les ouvrages de de Witte sont empreints de la passion qui les a dictés et ne présentent aucun intérêt. Ils ont été publiés pour la plupart sous des noms empruntés, dont Barbier a donné la liste alphabétique dans son *Dictionnaire des anonymes*, n° 21,131 (1). Les curieux peuvent consulter l'*Idée de la vie et des écrits de M. G. de Witte*, Rome (Amsterdam), 1756, in-12 de 324 pages (2). On y trouve les titres de cent quarante opuscules de de Witte. L'auteur (Pierre Leclerc), qui nomme de Witte un grand homme, dit qu'il serait utile pour l'Eglise qu'on fît une nouvelle impression de tous ces écrits, qui sont devenus si rares qu'il a eu beaucoup de peine à trouver ceux dont il rend compte (*Préf.*, p. I). Les travaux les plus utiles de de Witte sont sans contredit ses versions flamandes du *Nouveau Testament*, de la *Bible* et de l'*Imitation de Jésus-Christ ;* mais, ses adversaires les ayant fait condamner, les exemplaires en ont presque entièrement disparu. W—s.

(1) De Witte s'est caché sous vingt noms différents : *Ægidius Albanus*, *Urbicus Alethophilus*, *J. Aurelius*, *Avitus Academicus*, *Ægidius Candidus*, *J. Cantor*, *Catholicus Philoctetes*, etc.

(2) On trouve aussi des détails sur de Witt dans un autre ouvrage de P. Leclerc, intitulé *le Renversement de la religion et des lois divines et humaines*, par toutes les bulles et brefs donnés depuis deux cents ans contre Baïus, etc., Rome (Amsterdam), 1756, 2 vol. in-12.

WITTEKIND. *Voyez* WITIKIND.

WITTENBACH. *Voyez* WYTTENBACH.

WITTGENSTEIN (LOUIS-ADOLPHE), général allemand au service de la Russie, né en 1769, entra dès sa jeunesse au service et, admis sous les drapeaux de la Prusse, il fit la campagne de 1793 contre la république française. La paix de Bâle ayant amené la fin des hostilités de ce côté, Wittgenstein, qui ne pouvait se résigner à l'inaction, passa dans les armées de la Russie ; il prit part à des opérations dirigées contre la Turquie, et rendit des services, en 1805, dans la courte campagne que termina la journée d'Austerlitz. Son courage et sa capacité lui procurèrent un avancement rapide ; en 1807 il commandait une division faisant partie de l'armée de Benningsen qui résista avec fermeté aux attaques impétueuses de Napoléon, mais qui succomba honorablement à Eylau et à Friedland. L'empereur Alexandre le distingua, lui accorda sa confiance et lorsque la Russie fut envahie en 1812, Wittgenstein fut placé à la tête d'un corps d'armée chargé d'arrêter la marche du maréchal Macdonald qui s'avançait vers St-Pétersbourg, tandis que la grande armée se dirigeait du côté de Moscou. Les Français investirent Riga, qui fut défendu avec succès, mais il n'y eut pas d'engagements bien vifs ; on attendait de part et d'autre le résultat des opérations entamées sur des points plus décisifs, et lorsque Napoléon dut quitter Moscou, Macdonald se vit également obligé d'opérer sa retraite vers les frontières de la Prusse. Le corps de Wittgenstein, ayant moins souffert que les autres, fut placé à l'avant-garde lorsque les Russes, franchissant le Niemen, refoulèrent les débris de l'armée française ; il n'y avait pas moyen d'opposer une résistance sérieuse ; Wittgenstein franchit sans obstacle la Vistule et l'Oder, et favorisé par la population prussienne, il entra à Berlin le 11 mars 1813. Le vieux général Kutuzow étant mort, Wittgenstein reçut l'emploi fort important de commandant en chef des forces réunies de la Russie et de la Prusse. Ce fut alors qu'il publia des proclamations énergiques, mais trop emphatiques, pour engager les Allemands, et surtout les Saxons, à s'unir aux alliés. Avançant sans trouver d'obstacles, Wittgenstein fit passer l'Elbe à son armée, occupa Dresde et rencontra bientôt Napoléon qui accourait à sa rencontre à la tête d'une armée levée à la hâte et formée en très-grande partie de jeunes conscrits. Le général de la coalition tenta une opération habile en essayant de couper en deux l'armée française qui, marchant vers Leipsick, s'étendait en une longue colonne, mais la rapidité des manœuvres de Napoléon, la fermeté de nos jeunes soldats, l'impétuosité d'une attaque de la garde au moment décisif, fixèrent la victoire sous nos drapeaux, et malgré l'acharnement déployé par les Prussiens,

la bataille de Lutzen fut un grave échec pour les alliés. Ils durent repasser l'Elbe et se replier vers la Silésie; Napoléon les suivit, les attaqua à Bautzen dans une position fortement retranchée, et les força d'abandonner derechef un champ de bataille couvert de morts et de blessés. Malgré ces revers, on rendit justice à Wittgenstein, qui sut empêcher les Français de tirer grand parti de leurs victoires. Un armistice fut signé; l'Autriche, après bien des hésitations, se joignit à la coalition; le prince de Schwarzenberg fut nommé généralissime; Barclay de Tolly fut placé à la tête des forces russes, et les Prussiens furent mis sous les ordres de Blucher. Wittgenstein se trouva réduit au commandement d'un des corps de l'armée russe; acceptant sans murmurer cette situation inférieure à celle qu'il avait occupée, il fit preuve d'autant de zèle que de dévouement, et à la sanglante bataille de Leipsick, il joua un rôle des plus actifs. Le corps qu'il dirigeait et qui faisait partie de la grande armée austro-russe commandée par Schwarzenberg fut fortement engagé dans la campagne de 1814 en Champagne, et au mois de février, ayant été poussé en avant dans la direction de Paris afin de dégager l'armée de Blucher qui venait d'être battue à Montmirail, il éprouva des échecs sérieux à Mormant et à Nangis, Napoléon étant revenu en toute hâte porter ses coups sur ces téméraires envahisseurs. Wittgenstein combattit également à l'attaque des approches de Paris, et son corps subit de rudes pertes dans cette journée. La paix ayant été rendue à l'Europe, le général revint en Russie tout chargé de décorations, et de brillants témoignages attestèrent le prix qu'on mettait aux services qu'il avait rendus. L'empereur Alexandre lui fit don de vastes domaines situés dans la Podolie, et les négociants de St-Pétersbourg lui offrirent une somme de cent cinquante mille roubles métalliques. En 1826, il fut élevé au grade de maréchal, et deux ans plus tard, la guerre ayant éclaté avec la Turquie, l'empereur Nicolas lui confia le commandement en chef de l'armée destinée à envahir le territoire ottoman. Dans la première campagne, les Russes passèrent le Danube et se rendirent maîtres des forteresses de Braïla, d'Isakcha, de Varna et de quelques autres positions importantes, mais des revers se mêlèrent à ces succès; l'empereur fut mécontent, et au mois de février 1829 il rappela Wittgenstein, en adoucissant cependant, par des procédés délicats, l'amertume que cette mesure devait avoir pour le vieux guerrier. Wittgenstein se retira sur ses terres en Podolie, et il y mourut au mois de janvier 1843. Z—B.

WITTICHIUS-WESTHOVIUS, poëte latin allemand, naquit à Bosov, petit village de l'évêché de Lubeck, en 1577, et fit ses premières études dans les écoles de sa ville épiscopale. De là il alla à Rostock et à Francfort-sur-l'Oder, où il se mit en état de suivre les cours académiques; visita les universités de Leipsick, d'Iéna, d'Altdorf, d'Ingolstadt, de Bâle; parcourut successivement l'Italie, l'Autriche, la Bohême, la Lithuanie, la Courlande et la Prusse, et enfin se rendit à Berghen, en Norvége, où son père, autrefois ministre de Boson, avait été envoyé depuis peu par le sénat de Lubeck comme pasteur de l'église allemande; mais il ne resta qu'environ un an dans la maison paternelle; et, quittant la Norvége, il alla à Copenhague pour se livrer à l'étude de la médecine sous Thomas Finchius; puis à Leipsick, où il publia son premier recueil de poésies latines. C'étaient de violentes et grossières épigrammes. Le peu d'accueil qu'on leur fit et les vives réclamations auxquelles elles donnèrent lieu l'engagèrent à dire un adieu éternel à la Saxe. Il revint en Danemarck, en 1603, et fut nommé presque immédiatement recteur de l'école d'Harlov, dans l'île de Zélande; obtint, quelques années après, le titre et les priviléges de noble du roi de Danemarck, Christian IV, et de l'empereur Mathias, à qui il fut présenté, en 1613, à la diète de Ratisbonne; il se vit ensuite chargé de la direction des études du jeune Christiern, duc de Brunswick, et enfin obtint, en 1619, du monarque régnant (Christiern IV) un canonicat de la cathédrale de Lunden, en Schonie. C'est là qu'il mourut en 1643. Ses principaux ouvrages sont : 1° plusieurs recueils d'épigrammes, savoir : 1. *Libellus epigrammatum adversus Conradum Rittershusium et Fridericum Taubmannum pro poetis laureatis.* C'est le recueil d'épigrammes dont nous avons parlé ci-dessus. Taubmann et Rittershuys ne répondirent point, mais Elie Putschius eut moins de patience, et, prenant la défense des deux professeurs de Leipsick, il reprocha à leur antagoniste une foule de solécismes et de barbarismes, et ne fut pas plus économe d'injures dans sa prose que Westhovius ne l'avait été dans ses vers. 2. *Epigrammata miscellanea*, 1606; 3. *Epigrammata ad Christianum V, principem Daniæ ac Norwegiæ regem designatum*; 4. *Epigrammatum libri tres priores*, 1637; *Epigrammatum libri tres posteriores*, 1646; 2° Ὁμιλία *poetica*, 1604; 3° *Autoschediasma* (improvisation) *poeticum in laudem regiæ Danorum academiæ Hafniensis*, 1604, in-4°; 4° *Isagoge seu introductio ad dialecticam Philippi Melanchthonis*, 1605; *Isagoge seu introductio ad rhetoricam Phil. Melanchthonis*, 1606; 5° *Poematum pars prima*, 1606, — *pars secunda*, 1621; 6° *Urbes et oppida Zeelandiæ, insulæ regni danici præstantissimæ, epigrammatis delineata*, 1607; 7° *Isocratis oratio parænetica de legitimo regis officio, carmine heroico reddita*, 1610; 8° Μελύδρια *de bello per Christianum IV, Danorum regem, adversus Carolum IX, Sueciæ regem, juste suscepto et prospere continuato*, 1611; 9° *Emblematum liber divo Mathiæ Romanorum imperatori augustissimo sacratus*, 1613, présenté par l'auteur à l'empereur Mathias lorsqu'il reçut de lui ses lettres de noblesse; 10° *Ar-*

buscula parnassea, 1619 ; 11° *Poematum in festum connubiale Christiani V ac Magdalenæ Sibyllæ electoris Saxonici filiæ*, 1634 ; 12° *Illustres sententiarum flores e Saxonis grammatici libris* 16 *historiæ danicæ lecti*, 1617. Ces divers ouvrages sont généralement médiocres. On voit que le poëte avait plus de mémoire que d'imagination, plus d'érudition que de génie. On excuserait peut-être ces défauts, qui pourtant ne sont guère plus compatibles avec la vivacité de l'épigramme qu'avec l'éclat de la haute poésie, mais l'affectation et le mauvais goût qui règnent dans toutes ses compositions en rendent la lecture insoutenable. On peut en juger par les trois distiques suivants, composés peu de temps avant sa mort pour lui servir d'épitaphe :

Munde immunde, vale! hinc ad mundum transeo mundum,
Mundus ego; immundi nam capit æthra nihil.
Ipse suo totum mundavit sanguine Christus;
Est mundandi alius non tibi, munde, modus.
Exul eram decies sex et sex insuper annos;
Nunc cælo reducem patria læta fovet.

On dirait que l'auteur de tels vers a pris à tâche de justifier la critique un peu vive de Putschius, dont nous sommes obligé de partager ici l'avis, quant à la latinité de Westhovius, latinité qui certes n'a rien de celle d'Horace et d'Ovide, ni même de celle de Stace ou de Martial. Cependant nous avouerons que, dans le nombre des pièces de Westhovius que nous avons parcourues, quelques épigrammes nous ont paru avoir un tour piquant et se terminer par des traits ingénieux, et que son épithalame pour le mariage de son élève avec Sibylle de Saxe, ainsi que le soi-disant impromptu à la louange de l'académie de Copenhague, ne sont dépourvus ni de vivacité ni d'élan poétique. P—OT.

WITTICHIUS (CHRISTOPHE), savant théologien protestant, était né le 7 octobre 1625, à Brieg, dans la basse Silésie. Son père, vice-surintendant ecclésiastique de cette ville, cultiva ses dispositions pour l'étude avec le plus grand soin. Il fréquenta successivement les académies de Brême, de Groningue et d'Utrecht, et après avoir terminé ses cours fut nommé professeur de mathématiques à Herborn (1651), d'où il passa bientôt à Duisbourg. Le gymnase de cette dernière ville ayant été érigé en académie (1655), Wittichius y reçut le doctorat dans les facultés de philosophie et de théologie et se rendit à Nimègue, où il remplit, pendant seize ans, une chaire de théologie avec le plus grand éclat. Son attachement aux principes de Descartes l'engagea dans des disputes très-vives, qui ne firent qu'ajouter à sa réputation. En 1671, il fut appelé à l'académie de Leyde, la première des Pays-Bas, et s'y montra le digne rival des plus illustres professeurs. Il mourut dans cette ville, le 19 mai 1687, à l'âge de 62 ans. Gronovius prononça son oraison funèbre. Une médaille frappée en son honneur est figurée dans van Loon, *Hist. Penningen*, t. 3, p. 349, et dans le *Museum Mazzuchellian.*, t. 2, pl. 133. Outre quelques thèses et les éloges d'A. Heydart et de J. Schulting, son collègue, on a de Wittichius : 1° *Consideratio theologica de stylo S. Scripturæ*, etc., Leyde, 1656, in-12 ; 2° *Theologia pacifica*, ibid., 1671, in 4° ; nouv. édit., avec un appendix, ibid., 1672, in-4° ; 3° édit., 1683, in-4° ; 3° *Exercitationes theologicæ quinque*, ibid., 1682, in-4° ; 4° *Causa Spiritus Sancti victrix*, ibid., 1682, in-8° ; 5° *Consensus veritatis in scriptura divina et infaillibili revelatæ, cum veritate philosophica a Cartesio detecta*, ibid., 1682, in-4°. Cet ouvrage est un des plus importants que Wittichius ait publiés. Aucun docteur protestant n'a su mieux concilier le cartésianisme avec la théologie. 6° *Metalleia, seu Investigatio epistolæ ad Romanos, ab apostolo Paulo exaratæ gr. lat.*, ibid., 1685, in-4° ; 7° *Investigatio epistolæ ad Hebræos*, etc., Amsterdam, 1692, in-4° ; 8° *Anti-Spinosa, sive Examen ethices Ben. de Spinosa et commentarius de Deo et ejus attributis*, ibid., 1690, in-4°. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par le frère de Wittichius, avocat à Aix-la-Chapelle. On trouve une notice sur ce célèbre théologien dans le *Dictionnaire* de Bayle (1). W—S.

WITTMANN (FRANÇOIS-JOSEPH), médecin allemand, naquit à Mayence, le 20 mai 1773. Reçu docteur en médecine en 1797, il devint directeur du collége médical de la Hesse rhénane, le 11 novembre 1828. Il fut ensuite médecin du canton de Mayence, médecin des prisonniers et des pauvres de la ville. Wittmann fut aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il mourut à Mayence, où il avait exercé une partie de sa vie, le 8 juin 1847. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Causes des maladies contagieuses dans les places fortes; expériences à ce sujet*, Leipsick, 1820, in-8° ; 2° *Du quinine sulfureux envisagé comme moyen de guérison*, 1827, in-8° ; 3° *Un mot au sujet de la fièvre nervoso-gastrique*, Mayence, grand in-8° ; 4° *Essais galvaniques et électriques appliqués à des hommes et des animaux*, Francfort, 1803, in-8°, en collaboration avec Wenzel et Rust ; 5° la *Femme à l'état de santé et de maladie*, traduit du français de Virey et de Fournier, 1821, in-8°, en collaboration avec A. Renard ; 6° *Difformité remarquable des parties génitales viriles*, dans le *Bulletin des sciences médicales*, t. 5. L. R-L.

WITTOLA (MARC-ANTOINE), prévôt mitré de Bienko, en Hongrie, était né à Kosel, en Silésie, le 25 avril 1736. Etant devenu curé de Schefferling, dans l'Autriche supérieure, il embrassa avec chaleur les opinions théologiques que l'on favorisait alors dans les Etats autrichiens, et il

(1) Wittichius est l'objet d'un article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6. Sa réfutation de Spinoza est une des plus considérables et des plus consciencieuses qui soient sorties de l'école de Descartes. Il est impossible d'être plus exact et plus rigoureusement méthodique. Il prend et critique, les uns après les autres, toutes les principales propositions et définitions de Spinoza ; mais souvent cette critique, qui s'égare dans les détails, est plus minutieuse que profonde. B—N—T.

traduisit en allemand plusieurs livres français où elles étaient enseignées, surtout les écrits des *appelants*, et se mit en correspondance avec un des plus ardents de cette secte, l'abbé de Bellegarde. En mourant, l'abbé de Stock, partisan zélé des nouvelles réformes, désigna Wittola à Marie-Thérèse comme l'homme le plus propre à lui succéder; la princesse se contenta de donner à ce dernier la cure de Propstdorf, qui était vacante, et elle l'adjoignit à la commission de censure. Il fut destitué pour avoir approuvé la réimpression du *Prospectus des Annales des jésuites*, par Gazaignes. Afin de s'insinuer à la cour, Wittola parlait avec enthousiasme des réformes que Joseph II poursuivait avec tant de chaleur, et il publia alors : 1° *Lettres d'un curé autrichien sur la tolérance* (all.), Vienne, 1781 et 1782, in-8°; 2° *Texte d'un intolérant d'Augsbourg, avec les notes d'un Autrichien tolérant* (all.), Vienne, 1782, in-8°. En 1784, il commença à publier la *Gazette ecclésiastique*, qui était rédigée dans le même esprit que les *Nouvelles ecclésiastiques*. Cette gazette ayant cessé en 1789, il la reprit en 1790, sous ce titre : *Mémoire des choses les plus récentes sur l'enseignement de la religion et l'histoire de l'Eglise*, et la continua jusqu'en 1793. Il mourut subitement à Vienne, le 25 novembre 1797. Wittola a traduit les *Actes du concile de Pistoie*, avec les pièces qui y sont relatives; — les *Discours* de Fleury *sur l'histoire ecclésiastique*; — l'*Abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par Mésenguy; — le *Directeur spirituel pour ceux qui n'en ont point*, par Treuvé; — l'*Instruction pastorale*, par Rastignac; — la *Religion chrétienne méditée*, par le P. Jard; — et le *Catéchisme* de Bossuet. Les biographes protestants vantent fort le zèle de Wittola, et en faisant son éloge, la *Chronique des honnêtes gens* le désigne comme un « ennemi des jésuites, du monachisme, ainsi que « du curialisme des Romains ». G—Y.

WITTWER (PHILIPPE-LOUIS), né à Nuremberg le 19 mai 1752, y commença avec distinction, en 1776, sa carrière médicale. Sa réputation le conduisit, en 1783, à une chaire de l'université d'Altdorf, que sa santé le força de quitter l'année suivante. Il mourut à Nuremberg, le 20 décembre 1792. Nous avons de lui : 1° *Delectus dissertationum medicarum Argentoratensium*, Nuremberg, 1777 à 1781, 4 vol. in-8°; 2° *Vie de J.-R. Spielmann, professeur de médecine à Strasbourg*, etc. (allem.), Helmstædt et Leipsick, 1784, in-8°; 3° *Archives pour l'histoire de la médecine*, Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°. — Son père, habile médecin et accoucheur à Nuremberg, a publié : *Dissertatio de vomitu*, Altdorf, 1742, in-4°. G—Y.

WITZENDORF (GUILLAUME), historien et philosophe allemand, né, le 13 janvier 1609, à Medingen dans le comté de Lunebourg, étudia à Wittemberg, où il prit, en 1631, le degré de maître ès arts; voyagea en Hollande, en Angleterre et en Danemarck, et enfin se fixa en Prusse, où il fut successivement professeur de philosophie pratique à Kœnigsberg, surintendant et pasteur à Bardewick et premier pasteur à Rastenbourg. Il mourut le 17 février 1746. On a de lui, entre autres ouvrages intéressants pour l'histoire de l'Allemagne : 1° *De Cæsare Romano*; 2° *Discursus de status et administrationis imperii romani forma hodierna*, etc.; dissertation où Witzendorf soutient contre Jean Linnæus l'opinion de Reinking en faveur de l'omnipotence monarchique de l'empereur. Linnæus répondit par une *Dissertation apologétique*. 3° *De arte feliciter rempublicam administrandi*; 4° *De præmiis et pœnis*; 5° *Collegium politicum*. Witzendorf a aussi écrit sur la théologie, et l'on distingue parmi ses publications sur cette matière une dissertation *De præcipuis punctis de sancta cœna inter lutheranos et calvinianos contra Bergium*. P—OT.

WITZLEBEN (CHARLES-AUGUSTE-FRÉDÉRIC), connu sous le pseudonyme de Tromlitz, romancier allemand, naquit en effet dans la localité de Tromlitz, le 27 mars 1773. Il entra aux pages de Weimar à l'âge de neuf ans, et à treize ans il prit du service dans l'armée prussienne. Devenu officier, il prit part à la campagne sur le Rhin, de 1792 à 1793. Mais déjà il se faisait connaître comme écrivain. Plus tard, en 1806, il se trouva en qualité de lieutenant en premier au quartier général du duc de Brunswick, et, après Iéna, il accompagna le prince de Hohenlohe. Fait prisonnier à Prenzlau, Witzleben passa plus tard, et par suite de la diminution de l'armée prussienne, au service du grand duché de Berg, et il devint capitaine, puis chef-d'escadron. Il fit, à la tête d'un régiment qu'il avait organisé, la campagne de 1811, et il revint en Allemagne en 1812. En 1813, il devint colonel de la légion hanséatique russe; et à la paix il vécut retiré à la campagne. En 1821, il reprit ses travaux littéraires, qu'il continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 9 juillet 1839. Ses œuvres ont de la fraîcheur et du coloris. On lui a reproché d'avoir placé le théâtre de ses créations presque exclusivement dans la période de la guerre de trente ans. Il a beaucoup écrit. On a de lui : 1° *Ma tout aimée*, roman historique, publié dans le *Livre de poche*, recueil de récits et nouvelles, 1827-1839; 2° *Œuvres complètes*, Dresde, 1829-1840, en 9 volumes, divisés en trois parties. Beaucoup de ses nouvelles avaient paru dans diverses publications périodiques. L. R—L.

WITZLEBEN (FERDINAND-AUGUSTE DE), géographe et écrivain militaire allemand, fils du précédent, naquit à Osnabruck, le 9 août 1800. Lorsque son père commandait, en 1813, la légion hanséatique de l'indépendance et que, pour ce fait, sa famille fut inquiétée par ordre de Napoléon, le jeune Ferdinand-Auguste, n'ayant encore que treize ans, résolut de se faire jour

jusqu'à son père, alors dans le Holstein, avec son jeune frère, qui n'avait que onze ans. Il mena à bonne fin cet acte de courage, presque au-dessus de son âge, et en récompense, il fut admis dans la légion hanséatique, où bientôt il eut le grade d'officier. Il ne trouva plus guère l'occasion de se faire remarquer; cependant on put admirer un jour l'admirable sang-froid qu'il déploya lors d'une émeute qui avait éclaté dans un régiment de cavalerie. Au rétablissement de la paix, Witzleben entra dans l'armée hanovrienne; mais il n'y resta que jusqu'en 1817. Il alla alors compléter ses études à l'université de Halle, dans le voisinage de laquelle vivait son père. Il entra ensuite au service de Prusse et se fit admettre dans le 27e régiment d'infanterie, en garnison à Magdebourg. Après avoir fait preuve de talent à l'école militaire et dans les travaux du bureau topographique, il entra, en 1830, dans l'état-major. Une nouvelle et belle carrière s'ouvrit alors devant lui. Devenu professeur à l'école militaire, il publia deux importants ouvrages : le *Tableau de la campagne russo-turque en* 1828, Berlin, 1829, et le *Tableau de la campagne russo-turque en* 1829, Berlin, 1831, 2 parties. Il passa ensuite dans les gardes du corps; il ne voyait guère dans cette position nouvelle le moyen de tirer parti de ses connaissances, lorsqu'il se fit connaître du prince Guillaume. Il consentit alors, pour ne point perdre l'usage pratique de la vie militaire, à entrer dans le 24e régiment d'infanterie, qui tint garnison d'abord à Ruppin, ensuite à Dantzig. Chef de bataillon de la ligne et de la landwehr, il se fit aimer de ses supérieurs comme de ses subordonnés. En 1848, Witzleben devint chef d'état-major du 3e corps d'armée, commandé par le général de Weyrach et dont le quartier général était à Francfort. Vers la fin de l'année, il passa de ce corps au commandement de la division de Mecklembourg-Schwérin. Ce changement eut lieu dans une circonstance qui honorait Witzleben. Le duc avait demandé au roi de Prusse de lui envoyer un officier expérimenté, qui pût réorganiser son armée, et c'est Witzleben que Sa Majesté Prussienne désigna. La suite prouva qu'il eût été difficile de mieux choisir; car Witzleben fit une armée modèle des troupes mecklembourgeoises. Elles furent singulièrement remarquées aux manœuvres qui eurent lieu à Nord-Stemmen, dans le royaume de Hanovre, en 1858. Leur organisateur passa du grade de colonel à celui de lieutenant général. Cet habile tacticien, qui s'était distingué lors de l'insurrection badoise en 1849, espéra que la campagne de 1859 lui offrirait quelque nouvelle occasion de faire preuve de ses talents militaires; mais la paix de Villafranca fit évanouir cet espoir. Il assista, cette même année, à de nouvelles manœuvres dans le Hanovre; mais sa santé s'altéra. Il fit alors un voyage à Gozlar, et c'est dans cette localité qu'il mourut, frappé d'apoplexie, le 4 octobre 1859. Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° *Atlas de l'ancien monde en* 18 *cartes*, 1830; 2° *Atlas de Prusse*, 27 feuill., 1831; 3° *Développement et décadence de la puissance polonaise*, de 992 à 1831, 1831; 4° *Histoire de Pologne*, même année; 5° *De l'instruction tactique de l'infanterie*, 1855. L. R—L.

WITZLEBEN (JOB-GUILLAUME-CHARLES-ERNEST VON), général prussien, naquit le 20 juillet 1783, à Halberstadt; son père était capitaine d'infanterie. A l'âge de onze ans, il entra dans l'institut des pages à Potsdam; en 1799, il fut admis comme enseigne dans la garde; en 1802, il était officier. Sa taille élevée, sa belle prestance, sa résolution attiraient sur lui les regards. Son début dans les opérations de la guerre ne fut pas heureux; il se trouva à la bataille d'Iéna, et après la défaite de l'armée, cherchant à sauver les bagages du roi, il se jeta dans la ville d'Erfurt, et il fut compris dans la capitulation que le maréchal Mœllendorf s'empressa de signer. Prisonnier sur parole, il passa quelques mois à Halberstadt et à Berlin, cherchant dans l'étude quelques distractions aux malheurs de sa patrie. La paix de Tilsitt le rendit à la liberté; il rejoignit le quartier général de Blucher, alors en Poméranie. Chargé de diverses missions auprès des commandants des corps d'armée français qui occupaient le territoire prussien, il s'en acquitta avec tact et intelligence; le roi le nomma lieutenant en premier et bientôt capitaine dans la garde. Il avait fait de l'emploi des troupes légères l'objet de travaux spéciaux, qui attirèrent l'attention du général Scharnhorst, et au mois de décembre 1808, il fut attaché, comme capitaine d'état-major, au bataillon des chasseurs de la garde, corps nouveau et qui a rendu de grands services. Nommé, en 1812, major de ce bataillon, il salua avec enthousiasme l'élan guerrier de l'Allemagne en 1813; il se montra avec distinction à la bataille de Lutzen; il protégea ensuite la retraite, et il déploya non moins de fermeté à la sanglante journée de Bautzen. Il servit avec distinction pendant le reste de la campagne de 1813 et pendant celle de 1814. A l'attaque des approches de Paris, il mena vigoureusement son bataillon au feu; la garde prussienne perdit beaucoup de monde dans cette bataille, où elle fit les plus grands efforts pour enlever des positions énergiquement défendues. Devenu rapidement lieutenant-colonel, Witzleben fut attaché comme chef d'état-major au corps prussien qui resta en France après les événements de 1815. Revenu à Berlin, il fut chargé de l'organisation des chasseurs et des tirailleurs; la direction du troisième département du ministère de la guerre lui fut confiée, et il fut successivement appelé aux grades de général major, d'aide de camp du roi, enfin de lieutenant général en 1831. En 1833, le portefeuille de la guerre fut remis entre ses mains; mais le mauvais état de sa santé le

força de donner sa démission deux ans après. Il mourut le 9 juillet 1837. Witzleben était un homme intègre, loyal, actif et instruit. Il rendit de grands services à l'organisation militaire de la Prusse en établissant sur des bases solides des écoles pour les sous-officiers, des institutions pour les cadets en Silésie et dans les provinces rhénanes, et surtout en adoptant au sujet de la landwehr des mesures susceptibles d'accroître sa force, en la combinant avec l'armée de ligne. Jouissant de toute la confiance du roi, ce général exerça sur les questions politiques et religieuses une influence qui, sans être apparente, n'en fut pas moins réelle. On trouve à cet égard des renseignements étendus dans un ouvrage de J. de Minutoli, publié à Berlin, en 1844 : *le Comte Haugwitz et le général de Witzleben*. Z—B.

WITZSCHEL (Benjamin), mathématicien allemand, naquit à Oschatz, en 1822. Docteur en philosophie, il professa en outre les mathématiques à l'institut Krause de Dresde. Il professa aussi dans d'autres établissements, notamment à Zwickau. Il mourut le 11 janvier 1860. On a de lui : 1° *Exposé de la physique*, Leipsick, 1854, in-8°; 2° *De la forme des corps qui n'opposent qu'une faible résistance dans des milieux résistants*. Witzschel publia avec Schlœmilch les *Annales des mathématiques et de la physique*, depuis 1856 jusqu'à 1860. L. R—L.

WIVELL (Abraham), peintre anglais, naquit à Londres, le 9 juillet 1786. Il fut employé dans une ferme lorsqu'il était encore enfant, son père étant mort dans un état voisin de la misère. Il resta deux ans dans cette position et retourna ensuite près de sa mère, qui remplissait l'emploi de femme de charge chez une mistress Smith, dont l'appartement était orné de tableaux de plusieurs maîtres. La vue de ces chefs-d'œuvre inspira au jeune Wivell le goût de la peinture. Il n'avait que neuf ans lorsqu'il entra chez un M. Pointing, peintre en bâtiments, avec lequel il resta quelques mois, au bout desquels il entra chez un artiste en cheveux et perruques. Cependant il commença lui-même par l'exercice de cette profession et s'établit pour son propre compte; toutefois, en ajoutant à cette industrie celle de peintre en miniature, dont on voyait à sa fenêtre les modèles. Des amis, parmi lesquels Northcote et Nollekens, voyant ses dispositions pour l'art, l'engagèrent à s'y vouer exclusivement; mais il eut la sagesse de s'y refuser et continua de mener de front les perruques et la peinture. Cependant les choses prirent une autre allure, par suite d'un incident imprévu. Engagé par l'alderman Kelly à reproduire les traits du conspirateur Thistlewood et de ses complices, il le fit d'une façon si vive, si animée que ce fut le point de départ de sa réputation. Un admirateur de son œuvre, du nom de Cordy, l'engagea à faire le portrait d'une chanteuse en vogue, miss Stephens, et lui avança même à cet effet quarante livres sterling. Ce fut un succès, surpassé cependant par celui dont le portrait de la reine Caroline fut pour lui la source. Admis à grand'peine dans le lieu des séances de la chambre des lords, lorsqu'ils furent appelés à juger cette reine infortunée, il reproduisit avec une remarquable finesse la physionomie de la haute cour. De ce moment, c'est à qui aurait son portrait de la main de l'ancien faiseur de perruques. Il peignit les ducs d'York et de Clarence, le prince George de Cambridge, Canning, lord Russell, etc.; enfin le roi George IV lui-même. Ce dernier portrait fut gravé par Lupton. Wivell ne se contenta pas d'être un peintre du plus grand talent, il écrivit un ouvrage intitulé *Recherches sur l'histoire, l'authenticité et le caractère des portraits de Shakespeare*, entre autres ceux dus à Chandos, à Janssen, etc., 1827, et 1840, 2e édit. Il avait d'ailleurs fait, en 1825, un admirable portrait de ce grand poëte, d'après son buste en marbre placé dans l'église de Stratford-sur-Avon, lieu de naissance de l'auteur de *Macbeth*. Abraham Wivell mourut le 29 mars 1849. L. R—L.

WLADIBOY, duc de Bohême, était le second fils de Mieczyslas Ier et frère cadet de Boleslas Ier, roi de Pologne. Mécontent de l'apanage qui lui était échu après la mort de son père, ce prince alla à Kiow trouver Vladimir le Grand, qui, saisissant avec joie cette occasion, entra dans la Chrobatie et la ravagea (992). Ayant été arrêté par une irruption de Pieczyngowiens, le prince russe conclut avec Boleslas un arrangement dont on ne connaît point les conditions. Ce qui est certain, c'est que Wladiboy, probablement abandonné par les Russes, se réfugia en Bohême près du duc Boleslas II, son oncle maternel. A son instigation, les Bohémiens entrèrent dans la Silésie supérieure et s'avancèrent jusqu'à Cracovie, dont ils s'emparèrent après une faible résistance. Ils donnèrent à Wladiboy la partie de la Silésie qu'ils venaient de conquérir, ne se réservant que la ville de Cracovie, que le roi de Pologne reprit peu de temps après. Plus tard, Wladiboy se réconcilia avec son frère et retourna en Pologne. Boleslas III, duc de Bohême, ayant, par sa cruauté et son avarice, soulevé contre lui toute la nation, les mécontents jetèrent les yeux sur Wladiboy pour le mettre à la place de leur duc. Ils vinrent le trouver en Pologne et lui représentèrent que, tenant de si près à leurs princes par sa mère, Dombrowska (1), il n'aurait qu'à se montrer, et qu'aussitôt toute la nation se mettrait de son parti. Wladiboy pressentit le roi son frère, qui lui accorda facilement la permission qu'il désirait. Le prince polonais, étant entré en Bohême (1002) à la tête d'un parti nombreux, mit en fuite Boleslas III, se fit re-

(1) Cette princesse, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême, épouse de Mieczyslas Ier, duc de Pologne, est appelée la *Clotilde des Polonais*, parce qu'elle convertit son époux à la foi chrétienne.

connaître duc de Bohême, et, afin d'affermir son autorité, il alla trouver à Ratisbonne l'empereur Henri II, qui confirma le choix fait par la nation bohémienne. Le prince reconnaissant prêta foi et hommage à l'empereur. Mais à peine eut-il gouverné la Bohême pendant un an, qu'il fut obligé de s'éloigner et de rentrer en Pologne. Depuis cette époque (1003), il vécut dans l'obscurité. G—Y.

WLADIMIR. *Voyez* VLADIMIR.

WLADISLAS. *Voyez* VLADISLAS.

WLASTA. *Voyez* VLASTA.

WNYSLAS, quatrième duc de Bohême, succéda, en 757, à son père Vogen. Pendant les seize premières années de son règne, il ne s'occupa que de l'administration intérieure et construisit un grand nombre de châteaux, autour desquels se sont élevées des villes aujourd'hui florissantes. Il agrandit et fortifia Prague, que Przemyslas, son aïeul, avait fondé. Par ses soins, les troupeaux qui faisaient la richesse de la Bohême se multiplièrent dans toutes les parties du duché. Il fit frapper des pièces de monnaie que l'on donnait en échange aux peuples de la Germanie et de la Moravie, pour les objets d'industrie qu'ils introduisaient en Bohême. Ce bonheur intérieur fut tout à coup troublé lorsque, en 772, Charlemagne, après avoir soumis la Germanie occidentale, s'avança contre les Saxons. Les Slaves Czèches, qui, depuis le commencement du 5e siècle, avaient envahi la Bohême, s'étaient réunis aux anciens habitants, Germains d'origine, ainsi que les Lusiziens et les Wilsiens, également Slaves, établis le long de l'Elbe jusqu'aux mers du Nord. Tous ces peuples avaient un intérêt commun à se défendre avec les Saxons, qui étaient aussi un mélange de Germains et de Slaves. Il se fit contre Charlemagne une ligue générale. En lisant Eginhard et les autres historiens francs de cette époque, on voit que le soulèvement s'étendit depuis l'embouchure de l'Elbe et du Weser jusqu'au Danube. Wnyslas fut donc l'allié de Witikind (*voy.* ce nom). Les Saxons s'étant soumis en 779, Charlemagne leur proposa de se joindre à lui pour forcer les peuples slaves à mettre bas les armes. Au lieu d'obéir à cette invitation, les Saxons réunis aux Slaves se jetèrent sur Geil et Adalgise, lieutenants de Charlemagne; et, après les avoir complétement battus, ils se répandirent dans la Germanie jusqu'aux bords du Rhin. Apprenant que Charles s'avançait lui-même contre eux, ils se retirèrent, chargés de butin et poussant devant eux les troupeaux de prisonniers qu'ils destinaient à l'esclavage. Witikind se soumit en 786; mais Wnyslas soutint encore son indépendance. En 789, Charlemagne, ayant avec le secours des Saxons et des Frisons vaincu les Slaves établis sur les deux rives de l'Elbe inférieur, voulut aussi pénétrer en Bohême, mais il fut repoussé avec une perte considérable. Il paraît que Wnyslas n'était plus, et que ces derniers événements arrivèrent sous le règne de son fils Crzezomyslas, que son oncle Wratislas, frère de Wnyslas, aida efficacement dans cette dernière lutte soutenue pour la défense de la liberté germanique. Les descendants de ces princes slaves se sont maintenus en Bohême, d'abord comme ducs, ensuite comme rois, jusqu'à la mort de Venceslas V, arrivée en 1306. Alors, leur race étant éteinte, la Bohême est passée entre les mains des princes allemands. G—Y.

FIN DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME.

	MM.
A.	BARANTE (DE).
A. B—ÉE.	A. BOULLÉE.
A. B—T.	BEUCHOT.
A—D—R.	AMAR-DURIVIER.
A—G—R.	AUGER.
A—S.	AUGUIS.
A—T.	AUDIFFRET (H.).
B. DE L.	BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.
B—F—E.	BELINFANTE.
B—N—T.	BRUNET (GUSTAVE).
B—P.	BEAUCHAMP (DE).
B—RR.	BERR (MICHEL).
B. S. H.	BARTHÉLEMY ST-HILAIRE.
B—T.	BIOT.
B—U.	BEAULIEU.
C—S—A.	CORRÉA DE SERRA.
C—V—R.	CUVIER.
D—C—T.	DE CHAZET.
D. D-B.	DIEUDONNÉ DENNE-BARON.
D—ÈS.	DESPRÈS.
D—N—U.	DAUNOU.
D—P.	DEPPING.
D—R—R.	DUROZOIR.
D—U.	DUVAU.
D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
E. C—T—T.	E. CORTAMBERT.
E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
E—S.	EYRIÈS.

	MM.
F. J.	FOURIER.
F. P—T.	FABIEN PILLET.
G—E.	GILLE (DE).
G—Y.	GLEY.
G—Z.	GÉRUZEZ.
H—Q—N	HENNEQUIN.
J—B.	JACOB.
J. L—E.	JOHN LEMOINE.
J. M—N.	J. MONGIN.
J. T—T.	J. TISSOT.
KL—H.	KLAPROTH.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—C—J.	LACATTE-JOLTROIS.
L—D.	LESOURD (ADOLPHE).
L. G.	GLAY.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOL. DE).
L. P—S.	L. PAGÈS.
L. R—L.	L. ROUSSEL.
L—T—L.	LALLY-TOLLENDAL.
L—Y.	LÉCUY.
M—D j.	MICHAUD junior.
M—G—R.	MIGER.
M—I.	MOSTOWSKI (THADÉE DE).
M—LE.	MENTELLE.
M—ON.	MARRON.
M—S—N.	MAUSSION (DE).

	MM.		MM.
N—BE.	NAUCHE.	ST—T.	STASSART (DE).
N—L.	NOEL.	S—V—S.	SEVELINGES (DE).
P—C—T.	PICOT.	T—D.	TABARAUD.
P—E.	PONCE.	T. D. B.	THIÉBAUD DE BERNEAUD.
P. L—X.	PAUL LACROIX.		
P—NY.	PRONY (DE).	U—I.	USTÉRI.
P—OT.	PARISOT.		
P—RT.	PHILBERT.	V—G—R.	VIGUIER.
P—S.	PÉRIÈS.	V—N.	VILLEMAIN.
R—B—T.	ROBINET.		
R—C—D.	RICHERAND.	W—R.	WALCKENAER.
R—D—N.	RENAULDIN.	W—S.	WEISS.
R—LD.	ROSENWALD.		
R—L—N.	RUMELIN.	Z.	ANONYME.
		Z—B.	Revu par BRUNET.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.	Z—D.	Revu par Ern. DESPLACES.







